

Université Fédérale



Toulouse Midi-Pyrénées

THÈSE

En vue de l'obtention du DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par l'Université Toulouse 2 - Jean Jaurès

Présentée et soutenue par
Grégory REIMOND

Le 8 novembre 2021

**"L'Ibérie s'illuminant des reflets radieux de l'Hellas". Pierre Paris
(1859-1931), un passeur de frontières entre hellénisme et
hispanisme**

Ecole doctorale : **TESC - Temps, Espaces, Sociétés, Cultures**

Spécialité : **Histoire**

Unité de recherche :

PLH - Laboratoire Patrimoine, Littérature, Histoire

Thèse dirigée par
Corinne BONNET

Jury

M. Stéphane Michonneau, Rapporteur

Mme Trinidad Tortosa Rocamora, Rapporteuse

Mme Arianna Esposito, Examinatrice

M. Jen-Marc Delaunay, Examineur

M. Pierre Moret, Examineur

Mme Corinne BONNET, Directrice de thèse

GRÉGORY REIMOND
SOUS LA DIRECTION DE CORINNE BONNET

L'IBÉRIE S'ILLUMINANT DES REFLETS RADIEUX DE L'HELLAS

*Pierre Paris (1859-1931), un passeur de frontières
entre hellénisme et hispanisme*



VOLUME 1/3
SYNTHÈSE

Thèse de doctorat en histoire
Université de Toulouse – Jean Jaurès
TESC (ED 327) – Laboratoire PLH-ERASME

2021

GRÉGORY REIMOND
SOUS LA DIRECTION DE CORINNE BONNET

L'IBÉRIE S'ILLUMINANT DES REFLETS RADIEUX DE L'HELLAS

*Pierre Paris (1859-1931), un passeur de frontières
entre hellénisme et hispanisme*

VOLUME 1/3
SYNTHÈSE

Thèse de doctorat en histoire
Université de Toulouse – Jean Jaurès
TESC (ED 327) – Laboratoire PLH-ERASME

2021

À Marguerite

TABLE DES MATIÈRES DU VOLUME 1

REMARQUES LIMINAIRES	XV
REMERCIEMENTS	XVII
ABRÉVIATIONS ET TRANSCRIPTION D'ARCHIVES. REMARQUES RELATIVES AU VOLUME 1	XIX
I. — ABRÉVIATIONS	XIX
1. — Périodiques, collections, outils usuels et manuscrits inédits	XIX
2. — Institutions	XXI
3. — Archives	XXII
II. — TRANSCRIPTION ET RÉFÉRENCE DES DOCUMENTS D'ARCHIVES	XXIII
1. — Conventions de transcription	XXIII
2. — Références des lettres	XXIV
INTRODUCTION	25
UN FRAGMENT D'HISTOIRE INTELLECTUELLE	3
I. — LA GENÈSE D'UN PROJET DE RECHERCHE	5
II. — ÉTAT DE L'ART ET QUESTIONNEMENT INITIAL	8
III. — RÉCEPTIONS DE L'ANTIQUITÉ ET BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE	12
1. — Une archéologie du savoir pariséen	12
2. — La biographie intellectuelle : par-delà le retour de l'idole individuelle	15
IV. — LA QUESTION DES SOURCES	19
1. — Un corpus reposant sur trois ensembles documentaires	19
2. — L'apport spécifique des correspondances	21
3. — Le regard oblique : le positionnement de l'historien-biographe	23
V. — LES TROIS MOMENTS DU PARCOURS DE PIERRE PARIS	24
1. — Première partie : apprendre (1873-1885)	25
2. — Deuxième partie : transmettre (1885-1913)	26
3. — Troisième partie : construire (1895-1931)	26
PARTIE I : APPRENDRE (1873-1885)	29
CHAPITRE 1. UN ENFANT DE LA RÉPUBLIQUE (1873-1885)	31
I. — DE LA PROVINCE AU QUARTIER LATIN, LES ÉCOLES SPÉCIALE COMME VOIE D'ASCENSION SOCIALE	34
1. — Les origines familiales de Pierre Paris	34
2. — Une stratégie familiale d'ascension sociale	37
3. — Objectif Ulm. Les années lycéennes (1873-1879)	43
<i>Un barbiste à Louis-le-Grand : entre déracinement et ouverture culturelle</i>	43
<i>La réussite d'un élève laborieux ayant le goût des études littéraires</i>	46
<i>Devenir normalien (1877-1879)</i>	48

[TABLE DES MATIÈRES]

II. — UNE ÉDUCATION NORMALIENNE (1879-1882).....	52
1. — Un laboratoire d'échanges pour l'élite	53
2. — Histoire ou lettres ? Le choix des études classiques.....	58
III. — PARTIR POUR LA GRÈCE : GOÛT, OPPORTUNITÉS ET STRATÉGIES.....	64
1. — Entrer à l'EFA, entre examen et cooptation	65
2. — Un choix stratégique mûri à l'ENS	68
3. — Le voyage en Orient, entre romantisme et positivisme	72
IV. — ÊTRE ATHÉNIEN EN 1882	79
1. — Un institut archéologique français en Grèce.....	79
2. — De jeunes recrues mal préparées.....	81
3. — Vers une définition de l'archéologie-science.....	86
V. — S'INSCRIRE DANS UNE PUISSANTE COMMUNAUTÉ SCIENTIFIQUE.....	90
CONCLUSION.....	97
CHAPITRE 2. SUR LES CHEMINS DE LA GRÈCE ET DE L'ASIE MINEURE	99
I. — UNE INITIATION À LA MÉTHODE TYPOLOGIQUE.....	101
II. — UNE PAGE D'ARCHÉOLOGIE DÉLIENNE : L'APPRENTISSAGE DE LA FOUILLE	106
1. — Les Français à Délos : pour la science et pour la patrie	106
2. — Un chantier-école : dans le sillage des camarades athéniens.....	108
3. — Vers l'exhumation d'une « petite Pompéi délienne »	113
<i>L'archéologue et le contremaître.....</i>	<i>113</i>
<i>Un raisonnement archéologique.....</i>	<i>115</i>
<i>Succès et limites d'une fouille.....</i>	<i>119</i>
4. — Épigraphie et sculpture déliennes.....	127
III. — DE LA GRÈCE À L'ASIE MINEURE, L'ÉPIGRAPHIE COMME SCIENCE AUXILIAIRE	132
1. — Un épigraphiste contraint et forcé ?	132
2. — Une « épigraphie militante et voyageuse ».....	137
3. — Pierre Paris et l'épigraphie anatolienne	141
<i>En Asie Mineure avec Michel Clerc, Maurice Holleaux et Georges Radet.....</i>	<i>142</i>
<i>Épigraphie et estampages.....</i>	<i>143</i>
<i>L'apport des travaux parisiens</i>	<i>147</i>
CONCLUSION.....	150
CHAPITRE 3. À ÉLATÉE, SUR LES TRACES D'ATHÉNA KRANAIA.....	153
I. — LE CHOIX D'UN SITE : DE LA DÉMARCHE INDIVIDUELLE AUX RELAIS INSTITUTIONNELS	154
1. — Contempler le paysage phocidien.....	155
2. — Deux campagnes de fouilles (1883-1884).....	157
3. — Financer la fouille d'un athénien	160
II. — À LA RECHERCHE DE L'ÉLATÉE ANTIQUE : ARCHÉOLOGIE, ÉPIGRAPHIE, PHILOGIE	163
1. — Élatée, « sentinelle de la Phocide ».....	164
2. — Un nouveau fragment de l'édit de Dioclétien en débat.....	169
3. — Jésus en Phocide : la pierre de Cana	171
4. — Les inscriptions élatéennes entre mythe, mémoire et histoire	174
<i>Les Phocidiens dans la première guerre sacrée, ou Pausanias confronté à l'épigraphie.....</i>	<i>174</i>
<i>La cité d'Élatée et le koinon des Phocidiens à l'époque hellénistique</i>	<i>177</i>
<i>Les reçus de l'amende des Phocidiens.....</i>	<i>179</i>
III. — « EN FACE DE L'ORGUEILLEUX PARNASSE », LA FOUILLE DU SANCTUAIRE D'ATHÉNA KRANAIA	182
1. — Identification, localisation, signification.....	183
2. — Le temple d'Athéna, entre restitution et invention.....	185
3. — Question de méthode : la démarche archéologique	189
<i>Fouiller.....</i>	<i>190</i>
<i>Documenter.....</i>	<i>191</i>
<i>Dater.....</i>	<i>193</i>

IV. — DE MARBRE ET D'ARGILE : LA SCULPTURE ÉLATÉENNE.....	195
1. — La statue de culte d'Athéna Kranaia	196
<i>Sculpture monumentale et numismatique.....</i>	197
<i>De Pierre Paris à Giorgos Despinis.....</i>	201
2. — Signatures élatéennes de sculpteurs grecs.....	202
<i>Une œuvre de Xénokratès d'Athènes à Élatée.....</i>	202
<i>Un imbroglio : la famille de Polyklès</i>	203
3. — Les ex-voto en terre cuite du sanctuaire d'Athéna Kranaia	208
<i>L'intérêt archéologique du corpus élatéen.....</i>	209
<i>Cataloguer les terres cuites du sanctuaire d'Athéna Kranaia.....</i>	211
<i>Quelle signification donner à « tout ce monde d'argile » ?.....</i>	218
V. — LES TRAVAUX DE PIERRE PARIS SOUS L'ŒIL DE LA CRITIQUE	224
CONCLUSION.....	227
CONCLUSION PARTIE I. ARCHÉOLOGIE MÉTHODIQUE ET ALTERTUMSWISSENSCHAFT	229
PARTIE II : TRANSMETTRE (1885-1913)	235
CHAPITRE 4. ENSEIGNER : LE PROFESSEUR BORDELAIS (1885-1931)	237
I. — L'ANCRAGE BORDELAIS : LA CONSTRUCTION D'UNE CARRIÈRE À LA FACULTÉ DES LETTRES	240
1. — Prendre rang. Le chargé de cours (1885-1886).....	240
2. — Consolider une position. Le maître de conférences (1886-1892).....	244
3. — Une situation établie. Le professeur et notable (1892).....	247
4. — Archéologue et châtelain : le refuge sarladais.....	252
II. — EX CATHEDRA. PORTRAIT ET PERSONNALITÉ D'UN ENSEIGNANT	256
1. — Évalué par ses pairs : les avis annuels de notation.....	256
2. — Les rapports de l'inspection générale de l'Enseignement supérieur des lettres.....	260
III. — L'ENSEIGNEMENT DE PIERRE PARIS : ADAPTER LE MODÈLE ALLEMAND	263
1. — Les cours publics : une approche diachronique	266
<i>Les prémices (1876-1883) : l'enseignement de Maxime Collignon.....</i>	266
<i>Première époque (1886-1894) : la continuité.....</i>	268
<i>Deuxième époque (1894-1913) : de nouveaux horizons.....</i>	270
<i>Troisième époque (1913-1931) : le professeur absent.....</i>	275
2. — Les collections archéologiques comme support d'un enseignement pratique	280
<i>Apprendre à observer : des œuvres pour enseigner.....</i>	281
<i>Un musée pour la faculté des lettres de Bordeaux</i>	284
<i>Exposer la collection : la recherche d'un espace adapté.....</i>	292
CONCLUSION.....	299
CHAPITRE 5. DES TRAVAUX ENTRE SCIENCE, ENSEIGNEMENT ET DIVULGATION (1883-1897)	301
I. — L'UNIVERS ÉDITORIAL DE PIERRE PARIS : LA SCIENCE À LA PORTÉE DE TOUS ?.....	304
1. — L'universitaire et le nouveau régime culturel	304
2. — Pierre Paris et la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts »	310
3. — Biographies de sculpteurs grecs : Polyclète en livre de poche... ou presque.....	318
II. — ÉLABORER DES OUTILS EN LANGUE FRANÇAISE : UNE ÉRUDITION PATRIOTE	325
1. — La contribution au DAGR (1892-1907).....	326
2. — Un lexique pour les antiquités grecques (1909) : entre divulgation et élitisme	332
3. — Un projet inabouti autour de L'Enquête d'Hérodote	340
III. — ÉTUDIER LA SCULPTURE GRECQUE : À LA RECHERCHE D'UN DOMAINE PROPRE À CULTIVER	344
1. — La ruse d'Athéna Kranaia : la thèse contrariée de Pierre Paris.....	345
2. — Une approche renouvelée de la statuaire grecque.....	352
3. — La question des origines : la Grèce et l'Orient.....	356
4. — Une contribution à la découverte de l'archaïsme.....	362

[TABLE DES MATIÈRES]

<i>Le moment archaïque : « donner la vie aux mortes idoles de bois »</i>	362
<i>Retour à Délos : Pierre Paris et le dossier des « Artémis déliennes »</i>	366
5. — Apogée et décadence de la sculpture antique : un évolutionnisme marqué.....	376
CONCLUSION.....	381
CHAPITRE 6. CONDUIRE LES ARTISTES BORDELAIS (1898-1913)	383
I. — L'UNIVERSITÉ AMIE DES ARTS : LA NOMINATION DE PIERRE PARIS À LA TÊTE DE L'ÉCOLE	385
1. — Henri de La Ville de Mirmont, un universitaire au conseil municipal	385
2. — Réseaux savants et affinités personnelles : la mise en place d'une dyarchie.....	389
3. — Le discours de la rupture, entre mythe et réalité.....	394
<i>Les manœuvres de l'été 1898 : un limogeage dissimulé</i>	394
<i>Le problème de l'indiscipline : une reprise en main nécessaire ?</i>	397
<i>La mise en scène d'une réussite</i>	400
II. — L'ÉCOLE DE PIERRE PARIS : HÉRITAGES, APPROFONDISSEMENTS ET INNOVATIONS	404
1. — Charles Braquehay, professeur contesté, directeur oublié (1877-1889)	405
<i>Les origines de l'enseignement du dessin à Bordeaux</i>	405
<i>Refonder l'école : le projet de Charles Braquehay</i>	406
<i>Vers une école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs à Bordeaux</i>	409
<i>Une école traversée par des conflits personnels</i>	414
2. — Le projet La Ville-Paris pour l'école des Beaux-Arts (1898).....	417
3. — Une gestion progressiste et républicaine	421
<i>Le développement de l'enseignement pratique et théorique</i>	422
<i>Rapprocher l'école des ouvriers bordelais : un système méritocratique</i>	426
<i>Le succès du cours spécial pour les jeunes filles</i>	429
III. — UNE CONCEPTION ÉRUDITE DE L'ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE	436
1. — Un goût artistique du juste milieu ?	437
<i>Le Bordeaux artistique autour de 1895 : est-il vrai que l'on devient retardataire ?</i>	438
<i>L'importance de la référence antique et de la doctrine académique</i>	442
<i>Du conformisme à l'hostilité envers les avant-gardes</i>	448
2. — Le nouvel enjeu d'un art social : un défi non surmonté ?	454
<i>Artistes et artistes industriels</i>	455
<i>Les critiques de l'inspection de l'Enseignement du dessin</i>	460
<i>Pierre Paris, entre historicisme, Art nouveau et Art déco</i>	465
3. — Échec et postérité de deux projets bordelais	467
<i>Le grand dessein de Pierre Paris : un institut d'archéologie et d'histoire de l'art pour Bordeaux</i>	468
<i>Du rapport Paris à la présentation publique du projet</i>	471
<i>La mort lente d'un projet ambitieux</i>	475
<i>Le projet d'une école régionale d'architecture pour Bordeaux</i>	479
<i>Le refus bordelais : défendre les intérêts de la petite patrie ?</i>	483
CONCLUSION.....	487
CONCLUSION PARTIE II. « LE PROFESSEUR QU'IL NE CESSE D'ÊTRE »	489
PARTIE III : CONSTRUIRE (1895-1931)	493
CHAPITRE 7. UN HELLÉNISTE SUR LES CHEMINS DE L'ESPAGNE (1895-1913)	495
I. — LE TOURNANT HISPANISTE (1895-1896).....	498
1. — Ambition et opportunités : la relation au champ universitaire	499
<i>L'argument géopolitique en question</i>	499
<i>Le détour par la sociologie : une stratégie innovatrice</i>	500
<i>Le tropisme parisien (1893-1900)</i>	503
<i>La recherche d'une meilleure situation financière</i>	507
2. — Vers l'hispanisme archéologique : le projet d'un athénien bordelais	508
<i>Bordeaux, 1895 : un foyer naissant de l'hispanisme français</i>	508

<i>La discrète émergence de l'hispanisme archéologique en France</i>	511
<i>Le programme de Pierre Paris (mai 1895)</i>	516
3. — La première mission en Espagne (1896) : de l'univers gréco-romain aux Ibères.....	518
<i>De l'expérience du voyage à celle du musée</i>	519
<i>Face au Diadumène de Madrid</i>	521
II. — EXPLORER (1896-1911) : PROSPECTIONS ET FOUILLES EN PÉNINSULE IBÉRIQUE.....	525
1. — Les ressources d'un réseau savant en développement.....	525
<i>Les protecteurs officiels</i>	525
<i>Un « effet Dame d'Elche »</i>	529
<i>Protecteurs, guides, collaborateurs et proxènes : l'intermédiation de Pierre Paris</i>	537
2. — Le temps des missions scientifiques (1896-1911).....	542
<i>Renouer avec l'expérience du voyage</i>	542
<i>L'Espagne comme Orient de l'Europe</i>	546
<i>Aux sources de l'Essai (1896-1901)</i>	550
<i>Nouveaux horizons, nouveaux partenaires : Osuna, Almedinilla et Elche (1903-1905)</i>	556
<i>Le Grand Tour archéologique de Pierre Paris en Méditerranée occidentale (1911)</i>	563
3. — Les objets voyageurs : pratique transnationale et libéralisme archéologique.....	565
<i>Au-delà de l'impérialisme archéologique</i>	566
<i>Les stratégies pour s'implanter sur un nouveau marché</i>	568
<i>La loi du marché : émulation, négociation, discrétion</i>	571
<i>Le jeu des réseaux savants : une lutte d'influence entre collaboration méfiante et intéressée</i>	575
III. — « ÊTRE BON SEMEUR » : BÂTIR UNE ÉCOLE FRANÇAISE D'ESPAGNE (1898-1913).....	577
1. — Des lieux de savoir pour l'hispanisme français.....	579
<i>L'« amphictionie universitaire » et la fondation de l'École des hautes études hispaniques</i>	581
<i>L'Institut français de Madrid : une solution à la rivalité entre Bordeaux et Toulouse ?</i>	583
2. — Origines et paternité de l'École française d'Espagne.....	588
<i>L'échec du projet Paris-Roujon d'une mission permanente en Espagne (1901-1902)</i>	589
<i>Retour à Osuna, Almedinilla et Elche : des fouilles pour préparer l'avenir</i>	592
3. — La recherche d'une direction efficace (1909-1913).....	597
<i>Prendre la direction de l'École française d'Athènes (1912-1913) ?</i>	598
<i>Le directeur-résident de l'EHEH et la question Albertini</i>	601
CONCLUSION.....	603
CHAPITRE 8. LE « CLERC GUERROYANT ». PIERRE PARIS DANS LA GRANDE GUERRE.....	607
I. — PIERRE PARIS DANS L'UNION SACRÉE DES ÉRUDITS.....	609
1. — La Grande Guerre des antiquisants, archéologues et historiens de l'art.....	610
2. — Patriotisme et drames personnels : les moteurs de l'engagement.....	619
3. — La condamnation du pacifisme et de la neutralité.....	626
II. — « PAR LA PLUME ET PAR LA PAROLE ». COMBATTRE SUR LE FRONT ESPAGNOL.....	629
1. — Neutralité espagnole et propagande : une mobilisation tardive.....	630
2. — Henri Breuil en renfort : une étroite collaboration (1915-1916).....	637
3. — Le tournant de l'année 1916 : défendre l'influence de la France en Espagne.....	645
III. — PRÉPARER L'AVENIR : DE LA NÉCESSITÉ DE S'ADAPTER À UN NOUVEAU CONTEXTE SCIENTIFIQUE.....	651
1. — Face à la science allemande : de la collaboration méfiante à la rupture.....	652
<i>En France, contre « l'Allemand Hauser »</i>	652
<i>En Espagne, une collaboration intéressée</i>	653
<i>Disqualifier l'ennemi : Pierre Paris, Adolf Schulten et Pere Bosch Gimpera</i>	655
<i>Éditer les auteurs anciens : deux exemples de projets entre science et lutte d'influence</i>	662
<i>Une impossible démobilisation culturelle ?</i>	666
2. — Continuer à travailler, une autre forme de propagande.....	670
<i>Recruter</i>	671
<i>Publier : entre science et propagande</i>	672
<i>Fouiller : Baelo Claudia comme symbole</i>	681
3. — Une géopolitique parisienne de l'archéologie.....	694
<i>L'EHEH dans le cadre d'une archéologie nationalisée</i>	694

[TABLE DES MATIÈRES]

<i>Préserver « le pacte de silence réciproque ». Le réseau pariséen à l'épreuve de la guerre</i>	700
<i>Un collaborateur encombrant : Henri Breuil, l'EHEH et l'archéologie préhistorique</i>	709
<i>Vers un hispanisme transnational : où il sera à nouveau question de Baelo Claudia</i>	715
CONCLUSION. VICTOIRES ET DEUILS	721
CHAPITRE 9. « ARTIBUS ET LITTERIS SACRUM ». LE CONSULAT INTELLECTUEL (1909-1931)	727
I. — LE « KAIROS » DU PRINTEMPS 1916. SCIENCE, ÉDUCATION ET DIPLOMATIE CULTURELLE	729
1. — Rassembler artistes et chercheurs, une idée ancienne	729
2. — Sous les auspices de l'Institut de France	731
3. — Diplomatie culturelle et action intellectuelle	734
II. — L'HOMME-INSTITUTION : LA MISE EN PLACE DU SYSTÈME PARISÉEN (1916-1928)	738
1. — Le directeur de l'Office de l'enseignement du français en Espagne (1917)	739
2. — Le directeur général de l'Institut français en Espagne (1926)	740
3. — Le directeur de la Casa de Velázquez (1928)	742
4. — La consécration académique	749
III. — À L'ÉCOLE DE PIERRE PARIS (1909-1931). UNE INSTITUTION À L'ESPRIT LIBÉRAL	755
1. — De la nécessité d'un hispanisme englobant	756
2. — S'inscrire dans de multiples réseaux : les exemples catalan et portugais	763
3. — Un défi : comment capter les jeunes talents ?	771
4. — L'Institut français et la Casa de Velázquez : des lieux de sociabilité	777
CONCLUSION	785
CHAPITRE 10. ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DE L'ART : L'HISPANISTE À SA TABLE DE TRAVAIL	787
I. — « À LA LUEUR DE L'ARCHÉOLOGIE » : LES CONDITIONS DE L'ENQUÊTE ET LA MÉTHODE DE PIERRE PARIS	790
1. — Un corpus pour les antiquités ibériques	790
2. — Iberia Graeca : le regard d'un helléniste face à la plastique des Ibères	796
3. — La péninsule Ibérique avant Rome : un ensemble unitaire et homogène ?	798
4. — Le rapport aux textes : une histoire désincarnée et hors du temps ?	802
II. — ENTRE LES « DEUX BORDS DU GRAND LAC MÉDITERRANÉEN » : UN ESPACE DE TOUS LES POSSIBLES	806
1. — La redécouverte de la préhistoire de l'Orient méditerranéen	806
2. — La question phénicienne	808
3. — Les travaux pariséens et l'actualité scientifique autour de 1900	812
III. — LA RECHERCHE DES ORIGINES DE LA SCULPTURE IBÉRIQUE : LE MODÈLE DIFFUSIONNISTE	816
1. — Une désespérante « grossièreté barbare » originelle	817
2. — Un phénicomane malgré lui : action en retour et filiation mycénienne	819
3. — Une présence grecque difficile à saisir	823
4. — Un moment orientalisant qui ne dit pas son nom : quels intermédiaires ?	825
<i>Le diffusionnisme de Léon Heuzey : les Phéniciens et les Grecs de l'époque archaïque</i>	825
<i>Le diffusionnisme de Pierre Paris : un troisième acteur, les Mycéniens</i>	827
<i>Pierre Paris et la céramique ibéro-mycénienne</i>	829
IV. — LA SCULPTURE DU SUD-EST PÉNINSULAIRE : DE L'ARCHAÏSME IBÉRIQUE AU CLASSICISME AVORTÉ	832
1. — Ibères, Grecs et Phéniciens : une question de dosage	833
2. — La Dame d'Elche : le débat autour de l'« état civil de la Señora »	837
3. — L'élan créatif brisé de la sculpture ibérique	844
V. — PAR-DELÀ L'ESSAI ET LA SCULPTURE IBÉRIQUE : QUELQUES NOTES SUR L'ŒUVRE DE L'HISPANISTE	847
1. — Un regard infléchi sur la sculpture ibérique ?	848
2. — Pierre Paris, spectateur des avancées de la recherche	851
3. — Une œuvre scientifique entre inquiétudes renouvelées et travail inabouti	855
<i>L'impossible synthèse</i>	855
<i>Les fouilles de l'EHEH dans les années 1920 : de nouveaux horizons</i>	858
<i>Temps et pouvoir universitaire</i>	863
<i>L'histoire de l'art de l'Espagne moderne : une opération de communication ?</i>	864
CONCLUSION	870

CONCLUSION PARTIE III. L'HOMME-INSTITUTION	873
CONCLUSION ET PERSPECTIVES.....	877
PIERRE PARIS, OU LES RACINES GRECQUES DE L'HISPANISME FRANÇAIS.....	879
APPENDICES	887
APPENDICE 1. SOURCES ARCHIVISTIQUES.....	889
APPENDICE 2. BIBLIOGRAPHIE	899
I. — L'ŒUVRE DE PIERRE PARIS : RÉPERTOIRE BIBLIOGRAPHIQUE	900
1. — Travaux publiés par Pierre Paris.....	900
2. — Publications posthumes, rééditions et réimpressions	915
3. — Traductions réalisées par Pierre Paris	915
II. — NOTICES BIOGRAPHIQUES ET SOUVENIRS SUR PIERRE PARIS.....	917
III. — SOURCES IMPRIMÉES	918
IV. — ÉTUDES CITÉES	960

REMARQUES LIMINAIRES

REMERCIEMENTS

Exercice difficile et périlleux que celui des remerciements, tant sont nombreuses les personnes qui, d'une façon ou d'une autre, ont contribué à rendre possible l'achèvement de ce travail. J'essaierai d'être bref.

Je tiens d'abord à exprimer ma plus vive gratitude à ma directrice de thèse, Corinne Bonnet, pour son accompagnement permanent, sa bienveillance, sa disponibilité, son enseignement et le soutien sans faille qu'elle a bien voulu m'apporter depuis de nombreuses années.

Je remercie mesdames et messieurs les membres du jury qui ont accepté d'évaluer mon travail : Arianna Esposito, Trinidad Tortosa, Jean-Marc Delaunay, Stéphane Michonneau et Pierre Moret. Les études de réceptions de l'Antiquité sont par définition transdisciplinaires. Il était important pour moi que l'histoire ancienne, l'archéologie et l'histoire contemporaine soient représentées.

Je n'aurais jamais pu entreprendre ni achever cette recherche de doctorat sans l'appui institutionnel qui m'a permis de travailler pendant quatre ans dans les meilleures conditions. À ce titre, j'exprime toute ma gratitude à la Casa de Velázquez et à l'université de Toulouse-Jean Jaurès, en particulier à Laurent Callegarin, ancien directeur des études à la Casa. Je ne sais pas s'il en a conscience : sans lui je ne me serais probablement pas lancé dans cette aventure. Je n'oublie pas non plus l'appui que m'a apporté l'École française d'Athènes en m'attribuant une bourse scientifique en mars 2019.

Je me dois de rappeler tout ce que je dois à Pascal Payen et, à travers lui, à l'équipe PLH-ERASME qui m'a permis de garder un pied dans la recherche tout en exerçant mon métier de professeur d'histoire-géographie dans l'enseignement secondaire. Sans les opportunités qui m'ont été données depuis 2008, année où j'ai obtenu le CAPES, je n'aurais jamais pu entreprendre une thèse de doctorat. Pour les mêmes raisons, j'adresse ma plus vive reconnaissance à Gloria Mora, à Antonio Duplá et à mes collègues membres du *Proyecto ANIHO*. Depuis 2012, nous partageons une belle aventure scientifique dans laquelle se mêlent étroitement des liens professionnels et amicaux.

Mes trois premières années de doctorat ont été en grande partie consacrées au travail en archives. J'ai constamment trouvé un appui des plus précieux auprès des archivistes-bibliothécaires que j'ai sollicités pour obtenir une information, être accueilli dans une institution dont je devais consulter les fonds, recevoir une aide à la recherche documentaire ou obtenir des reproductions d'originaux dès lors que la pandémie rendait impossible tout déplacement sur place. Je leur adresse à tous mes remerciements les plus sincères.

Cette thèse s'est en partie nourrie des archives personnelles de Pierre Paris. Ses descendants m'ont accueilli avec empressement et générosité ; à Bordeaux ou au château de Beysac, ils n'ont pas hésité à m'ouvrir leur porte. Sur le plan scientifique et humain, ce furent des expériences très fortes et inoubliables. J'exprime toute ma gratitude à la petite-fille de

Pierre Paris, Françoise Navarra-Conte, à son mari, Raphaël Navarra, ainsi qu'à l'arrière-petit-fils de Pierre Paris, Bernard Philippe, et à son épouse, Élisabeth Philippe.

Mon travail a bénéficié de l'expérience de nombreuses personnes qui m'ont apporté des informations, parfois des documents, qui m'ont suggéré des pistes à explorer, qui m'ont simplement encouragé et avec lesquelles j'ai eu des discussions des plus enrichissantes. Malgré la crainte de commettre quelque oubli, qu'il me soit permis de remercier plus particulièrement François Cadiou, Laurent Callegarin, Jean-Marc Delaunay, Agathe Desmars, Margarita Díaz-Andreu, Alexandre Farnoux, Eduardo Ferrer, Matías Ferrera, Ignasi Garcès Estalló, M.^a Paz Gómez Gonzalo, Marion Lagrange, Jorge Maier Allende, Carmen Marcos Alonso, Gloria Mora, Pierre Moret, Soline Morinière, Juan Antonio Pachón Romero, Concha Papí Rodes, Gabriela Polak, Ana M.^a Ronda Femenia, Pierre Rouillard, Bernhard Schneider, Dylan Simon, Hubert Szemethy, Trinidad Tortosa, Agnès Ventura-Garcia, Coline Ruiz Darasse, Gonzalo Ruiz Zapatero, Georgios Zachos. Ma reconnaissance va aussi à Pierre Moret pour m'avoir permis de passer quelques jours sur le chantier de fouille de la Silla del Papa.

Je remercie tout particulièrement Corinne Bonnet, Gaele Bosseman, Marie De Jonghe, Pierre-Marie Delpu, Adeline Gran-Clément, Carole Gomez, Antoine Perrier, Arnaud Pierre, Anélie Prudor et Héctor Ruiz pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans la préparation de mon dossier de candidature comme membre de la Casa de Velázquez, dans celle des auditions, ou pour leur relecture attentive d'un ou plusieurs chapitres de la thèse.

Bien des personnes ont contribué à faire de ces années de doctorat une période particulière, remplie de souvenirs vifs et émus, quelque peu hors du temps. Bien des amitiés ont compté, d'une façon ou d'une autre : mes camarades vélasqueziens, que je ne cite pas un par un mais qui se reconnaîtront, Ricardo Del Molino, Chema Lanzarote Guiral, Daniel Ortiz Pradas, et bien sûr Sandra Pla Vicente, Lissette Jacobo et Mayte García Morán. Pour un doctorant itinérant voyageant d'archives en archives, l'appui logistique a son importance. Je n'aurais pas pu faire des séjours aussi longs et aussi fréquents sur les traces de Pierre Paris sans l'hospitalité que m'ont donnée Véronique Baradat, Stéphanie Lequeux, Stéphane Manhès et Thibaud Poigt.

Enfin, mes dernières pensées vont à mes proches qui m'ont soutenu et supporté – dans tous les sens du terme – au cours de ces quatre années de doctorat. Leur contact a toujours été une source de réconfort, d'apaisement et d'énergie retrouvée : mes parents, ma sœur Chloë, Daniel, la jeune génération que représentent Rafaël et Nora, sans oublier, naturellement, Álvaro.

ABRÉVIATIONS ET TRANSCRIPTION D'ARCHIVES

REMARQUES RELATIVES AU VOLUME 1

I. — ABRÉVIATIONS

1. — PÉRIODIQUES, COLLECTIONS, OUTILS USUELS ET MANUSCRITS INÉDITS

En dehors de quelques exceptions, nous avons suivi les normes de *L'Année philologique* et, à défaut, celles du Deutsches Archäologisches Institut ou du Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Pour les ouvrages imprimés et les manuscrits inédits les plus fréquemment cités, nous avons eu recours à notre propre système d'abréviation.

AA	Archäologischer Anzeiger. Beiblatt zum Jahrbuch des Archäologischen Instituts
AJA	The American Journal of Archaeology
AM	Mitteilungen des (Kaiserlich) Deutschen Archäologischen Instituts. Athenische Abteilung
AEA	Archivo Español de Arqueología
APL	Archivo de Prehistoria Levantina
Arch. miss. scient. litt.	Archives des missions scientifiques et littéraires
Autobiographie	Henri Breuil, <i>Autobiographie</i> , tapuscrit corrigé à la main, 30 chapitres, MAN-SGL, fonds Breuil-Fawcus, carton 8 bis.
BAGB	Bulletin de l'association Guillaume Budé
BCH	Bulletin de correspondance hellénique
BCH Suppl.	Supplément au Bulletin de correspondance hellénique
BCV	Bibliothèque de la Casa de Velázquez
BECh	Bibliothèque de l'École des chartes
BEFAR	Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome
BEHEH	Bibliothèque de l'École des hautes études hispaniques
BH	Bulletin hispanique
BRABASF	Boletín de la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando
BRAH	Boletín de la Real Academia de la Historia
BSAA	Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología
CIG	Corpus Inscriptionum Graecarum
CIL	Corpus Inscriptionum Latinarum
C&M	Classica et Mediaevalia. Revue danoise de philologie et d'histoire

[ABRÉVIATIONS ET TRANSCRIPTION D'ARCHIVES]

Compt. rend. trav. fac. Bord.	Comptes rendus des travaux des facultés de droit, de médecine, des sciences et des lettres (Bordeaux)
CRAI	Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres
CuPAUAM	Cuadernos de Prehistoria y Arqueología de la Universidad Autónoma de Madrid
CVA	Corpus Vasorum Antiquorum
Dates & itinéraires I	Henri Breuil, <i>Voyages et travaux scientifiques. Dates et itinéraires I (1897-1933)</i> , ms., MAN-SGL, fonds Breuil-Fawcus, carton 2.
DAGR	Dictionnaire des antiquités grecques et romaines (Daremberg et Saglio)
DBe	Diccionario Biográfico español (Madrid, RAH)
Dict. crit. des hist. de l'art	Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale (Paris, INHA, en ligne)
Éc. Bx-Arts Bord. Conc.	École municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux. Concours [année]. Ces brochures sont d'un accès difficile. Certaines sont conservées aux ABM, 767 R 1 et 763 R 10, d'autres aux AN-Pierrefitte, F/21/8007 (les deux fonds sont incomplets mais complémentaires).
EAD	Exploration archéologique de Délos
FD	Fouilles de Delphes
F Gr Hist	Felix Jacoby (éd.), <i>Die Fragmente der griechischen Historiker</i> , 14 vol., Leiden-New York-Köln, E. J. Brill, 1995 [1923-1958].
G&R	Greece & Rome
IG	Inscriptiones Graecae
JDAI	Jahrbuch des (Kaiserlich) Deutschen Archäologischen Instituts
JHS	The Journal of Hellenic Studies
JS	Journal des Savants
JSAH	Journal of the Society of Architectural Historians
MCV	Mélanges de la Casa de Velázquez
MEFRIM	Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée
Mémoires	André Paris, <i>Mémoires</i> , tapuscrit inédit de 203 pages, fonds Paris-Philippe, s. c., Beyssac, 1975.
MM	Madrider Mitteilungen
MMAI	Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot (Académie des inscriptions et belles-lettres)
Nouv. arch. miss. scient. litt.	Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires
PAPhS	Proceedings of the American Philosophical Society
RA	Revue archéologique
RABM	Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos

RE	Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft = « Pauly-Wissowa »
REA	Revue des études anciennes
REG	Revue des études grecques
RH	Revue historique
RHR	Revue de l'histoire des religions
RM	Mitteilungen des (Kaiserlich) Deutschen Archäologischen Instituts. Römische Abteilung
TP	Trabajos de Prehistoria

2. — INSTITUTIONS

ABA	Académie des beaux-arts (Paris)
AIBL	Académie des inscriptions et belles-lettres (Paris)
BM	British Museum
BNF	Bibliothèque nationale de France
CIPP	Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas
CSP	Conseil de surveillance et de perfectionnement de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux
DAI	Deutsches Archäologisches Institut
DBA	Direction / directeur des Beaux-Arts (France)
DES	Direction / directeur de l'Enseignement supérieur (France)
EBAB	École municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux = école des Beaux-Arts de Bordeaux
EFA	École française d'Athènes
EFR	École française de Rome
EHEH(I)	École des hautes études hispaniques (et ibériques)
EHESS	École des hautes études en sciences sociales
ENS	École normale supérieure (Ulm)
ENSAD	École nationale supérieure des arts décoratifs (Paris)
ENSBA	École nationale et spéciale des beaux-arts (Paris) = École nationale des beaux-arts = les Beaux-Arts
EPHE	École pratique des hautes études
IEC	Institut d'Estudis Catalans
IFM	Institut français de Madrid
IPH	Institut de paléontologie humaine
JAE	Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas
JSEA	Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades
MAN	Museo Arqueológico Nacional (Madrid)
MANN	Museo Archeologico Nazionale di Napoli

MAE	Ministère des Affaires étrangères (France)
MIPBA	Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (France)
MNAR	Museo Nacional de Arte Romano (Mérida)
RAH	Real Academia de la Historia
RABASF	Real Academia de Bellas Artes de San Fernando
SAB	Société archéologique de Bordeaux
UEFE	Union des étudiants français et espagnols

3. — ARCHIVES

A-AIBL	Archives de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (Paris)
A-CMU	Archivo Casa-Museo Unamuno
A-EFA	Service des archives administratives et scientifiques de l'École française d'Athènes
A-IEC	Arxiu de l'Institut d'Estudis Catalans
A-IFM	Archives de l'Institut français de Madrid
A-Zachos	Archives privées Giorgios A. Zachos (Athènes)
ABM	Archives de Bordeaux Métropole
ABR	Academia Belgica de Rome
AD-Aveyron	Archives départementales de l'Aveyron (Rodez)
AD-Gironde	Archives départementales de la Gironde (Bordeaux)
AGA	Archivo General de la Administración (Alcalá de Henares)
AGA-Sevilla	Archivo General de Andalucía (Sevilla)
AH-CVZ	Archivo Histórico de la Casa de Velázquez
AH-MAN	Archivo Histórico del Museo Arqueológico Nacional (Madrid)
AH-MANN	Archivio storico del Museo Nazionale di Napoli
AH-MNA	Arquivo Histórico do Museu Nacional de Arqueologia (Lisbonne)
ALB	Association Louis Bégouën (Montesquieu-Avantès)
AMC	Archivo del Museo Cerralbo
AMT	Archives municipales de Toulouse
AN-Fontainebleau	Archives nationales, site de Fontainebleau
AN-Paris	Archives nationales, site de Paris
AN-Pierrefitte	Archives nationales, site de Pierrefitte
AP	Archives de Paris (archives municipales et départementales)
AP-Navarra-Conte	Archives privées de Françoise et Raphaël Navarra-Conte (Bordeaux)
AP-Paris-Philippe	Archives privées de la famille Paris-Philippe (Beyssac, Dordogne)

AP-Sorre	Archives privées Max. Sorre
B-ENS	Bibliothèque Ulm-Lettres et sciences humaines (Paris)
B-HSA	Bibliothèque de la Hispanic Society of America (New York)
B-INHA	Bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art (Paris)
B-MHN	Bibliothèque centrale du Muséum d'histoire naturelle (Paris)
BEB	Bibliothèque d'État de Berlin (Staatsbibliothek zu Berlin)
BIF	Bibliothèque de l'Institut de France
BL	Archives de la maison d'édition « Les Belles Lettres »
BM-Aix	Bibliothèque Méjanès (Aix-en-Provence)
BMV	Bibliothèque municipale de Versailles
BNF-Richelieu	Bibliothèque nationale de France, site Richelieu, département des manuscrits
MAN-SGL	Musée d'archéologie nationale – Domaine national de Saint-Germain-en-Laye
AS-MANN	Archivio Storico del Museo Archeologico Nazionale di Napoli
ML-DAO	Musée du Louvre, département des Antiquités orientales
ON	Österreichische Nationalbibliothek (Vienne)
RE-Madrid	Residencia de Estudiantes (Madrid)

II. — TRANSCRIPTION ET RÉFÉRENCE DES DOCUMENTS D'ARCHIVES

1. — CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION

L'orthographe, les majuscules, les abréviations, le soulignement des mots et la ponctuation ont été respectés. Nous nous sommes efforcé de rester le plus proche possible du texte original. Sauf indication contraire, les accents ont été rétablis.

18-03-1882	Les dates sont indiquées sous la forme jour-mois-année
00-00-1882	Date incomplète ; selon les cas, il manque l'année, le mois, le jour
[1882]-03-18	Date incomplète ; les informations entre crochets ont été restituées par nos soins
[Texte]	Commentaires qui ne figurent pas dans le texte original
[un mot non lu]	Mot non déchiffré
[?]	Incertitude de lecture pour le mot qui précède
[rat.]	Mot ou expression raturé par l'auteur et qui est illisible sous la rature
[rat. = ...]	Mot raturé mais lisible sous la rature ; mot lisible lorsqu'un autre mot a été écrit par-dessus.

2. — RÉFÉRENCES DES LETTRES

Concernant les lettres qui appartiennent à la correspondance de Pierre Paris, afin d'éviter d'alourdir davantage les notes de bas de page, nous avons choisi d'utiliser un système de citation abrégée. Nous ne donnons pas la référence complète du fonds dans lequel se trouve le document mais simplement le nom du correspondant de Pierre Paris suivi de la date d'écriture de la lettre. Par exemple : cat. HEUZEY 09-10-1897. La référence complète se trouve dans le catalogue du volume 3 ainsi que, dans la plupart des cas, la transcription complète de la lettre.

INTRODUCTION

UN FRAGMENT D'HISTOIRE INTELLECTUELLE

LE 15 DÉCEMBRE 1915, Pierre Paris écrit depuis Madrid, où il réside, à « [son] cher camarade » Salomon Reinach, conservateur au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye et co-directeur de la *Revue archéologique* avec Edmond Pottier, pour lui soumettre un projet de publication¹. « Pour essayer de chasser [ses] tristes idées » – il y aura bientôt un an que ses fils, Roger et Franc, sont morts au front –, et « tout en travaillant de [son] mieux [aux] œuvres de propagande » pour tenter de contrer l'influence allemande en péninsule Ibérique, il a décidé de reprendre l'écriture des *Promenades archéologiques en Espagne*. Certes, son travail, « plutôt fait pour la vulgarisation », s'éloigne un peu de la ligne éditoriale habituelle de la *Revue*. Mais en cette période troublée, Salomon Reinach sera peut-être heureux « d'accueillir [sa] prose » « si la revue est un peu en peine de copie, à cause de la guerre ». Après tout, même si le ton du texte est fait pour le grand public, il s'agit de faire connaître en France, et de donner à voir grâce à une abondante illustration, le résultat des récentes fouilles d'Ampurias, l'Emporion antique. Salomon Reinach accepte rapidement la proposition de son collègue². La nouvelle *Promenade* paraît en deux livraisons entre 1916 et 1917. Son introduction permet à Pierre Paris de broser un tableau synthétique de ce que fut la colonisation grecque en Ibérie et de justifier le choix du site qu'il se propose de présenter au lecteur français. Si les traces d'une première colonisation phocéenne directe sont insaisissables à Mainake, à Abdera, ou à l'Hemeroskopeion, « le comptoir par excellence » qu'est Emporion, dont les ruines « méthodiquement explorées et fouillées, étudiées et décrites, conservées avec un soin auquel on rend hommage », est devenu « un des lieux saints de l'Espagne antique » où il est permis de retrouver la trace des Grecs en Ibérie : « Emporion, c'est la Grèce même s'implantant en pleine barbarie occidentale avec ses mœurs polies, ses industries raffinées et ses arts glorieux ; c'est l'Ibérie s'illuminant des reflets radieux de l'Hellas³ ».



Au seuil d'une thèse qui consiste en une biographie intellectuelle de Pierre Paris (1859-1931), archéologue et historien de l'art de la Grèce et de l'Ibérie antiques, les circonstances dans lesquelles la promenade archéologique à Ampurias voit le jour permettent de cerner quelques-uns des enjeux qui sont au cœur du travail qui va suivre. La situation d'énonciation de la lettre adressée par Pierre Paris à Salomon Reinach rappelle que les deux hommes appartiennent à un même réseau, celui des antiquisants formés à l'École normale

¹ Cat. REINACH (Salomon) 15-12-1915.

² Cat. REINACH (Salomon) 26-12-1915.

³ Pierre PARIS, « Emporion », *RA*, 5^e série, 4, 1916, p. 330-331. La deuxième livraison est dans Id., « Emporion (suite) », *RA*, 5^e série, 5, 1917, p. 108-123. Ce texte sera repris quelques années plus tard dans le deuxième volume des *Promenades archéologiques en Espagne*. 2. *Antéquéra, Alpéra et Méca, Emporion, Sagonte, Merida, Bolonia, le Palais de Liria à Madrid*, Paris, Ernest Leroux, 1921, p. 75-123.

supérieure et à l'École française d'Athènes : ce sont des *chers camarades* qui ont été formés à l'école de la Grèce – celle de l'Antiquité – et qui sont des produits du moment méthodique, un courant historiographique qui se développe au travers d'une confrontation permanente avec une science allemande qui fait figure de modèle dont il convient de s'inspirer, mais qu'il faut aussi corriger pour mieux le dépasser. Cette lettre montre aussi la projection transnationale de ce réseau : si le destinataire de la lettre est l'une des figures éminentes des sociabilités savantes parisiennes et l'un des principaux représentants des sciences de l'Antiquité à la française, Pierre Paris est, quant à lui, un professeur d'archéologie et d'histoire de l'art de l'université de Bordeaux qui réside à Madrid depuis 1913, où il est détaché à la direction de l'École des hautes études hispaniques, un institut universitaire bordelais fondé en 1909 et intégré depuis 1913 à l'Institut français de Madrid. Pierre Paris en est l'un des co-directeurs avec le Toulousain Ernest Mérimée. En somme, il est un helléniste placé à la tête de la première maison commune des hispanistes français.

Son identité scientifique complexe aide à comprendre le regard qu'il porte sur ce site emblématique de l'archéologie espagnole et catalane qu'est Emporion et sur la montée en généralité à laquelle il donne lieu : dans l'Antiquité, la colonisation grecque archaïque dans les confins de l'Extrême-Occident est synonyme de fertilisation. On lui doit l'introduction d'une forme supérieure de civilisation en péninsule Ibérique et l'éducation des barbares Ibères à une culture policée. Formé à l'archéologie classique, Pierre Paris, en décidant en 1895 de se tourner vers un objet d'étude encore jeune et à peine défriché, l'art et la culture matérielle préromains de la péninsule Ibérique, produit un discours sur le passé élaboré au travers d'un miroir grec et à partir des paradigmes de son temps : le diffusionnisme, l'évolutionnisme et l'hellénocentrisme. Nous n'utiliserions plus les termes qui sont les siens en 1916 pour définir la nature des liens que tissent Grecs et indigènes à Emporion au VI^e siècle avant notre ère, ce qui nous rappelle que le savoir historique a lui-même une histoire et que la construction du discours sur le passé se fait toujours depuis le présent de celui qui le produit.

Mais les deux correspondants ne sont pas des savants repliés dans leurs études spécialisées. Compromis dans la culture de guerre, au service de la propagande française contre la *kultur* allemande, tous deux sont des intellectuels engagés dans la cité qui consacrent alors une part essentielle de leur temps en faveur d'une cause dont ils ne doutent pas un seul instant qu'elle soit juste : républicains et patriotes, ce sont des « clercs guerroyants »⁴.

Nous voyons ainsi apparaître, sous la forme d'une série d'antinomies – réelles ou apparentes – quelques-unes des questions sur lesquelles repose notre travail. Quelles relations peut-on établir entre l'helléniste et l'hispaniste ? entre l'homme-institution et le savant ? entre le travail reposant sur la démarche individuelle et celui qui s'inscrit dans le cadre collectif des réseaux savants ? entre le discours sur le passé et l'expérience du présent ? entre le professeur mettant volontiers sa plume au service de la divulgation scientifique et l'érudit ? entre l'homme public et l'homme privé ? entre le patriote – celui de la petite patrie bordelaise et d'une nation française sûre de l'universalisme de ses valeurs – et le savant dont la pratique s'inscrit dans un cadre transnational ? entre cosmopolitisme et nationalisme ? entre science et politique ?

⁴ Julien BENDA, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges », 1975 [1927], p. 171.

I. — LA GENÈSE D'UN PROJET DE RECHERCHE

Le contexte dans lequel nous avons découvert la figure de Pierre Paris a orienté l'approche initiale que nous avons donnée à notre projet de recherche. Sans en constituer une suite logique, celui-ci s'inscrit dans le prolongement des travaux que nous avons réalisés dans le cadre de la préparation d'un master en sciences de l'Antiquité, entre 2005 et 2007, à l'université Toulouse-II-Le Mirail. En lien avec l'un des axes de l'équipe PLH-ERASME⁵, nous nous proposons de travailler sur la façon dont l'Espagne du premier franquisme (1939-1955) a instrumentalisé l'histoire de l'Antiquité pour servir son discours politique et sa propagande. Ce fut le sujet d'un mémoire de première année de master réalisé sous la direction de Pierre Cordier, professeur d'histoire romaine⁶. Or l'institutionnalisation de l'histoire ancienne est tardive au sud des Pyrénées, car elle emprunte des chemins particuliers. Jusque dans les années 1960, les études sur l'Antiquité s'inscrivent avant tout dans le cadre de chaires d'archéologie, de préhistoire, de philologie classique ou de droit romain. Comme le rappelle Antonio Duplá, dans la vaste entreprise historiographique que représente l'*Historia de España* dirigée par Ramón Menéndez Pidal, les auteurs des chapitres relatifs au monde antique sont d'abord des archéologues, des historiens de l'art antique et des philologues⁷. L'histoire particulière des sciences de l'Antiquité en Espagne nous a donc conduit à redéfinir notre objet d'étude en nous orientant vers l'histoire de l'archéologie espagnole.

L'étude de son institutionnalisation dans l'Espagne de la première moitié du XX^e siècle (1907-1955), depuis l'époque de l'Âge d'Argent (*Edad de Plata*) de la culture espagnole⁸ jusqu'à la rupture de la tradition libérale que suppose l'instauration de la dictature franquiste⁹, fut au cœur d'un mémoire de deuxième année de master préparé sous la direction de Corinne Bonnet, professeur d'histoire grecque¹⁰. Dans un contexte marqué par une tension permanente entre nationalisme et internationalisme, les acteurs étrangers – allemands,

⁵ « Équipe sur la réception de l'Antiquité : sources, mémoires, enjeux », l'une des trois composantes du laboratoire PLH (Patrimoine Littérature Histoire). Elle édite la revue *Anabases*, en ligne sur OpenEdition Journals : <https://journals.openedition.org/anabases/>.

⁶ Grégory REIMOND, *Antiquité et franquisme : usurpation et reconstruction du passé antique dans l'Espagne franquiste : 1936-1955*, mémoire de première année de master, sous la dir. de Pierre CORDIER, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, 2006.

⁷ Antonio DUPLÁ ANSUÁTEGUI, « El franquismo y el mundo antiguo. Una revisión historiográfica », dans Carlos FORCADELL ÁLVAREZ et Ignacio PEIRÓ MARTÍN (éd.), *Lecturas de la Historia. Nueve reflexiones sobre historia de la historiografía*, Zaragoza, CSIC, Institución « Fernando el Católico », 2001, p. 169. Voir également Ignacio PEIRÓ MARTÍN et Gonzalo PASAMAR ALZURIA, « El nacimiento en España de la arqueología y la prehistoria (academicismo y profesionalización (1856-1936) », *Kalathos. Revista del seminario de arqueología y etnología turolense*, 9-10, 1989-1990, p. 9-30 ; Id., « La "vía española" hacia la profesionalización historiográfica », *Studium. Geografía. Historia. Arte. Filosofía*, 3, 1991, p. 135-162.

⁸ José Carlos MAINER, *La Edad de Plata (1902-1939). Ensayo de interpretación de un proceso cultural*, 7^e éd., Madrid, Cátedra, coll. « Crítica y estudios literarios », 2016 [1975].

⁹ Gonzalo PASAMAR ALZURIA, *Historiografía e ideología en la postguerra española: la ruptura de la tradición liberal*, Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 1991.

¹⁰ Grégory REIMOND, *L'archéologie espagnole dans ses institutions (1907-1955). Histoire d'une discipline entre Tradition, Réaction et Modernité*, mémoire de deuxième année de master, sous la dir. de Corinne BONNET, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, 2007.

belges et français principalement – tiennent une place importante dans ce processus¹¹. Cette investigation nous a montré le rôle essentiel tenu par un Pierre Paris hispaniste, archéologue de la culture ibérique, auteur du premier corpus s’efforçant de rassembler l’ensemble des documents matériels alors connus sur le monde des Ibères – *l’Essai sur l’art et l’industrie de l’Espagne primitive*, paru en deux volumes en 1903-1904 –, (co)fondeur d’institutions destinées à assurer une présence pérenne de la science française en Espagne – l’École des hautes études hispaniques, l’Institut français de Madrid, la Casa de Velázquez. Étonnamment, malgré son envergure scientifique, Pierre Paris n’avait pas encore trouvé son biographe. À bien des égards, il apparaissait comme une figure mal connue.

Si nous avons conscience qu’il y avait là un sujet pouvant déboucher sur une thèse de doctorat, l’exercice de notre métier de professeur certifié dans l’enseignement secondaire ne nous permettait de consacrer qu’une faible part de notre temps à la recherche. Cependant, au cours des années qui suivirent, l’équipe PLH-ERASME nous offrit un cadre grâce auquel nous avons pu prolonger nos travaux, que ce fût dans le cadre de son séminaire, de journées d’études ou en accueillant plusieurs de nos publications dans *Anabases*. Le soutien de Corinne Bonnet et de Pascal Payen, aussi constant que bienveillant, nous a ensuite ouvert les portes d’autres revues scientifiques. Dans le même temps, les contacts établis lors de notre séjour Erasmus à l’Universidad Autónoma de Madrid (2006-2007), en particulier avec Gloria Mora et Antonio Duplá, nous ont permis d’être associé à plusieurs projets organisés en Espagne avant de rejoindre le *Proyecto ANIHO*¹². Si nos premiers travaux se situaient dans le prolongement des années de master¹³, ce cadre institutionnel nous offrit l’opportunité

¹¹ Alfredo MEDEROS MARTÍN, « La primera propuesta de la secuencia prehistórica del Sureste ibérico. Luis Siret y Cels », *Tabona. Revista de prehistoria y de arqueología*, 9, 1996, p. 379-398 ; Margarita DÍAZ-ANDREU, « Nación e internacionalización. La arqueología en España en las tres primeras décadas del siglo XX », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Margarita DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997, p. 403-416 ; Michael BLECH, « Las aportaciones de los arqueólogos alemanes a la arqueología española », dans Salvador QUERO CASTRO et Amalia PÉREZ NAVARRO (éd.), *Historiografía de la arqueología española. Las instituciones*, Madrid, Museo de San Isidro, coll. « Cursos y conferencias » (3), 2002, p. 83-117 ; dans le même volume, Pierre ROUILLARD, « Los arqueólogos franceses y la arqueología española alrededor de 1900 », p. 143-163.

¹² Projet HAR 2012-31736, « Antigüedad, nacionalismos e identidades complejas en la historiografía occidental (1700-1900): los casos español, británico y argentino », prolongé par le projet MINECO HAR2016-76940-P, « Antigüedad, nacionalismos e identidades complejas en la historiografía occidental (1789-1989). Aproximaciones desde Europa y América Latina », tous deux menés sous la direction d’Antonio Duplá Ansuátegui (Universidad del País Vasco / Euskal Herriko Unibertsitatea). Voir <https://aniho.hypotheses.org/>. Cette aventure continue puisqu’un troisième projet (PID2020-113314GB-I00) vient de nous être accordé pour les années 2021-2024.

¹³ En part. Grégory REIMOND, « Promenades historiographiques en Espagne. Chronique des journées d’étude du Musée archéologique national (31 mai-1er juin 2007) », *Anabases. Traditions et réceptions de l’Antiquité*, 7, 2008, p. 213-221 ; ID., « L’Hispania aeterna de Ramón Menéndez Pidal. Histoire et Antiquité dans la pensée pidaliennne », *Anabases. Traditions et réceptions de l’Antiquité*, 9, 2009, p. 147-172 ; ID., « L’archéologie espagnole entre amateurisme et professionnalisme. Quelques notes sur le projet phalangiste de Julio Martínez Santa-Olalla », *Kentron. Revue pluridisciplinaire du monde antique*, 25, 2009, p. 91-124 ; ID., « Des cercles académiques aux réseaux savants de la première moitié du XX^e siècle. Stratégie, apport et devenir des réseaux d’archéologues en Espagne (1900-1936) », dans Corinne BONNET, Véronique KRINGS et Catherine VALENTI (éd.), *Connaître l’Antiquité. Individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010, p. 231-262 ; ID., « Preserver “le génie de chaque siècle”. Estado y patrimonio nacional en Francia y en España en el siglo XIX », dans Concha PAPÍ RODES, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *El patrimonio arqueológico en España en el siglo XIX : el impacto de las desamortizaciones*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2012, p. 322-349.

d'amorcer l'étude du parcours de formation de Pierre Paris et de ses travaux d'athénien, jetant ainsi les bases de ce qui allait devenir l'objet de notre thèse de doctorat¹⁴.

Un heureux hasard de calendrier fit coïncider nos recherches avec le lancement des commémorations centennales organisées par la Casa de Velázquez. L'année 2017 fut marquée par le centenaire de l'ouverture du chantier de fouille de Baelo Claudia¹⁵. Entre histoire et mémoire, figurèrent au programme l'édition d'un copieux dossier dans les *Mélanges*¹⁶ et d'un livre sur l'histoire des fouilles¹⁷, la cérémonie d'inauguration d'un buste de Pierre Paris (copie de celui exécuté par l'un de ses fils, Yani, le sculpteur Pryas) sur le site archéologique du Campo de Gibraltar et en présence de plusieurs de ses descendants, l'organisation d'une exposition, *Baelo Claudia ex situ. Diálogo entre arqueología y arte contemporáneo*, le projet de numérisation des archives photographiques de la fouille, la tenue d'une table ronde à l'Institut français de Madrid autour du thème *Arqueología y diplomacia en el Mediterráneo hoy en día*, ainsi que la célébration d'un colloque international coordonné par Laurent Callegarin et Nicolas Morales, directeurs des études à la Casa, *Arqueología en la península ibérica. Más de un siglo de cooperación internacional*. L'année Baelo annonçait ainsi l'entrée dans la « décennie commémorative¹⁸ » qui allait s'ouvrir trois ans plus tard (pose de la première pierre en 1920, inauguration du corps de façade en 1928). Dans ce contexte, entreprendre une thèse sur Pierre Paris, premier directeur de la Casa, ne pouvait manquer d'intéresser une institution qui s'engageait dans une réflexion sur ses origines et son histoire à l'occasion de son centenaire. À l'automne 2016, Laurent Callegarin nous contacta pour nous inviter à participer au colloque international qui devait se tenir à Madrid en novembre 2017. Au cours d'un entretien téléphonique, il nous interrogea sur l'envie et l'intérêt que nous pourrions avoir d'entreprendre une thèse. C'est à lui que nous devons d'avoir pris connaissance de l'existence d'un dispositif susceptible de nous permettre de franchir le pas en mettant notre carrière dans l'enseignement secondaire entre parenthèse. Le soutien immédiat de Corinne Bonnet fit le reste. En juin 2017, la présentation d'un projet de recherche nous permit d'obtenir un contrat doctoral fléché à l'international Casa de Velázquez / université de Toulouse-Jean Jaurès, nous donnant ainsi trois années de liberté pour nous consacrer pleinement à l'étude de la vie et de l'œuvre de Pierre Paris. Recruté en mai 2020 comme membre scienti-

¹⁴ Grégory REIMOND, « Pierre Paris, un parcours athénien (1882-1885). Des premiers travaux au noviciat délien : la découverte des études archéologiques », *Hormos. Ricerche di Storia Antica*, 5, 2013, p. 69-94 ; ID., « “Et la Grèce le scella de son empreinte”. Pierre Paris, des lettres à l'archéologie, du normalien à l'athénien », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 22, 2015, p. 167-192 ; ID., « Pierre Paris, un parcours athénien (1882-1885). Le dossier phocidien : les fouilles du sanctuaire d'Athéna Cranaia », *Pallas. Revue d'études antiques*, 100, 2016, p. 217-247 ; ID., « Arcaísmo y clasicismo en el pensamiento de Pierre Paris: los escultores griegos a la conquista del movimiento », dans Antonio DUPLÁ ANSUÁTEGUI, Eleonora DELL'ELICINE et Jonatan PÉREZ MOSTAZO (éd.), *Antigüedad clásica y naciones modernas en el Viejo y el Nuevo Mundo*, Madrid, Ediciones Polifemo, 2018, p. 155-182.

¹⁵ Pierre Paris dirige les quatre campagnes qui se déroulent entre 1917 et 1921, avant une longue interruption qui ne prendra fin qu'en 1966.

¹⁶ Laurent BRASSOUS et Séverine LEMAÎTRE, « Dossier. La ville antique de Baelo, cent ans après Pierre Paris », *MCV*, nouv. série, 47, 1, 2017, p. 7-230.

¹⁷ Juan BLÁNQUEZ PÉREZ, Laurent CALLEGARIN, Lourdes ROLDÁN GOMEZ, Ángel MUÑOZ VICENTE et Gabriela POLAK (éd.), *Baelo. 100 años de arqueología, 100 imágenes para la memoria*, Madrid, Junta de Andalucía, Casa de Velázquez, Universidad Autónoma de Madrid, 2017.

¹⁸ Michel BERTRAND, « Un siècle d'hispanisme (1920-2020) », *MCV*, nouv. série, 50, 1, 2020, p. 7-12, § 9, en ligne sur <http://journals.openedition.org/mcv/12122>.

fique de la Casa de Velázquez, cette nouvelle opportunité nous permet de finaliser nos recherches et de nous consacrer au travail de rédaction au cours d'une quatrième année de doctorat.

II. — ÉTAT DE L'ART ET QUESTIONNEMENT INITIAL

Le contexte dans lequel a mûri notre projet de recherche, ainsi que notre trajectoire antérieure, nous ont conduit à envisager notre travail comme devant déboucher sur une thèse d'histoire de l'archéologie. En réalité, au fur et à mesure que nous ouvrons les différents dossiers qui devaient conduire à l'écriture d'une biographie savante de Pierre Paris, nous nous sommes rendu compte que le produit fini ne répondrait qu'en partie à cette appellation. La raison tient au fait que sa trajectoire de vie ne se laisse pas facilement circonscrire et que s'il est un archéologue et un historien de l'art de la Grèce et de l'Ibérie antiques, il est aussi bien plus que cela. Nous avons cependant exclu de délimiter plus étroitement notre objet d'étude en renonçant à tous les aspects qui n'entraient pas directement dans notre approche initiale de réception de l'Antiquité, envisagée à partir de l'histoire de l'archéologie, c'est-à-dire de l'étude des discours produits sur la culture matérielle. De notre point de vue, cela aurait été synonyme d'appauvrissement du sujet. Au contraire, il nous fallait identifier les différentes tranches de vie qui constituent la trajectoire de Pierre Paris et tenter de comprendre en quoi ces multiples expériences se sont nourries mutuellement.

Nous disposons comme point de départ d'études assez nombreuses. Les plus anciennes appartiennent au genre de l'éloge académique. Si l'approche critique est à peu près absente de ces portraits officiels dont la fonction est d'abord de rappeler les mérites des grands hommes disparus, ils n'en constituent pas moins une riche source d'informations, en particulier au sujet des jeunes années et du parcours de formation antérieur à l'entrée dans la recherche active ; ils permettent aussi de saisir l'image sociale du savant au moment de sa mort¹⁹. En mars 1961, la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Bordeaux organisa une célébration autour du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de Georges Radet. Le portrait que Jean Marcadé fit de Pierre Paris à cette occasion, fondé essentiellement sur les souvenirs de ses enfants et de René Vallois qui lui succéda dans l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art à Bordeaux, est l'un des textes les plus intéressants et

¹⁹ Charles-Vincent AUBRUN, « Pierre Paris », *Bulletin de la Société d'études des professeurs de langues méridionales*, 72, 1931, p. 42-44 ; Aimé PUECH, « Éloge funèbre de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 75, 4, 1931, p. 334-339 ; Georges RADET, « Chronique des Études anciennes. Pierre Paris », *REA*, 33, 4, 1931, p. 409-410 ; Salomon REINACH, « Pierre Paris », *RA*, 5^e série, 34, 1931, p. 318-319 ; Maurice LEGENDRE, « Lettre d'Espagne. Un Français : Pierre Paris », *Journal des débats politiques et littéraires*, 143^e année, 12 novembre 1931, p. 5 ; Georges RADET, « Pierre Paris », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 35, 1, 1932, p. 92 ; Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », *BH*, 35, 2, 1933, p. 155-167 ; Auguste AUDOLLENT, « Notice sur la vie et les travaux de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 84, 2, 1940, p. 184-202 ; Gregorio MARAÑÓN, « IX. Un amigo de España », dans *Obras completas. Tomo IX. Ensayos*, Madrid, Espasa-Calpe, 1973 [1933].

les plus riches. Jean Marcadé n'est plus tout à fait dans l'éloge, mais il s'agit encore de célébrer la mémoire d'un illustre disparu²⁰.

Il fallut attendre la fin des années 1980 pour que Pierre Paris devînt véritablement un objet d'histoire. Les études qui ont été publiées au cours des trente dernières années – parfois répétitives dans leur contenu – ont en commun de privilégier un moment ou un aspect particulier de son parcours et de son œuvre, que ce soit à partir d'une approche individuelle dans le cadre de notices biographiques critiques ou dans celui, plus collectif, de l'action des hispanistes français en Espagne. Quatre voies ont été suivies. En 1985, la thèse de doctorat d'Antonio Niño Rodríguez, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*, que l'auteur rattacha lui-même au champ naissant de l'histoire de l'historiographie, est une remarquable étude d'histoire des intellectuels entreprise à une échelle qui est déjà transnationale²¹. Au même moment, Jean-Marc Delaunay entreprenait une vaste étude résolument complémentaire à la précédente. Ancien membre de la section scientifique de la Casa de Velázquez (1979-1982), la thèse de troisième cycle qu'il soutint en 1988 sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle, *Des Palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1909-1979)*, s'inscrivait quant à elle dans le cadre d'une histoire institutionnelle et des relations internationales²². En enquêtant sur la genèse de l'« École française d'Espagne », lui aussi s'intéressa de près à Pierre Paris. Une troisième voie fut bientôt ouverte, en lien avec le développement des études relatives à l'histoire de l'archéologie espagnole, lesquelles connurent une croissance exponentielle à partir de l'organisation du premier congrès international *Historiografía de la arqueología y de la historia antigua en España (siglos XVIII-XX)* qui se tint à Madrid en décembre 1988²³. En portant un regard réflexif sur le passé de leur discipline, nombre

²⁰ Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », dans *Célébration du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de Georges Radet (10 et 11 mars 1961)*, Bordeaux, Faculté des lettres et sciences humaines, 1963, p. 14-30.

²¹ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, « La historia de la historiografía, una disciplina en construcción », *Hispania. Revista española de historia*, 46, 163, 1986, p. 395-417 ; Id., *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*, Madrid, CSIC, Casa de Velázquez, Société des hispanistes français, 1988, p. XI. Signalons la thèse récente de Darío R. VARELA FERNÁNDEZ, *Les réseaux hispanistes français au début du XX^e siècle : coopérations savantes et relations culturelles, France-Espagne-Amériques (1890-1930)*, thèse de doctorat en histoire contemporaine sous la direction de Nathalie RICHARD et Irina PODGORNÝ, Le Mans, Le Mans Université, 2019 sur les réseaux hispanistes français au début du XX^e siècle.

²² Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (10), 1994.

²³ Javier ARCE et Ricardo OLMOS (éd.), *Historiografía de la arqueología y de la historia antigua en España (siglos XVIII-XX)* [Actas del I congreso internacional, Madrid, 13-16 de diciembre de 1988], Madrid, Ministerio de Cultura, Dirección General de Bellas Artes y Archivos, 1991. Un aperçu de l'histoire de ces recherches dans Margarita DÍAZ-ANDREU et Gloria MORA RODRÍGUEZ, « La historiografía española sobre arqueología: panorama actual de la investigación », dans EAD. (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997, p. 9-18 ; dans le même volume, Ricardo OLMOS, « La reflexión historiográfica en España: ¿una moda o un requerimiento científico? », p. 19-29 ; Gloria MORA RODRÍGUEZ, « La investigación en historiografía de la arqueología: últimas tendencias », *Archaia. Revista de la Sociedad Española de Historia de la Arqueología*, 3-5, 2003-2005, p. 13-17 ; José BELTRÁN FORTES, « Historia de la arqueología en España. Precedentes y líneas actuales de investigación », *Revista de historiografía*, 1, 2004, p. 38-59 ; Gonzalo RUIZ ZAPATERO, « Los estudios historiográficos en la arqueología española », dans Lourdes ROLDÁN GOMEZ et Juan BLÁNQUEZ PÉREZ (éd.), *Carteia III. Memorial*, Madrid, Junta de Andalucía, Universidad Autónoma de Madrid, CEPSA, 2011, p. 51-70.

d'archéologues furent amenés à se pencher sur le discours produit par Pierre Paris sur les Ibères et leur culture matérielle. En dehors de quelques exceptions, ils concentrèrent leur regard sur ses principales publications et sur son activité au tournant des XIX^e et XX^e siècles, des années qui sont presque toujours présentées comme les plus denses de sa carrière. Elles sont assurément d'une grande richesse. Mais particulièrement denses, elles ne le sont que si l'on adopte un point de vue interne à l'histoire de l'archéologie espagnole²⁴. Il convient aussi de signaler le travail de Sylvie Dardaine sur l'historique des fouilles de Baelo

²⁴ Citons en part. Pierre ROUILLARD, « Le Pays Valencien et les archéologues français à la fin du XIX^e siècle », *Saguntum*, 29, 1995, p. 105-112 ; Id., « Dis-moi qui tu es : "Espagnole", "Salammbô" ou "Carmen" », dans Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD (éd.), *Formes archaïques et arts ibériques*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (59), 1996, p. 33-42 ; Pierre MORET, « Pierre Paris (1859-1931), précurseur de l'archéologie ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 70-71 ; Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, Paris, RMN, 1997 ; Pierre ROUILLARD, Juan Antonio PACHÓN ROMERO et Mauricio PASTOR MUÑOZ, « Estudio preliminar », dans Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna (excavaciones de 1903) = Une forteresse ibérique à Osuna (fouilles de 1903)*, éd. facsimilée et trad. esp., Granada, Universidad de Granada, coll. « Archivum » (73), 1999, p. IX-CXXI ; Pierre MORET et Patrice CRESSIER, « La Casa de Velázquez y los estudios ibéricos », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 1. Un homenaje a la memoria*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 43-48 ; dans le même volume, Pierre ROUILLARD, « A. Engel, P. Paris y los primeros pasos en los Estudios Ibéricos », p. 25-32 ; Id., « Bordeaux et l'art ibérique autour de 1900 », dans *Actes du Ve congrès national d'archéologie et d'histoire de l'art*, Paris, INHA, coll. « Les Collections électroniques. Actes de colloques », 1999, en ligne sur <http://inha.revues.org/2128> ; Id., « El arte y la arqueología de España y Francia en torno a 1900 », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. El litoral mediterráneo*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, Caja de Ahorros del Mediterráneo, 2000, p. 141-150 ; Id., « Los arqueólogos franceses y la arqueología española alrededor de 1900 », art. cité ; Id., « Pierre Paris », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 333-340 ; Gloria MORA RODRÍGUEZ, « Pierre Paris y el hispanismo arqueológico », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA (éd.), *El yacimiento de La Alcudia (Elche, Alicante). Pasado y presente de un enclave ibérico*, Madrid, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (30), 2004, p. 27-42 ; Pierre MORET, « La Casa de Velázquez, Pierre Paris y la arqueología aragonesa », dans José Antonio BENAVENTE SERRANO (éd.), *Pioneros de la arqueología Ibérica en el Bajo Aragón. Catálogo de exposición itinerante de fotografía antigua de julio 2005 a marzo 2006*, Alcañiz, Tramax Bajo Aragón, coll. « Serie de divulgación » (1), 2005, p. 37-45 ; Ève GRAN-AYMERICH, s. v. « Paris, Pierre (1859-1931) », *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 1039-1042 ; Pierre MORET et Patrice CRESSIER, « La Casa de Velázquez y la arqueología: algunos apuntes históricos », dans María BELÉN DEAMOS et José BELTRÁN FORTES (éd.), *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « SPAL monografías » (10), 2007, p. 343-360 ; Pierre MORET, « Las investigaciones de Pierre Paris y de l'École des hautes études hispaniques en la provincia de Teruel », dans Beatriz EZQUERRA LEBRÓN et Ana Isabel HERCE SAN MIGUEL (éd.), *Fragmentos de historia. 100 años de arqueología en Teruel*, Teruel, Museo de Teruel, Diputación de Teruel, 2007, p. 42-49 ; Pierre ROUILLARD, s. v. « Paris, Pierre », *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, Paris, INHA, 2009, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html> ; Id., s. v. « Paris, Pierre », *Diccionario histórico de la arqueología en España*, Madrid, Marcial Pons, 2009, p. 510-512 ; José Ildefonso RUIZ CECILIA et Pierre MORET (éd.), *Osuna retratada. Memoria fotográfica de la misión arqueológica francesa de 1903*, Sevilla, Padilla Libros, Casa de Velázquez, 2009 ; Gloria MORA RODRÍGUEZ, « Pierre Paris en España. Arqueología y política, oportunismo y estrategias », dans Nuno FERREIRA BICHO (éd.), *História, teoria e método da arqueologia. Actas do IV Congresso de Arqueologia Peninsular (Faro, 14 a 19 de Setembro de 2004)*, Faro, Universidade do Algarve, coll. « Promontoria Monográfica » (14), 2011, p. 303-311 ; Ève GRAN-AYMERICH et Jean GRAN-AYMERICH, s. v. « Paris, Pierre », *DBe*, 2018, en ligne sur <http://dbe.rah.es/biografias/8018/pierre-paris> ; Pierre ROUILLARD, « La culture ibérique entre Espagne et France autour de 1900 », dans Lourdes PRADOS TORREIRA, Carmen RUEDA GALÁN et Arturo RUIZ RODRÍGUEZ (éd.), *Bronces ibéricos. Una historia por contar. Libro homenaje al Prof. Gérard Nicolini*, Madrid-Jaén, UAM Ediciones, Universidad de Jaén, 2018, p. 49-62.

Claudia qui se rattache à une très classique histoire interne de l'archéologie²⁵. Enfin, Pierre Paris a plus récemment suscité l'attention des historiens de l'art. Les travaux de Marion Lagrange, de Florent Miane et de Soline Mornière relatifs aux collections archéologiques, photographiques et de moulages antiques réunies par Pierre Paris à la faculté des lettres de Bordeaux ont ouvert la voie à la redécouverte d'une facette peu connue du savant, celle du professeur bordelais²⁶.

Malgré leur qualité, ces études, bien documentées, ne répondaient pas à une question cruciale : qu'a donc fait Pierre Paris avant 1895 ? Comment et pourquoi un universitaire français, helléniste de formation, a-t-il décidé, à près de quarante ans, de se tourner vers la Protohistoire ibérique ? Personne ne s'était intéressé attentivement à ce Pierre Paris d'avant l'Espagne, à sa formation, à ses premiers travaux. Or l'enjeu est important puisqu'il s'agit de cerner ce que sont sa culture et son expérience scientifiques lorsqu'il aborde l'étude de ce nouveau terrain, et dans quelle mesure les expériences antérieures ont nourri les travaux de l'hispaniste. Il nous a semblé que seule une étude du parcours et de l'œuvre de Pierre Paris envisagée dans sa globalité permettrait de saisir la complexité de « ce grand universitaire, incomparable agent de liaison intellectuelle entre la France et l'Espagne²⁷ ». Il fallait pour cela cesser de projeter notre regard uniquement sur les années espagnoles. Rappelons que lorsqu'il réalise sa première mission archéologique en Espagne, en 1896, Pierre Paris a trente-six ans ; treize années se sont écoulées depuis son entrée à l'École française d'Athènes, dix depuis le début de sa carrière d'enseignant-chercheur à l'université de Bordeaux : Pierre Paris est devenu un savant bien avant de se consacrer à l'hispanisme archéologique. Tel fut notre point de départ : tenter de relire l'œuvre de l'hispaniste en la replaçant au cœur d'un itinéraire plus large fortement marqué par l'empreinte de la culture classique, grecque en particulier, sans pour autant céder à un déterminisme caricatural, un écueil que nous nous efforcerons d'éviter. À l'évidence, il est illusoire de chercher à réduire une vie à une seule et unique dimension. Pourtant, au-delà d'une identité complexe et changeante, de la diversité de ses activités, du foisonnement des idées qui l'animent et des multiples projets

²⁵ Sylvie DARDAINE, Loïc MÉNANTEAU, Jean-René VANNEY et Caridad ZAZO CARDEÑA, *Belo II. Historique des fouilles. Belo et son environnement (détroit de Gibraltar). Étude physique d'un site antique*, Paris, Casa de Velázquez, Diffusion de Boccard, coll. « Série archéologie » (4), 1983.

²⁶ Marion LAGRANGE et Florent MIANE, « Le Musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux (1886). L'institutionnalisation des collections pédagogiques et scientifiques », *In Situ. Revue des patrimoines*, 17, 2011, en ligne sur <http://insitu.revues.org/920> ; Marion LAGRANGE, « Le musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux », sur *Patrimoine artistique de l'université de Bordeaux*, <http://patrimoine-artistique.u-bordeaux-montaigne.fr/musee-archeologique.php>, 2012 ; Soline MORINIÈRE, « La collection de moulages de la faculté des lettres de Bordeaux », sur *Patrimoine artistique de l'Université de Bordeaux*, <http://patrimoine-artistique.u-bordeaux-montaigne.fr/collection-moulages.php>, 2012 ; EAD., « La collection de moulages de l'Université de Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, 105, 2014, p. 151-172 ; EAD., « La collection de moulages de l'Université de Bordeaux, première gypsothèque universitaire française ? », *In Situ. Revue des patrimoines*, 28, 2016, en ligne sur <https://insitu.revues.org/12552> ; Florent MIANE, « Une collection spécifique ? Le fonds photographique d'histoire de l'art de la faculté des lettres de Bordeaux », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 109-122 ; dans le même volume, Marion LAGRANGE, « De l'art ibérique à la peinture espagnole, les vues à projection au service du paradigme de Pierre Paris », p. 149-165 ; Soline MORINIÈRE, *Laboratoires artistiques. Genèse des collections de tirages en plâtre dans les universités françaises (1876-1914)*, thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Dominique JARRASSÉ, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2018.

²⁷ Georges CIROT, « Pierre Paris et la Casa Velasquez », *BH*, 41, 4, 1939, p. 368.

qu'il entreprend, nous chercherons à montrer que son histoire de vie trouve une part d'unité et de cohérence dans ce que Georges Radet a défini comme « la marque athénienne²⁸ » et que nous avons appelé l'*habitus athénien* : sa formation classique, l'expérience du voyage en Grèce et ses conséquences immédiates furent décisives et firent sentir leurs effets tout au long de la carrière de Pierre Paris. Habitus persistant, profondément intériorisé, constamment réinvesti, mais enrichi et actualisé en permanence par de multiples expériences successives.

III. — RÉCEPTIONS DE L'ANTIQUITÉ ET BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

1. — UNE ARCHÉOLOGIE DU SAVOIR PARISIEN

En nous proposant d'analyser la contribution de Pierre Paris à la construction d'un savoir sur l'Antiquité, nous nous inscrivons dans un courant historiographique désormais bien connu, celui de l'*étude des réceptions de l'Antiquité*. Ces recherches prennent pour objet les traditions qui en sont issues, leurs modes de réception, d'appropriation, d'utilisation voire d'instrumentalisation, les processus complexes qui ont façonné les sciences de l'Antiquité et nos connaissances, dans une perspective qui est celle de l'archéologie des savoirs, les discours sur l'Antiquité qui ont été successivement construits, leur place dans la construction des identités culturelles, etc. L'approche est résolument transversale et comparatiste puisqu'elle fait dialoguer les disciplines, les aires culturelles et les périodes historiques par-delà les traditionnels découpages du monde académique. En bref, cela revient à se demander, pour reprendre les termes de Pascal Payen, « ce qu'il advient de l'Antiquité après l'Antiquité²⁹ ». En ce qui nous concerne, nous avons été dans un va-et-vient permanent entre histoire, archéologie et histoire de l'art ; entre hellénisme et hispanisme ; entre Protohistoire, Antiquité et Époque contemporaine.

L'œuvre de Pierre Paris est abordée dans le cadre d'une *archéologie des savoirs*. Pascal Payen a défini cette approche comme une étude des « processus par lesquels nos sciences et nos connaissances se sont façonnées dans un rapport, tour à tour revendiqué, biaisé ou passé sous silence, avec les corpus et les domaines élaborés par les Anciens³⁰ ». Elle se fonde sur les travaux de Michel Foucault qui a souligné que l'histoire est faite de strates successives, de « couches sédimentaires diverses », de sorte que l'histoire d'un concept, par exemple, « n'est pas, en tout et pour tout, celle de son affinement progressif, de sa rationalité continûment croissante, de son gradient d'abstraction, mais celle de ses divers champs de constitution et de validité, celle de ses règles successives d'usage, des milieux théoriques

²⁸ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901, p. 422.

²⁹ Pascal PAYEN, « L'Antiquité après l'Antiquité : parcours et détours d'un projet éditorial », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 1, 2005, p. 5 ; Id., « Éditorial. L'Antiquité et ses réceptions : un nouvel objet d'histoire », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 10, 2009, p. 9-23.

³⁰ Pascal PAYEN, « L'Antiquité après l'Antiquité : parcours et détours d'un projet éditorial », art. cité, p. 9.

multiples où s'est poursuivie et achevée son élaboration³¹ ». À la suite de Michel Foucault, Laurent Olivier, au sujet du discours savant élaboré sur les origines gauloises, a souligné que

Comme dans un terrain archéologique, ces strates se superposent les unes aux autres sans effacer pour autant les précédentes, sur lesquelles elles se fondent, en venant les recouvrir. Mais les anciennes strates du discours sur les origines gauloises ne sont pas que simplement enfouies sous les nouvelles ; comme de véritables formations archéologiques, elles continuent à travailler les couches qui se sont déposées au-dessus d'elles. Elles les contraignent, elles les informent. Ainsi l'ancien continue-t-il à *jouer à travers* le nouveau³².

Si « l'histoire est archéologique³³ », n'en est-il pas de même pour l'histoire de vie ? Précisément, notre recherche sur Pierre Paris a tenté de saisir l'épaisseur d'une vie en réalisant une coupe stratigraphique de l'individu de façon à révéler les couches – qui sont autant de *tranches de vie* – accumulées tout au long de sa carrière. Celles-ci sont perméables et non autonomes les unes par rapport aux autres. De fait, l'un des enjeux de l'approche globale que nous avons choisi de maintenir malgré l'ampleur des difficultés – à commencer par la maîtrise de la bibliographie et le défi de rendre intelligible cette masse parfois vertigineuse d'informations – repose justement sur son caractère multidimensionnel. Il ne s'agissait pas seulement de considérer les différentes tranches de vie de Pierre Paris (le normalien, l'athénien, le professeur, l'helléniste, l'hispaniste, l'archéologue, le directeur d'une école française en Espagne, etc.) les unes à côté des autres mais les unes *à travers* les autres. D'une strate à l'autre, les projets, les publications, les réseaux savants mobilisés se répondent mutuellement et donnent à voir un jeu complexe d'interdépendances. Ainsi, l'étude du directorat de Pierre Paris à la tête de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux (1898-1913) ne peut faire abstraction de son parcours antérieur d'historien de l'art antique, tandis qu'elle éclaire à son tour l'identité originale qui sera plus tard celle de la Casa de Velázquez, la seule parmi les écoles françaises à l'étranger à abriter à la fois un institut dédié à la recherche scientifique – l'EHEH(I) – et une résidence d'artistes – l'Académie de France à Madrid. Quant à la lecture que Pierre Paris fait de la grande sculpture en pierre des Ibères, elle découle de l'expérience et des réflexes acquis dans l'étude de l'art grec, en particulier dans celle de la plastique de la période archaïque. Plus largement, chercher à saisir la science en train de se faire, à retrouver les logiques, les moteurs et les contraintes qui pèsent sur une pensée en action permet de comprendre comment une œuvre dont nous sommes les héritiers et les continuateurs a pris forme ; partant, cela nous invite à porter un regard critique sur nos propres pratiques, sur nos représentations, sur les outils conceptuels auxquels nous avons recours et jusqu'aux mots que nous utilisons pour dire le passé. Ce sont les *survivances* évoquées par Laurent Olivier³⁴ et ce que Tim Murray appelle le *pouvoir de la tradition* ou *l'inertie de la tradition*³⁵. Renouvelées et approfondies, les problématiques qui sont les nôtres ne restent pas moins tributaires de l'œuvre de nos prédécesseurs. Les relire permet

³¹ Michel FOUCAULT, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel » (354), 1969, p. 9, 11.

³² Laurent OLIVIER, *Le pays des Celtes. Mémoires de la Gaule*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2018, p. 168-170, 281-300, cit. p. 168.

³³ *Ibid.*, p. 289.

³⁴ *Ibid.*, p. 169.

³⁵ Tim MURRAY, « Socio-Political Values and Archaeological Research: A Rejoinder to Tangri », *Australian Archaeology*, 29, 1989, p. 53-60 ; ID., « Epilogue: why the history of archaeology matters », *Antiquity*, 76, 2002, p. 236.

d'interroger différemment les sources qu'ils ont exhumées, parfois même d'accéder à des traces du passé qui ont depuis disparu, qu'elles aient été perdues ou atteintes par les ravages du temps. Les archives de savants (correspondances, carnets, dessins, photographies, etc.) ont ici une grande valeur documentaire. De ce point de vue, notre démarche tient aussi de l'archéologie bibliographique et archivistique³⁶. En somme, il s'agit de comprendre et d'assumer la part des héritages pour mieux les dépasser et pouvoir ainsi renouveler notre manière d'interroger le passé.

Le genre biographique n'est assurément pas la seule voie pour mettre en œuvre une archéologie du savoir. Mais c'est un moyen privilégié de le faire. Affirmer que la biographie est à la mode tient désormais du lieu commun. Dans le sillage de l'histoire culturelle et de la microhistoire, et après une longue période de disgrâce due au fait qu'elle apparaissait trop liée à une histoire événementielle davantage préoccupée des grands hommes que du collectif, elle participe de ce retour de l'individu perceptible dans l'historiographie depuis le milieu des années 1980³⁷. Notre démarche n'a donc rien d'original. Elle s'inscrit à la suite de nombreux travaux universitaires qui ont fait d'un individu l'objet de leur étude, témoignant ainsi d'une triple réhabilitation : le retour de la biographie a accompagné celui du politique et de l'événement. De ce point de vue, et pour nous en tenir au champ de l'histoire grecque, la publication de *L'évènement Socrate* de Paulin Ismard a fait date³⁸. Dans une perspective historiographique proche de la nôtre, d'autres ont tenté de retracer le parcours scientifique de grandes figures des sciences de l'Antiquités pour éclairer leur participation à la construction des savoirs. Citons, parmi une liste qui ne saurait prétendre à l'exhaustivité, George E. Bonsor, Henri Breuil, Franz Cumont, Édouard Desor, Émile Espérandieu, José Ramón Mélida ou encore Pere Bosch Gimpera³⁹. Dans le même temps, entre biographie et prosopographie,

³⁶ Pierre ROUILLARD, Juan Antonio PACHÓN ROMERO et Mauricio PASTOR MUÑOZ, « Estudio preliminar », art. cité, p. XVIII-XXI. Il s'agit en somme de participer à la « revalorización, reconocimiento y recuperación de la memoria de muchas realizaciones arqueológicas pasadas, en las que muy variados investigadores aportaron su particular visión y quehacer científico, conformando una trayectoria interpretativa sin cuyo concurso hubiese sido imposible alcanzar los logros que hoy estructuran el conocimiento prehistórico y arqueológico de la Península Ibérica » (p. XX).

³⁷ François DOSSE, « Biographie, prosopographie », dans Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (éd.), *Historiographies I. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, coll. « Folio / Histoire » (179), 2010, p. 79-85.

³⁸ Paulin ISMARD, *L'évènement Socrate*, Paris, Flammarion, coll. « Au fil de l'histoire », 2013.

³⁹ Corinne BONNET, *La correspondance scientifique de Franz Cumont conservée à l'Academia Belgica de Rome*, Bruxelles-Rome, Institut Historique Belge de Rome, coll. « Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes » (35), 1997 ; Jorge MAIER ALLENDE, *Jorge Bonsor (1855-1930). Un Académico Correspondiente de la Real Academia de la Historia y la Arqueología Española*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Publicaciones del Gabinete de Antigüedades » (3), 1999 ; Id., *Epistolario de Jorge Bonsor (1886-1930)*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Publicaciones del Gabinete de Antigüedades » (6), 1999 ; Corinne BONNET, *Le « grand atelier de la science ». Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft. Héritages et émancipations*, 2 vol., Bruxelles-Rome, Institut Historique Belge de Rome, coll. « Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes » (41), 2005 ; Marc-Antoine KAESER, *L'univers du préhistorien. Science, foi et politique dans l'œuvre et la vie d'Édouard Desor (1811-1882)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire des sciences humaines », 2005 ; Daniel CASADO RIGALT, *José Ramón Mélida (1956-1933) y la arqueología española*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2006 ; Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil : un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2011 ; Francisco GRACIA ALONSO, *Pere Bosch Gimpera. Universidad, política, exilio*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Historia », 2011 ; Marianne ALTIT-MORVILLEZ, *Émile Espérandieu (1857-1939). Un archéologue entre institution militaire et monde académique*, préface d'Alain Schnapp, Drémil-Lafage, Éditions Mergoïl, coll. « Archives & histoire de l'archéologie » (4), 2021.

d'utiles dictionnaires ont vu le jour⁴⁰. En Espagne, la maison d'édition Urgoiti a entrepris un vaste travail de réédition afin de rendre accessibles et de faire (re)découvrir les grandes œuvres de l'historiographie espagnole, toutes périodes confondues. Les textes choisis sont toujours précédés d'une solide étude préliminaire. Elle permet de découvrir la genèse de l'œuvre et de comprendre son écriture et sa portée en la resituant dans ses contextes. Dans la plupart des cas, ces introductions ont pris la forme de véritables monographies qui, à bien des égards, peuvent être considérées comme des biographies intellectuelles. Un projet analogue a vu le jour autour de l'œuvre de Franz Cumont à travers la Bibliotheca Cumontiana éditée par l'Academia Belgica. Ces projets éditoriaux partagent tous la même démarche critique, s'appuyant sur une analyse rigoureuse et approfondie de sources qui sont confrontées : publications scientifiques, carnets de fouilles, archives de savants, correspondances, archives photographiques, etc. Ils se distinguent ainsi résolument de l'éloge académique et d'une biographie mondaine plus romancée qui s'autorise des licences qui l'éloignent de la méthode historique⁴¹. Car la vogue de la biographie intellectuelle n'est pas synonyme d'un retour en force de l'*idole individuelle* et de « l'habitude invétérée de concevoir l'histoire comme une histoire des *individus* » que dénonçait le sociologue François Simiand au début du XX^e siècle⁴². Depuis les années 1980, une réflexion méthodologique sur ce que doit être une histoire de vie pour l'historien-biographe a permis de redéfinir ses concepts théoriques et méthodologiques, tout en rappelant les contraintes et les problèmes qui se posent au chercheur.

2. — LA BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE : PAR-DELÀ LE RETOUR DE L'IDOLE INDIVIDUELLE

L'article que Pierre Bourdieu consacra à *L'illusion biographique* en 1986 a fait date. Il écrivait alors que « L'histoire de vie est une de ces notions du sens commun qui sont entrées en contrebande dans l'univers savant⁴³ ». Le sociologue se demandait notamment comment donner un sens et une cohérence à une histoire de vie sans tomber dans un déterminisme naïf. Rejetant une « philosophie de l'existence », rejeton de la philosophie de l'histoire qui se contenterait de produire le « récit cohérent d'une séquence signifiante et orientée d'évènements », il soulignait au contraire que les événements d'une vie devaient être envisagés comme autant de placements et de déplacements au sein d'un espace social lui-même mouvant : « on ne peut comprendre une trajectoire (c'est-à-dire le vieillissement social qui, bien

⁴⁰ Ève GRAN-AYMERICH, *Dictionnaire biographique d'archéologie (1798-1945)*, Paris, CNRS Éditions, 2001 ; Ignacio PEIRÓ MARTÍN et Gonzalo PASAMAR ALZURIA, *Diccionario Akal de historiadores españoles contemporáneos*, Madrid, Ediciones Akal, 2002 ; Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España del siglo XVI a 1912*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004 ; Margarita DÍAZ-ANDREU, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Jordi CORTADELLA I MORRAL (éd.), *Diccionario histórico de la arqueología en España (siglos XV-XX)*, Madrid, Marcial Pons, 2009 ; Michel ESPAGNE et Bénédicte SAVOY (éd.), *Dictionnaire des historiens d'art allemands*, Paris, CNRS Éditions, 2010 ; Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, Paris, INHA, s. d., en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

⁴¹ François DOSSE, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, p. 399-446.

⁴² François SIMIAND, « Méthode historique et science sociale », *Annales ESC*, 15, 1, 1960 [1903], p. 117.

⁴³ Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62, 1, 1986, p. 69.

qu'il l'accompagne inévitablement, est indépendant du vieillissement biologique) qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée » (p. 72). L'écriture biographique devait reposer sur une contextualisation serrée : il fallait connaître le paysage dans lequel le voyage s'inscrivait (p. 72). Ce projet, Pierre Bourdieu a tenté de le mettre en œuvre dans l'étude qu'il a consacré à Édouard Manet dans ses cours au Collège de France entre 1998 et 2000, « un Manet qu'il faut construire sociologiquement : ce n'est pas l'individu empirique des biographes qui font des biographies pleines d'informations sans intérêt et qui oublient des choses essentielle⁴⁴ ». Il y avait là un programme ambitieux dont notre projet s'est en partie nourri, même si nous n'avons probablement pas complètement évité l'écueil que signalait alors le sociologue.

Le débat était lancé et allait donner lieu à une abondante bibliographie. Les réflexions menées sur les liens entre la biographie et ses contextes ont notamment guidé notre travail. En choisissant Pierre Paris, nous avons sélectionné un individu qui est caractéristique d'un groupe social, celui des antiquisants (normaliens, agrégés, athéniens) de la *république des universitaires*⁴⁵. À ce titre, Pierre Paris évolue dans un espace social qui est éminemment normé. Le contexte aide à expliquer ses choix individuels ; lorsque les sources font défaut – notamment pour les années de formation – le recours à la comparaison avec d'autres individus ayant une trajectoire proche et mieux connue permet de réduire la part d'ombre. C'est ce que rappelait Giovanni Levi en 1989 avant d'ajouter une précision essentielle : la relation n'est jamais univoque. Malgré les contraintes que le système normatif exerce sur le sujet, celui-ci dispose d'une liberté qui, si elle n'est pas absolue, n'en est pas moins réelle. C'est « une liberté consciente que les interstices inhérents aux systèmes généraux de normes laissent aux acteurs⁴⁶ ». La biographie doit donc reposer sur un va-et-vient permanent entre l'individu et ses contextes, une interrelation qui permet de se prémunir contre un excès de déterminisme⁴⁷. N'y a-t-il pas dans l'acte qui conduit Pierre Paris à solliciter une première mission officielle en Espagne auprès du directeur de l'Enseignement supérieur, en mai 1895, un exemple des plus éloquents de l'exercice de cette liberté interstitielle⁴⁸ ? Ne la retrouve-t-on pas aussi dans le désir d'édifier contre vents et marées une École française d'Espagne ? À bien des égards, celle-ci apparaît comme le produit d'une somme de volontés individuelles qui sont parvenues à imposer sa création à un État français longtemps frileux. Citons encore le projet – avorté cette fois –, de fondation d'un institut d'art et d'archéologie bordelais autour de 1900. En ce sens, notre thèse participe de la *biographie chorale* telle que l'a définie Sabina Loriga :

⁴⁴ Pierre BOURDIEU, *Manet, une révolution symbolique. Cours au Collège de France (1998-2000), suivis d'un manuscrit inachevé de Pierre et Marie-Claire Bourdieu*, éd. établie par Pascale CASANOVA, Patrick CHAMPAGNE, Christophe CHARLE, Franck POUPEAU et Marie-Christine RIVIÈRE, Paris, Raisons d'agir, Seuil, coll. « Points Essais » (800), 2013, p. 473.

⁴⁵ Christophe CHARLE, *La République des universitaires (1870-1940)*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1994.

⁴⁶ Giovanni LEVI, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 44, 6, 1989, p. 1333.

⁴⁷ Voir également l'introduction de Jacques LE GOFF, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1996.

⁴⁸ Cat. LIARD 01-05-1895.

Alors que la biographie héroïque pose comme allant de soi une harmonie entre le particulier et le général (et, pourrait-on dire, une simple extension, comme dans la synecdoque), la biographie chorale conçoit le singulier comme un élément de tension : l'individu n'a pas pour mission de révéler l'essence de l'humanité ; au contraire, il doit rester particulier et morcelé. Ce n'est qu'ainsi, à travers différents mouvements individuels, que l'on peut briser les homogénéités apparentes (par exemple l'institution, la communauté ou le groupe social) et révéler les conflits qui ont présidé à la formation et à l'édification des pratiques culturelles : je pense aux inerties et à l'inefficacité normatives, mais aussi aux incohérences qui existent parmi les différentes normes, et à la façon dont les individus, qu'ils « fassent » ou non l'histoire, façonnent et modifient les rapports de pouvoir⁴⁹.

À l'échelle d'une vie, la prise en compte de cette dialectique entre norme et liberté interstitielle conduit à renoncer au récit linéaire et téléologique. Au contraire, une histoire de vie est un chemin tortueux où le hasard et l'imprévu, voire les contradictions ont leur place : la carrière d'hispaniste de Pierre Paris aurait-elle été la même si un autre que lui s'était présenté à Elche dans la journée du 11 août 1897, quelques jours après l'exhumation du célèbre buste ? La Casa de Velázquez aurait-elle vu le jour sans la déflagration de l'été 1914 ? Ainsi envisagé, l'exercice biographique donne à voir

un « parcours » avec ses périodes d'aisance ou de très grande difficulté, avec toute la place que celui-ci laisse aux déterminants personnels, aux aléas de la vie, et de l'histoire, avec ses déplacements « non d'un bloc, mais par morceaux pour se retrouver au terme là où on ne croyait pas devoir aller, ailleurs dans son chez-soi, autre dans sa façon de demeurer le même »⁵⁰.

Dans le sillage des réflexions que nous venons de présenter et appliqués au domaine d'une histoire des savoirs archéologiques – préhistoriques en l'occurrence – les travaux de Marc-Antoine Kaeser sur la science vécue et la biographie envisagée comme un exercice de microhistoire ont été des plus stimulants⁵¹. Qu'il s'agisse de son objet d'étude – le préhistorien Édouard Desor (1811-1882) – ou de Pierre Paris, nous sommes face à des figures aux multiples facettes pour lesquelles le travail de contextualisation ouvre sur une grande diversité de réalités de l'espace social. Celles-ci peuvent être appréhendées d'en bas, à partir d'un cas concret, particulier mais signifiant, et ouvrir sur de possibles montées en généralité.

⁴⁹ Sabina LORIGA, « La biographie comme problème », dans Jacques REVEL (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Editions du Seuil-Gallimard, 1996, p. 230-231. Voir également Laurent AVEZOU, « La biographie. Mise au point méthodologique et historiographique », *Hypothèses*, 4, 1, 2001, p. 13-24.

⁵⁰ Guillaume PIKETTY, « La biographie comme genre historique ? Étude de cas », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 63, 1, 1999, p. 126 ; voir aussi Jean-Claude PASSERON, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 31, 1, 1990, p. 3-22. La citation est tirée du premier paragraphe de la préface de Jean-Pierre VERNANT, *Entre mythe et politique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 1996 : « je vois aujourd'hui qu'au lieu d'un itinéraire unique, dont on pourrait reconstruire après coup la ligne, il y a eu des voies multiples où je me suis trouvé poussé autant que je les ai choisies, des pérégrinations, des détours. On avance avec le temps, mieux vaudrait dire : on est déplacé, non d'un bloc mais par morceaux pour se retrouver au terme là où on ne croyait pas devoir aller, ailleurs dans son chez-soi, autre dans sa façon de demeurer le même ».

⁵¹ Marc-Antoine KAESER, « La science vécue. Les potentialités de la biographie en histoire des sciences », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 8, 1, 2003, p. 139-160 ; ID., *L'univers du préhistorien*, ouvr. cité ; ID., « Biography as Microhistory. The Relevance of Private Archives for Writing the History of Archaeology », dans Nathan SCHLANGER et Jarl NORDBLADH (éd.), *Archives, Ancestors, Practices: Archaeology in the Light of its History*, New York, Berghahn Books, 2008, p. 9-20 ; ID., « Biography, Science Studies and the Historiography of Archaeological Research: Managing Personal Archives », *Complutum*, 24, 2, 2013, p. 101-108.

L'objet devient ainsi un médiateur grâce auquel on perçoit la science en action, la science vécue. Reprenons l'image de Marc-Antoine Kaeser : « le personnage retenu peut être assimilé à un "œilleton" : l'œil rivé sur cet œilleton, le biographe peut orienter sa visée bien au-delà du personnage, de manière panoramique⁵² ». Il peut le faire avec d'autant plus de liberté – même s'il est toujours contraint à faire des choix – que la cohérence de son sujet et de son discours est garantie par l'unité que donne un objet d'étude circonscrit à une trajectoire de vie :

À la condition expresse de les articuler toujours à partir de ce sujet – et seulement si les sources qui y ont trait l'y autorisent – il peut multiplier à l'envi les perspectives. Dans cette entreprise, il est amené à adapter la focale de son appareil de visée, c'est-à-dire à modifier tour à tour ses outils conceptuels. Il est donc autorisé à faire de l'histoire culturelle pour certains aspects, de l'histoire sociale pour d'autres, de la sociologie des sciences pour le travail effectué par le sujet de la biographie, de l'épistémologie pour son œuvre, voire même encore, si ce dernier s'est aventuré dans ces domaines, de l'histoire politique ou économique [p. 144].

Ainsi envisagée, notre biographie de Pierre Paris n'est plus seulement une thèse d'histoire de l'archéologie. Compte tenu des multiples activités qui furent les siennes au cours d'une carrière de près de cinquante ans, elle se veut un fragment d'histoire intellectuelle de l'Europe occidentale à l'époque contemporaine. Au croisement de l'histoire culturelle, politique et sociale, ce champ de recherche « se donne pour ambition de faire "consoner" ensemble les œuvres, leurs auteurs et le contexte qui les a vus naître dans une démarche qui récuse l'appauvrissante alternative entre une lecture internaliste des œuvres et une approche externaliste privilégiant les seuls réseaux de sociabilité⁵³ ». Ajoutons que la perspective n'est pas uniquement franco-française. La trajectoire de Pierre Paris s'inscrit fondamentalement dans un cadre transnational, non seulement parce qu'il fut très tôt et jusqu'à la fin de sa vie un voyageur, mais aussi parce que la science qu'il pratique se construit dans une tension permanente entre le national et l'international, ce qui donne lieu à un dialogue et un échange d'idées entre France, Allemagne, Espagne et Orient méditerranéen. De ce point de vue, il est intéressant d'interroger les liens qu'ont produits ces multiples connections dans une perspective qui est celle des transferts culturels et de l'histoire croisée⁵⁴. L'idée de croisement et d'intersection qu'implique cette dernière est une boîte à outils particulièrement intéressante. Elle permet de réfléchir à ce qui se produit au moment où plusieurs acteurs entrent en contact et aux conséquences de cette mise en relation pour chacun d'entre eux

⁵² Marc-Antoine KAESER, « La science vécue », art. cité, p. 144.

⁵³ François DOSSE, « Biographie, prosopographie », art. cité, p. 379.

⁵⁴ Michel ESPAGNE, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, coll. « Perspectives germaniques », 1999 ; Michael WERNER et Bénédicte ZIMMERMANN, « Vergleich, Transfer, Verflechtung. Der Ansatz der *Histoire croisée* und die Herausforderung des Transnationalen », *Geschichte und Gesellschaft*, 28, 2002, p. 607-636 ; ID., « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales HSS*, 58, 1, 2003, p. 7-36 ; ID., « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Le Genre humain*, 42, 2004, p. 15-49 ; ID., « Beyond Comparison: *Histoire Croisée* and the Challenge of Reflexivity », *History and Theory*, 45, 2006, p. 30-50 ; Michel ESPAGNE, « Au-delà du comparatisme. La méthode des transferts culturels », dans Chrysanthi AVLAMI, Jaime ALVAR et Mirella ROMERO RECIO (éd.), *Historiographie de l'Antiquité et transferts culturels. Les histoires anciennes dans l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles*, Amsterdam-New York, Brill, coll. « Internationale Forschungen zur Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft » (145), 2010, p. 201-221 ; ID., « La notion de transfert culturel », *Revue sciences/lettres*, 1, 2013, en ligne sur <http://journals.openedition.org/rsl/219>.

dans la mesure où les objets que l'on étudie se modifient réciproquement sous l'effet de cette mise en relation. On aboutit ainsi à un tableau bien plus dynamique, plus fin et plus complexe. Ces concepts, par exemple, permettent d'aller au-delà du simple comparatisme qui a souvent produit un discours historique défavorable à l'Espagne en ce sens que l'on réduit souvent le tableau espagnol à celui d'une simple adoption, d'une copie servile du modèle scientifique, académique, historiographique et institutionnel français. Dans le domaine des études archéologiques, cette approche a conduit à envisager les relations France-Espagne en termes de colonisation scientifique ou d'impérialisme archéologique. Nous verrons que nos sources montrent que l'on ne peut réduire ces liens à une simple relation de dépendance. L'adaptation du modèle universitaire allemand tel qu'on peut le saisir dans l'enseignement de Pierre Paris à Bordeaux est un autre exemple.

IV. — LA QUESTION DES SOURCES

La biographie ouvre donc sur l'étude des relations qui s'établissent entre l'objet d'étude et les contextes dans lesquels il s'inscrit. Nous disons bien *les* contextes. C'est l'ensemble des forces qui s'exercent sur le savant et sur lesquelles celui-ci agit à son tour que nous cherchons à prendre en compte, qu'elles soient culturelles, scientifiques, politiques, sociales ou même économiques, et sans jamais perdre de vue la dimension diachronique puisqu'au cours d'une existence, ces contextes sont mouvants et en perpétuelle évolution. La mise en œuvre de cette démarche dynamique implique de recourir à une grande diversité de sources. Or l'accès aux archives parisiennes présente deux difficultés majeures qui, si elles ne sont pas exceptionnelles, n'en sont pas moins réelles : leur très grande dispersion géographique [FIG. 1] et, pour une partie d'entre elles, le processus de destruction dont elles ont été victimes.

1. — UN CORPUS REPOSANT SUR TROIS ENSEMBLES DOCUMENTAIRES

Notre corpus repose sur trois ensembles principaux. Nous avons d'abord cherché à établir un répertoire bibliographique aussi exhaustif que possible des travaux publiés par Pierre Paris⁵⁵. Ils sont le reflet de son activité de chercheur, de professeur et d'administrateur (articles et monographies savantes ou de divulgation, rapports annuels sur le fonctionnement de l'EHEH, traductions, etc.). Leur nombre – 316 titres parmi lesquels 16 livres et 214 articles ou chapitres d'ouvrages collectifs au caractère scientifique plus ou moins marqué selon qu'il s'agisse de travaux d'érudition ou de divulgation – est somme toute limité au regard de l'étendue de sa carrière, d'autant plus qu'un nombre non négligeable d'entre eux consiste en un même texte ayant fait l'objet de plusieurs publications : par exemple, en 1903, l'article *Isis, terre-cuite du Musée Balaguer, à Villanueva y Geltru*, paraît à la fois dans le *Bul-*

⁵⁵ Voir *infra*, append. 2, « Bibliographie », § I. 1-3.

letin hispanique et dans la *Revue des études anciennes*. La plupart des chapitres qui composent les deux volumes des *Promenades archéologiques en Espagne* (1910, 1921) font d'abord l'objet d'une publication isolée dans la *Bulletin hispanique* ou la *Revue archéologique*.

Les archives privées du savant constituent un deuxième ensemble. À la différence d'autres de ses collègues comme Salomon Reinach ou Franz Cumont, Pierre Paris ne semble pas s'être soucié d'assurer la préservation de la mémoire de cinq décennies de travail au service de la science. À partir de la fin de l'année 1904, lorsqu'il fait l'acquisition du château de Beyssac dans le Périgord, son temps se partage entre son domicile principal, à Bordeaux puis à Madrid à partir de 1913, et sa résidence d'été où il passe plusieurs mois de l'année. À sa mort, ses papiers personnels sont donc répartis entre le refuge sarladais et la Casa de Velázquez. Nous savons ce qu'il advint, dans le contexte de la guerre civile espagnole, de l'édifice Siècle d'Or élevé par Léon Chiffot et Camille Lefèvre⁵⁶. Il semble évident que l'essentiel de cette archive a été détruit en même temps que le bâtiment de la première Casa. Une partie a-t-elle pu être sauvée du naufrage ? Rien n'est à exclure mais si tel est le cas, il ne nous a pas été donné d'y mettre la main dessus. En revanche, grâce à certains des descendants de Pierre Paris, Françoise Navarra-Conte et son mari, Raphaël Navarra, ainsi que Bernard Philippe et son épouse, Élisabeth Philippe, contactés par l'intermédiaire de Laurent Callegarin, nous avons pu accéder aux papiers de Pierre Paris restés en France. Ce fond, même s'il ne représente qu'un lambeau de l'archive privée du savant, s'est révélé des plus intéressants. Les lettres, photographies, travaux d'élèves (remontant à l'époque de l'ENS), manuscrits (articles, œuvres inédites ou publiées, notes de cours), carnets de voyages, ou encore le testament de Pierre Paris, ont constitué un fond très riche dans lequel nous avons largement puisé. Bon nombre de ces documents donnent à voir certains des actes du chercheur, comme sa pratique d'écriture, laquelle permet de saisir les évolutions, les tâtonnements d'une pensée en train de s'élaborer. La possibilité offerte d'étudier la matérialité des savoirs à partir des archives produites par un chercheur-artisan depuis son atelier de savant a été soulignée par Christian Jacob et Jean-François Bert⁵⁷. Malgré son intérêt, et sans l'avoir complètement négligée, cette approche n'a été tentée qu'incidemment pour des raisons qui tiennent au manque de temps, au souci de ne pas augmenter davantage un volume déjà bien long et à la difficulté d'intégrer cette problématique à l'architecture d'ensemble de la thèse. En revanche, nous avons cherché à localiser d'autres archives de savants avec lesquels Pierre Paris a pu être en contact. Elles nous ont fourni trois types d'informations et de documents : des lettres – ce qui nous a permis de rassembler une partie de sa correspondance active, nous allons y revenir – des photographies – qui sont parfois une illustration très vivante de la réalité des réseaux savants – des mentions et des commentaires relatifs à Pierre Paris et à son œuvre. Ces derniers sont difficiles à localiser, ne serait-ce que parce qu'ils

⁵⁶ Voir, vol. 3, « Introduction », p. 4-6.

⁵⁷ Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007 ; ID., « Le miroir des correspondances », dans Corinne BONNET et Véronique KRINGS (éd.), *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2008, p. 7-17 ; ID. (éd.), *Lieux de savoir 2. Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011 ; Jean-François BERT, *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Marseille, OpenEdition Press, coll. « Encyclopédie numérique » (4), 2014, en ligne sur <http://books.openedition.org/oepe/438> ; Christian JACOB, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, coll. « Encyclopédie numérique » (2), 2014, en ligne sur <https://books.openedition.org/oepe/423>.

obligent l'historien à décortiquer et à scruter un grand nombre de documents dont la plupart ne lui seront d'aucune utilité. Pourtant, ils offrent parfois des informations essentielles : c'est une lettre d'Arthur Engel à Léon Heuzey qui confirme avec le plus de netteté que Pierre Paris a remis un mémoire relatif à un projet d'école française en Espagne au directeur des Beaux-Arts, Henry Roujon, dès le mois de juillet 1901. Bien que ce ne soit pas la seule institution à permettre l'accès à ce type d'archives, il faut ici rappeler la richesse extraordinaire des manuscrits de la bibliothèque de l'Institut de France⁵⁸... et déplorer l'absence totale de travail de numérisation de ces fonds et de leur libre accès en ligne.

Enfin, dans la mesure où Pierre Paris appartient à l'élite universitaire tertio-républicaine et où il fait toute sa carrière en tant que fonctionnaire du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, les archives institutionnelles ont été essentielles : documents produits par l'administration publique ou issus des institutions dans lesquelles Pierre Paris s'est formé, auxquelles il a appartenu, qu'il a dirigées ou avec lesquelles il a été en contact. La variété des fonds ne permet pas de donner une vision précise de cet ensemble. Nous avons fait le choix de présenter ses composantes au fil de notre étude à l'occasion du traitement de tel ou tel dossier⁵⁹.

2. — L'APPORT SPÉCIFIQUE DES CORRESPONDANCES

Les fonds des archives privées et publiques nous ont permis de rassembler un certain nombre de documents épistolaires, un choix de 1 082 lettres écrites entre 1876 et 1931. Pour l'essentiel, il s'agit des lambeaux de la correspondance active de Pierre Paris dont nous proposons une édition critique dans le volume 3. Nous ne reviendrons pas ici sur les caractéristiques de ce corpus⁶⁰. Nous rappellerons simplement quelques-unes des possibilités heuristiques offertes par les correspondances.

La construction des savoirs et, plus généralement, la vie intellectuelle, ne peuvent se concevoir en dehors d'une dynamique d'échange, de communication et de transmission. Selon la belle formule de Christian Jacob, cette circulation tient à la fois du cercle et de la lignée, c'est-à-dire qu'elle implique une collégialité – collaborative ou concurrentielle, toujours hiérarchisée – mais aussi une filiation : « Appartenir à une communauté savante, c'est ainsi faire l'expérience de ce lien particulier qui attache et positionne, qui assigne une place dans l'espace social, mais aussi dans le temps et dans la mémoire, qui attribue une identité et un statut⁶¹ ». Ces flux s'inscrivent toujours dans un cadre supranational même s'ils n'effacent jamais complètement les frontières étatiques ni les catégories de pensée ou les représentations propres à une culture. En ce sens, ils participent de l'enracinement de cet idéal

⁵⁸ Mireille LAMARQUE et Fabienne QUEYROUX, « Les archives des savants antiquisants à l'Institut de France », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 1, 2005, p. 268-272.

⁵⁹ Voir *infra*, append. 1, « Sources archivistiques ». Il présente la liste des fonds d'archives que nous avons utilisés.

⁶⁰ Voir, vol. 3, « Introduction », p. 3-22.

⁶¹ Christian JACOB, « Le cercle et la lignée », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 127. Sur la filiation et les relations maître-disciple, voir Françoise WAQUET, *Les enfants de Socrate. Filiation intellectuelle et transmission du savoir (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 2008.

qu'est la République des Lettres, un espace hiérarchisé et mouvant construit dans une tension permanente entre universalité et particularisme, nationalisme et cosmopolitisme, et qui a sa propre dynamique⁶². Ils induisent donc la formation de communautés savantes.

Les correspondances sont une matière première essentielle pour saisir la réalité de leur existence. Elles permettent de reconstituer les réseaux auxquels appartient un individu et, dans le cas de Pierre Paris, de montrer son intermédialité⁶³. En 1986 déjà, Pierre Bourdieu rappelait qu'

Essayer de comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'événements successifs sans autre lien que l'association à un "sujet" dont la constance n'est sans doute que celle d'un nom propre, est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre raison d'un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations⁶⁴.

L'élaboration du discours scientifique n'est en effet jamais l'affaire d'un seul homme. Ses activités s'insèrent dans des phénomènes d'intercommunication et une complexe géographie des savoirs soumis aux contraintes du contexte environnant⁶⁵. Les correspondances permettent ainsi de saisir les étapes qui conduisent à l'élaboration du discours savant, les pratiques et le travail quotidien du chercheur, la circulation des idées et de l'information, d'autant qu'une lettre n'a pas toujours un seul destinataire : celle que Pierre Paris adresse à Edmond Pottier le 11 août 1897 pour lui annoncer la découverte de la Dame d'Elche est transmise par ce dernier à Léon Heuzey ; celle que Pedro Ibarra envoie à Arthur Engel le 20 mai 1894 pour lui annoncer la découverte des deux sphinges d'Agost s'est retrouvée dans les papiers personnels de Pierre Paris, etc.⁶⁶. Plus largement, les sources épistolaires donnent à voir la complexité des relations interpersonnelles nouées par un individu : au sein de la communauté à laquelle il appartient, un savant trouve des maîtres, des disciples, des lecteurs, des collaborateurs, des continuateurs, mais aussi des contradicteurs voire des opposants⁶⁷. La constitution de corpus de lettres mis en relation les uns avec les autres ouvre également sur l'étude de l'évolution de ces réseaux, sur une analyse diachronique qui tient compte de l'impact des accidents de l'histoire : pensons au traumatisme de la Grande Guerre et à ses conséquences dans la redéfinition des réseaux savants d'archéologues et d'antiqui-

⁶² Françoise WAQUET, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », *BECh*, 147, 1989, p. 473-502 ; Hans BOTS et Françoise WAQUET, *La République des Lettres*, Paris, Éditions Belin, De Boeck, coll. « Europe & Histoire », 1997.

⁶³ Sur l'usage que nous faisons du concept de réseau, voir vol. 3, « Introduction », p. 17-18.

⁶⁴ Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », art. cité, p. 71.

⁶⁵ Pierre LARDET, « Les savoirs et leur espace-temps : épaisseur et fluidité », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 1011-1018.

⁶⁶ Christian JACOB, « Le miroir des correspondances », art. cité.

⁶⁷ Alesia ZUCCALA, « Modeling the Invisible College », *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 57, 2, 2006, p. 152-168 ; Margarita DÍAZ-ANDREU, « Internationalism in the Invisible College. Political Ideologies and Friendships in Archaeology », *Journal of Social Archaeology*, 7, 1, 2007, p. 29-48 ; Corinne BONNET et Véronique KRINGS (éd.), *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2008 ; Margarita DÍAZ-ANDREU, « Revisiting the "Invisible College". José Ramón Mélida in Early Twentieth-Century Spain », dans Nathan SCHLANGER et Jarl NORDBLADH (éd.), *Archives, Ancestors, Practices. Archaeology in the Light of its History*, New York, Berghahn Books, 2008, p. 121-129 ; Corinne BONNET, Véronique KRINGS et Catherine VALENTI (éd.), *Connaître l'Antiquité. Individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010.

sants⁶⁸. En bref, comme l'a relevé Corinne Bonnet pour le cas de Franz Cumont, « L'horizon biographique s'ouvre sur la connaissance des réseaux savants. L'individu éclaire le collectif et réciproquement. Ce va-et-vient s'opère à plusieurs niveaux : entre un individu et un groupe, un sujet et un objet d'étude, un texte et un contexte, des lettres et des œuvres, le passé étudié et le présent vécu⁶⁹ ».

3. — LE REGARD OBLIQUE : LE POSITIONNEMENT DE L'HISTORIEN-BIOGRAPHE

Dans la perspective qui est celle de la biographie intellectuelle, les correspondances sont donc des outils privilégiés pour placer l'objet d'étude au centre du discours. Sources d'une extraordinaire richesse, elles sont aussi trompeuses. Marc-Antoine Kaeser a souligné ce biais : la lecture d'une correspondance – comme celle des manuscrits ou des carnets de notes –, en permettant à l'historien d'accéder à la formulation d'une pensée privée qui n'avait pas vocation à être publiée ou rendue publique, du moins *a priori*, plonge l'historien dans l'intimité de son objet d'étude. Cet effet de réel est renforcé par l'expression fréquente de sentiments et d'émotions personnels, par le caractère spontané de certaines remarques ou par la matérialité même de l'objet avec ses ratures, ses ajouts et corrections, sa graphie tantôt soignée, tantôt hâtive, le choix du papier, etc. Ainsi,

exhumer un document d'archive donne l'illusion de toucher à une vérité brute et vierge. Or cette illusion est sensiblement renforcée dans le cas de documents tels que nos correspondances, où la spontanéité paraît garantir encore mieux l'authenticité des témoignages. L'émotivité parfois intense qui est véhiculée par les lettres privées peut même accentuer les effets de cette illusion : placé dans une position de voyeur, l'historien (encouragé peut-être en cela par une certaine mauvaise conscience) est tenté de surévaluer la sincérité des propos dont il viole l'intimité⁷⁰. [...] En bref, l'intérêt spécifique des pièces respectives ne saurait à notre sens leur conférer une valeur excessive. Aussi expressif soit-il, aucun document ne peut instruire à lui seul de manière absolue, sur quelque thème que ce soit. En ce sens, la valeur de la documentation est proportionnelle à la pluralité et à la diversité des pièces qui la composent : chacune de ces pièces s'enrichit de sa confrontation avec le reste de la documentation⁷¹.

L'auteur d'une lettre, en effet, ne se livre jamais complètement et, dans le cas d'une correspondance professionnelle, la part laissée à l'autoreprésentation est grande⁷². L'historien-biographe doit donc veiller en permanence à ne pas baisser la garde en succombant à un ex-

⁶⁸ Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017 ; Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018 ; Corinne BONNET, « Le tissu scientifique à l'épreuve de la Grande Guerre : le cas des réseaux de correspondance de Franz Cumont », dans Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (éd.), *La construction d'une archéologie européenne (1865-1914). Colloque en hommage à Joseph Déchelette*, Drémil-Lafage, Éditions Mergoïl, coll. « Archives & histoire de l'archéologie » (1), 2019, p. 303-329.

⁶⁹ Corinne BONNET, « Un réseau européen : la correspondance de Franz Cumont », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 1075.

⁷⁰ Les lettres reçues ou envoyées par Pierre Paris au début de l'année 1915, à la suite de la mort de ses deux fils au front, en sont un excellent exemple.

⁷¹ Marc-Antoine KAESER, « La science vécue », art. cité, p. 150.

⁷² Corinne BONNET, « Un réseau européen : la correspondance de Franz Cumont », art. cité, p. 1076.

cès de confiance. Lorsque Pierre Paris s'adresse à ses correspondants, il peut s'ouvrir avec sincérité, s'exprimer avec fermeté, mais il peut aussi dissimuler, voire mentir, chercher à obtenir une information ou un service sans le dire ouvertement, flatter pour obtenir satisfaction ; presque toujours, il est conduit à faire montre de diplomatie et de retenue. Dans tous les cas, il adapte son discours au destinataire de la missive. Nous aurons maintes fois l'occasion de le constater. La remarque est encore valable dans le cas de certaines lettres qui appartiennent davantage au registre de la correspondance privée (familiale, amicale) que professionnelle. La sincérité des propos est sans doute moins sujette à caution, en particulier lorsque les correspondants sont Henri de La Ville de Mirmont, Pierre Imbart de la Tour, Georges Radet, Camille Jullian, Raymond Thamin, ou encore avec la lettre que Pierre Paris adresse à Henri Breuil le 1^{er} février 1915 dans des circonstances bien particulières. Pourtant, il ne s'agit là encore que d'« une version du réel » qui nous renvoie aux catégories de l'intime et du caché, constitutives de toute correspondance : « La trace porte en elle l'idée de sens caché à déchiffrer, une sorte d'esthétique du caché. Ouvrir une correspondance, c'est déjà participer de l'idée ou de l'illusion que le caché est plus instructif que le visible ou l'apparent⁷³ ».

En fin de compte, l'enjeu renvoie directement à la question du positionnement de l'historien-biographe face à son objet d'étude⁷⁴. Le souci de mettre en œuvre une démarche critique fondée sur la confrontation de sources complémentaires ne nous a pas quitté. Notre intention n'a jamais été de juger, de réhabiliter ni même de défendre. Il n'en reste pas moins vrai que l'histoire de vie sur laquelle nous avons travaillé est celle d'un homme doté d'une personnalité attachante avec laquelle il a été facile d'entrer en sympathie. Arrivé au terme de plusieurs années de recherche sur Pierre Paris, reconnaissons qu'il suscite en nous une forme d'admiration. Si le discours sur le passé est toujours, selon la belle formule d'Henri-Irénée Marrou, « un drame qui se joue dans la conscience d'un homme d'aujourd'hui⁷⁵ », le produit de notre recherche ne fait pas exception. Nous assumons cette part de subjectivité que nous nous efforcerons de réduire autant que possible dans ce qui n'est qu'une biographie de Pierre Paris.

V. — LES TROIS MOMENTS DU PARCOURS DE PIERRE PARIS

Au cours de notre existence, nous sommes tous amenés à faire des choix, à nous adapter à des circonstances nouvelles, à changer de perspective et à voir nos projets comme nos opinions se modifier face à de nouvelles découvertes, de nouvelles rencontres, de nouvelles opportunités. Le savant ne fait pas exception. Comme tous ses contemporains, il hésite, tâtonne et prend des décisions personnelles et professionnelles qui orientent sa carrière. Nous avons cherché à repérer les tournants, les points de rupture, les moments où la trajectoire de

⁷³ Cécile DAUPHIN, « Les correspondances comme objet historique », *Sociétés & Représentations* [n° spécial « Histoire et archives de soi »], 13, 2002, p. 47-48.

⁷⁴ Sur ces liens, voir François DOSSE, *Le pari biographique*, ouvr. cité, p. 9-12, 101-123.

⁷⁵ Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954, p. 198.

Pierre Paris a connu une inflexion. Comme l'écrivait Lucien Febvre dans l'avant-propos de sa biographie de Martin Luther (1926), ces jalons permettent, *in fine*, de « dessiner la courbe d'une destinée » :

repérer avec précision les quelques points vraiment importants par lesquels elle passa ; montrer comment, sous la pression de quelles circonstances, son élan premier dut s'amortir et s'infléchir son tracé primitif ; poser ainsi, à propos d'un homme d'une singulière vitalité, ce problème des rapports de l'individu et de la collectivité, de l'initiative personnelle et de la nécessité sociale qui est, peut-être, le problème capital de l'histoire : tel a été notre dessein⁷⁶.

Un souci analogue de mise en lumière des ondulations du parcours de Pierre Paris a commandé l'organisation d'ensemble de notre thèse. Notre démarche est à la fois chronologique et thématique. Elle s'articule autour de quelques dates charnières qui jalonnent sa carrière scientifique. Mais ces différents moments ne se suivent pas de façon mécanique ; ils peuvent donc se recouper.

Les dix chapitres qui suivent sont autant d'étapes qui nous permettent de réfléchir à la façon dont Pierre Paris construit son identité d'helléniste et à ce qui conduit un athénien à s'imposer comme l'une des principales figures de l'hispanisme français, un champ disciplinaire qu'il contribue à créer et, ce faisant, qui transforme son identité scientifique en l'enrichissant. En ce sens, nous posons la question des racines grecques de l'hispanisme français.

1. — PREMIÈRE PARTIE : APPRENDRE (1873-1885)

Le premier moment couvre la période des jeunes années, celles de la formation et de l'apprentissage. En 1873, le choix que ses parents font de l'envoyer achever ses études secondaires à Paris, au collège Sainte-Barbe et au lycée Louis-le-Grand, répond à une stratégie familiale d'ascension sociale (chapitre 1). Au regard de nos sources, peu nombreuses, on comprend que ce sont des années difficiles pour un jeune homme qui n'est pas un élève brillant. Mais son esprit combatif lui permet de rester dans la course et lui ouvre les portes des *écoles spéciales* d'une Troisième République soucieuse de produire les élites dont elle a besoin. Entre 1879 et 1885, Pierre Paris est tour à tour membre de l'École normale supérieure et de l'École française d'Athènes. Ces années sont celles de la découverte de la culture classique, de l'archéologie et de l'histoire de l'art grecs, d'une façon de travailler telle qu'on l'enseigne à l'heure du moment méthodique. Ce qu'il découvre, observe et apprend au cours de ces années, Pierre Paris ne cesse de le réinvestir dans les décennies suivantes. Le séjour en Grèce est véritablement synonyme d'apprentissage : il y découvre l'archéologie et le travail scientifique (chapitres 2-3). Ses activités sont multiples : recherches livresques, fouilles, rédaction d'articles, expérience de l'Orient à travers des voyages qui le conduisent d'Athènes à Délos, d'Élatée de Phocide à l'Asie Mineure, etc. S'il s'agit toujours d'apprendre, les années athéniennes marquent ainsi le début d'une carrière qui ne s'interrompt qu'avec la mort de Pierre Paris, quarante-neuf ans plus tard. Au-delà de l'apprentissage du métier, son parcours de formation lui permet de s'insérer dans un puissant réseau, celui des normaliens-

⁷⁶ Lucien FEBVRE, *Un destin. Martin Luther*, Paris, Rieder, coll. « Christianisme », 1927, p. VII.

athéniens, lequel lui permet de nouer d'étroites relations interpersonnelles avec des camarades qui, pour beaucoup, seront des collaborateurs de toute une vie.

2. — DEUXIÈME PARTIE : TRANSMETTRE (1885-1913)

Après l'exil parisien (1873), 1885 est une autre date charnière. Nommé chargé de cours puis bientôt maître de conférences à la faculté des lettres de Bordeaux, Pierre Paris débute une carrière de fonctionnaire de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Dès lors, il ne s'agit plus d'apprendre mais de transmettre. Il se consacre pleinement à son travail de professeur d'archéologie et d'histoire de l'art, un enseignement qu'il (ré)organise en adaptant le modèle allemand à travers la création d'un séminaire d'archéologie et la fondation, au sein même de la faculté, d'une collection archéologique, de moulages antiques et de photographies. À partir de 1913, il n'enseigne plus mais reste toutefois titulaire de sa chaire, son enseignement étant assuré par des chargés de cours. Aussi, nous avons poussé notre étude jusqu'en 1931 pour chercher à savoir si le départ de Pierre Paris et la relève générationnelle qu'il implique, suppose ou non une inflexion dans l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art (chapitre 4). Ces années sont aussi celles des premières publications d'envergure et de la participation à des projets collectifs comme le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. L'étude de l'univers éditorial de Pierre Paris témoigne de l'importance qu'il accorde à une large transmission du savoir. Ses publications mêlent travaux d'érudition et divulgation scientifique (chapitre 5). Son ancrage bordelais est alors très fort et son statut de notable local se renforce davantage. En 1896, il fait son entrée au conseil d'administration de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux. Deux ans plus tard, il est nommé directeur de l'établissement. Il s'agit toujours de transmettre mais dans un cadre différent : à côté de la formation des étudiants, potentiels chercheurs de passé – il continue à enseigner à l'université – il doit désormais conduire les artistes bordelais, ceux qui devront inventer l'art de demain en se nourrissant des traditions héritées (chapitre 6). L'information était connue mais n'avait jamais suscité une étude approfondie. Pierre Paris apparaît comme un administrateur compétent, progressiste sur le plan éducatif mais conservateur en matière artistique ; c'est un directeur entreprenant et dynamique mais les projets qu'il porte ne sont pas toujours couronnés de succès.

3. — TROISIÈME PARTIE : CONSTRUIRE (1895-1931)

Parallèlement à cette activité essentiellement bordelaise, Pierre Paris s'engage dans un projet qui, à long terme, va constituer une rupture majeure dans sa trajectoire scientifique. 1895 est l'année du tournant hispaniste (chapitre 7). Il entre dans une seconde période d'apprentissage. Elle est marquée par la découverte et la conversion progressive à l'hispanisme archéologique, ainsi que par l'inscription dans de nouveaux réseaux savants. L'intermédiation qu'il acquiert peu à peu le place dans une situation d'interface entre la France et l'Espagne. À l'exploration d'un nouveau terrain et d'un nouveau champ d'études succèdent bientôt les premières publications. En 1901, Pierre Paris achève la rédaction précoce de l'*Es-*

sai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive. S'il est un archéologue de cabinet qui étudie les collections archéologiques espagnoles (publiques et privées) pour en faire connaître les richesses en France, il mène aussi un important travail de terrain dans un contexte marqué par l'absence, jusqu'en 1911, d'une législation régulant les fouilles en Espagne. Très vite, il prend conscience des limites de l'action individuelle tandis que ses projets espagnols accompagnent le désir que les Bordelais ont de faire de leur université l'un des principaux pôles français de l'hispanisme avec d'autres universités du midi et du sud-ouest. C'est dans ce contexte que naît l'École des hautes études hispaniques en 1909. En 1913, Pierre Paris en prend officiellement la direction et s'installe à Madrid. Il renonce à celle de l'école des Beaux-Arts et cesse d'enseigner à la faculté des lettres de Bordeaux. Dès lors, il fallait poser la question de l'impact de la Grande Guerre (chapitre 8). Certes, l'Espagne est un pays neutre. Pourtant, la culture de guerre y trouve un terrain d'expression favorable. Pierre Paris s'engage pleinement dans l'œuvre de propagande au service de la France et pour contrer l'influence du modèle allemand. Au-delà de cette actualité brûlante, nous avons cherché à savoir dans quelle mesure ce contexte avait contraint Pierre Paris à adapter sa politique et ses pratiques scientifiques : la guerre accélère la mise en place d'une nouvelle géopolitique parisienne de l'archéologie. Surtout, elle donne une impulsion décisive à toute une série de projets qui lui permettent, dans les années 1920, de s'imposer comme l'une des figures de proue de l'hispanisme français exerçant un véritable consulat intellectuel dans la péninsule. La fondation de la Casa de Velázquez vient couronner cet édifice (chapitre 9). Aux réalisations institutionnelles, qui fond de Pierre Paris un bâtisseur, répond l'œuvre proprement scientifique. Le chapitre 10 revient sur ce que l'hispanisme archéologique lui doit et sur les limites d'une activité érudite qui, dans les années 1920, est de plus en plus réduite au sein d'un agenda où la diplomatie culturelle est omniprésente, en même temps que la fondation de la section artistique de la Casa de Velázquez le conduit à s'intéresser à l'histoire de l'art de l'Espagne moderne et contemporaine.



En dernière analyse s'impose l'idée d'une trajectoire originale. Elle est le produit des contraintes du champ universitaire, des imprévus de l'histoire, d'un ensemble de choix personnels et de *kairos*, de moments opportuns que Pierre Paris a su saisir. Nous pensons pouvoir en distinguer quatre principaux : 1. quelque part autour de l'été 1882, lorsqu'il décide de se présenter au concours d'entrée de l'École française d'Athènes ; 2. Au printemps 1895, lorsqu'il s'adresse au directeur de l'Enseignement supérieur pour solliciter une mission officielle du gouvernement afin d'entreprendre une mission scientifique en Espagne ; 3. en août 1897 lorsqu'il comprend ce que représente le buste de femme qui vient d'être exhumé du sol de La Alcudia de Elche et qu'il a la présence d'esprit d'engager les négociations qui conduisent à son achat par le musée du Louvre ; 4. enfin, au début de l'été 1916 lorsque dans le contexte de la Grande Guerre il perçoit, avec d'autres, tout ce qu'il peut tirer de la visite de propagande que les académiciens français effectuent en Espagne.

En fin de compte, on retrouve Pierre Paris là où *a priori* on ne l'attend pas : rien ne laissait deviner que l'étudiant du Quartier latin deviendrait Bordelais d'adoption, toute sa car-

[INTRODUCTION]

rière s'appuyant sur un ancrage dans la capitale girondine ; rien n'annonçait, dans le professeur d'archéologie et d'histoire de l'art, le futur hispaniste ; rien ne destinait l'antiquisant à prendre les rênes d'une école d'art ; de la même façon, ses travaux sur l'archéologie ibérique ne devaient pas nécessairement le conduire à participer à la fondation, puis à diriger, des institutions qui, près d'un siècle après la mort de Pierre Paris, existent toujours. Ce sont les tours et détours de ce parcours singulier d'explorateur-bâtisseur que nous avons cherché à mettre en lumière.

PARTIE I : APPRENDRE

(1873-1885)

CHAPITRE 1

UN ENFANT DE LA RÉPUBLIQUE (1873-1885)

Tous trois issus de ce même pays gascon, chère petite patrie dans la grande, tous trois du même âge, tous trois amis, tous trois élèves de la même école, ayant suivi tous trois des études parallèles dans le triple domaine de l'histoire, de la littérature et de l'art, nous nous retrouvons, en ce jour, associés sur cette estrade dans une intime communion d'idées et de désirs.

Pierre Paris, 1901¹

LES SOURCES relatives à l'enfance et à la jeunesse de Pierre Paris sont peu nombreuses. Il s'agit, pour l'essentiel, de témoignages indirects et postérieurs transmis par la mémoire familiale, auxquels s'ajoutent quelques photographies. Les *Mémoires* d'André Paris (1892-1976), le troisième fils de Pierre Paris, renferment de précieux renseignements². Mais comme toutes les sources de cette nature, ils sont en partie le produit d'un processus de reconstruction. Fragmentaires, sélectifs et parfois trompeurs, ces souvenirs ont tendance à déformer le passé et à l'enjoliver plus qu'ils ne le font revivre. Les correspondances ne sont pas d'un grand secours : la lettre la plus ancienne de notre corpus ne remonte pas au-delà de 1876 et nous ne disposons que de neuf lettres rédigées par ou adressées à Pierre Paris entre 1876 et 1885. Restent les archives administratives, celles qui concernent l'élève et l'étudiant. Confrontées aux archives familiales, ce sont elles qui nous permettent d'approcher – d'assez loin toutefois – le jeune Pierre Paris.

Il n'est pas dans notre intention de reconstruire par le menu ce que furent ses jeunes années. Mais il est nécessaire, au seuil de notre enquête, d'interroger ses origines familiales, le milieu dans lequel il grandit et, plus encore, celui dans lequel il se forme. Il ne saurait être question de révéler la présence du savant à l'état embryonnaire chez le jeune Pierre Paris, ni de mettre en lumière une quelconque prédisposition de l'étudiant du Quartier latin pour l'archéologie ou l'histoire de l'art. Parler de vocation n'a guère de sens et aborder l'étude d'une trajectoire individuelle par un tel questionnement ne peut conduire que dans une impasse. L'identité scientifique de Pierre Paris, par ailleurs plurielle, se construit progressive-

¹ Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Pierre Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1901, p. 12. Le propos est adressé à Henri de La Ville de Mirmont et Étienne Dejean.

² André PARIS, *Mémoires*, tapuscrit inédit de 203 pages, fonds Paris-Philippe, s. c., Beyssac, 1975. Désormais citées sous la forme abrégée *Mémoires*. Nous remercions Bernard Philippe, arrière-petit-fils de Pierre Paris, pour nous avoir communiqué une copie numérique de ce document.

ment, au gré de l'expérience acquise, des rencontres et des opportunités qu'il saisit. De son milieu d'origine, il hérite avant tout un capital culturel (incorporé et objectivé dirait Pierre Bourdieu) et, dans une moindre mesure, économique. Il lui permet très tôt d'envisager un parcours de formation qui lui lègue à son tour un solide capital culturel institutionnalisé, social et symbolique³. Ce sont les assises sur lesquelles il bâtit sa carrière.

Pierre Paris est un enfant de la Troisième République. Marqué par l'expérience de la guerre franco-prussienne, il reçoit une éducation républicaine qui s'inscrit dans un parcours d'excellence à la française dominé par ce que l'on appelle alors les *écoles spéciales*. Mis en place progressivement au cours du XIX^e siècle, hérité des régimes monarchiques successifs, ce réseau de grandes écoles se renforce sous la Troisième République. La formation que l'on y dispense répond à ce que l'on attend des futurs membres de l'élite républicaine en leur donnant les codes dont ils ont besoin pour réussir⁴. Car c'est bien ce qu'est Pierre Paris : un membre de « l'élite de l'esprit⁵ » de la République triomphante. Jeune provincial envoyé dans la capitale pour y faire ses études, il est tour à tour barbiste, externe à Louis-le-Grand, normalien puis athénien. Chacune de ces expériences contribue à définir une première identité scientifique. Ce n'est qu'à l'issue de ce parcours de formation, au retour de son séjour en Orient, à l'automne 1885, que s'impose la figure de l'helléniste, du jeune archéologue et historien de l'art qui a fait le choix de la Grèce. Dûment formé, le jeune lettré se rattache déjà à une puissante communauté savante, celle des normaliens et des athéniens. De l'Espagne, il n'est alors nullement question.

En 1879, lorsqu'il fait son entrée à l'École normale supérieure (ENS) qui se veut une « école de précision de l'esprit français⁶ », selon les termes de l'un de ses directeurs, rien ne laisse présager de ce que sera son avenir professionnel. Le titre de normalien n'est qu'une promesse d'avenir, un capital symbolique qui peut lui ouvrir bien des portes. Sa décision, en 1882, de se porter candidat à l'École française d'Athènes (EFA) scelle en partie le cours ultérieur de sa carrière, peut-être sans qu'il en soit pleinement conscient. À son arrivée en Grèce, son bagage est celui de tout normalien littéraire rompu aux études classiques. Mais il ignore tout – ou presque – de l'archéologie et de la pratique sur le terrain. C'est au contact direct de l'Orient, de ses paysages, de ses monuments et de ses champs de fouille, que la conversion s'opère. Parti en philologue, il revient en archéologue et en historien de l'art, les deux disciplines étant intimement liées. Mais le moment athénien représente bien plus. Ce qu'il découvre et observe en Grèce, Pierre Paris l'assimile. Par la suite, que ce soit en tant que professeur à l'université de Bordeaux ou comme spécialiste d'une culture ibérique en voie de définition, il ne cesse de réinvestir ce qu'il a appris au cours de ses années de forma-

³ Pierre BOURDIEU, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30, 1979, p. 3-6 ; ID, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994.

⁴ Christophe CHARLE, *Les élites de la République (1880-1900)*, 2^e éd., Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », 2006 [1987] ; ID, *La République des universitaires (1870-1940)*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1994 ; Antoine PROST, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, Paris, Armand Colin, coll. « U "Histoire contemporaine" », 1968.

⁵ Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, 2^e éd., Paris, PUF, 1992 [1959], p. 365.

⁶ Cité dans Gustave LANSON, *L'École normale supérieure*, Paris, Hachette, 1926, p. 32. Le mot serait de Désiré Nisard (1806-1888), directeur de l'ENS (1857-1867). À l'impératrice Eugénie qui lui aurait demandé ce qu'était l'école qu'il dirigeait, Nisard aurait répondu : « Madame, l'École normale, c'est l'école de précision de l'esprit français ».

tion à travers un *habitus athénien* dont il ne se départira jamais⁷. Il y a là comme un substrat acquis et profondément intériorisé que viendront enrichir de nouvelles expériences jusqu'à dessiner une nouvelle identité scientifique, celle de l'hispaniste.

À partir d'une approche qui est à la fois historique et sociologique, ce premier chapitre propose une réflexion sur les facteurs qui ont créé les conditions favorables au développement ultérieur de la trajectoire scientifique de Pierre Paris en le mettant en position d'agir et de faire des choix. Quelle est la part des « transmissions domestiques de capital culturel⁸ » ? En quoi y a-t-il mise en œuvre d'une stratégie familiale destinée à assurer la réussite de l'étudiant, préalable nécessaire à une possible ascension sociale ? Que doit Pierre Paris à l'ENS et à l'EFA ? Quel rôle jouent ces écoles spéciales dans son parcours ? À quel moment peut-on situer la conversion de Pierre Paris aux études archéologiques ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles nous nous efforçons de répondre. Au-delà du cas particulier qui nous occupe, il s'agit aussi d'offrir des éléments de compréhension destinés à mieux saisir ce que furent l'éducation et l'entrée dans la vie scientifique d'une génération de savants formés dans les années 1870-1880 – en dehors de l'université – et qui allaient dominer les sciences de l'Antiquité jusque dans l'Entre-deux-guerres⁹.

⁷ Nous empruntons la notion d'*habitus* à Pierre Bourdieu : « L'*habitus*, comme le mot le dit, c'est ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de dispositions permanentes. La notion rappelle donc de façon constante qu'elle se réfère à quelque chose d'historique, qui est lié à l'histoire individuelle [...]. Et de fait, l'*habitus* est un capital, mais qui, étant incorporé, se présente sous les dehors de l'innéité. [...] Or, je voulais insister sur l'idée que l'*habitus* est quelque chose de puissamment générateur. Principe d'une autonomie réelle par rapport aux déterminations immédiates par la "situation", l'*habitus* n'est pas pour autant une sorte d'essence anhistorique dont l'existence ne serait que le développement, bref un destin une fois pour toutes défini. Les ajustements qui sont sans cesse imposés par les nécessités de l'adaptation à des situations nouvelles et imprévues, peuvent déterminer des transformations durables de l'*habitus*, mais qui demeurent dans certaines limites : entre autres raisons parce que l'*habitus* définit la perception de la situation qui le détermine. La "situation" est, d'une certaine façon, la condition permissive de l'accomplissement de l'*habitus* [...] ; mais l'*habitus* est aussi adaptation, il réalise sans cesse un ajustement au monde qui ne prend qu'exceptionnellement la forme d'une conversion radicale ». Dans Pierre BOURDIEU, *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2002 [1984], p. 133-136. Voir également Loïc WACQUANT, « Brève généalogie et anatomie de l'*habitus* », trad. par Léa DROUET, *Revue de l'Institut de sociologie*, 86, 2016, p. 9-18.

⁸ Pierre BOURDIEU, « Les trois états du capital culturel », art. cité, p. 3.

⁹ Nous avons abordé cette question dans un article publié il y a déjà plusieurs années : Grégory REIMOND, « "Et la Grèce le scella de son empreinte". Pierre Paris, des lettres à l'archéologie, du normalien à l'athénien », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 22, 2015, p. 167-192. Les sources dont nous disposions alors étaient limitées. Ce chapitre propose une version entièrement remaniée grâce aux archives administratives et privées que nous avons pu étudier depuis 2017.

I. — DE LA PROVINCE AU QUARTIER LATIN LES ÉCOLES SPÉCIALE COMME VOIE D'ASCENSION SOCIALE

1. — LES ORIGINES FAMILIALES DE PIERRE PARIS

Parmi les biographes de Pierre Paris, Jean Marcadé est le seul à évoquer, quoique très brièvement, son enfance et ses origines familiales¹⁰. Les détails qu'il nous transmet, il les tient des enfants Paris et des souvenirs de René Vallois, ancien membre de l'École des hautes études hispaniques (EHEH) et successeur de Pierre Paris à l'université de Bordeaux. Nous les retrouvons consignés dans les *Mémoires* d'André Paris¹¹. Mais d'autres archives, privées et administratives, existent pour tenter de mieux saisir le milieu dans lequel s'est déroulée la jeunesse de Pierre Paris.

Sa mère, Aline Bastide (décédée en 1890), est auvergnate, née à Montsalvy dans le Cantal [FIG. 2]. C'est à peu près tout ce que nous savons d'elle. Son père, Léon Paris [FIG. 3, 4], est issu d'une famille originaire du Gers, non loin de Mirande, et installée à Bordeaux depuis plusieurs générations. Deux militaires figurent parmi ses ascendants¹². Entré dans l'armée en 1792, Auguste Paris (1771-1814) participe, entre 1794 et 1801, aux luttes que mène la France pour défendre sa présence aux Antilles. Il franchit rapidement les différentes étapes qui lui permettent d'obtenir le grade de général de brigade. À partir de 1809, nous le retrouvons en Espagne où il prend part au siège de Saragosse avant d'être blessé lors de la bataille de Sagonte (1811). Entre temps, ses exploits lui ont permis d'être fait officier de la Légion d'honneur (28 août 1810) puis baron de l'Empire (21 novembre 1810)¹³. Le 22 décembre 1813, il est promu général de division. Ce personnage haut en couleur semble avoir marqué la mémoire familiale. En 1897, alors que Pierre Paris accompagne la Dame d'Elche jusqu'à Sète, c'est à lui qu'il songe lorsque Sagonte est en vue. Depuis le bateau qui le ramène en France, il écrit à son père :

J'ai attendu, pour commencer cette lettre, d'être en face de Sagonte. Je vois très clairement, quoique le soleil se brouille un peu, la masse de la montagne, et la dentelure sèche des fortifications du Castillo. Je voudrais bien que tu fusses là, près de moi, car ton cœur battrait plus fort que le mien, au souvenir du brave général Paris. Ne crois pas cependant que je sois insensible à cette illustration de notre famille.

Les sentiments de Pierre Paris restent mesurés et ne vont pas au-delà du respect dû à la mémoire d'un héroïque aïeul. À cette date, Sagonte évoque déjà autre chose que le seul souvenir d'Auguste Paris : « Je regrette, ajoute-t-il, que l'escale de Valence ait été si courte, car je voulais revoir Sagonte plus à loisir, et photographier quelques parties des murailles, qui

¹⁰ Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », dans *Célébration du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de Georges Radet (10 et 11 mars 1961)*, Bordeaux, Faculté des lettres et sciences humaines, 1963, p. 15-17.

¹¹ En part. chap. 3-4.

¹² En dehors des *Mémoires* d'André Paris, les détails que nous donnons sur ces deux membres de la famille Paris proviennent de notes tapuscrites intitulées « Notice sur les Paris d'Arnaud-Guilhem », 37 pages, 1957, s. c., Bordeaux, AP-Conte-Paris.

¹³ Outre les sources que nous avons déjà citées, voir son dossier Légion d'honneur, AN-Paris, LH/2053/17.

m'intéressent. Mais je reviendrai¹⁴ ». Léon Paris qui, si l'on en croit son petit-fils, « avait toujours été cocardier¹⁵ », avait sans doute plus de raisons que son fils d'être sensible à cette mémoire familiale. Son propre père, Justin (1795-1880), neveu du général Paris, avait débuté sa carrière militaire sous les ordres de son oncle [FIG. 5]. Si elle ne fut pas aussi brillante, elle perpétuait, à certains égards, la tradition familiale. Après une enfance passée entre Bordeaux et Auch, il intègre Saint-Cyr. Sous-lieutenant en 1814, il sert quelques mois sous les ordres d'Auguste Paris avant de partir pour la Guadeloupe. De retour en France dès l'année suivante, il participe, entre 1823 et 1825, à la campagne d'Espagne. Sa vie – et celle de sa famille – se déroule au rythme de ses affectations : Perpignan, Montpellier, Toulon, Lille, Saint-Brieuc, Oran, etc. Chevalier (18 avril 1834) puis officier de la Légion d'honneur (8 octobre 1852), il termine sa carrière à Toulouse comme chef de bataillon commandant le dépôt de recrutement de la Haute-Garonne¹⁶.

Le parcours de Léon Paris est plus facile à retracer. Un état de ses services, conservé dans son dossier de Légion d'honneur, constitue la principale source disponible¹⁷. Le régiment de son père stationnant dans le nord de la France, il ne naît pas dans le sud-ouest mais à Ardres, dans le Pas-de-Calais, le 12 septembre 1829¹⁸. En 1847, il est reçu bachelier ès lettres dans l'académie de Rennes. À Metz, en mars 1849, il s'engage comme volontaire dans le 7^e bataillon de chasseurs à pied pour deux ans. Mis en congé de convalescence en août 1850, il s'oriente vers l'enseignement. Le premier poste qu'il occupe est celui de maître d'études au lycée de Versailles (18 décembre 1850). Si l'on en croit André Paris, cette première expérience ne s'avère guère prometteuse : un conflit avec son supérieur aurait conduit à son renvoi¹⁹. A priori, rien ne justifie que l'on rejette la validité de ce souvenir. Mais l'état des services de Léon Paris n'en garde pas la trace²⁰. Ce dernier, quoi qu'il en soit, ne semble pas songer à abandonner cette carrière. Le 15 novembre 1854, il est reçu à la licence ès lettres dans l'académie de Toulouse (il peut avoir quitté son poste à Versailles pour préparer ce diplôme). Quelques mois plus tard, il est chargé d'un cours de troisième au lycée de Saint-Étienne (1855) puis au lycée d'Angoulême (1863) – le poste qu'il occupe à Rodez au cours de cette période ne figure pas sur le document. Entre temps, il a épousé une jeune auvergnate,

¹⁴ Cat. PARIS (Léon) 01-09-1897.

¹⁵ *Mémoires*, chap. 3.

¹⁶ Voir son dossier Légion d'honneur, AN-Paris, LH/2053/5.

¹⁷ AN-Paris, L2053018.

¹⁸ Une copie de son acte de naissance précise que comparait « M^r Justin Charles Paris, âgé de trente trois ans, Lieutenant au premier Régiment de Ligne ce jourd'hui en cette ville père de l'enfant ».

¹⁹ *Mémoires*, chap. 3 : « Notre grand-père fit de bonnes études, puis il assuma les fonctions de Surveillant au Lycée de Versailles, mais, un jour où il n'était pas d'accord avec son Censeur, il lui jeta à la tête un encrier de plomb. [...] Un jour, un monsieur qui était assis à côté de lui fut intrigué par l'inhabituelle occupation d'un jeune homme qui semblait se délecter de la lecture des *Odes* d'Horace. Il provoqua des confidences et lui proposa de le recommander pour lui faire obtenir une place dans la Compagnie des Messageries Maritimes de Marseille. Je ne sais ce qu'il résulta de cette proposition, mais notre grand-père réintégra la carrière universitaire ».

²⁰ S'agissant d'un document émanant du ministère de la Guerre, il serait curieux qu'un renvoi pour mesure disciplinaire n'y figurât pas. Toutefois, le document, comme nous le verrons, est incomplet. Certaines affectations de Léon Paris n'apparaissent pas. D'autres oublis, qu'ils soient volontaires ou non, ont pu se glisser dans ses états de service.

Aline Bastide, le 1^{er} octobre 1856. Cinq enfants naîtront de cette union²¹. Marie Joseph Pierre Paris est le deuxième. Il naît à Rodez, où son père est professeur au lycée Impérial (l'actuel lycée Foch), le 15 janvier 1859 [FIG. 6]²². Adèle, sa sœur aînée, puis Isabelle, Louise et Albert, dit Pedro, le benjamin né en pleine guerre franco-prussienne, le 24 octobre 1870, complètent la fratrie. La constitution de cette famille nombreuse ne met pas un terme aux fréquents déménagements des Paris. En 1869, Léon Paris quitte le lycée d'Angoulême pour occuper la fonction de principal qu'il exercera successivement à Sarreguemines, Poligny (1871), Castelnaudary (1873) et Condom (1874), avant de gagner le collège de Constantine, en Algérie (1880)²³. À son retour en métropole, à la fin de l'année 1883, il devient censeur (1^{ère} classe) au lycée du Mans. En 1884, il obtient ce qui sera son dernier poste, celui d'inspecteur des études au Prytanée national militaire de La Flèche²⁴. Les services rendus à l'État au cours de cette carrière consacrée à l'enseignement s'accompagnent de leur lot de décorations : officier d'académie en 1876, Léon Paris est fait officier de l'Instruction publique en 1882 puis chevalier de la Légion d'honneur en 1886. Arrivé à l'âge de la retraite (il conservera le titre d'inspecteur honoraire des études du Prytanée militaire), Léon Paris décide de retourner s'installer à Bordeaux, près de ses enfants, où il résidera jusqu'à son décès, le 25 octobre 1914²⁵.

En optant pour une carrière au service de l'Instruction publique, Léon Paris faisait un choix de vie bien différent de celui de ses aînés. Néanmoins, de son engagement volontaire dans l'armée à la direction d'un lycée militaire, la rupture est plus progressive qu'il n'y paraît. Il y a d'autres éléments de continuité entre ces trois destins (certains étant sinon exceptionnels, du moins peu courants au XIX^e siècle) : une carrière au service de l'État, une vie marquée par une très forte mobilité, une certaine facilité à sortir des frontières hexagonales (notamment en direction de l'empire colonial, qu'il s'agisse des Antilles ou de l'Algérie) et, malgré tout, un attachement pour le sud-ouest que l'on quitte mais où l'on revient. À bien des égards, Pierre Paris lui-même s'inscrira dans cette tradition familiale.

²¹ Sauf indication contraire, les informations relatives à la fratrie Paris proviennent de l'arbre généalogique que nous ont aimablement communiqué Françoise Navarra-Conte, petite-fille de Pierre Paris, et son époux, Raphaël Navarra.

²² AD-Aveyron, registre des actes de naissances, 4E212-38, acte n° 17 du 17-01-1859 (Rodez).

²³ À la fin de l'année 1877, il sollicite, par l'intermédiaire de Pierre Paris, l'appui de Louis Dubief, directeur du collège Sainte-Barbe où est inscrit son fils, pour tenter d'obtenir un poste de principal près de Paris. Louis Dubief accepte d'appuyer sa demande : lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 07 et 16-12-1877, AP, D50Z/83. L'obtention d'un poste à Constantine est peut-être le résultat de ces démarches informelles. Certes, ce n'est pas Paris. Il s'agit cependant d'une belle opportunité pour Léon Paris qui voit son salaire annuel passer de 2 600 F à 6 000 F.

²⁴ Une intervention de Pierre Paris lui aurait permis d'obtenir ce poste : à Constantine, « Il développa si bien son Collège qu'on le transforma en Lycée. Le proviseur devait être Agrégé ; lui, n'étant que Licencié, devait céder sa place. Devant cette injustice, notre père qui était alors élève de l'École française d'Athènes se rendit au Ministère de l'Instruction Publique où, à force d'arguments et de persuasion, [il] obtint pour son père la place d'Inspecteur des Études au Prytanée Militaire de La Flèche » (*Mémoires*, chap. 3).

²⁵ Un exemplaire du faire-part de décès est conservé dans l'un des dossiers de carrière de Pierre Paris, AD-Gironde, 1603 AW 6.

2. — UNE STRATÉGIE FAMILIALE D'ASCENSION SOCIALE

Nous savons fort peu de choses sur ce que fut l'enfance de Pierre Paris. Deux photographies, tout au plus, constituent les seuls témoignages directs de cette première période de sa vie. Elles sont conservées dans un cadre accroché sur l'un des murs de la salle à manger du château de Beyssac²⁶. La première le montrerait, bébé, assis sur les genoux de sa mère [FIG. 2] ; encore n'est-il pas certain qu'il s'agisse bien de Pierre Paris. La deuxième le représente, portant sa robe de bébé, sagement assis sur une chauffeuse, les jambes croisées ; sa sœur aînée, Adèle, est près de lui, le bras droit appuyé sur le dossier du fauteuil [FIG. 7]. Dans les deux cas, ces portraits peuvent être datés vers 1860-1861.

Né en 1859, Pierre Paris est âgé de onze ans à l'été 1870. Il appartient à une génération qui n'a pas vraiment connu le Second Empire et n'a pas non plus combattu lors de la guerre de 1870-1871. « La défaite [selon Claude Digeon] agira sur ces écoliers et ces adolescents par ouï-dire, par les récits livresques, par les commémorations publiques. [...] Pour eux, la guerre n'est plus, en général, une épreuve vécue, mais un événement historique », elle est « un cataclysme lointain²⁷ ». Dans le cas de Pierre Paris, ces propos méritent d'être nuancés. En réalité, la guerre franco-prussienne fut probablement un événement marquant, pour lui comme pour le reste de sa famille. Lors de la déclaration de guerre, en juillet 1870, Léon Paris est principal du collège de Sarreguemines, en Moselle [FIG. 8]. La ville frontalière est située à quelques kilomètres de Sarrebruck où l'on se bat le 2 août. Sa famille est en première ligne pour assister à l'invasion prussienne et à la déroute de l'armée impériale. Le 6 août, la défaite française de Forbach, située à une vingtaine de kilomètres, permet aux Prussiens de faire leur entrée dans Sarreguemines dans l'après-midi du 7 août. À l'issue du conflit, la ville est rattachée à l'Empire allemand. Les Paris subissent donc de plein fouet les conséquences de la guerre :

C'eût été une période de félicité si la guerre de 1870 n'était pas survenue. Notre grand-père [Léon Paris] dut partir pour Bordeaux, chargé de je ne sais quelle mission. Le Collège était occupé par l'ennemi. Notre père [Pierre Paris], alors âgé de dix ans, se rappelait très bien sa maman servant à table les Officiers. L'hiver était particulièrement rude. Notre grand-mère qui était enceinte se décida à aller se réfugier chez ses parents Delmas, à Montsalvy au cœur de l'Auvergne. Elle y parvint, mais non sans peine²⁸.

« L'exil » consécutif à l'annexion est ressenti comme une humiliation et ses conséquences matérielles semblent avoir été non négligeables. Dans les lettres que Léon Paris adresse au directeur du collège Sainte-Barbe, il évoque à plusieurs reprises « la dureté du coup qui m'a frappé en 1870 en m'expulsant de la Lorraine et du collège florissant que j'y dirigeais²⁹ ». Chaque année, au moment de solliciter une bourse pour son fils, il ne manque pas de faire allusion – force-t-il le trait ? – « aux événements de 1870 » et à la « désastreuse expulsion d'Alsace-Lorraine ».

²⁶ La résidence secondaire des Paris. Voir *infra*, chap. 4.

²⁷ Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, ouvr. cité, p. 385.

²⁸ *Mémoires*, chap. 3.

²⁹ Lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 24-05-1874, fonds Sainte-Barbe, dossier des élèves, AP, D50Z/83.

C'est donc la guerre franco-prussienne qui explique que le Cantal figure parmi les étapes du parcours scolaire du jeune Pierre Paris, avant qu'il ne gagne le Jura, au retour de la paix, après l'affectation de son père à Poligny. Car son enfance n'est en rien celle d'un sédentaire. C'est ce que rappelle un document conservé dans son dossier de candidature à l'ENS³⁰. Il s'agit d'un *curriculum vitae* daté du 11 février 1879. L'exposé est succinct et sans relief ; il se livre peu. S'il juge utile de mentionner qu'il appartient au culte catholique, la lettre se limite à égrener ce que fut son parcours scolaire. Elle a le mérite de rappeler que la jeunesse de ce fils d'un fonctionnaire de l'Instruction publique s'est déroulée au rythme des mutations de son père [ANN. 1]. Il est successivement élève au lycée d'Angoulême (Charente), aux collèges de Sarreguemines (Moselle), d'Aurillac (Cantal) et de Poligny (Jura), avant d'entrer, en octobre 1873 – après un rapide passage au lycée de Lons-le-Saunier³¹ –, au collège Sainte-Barbe, à Paris, où il restera jusqu'à son admission à l'ENS en 1879. Quelques années plus tard, la nomination de Léon Paris à Constantine permet à son fils de découvrir l'Algérie. « Je te souhaite d'aimer autant que moi ce beau pays », écrira-t-il à Paul Monceaux après la nomination de celui-ci comme professeur à Alger³². Pierre Paris y réalise au moins deux séjours, l'un en septembre 1882, alors qu'il vient de quitter l'ENS, le second à l'automne 1883 alors qu'il est élève de l'EFA³³. Si l'on en croit André Paris, ces séjours lui valurent un surnom cocasse auprès de ses amis qui l'appelaient le *Numide*³⁴. Ce que nous retiendrons pour servir notre propos, c'est cette enfance nomade, cette habitude à voyager et à s'établir en des lieux multiples.

Pierre Paris semble avoir été un très bon élève ; André Paris se souvient d'une photographie représentant son père, âgé d'une dizaine d'année, debout à côté d'une chaise sur laquelle s'empilaient les livres raflés comme prix de divers concours³⁵. En 1870, il remporte le deuxième prix d'excellence au collège d'Aurillac et, en 1871, une bourse alors qu'il est scolarisé à Poligny³⁶. Il dispose très tôt, en raison de ses origines sociales, d'un capital culturel qui lui permet d'envisager une solide formation. D'après Victor Karady, dans les années 1870, l'indice des chances d'accéder à l'ENS pour les fils d'enseignants est de 314 (ce qui en fait la catégorie la plus avantagée)³⁷. À l'EFA [ANN. 2], entre 1846 et 1896, 31 % des athéniens sont des fils de professeurs (22 % pour l'enseignement secondaire, 9 % pour l'enseignement supérieur), la catégorie la mieux représentée³⁸. Issu de la petite bourgeoisie intel-

³⁰ Fonds ENS, dossiers individuels des élèves (1826-1940), AN-Pierrefitte, 61AJ/216.

³¹ Lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 18-06-1873, AP, D50Z/83.

³² Cat. MONCEAUX 24-04-1884.

³³ Les demandes de passage gratuit de Philippeville (Skikda) à Marseille sur un bateau de la Compagnie des paquebots transatlantiques sont conservées dans son dossier de carrière, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

³⁴ *Mémoires*, chap. 4.

³⁵ *Mémoires*, chap. 4. La consultation des archives familiales ne nous a pas permis de retrouver ce portrait.

³⁶ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 18-06-1873.

³⁷ À titre de comparaison, et pour s'en tenir aux quatre premiers rangs du classement, on trouve, en deuxième position, les fils d'officiers avec un indice de 17,5 puis les instituteurs (15,2) et les professions libérales (14,4). Voir Victor KARADY, « Normaliens et autres enseignants à la Belle Époque. Note sur l'origine sociale et la réussite dans une profession intellectuelle », *Revue française de sociologie*, 13, 1, 1972, p. 40-41 ; Christophe CHARLE, « Le champ universitaire parisien à la fin du 19^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47-48, 1983, p. 79.

³⁸ Catherine VALENTI, « Les membres de l'École française d'Athènes : étude d'une élite universitaire (1846-1992) », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 159.

lectuelle et cultivée provinciale, Pierre Paris peut accéder à l'enseignement secondaire tel qu'il est dispensé dans les lycées classiques, aux différentes formes de cultures offertes dans les centres urbains de province et aux avantages matériels qu'implique le fait d'être un fils d'enseignant, comme la possession de livres³⁹. Avant même d'arriver en pension à Paris, il est déjà un privilégié. Rappelons qu'en 1876, moins de 5 % des jeunes garçons de 8 à 18 ans ont accès à l'enseignement secondaire, sans oublier qu'un grand nombre d'entre eux (environ 47 %) quittera l'école avant d'avoir accédé aux classes supérieures – à partir de la troisième⁴⁰. Ce phénomène d'abandon explique en partie le faible nombre de baccalauréats délivrés chaque année : 6 100 en 1876, 6 835 en 1881 (toutes sections confondues) ; vers 1876, on ne trouve parmi les Français âgés de 19 à 22 ans que 0,5 % d'étudiants⁴¹. Face aux aptitudes de son fils aîné, nul doute que Léon Paris ait voulu lui donner les meilleures chances de se faire une situation. Or, en tant que professeur puis principal d'établissements de l'enseignement secondaire, il connaissait parfaitement les règles et les rouages du système éducatif. La décision d'envoyer Pierre Paris achever ses études secondaires dans la capitale ne doit rien au hasard. Elle répond à une stratégie familiale témoignant d'un désir de réussite et d'ascension sociale⁴². Licencié ès lettres, peut-être espérait-il que son fils obtînt le titre d'agrégé, doté d'une charge symbolique beaucoup plus forte. Le parcours de Pierre Paris est ainsi conforme au modèle proposé par Christophe Charle :

Les familles de niveau moyen, plutôt tournées vers le service public ou l'Université [...] misent au contraire sur le système du lycée napoléonien parisien où se prérecrutent les élites à *numerus clausus* : les lauréats du Concours général, élèves des lycées Louis-le-Grand, Henri-IV ou Charlemagne, deviennent tout naturellement les élèves de l'École normale ou de Polytechnique, puis les agrégés ou les ingénieurs de l'État, et enfin les docteurs « à boules blanches » ou les membres des grands corps d'inspection, qui enseignent à la Sorbonne ou au Collège de France, siègent à l'Institut ou dans les grands conseils de la République⁴³.

Le phénomène d'attraction parisienne est très marqué. Les jeunes gens qui n'ont pas la chance de résider dans la capitale font le choix du pensionnat pour pouvoir étudier dans le Quartier latin. Pierre Paris n'est qu'un exemple parmi d'autres. Songeons que dans la France de la Troisième République, 28 % des professeurs des facultés des lettres ont fait leurs études à Paris, 56 % les ont menées en province et à Paris, tandis que seuls 16 % d'entre eux ont fait

³⁹ Pierre BOURDIEU, « Les trois états du capital culturel », art. cité. Pour les mêmes raisons (concentration de l'offre et d'équipements culturels et administratifs dans les villes), alors que la France est un pays essentiellement rural, la population urbaine est surreprésentée dans les grandes écoles de la République. Entre 1871 et 1914, 18,4 % des normaliens sont nés à Paris, 31,9 % dans un chef-lieu de département. Voir Victor KARADY, « Normaliens et autres enseignants à la Belle Époque. Note sur l'origine sociale et la réussite dans une profession intellectuelle », *Revue française de sociologie*, 13, 1, 1972, p. 46. À l'EFA [ANN. 2], 27 % des athéniens sont nés à Paris ou dans sa région, 24 % dans un chef-lieu de département : Catherine VALENTI, « Les membres de l'École française d'Athènes », art. cité, p. 158.

⁴⁰ Antoine PROST, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, ouvr. cité, p. 34.

⁴¹ Victor KARADY, « Les professeurs de la République. Le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du 19^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47, 1983, p. 92, 99.

⁴² Sur le système scolaire tertio-républicain, son organisation et son caractère méritocratique et élitiste, outre les références déjà citées, voir Jean-Michel CHAPOULIE, *L'École d'État conquiert la France. Deux siècles de politique scolaire*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010 ; Jérôme KROP, *La méritocratie républicaine. Élitisme et scolarisation de masse sous la III^e République*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2014.

⁴³ Christophe CHARLE, *Les élites de la République (1880-1900)*, ouvr. cité, p. 114.

tout leur cursus universitaire dans une ville de province⁴⁴. Dans ce contexte, il était essentiel que Léon Paris obtînt une place pour son fils dans l'un des internats des grands lycées de la capitale. Au moment de l'inscrire à Sainte-Barbe, il brosse le portrait d'un élève prometteur : « Les aptitudes de mon fils sont fort belles ; il réussit dans toutes les facultés, et je serais fort embarrassé de dire s'il a des aptitudes littéraires ou scientifiques. Il a des aptitudes qui s'étendent à tout, même au dessin. Son émulation est extrême. Son jugement est formé. Ses sentiments, sa conduite, m'ont donné toutes les satisfactions imaginables⁴⁵ ». Son père ajoute, sur la fiche de renseignements de son dossier d'inscription : « Doux, mais très persistant. Caractère très sérieux, grand désir d'arriver et très courageux au travail⁴⁶ ». Dès 1873, l'ambition de Léon Paris est de voir son fils accéder à l'ENS. Sur le même document, à la question « Sait-on déjà s'il doit se présenter à l'une des Écoles du Gouvernement ? », il répond « oui, l'école Normale ». Dans la lettre qu'il adresse au directeur de Sainte-Barbe, il précise : « Si vous le prenez, mettez le en 3^e ou en 4^e peu m'importe, et rendez moi le service de m'apprendre au cours de l'année s'il faut le diriger vers les grades littéraires ou les grades scientifiques. Toute mon ambition c'est qu'il entre à l'École Normale Supérieure ». Certes, la mission première de l'École était de former des professeurs, mais le passage rue d'Ulm permettait en réalité d'envisager bien d'autres perspectives de carrière. L'important était d'y entrer et pour cela, mieux valait fréquenter les lycées de la capitale. Léon Paris se montre déterminé : « Prenez le à l'essai. Si dans 3 mois il n'a pas justifié les jugements que j'ai portés sur lui, rendez le moi et qu'il fasse place à un plus digne⁴⁷ ». Sainte-Barbe, institution au prestige séculaire, devait donner au jeune Pierre Paris la possibilité de se former à des méthodes éprouvées, « si supérieures à la routine qui endort nos malheureuses classes de province », et d'accéder à un milieu intellectuellement stimulant – et très compétitif – dans lequel « l'émulation [serait] sans cesse excitée par la lutte avec des concurrents nombreux et distingués⁴⁸ ».

La mise en œuvre de cette stratégie n'allait pas sans quelques difficultés. L'école n'est pas gratuite et l'enseignement secondaire coûte cher. « La courbe de ses effectifs est celle d'une consommation de luxe⁴⁹ ». Envoyer Pierre Paris en pension dans la capitale dut impliquer des sacrifices pour sa famille, ce qui pourrait expliquer que son entrée au collège Sainte-Barbe ne se fit qu'à partir de la classe de troisième, suffisamment tôt pour qu'il fût bien préparé au concours d'entrée à l'ENS, suffisamment tard pour que ses parents n'eussent pas à payer la pension pendant de trop nombreuses années. Pour eux comme pour bien d'autres, un tel investissement représentait un pari sur l'avenir, « une aventure financière⁵⁰ » sans certitude de rentrer dans ses frais. La pension à Sainte-Barbe a en effet un coût prohibitif. La seule information dont nous disposons date de 1877⁵¹. Pour les élèves des classes de troi-

⁴⁴ *Ibid.*, p. 110.

⁴⁵ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 18-06-1873.

⁴⁶ AP, D50Z/83, feuille de renseignements, s. d. [1873 ?].

⁴⁷ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 18-06-1873.

⁴⁸ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 25-06-1873.

⁴⁹ Antoine PROST, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, ouvr. cité, p. 34.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Louis DUBIEF, *Sainte-Barbe. Origine, organisation, méthodes d'enseignement*, Paris, V. Goupy, 1877, p. 15.

sième, seconde, rhétorique et philosophie qui suivent les cours du lycée Louis-le-Grand (nous verrons que Pierre Paris entre dans cette catégorie), le coût annuel de la pension est de 1 500 F. S'ajoutent des frais d'entrée qui sont payés une fois pour toute la durée des études, soit 130 F pour un élève arrivant en troisième, et un abonnement au linge de 40 F pour les familles qui ne le fournissent pas⁵². Pierre Paris étant resté six ans en pension, la dépense annuelle moyenne peut être évaluée à environ 1 562 F. Or, d'après l'état des services de Léon Paris que nous avons déjà cité⁵³, ses revenus annuels s'élèvent à 4 200 F en 1873 et 2 600 F entre 1874 et 1879⁵⁴, soit un revenu annuel moyen de 2 867 F. Cela signifie que chaque année, 54,5 % des revenus de la famille auraient été consacrés au financement des études de Pierre Paris, un effort financier considérable. En réalité, la Société des anciens élèves de Sainte-Barbe octroyait des bourses « à des fils de barbistes, ou à des sujets distingués⁵⁵ ». Pierre Paris en bénéficie. Dans un premier temps, une convention passée entre le collège et la famille, valable un an, fixe le prix de la pension à 800 F, auxquels s'ajoutent les frais de scolarité au lycée Louis-le-Grand⁵⁶. Pour cette dernière dépense (300 F⁵⁷), il semble que Léon Paris ait également obtenu des conditions avantageuses. La demande de réduction, acceptée par le proviseur Julien Girard, est appuyée par le censeur de Louis-le-Grand, Louis Roguet, ami de Léon Paris⁵⁸. Le coût de la première année de scolarité de Pierre Paris dans la capitale s'élève donc à 1 100 F, soit environ 38,4 % du budget familial. Même réduite, la somme est importante. Dès lors, le souci du père de famille est de permettre à son fils de rester à Sainte-Barbe tout en assurant un avenir à ses quatre autres enfants. À l'approche de la fin de la première année de scolarité, il s'adresse une nouvelle fois au directeur : « j'ai besoin pour n'en pas douter de vous rappeler les bonnes promesses que vous avez bien voulu faire à sa mère, au mois de juin dernier. Votre fils, pourra lui disiez vous, gagner le reste de la bourse s'il mérite cette faveur par sa conduite, son travail, son intelligence, ses succès⁵⁹ ».

⁵² Il est par ailleurs précisé que l'enseignement de l'allemand et de l'anglais, du dessin linéaire et académique, l'usage des livres de français, grec et latin qui figurent au programme, la fourniture du matériel pour les devoirs et le dessin, l'entretien du linge et les visites médicales sont compris dans le prix de la pension.

⁵³ AN-Paris, L2053018.

⁵⁴ La perte de 2 000 F annuel s'explique par le fait que le recteur de l'académie de Toulouse ait décidé de retirer à Léon Paris la suppléance de rhétorique qu'il occupait en plus de ses fonctions de principal du collège de Condom (Gers). Voir AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 03-10-1875.

⁵⁵ Louis DUBIEF, *Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 4.

⁵⁶ AP, D50Z/83, feuille de renseignements, s. d. [1873 ?] ; lettre d'Aline Paris à Louis Dubief, 11-08-1873 ; lettre de Léon Paris à l'économe du collège Sainte-Barbe, 17-08-1873 (avec copie de la lettre de Louis Dubief du 22 juin annonçant que Pierre Paris est admis sous les conditions indiquées).

⁵⁷ AP, D50Z/83, c'est ce qu'indique une note ajoutée sur la lettre de Léon Paris à Louis Dubief du 12-09-1874.

⁵⁸ « La réponse de ce dernier [Louis Roguet] me donne tout lieu de croire que cette faveur ne sera pas refusée à un Principal que l'invasion a si rudement éprouvé ». AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 29-09-1873.

⁵⁹ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 24-05-1874.

Une demi-bourse (toujours annuelle⁶⁰) lui est de nouveau accordée, cette fois avec un dégrèvement supplémentaire, ce qui porte les frais de scolarité à 750 F au lieu de 1 100 F (26,2 % du budget familial)⁶¹. Ce système méritocratique, les espoirs de réussite que plaçaient ses parents en leur fils aîné – « Le fils sur lequel reposent toutes nos espérances⁶² » – et les sacrifices qu’une scolarité parisienne imposait à toute la famille devaient sans aucun doute exercer une très forte pression sur le jeune homme. En témoigne la promesse faite par Léon Paris au directeur en apprenant officiellement que la réduction demandée était accordée : « je prends au nom de mon fils l’engagement qu’il redoublera ses efforts pour mériter votre protection, et ne plus se laisser battre au concours général, au moins en version latine, par ceux qu’il avait lui-même battus au lycée⁶³ ». Au début de l’année 1875-1876, la baisse de revenus de Léon Paris, dont il a déjà été question, ajoutée à l’ajournement de son avancement, rendent encore plus nécessaire l’obtention d’une réduction du prix de la pension. Cette fois, Pierre Paris obtient une bourse complète de Sainte-Barbe grâce à l’appui du directeur⁶⁴.

Faite de sacrifices, la stratégie de Léon Paris se révéla payante : son fils fut successivement barbiste, normalien puis athénien. Fils de professeur, agrégé quand son père n’était que licencié, débutant sa carrière dans le supérieur comme chargé de cours alors que Léon Paris terminait la sienne à la tête d’un lycée militaire, le parcours de Pierre Paris se situe quelque part entre reproduction des élites, ascenseur social et méritocratie⁶⁵. Son milieu d’origine et le capital culturel initial dont il disposait furent des facteurs déterminants.

⁶⁰ AP, D50Z/83, lettre d’Aline Paris à Marcel de Labouret, 15-07-1874. L’identification du destinataire est certaine. Le ton amical de la lettre et la mention de « votre excellente femme qui va avoir l’embarras de me l’expédier » (par le train) l’attestent (voir *infra*). Labouret travaille pour la Société anonyme des huiles minérales de Colombes. Son nom figure sur la feuille d’inscription de Pierre Paris comme l’un des contacts de la famille dans la capitale. Il intervient à plusieurs reprises auprès de Louis Dubief, qu’il semble bien connaître, pour appuyer les intérêts de la famille Paris. Cette lettre, personnelle, a été transmise par Labouret à Louis Dubief le 16 juin 1873, ce qui explique sa présence dans les archives de Sainte-Barbe : « Je vous adresse donc la lettre de M^e Paris contenant les desiderata de la famille de notre jeune élève ; vous devez juger maintenant que nous ne l’avons pas surfait, quand nous vous l’avons présenté, et j’ai toute confiance dans l’intérêt qu’il a su vous inspirer. Je prends donc la liberté de vous prier d’appuyer de toute votre autorité la demande à faire à votre conseil d’administration en faveur de Pierre Paris. La position des Paris est très juste, la famille est nombreuse cinq enfants dont Pierre est l’aîné [des fils]. Le courage avec lequel le père et la mère luttent pour élever ces enfants dans de bonnes conditions plaide en faveur de la demande ».

⁶¹ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 12-09-1874.

⁶² AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 29-09-1873.

⁶³ AP, D50Z/83, lettre du 26-09-1874.

⁶⁴ AP, D50Z/83, lettres de Léon Paris à Louis Dubief, 03-10-1875 ; 11-10-1875.

⁶⁵ Oubliant la part de l’héritité, les directeurs de l’ENS, se plaisent à rappeler le caractère démocratique et méritocratique de l’institution, en particulier pour faire face aux critiques qui remettent ponctuellement en cause l’existence de l’École (au moment de la réforme de 1903 qui conduit à son « annexion » par la Sorbonne, par exemple). Ainsi Gustave Lanson : « L’aïeul, ouvrier ou paysan, le père instituteur, ou petit commerçant, le fils normalien, et – qui sait ? – à la fin membre de l’Institut. C’est ainsi que l’École a contribué, non seulement à faire dans la bourgeoisie la sélection des plus aptes à toutes les activités d’ordre intellectuel, mais encore à accroître les forces vives de la classe dirigeante par l’adjonction des meilleurs éléments que l’instruction pouvait tirer des classes populaires ». Dans Gustave LANSON, « L’École normale supérieure », *Revue des deux mondes*, 31, 1926, p. 517. Voir également les propos de Georges Perrot cités et analysés dans Pierre ALBERTINI, « La réforme de 1903 : un assassinat manqué ? », dans Jean-François SIRINELLI (éd.), *École normale supérieure. Le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994, p. 50-51.

Pierre Bourdieu n'aurait sans doute pas hésité à le ranger parmi les héritiers⁶⁶. Mais si les avantages dont il disposait sur la ligne de départ créèrent des conditions favorables, ce qui est sans doute déjà beaucoup, ils ne garantissaient en rien la réussite du jeune homme qui s'engageait dans une voie prometteuse mais exigeante et sélective. L'approche sociologique ne doit donc pas faire oublier l'essentiel : son mérite individuel, son travail et sa ténacité tout au long de ces laborieuses années de formation.

3. — OBJECTIF ULM. LES ANNÉES LYCÉENNES (1873-1879)

À la rentrée 1873, Pierre Paris fait son entrée en troisième au collège Sainte-Barbe. Il y restera six ans [ANN. 1]. L'établissement privé non confessionnel de la montagne Sainte-Geneviève est avant tout un pensionnat⁶⁷. Des cours sont toutefois dispensés et des répétiteurs accompagnent les élèves dans leurs études. Le collège comprend quatre sections distinctes : 1. le collège Sainte-Barbe-des-Champs, à Fontenay-aux-Roses, accueille les petites classes jusqu'à la sixième ; 2. le collège classique, à Paris, où les élèves poursuivent leurs études et préparent les deux baccalauréats ; 3. une école spéciale préparatoire au commerce et à l'industrie ; 4. enfin l'école préparatoire aux écoles spéciales (Polytechnique, les Mines, Saint-Cyr, section des sciences de l'ENS, Centrale, etc.). Cette dernière est nettement orientée vers les études scientifiques. Aussi, ce n'est pas là que les candidats à la section des lettres de l'ENS préparent leur concours d'entrée mais au sein du collège classique⁶⁸. Pierre Paris y entre pour suivre, en qualité d'externe, les cours du lycée Louis-le-Grand – les deux ensembles de bâtiments sont mitoyens⁶⁹. Ce statut particulier le distingue du reste de ses camarades puisqu'à Sainte-Barbe, cette possibilité n'est offerte qu'à une minorité d'élèves, un sur dix environ, « ceux que nous jugeons les plus capables de prendre part aux concours de la Sorbonne », écrira son directeur, Louis Dubief (1821-1891)⁷⁰.

Un barbiste à Louis-le-Grand : entre déracinement et ouverture culturelle

Si l'on en croit des souvenirs postérieurs, Pierre Paris vit son arrivée dans la capitale comme un déracinement, un sentiment sans doute accentué par l'éloignement familial et l'expérience de l'internat. La séparation fut sans doute une épreuve, aussi bien pour le jeune

⁶⁶ Pierre BOURDIEU et Jean-Claude PASSERON, *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1964.

⁶⁷ Sur l'histoire du collège, voir Jules QUICHERAT, *Histoire de Sainte-Barbe : collège, communauté, institution*, 3 vol., Paris, Hachette, 1860-1864 ; Clovis LAMARRE, *Histoire de Sainte-Barbe, avec aperçu sur l'enseignement secondaire en France de 1860 à 1900*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1900 (conçu comme un complément de l'étude de Jules Quicherat) ; Édouard NOUVEL, *Le Collège de Sainte-Barbe. La vie d'un collège parisien de Charles VIII à nos jours*, Paris, Collège Sainte-Barbe, Association des anciens élèves, 1948.

⁶⁸ Louis DUBIEF, *Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 4.

⁶⁹ AN-Pierrefitte, ENS, dossiers des élèves, 61AJ/216. Entre 1871 et 1914, 65 % des normaliens littéraires ont préparé leur concours à Louis-le-Grand ou à Henri-IV. Voir Victor KARADY, « Normaliens et autres enseignants à la Belle Époque », art. cité, p. 49, n. 23. 43 % des athéniens ex-normaliens qui ont préparé le concours d'entrée à l'ENS à Paris l'ont fait à Louis-le-Grand. Voir Catherine VALENTI, « Les membres de l'École française d'Athènes », art. cité, p. 158.

⁷⁰ Louis DUBIEF, *Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 7.

garçon de quatorze ans que pour sa famille : « La coïncidence de ma rentrée avec celle de St^e Barbe ne permet ni à Mad^e Paris ni à moi d'accompagner notre fils à Paris. Nous confions donc à l'enfant lui-même le gouvernement de sa petite personne pendant ce long voyage en chemin de fer, le cœur gros sans doute, mais rassurés par la raison de celui que nous avons élevé avec tant de tendresse et de précautions ». Un ami de la famille, Marcel de Labouret, est chargé de récupérer l'enfant à la gare et de le présenter officiellement au directeur du collège⁷¹. D'après Jean Marcadé, Pierre Paris avait gardé le souvenir d'un « Triste écolier de quatrième [*sic*] exilé loin du pays familial vers les rigueurs d'un sombre collège parisien »⁷². Aimé Puech, dans l'éloge qu'il publie après la mort de Pierre Paris, a lui aussi évoqué cette scolarité à Sainte-Barbe, « au moment où ce collège était dans tout son éclat⁷³ ». Si la réputation de l'établissement, fondé en 1460, est solidement établie, le collège, réputé pour sa rigueur, est confronté dans le premier tiers du XIX^e siècle à des problèmes financiers, au manque de place (qui témoigne par ailleurs de son succès), à l'insalubrité et à la vétusté de ses locaux. Les années 1830 sont synonymes de renaissance. Une réforme de l'administration du collège permet de résoudre en partie les problèmes financiers et d'entreprendre d'ambitieux travaux d'aménagement. Une première phase de reconstruction, menée par Henri et Théodore Labrouste (anciens barbistes et frères du directeur) concerne le collège classique. Les travaux débutent en août 1840. Une deuxième phase d'agrandissement touche l'école préparatoire, entre 1881 et 1884, sous la direction de l'architecte Ernest Lheureux⁷⁴. C'est donc le collège transformé des frères Labrouste – près de quarante ans auparavant – que découvre Pierre Paris en 1873 [FIG. 9, 10].

Le fascicule publié en 1877 par le directeur Louis Dubief aide à saisir l'esprit qui anime Sainte-Barbe lorsque Pierre Paris y est élève :

Dans un établissement qui a été fondé par des pères de famille, l'éducation tient naturellement une place prépondérante. Étudier le caractère de nos élèves, réprimer leurs mauvais penchants, développer en eux les sentiments honnêtes, veiller sur leurs mœurs, les éclairer par d'affectueux conseils, en les appelant souvent près de nous, telle est notre tâche quotidienne, celle des professeurs et des nombreux maîtres surveillants dont nous sommes entourés. L'instruction religieuse tend au même but par d'autres moyens⁷⁵.

Les élèves catholiques sont ainsi encadrés par deux aumôniers qui célèbrent la messe dans l'une des deux chapelles du collège. On comprend mieux que Pierre Paris ait jugé utile de mentionner son appartenance au culte catholique dans sa lettre de candidature à l'ENS et dans son dossier d'inscription à Sainte-Barbe⁷⁶. En somme, l'institution supplée l'absence d'une famille éloignée ; elle n'est pas seulement un centre d'enseignement, elle est aussi un

⁷¹ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 29-09-1873.

⁷² Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », art. cité, p. 14.

⁷³ Aimé PUECH, « Éloge funèbre de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 75, 4, 1931, p. 334.

⁷⁴ Annabelle LEBARBÉ, « Le collège Sainte-Barbe de Paris : des frères Labrouste à Ernest Lheureux », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 13, 2007, p. 137-148.

⁷⁵ Louis DUBIEF, *Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 5.

⁷⁶ Quel est exactement le rapport du jeune Pierre Paris à la religion ? Une lettre qu'il adresse à son ami Pierre Imbart de la Tour, en 1887, laisse supposer qu'il n'est pas à ranger du côté des talas (les religieux et les pratiquants dans l'argot normalien). Plus âgé, il évolue vers une attitude que l'on peut qualifier d'agnostique. Voir cat. IMBART DE LA TOUR 05-11-1887 ; cat. BREUIL 01-02-1915.

lieu d'éducation chargé de préparer ses recrues aux études supérieures et de les accompagner pour leur éviter les déboires que connaîtront les jeunes Lorrains du roman de Maurice Barrès, *Les Déracinés*⁷⁷. Ce lien social, que l'on s'efforce de maintenir en permanence, doit faire du collège une grande famille. Cette caractéristique, si l'on en croit la mère de Pierre Paris, ne fut pas étrangère au choix de Sainte-Barbe : « Sa santé délicate pourrait seule se mettre en travers de ses bonnes résolutions, pour cela aussi j'ai tenu à votre maison car je sais de combien de bons soins les enfants y sont entourés⁷⁸ ».

Austère et sévère, sans doute rigoriste, le collège se veut toutefois ouvert aux nouvelles méthodes d'enseignement et libéral sur le plan pédagogique :

Sainte-Barbe appartient à ses anciens élèves ; elle est administrée, dirigée par eux. Fièrre de son passé, attachée à ses traditions qui font sa force, elle n'en est pas moins toujours prête à perfectionner ses méthodes, sa discipline, à s'inspirer de toutes les améliorations qui se produisent soit en France, soit à l'étranger, à mettre son organisation en rapport avec les besoins multiples de la société moderne⁷⁹.

Le collège se distingue, tout au long de cette période, comme un lieu d'expérimentation ouvert aux nouvelles méthodes pédagogiques. À côté du traditionnel enseignement des lettres classiques, une place de choix est réservée aux langues vivantes. Dès le plus jeune âge, l'apprentissage du latin, du grec, de l'allemand (avant même d'entrer à Sainte-Barbe, Pierre Paris avait été initié à cette langue⁸⁰ qui est aussi enseignée à l'École normale⁸¹) et de l'anglais est obligatoire ; le collège organise pour ses élèves ce qu'il faut bien appeler des séjours linguistiques (en Allemagne en fin de troisième, près de Londres en fin de seconde)⁸². Sainte-Barbe assure également l'enseignement du dessin, de la musique et du sport (la gymnastique, que pratique Pierre Paris, « exercice où il excelle⁸³ », l'escrime, la danse, l'équitation, la natation... et les exercices militaires)⁸⁴. Les jeudis et les dimanches, des excursions sont organisées dans les musées parisiens et l'on accompagne les internes à des concerts. En 1878, le collège participe à l'Exposition universelle de Paris. Ainsi, « les élèves revenaient, non seulement le corps rafraîchi par le mouvement salubre de la sortie, mais aussi l'esprit récréé et satisfait : leur vie scolaire se trouvait comme éclairée par ces quelques rayons surpris au foyer de la science et de l'art⁸⁵ ».

La brochure publiée par Louis Dubief en 1877 peut être assimilée à un document promotionnel. Il est difficile de mesurer la réalité de l'ouverture culturelle que l'institution préten-

⁷⁷ Maurice BARRÈS, *Le roman de l'énergie nationale. 1. Les déracinés*, Paris, Eugène Fasquelle, 1897.

⁷⁸ AP, D50Z/83, lettre d'Aline Paris à Louis Dubief, 11-08-1873.

⁷⁹ Louis DUBIEF, *Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 4.

⁸⁰ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 18-06-1873.

⁸¹ Élisabeth Décultot a toutefois montré que la section d'allemand de l'ENS ne naît véritablement que dans les années 1890. Entre 1868 et 1886, un cours d'allemand est dispensé par Geffroy Heumann mais l'enseignement est rudimentaire. L'étude de l'allemand est abordée comme celle d'une langue d'érudition dont les élèves ont besoin afin de déchiffrer et de lire les textes utiles à leurs études : Élisabeth DÉCULTOT, « La section d'allemand de l'École normale supérieure depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale », dans Michel ESPAGNE (éd.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, coll. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek » (6), 1995, p. 41-42.

⁸² Louis DUBIEF, *Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 7-9.

⁸³ AP, D50Z/83, feuille d'inscription et feuille de renseignements, s. d. [1873 ?].

⁸⁴ Louis DUBIEF, *Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 12-14.

⁸⁵ Clovis LAMARRE, *Histoire de Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 106.

dait offrir à ses élèves. Mais il ne s'agit pas d'un simple effet d'annonce. Les allocutions du directeur, prononcées chaque année lors de la cérémonie de distribution des prix, sont l'occasion de revenir sur le travail et les activités réalisés au cours de l'année écoulée. Ils permettent de mesurer la force de cet esprit barbiste : allier tradition et modernité, défendre l'esprit de famille, le patriotisme, l'utilité des voyages linguistiques, la diversité des enseignements dispensés, le suivi des élèves, etc. sont autant de thèmes récurrents⁸⁶. Quant à l'enseignement artistique, le soin apporté à l'aménagement de la salle de dessin par Ernest Lheureux suffit à montrer qu'il était fortement valorisé [FIG. 11]. Pierre Paris a lui-même laissé un témoignage – tardif – confirmant que les pensionnaires pouvaient profiter de l'offre culturelle de la capitale. Le 6 août 1899, dans le discours qu'il prononce lors de la remise des récompenses aux élèves de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux qu'il dirige, il rend hommage au peintre William Bouguereau, représentant du ministre de l'Instruction publique et président d'honneur de la cérémonie. Pour Pierre Paris, c'est l'occasion d'évoquer un souvenir de l'époque où il était élève à Sainte-Barbe : alors qu'il visitait le Salon de 1877, la *Vierge consolatrice* qu'exposa William Bouguereau⁸⁷ le toucha particulièrement jusqu'à lui inspirer l'écriture d'un sonnet qu'il n'hésite pas à intégrer à son discours [ANN. 3 — FIG. 11-12]⁸⁸. Peut-être est-ce dans le cadre des sorties organisées par le collège que se déroula cette visite au Salon. Cet environnement éducatif et culturel dut avoir un fort impact sur un jeune homme qui avait passé son enfance dans de petites villes de province.

La réussite d'un élève laborieux ayant le goût des études littéraires

Pierre Paris choisit assez vite de se diriger vers des études littéraires. Sur ce point, son père semble lui avoir laissé une liberté absolue :

Mettez, je vous prie, le comble à vos bontés en tranchant vous même de concert avec mon fils une question bien délicate, celle de savoir s'il convient de le destiner spécialement aux lettres ou aux sciences. Son goût, dit il, l'entraîne vers les premières. Plaise à Dieu que ses aptitudes justifient ses goûts. Mon rêve est que mon fils opte à l'École Normale pour l'histoire ou la philosophie⁸⁹.

L'année suivante, le projet de l'élève se précise. Les lettres et l'enseignement l'attirent. « Vous avez électrisé mon fils ! Il ne songe plus qu'à s'élancer avec audace dans la carrière où son père marche si péniblement ! Il a une telle joie, un tel orgueil d'appartenir à Sainte Barbe !⁹⁰ ». D'autant que Pierre Paris s'affirme rapidement comme un bon élève. Les bulletins scolaires de Sainte-Barbe et les notes reçues aux différents exercices proposés à Louis-

⁸⁶ À titre d'exemple, voir les comptes rendus publiés dans le journal *Le Temps*, 11-08-1875, p. 2 ; 09-08-1876, p. 3 ; 08-08-1877, p. 4 ; 07-08-1878, p. 3.

⁸⁷ MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS et DIRECTION DES BEAUX-ARTS, *Explication des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivants, exposés au palais des Champs-Élysées le 1^{er} mai 1877*, Paris, Imprimerie nationale, 1877, p. 35, n° 270.

⁸⁸ Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Pierre Paris. Directeur de l'École », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1899, p. 10-11.

⁸⁹ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 24-05-1874.

⁹⁰ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 21-02-1875.

le-Grand ont été conservés⁹¹. Sérieux mais parfois étourdi, studieux, appliqué, faisant des efforts soutenus, adoptant une bonne conduite et tenant un bon rang dans sa classe, tel est le Pierre Paris que nous décrivent ses professeurs, des enseignants qui remarquent son penchant précoce pour les lettres. Certaines appréciations de la classe de philosophie (1876-1877) sont plus nuancées : « Son caractère n'est pas toujours assez doux : il veut toujours avoir raison et discute avec beaucoup d'opiniâtreté ». À la fin du premier trimestre de la classe de seconde (1874-1875), on souligne qu'« il y a dans ses compositions littéraires de la vivacité, de l'élégance » ; en 1877-1878, « il a le sentiment littéraire, mais il n'a pas toujours le goût sûr, et il manque d'élan et d'énergie ». L'année suivante est celle de la préparation – pour la deuxième fois – au concours d'entrée à l'ENS. Ses professeurs sont confiants : « mène avec courage son double travail de rhétorique et de philosophie », « il se soutient en philosophie, surtout par ses qualités littéraires. Son esprit vif, souple, élégant a gagné en fermeté, et son goût s'est heureusement développé. Nous avons bon espoir ». La porte de la rue d'Ulm ne devrait donc pas lui résister davantage : « Notre élève paraît bien préparé : c'est par la composition littéraire qu'il doit réussir plutôt que par la dissertation philosophique. En somme il compte parmi nos meilleurs candidats, et nous avons bon espoir ». Les récompenses qu'il obtient comme élève du lycée Louis-le-Grand et de Sainte-Barbe lors des cérémonies annuelles de distributions des prix et lors du prestigieux concours général sont un autre témoignage de ce parcours scolaire à succès [ANN. 4]. En 1874, à la fin de sa troisième, il est cité parmi les « élèves le plus souvent proclamés », ainsi qu'en 1875 (seconde) et en 1878 (rhétorique)⁹². Ses victoires au concours général sont nombreuses même si son nom ne figure jamais parmi les premiers prix ou les prix d'honneur – les années où il concourt sont celles où les frères Reinach raflent la mise – : vers latins (5^e accessit) en 1875 ; vers latins (6^e accessit), version latine (5^e accessit) l'année suivante, en 1876 ; vers latins (4^e accessit), version grecque (5^e accessit) en 1878. Parmi les autres lauréats, on retrouve fréquemment les noms de ceux qui seront ses camarades à l'ENS et à l'EFA (Le Breton, Doumic, Baudrillart, Janet, Imbart de la Tour, La Ville de Mirmont, Dürrbach, Holleaux, Diehl, Jaurès, etc.)⁹³.

Pierre Paris n'est pas un élève brillant. Son père lui-même le reconnaît : « Permettez moi de vous remercier de votre extrême bienveillance pour mon fils Pierre. Je sais que le cher enfant ne néglige rien pour la mériter ! Mais il en est tant d'autres, dans votre magnifique établissement, dont l'énergie à cet égard est plus grande ou du moins plus efficace que la sienne ! ». Et Léon Paris de louer le directeur de ne pas « lui tenir compte de ces étourderies qui lui ont fait perdre tant de premières places⁹⁴ ». C'est encore ce que suggère la lettre que le directeur Louis Dubief joint à son dossier de candidature à l'ENS. Il se contente de préciser que « sa conduite a toujours été bonne, son travail satisfaisant et il a fait preuve d'aptitude morale pour l'enseignement⁹⁵ ». Le sérieux de l'élève est souligné mais le ton manque

⁹¹ AP, D50Z/83, bulletins d'entrée et trimestriels de l'élève Paris (Sainte-Barbe) ; D3T3/311 et D3T3/312, registre de composition, 1873-1880 (Louis-le-Grand).

⁹² *Le Temps*, 07-08-1874, p. 3 ; 11-08-1875, p. 2 ; 07-08-1878, p. 3.

⁹³ *Le Temps*, 10-08-1875, p. 2 ; 08-08-1876, p. 2 ; 07-08-1878, p. 3. À titre d'exemple : Jean SOUBIRAN, « Un centenaire : les vers latins de Jean Jaurès au Concours Général de 1878 », *Pallas. Revue d'études antiques*, 25, 3, 1978, p. 81-96.

⁹⁴ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 21-02-1875.

⁹⁵ Lettre de Louis Dubief, 12-02-1879, AN-Pierrefitte, ENS, dossier des élèves, 61AJ/216.

singulièrement d'enthousiasme. Quelques années plus tard, en 1882, le directeur de l'ENS, Numa Denis Fustel de Coulanges (1830-1889), dressera un portrait similaire de l'élève Pierre Paris, quoique plus encourageant : « Ce jeune homme a été l'un des élèves les plus laborieux de l'École, et il y a fait de très grands progrès. Entré un peu faible, il y a pris peu à peu un très bon rang. Il a le caractère sérieux, l'esprit droit et juste, beaucoup de force de volonté ». Ses conclusions rejoignent celles de Louis Dubief en 1879 : « il vise à l'École d'Athènes, où l'on peut compter qu'il travaillera. Il sera ensuite un bon professeur dans l'enseignement secondaire pour lequel il paraît avoir du goût⁹⁶ ». La liste des élèves de la section des lettres de l'ENS établie en début d'année scolaire témoigne de ces progrès : classé vingt-et-unième en 1879, Pierre Paris est dix-huitième en 1880 et sixième en 1881⁹⁷. Toujours est-il qu'aucun des deux directeurs n'envisageait alors que Pierre Paris pût faire une brillante carrière universitaire.

Devenir normalien (1877-1879)

À la fin des années 1870, il n'existait pas encore de structure clairement définie pour préparer le concours d'entrée à l'ENS (les classes préparatoires aux grandes écoles n'apparurent qu'à la fin du siècle). La tradition voulait que les élèves-candidats, à l'issue de leur scolarité au lycée, revinssent en classe de rhétorique – l'équivalent de l'actuelle classe de première dont le programme était très proche de celui du concours de l'ENS et du concours général – pour s'y préparer dans le cadre de ce que l'on appelait la *vétérance de rhétorique*. Souvent, ils assistaient également aux cours de philosophie de la classe du même nom – équivalent de l'actuelle classe de terminale – pour compléter leur formation⁹⁸.

Dans le cas de Pierre Paris, Louis Dubief et Léon Paris conviennent dans un premier temps qu'il fasse sa vétérance de rhétorique avant de faire son année de philosophie⁹⁹. Toutefois, sur le conseil du proviseur de Louis-le-Grand, Julien Girard, et en accord avec le directeur du collège, une autre stratégie est finalement préférée. Pierre Paris fera d'abord sa philosophie et passera son baccalauréat avant de préparer le concours d'entrée à l'ENS. Julien Girard explique au jeune homme :

La question que vous me posez est délicate. Cependant dans l'intérêt de votre examen à l'École¹⁰⁰, il vaudrait peut être mieux faire tout de suite votre philosophie, et revenir ensuite en Rhétorique, mais à une condition c'est que, votre philosophie faite, vous ayez encore l'âge du concours comme vétérance en Rhétorique¹⁰¹. Ceci est une considération importante, sur-

⁹⁶ Lettre de Numa Denis Fustel de Coulanges à la commission chargée de recruter les membres de l'EFA, 20-10-1882, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

⁹⁷ AN-Pierrefitte, ENS, scolarité, rapports quotidiens 1879-1885, 61AJ/53 et 61AJ/54.

⁹⁸ Jean-François SIRINELLI, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988, p. 24-25 ; Pierre ALBERTINI, « Le *Cursus studiorum* des professeurs de lettres au XIX^e siècle », *Histoire de l'éducation*, 45, 1990, p. 52 ; André CHERVEL, *Histoire de l'agrégation. Contribution à l'histoire de la culture scolaire*, Paris, Éditions Kimé, coll. « Le sens de l'histoire », 1993, p. 124-126 ; Jean-François SIRINELLI, « La khâgne », dans Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2/3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 [1986], p. 2157-2188.

⁹⁹ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 04-08-1876.

¹⁰⁰ La candidature de Pierre Paris au concours de l'ENS.

¹⁰¹ Il s'agit ici du concours général.

tout au point de vue de ce que vous devez à Ste. Barbe qui vous a accueilli et à laquelle vous devez témoigner, de toutes les manières possibles, votre reconnaissance. [...] Si pourtant M. Molliard¹⁰² insistait pour vous faire faire autrement, il ne faudrait pas vous en désoler¹⁰³.

Le sujet est manifestement sensible. On voit que le choix d'une stratégie personnelle est lié au fait que Pierre Paris puisse encore se présenter au concours général lors de sa vétéranse de rhétorique. Cette obligation morale illustre le prestige et l'importance de ce concours pour les grands lycées de la capitale¹⁰⁴. Il s'agit d'un devoir pour l'ancien élève et l'ancien boursier : celui de défendre les couleurs de l'établissement qui l'a formé. Dans le cas contraire, en privilégiant sa réussite personnelle au concours d'entrée à l'ENS, il passerait pour un ingrat. Léon Paris ressent ainsi le besoin de se justifier auprès de Louis Dubief : « débarrassé des matières scientifiques et des soucis du baccalauréat, il pourra se donner tout entier et sans inquiétude à la préparation de l'École Normale¹⁰⁵ ». Soucieux que sa décision ne soit pas interprétée comme la marque d'« une faiblesse paternelle », le père du jeune homme précise que son fils aura encore l'âge de se présenter au concours général en 1877-1878, tandis que l'avis du proviseur de Louis-le-Grand lui sert de caution morale (Léon Paris communique la lettre de Julien Girard à Louis Dubief) : « ça n'a pas été je vous le répète, pour complaire à mon fils ». Pierre Paris consacrera effectivement l'été 1878 au concours d'entrée à l'ENS tout en participant, au même moment, au concours général. Ces échanges illustrent les mutations qui sont à l'œuvre au sein du système des concours et des examens dans la France républicaine de la fin des années 1870. Si le concours général reste un passage obligé et une source de prestige pour les lauréats, la priorité de Pierre Paris est d'abord de se débarrasser du baccalauréat puis d'assurer sa réussite au concours d'entrée à l'ENS. Il y a là un témoignage de l'importance prise par ces rites de passage et de l'érosion du concours général pour lequel les années 1880-1900 sont souvent considérées comme une période de déclin, une lente agonie qui aboutit à sa suppression en 1904 dans un contexte marqué par la remise en cause de la culture classique (il sera rétabli en 1921)¹⁰⁶.

À l'issue de son année de philosophie, Pierre Paris passe les épreuves du baccalauréat (session de juillet-août). Il est reçu bachelier ès lettres le 4 octobre 1877¹⁰⁷. L'examen est encore marqué par la culture classique (une domination qu'attaque la réforme julesferriste de 1880 en remplaçant le discours latin par une composition française). De fait, jusqu'à l'agrégation, Pierre Paris subit des épreuves dans lesquelles le latin – et le grec dans une moindre

¹⁰² Léon Molliard a notamment occupé les fonctions de surveillant général à Louis-le-Grand et de préfet des études à Sainte-Barbe : Clovis LAMARRE, *Histoire de Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 519 ; Gustave DUPONT-FERRIER, *La vie quotidienne d'un collège parisien pendant plus de trois cent cinquante ans. Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand (1563-1920)*, vol. 2/2, Paris, E. de Boccard, 1922, p. 21, 23.

¹⁰³ Cat. GIRARD 20-09-1876.

¹⁰⁴ Outre le fait que le nom des lauréats et de leur école sont publiés dans la presse (voir *supra* pour le cas de Pierre Paris), les élèves primés lors du concours général sont distingués lors des cérémonies des remises de prix annuels que décernent chaque lycée à la fin de l'année scolaire. Louis-le-Grand et Sainte-Barbe éditent à cette occasion des brochures qui reproduisent le palmarès et les discours officiels prononcés à cette occasion. Ces brochures sont conservées aux AP, D3T3/46, D3T3/47 (Louis-le-Grand) et D50Z/131 (Sainte-Barbe).

¹⁰⁵ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 03-10-1876.

¹⁰⁶ Jacques CHAMPION, « Le concours général et son rôle dans la formation des élites universitaires au XIX^e siècle », *Revue française de pédagogie*, 31, 1975, p. 71-82.

¹⁰⁷ AN-Pierrefitte, académie de Paris, certificat d'aptitude au grade de licence ès lettres, 1879-1882, AJ/16/4776 ; AP, D3T3/402, archives de Louis-le-Grand.

mesure – occupe une place essentielle à côté du français¹⁰⁸. Il peut dès lors revenir en rhétorique comme vétéran pour préparer le concours d'entrée à l'ENS. Au printemps 1878, une fois passés les examens réglementaires (obtention d'un certificat d'aptitude physique et enquête de moralité)¹⁰⁹, un arrêté du 31 mai l'autorise à prendre part aux épreuves d'admission¹¹⁰. Pour la section des lettres, cent deux candidats sont convoqués pour vingt-quatre places (soit un taux d'admission de 23,5 %)¹¹¹. Les sept épreuves écrites se déroulent au lycée Louis-le-Grand et s'étalent sur une semaine, du vendredi 21 au vendredi 28 juin. Elles témoignent à elles seules de l'importance que revêtent alors la culture classique et la rhétorique dans la formation des élites : philosophie (6 heures), discours latin (6 heures), version latine (4 heures), discours français (6 heures), thème grec (4 heures), vers latins (6 heures) et histoire (6 heures)¹¹². Pierre Paris franchit cette première étape avec succès. Son nom figure sur la liste des candidats « admis à prendre part aux épreuves définitives du concours », c'est-à-dire l'oral. Il reste alors quarante-trois candidats en lice¹¹³. Les résultats tombent au début du mois d'août : Baudrillart, Bergson, Desjardins, Diehl, Jaurès, Monceaux, Pfister ou encore Veyries sont reçus ; en revanche, Pierre Paris est éliminé, tout comme Dürrbach, Durkheim ou Imbart de la Tour¹¹⁴. Préparation insuffisante, mauvaise prestation ou indisposition du candidat¹¹⁵, quelles que soient les raisons de ce premier échec, qui n'a par ailleurs rien d'exceptionnel, Pierre Paris ne renonce pas. Paul Vidal de la Blache, maître de conférences à l'ENS (1877) et futur sous-directeur de l'École (1881), se montre encourageant :

Si j'en crois ce qu'a bien voulu m'écrire mon cher élève de troisième du Lycée de Rodez, M. Vidal Lablache [*sic*], Maître de conférences à l'École, mon fils s'était présenté avec les chances les plus sérieuses. Il était, en abordant l'examen oral, dans d'excellentes conditions. Lui ne faisait pas cette année, partie du jury d'examen ; mais il exprimait l'opinion de plusieurs de ses collègues. Leurs prévisions ont été trompées, Monsieur le Directeur, mais l'honneur est sauf. Quoi qu'il en soit mon enfant n'a qu'un désir, recommencer la prépara-

¹⁰⁸ André CHERVEL, « Le baccalauréat et les débuts de la dissertation littéraire (1874-1881) », *Histoire de l'éducation*, 94, 2002, p. 103-139. Sur le contexte dans lequel se déroule la scolarité de Pierre Paris dans les années 1870 : Jean-Michel CHAPOULIE, *L'École d'État conquiert la France. Deux siècles de politique scolaire*, ouvr. cité, p. 117-135.

¹⁰⁹ Voir la lettre du proviseur du lycée Louis-le-Grand au recteur de l'académie de Paris du 23-03-1878 et celle du directeur (?) de l'ENS au MIPBA du 21-05-1878 (accompagnées des listes d'élèves), AN-Pierrefitte, académie de Paris, ENS, concours d'admission 1871-1880, AJ/16/375.

¹¹⁰ AN-Pierrefitte, AJ/16/375, lettre du DES au vice-recteur de l'académie de Paris, 31-05-1878.

¹¹¹ Le chiffre peut paraître élevé mais il doit être replacé dans son contexte. En réalité, la sélection se faisait essentiellement en amont.

¹¹² Si l'on compare ces épreuves à celles du concours général pour la classe de rhétorique de cette même année 1878, on voit tout de suite la proximité entre les deux concours : discours latin, discours français, vers latins, version latine, version grecque, histoire, géographie, mathématiques (géométrie, cosmographie), langue allemande, langue anglaise. Voir *Le Temps*, 06-08-1878, p. 2.

¹¹³ AN-Pierrefitte, AJ/16/375, lettre du DES au vice-recteur de l'académie de Paris, 18-07-1878. L'oral se compose de cinq épreuves, toutes hors programme : explication latine, explication grecque, explication française, interrogation de philosophie, interrogation d'histoire. Sur le concours d'entrée à l'ENS : Pierre ALBERTINI, « Le *Cursus studiorum* des professeurs de lettres au XIX^e siècle », art. cité, p. 52-53 ; Pierre ALBERTINI, « La réforme de 1903 : un assassinat manqué ? », art. cité, p. 37-44.

¹¹⁴ AN-Pierrefitte, AJ/16/375, lettre du DES au vice-recteur de l'académie de Paris, 14-08-1878.

¹¹⁵ *Mémoires*, chap. 4 : « Notre père se préparait au concours de l'École Normale Supérieure. La première fois, une atroce rage de dents lui enleva ses moyens ».

tion et la lutte, et s'il le peut, s'il n'y a pas indiscretion absolue à le demander, en restant élève de Sainte Barbe¹¹⁶.

Se pose, une fois encore, l'épineuse question financière. Pierre Paris ne bénéficie plus de sa bourse complète. Sainte-Barbe propose à la famille de revenir à la convention conclue en 1874, à savoir un prix total de 750 F annuel. Le jeune homme suivrait à la fois les cours de la classe de rhétorique et ceux de la classe de philosophie. Pierre Paris, soucieux d'alléger la charge financière qui pèse sur sa famille, préfère décliner cette offre. Il propose à Louis Dubief d'intervenir auprès du conseil d'administration de Sainte-Barbe en demandant qu'on lui fasse crédit jusqu'à ce que, une fois admis à l'ENS, il puisse rembourser les 750 F de la pension. En cas de refus, il sollicite l'aide de son directeur pour obtenir une bourse de licence, une situation jugée moins favorable dans la mesure où elle ne lui permettrait pas de bénéficier de l'encadrement fourni par les maîtres-répétiteurs de Sainte-Barbe. Finalement, Léon Paris propose une solution intermédiaire pour garantir à son fils une place au collège, « cet asyle tutélaire » : si la première solution proposée par Pierre Paris n'est pas acceptée, il s'engage à payer la somme due¹¹⁷. Nous ne savons pas laquelle de ces deux propositions a finalement été retenue. Quoi qu'il en soit, elle permet au jeune homme de s'inscrire à nouveau à Sainte-Barbe et Louis-le-Grand pour l'année 1878-1879 et de suivre à la fois les cours de rhétorique et ceux de philosophie¹¹⁸. De cette époque date l'une des rares photographies du Pierre Paris adolescent qui nous soit parvenue [FIG. 14].

Au printemps 1879, Pierre Paris s'inscrit donc pour la seconde fois au concours d'entrée à l'ENS. Le processus administratif est le même que celui de l'année précédente¹¹⁹. Si le nombre de places est identique (vingt-quatre pour la section des lettres), les candidats sont plus nombreux : on compte cent-vingt-sept aspirants normaliens (une seconde liste donne cent-vingt-neuf noms). Le taux d'admission est donc plus bas cette année-là (18,9 %). Les candidats sont convoqués au lycée Louis-le-Grand du vendredi 27 juin au vendredi 4 juillet pour les épreuves écrites¹²⁰. Une fois encore, Pierre Paris est admis à passer les épreuves orales qui se tiennent, selon la coutume, à l'ENS. Le 11 août, les résultats définitifs sont communiqués par Albert Dumont, directeur de l'Enseignement supérieur, au vice-recteur de l'académie de Paris. Après six ans d'efforts, l'objectif est atteint : Pierre Paris est officiellement membre de la promotion 1879 de l'ENS. Il est reçu à la 21^e place¹²¹. En revanche, Dürrbach et Imbart de la Tour échouent une nouvelle fois à l'oral. L'arrêté de nomination est publié le 8 août 1879¹²². Alors âgé de vingt ans, le jeune homme trouve dans ce succès, sinon un début d'autonomie, du moins une aide financière non négligeable puisqu'il percevra dé-

¹¹⁶ AP, D50Z/83, lettre de Léon Paris à Louis Dubief, 06-08-1878.

¹¹⁷ Cat. DUBIEF 10 et 17-08-1878 ; AP, D50Z/83, les deux lettres de Léon Paris à Louis Dubief datées du 17-08-1878.

¹¹⁸ AP, D3T3/312, archives de Louis-le-Grand, registre de composition des classes, 1875-1880.

¹¹⁹ AN-Pierrefitte, AJ/16/375, dossier « concours d'admission 1879 ».

¹²⁰ Parmi les candidats : Dejean, Doumic, Durkheim, Dürrbach, Holleaux, Imbart de la Tour ou encore Le Breton. Tous seront admis à passer l'oral.

¹²¹ AP, archives de Louis-le-Grand, concours d'entrée aux grandes écoles, D3T3/403.

¹²² AN-Pierrefitte, dossier des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dossier « Pierre Paris », F/17/26788.

sormais une rémunération de l'État. En contrepartie, il doit s'engager à « [se] vouer dix ans à l'Instruction publique »¹²³. Léon Paris peut écrire à Louis Dubief :

Voilà mon fils normalien. Il entre dans cette école précédé de huit condisciples barbistes, et cette grande gloire de sa généreuse mère, car de quel autre nom pourrait-il appeler l'illustre maison qui durant six années l'a nourri, instruit, préparé à des destinées brillantes peut-être, en tout cas honorables, cette grande gloire de sa chère Sainte-Barbe le console de n'avoir jamais, en dépit des plus violents efforts, brillamment combattu dans les luttes du concours général¹²⁴.

Les sentiments du père sont partagés entre la fierté, le soulagement et la reconnaissance envers l'institution Sainte-Barbe, reflétant ainsi l'enjeu que représentait cette candidature pour la famille Paris.

II. — UNE ÉDUCATION NORMALIENNE (1879-1882)

Dans le parcours de formation de Pierre Paris, l'entrée à l'ENS est une rupture relative. Comme Sainte-Barbe et Louis-le-Grand, l'école de la rue d'Ulm est proche du Panthéon, nichée au cœur du Quartier latin. Son cadre de vie ne change donc pas : c'est celui d'un environnement désormais familier. L'idée d'une plus grande indépendance nouvellement acquise est à nuancer. En 1879, l'ENS est dirigée d'une main ferme par Ernest Bersot auquel succèdera bientôt Numa Denis Fustel de Coulanges. Les normaliens sont hébergés dans les murs de l'École et doivent se soumettre à un règlement strict, de sorte que la vie normalienne prolonge l'expérience de l'internat du lycée. Quant à l'enseignement que Pierre Paris s'appête à recevoir, il n'est pas fondamentalement différent de celui qu'il a reçu à Louis-le-Grand.

Pourtant, les trois années qu'il passe à l'ENS sont essentielles pour la compréhension de sa trajectoire ultérieure. Pour celui qui parvient au terme de ce cycle avec succès – c'est-à-dire avec l'agrégation –, le statut de normalien constitue un formidable tremplin. Encore faut-il aboutir. La réussite au concours d'entrée n'est en effet pas une fin en soi. Si Pierre Paris a vécu, depuis 1873, en ayant pour objectif d'entrer à l'École, il doit désormais relever de nouveaux défis tout aussi incertains : obtenir la licence et l'agrégation. Surtout, il fait au cours de cette période l'expérience d'une forme de socialisation déterminante pour la suite de sa carrière. Il nous fallait donc chercher à mieux connaître la réalité de ce que fut le quotidien du normalien Pierre Paris. Or l'exercice n'est pas simple. Les sources qui le concernent directement sont limitées. Quant à la littérature disponible sur l'ENS des années 1880, celle qui permet de pénétrer dans la vie intérieure de l'École, elle est produite par d'anciens élèves ou des professeurs marqués par un très fort sentiment d'appartenance à la

¹²³ Les lettres d'engagement, signées par Pierre Paris et son père, sont conservées dans son dossier de candidature. Voir AN-Pierrefitte, 61AJ/216.

¹²⁴ AP, D50Z/83, lettre du 07-07-1879.

communauté normalienne. Partant, l'approche critique y est limitée. Ces textes tiennent davantage de l'éloge et de la défense de l'institution, constituant parfois comme une collection de souvenirs faites de nostalgie, de gratitude et de bons mots.

1. — UN LABORATOIRE D'ÉCHANGES POUR L'ÉLITE

En 1879, l'ENS, qui puise ses racines dans la période révolutionnaire (1794), bénéficie déjà d'une solide réputation parmi les écoles spéciales¹²⁵. Les nouvelles recrues s'engagent pour une scolarité de trois ans. Celle-ci est marquée par deux rites de passages : depuis 1815, un concours d'entrée exigeant, distinct pour la section des lettres et celle des sciences, sélectionne les élus ; à l'issue du parcours, et depuis la création de l'agrégation de philosophie en 1825, les élèves présentent le concours qui doit les conduire vers le professorat. Longtemps à l'étroit dans des locaux vétustes, l'ENS s'est installée, en 1847, dans les nouveaux bâtiments de la rue d'Ulm [FIG. 15, 16]. En 1895, dans une publication rédigée dans le contexte du centenaire de l'institution – et dont les différentes contributions se voulaient une illustration de cet esprit normalien dont l'institution était si fière –, Gustave Téry la définissait comme « une école où l'on apprend à lire, et parfois à écrire. On y apprend encore que *savoir* ne veut dire qu'une chose : avoir du goût. Mais on y apprend surtout à ignorer¹²⁶ ». Ce texte au ton goguenard était écrit par un journaliste, ancien normalien de la promotion 1892. Paul Vidal de la Blache (1845-1918), sous-secrétaire de l'École entre 1877 et 1898, nous en a donné sa propre vision sur un ton plus sérieux¹²⁷. Publié en 1884, ce texte a le mérite d'être à peu près contemporain de l'époque où Pierre Paris y est élève.

On attend des élèves qu'ils s'investissent personnellement, qu'ils fassent preuve d'esprit d'initiative. Leur liberté de penser est entière, à condition que chacun soit capable de défendre son opinion et de l'argumenter. Ils doivent s'ouvrir au travail en commun, qui « a cela d'excellent qu'il établit la responsabilité de chacun dans la besogne collective », élément indispensable à la création d'une dynamique féconde d'échanges. Il s'agit en somme de rompre avec l'image du savant solitaire, enfermé dans sa tour d'ivoire, en établissant un dialogue permanent propre à « tirer parti des forces vives de la jeunesse, d'en tirer un faisceau qui sera l'École même » pour en faire « un atelier de haute culture intellectuelle¹²⁸ ». L'internat, de ce point de vue, et un élément de plus pour créer une solidarité au sein des pro-

¹²⁵ Pour une rapide mise au point sur le système des grandes écoles, voir Françoise MAYEUR, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France. III. De la Révolution à l'école républicaine (1789-1930)*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2004, p. 473-485. Sur l'histoire de l'ENS au XIX^e siècle, voir notamment Georges PERROT (éd.), *Le centenaire de l'École normale (1795-1895)*, rééd. par Jacques VERGER, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1994 [1895] ; Jean-François SIRINELLI (éd.), *École normale supérieure. Le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994. Sur le fonctionnement de l'ENS à l'époque où Pierre Paris y est élève : Paul FRÉDÉRICQ, « L'enseignement supérieur de l'histoire à Paris. Notes et impressions de voyage », *Revue internationale de l'enseignement*, 6, 1883, p. 752-759 ; Paul DUPUY, « L'École normale (1810-1883) », *Revue internationale de l'enseignement*, 6, 1883, p. 887-918, 937-955, 1057-1075.

¹²⁶ Gustave TÉRY, « Le Normalien », dans *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Paris, Typographie Chamerot et Renouard, 1895, p. 5-6.

¹²⁷ Paul VIDAL DE LA BLACHE, « L'École normale », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 12, 1884, p. 517-534.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 521 et 523.

motions. Il est donc nécessaire, toujours selon Paul Vidal de la Blache, de maintenir chaque année un nombre réduit d'élèves. Ce faible recrutement est la seule garantie d'un encadrement optimal, car personnel, et permettant au maître « de se tenir en communication intime avec ses élèves, d'assister à l'éveil de leur personnalité critique, de subir lui-même le choc en retour de la pensée d'autrui, de sentir enfin autour de soi une curiosité toujours prête à le devancer, s'il ne lui tient tête »¹²⁹. En 1880 déjà, dans le rapport qu'il remettait au ministre de l'Instruction publique, Numa Denis Fustel de Coulanges défendait vigoureusement l'idée d'un recrutement limité. Adoptant un point de vue éminemment élitiste, il en faisait la condition nécessaire à la survie de l'ENS :

Il est dans la nature de l'École normale d'être peu nombreuse. [...] Elle n'est faite que pour une élite. Les travaux auxquels on s'y livre ne peuvent convenir qu'à des intelligences qui présentent des qualités rares et délicates. [...] L'admission d'un trop grand nombre d'esprits d'ordre inférieur transformerait la nature de l'École. Ce n'est pas seulement une question de niveau, c'est une question d'existence¹³⁰.

Les conditions d'apprentissage semblent donc optimales. « Trois ans de liberté pour le travail et pour la science, voilà ce qu'elle offre [l'École] à ceux qu'elle en croit dignes¹³¹ ».

Bien plus critique envers l'institution, Romain Rolland (1866-1944) a laissé des souvenirs qui permettent de compléter ce tableau et de le nuancer¹³². Plus jeune que Pierre Paris, il fut membre de l'École entre 1886 et 1889 sous la direction de Georges Perrot. Les deux hommes ne s'y sont donc pas côtoyés mais la proximité temporelle de ces deux expériences nous permet néanmoins d'utiliser ce texte. Tout comme Paul Vidal de la Blache, il souligne le formidable laboratoire d'échanges qu'est l'ENS : « Ce qu'il y a de meilleur, à l'École, avec la discipline d'esprit, la méthode enseignée par les professeurs : la variété d'esprits, d'opinions, de tempéraments, qui existent parmi les 24 camarades d'une même section¹³³ ». En revanche, il affiche un profond mépris pour les rites normaliens, ceux-là mêmes qui sont destinés à renforcer l'esprit de promotion et la solidarité entre les élèves, à commencer par l' incontournable rite initiatique que constitue le canular (ou canularium), le bizutage¹³⁴. Quant à l'esprit normalien, il lui paraît vulgaire :

Peu d'esprit. Beaucoup de saletés. Un seul talent réel : celui d'imitation ; singer les gens connus : – c'est assez normalien. [...] Je me sens bien isolé, par instants, dans cette atmosphère de fumée de tabac et de rires bruyants. J'étais aussi loin de ces bons garçons que je pourrais l'être des Touaregs ou de Patagons. – Trop de saleté sans esprit. J'aime bien l'obscénité riche et grasse. Mais ces polissonneries chétives d'enfants malingres ne sont pas belles à voir, déculottées¹³⁵.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 525.

¹³⁰ AN-Pierrefitte, ENS, concours d'entrée (1880-1895), rapport du 18-09-1880 de Numa Denis Fustel de Coulanges au MIPBA, 61AJ/169.

¹³¹ Paul VIDAL DE LA BLACHE, « L'École normale », art. cité, p. 525.

¹³² C'est à Pierre Moret que nous devons d'avoir eu connaissance de ce texte. Nous l'en remercions.

¹³³ Romain ROLLAND, *Le cloître de la rue d'Ulm. Journal de Romain Rolland à l'École normale (1886-1889)*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers Romain Rolland » (4), 1952, p. 15.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 9-14.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 267-268.

L'École normale de Romain Rolland est également traversée par des tensions et de véritables luttes de partis. Des groupes se forment, rompant avec l'image idyllique de la bonne camaraderie : « Et voici qu'après trois ou quatre mois passés à s'observer crûment et à s'analyser, jusqu'au fond des tripes, les antipathies ont pris pleine conscience d'elles-mêmes ; et l'on commence à se dévorer. Des petites conspirations se forment¹³⁶ ». Ces réactions claniques s'expriment notamment à l'occasion des conférences, tandis que les rivalités opposant cléricaux et non cléricaux (voire anticléricaux) ou partisans et adversaires du général Boulanger divisent la promotion¹³⁷. Quant au regard porté sur les enseignants, il va de l'admiration sincère (Paul Vidal de la Blache) au mépris teinté de condescendance (notamment envers le catholique Louis Ollé-Laprune). Toutefois, Romain Rolland reconnaît lui-même l'état d'esprit différent qui sépare les promotions les unes des autres, nous rappelant ainsi que l'expérience de Pierre Paris, quelques années plus tôt, fut peut-être très différente¹³⁸. En revanche, d'autres sentiments devaient être largement partagés par les élèves : l'épuisement face au travail exigé, la souffrance que supposait la préparation de l'agrégation (celle d'histoire pour Romain Rolland), la perception de l'École tantôt comme une prison – ou un monastère – tantôt comme le lieu le plus propice au travail qui soit¹³⁹.

L'ENS est un lieu de vie en communauté accueillant chaque année près de cent-trente élèves, toutes sections confondues. Le quotidien du normalien est donc également marqué par l'expérience de l'internat. Or son règlement est des plus stricts. Les Archives nationales conservent les registres sur lesquels les surveillants notaient les événements qui s'étaient produits au cours de la semaine¹⁴⁰. Règlement intérieur, liste des professeurs et des élèves, congés accordés, sorties exceptionnelles, séjours à l'infirmerie, retenues pour non-respect des règles, absences d'un enseignant, etc., tout y est noté avec soin. Ces registres nous offrent un bon aperçu de la vie quotidienne à l'ENS en dehors des cours [FIG. 17, 18]. Le lever a lieu à six heures en hiver, à cinq heures en été (à partir du 1^{er} mai). Lorsque les élèves bénéficient de la permission de minuit (accordée par le directeur), ils peuvent dormir jusqu'à sept heures. Dans tous les cas, ils doivent avoir quitté le dortoir vingt minutes après le coup de cloche. Repas (y compris le goûter), études, conférences, récréations, permissions de sortie, permission de bain, etc., toutes les activités sont organisées et intégrées dans un emploi du temps qui ne laisse que peu de place à l'imprévu¹⁴¹. Toute infraction au règlement est sanctionnée. Au cours de sa première année à l'ENS, Pierre Paris fait peu parler de lui. Outre un séjour à l'infirmerie (quelques jours en juin-juillet 1880), il est consigné à deux reprises pour être rentré à l'École avec quinze et dix minutes de retard¹⁴². L'année suivante, les élèves de deuxième année sont réprimandés pour avoir fait du bruit dans le dortoir jusqu'à une heure du matin. Exceptionnellement, ils ne sont pas sanctionnés, le directeur considérant l'événement comme une suite du canular, la cérémonie de réception des gnoufs (les

¹³⁶ *Ibid.*, p. 51.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 43-44, 48-51, 136, 136-139, 211-217.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 166.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 118, 259, 293, 301, 313-314, 345-346.

¹⁴⁰ AN-Pierrefitte, ENS, rapports quotidiens, 61AJ/53 (1879-1881) et 61AJ/54 (1882-1885).

¹⁴¹ Romain ROLLAND, *Le cloître de la rue d'Ulm*, ouvr. cité, p. 333.

¹⁴² AN-Pierrefitte, registre 61AJ/53, p. 136-137, p. 162-163, p. 157-161.

nouveaux venus)¹⁴³. Le jeudi 12 mai 1881, on reproche à Pierre Paris d'avoir conservé une bougie allumée au dortoir après dix heures¹⁴⁴. Le jeudi 14 juillet, il est consigné tout l'après-midi pour avoir été surpris en train de fumer en étude le mardi précédent¹⁴⁵. Le 8 novembre 1881, les surveillants sont en émois : les élèves de troisième année ont pris « la mauvaise habitude de se réunir le soir pour prendre le thé ». Ce rituel leur est interdit¹⁴⁶. À partir du mois de février 1882, Pierre Paris peine à se lever et paresse au lit le matin (la plaisanterie se répète à neuf reprises), ce qui lui vaut deux retenues. La fin de l'année approchant, les surveillants ont manifestement renoncé à le sanctionner systématiquement. Il rentre en retard, ou ne rentre pas du tout (juillet 1882), à plusieurs occasions¹⁴⁷. On le voit, ce règlement presque militaire est des plus tatillons. Pour ces jeunes gens âgés d'une vingtaine d'année, il devait avant tout être synonyme de contrainte infantilissante et de privation de liberté¹⁴⁸. De fait, les directeurs de l'institution qui succèdent à Ernest Bersot (1871-1880) et Numa Denis Fustel de Coulanges (1880-1883), à savoir Georges Perrot (1883-1903) puis Ernest Lavis (1903-1919), s'emploient à assouplir le règlement¹⁴⁹. Ajoutons qu'en dehors des cours, la vie parisienne offre aux normaliens de nombreuses occasions pour approfondir leur culture littéraire et artistique. Concernant Pierre Paris, nos sources sont à peu près muettes sur ce sujet mais le cas de Romain Rolland est tout à fait éloquent, même si son expérience – à une époque où le règlement avait déjà été assoupli par Georges Perrot – fut peut-être très différente de celle de son prédécesseur¹⁵⁰.

¹⁴³ AN-Pierrefitte, registre 61AJ/53, p. 178-179. Sur ces termes d'argot normalien, voir AA. VV., *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Paris, Typographie Chamerot et Renouard, 1895, p. 226-227.

¹⁴⁴ Camille Jullian semble avoir été un adepte de ces veillées consacrées au travail. Voir Olivier MOTTE, *Camille Jullian. Les années de formation*, Rome, École française de Rome, Palais Farnèse, coll. « Collection de l'École française de Rome » (124), 1990, p. 48.

¹⁴⁵ AN-Pierrefitte, registre 61AJ/53, p. 231 et 249.

¹⁴⁶ AN-Pierrefitte, registre 61AJ/54, p. 9.

¹⁴⁷ AN-Pierrefitte, registre 61AJ/54, p. 35, 36-37, 40-41, 49, 58-59, 71, 73, 75, 77, 79, 81 et 83.

¹⁴⁸ Voir la parodie rédigée par René WAHL, « Extrait du règlement général de l'École normale supérieure », dans *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Paris, Typographie Chamerot et Renouard, 1895, p. 7-12. On y lit notamment qu'« Il y a à l'École des surveillants pour que les élèves aient au moins une raison de se mal conduire » (II. 1), que « Les élèves qui sortent pour aller consulter les manuscrits sont prévenus que la Bibliothèque nationale n'a pas de succursale au café d'Harcourt » (IV. 4), que « Le coucher a lieu à onze heures et pendant la plupart des conférences » (V. 2), ou encore qu'« Il est interdit aux élèves d'écouter aux portes ; ce droit est exclusivement réservé à l'administration » (V. 4).

¹⁴⁹ Gustave LANSON, *L'École normale supérieure*, ouvr. cité, p. 44-45. Au-delà du cas de l'ENS, cette question s'inscrit dans un débat plus vaste sur la place et le fonctionnement de l'internat dans le système éducatif. Très contesté, sa discipline infantilissante conduit régulièrement à de véritables révoltes d'étudiants, celle de Louis-le-Grand en 1883 étant l'une des plus violentes du XIX^e siècle. Voir notamment Agnès THIERCÉ, « Révoltes de lycéens, révoltes d'adolescents au XIX^e siècle », *Histoire de l'éducation*, 89, 2001, p. 95-120 ; Patrick CLASTRES, « L'internat public au XIX^e siècle », dans Pierre CASPARD, Jean-Noël LUC et Philippe SAVOIE (éd.), *Lycées, lycéens, lycéennes. Deux siècles d'histoire*, Paris, INRP, coll. « Bibliothèque de l'histoire de l'éducation » (28), 2005, p. 397-413.

¹⁵⁰ Ses mémoires offrent en effet un bel exemple de ce qu'est l'activité culturelle d'un normalien en dehors des conférences de l'ENS et des cours de la Sorbonne : il visite régulièrement des musées (il découvre la sculpture et les préraphaélites au Louvre), des expositions (Jean-François Millet, Monnet et les impressionnistes, l'Exposition centennale des beaux-arts en 1889, etc.), se rend au Salon et, en 1889, à l'Exposition universelle, assiste à des représentations théâtrales et à des concerts (il admire Wagner), se rend aux sessions publiques de l'Institut, participe à un voyage archéologique dans le nord de la France avec les historiens de l'ENS, etc.

L'ENS donne avant tout à Pierre Paris la possibilité de se former à des méthodes nouvelles. Héritées des érudits de la Monarchie de Juillet et du Second Empire, inspirées de l'œuvre des savants allemands, elles reflètent les derniers acquis d'une science désormais fondée sur une démarche qui se veut rigoureuse et scientifique, sur une approche critique des textes et des sources en général. Or dans les années 1870, cette école méthodique en formation est absente des facultés françaises. On ne la trouve guère qu'au sein des écoles spéciales que sont l'ENS, l'École pratique des hautes études, de fondation récente, le Collège de France ou encore l'École des chartes¹⁵¹. Il faut ici rappeler que Pierre Paris fait son entrée rue d'Ulm l'année même où Gabriel Monod (1844-1912) y est nommé maître de conférences en histoire, aux côtés d'Ernest Lavisse. L'information serait anecdotique si Monod n'avait signé, quelques années auparavant, dans le premier volume de la revue qu'il venait de fonder avec Gustave Fagniez (1842-1927), un texte-programme qui allait devenir le manifeste de l'école méthodique. Leur projet reposait sur deux piliers : une rigueur scientifique ayant l'ambition de faire de l'histoire une science ; l'observance d'une stricte objectivité et le refus de l'esprit partisan¹⁵². Au cours de cette même année 1879-1880, Numa Denis Fustel de Coulanges (1830-1889) succède à Ernest Bersot (1816-1880) à la tête de l'ENS¹⁵³. Déplorant le fait que « Nos historiens, depuis cinquante ans, ont été des hommes de parti », l'auteur de *La Cité antique* (1864) estimait lui aussi qu'« il serait préférable que l'histoire eût toujours une allure plus pacifique, qu'elle restât une science pure et absolument désintéressée », exigeant d'elle « ce charme d'impartialité parfaite qui est la chasteté de l'histoire¹⁵⁴ ». Tel est l'esprit qui anime ceux qui enseignent à l'ENS lorsque Pierre Paris y fait son entrée et qui ont pour but de former à la fois des pédagogues et des savants. En 1880, dans le rapport que Numa

¹⁵¹ Quelques références incontournables : Charles-Olivier CARBONELL, « L'histoire dite "positiviste" en France », *Romantisme*, 21, 1978, p. 173-185 ; Guy BOURDÉ et Hervé MARTIN, *Les écoles historiques*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1983 ; Antoine PROST, « Charles Seignobos revisité », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 43, 1, 1994, p. 100-118 ; Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Gallimard, 2007 ; Jacques REVEL, « Histoire et sciences sociales. Lectures d'un débat français autour de 1900 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 25, 2007, p. 101-126 ; Antoine PROST, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 2014 [1996] ; Charles-Victor LANGLOIS et Charles SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1898 ; Charles SEIGNOBOS, *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, Félix Alcan, 1901 ; François SIMIAND, « Méthode historique et science sociale. Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de synthèse historique*, 6, 1, 1903, p. 1-22 ; Charles SEIGNOBOS, « L'enseignement de l'histoire comme instrument d'éducation politique », dans *Conférences du Musée pédagogique. L'enseignement de l'histoire*, Paris, Imprimerie nationale, 1907, p. 1-24.

¹⁵² Gabriel MONOD, « Introduction. Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle », *RH*, 1, 1876, p. 5-38.

¹⁵³ Très malade, Bersot meurt le 1^{er} février 1880 ; le 17, Fustel de Coulanges lui succède comme directeur de l'École.

¹⁵⁴ Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, « De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans », *Revue des deux mondes*, 101, 1872, p. 243, 250-251 ; Id., *Questions historiques, revues et complétées d'après les notes de l'auteur*, éd. par Camille JULLIAN, Paris, Hachette, 1893 ; Sur Fustel : Paul GUIRAUD, *Fustel de Coulanges*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1896 chap. 8, 12 ; Id., « Fustel de Coulanges », dans Georges PERROT (éd.), *Le centenaire de l'École normale (1795-1895)*, rééd. par Jacques VERGER, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1994 [1895], p. 324-334 ; Arnaldo MOMIGLIANO, « La Cité antique de Fustel de Coulanges », dans *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1983, p. 402-423 ; François HARTOG, *Le XIX^e siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (288), 2001 [1988] ; Id., *Partir pour la Grèce*, Paris, Flammarion, 2015, p. 179-219.

Denis Fustel de Coulanges adresse à son ministre de tutelle pour souligner l'importance d'un recrutement limité de pensionnaires, il rappelle ainsi que l'ENS

prépare au moins autant à l'enseignement supérieur qu'à l'enseignement secondaire. Il est bien vrai que la plupart de nos jeunes gens doivent commencer leur carrière dans les lycées, et que beaucoup d'entre eux y doivent rester toute leur vie ; mais il n'est pas moins vrai que presque tous visent aux chaires des facultés et que beaucoup y parviennent. C'est à l'École normale qu'ils doivent commencer à s'y préparer ; c'est ici qu'ils doivent contracter les habitudes de rigueur et de critique qui leur seront plus tard nécessaires. De là vient que les exercices et les travaux qui se font ici dépassent de beaucoup ce qui serait utile pour l'enseignement des lycées¹⁵⁵.

Pierre Paris entre donc à l'ENS à un moment bien particulier : la critique historique et l'école méthodique s'y installent autour d'une génération qui considère – fait alors nouveau – que l'histoire est la discipline-reine¹⁵⁶.

2. — HISTOIRE OU LETTRES ? LE CHOIX DES ÉTUDES CLASSIQUES

L'histoire, toutefois, n'est pas la seule science que l'on cultive à l'ENS. L'une des caractéristiques de l'École réside précisément dans l'enseignement généraliste qu'elle dispense. La littérature, la grammaire, la philosophie, les langues anciennes, les langues vivantes ou la géographie viennent compléter cette formation littéraire. Dans un premier temps, elle doit conduire les jeunes normaliens à la licence ès lettres qui reste l'un des principaux grades universitaires¹⁵⁷. Or cette étape est loin d'être une simple formalité. Il n'est pas rare que des normaliens ne soient pas reçus, tout échec à cet examen entraînant un renvoi de l'École.

Le 26 juillet 1880, Pierre Paris est parmi les quarante-neuf candidats à se présenter pour subir les quatre épreuves écrites de la licence qui doivent se dérouler sur trois jours (composition latine, composition française, composition en vers latins, thème grec)¹⁵⁸. Admis à passer l'oral par la commission d'examen réunie le vendredi 30 juillet, Pierre Paris est convoqué le mardi suivant (cette deuxième partie de l'examen se compose de trois épreuves d'explication d'auteurs grec, latin et français). Il est reçu à la licence ès lettres à la treizième place avec un total de 73,5 points¹⁵⁹. Ajournés en août 1880 et éliminés à la session d'octobre, ses cama-

¹⁵⁵ AN-Pierrefitte, 61AJ/169, rapport du 18-09-1880 au MIPBA.

¹⁵⁶ Gabriel MONOD, « La pédagogie historique à l'École normale supérieure en 1888 », *Revue internationale de l'enseignement*, 54, 1907, p. 199-207 ; Rémy RIOUX et Paul VIALLANEIX, « Belle époque : Clio normalienne », dans Jean-François SIRINELLI (éd.), *École normale supérieure. Le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994, p. 293-320. Pour le jeune Romain Rolland, l'histoire incarne une science moderne, tournée vers l'avenir. Il fera le choix de l'agrégation d'histoire malgré ses aptitudes et son goût pour la philosophie. Voir Romain ROLLAND, *Le cloître de la rue d'Ulm*, ouvr. cité, p. 123-125.

¹⁵⁷ Pierre ALBERTINI, « Le *Cursus studiorum* des professeurs de lettres au XIX^e siècle », art. cité, p. 48-52.

¹⁵⁸ AN-Pierrefitte, académie de Paris, registres des actes publics pour la licence et le doctorat 1865-1884, s. p., « Licence, session du mois de juillet 1880 », AJ/16/4765.

¹⁵⁹ AN-Pierrefitte, académie de Paris, certificats d'aptitudes au grade de licence ès lettres 1879-1882, AJ/16/4776. Il obtient 13,5 en composition latine, 13 en vers latins, 10 en composition française et 10 en thème grec ; pour l'oral, son explication d'auteurs grecs lui vaut 10 points, celle d'auteurs latins 7 et celle d'auteurs français 10. Soit un total de 73,5 points. À titre de comparaison, pour le même examen, Diehl obtient 77 points, Jaurès 97, Monceaux 85, Veyries 70, Baudrillart 79, Durkheim 81, Holleaux 88,5, Le Breton 75, Radet 72, Imbart de la Tour, ajourné la première fois, obtiendra 82,5 points à la deuxième tentative.

rades Joseph Campagnac et Jean-Baptiste Casanova seront renvoyés de l'ENS¹⁶⁰. Comptant vingt-quatre élèves en 1879, la promotion de Pierre Paris a perdu quatre de ses membres à la fin de la deuxième année (Brugniart quitte l'École à la fin de la première année, Macler, mis en congé, meurt le 6 mars 1881) [FIG. 19]¹⁶¹. Une fois la licence validée, un nouvel objectif se profile déjà, celui de l'agrégation¹⁶². Se pose donc la question de la spécialité que Pierre Paris doit choisir, une décision qui repose non seulement sur les goûts personnels des élèves mais aussi sur leurs résultats.

De l'époque de Louis-le-Grand à celle de l'ENS, le parcours de Pierre Paris ressemble à une course de fond. S'il ne s'est jamais distingué par de brillants résultats, sa combativité lui a toujours permis d'atteindre ses objectifs. Ces résultats moyens semblent avoir inquiétés son père, suffisamment pour qu'il sollicite l'avis du directeur de l'ENS. À la fin de l'année 1880, Numa Denis Fustel de Coulanges rassure Léon Paris :

Je ne pense pas qu'il y ait lieu de vous inquiéter pour l'avenir de votre fils. Le rang dans lequel il est entré en 2^e année [18^e sur 20 élèves] représente l'ensemble des notes de ses cinq maîtres de conférences de l'année dernière ; mais ce rang n'a aucune importance pour les travaux de cette année et n'influence en rien sur le classement que nous aurons à faire au mois de juillet. Les travaux sont différents ; les maîtres de conférences le sont aussi.

J'ai parlé à votre fils. J'ai commencé par lui dire que la grammaire n'était pas à dédaigner, et que cette section offrait comme perspective aux jeunes gens, 1^o un bon poste à la sortie de l'École, dans un bon lycée, en seconde ou en troisième, 2^o une belle science à cultiver plus tard. Mais s'il préfère la littérature, il peut dès maintenant signaler ses goûts et ses aptitudes à des professeurs tels que M^r Gaston Boissier et M^r Petit de Julleville, et il peut être assuré qu'ils ne contrarieront pas sa vocation.

Dès le 15 janvier je pourrai lui rendre compte de l'impression qu'il aura faite à ses professeurs dans le 1^{er} trimestre de l'année classique.

¹⁶⁰ AN-Pierrefitte, AJ/16/4776, ainsi que 61AJ/53, ENS, rapports quotidiens 1879-1881, p. 174.

¹⁶¹ Une précision : fait exceptionnel, les sujets sur lesquels les candidats composèrent pour les épreuves écrites ont été conservés. Composition latine : « *De duodecimo institutionis oratoriae M. Fabii Quintiliani libro, quem locum in opere toto obtineat, quam disciplinam dicendi offerat* » ; composition française : « Expliquer et apprécier la part de l'influence espagnole dans le théâtre de Corneille : analogies et différences » ; composition en vers latins : « *Post magnificam M. Agrippa orationem de tabulis omnibus signisque publicandis, poeta quidam romanus illi maximo civium gratias agit, quod ex privato in publicum restituere velit et in oculatissimis locis exponere eximia deorum simulacra, magnorum virorum effigies ; admiranda artificum opera, quae hactenus in domibus continebantur, vel in villarum pellebantur exsilia* » ; texte pour le thème grec (il s'agit d'un extrait de Jean de La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*) : « Il y a des esprits, si j'ose le dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre, ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs ; il ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé ; et comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses que d'excellentes choses ; ils n'ont rien d'original et qui soit à eux ; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnaie qui n'a point de cours. On est tout à la fois étonné de leur lecture et ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les savants, et que les sages renvoient au pédantisme. La critique souvent n'est pas une science ; c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie ».

¹⁶² André CHERVEL, *Histoire de l'agrégation. Contribution à l'histoire de la culture scolaire*, ouvr. cité ; Yves VERNEUIL, *Les agrégés. Histoire d'une exception française*, Paris, Belin, coll. « Alpha », 2017 [2005].

Je ne veux pas terminer cette lettre sans vous dire toute l'estime et toute la sympathie que j'ai pour ce jeune homme. Il a une belle carrière devant lui, et il fera honneur à notre université autant qu'à sa famille¹⁶³.

La lecture de ce document suggère trois remarques. D'abord, Pierre Paris n'a manifestement jamais songé à l'agrégation d'histoire (à la différence de Maurice Holleaux qui sera son compagnon de promotion à l'EFA). Ensuite, au regard de ses résultats, c'est vers l'agrégation de grammaire (et une carrière dans l'enseignement secondaire) que Numa Denis Fustel de Coulanges semble vouloir orienter le jeune homme, une spécialité moins prestigieuse que l'agrégation des lettres et vers laquelle une règle non écrite tend à « condamner » les élèves les moins doués¹⁶⁴. Quant au principal intéressé, ses goûts paraissent le porter davantage vers « la littérature », c'est-à-dire l'agrégation des lettres. Les livres qu'il emprunte à la bibliothèque de l'ENS appartiennent presque tous à ce domaine. Celle de l'Antiquité occupe une place privilégiée ainsi que la littérature française de l'époque moderne, dans une moindre mesure¹⁶⁵.

Son penchant pour l'étude de la culture classique paraît précoce, ce dont semble témoigner un discours que Pierre Paris aurait écrit et prononcé au lycée Louis-le-Grand, le 30 janvier 1879, à l'occasion du banquet de la Saint-Charlemagne (rappelons qu'à cette date, il n'est pas encore normalien). André Paris évoque en ces termes cet épisode de la jeunesse de son père : « ses succès scolaires avaient dû être remarqués, puisqu'au banquet annuel de la Saint-Charlemagne il eut l'honneur de prononcer le discours d'usage. C'était une longue pièce d'alexandrins qui commençait évidemment par : "Charlemagne, pardon...", et se poursuivait par des critiques, spirituelles mais sans méchanceté, de la vie quotidienne des lycéens »¹⁶⁶. Eugène d'Auriac a bien décrit l'importance de cette tradition dans le milieu estudiantin de la capitale :

Il n'est pas un ancien élève de lycée ou de collège de l'Académie de Paris, qui ne se rappelle cette bonne fête des écoliers. Après la rentrée des classes, on ne pensait qu'à la Saint-Charlemagne. Chacun aspirait à une place de *premier* pour assister au banquet. Mais, hélas ! il était toujours trop limité le nombre de ceux qui avaient le bonheur de goûter au veau froid et à la galantine, à la charcuterie sous toutes ses formes, et aux gâteaux arrosés d'un champagne douteux. On était moins bien traité qu'on ne l'eût été dans sa famille, c'est vrai ; mais on avait l'honneur de figurer parmi les convives de la Saint-Charlemagne, et il n'en fallait pas davantage alors – il n'en faut même pas plus aujourd'hui – pour être heureux. [...] Les meilleurs élèves de chaque lycée, ceux qui se disputeront les prix à la fin de l'année, sont réunis dans un banquet fraternel auquel assistent le proviseur et les professeurs. Quelques discours sont prononcés après le repas, toujours plein de gaieté, et la fête se termine généra-

¹⁶³ Lettre de Numa Denis Fustel de Coulanges à Léon Paris, 12-12-1880, AP-Paris-Philippe. Un extrait (§ 2) a été publié dans Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », art. cité, p. 17.

¹⁶⁴ Pierre ALBERTINI, « Le *Cursus studiorum* des professeurs de lettres au XIX^e siècle », art. cité, p. 54-57.

¹⁶⁵ B-ENS, archives de la bibliothèques, lecteurs-emprunts, registres d'emprunts d'élèves, AB/28 à AB/30.

¹⁶⁶ *Mémoires*, chap. 4. Plus haut, il affirme que son père « devint pensionnaire à Paris au collège Sainte-Barbe et suivit les cours du Lycée Charlemagne ». André Paris associe manifestement la Saint-Charlemagne au lycée du même nom. Mais Pierre Paris n'y fut pas élève comme nous l'avons vu.

lement par la lecture de deux pièces de vers latins et français composés par des élèves de rhétorique¹⁶⁷.

Jean Marcadé a publié un court extrait du discours attribué à Pierre Paris¹⁶⁸. Nous avons retrouvé la trace du document original grâce à Élisabeth et Bernard Philippe qui l'ont précieusement conservé¹⁶⁹ [ANN. 5]. Le texte est écrit à la main sur six feuilles qui se sont brisées par le milieu avec le temps et ont été scotchées il y a déjà longtemps [FIG. 20]. Pierre Paris est-il vraiment l'auteur de ce texte ? Jean Marcadé n'a formulé aucun doute à ce sujet. Mais plusieurs éléments nous conduisent à émettre quelques réserves. D'une part, et même si le texte du discours a été noté avec beaucoup d'application, d'une écriture qui n'a rien de spontanée, il est difficile d'y reconnaître celle de Pierre Paris. Ensuite, si un souvenir tardif rapporté par l'intéressé confirme qu'il a bien fait partie des privilégiés admis au banquet de la Saint-Charlemagne alors qu'il était élève à Louis-le-Grand, son témoignage indique qu'il y assista en tant que spectateur, non en tant qu'élève chargé de prononcer l'un des discours d'usage : « Je me rappelle qu'alors que j'étais élève de rhétorique, un de mes camarades, célébrant les délices du banquet frugal de la Saint-Charlemagne, se plaignait qu'avant le classique gâteau de Savoie, il nous fallût d'abord avaler trois discours qui, s'ils n'étaient pas longs, du moins n'étaient pas courts !¹⁷⁰ ». Doit-on malgré tout attribuer la paternité de ce texte à Pierre Paris, ou s'agit-il de la copie du discours d'un camarade conservé en souvenir ? Nous ne sommes pas en mesure de trancher, mais le fait que Pierre Paris ait gardé ce document indique que son contenu avait pour lui du sens. Sur la forme comme sur le fond, le poème, qui est une ode à la langue grecque et à sa littérature, témoigne de la culture classique de son auteur. Alors que la place prépondérante du grec dans le système d'enseignement est de plus en plus remise en question, l'auteur se souvient avec nostalgie de l'époque où la langue d'Homère constituait le socle de tout apprentissage :

Hélas ! il fut un temps, (O temps trois fois heureux,
Que béni soit le ciel s'il te rend à mes vœux !)
Où l'enfant s'endormait en lisant Hérodote,
Et, pour le reposer du texte d'Aristote,
Sa nourrice chantait, un manuscrit en main
Les vers mélodieux du barde smyrnéen !

¹⁶⁷ Eugène d'AURIAC, *Étude historique sur la Saint-Charlemagne. Lecture faite en séance publique à la Société des études historiques le 23 avril 1882*, Amiens, Typographie Delattre-Lenôel, 1882, p. 5 et 14-15 ; voir également Gustave DUPONT-FERRIER, *La vie quotidienne d'un collège parisien pendant plus de trois cent cinquante ans. Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand (1563-1920)*, ouvr. cité, p. 477-478 (vol. 1), 397-398 (vol. 2). Cette tradition des banquets accompagnés de discours est assez courante. Ainsi, les barbistes se réunissaient chaque année le 4 décembre, jour de la Sainte Barbe. À cette occasion, « les chansonniers » se faisaient entendre. Évoquant la figure de François Moulusson, Charles Maingon et Jules Marotte, tous trois anciens élèves du collège, Clovis Lamarre explique que « le premier des trois était le fils d'un barbiste très aimable dont les anciens avaient souvent applaudi dans les banquets les chansons empreintes de verve gauloise » (Clovis LAMARRE, *Histoire de Sainte-Barbe*, ouvr. cité, p. 232, 451). Pierre Paris a lui-même sans doute pris part à une ou plusieurs de ces célébrations. Le registre de l'ENS précise ainsi que le jeudi 4 décembre 1879, dix-huit anciens élèves de Sainte-Barbe ont été autorisés à rentrer à onze heures pour se rendre au banquet annuel du collège. Pierre Paris se trouvait sans doute parmi eux. Voir AN-Pierrefitte, ENS, rapports quotidiens, 61AJ/53, p. 99.

¹⁶⁸ Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », art. cité, p. 16.

¹⁶⁹ Château de Beyssac, AP-Paris-Philippe, s. c.

¹⁷⁰ Pierre PARIS, « Allocution de M. Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1904, p. 10.

Car il était un dieu qu'adorait la jeunesse
Dieu de la poésie et dieu de la sagesse ;
L'Iliade aux petits tenait lieu d'alphabet,
Et restait pour les grands un livre de chevet ;
Ses vers, appris par cœur, ornaient toute mémoire,
Et nos maîtres grondeurs disent – il faut les croire –
Que tout jeune écolier, même le plus mutin,
Pouvait la réciter, commençant par la fin !
O travail ! o succès ! o leçon salutaire !
Commençant par la fin réciter tout Homère !

Les références qui ponctuent le discours évoquent d'éminentes figures de l'érudition humaniste qui ont consacré leur vie à faire connaître les auteurs anciens (le traducteur Jacques Amyot) ou à s'en inspirer (Jean-Antoine de Baïf et Pierre de Ronsard). Il se clôt sur un appel à se consacrer à l'étude des chefs-d'œuvre de la littérature antique :

Tous, d'une seule voix, maudissez la torpeur
Où le grec parmi vous languit sans amateur,
Et de vous pardonner les injures passées
Suppliez avec moi les Muses offensées ;
Jurez leur vos grands dieux de les toujours chérir :
Elles consentiront à se laisser fléchir,
Et, bientôt, vous croîtrez, à l'ombre de leur aile,
Dignes de vos aïeux, bien que France nouvelle.

En dehors de ce texte à la paternité incertaine, d'autres informations indiquent que Pierre Paris a baigné depuis son enfance dans un environnement familial qui attachait une grande importance à la transmission d'une culture classique. Léon Paris, si l'on en croit son petit-fils, « avait l'habitude d'aller s'asseoir au soleil sur un banc public et là se distrairait en lisant les classiques latins, car il était, comme beaucoup alors, excellent latiniste¹⁷¹ ». En 1891, Pierre Paris lui dédie sa thèse complémentaire (écrite en latin) et reconnaît en lui l'un de ses premiers maîtres : « *Leoni Paris / Nuper in Prytaneo Militari Flexiensi Studiorum Rectori, / In graecis latinisque litteris ornatissimo magistro, / Patri Optimo. / D. D. D.*¹⁷² ». Arrivé à l'âge de la retraite, Léon Paris consacre une partie de son temps à la littérature et s'implique dans la vie savante locale. Il est membre du comité de rédaction de la *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest* qui accueille plusieurs de ses travaux relatifs à la littérature grecque et espagnole. On lui doit notamment une traduction en vers français d'Eschyle et d'Euripide. Loin de considérer cette besogne comme un simple passe-temps de retraité, Léon Paris y apporte un soin extrême digne d'un professionnel, comme en témoigne une lettre de Pierre Paris relative à la correction des épreuves des *Perses* d'Eschyle¹⁷³. Son travail sur *Alceste* est d'ailleurs remarqué puisqu'Amédée Hauvette-Besnault en fait un compte rendu dans la *Revue des études grecques* :

¹⁷¹ *Mémoires*, chap. 3.

¹⁷² Pierre PARIS, *Quatenus feminae res publicas in Asia Minore, Romanis imperantibus, attigerint*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Ernest Thorin, 1891.

¹⁷³ Cat. PARIS (Léon) 01-09-1897.

L'auteur de cette traduction nouvelle d'*Alceste* joint à la solide éducation classique d'un ancien universitaire les goûts d'un lettré délicat ; il partage sa vie entre les occupations sérieuses d'un vieux professeur et les loisirs charmants d'un amateur éclairé. Demeuré fidèle, par profession, à l'étude du grec, il jouit en dilettante des beautés de l'art et de la poésie. Sa traduction d'*Alceste* reflète bien ces deux faces d'une existence heureuse. Exacte et correcte, elle méritera l'approbation des hellénistes ; mais elle ne plaira pas moins au grand public par l'aisance et l'élégance d'un style qui s'inspire toujours des meilleurs modèles classiques¹⁷⁴.

Peu avant sa mort, il travaille à l'écriture d'un récit en vers sur la geste numantine qui ne semble pas avoir été publié ; Pierre Paris en cite un large extrait dans ses *Promenades archéologiques en Espagne*¹⁷⁵.

Ainsi, le goût personnel pour une culture classique solidement ancrée dans sa famille, ajouté au prestige qui est celui de l'agrégation des lettres (plus apte à répondre à une possible ambition de carrière dans l'enseignement supérieur), suffisent à expliquer que Pierre Paris se tourne vers cette spécialité. Pour toucher au but qu'il s'est fixé, loin d'être acquis au vu de ses résultats en première et en début de deuxième année à l'ENS, il doit fournir un travail acharné. Il parvient, en début de troisième année, à se hisser de la dix-huitième à la sixième place. En 1882, trois ans après avoir franchi le portail de l'École, l'objectif est atteint. Pierre Paris est reçu à l'agrégation des lettres, à la dixième place¹⁷⁶. Après une année consacrée à la préparation de ce concours, il s'apprête à prendre des vacances bien méritées chez son père, alors principal du collège de Constantine, en Algérie. Avant son départ, il doit toutefois régler une question d'importance. Remettant à plus tard son entrée dans le corps enseignant, il prend la décision de prolonger sa formation en se portant candidat à l'École française d'Athènes. Il doit pour cela s'inscrire auprès du directeur de l'Enseignement supé-

¹⁷⁴ Amédée HAUVETTE-BESNAULT, « [CR] Euripide. *Alceste*, mis en vers français par Léon Paris. Bordeaux et Paris, Libraires associés, 13 rue de Buci, 1896 », *REG*, 10, 37, 1897, p. 111.

¹⁷⁵ Pierre PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne*. 1. *Altamira, le Cerro de los Santos, Elche, Carmona, Osuna, Numance, Tarragone*, Paris, Ernest Leroux, 1910, p. 211-213. En 1912, face à une telle activité et malgré l'âge avancé de Léon Paris, Raymond Thamin, recteur de l'académie de Bordeaux et ami de Pierre Paris écrivait ainsi, à l'occasion de la parution d'*Yvan le terrible* : « Moi j'admire cette verve que les années ne tarissent pas ! Vous êtes, père et fils, d'une rare race. Et je te félicite de jouir de cette belle vieillesse de ton père, comme je le félicite lui-même d'être ce qu'il est et d'avoir le fils qu'il a » (cat. THAMIN 12-02-1912). Parmi les travaux que le père de Pierre Paris a publié, nous avons localisé les titres suivants : Léon PARIS, « Ariane et Thésée. Traduit de Catulle (épisode des noces de Thétis et de Pélée) », *Annales de la faculté des lettres de Bordeaux*, 11, 1889, p. 324-331 ; ID., *Alceste. Drame d'Euripide mis en vers français*, Paris-Bordeaux, Libraires associés, Féret et Fils, 1896 ; ID., *Les Perses. Drame d'Eschyle interprété en vers français*, Paris, Libraires associés, 1897 ; ID., *Le médecin de son honneur. Drame en trois actes, en vers, inspiré de Calderón*, Paris-Bordeaux, Calmann Lévy, Féret & Fils, 1901 ; ID., *Abd-El-Kader. Drame en vers, douze tableaux dont un prologue et un épilogue*, Paris, Calmann Lévy, 1902 ; ID., « Analyse raisonnée de la République de Platon », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 6, 6-7, 1903, p. 262-273, 297-323 ; ID., « Le dénouement de L'Alcalde de Zalaméa. Comedia de Calderón. Interprétation en vers français », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 6, 10, 1903, p. 433-454 ; ID., *L'Alcade de Zalaméa. Comédia de Caldéron en trois journées. Interprétation libre en vers français*, Bordeaux-Paris, Feret et Fils, L. Mulo, 1904 ; ID., *Stella*, Bordeaux, Chazelle, 1909 ; ID., *Yvan le terrible. Drame en cinq actes, en vers. Inspiré du Prince Sérebriany, roman du comte Alexis Tolstoï*, Bordeaux, Feret et Fils, 1912. Concernant *Le médecin de son honneur. Drame en trois actes, en vers, inspiré de Calderón* (1901), plusieurs lettres de Pierre Paris montrent qu'il a sollicité l'appui de Léon Heuzey et d'Henry Roujon pour que cette pièce soit jouée à Paris. Inspirée de l'œuvre de Pedro Calderón de la Barca, *El médico de su honra* (vers 1637), elle est représentée pour la première fois le 13 février 1899 au théâtre de La Bodinière, à Paris, par les acteurs de l'Odéon. Voir cat. HEUZEY 10 et 17-05-1898.

¹⁷⁶ AN-Pierrefitte, ENS, liste des agrégés lettres et sciences 1865-1890, 61AJ/49. La même année, René Doumic est reçu premier à l'agrégation des lettres, André Le Breton quatrième ; Émile Durkheim est reçu septième à l'agrégation de philosophie ; quant à Maurice Holleaux, il est premier à l'agrégation d'histoire.

rieur, Albert Dumont, pour se présenter devant la commission d'examen qui, chaque année, est chargée du recrutement des membres¹⁷⁷.

III. — PARTIR POUR LA GRÈCE GOÛT, OPPORTUNITÉS ET STRATÉGIES

Georges Radet (1859-1941), lui-même ancien pensionnaire de la villa du mont Lycabette, est peut-être celui qui a le mieux résumé l'impact qu'un enseignement reçu dans le « petit Collège de France archéologique » qu'était devenu l'EFA pouvait avoir sur une trajectoire personnelle¹⁷⁸. Dans l'histoire de l'institution qu'il publie à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, il souligne que « Si les athéniens n'entrèrent qu'à la longue dans la "voie précise", il en est peu qui revinrent de la Terre Sainte de l'Art sans cet affinement de l'intelligence et cette distinction du talent que j'appellerai la marque athénienne. La Grèce les scella de son empreinte¹⁷⁹ ». Pierre Paris est de ceux-là. Près de dix ans après son voyage en Orient, cédant à une forme de mélancolie qui devait le conduire à idéaliser fortement – et naïvement – son expérience passée, il pouvait encore écrire que « Parmi ces débris confus de temples et de théâtres, reculée de deux mille ans en arrière, emportée loin du monde réel, l'âme se fait attique, et revit cette vie charmante des fils légers d'Athènes, insoucians et libres au milieu des chefs-d'œuvre¹⁸⁰ ». En le jetant sur les chemins de la Grèce, les deux années passées à l'EFA allaient orienter son avenir professionnel dans un sens que ni lui, ni son père, ni les directeurs de Sainte-Barbe et de l'ENS n'avaient probablement imaginé.

¹⁷⁷ Cat. DUMONT 07-09-1882.

¹⁷⁸ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901, p. 228. Cette monographie, bien documentée et servie par une belle plume, reste un incontournable pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'École française avant 1898. Voir également Roland ÉTIENNE (éd.), *Numéro spécial cent-cinquantaire (1846-1996)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH » (120, 1), 1996 ; Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 2006 ; Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 203-227 ; EAD., « L'archéologie française en Grèce : politique archéologique et politique méditerranéenne (1798-1945) », dans Roland ÉTIENNE (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Champs helléniques modernes et contemporains » (2), 2000, p. 63-78 ; Théophile HOMOLLE, « L'École française d'Athènes », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 1, 1897, p. 1-18 ; ID., « Le cinquantaire de l'École française d'Athènes », *BCH*, 22, 1898, p. 1-108 ; Georges RADET, « Le cinquantaire de l'École française d'Athènes. Autrefois et aujourd'hui », *Revue générale des sciences pures et appliquées*, 9, 1898, p. 207-228 ; ID., « Les débuts de l'École française d'Athènes. Correspondance d'Emmanuel Roux », *Revue des Universités du Midi*, 4, 1898, p. 95-135, 296-331.

¹⁷⁹ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 422.

¹⁸⁰ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 59, 1894, p. 266.

1. — ENTRER À L'EFA, ENTRE EXAMEN ET COOPTATION

Lorsque Pierre Paris décide de se porter candidat, à la fin de l'été 1882, le fonctionnement de l'institution, alors dirigée par Paul Foucart (1836-1926)¹⁸¹, est régi par le décret du 26 novembre 1874¹⁸². La procédure de recrutement des six membres, nommés pour trois ans (ils sont en principe deux par promotion), est définie dans les articles deux et trois. Ils sont nommés par le ministre de l'Instruction publique sur la proposition d'une commission de sept membres qui est chargée de l'examen d'entrée. Les deux épreuves, l'une écrite, l'autre orale, se déroulent selon un programme fixé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (AIBL).

Le 8 septembre 1882, le ministre de l'Instruction publique demande à Paul Foucart de lui faire connaître le nombre de places à pourvoir pour l'année 1882¹⁸³. Elles sont au nombre de deux (réponse du directeur du 13 septembre). Le 16 septembre, un arrêté du ministère rend publique l'ouverture des inscriptions au concours et annonce la composition de la commission d'examen. Placée sous la présidence de Félix Ravaisson-Mollien, membre de l'Institut et inspecteur général de l'Instruction publique, elle réunit également Émile Egger (titulaire de la chaire de littérature grecque de la Sorbonne), Léon Heuzey (conservateur au département des Antiquités orientales du musée du Louvre), Alfred Maury (professeur d'histoire et de morale au Collège de France), Louis Rénier (bibliothécaire de la Sorbonne), Georges Perrot (titulaire de la chaire d'archéologie de la Sorbonne depuis 1876), Auguste Geffroy (directeur de l'École française de Rome) et Paul Foucart (directeur de l'EFA). Le 14 octobre, un second arrêté fixe la date du concours qui se déroulera au ministère de l'Instruction publique le 23 octobre 1882.

Deux candidats se présentent pour deux places vacantes. Même si les obligations prescrites par le décret du 26 novembre 1874 sont respectées, on comprend que le concours laisse peu de place au doute quant à son issue. Les aspirants sont tous deux élèves sortants de l'ENS et agrégés (c'est l'une des conditions pour pouvoir se porter candidat). Pierre Paris vient d'être reçu à l'agrégation des lettres à la dixième place, Maurice Holleaux à l'agrégation d'histoire à la première place. Dès le 7 septembre, Pierre Paris sollicite l'autorisation du ministre de l'Instruction publique de « subir les épreuves » de l'examen d'entrée (alors que l'arrêté annonçant la convocation de l'examen n'a pas encore paru)¹⁸⁴. L'appui du directeur de l'ENS, qui n'hésite pas à soutenir ses candidats, est déterminant. Dans la lettre qu'il adresse à la commission chargée de recruter les futurs membres de l'EFA – nous l'avons

¹⁸¹ Sur Paul Foucart, outre la notice que lui a consacrée Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 800-802, voir : Bernard HAUSOULLIER, « Paul Foucart (1836-1926). La chaire d'épigraphie et d'antiquités grecques au Collège de France », *JSt*, fasc. 7 (juillet), 1926, p. 318-324 ; Salomon REINACH, « Nouvelles archéologiques et correspondance. Paul Foucart », *RA*, 5^e série, 24, 1926, p. 67-73 ; Jean-Baptiste CHABOT, « Discours à l'occasion des funérailles de M. Paul Foucart, membre de l'Académie », *CRAI*, 70, 4, 1926, p. 361-363 ; ANONYME, « Paul Foucart (1836-1926) », *BCH*, 50, 1926, p. 261-262 ; Paul MAZON, « Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Foucart, membre de l'Académie », *CRAI*, 88, 1, 1944, p. 22-52.

¹⁸² Le texte est reproduit dans Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 437-439.

¹⁸³ Les différentes pièces sont regroupées dans le dossier « EFA. Concours en 1882. 2 places », AN-Pierrefitte, EFA, concours de 1882 à 1900 inclus, F/17/4107.

¹⁸⁴ L'adresse au ministre de l'Instruction publique est purement formelle. La demande est en réalité traitée par le directeur de l'Enseignement supérieur. Cat. DUMONT 07-09-1882.

déjà citée – il met en avant les qualités de son élève, son sérieux, sa ténacité et la rectitude de son caractère. C’est encore lui qui transmet officiellement au ministère la demande d’inscription des deux candidats : « Je puis recommander ces deux demandes à votre bienveillance. MM. Holleaux et Paris sont parmi les plus laborieux et les plus intelligents de nos élèves. Ils ont le goût de la bonne érudition. J’ai lieu d’espérer qu’ils feront honneur à l’École d’Athènes et qu’ils serviront bien l’université¹⁸⁵ ». Entre examen et cooptation, la démarche montre le rôle relatif que jouaient les épreuves d’admission¹⁸⁶. Le phénomène n’est pas nouveau. En 1874 déjà, Émile Burnouf, rappelant au ministre de l’Instruction publique que deux places étaient à pourvoir à l’EFA, pouvait écrire : « Quoique nous ayons déjà en vue des candidats qui rempliront les conditions d’admission, cependant je crois qu’il est conforme à la loi et à l’usage que ces places soient pour ainsi dire mises au concours, et que la vacance soit annoncée dans les journaux. Le moment est venu de faire ces annonces¹⁸⁷ ». Le témoignage de Romain Rolland confirme le rôle prépondérant qui est celui du directeur de l’École normale dans la nomination des farnésiens et des athéniens. En août 1889, il note dans son journal : « Perrot m’offre l’École de Rome, dont il avait bercé – berné – depuis trois ans le pauvre [Jean-Baptiste] Barthe, aujourd’hui refusé, consterné de ce refus, et ne sachant plus que devenir¹⁸⁸ ». Si Théophile Homolle, directeur de l’EFA à la fin du XIX^e siècle, a pu défendre l’utilité du concours, en ce sens qu’il permettait d’écarter les candidats insuffisamment préparés et « les imaginatifs qui ne verraient dans l’École que l’occasion d’un pèlerinage classique¹⁸⁹ », une telle justification ne valait que si un grand nombre de candidats se présentaient. Dans le cas des candidatures Paris et Holleaux, il est évident que l’avis du directeur de l’ENS joua le rôle d’une présélection. L’examen ne fut qu’une simple formalité.

Les épreuves sont au nombre de deux. Les deux normaliens sont convoqués au ministère le 23 octobre à 8 heures pour l’exercice de composition qui se déroule sous la surveillance de Paul Foucart. L’épreuve orale est prévue l’après-midi¹⁹⁰. Le lendemain, le président de la commission, Félix Ravaisson-Mollien, informe le ministre que celle-ci « a été d’avis qu’il y avait lieu de vous les proposer l’un et l’autre pour être nommés par vous élèves de l’École d’Athènes ». Aucune information n’est fournie quant aux productions et aux performances des deux candidats. Tout au plus apprend-on que Maurice Holleaux a été placé en première ligne¹⁹¹. Les sujets proposés n’ont malheureusement pas été conservés pour l’année 1882. Le décret du 26 novembre 1874 précise que l’examen d’admission « porte sur la langue grecque

¹⁸⁵ AN-Pierrefitte, F/17/4107, lettre du 26-09-1882.

¹⁸⁶ Catherine VALENTI, *L’École française d’Athènes*, ouvr. cité, p. 89-90.

¹⁸⁷ AN-Pierrefitte, F/17/4109 (dossier 1), lettre du 25-07-1874. En septembre 1879, les propos que Paul Foucart tient à Salomon Reinach au sujet de sa candidature à Athènes vont dans le même sens : le concours n’est qu’une formalité. Sur ce point, voir Martine BREUILLOT, « Paul Decharme : un helléniste bourguignon dans la Grèce du XIX^e siècle », dans Hervé DUCHÊNE (éd.), *Voyageurs et Antiquité classique*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2003, p. 173-174.

¹⁸⁸ Romain ROLLAND, *Le cloître de la rue d’Ulm*, ouvr. cité, p. 314. Voir également la lettre à sa mère p. 342-343. Romain Rolland est membre de l’EFR de 1889 à 1891. Sur cette période de sa vie : Romain ROLLAND, *Prin-temps romain. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1889-1890)*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers Romain Rolland » (6), 1954 ; Id., *Retour au palais Farnèse. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1890-1891)*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers Romain Rolland » (8), 1956.

¹⁸⁹ Théophile HOMOLLE, « L’École française d’Athènes », art. cité, p. 16.

¹⁹⁰ AN-Pierrefitte, F/17/4107, minute du 18-10-1882 (brouillon d’une lettre à Paul Foucart).

¹⁹¹ AN-Pierrefitte, F/17/4107, lettre du 24-10-1882.

ancienne et moderne, sur les éléments de l'épigraphie, de la paléographie et de l'archéologie, sur l'histoire et la géographie de la Grèce et de l'Italie anciennes » et qu'« Il est tenu compte aux candidats de la connaissance qu'ils auraient du dessin » (art. 2). Compte tenu de l'enseignement généraliste reçu à l'ENS et du travail que supposait la préparation de l'agrégation quelques mois avant l'organisation de cet examen, on est en droit de supposer que les éléments en question devaient se limiter à quelques fondamentaux. Sans doute la commission devait-elle questionner davantage les motivations des candidats et la solidité de leur culture classique, plutôt que la maîtrise d'une méthode à laquelle, en réalité, ils n'avaient pas été préparés. C'est ce que confirme un arrêté du 11 novembre 1875 fixant, avec plus de détails et moins d'ambition, le programme du concours d'admission à l'EFA [ANN. 6]¹⁹².

À l'issue de ce processus, le 27 octobre 1882, le ministre Jules Duvaux signe l'arrêté de nomination. À compter du 1^{er} novembre 1882, Pierre Paris est officiellement l'un des deux membres de la trente-troisième promotion de l'EFA aux côtés de Maurice Holleaux [FIG. 21, 22]¹⁹³. Ce même 27 octobre, les deux élus sont informés du résultat de l'examen par une lettre du ministre transmise par le directeur de l'ENS. Elle leur précise également leurs obligations pour les prochaines semaines :

Je vous invite à faire dès à présent vos préparatifs de manière à pouvoir effectuer votre départ aussitôt que je vous aurai adressé le passeport diplomatique demandé pour vous à M. le M^{tre}. des Aff. Étr. Une indemnité de huit cents francs (800 fr.), destinée à acquitter vos frais de voyage, sera mise à votre disposition par M. Flury-Hérard, banquier à Paris, 372, r. St. Honoré, sur la vue de la présente lettre. Vous aurez à vous rendre à Athènes en passant par l'Italie. Vous voudrez bien vous mettre en rapport avec M. Geffroy, Dir. de l'École fr. de Rome et M. Foucart, Dir. de l'École fr. d'Athènes pour les informer du jour de votre départ et prendre les instructions particulières qu'ils pourraient avoir à vous donner. Pendant votre séjour à Rome, vous serez placé à la fois sous l'autorité de M. le Dir. de l'École fr. et sous l'autorité de M. le Dir. de l'Acad^{ie} de France¹⁹⁴.

La nomination de Pierre Paris comme membre de l'EFA lui donne également accès à l'autonomie financière. En 1882, il reçoit, en tant qu'agrégé, un salaire de 3 600 F ; au début de l'année 1883, un arrêté ministériel accorde aux membres de l'École une augmentation de traitement, lequel passe à 4 000 F annuels¹⁹⁵. Il ne s'agit pas d'un salaire net. Il faut, pour l'obtenir, déduire de ces sommes la retenue du vingtième, soit un total de 780 F pour la période 1882-1885. Les membres disposent donc en moyenne de 308,75 F par mois (le salaire du directeur est naturellement nettement supérieur, 12 000 F annuels au début des années 1880). Le règlement intérieur de l'EFA précise qu'ils sont logés gracieusement par l'École

¹⁹² A-EFA, concours de recrutement 1874-1969, 4 ADM 5.

¹⁹³ AN-Pierrefitte, F/17/26788. Sur Maurice Holleaux (1861-1932) : Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 875-877 ; Étienne MICHON, « Éloge funèbre de M. Maurice Holleaux, membre de l'Académie », *CRAI*, 76, 3, 1932, p. 329-337 ; Mario ROQUES, « Notice sur la vie et les travaux de M. Maurice Holleaux, membre de l'Académie », *CRAI*, 87, 1, 1943, p. 14-73 ; ANONYME, « Maurice Holleaux (1861-1932) », *BCH*, 57, 1933, p. 1-5.

¹⁹⁴ AN-Pierrefitte, F/17/4107, minute du 27-10-1882 (la même lettre est envoyée aux deux candidats).

¹⁹⁵ AN-Pierrefitte, F/17/4123, Dossier 1883, « Traitements fixes, exercice 1883, mois de janvier-février ». Cette disposition est intégrée au deuxième règlement intérieur de l'EFA (art. 14), publié le 8 décembre 1886 (le texte figure en annexe de Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 441-442).

(art. 3)¹⁹⁶. De fait, celle-ci assume un certain nombre de dépenses : fourniture et nettoyage du linge de maison (art. 4), frais médicaux (art. 7) et traitement des domestiques affectés au service des membres (art. 8). En revanche, certains frais sont à la charge des pensionnaires comme les repas, pris en commun (art. 5), ou l'éclairage et le chauffage de leur chambre (l'article 6 précise bien que « La bibliothèque et la salle à manger seules sont éclairées et chauffées par l'École »). S'ajoutent deux indemnités de 800 F chacune, l'une perçue au moment de leur nomination à l'EFA, la seconde à leur départ, destinées à payer les voyages d'aller et de retour entre la France et la Grèce¹⁹⁷. La situation financière des athéniens n'est donc pas mauvaise, sans qu'ils soient pour autant des privilégiés. À titre de comparaison, ces chiffres peuvent être rapprochés du traitement annuel que recevra Pierre Paris quelques années plus tard, comme enseignant à la faculté des lettres de Bordeaux : 4 000 F en tant que maître de conférences, 5 000 F comme professeur titulaire¹⁹⁸. Précisons toutefois, à la suite de Catherine Valenti, que le séjour athénien repousse l'entrée du jeune homme dans la carrière enseignante, ce qui se traduit, pour Pierre Paris comme pour ses camarades, par un retard d'avancement face aux agrégés qui ont obtenu un poste dans l'enseignement tout de suite après le concours¹⁹⁹.

2. — UN CHOIX STRATÉGIQUE MÛRI À L'ENS

La décision de *partir pour la Grèce*, pour reprendre le titre d'un livre récent²⁰⁰, est avant tout un choix personnel. Quelles sont les motivations qui poussent Pierre Paris à entreprendre ce voyage en 1882 ? Gustave Lanson a pu écrire que « toutes les curiosités, toutes les vocations peuvent s'éveiller et s'armer dans la maison de la rue d'Ulm²⁰¹ ». Même une vocation d'archéologue et d'historien de l'art ? Les choses sont sans doute plus complexes. Nos sources ne permettent pas de savoir quelles sont ses intentions exactes à l'automne 1882. Nous avons rappelé, en introduction de ce chapitre, que poser la question de la vocation de Pierre Paris ne pouvait conduire que dans une impasse. Notre propos ne sera donc pas de dater le moment de sa conversion à l'archéologie et à l'histoire de l'art mais plutôt de réfléchir aux différents facteurs qui ont pu le conduire à se tourner vers l'EFA. Il est certain que son goût pour les lettres classiques et le rôle joué par l'ENS dans le recrutement des athéniens en faisaient un bon candidat.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 434-436. À l'époque de Pierre Paris, le premier règlement de l'École, qui date du 10 février 1859, est toujours appliqué (il le sera jusqu'en 1886).

¹⁹⁷ À ces sommes s'ajoutent diverses indemnités qui permettent aux athéniens de mener à bien leur travail sur le terrain. Voir *infra*, chap. 2-3.

¹⁹⁸ Voir *infra*, chap. 4.

¹⁹⁹ Sur ce point, voir Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 92-96. Devenu directeur de l'EFA, Maurice Holleaux tentera de corriger une situation qu'il jugeait injuste. En 1905, il adresse un rapport au ministre de l'Instruction publique sur cette question : « Les élèves de l'École d'Athènes et l'enseignement secondaire ». Les pièces de ce dossier sont conservées aux AN-Pierrefitte, EFA, concours, nominations, prolongations (1901-1933). Affaires du personnel (1919-1930). Affaires diverses 1898-1930, F/17/13597.

²⁰⁰ François HARTOG, *Partir pour la Grèce*, ouvr. cité.

²⁰¹ Gustave LANSON, *L'École normale supérieure*, ouvr. cité, p. 21. Il est lui-même un ancien élève de la promotion de 1876 et dirige l'école entre 1919 et 1927.

La fréquentation des enseignants de l'ENS et le modèle qu'ils offraient au jeune Pierre Paris ne furent sans doute pas négligeables²⁰². Plusieurs d'entre eux ont pu inciter le jeune normalien à faire l'expérience du voyage en Orient [ANN. 7]. Citons d'abord le latiniste et historien de l'Antiquité Gaston Boissier. Professeur de littérature latine, il venait de publier le résultat de ses récents voyages en Italie²⁰³. Louis Petit de Julleville, maître de conférences en langue et littérature françaises surtout connu pour ses travaux sur la littérature du Moyen Âge, avait consacré ses premières recherches à la Grèce et avait lui-même été membre de l'EFA (17^e promotion, 1863)²⁰⁴, tout comme le directeur Numa Denis Fustel de Coulanges (9^e promotion, 1853). Mais il est probable que les maîtres de Pierre Paris considéraient le séjour en Italie ou en Grèce comme un simple complément à la formation classique des normaliens et non comme une spécialisation devant nécessairement conduire à l'archéologie, une discipline dont l'institutionnalisation était alors à peine entamée. Tous avaient intégré l'EFA avant que l'institution n'entrât dans son âge scientifique, à une époque où le voyage en Grèce tenait davantage d'une démarche héritée du Grand Tour que d'un véritable projet scientifique et professionnel²⁰⁵. Leur expérience fut celle de l'architecte Charles Garnier, qui séjourna à l'EFA en 1852 :

Quelle charmante vie que celle de l'École d'Athènes, une espèce de petit ermitage tout intime presque hors de la ville, une bibliothèque fort bien garnie, une compagnie assez nombreuse pour ne pas s'ennuyer mais assez restreinte aussi pour ne pas se lasser de la vie en commun, il y a dans tout cela une espèce de charme et de bien-être auquel je me laisse aller tout doucement²⁰⁶.

Le souvenir laissé par Henri Joly en est un autre témoignage. En 1901, à l'occasion de la mort de son ami Louis Petit de Julleville, revenant sur leur projet de voyage en Méditerranée orientale, il explique : « Nous avons fait le projet, Petit de Julleville et moi, d'aller ensemble à l'École d'Athènes. Ce n'était pas par enthousiasme pour l'archéologie, mais nous aimions beaucoup les voyages²⁰⁷ ». En somme, ils appartenaient à une génération qui s'était décidée à faire le voyage en Orient poussée par deux révolutions, pour reprendre le mot fameux de Théophile Homolle : l'une politique, la révolution grecque, l'autre littéraire, la révolution

²⁰² Les registres de l'École fournissent une liste détaillée des professeurs, au moins pour les années 1879-1880 et 1881-1882 (AN-Pierrefitte, registres quotidiens 61AJ/53, p. 86 et 61AJ/54, p. 2). Voir les pages que leur consacre Olivier MOTTE, *Camille Jullian. Les années de formation*, ouvr. cité, p. 26-47. Sur la carrière de chacun de ces enseignants, on consultera la base de données de Françoise HUGUET et Boris NOGUÈS, *Répertoire des professeurs des facultés des lettres et des sciences en France (1808-1880)*, 2011, en ligne sur <http://facultes19.ish-lyon.cnrs.fr/index.php>.

²⁰³ Gaston BOISSIER, *Promenades archéologiques. Rome et Pompéi*, Paris, Hachette, 1880 ; Ernest BABELON, « Éloge funèbre de M. Gaston Boissier, membre de l'Académie », *CRAI*, 52, 5, 1908, p. 330-335.

²⁰⁴ Louis PETIT DE JULLEVILLE, *Cours d'histoire. Leçon d'ouverture. Considérations sur la chute de l'indépendance politique en Grèce*, Nancy, Crépin-Leblond, 1872 ; ID., *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*, Paris, Ernest Thorin, 1875 ; ID., *Histoire grecque*, Paris, Lemerre, 1875 ; ANONYME, « Chronique », *Romania*, 29, 116, 1900, p. 625-626.

²⁰⁵ Catherine VALENTI, « Le voyage en Grèce des membres de l'École française d'Athènes », *Balkanologie. Revue d'études pluridisciplinaires*, 6, 1-2, 2002, p. 155-166 ; Christine PELTRE, *Le voyage de Grèce. Un atelier en Méditerranée*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2011 ; Fani-Maria TSIGAKOU, *La Grèce retrouvée. Artistes et voyageurs des années romantiques*, Paris, Seghers, 1984.

²⁰⁶ Cité dans Christine PELTRE, *Le voyage de Grèce. Un atelier en Méditerranée*, ouvr. cité, p. 175.

²⁰⁷ Cité dans Catherine VALENTI, « Le voyage en Grèce des membres de l'École française d'Athènes », art. cité, p. 163.

romantique²⁰⁸. De fait, aucun parmi eux n'était archéologue. Alors que l'on découvrait l'importance de l'Orient ancien dans les origines de la Grèce et où les travaux d'Heinrich Schliemann repoussaient les limites de la préhistoire du monde grec, Louis Petit de Julleville pouvait encore écrire, en 1875 :

Antérieurement au VIII^e siècle avant Jésus-Christ l'histoire de la Grèce appartient à la mythologie. Elle ne repose en effet sur aucune base certaine ; elle ne nous est racontée que par les poètes [sic] dont la plupart, postérieurs de plusieurs siècles aux événements qu'ils racontent, n'ont pu les connaître que par des traditions fabuleuses²⁰⁹.

Quant à Numa Denis Fustel de Coulanges, il « préféra toujours [nous dit Georges Radet] les recherches de bibliothèque aux prouesses de l'archéologie conquérante. Quatre pieds carrés lui suffisaient, comme à Spinoza, pour construire un univers²¹⁰ ». Aussi, si les professeurs de Pierre Paris ont pu l'inciter à se rendre à Athènes, c'est avec l'idée que son séjour lui permettrait de mieux connaître une civilisation grecque perçue comme le berceau de la culture occidentale²¹¹, et de se familiariser avec la beauté de ses vestiges en prenant pour guides les auteurs anciens qu'il avait fréquentés quotidiennement au lycée et à l'ENS. Cette démarche purement philologique avait longtemps prévalu à l'EFA²¹². Sans l'orienter vers une carrière d'archéologue ou d'historien de l'art, leur exemple lui montrait tout le profit que l'on pouvait tirer d'un séjour en Grèce : Petit de Julleville et son condisciple, Paul Decharme, n'étaient-ils pas les découvreurs du *Mouseion* de l'Hélicon²¹³ ? D'autres professeurs ont pu le pousser vers une démarche plus scientifique et plus « professionnalisante », à l'image d'Henri Weil qui enseignait la langue et la littérature grecques. Formé dans le séminaire d'August Boeckh, ses notions en archéologie étaient sommaires mais il était, si l'on en croit Georges Perrot, un remarquable pédagogue, capable de susciter des vocations²¹⁴. L'épigraphiste Ernest Desjardins était chargé d'une conférence d'histoire ancienne. Paul Vidal de la Blache (20^e promotion de l'EFA, 1867), en plus de ses fonctions administratives, enseignait l'histoire ancienne et la géographie pour les élèves de troisième année. De son enseignement, Pierre Paris a pu retenir toute l'importance que revêtaient le milieu, les paysages et les genres de vie dans la compréhension du développement des civilisations. Quant à Gabriel Monod, dès 1876 il rappelait que « l'École archéologique d'Athènes, fondée en 1846, contribuait à réveiller en France le goût pour l'étude de l'antiquité grecque, étrangement négligée parmi nous », avant d'ajouter : « Nous pouvons espérer que la création récente de l'École archéologique de Rome produira le même résultat pour la philologie latine et l'his-

²⁰⁸ Théophile HOMOLLE, « L'École française d'Athènes », art. cité, p. 5.

²⁰⁹ Louis PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire grecque*, ouvr. cité, p. 3.

²¹⁰ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 123.

²¹¹ Blaise DUFAL, « Le fantasme de la perfection originelle. La Grèce Antique comme matrice du modèle civilisationnel », *Cahiers Mondes anciens. Histoire et anthropologie des mondes anciens*, 11, 2018, en ligne sur <http://journals.openedition.org/mondesanciens/2075>.

²¹² Catherine VALENTI, « Le voyage en Grèce des membres de l'École française d'Athènes », art. cité.

²¹³ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 143. Voir aussi CRAI, 10, 1, 1866, p. 153 ; Martine BREUILLOT, « Paul Decharme : un helléniste bourguignon dans la Grèce du XIX^e siècle », art. cité.

²¹⁴ Georges PERROT, « Notice sur la vie et les travaux de Henri Weil », CRAI, 54, 8, 1910, p. 708-762.

toire romaine, que la France, héritière de Rome, n'a pas moins négligée que l'antiquité grecque²¹⁵ ».

À un goût pour l'étude des lettres classiques hérité d'une culture familiale et à la probable influence de ses professeurs, il convient d'ajouter un troisième facteur qui fut sans doute déterminant. Il s'agit de l'intérêt précoce de Pierre Paris pour l'histoire de l'art. Nous avons déjà mentionné sa visite au Salon de 1877. Une lettre écrite à l'époque où il est élève de l'ENS confirme cette inclination. Datée du 18 mars 1882, elle est adressée à Hippolyte Taine (1828-1893) qu'il a pu rencontrer²¹⁶. À la suite de leur « charmant entretien », le jeune normalien lui fait part des réflexions nées de leur échange²¹⁷. Son contenu montre que les travaux de Taine lui sont familiers (« vos livres, Monsieur, et vos idées de critique sont classiques à l'École Normale ») et témoigne de sa culture en matière d'histoire de l'art. Les registres de prêts de la bibliothèque de l'ENS confirment qu'il avait lu certains de ses écrits²¹⁸. À cette date, le jeune Pierre Paris a manifestement des idées en la matière, suffisamment pour oser formuler une opinion contraire à celle exprimée par le maître²¹⁹. Ainsi, l'intérêt de Pierre Paris pour l'art peut être vu comme un élément supplémentaire pour comprendre sa décision de prendre le chemin de l'EFA, la Grèce étant perçue, depuis les travaux de Johann Joachim Winckelmann, comme le berceau de l'art occidental.

Un quatrième facteur tient à une possible stratégie de carrière et, plus concrètement, à une tactique d'évitement de l'enseignement secondaire. Même si la première mission de l'ENS est de former les futurs professeurs de lycée, bien des normaliens, en raison de leur formation érudite, ambitionnent de faire une carrière à l'université. Nous avons rappelé que pour Numa Denis Fustel de Coulanges lui-même, l'ENS « prépar[ait] au moins autant à l'enseignement supérieur qu'à l'enseignement secondaire ». De fait, l'obtention d'un poste en lycée est souvent mal vécue. Ainsi pour Georges Perrot : « Quitter les bords de l'Ilissus pour venir échouer dans une seconde au lycée d'Angoulême (1858-1859), c'était passer des hauteurs de l'idéal aux réalités les plus terre à terre de l'existence, et [il] fut éprouvé grandement par le changement de milieu²²⁰ ». Tous les athéniens ne trouvaient donc pas immédia-

²¹⁵ Gabriel MONOD, « Introduction », art. cité, p. 32.

²¹⁶ Cat. TAINÉ 18-03-1882. Sur Taine, voir notamment Lyne THERRIEN, *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Format » (25), 1998, p. 100-112 ; Étienne JOLLET, « L'histoire de l'art entre histoire et esthétique : le cas de Taine », dans ROLLAND RECHT, Philippe SÉNÉCHAL, Claire BARBILLON et François-René MARTIN (éd.), *Histoire de l'histoire de l'art en France au XIX^e siècle*, Paris, La documentation française, Collège de France, INHA, École du Louvre, 2008, p. 279-289 ; Nathalie RICHARD, « L'histoire comme problème de psychologie. Taine et la "psychologie du Jacobin" », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 20, 2002, p. 153-172.

²¹⁷ Cette pratique semble avoir été courante. En décembre 1886, Romain Rolland écrit une lettre à Ernest Renan ; « je lui exprimais l'idée que je me faisais de sa doctrine », écrit-il. Sa démarche débouche sur un entretien avec le savant qui a lieu quelques jours plus tard au Collège de France. Admirateur de la littérature russe, il adresse, en 1887, deux lettres à Léon Tolstoï qui lui répond « une longue lettre de 28 pages » (Romain ROLLAND, *Le cloître de la rue d'Ulm*, ouvr. cité, p. 19-27, 155-157).

²¹⁸ B-ENS, archives de la bibliothèques, lecteurs-emprunts, registres d'emprunts d'élèves, AB/28 à AB/30.

²¹⁹ L'histoire de l'art ne fait pas l'objet d'un enseignement spécifique à l'ENS. Toutefois, elle pouvait être abordée dans le cadre des conférences de philosophie de Louis Ollé-Laprune (1839-1898). Voir le récit – très critique – sur un cours consacré aux origines de l'art dans Romain ROLLAND, *Le cloître de la rue d'Ulm*, ouvr. cité, p. 48-51.

²²⁰ Gaston MASPERO, « Notice sur la vie et les travaux de M. Georges Perrot », *CRAI*, 59, 6, 1915, p. 460.

tement une situation à l'université²²¹. Mais dans les années 1880, la situation est très différente. Alors que l'archéologie s'institutionnalise dans l'université française et que les postes se multiplient sous l'effet des réformes entreprises depuis la fin des années 1870, les perspectives sont plus encourageantes. Passer par l'EFA donne aux normaliens un profil unique et rare, très spécialisé, qui représente un atout au moment de postuler comme chargé de cours ou comme maître de conférences dans une faculté. C'est ce que Christophe Charle a appelé les *stratégies spécialisées* et *innovatrices*, par opposition aux *stratégies classiques* (les frontières entre ces trois catégories n'ayant par ailleurs rien de rigide)²²². Les normaliens, athéniens et farnésien des années 1880 en sont parfaitement conscients. « Tous mes camarades [note Romain Rolland en juillet 1888] intriguent autour de moi, pour se faire nommer, après l'École, à Rome, à Athènes, à la Sorbonne²²³ ». Le ton est volontiers moralisateur. Pourtant, un an plus tard, il cède à son tour à l'appel de l'Italie :

M. Perrot tendrait à m'envoyer à Rome. Voici ce qu'il m'offre : Rome (c'est-à-dire Florence, Venise – la ville que je choisirais). 2 ans. Trois mois de vacances par an. Départ en novembre (fin novembre). – Après les 2 ans de Rome, une chaire dans une faculté. [...] M. Perrot demande une réponse immédiate. [...] L'ennuyeux, c'est qu'à l'École, on sait que je suis candidat proposé, et qu'on attend ma réponse. Car il y en a, comme [Charles] Renel, qui se proposeraient, aussitôt qu'ils sauraient que je ne suis pas décidé, et qui seraient agréés. Plusieurs m'ont déjà interrogé à ce sujet, et je vois qu'ils en ont bien envie²²⁴.

Une lettre que Georges Radet, entré à l'ENS en 1880 et à l'EFA en 1884, adresse au directeur de l'Enseignement supérieur en janvier 1888 constitue un autre témoignage éloquent :

J'apprends que le cours complémentaire d'histoire ancienne, qui est fait à la faculté de Bordeaux par mon ami Holleaux, devient vacant. Je désirerais vivement être chargé de ce cours et je vous prie de vouloir bien prendre ma candidature en considération. Je vous rappellerai, Monsieur le Directeur, que j'ai été membre de l'École française d'Athènes, que j'ai travaillé pendant trois ans avec l'espérance d'entrer comme tous mes prédécesseurs dans l'enseignement supérieur, que j'ai été le premier qui en sortant de l'École d'Athènes ait été envoyé dans l'enseignement secondaire²²⁵.

En 1882, Pierre Paris fait probablement le même calcul, avec raison. À son retour d'Athènes, il obtient tout de suite un poste de chargé de cours à la faculté des lettres de Bordeaux où son ami Georges Radet le rejoindra dès 1888.

3. — LE VOYAGE EN ORIENT, ENTRE ROMANTISME ET POSITIVISME

Au-delà des facteurs que nous avons avancés : inclination pour la culture classique, influence de ses professeurs, goût pour l'histoire de l'art et mise en œuvre d'une stratégie spécialisée pour accéder à l'université, la motivation profonde de Pierre Paris reste insaisissable.

²²¹ Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 92-96.

²²² Christophe CHARLE, *Les élites de la République (1880-1900)*, ouvr. cité, p. 245-257.

²²³ Romain ROLLAND, *Le cloître de la rue d'Ulm*, ouvr. cité, p. 245.

²²⁴ *Ibid.*, p. 349-350 (lettre à sa mère d'août 1889).

²²⁵ AN-Pierrefitte, dossier des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dossier « Georges Radet », F/17/24409, lettre à Louis Liard, 25-01-1888.

sable. À son arrivée à Athènes, en mars 1883, après quelques mois passés en Italie, ses projets sont encore flous. Mais il est déjà séduit par le charme des ruines athéniennes. Au farnésien Pierre de Nolhac, rencontré lors du séjour romain, il écrit :

Quant à ma nouvelle résidence, elle me plaît. Il n'y a rien en Italie comme la divine Acropole – en fait de ruines, si l'on n'a pas vu le Parthénon, on n'a rien vu. Ne me parlez plus de vos affreux Romains, de vos morceaux informes de briques. Vive le marbre pentélique ! Que ferai-je ici plus tard ? Je n'en sais trop rien. Pour le moment je vais corriger des épreuves, ce qui n'est pas trop réjouissant²²⁶.

Un document permet de mesurer les sentiments qui sont les siens lorsqu'il découvre la Grèce. Il s'agit d'un article intitulé *Souvenirs d'Athènes*, auquel s'ajoute une étude publiée la même année sur *Les ruines du Parthénon*²²⁷. Cédant à un genre très en vogue, le récit de voyage (reflet de l'attrait que suscite l'exotisme et les horizons lointains), et à une tradition très répandue chez les savants, hommes de lettres et artistes du XIX^e siècle, Pierre Paris partage les impressions et les souvenirs de son voyage en Orient²²⁸. Ces deux textes sont par ailleurs accompagnés d'une illustration riche et soignée²²⁹. Ces pages donnent l'illusion à l'historien-biographe d'accéder à un témoignage direct, celui de l'expérience vécue. L'auteur nous encourage d'ailleurs dans cette voie puisque les marques du carnet de voyage ont été conservées. L'en-tête affiche fièrement : « École d'Athènes, mars 1883 ». À première vue, nous sommes face à des notes prises sur le vif. Pourtant, on ne peut faire abstraction d'une seconde date, celle de la publication de l'article : 1894. Sommes-nous face à un souvenir authentique ? Sans doute. Mais comment mesurer la part de réécriture ? Seul le manuscrit permettrait de répondre, mais nous ne disposons que de la version publiée.

En mars 1883, l'émotion de Pierre Paris est grande lorsqu'il débarque au Pirée :

²²⁶ Cat. NOLHAC 08-03-1883.

²²⁷ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », art. cité ; Id., « Les ruines du Parthénon », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 58, 1894, p. 177-188. Un facsimilé du premier article a été réédité, accompagné d'une introduction historiographique : Grégory REIMOND, « Ce jour de mars où Pierre Paris partit pour la Grèce. Quelques notes sur ses "Souvenirs d'Athènes" (1894) », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 28, 2018, p. 315-323.

²²⁸ Citons, à titre d'exemple et sans prétendre à l'exhaustivité : Georges PERROT, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, Paris, Michel Lévy Frères, 1864 ; Ernest RENAN, « Souvenirs d'enfance », *Revue des deux mondes*, 18, 1876, p. 481-507 ; Gaston DESCHAMPS, *La Grèce d'aujourd'hui*, Paris, Armand Colin et C^{ie}, 1894 ; Id., *Sur les routes d'Asie Mineure*, Paris, Armand Colin, 1894 ; Maxime COLLIGNON, *Notes d'un voyage en Asie Mineure*, Paris, Firmin Didot, 1897 ; Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité ; Paul JAMOT, *En Grèce avec Charalambos Eugénidis*, Paris, H. Fleury, 1914 (sur ce dernier texte, consulter Sophie BASCH, « En Grèce avec Charalambos Eugénidis de Paul Jamot : un anti-guide de voyage », dans Gilles CHABAUD, Évelyne COHEN, Natacha COQUERY et Jérôme PENEZ (éd.), *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 599-605). Plus largement, consulter l'introduction de l'anthologie de Jean-Claude BERCHET (éd.), *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985. L'essai de Maurice BARRÈS, *Le voyage de Sparte*, Paris, François Bourin Éditeur, coll. « Le voyage littéraire », 2011 [1906] mérite d'être cité pour sa singularité. Il fait partie de ces voyageurs qui ne dissimulent pas leur déception face aux vestiges athéniens et aux travaux menés par les archéologues. Il fait par ailleurs référence aux travaux de Léon Heuzey et de Pierre Paris (p. 45).

²²⁹ Pour les deux articles en question, il s'agit à la fois de photographies et de gravures. Pierre Paris utilise notamment les envois des architectes de l'Académie de France à Rome qui ont travaillé à Athènes, comme Paulin (en 3^e année en 1879) et Loviot (en 3^e année en 1878). Sur ce point : Marie-Christine HELLMANN et Philippe FRAISSE, *Paris-Rome-Athènes. Le voyage en Grèce des architectes français aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, ENSBA, 1982, p. 346, 235.

Je m'assieds pour la première fois à cette table, où d'illustres camarades se sont assis avant moi, dans cette École célèbre, objet de mes rêves les plus lointains et de mes plus lointains désirs... J'ai tout à l'heure aux êtres chers laissés là-bas écrit mes tendresses²³⁰ ; j'ai tâché d'endormir la peine encore cuisante de la séparation au récit de mes joies nouvelles d'athéniens²³¹.

S'il y eut réécriture du texte avant sa publication, nous en avons peut-être ici une trace. L'évocation de « la peine encore cuisante de la séparation » est curieuse. En mars 1883, Pierre Paris a déjà quitté la France depuis plusieurs mois. Une première étape de son voyage l'a conduit, entre novembre et mars, en Italie²³². Plus loin, sa présentation de l'Héphaïstéion comme un « précieux modèle de l'architecture dorique », que l'on peut mesurer et « qui permet de si nombreuses et de si fécondes études », évoque trop la démarche qu'il mettra en œuvre dans sa fouille du sanctuaire d'Athéna Kraniaia pour pouvoir dater de 1882²³³. Aussi serait-il aventureux de donner trop de crédit aux remarques qui font remonter très loin dans le temps son choix pour une carrière d'archéologue :

Demain, pour longtemps, pour toujours peut-être, je m'affublerai du nom pédant d'archéologue – combien le vieux mot pittoresque d'antiquaire sonne mieux à mon oreille ! – je me plongerai dans les livres et l'histoire ; je chercherai, comme je le dois, comme il me plaira d'ailleurs de le faire, le comment et le pourquoi des choses, la raison de mes sentiments, la légitimité de mes admirations. [...]

Il m'est bien difficile encore d'analyser ce que j'ai senti ; sans doute est-ce un plaisir exquis des yeux que caresse une harmonie parfaite de lignes sans incohérences, et de teintes fondues sans taches dures ; et tout à la fois une joie instinctive de l'esprit que satisfait pleinement un idéal réalisé de simplicité savantes, de grandeur sans emphase et sans tapage, de goût impeccable, d'accord absolu entre la conception artistique de l'œuvre et son exécution matérielle. Peut-être aussi est-ce le décor admirable du roc où s'est comme insinuée une légèreté buée violette, et que tache à peine par touffes rares la verdure tendre des jeunes asphodèles et des câpriens, où par place éclate la candeur des marbres écroulés, et le cadre du sobre paysage attique, le mont Lycabette, flèche sauvage de granit plantée fièrement dans l'azur [FIG. 23], devant la pyramide du Pentélique changeant que rapproche la limpidité inaltérable de l'air bleu. Et peut-être encore dois-je faire la part de mon éducation classique, de l'histoire et de la poésie dont les souvenirs en foule assaillent ma mémoire, et du rêve longuement caressé de ma jeunesse, qui, grâce aux dieux, n'est plus un rêve ? Est-ce tout simplement que je l'ai conquise enfin, cette Grèce si ardemment souhaitée, dont le désir si souvent m'a fait redire avec le troublant poète :

²³⁰ Les correspondances permettent d'adoucir la tristesse que peut provoquer l'éloignement et l'absence des proches. À Paul Monceaux, récemment nommé à Alger, Pierre Paris écrit : « J'espère, mon cher ami, que tu voudras bien, dès que tu seras un peu installé, me donner de tes nouvelles. Tu sais le plaisir que l'on a, à Athènes, les jours où le courrier est bien chargé » (cat. MONCEAUX 24-04-1884).

²³¹ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », art. cité, p. 265.

²³² Voir Pierre PARIS, « Au Musée de Naples », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 59, 1894, p. 591-605. À la différence des *Souvenirs d'Athènes*, cet essai n'adopte pas la forme du récit de voyage et l'auteur ne prétend pas avoir rédigé ces pages lors du séjour en Italie. Toutefois, il est possible qu'il ait utilisé des notes prises en 1882-1883. Il écrit en effet que « quel que soit pour moi l'attrait du mystère mycénien et de l'archaïsme, quelle que soit la puissance exquise et si pure que donne la contemplation recueillie des chefs-d'œuvre classiques, j'aime aussi à refaire, en pensée, les promenades de jadis [nous soulignons] à travers ce merveilleux Musée de Naples » (p. 592). L'année même de la publication de cet article, une lettre de Pierre Paris au directeur du Museo Archeologico Nazionale de Naples semble indiquer que sa visite remontait à plusieurs années : « les souvenirs que j'ai gardé de mes visites au Musée de Naples sont assez vagues sur ce point », lui écrit-il (cat. DE PETRA 02-07-1894).

²³³ Pierre PARIS, *Élatée. La ville, le temple d'Athéna Cranaia*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (60), 1892, p. 75, 101-105.

Grèce, mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie²³⁴ !

La vocation archéologique semble ici bien mince et si elle affleure, pour toujours *peut-être*, c'est immédiatement pour être préférée à celle de l'antiquaire, plus colorée mais déjà démodée²³⁵. L'appel de la Grèce est manifeste et visiblement ancien. Ce que cherche le jeune homme, ce n'est pas tant la confirmation d'une vocation que l'explication par l'expérience vécue de l'attrait pour une culture découverte par les textes, la fréquentation probable des musées, l'art et la littérature, à une époque où les vecteurs et les supports qui permettent de diffuser la connaissance des vestiges grecs se multiplient²³⁶. Le regard porté sur les ruines et sur les paysages de l'Attique n'est pas celui de l'archéologue mais du poète. De là le romantisme suranné de ces deux extraits – que l'on retrouve, en réalité, dans l'ensemble de l'essai – visant à exprimer les sentiments intérieurs d'un jeune philhellène, résumés par l'invocation à la Grèce que l'on doit à Alfred de Musset²³⁷.

L'expérience visuelle prend parfois des accents mystiques. En témoigne sa découverte de l'Acropole d'Athènes qui n'est pas sans rappeler la prière qu'Ernest Renan adressait à Pallas quelques années plus tôt²³⁸. Pour le jeune athénien, c'est une révélation. Il ne l'aborde pas dès son arrivée ; sa découverte est progressive, comme si Pierre Paris marquait les différentes étapes d'un rite initiatique. Sur le pont du paquebot déjà, il l'aperçoit et croit deviner la statue disparue d'Athéna Promachos. Le lendemain de son arrivée, il reconnaît qu'« une force invisible [l]'a dès le premier pas attiré vers la merveille ». Mais il se contente de l'observer de loin, tournant autour pour visiter la ville, « comme un moucheron jamais lassé agite son voltigement tremblant dans une traînée de soleil, [...] hypnotisé dans le rayonnement de la ruine glorieuse ». « J'ai couru d'une haleine [note-t-il]. Mais au moment de l'escalade, comme un respect religieux m'attachait au pied du mont²³⁹ ». Après la visite du théâtre de Dionysos, il se rend à l'odéon d'Hérode Atticus puis gagne le chemin qui conduit à l'Acropole. « Mais au moment de heurter la porte basse, une nouvelle hésitation m'a retenu. J'ai voulu m'éloigner encore, et, tournant autour du rocher, le fixer en mes yeux

²³⁴ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », art. cité, p. 265 et 274.

²³⁵ Sur le passage de l'antiquarisme à l'archéologie : Alain SCHNAPP, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Références Art » (546), 1998 [1993] ; Id., « Le terrain, l'antiquaire et l'archéologue », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir 2. Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 242-244.

²³⁶ Sur cette question : Alexandre FARNOUX, « Ruines, vestiges et patrimoine », dans Sophie BASCH (éd.), *La métamorphose des ruines. L'influence des découvertes archéologiques sur les arts et les lettres (1870-1914)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Champs helléniques modernes et contemporains » (4), 2004, p. 5-22. En 1851, Gustave Flaubert remarquait ainsi que « Tout cela a quelque chose de déjà vu, on le retrouve, il vous semble qu'on se rappelle de très vieux souvenirs. Sont-ce ceux de tableaux dont on a oublié les noms et que l'on aurait vus dans son enfance, ayant à peine les yeux ouverts ? A-t-on vécu là autrefois ? [...] C'est comme un lambeau de songe qui vous repasse dans l'esprit » (cité dans Christine PELTRE, *Le voyage de Grèce. Un atelier en Méditerranée*, ouvr. cité, p. 11). Plus largement, nous renvoyons à Sophie BASCH, *Le mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française depuis la création de l'École française d'Athènes jusqu'à la guerre civile grecque (1846-1946)*, Paris-Athènes, Hatier, coll. « Confluences », 1995.

²³⁷ *Premières poésies*, « Les vœux stériles », dans Alfred de MUSSET, *Poésies complètes*, éd. de Maurice ALLEM, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (12), 1957, p. 114.

²³⁸ Ernest RENAN, « Souvenirs d'enfance », art. cité, p. 483-487.

²³⁹ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », art. cité, p. 265-266.

ravis²⁴⁰ ». De loin, il observe les Propylées et le temple d'Athéna Nikè, le mur de Thémistocle, l'Érechthéion. Ses pas le conduisent ensuite vers l'Agora et l'Héphaïstéion. Finalement, le pèlerin touche à son but :

À pas lents je me suis éloigné du Théseion [= Héphaïstéion], les yeux fixés sur la muraille dont les pierres jalouses ençoignent et cachent la ruine idéale ; j'ai remonté les chemins bordés de marbres ; j'ai gravi le rocher vieux comme Cécrops que les chèvres et les bœufs des sacrifices ont lentement strié des traces de leurs ongles ; j'ai franchi l'escalier déblayé par Beulé au nom de la France, et les noirs degrés qui supportent les portiques étincelants de Mnésiclès. L'imposante majesté des portes monumentales me disait : arrête ! mais le désir du temple me poussait d'une force invincible, et tout à coup le Parthénon m'est apparu dans toute sa splendeur²⁴¹.

La vision idéale qui s'exprime ici est plus proche de la littérature ou de la peinture, à la manière de *L'acropole d'Athènes* de Leo von Klenze (1846), que d'une science archéologique rigoureuse et désintéressée, plus froidement scientifique²⁴². De fait, la contemplation des ruines l'entraîne dans un rêve qui le transporte dans le V^e siècle de Périclès. Dans ce processus de recreation, il croit « voir le temple achevé, quand les prêtres en fête ont consacré le sanctuaire, au jour des Grandes Panathénées²⁴³ ». À la lecture de ces pages, il n'est guère difficile d'imaginer Pierre Paris assis sur la base d'une colonne des Propylées, face au Parthénon, à la manière du *Renan méditant sa prière sur l'Acropole* peint par André Brouillet²⁴⁴. Il n'y a rien de commun avec l'expérience d'une altérité irréductible que fera un Maurice Barrès quelques années plus tard²⁴⁵. La conscience de se promener aux milieux des vestiges d'un monde à jamais disparu n'en est pas moins nette. Voilà bien longtemps qu'Athéna Promachos n'est plus là pour accueillir les visiteurs et « depuis des siècles les marins qui tournent le cap des Colones [*sic*, = le cap Sounion] ont cessé de saluer de leurs chants la soudaine apparition ; mais le mont est resté²⁴⁶ ». Le mont et ses vestiges. De sorte que pour qui sait voir, pour le savant, pour l'archéologue et l'historien de l'art, ces monuments permettent d'approcher cette réalité disparue. La conquête est intellectuelle, c'est par l'étude

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 268.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 272.

²⁴² Colombe COUËLLE, « Désirs d'Antique ou comment rêver le passé gréco-romain dans la peinture européenne de la seconde moitié du XIX^e siècle », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 11, 2010, p. 21-54.

²⁴³ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », art. cité, p. 276.

²⁴⁴ Exposé au Salon de 1902, cette toile (404 x 237 cm) est réalisée pour la Nouvelle Sorbonne. Voir Christine PELTRE, *Le voyage de Grèce. Un atelier en Méditerranée*, ouvr. cité, p. 180.

²⁴⁵ Face aux mêmes vestiges, Barrès reconnaît qu'« Après trois semaines d'Athènes, j'ai trouvé sur l'Acropole la révélation d'une vie supérieure qui ne peut pas être la mienne. [...] Puisque mon cœur ne me fournissait pas une vénération grecque, il me fallut bien demander à ma raison qu'elle donnât un sens à la déesse. [...] Cependant le Parthénon n'éveille pas en moi une musique indéfinie comme fait, par exemple, un Pascal. C'est qu'en explorant ses vestiges, je ne repasse point par des sentiments éprouvés, familiers et chers. Il nous oblige à le rejoindre dans un passé qui nous désoriente. Entre le Parthénon et nous, il y a dix-neuf siècles de christianisme. J'ai dans le sens un idéal différent et même ennemi » : Maurice BARRÈS, *Le voyage de Sparte*, ouvr. cité, p. 48, 64-65. Voir également Sophie BASCH, « Le voyage de Grèce des Français après les découvertes de Schliemann », dans Edoardo TIBONI (éd.), *Verso l'Ellade. Dalla Città morta a Maia*, Pescara, Edizars, 1995, p. 196-208 ; EAD., *Le mirage grec*, ouvr. cité, p. 377-381.

²⁴⁶ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », art. cité, p. 266. Si l'on en croit Pausanias I, 28, 2, « La pointe de la lance et le plumet de cette Athéna sont visibles dès que l'on double le cap Sounion » ; τῆς Ἀθηνᾶς ἡ τοῦ δόρατος αἰχμή καὶ ὁ λόφος τοῦ κράνους ἀπὸ Σουνίου προσπλέουσιν ἐστὶν ἤδη σύνοπτα.

que l'on fera « revivre sur le papier » ce passé disparu. Pierre Paris avait-il lu Winckelmann²⁴⁷ ? Le jeune savant est ici presque nostalgique, car si l'érudition et la science permettent de ressusciter ces temps lointains, ce ne sont « que des images qui, toutes belles, sont imparfaites ; il leur manque la vie, et je ne sais quelle illusion féconde, qui n'appartient qu'à l'esprit et au rêve²⁴⁸ ».

Philhellène, le regard de Pierre Paris est également hellénocentré. Rien ne saurait surpasser Athènes, surtout pas Rome. L'impression que lui suggère la comparaison entre le Parthénon et le temple de Zeus [FIG. 24, 25], avec ses « colonnes orgueilleuses », est ici révélatrice :

certes, l'effet en est grandiose ; nulle ruine ne dit plus clairement ce que fut le faste de Rome greffé sur le génie d'Athènes ; mais nulle part non plus ne paraît mieux le vain effort de l'art qui prend l'immense pour le sublime et le riche pour le beau. Rêve démesuré de générations impuissantes, l'Olympieion est comme le symbole des ambitions stériles.

Il n'est ainsi « que le gigantesque et féérique décor de décadence de l'Athènes impériale »²⁴⁹.

Au-delà du fond, il y a la forme. Suivant la voie que lui a montrée Gaston Boissier en publiant ses *Promenades archéologiques* en Italie (1880), Pierre Paris restera toujours très attaché au récit de voyage comme forme narrative²⁵⁰. Il lui permet d'exprimer des émotions ressenties face aux paysages méditerranéens, aux ruines et aux vestiges du passé. Il est assurément sensible à leur beauté et à leur grandeur. Le regard qu'il porte n'est donc pas seulement celui du savant curieux, c'est aussi celui d'un esthète prompt à s'émouvoir²⁵¹. Aux impressions qu'il nous livre à la découverte des sites antiques de la capitale grecque – « l'am-

²⁴⁷ Sur le rapport de Winckelmann à l'art grec, parmi une bibliographie abondante, nous renvoyons notamment à Édouard POMMIER, « Winckelmann : l'art entre la norme et l'histoire », *Revue germanique internationale*, 2, 1994, p. 11-28 ; Élisabeth DÉCULTOT, « Les lectures françaises de Winckelmann. Enquête sur une généalogie croisée de l'histoire de l'art », *Revue germanique internationale*, 13, 2000, p. 49-65 ; Édouard POMMIER, *Winckelmann, inventeur de l'histoire de l'art*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2003 ; Jan BLANC, « Winckelmann et l'invention de la Grèce », *Cahiers Mondes anciens. Histoire et anthropologie des mondes anciens*, 11, 2018, en ligne sur <https://journals.openedition.org/mondesanciens/2089>.

²⁴⁸ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », art. cité, p. 274.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 279. La comparaison entre le théâtre de Dionysos et l'odéon d'Hérode Atticus, perçu comme « l'art de l'Empire déjà décadent », lui suggère des remarques similaires (p. 268).

²⁵⁰ Gaston BOISSIER, *Promenades archéologiques. Rome et Pompéi*, ouvr. cité. En 1931, Camille Jullian se souvenait que « Les générations qui ont travaillé avec Gaston Boissier lui doivent infiniment. Elles ont appris de lui que les études les plus ardues de l'archéologie peuvent s'exposer en la clarté d'une langue bien française. Il leur montra que l'examen des ruines ne doit pas se séparer du sens du paysage ni de la psychologie des hommes qui ont bâti ces édifices... Et, ceci plus utile encore, il nous rappelait toujours que, ruines ou sol de l'Antiquité, il fallait toujours les regarder en tenant à la main un livre de l'Antiquité ». Cité dans Olivier MOTTE, *Camille Jullian. Les années de formation*, ouvr. cité, p. 42-43.

²⁵¹ Gregorio Marañón, qui a bien connu Pierre Paris à la fin de sa vie, a noté cette « tensión emocional » omniprésente dans son œuvre : Gregorio MARAÑÓN, « Un amigo de España », dans *Raíz y decoro de España*, 2^e éd., Madrid, Espasa-Calpe, coll. « Austral » (1111), 1958 [1933], p. 126-127.

bitieuse et mesquine ville moderne » [FIG. 26] ne retient pas son attention²⁵² – fait échos sa description de la vallée du Céphise, dominée par le majestueux Parnasse, du site d'Élatée, du paysage abrupte et rocailleux de ce temple de l'*Athéna des sommets* (Kranaia) qu'il fouille en 1883-1884²⁵³. Bien plus tard, cette tendance à mêler au récit informations scientifiques et impressions toutes personnelles sera au cœur du projet des *Promenades archéologiques en Espagne*, d'abord publiées sous forme d'articles dans le *Bulletin hispanique* avant d'être éditées en deux volumes chez Ernest Leroux²⁵⁴. Le ton de certains passages surprend. Il n'est d'ailleurs pas certain que les collègues de Pierre Paris aient toujours jugé positivement ce style très personnel. Évoquant la figure de Johann Joachim Winckelmann, Maxime Collignon écrivait, en 1884, que « L'Apollon du Belvédère, le torse mutilé de la statue d'Apollo-nios, conservé au Vatican, lui inspirent [à Winckelmann] des descriptions pleines d'enthousiasme, j'allais dire des hymnes à la beauté antique, lyrisme dont on serait tenté de sourire, si l'on ne retrouvait dans ces pages toute la ferveur d'une admiration sincère²⁵⁵ ». Il n'est pas certain que Maxime Collignon ait eu la même indulgence envers un Pierre Paris dont le lyrisme, niché au cœur de publications signées par un universitaire, rompait avec l'esprit positiviste du temps.

Il n'en reste pas moins vrai que tout au long d'une carrière de près de cinquante ans, l'écriture parisienne présente une forte cohérence. Entre positivisme et romantisme, c'est celle d'un savant au tempérament artistique affirmé. Car positivisme il y a et c'est justement à Athènes qu'il s'y forme, apprenant à envisager les vestiges matériels, *tous* les vestiges ma-

²⁵² L'adjectif « ambitieuse » fait sans nul doute référence aux projets architecturaux néo-antiques, parfois monumentaux, qui se multiplient dans un jeune État grec en quête d'identité nationale. Citons à titre d'exemple les trois édifices de la rue Panepistimiou, l'université Nationale et Capodistrienne (1839-1864), l'Académie (1859-1884), la Bibliothèque d'Athènes (1884-1902), ou encore le Polytechnion (bâti en deux temps : 1845 et 1862-1876), le Zappeion (1856-1888) ainsi que le musée Archéologique national (1866-1891). Sur cette question, voir François LOYER, *L'architecture de la Grèce au XIX^e siècle (1821-1912)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (10), 2017, et, plus largement, Yannis HAMILAKIS, *The Nation and its Ruins: Antiquity, Archaeology, and National Imagination in Greece*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Classical Presences », 2007, en part. le chap. 3.

²⁵³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. VIII-IX, 35-36 ; ID., « Souvenirs d'Élatée », *La Revue hebdomadaire*, 2^e série, 6, 23, 8 mai 1897, p. 213-234.

²⁵⁴ Pierre PARIS, *Promenades 1*, ouvr. cité ; ID., *Promenades archéologiques en Espagne. 2. Antéquera, Alpéra et Méca, Emporion, Sagonte, Merida, Bolonia, le Palais de Liria à Madrid*, Paris, Ernest Leroux, 1921 ; ID., *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée Archéologique National de Madrid*, Paris, Les Éditions d'art et d'histoire, 1936. Le troisième volume est publié après la mort de Pierre Paris ; il est toutefois très différent des deux premiers, tant par son contenu que par sa forme.

²⁵⁵ Maxime COLLIGNON, « Cours d'archéologie. Leçon d'ouverture (12 janvier 1884) », *Revue internationale de l'enseignement*, 7, 1884, p. 254. Le jugement de Charles Bigot, en 1875, allait dans le même sens : « Les premiers qui vinrent à Athènes subirent d'abord et recueillirent les impressions qui d'abord se présentaient au visiteur moderne en Attique. Ils se laissèrent aller aux merveilles de la nature, à la poésie des ruines, au charme des souvenirs. Ils évoquèrent l'image de Démosthène sur le Pnyx, de Phidias sur l'Acropole, de Miltiade à Marathon. Ils allèrent relire Platon sur le bord de l'Ilissus et écouter les rossignols de Sophocle sur les bords du Céphise ; ils allèrent au promontoire du Sunium chercher si la voix de Socrate y retentissait encore. Ils essayèrent de rendre dans cette langue française, digne sœur de la langue attique, l'harmonie des lignes du Pentélique ou du Parnès, la limpidité de l'atmosphère, la sérénité de la lumière, le bleu profond de la mer qui baigne la côte de Phalère et enveloppe comme une ceinture l'île d'Égine aux reflets cendrés. Cette veine ne devait pas tarder à s'épuiser. Ceux qui suivirent sentirent bientôt qu'il y avait peu de chose à tirer des émotions littéraires que peut donner la seule lecture des chefs-d'œuvre de l'Antiquité en face de la nature qui les vit naître ». Publié en 1875, ce texte a été réédité dans Michel GRAS (éd.), « À l'école de toute l'Italie ». *Pour une histoire de l'École française de Rome*, Rome, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (431), 2010, p. 45-46.

tériels, comme des *documents* propres à éclairer le passé. Après le temps de la contemplation vient donc celui de l'apprentissage d'une méthode, celle de l'archéologie-science. En 1882, elle s'enseigne avant tout à l'École française d'Athènes. L'institution sort à peine d'une période de réformes qui, sous l'impulsion d'Albert Dumont, en a fait une véritable école spéciale d'archéologie grecque.

IV. — ÊTRE ATHÉNIEN EN 1882

Après les années d'incertitudes qui ont suivi sa création (1846), marquées par l'absence d'un projet scientifique clairement établi, l'EFA est passée du statut de simple « École impressionniste de perfectionnement littéraire » à celui d'« Institut de recherches positives »²⁵⁶. La redéfinition de ses statuts et de son esprit est intimement liée au projet de fondation d'une institution-sœur à Rome. Au départ, celle-ci est conçue comme un simple comptoir grec dans la capitale italienne avant d'accéder à une indépendante pleine et entière par le décret du 20 novembre 1875²⁵⁷. À ce tournant scientifique reste attaché un nom, celui d'Albert Dumont (1842-1884)²⁵⁸.

1. — UN INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAIS EN GRÈCE

Sous-directeur de l'EFA résidant à Rome (1873), il prend la tête de la nouvelle institution française en Italie (1874) avant de passer à l'École d'Athènes (1875-1878), puis à la direction de l'Enseignement supérieur où il restera jusqu'à sa mort prématurée, en 1884²⁵⁹. En affirmant la vocation scientifique de l'EFA, Albert Dumont et son successeur, Paul Foucart (directeur entre 1878 et 1890), lui donnent une orientation nouvelle. Elle devient alors une véritable école archéologique qui se consacre à l'étude de l'espace grec et s'engage dans de grandes fouilles concédées par les autorités grecques, en particulier à Délos, plus tard à Delphes, dans un contexte de forte concurrence avec l'Institut archéologique allemand d'Athènes, fondé en 1873. Dans la note qu'il rédige en juillet 1872, point de départ de la réorganisation de l'institution athénienne, Albert Dumont explique en effet qu'

²⁵⁶ Gustave FOUGÈRES, « L'École d'Athènes », *Revue des deux mondes*, 41, 1927, p. 545.

²⁵⁷ Sur l'École française de Rome, outre la référence déjà citée, voir Michel GRAS, « L'École française de Rome dans le Palais Farnèse (1875-2010) », *MEFRIM*, 122, 2, 2010, p. 371-383 ; Michel GRAS et Olivier PONCET (éd.), *Construire l'institution. L'École française de Rome, 1873-1895*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (486), 2015 ; Auguste GEFFROY, « L'École française de Rome. Ses origines, son objet, ses premiers travaux », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 6, 1876, p. 601-650.

²⁵⁸ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 167-202 ; Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 59-71.

²⁵⁹ Jean-Marie MAYEUR, « Albert Dumont et les transformations de l'enseignement supérieur au début de la Troisième République », *BCH*, 100, 1, 1976, p. 7-10 ; Armand FALLIÈRES, Georges PERROT et Auguste GEFFROY, « Albert Dumont. Discours prononcés à ses obsèques », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 1884, p. 235-246 (en part. le discours de Georges Perrot).

Il n'y a pas aujourd'hui de travail possible sur l'Antiquité si on néglige l'archéologie. De plus ces études corrigent ce que l'éducation exclusivement littéraire a souvent de vague et d'oratoire ; leur méthode toute scientifique est celle des sciences exactes ; elles demandent de la patience, du bon sens, de la pratique ; elles habituent l'esprit au sérieux et par là elles ont une influence générale dont l'Allemagne a raison de faire grand cas. Quant aux personnes qui s'effraient de l'activité allemande, mise au service d'un programme si sagement arrêté, elles oublient les qualités qui nous sont propres. Nous pouvons faire aussi bien que l'Allemagne ; nous pourrions faire mieux si nous le voulions²⁶⁰.

Pour accompagner ce changement de cap, Albert Dumont crée, en 1876, un Institut de correspondance hellénique qui permet, par les séances publiques qu'il organise, de renseigner, d'informer et de stimuler les nouvelles recherches. La publication d'une revue spécialisée, le *Bulletin de correspondance hellénique* (1877), permet de diffuser les travaux des athéniens, tout comme la collection de la « Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome » pour les monographies (1877).

Tel est l'esprit de l'institution lorsque Pierre Paris y séjourne. L'École est par ailleurs placée sous le contrôle scientifique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui est à l'initiative des travaux menés (art. 1 du décret du 26 novembre 1874)²⁶¹. À ce titre, les jeunes athéniens doivent rendre compte de leurs activités à l'Institut sous la forme d'un mémoire de recherche annuel, transmis à Paris par le directeur de l'EFA (art. 4). Ils alimentent chaque année le *Rapport de la Commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles*, lu devant l'Académie par l'un des membres et publié dans les *Comptes rendus des séances*. Ce sont des sources précieuses puisque ces textes nous permettent de mesurer l'audience que reçoivent les travaux des membres de l'EFA auprès des maîtres de l'archéologie. Les rapports d'Albert Dumont, Léon Heuzey et Henri Weil nous permettent ainsi de suivre l'activité de Pierre Paris en Grèce²⁶².

²⁶⁰ Cité dans Michel GRAS (éd.), « À l'école de toute l'Italie ». *Pour une histoire de l'École française de Rome*, ouvr. cité, p. 11-12 (le texte complet de la note d'Albert Dumont est reproduit p. 9-16, accompagné d'une présentation et d'un appareil critique).

²⁶¹ Au moins jusqu'en 1876, l'AIBL publie chaque année dans les *CRAI* les « questions proposées pour les travaux de l'École française d'Athènes ». Sur les liens entre les deux institutions : Jean LECLANT, « L'École française d'Athènes et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : des relations fructueuses au profit des études grecques », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 51-68 ; ID., « L'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'archéologie et les archéologues grecs », dans Roland ÉTIENNE (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Champs helléniques modernes et contemporains » (2), 2000, p. 453-457.

²⁶² Albert DUMONT, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1883, lu dans la séance du 10 août 1883 », *CRAI*, 27, 3, 1883, p. 346-375 ; Léon HEUZEY, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1885 », *CRAI*, 30, 1, 1886, p. 97-119 ; Henri WEIL, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1886 », *CRAI*, 30, 4, 1886, p. 595-616. Aucun rapport n'est présenté à l'Académie pour l'année 1884 en raison de la mort prématurée d'Albert Dumont qui devait se charger de la présentation. « Cette lacune même, dira Léon Heuzey l'année suivante, sera comme une marque de deuil dans les annales des deux Écoles » (p. 99).

2. — DE JEUNES RECRUES MAL PRÉPARÉES

En 1882, la tradition inaugurée par Albert Dumont commence à porter ses fruits²⁶³. La phase expérimentale est terminée. Néanmoins, se pose encore le problème de l'insuffisante formation des nouvelles recrues. Pour Paul Foucart, successeur d'Albert Dumont à Athènes, le problème est avant tout financier. Quelques mois avant l'arrivée de Pierre Paris en Grèce, il adresse au ministre de l'Instruction publique un rapport dans lequel il dresse un bilan en demi-teinte des travaux des pensionnaires au cours de l'année précédente. Soulignant l'intérêt des fouilles et des mémoires d'Amédée Hauvette-Besnault et d'Edmond Pottier, il se montre en revanche sans concession envers les autres membres (Marcel Dubois, Michel Clerc et Joseph Bilco) et ce, même si leurs voyages d'exploration se sont déroulés dans des conditions sanitaires difficiles :

Ces résultats sont médiocres. En faisant la part des conditions hygiéniques de cette année qui ont été mauvaises, il faut aussi reconnaître que la qualité des candidats à l'École a baissé depuis deux ans. Une des causes principales est la différence des situations faites aux jeunes gens de l'École normale, qui entrent dans l'enseignement secondaire et à ceux qui viennent à Athènes. Depuis que le traitement des professeurs de lycée a été à peu près doublé, tandis que celui des membres de l'École est le même qu'il y a vingt-cinq ans, beaucoup de jeunes gens renoncent à se présenter aux examens de l'École, et par suite le jury n'ayant pas un choix suffisant se voit réduit à une indulgence excessive. Mon devoir, Monsieur le Ministre, est de vous signaler cette situation fâcheuse et de vous indiquer les moyens d'y remédier. Plus de sévérité dans les examens pour l'entrée à l'École, une augmentation immédiate et sérieuse du traitement des membres de l'École me paraissent les deux mesures indispensables pour relever le niveau qui tend à s'abaisser d'une manière sensible²⁶⁴.

En réalité, le problème n'est pas – ou pas seulement – d'ordre financier. Il tient à l'organisation des études supérieures en France et à la formation que les jeunes athéniens reçoivent avant leur arrivée en Grèce. En 1882, l'archéologie n'est enseignée que dans quelques universités (et seulement depuis 1876), tandis que les membres de l'École française d'Athènes ne se recrutent que parmi les anciens normaliens qui se préparent avant tout à l'enseignement secondaire. Si la pédagogie mise en œuvre à l'ENS peut être présentée comme moderne et a pu être comparée aux séminaires allemands (notamment le système des conférences qui favorise les échanges permanents entre élèves et professeurs), ce n'est toutefois pas dans ces murs que Pierre Paris a pu préparer son arrivée à Athènes. À la suite de Michael Werner, rappelons que l'institution favorise avant tout la culture générale et tend à rejeter toute approche scientifique trop spécialisée, de sorte que l'École est « une université sans en être une, un séminaire “à l'allemande” sans en être un²⁶⁵ ». Les contemporains en sont conscients, à l'image d'un Michel Bréal dénonçant une « tradition normalienne » figée, uniquement soucieuse d'« apprendre à bien penser et à bien écrire » et incapable de former

²⁶³ Jules Augustin GIRARD, « Discours d'ouverture du Président, séance publique annuelle », *CRAI*, 26, 4, 1882, p. 312-317.

²⁶⁴ AN-Pierrefitte, F/17/4109, dossier 3, rapport de Paul Foucart au MIPBA, 07-01-1882.

²⁶⁵ Michael WERNER, « L'École normale : un séminaire à l'allemande ? », dans Michel ESPAGNE (éd.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, coll. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek » (6), 1995, p. 88.

de véritables savants²⁶⁶, ou d'un Gaston Boissier qui, dès 1868 et quoique de façon plus nuancée, regrette « que les élèves de l'école n'aient pas toujours tenu à prendre dans la philologie et l'érudition le rang qu'ils occupent dans les lettres, et qu'ils se soient tenus trop à l'écart de ce mouvement scientifique dont l'Allemagne est le centre²⁶⁷ ». L'arrivée de Numa Denis Fustel de Coulanges à la direction de l'École et l'enseignement de professeurs comme Gabriel Monod ou Paul Vidal de la Blache ne semblent pas avoir abouti à une remise en cause cet état de fait²⁶⁸. Dès lors, comment faire de l'EFA un véritable institut de recherche archéologique avec des pensionnaires qui n'ont pas été formés à l'archéologie ? Il y a là une contradiction originelle qu'Albert Dumont s'était efforcé de résoudre dès 1872.

Dans une note de juillet 1872, il propose que les athéniens passent leur première année à Rome où « il leur serait fait un cours régulier qui les préparerait aux travaux qu'ils devraient faire en Grèce », avant d'ajouter : « Monsieur le Directeur de l'École d'Athènes a demandé plusieurs fois avec insistance cette préparation²⁶⁹ ». Cet impératif de formation méthodologique est à l'origine de la création de l'antenne athénienne en Italie, ancêtre de l'École française de Rome. Le décret du 25 mars 1873 porte ainsi à un an la durée du séjour des athéniens dans la capitale italienne (art. 1) où « Un savant, choisi en raison de la *spécialité* de ses travaux, est chargé de faire à Rome, pour l'*instruction* de ces jeunes gens, un *cours d'archéologie*, d'après un programme proposé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres » (art. 2, nous soulignons)²⁷⁰. En 1874, Albert Dumont lui-même est chargé de ce cours dont la leçon inaugurale fut publiée²⁷¹. Le programme est ambitieux : trois conférences par semaine, l'une consacrée à l'archéologie et à l'histoire de l'art, une autre à l'épigraphie, la dernière à la préparation des travaux et des voyages que les membres devront ensuite mener en Grèce et en Asie Mineure. Le directeur de l'EFA, Émile Burnouf, se montre ainsi confiant : « J'ai reçu [écrit-il au ministre de l'Instruction publique] de M. Albert Dumont, sous-directeur de l'École résidant à Rome, une lettre où il me rend compte des travaux des trois nouveaux membres qui ont suivi ses conférences et dans laquelle il exprime son entière satisfaction. Ces jeunes gens arriveront à Athènes infiniment mieux préparés que leurs devanciers²⁷² ».

Malheureusement [raconte Louis Madelin] ce cours ne fut pas fait : la Revue archéologique en publia bien la première leçon, mais cette première leçon, onques personne ne se souvient, parmi nos aînés, de l'avoir entendue. Dumont savait que, si bon professeur qu'il pût être, ses

²⁶⁶ Michel BRÉAL, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, Paris, Hachette, 1872, p. 373-377.

²⁶⁷ Gaston BOISSIER, « Les réformes de l'enseignement. L'enseignement supérieur », *Revue des deux mondes*, 75, 1868, p. 876.

²⁶⁸ Il faut donc lire avec un œil critique le texte que publie Fustel de Coulanges en 1879, dans lequel il compare les conférences de l'ENS aux séminaires des universités allemandes : Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, « De l'enseignement supérieur en Allemagne d'après des rapports récents », *Revue des deux mondes*, 34, 1879, p. 831-832.

²⁶⁹ Cité dans Michel GRAS (éd.), « À l'école de toute l'Italie ». *Pour une histoire de l'École française de Rome*, ouvr. cité, p. 15.

²⁷⁰ Le texte complet se trouve dans Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 436-437.

²⁷¹ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », *RA*, nouv. série, 27, 1874, p. 57-64.

²⁷² AN-Pierrefitte, lettre du 25-07-1874, F/17/4109 (dossier 1).

élèves avaient une maîtresse supérieure à tous les professeurs, et qui était Rome elle-même. Les membres de l'École écoutaient Rome enseigner²⁷³.

Rome était sans doute de bonne volonté mais le projet d'une année de propédeutique semble bien avoir fait long feu. Si l'on en croit Georges Radet, cette initiation préalable est vite abandonnée. À son époque, qui est aussi celle de Pierre Paris, ce séjour se limite à trois mois. Nommés en octobre, les membres n'arrivent généralement pas avant décembre à Rome. Ils ont alors l'opportunité de se familiariser avec les vestiges antiques, découvrant les grands sites romains et les musées de la Ville éternelle. On s'efforce surtout d'aiguiser leur regard artistique, de former leur jugement, leur goût et leur sentiment du beau par « un commerce intime et prolongé » avec les artistes de l'Académie de France à Rome. Archéologie et histoire de l'art restent alors intimement liées et la première « ne peut se passer de certaines connaissances et surtout de certaines façons de juger qui n'appartiennent qu'aux artistes²⁷⁴ ». Les nouvelles recrues de l'EFA séjournent ainsi un trimestre à la Villa Médicis avant de poursuivre leur voyage vers Athènes, où ils s'installent en mars²⁷⁵.

En dehors de la lettre qu'il adresse à Pierre de Nolhac, nos sources ne permettent guère de préciser ce que fut le séjour italien de Pierre Paris²⁷⁶. On sait toutefois que la péninsule ne fut pas la seule étape du voyage : il mentionne Rome, le palais Farnèse et la Villa Médicis, Naples, Capri, Syracuse, mais aussi Malte, l'Algérie et la Tunisie (Bône – l'actuelle Annaba – Tunis, une excursion à cheval dans la Kroumirie). Sans doute ce séjour ne fut-il pas très différent de celui qui avait conduit Camille Jullian, deux ans plus tôt, de Florence à Rome, en passant par Ostie (qu'il visite en compagnie de Joseph Bilco et de Michel Clerc, en route pour Athènes), Naples, Pompéi, Paestum ou Pouzzoles, etc.²⁷⁷. On sait en revanche que Paul Foucart était impatient de voir arriver Pierre Paris. Le 27 février 1883, il écrit au ministre de l'Instruction publique : « M. Paris n'est pas encore arrivé à Athènes et ne m'a pas donné de ses nouvelles depuis le commencement de janvier. Une lettre que je lui ai fait adresser à Rome pour presser son arrivée a été renvoyée à Athènes²⁷⁸ ». Une semaine plus tard, à son arrivée rue Didotou, le jeune homme doit affronter la colère du directeur :

Je suis enfin arrivé à Athènes, avec un mois et demi de retard. Les fameuses montagnes classiques, où habitaient jadis les nymphes, les muses, et autres personnes peu vêtues, étaient couvertes de neige ; il pleuvait à verse. Mais cet orage était moins fort que celui qui a éclaté dans le bureau de Foucart. J'ai reçu le vent, la grêle, l'ondée, avec stoïcisme, mais j'étais bien mouillé quand même – et j'étais furieux quand je suis entré dans ma chambre²⁷⁹.

²⁷³ Louis MADELIN, « L'École française de Rome », *Revue hebdomadaire*, 18, 11, 13 mars 1909, p. 189-190.

²⁷⁴ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 242.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 206.

²⁷⁶ Cat. NOLHAC 08-03-1883.

²⁷⁷ Olivier MOTTE, *Camille Jullian. Les années de formation*, ouvr. cité, p. 69-78.

²⁷⁸ AN-Pierrefitte, F/17/26788. Lorsque le directeur l'estime nécessaire, il n'hésite pas à hâter l'arrivée en Grèce des jeunes recrues. En janvier 1880, Paul Foucart écrit ainsi à Salomon Reinach d'écourter son séjour romain autant que possible, en le limitant à deux semaines, moins s'il le peut. Voir Hervé DUCHÊNE, « Un athénien : Salomon Reinach », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 275.

²⁷⁹ Cat. NOLHAC 08-03-1883. Plusieurs lettres de notre corpus font référence à la personnalité et au caractère difficile du directeur : voir également cat. MONCEAUX 24-04-1884 ; cat. HOLLEAUX 17-12-1888.

La formation de Pierre Paris en archéologie est donc presque inexistante lorsqu'il débarque au Pirée. Il fait partie de ces « conscrits [qui] n'ont fait qu'un saut de l'agrégation à l'École » et qui ne sont que « l'espérance d'un bon athénien²⁸⁰ ». Comme ses condisciples, il a tout à apprendre, « dévorant tout de [ses] yeux novices²⁸¹ ». Sur ce point, le témoignage de Georges Radet est sans ambiguïté :

Nous arrivions à M. Foucart extrêmement frustes. Sur les bancs du collège, nous avions fait des exercices de rhétorique ; à l'École normale, nous en avions fait encore ; seul M. Boissier nous avait appris ce que c'était que le *Corpus*, pas celui de Boeckh, puisque M. Boissier enseignait le latin. C'était là notre principal lest. Nous avions de l'apparence et pas de fond. Nous étions des coques de noix vides. En Grèce, nous découvrions peu à peu que nous ne savions rien²⁸².

Rien ? Peut-être pas tout à fait. Comme beaucoup de ses condisciples normaliens, Pierre Paris ne se contente pas d'assister aux conférences de l'ENS, il suit des cours à l'extérieur. En 1881-1882, il est inscrit à l'École pratique des hautes études au cours d'histoire littéraire et de métrique (philologie et antiquités grecques) d'Henri Weil²⁸³, également maître de conférences de grec à l'ENS, lequel « apportait avec lui en France les ressources et les méthodes de l'érudition allemande » (émigré allemand, il était arrivé à Paris en 1842)²⁸⁴. Pierre Paris a pu recevoir dans ce cadre un savoir plus spécialisé (peut-être quelques notions d'épigraphie), complément nécessaire aux cours suivis à l'ENS. Mais il ne peut s'agir d'archéologie à proprement parler. En revanche, cet enseignement ayant fait son apparition à la Sorbonne en 1876 et les membres de l'ENS étant admis à suivre les cours de la faculté des lettres en tant qu'auditeurs libres (ce qui explique que leur présence n'ait pas laissé de traces dans les archives de la Sorbonne), peut-être Pierre Paris a-t-il assisté à ceux de Georges Perrot. Sa présence parmi les contributeurs des *Mélanges Perrot*²⁸⁵, en 1903, pourrait laisser entendre qu'il fût son élève (en revanche, il ne figure pas dans la liste des auteurs des *Mélanges Weil*²⁸⁶). C'est encore ce que suggère un témoignage postérieur de Georges Radet²⁸⁷. Si tel est le cas, Georges Perrot, qui traite alors de l'art archaïque, de l'art en Asie Mineure et des dé-

²⁸⁰ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 204.

²⁸¹ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », art. cité, p. 265.

²⁸² Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 215. Il fait référence au *Corpus Inscriptionum Graecarum* publié à partir de 1825 par l'Académie des sciences de Berlin sous la direction d'August Boeckh.

²⁸³ *Rapport sur l'École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques, 1881-1882*, vol. 15-1, Paris, EPHE, 1882, p. 5.

²⁸⁴ Pascale HUMMEL, « Henri Weil entre France et Allemagne », dans Michel ESPAGNE (éd.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, coll. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek » (6), 1995, p. 254. Voir également Auguste BOUCHÉ-LECLERCQ, Gabriel MONOD et Théodore REINACH, « Obsèques de M. Henri Weil », *REG*, 22, 100, 1909, p. 373-382 (en part. p. 378 sur la complémentarité de son enseignement à l'EPHE et à l'ENS).

²⁸⁵ Pierre PARIS, « Bijou phénicien trouvé en Espagne », dans *Mélanges Perrot. Recueil de mémoires concernant l'archéologie classique, la littérature et l'histoire anciennes*, Paris, Albert Fontemoing, 1903, p. 255-258.

²⁸⁶ AA. VV., *Mélanges Henri Weil. Recueil de mémoires concernant l'histoire et la littérature grecques*, Paris, A. Fontemoing, 1898.

²⁸⁷ Georges Radet, qui entre à l'ENS en 1881, alors que Pierre Paris y effectue sa troisième année, affirme avoir suivi l'enseignement de Maxime Collignon, le successeur de Georges Perrot à la Sorbonne à partir de 1883. Georges RADET, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1916-1917, p. 132.

couvertes de Schliemann à Troie et à Mycènes²⁸⁸, pourrait avoir joué un rôle dans la décision de Pierre Paris de candidater à l'EFA²⁸⁹.

Quoi qu'il en soit, si Pierre Paris reçut une formation en archéologie, elle fut sans doute limitée à quelques notions d'art grec. Le problème de l'impréparation des jeunes athéniens n'avait du reste rien de conjoncturel. Il tardera à trouver une réponse adéquate. Une lettre de Fernand Courby adressée depuis Délos à Maurice Holleaux, alors directeur de l'EFA, montre que la question se posait encore au début du XX^e siècle :

Je vous remercie de ne pas m'avoir tenu rigueur pour un rapport hâtif tiré de croquis incomplets ; et je sens maintenant que le rapport n° 2, lui aussi, s'il n'est pas contredit par mes constatations actuelles, reste encore trop au-dessous de ce qu'on est en droit de demander. [...] Je ne domine pas assez mon sujet pour distinguer à priori les choses essentielles. Cette lenteur voulue se complique des tâtonnements de mon apprentissage : faute d'avoir exercé mes yeux et amassé des exemples, je suis arrêté à chaque pas ; la réflexion doit intervenir où la mémoire et l'expérience auraient suffi²⁹⁰.

Dans ce contexte, il fallait parer au plus pressé. Successeur de Dumont à Rome, Auguste Geffroy (1820-1895) rappelait que les jeunes membres arrivaient à Rome désireux de « se munir à la hâte de certaines notions spéciales²⁹¹ ». La publication de la leçon inaugurale d'Albert Dumont prend alors tout son sens. En raison même de l'introduction récente des études archéologiques à l'université, les manuels d'archéologie – en langue française – sont alors presque inexistants. À l'automne 1882, pour sa rapide mise à niveau méthodologique en archéologie, Pierre Paris ne dispose que d'une bibliographie bien mince : pour l'essentiel, il s'agit des leçons inaugurales prononcées par Dumont à Rome, Georges Perrot à Paris (1876) et Maxime Collignon à Bordeaux (1877), ou encore du manuel que ce dernier publie en 1881. À cette liste, il convient d'ajouter le manuel plus technique publié par Salomon Reinach en 1880 et la longue introduction programmatique qui figure dans le premier volume de l'*Histoire de l'art dans l'Antiquité* que publient Georges Perrot et Charles Chipiez en

²⁸⁸ Robert de LASTEYRIE et Maxime COLLIGNON, « Georges Perrot », *MMAI*, 22, 1, 1916, p. IX (n. 1). Pour le détail des enseignements, voir AN-Pierrefitte, académie de Paris, registres des actes et déclarations de la faculté des lettres de Paris 1864-1888, AJ/16/4746.

²⁸⁹ Gaston Maspero affirme que sans contraindre ses élèves, Georges Perrot n'hésitait pas à les orienter vers l'EFA lorsqu'il décelait un potentiel antiquisant ou archéologue (« cet affût perpétuel aux vocations archéologiques ») : « La prédilection marquée et la protection dont il les entoura, en souvenir de sa propre jeunesse, aboutirent rapidement à la formation d'une élite infiniment plus attentive aux monuments que le personnel des générations passées et qui, disséminée ensuite dans les Facultés de Paris ou de province, s'y montra capable non seulement de le disputer à l'Allemagne en fait d'érudition, mais de l'y vaincre plus souvent qu'on ne l'imagine ». Voir Gaston MASPERO, « Notice sur la vie et les travaux de M. Georges Perrot », art. cité, p. 476-477.

²⁹⁰ A-EFA, Délos 1-1906 (1), correspondance, lettre du 14-11-[1906].

²⁹¹ Auguste GEFROY, « L'École française de Rome. Ses origines, son objet, ses premiers travaux », art. cité, p. 623.

1882²⁹². Enfin, le manuel de l'Allemand Karl Otfried Müller (1797-1840), *Handbuch der Archäologie der Kunst* (1830) s'était imposé depuis longtemps comme un classique – mais il n'intégrait pas les derniers acquis de la recherche – et existait en traduction française²⁹³. À n'en pas douter, ces quelques textes forment alors le bréviaire que tout athénien se doit de maîtriser à son arrivée en Grèce. Ce sont des textes fondateurs pour l'archéologie moderne. Ils définissent précisément l'objet, les champs d'étude et les méthodes propres à l'archéologie grecque, exposant « la langue de l'archéologie » pour que les étudiants sachent « tout ce qu'il faut chercher et comment il le faut chercher », qu'ils apprennent « à regarder et à bien voir²⁹⁴ ». C'est à cette école que se forme Pierre Paris à partir de 1882. Il convient donc de s'arrêter un moment sur les définitions que ces textes donnent de l'archéologie moderne. Elles ne se recoupent peut-être qu'imparfaitement, mais ce sont des nuances qui les séparent et qui tiennent pour l'essentiel à la place plus ou moins grande qui est faite à l'histoire de l'art. Pour le reste, elles s'accordent sur les principes fondamentaux.

3. — VERS UNE DÉFINITION DE L'ARCHÉOLOGIE-SCIENCE

Autour de 1880, l'archéologie est entendue comme l'une des branches des sciences historiques et sociales²⁹⁵. Le rôle assigné aux Écoles françaises d'Athènes et de Rome est celui d'un institut des études avancées destiné à former des spécialistes en s'appuyant sur la solide culture classique des jeunes membres. Loin d'insister sur la rupture qui existerait entre

²⁹² Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », art. cité ; Maxime COLLIGNON, *Cours d'antiquités grecques et latines. De l'Archéologie grecque. Leçon d'ouverture du 15 janvier 1877*, Bordeaux, Faculté des lettres de Bordeaux, G. Gounouilh, 1877 ; Salomon REINACH, *Manuel de philologie classique, d'après le Triennium Philologicum de W. Freund et les derniers travaux de l'érudition*, Paris, Hachette, 1880 ; Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. I. L'Égypte*, Paris, Hachette et Cie, 1882, p. I-LXXIII ; Georges PERROT, « De l'art égyptien et de l'art assyrien qu'il est nécessaire d'étudier pour se préparer à l'étude de l'art grec et de ses origines. Leçon d'ouverture du cours d'archéologie professé à la faculté des lettres de Paris, en 1877-1878 », dans Philippe BRUNEAU (éd.), *Études d'archéologie grecque*, Paris, Picard, coll. « Les classiques français de l'histoire de l'art », 1992, p. 47-53 [1877-1878] ; Maxime COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1881].

²⁹³ Le manuel de Karl Otfried Müller, disciple d'August Boeckh, s'impose, dès sa parution, comme un outil incontournable que tout archéologue doit connaître dans la mesure où il offre au lecteur une somme des connaissances archéologiques de son époque, actualisant et remplaçant l'*Histoire de l'art dans l'Antiquité* de Johann Joachim Winckelmann (1764). En ce sens, il est l'un des jalons qui marquent la naissance de l'archéologie moderne. Pol Nicard, élève de Désiré Raoul-Rochette, en donne la traduction française au début des années 1840 : Karl Otfried MÜLLER, *Nouveau manuel complet d'archéologie*, trad. par Pol NICARD, 3 vol., Paris, Librairie encyclopédique du Roret, 1841-1842. Sur sa réception en France, voir Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. I. L'Égypte*, ouvr. cité, p. XXIV-XXXV ; Ève GRAN-AYMERICH, « Karl Otfried Müller et la France », *Revue germanique internationale*, 14, 2011, p. 113-124 ; Eleonora VRATSKIDOU, « Inventer une archéologie "pratique". Karl Otfried Müller aux mains des Grecs modernes », dans Michel ESPAGNE et Sandrine MAUFROY (éd.), *L'hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, Paris-Athènes, Éditions Demopolis, École française d'Athènes, coll. « Quaero », 2016, p. 195-221.

²⁹⁴ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », art. cité, p. 57.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 60 ; Maxime COLLIGNON, *Cours d'antiquités grecques et latines. De l'Archéologie grecque*, ouvr. cité, p. 3-4. Plus largement, voir Philippe BRUNEAU, « L'archéologie grecque en Sorbonne de 1876 à 1914 », dans *Études d'archéologie grecque*, Paris, Picard, coll. « Les classiques français de l'histoire de l'art », 1992, p. 7-43.

l'ENS et l'EFA, Albert Dumont souligne au contraire la continuité et la cohérence de ce parcours :

Nous ne voyons pas en quoi l'archéologie est opposée à l'étude des lettres ainsi comprise. Bien loin qu'il y ait la moindre antithèse à établir entre ces deux applications de l'esprit, l'éducation classique que vous avez reçue vous prépare à bien voir les monuments. Vous retrouverez à chaque pas, dans nos travaux, les souvenirs de l'enseignement que vous avez suivi à l'École normale ; vous reconnaîtrez que notre but est seulement de le continuer, de le préciser, de le fortifier. Certes, les obstacles seront nombreux, et de toutes sortes ; vous les considérerez tels qu'ils sont, persuadés que rien ne résiste au temps, à la volonté et au bon sens²⁹⁶.

Ainsi considérée, l'archéologie devient une discipline qui a toute sa place dans le monde universitaire. Devenu directeur de l'Enseignement supérieur, Albert Dumont souligne la nécessité de créer des chaires d'archéologie et d'histoire de l'art pour que la France rattrape le retard qu'elle a pris sur l'Allemagne²⁹⁷. La nouvelle discipline, qui est avant tout une archéologie grecque, a un champ d'étude qui lui est propre : la Grèce et la Grande Grèce. Mais à une époque où les travaux sont de plus en plus nombreux à souligner les liens anciens entre la Grèce et l'Orient, l'Asie et l'Égypte ne sont pas oubliées. Conquérante par l'espace qu'elle embrasse, la discipline l'est aussi par l'amplitude du cadre temporel qu'elle se fixe : il va de la préhistoire jusqu'à l'époque gréco-romaine²⁹⁸. Maxime Collignon, chez qui la dimension artistique est plus affirmée, se fixe quant à lui la période archaïque comme point de départ (il faut ici tenir compte de l'état de la recherche en 1876)²⁹⁹.

L'un et l'autre donnent à l'archéologie un même objet. Leur vision est totalisante. Il s'agit de sortir du cadre étroit de l'histoire de l'art, hérité de Johann Joachim Winckelmann, pour envisager l'ensemble des vestiges de la culture matérielle. Albert Dumont fait ainsi de l'archéologie « la science des *objets* et des *monuments* anciens. [...] La faculté qu'étudie l'archéologue est celle qu'a l'activité humaine de transformer la matière. Cette partie de la science comprend toutes les formes sensibles depuis la poterie commune jusqu'aux grands édifices, depuis le moindre détail du costume jusqu'aux chefs-d'œuvre de l'art³⁰⁰ ». Sa définition est reprise par Maxime Collignon pour qui « Elle étudie en effet une faculté spéciale de l'homme : celle qui lui permet de transformer la matière, d'y imprimer la marque de sa pensée ou de la faire servir à l'expression d'un sentiment³⁰¹ ». L'art grec conserve une place de choix à travers l'étude de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la céramologie, de la toreutique, etc. Mais comme Albert Dumont, Maxime Collignon assigne un objet bien plus large à l'archéologie :

L'archéologie, en étendant son domaine, a changé de caractère. Moins préoccupée que par le passé de s'attacher aux seuls œuvres d'art, elle accorde son attention à tous les monuments qui contiennent quelque enseignement historique. L'archéologie de l'art n'occupe plus la

²⁹⁶ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », art. cité, p. 63.

²⁹⁷ Albert DUMONT, « Notes sur l'enseignement supérieur en France », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 1884, p. 228-229, 231.

²⁹⁸ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », art. cité, p. 58.

²⁹⁹ Maxime COLLIGNON, *Cours d'antiquités grecques et latines. De l'Archéologie grecque*, ouvr. cité, p. 4.

³⁰⁰ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », art. cité, p. 60.

³⁰¹ Maxime COLLIGNON, *Cours d'antiquités grecques et latines. De l'Archéologie grecque*, ouvr. cité, p. 13.

place prédominante qu'elle avait au début. Sans cesser d'étudier les variations des styles et les nuances particulières du goût dans les différentes parties du monde hellénique, l'archéologue recherche tout ce qui peut éclairer l'histoire des croyances, des religions et des coutumes ; il est moins un philosophe qu'un historien³⁰².

Dès lors, l'objet archéologique ne sert plus seulement à illustrer. Au moment même où Gabriel Monod jette les bases de la méthode historique, fondement de l'école méthodique, le vestige matériel acquiert un nouveau statut³⁰³. Il devient un *document* qui, une fois analysé, constitue une preuve sur laquelle prend appui un véritable discours historique. La fiabilité de cet indice est affirmée avec force. En témoigne la primauté qu'Albert Dumont accorde à l'objet sur les textes :

Les monuments sont donc une des expressions du caractère d'un peuple, et ils ont d'autant plus de valeur qu'ils témoignent avec plus de netteté de ses idées et de ses mœurs. Certes les formes sensibles – pour ne parler en ce moment que de celles où ne domine pas la recherche du beau – ne traduisent pas des nuances aussi variées que la prose et la poésie, mais elles ont un avantage dont il faut tenir grand compte ; il suffit, le plus souvent, d'ouvrir les yeux pour les voir telles qu'elles sont³⁰⁴.

La démarche de Maxime Collignon témoigne de la même confiance envers l'objet : « L'archéologie figurée [dit-il] nous conduit aussi près que possible de la réalité, en nous montrant les formes mêmes de la vie antique. [...] L'histoire n'est pas tout entière dans les livres. Pour qui sait voir, le témoignage des marbres est aussi net que celui de Thucydide ou de Xénophon³⁰⁵ ». Cette approche rend les sources écrites et matérielles fondamentalement complémentaires. Dans la leçon d'ouverture de son cours d'archéologie nationale (8 décembre 1882), Alexandre Bertrand affirme à son tour que « c'est du rapprochement des textes et des monuments que jaillit la vérité³⁰⁶ ». Dans le prolongement de l'archéologie philologique, la fréquentation des auteurs anciens reste essentielle. Mais il s'agit désormais de confronter les textes aux traces matérielles que les fouilles révèlent, jusqu'à permettre de confirmer, critiquer, nuancer ou même invalider le récit des Anciens, voire même de révéler l'existence de cultures jusque-là inconnues. Tous les vestiges sont ainsi pris en compte, y compris les plus modestes, même si la quête de l'objet rare et beau n'est pas absente.

Ces documents, l'archéologue doit apprendre à les repérer, à les observer, à les lire et à les comprendre. Il lui faut donc une méthode. Outre l'épigraphie, dont la maîtrise est jugée indispensable, il s'agit de regrouper les objets dans des séries, d'établir des typologies (d'où

³⁰² *Ibid.*, p. 12.

³⁰³ Gabriel MONOD, « Introduction », art. cité.

³⁰⁴ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », art. cité, p. 60. Cette confiance en l'objet matériel n'est pas nouvelle. De ce point de vue, l'archéologie méthodique est l'héritière de la longue tradition des antiquaires. Sur cette question, outre les travaux d'Alain Schnapp déjà cités, voir Arnaldo MOMIGLIANO, « L'histoire ancienne et l'antiquaire », dans *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1983, p. 244-293.

³⁰⁵ Maxime COLLIGNON, *Cours d'antiquités grecques et latines. De l'Archéologie grecque*, ouvr. cité, p. 19-20.

³⁰⁶ Cité dans Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 219. Ajoutons que les idées développées par Dumont, Collignon et Bertrand, notamment la suprématie de l'objet sur le texte et donc l'importance de la fouille pour fournir des documents matériels à la provenance sûre, prolongent les conseils que donnaient Olivier Rayet, dès 1874, à l'occasion de sa leçon d'ouverture du cours d'archéologie à la Bibliothèque nationale (27 janvier). Voir Olivier RAYET, *Études d'archéologie et d'art*, éd. par Salomon Reinach, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, coll. « Bibliothèque archéologique », 1888, p. 97 et 101.

l'importance accordée à la constitution de catalogues) afin de permettre la mise en œuvre d'une approche comparative et en tenant compte du contexte dans lequel ces objets sont apparus. C'est de ce travail que l'archéologue pourra tirer les conclusions qui s'imposent. Chez Albert Dumont, cet exercice austère participe d'une véritable pédagogie du regard qui n'est rendue possible que par une fréquentation régulière des objets : « Cette éducation des yeux est un des charmes les plus délicats de l'archéologie. Elle doit arriver à ce degré de sûreté où, en dehors de tout témoignage, vous attribuez une œuvre d'art ou même un simple ustensile, à un pays, à une époque, à une école³⁰⁷ ». On retrouve la même méthode chez Maxime Collignon, même si elle est exposée plus rapidement et associée à une dimension littéraire plus affirmée³⁰⁸.

L'historien de l'art, cependant, n'est jamais loin de l'archéologue. De fait, les chaires universitaires créées à partir de 1876 associent presque systématiquement les deux disciplines. Maxime Collignon lui-même définit sa pratique comme une archéologie de l'art, un concept qu'il emprunte à Karl Otfried Müller³⁰⁹. Salomon Reinach a bien résumé cette dualité :

L'art a des exigences et des dédains que l'archéologie ne connaît pas. Comme il a pour but l'étude de l'antiquité d'après ses monuments et non point une jouissance esthétique, l'archéologue, magistrat instructeur, recherche et provoque partout des témoignages ; homme de goût, il salue la beauté quand il la rencontre, mais il n'hésite point à s'arrêter devant un objet d'aspect vulgaire ou désagréable s'il peut en espérer quelque éclaircissement sur tel détail du passé qui le préoccupe. Pour l'archéologue, il est parfois vrai de dire que *le beau c'est le laid*, en ce sens que, au point de vue spécial où il se place, il y a souvent plus de profit à tirer d'une œuvre grossière, primitive, mais nouvelle, que de quelque réplique achevée d'un motif connu. L'artiste est dans des dispositions toutes différentes. L'antiquité, pour lui, n'est pas une énigme obscure à pénétrer, mais une conseillère lumineuse à laquelle il demande des enseignements ; ce qu'il recherche dans les musées, ce n'est pas ce qui ne lui rappelle rien de connu, mais, au contraire, ce qui atteste une fois de plus l'éternelle fraîcheur de l'art antique et la fixité de l'idée du beau à travers les âges³¹⁰.

En somme, la conception de l'archéologie que développe cette génération de savants formés à l'ENS et à l'EFA est celle que le peintre Léon François Comerre (1850-1916) a fixé sur la toile qu'il réalise, en 1898, pour orner le mur de l'amphithéâtre Guizot de la Sorbonne [FIG. 27]. Elle offre aux étudiants une définition imagée et allégorique de l'archéologie. Le paysage sec et montagneux ainsi que la mer que l'on devine en arrière-plan définissent un

³⁰⁷ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », art. cité, p. 59-60.

³⁰⁸ Maxime COLLIGNON, *Cours d'antiquités grecques et latines. De l'Archéologie grecque*, ouvr. cité, p. 21 : « je veux parler de cette sorte de divination, qui n'est qu'un sentiment juste et délicat de l'histoire ».

³⁰⁹ Maxime COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, ouvr. cité, p. 6. On peut la définir comme une pratique qui consiste à recourir aux méthodes de l'archéologie pour étudier l'art (on pourrait presque écrire : les beaux-arts) de l'Antiquité, principalement l'architecture, la sculpture, l'iconographie des monnaies ou des médailles (numismatique), la peinture. Leur étude repose avant tout sur une analyse formelle, stylistique et artistique. La démarche archéologique apparaît surtout à travers la conception de ces vestiges de la culture matérielle comme de véritables documents historiques, au même titre que le textes, ainsi qu'à travers la pratique de la fouille qui, en permettant d'exhumer de nouveaux « monuments », enrichit les corpus de l'archéologue et de l'historien.

³¹⁰ Salomon REINACH, « Courrier de l'art antique », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 2^e période, 36, 1886, p. 413 ; ID., *Monuments nouveaux de l'art antique*, 2 vol., Paris, Simon Kra, 1924, p. 1-2, vol.1 (rééd.). Sur sa conception de l'archéologie : Élisabeth DÉCULTOT, « Salomon Reinach et l'archéologie classique allemande (1880-1920) », dans Sophie BASCH, Michel ESPAGNE et Jean LECLANT (éd.), *Les frères Reinach*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, De Boccard, 2008, p. 177-203.

cadre méditerranéen, grec à n'en pas douter. Il est une invitation au voyage et rappelle que l'archéologie ne peut se concevoir sans une pratique sur le terrain. À droite, l'allégorie de l'archéologie est richement parée, drapée dans un manteau vert décoré de formes géométriques. Elle tient des feuilles (des planches ?) dans sa main droite. Un volume est entrouvert à ses pieds, évocation d'une tradition philologique toujours présente, les textes fournissant un appui indispensable au savant, ou renvoyant à son rôle de passeur de savoirs à travers ses publications ; tout autour d'elle, les vestiges matériels qui sont au cœur de son objet d'étude : une colonne ionienne, un bas-relief, un fragment de sculpture, la base d'une colonne, un fragment de corniche et de triglyphe, un vase peint (un cratère), rappellent quelques-uns des domaines qui sont ceux de l'archéologie de l'art (sculpture, architecture, céramologie). À gauche, une pioche et trois ouvriers en pleine activité suggèrent le travail sur le chantier de fouille, rappelant que « la Grèce a gardé, dans les profondeurs de son sol, avec une fidélité pieuse, les débris de son plus lointain passé », débris que « des mains avides, dont la science seule excuse le sacrilège, exhument chaque jour³¹¹ ». À l'archéologue revient la tâche d'analyser ce matériel. Austère, vêtu de noir, le peintre l'a représenté dans l'angle inférieur gauche (il s'agit sans doute de Maxime Collignon plutôt que de Georges Perrot), les yeux fixés sur l'une de ces fragiles tanagras dont l'attitude rappelle celle de la Dame en bleu du Louvre³¹². Le regard sur l'objet est complexe. C'est celui du savant qui s'emploie à décrypter le sens profond d'une création de la culture grecque, mais c'est aussi celui de l'historien de l'art séduit par sa beauté. Au centre de la composition, vêtue d'un chiton immaculé, l'allégorie de la Grèce apparaît. Ôtant le voile qui lui recouvrait la tête, elle se révèle à l'archéologie (c'est le titre de la composition). Par ce geste, le peintre illustre la conception très positiviste d'une jeune discipline qui a foi dans le progrès de la science³¹³. Tel est le paradigme dans lequel s'inscrit la trajectoire de Pierre Paris à partir de 1882, lorsqu'il devient membre de l'École française d'Athènes.

V. — S'INSCRIRE DANS UNE PUISSANTE COMMUNAUTÉ SCIENTIFIQUE

Une méthode, une culture savante, littéraire et artistique, des connaissances et des compétences spéciales, ou encore l'expérience des horizons lointains, tel est le capital acquis par Pierre Paris à l'issue de ses années d'apprentissage. Mais l'ENS et l'EFA lui lèguent un autre bien tout aussi précieux : l'appartenance à une puissante communauté scientifique, normannoise et athénienne. Par sa formation et sa trajectoire personnelle, Pierre Paris se rattache à

³¹¹ Pierre PARIS, « Au Musée de Naples », art. cité, p. 591-592.

³¹² Louvre inv. MNB907.

³¹³ Hervé CABEZAS, « Les représentations imagées de l'Archéologie », *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale*, 3, 1984-1985, p. 163-194. En 1893, la même conception positiviste inspire le sculpteur Louis-Ernest Barrias. Pour décorer la façade de la nouvelle faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux, il réalise *La Nature mystérieuse et voilée se découvrant devant la Science*. Voir Adriana SOTROPA, « La faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux et ses sculptures allégoriques : les péripéties d'une commande », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 55-63, et, plus largement, Claude LAROCHE, « *Pro Scientia Urbe et Patria* : l'architecture de la faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux, 1876-1888 et 1902-1922 », *In Situ. Revue des patrimoines*, 17, 2011, en ligne sur <http://journals.openedition.org/insitu/1126>.

une « génération historienne » particulière, celle née dans la décennie 1850 et que Christian Amalvi a défini comme la génération de « l'Entre-Trois-Guerres³¹⁴ ». Pour en délimiter les contours, il souligne, à la suite de Marc Bloch dans son *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* (1949), toute l'importance des « apprentissages partagés³¹⁵ ». Certes, le concept de génération a ses limites ; la récente enquête collective à laquelle nous venons de faire allusion l'a bien montré³¹⁶. Il n'en reste pas moins vrai que la cinquième génération étudiée par Christian Amalvi correspond presque en tout point à notre objet d'étude, mais il pourrait en être de même avec la sixième, « la génération établie » (née entre 1861 et 1870) sur laquelle s'est penché Laurent Avezou : né en 1859, Pierre Paris se situe à la date charnière de ces deux cohortes³¹⁷. Eut-il lui-même conscience d'appartenir à une même communauté d'âge historienne ? Le fragment de discours que nous avons placé en exergue de ce chapitre pourrait être la marque de cette « communauté d'empreinte [qui], venant d'une communauté d'âge, fait une génération³¹⁸ ». À moins d'y voir la conscience d'appartenir aux mêmes *réseaux savants*. Les deux notions, du reste, ne s'opposent pas nécessairement ; elles sont complémentaires. Recourir au concept de réseau présente toutefois l'avantage de renvoyer à une réalité ressentie et intériorisée par ceux à qui nous l'appliquons. Il permet en outre de mettre en évidence un ensemble de liens de solidarités dynamiques qu'il est utile de pouvoir appréhender dans la perspective d'une archéologie des savoirs. En effet, la décennie qui s'étend du milieu des années 1870 au milieu des années 1880 permet à Pierre Paris de s'inscrire dans de puissants *lieux de sociabilité* et dans des *réseaux savants* qui joueront un rôle essentiel tout au long de sa carrière scientifique³¹⁹. De l'ENS à l'université de Bordeaux, en passant par l'EFA, l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux, l'École des hautes études hispaniques ou la Casa de Velázquez, les mêmes noms reviennent continuellement. Ainsi Camille Jullian écrivait-il à Alfred Rébelliau, le 7 octobre 1880 :

Je bénis l'École, où l'on travaille tant, où, à travers les petites jalousies ou les tracasseries mesquines, on s'aime tant. N'es-tu pas de mon avis ? Ne crois-tu pas que les amitiés qu'on y

³¹⁴ Christian AMALVI, « L'Entre-Trois-Guerres », dans Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Génération historienne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 77-89.

³¹⁵ Marc BLOCH, *L'histoire, la guerre, la résistance*, éd. par Annette BECKER et Étienne BLOCH, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Quarto », 2006, p. 977-978.

³¹⁶ Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Génération historienne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, en part. p. 5-9, 13-17.

³¹⁷ Laurent AVEZOU, « La génération établie », dans Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Génération historienne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 91-103.

³¹⁸ Marc BLOCH, *L'histoire, la guerre, la résistance*, ouvr. cité, p. 977 : « Les hommes qui sont nés dans une même ambiance sociale, à des dates voisines, subissent nécessairement, en particulier dans leur période de formation, des influences analogues. L'expérience prouve que leur comportement présente, par rapport aux groupes sensiblement plus vieux ou plus jeunes, des traits distinctifs ordinairement fort nets. Cela, jusque dans leurs désaccords, qui peuvent être des plus aigus. Se passionner pour un même débat, fût-ce en sens opposé, c'est encore se ressembler. Cette communauté d'empreinte, venant d'une communauté d'âge, fait une génération ».

³¹⁹ Gilles BASTIN, « Notes sur l'usage des réseaux dans les sciences sociales », dans Corinne BONNET, Véronique KRINGS et Catherine VALENTI (éd.), *Connaitre l'Antiquité. Individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010, p. 13-27 ; Claire LEMERCIER, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52, 2, 2005, p. 88-112.

forme sont de celles qui durent toute la vie, qu'elles sont les plus douces, parce qu'elles reposent sur l'estime et la connaissance réciproque³²⁰.

L'expérience normalienne tisse un ensemble de liens personnels qui se maintiennent sur le temps long, bien souvent jusqu'à la mort. Fondés sur la solidarité, ils vont parfois jusqu'à l'amitié et la familiarité. Romain Rolland lui-même, qui se montre pourtant très critique envers les autres membres de l'ENS, fait l'expérience, parfois douloureuse, de cette camaraderie³²¹. Les correspondances témoignent de la réalité de ce réseau savant. Les collègues et collaborateurs que l'on tutoie, le *cher ami* et le *cher camarade* sont avant tout ceux que l'on côtoie depuis l'ENS, parfois même depuis le lycée, ceux avec lesquels on a l'habitude de converser. Ce sont aussi ceux avec lesquels la parole est la plus libre. En 1925, Michel Clerc termine sa lettre à Pierre Paris par un « Affectueux souvenir, vieux frère !³²² ». En décembre 1914, alors que Pierre Paris vient d'apprendre la mort de son fils aîné au front, Georges Radet achève sa lettre sur ces mots : « Adieu, mon vieux frère. Je t'embrasse en pleurant³²³ ». Quant à Pierre Paris, en 1912, après avoir sollicité l'aide de Camille Jullian pour obtenir des informations au sujet de la succession de Maurice Holleaux à la tête de l'EFA, il signe sa lettre « Ton vieil ambitieux d'ami³²⁴ ».

Il faut aussi insister sur le fait que Pierre Paris se rattache à une génération normalienne bien particulière. Un simple regard jeté à la liste des noms de ses condisciples, membres de sa promotion ou des promotions voisines, suffit à s'en convaincre [ANN. 8-10] : Émile Durkheim, René Doumic, Maurice Holleaux, André Le Breton, Ferdinand Brunot, René Grousset, Paul Fabre, pour la promotion de Pierre Paris, celle de 1879 ; Joseph Bilco, Michel Clerc, Camille Jullian, Alfred Rébelliau, Raymond Thamin, Henri de La Ville de Mirmont pour celle de 1877 ; Paul Monceaux, Alphonse Veyries, Charles Diehl, Alfred Baudrillart, Henri Bergson, Paul Desjardins, Jean Jaurès pour celle de 1878 ; Georges Cousin, Félix Dürrbach, Étienne Dejean, Pierre Imbart de la Tour rejoignent quant à eux l'École en 1880, Georges Radet, Henri Berr ou Lucien Gallois en 1881, alors que Pierre Paris est en troisième année. Tous s'inscrivent dans la génération normalienne qui, à travers trois figures symboliques (Henri Bergson, Émile Durkheim et Jean Jaurès), incarne les « mutations de la vie intellectuelle, de l'espace des disciplines, de la vie publique et de la position de la culture française dans le monde » sous la Troisième République³²⁵. Ils n'entretiennent sans doute pas tous d'étroites relations d'amitié, mais tous se sont nécessairement côtoyés au sein de ce petit monde qui est celui des normaliens (jamais plus de 128 élèves chaque année, toutes classes et toutes sections confondues). Les photographies de groupes immortalisent chaque année ces réseaux savants en construction [FIG. 19, 28-29]³²⁶. Or Pierre Paris semble être le por-

³²⁰ Cité par Olivier MOTTE, *Camille Jullian. Les années de formation*, ouvr. cité, p. 52.

³²¹ Romain ROLLAND, *Le cloître de la rue d'Ulm*, ouvr. cité. L'amitié qui le lie à son camarade de turne (chambre) André Suarès est très forte (voir, en particulier, p. 311-312). Après avoir méprisé Georges Mille, il se rapproche de lui, jusqu'à son décès au cours de leur scolarité à l'École, en 1888 (p. 39-41, par exemple).

³²² Cat. CLERC 11-10-1925.

³²³ Cat. RADET 31-12-1914.

³²⁴ Cat. JULLIAN 11-02-1912.

³²⁵ Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éd.), *La vie intellectuelle en France. 1. Des lendemains de la Révolution à 1914*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (550), 2016, p. 540-544.

³²⁶ Sur les photographies de première et deuxième années (1879-1880 et 1880-1881), Pierre Paris est absent.

trait du bon camarade : si l'on en croit Aimé Puech, « avec ses dons heureux et spontanés, il s'était bien vite fait de tous ses camarades des amis³²⁷ ». Maurice Legendre a quant à lui souligné que « l'internat de l'École favorisait beaucoup la naissance des amitiés de promotion à promotion³²⁸ ». Une lettre de Pierre Paris à Paul Monceaux en témoigne³²⁹. L'expérience normalienne, en effet, prolonge celle de l'internat que beaucoup ont connu dès le lycée. Les élèves se regroupent à trois ou quatre dans des chambres « qui pour plus d'un seront le premier *chez-soi* dont ils garderont le souvenir³³⁰ ». Cette intimité conduit Pierre Paris à nouer avec certains une relation étroite et durable, notamment avec Georges Radet, avec lequel il est uni par « les liens d'une fraternelle amitié³³¹ », avec Maurice Holleaux, son compagnon athénien de la 33^e promotion, ou encore avec Camille Jullian, Raymond Thamin, André Le Breton, Pierre Imbart de la Tour ou Henri de la Ville de Mirmont, etc. qui seront ses collègues et amis à l'université de Bordeaux. Les noms qui ponctuent la lettre que Camille Jullian adresse à Alfred Rébelliau en 1888 en sont une illustration :

Aux affaires intimes maintenant. Par malheur rien de nouveau. La vie est très douce à Bordeaux. J'ai peu de connaissances, mais beaucoup d'amis. La vie de pension est moins gaie cette année, car Tronchon et Imbart, mes deux commensaux, ne sont pas pour moi ce qu'était Bourciez, le modèle et le plus fraternel des amis. Mais je le vois constamment, et sa femme est délicieuse. Je vois aussi les de la Ville presque chaque soir, et ce sont tous deux, de vrais, d'excellents, de délicieux amis...

D'autres maisons sont bien hospitalières : les Rodier, par exemple, ainsi que les Ouvré. Nous formons ainsi un noyau de bons amis, très sûrs, très dévoués, très gais. Le Breton, Holleaux et moi représentons l'élément célibataire (Paris se marie avec sa demoiselle d'honneur du mariage Bourciez, cousine dudit Bourciez). Holleaux parti, il ne reste plus que Le Breton et moi³³².

On voit ainsi se constituer à Bordeaux, dans les années 1880, une véritable communauté d'amitiés normaliennes qui sera l'un des moteurs du renouveau universitaire³³³.

Ces liens d'amitié peuvent être plus anciens et remonter aux années passées à Sainte-Barbe ou à Louis-le-Grand avant de se prolonger à l'ENS. En 1901, Étienne Dejean (1859-1913), normalien de la promotion 1880, est délégué par le ministre de l'Instruction publique à Bordeaux pour présider la distribution annuelle des prix de l'école des Beaux-Arts que dirige Pierre Paris. En tant qu'adjoint au maire de Bordeaux, Henri de La Ville de Mir-

³²⁷ Aimé PUECH, « Éloge funèbre de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », art. cité, p. 334. Voir également Henri SALOMON et Marc BLOCH, « Christian Pfister (1857-1933). Sa vie, ses œuvres », *RH*, 172, 1933, p. 550-552.

³²⁸ Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », *BH*, 35, 2, 1933, p. 155.

³²⁹ Cat. MONCEAUX 24-04-1884.

³³⁰ Paul VIDAL DE LA BLACHE, « L'École normale », art. cité, p. 524.

³³¹ Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », art. cité, p. 4. La correspondance entre les deux hommes le confirme.

³³² Cité dans Olivier MOTTE, *Camille Jullian. Les années de formation*, ouvr. cité, p. 346-347.

³³³ Paul COURTEAULT, « Camille Jullian à Bordeaux », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 37, 2, 1934, p. 50 : « Ces jeunes apportaient dans le vieil immeuble de la rue Montbazan des allures et des méthodes nouvelles, une confiance allègre dans la science, l'ardent désir de la communiquer à leurs étudiants, l'ambition généreuse de réaliser une œuvre, et aussi la gaité et l'entrain de leur âge, l'esprit normalien de ce temps-là. Jullian en était – et il en resta – l'un des plus caractéristiques représentants ».

mont occupe quant à lui la présidence du conseil de surveillance et de perfectionnement de l'école. Pour le directeur, c'est l'occasion d'évoquer des amitiés déjà anciennes :

Monsieur le Président, [...] l'amitié qui me lie étroitement à vous depuis l'adolescence m'interdit de vous louer. Je me serais complu à dire à tous ce que vous avez su faire depuis le jour lointain où, dans la salle toute moisie du vieux Louis-le-Grand qu'ont bien connue, pour leur malheur, tous les forts en thème de notre âge, nous piétinions de concert, au milieu des chausse-trapes et des chevaux de frise d'une horrible version latine de concours ; où, fatigués de malmener notre Quicherat crasseux³³⁴, nous bavardâmes en sourdine et nous découvrimmes compatriotes. J'aimerais à raconter combien votre affection fut fidèle... Mais n'en ai-je pas ici le plus sûr témoignage, puisque vous présidez à notre fête, comme je vous en ai prié, au nom du Ministre qui a mis en vous toute sa confiance. [...]

Pour arriver à faire dans ce sens œuvre féconde et solide [développer l'école], ce qu'il faut, avant tout, c'est l'union de forces vives. M'abusé-je en prétendant que vous, Monsieur le Président, vous, Monsieur le Maire [*sic*, il s'adresse à l'adjoint Henri de La Ville de Mirmont] et moi-même, formons un faisceau idéal³³⁵.

Étienne Dejean, dans son discours, ne manque pas de répondre à l'hommage qui lui a été rendu en célébrant à son tour une amitié vieille de plus de vingt ans³³⁶. Il y a là un exemple parmi d'autres de la force des liens qui unissent les membres de cette communauté savante³³⁷. Chacun prend soin de les cultiver. « Bien des choses aux camarades, à l'occasion », écrit Pierre Paris à Pierre Imbart de la Tour avant de prendre congé de lui³³⁸. C'est encore ce que suggère la liste des collaborateurs aux *Mélanges Perrot*, publiés en 1903 à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'entrée de Georges Perrot à l'ENS, école qu'il dirige de 1883 à 1904. On y retrouve les noms de Gaston Boissier, Michel Clerc, Amédée Hauvette, Maurice Holleaux, Pierre Paris et Georges Radet, élèves de l'École – enseignant pour le premier – dans les années 1878-1884.

Le séjour à l'EFA permet de resserrer ces liens ou de les étendre. Pierre Paris y retrouve ses anciens camarades de la rue d'Ulm, ou y fait la connaissance de personnalités comme Arthur Engel, avec lequel il travaillera plus tard en Espagne. Les deux réseaux se confondent (la remarque vaut moins pour les farnésiens), celui des athéniens n'étant qu'une excrois-

³³⁴ Le *Dictionnaire latin-français* publié en 1854 chez Hachette par Louis Quicherat et Amédée Daveluy.

³³⁵ Pierre PARIS, « Discours [1901] », art. cité, p. 12.

³³⁶ Étienne DEJEAN, « Discours de M. Dejean, délégué de M. le ministre de l'Instruction publique », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1901, p. 18 : « Songez que je retrouve aujourd'hui tout près de moi, pour me présenter à vous, [...] deux bons camarades d'École normale, auxquels vous avez depuis longtemps donné droit de cité parmi vous, et qui sont devenus vôtres : l'un, M. de la Ville de Mirmont, professeur à la Faculté des lettres de votre jeune et déjà si brillante Université, et adjoint au maire de Bordeaux, esprit très délié et très fin, que notre camaraderie m'empêche de louer comme il conviendrait, mais dont vous savez tous ici la rare valeur, puisque aussi bien par deux fois vous avez tenu à le mettre à votre tête ; l'autre, que je ne saurais louer du tout parce que, depuis tantôt un quart de siècle, il a été associé très intimement à ma vie, parce que nos joies et nos tristesses ont été communes, parce que, selon le mot d'un de vos plus anciens et glorieux maires de Bordeaux, Michel de Montaigne, à propos de son ami La Boétie « je suis lui et il est moi », M. Pierre Paris, professeur, lui aussi, à votre Faculté des lettres et directeur de votre École des beaux-arts, un archéologue doublé d'un lettré et d'un artiste, tout simplement un athénien ».

³³⁷ Les souvenirs laissés par René Paris sur la vie madrilène de son père entre 1916 et 1920, dont il fut l'un des témoins, en fournissent d'autres. Dans les « Souvenirs de quelques visiteurs ou hôtes illustres » qu'il adresse à Georges Demerson en septembre 1964, il rapporte plusieurs anecdotes relatives aux visites d'Henri Bergson, d'Alfred Baudrillard et de René Doumic à l'Institut français de Madrid (A-IFM, notes tapuscrites, s. c.).

³³⁸ Cat. IMBART DE LA TOUR 30-12-1886.

sance du réseau normalien. Une simple mise en regard de la liste des membres de ces trois écoles le confirme [ANN. 11] : sous la direction de Paul Foucart (1878-1890), sur vingt-sept membres de l'EFA, seuls les deux membres libres, Georges Barrilleau (31^e promotion, 1880) et Arthur Engel (32^e promotion, 1881), ne sont pas passés par la rue d'Ulm. Le 29 juin 1885, dans une lettre qu'il adresse à Théophile Homolle, Gabriel Monod ajoute en post-scriptum : « Faites mes meilleures amitiés à MM. Paris, Holleaux, Diehl, Radet, Cousin, Durrbach [*sic*] – si vous les voyez³³⁹ ». Ainsi, à une appartenance normalienne s'ajoute, pour un petit nombre d'entre eux, une appartenance athénienne que Georges Radet a bien décrite :

Oh ! les solides amitiés que l'athénien noue là [à Rome] ! Avec quel regret il quitte ce milieu sincère et vibrant ! Comme il a le cœur gros au départ, quand, par quelque soir humide et doux, où déjà l'éveil du printemps frissonne, ses plus chers hôtes du Pincio viennent l'embarquer dans le train de Naples ! Comme il songe peu, dans l'émotion qui le secoue, à dissimuler ses larmes, et comme il y a de saine jeunesse, de fraternelle gratitude, d'enivrante poésie dans l'accolade de l'adieu !

On se sépare ; mais on se retrouve. Sans parler du “dîner de Rome et d'Athènes”, où plus tard, à Paris, les liens de camaraderie se resserrent entre contemporains et se créent entre générations différentes, École et Villa tressent par moitié une guirlande de noms indissolubles³⁴⁰.

La lettre de Pierre Paris à Pierre de Nolhac confirme les propos de Georges Radet³⁴¹, tout comme la correspondance entre Pierre Paris et Léon Heuzey. Né en 1831, Heuzey appartient à une autre génération³⁴². Mais lui aussi fut normalien et athénien (1852-1859). En avril 1903, il est élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur³⁴³. Apprenant la nouvelle, Pierre Paris écrit à son maître en archéologie ibérique :

un télégramme ne suffit pas pour vous dire toute ma joie à cette nouvelle, et je tiens à vous exprimer de façon plus intime tout ce que j'éprouve à la pensée qu'ayant à consacrer la gloire de notre belle École d'Athènes, le gouvernement a compris que votre nom s'imposait, vous dont la science et le caractère excitent tant d'admiration et de respect, vous dont l'exemple est pour tous ceux qui vous suivent si noble et si réconfortant. Soyez sûr, cher maître, que nul parmi vos amis et vos disciples ne s'associe plus pleinement à la juste fierté que vous et les vôtres devez avoir aujourd'hui. Si, comme je l'espère, mon très aimé camarade Georges Radet reçoit la croix de chevalier, lui qui donne aussi le bon exemple aux jeunes générations, les fêtes athéniennes et romaines d'avril 1903 me laisseront un bien bon souvenir³⁴⁴.

Nous sommes face à un exemple d'émotion groupale : au-delà de ce qui le concerne en tant qu'individu, Pierre Paris est affecté par un évènement qui touche son groupe d'apparte-

³³⁹ A-EFA, correspondance de Théophile Homolle 1880-1890, FTH 1 (2, 3).

³⁴⁰ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 247-248.

³⁴¹ Cat. NOLHAC 08-03-1883.

³⁴² Nathalie RICHARD, « Devenir historien sous le Second Empire », dans Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Généralisations historiennes (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 45-60.

³⁴³ AN-Paris, dossier Légion d'honneur de Léon Heuzey, LH/1299/31 (base Léonore).

³⁴⁴ Cat. HEUZEY 03-04-1903. Georges Radet est en effet nommé chevalier de la Légion d'honneur par le décret du 5 avril 1903 (son dossier est conservé aux AN-Fontainebleau, 19800035/237/31461). Sur les « dîners » comme forme et espace des sociabilités intellectuelles, voir la contribution d'Anthony GLINOER dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éd.), *La vie intellectuelle en France 1*, ouvr. cité, p. 476-480 (avec bibliographie antérieure).

nance³⁴⁵. La « marque athénienne », pour reprendre l'heureuse expression de Georges Radet³⁴⁶, donne ainsi à chacun de ses porteurs la conscience d'appartenir à un groupe de pairs unis et solidaires qui, jusque dans l'Entre-deux-guerres, dominera sans partage le champ des études classiques. « Il est naturel, écrira en 1900 Pierre Paris à Emil Hübner, qu'un ancien athénien, comme nous nous appelons entre nous, flaire du grec partout où il y en a³⁴⁷ ».

De Sainte-Barbe à l'EFA, Pierre Paris se construit donc une puissante identité scientifique³⁴⁸ qui se décline sous trois aspects : 1. les exemples que nous avons cités montrent qu'il s'est pleinement approprié cette *appartenance* athénienne. 2. Ce statut est aussi une carte de visite ; il lui donne une *image sociale* si forte qu'elle dépasse les frontières hexagonales. En 1898, alors qu'il rédige pour le public espagnol un compte-rendu sur les fêtes du cinquantenaire de l'EFA auxquelles il a assisté, l'archéologue José Ramón Mélida écrit :

De la Escuela Francesa han salido los arqueólogos que hoy son gloria de Francia: León Heuzey, Georges Perrot, Maxime Collignon, Salomón Reinach, Pierre Paris, Georges Radet, Edmont [sic] Pottier, Jules Martha, C. Bayet, Arthur Engel, y aparte de otros muchos Théophile Homolle, que tan dignamente ocupa el cargo de Director de tan importante centro.

Esto es la Escuela francesa: rico venero de erudición en el que se forman los sabios, contribuyendo poderosamente á la resurrección de la Antigüedad por medio de sus mejores producciones³⁴⁹.

En 1901, le discours qu'Étienne Dejean prononce devant le public bordelais illustre lui aussi cette puissante image sociale lorsqu'il parle de Pierre Paris comme d'« un archéologue doublé d'un lettré et d'un artiste, tout simplement un athénien³⁵⁰ ». 3. Enfin, pour l'État républicain, en particulier l'administration de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Pierre Paris bénéficie d'une triple *identification* : agrégé, normalien et athénien, il peut prétendre dès 1885 à une place dans l'enseignement supérieur (il a vingt-six ans), un poste auquel son père, simple licencié, ne pourra jamais accéder. Dans un système où la cooptation est omniprésente, cette triple appartenance lui fournit tout au long de sa longue carrière les appuis

³⁴⁵ Sur cette notion empruntée à la théorie de l'identité sociale, à la théorie de l'auto-catégorisation et à la théorie des émotions intergroupes : Thierry DEVOS, « Identité sociale et émotions intergroupes », *Les Cahiers internationaux de psychologie sociale*, 67-68, 3, 2005, p. 85-100 ; Laurent LICATA, « La théorie de l'identité sociale et la théorie de l'auto-catégorisation : le Soi, le groupe et le changement social », *Revue électronique de psychologie sociale*, 1, 2007, p. 19-33.

³⁴⁶ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 422.

³⁴⁷ Cat. HÜBNER 11-01-1900.

³⁴⁸ Nous n'ignorons pas les difficultés que soulève l'utilisation du concept d'identité. Sur le vocabulaire que nous mobilisons (identification, image sociale, appartenance), voir Martina AVANZA et Gilles LAFERTÉ, « Dépasser la "construction des identités" ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 61, 4, 2005, p. 134-152 ; Rogers BRUBAKER, « Au-delà de l'identité », trad. par Frédéric JUNQUA, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 2001, p. 66-85.

³⁴⁹ José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « Viaje a Grecia y Turquía », *RABM*, 2, 1898, p. 508-509, également publié dans ID., *Viaje a Grecia y Turquía. Memoria que presenta al Ministerio de Fomento Don José Ramón Mélida*, Madrid, Imp. del Colegio Nacional de Sordomudos y de Ciegos, 1899, p. 35-36. Sur ce voyage et son impact en Espagne : Gloria MORA RODRÍGUEZ, « La misión de José Ramón Mélida en Grecia y la arqueología española a fines del siglo XIX », dans Jorge GARCÍA SÁNCHEZ, Irene MAÑAS ROMERO et Fabiola SALCEDO GARCÉS (éd.), *Navigare necesse est. Estudios en homenaje a José María Luzón Nogué*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2015, p. 333-341.

³⁵⁰ Voir *supra*, n. 336.

dont il a besoin³⁵¹. Il en est lui-même parfaitement conscient. En 1895, lorsqu'il demande pour la première fois au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts que lui soit confiée une mission archéologique en Espagne, il ne manque pas de mettre en avant son statut d'ancien athénien³⁵². Il savait qu'une telle identification lui garantirait, sinon une réponse positive, du moins l'écoute et la bienveillante attention du directeur de l'Enseignement supérieur.

CONCLUSION

Les années 1873-1885 sont déterminantes pour la trajectoire scientifique ultérieure de Pierre Paris. Doté par son milieu d'origine d'un solide capital culturel et d'un capital économique non négligeable – bien qu'insuffisant comme le montre son statut de boursier –, élève moyen mais laborieux, le jeune Pierre Paris est très tôt en mesure de faire des choix stratégiques qui lui assurent une solide éducation classique et lui permettent d'intégrer précocement une puissante communauté savante. Les formes de socialisation que sont les expériences normalienne et athénienne le dotent d'un puissant capital symbolique. À son retour d'Orient, en 1885, il a fait le choix d'une spécialité (l'archéologie et l'histoire de l'art antique), d'un champ d'étude (l'hellénisme) et d'une carrière (l'enseignement). Cette situation est le résultat d'un long cheminement, d'une décision longuement mûrie sous les effets conjugués d'une inclination personnelle pour la culture classique, de l'influence de ses professeurs, d'un goût précoce pour l'histoire de l'art et de la conscience qu'il était nécessaire d'adopter une stratégie spécialisée pour accéder à l'université. L'émotion que suscite la découverte de la Grèce, ses paysages et ses vestiges, le confirme dans son choix. Mais ce n'est qu'à l'EFA, entre 1882 et 1885, qu'il découvre vraiment l'archéologie telle qu'on la conçoit alors. Au sortir de cette période de formation qui se déroule dans les plus prestigieuses et brillantes écoles de la Troisième République, Pierre Paris est l'un des jeunes membres de l'élite culturelle d'un régime qu'il a vu naître et qui lui a offert une possibilité d'ascension sociale. À ce titre, il est bien un enfant de la République.

³⁵¹ Christophe CHARLE, *La République des universitaires (1870-1940)*, ouvr. cité, p. 201 : « Le seul groupe de pairs formant encore un véritable réseau soudé est celui, très élitiste, des anciens de l'École d'Athènes qui parviennent à maintenir leur quasi-monopole sur les études classiques ».

³⁵² Cat. LIARD 01-05-1895.

CHAPITRE 2

SUR LES CHEMINS DE LA GRÈCE ET DE L'ASIE MINEURE

Que faut-il donc le plus admirer, de l'ardeur des savants, ou de la merveilleuse opulence du sol grec, vraiment inépuisable, recéleur de trésors infinis, qui tout d'un coup, remis au jour, bouleversent les idées reçues, renouvellent la science, et enrichissent les musées de documents nouveaux, qui font l'histoire, de monuments nouveaux qui ravivent les sources de notre admiration.

Pierre Paris, 1895¹

LORSQUE PIERRE PARIS ARRIVE EN GRÈCE, en mars 1883, il dispose d'une solide formation classique mais ignore à peu près tout de l'archéologie². Le travail sur le terrain est pour lui une *terra incognita*. Au mieux peut-on considérer qu'il quitte la France en ayant quelques notions, purement théoriques, pour l'aider dans ce que sera son activité à l'EFA. L'année 1883, de ce point de vue, est une période charnière. En l'espace de quelques mois, Pierre Paris découvre les différentes facettes du métier tel qu'on l'entend à cette époque. À peine installé dans la maison de la rue Didotou, il voyage en Lydie, d'abord avec Michel Clerc puis seul, participant à son premier voyage épigraphique. Il travaille aussi à la rédaction d'un catalogue des terres cuites du musée de la Société archéologique d'Athènes. Surtout, il découvre la fouille en travaillant sur le chantier délien en juillet-août 1883³.

Il y a manifestement peu d'unité dans cette démarche. Les premiers travaux sont sans lien apparent les uns avec les autres. Derrière cette activité variée, la cohérence apparaît non pas dans les sujets abordés mais dans l'enjeu méthodologique. Il s'agit de permettre au jeune athénien de faire son apprentissage et de « se rompre aux procédés de la science », pour reprendre l'expression du directeur de l'École, Paul Foucart⁴. Pierre Paris découvre comment mener un travail de classification des objets exhumés, conduire un voyage d'exploration et organiser une fouille. À la fin de l'année 1883, on le juge capable de se lancer dans un projet

¹ Pierre PARIS, « Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1893-décembre 1894) », *RHR*, 31, 1895, p. 27.

² En mars 2019, une bourse de l'EFA nous permet de séjourner un mois à Athènes. Nous tenons à remercier l'École, Alexandre Farnoux, alors directeur, avec lequel nous pûmes nous entretenir, les directeurs des études, Amélie Perrier et Anastassios Anastassiadis, lesquels consacrent une après-midi à l'accueil des boursiers, ainsi que le personnel de la bibliothèque et du service des archives, en particulier Marie Stahl dont l'aide et la très grande disponibilité furent précieuses.

³ Albert DUMONT, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1883, lu dans la séance du 10 août 1883 », *CRAI*, 27, 3, 1883, p. 357.

⁴ AN-Pierrefitte, rapport de Paul Foucart au MIPBA, 20-02-1879, F/17/4109 (dossier 3).

personnel plus ambitieux en Phocide⁵. Lorsque son séjour en Orient s'achève, il a pu se frayer un chemin parmi « toutes les avenues du domaine athénien⁶ ». Quel est le résultat de ces premiers travaux ? Dans quel contexte s'inscrivent-ils ? En quoi permettent-ils à un jeune érudit venu de France de découvrir l'espace grec, son art et sa culture matérielle ? Quelle place occupent-ils dans l'histoire de l'archéologie française en Grèce ?

Il est difficile de ne pas être impressionné par le travail accompli, les distances parcourues et l'étendue des territoires explorés par cette génération d'archéologues ambulants. Il y a là, comme le notera Gustave Fougères, « un magnifique déploiement d'audace et d'énergie⁷ ». En fouillant l'île sacrée d'Apollon, le jeune novice participe à la mise en œuvre d'un plan d'ensemble conçu par d'autres. Pourtant, les travaux que dirige Pierre Paris lors de la huitième campagne de fouille témoignent d'un renouvellement de l'intérêt que l'EFA porte à Délos. Certes, l'exploration des sanctuaires restent une priorité. On commence toutefois à s'intéresser au territoire de la cité dans son ensemble, en particulier à l'espace domestique. En fouillant les premières maisons déliennes, Pierre Paris innove et ouvre une voie riche de promesses pour ceux qui, quelques années plus tard, reprendront et prolongeront ses recherches. Les succès de ces épigones et la plus grande ampleur de leurs découvertes nous ont fait oublier le rôle d'initiateur de Pierre Paris. Quant aux tournées épigraphiques en Asie Mineure, qu'il les réalise seul ou en compagnie de ses camarades, elles aussi livrent leur lot de bonnes surprises, même si prises individuellement les découvertes peuvent paraître très secondaires. C'est donc aux premières recherches de Pierre Paris dans l'Orient méditerranéen que sera consacré ce deuxième chapitre, des travaux qui se situent entre héritage et innovation, entre démarche individuelle et collective. Au-delà de l'œuvre scientifique, nous accorderons une place importante à l'étude des voyages archéologiques tels que les mènent les membres de l'EFA. Bien loin de n'être qu'une survivance des « temps héroïques⁸ » et de l'époque romantique, ils sont au contraire une pièce essentielle de la politique scientifique de l'École. Ils consacrent la figure de l'archéologue-explorateur et font de la jeune discipline scientifique une « archéologie militante⁹ ». Lorsque Pierre Paris décidera d'étudier la Proto-histoire de la péninsule Ibérique, près de quinze ans plus tard, il s'en souviendra¹⁰.

⁵ Voir *infra*, chap. 3.

⁶ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901, p. 116. Les « avenues » en question sont l'archéologie, l'épigraphie, la philologie, la numismatique, l'esthétique, la critique.

⁷ Gustave FOUGÈRES, « L'École d'Athènes », *Revue des deux mondes*, 41, 1927, p. 548.

⁸ Catherine VALENTI, « Le voyage en Grèce des membres de l'École française d'Athènes », *Balkanologie. Revue d'études pluridisciplinaires*, 6, 1-2, 2002, p. 156.

⁹ L'expression est encore de Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 330. Appliqué à la littérature, à la science, à la recherche ou à l'archéologie, l'adjectif revient souvent sous sa plume (voir p. 80, 116, 143, 159). Il semble l'avoir emprunté à Ernest Beulé : « Ce fut lui [...] qui ouvrit à l'École la voie des grandes découvertes et qui fonda, selon son propre mot, la « science militante » (p. 116).

¹⁰ Nous avons consacré plusieurs articles à cette question. Ce chapitre est bien plus qu'une simple version remaniée. De nouvelles sources, institutionnelles et privées, nous ont conduit à refondre nos travaux antérieurs. Voir Grégory REIMOND, « Pierre Paris, un parcours athénien (1882-1885). Des premiers travaux au noviciat délien : la découverte des études archéologiques », *Hormos. Ricerche di Storia Antica*, 5, 2013, p. 69-94 ; Id., « Et la Grèce le scella de son empreinte ». Pierre Paris, des lettres à l'archéologie, du normalien à l'athénien », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 22, 2015, p. 167-192 ; Id., « Pierre Paris, un parcours athénien (1882-1885). Le dossier phocidien : les fouilles du sanctuaire d'Athéna Cranaia », *Pallas. Revue d'études antiques*, 100, 2016, p. 217-247.

I. — UNE INITIATION À LA MÉTHODE TYPOLOGIQUE

À partir des années 1870, les chantiers de fouille se multiplient et font apparaître un matériel archéologique toujours plus abondant. Il devient indispensable d'organiser cette information et de classer les documents exhumés. À leur arrivée en Grèce, les jeunes athéniens sont donc initiés à l'élaboration de corpus de sources fondés sur le classement chronologique, typologique, géographique et la mise en série des vestiges recueillis lors des fouilles ou des voyages réalisés en Grèce et en Asie Mineure. Albert Dumont développe la rédaction de catalogues raisonnés des collections archéologiques existantes. Si cet exercice est austère, il est fortement valorisé par les directeurs successifs de l'EFA qui imposent sa pratique aux jeunes membres :

Le futur directeur de l'École d'Athènes [Albert Dumont] qui, plus tard, non parfois sans trouver quelque résistance, imposera à ses élèves de débiter par des catalogues détaillés et rigoureux, donne d'avance l'exemple, en se mettant lui-même à ce régime sévère. Se rencontre-t-il quelque série de monuments négligés et comme méprisés, soit parce que l'étude en est particulièrement ardue, soit parce qu'elle ne semble pas promettre des découvertes retentissantes, c'est à ceux-là que le jeune savant s'attache avec prédilection. On dirait qu'il y a de la bonté chez lui, même pour les choses. Il sait d'ailleurs que, dans ces humbles débris, résidus de la civilisation antique, on trouve souvent plus de métal précieux, plus de renseignements et de faits que n'en promet un examen superficiel. Toute la question est de savoir traiter ces scories, de les soumettre à une pression plus forte, de les fondre à une flamme plus vive¹¹.

Il ne s'agit pas seulement de produire des outils de travail destinés à la communauté savante. Les directeurs de l'EFA sont convaincus qu'il y a là une première étape indispensable à la formation de toute nouvelle recrue. L'exercice est donc à la fois scientifique et pédagogique. Pour Albert Dumont, un « catalogue descriptif, quand il est rédigé avec méthode et avec soin, est peut-être le genre de travail qui développe le plus heureusement les qualités de l'archéologue¹² ». Georges Radet, qui a lui-même été soumis à ce régime, reconnaîtra plus tard que ce travail d'inventaire devait « occuper bien d'autres générations, les former, leur donner cette éducation technique, cette délicate perception des nuances, faute desquelles l'antiquaire n'est qu'un charlatan ou une dupe¹³ ».

Comme la plupart des membres de sa génération, Pierre Paris doit faire l'apprentissage de cette méthode. Il consacre une partie de la première année passée en Grèce à la rédaction du *Supplément au catalogue des figurines en terre cuite du musée de la Société archéologique d'Athènes*. Supplément, en effet, car un premier catalogue a été publié par Jules Martha (1853-1932) en 1880. Il dressait alors une description de la collection dans son état de juillet 1879¹⁴. Ce premier travail témoigne de l'intérêt nouveau que l'on porte sur les œuvres sor-

¹¹ LÉON HEUZEY, « Notice sur les travaux de M. Dumont », dans *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie réunis par Th. Homolle*, Paris, Ernest Thorin, 1892, p. XI.

¹² ALBERT DUMONT, « Rapport 1883 », art. cité, p. 356.

¹³ GEORGES RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 195.

¹⁴ JULES MARTHA, *Catalogue des figurines en terre cuite du musée de la Société archéologique d'Athènes*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (16), 1880.

ties des ateliers des coroplastes. Après les fouilles conduites sur la nécropole de Tanagra (1870), les trouvailles ne cessent de se multiplier. Elles sont particulièrement riches sur la nécropole de Myrina où les fouilles d'Edmond Pottier (1855-1934), Salomon Reinach (1858-1932) et Alphonse Veyries (1858-1882) – ancien compagnon de Pierre Paris à l'ENS (promotion de 1878), ce dernier meurt à Smyrne le 5 décembre 1882 [FIG. 30] – permettent de recueillir un grand nombre de nouvelles figurines¹⁵. Ces découvertes spectaculaires en font des objets à la mode, tant dans le monde scientifique que sur le marché de l'art (les faux sont nombreux à circuler ; les tanagréennes inspirent les artistes contemporains comme Jean-Léon Gérôme). Elles sont donc convoitées par les grands musées occidentaux. Malgré l'existence d'une législation stricte, aussi bien en Grèce que dans l'Empire ottoman, les objets qui présentent un intérêt esthétique et artistique sont nombreux à être exportés¹⁶. Le Louvre est l'un des premiers à réunir une collection considérable¹⁷. Le nombre des figurines possédées par le musée de la Société archéologique d'Athènes n'en augmente pas moins, de sorte que quelques années après la publication du catalogue de Jules Martha, le travail est, sinon à refaire, du moins à compléter. C'est cette lacune que le *Supplément* rédigé par Pierre Paris se propose de combler¹⁸. Le 5 mai 1884, Paul Foucart transmet le mémoire de son jeune élève au ministre de l'Instruction publique qui l'adresse au secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 23 mai. Quelques jours plus tard, il est présenté aux académiciens lors de la séance du 30 mai¹⁹. Cette première activité permet à Pierre Paris de se familiariser avec le travail de classification des sources matérielles et d'aiguiser son regard face à l'objet archéologique. « Ce travail, [rappelle Léon Heuzey] œuvre d'observation attentive et de désintéressement scientifique, aura contribué à former son expérience et à développer en lui les qualités d'archéologue²⁰ ».

Pierre Paris et Jules Martha ne sont pas les premiers à se confronter à ce type d'exercice. Quelques années plus tôt, Maxime Collignon (1849-1917) avait ouvert la voie en décrivant la collection des vases grecs de ce même musée. Il pouvait s'appuyer sur une méthode de classement éprouvée par d'autres (à la fois typologique, géographique et chronologique)²¹, ce

¹⁵ Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *Terres cuites et autres antiquités trouvées dans la nécropole de Myrina (fouilles de l'École française d'Athènes). Catalogue raisonné*, Paris, Imprimeries réunies C. Motteroz, musée du Louvre, 1886 ; ID., *La nécropole de Myrina. Recherches archéologiques exécutées au nom et aux frais de l'École française d'Athènes*, 2 vol., Paris, Ernest Thorin, 1887. En 1883, l'école fait don de la collection de terres cuites de Myrina au musée du Louvre. Sur Tanagra, nous renvoyons à Violaine JEAMMET (éd.), *Tanagra, mythe et archéologie*, Paris, Éditions de la RMN, 2003 ; EAD., (éd.), *Tanagras : de l'objet de collection à l'objet archéologique*, Paris, Éditions A. et J. Picard, 2007. On consultera avec profit Hervé DUCHÊNE, « Aventure archéologique et amitié épistolaire : Edmond Pottier, Salomon Reinach et les fouilles de Myrina », *JS*, fasc. 2 (juin-décembre), 2002, p. 379-440 ; Pierre CHUVIN, « Les Reinach et l'Empire ottoman », *CRAI*, 151, 2, 2007, p. 1091-1103.

¹⁶ Jules MARTHA, *Catalogue*, ouvr. cité, p. II.

¹⁷ Violaine JEAMMET, « Figurines de terre cuite et questions de muséographie », *Les carnets de l'ACoSt. Association for Coroplastic Studies*, 16, 2017, en ligne sur <https://acost.revues.org/999>.

¹⁸ Léon HEUZEY, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1885 », *CRAI*, 30, 1, 1886, p. 100, parle d'un travail « considérable et rendu nécessaire par le rapide accroissement des collections athéniennes ».

¹⁹ Voir AN-Pierrefitte, F/17/4109 ; *CRAI*, 28, 2, 1884, p. 193.

²⁰ Léon HEUZEY, « Rapport 1885 », art. cité, p. 100.

²¹ Maxime COLLIGNON, *Catalogue des vases peints du musée de la Société archéologique d'Athènes*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (3), 1878, p. I-III.

qui n'est pas le cas pour ses deux jeunes camarades puisque les grands musées européens commencent à peine à rédiger les catalogues de leurs collections²² : au même moment, Léon Heuzey travaille à son *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre*, tandis qu'Edmond Pottier et Salomon Reinach s'apprêtent à publier le catalogue des objets issus des fouilles de Myrina²³.

Jules Martha a conscience d'adopter une démarche et une méthode empiriques, en cours d'élaboration. Il sait aussi que le résultat de ses travaux est nécessairement provisoire, ce que confirmera la nécessité d'élaborer un supplément dès 1883. Cette génération d'athéniens participe ainsi à l'élaboration d'une méthode de classification appelée à être amendée, corrigée et améliorée : « quand tous ces inventaires seront achevés, [écrit Jules Martha] on pourra marquer, avec plus de précision qu'on ne peut le faire aujourd'hui, les principes sur lesquels il conviendra d'établir une classification. En attendant, j'ai dû m'arrêter à un ordre déterminé²⁴ ». Il s'agit d'une classification selon l'origine géographique des figurines (il retient huit régions : 1. Attique, 2. Béotie, 3. Locride Opontienne, 4. Péloponnèse, 5. Îles, 6. Cyrénaïque, 7. Asie mineure, 8. Provenances inconnues). Il renonce à proposer une classification plus fine, typologique et chronologique, arguant que l'étude des figurines de terre cuite est trop récente, leur interprétation trop peu consensuelle et les datations proposées trop flottantes pour « un catalogue qui doit présenter, autant que possible, des cadres précis et invariables²⁵ ». Son ambition est donc assez modeste. Ce travail est avant tout celui d'un archéologue en cours de formation s'emparant d'un nouvel objet d'étude. La démarche qui permet à Jules Martha d'organiser le discours à l'intérieur de chacune des aires géographiques qu'il a identifiées est empruntée à l'histoire de l'art. Ce sont des « analogies matérielles » qui lui permettent de regrouper les figurines de façon à établir entre elles des distinctions qui puissent « frapper immédiatement les yeux », comme le type du visage, l'ajustement du costume et de la coiffure, l'attitude et le mouvement du corps²⁶. Il en déduit alors deux subdivisions : les figurines qui se rattachent à un style archaïque et celles qui appar-

²² Jules MARTHA, *Catalogue*, ouvr. cité, p. III : « la méthode à suivre pour la description et le classement des figurines n'est pas encore fixée ».

²³ Léon HEUZEY, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre*, Paris, Charles de Mourgues Frères, Imprimeurs des Musées nationaux, 1882 ; Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *Myrina. Catalogue raisonné*, ouvr. cité. Voir également Léon HEUZEY, *Les figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, Paris, Morel et C^{ie}, 1883. Ce dernier ouvrage, après une rapide introduction, présente 56 planches accompagnées de leur commentaire. Les figurines y sont reproduites non pas grâce à la photographie mais selon la technique de la gravure ; l'auteur explique ce choix p. IV de son introduction.

²⁴ Jules MARTHA, *Catalogue*, ouvr. cité, p. III. Dans le catalogue qu'il publiera près de vingt-cinq ans plus tard, actualisation de son propre travail de 1878, Maxime Collignon fera un constat similaire : « mal aménagée dans quelques salles trop étroites du gymnase du Varvakéion, entassée dans des vitrines poudreuses, la collection était disposée sans beaucoup d'ordre, et peut-être le principal mérite de ce premier Catalogue fut-il de la répartir en séries méthodiquement groupées. Toutefois, il ne tarda pas à devenir insuffisant, et je pus m'en assurer pendant les divers séjours que je fis plus tard à Athènes, notamment en 1888. Je souhaitais vivement que ce travail fût repris et complété, et qu'il restât l'œuvre de l'École française ». Dans Maxime COLLIGNON et Louis COUVE, *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, coll. « BEFAR » (85), 1902, p. II. Précisons que si ce catalogue est publié par les soins de Maxime Collignon, son auteur est en réalité un jeune athénien, Louis Couve (1866-1900), membre de la 41^e promotion de l'EFA (1890). Sa mort prématurée l'empêche de mener à bien le travail de publication. Dans la préface, Maxime Collignon rappelle la genèse de cette œuvre et rend hommage à son jeune camarade « dont la carrière s'annonçait comme la plus brillante » (p. II).

²⁵ Jules MARTHA, *Catalogue*, ouvr. cité, p. IV.

²⁶ *Ibid.*, p. VI.

tiennent à un style ordinaire. Pour l'Attique, il ajoute une troisième subdivision, le style récent, destiné à rendre compte d'une industrie qui « a perfectionné ses procédés²⁷ ». Il y a toutefois, chez Jules Martha, une certaine frilosité à considérer ces terres cuites, objets communs et vulgaires (au sens premier du terme), comme des œuvres d'art. Là où Léon Heuzey parle d'« art populaire », de « fragiles merveilles » ou encore de « créations d'un art souvent exquis », Jules Martha parle plus volontiers d'« industrie populaire²⁸ ». Certes, il reconnaît « la délicatesse exquise » et « la grâce » de certaines statuettes ; mais c'est surtout pour évoquer les pièces maîtresses qui forment la collection du Louvre. En revanche, pour celles de la collection athénienne, il estime que la plupart « n'ont d'autre style qu'une banalité uniforme²⁹ ». Aussi, lorsqu'il se propose d'affiner sa méthode de classification, ne distinguant qu'un style archaïque et un style ordinaire, il explique que

La distinction pourra paraître trop générale. Elle le serait en effet s'il s'agissait des grandes œuvres de la plastique : dans les progrès et la décadence d'un style il y a des degrés qu'il est nécessaire de marquer et que les mots archaïque et ordinaire ne suffisent pas à indiquer. Mais ici nous avons affaire à des produits d'industrie commune qui, à vrai dire, n'ont pas de style : on ne peut que les rattacher de loin à tel ou tel type général ; il ne saurait être question de nuances³⁰.

On voit bien quels sont les présupposés théoriques et méthodologiques qui président à l'élaboration du catalogue. La démarche implique une approche biologique et évolutionniste des sources matérielles, depuis un style archaïque vers un style « ordinaire », entendons classique, synonyme de progrès et de perfectionnement. Il s'agit d'une vision somme toute banale en cette fin de XIX^e siècle imprégnée de darwinisme social³¹.

Pour le reste, la démarche et le questionnement mis en œuvre visent avant tout à une identification des figurines, à établir leur état civil. L'objet est donc placé au centre de la démarche, considéré comme un véritable *document* dont l'intérêt est avant tout archéologique et pas seulement – parfois même pas du tout – artistique, d'autant plus que la provenance et l'authenticité de la plupart des pièces sont assurées³². Il ne s'agit pas seulement d'identifier le sujet ou la scène représentée. La matérialité de la figurine est prise en compte : quelle est la nature de l'argile ? Quels sont les aspects de la pâte ? Il y a là des informations qui peuvent donner des renseignements précieux sur la provenance d'une pièce et le processus de fabrication. Difficiles à recueillir, elles n'ont de valeur qu'à partir du moment où l'œil de l'archéologue est suffisamment familiarisé avec son objet d'étude et elles doivent être mises en série : « ces observations faites et classées avec méthode fourniront à

²⁷ *Ibid.*, p. VII.

²⁸ Léon HEUZEY, *Les figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, ouvr. cité, p. I, II, IV ; Jules MARTHA, *Catalogue*, ouvr. cité, p. II.

²⁹ Jules MARTHA, *Catalogue*, ouvr. cité, p. II et V.

³⁰ *Ibid.*, p. VI.

³¹ Alain SCHNAPP, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Références Art » (546), 1998 [1993] ; Noël COYE, *La Préhistoire en parole et en acte : méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Collection "Histoire des sciences humaines" », 1997.

³² Jules MARTHA, *Catalogue*, ouvr. cité, p. II.

la longue les éléments d'une étude sur les principaux centres de fabrication céramique³³ ». Le processus de fabrication et « les habitudes de travail » des coroplastes sont donc pris en compte dans l'analyse : exécutées à la main ou à partir d'un moule, les figurines en terre cuite présentent le plus souvent un « air de famille » qui témoigne du caractère industriel de cette production à travers la technique du moulage et du surmoulage ; la dextérité de l'artisan-artiste tient donc à faire « varier un même motif, un même mouvement à l'infini » en retouchant son modèle, en y ajoutant des accessoires ou de la couleur³⁴. On interroge également leur signification : lorsqu'ils sont trouvés dans un sanctuaire, ces objets nous renseignent-ils sur le culte de telle ou telle divinité ? Difficilement, répond Jules Martha, puisque les mêmes figurines pouvaient être consacrées dans différents sanctuaires. Exhumées dans les nécropoles, ont-elles un sens funéraire et symbolique ? Ne pouvait-on pas les trouver également dans l'espace domestique, à l'image des nombreux autres objets renvoyant à la vie quotidienne qui ne nous sont parvenus qu'à travers les offrandes déposées dans les tombes mais qui, assurément, devaient peupler la maison de n'importe quel riche Athénien ?

Elle [la figurine] appartient à une série, je dirai plus, à une famille. Elle sort d'un moule et d'un moule d'où sont sorties et sortiront encore beaucoup d'autres figurines. C'est une œuvre d'industrie. Le coroplaste est un ouvrier qui fabrique avec une sorte d'indifférence mécanique, et qui le plus souvent n'a d'autre idée que de terminer au plus vite l'ouvrage commencé. [...] Tel en ébauchant une scène de boulangerie cherche des personnages à disposer autour du four et des pétrins. Sa main rencontre des figurines en galette qui sont destinées à représenter des divinités et qui sont affublées de coiffures symboliques, de bijoux et de colliers en pastillage. Il les ajuste, et voilà toute une boulangerie peuplée de déesses³⁵.

Il est donc essentiel dans ce type d'enquête de tenir compte du *contexte archéologique*. C'est le sens à donner à la remarque sur laquelle se clôt l'introduction de Jules Martha : « Le travail de l'interprétation devra donc toujours commencer par des observations matérielles et un classement méthodique. Recueillir et coordonner des faits, tel est le premier service qu'on puisse rendre à l'archéologie des terres cuites. C'est aussi le but et la raison d'être de ce catalogue³⁶ ».

Qu'en est-il du *Supplément* de Pierre Paris ? À la différence du travail de son prédécesseur, il n'a pas été publié et le dépouillement des fonds d'archives n'a malheureusement pas permis de localiser le manuscrit, ni à Paris, ni à Athènes. Il semble avoir été peu cité, donc peu utilisé. Nous n'en avons trouvé qu'une seule mention dans un article publié en 1886 par Edmond Pottier et Salomon Reinach³⁷. S'agissant du travail d'un novice, d'un supplément à un catalogue récent déjà publié et d'un exercice très normé, on peut admettre que Pierre Paris n'ait pas modifié la méthode de son prédécesseur. Il ne saurait être question de lui attribuer des propos qui ne sont pas les siens. Mais il est probable que les deux ouvrages furent écrits dans le même esprit et selon des présupposés identiques. Les recherches ultérieures de

³³ *Ibid.*, p. XIII.

³⁴ *Ibid.*, p. XXIII.

³⁵ *Ibid.*, p. XXVII-XXVIII.

³⁶ *Ibid.*, p. XXVIII.

³⁷ Salomon REINACH et Edmond POTTIER, « Fouilles dans la nécropole de Myrina. Inscriptions sur les figurines de terre-cuite », *BCH*, 10, 1886, p. 475-485.

Pierre Paris le confirment : face aux nombreux ex-voto révélés par la fouille du sanctuaire d'Athéna Krania (elle débute peu après la remise du *Supplément*), le questionnement et la méthode mis en œuvre ne changeront guère. À ce titre, la préparation du *Supplément* au catalogue de Jules Martha constitua sans aucun doute un excellent travail préparatoire qui lui permit d'aborder plus sûrement le corpus des figurines en terre cuite qu'il devait lui-même découvrir à Élatée.

II. — UNE PAGE D'ARCHÉOLOGIE DÉLIENNE L'APPRENTISSAGE DE LA FOUILLE

Ce premier exercice est un travail de cabinet. Mais peu après son arrivée en Grèce (mars 1883), Pierre Paris est très vite confronté au terrain. Au cours de l'été, après avoir pris part à son premier voyage archéologique en Asie Mineure, Paul Foucart l'envoie à Délos pour diriger la huitième campagne d'exploration de l'île sacrée d'Apollon. C'est là qu'il fait l'apprentissage de la fouille. Au début des années 1880, avant que ne s'ouvre la Grande Fouille de Delphes, le noviciat délien est une étape essentielle dans le parcours de formation des jeunes athéniens. Dans un contexte marqué par une forte rivalité franco-allemande, Délos est devenue une véritable « École de guerre des athéniens » dont la mission est à la fois scientifique et patriotique³⁸.

1. — LES FRANÇAIS À DÉLOS : POUR LA SCIENCE ET POUR LA PATRIE

En 1874, l'annonce que les Allemands ont obtenu des autorités grecques la concession de la fouille d'Olympie suscite bien des jalousies du côté français. Dans une lettre adressée au ministre de l'Instruction publique, le directeur de l'École, Émile Burnouf (1821-1907), signale les « droits exorbitants » que ce texte accorde au vainqueur de Sedan. Après avoir été humiliée par les armes, la France l'est sur le terrain de la science en se voyant soumise au bon vouloir de Berlin : « Il résultera de cet article [qui lui donne le droit de fouiller où bon lui semble pour dix ans] que nous pourrions être condamnés, sur la seule déclaration de la Prusse, à l'inaction, et que nous ne ferons aucun travail archéologique qu'avec son assentiment³⁹ ». À défaut de pouvoir empêcher la signature de cet accord, la France doit donc chercher un chantier de fouille qui lui permette de rivaliser avec l'archéologie allemande. Dans

³⁸ La citation est de Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 209. Sur la question des rapports entre archéologies française et allemande en Grèce : Klaus FITTSCHEN, « L'École française d'Athènes et l'Institut archéologique allemand », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 487-496 ; Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 203-264 ; Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 2006, p. 68-71.

³⁹ AN-Pierrefitte, EFA, lettre s. d., F/17/4105. Dans le même dossier, voir également la deuxième lettre que le directeur Émile Burnouf adresse au MIPBA le 27-05-1874.

une lettre adressée au ministère, Olivier Rayet évoque plusieurs possibilités⁴⁰ : « la continuation des fouilles de Delphes s'impose tout d'abord à lui [au gouvernement français], comme le meilleur moyen de reprendre en Orient la position scientifique que nous n'aurions jamais dû perdre ». Malheureusement, l'argent dont dispose l'EFA suffirait à peine aux expropriations. L'Asie Mineure pourrait être une solution, Olivier Rayet évoquant les sites de Sardes ou de Didymes. Très vite cependant, c'est Délos qui va s'imposer comme le chantier emblématique de la recherche archéologique française en Grèce.

À cette date, la richesse du site est connue depuis longtemps et des travaux récents, notamment ceux de Léon Terrier (1864) et d'Albert Lebègue (1873), ont montré tout le potentiel archéologique de la petite île des Cyclades⁴¹. En 1876, Albert Dumont, devenu directeur de l'EFA, demande au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts une indemnité de 500 F pour que Théophile Homolle (1848-1925), pensionnaire de l'École (25^e promotion, 1874), puisse réaliser un voyage d'exploration dans le nord-est de la Grèce. Les événements de Salonique (des troubles provoqués par l'assassinat des consuls de France et d'Allemagne) compromettent la réalisation de cette mission. Dumont propose alors d'utiliser l'argent accordé par le ministère pour reprendre les fouilles qu'Albert Lebègue avait entreprises à Délos en 1873⁴². Le chantier est confié à Théophile Homolle qui élabore un ambitieux plan de fouilles pour exhumer le sanctuaire et la ville portuaire. L'année suivante, il obtient un congé du ministère de l'Instruction publique, grâce au soutien d'Albert Dumont, ce qui lui permet de poursuivre l'exploration de l'île⁴³. En 1879, Paul Foucart demande à son tour au ministère d'accorder à Théophile Homolle, alors maître de conférences à Nancy, une mission qui lui permettrait d'achever les fouilles⁴⁴. Pour convaincre son supérieur, le directeur de l'EFA brandit un argument qui ne pouvait laisser les responsables politiques français indifférents dans le contexte des années 1870 : si la France ne mène pas le travail entrepris à son terme, elle risque de perdre ce qui est devenu le chantier-symbole de l'École, l'outil qui lui

⁴⁰ AN-Pierrefitte, EFA, lettre du 03-06-[1874], F/17/4105.

⁴¹ Cécile DURVYE et François-Frédéric MULLER, « De l'hellénisme romantique à l'archéologie de terrain : Léon Terrier à Délos en 1864 », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 10, 2009, p. 219-233 ; Albert LEBÈGUE, « Fouilles à Délos », *CRAI*, 17, 2, 1873, p. 250-256 ; Id., *Recherches sur Délos*, Paris, Ernest Thorin, 1876.

⁴² AN-Pierrefitte, EFA, lettre du 10-05-1876, F/17/4109 (dossier 2). Une version un peu différente des faits est donnée dans Théophile HOMOLLE, « Les travaux de l'École française d'Athènes dans l'île de Délos (30 juin 1889) », dans *Conférences de l'Exposition universelle de 1889*, vol. 1/2, Paris, Imprimerie nationale, 1890, p. 81-82. Une rapide mise au point sur les événements de Salonique dans Mathieu JESTIN, « Les identités consulaires dans la Salonique ottomane (1781-1912) », *Monde(s). Histoire, espaces, relations*, 4, 2, 2013, p. 202-204.

⁴³ AN-Pierrefitte, lettre d'Albert Dumont au MIPBA, 01-05-1878, F/17/4109 (dossier 2). Le directeur de l'EFA y détaille ce que lui-même appelle le « plan de M. Homolle », à savoir « déblayer les édifices qui avoisinaient immédiatement le temple d'Apollon, de retrouver la voie qui conduisait de ce temple à la mer, et de rechercher le βουλευτήριον, qui donnerait certainement un grand nombre d'inscriptions ». Sur le bilan d'ensemble : *CRAI*, 21, 3, 1877, p. 249-250 ; Théophile HOMOLLE, « Les fouilles de Délos », *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 7, 1878, p. 25-63 ; Id., « Fouilles exécutées à Délos », *RA*, nouv. série, 40, 1880, p. 85-95 ; Id., « Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos », *Arch. miss. scient. litt.*, 13, 1887, p. 389-435 ; Salomon REINACH, « Les fouilles de Délos en 1880 », dans *Esquisses archéologiques*, Paris, Ernest Leroux, 1888, p. 143-163 ; Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 233-237. Plusieurs rapports adressés par Albert Dumont au MIPBA permettent de suivre l'évolution des travaux menés par Théophile Homolle à Délos : voir les dossiers F/17/4109 ; F/17/4111.

⁴⁴ AN-Pierrefitte, EFA, lettre de Paul Foucart au MIPBA, 19-03-1879, F/17/4109 (dossier 3).

permet de rivaliser avec l'Allemagne. La menace immédiate, toutefois, ne vient pas de Berlin :

Il est à souhaiter qu'une résolution soit prise le plus promptement possible. Un Grec, de l'île de Myconos, a adressé au ministère de l'Instruction publique en Grèce une demande d'autorisation pour faire des fouilles à Délos. J'ai été informé, par une communication officielle, que le ministère n'accorderait pas cette autorisation à deux personnes, et l'Inspecteur général des antiquités m'a fait demander si M. Homolle devait revenir cette année ; dans ce cas, c'est à lui que l'autorisation serait accordée. Il importe de profiter de ces bonnes dispositions du gouvernement grec et de ne pas laisser passer en d'autres mains les fouilles de Délos, dont les résultats ont déjà fait grand honneur à l'École française. Le meilleur moyen, c'est de pouvoir répondre dès maintenant au ministère grec que le gouvernement français a donné à M. Homolle une mission et les ressources nécessaires pour continuer les fouilles entreprises dans l'île de Délos.

C'est donc dans un contexte marqué par la rivalité et l'émulation entre écoles nationales que sont menées les premières fouilles françaises à Délos. Attention toutefois à ne pas en faire l'unique moteur de l'action de la France en Grèce. Sans remettre en cause la sincérité du patriotisme des premiers directeurs de l'EFA, de tels arguments visaient aussi à convaincre l'État français d'accorder à l'École les moyens financiers et humains nécessaires à la mise en œuvre d'un projet ambitieux⁴⁵. Servir la science, son pays et ses ambitions personnelles, il y avait là, en fin de compte, des objectifs faciles à concilier pour tout athénien.

2. — UN CHANTIER-ÉCOLE : DANS LE SILLAGE DES CAMARADES ATHÉNIENS

Du milieu des années 1870 jusqu'au début des années 1890, les membres de l'EFA se relaient chaque année pour explorer l'île sacrée d'Apollon selon le programme établi par Théophile Homolle. En janvier 1882, Paul Foucart peut ainsi écrire à son ministre de tutelle qu'« À Délos, M. Hauvette-Besnault a continué les fouilles poursuivies pendant plusieurs années par son prédécesseur M. Homolle, et, cette année encore, nous n'avons eu qu'à nous applaudir d'avoir persévéré dans cette entreprise ». Et le directeur d'ajouter : « Les recherches de M. Hauvette ont été limitées par les ressources restreintes dont il m'a été possible de disposer ; mais je pense que l'île de Délos est loin d'être épuisée et que l'École française doit s'attacher à poursuivre cette exploration qui lui fait grand honneur⁴⁶ ». De 1877 à 1880, à nouveau en 1885 puis en 1888, Théophile Homolle fouille lui-même le site. Lorsqu'il n'est pas en Grèce, les jeunes athéniens prennent la relève : Amédée Hauvette-Besnault en 1881 puis Salomon Reinach (1882), Pierre Paris (1883), Felix Dürrbach (1885), Gustave Fougères (1886), etc. Plus de dix ans avant Delphes, Délos joue ainsi le rôle d'un chantier-école. C'est donc sur cette île des Cyclades que Pierre Paris fait ses premières armes en tant qu'archéologue.

⁴⁵ Lors d'une conférence publique lue devant un public manifestement nombreux, Théophile Homolle donnera ainsi une vision dépassionnée de cette rivalité : Théophile HOMOLLE, « Les travaux de l'École française d'Athènes dans l'île de Délos (30 juin 1889) », art. cité, p. 112-113. Voir également Salomon REINACH, « Les fouilles de Délos en 1880 », art. cité, p. 144.

⁴⁶ AN-Pierrefitte, EFA, rapport de Paul Foucart au MIPBA, 07-01-1882, F/17/4109 (dossier 3).

L'expérience n'est pas seulement scientifique, elle est aussi humaine. Le temps qu'il passe à Délos lui permet de découvrir ce qu'est le quotidien sur un chantier de fouille isolé et aride, tantôt battu par des vents violents, tantôt frappé par une chaleur étouffante [FIG. 31]. Pierre Paris y fait l'apprentissage d'un mode de vie particulier. En raison de l'isolement de l'île, de son climat, de l'aspect rudimentaire des aménagements, même après la construction de la « maison de M. Homolle », les conditions dans lesquelles se déroule le séjour sont difficiles. Que ce soit lors des fouilles ou pendant les heures de repos et de travail personnel dans la petite maison de l'EFA [FIG. 32, 33], les moments d'intimité sont rares. La vie en communauté est la règle, une expérience plus familière pour les jeunes athéniens fraîchement sortis de l'internat parisien. Chaque jour, Pierre Paris partage donc le quotidien des ouvriers, des domestiques de l'École et de leurs enfants, du contremaître, des bateliers, etc. Le rôle de ces derniers est essentiel. Délos étant une île non habitée, c'est sur eux que repose le ravitaillement du chantier de fouille⁴⁷. En raison de l'omniprésence des vents et des dangers de la navigation entre Délos et Mykonos, le métier n'est pas sans risque. Théophile Homolle nous a laissé un récit haut en couleur de l'une de ses traversées en caïque [FIG. 34] :

La vague fouettait au visage, entraînait dans la barque, que nous vidions à grand-peine, nous transperçait jusqu'aux os ; elle m'enleva un jour mon gouvernail au large ; le vent une autre fois brisa mon mât, et puis il nous jeta sur un roc, en grand danger de nous y briser ; plus malheureux encore, un de mes camarades ne vit pas revenir la barque qu'il avait envoyée aux provisions, ni le patron ni le mousse qui la montaient⁴⁸.

Le camarade en question n'est autre que Pierre Paris. Les archives de l'EFA conservent plusieurs pièces relatives à cette affaire⁴⁹. On y apprend qu'en 1883, le batelier Roussos et son fils périrent en mer alors qu'ils transportaient des vivres pour Pierre Paris depuis Mykonos (l'un d'eux semble faire partie des figures croquées par Salomon Reinach à Délos vers 1882 [FIG. 35]). Une indemnité extraordinaire de 600 F fut versée à la veuve Roussos, prélevée sur les fonds alloués au budget de l'École pour travaux d'exploration⁵⁰. Paul Foucart – et Pierre Paris si l'on en croit la lettre du 10 juin 1884 – intervint auprès du ministère des Affaires étrangères pour que l'on accordât « un petit secours annuel à cette famille ». Cette demande fut rejetée, les Affaires étrangères arguant que le fonds de secours ne pouvait être utilisé que pour des veuves et des orphelins d'anciens agents de son administration, ce qui n'était pas le cas dans cette affaire :

Estimant d'ailleurs, comme le Directeur de l'École d'Athènes, qu'il y aurait intérêt à ce que l'Administration française prouvât qu'elle n'abandonne pas une famille dont le chef et un

⁴⁷ *Mémoires*, chap. 4 : « Le ravitaillement venait de l'île voisine de Mykonos. Les relations avec cette île étaient difficiles pendant les mauvais temps. Il fallait parfois attendre plusieurs jours. Une fois même, n'ayant plus rien à se mettre sous la dent, ils mangèrent une chouette, l'oiseau de Pallas... ». Nous transcrivons ce dernier fragment pour son côté anecdotique... sans lui accorder une trop grande valeur documentaire.

⁴⁸ Théophile HOMOLLE, « Les travaux de l'École française d'Athènes dans l'île de Délos (30 juin 1889) », art. cité, p. 88-89.

⁴⁹ A-EFA, 1 ADM, correspondance des directeurs, s. c. (fonds non classé) : lettre de la DES à Paul Foucart, 07-02-1884 ; copie d'une lettre du MAE au MIPBA, 10-06-1884 ; lettre de la DES à Paul Foucart, 19-06-1884.

⁵⁰ Un reçu (A-EFA, 1 ADM, s. c.) confirme que la somme a bien été remise à Archondoulà G. Roussos par le consul de France dans les Cyclades en octobre 1884.

autre de ses membres sont morts, en quelque sorte, à son service, j'espère qu'un nouvel examen de cette question vous permettra de donner suite à la proposition de M. Pierre Paris, visée dans une communication du 26 X^{bre} [décembre] dernier [1883], en inscrivant un secours annuel en faveur de la veuve Roussos et de ses enfants dans le budget de notre École d'Athènes.

Autrement dit, c'était à l'Instruction publique de s'en occuper. Nous ne connaissons pas l'issue de cette affaire.

Les sources qui permettent de reconstituer ce que fut le quotidien de Pierre Paris à Délos sont limitées. Certaines activités et découvertes que l'on ne fait que deviner sont peu documentées. À notre connaissance, aucune photographie des fouilles parisiennes ne nous est parvenue ; celles que conservent les archives de l'EFA sont postérieures⁵¹. Un premier document nous donne quelques informations relatives à l'organisation matérielle de la fouille de l'été 1883. Il s'agit d'une simple feuille volante sur laquelle le jeune archéologue a noté l'état de ses dépenses⁵² [FIG. 36]. Pierre Paris travaille sur l'île pendant trois semaines. Il dispose pour cela de 4 000 F⁵³ mais se montre économe en ne dépensant que 2 350 F. Il peut compter sur une équipe de 30 à 48 ouvriers selon la semaine (ils sont payés 2,50 F par journée travaillée), ce qui représente le principal poste de dépense (près de 66 % du total). Les autres sont répartis entre l'achat et l'entretien du matériel (payé à l'intendant de l'EFA, Logothète Géorgiou), le ravitaillement, les dépenses consécutives à la mort du batelier Roussos et de son fils, l'indemnité versée aux gardiens pour que le jeune homme puisse occuper la petite maison et les gages payés au cuisinier et à Sotiris Agious, le contremaître dont nous aurons à reparler [FIG. 37, 38]⁵⁴. Le second document présente un tout autre intérêt. Il s'agit du carnet de fouilles de Pierre Paris (sa signature figure sur la deuxième de couverture)⁵⁵. S'il porte comme titre « Délos 1883 », le petit carnet (10 × 15 cm) semble en réalité rassembler des notes prises sur deux années (1883-1884). Une première liste de dates (l'année n'est pas indiquée) figure sur la deuxième de couverture et confirme la présence de Pierre Paris à Délos du vendredi 20 juillet au vendredi 10 août 1883 (les fouilles à proprement parler ont lieu du 23 juillet au 6 août) ; une seconde liste, qui présente des incohérences dans la succession des dates⁵⁶, est notée sur la troisième de couverture et paraît correspondre à une deuxième campagne à laquelle participe Pierre Paris à Délos, celle de l'année 1884 (nous verrons que cette interprétation pose problème). Si son contenu présente un intérêt certain, il n'est pas facile d'organiser l'information qui s'y trouve. Outre les erreurs qui figurent dans l'indication des dates, des notes relatives à la même fouille apparaissent dispersées dans le

⁵¹ Jean-Charles MORETTI, 1873-1913. *Délos : images d'une ville antique révélée par la fouille*, Athènes, École française d'Athènes, 2018.

⁵² A-EFA, 1 ADM, s. c. (fonds non classé), R^o, « Comptes des fouilles de Délos en juillet-août 1883 » ; V^o, « Élatée – (Détail) », s. d. [novembre 1883].

⁵³ Voir également AN-Pierrefitte, F/17/4123, proposition d'ordonnancement, 27-07-1883. La demande de déblocage des fonds est adressée par Paul Foucart au MIPBA le 09-07-1883 (AN-Pierrefitte, F/17/4111).

⁵⁴ Anna PHILIPPA-TOUCHAIS, « Le personnel grec de l'École française d'Athènes », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 223-251.

⁵⁵ A-EFA, DÉLOS 2-C DEL 11, carnet de fouilles Délos 1883.

⁵⁶ Tout comme certaines dates à l'intérieur du carnet : on voit par exemple se succéder un mercredi 25 juillet et un jeudi 25 juillet.

carnet et celui-ci est très incomplet puisqu'un grand nombre de pages ont été arrachées. Ajoutons que pour l'essentiel, les notes correspondent à la fouille de l'été 1883.

Rien ne nous permet de dire que Paul Foucart fut présent sur le site pour guider sa jeune recrue. A-t-il donné des consignes précises à Pierre Paris ou s'est-il contenté de conseils pratiques ? Avant ou après son départ pour la Grèce, Pierre Paris a-t-il pu s'entretenir avec Théophile Homolle, véritable artisan du plan de fouille tel qu'il est alors mis en œuvre ? Nous l'ignorons. Dans ces conditions, l'un des principaux intérêts du carnet est de nous permettre de mieux comprendre comment Pierre Paris aborde le travail sur le terrain. Nous avons vu qu'il disposait de moyens financiers et humains non négligeables. Mais comment s'y prendre face à l'immensité de la tâche et à l'impression de chaos que bien des jeunes archéologues inexpérimentés devaient ressentir en découvrant les vestiges de Délos ? Le plus simple consistait sans doute à partir de ce que l'on connaissait, autrement dit de reprendre le travail là où d'autres l'avaient laissé. Il semble bien que ce fût la stratégie qu'adopta Pierre Paris. Dès le 23 juillet, il transporte son équipe sur le site fouillé par Amédée Hauvette-Besnault (1856-1908) dans le quartier de l'Inôpos en août et septembre 1881. Partant des indications sommaires données par Albert Lebègue et des inscriptions connues attestant l'existence d'un culte à Sérapis⁵⁷, celui-ci identifia un ensemble de constructions qu'il baptisa « temple des Dieux étrangers » (principalement Atargatis et Hadad, divinités araméennes, et les divinités gréco-égyptiennes Isis, Sérapis et Anubis)⁵⁸. Les résultats de cette enquête furent importants (notamment sur le plan épigraphique), sans toutefois permettre d'identifier clairement les différents sanctuaires de la terrasse des Dieux étrangers (sanctuaire des Dieux syriens, Sarapieion C, Heraion). Pierre Paris ne pouvait donc s'appuyer que sur une connaissance encore confuse de l'organisation de cet espace [FIG. 39, 40. 98-100, 41]. « Jusqu'à midi rien », note-t-il dans son carnet. Le soir même, il décide de se porter « près de l'endroit que Reinach avait comblé par ordre du directeur ». Il trouve notamment un fragment de statue d'homme drapé, une inscription et déblaie « une petite chambre où l'on descend par 2 marches. De chaque côté des marches deux bases trouvées par Reinach. D'autres bases semblables formant alignement à droite et à gauche ». Ces premiers résultats l'encouragent à continuer puisqu'il poursuit l'exploration de cette zone le lendemain (inscriptions, fragment de statues d'« assez bonne époque »). Le même jour, il note avoir « mis les ouvriers à côté du sanctuaire des Cabires » où ils travaillent encore dans la matinée du troisième jour de fouille. Là encore, il s'agissait d'un lieu récemment exploré puisque Salomon Reinach y avait fait des fouilles un an plus tôt, en août 1882⁵⁹. La grande quantité d'inscriptions recueillies lui permit de reconnaître le Samothrakeion, un sanctuaire consacré aux Kabires, des divinités originaires de Samothrace qui furent identifiées aux Dioscures à l'époque hellénistique [FIG. 39. 93, 40. 93]⁶⁰. Malgré l'intérêt des découvertes, il avait dû renoncer à poursuivre l'exploration au bout d'une dizaine de jours, ses ouvriers étant frappés par les fièvres. Un an plus tard, Pierre Paris suivait ainsi le conseil donné par son prédécesseur : « il

⁵⁷ Albert LEBÈGUE, *Recherches sur Délos*, ouvr. cité, p. 35.

⁵⁸ Amédée HAUVETTE-BESNAULT, « Fouilles de Délos. Temple des dieux étrangers », *BCH*, 6, 1882, p. 295-352, 470-503, pl. XI.

⁵⁹ Salomon REINACH, « Fouilles de Délos. L'Inopus et le sanctuaire des Cabires », *BCH*, 7, 1883, p. 329-373.

⁶⁰ Fernand CHAPOUTHIER, *Le sanctuaire des Dieux de Samothrace*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (16), 1935.

reste beaucoup à faire encore, et une exploration complète de cette région serait fort désirable⁶¹ ». Pourtant, après quelques découvertes mineures, Pierre Paris note : « Rien à côté des Cabires ». Il décide alors d'ouvrir un deuxième front : « à 2h mis 10 ouvriers autour du lac. 3 tranchées. La 1^{er} rien. La 2^e constructions à l'intérieur. La 3^e fragments de grosses poteries ». Quittant le quartier de l'Inôpos, il a manifestement décidé de redescendre dans la plaine du sanctuaire d'Apollon et d'installer quelques-uns de ses ouvriers autour du lac Sacré, sans que l'on soit en mesure de localiser précisément l'endroit où les trois tranchées furent creusées. Là encore, Pierre Paris marchait dans les pas de Salomon Reinach. Toujours en 1882, outre la fouille du Samothrakeion, ce dernier explora les abords du lac (au nord-ouest) où il identifia le siège et le nom officiel d'une association commerciale de négociants, d'armateurs et d'entrepositaires phéniciens installés dans l'île et organisés autour du culte d'un Poséidon phénicien : l'établissement des Poséidoniastes de Bérytos⁶². Il faut ici rappeler que, comme pour la terrasse des Dieux étrangers, la connaissance que les archéologues avaient du quartier du lac Sacré était alors bien différente de la nôtre. Elle était tout à fait sommaire. À proximité de l'agora des Italiens et du lac Sacré, presque aucun espace n'avait été dégagé [FIG. 42, 43. 56-57]⁶³. Amédée Hauvette-Besnault, Salomon Reinach et Pierre Paris – et d'autres athéniens après eux – suivaient ainsi les recommandations de Théophile Homolle qui, en 1880, avait signalé ces deux espaces – le quartier de l'Inôpos et celui du lac – pour y mener des recherches sinon prioritaires, du moins prometteuses, lui-même se réservant l'étude du sanctuaire apollinien⁶⁴. La méthode homollienne fut parfois jugée avec sévérité. En 1925, Gustave Fougères, directeur de l'École de 1913 à 1919, estimait que

Ces premières campagnes avaient révélé chez Homolle de remarquables aptitudes à se débrouiller au milieu des ruines : faculté précieuse pour la découverte, mais parfois dangereuse par l'habitude qu'elle crée de se familiariser avec le désordre et de s'accoutumer à l'inachevé. Faute de moyens appropriés à l'immensité de la tâche, l'œuvre de Délos se limitait à une série de prospection partielles, plus divinatoires qu'exhaustives. Ce n'est que plus tard, grâce à l'expérience et aux ressources en matériel, en personnel, en crédits suscitées par l'entreprise de Delphes, que l'exhumation de Délos put être reprise par M. Holleaux avec toute l'ampleur désirable⁶⁵.

La critique n'était sans doute pas sans fondement. L'action de Pierre Paris telle que nous avons pu l'appréhender jusqu'à présent en témoigne. Elle laisse une impression de recherche impatiente et dispersée. Reste que Gustave Fougères se montrait bien dur envers son prédécesseur. La tâche de cette génération fut essentielle : les campagnes de fouilles successives permirent de dégrossir le travail en révélant le potentiel que présentait le site

⁶¹ Salomon REINACH, « Fouilles de Délos. L'Inopus et le sanctuaire des Cabires », art. cité, p. 330.

⁶² Ce sont les inscriptions qui lui permettent d'identifier le nom officiel de cette association : τὸ κοινὸν Βηρυτίων Ποσειδωνιαστῶν, ἐμπόρων καὶ ναυκλήρων καὶ ἐγδοχέων (Salomon REINACH, « Fouilles de Délos », *BCH*, 7, 1883, p. 462-476). Voir également Charles PICARD, *L'établissement des Poséidoniastes de Bérytos*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (6), 1921 ; ID., « Fouilles de Délos (1910). Observations sur la société des Poséidoniastes de Bérytos et sur son histoire », *BCH*, 44, 1920, p. 263-311.

⁶³ On le constate encore sur le plan dressé à la fin du siècle : Édouard ARDAILLON et Henri CONVERT, *Carte archéologique de l'île de Délos (1893-1894)*, Paris, Albert Fontemoing, coll. « BEFAR » (appendice 1), 1902.

⁶⁴ Théophile HOMOLLE, « Fouilles exécutées à Délos », art. cité, p. 87, 94.

⁶⁵ Gustave FOUGÈRES, « Théophile Homolle, collaborateur et directeur des *Monuments et mémoires* (1848-1925) », *MMAI*, 28, 1, 1925, p. VIII.

archéologique de Délos. De la sorte, ils préparèrent la réussite de la Grande Fouille qui, après celle de Delphes dans les années 1890, allait mobiliser l'EFA au début du XX^e siècle⁶⁶. « Pour une œuvre si vaste [écrivit Georges Radet], l'activité d'un seul ne pouvait suffire. Des promotions d'athéniens se partagèrent l'entreprise⁶⁷ ». Les fouilles de Pierre Paris à Délos s'inscrivent dans ce contexte. Et comme ses camarades athéniens, lui aussi apporte sa contribution à l'œuvre collective, ouvrant de nouvelles perspectives pour la compréhension de l'histoire délienne dans un domaine qui n'avait jusque-là guère retenu l'attention, celui de l'étude des espaces domestiques.

3. — VERS L'EXHUMATION D'UNE « PETITE POMPÉI DÉLIENNE »

L'archéologue et le contremaître

Reprendre un travail initié par d'autres n'est pas un exercice facile, même s'il y a là un point de départ rassurant pour un jeune archéologue sans expérience. Pierre Paris, en somme, doit trouver sa propre voie. Le contremaître de l'EFA, Sotiris Agious, va l'y aider. Georges Radet nous a laissé un portrait des plus colorés de celui qu'il décrit comme « un joyeux compère » :

Pour installer un campement, se procurer du fourrage, tresser une poule ou un "arni", il est sans égal. Écuyer, chambellan, musicien, poète, ambassadeur, maître queux, il chante, il danse, il dessine, il fricote, il raconte, il conseille. Il compose à lui seul une cour. Aux heures de lassitude et d'ennui, il tire sa guitare et son flageolet : soliste, il module brillamment une patinada ; orchestre, il met tout son esprit dans l'*allegro giocoso*, toute son âme dans l'*amoroso appassionato*. Sur un champ de fouilles, cet artiste universel est le roi des contremaîtres. Nul ne s'entend comme lui à entraîner une équipe, à virer un marbre, à repêcher un maladroît sous une masse qui s'effondre. Sotiri a sauvé plus d'une vie au péril de la sienne. Il est la force et la joie d'un chantier⁶⁸.

Si Sotiris Agious se voit reconnaître le titre de « roi des contremaîtres », c'est aussi en raison de sa connaissance du terrain, en particulier à Délos. D'une année à l'autre, les jeunes membres se suivent même s'ils ne se ressemblent pas toujours ; le personnel quant à lui reste. Pierre Paris bénéficie directement de l'expérience de son collaborateur. C'est grâce à lui que la belle découverte se produit enfin. Le mercredi 25 juillet, il note dans son carnet : « Sotiri m'indique un endroit. Au dessus du théâtre – vis-à-vis, un peu à gauche, de la caverne du dragon⁶⁹. Un grand trou – marbres sur le sol – 4 colonnes apparaissent [*sic*] à [rat. =

⁶⁶ Un rapide historique des fouilles déliennes dans André PLASSART, « Un siècle de fouilles à Délos », dans *Études déliennes*, Athènes-Paris, École française d'Athènes, éditions E. de Boccard, coll. « BCH Suppl. » (1), 1973, p. 5-16.

⁶⁷ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 336.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 267.

⁶⁹ Situé sur les pentes du Cynthe [FIG. 40. 104], l'Antre est alors souvent nommé « caverne du dragon », une expression que l'on trouve chez de nombreux voyageurs et explorateurs, sans doute popularisée parmi les athéniens par Albert Lebègue. On le considère alors comme un temple primitif d'Apollon associé à un oracle (Albert LEBÈGUE, *Recherches sur Délos*, ouvr. cité, chap. 2). En réalité, il semble dater de la période hellénistique. Il pourrait s'agir d'un Hérakleion fondé par Ptolémée II : André PLASSART, *Les sanctuaires et les cultes du mont Cynthe*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (11), 1928, chap. 5.

la surface] fleur du sol. 3 debout, une couchée. En face 2 colonnes debout au dessus une en marbre très rongée ». Il sait désormais où creuser⁷⁰. Sur les conseils du contremaître, peut-être lui-même informé de l'intérêt du lieu par Salomon Reinach l'année précédente⁷¹, la fouille commence le lendemain (« mis ouvriers aux colonnes ») et rapidement, les premiers vestiges sortent de terre : chapiteaux, fragments de colonnes cannelées, fragments d'entablement (« dont un portant de la couleur rouge ») ; l'entrée du monument est identifiée, le sol apparaît. Les travaux se poursuivent le lendemain. Outre les nombreux fragments architecturaux, quelques rares objets en terre cuite sont mis au jour (« un lion – un vieillard très joli à longue barbe ») ; surtout, on découvre, en arrivant au sol antique, une citerne (« très bien conservée. Eau méphitique. Comblée avec les matériaux ») et une mosaïque « en très bon état ». Autour de l'espace dégagé, d'autres salles apparaissent. Après deux jours de travail, « la forme du monument » est encore incertaine [FIG. 44]. Les deux jours suivants sont en partie consacrés au dégagement de la mosaïque. Le 1^{er} août, il reprend l'exploration des abords du lac Sacré, « près des Posidoniastes », où plusieurs sondages ne donnent aucun résultat. Il ne découvre qu'une inscription et un tombeau byzantins qui retiennent peu son attention (« cherché le sol antique »). Le 2 août, il est à nouveau « au dessous des dieux étrangers », c'est-à-dire près du Samothrakeion, sans succès. La journée du 3 août est consacrée à l'achèvement de la fouille de ce qu'il interprète désormais comme une habitation privée dont le plan lui apparaît plus nettement [FIG. 45]. Après au moins six jours de fouille – peut-être plus – Pierre Paris vient de mettre au jour les vestiges de ce qui est, aujourd'hui encore, l'une des plus somptueuses demeures de Délos et l'une des premières habitations de l'île connues par les fouilles modernes, la maison des Dauphins [FIG. 39. 111, 40. 111]⁷².

Dans un premier temps, ces recherches font l'objet d'un mémoire adressé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et intitulé *Fouilles de Délos*. Il s'agit d'une obligation réglementaire rappelant la tutelle scientifique exercée par l'Académie sur l'École. Depuis le décret du 24 janvier 1883, les membres ne sont plus tenus d'envoyer un travail dès leur première année mais seulement au cours de la deuxième. En avril 1884, le mémoire de Pierre Paris est, selon l'usage, transmis au ministre de l'Instruction publique par le directeur de l'École. Paul Foucart prend la peine de préciser dans sa lettre qu'il fera bientôt parvenir « un travail plus considérable de M. Paris » (il s'agit du *Supplément au catalogue des figurines en terre cuite du musée de la Société archéologique d'Athènes* qui sera envoyé le 5 mai 1884)⁷³. Après avoir accusé réception de l'envoi, le ministre transmet le mémoire au secrétaire per-

⁷⁰ Dans la publication consacrée aux découvertes, le nom du contremaître n'apparaît pas : « ayant aperçu sous des pierres et des broussailles un fragment de colonne cannelée qui paraissait être encore en place, je me décidai à faire un sondage » (Pierre PARIS, « Fouilles de Délos. Maisons du second siècle av. J.-C. », *BCH*, 8, 1884, p. 475).

⁷¹ C'est ce que suggère une remarque de Reinach dans le compte rendu des découvertes qu'il publie : « Nous pensons que l'emplacement où M. Paris a fouillé est celui même que nous avons signalé dans le *Bulletin de correspondance hellénique* (1838 [sic : 1883], p. 464) : "À mi-chemin du Cynthe, entre le théâtre et le Sérapéion, on voit les ruines d'un édifice non encore déblayé, consistant en fûts de colonnes qui entourent une cavité rectangulaire." Nous avons cru, bien à tort semble-t-il, y reconnaître une sorte de réservoir » (Salomon REINACH, « Chroniques d'Orient. Fouilles et découvertes », *RA*, 3^e série, 2, 1883, p. 197).

⁷² Joseph CHAMONARD, *Le quartier du théâtre. Étude sur l'habitation délienne à l'époque hellénistique*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (8, 3 fasc.), 1922-1924, p. 404-410 ; Philippe BRUNEAU et Jean DUCAT, *Guide de Délos*, 4^e éd., Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « Sites et monuments » (1), 2005, p. 290-293.

⁷³ AN-Pierrefitte, EFA, lettre de Paul Foucart au MIPBA, 22-04-1884, F/17/4109 (dossier 3).

pétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (le 6 mai)⁷⁴. L'un des membres de la corporation est alors chargé d'en faire le compte rendu⁷⁵. Malheureusement, ce mémoire ne semble pas avoir été conservé, ni à Athènes, ni à Paris. L'importance de la découverte justifiait toutefois une publication rapide des résultats au-delà des murs de l'Institut. Le 30 juin 1889, lors d'une conférence qu'il prononça dans le cadre de l'Exposition universelle de Paris sur l'œuvre de l'EFA à Délos, Théophile Homolle rappelait ainsi que

sur toute la surface de l'île, éparses ou groupées, les anciennes habitations dressaient leurs murs à demi-écroulés, mais hauts souvent de 3 et 4 mètres ; la maison grecque, jusqu'ici peu étudiée, s'y offrait à nous sous les formes les plus variées ; plans, aménagements intérieurs, décorations de peinture et de mosaïque, nous ignorions presque tout, nous en pouvions là tout apprendre⁷⁶.

Il y avait là un sujet neuf qu'il fallait faire connaître à la communauté savante. L'article de Pierre Paris parut dès la fin de l'année 1884 dans le *Bulletin de correspondance hellénique*⁷⁷. Ce fut l'une de ses premières publications scientifiques d'envergure.

Un raisonnement archéologique

Marie-Christine Hellmann a rappelé l'intérêt tardif des archéologues de la Grèce pour l'habitat et l'urbanisme en général⁷⁸. L'étude de Pierre Paris s'ouvre ainsi sur la mise en évidence de l'originalité de son objet d'étude, les publications traitant de la maison grecque étant peu nombreuses et insuffisantes. Il en cite en particulier deux. La description d'une habitation délienne donnée par Ludwig Ross ne manque pas de pertinence mais elle est générique et succincte⁷⁹. Dans les pages qu'ils ont consacrées à la maison gréco-romaine, Ernst Guhl et Wilhelm Koner mentionnent une habitation délienne pour laquelle ils proposent un plan et la restitution de l'élévation de l'entrée depuis la rue⁸⁰. Mais les incohérences que relève Pierre Paris et son incapacité à localiser les vestiges de cette maison (et pour cause : le plan est en réalité celui de thermes découverts à Cnide !) le conduisent, selon ses propres

⁷⁴ AN-Pierrefitte, EFA, minute de lettre du MIPBA au secrétaire perpétuel de l'AIBL, 06-05-1884, F/17/4109 (dossier 3).

⁷⁵ CRAI, 28, 2, 1884, p. 190 ; Albert DUMONT, « Rapport 1883 », art. cité, p. 357.

⁷⁶ Théophile HOMOLLE, « Les travaux de l'École française d'Athènes dans l'île de Délos (30 juin 1889) », art. cité, p. 85-86. Voir également ID., « Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos », art. cité, p. 396-397. Dans ce rapport destiné au ministère de l'Instruction publique, l'auteur fait une remarque intéressante dans la mesure où elle illustre ce qu'est la méthode homollienne que nous avons évoquée plus haut : ouvrir de nouvelles perspectives, dégrossir le travail et jeter quelques points de repère sans chercher à mener des fouilles exhaustives. « Dans la plaine à l'est du temple, écrit-il, je me suis arrêté, après avoir constaté que les constructions élevées en ce point étaient des maisons privées. L'économie en ressemble à celle des autres maisons que l'on a déjà déblayées ailleurs ». Et Homolle d'ajouter en note : « C'est un des résultats intéressants des fouilles de M. Paris ».

⁷⁷ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité.

⁷⁸ Marie-Christine HELLMANN, *L'architecture grecque. 3. Habitat, urbanisme et fortifications*, Paris, Picard, coll. « Les manuels d'art et d'archéologie antiques », 2010, p. 17-32.

⁷⁹ Ludwig Ross, *Reisen auf den griechischen Inseln des ägäischen Meeres*, vol. 1/4, Stuttgart-Tübingen, J. G. Cotta, 1840, p. 30-31.

⁸⁰ Ernst Karl GUHL et Wilhelm David KONER, *Das Leben der Griechen und Römer nach antiken Bildwerken dargestellt*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1862, p. 77-85, en particulier p. 84-85 et fig. 92-93 pour la maison délienne.

termes, à tenir peu de compte de cette publication⁸¹. Sans que cet objectif ne soit clairement formulé, on comprend que le jeune athénien souhaite proposer l'étude d'une habitation délienne qui soit documentée par la fouille. Partant de ce qu'il constate sur le terrain⁸², il s'attache à décrire le plan de la maison tel qu'il le comprend et à identifier les différents espaces qui composaient la demeure « du propriétaire qui certainement était riche et entretenait un personnel nombreux de domestiques⁸³ ». La mobilisation d'un vocabulaire technique et de mesures mathématiques précises (dont témoigne aussi son carnet de fouilles [FIG. 45]), le souci de documenter la découverte en donnant un plan de l'édifice – il est réalisé par Abel Gotteland (1851-1925), ingénieur des Ponts et Chaussées alors au service du gouvernement hellénique – [FIG. 46] et les hypothèses qu'il formule à partir de l'ensemble des vestiges matériels qu'il exhume sont autant d'indices qui attestent la mise en œuvre d'un raisonnement véritablement archéologique. Pierre Paris peut ainsi identifier la plupart des espaces de l'*oikos* [FIG. 47] : son périmètre irrégulier, l'entrée principale, le péristyle à colonnes doriques et sa mosaïque ornée de dauphins qui donnera plus tard son nom à la maison, les deux citernes et le réservoir d'eau situé sous la cour, plusieurs pièces à vivre aux dimensions variables. En raison de la présence d'un grand nombre de fragments architecturaux de différente nature, il admet l'existence d'un étage disparu. La volonté de partir de ce qu'il voit sans idée préconçue apparaît aussi à travers son approche critique des sources littéraires, ce qui, plus largement, reflète les mutations à l'œuvre au sein d'une archéologie qui ne considère plus les auteurs anciens comme des guides infaillibles, sans renoncer pour autant à les utiliser. Comme l'a remarqué Marie-Christine Hellmann⁸⁴, Pierre Paris souligne en effet qu'il ne retrouve pas dans la maison des Dauphins la description que donne Vitruve de la maison grecque dans le *De architectura* (livre VI, 7, 1-5) :

J'avoue que je ne puis l'appuyer [sa restitution] d'aucun texte ancien ni d'aucun document moderne.

Mais il est à remarquer que les renseignements relatifs à l'architecture privée des Grecs font absolument défaut, comme les monuments eux-mêmes. Le seul exemple de maison grecque que présentent les archéologues est peu concluant, je l'ai dit ; la seule description antique qui nous soit parvenue, celle de Vitruve, est sans autorité.

Il est facile de se convaincre, comme l'ont fait du reste tous ceux qui ont étudié la question⁸⁵, que Vitruve décrit un type tout idéal de maison grecque, la maison modèle, si je puis dire, ou tout au moins un type avec lequel les habitations déliennes n'ont jamais eu aucun rapport⁸⁶.

Ainsi, face à la source littéraire s'impose l'évidence archéologique qui lui permet de tirer des conclusions plus générales relatives à l'organisation des maisons déliennes. Sans prétendre remplacer un plan idéal (celui de Vitruve) par un autre (celui de la maison des Dauphins),

⁸¹ Joseph CHAMONARD, *Le quartier du théâtre*, ouvr. cité, p. 9, n. 2.

⁸² Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 476 : « Voici les différentes parties de l'édifice dans l'ordre où je les ai découvertes ».

⁸³ *Ibid.*, p. 483.

⁸⁴ Marie-Christine HELLMANN, *L'architecture grecque. 3. Habitat, urbanisme et fortifications*, ouvr. cité, p. 21.

⁸⁵ Par exemple : Ernst Karl GUHL et Wilhelm David KONER, *Das Leben der Griechen und Römer nach antiken Bildwerken dargestellt*, ouvr. cité, p. 84, et, un peu plus tard, Ernest A. GARDNER, « The Greek House », *JHS*, 21, 1901, p. 294 (p. 298 sur les maisons déliennes fouillées par l'EFA).

⁸⁶ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 485.

acceptant l'idée que chacune d'elles était un cas particulier, il dispose toutefois d'un élément de comparaison qui lui permet d'émettre l'hypothèse que les demeures de l'élite délienne présentaient certaines caractéristiques communes. En effet, une deuxième maison est exhumée en 1883, celle dite de Philostrate d'Ascalon, un Phénicien qui, devenu citoyen de Naples, intégra la communauté romaine de Délos et en devint l'un des plus riches banquiers [FIG. 39. 99]. Les travaux de déblaiement sont ici beaucoup plus sommaires, mais Pierre Paris y retrouve des points communs avec la maison des Dauphins : l'accès, la cour à péristyle, les mosaïques, les citernes et la distribution des pièces autour de la cour [FIG. 48]⁸⁷.

L'article du *Bulletin* permet en effet de combler une lacune du carnet de fouille qui ne mentionne clairement qu'une maison. Or ce sont bien deux habitations qui furent fouillées en 1883. La confrontation des notes de Pierre Paris et de l'étude publiée l'année suivante dans la revue de l'EFA permet toutefois de lire entre les lignes et de corriger cette impression. Comme nous l'avons vu, la fin de l'exploration de la première maison intervient le 3 août 1883. Ce jour-là, Pierre Paris note : « Fini de déblayer la maison [des Dauphins]. Mis les ouvriers aux [rat. = maisons] καβυρία. Trouvé un long banc en marbre. Mis des ouvriers près de l'inscription à Apollon. Commencé à déblayer le monument⁸⁸ ». Ces deux dernières indications – auxquelles s'ajoutent, plus loin dans le carnet, un plan griffonné rapidement et ne portant aucune annotation [FIG. 49] – signalent que le monument en question est la deuxième maison fouillée. Les travaux d'exploration commencent donc au plus tôt à la fin de la journée du samedi 3 août et se poursuivent les lundi 5 et mardi 6 août, les deux derniers jours de la campagne de fouilles de Pierre Paris à Délos. Le manque de temps explique que la fouille de cette deuxième habitation soit restée inachevée. Car l'identification du monument comme étant la maison de Philostrate d'Ascalon est certaine comme l'indique la mention de « l'inscription à Apollon ». Pierre Paris y consacre une longue digression dans son étude de 1884 puisque c'est cette dédicace qui l'incita à fouiller à cet endroit⁸⁹. Elle n'était pas tout à fait inédite. Ses dernières lignes avaient été publiées par Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villosion (1750-1805) au début du XIX^e siècle (Ἀ[π]όλλωνι. Λύσιππος Λυσίππου, Ἡράκλειος ἐποίει). Par la suite, plusieurs savants en donnèrent une nouvelle lecture et s'efforcèrent d'en compléter le texte, jusqu'à Théophile Homolle et Salomon Reinach⁹⁰. Il revient à Pierre Paris d'en proposer une édition définitive (une transcription, encore incomplète, figure dans son carnet de fouilles [FIG. 50] et nous savons par Théophile Homolle qu'il travailla à partir d'un estampage⁹¹) :

[Φιλ]όστρατον [Φ]ιλοστρά[του]
 Νεαπολίτην
 [τ]ὸν πρότερον [χ]ρηματί[ζ]ον[τα]

⁸⁷ *Ibid.*, p. 490-491.

⁸⁸ A-EFA, DÉLOS 2-C DEL 11, carnet de fouilles Délos 1883.

⁸⁹ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 486-490.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 487-488. Il précise que « l'inscription est encore à Délos, sur le flanc du Cynthe, au nord de la terrasse des sanctuaires étrangers, (et non dans la vallée, comme dit inexactement M. Reinach) ». Une transcription partielle du texte figure dans le carnet de fouilles de Salomon Reinach : A-EFA, carnet de fouilles, Délos, 1882, « Fouilles de Salomon Reinach à Délos dans l'été de 1882, transcrit d'après le carnet original. Paris, novembre 1904-janvier 1905 », n° [110], DÉLOS 2-C DEL 10. Elle est publiée dans Salomon REINACH, « Fouilles de Délos. L'Inopus et le sanctuaire des Cabires », art. cité, p. 373.

⁹¹ Théophile HOMOLLE, « Les Romains à Délos », *BCH*, 8, 1884, p. 129, n. 2.

[Α]σ[κα]λωνίτην, τραπεζίτε[ύοντα]
 ἐν Δήλῳ,
 [Π]ό[π]λιος καὶ Γάϊος καὶ Γνάϊος Ἐγ[να]-
 [τι]οὶ Κοίντου Ρωμαῖοι τὸ[ν] ἑαυτ[ῶν]
 εὐεργέτην Ἀ[π]όλλωνι.
 Λύσιππος Λυσίππου
 Ἡράκλειος ἐποίηι.

[Statue de] Philostratos fils de Philostratos, de Néapolis, autrefois citoyen d'Ascalon, banquier à Délos, [consacrée] à Apollon par Publius, Gaius et Gnaeus Egnatii, fils [ou co-affranchis] de Quintus, Romains, [en hommage à] leur bienfaiteur. – Œuvre de Lysippos fils de Lysippos, d'Héraclée⁹².

Dans son article de 1884, Pierre Paris précise que l'emplacement de la maison lui a été signalé par l'inscription⁹³. Il est fort probable qu'en creusant à cet endroit il espérait avant tout retrouver la statue à laquelle était associée la dédicace. L'exhumation de la seconde habitation fut un hasard. Appartenait-elle à Philostrate d'Ascalon ? Pierre Roussel, Félix Dürrbach et Joseph Chamonard – plus timidement pour ce dernier – semblaient privilégier cette hypothèse ; Pierre Paris se montra plus prudent⁹⁴. Quoi qu'il en soit, l'inscription lui offrait de précieuses indications chronologiques tandis que le rapprochement entre les plans des deux maisons lui permettait de conclure qu'elles avaient été construites à la même époque, autour de 100 av. J.-C. Il convenait donc de rattacher ces vestiges à l'époque de la seconde domination athénienne, lorsque l'île, après avoir été livrée aux Athéniens par Rome et déclarée port franc (167 av. J.-C.), connut une intense activité économique et une période d'enrichissement sans précédent, attirant une population des plus cosmopolites, avant que les catastrophes de 88 (la ville fut saccagée par les troupes de Mithridate Eupatôr) et 69 av. J.-C. (les pirates d'Athénodôros pillèrent Délos) ne vinssent briser sa prospérité. Sans surprise, la destruction des maisons fouillées fut rattachée aux événements de 88 av. J.-C. Ne trouvant aucune trace d'incendie, Pierre Paris considéra que les habitations avaient été pillées puis abandonnées par leurs occupants, ce qui expliquait l'absence presque complète de mobilier trouvé lors des fouilles. Il y avait là la marque d'« un pillage méthodique⁹⁵ ». Mais sur ces différents éléments de contextualisation, il se contenta d'une explication assez synthétique, préférant renvoyer son lecteur à l'article que venait de publier celui qui était alors le maître des études déliennes, Théophile Homolle⁹⁶.

⁹² ID 1724. Felix DÜRRBACH, *Choix d'inscriptions de Délos avec traduction et commentaire*, Paris, Ernest Leroux, 1921, p. 212-214. Sur les inscriptions déliennes relatives à Philostrate d'Ascalon, voir l'entrée qui lui est réservée dans Jacques TRÉHEUX, *Inscriptions de Délos. Index. 1. Les étrangers, à l'exclusion des Athéniens de la clérarchie et des Romains*, Paris, E. de Boccard, 1992, p. 85. Sur le personnage, Raymond BOGAERT, *Banques et banquiers dans les cités grecques*, Leyde, A. W. Sijthoff, 1968, p. 188-189 ; Élisabeth DENIAUX, « *Civitate donati* : Naples, Héraclée, Côme », *Ktêma*, 6, 1981, p. 133-141 ; Martti LEIWO, « Philostratus of Ascalon, his bank, his connexions and Naples in c. 130-90 B. C. », *Athenaeum*, 67, 1989, p. 575-584.

⁹³ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 486.

⁹⁴ Pierre ROUSSEL, *Délos, colonie athénienne*, Paris, Fontemoing et Cie, coll. « BEFAR » (111), 1916, p. 312, n. 3 ; Felix DÜRRBACH, *Choix d'inscriptions de Délos*, ouvr. cité, p. 213 ; Joseph CHAMONARD, *Le quartier du théâtre*, ouvr. cité, p. 10-11, et n. 1 p. 11 ; Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 490 : « la maison dont je vais décrire les restes, qu'elle appartînt d'ailleurs à Philostratos, ou, plus probablement, aux frères Egnatii ». Voir également Philippe BRUNEAU et Jean DUCAT, *Guide de Délos*, ouvr. cité, p. 276.

⁹⁵ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 492.

⁹⁶ Théophile HOMOLLE, « Les Romains à Délos », art. cité.

Succès et limites d'une fouille

Les fouilles de Pierre Paris furent sans doute, pour reprendre la formule de Georges Fougères, plus « divinatoires qu'exhaustives⁹⁷ ». Elles marquèrent pourtant une inflexion dans les études déliennes. Ses découvertes contribuèrent au renouvellement et à l'élargissement de l'intérêt porté à l'île sacrée. Jusque-là, les efforts s'étaient surtout concentrés sur les abords du temple d'Apollon et, dans une moindre mesure, sur les sanctuaires du Cynthe et de la terrasse des Dieux étrangers. La découverte de deux maisons déliennes venait rappeler que la Délos antique ne se résument pas à ses espaces sacrés. « Toute son histoire est celle d'un temple et d'un port », dira Georges Radet⁹⁸. À côté du centre religieux s'était développée une opulente cité marchande dont témoignaient des vestiges présentant un réel intérêt archéologique, historique et artistique. Dès lors, un nouvel axe de recherche se dessinait : exhumer et étudier « la petite Pompéi gréco-romaine⁹⁹ » nichée au cœur des Cyclades. Ce fut peut-être là l'apport le plus novateur et original de Pierre Paris à l'archéologie grecque : avoir montré, pour reprendre la belle formule de Salomon Reinach, que « les demeures des hommes, dans l'île d'Apollon, [n'étaient] pas moins dignes d'étude que celles des dieux¹⁰⁰ ». Les découvertes de l'été 1883, en effet, firent bientôt des émules.

Dès 1892-1893, Joseph Chamonard (1866-1936, 41^e promotion EFA, 1890) profite de la fouille du théâtre pour dégager partiellement la rue et les maisons voisines¹⁰¹. En 1894, cinq maisons sont fouillées par Louis Couve qui poursuit également le dégagement de la maison des Dauphins. Avant même de donner le premier coup de pioche, celui-ci se montre confiant : « les résultats auxquels avait abouti M. Paris, dans ses fouilles, malgré lui incomplètes, étaient encourageants¹⁰² ». En 1903 et 1904, Auguste Jardé (1876-1927, 52^e promotion EFA, 1902) dégage des magasins et des habitations dans le sud de l'île¹⁰³. Pierre Paris, s'il ne les fouilla pas, les avait d'ailleurs identifiées, fort de son expérience récemment acquise¹⁰⁴. Puis viennent les grandes fouilles des années 1904-1908¹⁰⁵. Tous situent leurs recherches au sein d'une chaîne dont le premier maillon est Pierre Paris, sans oublier toutefois les premières prospections de Théophile Homolle et Salomon Reinach. Les résultats obtenus dans le cadre de cette recherche, fondamentalement collective, sont spectaculaires, notamment pour les fouilles du début du XX^e siècle qui bénéficient du mécénat du duc de Loubat, de l'expérience acquise ainsi que des moyens matériels et techniques que l'EFA avait pu mobili-

⁹⁷ Gustave FOUGÈRES, « Théophile Homolle, collaborateur et directeur des *Monuments et mémoires* (1848-1925) », art. cité, p. VIII.

⁹⁸ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 333.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 339.

¹⁰⁰ Salomon REINACH, « Chronique d'Orient 1883 », art. cité, p. 197.

¹⁰¹ Joseph CHAMONARD, « Théâtre de Délos », *BCH*, 20, 1896, p. 314-318.

¹⁰² Louis COUVE, « Fouilles à Délos (juillet-septembre 1894) », *BCH*, 19, 1895, p. 460-516 (la citation est p. 461).

¹⁰³ Auguste JARDÉ, « Fouilles de Délos, exécutées aux frais de M. le Duc de Loubat (1904) », *BCH*, 29, 1905, p. 5-54 ; *Id.*, « Fouilles dans le quartier marchand (1904) », *BCH*, 30, 1906, p. 632-664.

¹⁰⁴ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 492.

¹⁰⁵ Joseph CHAMONARD, *Le quartier du théâtre*, ouvr. cité ; Marcel BULARD, *Peintures murales et mosaïques de Délos*, Paris, Ernest Leroux, coll. « Monuments et mémoires de la fondation Eugène Piot » (14), 1908.

ser à Delphes, dans les années 1890, avant de les adopter à Délos comme en témoignent les archives photographiques de l'École¹⁰⁶.

Plus largement, les fouilles de Pierre Paris contribuent à diffuser une image renouvelée de la maison grecque qui perdure au moins jusqu'au début du XX^e siècle, non seulement chez les érudits mais aussi parmi un public cultivé plus large. Joseph Chamonard devait ainsi rappeler que Pierre Paris fut celui qui « qui fit connaître le premier plan d'une maison délienne¹⁰⁷ ». Lorsque Victor Laloux publie *L'architecture grecque* (1888) dans la collection de la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » dirigée par Jules Comte, les découvertes de Délos sont connues depuis près de quatre ans. Il est curieux que l'auteur ne les ait pas exploitées. De fait, il appuie l'essentiel de son propos sur la description canonique donnée par Vitruve. Parmi les figures qu'il retient pour illustrer le paragraphe relatif aux « maisons helléniques », deux se rapportent à Délos mais il s'agit d'une reproduction des vignettes qu'avaient publiées Ernst Guhl et Wilhelm Koner, celles-là mêmes qui avaient laissé Pierre Paris perplexe¹⁰⁸. L'actualité archéologique la plus récente n'est ainsi mentionnée qu'au détour d'une note de bas de page, avec une erreur quant à l'année de publication des maisons déliennes (1885 au lieu de 1884)¹⁰⁹. En revanche, Victor Duruy reproduit le plan de la maison des Dauphins pour illustrer son *Histoire des Grecs* (1888), joignant à la figure une longue note de bas de page dans laquelle sont décrits les principaux espaces de l'édifice et où il renvoie aux travaux publiés par Pierre Paris¹¹⁰. Mais c'est surtout le *Dictionnaires des antiquités grecques et romaines* qui participe à la diffusion d'un savoir en voie d'actualisation¹¹¹. L'entrée *Domus*, rédigée par Paul Monceaux (1859-1941, 32^e promotion EFA, 1881), en est un bon exemple¹¹². Parmi les quatre figures qui représentent des plans d'habitations grecques (nous laissons de côté les palais et autres habitations « princières »), trois sont des constructions purement théoriques, inspirées des sources littéraires. La figure 2 504, en revanche, reprend le plan de la maison des Dauphins. Inséré dans la section consacrée à l'habitation à l'époque hellénistique, il y est longuement décrit par Paul Monceaux à partir des travaux de celui qui fut son camarade à l'ENS et à l'EFA¹¹³. Il se montre toutefois moins prudent que l'auteur de la fouille, la maison délienne devenant sous la plume de Paul Monceaux « l'habitation ordinaire des villes grecques sous les Macédoniens et les Romains ». Il pré-

¹⁰⁶ On y voit notamment les nouveaux moyens techniques dont disposent les archéologues et leurs ouvriers : échafaudages, système de poulies, rails et wagonnets pour l'évacuation des déblais. Voir Jean-Charles MORETTI, 1873-1913 *Délos*, ouvr. cité, notamment fig. 57, 58, 60 et 63 (maison du Dionysos) ; fig. 65 et 68 (maison de Cléopâtre et Dioscouridès) ; fig. 91 (maison des Dauphins).

¹⁰⁷ Joseph CHAMONARD, *Le quartier du théâtre*, ouvr. cité, p. 9.

¹⁰⁸ Victor LALOUX, *L'architecture grecque*, Paris, Maisons Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1888, p. 248, fig. 227.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 244, n. 1.

¹¹⁰ Victor DURUY, *Histoire des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine. 2. Depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antalcidas*, vol. 2/3, Paris, Hachette, 1888, p. 206.

¹¹¹ Charles DAREMBERG et Edmond SAGLIO (éd.), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 10 vol., Paris, Hachette, 1873-1919. Nous aurons à revenir sur cet ambitieux projet éditorial et son contexte (*infra*, chap. 5).

¹¹² Sylvie ROUGIER-BLANC, « L'architecture domestique grecque dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*: autour des articles *domus*, *thalamus* et *gynaecium* », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 225-229.

¹¹³ Paul MONCEAUX, s. v. « Domus », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 347-348.

sente ainsi la maison des Dauphins comme un standard alors que Pierre Paris l'avait interprétée, à juste titre, comme la demeure d'un membre de l'élite, se refusant à en faire un plan-type susceptible de remplacer le modèle vitruvien. Ajoutons que l'expérience acquise par Pierre Paris à Délos (architecture domestique) et à Élatée (architecture religieuse), même si elle ne suffit pas à en faire un spécialiste d'architecture grecque, explique probablement que les éditeurs du *DAGR* lui aient confié la rédaction d'un certain nombre de notices en lien direct avec ces domaines d'étude. Il s'agit des entrées *Encarpa*, *Entasis*, *Epistylum*, *Exedra* et *Gynaeceum* (cette dernière rédigée avec René Cagnat)¹¹⁴. Certaines de ces contributions méritent que l'on s'y arrête un instant. On y retrouve le même regard critique, la même mise à distance des sources littéraires, en particulier de Vitruve, que dans l'article de 1884 sur les maisons déliennes. Ainsi dans l'article *Exedra* ou dans l'article *Epistylum* :

Les architectes grecs n'ont pas appliqué un canon inflexible à la construction de leurs édifices ; au contraire, plus on étudie les monuments de tout ordre, plus on s'aperçoit que toute liberté était laissée aux artistes. L'uniformité absolue eût passé pour un défaut, et les Grecs l'ont si bien évitée que souvent les proportions varient d'une partie d'un monument à une autre. [...] Les règles de Vitruve sont purement théoriques¹¹⁵.

L'importance des fouilles de Pierre Paris fut reconnue par ceux-là mêmes qui allaient prolonger ses recherches. Tout en lui reconnaissant le statut de premier archéologue de l'architecture privée à Délos, ils furent aussi de ceux qui soulignèrent le caractère incomplet de ses travaux. La fouille de la maison de Philostrate d'Ascalon ne fut jamais achevée¹¹⁶. En revanche, Louis Couve puis Joseph Chamonard reprirent celle de la maison des Dauphins. On sait par ce dernier que seul le vestibule, la cour et les trois salles E, F et G donnant sur le péristyle furent entièrement déblayés de sorte que pour les autres pièces, le plan fut dressé « d'après les affleurements des murs au-dessus des décombres : de là des inexactitudes portant surtout sur les divisions intérieures des parties Sud-Est (salle B du plan Paris) et Nord (salle H du même plan) » [FIG. 46]¹¹⁷. Joseph Chamonard put ainsi amender le plan de la maison des Dauphins [FIG. 51]. Pierre Paris, du reste, était conscient de cette limite et se montra prudent dans ses conclusions en constatant « le petit nombre des salles et les vastes dimensions de deux d'entre elles, sans oser pourtant affirmer que ces dernières n'aient pas été à l'origine divisées en quelques compartiments¹¹⁸ ». Le contexte qui est celui des fouilles de Pierre Paris aide à comprendre leur caractère incomplet, en particulier la dispersion des efforts sur plusieurs points de l'île (au moins quatre), le manque de temps (l'exploration de la maison de Philostrate d'Ascalon semble interrompue par la fin de la campagne) ou encore l'inexpérience de l'archéologue confronté au défi de devoir appréhender l'organisation d'un site bouleversé, sans oublier les conditions matérielles dans lesquelles se déroule la fouille. Il

¹¹⁴ Pierre PARIS, s. v. « Encarpa », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 613-614 ; Id., s. v. « Entasis », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 619 ; Id., s. v. « Epistylum », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 725-726 ; Id., s. v. « Exedra », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 880-883 ; Pierre PARIS et René CAGNAT, s. v. « Gynaeceum », *DAGR*, 2, 2, 1896 [1894], p. 1706-1713.

¹¹⁵ Pierre PARIS, « Epistylum », art. cité.

¹¹⁶ Philippe BRUNEAU et Jean DUCAT, *Guide de Délos*, ouvr. cité, p. 276.

¹¹⁷ Joseph CHAMONARD, *Le quartier du théâtre*, ouvr. cité, p. 404. La restitution proposée par Joseph Chamonard n'a pas été remise en cause : Philippe BRUNEAU et Jean DUCAT, *Guide de Délos*, ouvr. cité, p. 292.

¹¹⁸ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 482.

ne donne presque aucune information sur ce dernier point mais nous disposons d'autres témoignages éclairants et concordants. Dans le compte rendu qu'il fait des découvertes parisiennes, Salomon Reinach précise que si les vestiges de maisons sont sans aucun doute nombreux sur l'île, tous sont enfouis « à une profondeur considérable » comme Théophile Homolle et lui-même ont pu le constater à l'occasion des prospections faites autour du lac Sacré et de la colline située à l'ouest de celui-ci : « Nous avons l'un et l'autre suspendu nos recherches, explique-t-il, à cause de la grande quantité de terre qu'il nous fallait enlever¹¹⁹ ». Louis Couve, qui dispose de cinquante à soixante ouvriers, rappelle quant à lui que

le niveau du sol antique était presque partout de plusieurs mètres inférieur au niveau actuel. [...] Nous avons rarement eu à enlever une épaisseur de terres inférieure à trois mètres ; les amas de pierres, provenant d'étages supérieurs effondrés ou de constructions plus modernes détruites, rendaient le travail difficile ; l'enlèvement des déblais était nécessairement très lent dans ces maisons qui n'ont d'ordinaire comme entrée qu'un corridor étroit ; enfin la nature des objets découverts, peintures sur stuc très fragiles, commandait une grande prudence¹²⁰.

Des photographies de la fouille de la maison du Dionysos, en 1904, illustrent ces propos¹²¹. Au début du XX^e siècle, l'aménagement de rails et l'utilisation de wagonnets faciliteront l'évacuation des décombres et le travail de déblaiement. En 1883, Pierre Paris ne dispose pas de tels moyens matériels.

D'autres éléments témoignent du caractère partiel de la fouille de Pierre Paris et sont plus surprenants. Certains détails furent négligés, ce qui atteste une lecture rapide et superficielle des résultats obtenus. Sa description de l'entrée de la maison des Dauphins ne parle pas du petit autel qui se trouve à droite de la porte et qui a pourtant bien dû être mis au jour, d'autant qu'il mentionne l'une des niches creusées dans le mur, juste au-dessus (« destinée sans doute à recevoir une lanterne pendant la nuit », pense-t-il)¹²². Le vestibule (salle A) est entièrement dégagé, de même que sa mosaïque en *opus tessellatum* blanc¹²³. Mais il ne dit rien du signe de Tanit présent en son centre (noir sur fond blanc), un signe apotropaïque d'origine phénicienne pourtant très rare dans l'espace grec, lequel semble indiquer que le propriétaire de la maison était lui-même phénicien [FIG. 52]¹²⁴. Il est tout aussi surprenant que certaines traces de décoration murale ne soient pas relevées par Pierre Paris. L'inachè-

¹¹⁹ Salomon REINACH, « Chronique d'Orient 1883 », art. cité, p. 197.

¹²⁰ Louis COUVE, « Fouilles à Délos (juillet-septembre 1894) », art. cité, p. 461.

¹²¹ Jean-Charles MORETTI, *1873-1913 Délos*, ouvr. cité, fig. 57, p. 112 et fig. 63, p. 116.

¹²² Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 480 ; Joseph CHAMONARD, *Le quartier du théâtre*, ouvr. cité, p. 405. Il faut restituer un deuxième autel, aujourd'hui disparu. Ils encadraient la porte d'entrée, à l'extérieur de la maison. Les deux niches et l'autel conservé sont visibles sur la photographie que reproduit la figure II, 17.

¹²³ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 480.

¹²⁴ Il s'agirait d'une représentation anthropomorphique de la déesse phénicienne, très présente dans les sanctuaires puniques d'Afrique du Nord, ou d'une interprétation phénicienne et syrienne du hiéroglyphe égyptien de la vie. Voir Marcel BULARD, *Peintures murales et mosaïques de Délos*, ouvr. cité, p. 193 ; Philippe BRUNEAU, *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (217), 1970, p. 645-648 ; Id., *Les mosaïques*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (29), 1972, p. 71. Sur le signe de Tanit : Edward LIPINSKI (éd.), *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout, Brepols, 1992, p. 416-418 ; Id., *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Leuven, Uitgeverij Peeters, coll. « Orientalia Lovaniensia analecta » (64), 1995, p. 206-215 ; Corinne BONNET et Herbert NIEHR, *La religion des Phéniciens et des Araméens. Dans le contexte de l'Ancien Testament*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le monde de la Bible » (66), 2014, p. 93-95.

vement de la fouille ne suffit pas à l'expliquer. Il a bien vu le revêtement en stuc à l'entrée de la maison mais ne dit rien de sa décoration¹²⁵. La riche ornementation de la salle G, ouvrant sur la cour à péristyle (angle nord-est), l'une des pièces entièrement déblayées par Pierre Paris, a été étudiée par Marcel Bulard [FIG. 53]. Elle s'appuie sur un système de refends et de bossages ; la décoration des assises est différente : l'assise A est rouge, le bossage de l'assise B est noir, les assises D, E et F sont blanches, tandis que le bandeau C se compose d'une tresse (C¹) et d'une rangée d'oves (C²) qui encadrent une frise représentant une suite d'Éros en train de jouer ou de s'occuper à des activités de la vie quotidienne (danse, offrande à un autel, cavalcade, etc.) [FIG. 54, 55]¹²⁶. Pierre Paris ne perçoit qu'une partie de ce décor : il signale une double couche de stuc teinté en bleu et rose et précise qu'« à mi-hauteur d'homme circule une plinthe en stuc, formée de caissons rectangulaires en relief »¹²⁷, probablement l'assise D de la restitution de Marcel Bulard. Plus loin il précise :

Tous [les murs] ont, (sauf celui d'enceinte, à l'extérieur), le même revêtement de stuc. C'est une double couche ; la première est épaisse et grossière, appliquée directement sur la paroi ; à l'extérieur, l'ouvrier rayait cette couche de longue stries obliques, afin de donner prise à la seconde qui est d'une pâte beaucoup plus fine ; la surface extérieure est polie et toujours teintée en bleu clair, rose ou jaune. Sur aucune muraille je n'ai trouvé trace de peintures, comme dans les maisons pompéiennes ; rien que des teintes plates¹²⁸.

Enfin, la mosaïque de la cour [FIG. 56], qui est pourtant l'un des éléments les plus remarquables de la maison des Dauphins (elle lui donna son nom, sur le modèle de ce qui se faisait pour les maisons pompéiennes), fait l'objet d'une description rapide et peu précise, alors même que Pierre Paris n'en donne aucune image détaillée à l'exception du dessin pour le moins schématique qui apparaît sur le plan dressé par Abel Gotteland [FIG. 46]. Il se borne à signaler qu'« il serait à souhaiter qu'on pût en prendre une photographie ou en faire le dessin¹²⁹ ». La remarque n'est pas anodine. Lorsqu'il travaille à son article, il n'a plus la mosaïque sous les yeux, il ne dispose d'aucune reproduction précise et ses notes sont vraisemblablement succinctes. L'insuffisance de l'enregistrement des données au moment de la fouille expliquerait donc qu'il ne fût pas en mesure de proposer une analyse détaillée de la mosaïque. Il évoque le décor floral de la rosace, repère l'organisation en bandes concentriques, la présence de motifs ornementaux géométriques (le poste et la grecque), mais il n'identifie pas, sur l'une de ces bandes, les représentations de griffons qui la composent. La description des quatre groupes de deux dauphins présents dans les angles est tout aussi sommaire [FIG. 57]. Il ne paraît pas remarquer les détails auxquels s'est complu le mosaïste pour singulariser chacun de ces couples : il ne signale aucune des variantes visibles, ni les petits personnages ailés qui les conduisent, ni leurs attributs respectifs (un caducée, un thyrs, un trident ; le quatrième n'est pas conservé, il faut vraisemblablement restituer la

¹²⁵ Marcel BULARD, *Peintures murales et mosaïques de Délos*, ouvr. cité, p. 14, fig. 2.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 104-105, 141-142. Sur le couple de jeunes danseurs interprété comme des Éros se mesurant à la manière des athlètes : *Id.*, « AKPOXEIPIEMOΣ. À propos d'une peinture murale de la maison des Dauphins, à Délos », *REA*, 26, 3, 1924, p. 193-215.

¹²⁷ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 481.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 481-482.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 478.

massue d'Héraclès)¹³⁰. Enfin, il ne fait pas non plus référence à un détail des plus singuliers, la signature du mosaïste, qu'il n'a probablement pas vue [FIG. 58]. Elle se trouve dans l'une des bandes situées entre la rosace et la frise des griffons, la plus large, sur deux lignes. La restitution du nom est vraisemblable mais incertaine :

[Ἀσκλη]πιάδης Ἀράδιος
ἐποίει

[Asklē]piadès d'Arados m'a fait¹³¹.

Il y a là autant d'approximations qui amèneront Philippe Bruneau à émettre un jugement sans concession sur les travaux de son prédécesseur : « le fouilleur, P. Paris, ne mentionne pas la signature dans sa description, aussi courte qu'inexacte, de la mosaïque », « le croquis de la planche XXI est fantaisiste¹³² ». Dans ces conditions, il n'est guère surprenant que Pierre Paris n'accorde que peu d'attention à la mosaïque de l'*impluvium* de la maison de Philostrate d'Ascalon, bien conservée mais beaucoup moins spectaculaire que celle de la maison des Dauphins. De fait, il ne prend pas la peine de la documenter sur son plan [FIG. 48, 59]¹³³.

Or certains des indices qui échappent à Pierre Paris constituent un faisceau d'éléments concordants. La dédicace à Philostrate d'Ascalon peut indiquer que la maison dans laquelle l'inscription fut trouvée était la sienne ; si l'on considère au contraire qu'elle appartenait aux frères Egnatii, il n'en demeure pas moins que trois riches citoyens romains dédièrent une statue à leur bienfaiteur, un citoyen de Naples originaire de Phénicie. Quant à la maison des Dauphins, la signature du mosaïste, originaire d'Arados, et la présence du signe de Tanit dans le vestibule indiquent selon toute vraisemblance que le propriétaire était lui aussi un Phénicien. Il y avait là des éléments susceptibles d'éclairer sa perception de ce que fut la place des Orientaux à Délos à l'époque de la seconde domination athénienne¹³⁴. Au lieu de

¹³⁰ Une lecture détaillée de la mosaïque dans Philippe BRUNEAU, *Les mosaïques*, ouvr. cité, p. 61-62, 232-239.

¹³¹ ID 2497. Voir Philippe BRUNEAU et Jean DUCAT, *Guide de Délos*, ouvr. cité, p. 291 ; Philippe BRUNEAU, *Les mosaïques*, ouvr. cité, p. 111-112.

¹³² Philippe BRUNEAU, *Les mosaïques*, ouvr. cité, p. 111 (n. 6).

¹³³ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 490 ; Philippe BRUNEAU, *Les mosaïques*, ouvr. cité, p. 226-229.

¹³⁴ Parmi une abondante littérature, citons quelques références utiles à notre propos : Claire HASENOHR, « Italiens et Phéniciens à Délos : organisation et relations de deux groupes d'étrangers résidents (II^e-I^{er} siècles av. J.-C.) », dans Rita COMPATANGELO-SOUSSIGNAN et Christian-Georges SCHWENTZEL (éd.), *Étrangers dans la cité romaine. « Habiter une autre patrie » : des incolae de la République aux peuples fédérés du Bas-Empire*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2007, p. 77-90 ; EAD., « Les Italiens à Délos : entre romanité et hellénisme », *Pallas. Revue d'études antiques*, 73, 2007, p. 221-232 ; Christel MÜLLER, « Les Romains et la Grèce égéenne du I^{er} s. av. J.-C. au I^{er} s. apr. J.-C. : un monde en transition ? », *Pallas. Revue d'études antiques*, 96, 2014, p. 193-216 ; EAD., « "Les Athéniens, les Romains et les autres Grecs" : groupes et phénomènes de recomposition sociale dans la "colonie" athénienne de Délos après 167 av. J.-C. », dans Athanasios D. RIZAKIS, Francesco CAMIA et Sophia ZOUMBAKI (éd.), *Social Dynamics under Roman Rule. Mobility and Status Change in the Provinces of Achaia and Macedonia*, Athens, National Hellenic Research Foundation, coll. « MEΛETHMATA » (74), 2017, p. 87-117 ; Mantha ZARMAKOUPI, « Les maisons des négociants italiens à Délos : structuration de l'espace domestique dans une société en mouvement », *Cahiers Mondes anciens. Histoire et anthropologie des mondes anciens*, 7, 2015, en ligne sur <http://journals.openedition.org/mondes-anciens/1588> ; EAD., « La mobilité sociale à Délos : quelques remarques à partir de la culture matérielle et des documents épigraphiques », dans Athanasios D. RIZAKIS, Francesco CAMIA et Sophia ZOUMBAKI (éd.), *Social Dynamics under Roman Rule. Mobility and Status Change in the Provinces of Achaia and Macedonia*, Athens, National Hellenic Research Foundation, coll. « MEΛETHMATA » (74), 2017, p. 134-157.

cela, après avoir rappelé brièvement le cosmopolitisme de la société délienne, Pierre Paris concentre son attention sur les seuls partenaires grecs et romains, réduisant les autres groupes ethniques, par omission, à des acteurs passifs. Sa perception des dynamiques qui traversent la société délienne après 167 av. J.-C. révèlent ainsi une interprétation partielle des sources archéologiques faite de présupposés hellénocentrés¹³⁵. Le retour d'Athènes dans la gestion du sanctuaire apollinien sous le contrôle romain, l'expulsion des Déliens et l'obtention du statut de port franc sont d'emblée envisagés comme des facteurs qui fragilisent et ébranlent les valeurs grecques traditionnelles : « Délos devint très prospère ; le culte d'Apolon fut un peu négligé sans doute par la population cosmopolite que le commerce attirait plus que la religion ; l'île se couvrit de comptoirs et de riches villas¹³⁶ ». Impossible, dès lors, de considérer les maisons exhumées comme des maisons grecques : elles sont le produit d'une société marquée par un processus d'acculturation, en voie de romanisation, et doivent être qualifiées de gréco-romaines comme le suggère le rapprochement des procédés de construction et de décoration des maisons déliennes avec ceux employés à Pompéi (qu'il a manifestement visité au cours de son séjour en Italie, quelques mois plus tôt, alors qu'il faisait route vers Athènes) :

Ces procédés même d'ornementation où la recherche ne trouve pas la beauté, ce grand effort pour un mince résultat, tout ici, dans la construction, dénote une architecture de décadence. Tout fait songer à l'époque où la Grèce, sans être encore réduite à leur joug, subit le contact journalier des Romains. [...] Encore faut-il s'entendre sur ce dernier mot [la maison grecque]. En effet, les rapports des maisons que je viens de décrire avec les maisons de Pompéi sont trop évidents pour qu'on se refuse à voir dans ma découverte autre chose que de l'architecture gréco-romaine¹³⁷.

Décadence, le mot est lâché : nous serions face à des vestiges d'une période pendant laquelle la sobre perfection grecque céda peu à peu la place à un luxe ostentatoire tout romain. Les études récentes ont au contraire insisté sur la force de résistance de l'hellénisme et sur l'existence d'une *koinè* architecturale : il est difficile de retrouver un modèle romain dans l'habitat et les édifices officiels des Italiens. Ils ne se distinguent pas des autres constructions déliennes¹³⁸. Pierre Paris perçoit lui aussi des différences qui éloignent les maisons fouillées de celles de Pompéi mais il les interprète d'une façon bien différente :

Si j'étudie maintenant la disposition respective des maisons, les rapports [avec Pompéi] sont peu nombreux. [...] Les différences, au contraire, sont essentielles ; on ne retrouve à Délos aucune des parties constitutives de la maison pompéienne. [...] Une différence capitale, c'est l'absence complète de peintures murales à Délos. La raison n'en est peut-être que dans la dissemblance des mœurs et de la mode, puisque les stucs sont employés ici comme là de la même manière, et peut-être fabriqués d'après les mêmes procédés, puisque d'ailleurs on savait à Délos les colorer de teintes plates. Il ne saurait être question d'économie, car tout démontre que les propriétaires des maisons déliennes connues jusqu'ici étaient riches ; il leur eût été facile de rétribuer largement quelque décorateur grec en vogue. Mais peut-être les

¹³⁵ Christel MÜLLER, « Les Romains et la Grèce égéenne », art. cité, p. 194.

¹³⁶ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 491.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 491-492.

¹³⁸ Claire HASENOHR, « Les Italiens à Délos : entre romanité et hellénisme », art. cité, p. 231-232 ; Mantha ZARMAKOUPI, « La mobilité sociale à Délos », art. cité, p. 134-135.

Déliens préféraient-ils aux dorures et aux couleurs, à l'éclat d'ornements superficiels, la richesse naturelle de matériaux soigneusement choisis et travaillés avec art ; et peut-être le goût grec conservait-il à cette époque déjà avancée, malgré le contact dangereux du faste romain, quelque préférence pour la sobriété. En effet, on ne peut visiter avec quelque détail Pompéi sans s'étonner du peu de soin que les architectes accordaient, même dans les plus belles maisons, à la construction proprement dite. Ce qui donne l'aspect du luxe et de la richesse, ce sont, avec les restes d'un mobilier souvent somptueux, les couleurs voyantes qui recouvrent toutes les parois et envahissent les colonnes elles-mêmes ; ce sont les tableaux multipliés sur les fonds aux vives nuances, les natures mortes et les rinceaux, les palais et les temples dont les lignes et les perspectives ingénieuses attirent et trompent les regards. Mais sous cette décoration des surfaces, toujours intéressante, mais rarement belle, la pauvreté est extrême. [...] On voit dans ces différences comme l'opposition du luxe tapageur et tout en dehors, mais fragile, à la richesse simple et solide qui a la préférence des gens de goût¹³⁹.

Le même jugement moral défavorable à Rome apparaît dans la lettre que Pierre Paris adresse, à son arrivée en Grèce, au farnésien Pierre de Nolhac (nous l'avons déjà citée)¹⁴⁰. On le retrouve encore en 1894 dans un article qu'il consacre aux collections du Museo Archeologico Nazionale de Naples :

les habitants des villes du Vésuve, à s'en tenir à l'architecture de leurs édifices publics et à l'ordonnance et à la décoration de leurs demeures, nous paraissent en somme de goût généralement assez médiocre, amateurs très ordinaires de formes banales et conventionnelles, admirateurs peu éclairés de l'effet brillant obtenu par des moyens peu scrupuleux et rapides [...] ; Herculaneum et Pompéi, au moment de leur ruine, n'étaient que de petites villes très romaines ; d'autre part, se souvenant de leurs origines, et gardant après des siècles comme un vague instinct du génie natal, elles étaient restées grecques par le souci d'un mobilier vraiment artistique¹⁴¹.

Et si ce mobilier est vraiment artistique, c'est justement parce qu'il est en partie grec, les riches demeures des cités campaniennes s'ornant de sculptures signées Phidias, Polyclète, Myron ou Praxitèle. Qu'il s'agisse d'originaux ou de copies, il constitue « un peuple de figures grecques¹⁴² ». Le paragraphe sur lequel se clôt l'article de 1894 aide ainsi à mieux saisir l'interprétation des maisons déliennes exhumées dix ans plus tôt. On y trouve une phrase du célèbre vers d'Horace sur la Grèce captive qui « fit prisonnier son sauvage vainqueur et apporta les arts dans le rustique Latium¹⁴³ ». « Voilà pourquoi peut-être [écrit Pierre Paris] l'Album pompéien m'a charmé ; à travers Herculaneum et Pompéi il fait entrevoir Athènes [...]. Toute une époque de civilisation raffinée que les Grecs vaincus imposaient à leurs rudes vainqueurs s'est réveillée dans mon esprit¹⁴⁴ ». On voit que de l'étude de 1883 à la promenade archéologique au musée de Naples de 1894, l'analyse parisienne n'est pas seulement hellénocentrée, elle est aussi essentialiste. La domination romaine est avant tout perçue comme une corruption de l'esprit hellénique authentique, sans toutefois que

¹³⁹ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 493-495.

¹⁴⁰ Cat. NOLHAC 08-03-1883.

¹⁴¹ Pierre PARIS, « Au Musée de Naples », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 59, 1894, p. 592.

¹⁴² La construction de l'image d'une Naples grecque n'est du reste pas propre aux archéologues du XIX^e siècle. On la retrouve dès l'époque romaine : Emmanuelle VALETTE-CAGNAC, « Naples ou la Grèce en Italie », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, nouv. série, 3, 2005, p. 215-252.

¹⁴³ HORACE, *Ep.* 2, 1, v. 156-157 : *Graecia capta ferum victorem cepit et artes intulit agresti Latio*.

¹⁴⁴ Pierre PARIS, « Au Musée de Naples », art. cité, p. 605.

Rome ne parvienne à effacer toute trace du génie hellénique qui se maintient sous une forme latente. Sans que ce vocabulaire ne soit mobilisé, on comprend que pour Pierre Paris les vestiges des maisons des Dauphins et de Philostrate d'Ascalon nous donnent à voir une romanisation incomplète et une résistance de l'hellénisme¹⁴⁵. C'est à ce titre qu'il convenait de les définir comme des produits de l'architecture *gréco-romaine*.

4. — ÉPIGRAPHIE ET SCULPTURE DÉLIENNES

Puisqu'il fallait inscrire son action dans la continuité des travaux initiés par l'EFA depuis les années 1870, Pierre Paris clôtura son étude sur l'architecture domestique par une recommandation et un souhait. On connaissait désormais un peu mieux l'habitat de l'élite délienne à l'extrême fin de l'époque hellénistique. Il restait encore à découvrir les vestiges de ce que fut la maison grecque dans les périodes plus anciennes. Quant au conseil adressé aux camarades athéniens qui allaient bientôt le remplacer, il leur suggérerait, après avoir signalé l'existence probable de maisons dans le sud de l'île (Auguste Jardé s'en souviendra), de porter leurs recherches « sur la chaîne de collines qui borde, au Nord-Est de Délos, le canal de Rhénée, derrière le sanctuaire des Posédoniastes¹⁴⁶ ». L'avis était sage et prudent puisque le lieu avait déjà été signalé par Théophile Homolle et Salomon Reinach. De fait, il figurera sur la liste des sites fouillés par Louis Couve en 1894 qui y révélera les vestiges de la maison de la Colline¹⁴⁷.

Mais l'activité délienne de Pierre Paris ne se limita pas à la fouille des deux maisons du quartier de l'Inôpos et du Théâtre. Nous avons signalé à plusieurs reprises les explorations faites en 1883 autour du sanctuaire des Dieux étrangers, du Samothrakeion, du lac Sacré et de l'établissement des Posédoniastes. En dehors des rares informations – fort peu précises – que fournit son carnet personnel, ces recherches ne sont pas documentées. Or il convient d'ajouter à cette liste au moins deux autres endroits sur lesquelles travailla Pierre Paris. Ses découvertes firent l'objet de deux articles qui parurent dans le *Bulletin de correspondance hellénique*.

Le premier nous plonge dans l'histoire de la sculpture délienne. Comme dans le cas des habitations privées, il l'entraîne vers un sujet neuf, quoique mieux connu depuis les récents travaux de Théophile Homolle, celui de l'archaïsme grec abordé à travers le dossier des « Artémis déliennes¹⁴⁸ ». Pierre Paris y étudie une *korè*¹⁴⁹ qu'il a retrouvée « à côté d'une

¹⁴⁵ Sur cette vision de l'hellénisme héritée de Johann Gustav Droysen (1808-1884), inventeur de la notion d'*Hellenismus*, voir Pascal PAYEN, « Conquête et influences culturelles. Écrire l'histoire de l'époque hellénistique au XIX^e siècle (Allemagne, Angleterre, France) », *DHA*, 34, 1, 2008, p. 105-131 ; Johann Gustav DROYSSEN, *Histoire de l'hellénisme*, trad. par Auguste BOUCHÉ-LECLERCQ, éd. intégrale, préface, note sur la traduction, bibliographie dues à Pascal PAYEN, 2 vol., Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2005 [1833-1843], en part. l'étude préliminaire, « Johann Gustav Droysen et l'*Histoire de l'Hellénisme*. L'époque hellénistique entre Alexandre et la Prusse », vol. 1, p. 5-82.

¹⁴⁶ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos », art. cité, p. 492, 496.

¹⁴⁷ Louis COUVE, « Fouilles à Délos (juillet-septembre 1894) », art. cité, p. 492-497.

¹⁴⁸ Après avoir consacré plusieurs publications à ce dossier dans le *BCH*, Théophile Homolle en proposera une vision d'ensemble dans sa thèse complémentaire (Théophile HOMOLLE, *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Adolphe Labitte, 1885).

¹⁴⁹ Athènes, musée Archéologique national, inv. 22.

autre statue de même type¹⁵⁰, encore inédite, et de nombreux fragments archaïques¹⁵¹ ». Nous reviendrons sur le contenu de l'analyse proposée par Pierre Paris dans un autre chapitre, lorsque nous traiterons de sa vision de la sculpture grecque. Retenons pour l'heure que les indications données sont cette fois suffisamment précises pour que l'on puisse identifier – assez approximativement toutefois – le lieu où Pierre Paris retrouva ces fragments : « sur l'emplacement de l'agora, à vingt mètres au Sud de la statue de C. Ofellius¹⁵² ». La niche qui contenait la statue en question est identifiée avec précision¹⁵³. Nous savons donc qu'il fouilla aussi au sud-ouest de l'agora des Italiens, près du Létôon et du Dôdékathéon [FIG. 43. 51, 54]. La date de la découverte, en revanche, pose problème. Pierre Paris indique que ces trouvailles eurent lieu en juillet 1884 tandis que Théophile Homolle parle de juillet 1883¹⁵⁴. Jean Marcadé, qui reprit l'étude de ce dossier, suivit les indications de Pierre Paris¹⁵⁵. Le carnet de fouille de ce dernier ne permet pas d'y voir plus clair. Une description des deux *korai* figure bien dans ses notes mais elle n'est pas datée. Or si la plupart des informations conservées semblent se rapporter aux fouilles exécutées en 1883, nous avons rappelé que le carnet comportait deux listes de dates en deuxième et troisième de couverture, ce qui semble indiquer que Pierre Paris travailla à deux reprises sur l'île. Les indications de Georges Radet ajoutent un peu plus de confusion puisque d'après le premier historien de l'EFA, il n'y eut pas de fouilles à Délos en 1884 : la huitième campagne, celle que dirigea Pierre Paris, eut lieu en juillet-août 1883 et la neuvième, conduite par Théophile Homolle et Félix Dürrbach, en juin-août 1885¹⁵⁶.

Le dernier article d'archéologie délienne publié par Pierre Paris nous conduit à identifier un autre espace fouillé à la liste que nous avons déjà proposée mais ne permet pas vraiment de trancher la question de la chronologie. Il s'agit d'une modeste contribution à l'étude de l'épigraphie délienne. À l'époque où il séjourne en Grèce, ce type de recherches est à l'honneur à l'EFA, à tel point que Georges Radet a pu parler de « renaissance épigraphique » pour cette période¹⁵⁷. Dans le cas de Délos, en raison de l'insuffisance des textes littéraires (peu nombreux et souvent très courts), les inscriptions contribuent largement, hier comme aujourd'hui, à enrichir notre connaissance historique de l'île d'Apollon et sont souvent utili-

¹⁵⁰ Musée de Délos, A 4065. Cette statue est encore connue sous le nom de « *korè* Paris » : Jean MARCADÉ, « À propos des sculptures archaïques de l'ἄγορὰ θεῶν de Délos », dans YANNOS KOURAYOS et FRANCIS PROST (éd.), *La sculpture des Cyclades à l'époque archaïque. Histoire des ateliers, rayonnement des styles*, Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (48), 2008, p. 275.

¹⁵¹ Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », *BCH*, 13, 1889, p. 217. Voir également Théophile HOMOLLE, *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, ouvr. cité, p. 31-32.

¹⁵² Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », art. cité, p. 217.

¹⁵³ Théophile HOMOLLE, « Statue de Caius Ofellius : sur une œuvre signée des artistes Dionysios et Polyclès », *BCH*, 5, 1881, p. 390-396 ; François QUEYREL, « C. Ofellius Ferus », *BCH*, 115, 1, 1991, p. 389-464 ; Philippe BRUNEAU et Jean DUCAT, *Guide de Délos*, ouvr. cité, p. 109, 220, fig. 59.

¹⁵⁴ Théophile HOMOLLE, « Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos », art. cité, p. 407.

¹⁵⁵ Jean MARCADÉ, « Notes sur trois sculptures archaïques récemment reconstituées », *BCH*, 74, 1950, p. 201, n. 1.

¹⁵⁶ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 336, n. 2.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 203. Voir Georges ROUGEMONT, « L'œuvre des épigraphistes français en Grèce depuis cent ans », dans *Un siècle d'épigraphie classique : aspects de l'œuvre des savants français dans les pays du bassin méditerranéen de 1888 à nos jours* [Actes du colloque international du centenaire de L'Année épigraphique], Paris, PUF, 1990, p. 223-230.

sées pour identifier les édifices que les archéologues exhument. Dans son rapport de 1887, Théophile Homolle rappelle ainsi que grâce à ces textes,

l'histoire très obscure et très fragmentaire des Cyclades se dégage et se complète ; celle de Délos, qui était à peu près inconnue, nous est révélée ; politique étrangère, organisation intérieure, vicissitudes des alliances, variations du commerce, conduite des partis, nous commençons à tout voir, à tout soupçonner du moins¹⁵⁸.

Dans le cas présent, il s'agit d'une inscription chorégique gravée à l'occasion des représentations dramatiques qui étaient célébrées en l'honneur d'Apollon et de Dionysos. Celle-ci est publiée dans le *Bulletin de correspondance hellénique* de l'année 1885 : elle peut donc avoir été découverte en 1883 aussi bien qu'en 1884. Pierre Paris ne donne aucune précision à ce sujet. Théophile Homolle, quant à lui, indique qu'elle fut trouvée en 1883¹⁵⁹. Le lieu de découverte que signale Pierre Paris est tout à fait approximatif : « dans le mur de pierres sèches qui sépare l'île de Délos en deux parties, entre le portique de Philippe et le temple d'Apollon¹⁶⁰ ». Le mur en question apparaît sur l'un des plans dressés par Henri-Paul Nénot en 1882 à la suite des fouilles de Théophile Homolle [FIG. 60]. Cette inscription n'est pas isolée : d'autres furent découvertes au même endroit et publiées par Théophile Homolle et Amédée Hauvette. Leurs indications permettent de préciser l'endroit où Pierre Paris la trouva :

Tous ces textes et les autres de la même série ont été trouvés au même lieu, dans une enceinte attenante au sanctuaire apollinien, ou dans le voisinage immédiat ; comme on a découvert en même temps plusieurs têtes de Dionysos¹⁶¹, que le sujet principal des inscriptions est la fête de Dionysos, avec celle d'Apollon, et la représentation des pièces comiques ou tragiques, à laquelle présidait Dionysos, on peut sans crainte attribuer cette enceinte à ce dieu¹⁶².

L'édifice peut ainsi être identifié : situé près du mur évoqué par Pierre Paris, au sud-ouest du portique des Taureaux (le Néôrion actuel), il s'agit de ce que le plan d'Henri-Paul Nénot appelle le « téménos de Dionysos » (que l'on interprète aujourd'hui comme le prytanée) [FIG. 60, 61. 22].

À une exception près (la copie en fac-similé est absente), la méthode suivie par Pierre Paris pour publier l'inscription répond au canon imposé par Paul Foucart aux athéniens. Le texte est gravé sur un cippe quadrangulaire portant, sur trois de ses faces, trois inscriptions indépendantes les unes des autres. Son carnet de fouilles garde la trace de son travail de lecture : une partie de la transcription, encore incomplète, y figure ; elle se prolongeait sans doute sur d'autres pages mais celles-ci ont été arrachées [FIG. 62]. Face à ce travail d'initiation ardu et rigoureux, Pierre Paris reconnaît les difficultés rencontrées pour mener à bien son étude, avouant d'emblée que « deux autres faces portent aussi des inscriptions, mais

¹⁵⁸ Théophile HOMOLLE, « Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos », art. cité, p. 425-426. Voir également Philippe BRUNEAU et Jean DUCAT, *Guide de Délos*, ouvr. cité, p. 147-151.

¹⁵⁹ Théophile HOMOLLE, *Les archives de l'intendance sacrée à Délos (315-166 av. J.-C.)*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (49), 1887, p. 134.

¹⁶⁰ Pierre PARIS, « Inscription choragique de Délos », *BCH*, 9, 1885, p. 146.

¹⁶¹ Théophile HOMOLLE, « Notes sur trois têtes de marbre trouvées à Délos », *BCH*, 5, 1881, p. 507-511

¹⁶² Théophile HOMOLLE, « Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos », art. cité, p. 414 ; Amédée HAUETTE-BESNAULT, « Fouilles de Délos. Inscriptions choragiques », *BCH*, 7, 1883, p. 104.

elles sont en si mauvais état qu'il m'a été impossible d'arriver à une lecture satisfaisante¹⁶³ ». En réalité, le mauvais état de conservation de l'inscription le dispute au manque d'expérience du jeune athénien. Dans le rapport sur les fouilles de Délos qu'il adresse au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Théophile Homolle précise en effet que Pierre Paris

a lu et publié l'inscription d'une des faces, qui est de l'année 171 ; il a abandonné les deux autres, qui sont plus anciennes, rebuté par les difficultés de la lecture. Nous avons pu, M. Dürrbach et moi, grâce à la connaissance de l'onomastique et de la chronologie déliennes, à la comparaison avec les documents similaires, déchiffrer en grande partie une autre inscription, qui se place entre les années 220 et 210 environ. De la troisième, on ne tire que quelques mots sans suite¹⁶⁴.

Longue de quatre-vingts lignes, l'inscription publiée par Pierre Paris lui permet surtout de compléter la liste des noms des archontes déliens du début du II^e siècle av. J.-C. et leur chronologie (pour les années 199-171 av. J.-C.). Il reprend ainsi, en les précisant, les travaux d'Amédée Hauvette-Besnault et de Théophile Homolle¹⁶⁵, avant que ses conclusions ne soient à leur tour amendées par Théophile Homolle¹⁶⁶. Il apporte par ailleurs une pièce supplémentaire au volumineux dossier des archives de l'intendance sacrée, en étudiant la liste des offrandes venues enrichir le trésor du sanctuaire à l'occasion des concours organisés en l'honneur d'Apollon et de Dionysos¹⁶⁷. La contribution de Pierre Paris est ici très brève, presque anecdotique, mais elle méritait d'être rappelée. Après tout, Théophile Homolle reconnaissait lui-même que les découvertes isolées n'avaient rien de secondaires : les textes s'éclairant les uns les autres, « les plus petits et les plus insignifiants en apparence peuvent ajouter, si l'on sait les lire, quelque chose à nos connaissances¹⁶⁸ ». Dans ce domaine, peut-être plus qu'ailleurs, les travaux des athéniens sont fondamentalement complémentaires et les résultats obtenus par l'EFA apparaissent comme le produit d'une recherche collective. Théophile Homolle, à l'heure de publier son étude sur *Les archives de l'intendance sacrée à Délos*, ne manque pas de souligner tout ce que son étude doit aux patients efforts d'Amédée Hauvette, Salomon Reinach et Pierre Paris : « tout en poursuivant, dans d'autres parties de l'île, leurs recherches personnelles, [ils] m'ont fait l'amitié de consacrer à l'achèvement des miennes une partie de leur temps et de leurs crédits, et ont mis obligeamment à ma disposition tous les monuments découverts par eux dans le téménos apollinien¹⁶⁹ ».

Découverte de la fouille et de l'épigraphie, travaux relatifs à l'architecture domestique et religieuse ou à l'art antique, recherches sur le terrain prolongées par un travail de publication : l'activité de Pierre Paris à Délos s'apparente bien à une période d'initiation, à un véritable noviciat destiné à le convertir en archéologue. Le bilan de cette activité n'a rien de né-

¹⁶³ Pierre PARIS, « Inscription choragique de Délos », art. cité, p. 146-147.

¹⁶⁴ Théophile HOMOLLE, « Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos », art. cité, p. 413.

¹⁶⁵ Théophile HOMOLLE, « Comptes des hiéropes du temple d'Apollon Délien », *BCH*, 6, 1882, p. 1-167 ; Amédée HAUETTE-BESNAULT, « Fouilles de Délos. Inscriptions choragiques », art. cité.

¹⁶⁶ Théophile HOMOLLE, *Les archives de l'intendance sacrée*, ouvr. cité, p. 108-111

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ Théophile HOMOLLE, « Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos », art. cité, p. 425.

¹⁶⁹ Théophile HOMOLLE, *Les archives de l'intendance sacrée*, ouvr. cité, p. 1. Sur ce corpus, voir Véronique CHANKOWSKI, « Nouvelles recherches sur les comptes des hiéropes de Délos : des archives de l'intendance sacrée au "grand livre" de comptabilité », *CRAI*, 157, 2, 2013, p. 917-953.

gligeable. Avec ses succès et ses limites, elle est en somme très représentative de ce que fut l'expérience des athéniens de la fin du XIX^e siècle et sans doute au-delà. La confrontation des articles du *Bulletin de correspondance hellénique* et du carnet de fouilles conservé à l'EFA a par ailleurs permis d'enrichir la liste des édifices ou des zones fouillés par Pierre Paris, même s'il est parfois difficile de savoir ce que fut le résultat de ces travaux : il prospecte autour du sanctuaire des Dieux étrangers, poursuit le dégagement du Samothrakeion, fouille la maison des Dauphins, celle de Philostrate d'Ascalon, fait des sondages autour du lac Sacré et près de l'établissement des Poséidonias de Bérytos, explore les abords du Létôon, au sud-ouest de l'agora des Italiens, et ceux du monuments des Taureaux (Néôrion), sur ce que l'on considère alors comme un sanctuaire de Dionysos (le prytanée).

Reste la question chronologique : Pierre Paris dirigea-t-il une ou deux campagnes de fouilles à Délos ? La plupart des indices recueillis nous incitent à privilégier la première solution. Les mentions que l'on trouve chez Théophile Homolle, l'indication donnée par Georges Radet, le titre même du carnet, *Délos, 1883*, tout porte à croire qu'il faut renoncer à une seconde campagne l'année suivante. La seule mention de l'année 1884 due à une source contemporaine est celle que l'on trouve dans l'article tardif de Pierre Paris, publié en 1889. Il pourrait s'agir d'une simple erreur factuelle. En admettant un deuxième séjour à l'été 1884, il serait en outre difficile de lui donner un contenu concret. La mention ajoutée au stylo bleu sur la deuxième de couverture du carnet, « sans doute 1884 et non 1883 » est postérieure et ne saurait être prise en compte. Il reste cependant les deux listes de dates qui figurent sur celui-ci [FIG. 63]. La première correspond au calendrier de l'été 1883, du vendredi 20 juillet au vendredi 10 août. À quoi renvoient les dates notées sur la troisième de couverture ? Nous en sommes réduits à des suppositions. D'une part, il faut probablement considérer qu'il s'agit d'une seule liste et non de deux : du vendredi 26 au jeudi 22. Une vérification des calendriers des années 1883, 1884 et 1885 ne donne que deux moments pendant lesquels cette séquence de dates fonctionne sans présenter d'incohérence : du lundi 26 octobre au jeudi 22 novembre 1883 et du lundi 26 décembre 1884 au jeudi 22 janvier 1885. Cette dernière période ne semble guère propice à des fouilles dans les Cyclades. La première solution semble donc la plus plausible. Nous avancerons l'hypothèse suivante : en septembre 1883, Pierre Paris sollicite l'autorisation de faire des fouilles à Élatée, en Phocide. L'autorisation tardant à venir, il s'adresse une nouvelle fois à l'éphore général des Antiquités, Panagiotis Eustratiades, le 21 octobre 1883 afin qu'il fasse le nécessaire pour que les fouilles puissent commencer le plus vite possible¹⁷⁰. En raison des lenteurs bureaucratiques, Pierre Paris a très bien pu revenir à Délos dans les jours qui ont suivi, à partir du 26 octobre, pour quelques semaines. La huitième campagne de fouilles, celle de 1883, aurait donc été scindée en deux. Quoi qu'il en soit, si ce deuxième séjour a bien eu lieu, il dut être relativement court : le 6 novembre, l'État grec informait l'EFA que l'autorisation pour fouiller à Élatée avait été signée ; le 20 novembre, les premiers sondages débutaient.

¹⁷⁰ Cat. EUSTRATIADES 21-10-1883.

III. — DE LA GRÈCE À L'ASIE MINEURE L'ÉPIGRAPHIE COMME SCIENCE AUXILIAIRE

En 1988, à l'occasion du centenaire de l'*Année épigraphique*, Georges Rougemont se demandait : « Que faisaient les épigraphistes français en Grèce en 1888 ? ». La réponse apportée fut alors fort simple : « ils ne chômaient pas¹⁷¹ ». Personne ne songerait à définir Pierre Paris comme un épigraphiste. Pourtant, un simple regard porté à la liste de ses publications dans le *Bulletin de correspondance hellénique* montre toute l'importance accordée au travail d'édition des inscriptions inédites [ANN. 12]. Sur vingt-six articles publiés entre 1883 et 1894, dix-neuf sont consacrés à l'épigraphie (soit 73 %, 69 % si l'on envisage le nombre de pages que cela représente). À l'évidence, cette activité n'est pas anecdotique. C'est qu'en ces temps de faible spécialisation académique, l'épigraphie fait partie des techniques que tout archéologue se doit de maîtriser, de sorte que derrière chaque athénien se cache un épigraphiste potentiel. Les fouilles auxquelles prennent part les pensionnaires de l'EFA, à Délos ou sur un site qu'ils ont eux-mêmes choisi, fournissent leurs lots de pierres gravées. Nous venons d'en donner un aperçu, nous y reviendrons lorsque nous étudierons les travaux de Pierre Paris en Phocide. Mais une part importante des textes publiés proviennent des voyages épigraphiques que les membres de l'École réalisent chaque année en Grèce et dans l'Empire ottoman (près de 58 % des publications de Pierre Paris dans le *BCH*, 49 % du nombre de pages). Au sein de cet ensemble, la part réservée à l'Asie Mineure est prépondérante (même si elle diminue quand on envisage le nombre de pages qui lui est consacré). C'est à cette dernière activité que nous consacrerons cette partie. Quel est l'apport de Pierre Paris à l'épigraphie grecque ? Quelle importance doit-on accorder à cette activité pour sa formation ? Quel est l'impact de cette expérience sur sa trajectoire scientifique à plus long terme ?

1. — UN ÉPIGRAPHISTE CONTRAINT ET FORCÉ ?

Le travail et le temps que chaque athénien consacre à la publication d'inscriptions inédites au cours de son séjour en Grèce n'est pas le reflet d'un goût ou d'un choix personnel, du moins pas nécessairement. C'est un passage obligé, une demande de l'institution. Dans les années 1880, la science épigraphique française n'en est déjà plus à ses débuts. De brillants savants se sont illustrés dans cette discipline et ont contribué à son développement. Rappelons les noms de Jean Antoine Letronne (1786-1848), qui fait souvent figure de fondateur, de Philippe Le Bas (1794-1860) ou de William Henry Waddington (1826-1894)¹⁷². Paul Foucart, titulaire de la chaire d'épigraphie du Collège de France depuis 1877, est tour à tour

¹⁷¹ Georges ROUGEMONT, « L'œuvre des épigraphistes français en Grèce depuis cent ans », art. cité, p. 223.

¹⁷² Voir les notices qui leur sont consacrées dans Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité ; Jean LECLANT, « Une tradition : l'épigraphie à l'Académie des inscriptions et belles-lettres », *CRAI*, 132, 4, 1988, p. 714-732.

« un épigraphiste militant, un chef d'équipe, un professeur¹⁷³ ». Il n'est donc guère surprenant que son directorat ait conduit au renforcement des études épigraphiques au sein de l'EFA. Si l'on en croit le témoignage de Paul Mazon, sans décourager ceux qui souhaitent s'orienter vers l'archéologie, « il invita au contraire tous les membres de l'École à concentrer leurs efforts sur l'épigraphie¹⁷⁴ ». Ainsi, lorsque Pierre Paris arrive à Athènes, celle-ci vit l'une de ses périodes fastes. Mais pour publier des textes inédits, il fallait d'abord les dénicher. De là l'importance des voyages d'étude qui prennent les allures d'une véritable « chasse aux inscriptions¹⁷⁵ » :

Une impulsion non moins vive était donnée aux voyages. Nous ne dirons rien de ceux qui eurent pour objet la Grèce d'Europe et l'Archipel. On se bornait ici à suivre une tradition bien établie. D'une tout autre importance furent les tournées d'Asie Mineure. L'exploration épigraphique de l'Anatolie constitue le service éminent et original de cette période. Rayet et Collignon avaient indiqué la voie. Sur leurs traces, douze promotions s'élancèrent. De 1879 à 1890, il n'y eut pas d'année où, chaque printemps et chaque automne, Smyrne ne vît débarquer une petite troupe d'athéniens qui y formaient leur caravane et qui, par les vallées du Caystre et du Méandre, de l'Hermus et du Caïque, marchaient à la conquête de l'intérieur¹⁷⁶.

Georges Rougemont et Christian Le Roy ont rappelé quelques-unes des caractéristiques de cette épigraphie grecque que l'on cultive alors à l'EFA¹⁷⁷. On accorde une attention particulière à l'Asie Mineure, on publie beaucoup – des milliers de textes inédits –, souvent trop vite et parfois mal. Ces nouveaux documents n'en sont pas moins précieux. Leur étude permet de renouveler l'approche et le contenu de l'histoire de l'Antiquité : on confirme les témoignages de certaines sources littéraires, on les complète, on les critique, on les infirme. Dans certains cas, les inscriptions sont les seules sources qui permettent d'écrire l'histoire d'une cité, d'une région ou de certaines périodes peu documentées. La démarche des membres de l'EFA lors de leurs voyages n'a plus rien de commun avec ce que fut l'expérience des premiers athéniens, comme Charles Benoît qui « s'égarait poétiquement au milieu des ruines », ou Eugène Gandar qui « consciencieusement, dans tous les lieux saints de l'Antiquité classique, [...] communi[ait] avec l'âme des grands poètes¹⁷⁸ ». Le dilettantisme s'est depuis effacé au profit d'une démarche érudite plus rigoureuse et méthodique :

Nous ne saurions trop recommander aux membres de l'École d'Athènes de ne jamais passer, dans leurs voyages, devant un monument épigraphique sans en prendre une copie ou un estampage. Les textes divers d'une même inscription, sans parler de celles qui seraient inédites,

¹⁷³ Paul MAZON, « Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Foucart, membre de l'Académie », *CRAI*, 88, 1, 1944, p. 25.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 37 ; Salomon REINACH, « Nouvelles archéologiques et correspondance. Paul Foucart », *RA*, 5^e série, 24, 1926, p. 70-71.

¹⁷⁵ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 262.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 209.

¹⁷⁷ Georges ROUGEMONT, « L'œuvre des épigraphistes français en Grèce depuis cent ans », art. cité ; Christian LE ROY, « Un siècle d'épigraphie française en Asie Mineure », dans *Un siècle d'épigraphie classique : aspects de l'œuvre des savants français dans les pays du bassin méditerranéen de 1888 à nos jours* [Actes du colloque international du centenaire de *L'Année épigraphique*], Paris, PUF, 1990, p. 231-238 ; *Id.*, « L'École française d'Athènes et l'Asie Mineure », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 373-387.

¹⁷⁸ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 81 et 90.

sont comme les divers manuscrits d'un même ouvrage, dont la collation peut mettre sur la voie de la véritable leçon d'un passage désespéré¹⁷⁹.

Ces « battues ardentes¹⁸⁰ » donnent lieu à de nombreuses publications, préparées sous le contrôle du directeur de l'EFA. « Dès que nous rentrions de voyage [se souvient Georges Radet], M. Foucart inspectait nos carnets, marquait au crayon rouge les documents de valeur, indiquait ce qu'il fallait publier d'abord. Il veillait à ce que les nouveaux se fissent connaître le plus vite possible. Il les y aidait, leur mettait le pied à l'étrier, sans pour cela timbrer ses initiales sur leur selle¹⁸¹ ». C'est ce qui explique que le *Bulletin de correspondance hellénique* se convertisse alors en un véritable « herbier à inscriptions¹⁸² ». Le 28 mai 1886, Georges Radet écrit à Salomon Reinach : « Je rentre de voyage. J'ai trouvé entre autres inscriptions trois lettres d'Hadrien aux magistrats d'une petite ville jusqu'ici inconnue. Je donnerai ça en pâture à Foucart et au Bulletin¹⁸³ ». Mise en série, cette masse considérable de documents livre également son lot d'études monographiques. À la thèse de Georges Radet sur la Lydie, s'ajoutent les sept thèses complémentaires – latines – traitant de l'Asie Mineure qui sont soutenues entre 1867 et 1901. Parmi elles figure celle de Pierre Paris¹⁸⁴. L'ouverture de ces nouveaux chantiers historiographiques suscite parfois des vocations, ou du moins un réel engouement. Ainsi Georges Radet :

Je crois avoir précisé quelques points de la géographie historique de l'Asie Mineure. C'est un sujet qui vous est familier et vous jugerez en parfaite connaissance de cause mes conclusions. Je désirerais beaucoup continuer dans cette voie, me faire une spécialité de l'étude de l'Asie Mineure et de sa géographie à l'époque hellénistique. Nul n'a plus que moi le sentiment de ses insuffisances, mais aussi de sa perfectibilité. Avec de la constance et du courage et de l'effort (je crois avoir un peu de tout cela), j'arriverai peut être à rendre des services dans ce domaine¹⁸⁵.

De fait, en août-septembre 1893, Georges Radet réalise une mission scientifique en Phrygie grâce au soutien du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts¹⁸⁶.

D'où l'importance de la méthode. Quelles que soient les insuffisances qu'ont pu relever Georges Rougemont et Christian Le Roy, on s'efforce d'inculquer aux jeunes athéniens les rudiments d'une science qui est à peine définie. Parmi eux, certains deviendront de « très

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 116. Le conseil est de Joseph Guignaut, cité par Georges Radet.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 210.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 212.

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ BM-Aix, fonds Salomon Reinach, boîte n° 129, lettre du 28-05-1886. Voir Georges RADET, « Lettres de l'empereur Hadrien à la ville de Stratonice-Hadrianopolis », *BCH*, 11, 1887, p. 108-128, ainsi que le récit savoureux de la découverte dans ID., *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 264-265.

¹⁸⁴ Georges PERROT, *De Galatia provincia Romana*, Paris, Ernest Thorin, 1867 ; Paul MONCEAUX, *De communi Asiae provinciae*, Paris, Ernest Thorin, 1885 ; Pierre PARIS, *Quatenus feminae res publicas in Asia Minore, Romanis imperantibus, attigerint*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Ernest Thorin, 1891 ; Georges RADET, *De Coloniis a Macedonibus in Asiam Cis Taurum Deductis*, Paris, Ernest Thorin, 1892 ; Michel CLERC, *De Rebus Thyatirenorum Commentatio Epigraphica*, Paris, A. Picard, 1893 ; Georges RADET, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades (687-546)*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (63), 1893 ; Gustave FOUGÈRES, *De Lyciorum Communi*, Paris, A. Fontemoing, 1898 ; André JOUBIN, *De sarcophagis Clazomeniis*, Paris, Hachette, 1901.

¹⁸⁵ BM-Aix, fonds Salomon Reinach, boîte n° 129, lettre de Georges Radet à Salomon Reinach, 14-10-1892.

¹⁸⁶ Georges RADET, « En Phrygie. Rapport sur une mission scientifique en Asie Mineure (août-septembre 1893) », *Nouv. arch. miss. scient. litt.*, 6, 1895, p. 425-596.

grands savants » (Maurice Holleaux, par exemple, qui succèdera à Paul Foucart au Collège de France), d'autres resteront « des épigraphistes d'occasion¹⁸⁷ ». Il en est de cette discipline comme de l'archéologie. À leur arrivée en Grèce, les athéniens sont tous de bons hellénistes formés à l'ENS mais cela ne suffit pas à en faire de bons épigraphistes. C'est pour remédier à ce manque de préparation que Salomon Reinach (30^e promotion, 1879) décide de publier, peu après son retour de Grèce, un véritable manuel à l'attention du débutant, le *Traité d'épigraphie grecque* (1885). « Il m'a semblé [explique-t-il] qu'il devait à la fois initier aux résultats et à la méthode de l'épigraphie, s'adresser aux lettrés et aux épigraphistes de profession, qui débutent eux-mêmes, du moins en France, par être de simples lettrés¹⁸⁸ ». Pierre Paris ne put utiliser un outil qui n'avait pas encore paru lorsqu'il séjourna lui-même en Grèce (1882-1885). La lecture de ce texte permet toutefois de saisir la démarche que les jeunes athéniens apprenaient sur le tas lors des voyages épigraphiques. Salomon Reinach offre à son lecteur, à travers ce qu'il faut bien appeler un manuel, un ensemble de connaissances érudites et techniques : à côté d'une réflexion sur l'intérêt des inscriptions pour les études historiques, on y trouve un choix de textes commentés, une étude de l'alphabet grec, de ses caractéristiques et de son évolution, de ses spécificités locales, une liste des principales abréviations utilisées par les lapicides, etc. Il s'agit principalement de faciliter la lecture, l'identification et la datation des inscriptions découvertes. Mais le *Traité d'épigraphie grecque* offre également des conseils très pratiques relatifs aux différentes étapes du travail de l'épigraphiste. Comment préparer son voyage ? Quel matériel emporter avec soi ? Salomon Reinach insiste en particulier sur la nécessité de concevoir, préalablement, « un petit *Corpus* de poche¹⁸⁹ » rassemblant l'ensemble des textes connus relatifs à la région explorée. D'autre part, il insiste sur l'importance qu'il y a à conserver, aussi souvent que possible, « des *copies mécaniques* des inscriptions¹⁹⁰ » qui seront d'un grand secours au moment de préparer la publication des textes. De ce point de vue, l'estampage est préféré à la photographie, même si le choix d'une technique par rapport à l'autre dépend fondamentalement de l'état de conservation de la pierre et des conditions dans lesquelles s'effectue le travail de l'épigraphiste. L'auteur ne se contente pas de vagues conseils : plusieurs pages sont consacrées au matériel à emporter (et à celui dont on peut se passer), aux gestes qu'il convient d'avoir et répond de façon très concrète à des questions pratiques : comment prendre une bonne photographie ? Comment réaliser un estampage de qualité, le conserver et le transporter (on dispose pour cela du *dénéké*, un tube en fer-blanc¹⁹¹) ? Quelles informations doit-on absolument noter sur son carnet de voyage (nom de la localité où est découverte la pierre, forme, nature, dimensions, caractéristiques, décor s'il y a lieu, etc.) ? Salomon Reinach donne une troisième recommandation qu'il considère fondamentale :

Voici notre voyageur-épigraphiste en campagne, au milieu du pays grec ou turc où il s'agit pour lui de se faire montrer les inscriptions. Il ne suffit pas qu'il soit bon marcheur, bon es-

¹⁸⁷ Christian LE ROY, « Un siècle d'épigraphie française en Asie Mineure », art. cité, p. 231.

¹⁸⁸ Salomon REINACH, *Traité d'épigraphie grecque*, Paris, Ernest Leroux, 1885, p. XI.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. XV-XVII.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. XVII.

¹⁹¹ Sur ce « compagnon fidèle » qu'est le *dénéké*, voir Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 260.

tampeur ou bon photographe : il faut encore qu'il ait *quelque talent de diplomate*, afin d'*inspirer confiance* aux indigènes, de ne pas blesser l'amour-propre des demi-savants, de *se frayer passage* jusque dans l'intérieur des habitations qui peuvent être pavées de textes épigraphiques inaperçus [nous soulignons]¹⁹².

La relation qui s'établit entre le savant et ses contacts sur le terrain est caractéristique de l'époque : paternaliste, utilitariste, condescendante, elle ne met pas en relation deux partenaires mais un savant et ses subalternes qui sont des instruments, voire même des objets d'étude. Le jeune épigraphiste peut ici compter sur des informateurs locaux fiables ; le plus souvent, il s'agit du prêtre ou du maître d'école du village. Diplomatie oblige, « s'ils s'aperçoivent que vos intentions sont loyales, que vous êtes disposé, au besoin, à publier des textes inédits sous leur nom, ils seront toujours heureux de vous faire part de leurs découvertes, à condition que vous ne l'exigiez pas¹⁹³ ». Enfin, Salomon Reinach détaille la méthode à suivre pour publier les inscriptions recueillies. C'est celle que l'on retrouve dans le *Bulletin de correspondance hellénique* : 1. identification et contexte de découverte (la fiche d'identité de l'inscription) ; 2. lecture et facsimilé ; 3. restitution et transcription selon des règles et un langage précis (notamment dans le cas de lettres manquantes, dont la lecture est incertaine, pour les passages que l'on restitue et les lacunes, les corrections que l'on apporte au texte, etc.) ; 4. enfin, le commentaire. Salomon Reinach insiste sur un dernier élément qui est alors systématiquement – sauf quelques rares exceptions – absent des articles du *BCH* et qui lui semble pourtant indispensable : proposer une traduction aussi précise que possible de chaque inscription :

C'est là une habitude très fâcheuse, qui conduit bien des gens à publier ce qu'ils ne comprennent pas et à ne s'arrêter, dans le commentaire, que sur les passages qu'ils entendent. On n'omet rien, hormis les difficultés, et comme on les passe adroitement sous silence, le lecteur bienveillant, qui ne comprend pas non plus, s' imagine qu'il est très ignorant ou que l'éditeur est plus érudit que lui. La préface de tout commentaire épigraphique devrait être une traduction intégrale¹⁹⁴.

C'est à cette méthode, ou à cette démarche si l'on préfère, que Pierre Paris doit se former. Assurément, cette expérience ne le marque pas autant que certains de ses collègues, à commencer par son camarade de promotion, Maurice Holleaux. Pour reprendre l'expression de Maurice Le Roy, Pierre Paris est à ranger parmi les « épigraphistes d'occasion¹⁹⁵ ». Il suffit pour s'en convaincre de parcourir la liste de ses publications après son retour de l'EFA. Les essais purement épigraphiques sont rares. Mais l'habitude de relever les inscriptions inédites sur les sites visités restera. Il y a là un autre exemple de l'*habitus athénien* qui apparaît nettement dans la correspondance entre Pierre Paris et Emil Hübner (qui fut chargé par Theodor Mommsen de rassembler les inscriptions latines de l'Espagne et du Portugal pour le *Corpus*

¹⁹² Salomon REINACH, *Traité d'épigraphie grecque*, ouvr. cité, p. XXII.

¹⁹³ *Ibid.*, p. XXIII

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. XXX.

¹⁹⁵ Christian LE ROY, « Un siècle d'épigraphie française en Asie Mineure », art. cité, p. 231.

Inscriptionum Latinarum)¹⁹⁶. Alors qu'il découvre l'Espagne, il ne manque pas une occasion d'informer son confrère allemand des inscriptions qu'il rencontre. À l'été 1897, alors que Pierre Paris négocie l'achat de la Dame d'Elche pour le musée Louvre, il prend le temps de lui écrire :

j'espère ne pas faire un voyage infructueux. Je tiens surtout à vous dire que j'ai pris bonne note de votre désir d'avoir un bon estampage de l'inscription de San Juan de los Baños en particulier, et en général des inscriptions, surtout chrétiennes. Autrefois, à Athènes et en Anatolie, je faisais d'assez bons estampages ; j'essaierai de me rappeler ce petit talent à votre intention. Si je puis aller à Calas Covas et aux Covas de S. Esteban, j'essaierai de déchiffrer, et dans tous les cas j'estamperai les inscriptions latines, à votre intention¹⁹⁷.

De fait, les rares publications épigraphiques de Pierre Paris postérieures à son passage en Grèce s'inscrivent dans le contexte de la découverte de la péninsule Ibérique, plus de dix ans après son retour d'Athènes¹⁹⁸. La méthode acquise à l'EFA a donc été assimilée. Sans en faire une spécialité, Pierre Paris gardera la maîtrise de ce qui sera pour lui une science auxiliaire. C'est ainsi, selon Paul Mazon, que Paul Foucart « a formé de nombreux et authentiques savants, qui ont montré leur maîtrise dans presque toutes les branches de la science de l'Antiquité¹⁹⁹ ». Mais il y a plus : l'habitude du voyage, la conscience de la nécessité de parcourir l'espace étudié et d'en connaître les moindres recoins pour être en mesure de l'étudier, d'établir des contacts sur place en sachant mettre en avant les « talents de diplomates » dont parlait Salomon Reinach, il y a là autant de caractéristiques des voyages épigraphiques en Asie Mineure que Pierre Paris mettra en œuvre, à partir de 1896, au moment de réorienter ses travaux et ses projets vers l'Espagne. Il convient donc de s'arrêter sur ce que fut la réalité des voyages des membres de l'EFA à travers la Grèce et l'Asie Mineure.

2. — UNE « ÉPIGRAPHIE MILITANTE ET VOYAGEUSE »

Qu'ils se déroulent en Grèce continentale, dans les îles ou à travers l'Asie Mineure, les voyages auxquels participent les membres de l'EFA sont des temps forts de leur séjour. Ils sont au cœur des activités scientifiques de l'École. Il s'agit, d'une part, de s'imprégner du milieu, de l'espace que l'on étudie. N'oublions pas que cette génération fut formée à l'ENS lorsque Paul Vidal de la Blache y était enseignant puis sous-directeur. « Après tout [devait rappeler Georges Rougemont], de ce qui reste de la Grèce antique, ce qu'il y a de moins mal

¹⁹⁶ Armin U. STYLOW et Helena GIMENO PASCUAL, « Emil Hübner », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 333-340 ; Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014.

¹⁹⁷ Cat. HÜBNER 10-08-1897.

¹⁹⁸ Emil HÜBNER et Pierre PARIS, « Inscriptions latines d'Espagne », *Revue des Universités du Midi*, 2, 1896, p. 393-398 ; Pierre PARIS, « Antiquités relevées en Espagne », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1897, p. 376-389 ; Id., « Stèles funéraires d'Espagne », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1897, p. 196-199.

¹⁹⁹ Paul MAZON, « Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Foucart », art. cité, p. 37. Sur la vie et l'œuvre de ce directeur de l'EFA, voir également le témoignage plus nuancé – et parfois sans concession – de Salomon REINACH, « Nouvelles archéologiques et correspondance. Paul Foucart », art. cité.

conservé, le plus souvent, c'est le pays²⁰⁰ ». Ensuite, les voyages permettent aux jeunes athéniens d'exhumer des documents inédits qui vont renouveler leur connaissance de l'Antiquité. Ils y découvrent des sujets d'étude, parfois de thèse, des chantiers historiographiques à explorer, des matériaux pour s'initier au travail de publication scientifique, etc. Ils doivent donc être rigoureusement préparés. Là encore, Salomon Reinach n'est pas avare de conseils. On lui doit un guide du voyageur-archéologue, complément à son *Traité d'épigraphie grecque*. La nécessité de consigner les informations recueillies, de les documenter méthodiquement selon un point de vue particulier, est soulignée avec force dès l'introduction :

La plupart des voyageurs instruits, même ceux qui ne voyagent que pour se distraire, seraient heureux que leurs plaisirs ou leurs fatigues pussent être de quelque profit à la science. S'il arrive souvent que leur bon vouloir reste stérile, cela tient à ce qu'ils ont voulu trop faire, ou n'ont pas su ce qu'ils pouvaient faire utilement. L'un pêche par ambition, l'autre par ignorance, et l'on perd ainsi des occasions précieuses qui ne se présentent pas deux fois au cours d'une vie. [...]

Un voyage est d'autant plus intéressant que l'on a les yeux ouverts sur plus de choses ; l'encyclopédiste en route ne s'ennuie jamais. Mais l'illusion consiste à vouloir courir à la fois beaucoup de lièvres, alors qu'il est difficile d'en forcer un seul. Que le voyageur instruit soit curieux de toutes choses, mais s'il veut rendre service, qu'il poursuive un objet spécial : qu'il soit archéologue, entomologiste ou géologue, sans s'imaginer qu'il puisse être tout à la fois²⁰¹.

Suivent quatre chapitres dans lesquels il prodigue ses recommandations aux archéologues selon la spécialité qu'ils cultivent. Le chapitre sur l'épigraphie reprend mot pour mot l'introduction du *Traité d'épigraphie grecque* ; s'y ajoutent des conseils pour rassembler les informations relatives aux monuments figurés (les « Beaux-Arts »), aux monnaies et à la géographie historique (la « topographie »), particulièrement importante dans le cas de l'Asie Mineure, moins bien connue que la Grèce.

Quelle que soit la préparation des jeunes athéniens au moment d'initier une campagne, il faut garder à l'esprit les conditions dans lesquelles se déroulent ces expéditions. Revenons, un instant, au témoignage de Salomon Reinach :

Au cours de cet ouvrage [le *Traité d'épigraphie grecque*], nous avons toujours considéré les textes comme des matériaux déjà dégrossis, rendus accessibles par l'impression et la transcription en caractères cursifs. Ces textes sont un sujet d'étude pour le savant dans son cabinet, mais il n'oublie pas qu'il en doit la connaissance à des épigraphistes souvent moins érudits, ou même à de simples voyageurs, qui ont bravement payé de leurs personnes, quelquefois fait le sacrifice de leur vie, pour recueillir les matériaux sur lesquels s'exerce sa sagacité. Cette épigraphie militante et voyageuse, préface nécessaire de l'épigraphie de cabinet, mérite de nous arrêter quelques instants²⁰².

Le ton quelque peu dramatique peut paraître excessif. La dédicace sur laquelle s'ouvre le *Traité* rappelle qu'il n'en est rien : *Memoriae amici mei Alphonse Veyries Gallicae quae est Athenis scholae olim mecum socii Smyrnae inmatura morte praerepti cui vita defecit non honos*

²⁰⁰ Georges ROUGEMONT, « L'œuvre des épigraphistes français en Grèce depuis cent ans », art. cité, p. 229.

²⁰¹ Salomon REINACH, *Conseils aux voyageurs archéologues en Grèce et dans l'Orient hellénique*, Paris, Ernest Leroux, coll. « Petite bibliothèque d'art et d'archéologie », 1886, p. 5-6, 10-11.

²⁰² Salomon REINACH, *Traité d'épigraphie grecque*, ouvr. cité, p. XIV-XV.

honori sacrum. En effet, à la fin de l'année 1882 (Salomon Reinach quitte la Grèce, Pierre Paris est sur le point d'y arriver), l'École perd deux de ses membres. Le 10 septembre 1882, Joseph Bilco (né en 1858, 31^e promotion EFA, 1880) meurt près de Lamia, en Thessalie, des suites d'une fièvre contractée pendant l'un de ces voyages d'exploration. Le 5 décembre 1882, Alphonse Veyries (né en 1858, 32^e promotion EFA, 1881) succombe du même mal près de Smyrne²⁰³. La même année, plusieurs autres membres sont victimes de ces fièvres, avec des conséquences moins graves. L'affaire fait grand bruit, la responsabilité du directeur, Paul Foucart, est mise en cause. Celui-ci ne semble pas avoir pris la mesure du danger que pouvaient représenter des voyages réalisés dans des régions isolées et dans de mauvaises conditions sanitaires. Quelques mois avant la mort des deux jeunes athéniens, il écrivait au ministre de l'Instruction publique : « Je suis beaucoup moins satisfait des résultats des autres voyages. L'été a été très malsain et MM. Dubois, Clerc et Bilco ont été atteints de maladies ou d'indispositions qui ont abrégé ou fait échouer leurs explorations²⁰⁴ ». L'aveuglement et l'intransigeance du directeur suscitent la colère de Paul Monceaux, l'un des camarades de promotion d'Alphonse Veyries. Le 11 septembre 1882, quelques jours après la mort de Joseph Bilco, il écrit à Salomon Reinach : « Il a été imprudent, car je lui avais recommandé dix fois, par écrit et de vive voix, d'éviter à tout prix le district de Lamia. Mais le vrai coupable, le seul coupable, tu le connais : c'est lui seul qui, avec son égoïsme de sacristain et sa théorie des voyages d'été, a tué notre ami²⁰⁵ ». Bientôt, la presse s'empare de l'affaire, en Grèce comme en France²⁰⁶. Le 10 octobre 1882, le journal *Le Rappel* publie un article de Frédéric Montargis dans lequel il accuse l'EFA de négligence en comparant les voyages épigraphiques aux expéditions coloniales en plein cœur de l'Afrique :

Un homme sollicite une mission pour l'Oyapock ou le Niger ; il sait qu'il va au-devant de dangers sans nombre, qu'il aura à lutter contre l'hostilité des barbares et l'inclémence du climat, il sait qu'il joue sa santé et sa vie. [...] L'État n'a pas le droit de refuser ces sacrifices ; il doit son appui, sa complicité, si l'on veut, à ces héroïques suicides. [...] N'importe ! les hommes tombent, l'humanité marche.

L'érudition, qui n'est pas la science, a-t-elle droit aux mêmes holocaustes ? Doit-on faire aussi bon marché de la vie humaine, qu'il s'agisse de découvrir un continent ou d'estamper une inscription ? N'est-ce pas payer un peu cher l'achèvement du *Corpus* et la satisfaction de quelques lettrés ? Ne suffit-il pas déjà d'Otfried Müller et de Charles Lenormant ? Faut-il encore de nouvelles victimes à l'épigraphie ? Le devoir des directeurs que nous entretenons à Rome et à Athènes ne serait-il pas plutôt de modérer les impatients et les téméraires, de mettre les jeunes ambitieux en garde contre leurs propres entraînements, de les faire profiter de l'expérience acquise [...] ? Chaque année, chaque élève est tenu d'envoyer à l'Académie des inscriptions un mémoire sur un point d'archéologie ou d'histoire, et la date limite de

²⁰³ Ernest DESJARDINS, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1882 », *CRAI*, 26, 4, 1882, p. 440.

²⁰⁴ AN-Pierrefitte, EFA, Rapport de Paul Foucart au MIPBA, 07-01-1882, F/17/4109 (dossier 3).

²⁰⁵ Cité dans Hervé DUCHÊNE, « L'École française d'Athènes et les voyages d'exploration : le témoignage de la correspondance de Salomon Reinach », dans Hervé DUCHÊNE (éd.), *Voyageurs et Antiquité classique*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2003, p. 191.

²⁰⁶ Voir, par exemple, les articles publiés par *Le Temps* (08-10-1882), *Le Rappel* (10-10-1882) et *La République française* (10-10-1882) sur la mort de Bilco. Les Archives nationales conservent la traduction d'un article publié le 25 novembre 1882 dans un journal grec. Il évoque la mort d'Alphonse Veyries, « martyr de la science », et appelle à une réforme du règlement de l'École : « De pareilles excursions sont de véritables campagnes qui exigent de l'héroïsme, des tempéraments de fer et une saison convenable » (AN-Pierrefitte, EFA, annexe à la dépêche politique d'Athènes du 07-12-1882, F/17/4105).

l'envoi est intelligemment fixée en juin. Ce n'est pas trop de six mois d'hiver et de printemps pour le préparer et l'écrire ; il reste, pour en trouver les éléments sur les murs ou dans le sol, la saison meurtrière où les indigènes mêmes n'osent pas sortir. [...] Déjà au mois d'août un élève avait failli y trouver la mort [à Lamia]. N'y avait-il pas folie à renouveler l'expérience ? Bilco avait le droit d'être brave ; M. Foucart avait le devoir d'être prudent²⁰⁷.

Le 21 décembre 1882, le ministère de la Marine et des Colonies transmet à l'Instruction publique un rapport du contre-amiral Alfred Conrad, commandant en chef de la division navale du Levant, destiné à alerter le gouvernement :

Ce second décès, dans la même campagne d'été, d'un membre de l'école, prouve jusqu'à l'évidence combien il est dangereux de faire opérer, dans cette saison éminemment fiévreuse, les voyages scientifiques des membres de l'École, et combien il y aurait urgence à modifier le règlement sous ce rapport et à reporter l'époque de ces voyages à une saison plus saine²⁰⁸.

Le 8 janvier 1883, c'est au tour des Affaires étrangères d'avertir l'Instruction publique de la nécessité d'amender le règlement de l'EFA²⁰⁹. Deux jours plus tard, la direction de l'Enseignement supérieur adresse une lettre au secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en vue de rectifier l'article 4 du décret du 26 novembre 1874. Celui-ci stipule que les membres de l'EFA doivent faire parvenir à l'Académie un mémoire de recherche dès la fin de leur première année. Or « Aux termes de cet article qui parle évidemment de l'année classique, les membres, en arrivant à l'École vers le mois de mars, doivent se préoccuper de suite d'un mémoire ; ils ajournent ainsi des voyages qu'ils peuvent être exposés ensuite à faire à des époques peu favorables²¹⁰ ». Le résultat de ces échanges est la promulgation du décret du 24 janvier 1883 qui supprime le mémoire de première année. Il est par ailleurs recommandé aux membres de ne pas voyager seuls mais toujours accompagnés²¹¹. Enfin, leur traitement est augmenté, porté à quatre mille francs par an.

Quelques mois plus tard, au printemps 1883, une nouvelle crise interne secoue l'École lorsque Paul Monceaux, en conflit avec le directeur depuis plusieurs mois, présente sa démission²¹². Là encore, la presse s'empare de l'événement. Le 12 mai 1883, *Le Messager d'Athènes* publie un entrefilet des plus alarmistes. Après avoir rappelé l'émoi provoqué quelques mois plus tôt par la mort des deux jeunes membres, le journal raconte :

Aujourd'hui nous apprenons que le directeur et un des membres de l'école vont être rappelés en France. Il ne restera bientôt plus ici qu'un seul membre, récemment arrivé [il s'agit de Pierre Paris ou de Maurice Holleaux], et déjà très désireux de repartir. L'école française, que nous avons connue si florissante il y a cinq ans, semble s'acheminer vers une ruine imminente²¹³.

²⁰⁷ Frédéric MONTARGIS, « Bilco », *Le Rappel*, 10 octobre 1882, p. 1

²⁰⁸ AN-Pierrefitte, EFA, lettre du 21-12-1882, accompagnée du rapport du contre-amiral Conrad (daté du 14 décembre), F/17/4105.

²⁰⁹ AN-Pierrefitte, EFA, lettre du 08-01-1883 (accompagnée de la traduction de l'article d'un journal grec et d'un rapport du médecin sanitaire de France à Smyrne), F/17/4105.

²¹⁰ AN-Pierrefitte, EFA, minute du MIPBA au secrétaire perpétuel de l'AIBL, 10-01-1883, F/17/4105.

²¹¹ Voir également l'article publié dans *Le Temps*, 08-10-1882, p. 1.

²¹² Salomon REINACH, « Nouvelles archéologiques et correspondance. Paul Foucart », art. cité, p. 71 ; Hervé DUCHÊNE, « Un athénien : Salomon Reinach », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 282. Ces tensions apparaissent en toile de fond dans la lettre que Pierre Paris adresse à son camarade (cat. MONCEAUX 24-04-1884).

²¹³ Cette coupure de presse est conservée dans un dossier des AN-Pierrefitte, EFA, F/17/4105.

Le journal dresse manifestement un tableau plus sombre qu'il ne l'est réellement et ne semble pas bien informé. Rien ne permet de dire que l'un des nouveaux pensionnaires souhaitait rentrer en France. Au contraire, une remarque de Paul Foucart dans une lettre datant de l'automne 1885 rappellera, en des termes sibyllins, l'attitude exemplaire de Pierre Paris en cette période difficile²¹⁴. Nous avons évoqué, dans le chapitre précédent, l'insistance de Paul Foucart pour hâter son arrivée à Athènes²¹⁵. La situation délicate dans laquelle se trouvait alors l'École, avec la mort de deux membres et un troisième sur le point de claquer la porte, explique probablement l'impatience du directeur de voir arriver en Grèce les deux nouvelles recrues de la 33^e promotion. Quoi qu'il en soit, en mars 1883, il restait au moins trois athéniens à l'École (Michel Clerc, Maurice Holleaux et Pierre Paris). La rumeur d'un rappel du directeur à Paris ne semblait pas plus fondée. Le journal fut amené à publier un démenti à ce sujet quelques jours plus tard, le 19 mai. Ce nouvel épisode montrait cependant que la gestion de Paul Foucart ne faisait manifestement pas l'unanimité depuis l'automne 1882 et que le souvenir d'Albert Dumont était toujours très présent dans les esprits. La démission de Paul Monceaux, en revanche, fut confirmée. Il quitta l'École à la fin de sa deuxième année²¹⁶.

3. — PIERRE PARIS ET L'ÉPIGRAPHIE ANATOLIENNE

Les rares informations que l'on peut glaner dans les publications épigraphiques de Pierre Paris sont suffisantes pour comprendre que le tableau que nous venons de brosser ne doit pas être très différent de ce que fut sa propre expérience du voyage à travers l'Asie Mineure. L'enquête de Georges Radet sur l'histoire de l'École est une source complémentaire utile. Les itinéraires des expéditions athéniennes y sont décrits par le menu. Outre le fait qu'il fut l'un des compagnons de Pierre Paris, la méthode qu'il suivit pour rassembler les matériaux qui lui permirent de rédiger son histoire de l'EFA assure leur fiabilité : réalisant un véritable travail d'historien, il a confronté les documents que lui fournissaient les archives administratives tout en sollicitant directement les souvenirs de ses camarades athéniens : « il faut [écrivit-il à Salomon Reinach] que tous nos anciens paient de leur personne. C'est seulement avec ces concours variés qu'on pourra faire de l'École une histoire vivante et précise²¹⁷ ». Une autre de ses lettres nous en apprend davantage sur cette méthode :

je rédige en ce moment, pour notre histoire, le chapitre des Explorations et des fouilles. Le Bulletin est très loin de m'avoir fourni tous les renseignements précis que je désirais. De là un questionnaire que j'adresse à tous et que vous trouverez ci-joint. Vous êtes de ceux qui

²¹⁴ Lettre de Paul Foucart au MIPBA, 22-07-1885, AN-Pierrefitte, dossiers personnels des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, « Pierre Paris », F/17/26788. Nous y reviendrons dans le chapitre 4.

²¹⁵ Cat. NOLHAC 08-03-1883.

²¹⁶ Entré à l'EFA en 1881 (32^e promotion), Paul Monceaux aurait dû la quitter en 1884. Or à la fin de l'année 1883, son nom n'apparaît plus sur les documents de comptabilité de l'École. AN-Pierrefitte, F/17/4123, Dossier 1883, « Traitements fixes, exercice 1883, mois de décembre ». De fait, au printemps 1884, il est nommé professeur à Alger (cat. MONCEAUX 24-04-1884).

²¹⁷ BM-Aix, fonds Reinach, boîte n° 129, lettre de Georges Radet à Salomon Reinach, 17-10-1896.

tenaient au courant leur carnet de voyage. Il vous sera donc facile de m'aider à établir mon répertoire²¹⁸.

Ces informations, ajoutées à celles fournies par Pierre Paris dans ses articles épigraphiques, nous ont permis de cartographier ses voyages en Asie Mineure [FIG. 64-66]. Les outils que nous avons produits sont imparfaits car incomplets. Certains toponymes cités par Georges Radet et Pierre Paris, principalement des lieux-dits ou des bourgades, sont aujourd'hui difficilement identifiables. Nous n'avons donc pas pu les prendre tous en compte dans l'élaboration de ces cartes²¹⁹. Elles permettent cependant de saisir immédiatement l'importance des voyages épigraphiques et l'étendue de l'espace couvert par les athéniens lors de leurs expéditions.

En Asie Mineure avec Michel Clerc, Maurice Holleaux et Georges Radet

Arrivé à Athènes en mars 1883, Pierre Paris réalise son premier voyage épigraphique en Lydie en mai-juin de la même année aux côtés de Michel Clerc (31^e promotion EFA, 1880). La mise en place de ce binôme répond aux nouvelles recommandations formulées après la mort de Joseph Bilco et d'Alphonse Veyries quelques mois plus tôt. Mais en tant que pensionnaire de troisième année, Michel Clerc est également chargé d'accompagner Pierre Paris et de l'initier. Au moment de solliciter une indemnité de 1 000 F au ministère de l'Instruction publique pour la réalisation de ce voyage (la somme habituelle que reçoivent les pensionnaires pour financer une « battue épigraphique »), Paul Foucart prend la peine de préciser que « Tous deux doivent partir prochainement pour un voyage d'exploration archéologique. M. Paris accompagnera M. Clerc dans la Lydie et, lorsqu'il aura acquis un peu d'expérience des voyages, entreprendra des recherches personnelles²²⁰ ». Le déroulement de l'expédition vient confirmer la pertinence des mesures prises depuis l'automne... et le respect tout relatif des nouvelles règles. Georges Radet nous apprend qu'arrivés à Colosses, Michel Clerc fut atteint par les fièvres, de sorte que « Son compagnon, qui l'avait ramené à Sara-Keui, termina seul le voyage²²¹ ». En novembre-décembre 1884, Pierre Paris explore la Phrygie, la Cabalide et la Lycie, cette fois en compagnie de son camarade de promotion, Maurice Holleaux. Du 14 avril au 6 juin 1885, il parcourt la Pisidie, la Lycaonie, l'Isaurie et la Pamphylie avec Georges Radet, nouveau pensionnaire de l'École. C'est à Pierre Paris, désormais, de prendre la tête de l'expédition et de guider son jeune collègue. En juillet-août de la même année, tous deux se rendent à Amorgos. Outre l'appui de l'EFA, qui se charge d'obtenir les autorisations et les fonds nécessaires auprès des autorités françaises, grecques et ottomanes, les athéniens peuvent compter sur un bon réseau d'agents capables de renseigner et de guider les jeunes recrues sur le terrain. Il s'agit du personnel de l'École (qui forme, avec les archéo-

²¹⁸ BM-Aix, fonds Reinach, boîte n° 129, lettre de Georges Radet à Salomon Reinach, 13-04-1899.

²¹⁹ Pour la localisation des sites antiques, les informations fournies par Georges Radet et Pierre Paris ont été confrontées à deux outils : Richard J. A. TALBERT, *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, 2 vol., Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2000 ; Johan ÅHLFELDT (éd.), *Digital Atlas of the Roman Empire*, Lund, Department of Archaeology and Ancient History, Lund University, 2015-2017.

²²⁰ AN-Pierrefitte, EFA, copie d'une lettre de Paul Foucart au MIPBA, 22-04-1883, F/17/4109 (dossier 3). Une minute de lettre du MIPBA à Paul Foucart du 12-05-1883 confirme que la somme a été accordée.

²²¹ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 360.

logues, la caravane de l'athénien), mais aussi des relais dont dispose l'institution un peu partout en terre hellénique pour renseigner, introduire, héberger les jeunes savants.

Dans toutes les régions qu'elle fréquente, l'École a ses conseillers, ses patrons, ses hôtes. Les uns sont de riches marchands ou d'importants dignitaires, les autres de simples épiciers. [...] Chaque ville a son proxène athénien. [...] Nous ne saurions oublier, Pierre Paris et moi, notre hôte de 1885 à Césarée de Cappadoce, Émile Maréchal, plus tard nazir de la Régie des tabacs à Salonique²²².

Le témoignage de Georges Radet est incontournable pour saisir ce que fut le quotidien des athéniens en voyage. La lecture du chapitre qu'il consacre à cette question dans son histoire de l'EFA aide à comprendre la force de l'expérience vécue et des liens qu'elle crée entre des membres qui, par ailleurs, se connaissent souvent depuis l'ENS voire même depuis le lycée. « L'empreinte que laisse cette vie errante est ineffaçable²²³ ». La très forte amitié qui unit Pierre Paris et Georges Radet fut sans aucun doute renforcée par cette expérience commune. L'historien en retrouve parfois des traces inattendues, aussi surprenantes qu'amusantes : il n'est pas anodin d'exhumer de l'archive personnel de Pierre Paris la photographie d'un Georges Radet – datant probablement de 1885 – en costume traditionnel grec, portant fièrement la fustanelle [FIG. 67]. Nous sommes assez loin de l'image que retiendra de lui le doyen de la faculté des lettres de l'université de Bordeaux chargé de rédiger son avis de notation en 1899 : « caractère droit, fier, un peu sombre, mais d'une belle intransigeance. N'a probablement jamais ri²²⁴ ». Bien des années plus tard, en 1906, Georges Radet devait se remémorer ces tournées épigraphiques aux côtés de Pierre Paris, « un ancien compagnon d'armes. Le fusil en travers de la selle, nous avons exploré ensemble l'Asie Mineure, et c'est par lui que j'ai été initié aux recherches de l'archéologie militante. Quand un homme a été votre chef de caravane, cela crée, entre lui et vous, des liens auxquels on ne résiste pas²²⁵ ».

Épigraphie et estampages

Les conditions de travail sur le terrain, souvent difficiles, nous éloignent de l'image traditionnelle que nous avons du savant. Les récits des chasseurs d'inscriptions regorgent d'anecdotes qui ne manquent pas de pittoresque :

Quelques ouvriers nous suivent, car il faudra remuer des blocs. Quand ils aperçoivent ces masses énormes, nos drôles tournent autour, les tâtent doucement de la main, puis déclarent qu'elles sont trop lourdes, s'asseyent dessus et roulent des cigarettes. Nos protestations se brisent contre cette nonchalance olympienne, une demi-heure s'écoule, puis, à force d'injures, on tombe d'accord. Des trous sont creusés, et nous déchiffrons quelques dédicaces. Les hellénistes de cabinet ignorent ces joies austères, où le plaisir de la découverte s'unit aux crampes de la courbature. En feuilletant les pages du *Corpus*, je reverrai toujours un archéo-

²²² *Ibid.*, p. 268-269 et n. 1 p. 269.

²²³ *Ibid.*, p. 270.

²²⁴ AN-Pierrefitte, dossier des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dossier Georges Radet, F/17/24409, fiche de renseignements confidentiels de l'année universitaire 1898-1899.

²²⁵ Discours de Georges Radet lors de la distribution des prix de l'École municipale des beaux-arts et des arts décoratifs de Bordeaux, reproduit dans *La Petite Gironde*, 01-08-1906. La coupure de presse est conservée dans le dossier de carrière de Georges Radet, AD-Gironde, 1603 AW 7.

logue, couché sur le dos, les pieds en l'air, la tête en bas, aveuglé par le soleil et menacé par les cailloux croulants²²⁶.

Le contexte n'est parfois guère propice à une étude sereine et scientifique des inscriptions. En témoigne une anecdote rapportée par Pierre Paris. Ayant localisé un marbre gravé qui avait été remployé dans le mur de soutènement d'un cimetière, il obtient que quelques pierres soient démolies.

Mais [poursuit-il] tandis que je copiais les lettres, l'Iman [sic] a excité contre moi les habitants du village ; j'ai dû, devant leurs menaces, me contenter d'une copie rapide, et emporter des estampages à moitié secs. Voici tout ce que j'ai pu tirer de ce texte fort endommagé. Il serait à désirer que quelque voyageur, venu après moi, pût compléter le déchiffrement de cette intéressante épitaphe, qui est maintenant facile à étudier²²⁷.

Ne provenant pas de fouilles, les pierres gravées, souvent remployées dans des constructions modernes, sont retrouvées dans les endroits les plus divers, ce qui donne tout son sens à l'expression forgée par Georges Radet : il s'agit véritablement d'une « chasse aux inscriptions ». En Lydie, Pierre Paris en retrouve ainsi sur une stèle encastrée dans un mur qui longe l'avenue de la gare, au-dessus d'une porte, encastrée dans une fontaine, chez des particuliers, dans une grange, dans une vigne, ou encore dans les travaux de terrassement d'une maison²²⁸. On comprend, dès lors, l'importance que Salomon Reinach accordait à la réalisation des estampages. Il ne s'agit pas seulement de permettre à l'épigraphiste de réviser sa transcription avant de la publier. Ces copies circulent. Elles sont à l'épigraphiste ce que les moulages sont à l'historien de l'art : un substitut du document absent. Il fallait donc poser la question de leur conservation et de leur libre consultation. À Théophile Homolle qui le sollicite au sujet d'un estampage qu'un confrère allemand souhaite utiliser, Georges Cousin (1860-1907, 34^e promotion de l'EFA, 1883) répond :

si j'avais détruit cet estampage ? Car enfin, j'ai chez moi peut-être 800 estampages, peut-être plus. Suis-je condamné à les garder et à les trainer avec moi, même quand ils sont publiés ? Pourquoi ne veut-on pas créer dans une salle du Louvre ce Musée d'estampages, où seraient déposés par ordre méthodique tous nos estampages de manière que, plus tard, on pût les consulter ? On ne retrouve pas toujours les pierres, et le sort de telle inscription est abandonnée quelquefois à un épigraphiste inexpérimenté²²⁹.

Outils de vérification devant permettre de retravailler des textes déjà publiés, l'estampage devient une preuve que l'on produit lorsqu'une transcription et une interprétation sont contestées. Les échanges que suscitent les critiques formulées par l'Écossais William Mitchell Ramsay (1851-1939) contre les travaux de plusieurs membres de l'EFA en témoignent.

Bon connaisseur de l'Asie Mineure, de son territoire et de son histoire (à sa mort, en 1939, Charles Picard le définira comme « le doyen et le patriarche des études anatoliennes²³⁰ »), William Ramsay convoque à plusieurs reprises les travaux des anciens membres de l'EFA

²²⁶ Henri OUVRE, *Un mois en Phrygie*, Paris, Plon, 1896, p. 64-65.

²²⁷ Pierre PARIS, « Inscriptions d'Eumenia », *BCH*, 8, 1884, p. 238.

²²⁸ Pierre PARIS, « Inscriptions de Lydie », *BCH*, 8, 1884, p. 376-390.

²²⁹ A-EFA, lettre de Georges Cousin à Théophile Homolle, 28-09-1896, FTH 1 (2)-5.

²³⁰ Charles PICARD, « Éloge funèbre de Sir William Ramsay, correspondant étranger de l'Académie », *CRAI*, 83, 3, 1939, p. 232.

pour contester, questionner ou simplement préciser leurs transcriptions et leurs conclusions, notamment en ce qui concerne la localisation, l'identification et le statut d'anciennes cités d'Asie Mineure. Son *Historical Geography of Asia Minor* (1890) en donne de nombreux exemples. On y trouve plusieurs fois mentionnés les travaux de Pierre Paris, Georges Radet, Maurice Holleaux ou Michel Clerc²³¹. En 1892, Salomon Reinach, dans ses *Chroniques d'Orient*, relaie une critique de William Ramsay qui conteste la localisation de Callatébos et de Cydrare (Kydrara) que vient de proposer Georges Radet sur la base d'une confrontation des sources littéraires et épigraphiques. Ayant trouvé une inscription qu'il parvient à déchiffrer partiellement, Georges Radet propose deux restitutions possibles pour les lignes 2 et 3 où apparaît le nom d'une cité mentionnée par Hérodote²³² : Οἱ κά[τοικοι] | [οἱ ἐν] Κ[αλλατ]άβοις, qui lui semble trop longue, ou οἱ Κᾶ[ρες] | οὐ ἐν Κ[αλλατ]άβοις²³³. Le savant britannique « n'accepte pas la restitution de l'inscription de Callatabi (lire οἱ κα[το]ικ[ο]υ[ν]τες Ῥωμ[α]ν[ο]ί) [sic] et considère comme très désirable que l'on étudie à nouveau ce texte dont la copie est évidemment défectueuse²³⁴ ». Il n'en fallait pas davantage pour réveiller la susceptibilité de Georges Radet et provoquer sa colère :

Il y a là une impertinence et une erreur. [Rat.] Une impertinence attendu que ce n'est pas à un homme qui n'a vu ni la pierre, ni l'estampage, qu'il appartient de déclarer que ma copie est défectueuse. Apparemment, Ramsay n'a jamais [rat. = trouvé] rencontré dans ses voyages en Asie que des textes parfaitement lisibles. Pour moi, je ne suis pas dans ce cas là et si ma copie est défectueuse cela tient à l'état d'usure extrême dans lequel se trouve le monument. Vous pourrez en juger par l'estampage que j'ai conservé et que je vous envoie. Je souhaite que vous en tiriez plus que je n'en ai tiré moi-même et je vous autorise à le communiquer à Ramsay pour qu'il constate par ses propres yeux que les défauts de ma copie résultent de la mutilation de la pierre, et non, comme paraît l'insinuer ce triste sire, de ma prétendue insuffisance. Quant à la restitution qu'il propose, elle est erronée. [...] Mais ce ne sont pas les textes qui doivent se plier aux conclusions de Ramsay, ce sont les conclusions de Ramsay qui doivent se modifier suivant les données des textes. [...] Pour ce qui est de Cydrara, j'y reviendrai en temps et lieu. Il ne s'agit plus là, comme pour Callatabi, d'une constatation matérielle mais d'une interprétation de textes. Sur ce terrain la discussion est admissible²³⁵.

Finalement, Salomon Reinach se range derrière l'avis de son confrère bordelais et fait amende honorable dans la chronique qui paraît dans le numéro suivant de la *Revue archéologique* : lui aussi lit « très nettement la fin du nom de Callatabi sur l'estampage » et « re-

²³¹ William M. RAMSAY, *The Historical Geography of Asia Minor*, London, John Murray, coll. « Royal Geographical Society. Supplementary Papers » (4), 1890, p. 19, 45, 97, 332, 338, 343, 376, 392, 416-417, 419.

²³² HÉRODOTE VII, 30-31 : « De Colosses, l'armée [de Xerxès] parvint à la ville de Cydrare, sur la frontière de la Phrygie et de la Lydie : là se dresse une stèle érigée par Crésus, qui porte une inscription signalant la frontière. [31] À son entrée en Lydie la route qui vient de Phrygie se partage en deux branches, qui mènent l'une à gauche vers la Carie, l'autre à droite vers Sardes ; en prenant celle-ci, on est obligé de franchir le Méandre et de passer à côté de la ville de Callatébos » (trad. A. Barguet, Paris, Gallimard, 1964) ; Ἐκ δὲ Κολοσσέων ὁ στρατὸς ὁρμώμενος ἐπὶ τοὺς οὖρους τῶν Φρυγῶν καὶ Λυδῶν ἀπίκετο ἐς Κύδραρα πόλιν, ἐνθα στήλη καταπεπηγυῖα, σταθεῖσα δὲ ὑπὸ Κροίσου, καταμηνύει διὰ γραμμάτων τοὺς οὖρους. [31] Ὡς δὲ ἐκ τῆς Φρυγίης ἐσέβαλε ἐς τὴν Λυδίην, σχιζομένης τῆς ὁδοῦ καὶ τῆς μὲν ἐς ἀριστερὴν ἐπὶ Καρίης φεροῦσης, τῆς δὲ ἐς δεξιὴν ἐς Σάρδεις, τῇ καὶ πορευομένῳ διαβῆναι τὸν Μαίανδρον ποταμὸν πᾶσα ἀνάγκη γίνεται καὶ ἵεναι παρὰ Καλλάτῃβον πόλιν.

²³³ Georges RADET, « Notes de géographie ancienne », *BCH*, 15, 1891, p. 374-375.

²³⁴ Salomon REINACH, « Chronique d'Orient », *RA*, 3^e série, 19, 1892, p. 126.

²³⁵ BM-Aix, fonds Reinach, boîte n° 129, lettre de Georges Radet à Salomon Reinach, 30-03-1892.

grette beaucoup d'avoir admis une correction que rien ne justifie²³⁶ ». S'il y a là un témoignage intéressant sur l'utilité que peuvent avoir les estampages dans les débats qui animent la communauté savante, cette petite polémique montre également des rivalités qui opposent Français et Britanniques (nous verrons que les fouilles de Pierre Paris à Élatée en fournissent un autre exemple). Dans une autre lettre, Georges Radet explique :

quand une critique me paraît uniquement dictée par la malveillance et ne repose sur aucune justice, mon légitime désir est de scalper l'Apache qui vient tirer sur moi, sans provocation de mon chef. Que Ramsay garde rancune à M^r Foucart de ses mauvais procédés à son endroit, c'est son affaire. Mais que diable va-t-il envelopper de ses aigreurs et poursuivre de ses flèches ceux qui ne lui ont jamais rien fait ? Dans sa *Geography of Asia Minor*, toutes les fois que le nom d'un membre de l'École se rencontre sous sa plume, il voit rouge. Je suis particulièrement malmené, sans doute parce que j'ai voyagé avec Paris, son ennemi intime, à ce qu'il paraît. Il va jusqu'à m'attribuer l'ignorance de Sillyon [*sic*] dont j'ai cependant publié des inscriptions²³⁷. Le jugement qu'il porte en bloc sur l'École d'Athènes est stupide à force de partialité²³⁸.

Nous n'avons trouvé aucune information qui puisse justifier l'affirmation de Georges Radet relative à l'inimitié entre Pierre Paris et William Ramsay. Certes, son *Historical Geography of Asia Minor* contient quelques commentaires peu amènes. Ainsi au sujet de l'édit d'Antiochos III, découvert à Eriza en novembre 1884 et publié par Maurice Holleaux et Pierre Paris : « The editors, with a perverseness that is almost inconceivable to one who knows the country, the distance, and the lofty intervening mountain pass, all of which can be seen by a glance at any map, suppose the inscription to have been carried from Laodiceia to Dodurga (which they call Durdurkar)²³⁹ ». Mais quelle que soit la réalité des attaques dont il estimait les membres de l'EFA victimes, Georges Radet lui-même n'est pas en reste et se montre aussi vindicatif que rancunier. Plusieurs mois après l'épisode de la chronique de la *Revue archéologique*, il répond à nouveau à Salomon Reinach :

Mon cher Camarade, je vous remercie de m'avoir transmis les explications de Ramsay. Je regrette seulement qu'il ne vous les ait pas adressées plus tôt. Dans les notes justificatives de ma thèse française je le malmène de mon mieux. Je ne le ferais plus, si j'avais à le refaire. Par malheur tout cela est imprimé. Il m'a bourré avec une english brutality ; j'ai riposté avec une furia francesca²⁴⁰. Mais je ne demande pas mieux que d'en rester là. [...] En attendant, adressez lui l'estampage, comme il a été convenu²⁴¹.

Georges Radet pouvait bien déplorer ces petites rivalités mesquines et désirer que l'Asie Mineure fût « un terrain d'efforts simultanés et d'entente cordiale, plutôt qu'un champ de ba-

²³⁶ Salomon REINACH, « Chronique d'Orient 1892 », art. cité, p. 395, n. 1.

²³⁷ William M. RAMSAY, *The Historical Geography of Asia Minor*, ouvr. cité, p. 416-417 ; Pierre PARIS et Georges RADET, « Inscriptions de Syllion en Pamphylie », *BCH*, 13, 1889, p. 486-497.

²³⁸ BM-Aix, fonds Reinach, boîte n° 129, lettre de Georges Radet à Salomon Reinach, 02-04-1892.

²³⁹ William M. RAMSAY, *The Historical Geography of Asia Minor*, ouvr. cité, p. 45 ; Pierre PARIS et Maurice HOLLEAUX, « Inscriptions de Carie », *BCH*, 9, 1885, p. 330. Maurice Holleaux reviendra à plusieurs reprises sur cette inscription. Voir notamment Maurice HOLLEAUX, « Nouvelles remarques sur l'édit d'Ériza », *BCH*, 54, 1930, p. 245-262 (avec le concours de Louis Robert).

²⁴⁰ Quelques exemples de cette *furia francesca* dans Georges RADET, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades (687-546)*, ouvr. cité, p. 313-314, 323.

²⁴¹ BM-Aix, fonds Reinach, boîte n° 129, lettre de Georges Radet à Salomon Reinach, 14-10-1892.

taille²⁴² ». Son attitude, en réalité, ne pouvait guère conduire à un apaisement des échanges. La publication du rapport de la mission qui devait le conduire en Phrygie, à la fin de l'été 1893, témoigne toutefois d'un climat plus serein. L'universitaire bordelais y adopte un ton dépassionné et n'hésite pas à reconnaître en William Ramsay « le grand rénovateur des études de géographie historique en Asie Mineure²⁴³ ».

L'apport des travaux parisiens

Dresser le bilan de l'apport des travaux de Pierre Paris et de ses camarades à notre connaissance historique de l'Asie Mineure n'est pas chose facile. Entre 1883 et 1894, il publie plus de deux-cent-soixante inscriptions inédites qui abordent les sujets les plus variés et concernent l'Antiquité dans son ensemble, sans se limiter à l'histoire grecque. Si Amorgos livre à Pierre Paris et Georges Radet des inscriptions hypothécaires grecques²⁴⁴, les pierres gravées de Sébaste (Phrygie) plongent Pierre Paris en pleine période romaine et le conduisent à étudier la place des femmes dans la vie religieuse et publique de cette cité sous l'Empire²⁴⁵. Quelques années plus tard, ce thème devient le sujet de sa thèse complémentaire (latine), soutenue en même temps que sa thèse principale sur Élatée le 21 décembre 1891 [ANN. 13]²⁴⁶. À mi-chemin entre l'histoire sociale et l'histoire des femmes, l'objet qu'il soumet aux membres du jury de la Sorbonne n'a rien de banal. Les acteurs qu'il place au centre de sa réflexion (les femmes), l'espace défini (l'Asie Mineure) et les sources commentées (littéraires et surtout épigraphiques), tout concourt à en faire un sujet original : dans quelle mesure les femmes d'Asie Mineure, à l'époque de la domination romaine, ont-elles pu accéder à la chose publique ? Dans le premier chapitre, il revient sur les sources littéraires pour résumer l'opinion des Anciens sur les aptitudes des femmes aux fonctions publiques. Dans les chapitres suivants, en revanche, les sources épigraphiques dominent et le conduisent à étudier l'accès des femmes au droit de cité, aux charges liturgiques, aux magistratures et aux honneurs.

En Carie, Pierre Paris et Maurice Holleaux découvrent, grâce à un texte d'Aphrodisias, l'existence de nouveaux jeux antiques²⁴⁷. Quatre inscriptions permettent à Pierre Paris et Georges Radet d'étudier l'organisation politique et sociale de la cité de Syllion (Pamphylie)²⁴⁸. Parfois, la relecture d'une pierre déjà connue et retrouvée lors d'une expédition permet d'en compléter ou d'en corriger le texte. C'est le cas, par exemple, pour plusieurs inscriptions d'Euménia (Phrygie) : la lecture proposée quelques années plus tôt par Georges Perrot est amendée, tandis qu'une inscription déjà publiée dans le *Corpus Inscriptionum Graecarum* est complétée de dix lignes²⁴⁹. Plus loin, ce sont deux lectures publiées d'une même inscription qui sont confrontées au document original, avant que le jeune athé-

²⁴² BM-Aix, fonds Reinach, boîte n° 129, lettre de Georges Radet à Salomon Reinach, 10-12-1892.

²⁴³ Georges RADET, « En Phrygie », art. cité, p. 492.

²⁴⁴ Pierre PARIS et Georges RADET, « Inscriptions hypothécaires d'Amorgos », *BCH*, 13, 1889, p. 342-345.

²⁴⁵ Pierre PARIS, « Inscriptions de Sebaste », *BCH*, 7, 1883, p. 448-457.

²⁴⁶ Pierre PARIS, *Quatenus feminae res publicas in Asia Minore, Romanis imperantibus, attigerint*, ouvr. cité.

²⁴⁷ Pierre PARIS et Maurice HOLLEAUX, « Inscriptions de Carie », *BCH*, 9, 1885, p. 68-71.

²⁴⁸ Pierre PARIS et Georges RADET, « Inscriptions de Syllion en Pamphylie », art. cité.

²⁴⁹ Pierre PARIS, « Inscriptions d'Eumenia », art. cité, p. 235-236.

nien n'en propose sa propre version²⁵⁰. Certaines découvertes permettent de localiser des cités qui n'étaient jusque-là connues qu'à travers les sources écrites. Pierre Paris et Maurice Holleaux proposent ainsi, sur la base de quatre inscriptions, de situer Apollonia Salbakè (Carie orientale) dans les environs de Medet²⁵¹.

Ces travaux, par conséquent, ne prennent sens que lorsqu'on les envisage dans leur ensemble. Ils répondent parfaitement à l'idée qui prévaut alors à l'EFA selon laquelle la mise en série de ces textes permet véritablement de découvrir des pans entiers de l'histoire ancienne. Cette tâche ne peut être l'affaire d'un seul homme, elle est nécessairement collective, chacun apportant sa pierre à l'édifice. La remarque vaut aussi pour certains documents importants qui requièrent, avant de pouvoir livrer leurs enseignements, les efforts de plusieurs savants. Nous avons évoqué le cas de l'édit d'Antiochos III (Eriza) sur lequel Maurice Holleaux reviendra à plusieurs reprises jusqu'à la fin de sa carrière. Le cas de l'inscription épicurienne d'Ænoanda (Lycie) en fournit un autre exemple. Il s'agit d'un texte philosophique gravé à la demande d'un notable de la cité, Diogène, au II^e siècle ap. J.-C.²⁵². En décembre 1884, Pierre Paris et Maurice Holleaux en découvrent cinq fragments « qui parurent dès l'abord n'être que des morceaux isolés d'un document important²⁵³ ». Quelques mois plus tard, en juin 1885, Charles Diehl et Georges Cousin en recueillent d'autres ; en octobre 1889, Georges Cousin retourne seul à Ænoanda. C'est « le résultat de ces efforts successifs²⁵⁴ » qui est publié par ce dernier en 1892. À partir des différents estampages²⁵⁵, il se charge de la mise en ordre des fragments, de leur transcription et en propose un commentaire. Ce travail supposait un véritable défi si l'on en croit la description que Georges Cousin a laissée de l'esplanade sur laquelle les fragments ont été recueillis, au milieu des ruines et d'une végétation abondante²⁵⁶. Ces recherches successives ne permettent pas pour autant de retrouver l'ensemble des fragments de l'inscription philosophique. Les travaux se poursuivent et prennent une dimension internationale dans le cadre d'une coopération entre l'EFA et l'Österreichischen Akademie der Wissenschaften : à la fin du siècle, Rudolf Heberdey et Ernst Kalinka se rendent à leur tour à Ænoanda. Le résultat de leur voyage est publié dans le *Bul-*

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 237-238.

²⁵¹ Pierre PARIS et Maurice HOLLEAUX, « Inscriptions de Carie », 1885, p. 342-346.

²⁵² Martin Ferguson SMITH, *The Philosophical Inscription of Diogenes of Oinoanda*, Wien, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, coll. « Ergänzungsbände zu den Tituli Asiae Minoris » (20), 1996 ; Alexandre ÉTIENNE et Dominic J. O'MEARA (éd.), *La philosophie épicurienne sur pierre. Les fragments de Diogène d'Ænoanda*, Fribourg, Paris, Éditions universitaires de Fribourg, Éditions du Cerf, coll. « Vestigia » (20), 1996.

²⁵³ Georges COUSIN, « Inscriptions d'Ænoanda », *BCH*, 16, 1892, p. 1. Les autres inscriptions qu'ils découvrent lors de ce voyage en Lycie sont publiées dans Maurice HOLLEAUX et Pierre PARIS, « Inscriptions d'Ænoanda », *BCH*, 10, 1886, p. 216-235.

²⁵⁴ Georges COUSIN, « Inscriptions d'Ænoanda », art. cité, p. 1.

²⁵⁵ L'EFA conserve dans ses archives une partie de ces estampages. A-EFA, EST 06308 à EST 06377.

²⁵⁶ Georges COUSIN, « Inscriptions d'Ænoanda », art. cité, p. 56-59.

*letin de correspondance hellénique*²⁵⁷. Loin de s'achever avec cette nouvelle contribution, l'aventure scientifique se poursuit tout au long du XX^e siècle. Les publications postérieures n'ont pas manqué de souligner les insuffisances des travaux de Georges Cousin, Maurice Holleaux et Pierre Paris. En 1977, Martin F. Smith estimait que

it would be an understatement to say that it was not an entirely satisfactory publication [celle de 1892]: he provided no measurements or drawings of the stones; his copying of the fragments was often inaccurate and incomplete; he offered only minor restorations of the text; and he had little to say about the subject-matter of the inscription²⁵⁸.

Martin F. Smith n'en reconnut pas moins la dette qu'il avait envers ses aînés : jeunes et inexpérimentés, ils étaient confrontés à un matériel abondant, dispersé, nouveau et inattendu quant à son contenu²⁵⁹. Certaines pierres n'ayant pas pu être retrouvées, d'autres ayant été endommagées, parfois brisées, les premiers relevés de Georges Cousin, Maurice Holleaux et Pierre Paris (malgré l'inégale qualité de réalisation et de conservation des estampages²⁶⁰) restaient des documents essentiels pour reprendre, plus de cent après sa découverte, l'étude de l'inscription d'Énoanda [ANN. 14].

En dernière analyse, on comprend que les voyages épigraphiques en Asie Mineure accordent une place essentielle à la géographie historique, sans toutefois s'y limiter. Le premier acquis des travaux des archéologues-ambulants que sont les athéniens en voyage est de participer à une vaste entreprise collective visant à localiser, identifier et cartographier les lieux des mondes grecs antiques. Leur approche repose sur une triple démarche : elle se nourrit de la philologie, de l'épigraphie et de l'étude de terrain. Leur questionnement est plus complexe qu'il n'y paraît et ne se résume pas à la résolution de tel ou tel problème d'emplacement de cité. Les données du milieu propre à chaque *polis*, ses cadres administratifs, politiques, sociaux ou religieux, son insertion dans un espace régional ou plus élargi, etc., il y a là autant de dossiers mis en chantier et progressivement enrichis par les générations successives de savants, qu'ils soient ou non athéniens, qu'ils soient ou non Français. Les liens de parenté qui unissent l'œuvre des épigraphistes de la fin du XIX^e siècle et une entreprise aussi ambitieuse que l'*Inventory of Archaic and Classical Poleis*, dirigée par Mo-

²⁵⁷ Ernst KALINKA et Rudolf HEBERDEY, « Die philosophische Inschrift von Oinoanda », *BCH*, 21, 1897, p. 345-443. Dans la présentation que rédige Théophile Homolle, le directeur de l'EFA explique que « M. Benndorf ne s'est pas seulement proposé, nous écrit-il, de reconnaître les droits que nous pouvions avoir sur ce monument ; il nous prie d'accepter l'envoi comme un témoignage de reconnaissance pour les services que l'École a rendus dans le passé et comme un hommage affectueux à l'occasion de son Jubilé cinquantaire » (p. 345). Voir également Martin Ferguson SMITH, « The Philosophical Inscription at Oinoanda in Lycia : the Austrian Contribution », dans J. BORCHHARDT et G. DOBESCH (éd.), *Akten des II Internationalen Lykien-Symposions. Wien, 6-12 mai 1990*, vol. 2, Wien, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, coll. « Ergänzungsbände zu den Tituli Asiae Minoris » (18), 1993, p. 221-228.

²⁵⁸ Martin Ferguson SMITH, « Diogenes of Oinoanda and l'École française d'Athènes », *BCH*, 101, 1, 1977, p. 355. Il souligne la supériorité de l'édition d'E. Kalinka et R. Heberdey sur celle de G. Cousin (p. 356).

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 356.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 369-370 : « Holleaux's and Paris' squeezes of the five fragments found in 1884 are preserved [...]. The quality of the squeezes varies a great deal. When Cousin and his colleagues were able to use suitable paper, they were capable of producing a good impression of the lettering. [...] Several of the squeezes made by Holleaux and Paris are remarkable for their muddiness. Adverse weather conditions may have been partly responsible for this, for their visit was in December; but it is perhaps more likely that they had insufficient water for cleaning the stones: the only water at the top of the hill of Énoanda is stagnant water obtained from a sarcophagus, and by autumn this supply is meagre and rather dirty ».

gens Herman Hansen dans le cadre du Copenhagen Polis Center, ou celle du *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, sous la responsabilité de Richard J. A. Talbert (Ancient World Mapping Center), sont ainsi bien plus nombreux qu'on ne pourrait s'y attendre²⁶¹. Certes, en un peu plus d'un siècle, les questionnements, les méthodes et les techniques de la géographie historique se sont renouvelés. À une géographie politique des mondes grecs (encore très présente dans l'*Inventory*) s'est ajoutée l'étude de l'espace de la *chôra* grâce au développement des prospections et de l'archéologie de l'espace rural²⁶². Il n'en reste pas moins vrai que ces « voyageurs d'hier [...] s'intéressaient peu ou prou à tout ce qui nous intéresse ; ils se posaient, en termes à peine différents, les mêmes questions que nous ; ils savaient parfaitement faire appel à plusieurs disciplines quand c'était nécessaire²⁶³ ».

CONCLUSION

Nommé à l'École française d'Athènes en novembre 1882, Pierre Paris effectue un séjour en Italie auquel il est difficile de donner un contenu précis. Il lui permet de resserrer les liens tissés avec ses camarades normaliens et le conduit à élargir son réseau professionnel et le cercle de ses connaissances en l'ouvrant notamment au monde des artistes de l'Académie de France à Rome. Sur le plan strictement scientifique, nul doute que ce séjour lui donne l'occasion de découvrir et d'étudier les collections des grands musées et des sites archéologiques de la péninsule, à Rome ou à Naples, comme en témoignent plusieurs publications que nous avons mentionnées.

À son arrivée à Athènes, il découvre le métier en se familiarisant avec un ensemble de connaissances, de pratiques et de méthodes qui sont celles de l'archéologie-science telle qu'on la conçoit. Dans ce parcours de formation qui a pour cadre Athènes, Délos et l'Asie Mineure, la fouille et l'épigraphie occupent une place centrale. Les travaux entrepris, indissociables des voyages réalisés aux quatre coins de l'espace grec dans des conditions souvent difficiles – et parfois dangereuses – sont fondamentalement collectifs. Chaque athénien s'efforce d'apporter sa pierre à un vaste édifice en palliant, autant que faire se peut, le manque de préparation et l'inexpérience qui est le lot de tout pensionnaire de l'EFA à son arrivée en Grèce. Leur tâche est d'abord de recueillir et de publier une masse considérable de docu-

²⁶¹ Mogens Herman HANSEN et Thomas Heine NIELSEN (éd.), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, Oxford University Press, 2004 ; Richard J. A. TALBERT, *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, ouvr. cité. Une présentation détaillée et critique de l'*Inventory* et de ses résultats dans Pierre FRÖHLICH, « L'inventaire du monde des cités grecques. Une somme, une méthode et une conception de l'histoire », *RH*, 655, 3, 2010, p. 637-677.

²⁶² Voir Denis ROUSSET, « Centre urbain, frontière et espace rural dans les cités de Grèce centrale », dans Michèle BRUNET (éd.), *Territoires des cités grecques*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (34), 1999, p. 35-77 ; Philippe LEVEAU, « La question du territoire et les sciences de l'Antiquité : la géographie historique, son évolution de la topographie à l'analyse de l'espace », *REA*, 86, 1, 1984, p. 85-115 ; Anthony M. SNODGRASS, « La prospection archéologique en Grèce et dans le monde méditerranéen », *Annales ESC*, 37, 5, 1982, p. 800-812.

²⁶³ Georges ROUGEMONT, « Géographie historique des Cyclades. L'homme et le milieu dans l'archipel », *JS*, fasc. 3-4 (juillet-décembre), 1990, p. 200.

ments matériels inédits ; mis en série, ils permettent ensuite de rédiger des synthèses historiques plus ambitieuses. Mais la fouille a ses impondérables ; ils permettent parfois de sortir de la voie tracée par les maîtres de la discipline et d'ouvrir de nouveaux chantiers historiographiques. L'apport de Pierre Paris à l'étude de l'architecture domestique délienne en est un bon exemple.

En dernière analyse, l'année 1882-1883 marque bien une rupture dans la trajectoire scientifique de Pierre Paris. En l'espace de quelques mois, l'helléniste rompu aux études classiques s'est doublé d'un archéologue capable de conduire un chantier de fouille auquel son nom devait rester attaché. Si l'initiation de Pierre Paris se fit sous les auspices d'Apollon Délien, l'année 1884 fut quant à elle placée sous le signe d'Athéna Kranaia, déesse tutélaire de la cité phocidienne d'Élatée.

CHAPITRE 3

À ÉLATÉE, SUR LES TRACES D'ATHÉNA KRANAIA

Rien ne traduira mieux le souvenir de Pierre Paris que la sœur de son Athéna Cranaia, cette Athéna de l'Acropole, noblement inclinée sur sa lance au repos.

Georges Radet, 1931¹

AU PRINTEMPS 1884, après une année passée en Grèce, Pierre Paris a acquis une certaine expérience en matière d'études archéologiques. À cette date, il est sur le point de finaliser le *Supplément au catalogue des figurines en terre cuite du musée de la Société archéologique d'Athènes*, il a dirigé la huitième campagne de fouilles de Délos et s'apprête à envoyer son mémoire d'activité à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a par ailleurs pris part à son premier voyage épigraphique en Asie Mineure aux côtés de Michel Clerc en mai 1883, il s'est initié au travail de publication dans le *Bulletin de correspondance hellénique* et, si l'on en croit la lettre qu'il adresse à Pierre de Nolhac à son arrivée à l'EFA, l'une de ses premières tâches fut de corriger les épreuves d'un volume de la revue de l'École². Le projet de recherche qui le conduit en Phocide, entre la fin de l'année 1883 et le début de l'été 1884, lui permet de réinvestir l'ensemble des compétences acquises. Il s'inscrit dans le parcours de formation tel que le conçoit le directeur Paul Foucart :

Après avoir employé les premières années à se rompre aux procédés de la science, à voyager pour étudier les monuments et recueillir les inscriptions, il est bon que les travaux de leur dernière année aient un caractère spécial : sans abandonner ces recherches et en amassant encore des matériaux pour l'avenir, ils doivent traiter un sujet où les écrivains et les monuments s'éclairent mutuellement ; ils doivent prouver [rat. = par un ouvrage bien] que leur séjour à Athènes leur a servi à mieux comprendre eux-mêmes, à mieux faire comprendre aux autres la littérature et l'histoire grecques³.

Dans le cas de Pierre Paris, ce travail au caractère spécial – entendons personnel et inédit – faisant dialoguer les sources littéraires et matérielles consiste à étudier l'espace de la cité d'Élatée et du sanctuaire d'Athéna Kranaia, sa déesse poliade.

Le dossier phocidien occupe une place particulière dans le parcours athénien de Pierre Paris. À la différence de Délos, chantier de la nouveauté et chantier partagé, il s'agit cette

¹ Georges RADET, « Chronique des Études anciennes. Pierre Paris », *REA*, 33, 4, 1931, p. 410.

² Cat. NOLHAC 08-03-1883 : « Que ferai-je ici plus tard ? Je n'en sais trop rien. Pour le moment je vais corriger des épreuves, ce qui n'est pas trop réjouissant ».

³ AN-Pierrefitte, EFA, F/17/4109, dossier 3, lettre de Paul Foucart au MIPBA, 20-02-1879.

fois de recherches personnelles dont il contrôle l'ensemble du processus, depuis le choix du site et les premières prospections jusqu'à la publication des résultats. Ce faisant, il contribue à la connaissance de l'histoire d'une région qui, à l'exception notable de Delphes, a été jusque-là peu explorée⁴.

I. — LE CHOIX D'UN SITE : DE LA DÉMARCHE INDIVIDUELLE AUX RELAIS INSTITUTIONNELS

C'est par une note lapidaire que les lecteurs du *Bulletin de correspondance hellénique* ont appris que l'EFA avait entrepris des fouilles prometteuses près d'Élatée (la Drakhmani des sources de la fin du XIX^e siècle) à la fin de l'année 1883⁵. L'avant-propos de la monographie que publie Pierre Paris en 1892 permet de reconstituer en partie la genèse du projet. Il montre d'abord qu'au-delà du rôle joué par l'EFA en tant qu'autorité administrative et scientifique, l'archéologie reste une affaire d'individus. Il rappelle aussi toute l'importance des voyages qu'entreprennent les membres de l'École à travers l'espace grec et au cours desquels les athéniens ne se contentent pas de recopier des inscriptions. Ils trouvent dans cette expérience des sujets neufs à défricher.

Joseph Bilco, peu avant sa mort dramatique, est passé à Élatée où il a recopié une inscription archaïque⁶. Mais ce sont les informations transmises par Abel Gotteland (1851-1925), ingénieur des Ponts et Chaussées alors au service du gouvernement hellénique, qui semblent avoir été déterminantes⁷. Alors qu'il campe près du temple d'Athéna Kranaia⁸ au cours d'une mission visant à étudier le tracé du chemin de fer entre Athènes et la Thessalie, Abel Gotteland repère des vestiges et une inscription. Il en informe Pierre Paris en juin 1883. Les deux hommes se connaissent et travaillent ensemble à Délos le mois suivant : c'est lui

⁴ En mars 2019, lors de notre séjour à Athènes en tant que boursier de l'EFA, nous avons rencontré à plusieurs reprises Georgios Zachos (Académie d'Athènes, Centre de recherches de l'Antiquité grecque et romaine), auteur d'une thèse sur Élatée à l'époque hellénistique et romaine. Nous tenons à lui adresser nos plus sincères et chaleureux remerciements. Son accueil, sa disponibilité, le temps qu'il consacra à la traduction en anglais d'un document rédigé en grec moderne que nous avons trouvé à l'EFA, l'envoi du livre issu de sa thèse, d'un article et de la reproduction d'une lettre de Pierre Paris à Panagiotis Eustratiades, sans oublier les indications qu'il nous donna et qui nous permirent de visiter dans les meilleures conditions les sites phocidiens sur lesquels travailla Pierre Paris, il y a là autant de témoignages de sa sollicitude à notre égard. Ce chapitre lui doit beaucoup.

⁵ Pierre PARIS, « Fouilles à Élatée », *BCH*, 7, 1883, p. 518.

⁶ Joseph BILCO et Paul FOUCART, « Inscription archaïque de Phocide », *BCH*, 8, 1884, p. 216-218.

⁷ Alfred Marie Ronde, Abel Hector Gotteland et Édouard Léon Quellenec, tous trois ingénieurs des Ponts et Chaussées, sont à la tête de la mission française des travaux publics en Grèce. Dans le cadre de la politique de grands travaux engagée par le premier ministre Charilaos Trikoúpis, cette mission élabore un ambitieux projet de développement des infrastructures grecques (construction d'un réseau ferré, assèchement du lac Kopaïs, modernisation des infrastructures portuaires, etc.). Voir François LOYER, *L'architecture de la Grèce au XIX^e siècle (1821-1912)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (10), 2017, p. 259. Abel Gotteland ne doit pas être confondu avec Joseph Gotteland (1861-1888), compagnon de Pierre Paris à l'ENS (section des lettres, promotion de 1880) et professeur au lycée de Bordeaux.

⁸ Nous avons choisi de respecter l'usage actuel en transcrivant l'épiclèse Κραναία par *Kranaia*. En revanche, nous conserverons dans les citations la transcription courante au XIX^e siècle, *Cranaia*.

qui réalise le plan des deux maisons fouillées par Pierre Paris⁹. En août, alors qu'il se rend à Delphes depuis l'Eubée, le jeune archéologue traverse la Phocide et se fait conduire aux ruines du sanctuaire. Visiblement, c'est bien à lui que revient le choix du site et non à la direction de l'École¹⁰.

1. — CONTEMPLER LE PAYSAGE PHOCIDIEN

Pierre Paris est d'emblée frappé par le paysage grandiose qu'il découvre [FIG. 68-71]. Les impressions qu'il nous a laissées le rattachent à ces voyageurs désireux de voir par eux-mêmes les vestiges de l'Antiquité grecque et de les confronter aux descriptions laissées par les Anciens. En ce sens, la démarche parisienne cherche à concilier trois approches qu'il considère – et considérera toujours, il suffit, pour s'en convaincre, de relire ses *Promenades archéologiques en Espagne* – comme complémentaires : la tradition héritée de l'archéologie philologique, celle des écrivains, artistes et voyageurs de l'époque romantique et celle d'une archéologie méthodique qui se veut résolument scientifique :

Le temple, à n'en pas douter, était celui dont a parlé Pausanias, et qu'il appelle le *hiéron d'Athéna Cranaia*. [...] La pensée me vint alors que des fouilles pratiquées en cet endroit auraient quelque chance de succès. J'étais, je l'avoue, séduit avant tout par l'admirable situation des ruines, par le spectacle des âpres rochers d'alentour, et les lignes grandioses de l'horizon où, par-delà les plaines de Phocide étalées à mes pieds, le Parnasse découpait ses trois cimes dans l'azur pur et profond du ciel. Il me semblait qu'un séjour dans ces montagnes sereines serait une succession d'heures charmantes, et que le travail, même en cas de déconvenue, porterait en lui-même sa récompense¹¹.

Nous verrons que son travail à Élatée ne se résuma pas à « une succession d'heures charmantes ». Mais ces quelques lignes suffisent à montrer que l'expérience du terrain ne se limite pas à une froide enquête scientifique. L'archéologue, chez Pierre Paris, se fait parfois poète. Sa prose se teinte alors d'un lyrisme qui, surgissant au cœur d'une thèse d'archéologie grecque, ne peut que susciter l'étonnement du lecteur d'aujourd'hui. Ce n'est plus le savant qui s'exprime, mais l'homme sensible à la beauté des paysages, à leur grandeur et à leur exotisme, capable de les contempler avec ce même regard curieux et fasciné qu'il portera plus tard sur les paysages espagnols violemment contrastés. C'est, en somme, le Pierre Paris que nous avons déjà rencontré dans les *Souvenirs d'Athènes*¹² :

On commence alors à s'élever au-dessus du moulin d'Éleuta [l'un des anciens noms d'Élatée], à droite d'un torrent qui devient de plus en plus encaissé, et que l'on traverse au point même où il reçoit un affluent à gauche. Le sentier gravit ensuite avec peine un premier escarpement, à droite du nouveau torrent couvert de lauriers roses, d'arbousiers et de platanes, et débouche sur un plateau verdoyant que les indigènes appellent *᾽ς τὰ παλίουρα*, du nom d'un arbuste épineux qui y croît en abondance parmi les *agnus-castus* aux odorantes

⁹ Pierre PARIS, « Fouilles de Délos. Maisons du second siècle av. J.-C. », *BCH*, 8, 1884, p. 476

¹⁰ Pierre PARIS, *Élatée. La ville, le temple d'Athéna Cranaia*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (60), 1892, p. VII ; cat. Monceaux 24-04-1884.

¹¹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. VII-VIII.

¹² Pierre PARIS, « Souvenirs d'Athènes », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 59, 1894, p. 265-279.

grappes violettes. L'endroit est délicieux ; le ruisseau, courant sous la verdure, répand une fraîcheur bienfaisante ; matin et soir les perdrix se rassemblent de la montagne desséchée pour boire l'eau limpide du vallon ; tout le long du jour, à l'heure même où le soleil brûle à l'entour les rochers dorés, les merles et les fauvettes à tête noire sifflent dans l'ombre des buissons épais, et les tortues s'attardent à traîner leur écaille indolente sur l'herbe verte et drue. C'est là qu'il est doux, aux heures lourdes, de faire halte au milieu de l'ascension pénible, de se reposer et de rêver, absorbé dans la contemplation du Parnasse bleuissant à l'horizon lointain¹³.

À la différence de ce que l'on peut lire chez d'autres historiens ou géographes de la Grèce, qu'il s'agisse de Karl Otfried Müller, d'Ernst Curtius, d'Edgar Quinet, de George Grote, d'Élisée Reclus, etc., il n'y a pas ici de réflexion relative à l'influence de la géographie, du climat ou du paysage sur les hommes et leurs modes de vie¹⁴. Même si Pierre Paris souligne la fertilité de la plaine et le rôle stratégique d'Élatée en raison de sa situation, on ne trouve pas de déterminisme géographique au sens strict. La description du paysage phocidien renvoie plutôt à une image idéalisée et romantique, elle traduit un sentiment esthétique. En ce sens, elle tient davantage de la littérature de voyage que de l'étude scientifique.

Edward Dodwell (1767-1832), auteur d'une description pittoresque de la Grèce centrale qu'il visita à plusieurs reprises entre 1801 et 1806, aurait sans doute partagés ces sentiments¹⁵. La démarche initiale des deux hommes est d'ailleurs la même : informés de l'existence de vestiges, ils se font conduire aux ruines et convoquent les auteurs anciens qu'ils prennent pour guide, s'efforçant d'identifier les sites à partir des descriptions laissées par les géographes et les voyageurs de l'Antiquité. Concernant Élatée, Pausanias est une référence incontournable¹⁶. Mais si Dodwell s'en tient à cette approche philologique, Pierre Paris la complète par une véritable démarche archéologique. Les premiers sondages lui font « espérer d'heureux résultats pour une prochaine campagne¹⁷ ». Optimisme rétrospectif ? En partie, sans doute. Au printemps 1884, dans une lettre à Paul Monceaux, il ne cache pas sa peur de l'échec : « Je ne sais pas le sort qui m'attend, ou plutôt le succès. C'est moi qui ai eu l'idée de faire des fouilles à Élatée, et tantôt je me dis que j'ai été un sot, tantôt au contraire je me promets des découvertes merveilleuses¹⁸ ».

¹³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 76-77. Sur le paysage phocidien, voir également Id., « Souvenirs d'Élatée », *La Revue hebdomadaire*, 2^e série, 6, 23, 8 mai 1897, p. 220-221, 232-234.

¹⁴ Paraskevas MATALAS, « Historiens et voyageurs : itinéraires modernes aux sites de l'histoire ancienne », dans Chrysanthi AVLAMI, Jaime ALVAR et Mirella ROMERO RECIO (éd.), *Historiographie de l'Antiquité et transferts culturels. Les histoires anciennes dans l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles*, Amsterdam-New York, Brill, coll. « Internationale Forschungen zur Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft » (145), 2010, p. 105-132.

¹⁵ Edward DODWELL, *A Classical and Topographical Tour Through Greece during the Years 1801, 1805 and 1806*, vol. 2/2, London, Rodwell and Martin, 1819 ; Id., *Views in Greece, from Drawings*, London, Rodwell and Martin, 1821.

¹⁶ PAUSANIAS X, 34, 1-7 ; Edward DODWELL, *A Classical and Topographical Tour Through Greece*, ouvr. cité, p. 139-142.

¹⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. IX.

¹⁸ Cat. MONCEAUX 24-04-1884.

2. — DEUX CAMPAGNES DE FOUILLES (1883-1884)

Très vite, l'action individuelle et solitaire s'efface pour se fondre dans le cadre des institutions officielles qui se sont développées en Grèce pour encadrer la pratique archéologique. Pierre Paris semble avoir obtenu rapidement le soutien de l'EFA et de son directeur, comme en témoigne la note insérée dans le *Bulletin de correspondance hellénique*¹⁹. Mais le projet doit aussi être validé par les autorités grecques. Soucieux de protéger son patrimoine face à une archéologie impérialiste venue d'Europe occidentale, le jeune État grec s'est doté d'une législation stricte²⁰. Dès 1827, l'exportation des antiquités fut interdite ; depuis 1834, un service archéologique, l'éphorie générale des Antiquités, est chargé de la concession des permis de fouilles et de leur surveillance²¹. Pierre Paris est conscient de la double dimension politique de la recherche archéologique (concurrence entre savants étrangers et nationalisme archéologique de l'État grec). Il en fait même un argument pour justifier le choix du site phocidien :

à côté de l'exploration des grands temples de la Grèce, qui exige des dépenses considérables, et que le patriotisme des archéologues grecs abandonne rarement aux étrangers, l'étude d'un sanctuaire de modeste importance, à peine connu même, comme celui d'Athéna Cranaia pourrait offrir quelque intérêt²².

Il est certain qu'Élatée offre l'avantage de ne heurter aucune sensibilité. Toutefois, le rôle joué par l'EFA dans les fouilles de Délos, et bientôt à Delphes, Thasos ou Argos, tout comme la présence en Grèce de savants français, britanniques, allemands, autrichiens, italiens, etc., conduisent à nuancer ces propos. Quels que soient les acquis des fouilles phocidiennes de Pierre Paris – et nous verrons qu'ils sont non négligeables – il faut probablement voir dans ce commentaire, et dans d'autres²³, une tentative pour masquer une légère déception : la fouille du sanctuaire d'Athéna Cranaia fut intéressante, elle ne fut pas spectaculaire. Sans

¹⁹ Pierre PARIS, « Fouilles à Élatée », art. cité.

²⁰ Bruce G. TRIGGER, « Alternative Archaeologies: Nationalist, Colonialist, Imperialist », *Man*, 19, 3, 1984, p. 355-370 ; Ève GRAN-AYMERICH, « L'archéologie française en Grèce : politique archéologique et politique méditerranéenne (1798-1945) », dans Roland ÉTIENNE (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Champs helléniques modernes et contemporains » (2), 2000, p. 63-78 ; dans le même volume, Jean-Marc DELAUNAY, « La recherche archéologique, une manifestation de puissance ? L'archéologie et les archéologues au cœur des relations internationales contemporaines. L'École française d'Athènes, un haut lieu du nationalisme français ? », p. 125-153 ; Margarita DÍAZ-ANDREU, *A World History of Nineteenth-Century Archaeology: Nationalism, Colonialism, and the Past*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Oxford Studies in the History of Archaeology », 2007.

²¹ La lettre de Pierre Paris à Paul Monceaux que nous avons déjà citée (cat. 24-04-1884) évoque la lenteur et les difficultés des négociations avec les autorités grecques : « moi je devrais être à Élatée, mais il est dit que dans ce triste pays nous aurons toujours des ennuis. On prétend qu'on n'a pas d'Éphore à me donner, et je vais tous les jours sans succès au ministère pour tâcher d'en faire nommer un ».

²² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. VIII-IX.

²³ *Ibid.*, p. 206, ou encore Pierre PARIS, « Souvenirs d'Élatée », art. cité, p. 234 : « D'autres, plus heureux, à l'heure où j'écris, ressentent à Delphes même ces émotions que j'évoque, avisées encore par la grandeur et le succès de la tâche entreprise ; le Parnasse, que j'ai parcouru d'une chevauchée rapide, est leur demeure fortunée ; ils ressuscitent chaque jour les ruines du plus fastueux et du plus illustre des sanctuaires ; vers eux s'envole mon envie, mais non jalouse. À chacun son lot ; sinon aux découvertes éclatantes qui rendent les noms célèbres, du moins au tracas de grandes fouilles officielles, je préfère ma solitude ensoleillée, et mes longues heures rêveuses au faite vertigineux du mont Cranae ».

doute aurait-il désiré qu'elle lui réservât les mêmes surprises que la fouille du temple d'Apollon Ptoios à son camarade de promotion, Maurice Holleaux.

Il y eut en réalité deux campagnes de fouille à Élatée. Georgios Zachos et Sonia Dimaki, qui ont pu consulter les archives publiques grecques, ont reconstitué les étapes de la procédure administrative initiale²⁴. L'EFA adresse une demande officielle au gouvernement hellénique dès le 3 septembre 1883 (autre indice de l'appui immédiat reçu de Paul Foucart). Mais le 21 octobre, l'éphorie n'a toujours pas fait connaître sa réponse. Impatient – il a obtenu l'accord du maire de Drakhmani – Pierre Paris s'adresse une nouvelle fois à l'éphore général des Antiquités, Panagiotis Eustratiades (1815-1888), pour qu'une décision soit prise le plus tôt possible au sujet de la délivrance de l'autorisation de fouille et de la nomination de l'éphore chargé de surveiller le chantier²⁵. Il prévoit alors de travailler en Phocide pendant un mois et redoute, non sans raison, que l'hiver n'interrompe ses recherches. La démarche semble avoir porté ses fruits puisque l'éphorie générale des Antiquités accorde à l'EFA le droit de fouiller le sanctuaire d'Athéna Kranaia (qui se trouve sur un terrain appartenant à l'État) le 31 octobre 1883. L'École est officiellement informée le 6 novembre ; le 20, les fouilles peuvent commencer sous le contrôle de l'éphore Panagiotis Stamatakis²⁶. L'hiver approchant, Pierre Paris ne se fait guère d'illusion quant à la possibilité de les conclure en une seule campagne. Il souhaite avant tout pratiquer quelques sondages afin de l'« éclairer sur l'opportunité de recherches ultérieures ». De fait, peu après l'ouverture du chantier, le mauvais temps le contraint à renoncer : « vers le 10 décembre les ouvriers que j'avais pu retenir malgré la pluie, la boue, et le vent qui parfois soufflait en tempête et renversait la tente abri, se mettaient en grève à la première neige, et je dus quitter la montagne²⁷ ». Le rapport de Panagiotis Stamatakis, en revanche, indique que les fouilles se terminèrent le 27 novembre (14 novembre dans le calendrier julien)²⁸. Pour Georgios Zachos et Sonia Dimaki, il est préférable de suivre les indications données par l'éphore : la courte période de fouille – une semaine – s'accorde avec les maigres résultats de cette première campagne ; d'autre

²⁴ Georgios A. ZACHOS et Sonia P. DIMAKI, « Ελάτεια (Φωκίς). Ιερό Αθηνάς Κραναιάς. Ο αρχείο του Κοινού των Φωκέων = Élatée (Phocide). Le sanctuaire d'Athéna Kranaia. Les archives de la confédération phocidienne », dans *Αρχαιολογικό έργο Θεσσαλίας και Στερεάς Ελλάδας. Πρακτικά επιστημονικής συνάντησης. 1. Βόλος 27.2-2.3 2003*, vol. 2/2, Βόλος, Εργαστήριο Αρχαιολογίας Πανεπιστημίου Θεσσαλίας, Υπουργείο Πολιτισμού, 2006, p. 871-872.

²⁵ Cat. EUSTRATIADES 21-10-1883.

²⁶ Voir l'entrée qui lui est consacrée dans Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 1177. Voir aussi Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. IX : « L'Éphorie générale des Antiquités put désigner un commissaire, le regretté Stamatakis [il meurt en 1885], qui conformément à la loi grecque, avait mission d'assister à mes travaux ».

²⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. IX.

²⁸ Nous avons déjà vu qu'en matière d'indication chronologique, Pierre Paris peut se montrer très approximatif. Dans le cas présent, on peut songer à une erreur de conversion entre les calendriers grégorien et julien, peut-être due au manque d'informations annotées dans le carnet de fouille. Pierre Paris reconnaît lui-même son manque de rigueur sur ce point : « souvent je me reproche l'indolence qui, là-bas, engourdissait au bout de mes doigts le crayon saisi pour fixer d'un mot sur le carnet de notes un type entrevu, une scène frappante, un tableau simple ou grandiose, coloré doucement de teintes fines ou bien éclatant de vive lumière. Souvent je porte envie au camarade qui, moins paresseux, mieux avisé peut-être, retrouve à sa guise, en quelques feuilles jaunies, mais toujours jeunes, l'impression fidèle de ses voyages » (Pierre PARIS, « Souvenirs d'Élatée », art. cité, p. 213).

part, le rapport officiel des fouilles, auquel ils ont eu accès, est daté du 28 novembre²⁹. Un autre document mentionne quant à lui dix jours et demi de fouille qui mobilisent de trois à huit ouvriers (Sotiris Agious est également présent) ainsi qu'« un ouvrier de garde » pendant un jour. Il s'agit d'une note de comptabilité dont nous avons déjà parlé. Au recto, elle porte les comptes de la fouille de Délos, le solde de cette première campagne et l'indication « Fouilles d'Élatée – 300 F » ; au verso Pierre Paris a précisé les dépenses liées à l'ouverture du chantier phocidien, « Élatée – (Détail) », soit 300 F au total [FIG. 72]³⁰. Quelle que soit sa durée exacte, retenons que cette première campagne est particulièrement courte, d'où le faible montant des dépenses engagées.

Les fouilles, par conséquent, ne débutent réellement qu'au printemps suivant³¹. Elles se déroulent du 7 mai au 15 juillet 1884³². Cette fois, un certain É. Koromantzios est chargé de les superviser³³. Il s'agit, à n'en pas douter, de l'éphore que Pierre Paris nomme « Épaminondas K. » dans ses *Souvenirs d'Élatée* (1897). Dans cet article sans prétention scientifique qui paraît à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'EFA, il raconte, treize ans après les événements, ce que fut la vie sur le chantier phocidien. Les anecdotes y sont nombreuses, tout comme les impressions que lui laissèrent les paysages phocidiens. Pierre Paris y brosse un portrait haut en couleur du personnel grec de son équipe. On y retrouve la relation traditionnelle, mélange de sympathie et de condescendance, qui unissait un athénien à ses collaborateurs. « Maître Épaminondas », instituteur thébain à la « respectable rotondité », y est comparé au Cheikh el-Beled du musée du Caire, tandis que Panaghiotis, le valet de chambre et cuisinier, y est dépeint comme un serviteur hâbleur, vantard, paresseux et très peu fidèle³⁴. Comme pour les campagnes précédentes, les archives de l'EFA conservent une liste des dépenses rédigée par Pierre Paris. Elles s'élèvent à 6 191,35 F auxquels s'ajoutent 200 F dépensés pour son compte personnel [FIG. 73]³⁵. Pendant onze semaines, il emploie de vingt à quarante-cinq ouvriers (la moyenne se situe autour de trente-et-un). Outre l'éphore Épaminondas Koromantzios et le cuisinier, l'équipe comprend un « gardien des antiquités » et le fidèle Sotiris Agious.

Lors de cette deuxième campagne, les efforts de Pierre Paris se portent en priorité sur l'étude du sanctuaire. Dans l'avant-propos de sa monographie, il explique toutefois que « Le déblaiement du temple d'Athéna n'ayant épuisé ni tout le temps, ni tout l'argent dont je disposais, je profitai de ma présence à Élatée pour faire des recherches parmi les ruines de la ville » [FIG. 74-78]³⁶. Une lettre du démarque (maire) d'Élatée du 27 mai 1884 (15 mai dans

²⁹ Georgios A. ZACHOS et Sonia P. DIMAKI, « Ελάτεια (Φωκίς). Ιερό Αθηνάς Κρανναίας », art. cité, p. 871.

³⁰ A-EFA, 1 ADM, s. c. (fonds non classé), R^o, « Comptes des fouilles de Délos en juillet-août 1883 » ; V^o, « Élatée – (Détail) », s. d. [novembre 1883].

³¹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. IX.

³² *Ibid.*, p. X ; Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901, p. 300, n. 9.

³³ Georgios A. ZACHOS et Sonia P. DIMAKI, « Ελάτεια (Φωκίς). Ιερό Αθηνάς Κρανναίας », art. cité, p. 872.

³⁴ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Élatée », art. cité, p. 218-220.

³⁵ A-EFA, 1 ADM, s. c. (fonds non classé), « Comptes des fouilles d'Élatée », s. d. [mai-juillet 1884].

³⁶ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. X.

le calendrier julien) rappelle les contraintes qui s'imposèrent à l'archéologue³⁷. Celui-ci explique à Pierre Paris que si les terres situées à l'ouest et au sud de l'acropole sont des terres nationales utilisées par les villageois comme espaces de pâturage, en revanche, celles qui se trouvent à proximité de l'ancien village turc de Lefta (abandonné vers 1850), au sud-est de l'acropole, sont d'anciennes terres nationales qui ont été redistribuées aux villageois qui les cultivaient (sans doute à la suite de la réforme agraire de 1871)³⁸. Autrement dit, Pierre Paris est libre de fouiller sur la terre nationale ; s'il souhaite explorer les alentours de l'ancien village turc, il lui faudra obtenir l'autorisation des paysans et les indemniser. Les prospections sur le site de la cité antique débutent le 18 juin³⁹.

Cette seconde campagne s'achève par une douzième semaine pendant laquelle le jeune archéologue transporte son équipe (treize ouvriers) sur le site d'Abai (Abae), non loin d'Exarchos, à une trentaine de kilomètres d'Élatée. Les deux sites ont en effet fourni des figurines en terre cuite similaires. N'ayant pu obtenir l'autorisation du propriétaire du terrain pour fouiller « la nécropole de Bogdano » (la moderne Exarchos, non loin d'Abai et de Hyampolis), il doit néanmoins se contenter de rapides prospections⁴⁰.

3. — FINANCER LA FOUILLE D'UN ATHÉNIEN

Le travail sur le terrain a un coût. Quel est-il ? De quelles sommes disposent les athéniens pour mener à bien leur projet de recherche personnel ? Les chiffres que nous avons avancés à plusieurs reprises permettent d'apporter quelques éléments de réponse et d'apprécier la manière dont l'EFA ventile l'argent consacré aux travaux de ses membres [ANN. 15]. Catherine Valenti a souligné la stabilité du budget de l'École française d'Athènes tout au long du XIX^e siècle. Il y a sur ce point peu d'innovation, y compris à l'époque des réformes entreprises par Albert Dumont. La principale nouveauté est la création, en 1872-1873, d'un poste de dépenses spécifique, mais limité, intitulé « Fouilles et moulages⁴¹ ». En plus de leur traitement, les membres de l'École reçoivent diverses indemnités, versées par le ministère de l'Instruction publique à la demande du directeur de l'École, pour financer leurs activités archéologiques : entre 500 F et 1 000 F pour les voyages épigraphiques, plusieurs milliers de francs pour les fouilles.

Dans le cas de Pierre Paris, nous disposons d'informations assez précises. Aux Archives nationales, trois dossiers conservent les échanges entre le ministère de l'Instruction publique et la direction de l'EFA. Ils permettent de savoir quelles sont les sommes officiellement accordées à chacun des membres⁴². D'autre part, nous avons retrouvé à Athènes, grâce

³⁷ Cat. KOTOPOULIS 27-05-1884. Nous remercions Georgios Zachos qui nous a fourni une transcription et une traduction anglaise de cette lettre rédigée en grec moderne ainsi que plusieurs éléments d'analyse.

³⁸ Georges B. DERTILIS, « Terre, paysans et pouvoir économique (Grèce, XVIII^e-XX^e siècle) », *Annales ESC*, 47, 2, 1992, p. 281-282.

³⁹ Georgios A. ZACHOS et Sonia P. DIMAKI, « Ελάτεια (Φωκίς). Ιερό Αθηνάς Κραναιάς », art. cité, p. 872.

⁴⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 171. Voir aussi ID., « Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1893-décembre 1894) », *RHR*, 31, 1895, p. 20.

⁴¹ Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 2006, p. 67.

⁴² AN-Pierrefitte, EFA, F/17/4111 ; EFA, budgets, comptabilité, F/17/4123 et F/17/4124.

à Marie Stahl (en charge du service des archives de l'École), deux feuilles volantes portant, de la main de Pierre Paris, les comptes des fouilles de Délos et d'Élatée⁴³. Enfin, on peut aussi y consulter un livre de comptes tenu par Paul Foucart⁴⁴. Ces sources sont complémentaires mais parfois contradictoires. Outre son salaire d'agrégé et les indemnités qu'il percevait pour le voyage France-Grèce à son arrivée et à son départ – 17 200 F sur l'ensemble de la période – [ANN. 15.1], Pierre Paris dispose de 14 840 F entre 1883 et 1885 pour entreprendre fouilles et voyages épigraphiques [ANN. 15.2]. La mise en regard des chiffres obtenus par la compilation de nos différentes sources⁴⁵ montre qu'à côté du budget officiel de l'EFA, tel qu'il est connu du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, il existe une comptabilité officieuse dont témoignent les notes de Pierre Paris et le carnet tenu par Paul Foucart. Pour ce dernier document, les informations sont brèves, peu précises, rédigées dans un langage sibyllin et leur traitement exigerait une analyse globale pour que l'on puisse en tirer des conclusions fiables. Toutefois, il montre que le directeur n'hésitait pas à opérer des redistributions d'argent d'une activité à l'autre, d'un athénien à l'autre. D'autre part, la comparaison de la comptabilité tenue par Pierre Paris avec les ordres de paiement exécutés par le ministère de l'Instruction publique semble confirmer que le directeur, dans la plupart des cas, avançait la somme d'argent nécessaire à une fouille avant de trouver le moyen d'équilibrer ses comptes en demandant une nouvelle indemnité au ministère⁴⁶.

En juillet 1883, Pierre Paris percevait – du moins officiellement – une indemnité de 1 000 F pour un voyage épigraphique. Or son premier périple en Asie Mineure avec Michel Clerc date de mai-juin. Paul Foucart lui a nécessairement avancé de l'argent et, si l'on en croit le carnet de comptes du directeur, Pierre Paris reçut en fait une somme d'argent plus réduite. Il en est de même pour la fouille de Délos qui s'ouvre le 20 juillet alors que la proposition d'ordonnancement de 4 000 F n'est signée par le ministère que le 27 juillet. Pierre Paris n'utilise pas toute cette somme (il ne dépense que 2 350 F). Ses comptes indiquent que 300 F lui servirent à financer la fouille très courte d'Élatée à la fin du mois de novembre 1883. Nous avons vu qu'en août, il voyage dans le nord du pays, ce qui le conduit à Delphes. Mais il est peu probable qu'il ait alors dépensé 1 000 F, la somme que Paul Foucart demande et obtient, en novembre 1883, pour financer un voyage en Grèce du nord qui a déjà eu lieu. À quoi cette somme fut-elle employée ? Sans doute à financer l'activité d'un autre athénien, à moins qu'elle ne fût mise de côté pour plus tard. Si les indemnités perçues pour des voyages épigraphiques en 1884 et 1885 sont cohérentes avec ce que nous savons de la chronologie de l'activité de Pierre Paris en Grèce et en Asie Mineure, une autre anomalie apparaît avec la deuxième campagne de fouille d'Élatée entre mai et juillet 1884. Au cours de cette période, Pierre Paris reçoit, en trois fois, 6 840 F de Paul Foucart. Or cette année-là, le ministère lui accorde 3 500 F (la proposition d'ordonnancement est signée le 22 mars). Encore une fois, c'est nécessairement l'existence d'un fond de roulement interne qui permet au directeur de

⁴³ A-EFA, 1 ADM, correspondance des directeurs, s. c. (fonds non classé).

⁴⁴ A-EFA, 6 ADM, carnet de comptes, s. c. (fonds non classé).

⁴⁵ Il faut veiller à ne pas compter plusieurs fois la même indemnité. En principe, le directeur de l'EFA adresse une demande au ministère. Celui-ci répond favorablement puis, dans un deuxième temps – plusieurs jours ou semaines après –, il ordonne le paiement. Notre tableau en annexe se fonde sur les propositions d'ordonnancement.

⁴⁶ Cela semble être une pratique courante : Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 77.

lui faire cette avance. Dès lors, que penser de la demande qu'adresse Paul Foucart au ministère le 27 mai 1885 ? 3 439,79 F de l'exercice 1884 n'ont pas été utilisés. Le directeur souhaite qu'ils soient transférés à l'article « Fouilles » du budget et accordés à Pierre Paris. Il précise qu'« À son retour d'Asie Mineure [il voyage avec Georges Radet], il emploiera cette somme à des fouilles pour compléter ses recherches sur l'emplacement d'Élatée et pour en commencer de nouvelles sur les ruines de la ville voisine d'Abae ». Or nous avons vu que l'ensemble de ces recherches eurent lieu entre mai et juillet 1884, non en 1885. Pourtant, répondant à la demande de Paul Foucart (avec beaucoup de réticence), le ministère signe une proposition d'ordonnancement de 3 430 F le 25 juin 1885. Cette somme peut avoir servi à reconstituer les réserves de l'École.

On comprend pourquoi Paul Foucart refusa toujours de fournir des comptes détaillés pour les dépenses de fouilles⁴⁷. Pour le directeur, un tel fonctionnement présente d'indéniables avantages. Il lui donne l'autonomie et la souplesse dont il a besoin pour financer des travaux qui, en dehors de quelques exceptions comme le chantier délien, ne font l'objet d'aucune anticipation et sont au contraire organisés au dernier moment, selon les opportunités qui se présentent et que saisissent les jeunes membres. Mais ce bricolage financier n'est évidemment pas du goût des hauts fonctionnaires du ministère. Ils se plaignent à plusieurs reprises d'une façon de procéder qui ne leur permet pas de contrôler de près la gestion financière de l'EFA. Ils critiquent régulièrement les redistributions opérées d'un poste de dépense à un autre et, plus encore, l'emploi de crédits ouverts pour les dépenses d'un exercice afin d'acquitter les dépenses d'un autre exercice⁴⁸. Sur le long terme, il n'est pas certain que cette gestion financière empirique et opaque ait servi les intérêts de l'École. Une lettre d'Edmond Pottier à Salomon Reinach du 28 avril 1881 montre qu'à cette date, l'existence de certaines indemnités était déjà menacée⁴⁹. En 1882, 11 100 F étaient assignés au chapitre « Fouilles et moulages », soit 15,4 % d'un budget total de 72 000 F⁵⁰. Or d'après Catherine Valenti, en 1893, la dotation de ce chapitre ne s'élève plus qu'à 6 000 F annuels, soit 7,6 % du budget global de l'École (78 000 F)⁵¹.

Quelles que soient les réserves que l'on formule quant à la gestion de Paul Foucart, il n'en reste pas moins vrai que les jeunes archéologues disposent, pour leur travaux sur le terrain, de sommes qui ne sont pas négligeables : dans le cas de Pierre Paris, 4 000 F pour la campagne de Délos de l'été 1883, 6 840 F pour les fouilles phocidiennes, 4 000 F environ pour les voyages épigraphiques en Asie Mineure (sans doute moins après les redistributions opérées par Paul Foucart en interne). Ces chiffres doivent être mis en rapport avec les sommes que recevra Pierre Paris pour ses travaux ultérieurs : 600 F pour sa première mission officielle en Espagne, en 1896 ; 2 000 F pour explorer le Levant espagnol pendant deux

⁴⁷ *Ibid.*, p. 77.

⁴⁸ AN-Pierrefitte, F/17/4111 : « Note pour Monsieur le Directeur [de l'Enseignement supérieur] », 18-06-1885 ; minute du 22-06-1885 ; F/17/4123, « Note pour Monsieur le Directeur [de l'Enseignement supérieur] », minute du 11-07-1885. Dans le même dossier, voir la minute du MIPBA au directeur de l'EFA, 11-06-1883.

⁴⁹ Citée dans Hervé DUCHÊNE, « L'École française d'Athènes et les voyages d'exploration : le témoignage de la correspondance de Salomon Reinach », dans Hervé DUCHÊNE (éd.), *Voyageurs et Antiquité classique*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2003, p. 189.

⁵⁰ AN-Pierrefitte, F/17/4123, minute du MIPBA au directeur de l'EFA, 11-06-1883.

⁵¹ Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 77.

mois en 1898 (deux subventions reçues de la direction de l'Enseignement supérieur) ; 3 000 F, répartis sur deux ans, de la direction des Beaux-Arts en 1903-1904 ; 1 500 F de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour fouiller Elche en 1905 ; en 1918, il peut compter sur 10 000 F pour la première campagne d'exploration de Baelo Claudia (4 000 F sont accordés par l'Académie des inscriptions, 6 000 F sont offerts par le milliardaire américain Archer Milton Huntington), mais il faut ici tenir compte de la très forte inflation liée au contexte de la Grande Guerre⁵².

II. — À LA RECHERCHE DE L'ÉLATÉE ANTIQUE : ARCHÉOLOGIE, ÉPIGRAPHIE, PHILOGIE

Après l'architecture domestique à Délos, Pierre Paris retrouve, avec le dossier phocidien, un objet d'étude plus classique. Ses recherches s'orientent dans deux directions, à la fois distinctes et complémentaires. L'exploration de l'espace de la cité d'Élatée, « trop souvent ravagé, où presque partout d'ailleurs le rocher affleure sous une mince couche d'humus », et qui, selon lui, « n'est pas favorable à des fouilles méthodiques ». Il se contente donc d'une « exploration aidée de sondages⁵³ ». La fouille du sanctuaire d'Athéna Kranaia apparaît en revanche plus complète. Même si Pierre Paris présente le site choisi comme secondaire, il lui offre des perspectives intéressantes. Le 11 juillet 1884, Paul Foucart transmet un premier état des lieux des travaux parisiens à l'Académie des inscriptions et belles-lettres⁵⁴. Malheureusement, il ne semble pas avoir été conservé. Il est probable que le directeur de l'École y justifiait le choix du site phocidien. Du reste, son contenu est évoqué dans le rapport que Paul Foucart adresse l'année suivante au ministre de l'Instruction publique sur les fouilles entreprises par Maurice Holleaux sur le sanctuaire d'Apollon Ptoios. Dans les deux cas, la découverte d'un grand nombre d'ex-voto en terre cuite est fortement valorisée par le directeur⁵⁵. Un deuxième rapport, lui aussi perdu, est rédigé par Pierre Paris lui-même. Il s'agit du mémoire qu'il adresse à l'Académie des inscriptions. Intitulé *Fouilles du temple d'Athéna Kranaia*, il est réceptionné par les académiciens le 17 avril 1885⁵⁶. Léon Heuzey en fait un long compte rendu devant ses pairs le 22 janvier 1886, soulignant la qualité des recherches menées et incitant son auteur à les publier⁵⁷. Elles font d'abord l'objet d'une série d'articles qui

⁵² Nous reviendrons sur ces questions. Voir *infra*, chap. 8-9.

⁵³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. X.

⁵⁴ CRAI, 28, 3, 1884, p. 325 ; AN-Pierrefitte, EFA, minute du 10-07-1884, F/17/4109 (dossier 3).

⁵⁵ AN-Pierrefitte, EFA, rapport de Paul Foucart au MIPBA sur les fouilles entreprises par Maurice Holleaux sur le sanctuaire d'Apollon Ptoios, 27-05-1885, F/17/4109 (dossier 3).

⁵⁶ CRAI, 29, 2, 1885, p. 93. Ce mémoire est transmis par Paul Foucart au ministère le 31 mars 1885, puis il est envoyé à l'AIBL le 14 avril.

⁵⁷ Léon HEUZEY, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1885 », CRAI, 30, 1, 1886, p. 105.

paraissent dans le *BCH* entre 1885 et 1888⁵⁸. Finalement, Pierre Paris décide d'en faire le sujet de sa thèse principale de doctorat, soutenue à la Sorbonne le 21 décembre 1891. L'année suivante, *Élatée. La ville, le temple d'Athéna Cranaia* paraît dans la collection de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome (fasc. 60).

1. — ÉLATÉE, « SENTINELLE DE LA PHOCIDE »

Depuis les fouilles de 1883-1884, peu d'archéologues se sont intéressés à l'antique cité phocidienne et moins encore au temple d'Athéna Cranaia. À plus d'un siècle de distance, la monographie parisienne reste donc un ouvrage de référence, complété et mis à jour par la thèse de Georgios Zachos⁵⁹. Le résultat des fouilles menées sur le territoire de la cité d'Élatée est exposé dans le « Livre premier » [ANN. 16]. Mais il ne faut pas s'y tromper : malgré leur position, les chapitres qui se rapportent à la cité phocidienne ont une place secondaire dans l'ensemble de l'ouvrage (67 pages [20 %] contre 125 [38 %] pour les chapitres concernant le temple d'Athéna Cranaia auxquelles s'ajoutent 107 pages [33 %] d'appendices qui concernent presque exclusivement le sanctuaire). Il s'agit en somme de donner un cadre historique et géographique aux conclusions tirées de la fouille du temple. L'histoire d'Élatée, depuis ses origines mythiques jusqu'à l'époque romaine, est donc rappelée dans le premier chapitre. Il n'apporte rien de fondamentalement nouveau (l'auteur s'appuie exclusivement sur les textes littéraires). Néanmoins, il constitue comme un état des lieux et un bilan des connaissances dont on dispose alors sur la cité. Le chapitre 2 quant à lui rappelle les travaux des savants-voyageurs qui ont précédé Pierre Paris depuis l'Antiquité. Si leurs descriptions sont souvent succinctes, parfois erronées, il reconnaît la dette qu'il a envers eux. Ce sont ces précurseurs lointains de la géographie historique qui ont permis d'identifier les ruines observées. La localisation exacte des sites, celle de la cité comme du sanctuaire, est longtemps restée approximative. C'est à Edward Dodwell que l'on doit de l'avoir fixée lors de ses deux voyages en Grèce (1801-1806). Ce chapitre fait ainsi la transition entre une approche purement philologique et l'approche archéologique qu'il expose dans le chapitre 3. Un plan est

⁵⁸ Pierre PARIS, « Fouilles d'Élatée (nouveau fragment de l'édit de Dioclétien) », *BCH*, 9, 1885, p. 222-239 ; Id., « Inscriptions d'Élatée », *BCH*, 10, 1886, p. 356-385 ; Id., « Fouilles à Élatée. Le temple d'Athéna Cranaia », *BCH*, 11, 1887, p. 39-63 ; Id., « Fouilles d'Élatée. Inscriptions du temple d'Athéna Cranaia », *BCH*, 11, 1887, p. 318-346 ; Id., « Fouilles au temple d'Athéna Cranaia. Les ex-voto », *BCH*, 11, 1887, p. 405-444 ; Id., « Fouilles au temple d'Athéna Cranaia. Catalogue des ex-voto », *BCH*, 12, 1888, p. 37-63.

⁵⁹ Georgios A. ZACHOS, *Ελάτεια. Ελληνιστική και ρωμαϊκή περίοδος = Élatée hellénistique et romaine*, Βόλος, Αρχαιολογικό Ινστιτούτο Θεσσαλικών Σπουδών, coll. « Μελέτες » (3), 2013. Voir également Denis ROUSSET, « Centre urbain, frontière et espace rural dans les cités de Grèce centrale », dans Michèle BRUNET (éd.), *Territoires des cités grecques*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (34), 1999, p. 35-77 ; Id., s. v. « Phocide », *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, PUF, 2005, p. 1723 ; Id., « Une coupe attique à figures rouges et un pentamètre érotique à Élatée de Phocide », *REG*, 125, 1, 2012, p. 19-35 ; Catherine TYPALDOU-FAKIRIS, *Villes fortifiées de Phocide et la III^e guerre sacrée (356-346 av. J.-C.)*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2004. Nous remercions D. Rousset et G. Zachos pour les informations bibliographiques qu'ils nous ont aimablement communiquées. Ajoutons que le site d'Élatée a été fouillé à la fin des années 1980 par une équipe austro-grecque : Sigrid DEGER-JALKOTZY, « Elateia (Phokis) und die frühe Geschichte der Griechen: ein österreichisch-griechisches Grabungsproject », *Anzeiger der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien*, 127, 1990, p. 77-86 ; Sigrid DEGER-JALKOTZY et Phanouria DAKORONIA, « Elateia, die antike Phokis und das Ausklingen der mykenischen Kultur in Mittelgriechenland », *Archäologie Österreichs*, 3, 1, 1992, p. 67-71.

fourni pour suivre les descriptions données (le nord y est mal indiqué) ; Pierre Paris utilise les nombreuses églises ou chapelles qui parsèment le territoire de l'ancienne cité comme points de repère. Mais soit en raison d'une erreur d'identification, soit à cause d'un changement dans la toponymie au cours du XX^e siècle, ces noms ne correspondent pas toujours à ceux qui sont utilisés aujourd'hui [FIG. 76, 77] : l'Agios Théodoros de Pierre Paris est l'actuelle Agios Athanasios ; les lieux qu'il cite sous le nom d'Agios Ioannis et d'Agios Démétrios sont respectivement Agios Nikolaos et Agios Ioannis. Rappelons que le village moderne d'Élatée s'appelle alors Drakhmani.

L'emplacement de la cité antique est localisé. Il n'est pas à rechercher dans la plaine, à proximité du village moderne, mais au nord-est de celui-ci, sur une acropole naturelle plus facile à défendre. Son périmètre est identifié grâce au vestige du rempart, selon une démarche classique qui associe localisation de cité et recherche des enceintes fortifiées⁶⁰. Ainsi, explique-t-il,

Une tranchée profonde, ouverte perpendiculairement à l'élévation de l'acropole, est venue buter contre une épaisse muraille que nous avons fait dégager dans toute sa hauteur et suivre à droite et à gauche. On a pu reconnaître ainsi un grand mur demi-circulaire, dont la convexité est appuyée contre la colline et la concavité tournée vers la plaine ; il est construit de huit assises parallèles, en pierres poreuses, de taille et d'assemblage très réguliers. Chaque bloc est haut de 0^m,47, et la longueur varie de 1^m,10 à 1^m, 30. L'assise inférieure est posée directement sur le roc et débordé de 0^m,10 sous les autres. Les joints sont très exacts, et les pierres adhèrent très justement⁶¹.

Ce mur ne faisait sans doute pas le tour complet de la ville antique. À l'est, au nord et à l'ouest, des collines escarpées et de profonds torrents formaient une protection naturelle et la rendaient inaccessible. Au sud en revanche, face à la plaine fertile du Céphise qui fournissait à la cité les ressources agricoles dont elle avait besoin⁶², un mur était nécessaire⁶³. En raison de la difficulté de la fouille, liée à la topographie et à la présence de terres cultivées, Pierre Paris ne va pas plus loin. Il se contente de préciser que « la terre remuée ne donnait d'ailleurs aucun fragment antique⁶⁴ ». C'est peut-être ce qui le conduit à renoncer à proposer une date pour l'édification de cette enceinte. La présence de fragments de céramiques aurait pu lui donner les indications dont il avait besoin. L'absence de formulation d'une hypothèse surprend toutefois, d'autant plus que Pierre Paris s'est employé, dans le chapitre 1, à rappeler le rôle stratégique qu'Élatée avait eu au cours de son histoire, notamment dans la deuxième moitié du IV^e siècle (la ville était « la sentinelle de la Phocide, et comme la barrière contre les tentatives venues du Nord⁶⁵ »). Le dossier des enceintes phocidiennes a été récemment étudié par Catherine Typaldou-Fakiris. Pour la plupart des villes de Phocide, elle considère que les enceintes visibles datent de la période 356-346 av. J.-C. Le trésor de

⁶⁰ Denis ROUSSET, « Centre urbain, frontière et espace rural dans les cités de Grèce centrale », art. cité, p. 38-40.

⁶¹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 39.

⁶² Georgios A. ZACHOS, « Η χώρα της αρχαίας Ελάτειας = La chôra de l'ancienne Élatée », *Αρχαιογνωσία*, 12, 2003-2004, p. 197-220.

⁶³ Georgios A. ZACHOS, *Ελάτεια*, ouvr. cité, p. 41.

⁶⁴ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 39, 47.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 7.

Delphes dérobé par les Phocidiens aurait permis de financer la construction d'un ambitieux réseau de villes fortifiées à l'échelle de la confédération. L'auteur admet toutefois que l'enceinte d'Élatée pourrait dater du V^e siècle av. J.-C.⁶⁶.

Au sommet de la colline, Pierre Paris retrouve l'acropole dont les vestiges semblent moins bien conservés que lorsque François Pouqueville (1770-1838) et Edward Dodwell les virent. Il n'y retrouve « que quelques pierres taillées dispersées au sommet de l'éminence rocheuse, et qui semblent provenir tout au plus d'un mur de soutènement⁶⁷ ». À la différence du reste de la ville, l'acropole était entièrement fortifiée [FIG. 78-83]. Georgios Zachos suggère une datation entre les VI^e et V^e siècles av. J.-C.⁶⁸. Pour les constructions visibles sur la partie la plus haute de l'acropole, Catherine Typaldou-Fakiris propose de les identifier comme les vestiges d'un fort. Elles répondraient à un plan plus élaboré propre au IV^e siècle. Or, d'après les sources littéraires, la défaite des Phocidiens à l'issue de la Troisième Guerre sacrée entraîna la destruction des murailles de leurs cités⁶⁹. C'est l'une des décisions prises par l'amphictionie. Sans doute cette décision ne fut-elle que partiellement suivie : ouvrir des brèches pouvait suffire à affaiblir le système défensif des cités sans entreprendre un démantèlement systématique et minutieux de toutes les enceintes. Or Élatée est ici un cas particulier. À la fin de l'année 339, Philippe de Macédoine, soucieux de tirer profit du nouvel équilibre géopolitique né de la Troisième Guerre sacrée pour s'imposer dans les affaires internes de la Grèce, s'y installe et en fait une place forte⁷⁰. Ainsi, les constructions retrouvées par Pierre Paris seraient le vestige de l'enceinte du VI^e ou V^e siècle réédifiée en toute hâte par le roi macédonien qui aurait par ailleurs doté la cité d'un fort situé au sommet de l'acropole⁷¹. Toutefois, Denis Rousset a montré que les conclusions de Catherine Typaldou-Fakiris pouvaient susciter plus d'une objection, certaines affirmations n'étant « en réalité nulle part démontrées⁷² », tandis que de nombreux indices conduisent à une datation plus récente de certaines fortifications phocidiennes, comme à Ambryssos (fin du IV^e-début du III^e siècle av. J.-C.), Antikyra (époque hellénistique, au moins pour une section du mur) ou Kirrha (de l'époque classique à l'époque hellénistique selon les sondages effectués)⁷³. Il n'y a donc nul consensus sur cette question, qu'il s'agisse des constructions présentes au

⁶⁶ Elle suit ici les informations données par Démétrios de Callatis, rapportées par STRABON, *Géographie* I, 3, 20, qui indique qu'au V^e siècle, un tremblement de terre détruisit une partie du rempart de la ville.

⁶⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 38.

⁶⁸ Georgios A. ZACHOS, *Ελάτεια*, ouvr. cité, p. 42.

⁶⁹ DIODORE XVI, 60, 1-2 ; PAUSANIAS X, 3, 2 ; DÉMOSTHÈNE, *Sur l'ambassade*, 61, 65 et 325.

⁷⁰ DÉMOSTHÈNE, *Philippique* II, 14 ; ESCHINE, *Contre Ctésiphon*, 140 ; DIODORE XVI, 84, 1-3. Sur cet événement et son contexte : Gustave GLOTZ, « Philippe et la surprise d'Élatée », *BCH*, 33, 1909, p. 526-546 ; Peter LONDEY, « Philip II and the Delphic Amphiktyony », dans Peter J. CONNOR (éd.), *Ancient Macedonia : an Australian Symposium. Papers of the Second International Congress of Macedonian Studies*, Sydney, Meditarch, coll. « Mediterranean Archaeology » (7), 1995 ; Id., « The Outbreak of the 4th Sacred War », *Chiron. Mitteilungen der Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts*, 20, 1990, p. 239-260 ; François LEFÈVRE, « Le livre XVI de Diodore de Sicile : observations sur la composition et le traitement des grands personnages », *REG*, 115, 2, 2002, p. 518-537.

⁷¹ Catherine TYPALDOU-FAKIRIS, *Villes fortifiées de Phocide*, ouvr. cité, p. 93-106 et 325-327.

⁷² Denis ROUSSET, « Comptes rendus bibliographiques. Typaldou-Fakiris Catherine, *Villes fortifiées de Phocide* », *RA*, nouv. série, fasc. 1, 2005, p. 101.

⁷³ *Ibid.*, p. 102 ; Georgios A. ZACHOS, *Ελάτεια*, ouvr. cité, p. 52 ; Jacques OULHEN, « Phokis », dans Mogens Herman HANSEN et Thomas Heine NIELSEN (éd.), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 417.

sommet de l'acropole, des vestiges de ses fortifications ou du mur d'enceinte de la ville basse (ce dernier pourrait être bien plus récent, du II^e siècle av. J.-C.)⁷⁴.

Les efforts de Pierre Paris pour localiser les espaces publics cités par Pausanias [X, 34, 6] sont restés presque vains. Ce constat le laisse en proie au désespoir, car

en somme, il ne reste rien de l'Élatée antique ; tous les monuments en sont perdus, et jusqu'à la place qu'ils occupaient ; les ruines mêmes que des voyageurs avaient vues au commencement de notre siècle ont disparu ; la dévastation est complète. Une éminence, l'acropole, où des murailles pélasgiques il ne subsiste que deux pierres, dominant une plaine déserte, deux chapelles debout, trois en ruines, voilà toute l'aubaine de qui visite maintenant la plus grande ville de la Phocide⁷⁵.

Le résultat de ses recherches n'est cependant pas nul, contrairement à ce qu'affirme Catherine Typaldou-Fakiris⁷⁶. Certes, il ne parvient pas à localiser l'emplacement du théâtre qui ne semble avoir laissé aucune trace⁷⁷. En ce qui concerne l'agora, les sondages qu'il effectue à partir des informations recueillies auprès des habitants ne le convainquent guère. Il retrouve bien un « dallage formé de quelques plaques de marbre », à l'ouest de la ville, près de la chapelle d'Agios Ioannis (Agios Nikolaos), mais il estime que l'endroit est trop excentré et d'une superficie trop restreinte pour qu'il s'agisse de l'agora, même s'il découvre non loin de là un fragment de l'édit du maximum de Dioclétien qui « provenait très probablement de l'agora⁷⁸ ». Georgios Zachos propose quant à lui de la situer au sud-ouest de l'acropole, entre celle-ci et la chapelle d'Agios Athanasios [FIG. 77, 78, 83]⁷⁹. Le temple d'Asclépios, en revanche, est localisé. Pierre Paris retrouve sa trace dans les ruines de l'église de la Panhagia, presque entièrement construite à partir de matériaux de récupération antiques. Son mur occidental repose en outre sur un soubassement en marbre plus long que le mur lui-même, donc antérieur⁸⁰. Sans constituer des preuves absolues, deux autres découvertes lui donnent le sentiment d'être sur la bonne voie. Il retrouve dans cette même église un fragment d'inscription, ΗΠΙΩΥΓΙ, qu'il propose de restituer par [Ἀσκλ]ηπιῶ Ὑγι[εία]. D'autre part, une tranchée creusée entre l'église de la Megali Panagia et celle d'Agios Théodoros (Agios Athanasios) lui révèle un fragment d'ex-voto, une tête de serpent en terre cuite rouge⁸¹. « Des travaux de déblaiement [ajoute Pierre Paris] faits à la suite de nos fouilles par les ordres du gouvernement hellénique ont confirmé cette hypothèse⁸² ». Enfin, la nécropole est identifiée (il y en a en réalité trois, en usage à différentes périodes⁸³). Elle lui révèle un certain nombre d'inscriptions funéraires, mais l'action des pilliers de tombes ne lui laisse guère d'espoirs

⁷⁴ Jacques OULHEN, « Phokis », art. cité, p. 401, 417.

⁷⁵ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 46.

⁷⁶ Catherine TYPALDOU-FAKIRIS, *Villes fortifiées de Phocide*, ouvr. cité, p. 99.

⁷⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 45-46 ; Georgios A. ZACHOS, *Ελάτεια*, ouvr. cité, p. 52-53.

⁷⁸ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 45.

⁷⁹ Georgios A. ZACHOS, *Ελάτεια*, ouvr. cité, p. 52.

⁸⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 46.

⁸¹ Pierre PARIS, « Inscriptions d'Élatée », art. cité, p. 357-358.

⁸² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 46. Cette identification n'a pas été remise en question par Georgios A. ZACHOS, *Ελάτεια*, ouvr. cité, p. 45-46.

⁸³ Georgios A. ZACHOS, *Ελάτεια*, ouvr. cité, p. 53.

quant à de possibles découvertes⁸⁴. Les contacts établis sur place lui permettent toutefois de mettre la main sur quatre terres cuites trouvées peu avant le début des fouilles et provenant assurément de la nécropole d'Élatée. Les deux premières sont jugées d'un style médiocre, les deux autres retiennent davantage son attention [FIG. 84, 85]. Il s'agit d'abord d'une petite tête masculine qui « laisse une impression de noblesse majestueuse » et sur laquelle il relève des traces de polychromie. Sur la base d'un rapprochement avec les peintures sur vase et un fragment de statue trouvé à Délos par Théophile Homolle⁸⁵, il identifie une représentation de Dionysos ; « c'est le type archaïque, souvent adopté par les artistes archaïsants⁸⁶ ». Le dernier, un satyre, rejoindra les collections du Louvre – c'est un don de Pierre Paris – où il est encore exposé⁸⁷. Il lui trouve un charme certain, sans doute parce que l'œuvre permet à l'observateur attentif de toucher de près le travail du coroplaste. En effet, « la tête sort peut-être d'un moule, mais le corps est une maquette largement façonnée à coups de pouce, car sur l'argile très fine est encore restée en mainte place l'empreinte de la peau du doigt⁸⁸ ». La statuette est ainsi photographiée et reproduite sous deux angles différents dans les planches. L'interprétation qu'il en donne est par ailleurs très libre :

Il est impossible d'hésiter ; cette affreuse caricature est celle d'un orateur, d'un harangueur hardi de la populace. Le geste en dit long sur le discours : l'homme proteste de son amour et de son dévouement pour le peuple ; il jure qu'il lui parle pour son bien, que ses mains sont pures comme son cœur, et prend les dieux à témoins ; la face de Silène en dit long sur l'homme, brutal, bestial, hirsute, horrible, pilier de cabaret, insolent et fort en gueule ; au demeurant un de ces démagogues pour qui les poètes comiques n'avaient pas d'assez ignobles injures. Notre petite figurine pourrait servir de commentaire à plus d'un vers d'Aristophane ; nous y voyons volontiers la transcription plastique de l'un de ces portraits de courtisans cyniques de Dèmos, que le poète chargeait de toutes les laideurs et de toutes les vilenies, Hyperbolos, Pisandre, ou Cléon [...]. Le grotesque orateur d'Élatée est spirituel, aussi, et, tout hideux qu'il est, il paraît en somme plus plaisant qu'ignoble ; il nous amuse, et nous fait rire en éveillant dans nos souvenirs une silhouette bien connue, à Paris comme à Athènes ou à Élatée ; le coroplaste qui dans une heure de gaîté troussa si drôlement cette caricature, avait bien de la dextérité, et savait observer finement la nature⁸⁹.

Pierre Paris a donc concentré ses recherches sur l'acropole et dans les parties ouest et sud de la ville antique. En revanche, pour la partie est, occupée par des terres cultivées, il se contente d'un examen superficiel. Les travaux de Georgios Zachos ont permis de compléter les recherches de Pierre Paris à cet endroit. Le plan des bâtiments exhumés, leur taille et les techniques de construction employées ne semblent pas en faire des habitations. L'archéo-

⁸⁴ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 48 : « les tombeaux, comme de raison, ont été rapidement dépouillés de leurs stèles et une couche plus épaisse de terre s'est accumulée sur les fosses ; mais les chercheurs de trésors, les amateurs de vases peints et de terres cuites ont su se passer de l'indication des stèles ; les tiges de fer servant de sondes révèlent en un instant la place des sépultures, et de bonne heure les habitants des villages voisins ont bouleversé le sol de la nécropole élatéenne. Les nombreuses fosses béantes, à droite et à gauche du chemin, attestent l'industrielle activité des *archéologues* drakhmaniotes. Il n'y a plus rien à faire où sont passés les fouilleurs nocturnes, et ils semblent, à Élatée, être passés partout ».

⁸⁵ Théophile HOMOLLE, « Notes sur trois têtes de marbre trouvées à Délos », *BCH*, 5, 1881, p. 507-511, pl. X.

⁸⁶ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 53-55.

⁸⁷ Louvre inv. CA 253 ; Edmond POTTIER, *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité*, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque des merveilles », 1890, p. 48, n. 2.

⁸⁸ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 55.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 56.

logue grec suggère qu'il y aurait là des édifices publics et religieux transformés par la suite en espaces funéraires⁹⁰. Bien relié à la plaine, le quartier sud devait rassembler des habitations, des bâtiments publics et des sanctuaires. Au total, sept temples semblent devoir être identifiés, même s'il n'est pas toujours possible de préciser la divinité à laquelle ils étaient consacrés. Sur ce point, les inscriptions fournissent quelques précisions et laissent entrevoir l'existence d'un culte à Asclépios (Megali Panagia), Sérapis et Isis (Agios Démétrios = Agios Ioannis), Zeus Apotropaïos, Poséidon et, naturellement, Athéna Kranaia⁹¹.

Les recherches de Pierre Paris ne se limitent pas à l'étude de la topographie et de l'organisation de l'espace urbain de l'ancienne Élatée. Les découvertes épigraphiques sont nombreuses et révèlent des textes qui constituent « des documents historiques d'une réelle valeur » (Léon Heuzey)⁹². Pierre Paris lui-même, s'il s'avoue déçu par le résultat des fouilles menées sur le territoire de la cité, se montre satisfait face à des trouvailles qui le récompensent de ses efforts⁹³.

2. — UN NOUVEAU FRAGMENT DE L'ÉDIT DE DIOCLÉTIEN EN DÉBAT

Dans les fondations d'une chapelle d'Élatée (Agios Ioannis = Agios Nikolaos), Pierre Paris retrouve une pierre brisée en trois morceaux qui porte une inscription gravée, disposée en trois colonnes. Il s'agit d'un fragment de l'édit du maximum de Dioclétien⁹⁴. Publié en 301 ap. J.-C. dans un contexte de forte crise économique, ce décret visait à stabiliser les prix d'un certain nombre de biens et de services en leur fixant un prix à ne pas dépasser, exprimé en deniers. En 1885, son contenu est déjà partiellement connu grâce à l'édition qu'en a proposée William H. Waddington (1826-1894) à partir de multiples fragments découverts lors de ses voyages en Orient (Grèce, Asie Mineure – en particulier à Stratonice de Carie – et Égypte)⁹⁵. Depuis, d'autres fragments ont été publiés⁹⁶.

Le fragment trouvé par Pierre Paris concerne le prix des étoffes de lin pour la confection de vêtements, le tarif de l'or sous différentes formes et celui du salaire des ouvriers-orfèvres. Leur intérêt tient au fait que la moitié du texte environ est inédite. Dès 1885, il en donne une édition accompagnée d'un commentaire. Mais il ne remarque pas toute l'importance de sa découverte. Un passage de la colonne C, en donnant le prix de la livre d'or, permettrait de fixer la valeur du denier de Dioclétien et, par conséquent, d'estimer la valeur des prix qui apparaissent dans le texte de loi. En 1885, Pierre Paris ne perçoit pas la nouveauté de cette information fournie par le fragment élatéen. En revanche, son intérêt n'échappe pas à Émile

⁹⁰ Georgios A. ZACHOS, *Ελάτεια*, ouvr. cité, p. 47-50.

⁹¹ *Ibid.*, p. 51 ; Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 61, 97.

⁹² Léon HEUZEY, « Rapport 1885 », art. cité, p. 104.

⁹³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 57.

⁹⁴ Pierre PARIS, « Fouilles d'Élatée (nouveau fragment de l'édit de Dioclétien) », art. cité. Repris (avec des corrections) dans *Id.*, *Élatée*, ouvr. cité, append. I, 39 (et p. 45, 49-61).

⁹⁵ William H. WADDINGTON, *Édit de Dioclétien, établissant le maximum dans l'empire romain*, Paris, Firmin Didot, 1864. Sur ce dernier : Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 1231-1232 ; Georges PERROT, « Notice sur la vie et les travaux de William-Henry Waddington », *CRAI*, 53, 11, 1909, p. 876-938.

⁹⁶ Johannes SCHMIDT, « Ein neues Bruchstück des *edictum Diocletiani de pretiis* », *AM*, 5, 2, 1880, p. 70-82.

Lépaule qui travaille au même moment à une nouvelle étude sur l'édit de Dioclétien⁹⁷. Les conclusions de ce dernier (la valeur du denier serait de 0,0212 F) sont toutefois contestées par le grand spécialiste des études classiques qu'est Theodor Mommsen (1817-1903), lequel livre ses conclusions en 1890⁹⁸. La même année paraît une étude d'Otto Seeck⁹⁹. Au moment de publier sa thèse, en 1892, Pierre Paris tient compte de ces avancées successives :

Les trois premières lignes de ce chapitre sont peut-être les plus importantes de l'Édit, car pour comprendre toute la signification de ce long document, pour bien se rendre compte des prix maxima indiqués au tarif et du rapport des prix entre eux, pour pénétrer ainsi dans le détail de la vie matérielle dans l'Orient latin au IV^e siècle, et connaître l'état réel du commerce et de l'industrie, le premier point est de savoir exactement la valeur de l'unité monétaire en usage, la valeur du denier, et cette évaluation, qui jusqu'à présent restait douteuse, grâce au prix de la livre d'or inscrit au tarif d'Élatée devient possible, sinon facile¹⁰⁰.

Il se range derrière les conclusions de Theodor Mommsen¹⁰¹ et « en déduit de la façon la plus simple que la valeur du denier d'or était exactement 0 fr. 022841¹⁰² ».

Pierre Paris se montrait là trop optimiste. Très vite, plusieurs travaux soulignent les failles de ces théories, à commencer par le fait que l'édit ne fixait pas le prix des marchandises mais le prix *maximum* qu'elles ne devaient pas dépasser. Dès 1890, Louis Blancard intervient devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour dénoncer la « base doublement erronée¹⁰³ » de cette construction toute théorique : « après avoir considéré comme prix normal de l'or, sous Dioclétien, ce qui en était le prix maximum fixé par l'édit, les trois commentateurs ont transformé ce prix en rapport métrique. [...] Ce sont là des façons de raisonner absolument fausses¹⁰⁴ ». Le débat est relancé en 1900 par Émile Levasseur, toujours devant l'Académie¹⁰⁵. S'appuyant sur une réflexion théorique mieux formulée, il se montre plus prudent que ses prédécesseurs. L'étude de la valeur d'une monnaie peut être abordée sous quatre angles : 1. sa valeur intrinsèque (la quantité de métal contenue dans la pièce de monnaie), 2. sa valeur légale (établie par l'autorité émettrice, c'est le rapport entre

⁹⁷ Émile LÉPAULLE, *L'édit de maximum et la situation monétaire de l'Empire sous Dioclétien*, Paris-Lyon, Rollin et Fenardent, Brun, 1886.

⁹⁸ Theodor MOMMSEN, « Das Diocletianische Edict über die Waarenpreise », *Hermes. Zeitschrift für Klassische Philologie*, 25, 1, 1890, p. 17-35 (en part. p. 26-27, n. 1).

⁹⁹ Otto SEECK, « Die Münzpolitik Diocletians und seiner Nachfolger », *Zeitschrift für Numismatik*, 17, 1890, p. 36-89, 113-166.

¹⁰⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 59-60.

¹⁰¹ Avec deux erreurs de lecture : « D'après Mommsen, écrit-il, il faut admettre que la livre pesait, au temps de Dioclétien, 327 grammes 27 ce qui représente une valeur de 913 marks 65, soit 1 141 francs 90 » (p. 60). Le savant allemand parle lui de 327,45 grammes et de 913,59 marks. Voir Theodor MOMMSEN, « Das Diocletianische Edict über die Waarenpreise », art. cité, p. 26.

¹⁰² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 60.

¹⁰³ Louis BLANCARD, « Note sur la monnaie romaine au III^e siècle ap. J.-C. », *CRAI*, 34, 3, 1890, p. 256.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 252-253. Sur la transformation du prix en rapport métrique, Blancard appuie son argumentation sur une analogie avec le franc : « On n'en emploierait pas d'autres si l'on prétendait qu'un kilogramme d'argent fin se divise en 160, 170, 180 francs parce qu'il vaut 160 francs, ou 170, ou 180 francs. Le corollaire de cette proposition serait que, dans le troisième cas, le franc pèserait 5 grammes 1/2, 6 grammes moins 1/8 dans le second, et dans le premier, 6 grammes 1/4, tandis que nul n'ignore que le poids officiel du franc est exactement de 5 grammes ».

¹⁰⁵ Émile LEVASSEUR, « La valeur de l'unité monétaire de l'édit du maximum de Dioclétien », *CRAI*, 44, 3, 1900, p. 295-303.

la pièce et l'unité monétaire légale), 3. sa valeur commerciale ou d'échange (la quantité de marchandises que l'unité monétaire peut acheter), 4. enfin sa valeur sociale qu'Émile Levasseur définit comme « la somme de monnaie qu'il faut dépenser pour tenir son rang dans chaque condition sociale, en vivant à peu près comme ses pairs¹⁰⁶ ». Dans le cas présent, parmi ces quatre approches, seule la troisième a quelque chance d'aboutir à des résultats fiables :

Reste la valeur commerciale, sur laquelle l'édit de Dioclétien, avec le millier de prix qu'il contient, fournit des éléments suffisants pour calculer quelques rapports qui donnent une idée approximative de la valeur relative de certaines marchandises et de la relation du salaire avec les produits naturels ou manufacturés¹⁰⁷.

Émile Levasseur montrait ainsi que chercher à établir la valeur intrinsèque de l'unité monétaire dans l'édit de Dioclétien ne pouvait conduire que dans une impasse, comme en témoignait la diversité des conclusions auxquelles étaient parvenus tous ceux qui s'étaient penchés sur cette question. Pierre Paris, quant à lui, ne devait plus intervenir dans un débat d'histoire économique bien éloigné de ses recherches habituelles et de ses sujets de prédilection. Circonscrite à ses travaux d'athénien, sa contribution fut, là encore, celle d'un « épigraphiste d'occasion »¹⁰⁸.

En dernière analyse, quels sont les enseignements que l'on peut tirer des débats provoqués par la découverte du fragment élatéen de l'édit du maximum ? Ils témoignent d'abord de son intérêt en tant que document historique : le propos est sans aucun doute excessif, mais Pierre Paris n'avait pas complètement tort en écrivant que sa découverte « aurait suffi pour nous payer de notre peine¹⁰⁹ ». Les publications et les communications auxquelles le contenu du fragment donne lieu montrent aussi la rapidité des échanges scientifiques transnationaux, notamment entre la France et l'Allemagne. Ils donnent à voir une science en perpétuel renouvellement, actualisée par des débats contradictoires aussi riches que complexes. À ce titre, il y a là un exemple parmi d'autres de la « belle internationalité » des sciences de l'Antiquité antérieure à la Grande Guerre¹¹⁰.

3. — JÉSUS EN PHOCIDE : LA PIERRE DE CANA

C'est encore au cours de son exploration d'Élatée que Pierre Paris met la main sur un document d'un tout autre genre des plus curieux. Il s'agit de la pierre de Cana, qu'il retrouve dans les ruines de l'église de la Megali Panagia (où l'on situe l'emplacement du temple d'Asclépios)¹¹¹. Il s'agit d'une grande table de marbre (longue de 2,33 m, large de 0,64 m et

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 296.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 297-298.

¹⁰⁸ Christian LE ROY, « Un siècle d'épigraphie française en Asie Mineure », dans *Un siècle d'épigraphie classique : aspects de l'œuvre des savants français dans les pays du bassin méditerranéen de 1888 à nos jours* [Actes du colloque international du centenaire de L'Année épigraphique], Paris, PUF, 1990, p. 231.

¹⁰⁹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 59.

¹¹⁰ Ève GRAN-AYMERICH, « L'archéologie européenne à Rome, de 1829 à 1875 : la "belle internationalité" de la science franco-allemande », *Revue germanique internationale*, 16, 2012, p. 13-28.

¹¹¹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 57-58 et append. IV.

épaisse de 0,33 m) dont la face supérieure et deux des faces latérales ont été soigneusement polies [FIG. 86]. Il s'agirait d'une relique provenant de Cana et se rapportant à un épisode de la vie de Jésus. C'est du moins ce que suggère l'inscription gravée sur l'une des faces. Le sujet lui étant peu familier, Pierre Paris laisse à l'un de ses camarades, Charles Diehl (1859-1944, 34^e promotion de l'EFA, 1883), futur spécialiste de l'empire et de l'art byzantin, le soin de l'étudier et de la publier¹¹². Celui-ci transcrit et traduit le texte gravé¹¹³ :

+ Οὗτός ἐστιν
ὁ λίθος ἀπὸ
Κανᾶ τῆς Γα-
λιλέας ὅπου
τὸ ὕδωρ οἶνον
ἐποίησεν ὁ Κ(ύριος)
ἡμῶν Ἰ(ησοῦς) Χ(ριστὸς) +

C'est ici la fameuse pierre venue de Cana de Galilée, la ville où notre Seigneur Jésus-Christ changea l'eau en vin.

Charles Diehl prend soin d'ajouter qu'il ne pense pas être face à un marbre qui se rapporte directement à un épisode miraculeux de la vie de Jésus :

Tout le monde connaît le miracle par lequel le Christ se manifesta à Cana ; je ne pense point pourtant que l'inscription permette de rapporter à cet événement le marbre trouvé à Élatée. L'emploi de la préposition ὅπου exclut formellement une telle hypothèse : elle signifie *l'endroit où, la ville où*, et se rapporte à Κανᾶ plutôt qu'à λίθος. Ce n'est donc point ici, comme on pourrait le croire tout d'abord, la pierre même sur laquelle se fit le miracle ; si cet événement est mentionné, c'est seulement pour rappeler aux fidèles les titres de gloire de la petite ville de Galilée¹¹⁴.

De là sa traduction : la pierre « venue de Cana de Galilée ». En raison de ses caractéristiques paléographiques, il propose de dater l'inscription du VII^e ap. J.-C. Il a alors recours, pour compléter son interprétation, au récit transmis par Antonin de Plaisance (l'Anonyme de Plaisance, qui ne doit pas être confondu avec son homonyme martyrisé sous Dioclétien vers 303). Auteur d'un *Itinéraire* en Terre Sainte (entre 551 et 614, c'est-à-dire après le tremblement de terre qui détruisit Beyrouth mais avant la prise de Jérusalem par les Perses Sassanides), il aurait vu, parmi les reliques pieusement conservées et montrées aux pèlerins à Cana, le lit de table sur lequel Jésus aurait pris son repas lors des noces auxquelles il fut invité¹¹⁵ :

*Deinde, venimus miliario III in Cana, ubi Dominus fuit ad nuptias, et accubuimus in ipso accubitu, ubi ego indignus parentum meorum nomina scripsi*¹¹⁶.

¹¹² Judith SORIA et Jean-Michel SPIESER, s. v. « Diehl, Charles (4 juillet 1859, Strasbourg – 1er novembre 1944, Paris) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2014, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

¹¹³ Charles DIEHL, « La pierre de Cana », *BCH*, 9, 1885, p. 33-34.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 34.

¹¹⁵ *Jn* 2, 1-12.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 35.

Nous sommes allés à Cana, où notre Seigneur était présent aux noces, et nous nous sommes allongés sur la couche même, et là, aussi indigne que je fusse, j'ai écrit le nom de mes parents.

Pour Charles Diehl, la table de marbre d'Élatée pourrait être l'*accubitus* de l'Anonyme de Plaisance : « Les dimensions de la pierre ne contredisent point une telle hypothèse ; la manière dont les faces latérales ont été polies indique évidemment que le marbre était placé originellement, comme un banc ou un lit, dans l'angle de deux murs ». Or il repère une seconde inscription, « tracée à la pointe » et très peu lisible, qu'il restitue ainsi : [+ Μνήσθητι, Κύριε, τοῦ πατρὸς] καὶ τῆς μητρός μου Ἀντωνίνου + ; « Souviens-toi, ô Seigneur, de mon père et de ma mère, Antoninos ». L'Antonin dont il est ici question serait donc le pèlerin de Plaisance ; l'origine de la pierre d'Élatée trouverait de la sorte une confirmation¹¹⁷. Ce n'est bien sûr pas à ce dernier que l'on doit d'avoir déplacé le marbre d'Orient jusqu'en Phocide. Sur ce point, Charles Diehl en est réduit à de pures spéculations : l'engouement des Byzantins pour les reliques conservées en Terre Sainte aurait conduit la pierre de Cana jusqu'à Constantinople ; après la prise de la ville par les croisés, en 1204, elle pourrait avoir été emportée par l'un d'eux, peut-être Othon de la Roche, premier duc d'Athènes à l'époque de la domination latine sur la Grèce, avant de finir sa course à Élatée. Du reste, aussi hypothétique soit-elle, lorsqu'Adolphe Lods évoque l'épisode de la pierre de Cana dans le discours qu'il prononce à l'occasion de la disparition de Charles Diehl, en 1944, il reprend cette interprétation et la transforme en un fait assuré¹¹⁸.

À la suite de la découverte, le gouvernement grec charge un groupe d'experts d'étudier la pierre ; ces derniers ne retrouvent pas la seconde inscription lue par Charles Diehl. « Ceci explique sans doute la polémique assez vive qui s'est engagée au sujet de cette inscription et les dénégations parfois passionnées qui ont accueilli cette découverte¹¹⁹ ». La polémique et la suspicion d'une falsification sont suffisamment vives pour que Pierre Paris publie une nouvelle fois l'article de son confrère en appendice de sa thèse, en 1892, accompagné d'une note additionnelle de Charles Diehl lui-même :

Pour moi, comme il ne me convient point de paraître inventer des reliques, et encore moins des inscriptions, je demande qu'on tienne pour non avenu tout ce que j'ai dit du graffito d'Antonin. En examinant soigneusement la pierre d'Élatée, j'ai cru y voir nettement les lettres de l'inscription, et j'ai rapporté sincèrement ce que j'ai cru voir ; si je me suis trompé – si étrange que soit une hallucination de cette sorte – je tiens tout au moins à n'induire personne en erreur, et ne pouvant fournir une preuve formelle, j'aime mieux jusqu'à plus ample informé, admettre que j'ai mal vu¹²⁰.

¹¹⁷ Paweł NOWAKOWSKI, « 'And there, unworthy as I was, I wrote the names of my parents': The family identity of supplicants in pilgrims' graffiti and dedicatory inscriptions from the Late Roman and Byzantine East », dans Maria NOWAK, Adam ŁAJTAR et Jakub URBANIK (éd.), *Tell me who you are: Labelling Status in the Graeco-Roman World*, Truskaw, Sub Lupa Academic Publishing, coll. « U schyłku starożytności, Studia źródłoznawcze » (16), 2017, p. 229-230.

¹¹⁸ Adolphe LODS, « Éloge funèbre de M. Charles Diehl, membre de l'Académie », *CRAI*, 88, 4, 1944, p. 425.

¹¹⁹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 311-312. Arthur L. Frothingham semble partagé entre l'intérêt pour « this extraordinary find » et un certain scepticisme : « It is a singular coincidence, that some letters were found scratched on the upper surface » (Arthur L. FROTHINGHAM, « Archæological News », *AJA*, 1, 2-3, 1885, p. 229-230).

¹²⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 312.

La pierre n'en est pas moins transportée dans l'église athénienne de la Panagia Gorgoepikoos (la Petite Métropole). Elle se trouve aujourd'hui au musée Byzantin et Chrétien d'Athènes¹²¹.

En fin de compte, la prudence affichée par Charles Diehl ne changeait pas fondamentalement ses premières conclusions puisque la première inscription était, en revanche, bien visible. Ainsi se trouvait conservé et mis à l'abri, à travers la pierre de Cana, ce qui resterait comme « une curiosité dans l'histoire des monuments pieux du moyen-âge byzantin¹²² ».

4. — LES INSCRIPTIONS ÉLATÉENNES ENTRE MYTHE, MÉMOIRE ET HISTOIRE

Les Phocidiens dans la première guerre sacrée, ou Pausanias confronté à l'épigraphie

Reste l'ensemble des inscriptions proprement élatéennes. Il regroupe un lot de textes significatifs sur le plan historique. Le premier d'entre eux est étudié par Pierre Paris dans le chapitre sur l'histoire d'Élatée, alors qu'il traite des origines de la cité. Il s'efforce de distinguer les faits qui relèvent du mythe et ceux que l'on peut considérer comme historiques. La geste d'Élatos, héros éponyme de la cité, est rapportée suivant le récit qu'en donne Pausanias¹²³. Il est clair pour le jeune archéologue qu'il faut se « refus[er] d'attribuer à cette légende la moindre valeur historique¹²⁴ ». Sans doute recueillie à Élatée-même par Pausanias, elle a été élaborée a posteriori dans le but d'expliquer le nom de la ville. De la même manière, il note que pour la Première Guerre sacrée (VI^e siècle av. J.-C.), qui oppose les Phocidiens aux Thessaliens, il est bien difficile de séparer la légende de l'histoire dans les récits que nous ont transmis les Anciens. Jusqu'à quel point peut-on se fier à Hérodote et Pausanias ? Pierre Paris cherche donc les premières manifestations historiques du passé de la cité phocidienne. Il pense les trouver dans une inscription qu'il a découverte dans l'église de la Megali Panagia et qui le met sur « la trace d'une action sinon prépondérante, du moins très efficace des Élatéens¹²⁵ ». Quelles que soient les conclusions auxquelles il parvient, la méthode mise en œuvre est intéressante et mérite qu'on s'y attarde. Elle cherche à « traiter un sujet où les écrivains et les monuments s'éclairent mutuellement » (Paul Foucart)¹²⁶. Le texte en question est une dédicace à Poséidon¹²⁷ :

¹²¹ Sur l'intervention postérieure de Wilhelm Dörpfeld, de l'historien Spyros Lambros et de l'ancien archevêque de Patras Nikiforos Kalogeras dans cette affaire, voir l'étude minutieuse, documentée par des sources archivistiques inédites, publiée récemment par Georgios A. ZACHOS, « “Ο λίθος από την Κανά της Γαλιλαίας”. Ιστορική περιπέτεια και πολιτική εκμετάλλευση ενός ευρήματος = “The stone from Cana of Galilee”. A historical adventure and the political exploitation of an archaeological find », *Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας* = *Deltion of the Christian Archaeological Society*, 4^e période, 41, 2020, p. 341-362.

¹²² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 312.

¹²³ PAUSANIAS X, 34.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 5.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹²⁶ AN-Pierrefitte, EFA, F/17/4109, dossier 3, lettre de Paul Foucart au MIPBA, 20-02-1879.

¹²⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. I, 25 ; *IG IX 1*, 130 (où Wilhelm Dittenberger restitue Κρόνου <υ>ιεί et non Χρόνο(υ) ιεί).

Ποντίῳ ἱππομέδοντι Ποσειδῶνι Χρόνο(υ) ἱεῖ
 ἡ πόλις εὐξαμένη τούσδ'ἀνέθηκε θεῶι
 ἡμιθεὺς σωτῆρας ὑπὲρ προγόνων τε καὶ αὐτῶν
 καὶ γῆς καὶ τεκέων καὶ σφετέρων ἀλόχων.

Au dieu marin, dompteur de chevaux, Poséidon, fils de Cronos, les Élatéens pieux ont consacré ces demi-dieux sauveurs, pour leurs aïeux, pour eux-mêmes, pour leur patrie, leurs parents et leurs épouses [trad. P. Paris, p. 10].

Pierre Paris la rapproche d'un épisode de la « guerre d'extermination¹²⁸ » que se livrent Thessaliens et Phocidiens, tel qu'il est rapporté par Pausanias¹²⁹. Après la ruse des hydries, les Thessaliens s'apprêtent à marcher contre les Phocidiens. Ces derniers consultent l'oracle de Delphes qui leur livre la réponse suivante : « je mettrai aux prises un mortel et un immortel, et je donnerai la victoire à tous deux, mais surtout au mortel ». C'est ainsi que Gélion, à la tête de trois-cents hommes, prend la tête d'une opération de reconnaissance à la tombée de la nuit. Le désastre est complet puisque si l'on en croit Pausanias aucun de ces hommes ne revint vivant. Le « désespoir Phocidien » les pousse alors à rassembler leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens, y compris les images des dieux, et à élever un grand bûcher. Placé sous la surveillance de trente hommes, ces derniers ont l'ordre, en cas de défaite face aux Thessaliens, de brûler les richesses rassemblées et d'immoler les femmes et les enfants avant de se donner eux-mêmes la mort. C'est dans ce contexte de lutte pour leur survie que les Phocidiens s'engagent dans la bataille, sous les ordres de Daïphantos d'Hyampolis, de Rhoios d'Ambrossos et du devin Tellias d'Elis. Leur victoire est éclatante. Tous comprennent alors, précise le Périégète, le sens de l'oracle d'Apollon : les Thessaliens avaient pour mot de ralliement le nom de l'immortelle Athéna Itônia et les Phocidiens celui de leur héros éponyme, le mortel Phôkos. Pour célébrer cette victoire, les Phocidiens consacrent à Delphes les statues de Tellias, Daïphantos et Rhoios, ainsi que celles de leurs héros, œuvres d'Aristomédon d'Argos. Pierre Paris émet l'hypothèse suivante : alors même que les Phocidiens consacraient le groupe sculptural à Delphes, les Élatéens auraient érigé dans leur cité un groupe célébrant leurs héros locaux, notamment Phôkos et Élatos, en souvenir de la victoire. L'inscription recueillie, provenant d'une grande base de marbre ayant supporté plusieurs statues, en serait la dédicace. En effet,

Pausanias dit, on se le rappelle, que les Phocidiens sauvés consacrèrent à Delphes les statues de leurs dieux nationaux, ἥρωας τῶν ἐπιχωρίων ; cette expression correspond très bien aux mots ἡμιθεὺς σωτῆρας de la dédicace élatéenne ; le mot εὐξαμένη, qui indique des vœux, des prières, des cérémonies religieuses, s'explique très bien par l'oracle et le caractère religieux de la guerre conduite par le devin Tellias ; les demi-dieux (ἡμιθεοὺς) ont sauvé (σωτῆρας) les ancêtres, les enfants, les femmes, la terre même de la patrie, c'est-à-dire que la Phocide tout entière a échappé par miracle à une ruine complète, et nous ne connaissons pas dans l'histoire de ce pays d'événements où l'existence de la Phocide ait couru un plus grand danger que dans cette guerre sans pitié avec la Thessalie ; il semble d'ailleurs que l'insistance à énumérer les aïeux, les enfants, les épouses, s'explique naturellement si l'on songe au sort que faillit subir la partie faible et sans défense de la population phocidienne¹³⁰.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 10.

¹²⁹ PAUSANIAS X, 1, 3-11.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 10-11.

Quant à la consécration à Poséidon, elle s'explique si l'on songe que, toujours d'après Pausanias, Phôkos était le fils du dieu marin. Et Pierre Paris d'ajouter : « si même nous ne craignons de passer pour subtil, nous verrions dans l'épithète d'ἱππομέδων accolée ici au nom du dieu de la mer une allusion à la terreur que causèrent aux Phocidiens le nombre et la valeur des cavaliers ennemis¹³¹ ».

Il perçoit pourtant l'impossibilité qu'il y a à faire de cette inscription une trace directe et contemporaine de la Guerre sacrée : ses caractéristiques épigraphiques montrent qu'elle est nettement postérieure aux faits. Il imagine alors la rédaction d'une nouvelle dédicace « rajeunie » à l'occasion de la restauration du monument primitif¹³². Sur ce point, Pierre Paris ne se trompait sans doute pas. Comme dans le cas d'autres monuments votifs, il faut sans doute voir dans ce groupe sculptural le vestige d'un monument relevé au IV^e siècle, après la Troisième Guerre sacrée, dans le contexte de la reconstitution de l'État phocidien. Mais à ce titre, cette inscription est à verser au dossier de la réactualisation de ce que Pierre Ellinger a appelé « la légende nationale phocidienne ». Elle nous en dit probablement davantage sur la construction d'une mémoire phocidienne dans un contexte troublé, celui du milieu du IV^e siècle, que sur le conflit qui opposa Phocidiens et Thessaliens à la fin de l'époque archaïque¹³³.

On voit donc qu'entre la remise en cause radicale des sources littéraires et la confiance presque aveugle que l'on accorde aux témoignages transmis par les Anciens, Pierre Paris adopte une position médiane. En lien avec la démarche adoptée, la recherche d'un compromis s'explique par la supériorité même que cette nouvelle génération d'archéologues accorde aux sources matérielles : puisque l'épisode rapporté par les historiens grecs avait laissé une trace épigraphique, il ne pouvait se contenter de rejeter ces événements du côté du mythe. Ce récit devait bien contenir une part d'historicité. De fait, Pierre Paris opère un renversement dans la traditionnelle hiérarchie des sources. La démarche ne subordonne plus le document épigraphique au texte littéraire. Ils s'éclairent l'un l'autre. Mieux, c'est l'inscription qui donne au texte sa valeur, non l'inverse : Pausanias « en reçoit par un juste retour une confirmation qui ne manque pas d'intérêt, et la confiance, souvent contestée, que l'on peut avoir dans les nombreux récits du même genre qu'il nous a transmis, est très heureusement fortifiée¹³⁴ ».

¹³¹ *Ibid.*, p. 11.

¹³² Pierre PARIS, « Inscriptions d'Élatée », art. cité, p. 370 (dans la monographie de 1892, il renvoie à cet article sans développer à nouveau ses arguments).

¹³³ Pierre ELLINGER, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (27), 1993, p. 323-332. Voir également Georgios A. ZACHOS, « Από τον Φώκο στον Έλατο = De Phokos à Élatos », dans Nina KYPARISSI-APOSTOLIKA et Mani PAPAKONSTANTINOY (éd.), *The Periphery of the Mycenaean World. 2nd International Interdisciplinary Colloquium, 26-30 September, Lamia 1999*, Athens, Ministry of Culture, 14th Ephorate of Prehistoric and Classical Antiquities, 2003, p. 289-308 ; Jeremy MCINERNEY, *The Folds of Parnassos. Land and Ethnicity in Ancient Phokis*, Austin, University of Texas Press, 1999.

¹³⁴ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 12.

La cité d'Élatée et le koinon des Phocidiens à l'époque hellénistique

Pierre Paris découvre à Élatée un certain nombre d'inscriptions publiques datant de l'époque hellénistique et romaine. Il s'agit principalement de dédicaces et d'inscriptions honorifiques (certaines montrent que la cité adopta une attitude favorable à Rome lorsque la Grèce passa sous son contrôle¹³⁵), de décrets de proxénie et d'actes d'affranchissement d'esclaves. Leur principal intérêt est de fournir des informations inédites relatives à une cité et une région pour lesquelles la documentation, en dehors des sources littéraires, était jusqu'à très mince. Certaines s'inscrivent dans l'actualité immédiate de la recherche. C'est le cas des décrets de proxénie qui font au même moment l'objet d'une synthèse entreprise par Paul Monceaux. Pour le cas phocidien, ce dernier a pu s'appuyer sur des textes provenant de cinq cités différentes. Élatée ne figure pas dans la liste¹³⁶. Pierre Paris apporte ainsi de nouvelles pièces pour enrichir ce dossier¹³⁷. Les actes d'affranchissement montrent quant à eux comment la cité des Élatéens intervenait dans la procédure pour la réguler tout en fournissant des informations sur ses principaux cultes : les affranchis étaient placés sous la protection d'Asclépios, de Sérapis et d'Isis ; ils bénéficiaient systématiquement d'une mesure de protection qui interdisait à quiconque de porter atteinte à leur liberté, sous peine d'une amende dont le montant devait être partagé entre la ou les divinités protectrices, qui en recevaient la moitié, et tous ceux qui avaient soutenu les droits de l'affranchi¹³⁸.

En dehors de leur valeur intrinsèque, la mise en série des textes du corpus élatéen permet à Pierre Paris de broser un tableau des principales institutions de la *polis*. Cela le conduit à réévaluer la place et le statut qui sont ceux d'Élatée au sein du *koinon* des Phocidiens. Il y a là un sujet neuf dont on ne sait pratiquement rien. En 1886, Paul Monceaux peut encore écrire que « Les villes de Phocide se réunirent souvent en confédération. Les historiens parlent de cette ligue intermittente. On ne sait rien sur les agents qu'elle put nommer¹³⁹ ». Parmi les inscriptions découvertes, les quatre textes qui sont retrouvés près d'une chapelle en ruine, « au-dessous d'Agios Théodoros » (Agios Athanasios), gravés sur un même bloc, présentent un intérêt particulier. Inscrits sur les faces d'un même marbre, ils n'émanent pas de la même autorité. C'est bien la cité d'Élatée (ἡ πόλις τῶν Ἐλατέων dans les inscriptions) qui octroie la proxénie à un certain Cléomachos et à un certain Aléxon ; en revanche, c'est le *koinon* (τὸ κοινὸν τῶν Φωκέων ou simplement Φωκεῖς) qui en gratifie trois citoyens de Larissa et décerne les honneurs à un Péloponnésien. Guidé par Paul Foucart, Pierre Paris peut rapprocher les noms qui apparaissent dans les inscriptions élatéennes de ceux qui sont mentionnés dans d'autres textes découverts à Oropos. Il propose ainsi de les dater de la fin du III^e siècle (entre 223 et 197 av. J.-C.)¹⁴⁰. Ces textes lui montrent qu'après la Troisième Guerre sacrée, le *koinon* continua à fonctionner. Pierre Paris en tire les conclusions sui-

¹³⁵ Georgios A. ZACHOS, *Ελλάτεια*, ouvr. cité, p. 113-122.

¹³⁶ Paul MONCEAUX, *Les proxénies grecques*, Paris, Ernest Thorin, 1886, p. 174.

¹³⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 64-66.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 66-69 ; Georgios A. ZACHOS, « The Interference of the City in the Elateian Manumissions », *Actes du Groupe de recherches sur l'esclavage depuis l'Antiquité*, 29, 2007, p. 115-124.

¹³⁹ Paul MONCEAUX, *Les proxénies grecques*, ouvr. cité, p. 174.

¹⁴⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 62.

vantes : la confédération est alors dirigée par trois magistrats dont un est éponyme, les phocarques (φωκαρχαί), assistés d'un greffier ou secrétaire (γραμματεύοντος) et choisis dans différentes cités. Ils sont en charge de l'exécution des décisions communes. Des magistrats aux fonctions financières apparaissent dans d'autres inscriptions, les ἀρίστηρες. La cité d'Élatée, quant à elle, est dirigée par un archonte éponyme et par un conseil, le synédriion (l'un des décrets de proxénie parle d'un γραμματεύοντος δὲ τοῦ συνεδρίου)¹⁴¹. À la fin du II^e siècle, il est remplacé par une *boulè*¹⁴².

L'un des décrets d'Élatée présente un intérêt particulier. Pour avoir rendu service aux Phocidiens habitant dans le Péloponnèse, un Crétois reçoit des honneurs publics et la cité décide de lui consacrer une statue en bronze. Le texte précise que cette image sera placée ἐν τῷ κοινῷ ἐν Ἐλατείᾳ¹⁴³. L'expression surprend Pierre Paris dans la mesure où d'après Pausanias, le siège du *koinon* se situait au sanctuaire du Phokikon, près de Daulis [FIG. 75. 35]¹⁴⁴. Il en déduit que la cité, au regard de son importance, « joua probablement le rôle d'une capitale, et l'on prit l'habitude d'y déposer les archives comme d'y accomplir certains actes ou certaines cérémonies intéressant la communauté phocidienne¹⁴⁵ ». Lieu où se réunissait l'assemblée fédérale aux V^e et IV^e siècles, le Phokikon fut probablement abandonné à la suite de la Troisième Guerre sacrée. À l'époque hellénistique, c'est donc à Élatée que se réunissaient les représentants des cités qui composaient le *koinon* phocidien¹⁴⁶. Le sanctuaire d'Athéna Kranaia, situé en dehors de l'*asty*, prit donc une importance particulière. Devenu sanctuaire fédéral, il « servait dans plus d'un cas d'archives publiques où les Élatéens et la Confédération phocidienne déposaient des copies de décrets et de traités¹⁴⁷ ».

Les documents épigraphiques que Pierre Paris exhume dans l'enceinte du sanctuaire confirment et complètent les données recueillies à Élatée¹⁴⁸. Là encore, ces textes sont de nature différente. Deux actes d'affranchissement lui permettent de compléter le tableau des institutions de la cité et leur fonctionnement. L'un des décrets mentionne un personnage important, le χειροσκόπος, qui pourrait être le président du *synédriion*. Il revenait au conseil d'émettre un projet de décret, lequel devait ensuite être approuvé par le peuple (ὁ δᾶμος

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 61-62 ; Pierre PARIS, « Inscriptions d'Élatée », art. cité, p. 359-364. Voir également Jakob Aall Ottesen LARSEN, *Greek Federal States. Their Institutions and History*, Oxford, Clarendon Press, 1968, p. 300-302. Concernant le *synedriion* d'Élatée, cette institution ferait son apparition entre 189 et le milieu du II^e siècle av. J.-C. (Georgios A. ZACHOS, « The Interference of the City in the Elateian Manumissions », art. cité, p. 117, n. 13).

¹⁴² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. I, 18 ; Georgios A. ZACHOS, « The Interference of the City in the Elateian Manumissions », art. cité, p. 117.

¹⁴³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. I, 10 ; Id., « Inscriptions d'Élatée », art. cité, p. 363-364.

¹⁴⁴ PAUSANIAS X, 5, 1-3 ; Edward FRENCH et Eugene VANDERPOOL, « The Phokikon », *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 32, 1963, p. 213-225.

¹⁴⁵ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 63.

¹⁴⁶ Jeremy McINERNEY, « The Phokikon and the Hero Archegetes », *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 66, 2, 1997, p. 193-207, en part. p. 203-204.

¹⁴⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 180, ce qui contredit l'affirmation de Jeremy McINERNEY, « Delphi and Phokis: a Network Theory Approach », *Pallas. Revue d'études antiques*, 87, 2011, p. 100 : « he [P. Paris] believed that the sanctuary was only in use in classical and early archaic times ».

¹⁴⁸ Pierre PARIS, « Fouilles d'Élatée. Inscriptions du temple d'Athéna Kranaia », art. cité ; Id., *Élatée*, ouvr. cité, p. 179-197.

Ἐλατέων). Le texte, assez long, donne à voir les institutions élatéennes en action, ce qui est tout à fait exceptionnel¹⁴⁹ :

[θ]εὸς τύχαν ἀγαθάν.
 ἄρχοντος Καλλίππου
 τοῦ Ἀριστοκλέος, γραμ-
 ματεῦντος δὲ τοῦ συ-
 νεδρίου Πολυξένου τοῦ Ξε-
 νοκράτεος, ψάφισμα.
 μηνὸς πέμπτου πεντεκαί-
 δεκάτῃ, ἐν τοῖς συνέδροις χει-
 ροσκόπος Ξενόδοκος Θεόγνιος·
 ἔδοξε τοῖς συνέδροις, Στέφανον
 τὸν ὄντα πρότερον παῖδα Λάμπ<ρ>ω-
 νος ἐλεύθερον εἶμεν, καὶ τὸν ἀπε-
 λευθερισμ[ὸ]ν αὐτοῦ ἀναγράψαι
 [ἐ]ν τῷ ἱερῷ τᾶς Ἀθάνας τᾶς Κραναί-
 ας ἀπὸ τε τοῦ Μενεκλείας κἀπὸ
 τᾶς πόλιος ὀνό[μ]ατος, εἶκα καὶ ἐν τῷ
 δάμῳ δόξῃ. ἔδοξε καὶ ἐν τῷ δάμῳ
 γενομένης ψαφοφορίας κατὰ τὸν νόμον.
 ὁ δᾶμος Ἐλατέων καὶ Μενέ-
 κλεια Λάμπρωνος ἀφίεντι
 ἐλεύθερον Στέφανον τὸν ὄ[ν]-
 τα π[ρότ]ερον παῖδα Λάμπρ[ωνος].

Que le dieu nous donne une heureuse chance ! Sous l'archontat de Kallippos, fils d'Aristoclès, Polyxénos, fils de Xénokratès, étant secrétaire du Synèdre, décret. Le cinquième mois, le quinzième jour, Xénodocos, fils de Théognis, étant chargé de compter les votes à main levée des Synèdres, les Synèdres ont décidé : Stéphanos, auparavant esclave de Lampron, sera libre, et l'acte de son affranchissement sera placé dans le temple d'Athéna Cranaia, au nom de la ville et au nom de Ménécleia, pourvu toutefois que le peuple ratifie cette décision. Le peuple a également voté cette décision en donnant ses suffrages conformément à la loi. Le peuple des Élatéens et Ménécleia, fille de Lampron, affranchissent Stéphanos, auparavant esclave de Lampron [trad. P. Paris, 1887, p. 338-339].

Mais le sanctuaire d'Athéna Cranaia livre surtout un ensemble de textes inédits qui méritent une mention particulière. Ils renvoient à l'un des moments les plus tragiques de l'histoire de la Phocide, les années qui suivirent sa défaite lors de la Troisième Guerre sacrée (356-346 av. J.-C.), et constituent, aujourd'hui encore, les sources les plus importantes pour aborder l'histoire de la confédération¹⁵⁰.

Les reçus de l'amende des Phocidiens

Strabon évoque à deux reprises l'importance stratégique considérable qui est celle d'Élatée¹⁵¹ : située à l'est de la vallée du Céphise qu'elle domine, la cité contrôle la route qui, ve-

¹⁴⁹ Pierre PARIS, « Fouilles d'Élatée. Inscriptions du temple d'Athéna Cranaia », art. cité, p. 337-340 ; Id., *Élatée*, ouvr. cité, append. I, 53 (et p. 186-187) ; *IG IX* 1, 109.

¹⁵⁰ Denis ROUSSET, « Les inscriptions antiques de Phocide et de Doride », *CRAI*, 156, 4, 2012, p. 1659-1661.

¹⁵¹ STRABON, *Géographie IX*, 3, 2 et 15.

nant du nord et des Thermopyles, donne accès à la Grèce centrale, à Delphes, au Péloponnèse et à l'Attique. Cette situation particulière fait d'elle « la sentinelle de la Phocide »¹⁵². Dans la première moitié du IV^e siècle, la région est impliquée dans les luttes pour l'hégémonie que se livrent Athènes, Thèbes et Sparte. En 363, Thèbes (qui s'est imposée face aux Spartiates grâce à la victoire de Leuctres en 371) accuse les Phocidiens d'avoir mis en culture les terres sacrées d'Apollon dans la plaine de Kirrha¹⁵³. En 356, la Phocide refuse de payer la forte amende qu'on lui impose et riposte en occupant le sanctuaire d'Apollon et en s'emparant du trésor de Delphes. C'est le début de la Troisième Guerre sacrée¹⁵⁴. Ces troubles donnent à Philippe de Macédoine le prétexte pour intervenir dans les affaires grecques. Dans un premier temps, il est repoussé par les Phocidiens dirigés par Philomélos et Onomarchos (soutenus par Sparte et Athènes). L'année 353 marque cependant le retour en Grèce du roi de Macédoine qui écrase les troupes phocidiennes. Onomarchos est tué¹⁵⁵. Son frère, Phayllos, lui succède (il meurt en 352), puis son fils Phalaikos. En 346, ce dernier, sans ressource financière après l'épuisement du trésor de Delphes, ne peut faire face à une nouvelle incursion macédonienne et capitule. Dans cette période tumultueuse, les informations relatives aux chefs militaires (στρατηγὸς αὐτοκράτωρ) sont relativement abondantes ; le reste des Phocidiens reste en revanche une masse anonyme, à l'exception de deux Élatéens, Mnaséas et son fils Mnason¹⁵⁶.

Habilement, Philippe laisse le conseil de l'amphictionie delphique décider du sort de la Phocide. Le verdict est terrible : les cités du *koinon* doivent être détruites (du moins leurs remparts durent-ils être démantelés, sans qu'ils fussent nécessairement rasés), les populations dispersées en villages (*dioikismos*) et la confédération est condamnée à verser une lourde amende. En outre, le *koinon* perd les deux sièges de hiéromnémons dont il disposait au sein de l'amphictionie au profit du roi de Macédoine, tandis que les amphictyons élèvent une statue à Apollon pour célébrer leur victoire¹⁵⁷. C'est sur la question de l'amende que les travaux de Pierre Paris enrichissent de façon notable le corpus des sources connues. Les Phocidiens sont condamnés à rembourser à l'amphictionie une somme équivalente aux exactions commises, estimées à 10 000 talents, soit 60 talents par an pendant 167 ans¹⁵⁸. « Nous avons aujourd'hui la preuve [écrit Pierre Paris] que les clauses relatives à cette

¹⁵² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 7.

¹⁵³ Sur la distinction entre la terre sacrée d'Apollon et le territoire de la cité des Delphiens : Denis ROUSSET, « Terres sacrées, terres publiques et terres privées à Delphes », *CRAI*, 146, 1, 2002, p. 215-241 ; ID., *Le territoire de Delphes et la terre d'Apollon*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (310), 2002.

¹⁵⁴ Sur la chronologie de ce conflit : Nicholas G. L. HAMMOND, « Diodorus' Narrative of the Sacred War and the Chronological Problems of 357-352 B. C. », *JHS*, 57, 1, 1937, p. 44-78 ; François-Dominique DELTENRE, « La datation du début de la troisième guerre sacrée. Retour sur l'interprétation des comptes de Delphes », *BCH*, 134, 1, 2010, p. 97-116.

¹⁵⁵ Vincent AZOULAY, « Le rêve d'Onomarchos : les statues et les Phocidiens à Delphes », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, nouv. série, 8, 2010, p. 223-254.

¹⁵⁶ Georgios A. ZACHOS, « Mnaseas and Mnason. Two Elateians of the Third Sacred War », *C&M*, 54, 2003, p. 113-126.

¹⁵⁷ Sur la statue érigée sur le sanctuaire d'Apollon après la défaite des Phocidiens : Pierre AMANDRY, « Notes de topographie et d'architecture delphiques. IX. L'opisthodome du temple d'Apollon », *BCH*, 117, 1, 1993, p. 270-273.

¹⁵⁸ DIODORE XVI, 60 ; Georges ROUX, *L'amphictionie, Delphes et le temple d'Apollon au IV^e siècle*, Lyon-Paris, Maison de l'Orient, De Boccard, 1979, p. 166.

amende annuelle furent suivies d'exécution, car les sept inscriptions du temple d'Athéna Cranaia sont justement sept reçus véritables de sept versements faits à Delphes, reçus dont l'authenticité est consacrée par la garantie même de la déesse¹⁵⁹ ». Georges Roux et Jean Bousquet n'en ont retenu que six (ils ont exclu l'inscription n° 64, très fragmentaire)¹⁶⁰. L'analyse de Pierre Paris, en particulier pour fixer la date des versements, est tributaire de la connaissance de la chronologie délienne. Or réalisés avant les grandes découvertes des années 1890, ses travaux ne peuvent s'appuyer que sur des listes très lacunaires¹⁶¹. Il pense pouvoir dater les textes les plus anciens du IV^e siècle tandis que l'un des reçus pourrait descendre jusqu'au II^e siècle av. J.-C. Si l'amende était encore versée par les Phocidiens à une date aussi avancée, c'est donc qu'elle fut intégralement payée¹⁶². Selon Jean Bousquet, le premier versement attesté par les inscriptions d'Élatée serait de 342/341 (il correspond au troisième ou au quatrième paiement effectué par le *koinon*, le premier versement ayant été effectué à la pylée d'automne de l'année 343/342, sous l'archontat de Cléon) ; le sixième, le plus récent (peut-être le vingt-sixième paiement), daterait lui de 319/318. Les Phocidiens ont-ils remboursé les 10 000 talents dont parle Diodore de Sicile ? En réalité, il semblerait que l'amphictionie et Philippe de Macédoine aient consenti assez rapidement à des aménagements. De 60 talents annuels, on passerait à 30 talents dès 342/341 ; après Chéronée, les paiements sont suspendus puis reprennent au rythme de 10 talents annuels. Nous serions finalement loin du montant donné par Diodore : la somme remboursée au sanctuaire apollinien pourrait se situer autour de 400 talents¹⁶³.

Les découvertes épigraphiques des années 1890 liées à la Grande Fouille de Delphes permettent à Émile Bourguet (1868-1939, 43^e promotion EFA, 1892) de reprendre et de compléter les travaux de Pierre Paris. Jusque dans les années 1930, il revient à plusieurs reprises sur le dossier de l'amende des Phocidiens¹⁶⁴. La recherche la plus récente ne l'a pas négligé, que ce soit dans le cadre d'une étude des comptes et des institutions financières de Delphes ou dans celui d'une histoire de l'amphictionie pyléo-delphique¹⁶⁵. Une fois encore, l'histoire de la recherche sur le temps long donne à voir une science faite d'avancées collectives et de relectures successives, par ailleurs souvent tributaires des travaux antérieurs : en 1989, Jean

¹⁵⁹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. I, 58-64 (et p. 192) ; *IG IX 1*, 110-116.

¹⁶⁰ Georges ROUX, *L'amphictionie, Delphes et le temple d'Apollon au IV^e siècle*, ouvr. cité, p. 167-168. Le corpus élatéen a fait l'objet d'une nouvelle publication : Jean BOUSQUET, *Les comptes du quatrième et du troisième siècle*, Paris, E. de Boccard, coll. « Corpus des inscriptions de Delphes » (2), 1989, p. 73-76 (n° 37-42).

¹⁶¹ Pierre de LA COSTE-MESSELIÈRE, « Listes amphictioniques du IV^e siècle », *BCH*, 73, 1949, p. 201-247.

¹⁶² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 192-193 ; Id., « Fouilles d'Élatée. Inscriptions du temple d'Athéna Cranaia », art. cité, p. 323-332.

¹⁶³ Jean BOUSQUET, *Les comptes du quatrième et du troisième siècle*, ouvr. cité, p. 76 ; Georges ROUX, *L'amphictionie, Delphes et le temple d'Apollon au IV^e siècle*, ouvr. cité, p. 169-171.

¹⁶⁴ Émile BOURGUET, « Inscriptions de Delphes. Les versements de l'amende des Phocidiens », *BCH*, 21, 1897, p. 321-344 ; Id., *L'administration financière du sanctuaire pythique au IV^e siècle avant J.-C.*, Paris, Albert Fontemoing, coll. « BEFAR » (95), 1905, p. 37-42 ; Id., *Les comptes du IV^e siècle*, Paris, E. de Boccard, coll. « FD » (3. Épigraphie, fasc. 5), 1932, p. 59-64.

¹⁶⁵ Nous avons cité certains des travaux de Georges Roux et de Jean Bousquet. Ajoutons à cette liste : Jean BOUSQUET, *Études sur les comptes de Delphes*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (267), 1988, p. 155-165 ; François LEFÈVRE, *L'amphictionie pyléo-delphique : histoire et institutions*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (298), 1998 ; Pierre SÁNCHEZ, *L'amphictionie des Pyles et de Delphes : recherches sur son rôle historique des origines au II^e siècle de notre ère*, Stuttgart, Franz Steiner, 2001 ; François LEFÈVRE, « Quoi de neuf sur l'amphictionie ? », *Pallas. Revue d'études antiques*, 87, 2011, p. 117-131.

Bousquet rappelait, dans sa réédition du corpus des inscriptions du sanctuaire d'Athéna Kranaia, qu'il n'avait pu retrouver qu'une seule des six pierres qui avaient été transportées au musée de Chéronée [FIG. 87]¹⁶⁶.

III. — « EN FACE DE L'ORGUEILLEUX PARNASSE » LA FOUILLE DU SANCTUAIRE D'ATHÉNA KRANAIA

La fouille du sanctuaire d'Athéna Kranaia, divinité poliade d'Élatée, fut sans aucun doute le moment fort des travaux conduits par Pierre Paris en Phocide, peut-être même le plus marquant de son séjour en Grèce. Autonome dans la conduite des opérations, il y fit des découvertes sinon spectaculaires, du moins d'une grande diversité, auxquelles son nom allait désormais rester attaché. Par ailleurs, ses recherches se déroulèrent pendant plusieurs semaines au milieu d'un paysage exceptionnel. Il est symptomatique qu'en 1897, dans le contexte des célébrations du cinquantenaire de l'EFA, sa contribution à l'histoire de l'institution qui l'avait formé portât sur ce que fut son expérience d'athénien en Phocide :

Depuis que les fouilles de Delphes occupent passionnément les esprits curieux, ma pensée invinciblement me ramène de dix ans en arrière, au temps heureux où moi aussi, missionnaire plus humble, mais non moins enthousiaste, au sommet d'un pic phocidien, je déblayais le petit temple d'Athéna Cranæa.

Le lieu n'a pas un de ces noms illustres qui depuis deux mille ans volent sonores sur les lèvres des hommes ; la montagne sauvage dresse bien modestement sa tête en face de l'orgueilleux Parnasse à la double cime ; la vierge Athéna reçut sur ce faite perdu, dans un humble sanctuaire, l'hommage d'une petite cité¹⁶⁷.

1897. À cette date, la conversion de Pierre Paris à l'hispanisme archéologique est déjà bien amorcée et l'achat de la Dame d'Elche pour le Louvre lui ouvre de nouvelles perspectives. Pourtant, ses *Souvenirs d'Élatée* témoignent d'un certain vague à l'âme : nostalgie de ce pays grec où il n'a pas pu revenir, regret – non avoué mais que l'on devine – de ne pas faire partie des cohortes athéniennes qui participent à la Grande Fouille de Delphes. Après avoir désiré avec ferveur l'ouverture de ce nouveau chantier, Pierre Paris en suit les découvertes avec beaucoup d'intérêt. En témoignent les comptes rendus sur l'actualité archéologique dans les mondes grecs qu'il publie alors dans la *Revue de l'histoire des religions*¹⁶⁸.

Sur le plan personnel, la fouille du sanctuaire d'Athéna Kranaia laisse donc à Pierre Paris une impression très forte. Sur le plan scientifique, elle fait connaître un site qui a jusque-là

¹⁶⁶ Jean BOUSQUET, *Les comptes du quatrième et du troisième siècle*, ouvr. cité, p. 73.

¹⁶⁷ Pierre PARIS, « Souvenirs d'Élatée », art. cité, p. 214.

¹⁶⁸ Pierre PARIS, « Bulletin archéologique de la religion grecque (août 1888-novembre 1889) », *RHR*, 20, 1889, p. 296 ; ID., « Bulletin archéologique de la religion grecque (novembre 1890-novembre 1891) », *RHR*, 25, 1892, p. 59-60 ; ID., « Bulletin archéologique de la religion grecque (novembre 1891-novembre 1892) », *RHR*, 26, 1892, p. 265 ; ID., « Bulletin archéologique de la religion grecque (novembre 1892-décembre 1893) », *RHR*, 28, 1893, p. 302-307 ; ID., « Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1893-décembre 1894) », art. cité, p. 1-12 ; ID., « Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1894-décembre 1895) », *RHR*, 33, 1896, p. 54-60 ; ID., « Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1895-décembre 1896) », *RHR*, 35, 1897, p. 61-62.

peu retenu l'attention des voyageurs et des érudits. Comme devait le rappeler Georges Radet, « Le temple revit le jour (1883-1884), avec sa décoration plastique et architecturale, ses milliers d'ex-voto, ses archives lapidaires¹⁶⁹ ». Parfois mentionné, longtemps oublié, jamais fouillé, il y avait là un terrain fertile à explorer.

1. — IDENTIFICATION, LOCALISATION, SIGNIFICATION

Pausanias est le seul auteur ancien à avoir mentionné le temple d'Athéna Kranaia :

All'incirca a venti stadi da Elatea si trova un santuario di Atena denominata Kranaia. La strada è appena in salita, sì da non produrre affanno e da non avvertirsi quasi il suo salire. All'estremità della strada c'è un colle per lo più scosceso, che invero non è né particolarmente esteso, né particolarmente alto: su questo colle c'è il santuario, con portici e stanze in mezzo ai portici, dove abitano gli inservienti della dea e in particolare il sacerdote [éd. U. Bultrighini et M. Torelli, Fondazione Lorenzo Valla, 2017]¹⁷⁰.

Parmi les voyageurs qui ont précédé Pierre Paris, bien peu ont laissé des informations détaillées, certaines étant même erronées. Les témoignages qu'il recueille et consigne, confrontés à celui de Pausanias et à sa propre expérience sur le terrain, lui permettent de réfléchir à la question de l'accès au sanctuaire depuis l'*asty*, et, d'autre part, à l'évolution de l'état de conservation des ruines depuis le début du XIX^e siècle. C'est à Edward Dodwell que l'on doit d'avoir identifié avec certitude l'emplacement du temple [FIG. 74, 75.²⁵, 76] et d'en avoir fourni une image (gravure) accompagnée d'une description suffisamment précise pour que Pierre Paris juge opportun d'en proposer une traduction¹⁷¹. D'après le voyageur anglais, le chemin qu'il emprunte pour accéder au sanctuaire est celui que prit Pausanias lorsqu'il visita le site :

Pausanias says, the road to it [vers le temple] has a gentle ascent. We proceeded in a northern direction; and, having crossed a stream descending from the neighbouring hills which were close on our right, we ascended gently, and arrived in half an hour at a church with some blocks about it, and a large broken vase of stone, apparently the ancient receptacle of a fountain, that here issues from the rock. In fourteen minutes more, we reached the ruins of the temple situated precisely as Pausanias describes it, on a steep rock of inconsiderable height and dimensions¹⁷².

Pierre Paris suit manifestement le même itinéraire mais voit les choses différemment : « nous avons d'abord étudié de près la route qui conduit de la ville au sanctuaire. [...] L'as-

¹⁶⁹ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 300.

¹⁷⁰ Il n'existe pas de traduction française récente du Livre X de Pausanias. Une édition de Denis Rousset, Michel Casevitz et Anne Jacquemin est annoncée par les Belles Lettres mais n'a pas encore paru. PAUSANIAS X, 34, 7 : Ἐλατείας δὲ ὅσον σταδίου εἴκοσιν ἀφέστηκεν Ἀθηναῖς ἐπὶ κλησὶν Κραναίας ἱερὸν· ἡ δὲ ὁδὸς ἐπὶ τοσοῦτον ἀναντεστέρα ὥς ἀνιᾶν τὸ μηδὲν καὶ λεληθέναι μᾶλλον αὐτῆς τὸ ἀναντες. Λόφος δὲ ἐπὶ τῆς ὁδοῦ τῷ πέρατι τὰ πλείω μὲν ἀπότομος, οὐ μέντοι ἄγαν ἡ μεγέθους ἔχων ἐστὶν ἡ ὕψους· ἐπὶ τούτῳ τῷ λόφῳ τὸ ἱερὸν πεποιήται, καὶ στοαὶ τέ εἰσι καὶ οἰκῆσεις διὰ τῶν στοῶν, ἔνθα οἰκοῦσιν οἷς τὴν θεὸν θεραπεύειν καθέστηκε, καὶ ἄλλοις καὶ μάλιστα τῷ ἱερομένῳ.

¹⁷¹ Edward DODWELL, *A Classical and Topographical Tour Through Greece*, ouvr. cité, p. 139-142 ; *Views and Descriptions of Cyclopian or Pelasgic Remains in Greece and Italy*, London, Richter, 1834, pl. XL.

¹⁷² Edward DODWELL, *A Classical and Topographical Tour Through Greece*, ouvr. cité, p. 141-142.

cension, depuis Éleuta [la ville antique, elle-même à une demi-heure de marche de Drakhmani], demande tout près d'une heure et demie, et elle est très pénible quoi qu'en dise Dodwell, sans doute pour se mettre d'accord avec Pausanias¹⁷³ ». La route moderne qui permet d'accéder au sommet de la montagne n'est donc pas celle que l'on utilisait dans l'Antiquité. Pierre Paris propose un tracé alternatif ; il est plus en accord avec la description de Pausanias et avec ce qu'il constate sur le terrain où, en deux endroits, il pense avoir « retrouvé des traces évidentes, la montagne ayant été entamée et aplanie » [FIG. 76]¹⁷⁴.

Quant à la description du site donnée par l'archéologue allemand Habbo Gerhard Lolling (1848-1894) qui a visité les lieux en 1877 et a publié une inscription trouvée sur le sanctuaire¹⁷⁵, elle aussi fait l'objet d'une traduction. Son intérêt est surtout de souligner la dégradation des ruines depuis le passage d'Edward Dodwell dans la mesure où « Seine Bemerkung, dass die untern Theile von 4 Säulen noch an ihren Plätzen stehen, ist jetzt nicht mehr richtig ; die Ruinen müssen trotz der Einsamkeit in der sie liegen nach der Zeit des englischen Reisenden noch wesentlich gelitten haben¹⁷⁶ ».

L'identification et la localisation du sanctuaire étaient donc connues lorsque Pierre Paris décida d'y faire des fouilles. Qu'en est-il de la signification du nom *Kranaia* ? D'où vient-il ? Pour répondre à cette question, il part d'une inscription figurant sur une petite stèle trouvée lors des fouilles. Il s'agit d'un décret du *koinon* phocidien relatif à une convention d'asylie conclue avec Tinos¹⁷⁷. Il est précisé que le texte sera gravé sur trois stèles qui seront placées sur l'agora d'Élatée, dans le temple d'Athéna (ἐν τοῖς ἱεροῖς τᾷς [Ἀ]θάναις ἐν Κράναις) et à Delphes. L'expression le conduit à opter pour une interprétation géographique ; le nom de la montagne, αἱ Κράναι, aurait donné son surnom à la déesse. Il rejette ainsi le sens religieux avancé par Eduard Gerhard (1795-1867), Friedrich Gottlieb Welcker (1784-1868) ou Georg Friedrich Schœmann (1793-1879) pour lesquels l'épiclèse Κραναιά dériverait de τὸ κράνος (le casque), propre à évoquer la figure d'une Athéna guerrière et casquée qui, du haut de son promontoire, protégerait Élatée et la plaine de Phocide des incursions étrangères venues du nord¹⁷⁸. Reste le nom de la montagne en lui-même : « l'intérêt de la question n'est que déplacé ; il est philologique et géographique au lieu d'être religieux »¹⁷⁹. Pierre Paris rapproche la forme du nom de plusieurs mots qui dérivent de τὸ κρανίον (la tête) et vont dans le sens d'un lieu élevé, d'un sommet dominant et aride. Par exemple, le substantif ἡ κρᾶνεια désigne le cornouiller, un arbuste qui pousse sur les sols calcaires. L'adjectif κρανᾶός qui peut se traduire par dur, âpre, rocailleux et que l'on retrouve dans l'expression ἡ κρᾶναᾶ πόλις (la cité au sol rocailleux) qui désigne parfois Athènes ou simple-

¹⁷³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 76-77.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 77.

¹⁷⁵ *Ibid.*, append. I, 56 ; IG IX 1, 98.

¹⁷⁶ Habbo G. LOLLING, « Symmachievertrag der Phoker und Böoter », *AM*, 3, 1878, p. 19-27 (la citation est p. 19).

¹⁷⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. I, 57 ; IG IX 1, 97. Pierre Paris en propose une traduction dans « Fouilles d'Élatée. Inscriptions du temple d'Athéna Cranaia », art. cité, p. 332-337 (n° 9).

¹⁷⁸ Eduard GERHARD, *Griechische Mythologie*, vol. 1/2, Berlin, Georg Reimer, 1854, p. 239-241, 248-249, 250-251 (respectivement § 253, 259 et 261) ; Friedrich Gottlieb WELCKER, *Griechische Götterlehre*, vol. 2/2, Göttingen, Dieterich, 1860, p. 294, n. 67 ; Georg Friedrich SCHÖMANN, *Antiquités grecques*, trad. par Charles GALUSKI, vol. 2/2, Paris, Alphonse Picard, 1885, p. 242.

¹⁷⁹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 84.

ment son Acropole : « on passe en effet très facilement de l'idée de tête à celle de sommet montagneux, et, surtout lorsqu'il s'agit de la Grèce, de l'idée d'élévation à celle d'aridité¹⁸⁰ ». Αἱ Κρᾶναι serait ainsi *la montagne des cornouillers* ou *la montagne aride*. L'environnement naturel du temple peut faire accepter l'idée d'une *montagne rocailleuse* ou *rocheuse* ; Pierre Paris souligne à plusieurs reprises l'omniprésence de rochers au sommet et le fait que le roc ait été taillé pour être aménagé¹⁸¹. Quoi qu'il en soit, la forme plurielle le conduit à privilégier une autre hypothèse allant dans le sens opposé. Le nom signifierait plutôt *la montagne des sources*, αἱ Κράναις serait alors la forme dorienne de αἱ Κρήναις :

nous avons dit que tout autour du pic où s'élevait le temple les replis de montagnes cachent de frais torrents, et que tout près du sommet, à l'endroit où a été signalée plusieurs fois une vasque de pierre au milieu d'une petite construction en ruines, s'échappe du roc une eau vive et claire. Cette source [ἡ κρήνη] bienfaisante, où venaient sans doute s'approvisionner les prêtres et les servants du temple, a bien pu suffire à donner son nom à la montagne¹⁸².

Ajoutons que la *Banque de données des épicleses grecques* propose quant à elle de traduire *Kranaia* par *du sommet, élevée*¹⁸³, tandis que Georgios Zachos et Sonia Dimaki laissent le débat ouvert : le nom du temple est clairement lié à son environnement géographique ; sa signification peut être liée à l'idée d'une pente raide, escarpée (κραναός) ou à la présence de sources (αἱ κράναις comme forme dorienne de αἱ κρήναις)¹⁸⁴.

2. — LE TEMPLE D'ATHÉNA, ENTRE RESTITUTION ET INVENTION

Quelle que soit l'étymologie que l'on privilégie, le nom du temple évoque assez bien l'environnement dans lequel fut bâti le sanctuaire. C'est celui d'un lieu élevé, difficile d'accès et rocailleux sur certains de ses versants. Il n'est donc guère surprenant que l'attention de Pierre Paris se soit d'abord concentrée sur la topographie particulière du téménos et sur les ouvrages de terrassement qui ont permis l'élévation d'un temple. Il cherche à saisir l'organisation d'ensemble du sanctuaire en identifiant les espaces mentionnés par Pausanias : le temple, des portiques et des habitations destinés aux serviteurs d'Athéna (τὴν θεὸν θεραπεύειν) et à son prêtre (τῷ ἱερωμένῳ)¹⁸⁵. Il repère trois espaces distincts [FIG. 88, 89] : le temple, la terrasse principale (indiquée par la lettre T sur son plan) et une deuxième enceinte. Le plan que donne Pierre Paris est présenté comme si la seconde enceinte se situait au sud et le temple au nord. En réalité, le sanctuaire, qui a une forme rectangulaire, est plutôt orienté sud-est / nord-ouest ; qu'il s'agisse d'une erreur ou d'une volonté de simplifier le discours, il situe le temple et les murs A et B à l'est, le mur C au sud. Malgré des tranchées ouvertes « dans tous les sens à l'intérieur de l'enceinte sacrée¹⁸⁶ », Pierre Paris ne parvient

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 85-86.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 92-93.

¹⁸² *Ibid.*, p. 86.

¹⁸³ *Banque de données des épicleses grecques*, Laboratoire Archéologie et Histoire Merlat (LAHM, UMR 6566 CReAAH), université Rennes 2, <https://epiclesesgrecques.univ-rennes1.fr/accueil.php?lang=fr>.

¹⁸⁴ Georgios A. ZACHOS et Sonia P. DIMAKI, « Ελάτεια (Φωκίς). Ιερό Αθηνάς Κραναιάς », art. cité, p. 870.

¹⁸⁵ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 89-97.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 89.

pas à localiser les portiques et les habitations. Il ne retrouve qu'une assise de pierres enfouie sous deux mètres de terre (E) qui a pu soutenir un portique et une colonnade ou sur lequel venait s'appuyer la terrasse du temple. Dans tous les cas, c'est dans cette deuxième enceinte qu'il situe l'emplacement des bâtiments évoqués par Pausanias. Une inscription – très fragmentaire – confirmerait la véracité du témoignage du Périégète. Datée de l'époque romaine, elle porterait les noms de riches citoyens ayant participé à la restauration d'un portique et d'autres édifices¹⁸⁷.

Les aménagements destinés à assurer la stabilité des édifices construits sont l'une des particularités du site. Au sud-est, il repère plusieurs murs de soutènement. L'un d'eux (D) prolonge le mur E dont il est séparé par un escalier creusé à même le rocher. Un second mur (C) fait de gros blocs polygonaux servait à soutenir la terrasse du temple [FIG. 90-92]. Cette construction imposante avait déjà retenu l'attention d'Edward Dodwell ; il en avait donné une gravure que reproduit Pierre Paris dans sa thèse (pl. III) – c'est, du reste, la seule image qu'il nous transmet du site – et il s'agit, aujourd'hui encore, de l'une des parties les plus visibles et les mieux conservées du sanctuaire. Il donne aux cavités présentes dans le mur une fonction de drainage destinée à permettre l'écoulement des eaux de pluie depuis le sol de la terrasse du temple. Un troisième mur, toujours visible (B), soutenait la terrasse sur son extrémité est et se prolongeait le long de l'un des grands côtés du temple (A) [FIG. 93-95] :

Le stylobate et la colonnade sont établis sur la plus étroite plate-bande, qui est la plate-bande intérieure ; la plate-bande extérieure, qui du reste ne s'étend que sur une longueur de sept mètres et demi, supportait le prolongement d'un long et large mur contre lequel s'appuyait la colonnade. Le côté est du temple se confondait avec l'arête même de la montagne, qui se coupe brusquement et tombe en précipice. Il était donc nécessaire, en cet endroit, de soutenir l'ensemble des constructions pesantes qui allaient s'y élever, et ce mur remplissait fort bien cet office ; de plus, il empêchait les colonnes d'être suspendues directement sur le vide. Le portique devait y perdre quelque chose de son élégance et de sa légèreté ; quiconque a vu se dresser au bord même et sur la crête d'une haute muraille les six fameuses colonnes du temple de Baalbeck, regrettera que l'architecte grec ait montré moins de hardiesse que l'architecte gréco-romain ; mais ce que l'édifice perdait en sveltesse, il le gagnait en solidité et en sécurité ; d'ailleurs, à moins de graver par simple plaisir esthétique, les monts situés en arrière des "Sources", il n'était pas ordinaire ni bien aisé d'apercevoir cette face du temple¹⁸⁸.

Ce mur A se compose de trois éléments distincts : une assise reposant sur le rocher, une double assise de moellons et un mur d'appareil polygonal [FIG. 94]¹⁸⁹. Enfin, Pierre Paris repère une ouverture ménagée au niveau de la jonction entre les murs A et B [FIG. 96] ; il y voit un seuil donnant sur un escalier, aujourd'hui disparu, et qui permettait d'accéder au versant de la montagne ; une structure similaire est restituée à l'angle nord-est.

Reste le temple en lui-même dont les fondations sont identifiées. Ses conclusions sont rassemblées dans trois planches qui sont commentées dans le texte [FIG. 97-99]¹⁹⁰. Si la restitution du plan qu'il offre au lecteur lui semble vraisemblable, Pierre Paris reste prudent dans ses conclusions qui ne reposent que sur d'infimes traces visibles de l'édifice antique. Il

¹⁸⁷ *Ibid.*, append. I, 47 ; IG IX 1, 137.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 93-94.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 94-95, fig. 8.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 96-105.

s'agit essentiellement d'une partie du stylobate et des bases de huit colonnes ; cinq étaient encore en place, trois étaient renversées et ont été redressées [FIG. 100]. Tout aussi hypothétiques sont ses conclusions relatives à la disposition intérieure du temple dorique qu'il décrit comme périptère (entouré de colonnes sur ses quatre côtés) hexastyle (sa façade a un portique de six colonnes) diastyle (l'entrecolonnement est égal à trois fois le diamètre d'une colonne). Il imagine ainsi une entrée sur le petit côté nord, un pronaos, un naos et un opisthodomé. La restitution du dallage et des deux colonnes qui marquent l'entrée du pronaos et de l'opisthodomé est tout aussi hypothétique. Il en est de même, pour l'élévation restaurée du temple. Ces conclusions reposent toutefois sur des mesures mathématiques précises relevées *in situ* et sur la découverte de plusieurs vestiges architecturaux en pierre calcaire (et non en marbre) : des chapiteaux doriques de deux formes différentes [FIG. 101], des fragments du larmier, de triglyphes (leur dessin accompagne le plan de la pl. IV [FIG. 97]) ou encore les tuiles provenant du toit effondré. Ces observations sont exposées en détail dans le chapitre 3 du « Livre second ». C'est surtout le recours à l'analogie qui lui permet de faire renaître le temple d'Athéna Krania et de proposer une date pour sa construction. Les détails architecturaux qu'il observe, ainsi que les remarques déjà formulées par Edward Dodwell¹⁹¹, conduisent Pierre Paris à le rapprocher de l'Héphaïstéion d'Athènes, considéré comme le temple le mieux préservé de Grèce et comme un exemple parfait de l'ordre dorique¹⁹² :

Il nous apparaît comme régulièrement construit suivant le canon dorique le plus généralement usité au V^e siècle. Mais il est fort possible qu'il soit antérieur à cette époque. En effet, si on le compare au Théseion d'Athènes, dont le souvenir s'est présenté le premier à notre esprit, comme à l'esprit de Dodwell, parce que les deux édifices ont à peu près la même grandeur, et qu'ils sont tous les deux de la forme périptère hexastyle, ayant treize colonnes sur le grand côté, on voit qu'il devrait être d'aspect plus bas et plus lourd ; les colonnes ont 4,40 m, seulement, tandis que celles du Théseion ont 5,70 m ; et de plus l'entrecolonnement est diastyle à Élatée, tandis qu'il est eustyle (2 diamètres $\frac{1}{2}$) à Athènes. Il faut ajouter que le Théseion était tout entier construit en marbre, tandis que l'architecte du temple d'Athéna avait fait un large emploi de la terre cuite ; c'est là, selon M. Dörpfeld dont l'autorité est grande en ces matières, une preuve d'antiquité¹⁹³.

Pierre Paris peut en revanche s'appuyer sur une information plus riche pour l'étude de la décoration extérieure du temple d'Athéna Krania. Il retrouve un grand nombre d'éléments

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 101. Pour E. Dodwell, « the temple itself was of small dimensions, less than the Theseion at Athens, and built upon the same plan. The lower parts of four columns are yet standing in their places. They are of stone, and fluted Doric; they are two feet seven inches diameter, and the intercolumniations are four feet six inches ». Voir Edward DODWELL, *A Classical and Topographical Tour Through Greece*, ouvr. cité, p. 142.

¹⁹² Transformé en église, le temple subit toutefois des réaménagements au V^e siècle ap. J.-C. Sur cette question, voir Jacqueline P. STURM, « The Afterlife of the Hephaisteion. The *Interpretatio Christiana* of an Ancient Athenian Monument », *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 85, 4, 2016, p. 795-825. Dans ses *Souvenirs d'Athènes*, qui datent de mars 1883 mais furent publiés en 1894 (le texte, nous l'avons dit, fut sans doute en partie retravaillé), Pierre Paris évoquait en ces termes le temple du Kolonos Agoraios : « l'archéologue qui voit l'édifice ayant souffert à peine des atteintes du temps, complet, si l'on excepte le toit et l'ornement de ses acrotères, qui peut encore, pour le consoler de la perte des frontons, admirer les restes des métopes et des frises, l'archéologue doit aimer le Théseion qui permet de si nombreuses et de si fécondes études, que l'on peut mesurer dans ses moindres détails comme un précieux modèle de l'architecture dorique » (« Souvenirs d'Athènes », art. cité, p. 270).

¹⁹³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 105.

architecturaux en terre cuite qui ont conservé leur polychromie : corniche, sima, gargouilles à tête de lion, antéfixes [FIG. 102-104]¹⁹⁴. Sur la base d'un mémoire publié par Wilhelm Dörpfeld, Friedrich Graeber, Richard Borrmann et Karl Siebold, il rapproche ces fragments de ceux découverts à Olympie et en Sicile¹⁹⁵. La série des *Ausgrabungen zu Olympia* lui offre par ailleurs des reproductions de qualité pour comparer les pièces élatéennes (notamment les gargouilles à tête de lion) avec celles qui proviennent du sanctuaire de Zeus¹⁹⁶. L'historien de l'art rejoint ici l'archéologue qui souligne la qualité esthétique du travail des coroplathes :

ces différents morceaux ne sont de style ni médiocre ni banal. [...] Les antéfixes, au moins, et surtout la gouttière ornée de mufles de lions prouvent que l'obscur sanctuaire d'Athéna Cranaïa, perdu sur un pic phocidien, fut décoré avec le même soin et le même goût que plus d'un édifice célèbre, et que l'architecte était un artiste vraiment digne de ce nom. [...] Mais ces antéfixes, comme les corniches peintes, sont encore, et ne sont que les produits d'une ingénieuse et délicate industrie : les mufles de lions que nous avons déjà signalés deux fois sont vraiment des œuvres d'art¹⁹⁷.

Ces derniers sont particulièrement appréciés. Quelle qu'en soit la valeur artistique, il y a là la marque de sa « vanité d'inventeur », comme le reconnaît volontiers Pierre Paris. Il n'hésite pas à proclamer la supériorité des terres cuites d'Élatée sur celles mises au jour par l'école allemande à Olympie et même sur celles du Parthénon et des Propylées (« la terre cuite a ici des qualités de force et d'accent qui manquent au marbre¹⁹⁸ ») :

La crinière épaisse s'épanouit autour du front qui se plisse ; les yeux profondément enfoncés dans l'orbite, hors de laquelle saillit la prunelle, donnent à la bête une expression de colère et de férocité. Les naseaux sont énormes et largement ouverts, les lèvres épaisses et contractées en un rictus effrayant qui dénude les crocs acérés. La bouche est franche et vigoureuse, le modelé large ; le coroplaste a bien compris que ces têtes féroces devaient être vues d'en bas, et que, par suite, il fallait laisser à la distance l'office d'adoucir les ombres et d'établir les transitions entre les plans vigoureusement unis¹⁹⁹.

Il insiste encore sur la variété de ces terres cuites qui, bien que sorties d'un même moule, ont chacune fait l'objet de retouches qui leur donnent un caractère unique. Le résultat pour le spectateur est d'avoir sous les yeux des œuvres qui « semblent moins les produits d'une industrie un peu routinière qui multiplie en grand nombre les épreuves d'un moule inva-
riable²⁰⁰ ».

La terre cuite se retrouve enfin sur le toit du temple et des bâtiments voisins qui étaient couverts de tuiles dont les débris ont été retrouvés par milliers si l'on en croit Pierre Paris.

¹⁹⁴ *Ibid.*, append. II ; p. 106 ; pl. VII-VIII.

¹⁹⁵ Wilhelm DÖRPFELD, Friedrich GRAEBER, Richard BORRMANN et Karl SIEBOLD, *Über die Verwendung von Terrakotten am Geison und Dache griechischer Bauwerke*, Berlin, G. Reimer, coll. « Programm zum Winkelmännnsfeste der Archäologischen Gesellschaft zu Berlin » (41), 1881.

¹⁹⁶ Ernst CURTIUS, Friedrich ADLER et Gustav HIRSCHFELD, *Die Ausgrabungen zu Olympia*, 5 vol., Berlin, Ernst Wasmuth, 1876-1881, notamment : vol. 1 (1876), pl. XXVII-XXX ; vol. 4 (1880), pl. XXVIII-XXIX ; vol. 5 (1881), pl. XXX.

¹⁹⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 107-108.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 109.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 108.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 108-109.

Un grand nombre portent des estampilles qu'il catalogue²⁰¹. Ce corpus est très fragmentaire. Toutefois, la mise en série des différentes inscriptions et les parallèles que lui offrent d'autres sites (en particulier Sparte mais aussi Athènes, Tégée, Corinthe, etc.) lui permettent d'identifier les différents types d'informations imprimée sur les tuiles des toits du sanctuaire d'Élatée. Ces estampilles sont similaires à celles que l'on retrouve dans d'autres lieux du monde gréco-romain : une indication montrant qu'il s'agit d'un édifice public, un nom de magistrat « servant de date » – en réalité, il faut plutôt y voir le nom du magistrat chargé du contrôle de la fabrication ou responsable des travaux publics –, le nom de l'entrepreneur, parfois celui de l'édifice auquel la tuile est destinée²⁰². Suivant le modèle que lui offre Sparte, il propose de réunir en une seule formule « chacun des mots retrouvés au milieu des syllabes éparses » et propose un texte-type en choisissant les noms propres parmi les exemples que lui offrent les tuiles exhumées : Δαμοσία πλίνθος ἐπὶ Ἀπελλέα ἐργώνου Δαματρίου. La formule autorise plusieurs combinaisons possibles et Pierre Paris admet que chaque tuile ne portait pas nécessairement l'estampille complète. D'autre part, si toutes les tuiles ne proviennent pas du même atelier (leurs formes varient et surtout la terre présente des nuances allant du jaune clair au rouge vif), la technique employée pour imprimer l'estampille révèle un procédé de fabrication industrialisé et élaboré : les caractères

sont toujours droits et se lisent de gauche à droite, ce qui prouve que les lettres qui se détachaient en relief sur le cachet ou sur le moule étaient renversées. [...] Pour toutes les tuiles du temple d'Athéna Cranaia, il est certain que l'inscription était préparée en relief dans l'intérieur du moule ; l'argile recevait l'empreinte en même temps qu'elle prenait dans le moule sa forme plate ou recourbée, car l'application postérieure d'un cachet mobile aurait produit nécessairement un déplacement de la terre molle, et l'on devrait voir autour des lettres un bourrelet, comme cela arrive pour les caractères tracés à la main avec une pointe. Les arêtes des lettres, au contraire, sont vives et nettes²⁰³.

En somme, Pierre Paris doit se contenter de bien peu de vestiges architecturaux pour rendre compte de ce que pouvait être le sanctuaire élatéen dans l'Antiquité. Les conclusions relatives au plan du temple et à son élévation sont vraisemblables mais hypothétiques, de sorte que l'édifice qu'il fait renaître sous les yeux du lecteur se situe bien quelque part entre restitution et invention. Pourtant, c'est bien une démarche archéologique qui permet à Pierre Paris de « tirer d'un sommeil millénaire les cimes du mont Cranae²⁰⁴ ».

3. — QUESTION DE MÉTHODE : LA DÉMARCHE ARCHÉOLOGIQUE

Dans le chapitre précédent, nous avons souligné que l'étude de l'architecture domestique à Délos témoignait, chez Pierre Paris, de la mise en œuvre d'un véritable raisonnement ar-

²⁰¹ *Ibid.*, p. 110-118.

²⁰² René GINOUVÈS (éd.), *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine. 2. Éléments constructifs : supports, couvertures, aménagements intérieurs*, Paris-Rome, École française d'Athènes, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (84), 1992, p. 182.

²⁰³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 115-116.

²⁰⁴ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 300.

chéologique²⁰⁵. Le résultat des travaux conduits à Élatée permet de préciser le contenu de la méthode suivie. L'exercice n'est pas simple. Aucune photographie, aucun carnet de fouille n'est parvenu jusqu'à nous. Quant aux informations relatives à la conception de la fouille et à l'enregistrement des données, elles sont rares dans les travaux publiés. Les efforts portent sur trois aspects principaux : fouiller, documenter et dater.

Fouiller

La topographie du site avant les fouilles est évoquée à plusieurs reprises. Son aspect devait être assez différent de celui que présente de nos jours le sanctuaire, même si la nature y a en partie repris ses droits depuis les nettoyages effectués par Georgios Zachos au début des années 2000. Pierre Paris parle d'« un épais tapis d'herbes et de chênes-verts », de « buissons épineux » (aujourd'hui encore, ils rendent l'accès à la terrasse du temple assez malaisé), et d'« une assez grande épaisseur de terre végétale ». Dès lors, l'objectif de la fouille est de décaper le sol. L'espoir de découvrir un bel objet n'est pas absent mais ce n'est pas une finalité. Il s'agit de révéler les restes de constructions qui permettront de comprendre l'organisation de l'espace sacré et de collecter les fragments de céramiques, d'inscriptions ou de tout autre objet exhumé. Il faut pour cela dégager la surface du téménos, « mettre à nu le roc²⁰⁶ » (il évoque une couche de terre allant de cinquante centimètres à deux mètres d'épaisseur²⁰⁷). Ailleurs, il précise que « nous avons, pour retrouver les vestiges de ces constructions, ouvert des tranchées dans tous les sens à l'intérieur de l'enceinte sacrée²⁰⁸ ». Cette méthode n'est pas la seule à être appliquée par les archéologues ; elle est souvent reconnue comme insuffisante, y compris par ceux qui la mettent en œuvre, mais elle présente un double avantage qui explique son usage fréquent : c'est la manière de fouiller la plus rapide et la plus économique²⁰⁹.

Ce déblaiement est nécessairement destructeur. Pierre Paris sacrifie les niveaux d'occupation les plus récents du site jusqu'à retrouver le sol antique, le seul qui l'intéresse. Cette stratégie est parfaitement assumée. Il n'a que faire des nombreux murs de l'époque byzantine (des monnaies portant l'effigie de Justin II ont été retrouvées dans les déblais) qui encombrant le téménos : « nous avons dû démolir toutes ces murailles parasites, et même défoncer un assez large morceau de mosaïque grossière pour arriver jusqu'aux fondations mêmes du temple et en retrouver le plan primitif²¹⁰ ». Hellénocentrisme et suprématie de l'archéologie classique se rejoignent dans ce jugement des plus lapidaires.

²⁰⁵ Voir *supra*, chap. 2, § 2.3.2.

²⁰⁶ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 203.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 90-91.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 89.

²⁰⁹ Gisela EBERHARDT, « Dig that! How Methodology Emerged in German Barrow Excavations », dans Ola Wolfhechel JENSEN (éd.), *Histories of Archaeological Practices. Reflections on Methods, Strategies and Social Organisation in Past Fieldwork*, The National Historical Museum, coll. « Studies » (20), 2012, p. 151-173 ; EAD., « Methodological Reflections on the History of Excavation Techniques », dans Nathan SCHLANGER et Jarl NORDBLADH (éd.), *Archives, Ancestors, Practices: Archaeology in the Light of its History*, New York, Berghahn Books, 2008, p. 89-96.

²¹⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 91. Concernant les monnaies byzantines, Pierre Paris ajoute qu'« elles n'ont du reste aucun intérêt ».

En fin de compte, la méthode mise en œuvre reflète la pratique de la fouille extensive et systématique qui domine alors dans l'archéologie classique²¹¹. Il faudra attendre les années 1950 pour que se renouvellent les méthodes sur le terrain sous l'impulsion de Paul Courbin, introducteur à l'EFA de la méthode stratigraphique élaborée dès les années 1930 par Mortimer Wheeler et théorisée en 1954 dans son *Archaeology from the Earth*²¹². Avant cette date, on

applique une méthode de fouille dont la principale caractéristique est de ne pas exister. De très nombreux ouvriers, peu et mal encadrés, "dégagent" des murs en les suivant. Le principal objectif est d'atteindre le sol vierge aussi vite que possible, tout en collectant un grand nombre d'objets. La stratification n'est pas ignorée, mais rarement observée, jamais relevée pour elle-même, quelquefois reconstituée après coup²¹³.

Telle est la démarche que Pierre Paris met en œuvre sur son premier chantier de fouille. Plus tard, il ne procédera pas autrement au moment de fouiller les sites ibères et hispano-romains de la péninsule Ibérique.

Documenter

La fouille est le témoignage le plus visible de la primeur accordée aux traces matérielles pour reconstruire le passé. La stratigraphie est complètement négligée par Pierre Paris et sans doute ne se préoccupe-t-il pas beaucoup de la question de l'enregistrement des données²¹⁴. La démarche archéologique apparaît toutefois dans le souci de documenter la fouille²¹⁵. Pierre Paris consigne des « mesures que nous avons prises avec soin²¹⁶ » afin de dresser le plan d'ensemble du sanctuaire. Les documents élaborés à partir de ces relevés sont un complément indispensable aux descriptions de l'auteur. L'illustration comprend ainsi une série d'outils qui, grâce à la scientificité et à la technicité qu'ils affichent, jouent le rôle de preuves destinées à appuyer le discours archéologique. Laissons de côté le croquis d'en-

²¹¹ Philippe JOCKEY, *L'archéologie*, Paris, Belin, coll. « Collection sujets », 1999, p. 147-153.

²¹² Mortimer WHEELER, *Archaeology from the Earth*, Oxford, Clarendon Press, 1954.

²¹³ Pascal DARCQUE, « Paul Courbin et la méthode Wheeler », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 316.

²¹⁴ Sur ce point et celui de la nécessité de bien tenir son carnet de fouille, voir Hervé DUCHÊNE, « Aventure archéologique et amitié épistolaire : Edmond Pottier, Salomon Reinach et les fouilles de Myrina », *JS*, fasc. 2 (juin-décembre), 2002, p. 418-420.

²¹⁵ À titre de comparaison, voir le témoignage de Maurice Holleaux au sujet de la méthode mise en œuvre à Délos au début du XX^e siècle : « il vaut la peine d'indiquer en quelques mots quelle a été la méthode adoptée et constamment suivie. Partout, la fouille a été conduite jusqu'au sol vierge ; tous les déblais ont été amenés aux rivages et jetés à la mer ; les altitudes ont été relevées, les plans établis, les photographies prises au fur et à mesure de l'exploration ; on a dressé le catalogue complet des objets découverts et ce catalogue ne comprend pas moins de 4 000 numéros ; les inscriptions ont toutes été déchiffrées, transcrites et estampées ; les ouvrages de sculpture qui se trouvaient rompus en morceaux, ont été provisoirement réparés ; on a consolidé toutes les parties croulantes des édifices mis au jour ; on s'est très spécialement appliqué à sauver de la ruine les peintures et les mosaïques trouvées dans plusieurs de ces édifices : les stucs coloriés ont été notamment l'objet de soins minutieux ; on les a fixés par du ciment aux murs qu'ils décoraient et recouverts d'un vernis isolant qui les protège contre l'air et l'humidité. Quand on procède de la sorte, on est excusable de ne point aller très vite ; du moins peut-on se rendre ce témoignage qu'on n'a manqué à aucune des parties essentielles de sa tâche ». Dans Maurice HOLLEAUX, « Rapport sur les travaux exécutés dans l'île de Délos par l'École française d'Athènes pendant l'année 1904 », *CRAI*, 48, 6, 1904, p. 727.

²¹⁶ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 99.

semble du téménos réalisé par Pierre Paris lui-même, lequel déplore – non sans raison – son « inexpérience de dessinateur » [FIG. 88]²¹⁷. Il s'agit surtout des planches IV, V et VI [FIG. 97-99]. Les deux premières, celles qui représentent le plan et le plan restauré du temple, sont dues à l'architecte Victor-Auguste Blavette (1850-1933), premier grand prix de Rome en 1879. Elles rappellent la collaboration courante entre les athéniens et divers techniciens, qu'ils soient ingénieurs ou architectes de l'Académie de France à Rome (leur Envoi de quatrième année, exécuté lors de leur séjour en terre hellénique, était consacré à des monuments ou des sites grecs)²¹⁸. Quant à la planche VI, celle de l'élévation restaurée, elle est signée par un « A. Fernique, PH » qui n'est pas l'archéologue Emmanuel Fernique (1854-1885)²¹⁹ mais le photographe Albert Fernique (1841-1898). Si ces travaux, en particulier ceux des pensionnaires de la Villa Médicis, sont considérés avant tout comme des œuvres artistiques faisant une place importante à l'interprétation, la volonté de produire un outil rigoureux et scientifique nous semble s'imposer dans le cas présent, notamment en raison de l'aspect sobre et dépouillé des planches si on les compare à d'autres œuvres du même genre. D'autre part, elles sont exécutées à partir des mesures mathématiques prises par Pierre Paris²²⁰. D'une certaine façon, leur présence à côté de la planche III, une reproduction de la gravure d'Edward Dodwell (due à un certain Labouret) au caractère plus pittoresque mais aussi plus approximatif [FIG. 90], peut être perçue comme l'un des signes du passage d'une archéologie romantique à une archéologie scientifique.

Plus généralement, l'illustration participe du processus d'enregistrement des données. Elle atteste le nouveau statut acquis par des vestiges matériels qui sont abordés comme de véritables documents d'histoire. Leur reproduction devient par la même essentielle : pour le savant, elle a valeur de preuve et doit témoigner de son sérieux et de sa bonne foi. On trouve ainsi dix figures insérées dans le texte, trente dans les différents appendices et soixante-dix reproductions des pièces les plus significatives dans les planches (grâce à la technique d'impression de l'héliographie), certains objets étant reproduits sous des angles différents [ANN. 16]. En revanche, et il y a là une réelle insuffisance des travaux parisiens, aucun des sites explorés et aucun des édifices fouillés n'est documenté par la photographie. La seule image du site qu'il nous offre est une gravure du mur de soutènement C qu'il emprunte à Edward Dodwell. La même remarque s'applique aux pierres gravées et à la plupart des fragments de sculptures en pierre (il en est de même pour les fouilles de Délos de l'été 1883 comme nous l'avons signalé dans le chapitre précédent). Ce constat surprend si l'on songe à ce que sera plus tard l'engouement de Pierre Paris pour cette technique. Pourquoi cette absence de l'image mécanique ? Est-ce en raison de son coût ? Ou plus simplement parce que Pierre Paris ne maîtrise pas encore une technique délicate qui requiert un assez long ap-

²¹⁷ *Ibid.*, p. 106.

²¹⁸ Marie-Christine HELLMANN et Philippe FRAISSE, *Paris-Rome-Athènes. Le voyage en Grèce des architectes français aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, ENSBA, 1982, en part. p. 274-281 sur Victor Blavette ; Marie-Christine HELLMANN, « Les architectes de l'École française d'Athènes », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 191-222. Voir également cat. MONCEAUX 24-04-1884.

²¹⁹ Stéphane BOURDIN, « Emmanuel Fernique, premier archéologue de l'École française de Rome, de Préneste au pays des Marseilles », dans Michel GRAS et Olivier PONCET (éd.), *Construire l'institution. L'École française de Rome, 1873-1895*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (486), 2015, en ligne sur <https://books.openedition.org/efr/2628>.

²²⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 92.

prentissage ? Certes, en 1884, la photographie archéologique en est à ses débuts. Rappelons cependant que le premier manuel en la matière avait été publié en 1879 par un conservateur du musée d'Histoire naturelle de Toulouse²²¹, et que Maurice Holleaux, qui entreprend la fouille du Ptoion au moment où Pierre Paris est à Élatée, fait un choix radicalement différent sur ce point²²². À peine quelques années plus tard, Salomon Reinach recommandera à tous ceux qui seraient tentés de se rendre en Orient de ne pas entreprendre le voyage sans se munir d'un appareil photographique²²³.

Enfin, la démarche archéologique de Pierre Paris apparaît à travers l'approche typologique mise en œuvre. Nous avons rappelé que les jeunes athéniens étaient initiés à l'élaboration de corpus de sources fondés sur le classement chronologique, typologique, géographique et la mise en série des vestiges recueillis sur le terrain. Lorsqu'il fouille le sanctuaire d'Athéna, Pierre Paris a déjà été confronté à cet exercice. La méthode acquise est réinvestie. Les fragments recueillis sont répertoriés, même les *débris* et les *humbles documents*, des termes qu'il utilise abondamment et qui témoignent en eux-mêmes d'une nouvelle conception de l'objet archéologique. L'essentiel de ce travail d'inventaire figure en appendice de la thèse (33 % du livre). Il s'agit du catalogue des inscriptions, des fragments d'architecture et de sculpture du temple, et de celui des ex-voto sur lequel nous aurons à revenir.

Dater

La date de construction des vestiges exhumés est évoquée à plusieurs reprises. On retrouve sur ce point une façon de procéder qui deviendra habituelle chez Pierre Paris – et qui lui vaudra, au moment de la publication de la Dame d'Elche, des remarques acerbes de la part de Théodore Reinach. La chronologie est plus souvent sous-entendue qu'affirmée avec force. Elle se perd parfois dans des remarques vagues (« de bonne époque », par exemple). Lorsqu'une date est avancée, c'est avec une précision qui va rarement au-delà du siècle, tandis que la volonté de livrer au lecteur les différentes hypothèses envisagées et les étapes du raisonnement sème la confusion dans la mesure où l'exposé ne se termine jamais sur une mise au point lui permettant de trancher clairement la question. En matière de datation, Pierre Paris ne prend pas de risque et pêche par excès de prudence.

La porte d'accès au sanctuaire, qu'il situe dans l'angle sud-ouest (Edward Dodwell au nord-ouest), est d'abord rapprochée des vestiges de Mycènes et de Tirynthe ; mais son mode d'assemblage étant plus complexe, il le considère finalement comme « moins primitif ». Le raisonnement est similaire pour les murs de soutènement de la terrasse du temple, notamment pour le mur C. Edward Dodwell y voyait « a strong fence-wall of great antiquity²²⁴ ». Si le nom de Mycènes revient une nouvelle fois sous la plume de Pierre Paris, il nuance son point de vue quelques pages plus loin :

²²¹ Eugène TRUTAT, *La photographie appliquée à l'archéologie. Reproduction des monuments, œuvres d'art, mobilier, inscriptions, manuscrits*, Paris, Gauthier-Villars, 1879.

²²² Jean DUCAT, *Les Kouroi du Ptoion. Le sanctuaire d'Apollon Ptoieus à l'époque archaïque*, Paris, Éditions E. de Boccard, coll. « BEFAR » (219), 1971, p. 25.

²²³ Salomon REINACH, *Conseils aux voyageurs archéologues en Grèce et dans l'Orient hellénique*, Paris, Ernest Leroux, coll. « Petite bibliothèque d'art et d'archéologie », 1886, p. 14, 28-35.

²²⁴ Edward DODWELL, *A Classical and Topographical Tour Through Greece*, ouvr. cité, p. 142.

Nous avons déjà laissé entendre, à propos de la porte du téménos, que tout cet ensemble de constructions ne remonte pas à une très haute antiquité, bien que l'appareil pélasgique de la terrasse puisse un moment faire illusion. Les architectes admettent aujourd'hui que le système polygonal a été employé très tard en Grèce concurremment avec d'autres systèmes, comme c'est ici le cas. Nous avons toute raison de croire que l'enceinte et le temple lui-même ont été édifiés à la même époque, car sans cela il faudrait admettre que le plateau était une primitive acropole, une forteresse militaire, ou une ville de l'époque dite pélasgique, et rien ne donne à le penser ; nous n'avons rien découvert au cours de nos fouilles, ni membre d'architecture, ni inscription, ni poterie, – sauf des ex-voto de terre cuite ou de bronze qui ne peuvent ici servir d'arguments – qui rappelle l'âge archaïque²²⁵.

Reflet de l'état de la recherche au début des années 1890, on voit que la chronologie de la préhistoire égéenne n'est pas encore fixée : Pierre Paris ne distingue pas clairement les époques mycénienne et archaïque. Quoi qu'il en soit, il privilégie une datation plus récente pour l'ensemble des constructions du sanctuaire qu'il considère comme contemporaines les unes des autres. C'est finalement l'étude du temple, rapproché de l'Héphaïstéion (dont la date de construction fait elle-même débat²²⁶), qui lui permet de fixer une chronologie plus précise : « Il [le temple d'Élatée] nous apparaît comme régulièrement construit suivant le canon dorique le plus généralement usité au V^e siècle. Mais il est fort possible qu'il soit antérieur à cette époque ».

Étonnamment, les acquis des recherches sur la ville d'Élatée et la connaissance des sources littéraires ne sont pas mobilisées à cette occasion. Tout se passe comme si l'étude du sanctuaire était déconnectée du « Livre premier » sur l'histoire de la cité phocidienne, de sorte que c'est au lecteur de rétablir des liens qui ne sont que sous-entendus, voire ignorés. Puisque le sanctuaire servit, après la troisième guerre sacrée, à la conservation des archives du *koinon* des Phocidiens, il y avait là un *terminus ante quem* pour la construction du temple : il était nécessairement antérieur au milieu du IV^e siècle av. J.-C. Quant au fait qu'il pût être antérieur au V^e siècle – ou qu'il existât un premier temple datant de l'époque archaïque –, il y avait là une idée suggérée par les sources littéraires que Pierre Paris avait citées : « les hordes du Grand Roi parcoururent la Phocide brûlant tout sur leur passage, villes et temples, Élatée subit le sort commun²²⁷ ». Certes, Hérodote et Pausanias affirment chacun que la ville d'Élatée faisait partie des cités détruites par les Perses en 480 av. J.-C. sans préciser si un premier temple d'Athéna figurait parmi les destructions²²⁸. Il est cependant curieux que cette hypothèse n'ait pas été clairement formulée par Pierre Paris : un premier temple archaïque aurait pu être détruit en 480 (même s'il n'en avait trouvé aucune trace), la

²²⁵ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 80-81.

²²⁶ Le temple de l'agora d'Athènes aurait été construit entre les années 480-460 jusqu'en 449. Le chantier aurait pris fin entre 421-416/15 av. J.-C. avec l'installation des statues de culte : William Bell DINSMOOR, *Observations on the Hephaisteion*, Princeton, The American School of Classical Studies at Athens, coll. « *Hesperia Supplements* » (5), 1941, p. 150-160 ; Homer A. THOMPSON et Richard E. WYCHERLEY, *The Agora of Athens. The History, Shape and Uses of an Ancient City Center*, Princeton, The American School of Classical Studies at Athens, coll. « *The Athenian Agora* » (14), 1972, p. 140-149 ; Benjamin D. MERITT, « Perikles, the Athenian Mint, and the Hephaisteion », *PAPhS*, 119, 4, 1975, p. 272-273 ; Jaqueline P. STURM, « The Afterlife of the Hephaisteion », art. cité, p. 796, n. 7 ; Andrew STEWART, « Classical Sculpture from the Athenian Agora, Part 1. The Pediments and Akroteria of the Hephaisteion », *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 87, 4, 2018, p. 481-482.

²²⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 12.

²²⁸ HÉRODOTE VIII, 33 ; PAUSANIAS X, 34, 3.

Deuxième Guerre médique fournissant un *terminus post quem* ; un second temple aurait été construit à l'époque classique, ce qui expliquerait les similitudes qu'il constatait avec l'Héphaïstéion d'Athènes.

Les fouilles entreprises au début du XXI^e siècle et une relecture des découvertes de Pierre Paris ont permis de compléter la question chronologique sans apporter de réponse définitive. Le site a été occupé dès l'époque mycénienne. L'existence d'un premier temple de l'époque archaïque détruit par Xerxès a été confirmée²²⁹. Concernant le temple de l'époque classique, les vestiges exhumés depuis 1884 et les éléments architecturaux visibles sur le site orientent vers une échelle chronologique comprise entre le V^e et le III^e siècle av. J.-C. Pour le reste, nous en sommes réduits à des hypothèses. Le chapiteau dorique semble indiquer que le temple actuel aurait été construit dans la seconde moitié du V^e siècle, même si certains auteurs ont pu proposer une date plus haute, vers 500-475 av. J.-C.²³⁰. A-t-il été détruit ou suffisamment endommagé pour nécessiter des travaux de reconstruction à la suite du tremblement de terre de 426 av. J.-C., particulièrement fort en Locride Oponte, très proche d'Élatée²³¹ ? Pierre Paris n'évoque pas cet épisode ; Georgios Zachos et Sonia Dimaki suggèrent que cela est possible et qu'un deuxième temple classique aurait alors pu voir le jour. Quoi qu'il en soit, sa décoration architecturale en terre cuite a subi des changements ultérieurs puisque les gouttières en forme de tête de lion pourraient dater du III^e siècle av. J.-C. (sur la base d'un rapprochement avec celles du temple de Zeus à Olympie, comme l'avait fait Pierre Paris), et même être plus récentes²³². Une chose est sûre, les inscriptions et les nombreux ex-voto découverts (en particulier les tanagréennes) attestent le dynamisme du sanctuaire à l'époque hellénistique, tandis que le témoignage de Pausanias confirme qu'il continuait à attirer les voyageurs autour de 170 ap. J.-C.²³³.

IV. — DE MARBRE ET D'ARGILE LA SCULPTURE ÉLATÉENNE

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, même si l'archéologie s'impose comme une discipline scientifique et universitaire autonome, le profil des savants qui font le choix de cette carrière reste très ouvert. La spécialisation disciplinaire est alors à peine amorcée. À Élatée

²²⁹ Georgios A. ZACHOS et Sonia P. DIMAKI, « Ελάτεια (Φωκίς). Ιερό Αθηνάς Κραναίας », art. cité, p. 874-876.

²³⁰ Tony SPAWFORTH, *Los templos griegos = The Complete Greek Temples*, trad. par David GOVANTES, Madrid, Akal, 2007 [2006], p. 169 ; Robert WOODWARD, *An Architectural Investigation into the Relationship between Doric Temple Architecture and Identity in the Archaic and Classical Periods*, PhD thesis, University of Sheffield, 2013, p. 424.

²³¹ THUCYDIDE III, 89 ; DIODORE XII, 59, 1.

²³² Franz WILLEMSSEN, *Die Löwenkopf-Wasserspeier vom dach des Zeustempels*, Berlin, Walter de Gruyter, coll. « Olympische Forschungen » (4), 1959, p. 67 ; Marie-Françoise BILLOT et Alain BADIE, « Le décor des toits de Grèce du II^e s. av. au I^{er} s. ap. J.-C. Traditions, innovations, importations (Deuxième partie) », dans Jean-Yves MARC, Jean-Charles MORETTI et Didier VIVIERS (éd.), *Constructions publiques et programmes édilitaires en Grèce entre le II^e et le I^{er} siècle ap. J.-C.*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (39), 2001, p. 78-79, 88, 119 en part.

²³³ Georgios A. ZACHOS et Sonia P. DIMAKI, « Ελάτεια (Φωκίς). Ιερό Αθηνάς Κραναίας », art. cité, p. 876-879.

et au sanctuaire d'Athéna Kranaia, Pierre Paris est à la fois archéologue, épigraphiste, philologue, mais aussi historien de l'art antique. L'étude de la sculpture élatéenne est au cœur des chapitres 4 et 5 de son livre, qu'il s'agisse de la sculpture monumentale en pierre ou des figurines de terre cuite. Il n'y a là rien de surprenant si l'on songe à l'omniprésence de la statue dans l'espace public des cités gréco-romaines. Mais les sources sont encore une fois très fragmentaires et l'obligent à recourir aux informations que lui fournissent l'épigraphie et la numismatique. Le sanctuaire d'Athéna Kranaia, en effet, ne livra rien de comparable aux découvertes faites par les athéniens à Délos ou par Maurice Holleaux sur le chantier du Ptoion (deux fouilles particulièrement intéressantes pour l'étude de la sculpture grecque archaïque)²³⁴.

1. — LA STATUE DE CULTE D'ATHÉNA KRANAIA

Dans la brève description qu'il donne d'Élatée, Pausanias mentionne cinq statues : celle du coureur Mnésiboulos, sculptée en bronze pour célébrer ses victoires aux jeux d'Olympie, celle du héros éponyme Élatos, dressée sur l'agora, la statue de culte d'Asclépios, œuvre de Timoklès et Timarchidès, une statue en bronze d'Athéna, installée près du théâtre, et enfin la statue de culte d'Athéna Kranaia :

Questo Mnesibulo vinse varie gare di corsa e, in particolare, nella duecentotrentacinquesima Olimpiade vinse alla gara dello stadio e della doppia corsa con lo scudo; e del corridore Mnesibulo a Elatea c'è una statua di bronzo lungo la strada. L'*agora* di per sé merita di esser vista, ma anche Elato, rappresentato su una stele: e io non so dire con certezza se hanno fatto la stele per onorarlo in qualità di ecista, o se abbiano voluto sovrapporre una stele alla tomba. C'è un tempio in onore di Asclepio e una statua che lo rappresenta barbuto; i nomi degli scultori della statua sono Timocle e Timarchide, di origine attica. Al confine della città, sulla destra, c'è un teatro e un'antica statua in bronzo di Atena: dicono che questa dea li abbia aiutati contro i barbari al comando di Tassilo. All'incirca a venti stadi da Elatea si trova un santuario di Atena denominata Kranaia. [...] Anche questa statua della dea è opera dei figli di Policle: si presenta attrezzata alla battaglia, e ci sono rilievi che sono imitazione dei rilievi che sono ad Atene sullo scudo della statua detta dagli Ateniesi Parthenos [éd. U. Bultrighini et M. Torelli, Fondazione Lorenzo Valla, 2017]²³⁵.

Aucune de ces œuvres n'est parvenue jusqu'à nous. Pierre Paris, en écrivant que « les Phocidiens n'ont pas marqué leur place dans le développement artistique de la Grèce », ne sem-

²³⁴ Sur les six campagnes de Maurice Holleaux : Jean DUCAT, *Les Kouroi du Ptoion. Le sanctuaire d'Apollon Ptoieus à l'époque archaïque*, ouvr. cité, p. 7-27 ; Charles DIEHL, *Excursions archéologiques en Grèce*, Paris, Armand Colin et C^{ie}, 1890, p. 189-202.

²³⁵ PAUSANIAS X, 34, 5-8 : [...] οὗτος ὁ Μνησίβουλος δρόμου νίκας καὶ ἄλλας ἀνείλετο καὶ Ὀλυμπιάδι πέμπτη πρὸς ταῖς τριάκοντά τε καὶ διακοσίαις σταδίου καὶ τοῦ σὺν τῇ ἀσπίδι διαύλου· ἐν Ἐλατείᾳ δὲ κατὰ τὴν ὁδὸν τοῦ δρομέως Μνησιβούλου χαλκοῦς ἔστηκεν ἀνδριάς. ἡ δὲ ἀγορὰ αὕτη τέ ἐστι θεᾶς ἀξία καὶ ὁ Ἐλατος ἐπειργασμένος στήλῃ· σαφῶς δὲ οὐκ οἶδα εἴτε τιμῶντες οἷα οἰκιστὴν εἴτε καὶ μνήματος ἐπίθημα ἐποίησαντο τὴν στήλῃν. τῷ δὲ Ἀσκληπιῷ ναὸς ᾠκοδόμηται καὶ ἄγαλμα γένεια ἔχον ἐστὶ· τοῖς ἐργασασμένοις τὸ ἄγαλμα ὀνόματα μὲν Τιμοκλῆς καὶ Τιμαρχίδης, γένους δὲ εἰσι τοῦ Ἀττικοῦ. ἐπὶ τῷ πέρατι δὲ τῷ ἐν δεξιᾷ τῆς πόλεως θεάτρον τέ ἐστι καὶ χαλκοῦν Ἀθηνᾶς ἄγαλμα ἀρχαῖον· ταύτην τὴν θεὸν λέγουσιν ἀμύναι σφισιν ἐπὶ τοὺς ὁμοῦ Ταξίλῳ βαρβάρους. Ἐλατείας δὲ ὅσον σταδίους εἰκοσιν ἀφ᾽ ὧς ἦσαν Ἀθηνᾶς ἐπὶ κλησιν Κραναιᾶς ἱερὸν· [...] τὸ δὲ ἄγαλμα ἐποίησαν μὲν καὶ τοῦτο οἱ Πολυκλέους παῖδες, ἔστι δὲ ἐσκευασμένον ὥς ἐς μάχην· καὶ ἐπειργασται τῇ ἀσπίδι τῶν Ἀθήνησι μίμημα ἐπὶ τῇ ἀσπίδι τῆς καλουμένης ὑπὸ Ἀθηναίων Παρθένου.

blait guère se faire d'illusions²³⁶. A priori, l'étude de la sculpture élatéenne était donc un non-sujet. Ouvrir ce dossier ne fut pourtant pas sans intérêt.

Sculpture monumentale et numismatique

La vue des ruines du temple d'Athéna Kранаia, que Habbo G. Lolling avait déjà comparées à des « antiken Klosterruine²³⁷ », convainc Pierre Paris qu'il serait vain d'espérer retrouver la statue de culte de la déesse poliaide sculptée par Timoklès et Timarchidès, fils de Polyklès. Pourtant, plusieurs fragments sont mis au jour. Ils sont retrouvés comme matériaux de remploi dans des murs d'époque byzantine dont les ruines sont encore visibles lorsque Pierre Paris fouille le sanctuaire. Leur taille indique qu'il s'agit d'une statue plus grande que nature. Au regard de l'isolement du lieu et de la difficulté de son accès, il en déduit qu'il ne peut s'agir que de la statue de culte de la déesse, jugeant peu probable que le sanctuaire ait abrité d'autres œuvres monumentales. Il parvient à rapprocher trois de ces fragments qui « s'appliquent exactement l'un contre l'autre de manière à former un ensemble », les plis de la partie inférieure d'un péplos²³⁸. Curieusement, il n'en donne aucune reproduction, que ce soit sous la forme d'un dessin ou d'une photographie, et se contente de les décrire :

Sur une plaque de marbre mal dégrossie, qui devait être recouverte de métal et engagée dans une cavité du piédestal, s'élèvent les plis inférieurs d'une robe de femme, taillés dans le même bloc. On voit que l'étoffe se gonfle sous l'effet du vent ou d'une marche rapide, et ce paquet de draperies rejeté en arrière comme dans les Victoires servait habilement à équilibrer l'inclinaison de la figure penchée en avant. Le fragment a environ un mètre de hauteur et s'arrête au-dessous des genoux²³⁹.

Pierre Paris identifie également l'un des coudes de la statue [FIG. 105] :

un fragment de bras (le coude droit, légèrement replié, comme sur la médaille [voir *infra*]) provenant de la statue, si l'on en croit les dimensions, est trop court pour que l'on en puisse rien inférer ; il est d'un modelé un peu lourd et un peu mou. Mais les fragments retrouvés au temple nous renseignent assez bien – ils sont du reste en harmonie avec les données de la médaille – sur la technique et le style des draperies. L'étoffe, enflée par le vent et la course, est traitée avec verve et flotte bien ; mais la facture n'est pas simple. Les plis, systématiquement arrondis et profondément fouillés, ne sont pas très naturels ; les lignes profondes et trop ombrées qui les séparent, donnent à l'ensemble quelque sécheresse, et l'école à laquelle appartenaient les fils de Polyclès semble compromettre par ce défaut sensible ses qualités de mouvement et de force²⁴⁰.

Cette forme, qui suggère le mouvement, concorde avec le témoignage de Pausanias qui parle d'une déesse prête au combat, équipée pour la bataille (ἔστι δὲ ἐσκευασμένον ὡς ἐς μάχην).

²³⁶ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 119.

²³⁷ Habbo G. LOLLING, « Symmachievertrag der Phoker und Böoter », art. cité, p. 19.

²³⁸ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 121.

²³⁹ *Ibid.*, p. 122.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 125.

Ces quelques fragments ne lui permettent pas de donner une restitution précise de l'allure générale de l'œuvre. Ici, c'est la numismatique qui vient à son secours²⁴¹.

Lors des fouilles, Pierre Paris a retrouvé une monnaie élatéenne de bronze²⁴². Sur le droit sont figurés une tête de taureau ornée de deux bandelettes sacrificielles et la légende ΕΛ[ΑΤΕΩΝ] ; au revers est représentée Athéna casquée, portant la lance et le bouclier, exécutant un mouvement vers la droite [FIG. 106] :

Athéna combattant, vue de trois quarts, marchant vers la droite, la jambe gauche en arrière. La tête est casquée, la poitrine couverte de l'égide [qui n'est en réalité pas visible]. Le bras gauche porte en avant du corps un bouclier rond dont on aperçoit l'ombo saillant. Le bras droit, rejeté en arrière, porte une lance oblique, prête à frapper. La taille est mince et serrée ; une tunique courte tombe jusqu'à mi-cuisses ; les plis d'une longue robe talaire flottent en arrière et autour des jambes²⁴³.

La monnaie de bronze pourrait donc reproduire la statue de culte de Timoklès et Timarchidès, une idée déjà suggérée par Anton Prokesch von Osten (1795-1876), pour qui « Wir haben hier offenbar ein Bild der Minerva Kranäa, die, nach Pausanias X, 32, dargestellt war, als ob sie Lämpfen wollte²⁴⁴ », et reprise par Carl Otfried Müller (1797-1840), Friedrich Wieseler (1811-1892)²⁴⁵ et surtout Johannes Overbeck (1826-1895) : « die Athena ist mit Wahrscheinlichkeit auf einer Bronzemünze dieser Stadt nachweisbar, welche die Göttin mit heftigen Schritten und gefällter Lanze vorschreitend darstellt²⁴⁶ ». Toutefois, les monnaies élatéennes publiées en 1887 par Friedrich Imhoof-Blumer (1838-1920) et Percy Gardner (1846-1937), dans leur *Numismatic Commentary on Pausanias*, viennent ébranler cette théorie [FIG. 107]. Sur la première, le type est identique à celui de la monnaie publiée par Anton Prokesch von Osten (« Athene charging to right with spear advanced, shield on left arm »). En revanche,

²⁴¹ Léon LACROIX, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques. La statuaire archaïque et classique*, Liège, Faculté de philosophie et lettres, coll. « Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège » (116), 1949 (en part. 1^{ère} partie, chap. 2).

²⁴² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 122, fig. 9.

²⁴³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 122-123, fig. 9. Concernant les bandelettes sacrificielles, précisons qu'il s'agit d'un type récurrent dans le monnayage phocidien. Il pourrait évoquer les sacrifices offerts au héros archégète dans le sanctuaire du Phokikon dont parlent les sources littéraires, que ce héros se nomme Xanthippos ou Phokos. Ainsi dans PAUSANIAS X, 4, 10 qui mentionne le héros « honoré tous les jours par des sacrifices ; on fait couler le sang des victimes sur son tombeau, par une ouverture destinée à cet usage, et les chairs de ces victimes sont consumées par le feu » (ἔχει δ' οὖν ἐπὶ ἡμέρα τε πάσῃ τιμὰς καὶ ἄγοντες ἱερῆα οἱ Φωκεῖς τὸ μὲν αἷμα δι' ὅπῃς ἐσχέουσιν ἐς τὸν τάφον, τὰ δὲ κρέα ταύτῃ σφίσιν ἀναλοῦν κατέστηκεν). D'autres interprétations sont toutefois possibles : réminiscence du *rhyton* en forme de tête de taureau des époques minoenne et mycénienne, représentation du dieu-fleuve en lien avec l'importance du Céphise dans la vie quotidienne des habitants. Voir Roderick T. WILLIAMS, *The Silver Coinage of the Phokians*, London, Royal Numismatic Society, coll. « Special Publication » (7), 1972, p. 1-2 ; Oliver D. HOOVER, *Handbook of Coins of Northern and Central Greece*, Lancaster-London, Classical Numismatic Group, coll. « The Handbook of Greek Coinage Series » (4), 2014, p. 307-321 ; Barclay V. HEAD, *Historia Numorum. A Manual of Greek Numismatics*, Oxford, Clarendon Press, 1887, p. 287 ; Dimitra I. TSANGARI, *The Alpha Bank Numismatic Collection. From Thessaly to Euboea*, Athens, Academy of Athens, coll. « Sylloge Nummorum Graecorum » (6), 2011, pl. 34, n° 717-742.

²⁴⁴ Anton PROKESCH VON OSTEN, « Nichtbekannte Europäisch-Griechische Münzen », *Philologische und historische Abhandlungen der Königlich-Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Aus dem Jahre 1845, 1847, p. 82 ; pl. I, n° 24.

²⁴⁵ Karl Otfried MÜLLER et Friedrich WIESELER, *Denkmäler der alten Kunst*, vol. 2, 2, Göttingen, Dieterich, 1881, p. 151-152, n. 215 (214, b).

²⁴⁶ Johannes OVERBECK, *Geschichte der griechischen Plastik*, 3^e éd., vol. 2/2, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche, 1882 [1858], p. 374.

la deuxième donne à voir une Athéna prête au combat mais dans une position différente, une « Athene in form of Palladium » selon les auteurs. Le même type apparaît encore sur une troisième pièce de monnaie, la déesse étant cette fois accompagnée d'un tripode gravé dans le champ, à droite. Il s'agit manifestement de types iconographiques présents sur le revers de différentes émissions monétaires élatéennes mais les auteurs ne donnent pas de précision sur l'avvers. Dans les deux cas, Athéna est plus statique que sur la première monnaie, son vêtement ne suggérant pas la marche ; son bras droit, passant au-dessus de son épaule, brandit la lance tandis que le gauche lève le bouclier, deux gestes qui ne sont pas sans rappeler celui de l'Athéna Itônia que donne à voir le monnayage de la Ligue thessalienne²⁴⁷. En présence de ces deux représentations, les auteurs estiment qu'il est impossible de savoir quelle était l'attitude exacte de la statue de culte d'Athéna, si l'on veut bien accepter l'idée que le type des frappes élatéennes en était une reproduction fidèle. Or il y a une autre difficulté : ils datent ce monnayage du III^e siècle av. J.-C. Antérieur à la statue des fils de Polyklès, il ne pourrait la reproduire²⁴⁸. Néanmoins, la chronologie avancée n'est pas justifiée et elle n'est pas admise par tous. Barclay V. Head (1844-1914), quant à lui, date ces monnaies du II^e siècle²⁴⁹.

Dans ce débat, Pierre Paris pense être en mesure de trancher en faveur de la première solution. Le témoignage de Pausanias, trop vague, ne permettait pas de privilégier l'une ou l'autre hypothèse, mais le mouvement du drapé observé sur le fragment qu'il reconstitue correspond davantage à une Athéna représentée dans l'élan du combat et en mouvement. Une fois de plus, les sources matérielles éclairent les textes, la démarche mise en œuvre témoignant d'une conception positiviste de l'archéologie et du primat accordé à l'objet comme document-source :

Après les découvertes des fragments que nous avons décrits, il nous semble qu'il ne peut plus y avoir d'hésitation. Le marbre et la monnaie de Prokesch von Osten s'éclairent l'un par l'autre, et se prêtent un mutuel appui. La monnaie nous aide à reconnaître dans les fragments les restes de l'œuvre des fils de Polyklès, et les fragments prouvent que c'est bien l'Athéna Cranaia, et non pas une autre, qui est représentée sur la monnaie. Il y a accord absolu entre les deux documents. Le bas de la tunique est ici et là rejeté en arrière d'un même mouvement et d'un même effort ; les plis, ici et là, sont groupés de la même manière ; il y a copie évidente et copie précise ; aucune objection ne peut valoir là contre²⁵⁰.

Quant à l'Athéna représentée sur la seconde monnaie publiée par Friedrich Imhoof-Blumer et Percy Gardner, Pierre Paris suggère – sans disposer d'aucun élément concret – qu'elle

²⁴⁷ Oliver D. HOOVER, *Handbook of Coins of Northern and Central Greece*, ouvr. cité, p. 78-89, en part. n° 208-210, 213, 218, 221, 224-226, 229, 237-238 ; Dimitra I. TSANGARI, *The Alpha Bank Numismatic Collection. From Thessaly to Euboea*, ouvr. cité, en part. pl. 12-14.

²⁴⁸ Friedrich IMHOOF-BLUMER et Percy GARDNER, « Numismatic Commentary on Pausanias III », *JHS*, 8, 1887, p. 19-20 ; pl. LXXIV, Y, XV-XVI.

²⁴⁹ Barclay V. HEAD, *A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum. Central Greece (Locris, Phocis, Boeotia and Euboea)*, London, Longmans & Co., 1884, p. XXVIII ; pl. III ; Barclay V. HEAD, *Historia Numorum. A Manual of Greek Numismatics*, ouvr. cité, p. 290 (il date la monnaie entre 196 et 146 av. J.-C.).

²⁵⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 124.

pourrait être rapprochée de la statue de bronze dont parle Pausanias et qui était située près du théâtre à Élatée²⁵¹.

Disposons-nous d'éléments suffisants pour aller plus loin ? Oliver D. Hoover a récemment donné une vision d'ensemble de cette question dont nous rappellerons les principaux points. Dans les cinq types qu'il distingue et où apparaît un portrait en pied d'Athéna, nous retrouvons ceux dont il a été question. Le premier, le plus ancien, pourrait correspondre à l'une des monnaies publiées par Friedrich Imhoof-Blumer et Percy Gardner [FIG. 108.A]. Il s'agit d'une monnaie fédérale de bronze frappée à Élatée vers la fin du III^e siècle. Au droit apparaît Déméter couronnée d'épis et la légende ΕΛ[ΑΤΕΩΝ]. Selon l'auteur, le type du revers, une Athéna Promachos (accompagnée de la légende ΦΩΚΕΩΝ), pourrait représenter la forme de la statue de culte du sanctuaire d'Athéna Kranaia avant son achèvement, à moins d'y voir – peut-être avec plus de vraisemblance – la marque du contrôle exercé par Philippe V de Macédoine dans la région. Ce type se retrouve en effet sur le monnayage du roi Antigonide. La deuxième pièce est une monnaie civique du II^e siècle semblable à celle retrouvée par Pierre Paris [FIG. 108.B]. Le type du revers correspondrait à « the finished statue of Athena. Here the goddess appears to be running into battle with her weapons at the ready suggestive of a vibrant Hellenistic style in contrast to the much stiffer Athena Promachos²⁵² ». Enfin, les deux dernières [FIG. 107.C-D], datées du début du I^{er} siècle av. J.-C., donnent à voir une Athéna Itônia (associée à un tripode qui apparaît dans le champ, à droite) proche de celle qui figure sur le monnayage du *koinon* thessalien et que l'on peut comparer à l'une des monnaies décrites par Friedrich Imhoof-Blumer et Percy Gardner. Au droit apparaît la tête d'un homme barbu souvent associé à Asclépios (on se souvient qu'un temple lui était consacré sur l'agora d'Élatée)²⁵³. Toutefois, d'après Oliver D. Hoover, la lettre *phi* gravée dans le champ pourrait signaler la présence du héros éponyme Phokos. En fin de compte, même si les données dont nous disposons sont plus précises, elles ne permettent pas de trancher la question. Oliver D. Hoover n'hésite pas à qualifier le type du monnayage élatéen du II^e siècle comme « Athena Kranaia advancing »²⁵⁴. Mais elle pourrait tout autant se reconnaître dans la déesse qui figure sur le monnayage du I^{er} siècle. Dans les deux cas l'attitude et les gestes de la divinité s'accordent avec le témoignage de Pausanias : l'une s'avance résolument en tenant la lance et le bouclier en avant comme si elle allait au combat, l'autre, plus statique, lève le bouclier et brandit la lance comme si elle s'apprêtait à frapper l'ennemi. On peut y voir dans les deux cas une Athéna « préparée comme pour le combat » (ἔστι δὲ ἐσκευασμένον ὡς ἐς μάχην). Le vêtement qui suggère le mouvement, tel que semblent le montrer les vestiges de la statue des fils de Polyklès – mais ils sont très fragmentaires – pourrait être un argument décisif en faveur de l'identification proposée par Pierre Paris et Oliver D. Hoover.

²⁵¹ Voir Barclay V. HEAD, *Historia Numorum. A Manual of Greek Numismatics*, ouvr. cité, p. 290, lequel, du reste, semble considérer la statue de marbre du temple d'Athéna Kranaia et la statue de bronze d'Élatée comme une seule et même œuvre : « Among the noteworthy objects in this town Pausanias (X. 34. 7) mentions an archaic bronze statue of Athena and a temple of Athena Kranaea. The statue on the following coin [Athena in fighting attitude] is perhaps the one referred to ».

²⁵² Oliver D. HOOVER, *Handbook of Coins of Northern and Central Greece*, ouvr. cité, p. 333.

²⁵³ PAUSANIAS X, 34, 6 : « Il y a un temple en l'honneur d'Asclépios et une statue de lui portant la barbe » (τῷ δὲ Ἀσκληπιῷ ναὸς ὑποδύεται καὶ ἄγαλμα γένεια ἔχον ἐστὶ).

²⁵⁴ Oliver D. HOOVER, *Handbook of Coins of Northern and Central Greece*, ouvr. cité, p. 335, n° 1148.

De Pierre Paris à Giorgos Despinis

Le dossier relatif à la statue de Timoklès et Timarchidès a été repris dans les années 1990 par Giorgos Despinis, lequel n'a pas manqué de rappeler que les remarques de Pierre Paris sur le style de l'œuvre, que l'on peut dater du II^e siècle av. J.-C., devaient être prises avec prudence²⁵⁵. Les recherches entreprises ont permis de préciser et de compléter les conclusions de ce dernier, sans les remettre fondamentalement en cause. L'enquête de Giorgos Despinis s'est appuyée sur une relecture des travaux de son prédécesseur mais elle l'a également conduit dans les collections de plusieurs musées grecs. En effet, à l'issue des fouilles de 1884, la collection élatéenne a été dispersée. L'éphorie a décidé de transporter certaines pièces au musée Archéologique national d'Athènes tandis que d'autres étaient confiées à la ville d'Élatée, à charge pour elle de constituer un musée local. Entre 1914 et 1915, une partie des objets a été transférée au musée de Chéronée²⁵⁶. D'autres sont restés sur le site du sanctuaire après les fouilles parisiennes. En octobre 1895, James George Frazer (1854-1941) y retrouve les fragments du vêtement ; exposés aux intempéries, il ne peut que constater leur érosion et leur rapide détérioration²⁵⁷. Le fragment correspondant à une partie du bras gauche (et non droit comme le pensait Pierre Paris), aujourd'hui exposé à Élatée [FIG. 105], a été exhumé des réserves du musée de Chéronée par Giorgos Despinis. Ses prospections sur le site du sanctuaire lui ont permis de trouver d'autres fragments qui peuvent avoir appartenu à la statue, comme des morceaux du vêtement et de la chevelure (« Wir haben hier also möglicherweise das Ende des unter dem Helm hervorquellenden Haarschopfs der Statue vor uns²⁵⁸ ») [FIG. 109, 110]. L'auteur conclut qu'il s'agissait d'une statue en marbre de Paros, vêtue d'un peplos en mouvement et qui faisait environ deux fois la taille réelle²⁵⁹. Une dernière pièce a été rapprochée de la statue de culte d'Athéna Kranaia [FIG. 111, 112]. Il s'agit d'une tête découverte par Pierre Paris mais que ce dernier avait interprétée comme provenant d'une autre statue²⁶⁰. Identifiant correctement le marbre de Paros dont elle est faite, il y voyait une œuvre archaïque tout en relevant certains traits caractéristiques d'une œuvre plus récente :

L'expression et le caractère résident dans la bouche, qui, assez petite, avec des lèvres épaisses aux coins légèrement relevés, semble sourire. L'ovale du visage est pur, mais un peu gras, et la tête diffère en cela des têtes grecques archaïques, où les joues d'ordinaire se creusent et s'amincissent à hauteur de la bouche, pour laisser une saillie plus forte aux pommettes et au menton. Les yeux étaient en métal, en verre ou en pierre précieuse, car on voit encore à gauche et à droite les deux cavités ovales destinées à les contenir. Contre la joue droite, assez bas, il reste encore un fragment de boucle d'oreille ou de cheveux²⁶¹.

²⁵⁵ Giorgos I. DESPINIS, « Studien zur hellenistischen Plastik I. Zwei Künstlerfamilien aus Athen », *AM*, 110, 1995, p. 340.

²⁵⁶ Georgios A. ZACHOS et Sonia P. DIMAKI, « Ελάτεια (Φωκίς). Ιερό Αθηνάς Κραναιάς », art. cité, p. 873.

²⁵⁷ James George FRAZER, *Pausanias's Description of Greece*, vol. 5/6, London, MacMillan and Co., 1898, p. 435 : « The pieces are clearly being smashed, as appears from the number and the fresh and glistening appearance of the marble splinters lying about ».

²⁵⁸ Giorgos I. DESPINIS, « Studien zur hellenistischen Plastik I », art. cité, p. 346.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 345.

²⁶⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, pl. X (au centre) ; MAN Athènes inv. 4817.

²⁶¹ *Ibid.*, append. II, 2, 1.

Cette pièce a été retrouvée dans les années 1970 et fut alors datée du V^e siècle. Pour Giorgos Despinis, ses caractéristiques conduisent à la rattacher à l'époque hellénistique, concrètement au II^e siècle. Provient-elle de la statue de Timoklès et Timarchidès ? C'est l'hypothèse de l'auteur qui reste néanmoins très prudent. La tête ne lui paraît pas sculptée en ronde-bosse mais en haut-relief. Dès lors, ne pourrait-il pas s'agir d'une gorgone ornant l'égide ou le bouclier qui, selon le témoignage de Pausanias, était similaire à celui de l'Athéna Parthénos d'Athènes²⁶² ?

2. — SIGNATURES ÉLATÉENNES DE SCULPTEURS GRECS

L'étude de la sculpture élatéenne ne se limite pas aux fragments de la statue de culte d'Athéna Kranaia. Elle conduit Pierre Paris à s'intéresser de près à la question des signatures de sculpteurs grecs qui ont travaillé sur le sanctuaire, un sujet pour lequel l'archéologie de l'art rejoint la numismatique, l'épigraphie et la philologie.

Une œuvre de Xénokratès d'Athènes à Élatée

Sur l'emplacement du temple, il retrouve un bloc (brisé en deux morceaux) ayant servi de piédestal à une statue disparue et portant une inscription. Le texte est une épigramme dans laquelle apparaissent la signature du poète et du sculpteur²⁶³ :

[π]ότνι' Ἀθαναία, τόδε [δέξαι ἀμεμφὲς ἄγαλμα],
 τὸ πρέπον ἐν χαλκῷ σ[τῆσε]ν, [-----]
 ἐξ ὁσίων ἔργων ἀκροθίν[ιον -----]
 πολλάκι καλλιτέχνῳ φωτὶ [-----]
 τῷ σφε καὶ Εὐκλείδης Μούσα[ις φίλος, ἱ]ερ[ὸς] ἀνὴρ]
 κοσμεῖ ἀειμνήστοις εὐλογίας ἔπεσιν. |
 Ξενοκράτης Ἐργοφίλο[υ] ἐπόησε.

Puissante Athéna, reçois cette statue sans défaut, qu'a érigé en bronze [...] comme prémisses de ses œuvres pies [...] souvent pour un mortel artiste [...] Eucléides, ami de l'artiste et des Muses, homme saint qui orne de parole immortelles ton éloge. Œuvre de Xénocratès, fils d'Ergophilos²⁶⁴.

Dans l'article qu'il publie dans le *Bulletin de correspondance hellénique* en 1887, Pierre Paris propose, afin de rendre intelligible le début de l'épigramme, de restituer les premiers vers « d'après quelques dédicaces du même genre », un choix que ne retiendra pas Wilhelm Dittenberger dans son édition des *Inscriptiones Graecae* (où il apporte quelques corrections à la

²⁶² Giorgos I. DESPINIS, « Studien zur hellenistischen Plastik I », art. cité, p. 347-349.

²⁶³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. I, 49 ; IG IX 1, 131.

²⁶⁴ Marion MULLER-DUFEU, *La sculpture grecque. Sources littéraires et épigraphiques*, Paris, ENSBA, coll. « Beaux-arts histoire », 2002, n° 2466. Une traduction alternative pour les lignes 5-7 de l'épigramme dans Athanásios TZIAFÁLIS et Eleonora SANTIN, « Épigrammes signées de Thessalie », *Topoi. Orient-Occident*, 18, 2013, p. 271-272 : « [...] pour lui, Eukléides à son tour, homme saint, chéri des Muses, a orné ces œuvres par les mots inoubliables de l'éloge. Xénokratès fils d'Ergophilos a fait [la sculpture] ».

restitution de Pierre Paris, notamment pour la ligne 5)²⁶⁵. Il s'agit, quoi qu'il en soit, de la dédicace d'une statue de bronze (ἄγαλμα], τὸ πρέπον ἐν χαλκῷ) offerte à la « puissante Athéna ». Les noms du poète et du sculpteur apparaissent aux lignes 5-7. Le nom de Xénokratès est alors connu par plusieurs inscriptions et par diverses mentions dans l'*Histoire naturelle* de Pline, en particulier celle-ci :

Xenocrates, Tisicratis discipulus, ut alii, Euthycratis, vicit utrosque copia signorum. Et de sua arte composuit volumina.

Xénocrate, élève de Tisicratès ou bien, selon d'autres, d'Euthycratès, les a surpassés tous les deux par l'abondance de ses statues ; il a lui aussi composé des volumes écrit sur son art [trad. S. Schmitt, « Pléiade », 2013]²⁶⁶.

Pierre Paris propose ainsi d'associer le nom du sculpteur de l'œuvre d'Élatée, Xénokratès fils d'Ergophilos, à l'artiste dont parle Pline, un sculpteur de la première moitié du III^e siècle av. J.-C. renommé pour ses productions en bronze ; il fut aussi un théoricien, auteur d'un traité d'histoire de l'art (ce qui a conduit certains à en faire le père de l'histoire de l'art)²⁶⁷. Rattaché par Pline à l'école de Sicyone dont Lysippe fut la figure de proue, Xénokratès est alors considéré par la plupart des historiens comme Sicyonien²⁶⁸. Or comme le rappelle Pierre Paris, plusieurs inscriptions publiées par Emanuel Loewy (1857-1938), dont celle d'Élatée qu'il lui a communiquée, doivent être rattachées à ce même artiste²⁶⁹. L'une d'elles, découverte à Oropos, le désigne clairement comme Athénien. Il s'agit là aussi d'une dédicace prenant la forme d'une épigramme²⁷⁰. Elle ornait le socle d'une statue en bronze élevée en l'honneur de Diomédès de Trézène. La signature indique : Ξενοκράτης Ἀθηναῖος ἐποίησε (ligne 10)²⁷¹.

Un imbroglio : la famille de Polyklès

Une seconde inscription, en apparence plus modeste, conduit Pierre Paris sur un terrain plus compliqué, celui de la généalogie incertaine de la famille de Polyklès [FIG. 113] : « Sur un morceau de corniche en marbre blanc, décorée de deux moulures sculptées d'oves et d'annelets, et qui a pu servir de bordure à une base de statue, on lit, en caractères du second

²⁶⁵ Pierre PARIS, « Fouilles d'Élatée. Inscriptions du temple d'Athéna Cranaia », art. cité, p. 344-345 (n° 14). Il propose la traduction suivante : « Vénérable Athéna, reçois cette belle statue d'airain, offrande que je prélève sur le prix de mes travaux pieux. Souvent tu inspires les mortels amis des arts. Aussi moi, Euclide, qui me suis consacré aux Muses, je t'honore de louanges éternelles » (p. 345). Il convient d'ajouter la signature, non traduite : « Œuvre de Xénokratès fils d'Ergophilos ».

²⁶⁶ PLINIE, *Hist. nat.* XXXIV, 83 ; une mention dans DIOGÈNE LAËRCE IV, 15.

²⁶⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 136-137.

²⁶⁸ Johannes OVERBECK, *Geschichte der griechischen Plastik*, ouvr. cité, p. 134 ; Eugénie SELLERS STRONG, *The Elder Pliny's Chapters on the History of art*, London-New York, MacMillan and Co., 1896, p. XVI-XXXVI.

²⁶⁹ Emanuel LOEWY, *Inschriften Griechischer Bildhauer*, Leipzig, B. G. Teubner, 1885 : n° 135^a, p. 105-106 (Oropos) et n° 135^e, p. 388 (Élatée). Voir également Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque*, vol. 2/2, Paris, Firmin Didot, 1897, p. 485.

²⁷⁰ IG VII, 336.

²⁷¹ Charles PICARD, « Du nouveau sur le critique d'art et sculpteur Xénokratès (d'Athènes) », *RA*, 6^e série, 50, 1957, p. 81-82. Plus largement : Bernhard SCHWEITZER, « Xenokrates von Athen. Beiträge zur Geschichte der antiken Kunstforschung und Kunstanschauung », *Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft. Geisteswissenschaftliche Klasse*, 9, 1, 1932, p. 1-52.

siècle avant Jésus-Christ : ΓΟΛΥΚΛΗΣ ΤΙ[M²⁷² ». Emanuel Loewy, qui travaille alors à son recueil des signatures de sculpteurs grecs, demande à Pierre Paris de lui fournir un estampage de l'inscription. Il le publie, ainsi qu'une partie de la lettre. Tout en acceptant la datation proposée par Pierre Paris, il prend soin de préciser (ce qu'avait sans doute fait le jeune athénien) que cette conclusion a reçu l'aval de Paul Foucart (« in Uebereinstimmung mit Foucart »). En revanche, la première interprétation de Pierre Paris lui paraît insoutenable. Dans un premier temps, face à la qualité du fragment, à ses dimensions et en raison de sa chronologie, Pierre Paris pense avoir retrouvé un fragment de la base de la statue de culte d'Athéna Kranaia, laquelle, d'après Pausanias, est l'œuvre de Timoklès et Timarchidès, fils de Polyklès. Or si tel était le cas, le nom de Polyklès serait au génitif et non au nominatif. Privilégiant la source matérielle, Pierre Paris conclut à une erreur de Pausanias : la statue de culte d'Athéna serait en réalité l'œuvre de Polyklès en personne²⁷³. Dans sa thèse sur Élatée, publiée sept ans après le recueil d'Emanuel Loewy, Pierre Paris est contraint de prendre position. Il abandonne sa première théorie et développe ses nouvelles conclusions : l'inscription se rattacherait en fait à une statue dont rien ne subsiste, pas même son sujet, et elle ne peut être que l'œuvre d'un deuxième Polyklès.

Pierre Paris reprend donc ce dossier en commençant par établir un bilan des sources anciennes (principalement Pausanias et Pliny l'Ancien) et des études modernes relatives à la famille de Polyklès. La prise en compte des découvertes d'Élatée le conduit à corriger la généalogie de cette famille d'artistes proposée par ses prédécesseurs, en particulier par Heinrich von Brunn (1822-1894), Théophile Homolle, Carl Robert (1850-1922) et Emanuel Loewy²⁷⁴. La conclusion à laquelle il parvient lui permet de concilier les sources littéraires et épigraphiques [ANN. 17.1]. Outre le fragment du sanctuaire d'Athéna Kranaia, il s'agit de la signature qui apparaît sur la base de la statue de Caius Ofellius découverte en 1880 à Délos, sur l'agora des Italiens, par Théophile Homolle²⁷⁵ :

Διονύσιος Τιμαρχίδου
καὶ Τιμαρχίδης Πολυκλέους
Ἀθηναῖοι ἐποίησαν.

(Œuvre de Dionysios fils de Timarchidès et de Timarchidès fils de Polyklès, Athéniens.

Pierre Paris en arrive au modèle suivant : Timoklès et Timarchidès sont les fils de Polyklès I. Ils réalisent ensemble la statue d'Hagésarchos à Olympie²⁷⁶ et les statues de culte d'Asclépios et d'Athéna Kranaia à Élatée. À Délos, Timarchidès signe avec son fils, Dionysios, la statue de Caius Ofellius. C'est à son deuxième fils, Polyklès II, que l'on doit une autre statue

²⁷² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 125. Voir IG IX 1, 141.

²⁷³ Emanuel LOEWY, *Inchriften Griechischer Bildhauer*, ouvr. cité, p. 393-394, n° 241^a ; Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 126, n. 1.

²⁷⁴ Heinrich von BRUNN, *Geschichte der griechischen Künstler*, 2^e éd., vol. 1/2, Stuttgart, Ebner & Seubert, 1889 [1857], p. 374-378 ; Théophile HOMOLLE, « Statue de Caius Ofellius : sur une œuvre signée des artistes Dionysios et Polyclès », *BCH*, 5, 1881, p. 390-396 ; Carl ROBERT, « Der Bildhauer Polykles und seine Sippe », *Hermes. Zeitschrift für Klassische Philologie*, 19, 2, 1884, p. 300-315 ; Emanuel LOEWY, *Inchriften Griechischer Bildhauer*, ouvr. cité, p. 175-179, n° 242.

²⁷⁵ ID 1688.

²⁷⁶ PAUSANIAS VI, 12, 9 : Τοῦ Ἀγησάρχου δὲ ἐστὶν ἡ εἰκὼν τέχνη τῶν Πολυκλέους παίδων ; « La statue d'Agésarchus est l'ouvrage des fils de Polyclès » (trad. Clavier, 1821).

réalisée pour le sanctuaire d'Athéna Kranaia et dont Pierre Paris a retrouvé un fragment de la base. Après 146 av. J.-C., la famille s'installe provisoirement à Rome où elle travaille pour Caius Caecilius Metellus. À la suite de son triomphe sur Andriskos – qui permet de réduire la Macédoine au rang de province romaine –, Metellus fait construire un portique monumental autour du temple préexistant de Junon Regina (179 av. J.-C.) et fait édifier le temple de Jupiter Stator. Il s'entoure d'un architecte et d'artistes grecs²⁷⁷. Timarchidès réalise un Apollon Citharède et la statue de culte du temple de Junon ; ses fils, Dionysios et Polyklès II, signent ensemble une autre statue de la déesse dans le même temple ainsi que la statue de culte de Jupiter²⁷⁸. L'inscription élatéenne Πολυκλῆς Τιμ[--- doit donc être restituée par Πολυκλῆς Τιμ[αρχίδου Ἀθηναῖος ἐποίησε]ν ou, si l'on considère que les deux frères ont travaillé ensemble à Élatée comme à Rome, [Διονύσιος καὶ] Πολυκλῆς Τιμ[αρχίδου Ἀθηναῖοι ἐποίησα]ν²⁷⁹. Dans les deux cas, le *nu* final correspond à un fragment trouvé sur un second bloc et que Pierre Paris rapproche de l'inscription principale²⁸⁰. Le débat était loin d'être clôt.

Dès 1890, Wilhelm Gurlitt (1844-1905) avait proposé un modèle distinguant deux Timarchidès et quatre générations d'artistes [ANN. 17.2]. Pierre Paris ne le cite pas et n'a probablement pas eu connaissance de ce travail²⁸¹. Une inscription découverte en décembre 1894 au sud-ouest du théâtre de Dionysos, à Athènes, vient confirmer l'existence d'un Timarchidès II²⁸². Maxime Collignon, sur la base de ces travaux, adopte le schéma proposé par Wilhelm Gurlitt. Il cite Pierre Paris en ce qui concerne les statues d'Élatée mentionnées par Pausanias mais laisse de côté l'inscription découverte au sanctuaire d'Athéna Kranaia et portant la signature d'un autre Polyklès. En outre, ces nouvelles avancées conduisent à réviser la liste des œuvres attribuées à chacun des membres de la famille, notamment en ce qui concerne la statue délienne de Caius Ofellius ; elle serait l'œuvre de Dionysios et de son neveu, Timarchidès (II) le Jeune²⁸³. Jean Marcadé n'a pas modifié la généalogie de cette « dy-

²⁷⁷ Gwyn MORGAN, « The Portico of Metellus: A Reconsideration », *Hermes. Zeitschrift für Klassische Philologie*, 99, 4, 1971, p. 480-505 ; Lawrence RICHARDSON JR., « The Evolution of the Porticus Octaviae », *AJA*, 80, 1, 1976, p. 57-64 ; Charmaine GORRIE, « The Restoration of the Porticus Octaviae and Severan Imperial Policy », *G&R*, 54, 1, 2007, p. 1-17 ; John R. SENSENEY, « Adrift toward Empire. The Lost Porticus Octavia in Rome and the Origins of the Imperial Fora », *JSAH*, 70, 4, 2011, p. 421-441.

²⁷⁸ PLINIE, *Hist. nat.* XXXVI, 35 : *Eum, qui citharam in eodem templo tenet, Timarchides fecit, intra Octaviae uero porticus aedem Iunonis ipsam deam, Dionysius et Polycles aliam, Venerem eodem loco Philiscus, cetera signa Praxiteles. Idem Polycles et Dionysius, Timarchidis filii, Iovem, qui est in proxima aede, fecerunt* ; « Celui qui dans le temple [d'Apollon] tient la cithare, c'est Timarchidès qui en fut l'auteur ; à l'intérieur du temple de Junon du portique d'Octavie, il fit la statue de la déesse elle-même ; Dionysios et Polyclès en firent une autre ; la Vénus au même endroit, c'est Philiscos qui en fut l'auteur ; les autres statues, c'est Praxitèle. Les mêmes Polyclès et Dionysios, fils de Timarchidès, firent le Jupiter qui se trouve dans le temple voisin » (éd. J. André, CUF, 1981). La répartition des œuvres, en réalité, dépend de l'interprétation du texte latin. Sur ce point, voir François QUEYREL, « C. Ofellius Ferus », *BCH*, 115, 1, 1991, p. 449 ; Giorgos I. DESPINIS, « Studien zur hellenistischen Plastik I », art. cité, p. 357-358. Une traduction différente (fondée sur une autre interprétation du texte latin) dans Marion MULLER-DUFEU, *La sculpture grecque. Sources littéraires et épigraphiques*, ouvr. cité, n° 2557.

²⁷⁹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 132-133.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 125-126.

²⁸¹ Wilhelm GURLITT, *Über Pausanias. Untersuchungen*, Graz, Leuschner & Lubensky, 1890, p. 361-365.

²⁸² Friedrich MÜNZER, « Künstlerinschriften aus Athen », *AM*, 20, 1895, p. 216-221. *IG II²*, 4302 : Τιμαρχίδης Πολυκλέους Θορίκιος νεώτερος ἐποίησεν ; « Œuvre de Timarchidès le Jeune fils de Polyklès, de Thorikos ».

²⁸³ Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque 2*, ouvr. cité, p. 622-624.

nastie d'artistes » [ANN. 17.3]. Il a toutefois nuancé les conclusions de Pierre Paris au sujet de l'offrande destinée au sanctuaire d'Athéna Kranaia. Ce deuxième Polyklès serait le fils de l'un des deux auteurs de la statue de culte, Τιμ[--- pouvant être restitué par Timoklès ou Timarchidès²⁸⁴, la deuxième option ayant toujours été privilégiée sur la base du témoignage de Pline²⁸⁵.

Les études récentes relatives à ce dossier l'ont rendu plus précis et plus complexe. Intégrant les informations fournies par des sources épigraphiques et numismatiques dont on ne disposait pas ou que l'on ne considérait pas autour de 1890, elles donnent à voir une famille d'artistes et de notables athéniens originaires du dème de Thorikos, célèbres et appréciés dans leur patrie d'origine comme à Rome. François Queyrel [ANN. 17.4] a signalé l'existence de trois Polyklès et de deux Timarchidès. Il est surtout revenu sur les liens de parenté qui unissent les membres de cette famille en tenant compte des écarts générationnels et de la chronologie connue pour chacun d'eux. Il a ainsi proposé un modèle dans lequel les membres connus se répartissent sur trois générations et non plus quatre²⁸⁶. En se lançant à son tour dans « une minutieuse et aride discussion de textes²⁸⁷ », Giorgos Despinis est arrivé à des conclusions très différentes [ANN. 17.5]. Nous ne rappellerons ici que les arguments concernant l'inscription d'Élatée. Sa lecture des sources est liée à la redécouverte du fragment trouvé par Pierre Paris en 1884 [FIG. 113]. Jusque-là, il n'était connu que par le croquis facsimilé qu'en avait donné Jean Marcadé²⁸⁸. Il le conduit à reprendre à son compte la première théorie de Pierre Paris (celle exposée dans la lettre à Emanuel Loewy) selon laquelle l'inscription appartiendrait à la base de la statue de culte d'Athéna Kranaia et non à une simple offrande²⁸⁹. Après avoir envisagé plusieurs possibilités (elles sont numérotées A1 à A3 et B1-B2) dont les formulations sont toutes attestées par d'autres inscriptions du corpus, Giorgos Despinis conclut à l'existence d'un troisième membre de la fratrie et propose une restitution du texte d'Élatée :

Solution B1 :

Πολυκλῆς Τιμ[οκλῆς Τιμαρχίδης Ἀθηναῖοι ἐποίησα]ν
Œuvre de Polyklès, Timoklès, Timarchidès, Athéniens.

ou

²⁸⁴ Jean MARCADÉ, *Recueil des signatures de sculpteurs grecs. Deuxième livraison*, vol. 2/2, Paris, École française d'Athènes, E. de Boccard, 1957, n° 108 (Polyklès d'Athènes) ; n° 134 (Timoklès, fils de Polyklès). Voir également n° 131 (Timarchidès, fils de Polyklès d'Athènes) ; n° 132 (Timarchidès le Jeune, fils de Polyklès d'Athènes) ; n° 41 (Dionysios, fils de Timarchidès, et Timarchidès, fils de Polyklès d'Athènes). Le travail préparatoire manuscrit est conservé aux archives de l'École d'Athènes (A-EFA, FCP 15, 1, dossier « Sculpture de Délos » et « Signatures d'artistes déliens »). Sur la statue de Caius Ofellius Ferus : Jean MARCADÉ (éd.), *Sculptures déliennes*, Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « Sites et monuments » (17), 1996, n° 85.

²⁸⁵ PLINIE, *Hist. nat.* XXXVI, 35.

²⁸⁶ François QUEYREL, « C. Ofellius Ferus », art. cité, p. 448-464 (appendice sur la famille de Polyklès).

²⁸⁷ Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque 2*, ouvr. cité, p. 622.

²⁸⁸ Jean MARCADÉ, *Recueil des signatures de sculpteurs grecs 2*, ouvr. cité, n° 108.

²⁸⁹ Giorgos I. DESPINIS, « Studien zur hellenistischen Plastik I », art. cité, p. 351-354 : « Aus diesen Überlegungen heraus war und bin ich auch weiterhin der Überzeugung, daß die von Paris gefundenen Deckplattenfragmente ganz so, wie ursprünglich auch von ihm angenommen, zur Basis des Kultbilds gehören » (p. 353).

Solution B2 :

Πολυκλῆς Τιμ[οκλῆς (καὶ) Τιμαρχίδης οἱ Πολυκλέους Ἀθηναῖοι ἐποίησα]ν
Œuvre de Polyklès, Timoklès (et) Timarchidès, fils de Polyklès, Athéniens²⁹⁰.

Cette dernière restitution lui semble préférable dans la mesure où elle s'accorde mieux avec le texte de Pausanias qui parle d'une statue réalisée par « les fils de Polyklès » (οἱ Πολυκλέους παῖδες)²⁹¹ et ne laisse place à aucune ambiguïté quant à l'identité du Polyklès (III) mentionné dans l'inscription²⁹². Quant à la statue de culte d'Asclépios, si le nom de Polyklès III fils de Polyklès II n'apparaît pas, c'est tout simplement que ce dernier n'a pas travaillé avec ses frères à cette occasion²⁹³. Giorgos Despinis peut ainsi conclure :

Nach alldem erscheint mir – immer vorausgesetzt, daß die Signatur IG IX 1, 141 zur Basis des Kultbilds gehört – die oben unter B2 angeführte Ergänzung und Interpretation der Inschrift als die am ehesten wahrscheinliche. Die Bildhauer des Kultbilds der Athena Kranaia, οἱ Πολυκλέους παῖδες, müssen mithin ihrer drei gewesen sein: Polykles [III], Timokles und Timarchides [I]²⁹⁴.

Le texte de Pausanias ne permet pas de savoir si Polyklès III a participé avec ses frères à la réalisation de la statue du pugiliste périodonique Hagésarchos de Triteia, élevée à Olympie vers 146 av. J.-C.²⁹⁵. Aucune autre œuvre ne lui est attribuable de façon certaine mais, parmi celles qui apparaissent associées au nom Polyklès dans les sources, certaines peuvent avoir été réalisées par lui²⁹⁶. Ajoutons que ces nouvelles avancées ne permettent pas de préciser davantage la date à laquelle fut réalisée la statue d'Athéna Kranaia : le croisement des informations fournies par l'ensemble du corpus permet de la situer au milieu du II^e siècle, voire entre les années 150-125 av. J.-C.²⁹⁷.

L'étude publiée en 1995 par Giorgos Despinis a donné une nouvelle actualité aux travaux de Pierre Paris. La réouverture de ce dossier a permis une relecture des sources relatives à la famille de Polyklès en plaçant au cœur du sujet ce que fut la production artistique de cette

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 355.

²⁹¹ PAUSANIAS X, 34, 8 (voir *supra*).

²⁹² C'est la restitution retenue par Marion MULLER-DUFEU, *La sculpture grecque. Sources littéraires et épigraphiques*, ouvr. cité, n° 2758.

²⁹³ PAUSANIAS X, 34, 6 (voir *supra*).

²⁹⁴ Giorgos I. DESPINIS, « Studien zur hellenistischen Plastik I », art. cité, p. 356.

²⁹⁵ PAUSANIAS VI, 12, 9, voir *supra*.

²⁹⁶ Giorgos I. DESPINIS, « Studien zur hellenistischen Plastik I », art. cité, p. 360.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 363 : « Für das Kultbild der Athena Kranaia läßt sich aus den vorliegenden spärlichen Resten kein Datierungsanhalt gewinnen. Der Kopf NM 4817 hilft in dem fragmentarischen Zustand, in dem er auf uns gekommen ist, kaum weiter. Die in der Formulierung von Details erkennbare Verwandtschaft mit dem Herakleskopf vom Kapitol reicht für die Bestimmung zeitlicher Relationen nicht aus. Beim gegenwärtigen Stand unserer Kenntnis der Geschichte Elateias im 2. Jh. v. Chr. ist für die Athena Kranaia auch kein äußerer Datierungsanhalt gegeben. Faßt man aber alles bisher Gesehene zusammen, so wird man die Tätigkeit der Söhne des Polykles II in Elateia wohl nach der Mitte des 2. Jhs. v. Chr. ansetzen können. Für diese Datierung spricht auch das Schriftbild der Signatur IG IX 1, 141. Die Buchstaben stehen denen auf der Basis des Ofellius Ferus nahe, sind jedoch wesentlich sorgfältiger geschrieben und können für etwas älter angesehen werden [la datation de la statue de Caius Ofellius pose elle-même problème : vers 130-120 av. J.-C. pour François Queyrel mais certains proposent une date se rapprochant de 100 av. J.-C.]. Mit der Athena Kranaia ließe sich also bis ins dritte Viertel des 2. Jhs. v. Chr. hinaufgehen, doch ist die Bestimmung enger zeitlicher Grenzen vorerst kaum möglich ».

famille d'artistes en Phocide. Partant, l'archéologue grec nous invite à porter un regard différent sur l'histoire d'une cité qui, jusque-là, était surtout connue pour avoir été l'un des acteurs de la Troisième Guerre sacrée et pour s'être trouvée mêlée aux enjeux géopolitiques des débuts de la période hellénistique. L'étude de la sculpture élatéenne éclaire un autre moment de son histoire. Alors que la Grèce passe sous le contrôle de Rome, Élatée apparaît finalement bien intégrée à un circuit artistique méditerranéen : au milieu du II^e siècle av. J.-C., la cité est capable de faire appel à une famille d'artistes athéniens réputés dont les membres ont travaillé en Attique, à Délos, à Olympie ou à Rome, etc. Les hypothèses de Pierre Paris ont elles aussi connu une seconde jeunesse. Il est curieux que plus de cent ans après les fouilles françaises ce soit finalement la première théorie de l'inventeur, rapidement – et presque honteusement – abandonnée à la suite des critiques d'Emanuel Loewy, qui se soit imposée à l'esprit de Giorgos Despinis.

3. — LES EX-VOTO EN TERRE CUITE DU SANCTUAIRE D'ATHÉNA KRANAIA

La sculpture élatéenne monumentale en pierre ou en bronze, qu'elle soit abordée grâce à l'étude d'infimes fragments ou à travers les traces laissées par l'épigraphie, ne constitue qu'une faible part des découvertes de Pierre Paris. La fouille du sanctuaire d'Athéna Kranaia lui permet d'exhumer une grande quantité de figurines en terre cuite, témoins de « la vénération profonde du peuple pour sa déesse tutélaire²⁹⁸ ». Pour Léon Heuzey – il connaît bien ce dossier puisqu'il a catalogué les terres cuites du musée du Louvre – c'est l'apport principal de sa thèse :

nous arrivons à ce qui fait surtout l'intérêt et la nouveauté des découvertes de M. Paris : ce n'est pas le principal, c'est l'accessoire ; ce sont les objets d'une importance secondaire qui, par leur abondance et leur variété, fournissent tout un ensemble de renseignements précieux. Le plus grand nombre de ces objets sont en terre cuite et l'on peut dire qu'il y a là un chapitre ajouté à l'histoire de la céramique grecque²⁹⁹.

L'étude de la coroplastie est alors un sujet neuf³⁰⁰. Il est d'actualité, mis à l'honneur par les fouilles menées sur la nécropole de Tanagra³⁰¹ (1870) puis à Myrina sous la direction d'Ed-

²⁹⁸ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 139.

²⁹⁹ Léon HEUZEY, « Rapport 1885 », art. cité, p. 102.

³⁰⁰ Nous suivons la terminologie proposée par Arthur MULLER, « Description et analyse des productions moulées. Proposition de lexique multilingue, suggestions de méthode », dans Arthur MULLER (éd.), *Le moulage en terre cuite dans l'Antiquité. Création et production dérivée, fabrication et diffusion*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « UL3 », 1997, p. 437-463.

³⁰¹ Violaine JEAMMET (éd.), *Tanagra, mythe et archéologie*, Paris, Éditions de la RMN, 2003 ; EAD., (éd.), *Tanagra : de l'objet de collection à l'objet archéologique*, Paris, Éditions A. et J. Picard, 2007.

mond Pottier, Salomon Reinach et Alphonse Veyries (1880-1882)³⁰². Celles-ci ouvrent la voie à la publication des premières synthèses et des premiers catalogues des collections rassemblées par les grands musées européens³⁰³.

L'intérêt archéologique du corpus élatéen

Pierre Paris situe ses travaux dans le sillage de ses prédécesseurs, expliquant que « toute mutilée qu'elle soit, cette collection [celle d'Élatée] a un grand avantage qu'une seule, celle de Myrina, a au même degré ; la provenance en est absolument sûre, ainsi que la destination³⁰⁴ ». L'intérêt de la découverte tient donc à un contexte archéologique bien identifié : il est funéraire à Myrina mais votif à Élatée. En effet, tous les ex-voto ont été retrouvés sur l'un des versants de la montagne sur laquelle le temple d'Athéna Krania fut construit, brisés volontairement lorsque le sanctuaire cessa de fonctionner ou à l'occasion de la destruction des plus anciennes offrandes, dès l'époque antique³⁰⁵. Par conséquent, les figurines qui composent ce corpus sont très fragmentaires. Elles sont loin de présenter un état de conservation comparable à celles découvertes à Tanagra et à Myrina dans un contexte funéraire plus protégé. On peut donc considérer, ce qui mérite d'être signalé, que l'intérêt *archéologique* de ce corpus l'emportait sur son intérêt *artistique*. Cela rendait aussi plus délicat le travail d'identification des figurines.

Comme pour les autres travaux de Pierre Paris relatifs à Élatée, la publication de ce matériel fait l'objet de deux éditions successives. Les articles qui paraissent dans le *Bulletin de correspondance hellénique* entre 1887 et 1888³⁰⁶ sont repris dans le chapitre 5 du livre II de sa thèse de doctorat et dans l'appendice III (catalogue). C'est la version que nous citerons en priorité. Les remaniements sont minimes. Ils concernent surtout l'étude du matériel (chapitre 5). En revanche, le catalogue semble n'avoir connu que des modifications ponctuelles. Ce n'est en réalité guère surprenant. Une refonte en profondeur de cet outil – la remarque est valable pour les autres chapitres de la monographie de 1892 – aurait nécessité un réexa-

³⁰² Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *La nécropole de Myrina. Recherches archéologiques exécutées au nom et aux frais de l'École française d'Athènes*, 2 vol., Paris, Ernest Thorin, 1887. L'historique des fouilles est décrit en introduction (p. 1-18), depuis les premiers travaux jusqu'à l'installation de la collection au Louvre, sous le contrôle de Léon Heuzey, en passant par les règles qui ont présidé au partage de la collection. Voir également Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *Terres cuites et autres antiquités trouvées dans la nécropole de Myrina (fouilles de l'École française d'Athènes). Catalogue raisonné*, Paris, Imprimeries réunies C. Motteroz, musée du Louvre, 1886 ; Hervé DUCHÊNE, « Aventure archéologique et amitié épistolaire », art. cité.

³⁰³ Edmond POTTIER, *Quam ob causam Graeci in sepulcris figlina sigilla deposuerint*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Ernest Thorin, 1883 ; Id., *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité*, ouvr. cité. ; Léon HEUZEY, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre*, Paris, Charles de Mourgues Frères, Imprimeurs des Musées nationaux, 1882 ; Id., *Les figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, Paris, Morel et Cie, 1883 (volume de planches expliquées), avec une édition actualisée publiée après la mort de Léon Heuzey par Edmond Pottier : Id., *Catalogue des figurines antiques de terre cuite. Figurines orientales et figurines des îles asiatiques*, Paris, Musées nationaux, Palais du Louvre, 1923. Plus largement : Violaine JEAMMET, « Figurines de terre cuite et questions de muséographie », *Les carnets de l'ACoSt. Association for Coroplastic Studies*, 16, 2017, en ligne sur <https://acost.revues.org/999>.

³⁰⁴ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 140.

³⁰⁵ Pierre PARIS, « Fouilles au temple d'Athéna Craniaia. Les ex-voto », art. cité, p. 405-407.

³⁰⁶ Pierre PARIS, « Fouilles au temple d'Athéna Craniaia. Les ex-voto », art. cité ; Id., « Fouilles au temple d'Athéna Craniaia. Catalogue des ex-voto », art. cité.

men des objets exhumés. Pour préparer sa thèse de doctorat et le livre qui en fut le produit, Pierre Paris ne put travailler qu'à partir des notes préparées avant son départ d'Athènes et du mémoire envoyé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. À notre connaissance, rien n'indique qu'il ait effectué un autre séjour en Grèce entre 1885 et 1892. Ajoutons que le matériel exhumé ne fut que partiellement étudié par son inventeur. Toutes les figurines ne furent pas cataloguées, il y eut une sélection :

Tous ces débris pieux ont été réunis dans le petit musée de Drakhmani, d'où les plus intéressants sont passés à Athènes. C'est de ces derniers seuls que nous avons dressé et publié le catalogue ; ils ne représentent qu'une minime partie du trésor dont on peut alors imaginer la richesse à l'époque où le temple était dans tout son éclat³⁰⁷.

Il est difficile de savoir qui, de Pierre Paris ou des autorités grecques, fut responsable de la sélection qui réserva les objets *les plus intéressants* (entendons les mieux conservés, sinon les plus artistiques) au musée d'Athènes. Quant au choix de ne cataloguer que les pièces transportées dans la capitale grecque, il est sans doute dû à une raison pratique : une fois les fouilles achevées, il fallait disposer des objets pour être en mesure de les étudier.

Pour des motifs qui sont probablement d'ordre économique, la part réservée à l'illustration est assez réduite. Elle ne permet pas toujours de se faire une idée précise de l'aspect des terres cuites figurées, en particulier de leurs détails, qu'il s'agisse des trois planches (des photographies en héliogravure) ou des rares figures insérées dans le texte (des dessins de piètre qualité, sans doute réalisés par Pierre Paris lui-même). On pourrait penser que les pièces reproduites sont celles qui présentent le meilleur état de conservation et sont les plus belles. Il n'en est rien. Ce sont « les plus curieux modèles », dont certains serviront à l'illustration de l'*Histoire des Grecs* de Victor Duruy, qui trouvent leur place dans les planches³⁰⁸. Pour les ex-voto appartenant à un type iconographique connu, même les mieux préservés, Pierre Paris se contente en général d'une description et renvoie à des figurines similaires reproduites dans des catalogues déjà publiés, des rapprochements qui sont parfois discutables. De ce point de vue, la parution, en 1903, du catalogue de Franz Winter (1861-1930) sur les types de terres cuites figurées (il appartient à la collection éditée par Reinhard Kekulé von Stradonitz, *Die antiken Terracotten*) devait apporter un complément utile au travail de Pierre Paris. Lui-même n'a pas vu la collection. Les dessins d'ex-voto du sanctuaire d'Athéna Kranaia sont publiés à partir des planches de Pierre Paris³⁰⁹. L'intérêt de ce nouvel outil est ailleurs. Il est à chercher dans les rapprochements qui sont opérés par Franz Winter entre les terres cuites d'Élatée et les autres découvertes faites autour du bassin méditerranéen. Cette contextualisation des objets élatéens concerne les figurines pour lesquelles une illustration était disponible mais aussi celles dont la description était suffisamment précise pour permettre de les rattacher à des types iconographiques présents dans d'autres collections (nous en donnerons quelques exemples).

³⁰⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 139-140.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 169 ; Victor DURUY, *Histoire des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine*. 3. *Depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine*, vol. 3/3, Paris, Hachette, 1889, p. 216.

³⁰⁹ Franz WINTER, *Die Typen der figürlichen Terrakotten*, 2 vol., Berlin-Stuttgart, W. Spemann, coll. « Die antiken Terracotten » (3), 1903, p. XXIII (vol. 1).

Cataloguer les terres cuites du sanctuaire d'Athéna Krania

Au regard du nombre d'objets découverts – plus de 1 265 sont catalogués – et de leur aspect fragmentaire, il était indispensable d'organiser ce matériau avant d'en aborder l'étude. Le premier soin de Pierre Paris est donc d'établir un catalogue et de proposer une typologie des figurines exhumées. Bien des identifications seraient sans doute aujourd'hui contestées. Du reste, nous verrons que certaines contradictions présentes dans l'analyse montrent que lui-même n'était manifestement pas sûr de ces conclusions. Cet outil, qui figure en annexe de sa thèse (appendice III), s'accompagne d'un triple inventaire inséré dans le corps du texte : 1. une liste ordonnée des sanctuaires connus qui ont livré des terres cuites figurées, de la Grèce à l'Égypte en passant par l'Asie Mineure et la Grande Grèce ; 2. celle des auteurs anciens qui évoquent la consécration de ces objets à une divinité ; 3. le relevé des monuments figurés sur lesquels ils apparaissent³¹⁰. L'intérêt d'un tel développement était limité. Au regard de la rapidité des découvertes, cet état des lieux était condamné à être dépassé avant même d'avoir été lu. Pierre Paris, du reste, le reconnaît³¹¹. Plus qu'un outil offert au lecteur, il faut y voir un vestige dans la thèse imprimée du travail préparatoire pour aborder l'étude de la coroplatie. Passée cette introduction, il distingue d'emblée deux groupes d'ex-voto :

les archéologues qui signalent des figurines provenant d'un temple ont bien soin de montrer qu'elles représentent la divinité vénérée en ce lieu [...] ; souvent aussi les figurines rappellent avec évidence la nature, les attributs, les préférences du dieu à qui elles sont offertes [...]. Mais plus souvent encore, et ici les exemples sont tellement nombreux qu'il est inutile de les citer, les figurines consacrées en ex-voto n'ont de près ni de loin aucun rapport non seulement avec le culte du temple où on les a retrouvées, mais même, d'une façon bien plus générale, avec la religion même. Ce sont les figurines de genre, dont le sujet, comme le style, varie à l'infini, depuis les charmantes petites femmes coquettes, jusqu'aux caricatures obscènes et grotesques, en passant par les images de dieux et de personnages mythologiques, cycle de Dionysos, d'Apollon ou de Déméter, que leur présence dans les temples des divinités qui leur sont étrangères relèguent pour le moment au rang de simples bibelots³¹².

Lorsque Pierre Paris réalise le catalogue, ce premier constat lui sert à élaborer une typologie plus fine, en particulier pour les terres cuites figurées qui représentent 68 % du corpus [ANN. 18.1]. Il définit trois catégories dont les deux premières ont en commun d'évoquer le monde des dieux. Elles rassemblent finalement peu d'objets (8 et 28 entrées). L'essentiel des ex-voto figurés prend place dans la troisième catégorie, celle des « figurines de pure fantaisie » (182 entrées³¹³), qui se divise elle-même en quatre sous-ensembles : les figurines « archaïques ou de style archaïque » (21), de « style ordinaire » (129), les figurines grotesques ou comiques (12) et les « animaux et fragments divers » (20). Viennent ensuite les ex-voto autres que les terres cuites figurées : les pyramides et cônes votifs en terre cuite (12), les vases et fragments de vases découverts sur le site du temple (23), les objets en métal – or,

³¹⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 141-161.

³¹¹ *Ibid.*, p. 160.

³¹² *Ibid.*, p. 160-161.

³¹³ Il s'agit du nombre d'entrées dans le catalogue. Elles ne correspondent pas toujours à une figurine individualisée : l'entrée 89, par exemple, regroupe 275 « têtes de femmes analogues » à celle de l'entrée 88.

argent et bronze – (50), en os (8) et en verre (sans établir un catalogue précis dans ces deux derniers cas). Les critères retenus pour opérer cette classification sont multiples et se mêlent en permanence : le type iconographique, l'identification de certains marqueurs (attribut, attitude, geste, coiffure, vêtement, sexe, âge, etc.), le style, le caractère figuratif ou non figuratif des objets, la matière qui les compose (terre cuite, or, argent, bronze, verre), etc.

L'approche stylistique est encore très présente, moins toutefois qu'elle ne l'était dans le catalogue de Jules Martha³¹⁴. Ce dernier est sans doute l'un des modèles de Pierre Paris. On retrouve les mêmes sous-ensembles *figurines de style archaïque* et *de style ordinaire*. Mais il s'inspire manifestement de la classification adoptée par Edmond Pottier et Salomon Reinach pour le catalogue de Myrina, en l'adaptant au contexte votif et à l'état de conservation des objets qui ne lui permet pas une identification aussi précise. On retrouve, sous une formulation différente, deux des trois grandes catégories distinguées par les fouilleurs de Myrina : les *sujets mythologiques* et les *sujets de la vie réelle*³¹⁵. Sur ce point, les choix de Pierre Paris semblent le distinguer de ce qui sera une tendance dominante de la recherche jusqu'à une date récente. Face à des figurines ne permettant pas une identification évidente et immédiate, nombreux sont ceux qui les considéreront comme des divinités³¹⁶. Chez Pierre Paris en revanche, les figures mythologiques sont très minoritaires (28 entrées). Les ex-voto figurés non différenciés sont considérés comme la représentation de mortel(le)s – les figures masculines sont, ici comme ailleurs, peu nombreuses³¹⁷ – et regroupés dans la catégorie des *figurines de pure fantaisie*³¹⁸. Il se heurte manifestement à une difficulté au moment d'affiner sa classification. Les sous-ensembles qu'il distingue sont en effet très déséquilibrés [ANN. 18.2]. Le résultat n'est guère satisfaisant dans la mesure où il aboutit à la définition d'une catégorie fourre-tout : les *figurines de pure fantaisie* représentent près de 60 % de l'en-

³¹⁴ Jules MARTHA, *Catalogue des figurines en terre cuite du musée de la Société archéologique d'Athènes*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (16), 1880.

³¹⁵ Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *Myrina. Catalogue raisonné*, ouvr. cité, p. 341-342. La définition des catégories retenues est explicitée dans ID., *La nécropole de Myrina*, ouvr. cité, p. 140-153 (vol. 1).

³¹⁶ Stéphanie HUYSECOM-HAXHI et Arthur MULLER, « Déesses et/ou mortelles dans la plastique de terre cuite. Réponses actuelles à une question ancienne », *Pallas. Revue d'études antiques*, 75, 2007, p. 244 ; ID., « Figurines en contexte, de l'identification à la fonction : vers une archéologie de la religion », dans Stéphanie HUYSECOM-HAXHI et Arthur MULLER (éd.), *Figurines grecques en contexte. Présence muette dans le sanctuaire, la tombe et la maison*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Archaïologia », 2015, p. 422 : « Et si les seules représentations de déesses étaient celles qui sont explicitement identifiées comme telles ? Et si, inversement, toute représentation non identifiée comme déesse était l'image d'une mortelle, dans son statut de jeune fille nubile, ou d'épouse légitime, ou de mère, représentées par des schémas tout aussi conventionnels ou même symboliques (virginal : korè debout ; matronal : femme trônant ; épouse : protomé avec voile) que ceux des représentations masculines contemporaines (le fils : kouros, le chef de famille : banqueteur) ? Cela n'aurait rien de surprenant dans l'art grec, qui surtout à l'époque archaïque, a multiplié les conventions iconographiques ».

³¹⁷ Pierre Paris n'est pas toujours précis dans ses indications mais on ne peut guère identifier plus de douze figurines représentant des personnages masculins. Il n'y a là rien d'anormal. Les figurines féminines représentent environ 90 % des trouvailles, ce qui explique que la recherche se soit avant tout concentrée sur ces dernières. Voir Souad AÏT SALAH, « Figurines masculines en contextes votif et funéraire de la Thessalie à la Thrace : marqueurs identitaires et témoins des rituels d'intégration et de socialisation ? », *Les carnets de l'ACoSt. Association for Coroplastic Studies*, 16, 2017, § 5, en ligne sur <http://journals.openedition.org/acost/1026>.

³¹⁸ Un point de vue contraire dans Léon HEUZEY, « Recherches sur les figures de femmes voilées dans l'art grec 2 », *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 3, 1874, p. 3-4 ; ID., « Nouvelles recherches sur les terres cuites grecques », *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 5, 1876, p. 2.

semble du catalogue ; parmi elles, 70 % sont classées comme *de style ordinaire*. Ce choix nuit à la lisibilité et à la pertinence de la typologie proposée dans la mesure où les *figurines de pure fantaisie de style ordinaire* finissent par représenter 42 % de l'ensemble du catalogue. Pourtant, il disposait, comme nous allons le voir, de plusieurs marqueurs qui auraient pu le conduire à affiner la définition des types iconographiques.

La première catégorie, celle des figurines représentant Athéna, se réduit à peu de chose ce qui pouvait légitimement surprendre : « voilà tout ce qui rappelle, parmi tant de figurines, et dans son propre temple, le culte d'Athéna³¹⁹ ». Huit pièces au total seulement³²⁰ : deux « idoles grossières » de la déesse portant un bouclier et un casque [FIG. 114] ; le fragment d'un bouclier (avec les doigts de la main qui le tenait et les restes des plis d'un vêtement) ; cinq têtes portant un casque rejeté en arrière. L'une d'elles [FIG. 115] retient plus particulièrement son attention en raison de son meilleur état de conservation : « La tête est penchée sur le côté gauche, et légèrement relevée. Les détails du visage sont très soignés. Les yeux sont levés au ciel, et l'expression est celle de l'*inspiration* ou de la *douleur* » (nous soulignons). Dès 1887, les caractéristiques que relève Pierre Paris dans la position du casque, le mouvement de la tête et l'expression de la figure, qui sont autant d'éléments qui singularisent le fragment élatéen, le conduisent à s'interroger sur un éventuel archétype qui pourrait être recherché dans la grande statuaire³²¹. C'est la Pallas de Velletri qu'il convoque [FIG. 116]³²². En 1892, il revient sur cette question plus longuement³²³. Sa réflexion s'est nourrie de l'actualité archéologique et de ses travaux à l'université de Bordeaux qui font une place de choix à l'étude de la sculpture grecque. Découvert sur l'Acropole en 1888, le bas-relief de l'Athéna pensive a surpris les archéologues [FIG. 117]³²⁴. Pour Salomon Reinach, la déesse est représentée « dans une attitude encore inexpliquée de mélancolie et de deuil³²⁵ ». Ernest Arthur Gardner parle lui d'un « unsolved problem » face à cette Athéna « as if in mourning » qui trouverait sa place dans le contexte du désastre des dernières années de la guerre du Péloponnèse³²⁶. Théodore Reinach, quant à lui, souligne « une attitude pensive », « l'expression mélancolique du visage » et, finalement, « un caractère bien rare dans l'art antique³²⁷ », avant de préciser, dans la livraison suivante de la *Revue des études grecques* : « L'œuvre est d'un caractère vraiment singulier. À en juger par l'attitude du corps et surtout de la main droite qui soutient le flanc, on dirait une Pallas blessée plutôt qu'une Pallas pen-

³¹⁹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 161. L'étonnement face à ce constat est encore plus marqué dans Id., « Fouilles au temple d'Athéna Cranaia. Les ex-voto », art. cité, p. 411-412.

³²⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. III, 1-8, p. 259-260.

³²¹ Pierre PARIS, « Fouilles au temple d'Athéna Cranaia. Les ex-voto », art. cité, p. 418, n° 4.

³²² Louvre inv. MA 464. Découverte en 1797, cette statue en marbre de Paros de l'époque romaine reproduirait une œuvre en bronze de la fin du V^e siècle av. J.-C. L'Athéna de Velletri ayant été rapprochée du buste de Périclès conservé au British Museum, l'original pourrait être attribué au sculpteur crétois Crésilas. Voir la notice (avec bibliographie) que lui a consacrée Marie-Bénédicte ASTIER sur le site du musée du Louvre, s. d., en ligne sur <https://www.louvre.fr/oeuvre-notices/athena-dite-pallas-de-velletri>.

³²³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 174-177.

³²⁴ Athènes, musée de l'Acropole, inv. Acr. 695.

³²⁵ Salomon REINACH, « Chronique d'Orient », *RA*, 3^e série, 12, 1888, p. 217.

³²⁶ Ernest A. GARDNER, « Archaeology in Greece, 1888-89 », *JHS*, 10, 1889, p. 267-268.

³²⁷ Théodore REINACH, « Chronique », *REG*, 1, 3, 1888, p. 348.

sive³²⁸ ». Les différentes interprétations proposées confortent Pierre Paris dans sa première idée. Il voit dans ces représentations de la divinité allant de la méditation à la mélancolie de simples variations d'un type peu commun, de sorte que le type iconographique de la terre cuite d'Élatée pourrait être la transposition, dans la coroplathie, d'une autre de ces variations. C'est l'Athéna douloureuse qui « pleure vraiment et se désole³²⁹ ». Il pense être en mesure d'identifier son archétype, ou du moins l'une de ses copies [FIG. 118]. C'est une photographie présente dans la collection du musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux qui le met sur la piste de l'Athéna Rospigliosi de la Galerie des Offices (inv. 185), copie romaine d'une œuvre grecque du IV^e siècle av. J.-C. Entre celle-ci et l'ex-voto d'Élatée, « le mouvement, l'expression sont identiques, et pour nous il est absolument certain que la statue de marbre et les terres-cuites sont les copies d'un même original³³⁰ ».

La deuxième catégorie complète ce premier ensemble en regroupant les figurines pouvant représenter une divinité autre qu'Athéna ou un personnage mythologique (20 entrées)³³¹. Certains marqueurs permettent de préciser une identification. Six groupes fragmentaires donnant à voir une femme nue, ou partiellement dénudée, accompagnée d'un enfant ailé sont identifiés comme des représentations d'Aphrodite et d'Éros [FIG. 119]. Le diadème (*stéphané*) associé au croissant de lune sont jugés suffisamment explicites – avec prudence – pour que le personnage représenté devienne Artémis [FIG. 120]. Il en est de même pour la femme assise sur un trône et tenant dans son bras gauche un animal (faon ou lièvre selon Pierre Paris) ; son type iconographique, similaire à l'une des pièces de la collection du British Museum, sera confirmé par Franz Winter [FIG. 121-123]. Lédä [FIG. 124-125] est reconnaissable dans deux ex-voto où l'on voit une femme nue et un cygne (on pourrait sans doute reconnaître son archétype dans une sculpture de la première moitié du IV^e siècle av. J.-C. traditionnellement attribuée à Timothéos d'Épidaure). En revanche, que cette figurine féminine, toujours associée au cygne, soit cette fois drapée et elle sera rejetée du côté des mortelles [FIG. 126]³³². Reflet du paradigme qui s'est peu à peu imposé depuis le début du XIX^e siècle, un nombre important d'objets est rapproché du *type de Déméter*³³³ : les représentations de femmes trônantes en position hiératique, celle d'une femme couronnée d'un diadème et portant la main droite à son sein, ou encore celle d'une femme qui se tient debout et

³²⁸ Théodore REINACH, « Chronique. Archéologie (fouilles et découvertes) », *REG*, 1, 4, 1888, p. 464.

³²⁹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 175.

³³⁰ *Ibid.*, p. 175-176.

³³¹ *Ibid.*, append. III, 1-20, p. 260-264.

³³² *Ibid.*, append. III, 18, p. 268.

³³³ Jaimee P. UHLENBROCK, « Research Perspectives in Greek Coroplastic Studies: The Demeter Paradigm and the Goddess Bias », *Les carnets de l'ACoSt. Association for Coroplastic Studies*, 14, 2016, en ligne sur <http://journals.openedition.org/acost/866>. En France, Léon Heuzey joua un rôle important dans la diffusion de cette interprétation : LÉON HEUZEY, « Recherches sur les figures de femmes voilées dans l'art grec 1 », *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 2, 1873, p. 5-22 ; *Id.*, « Recherches sur les figures de femmes voilées dans l'art grec 2 », art. cité ; *Id.*, « Recherches sur le type de la Déméter voilée dans l'art grec », *CRAI*, 18, 1, 1874, p. 19-28 ; *Id.*, « Nouvelles recherches sur les terres cuites grecques », art. cité.

serre un animal, un porc selon Pierre Paris [FIG. 127]³³⁴. La reconnaissance de ce type iconographique est toutefois bien plus limitée que chez Léon Heuzey qui tendait à associer à Déméter-Korè toutes les représentations de figures féminines voilées à la gravité triste plus ou moins marquée, qu'elles soient trônantes ou debout. Pierre Paris signale en particulier deux protomés (il n'emploie pas le terme mais parle de masques et de bustes estampés) qui prennent place dans cet ensemble, des fragments qu'il avait pourtant catalogués parmi les *figurines de pure fantaisie*, donc parmi les sujets non religieux [FIG. 128-129]³³⁵. Il y a manifestement contradiction dans l'analyse, même si l'on peut y voir la marque d'un esprit pragmatique et peu dogmatique, volontiers disposé à reconnaître que les choix qu'il fallait bien opérer pour élaborer un catalogue pouvaient être contestables et discutés. Les paragraphes qu'il consacre à cette question lui permettent d'intégrer trois découvertes faites dans la nécropole de Bogdano (Abai-Hyampolis, près de l'actuelle Exarchos), même si ces objets ne font pas partie du corpus élatéen – ils sont logiquement absents du catalogue – et malgré leur contexte archéologique différent [FIG. 130]. Il s'agit de protomés sur lesquelles il reconnaît « le caractère de majesté souveraine empreint sur le visage vraiment divin de cette Déméter, en qui se reflètent les émotions douloureuses de sa maternité³³⁶ ». Pierre Paris ne propose aucune interprétation fonctionnelle mais on comprend qu'il considère ces protomés, à la suite de Léon Heuzey, Edmond Pottier et Salomon Reinach, comme des images de divinités chthoniennes liées à l'*anodos* de Korè-Perséphone. Ce qui l'intéresse dans ces objets, ce sont leurs caractéristiques de style. Les terres cuites déjà publiées par Léon Heuzey et les fouilleurs de Myrina lui fournissent d'autres exemples pour étayer ces rapprochements [FIG. 131-133]. Pierre Paris pense ainsi être en mesure de proposer « comme une histoire du type de Déméter³³⁷ ». L'un des fragments élatéens, par son archaïsme marqué, constituerait le premier maillon de la chaîne [FIG. 128] :

L'archaïsme est dans la forme allongée du visage, qui s'amincit aux joues à la hauteur du nez, dans la position des yeux, un peu obliques et très rapprochés du nez, dans la forme aussi de ces yeux, étroits, fendus en amandes, entourés de paupières épaisses et saillantes, dans le dessin de la bouche, aux lèvres charnues, dont les coins se relèvent en souvenir peut-être du sourire qu'ébauchaient les sculpteurs primitifs, dans la rondeur sèche et proéminente du menton³³⁸.

³³⁴ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. III, 1-7, 19, p. 260-264. On retrouve la même lecture dans Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *Myrina. Catalogue raisonné*, ouvr. cité, p. 22, 110 ; Id., *La nécropole de Myrina. Recherches archéologiques exécutées au nom et aux frais de l'École française d'Athènes*, vol. 1/2, Paris, Ernest Thorin, 1887, p. 154-155.

³³⁵ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. III, 8, p. 265 (pl. IX, 4) ; 63, p. 272 (pl. IX, 5-5¹).

³³⁶ *Ibid.*, p. 171. Sur les protomés, voir en particulier Arthur MULLER, « Le tout ou la partie. Encore les protomés : dédicataires ou dédicantes ? », dans Clarisse PRÊTRE (éd.), *Le donateur, l'offrande et la déesse. Systèmes votifs des sanctuaires de déesses dans le monde grec*, Liège, Presses universitaires de Liège, coll. « Kernos. Supplément » (23), 2009, p. 81-95 ; Francis CROISSANT, *Les Protomés féminines archaïques. Recherches sur les représentations du visage dans la plastique grecque de 550 à 480 av. J.-C.*, Athènes-Paris, École française d'Athènes, De Boccard, coll. « BEFAR » (250), 1983. Même s'il y est question d'un cas particulier, l'étude de Katerina CHRYSSANTHAKI-NAGLE, « Les protomés et les protomés-bustes féminines de Macédoine et de Thrace revisitées : l'exemple des protomés-bustes de la maison A de Tragilos », *RA*, nouv. série, fasc. 1, 2006, p. 3-31, sera consultée avec profit.

³³⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 172.

³³⁸ *Ibid.*, p. 172.

Viendraient ensuite les protomés qui donnent à voir une femme voilée ramenant ses mains sur sa poitrine [FIG. 130.A-B], « une atténuation de l'ancien geste maternel et nuptial » dira Léon Heuzey avant de dater ces images de la première moitié du V^e siècle en raison du « mélange d'ingénuité et de noblesse qui marque exactement le passage de l'archaïsme au grand art³³⁹ ». Pierre Paris suit les conclusions du maître :

on sent déjà que l'archaïsme tend à disparaître ; [...] sur tout le visage se répand déjà un air de gravité triste, et le voile, qui s'arrondit comme une auréole autour des cheveux largement étalés en bandeaux ondulants autour du front, semble un fond où se détache la tête majestueuse de la déesse-mère. D'ailleurs, l'effort du coroplaste s'est porté sur la tête seule ; le reste du buste estampé est médiocre, sinon mauvais³⁴⁰.

Enfin prennent place les protomés qui montrent que les coroplastes ont atteint « la perfection du genre » à travers des représentations qui respirent « la même noblesse divine » [FIG. 129, 130.C-D]. En dernière analyse, il y a là autant de sujets qui avaient déjà été identifiés à Myrina par Salomon Reinach et Edmond Pottier.

Mais ce sont les sujets donnant à voir des mortels qui sont les plus nombreux. Sans surprise, ils sont rapprochés, dans leur grande majorité, des Tanagréennes dont la présence à Élatée ne pouvait guère surprendre Pierre Paris en raison de la diffusion de ces figurines et de la proximité géographique du site de Tanagra. D'autres ateliers sont néanmoins identifiés. En effet, il se montre soucieux de distinguer les différences remarquables dans « la couleur de la terre et les détails particuliers de la fabrication », ce qui le conduit à reconnaître que les ex-voto du sanctuaire « avaient les origines les plus diverses ». Leur provenance semble avant tout locale : aux productions des ateliers de Tanagra s'ajouteraient celles de Locride Oponte, Pierre Paris retrouvant un certain nombre de caractéristiques qui avaient été définies par Paul Girard quelques années auparavant³⁴¹. En ce qui concerne les *figurines de pure fantaisie archaïques ou de style archaïque*, il est difficile de savoir si Pierre Paris donnait un sens chronologique à ces termes. Ce n'est probablement pas le cas, du moins pour certains objets, comme semble l'indiquer la description qu'il donne de l'une des figurines [FIG. 134.A] :

Femme grossièrement modelée. Elle est debout ; la tête sort probablement d'un moule ; les traits du visage sont sommairement indiqués ; les cheveux, saillant en bourrelet, encadrent la figure. Le cou est très long et très gros ; les seins, placés très bas et volumineux, sont très nets. Les deux bras, cassés au dessus du coude, devaient se porter en avant. Le corps est enfermé depuis la taille dans une gaine ronde sans plis, représentant une robe³⁴².

³³⁹ LÉON HEUZEY, *Les figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, ouvr. cité, p. 15. Les fouilleurs de Myrina précisent : « On s'accorde à y reconnaître Déméter : tantôt elle porte la main au sein par un geste qui rappelle l'attitude naïve des déesses κουροτρόφοι, faisant jaillir le lait de leurs mamelles ; tantôt elle tient des attributs qui témoignent de ses origines orientales et de sa parenté avec l'antique Astarté, la colombe et la fleur de lotus ou le pavot. Le voile, κρήδεμνον, est caractéristique dans toutes ces représentations de la déesse ; la chevelure est massée sur le devant du front et souvent cachée par une large bandelette, μίτρα, qui porte des ornements peints » (Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *La nécropole de Myrina*, ouvr. cité, p. 388).

³⁴⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 173.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 168-170. Voir également Paul GIRARD, « Sur quelques nécropoles de la Grèce du Nord », *BCH*, 3, 1879, p. 211-221, en part. p. 214-216.

³⁴² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. III, 2, p. 264.

La distinction qui est faite entre le traitement du corps et celui de la tête, plus achevé, va dans le sens d'un objet perçu comme *archaïsant*. Le choix de distinguer ce sous-ensemble peut être rattaché à un constat qu'avaient fait Edmond Pottier et Salomon Reinach, à savoir la « persistance des modèles anciens » dans les représentations de certaines divinités (en particulier Déméter) et de simples mortelles. C'est ce qu'ils appellent le *style de tradition* : « il faut se souvenir que l'usage des moules a donné souvent aux compositions une forme définitive qui ne varie plus et qui se transmet de siècle en siècle dans les fabriques des coroplastes ». De la sorte, une figurine peut dater du II^e ou du I^{er} siècle av. J.-C. (comme l'indique le mobilier funéraire auquel elle est associée) tout en présentant des caractéristiques stylistiques propres à la fin de l'archaïsme, par exemple³⁴³. Le même raisonnement est sans doute mis en œuvre par Pierre Paris à Élatée. La catégorie des *figurines de style ordinaire* rassemble le plus grand nombre d'objets. Il est surprenant que Pierre Paris n'ait pas cherché à proposer une typologie plus fine car plusieurs types iconographiques sont pourtant identifiés, sans qu'ils soient explicitement distingués. L'un d'entre eux lui semble particulièrement bien représenté à Élatée [FIG. 134.B] : « Tête de femme, aux traits un peu forts, le menton proéminent. Les cheveux séparés sur le sommet de la tête par une raie profonde, forment des bandeaux qui se réunissent par derrière en un lourd chignon » ; 275 autres têtes sont rattachées à cet ensemble³⁴⁴. Appartiennent-elles à une même série ? Pierre Paris y voit en tout cas un type iconographique particulier : « Les visages ont entre eux une grande ressemblance et sont plutôt de femmes faites que de jeunes filles ». Il faudrait donc y voir l'image de femmes au statut familial bien défini, celui de la *gynè*, de la maîtresse de maison, de l'épouse-mère³⁴⁵. D'autres types sont identifiés avec plus ou moins de précision ; il serait sans doute plus juste de parler de sujets et de motifs récurrents : celui de la danseuse ; de la femme, debout ou assise, drapée ou nue, voilée, coiffée d'un diadème (stéphané) ou du polos [FIG. 134.C], portant parfois un animal, un fruit ou un objet (cygne, colombe, raisin, hydrie, etc.) ; les différents âges de la vie sont un autre marqueur permettant de distinguer les jeunes filles [FIG. 134.D] des femmes mûres, les enfants des adultes [FIG. 134.E]. Certains détails observés sont parfois rapprochés de la statuaire en bronze ou en marbre. Ainsi pour une tête de jeune fille dont « Les cheveux, ramenés de la nuque et des tempes vers le sommet de la tête, sont réunis dans un nœud semblable à celui dont est coiffé l'Apollon du Belvédère [FIG. 134.F]³⁴⁶. Les figures grotesques sont rassemblées dans une catégorie distincte. Pierre Paris y reconnaît en particulier plusieurs représentations de « vieilles femmes » aux attitudes les plus variées : ici [FIG. 134.G], elle est debout, « Le ventre est gonflé, et la vieille fait, avec les deux mains réunies devant la taille, le geste de le comprimer³⁴⁷ » ; ailleurs [FIG. 134.H], elle est « nue, accroupie, les jambes très écartées. Le ventre énorme fait saillie comme une boule ; les seins pendent sur le ventre ». Certaines descriptions ne manquent pas de saveur [FIG. 134.I] :

³⁴³ Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *La nécropole de Myrina*, ouvr. cité, p. 154-156 (vol. 1).

³⁴⁴ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. III, 88-89, p. 274-275 ; pl. IX, 7.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 170 : « Ce n'est plus une jolie fille coquette qui s'embéguine de son voile pour une promenade, c'est une dame respectable déjà ; son visage sérieux et serein, encadré dans les plis simples et sans recherche d'un voile épais seyant à sa beauté grave, révèle l'épouse et la mère ».

³⁴⁶ *Ibid.*, append. III, 104, p. 276.

³⁴⁷ Respectivement *Ibid.*, append. III, 2, 3, 6, p. 279-280.

Vieille femme nue, debout, croisant les deux mains à côté de l'oreille gauche. La vieille est obèse, ventrue, seins flasques et pendants. La partie postérieure a pris un développement exagéré, et elle est percée d'un trou obscène. Le haut de la tête manque ; le nez, la bouche, le menton, les joues, qui restent, sont maussades et bouffis.

Pierre Paris, du reste, suivait encore Léon Heuzey qui avait lui-même publié des figurines semblables (une en particulier, trouvée à Chypre) en les rattachant à la fois au monde de la comédie et aux origines orientales de la religion grecque³⁴⁸. Qualifiées de *curieuses, inconvenantes, grotesques, indécentes, irrévérencieuses, grimaçantes* et atteignant « une puissance de réalisme grotesque vraiment surprenante³⁴⁹ », on concevait mal que leurs modèles pussent être « absolument helléniques³⁵⁰ ». Ils venaient donc d'Orient. L'univers phénico-punique se retrouvait d'autre part dans une petite figurine masculine que Pierre Paris avait d'abord classée comme comique [FIG. 134,j] :

Bonhomme debout, les jambes légèrement écartées, les deux mains sur les hanches, les coudes au dehors. Au-dessous du ventre s'enroule une ceinture d'où tombe une sorte de caleçon formé de langues qui se recouvrent les unes les autres. Il y en a une triple rangée. C'est un accoutrement de mime ou de baladin³⁵¹.

Dans la version publiée de sa thèse, Pierre Paris supprime cette dernière phrase et classe cet ex-voto parmi les *figurines de pure fantaisie de style ordinaire*³⁵², suivant ainsi la remarque que lui avait faite Salomon Reinach – assortie de l'un de ces commentaires piquants dont il avait le secret – : « Je ne sais sur quoi se fonde M. Paris pour qualifier ainsi ce costume, dont le caractère comique m'échappe absolument. M. Paris aurait pu signaler une particularité tout analogue dans une statue découverte à Carthage³⁵³ ». Publiée par Salomon Reinach et Ernest Babelon, l'œuvre en question [FIG. 135, 136], un haut-relief décorant une colonne de 1,85 m, était d'époque romaine mais son iconographie renvoyait à la religion et à la mythologie phénico-punique sans que les auteurs fussent en mesure de préciser son sujet. Il fallait peut-être y voir une représentation de Melqart ou d'un dieu marin pouvant être rapproché de Poséidon-Neptune³⁵⁴.

Quelle signification donner à « tout ce monde d'argile » ?

Face à ces objets, les questions que se posait Pierre Paris sont celles qui font encore débat parmi les antiquisants à plus d'un siècle de distance : comment identifier les sujets représentés par les coroplastes ? Comment interpréter l'iconographie des figurines placées par les

³⁴⁸ Léon HEUZEY, *Catalogue des figurines*, ouvr. cité, p. 198, n° 244-246 ; Id., *Les figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, ouvr. cité, p. 28 et pl. 51 (en part. n° 6).

³⁴⁹ Léon HEUZEY, *Les figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, ouvr. cité, p. 28.

³⁵⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 173.

³⁵¹ Pierre PARIS, « Fouilles au temple d'Athéna Cranaia. Les ex-voto », art. cité, p. 443, n° 9.

³⁵² Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, append. III, 56, p. 271.

³⁵³ Salomon REINACH, « Chronique d'Orient », *RA*, 3^e série, 11, 1888, p. 75.

³⁵⁴ Salomon REINACH et Ernest BABELON, « Sculptures antiques trouvées à Carthage (musée de Saint-Louis) », *Gazette archéologique. Recueil de monuments pour servir à la connaissance & à l'histoire de l'art dans l'Antiquité & le Moyen Âge*, 10, 1885, p. 139-142 (pl. 19). Sur les séjours et les travaux de Salomon Reinach en Afrique du Nord : Hervé DUCHÊNE, « De Délos à Carthage ou comment Salomon Reinach devint Africain », *JS*, fasc. 2 (juin-décembre), 2006, p. 307-345.

fidèles dans les sanctuaires, dans les sépultures ou conservées dans l'espace domestique-profane ou domestique-religieux ? Il y a là une première étape nécessaire pour tenter de décoder les intentions qu'il y avait derrière leur geste et les significations que revêtaient pour eux ces objets. Depuis les années 1990, les travaux menés à l'université de Lille par l'équipe réunie autour d'Arthur Muller ont donné une nouvelle orientation à la recherche sur la coroplastie. Ils ont permis de renouveler l'approche historique et ses questionnements³⁵⁵. Souad Aït Salah a proposé une synthèse efficace de ce que l'on peut considérer comme acquis :

Il a été établi que les figurines féminines et leur forme abrégée (les *protomés*) qui ne sont pas explicitement caractérisées comme divinités représentent des mortelles dans des statuts sociaux et familiaux (jeune fille nubile ou *parthenos*, mariée ou *nymphè*, épouse et mère ou *gynè*) reconnaissables aux codes de la représentation (position, gestuelle, coiffes, attributs). De cette identification se dégage désormais une interprétation cohérente des figurines féminines selon leurs contextes : objets que les dédicantes plaçaient dans les sanctuaires des divinités en charge des différents moments de leur vie de femmes (entre autres Artémis, les Nymphes, Déméter), aux moments des rituels de passage et fêtes qui accompagnent leurs changements de statut, pour les représenter durablement sous la protection de la divinité ; objets placés majoritairement dans les tombes des immatures et des jeunes femmes à qui la vie n'a pas donné l'accomplissement normal, dans la conception antique, du mariage et de l'enfantement, dans une sorte de "projection de ce qui aurait dû être". Les figurines de terre cuite apportent désormais une contribution essentielle à l'approche archéologique de la religion grecque (pratiques votives et pratiques funéraires), et plus généralement de l'anthropologie culturelle, par le biais de l'archéologie "cognitive", celle qui s'interroge sur les motivations et les intentions des gestes rituels³⁵⁶.

Pierre Paris n'allait pas si loin dans sa réflexion ; il s'en tint, pour l'essentiel, à la première étape. D'une certaine manière, celui qui était alors le maître des études relatives à la coroplastie, Edmond Pottier, « à qui rien de ce qui concerne les terres-cuites n'échappe³⁵⁷ », interdisait, ou du moins fournissait un argument pratique, qui dispensait de s'aventurer sur un tel terrain :

On voudra bien nous accorder que le fabricant de terres cuites n'a pas eu la pensée de modéliser ces petites images uniquement pour les morts, mais on demandera quel était le sentiment

³⁵⁵ Voir en particulier : Arthur MULLER, *Les terres cuites votives du Thesmophorion : de l'atelier au sanctuaire*, 2 vol., Athènes-Paris, École française d'Athènes, De Boccard, coll. « Études thasiennes » (17), 1996 ; Id. (éd.), *Le moulage en terre cuite dans l'Antiquité. Création et production dérivée, fabrication et diffusion*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « UL3 », 1997 ; Stéphanie HUYSECOM-HAXHI, *Les figurines en terre cuite de l'Artémision de Thasos. Artisanat et piété populaire à l'époque de l'archaïsme mûr et récent*, 2 vol., Athènes, École française d'Athènes, coll. « Études thasiennes » (21), 2009 ; Stéphanie HUYSECOM-HAXHI et Arthur MULLER (éd.), *Figurines grecques en contexte. Présence muette dans le sanctuaire, la tombe et la maison*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Archaïologia », 2015 ; Arthur MULLER, Ergün LAFLI et Stéphanie HUYSECOM-HAXHI (éd.), *Figurines de terre cuite en Méditerranée grecque et romaine. 2. Iconographie et contextes*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Archaïologia », 2015 ; Arthur MULLER et Stéphanie HUYSECOM-HAXHI (éd.), *Figurines de terre cuite en Méditerranée grecque et romaine. 1. Production, diffusion, étude*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (54), 2016.

³⁵⁶ Souad AÏT SALAH, « Figurines masculines en contextes votif et funéraire de la Thessalie à la Thrace », art. cité, § 5 ; Stéphanie HUYSECOM-HAXHI et Arthur MULLER, « Déesses et/ou mortelles », art. cité ; Id., « Figurines en contexte, de l'identification à la fonction », art. cité ; Arthur MULLER, « Coroplastic studies: what's new? », *Archaeological Reports*, 64, 2018, p. 153-169.

³⁵⁷ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 141.

intime du donateur quand il disposait une joueuse d'osselets ou un enfant jouant avec un coq près du corps d'un parent. N'est-ce pas là qu'il faudra faire intervenir une conception plus philosophique et plus profonde ? Dans ce pieux hommage, n'y a-t-il pas le sentiment d'un devoir accompli, d'un service rendu aux mânes du défunt, la volonté expresse de lui donner des compagnons qui le consoleront en lui rendant le souvenir de la vie perdue ou en lui présentant l'image de la douce quiétude dont il va jouir ? Rien ne permet d'opposer un démenti formel à cette hypothèse ; rien ne permet de l'appuyer par des preuves décisives. L'archéologie, qui est l'histoire des idées morales autant que des faits positifs, n'a malheureusement pas des instruments d'investigation assez délicats pour pénétrer dans tous les replis de l'âme antique. Elle doit s'arrêter au seuil de ce monde des idées qui est comme la pénombre de la conscience humaine. Nous n'avons pas, pour notre part, la prétention de soulever ce voile. Nous nous sommes contenté d'expliquer, à la lumière de documents et d'observations précises, dans quelles conditions matérielles s'est formée et s'est développée l'industrie des figurines, pour quelles raisons on doit leur prêter la signification la plus générale et la plus étendue, et non pas une destination exclusive³⁵⁸.

Dès lors, il n'est guère surprenant que Pierre Paris ne se soit pas vraiment posé la question de la signification profonde des associations femmes-objets ou femmes-animaux, des attitudes jugées obscènes, des « figurines de genre, dont le sujet, comme le style, varie à l'infini³⁵⁹ » et de cette multitude de gestes que lui donnait à voir le corpus élatéen³⁶⁰. Son analyse s'efforça néanmoins de répondre à trois questions principales³⁶¹.

Le premier point abordé part d'un triple constat : parmi la grande quantité d'offrandes consacrées à Athéna et exhumées sur le sanctuaire élatéen, les sujets rattachés au monde divin occupent une place tout à fait marginale, tandis qu'à l'intérieur de ce groupe dominant les ex-voto sans lien apparent avec le culte de la divinité à laquelle ils sont consacrés ; « les dieux visiteurs³⁶² » sont ainsi les mieux représentés. D'autre part, il ne décèle aucun sens religieux intrinsèque dans ce qu'il a nommé les « figurines de pure fantaisie ». Enfin, la mise en regard du corpus élatéen et de celui de Myrina montre que les mêmes d'objets se retrouvent aussi bien dans les sanctuaires que parmi le mobilier funéraire des nécropoles. L'explication apportée se fonde sur ce que l'on pourrait appeler la *théorie de l'indétermination* en même temps qu'elle la renforce³⁶³ : « tout ce monde d'argile, qui représente depuis les divinités qu'on adore jusqu'aux humbles animaux qui peuplent la demeure humaine, n'a par lui-même aucun sens particulier, ni funéraire, ni religieux³⁶⁴ ». Chaque objet, d'abord indéterminé, prendrait donc une signification particulière en fonction du dédicant et du contexte dans lequel il est consacré :

³⁵⁸ Edmond POTTIER, *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité*, ouvr. cité, p. 295-296.

³⁵⁹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 161.

³⁶⁰ Ce que soulignait encore, au milieu des années 1980, Claude Rolley : « Malheureusement, bien des spécialistes, surtout ceux des objets, statuettes de bronze ou figurines de terre cuite, quand ils ont établi la date et l'origine, ne semblent pas penser que c'est alors que commenceraient à se poser les véritables questions : comment ? pourquoi ? », cité dans Stéphanie HUYSECOM-HAXHI et Arthur MULLER, « Figurines en contexte, de l'identification à la fonction », art. cité, p. 7.

³⁶¹ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 161-177.

³⁶² L'expression est d'Arthur Muller, traduction française des *visiting gods* de Brita Alroth (1989), et désigne les « offrandes de l'image d'un dieu dans le sanctuaire d'un autre » : Arthur MULLER, *Les terres cuites votives du Thesmophorion*, ouvr. cité, p. 489 (vol. 1).

³⁶³ Stéphanie HUYSECOM-HAXHI et Arthur MULLER, « Figurines en contexte, de l'identification à la fonction », art. cité, p. 424 ; Francis CROISSANT, *Les Protomés féminines archaïques*, ouvr. cité, p. 3-4.

³⁶⁴ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 165.

les mêmes sujets, les mêmes personnages, les figurines sorties de moules tout à fait identiques, se trouvent dans les temples et se trouvent dans les tombeaux. Sortant des mains du coroplaste, étalées à l'auvent des boutiques, toutes ces statuettes diverses n'ont a priori ni sens religieux, ni sens funéraire ; elles ne prennent l'un ou l'autre qu'à l'instant où les dévots les achètent pour les offrir aux dieux, ou les parents, les amis d'un mort pour les enfermer dans la tombe de celui qu'ils ont perdu ; et pour nous qui les retrouvons, les unes ont un sens funéraire parce qu'elles sortent d'un tombeau, les autres un sens religieux parce qu'elles proviennent d'un temple ; sauf pour les exceptions bien rares que nous avons eu soin de noter, les terres cuites sont indifférentes par elles-mêmes ; l'intention seule de celui qui les consacre ou les enterre établit entre elles une distinction³⁶⁵.

Cette « indifférence³⁶⁶ » de signification de l'objet est par ailleurs étendue à l'ensemble des ex-voto au-delà des seules terres cuites figurées. Pour Pierre Paris, c'est l'occasion de se démarquer des conclusions d'Edmond Pottier et de Salomon Reinach. Pour certains objets retrouvés parmi le mobilier funéraire des tombes de Myrina, ces derniers ont en effet proposé une lecture symboliste fondée sur l'idée d'un « principe de la substitution » qui

se manifeste avec évidence dans une série de petites terres cuites reproduisant l'image des objets que l'on déposait dans les tombes. Dans le cas des bijoux funéraires en or très mince, des grains de terre cuite dorés à la surface, des perles et des verreries imitant les pierres précieuses, la substitution est une sorte de fraude à laquelle les survivants ont recours pour ne pas se dessaisir d'articles de prix ; mais souvent aussi elle est inspirée par la pensée de la durée éphémère des offrandes qui ne seraient pas en argile ou en métal. L'objet substitué n'est plus destiné à tromper personne : il devient un véritable symbole. De ce nombre est une petite table ronde sans pieds (diam. 0^m,05), où l'on reconnaît distinctement trois pyramides représentant des gâteaux, un fruit, probablement une grappe de raisin, et deux pains allongés et minces posés de part et d'autre. [...] Tous ces objets se rapportent évidemment à la condition souterraine des morts et aux banquets funèbres dont les terres cuites ont offert aussi quelques exemples³⁶⁷.

Pierre Paris n'est guère convaincu³⁶⁸. Il développe un exemple particulier, celui des terres cuites en forme de cône, de pyramide ou de disque qui ont été retrouvées à Élatée comme à Smyrne. À la suite d'Albert Dumont, les fouilleurs de Myrina ont proposé d'y voir des objets de substitution symbolisant des aliments offerts aux morts dans les banquets funéraires ; si leur interprétation est nuancée puisqu'ils admettent d'autres lectures possibles, ils voient « dans l'emploi des pyramides et des cônes comme offrandes funéraires ou votives le souvenir d'une ancienne idée religieuse venue, comme tant d'autres, d'Orient en Occident » et dans les disques d'argile des « restes du patrimoine primitif de la famille aryenne³⁶⁹ ». Or, à Élatée, Pierre Paris trouve une pyramide qui porte l'inscription Θεωρις Ἀθάνῃ ainsi qu'un disque sur lequel sont gravées les lettres AK qu'il restitue par Ἀθάνῃ Κρανάα. Leur caractère votif est donc certain, tout comme leur caractère funéraire à Myrina. Dès lors, la lecture symboliste et l'interprétation religieuse lui semblent inutiles. Comme pour le reste des ex-voto, il se contente d'appliquer la *théorie de l'indétermination*. Ces objets appartenaient

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 164.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 165.

³⁶⁷ Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *La nécropole de Myrina*, ouvr. cité, p. 242-243 (vol. 1) ; ID., *Myrina. Catalogue raisonné*, ouvr. cité, p. 199.

³⁶⁸ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 165-168.

³⁶⁹ Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *La nécropole de Myrina*, ouvr. cité, p. 254, 260 (vol. 1).

avant tout à la sphère privée et au quotidien : des poids, des outils utilisés par les tisserands, les pêcheurs, etc. Leur faible valeur les rendait accessibles aux Grecs les plus pauvres. Ils n'auraient pris leur sens votif (ou funéraire dans le cas de Myrina) que par l'intention du fidèle. De telles habitudes auraient ensuite poussé les coroplathes à reproduire ces ex-voto en série. À travers leur consécration s'exprimerait ainsi une religiosité plus populaire. L'objet offert en lui-même importait peu ; comme pour les figurines consacrées à la divinité, « tout le prix de l'offrande [était] dans l'intention³⁷⁰ ».

L'analyse de Pierre Paris, qui a le mérite de la simplicité, peut donner le sentiment d'aboutir à une prise de position artificiellement polémique et mal argumentée. Cette impression est due au fait que d'un bout à l'autre de l'explication, le fond du débat est plus sous-entendu que clairement formulé. Il n'est évoqué qu'au détour d'une note de bas de page destinée à répondre à une critique que lui a adressée Salomon Reinach. En effet, reprises dans la monographie sur Élatée, ces idées avaient été exprimées dès 1887 par Pierre Paris dans le *Bulletin*³⁷¹. L'année suivante, Salomon Reinach n'avait pas manqué d'y répondre dans l'une de ses *Chroniques d'Orient* :

M. P. Paris a publié, dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, un remarquable article sur ses fouilles au temple d'Athéna Cranaia à Élatée. [...] M. Paris va trop loin lorsqu'il refuse de reconnaître, à un certain nombre de pièces, le caractère d'objets *substitués*. Notre jeune école d'archéologie tend à diminuer le plus possible ou même à nier le symbolisme cher aux contemporains de Panofka. Il y a là une réaction salutaire mais qui est déjà tombée dans l'excès. [...] Il faut que le symbolisme ait sa part dans l'exégèse. C'est aux gens de goût à savoir la limiter³⁷².

In cauda venenum. Deux systèmes interprétatifs s'affrontaient. Le caractère difficilement démontrable de ces théories et le manque de preuves matérielles concrètes rendaient Pierre Paris frileux face à des lectures qui devaient lui paraître quelque peu fumeuses. C'est ce que suggère le paragraphe sur lequel se clôt son développement :

Il est donc inutile, à notre avis, *de chercher bien loin une explication qui est à notre portée*, et, pour notre part, nous renoncerions même très volontiers, en ce qui concerne les cônes, les pyramides et les disques trouvés dans les tombes, à y voir des objets symboliques, ou des objets de substitution [nous soulignons]³⁷³.

Sa réponse au compte rendu de Salomon Reinach – lequel, quoi qu'en dise Pierre Paris, n'est pas seulement « une page du reste très bienveillante » – est encore plus nette : « trouvant à expliquer d'une façon toute simple, naturelle et *positive* la présence dans les tombeaux et dans les temples des prétendus objets substitués, nous adoptons cette explication, sans nous croire pour cela systématiquement opposé au symbolisme » (nous soulignons)³⁷⁴. On retrouve donc dans ce débat la distinction que Léon Heuzey a opéré, dès 1876, entre les partisans d'une *école symbolique* qui, reconnaissant des divinités dans la plupart des figurines de terre cuite, défendent une interprétation religieuse et mythologique et ceux qui, par réaction

³⁷⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 163.

³⁷¹ Pierre PARIS, « Fouilles au temple d'Athéna Cranaia. Les ex-voto », art. cité, p. 415-418.

³⁷² Salomon REINACH, « Chronique d'Orient », 1888, p. 75.

³⁷³ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 168.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 166, n. 2.

face au « peu de solidité de beaucoup de ces conjectures », en sont arrivés « par une exagération contraire, à vouloir bannir presque complètement les sujets religieux du cycle des figurines de terre cuite » et y voient presque exclusivement ce qu'ils appellent – de façon tout à fait impropre selon Léon Heuzey – des *sujets de genre*³⁷⁵. Au demeurant, la position défendue par Pierre Paris et celle des fouilleurs de Myrina ne sont guère éloignées l'une de l'autre. Ces derniers ont précisément adopté une voie moyenne sur la question du symbolisme ou du réalisme des figurines en terre cuite³⁷⁶. Dans l'article que nous avons cité, Salomon Reinach lui-même rappelle que les découvertes de Pierre Paris confirment l'opinion développée par Edmond Pottier dans sa thèse latine³⁷⁷. De son côté, ce dernier ne manque pas de souligner l'intérêt du dossier élatéen tout en précisant que la paternité de l'interprétation lui revient : « cette découverte a eu lieu deux ans après la publication de ma thèse, et j'ai été fort heureux d'y retrouver une confirmation inattendue de ma théorie³⁷⁸ ». La précision ne méritait pas plus qu'une note de bas de page. Pierre Paris cite abondamment les travaux d'Edmond Pottier et a clairement reconnu en lui le maître des études en coroplathie³⁷⁹. Les idées que ce dernier expose en 1890 dans une monographie destinée à rendre plus accessibles les arguments exposés dans sa thèse latine (en particulier le chapitre XII, « La destination des terres cuites ») sont en effet tout à fait compatible avec les découvertes élatéennes. Il distingue quatre catégories d'objets : les jouets d'enfants, les figurines destinées à l'espace domestique-sacré, celles qui sont déposées dans les tombes et les offrandes consacrées dans les sanctuaires. Certaines ont une attribution bien déterminée. Mais pour l'immense majorité, la *théorie de l'indétermination* s'applique. Il y a là « une catégorie neutre, de plus en plus pourvues de sujets familiers à partir du IV^e siècle », dont les types représentent « la vie humaine sous tous ses aspects » et qui laisse aux coroplathes une grande liberté de création pouvant s'inspirer de la grande statuaire³⁸⁰. Et Edmond Pottier de conclure : « C'est l'acheteur qui leur donnera une signification précise, en les plaçant dans une maison, dans un temple, dans un tombeau. Ces images seront un cadeau d'amitié, une idole protectrice du foyer, un ex-voto pieux, une offrande funéraire, suivant l'intention du donateur ».

En invitant à porter le regard au-delà du seul contexte funéraire qui avait jusque-là monopolisé l'attention des savants, les fouilles les plus récentes, et en particulier celles de Pierre Paris à Élatée, avaient ainsi contribué à ouvrir de nouvelles perspectives pour tenter de mieux saisir la signification de « tout ce monde d'argile »³⁸¹.

³⁷⁵ Léon HEUZEY, « Nouvelles recherches sur les terres cuites grecques », art. cité, p. 1-2.

³⁷⁶ Edmond POTTIER et Salomon REINACH, *La nécropole de Myrina*, ouvr. cité, p. 107-108, 140-143 (vol. 1) ; Hervé DUCHÊNE, « Aventure archéologique et amitié épistolaire », art. cité, p. 382.

³⁷⁷ Edmond POTTIER, *Quam ob causam Graeci in sepulcris figlina sigilla deposuerint*, ouvr. cité.

³⁷⁸ Edmond POTTIER, *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité*, ouvr. cité, p. 286, n. 1.

³⁷⁹ Outre les références déjà citées, voir Pierre PARIS, « Fouilles au temple d'Athéna Cranaia. Les ex-voto », art. cité, p. 409 ; Id., « [CR] E. Pottier.— Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité (1 vol. in-16, Paris, Hachette, *Bibliothèque des merveilles*, 1890) », *RHR*, 23, 1891, p. 235-242.

³⁸⁰ Edmond POTTIER, *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité*, ouvr. cité, p. 278-279.

³⁸¹ *Ibid.*, p. 279, 284-286. « L'exemple le plus instructif, à cet égard, est fourni par les trouvailles de M. Paris à Élatée » (p. 286).

V. — LES TRAVAUX DE PIERRE PARIS SOUS L'ŒIL DE LA CRITIQUE

En produisant un savoir et des documents inédits sur un objet peu traité, les travaux phocidiens de Pierre Paris abordèrent les sujets les plus divers. Se pose donc la question de leur réception par les milieux savants. Comment la critique a-t-elle accueilli le produit de ces recherches ?

Le jugement des camarades athéniens figure en bonne place. Le compte rendu du *Bulletin de correspondance hellénique* présente peu d'intérêt, il est purement descriptif³⁸². Georges Radet loue « l'actif explorateur » et rapporte que sous la plume de Pierre Paris, « le temple revit le jour [...], sans parler de battues à travers les villages³⁸³ ». Devant l'Institut, Léon Heuzey présente « les heureux résultats de ses fouilles » et encourage Pierre Paris à les publier³⁸⁴. Tout en pointant quelques incohérences dans la structure d'ensemble et quelques longueurs, Felix Dürnbach souligne lui aussi l'intérêt des découvertes, celles relatives à l'épigraphie et à la coroplastie en particulier. Les mêmes idées se retrouvent ailleurs, comme dans la *Revue des études grecques* sous la signature d'un anonyme « Θ.³⁸⁵ », ou dans la recension, elle aussi anonyme, que fait paraître la *Revue archéologique*³⁸⁶. Ces textes consensuels et plutôt bienveillants sont-ils l'expression d'une solidarité athénienne ? En partie peut-être, mais il serait assurément réducteur de n'y voir que la manifestation d'un réflexe clanique. Certains adoptent une posture plus critique, à l'image de Salomon Reinach :

M. Paris nous a donné une monographie de la ville d'Élatée et des fouilles qu'il y a faites accompagnée de planches qui ont déjà paru en partie dans le *Bulletin*. C'est un travail consciencieux, mais un peu diffus, où la préoccupation d'allonger la sauce est souvent sensible. La faute, si faute il y a, est à notre Faculté des lettres, qui devrait réagir contre la proximité des thèses au lieu de paraître l'encourager³⁸⁷.

Il n'en souligne pas moins, mais dans une note de bas de page, les points d'intérêt de la nouvelle publication. Ces comptes rendus expriment finalement assez bien ce que sont les apports les plus substantiels et les points les plus faibles de la thèse de Pierre Paris. La recension anonyme de la *Revue archéologique* en offre un bon exemple. Elle rappelle d'abord que les fouilles ont été réalisées « dans un coin assez mal connu de la Phocide » et dans « une ville de second ordre », de sorte que les recherches de Pierre Paris ne pouvaient faire espérer des découvertes retentissantes : « L'auteur lui-même reconnaît de bonne grâce la médiocrité

³⁸² Louis COUVE, « [CR] Bibliographie », *BCH*, 17, 1893, p. 222-223.

³⁸³ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 300.

³⁸⁴ Léon HEUZEY, « Rapport 1885 », art. cité, p. 104.

³⁸⁵ « Θ. » pourrait renvoyer à l'initial d'un prénom. Théodore Reinach signe généralement ses comptes rendus sous les initiales « T. R. ». Pourrait-il s'agir de Théophile Homolle ?

³⁸⁶ Θ. [ANONYME], « [CR] Pierre Paris. Élatée, la ville, le temple d'Athéna Cranaia. Paris, Thorin, 1892. In-8°, XI-318 p. et 15 planches hors texte (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome) », *REG*, 5, 20, 1892, p. 469-470 ; ANONYME, « [CR] Élatée, la ville, le temple d'Athéna Cranaia, par Pierre Paris. — Paris, Thorin, 1892 », *RA*, 3^e série, 20, 1892, p. 138-139.

³⁸⁷ Salomon REINACH, « Chronique d'Orient », *RA*, 3^e série, 19, 1892, p. 410.

des résultats obtenus³⁸⁸ ». Outre la liste qu'il donne de ce que Pierre Paris *n'a pas trouvé* sur le site de l'Élatée antique, le compte rendu est l'un des seuls à rappeler que la restitution du temple d'Athéna Krania n'est rien d'autre qu'« une création presque complète, et, il [Pierre Paris] l'avoue lui-même, une hypothèse ». Pourtant, l'auteur reconnaît que « la lecture, un peu aride, de l'ouvrage ne sera sans profit ni pour l'historien, ni pour l'archéologue ». Encore une fois, c'est l'étude des inscriptions et des ex-voto qui est mise en valeur. Le premier corpus jette les bases d'une histoire du *koinon* phocidien. Quant au second, il permet de trancher la question du sens à donner aux figurines de terre cuite présentes dans des contextes archéologiques différents. Rien ne permet de préciser l'identité de l'auteur de ce compte rendu. S'agirait-il de Georges Perrot, co-directeur de la *Revue archéologique* ? De Léon Heuzey ? Le ton sur lequel est traitée la partie relative à la coroplathie permet en revanche d'exclure, nous semble-t-il, les noms de Salomon Reinach et d'Edmond Pottier.

Qu'en est-il à l'étranger ? L'American School of Classical Studies at Athens suit avec intérêt l'exhumation des textes relatifs à l'histoire de la cité et du *koinon* des Phocidiens. *The American Journal of Archaeology* y consacre quatre comptes rendus³⁸⁹. Globalement, c'est donc toujours le dossier épigraphique de la fouille du sanctuaire qui est jugé le plus intéressant et le plus riche. James G. Frazer, qui cite Pierre Paris à de nombreuses reprises, accepte l'essentiel de ses conclusions mais reconnaît que les prospections menées sur le site même de la ville antique ont donné peu de résultats³⁹⁰. En revanche, *The Classical Review*, en la personne de l'acéré David G. Hogarth (1862-1927)³⁹¹, attaque durement la thèse parisienne en des termes qui ne sont pas sans rappeler le débat – pas toujours cordial – qui oppose au même moment Georges Radet et William Ramsay. L'archéologue britannique n'a pas de mots assez durs pour qualifier un travail qu'il juge inutile et sans intérêt. Le ton est volontiers cynique :

The justification for so long a delay and so stout a volume as this before us lies in the expediency of exhausting any subject, however unfruitful, and placing every scrap of information on ancient Greek life before archaeologists, in the hope that one out of ten (as Monsieur Paris himself says) may find something to connect with or illustrate his own researches. It must be confessed that in this case the explorer found almost nothing of obvious interest or importance [...]. when excavations conducted there have not resulted in illustrating provincial life even in the obscurest of Phocian towns, one is tempted to question whether the exploration was worth a monograph –even whether it was ever worth undertaking at all³⁹²!

³⁸⁸ ANONYME, « [CR] Élatée, la ville, le temple d'Athéna Crania, par Pierre Paris. — Paris, Thorin, 1892 », art. cité, p. 138.

³⁸⁹ Thomas W. LUDLOW, « News Department », *AJA*, 1, 1, 1885, p. 93 ; Arthur L. FROTHINGHAM, « Archæological News », art. cité, p. 229-230 ; Arthur L. FROTHINGHAM et A. R. MARSH, « Archæological News », *AJA*, 1, 4, 1885, p. 434-435 ; Arthur L. FROTHINGHAM, « Summaries of Periodicals », *AJA*, 2, 3, 1886, p. 360.

³⁹⁰ James George FRAZER, *Pausanias's Description of Greece*, ouvr. cité, p. 426 : « Here and there, in the wide area some slight excavations have been made, perhaps by Mr. P. Paris, who spent some time here and has written a monograph on Elatea; but the results of these excavations seem to have been exceedingly scanty ».

³⁹¹ Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 874-875.

³⁹² David George HOGARTH, « [CR] Élatée. La ville et le temple d'Athéna Crania ; par Pierre Paris. (E. Thorin. Paris, 1892.) », *The Classical Review*, 6, 6, 1892, p. 278-279.

Certaines critiques – qui rejoignent celles de Salomon Reinach – sont pertinentes : une grande partie de la monographie se contente de reprendre les articles déjà publiés dans le *Bulletin*, l'auteur donne à plusieurs reprises le sentiment de vouloir « allonger la sauce », pour reprendre l'expression de Salomon Reinach. Pour le reste, l'évidente mauvaise foi de David Hogarth réduit la pertinence scientifique de sa critique : le contenu des actes d'affranchissement était déjà partiellement connu, les reçus de l'amende des Phocidiens sont décrits comme des « few public acts of a little Phocian community » ; seules les fondations du temple ont été retrouvées ainsi que « the usual horde of broken terra-cotta *ex voto*'s ». C'est finalement la pierre de Cana étudiée par Charles Diehl qui retient le plus son attention.

En dernière analyse, on comprend que le compte rendu n'est qu'un prétexte ouvrant sur une critique plus politique que scientifique :

Monsieur Paris apologises a little in his Preface, and cites the unwillingness of the Greek Government and Greek archaeologists to give up important sites to foreign explorers as a justification of time and money having been spent in an obscure corner of Phocis. May we not ask, if these things are so, whether it is worth the while of foreign archaeologists to expend energy in gleaning over the fields of ancient Greece where so little now remains to be learned? It is natural that the Greeks should wish to reap their own land: results so obtained, however trivial, have always a justification from a national point of view [...]. When weighed, however, against the probable outcome of excavations in Macedonia, Thrace, Asia Minor, Syria, Babylonia or Egypt, there can be no doubt as to the relative value. There is a full harvest to be reaped in all those lands, not thrice-gleaned fields to be gleaned again. The question is more vital for the English than for the French, whose archaeological Schools are state-aided; is it well for us to continue to solicit the public for funds to be expended on unimportant sites grudgingly conceded to us by jealous Greek? It may well be questioned whether such exploration is the true function of our School; or whether it does not do work enough as a centre in Athens for students wishing to see Athenian treasures, or those in search of that education which a tour in Greece never fails to promote. The French have made their School a *point d'appui* for travellers in the East: why should not we also? We might do well to go even further than they; to recognize explicitly that not only Greater Greece but all Western Asia is our field, and to make of the British Archaeological School not only an appendage of museums and a promoter of students excavations in Greece, but a centre of British learned exploration for the whole Levant.

À travers sa recension de l'œuvre de Pierre Paris, David Hogarth attaque en réalité l'École française, sa gestion et sa stratégie scientifique. On peut y voir une réactivation de la traditionnelle rivalité franco-britannique qui avait marqué les débuts de l'histoire de l'EFA³⁹³. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'auteur s'adresse avant tout aux lecteurs britanniques. Fondée en 1886, la British School at Athens est de création récente. Ernest Gardner et David Hogarth (qui en prendra la direction entre 1897 et 1900) figurent parmi les jeunes recrues. Or le soutien que reçoit la jeune institution du gouvernement britannique n'est en rien comparable à celui dont bénéficie l'EFA. Jusque dans la deuxième moitié des années 1890, la British School doit faire face à de constants problèmes financiers, si bien qu'il fallut à la génération des fondateurs « faith and unwearying patience [...] to keep the flag flying³⁹⁴ ». Les critiques de David Hogarth doivent donc être lues avant tout comme une profession de foi :

³⁹³ Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 59-60.

³⁹⁴ George A. MACMILLAN, « A Short History of the British School at Athens (1886-1911) », *The Annual of the British School at Athens*, 17, 1910-1911, p. X.

la British School sera l'inverse de son homologue française. Il suggérerait deux voies pour assurer que l'argent du contribuable britannique serait bien employé : choisir soigneusement les sites de fouilles et s'efforcer de sortir des limites étroites d'une Grèce continentale et égéenne très convoitée pour partir à la conquête de nouveaux territoires de l'hellénisme. De fait, les travaux de David Hogarth le porteront successivement en Crète, à Chypre, en Égypte, à Éphèse et jusqu'en Syrie.

Après la lecture d'un tel réquisitoire, il est toutefois piquant de constater que ce soit la British School qui ait entrepris des fouilles dans l'un de ces « obscure corner of Phocis » au printemps 1894, à l'endroit-même où Pierre Paris, dix ans auparavant, n'avait pu obtenir les autorisations nécessaires à l'ouverture d'un nouveau chantier : Abai et Hyampolis³⁹⁵.

CONCLUSION

Le dossier phocidien, par son ampleur, illustre remarquablement ce qu'est une éducation athénienne à la fin du XIX^e siècle. Après une première année d'initiation dans les collections athéniennes, à Délos et sur les chemins de l'Asie Mineure, Élatée représente la fouille *personnelle* du jeune Pierre Paris. Prospection, choix du site, fouille, enregistrement et classement des données, publication des résultats, d'abord sous la forme d'articles dans le *BCH* puis comme monographie issue d'une thèse de doctorat, le jeune athénien contrôle toutes les étapes du projet scientifique. Celui-ci lui permet de mettre en pratique la démarche apprise lors des premiers travaux menés sur le sol grec. Si le produit de la fouille d'Élatée n'est sans doute pas spectaculaire, il enrichit pourtant de façon notable deux dossiers : celui de l'épigraphie relative à l'histoire de la Phocide aux époques classique et hellénistique ; celui des figurines de terre cuite découvertes en contexte votif. Qu'il s'agisse des méthodes mobilisées (archéologie, philologie, épigraphie, numismatique, histoire de l'art, etc.) ou des objets d'études abordés (histoire et géographie de la Phocide ancienne, étude d'un sanctuaire, histoire de la sculpture, etc.), il y a là, assurément, une activité complète permettant à l'athénien de découvrir les différentes facettes du métier et de se former aux sciences de l'Antiquité telles que l'école méthodique les entend.

Soulignons, d'autre part, que ce dossier révèle des caractéristiques de la pratique de chercheur de Pierre Paris que l'on retrouvera plus tard dans l'œuvre de l'hispaniste³⁹⁶ : une écriture qui mêle volontiers prose scientifique et littéraire, notamment à l'heure de transcrire l'émotion que suscitent les paysages dans lesquels s'inscrivent les sites qu'il étudie ; une tendance à privilégier le témoignage des sources matérielles au détriment des sources littéraires ; une prudence marquée dès lors qu'il s'agit d'assigner une date à un objet ou à un monument ; une démarche qui doit davantage à l'histoire de l'art antique qu'à

³⁹⁵ Vincent W. YORKE, « Excavations at Abae and Hyampolis in Phocis », *JHS*, 16, 1896, p. 291-312. Plus largement : David W. J. GILL, *Sifting the Soil of Greece. The Early Years of the British School at Athens (1886-1919)*, London, Institute of Classical Studies, School of Advanced Study, University of London, coll. « Bulletin of the Institute of Classical Studies. Supplement » (111), 2011, en part. p. 45-50, 178.

³⁹⁶ Voir en part. *infra*, chap. 7 et 10.

l'archéologie ; un recours facile – et quelque peu mécanique – à l'analogie au moment d'étudier une œuvre, en puisant dans les collections d'images que lui offrent les répertoires disponibles.

CONCLUSION PARTIE I

ARCHÉOLOGIE MÉTHODIQUE ET *ALTERTUMSWISSENSCHAFT*

APPRENDRE, EN EFFET. Les années qui s'écoulent de 1873 à 1885 sont celles d'une longue période de formation pour Pierre Paris. La stratégie familiale mise en œuvre afin de le faire « monter à Paris » lui permet de bénéficier d'un enseignement pointu et prestigieux. Les années lycéennes et normaliennes lui donnent une solide culture humaniste fondée sur l'étude des lettres classiques, en particulier celle du latin. Mais c'est vers la Grèce que le porte son goût personnel. Jusqu'en 1882, il échappe à toute forme de catégorisation : est-il historien ? antiquisant ? philologue ? latiniste ? helléniste ? Un peu tout cela à la fois sans doute – sans oublier son appétence pour l'histoire de l'art – puisque l'ENS se revendique comme une école généraliste réfractaire à toute forme de spécialisation. L'étude des textes de la littérature gréco-latine n'en est pas moins au fondement de son apprentissage. Le séjour en Grèce lui permet de confirmer ses goûts d'adolescent. En suivant Pierre Paris dans ses voyages à travers l'espace grec – celui de l'Antiquité, qui inclut donc l'Asie Mineure – et en décortiquant les publications de cette époque, on voit peu à peu s'affirmer une identité scientifique plus précise, sans qu'il soit possible de parler de spécialisation au sens où nous l'entendons : Pierre Paris fait le choix de la Grèce mais il reste un touche-à-tout, comme les autres membres de la « génération historique » à laquelle il appartient. Ils ne sont déjà plus à l'image des érudits de la Renaissance et des Lumières qui ambitionnaient de maîtriser un savoir universel. Ils ne sont pas encore les hyper-spécialistes que verra progressivement émerger le XX^e siècle.

À l'issue de son séjour à l'EFA, en 1885, son profil scientifique est plus net. Les différents rites initiatiques par lesquels il est passé ont fait de lui un helléniste qui est à la fois archéologue et historien de l'art antique. Cet apprentissage est progressif. Il se fait d'abord sous le contrôle et avec l'aide de savants aguerris ou de membres plus âgés de l'École. Peu à peu, les jeunes recrues sont invitées à prendre leur autonomie jusqu'à pouvoir se consacrer à un travail de recherche personnel. Publier les résultats des découvertes fait partie intégrante de la formation. C'est le corollaire indispensable de l'activité menée sur le terrain. Plus qu'une simple revue, le *Bulletin de correspondance hellénique* est aussi un outil pédagogique destiné à former les jeunes athéniens. « Grâce à lui [écrit Georges Radet], la préparation, la correction de chaque fascicule devint, pour les membres de l'École, un exercice pratique dont ils sentirent vite le prix¹ ». Voyager, fouiller, classer, transcrire et publier sont ainsi les piliers sur lesquels repose la formation que Pierre Paris reçoit en Grèce. Il faut y voir une mise en application de la méthode proposée par Albert Dumont dans son cours d'archéologie de 1874 : maîtrise de l'épigraphie, apprentissage de la méthode typologique, pratique de la

¹ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901, p. 191 ; cat. Nollac 08-03-1883.

fouille, nécessité d'aiguiser son regard par une fréquentation quotidienne des objets-documents et diffusion des résultats obtenus à travers les publications savantes.

Mais cette *archéologie méthodique* qui se développe en France dans les années 1870 et 1880 doit elle-même beaucoup à une science allemande qui, après le choc de la défaite de Sedan, inspire les réformes françaises de la fin du XIX^e siècle et tend à faire de la philologie le seul outil pertinent au moment de partir pour la Grèce². Depuis Friedrich August Wolf (1759-1824), Friedrich Schlegel (1772-1829), Wilhelm von Humboldt (1767-1835) ou August Boeckh (1785-1867), cette discipline-mère est bien plus qu'une simple étude critique des textes anciens. Le monde germanique la conçoit comme une science générale visant à une connaissance et à une compréhension globales du passé dans toutes ses dimensions (politique, économique, artistique, religieuse, etc.). Sous sa bannière se regroupent la philologie au sens strict mais aussi l'archéologie, l'histoire, l'épigraphie, la numismatique, l'histoire de l'art, la géographie, etc. Ainsi conçue, la philologie est une véritable science de l'Antiquité, *Altertumswissenschaft*, qui applique à l'ensemble des vestiges matériels la même méthode critique que l'on appliquait jusqu'alors aux textes dans le but d'explorer l'esprit d'un peuple³. Autour de 1880, si cette méthode est alors absente de l'université française – il reviendra à la génération de Pierre Paris de l'y faire entrer – où domine encore une approche rhétorique de l'histoire, on la trouve en revanche à l'ENS, à l'EPHE (rappelons que Pierre Paris y suit les cours d'Henri Weil) ou encore à l'EFA après sa réforme par Albert Dumont. C'est ce que rappelle Camille Jullian, non sans fierté nationaliste, au retour de sa mission d'observation outre-Rhin : « Si nous n'expliquions pas mieux à l'École normale, nous ne faisons pas plus mal ; et, en tout cas, certaines conférences comme celles que préside M. Tournier valent sans contredit les meilleurs séminaires de philologie des Universités allemandes⁴ ». Pour les athéniens, l'enseignement dispensé à l'ENS est une propédeutique. Il leur donne la maîtrise des langues et des textes anciens, celle-là même qui leur permet en-

² François HARTOG, *Partir pour la Grèce*, Paris, Flammarion, 2015, p. 15, 141-145. Voir également l'introduction du volume de Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. I. L'Égypte*, Paris, Hachette et Cie, 1882, en particulier les pages que Georges Perrot consacre à l'œuvre de Karl Otfried Müller (p. XXIV-XXXV) et les pages XXXVIII-XXXIX.

³ Michael WERNER, « Le moment philologique des sciences historiques allemandes », dans Jean BOUTIER, Jean Claude PASSERON et Jacques REVEL (éd.), *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, EHESS, coll. « Enquête » (5), 2006, p. 171-191 ; ID., « Philology in Germany: Textual or Cultural Scholarship? », dans Gábor KLANICZAY, Michael WERNER et Ottó GECSEK (éd.), *Multiple Antiquities - Multiple Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*, Frankfurt-New York, Campus, 2011, p. 89-110. Plus largement : Suzanne L. MARCHAND, *Down from Olympus. Archaeology and Philhellenism in Germany (1750-1970)*, Princeton, Princeton University Press, 2003 ; Anthony ANDURAND, *Le mythe grec allemand. Histoire d'une affinité élective*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2013 ; Pierre JUDET DE LA COMBE, « Classical Philology and the Making of Modernity in Germany », dans Gábor KLANICZAY, Michael WERNER et Ottó GECSEK (éd.), *Multiple Antiquities - Multiple Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*, Frankfurt-New York, Campus, 2011, p. 65-88 ; Céline TRAUTMANN-WALLER, « La philologie au-delà de la Grèce. Exemplarité grecque et totalité de l'humanité chez Wilhelm von Humboldt, August Boeckh et Heymann Steinthal », dans Michel ESPAGNE et Sandrine MAUFROY (éd.), *L'hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, Paris-Athènes, Éditions Demopolis, École française d'Athènes, coll. « Quaero », 2016, p. 47-70 ; August BOECKH, *Encyclopédie et méthodologie des sciences philologiques. Première partie principale*, édité, traduit et présenté par Marie-Dominique RICHARD, Sankt Augustin, Academia, coll. « Academia Philosophical Studies » (47), 2013 [1877].

⁴ Camille JULLIAN, « Notes sur les séminaires historiques et philologiques des universités allemandes », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 1884, p. 410-411.

suite d'acquérir les savoirs spéciaux enseignés à l'EFA⁵. La remarque qu'Albert Dumont faisait à ses élèves romains, en 1874, prend ici tout son sens : « l'éducation classique que vous avez reçue vous prépare à bien voir les monuments. Vous retrouverez à chaque pas, dans nos travaux, les souvenirs de l'enseignement que vous avez suivi à l'École normale⁶ ». C'est donc par le biais des écoles spéciales que se fait la synthèse entre la tradition historique française, littéraire et rhétorique, et l'érudition allemande, produit d'un transfert culturel qui suppose une réinterprétation du modèle⁷.

Le dossier phocidien offre une synthèse commode pour appréhender les résultats de cette formation. Les dernières lignes de la conclusion de la thèse de Pierre Paris méritent d'être citées :

Ainsi, notre livre effleure bien des sciences, géographie, histoire, architecture, épigraphie, plastique ; c'est son défaut, c'est peut-être aussi son mérite. Dans cette variété, dans cette multiplicité d'études juxtaposées nous n'avons pas tenté d'introduire une unité factice. L'unité, l'harmonie, s'il en faut une, nous voudrions qu'on la trouvât dans l'idée même qui a inspiré nos recherches et nous a décidé à en publier les résultats ; c'est que tout ce que nous avons écrit se rapporte à Élatée, à son histoire politique et sociale, à sa constitution, à ses lois, sa religion, ses monuments et ses arts. Ce n'était pas une cité puissante, ni dont le rôle ait jamais été bruyant ou glorieux ; elle n'était pas cependant méprisable ; et s'il est vrai que l'histoire se fait peu à peu, de recherches patientes et d'études de détail ; si les monographies précises et consciencieuses sont comme les pierres d'appui de l'édifice historique, nous espérons qu'on nous saura gré d'avoir entrepris une monographie d'Élatée antique⁸.

L'ambition est totalisante. Sources littéraires et matérielles, philologie, épigraphie, histoire de l'art, prospections et sondages, fouille systématique, enregistrement des données, analyse et datation des objets, rédaction de corpus de sources, toutes ces méthodes sont convoquées pour tenter de restituer l'histoire de la cité et de son sanctuaire selon une approche qui rappelle la définition de l'*Altertumswissenschaft* donnée par Friedrich August Wolf (1759-1824) et qu'August Boeckh (1785-1867) nommera *Philologie*. L'unité de cette démarche pluridisciplinaire est à chercher dans l'objet choisi plus que dans la méthode. La thèse parisienne

⁵ Michael WERNER, « L'École normale : un séminaire à l'allemande ? », dans Michel ESPAGNE (éd.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, coll. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek » (6), 1995, p. 77-88.

⁶ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », *RA*, nouv. série, 27, 1874, p. 63.

⁷ Michael WERNER, « Philology in Germany », art. cité, p. 109-110 ; Charles-Olivier CARBONELL, « La réception de l'historiographie allemande en France (1866-1885) : le mythe du modèle importé », dans Michel ESPAGNE et Michael WERNER (éd.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e et XIX^e siècle)*, Paris, Éditions Recherches sur les civilisations, 1988, p. 327-344. Pour ce dernier, il est difficile de parler d'une importation – ou d'une adaptation – du modèle historiographique allemand. Il souligne la méconnaissance de la langue allemande en France et, dans le même temps, le nombre dérisoire de traductions proposées chaque année aux lecteurs français. Toutefois, c'est précisément au sein de l'école méthodique, et en particulier parmi les spécialistes de l'Antiquité, que les liens et les échanges sont les plus nourris. Parmi eux, nombreux sont ceux qui maîtrisent la langue de Goethe, du moins suffisamment pour accéder aux travaux des savants de l'espace germanique.

⁸ Pierre PARIS, *Élatée. La ville, le temple d'Athéna Cranaia*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (60), 1892, p. 206.

mobilise les ressources que lui offrent les sciences de l'Antiquité afin de produire un savoir historique sur un objet précis⁹.

Au demeurant, Pierre Paris n'est pas un théoricien. De nombreuses remarques isolées, glissées çà et là dans ses travaux, attestent cependant que la démarche mise en œuvre porte la marque de l'école méthodique. Après tout, il fut élève de Gabriel Monod, de Numa Denis Fustel de Coulanges et de Paul Vidal de la Blache. Il cherche à allier approche critique et interprétation des documents, qu'ils soient matériels ou littéraires, pour rendre le passé intelligible. Afin de vérifier la validité d'une affirmation, les sources doivent être confrontées et mises en série. Isolées, elles perdent leur utilité : « un seul document ne permet pas de dire si c'était là une règle absolue¹⁰ ». Le travail de l'érudit est donc d'abord d'établir un corpus documentaire fiable, passé par le filtre d'une critique rendant la source utilisable par l'historien (capable, par exemple, de séparer la trace authentique de la falsification) :

Tout ce qui nous rappelle la vie politique ou sociale des peuples antiques, ou la vie privée des citoyens, tout texte épigraphique, soit-il le plus humble et le plus banal, épitaphe d'un homme inconnu ou dédicace d'un pauvre dévot, est digne de notre attention et mérite d'être pieusement recueilli ; tel fragment informe qui nous semble aujourd'hui méprisables, excitera demain nos réflexions ; inutile à neuf archéologues, il intéressera peut-être les travaux d'un dixième ; et dans ce sens, quand l'origine des documents est certaine, quand ils sont lus avec soin et transcrits avec prudence, les plus modestes collections sont précieuses. Mais il y a, comme il est juste, des degrés dans la valeur des inscriptions ; quelques textes privilégiés ont par eux-mêmes, par la nature des questions auxquelles ils se rapportent, une importance exceptionnelle ; il en est de ceux-là, parmi les Élatéens¹¹.

Nous retrouvons ici des idées qui seront érigées en système par les théoriciens de l'école méthodique. Dans *La méthode historique appliquée aux sciences sociales* (1901), Charles Seignobos (1854-1942) rappellera ainsi que « souvent les faits disparus ont laissé des traces [...]. Ces traces, ce sont les documents, et la méthode historique consiste à examiner les documents pour arriver à déterminer les faits anciens dont ces documents sont les traces¹² ». La prise de position de Pierre Paris, à l'occasion de l'étude des ex-voto du sanctuaire d'Athéna Kranaia, entre les tenants d'une approche symbolique et les partisans d'une approche plus littérale, s'explique par l'importance accordée au document : face à des théories difficilement vérifiables, mieux vaut s'en tenir à une explication simple car « naturelle et positive », pour reprendre ses propres termes.

Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia ont rappelé que l'on aboutit alors à « une division du travail entre érudits chargés d'établir les textes et historiens qui doivent

⁹ Sur l'opposition entre philologie et histoire : Michael WERNER, « Le moment philologique des sciences historiques allemandes », art. cité, p. 182 ; Ernest RENAN, *L'avenir de la science. Pensées de 1848*, Paris, Calmann Lévy, 1890, p. 128-132.

¹⁰ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité, p. 196.

¹¹ *Ibid.*, p. 200-201.

¹² Cité dans Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Gallimard, 2007, p. 148. Ce texte fondateur a fait l'objet d'une réédition récente : Charles SEIGNOBOS, *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, préface d'Antoine PROST, Lyon, ENS Éditions, coll. « Bibliothèque idéale des sciences sociales », 2014 [1901], en ligne sur <http://books.openedition.org/enseditions/487> (la citation est dans l'introduction, § 5).

les expliquer¹³ ». La thèse sur Élatée peut être vue comme une tentative de synthèse à l'échelle d'un cas particulier. En fin de compte, l'archéologie telle qu'elle est pratiquée par les athéniens illustre ces deux facettes du métier. Le travail d'érudition d'Amédée Hauvette-Besnault, Salomon Reinach et Pierre Paris permet à Théophile Homolle de produire une synthèse historique sur *Les archives de l'intendance sacrée à Délos* (1887). Le nouveau chantier historiographique qu'ouvre Pierre Paris en fouillant la maison des Dauphins et celle de Philostrate d'Ascalon sera approfondi dans les années 1890 avant que ne soient publiées les premières synthèses sur la maison délienne dues à Marcel Bulard et Joseph Chamonard. La succession d'études relatives aux figurines en terre cuite aboutit à une première synthèse par Edmond Pottier avec *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité* (1890), etc. Le compte rendu de ce dernier ouvrage que publie Pierre Paris le rattache à cette conception du métier, une pratique dans laquelle la démarche de l'antiquaire et celle du collectionneur n'ont plus leur place :

si le collectionneur s'inquiète peu des sujets traités par les coroplastes, ou du moins ne s'y intéresse qu'au point de vue de l'art, et ne met de différence entre les figures religieuses et les autres que celle qui provient d'une conception, d'un style, d'une facture plus ou moins artistique, l'archéologue, après qu'il a admiré, aime surtout à rechercher des leçons ici sur la vie intime des anciens, leurs ajustements de chaque jour, leurs attitudes familières, là sur leurs sentiments, leurs croyances et leur piété. [...] Mais il y a plus ; ces modestes ouvrages d'artisans qui sont du peuple, ou près du peuple, dont l'esprit n'a dû subir l'influence ni des esprits forts ni des philosophes, sont bien souvent les plus instructifs des documents. Ils nous permettent par exemple de suivre dans la transformation des types la transformation des pensées et des croyances religieuses¹⁴.

L'archéologue « après qu'il a admiré ». La précision est importante car elle montre que Pierre Paris se démarque nettement d'une écriture historique froide et désincarnée dans laquelle la subjectivité de l'archéologue-historien n'aurait pas sa place, une subjectivité par ailleurs assumée par les tenants de l'école méthodique¹⁵. Les longues descriptions des paysages et des objets qui laissent une grande place à l'expression du sentiment personnel (au point parfois de le rapprocher du critique d'art plus que de l'historien de l'art antique) en témoignent.

En dernière analyse, retenons que la distinction entre les deux moments à l'œuvre dans la méthode historique, celui de l'érudition et celui de la synthèse, sera encore utile au moment de comprendre les apports et les limites des travaux produits par un Pierre Paris devenu hispaniste. Il faut relire le prologue de *l'Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1903) en ayant cette idée en tête. L'*Essai*, comme son nom l'indique, ne sera pas une synthèse mais un travail d'érudition, un inventaire destiné à grouper des matériaux inédits et à « ouvrir une avenue et quelques sentiers de traverse dans un domaine inexploré¹⁶ ». En

¹³ Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France (XIX^e-XX^e siècle)*, ouvr. cité, p. 147.

¹⁴ Pierre PARIS, « [CR] E. Pottier.— Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité (1 vol. in-16, Paris, Hachette, *Bibliothèque des merveilles*, 1890) », *RHR*, 23, 1891, p. 236-237.

¹⁵ Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France (XIX^e-XX^e siècle)*, ouvr. cité, p. 149-153.

¹⁶ Pierre PARIS, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, vol. 1/2, Paris, Ernest Leroux, 1903, p. VI.

somme, un premier jalon nécessaire mais encore insuffisant pour parvenir à la synthèse qu'il reviendra à d'autres de produire. Nous aurons à revenir sur ces questions¹⁷.



Apprendre, s'emparer d'une méthode et de connaissances avant de pouvoir les transmettre, c'est à cette tâche que se consacre Pierre Paris entre 1873 et 1885. Dans cette formation aux sciences de l'Antiquité comme dans le choix d'une carrière, le rôle des écoles spéciales aura été essentiel. « Toutes les vocations peuvent s'éveiller et s'armer dans la maison de la rue d'Ulm », affirmait Gustave Lanson¹⁸. Sans doute, mais en faisant le choix de la Grèce, Pierre Paris a porté son regard un peu plus loin. Charles Lévêque ne se trompait pas en écrivant, à l'occasion du cinquantenaire de l'EFA, que « Dans certaines écoles, a-t-on dit, les vocations arrivent toutes faites ; à l'École d'Athènes, elles se font¹⁹ ».

¹⁷ Voir *infra*, chap. 10.

¹⁸ Gustave LANSON, *L'École normale supérieure*, Paris, Hachette, 1926, p. 21.

¹⁹ Charles LÉVÊQUE, « La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes. Histoire et souvenirs », *Revue des deux mondes*, 146, 1898, p. 96. Il fut membre de la première promotion de l'EFA, celle de 1846.

PARTIE II : TRANSMETTRE

(1885-1913)

CHAPITRE 4

ENSEIGNER : LE PROFESSEUR BORDELAIS (1885-1931)

Le plus beau de notre mission de professeurs est d'ouvrir à la jeunesse les routes de la science, et de la diriger vers un noble avenir de savants et d'hommes.

Pierre Paris, 1929¹

EN FIXANT LEUR ATTENTION sur le Pierre Paris hispaniste, les historiens de l'archéologie ont relégué au second plan, pour ne pas dire oublié, l'œuvre de l'helléniste. La figure du professeur d'une université de province a, elle aussi, peu retenu l'attention. Depuis quelques années toutefois, plusieurs études ont contribué à la redécouverte de certains aspects de l'action de Pierre Paris à l'université de Bordeaux. Il s'agit, pour l'essentiel, des travaux entrepris par Marion Lagrange, Florent Miane et Soline Morinière dans le cadre d'un vaste projet de valorisation des collections patrimoniales de l'université de Bordeaux Montaigne². Ils ont permis de redécouvrir son rôle dans la mise en place d'un musée archéologique et de la première collection universitaire de moulages créée en France. Notre travail se situe dans le prolongement de ces recherches. Une biographie intellectuelle de Pierre Paris exigeait que l'on examinât avec soin la figure de l'enseignant, *homo academicus*³ de la Troisième République, en la replaçant dans son contexte. Tel sera l'objectif de ce chapitre.

Dès son retour d'Athènes, Pierre Paris obtient une charge de cours à Bordeaux pour la rentrée universitaire 1885-1886. Sous l'effet des réformes entreprises depuis la fin des années 1870, la faculté des lettres, en voie de réorganisation et de développement, est alors, selon les termes de l'historien Paul Courteault, « en pleine crise de rajeunissement et de croissance⁴ ». Au moment où Pierre Paris débute dans la carrière enseignante, quatre processus intimement liés les uns aux autres sont à l'œuvre. Ils sont le produit d'une politique volonta-

¹ Cat. CARCOPINO 01-12-1929.

² Outre la publication de plusieurs études que nous aurons l'occasion de citer plus loin, il faut évoquer, parmi les réalisations de l'université de Bordeaux Montaigne, la création de deux outils exceptionnels par la richesse de leur contenu. Il s'agit du site *1886. Collections patrimoniales numérisées de Bordeaux Montaigne*, en ligne sur <http://1886.u-bordeaux-montaigne.fr/>, une bibliothèque numérique qui propose un accès libre aux collections photographiques, aux livres anciens, aux cartes, etc. possédés par l'université, ainsi que le site *Patrimoine artistique de l'université de Bordeaux*, en ligne sur <http://patrimoine-artistique.u-bordeaux-montaigne.fr/index.php>, qui offre plusieurs études, richement illustrées et documentées, sur l'histoire de l'université, de ses édifices et de ses collections.

³ Pierre BOURDIEU et Jean-Claude PASSERON, *La reproduction. Éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, p. 183.

⁴ Paul COURTEAULT, « Camille Jullian à Bordeaux », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 37, 2, 1934, p. 49.

riste entreprise par l'État républicain afin de moderniser l'université en s'inspirant de la référence allemande⁵.

1. Il s'agit d'abord d'un redéploiement disciplinaire. Les enseignements se multiplient et se spécialisent, ce qui conduit à l'apparition de nouvelles disciplines. Il peut s'agir de chaires d'État ou bien, sous l'effet de la politique de décentralisation universitaire, de cours municipaux ou de chaires municipales. L'ancien athénien accède ainsi au professorat à un moment clé pour l'archéologie française, celui où elle s'affirme comme une discipline universitaire autonome, bien qu'étroitement liée à l'histoire de l'art.

2. Dans ce contexte, les nouveaux postes à pourvoir sont nombreux. À l'image de ce qui existe chez le voisin allemand⁶, les statuts se diversifient pour donner plus de souplesse et de dynamisme au fonctionnement de l'université française⁷. Parmi les non titulaires (ceux qui doivent être renouvelés dans leur fonction chaque année), on trouve le simple chargé de cours, le maître de conférences (un statut créé par un arrêté du 5 novembre 1877 sur le modèle du *Privatdozent* des universités germaniques) et le professeur-adjoint, tandis que la figure du professeur titulaire d'une chaire se situe au sommet d'une nouvelle hiérarchie que Jean-François Condette a bien définie :

il y a le maître de conférences adjoint à une chaire qui travaille sous la tutelle du professeur et répète les leçons, organise les travaux pratiques mais aussi le maître de conférences qui occupe "une chaire en expérience", ne dépendant pas d'un professeur et apportant à la faculté un enseignement original et spécifique qui manquait dans l'organisation des filières et des examens⁸.

Le passage par ce statut devient rapidement une étape obligatoire avant de pouvoir accéder au professorat. Le titre de professeur-adjoint, créé par un décret du 28 décembre 1885, est avant tout destiné à des maîtres de conférences qui ont accumulé de l'ancienneté et un prestige scientifique certain mais qui ne peuvent accéder dans l'immédiat au titre de professeur titulaire. Quant aux chargés de cours, ils font partie du personnel auxiliaire dont le rôle est essentiel pour permettre aux universités de remplir leur mission d'enseignement : ils

⁵ Sur la réforme de l'université française sous la Troisième République, voir notamment Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, 2^e éd., Paris, PUF, 1992 [1959] ; Antoine PROST, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, Paris, Armand Colin, coll. « U "Histoire contemporaine" », 1968, chap. 10 ; George WEISZ, *The Emergence of Modern Universities in France, 1863-1914*, Princeton, Princeton University Press, 1983, en part. chap. 4 ; Jacques VERGER (éd.), *Histoire des universités en France*, Toulouse, Privat, 1986, chap. 8 ; Christophe CHARLE, *La République des universitaires (1870-1940)*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1994 ; pour une approche synthétique : Pierre ALBERTINI, *L'école en France. Du XIX^e siècle à nos jours, de la maternelle à l'université*, 4^e éd., Paris, Hachette Supérieur, coll. « Carré histoire » (9), 2014 [1992], chap. 8. Voir également Alain RENAUT, « Une philosophie française de l'université allemande. Le cas de Louis Liard », *Romantisme*, 88, 1995, p. 85-100 ; Louis LIARD, *Universités et facultés*, Paris, Armand Colin, 1890.

⁶ Voir le diagnostic qu'établissait Victor Cousin dès 1832, à partir de l'exemple fourni par l'université de Leipzig, en constatant que le fonctionnement des universités germaniques reposait sur des professeurs au statut différent : VICTOR COUSIN, *Rapport sur l'état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne, et particulièrement en Prusse*, Paris, Imprimerie royale, 1832, p. 101-110.

⁷ Christophe CHARLE, « L'élite universitaire française et le système universitaire allemand (1880-1900) », dans Michel ESPAGNE et Michael WERNER (éd.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e et XIX^e siècle)*, Paris, Éditions Recherches sur les civilisations, 1988, p. 357.

⁸ Jean-François CONDETTE, *Les lettrés de la République. Les enseignants de la faculté des lettres de Douai puis Lille sous la Troisième République (1870-1940)*, *Dictionnaire biographique*, Villeneuve d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle Lille 3, coll. « Histoire et littérature du Septentrion (IRHIS) » (37), 2006, p. 32.

peuvent assurer l'intérim entre deux mutations d'un titulaire ; il peut s'agir de professionnels

qui viennent rendre service à l'institution mais sans prétendre à une quelconque promotion dans l'enseignement. [...] Les chargés de cours peuvent aussi prendre à leur charge un enseignement spécifique dont la faculté n'a pas voulu ou pu obtenir la pérennisation officielle par la création d'une chaire ou d'une maîtrise de conférences. [...] C'est aussi par l'intermédiaire de cette fonction de chargé de cours que l'institution "teste" la valeur scientifique et pédagogique des prétendants aux fonctions supérieures⁹.

3. Afin de pourvoir ces nouveaux postes, les différentes facultés (qui se regroupent pour devenir *universités* en 1896) font appel à de jeunes diplômés spécialisés, formés aux méthodes nouvelles de l'école méthodique. On assiste donc à un renouvellement et à un rajeunissement du corps enseignant. À Bordeaux comme ailleurs se constitue une véritable colonie normalienne dont les membres se connaissent depuis l'ENS, parfois même depuis le lycée.

4. Enfin, pour permettre aux facultés de remplir leurs nouvelles missions d'enseignement et de recherche, d'accueillir des professeurs et des étudiants de plus en plus nombreux, l'investissement public est considérable pour doter chacune d'elles d'un cadre matériel approprié et moderne. À Bordeaux, le nouveau palais des Facultés abritant les enseignements scientifiques et littéraires – c'est l'actuel musée d'Aquitaine – est inauguré en janvier 1886, l'année où Pierre Paris débute sa carrière dans l'enseignement supérieur.

Tel est le cadre dans lequel s'inscrit le travail du jeune athénien à partir de 1885. Ce chapitre cherchera donc à comprendre ce que fut son action en tant que membre d'un corps enseignant profondément renouvelé : comment parvient-il à franchir progressivement – et rapidement – les différentes étapes qui lui permettent de s'imposer comme professeur d'archéologie et d'histoire de l'art ? Quel genre de professeur est-il ? En quoi consiste son enseignement et dans quelle mesure répond-il à une conception moderne de la pédagogie ? Quel est le contenu de ses cours publics ? En quoi le musée d'archéologie que Pierre Paris aménage à la faculté des lettres est-il le complément indispensable au séminaire qu'il anime devant un petit groupe d'étudiants ? Notre approche tiendra à la fois du tableau et de l'analyse diachronique. La carrière de Pierre Paris à Bordeaux est en effet d'une grande longévité. Elle se déploie sur près de quarante-six ans, de 1885 à sa mort, en octobre 1931. Toutefois, deux grandes périodes doivent être distinguées. À partir de 1913, Pierre Paris n'enseigne plus. Devenu directeur-résident de l'École des hautes études hispaniques à Madrid, il reste officiellement titulaire de la chaire bordelaise mais son enseignement est assuré par des chargés de cours.

⁹ *Ibid.*, p. 28-35. Sur ce point, voir également Françoise MAYEUR, « L'évolution des corps universitaires (1877-1968) », dans Christophe CHARLE et Régine FERRÉ (éd.), *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Éditions du CNRS, 1985, p. 11-28.

I. — L'ANCRAGE BORDELAIS : LA CONSTRUCTION D'UNE CARRIÈRE À LA FACULTÉ DES LETTRES

1. — PRENDRE RANG. LE CHARGÉ DE COURS (1885-1886)

Lorsque Pierre Paris rentre en France, à l'automne 1885, la question de son avenir professionnel ne se pose pas. Agrégé des lettres, une carrière d'enseignant s'ouvre à lui. À son arrivée rue d'Ulm, en 1879, le jeune homme, comme tous ses camarades, dut promettre de consacrer dix ans de sa vie à l'Instruction publique. De son côté, son père s'engageait à rembourser le prix de la pension perçue si ce contrat décennal n'était pas respecté¹⁰. Certes, tous les normaliens ne font pas carrière dans l'enseignement comme l'a souligné, non sans humour, le journaliste Gustave Téry (1870-1928), ancien élève de l'École : « La Sorbonne forme des savants ; l'École normale est une Sorbonne à tout faire : il en sort des évêques, des acteurs, des peintres, des musiciens, des auteurs dramatiques, des critiques, des poètes, des ministres, voire des professeurs¹¹ ». Les critiques ne manquent pas pour regretter que l'École ne remplisse pas la mission première qui lui incombe. En 1884, le sous-directeur Paul Vidal de la Blache défend l'institution en rappelant que « Fondée pour être un des organes essentiels de l'enseignement national, l'École normale manquerait à ses devoirs envers l'État, si elle perdait de vue l'obligation qui est sa raison d'être, celle de servir au recrutement des professeurs¹² ».

Se pose en revanche la question du type d'enseignement auquel il va se consacrer. Catherine Valenti a montré qu'entre 1846 et 1970, 94,5 % des athéniens ont fait carrière dans l'enseignement. Jusqu'en 1960, 60 % des anciens membres de l'EFA ont commencé leur carrière à l'université¹³. L'obtention immédiate d'un poste universitaire n'est donc pas systématique. Mais à la faveur de l'expansion universitaire des années 1880-1890, nombreux sont ceux qui parviennent à mettre un pied dans une université de province sans passer par l'enseignement secondaire. Victor Karady rappelait qu'en 1890, deux professeurs de faculté sur trois étaient issus de l'ENS¹⁴. Malgré son jeune âge (il a 26 ans en 1885), Pierre Paris dispose d'un capital symbolique et d'un « capital de compétence universitaire d'un type nouveau » : son profil est celui du jeune savant bien formé, capable de s'adapter, innovant, spécialiste d'une discipline nouvelle que l'on est en train de généraliser dans l'enseignement universitaire, par conséquent apte à répondre à ce que l'administration attend de lui dans un contexte réformiste. Or au même moment, le nombre de postes universitaires explose : la France

¹⁰ Voir leurs lettres d'engagement, AN-Pierrefitte, ENS, dossiers individuels des élèves 1826-1940, dossier « Pierre Paris », 61AJ/216.

¹¹ Gustave TÉRY, « Le Normalien », dans *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Paris, Typographie Chamerot et Renouard, 1895, p. 2-3.

¹² Paul VIDAL DE LA BLACHE, « L'École normale », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 12, 1884, p. 529.

¹³ Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 2006, p. 92-93.

¹⁴ Victor KARADY, « L'expansion universitaire et l'évolution des inégalités devant la carrière d'enseignant au début de la III^e République », *Revue française de sociologie*, 14, 4, 1973, p. 466.

compte 503 professeurs en 1880, 650 en 1890, 1048 en 1909¹⁵. Aussi, dans les années 1880, la jeune génération normalienne profite pleinement de ce contexte favorable avant que le phénomène ne se ralentisse à la fin du siècle¹⁶. De fait, dans un rapport rédigé en 1905 sur *Les élèves de l'École d'Athènes et l'enseignement secondaire*, Maurice Holleaux reconnaissait que

pendant une assez longue période d'années, la création de nombreux emplois de maîtres de conférences et de chargés de cours dans les facultés des lettres a permis aux anciens « athéniens » d'avoir accès, soit immédiatement, soit au bout de peu de temps, dans l'enseignement supérieur ; mais il semble bien que cette période soit close : presque tous les postes inférieurs du haut enseignement se trouvant occupés aujourd'hui par de jeunes fonctionnaires, il est probable que, durant nombre d'années, les agrégés sortant de l'École d'Athènes devront, sinon faire, du moins commencer leur carrière dans l'enseignement secondaire¹⁷.

Le cas bordelais offre un exemple des dynamiques qui sont à l'œuvre dans les centres universitaires français autour de 1880. Celles-ci n'ont rien de spécifiques, elles correspondent à une politique mise en œuvre à l'échelle du pays tout entier par les républicains¹⁸. Jusqu'à la fin du siècle, la croissance des effectifs est régulière dans toutes les facultés [ANN. 19]. On passe de 1 124 étudiants en 1895 à 2 317 en 1900 et 2 986 à la veille de la Première Guerre mondiale, en 1913. En ce qui concerne la seule faculté des lettres [ANN. 20], la progression est forte de 1875 à 1883 ; suit une période de stagnation jusqu'en 1889 avant que le nombre d'étudiants n'augmente à nouveau, au moins jusqu'en 1892. Avant l'entre-deux-guerres, les effectifs restent cependant limités : les étudiants « littéraires » sont 121 en 1885, 226 en 1900, 302 en 1913. Avec la rupture très nette de la Grande Guerre, le seuil des 400 étudiants n'est franchi qu'en 1925 ; en 1931, année de la mort de Pierre Paris, la faculté des lettres compte 733 étudiants. Ils seront 1 150 à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Quant au nombre des postes d'enseignants [ANN. 21], il augmente fortement jusqu'à la fin du siècle, notamment entre la fin des années 1870 et la fin des années 1880. On compte seulement cinq postes à la faculté des lettres en 1871 ; il y en a dix en 1877, vingt en 1885, vingt-sept en 1894. Il est intéressant de remarquer que malgré la stagnation du nombre d'étudiants entre 1883 et 1889, leur nombre continue de progresser (de quinze à vingt-deux sur la même période) : le régime républicain ne crée pas ces postes pour répondre à une demande ; il s'agit au contraire, dans le cadre d'une politique volontariste, de diversifier l'offre pour rendre les universités plus attractives en y faisant entrer de nouveaux enseignements. Le cas bordelais illustre par ailleurs l'importance prise par les postes de non titulaires à partir de 1877, particulièrement les maîtrises de conférences et les charges de cours (quatre sur dix en 1877, onze sur vingt en 1885, quinze sur vingt-sept en 1894). Enfin, il est intéressant de regarder ce que fut la formation des professeurs qui exercèrent à Bordeaux entre 1885 et 1931. Les tables que nous avons rassemblées en annexe font apparaître quelques grandes tendances qui méritent d'être soulignées [ANN. 22, 23]. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le

¹⁵ Antoine PROST, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, ouvr. cité, p. 234.

¹⁶ Victor KARADY, « Les professeurs de la République. Le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du 19^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47, 1983, p. 108 ; Christophe CHARLE, *Les élites de la République (1880-1900)*, 2^e éd., Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », 2006 [1987], p. 245-257.

¹⁷ AN-Pierrefitte, EFA, rapport de Maurice Holleaux au MIPBA, s. d. [1905], F/17/13597.

¹⁸ À titre de comparaison : Jean-François CONDETTE, *Les lettrés de la République*, ouvr. cité.

poids des agrégés est écrasant (ils sont seize sur dix-sept en 1885-1886, dix-huit sur vingt en 1893-1894) ; parmi eux, les normaliens dominant (douze en 1885-1886, quatorze en 1893-1894). Ce phénomène est bien connu depuis les travaux de Victor Karady qui a pu caractériser les années fin-de-siècle, notamment la décennie 1880, comme celles qui virent « l'apogée triomphale de la société normalienne¹⁹ ». Au début du XX^e siècle, la situation évolue : si la figure de l'agrégé reste omniprésente, la part des normaliens se réduit au profit d'agrégés formés à l'université et non dans les grandes écoles. Il faut y voir l'effet des réformes universitaires des années 1870-1890 : les étudiants des facultés sont désormais mieux armés pour concurrencer les élèves de l'ENS qui ne règnent plus sans partage sur le concours de l'agrégation²⁰.

Que retenir de ce tableau rapidement brossé sinon que Pierre Paris entre dans la carrière professorale à un moment favorable pour l'obtention immédiate d'un poste à l'université ? En 1885, si l'on en croit Jean Marcadé, deux postes s'offrent à lui : l'un à Lyon, l'autre à Bordeaux. « Fidèle à ses souvenirs d'enfance, Paris opte pour Bordeaux : il est nommé maître de conférences pour les Antiquités grecques et latines le 15 novembre 1885²¹ ». Jean Marcadé eut manifestement recours aux souvenirs d'André Paris qui étaient approximatifs²². À son arrivée à Bordeaux, Pierre Paris n'est pas maître de conférences mais chargé de cours ; il n'enseigne pas l'archéologie mais le grec, nous y reviendrons. Eut-il vraiment le choix entre Lyon et Bordeaux ? Rien, dans les archives du ministère de l'Instruction publique ou dans celles du rectorat de Bordeaux ne permet de le confirmer. En revanche, il est évident que le prestige des institutions dans lesquelles il a été formé, les compétences acquises, son profil de spécialiste et les réseaux auxquels il appartient constituent un capital puissant et sont autant d'atouts qui lui permettent un rapide retour sur investissement. Son dossier scientifique et le réseau athénien sont déterminants²³. Paul Foucart, en effet, n'hésitait pas à appuyer la candidature de ses anciens pensionnaires auprès du ministère en mettant en avant leurs compétences spéciales. Ainsi avec Jules Martha et Paul Girard :

Le ministère de l'Instruction publique s'est proposé et a poursuivi l'œuvre si importante de ranimer et de relever en France l'enseignement supérieur ; l'érudition jointe aux qualités littéraires que donne notre enseignement classique me paraît le moyen le plus propre à y parvenir. Dès maintenant, M. Girard et Martha, par les travaux qu'ils ont déjà faits et par ceux qu'ils préparent, me semblent dignes de concourir à cette œuvre. J'espère qu'à leur re-

¹⁹ Victor KARADY, « L'expansion universitaire », art. cité, p. 466.

²⁰ Yves VERNEUIL, *Les agrégés. Histoire d'une exception française*, Paris, Belin, coll. « Alpha », 2017 [2005], en part. chap. 4 et 5.

²¹ Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », dans *Célébration du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de Georges Radet (10 et 11 mars 1961)*, Bordeaux, Faculté des lettres et sciences humaines, 1963, p. 19.

²² Dans le chapitre qu'il consacre à son père, ce dernier écrit : « il avait le choix entre cette ville et Lyon, mais Bordeaux entraîna d'emblée son adhésion par un souvenir qui remontait à son enfance. Pendant la guerre de 1870, au cours de l'exode de la famille en direction de l'Auvergne en plein hiver, comme elle traversait la Garonne sur le célèbre Pont de Pierre, un rayon de soleil illumina soudain la ville. Le souvenir de cette merveilleuse vision décida du choix de notre père pour le début de sa carrière universitaire » (*Mémoires*, chap. 4).

²³ Jean-François CONDETTE, « Entre mesure de l'activité scientifique par les pairs et contrôle institutionnel. L'évaluation des enseignants-chercheurs des facultés des lettres sous la III^e République (1870-1940) », *Spirale. Revue de recherches en éducation*, 49, 2012, p. 100.

tour en France, vous voudrez bien, Monsieur le Ministre, les mettre à l'épreuve dans nos Facultés²⁴.

Pierre Paris reçoit le même appui comme en témoigne la copie – incomplète – d'une lettre de recommandation du directeur de l'EFA à son ministre de tutelle :

Je recommande très vivement à votre bienveillance M. Paris, membre de l'École d'Athènes, qui s'est distingué dans les fouilles d'Élatée et a reçu, sur la proposition de l'Académie, la médaille que décerne la société générale des architectes ; j'ai eu beaucoup à me louer de son travail et de son ardeur dans toutes les occasions, et aussi de son attitude dans les circonstances difficiles qui ont rendu nécessaire, il y a 3 ans, le renvoi d'un membre de l'École²⁵. Aussi vous serais-je très reconnaissant Monsieur le Ministre, si vous voulez bien confier à M. Paris une conférence dans une Faculté des Lettres importante²⁶.

Ce sera Bordeaux. L'arrêté du ministre de l'Instruction publique (signé le 13 novembre et non le 15 comme l'écrit Jean Marcadé) charge Pierre Paris d'un cours complémentaire de langue et littérature grecques pour l'année 1885-1886 avec un traitement annuel de 4 000 F²⁷. L'appui de Paul Foucart lui permet d'obtenir, la même année, une première distinction honorifique. Sur proposition du directeur de l'EFA, Pierre Paris est nommé officier d'académie²⁸.

Au cours de ses premières années d'enseignement, le jeune universitaire évolue dans un milieu qui lui est familier. Abstraction faite de l'écart générationnel inévitable avec les plus anciens membres du corps enseignant, Pierre Paris retrouve, à Bordeaux, de jeunes collègues qui appartiennent aux mêmes réseaux que lui et qu'il connaît depuis longtemps. Jusqu'à la fin du siècle, la part des normaliens issus des promotions voisines de celle de Pierre Paris (1877-1881) est importante et se renforce. Entre 1886 et 1888, Maurice Holleaux, son camarade de promotion à l'ENS et à l'EFA, est chargé d'un cours d'histoire ancienne avant de partir pour Lyon. En 1888, Georges Radet le rejoint à Bordeaux pour enseigner l'histoire ancienne, après un an passé au lycée d'Alger²⁹. Les deux hommes ont séjourné, travaillé et publié ensemble lorsqu'ils étaient membres de l'EFA, notamment dans le cadre des tournées épigraphiques. Paris retrouve alors son « cher compagnon des chevauchées anatoliennes³⁰ » avec lequel il forme le noyau dur de ce que Georges Radet a lui-même appelé la « petite colonie athénienne de Bordeaux³¹ ». La formule, si elle est heureuse, est réductrice. En réalité, c'est davantage une petite colonie normalienne qui se constitue à Bordeaux lorsque Pierre

²⁴ AN-Pierrefitte, rapport de Paul Foucart au MIPBA, 20-02-1879, F/17/4109 (dossier 3).

²⁵ Paul Foucart fait référence au retour en France précipité – et fracassant si l'on en croit Salomon Reinach – de Paul Monceaux (32^e promotion, 1881), en mai 1883. Voir *supra*, chap. 2.

²⁶ AN-Pierrefitte, copie de la lettre de Paul Foucart au MIPBA, 22-07-1885, dossiers personnels des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, F/17/26788.

²⁷ AN-Pierrefitte, F/17/26788, arrêté de nomination, 13-11-1885.

²⁸ AN-Pierrefitte, F/17/26788, minute de la direction de l'Enseignement supérieur, 29-12-1885.

²⁹ Marcel AUBERT, « Éloge funèbre de M. Georges Radet, académicien libre », *CRAI*, 85, 4, 1941, p. 261 ; voir *supra*, chap. 1.

³⁰ William SESTON, « La vie et l'œuvre de Georges Radet », dans *Célébration du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de Georges Radet (10 et 11 mars 1961)*, Bordeaux, Faculté des lettres et sciences humaines, 1963, p. 36.

³¹ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901, p. 378.

Paris y débute sa carrière³². L'ENS est bien ce qui l'unit à ses plus jeunes et plus proches collègues bordelais : outre Georges Radet, citons Camille Jullian (qui n'est pas athénien mais farnésien), chargé du cours sur les antiquités grecques et latines à partir de 1885, puis titulaire de la chaire d'histoire de Bordeaux et du sud-ouest de la France en 1891. Émile Durkheim est chargé d'un cours complémentaire de sociologie et de pédagogie en 1887, André Le Breton enseigne la littérature française à partir de 1893. Pierre Imbart de la Tour est maître de conférences (1885) puis professeur d'histoire du Moyen Âge (1893). Henri de La Ville de Mirmont enseigne la langue et la littérature latines, d'abord comme maître de conférences (1896) puis comme titulaire (1898). Tous sont d'anciens normaliens qui se sont côtoyés rue d'Ulm. Raymond Thamin, futur recteur de l'académie de Bordeaux, était quant à lui membre de la promotion de 1877³³.

En 1886, à l'issue de sa première année d'enseignement, l'intégration de Pierre Paris à cette communauté universitaire est sinon précaire, du moins incertaine dans la mesure où il n'est que chargé de cours. Mais il a désormais un pied dans l'institution et peut espérer y consolider sa position. Comme l'a rappelé Victor Karady, les réformes républicaines ont dessiné une nouvelle hiérarchie statutaire dans les facultés, depuis le simple chargé de cours jusqu'au professeur titulaire, en passant par le maître de conférences et le professeur-adjoint. Une véritable perspective de carrière, reposant sur une stratégie définie (thèse reconnue, publications scientifiques, activités administratives au sein de la faculté, etc.), s'offre donc aux jeunes enseignants³⁴. En moins de dix ans, Pierre Paris franchit chacune de ses étapes.

2. — CONSOLIDER UNE POSITION. LE MAÎTRE DE CONFÉRENCES (1886-1892)

Depuis le 3 octobre 1876, il existe, à la faculté des lettres de Bordeaux, une chaire d'antiquités grecques et latines [ANN. 24.1]³⁵. D'abord chargé de cours, Maxime Collignon en devient le titulaire en 1879. Mais dès 1883, il part pour Paris afin de suppléer Georges Perrot (qui vient de prendre la direction de l'ENS) comme professeur d'archéologie à la Sorbonne. Dans un premier temps, Bernard Haussoullier se charge des cours de Maxime Collignon, puis Camille Jullian à partir de 1885. Le contenu de leur enseignement – nous y reviendrons – est toutefois très différent de celui de Maxime Collignon³⁶. De fait, l'archéologie et l'histoire de l'art grec ne sont plus enseignées. Dès le mois de décembre 1885, le doyen de la faculté des lettres, Auguste Couat, suggère au recteur Henri Ouvré que Pierre Paris se-

³² Ce qu'avait déjà souligné, quoique de façon indirecte, Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », *BH*, 35, 2, 1933, p. 155.

³³ Voir *supra*, chap. 1, partie V.

³⁴ Victor KARADY, « Les professeurs de la République », art. cité, p. 96-101. Outre les perspectives offertes au sein des facultés provinciales, les jeunes enseignants du supérieur peuvent mettre en œuvre d'autres stratégies visant à obtenir un poste dans la capitale. Elles répondent à des règles particulières : une chaire dans un lycée parisien est plus prestigieuse qu'une chaire dans le supérieur en province, une maîtrise de conférences à Paris sera préférée à une chaire de titulaire dans une université provinciale, etc.

³⁵ Arthur MARAIS DE BEAUCHAMP, *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur. Tome troisième (1875-1883)*, Paris, Delalain Frères, 1884, p. 140.

³⁶ *Annuaire des facultés de Bordeaux*, année scolaire 1896-1897, p. 47.

rait un candidat idéal pour reprendre l'enseignement abandonné depuis le départ de Maxime Collignon. Pour le jeune chargé de cours, c'est une première opportunité. Les projets d'Auguste Couat sont ambitieux. Bordeaux s'apprête alors à inaugurer le nouvel édifice du palais des Facultés dans un contexte de réorganisation de l'enseignement universitaire³⁷. Or dès le départ, il est prévu de donner une place à l'archéologie (un espace est réservé pour l'aménagement d'un musée de moulages). Auguste Couat souhaite ainsi créer une maîtrise de conférences dédiée à l'archéologie grecque. Or en raison de sa formation athénienne, Pierre Paris, qui est alors chargé de cours en langue et littérature grecques, a le profil requis. C'est bien ainsi qu'Auguste Couat l'entend lorsqu'il propose à Henri Ouvré

de charger M. Paris d'une conférence d'archéologie. Élève sortant de l'école d'Athènes, M. Paris *s'occupe spécialement d'archéologie* [nous soulignons] ; il pourrait organiser [rat. = l] et augmenter la collection [de moulages], en même temps qu'il recommencerait le cours interrompu depuis le départ de M. Collignon à Paris. Ce cours de M. Paris pourrait même être public et compléterait heureusement la série des cours publics qui auront lieu cette année à la faculté des lettres³⁸.

Henri Ouvré répond favorablement à cette demande et se montre même plus ambitieux. Dans la lettre qu'il transmet au ministre de l'Instruction publique et qui est traitée par Louis Liard, directeur de l'Enseignement supérieur, le recteur précise qu'« il serait bon que cet enseignement [d'archéologie], *pour lequel un local spécial a été prévu*, fût représenté à la faculté, *en attendant qu'il y fût installé d'une façon définitive* » (nous soulignons)³⁹. Ancien professeur de philosophie à Bordeaux entre 1874 et 1880, Louis Liard fut aussi l'un des artisans du projet de construction du palais des Facultés en tant qu'adjoint au maire délégué à l'Instruction publique ; il ne pouvait qu'être sensible aux arguments avancés par Auguste Couat et Henri Ouvré⁴⁰. Par ailleurs, on voit bien que dans l'esprit de ce dernier, la maîtrise de conférences est d'emblée envisagée comme temporaire en attendant que Pierre Paris soutienne ses thèses de doctorat et puisse se charger d'une chaire d'archéologie. Ce contexte favorable, ajouté à sa solide formation athénienne et à l'appui reçu de trois personnes clés au sein de l'administration de l'Instruction publique, permettent ainsi à Pierre Paris d'être nommé, le 7 août 1886, maître de conférences d'archéologie et d'institutions grecques pour l'année 1886-1887⁴¹. Sa situation reste précaire puisqu'il n'est pas titulaire du poste et doit être reconduit chaque année dans ses fonctions par arrêté ministériel. Toutefois, il vient de franchir, moins d'un an après son arrivée à Bordeaux, une étape décisive sur le chemin d'une intégration définitive à l'équipe enseignante de la faculté des lettres. Sa situation matérielle, quant à elle, n'évolue guère [ANN. 25] : son traitement annuel est maintenu à 4 000 F avant de passer à 4 500 F à compter du 1^{er} novembre 1890⁴². Il lui faut dès lors soutenir sa thèse de doctorat pour devenir cet *homo academicus* qui, selon la définition qu'en ont

³⁷ Laurence CHEVALLIER, « Transposer en termes architecturaux la nouvelle conception pédagogique des universités : l'exemple bordelais », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 43-53.

³⁸ AN-Pierrefitte, F/17/26788, lettre d'Auguste Couat à Henri Ouvré, 30-12-1885.

³⁹ AN-Pierrefitte, F/17/26788, lettre d'Henri Ouvré au MIPBA, 04-01-1886.

⁴⁰ Laurence CHEVALLIER, « Transposer en termes architecturaux », art. cité, p. 48.

⁴¹ AN-Pierrefitte, F/17/26788, arrêté de nomination, 07-08-1886.

⁴² AN-Pierrefitte, F/17/26788, arrêté de nomination, 30-07-1890.

donnée Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, « est le normalien-agrégé-docteur, c'est-à-dire le professeur de la Sorbonne actuel ou potentiel [qui] cumule tous les titres définissant la rareté que l'Université produit, promeut, protège⁴³ ».

Or l'exercice n'est manifestement pas simple pour Pierre Paris. Accaparé par le travail d'organisation de l'enseignement de l'archéologie (notamment la fondation d'un musée de moulages), obligé de renoncer à un premier sujet de thèse qui était déjà bien avancé – nous reviendrons sur chacun de ses points –, la rédaction de sa monographie sur Élatée et de sa thèse complémentaire avance lentement. Dans une lettre à Pierre Imbart de la Tour, alors qu'il évoque les débats qui agitent la faculté en vue de l'élection du doyen, Pierre Paris écrit : « après tout, je m'en bats l'œil ; que l'un ou l'autre triomphe et moleste les pauvres maîtres de conférences, cela n'avancera pas ma thèse d'un iota, hélas !⁴⁴ ». À ses obligations professionnelles s'ajoute, après son mariage avec Marie Eyquem, en 1888, la charge d'une famille nombreuse : cinq garçons naissent de cette union [FIG. 137, 138]⁴⁵. Dans l'appréciation générale qu'il porte sur l'avis de notation de Pierre Paris pour l'année universitaire 1887-1888, le recteur Henri Ouvré précise qu'il « s'est fait en se mariant une situation matérielle difficile, qui rend très désirable l'achèvement de sa thèse. Mais l'organisation du Musée pédagogique l'a tout à fait absorbé l'année dernière⁴⁶ ». On comprend l'empressement dont témoigne la lettre que Pierre Paris adresse à Maxime Collignon le 22 février 1891 :

Je vous remercie, cher Monsieur, des félicitations que vous voulez bien m'adresser pour la naissance de mon second bébé. Qu'il soit archéologue s'il veut, ou s'il peut – il y a de plus sots métiers. Cependant ce n'est pas bien reluisant, lorsqu'on est un pauvre diable de maître de conférences, même à Bordeaux – et qu'on n'est pas docteur. Je vous serais infiniment obligé, cher Monsieur, si vous vouliez bien, à l'occasion, savoir entre les mains duquel de vos collègues aura été remis mon barbare thème latin, et le prier de se débarrasser au plus vite de sa corvée⁴⁷. Je pourrais alors espérer être docteur à la fin de l'année scolaire. Mais je ne demande de vous cette marque de bienveillance, cher Monsieur, qu'autant qu'elle ne vous causera aucun dérangement⁴⁸.

Dans le même temps, sa hiérarchie n'hésite pas à le soutenir pour qu'il bénéficie d'un avancement. Dans son avis de notation du 12 juin 1888, le recteur Henri Ouvré et le doyen Alfred

⁴³ Pierre BOURDIEU et Jean-Claude PASSERON, *La reproduction. Éléments d'une théorie du système d'enseignement*, ouvr. cité, p. 183.

⁴⁴ Cat. Imbart de la Tour 05-11-1887.

⁴⁵ Jusqu'à présent, les historiens ont affirmé que le mariage de Pierre Paris avait eu lieu en 1887. Or son dossier de carrière aux Archives nationales comporte plusieurs documents qui permettent de le situer en 1888. Le 20 janvier, Pierre Paris adresse au MIPBA une lettre dans laquelle il sollicite, « à l'occasion de mon prochain mariage, [...] un congé d'un mois à partir du 25 février 1888 ». Cette demande est transmise le 21 janvier 1888 par le recteur Henri Ouvré qui précise, dans sa lettre à Louis Liard, que le mariage « doit avoir lieu le 27 février prochain » (AN-Pierrefitte, F/17/26788). Il faut donc également corriger la date de son premier séjour « touristique » en Espagne, à l'occasion de son voyage de noces. L'acte de mariage confirme, quoi qu'il en soit, la date du 27 février 1888 (ABM, registre des actes de mariage de Bordeaux, section 1, 1888, 2 E 299, acte n° 121).

⁴⁶ Ces avis annuels de notation sont conservés dans le dossier de carrière de P. Paris, AN-Pierrefitte, F/17/26788. Voir l'avis du 12-06-1888.

⁴⁷ Il fait référence à sa thèse complémentaire : Pierre PARIS, *Quatenus feminae res publicas in Asia Minore, Romanis imperantibus, attigerint*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Ernest Thorin, 1891.

⁴⁸ Cat. COLLIGNON 22-02-1891. Nous remercions Soline Morinière qui nous a permis de localiser ce document.

Espinas précisent qu'« il est désirable que sa situation puisse s'améliorer. A rendu de sérieux services » ; l'année suivante (avis du 22 mai 1889), ils appuient encore une fois l'idée d'un avancement : « si c'est possible : ses thèses sont fort avancées ». Cet appui se fait plus insistant lorsque Pierre Paris soutient son doctorat et que la perspective d'une titularisation approche. L'appréciation générale qu'Auguste Couat, devenu recteur de l'académie de Bordeaux, ajoute à son avis de notation en 1891 souligne ainsi que

M. Paris recevait, précédemment, une indemnité de mille francs [au titre du travail fourni pour l'aménagement du musée de moulages de la faculté des lettres]. Il a reçu, il est vrai, une augmentation de traitement de 500 F ; mais l'indemnité ayant été alors supprimée, il se trouve perdre 500 F, et même davantage, par suite de sa retenue. M. Paris a terminé ses thèses. Ce n'est pas de sa faute s'il ne peut être reçu Docteur avant la fin de l'année. L'encombrement des thèses à la Sorbonne cause seul ce retard. J'espère que sa prochaine soutenance permettra de lui donner l'augmentation de traitement à laquelle il a droit et dont il a besoin⁴⁹.

3. — UNE SITUATION ÉTABLIE. LE PROFESSEUR ET NOTABLE (1892)

Le 21 décembre 1891, après plusieurs mois d'attente, Pierre Paris peut enfin soutenir ses thèses de doctorat à la faculté des lettres de Paris. Le jury se compose de sept membres (leur nom n'apparaît pas sur le registre, seules figurent leurs signatures) : Georges Perrot, Maxime Collignon, Amédée Hauvette-Besnault, Auguste Bouché-Leclercq, Paul Girard et Paul Guiraud (?) se réunissent sous la présidence d'Auguste Himly, doyen de la faculté⁵⁰. Si on le juge digne du grade de docteur, il n'emporte toutefois pas l'unanimité⁵¹.

Dans un premier temps, ce nouveau titre lui permet d'augmenter son traitement annuel de maître de conférences [ANN. 25]. À compter du 1^{er} janvier 1892, celui-ci passe à 5 000 F⁵². Pour l'année 1891-1892, Pierre Paris est maintenu dans ses fonctions de maître de conférences d'archéologie et d'institutions grecques puisqu'il n'a pas pu soutenir ses thèses avant la rentrée universitaire⁵³. On entre alors dans une période de transition au cours de laquelle la chaire d'antiquités grecques et latines, jadis occupée par Maxime Collignon, doit être transformée en chaire d'archéologie. La réorganisation de cet enseignement s'opère non sans difficultés. Dans l'avis de notation de Pierre Paris pour l'année 1891-1892, Auguste Couat prend la peine de préciser dans son appréciation générale, que

⁴⁹ AN-Pierrefitte, F/17/26788, 29-05-1891.

⁵⁰ Georges Perrot, titulaire de la chaire d'archéologie grecque de la faculté des lettres de Paris, est alors directeur de l'ENS ; Maxime Collignon est le suppléant de Perrot à la Sorbonne ; Amédée Hauvette y est maître de conférences (poésie grecque), Paul Guiraud (s'il s'agit bien de lui, la lecture de sa signature étant incertaine) y enseigne l'histoire ancienne. Paul Girard est quant à lui maître de conférences de langue et institutions grecques, tandis qu'Auguste Bouché-Leclercq est titulaire d'une chaire d'histoire ancienne. Voir Auguste HIMLY, *Livret de la faculté des lettres de l'université de Paris (1809-1899)*, 3^e éd., Paris, Typographie de MM. Delalain Frères, 1900.

⁵¹ AN-Pierrefitte, académie de Paris, registre des actes publics pour la licence et le doctorat devant la faculté des lettres de Paris (1884-1899), AJ/16/4766.

⁵² Arrêté du MIPBA, 07-01-1892, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

⁵³ Arrêté de nomination du 01-08-1891, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

M. Paris attend avec impatience sa titularisation. Il y a droit par l'ancienneté de ses services, par ses publications, par la régularité et la qualité de son enseignement. Son âge et ses charges de famille lui font désirer plus vivement encore ce changement de situation. J'insiste pour que cette question soit réglée le plus tôt possible⁵⁴.

Or elle tarde à l'être. Le 7 octobre 1892, Auguste Couat présente une nouvelle requête à Louis Liard sur un ton pressant. Il fait observer au directeur de l'Enseignement supérieur que

il s'écoulera un certain temps, peut-être quelques mois, avant que le titulaire de cette chaire soit nommé. D'autre part, M. Paris qui n'a pas été maintenu dans ses fonctions de Maître de Conférences, ni nommé chargé de cours, sera sans emploi à partir du 1^{er} novembre prochain. J'ai l'honneur d'appeler votre bienveillante attention sur M. Paris et de vous prier de vouloir bien prendre une décision à son égard⁵⁵.

Dix jours plus tard, Pierre Paris est chargé d'un cours complémentaire d'archéologie et d'institutions grecques pour l'année 1892-1893 (son traitement est maintenu à 5 000 F par an)⁵⁶. Au-delà de la défense des intérêts de Pierre Paris, les responsables de la faculté des lettres souhaitent régulariser l'organisation administrative de l'enseignement de l'archéologie, installé dans une situation provisoire depuis le départ de Maxime Collignon en 1883. Le 8 novembre 1892, le conseil général des facultés demande officiellement

la transformation du titre de la chaire d'"Antiquités grecques et latines" (abandonnée par M. Collignon) en celui d'"Archéologie et Histoire de l'art". En fait, depuis 7 ans, le maître de conférences, chargé du cours, professe l'archéologie, les Institutions étant enseignées par deux autres maîtres [Georges Radet et Camille Jullian] ; – le professeur pourra, à la faveur d'un titre plus large, étendre son enseignement à l'Orient, au Moyen-Âge, etc. – et attirer ainsi, en dehors des étudiants, un public nombreux et les élèves de l'École des Beaux-Arts⁵⁷.

La proposition de la faculté des lettres est adoptée à l'unanimité par le conseil. Dès lors, tout va très vite. Un décret du 22 novembre 1892 transforme la chaire d'antiquités grecques et latines en chaire d'archéologie et d'histoire de l'art. Le même jour, un second décret du président de la République nomme Pierre Paris titulaire de cette chaire transformée⁵⁸. On assiste alors à un véritable jeu de chaises musicales. Le titre de docteur ne garantissait aucunement à Pierre Paris une titularisation immédiate, même avec l'appui de ses supérieurs auprès de la direction de l'Enseignement supérieur. À cette date, en effet, il existait déjà un titulaire de la chaire des antiquités grecques et latines : Maxime Collignon. La satisfaction des demandes formulées par Bordeaux impliquait donc une modification du statut de Collignon à la Sorbonne. C'est la nomination de ce dernier comme professeur-adjoint qui, en le détachant officiellement de l'université de Bordeaux – qu'il avait en réalité quittée depuis près de dix ans – permet la nomination de Pierre Paris sur une chaire transformée. Le doyen Paul Stapfer rappellera ainsi dans son rapport annuel que « Cette solution raisonnable, mais si

⁵⁴ Avis de notation, 02-06-1892, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

⁵⁵ AN-Pierrefitte, F/17/26788.

⁵⁶ Arrêté du 17-10-1892, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

⁵⁷ AD-Gironde, 2014/122 454-455, procès-verbal des séances du conseil des facultés de Bordeaux, 08-11-1892, p. 175.

⁵⁸ Décret du 22-11-1892, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

longtemps attendue, a enfin rendu possible la titularisation du savant maître de conférences qui occupait sa chaire avec tant de distinction et de zèle⁵⁹ ».

1885-1892. Il aura fallu sept ans à Pierre Paris pour franchir toutes les étapes qui devaient faire de lui la figure de proue de l'archéologie et de l'histoire de l'art à Bordeaux [FIG. 139]. Il peut désormais se présenter légitimement comme le successeur de Maxime Collignon. Le mouvement de réorganisation des études universitaires lui a été favorable. Pierre Paris l'a accompagné en bénéficiant toujours du soutien déterminant de ses supérieurs hiérarchiques : les doyens de la faculté des lettres, les recteurs de l'académie de Bordeaux, sans oublier celui de la direction de l'Enseignement supérieur. Louis Liard a en effet toujours appuyé les demandes que lui adressaient les Girondins. Quelques jours après l'annonce de sa nomination comme professeur titulaire, Pierre Paris lui adresse une chaleureuse lettre de remerciements pour sa « bienveillance » et « la grande bonté que vous n'avez cessé de me témoigner depuis que j'ai eu l'heureuse fortune d'être nommé maître de conférences à Bordeaux ». Sa mission, à cette date, lui semble claire : œuvrer au développement de l'enseignement qu'on lui a confié et « rester digne de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner depuis le début de ma carrière⁶⁰ ».

La titularisation de Pierre Paris ne lui apporte pas simplement un statut professionnel enviable et respecté. Elle consolide aussi une position sociale. Il semble alors s'engager de plus en plus dans la vie artistique et savante régionale. D'autres titres s'ajoutent bientôt à celui de professeur. En 1895, à l'occasion de la grande exposition *Les arts anciens et modernes*, organisée par la Société philomathique de Bordeaux, Pierre Paris est membre de la sous-commission d'archéologie, numismatiques, armes anciennes (sous-commission de l'art ancien)⁶¹. Le 13 juillet 1896, il siège pour la première fois au conseil de surveillance et de perfectionnement de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux, avant de prendre la direction de l'école en août 1898. À la même époque, il est membre d'honneur du comité de l'art public de Bordeaux et de la Société d'artistes girondins⁶². En 1900, il devient membre d'un cercle érudit local, fondé en 1873 par Pierre Sansas, la Société archéologique de Bordeaux (SAB)⁶³. Il y retrouve ses collègues de la faculté des lettres, Jean-Auguste Brutails et Camille Jullian. Les principaux objectifs de la Société sont la conservation et l'étude du patrimoine archéologique girondin. Elle publie chaque année un *Bulletin*, peut accorder des subventions pour des fouilles, acheter des objets, organiser des conférences, des excursions, etc. Dès 1903, Pierre Paris assume la présidence annuelle de l'institution⁶⁴, année au cours de laquelle Bordeaux accueille le congrès national des sociétés sa-

⁵⁹ Paul STAPFER, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1891-1892, p. 170-171.

⁶⁰ Cat. Liard 25-11-1892.

⁶¹ SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE, *XIII^e Exposition de Bordeaux. Catalogue officiel des arts anciens et modernes*, Paris-Bordeaux, Camis, G. Gounouilhau, 1895, p. 9.

⁶² Lettre d'Henri de La Ville de Mirmont au maire de Bordeaux, Paul-Louis Lande, 17-03-1903, ABM, école des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, correspondance 1890-1904, 753 R 3.

⁶³ Marie-France LACQUE-LABARTHE, « Regards sur la Société archéologique de Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, 96, 2005, p. 219-256 ; Agnès VATICAN et Anne ZIÉGLÉ, *Archéologie à Bordeaux. Regards sur la Société archéologique de Bordeaux (1873-2005)*, plaquette de l'exposition, Le Bouscat, Musée d'Aquitaine, Archives municipales de Bordeaux, 2005.

⁶⁴ *Bulletin de la SAB*, 24, 1903, p. VI, X.

vantes⁶⁵. Comme il le reconnaît lui-même, il fut un président absentéiste : engagé dans les fouilles d'Osuna aux côtés d'Arthur Engel, il séjourne plusieurs mois en Espagne cette année-là⁶⁶. Son passage à la tête de la SAB semble toutefois avoir laissé quelques traces. Outre l'organisation de conférences (comme celles de Louis Capitan sur l'art préhistorique en Aquitaine qui remportent un franc succès⁶⁷), il incite régulièrement la SAB à publier pour témoigner de son activité⁶⁸. Son collègue Jean-Auguste Brutails écrira ainsi à l'abbé Guillaume Brun, secrétaire général de la SAB, le 24 novembre 1903 : « Vous savez ce que j'aurais désiré : c'est qu'on pût réélire notre président de cette année, qui a donné l'impulsion à la Société et qui, avec votre concours, lui a rendu le mouvement de la vie⁶⁹ ». En raison de ses nombreuses obligations, il semble cependant avoir refusé d'assumer des responsabilités plus importantes après 1903 : élu vice-président pour l'année 1905 lors de la séance du 11 novembre 1904, il démissionne aussitôt. En 1904, 1909 et 1910, il est encore membre du bureau en tant qu'assesseur et intègre à plusieurs reprises la commission des publications de la Société⁷⁰. Il n'apparaît plus sur la liste des membres établie au 31 décembre 1913 : sa nomination comme directeur-résident de l'EHEH à Madrid, quelques mois plus tôt, dut provoquer sa démission⁷¹.

Étonnamment, une distinction manque à ce palmarès. À la différence de nombre de ses collègues de la faculté des lettres, Pierre Paris ne fut jamais membre de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. Son nom ne figure pas sur la liste dressée par Paul Courteault en 1912, ni sur celle de l'année 1929 (la plus récente que nous avons pu consulter)⁷². Il est vrai qu'il se consacra bien peu à l'histoire locale. Mais était-ce vraiment un prérequis ? En réalité, son statut de professeur d'archéologie et d'histoire de l'art, de fondateur du musée d'archéologie de la faculté, de directeur de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, son appartenance à la Société archéologique de Bordeaux et, d'une manière générale, son engagement dans la vie scientifique, artistique et culturelle de Bordeaux constituaient des titres suffisants. Puisque la corporation regroupait un nombre limité de membres, et que la faculté des lettres y était déjà bien représentée, peut-être que

⁶⁵ Pierre Paris y prend la parole pour présenter le résultat de ses travaux en Espagne. Voir le compte rendu de [Abbé] Guillaume BRUN, « La Société archéologique de Bordeaux au Congrès des Sociétés savantes tenu à Bordeaux (avril 1903) », *Société archéologique de Bordeaux*, 24, 1903, p. 26-47, en particulier p. 30-32.

⁶⁶ Cat. BRUN 21-05-1903.

⁶⁷ Cat. CAPITAN 08-05-1903, 12.06.1903.

⁶⁸ Voir les comptes rendus des séances publiés dans le *Bulletin de la SAB* de 1903.

⁶⁹ ABM, SAB, correspondance 1903, 163 S 41. Sur l'inertie de la SAB et la difficulté à la faire sortir de sa léthargie, voir notamment cat. BRUTAILS 20-01-1905.

⁷⁰ Cat. CHARROL 06-01-1909 ; NICOLAÏ, 29-12-1909.

⁷¹ Cat. MENSIGNAC 01-11-1913 : « Appelé à la Direction de l'École de Hautes Études hispaniques à Madrid, j'ai le très grand regret de vous adresser ma démission de membre de la Société archéologique de Bordeaux. Déjà très irrégulier, malgré moi, à nos intéressantes séances, il me sera désormais tout à fait impossible d'y assister ».

⁷² Paul COURTEAULT, « Liste des membres, des protecteurs, des directeurs et présidents, des secrétaires perpétuels et secrétaires généraux de l'Académie de 1712 à 1912 », *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 4^e série, 1, 1913, p. 327-357. Voir également le volume paru en 1930 (années 1928-1929), 4^e série, 7, p. 287-292. Parmi les membres de l'Académie, on trouve : Jean-Auguste Brutails (1890), Pierre Calmena d'Almeida (1910), Émile Cartailhac, le marquis de Cerralbo, Georges Cirot (1912), Auguste Couat (1893), Maxime Collignon (1879), Paul Courteault (1906), Pierre Imbart de la Tour, Camille Jullian (1887), etc.

l'opportunité d'une élection ne se présenta jamais pour Pierre Paris. Précisons cependant qu'en 1909-1910, il siège à la commission chargée de préparer et de surveiller la fouille de l'ancien cimetière de Saint-Seurin aux côtés de Georges Radet et de Paul Courteault, un projet initié par Camille Jullian à la faveur de travaux urbains et qui permettent de retrouver la nécropole antique (utilisée à partir du IV^e siècle, elle livra notamment la sépulture d'un certain Flavinus, l'un des premiers témoignages de la christianisation de la région) [FIG. 140-142]⁷³.

Il n'en reste pas moins vrai que vers 1900, Pierre Paris est devenu une figure importante des sociabilités culturelles locales. Une lettre que nous avons déjà citée, adressée par Henri de La Ville de Mirmont au maire de Bordeaux, Paul-Louis Lande, en témoigne [ANN. 26]⁷⁴. Au printemps 1903, la cité girondine s'apprête à accueillir le congrès national des sociétés savantes. À cette occasion, le recteur Gaston Bizos doit proposer le nom d'une personnalité ayant rendu des services à l'université et à la municipalité pour que la Légion d'honneur lui soit remise. Pierre Paris s'impose comme un candidat naturel, ce qui lui permet d'être fait chevalier de la Légion d'honneur le 5 avril 1903⁷⁵. Un autre titre mérite d'être mentionné, même s'il n'a pas le prestige du précédent et ne semble pas avoir été beaucoup employé par Pierre Paris. Il témoigne lui aussi d'une forme de reconnaissance officielle au-delà du cadre local. Le 5 avril 1892, un arrêté le nomme correspondant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à Bordeaux. Une fois de plus, l'appui de Louis Liard, qui transmet le dossier avec un avis favorable, est déterminant. Ce n'est toutefois pas lui mais Georges Perrot qui propose le nom de Pierre Paris. Les arguments que l'on avance pour justifier cette candidature sont intéressants. La note est manifestement de la main de Louis Liard :

M. Paris, ancien élève de l'École normale et de l'École d'Athènes, est chargé, à la Faculté des Lettres de Bordeaux, d'une conférence d'antiquités grecques et latines ; il y a organisé un musée de moulages de monuments antiques qui est le plus complet que nous ayons en France. Il a publié, dans la Bibliothèque de l'enseignement du dessin, un manuel de l'Histoire de la sculpture antique⁷⁶.

Pierre Paris s'est ainsi construit progressivement une stature de notable bordelais dont la projection nationale, puis internationale, ne cessera de se renforcer jusqu'en 1913, d'abord avec son élection comme correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1901), ensuite par son statut de directeur de l'EHEH (1909) puis de co-directeur de l'Institut français de Madrid (1913).

⁷³ Georges RADET, Pierre PARIS et Paul COURTEAULT, *Rapport général sur les fouilles de Saint-Seurin*, Bordeaux, Imprimerie G. Gounouilhou, 1910 ; Id., « Les fouilles de Saint-Seurin », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 13, 1910, p. 121-140 ; Paul COURTEAULT, « Inscription chrétienne du cimetière primitif de Saint-Seurin à Bordeaux », *REA*, 12, 1, 1910, p. 67-72 ; Id., « Fiole en fuseau ayant contenu un vin antique trouvée à Bordeaux », *REA*, 13, 3, 1911, p. 331-336.

⁷⁴ 17-03-1903, ABM, 753 R 3.

⁷⁵ AN-Fontainebleau, dossier Légion d'honneur de Pierre Paris, 19800035/260/34653.

⁷⁶ AN-Pierrefitte, correspondants du MIPBA, dossier « Pierre Paris », F/17/2876/1. Quant au manuel dont il est ici question, il s'agit de Pierre PARIS, *La sculpture antique*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1889.

Après son installation dans la capitale espagnole, Pierre Paris reste néanmoins très attaché au sud-ouest. Ses liens avec cette région sont d'abord affectifs et familiaux. Jean Marcadé nous a transmis une marque de cet attachement très fort, citant Pierre Paris lui-même :

Attaché à notre Midi, il l'était – et, non moins, amoureux de la campagne qui, dès l'enfance, fortifia son corps et imprégna sa sensibilité. « Triste écolier de quatrième exilé loin du pays familial vers les rigueurs d'un sombre collège parisien [Sainte-Barbe] », il en gardait, nous dit-il, la nostalgie poignante. Pour avoir, en allant, traversé le Périgord, « je rêvais de la verte douceur des soirs sur la Dordogne – et de l'âpre grandeur sauvage de la Vézère rocheuse – et des bois parfumés où le genévrier se mêle rudement au chêne, où les châtaigniers centenaires tordent leurs bras noueux, où l'ombre fine des fougères balancées brunit si tendrement le tapis des roses bruyères. Ces noms moyenâgeux et sonores, Beynac et Montfort, et Salignac et Paluel, et l'Aussel de Commarques, chantaient dans ma mémoire... et je me voyais en songe abritant de paresseux loisirs à l'ombre romantique d'une de ces vieilles tours »⁷⁷.

Jean Marcadé ne précise ni la date, ni la nature du texte qu'il nous livre. Ce souvenir est-il celui d'un jeune enseignant ou plus vraisemblablement celui d'un homme mûr ? Le souvenir est manifestement reconstruit et rétrospectif. Pour le Pierre Paris des années 1890, la vie parisienne ne se réduit pas au souvenir des « rigueurs d'un sombre collège ». L'attachement à la petite patrie n'interdit pas de céder à l'appel d'horizons plus lointains quand l'ambition l'exige. Comme ses collègues Émile Durkheim et Camille Jullian, il aurait volontiers rejoint la capitale s'il avait pu y obtenir un poste (il s'y essaie à deux reprises, nous y reviendrons, en 1893 et 1900). Le départ de la famille pour Madrid, en 1913, en est un autre témoignage. En 1887, les propos que Pierre Paris tient à son ami Pierre Imbart de la Tour, à qui il vient d'annoncer qu'un poste de chargé de cours allait se libérer à Bordeaux, sont ambigus : « Pourquoi notre cher Doumic ne vient-il pas nous dire un petit bonjour ? On est très bien, en province, on a une jolie petite maison dans un quartier convenable, avec un jardin pour les mioches. Et puis il y a aussi des amis vrais, plus qu'à Paris. Cela peut le tenter⁷⁸ ». Est-il absolument sincère ? Ces paroles, précisément en raison de la légèreté du ton, ne masqueraient-elles pas une pointe de dépit ?

4. — ARCHÉOLOGUE ET CHÂTELAINE : LE REFUGE SARLADAIS

À Bordeaux, les Paris résident d'abord au 79, quai des Chartrons, puis au 26 de la rue Méry⁷⁹. C'est encore dans la région bordelaise, à Monségur, Arcachon, Pessac ou Cestas, que la famille passe ses vacances d'été, ou qu'elle se réfugie lors de la longue maladie qui emporte l'épouse de Pierre Paris en août 1900.

La figure du notable attaché à sa région s'affirme davantage à la fin de l'année 1904. Il fait alors l'acquisition d'un castel dans le Périgord, entre Sarlat et Les Eyzies. Le château de Beyssac sera dès lors un refuge, un lieu auquel Pierre Paris restera profondément attaché, y compris après son installation en Espagne [FIG. 143-146]. Sa correspondance montre que

⁷⁷ Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », art. cité, p. 15-16.

⁷⁸ Cat. IMBART DE LA TOUR 05-11-1887. Il s'agit de René Doumic, compagnon de promotion de Pierre Paris à l'ENS.

⁷⁹ *Annuaire des facultés de Bordeaux*, année scolaire 1889-1890, p. 136 ; année 1896-1897, p. 25.

chaque année, il quittait la chaleur étouffante madrilène pour passer l'été dans le Sarladais, sur son « perchoir presque préhistorique », selon ses propres termes⁸⁰. À l'occasion des vœux de la nouvelle année 1905, Pierre Paris évoque son nouveau statut de châtelain, non sans humour, et décrit Beyssac à son ami George E. Bonsor, lui-même propriétaire du château de Mairena del Alcor, près de Séville :

Mon cher ami, recevez, dans votre nécropole ou votre castillo, selon que j'ai affaire à l'archéologue ou au Seigneur, toutes les amitiés et tous les vœux de vos fidèles Bordelais ; mes enfants, mon père, moi, vous souhaitons santé parfaite, et magnifiques trouvailles. Savez-vous que vos lauriers ont excité mon émulation, et comme vous je suis propriétaire (depuis huit jours) d'un castel dans les environs de Sarlat. C'est tout petit, mais très pittoresque, et il y a à fouiller des grottes ! C'est tout à côté des Eyzies, à côté des fameux sites des Combarelles, de la Madeleine, de Moustier, de Font de Gaume. Vous viendrez fouiller avec moi ; ce sera assez amusant, et vous, le préhistorien hors ligne, vous mènerez ça magistralement⁸¹.

Le statut de seigneur d'un petit castel n'est cependant pas de tout repos. La joie insouciance des débuts laisse vite place à des questions plus pragmatiques. André Paris se souvient que « Notre première arrivée fut tragique. D'abord il pleuvait et il ne faisait pas chaud, Pâques étant tôt cette année. À la vue du délabrement et de la saleté de l'intérieur de la maison, notre tante Isabelle qui nous accompagnait se mit à fondre en larmes ». Mais « après une lutte à mort contre des armées de rats » et la réalisation de quelques travaux, « la vie y devint très agréable⁸² ». En 1908, s'adressant à Émile Cartailhac quelques jours avant son départ pour l'Espagne (où il prend part à la mission bordelaise visant à favoriser le rapprochement entre les universités espagnoles et celles du Midi de la France), Pierre Paris évoque sa maison sarladaise :

Je suis d'autant plus heureux de votre lettre qu'elle m'apprend votre promenade de mercredi aux Eyzies, et moi-même, ne partant que samedi prochain pour l'Espagne, et devant aller demain à la campagne pour y rester jusqu'à jeudi soir, je pourrai vous joindre aux Eyzies, si toutefois je ne dois pas être indiscret. Je n'ai qu'un regret, c'est que ma maison étant déserte, et éternellement en réparation, je ne puisse offrir même à déjeuner aux congressistes⁸³.

À Beyssac, en effet, Pierre Paris reçoit ses amis intimes (Pierre Imbart de la Tour semble être un habitué des lieux⁸⁴) mais aussi ses pairs. La région regorge de sites préhistoriques et de

⁸⁰ Cat. CARTAILHAC 26-03-1908.

⁸¹ Cat. BONSOR 01-01-1905. La correspondance entre Pierre Paris et George E. Bonsor a été publiée par Jorge MAIER ALLENDE, « En torno a la génesis de la arqueología protohistórica en España: correspondencia entre Pierre Paris y Jorge Bonsor », *MCV*, 32, 1, 1996, p. 24 (lettre XII). Une erreur échappa au transcripteur : il faut lire Combarelles et non Courbarelles.

⁸² *Mémoires*, chap. 5. Voir également cat. BONSOR 09-07-1927 : « Ici, où nous sommes arrivés depuis quelques jours, après une merveilleuse traversée des Pyrénées en auto, nous nous occupons de remettre en état notre pauvre Castillo, fort endommagé par les orages de printemps. Nous y sommes encore seuls, mais pas pour longtemps et comme il m'est impossible de me reposer comme j'en aurais besoin, je pars lundi pour Paris ».

⁸³ Cat. CARTAILHAC 11-04-1908. Les congressistes en question sont ceux qui participent à des fouilles au Moustier en avril 1908. Elles se révéleront fondamentales dans le contexte de la « bataille aurignacienne ». Sur ce point, voir Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2014, p. 183. Pierre Paris assiste à ces fouilles, comme l'attestent plusieurs documents, en particulier une photographie de l'archive Henri Breuil ainsi que ses *Dates & itinéraires I*.

⁸⁴ Cat. IMBART DE LA TOUR 03-06-1919 : « Je pense que ces vacances tu nous feras à Beyssac ta visite habituelle ».

grottes ornées qui ne manquent pas d'intéresser les nombreux visiteurs de passage, de sorte que chaque année, « Beyssac se remplit et se vide au souffle de l'été qui devient automne⁸⁵ ». Le marquis de Cerralbo, invité au château en août 1910, semble finalement s'être arrêté aux Eyzies⁸⁶. Du 8 au 18 août 1915, Henri Breuil y effectue son plus long séjour. En compagnie des Paris, il explore les nombreux sites préhistoriques des alentours [FIG. 147]⁸⁷. Henri Deglane, l'un des architectes du Grand Palais, semble être lui aussi un familier des lieux, d'autant qu'il est voisin des Paris : il est propriétaire du château de Laussel, bâti par les seigneurs de Commarque au XV^e siècle et situé à quelques centaines de mètres de Beyssac⁸⁸. En août 1931, Jean d'Estournelles de Constant (1859-1949), ancien directeur des Musées nationaux et de l'École du Louvre (1919-1925) y séjourne avec sa jeune épouse, Magdeleine Blarez, veuve du fils aîné de Pierre Paris, Roger [FIG. 148]⁸⁹. La résidence d'été est donc à la fois le lieu de l'intime et un espace ouvert sur la communauté savante⁹⁰ :

Mon cher abbé, votre lettre si aimable nous a été au cœur à tous et nous sommes heureux que notre très simple hospitalité vous ait été agréable. Nous ne savons pas faire de cérémonies, et notre situation est trop modeste pour que nous puissions recevoir comme nous le voudrions ; mais quand on a affaire à des amis comme vous, on est sûr que le peu qu'on offre est accepté d'un cœur égal, et en cette année terrible votre présence parmi nous, votre cordialité, votre simplicité, le très grand intérêt de vos entretiens nous a fait à tous le plus grand bien. Quel dommage que vous ne puissiez pas revenir passer quelques jours encore à Beyssac. J'ai vu encore les ouvertures de plus de vingt grottes inexplorées, et ce serait bien le diable si plusieurs n'étaient pas intéressantes. Revenez, cher abbé, revenez ! Le trio dont vous faites parti [sic] vous en sera reconnaissant⁹¹.

Pour l'hôte, il s'agit aussi – que le processus soit ou non conscient – d'afficher son statut social et sa réussite. Ainsi, on trouve dans la correspondance savante de Pierre Paris des

⁸⁵ Cat. BREUIL 06-09-1920.

⁸⁶ Une carte postale d'Henri Breuil (cat. BREUIL 19-08-1910) indique que lui et le marquis devaient être reçus à Beyssac. Cependant, le petit groupe ne se déplace finalement pas au château par manque de temps. Dans ses *Dates & itinéraires* I, p. 39, Henri Breuil ne parle d'aucune visite à Beyssac. D'autre part, dans une lettre que le marquis adresse à Émile Cartailhac (s. d. [été 1910], AMT, 92Z-155/8), il mentionne le séjour aux Eyzies en compagnie d'Henri Breuil mais n'évoque ni Beyssac, ni Pierre Paris. Pourtant, la lettre cat. CARTAILHAC 28-10-1910 confirme que les trois hommes se sont bien vus aux Eyzies.

⁸⁷ Sur le détail de son emploi du temps, voir *Dates & itinéraires* I, p. 78. Le premier séjour d'Henri Breuil à Beyssac semble remonter à 1907 ou 1908 (cat. CARTAILHAC 24-03-1908). Ses *Dates & itinéraires* I permettent de constater qu'il fut reçu plusieurs fois au château : 08-08-1913, 03-08-1919, 31-08-1924 ; 05-08-1927.

⁸⁸ Cat. DEGLANE 23-05-1918. La lettre d'Henri Deglane à Pierre Paris témoigne de la grande familiarité qui unissait les deux familles. Il est difficile de savoir quand et comment les deux hommes se sont connus. Leur amitié est sans doute ancienne. Elle pourrait remonter aux années 1882-1883 : lorsque Pierre Paris, en route pour la Grèce, séjourne à l'Académie de France à Rome, Henri Deglane, qui a obtenu le premier grand prix de Rome d'architecture en 1881, y est pensionnaire (1882-1885). Sur Deglane, voir notamment A. D. [ANONYME], « Henri Deglane. Architecte (1855-1931) », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 7^e année, 13, 1931, p. 44-47.

⁸⁹ Magdeleine Blarez, fille de Charles Blarez, professeur à la faculté de médecine de Bordeaux, épouse Roger Paris le 19 juin 1914 (ABM, registre d'état civil, Bordeaux 2 E 406, acte n° 277). Mobilisé dès août 1914, son mari meurt au front le 24 décembre de la même année. En 1920, elle se remarie avec Jean d'Estournelles de Constant. Leur mariage est annoncé par *Le Gaulois*, 24-08-1920, p. 2. Leur acte de mariage est conservé aux AP, acte n° 1299, Paris VII^e, 23-08-1920, 7M 214.

⁹⁰ Sophie HOUDART, « Un monde à soi ou les espaces privés de la pensée », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 363-370.

⁹¹ Cat. BREUIL 05-09-1915.

cartes postales, des cartes-lettres et du papier à lettre représentant le château [FIG. 143, 149, 150]. Sur certaines cartes, un homme vêtu d'un costume clair, portant un chapeau et la moustache, prend la pose devant le rocher que domine la bâtisse. C'est sans doute Pierre Paris lui-même qui, de la sorte, affiche sa condition de châtelain et de notable local⁹². Le message transmis est du même ordre lorsque Pierre Paris utilise, par exemple dans des lettres adressées à José Ramón Mélida et George E. Bonsor, un papier à en-tête indiquant « Beyssac (par Les Eyzies, Dordogne) » et reproduisant, dans l'angle supérieur gauche, une gravure sur bois du château perché sur son rocher, œuvre de son fils André dont les initiales « AP » apparaissent dans l'angle inférieur de la gravure⁹³. Mais Beyssac nous renvoie aussi à la sphère de l'intimité, du repli sur soi pour trouver un peu de tranquillité, que ce soit pour se remettre d'une maladie ou pour y chercher le repos de l'âme. Après la mort au front de ses deux fils, Roger et Franc, Beyssac devient un refuge pour Pierre Paris. On trouve, dans la lettre qu'il adresse à Henri Breuil en juillet 1915, l'une des plus belles évocations de ce que représente la résidence familiale pour son propriétaire :

Ici rien de nouveau ; Madame Paris étant tout à fait bien portante après l'alerte qu'elle m'a donnée, et mes trois fils étant auprès de moi pour assez longtemps – sauf mon docteur [André] dont le congé finit le 22 – Beyssac a repris pour moi tout son charme. Les souvenirs mêmes de mes deux pauvres enfants, qui y ont été si heureux, m'y sont sans amertume, et c'est ici, dans le calme et la solitude que je pense le mieux et le plus tendrement à eux. Je m'attacherai, je crois, de plus en plus à ce rocher pittoresque, où je les sentirai toujours plus vivants dans mon cœur et ma mémoire⁹⁴.

En 1929, souffrant et ayant des difficultés à marcher, Pierre Paris s'excuse auprès de José Ramón Mélida de ne pas avoir pu assister au IV^e congrès international d'archéologie qui s'est tenu à Barcelone. Il était « cloué malgré [lui] sur [son] rocher ». Avant d'ajouter : « Ayant besoin de récupérer des forces pour le rude labeur de cet hiver, je reste encore quelques jours dans ma propriété de Beyssac, où je profite d'une belle arrière-saison⁹⁵ ». À l'été 1931, après avoir présidé le jury du baccalauréat au Maroc, c'est encore dans le Sarladais que Pierre Paris passera ses dernières vacances, quelques semaines avant sa mort.

⁹² Sur l'écriture épistolaire, le papier à lettre et ses potentialités heuristiques : Christian JACOB, « Le miroir des correspondances », dans Corinne BONNET et Véronique KRINGS (éd.), *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2008, p. 8.

⁹³ Cat. MÉLIDA 06-10-1929 ; cat. BONSOR 09-07-1927. Henri DEGLANE, du reste, fait de même : cat. DEGLANE 23-05-1918. La carte postale qu'il adresse à Pierre Paris représente le château de Laussel dont il est le propriétaire.

⁹⁴ Cat. BREUIL 13-07-1915. Le témoignage laissé par Henri Breuil (*Autobiographie*, chap. XXIII, p. 391) mérite d'être cité : « Pierre Paris m'ayant invité à venir passer quelques jours chez lui dans son pittoresque château de Beyssac, sur la Grande Beune, à environ 8 km des Eyzies, sur la route de Sarlat, je m'y rendis au début de Juillet 1915, et y fut accueilli avec la cordialité qu'il savait mettre dans tous ses actes avec ses amis. Il avait déjà perdu un fils à la guerre, tué en portant secours à son 3^{ème} frère blessé ; le 2^{ème}, médecin militaire, avait été blessé légèrement, et les deux survivants (et un 4^{ème}) étaient à Beyssac, en convalescence déjà avancée. Madame P. Paris était là (femme en 2^{èmes} noces, la 1^{ère} étant morte depuis longtemps), ainsi que la fillette de ce second mariage. Elle était protestante, et du reste, excellente personne. Il y avait aussi des neveux et nièces, dont une charmante jeune fille, à cheveux vaporeux, qui épousa plus tard son cousin germain René Paris. Milieu familial très uni et sympathique. Le château des XV-XVI^e siècles, restauré par P. Paris avec goût, était perché sur l'extrême bord d'une roche surplombant de haut la vallée de la Grande Beune, avec assez de marais et un peu de terre cultivée dépendant d'une métairie, située en bas ».

⁹⁵ Cat. MÉLIDA 06-10-1929.

II. — EX CATHEDRA

PORTRAIT ET PERSONNALITÉ D'UN ENSEIGNANT

Entre 1885 et 1892, successivement chargé de cours, maître de conférences puis professeur titulaire, Pierre Paris s'est imposé comme l'une des principales figures du corps enseignant de la faculté des lettres de Bordeaux. Quel genre de professeur est-il ? Peut-on dresser son portrait et saisir la personnalité de l'enseignant bordelais ? Si l'on en croit les souvenirs d'André Paris, les cours publics de son père ont rencontré très vite un franc succès⁹⁶. Aimé Puech se souvient qu'à Bordeaux, « il réussit également bien auprès de son auditoire d'étudiants et auprès de l'auditoire plus large des cours publics⁹⁷ ». Au-delà de ces souvenirs épars et indirects, le dossier de carrière de Pierre Paris contient des documents qui permettent d'apporter des réponses plus précises. Il s'agit des avis annuels de notation, complétés chaque année par le doyen de la faculté des lettres (dont le nom, en principe, n'apparaît pas) et contresignés par le recteur de l'académie de Bordeaux (qui ajoute souvent son propre commentaire, lequel prend la forme d'une appréciation globale), avant d'être transmis à la direction de l'Enseignement supérieur [ANN. 27]⁹⁸.

1. — ÉVALUÉ PAR SES PAIRS : LES AVIS ANNUELS DE NOTATION

N'importe quel enseignant ayant un jour fait l'expérience de ce genre d'évaluation interne sait qu'il y a, dans ce type de documents administratifs, une dimension subjective, artificielle – et parfois superficielle – marquée. Ces sources sont donc à considérer avec prudence, à plus forte raison lorsque les rapporteurs entretiennent avec le professeur évalué des liens d'amitiés ou d'étroite collaboration professionnelle. Avant d'occuper le poste de recteur à Bordeaux (1890-1898), Auguste Couat a été un collègue du jeune Pierre Paris en tant que doyen de la faculté des lettres (1881-1887). Entre 1899 et 1919, Georges Radet, ami athénien de Pierre Paris, membre, comme lui, du comité de rédaction du *Bulletin hispanique*, est doyen de la faculté des lettres. Entre 1904 et 1922, les avis de notation sont contresignés par Raymond Thamin, recteur de l'académie de Bordeaux ; c'est un proche collaborateur de Pierre Paris dans l'aventure espagnole, les deux hommes sont amis et se connaissent depuis l'époque de l'ENS.

Un tel corpus n'est toutefois pas à négliger. Les notices concernant Pierre Paris sont souvent remplies consciencieusement et, au moins au début de sa carrière, de façon détaillée. Nous disposons par ailleurs de l'ensemble des notices pour les années 1885-1913 (rappelons qu'après cette date il n'enseigne plus). L'information peut donc être mise en série, ce qui nous permet de suivre les progrès de l'enseignant sur l'ensemble de sa carrière, et

⁹⁶ *Mémoires*, chap. 4.

⁹⁷ Aimé PUECH, « Éloge funèbre de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 75, 4, 1931, p. 335.

⁹⁸ AN-Pierrefitte, dossiers personnels des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dossier « Pierre Paris », F/17/26788. Sur les différents recteurs qui se succèdent à Bordeaux, voir les notices qui figurent dans Jean-François CONDETTE, *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940. Tome II. Dictionnaire biographique*, Lyon, INRP, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (12), 2006.

à travers différents regards (inspecteur général, doyens et recteurs). Les questions posées sont précises et se veulent exhaustives. En dehors d'informations purement administratives, ces fiches nous apportent des renseignements qui concernent le caractère, la conduite et les habitudes sociales de l'enseignant, ses rapports avec ses chefs et le public, sa sagacité et son jugement, sa fermeté, son exactitude et son zèle, son éloquence, la gravité et la profondeur de son enseignement, le contenu de celui-ci ainsi que le nombre d'élèves inscrits aux conférences (nous énumérons les différentes rubriques telles qu'elles apparaissent sur ces fiches). Chaque avis précise si le professeur se livre à des travaux étrangers à ses fonctions, quelles sont ses publications, etc. À une époque où l'administration et le haut fonctionnariat constituent des voies privilégiées pour accéder à une promotion, il est demandé au rapporteur de se prononcer quant à l'aptitude de l'enseignant pour les fonctions administratives, avant de conclure sur son droit à l'avancement.

Le jeune Pierre Paris est manifestement un collègue agréable, entretenant des « relations très sympathiques » avec ses confrères et sa hiérarchie⁹⁹, un trait de caractère que d'autres lui ont reconnu. Aimé Puech, qui a connu Pierre Paris dès l'époque de leurs jeunes années parisiennes, se rappelle ainsi qu'« avec ses dons heureux et spontanés, il s'était bien vite fait de tous ses camarades des amis¹⁰⁰ ». Jean Marcadé rappelait en 1961 que « l'affection de ses camarades, l'estime de ses collègues, la reconnaissance de ses élèves » ne lui avaient jamais fait défaut¹⁰¹. Ainsi le voit-on, en 1887, proposer à son collègue et ami, Pierre Imbart de la Tour, de le remplacer dans ses obligations administratives pour l'organisation des examens afin de lui permettre de prolonger son séjour à Paris :

Mon cher ami, nous avons eu hier soir une réunion pour fixer les travaux de chacun, ou pour mieux dire les corvées de la licence et du baccalauréat. J'ai dit à Espinas, assesseur provisoire faisant fonction de doyen que tu désirais bien rester à Paris ; il n'y voit pas d'inconvénient, et tu peux en prendre à ton aise. S'il y avait, par hasard, quelque surveillance pour toi, je me substituerai à ta charmante personne. Ainsi, je ne t'attends pas avant huit jours, mais ça n'empêche pas que tu te fais bien attendre, et que tes amis, dont je suis, trouvent que quatre mois de vacances, c'est évidemment court pour toi, mais c'est bien long pour eux. Nous tâcherons de rattraper ça en nous voyant souvent¹⁰².

Si on le juge « chevaleresque et un peu instable » à ses débuts¹⁰³, il semble s'affirmer par un « caractère de plus en plus ouvert et de moins en moins inquiet, du moins vis avis [*sic*] du doyen¹⁰⁴ ». En bon notable, il est à l'aise au sein de la société bordelaise. Son mariage et sa condition d'enseignant à l'université confortent cette situation : il « aime la vie de famille et les réunions mondaines¹⁰⁵ », menant une « vie des plus dignes ; [il est] allié à une famille bordelaise dont la situation est excellente¹⁰⁶ ». Le rapport du 7 juin 1890 précise qu'« il ne

⁹⁹ Avis de notation, 04-06-1886, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

¹⁰⁰ Aimé PUECH, « Éloge funèbre de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », art. cité, p. 334.

¹⁰¹ Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », art. cité, p. 14.

¹⁰² Cat. Imbart de la Tour 05-11-1887.

¹⁰³ Avis de notation, 12-06-1888, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

¹⁰⁴ Avis de notation, 22-05-1889, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

¹⁰⁵ Avis de notation, 12-06-1888, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

¹⁰⁶ Avis de notation, 22-05-1889, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

déteste pas le monde et y réussit », un trait de caractère que relèvera aussi Georges Radet dans son rapport pour l'année 1900-1901 (« très sociable, de l'entregent »).

Au début de sa carrière, en tant que chargé de cours puis maître de conférences, l'enseignement de Pierre Paris est jugé positif sur le fond, mais perfectible. Son dynamisme et son activité sont souvent remarqués (ce sera une constante tout au long de sa carrière). La forme, en revanche, n'est pas toujours appréciée et les commentaires de ses supérieurs sont souvent en demi-teinte : « Enseignement sérieux, mais qui se ressent encore de la jeunesse du maître » et, un peu plus loin, « Jeune encore », précise le rapport du 4 juin 1886. Celui du 12 juin 1888 relève un « Jugement prompt et généralement juste », mais souligne que Pierre Paris « Présente çà et là qq traits de légèreté ; est plein d'entrain et de sang-froid. Bon et vif » ; « De la profondeur ? Moins que de clarté et de bonne grâce », estime le rapport du 22 mai 1889, avant d'ajouter : « Un peu imaginaire ; mais il y a nécessairement un artiste dans un archéologue... Alerté, décidé, actif ». Ces marques de jeunesse et de légèreté transparaissent dans une lettre que Paris écrit à son ami Pierre Imbart de la Tour, au début de sa carrière. Elle révèle un esprit caustique et un ton volontiers sarcastique, empreint de cette « normalité » qui était, selon Gustave Téry, l'une des caractéristiques de l'esprit normalien¹⁰⁷ :

En attendant, je t'écris ces quelques mots en face d'un tala¹⁰⁸ glabre, qui a cru bien faire, pour parler ou plutôt pour écrire un tas de radotages sur l'anacrouse et la base (qu'es aco ?) de reprendre les vils habits du siècle, au lieu de sa soutane, protectrice contre toutes les impuretés. Je ne sais pas s'il sera reçu, mais ce sot préjugé contre la partialité d'un jury, me fait mal augurer de son intelligence, et tu me permettras, Durkheim n'étant pas là (il demeure au boulevard de Talence) de dire a priori : c'est un crétin.

Tu ne te douterais pas qu'à une heure et demie je fais une leçon d'ouverture aux dames, Rue Jean Jacques Bel, qu'il est huit heures, que je surveille la licence, et que je ne sais pas encore de quoi je parlerai à cet aimable et séduisant auditoire. Il faut que j'y songe¹⁰⁹.

¹⁰⁷ Gustave TÉRY, « Le Normalien », art. cité, p. 3 : « Quelle que soit leur destinée [celle des normaliens], tous gardent quelque chose du même esprit, l'esprit normalien. C'est un esprit, et c'est de l'esprit. Il est fait d'orgueil et de timidité, de confiance et de défiance ; il est fait de candeur et d'ironie, d'indulgence et de sévérité, d'épicurisme sans luxe et de stoïcisme sans faste. Il y entre même des gourmes et des morgues. C'est un je ne sais quoi d'imprécis, un rien peut-être, à peine un demi-sourire. Faites la synthèse de ces qualités discrètes et de ces défauts élégants : vous obtiendrez la *normalité* ». Avant de conclure : « Et, s'il en faut donner un exemple, le type accompli du normalien est sans contredit M. Anatole France, ancien élève de l'École des Chartes ».

¹⁰⁸ Dans le jargon des normaliens, ce terme désigne un élève catholique pratiquant. Voir AA. VV., *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Paris, Typographie Chamerot et Renouard, 1895, p. 229.

¹⁰⁹ Cat. IMBART DE LA TOUR 05-11-1887. Ces « cours libres d'enseignement supérieur pour les dames et les jeunes filles », conçus comme de véritables facultés féminines, sont expérimentés à Bordeaux. Cette initiative s'inscrit dans une politique visant à favoriser l'accès des femmes à l'enseignement supérieur (la loi Camille Sée destinée à promouvoir l'enseignement secondaire pour jeunes filles a été votée en 1880). La démarche, louable en ce sens qu'elle cherche à donner aux femmes un enseignement scientifique de qualité (mais sans qu'il débouche sur un examen), est toutefois marqué par un très fort paternalisme des plus sexistes. Ces cours ne sont pas donnés à la faculté mais dans la salle de conférences de l'hôtel Jean-Jacques Bel qui abrite alors la bibliothèque municipale de Bordeaux et l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. Pour l'année 1886-1887, parmi les professeurs de la faculté des lettres qui acceptent de participer à cette expérience, citons Jacques Gébélain (« Les salons politiques au XVIII^e siècle »), Henri de La Ville de Mirmont (« La comédie au XVII^e siècle après Molière »), Pierre Paris (« L'art antique en Orient »), Maurice Holleaux (« La jeune fille dans l'Antiquité ») et André Le Breton (« Les poètes contemporains »). Voir Henri de LA VILLE DE MIRMON, « De l'enseignement supérieur des femmes », *Revue internationale de l'enseignement*, 13, 1887, p. 246-252.

À ses débuts, Pierre Paris n'est visiblement pas un grand orateur et ses cours manquent de prestance. Il n'est pas un professeur-né mais et doit faire l'apprentissage du métier. Les rapports signés par le recteur Henri Ouvré et les doyens Auguste Couat et Alfred Espinas, entre 1885 et 1890, sont sans doute les plus sévères. Son élocution est jugée « un peu pénible » (4 juin 1886), « suffisante » l'année suivante (10 juin 1887) et, dans le rapport du 12 juin 1888, « ordinaire ; des hésitations, la pensée est plus alerte que la langue ». En 1890 encore, on considère son expression orale « un peu dépourvue de distinction et d'éclat » (7 juin 1890). Des avis qui tranchent avec le succès des conférences publiques de Pierre Paris que relatera la presse quelques années plus tard.

À côté de ces jugements sévères, on en trouve aussi de plus encourageants : « exact, jeune, désireux de bien faire » (10 juin 1887), « actif, dévoué, a une bonne clientèle parmi les étudiants, bien que son enseignement ne prépare pas directement aux examens » (7 juin 1890). Le rapport du 22 mai 1889 note ainsi qu'il « n'a mérité aucun reproche cette année. Est fort dévoué à ses fonctions. Entraîne les étudiants vers les études archéologiques. Paraît avoir un esprit d'organisation, un sens pratique qu'il met au service de son enseignement » (22 mai 1889), d'autant qu'en dehors de cours, « M. Paris s'occupe avec activité de l'organisation du musée d'archéologie » (10 juin 1887). Il semble donc avoir du succès auprès des étudiants. Sans doute est-il plus à l'aise dans le cadre intime d'un séminaire réunissant une dizaine d'élèves que face à l'assistance plus nombreuse – et plus variée – d'un cours public qui pouvait réunir plusieurs centaines de personnes. Son action pour organiser le musée de moulages de la faculté des lettres est aussi remarquée par sa hiérarchie qui relève son activité, son sens pratique et ses compétences d'organisateur. Le voit-on, dans ces circonstances, faire une carrière administrative ? « Peut-être ? », suggère le rapport du 22 mai 1889. Le suivant est plus prudent : « je ne sais pas » (7 juin 1890), avant d'envisager plus sérieusement cette possibilité : « pourquoi pas ? » (24 juin 1895). Son succès à la tête de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, et plus tard en Espagne, le confirmera.

Cependant, il progresse. À la question « Son enseignement a-t-il la gravité et la profondeur indispensables aux cours de faculté ? », le doyen Paul Stapfer répond sans ambiguïté « oui, assurément », tandis qu'il juge son élocution « claire, facile, intéressante, animée » (29 mai 1891). En 1892, puis à nouveau en 1893, il précise que son élocution est « très intéressante, et fort appréciée des étudiants comme du public¹¹⁰ ». Faut-il voir dans ces appréciations la marque des progrès de l'enseignant ou plutôt une exigence moindre de la part du nouveau rapporteur ? Il semble évident que le ton des avis de notation change au moment même où change leur auteur. Toutefois, Auguste Couat, qui connaît Pierre Paris depuis 1885, d'abord comme doyen, ensuite comme recteur, relève, lui aussi, des progrès certains. En 1893, il constate ainsi que

M. Paris a acquis la sûreté et l'autorité qui lui manquaient encore. S'il suffisait pour être un maître d'avoir le goût des recherches archéologiques, le sentiment de l'art et le désir de se distinguer par une œuvre, M. Paris le serait déjà. Ses œuvres prochaines témoignent certainement d'un progrès notable. M. Paris réussit très bien comme professeur¹¹¹.

¹¹⁰ Avis de notation, 02-06-1892 ; 01-07-1893, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

¹¹¹ Avis de notation, 01-07-1893 (appréciation du recteur), AN-Pierrefitte, F/17/26788.

L'année suivante, l'appréciation est courte, mais élogieuse : « Professeur consciencieux, épris de l'archéologie grecque et communiquant aux élèves son admiration pour cette science¹¹² ». À partir de 1899, les avis de notation se suivent et se ressemblent (ils sont alors remplis par Georges Radet) : il est « actif, ouvert et serviable », il a « du flair et de la présence d'esprit », « s'intéresse vivement aux questions dont il s'occupe et y intéresse les autres », « déballe vivement les questions qu'il aborde », le tout avec une élocution « décidée¹¹³ ». Bref, il « acquiert chaque jour plus d'ampleur et de solidité¹¹⁴ ». À partir des années 1910, son action au service de la science française en Espagne est soulignée : « Contribue grandement, par son autorité, sa valeur scientifique et son activité, à développer l'influence française en Espagne », lit-on dans l'avis du doyen pour 1918-1919. Celui de l'année 1930-1931 est aussi élogieux qu'expéditif : « Membre de l'Institut et directeur de la Casa Velasquez, sa réputation est établie depuis trente ans ».

2. — LES RAPPORTS DE L'INSPECTION GÉNÉRALE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DES LETTRES

Au sein de notre corpus, trois documents occupent une place particulière. Pour les années 1888, 1892 et 1896, nous disposons en effet de deux avis de notation. À celui rédigé selon l'usage par le doyen et le recteur, s'ajoute le rapport d'un chargé d'inspection. Leur intérêt est double. Nous avons souligné que dans le cadre des avis annuels, les liens personnels qui pouvaient unir un enseignant à sa hiérarchie (décanat et rectorat) pouvaient conduire à la production d'un discours biaisé et peu objectif. Or le regard d'un chargé d'inspection est par définition extérieur et si les rapports produits par l'inspection générale sont souvent bienveillants et reconnaissent volontiers le travail mené par les professeurs, ils peuvent aussi, lorsque le chargé de mission le juge nécessaire, être sans concession et d'une grande dureté¹¹⁵. D'autre part, si les appréciations émanant du décanat et du rectorat portent aussi sur le contenu de l'enseignement, elles traitent avant tout des rapports de l'enseignant avec les autres composantes de la faculté. Les rapports des chargés de mission sont en revanche plus précis quant au contenu pédagogique des cours. Ces deux types de sources sont donc fondamentalement complémentaires. L'image que ces trois rapports donnent de l'enseignement dispensé par Pierre Paris est assez différente de celle que l'on trouve dans les avis annuels de notation. Les chargés d'inspection reconnaissent presque tous la modernité de son contenu, tout en soulignant, eux aussi, le manque de charisme de l'enseignant.

Le premier rapport, qui est aussi le plus complet, est signé par Jules Zeller (1819-1900), inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur des lettres. En 1888 en effet, pour des raisons essentiellement budgétaires, le Parlement a voté la suppression de l'inspection générale. Jules Zeller, qui occupait ce poste depuis 1876, est mis à la retraite avec le titre

¹¹² Avis de notation, 15-06-1894 (appréciation du recteur), AN-Pierrefitte, F/17/26788.

¹¹³ Avis de notation 1899-1900, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

¹¹⁴ Avis de notation, 25-04-1902, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

¹¹⁵ Guy CAPLAT et Bernadette LEBEDEF, *L'inspection générale de l'enseignement supérieur au XIX^e siècle*, Paris, INRP, 2002, p. 46-49 et 118-133.

d'inspecteur honoraire¹¹⁶. C'est dans le cadre de cette fonction qu'il continue à faire un certain nombre de tournées d'inspection dans les années suivantes. L'une des premières le conduit à la faculté des lettres de Bordeaux, « la plus importante de province avec Lyon », du 2 au 12 juin 1888¹¹⁷. À cette occasion, il assiste à deux conférences de Pierre Paris. L'une est le cours public sur la sculpture grecque, l'autre est un séminaire où l'auditoire est plus réduit (une dizaine d'étudiants sont inscrits cette année-là)¹¹⁸. Jules Zeller, à l'inverse de ce que l'on a pu voir jusqu'à présent, nous a laissé l'image d'un professeur à l'aise au milieu de ses étudiants, dynamique, délivrant un savoir actualisé et transmettant de solides connaissances théoriques grâce à un enseignement pratique et concret. Il repose sur une formation athénienne qui lui a donné l'habitude de travailler sur les inscriptions et les vestiges matériels de la culture grecque. Même si le terme n'apparaît pas dans le rapport, ce que Jules Zeller semble apprécier particulièrement, c'est la place qu'occupent les *documents* dans un enseignement qui répond aux attentes d'une science historique en formation selon les canons de l'école méthodique :

J'ai entendu M^r Paris dans deux de ses conférences l'une d'institutions grecques, l'autre d'archéologie. Ancien élève de l'École d'Athènes habitué à lire les inscriptions et à voir les monuments de l'art, M^r Paris apporte dans son enseignement des connaissances nouvelles et puisées à bonnes sources. Il a dans l'exposition de la vivacité, de l'entrain et sait intéresser en même temps qu'instruire. Il l'a prouvé dans un cours sur la sculpture grecque qui a bien réussi devant le public et il s'attache étroitement ses élèves. La 1^{ère} leçon que j'ai entendue de lui étant sur les institutions municipales d'Athènes, c'est en interprétant une inscription qu'il est entré dans les détails de cette organisation curieuse ; il l'a fait avec perspicacité et avec intérêt. La 2^e leçon que j'ai entendue de lui était sur le fronton du temple d'Olympie. Elle était d'un jeune homme qui sait bien voir et juger. Il faisait preuve de critique en même temps que de savoir. Les élèves que j'ai interrogés sur l'un et sur l'autre cours m'ont prouvé qu'ils avaient profité de cet enseignement. M^r Paris, en même temps, s'est occupé avec ses élèves du catalogue du Musée déjà si riche d'archéologie de la Faculté et il est déjà assez avancé¹¹⁹.

La conclusion de l'inspecteur général est des plus encourageantes : « M^r Paris, avec un peu plus d'expérience pour proportionner et concentrer son enseignement vivant et varié sera un très bon professeur ». Au-delà du cas de Pierre Paris, le rapport que Jules Zeller remet au ministre le 24 juin 1888 sur le fonctionnement de la faculté des lettres dans son ensemble montre qu'il juge de façon très positive le travail réalisé. L'enseignement y est à la fois « vi-

¹¹⁶ Sur l'histoire de cette institution sous la Troisième République : *Ibid.*, p. 43-46. Sur la figure de Jules Zeller, voir la notice qui lui est consacrée dans Guy CAPLAT, Isabelle HAVELANGE, Françoise HUGUET et Bernadette LEBEDEF, *Les inspecteurs généraux de l'Instruction publique. Dictionnaire biographique (1802-1914)*, Paris, INRP, Éditions du CNRS, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (11), 1986, p. 655-656.

¹¹⁷ Son rapport de quatre pages sur la faculté des lettres, daté du 24 juin 1888, est conservé aux AN-Pierrefitte, missions temporaires d'inspection, rapports, F/17/13072 (en revanche, les rapports relatifs à chaque enseignant sont classés dans leur dossier de carrière, F/17/26788 pour Pierre Paris). Sur la tournée d'inspection de Jules Zeller à Bordeaux : Guy CAPLAT et Bernadette LEBEDEF, *L'inspection générale de l'enseignement supérieur au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 243, notice 749.

¹¹⁸ Les différents rapports ne donnent qu'un aperçu ponctuel du public qui assistait aux cours de Pierre Paris. Pour les cours publics, une centaine de personnes en 1886, « un assez grand nombre d'auditeurs » en 1887, « des personnes des deux sexes, nombreuses, attentives, des élèves de l'École des Beaux-Arts, des étudiants » (1888). « Dames, étudiants, amateurs d'archéologie et d'art », précise l'avis du 29 mai 1891.

¹¹⁹ Rapport d'inspection de Jules Zeller pour l'année 1888, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

vant, souvent jeune et original, parfois élevé, toujours utile¹²⁰ ». Il apprécie particulièrement l'enseignement de l'histoire, notamment ancienne, qui est alors entre les mains d'une jeune génération. Tous ont été formés à l'ENS puis dans les Écoles françaises d'Athènes ou de Rome sous la conduite d'Albert Dumont, Auguste Geffroy et Paul Foucart :

Histoire, géographie et archéologie. Cet enseignement est peut-être le plus richement pourvu, le plus vivant et le plus original à la faculté, pour l'Antiquité, le Moyen-Âge et les Temps modernes. Histoire et archéologie anciennes. M^r Radet fait pour les institutions grecques un cours qui complète bien celui que M^r Paris [*sic*], en même temps qu'il prête son concours à l'explication des auteurs. Il est très compétent pour ces deux exercices. M^r Paris est à la fois historien érudit et archéologue intéressant, et critique exercé ; il est fort goûté en cours et très utile en conférences. M^r Jullian pour l'histoire romaine réunit les qualités de l'historien à celles d'un épigraphiste expérimenté. À eux trois, ils forment un [*rat.*] ensemble jeune, nouveau et qui répond très bien aux exigences de l'enseignement supérieur¹²¹.

Trois ans plus tard, Jules Zeller effectue une nouvelle mission d'inspection à Bordeaux, entre le 17 juin et le 1^{er} juillet 1891. Il ne semble pas avoir inspecté Pierre Paris cette année-là. Toutefois, son rapport mentionne son enseignement et précise : « Il semble y avoir quelque avenir chez ce jeune homme¹²² ».

Émanant du chargé d'inspection Gaston Boissier (qui fut le professeur de Pierre Paris à l'ENS), les conclusions du deuxième rapport, plus bref, vont dans le même sens¹²³. Elles soulignent notamment le caractère pratique d'un enseignement reposant sur la collection de moulages que Pierre Paris a peu à peu constituée depuis son arrivée à la faculté des lettres. À la différence de son prédécesseur et renouant avec des appréciations déjà formulées par Auguste Couat, Henri Ouvré ou Alfred Espinas, il souligne à son tour le caractère hésitant de la parole du professeur :

M. Paris, qui a constitué un très beau musée de moulages dans la faculté, a donné à un certain nombre d'élèves le goût de les étudier. Je l'ai entendu expliquer le bas-relief célèbre de l'apothéose d'Homère. Il n'a pas encore tout à fait l'habitude de la parole publique. Il lui faudra plus de délicatesse, plus de souplesse pour parler de ces chefs d'œuvres de l'art. Mais il les connaît bien ; il en parle avec feu, et ses auditeurs semblent l'écouter avec un très vif intérêt¹²⁴.

¹²⁰ AN-Pierrefitte, F/17/13072.

¹²¹ AN-Pierrefitte, F/17/13072. Soucieux de préserver ces jeunes recrues, Zeller ajoute, sur un ton paternel : « Il est fâcheux que M^r Jullian soit un peu fatigué. Il a besoin d'un peu de repos occupé. C'est pourquoi je demande pour lui une petite mission épigraphique dans les pays qui ont appartenu autrefois au territoire de la Gaule romaine dont il s'occupe ».

¹²² AN-Pierrefitte, rapport du 16-09-1891, F/17/13072.

¹²³ Guy CAPLAT et Bernadette LEBEDEF, *L'inspection générale de l'enseignement supérieur au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 248, notice 787. Son rapport de trois pages sur la faculté des lettres, daté du 1^{er} juillet 1892, est conservé aux AN-Pierrefitte F/17/13072.

¹²⁴ Rapport d'inspection de Gaston Boissier, 01-07-1892, AN-Pierrefitte, F/17/26788. Le rapport n'est ni signé, ni daté. Une mention a été ajoutée au crayon bleu : « Boissier 1892 ».

Le dernier rapport est sans doute dû à Alfred Croiset (1845-1923)¹²⁵. Il est des plus succincts et ne fait que confirmer les conclusions des rapports précédents : « Conférence sur l'éducation à Athènes. Le fond est solide et judicieux. La forme, improvisée et facile, manque d'élégance¹²⁶ ».

Ajoutons qu'à la fin de l'année 1894, Ernest Lavissee fait une nouvelle tournée d'inspection et assiste à au moins un cours de chaque professeur. Le dossier de carrière de Pierre Paris n'en garde toutefois pas la trace. À cette occasion, Ernest Lavissee déplore le trop grand nombre des conférences qui surchargent l'emploi du temps des élèves et des professeurs, limitant le temps que chacun peut consacrer à ses lectures et à son travail personnel. Un rapport est commandé sur cette question. C'est Pierre Paris qui est chargé de sa rédaction [ANN. 28]¹²⁷.

Au-delà des réserves formulées, les trois chargés d'inspection soulignent tous, à leur manière, la modernité d'un enseignement qui répond à l'idée que l'institution (le ministère de l'Instruction publique) se fait d'un cours moderne d'archéologie et d'histoire de l'art. Il nous faut donc interroger plus précisément les fondements de la conception parisienne de l'enseignement ainsi que son contenu.

III. — L'ENSEIGNEMENT DE PIERRE PARIS ADAPTER LE MODÈLE ALLEMAND

Au moment où l'archéologie s'affirme en France comme une discipline à part entière, mais absente de l'université, l'EFA contribue puissamment à l'élaboration d'une véritable méthode scientifique. L'institution athénienne est au cœur d'un processus qui réalise la synthèse entre la tradition française (littéraire et rhétorique, mais aussi érudite à travers l'héritage du modèle académique de l'époque moderne, en particulier celui du XVIII^e siècle) et une approche des sources anciennes, tant littéraires que matérielles, renouvelée par l'*Altertumswissenschaft* et la méthode philologique allemande. De cette rencontre naît l'*archéologie méthodique*, produit d'un transfert culturel. Dans les années 1870-1880, l'EFA forme à cette discipline régénérée toute une génération d'athéniens, celle-là même qui occupe les chaires universitaires qui se multiplient à partir de 1876 et jusqu'à la fin du siècle. De la sorte, par

¹²⁵ Le rapport n'est pas daté et ne porte qu'une signature illisible. Une mention a cependant été ajoutée au stylo rouge « février 1896 ». Or Alfred Croiset a effectué une tournée d'inspection à Bordeaux à cette date (Guy CAPLAT et Bernadette LEBEDEF, *L'inspection générale de l'enseignement supérieur au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 250, notice 802). Consulter également la notice le concernant dans Guy CAPLAT, Isabelle HAVE-LANGE, Françoise HUGUET et Bernadette LEBEDEF, *Les inspecteurs généraux de l'Instruction publique. Dictionnaire biographique (1802-1914)*, ouvr. cité, p. 269-270. Comme dans les autres cas, son rapport de deux pages sur la faculté des lettres, daté du 26-02-1896, est conservé aux AN-Pierrefitte F/17/13072.

¹²⁶ Rapport d'inspection d'Alfred Croiset, 26-02-1896, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

¹²⁷ Voir également Paul STAPFER, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1894-1895, p. 164.

un phénomène d'« action en retour¹²⁸ », l'archéologie s'institutionnalise et pénètre dans l'enseignement supérieur français, participant à son renouveau.

Ce processus, que nous avons schématisé [ANN. 29], se donne à voir dans l'enseignement de Pierre Paris à Bordeaux. Lorsqu'il est nommé maître de conférences d'archéologie et d'institutions grecques pour l'année 1886-1887, ses supérieurs attendent de lui qu'il organise ce nouvel enseignement abandonné depuis le départ de Maxime Collignon (1883). Se pose la question de la démarche à mettre en œuvre pour remplir cette mission. Dans un contexte marqué par ce que Claude Digeon a appelé « la crise allemande de la pensée française », les universités germaniques agissent comme un puissant modèle¹²⁹. La France est hantée par l'idée que la défaite de Sedan de 1870 s'expliquerait par la supériorité matérielle de l'Allemagne, elle-même due à la supériorité de la science allemande. « Dans la lutte qui vient de finir, écrivait Ernest Renan, l'infériorité de la France a été surtout intellectuelle ; ce qui nous a manqué, ce n'est pas le cœur, c'est la tête¹³⁰ ». Pour trouver le chemin de la régénération de son esprit national, la France devait donc suivre le modèle prussien en réformant son système scolaire pour mieux former la masse des citoyens, en réformant l'enseignement secondaire pour mieux former la bourgeoisie et en réformant l'université pour produire une « élite de l'esprit ». En somme, l'objectif était de parvenir à « une refonte de l'esprit national, imposée par le souvenir de la défaite¹³¹ ».

Autour de 1880, le diagnostic de la direction de l'Enseignement supérieur est le suivant : le système universitaire français est trop ouvert, avec ses cours publics auxquels assistent un auditoire bourgeois des plus variés, et trop orienté vers la rhétorique et l'art oratoire (ce dont témoignent encore les rapports d'inspection que nous avons étudiés dans la partie précédente). Sans rompre avec une tradition nationale solidement ancrée, il est donc nécessaire de s'inspirer du modèle allemand afin de favoriser les travaux d'érudition en petits groupes devant de véritables étudiants¹³². En 1884, Antoine Benoist pouvait ainsi écrire que « La grande, la seule différence entre l'ancien et le nouveau régime [des facultés], c'est que nous avons des élèves, et que nos devanciers n'en avaient pas¹³³ ». Parmi les universités de province, Bordeaux apparaît comme un centre particulièrement dynamique et ouvert aux mutations en cours. Plusieurs de ses professeurs ont participé aux missions d'observation en-

¹²⁸ Jean GRAN-AYMERICH et Ève GRAN-AYMERICH, « La création des Écoles françaises d'Athènes, Rome et Madrid », *Communications*, 54, 1, 1992, p. 175.

¹²⁹ Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, ouvr. cité.

¹³⁰ Ernest RENAN, *La réforme intellectuelle et morale*, Paris, Michel Lévy Frères, 1871, p. 95.

¹³¹ Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, ouvr. cité, p. 365-366. Même s'ils sont déjà formulés à la fin des années 1860 (notamment chez Ernest Renan), les termes de ce débat intellectuel se structurent essentiellement au cours de la guerre franco-allemande. Voir Michael WERNER, « La nation revisitée en 1870-1871. Visions et redéfinitions de la nation en France pendant le conflit franco-allemand », *Revue germanique internationale*, 4, 1995, p. 181-200.

¹³² Boris NOGUÈS, « Élèves ou auditeurs ? Le public des facultés de lettres et de sciences au XIX^e siècle (1808-1878) », *Histoire de l'éducation*, 120, 2008, p. 77-97. Voir également Gaston BOISSIER, « Les réformes de l'enseignement. L'enseignement supérieur », *Revue des deux mondes*, 75, 1868, p. 871-872 ; Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, « De l'enseignement supérieur en Allemagne d'après des rapports récents », *Revue des deux mondes*, 34, 1879, p. 824-827. Sur la question du modèle allemand dans l'université française, voir notamment Christophe CHARLE, « L'élite universitaire française et le système universitaire allemand (1880-1900) », art. cité ; ID., *La République des universitaires (1870-1940)*, ouvr. cité.

¹³³ Antoine BENOIST, « La réforme de l'enseignement supérieur. À propos du discours de M. Stapfer », *Revue internationale de l'enseignement*, 7, 1884, p. 292.

voyées en Allemagne et chacun d'eux en a rendu compte dans un rapport publié par la *Revue internationale de l'enseignement*, créée en 1881. C'est notamment le cas de Maxime Collignon, de Camille Jullian ou d'Émile Durkheim¹³⁴. En 1885, Pierre Paris dispose donc de cette base théorique pour organiser son enseignement. Mais les cours publics ne disparaissent pas. Les autorités académiques, au contraire, se montrent soucieuses de maintenir un outil jugé essentiel pour créer du lien entre le milieu universitaire et la société bordelaise. Selon la belle formule du recteur Henri Ouvré, elles sont en effet « des leçons publiques où les uns viennent apprendre et les autres se souvenir¹³⁵ ». En novembre 1883, le doyen Auguste Couat défendait lui aussi la nécessité de leur maintien :

Il serait à regretter cependant que l'activité des Facultés se tournât désormais tout entière à cette préparation aux grades universitaires. Leur personnel doit être assez nombreux pour que chaque maître s'appartienne à lui-même, et qu'en dehors de la science acquise dont il doit enseigner à ses élèves, dans des cours fermés, la méthode et les résultats, il ait le loisir de contribuer à la science future par le livre ou par la parole, dans des cours publics¹³⁶.

Toutefois, le désir de modernisation et de réforme de l'université exigeait aussi la mise en place d'un enseignement pratique, spécialisé, plus technique et scientifique. Pour Henri Ouvré, « rien n'est plus facile de les associer [les cours publics], dans une mesure convenable, aux exercices pratiques qui demeureront désormais le fonds solide de l'enseignement supérieur et sa principale raison d'être¹³⁷ ». On voit bien qu'il ne s'agit pas d'une adoption pure et simple du système allemand. L'université française cherche à intégrer ce qu'elle considère comme le plus novateur et le plus apte à répondre à ses besoins sans renoncer à ses propres spécificités. La copie n'est ni servile, ni mécanique : nous sommes face à un cas typique de transfert culturel tel que l'ont défini Michel Espagne et Michael Werner, un processus dans lequel les différences constatées entre un modèle original et son imitation importent peu, l'essentiel résidant dans la manière dont est perçu ce modèle, dans les phénomènes de réception et de réinterprétation qui finissent par donner naissance à une construction nou-

¹³⁴ Maxime COLLIGNON, « L'enseignement de l'archéologie classique et les collections de moulages dans les universités allemandes », *Revue internationale de l'enseignement*, 3, 1882, p. 256-270 ; Camille JULLIAN, « Notes sur les séminaires historiques et philologiques des universités allemandes », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 1884, p. 289-310 et 403-424 ; Émile DURKHEIM, « La philosophie dans les universités allemandes », *Revue internationale de l'enseignement*, 13, 1887, p. 313-338, 423-440.

¹³⁵ Henri OUVRE, « Discours de M. le Recteur », dans UNIVERSITÉ DE FRANCE et ACADÉMIE DE BORDEAUX (éd.), *Inauguration des facultés des sciences et des lettres de Bordeaux (17 janvier 1886) et comptes rendus des travaux des facultés de droit, de médecine et de pharmacie, des sciences et des lettres*, Bordeaux, V^e Cadoret, 1886, p. 22.

¹³⁶ Auguste COUAT, « Rapport de MM. les doyens des facultés de Bordeaux sur les travaux et les exercices pendant l'année scolaire 1882-1883. Faculté des lettres », dans UNIVERSITÉ DE FRANCE et ACADÉMIE DE BORDEAUX (éd.), *Rentrée solennelle des facultés de théologie, de droit, de médecine et de pharmacie, des sciences et des lettres*, Bordeaux, V^e Cadoret, 1883, p. 73.

¹³⁷ Henri OUVRE, « Discours de M. le Recteur », art. cité, p. 22.

velle¹³⁸. De fait, Christophe Charle a montré que les jeunes professeurs qui font le voyage en Allemagne reviennent souvent avec des impressions très nuancées : le contenu des cours est parfois décevant, de même que l'attitude des étudiants, la position professionnelle des professeurs est marquée par l'incertitude, etc. En revanche, tous sont unanimes face à l'efficacité des séminaires, ces véritables « ateliers de la science », même si certains ne manquent pas de souligner qu'à l'efficacité de l'esprit technicien de l'érudition allemande répond une incapacité à extraire des idées générales de la masse documentaire que cette science organise et édite¹³⁹. Ainsi, entre 1870 et 1914, si la France s'intéresse en permanence à ce que fait et produit le voisin allemand, elle le fait sans tomber dans la germanolâtrie¹⁴⁰.

1. — LES COURS PUBLICS : UNE APPROCHE DIACHRONIQUE

Parmi les nombreuses informations contenues dans les volumes de l'*Annuaire des facultés de Bordeaux*, publiés chaque année, figure le programme des enseignements et des cours dispensés dans les différentes facultés. Leur dépouillement nous a permis de dresser une liste complète du contenu de l'enseignement de Pierre Paris et de le replacer dans un contexte plus large, celui des sciences de l'Antiquité, afin de souligner les évolutions les plus remarquables survenues au cours de la longue carrière de Pierre Paris. Les cinquante-et-une tables qui figurent en annexe sont le résultat de ce travail préliminaire [ANN. 30].

Les prémices (1876-1883) : l'enseignement de Maxime Collignon

C'est à Maxime Collignon (lui aussi normalien, agrégé et athénien entre 1873 et 1876, sous la direction d'Albert Dumont) qu'il revient d'avoir inauguré l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art à Bordeaux [ANN. 30.1]¹⁴¹. Même s'il occupe une chaire d'antiquités grecques et latines, on ne peut que relever la place prépondérante qui est donnée à la Grèce dans son enseignement. Sur quinze intitulés, deux seulement concernent l'époque romaine. La liste de ces enseignements témoigne d'une conception moderne de l'archéologie, telle que Collignon la définit dans la leçon inaugurale qu'il prononce à Bor-

¹³⁸ Michel ESPAGNE et Michael WERNER, « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) », *Annales ESC*, 42, 4, 1987, p. 969-992 ; Michel ESPAGNE, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 17, 1, 1994, p. 112-121 ; Id., *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, coll. « Perspectives germaniques », 1999 ; Id., « Au-delà du comparatisme. La méthode des transferts culturels », dans Chryssanthi AVLAMI, Jaime ALVAR et Mirella ROMERO RECIO (éd.), *Historiographie de l'Antiquité et transferts culturels. Les histoires anciennes dans l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles*, Amsterdam-New York, Brill, coll. « Internationale Forschungen zur Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft » (145), 2010, p. 201-221.

¹³⁹ Christophe CHARLE, « L'élite universitaire française et le système universitaire allemand (1880-1900) », art. cité.

¹⁴⁰ Étienne FRANÇOIS, « Traditions germanisantes chez les historiens », dans Michel ESPAGNE (éd.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, coll. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek » (6), 1995, p. 11-21.

¹⁴¹ Pour une première approche, voir Catherine BÉGUERIE, « L'enseignement de l'histoire de l'art à Bordeaux. Premiers cours, premiers professeurs : l'émergence d'une discipline », *Revue archéologique de Bordeaux*, 95, 2004, p. 225-238. Sur Maxime Collignon, on consultera l'excellente synthèse de Philippe JOCKEY, s. v. « Collignon, Maxime (9 novembre 1849, Verdun – 15 octobre 1917, Paris) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

deaux le 15 janvier 1877¹⁴². L'étude de la civilisation grecque, dans toutes ses dimensions, est envisagée à travers les textes littéraires, les monuments figurés et les inscriptions. Ainsi, figure au programme de l'année 1876-1877 « L'archéologie de la Grèce pendant la période gréco-orientale d'après les textes et les monuments figurés ». L'année suivante, il s'attache aux « Institutions politiques à Athènes à l'aide des textes et des inscriptions de l'Attique ». Entre 1880 et 1882, il accorde une place importante à la « Mythologie figurée de la Grèce ». Plus généralement, les thèmes abordés sont le reflet de ses propres centres d'intérêt (la sculpture grecque) et de l'actualité scientifique de la fin des années 1870 : la question des racines orientales de la culture grecque et la découverte de l'archaïsme (notamment à la suite des travaux de Théophile Homolle sur la sculpture délienne), par exemple.

Au cœur de sa conception de l'archéologie, on trouve l'idée que « La connaissance des monuments figurés est devenue le complément indispensable des études classiques : elle éclaire d'une vive lumière l'interprétation des textes, et, par une sorte d'intuition rapide, nous met comme en contact avec l'esprit antique¹⁴³ ». L'expérience visuelle est fondamentale. Il est donc souhaitable qu'un enseignement théorique se prolonge par une fréquentation régulière des œuvres à travers l'expérience du musée. Dans la préface du *Manuel d'archéologie grecque* qu'il publie en 1881, il justifie le plan d'ensemble qu'il a adopté en affirmant que « Nos divisions correspondent au mode de classement adopté dans nos musées pour les monuments figurés : il n'est pas inutile que le lecteur trouve ici, sur chaque ordre de monuments, des indications générales qui lui permettent de s'orienter plus rapidement dans les salles d'un musée¹⁴⁴ ».

Ajoutons qu'en 1876 (l'année même où est instituée une chaire d'archéologie à la Sorbonne pour Georges Perrot), la création d'un cours sur les antiquités grecques et latines représente une première étape sur le chemin de la spécialisation des disciplines. Il vient s'ajouter au seul enseignement historique qui existe alors à Bordeaux, celui dispensé dans le cadre d'une chaire d'histoire dont le contenu est des plus généralistes. En 1881-1882, par exemple, son titulaire, François Combes (agrégé d'histoire en 1850), aborde un thème transversal, « Les Révolutions des Républiques anciennes et des Républiques modernes », en s'appuyant sur les exemples de Sparte, Athènes, Thèbes, Corinthe, Agrigente, Syracuse, de la ligue achéenne, de Rome, Venise, Gênes, de la Suisse, des Pays Bas et des États-Unis. Un thème qui n'est sans doute pas étranger au contexte politique du moment, celui de l'instauration définitive du régime républicain en 1879 : « Sous forme de constitution urbaine ou de gouvernement fédératif, il a présenté ces diverses Républiques comme étant l'expression d'une volonté individuelle ou collective, comme aussi une aspiration progressive et irrésistible vers la liberté politique et l'égalité¹⁴⁵ ».

¹⁴² Maxime COLLIGNON, *Cours d'antiquités grecques et latines. De l'Archéologie grecque. Leçon d'ouverture du 15 janvier 1877*, Bordeaux, Faculté des lettres de Bordeaux, G. Gounouilhou, 1877.

¹⁴³ Maxime COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1881], p. 7-8.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 7.

¹⁴⁵ Auguste COUAT, « Faculté des lettres [rapport du doyen au recteur] », dans UNIVERSITÉ DE FRANCE et ACADÉMIE DE BORDEAUX (éd.), *Rentrée solennelle des facultés de théologie, de droit, de médecine et de pharmacie, des sciences et des lettres*, Bordeaux, V^e Cadoret, 1881, p. 95.

À partir de l'année 1883-1884, le départ de Maxime Collignon pour la Sorbonne marque une rupture évidente. Officiellement remplacé par Bernard Haussoullier puis par Camille Jullian, les cours d'archéologie grecque sont en réalité suspendus. Ses deux successeurs se consacrent avant tout à l'étude des textes littéraires et épigraphiques et n'abordent plus l'art antique. La période qui s'étend de 1883 à 1886 apparaît ainsi comme transitoire.

Première époque (1886-1894) : la continuité

Il faut attendre la création de la maîtrise de conférences confiée à Pierre Paris en 1886-1887 pour que renaisse la tradition inaugurée en 1876. De ce point de vue, il est bien le véritable successeur de Maxime Collignon. Issus des mêmes écoles, leur conception de l'archéologie et de l'enseignement sont proches. Paris s'emploie donc à réactiver l'œuvre en sommeil de Collignon. Il est à la fois un héritier et un initiateur : l'esprit de continuité domine mais les transformations apportées à cet enseignement sont profondes.

Jusqu'en 1894 [ANN. 30.2-30.9], les cours de Pierre Paris sont en lien direct avec son expérience athénienne. Ils prolongent les recherches qu'il a menées en Grèce ou font écho à l'actualité archéologique du monde grec alors qu'il travaille à la rédaction de ses thèses de doctorat. Pour l'année universitaire 1886-1887, son cours public traite des terres cuites grecques, un dossier qu'il connaît bien pour l'avoir étudié lors de ses fouilles personnelles au sanctuaire d'Athéna Kraniaia, tout comme la question des inscriptions relatives aux artistes grecs (au programme en 1889-1890). Entre 1887 et 1892, l'histoire de la sculpture grecque, depuis le moment archaïque jusqu'à la période hellénistique, est abordée chaque année. C'est son sujet de prédilection. Dans le cadre des cours publics, il cherche manifestement à aborder des sujets qui sont à la fois pointus et destinés à attirer la curiosité de son auditoire : « Éleusis et ses mystères » en 1891-1892, « Les représentations d'animaux dans l'art grec » en 1893-1894. Ce dernier exemple mérite d'être signalé pour une autre raison : fait exceptionnel, nous conservons – c'est du moins probable – les notes de cours rédigées par Pierre Paris, cent-seize pages couvertes de son écriture fine et nerveuse, pratiquement sans ratures [FIG. 151]¹⁴⁶. Entre 1890 et 1896, il évoque également l'actualité des découvertes archéologiques dans le monde grec et en Orient, un sujet qui fait l'objet, au même moment, de plusieurs publications dans la *Revue de l'histoire des religions*¹⁴⁷. Si l'on admet que le contenu de ces comptes rendus est le reflet du discours du professeur, on soulignera que Pierre Paris s'efforçait d'informer son auditoire des découvertes les plus récentes sans se limiter aux travaux des savants français (même si les découvertes retentissantes de la Grande Fouille de Delphes font l'objet de longs développements).

¹⁴⁶ Pierre PARIS, *Les animaux dans l'art antique*, inédit, s. d. [1893-1894], Beyssac, AP-Paris-Philippe. En raison de leur longueur (il ne peut s'agir d'un article) et de l'absence d'organisation interne en chapitres (habituelle dans les manuscrits que nous avons pu consulter), il nous semble préférable de voir dans ces pages les notes préparatoires d'un cours public, même si l'on ne peut exclure qu'il s'agisse d'un projet de publication.

¹⁴⁷ À l'exception du premier, « Les découvertes en Grèce (Bulletin de 1887-1888). I. Travaux de l'École française d'Athènes », *RHR*, 18, 1888, p. 157-169, les neuf articles portent tous le même titre, « Bulletin archéologique de la religion grecque ». Ils paraissent entre 1888 et 1897. Le lecteur voudra bien se reporter au répertoire bibliographique qui figure en fin de volume.

À la différence de ce que l'on trouve chez Maxime Collignon, il n'y a pas d'intitulé spécifiquement épigraphique dans son enseignement¹⁴⁸. Cela ne signifie pas pour autant que cette dimension soit absente. Les cours consacrés à l'étude des institutions grecques permettent d'intégrer des notions d'épigraphie, ce dont témoigne le rapport d'inspection de Jules Zeller que nous avons étudié précédemment : « La 1^{ère} leçon que j'ai entendue de lui étant sur les institutions municipales d'Athènes [écrit-il], c'est en interprétant une inscription qu'il est entré dans les détails de cette organisation curieuse ; il l'a fait avec perspicacité et avec intérêt¹⁴⁹ ». Nous retrouvons ici, dans sa pratique d'enseignant, ce que l'on a relevé dans sa pratique de chercheur : formé à Athènes par Paul Foucart, éminent épigraphiste, Pierre Paris maîtrise cette technique mais n'en fera jamais une spécialité. L'épigraphie sera toujours pour lui une science auxiliaire.

Mais l'enseignement de Pierre Paris est avant tout un cours d'histoire de l'art antique et d'archéologie de l'art. La pratique archéologique sur le terrain, la fouille, semble être une dimension complètement absente. Cependant, les étudiants qui le désiraient avaient l'occasion sinon de se familiariser, du moins d'entendre parler de connaissances plus techniques, notamment en matière de stratigraphie. À partir de 1888, ils pouvaient en effet suivre les cours de géologie dispensés par Emmanuel Fallot à la faculté des sciences. Nous ne savons pas qui, parmi les étudiants de Pierre Paris, a effectivement suivi cet enseignement. Mais le maintien de cette option chaque année jusqu'en 1906 suggère que certains étudiants devaient le faire.

L'enseignement spécialisé dispensé par Pierre Paris à partir de 1886 n'est pas isolé au sein de la faculté des lettres. En ce sens, la situation est très différente de celle que connut Maxime Collignon jusqu'en 1883. Deux tendances sont observables. La première est celle de la spécialisation de l'enseignement. Par conséquent, la place dévolue aux sciences de l'Antiquité s'accroît fortement. Ces mutations d'ensemble, dans lesquelles s'inscrit l'enseignement pariséen, ont leur propre rythme. Les premiers signes du changement apparaissent dès 1883 et se prolongent jusqu'en 1905 [ANN. 30.1-30.21]. L'impression, sur le long terme, est que l'enseignement gagne en clarté et en cohérence. Le rôle de chacun est mieux défini. Pour les disciplines historiques (nous laissons de côté l'enseignement de langue et littérature gréco-latine), on aboutit peu à peu à une répartition des tâches entre un jeune triumvirat normalien : à Georges Radet revient l'histoire grecque, à Camille Jullian celle de Rome, tandis que Pierre Paris reçoit l'archéologie et l'histoire de l'art. Mais nous avons montré qu'il s'agit avant tout d'archéologie grecque. Cela explique que Camille Jullian puisse aborder, dans son cours complémentaire d'histoire, des éléments d'archéologie romaine. L'archéologie et l'histoire de l'art sont également présentes dans l'enseignement que Jullian dispense comme titulaire de la chaire de l'histoire de Bordeaux et du sud-ouest de la France. Au fil des années, les sujets relatifs au monde gallo-romain y sont de plus en plus présents.

¹⁴⁸ Figurent ainsi dans l'enseignement de Maxime Collignon : une étude des institutions politiques à Athènes (à l'aide des textes et des inscriptions de l'Attique), celle de la constitution d'Athènes, au temps de la guerre du Péloponnèse (à l'aide de textes et des inscriptions), un cours élémentaire d'épigraphie latine. Un autre thème est consacré à l'épigraphie et consiste en un commentaire de plusieurs séries d'inscriptions attiques des V^e et IV^e siècles avant J.-C. sur l'organisation politique et financière des athéniens.

¹⁴⁹ Rapport d'inspection de Jules Zeller pour l'année 1888, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

Après l'archéologie, c'est donc au tour de l'histoire ancienne d'acquérir peu à peu son indépendance. C'est le constat que dresse le doyen Paul Stapfer dans son rapport sur les travaux de l'année 1892-1893 :

une division qui existait en fait se trouve désormais consacrée en principe, puisque l'histoire ancienne est enseignée à la Faculté par M. Radet et les institutions romaines par M. Jullian, tandis que M. Paris se bornait depuis sept ans à enseigner l'histoire de l'art grec : ce sera maintenant le tour de l'histoire ancienne, enseignement suffisamment important et vaste pour n'avoir pas besoin d'être rattaché à rien de plus général que lui-même, de devenir le titre d'une chaire magistrale¹⁵⁰.

Chargé d'un cours complémentaire depuis 1888, Georges Radet est en effet nommé professeur-adjoint le 3 juillet 1893 avant de devenir officiellement professeur d'histoire ancienne à compter du 1^{er} avril 1895¹⁵¹.

Deuxième époque (1894-1913) : de nouveaux horizons

L'année universitaire 1894-1895 marque une première rupture dans l'enseignement de Pierre Paris. Il faut y voir la conséquence de la transformation de la maîtrise de conférences en archéologie et institutions grecques en une chaire d'archéologie et d'histoire de l'art qui, par définition, ne peut plus se limiter au monde grec. Dès lors, une réflexion s'engage sur ce que doit être son contenu. À la suite d'une résolution du conseil de la faculté des lettres, Pierre Paris est chargé de la rédaction d'un rapport relatif à la réorganisation de son enseignement. Il est transmis au doyen Paul Stapfer le 10 juin 1894 [ANN. 31]¹⁵².

Le rapporteur souligne d'abord le caractère pionnier du nouvel enseignement puisque Bordeaux est la première université française à institutionnaliser l'histoire de l'art dans le cadre d'une chaire d'État (la Sorbonne ne dispose alors que d'un cours libre)¹⁵³. Il est admis que désormais, « le professeur consacrerait régulièrement deux heures *par semaine* à l'étude de l'art grec, n'oubliant pas que c'est là le [rat. = point] *sujet* essentiel, fondamental de son enseignement, et une heure à l'étude de l'Art moderne ». Ce qui préoccupe avant tout le professeur, c'est le manque de préparation de son auditoire en raison de l'absence de l'histoire de l'art dans les programmes de l'enseignement secondaire et de la nouveauté de sa présence à l'université, d'autant que Pierre Paris espère attirer un public des plus variés (étudiants, artistes, érudits ou simples curieux, mais également élèves de l'école des Beaux-Arts, lycéens des deux sexes). Il propose donc la création d'un deuxième enseignement, sous la forme d'un cours complémentaire d'histoire de l'art : « Cette conférence devrait garder le caractère général et sommaire qui ne convient pas aux cours ordinaires de la Faculté ; le professeur serait tenu d'y retracer en une série de tableaux rapides et précis le développement des arts plastiques à travers les âges et les civilisations ». Il s'agirait, en somme, de

¹⁵⁰ Paul STAPFER, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1892-1893, p. 197.

¹⁵¹ AN-Pierrefitte, dossier des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dossier « Georges Radet », détail des services, F/17/24409.

¹⁵² AD-Gironde, dossiers du personnel de l'université de Bordeaux III, dossier « Pierre Paris », 1603 AW 6.

¹⁵³ Lyne THERRIEN, *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Format » (25), 1998.

dispenser un enseignement généraliste destiné à préparer les étudiants. Après avoir suivi cette propédeutique, ces derniers seraient en mesure de tirer profit des cours donnés dans le cadre de la chaire d'archéologie et d'histoire de l'art. Celle-ci resterait « un cours d'enseignement supérieur, c'est à dire que le professeur devra[it] y traiter, de manière assez approfondie, avec toutes les ressources de l'érudition et de la critique, une époque, une école, une œuvre particulière, où s'y élever à des considérations esthétiques d'ordre tout général ». Malgré des demandes répétées, ce cours complémentaire ne sera jamais créé, sans doute pour des raisons d'ordre financier. Nous ne disposons pas de la réponse de la direction de l'Enseignement supérieur. Il est probable, cependant, que tout en étant d'accord sur le principe, celle-ci ait demandé à l'université d'assurer elle-même les dépenses liées à la création de ce cours. Or on assiste, au même moment, à une forte croissance des enseignements. Dans son rapport sur les travaux de l'année 1895-1896, le doyen Paul Stapfer rappelait en effet que la faculté avait demandé la création d'une conférence d'anglais, d'un cours complémentaire d'histoire de l'art, d'un cours complémentaire de mythologie, d'un cours de sciences auxiliaires d'histoire du Moyen Âge et celle d'un cours d'égyptologie et d'antiquités orientales¹⁵⁴. Certaines demandes furent satisfaites. Pour le reste, il fallut faire des choix. Bordeaux n'était probablement pas en mesure d'engager de nouvelles dépenses pour une spécialité qui disposait déjà d'une chaire d'État.

Ainsi, à la rentrée universitaire 1894-1895, l'art de l'époque moderne fait son apparition dans le programme d'enseignement de Pierre Paris qui traite cette année-là « Les arts sous Louis XIV » [ANN. 30.10]. L'événement est suffisamment important pour qu'à la suite de son premier cours public, *La Petite Gironde* lui consacre un long article qui paraît en première page. Signé « G. R. » (Georges Radet ?), il propose un résumé de la première leçon et présente le nouvel esprit de cet enseignement¹⁵⁵. Les thèmes abordés s'ouvrent donc vers de nouveaux horizons : les arts sous Louis XIV (1894-1896), les chefs-d'œuvre de la Renaissance en France (1900-1902), l'art roman et l'art gothique (1903-1904), les arts en Flandres et en France depuis Charles V jusqu'aux guerres d'Italie (1905-1906), l'histoire de l'art français au Moyen Âge (1906-1907), l'art des primitifs français (1909-1910) ou encore un cours sur Raphaël et Michel-Ange entre 1910 et 1912. La place réservée à l'art et à l'archéologie grecques reste toutefois prépondérante. Entre 1892 et 1913, sur cinquante-trois questions au programme, vingt-et-une concernent exclusivement la Grèce, sans compter les « Cours d'histoire de l'art antique » ou l'étude des « Chefs-d'œuvre de l'Antiquité classique » qui devaient faire une place de choix à cette période. Du reste, vers 1900, le dessinateur Trick ne s'y est pas trompé. Au moment de croquer six *Silhouettes universitaires*, c'est en helléniste qu'il choisit de représenter Pierre Paris – dont la présence sur cette planche montre, par ailleurs, qu'il était devenu une figure en vue de la société bordelaise [FIG. 152]. Le professeur est représenté sur sa chaire, lors d'un cours public (ou d'une conférence d'archéologie), concentré sur ses notes. Reconnaisable, son nom est toutefois clairement spécifié, figurant sur un cartouche posé sur le bureau (écrit en alphabet grec : ΠΑΡΙΣ). De chaque côté, deux vases grecs, dont l'un semble représenter des hoplites, portent l'inscription « ΕΛΛΑΣ » et

¹⁵⁴ Paul STAPFER, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1895-1896, p. 150.

¹⁵⁵ G. R. [Georges RADET ?], « À la Faculté des Lettres », *La Petite Gironde*, 12 décembre 1894, p. 1.

laissent échapper des volutes de fumée. Pour le dessinateur, c'est bien un parfum de Grèce qui se dégageait de l'enseignement de Pierre Paris.

À partir de 1896, la réorientation des recherches de Pierre Paris vers l'archéologie proto-historique de la péninsule Ibérique ne le conduit manifestement pas à donner une place plus importante à ces questions dans son enseignement. Seul le cours public de l'année 1899-1900, « Les Grecs en Espagne », est en lien direct avec son nouvel objet d'étude. Il faut sans doute y voir une conséquence de l'effet *Dame d'Elche*, l'achat du buste par Pierre Paris pour le compte du musée du Louvre ayant suscité un grand intérêt, bien reflété dans le nombre de publications qui sont consacrées à cette découverte, tant dans la presse que dans les revues savantes¹⁵⁶. Ce cours contribue ainsi à faire connaître au public français un nouvel objet d'étude. Outre-Pyrénées, on ne manque pas de le souligner. La *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* y consacre une note : « M. Pierre Paris, profesor de Arqueología é Historia del Arte en la Universidad de Burdeos, dedica el presente curso al estudio de las antigüedades ibéricas de España. La competencia del autor nos releva de todo elogio¹⁵⁷ ». Au demeurant, cette quasi absence de l'archéologie ibérique dans l'enseignement pariséen n'est guère surprenante. Il faut y voir le reflet et la transcription dans l'enseignement universitaire de ce que sont alors les études sur la culture ibérique : une spécialité dans l'enfance, tout juste reconnue par la communauté scientifique internationale, qui est au cœur de débats vigoureux (ne serait-ce qu'en ce qui concerne la fixation de la chronologie de la Proto-histoire péninsulaire) et qui est perçue comme une culture périphérique du monde méditerranéen antique. C'est sans doute la raison pour laquelle il décida d'aborder ce sujet à travers la question de la présence grecque. Par la suite, il faut attendre l'année 1908-1909 pour que Pierre Paris s'aventure à nouveau hors du terrain de l'art classique. Il traite cette année-là de « L'art en Gaule depuis l'époque préhistorique jusqu'au christianisme », un sujet qui devait être plus familier à son auditoire en raison de l'enseignement dispensé à Bordeaux jusqu'en 1905 par Camille Jullian.

Comme pour la période précédente, l'enseignement de Pierre Paris doit être resitué dans un contexte plus large. Les changements qui affectent l'organisation de la chaire d'archéologie et d'histoire de l'art ne sont pas isolés. À partir de 1894, la faculté des lettres de Bordeaux s'engage dans une stratégie destinée à approfondir et à diversifier le contenu de ses enseignements. Même si la demande de création d'un cours complémentaire d'histoire de l'art n'aboutit pas, l'archéologie est l'une des bénéficiaires de cette nouvelle dynamique. Deux cas méritent d'être signalés. Le 6 novembre 1894, le conseil général des facultés autorise Jean-Auguste Brutails, archiviste de la Gironde, à donner un cours libre, public et gratuit d'archéologie régionale du Moyen Âge pendant le premier semestre de l'année 1894-1895¹⁵⁸. Si l'on en croit le doyen Paul Stapfer, l'expérience est un succès puisque « un groupe assez nombreux d'auditeurs sérieux et attentifs » a suivi l'enseignement relatif à l'architecture

¹⁵⁶ Voir cat. JOHNSTON 12-03-1898 ; Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Ricardo OLMOS (éd.), *La Dama de Elche. Lecturas desde la diversidad*, Madrid, Pórtico, AGEFASA, coll. « Lynx. La arqueología de la mirada » (2), 1997 ; Alicia RODERO RIAZA (éd.), *Cien años de una dama*, Madrid, Ministerio de Educación y Cultura, 1997.

¹⁵⁷ Año IV, Febrero de 1900, n° 2, p. 89. L'information est également donnée dans la *Revista crítica de historia y literatura españolas, portuguesas e hispano-americanas*, éditée à Madrid et Oviedo, año V, 4-5, 1900, p. 229.

¹⁵⁸ AD-Gironde, procès-verbal des séances du conseil des facultés de Bordeaux, 06-11-1894, 2014/122 454-455, s. p.

religieuse à Bordeaux et dans sa région¹⁵⁹. L'année suivante, le cours devient donc annuel¹⁶⁰. Le professeur traite généralement des « Monuments du Moyen Âge ». C'est donc bien un cours d'archéologie et d'histoire de l'art médiévaux qu'inaugure Jean-Auguste Brutails en 1894. En 1898-1899, il intervient dans la préparation à l'agrégation pour les questions relatives à l'art médiéval. C'est donc tout naturellement vers lui que la faculté se tourne, en 1899-1900, pour succéder à Edmond Bouvy à la tête de l'enseignement de paléographie¹⁶¹. Enfin, en 1898-1899, Bordeaux ouvre un cours d'archéologie orientale, reflet de l'intérêt de la communauté savante suscité par la remise en cause du discours sur le « miracle grec » et par les recherches relatives aux racines orientales des mondes grecs. Les débats sont ici plus vigoureux : dans un contexte de croissance des enseignements et en raison des limites budgétaires, chaque faculté se montre soucieuse de défendre ses propres intérêts. Dès juillet 1896, le doyen insiste pour que soit examiné le projet de création d'un cours d'égyptologie et antiquités orientales¹⁶². Il ne semble pas faire l'unanimité puisqu'il précise que la demande est faite « au nom d'une imposante minorité de la faculté ». Conscient que des concessions sont nécessaires, il accepte que soit repoussée la demande de création des cours complémentaires de mythologie et d'histoire de l'art. C'est un échec. Un an et demi plus tard, le débat est relancé lors de la séance du conseil de l'université du 8 janvier 1898. Le président donne lecture d'une lettre de la Société asiatique qui exprime le vœu que cet enseignement soit développé dans les universités françaises, notamment à Bordeaux, d'autant que la nouvelle loi sur les universités de 1896 donne à ces dernières la possibilité de créer des enseignements sur ses fonds propres. Un rapport est commandé à Adolphe Waltz, professeur de langue et littérature latines et vice-président du conseil de l'université pour l'année 1898. Il est discuté par le conseil le 19 mars. Pour Georges Brunel, doyen de la faculté des sciences, « C'est un enseignement de luxe ; mieux vaut parer aux besoins urgents ». Pour Léo Saignat et Pierre Duhem, respectivement professeurs de droit civil et de physique, les priorités sont ailleurs, notamment dans le développement d'un enseignement des sciences. Paul Stapfer, Camille Jullian et Adolphe Waltz s'efforcent de défendre le projet en insistant sur trois nécessités : adapter l'enseignement universitaire aux découvertes de la science et de l'archéologie qui ont révélé que l'Antiquité ne pouvait plus se résumer à la Grèce et à Rome (un constat que faisait déjà Albert Dumont dans les années 1870) ; former des étudiants dans cette spécialité pour permettre à la France de maintenir sa présence sur les chantiers de fouille en Orient et faire face à la concurrence étrangère (allemande, anglaise et américaine) qui menace sa domination dans ce domaine et sur des terrains comme l'Égypte ou la Perse ; enfin, mieux former les étudiants puisque des questions d'orientalisme sont désormais posées dans les différents concours et examens (agrégation, licence). Les arguments des défenseurs ne suffisent pas à convaincre le conseil de l'université : avec cinq voix pour et cinq voix contre, la création est repoussée. L'université ne pouvant pas – ou ne

¹⁵⁹ Paul STAPFER, « Rapport 1894-1895 », art. cité, p. 168.

¹⁶⁰ AD-Gironde, procès-verbal des séances du conseil de l'université de Bordeaux, 17-07-1896, 2014/122 454-455, s. p.

¹⁶¹ Georges RADET, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1899-1900, p. 122-123.

¹⁶² AD-Gironde, procès-verbal des séances du conseil de l'université de Bordeaux, 17-07-1896, 2014/122 454-455, s. p.

voulant pas – assurer la dépense liée à la mise en place de cet enseignement (4 000 F annuel), elle doit donc obtenir que le ministère accepte de fonder un cours complémentaire et d'en assurer le financement. C'est chose faite grâce à un arrêté publié le 18 juin 1898¹⁶³. Jusqu'en 1903, George Foucart (1865-1943), le fils de Paul Foucart, est chargé de ce cours complémentaire. Formé en Grèce et en Égypte où Jacques de Morgan lui a confié la charge d'inspecteur des Antiquités en Basse-Égypte, il vient de soutenir ses thèses de doctorat¹⁶⁴. De fait, l'égyptologie est au cœur de son enseignement dont le programme est chaque année fort ambitieux. Toutefois, il n'est que chargé de cours. Dès 1903, il quitte Bordeaux pour occuper la chaire d'histoire des religions d'Aix-en-Provence avant de devenir, entre 1914 et 1928, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire¹⁶⁵. La création de ce cours complémentaire répondait à un désir exprimé par l'université de Bordeaux. Était-ce suffisant pour que le ministère accepte de le financer ? Ne faut-il pas plutôt y voir une mesure satisfaisant les Bordelais tout en permettant d'assurer au fils de l'ancien directeur de l'EFA (jeune docteur qui n'était ni normalien ni agrégé, ce qui lui donnait un profil assurément atypique) une place dans l'enseignement supérieur ? Le fait que George Foucart ne soit pas remplacé peut le laisser penser. Quoi qu'il en soit, son départ met un terme à l'expérience d'un enseignement d'archéologie orientale à Bordeaux.

La période qui s'étend de 1894 à 1905 est ainsi particulièrement florissante pour l'archéologie, l'histoire de l'art et les sciences de l'Antiquité dans leur ensemble. Les innovations sont nombreuses et reposent sur des savants bien formés, spécialistes de la discipline qu'ils enseignent : Pierre Paris, Georges Radet, Camille Jullian, George Foucart et Jean-Auguste Brutails. On mesure le chemin parcouru depuis les années 1870. Au début du XX^e siècle cependant, cette dynamique semble s'essouffler et l'enseignement prendre une orientation plus routinière. Les liens directs établis entre recherche scientifique et enseignement, jusque-là perceptibles à travers certains intitulés de cours, semblent disparaître au profit d'un enseignement standardisé, destiné à préparer les élèves aux grades et aux concours. D'autre part, après le départ de George Foucart, c'est au tour de Camille Jullian de quitter Bordeaux. En 1905, il est nommé titulaire de la chaire des antiquités nationales au Collège de France¹⁶⁶. À compter de cette date, Georges Radet assume seul l'enseignement de l'histoire ancienne. Lui et Pierre Paris forment désormais une équipe resserrée pour assurer les enseignements relatifs à l'histoire ancienne. Le cours de Brutails est maintenu, mais il traite d'archéologie médiévale, tandis que sans oublier complètement l'Antiquité, l'enseignement

¹⁶³ Adolphe WALTZ, « Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1897-1898, p. 122.

¹⁶⁴ George FOUCART, *Histoire de l'ordre lotiforme. Étude d'archéologie égyptienne*, Paris, Ernest Leroux, 1897 ; ID., *De libertorum conditione apud Athenienses*, Paris, Klincksieck, 1896. Pierre Paris publiera l'année suivante un compte rendu de sa thèse principale : Pierre PARIS, « [CR] George Foucart, *Histoire de l'ordre lotiforme, étude d'archéologie égyptienne*, Paris, Leroux, 1897 ; 1 vol. grand in-8° de 291 pages », *Revue des Universités du Midi*, 4, 1898, p. 145-149.

¹⁶⁵ Sur les études d'égyptologie, voir notamment Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007 ; Eric GADY, « Les égyptologues français au XIX^e siècle : quelques savants très influents », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 32, 2006, p. 41-62.

¹⁶⁶ Voir l'entrée qui lui est consacrée dans Christophe CHARLE et Eva TELKÈS, *Les professeurs du Collège de France. Dictionnaire biographique (1901-1939)*, Paris, INRP, Éditions du CNRS, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (3), 1988.

de Paul Courteault, successeur de Jullian sur la chaire de l'histoire de Bordeaux et du sud-ouest de la France à partir de 1908, semble s'être tourné en priorité vers des périodes plus récentes lorsqu'il traitait d'archéologie ou d'histoire de l'art.

Reste que les mutations engagées dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle, que l'on retrouve partout sur le territoire français, ont des conséquences importantes¹⁶⁷. Elles sont d'abord sociologiques. Plus nombreux, mieux identifiés, mieux formés, les universitaires s'imposent comme des membres à part entière de l'élite. Quant au développement des enseignements, il donne aux universités de province une masse critique leur permettant de gagner en autonomie face au centre universitaire parisien. Elles peuvent ainsi affirmer leur individualité avant de chercher à développer leur rayonnement international. Ce sera l'un des grands projets bordelais dans la première décennie du XX^e siècle.

Troisième époque (1913-1931) : le professeur absent

Dans la trajectoire professionnelle de Pierre Paris aussi bien que dans sa vie personnelle, l'année 1913 marque un tournant important. Nommé directeur-résident de l'EHEH, il quitte Bordeaux et s'installe avec sa famille à Madrid. Dès lors, il n'enseigne plus mais reste titulaire de la chaire d'archéologie et d'histoire de l'art. Jusqu'à sa mort, en 1931, des chargés de cours dispensent l'enseignement du professeur absent. Tous ont un parcours similaire à celui de Pierre Paris, même s'ils appartiennent à la jeune génération, et deux d'entre eux ont travaillé avec lui en Espagne avant de débiter leur carrière universitaire à Bordeaux. Nous reviendrons dans un autre chapitre sur leurs travaux hispaniques et sur les éventuels liens maître-disciples qui ont pu les unir à Pierre Paris. C'est leur statut de chargé de cours et le contenu de leur enseignement qui retiendra ici notre attention. L'arrivée de jeunes professeurs marque-t-elle une rupture avec l'enseignement dispensé par Pierre Paris ?

En 1913, Gabriel Leroux est chargé du cours d'archéologie et d'histoire de l'art. Né à Lyon en 1879, c'est dans cette ville qu'il débute ses études avant de les poursuivre au lycée Henri-IV, à Paris. Reçu à l'ENS en juillet 1899, son entrée rue d'Ulm est retardée par son service militaire. Élève de l'École entre 1900 et 1903, il obtient la licence ès lettres en 1901 et l'agrégation de grammaire (1^{ère} place) en 1904. Boursier d'études de l'université de Paris (1904), il est ensuite membre de l'EFA entre 1905 et 1909 (il se fait remarquer par ses travaux d'archéologie délienne qui alimenteront sa thèse principale de doctorat¹⁶⁸), professeur au lycée de Nancy (1909-1910) puis pensionnaire de l'EHEH de 1910 à 1912. Après son séjour en Espagne, il est d'abord nommé au lycée de Bordeaux avant que ne lui soit confiée une conférence de langue et littérature grecques à la faculté des lettres¹⁶⁹. Lorsque Pierre Paris quitta la France, au début de l'année universitaire 1913-1914, le choix de Gabriel Leroux pour le suppléer dut sembler évident. Sa nomination est entérinée par un arrêté du 27 no-

¹⁶⁷ Victor KARADY, « Les professeurs de la République », art. cité.

¹⁶⁸ Gabriel LEROUX, *Les origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains*, Paris, Fontemoing et Cie, coll. « BEFAR » (108), 1913.

¹⁶⁹ AN-Pierrefitte, dossier des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dossier « Gabriel Leroux », F/17/23166 ; Paul MASQUERAY et Georges RADET, « Gabriel Leroux (1879-1915) », *REA*, 17, 4, 1915, p. 294-298.

vembre 1913¹⁷⁰. Or ce sont des thèmes neufs que le jeune chargé de cours traite cette année-là : outre les traditionnels « Exercices pratiques d'archéologie », il étudie « La renaissance de l'Antiquité à la fin du XVIII^e siècle. Les origines de l'Art Empire » ainsi que « La question d'Homère et les découvertes archéologiques », un sujet qui avait été remis à l'honneur, quelques années auparavant, à la suite des travaux de Victor Bérard¹⁷¹. Impossible de savoir à qui l'on doit attribuer la paternité de ce programme, mais il nous semble peu probable que Pierre Paris se soit immiscé dans une question qui ne le concernait plus. Quoi qu'il en soit, Gabriel Leroux semble avoir assuré sa succession avec brio :

Soit comme helléniste, soit comme archéologue, il se montra hors pair. Qu'il fit revivre les antiquités homériques ou que, tout près de nous, il recherchât, dans les créations de la fin du XVIII^e siècle, les débuts du style Empire, ses auditeurs, étudiants ou grand public, subissaient le prestige d'une parole nette, mise au service d'une intelligence merveilleusement étendue¹⁷².

L'avenir de l'enseignement de Pierre Paris semblait donc assuré par un jeune et brillant professeur qui pouvait légitimement faire figure d'héritier. La guerre, toutefois, vint bouleverser le bel équilibre qui venait d'être trouvé.

Dès le début du conflit, le palais des Facultés est occupé par le ministère de la Guerre qui s'est replié à Bordeaux [FIG. 153]. Le service des renseignements occupe l'amphithéâtre d'archéologie tandis que « dans le Musée de moulages, au milieu des antiques, siégeait le service du matériel et derrière l'Hermès de Praxitèle, le très aimable et très distingué commandant du quartier général, M. le chef d'escadron de gendarmerie Crinon, abritait sa table et avait l'œil à tout¹⁷³ ». Gabriel Leroux, quant à lui, est mobilisé. Blessé dans la Meuse, près de Stenay, à la fin du mois d'août, il regagne Bordeaux le temps de sa convalescence puis rejoint son régiment à Fontainebleau. Au printemps 1915, il demande à être envoyé aux Dardanelles et débarque dans la presqu'île de Gallipoli (où se trouve également le fils de Pierre Paris, André). Le 9 juin, il est tué par un éclat d'obus. « En Gabriel Leroux [écrivait Georges Radet], l'archéologie classique perd l'une de ses plus actives lumières et de ses plus belles espérances¹⁷⁴ ». Dans ces conditions, on aurait pu imaginer que Pierre Paris reprît sa place et assurât l'enseignement qu'il avait abandonné. C'est ce qui se passa dans d'autres institutions comme l'École du Louvre où Salomon Reinach, titulaire de la chaire d'archéologie nationale et préhistorique depuis 1902, suppléé par Henri Hubert depuis 1906, reprit son

¹⁷⁰ Georges RADET, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1914-1915, p. 108-109.

¹⁷¹ Voir notamment Victor BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, 2 vol., Paris, Armand Colin, 1902-1903. Sur cet helléniste et son œuvre : Sophie BASCH (éd.), *Portraits de Victor Bérard. Actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (6), 2015.

¹⁷² Paul MASQUERAY et Georges RADET, « Gabriel Leroux (1879-1915) », art. cité, p. 297.

¹⁷³ Paul COURTEAULT, « L'Université de Bordeaux et la guerre », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 21, 2-3, 1918, p. 56.

¹⁷⁴ Paul MASQUERAY et Georges RADET, « Gabriel Leroux (1879-1915) », art. cité, p. 298.

poste lorsque son chargé de cours fut mobilisé¹⁷⁵. Mais dans le cas de Pierre Paris, la situation ne pouvait être que différente. Directeur de l'EHEH et co-directeur de l'Institut français de Madrid, pleinement engagé dans une intense activité de propagande pro-alliés, sa présence en Espagne était indispensable. Aussi, jusqu'en 1919, l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art fut suspendu : faute de chargé de cours – et sans doute aussi d'étudiants – il ne fut pas assuré¹⁷⁶.

Avec le retour de la paix, une telle situation ne pouvait se prolonger. Le 26 septembre 1919, la direction de l'Enseignement supérieur demande à la faculté des lettres « de [lui] faire connaître son avis sur les moyens d'assurer, pendant l'année scolaire 1919-1920, l'enseignement de la chaire de M. Pierre Paris, détaché en mission spéciale¹⁷⁷ ». Alfred Coville ajoute : « Je crois devoir cependant vous signaler M. Courby, [...] candidat à un enseignement d'archéologie dans une Faculté des Lettres ». Le conseil de la faculté est saisi de la question. Le 14 octobre, Raymond Thamin informe Alfred Coville que sur la proposition de Georges Radet, le conseil s'est prononcé à l'unanimité en faveur de la nomination de Fernand Courby. La direction de l'Enseignement supérieur, désireuse de régler la question au plus vite, n'a toutefois pas attendu la réponse des Bordelais : le 11 octobre 1919, un arrêté du ministre de l'Instruction publique avait nommé Fernand Courby chargé du cours d'archéologie et d'histoire de l'art¹⁷⁸. Cette nomination, du reste, ne peut que satisfaire l'université de Bordeaux. Son parcours d'helléniste est déjà brillant. Né en 1878 à Bourg-lès-Valence (Drôme), formé à l'université de Lyon où il est boursier d'agrégation (il n'est pas normalien), Fernand Courby est reçu cinquième à l'agrégation de grammaire en 1904. Candidat à l'EFA, il est chaudement recommandé par Henri Lechat¹⁷⁹. Ses travaux déliens et son implication dans la publication des résultats de la Grande Fouille de Delphes sont particulièrement appréciés par le directeur de l'École, Maurice Holleaux, ce qui lui vaut de passer deux années supplémentaires à Athènes où il resta donc cinq ans (1905-1910)¹⁸⁰. À son retour, il enseigne au lycée de Rennes puis de Chambéry (1910-1911) avant de retourner à Athènes comme professeur à l'école Giffard¹⁸¹. À la veille de sa mobilisation, le 10 juillet 1914, il est affecté au lycée Ampère de Lyon¹⁸². La faculté des lettres de Bordeaux ne pouvait que se réjouir de voir arriver dans ses murs une personnalité scientifique d'une telle envergure. Les recommanda-

¹⁷⁵ Marie TCHERNIA-BLANCHARD, « L'enseignement de l'histoire de l'art comme enjeu patriotique ? Le fonctionnement de l'École du Louvre pendant la Grande Guerre », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 157.

¹⁷⁶ De ce point de vue, le témoignage d'Henri Lorin rapporté par Elsa Clavel mérite d'être nuancé : Elsa CLAVEL, *La faculté des lettres de Bordeaux 1886-1968 : un siècle d'essor universitaire en province*, thèse de doctorat en histoire moderne et contemporaine, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2016, p. 53-54.

¹⁷⁷ AD-Gironde, dossier personne de Pierre Paris, 111 AW 213, lettre du directeur de l'Enseignement supérieur, Alfred Coville, au recteur de l'académie de Bordeaux, Raymond Thamin.

¹⁷⁸ Les différentes pièces de ce dossier sont conservées aux AD-Gironde, 111 AW 213.

¹⁷⁹ Voir les pièces de son dossier d'athénien, AN-Pierrefitte, F/17/25672.

¹⁸⁰ En témoigne la lettre que le directeur de l'EFA, Maurice Holleaux, joint à son dossier de demande de distinction honorifique comme officier d'académie, AN-Pierrefitte, F/17/25672.

¹⁸¹ Georges MILLIEX, « L'Institut français d'Athènes, fils spirituel de l'École française », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 69-82.

¹⁸² AN-Pierrefitte, F/17/26727, dossier des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts 1880-1968, dossier « Fernand Courby ».

tions adressées par Maurice Holleaux ont d'ailleurs été déterminantes pour assurer le succès de sa nomination dans l'enseignement supérieur, une pratique qui n'est pas nouvelle. La lettre que l'ancien directeur de l'EFA adresse à son élève le 15 janvier [1920] est claire sur ce point :

J'ai eu, en effet, connaissance et me suis réjoui de votre nomination à Bordeaux. Cette bonne nouvelle m'a d'autant moins surpris que j'avais eu, par deux fois, l'occasion de me mêler aux négociations préalables – notamment au mois d'octobre. Il m'a été bien agréable, en cette dernière circonstance, de vous signaler à mes amis de Bordeaux comme le candidat qui devait être préféré à tout autre¹⁸³.

Le passage de Fernand Courby à Bordeaux fut cependant bref. Un an plus tard, il quitte la capitale girondine pour Lyon où il terminera sa carrière. On ne connaît pas le contenu de son enseignement pour l'année 1919-1920. Il semble néanmoins avoir parfaitement rempli la mission que l'on attendait de lui :

M. Courby nous a quitté pour s'en aller à l'Université de Lyon. M. Courby retrouve là-bas une Faculté où il a fait ses études, un milieu familial dont il a été séparé depuis le début de la guerre. Nous ne pouvons donc que le féliciter de ce changement. Mais nous regrettons sincèrement son départ. M. Courby est resté très peu de temps parmi nous, assez toutefois pour gagner les sympathies de ses collègues, des étudiants et du public bordelais¹⁸⁴.

L'appréciation du doyen qui figure sur son avis de notation souligne quant à elle qu'il « Réussit excellemment dans l'enseignement supérieur. Beaucoup d'action sur les étudiants et sur le public. Un réel talent d'élocution et d'exposition. Un goût pour les beaux-arts qu'il sait inspirer à ses auditeurs¹⁸⁵ ».

Après la période d'instabilité qui caractérise les années 1913-1920, la nomination de René Vallois marque un retour à la normalité pour l'enseignement de l'histoire de l'art et de l'archéologie. De fait, c'est à la faculté des lettres de Bordeaux que se déroulera toute sa carrière jusqu'à son admission à la retraite en 1953. Le profil de René Vallois est identique à celui de Gabriel Leroux. Né en 1882 à Brienne-le-Château (Aube), agrégé de grammaire, il est successivement normalien (1903-1906), boursier d'études de l'université de Paris (1906-1908), membre de l'EFA pendant cinq ans (1908-1913) – Leroux, Courby et Vallois s'y sont côtoyés – et pensionnaire de l'EHEH (1913-1916) avant d'être chargé de mission en Espagne pendant la Première Guerre mondiale (1917-1918)¹⁸⁶. Il connaît donc bien Pierre Paris. Dès 1917, ce dernier intervient auprès du nouveau directeur de l'Enseignement supérieur, Alfred Coville, pour aider René Vallois à obtenir une position stable dans l'enseignement¹⁸⁷. Deux solutions sont alors envisagées : sa nomination à Paris, à l'Institut d'études hispaniques qui se met en place autour d'Ernest Martinenche¹⁸⁸, ou au lycée de Pau. Quelques semaines plus

¹⁸³ AN-Pierrefitte, F/17/26727, lettre de Maurice Holleaux à Fernand Courby, 15-01-[1920].

¹⁸⁴ Joseph DRESCH, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1919-1920, p. 114-115.

¹⁸⁵ Avis de notation pour l'année 1919-1920, AN-Pierrefitte, F/17/26727.

¹⁸⁶ Voir son dossier d'athénien et son dossier de carrière, AN-Pierrefitte, F/17/23172 et F/17/27338.

¹⁸⁷ Cat. COVILLE 08-12-1917.

¹⁸⁸ Gaspard DELPY, « Ernest Martinenche », *BH*, 45, 2, 1943, p. 164-174 ; Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions Hispaniques, coll. « Histoire et civilisation », 2017.

tard, le 15 février 1918, il est finalement nommé professeur au lycée d'Agen. Cette nouvelle situation est provisoire. René Vallois manifeste très vite le désir d'accéder à l'enseignement supérieur. À la fin de l'année 1918, il dépose officiellement sa candidature à un poste de maître de conférences d'archéologie et d'histoire de l'art en demandant à Alfred Coville de transmettre sa demande au comité consultatif¹⁸⁹. Georges Radet est chargé de la rédaction du rapport¹⁹⁰. Celui-ci est des plus élogieux. Il souligne l'importance des travaux de l'athénien – ils les connaît manifestement bien –, sa « méthode sagace et féconde », son « indépendance absolue d'esprit », sa « défiance à l'égard des solutions toutes faites » en même temps que sa « grande loyauté dans l'exposé de ses hypothèses nouvelles », avant de conclure : « La forme, chez René Vallois, vaut le fond ». Georges Radet soulève toutefois une objection : il n'est pas docteur et il est peu probable que ses thèses soient achevées rapidement. La conclusion de son rapport est cependant ouverte :

D'ordinaire, le Comité consultatif n'agréé pour le haut enseignement que les docteurs. Cependant, à plus d'une reprise, il a fait fléchir la règle en faveur de savants dont les travaux pouvaient être regardés comme l'équivalent de thèses magistrales. René Vallois mérite-t-il de bénéficier d'une exception de ce genre ? Il le semble. Sa double compétence, en fait d'archéologie grecque et d'histoire de l'art moderne, le recommande aux Facultés qui ont de ces enseignements mixtes. S'il y avait lieu de pourvoir à l'un d'eux, peut-être serait-il prudent de s'assurer le concours d'un maître qui, à sa longue expérience du monde ancien, s'efforce de joindre l'intelligence de périodes plus voisines de nous.

René Vallois a-t-il été informé par Georges Radet du contenu de ce rapport ? Ce n'est pas impossible. Dix jours plus tard, lorsqu'il entrevoit une opportunité, il s'en saisit en se montrant disposé à accepter ce qui se présentera. Il se manifeste à nouveau auprès d'Alfred Coville :

La nécessité de pourvoir aux enseignements de la Faculté des Lettres de Strasbourg me fait espérer qu'il y aura, par répercussion, des vacances dans les autres universités. Je serais heureux, dans cette hypothèse, d'obtenir un poste en rapport avec mes aptitudes, soit d'archéologie ou d'histoire de l'art, soit même de grec. La première de ces deux catégories s'accorderait mieux avec le genre de mes travaux et elle a toutes mes préférences.

M. Paris a bien voulu me proposer, il y a longtemps déjà, sa suppléance à Bordeaux. Elle me séduit d'autant plus qu'elle me donnerait des facilités pour poursuivre, en même temps que mes études athéniennes, les recherches que j'ai entreprises en Espagne¹⁹¹.

Manifestement, René Vallois espère alors être chargé de l'enseignement de Pierre Paris à Bordeaux. Mais comme nous l'avons vu, Fernand Courby lui sera préféré. Il obtient néanmoins satisfaction, en partie du moins. Le 7 mars 1919, il est chargé d'un cours complémentaire de philologie classique à la faculté des lettres d'Alger. Finalement, le départ de son camarade athénien pour Lyon, après seulement un an d'enseignement à Bordeaux, lui permet de prendre sa succession. Un arrêté du 18 octobre 1920 le charge du cours d'archéologie et d'histoire de l'art de Pierre Paris.

¹⁸⁹ AN-Pierrefitte, F/17/27338, lettre de René Vallois à Alfred Coville, 20-12-1918.

¹⁹⁰ AN-Pierrefitte, F/17/27338, rapport de Georges Radet au comité consultatif sur la candidature de René Vallois, 15-01-1919.

¹⁹¹ AN-Pierrefitte, F/17/27338, lettre de René Vallois à Alfred Coville, 26-01-1919.

Dès l'année 1921-1922 (nous ne disposons pas des programmes pour les années 1918-1921), René Vallois affirme sa double identité d'helléniste et d'hispaniste [ANN. 30.³⁴-30.⁵¹]. Il consacre son cours public à « La peinture espagnole au musée du Prado » tandis que l'une de ses conférences aborde « Le culte de Dionysos » (premier semestre) et « Le théâtre grec » (deuxième semestre). Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, si certains thèmes apparaissent comme nouveaux et n'ont jusque-là jamais été étudiés pour eux-mêmes (« Les civilisations préhelléniques en Asie et dans le bassin de la mer Égée », « Les monnaies grecques », « En Grèce avec Pausanias », « Olympie et les jeux olympiques », « Les villes grecques d'Asie à l'époque hellénistiques », « Les temples grecs », « Sanctuaires et cultes de Délos », etc.), ils reflètent davantage une évolution des connaissances et de la recherche scientifiques qu'un changement apporté à l'esprit de l'enseignement. Sur ce point, il n'y a guère de différence avec l'époque de Pierre Paris. Art antique et art moderne continuent de cohabiter, toujours au détriment du second. La coloration « archéologie classique » des cours (le terme fait son apparition dans les programmes dès l'année 1923-1924) est donc maintenue. En revanche, l'enseignement de René Vallois s'installant dans la durée, celui-ci s'impose rapidement comme le nouveau visage de l'archéologie bordelaise, d'autant qu'à partir de 1926, après la mort de Jean-Auguste Brutails, Vallois assure également le cours complémentaire d'archéologie médiévale. En dernière analyse, c'est bien l'esprit de continuité qui semble l'emporter.

Ajoutons que la mort de Pierre Paris, en 1931, n'apporta aucune modification au statut de René Vallois. À cette date, celui-ci n'était toujours pas docteur. Il ne pouvait donc prétendre au poste de professeur titulaire. Sa thèse de doctorat semble avoir été prête à la veille de la Seconde Guerre mondiale mais le déclenchement du conflit retarda sa soutenance. Il fut finalement reçu docteur ès lettres à la Sorbonne le 1^{er} juillet 1943 avec la mention « Très honorable », ce qui lui permit enfin, après avoir été chargé de cours pendant vingt-trois ans, de succéder officiellement à Pierre Paris. Un arrêté du 7 décembre 1943 le nomma professeur d'archéologie et d'histoire de l'art, un poste qu'il occupa jusqu'à son admission à la retraite en 1953¹⁹².

2. — LES COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES COMME SUPPORT D'UN ENSEIGNEMENT PRATIQUE

La principale nouveauté introduite dans l'enseignement de Pierre Paris à Bordeaux reste, dès 1886, la mise au programme d'*exercices pratiques* d'archéologie. L'enseignement proposé aux étudiants est indissociable d'un autre projet, celui de la création d'un musée de moulages¹⁹³. La naissance officielle de la collection universitaire date de 1886. Pierre Paris en est donc le maître d'œuvre même si une cinquantaine de moulages ont été acquis par Maxime Collignon entre 1877 et 1881¹⁹⁴.

¹⁹² Les différentes pièces de ce dossier sont conservées aux AN-Pierrefitte, F/17/27338.

¹⁹³ Cette partie doit beaucoup aux travaux de Marion Lagrange, Soline Morinière et Florent Miane.

¹⁹⁴ Soline MORINIÈRE, « La collection de moulages de l'Université de Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, 105, 2014, p. 154-155.

Apprendre à observer : des œuvres pour enseigner

Au retour d'une mission en Allemagne qu'il réalise à la demande du ministère de l'Instruction publique, Maxime Collignon fait paraître, en 1882, un article très remarqué sur l'enseignement de l'archéologie et les collections de moulages outre-Rhin. Son rapport paraît dans la *Revue internationale de l'enseignement*, le principal organe d'expression des réformateurs de l'université française¹⁹⁵. On y retrouve l'idée que l'enseignement de l'archéologie a une forte dimension visuelle et ne saurait se concevoir sans une fréquentation régulière des objets et de leur matérialité. Ainsi, il souligne que « Les créations récentes de chaires et de conférences d'archéologie classique dans les Facultés des lettres, en introduisant dans l'enseignement supérieur un ordre d'études nouveau, semblent avoir pour conséquence naturelle l'organisation d'un matériel et de collections archéologiques¹⁹⁶ ». Or sur ce point, la France doit s'inspirer du modèle allemand. Les exercices archéologiques (*archäologischen Übungen*) retiennent notamment son attention. Rassemblant un nombre réduit d'élèves (une dizaine), ils permettent au professeur d'apporter un complément pratique et concret à l'enseignement théorique qu'il dispense. Ce sont eux qui permettent « de familiariser l'étudiant avec les sources, qui sont les monuments figurés, et de lui enseigner la méthode, qui comporte au début des observations rigoureuses, un examen minutieux des monuments et la critique des opinions émises par les érudits¹⁹⁷ ». Cet enseignement doit s'appuyer sur des planches, des photographies et surtout des reproductions en plâtre d'œuvres originales, voire même sur une petite collection de pièces originales. Les étudiants ne sont donc plus seulement des auditeurs passifs, ils deviennent acteurs de la classe :

Dans ces exercices, le rôle de l'étudiant n'est plus passif, comme aux *Vorlesungen* [les conférences], où il se borne à prendre des notes. Le professeur charge un de ses élèves de décrire et de commenter soit une peinture de vases, soit un petit bronze, soit une statuette de terre cuite ; et les autres étudiants doivent de leur côté examiner la question et préparer des objections. À la leçon suivante, l'étudiant prend la parole, non sans gaucherie, analyse le monument, en décrit les moindres détails et interprète la scène figurée ; son commentaire donne lieu à une discussion critique, que dirige le professeur. Assurément on ne forme pas ainsi des archéologues de profession ; il ne suffit pas d'être en état de décrire un monument, fût-ce avec la plus rigoureuse exactitude ; si cette éducation sévère est nécessaire au début des études, elle soit être complétée par des connaissances plus larges et plus étendues. Au moins l'étudiant acquiert-il dans ce genre d'exercice des habitudes d'esprit qu'il ne perdra pas. Il s'accoutume à regarder de près, à affermir sa critique, à discuter des opinions¹⁹⁸.

Pierre Paris partageait cette conviction qu'il était indispensable de rendre l'étudiant actif. Le rapport qu'il rédige en 1894 sur le nombre de conférences que les professeurs doivent assurer à la faculté des lettres – nous l'avons déjà mentionné – en témoigne [ANN. 28]. Il porte la marque de l'éducation normalienne. Pierre Paris y souligne l'importance qu'il y a à ne pas surcharger l'emploi du temps des étudiants de façon à ce qu'ils soient en mesure de « revoir

¹⁹⁵ Maxime COLLIGNON, « L'enseignement de l'archéologie classique et les collections de moulages dans les universités allemandes », art. cité.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 156.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 261.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 262.

et de mettre en ordre leurs notes, de réfléchir sur les questions traitées, à plus forte raison de contrôler la parole du maître ou de faire les lectures recommandées ». Ils ne sauraient en effet se contenter d'un cours magistral en vue de préparer les examens. Il est donc néfaste, d'un point de vue pédagogique, de multiplier les heures de cours, ce qui ne peut que les conduire au « bachotage » : « ils s'accoutument si bien à l'occupation toute passive, oserai-je dire toujours agréable d'auditeurs, qu'ils sont envahis d'une sorte de paresse au travail actif, à la recherche, à la pensée personnelle ; entraînés à la course aisée de la note ». Ainsi,

Notre enseignement aurait plus de force et de meilleurs résultats si au lieu de triturer la besogne des candidats, de les gorger d'aliments qu'ils digèrent mal, nous pouvions avoir pour seul but de leur donner une méthode sûre de travail et une direction intellectuelle, avec le goût des hautes études qui devraient seules ressortir à l'enseignement supérieur. La valeur des licenciés ou agrégés ne pourrait que gagner à ce système ; car, d'un côté, ne réussiraient plus à ces épreuves difficiles que les jeunes gens d'esprit vraiment rigoureux et bien doué ; que ceux qui auraient fait preuve d'intelligence et d'énergie dans le travail personnel.

Cette nouvelle manière de concevoir l'enseignement, qui bouscule aussi bien les habitudes du public des facultés que celles des professeurs, se généralise et s'adresse avant tout à la nouvelle figure de l'étudiant. En 1884, Antoine Benoist rappelait que « dans un cours public, le meilleur professeur ne peut enseigner que les résultats de la science ; dans une conférence, il peut, texte en main, montrer comme la science se fait, quelles difficultés elle présente, de quelle manière on peut les surmonter¹⁹⁹ ». Fondé sur un travail qui s'appuie directement sur les œuvres et se nourrit de la bibliographie la plus récente, l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art que Pierre Paris met en œuvre à partir de 1886 répond à cet objectif, même si le professeur est conscient d'enseigner une discipline très secondaire au regard des étudiants²⁰⁰.

La création d'un musée de moulages prend ici tout son sens. Il n'a rien d'accessoire mais est au professeur d'archéologie ce que le laboratoire est au professeur de chimie, un complément indispensable²⁰¹. La copie devient un outil pédagogique sur lequel s'appuie le discours de l'enseignant. Son organisation matérielle doit donc être particulièrement soignée, l'idéal étant que, disposant de plusieurs salles, la collection soit répartie selon un critère chronologique (des origines jusqu'à la période gréco-romaine), géographique et thématique (selon le lieu de découverte ou selon l'artiste auquel l'œuvre est attribuée). L'idée sous-jacente est bien de montrer les évolutions tout en considérant que l'archéologue, comme l'historien de l'art, ne peut se contenter de l'étude de cas isolés. Les œuvres doivent être comparées les unes aux autres, former des corpus pour faire sens, bref, elles doivent être mises en série. Une collection de photographies est un complément précieux : affichées près des mou-

¹⁹⁹ Antoine BENOIST, « La réforme de l'enseignement supérieur. À propos du discours de M. Stapfer », art. cité, p. 286.

²⁰⁰ « L'enseignement dont je suis chargé n'étant encore intéressé que très modestement aux examens de licence, ne l'étant pas du tout aux concours d'agrégation, mes cours passent auprès des étudiants pour des cours de luxe ; mes auditeurs se recrutent presque sans exception parmi les candidats de première année à la licence, et parmi les candidats de deuxième année que l'art ancien a plus particulièrement intéressés l'année précédente et qui se sentent assez sûrs du succès pour perdre une heure ou deux par semaine ; jamais les futurs agrégés, trop absorbés par ailleurs, ne fréquenteront le Musée ni les conférences qui s'y font » (rapport de 1894).

²⁰¹ Maxime COLLIGNON, « L'enseignement de l'archéologie classique et les collections de moulages dans les universités allemandes », art. cité, p. 264.

lages, elles rendent possible un travail de comparaison. En ce qui concerne les moulages d'éléments architecturaux, il est évident que l'on ne peut reproduire que des parties d'un temple, une colonne ou une partie de fronton, par exemple ; la photographie du monument permet alors de contextualiser ces moulages.

Grâce à cette disposition, écrit Maxime Collignon, l'étudiant retrouve au musée la méthode de rapprochements qu'il a apprise à l'Université ; les notions recueillies au cours du professeur ne restent pas à l'état d'idées vagues, faute d'un commentaire précieux que toute l'érudition possible ne saurait remplacer : celui qui naît, dans l'esprit de l'élève, de la vue des monuments eux-mêmes²⁰².

Substituer, en rendant visibles des œuvres qui en réalité sont absentes, *illustrer* le propos du professeur, pour le rendre concret, et *contextualiser* les œuvres en les resituant dans leur environnement naturel grâce à la photographie, telles sont les trois fonctions des collections archéologiques universitaires qui se développent au XIX^e siècle²⁰³. *Expérimenter*, pourrait-on aussi ajouter : le cas strasbourgeois montre bien comment Adolf Michaelis, qui est à l'origine de la collection qui se constitue à partir de 1872 dans cette vitrine de l'empire allemand qu'est la nouvelle Kaiser-Wilhelms-Universität, en a fait un véritable laboratoire pour travailler sur la restitution des œuvres, leur remontage ou leur polychromie²⁰⁴. Ces gypsothèques contribuent ainsi à l'affirmation de ce que Pascal Griener a appelé « un nouveau régime perceptif²⁰⁵ ».

Maxime Collignon revient de son voyage avec la conviction que la France gagnerait à adapter le modèle allemand. « Au point de vue des collections archéologiques destinées à l'enseignement universitaire [conclut-il], on ne saurait nier que ce pays ait sur le nôtre une singulière avance²⁰⁶ ». Toutefois, son départ à la Sorbonne, dès 1883, ne lui permet pas de poursuivre la constitution d'une collection à Bordeaux. C'est donc à Pierre Paris qu'il revient de donner vie au musée de moulages de la faculté des lettres, la première collection

²⁰² *Ibid.*, p. 269-270.

²⁰³ Sur les collections de moulages au-delà du cas bordelais, voir notamment : Christine LORRE, « Les moulages en plâtre dans un musée d'archéologie. Le cas du musée des Antiquités nationales des origines jusqu'au début du XX^e siècle », dans Georges BARTHE (éd.), *Le plâtre : l'art et la matière*, Paris, Éditions Créaphis, 2001, p. 148-153 ; Soline MORINIÈRE, « Les gypsothèques universitaires, diffusion d'une Antiquité modèle », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 18, 2013, p. 71-84 ; EAD., « Le processus de création des collections de moulages universitaires en France : un phénomène national », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 81-94 ; Jean-Luc MARTINEZ, « Exposer des moulages d'antiques : à propos de la gypsothèque du musée du Louvre à Versailles », *In Situ. Revue des patrimoines*, 28, 2016, en ligne sur <https://insitu.revues.org/12537>.

²⁰⁴ Sur le modèle strasbourgeois : Soline MORINIÈRE, « La gypsothèque de l'Université de Strasbourg : quand les statues parlent d'elles-mêmes », *Archimède. Archéologie et histoire ancienne*, 2, 2015, p. 78-93 ; Jean-Yves MARC, « Le *Kunstarchäologisches Institut* de Strasbourg : un modèle pour l'université française ? », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 15-39.

²⁰⁵ Pascal GRIENER, *Pour une histoire du regard. L'expérience du musée au XIX^e siècle*, Paris, Hazan, Louvre Éditions, coll. « La Chaire du Louvre », 2017, p. 133-157.

²⁰⁶ Maxime COLLIGNON, « L'enseignement de l'archéologie classique et les collections de moulages dans les universités allemandes », art. cité, p. 270.

universitaire de ce type en France, celle qui servira de modèle pour ses consœurs de Paris, Toulouse, Montpellier et Lyon²⁰⁷.

Un musée pour la faculté des lettres de Bordeaux

Les circonstances sont particulièrement favorables. Le 17 janvier 1886, le nouveau palais des Facultés [FIG. 154-156], conçu par l'architecte Charles Durand (1824-1891), est inauguré après plus de six années de travaux²⁰⁸. Vitrine du renouveau universitaire, ce temple du savoir bordelais est consacré en présence du ministre de l'Instruction publique, René Goblet, du sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, Edmond Turquet, et du directeur de l'Enseignement supérieur, Louis Liard. Professeur de philosophie à Bordeaux et adjoint au maire lorsque le projet de construction vit le jour, ce dernier joua un rôle majeur pour que ce projet ambitieux aboutît²⁰⁹. Dans le rapport qu'il adressait au conseil municipal de Bordeaux le 12 juillet 1879, Louis Liard expliquait :

une faculté doit être désormais un atelier ; de là, pour les lettres, des salles de conférences intimes, pour les sciences des laboratoires de recherches pour les professeurs, des laboratoires d'études pour les étudiants, des salles de collections voisines des laboratoires, des salles de cours aussi nombreuses que les divers enseignements de la Faculté ; enfin une vaste bibliothèque²¹⁰.

Dès le départ, un espace est donc prévu pour accueillir une collection archéologique destinée à compléter le nouvel enseignement créé à Bordeaux en 1876. C'est dans ce contexte que Pierre Paris doit mettre en œuvre le projet de musée archéologique. Les différents volumes de l'*Annuaire des facultés de Bordeaux* permettent d'en suivre l'évolution. Presque chaque livraison comporte une section réservée à la présentation de la collection. À ce corpus s'ajoute un compte rendu rédigé en 1899 par Pierre Paris et Henri de La Ville de Mirmont pour la *Revue internationale de l'enseignement*²¹¹. À leur lecture, il semble évident que le fondateur a gardé à l'esprit les recommandations formulées par Louis Liard et Maxime

²⁰⁷ Soline MORINIÈRE, « La collection de moulages de l'Université de Bordeaux, première gypsothèque universitaire française ? », *In Situ. Revue des patrimoines*, 28, 2016, en ligne sur <https://insitu.revues.org/12552>.

²⁰⁸ Outre les discours et cérémonies d'usage, l'évènement donne lieu à l'organisation d'un gigantesque banquet qui se tient le 17 janvier 1886 à l'hôtel de ville. Pierre Paris est présent (comme l'attestent sa réponse et le registre des inscrits) aux côtés de ses collègues de la faculté des lettres. Au-delà du corps enseignant, ces festivités réunissent les principaux représentants du ministère de l'Instruction publique, de la Sorbonne, des élus locaux, les représentants de l'armée, de l'Église, de la magistrature, de la chambre de commerce, de la presse, etc. Voir le dossier conservé aux ABM, 1051 R 1.

²⁰⁹ Sur la construction du palais des Facultés : Claude LAROCHE et Dominique DUSSOL, « Un exemple provincial. Les facultés de Bordeaux », dans Philippe RIVÉ, Laurent MORELLE et Christophe THOMAS (éd.), *La Sorbonne et sa reconstruction*, Lyon, La Manufacture, coll. « L'œil et la main », 1987, p. 200-222 ; Laurence CHEVALLIER, « Transposer en termes architecturaux », art. cité. Voir également la *Revue internationale de l'enseignement*, 11, 1886, p. 166-180 (qui reproduit les différents discours prononcés) et Victor MORTET, « Note sur la nouvelle installation de la Bibliothèque universitaire de Bordeaux, section des sciences et des lettres », *Revue internationale de l'enseignement*, 13, 1887, p. 573-581.

²¹⁰ Cité dans Marion LAGRANGE et Florent MIANE, « Le Musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux (1886). L'institutionnalisation des collections pédagogiques et scientifiques », *In Situ. Revue des patrimoines*, 17, 2011, § 17, en ligne sur <http://insitu.revues.org/920>.

²¹¹ Henri de LA VILLE DE MIRMONTE et Pierre PARIS, « Le musée des moulages de Bordeaux », *Revue internationale de l'enseignement*, 38, 1899, p. 513-515.

Collignon. C'est bien le modèle allemand, présenté par ce dernier dans son rapport de 1882, que Pierre Paris s'efforce de mettre en œuvre. Peu de documents permettent de reconstituer les étapes de la constitution de cette collection²¹². L'effort se porte, sans surprise, sur l'achat de moulages d'œuvres de l'Antiquité classique, surtout grecque (90 % de l'ensemble)²¹³. Le professeur, seul responsable du choix des moulages, de leur achat et de leur installation, a en général recours aux catalogues des principaux ateliers de moulages, en France comme à l'étranger (Paris, Londres, Berlin, Munich, Athènes, Naples, Vienne, Madrid, etc.). Lorsqu'il ne sait à qui s'adresser, il passe par un intermédiaire, qu'il s'agisse d'un collègue ou du directeur d'un musée²¹⁴. À Bordeaux comme ailleurs, la constitution des collections dessine donc, selon les termes de Soline Morinière, un véritable « réseau européen de circulation des tirages en plâtres²¹⁵ ». D'après un témoignage postérieur de Pierre Paris, il semble par ailleurs avoir bénéficié d'une grande liberté dans l'utilisation du budget dont il disposait chaque année. En 1914, dans une lettre qu'il adresse à René Dubroca, secrétaire de l'académie de Bordeaux, pour se plaindre des tracasseries qu'on lui impose dans la gestion comptable de l'EHEH, il explique : « Quand j'ai organisé le Musée de la Faculté des Lettres, j'avais un crédit de 50 000 francs. J'avais obtenu qu'on me fit des avances successives de 5 000 francs et j'en justifiais simplement l'emploi au moyen de factures [rat. = appel] acquittées²¹⁶ ».

Fondé par un décret du 21 décembre 1886, le musée commence à fonctionner très rapidement [FIG. 157-159]. Ce travail, qui va au-delà de ce que l'on attend de lui comme maître de conférences, permet à Pierre Paris de percevoir pendant au moins deux ans, en 1888 et 1889, une indemnité annuelle de 1 000 francs²¹⁷. Dès l'année 1887-1888, il y fait ses cours et le lieu est même fréquenté par une petite dizaine d'élèves de l'école municipale des Beaux-Arts²¹⁸. Il ne s'agit pas des cours publics mais des exercices pratiques d'archéologie qui sont chaque année au programme, directement adaptés des *archäologischen Übungen* allemands. D'après les avis de notation et les fiches de renseignements adressées chaque année par Pierre Paris au décanat, le nombre des étudiants inscrits aux conférences oscille généralement entre huit et douze. Il peut quelques fois avoisiner la vingtaine [ANN. 32]²¹⁹. Maxime Collignon avait bien insisté sur l'intérêt d'un tel enseignement qui devait permettre de rendre l'élève actif, d'exercer son regard, d'éveiller son esprit critique et de lui inculquer une méthode. Pierre Paris trouve le moyen pertinent pour mettre ce programme en œuvre en y ajoutant l'initiation au travail de publication. Les étudiants sont en effet chargés, sous la direction du professeur, de la rédaction du catalogue méthodique et scientifique de la collec-

²¹² Soline MORINIÈRE, *Laboratoires artistiques. Genèse des collections de tirages en plâtre dans les universités françaises (1876-1914)*, thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Dominique Jarrassé, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2018.

²¹³ Soline MORINIÈRE, « La collection de moulages de l'Université de Bordeaux », art. cité, p. 162.

²¹⁴ Voir notamment : cat. BENNDORF 09-05-1887 ; cat. DE PETRA (huit lettres échangées entre 1886 et 1894).

²¹⁵ Soline MORINIÈRE, *Laboratoires artistiques*, ouvr. cité, vol. 1, p. 173.

²¹⁶ Cat. DUBROCA 15-01-1914.

²¹⁷ Voir les notices individuelles correspondant à ces années, AN-Pierrefitte, F/17/26788, ainsi que cat. Liard 03-02-1889.

²¹⁸ Alfred ESPINAS, « Faculté des lettres. Rapport annuel au conseil académique et au conseil général des facultés », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1888, p. 92.

²¹⁹ AN-Pierrefitte, dossiers personnels des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dossier « Pierre Paris », F/17/26788.

tion. La volonté de les mettre en activité est bien ce qui motive le choix de cet exercice pédagogique comme il l'explique à Salomon Reinach :

Ce n'est pas une œuvre commode de faire travailler un groupe d'étudiants que les nécessités des examens attirent bien loin de l'archéologie, qui regardent – lorsqu'ils ne les méprisent pas – les cours qui ne préparent pas directement à la licence comme absolument superflus [...]. Dans tous les cas, ce que j'ai voulu faire était bon, je crois. J'ai voulu d'abord donner de la vie à un cours de luxe, en intéressant les auditeurs eux mêmes, directement, au travail de chaque jour ; vous verrez que les noms des rédacteurs sont assez nombreux, et que sur ce point je n'ai pas mal réussi²²⁰.

À la fin de l'année 1888-1889, le fascicule sur les œuvres grecques archaïques est prêt²²¹. Le catalogue complet paraît en 1892²²². Vingt-huit élèves candidats à la licence et leur professeur (qui assume une bonne part du travail) signent les 280 notices des moulages de la collection [ANN. 33]. L'exercice, conçu comme une préparation à la recherche, exige un travail jugé des plus formateurs et susceptible d'éveiller des vocations : « Nous souhaitons [écrit le doyen Espinas] que plusieurs d'entre eux, agrégés ou non, puissent contribuer un jour au succès de fouilles françaises sur le sol hellénique²²³ ». Les notices répondent toutes à un même modèle : présentation de l'œuvre, lieu de conservation de l'original, contexte de découverte, description et analyse stylistique, bibliographie. Chaque moulage est classé selon l'époque, le style et l'école auxquels appartient l'original. Le résultat de tout ceci, outre le fait de donner aux étudiants « cette éducation technique, cette délicate perception des nuances, faute desquelles l'antiquaire n'est qu'un charlatan ou une dupe²²⁴ », est la publication d'une œuvre collective originale. Elle l'est suffisamment pour attirer la curiosité de Salomon Reinach qui demande à Pierre Paris de lui faire parvenir un exemplaire du premier fascicule pour qu'il puisse en faire le compte rendu. Le professeur s'exécute, non sans appréhension :

je ne me dissimule pas toutes les imperfections de cette pauvre brochure, et je ne sais pas si, malgré toute votre bienveillance, vous pourrez en dire du bien. [...] Il est aussi bien difficile d'introduire dans l'œuvre collective un peu d'unité, d'éviter les disparates et les redites. Sur-tout, il est malaisé de faire travailler, comme de travailler soi-même, lorsque les livres manquent. Nous sommes peut-être, à Bordeaux, plus riches que d'autres facultés, mais que de lacunes pourtant dans notre bibliothèque ! Vous ne vous en apercevrez que trop en parcourant notre maigre bibliographie. Il m'a paru d'ailleurs que le catalogue étant destiné à nos étudiants, et non aux archéologues de métier, nous devons, sauf de rares exceptions, ne citer que des livres ou des revues que chacun peut consulter à la bibliothèque. Enfin, il ne faut pas oublier que nos étudiants ne savent pas ou ne savent que de la façon la plus sommaire l'anglais et l'allemand²²⁵.

²²⁰ Cat. REINACH (Salomon) 21-11-1889.

²²¹ *Annuaire des facultés de Bordeaux*, année scolaire 1889-1890, p. 123.

²²² Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque rédigé par un groupe d'étudiants*, Bordeaux, Imprimerie Cadoret, 1892.

²²³ Alfred ESPINAS, « Faculté des lettres [rapport annuel du doyen] », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1889, p. 149-150.

²²⁴ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 195.

²²⁵ Cat. REINACH (Salomon) 21-11-1889.

Le compte rendu de Salomon Reinach, qui n'est pas réputé pour sa complaisance, est des plus élogieux. Le travail pédagogique accompli est érigé en exemple à suivre. Au-delà du contenu scientifique, c'est bien la nouveauté de la méthode et ses vertus formatives qui sont soulignées :

« *Euge !* Voici un livre que l'on a plaisir à faire connaître, parce qu'il marque une ère nouvelle dans l'enseignement d'une de nos grandes Facultés. [...] Le petit *séminaire archéologique* dirigé par M. Paris a entrepris de publier un catalogue de son musée et ce groupe d'étudiants, inspiré par un jeune maître qui aime la science, vient de nous donner le premier fascicule d'un travail qui mérite d'être chaudement encouragé. C'est, en effet, *le premier de ce genre* qui ait été publié en France, car celui de l'École des Beaux-Arts est tout à fait sommaire et celui de l'atelier du Louvre ne répond pas même à des besoins commerciaux [les italiques sont de Salomon Reinach].

Les critiques sont bienveillantes et constructives. Elles portent essentiellement sur la bibliographie des notices. Comme le rappelle Salomon Reinach en conclusion de son compte rendu :

ce ne sont là que des détails d'importance secondaire. L'essentiel, c'est qu'ils [les étudiants] ont beaucoup appris en rédigeant ce catalogue, que leurs successeurs apprendront beaucoup en le consultant et que MM. Ravaisson et Dumont n'ont pas perdu leur temps et leur encre en réclamant, comme ils l'ont fait avec tant de persistance, la création de musées de moulages, complément ou plutôt préface indispensable de tout enseignement qui veut former des archéologues²²⁶.

Mais dans l'esprit de Pierre Paris, l'objectif pédagogique assigné à cette collection dépasse le cadre du séminaire. Son accès n'est pas réservé à l'auditoire des conférences d'archéologie. Les étudiants de l'ensemble des facultés peuvent y pénétrer, tout comme les élèves de l'école municipale des Beaux-Arts (admis sur recommandation et après autorisation du doyen) qui peuvent venir y dessiner et s'y imprégner des modèles antiques²²⁷. Le catalogue doit donc servir de guide, chaque notice portant un numéro figurant sur le moulage correspondant afin que le public puisse s'orienter au milieu des œuvres. Mettre le catalogue à la disposition des visiteurs, telle était sans doute la fonction du pupitre supportant deux volumes que l'on aperçoit sur plusieurs photographies de Jules-Alphonse Terpereau [FIG. 157, 159]. Le professeur travaille ainsi à la diffusion d'une Antiquité imagée, souhaitant que parmi ses étudiants de futurs maîtres puissent à leur tour rendre les grandes œuvres de la statuaire antique plus familières à leurs élèves. Comme il l'explique à Salomon Reinach, il s'efforce de permettre à chacun d'entre eux de se constituer son propre musée imaginaire :

j'ai pensé de plus que les étudiants qui ne peuvent pas suivre les cours d'archéologie, faute de temps, seraient contents d'avoir en main un catalogue assez développé qui leur permettrait, à leurs moments perdus, de faire un tour un peu instructif dans le Musée. Chacun reçoit ou recevra un exemplaire, qu'il conservera. De plus, je fais photographier, par un photo-

²²⁶ Salomon REINACH, « [CR] 19. — Faculté des Lettres de Bordeaux. Musée archéologique. Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque, rédigé par un groupe d'étudiants, sous la direction de P. Paris. Premier fascicule. Bordeaux, imprimerie Cadoret. In-8 de 112 p. », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 29, 2, 1890, p. 28-29. Voir également cat. REINACH (Salomon) 12-02-1890.

²²⁷ *Annuaire des facultés de Bordeaux*, année scolaire 1893-1894, p. 218. Voir également Soline MORINIÈRE, « Les gypsothèques universitaires, diffusion d'une Antiquité modèle », art. cité, p. 76-84.

graphe assez habile attaché à la faculté des sciences, et par conséquent sans trop de dépenses, toutes les sculptures de mon Musée, et j'en donne un exemplaire aux étudiants ; ils peuvent glisser ces photographies entre les pages du catalogue, et je pense que plus tard, lorsqu'ils seront professeurs et qu'ils auront à parler dans leur classe de Myron, de Phidias ou de Lysippe, il ne sera pas sans profit pour les élèves qu'on leur mette ces photographies sous les yeux²²⁸.

Pierre Paris a-t-il mené un travail plus expérimental en appui des œuvres réunies dans la collection bordelaise, à l'image de ce qu'a pu entreprendre Adolf Michaelis à Strasbourg ? Des essais semblent avoir été tentés. C'est du moins ce que suggère une lettre qu'il adresse à Giulio De Petra au sujet du moulage de l'une des Danseuses d'Herculanum dont il vient de faire l'acquisition²²⁹. Son intention « est de faire donner à la reproduction l'aspect même de l'original par un procédé de bronzage dont un industriel parisien a le secret ». Il demande donc à Giulio De Petra de lui fournir des précisions sur l'aspect de la Danseuse : « Si je suis aussi indiscret, Monsieur, veuillez croire que c'est parce que je voudrais obtenir une reproduction aussi parfaite que possible d'une statue que j'admire vivement pour sa grâce sévère, et la pureté de ses lignes si simples et si nobles ». Cet exemple est toutefois isolé dans nos sources. Cette approche ne semble pas avoir été au cœur de sa pratique.

Pièces maîtresses de l'enseignement parisién, les moulages ne sont pas les seuls outils dont il dispose. Trois autres supports viennent compléter ce dispositif. D'une part, une bibliothèque spécialisée rattachée au musée, « exclusivement artistique », ouverte aux professeurs comme aux étudiants, est peu à peu constituée²³⁰. Ensuite, à partir de 1889, Pierre Paris rassemble une importante collection photographique [FIG. 160-162], complément nécessaire à un musée de moulages presque exclusivement tourné vers l'art grec :

L'art ancien y prend, comme il convient, une place importante, mais non exclusive. Monuments et œuvres d'art de l'Égypte, ancienne et moderne, de l'Asie mineure, de la Grèce ; de l'Italie ancienne, du Moyen-Âge et de la Renaissance, surtout de la France ancienne et moderne ; architecture, sculpture, peinture, céramique, orfèvrerie, rien n'est exclu de la collection où un catalogue méthodique permet à chacun de retrouver sans peine les photographies qui l'intéressent²³¹.

Destinée à illustrer le cours et à aiguïser le sens de l'observation des élèves, cette collection s'enrichit au fil des années. Composée de mille clichés à ses débuts, elle en réunit plus de

²²⁸ Cat. REINACH (Salomon) 21-11-1889.

²²⁹ Cat. DE PETRA 02-07-1894. Voir également la lettre du 06-01-1894. Il s'agit de l'une des Danseuses de la villa des Papyrus, MANN inv. 5621. Bordeaux possédait déjà une reproduction de la Danseuse MANN inv. 5619 (on l'aperçoit sur l'une des photographies de Jules Terpereau [FIG. 159]).

²³⁰ Université de Bordeaux, *Livret-guide 1906-1907*, p. 92.

²³¹ *Annuaire des facultés de Bordeaux*, année scolaire 1893-1894, p. 218-219.

deux mille en 1892, cinq mille à la fin du siècle²³². À partir de 1895, le musée de moulages se dote d'ailleurs d'un atelier photographique afin « de multiplier les projections aux cours publics, et d'enrichir de documents nouveaux, qui ne se trouveraient pas dans le commerce, la collection de photographies déjà constituée²³³ ». En effet, aux photographies s'ajoutent rapidement les projections, des images reproduites sur des plaques de verre, ancêtres des diapositives, que le professeur peut projeter grâce à une lanterne magique [FIG. 163, 164]. Ces projections circulent d'une université à l'autre : Pierre Paris les a communiquées à Edmond Pottier pour ses cours à l'École du Louvre et au professeur de la faculté des lettres de Toulouse, Félix Dürrbach²³⁴.

Enfin, les collections de la faculté s'enrichissent progressivement de pièces originales²³⁵. Le musée de moulages prend ainsi les allures d'un véritable petit musée archéologique [FIG. 165-166]. Ce sont d'abord des statuettes de terres cuites provenant des fouilles de Myrina qui sont déposées à Bordeaux (elles sont toujours visibles, exposées à l'entrée de l'Archéopôle d'Aquitaine). En octobre 1894, Pierre Paris sollicite l'autorisation du doyen Paul Stapfer pour faire fabriquer une vitrine destinée à abriter la petite collection : « Ce lot précieux, au moins pour un athénien de la décadence comme moi, mérite bien qu'on fasse pour lui une petite dépense » (220 F)²³⁶. Si l'on en croit Georges Radet, Louis Liard est intervenu dans la répartition de la collection. À l'occasion de sa disparition, en septembre 1917, il rapportait cette anecdote : « M. Edmond Pottier m'a conté plus d'une fois qu'au ministère, lorsqu'on procéda à la répartition des terres cuites de Myrina, Liard, devant une figurine particulièrement gracieuse, s'écriait : "Ah ! celle-ci sera pour Bordeaux !" »²³⁷. À la même époque, vers 1895, le musée du Louvre envoie en dépôt une série de vases et de fragments de vases qui seront utilisés dans le cours sur la céramique grecque²³⁸. Entre 1902 et 1904, le ministère de l'Instruction publique confie à la faculté des lettres des objets issus des fouilles d'Albert Gayet à Antinoë et expédiés par le musée Guimet : en 1902, Louis Liard fait attribuer à Bordeaux trois masques funéraires en plâtre, des fuseaux, des peignes, des chaussures et d'autres « fragments²³⁹ » ; l'année suivante, Charles Bayet expédie une collection de pote-

²³² *Annuaire des facultés de Bordeaux*, année scolaire 1892-1893, p. 209 ; Henri de LA VILLE DE MIRMONT et Pierre PARIS, « Le musée des moulages de Bordeaux », art. cité, p. 514. Sur la collections de photographies réunie par Pierre Paris à Bordeaux, voir Marion LAGRANGE et Florent MIANE, « Le Musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux », art. cité ; Florent MIANE, « Une collection spécifique ? Le fonds photographique d'histoire de l'art de la faculté des lettres de Bordeaux », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 109-122 ; Hélène BOCARD, « La photographie dans les musées de moulages européens : une étude comparative », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 95-107.

²³³ *Annuaire des facultés de Bordeaux*, année scolaire 1896-1897, p. 174-175.

²³⁴ UNIVERSITÉ DE BORDEAUX, *Livret-guide 1906-1907*, p. 93.

²³⁵ Marion LAGRANGE, « Le musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux », sur le site *Patrimoine artistique de l'université de Bordeaux*, en ligne sur <http://patrimoine-artistique.u-bordeaux-montaigne.fr/musee-archeologique.php>, 2012.

²³⁶ Cat. STAPFER 06-10-1894.

²³⁷ Georges RADET, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1916-1917, p. 131.

²³⁸ *Annuaire des facultés de Bordeaux*, année scolaire 1896-1897, p. 173-174.

²³⁹ Lettre de Louis Liard au recteur de l'académie de Bordeaux, 25-01-1902, AD-Gironde, 1449 W 50.

ries pour laquelle la rédaction d'un catalogue détaillé est demandé²⁴⁰ ; en 1904, « deux momies et quatre jambes » font leur entrée dans le musée de la faculté. Charles Bayet ajoute à ce colis des plus particuliers « une note relative aux moyens de conserver et de mettre en valeur les étoffes anciennes, et le plan d'un meuble à volets, tenant peu de place, et indispensable à leur bonne conservation²⁴¹ ». En 1903, ce sont « des sarcophages et divers objets » découverts dans le Fayoum par Pierre Jouguet et Gustave Lefebvre qui sont déposés à la faculté, accompagnés d'une notice de Pierre Jouguet relative aux « circonstances dans lesquelles ces objets ont été découverts²⁴² ». Enfin, à côté de cette collection égyptienne, Bordeaux reçoit, en octobre 1902, une caisse d'antiquités provenant des fouilles de Jacques de Morgan en Perse²⁴³. Autre produit de l'actualité archéologique (mais ont-ils été exposés ?), les fragments de céramique ibérique que révèlent les fouilles de Pierre Paris et d'Eugène Albertini à Elche, en 1905, rejoignent les rives de la Garonne où ils se trouvent encore [FIG. 167]. Une partie de ces enrichissements, qui n'apparaissent pas sur les clichés de Jules Terpereau – ils sont datés de 1886 – sont en revanche bien visibles sur une photographie conservée dans les archives de la famille Paris à Beyssac [FIG. 166].

Moulages, photographies, projections, collections archéologiques, bibliothèque spécialisée : sans en avoir le nom, Pierre Paris fonde à Bordeaux un véritable institut universitaire d'archéologie et d'histoire de l'art. L'expérience allemande, assurément, a servi de modèle. Le résultat auquel il parvient se rapproche des pratiques développées à l'université de Leipzig telles que les décrit Abel Lefranc en 1888²⁴⁴. Depuis les premiers projets de Louis Liard et Maxime Collignon, l'esprit qui a présidé à sa mise en œuvre n'a guère varié. Pierre Paris reconnaît en partie cet héritage. En 1899, revenant sur la création du musée de Bordeaux, ce « doyen d'âge », il rappelait qu'il était dû « à l'initiative de M. Liard et aux soins de M. Couat », omettant de citer Maxime Collignon qui était pourtant l'initiateur de la collection²⁴⁵. On peut y voir un simple oubli ou, pour un esprit plus suspicieux, une discrète *damnatio memoriae* de la part d'un homme désireux de se démarquer de l'héritage pesant de son prédécesseur. Rappeler le rôle joué par Louis Liard et Auguste Couat, c'était reconnaître le soutien indispensable que l'administration avait apporté au projet. Mais son aboutissement et son succès revenaient au seul Pierre Paris. Après tout, à son arrivée à Bordeaux, le musée était encore à l'état de projet. Élaborer une feuille de route était une chose, la mettre en œuvre en était une autre. Pierre Paris dut faire preuve d'initiative face aux difficultés matérielles que posait l'organisation du musée, depuis la stratégie à adopter pour le choix des moulages jusqu'à leur installation dans un espace non adapté et leur usage pédagogique. De fait, Soline Morinière a bien montré que le musée parisien constitua un modèle pour les

²⁴⁰ Lettre de Charles Bayet au recteur de l'académie de Bordeaux, 19-02-1903, AD-Gironde, 1449 W 50.

²⁴¹ Lettre de Charles Bayet au recteur de l'académie de Bordeaux, 01-02-1904, AD-Gironde, 1449 W 50.

²⁴² Lettre de Charles Bayet au recteur de l'académie de Bordeaux, 04-07-1903, AD-Gironde, 1449 W 50.

²⁴³ Lettres de Louis Liard et de Charles Bayet au recteur de l'académie de Bordeaux, 30-09 et 29-10-1902, AD-Gironde, 1449 W 50.

²⁴⁴ Abel LEFRANC, « Notes sur l'enseignement de l'histoire dans les universités de Leipzig et de Berlin », *Revue internationale de l'enseignement*, 15, 1888, p. 239-262, en part. p. 249-251.

²⁴⁵ Henri de LA VILLE DE MIRMONT et Pierre PARIS, « Le musée des moulages de Bordeaux », art. cité, p. 513.

autres centres universitaires²⁴⁶. Ils furent nombreux à emboîter le pas à Bordeaux²⁴⁷. Maxime Collignon lui-même eut recours à l'expérience acquise par Pierre Paris en la matière. En 1891, ce dernier répond à une demande de son collègue parisien désireux d'obtenir des informations pratiques sur la façon de procéder pour constituer un musée de moulages :

Je vous demande pardon d'avoir attendu quelques jours pour vous répondre ; mais j'étais absolument absorbé par la dernière révision de ma thèse latine ; j'y passais, je puis le dire, mes jours et mes nuits. Enfin elle est expédiée depuis ce matin, et débarrassé de mon manuscrit, la première chose que j'ai faite a été de rassembler les différents catalogues qui m'ont servi lorsque j'ai constitué le musée de notre faculté. Je vous les envoie, y joignant quelques pièces qui pourront vous servir peut-être de documents. Je ne joins pas à l'envoi le catalogue des Beaux-Arts ni celui du Louvre, qui sont plus faciles à trouver en quelques minutes. J'avais eu il est vrai le grand tort de conserver par devers moi les catalogues que vous aviez eu la bonté de me communiquer. Je garde celui de Berlin, qui est ancien, et annulé par celui que vous trouverez dans le paquet.

Je serai très heureux, [rat. = M] cher Monsieur, de pouvoir vous donner les renseignements complémentaires dont vous pourriez avoir besoin, et que je possèderais. Il m'est difficile de répondre d'une manière générale à vos questions, car rien n'est plus variable que les frais d'emballage et de transport ; il n'y a aussi, vous le verrez, aucune proportion constante entre les prix des divers moulages. Seulement, vous pouvez admettre comme absolument certain que les moulages d'œuvres archaïques, qu'il faut se procurer à Athènes (surtout), et à Berlin, sont trois fois plus chers que ceux des œuvres classiques et surtout d'époque romaine, dont nos ateliers des Beaux-arts et du Louvre sont presque exclusivement fournis. Pour moi, j'ai fait deux parts de mon crédit, la moitié pour les achats, la moitié pour les frais accessoires, emballage, port, et installation. Pour ce dernier point, j'ai pourtant visé à l'économie, faisant faire tous les socles avec les caisses. Puisque vous vous en tenez à la série archaïque, je crois que vous pouvez compter à peu près 70 % de frais d'achat, et 30 % de frais. Si vous faites ce premier partage, je pense que vous n'aurez pas trop d'écart. C'est sur ces bases que j'ai conseillé à M. Castets, doyen de Montpellier, d'opérer, et je sais qu'ayant suivi ce conseil, il a fort bien réussi ; il a pour 40 000 francs constitué un musée qu'on dit fort bien, et dont je suis jaloux, par parenthèse, car il est bien mieux installé que le mien. Ce n'est pas la faute [*sic*], la place me manquait. Et à ce propos, permettez-moi de vous conseiller, si vous avez peu de place, de réduire vos achats ; dans un espace trop restreint les œuvres font mauvais effet, sans doute, mais surtout les travaux des professeurs et des étudiants perdent la moitié de leur valeur. Mais vous savez cela mieux que moi, et d'ailleurs à Paris vous êtes riches, et si vous voulez de la place, vous en trouverez, ayant de l'argent²⁴⁸.

On retrouve dans cette lettre l'esprit d'organisation et le sens pratique évoqués dans plusieurs des avis de notation que nous avons étudiés précédemment. Malgré le manque de

²⁴⁶ Soline MORINIÈRE, « La collection de moulages de l'Université de Bordeaux, première gypsothèque universitaire française ? », art. cité.

²⁴⁷ Outre l'exemple de la Sorbonne, le cas de Nancy, où Paul Perdrizet fonde lui aussi un institut d'archéologie classique au sein de la faculté des lettres, est particulièrement intéressant. Sur ces deux cas : Audrenn ASSELINEAU et Alain DUPLOUY, « La collection d'antiquités grecques de l'institut d'art et d'archéologie de Paris : histoire d'un enseignement », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 133-145 ; Samuel PROVOST, « L'institut d'archéologie classique de la faculté des lettres de Nancy (1887-1945) », dans Daniela GALLO et Samuel PROVOST (éd.), *Nancy-Paris (1871-1939). Des bibliothèques au service de l'enseignement universitaire de l'histoire de l'art et de l'archéologie*, Paris, Éditions des Cendres, 2018, p. 15-47, et, plus largement, Soline MORINIÈRE, *Laboratoires artistiques*, ouvr. cité.

²⁴⁸ Cat. COLLIGNON 22-02-1891. Nous remercions Soline Morinière qui nous a permis de localiser ce document.

place et le coût de certains moulages, lié à l'éloignement géographique des ateliers de production, Pierre Paris est parvenu à constituer une collection cohérente, illustrant l'état des connaissances sur l'art grec, capable de s'enrichir de nouvelles pièces pour tenir compte de l'actualité des découvertes. Ainsi, on y trouve plus d'une soixantaine de moulages d'œuvres de l'époque archaïque, lesquelles suscitent, depuis la fin des années 1870 surtout, l'intérêt de la communauté scientifique²⁴⁹. Lorsque Pierre Paris commence à travailler sur l'Espagne, des copies d'œuvres des musées espagnols sont acquises (Diadumène du Prado, sculptures du Cerro de los Santos, têtes de taureau de Costitx, buste de la Dame d'Elche, tête de la *bicha* de Balazote, etc.), notamment grâce à l'intermédiaire de José Ramón Mélida, directeur du Museo de Reproducciones Artísticas de Madrid, avec lequel Pierre Paris entretient de bonnes relations [FIG. 168]²⁵⁰. Dès 1897, Bordeaux possède un moulage de l'aurige de Delphes, découvert en 1896²⁵¹. La collection se voulait donc évolutive. Cet objectif, néanmoins, fut confronté dès le départ à un problème qui ne fut jamais vraiment surmonté : le manque d'espace.

Exposer la collection : la recherche d'un espace adapté

Se pencher sur le problème des locaux et de l'installation des collections revient à questionner l'esprit qui présida à l'édification des palais universitaires dans les dernières décennies du XIX^e siècle. Chacun de ces projets donna naissance à des constructions monumentales conçues par des architectes-artistes formés à l'École nationale des beaux-arts et qui n'étaient pas encore tout à fait les architectes-ingénieurs que consacra le XX^e siècle. Prestigieuses, elles mobilisèrent des sommes d'argent considérables mais se révélèrent vite peu adaptées. Nombreux furent ceux qui déplorèrent que l'architecte pût encore imposer ses vues au détriment des intérêts de l'enseignement et de la recherche²⁵². Cela renvoyait à un débat déjà ancien, celui de la nécessaire adéquation entre la forme et la fonction d'un édi-

²⁴⁹ Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages*, ouvr. cité.

²⁵⁰ Henri de LA VILLE DE MIRMONT et Pierre PARIS, « Le musée des moulages de Bordeaux », art. cité, p. 514. Sur le musée de moulages madrilène, voir notamment Alberto CAMPANO LORENZO, « Del Museo Nacional de Reproducciones Artísticas a la sección de reproducciones del Museo Nacional de Escultura. Trayectoria de una idea y de una colección », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA (éd.), *Patrimonio arqueológico español en Roma. « Le Mostre Internazionali di Archeologia » de 1911 y 1937 como instrumentos de memoria histórica*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, coll. « Bibliotheca Archaeologica » (61), 2019, p. 479-504 ; Gonzalo DÍAZ LÓPEZ, « Don José Ramón Mélida y el Museo de Reproducciones Artísticas », *Anuario del Cuerpo Facultativo de Archiveros, Bibliotecarios y Arqueólogos*, 3, 1935, p. 87-96.

²⁵¹ Henri de LA VILLE DE MIRMONT et Pierre PARIS, « Le musée des moulages de Bordeaux », art. cité, p. 514 ; lettre de la DES au recteur de l'académie de Bordeaux, 19-08-1897, AD-Gironde, 1449 W 50. Le moulage est envoyé par l'EFA sur la demande du ministère. L'université doit simplement assurer les dépenses liées aux frais d'emballage et de transport. Il est expédié par le chemin de fer le 6 septembre 1897.

²⁵² Voir, par exemple, le témoignage de Armand GAUTIER, « La reconstruction des universités françaises et les réformes dans l'enseignement supérieur, en particulier dans les facultés de médecine », *Revue générale des sciences pures et appliquées*, 1, 12, 1890, p. 354 : « Chez nous, là où s'élèvent nos constructions universitaires nouvelles, les architectes décident en maîtres ; leurs moellons et leurs pierres de taille dévorent nos budgets d'installation ; les laboratoires à peine ouverts, on parle de les supprimer ou de réduire leurs maigres budgets ».

ficé²⁵³. De telles critiques ne pouvaient que conduire à la remise en cause du système de formation des architectes.

Lors de l'inauguration du palais des Facultés de Bordeaux, en 1886, l'espace réservé aux collections archéologiques, reléguées au dernier étage, est dérisoire²⁵⁴ : une pièce de 120 m² seulement, bien loin des 1 300 m² dont dispose Adolf Michaelis à Strasbourg²⁵⁵. Le 22 janvier 1886, le recteur Henri Ouvré prévient le maire de Bordeaux que le ministère est décidé à doter généreusement le musée en moulages si la faculté est capable d'aménager convenablement la collection²⁵⁶. L'idée de couvrir une cour du nouveau bâtiment pour y placer les plâtres est en marche [FIG. 169.2, 170.3]. Il faut toutefois que la ville accepte de prendre en charge cette dépense²⁵⁷. Le 8 juin 1886, le projet est exposé par Abel Jay au nom de la commission municipale de l'Instruction publique et des Beaux-Arts²⁵⁸. Auguste Couat, doyen de la faculté des lettres et adjoint au maire, est présent lors de cette séance. Le ministère s'engage à constituer une collection de moulages à hauteur de 50 000 F²⁵⁹ si la ville de Bordeaux prend à sa charge les frais de couverture de l'une des cours du palais des Faculté pour y loger décemment la collection. Abel Jay s'emploie à convaincre ses collègues du conseil municipal. La ville vient de déboursier des sommes considérables pour financer la construction de l'édifice qui est désormais propriété de l'État. Pourquoi assurerait-elle une nouvelle dépense ? Il les appelle à ne pas faire preuve de mesquinerie et à ne surtout pas oublier l'importance qu'un tel musée représenterait pour Bordeaux. Il faut

saisir cette occasion de doter la faculté des lettres de collections qui rendront les plus grands services non seulement aux études théoriques mais à la pratique même des arts. Ces reproductions, ces moulages auxquels on vous demande de donner un abri ne quitteront plus Bordeaux ; ils permettront d'étudier des chefs d'œuvre anciens dont tout le monde parle mais qu'il est donné à bien peu de contempler. Ce musée sera ouvert à tous ceux qui désirent s'instruire et vos élèves de l'École des Beaux-arts y pourront trouver de précieux enseignements. Vous savez combien de fois nous avons regretté de ne pouvoir mettre sous leurs yeux ces modèles auxquels il faut toujours revenir.

Le conseil municipal, qui au même moment travaille à la modernisation de l'école des Beaux-Arts, est sensible à cet argument. La proposition est adoptée. Les travaux sont chiffrés à près de 13 000 F et l'architecte du palais des Facultés, Charles Durand, est chargé de

²⁵³ Voir le regard d'Henri Labrouste dans Annie JACQUES et Emmanuel SCHWARTZ (éd.), *Les Beaux-Arts, de l'Académie aux Quat'z'arts. Anthologie historique et littéraire*, Paris, ENSBA, coll. « Beaux-arts histoire », 2001, p. 429-430.

²⁵⁴ Nous rouvrons ici un dossier étudié par Marion LAGRANGE et Florent MIANE, « Le Musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux », art. cité en lui apportant quelques précisions, notamment pour la dernière phase de croissance du musée. Nous remercions chaleureusement Marion Lagrange qui n'a pas hésité à partager avec nous le dossier d'archives qu'elle avait photographiées pour ses propres recherches. Ils nous ont permis de compléter notre corpus de sources.

²⁵⁵ Soline MORINIÈRE, « Le processus de création des collections de moulages universitaires en France : un phénomène national », art. cité, p. 84 ; Jean-Yves MARC, « Le *Kunstarchäologisches Institut* de Strasbourg : un modèle pour l'université française ? », art. cité, p. 25.

²⁵⁶ ABM, 6889 M 8, dossier « Transfert des facultés, 1875-1893 ».

²⁵⁷ Un dossier concernant l'adjudication des travaux a été conservé : ABM, 6889 M 20, dossier « Faculté des sciences et lettres, transformation d'une cour en musée d'archéologie, 1886 ».

²⁵⁸ ABM, 6889 M 8, extrait du registre des délibérations du conseil municipal de la ville de Bordeaux, séance du 08-06-1886. Voir également ABM, 13 D 134, brouillon du rapport d'Abel Jay.

²⁵⁹ C'est le chiffre que donnera Pierre Paris à René Dubroca (cat. 15-01-1914).

leur exécution. Quatre colonnes de fonte, placées aux angles de la cour, supporteront la charpente de fer avec sa couverture en zinc et en verre. 182 m² seront ainsi acquis. Le choix de la couverture en verre répond à un double objectif : elle permet de donner un éclairage zénithal à la collection tout en maintenant un éclairage naturel dans les couloirs et le petit amphithéâtre des lettres qui donnent sur la cour. Ces aménagements sont bien visibles sur les photographies prises vers 1886 par Jules-Alphonse Terpereau [FIG. 157-159, 166].

Les travaux semblent avoir été rondement menés puisqu'un an plus tard, à la fin de l'année universitaire 1886-1887, le doyen Alfred Espinas peut annoncer que le musée est installé. Il signale cependant « un sujet d'inquiétude » : si l'habileté du professeur a permis d'aménager harmonieusement la collection, le manque de place est déjà évident. Or, tout en soulignant le caractère pionnier d'un musée « unique peut-être en France et que la Sorbonne nous envie », il rappelle qu'il serait regrettable de devoir renoncer à l'augmenter par de nouveaux achats. Les découvertes archéologiques faisant surgir de terre chaque année un grand nombre d'objets nouveaux, il sera indispensable d'actualiser la collection²⁶⁰. Les travaux n'ont donc pas réglé un problème qui, d'autre part, complique le déroulement des conférences d'archéologie malgré des effectifs réduits. En 1888, l'inspecteur général Jules Zeller note, dans son rapport sur la faculté des lettres de Bordeaux, que

le Musée archéologique qui est très considérable et très beau et qui tend à s'augmenter est trop petit. Les nombreux moulages s'y trouvent trop à l'étroit pour l'enseignement et pour le travail, puisque quelques élèves des Beaux-Arts ont obtenu l'autorisation d'y venir dessiner. Une grande cour du côté des écoles pourrait servir d'espace très spacieux au Musée ; mais il faudrait qu'elle fût couverte [FIG. 169, 170]²⁶¹.

Quatre ans plus tard, la situation ne s'est guère améliorée. L'inspecteur Gaston Boissier, qui a assisté à l'un de ces exercices pratiques, précise que « Le musée de moulages est à l'étroit dans la cour où on l'a installé ; les plâtres y sont si serrés que M. Paris, pendant sa leçon, a heurté une statue et en a détaché un doigt²⁶² ». L'épisode est également rapporté par le doyen Paul Stapfer dans son rapport annuel au conseil académique. La victime serait le Discobole de Myron. Cela lui donne l'occasion de revenir une nouvelle fois sur le manque de place dont souffre le musée qui ne peut plus s'agrandir. Plus grave pour sa mission éducative, il est désormais fermé au public. Dans ces conditions, seule la collection de photographies continue à s'accroître²⁶³. Quelques mois plus tard, alors que Pierre Paris vient d'apprendre sa nomination comme titulaire de la nouvelle chaire d'archéologie et d'histoire de l'art, il adresse une lettre de remerciement à Louis Liard dans laquelle il en profite pour rappeler qu'il s'efforcera

de donner tout son développement à notre collection de moulages et de photographies, à notre Musée, que nous vous devons et auquel vous avez toujours porté tant d'intérêt. Vous voudrez même, Monsieur le Directeur, me pardonner, si je vous importune parfois en insis-

²⁶⁰ Alfred ESPINAS, « Faculté des lettres [rapport annuel du doyen] », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1887, p. 92-93.

²⁶¹ AN-Pierrefitte, F/17/13072, rapport du 24-06-1888. La cour en question n'est pas celle qui fut couverte en 1886 mais celle qui se trouve entre la façade nord de la faculté et le groupe scolaire donnant sur la rue Montaigne (actuelle rue Paul Bert).

²⁶² AN-Pierrefitte, F/17/26788.

²⁶³ Paul STAPFER, « Rapport 1891-1892 », art. cité, p. 171-172.

tant pour qu'il me soit enfin permis de transporter nos statues et nos bas-reliefs dans un local plus vaste, plus artistique, plus digne d'eux²⁶⁴.

Au début de l'année 1893, le doyen Paul Stapfer demande que des travaux soient engagés afin d'achever l'aménagement de deux des « trois salles au rez-de-chaussée (niveau de la rue Paul-Bert), occupant l'aile nord des bâtiments et prenant jour sur la cour, voisine des écoles primaires », pour agrandir le musée [FIG. 171]²⁶⁵. Il s'agirait d'un aménagement provisoire en attendant de pouvoir réaliser le projet plus coûteux conclu quelques années auparavant avec l'accord de Louis Liard, lequel consisterait à couvrir la grande cour qui sépare l'aile nord des facultés du groupe scolaire de la rue Paul Bert (ancienne rue Montaigne) [FIG. 169.3, 170.6] et à installer dans les trois salles en question la collection photographique, une bibliothèque spéciale et un cabinet dépendant du musée archéologique²⁶⁶. Dans un premier temps, ces deux pièces, une fois terminées, pourraient accueillir des moulages « dont regorge le petit pavillon vitré actuel » [FIG. 169.2, 170.3]. Il demande donc à Auguste Couat d'intervenir auprès du maire pour que ces modestes travaux soient exécutés : « Nous ne demandons pas pour le moment l'installation ni l'ameublement d'un musée mais simplement, au lieu de la terre nue et rocailleuse, un plancher cimenté ou dallé ; des murs et des plafonds peints à la colle ; enfin une porte de communication ». Le devis est estimé « à la somme peu effrayante de 600 F ». Dans les jours qui suivent, le recteur transmet la demande au maire²⁶⁷. S'il n'y a pas d'opposition de principe, le devis que fait établir la municipalité s'avère bien plus élevé que ne le prétendait le doyen Stapfer : 2 750 F²⁶⁸. Dans le même temps, les demandes de la faculté se font plus pressantes. Il s'agirait finalement de disposer des trois salles et non plus seulement de deux. Le 4 mars 1893, Paul Stapfer adresse au recteur une demande dans ce sens :

M. Paris craint aujourd'hui de ne pouvoir y placer à l'aise les moulages dont regorge le pavillon vitré actuel et il désirerait disposer, dès maintenant, des trois pièces. De plus comme il s'agit d'un travail de première installation, il serait bon de procéder d'ores et déjà à un dallage, plus durable que le ciment, et qui mettrait ces salles plus en harmonie avec les statues qu'elles sont appelées à recevoir. Il y aurait lieux aussi de recouvrir quelques tuyaux par trop apparents²⁶⁹.

Une fois encore, la demande est transmise au maire par le recteur²⁷⁰. Les travaux tardent cependant à commencer. En novembre 1893, le musée a bien annexé les trois salles de l'aile nord mais les aménagements demandés n'ont toujours pas été exécutés. Pierre Paris sollicite Paul Stapfer pour qu'il intervienne. Une certaine lassitude se fait sentir mais le professeur ne désespère pas d'obtenir satisfaction :

²⁶⁴ Cat. LIARD 25-11-1892.

²⁶⁵ Lettre du doyen Paul Stapfer au recteur Auguste Couat, 18-01-1893, ABM, 6889 M 8.

²⁶⁶ Le projet en question remonte à l'année 1887-1888 : Alfred ESPINAS, « Rapport 1887-1888 », art. cité, p. 92.

²⁶⁷ Lettre du recteur Auguste Couat au maire de Bordeaux, 21-01-1893, ABM, 6889 M 8.

²⁶⁸ Lettre de M. Perrens, adjoint en charge de la division de l'Instruction publique, à son collègue de la division des Travaux publics, 25-01-1893 ; lettre de l'architecte de la ville au maire de Bordeaux, 13-02-1893, ABM, 6889 M 8.

²⁶⁹ Lettre du doyen Paul Stapfer au recteur Auguste Couat, 04-03-1893, ABM, 6889 M 8.

²⁷⁰ Lettre du recteur Auguste Couat au maire de Bordeaux, 07-03-1893, ABM, 6889 M 8.

Au début de cette nouvelle année scolaire, j'ai l'honneur d'attirer votre attention bienveillante sur la question déjà mise tant de fois à l'ordre du jour de l'installation définitive de notre Musée de Moulages.

Nous avons pris possession, comme vous avez bien voulu nous y autoriser, des trois salles de l'entresol²⁷¹ qui seront annexées au Musée lorsque ce Musée occupera la cour qui lui est réservée. Mais ces trois salles sont malheureusement dans un état tout à fait indigne des œuvres qui y sont exposées. C'est qu'elles n'ont jamais été terminées ; elles n'ont ni plancher ni dallage ; les murs sont blancs et nu ; les portes et les boiseries n'ont pas été posées.

Au courant de l'année dernière, vous avez bien voulu faire connaître la situation à l'administration municipale, et réclamer l'achèvement de ce local. Un devis a été dressé par les soins de l'architecte de la ville, mais les travaux, par suite de circonstances que j'ignore, n'ont pas été entrepris.

Je vous serais très reconnaissant, Monsieur le Doyen, de vouloir bien rappeler ces faits à Monsieur le maire de Bordeaux, et le prier de vouloir bien prendre les mesures nécessaires à la conservation de nos moulages. On ne peut, il me semble, refuser de faire dans le plus bref délai possible, cette dépense de premier établissement²⁷².

Le conseil municipal est saisi de la question lors de sa séance du 11 décembre 1894. Comme l'explique un conseiller municipal, M. Denis,

Sans doute, ces salles ne seront jamais très luxueuses, mais elles permettront, du moins, de dégager le Musée actuel. On y réunira les œuvres archaïques, non pas les moins intéressantes, mais celles qui demandent, pour être appréciées, une éducation préalable ; les étudiants y travailleront à leur aise et rien ne s'opposera plus à ce que le public puisse pénétrer dans le Musée. [...] l'Architecte municipal, par un devis joint au rapport, évalue les travaux à 2 300 fr. C'est cette somme que nous vous demandons de voter²⁷³.

Une lettre du doyen Paul Stapfer au maire de Bordeaux du 16 janvier 1895 nous apprend que ces travaux ont enfin été réalisés²⁷⁴. À cette date, le musée dispose donc de trois espaces distincts qu'il est difficile de situer avec précision à l'intérieur du palais des Faculté : 1. la pièce de 120 m² située au dernier étage de l'édifice (aile nord ?) ; 2. au rez-de-chaussée, la cour vitrée en 1886, celle qui apparaît sur les photographies de Jules-Alphonse Terpereau et sur celle conservée au château de Beyssac ; 3. enfin, les trois salles de l'aile nord, aménagées progressivement entre 1893 et 1895, donnant sur la cour extérieure et le groupe scolaire, situées au niveau de la rue Paul Bert plus basse que le cours Victor Hugo²⁷⁵ donnant accès à la salle des Pas-perdus, ce qui explique que nos sources les situent « au sous-sol » ou à l'« entresol ». Dans son rapport sur l'état des facultés pour l'année 1897-1898, Georges Brunel parle en effet de « salles situées à trois étages différents, disposition incommode pour le travailleur, incommode pour le professeur, nuisible aux plâtres eux-mêmes²⁷⁶ ». Pierre Paris dresse un constat similaire. Si le gain d'espace permet d'améliorer la présentation des œuvres, la collection est désormais dispersée en plusieurs points de l'édifice et sur plusieurs

²⁷¹ Correction ajoutée par Paul Stapfer dans le texte : « (de l'entresol) du sous-sol ».

²⁷² Cat. STAPFER 14-11-1893. La demande est transmise au maire de la ville selon le canal habituel : lettre du recteur Auguste Couat au maire de Bordeaux, 21-11-1893, ABM, 6889 M 8.

²⁷³ Procès-verbal des séances du conseil municipal de Bordeaux, ABM, BIB M 3 25. Voir également le projet de rapport au conseil municipal de l'adjoint au maire, novembre 1894, ABM, 13 D 168.

²⁷⁴ ABM, 6889 M 8.

²⁷⁵ Anciennement appelé cours des Fossés, l'actuel cours Pasteur.

²⁷⁶ Georges BRUNEL, « Rapport sur l'état des facultés et les actes du conseil de l'université de Bordeaux pendant l'année scolaire 1897-1898 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1897-1898, p. 10.

étages : « trois salles ont été sommairement aménagées dans une autre partie de la Faculté ; mais si les plâtres ont un peu plus de place, la collection est partagée en trois tronçons qui, hélas ! ne pourront jamais se réunir à la Faculté même. C'est un grand regret pour tous les professeurs et un grand dommage pour les études²⁷⁷ ». En janvier 1904, le directeur de l'Enseignement supérieur, Charles Bayet, passe trois jours à Bordeaux. L'impression que lui laisse la situation matérielle de l'université est pour le moins contrastée et il ne manque pas de relever celle de la collection archéologique. De retour à Paris, il écrit à Camille Jullian :

Je voulais enfin me rendre compte de l'installation de l'Université de Bordeaux : je ne puis dire que j'en éprouve une joie sans mélange. Que de services sans espace et sans lumière ! À la Faculté des Lettres, le musée de moulages fait peine à voir, et je voudrais bien [rat. = que] qu'à Bordeaux surtout, il y eût un petit institut de Géographie. Enfin on tâchera [rat.] de trouver quelques combinaison²⁷⁸.

Le musée a connu une dernière phase d'extension. Elle est liée aux mutations qui affectent la faculté des sciences, la croissance des effectifs et des enseignements rendant nécessaire, à plus ou moins long terme, le déménagement de certaines spécialités hors du palais des Facultés. Lors de la séance du conseil municipal du 9 juillet 1895, le conseiller Denis propose de nouveaux aménagements qui, en fait, permettraient à terme de réaliser le projet évoqué depuis les années 1887-1888, suite à l'accord conclu entre la direction de l'Enseignement supérieur, la faculté des lettres et celle des sciences²⁷⁹ :

un hangar sera élevé dans la cour latérale à l'archéologie [FIG. 172.1]. [...] Pendant la période intérimaire, il sera réservé à la zoologie, qui, quand elle sera transférée ailleurs, le cèdera à l'archéologie. On pourra alors y transporter les moulures du fronton d'Olympie qui sont aujourd'hui reléguées dans des salles étroites et obscures où il faut, pour les admirer, les yeux de la foi. L'archéologie recevra ainsi une installation infiniment supérieure à celle dont elle dispose aujourd'hui : le nouveau hangar est, en effet, contigu aux salles du sous-sol dont vous avez récemment voté l'appropriation et les élèves auront désormais assez de place pour étudier et dessiner²⁸⁰.

Sur l'ensemble des travaux projetés, chiffrés à 110 000 F, 56 000 F seront consacrés à la construction de ce hangar, les dépenses étant assurées à parts égales entre la ville et l'État. D'après Marion Lagrange et Florent Miane, ces travaux n'ont jamais été entrepris²⁸¹. En réalité, il semble bien que les choses se soient déroulées selon le plan prévu en juillet 1895. En effet, lors de la séance du conseil de l'université du 30 juin 1903, le doyen Georges Radet demande qu'une partie des locaux abandonnés par les services de zoologie soit affectés au musée archéologique, « en particulier le hall [= le hangar] situé dans la cour hors des Facultés et touchant l'école primaire. On y pourrait transporter les moulages d'Olympie, et la

²⁷⁷ Henri de LA VILLE DE MIRMONT et Pierre PARIS, « Le musée des moulages de Bordeaux », art. cité, p. 513-514.

²⁷⁸ Lettre du 14-01-1904, ABM, fonds Camille Jullian, 67 S 104.

²⁷⁹ Alfred ESPINAS, « Rapport 1887-1888 », art. cité, p. 92.

²⁸⁰ Procès-verbaux des séances du conseil municipal de Bordeaux, année 1895, ABM, BIB M 3 26.

²⁸¹ Marion LAGRANGE et Florent MIANE, « Le Musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux », art. cité, en ligne, § 34.

salle devenue ainsi disponible serait aménagée en salle de géographie²⁸² ». Georges Radet ne demande aucun crédit supplémentaire, seulement l'autorisation de procéder au transfert des plâtres. Le doyen de la faculté des sciences se ralliant à cette proposition, elle est adoptée par le conseil. L'année suivante, le professeur manifeste néanmoins le désir d'améliorer la présentation de la collection, d'autant plus que celle-ci continue de croître, enrichie par les dépôts d'objets accordés par le ministère de l'Instruction publique. En mars 1904,

M. Paris sollicite du Conseil de l'Université un crédit extraordinaire de 1 200 F pour le transfert et la réinstallation des moulages d'Olympie.

Vous savez que ce travail a été exécuté dans le but de faciliter l'installation d'une salle de géographie. [...]

Aux arguments, si justes, qu'a fait valoir M. Paris, pour que la dépense occasionnée ne soit pas mise à la charge de son service, j'en ajouterai un. C'est que le Ministère vient de lui faire un don très onéreux : celui de momies et étoffes d'Antinoé, pour l'exposition desquelles il est nécessaire de construire un meuble dont on nous a envoyé le plan de Paris et qui ne coûtera pas moins de 500 F²⁸³.

La proposition est adoptée à l'unanimité. Le musée d'archéologie s'est donc bien agrandi au début du XX^e siècle.

L'espace réservé au musée ne semble pas avoir évolué par la suite. Plusieurs raisons peuvent l'expliquer : le départ de Pierre Paris pour l'Espagne, un manque d'intérêt de la part des chargés de cours successifs ou tout simplement l'absence d'espace disponible au sein d'un bâtiment qui apparaissait de plus en plus inadapté aux nouveaux enjeux de l'enseignement (ce qui conduira au déménagement de la faculté des lettres vers le campus de Talence-Pessac dans les années 1960). Dans ce contexte, les locaux du musée semblent s'être vite détériorés. En pleine guerre mondiale, l'helléniste Paul Masqueray, auteur du rapport annuel sur les travaux des facultés, déplore l'état du hangar aménagé en 1903-1904 : « Qu'on aille en effet, en passant, jeter un regard dans notre cour de gauche, où gisent, sous un abri précaire, les moulages d'Olympie²⁸⁴ ». La description qu'en donne le doyen Georges Cirot en 1927 est désolante :

nous avons, dans des sous-sols et dans une construction en bois mal close et mal entretenue, une collection de moulages qui représente aujourd'hui une somme énorme, et qui a été réunie jadis, non pour l'ornementation des caves et des corridors souterrains, mais pour notre instruction artistique et celle de nos concitoyens. On nous a dit : "Envoyez tout cela aux Beaux-Arts !" Mais ce n'est pas non plus pour offrir des modèles académiques à nos étudiants et à ceux des Beaux-Arts que nous avons acquis ces plâtres, c'est pour documenter nos cours sur l'histoire de l'art antique. La faculté de s'en dessaisira pas. Elle demande qu'on les lui loge décemment et utilement²⁸⁵.

²⁸² Procès-verbal des séances du conseil de l'université de Bordeaux, 30-06-1903, AD-Gironde, 2014/122 456-457, vol. 1 (1901-1910), p. 75-76.

²⁸³ Procès-verbal des séances du conseil de l'université de Bordeaux, 22-03-1904, AD-Gironde, 2014/122 456-457, vol. 1 (1901-1910), p. 96.

²⁸⁴ Paul MASQUERAY, « Rapport fait à M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts au nom du conseil de l'université de Bordeaux », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1916-1917, p. 18.

²⁸⁵ Georges CIROT, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1926-1927, p. 155.

En 1929, Georges Cirot revient sur la question des locaux qui est de plus en plus préoccupante (manque de place pour accueillir les étudiants, nécessaire agrandissement de la bibliothèque, problème de chauffage, de propreté des lieux, etc.). La situation du musée ne s'est pas améliorée. Il évoque ainsi :

Notre Musée de moulages, qui constitue une très riche collection, disséminée entre une salle qui sert de passage et qu'il est difficile de tenir propre avec le personnel dont nous disposons [la cour vitrée en 1886] ; une autre, qui est dans un sous-sol peu accessible [la ou les pièces aménagées dans les années 1890], et une troisième qui est dans un chalet mal clos, réellement indécemment [le hangar]²⁸⁶.

On remarquera que la salle de 120 m² qui avait été affectée à l'archéologie lors de la construction du bâtiment n'est pas mentionnée. Était-elle toujours utilisée ? Si ce n'est pas le cas, quand cessa-t-elle de l'être ? Nos sources ne permettent pas de répondre. Quoi qu'il en soit, Georges Cirot demande que la collection soit réunie dans un espace vaste et bien éclairé, voire même dans le bâtiment que la mairie de Bordeaux fait construire sur le terrain voisin du palais des Facultés pour abriter une bibliothèque publique. Néanmoins, étant donnés les défis que devait relever l'université, ces demandes, qui ne devaient guère être considérées comme prioritaires, avaient peu de chance d'aboutir. Georges Cirot en était conscient. En 1929, il concluait son rapport, sur un ton quelque peu narquois : « Voilà où nous en sommes. J'ai la conviction que mon prochain rapport sera un *Te Deum* ; mais j'aurais été heureux de l'entonner dès à présent²⁸⁷ ».

CONCLUSION

À partir de 1885 et jusqu'à sa mort, en 1931, la carrière professorale de Pierre Paris se déploie durant près de cinquante ans dans le cadre de la faculté des lettres de l'université de Bordeaux. Deux grandes périodes doivent être distinguées puisqu'après 1913 et son installation à Madrid où il dirige l'EHEH, Pierre Paris n'enseigne plus même s'il reste titulaire de sa chaire.

À son retour de Grèce, son profil de spécialiste et l'appui du réseau athénien lui permettent d'être chargé d'un cours de langue et littérature grecques. Peu à peu, il franchit toutes les étapes du nouveau *cursus honorum* mis en place par la réforme de l'université française depuis la fin des années 1870. En 1892, il accède au poste de professeur titulaire en charge de la chaire d'archéologie et d'histoire de l'art. Assurément, il a bénéficié du profond mouvement de rénovation de l'enseignement supérieur qui caractérise les dernières décennies du XIX^e siècle. Engagé dans la vie culturelle et artistique locale, Pierre Paris s'impose comme une notabilité bordelaise, un statut que renforce sa nomination à la tête de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, en 1898.

²⁸⁶ Georges CIROT, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1928-1929, p. 205.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 207.

Grâce aux avis annuels de notation et aux rapports d'inspection dont nous disposons, on peut cerner l'esprit, sinon le contenu précis, de son enseignement. Pierre Paris, comme tous les savants de sa génération, travaille avec la référence allemande comme point de mire. Si le modèle de l'*Altertumswissenschaft* agit comme un puissant stimulus, il n'est pourtant pas question d'une simple copie mais plutôt d'une adaptation qui s'efforce de concilier les acquis d'une science et d'un enseignement modernes avec une tradition universitaire française au caractère rhétorique et littéraire plus affirmé, telle que l'incarne le cours public. La grande nouveauté apparaît à travers la création d'un séminaire qui s'adresse avant tout à des étudiants que l'on s'efforce d'initier à la recherche positive en les faisant travailler au contact des documents. En ce qui concerne l'archéologie et l'histoire de l'art, les moulages, les collections archéologiques et photographiques que réunit peu à peu Pierre Paris dans le musée de la faculté des lettres représentent un véritable laboratoire sur lequel prend appui son enseignement. Le manque de moyens financiers et matériels ne lui permet toutefois pas de lui donner toute l'ampleur et toute l'efficacité souhaitées.

En dernière analyse, retenons que le petit groupe des normaliens antiquisants qui enseignent à Bordeaux, et dont les membres sont unis par des liens professionnels et amicaux très forts, sont les protagonistes de l'institutionnalisation des sciences de l'Antiquité à l'université de Bordeaux dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle.

CHAPITRE 5

DES TRAVAUX ENTRE SCIENCE, ENSEIGNEMENT ET DIVULGATION (1883-1897)

Le grand et beau jeune homme qui se dresse nu sur la plinthe, la jambe droite tendue sans raideur pour supporter le poids du corps, la jambe gauche pliée au genou et ramenée en arrière, si bien que la pointe du pied touche seule le sol, le bras droit, vers lequel s'incline la tête, pendant et légèrement éloigné du corps, le bras gauche élégamment replié de sorte que la main, par-dessus l'épaule, s'approche un peu de la tête, ce jeune homme aux formes à la fois élancées et vigoureuses, élégantes et robustes, peut avoir de vingt à vingt-cinq ans. Qui est-il ? À n'en pas douter, un athlète ; et que fait-il ? Le bandeau qui serre au front sa chevelure bouclée le dit très clairement : victorieux aux jeux olympiques, il noue autour de sa tête le signe de sa victoire ; c'est un *diadumène*.

Pierre Paris, 1897¹

L'IMAGE QUE CONSACRE L'UNIVERSITÉ TERTIO-RÉPUBLICAINE est déjà celle de l'enseignant-chercheur. Parmi les questions qui figurent sur les fiches annuelles de renseignements confidentiels remplies par le doyen de la faculté et par le recteur d'académie, deux font directement référence à l'activité scientifique de l'enseignant : « Se livre-t-il à des travaux étrangers à ses fonctions ? » et « Travaux et publications pendant la présente année² ». Être un universitaire implique donc de sortir de l'université pour participer à la vie d'une république des lettres dont le caractère international ne cesse de s'affirmer jusqu'à la rupture de l'été 1914. Il existe toutefois bien des façons de le faire. Qu'en est-il de Pierre Paris ? La période que nous avons retenue pour tenter de répondre à cette question est plus circonscrite que dans le chapitre précédent. Elle commence en 1883, l'année des premières publications, et s'achève autour de 1896-1897 avec le tournant hispaniste – même si notre enquête nous conduira à faire quelques incursions dans les premières années du XX^e siècle.

Après avoir tenté de mieux cerner le genre de professeur qu'est Pierre Paris (chapitre 4), c'est à sa production scientifique que nous allons nous intéresser. Les deux dimensions, enseignement et recherche, sont d'ailleurs indissociables. Publier, c'est encore transmettre. Chez Pierre Paris, peut-être davantage que chez d'autres de ses collègues, la dimension pédagogique de l'écrit est toujours très affirmée. Le professeur ne s'exprime plus du haut de sa chaire et n'évolue plus dans le cadre étroit de son séminaire universitaire, mais à travers un autre médium, celui de l'imprimé, il s'agit toujours de répondre à la mission prioritaire que

¹ Pierre PARIS, « Le Diadumène de Madrid », *MMAI*, 4, 1, 1897, p. 54-55.

² Dossier de carrière de Pierre Paris, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

la Troisième République a confiée à ses professeurs : remplir une fonction sociale en contribuant à l'éducation du plus grand nombre.

Ce chapitre nous permettra aussi de faire le lien avec les travaux de l'athénien tels que nous les avons étudiés dans la première partie. En 1885, le retour de Grèce et l'entrée dans la carrière universitaire marquent une rupture importante. Pierre Paris continue de cultiver une archéologie méthodique découverte à l'École de Paul Foucart, mais il perd le contact avec le terrain. Par la force des choses, sa pratique devient plus livresque et si les vestiges matériels du monde grec ne disparaissent pas de sa pratique quotidienne, c'est avant tout grâce au petit institut archéologique qu'il met en place à la faculté des lettres et aux ressources offertes par des publications scientifiques qui recourent désormais à une illustration abondante et de qualité. Jusqu'au tournant hispaniste en effet, Pierre Paris n'a plus guère l'occasion de fouiller. Il n'en est pas moins archéologue. D'abord, parce que c'est ainsi qu'il se définit lui-même comme l'attestent plusieurs lettres, comme un archéologue et un ancien athénien³. Ensuite, parce qu'au-delà de la pratique d'une technique, c'est avant tout dans le rapport aux sources que s'affirme son identité d'archéologue. Certes, à partir de 1892, il enseigne l'histoire de l'art moderne à côté de l'archéologie grecque. Mais nous avons vu que la place dévolue à ces questions dans son programme reste très marginale. Au début de sa carrière, pendant près de deux décennies, Pierre Paris est d'abord un helléniste dont les goûts personnels le portent vers la sculpture grecque et, plus largement, l'étude de la civilisation grecque ancienne abordée à partir de sa culture matérielle⁴. De là son intérêt constant pour l'actualité archéologique et pour tout ce que retrouve « la pioche des savants » :

Puis il a fallu que nos archéologues s'occupassent à étudier de plus près les trésors nouveaux, à en estimer, en classer, en dater les bijoux divers, à les faire entrer l'un après l'autre dans les séries anciennes, à bouleverser aussi très souvent ces séries mal formées ou distribuées, élargir les trop étroites et resserrer les trop larges, que dis-je ? à en créer de nouvelles, à corriger et à compléter les travaux des devanciers. Il faut bien pardonner aux brillants explorateurs [...] de se laisser aller à l'orgueil de leurs conquêtes, à la joie d'exalter le génie grec dans ses œuvres les plus personnelles et les plus originales ; il faut louer, plus que blâmer, les émules plus humbles de ces vaillants et de ces heureux, si de préférence ils s'at-

³ Voir notamment cat. COLLIGNON 22-02-1891 ; cat. LIARD 01-05-1895 ; cat. HÜBNER 11-01-1900.

⁴ Anciens Grecs, en effet, car les hellénistes d'alors ne portent guère leur regard au-delà de l'Antiquité et négligent – voire méprisent – les périodes médiévales et modernes. Sur cette vision restrictive de l'hellénisme, voir notamment Martine BREUILLOT, *Continuité et polyvalence : un atout pour l'hellénisme*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Études orientales, slaves et néo-helléniques », 2010, en part. le chap. 1. L'EFA a longtemps incarné la conception d'un hellénisme confondu avec l'étude de la seule Antiquité. Ce n'est désormais plus le cas. Mentionnons quelques symptômes des mutations en cours depuis le milieu des années 1980. L'institution elle-même se définit comme « un centre de recherche en sciences humaines dont la mission est d'étudier l'hellénisme et les espaces géographiques où il s'est diffusé, des origines à nos jours » (« Qui sommes-nous ? », sur *École française d'Athènes*, 2017, en ligne sur <https://www.efa.gr/fr/ecole-francaise-athenes/qui-sommes-nous>). À une direction des études antiques et byzantines s'est ajoutée une direction des études modernes et contemporaines. La politique éditoriale de l'institution reflète ces évolutions : entre 2000 et 2007, l'École édita la collection « Champs helléniques modernes et contemporains », devenue en 2008 « Mondes méditerranéens et balkaniques ». Ajoutons enfin que depuis 2019, le *Bulletin de correspondance hellénique moderne et contemporain* (BCHmc), publication exclusivement électronique (accessible sur le site OpenEdition Journals, <https://journals.openedition.org/bchmc/>), vient compléter l'emblématique *Bulletin de correspondance hellénique* publié depuis 1877. Voir Alexandre FARNOUX, « Éditorial », *BCHmc*, 1, 2019.

tachent aussi à l'étude des monuments nouveaux dont l'intérêt et la beauté les captivent⁵.

Pierre Paris le souligne avec force : la science qu'il cultive est toujours en mouvement. Ses progrès sont rapides car elle se renouvelle en permanence grâce à l'étude de monuments inédits – révélés par les fouilles et les voyages d'exploration – qui présentent un intérêt historique tout en suscitant un plaisir esthétique. Pierre Paris, en somme, pratique avant tout *une archéologie de l'art grec*. Maxime Collignon en donna une définition simple en 1877, même si c'était pour souligner que la discipline ne pouvait justement plus se contenter d'une telle approche :

L'archéologie de l'art n'occupe plus la place prédominante qu'elle avait au début. Sans cesser d'étudier les variations des styles et les nuances particulières du goût dans les différentes parties du monde hellénique [nous soulignons], l'archéologue recherche tout ce qui peut éclairer l'histoire des croyances, des religions et des coutumes ; il est moins un philosophe qu'un historien⁶.

La recherche d'une archéologie totale était ambitieuse, mais fut-elle jamais atteinte ? Pierre Paris s'en rapproche dans sa monographie sur l'Élatée antique mais ses travaux ont généralement une ambition plus modeste. En est-il autrement chez le Maxime Collignon de l'*Histoire de la sculpture grecque*, malgré le caractère magistral de cette œuvre-monument⁷ ? Quant à Salomon Reinach, lui-même revendique, dans la première livraison de ses *Courriers de l'art antique* (1886), un « rôle d'intermédiaire entre l'archéologie et l'art⁸ ». Qu'est-ce qui a donc changé depuis l'*Histoire de l'art dans l'Antiquité* de Johann Joachim Winckelmann (1717-1768)⁹ ? À une connaissance de l'art antique fondamentalement théorique (importance des sources littéraires) et indirecte (à la fin du XVIII^e siècle, on ne possédait que très peu d'originaux grecs), encore très présente chez Ernest Beulé (1826-1874)¹⁰, avait succédé une archéologie de l'art grec qui, sans négliger les informations transmises par les sources littéraires, s'appuyait désormais avant tout sur des sources matérielles de plus en plus nombreuses et de mieux en mieux documentées grâce à la multiplication des fouilles et des voyages d'exploration. La dimension esthétique et la sensibilité envers la beauté des œuvres sont encore très affirmées, mais l'autre originalité de cette approche renouvelée de l'art antique réside précisément dans sa capacité à embrasser toutes les productions, même les plus humbles. En 1886, Salomon Reinach peut ainsi écrire que « Pour l'archéologue, il est parfois vrai de dire que *le beau c'est le laid* [en italique dans le texte original]¹¹ ».

⁵ Pierre PARIS, « Au Musée de Naples », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 59, 1894, p. 591.

⁶ Maxime COLLIGNON, *Cours d'antiquités grecques et latines. De l'Archéologie grecque. Leçon d'ouverture du 15 janvier 1877*, Bordeaux, Faculté des lettres de Bordeaux, G. Gounouilhou, 1877, p. 12.

⁷ Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque*, 2 vol., Paris, Firmin Didot, 1892-1897.

⁸ Salomon REINACH, « Courrier de l'art antique », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 2^e période, 36, 1886, p. 413-414 ; Id., *Monuments nouveaux de l'art antique*, 2 vol., Paris, Simon Kra, 1924, p. 1-3 (vol. 1).

⁹ Voir en particulier la préface (datée de 1763) : Johann Joachim WINCKELMANN, *Histoire de l'art dans l'Antiquité = Geschichte der Kunst des Alterthums*, trad. par Dominique TASSEL, éd. de Daniela Gallo, Paris, Le Livre de Poche, 2005, p. 39-68.

¹⁰ Ernest BEULÉ, *Histoire de l'art grec avant Périclès*, Paris, Didier et Cie, 1868.

¹¹ Salomon REINACH, « Courrier de l'art antique », art. cité, p. 413.

C'est donc à un Pierre Paris archéologue de l'art grec que sera consacré ce chapitre. À quel genre de travaux scientifiques consacre-t-il les deux dernières décennies du XIX^e siècle, c'est-à-dire entre le moment où il débute sa carrière à l'université de Bordeaux et celui où il décide de s'orienter vers un hispanisme archéologique balbutiant ? Deux aspects, fondamentalement complémentaires, seront successivement abordés. Que nous révèle son activité scientifique, en particulier ses publications, quant à son profil universitaire ? À quel(s) lectorat(s) s'adresse-t-il ? Où publie-t-il ? Nous nous intéresserons non seulement à l'environnement éditorial dans lequel il évolue mais également au contenu de ses publications. Quels sont ses objets d'étude ? Quel discours historique produit-il ? Au-delà de l'intérêt intrinsèque que représentent ces questions pour l'étude de la trajectoire de Pierre Paris, il s'agira aussi de mieux saisir la culture scientifique qui est la sienne lorsqu'il décide d'aborder l'étude de la Protohistoire ibérique, vers 1895.

I. — L'UNIVERS ÉDITORIAL DE PIERRE PARIS LA SCIENCE À LA PORTÉE DE TOUS ?

La trajectoire de Pierre Paris s'inscrit dans un contexte culturel profondément renouvelé. Les mutations qui sont à l'œuvre vont bien au-delà des réformes universitaires qui touchent le petit monde des facultés françaises. Les dernières décennies du XIX^e siècle voient s'établir et se consolider ce que Christophe Charle a appelé *un nouveau régime culturel*. L'une de ses caractéristiques est de favoriser la démocratisation de l'accès aux biens culturels en général et en particulier à la production imprimée. Les universitaires peuvent ainsi s'adresser à un lectorat bien plus large que celui que pouvaient espérer atteindre leurs prédécesseurs. Ce nouvel environnement explique que Pierre Paris puisse consacrer une grande partie de ses efforts à écrire pour un nouveau segment éditorial dans lequel il se révèle particulièrement à l'aise, celui de la vulgarisation scientifique.

1. — L'UNIVERSITAIRE ET LE NOUVEAU RÉGIME CULTUREL

Sur le plan politique, la victoire des républicains, en 1879, apparaît rétrospectivement, grâce à la distance qui est la nôtre, comme l'aboutissement d'un processus initié près de cent ans plus tôt avec la disparition de l'Ancien Régime. Le triomphe de la Troisième République est aussi celui des principes de 1789¹². De ce point de vue, le rythme de l'histoire culturelle, que l'on considère souvent comme plus lent que celui d'une vie politique bouillonnante, faite de multiples événements se succédant rapidement les uns les autres, n'est tout compte fait peut-être pas si différent. À une longue révolution politique répond une longue révolution culturelle. Au début des années 1990, Christophe Prochasson souli-

¹² Voir François FURET, « L'Ancien Régime et la Révolution », dans Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2/3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 [1986], p. 2301-2325, qui souligne « l'extraordinaire pouvoir de contrainte de la Révolution française sur la politique française du XIX^e siècle » (p. 2313).

gnait déjà que « la fin du XIX^e siècle marqu[ait] également celle du XVIII^e dont la culture avait dominé le siècle suivant. Période originale, elle établit le lien (ou la rupture) entre le XVIII^e et le XX^e siècle¹³ ». Christophe Charle a produit sur ce sujet une synthèse magistrale¹⁴. Les années 1815-1860 seraient celles d'une lente et progressive « sortie de l'ancien régime culturel », tandis qu'à partir des années 1860 s'ouvrirait l'époque des « dérégulations culturelles » :

Même si le XIX^e siècle passe désormais, dans la vision rétrospective commune, pour l'époque par excellence de l'autonomisation et de la remise en cause des contraintes externes pesant sur les différents champs de production culturelle, on verra que cette marche vers l'autonomie n'apparaît que tardivement dans la plupart des régions de l'Europe [pas avant les années 1860]. Nous l'appellerons ici « dérégulation » pour en marquer le caractère conflictuel, non linéaire et toujours provisoire¹⁵.

Le XIX^e siècle serait ainsi marqué par un « mouvement de libération des règles séculaires », un processus européen et qui aboutirait, dans la deuxième moitié du siècle, à la mise en place d'un « nouveau régime culturel ». Comme le précise l'auteur, la décennie 1860 est une rupture indicative qui est suggérée par ce que l'on peut observer depuis l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la France. Mais en réalité, « On doit plutôt parler de voies multiples et divergentes vers ce qu'il est convenu d'appeler la modernité¹⁶ ». Les facteurs de ce basculement sont multiples. L'industrialisation et les progrès techniques favorisent la transmission et la diffusion de biens culturels qui entrent désormais dans un circuit de commercialisation et de consommation de masse. La démocratisation politique, l'ouverture culturelle, les lois scolaires de Jules Ferry permettent à des secteurs croissants de la population de pouvoir accéder à des biens qui étaient jusque-là réservés à une élite. La deuxième moitié du siècle est ainsi marquée par une série de révolutions culturelles qui touchent le monde du livre, des spectacles, de la musique, de l'art, etc. Ce sont les mutations relatives à l'imprimé qui retiendront ici notre attention.

Même si des obstacles hérités de l'ancien régime culturel demeurent et entravent la diffusion d'une culture de l'écrit, il n'en reste pas moins vrai que les productions imprimées explosent et se diffusent, faisant du livre, du journal, et dans une moindre mesure de la revue (elle est plus chère), des objets de consommation courante¹⁷. Dans la perspective qui est la nôtre, il faut aussi souligner que la diffusion de l'imprimé s'accompagne d'une plus grande circulation des images, ce qui favorise l'émergence d'un nouveau régime perceptif¹⁸. On

¹³ Christophe PROCHASSON, *Les années électriques (1880-1910)*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Textes à l'appui. L'aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle », 1991, p. 10.

¹⁴ Christophe CHARLE, *La dérégulation culturelle. Essai d'histoire des cultures en Europe au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2015.

¹⁵ *Ibid.*, p. 11.

¹⁶ *Ibid.*, p. 366-367.

¹⁷ *Ibid.*, p. 87-128, 423-480. Concernant les revues, il n'en reste pas moins vrai que la période 1880-1914 peut être considérée comme un âge d'or alors que les titres se multiplient : Jacqueline PLUET-DESPATIN, Michel LEYMARIE et Jean-Yves MOLLIÉ (éd.), *La Belle Époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), coll. « In Octavo », 2002. Sur la question du prix des abonnements, et donc du lectorat auquel s'adresse une revue, voir en particulier la contribution de Jean-Charles GESLOT et Julien HAGE, « Recenser les revues », p. 36-37.

¹⁸ Pierre-Lin RENIÉ, « De l'imprimerie photographique à la photographie imprimée. Vers une diffusion internationale des images (1850-1880) », *Études photographiques*, 20, 2007, p. 18-33.

peut désormais contempler ou étudier des sujets et des formes auxquels seule une petite élite avait jusque-là le privilège de pouvoir accéder, un processus que favorise également le développement de l'institution muséale, particulièrement important sous le Second Empire et la Troisième République, à Paris comme en province¹⁹.

Pour un universitaire, cette nouvelle culture de l'imprimé implique de pouvoir s'adresser à un public varié (étudiants, pairs, grand public lettré et érudit, etc.) à travers deux médiums privilégiés : la revue et le livre. La lettre de Pierre Paris à Salomon Reinach que nous avons citée dans le chapitre précédent en est un témoignage éclatant²⁰. Le catalogue du musée de moulages de la faculté des lettres de Bordeaux qu'il rédige avec ses étudiants leur est avant tout destiné, et le professeur y joint une photographie des sculptures qu'il fait exécuter par un photographe attaché à la faculté afin que les jeunes gens se constituent un véritable musée imaginaire. Mais les mutations qui affectent les différents champs culturels dans la deuxième moitié du XIX^e siècle impliquent aussi l'apparition de nouveaux lectorats. Un impératif moral accompagne ces changements : celui de mieux former le peuple et de l'arracher à ses superstitions. Christophe Charle a rappelé les principales voies que l'on emprunte pour répondre à un objectif qui fait voisiner culture scientifique et vulgarisation²¹. Les savants jouent le jeu de la médiatisation (la remarque est surtout valable pour les sciences dures), ils participent à la rédaction d'ouvrages qui s'adressent au grand public et non aux seuls spécialistes, ils sortent volontiers du cercle étroit de leur public habituel et investissent l'espace public en donnant des conférences ou en écrivant des manuels. Les maisons d'édition s'adaptent en créant des collections spécialisées qui accordent une grande importance à l'illustration ; une presse scientifique généraliste de qualité se développe. Les expositions, à commencer par les expositions universelles, sont une autre manifestation de « la prolifération des entreprises de vulgarisation²² ». Bien loin de s'enfermer dans une tour d'ivoire, la communauté des historiens méthodiques s'engage pleinement dans une mission qui relève de la formation et de l'éducation du citoyen²³.

Pierre Paris profite de cette révolution culturelle. Ses travaux reflètent plusieurs des aspects que nous venons de rappeler brièvement [ANN. 34.1]. Jusqu'en 1892 dominent les écrits que l'on peut qualifier de strictement scientifiques, articles ou livres. S'ajoutent quelques comptes rendus de lecture et les articles relatifs à l'actualité archéologique du monde grec. Dans tous les cas, ces travaux sont lus d'abord par des spécialistes. Dès 1889, *La*

¹⁹ Chantal GEORGEL (éd.), *La Jeunesse des musées. Les musées en France au XIX^e siècle*, Paris, Musée d'Orsay, RMN, 1994 ; Dominique POULOT, *Une histoire des musées de France (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, La Découverte, coll. « Poche » (292), 2008 [2005] ; Arnaud BERTINET, *Les musées de Napoléon III. Une institution pour les arts (1849-1872)*, Paris, Mare & Martin, 2015 ; Pascal GRIENER, *Pour une histoire du regard. L'expérience du musée au XIX^e siècle*, Paris, Hazan, Louvre Éditions, coll. « La Chaire du Louvre », 2017.

²⁰ Cat. REINACH (Salomon) 21-11-1889.

²¹ Christophe CHARLE, *La dérégulation culturelle*, ouvr. cité, p. 444-452. Sur les difficultés liées à la définition des termes (vulgarisation, divulgation, popularisation, etc.) et de l'objet d'étude, voir l'introduction de l'ouvrage collectif (centré, comme le suivant, sur les sciences dures) coordonné par Bernadette BENSAUDE-VINCENT et Anne RASMUSSEN (éd.), *La science populaire dans la presse et l'édition (XIX^e et XX^e siècles)*, Paris, CNRS Éditions, 1997, p. 13-30, ainsi que Bruno BÉGUET (éd.), *La science pour tous. Sur la vulgarisation scientifique en France de 1850 à 1914*, Paris, Bibliothèque du Conservatoire national des arts et métiers, 1990.

²² Madeleine REBÉRIOUX, « Au tournant des expos : 1889 », *Le Mouvement social*, 149, 1989, p. 9.

²³ Christian DELACROIX, François DOSSE et Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Gallimard, 2007, p. 154-168.

sculpture antique s'adresse toutefois à un public plus large. Il est avant tout universitaire puisque ce petit livre peut légitimement être considéré comme un manuel d'archéologie de l'art antique destiné en priorité – mais pas uniquement – aux étudiants. Il en va de même pour le *Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque* (1892), écrit par et pour les étudiants bordelais, ou pour le *Polyclète* (1895). À la fin de l'année 1891, une fois ses thèses soutenues, Pierre Paris est un *homo academicus* consacré par son statut de normalien-agrégé-athénien, docteur de la faculté des lettres de Paris, titulaire d'une chaire à l'université de Bordeaux. Il dispose alors d'une légitimité qui lui permet de se confronter à d'autres exercices pour lesquels ses pairs le sollicitent. En même temps, cette réussite le libère des contraintes qui pèsent sur tout jeune savant dont la carrière est encore incertaine et qui doit prouver sa valeur. À la première catégorie répondent les articles qu'il prépare pour le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, le Daremberg et Saglio. À la seconde ceux dont la conception s'adresse à un public d'érudits et de curieux plus large ; ils constituent presque des promenades archéologiques en Orient et en Grande-Grèce même s'ils n'en ont pas le nom²⁴. À cette activité en faveur d'une archéologie de l'art grec grand public répond la part très réduite des études scientifiques que Pierre Paris livre entre 1893 et 1895. Ce n'est qu'à partir de 1896-1897 que leur nombre redevient important, ce qui est un témoignage direct de la nouvelle activité induite par le tournant hispaniste. Celui-ci est intimement lié à l'achat du buste de la Dame d'Elche que Pierre Paris conclut à l'été 1897 pour le compte du musée du Louvre. L'évènement a un retentissement considérable et marque une rupture majeure dans sa trajectoire scientifique. Les deux articles qu'il fait paraître dans la presse²⁵ et la publication « grand public » relative au buste²⁶ (elle succède à l'étude scientifique que Pierre Paris donne aux *Monuments et mémoires de la fondation Eugène Piot*²⁷) doivent être considérés comme des moyens pour diffuser la nouvelle d'une découverte qui est importante aussi bien pour la science que pour l'image sociale du savant bordelais à qui l'on doit d'avoir permis au Louvre de faire l'acquisition d'une œuvre de premier choix.

Jusqu'en 1894, Pierre Paris travaille à partir des recherches qu'il a menées lors de son séjour à l'École française d'Athènes (1882-1885). Cela explique l'importance des études épigraphiques dans sa bibliographie. En écrivant que les membres de l'EFA restaient étroitement liés à l'École plusieurs années après leur retour en France à travers le travail de publication des résultats de leurs recherches, Pierre Paris n'établit pas seulement une loi absolue, il part de sa propre expérience²⁸. Mais entre 1892 et 1894, soit dix ans après son séjour en

²⁴ Nous faisons rentrer dans cette catégorie : Pierre PARIS, « L'architecture religieuse en Égypte », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 55, 1893, p. 65-74, 261-271 ; ID., « Au Musée de Naples », art. cité ; ID., « Les ruines du Parthénon », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 58, 1894, p. 177-188 ; ID., « Souvenirs d'Athènes », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 59, 1894, p. 265-279 ; ID., « Souvenirs d'Élatée », *La Revue hebdomadaire*, 2^e série, 6, 23, 8 mai 1897, p. 213-234.

²⁵ Pierre PARIS, « Statue antique d'Elche (Espagne) », *L'illustration*, 2 octobre 1897, p. 276 ; ID., « Les fêtes de l'Assomption à Elche (Espagne). Représentation d'un opéra-liturgique dans l'Église cathédrale », *L'illustration*, 18 septembre 1897, p. 227-228.

²⁶ Pierre PARIS, « Le buste d'Elche au musée du Louvre », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 3, 1898, p. 193-202.

²⁷ Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », *MMAI*, 4, 2, 1897, p. 137-168.

²⁸ Pierre PARIS, « Les découvertes en Grèce (Bulletin de 1887-1888). I. Travaux de l'École française d'Athènes », *RHR*, 18, 1888, p. 157.

Orient, le filon athénien s'épuise. Après la publication de sa thèse sur Élatée dans la BEFAR, le dernier travail relatif à son statut de membre de l'EFA paraît en 1894²⁹. Pierre Paris doit désormais trouver le moyen de donner une nouvelle impulsion à sa carrière. Les années 1893-1896 apparaissent ainsi comme une période de transition de l'hellénisme vers l'hispanisme.

Trois moments semblent donc devoir être distingués. Entre 1883 et 1892, les publications scientifiques dominent et sont surtout alimentées par le produit du séjour en Orient. Nous les avons étudiées dans les chapitres 2 et 3. Entre 1893 et 1895, le filon athénien se tarit. Les écrits de vulgarisation sont plus nombreux ; ils semblent aussi témoigner de la nostalgie qui s'empare de Pierre Paris au souvenir de l'expérience qui fut la sienne sur le terrain grec. Enfin, à partir de 1896, les premiers voyages archéologiques en Espagne apparaissent comme une issue possible afin de relancer sa carrière professionnelle et de renouer avec l'expérience du voyage et la découverte d'horizons lointains.

On retrouve *grosso modo* la même périodisation en trois mouvements lorsque l'on regarde les revues dans lesquelles publie Pierre Paris et le moment de sa carrière où il le fait. L'approche statistique doit être à la fois quantitative et diachronique [ANN. 34.2, 34.3]. Sur l'ensemble de la période, la part des périodiques à caractère scientifique est la plus importante (84 % du total)³⁰. Deux titres à eux-seuls rassemblent plus de 60 % des publications scientifiques tout au long de ces années. Il s'agit du *Bulletin de correspondance hellénique* et de la *Revue de l'histoire des religions*. Ce sont aussi les seuls dans lesquels il publie jusqu'en 1892. Il y a là un reflet de sa situation de jeune chercheur. Le *BCH* est l'organe officiel de l'EFA auquel Pierre Paris a accès en raison de son statut d'athénien. Quant à la *RHR*, fondée en 1880, on peut comprendre qu'une revue de création récente ait choisi de confier la section relative à l'actualité archéologique de la religion grecque à un jeune savant qui avait été formé à la méthode de Gabriel Monod dont elle se revendique ouvertement³¹. En 1893-1894, cinq articles (dont un compte rendu) paraissent dans la revue *L'Art* qui s'adresse à un lectorat bourgeois et érudit. Les années 1895-1896 sont marquées par deux tendances nouvelles. D'une part, l'apparition d'articles publiés dans une jeune revue locale, premier symptôme d'un dynamisme éditorial de l'université bordelaise qui va se révéler durable, ce qui n'est pas si fréquent à une époque où les revues savantes peinent à exister en province³². Ensuite, en matière de divulgation, Pierre Paris publie un article dans la *Gazette des beaux-arts*, ce qui

²⁹ Pierre PARIS, *Élatée. La ville, le temple d'Athéna Cranaia*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (60), 1892 ; Id., « Inscriptions de Phocide et de Locride », *BCH*, 18, 1894, p. 53-63.

³⁰ Nous faisons entrer dans cette catégorie : le *BCH*, le *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, les *CRAI*, les *MMAI*, la *RA*, la *RHR*, la *Revue des universités du Midi*, la *RABM*.

³¹ Maurice VERNES, « Introduction », *RHR*, 1, 1880, p. 1-17. La ligne éditoriale affirme sa volonté de rejeter toute querelle et toute polémique stérile (« une vue étroite et qui a fait son temps », p. 5). La revendication d'une histoire méthodique est au contraire très forte : « nous ne prétendons faire que l'œuvre de l'historien, et nous pouvons nous approprier sans changement les déclarations, à la fois très nettes et très élevées, placées, il y a quatre ans, en tête de la *Revue historique* [Gabriel MONOD, « Introduction. Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle », *RH*, 1, 1876, p. 5-38]. Comment pourrions-nous mieux indiquer que nous n'avons en vue qu'une branche spéciale des études historiques, qu'en acceptant les règles qui prévalent dans ces études ? » (p. 6).

³² Jean-Yves MOLLIÉ, « La revue dans le système éditorial », dans Jacqueline PLUET-DESPATIN, Michel LEYMARIE et Jean-Yves MOLLIÉ (éd.), *La Belle Époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), coll. « In Octavo », 2002, p. 50-52.

suppose un saut qualitatif. Fondée en 1859 par Édouard Houssaye et Charles Blanc, elle est l'une des plus importantes revues d'art de l'époque. Mais c'est bien l'année 1897 qui marque une rupture majeure en matière de stratégie éditoriale. Le tournant hispaniste permet à Pierre Paris d'accéder à des périodiques d'une toute autre importance et qui sont des instruments de prestige symbolique dans le champ scientifique. Son statut d'universitaire et le choix d'un champ d'étude méconnu et prometteur, celui de l'hispanisme archéologique, lui permettent de se présenter comme un savant qui investit un terrain absolument neuf et qui est donc susceptible de contribuer au progrès de la science française. Très vite, ce choix lui ouvre les portes de revues importantes dans la vie culturelle française et espagnole : en 1897 et 1898, ses travaux sont accueillis par le *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, les *Monuments et mémoires de la fondation Eugène Piot*, la *Revue archéologique* et la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*. Il n'est plus ici question de vulgarisation. Au contraire, ces revues, en tant que « lieux d'innovation où [s'essaient] les plus belles audaces », ont un « caractère aristocratique » marqué en ce sens que leur lectorat est très limité³³. Mais il est aussi brillant et choisi, de sorte que publier dans ces périodiques suppose d'avoir obtenu la reconnaissance de ses pairs³⁴. Pierre Paris ne renonce pas pour autant à la publication d'articles de divulgation. En 1897 et 1898, la *Revue hebdomadaire* et la *Revue de l'art ancien et moderne* accueillent des textes qui s'adressent en priorité à des lecteurs non spécialistes, signe que ce segment éditorial n'avait pas été choisi par défaut. Pierre Paris est manifestement à l'aise dans cet exercice, ce que confirmera bientôt la publication des *Promenades archéologiques en Espagne*.

Au regard du contexte culturel de la fin du XIX^e siècle, il n'y a pas lieu de s'étonner de voir cohabiter publications scientifiques et de vulgarisation dans la production d'un universitaire. L'originalité du cas de Pierre Paris réside dans l'importance que prennent les travaux destinés à un public plus large que celui des seuls spécialistes. Entre 1888 et 1896, les articles de fonds, au contenu scientifique élevé, précis et qui exigent un haut degré de spécialisation pour être compris sont peu nombreux [ANN. 34.1]. Sur la même période, les livres écrits ou édités par Pierre Paris témoignent eux aussi de ce rapport disproportionné en faveur de la divulgation : seules ses deux thèses peuvent être considérées comme des publications scientifiques au sens strict³⁵. *La sculpture antique* (1889), *Le Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque* du musée de la faculté des lettres de Bordeaux (1892) et le *Polyclète* qui paraît en 1895 appartiennent à l'autre catégorie. À l'occasion de la parution de

³³ Christophe PROCHASSON, *Les années électriques (1880-1910)*, ouvr. cité, p. 156-160.

³⁴ De ce point de vue, la revue est à la fois un lieu de savoirs indispensable à l'organisation d'un nouveau champ disciplinaire spécialisé et un lieu du pouvoir universitaire qui contribue à réguler l'intégration des nouveaux membres dans une communauté scientifique de plus en plus professionnalisée. Voir Jacqueline PLUET-DESPATIN, « Les revues et la professionnalisation des sciences humaines », dans Jacqueline PLUET-DESPATIN, Michel LEYMARIE et Jean-Yves MOLLIER (éd.), *La Belle Époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), coll. « In Octavo », 2002, p. 305-322 ; dans le même volume, Vincent DUCLERT et Anne RASMUSSEN, « Les revues scientifiques et la dynamique de la recherche », p. 237-254.

³⁵ Pierre PARIS, *Élatée*, ouvr. cité ; ID., *Quatenus feminae res publicas in Asia Minore, Romanis imperantibus, attigerint*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Ernest Thorin, 1891.

ce dernier livre, l'auteur anonyme d'un compte rendu le présentait comme « un livre de vulgarisation érudite, genre où M. Paris a déjà fait ses preuves³⁶ ».

Sur le plan professionnel, ce choix n'est pas sans risque pour un professeur ambitieux qui débute dans la carrière. Certes, la vulgarisation scientifique est pratiquée par de nombreux savants, y compris ceux qui sont reconnus comme des maîtres. Bien des témoignages montrent cependant que certains intellectuels voient dans cette activité une menace pour l'avancée de la science et un symptôme de sa décadence³⁷. Alors que les pairs de Pierre Paris attendent avant tout de lui qu'il fasse ses preuves comme savant et comme érudit, une activité trop tournée vers la divulgation peut suggérer que chez lui le chercheur s'efface devant le professeur.

2. — PIERRE PARIS ET LA « BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS »

Investir le nouveau segment éditorial qui est celui de la vulgarisation scientifique répond à plusieurs objectifs. Pour l'auteur qui est rémunéré, cette activité se convertit en une source de revenus complémentaires non négligeables pour un jeune enseignant. Alors que l'archéologie et l'histoire de l'art sont de jeunes disciplines universitaires, ce genre de publications permet de les faire connaître, de les rendre plus familières auprès d'un large public et, partant, de défendre leur utilité sociale et leur position au sein du champ académique. De façon plus prosaïque, on peut penser que les cours publics offrent à l'enseignant-auteur un bon moyen de tester l'intérêt que suscite le sujet traité (et donc son succès éditorial futur) auprès d'un auditoire socialement diversifié ou, inversement, de réinvestir devant les étudiants le produit d'une recherche scientifique en cours. La publication de l'article sur *La vache de Myron*³⁸, en 1896, a probablement pris forme dans le cadre du cours public de l'année 1893-1894 sur *Les représentations d'animaux dans l'art grec*³⁹. En 1886-1887, le choix d'étudier les terres cuites grecques en cours public est sans doute lié à la préparation de l'article que Pierre Paris consacre à cette question, en lien avec le produit de ses fouilles au sanctuaire d'Athéna Kranaia⁴⁰. Mais c'est pour la sculpture grecque que les liens entre recherche, enseignement et divulgation apparaissent avec le plus de force dans les années 1880-1890. La sculpture grecque figure au programme du cours public de l'année 1887-1888. Le même thème est trai-

³⁶ FILOCALO [PSEUDONYME], « [CR] Paris (Pierre). Polyclète (Collection des Artistes célèbres). Librairie de l'art, s. d. (1895). Grand in-8°, 96 p. », *REG*, 8, 32, 1895, p. 477.

³⁷ Voir le point de vue de l'écrivain Jean-Richard Bloch (1884-1947) cité dans Christophe PROCHASSON, *Les années électriques (1880-1910)*, ouvr. cité, p. 211-212.

³⁸ Pierre PARIS, « La vache de Myron », *Gazette des beaux-arts*, 15, 1896, p. 486-494. Située sur l'Acropole d'Athènes, cette œuvre est aujourd'hui perdue, il n'en subsiste aucune copie et il n'est guère évident d'en proposer une reconstitution. Sur ce point, voir Françoise FRONTISI-DUCROUX et François LISSARAGUE, « La vache et le discobole », *Itaca. Quaderns Catalans de Cultura Clàssica*, 21, 2005, p. 19-29 ; François CHAMOUX, « La génisse d'Herculanum », *MMAI*, 72, 1991, p. 9-32.

³⁹ Le manuscrit du cours public semble avoir été conservé : *Les animaux dans l'art antique*, inédit, s. d. [1893-1894], Beyssac, AP-Paris-Philippe.

⁴⁰ Pierre PARIS, « Fouilles au temple d'Athéna Kranaia. Les ex-voto », *BCH*, 11, 1887, p. 405-444 ; Id., « Fouilles au temple d'Athéna Kranaia. Catalogue des ex-voto », *BCH*, 12, 1888, p. 37-63. Comme nous l'avons vu précédemment, ces travaux seront repris, avec de légères modifications, dans sa thèse principale de doctorat.

té jusqu'en 1891, mais de façon plus précise : histoire de la sculpture grecque au V^e siècle (1888-1889), au V^e et au IV^e siècle (1889-1890), depuis le IV^e siècle (1890-1891) [ANN. 30.3-30.6]. Pierre Paris semble avoir organisé un programme quadriennal. Le cours de l'année 1887-1888 est sans doute introductif, destiné à donner une vision d'ensemble du sujet à son auditoire. Ses notes de cours lui ont probablement servi à rédiger le petit livre qu'il achève en octobre 1888⁴¹. Avec la parution de *La sculpture antique* – dont le manuscrit a été conservé [FIG. 174] – les étudiants disposent d'un manuel sur lequel s'appuyer (il complète la courte liste des manuels existants) tandis que le professeur aborde en cours public des points précis de ce programme, en particulier l'histoire de la sculpture des époques classique et hellénistique. Pierre Paris a pu lui-même sentir la nécessité de publier un tel manuel. Ayant choisi de traiter les terres cuites grecques en 1886-1887, peut-être s'est-il rendu compte qu'un sujet aussi spécifique exigeait des connaissances préalables que son auditoire n'avait pas.

Vulgariser implique de s'adresser à un public bourgeois lettré mais aussi – et peut-être avant tout – d'offrir des outils didactiques à un nouveau type de lectorat, celui des étudiants. Dans le contexte du nouveau régime culturel et du processus de professionnalisation et d'institutionnalisation universitaire de l'archéologie et de l'histoire de l'art, la première génération de ces professeurs d'un genre nouveau doit produire des ouvrages qui sont à la fois grand public et didactiques. Ils sont destinés à offrir aux étudiants des outils neufs, récents et actualisés, propres à les accompagner dans leur formation à l'archéologie et à l'histoire de l'art. Puisqu'ils n'existent pas, c'est aux professeurs de les écrire. On voit naître des collections spécialisées chez les éditeurs, lesquels soutiennent la publication de véritables manuels rédigés par des spécialistes faisant autorité⁴². Pierre Paris est l'un d'entre eux.

Nous ne reviendrons pas ici sur le *Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque* du musée de la faculté des lettres que nous avons présenté dans le chapitre précédent⁴³. Pédagogique, cette entreprise l'est à double titre : d'une part en associant directement les étudiants à son écriture, ensuite en offrant aux visiteurs de la collection de la faculté des lettres bordelaise un outil pour comprendre les copies qu'ils ont sous les yeux, les comparer et les situer dans l'histoire de la sculpture grecque.

Un autre livre, publié en 1889, mérite notre attention. Il s'agit de *La sculpture antique* (350 pages ; 178 gravures à l'eau-forte ou au trait) qui prend place au sein de la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » [FIG. 175]. Une fois de plus, Pierre Paris marche dans les pas de Maxime Collignon qui a déjà signé deux ouvrages dans cette collection⁴⁴. En introduction de son *Manuel d'archéologie grecque*, ce dernier précisait :

⁴¹ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1889, p. 6.

⁴² Lyne THERRIEN, *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Format » (25), 1998, p. 386-392.

⁴³ Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque rédigé par un groupe d'étudiants*, Bordeaux, Imprimerie Cadoret, 1892.

⁴⁴ Maxime COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1881] ; Id., *Mythologie figurée de la Grèce*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1883].

Les prétentions de ce petit livre sont fort modestes. Le titre seul de la collection où il doit prendre place indique assez quelle en est la portée : c'est avant tout un ouvrage d'enseignement, destiné aux élèves de nos lycées et de nos écoles, et à la partie du public qui s'intéresse aux choses de l'art. Il y avait, croyons-nous, quelque intérêt à présenter, sous une forme très abrégée, des notions qu'on n'acquiert souvent qu'au prix de longues recherches, dans des ouvrages trop spéciaux pour être facilement abordables⁴⁵.

Il s'agit bien de mêler érudition, enseignement et divulgation. C'est encore ce que rappelle Pierre Paris dans la courte présentation de *La sculpture antique* :

Est-ce bien dans un *petit livre* comme celui-ci, *non scientifique*, mais *didactique*, est-ce dans un livre *élémentaire* [nous soulignons], où l'on doit surtout enregistrer les solutions acquises, qu'il convient de s'attarder aux débats encore ouverts et aux hypothèses ? Nous avons cru que notre travail serait plus utile si nous pouvions obtenir que le lecteur, arrivant à la dernière page de ce volume, connaisse bien et sache apprécier à sa date et dans son milieu historique ou artistique l'œuvre conservée des vieux portraitistes égyptiens ou des décorateurs ninivites, de Phidias, de Praxitèle, ou du grand génie inconnu qui sculpta la Vénus de Milo⁴⁶.

Ambitieux par son titre, le manuel pariséen est plus modeste dans son contenu. Il est avant tout question de sculpture grecque. Si le livre 1 traite de l'Orient (Égypte, Mésopotamie, Phénicie et Chypre), c'est pour y rechercher les origines du génie artistique des Grecs. Quant à la sculpture d'époque romaine, elle se limite à une dizaine de pages visant à présenter le devenir de la sculpture grecque sous la domination romaine. En fin de compte, son contenu est en adéquation avec ce qu'est l'enseignement de Pierre Paris à Bordeaux. Il a le mérite de proposer une vision d'ensemble actualisée qui intègre les derniers acquis de la recherche, à commencer par l'archaïsme ou la découverte des racines orientales de la culture grecque. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

La sculpture antique est probablement la publication de Pierre Paris qui s'apparente le plus à ce que l'on entend par manuel universitaire. Il s'agit avant tout d'offrir un outil constituant une synthèse des connaissances acquises. Ce n'est pas un ouvrage d'érudition : dans chaque volume de la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », l'apparat critique est très limité, voire inexistant, tout comme les références bibliographiques qui se limitent au rappel de quelques titres essentiels. Créée en 1880, la collection est portée par deux hommes : Jules Comte (1846-1912), qui en est le directeur, et l'imprimeur-éditeur Albert Quantin (né à Tours en 1850) qui a fait de l'édition d'ouvrages d'art sa spécialité. Jules Comte fait toute sa carrière au sein de l'administration des Beaux-Arts. Chef du bureau de l'Enseignement à la direction générale des Beaux-Arts en 1878, il est nommé chef de la division des Musées et de l'Enseignement des arts et du dessin en 1881, puis inspecteur général des Écoles d'art décoratifs et enfin directeur des Bâtiments civils et des Palais nationaux en 1886. Il est aussi le fondateur de la *Revue de l'art ancien et moderne* (1897) dans laquelle Pierre Paris publie plusieurs articles entre 1898 et 1922⁴⁷. Quant à l'éditeur Albert Quantin, il est

⁴⁵ Maxime COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, ouvr. cité, p. 5.

⁴⁶ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 6.

⁴⁷ Annabelle MARTIN, s. v. « Comte, Jules (17 octobre 1846, Paris – 14 décembre 1912, Paris) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2008, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

un bon exemple de ce curieux mélange entre le souci commercial d'être rentable, de produire et vendre toujours plus et au meilleur coût, et des intérêts esthétiques et moraux qui le conduisent à éditer des livres d'art de grande qualité tout en tentant de mettre à la portée de tous, au moyen des « bibliothèques », collections au prix abordable, les connaissances jusqu'alors réservée à une élite⁴⁸.

La « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » ne se limite ni à l'archéologie ni à l'Antiquité. Le projet éditorial est bien plus ambitieux. À travers une soixantaine de volumes, il aborde des thèmes aussi divers que l'art antique, l'archéologie chrétienne, l'art de la verrerie ou des armes, l'art indien, japonais ou chinois, l'histoire de la musique, etc. En effet, la collection naît dans un contexte bien particulier. Outre le développement d'un nouveau lectorat propre au nouveau régime culturel dont il a été question plus haut, les choix des éditeurs font écho à la doctrine républicaine qui se met en place en matière artistique dans les années 1880. Dans un État qui considère l'art comme un champ relevant d'un véritable service public, l'administration accorde une très grande importance à la question de l'enseignement des beaux-arts et des arts appliqués⁴⁹. Il n'est donc guère surprenant qu'un haut-fonctionnaire des Beaux-Arts soit à l'origine de cette collection. Ceux qui ont vu naître et se développer le projet éditorial ont généralement insisté sur les mêmes caractéristiques. Dans l'hommage qu'il rend à Jules Comte après sa mort, Henry Lemonnier rappelle le rôle, à la fois didactique et social, qui est celui de cette collection, ainsi que la nouveauté d'une telle entreprise. Pour lui, cette

publication se proposait de combler une grande lacune en offrant à la jeunesse studieuse un livre pratique, un ouvrage élémentaire où chacun pût facilement apprendre la théorie de l'art dans une série de volumes peu coûteux ; elle promettait de mettre sous nos yeux le tableau des procédés qu'emploient les diverses formes de l'art, en nous faisant connaître les phases successives de leur développement à toutes les époques, de l'Antiquité et des temps modernes [...]. La valeur en apparaît encore mieux si l'on songe qu'au moment où se fondait la bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, il n'existait pour ainsi dire pas d'ouvrage de vulgarisation digne de ce nom⁵⁰.

Dès 1883, Louis Gonse (1846-1921), rédacteur en chef de la *Gazette des beaux-arts*, voit dans ces livres « de petits manuels spéciaux destinés à répandre dans les masses les notions élémentaires de l'art » et leur attribue un public précis, les élèves de l'enseignement secondaire :

La jeunesse française, en quittant les bancs du collège, se trouvait dans la plus complète ignorance de ce qui constitue l'histoire même de la civilisation ; tout au plus avait-elle retenu

⁴⁸ Marie GLOC-DECHEZLEPRÊTRE, « L'imprimeur-éditeur Quantin et l'architecte Édouard Corroyer (1835-1904) », dans Béatrice BOUVIER et Jean-Michel LENIAUD (éd.), *Le livre d'architecture, XVe-XXe siècle. Édition, représentations et bibliothèques*, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, coll. « Études et rencontres » (11), 2002, p. 75-88, § 5, en ligne sur <http://books.openedition.org/enc/1124> ; Béatrice BOUVIER, « Pour une histoire de l'architecture des librairies. Le Quartier latin de 1793 à 1914 », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 2, 2001, p. 18-21.

⁴⁹ Gérard MONNIER, *L'art et ses institutions en France. De la Révolution à nos jours*, Paris, Gallimard, coll. « Folio / Histoire » (66), 1995, p. 210-224.

⁵⁰ Henry LEMONNIER, *Notice sur la vie et les travaux de M. Jules Comte, lue dans la séance du 24 janvier 1914*, Paris, Académie des beaux-arts, Firmin Didot, 1914, p. 9, cité dans Marie GLOC-DECHEZLEPRÊTRE, « L'imprimeur-éditeur Quantin et l'architecte Édouard Corroyer (1835-1904) », art. cité, § 15.

quelques noms plus ou moins sonores, quelques généralités vagues, comme on en apprend par la force des choses. Aucune idée précise sur les styles, sur les œuvres, sur les époques. Les programmes scolaires étaient muets sur l'esthétique.

Louis Gonse mentionne également d'autres lecteurs potentiels : les jeunes filles, les ouvriers d'art, les artistes, mais aussi les professeurs. Avec le développement d'un enseignement universitaire de l'histoire de l'art antique et moderne dans les années 1880-1890, les étudiants des facultés les rejoignent bientôt⁵¹. Victor Champier, directeur de la *Revue des arts décoratifs* (organe d'expression officiel de l'Union centrale des arts décoratifs), dresse un constat identique⁵².

Les ouvrages publiés se veulent avant tout didactiques et destinés au grand public mais sans renoncer à la transmission d'un savoir actualisé et rigoureux. De là le fait que les collaborateurs de la collection soient tous des spécialistes reconnus dans leur domaine et qui bénéficient d'une certaine notoriété, ou du moins d'un parcours attestant leur compétence. Pour Louis Gonse, il y a là un choix éditorial qui peut être à double tranchant et menacer l'objectif premier de la collection, celui de faire une véritable divulgation de qualité :

le seul regret que nous puissions exprimer, c'est que celui-ci [le vicomte Delaborde dans son livre sur la gravure⁵³] ait mis trop de science et de haute critique dans ce petit volume, qui n'est en principe qu'un manuel écrit pour ceux qui ne savent rien ou presque rien sur la matière. C'est un reproche que nous aurons d'ailleurs à faire à plus d'un volume. Plus l'auteur aura de valeur spéciale, plus il aura de peine à se défendre contre l'entraînement même de son sujet. Il faut beaucoup d'abnégation pour abaisser sa pensée au niveau de la foule et remplir le rôle ingrat d'une utilité. Humble mais délicate besogne que celle de vulgarisateur⁵⁴.

Jugé de la pertinence de la critique exigerait une étude exhaustive des différents volumes qui composent la collection. Il ne nous appartient pas d'entreprendre un tel travail. Signalons simplement que pour les ouvrages qui traitent plus particulièrement des sciences de l'Antiquité, elle ne nous paraît guère fondée. Le contrat fut au contraire plutôt bien rempli.

Du côté des éditeurs, on insiste sur deux points essentiels : 1. l'idée d'un projet cohérent et réfléchi, répondant à un plan d'ensemble qui ne doit rien au hasard ; 2. la volonté de contribuer à l'unité de l'art en dépassant la traditionnelle hiérarchie des arts et en œuvrant au rapprochement entre les beaux-arts et les arts décoratifs, une prise de position qui répond elle aussi au projet républicain formulé autour de 1880. En 1885, le catalogue de la maison d'édition Albert Quantin précise que la collection de la « Bibliothèque des beaux-arts »

⁵¹ Louis GONSE, « Bibliographie. Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 2^e période, 27, 1883, p. 176-178.

⁵² Victor CHAMPIER, « La Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts à l'Institut », *Revue des arts décoratifs*, 4, 1883-1884, p. 213 : « Grâce à cette bibliothèque, nos lycées, nos écoles, les jeunes gens [...], enfin les hommes du monde comme les hommes de métier, auront les éléments d'éducation qui manquaient chez nous jusqu'ici [...]. Formuler ce qui est essentiel dans les multiples variétés des formes et dégager de l'érudition trop broussailleuse tout ce qui est utile, pour asseoir sur de fortes bases l'enseignement artistique, tel est l'objet de la bibliothèque dont il s'agit ».

⁵³ [Vicomte] Henri-François DELABORDE, *La gravure. Précis élémentaire de ses origines, de ses procédés et de son histoire*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1886].

⁵⁴ Louis GONSE, « Bibliographie. Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », art. cité, p. 180-181.

comporte d'abord des volumes traitant des principes de l'art dans ses formules générales, de ses grandes règles qui s'adaptent à toutes les écoles, dans tous les pays et dans tous les temps. Son cadre s'élargit en se spécialisant et comprend toutes les divisions de l'art et ses applications. Les arts industriels y seront largement représentés. Un même esprit de méthode et de clarté a permis d'atteindre partout le même but : instruire en intéressant⁵⁵.

Louis Gonse a émis des doutes quant à la cohérence d'ensemble de l'entreprise, posant la question de sa conception, déplorant une trop grande ambition et les répétitions inévitables qu'il décelait dans la liste des titres dont la publication était annoncée, un écueil qui aurait pu être évité, selon lui, en recourant à une commission des collaborateurs qui se serait réunie sous la présidence de l'éditeur : « nous eussions voulu que tous les éléments d'un édifice aussi complexe fussent examinés, choisis avec la plus grande prudence, passés au crible, c'est-à-dire sanctionnés par l'accord de plusieurs hommes compétents. Six avis valent mieux qu'un en pareil matière⁵⁶ ». Tous les ouvrages relatifs à l'Antiquité n'évitent sans doute pas les redites. Mais outre le fait qu'en matière de pédagogie la répétition peut être une vertu, c'est bien l'idée d'une cohérence d'ensemble qui paraît s'imposer. Les titres couvrent l'essentiel des champs du savoir de l'époque et en offrent une excellente synthèse. Ils reflètent également les équilibres historiographiques du moment. L'hellénisme domine⁵⁷, Rome occupe une place secondaire tandis que la Protohistoire fait une apparition discrète⁵⁸. Surtout, alors que la question des racines orientales de la culture classique retient l'attention des chercheurs, l'espace géographique couvert s'élargit. Il ne se limite plus au monde gréco-romain⁵⁹. Précisons que s'ajoutent aux titres spécifiques à cette période des études au contenu plus transversal qui font une place à l'Antiquité⁶⁰.

La critique de Louis Gonse n'est cependant pas gratuite. Pierre Paris l'a bien senti. Chargé d'écrire un manuel relatif à la sculpture antique, il doit traiter un sujet qui a été abordé par d'autres. Gaston Maspero a consacré un chapitre à la peinture et la sculpture en Égypte, un autre aux arts industriels. Ernest Babelon a étudié la sculpture de l'Orient dans presque chacun des huit chapitres de son *Manuel d'archéologie orientale*, un sujet déjà bien défriché en 1881 par Maxime Collignon : le chapitre 2 de la première partie relative aux origines de l'art grec porte sur l'Orient et les influences phéniciennes, égyptiennes, assyriennes et l'art lydo-phrygien. La troisième partie est quant à elle entièrement consacrée à la sculpture

⁵⁵ Cité dans Marie GLOC-DECHEZLEPRÊTRE, « L'imprimeur-éditeur Quantin et l'architecte Édouard Corroyer (1835-1904) », art. cité, § 15.

⁵⁶ Louis GONSE, « Bibliographie. Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », art. cité, p. 178.

⁵⁷ Maxime COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, ouvr. cité ; ID., *Mythologie figurée de la Grèce*, ouvr. cité ; Victor LALOUX, *L'architecture grecque*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1888 ; Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité.

⁵⁸ Jules MARTHA, *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1884].

⁵⁹ Ernest BABELON, *Manuel d'archéologie orientale. Chaldée, Assyrie, Perse, Syrie, Judée, Phénicie, Carthage*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1888 ; Gaston MASPERO, *L'archéologie égyptienne*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1887.

⁶⁰ En particulier Charles BAYET, *Précis d'histoire de l'art*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1886 ; François LENORMANT, *Monnaies et médailles*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1883].

grecque depuis ses origines mythiques jusqu'à la fin de la période hellénistique (sept chapitres). Au regard de ces antécédents, il était difficile de faire preuve d'une grande originalité :

Les personnes qui s'intéressent à la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* savent que dans chacun des *Manuels d'archéologie* déjà publiés [en italique dans le texte original] un chapitre capital est consacré à la sculpture ; mais le plan général de la collection exige qu'à côté de ces manuels se publie une série de volumes où soient détachées de l'ensemble certaines parties qui méritent d'être étudiées en elles-mêmes [...].

Ce plan se défend de lui-même, mais a rendu notre tâche assez délicate, car c'est à peine si chaque partie de notre étude pouvait trouver ici un développement aussi long que dans chacun des manuels, et d'ailleurs nous ne pouvions pas copier nos prédécesseurs. Aussi nous sommes-nous résolu, au lieu d'écrire de nouveau, après MM. Maspero, Babelon, Collignon et Martha, l'histoire de la sculpture, à prendre les œuvres capitales ou les chefs-d'œuvre, et à les décrire avec détails, cherchant à mettre en relief les traits caractéristiques d'une période, d'une école ou d'un talent. Nous avons voulu, en un mot, supposant l'histoire de la sculpture antique connue grâce aux chapitres spéciaux des manuels, faire une étude, critique aussi bien et même plus qu'historique, des monuments principaux qui nous ont été conservés⁶¹.

Mais là encore, l'entrée par des œuvres choisies n'est pas complètement nouvelle. Pour la représentation de l'univers des dieux, par exemple, elle rejoint l'approche qui fut celle de Maxime Collignon dans la *Mythologie figurée de la Grèce* (1883)⁶². Le livre n'en reçoit pas moins une très bonne critique du très sérieux *Journal des débats* qui y voit « une œuvre de vulgarisation excellente » : « Ancien membre de l'École française d'Athènes, l'auteur a été à même d'étudier de près les monuments les plus instructifs et les plus beaux ; aussi a-t-il su parfaitement choisir, décrire et apprécier les œuvres les plus dignes de l'attention des archéologues et de l'admiration des gens de goût⁶³ ».

Quoi qu'il en soit, à partir du début des années 1880, c'est bien « une véritable encyclopédie artistique qui se publie par fragments » chez l'éditeur Albert Quantin, qui plus est « dans des conditions de prix pouvant convenir aux plus modestes travailleurs⁶⁴ ». Le succès du projet lui vaut de recevoir le prix Montyon de l'Académie française (médaille d'or). En 1883, il est décerné à Jules Comte non pas à titre personnel mais en tant que directeur de la « Bibliothèque ». Elle reçoit également le prix Bordin de l'Académie des beaux-arts⁶⁵. L'information figure sur l'une des pages de garde du livre que signe Pierre Paris en 1889. Il ne faut pas s'y tromper : elle ne concerne pas le livre en lui-même mais l'ensemble de la collection à laquelle il appartient. Validée par l'institution académique qui est encore l'autorité principale en matière scientifique, publiée sous la patronage de la direction des Beaux-Arts,

⁶¹ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 5.

⁶² « Nous nous sommes borné à retracer l'histoire des types mythologiques dans l'art de la Grèce, ne demandant aux légendes que ce qui était nécessaire pour l'intelligence des monuments. [...] Dans la tâche modeste que nous avons entreprise, la principale difficulté provenait de l'abondance même des documents. Forcé de choisir, nous nous sommes surtout préoccupé de recourir aux exemples les plus frappants » (Maxime COLLIGNON, *Mythologie figurée de la Grèce*, ouvr. cité, p. 5-6).

⁶³ ANONYME, « [CR] La Sculpture antique, par Pierre Paris, de la Faculté des Lettres de Bordeaux. — Paris, maison Quantin, 1889. Petit in-4° de 352 pages et 178 gravures ; cartonnage spécial. 4 fr. 50 c. », *Journal des débats politiques et littéraires*, 26 février 1889, p. 3, col. 6.

⁶⁴ Victor CHAMPIER, « La Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts à l'Institut », art. cité, p. 213.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 215.

pensée et dirigée par un haut-fonctionnaire de cette administration, composée de livres écrits par des personnalités qui occupent une place officielle – parfois éminente – au sein du monde académique et universitaire français, et investie d’une mission didactique et sociale intimement liée au projet républicain, la collection de la « Bibliothèque de l’enseignement des beaux-arts » apparaît à bien des égards comme une entreprise officielle destinée à répandre une vulgate républicaine en matière d’histoire de l’art. De ce point de vue, elle figure parmi les lieux de mémoires de la pédagogie tertio-républicaine. L’importante diffusion des ouvrages de cette collection le suggère. Marie Gloc-Dechezleprêtre a rappelé qu’on les retrouve parmi les livres de prix distribués aux élèves et dans les catalogues des bibliothèques des écoles d’art où ils arrivent parfois à la suite d’un envoi officiel du ministère. L’auteur cite les exemples de Paris (École nationale des beaux-arts, École nationale des arts décoratifs) et celui des écoles municipales de Toulouse, Brest, Amiens et Nancy⁶⁶. Nous pouvons y ajouter celui de Bordeaux : en 1906, Pierre Paris, alors directeur de l’école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, accuse réception de cinquante-neuf volumes de la collection envoyés par le secrétaire d’État aux Beaux-Arts, Étienne Dujardin-Beaumetz (1852-1913)⁶⁷. Autre indicateur de l’écho que rencontra *La sculpture antique* auprès d’un large public, il est, à notre connaissance, le seul livre de Pierre Paris à avoir fait l’objet de plusieurs traductions de son vivant⁶⁸.

Reste une question à laquelle il est difficile de répondre en l’absence de documents d’archives précis : comment Pierre Paris fut-il contacté pour rejoindre l’équipe des collaborateurs de la collection ? Nous l’ignorons. Louis Gonse, pour qui « tous les écrivains d’art ayant une valeur ou une notoriété en France ont été attachés à cette publication, chacun dans sa spécialité propre », raisonne en termes de réseaux pour expliquer le succès du casting opéré par le duo Comte-Quantin : « Les relations de M. Quantin comme éditeur d’art et, nous pouvons le dire, comme imprimeur et ami de la *Gazette des Beaux-Arts*, l’ont servi à souhait »⁶⁹. Si l’on s’en tient au cas de Pierre Paris et, plus largement, à celui des sciences de l’Antiquité, les choses ne semblent pas si simples. En 1889, il ne figure pas parmi les contributeurs de la *Gazette* et il n’est pas un cas isolé⁷⁰. Jules Martha et Victor Laloux n’ont jamais signé aucun papier dans cette revue. Maxime Collignon n’y publie son premier article qu’en 1887, plusieurs années après avoir livré ses deux manuels d’archéologie grecque. Il en est de même pour Gaston Maspero, dont *L’archéologie égyptienne* paraît en 1887 tandis que sa première contribution à la *Gazette* est de 1893, ou pour Ernest Babelon (1888 pour son *Archéologie orientale* contre 1895 pour son premier article dans la revue). Lorsque Charles

⁶⁶ Marie GLOC-DECHEZLEPRÊTRE, « L’imprimeur-éditeur Quantin et l’architecte Édouard Corroyer (1835-1904) », art. cité, § 15.

⁶⁷ Cat. DUJARDIN-BEAUMETZ 25-01-1906.

⁶⁸ Pierre PARIS, *Manual of Ancient Sculpture*, trad. par Jane E. HARRISON, London, H. Grevel and Co., 1890 ; Id., *La escultura antigua*, trad. par [Jerónimo LÓPEZ DE AYALA] Vicomte de PALAZUELOS, Madrid, La España Editorial, coll. « Biblioteca de Bellas Artes », 1920. L’édition anglaise fait l’objet d’un compte rendu nuancé : A. H. SMITH, « [CR] *Manual of Ancient Sculpture*. By Pierre Paris. Edited and augmented by Jane E. Harrison. London, H. Grevel and Co., 1890. 8vo. pp. XVI., 369 ; 187 illustrations. 10s. 6d. », *The Classical Review*, 4, 1-2, 1890, p. 67-68.

⁶⁹ Louis GONSE, « Bibliographie. Bibliothèque de l’enseignement des beaux-arts », art. cité, p. 178-179.

⁷⁰ Charles DU BUS, *Tables générales des cinquante premières années de la Gazette des beaux-arts (1859-1908). Tome 1^{er}, table des articles*, Paris, s. éd. [Gazette des beaux-arts], 1911.

Bayet fait paraître son *Précis d'histoire de l'art* (1886), il a déjà donné un compte rendu à la *Gazette des beaux-arts* (1884), mais celui-ci est publié après sa première contribution à la collection dirigée par Jules Comte⁷¹. La seule exception semble être François Lenormant, plus âgé et qui a une plus longue carrière derrière lui lorsqu'est lancée la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts⁷² ». Finalement, le point commun entre ces hommes est d'avoir un profil de spécialiste reconnu pour le sujet qu'ils doivent traiter ou d'être des figures d'autorités rattachée à des institutions prestigieuses. François Lenormant est professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale, Gaston Maspero occupe la chaire d'égyptologie du Collège de France et dirige l'École française du Caire (le futur IFAO), Victor Laloux est architecte, grand prix de Rome et ancien pensionnaire de la Villa Médicis, le chartiste Ernest Babelon est lui aussi rattaché à la Bibliothèque nationale. Les quatre autres ont appartenu à l'École française d'Athènes, Maxime Collignon et Charles Bayet sont même camarades de promotion (la 24^e, celle de 1873). D'une façon directe (par relation) ou indirecte (grâce au profil de spécialiste donné par l'École), le réseau athénien semble bien avoir fonctionné. Faut-il en conclure que c'est à Maxime Collignon que Pierre Paris doit d'avoir été sollicité ? Rien ne nous permet de l'affirmer, mais cela semble probable.

3. — BIOGRAPHIES DE SCULPTEURS GRECS : POLYCLÈTE EN LIVRE DE POCHE... OU PRESQUE

Même si son caractère de manuel scolaire est moins affirmé, la biographie du sculpteur Polyclète que publie Pierre Paris en 1895 est, elle aussi, destinée au grand public [FIG. 176]. Relativement courte (94 pages), elle est éditée par la Librairie de l'Art dans la collection « Les artistes célèbres », sous la direction de Paul Leroi (1825-1907)⁷³. Celle-ci est née en 1885 à l'initiative d'Eugène Müntz (1845-1902), alors directeur de la publication. Son « but [est] de répandre des connaissances esthétiques précises par la voie de l'histoire, et ses auteurs se proposent de présenter le tableau des grandes conquêtes de l'art, sous forme de biographies d'artistes, illustrées d'après les monuments originaux⁷⁴ ». L'approche est donc très classique, héritée des Vies d'artistes, mais comme pour la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », elle couvre l'ensemble de l'histoire de l'art sans se limiter à l'Antiquité. « Notre désir [écrit Pierre Paris] est d'arriver, par une étude sincère et pénétrante de ses œuvres, à comprendre l'éclat et la persistance de la gloire de Polyclète⁷⁵ ». L'exposition se veut concise et claire. La plupart des volumes se divisent en deux parties, chacun étudiant successivement la vie et l'œuvre de l'artiste choisi et offrant pour cela une illustration riche et soignée⁷⁶ [FIG. 177]. Trente-quatre gravures accompagnent le texte de Pierre Paris qui

⁷¹ Charles BAYET, *L'Art byzantin*, Paris, Ancienne maison Quantin, Librairies-imprimeries réunies, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1883.

⁷² Né en 1837, il meurt prématurément en 1883, âgé de quarante-six ans.

⁷³ Pierre PARIS, *Polyclète*, Paris, Librairie de l'art, coll. « Les artistes célèbres », 1895.

⁷⁴ Arthur de MARSY, « [CR] Les artistes célèbres. Donatello, par Eugène Müntz. Paris, librairie de l'Art, Rouam, 29, cité d'Antin, 1 vol. gr. in-8°, 120 p. et 48 grav. Prix : 5 fr. », *Bulletin monumental*, 51, 1885, p. 446.

⁷⁵ Pierre PARIS, *Polyclète*, ouvr. cité, p. 6.

⁷⁶ Arthur de MARSY, « [CR] Les artistes célèbres. — Paris, librairie de l'Art, 29, cité d'Antin, in-4° », *Bulletin monumental*, 53, 1887, p. 584.

s'organise autour de six chapitres et respecte l'esprit de la collection en proposant une biographie de Polyclète (chapitre 1) puis une analyse de son œuvre et de sa postérité (chapitres 2-6) [ANN. 35]. Comment Pierre Paris fut-il associé à ce projet éditorial ? Une fois de plus, nous en sommes réduit à formuler quelques hypothèses. Le réseau athénien a probablement joué son rôle. En 1886, Maxime Collignon avait publié une étude sur Phidias dans la même collection⁷⁷. Sur la quatrième de couverture, la biographie de Polyclète apparaissait déjà parmi les ouvrages en préparation. Mais c'est le directeur des Musées nationaux, Louis de Ronchaud (1816-1887), qui était chargé de son écriture. Sa disparition obligea le directeur de la collection à lui trouver un remplaçant. Prédécesseur de Pierre Paris à Bordeaux, athénien comme lui et membre de son jury de thèse en 1891, Maxime Collignon est sans doute celui qui suggère de confier cette tâche au jeune professeur bordelais. Cela expliquerait la dédicace sur laquelle s'ouvre *Polyclète* : « À monsieur Maxime Collignon, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, hommage de respectueuse affection ».

Il est bien difficile de mesurer la diffusion que connut la petite étude parisienne (nous ne connaissons pas son tirage). Tout en soulignant quelques écueils (erreurs chronologiques, mauvaise qualité de certaines gravures) le compte rendu que publie la *Revue des études grecques* lui réserve un bon accueil⁷⁸. Elle est même citée à plusieurs reprises par des spécialistes de la sculpture grecque dans les années qui suivent sa parution⁷⁹. Mais du côté des érudits, sans doute a-t-elle souffert de la sortie, à peine deux ans plus tard, du deuxième volume de la monumentale *Histoire de la sculpture grecque* de Maxime Collignon dans lequel un chapitre était consacré au sculpteur argien⁸⁰.

Lors de la sortie de *Polyclète*, en 1895, la maison d'édition annonce, en quatrième de couverture, la parution prochaine de livres en préparation. Trois d'entre eux doivent être écrits par Pierre Paris pour la même collection : des biographies de Myron, Scopas et Lysippe. Maxime Collignon doit quant à lui livrer une étude sur Praxitèle. Aucune de ces biographies ne verra le jour, soit que les nombreuses occupations des deux auteurs aient retardé et finalement conduit à l'abandon de leurs projets éditoriaux (la deuxième moitié des années 1890 correspond au tournant hispaniste), soit que la collection ait cessé de paraître. Nous ne connaissons pas la date à laquelle disparaît « Les artistes célèbres ». Tous les livres ne sont pas datés et les fiches des catalogues en ligne comportent de nombreuses erreurs qui rendent les informations fournies peu fiables car contradictoires. La plupart d'entre eux semblent produits dans les années 1880-1890, mais plusieurs comptes rendus de lecture confirment que certains titres ont paru dans les premières années du XX^e siècle. Il faudrait donc plutôt privilégier la première explication, ou un choix éditorial visant à réduire la part de l'Antiquité au profit des artistes du Moyen Âge et des Temps modernes. Aucun des deux auteurs ne renonce quoi qu'il en soit à l'écriture de ce type d'ouvrage. En 1904 en effet, Maxime Collignon publie une étude sur Lysippe dans une nouvelle collection éditée par

⁷⁷ Maxime COLLIGNON, *Phidias*, Paris, Librairie de l'art, J. Rouam éditeur, coll. « Les artistes célèbres », 1886.

⁷⁸ FILOCALO [PSEUDONYME], « [CR] Paris (Pierre). Polyclète (Collection des Artistes célèbres). Librairie de l'art, s. d. (1895). Grand in-8°, 96 p. », art. cité, p. 478.

⁷⁹ Brièvement dans Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque*, vol. 2/2, Paris, Firmin Didot, 1897, p. 164, à plusieurs reprises dans Louis COUVE, « Diadumène, statue de marbre trouvée à Délos », *MMAI*, 3, 2, 1896, p. 137-154.

⁸⁰ Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque* 2, ouvr. cité, p. 162-171.

Henri Laurens. En 1885, celui-ci a succédé à la famille de libraires Renouard (établie dans le Quartier Latin depuis la fin du XVIII^e siècle) et a pris la tête de la Librairie de l'Art français. Il se spécialise dans l'édition de livres d'art et crée plusieurs collections dont « Les grands artistes. Leur vie — Leur œuvre », sous-titrée « collection d'enseignement et de vulgarisation placée sous le haut patronage de l'administration des Beaux-Arts⁸¹ ». L'étude critique de Maxime Collignon figure parmi les premiers titres du catalogue à côté de celles d'Edmond Pottier et de Georges Perrot en ce qui concerne l'Antiquité⁸². Quelques années plus tard, il donne une étude sur les sculpteurs Scopas et Praxitèle dans une autre collection, elle aussi publiée sous le patronage du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, « Les maîtres de l'art », laquelle a déjà accueilli une biographie de Phidias d'Henri Lechat⁸³. Pierre Paris y contribuera, bien des années plus tard, par l'écriture d'une vie de Goya⁸⁴. Comme « Les artistes célèbres », cette collection est publiée sous la direction de Jules Comte (puis d'André Dezarrois après sa mort, en 1912), lequel a fondé, en 1897, la *Revue de l'art ancien et moderne* à laquelle est associée une maison d'édition qui édite plusieurs collections. Outre « Les maîtres de l'art », citons « Les chefs-d'œuvre des musées de France », « Artistes de tous les temps » ou encore les « Études d'art ancien et moderne⁸⁵ ».

Au début de l'année 1902, plusieurs échanges entre Jules Comte et Pierre Paris montrent que ce dernier projette de publier une étude sur Myron dans l'une de ces collections. Il semblerait que ce soit l'auteur qui ait eu l'initiative d'envoyer son manuscrit au directeur de la *Revue de l'art ancien et moderne*, mais la correspondance – incomplète – est ambiguë sur ce point⁸⁶. L'éditeur se montre intéressé puisque les éditions de la revue pourraient, écrit-il, « inaugurer avec votre *Myron* la série [rat. = A] de nos *Artistes de tous les temps*⁸⁷ ». Il ne s'agirait pas du premier volume de la collection puisqu'en 1902, les séries C (Temps modernes) et D (XX^e siècle) se composent déjà de plusieurs titres. L'étude de Pierre Paris permettrait de lancer la série A relative à l'Antiquité [FIG. 178]. Il s'agit toujours d'une collection grand public comme l'explique l'auteur anonyme d'un compte rendu :

⁸¹ Béatrice BOUVIER, « Pour une histoire de l'architecture des librairies », art. cité, p. 10-11.

⁸² Maxime COLLIGNON, *Lysippe. Étude critique*, Paris, Librairie Renouard, Henri Laurens éditeur, coll. « Les grands artistes. Leur vie — Leur œuvre », s. d. [1904] ; Georges PERROT, *Praxitèle. Étude critique*, Paris, Librairie Renouard, Henri Laurens éditeur, coll. « Les grands artistes. Leur vie — Leur œuvre », s. d. [1905] ; Edmond POTTIER, *Douris et les peintres de vases grecs. Étude critique*, Paris, Librairie Renouard, Henri Laurens éditeur, coll. « Les grands artistes. Leur vie — Leur œuvre », s. d. [1905]. Les années de publication ne sont généralement pas mentionnées. Là encore, les informations fournies par les catalogues en ligne sont contradictoires. Nous avons eu recours aux comptes rendus de lecture pour rétablir les dates de parution. Sur *Douris et les peintres de vases grecs*, voir également cat. POTTIER 07-09-1905.

⁸³ Henri LECHAT, *Phidias et la sculpture grecque au V^e siècle*, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, ancienne maison J. Rouam, coll. « Les maîtres de l'art », s. d. [1906] ; Maxime COLLIGNON, *Scopas et Praxitèle. La sculpture grecque au IV^e siècle jusqu'au temps d'Alexandre*, Paris, Librairie Plon, Plon-Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, coll. « Les maîtres de l'art », 1907.

⁸⁴ Pierre PARIS, *Goya*, Paris, Librairie Plon, les petits-fils de Plon et Nourrit, imprimeurs-éditeurs, coll. « Les maîtres de l'art », 1928.

⁸⁵ Voir l'encart publicitaire inséré dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, 40, juin 1921, s. p.

⁸⁶ Cat. COMTE 25-02-1902 (« le travail sur Myron que vous avez bien voulu m'adresser »).

⁸⁷ Cat. COMTE 04-03-1902.

En matière d'édition, le goût du public s'affirme de plus en plus pour les publications à tirages restreints, livres ou plaquettes de haut luxe, imprimés sur papier riche en caractères de choix, et ornés d'illustrations abondantes dans le texte et hors texte.

En ce genre, une collection vient de s'inaugurer qui, à en juger par l'accueil dont le public a salué l'apparition des premiers volumes, paraît appelée à un succès des plus brillants : nous nous garderons bien de l'apprécier, étant, pour le faire, en trop mauvaise posture, et nous nous contenterons de rappeler que la plupart des volumes déjà publiés sont, en quelque sorte, des tirages à part, revus et complétés, d'articles ayant paru dans la *Revue*⁸⁸.

La réponse de Jules Comte à Pierre Paris s'inscrit dans le cadre de cette ligne éditoriale. Il insiste en particulier sur trois points : la nécessité de réduire la longueur du manuscrit ; celle de disposer d'une illustration abondante, de qualité mais bon marché ; enfin, l'intérêt qu'il y aurait à en donner un aperçu en offrant la synthèse d'un ou plusieurs chapitres sous la forme d'un article qui paraîtrait dans la *Revue de l'art ancien et moderne*⁸⁹. L'importance accordée à la question de l'illustration répond en partie à des motifs d'ordre économique : « Pardonnez-moi si j'insiste sur les économies à faire : j'ai entrepris une œuvre lourde, qui ne fait pas encore ses frais, et si je ne me préoccupais pas des détails d'administration, nous serions depuis longtemps demeurés en route, comme tant d'autres, tandis que... Je n'insiste pas⁹⁰ ». En effet, il y a là un point fort des différentes collections publiées par Jules Comte mais qui peut faire rapidement monter le prix de vente. Pour une édition brochée des « Artistes de tous les temps », il faut déboursier de 5 F à 30 F, ce qui en fait une collection assez chère voire inabordable pour bon nombre de lecteurs potentiels. La proposition de Pierre Paris semble emporter l'adhésion du directeur : les œuvres les plus importantes seraient reproduites grâce à la technique de l'héliogravure, le reste à partir de dessins à la plume que l'auteur propose de faire exécuter par ses élèves de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux⁹¹. Il faut donc limiter les dépenses mais sans sacrifier à la qualité du produit fini. Quelques semaines plus tard, Jules Comte demande à Pierre Paris de revoir sa copie. Les termes sont choisis mais le ton est ferme :

Ces dessins que vous m'avez envoyés étaient encore un peu inexpérimentés [...].

Reste la question, si grave en matière d'antique, du caractère des œuvres à rendre. Ici vous êtes plus compétent que personne ; je suis sûr, d'ailleurs, que sous votre direction, vos jeunes gens feront de rapides progrès, et que nous pourrions ainsi avoir pour votre travail, sans de trop grands frais, une illustration bien supérieure, pour l'aspect, à ce qu'eût donné l'affreuse similigravure.

Je vous retourne les deux dessins, encore un peu faibles, ce me semble, à ce point de vue du caractère. Il sera facile à leurs auteurs de faire tout à fait bien, avec un peu de persévérance⁹².

Toujours est-il que le projet d'une biographie de Myron n'aboutit pas sans que l'on sût pourquoi. Jules Comte semblait sincère en écrivant qu'il avait « le vif désir d'arriver à une

⁸⁸ R. G. [ANONYME], « [CR] Les artistes de tous les temps. — Paris, librairie de l'Art ancien et moderne (ancienne maison Rouam), 1900-1901, in 4° », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 10, 1901, p. 359.

⁸⁹ Cat. COMTE 25-02-1902. Entre 1902 et 1922, Pierre Paris publie quatre articles dans *La Revue de l'art ancien et moderne*. Aucun ne traite de Myron.

⁹⁰ Cat. COMTE 04-03-1902.

⁹¹ Cat. COMTE 04-03-1902.

⁹² Cat. COMTE 27-03-1902

solution » pour que le livre vît le jour⁹³. La collection disparut-elle avant que la publication ne fût possible ? Nous ignorons la date à laquelle elle cessa de paraître mais il semblerait que le dernier titre fût publié en 1905. Si tel est le cas, elle eut une vie bien courte. Nous l'avons dit, tout en s'adressant à un large public, son prix était élevé. D'autre part, il y eut peut-être des maladresses dans les choix effectués au moment de son lancement comme le releva l'auteur du compte rendu que nous avons mentionné plus haut : « Un seul reproche peut être adressé à cette publication, c'est de commencer par des biographies d'importance bien inégale ; on aurait aimé à voir figurer en tête de son catalogue plus de noms vraiment illustres⁹⁴ ». Prix élevés et portraits d'artistes peu connues du grand public, peut-être fut-ce suffisant pour que la collection ne rencontrât pas le succès escompté.

Si le *Myron* de Pierre Paris ne vit pas le jour, son manuscrit, en revanche, est conservé⁹⁵ [FIG. 179]. Il se compose de 131 feuillets regroupés dans une pochette constituée d'une feuille doublée et portant pour seule indication « P. Paris / Myron ». Le texte est inscrit sur le folio du recto (celui qui est numéroté), tandis que le folio du verso est réservé aux notes de bas de page. S'y ajoutent les trois feuillets (sans numéro) de la table des matières et de la table des illustrations, ainsi que plusieurs notes insérées en divers endroits du manuscrit. Sur l'une d'elles figure un ajout dans le texte signalé par le signe « + » (f. 29). Les autres sont de simples notes glissées entre les pages ou des fragments de texte d'une autre version du chapitre VI. Sur l'un des feuillets est précisé que le manuscrit est incomplet : « Manque le Chapitre III entièrement à refaire sur le groupe d'Athéna et Marsyas ». Signalons que nous n'avons pas retrouvé le feuillet 81 qui semble avoir été perdu.

Le manuscrit ne porte aucune information précisant qu'il est destiné aux éditions de la *Revue de l'art ancien et moderne*. De fait, plusieurs détails indiquent que son écriture est bien antérieure et doit être située autour de 1895. Pour rédiger l'une des notes que nous avons mentionnées, Pierre Paris a utilisé le verso d'une convocation que lui a adressée la faculté des lettres de Bordeaux le 16 mai 1895 [FIG. 180]. En outre, le plan qu'il a retenu rappelle l'esprit qui présidait à la collection « Les artistes célèbres » [ANN. 36] : le chapitre 1 propose une biographie du sculpteur, les chapitres 2 à 6 une analyse de son œuvre, les deux derniers traitent de la postérité de Myron. D'autre part, le travail qu'il publie dans la *Gazette des beaux-arts* en 1896⁹⁶ reprend une partie du chapitre VI du manuscrit intitulé « Sujets de genre ; La vache de Myron » (le début de l'article correspond au feuillet 88). On se souvient qu'en 1895, la quatrième de couverture de *Polyclète* annonçait la parution prochaine de trois livres de Pierre Paris dans la même collection. Myron était le premier sur la liste. Qu'en conclure sinon qu'après l'abandon des projets éditoriaux nés dans le cadre de la collection « Les artistes célèbres », et alors que Pierre Paris avait bien avancé – voire achevé – la préparation de son *Myron*, il a cherché à faire aboutir la publication en contactant à nouveau Jules Comte en 1902, lequel avait entre-temps fondé plusieurs collections susceptibles d'ac-

⁹³ Cat. COMTE 04-03-1902.

⁹⁴ R. G. [ANONYME], « [CR] Les artistes de tous les temps », art. cité, p. 360.

⁹⁵ Pierre PARIS, *Myron*, ms. de 134 f., incomplet [chap. III manquant, f° 31-55], inédit, s. d. [1895-1902], Beysac, AP-Paris-Philippe, s. c.

⁹⁶ Pierre PARIS, « La vache de Myron », art. cité.

cueillir un tel travail. À sept ans d'intervalle, le projet connut donc deux échecs. Voilà un petit livre qui, décidément, joua de malchance.



Parler de vulgarisation scientifique, de lectorat grand public et de manuel universitaire oblige à poser la question des prix de vente des livres et des revues que nous avons évoqués dans ce chapitre. Louis Gonse et Victor Champier ont explicitement défini le public qu'une collection comme la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » prétendait atteindre : la jeunesse des lycées, les professeurs, les jeunes filles et les hommes de métier⁹⁷. La mention spécifique de ces deux dernières catégories mérite une explication. Il ne s'agit pas seulement de nouvelles franges de la population qui peuvent désormais accéder à l'instruction grâce aux réformes éducatives de la Troisième République. Qu'il s'agisse des femmes ou des ouvriers d'art, ces deux groupes sont investis d'une mission précise dans le cadre d'un projet qui est porté à la fois par l'administration des Beaux-Arts et par le lobby que représente l'Union centrale des arts décoratifs : participer activement à la naissance d'un Art nouveau et à la régénération des arts du décor dans un contexte de forte concurrence internationale (un combat dans lequel Victor Champier est pleinement engagé)⁹⁸. D'où l'importance que l'État accorde à leur formation artistique tant sur le plan théorique que technique. Le lectorat que l'on souhaite toucher est donc d'une grande diversité : l'élève des écoles municipales des Beaux-Arts (gratuites) appartenant à un milieu souvent très modeste, celui des lycées, qu'il soit issu de la petite ou de la grande bourgeoisie, l'artisan d'art, qu'il soit chef d'entreprise ou simple ouvrier (ornemaniste, peintre, sculpteur, orfèvre, etc.), désireux de mieux connaître les créations du passé ou celles d'autres cultures (japonaise, par exemple, très en vogue dans la France fin-de-siècle⁹⁹), moins pour y puiser des motifs à reproduire que pour mieux connaître une tradition que l'on souhaite prolonger et régénérer en créant un Art nouveau synonyme de modernité. Toutes ces catégories qui disposent d'un capital économique et culturel très inégal peuvent-elles accéder aux biens culturels que l'État prétend leur offrir ? La réponse est oui si l'on en croit Victor Champier pour qui la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » offre « des conditions de prix pouvant convenir aux plus modestes travailleurs¹⁰⁰ ». Quelques informations chiffrées suffisent à confirmer que l'effort fait par les maisons d'édition fut réel. La remarque est particulière-

⁹⁷ Louis GONSE, « Bibliographie. Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », art. cité, p. 176-178 ; Victor CHAMPIER, « La Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts à l'Institut », art. cité, p. 213.

⁹⁸ Nous aurons à revenir plus longuement sur cette question. Nous nous contentons ici de renvoyer à Debora L. SILVERMAN, *L'Art nouveau en France. Politique, psychologie et style fin de siècle = Art nouveau in fin-de-siècle France: politics, psychology, and style*, trad. par Dennis COLLINS, Paris, Flammarion, 1994 [1989], en part. chap. 6, 7 et 11. Sur l'engagement de Victor Champier dans ce combat, voir p. 227-231, ainsi que Victor CHAMPIER, « L'enseignement de l'art industriel et l'administration des beaux-arts », *Revue des arts décoratifs*, 9, 1888-1889, p. 61-63 ; Id., « Notre nouveau programme », *Revue des arts décoratifs*, 12, 1891-1892, p. 1-4.

⁹⁹ Louis Gonse s'impose comme l'un des premiers spécialistes (Louis GONSE, *L'art japonais*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1886).

¹⁰⁰ Victor CHAMPIER, « La Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts à l'Institut », art. cité, p. 213.

ment valable pour les collections de livres qui se multiplient à la fin du siècle. Les revues, en effet, restent globalement plus chères et donc moins accessibles.

Donnons d'abord quelques points de repère. Dans la France de 1896, le salaire moyen annuel d'un fonctionnaire est de 1 490 F, un chiffre qui masque naturellement des disparités considérables entre les différents statuts (un tiers des fonctionnaires gagne moins de 1 000 F par an, la moitié se situe entre 1 000 et 2 000 F par an)¹⁰¹. Nous avons vu qu'à la même date, en tant que professeur titulaire dans une université de province, Pierre Paris gagne 6 000 F par an. Le salaire d'un ouvrier varie considérablement selon son secteur d'activité, son sexe ou la région dans laquelle il vit. Au milieu des années 1890, un homme gagne chaque jour 5,08 F à Lyon, 3,43 F à Privas. À Fougères, dans le secteur de la chaussure, une femme ne peut compter que sur 1,90 F. À Paris, les salaires des ouvriers hautement qualifiés sont plus élevés (mais le coût de la vie aussi) : 7,75 F pour un ébéniste, 7,50 F pour un bijoutier. Pour les domestiques, une bonne peut compter sur 300 à 340 F par an en province, 500 F à Paris. Plus largement, on estime qu'en 1894-1895, 86 % des Français gagnent moins de 2 500 F par an et il faut atteindre les 5 000 F par an pour rejoindre le groupe des bourgeois¹⁰².

Qu'elles soient purement scientifiques ou qu'elles aient un caractère vulgarisateur plus affirmé, les revues restent des biens culturels relativement chers, même si elles offrent plusieurs types d'abonnement (en général pour six mois ou un an) qui réduisent le prix d'achat du numéro¹⁰³. D'autre part, leurs prix diffèrent entre Paris et la province où ils sont un peu plus élevés. En 1897, la *Revue de l'histoire des religions*, qui n'a rien d'une publication grand public par son contenu très spécialisé, est vendue 5 F le numéro (elle paraît tous les deux mois) mais propose un abonnement annuel de 25 F à Paris, 27,50 F dans les départements et 30 F à l'étranger. La même année, la *Revue de l'art ancien et moderne* de Jules Comte (mensuelle), qui s'adresse à un public bien plus large en proposant une publication de grande qualité sur le plan esthétique (typographie, illustration) est vendue à l'unité 7,50 F ; il faut déboursier 60 F pour un abonnement annuel (ce qui ramène le prix de l'exemplaire à 5 F), 31 F pour six mois et 16 F pour trois mois. En province, ces tarifs passent à 65 F, 33 F et 17 F (ils sont naturellement encore plus élevés pour l'étranger : 72, 38 et 20 F). En 1894, *L'Art*, revue bimensuelle dans laquelle Pierre Paris publie plusieurs articles, affiche des prix semblables. Ces publications, assez chères, s'adressent donc plutôt à une bourgeoisie éclairée. La *Revue des arts décoratifs* de Victor Champier est un peu plus abordable sans que la différence ne soit vraiment significative : en 1896, un numéro est vendu 2,50 F (soit 5 F par mois), l'abonnement annuel est de 25 F à Paris, 26,50 F en province et 28 F à l'étranger. Ces chiffres peuvent être mis en regard de ceux de la presse. Au moins à Paris, cela conduit à relativiser l'idée de la cherté des revues savantes et de divulgation scientifique. Il faut cependant tenir compte du fait que ces deux biens culturels n'offrent évidemment pas le même type de contenu et, surtout, ne se consomment pas de la même manière (ne serait-ce qu'en raison de leur périodicité spécifique). *Le Figaro* – toujours en 1896 – n'est vendu que 15 centimes

¹⁰¹ Christophe CHARLE, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (148), 2015 [1991], p. 195.

¹⁰² *Ibid.*, p. 291-292, 320, 333-334.

¹⁰³ Sauf indication contraire, les prix que nous indiquons proviennent des encarts publicitaires insérés dans les revues et les livres édités.

l'unité à Paris mais il faut déboursier 60 F pour un abonnement annuel. En province, ces chiffres montent respectivement à 20 centimes et 75 F. Pour le *Journal des débats politiques et littéraires* : 10 centimes et 40 F à Paris contre 15 centimes et 50 F en province. *La Petite Gironde* est plus abordable : le numéro est vendu 5 centimes et un abonnement coûte 22 F en Gironde et dans les départements limitrophes, 24 F dans le reste du pays.

Les livres édités pour le grand public sont en revanche bien plus accessibles. Christophe Charle a rappelé qu'en France, vers 1870, le prix moyen d'un livre est estimé à 3,45 F. Au regard de la réalité sociale de l'époque, il estime qu'un volume vendu 10 F ne peut pas être considéré comme bon marché¹⁰⁴. Pour la plupart des collections dont il a été question jusqu'à présent, les éditeurs proposent plusieurs gammes de prix. En 1895, le *Polyclète* de Pierre Paris est vendu 3,50 F (édition brochée) ou 6,50 F (reliée). Pour les volumes de la collection dans laquelle paraît *La sculpture antique* en 1889, on se procure une édition brochée pour 3,50 F et une édition cartonnée pour 4,50 F dont la reliure présente un décor qui a fait l'objet d'un concours proposé aux élèves de l'École nationale des arts décoratifs¹⁰⁵ [FIG. 181]. Louis Gonse avait raison d'insister sur la réussite éditoriale de la collection lancée par Jules Comte et Albert Quantin : « Au point de vue de la fabrication matérielle, les volumes de la Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts sont traités avec le plus grand soin et nous dirons même avec le plus grand luxe, si l'on veut bien considérer que l'éditeur donne pour la minime somme de 3 francs un volume de 350 pages tiré sur beau papier et illustré de 80 à 150 gravures¹⁰⁶ ». Inversement, on voit bien, comme nous l'avons déjà signalé, que la collection « Les artistes de tous les temps » éditée par Jules Comte au début du XX^e siècle – et dans laquelle Pierre Paris projetait de publier son *Myron* – ne s'adresse pas à un lectorat aussi large en raison des prix – par ailleurs très variables d'un livre à l'autre – qu'elle pratique [FIG. 178] : le *Goya* de Paul Lafond est vendu 30 F broché, le *Paul Sédille* de Sully Prudhomme 5 F, l'*Alexandre Lunois* d'Émile Dacier 7,50 F, tout comme le *Daumier* de Gustave Geffroy, tandis qu'il faut dépenser 15 F pour le *J.-C. Cazin* de Léonce Bénédict.

II. — ÉLABORER DES OUTILS EN LANGUE FRANÇAISE UNE ÉRUDITION PATRIOTE

Dans la France fin-de-siècle, l'activité éditoriale d'un universitaire ne se réduit pas à l'écriture d'articles et de livres au contenu scientifique ou de vulgarisation. Les sciences de l'Antiquité ont également besoin d'outils mis à la disposition de la communauté savante dans son ensemble. Ils ont un caractère utilitaire et didactique, mais aussi patriotique : alors que l'on peut accéder à un certain nombre de ressources érudites produites par la science allemande, les historiens du moment méthodique sont soucieux d'élaborer des outils en langue française capables de rivaliser avec ceux de l'*Altertumswissenschaft*. Plusieurs tra-

¹⁰⁴ Christophe CHARLE, *La dérégulation culturelle*, ouvr. cité, p. 108 (table n° 7) et 447.

¹⁰⁵ Marie GLOC-DECHEZLEPRÊTRE, « L'imprimeur-éditeur Quantin et l'architecte Édouard Corroyer (1835-1904) », art. cité, § 16.

¹⁰⁶ Louis GONSE, « Bibliographie. Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », art. cité, p. 182.

vaux de Pierre Paris s'inscrivent dans ce segment éditorial. Là encore, tous n'aboutissent pas. Trois projets retiendront successivement notre attention : l'engagement dans l'aventure du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, la rédaction d'un *Lexique des antiquités grecques* et enfin l'échec de la publication des *Morceaux choisis de l'Enquête d'Hérodote*.

1. — LA CONTRIBUTION AU DAGR (1892-1907)

Si la matière produite par l'ambitieux projet du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (DAGR)¹⁰⁷, « un monument de l'érudition française¹⁰⁸ », est abondante, on ne peut que regretter la rareté des traces qu'il a laissées dans les archives de Pierre Paris – du moins dans celles que nous avons pu localiser, trois lettres tout au plus¹⁰⁹ –, alors même que le professeur bordelais est associé à cette entreprise éditoriale pendant près de vingt ans. Conçu par le médecin Charles Daremberg (1817-1872) au milieu du siècle (le contrat avec la maison Hachette est signé en 1855), ce dernier disparaît avant que le premier fascicule du *Dictionnaire* ne puisse voir le jour. Le projet est dès lors porté par Edmond Saglio (1828-1911), conservateur au musée du Louvre puis directeur du musée de Cluny. En 1884, face à l'ampleur de la tâche, il fait appel à Edmond Pottier. Les deux hommes permettent à l'œuvre de Charles Daremberg de prospérer. À la mort d'Edmond Saglio en 1911, son gendre, Georges Lafaye (1854-1927), prend sa succession et devient à son tour co-directeur avec Edmond Pottier (normalien et farnésien, il est alors professeur de langue et littérature latines à la Sorbonne)¹¹⁰. Après une longue période de gestation, le premier volume du *Dictionnaire* paraît en 1877, cinq ans après la mort de son concepteur. D'après Catherine Valenti, la date qui figure sur la page de garde, 1873, serait fictive car il n'aurait pas été commercialisé avant 1877¹¹¹. C'est peut-être vrai en ce qui concerne le premier *volume*. Mais il ne faut pas perdre de vue que les dates inscrites sur chacun des tomes sont trompeuses dans la mesure où ils rassemblent plusieurs *fascicules* parus antérieurement et à des dates différentes. On sait, grâce aux comptes rendus de lecture ou aux informations bibliographiques publiés dans les revues spécialisées, que le premier fascicule parut bien en 1873 (in-4° à deux colonnes, 164 pages, 189 figures) et qu'en 1874 trois avaient déjà été livrés au public¹¹². L'édition que nous avons pu consulter comporte ainsi deux pages de garde. L'une, sans indication de tomai-

¹⁰⁷ Charles DAREMBERG et Edmond SAGLIO (éd.), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 10 vol., Paris, Hachette, 1873-1919.

¹⁰⁸ Ulysse CHEVALIER, « Un monument de l'érudition française : le Dictionnaire des antiquités de Daremberg et Saglio », *Revue internationale de l'enseignement*, 66, 2, 1913, p. 350-356.

¹⁰⁹ Cat. POTTIER 24-06-1905 ; cat. SAGLIO 11-07-1887, 05-05-1888.

¹¹⁰ Sur l'histoire du projet : Catherine VALENTI, « "Daremberg et Saglio" ou "Saglio et Pottier" ? La difficile gestation d'un dictionnaire savant », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 159-167 ; Monique DONDIN-PAYRE, « Quelques réflexions sur l'analyse historiographique et épistémologique du DAGR », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 169-172 ; Danielle GOUREVITCH, s. v. « Daremberg, Charles (14 mars 1817, Dijon–24 octobre 1872, Le-Mesnil-le-Roy [Yvelines]) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2009, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

¹¹¹ Catherine VALENTI, « "Daremberg et Saglio" ou "Saglio et Pottier" ? », art. cité, p. 164. Elle cite Danielle Gourevitch.

¹¹² Voir, par exemple, « Livres offerts », *CRAI*, 17, 1, 1873, p. 200 ; « Livres nouveaux », *BECh*, 34, 1873, p. 428 ; R. L. [ANONYME], « Bibliographie », *BECh*, 35, 1874, p. 583-585.

porte la date de 1873. La seconde, insérée après *L'avertissement du premier fascicule* d'Edmond Saglio, donne 1877 comme année de publication et indique qu'il s'agit du premier volume : « Tome premier. Première partie (A-B) ». Quoiqu'il en soit, il faudra près de cinquante ans pour que paraissent les dix volumes du *Dictionnaire*. Le 52^e fascicule, le dernier du dictionnaire à proprement parler, paraît en 1917¹¹³. S'ajoute enfin les tables et les index (53^e fascicule = tome 5-2, soit le volume 10) qui sort en 1919¹¹⁴.

Dans cette œuvre qui mêle en permanence l'étude critique des sources littéraires et matérielles – de ce point de vue, elle est emblématique du moment méthodique¹¹⁵ –, le souci de la vulgarisation n'est pas absent. Toutefois, il est évident que le lectorat auquel s'adresse le *Dictionnaire* n'est pas le grand public dont il a été question jusqu'à présent. Il s'agit avant tout d'un outil destiné aux étudiants et aux spécialistes des sciences de l'Antiquité qui souhaitent disposer de « notions claires et exactes sur la société antique » :

Pour se faire du plus petit fait une idée approchant de la vérité, ce n'est pas trop de joindre aux témoignages des auteurs grecs et latins les commentaires des savants modernes et d'y ajouter, toutes les fois qu'il en existe, les monuments figurés. Nous avons essayé de réunir ces divers genres de preuves, qui s'appuient et se contrôlent, dans la forme nécessairement abrégée d'un dictionnaire (c'est celle qui s'accommode le mieux aux besoins d'un plus grand nombre de personnes), mais sans rien négliger de ce qui peut être considéré comme désormais acquis à la science ; nous nous sommes efforcé d'en faire un livre qui fût pour tout le monde d'une lecture facile, une aide pour tous ceux qui voudraient entrer dans l'étude des mœurs antiques plus avant qu'on ne le fait dans les classes, en même temps qu'un instrument de travail pour ceux qui s'occupent particulièrement de l'antiquité¹¹⁶.

Le *DAGR* est donc d'abord un projet scientifique ambitieux motivé par « un sincère désir d'être utile, de servir la science, de dissiper s'il est possible quelques erreurs, de jeter un peu de lumière sur ce qui reste obscur dans la connaissance que nous avons de la vie des anciens¹¹⁷ ». Toutefois, dans le contexte post-1870 marqué par la rivalité franco-allemande, l'œuvre se charge d'un contenu patriotique fort qu'il n'avait pas à ses débuts. Cette compétition apparaît, en 1886, dans un compte rendu qu'Ernest Babelon consacre aux premiers volumes de l'*Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie* publié sous la direction de Wilhelm Heinrich Roscher (1845-1923)¹¹⁸. Applaudissant à la lecture de la liste des auteurs « dont les noms seuls sont pour l'œuvre la meilleure garantie scientifique », il déplore néanmoins que l'historiographie française soit si peu prise en compte outre-Rhin. Prenant l'exemple de l'entrée « Dionysos » du *Lexikon*, il regrette que l'article « Bacchus »,

¹¹³ René CAGNAT, « [CR] Ed. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, in-4^o, Paris, Hachette, 1873-1917 », *JS*, nouv. série, 16^e année, fasc. 1 (janvier-février), 1918, p. 45-47.

¹¹⁴ « Livres offerts », *CRAI*, 63, 5, 1919, p. 377.

¹¹⁵ René CAGNAT, « [CR] Ed. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, in-4^o, Paris, Hachette, 1873-1917 », art. cité, p. 46. Alors qu'il vient de citer les propos d'Edmond Saglio affirmant qu'il était désormais nécessaire de prendre en compte les sources matérielles, les « monuments figurés » (voir *infra*), René Cagnat précise que « C'était à ce moment-là presque une nouveauté en dehors d'une petite troupe privilégiée ; aujourd'hui une telle affirmation passerait pour une pure banalité. Là encore le dictionnaire a exercé sa bienfaisante influence ».

¹¹⁶ Edmond SAGLIO, « Avertissement du premier fascicule », *DAGR*, 1, 1, 1877 [1873], p. V.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. VII.

¹¹⁸ Wilhelm Heinrich ROSCHER (éd.), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, 9 vol., Leipzig, B. G. Teubner, 1884-1937.

publié dans le *DAGR* par François Lenormant, ne soit pas cité une seule fois, un travail « si important qu'on pourrait croire de la part des savants allemands à un silence systématique. Même remarque pour l'article *Cérès*¹¹⁹ ». En 1917, alors que la publication du *Dictionnaire* touche à son terme, en pleine guerre mondiale, un article de Georges Lafaye montre qu'un pas supplémentaire a été franchi dans le processus de resémantisation du projet du *DAGR* :

nous célébrons un succès de l'érudition française. Le premier fascicule du *Dictionnaire* a paru au lendemain de nos désastres [la guerre franco-prussienne]. Commencé dans le recueillement attristé qui suivit la défaite, ce grand ouvrage a maintenu au dehors, entre deux guerres, le bon renom de nos savants [...]. Il [Edmond Saglio] était convaincu qu'un jour viendrait où ce capital de savoir, lentement amassé, obligerait les plus malveillants à reconnaître que, si nous étions toujours aussi capables de généreux élans, nous ne l'étions pas moins d'efforts persévérants et disciplinés. Le destin a voulu que ce jour coïncidât avec celui où notre héroïque jeunesse en donnerait la preuve sur les champs de bataille. La belle entreprise, conduite par le même chef pendant près d'un demi-siècle, réalise enfin toutes ses espérances ; l'œuvre porte bien la marque de notre nation : elle est claire, bien ordonnée et attrayante, sans qu'on puisse lui reprocher de manquer de précision et de solidité¹²⁰.

L'idée d'une revanche sur l'Allemagne parcourt cet extrait dans lequel l'auteur suggère que la victoire de l'érudition française sur l'*Altertumswissenschaft* est acquise en 1917 (oubliant tout ce que la première doit à la seconde). En témoigne le succès de l'entreprise de longue haleine qu'est le *DAGR*, une victoire qui en annonce une autre, celle des armes. Près de cinquante ans après Sedan et la signature du traité de Francfort, l'humiliation de la défaite – militaire et scientifique – est sur le point d'être effacée, mettant ainsi un terme à « la crise allemande de la pensée française¹²¹ ». L'auteur anonyme d'une note insérée dans les *CRAI* en 1919 est tout aussi clair sur ce point : « Commencée [la publication] après les funestes revers de la France et destinée à affirmer la vitalité intellectuelle de notre pays, il nous est doux de penser qu'elle s'achève avec la victoire et qu'elle contient en elle les efforts de toute une génération qui aura travaillé à maintenir le bon renom de l'érudition française¹²² ». Le *Daremborg* est donc à la fois une œuvre scientifique et patriotique, un lieu de savoirs et un lieu de mémoire pour reprendre les concepts forgés par Pierre Nora et Christian Jacob.

Pierre Paris figure parmi les contributeurs entre 1892 et 1907 [*ANN.* 37.1]. Il rédige vingt-deux notices publiées dans quatre volumes, ce qui le range dans la catégorie des collaborateurs occasionnels (entre dix et trente notices) qui représentent 18 % des auteurs¹²³. Son profil est celui du contributeur moyen (ni ponctuel, ni assidu) tel que l'ont défini Anthony An-

¹¹⁹ Ernest BABELON, « [CR] 71. Roscher (W. H.). Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie. Leipzig, Teubner, 8°. Livr. I à VIII, de A à *Euphrosine* », *Gazette archéologique. Recueil de monuments pour servir à la connaissance & à l'histoire de l'art dans l'Antiquité & le Moyen Âge*, 11, 1886, p. 110. Sur ce point, voir également Jean-Marie PAILLER, « Le monde de Bacchus », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 231-236.

¹²⁰ Georges LAFAYE, « L'achèvement d'une œuvre française », *RA*, 5^e série, 5, 1917, p. 271-272.

¹²¹ CLAUDE DIGEON, *LA CRISE ALLEMANDE DE LA PENSÉE FRANÇAISE (1870-1914)*, 2^e éd., PARIS, PUF, 1992 [1959].

¹²² « Livres offerts », *CRAI*, 63, 5, 1919, p. 377.

¹²³ Anthony ANDURAND, Julien CAZENAVE et Sébastien DELMAS, « Appréhender le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* par sa table d'auteurs. Les données statistiques comme outil d'analyse », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 221.

durand, Julien Cazenave et Sébastien Delmas¹²⁴. Ses premiers articles paraissent dans le tome 2-1 de 1892 (il a trente-trois ans), les derniers dans le tome 4-1 de 1907 (il est âgé de quarante-huit ans). En termes d'âge, et donc de moment dans la carrière où la collaboration est effective, cela le situe dans la moyenne (trente ans et quarante-six ans). Mais ces chiffres, en réalité, sont trompeurs. Pierre Paris est plus jeune lorsqu'il est associé au *Dictionnaire*. N'oublions pas, en effet, qu'avant d'être réunis en volumes, les articles sont d'abord commercialisés sous la forme de fascicules. L'article *Daphnèphoria*, le premier écrit par Pierre Paris (t. 2-1, 1892) paraît ainsi dans le 11^e fascicule qui est livré dès 1887 ; les articles *Demetria*, *Dendrophoria* et *Diana*, qui figurent dans le même volume, paraissent quant à eux dans le 12^e fascicule dès 1888¹²⁵. Il a donc en réalité vingt-huit ans lorsqu'il publie son premier article dans le *Daremberg et Saglio*.

Si Pierre Paris est contacté par les éditeurs aussi tôt dans sa carrière, c'est sans aucun doute en raison de son parcours de formation et des réseaux normalien et athénien auxquels il appartient. Songeons que 26 % des auteurs sont d'anciens membres de l'EFA, tandis que 8 % d'entre eux sont passés par l'EFR¹²⁶. De fait, bon nombre de ses maîtres (N. D. Fustel de Coulanges, G. Boissier, P. Foucart, L. Heuzey, G. Perrot, etc.), camarades de promotion et collègues avec lesquels il est en rapport (A. Baudrillart, M. Clerc, F. Dürrbach, C. Jullian, P. Monceaux, J. Martha mais aussi M. Collignon, T. Homolle, les frères Reinach, E. Pottier, etc.) ou futurs élèves (R. Vallois, E. Albertini, G. Leroux, R. Lantier) figurent parmi les contributeurs. Cette collaboration intergénérationnelle, mais qui se fait de façon préférentielle entre Semblables (dans le sens du grec *hómoioi*, entendons entre savants qui ont une trajectoire et un profil scientifiques analogues), est loin d'être un hasard. Elle est voulue par les éditeurs comme l'a rappelé Edmond Pottier :

M. Saglio eut la pensée heureuse d'ouvrir les colonnes de son recueil aux élèves formés par la forte discipline de maîtres illustres et rompus aux bonnes méthodes de travail [entendons celles enseignées à l'ENS et dans les écoles françaises à l'étranger]. Les jeunes gens eux-mêmes trouvaient là un débouché pour leur activité et rencontraient dans le directeur un guide bien capable de leur prêcher par son exemple l'exactitude scientifique. Le *Dictionnaire* connut ainsi une nouvelle pépinière de collaborateurs. [...] Dans ce laboratoire beaucoup de jeunes savants, qui sont devenus des maîtres, se sont formés à bonne école et ont trouvé l'occasion de faire valoir leur mérite¹²⁷.

Dans un compte rendu publié à l'occasion de la parution du dernier fascicule, René Cagnat fait le même constat en relevant que « tous les érudits français, maîtres et élèves, vieux et jeunes » ont été associés au projet, de sorte que « Dresser la liste de tous les auteurs qui ont signé des articles du *Dictionnaire* serait proprement tracer un tableau des études archéologiques en France, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, de leur renouveau à la suite des

¹²⁴ *Ibid.*, p. 219-220.

¹²⁵ RA, 3^e série, 9, 1887, p. 354 ; « Ouvrages offerts à l'association dans les séances de janvier à mars 1888 », REG, 1, 2, 1888, p. 255.

¹²⁶ Anthony ANDURAND, Julien CAZENAVE et Sébastien DELMAS, « Appréhender le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* par sa table d'auteurs », art. cité, p. 223.

¹²⁷ Edmond POTTIER, « Notice sur M. Edmond Saglio », DAGR, 5, 1, s. d. [1919], p. 7.

événements de 1870, et de leurs développements incessants depuis lors¹²⁸ ». Ainsi, comme pour beaucoup de contributeurs, la participation de Pierre Paris au *DAGR* se concentre au début de sa carrière, pour l'essentiel dans les volumes de 1892 et 1896 (16 des 22 articles, 69 des 92 pages). Pour un jeune universitaire, il y a là un rite d'initiation qui marque l'entrée dans la communauté savante à travers une forme d'adoubement par les maîtres de la discipline et qui lui permet d'asseoir sa reconnaissance dans le milieu professionnel (de ce point de vue, l'absence de certains noms dans la liste des auteurs surprend : Maurice Holleaux ou Georges Radet, par exemple)¹²⁹. Le système de recrutement des collaborateurs repose donc en partie sur un principe de solidarités réciproques : les responsables de l'entreprise puisent dans les réseaux normalien, athénien et farnésien les jeunes spécialistes bien formés dont ils ont besoin, tandis que ces derniers peuvent consolider leur identité scientifique en s'associant au projet. Ajoutons que pour ceux qui débudent dans la carrière, la question financière n'est pas à négliger. Les auteurs sont en effet rémunérés à la ligne. Pour ses trois articles du 12^e fascicule (*Demetria*, *Dendrophoria* et *Diana*), Pierre Paris touche la coquette somme de 687,35 F, soit l'équivalent d'environ deux mois de salaire (son traitement est alors de 4 000 F par an). Il est vrai que sa contribution à ce fascicule est particulièrement conséquente (32 pages, soit 1/3 de ce qu'il a produit pour le *Dictionnaire*)¹³⁰.

Reste la question de la répartition du travail entre les différents collaborateurs. Dans l'un des articles que la revue *Anabases* consacra au *DAGR* en 2006, Monique Dondin-Payre se posait déjà la question :

Une fois pareille entreprise lancée, on recrute les contributeurs soit en fonction des thèmes prévus, soit en fonction des compétences rencontrées par hasard, sans doute les deux à la fois : a-t-on inséré des notices parce qu'on connaissait quelqu'un qui avait des aptitudes pour les traiter ? Ou a-t-on respecté strictement le schéma initial s'il y en avait un¹³¹ ?

L'exemple de Pierre Paris permet-il d'y voir plus clair ? Les rares lettres de sa correspondance dans lesquelles il est question du *Dictionnaire* ne permettent pas de répondre. Quelques idées peuvent cependant être avancées. Si l'on regarde la liste des articles dont Pierre Paris eut à s'occuper, on peut les regrouper dans quatre catégories principales [ANN. 37.2] : 1. les entrées qui se rapportent directement à l'univers des dieux et du mythe ; 2. les entrées relatives à l'architecture et à l'habitation ; 3. celles qui concernent le costume antique et ses accessoires ; 4. enfin, une catégorie relative aux objets de la vie quotidienne dans laquelle il est plus difficile d'identifier un thème englobant. Cette distribution suggère plusieurs remarques. D'abord, les vingt-deux contributions prennent assez naturellement leur place dans un petit nombre de catégories. Ensuite, certaines entrées évoquent directement les travaux du Pierre Paris athénien : celles relatives à l'architecture renvoient au fouilleur des maisons déliennes et du sanctuaire d'Athéna Kraniaia ; l'article *Diana*, le plus long qu'il rédige pour le *DAGR*, paraît dans le fascicule de 1888 au moment où Pierre Paris

¹²⁸ René CAGNAT, « [CR] Ed. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, in-4^o, Paris, Hachette, 1873-1917 », art. cité, p. 45, 46.

¹²⁹ Monique DONDIN-PAYRE, « Quelques réflexions sur l'analyse historiographique et épistémologique du *DAGR* », art. cité, p. 172 ; Anthony ANDURAND, Julien CAZENAVE et Sébastien DELMAS, « Appréhender le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* par sa table d'auteurs », art. cité, p. 220.

¹³⁰ Cat. SAGLIO 05-05-1888.

¹³¹ Monique DONDIN-PAYRE, « Quelques réflexions sur l'analyse historiographique et épistémologique du *DAGR* », art. cité, p. 172.

s'apprête à publier dans le *Bulletin de correspondance hellénique* (1889) un article sur deux sculpture archaïques qu'il a découvertes à Délos et que l'on rattache alors au dossier des Artémis déliennes. La répartition des articles ne semble donc pas complètement arbitraire.

La correspondance de Pierre Paris confirme surtout le rôle central qui était celui du directeur Edmond Saglio. Salomon Reinach a rappelé son implication personnelle au service du DAGR : « il a travaillé à tous les articles ; il en est qu'il a refaits entièrement sous la signature de leurs auteurs putatifs ». De façon systématique, « Le manuscrit livré, Saglio reprenait le travail, corrigeant, précisant, ajoutant ou rectifiant des références, et il continuait à faire de même sur les épreuves, jusqu'à les réviser trois ou quatre fois lui-même¹³² ». La description du savant à sa table de travail que nous a laissé Edmond Pottier est identique¹³³. Elle aussi donne à voir un éditeur méticuleux, tout entier dévoué à son œuvre et se livrant à un important travail de fond sur les différents articles qui lui sont remis. C'est bien ainsi qu'il apparaît dans la correspondance de Pierre Paris alors que ce dernier finalise l'article *Diana*, au début de l'été 1887 :

Je puis enfin vous envoyer les deux premiers placards de votre article *Diana*¹³⁴ ; le reste, je pense, ne se fera pas attendre et vous pourrez, comme vous le désirez (et comme je le désire autant que vous) en activer la correction en Juillet. Il est grand temps que la mise en page de cet article soit faite et que les autres puissent suivre. Aussi n'ai-je pas continué la vérification des textes et l'indication des monuments avec l'attention que j'avais d'abord passée sur quelques points. Vous voudrez bien excuser [rat. = les] ce que j'ai pu retrancher, ajouter ou changer soit sur la copie, soit sur les placards. Vous en tiendrez compte dans la mesure qui vous paraîtra juste et je ne doute pas que vous ne vouliez poursuivre ce travail avec le même désir d'arriver à toute l'exactitude possible.

J'ai un peu regretté que vous n'ayez pas fait pour la constitution des types d'Artémis par l'art quelque chose d'analogue à ce qu'a fait Schreiber dans son article du dictionnaire de Roscher. Cela eût évité l'enchevêtrement de quelques parties. Il me semble, par exemple, que ce vous dites au sujet des figures trouvées à Délos, ne vient pas à l'endroit où on l'attendrait.

Je vous envoie les placards en double à cause des corrections déjà faites sur l'un des deux. Je vous prie instamment de me renvoyer la copie. Elle vous est indispensable pour votre correction, mais elle ne me le sera pas moins même après la mise en page pour éviter les erreurs. – Je vous serais obligé aussi d'ajouter à l'article une bibliographie¹³⁵.

Notons au passage la référence au travail de Theodor Schreiber (1848-1913). Elle est intéressante dans la mesure où elle renvoie, une fois de plus, à la référence permanente que représente la science allemande pour l'érudition française¹³⁶. Edmond Saglio fait référence à la dernière partie de l'article dans laquelle Theodor Schreiber étudie la « Kunstmythologie der Artemis ». Il aborde successivement les différents types de cultes, les représentations d'Artémis à l'époque archaïque, celles de « l'art libre » (« Zeit der freien Kunst ») puis les images de la déesse en Amazone (« Amazonenhaft »), drapée (« langgewandet » [sic]), les différents types de têtes, puis les attributs et les animaux sacrificiels qui lui sont associés. Pierre Paris

¹³² Salomon REINACH, « Nouvelles archéologiques et correspondance. Edmond Saglio », *RA*, 4^e série, 18, 1911, p. 457.

¹³³ Edmond POTTIER, « Notice sur M. Edmond Saglio », art. cité, p. 6-7.

¹³⁴ Pierre PARIS, s. v. « Diana », *DAGR*, 2, 1, 1892 [1888], p. 130-157.

¹³⁵ Cat. SAGLIO 11-07-1887.

¹³⁶ Theodor SCHREIBER, s. v. « Artemis », *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, 1, 1884-1886, p. 558-608 (en particulier p. 594-608).

fait un choix différent. Il étudie « les diverses attributions et les différents caractères de l'Artémis hellénique¹³⁷ » en mêlant sources littéraires et archéologiques, mais ne réserve aucun paragraphe spécifique à l'étude de la représentation d'Artémis dans l'art et à son évolution à travers l'histoire. La série des « Artémis déliennes » est ainsi étudiée dans le sixième paragraphe relatif à « Artémis en rapport avec Apollon » (p. 138).

2. — UN LEXIQUE POUR LES ANTIQUITÉS GRECQUES (1909) : ENTRE DIVULGATION ET ÉLITISME

L'esprit qui préside à l'élaboration du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* est fondé sur l'idée d'une complémentarité des sources littéraires et matérielles ainsi que sur la conscience aiguë qu'une science a sa langue propre, « la langue de l'archéologie » qu'évoquait Albert Dumont lors de la conférence qu'il fit devant les membres de l'École française de Rome¹³⁸, ce langage technique dont parlait encore Jules Adeline dans le lexique d'histoire de l'art qu'il publia dans la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » : « Il n'est pas de science, pas d'industrie, pas de profession, qui n'aient leur langue spéciale, langue technique et forcément ignorée des profanes. De même pour les arts, qui ont également leur langue, ou tout au moins leur vocabulaire à eux¹³⁹ ». De ce point de vue, le *DAGR* et le *Lexique des antiquités grecques* sont deux projets éditoriaux intimement liés quant à leur esprit.

Écrit par Pierre Paris et deux de ses anciens élèves, le *Lexique* est publié en 1909¹⁴⁰. Le projet est toutefois bien plus ancien. Une publicité que nous avons retrouvée dans la *Revue pédagogique* de 1895 montre que le volume de Pierre Paris était déjà en préparation à cette date [FIG. 182]. Il fait écho au *Lexique des antiquités romaines* publié en 1895 sous la direction de René Cagnat (1852-1937), titulaire de la chaire d'épigraphie et d'antiquités romaines du Collège de France depuis 1887¹⁴¹. Cette filiation, que révèle la complémentarité des deux titres, est directement revendiquée par Pierre Paris dans l'avant-propos de son *Lexique*. Les réseaux sont toujours les mêmes. Lorsque le projet prend forme, au milieu des années 1890,

¹³⁷ Pierre PARIS, « Diana », art. cité, p. 149, col. 1.

¹³⁸ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », *RA*, nouv. série, 27, 1874, p. 57.

¹³⁹ Jules ADELIN, *Lexique des termes d'art*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1884, p. 5. Précisons qu'il fait rapidement l'objet d'une traduction en espagnol enrichie de plus de six cents entrées nouvelles : Jules ADELIN et José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, *Vocabulario de términos de arte*, escrito en francés por J. Adeline [1884]. Traducido, aumentado con más de 600 voces y anotado, Madrid, La Ilustración Española y Americana, 1887.

¹⁴⁰ Pierre PARIS et Gabriel ROQUES, *Lexique des antiquités grecques*, Paris, Albert Fontemoing, 1909.

¹⁴¹ René CAGNAT et Georges GOYAU, *Lexique des antiquités romaines*, Paris, Thorin & Fils, 1895. Sur la page de garde est précisé que le livre est rédigé par Georges Goyau sous la direction de René Cagnat et avec la collaboration de plusieurs élèves de l'ENS. Sur René Cagnat, voir en premier lieu Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 658-659.

Pierre Paris et René Cagnat viennent de cosigner l'article *Gynaeceum* du *DAGR*¹⁴². Les deux lexiques sont par ailleurs publiés par Ernest Thorin (1834-1910). Après avoir obtenu son brevet de libraire en 1866, celui-ci a repris la librairie de son beau-père et s'est imposé comme une figure importante dans le monde de l'édition parisienne¹⁴³. Sa maison, sous divers noms successifs (Thorin, Thorin et fils, Fontemoing, De Boccard¹⁴⁴), est l'éditeur officiel du Collège de France, de l'ENS et des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Ce projet éditorial nous renvoie donc une nouvelle fois aux réseaux normalien et athénien.

Au-delà du seul jeu des références et des traductions importées de l'étranger – Charles-Olivier Carbonell a montré leur importance relative dans l'historiographie française de la fin du XIX^e siècle¹⁴⁵ –, les *Lexiques* Cagnat et Paris, tout comme le *DAGR*, offrent un bel exemple de transfert culturel et de ce que peut produire la république internationale des lettres. La rédaction de ces ouvrages est au cœur d'un processus de circulation des savoirs parfaitement intériorisé par les universitaires fin-de-siècle. L'objectif premier est bien de répondre à un manque, de fournir une œuvre utile et accessible à tous, donc écrite en français. Mais celle-ci se nourrit de ce qui existe chez les voisins européens, qu'il s'agisse de puiser dans cette production ou au contraire de la remettre en cause. Pierre Paris ne cache pas la dette que lui et ses collaborateurs ont contractée envers de nombreux collègues. Il reconnaît avoir abondamment puisé dans le *DAGR* mais aussi dans un certain nombre de synthèses dues aux savants allemands Hugo Blümner (1844-1919), Georg Friedrich Schömann (1793-1879) ou Moritz Hermann Eduard Meier (1796-1855)¹⁴⁶. René Cagnat écrit de son côté, au sujet de son *Lexique des antiquités romaines*, qu'« Un livre de cette sorte ne serait pas une nouveauté en Allemagne ; en France nous ne possédons guère, dans cette catégorie, que la

¹⁴² Pierre PARIS et René CAGNAT, s. v. « Gynaeceum », *DAGR*, 2, 2, 1896 [1894], p. 1706-1713. Avant d'être intégré au tome 2.2 (lettres F et G), l'article en question paraît dans le 22^e fascicule du *Dictionnaire* daté de 1894. L'information est donnée par Edmond Saglio alors qu'il présente la nouvelle livraison devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres lors de la séance du 10 juillet 1896. Il explique : « Dans ce fascicule, qui termine la lettre G et contient une partie de la lettre H, on remarquera comme dans les précédents les noms de jeunes professeurs, la plupart anciens membres de nos Écoles d'archéologie d'Athènes et de Rome, qui prennent dignement place à côté de maîtres renommés. [...] M. Pierre Paris, auteur des articles *Hecate* et *Helena*, en a aussi écrit un (*Gynaeceum*) sur la vie intérieure des femmes grecques, que M. Cagnat a complété pour ce qui concerne le gynécée du Bas-Empire » (« Livres offerts », *CRAI*, 40, 4, 1896, p. 274).

¹⁴³ Sur Ernest Thorin : Fatiha CHERFOUH, « L'impossible projet d'une revue de la Belle Époque », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 29, 2011, p. 59 ; Olivier PONCET, « D'un directeur l'autre. La correspondance de Louis Duchesne avec Auguste Geffroy (1876-1895) », dans Michel GRAS et Olivier PONCET (éd.), *Construire l'institution. L'École française de Rome, 1873-1895*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (486), 2015, n. 58. À la fin du siècle, Ernest Thorin est associé à son fils, Charles, né en 1865. Ce dernier meurt prématurément au début de l'année 1895 : A. G. [Auguste GEFFROY], « Nécrologie », *Mélanges de l'École française de Rome*, 14, 1894, p. 637.

¹⁴⁴ Nous avons sollicité les Éditions De Boccard pour en savoir davantage sur l'histoire de cette maison. Mesdames Isabelle Malaise et Ingrid Allongé ont bien voulu nous répondre par courriel (21 janvier 2021) en nous fournissant des précisions utiles : vers 1893, Albert de Fontemoing succède à Ernest Théodore Thorin à la tête de la maison d'édition. En 1911, il la cède au Fribourgeois Eugène de Boccard (1879-1957).

¹⁴⁵ Charles-Olivier CARBONELL, « La réception de l'historiographie allemande en France (1866-1885) : le mythe du modèle importé », dans Michel ESPAGNE et Michael WERNER (éd.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e et XIX^e siècle)*, Paris, Éditions Recherches sur les civilisations, 1988, p. 327-344.

¹⁴⁶ Hugo BLÜMNER, *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*, 4 vol., Leipzig, B. G. Teubner, 1875-1886 ; Georg Friedrich SCHÖMANN, *Griechische Alterthümer*, 2 vol., Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1855-1859 ; Georg Friedrich SCHÖMANN, *Antiquités grecques*, trad. par Charles GALUSKI, 2 vol., Paris, Alphonse Picard, 1884-1885 ; Moritz Hermann Eduard MEIER et Georg Friedrich SCHÖMANN, *Der Attische Process*, 2 vol., Berlin, S. Calvary & Co., 1883-1887.

traduction du dictionnaire de Rich¹⁴⁷ ». Or pour lui comme pour Pierre Paris, il est devenu indispensable de refonder le dictionnaire de l'érudit et antiquaire anglais Anthony Rich (1803-1891). Publié en 1849, il avait connu un grand succès dans la deuxième moitié du XIX^e siècle¹⁴⁸. En France, il avait été popularisé dès les années 1860 grâce à une traduction due à Adolphe Chéruel (1809-1891), inspecteur d'académie à Paris qui était sur le point d'être nommé inspecteur général de l'Enseignement secondaire (16 février 1861)¹⁴⁹. Cinquante ans après sa publication, il était nécessaire de l'actualiser. René Cagnat lui reproche à la fois son âge (plus de trente ans [pour la traduction française], c'est « déjà vieux [...] », surtout pour une œuvre scientifique à notre époque) et le fait de donner « une grande part aux mots de basse époque et aux expressions techniques qu'ignorent les écrivains latins de l'âge classique ». Pour Pierre Paris, son illustration provient surtout du monde romain et « la partie grecque y est sacrifiée à la romaine¹⁵⁰. Cela n'a du reste rien de surprenant si l'on songe que le dictionnaire d'Anthony Rich avait pris forme au cours des sept années qu'il passa dans le centre et le sud de l'Italie¹⁵¹.

L'entrée *Domus-Oikos* en fournit un bon exemple. L'*Illustrated Companion to the Latin Dictionary and Greek Lexicon* offre une description toute théorique de la maison antique fondée sur les sources littéraires, en particulier Vitruve. On peut y lire que « Les maisons romaines étaient bâties d'ordinaire sur un plan invariable : les différences ne consistaient que dans la grandeur, le nombre et la distribution des appartements, en proportion de la fortune du possesseur, ou en raison de la nature particulière de l'emplacement ». Quant à la maison grecque (à peine deux colonnes de texte sur neuf), l'auteur pouvait affirmer que « Les fouilles ne nous ont pas encore fait connaître le plan d'une maison grecque ; par conséquent toute tentative pour en déterminer et distribuer les parties ne peut se fonder que sur des passages épars dans divers auteurs, et doit être regardée comme conjecturales¹⁵² ». Le discours de Pierre Paris, dont on a vu le rôle dans le développement de l'archéologie domestique à Délos au début des années 1880, est nécessairement différent :

C'est une erreur, croyons-nous, de vouloir essayer de réduire à un seul type ou même à un petit nombre de types les maisons grecques. L'aspect et le plan des habitations ont changé de pays à pays, et même de ville à ville, selon les conditions de mœurs, de climat, d'emplacement, de fortune et de fantaisie des constructeurs et des habitants. De plus, des modifications de toutes espèce se sont introduites dans les demeures au cours des siècles classiques¹⁵³.

¹⁴⁷ René CAGNAT et Georges GOYAU, *Lexique des antiquités romaines*, ouvr. cité, p. I.

¹⁴⁸ Anthony RICH, *The Illustrated Companion to the Latin Dictionary and Greek Lexicon*, London, Longman, Brown, Green and Longmans, 1849.

¹⁴⁹ Anthony RICH, *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques accompagné de 2 000 gravures d'après l'antique*, trad. par Adolphe CHÉRUEL, Paris, Librairie de Firmin Didot frères, fils et C^{ie}, 1861 [1849]. Sur A. Chéruel, voir la notice qui lui a consacrée dans Jean-François CONDETTE, *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940. Tome II. Dictionnaire biographique*, Lyon, INRP, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (12), 2006, p. 115-116.

¹⁵⁰ René CAGNAT et Georges GOYAU, *Lexique des antiquités romaines*, ouvr. cité, p. I-II ; Pierre PARIS et Gabriel ROQUES, *Lexique des antiquités grecques*, ouvr. cité, p. I.

¹⁵¹ Anthony RICH, *The Illustrated Companion to the Latin Dictionary and Greek Lexicon*, ouvr. cité, p. V (= CHÉRUEL p. V).

¹⁵² *Ibid.*, p. 247-252 (= CHÉRUEL p. 235-239).

¹⁵³ Pierre PARIS et Gabriel ROQUES, *Lexique des antiquités grecques*, ouvr. cité, p. 283.

Il faut donc renoncer à établir un plan-type. Le *Lexique des antiquités grecques* se contente de « définir les termes qui en désignent les différentes parties ». D'autres entrées sont représentatives de cette volonté d'actualisation du savoir. Les auteurs introduisent le terme Κοροπλάθος (*koropláthos*) qui était absent de l'*Illustrated Companion* d'Anthony Rich. Ils parviennent, en peu de mots, à synthétiser les principales conclusions relatives aux figurines de terre cuite auxquelles avaient conduit les fouilles menées depuis les années 1870¹⁵⁴. Probablement en lien avec les découvertes de la coroplathie et celles de la sculpture archaïque, le terme Κόρη (*kórê*) fait lui aussi son apparition (mais pas sa version masculine du *kouros*)¹⁵⁵. Quant à l'entrée Χιτών (*khitōn*), si elle n'est pas nouvelle¹⁵⁶, son illustration est cette fois plus grecque que romaine [FIG. 183]¹⁵⁷. Elle provient du riche répertoire qu'offre la peinture sur vase et des récentes découvertes archéologiques de l'Acropole d'Athènes. La gravure principale représente ainsi la *koré* 594 [FIG. 184] qui donne à voir trois vêtements distincts : le *chitōn* (tunique en lin légère), l'*himation* (manteau en laine) et l'*épibléma* (châle).

Qu'il s'agisse des *Lexiques* Cagnat et Paris ou du *DAGR*, ces ouvrages reposent sur la complémentarité entre le texte et l'image. L'illustration est donc à la fois abondante et soignée, même si la qualité des reproductions du *Lexique des antiquités grecques* est inégale, parfois médiocre. Dans un compte rendu qu'il lui consacre, Jules Toutain n'hésite pourtant pas à en faire l'un des points forts du volume et relève que les figures sont nombreuses et « judicieusement choisies », les « plans très simples, d'une lecture aisée » [FIG. 185]¹⁵⁸. Comme pour le *Daremberg et Saglio*, les auteurs insistent sur le fait que ces images reproduisent toutes « des monuments grecs, le plus souvent des vases peints ». Implicitement, renoncer à la représentation idéale d'un objet et affirmer au contraire sa réalité (même si l'on en propose une vue simplifiée faisant ressortir ses traits essentiels grâce à la gravure), c'est insister sur l'importance des sources matérielles, les « antiquités », et sur la valeur de preuves documentaires dont elles sont chargées. Pour leur exécution, Pierre Paris sollicite les élèves de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux qu'il dirige. Les gravures sont signées par MM. Dubois et Bouffanais et par Mlles. Merzeau et Corège qui se chargent de « ce labeur archéologique¹⁵⁹ ». De fait, au-delà de l'illustration, l'écriture du *Lexique* apparaît comme un projet ancré dans le milieu bordelais. Pierre Paris le rédige avec deux de ses anciens élèves. Gabriel Roques est alors inspecteur d'académie à Cahors. Agrégé de grammaire (1897, 16^e place), il fut l'un des principaux collaborateurs du *Catalogue méthodique* du musée archéologique de la faculté des lettres, achevé en 1892, pour lequel il se chargea de l'écriture de seize notices, ce qui fait de lui le deuxième contributeur après Pierre Paris [ANN. 33]. La participation de (Jean Julien) Léandre Cavé n'est pas suffisamment importante pour lui permettre de voir son nom figurer sur la couverture du

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 210.

¹⁵⁵ *Ibid.*

¹⁵⁶ Anthony RICH, *The Illustrated Companion to the Latin Dictionary and Greek Lexicon*, ouvr. cité, p. 696-699, s. v. « Tunica » (= CHÉRUEL p. 678-682).

¹⁵⁷ Pierre PARIS et Gabriel ROQUES, *Lexique des antiquités grecques*, ouvr. cité, p. 430-431.

¹⁵⁸ Jules TOUTAIN, « [CR] Pierre Paris. — *Lexique des antiquités grecques*. — Paris, A. Fontemoing, 1909 », *Revue internationale de l'enseignement*, 59, 1910, p. 84.

¹⁵⁹ Pierre PARIS et Gabriel ROQUES, *Lexique des antiquités grecques*, ouvr. cité, p. II.

Lexique, même s'il prend en charge l'essentiel des entrées relatives au monde maritime¹⁶⁰. Né en 1876, il est lui aussi agrégé, mais d'histoire (1901, 7^e place).

On devine, aux quelques exemples que nous avons retenus, que le public visé est sensiblement le même que pour le *DAGR* dont les deux *Lexiques* se veulent une version abrégée, plus maniable et plus accessible. Néanmoins, la dimension pédagogique est ici plus affirmée : les auteurs s'adressent avant tout aux élèves et aux professeurs de l'enseignement secondaire. À la différence de René Cagnat, Pierre Paris inclut un autre lecteur potentiel : l'étudiant des facultés des lettres¹⁶¹. Nul doute que l'utilisation de ces deux outils fut très largement répandue et dépassa le cadre des lycées. Ils jouèrent probablement un rôle analogue à celui que revendiquait Jules Adeline pour son *Lexique des termes d'art* :

Bien entendu, l'auteur n'a pas la prétention que son travail puisse dispenser de recourir aux grands dictionnaires et aux ouvrages spéciaux ; mais, n'omettant rien de ce qui se rapporte aux différents arts, le *Lexique* pourra suffire, dans la plupart des cas, aux exigences d'une bonne éducation générale : à ceux qui savent il pourra même rendre le service de venir au secours des hésitations de leur mémoire¹⁶².

De fait, s'adressant aux membres de l'assemblée générale de l'Association pour l'encouragement des études grecques lors de la séance du 6 juin 1932, le président Alexandre Desrousseaux, évoquant la figure d'un Pierre Paris récemment disparu, posait cette question rhétorique à son auditoire : « qui n'a consulté son *Lexique des antiquités grecques* ?¹⁶³ ». Lors de sa parution, l'outil semble en effet répondre à un besoin réel. Jules Toutain souligne qu'

Il donne, avec toute la sobriété, mais aussi toute la précision désirable, les renseignements nécessaires à l'intelligence des textes classiques. [...] Ce *Lexique* est appelé à rendre de grands services aux jeunes gens qui abordent l'étude des antiquités helléniques ; les érudits eux-mêmes seront heureux d'y trouver un auxiliaire précieux pour l'intelligence et l'interprétation détaillée de nombreux textes grecs¹⁶⁴.

Georges Radet, de son côté, souligne que « L'ouvrage, nécessairement très sommaire, étant données sa nature et sa destination, rendra de réels services. Il sera commode de l'avoir sous la main au lieu et place des grands répertoires spéciaux, plus coûteux et moins facilement maniables¹⁶⁵ ». Le *Lexique*, qui comporte 477 pages, est en effet mis en vente au prix de 10 F (pour un fascicule de 160 pages du *DAGR*, il faut déboursier 5 F ; le volume 1.1, broché, est en vente à 23,75 F, le volume 2.1 à 30 F).

Le regard de Salomon Reinach, comme celui de Georges Radet, confirme que les utilisateurs de cet outil ne se limitent pas aux élèves et professeurs de l'enseignement secondaire. Les universitaires, eux aussi, y ont recours : « J'ai suffisamment pratiqué ce livre pour le louer à bon escient. Il est informé, il est exact, il est bien et sobrement illustré. Du reste, au-

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. I.

¹⁶¹ René CAGNAT et Georges GOYAU, *Lexique des antiquités romaines*, ouvr. cité, p. I ; Pierre PARIS et Gabriel ROQUES, *Lexique des antiquités grecques*, ouvr. cité, p. I.

¹⁶² Jules ADELIN, *Lexique des termes d'art*, ouvr. cité, p. 6.

¹⁶³ Alexandre-Marie DESROUSSEAUX, « Allocution de M. A. Desrousseaux, président de l'association », *REG*, 45, 210-211, 1932, p. LIX.

¹⁶⁴ Jules TOUTAIN, « [CR] Pierre Paris. — *Lexique des antiquités grecques*. — Paris, A. Fontemoing, 1909 », art. cité.

¹⁶⁵ Georges RADET, « Chronique », *REA*, 11, 4, 1909, p. 388.

cun renvoi à des auteurs anciens ou modernes ; à cet égard, le vieux petit Rich est préférable, malgré les nombreuses erreurs qu'on y pourrait relever¹⁶⁶ ». Laissons de côté le reproche concernant la matérialité du livre qui s'adresse à l'éditeur et non aux auteurs (le papier est épais et pesant, ce qui constitue « un défaut désagréable dans un lexique » et une « *lourde* erreur » [en italique dans le texte]). En revanche, Salomon Reinach est l'un des seuls à formuler une critique qui, adressée à un livre qui prétend toucher un large public, n'est pas sans fondement. Il s'agit du choix de maintenir le grec ancien comme langue de circulation à l'intérieur du volume (classement alphabétique et notation des entrées en grec sans translittération, ni transcription, ni équivalent latin, *a fortiori* sans traduction française) : « Rich, Saglio, Smith et Pauly avaient compris que *Graecum non legitur*, et c'est plus vrai que jamais au temps où nous sommes ». La même remarque se retrouve dans un compte rendu non signé que publie *The Journal of Hellenic Studies*. Le ton est bien plus critique :

It is hard to imagine what purpose this book could serve, even if it were quite free from errors. There may have been some special need in France for a small dictionary of exclusively Greek antiquities; but an ordinary Greek Lexicon would surely contain all that is here, except the illustrations, and would give in addition some etymological information. In a small dictionary of antiquities there is always the fault that no references can be given; the substitution of Greek for Latin in the headings has no practical advantage, but the great disadvantage that many students to whom a book of this kind is likely to be a service do not know enough Greek to use it¹⁶⁷.

Ces remarques doivent être replacées dans leur contexte pour que l'on en comprenne la portée et la pertinence. Depuis les années 1880, l'enseignement classique reculait sous l'effet des réformes de l'éducation. Pierre Paris appartient aux dernières promotions qui ont connu un baccalauréat dans lequel la langue des épreuves reposait davantage sur le latin, et dans une moindre mesure sur le grec, que sur le français. La réforme de 1881, en supprimant la composition latine au profit d'une composition française, provoqua une première brèche dans le système traditionnel des humanités¹⁶⁸. À la suite de la réforme Leygues de 1902, le phénomène s'accélère. Elle aboutit à l'unification de l'enseignement secondaire par la fusion des filières classique et moderne (cette dernière créée en 1891), ce qui conduit à une redéfinition des plans d'études et des programmes. En donnant plus de place aux sciences et aux langues vivantes, la réforme réduit la place du latin dans l'enseignement, et davantage en-

¹⁶⁶ S. R. [Salomon REINACH], « [CR] P. Paris et G. Roques. *Lexique des antiquités grecques*. Paris, Fontemoing, 1909. Gr. in-8, II-481 p., avec nombreuses gravures », *RA*, 4^e série, 17, 1911, p. 180.

¹⁶⁷ ANONYME, « [CR] *Lexique des Antiquités Grecques*. Par Pierre Paris, avec la collaboration de G. Roques. Pp. 477. Nombreux dessins inédits. Paris : Albert Fontemoing, 1909 », *JHS*, 30, 1910, p. 382.

¹⁶⁸ André CHERVEL, « Le baccalauréat et les débuts de la dissertation littéraire (1874-1881) », *Histoire de l'éducation*, 94, 2002, p. 103-139 ; Marie-Madeleine COMPÈRE et André CHERVEL, « Les humanités dans l'histoire de l'enseignement français », *Histoire de l'éducation*, 74, 1997, p. 5-38. Ces mutations provoquent au même moment un élargissement du sens donné à l'expression *auteurs classiques*. Ce ne sont plus seulement ceux de l'Antiquité, ni ceux des XVII^e et XVIII^e siècles. L'idée de *classiques contemporains* s'impose peu à peu. Sur ce point : Daniel MILO, « Les classiques scolaires », dans Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2/3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 [1986], p. 2085-2130.

core celle du grec¹⁶⁹. Les résistances à ces réformes sont très fortes dans une partie de l'élite. Elles provoquent une nouvelle querelle des Anciens contre les Modernes, laquelle débouche sur ce que l'on a coutume d'appeler *la querelle de la nouvelle Sorbonne*, particulièrement vive entre 1909 et 1911. Les secteurs conservateurs accusent les partisans de la modernisation de menacer la tradition française en provoquant une crise multiforme qui est à la fois celle de la culture humaniste, du français et d'une science soumise à l'invasion germanique¹⁷⁰. Dès lors, faut-il voir, de la part de Pierre Paris, un acte militant discret dans le choix de conserver le grec comme langue permettant d'entrer dans le *Lexique*, et donc de s'en emparer, un outil qui est déjà en lui-même un conservatoire de la langue grecque ? Si c'est le cas, cette décision est-elle celle des auteurs ou de l'éditeur ? En l'absence de tout document épistolaire relatif à la genèse du projet éditorial, il est impossible de répondre. Quoi qu'il en soit, faire du grec ancien la langue de circulation à l'intérieur d'un lexique relatif à la culture matérielle des Grecs anciens, qui n'a pas vocation à s'adresser seulement aux spécialistes de la langue, revient à oublier le lectorat non issu des sections classiques. Son utilisation approfondie et régulière exige en effet que l'on soit suffisamment familiarisé avec la langue et le vocabulaire grecs pour savoir quoi y chercher, et où. En somme, c'est un outil écrit par un helléniste pour des hellénistes. Ce simple point de détail donne une forte connotation élitiste à l'ouvrage de Pierre Paris et de Gabriel Roques. Il y a là un choix éditorial que Salomon Reinach avait raison de regretter : il ne pouvait que réduire le nombre des utilisateurs d'un outil dont la critique était par ailleurs à peu près unanime à souligner la pertinence et l'utilité.



Cet élitisme discret présent au cœur d'un outil qui prétend s'adresser à un large public est-il suffisant pour faire des auteurs des militants de la cause des humanités classiques ? Exprimée en 1909, une telle posture les situerait du côté des gardiens d'une tradition attaquée de toute part. L'argument est sans doute trop ténu pour que l'on puisse aller aussi loin. Si l'on s'y refuse, on pourra y voir un choix moins réfléchi témoignant avant tout, de la part des auteurs, d'une maîtrise profondément intériorisée de la langue grecque. Une chose est sûre : la publication par Pierre Paris d'un *Lexique des antiquités grecques* est une preuve éloquentes de la triple identité scientifique qui est encore la sienne à une date aussi avancée que celle de 1909. Archéologue de l'art antique devenu hispaniste depuis plus de dix ans, il est encore un helléniste.

Ajoutons cependant que dans les années électriques qui précèdent la Première Guerre mondiale, plusieurs prises de position de Pierre Paris conduisent à le situer plutôt du côté

¹⁶⁹ La réforme définit un premier cycle (après le primaire) qui repose sur une section A (latin obligatoire dès la sixième, grec facultatif à partir de la quatrième) et une section B sans latin. Quant au second cycle, il regroupe quatre filières : les sections A (latin-grec), B (latin-langues), C (latin-sciences) et D (sciences-langues). Certains élèves peuvent donc obtenir leur baccalauréat sans avoir étudié les langues anciennes. Parmi une bibliographie abondante, voir en particulier : Évelyne HERY, « 1902 : retour sur la réforme de l'enseignement secondaire », *Le Débat*, 187, 5, 2015, p. 169-177 ; Bruno BELHOSTE, « L'enseignement secondaire français et les sciences au début du XX^e siècle. La réforme de 1902 des plans d'études et des programmes », *Revue d'histoire des sciences*, 43, 4, 1990, p. 371-400 ; Antoine PROST, « De l'enquête à la réforme. L'enseignement secondaire des garçons de 1898 à 1902 », *Histoire de l'éducation*, 119, 2008, p. 29-81.

¹⁷⁰ Voir la mise au point de Christophe Charle dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éd.), *La vie intellectuelle en France. 1. Des lendemains de la Révolution à 1914*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (550), 2016, p. 619-624.

des gardiens du temple. En matière d'enseignement artistique (il est, jusqu'en 1913, directeur de l'école municipale des Beaux-Arts et des décoratifs de Bordeaux), la volonté de préserver la tradition académique et le modèle antique en est une autre, tout comme le ferme rejet des avant-gardes. Nous y reviendrons longuement dans le prochain chapitre. On peut aussi souligner son engagement en faveur de la défense de la langue française. En 1905, alors que depuis plusieurs décennies ressurgit périodiquement le débat – toujours très virulent – relatif à la réforme de l'orthographe¹⁷¹, Pierre Paris figure parmi les signataires de la pétition que publie la *Revue bleue* suite à un projet qui « nuirait à la beauté des Lettres françaises¹⁷² ». Dans le message que les pétitionnaires adressent au ministre de l'Instruction publique, on lit notamment que

Depuis cent ans, l'orthographe, en notre pays, est à peu près fixée. Les plus nobles génies du XIX^e siècle s'y sont soumis. Les grands modèles classiques eux-mêmes se présentent à nous dans une forme qui nous est encore familière.

Un décret, bouleversant soudain l'orthographe traditionnelle, aurait pour effet de prêter une figure étrange ou archaïque à tous les chefs-d'œuvre édités depuis le XVII^e siècle, ceux-ci fussent-ils même contemporains. Une barrière plus haute s'élèverait entre la foule et les lettrés ; ce serait enfin risquer tôt ou tard de compromettre toute la beauté plastique de notre langage, et de nuire par là au prestige universel de la littérature française¹⁷³.

Qu'il s'agisse de réduire la part de l'enseignement classique pour faire entrer de nouvelles disciplines dans les collèges et les lycées ou d'un projet visant à simplifier l'orthographe du français, ces polémiques opposent les réformateurs qui jugent indispensables d'adapter l'école à la société moderne (sans qu'ils soient pour autant les contempteurs des lettres classiques que leurs ennemis ont parfois dépeints) aux partisans de la tradition, soucieux de ne

¹⁷¹ Nina CATACH, « La bataille de l'orthographe aux alentours de 1900 », dans Gérard ANTOINE et Robert MARTIN (éd.), *Histoire de la langue française (1880-1914)*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Linguistique », 1999, p. 237-251 ; voir également André CHERVEL, « L'école républicaine et la réforme de l'orthographe (1879-1891) », *Mots. Les langages du politique*, 28, 1991, p. 35-55.

¹⁷² AA. VV., « La défense de l'orthographe. Quatrième liste [pétition] », *Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 5^e série, 3, 10, 11 mars 1905, p. 203-204. Plusieurs de ses collègues bordelais figurent parmi les signataires : A. Biard, E. Bourciez, A. Brutails, P. Camena d'Almeida, E. Chaudron, G. Colin, A. Dufourcq, H. de La Ville de Mirmont, A. Le Breton, M. Marion, P. Masqueray, G. Radet, G. Richard, G. Rodier, F. Strowsky, A. Waltz. Cette quatrième liste est la dernière publiée par la revue. La rédaction précise que « débordée par l'affluence de signatures nouvelles, la *Revue Bleue* prend la résolution de ne plus publier les adhésions : elle se bornera à la transmettre à M. le ministre de l'Instruction publique » (p. 319).

¹⁷³ AA. VV., « La défense de l'orthographe [pétition] », *Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 5^e série, 3, 7, 18 février 1905, p. 203-204. Le 11 février 1903, le ministre de l'Instruction publique nomma une commission, présidée par Paul Meyer et « chargée de préparer un projet de simplification de l'orthographe d'usage ». Ce rapport fut rendu au ministre en juillet 1904, lequel le transmit à l'Académie française pour qu'elle en étudiât le contenu. L'Académie nomma à cet effet une sous-commission présidée par Émile Faguet. Ce dernier ne rendit son rapport qu'à la fin de l'hiver 1905 (*Le Temps*, 25-03-1905, p. 3, col. 2). Toutefois, la presse se fit l'écho des débats relatifs au projet de réforme dès le mois de janvier (voir, par exemple, les entrefilets publiés dans *Le Temps*, 21-01-1905, p. 3, col. 5 ; 04-02-1905, p. 3, col. 4 ; et surtout l'article de Raoul AUBRY, « Choses d'aujourd'hui. Devrons-nous apprendre une nouvelle orthographe ? », *Le Temps*, 14 février 1905, p. 2). De là l'initiative de la pétition publiée par la *Revue bleue* (son texte fut publié sans la liste des premiers signataires dans *Le Temps*, 22-02-1905, p. 3, col. 2). Sur le contenu de la réforme proposée qui, sans être aussi radicale que ses opposants se plurent à le dire, n'en proposait pas moins des modifications substantielles, voir : Paul MEYER, *Pour la simplification de notre orthographe. Mémoire suivi du rapport sur les travaux de la commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe française*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1905 ; Émile FAGUET, *Simplification simple de l'orthographe*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905 ; Ferdinand BRUNOT, *La réforme de l'orthographe. Lettre ouverte à M. le ministre de l'Instruction publique*, Paris, Librairie Armand Colin, 1905.

pas rompre la chaîne des temps afin de préserver un héritage culturel national qui participe au rayonnement et à la grandeur de la France. Dans ce débat intellectuel, un faisceau d'indices semble situer Pierre Paris du côté des Anciens, non des Modernes. De la défense de la tradition classique à celle de la tradition académique, en passant par la défense de la langue française héritée du Grand Siècle, ses prises de position sont cohérentes mais conservatrices.

3. — UN PROJET INABOUTI AUTOUR DE *L'ENQUÊTE* D'HÉRODOTE

Helléniste, Pierre Paris l'est encore lorsqu'il se lance dans un projet éditorial autour de l'œuvre d'Hérodote. S'il resta inédit, ses descendants conservent le manuscrit¹⁷⁴. Il s'agissait de publier des morceaux choisis des neuf livres de *L'Enquête*, un projet original dans la production scientifique de l'archéologue et historien de l'art bordelais. À ce titre, il mérite que l'on s'y arrête un instant. Nous y retrouvons un certain nombre de caractéristiques que nous avons déjà soulignées à propos des autres travaux de Pierre Paris.

Encore une fois, le manuscrit n'est pas daté. Nous en sommes réduit à des conjectures. Ce projet de publication n'a rien de commun avec les travaux habituels de Pierre Paris. Il n'y est question ni d'archéologie, ni d'art antique, ni même d'histoire à proprement parler. C'est un travail de philologue s'adressant à des jeunes gens apprenant le grec ancien. Il serait donc tentant de le rattacher à l'activité d'un jeune chargé de cours en langue et littérature grecques, la fonction qu'exerce Pierre Paris à Bordeaux à son retour de Grèce, au cours de l'année universitaire 1885-1886. Le fait que son poste soit transformé, l'année suivante, en maîtrise de conférences d'archéologie et d'institutions grecques expliquerait ainsi l'abandon de ce projet qui n'avait plus de lien direct avec son enseignement. Il faut toutefois renoncer à cette hypothèse. Tout indique que le manuscrit est postérieur à 1894. Cette date est indicative, ce n'est rien d'autre qu'un *terminus post quem*. Plusieurs éléments invitent cependant à ne pas trop s'en éloigner. D'abord, car il s'agit de l'année de publication de la référence bibliographique la plus récente donnée par Pierre Paris. Ensuite, sa correspondance fournit une information qui, sans être déterminante, mérite d'être prise en compte. Le 23 septembre 1893, Pierre Paris écrit à Théophile Homolle pour lui demander son soutien alors qu'il souhaite poser sa candidature à un poste de maître de conférences de langue et institutions grecques à la Sorbonne¹⁷⁵. Le vote a lieu le 4 novembre. C'est un échec, Pierre Paris doit s'incliner face à Aimée Puech (1850-1940), alors maître de conférences de langue et littérature grecques à la faculté des lettres de Montpellier¹⁷⁶. Nous aurons à revenir sur cette candidature dans un autre chapitre. Retenons pour l'heure que l'archéologue bordelais est alors prêt à renoncer à l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art à Bordeaux au profit d'un poste au profil philologique plus marqué afin de gagner la capitale. Même si les rapporteurs soulignent qu'il s'agit d'une candidature fort honorable, l'expérience d'Aimée Puech correspond manifestement mieux au poste qui se libère. Dès lors, le projet de publier un ou-

¹⁷⁴ Pierre PARIS, *Extraits d'Hérodote annotés par P. Paris*, inédit, s. d. [1894], Beyssac, AP-Paris-Philippe. Nous verrons que la datation que nous proposons n'est qu'un *terminus post quem*.

¹⁷⁵ Cat. HOMOLLE 23-09-1893.

¹⁷⁶ AN-Pierrefitte, académie de Paris, archives des facultés de droit, de pharmacie, théologie, lettres et sciences, 1803-1959 ; services rectoraux, 1821-1961, AJ/16/4748 (p. 180 et 182 du registre).

til destiné à apprendre le grec à partir d'une version abrégée du texte d'Hérodote pourrait être interprété comme une tentative pour renforcer son profil de futur professeur de grec en vue d'une candidature ultérieure. Après son échec, sans renoncer à la Sorbonne, peut-être pense-t-il à une classe de rhétorique dans un lycée parisien. L'avant-propos du manuscrit peut le faire penser et il ne faut pas oublier que selon les règles de l'époque, quitter un poste de maître de conférences dans une faculté de province pour occuper une chaire dans un grand lycée de la capitale est synonyme de promotion et peut, à plus ou moins long terme, se révéler stratégique¹⁷⁷. Grâce au succès du tournant hispaniste, ce projet allait toutefois perdre sa raison d'être, ce qui pourrait expliquer que le manuscrit soit resté inédit. Nous serions donc tenté de situer sa rédaction entre 1894 et 1896 environ.

Le manuscrit se compose de 315 feuillets [FIG. 186]. Il ne s'agit ni d'une traduction, ni d'une édition bilingue mais d'un choix de textes en grec. C'est ici l'agrégé des lettres qui se met à sa table de travail. Un avant-propos fixe les objectifs de l'ouvrage. Il est suivi d'une présentation, « Hérodote. Sa vie, son œuvre », dans laquelle Pierre Paris propose une courte biographie de l'historien grec, tente de fixer les principales caractéristiques de son *Enquête* et de son style, avant d'aborder la question de sa réception par les Anciens et par les Modernes. Pour les extraits retenus, il s'est livré à un véritable montage [FIG. 187]. Les titres, paragraphes de présentation et résumés de passages coupés ont été notés sur une feuille volante qui a été collée au-dessus du texte grec imprimé, pris dans les éditions disponibles. Des corrections et des notes ont été ajoutées à ce textes. Au-dessous, une troisième feuille a été collée et porte les notes de bas de page (commentaires destinés à faciliter la compréhension et la traduction du texte). Les quatre derniers feuillets correspondent au sommaire [ANN. 38]. Pour établir le texte grec, Pierre Paris mobilise plusieurs éditions publiées en Allemagne. Il cite d'abord celle du philologue Heinrich Stein (né en 1828). Publiées à Berlin, chez Weidmann, entre 1856 et 1861, ses *Herodoti Historiae* connaissent une nouvelle édition augmentée en 1869-1871, elle-même rééditée en 1884¹⁷⁸. Il cite également l'édition des *Herodoti Historiarum Libri IX* de Heinrich Rudolf Dietsch (1814-1875), parue à Leipzig en deux volumes dans la collection « Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana » (1850). Elle aussi fait l'objet de nombreuses rééditions jusqu'à celle de 1884-1885, augmentée par Hermann Kallenberg. De fait, le texte grec imprimé des FIGURES 186.D et 187 provient de l'une des éditions Dietsch, même si Pierre Paris affirme suivre principalement l'édition d'Heinrich Stein [FIG. 188]. Enfin, Pierre Paris renvoie à des travaux plus récents relatifs à la vie et à l'œuvre d'Hérodote : les *Morceaux choisis* d'Édouard Tournier et d'Alexandre-Marie Desrousseaux (il renvoie à la 4^e édition publiée en 1891 chez

¹⁷⁷ Victor KARADY, « Les professeurs de la République. Le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du 19^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47, 1983, p. 98.

¹⁷⁸ Pascal PAYEN, « Réception des historiens anciens et fabrique de l'histoire », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 2, 2005, p. 229.

Hachette [f. II]), ainsi que les travaux d'Alfred Croiset, Amédée Hauvette et Archibald Henry Sayce¹⁷⁹.

Plus que d'un manuel, c'est d'un outil d'apprentissage de la langue grecque qu'il s'agit. Il s'adresse à un jeune public, celui des lycéens. L'ouvrage est conçu comme une anthologie destinée à accompagner les élèves dans la découverte d'un texte grec aussi fondamental que les *Enquêtes* d'Hérodote, d'où la volonté d'évacuer « toute préoccupation d'érudition philologique » qui serait inadaptée :

D'ailleurs nous avons toujours été d'avis qu'il est absolument inutile, même qu'il est mauvais, d'introduire dans les classes d'enseignement secondaire la philologie et la critique des textes, les discussions sur les familles de manuscrits, sur les lectures, les variantes, les corrections ; tout cela n'intéresse pas des hellénistes de quinze ans qui, même en rhétorique, savent à peine le rudiment. Si l'on attire là leur attention, [rat.] ce ne peut être qu'au détriment de leur culture littéraire, et du développement de leur esprit¹⁸⁰.

Ce que souhaite proposer Pierre Paris est donc un outil destiné aux jeunes hellénistes afin d'

aider le jeune lecteur, lorsqu'il est seul en face de son [rat. = texte] livre, à bien comprendre et par suite à goûter passionnément Hérodote.

Bref, nous avons taché que cette édition fût celle que nous aurions voulu avoir nous même entre les mains quand nous étions au Lycée ; elle s'adresse bien plus aux élèves, pour les aider, qu'aux maîtres pour qui elle serait certainement trop élémentaire, et dont elle ne [rat. = se flat] vise pas du tout à remplacer la parole¹⁸¹.

Ce projet, nous l'avons dit, ne vit pas le jour. On peut d'ailleurs s'interroger quant à sa pertinence. En 1914, dans sa *Bibliographie pratique de la littérature grecque*, Paul Masqueray, collègue de Pierre Paris à la faculté de lettres de Bordeaux, citait deux références, parmi les « bons *Morceaux choisis* d'Hérodote¹⁸² » : l'édition d'Amédée Hauvette, publiée en 1892 sous la direction d'Alfred Croiset dans la « Collection de Classiques grecs », et celle d'Édouard Tournier et d'Alexandre Desrousseaux (1874, avec de nombreuses rééditions)¹⁸³. Y avait-il encore une place sur le marché de l'édition scolaire pour le projet de Pierre Paris au milieu des années 1890, à plus forte raison lorsque l'auteur était un nouveau venu sur ce terrain ? L'esprit qui préside à la conception de ces différents ouvrages est naturellement très proche et un nouveau volume pouvait paraître superflu. On trouvait déjà chez Édouard Tournier et Alexandre Desrousseaux l'idée « de composer une chrestomathie grecque d'un intérêt et d'un charme incomparable », le souci d'écarter les passages jugés « nuisibles » pour un

¹⁷⁹ Édouard TOURNIER et Alexandre-Marie DESROUSSEAUX, *Hérodote. Morceaux choisis*, 12^e éd., Paris, Hachette et Cie, 1917 [1874] ; Alfred CROISSET et Maurice CROISSET, *Histoire de la littérature grecque. II. Lyrisme, premiers prosateurs, Hérodote*, Paris, Ernest Thorin, 1890 ; Amédée HAUVETTE-BESNAULT, *Hérodote : historien des guerres médiques*, Paris, Hachette, 1894. Quant aux travaux du savant britannique, il ne donne aucune référence précise. Il s'agit probablement de Archibald Henry SAYCE, *The Ancient Empires of the East. Herodotos I-III. with Notes, Introductions and Appendices*, London, MacMillan and Co., 1883.

¹⁸⁰ Pierre PARIS, *Extraits d'Hérodote annotés*, ms. cité, f. II.

¹⁸¹ *Ibid.*, f. III.

¹⁸² Paul MASQUERAY, *Bibliographie pratique de la littérature grecque des origines à la fin de la période romaine*, Paris, C. Klincksieck, 1914, p. 131.

¹⁸³ Édouard TOURNIER et Alexandre-Marie DESROUSSEAUX, *Hérodote. Morceaux choisis*, ouvr. cité ; Amédée HAUVETTE-BESNAULT, *Hérodote. Morceaux choisis*, Paris, Armand Colin et Cie, coll. « Collection de Classiques grecs », s. d. [1892].

jeune public, l'utilisation des éditions établies par Stein et Dietsch pour le texte grec, le choix de ne donner que le texte grec annoté et accompagné de brefs commentaires relatifs au vocabulaire et à la syntaxe¹⁸⁴. Amédée Hauvette insistait déjà sur le fait qu'« Hérodote [était] à la fois un historien et un conteur¹⁸⁵ ». Sa sélection d'extraits visait à le montrer aux jeunes élèves. À la différence d'Édouard Tournier et d'Alexandre Desrousseaux, il se montrait plus soucieux de respecter la structure de l'œuvre dans son ensemble, ou en tout cas de faire en sorte que les élèves pussent en saisir la logique sans que les extraits ne fussent coupés du reste du récit. Il se demandait ainsi « Comment donc, dans un recueil de morceaux choisis, donner une idée juste de cette ample composition ? ». Le but était bien de donner à voir « l'œuvre entière d'Hérodote, en respectant à la fois la conception grandiose de l'historien et le charme familial du conteur et du moraliste¹⁸⁶ ». Le même souci anime Pierre Paris et c'est dans ce but qu'il propose, entre chacun des extraits, de courts résumés du récit, ce que n'avaient pas fait ses prédécesseurs :

Ces morceaux choisis d'Hérodote n'ont aucune prétention à l'originalité. Nous avons seulement introduit, le premier, croyons-nous, entre chaque extrait une analyse rapide tout [sic] ce dont nous ne donnons pas le texte. Il nous a semblé que cela était nécessaire pour que l'élève curieux pût se rendre compte par lui-même de la composition, de la marche générale, et de l'ampleur de l'œuvre historique, et connaître de l'écrivain un peu plus que de simples fragments¹⁸⁷.

C'est encore la raison qui le conduit à réduire autant que possible les coupes effectuées à l'intérieur des passages sélectionnés, « afin de ne détruire ni même d'atténuer en rien le caractère et le charme particulier » de l'œuvre, une différence notable entre le projet de Pierre Paris et celui d'Édouard Tournier et d'Alexandre Desrousseaux pour lesquels il s'agissait d'abord « de recueillir ce qu'a de plus agréable, de plus amusant, aussi bien que de plus beau, ce maître sans égal en l'art de raconter¹⁸⁸ ». Enfin, Pierre Paris est le seul à proposer une notice biographique sur Hérodote et son œuvre. De ce point de vue, son projet éditorial ne manquait pas d'originalité et pouvait se révéler utile.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de savoir, à partir de la documentation dont nous disposons, pour quelle raison le livre ne fut pas publié : peut-être ne trouva-t-il pas d'éditeur, à moins que le projet fût tout simplement abandonné en raison du tournant hispaniste.

Reste une question. Alors que se multipliaient les anthologies à destination de l'enseignement secondaire, Pierre Paris pouvait puiser dans un large choix d'auteurs. En effet, il y avait manifestement un besoin dans ce domaine. En témoignent, pour ne citer qu'un seul exemple, le catalogue des éditions Armand Colin qui publient la « Collection de Classiques grecs » sous la direction d'Alfred Croiset, son équivalent latin sous celle d'Auguste Cartault, ainsi qu'un choix de textes d'auteurs français. Homère (Maurice Croiset), Hérodote (Amédée Hauvette), Xénophon (Félix Dürrbach), Platon (Charles Cucuel, Lucien Herr), Démosthène

¹⁸⁴ Édouard TOURNIER et Alexandre-Marie DESROUSSEAUX, *Hérodote. Morceaux choisis*, ouvr. cité, p. V-VIII (préface à la 1^{ère} éd.).

¹⁸⁵ Amédée HAUVETTE-BESNAULT, *Hérodote. Morceaux choisis*, ouvr. cité, p. III.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. V, IX.

¹⁸⁷ Pierre PARIS, *Extraits d'Hérodote annotés*, ms. cité, f. I.

¹⁸⁸ Édouard TOURNIER et Alexandre-Marie DESROUSSEAUX, *Hérodote. Morceaux choisis*, ouvr. cité, p. V.

(Charles Baron), Lucien (Émile Pessonneaux) ou encore Babrius (Maurice Croiset) font ainsi l'objet d'une édition sous la forme d'une anthologie. Pourquoi Pierre Paris choisit-il Hérodote ? Dans les quelques pages qu'il consacre à sa biographie et à son œuvre, il ne cache pas son intérêt pour cette figure tutélaire : « C'est vraiment la première histoire, au sens précis du mot, qu'ait écrite un Grec ; c'est en même temps un chef d'œuvre littéraire profondément original¹⁸⁹ ». Au-delà de la langue, c'est la manière dont Hérodote construit son récit qui séduit Pierre Paris, un récit dans lequel, à côté de l'intrigue principale, les « digressions s'emmêlent en écheveau, parfois s'égrènent en cascade¹⁹⁰ ». Peu importe que cette histoire n'ait pas « l'ampleur et la gravité de celle de Thucydide¹⁹¹ », c'est précisément le fait qu'elle soit due à un historien n'ayant pas encore renoncé à tous les artifices des poètes et des logographes qui la rend attrayante :

Si l'on a contesté à Hérodote quelques unes des qualités essentielles de l'historien, et s'il y a lieu vraiment, en plaidant sa défense, de faire quelques concessions, et de constater parfois dans son livre des erreurs de faits, d'appréciation ou de méthode, sur un point l'accord de tous les critiques est unanime : le livre est une merveilleuse œuvre d'art.

C'est un lieu commun de vanter la grâce inimitable de ce récit. Il semble un fleuve dont le cours paresseux serpent[rat. = er]e et s'attarde à travers les plus délicieux paysages ; on en suit les ondulations lentes, les retours capricieux, les épanchements en lacs et les chutes en cascades ; et sans cesse on se plaît à s'égarer sur ses rivages changeants, où se succèdent mille tableaux pittoresques. Il n'est critique si morose, si soucieux des exigences de l'histoire rigoureuse et sévère telle que nous la voulons aujourd'hui, qui ne se laisse [rat. = aller] pourtant aller au charme toujours renaissant des peintures accessoires et des anecdotes, des hors d'œuvre merveilleux ou poétiques¹⁹².

Le passage est intéressant en ce sens qu'il nous en apprend au moins autant sur Pierre Paris que sur Hérodote. Les caractéristiques qu'il relève dans l'œuvre de l'historien grec sont celles qu'il s'efforce lui-même de mettre en œuvre dans les publications qu'il destine au grand public et que l'on retrouvera dans les *Promenades archéologiques en Espagne* : une écriture vive et animée, nourrie de voyages et d'observations historiques et ethnographiques, à mi-chemin entre l'historiographie méthodique et la littérature.

III. — ÉTUDIER LA SCULPTURE GRECQUE À LA RECHERCHE D'UN DOMAINE PROPRE À CULTIVER

L'étude de l'univers éditorial dans lequel évolue Pierre Paris dans les années 1880-1890 témoigne de la double facette qui est la sienne. Archéologue de l'art antique, il est aussi un helléniste familiarisé avec les textes et la langue des anciens Grecs. Lorsque l'on envisage sa production savante dans son ensemble, les titres que nous avons rencontrés, qu'il s'agisse

¹⁸⁹ Pierre PARIS, *Extraits d'Hérodote annotés*, ms. cité, f. VI.

¹⁹⁰ *Ibid.*, f. IX.

¹⁹¹ *Ibid.*, f. X.

¹⁹² *Ibid.*, f. XV-XVI.

d'articles ou de monographies, de vulgarisation ou d'études plus érudites, mettent toutefois en évidence l'importance d'un objet d'étude privilégié, celui de la sculpture grecque. Cet intérêt est manifeste et il donne sa cohérence aux projets dans lesquels s'engage Pierre Paris sur l'ensemble de la période, depuis les années athéniennes jusqu'au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Le discours qu'il produit sur la statuaire grecque est le reflet d'un moment particulier de l'historiographie. Il n'est sans doute pas complètement original. Comme pour d'autres champs de l'archéologie grecque qu'il aborde dans ces années-là, Pierre Paris s'inscrit dans des recherches qui sont collectives et novatrices à bien des égards, mais pour lesquelles il ne lui revient pas d'élaborer la synthèse tant attendue à partir des multiples études ponctuelles disponibles. Premier découvreur d'une maison délienne, c'est à Joseph Chamonard que reviendra le mérite de la première étude systématique sur l'archéologie domestique à Délos ; si l'étude des figurines de terre cuite forme un dossier volumineux de sa thèse sur Élatée, Léon Heuzey et Edmond Pottier s'imposent comme les grands spécialistes de cette question. Il en est de même pour l'histoire de la sculpture grecque. Pierre Paris en propose une vision globale – mais dans le cadre d'études destinées au « grand public », et pas seulement à un lectorat universitaire – et apporte une contribution non négligeable à la découverte de l'archaïsme, mais c'est Maxime Collignon qui s'impose dans ce domaine en publiant, entre 1892 et 1897, sa monumentale *Histoire de la sculpture grecque* en deux volumes, chez Firmin Didot.

Au-delà de l'étude de la contribution de Pierre Paris à ce champ spécifique de l'histoire de l'art antique qu'est la statuaire grecque, cette dernière partie cherchera à mettre en évidence le bagage culturel et conceptuel qui est le sien au moment du tournant hispaniste. En effet, c'est par l'étude de la grande sculpture en pierre des Ibères que Pierre Paris amorce sa conversion à l'hispanisme archéologique dans les années 1896-1897, tout en consacrant plusieurs études à des œuvres grecques – ou à des copies de l'époque romaine – présentes dans les collections espagnoles, à commencer par le Diadumène du Museo Nacional del Prado.

1. — LA RUSE D'ATHÉNA KRANAIA : LA THÈSE CONTRARIÉE DE PIERRE PARIS

La disparition de Pierre Paris, en octobre 1931, donna lieu à la publication d'un certain nombre d'éloges, d'hommages ou de simples souvenirs partagés sur l'homme et son œuvre par un ami ou un proche collaborateur. Invariablement, tous évoquèrent les jeunes années athéniennes et les recherches menées à Élatée et sur le site du sanctuaire d'Athéna Kranaia, lesquelles, avec leur « abondante moisson épigraphique et archéologique », fournirent à Pierre Paris la matière nécessaire à l'écriture de sa thèse principale de doctorat¹⁹³. C'est le dossier phocidien que nous avons étudié dans le chapitre 3. Auguste Audollent vit même dans la thèse sur Élatée une suite logique aux encouragements que Pierre Paris reçut de Léon Heuzey lors d'une séance à l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui se tint le 22

¹⁹³ Georges RADET, « Chronique des Études anciennes. Pierre Paris », *REA*, 33, 4, 1931, p. 409. Voir également Aimé PUECH, « Éloge funèbre de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 75, 4, 1931, p. 335 ; Salomon REINACH, « Pierre Paris », *RA*, 5^e série, 34, 1931, p. 318.

janvier 1886¹⁹⁴. En réalité, il n'y avait là aucun choix imposé et inéluctable. Tout indique au contraire que Pierre Paris songea au départ à un tout autre sujet pour alimenter sa thèse principale : la sculpture grecque.

À la fin de l'année 1888, Maurice Holleaux, compagnon de promotion de Pierre Paris à l'École française d'Athènes alors chargé d'un cours d'antiquités grecques et latines à la faculté des lettres de Lyon, répond à une lettre de son ami. Pierre Paris lui a manifestement fait part de ses projets relatifs à sa thèse principale de doctorat. Il n'est en rien question d'Élatée : il souhaite s'engager dans un sujet d'archéologie de l'art grec en étudiant les représentations d'Apollon dans la statuaire antique. Il est difficile de savoir s'il envisage de l'aborder sur le temps long, des origines jusqu'à l'époque gréco-romaine, ou, s'il souhaite, plus vraisemblablement, se limiter à la sculpture archaïque. Les deux hommes sont visiblement très proches – les quelques lettres de leur correspondance conservées en témoignent – mais Maurice Holleaux ne cache pas son inquiétude :

J'ai un peu sauté en l'air en apprenant que tu traitais les sogenannten « Apollons » [entendons les *kouroi* archaïques]. Moi je m'occupe bel et bien et de plus en plus du Ptoïon, et ma thèse marche d'un assez bon train. Je serai forcé de consacrer au moins deux grands chapitres à la question qui t'intéresse, et probablement nos conclusions se ressembleront fort, vu qu'après le récent travail d'Overbeck il est difficile d'inventer beaucoup. Jusqu'au grand jour de l'impression, nous ferons bien de ne pas trop nous parler de nos thèses pour ne pas embrouiller nos pauvres idées¹⁹⁵.

Le sujet est en effet d'actualité. L'archéologue et historien de l'art allemand Johannes Overbeck (1826-1895), professeur à l'université de Leipzig, vient d'y consacrer une importante étude. Depuis 1871, il publie une ambitieuse *Griechische Kunstmythologie* qui se présente comme un vaste répertoire des représentations figurées (statues, bas-reliefs, peintures sur vase, monnaies, etc.) des principales divinités grecques envisagées sur le temps long. Après Zeus, Héra, Poséidon, Déméter et Korè, le tome relatif à Apollon paraît en 1887, accompagné d'un volume de planches¹⁹⁶. Toutefois, même s'il consacre un chapitre aux représentations archaïques d'Apollon (*Die Entwicklung der Gestalt des Apollon in der alterthümlichen Kunst*)¹⁹⁷, les découvertes faites par l'École française d'Athènes dans les années 1880 permettent de reprendre le dossier pour le compléter. Dans le compte rendu qu'il consacre à ce volume, Pierre Paris remarque ainsi

que M. Overbeck n'a dressé qu'une liste très incomplète des statues ou statuettes archaïques, surtout des figurines de bronze, du type de l'Apollon d'Orchomène ou de l'Apollon de Piombino. Il est vrai que beaucoup de ces monuments sont encore inédits ou n'ont même pas été

¹⁹⁴ Auguste AUDOLLENT, « Notice sur la vie et les travaux de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 84, 2, 1940, p. 186 ; Léon HEUZEY, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1885 », *CRAI*, 30, 1, 1886, p. 105.

¹⁹⁵ Cat. HOLLEAUX 17-12-1888.

¹⁹⁶ Johannes OVERBECK, *Griechische Kunstmythologie. Apollon*, vol. 3, 5, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1887 ; Id., *Atlas der griechischen Kunstmythologie*, 5 vol., Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1872-1887 (sur Apollon, vol. 5).

¹⁹⁷ Johannes OVERBECK, *Griechische Kunstmythologie. Apollon*, ouvr. cité, p. 3-81.

signalés. Nous en connaissons un nombre important, rien que dans les collections parisiennes¹⁹⁸.

Les informations que lui transmet Maurice Holleaux vont dans le même sens. Pierre Paris souhaite visiblement se procurer des moulages des principales œuvres pour orner le musée archéologique qu'il s'efforce de constituer à Bordeaux :

Les « Ap. » du Ptoïon ne sont pas moulés encore ; je dois te dire, au reste, sauf à t'étonner un peu, que les moulages de Bordeaux ne représentent pas la moitié, ni peut-être le tiers des figures du même type actuellement réunis à Athènes. Plusieurs, la plupart même, sont encore t. à fait inédits. Collignon a fait photographier le grand torse de Mégare, le torse de Naxos, quelques fragments peu connus du Ptoïon ; je suis sûr qu'il serait heureux de te communiquer ses épreuves, mais il en réserve la publication pour le grand ouvrage sur la sculpture grecque qu'il termine en ce moment¹⁹⁹. J'ai moi-même une photographie du torse Hadji-Kosta (meilleure que celle de Sophoulis) et une autre de la tête trouvée par Staïs à Épidaure (mentionnée seulement ds le δελτίον) ; je t'en ferai part si tu le désires. Mais les torsos nouvellement découverts à l'acropole, ainsi que quelques têtes du Musée central sont encore entièrement inconnus du public. Tu ferais donc bien d'écrire à Athènes pour avoir les renseignements nécessaires²⁰⁰.

Si Pierre Paris a abordé l'étude de la sculpture archaïque à travers le dossier des « Artémis déliennes » – nous y reviendrons –, c'est à Maurice Holleaux que revient l'essentiel de ces découvertes récentes. Les fouilles qu'il a entreprises à la fin de l'année 1884 au sanctuaire d'Apollon Ptoïos, en Béotie, et qui se poursuivent à travers six campagnes jusqu'en octobre 1891, lui permettent de mettre au jour un riche matériel archéologique, en particulier des inscriptions, des *korai* et des *kouroi* archaïques²⁰¹. Une deuxième lettre de Maurice Holleaux à Pierre Paris permet de mieux saisir les difficultés que provoquent leur choix respectif de sujet de thèse. Le premier souhaite écrire une monographie relative à la sculpture archaïque en Béotie, le second se propose d'amorcer une étude plus générale sur les figures masculines dans la statuaire archaïque (« la série des figures dites d'Apollon »). Même si les deux sujets sont distincts et n'envisagent pas exactement le même corpus, les risques de « rencontre » entre les deux sujets sont importants. Maurice Holleaux, qui aurait pu considérer que son camarade empiétait sur son territoire dans la mesure où les recherches de Pierre Paris à l'EFA avaient été assez éloignées de ces questions, se montre cependant très compréhensif et confiant :

Bref, et pour me résumer, il y aura rencontre entre nous ; – cela je l'avais prévu et prédit dans la lettre à laquelle tu fais allusion – ; mais je n'ai pas pensé qu'il dût y avoir coïncidence. Voilà pourquoi j'ai continué à travailler paisiblement tout cet hiver ; tu as fait de même et je crois que tu as bien fait.

¹⁹⁸ Pierre PARIS, « [CR] J. Overbeck. — Griechische Kunstmythologie. Dritter Band, fünftes Buch: Apollon (Erste Lieferung, Bogen I. 20), mit fünf Lichtdrucktafeln (Münzen) und Figur 1-19 im Text. — Atlas (gross imperial-Folio, in Mappe) mit Tafel XIX-XXVI. — Leipzig, W. Engelmann, 1887 », *RHR*, 19, 1889, p. 224-225, n. 2.

¹⁹⁹ Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque*, ouvr. cité.

²⁰⁰ Cat. HOLLEAUX 17-12-1888.

²⁰¹ Les recherches qu'il mène donne lieu à de nombreuses publications. Il est inutile d'en donner ici la liste complète. Sur le produit de ces différentes campagnes, voir Jean DUCAT, *Les Kouroi du Ptoïon. Le sanctuaire d'Apollon Ptoïos à l'époque archaïque*, Paris, Éditions E. de Boccard, coll. « BEFAR » (219), 1971, p. 7-27 ; Charles DIEHL, *Excursions archéologiques en Grèce*, Paris, Armand Colin et Cie, 1890, p. 189-202.

Quant au sujet général de ma thèse, tu as commis, sans doute par ma faute et parce que mes explications n'étaient pas assez claires, une légère erreur en supposant qu'il [rat. = traite] comprendrait l'ensemble des fouilles du Ptoïon (ce que j'ai dit des inscriptions en dialecte s'appliquait uniquement à une publication de mes textes archaïques que le Foucart [sic] réclamait à cor et à cris et qui est partie pour Athènes). Collignon, avec qui j'ai longuement causé en dînant avec lui chez Homolle, t'a fait connaître exactement la dernière [rat. = sujet] forme que j'ai donnée à mon programme ; il s'agit, en effet, de « La sculpture archaïque en Béotie ». Rien qu'à en juger par ce titre, tu vois que ton domaine est bien distinct du tien [sic]. – La publication générale sur le Ptoïon, assez volumineuse, viendra ensuite. – [...]

Voilà, mon bien cher ami, ce qui me paraît vrai. Quand tu m'as informé du sujet définitif de ton travail – bien que j'eusse, je l'avoue, quelques légères appréhensions – je ne me suis vu aucunement le droit de contester ton choix. Tu pêches par excès de scrupule et de délicatesse – chose naturelle de ta part – quand tu me dis que « le sujet est mien ». À Dieu ne plaise que je songe jamais à revendiquer ce titre de propriété ! Le fait est que je m'étais mis à cette besogne un peu plus tôt que toi, mais elle est assez large pour que nous y puissions tailler tous deux notre morceau. Dans tes inquiétudes je trouve une preuve nouvelle et touchante de ton impeccable loyauté et de ta franche amitié. Mais ces inquiétudes sont-elles bien justifiées ? Nous avons agi de part et d'autre en toute bonne foi et sincérité. Attendons tranquillement le résultat. En mettant les choses au pis nous en serions quitte, moi, pour parler un peu moins de la question générale (origine et premiers caractères du type viril), toi, pour passer un peu vite sur les statues du Ptoïon. Quant à une abdication de l'un ou de l'autre, grâce à Dieu, je ne les juge pas nécessaires²⁰².

Les propos de Maurice Holleaux – qui montrent par ailleurs les relations fluides qu'il entretient avec quelques-uns des grands noms de la discipline – ne semblent pas avoir atténué les scrupules de Pierre Paris. Les mises en garde de Maxime Collignon, qui joue dans cette affaire le rôle d'arbitre en raison de son double statut de spécialiste de la sculpture grecque et de professeur d'archéologie à la Sorbonne où il supplée Georges Perrot, y sont sans doute pour quelque chose²⁰³. Au printemps 1889, sans renoncer à son idée première, Pierre Paris cherche manifestement à donner à son projet de thèse un caractère original plus marqué. Il se propose de l'élargir en incluant dans son corpus les représentations de figures féminines archaïques. Le sujet a déjà été défriché par Théophile Homolle dans sa thèse latine relative aux « Artémis déliennes²⁰⁴ », un dossier auquel Pierre Paris est sur le point de contribuer par un article qu'il prépare pour le *Bulletin de correspondance hellénique*²⁰⁵. Toutefois, les récentes découvertes faites sur l'Acropole d'Athènes, où l'éphore général des Antiquités et des Musées du royaume hellénique, Panagiotis Kavvadias (1830-1928), ont révélé un grand

²⁰² Cat. HOLLEAUX 12-04-1889.

²⁰³ Cat. HOLLEAUX 12-04-1889 : « Ce que t'a dit Collignon – à savoir – d'après ta lettre – que nous marcherons forcément dans les pas l'un de l'autre, ne me paraît donc nullement évident ».

²⁰⁴ Théophile HOMOLLE, *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Adolphe Labitte, 1885.

²⁰⁵ Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », *BCH*, 13, 1889, p. 217-225.

nombre de fragments de *korai* archaïques, permettent déjà d'en renouveler l'approche²⁰⁶. Néanmoins, la nouvelle orientation que Pierre Paris se propose de donner à son sujet ne convainc pas Maxime Collignon. Celui-ci le met en garde :

J'ai causé de votre nouveau projet avec M. Perrot. Quand je lui ai parlé de votre idée de joindre à l'étude du type viril celle des *Artémis*, il a formulé très exactement ma pensée en disant : « Mais c'est la thèse de M. Homolle. » Il me semble qu'en agrandissant votre sujet vous vous trouvez amené à côtoyer deux thèses au lieu d'une. Les Apollons diront : Holleaux, et les Artémis répondront : Homolle. Je sais bien qu'il y a moyen de traiter les deux sujet [*sic*] à un tout autre point de vue, que votre thèse ne ferait pas double emploi avec les deux autres, et qu'un sujet traité n'est pas forcément épuisé. Je sais bien que les statues de l'Acropole fournissent un matériel nouveau. Mais il ne faut pas se dissimuler que ces questions sont déjà très entamées, et qu'il serait bien difficile de ne pas le dire à la soutenance²⁰⁷.

Pierre Paris est donc dans une situation délicate, et Maxime Collignon en est conscient : « Je serais désolé d'entraver un travail commencé par des scrupules qui me sont personnels²⁰⁸ ». Pierre Paris, en effet, semble avoir avancé dans la définition de son sujet. On trouve, dans ses archives personnelles, un dossier manuscrit intitulé *Notes de l'École d'Athènes*²⁰⁹. Ce titre n'est pas de lui (c'est un ajout postérieur et ce n'est pas son écriture). Il ne s'agit vraisemblablement pas de notes rédigées alors qu'il était à l'EFA mais bien des travaux préparatoires d'une thèse qui ne verra jamais le jour. Elles se composent de notes de lectures dans lesquels les travaux de Johannes Overbeck, Karl Otfried Müller et Adolf Furtwängler figurent en bonne place, ainsi que d'un grand nombre de croquis relatifs à l'art de l'époque archaïque [FIG. 189, 190].

Il semble que l'intervention de Maxime Collignon ait été déterminante pour régler définitivement la question. En mai 1889, il propose que Pierre Paris et Maurice Holleaux lui communiquent leur plan de thèse provisoire afin de pouvoir, « pièces en main, étudier la question avec M. Perrot²¹⁰ ». Maurice Holleaux, de son côté, sans rien exiger de son ami, s'inquiète des conséquences que la soutenance de deux thèses aux sujets très proches, à quelques mois d'intervalle, pourrait avoir sur la décision du jury de la Sorbonne :

Je crois devoir encore une fois revenir sur cette ennuyeuse affaire pour te bien tenir au courant. Collignon, que j'ai revu, n'a pas modifié les opinions qu'il t'exprimait. En outre, j'ai vu Martha, dont l'attitude est intéressante puisqu'il fera sûrement partie des deux jurys. Je dois t'avouer qu'il renchérit encore sur Collignon et se montre très décidément opposé à l'apparition de deux sujets « trop évidemment semblables », dit-il. Le refus de l'unanimité pour l'un

²⁰⁶ Panagiotis KAVVADIAS, « Ἀνασκαφαὶ ἐν τῇ Ἀκροπόλει (πίν. 5 καὶ 6 καὶ ἕτερος παρένθετος) », *Εφημερίς αρχαιολογική*, 1886, p. 73-82 ; K. ΘΕΟΧΕΝΟΥ (= Georges DOUBLET), « Les fouilles récentes de l'Acropole d'Athènes », *Gazette archéologique. Revue des Musées nationaux*, 13, 1888, p. 28-48, 82-88, 89-102 ; Henri LECHAT, « Les fouilles de l'Acropole », *BCH*, 12, 1888, p. 238-245, 332-336, 430-440 ; Maxime COLLIGNON, « Les fouilles de l'Acropole d'Athènes », *Revue des deux mondes*, 60^e année, 3^e période, 97, 15 février 1890, p. 835-863 ; Henri LECHAT, « Observations sur les statues archaïques de type féminin du Musée de l'Acropole », *BCH*, 14, 1890, p. 301-362, 552-586. Une présentation synthétique de l'histoire des fouilles dans Gisela Marie Augusta RICHTER, *Korai. Archaic Greek Maidens. A Study of the Development of the Kore Type in Greek Sculpture*, London, Phaidon Press, 1968, p. 5-6.

²⁰⁷ Cat. COLLIGNON 02-05-1889.

²⁰⁸ Cat. COLLIGNON 02-05-1889.

²⁰⁹ AP-Paris-Philippe, Beyssac, s. d., s. c.

²¹⁰ Cat. COLLIGNON 02-05-1889.

comme pour l'autre thèse lui paraît la solution la plus probable ; elle n'aurait rien d'agréable pour aucun de nous deux. [...]

J'ai seulement voulu t'avertir, et j'espère bien que tu ne verras dans cette démarche, comme dans toute autre, qu'une preuve de ma bien sincère affection²¹¹.

La lettre que Maxime Collignon adresse à Pierre Paris quelques jours plus tard ne lui laisse guère le choix. Il doit renoncer à son sujet :

J'ai reçu la lettre à laquelle vous avez bien voulu joindre le plan de votre thèse, et vous remercie de la confiance que vous me témoignez. De son côté, Holleaux m'a également envoyé le plan de sa thèse : j'ai donc sous les yeux des éléments de comparaison très précis.

Vous me demandez de vous dire très franchement ma manière de voir. La voici. Il me paraît impossible qu'Holleaux ne traite pas dans sa thèse tout l'essentiel de la question. Votre chap. I comprendrait le catalogue des figures du type viril. Il se retrouve dans le chap. V d'Holleaux, intitulé Étude d'une série archaïque, les Apollons. Dans ce même chapitre, il étudie l'origine du type, discute les théories émises à ce propos, et conclut à l'origine égyptienne. Le type des Apollons en Béotie lui fournit en outre matière à une importante étude. Dans le chap. VI, il fait la part des influences étrangères à la Béotie, et du rôle joué par les Sicyoniens dans le développement du type. Comparez avec votre chapitre V.

Mon opinion très raisonnée est que le sujet auquel vous pensez sera forcément traité dans la thèse d'Holleaux, plus brièvement peut-être que dans votre travail projeté, mais assez à fond pour que la question puisse être considérée comme épuisée, pour le moment du moins. Si vous venez après lui, à qqes mois d'intervalle, les deux soutenances risquent de se ressembler beaucoup ; ce serait à votre préjudice. Si vous prenez les devants, Holleaux se trouverait dans une position assez fausse. [...]

Je vous donne cette consultation à titre privé ; je vous parle en ancien camarade plutôt qu'en juge futur de votre thèse. N'ayant pas été informé officiellement de vos intentions, je n'ai pas d'avis officiel à vous donner ici. Mais je crois vous rendre service en vous signalant le danger, en vous engageant à choisir un sujet qui soit bien à vous, et qui vous fasse honneur sans contestation possible²¹².

Qu'il s'agît d'une ruse ou d'un cadeau d'Athéna Kraniaia, nous avons vu que ce sujet bien à lui, il le trouva dans le produit des fouilles qu'il conduisit à Élatée et sur le sanctuaire de sa divinité poliade.

La thèse principale de Pierre Paris fut donc écrite en toute hâte, entre 1889 et 1891, année de sa soutenance à la faculté des lettres de Paris (21 décembre). Sans doute est-ce l'une des raisons qui explique que la monographie sur Élatée soit en grande partie un assemblage d'articles que Pierre Paris avait déjà publiés dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. Est-ce la raison pour laquelle le jury, estimant que le sujet n'était pas suffisamment inédit, ne lui décerna pas le titre de docteur à l'unanimité, comme nous l'avons déjà signalé²¹³ ? Maurice Holleaux n'eut guère plus de chance avec son sujet. S'il livra un nombre important d'articles sur les *kouroi* du Ptoion, il n'acheva jamais la thèse qu'il se proposait de faire aboutir au printemps 1889. S'en tint-il à sa première idée d'un travail sur la sculpture archaïque en Béotie, ou bien les campagnes successives de fouilles du sanctuaire le conduisirent-elles à faire finalement de la publication définitive du site le sujet de sa thèse de doc-

²¹¹ Cat. HOLLEAUX 04-05-1889.

²¹² Cat. COLLIGNON 12-05-1889.

²¹³ AN-Pierrefitte, académie de Paris, registre des actes publics pour la licence et le doctorat devant la faculté des lettres de Paris (1884-1899), AJ/16/4766.

torat ? Difficile à dire, mais nous savons par Jean Ducat que l'École française d'Athènes conserve un manuscrit relatif à l'étude du sanctuaire dans son ensemble. Il témoigne d'un état d'avancement inégale selon ses parties tandis que « l'étude des sculptures est demeurée embryonnaire ». Quoi qu'il en soit, trop ambitieux et trop exigeant envers lui-même, Maurice Holleaux ne put mener ce projet à son terme²¹⁴. Sur ce point, sa trajectoire fut d'ailleurs des plus originales puisque, malgré sa carrière prestigieuse, il ne soutint ses thèses qu'à plus de soixante ans. Son sujet n'avait plus rien à voir avec celui qu'il pensait traiter en 1889 : en 1923, Maurice Holleaux obtint le grade de docteur pour une thèse qu'il avait publiée en 1921 sur *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au III^e siècle av. J.-C. (273-205)*²¹⁵.

L'intérêt de l'épisode que nous venons de retracer se situe à plusieurs niveaux. Il témoigne d'abord de l'enjeu majeur que représente le rite de passage qu'est devenu le doctorat. À la suite d'Emmanuelle Picard, soulignons que notre corpus montre bien que la thèse n'est pas seulement un titre qui permet d'accéder à une profession²¹⁶. Sa préparation fait entrer le « doctorant » dans une période de transition plus ou moins longue. Depuis les premières discussions relatives à la définition du sujet jusqu'à la soutenance, celle-ci établit des relations complexes de hiérarchie et de dépendance, en particulier envers les maîtres – le plus souvent parisiens – de la discipline. Mais elle implique aussi pour les différents acteurs l'exercice des mêmes pratiques et des mêmes fonctions, qu'ils soient ou non titulaires. Pierre Paris et Maurice Holleaux sont déjà maîtres de conférences depuis plusieurs années lorsqu'ils s'engagent dans leur projet de doctorat. La définition du sujet est essentielle puisqu'une fois soutenue et imprimée, la thèse constitue généralement le premier travail scientifique d'envergure qui oriente la suite de la carrière du jeune docteur. D'où l'importance que l'on accorde aux mentions délivrées par le jury, bien perceptible dans plusieurs des lettres que nous avons citées. La thèse devient ainsi un enjeu de distinction et de différenciation au moment de rejoindre l'étroite communauté des universitaires titulaires. Notre exemple montre par ailleurs que les relations qui s'établissent entre les différents agents au cours de cette période charnière qu'est la préparation du doctorat reposent sur des équilibres complexes. Elles sont fondamentalement inégalitaires. En raison de la position qu'ils occupent dans le champ académique, Maxime Collignon, Théophile Homolle, Jules Martha et, plus haut encore dans la hiérarchie, Georges Perrot, dont l'intervention est discrète mais réelle, appartiennent au groupe des maîtres qui arbitrent et orientent les choix des futurs membres de la communauté des pairs. Maurice Holleaux et Pierre Paris sont quant à eux dans une situation de dépendance, mais les deux camarades de promotion, par ailleurs visiblement unis par une solide amitié, ne sont pas pour autant sur un pied d'égalité. En raison de l'orientation que prirent ses recherches lorsqu'il était athénien (il commence à étudier la sculpture archaïque avant Pierre Paris), des relations étroites qu'il a su nouer et entretenir

²¹⁴ Jean DUCAT, *Les Kouroi du Ptoion. Le sanctuaire d'Apollon Ptoieus à l'époque archaïque*, ouvr. cité, p. 24-25. Voir également Mario ROQUES, « Notice sur la vie et les travaux de M. Maurice Holleaux, membre de l'Académie », *CRAI*, 87, 1, 1943, p. 21-23.

²¹⁵ Christel MÜLLER, « Histoire antique », dans Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Généralités historiques (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 511.

²¹⁶ Emmanuelle PICARD, *La profession introuvable ? Les universitaires français de l'Université impériale aux universités contemporaines*, mémoire inédit de HDR (garant : Christophe CHARLE), Paris, Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne, 2020, p. 43-56.

avec les maîtres de l'archéologie (sa participation à la pratique du « dîner », conçu comme un espace de sociabilité intellectuelle, en est un exemple éloquent) et du caractère brillant et novateur de ses travaux qui lui valent de retourner régulièrement fouiller en Grèce après avoir perdu son statut de membre de l'EFA (c'est un privilège rare), Maurice Holleaux est clairement dans une situation privilégiée par rapport à Pierre Paris. En somme, l'épisode que nous avons étudié n'a rien d'anecdotique. Il montre toute l'importance que prend le doctorat, en cette fin de XIX^e siècle, pour réguler l'accès à une profession de plus en plus codifiée ainsi que son rôle « d'axe autour duquel s'organisent les carrières, les hiérarchies et le pouvoir académique²¹⁷ ».

Si l'on quitte le terrain de la socio-histoire du monde universitaire pour celui de l'étude de la réception de l'œuvre de Pierre Paris, les négociations relatives à son projet de doctorat témoignent de son intérêt manifeste pour le champ d'étude qu'est l'histoire de la sculpture dans l'Antiquité. Nous avons vu dans le chapitre 3 que sa thèse sur Élatée y accorde une place importante, que ce soit pour étudier les figurines en terre cuite de l'époque hellénistique ou le corpus de la grande statuaire en pierre qui ornait la cité et ses différents sanctuaires. La plupart des travaux qu'il publie jusqu'à la fin du siècle – nous avons déjà cité les principaux – s'y rattachent encore. À travers des publications érudites ou, plus souvent, des ouvrages de divulgation, il fait donc partie des universitaires qui élaborent un discours renouvelé sur l'art grec antique et le diffusent auprès d'un large public. C'est à cette question que nous consacreront la fin de ce chapitre²¹⁸. Nous accorderons une attention particulière à la contribution que Pierre Paris apporte à la définition de l'art de l'époque archaïque et à la publicité des résultats d'une recherche collective, laquelle bouleverse les savoirs et l'image que l'on se faisait alors de l'art antique.

2. — UNE APPROCHE RENOUVELÉE DE LA STATUAIRE GRECQUE

En 1931, l'archéologue et historien suisse Waldemar Deonna (1880-1959) soulignait que la sculpture grecque archaïque était une découverte du XIX^e siècle. La littérature savante publiée depuis le XVIII^e siècle, fondée avant tout sur les textes et des œuvres des époques hellénistique et gréco-romaine, ignorait à peu près tout des caractéristiques principales de l'archaïsme grec : « Il fallait, non seulement que les documents fussent plus abondants pour toutes les périodes, mais que l'appréciation esthétique se modifiât, et que l'on apprît à connaître la Grèce par elle-même, plutôt qu'au travers de Rome. [...] La fin du XIX^e siècle a appris à l'érudit l'intérêt de la sculpture archaïque²¹⁹ ». Waldemar Deonna résumait d'un

²¹⁷ *Ibid.*, p. 45.

²¹⁸ Nous avons eu l'occasion d'aborder ce sujet lors d'un congrès international organisé par le groupe de recherche ANIHO, à Vitoria, en octobre 2015. Notre communication a donné lieu à une publication que nous avons corrigée sur plusieurs points, complétée et refondue dans le cadre de cette thèse de doctorat. Voir Grégory REIMOND, « Arcaísmo y clasicismo en el pensamiento de Pierre Paris: los escultores griegos a la conquista del movimiento », dans Antonio DUPLÁ ANSUÁTEGUI, Eleonora DELL'ELICINE et Jonatan PÉREZ MOSTAZO (éd.), *Antigüedad clásica y naciones modernas en el Viejo y el Nuevo Mundo*, Madrid, Ediciones Polifemo, 2018, p. 155-182.

²¹⁹ Waldemar DEONNA, *Dédale ou la statue de la Grèce archaïque. 1. Origine et évolution de la statue archaïque. Problèmes techniques et esthétiques*, vol. 1/2, Paris, E. de Boccard, coll. « École française d'Athènes. Travaux et mémoires » (2), 1930, p. 28-29.

trait ce que fut cet apprentissage : avoir montré que le miracle grec n'existait pas, que l'art des anciens Hellènes n'avait pas d'emblée été synonyme de perfection et qu'il était au contraire le produit d'une lente évolution à partir « de phases grossières d'inexpérience technique ». Inscrivant son discours dans un schéma évolutionniste alors tout à fait commun, il relevait la nouveauté du jugement que son époque portait sur l'archaïsme et le rôle que les archéologues de l'art antique avaient joué dans le développement de ce regard renouvelé, soulignant au passage l'incroyable source d'inspiration que le(s) primitivisme(s) avai(en)t représentée pour les avant-gardes artistiques du début du XX^e siècle : « Les archéologues ont initié les historiens et les critiques d'art, puis les artistes, et leur ont fait adopter ces notions. Les esthètes de nos jours se sont épris de l'archaïsme, méprisant à son profit les formes plus évoluées de l'art phidiasque²²⁰ ».

Assurément, les dernières décennies du XIX^e siècle sont un moment fort pour la découverte de l'archaïsme. Elle s'inscrit toutefois dans un temps plus long. Trois étapes nous semblent devoir être distinguées. Dans la première moitié du siècle, les fouilles menées en Méditerranée et au Proche-Orient font entrer dans les collections des musées (qu'il s'agisse d'achats ou de dons) des pièces qui bouleversent la conception que l'on a de l'art antique et qui invitent à adopter une démarche comparative. À partir de 1847, l'entrée dans les collections du Louvre des objets découverts à Khorsabad conduit le conservateur, Adrien de Longpérier (1816-1882), à réorganiser la section des antiquités grecques. À côté de la galerie assyrienne est aménagée une salle dans laquelle sont exposées des œuvres grecques archaïques. Inaugurée le 29 octobre 1849, elle prend le nom de Musée grec primitif²²¹. On y expose notamment des métopes provenant d'Olympie, offertes par le Sénat hellénique à la suite de l'expédition de Morée, ou les reliefs du temple d'Assos, cadeau du sultan Mahmoud II à Louis-Philippe (1838). Sous le Second Empire et au début de la Troisième République, la muséographie de ce qui devient peu à peu le département des Antiquités grecques et romaines évolue pour s'adapter aux mutations que connaît l'archéologie²²². En 1881, le Louvre fait l'acquisition de la *korè* de Samos, consacrée à Héra par Chéramyès vers 570 av. J.-C. En 1896, la tête du cavalier Rampin fait son entrée dans les collections. En 1909, c'est au tour de la Dame d'Auxerre, échangée contre un tableau.

Amenés à fréquenter des œuvres qui bousculent leurs conceptions de l'art antique, les érudits s'emparent de ce nouvel objet d'étude – c'est le deuxième temps sur lequel nous souhaitons nous arrêter²²³. Autour de 1830, le peintre Amaury-Duval, participant à l'expédition de Morée, pouvait encore s'étonner de l'étrangeté des sculptures du temple de Zeus à

²²⁰ *Ibid.*, p. 29-30. Une partie du deuxième volume de son *Dédale ou la statue de la Grèce archaïque* est consacrée à cette question. Voir en particulier le chapitre 27, p. 343-375.

²²¹ Sophie SCHVALBERG, *Le modèle grec dans l'art français (1815-1914)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2014, p. 157-160.

²²² Jean-Luc MARTINEZ, « Le Louvre de Rodin. Les salles des antiques au Louvre de 1860 à 1910 », dans Pascale PICARD (éd.), *Rodin, la lumière de l'Antique*, Paris-Arles, Gallimard, Musée départemental Arles antique, 2013, p. 98-109.

²²³ Concernant les quelques exemples que nous venons de citer, voir en particulier : Paul GIRARD, « Statue de style archaïque trouvée dans l'île de Samos (pl. XIII et XIV) », *BCH*, 4, 1880, p. 483-493 ; Olivier RAYET (éd.), *Monuments de l'art antique*, vol. 1/2, Paris, A. Quantin, 1880 (2^e partie « Sculpture grecque. Époque archaïque », en part. la livraison III [pl. III] pour la tête du cavalier Rampin) ; Maxime COLLIGNON, « La statuette d'Auxerre (Musée du Louvre) », *MMAI*, 20, 1, 1913, p. 5-38.

Olympie. Elles ne correspondaient en rien à la culture classique à laquelle il avait été formé²²⁴. En 1868, l'étude que publie Ernest Beulé, une *Histoire de l'art avant Phidias*, offre un premier aperçu de l'avancée des études relatives à la sculpture archaïque (la deuxième partie est consacrée à ce sujet). L'auteur est encore fortement tributaire des sources littéraires qui forment son corpus principal. De façon symptomatique, son étude, de près de cinq cents pages, ne compte pas une seule gravure ni une seule planche. C'est une histoire de l'art sans image qu'il livre à son lecteur. Sans image, car presque sans œuvre connue. De ce point de vue, la remarque relative aux bas-reliefs des temples de Sélinonte est éloquente : « Enfin, à l'extrémité de la Sicile et du monde grec, Sélinonte nous offre, non pas des noms de sculpteurs, mais quelque chose de plus précieux encore, leurs œuvres²²⁵ ». Pourtant, bien des éléments essentiels au discours fin-de-siècle relatif à l'archaïsme sont déjà formulés par Ernest Beulé : le rejet du miracle grec et son corollaire qu'est l'idée d'une lente conquête sur la matière, l'acceptation des origines orientales de l'art grec, ou encore le rejet de la figure de Dédale du côté du mythe et des « romans que racontaient les Grecs²²⁶ » – avant que ce même Dédale ne ressurgisse à travers la notion de « dédalisme » promise, quant à elle, à un brillant avenir²²⁷. L'idée d'un style propre à cette époque des origines fait elle aussi son chemin :

Si l'on observe et si l'on compare les statues archaïques, on remarque des types souvent répétés, l'arrangement symétrique des draperies, des plis roides et qu'on dirait copiés sur des étoffes apprêtées, le sourire qui contracte toutes les bouches, un air de famille commun à la plupart des figures ou des bas-reliefs. En étudiant les monuments de plus près, on saisit cependant des nuances et des différences notables²²⁸.

Ces nuances sont celles qui lui permettent de dessiner les contours d'une classification plus fine par écoles depuis « Les maîtres primitifs de Samos et de Chio » jusqu'à « L'école d'Égine ». L'art grec a donc une histoire et il est possible de l'écrire²²⁹. Mais si Ernest Beulé a volontiers renoncé à l'idée d'un miracle grec, il n'est pas encore prêt à sacrifier l'idée du génie des anciens Hellènes :

²²⁴ Sophie SCHVALBERG, *Le modèle grec dans l'art français (1815-1914)*, ouvr. cité, p. 112. Elle cite AMAURY-DUVAL, *Souvenirs (1829-1830)*, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1885, p. 139-140 : « Les fragments de statues que l'on découvrit dans nos fouilles furent pour moi le sujet d'un assez grand étonnement. Encore au début de mes études, je n'avais eu sous les yeux que les marbres que tout le monde connaît : les Vénus, les Gladiateurs, les Diane du Louvre, les plâtres des chefs-d'œuvre antiques répandus un peu partout ; et rien dans nos découvertes ne présentait la moindre analogie avec cet art. la simplicité d'exécution était si grande dans les têtes d'Hercule et dans les torsos trouvés par nous, qu'au premier abord ils ne me parurent pas achevés ».

²²⁵ Ernest BEULÉ, *Histoire de l'art grec avant Périclès*, ouvr. cité, p. 383.

²²⁶ *Ibid.*, p. 333-335.

²²⁷ Hélène AURIGNY, « Une notion encombrante dans l'histoire de la sculpture grecque : le “dédalisme” », *RA*, nouv. série, fasc. 1, 2012, p. 3-39.

²²⁸ Ernest BEULÉ, *Histoire de l'art grec avant Périclès*, ouvr. cité, p. 327-328.

²²⁹ Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'Ernest Beulé publie son *Histoire de l'art avant Phidias* au moment où Hippolyte Taine (1828-1893) formule son « esthétique » dans les cours qu'il professe à l'École nationale des beaux-arts, entre 1864 et 1869, une philosophie de l'art qui repose sur l'affirmation de l'historicité des œuvres et « la correspondance exacte et nécessaire que l'on rencontre toujours entre une œuvre et son milieu ». Voir notamment Hippolyte TAINÉ, *Philosophie de l'art*, 5^e éd., 2 vol., Paris, Hachette et C^{ie}, 1890 [1865], p. 125.

Il faut croire à l'égalité politique des hommes, mais non à leur égalité intellectuelle. La religion affirme que toutes les races sont sœurs ; mais, en dehors des préceptes de la charité, quel peuple de race blanche reconnaît dans les nègres des égaux par la pensée et des frères par le génie ? Pourquoi donc les Grecs n'auraient-ils pas occupé un degré supérieur dans l'échelle des races ? Pourquoi n'auraient-ils point obtenu, par excellence, la grâce, la forme et le sentiment de la divine beauté ? Les Sémites ont eu le génie du monothéisme, les Romains le génie de la politique, les Grecs le génie des arts. La science démontre qu'il est inutile de chercher la quadrature du cercle ; ce n'est pas un effort moins stérile que de prétendre expliquer les dons mystérieux du Créateur. Il vaut mieux accepter la noble royauté des Hellènes dans l'art et en retrouver l'histoire à travers les âges²³⁰.

La fin des années 1870 ouvrent un troisième moment dans la découverte de l'archaïsme et, plus largement, dans celui des arts préhelléniques et mycéniens. Les fouilles dans l'Orient méditerranéen se multiplient et, avec elles, les découvertes de statues plus ou moins bien conservées. On assiste alors à une « révolution du fragment²³¹ » qui, du champ de fouilles, va progressivement gagner le musée. L'enrichissement considérable du corpus permet la publication des premières synthèses d'envergure au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Elles accordent désormais une place majeure à l'archaïsme. En introduction de sa vaste *Histoire de la sculpture grecque*, Maxime Collignon rappelle ainsi que

Si respectueux que l'on puisse être du témoignage des auteurs anciens, on ne peut se défendre de faire la part des contradictions, des légendes d'atelier, des attributions erronées. Il faut en faire l'objet d'une critique préliminaire [...] Mais c'est surtout par l'étude des monuments originaux que l'histoire de la sculpture grecque s'est entièrement renouvelée depuis un siècle²³².

Trois des quatre livres du tome 1 sont ainsi consacrés à la sculpture grecque des origines jusqu'au style sévère. La non moins monumentale *Histoire de l'art dans l'Antiquité* publiée par Georges Perrot et Charles Chipiez invite à un constat identique. Le tome 8 (1903) – à l'exception de deux chapitres – est dédié à la sculpture archaïque²³³. Manifestement, celle-ci était bel et bien devenue un objet d'étude à part entière.

Partant du cas de la Grande Fouille de Delphes (1892-1903)²³⁴, qui enrichit de façon notable le corpus des œuvres archaïques²³⁵, Francis Croissant a souligné le regard pour le moins ambigu que cette génération d'érudits porta sur l'archaïsme, un mélange d'étonnement, de déception et même de mépris au regard des productions des époques classique et hellénistique (le cas des Jumeaux d'Argos, Cléobis et Biton, est ici exemplaire). Il a notam-

²³⁰ Ernest BEULÉ, *Histoire de l'art grec avant Périclès*, ouvr. cité, p. 319.

²³¹ Jean-Luc MARTINEZ, « Le Louvre de Rodin. Les salles des antiques au Louvre de 1860 à 1910 », art. cité, p. 105.

²³² Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque*, vol. 1/2, Paris, Firmin Didot, 1892, p. VI-VII.

²³³ Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. VIII. La Grèce archaïque. La sculpture*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1903.

²³⁴ Marie-Christine HELLMANN et Didier LAROCHE (éd.), *Delphes, aux sources d'Apollon. Un siècle d'archéologie française en Grèce*, Athènes, École française d'Athènes, CNRS, 1992 ; Jean MARCADÉ, « Delphes retrouvé », CRAI, 136, 4, 1992, p. 801-809 ; Evangelos PENTAZOS et Olivier PICARD (éd.), *La redécouverte de Delphes*, Athènes, École française d'Athènes, Ἐφορεία Ἀρχαιοτήτων Δελφῶν, 1992 ; Anne JACQUEMIN (éd.), *Delphes, cent ans après la Grande fouille. Essai de bilan*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (36), 2000.

²³⁵ Pour une approche synthétique de la question, voir Olivier PICARD (éd.), *Guide de Delphes. Le musée*, Paris, E. de Boccard, coll. « Sites et monuments » (6), 1991, en part. p. 29-66 pour la sculpture en pierre.

ment insisté sur « la difficulté qu’a éprouvée une génération toute entière [*sic*] à faire entrer dans des schémas historiques hérités de l’académisme post-classique une brusque moisson de documents inédits, dont la nouveauté le plus souvent radicale imposait une véritable reconstruction de l’histoire de l’art grec ». La fouille de Delphes serait donc « d’abord la découverte un peu tâtonnante de l’Archaïsme [*sic*] par une génération qui n’y était guère préparée, et qui, handicapée comme elle l’était par une interprétation naturaliste totalement décalée par rapport à la réalité antique, n’en eût que plus de mérite, faute de pouvoir en bien apprécier la valeur, à sentir au moins l’importance des trouvailles de Delphes²³⁶ ». Si nous souscrivons à l’essentiel de ce discours, le protagonisme que Francis Croissant donne à Delphes dans la découverte de l’archaïsme nous paraît excessif. Nous avons vu qu’à la fin des années 1860, Ernest Beulé avait déjà bien ouvert la voie. Lorsque la Grande Fouille débuta, en 1892, Les *korai* de l’Acropole d’Athènes étaient connues depuis le milieu des années 1880. Surtout, Théophile Homolle, qui fut le chef d’orchestre des travaux de l’École française d’Athènes à Delphes, fut aussi le principal découvreur des œuvres archaïques exhumées à Délos dès la fin des années 1870. Elles aussi formaient une série cohérente et certaines pièces étaient de surcroît bien plus anciennes, offrant ainsi « une esquisse saisissante de l’histoire des débuts de la sculpture grecque » depuis « le premier bégaiement d’un art dont la maturité devait étonner les siècles²³⁷ ».

Sans doute les membres de cette génération savante abordèrent-ils ce moment de l’art grec à partir d’un ensemble de préjugés intellectuels et esthétiques qui les conduisirent à produire un discours éminemment subjectif, non seulement pour interpréter les vestiges qu’ils exhumaient, mais aussi pour les décrire²³⁸. Il n’en reste pas moins vrai que ce sont eux qui donnèrent à ces œuvres leur place au sein de l’histoire de l’art antique. Nul doute que leur formation à une science méthodique les y aida : face à l’évidence archéologique, il fallait bien renoncer à la vision idéale héritée de Johann Joachim Winckelmann. Or il convient de noter la rapidité avec laquelle ces connaissances nouvelles se diffusèrent, aussi bien auprès des spécialistes que d’un public curieux et érudit plus large. Pierre Paris fut de ceux qui contribuèrent à cette approche renouvelée de la statuaire grecque. Naturellement, il ne fut pas le seul.

3. — LA QUESTION DES ORIGINES : LA GRÈCE ET L’ORIENT

Dès 1881, Maxime Collignon consacre trois chapitres aux périodes les plus anciennes de l’art grec dans le manuel qu’il publie dans la collection de la « Bibliothèque de l’enseignement des beaux-arts » (rappelons qu’il s’agit d’un ouvrage grand public). Il distingue trois

²³⁶ Francis CROISSANT, « La fouille de Delphes et l’histoire de la sculpture grecque », dans Anne JACQUEMIN (éd.), *Delphes, cent ans après la Grande fouille. Essai de bilan*, Athènes, École française d’Athènes, coll. « BCH Suppl. » (36), 2000, p. 335, 338-341.

²³⁷ Salomon REINACH, « Les fouilles de Délos en 1880 », dans *Esquisses archéologiques*, Paris, Ernest Leroux, 1888, p. 162. Le même constat est fait par Charles DIEHL, *Excursions archéologiques en Grèce*, ouvr. cité, p. 181-182 : « Une série d’œuvres toutes semblables [à celles de l’Acropole d’Athènes] a été retrouvée à Délos, non moins curieuse et plus riche encore : car les origines en sont plus lointaines ».

²³⁸ Alice A. DONOHUE, *Greek Sculpture and the Problem of Description*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

moments : les origines légendaires, les « maîtres primitifs » (un haut archaïsme qu'il date entre le VII^e siècle et 540 av. J.-C.) et enfin une troisième période correspondant à l'archaïsme à proprement parler (540-460 av. J.-C.). La synthèse qu'il propose se nourrit de l'actualité scientifique la plus récente. Il évoque ainsi « Les premières statues où l'on s'efforça de représenter les dieux sous une forme humaine [et qui] étaient en bois (ξύανα). Elles étaient comme enfermées dans des gaines, “avaient les yeux clos, les bras pendants et collés aux flancs” ». La citation est empruntée à Diodore de Sicile²³⁹ et s'applique aux créations de Dédale que Maxime Collignon, comme Ernest Beulé avant lui, classe parmi les personnages légendaires²⁴⁰. À la différence de son prédécesseur, la source littéraire est toutefois confrontée aux vestiges matériels : « L'Artémis de Délos, qui paraît être du VII^e siècle, appartient encore au type des ξύανα²⁴¹ ». Il renvoie alors son lecteur aux travaux de Théophile Homolle sur l'ex-voto consacré à Artémis par la Naxienne Nikandrè, vieux d'à peine deux ans²⁴². Toutefois, il accorde aussi une place importante aux découvertes récentes relatives à un art égéen bien plus ancien en traitant dans son livre I des « Origines de l'art grec » (il y consacre trois chapitres). En 1889, lorsque Pierre Paris publie *La sculpture antique* – dans la même collection –, malgré la spécificité de son sujet il n'a d'autre choix que de reprendre les dossiers déjà bien explorés par Maxime Collignon. Comme lui, il accorde une place importante à l'Égypte, à l'Assyrie et à la Phénicie, reconnaissant ainsi les origines orientales de l'art grec, sujet polémique s'il en est à une époque où ce type de discours est très fortement conditionné par tout une série de préjugés raciaux qui tendent à hiérarchiser les peuples²⁴³. Il y a là un questionnement propre à l'historiographie d'une époque qui est hantée par la question des racines de la nation tandis que s'élaborent les différents romans nationaux²⁴⁴. La découverte d'une grande quantité de vestiges archéologiques, bien plus anciens que ceux dont on disposait jusque-là, favorise cette quête des origines dans une perspective comparatiste. Dans sa leçon inaugurale du cours d'archéologie de la Sorbonne pour l'année 1884-1885, Maxime Collignon soulignait ainsi que « chaque découverte faite en Orient

²³⁹ DIODORE DE SICILE IV, 76.

²⁴⁰ Maxime COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, ouvr. cité, p. 100-102.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 109.

²⁴² Théophile HOMOLLE, « Statues trouvées à Délos (pl. II, III) », *BCH*, 3, 1879, p. 99-108 ; Id., « Inscriptions archaïques de Délos (pl. I) », *BCH*, 3, 1879, p. 3-12. L'œuvre est datée vers 630 av. J.-C. Sur cette dernière : Jean MARCADÉ (éd.), *Sculptures déliennes*, Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « Sites et monuments » (17), 1996, p. 14-15.

²⁴³ Maxime COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, ouvr. cité, p. 21-32. Voir également Salomon REINACH, « Le mirage oriental », *L'Anthropologie*, 4, 1893, p. 539-578, 699-732. Cette question a connu un regain d'intérêt dans les dernières décennies du XX^e siècle, en particulier sous l'effet du livre polémique de Martin BERNAL, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique. 1. L'invention de la Grèce antique (1785-1985)*, trad. par Maryvonne MENGET et Nicole GENAILLE, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1996 [1987]. Voir également Edward W. SAID, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais » (710), 2005 [1978] ; Suzanne L. MARCHAND, *German Orientalism in the Age of Empire. Religion, Race, and Scholarship*, Cambridge, Cambridge University Press, German Historical Institute, 2009 ; et, pour la sculpture, Irene BALD ROMANO, Reinhard SENFF, Emmanuel VOUTIRAS et Antoine HERMARY, « La sculpture grecque : découvertes archéologiques, avancées scientifiques, orientations méthodologiques », *Perspective. Actualité en histoire de l'art*, 1, 2009, p. 10-22.

²⁴⁴ Parmi une abondante littérature : Benedict ANDERSON, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme = Imagined Communities*, trad. par Pierre-Emmanuel DAUZAT, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales » (126), 2006 [1983] ; Anne-Marie THIESSE, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2001 [1999] ; José ÁLVAREZ JUNCO, *Dioses útiles. Naciones y nacionalismos*, Madrid, Galaxia Gutenberg, 2016.

changeait les conditions du problème. À mesure que nos connaissances s'étendaient, et qu'on découvrait une nouvelle province de l'art oriental, il semblait que l'histoire des origines de l'art grec s'éclairât d'un jour nouveau. Aujourd'hui encore la question est à l'étude ; il en est peu qui provoquent plus de recherches et qui soient plus propres à piquer la curiosité des érudits²⁴⁵ ».

L'approche de Pierre Paris se situe dans le prolongement de celle de son camarade athénien. Le livre I, composé de trois chapitres, est consacré à l'Orient et s'ouvre sur une présentation de l'art égyptien. Il ne cède guère à l'égyptomanie qui a pu caractériser certains travaux érudits du XIX^e siècle, une posture critique qui n'est par ailleurs pas isolée²⁴⁶. Au contraire, cet art est décrit comme étant monotone, uniforme, invariable et stationnaire, artificiel et lourd, soucieux de s'inscrire en permanence dans le respect d'une tradition ancestrale qui enferme « la sculpture égyptienne dans une médiocrité générale que la beauté hautement proclamée de quelques œuvres d'exception ne peut faire oublier²⁴⁷ ». Pierre Paris a beau proclamer que « la sculpture égyptienne ne mérite pas le reproche qu'on lui lance si souvent d'immobilité fatigante », le tableau qu'il en propose dépeint en réalité un art qui, à la différence de celui de la Grèce, n'a jamais su atteindre la perfection :

La sculpture égyptienne a, en effet, dans tout le cours de sa longue histoire quelque chose d'uniforme et d'invariable, qui lasse à la longue et donne l'illusion fâcheuse d'un art stationnaire : c'est l'ensemble de ses conventions, qui furent particulières et d'une persistance rare. [...] Un art fait d'autant plus de progrès et s'approche d'autant plus de la perfection qu'il se dégage plus complètement des conventions forgées à ses débuts par l'ignorance ou la maladresse des maîtres primitifs. La sculpture égyptienne n'a pas fait de progrès parce qu'elle n'a pas su, ou pas voulu, dans son âge mûr, rompre avec les conventions de son enfance²⁴⁸.

L'impression que laisse la lecture du chapitre relatif à l'Égypte est celle d'un discours nourri de jugements esthétiques condescendants et paternalistes. En réalité, la remarque peut être étendue à l'ensemble du livre I²⁴⁹. Cela n'empêche pas Pierre Paris de reconnaître la dette des artistes grecs envers l'Orient. Il n'y a là aucune contradiction dans la mesure où ils ont su dépasser leurs devanciers en parvenant à résoudre les difficultés auxquelles ils étaient confrontés pour sortir de l'enfance et atteindre une forme de perfection artistique. Parmi les exemples de chaînons unissant la Grèce à l'Orient retenus par Pierre Paris, citons la statue de Charès appartenant à la voie sacrée des Branchides, la caste sacerdotale qui exerçait son autorité sur le Didymeion de Milet [FIG. 191]. Le personnage trônant est perçu comme un

²⁴⁵ Maxime COLLIGNON, « Faculté des lettres de Paris. Cours d'archéologie. Leçon d'ouverture. Caractères généraux de l'archaïsme grec », *RA*, 3^e série, 5, 1885, p. 276.

²⁴⁶ Voir, par exemple, Daniela BONANNO et Corinne BONNET, « “Ah ! qui dira les torts de l'Égypte...” Lorsque Paul Perdrizet louait les mérites de l'hellénisme à Franz Cumont », *Pallas. Revue d'études antiques*, 90, 2012, p. 91-100.

²⁴⁷ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 52.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 36-37. Voir également Pierre PARIS, « L'architecture religieuse en Égypte », art. cité.

²⁴⁹ Sur l'Assyrie, voir par exemple Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 78-79.

motif oriental emprunté à l'Égypte et à la Mésopotamie²⁵⁰. Il en est de même pour les *kouroi* archaïques en face desquels

On ne peut se défendre de penser que les primitifs Grecs ont emprunté le type viril à l'Égypte, mais sans copier servilement leur modèle, car à l'attitude se borne l'emprunt. C'est beaucoup, sans doute, sans être tout ; l'anatomie, le sourire archaïque, la nudité complète, la technique, qui donnent à ces statues leur valeur propre, sont purement et vraiment grecques²⁵¹.

L'élève, en somme, avait déjà dépassé le maître. Car c'est bien ce qui intéresse avant tout Pierre Paris. L'art de l'Orient n'est pas étudié pour lui-même mais uniquement pour ce qu'il peut nous apprendre des premiers moments de la statuaire grecque. La structure du livre en témoigne : Pierre Paris consacre 99 pages à l'étude de l'art oriental, 212 pages à l'art grec et 20 pages à celui des Étrusques et des Romains. Partant, sa *Sculpture antique* est avant tout une *Sculpture grecque*.

Les Phéniciens, quant à eux, sont cantonnés à un rôle d'intermédiaires et d'imitateurs auxquels on refuse toute créativité artistique. Ils ne sont que « des courtiers de beaux-arts aussi bien que de commerce » qui « n'ont pas brigué la gloire artistique et n'ont pas cherché à créer²⁵² ». Il vaut la peine de s'arrêter sur le discours de Pierre Paris car nous aurons à revenir sur cette question pour comprendre son interprétation des origines de l'art ibérique. S'il accepte l'idée que les Grecs ont reçu des motifs orientaux des Phéniciens et des Chypriotes, il se rattache aussi à un courant selon lequel les Phéniciens, dans un deuxième temps, auraient reçu à leur tour l'influence – évidemment bienfaisante – de la Grèce :

Reste un grand nombre de monuments de la sculpture phénicienne, dont nous avons à dessein omis de parler jusqu'à présent ; ils forment une série bien distincte et pleine d'intérêt, car ils sont nés d'une imitation non plus assyrienne ou égyptienne, mais grecque. [...]

Les Grecs furent en contact avec les Cypriotes, nous l'avons dit, dès le Xe siècle ; s'ils doivent quelque chose à leurs voisins, – auxquels du reste ceux qui se fixèrent dans l'île ne tardèrent pas à se mêler, – c'est la connaissance lointaine de l'art oriental, connaissance dont ils firent, nous le verrons, leur profit. Mais des deux peuples mis en présence, c'était certainement le Phénicien qui devait, en art, imiter l'autre ; car les Phéniciens n'ont pas eu le génie créateur qui mit si vite les Hellènes hors de pair²⁵³.

Ici, Pierre Paris suit les conclusions de Léon Heuzey – dont le nom est cité –, en particulier sa théorie d'une *action en retour de l'archaïsme grec sur l'art oriental* formulée par le conservateur du musée du Louvre à partir de l'étude des figurines de terres cuites. Les Grecs, influencés à leurs débuts par l'Orient et une fois acquise une certaine maturité, auraient à leur tour influencé les Phéniciens. Des artisans et artistes orientaux se seraient alors mis à imiter des modèles grecs et à les diffuser partout en Méditerranée, sans toutefois parvenir à égaler

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 113-114, fig. 49. Voir également la notice consacrée à cette œuvre dans Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages*, ouvr. cité, p. 7-9 (le texte est plus développé, même s'il reprend une partie du texte de *La sculpture antique*, et il est signé par Pierre Paris, non par un de ses élèves). Cette statue est conservée au British Museum, inv. 1859,1226.5. Il s'agit d'un ex-voto daté vers 570-560 av. J.-C. Le personnage de Charès est identifié grâce à une inscription : Χάρης εἰμί ὁ Κλεῖσιος Τειχιού(σ)σης ἀρχηγός. ἄγαλμα το(ῦ) Ἀπόλλωνος, « Je suis Charès, fils de Kleisis, maître de Teichoussa. La statue est d'Apollon ».

²⁵¹ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 136-137.

²⁵² *Ibid.*, p. 93-94.

²⁵³ *Ibid.*, p. 89-90.

l'habileté et la perfection des artistes grecs, et surtout sans parvenir à faire fructifier cet héritage. C'est ce que Léon Heuzey appelle le *style gréco-phénicien à forme archaïque*²⁵⁴. Pierre Paris se contente ici d'un exemple et choisit la statue dite du prêtre à la colombe [FIG. 192], découverte en 1870 à Chypre (Athienou, sanctuaire de Golgoi-Ayios Phôtios) par l'archéologue amateur américain – mais d'origine italienne – Luigi Palma di Cesnola (1832-1904)²⁵⁵.

C'est à partir de ces présupposés que Pierre Paris aborde l'étude des premières manifestations de la plastique grecque. Les découvertes d'Heinrich Schliemann (1822-1890) sont connues de lui, notamment celles de Mycènes (1874) – la plupart des travaux du savant allemand ont déjà fait l'objet d'une traduction française²⁵⁶. Mais pour cette période des origines, il est visiblement sur un terrain peu sûr et ne s'y attarde guère, justifiant son choix par le fait « qu'on ne s'est pas encore assez appliqué à établir entre les objets qui forment ces inestimables collections des catégories pourtant bien nécessaires²⁵⁷ ». De fait, le premier chapitre du livre II (« Les origines ») mêle l'étude d'œuvres qui embrassent une chronologie très large et ont des caractéristiques stylistiques ou une inscription culturelle très différentes, ce qui témoigne des cadres encore très flous donnés par l'état de la recherche à la fin des années 1880. Mais Pierre Paris ne semble pas mal informé. Concernant Mycènes, il accepte « la date fort reculée » des XIII^e-XII^e siècles av. J.-C. donnée par l'archéologie. C'est la première datation absolue, et non plus seulement relative, que propose Flinders Petrie, en 1890, en retrouvant dans le Fayoum des vases mycéniens associés à du matériel daté des règnes d'Aménophis III à Ramsès VI (1400-1050 av. J.-C.)²⁵⁸. Malgré sa brièveté, ce chapitre évoque également un sujet à l'actualité brûlante et qui le restera au moins jusqu'à la fin du

²⁵⁴ LÉON HEUZEY, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre*, Paris, Charles de Mourgues Frères, Imprimeurs des Musées nationaux, 1882, p. 82-86, 103-104, 239-241. Dans l'article sur Artémis-Diane qu'il rédige pour le *Dictionnaire des antiquités grecques romaines*, Pierre Paris en donne la définition suivante : « l'influence que le culte hellénique, depuis longtemps oublié de ses origines, a exercée sur les cultes d'Asie » (PIERRE PARIS, « Diana », art. cité, p. 149, col. 2).

²⁵⁵ PIERRE PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 90-92. Haute de plus de deux mètres, elle est datée du dernier quart du VI^e siècle av. J.-C. (The Metropolitan Museum of Art, New York, inv. 74.51.2466). L'identification de l'œuvre, dont la restauration fut par ailleurs controversée dès la fin du XIX^e siècle, n'a jamais été complètement assurée. Les différents arguments avancés pour y voir l'image d'un prêtre d'Artémis reposaient sur une très mince information archéologique et épigraphique. Cette interprétation traditionnelle a récemment fait l'objet d'une relecture. Il pourrait s'agir de l'image d'un roi-prêtre. Sur la fouille des sites de Golgoi-Ayios Phôtios, leur identification et le matériel qui y fut découvert, voir Olivier MASSON, « Kypriaka. IX. Recherches sur les antiquités de Golgoi », *BCH*, 95, 1, 1971, p. 305-334. Sur le prêtre à la colombe et ses interprétations successives, voir en particulier Olivier MASSON et Antoine HERMARY, « À propos du "Prêtre à la colombe" de New York », *Cahiers du Centre d'études chypriotes*, 20, 2, 1993, p. 25-34 ; VASSOS KARAGEORGHIS, *Ancient Art from Cyprus. The Cesnola Collection in The Metropolitan Museum of Art*, New York, The Metropolitan Museum of Art, Harry N. Abrams, 2000, p. 109-110, n° 172 ; Antoine HERMARY et Joan R. MERTENS, *The Cesnola Collection of Cypriot Art. Stone Sculpture*, New York, The Metropolitan Museum of Art, 2014, p. 42-45, cat. 22 ; Antoine HERMARY, « The "Priest with dove" did not belong to the Paphian Goddess », *Cahiers du Centre d'études chypriotes*, 44, 1, 2014, p. 379-384.

²⁵⁶ Voir en particulier Heinrich SCHLIEMANN, *Mycènes. Récit des recherches et découvertes faites à Mycènes et à Tirynthe*, trad. par Jules GIRARDIN, Paris, Hachette, 1879 ; ID., *Ilios. Ville et pays des Troyens. Résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade de 1871 à 1882*, trad. par Mme É. EGGER, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1885 [1880] ; ID., *Tirynthe. Le palais préhistorique des rois de Tirynthe*, Paris, C. Reinwald, 1885.

²⁵⁷ PIERRE PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 107.

²⁵⁸ William Matthew FLINDERS PETRIE, « The Egyptian Bases of Greek History », *JHS*, 11, 1890, p. 271-277. Une présentation synthétique de ce contexte dans Pierre DEMARGNE, *Naissance de l'art grec*, Paris, Gallimard, coll. « L'Univers des formes », 2007 [1974], chap. 1, « À la découverte de l'art égéen », p. 31-59 ; et plus largement, Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 267-284.

siècle : d'où vient la civilisation mycénienne ? Ses racines sont-elles européennes ou orientales ? Dans ce débat, Pierre Paris adopte une position intermédiaire, même si, en réalité, il succombe davantage à l'hellénocentrisme qu'au « mirage oriental » :

On n'a pas déterminé d'une manière assez précise le départ qu'il faut faire, dans les trésors de Mycènes, par exemple, entre les objets d'importation étrangère et ceux de fabrication locale. [...]

Certes, les chefs mycéniens dont le docteur Schliemann a retrouvé les tombes aimaient et, sans doute, comprenaient les arts de l'Orient que leur faisaient connaître les marchands phéniciens²⁵⁹ ; mais les artistes mycéniens étaient incapables de rien faire encore qui rappelaît, même de fort loin, la souplesse et l'imagination orientale. À l'époque où l'on doit faire remonter les collections de Mycènes, on ne peut pas dire vraiment que les Grecs aient subi l'influence de l'Orient ; il y a juxtaposition de l'art étranger et de l'art local (si le mot art peut être déjà employé), mais il n'y a pas autre chose ; la plastique orientale était trop développée, la plastique grecque trop primitive pour que la première ait pu modifier en quelque façon la seconde. Mettez un écolier en face d'un tableau de Raphaël ou de Titien : le modèle sera trop parfait pour que la contemplation en puisse conduire le peintre novice à faire le moindre progrès²⁶⁰.

Le propos pourrait sembler étonnamment favorable à l'Orient et quelque peu en contradiction avec ce que l'on vient de voir. Il n'en est rien. Minimiser de telles influences sur l'enfance de l'art grec, c'est admettre que l'essence de ce dernier n'a pas été corrompue par l'élément étranger, condition nécessaire à son cheminement ultérieur vers la perfection artistique. Entre deux courants, il emprunte une troisième voie qui pourrait passer pour de l'indécision. Elle lui permet de ne pas prendre de risque, une prudence scientifique que nous avons déjà rencontrée dans son travail :

Cela ne veut pas dire cependant que les Grecs n'aient rien dû à leurs prédécesseurs ; mais c'est une question de mesure. Quelques critiques prétendent que l'art grec tient étroitement à l'art égyptien, à l'art assyrien, à l'art d'Orient, en un mot ; d'autres veulent qu'il soit, comme les Grecs le disaient d'eux-mêmes, autochtone, c'est-à-dire né spontanément sur le sol hellénique, du génie seul de la race, la plus merveilleusement douée du sens de la beauté formelle. Pour nous, notre opinion est moyenne ; nous demandons qu'on accepte une sorte de compromis : il nous est en effet facile d'admettre que l'art oriental, étant placé, dans la Grèce, en contact avec un art national tout à fait rudimentaire, mais ayant pourtant ses caractères propres, a donné quelque chose de lui-même à ces éléments, leur a imprimé une certaine direction, sans pour cela détruire en eux les germes d'originalité, qui se sont développés malgré la contrainte venue de l'extérieur. S'il y avait eu absorption complète, il n'y aurait pas eu d'art grec, mais seulement une section européenne de l'art oriental²⁶¹.

Une fois posés les termes de ce débat et face à des connaissances scientifiques peu assurées et mouvantes, Pierre Paris – qui ne s'adresse pas seulement à un public de spécialistes, rappelons-le – préfère privilégier un dossier qu'il connaît mieux, puisqu'il put le travailler lorsqu'il était membre de l'École française d'Athènes, celui de la sculpture archaïque, en particu-

²⁵⁹ Cette relation entre Mycéniens et Phéniciens est un autre exemple des incertitudes qui pèsent alors sur les cadres chronologiques.

²⁶⁰ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 107, 109-110.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 110-111. Voir également Maxime COLLIGNON, « Faculté des lettres de Paris. Cours d'archéologie. Leçon d'ouverture. Caractères généraux de l'archaïsme grec », art. cité, p. 280.

lier celle révélée par les fouilles déliennes. C'est avec le VII^e siècle av. J.-C. qu'il retrouve une « série de documents [...] dont la date est absolument certaine²⁶² ».

4. — UNE CONTRIBUTION À LA DÉCOUVERTE DE L'ARCHAÏSME

Si le XIX^e siècle renouvelle en profondeur la vision de l'art antique qu'avait proposée Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) un siècle plus tôt, il conserve en revanche l'essentiel de son approche théorique en ce qui concerne « le temps de l'art ». Celui-ci répond au schéma naissance-apogée-décadence-disparition²⁶³. Il est plus ou moins marqué et plus ou moins complexe selon les spécialistes. Mais les deux premières étapes sont des incontournables. Dans son *Histoire de la sculpture grecque*, Maxime Collignon, manifestement très réticent à parler de décadence, un terme qui implique la formulation d'un jugement de valeur auquel il se refuse²⁶⁴, étudie en revanche « les origines » de l'art grec, « les primitifs », « l'archaïsme avancé » puis « l'époque des grands maîtres ». Il raisonne, comme tous ces collègues, en termes de naissance puis d'enfance de l'art, avant une période classique qui correspond à l'apogée de l'art grec²⁶⁵. Ce schéma évolutionniste répond à une loi quasi biologique (la comparaison avec les différentes phases de la vie est évidente). Nous verrons qu'il est encore plus marqué chez Pierre Paris.

Le moment archaïque : « donner la vie aux mortes idoles de bois »

Au seuil de son *Histoire de la sculpture grecque*, Maxime Collignon revendique la nature historique de son travail : « nous nous sommes abstenu des considérations de pure esthétique, dont le moindre inconvénient aurait été de nous faire quitter le terrain solide de l'histoire. Nous n'avons pas essayé de définir l'esthétique des Grecs, parce qu'elle échappe à toute formule générale²⁶⁶ ». Le choix de Pierre Paris est en revanche très différent. Dans *La sculpture antique*, il se propose de « faire une étude, critique aussi bien et même plus qu'historique, des monuments principaux qui nous ont été conservés²⁶⁷ ». L'expression peut surprendre. Quelle démarche se propose-t-il de mettre en œuvre en entreprenant une étude « critique plus qu'historique » ? Il s'agit bien de mener un travail raisonné sur les œuvres, mais celui-ci conduit à émettre un jugement visant à discerner leurs qualités et leurs imperfections, autrement dit à évaluer l'aptitude d'une culture ou d'une époque à connaître et ex-

²⁶² Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 112.

²⁶³ Johann Joachim WINCKELMANN, *Histoire de l'art dans l'Antiquité = Geschichte der Kunst des Alterthums*, ouvr. cité, p. 333-334 : « de même que toute action et tout événement a cinq parties ou degrés – le commencement, la continuation, la stabilité, le déclin et la fin –, distinction qui fonde la division en cinq actes des pièces de théâtre, il en va de même pour le temps de l'art ». Winckelmann identifie ainsi « le style le plus ancien » (jusqu'à Phidias), « le grand style », le « beau style », « le style des imitateurs » et enfin la disparition de ce dernier.

²⁶⁴ Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque 2*, ouvr. cité, p. 446, 456, 467, 524, 689.

²⁶⁵ Du reste, la filiation avec « le principe posé par Winckelmann » est revendiquée : Maxime COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque 1*, ouvr. cité, p. VIII.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. VIII-IX.

²⁶⁷ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 5.

primer un sentiment du beau²⁶⁸. En ce sens, le discours de Pierre Paris se rapproche davantage de l'esthétique entendue comme science du beau que de l'analyse historique rigoureuse. Encadrée par l'objectivité des « documents » – le mot apparaît à de nombreuses reprises –, la subjectivité du regard de l'archéologue de l'art est donc assumée. Les travaux de Pierre Paris en fournissent des exemples à foison. Nous avons évoqué le cas de l'Égypte ; la conclusion du chapitre relatif à l'art de la Mésopotamie est sur ce point tout aussi exemplaire²⁶⁹. La formulation de tels jugements repose sur quelques idées forces : la supériorité de l'hellénisme sur toutes les autres cultures des mondes anciens, y compris celle de Rome ; un point de repère invariable qui est l'époque classique, synonyme de perfection ; enfin la difficulté à admettre que les Grecs aient pu connaître à la fois un art naturaliste et un autre plus abstrait. Par conséquent, l'ambition du sculpteur vise nécessairement à reproduire la réalité, ce qui ne l'empêche pas de chercher à l'idéaliser toujours plus²⁷⁰. Dès lors, une imitation « maladroite » de cette réalité traduit nécessairement une incapacité ou un manque de compétences, ce « plus ou moins d'expérience de l'artiste dans de pures questions de métier » qu'évoque Henri Lechat en 1890²⁷¹. Affirmés ou sous-entendus, ces présupposés sont très largement partagés par toute une génération d'érudits contemporains de Pierre Paris, et même au-delà²⁷².

²⁶⁸ Il n'est peut-être pas inutile de rappeler quelques définitions. Voir s. v. « Critique, adj. », *TLFi* : « B. – [En parlant d'activités d'ordre intellectuel] Qui implique l'examen objectif, raisonné auquel on soumet quelque chose en vue de discerner ses mérites et défauts, ses qualités et imperfections ». Et s. v. « Critique, adj. », *Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e éd. : « II. Relatif à un jugement. 1. Qui met en œuvre la faculté de discerner le vrai ou le bien ; qui suppose l'exercice du jugement intellectuel ou moral ».

²⁶⁹ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 78-79 : « la sculpture chaldéo-assyrienne nous laisse une impression très simple et très nette ; c'est un art stationnaire, enchaîné dans tout le cours de son histoire à des traditions d'enfance, à des conventions naïves ou maladroitesses ; le grand reproche qu'il mérite, c'est d'être monotone. Nous n'osons pas faire un crime aux sculpteurs mésopotamiens de n'avoir rien produit de beau (malgré la meilleure volonté il nous est impossible de signaler une seule œuvre, statue, statuette ou bas-relief, vraiment et complètement belle), car ces artistes n'étaient pas libres de faire autrement ni mieux qu'ils ont fait. [...] Il fallait qu'un sculpteur produisît beaucoup, et très rapidement, et qu'il représentât toujours les mêmes scènes ; ces trois nécessités sont les trois ennemies mortelles du progrès et de la beauté ».

²⁷⁰ Voir la polémique qui oppose Francis Croissant et Philippe Bruneau dans les années 1990 : Francis CROISSANT, « La sculpture grecque est-elle un art abstrait ? », *Topoi*, 4, 1, 1994, p. 95-107 ; Philippe BRUNEAU, « Qu'il n'est d'art qu'abstrait ou du réalisme dans la statuaire grecque », *Topoi*, 5, 1, 1995, p. 33-61.

²⁷¹ Henri LECHAT, « Statues archaïques d'Athènes », *BCH*, 14, 1890, p. 130.

²⁷² Pour Maxime COLLIGNON (*Histoire de la sculpture grecque 1*, ouvr. cité, p. 196-197), « Le propre de l'archaïsme grec est de procéder avec lenteur, de n'aborder les difficultés qu'une à une. Nulle part cette laborieuse patience ne se révèle plus clairement que dans la série des statues viriles. Le type reste immuable ; tout l'effort des artistes vise à l'assouplir, à corriger le modelé défectueux, à rectifier les proportions fautives. Les monuments, aujourd'hui fort nombreux, permettent de suivre pas à pas, et jusque dans le plus minutieux détail cette lente évolution ». Voir également les propos que Théophile HOMOLLE (« Les travaux de l'École française d'Athènes dans l'île de Délos (30 juin 1889) », dans *Conférences de l'Exposition universelle de 1889*, vol. 1/2, Paris, Imprimerie nationale, 1890, p. 100) tient à son auditoire venu écouter sa conférence sur les travaux de l'EFA à Délos, le 30 juin 1889 : « Veuillez accorder à ces essais [ceux des sculpteurs de l'époque archaïque] un peu de votre attention, de votre indulgence et de votre estime ; ne vous laissez pas rebuter par leurs défauts, ne les méprisez pas pour leur rudesse ; mais plutôt sachez découvrir leurs qualités, et, mesurant la distance qui sépare les plus grossiers des purs chefs-d'œuvre, soyez reconnaissants aux ouvriers malhabiles encore, mais consciencieux, qui ont inventé les procédés, créé les types et qui, par un effort continu de deux cents années, jour à jour, sans défaillance, observant la nature, élevant leur idéal, perfectionnant le métier, toujours inquiets du mieux, respectueux de la tradition tout ensemble et affamés de nouveauté, ont préparé Phidias et l'ont mis en état d'exercer librement son génie ».

Les époques primitives et archaïques sont donc nécessairement celles du passage « des hésitations de l'enfance qui tâtonne à l'assurance de l'âge mur²⁷³ ». Les premières manifestations de la sculpture en pierre, au VII^e siècle av. J.-C., sont ainsi rapprochées des effigies primitives en bois, les *xoana* (une catégorie tardive qui a du reste elle-même une histoire complexe²⁷⁴). Découvert à Délos par Théophile Homolle en 1878, l'ex-voto de Nikandrè [FIG. 193], à la frontalité extrême, en serait l'archétype²⁷⁵. Comparée à une planche, « équarrie comme à la hache », ce qui lui donne « l'aspect d'une figure géométrique », elle est à ranger parmi les « informes ébauches²⁷⁶ ». Pierre Paris peine à voir dans ces productions l'expression d'une véritable sensibilité artistique alors que le travail du sculpteur est directement comparé à celui du bûcheron :

C'est un lieu commun aujourd'hui de parler de ces antiques idoles en bois ou en pierre aussi grossièrement équarrie [*sic*] que le bois, de ces *xoana* que, sous couleur de donner aux dieux figure humaine, les sculpteurs primitifs coupaient à force de hache dans un tronc d'arbre, découpaient à la scie dans une planche, taillaient à coups de marteline dans un bloc de calcaire, têtes informes, corps méconnaissables, sans contours réel, sans sexe, sans beauté, qu'enserrait une gaine sans plis, dure et rigide²⁷⁷.

Le jugement de Pierre Paris est sans appel mais il ne manifeste aucun étonnement. Le discours relève déjà du « lieu commun » puisque depuis plus de dix ans les fouilles ont permis d'enrichir considérablement le corpus des œuvres connues grâce à la découverte d'un grand nombre de *korai* et de *kouroi*, en particulier à Délos, à Athènes et en Béotie, même si les œuvres aussi anciennes que l'offrande de Nikandrè sont encore rares. Mises en série, elles permettent de suivre les progrès de la sculpture grecque jusqu'à la fin du VI^e siècle av. J.-C. Il en est ainsi des ex-voto déliens :

malgré la raideur de la position, Artémis n'a plus rien de géométrique ; elle est archaïque, et non plus informe ; les sculpteurs ont compris ce que c'est que la femme, ce qui donne le charme et la grâce à son sexe, c'est-à-dire la rondeur harmonieuse, la sinuosité des contours, et, avec la recherche du costume, la coquetterie de la parure. La déesse n'a plus les jambes accolées, les pieds cloués l'un contre l'autre : une jambe s'avance légèrement, ce qui a permis de modeler sous l'étoffe la cuisse arrondie ; l'avant-bras droit se détache du buste, mais il ne vient plus s'appliquer sur la gorge dont rien ne cache la saillie opulente, haute et ferme ; le

²⁷³ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 160.

²⁷⁴ On lit, s. v. « Ἐόανον », dans Pierre PARIS et Gabriel ROQUES, *Lexique des antiquités grecques*, ouvr. cité, p. 279 (entrée illustrée par une gravure de l'offrande de Nikandrè) : « Statue. Ce mot s'applique essentiellement aux vieilles statues de bois très primitives, mais aussi, par abus, à des statues de culte ayant la forme et l'aspect archaïques, même si elles sont en pierre ou en marbre, et, par un abus plus grand encore, à toute image sculptée d'une divinité ». Voir Alice A. DONOHUE, *Xoana and the Origins of Greek Sculpture*, Atlanta, Scholars Press, coll. « American Classical Studies » (15), 1988.

²⁷⁵ Marbre, h. 175 cm, vers 630 av. J.-C., Athènes, musée National Archéologique, inv. MN 1. Voir Théophile HOMOLLE, « Statues trouvées à Délos (pl. II, III) », art. cité, p. 99-108 ; ID., « Inscriptions archaïques de Délos (pl. I) », art. cité, p. 3-12 ; Alice A. DONOHUE, *Greek Sculpture and the Problem of Description*, ouvr. cité, en particulier p. 20-56. Une présentation synthétique de l'œuvre, avec bibliographie complémentaire, dans Jean MARCADÉ (éd.), *Sculptures déliennes*, ouvr. cité, p. 14-15 ; Bernard HOLTZMANN, *La sculpture grecque. Une introduction*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Références Art antique », 2010, p. 128-129 ; Bernard HOLTZMANN et Alain PASQUIER, *Histoire de l'art antique. L'art grec*, Paris, RMN, Grand-Palais, coll. « Petits manuels de l'École du Louvre », 2011 [1998], p. 100-101.

²⁷⁶ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 112-113, 122. Voir également sa notice dans Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages*, ouvr. cité, p. 15-17.

²⁷⁷ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 120.

bras, nu depuis le coude, portait un attribut, fruit, fleur ou patère ; le bras gauche pend le long du corps, mais sans s'appliquer au flanc, dont un vide l'écarte ; l'air circule autour de sa rondeur, et pour occuper la main, qui jusque-là tombait inutile, l'artiste a conçu cette idée gracieuse de l'employer à relever la tunique traînante, et cette seule ingéniosité donne à la statue le mouvement et la vie²⁷⁸.

Encore inaboutie, cette recherche dans la représentation du mouvement permet d'animer les œuvres et de leur donner une attitude plus naturelle que Pierre Paris relève dans les productions de l'archaïsme. Sa description de l'Artémis ailée de Délos (la *Nikè* d'Archerinos et Mikkiadès) [FIG. 194, 195] en donne un bon exemple : « elle veut courir, et le sculpteur naïf, pour donner l'illusion de ce mouvement, n'a pas su mieux faire que d'agenouiller presque sa figure²⁷⁹ ». Ou encore avec le Moschophore de l'Acropole d'Athènes [FIG. 196] dont l'identité est déjà plus marquée que celle des *kouroi* anonymes (l'inscription de la base nous apprend que le dédicant, dont nous avons sans doute un « portrait », s'appelait Rhombos, fils de Palos)²⁸⁰ :

Le sacrificateur n'est pas nu, car, avec quelque soin, on voit une étoffe transparente et plus que mouillée, un véritable maillot collé contre tout son corps [...]. Mais ce qui frappe surtout, c'est la prunelle creusée, à qui, sans doute, l'insertion d'une matière vitreuse ou d'une pierre fine donnait le regard et la vie. Le veau, dont l'homme tient à deux mains les quatre pattes croisées sur sa poitrine, ne manque pas de nature²⁸¹.

Toutefois, en cette période de transition entre l'enfance et l'adolescence de l'art grec, nous sommes encore loin des conquêtes audacieuses de l'époque classique. Le regard ambigu de Pierre Paris transparaît dans ses propos relatifs au sourire archaïque, « ce mystérieux sourire à la fois sensuel, dur et railleur, commun à presque toutes les têtes archaïques de l'art grec » qu'évoquait Salomon Reinach²⁸², celui-là même qui fit écrire à André Malraux que « la Grèce [était] dans ce retroussement des lèvres qui sugg[érait] l'Odyssée²⁸³ », et qui est aujourd'hui encore l'un des traits distinctifs des créations de cette période²⁸⁴ :

Comme ils voulaient donner au corps l'illusion de la vie et du mouvement, ils voulaient aussi animer le visage ; ils n'ont trouvé de meilleur moyen que de le faire sourire. Le coin des lèvres s'est légèrement relevé et tiré vers les oreilles, l'angle externe des yeux s'est relevé comme le coin des lèvres ; mais si l'artiste a su bien observer le principe même du rire, il s'en est tenu à l'ébauche. Pour donner à un visage de marbre cette expression complexe de la gaieté, de la joie intérieure, si subtile qu'elle semble échapper à l'analyse, il faut une imagination bien pénétrante, un ciseau singulièrement délié. Le sourire est peut-être la plus déli-

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 123-124.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 150-151. Œuvre en marbre, h. 90 cm, vers 550 av. J.-C., Athènes, musée National Archéologique, inv. 21. Voir Jean MARCADÉ (éd.), *Sculptures déliennes*, ouvr. cité, p. 38-39 ; Bernard HOLTZMANN, *La sculpture grecque. Une introduction*, ouvr. cité, p. 154-155.

²⁸⁰ Marbre, h. jusqu'aux genoux 96 cm, vers 570-560 av. J.-C., Athènes, musée de l'Acropole, inv. Acr. 624. Voir Jean CHARBONNEAUX, Roland MARTIN et François VILLARD, *Grèce archaïque, 620-480 av. J.-C.*, Paris, Gallimard, coll. « L'Univers des formes », 2008 [1984], p. 121-127. Le dédicant est un jeune homme barbu, portant un *himation* très fin. Sur ses épaules, il porte un veau qu'il s'apprête à sacrifier à Athéna.

²⁸¹ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 152-153.

²⁸² Salomon REINACH, « Les fouilles de Délos en 1880 », art. cité, p. 160.

²⁸³ André MALRAUX, *Le musée imaginaire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais » (300), 1996 [1965], p. 187.

²⁸⁴ Alain PASQUIER, « Pourquoi les *korai* de l'Acropole d'Athènes sourient-elles ? », *CRAI*, 153, 4, 2009, p. 1585-1608.

cate forme de la vie du visage et la plus difficile à rendre. Les statues de l'Acropole en sont restées à l'intention ; ce qui nous frappe dans cette recherche de la vie, c'est l'absence de la vie ; le sourire, loin d'animer le visage, l'immobilise²⁸⁵.

Il ne saurait être question de proposer une étude exhaustive de l'ensemble des œuvres décrites par Pierre Paris dans *La sculpture antique*. Les quelques exemples que nous avons retenus nous semblent suffisants pour comprendre les termes à partir desquels il aborde l'étude de l'archaïsme grec. La critique qu'il en propose peut se résumer de la façon suivante : l'époque archaïque, qui est celle de l'enfance de l'art, correspond à ce moment essentiel pendant lequel tout « l'effort des sculpteurs primitifs » vise « à donner la vie aux mortes idoles de bois²⁸⁶ ». Le chemin que les Orientaux ne surent jamais emprunter, les Grecs le parcoururent en l'espace de deux siècles à peine, indice, parmi d'autres, de la supériorité de l'hellénisme.

Retour à Délos : Pierre Paris et le dossier des « Artémis déliennes »

Parmi les publications de Pierre Paris relatives à la sculpture archaïque, il convient de signaler l'article qu'il publie en 1889 dans le *Bulletin de correspondance hellénique* ²⁸⁷. Il s'agit d'un travail d'érudition, non plus de divulgation, qui permet de saisir son raisonnement en action face à une œuvre inédite. Pierre Paris y étudie l'une des deux statues qu'il a trouvées à Délos, au sud-ouest de l'agora des Italiens, près du Létôon et du Dôdékathéon [FIG. 43.51-53]. Il s'agit de la *korè* MN 22²⁸⁸ [FIG. 197] et de la *korè* A 4065 [FIG. 198]. Cette dernière est encore connue sous le nom de « *korè* Paris », mais ce n'est pas elle qui est l'objet de l'article du *Bulletin*. Nous ne reviendrons pas sur la date de ces découvertes qui pose problème. Pierre Paris indique juillet 1884, Théophile Homolle juillet 1883. Pour les raisons que nous avons exposées plus haut, il nous semble préférable de suivre les indications de ce dernier. Quoi qu'il en soit, le carnet de fouille de Pierre Paris, conservé à l'École française d'Athènes, comporte une rapide description des deux statues²⁸⁹. La « Statue I » correspond à la *korè* Paris, la « Statue II » à MN 22 [FIG. 199].

Si les deux œuvres sont inédites, l'étude que donne Pierre Paris est fortement tributaire des travaux déjà publiés par Théophile Homolle²⁹⁰. Depuis 1878, ce dernier a mis au jour, à Délos, seize statues féminines archaïques qu'aucun attribut ne permet d'identifier avec précision (la reconnaissance des différents sanctuaires déliens est par ailleurs très incomplète à cette date). Pour Théophile Homolle, elles « présentent une image saisissante du développement artistique d'un même type²⁹¹ » dont l'étude, amorcée dans plusieurs articles, est

²⁸⁵ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 127.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 121.

²⁸⁷ Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », art. cité.

²⁸⁸ Marbre de Paros, h. 134 cm (il manque la tête et les deux bras, les jambes sont brisées au niveau des genoux), vers 500 av. J.-C., Athènes, musée Archéologique national, inv. MN 22. On y reconnaît désormais une représentation de Létô (voir *infra*).

²⁸⁹ Pierre PARIS, *Délos 1883*, carnet ms., s. p., École française d'Athènes, A-EFA, DÉLOS 2-C DEL 11.

²⁹⁰ Elle prolonge les remarques préliminaires formulées dans Pierre PARIS, « Diana », art. cité, p. 149, col. 1.

²⁹¹ Théophile HOMOLLE, « Les fouilles de Délos », *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 7, 1878, p. 59.

complétée dans sa thèse latine publiée en 1885, *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*²⁹². L'offrande de Nikandrè en serait le témoignage le plus ancien. Or son inscription précise qu'elle est consacrée (ἐ)κηβόλωι ἰοχεαίρηι, « à l'Archère dont les traits portent loin », épithètes que Théophile Homolle retrouve chez Homère associées à Artémis²⁹³. Le nom de la déesse est par ailleurs celui qui revient le plus souvent dans les documents épigraphiques retrouvés à proximité de la fosse où la plupart des statues ont été jetées. Les œuvres exhumées sont par conséquent toutes considérées comme des offrandes *représentant* la sœur d'Apollon (ce qui suppose de forcer l'interprétation de la dédicace de Nikandrè).

Lorsque Pierre Paris publie son étude sur la *korè* délienne, il peut s'engager dans un travail de comparaison que lui offre un corpus plus large, enrichi notamment par les trouvailles du « dépôt des Perses » de l'Acropole d'Athènes. Toutefois, son objectif est d'abord de décrire l'œuvre puis de la situer dans la série proposée par son prédécesseur qui n'a fait que la mentionner dans sa thèse latine²⁹⁴. Pierre Paris souligne d'abord les ressemblances, dans l'attitude, de la statue qu'il étudie avec les autres *korai* déliennes et athéniennes : la jambe gauche en avant, le vêtement retenu et relevé par la main gauche, le bras droit – qui a ici disparu – probablement tendu vers l'avant et dont la main devait porter un attribut. L'essentiel de la description vise à identifier les différentes couches de vêtement, les « ajustements de toilette²⁹⁵ », à en décrire les plis, à évaluer ce qui rejoint ou au contraire s'écarte des autres modèles de la série, sans toutefois s'engager dans la discussion relative au nombre de pièces qui composent le costume²⁹⁶. Il y retrouve la même complexité du vêtement et de la parure. L'article offre un bel exemple du problème induit par une description archéologique peu objective dans laquelle les jugements de valeur préconçus orientent fortement l'interprétation²⁹⁷. Pour le savant qui espère trouver dans l'œuvre étudiée une imitation fidèle de la nature, tout détail dans l'exécution qui s'éloignerait de ce critère est considéré comme la marque d'une maîtrise technique imparfaite. Ce sont les « anomalies » que relève Pierre Paris, en particulier la taille excessive de la statue, sans rapport avec la structure du reste du

²⁹² Voir en particulier Théophile HOMOLLE, « Statues trouvées à Délos (pl. II, III) », art. cité ; Id., « Sur quelques monuments figurés trouvés à Délos (pl. VI, VII) », *BCH*, 3, 1879, p. 393-399 ; Id., « Sur quelques monuments figurés trouvés à Délos », *BCH*, 4, 1880, p. 29-43 ; Id., *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, ouvr. cité.

²⁹³ ID 2 ; Théophile HOMOLLE, « Inscriptions archaïques de Délos (pl. I) », art. cité, p. 11-12.

²⁹⁴ Théophile HOMOLLE, *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, ouvr. cité, p. 31-32.

²⁹⁵ Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », art. cité, p. 222.

²⁹⁶ La *korè* délienne porte le costume ionien. Dans toutes les œuvres du même type, le *chitôn*, la longue tunique de lin tombant jusqu'aux pieds, et l'*himation*, le manteau en laine plissé (différent du *péplos* dorien), sont systématiquement reconnus. Certains suggèrent qu'il convient d'ajouter une troisième pièce, le chitonisque (χιτωνίσκος), une sorte de chemisette plissée s'arrêtant aux coudes et au milieu du ventre, en grande partie cachée par l'*himation* et souvent difficile à distinguer du *chitôn*. Théophile Homolle ne l'identifie pas sur les *korai* déliennes, ni Pierre Paris (« Le vêtement, composé des pièces ordinaires, de la longue robe tombant jusqu'aux pieds, et du manteau ionien, a pourtant ici des dispositions particulières » [p. 218]). Il serait en revanche visible sur certaines offrandes de l'Acropole d'Athènes (par exemple, Acr. 671, 670, 674, 675, 685). Voir le long développement que consacre à cette question Henri LECHAT, « Observations sur les statues archaïques de type féminin du Musée de l'Acropole », art. cité, p. 301-323 ; Id., « Statues archaïques d'Athènes », art. cité, p. 123. Voir également Maxime COLLIGNON, « Les fouilles de l'Acropole d'Athènes », art. cité, p. 853 (ajoutons en passant que tous deux accordent un intérêt particulier à la question de la polychromie des œuvres).

²⁹⁷ C'est le « spurious and impossible model of "objective" description » étudié par Alice A. DONOHUE, *Greek Sculpture and the Problem of Description*, ouvr. cité., p. 18.

corps, et l'incapacité de l'artiste à suggérer les formes féminines que cache un vêtement dont la complexité est par ailleurs plutôt bien rendue, mais dont la représentation, si elle a un bel effet décoratif, s'éloigne trop des plis que ferait un vêtement réel. Comparée aux œuvres de la sculpture ionienne et attique, c'est une impression d'ensemble de lourdeur qui se dégage de la *korè délienne* :

Cette absence d'accidents à la surface des draperies, dans le sens de la longueur, rend encore plus sensible l'étirement de la statue, et attire l'attention sur des fautes graves contre la vérité et l'harmonie des formes [...] ; le sculpteur se montre à rendre ce nu, d'une inexpérience qui étonne, si l'on songe à l'habileté que prouvent la combinaison savante du vêtement et la délicatesse des plis, car le dessin des jambes est lourd et empâté, les cuisses sont larges et sans modelé, les genoux, où les rotules noueuses font des saillies dures, sont épais et forts ; les mollets, où le tibia forme une arête trop vive, sont gros et massifs. Dans cette ossature solide, dans ces muscles vigoureux, rien de ces élégances, rien de cette grâce féminine et de cette délicatesse qu'on cherche si volontiers, et qu'on trouve déjà si souvent, dans les œuvres archaïques des pays ioniens et de l'Attique.

[...] Artémis est trop grande ; son torse est trop étroit, ses jambes sont trop longues pour les mesures de son buste ; ses cuisses, ses genoux, ses mollets collés l'un à l'autre, où les os et les muscles semblent se tendre, le corps tout entier, du reste, pétrifié dans son attitude de repos, a surtout ce défaut, la raideur ; et c'est aussi le mot de raideur qui sert le mieux à qualifier les draperies du chiton et du péplos, où, comme on dit, pas un pli ne dépasse l'autre, qui tombent régulières et symétriques, se faisant savamment équilibre avec une rigidité monotone et empesée. Ce sont là les défauts, ou, si l'on veut, les caractères d'un archaïsme très primitif²⁹⁸.

L'analyse stylistique, on le voit, oriente l'interprétation, en particulier l'inscription chronologique de l'œuvre. La subjectivité d'une description qui se voudrait pourtant objective apparaît avec d'autant plus de force si on la compare au portrait que d'autres historiens de l'art antique ont laissé de la *korè délienne*. Jean Marcadé, qui la rattache à un autre corpus – nous allons y revenir –, la range au contraire parmi les œuvres de « l'archaïsme évolué²⁹⁹ », tandis que Claude Rolley y voit « l'œuvre la plus accomplie de la série délienne³⁰⁰ » ; pour Philippe Jockey, elle « se signale par sa qualité exceptionnelle³⁰¹ » ; pour Bernard Holtzmann, « L'aisance avec laquelle le sculpteur se joue de ces complications atteste un maître capable de porter à l'incandescence les artifices de la préciosité parienne³⁰² ». Finalement, c'est peut-être la description d'Alain Pasquier qui se rapproche le plus du discours neutre³⁰³.

Aussi, quelle date Pierre Paris attribue-t-il à la statue qu'il étudie ? À son habitude, il se montre ici d'une grande prudence sans proposer aucune indication précise. Il se borne à tenter de la situer au sein de la série définie par Théophile Homolle. Ses jugements sévères sur les qualités stylistiques et esthétiques de l'œuvre le conduisent manifestement à envisager

²⁹⁸ Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », art. cité, p. 223-224.

²⁹⁹ Jean MARCADÉ, « Notes sur trois sculptures archaïques récemment reconstituées », *BCH*, 74, 1950, p. 204.

³⁰⁰ Claude ROLLEY, *La sculpture grecque. 1. Des origines au milieu du V^e siècle*, Paris, Picard, coll. « Les manuels d'art et d'archéologie antiques », 1994, p. 256.

³⁰¹ Jean MARCADÉ (éd.), *Sculptures déliennes*, ouvr. cité, p. 48.

³⁰² Bernard HOLTZMANN, *La sculpture grecque. Une introduction*, ouvr. cité, p. 176.

³⁰³ Dans François VILLARD, Christos DOUMAS, Kate de KERSAUZON, Alain PASQUIER et Georges STEINHAEUER (éd.), *Mer Égée, Grèce des îles*, Paris, Éditions de la RMN, 1979, p. 198-200, n° 140. Voir également Gisela Marie Augusta RICHTER, *Korai. Archaic Greek Maidens. A Study of the Development of the Kore Type in Greek Sculpture*, ouvr. cité, p. 88-89, n° 148.

une datation assez haute. En effet, il considère que parmi les sculptures publiées par Théophile Homolle, « toutes ont une souplesse et déjà une élégance qui révèlent des artistes plus ingénieux, plus connaisseurs des délicatesses féminines, plus maîtres aussi de leur ébauchoir et de leur ciseau ». Alors qu'il touche au terme de son raisonnement, la conclusion s'impose d'elle-même :

« la statue que j'ai trouvée est plus ancienne que celles à qui j'ai eu l'occasion de la comparer. [...] Entre l'ex-voto de Nicandra et le fragment de forme ronde, un peu plus récent [la *korè* A 4062], que M. Homolle a publié dans son mémoire (*De Dianae*, etc., pl. III), et la plus ancienne des Artémis, quelle qu'elle soit, car il y a là matière à discussion, il y a place pour des types intermédiaires, aisés sans doute à imaginer, mais dont, à Délos du moins, on n'avait encore signalé aucun modèle. Je puis, je crois, sans témérité, dire qu'aujourd'hui l'un de ces types nous est connu³⁰⁴.

Qu'est-ce à dire sinon que la *korè* de Délos semble devoir trouver sa place entre les deux séries identifiées par Théophile Homolle ? Le premier groupe défini par ce dernier rassemble les sept œuvres les plus « primitives », dérivées des *xoana* et des *daidala*. Parmi elles figurent l'offrande de Nikandrè, la plus ancienne, qu'il date de la seconde moitié du VII^e siècle av. J.-C. (essentiellement sur des critères épigraphiques fournis par la dédicace), ainsi qu'une statue « encore d'une forme raide et indécise » mais qui témoigne déjà d'un progrès dans l'exécution, et qui serait donc plus récente. Il s'agit de la *korè* A 4062³⁰⁵. Quant à l'« Artémis ailée » d'Archerinos et Mikkiadès, elle est datée vers 580-570 av. J.-C. Les autres « Artémis déliennes » sont toutes regroupées dans un deuxième ensemble. Elles sont plus récentes, autour de 500 av. J.-C., Théophile Homolle situant la plupart d'entre elles dans les premières décennies du V^e siècle, tout en signalant que le type de la figure féminine vêtue pourrait remonter à l'année 540 av. J.-C., lorsque les sculpteurs Bupalos et Athénis, fils d'Archerinos et petit-fils de Mikkiadès, auxquels les sources littéraires attribuent la naissance de ce type³⁰⁶, étaient en pleine activité³⁰⁷. Il y avait là, comme le souligne Pierre Paris, matière à discussion. Faut-il voir dans cette discrète nuance l'expression d'une certaine frilosité à rattacher les œuvres du deuxième groupe à une période aussi récente que le début du V^e siècle ? Quoi qu'il en soit, et sans qu'il soit question de reprocher à Pierre Paris une absence de prise de risque en matière de datation, on ne peut que constater le caractère confus de ses propos : considérant les termes du débat connu, il ne prend pas la peine d'en rappeler les détails à son lecteur et reste très allusif quant à ses propres conclusions, une remarque que nous avons déjà faite au sujet de la date qu'il propose pour la construction du temple d'Athéna Krania. Il n'est guère évident de savoir à quel moment de l'époque archaïque il place le type intermédiaire qu'il pense avoir défini (c'est là, d'après lui, « le principal intérêt du fragment »). Sans doute songe-t-il à la deuxième moitié du VI^e siècle av. J.-C., sans plus de précision.

³⁰⁴ Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », art. cité, p. 224-225.

³⁰⁵ Sur la *korè* A 4062 : Théophile HOMOLLE, « Statues trouvées à Délos (pl. II, III) », art. cité, p. 107-108 ; ID., *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, ouvr. cité, p. 20-22, n° V, pl. III ; Jean MARCADÉ (éd.), *Sculptures déliennes*, ouvr. cité, p. 16-17, n° 2.

³⁰⁶ PAUSANIAS IX, 35, 6 ; PLINIE L'ANCIEN *Hist. nat.*, XXXVI, 11.

³⁰⁷ Théophile HOMOLLE, *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, ouvr. cité, p. 79-83.

Du reste, même si le jugement porté sur la *korè* délienne a fait l'objet d'une réévaluation très nette, nettoyée des préjugés qui sont ceux de la fin du XIX^e siècle sans qu'elle soit nécessairement plus objective, la place qui lui est aujourd'hui assignée dans l'histoire de la sculpture grecque n'est pas incompatible avec les prudentes conclusions de Pierre Paris. On retient généralement l'année 500 ou, plus prudemment, la fin du VI^e siècle av. J.-C. Toutefois, s'il est indéniable que notre connaissance de l'archaïsme n'a plus rien de commun avec celle qu'en avaient les érudits fin-de-siècle, nous restons souvent, en matière de chronologie, tributaires de cadres fluctuants. En 2008, Jean Marcadé, qui fut un fin connaisseur de la sculpture grecque, reconnaissait qu'après avoir proposé de dater vers 500 la *korè* délienne et d'autres œuvres qui lui sont associées, il croyait désormais envisageable de les faire remonter à l'époque des Pisistratides, vers 520-515 av. J.-C.³⁰⁸. Il ne s'agit pas d'un cas isolé. L'offrande de Nikandrè, pourtant considérée comme un point de repère fiable grâce à son information épigraphique, fait aussi l'objet d'un débat. Une datation vers 660-650 av. J.-C. est la plus communément admise. Mais certains n'hésitent pas à la rajeunir sensiblement en rabaisant la date de sa création vers 640-630, voire même 630-625 av. J.-C. En effet, si l'on admet que la naissance de la grande sculpture en pierre en Grèce est liée à un modèle emprunté à l'Égypte, il convient de rechercher le moment où les liens entre les deux régions étaient suffisamment développés pour qu'un tel transfert pût se faire. À la suite d'Hérodote, on le situe généralement sous le règne de Psammétique I^{er} (664-610) et, surtout, à l'époque de la fondation de Naucratis, vers 640-620 av. J.-C.³⁰⁹.

Reste la question de l'identification de cette *korè* délienne comme étant une représentation d'Artémis. Comme nous l'avons vu, Pierre Paris suit les conclusions de Théophile Homolle sans discuter l'interprétation de son prédécesseur. Il précise d'emblée : « Sans rouvrir ici toutes les questions débattues, et le plus souvent éclaircies par les savantes investigations de M. Homolle, je me contenterai de marquer les traits caractéristiques de l'œuvre nouvelle³¹⁰ ». À cette date pourtant, les conclusions de ce dernier ont déjà été remises en cause. Georges Perrot, dans le long compte rendu qu'il a consacré à la thèse latine de Théophile Homolle, en 1887, est revenu sur les « prétendues images d'Artémis », les arguments avancés lui semblant trop peu solides³¹¹. C'est notamment le cas pour l'interprétation que Théophile Homolle a donné de la dédicace de Nikandrè :

M. Homolle croit lui entendre dire qu'elle est une image d'Artémis. Je ne vois pas que le vers ait nécessairement ce sens ; notre critique se départit ici, pour une fois, de cette prudente réserve avec laquelle il s'abstient presque toujours de forcer la valeur des textes. Tout ce qu'on peut légitimement tirer de cette inscription, c'est que la statue a été consacrée par Ni-

³⁰⁸ Jean MARCADÉ, « À propos des sculptures archaïques de l'ἀγορὰ θεῶν de Délos », dans Yannis KOURAYOS et Francis PROST (éd.), *La sculpture des Cyclades à l'époque archaïque. Histoire des ateliers, rayonnement des styles*, Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (48), 2008, p. 266-267.

³⁰⁹ HÉRODOTE II, 154. Voir Francis CROISSANT, « Les premières *korés* cycladiques », dans Yannis KOURAYOS et Francis PROST (éd.), *La sculpture des Cyclades à l'époque archaïque. Histoire des ateliers, rayonnement des styles*, Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (48), 2008, p. 311-312.

³¹⁰ Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », art. cité, p. 217.

³¹¹ Georges PERROT, « Th. Homolle, *De antiquissimis Dianae simulacris Deliacis*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par Th. Homolle ; in-8°, 104 pages et 11 planches en photogravure ; Thorin, 1885 », *JJS*, fasc. 2-4 (février-avril), 1887, p. 129-135.

candra et qu'elle l'a été à Artémis ; mais où est-il marqué en termes formels qu'elle représente Artémis³¹² ?

Mais les doutes naissent surtout de la comparaison des corpus délien et athénien. L'étude des attributs, des gestes, des attitudes ou, lorsqu'une dédicace a été conservée, des inscriptions des *korai* de l'Acropole oriente vers une lecture plus complexe du sens qu'il convient de donner à ces œuvres, en particulier les plus récentes. S'il est parfois possible d'y reconnaître des images de la divinité, cette conclusion ne résiste pas à l'analyse dans d'autres cas où nous sommes plutôt en présence de la représentation d'une prêtresse, de la dédicante elle-même, ou tout simplement face à une belle image destinée à réjouir la divinité (comme dans le cas où l'ex-voto, qui prend les traits d'une *korè*, est consacré par un homme). Pierre Paris, qui dispose pourtant de ces nouveaux éléments, balaie le débat d'un trait. C'est à Henri Lechat que revient le mérite de s'en emparer, dès l'année suivante, en livrant une étude qui lui permet de prolonger et d'approfondir les réflexions faites par Georges Perrot en 1887, tandis que Maxime Collignon prend lui aussi position dans ce sens³¹³. Notons cependant qu'Henri Lechat disposait d'un avantage certain : membre de la 37^e promotion de l'École française d'Athènes, celle de 1886, il eut tout le loisir d'observer et d'étudier sur place les découvertes de l'Acropole, à la différence de Pierre Paris qui partit avant la découverte du « dépôt des Perses ».

En 1950, la question de l'identité de la *korè* délienne prend un nouveau tour grâce aux travaux de Jean Marcadé. Ce n'est plus seulement son identification comme une représentation d'Artémis qui est rejetée – on avait renoncé depuis longtemps à l'idée première de Théophile Homolle – mais son statut même de simple offrande parmi d'autres appartenant à un type conventionnel, celui des *korai* archaïques. Au contraire, il pense pouvoir reconnaître dans la statue étudiée par Pierre Paris une effigie nettement individualisée et non isolée. Elle appartiendrait à un groupe comprenant les statues de six divinités, derniers restes d'un ensemble archaïque très mutilé qui se rattacherait au culte des Douze Dieux. Jean Marcadé, que la préparation de la publication de la sculpture classique et hellénistique de Délos avait conduit dans les réserves du musée, y retrouva plusieurs fragments archaïques. Tous avaient été découverts près du Dôdékathéon [FIG. 200-202]. Après les avoir patiemment rassemblés, il est en mesure d'identifier cinq nouvelles statues. Il reconnaît Athéna portant une égide-cape bordée de serpents, un Apollon Citharède, Artémis revêtue d'une peau de bête, et Zeus trônant aux côtés de Héra. Quant à la sixième statue, la *korè* MN 22 découverte par Pierre Paris, il s'agirait en réalité de Létô dont la présence dans ce groupe serait cohérente dans le cadre de la triade apollinienne. Jean Marcadé l'identifie grâce au voile qui lui couvre la tête. Acceptant l'idée généralement admise selon laquelle les sculpteurs du dernier quart du VI^e siècle ont pu s'inspirer des peintures sur vase, en particulier pour représenter le mouvement, il rapproche l'assemblée des dieux qu'il pense avoir identifiée à Délos – du moins partiellement – de celle que le peintre Psiax a représenté, vers 520-510 av. J.-C., sur un vase bilingue signé par le potier Andokidès, une pièce conservée au Museo Arqueológico

³¹² *Ibid.*, p. 134. Rappelons que le premier vers est ainsi formulé : Νικάνδρη μ' ἀνέθ(η)κεν (ἐ)κηβόλωι ἰοχεαίρῃ : « Nikandrè m'a dédiée à l'Archère dont les traits portent loin » (ID 2).

³¹³ Henri LECHAT, « Observations sur les statues archaïques de type féminin du Musée de l'Acropole », art. cité, p. 572-586 (en part. p. 576-577 sur la comparaison entre les *korai* déliennes et athéniennes) ; Maxime COLLIGNON, « Les fouilles de l'Acropole d'Athènes », art. cité, p. 857-859.

Nacional de Madrid³¹⁴ [FIG. 203]. On y voit, de gauche à droite, Artémis portant une peau de bête sur les épaules, Apollon jouant de la cithare, Létô dont les cheveux sont en partie recouverts par le voile matronal, enfin Arès avec son casque et son bouclier. Jean Marcadé pense donc avoir identifié un ensemble de six sculptures datant de la fin du VI^e siècle, exposées publiquement pour former comme une assemblée des dieux telle qu'elle est suggérée par la peinture sur vase, et ayant plus tard appartenu à ce que les inscriptions déliennes désignent comme les *dōdeka agálmata* (οὔ τὰ δώδεκα ἀγάλματα) ou le *Dōdekátheon* (Δωδεκάθεον), le temple des Douze Dieux de l'époque hellénistique auquel sont associés plusieurs bases de statues et plusieurs autels dont l'un (le C) porte l'inscription [ΑΘΗ]ΝΑΣ ΔΙΟΣ ΗΡΑΣ, d'Athéna, de Zeus, d'Héra³¹⁵.

Pierre Paris ne pouvait pas aller aussi loin que Jean Marcadé dans son analyse. D'abord parce qu'en 1889, il lui manque un élément déterminant qui aurait pu – éventuellement – le conduire à questionner davantage l'œuvre qu'il étudiait : en juillet 1883, le Dōdekátheon n'a pas encore été identifié, ni les autels qui lui sont associés. La topographie de cette région est encore bien incertaine. En témoigne la façon dont il localise sa découverte : « sur l'emplacement de l'agora, à vingt mètres au Sud de la statue de C. Ofellius, à côté d'une autre statue de même type, encore inédite [la *korè* Paris A 4065], et de nombreux fragments archaïques³¹⁶ ». Il faut attendre 1885 et la reprise des fouilles par Théophile Homolle et Félix Dürrbach pour que les vestiges du temple et des autels soient partiellement dégagés. Mais Théophile Homolle, en se fondant sur la découverte de statuettes en marbre et en terre cuite, en fait alors un Asclépieion. Lors de la Grande Fouille du début du XX^e siècle, Gabriel Leroux achève le déblaiement du sanctuaire mais ne remet pas en question son identification. C'est finalement René Vallois qui y reconnaît le Dōdekátheon, lequel sera ensuite étudié par Ernest Will entre 1937 et 1939³¹⁷.

³¹⁴ MAN inv. 11008, face A. Cette pièce provient de la collection du marquis de Salamanca.

³¹⁵ Jean MARCADÉ, « Notes sur trois sculptures archaïques récemment reconstituées », art. cité ; Jean MARCADÉ (éd.), *Sculptures déliennes*, ouvr. cité, p. 44-55, n° 14-19 ; Jean MARCADÉ, « À propos des sculptures archaïques de l'ἄγορὰ θεῶν de Délos », art. cité. Pour une présentation plus concise des termes du débat (mais assez approximative sur certains points), voir Pierre de LA COSTE-MESSELIÈRE, « Rapport sur les travaux de l'École française d'Athènes en 1949-1950 ; lu dans la séance du 16 juin 1950 », *CRAI*, 94, 2, 1950, p. 224-226. Ajoutons qu'en 1929, René Vallois avait proposé de rattacher les deux *korai* découvertes par Pierre Paris en 1883 au Létôon, situé aux abords immédiats du Dōdekátheon et de l'agora des Italiens (René VALLOIS, « Topographie délienne. II. Les édifices du groupe Nord », *BCH*, 53, 1929, p. 223-225). Sur le Dōdekátheon et le sanctuaire des Douze Dieux, il convient de consulter Ernest WILL, *Le Dōdekátheon*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (22), 1955, ainsi que la mise au point synthétique de Philippe BRUNEAU et Jean DUCAT, *Guide de Délos*, 4^e éd., Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « Sites et monuments » (1), 2005, p. 95, 216-218.

³¹⁶ Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », art. cité, p. 217.

³¹⁷ Les fouilles conduites par Théophile Homolle et Felix Dürrbach ont lieu entre le 28 juin et le 30 août 1885. Sur les étapes qui conduisent à l'identification du sanctuaire, voir Théophile HOMOLLE, « Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos », *Arch. miss. scient. litt.*, 13, 1887, p. 399-401 ; René VALLOIS, « Topographie délienne. II. Les édifices du groupe Nord », art. cité, p. 225-249 ; Ernest WILL, *Le Dōdekátheon*, ouvr. cité, p. 7-9. Ajoutons que l'immense chaos des vestiges déliens rend toujours incertain le travail d'identification des ruines. Malgré les fouilles menées depuis 1885, Ernest Will pouvait encore écrire en 1955 que « l'union des différents éléments qui le constituaient [le sanctuaire] n'est plus apparente aujourd'hui au premier coup d'œil. [...] Il ne reste plus en place que le soubassement du temple et les fondations des bases et des autels, et s'il subsiste suffisamment de blocs de l'élévation du temple pour permettre une restitution générale, la superstructure des autels a disparu à quelques fragments près. L'enceinte enfin reste visible, non sans peine, en divers points de son parcours et réduite à une assise de fondation » (p. 7).

En revanche, Pierre Paris perçut, mais assez confusément, plusieurs éléments qui tendaient à individualiser l'œuvre qu'il étudiait au sein de la série définie par Théophile Homolle [FIG. 197.B] :

Par derrière, le modelé de notre statue est des plus sommaires. Le péplos fait seulement trois ou quatre grands plis verticaux très serrés, sur le côté gauche. À part cela, le vêtement s'étend sur toute la partie postérieure, depuis la nuque jusqu'au milieu du mollet, sans un repli, sans une saillie, sans libre flottement. L'étoffe, épaisse, est plaquée contre les formes qu'elle accuse, et les formes elles-mêmes ne sont pour ainsi dire qu'indiquées ; les reliefs en sont aplatis, élargis, traités par des courbes molles. Mais ce qui mérite l'attention, comme tout à fait exceptionnel, c'est que les cheveux, – qui tombent en une masse très allongée et arrondie en ovale, – sont ici cachés sous le péplos ; ce qui n'a pas empêché le sculpteur de les laisser transparaître sous l'étoffe, – contradiction singulière et choquante : car ce même péplos qui se fait léger comme une gaze pour ne point cacher les cheveux, devient, plus bas, épais et raide comme une cuirasse au point de déformer et presque de supprimer les lignes³¹⁸.

La masse tombante de la chevelure est donc dissimulée sous le vêtement, un détail que Pierre Paris avait remarqué dès 1883 comme on le voit à la lecture de son carnet de fouilles (« Statue II ») : « mèches de cheveux tombant sur le devant. Derrière, la [rat. = tête] chevelure est cachée sous la draperie. Derrière de la statue peu modelé³¹⁹ ». Il suggérait ainsi que la *korè* était voilée. C'est l'élément qui permet à Jean Marcadé – lequel dispose toutefois d'un faisceau d'indices que n'avait pas son prédécesseur – de reconnaître Létô. Pierre Paris, cependant, ne formule pas cette idée clairement. Il ne mentionne aucun voile et ne retient que deux pièces pour le vêtement, le *chiton* et l'*himation*, selon le schéma défini par Théophile Homolle.

Si l'on relit attentivement la description que Pierre Paris donne du manteau, on constate qu'il perçoit des singularités dans le drapé de l'*himation* (qu'il qualifie de *péplos*), en particulier le fait qu'il soit drapé à la fois sur l'épaule droite et sous l'aisselle gauche tout en retombant depuis les deux épaules sur le devant du corps. Mais là encore, il ne va pas au bout de l'analyse. Il devine de façon très vague ce que Gisela M. A. Richter reconnaîtra comme un autre élément du costume : la statue porte, par-dessus l'*himation*, un *épiblema*, un châle qui recouvre l'ensemble du dos depuis la nuque, où sa limite est nettement visible à condition que l'on puisse observer l'arrière de la statue, jusqu'aux mollets, et qui, jeté sur les épaules, retombe des deux côtés sur le devant du corps en dessinant des plis plus larges que ceux de l'*himation*. C'est lui qui dissimule la masse tombante de la chevelure comme l'avait remarqué Pierre Paris [FIG. 197.B, 204-205.C]³²⁰. Si les deux pièces de vêtement sont difficiles à distinguer sur une photographie prise de face, une vue de trois quarts permet en revanche de les différencier davantage [FIG. 197.A, 205.A-B]. Il résulte de ces observations que la citation tirée de l'article de Pierre Paris sur laquelle s'appuya Jean Marcadé – qui ne décrit pas en détail la sculpture – pour justifier son interprétation ne montrait pas que la *korè* avait « la tête couverte du voile matronal », mais seulement que l'*épiblema* masquait la chevelure

³¹⁸ Pierre PARIS, « Statue archaïque de Délos », art. cité, p. 221-222.

³¹⁹ Pierre PARIS, *Délos 1883*, carnet ms., s. p., École française d'Athènes, A-EFA, DÉLOS 2-C DEL 11.

³²⁰ Gisela Marie Augusta RICHTER, *Korai. Archaic Greek Maidens. A Study of the Development of the Kore Type in Greek Sculpture*, ouvr. cité, p. 88 : « As a third garment she has an epiblema, which hangs down from both shoulders over back and sides ».

au niveau du dos³²¹. Il n'en reste pas moins vrai que celle-ci porte un voile, mais il est bien difficile de l'apprécier sur les photographies qui la montrent de face et de dos. Il faut, là encore, pouvoir l'observer sous plusieurs angles. Le voile est bien visible sur le côté gauche de la statue, au niveau du cou où il est figuré par des lignes descendantes qui suggèrent la présence d'une pièce de tissu tendue, dessinant des plis fins et disparaissant sous l'*épiblema* et l'*himation* [FIG. 204.B, 205.A-C]. Il couvrirait la chevelure dont on n'aperçoit que les quatre mèches parotides qui retombent sur la poitrine [FIG. 204.A].

Les descriptions les plus récentes de l'œuvre, même les plus précises, n'ont retenu que trois pièces dans la composition du costume (le *chiton*, l'*himation* et le *voile*), Claude Rolley attribuant la complication des plis, dont l'organisation est difficile à comprendre sans admettre la présence supplémentaire d'un châle, à « un goût décoratif [qui] méprise la réalité » (une idée que l'on trouvait déjà chez Pierre Paris)³²². Dans le catalogue de l'exposition *Mer Égée, Grèce des îles*, l'auteur de la notice semble regrouper en une seule pièce le voile et l'*épiblema*, imaginant Létô telle que l'a représentée le peintre Psiax sur le vase d'Andokidès. Mais nous avons vu que la manière dont est traité le costume au niveau de la nuque ne permet pas une telle interprétation [FIG. 205.C]³²³. Sur ce point, c'est la description de Bernard Holtzmann qui nous semble témoigner de la meilleure compréhension de la composition du costume de Létô en identifiant clairement quatre pièces : le *chiton*, l'*himation*, l'*épiblema* et le voile³²⁴.

Nos compétences limitées en la matière nous obligent à rester prudent dans nos conclusions, mais il nous semble cependant que les observations qui précèdent conduisent à relativiser le jugement qui a été formulé et répété depuis Pierre Paris quant au traitement sommaire de la partie arrière de la statue [FIG. 197.B]. Ce dernier y voyait sans doute un indice supplémentaire de l'archaïsme de l'œuvre. Jean Marcadé, qui fait le même constat sur plusieurs des statues qu'il rapproche, imagine quant à lui un groupe paratactique, peut-être aligné le long d'un mur et destiné à être vu de face³²⁵. Mais le sculpteur a-t-il réellement négligé le traitement du dos ? Cette idée pouvait s'entendre lorsque l'on admettait la seule présence de l'*himation* : on y était conduit par l'absence de plis que le drapé de celui-ci aurait dû dessiner comme on le voit sur de nombreuses offrandes féminines, la *korè* Paris A 4065, pour ne citer qu'un exemple [FIG. 198.B]. En revanche, accepter la présence de l'*épiblema* doit conduire, croyons-nous, à nuancer fortement cette idée : le sculpteur a voulu suggérer discrètement les formes du corps et de la chevelure sous le châle tendu qui tombait le long du dos depuis les épaules. Il a d'ailleurs pris la peine de représenter les plis du châle dus au mouvement du bras gauche qui s'écartait pour relever le *chiton* et que l'on voit sur le côté

³²¹ Jean MARCADÉ, « Notes sur trois sculptures archaïques récemment reconstituées », art. cité, p. 203.

³²² Claude ROLLEY, *La sculpture grecque. 1. Des origines au milieu du V^e siècle*, ouvr. cité, p. 256. Trois pièces de vêtement sont aussi signalées par Philippe Jockey dans Jean MARCADÉ (éd.), *Sculptures déliennes*, ouvr. cité, p. 48.

³²³ François VILLARD, Christos DOUMAS, Kate de KERSAUZON, Alain PASQUIER et Georges STEINHAUER (éd.), *Mer Égée, Grèce des îles*, ouvr. cité, p. 200.

³²⁴ Bernard HOLTZMANN, *La sculpture grecque. Une introduction*, ouvr. cité, p. 176-177, n° 33.

³²⁵ Jean MARCADÉ, « Notes sur trois sculptures archaïques récemment reconstituées », art. cité, p. 203, 211-212.

gauche de la face arrière, ainsi que les plis fins du *chiton* qui dépasse de l'*épiblema* au niveau du bas de la jambe gauche, toujours sur la face arrière.



Des travaux de Pierre Paris jusqu'aux études les plus récentes, le dossier que nous venons d'étudier témoigne des difficultés auxquelles les archéologues et les historiens de l'art sont confrontés face à l'étude d'une œuvre comme la Létô de Délos. La description préalable n'a rien d'évidente et pourtant elle conditionne très fortement l'interprétation ultérieure. Elle est toujours marquée par une forte subjectivité. La nature même de l'œuvre sculpturale, en trois dimensions, doit être prise en compte. Une bonne photographie publiée (laquelle représente la plupart du temps une vue de face) ne remplacera jamais l'observation *in situ* et la possibilité de tourner autour de l'œuvre pour l'examiner sous tous les angles. Revenons un instant à Pierre Paris. Nous aimerions savoir à quel moment il travailla à la rédaction de son article : dans les mois qui suivirent la découverte de l'été 1883 ? Ou cinq ans plus tard, dans les mois qui précédèrent sa publication dans le volume du *Bulletin de correspondance hellénique* de l'année 1889 ? Put-il accéder à l'œuvre qu'il avait exhumée ou dut-il se contenter de ses notes et d'une image comme celle que reproduit la planche VII de son essai ? Ces informations, que nous n'avons pas, pourraient expliquer certaines lacunes de son travail et le caractère inabouti de sa réflexion sur plusieurs points que nous avons signalés.

Interpréter une œuvre, c'est aussi la dater et, partant, la situer dans l'environnement qui l'a vue naître. Comme pour la description, et sans conclure pour autant au relativisme absolu de nos connaissances en la matière, ce dossier met en évidence les quatre contraintes majeures qui s'imposent au chercheur, du moins pour les périodes les plus anciennes de l'art, et que celui-ci doit garder présentes à l'esprit pour tenter d'en réduire les effets indésirables : 1. l'absence de tout contexte historique précis pour la plupart des œuvres, ce qui ouvre la voie aux interprétations les plus contradictoires ; 2. l'état de la recherche et du corpus à un moment donné – même si, en ce qui concerne Délos, Francis Croissant a rappelé que le site « ne saurait guère, pour la période archaïque, nous réserver de surprises majeurs » – ; 3. l'ensemble des présupposés qui conditionnent le regard subjectif qui est celui de l'historien devant une œuvre, y compris lorsqu'il ne s'agit que de la décrire ; 4. enfin, le poids de l'argument d'autorité, des travaux et des constructions historiographiques hérités de nos prédécesseurs³²⁶. Ce dernier point est un autre facteur pouvant expliquer les timidités de Pierre Paris. D'un bout à l'autre de son essai, il ne parvient pas à se démarquer des conclusions de Théophile Homolle qu'il ne songe pas un instant à remettre en cause ni même à nuancer. Manifestement, le maître d'œuvre des fouilles de Délos, professeur suppléant d'épigraphie et d'antiquités grecques au Collège de France depuis 1884, s'imposait à Pierre Paris comme une figure d'autorité.

³²⁶ Alice A. DONOHUE, *Greek Sculpture and the Problem of Description*, ouvr. cité, p. 222-223 ; Francis CROISSANT, « Les premières korés cycladiques », art. cité, p. 312-315.

5. — APOGÉE ET DÉCADENCE DE LA SCULPTURE ANTIQUE : UN ÉVOLUTIONNISME MARQUÉ

Dans l'étude des périodes reculées de l'art grec que nous avons évoquées jusque-là, il s'agissait de défricher des territoires encore très peu connus et, tel un missionnaire, de prêcher la bonne parole pour annoncer les nouvelles révélations venues de Méditerranée orientale. Au moment d'aborder l'histoire de la statuaire de la période de transition entre l'archaïsme et l'époque classique, Pierre Paris entre sur un terrain mieux balisé. Le discours produit tient davantage de la vulgate ou de l'expression d'un sentiment esthétique personnel ressenti face aux œuvres contemplées. À ce titre, nous nous contenterons de souligner quelques-uns des aspects qui nous semblent les plus représentatifs du discours pariséen.

Dans l'esprit des hommes de la génération de Pierre Paris, le parcours suivi par les sculpteurs grecs du VII^e jusqu'aux premières décennies du V^e siècle av. J.-C., qui font de la figure humaine leur objet privilégié, s'apparente à un effort obstiné pour rompre avec la raideur et la frontalité hiératique héritées de l'Orient, de l'Égypte en particulier, et animer leurs créations. Expression du génie hellénique, cette conquête se fit sur un temps court, en l'espace d'un peu plus de deux siècles, et s'accéléra à la fin de l'archaïsme, entre les années 500 et 480 av. J.-C. :

En Grèce, cette période est courte, pleine d'enseignement et d'intérêt. Jamais aucun peuple ne passa avec tant de souplesse ni de rapidité des hésitations de l'enfance qui tâtonne à l'assurance de l'âge mûr. Entre les ouvriers qui dégrossirent l'Artémis xoanon de Délos [l'offrande de Nikandrè] et les sculpteurs qui plissaient amoureusement les tuniques des déesses athéniennes [les *korai* de l'Acropole], qui peut dire combien d'années se sont écoulées ? Mais ces derniers et Phidias, nous le savons, moins d'un siècle les sépare³²⁷.

Ces quelques décennies sont celles du passage de l'archaïsme au style sévère. Dans *La sculpture antique*, Pierre Paris, sans surprise, accorde une attention privilégiée aux sculptures des frontons du temple d'Aphaïa à Égine³²⁸. Nous sommes toujours dans le jugement esthétique formulé à partir d'une norme qui est celle que nous avons définie plus haut, de sorte que les éléments qui composent les deux frontons sont envisagés en fonction de leurs qualités et de leurs défauts supposés. Le fronton ouest est plus ancien, marqué par un « souvenir d'archaïsme » (p. 169), tandis que les « progrès » perceptibles dans les œuvres du fronton est rattachent déjà son décor au style sévère. La description qui est proposée repose sur un jeu de parallélismes qui opposent les deux ensembles pour mieux en souligner les différences. Trois types sont privilégiés. Celui d'Athéna d'abord. À l'est [FIG. 206], hiératique, raide, vêtue d'un lourd *himation*, elle est sans souplesse, sans grâce et sans expression : elle « a toute l'apparence d'une idole archaïque » et « n'a d'autre beauté qu'un air de force et d'impassibilité divine, auquel se joint l'énigme du sourire éginétique » (p. 170). La gravure qui accompagne le texte – elle occupe toute une page – renforce cette impression en donnant au manteau et au visage de la déesse une lourdeur accentuée par rapport à l'œuvre originale. Mais ce sont surtout les figures des archers et des guerriers blessés qui permettent à Pierre Paris de souligner les progrès accomplis dans la représentation de l'anatomie et des personnages en action. Sur le fronton ouest, les guerriers sont « presque vivants ». Mais ce sont

³²⁷ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 160.

³²⁸ *Ibid.*, p. 168-176.

encore « des blessés [qui] ne souffrent pas de leurs blessures », de sorte que « Si tous ces fiers combattants méritent encore le nom d'archaïques, c'est à cause même de leur visage énergique et froid, que ne contracte aucune passion, de leurs muscles forts et raides, que n'assouplit aucune élégance. [...] Il leur reste du passé l'ignorance de ce qui fait la personnalité d'un corps » (p. 172-173). Le fronton est offre en revanche une image bien différente, qu'il s'agisse des attitudes, plus proche de la réalité et moins conventionnelles, du traitement de la figure humaine ou de l'animation des figures. Ainsi, Héraclès « restera comme le type de l'archer nerveux et bien musclé, sûr de son coup » (p. 174). Ici encore, la gravure est au service du discours [FIG. 207], cette fois pour faire ressortir la tension musculaire qui anime la statue. Toutefois, c'est la confrontation des guerriers blessés et agonisants de chacun des deux frontons qui permet le mieux de suggérer les mutations qui sont à l'œuvre en ce début de Ve siècle et dont témoigne le décor sculpté du temple d'Aphaïa [FIG. 208]. Ainsi, sur le fronton est, Laomédon est

un vrai blessé, non plus seulement un corps étendu sur le sol. Dans un dernier effort le héros cherche à s'appuyer sur son bouclier ; mais sa tête, sous le poids du casque, sous les tortures de la souffrance, s'incline vers le sol ; son visage s'éclaire presque d'un reflet douloureux ; les muscles du torse se contractent, tandis que les jambes étendues s'allongent et s'affaissent, déjà mortes. Pour nous, ce soldat est, malgré quelques traits survivants d'archaïsme, la plus belle statue des deux frontons ; elle surpasse même l'Héraklès, pourtant si juste de mouvement et de dessin ; c'est presque un chef-d'œuvre [p. 174].

En somme, ce que donnent à voir les œuvres des sculpteurs éginètes, c'est une cohabitation entre les traditions héritées de l'archaïsme et la modernité du style sévère (p. 169). Qu'il s'agisse de l'appréciation d'ensemble ou des figures qui retiennent en priorité l'attention, le discours, sur le fond, n'est d'ailleurs guère différent de celui que l'on peut lire dans les ouvrages que nous continuons d'utiliser en ce début de XXI^e siècle³²⁹. Pour Jean Charbonneaux, le fronton ouest peut ainsi être perçu comme « le testament éclectique de l'archaïsme ». À Égine, « On passe de la présentation statique à la vérité de l'action. Le drame s'humanise³³⁰ ». C'est la même raison qui pousse Pierre Paris à retenir, pour son anthologie de la sculpture antique, le groupe des Tyrannicides de Kritios et Nésiotès qui, en 477-476 av. J.-C., remplaça sur l'agora d'Athènes l'œuvre d'Anténor, exécutée vers 505 et que Xerxès avait emportée à Persépolis comme butin³³¹. Le groupe en bronze, connu par une copie en marbre d'époque romaine, représente Harmodios et Aristogiton, les meurtriers du tyran Hipparque (514). Lieu de mémoire de la démocratie athénienne, l'œuvre n'est pas seulement connue pour sa signification politique forte. Le groupe de Kritios et Nésiotès marque aussi une étape importante dans l'histoire de la sculpture grecque : « la hardiesse de l'attitude et la vie du mouvement³³² » que l'on y perçoit montrent que l'archaïsme est déjà dépassé³³³.

³²⁹ Bernard HOLTZMANN et Alain PASQUIER, *Histoire de l'art antique. L'art grec*, ouvr. cité, p. 154-159 ; Jean CHARBONNEAUX, Roland MARTIN et François VILLARD, *Grèce archaïque, 620-480 av. J.-C.*, ouvr. cité, p. 230-237 (sur l'architecture du temple d'Aphaïa), p. 297-299 (sculptures).

³³⁰ Jean CHARBONNEAUX, Roland MARTIN et François VILLARD, *Grèce archaïque, 620-480 av. J.-C.*, ouvr. cité, p. 297-298.

³³¹ Vincent AZOULAY, *Les Tyrannicides d'Athènes. Vie et mort de deux statues*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2014.

³³² Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 180.

³³³ Bernard HOLTZMANN, *La sculpture grecque. Une introduction*, ouvr. cité, p. 188-189.

Car désormais, par-delà les différences d'écoles, les caractéristiques propres à chaque période et chaque région, ou le talent plus ou moins affirmé des sculpteurs, l'idée qui s'impose dans les pages écrites par Pierre Paris est bien celle-là : l'histoire de la sculpture grecque est d'abord celle d'une conquête sur la matière qui aboutit à une maîtrise achevée de la représentation du mouvement. À l'époque de Myron, actif avant 450, les artistes cultivent un art qui repose sur une imitation de la nature tout en idéalisant leurs figures. En ce sens, il est naturaliste mais non pas réaliste. À l'autre extrémité de la période envisagée, avec l'art plein d'emphase du « baroque hellénistique », la sculpture est devenue un art avant tout expressif, capable de fixer dans la pierre les émotions du visage et de puiser dans un vaste répertoire de gestes et d'attitudes. C'est autour de ces idées forces que se regroupent les œuvres sélectionnées par Pierre Paris pour être décrites. Après la fin de l'archaïsme, le saut qualitatif est des plus rapides comme en témoigne l'œuvre du « hardi novateur³³⁴ » qu'est Myron. Le Discobole en est une preuve éclatante :

Myron a pétrifié, pour ainsi dire, l'athlète discobole à l'instant précis où le disque va s'échapper de la main qui le lance, minute, ou, pour mieux dire, seconde fugitive, où s'est concentrée toute la vigueur et toute la souplesse des membres, et que va suivre, sans que l'œil puisse aisément saisir la transition, une détente générale des muscles dans l'immobilité du corps redressé. On dirait, toutes proportions gardées, une de ces épreuves de photographie rapide où sont saisis des mouvements de muscles au milieu de leur évolution, où l'on voit, par exemple, un homme montant des degrés, le pied suspendu entre la marche qu'il vient de quitter et la marche où il va se poser³³⁵.

C'est encore le cas avec ces morceaux de virtuosité que sont les représentations de la Victoire en plein vol, depuis la *Nikè* que sculpte Paionios à Olympie, vers 421 av. J.-C., « le devant du corps projeté en avant par un vol impétueux³³⁶ », jusqu'à la Victoire de Samothrace qui, au début du II^e siècle av. J.-C., « les ailes grandes ouvertes, [...] s'enlève hardiment », laquelle surpasse même le torse en mouvement de l'Iris du fronton ouest du Parthénon :

son ample tunique plissée s'enfle au vent, et nous croyons encore voir la déesse souffler dans sa trompette triomphante tandis que tout son corps s'emporte dans un grand élan. Nous avons loué, comme il convient, la *Nikè* de Paionios, audacieusement projetée en avant et comme suspendue sur le vide ; mais quelle distance de Paionios à l'artiste inconnu qui sculpta le chef-d'œuvre de Samothrace ! La vivacité de l'attitude, l'ampleur du mouvement, le claquement des draperies qui flottent et frissonnent au vent, la grandeur, la majesté, la vie, voilà les qualités qui frappent les moins habiles à la vue de ce marbre splendide. [...] Il y a dans ces draperies, il faut l'avouer, une grandeur et une liberté d'invention, une hardiesse et une habileté technique que n'a pas au même point l'Iris du Parthénon³³⁷.

³³⁴ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 186.

³³⁵ *Ibid.*, p. 190. Le texte de la description du Discobole est en partie reprise dans Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages*, ouvr. cité, p. 130-132. Voir également Bernard HOLTZMANN, *La sculpture grecque. Une introduction*, ouvr. cité, p. 214-215, n° 50.

³³⁶ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 223-224. Sur la Victoire de Paionios : Bernard HOLTZMANN, *La sculpture grecque. Une introduction*, ouvr. cité, p. 226-227, n° 56 ; Bernard HOLTZMANN et Alain PASQUIER, *Histoire de l'art antique. L'art grec*, ouvr. cité, p. 192-193.

³³⁷ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 286-287. Sur la Victoire de Samothrace : Bernard HOLTZMANN, *La sculpture grecque. Une introduction*, ouvr. cité, p. 300-301, n° 92 ; Bernard HOLTZMANN et Alain PASQUIER, *Histoire de l'art antique. L'art grec*, ouvr. cité, p. 258-259.

Dans l'anthologie que propose Pierre Paris, les œuvres connues, celles qui ont pris place dans les grandes collections à partir de la Renaissance, voisinent avec celles que les fouilles ont révélées tout au long du siècle. Pierre Paris peut donc puiser dans un catalogue singulièrement enrichi. Partant, le regard de l'historien de l'art s'en trouve modifié : l'Apollon du Belvédère est désormais « bien déchu du rang où l'élevait Winckelmann³³⁸ » un siècle plus tôt, lui qui y reconnaissait « le plus haut idéal de l'art parmi toutes les œuvres antiques qui ont échappé à la destruction³³⁹ ». Pierre Paris, au contraire, y voit le chant du cygne de la sculpture grecque, l'une des dernières grandes œuvres produites avant la période de décadence que marque l'époque gréco-romaine. Dans *La sculpture antique*, le schéma évolutionniste est en effet très marqué, Pierre Paris appliquant à l'histoire de l'art la même loi biologique qui touche tous les organismes vivants. Elle le conduit à distinguer quatre moments successifs : la naissance, l'apogée (maturité), la décadence (vieillesse) et enfin la disparition. Avec la conquête de la Grèce par Rome, la sculpture entre dans son avant-dernière phase :

Avec le groupe d'Apollonios et Tauriskos [le monumental Taureau Farnèse³⁴⁰], avec cette importante création de l'École de Tralles, nous fermons l'histoire de la sculpture grecque proprement dite ; la vie artistique ne cesse pas dans les pays helléniques ; mais si ce n'est pas seulement à Rome, c'est surtout pour Rome que travailleront désormais les grands artistes. Du reste, toute la gamme de l'art a été parcourue ; nous avons vu la sculpture se développer peu à peu en prenant conscience d'elle-même ; progresser, atteindre la perfection et s'y maintenir longtemps ; nous l'avons vue explorer son domaine dans tous les sens, en parcourir les voies ouvertes, en ouvrir de nouvelles, atteindre, dépasser même ses limites naturelles. Aucune manifestation d'elle-même ne lui est plus inconnue ; si son histoire n'est pas terminée, si nous devons raconter encore ce qu'elle a produit de beau et de grand avant que commence sa décadence, du moins est-il certain que cette beauté, cette grandeur seront pour nous d'ordinaire choses bien connues ; la sculpture grecque, désormais, a cessé d'être créatrice³⁴¹.

Si le terme « décadence » est parfois pris dans un sens purement chronologique, comme dans le cas du Torse du Belvédère³⁴², il est ici plus volontiers chargé d'une connotation péjorative :

³³⁸ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 325.

³³⁹ Johann Joachim WINCKELMANN, *Histoire de l'art dans l'Antiquité = Geschichte der Kunst des Alterthums*, ouvr. cité, p. 552-556. Sur les différentes versions de la description de l'Apollon du Belvédère, voir Johann Joachim WINCKELMANN, *De la description*, éd. par Élisabeth DÉCULTOT (introduction, traduction et notes), Paris, Éditions Macula, coll. « La littérature artistique », 2006, p. 110-127. Voir également Bernard HOLTZMANN et Alain PASQUIER, *Histoire de l'art antique. L'art grec*, ouvr. cité, p. 214-215.

³⁴⁰ Fin du II^e siècle av. J.-C., Museo Archeologico Nazionale di Napoli, inv. 6002.

³⁴¹ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 318-319.

³⁴² Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages*, ouvr. cité, p. 349 : « c'est l'œuvre d'un sculpteur de la décadence ; mais nous indiquons simplement par ces mots une époque, et non une critique, car le torse a de grandes beautés que les archéologues ont mises depuis longtemps en lumière. Nous ne connaissons pas de statue antique où le corps d'Héraklès, cet idéal de la force musculaire, soit plus puissant et plus robuste, sans exagération de saillies violentes ou de mouvements tourmentés ; comme l'artiste possède à fond l'anatomie virile, et s'applique à interpréter largement la nature qu'il a observée d'un regard très juste et très pénétrant ; comme il est passé maître dans l'art de manier le ciseau, et qu'il a profité de l'expérience de toutes les générations précédentes ; comme il a, par une exception déjà rare à cette époque, l'imagination assez simple et assez franche, il a sculpté une statue vraiment idéale, c'est-à-dire où la convention ne tient que sa juste place, et surtout une statue très vivante, où la chair semble palpiter, comme aux chefs-d'œuvre du Parthénon ; c'est avec raison que Danneker a pu dire que le torse du Belvédère est de la chair, le Laocoon du marbre ».

il est presque toujours facile de reconnaître les œuvres de cette époque, les unes parce qu'elles portent le sceau évident de l'imitation, les autres parce que la convention, dont nous avons vu exempts jusqu'à présent tous les chefs-d'œuvre classiques, commence à y apparaître, et à côté de la convention des qualités qui déjà font sentir la décadence, et que leur excès tourne presque en défauts : l'élégance poussée presque à la mièvrerie, et la grâce jusqu'à la préciosité³⁴³.

Trois œuvres lui semblent particulièrement représentatives de cette tendance : la Vénus de Médicis, l'Ariane endormie et l'Apollon du Belvédère. De ce point de vue, la conquête romaine ne suppose aucune régénération pour la statuaire, au contraire. Le jugement de Pierre Paris est guidé par le vers d'Horace³⁴⁴ selon lequel la Grèce aurait soumis son conquérant en lui donnant l'hellénisme comme culture (c'est l'« hellénisation consciente, voulue, recherchée » évoquée par Paul Veyne³⁴⁵). Les premières lignes sur lesquelles s'ouvre le dernier chapitre de *La sculpture antique* – tout comme le titre de celui-ci – sont tout à fait révélatrices : s'il y a bien une sculpture à Rome, il n'y a pas de sculpture romaine. On se contente d'emprunter aux Étrusques (mais eux-mêmes reçoivent l'influence de la grécité, de sorte que « la sculpture étrusque devient pour ainsi dire une section de l'art hellénique³⁴⁶ ») et aux Grecs. Or cette statuaire grecque qui se prolonge sous la domination romaine cesse d'innover. Les sculpteurs se contentent désormais de reprendre des modèles hérités : « imitation » et « convention », nous trouvons ici, appliqués à un art grec finissant, des termes que Pierre Paris a mobilisés pour définir les principales caractéristiques de l'art de l'Orient à ses origines. D'où le jugement lapidaire qui s'attache aux productions de cette période : « ce style, loin de produire rien de beau, rien de nouveau même, n'est que le style de la décadence³⁴⁷ ». Après avoir expédié à la hâte le traitement de la statuaire romaine, il est significatif que Pierre Paris achève son ouvrage sur des œuvres qui, sans être nécessairement représentatives de l'art romain, servent son propos. Il s'agit de la sculpture archaïsante produite par des artistes qui « cherchent à réchauffer leur verve au contact d'œuvres plus naïves et plus sincères³⁴⁸ ». Parmi les œuvres qu'il retient figure l'Artémis découverte à Pompéi en 1760³⁴⁹ [FIG. 209]. Elle lui évoque un type familier puisque cette œuvre en marbre de l'époque impériale possède toutes les caractéristiques des *korai* de la fin de l'époque archaïque : « Les

³⁴³ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 321.

³⁴⁴ HORACE, *Ep.* 2, 1, v. 156-157 : *Graecia capta ferum victorem cepit et artes intulit agresti Latio* (« La Grèce captive fit prisonnier son sauvage vainqueur et apporta les arts dans le rustique Latium »).

³⁴⁵ Paul VEYNE, *L'empire gréco-romain*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Des travaux », 2005, p. 177 (chap. 4, « L'identité grecque contre et avec Rome : "collaboration" et vocation supérieure »). Sur la question de la survie d'une identité grecque – la grécité, l'hellénisme – sous l'Empire romain, voir également : Paul VEYNE, « L'hellénisation de Rome et la problématique des acculturations », *Diogène*, 106, 1979, p. 3-29 ; Id., « L'identité grecque devant Rome et l'empereur », *REG*, 112, 2, 1999, p. 510-567 ; Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE, « Empire romain et hellénisme : bilan historiographique », *DHA*, suppl. 5, 2011, p. 141-178 (mise au point efficace sur l'état de l'art relatif à cette question).

³⁴⁶ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 334.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 345.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 349.

³⁴⁹ Museo Archeologico Nazionale di Napoli, inv. 6008. Voir Mary-Anne ZAGDOUN, *La sculpture archaïsante dans l'art hellénistique et dans l'art romain du Haut-Empire*, 2 vol., Athènes-Paris, École française d'Athènes, De Boccard, coll. « BEFAR » (269), 1989, vol. 1, p. 195-196, 243 (n° 287) ; vol. 2, pl. 64, fig. 232.

Artémis de Délos nous ont ému et charmé, l'Artémis de Pompéi nous amuse et nous fait sourire³⁵⁰ ». Un type familier, certes, mais qu'il jugeait d'un autre temps, anachronique.

CONCLUSION

L'étude de l'univers éditorial dans lequel s'inscrit Pierre Paris dans les années 80 et 90 du XIX^e siècle offre un complément à celle de son activité professorale. Ses travaux sont ceux d'un helléniste et d'un historien de l'art antique dont l'intérêt se porte d'abord vers l'étude de la sculpture grecque. Toutefois, il peine à s'imposer comme un savant reconnu dans ce champ spécifique des études grecques. Aussi, le segment éditorial qu'il occupe est avant tout celui de la divulgation et de la production d'outils destinés aux étudiants ainsi qu'à un public plus large de lettrés. Ces travaux lui permettent de se faire un nom, de satisfaire son goût pour une écriture plus libre, non entravée par les contraintes qu'impose la méthode scientifique, tout en révélant son goût pour tout ce qui permet de partager le savoir érudit auprès d'un lectorat aussi large que possible. Quant aux travaux savants plus proprement scientifiques, ils découlent avant tout de son activité lorsqu'il était membre de l'École française d'Athènes. Nous verrons que c'est précisément lorsque paraissent les dernières recherches en lien avec l'expérience athénienne que Pierre Paris porte son regard vers les découvertes archéologiques de la péninsule Ibérique (vers 1895). Manifestement, il est à la recherche d'une spécialité qui lui permettrait de donner un nouveau souffle à sa carrière. Quant à l'étude du discours qu'il produit sur la sculpture grecque, en particulier au sujet de l'art de l'époque archaïque, nous verrons qu'elle permet de mieux comprendre la manière dont il aborde la grande sculpture en pierre des Ibères à partir des années 1896-1897. Avant d'aborder le tournant hispaniste, il nous faut cependant ouvrir un autre dossier qui figure sans aucun doute parmi les moins connus de la carrière de Pierre Paris. Il s'agit de son action à la tête de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux, une institution qu'il dirige entre 1898 et 1913.

³⁵⁰ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité, p. 350. Le musée de la faculté des lettres de Bordeaux en possédait un moulage. Voir la notice n° 270 dans Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages*, ouvr. cité, p. 408-410.

CHAPITRE 6

CONDUIRE LES ARTISTES BORDELAIS (1898-1913)

Puis-je oublier, mes jeunes amis, les collaborateurs qui m'accueillirent très amicalement, tout indigne que j'aie pu leur paraître, n'ayant d'autre titre à devenir leur chef qu'une grande passion pour l'art et pour la jeunesse ?

Pierre Paris, 1929¹

QUE CE SOIT DU HAUT DE LA CHAIRE MAGISTRALE, au sein du musée archéologique qu'il organise dans le palais des Facultés ou à travers l'écriture de livres destinés en priorité aux étudiants et à un public plus large de bourgeois lettrés, Pierre Paris s'affirme avant tout comme un professeur, comme un passeur soucieux de transmettre et de partager le savoir acquis. Maurice Legendre, dans un article qu'il lui consacre peu après sa mort, insiste fortement, à travers de belles pages de souvenirs personnels, sur cette dimension de l'homme dont il fut le collaborateur pendant plus de dix ans². De ce point de vue, il n'est pas surprenant de constater que Pierre Paris soit, à plusieurs moments de sa carrière, un administrateur talentueux, bâtisseur ou plus modestement animateur d'institutions culturelles et scientifiques. À côté des tâches d'enseignement, présider aux destinées de ces différentes maisons, c'est encore travailler au service de la jeunesse, une mission que Pierre Paris a toujours considérée comme prioritaire si l'on en croit les propos qu'il tient à Jérôme Carcopino à la fin de sa vie³.

Alors qu'il est encore un jeune maître de conférences, Pierre Paris prouve qu'il a des compétences d'organisateur en parvenant à mettre en place, qui plus est en un temps record, le musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux. Ses supérieurs hiérarchiques l'imaginent-ils faire une carrière administrative ? C'est l'une des voies de promotion privilégiées pour un universitaire. Chargés de l'évaluation annuelle du personnel enseignant, les doyens Alfred Espinas et Paul Stapfer semblent avoir envisagé cette possibilité avec de plus en plus de vraisemblance⁴. Le principal intéressé ne paraît pas s'être exprimé sur ce point. Mais si l'on en croit les procès-verbaux du conseil général des facultés – devenu conseil de

¹ Pierre PARIS, « Discours de M. Pierre Paris, membre de l'Institut, directeur de l'Institut français de Madrid », dans VILLE DE BORDEAUX (éd.), *Concours de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs et de l'école régionale d'Architecture. Année scolaire 1928-1929. Palmarès*, Bordeaux, Imprimerie Delmas, 1929, p. 3.

² Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », *BH*, 35, 2, 1933, p. 155-167.

³ Cat. CARCOPINO 01-12-1929. Voir la citation placée en exergue du chapitre 4.

⁴ Avis de notation (appréciation du doyen), 22-05-1889 ; 07-06-1890 ; 24-06-1895. AN-Pierrefitte, F/17/26788.

l'université après 1896 – Pierre Paris n'a jamais été candidat au poste de doyen, ce qui était une première étape incontournable⁵. Revenons un instant aux souvenirs de Maurice Legendre. Pierre Paris avait, écrit-il, « le culte de l'indépendance⁶ ». Sans doute n'était-il pas disposé à y renoncer en faisant carrière au sein de l'administration de l'Instruction publique.

L'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux (EBAB) lui offre des perspectives bien différentes. Rappelons d'abord le cadre chronologique. Il est nettement délimité. En 1896, Pierre Paris devient membre du conseil de surveillance et de perfectionnement (qui joue le rôle d'un conseil d'administration) avant de prendre la tête de l'institution deux ans plus tard, à la fin de l'été 1898. Il occupe cette fonction jusqu'à l'automne 1913. Nommé directeur-résident de l'École des hautes études hispaniques à Madrid, il est alors contraint de démissionner. Le directorat de Pierre Paris à la tête de l'EBAB lui permet d'affirmer sa stature de notable bordelais. Il n'est plus seulement un universitaire parmi d'autres. Il se trouve désormais à la tête d'une importante institution artistique qui sort à peine d'une importante période de refondation. Sans renoncer à son enseignement à la faculté des lettres, Pierre Paris, mû par « l'amour de la jeunesse et l'ardente passion du beau⁷ », peut travailler différemment à la promotion de l'art et à sa diffusion au sein de la société bordelaise. L'accent n'est plus mis sur l'étude érudite de l'histoire de l'art mais sur le travail de création artistique. Or il dispose, pour remplir sa mission, d'une autonomie très large. Son principal interlocuteur (et supérieur) n'est autre que son ami intime et collègue, Henri de La Ville de Mirmont, à qui il doit son poste, et avec lequel les relations sont des plus fluides. L'adjoint au maire délégué à l'Instruction publique et aux Beaux-Arts et le directeur forment une équipe en parfaite symbiose à tel point que l'on peut parler d'une véritable dyarchie.

Après l'archéologue, l'historien de l'art grec et le professeur, c'est donc à la figure de l'administrateur d'une école d'art que nous nous intéresserons. Quel est l'œuvre de Pierre Paris à la tête de l'EBAB et en quoi cette nouvelle expérience nourrit-elle son parcours ultérieur ? Quel lien peut-on établir entre le projet avorté d'institut d'archéologie et d'histoire de l'art qui semble avoir en partie justifié sa nomination comme directeur et celui qui donnera lieu, bien des années plus tard, à une Casa de Velázquez conçue à la fois comme une école de jeunes chercheurs et comme une résidence d'artiste ? Inversement, en quoi sa formation éminemment classique, son parcours d'archéologue de l'art antique et d'helléniste, orientent-ils sa conception de ce que doit être une école d'art ? Qu'apprend-on des conceptions artistiques de Pierre Paris au regard des choix qu'il impulse au cours de son long directorat ? Il conviendra de replacer notre discours dans un contexte plus large. Une telle étude ne peut être envisagée sans tenir compte des bouleversements majeurs qui touchent le champ artistique au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Ce chapitre sera ainsi l'occasion d'entrer dans l'histoire de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux, une histoire qui reste à écrire. Elle est pluriséculaire puisque l'institution bordelaise, qui existe toujours, prend ses racines dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Il ne saurait être

⁵ AD-Gironde, 2014/122 454-459 (1886-1932).

⁶ Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », art. cité, p. 160.

⁷ Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Pierre Paris. Directeur de l'École », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1899, p. 5.

question, dans le cadre de ce chapitre, d'ouvrir un chantier aussi ambitieux. Mais il est certain qu'en étudiant ce que fut l'action de Pierre Paris à la tête de cette importante institution artistique bordelaise, on peut appréhender l'essentiel des enjeux auxquels l'école est confrontée autour de 1900. Nous espérons ainsi ouvrir quelques pistes pour amorcer l'écriture de son histoire⁸.

I. — L'UNIVERSITÉ AMIE DES ARTS LA NOMINATION DE PIERRE PARIS À LA TÊTE DE L'ÉCOLE

Quels que soient les titres dont Pierre Paris peut se prévaloir dans la deuxième moitié des années 1890, sa nomination à la tête de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux ne va pas de soi. Elle le met face à un nouveau défi. Il ne s'agit plus d'enseigner l'art et son histoire mais de créer les conditions favorables à la formation de jeunes gens qui vont devoir inventer l'art de demain. Le nouveau directeur doit aussi démontrer sa capacité à gérer une école en pleine croissance qui regroupe chaque année plusieurs centaines d'élèves au profil très différent de celui des étudiants de la faculté des lettres : ils sont plus jeunes, issus de milieux assurément plus modestes – même s'il est difficile d'appréhender la sociologie de ce groupe – et ils ne disposent pas du même bagage culturel. Le nom de Pierre Paris ne s'est donc pas imposé de lui-même. Entre 1896 et 1898, plusieurs conditions sont réunies pour lui permettre d'accéder à cette nouvelle fonction dotée d'un certain prestige social. Mais au-delà du seul cas de Pierre Paris, les dynamiques qui sont à l'œuvre témoignent de l'emprise croissante qu'exerce l'université sur l'école des Beaux-Arts, sans que cela ne soit ressenti comme une ingérence pesante. Alors que la France est en plein moment *Art social*, cette alliance entre les milieux universitaire et artistique témoigne, à Bordeaux, de la force d'une conception érudite et savante de l'art.

1. — HENRI DE LA VILLE DE MIRMONT, UN UNIVERSITAIRE AU CONSEIL MUNICIPAL

Au printemps 1896, les élections municipales donnent lieu, à Bordeaux, à une coalition anti-opportuniste tout à fait originale dans le paysage politique français. Elle regroupe, dans le cadre du *pacte de Bordeaux*, radicaux, socialistes et royalistes. Si cette stratégie est très critiquée au niveau national, en particulier par la gauche, elle permet l'élection de la liste com-

⁸ Nos recherches concernant l'histoire de l'école ont fait l'objet d'une publication : Grégory REIMOND, « L'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux et la référence antique : la formation des artistes entre beaux-arts et arts appliqués (1878-1906) », *Veleia*, 36, 2019, p. 37-56. D'autre part, une discussion engagée avec Soline Morinière nous a montré que nous disposions tous les deux de sources complémentaires qu'il pouvait être intéressant de faire dialoguer. Un appel à contribution opportun lancé par la revue *In Situ* nous donna l'occasion d'écrire un article à quatre mains : Soline MORINIÈRE et Grégory REIMOND, « "Sous une vaste nef, simple, svelte et légère..." Pierre Paris et le projet d'un musée commun à l'École des beaux-arts et à l'université de Bordeaux », *In Situ. Revue des patrimoines*, 43, 2021, en ligne sur <http://journals.openedition.org/insitu/29022>. Refondus, développés et corrigés sur plusieurs points, ces travaux ont été intégrés à ce chapitre.

plète de l'Alliance anti-opportuniste (19 radicaux, 8 socialistes et 9 royalistes) et porte Camille Cousteau (1842-1912) à la tête de l'hôtel de ville. Il devient ainsi le premier maire socialiste de la cité girondine (1896-1900)⁹. Parmi les nouveaux élus figure un enseignant de la faculté des lettres, Henri de La Ville de Mirmont (1858-1923), professeur-adjoint de langue et littérature latines [FIG. 210]¹⁰. Si l'on en croit une lettre qu'il adresse au directeur de l'Enseignement supérieur, Louis Liard, ce n'est pas la première fois qu'il est sollicité :

On vient de me proposer une candidature au conseil municipal de Bordeaux, comptant qu'en cas d'élection je m'occuperais spécialement des questions d'instruction publique. Il s'agit, en somme, d'occuper la place laissée vacante par le départ de M. Denis. J'ai refusé toute candidature en 1892, mes thèses n'étant pas terminées. Maintenant que cette raison n'existe plus, je n'ai pas de motifs sérieux de décliner une offre, qui, d'ailleurs, je dois vous le dire, ne me tente que médiocrement¹¹.

Mais avant de donner mon acceptation ferme, je vous serais très reconnaissant de vouloir bien me dire si vous croyez qu'à la rentrée de novembre ma situation provisoire à Bordeaux a quelque chance de se transformer en une situation stable dans quelque titulariat de province ou dans une conférence à l'école normale. Je ne me porterais évidemment pas candidat à un mandat électoral de quatre ans que je ne pourrais remplir que quelques mois, et, sans commettre d'indiscrétion au sujet d'un changement prochain de situation, je trouverais toujours moyen de prétexter mes travaux personnels en train pour décliner toute candidature d'une manière définitive¹².

Le motif par lequel Henri de La Ville justifie l'écriture de cette lettre est-il sincère ? Sans doute, mais on peut aussi voir dans sa démarche, et dans le ton apparemment détaché qu'il adopte, une façon déguisée de s'assurer que la direction de l'Enseignement supérieur, sans nécessairement cautionner sa candidature, ne condamnera pas son entrée en politique. L'enseignant bordelais, qui n'est pas encore titulaire, ne peut en effet courir le risque d'entrer en conflit avec le service en charge de la nomination des professeurs. Nous ne savons pas quelle fut la réponse de Louis Liard. Une note griffonnée par ce dernier en haut de la lettre semble indiquer (sa lecture est incertaine) « répondu le 9 avril que je ne prévoyais rien¹³ ». Henri de La Ville se présenta et fut élu.

L'implication d'un professeur de l'université dans la vie politique locale n'est du reste pas une nouveauté. Avant lui, Louis Liard, précisément, et Auguste Couat ont siégé au conseil

⁹ Sur la vie politique à Bordeaux sous la Troisième République, voir les études suivantes, déjà anciennes mais toujours utiles : Jacqueline HERPIN, « Les milieux dirigeants à Bordeaux sous la III^e République », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, nouv. série, 15, 3, 1966, p. 145-165 ; Louis DESGRAVES et Georges DUPEUX (éd.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, coll. « Histoire de Bordeaux » (6), 1969, p. 333-334.

¹⁰ Georges RADET, « Chronique des études anciennes. Henri de La Ville de Mirmont », *REA*, 25, 4, 1923, p. 401-404.

¹¹ Ses thèses sont soutenues à la Sorbonne en 1894 : Henri de LA VILLE DE MIRMONT, *Apollonios de Rhodes et Virgile. La mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Énéide*, thèse présentée à la faculté des lettres de Paris, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1894 ; ID., *De Ausonii Mosella*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Hachette et socios, 1892. Georges Radet le définira comme « un latiniste de race » (Georges RADET, « Chronique des études anciennes. Henri de La Ville de Mirmont », art. cité, p. 403). On lui doit notamment, parmi une abondante bibliographie, l'édition des *Discours* de Cicéron dans la Collection des Universités de France.

¹² Lettre d'Henri de La Ville de Mirmont à Louis Liard, 04-04-1896, AN-Pierrefitte, dossier de carrière, F/17/25829.

¹³ Henri de La Ville de Mirmont sera nommé professeur de langue et littérature latines à Bordeaux à compter du 1^{er} novembre 1898 par un décret du président de la République du 30 juillet (AN-Pierrefitte, F/17/25829).

municipal en occupant la fonction d'adjoint délégué à l'Instruction publique. On s'efforce d'ailleurs de préserver ces liens dans la mesure où ils peuvent servir les intérêts de l'université, notamment au moment d'obtenir des subventions municipales comme nous l'avons vu dans le chapitre 4. Ainsi, dans la fiche de renseignements confidentiels qu'il rédige pour l'année 1896-1897, le doyen Paul Stapfer indique qu'Henri de La Ville est un enseignant « très actif – ses fonctions municipales n'ont nui en rien à l'exercice de ses devoirs professionnels¹⁴ ». Deux ans plus tard, cependant, le regard de ses pairs est plus nuancé. La première page de l'avis de notation, en principe remplie par le doyen, indique que « mêlé à la vie publique depuis son entrée au conseil municipal, [il] a soutenu cette situation délicate avec une certaine vaillance et avec des succès divers ». En ce qui concerne son éventuelle aptitude pour les fonctions administratives et les travaux auxquels il se livre en dehors de ses fonctions universitaires, le doyen ajoute : « on le voit à l'œuvre à la mairie ». En revanche, le point de vue du nouveau recteur, Gaston Bizos, est différent : « M. de la Ville de Mirmont s'est jeté dans la politique, et je crois qu'il a eu tort. Il n'a pas la souplesse, l'aisance dans les manières, l'esprit de suite dans les idées, qui y sont nécessaires¹⁵ ». Ces remarques, à travers lesquelles on entrevoit les fortes tensions qui secouent la ville de Bordeaux et l'université dans le contexte de l'affaire Dreyfus, semblent indiquer l'existence de désaccords entre les différents acteurs sans que l'on soit en mesure d'en saisir les tenants et les aboutissants¹⁶. Il n'en reste pas moins vrai qu'à envisager les avis de notation sur le temps long, le décanat de la faculté comme le rectorat de l'académie sont conscients de l'atout que représente le fait que l'université soit représentée au conseil municipal. La fiche de renseignements confidentiels de l'année 1901-1902 le montre. Les commentaires qu'elle contient vont devenir un *leitmotiv* au cours des années suivantes. Georges Radet décrit le caractère d'Henri de La Ville comme étant « Agréable ou mordant, suivant les cas », et le juge « Plus propre à l'administration municipale qu'à l'administration universitaire ». Quant à Gaston Bizos, il souligne qu'en tant qu'adjoint au maire il « se montre dévoué aux intérêts universitaires¹⁷ ». Dès 1900 du reste, le doyen Georges Radet salue la réélection d'Henri de La Ville (il le sera continuellement jusqu'au scrutin de novembre 1919¹⁸) dans son rapport annuel :

De tous temps, la Faculté des lettres a été représentée au Conseil municipal de Bordeaux. M. Liard et M. Couat y ont tour à tour dirigé avec éclat le département de l'Instruction publique. Depuis, la tradition s'était perdue. M. de la Ville de Mirmont l'a renouée. Élu quatrième sur

¹⁴ La feuille porte un « avis conforme » du recteur Auguste Couat du 18 mai 1897 (AN-Pierrefitte, F/17/25829).

¹⁵ Renseignements confidentiels, année 1898-1899, 25 mai 1899 AN-Pierrefitte, F/17/25829.

¹⁶ Nous nous permettons de renvoyer à Grégory REIMOND, « Stratégies de pouvoir et milieu universitaire dans le contexte de l'affaire Dreyfus. Le cas bordelais (1898-1899) », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 36, 2018, p. 135-153. Il convient par ailleurs de rester prudent au sujet de ces tensions. L'avis du même Gaston Bizos, l'année suivante, est plus nuancé en écrivant que « M^r de la Ville mène de front sans fatigue ses fonctions de professeur, ses travaux personnels, et ses obligations dans la politique locale » (mai 1900, AN-Pierrefitte, F/17/25829).

¹⁷ Renseignements confidentiels, année 1901-1902, AN-Pierrefitte, F/17/25829.

¹⁸ En raison de la Première Guerre mondiale, la municipalité élue le 19 mai 1912 est restée en place jusqu'aux élections de l'automne 1919. Henri de La Ville de Mirmont ne semble pas s'être représenté (voir les résultats dans *La Petite Gironde*, 30-12-1919).

la liste de concentration républicaine, il a été choisi comme adjoint par le maire et délégué à la division de l'Enseignement. Son passage des Beaux-Arts à l'Instruction publique est d'un favorable augure pour l'Université. Déjà, sur sa proposition, le crédit des bourses municipales, que son prédécesseur avait supprimé, vient d'être rétabli. Nous sommes en droit d'attendre beaucoup d'un collègue qui a su asseoir l'autorité dont il jouit à l'Hôtel de Ville sur une remarquable puissance de travail et une légitime popularité¹⁹.

Il vaut la peine de chercher à mieux cerner ce qu'est le positionnement politique d'Henri de La Ville de Mirmont. Il aide à comprendre le passage que l'on vient de citer et certains des choix qui seront impulsés au sein de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs. En 1896, il appartient à la gauche bordelaise. Il est élu dès le premier tour sur la liste d'Union démocratique municipale de l'Alliance anti-opportuniste²⁰. Il milite alors dans les rangs du radicalisme. C'est du moins ce qu'indique une source plus tardive (sur laquelle nous reviendrons) : en 1903, dans la lettre de démission qu'il adresse au maire de Bordeaux et qui est publiée dans la presse, il signe en tant que professeur de l'université, vice-président du comité central républicain radical de Bordeaux et membre du comité du Cercle girondin de la Ligue de l'enseignement, une institution phare de la Troisième République qui œuvre au développement d'une école populaire et laïque²¹. En 1900, la coalition du *pacte de Bordeaux* regroupant les radicaux, les socialistes et les royalistes n'a pas résisté à l'affaire Dreyfus. On retrouve Henri de La Ville parmi les candidats du Comité de concentration et de défense républicaines qui porte le docteur Paul-Louis Lande à la mairie de Bordeaux²². La liste rassemble 16 républicains modérés, 13 radicaux et 7 socialistes²³. Elle se revendique comme républicaine, « se recommandant des principes de 1789 », soucieuse du « respect des institutions républicaines », opposée aux « forces antidémocratiques », à « leurs projets réactionnaires » ainsi qu'aux « cléricaux avérés²⁴ ». La question des rapports entre l'État et l'Église est en effet l'une des principales lignes de clivage. Si l'extrême-droite, qui s'exprime notamment à travers le très catholique et royaliste *Nouvelliste*, s'oppose à tout projet de loi de séparation, les deux blocs républicains y sont plus ou moins favorables : la gauche, soutenue par le journal *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, est très anticléricale, tandis que les anciens opportunistes, portés par *La Petite Gironde*, adoptent un ton bien plus modéré en défendant l'idée d'accommodements nécessaires²⁵. Dans ce climat politique très polarisé, une partie des républicains progressistes et des radicaux, classés à gauche en 1900, basculent progressivement vers le centre et la droite, selon un processus bien connu (le sinistrisme tel

¹⁹ Georges RADET, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1899-1900, p. 123.

²⁰ *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 11-05-1896, p. 1.

²¹ Sur la Ligue de l'enseignement : Jean-Paul MARTIN, *La Ligue de l'enseignement. Une histoire politique (1866-2016)*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2016.

²² *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 06-05-1900, p. 1.

²³ Louis DESGRAVES et Georges DUPEUX (éd.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 334.

²⁴ Ludovic FRANC, « Aux urnes ! », *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 6 mai 1900, p. 1.

²⁵ André-Jean TUDESQ, « La loi de 1905 et la séparation des Églises et de l'État dans la presse quotidienne de bordeaux », dans Pierre SINGARAVÉLOU (éd.), *Laïcité : enjeux et pratiques*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Montaigne-Humanités », 2007, p. 15-28.

que l'a défini Albert Thibaudet en 1932)²⁶. C'est « la collusion entre républicains transfuges et réactionnaires déguisés » que dénonce le journaliste Lucien Victor-Meunier à la veille des élections de mai 1904. Henri de La Ville fait partie de ces transfuges. Bien que radical, il est élu cette année-là sur la liste d'Union républicaine démocratique portée par l'ancien maire opportuniste de Bordeaux, Alfred Daney (1832-1911)²⁷. Il en est de même pour les élections municipales de mai 1908 et de mai 1912²⁸ [ANN. 39].

2. — RÉSEAUX SAVANTS ET AFFINITÉS PERSONNELLES : LA MISE EN PLACE D'UNE DYARCHIE

Élu au conseil municipal en mai 1896, Henri de La Ville de Mirmont est nommé adjoint délégué aux Beaux-Arts. À ce titre, c'est à lui que revient la présidence du conseil de surveillance et de perfectionnement (CSP) de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs où il siège pour la première fois le 27 mai 1896²⁹. Dans les semaines qui suivent, le peintre paysagiste Jean Cabrit (1845-1907) donne sa démission comme membre du conseil (il sera par la suite conservateur du musée de Peintures de Bordeaux entre 1899 et 1907). Le règlement de l'école (1889) prévoit que neuf membres seront choisis par le maire « parmi les personnes compétentes en matière de Beaux-Arts et Arts décoratifs, et nommés pour cinq ans ». À peine élu, Henri de La Ville a donc l'opportunité de faire entrer au CSP une personne sur laquelle il pourra s'appuyer.

Le nom de Pierre Paris dut s'imposer immédiatement à son esprit. Tous deux furent élèves au lycée Louis-le-Grand, où ils se connurent³⁰, puis à l'École normale supérieure où ils préparèrent l'agrégation des lettres – Henri de La Ville appartient à la promotion de Camille Jullian et de Raymond Thamin – [ANN. 8 — FIG. 211]³¹. Après avoir été professeur en rhétorique aux lycées de Bayonne et de Pau, Henri de La Ville fut nommé maître de conférences en langue et littérature latines à la faculté des lettres de Bordeaux, à compter de la rentrée 1883, alors que Pierre Paris était en Grèce³². À partir de 1885, les deux hommes sont donc collègues ; ils appartiennent au même réseau, celui des normaliens bordelais, mais leurs relations ne sont pas seulement professionnelles. Ce sont des amis intimes, une relation qui se prolonge au travers des liens qui unissent leurs fils, Jean de La Ville et Roger Paris³³. Réseaux savants, affinités personnelles, compétences et ambitions professionnelles,

²⁶ Il n'est bien sûr pas propre à la vie politique bordelaise. Voir l'exemple du nord de la France dans Gilles LE BÉGUEC, « Les deux scissions du groupe progressiste (1905-1911) », *Revue du Nord*, 370, fasc. 2, 2007, p. 361-375.

²⁷ *La Petite Gironde*, 01-05-1904, p. 1.

²⁸ *La Petite Gironde*, 03-05-1908, p. 1 ; 05-05-1912, p. 1.

²⁹ Procès-verbaux du conseil de surveillance et de perfectionnement de l'EBAB, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1.

³⁰ Voir le témoignage laissé par Pierre Paris que nous avons cité *supra*, chap. 1, § V.

³¹ Entre 1867 et 1875, Henri de La Ville de Mirmont est élève au lycée de Bordeaux où il prépare le baccalauréat qu'il obtient en août 1875. Il entre alors au lycée Louis-le-Grand, à Paris, où il suit les cours de la classe de rhétorique (Pierre Paris, au même moment, fait une année de rhétorique puis une année de philosophie). En 1877, il entre à l'ENS et obtient l'agrégation des lettres en 1880 (5^e place). Voir ENS, dossier d'élèves, AN-Pierrefitte, 61AJ/216 ; registre de la liste des agrégés (1865-1890), AN-Pierrefitte, 61AJ/49.

³² Dossier de carrière d'Henri de La Ville, AN-Pierrefitte, F/17/25829.

³³ Le témoignage le plus éloquent dans cat. LA VILLE DE MIRMON 30-12-1914. Voir *infra*, chap. 11, § I. 2.

tout concoure à ce que le choix d'Henri de La Ville se porte sur son collègue pour remplacer Jean Cabrit. Un mois et demi après l'arrivée du nouvel adjoint, Pierre Paris est nommé membre du CSP. Le 13 juillet 1896, il y siège pour la première fois³⁴. Du reste, les raisons de ce choix sont parfaitement assumées par les intéressés. Lors du discours qu'il prononce à l'occasion de la distribution des prix du concours annuel de l'école, le 10 août 1896, Henri de La Ville explique : « Dès mon entrée en fonctions, une démission opportune m'a permis d'appeler à faire partie d'une assemblée où sa place était tout indiquée mon collègue et ami Pierre Paris³⁵ ».

Les procès-verbaux du conseil de surveillance et de perfectionnement montrent que Pierre Paris n'est pas un figurant mais un membre actif et écouté. De fait, sa nomination comme directeur de l'école des Beaux-Arts, deux ans seulement après son arrivée au conseil, ne semble pas avoir été contestée³⁶. Cette nouvelle fonction renforce son image sociale mais elle lui permet aussi d'assurer un meilleur confort de vie à sa famille nombreuse. Sa nomination implique une amélioration substantielle de sa situation financière : à son traitement de professeur s'ajoute désormais chaque année 2 000 F supplémentaires (1898-1903), puis 3 000 F (1904-1908) et enfin 4 000 F (1909-1913) [ANN. 25]. Il dispose par ailleurs d'un avantage en nature non négligeable puisque le directeur habite au sein même de l'école où il dispose d'un logement de fonction. Dans ses mémoires, son fils, André Paris, se souvient que

Vers 1895 notre père avait de gros soucis d'argent. Son traitement d'universitaire était maigre ; [ni] la Sécurité Sociale, ni les Allocations Familiales n'existaient encore. De plus, ses beaux-parents avaient des ennuis financiers et ne pouvaient plus verser la petite rente qu'ils s'étaient engagés à servir au jeune ménage, en guise ou à défaut de dot. Les fins de mois étaient difficiles et, plus d'une fois, notre père portait sa montre au Mont-de-Piété pour pouvoir assurer pendant quelques jours l'entretien de sa famille déjà nombreuse. Il pensait sérieusement à trouver une situation plus lucrative. [...] C'est alors qu'en 1897 [sic] le miracle se produisit³⁷.

La correspondance avec Léon Heuzey offre des informations concordantes. À la fin du mois de juillet 1898, à peine rentré d'un voyage archéologique en Espagne, Pierre Paris lui écrit :

Une agréable surprise m'attendait aussi au retour. Mon collègue de la Ville de Mirmont, qui est adjoint au maire de Bordeaux, délégué aux Beaux-Arts m'a annoncé que j'allais probablement être nommé Directeur de l'École municipale des Beaux-Arts. La nomination doit être faite par M. Roujon [directeur des Beaux-Arts] ; mon ami lui en a parlé, et M. Roujon, très aimablement, lui a dit que ma candidature lui serait très agréable. Vous serez bien bon, cher maître, à l'occasion, de me rappeler au Directeur des Beaux-Arts, afin d'assurer cette nomination qui est pour moi de la plus haute importance ; elle me permettrait de mieux élever ma nombreuse famille, d'attendre sans trop d'impatience une promotion de classe qu'on n'a pas trop envie, je le crois, de me donner de longtemps, et peut-être aussi de rendre

³⁴ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1.

³⁵ Henri de LA VILLE DE MIRMON, « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont. Adjoint délégué aux Beaux-Arts. Président », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1896, p. 10.

³⁶ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2.

³⁷ *Mémoires*, chap. 4.

quelques services. Je vous remercie d'avance, cher maître, de l'appui que vous voudrez bien me donner. Je pense que l'affaire devra être réglée pour la rentrée de novembre³⁸.

En réalité, l'école municipale des Beaux-Arts n'étant pas subventionnée par l'État, Henry Roujon n'a pas à intervenir dans la nomination du directeur. En vertu d'une législation héritée de l'époque de Louis-Napoléon Bonaparte, celle-ci relève du préfet, sur proposition de la municipalité et sans intervention du gouvernement³⁹. C'est le « décret césarien » que critique Henri de La Ville de Mirmont dans son discours de la distribution des prix de 1905, une cérémonie à laquelle assiste le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, Étienne Dujardin-Beaumetz⁴⁰. Quoi qu'il en soit, si ce quiproquo administratif retarde sa nomination de quelques semaines, il ne change rien à l'affaire : à compter du 1^{er} novembre 1898, Pierre Paris est officiellement nommé directeur de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux.

Au-delà de ce qu'elle a d'important pour la famille de Pierre Paris, l'arrivée de ce dernier à la tête de l'EBAB marque une inflexion importante dans la vie de l'institution [ANN. 40]. Après les directorats des artistes Charles Braquehay (1877-1889) et Achille Zo (1889-1898), le contrôle de l'école échappe à cette catégorie, les deux fonctions principales, sa direction et la présidence du conseil, étant désormais entre les mains de deux universitaires antiquisants. Cette tendance se renforce un peu plus lorsque Georges Radet, alors doyen de la faculté des lettres, professeur d'histoire ancienne et, lui aussi, ami intime de Pierre Paris, est nommé membre du CSP par un arrêté municipal du 17 février 1900⁴¹. L'intérêt que la faculté des lettres manifeste pour les affaires de l'école n'est en rien désintéressé. Il est à mettre en lien avec un projet que la direction s'efforce de promouvoir depuis 1898, celui de la création d'un institut d'archéologie et d'histoire de l'art (nous y reviendrons). Ajoutons que sans être des universitaires, d'autres membres peuvent être considérés comme des notables, certes proches des milieux artistiques, mais avant tout issus des milieux érudits. Paul Fourché (1840-1923), qui est directeur d'une maison de commerce, préside le Comité girondin d'art public ; il est membre de la Société française d'archéologie et correspondant de la Société des antiquaires de France ; c'est aussi un collectionneur qui lèguera une partie de ses tableaux au musée du Vieux Bordeaux⁴². Quant à Adrien Sourget, il est président de la Société

³⁸ Cat. HEUZEY 30-07-1898. Voir également cat. LIARD 18-08-1898, lettre dans laquelle Pierre Paris sollicite également l'appui du directeur de l'Enseignement supérieur auprès de son collègue des Beaux-Arts.

³⁹ Art. 5 du décret du 25 mars 1852 sur la décentralisation administrative. Voir *Le Moniteur universel. Journal officiel de la République française*, 26-03-1852, p. 1. Le texte n'est que partiellement transcrit (sans l'article qui nous intéresse) dans Arthur MARAIS DE BEAUCHAMP, *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur. Tome deuxième (1848-1874)*, Paris, Delalain Frères, 1882, p. 212.

⁴⁰ L'adjoint au maire de Bordeaux souligne que cette législation, autoritaire et bien peu républicaine, devrait être modifiée : « Nous serions heureux qu'un décret nouveau, plus ami des Arts que celui du 25 mars 1852, rendu au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts la nomination du directeur et des professeurs » (Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours de M. Henri de La Ville de Mirmont, adjoint au maire », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1905, p. 13).

⁴¹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 28 avril 1900.

⁴² Voir Armand BARDIÉ, « Paul Fourché », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, 42 (année 1925), 1926, p. 1-2 ; Paul FOURCHÉ, « Un musée d'art ancien à Bordeaux. Rapport présenté à la Société Archéologique », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, 37, 1917, p. 17-26 ; l'entrée qui lui est consacrée dans l'*Annuaire prosopographique : la France savante*, Comité des travaux historiques et scientifiques, École des chartes, 2019, en ligne sur <http://cths.fr/an/savant.php?id=967> ; ainsi que Pierre PARIS, « Ivoire sculptée de la collection Fourché », *Société archéologique de Bordeaux*, 24, 1903, p. 25-26.

des amis des arts de Bordeaux et membre de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux depuis 1893. Au début du XX^e siècle, les milieux universitaires et érudits occupent donc une position stratégique dans la gestion de l'EBAB, même s'ils ne sont pas majoritaires. En revanche, les représentants des disciplines artistiques enseignées sont très minoritaires (un peintre, un peintre-verrier et un architecte). Quant à la catégorie des notables, elle regroupe des personnalités aux profils les plus variés. En dehors du conseiller municipal Albert Dormy, ingénieur-constructeur, et du fabricant de bronzes Charles Gautier, lesquels ont, par leur profession, un intérêt direct à promouvoir un enseignement d'architecture et d'arts décoratifs à Bordeaux, les autres membres du CSP semblent être de simples personnalités en vue. Sa composition confirme ainsi ce qu'a souligné Stéphane Laurent, à savoir l'importance que jouent, en province, l'initiative municipale et la collaboration des notables et des élites locales éclairées dans la réorganisation de l'enseignement artistique⁴³. Quant à Edmond Villard (né en 1843), ancien militaire à la retraite, il fait partie du personnel administratif de l'école. Il en est le secrétaire général et le surveillant général depuis 1889⁴⁴. Si c'est un proche collaborateur du directeur par la force des choses, celui-ci ne l'a pas choisi. Or si l'on en croit une lettre d'Henri de La Ville à Camille Jullian, les relations d'Edmond Villard avec ses supérieurs semblent plutôt mauvaises :

J'ai débarrassé Paris de son inepte surveillant général, Villard. Ce crétin, heureux d'être atteint par la limite d'âge, est aussitôt parti quoique payé jusqu'au 31 octobre, laissant tout seul son directeur malade. Paris cependant est guéri malgré ses imprudences et sa manière plus que sommaire de se soigner⁴⁵.

Fernand Saunier, professeur de dessin à l'école depuis 1881, lui succède en tant que secrétaire général. Après le départ de Pierre Paris, en 1913, il prendra la direction de l'école, avec le titre de doyen.

En 1898, l'école des Beaux-Arts entre dans une période de grande stabilité qui est favorisée par la permanence à sa tête des mêmes hommes. Les deux universitaires qui président à sa destinée forment une équipe solide et en parfaite symbiose, en particulier jusqu'en 1908 [ANN. 41]. Pierre Paris et Henri de La Ville de Mirmont travaillent ensemble durant de nombreuses années, y compris lorsque ce dernier passe à la division de l'Instruction publique, à partir de 1900, une fonction qu'il occupera jusqu'en 1919. À sa demande, la gestion de l'école, tout en restant administrativement attachée à la division des Beaux-Arts, bénéficie d'une cotutelle avec la division de l'Instruction publique afin qu'Henri de La Ville puisse continuer à présider le CSP, alors même que F. Marot, adjoint délégué aux Beaux-Arts, est aussi membre du conseil⁴⁶. Cet équilibre est rompu à deux reprises, sans que cela ne paraisse entraîner de bouleversements majeurs dans la gestion de l'école. À chaque fois, la continuité semble la règle. Le 7 juillet 1903, Henri de La Ville de Mirmont démissionne et quitte ses

⁴³ Stéphane LAURENT, *L'art utile. Les écoles d'arts appliqués sous le Second Empire et la Troisième République*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 1998, p. 72-79.

⁴⁴ Édouard FERET et Marcel de FONRÉMIS, *Annuaire du tout-sud-ouest illustré*, Paris-Bordeaux, L. Mulo, Feret & Fils, 1904, p. 53-54.

⁴⁵ Lettre du 13-08-1905, ABM, fonds Camille Jullian, 67 S 112. Pierre Paris est tombé malade, probablement du typhus, alors qu'il fouillait à Elche avec Eugène Albertini.

⁴⁶ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 19 juin 1900.

fonctions d'adjoint⁴⁷. L'épisode, qui n'est pas central pour notre propos, est toutefois intéressant, en particulier pour ce qu'il nous apprend des idées défendues par Henri de La Ville [ANN. 42]. La nouvelle inquiète suffisamment Pierre Paris, qui est alors à Osuna, en Andalousie, pour précipiter son retour à Bordeaux alors qu'il comptait s'attarder en Espagne. Apprenant la nouvelle, il écrit à l'abbé Guillaume Brun, son collaborateur à la Société archéologique de Bordeaux : « Par malheur, il y a une tuile sur mon chemin. J'apprends que mon ami de la Ville a donné sa démission d'adjoint, et cela pourrait bien me tomber sur la tête, puis, par un effet bizarre, me couper les jambes, si bien que je serais obligé de m'envoler en ligne droite vers Bordeaux⁴⁸ ». Dès le lendemain, il informe Léon Heuzey de sa décision de rentrer : « je me mettrai en route demain, d'autant qu'il y a, à la municipalité de Bordeaux, une révolution, et que je crois ma présence utile en ce moment à l'École des Beaux-Arts⁴⁹ ». F. Marot, adjoint aux Beaux-Arts déjà membre du CSP, assure alors l'intérim. Il est de courte durée. Quelques mois plus tard, les élections de mai 1904 permettent à Henri de La Ville de retrouver son poste d'adjoint délégué à l'Instruction publique et, avec lui, la présidence du conseil de l'école. La deuxième interruption est en revanche plus longue. Entre 1908 et 1912, la gestion de l'EBAB est à nouveau rattachée à la division des Beaux-Arts. Elle est confiée au conseiller municipal Joseph Samazeuilh, membre d'une puissante famille de banquiers bordelais⁵⁰. Il est difficile de saisir les raisons de ce changement et son impact. En effet, nous ne conservons, pour cette période, ni les procès-verbaux du conseil de surveillance et de perfectionnement, ni les brochures annuelles éditées à l'occasion de la distribution des prix de l'école dont les discours permettent de cerner les orientations prises au cours de l'année écoulée. Utiles à plusieurs égards, les comptes rendus publiés dans la presse sont trop succincts pour permettre d'y voir plus clair. Rappelons toutefois que Joseph Samazeuilh et Henri de La Ville, qui est toujours adjoint à la division de l'Instruction publique, sont élus sur la même liste et qu'il est possible, sinon probable, que ce dernier ait continué à siéger au CSP⁵¹. Avec les élections municipales de mai 1912, on revient à l'équilibre antérieur.

Aussi, il semble que l'idée d'un équilibre et d'une continuité doive s'imposer en ce qui concerne la gestion de l'école des Beaux-Arts entre 1898 et 1913. C'est en tout cas l'image que Pierre Paris souhaite transmettre à la postérité dans le discours qu'il prononce le 29 juillet 1929, alors qu'il lui revient de présider la distribution des prix de l'école :

Il est, dans la vie de votre École un autre élément dont vous, et quelquefois vos maîtres, restez un peu éloignés : l'Administration municipale et le Conseil de perfectionnement. Le directeur seul ou le doyen, et le secrétaire, quand il mérite la confiance comme M. Marchand [et non comme Edmond Villard ?], que chacun regrettera si fort dans sa retraite, savent quel est le rôle et la puissance de l'Adjoint qui veille sur vos destinées et l'influence du Conseil sur l'organisation de l'École, sa bonne marche, son développement et ses progrès. Je me plais

⁴⁷ Un extrait de la lettre de démission est publié dans la presse locale et nationale. Voir Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Adjoint démissionnaire », *La Petite Gironde*, 9 juillet 1903, p. 2 ; Id., « Nouvelles du jour », *Le Temps*, 9 juillet 1903, p. 3.

⁴⁸ Cat. BRUN 12-07-1903.

⁴⁹ Cat. HEUZEY 13-07-1903.

⁵⁰ Hubert BONIN, « La splendeur des Samazeuilh, banquiers de Bordeaux (1810-1913) », *RH*, 288, fasc. 2 (n° 584), 1993, p. 349-389

⁵¹ *La Petite Gironde*, 03-05-1908, p. 1.

à affirmer que ce fut toujours un charme pour moi de remplir ma mission sous des autorités si bienveillantes. Quel que fût l'Adjoint à qui ressortissait l'École, quelle que fût la composition du Conseil, je n'ai souvenance, durant quinze ans, ni d'une difficulté, ni, à plus forte raison, d'un conflit. Et de même que j'ai pu, tout à l'heure, rendre un hommage spécial à notre regretté Quinsac [le peintre et professeur de l'école Paul Quinsac, né en 1858 et mort quelques mois plus tôt, en mai 1929], vous me permettrez d'évoquer avec une particulière émotion la mémoire, qui m'est si chère, de l'Adjoint Henri de La Ville de Mirmont [mort en 1923].

Je dus, sans doute, l'honneur de ma direction, à son amitié fraternelle, et vous devez savoir tout ce que lui doit l'École, entrée, grâce à lui, dans une belle voie de rénovation et de prospérité⁵².

En dernière analyse, nos sources semblent bien confirmer que nous assistons, à partir de 1898, à la mise en place d'une véritable dyarchie qui se maintient sur le temps long malgré les aléas dus aux soubresauts de la vie municipale bordelaise.

L'extrait du discours que nous venons de citer présente un autre intérêt. Il s'agit de l'image qui est ici donnée de l'action conjointe du duo La Ville-Paris. Parler de rénovation et de prospérité, c'est assimiler la période ouverte en 1898 à celle d'un tournant dans l'histoire de l'institution. Il est vrai, nous le verrons, que l'expansion et les succès de l'école des Beaux-Arts sont réels sous le directorat de Pierre Paris. Faut-il pour autant y voir un tournant dans l'histoire de l'institution ? Les termes employés ne renvoient pas seulement à une formule facile à laquelle cède le directeur honoraire plus de quinze ans après avoir quitté ses fonctions. Ce discours de la rupture est diffusé publiquement et dans l'intimité des correspondances dès 1898. Il convient d'en présenter les principaux éléments avant de tenter une mise en perspective qui exigera de remonter plus loin dans le temps de l'histoire de l'école.

3. — LE DISCOURS DE LA RUPTURE, ENTRE MYTHE ET RÉALITÉ

Les manœuvres de l'été 1898 : un limogeage dissimulé

À l'été 1898, quelques jours après être rentré d'un voyage archéologique en Espagne, Pierre Paris informe son maître, Léon Heuzey, qu'il s'attend à être nommé directeur de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs pour la prochaine rentrée. Pensant que la décision était du ressort du directeur des Beaux-Arts, il sollicite son appui afin que le conservateur du musée du Louvre intervienne auprès d'Henry Roujon⁵³. Léon Heuzey semble avoir demandé quelques précisions sur cette affaire puisque quelques jours plus tard, Pierre Paris lui répond en s'excusant de ne pas lui avoir fourni de plus amples détails sur ce projet :

Voici exactement l'état des choses. L'école municipale est dirigée par le peintre Zo, qui a 72 ou 75 ans ; c'est un brave homme, mais qui n'a absolument aucune énergie, ni aucune autorité sur son personnel et les élèves. L'école marche tout de travers, sans que Zo puisse résister. Ainsi, un professeur a pu manquer 26 fois son cours sans que le Directeur ait osé lui parler, ou ait osé se plaindre au Ministre des B. Arts [*sic*], c'est à dire, en l'espèce, à l'adjoint délégué

⁵² Pierre PARIS, « Discours [1929] », art. cité, p. 5.

⁵³ Cat. HEUZEY 30-07-1898.

aux B. Arts. Les architectes refusent de lui obéir sous prétexte qu'il est peintre, de même les sculpteurs, et les peintres lui font la guerre sous prétexte qu'il n'est pas célèbre. Voilà pour quoi sa situation n'est plus tenable. Il a l'âge de la retraite, mais n'a pas droit à une retraite, parce qu'il est entré tard dans cette administration. Mon ami de la Ville de Mirmont, adjoint aux B. Arts, a songé à moi, pensant que d'abord je pourrais quelque temps recevoir un traitement inférieur au traitement normal, ce qui permettrait de faire une retraite à M. Zo ; ensuite, il croit que ma situation indépendante me permettrait de mettre le personnel à la raison ; enfin, ma nomination mettrait un trait d'union entre l'Université de Bordeaux et l'École des B. Arts.

Il s'est ouvert de la chose au maire et au conseil d'administration [le CSP] qui sont absolument entrés dans ses vues ; puis il a vu notre regretté Recteur Couat [mort brusquement le 21 juillet 1898], qui l'a beaucoup encouragé à me nommer, ou plutôt à me faire nommer (car c'est M. Roujon qui [rat.] choisit le Directeur, sur les propositions de l'administration municipale) ; c'est alors qu'à l'occasion du centenaire de Michelet [rat. = il] mon ami a entretenu à Paris M. Roujon de l'affaire⁵⁴. M. Roujon s'est montré fort disposé à me nommer, à la condition que M. Zo ne serait pas brusquement mis à pied.

Voilà, cher maître, exactement où en sont les choses ; je sais que ces jours ci même on s'occupe, à la municipalité, de régler cette question de la retraite ou plutôt de l'indemnité à donner à M. Zo, et les choses pourraient aller assez vite. M. Crost n'a rien su, sans doute, parce que M. Roujon n'a reçu encore aucune notification officielle. Mais tout ce que je vous dis là est certain, puisque c'est de la Ville de Mirmont lui-même qui me l'a dit. Je vous serai seulement très obligé de ne rien dire, aux Beaux Arts, des reproches que l'on fait à M. Zo, ni de l'état de marasme de l'École, car pour rien au monde je ne voudrais lui nuire ; je n'ai fait aucune démarche pour le remplacer ; je n'y avais jamais songé ; et je ne voudrais pas, même maintenant, avoir l'air de pousser à la roue. Son départ était décidé, je prendrai sa place très volontiers, mais je ne veux pas remuer même le petit doigt pour le faire partir⁵⁵.

Que retenir de ce récit ? À en croire Pierre Paris, l'institution, dirigée depuis 1889 par le peintre bayonnais Achille Zo (1826-1901), vieillissant et sans autorité, peu respecté car contesté comme artiste, serait en pleine dérive [FIG. 212]. Dans ce contexte, et sans condamner publiquement la gestion d'Achille Zo, sa mise à la retraite fournirait un prétexte pour le remplacer. Henri de La Ville de Mirmont souhaiterait voir Pierre Paris nommé à la tête de l'école afin qu'il reprît la situation en main : personnalité issue du monde universitaire et non artistique, il serait en mesure de s'imposer face aux professeurs et aux élèves. La situation est-elle aussi simple, ou Pierre Paris force-t-il le trait dans sa lettre à Léon Heuzey ? Il n'est sans doute pas tout à fait honnête en affirmant ne jamais avoir convoité ce poste et en se montrant presque surpris de la chance qui s'offre à lui. Plusieurs éléments, en particulier son discours de prise de fonction, semblent indiquer que son arrivée à la tête de l'école des Beaux-Arts est tout sauf improvisée.

Le départ d'Achille Zo surprend ses proches comme le montre sa correspondance⁵⁶. À la fin du mois d'août 1898, son fils, Henri-Achille Zo, lui écrit : « Ta lettre m'a surpris car rien

⁵⁴ Ces célébrations ont lieu le 13 juillet 1898. Henri de La Ville y représente probablement le maire de Bordeaux en tant qu'adjoint aux Beaux-Arts. Voir VILLE DE PARIS, *Centenaire de la naissance de Michelet. Compte rendu officiel des fêtes*, Paris, Imprimerie nationale, 1899.

⁵⁵ Cat. HEUZEY 05-08-1898.

⁵⁶ Les lettres adressées à Achille Zo que nous citons ont été localisées par Maitena Horiot-Ortega, responsable du Centre de documentation et de l'informatisation des collections du musée Bonnat-Helleu de Bayonne, et par Sylvie Martin, bibliothécaire en charge du pôle Patrimoine à la médiathèque de Bayonne. Nous les remercions chaleureusement d'avoir pris le temps de numériser ces documents et de nous les avoir transmis par courriel.

ne me la faisait pressentir. Tu aurais même dû me tenir au courant car il y a dû certainement y avoir des préliminaires. [...] Mais écrivez-moi tous les trois et beaucoup de détails. Vous devez comprendre qu'après une nouvelle si brusque j'en ai besoin beaucoup⁵⁷ ». Edmond Villard, pourtant secrétaire général de l'école et secrétaire du CSP est, lui aussi, pris au dépourvu : « Je ne m'attendais certes pas à une pareille décision, j'étais convaincu que les ennuis que vous aviez eu dernièrement étaient oubliés⁵⁸ ». Le même étonnement se retrouve sous la plume du peintre Hubert-Denis Etcheverry (1867-1952), ancien élève d'Achille Zo⁵⁹, et du notaire bayonnais Max Cavé-Esgaris qui parle quant à lui de « grande stupéfaction » et d'une « nouvelle inattendue ». Il espère, « avec une impatience que vous devez comprendre et une anxiété dont vous ne devez pas douter », qu'une lettre de son maître lui permettra d'en apprendre davantage⁶⁰. Plus soupçonneux, certains entrevoient les conflits et ambitions personnelles que peut cacher cette décision. C'est le cas du peintre bayonnais Georges Bergès (1870-1935), lui aussi ancien élève d'Achille Zo :

Je suis tellement surpris de cette révolution de votre part que je me demande avec inquiétude à la suite de quelles manœuvres ou de quels événements vous avez pu vous résoudre à cette détermination. [...] ne soyez pas surpris si je redoute qu'il n'y ait eu contre vous quelque machination mal dissimulée pour des yeux amis sous les termes de la note officielle parue dans les journaux⁶¹.

Nous n'avons malheureusement pas la version du principal intéressé. Toutefois, une deuxième lettre de Georges Bergès, répondant aux explications transmises par son maître, confirme que le départ d'Achille Zo s'est fait sous la contrainte :

Je me doutais bien qu'il n'y avait rien à attendre de bon des Bordelais, mais je ne prévoyais pas une pareille muflerie. Néanmoins les apparences ont été sauvegardées et les quelques personnes qui m'ont parlé de cela croient bonnement que c'est de votre propre initiative que vous vous êtes retiré. S'il n'y avait pas la question matérielle je serais enchanté de vous voir enfin débarrassé de ces soucis et surtout sorti de ce milieu de jalousie et de basse envie. Le nouveau directeur en attendant qu'on le remplace, ne changera absolument rien à l'état des choses actuel. L'école de Bordeaux n'en fera pas un pas de plus en avant. Enfin, ne regrettez rien, cher maître ; il faut prendre la vie comme elle se présente et songez surtout que vous avez le plus grand bien, la santé. Le reste ira tout seul. La sympathie dont vous jouissez ne peut que s'augmenter par suite des mauvais procédés dont on a usé à votre égard⁶².

Nous ne savons pas quelle est la teneur de ces « mauvais procédés ». Les différents points de vue sont bien sûr très subjectifs. Mais quoi qu'il en soit, et quoi qu'en dise le procès-verbal du conseil de surveillance et de perfectionnement de l'école, lequel précise qu'« Achille Zo a

⁵⁷ Lettre s. d., date ajoutée au crayon : 25-08-1898, Collection médiathèque de Bayonne, ms. 464. En partie citée sous une forme reformulée (sous l'apparence d'une citation) dans Henri JEANPIERRE, « Henri Zo, peintre de la *Fête* (1873-1933) », *Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, nouv. série, 126, 1972, p. 280. C'est cet article qui nous a conduit à nous intéresser au fonds Achille Zo.

⁵⁸ Lettre du 29-08-1898, Collection médiathèque de Bayonne, ms. 463.

⁵⁹ Lettre s. d., date ajoutée au crayon : 29-08-1898, Collection médiathèque de Bayonne, ms. 463.

⁶⁰ Lettre du 28-08-1898, Collection médiathèque de Bayonne, ms. 463.

⁶¹ Lettre du 30-08-1898, Collection médiathèque de Bayonne, ms. 463.

⁶² Lettre du 08-09-1898, Collection médiathèque de Bayonne, ms. 463.

été, sur sa demande, relevé de ses fonctions et nommé directeur honoraire⁶³ », il est évident que ce dernier a été, d'une façon ou d'une autre, incité à se retirer. L'auteur anonyme de l'article du journal *La Gironde* ne s'y trompe pas en signalant que « les choses se sont passées fort honorablement pour tout le monde » et en saluant la décision d'assurer une retraite à Achille Zo. Et tout en reconnaissant qu'avec la nomination de Pierre Paris « au lieu d'un peintre ou d'un statuaire, on a évité des compétitions ou des froissements “entre artistes” », il n'en soulignait pas moins l'obligation qu'avait le nouveau directeur de faire ses preuves⁶⁴ [ANN. 43].

Le problème de l'indiscipline : une reprise en main nécessaire ?

En ce qui concerne les remarques de Pierre Paris à Léon Heuzey relatives à la situation interne de l'école et à la personnalité du directeur, nos sources semblent indiquer qu'elles sont en partie fondées. Peintre peu célèbre, il est vrai, la carrière d'Achille Zo a toutefois été marquée par des succès non négligeables⁶⁵. En 1846, parti de Bayonne pour Paris, il y suit l'enseignement de Thomas Couture. Il ne regagne Bayonne qu'en 1871. Sous le Second Empire, il expose au Salon (il y est admis pour la première fois en 1852 avec un *Marchand d'esclaves*) et ses toiles sont plusieurs fois remarquées. En 1868, son *Tribunal des Rois Mores à l'Alhambra de Grenade* obtient même la médaille d'or et est acheté par l'État. Son œuvre est dominé par des sujets orientalistes et inspirés du folklore espagnol, un pays dans lequel il séjourne à de nombreuses reprises [FIG. 213-215]. Son retour à Bayonne, en 1871, marque une nouvelle étape dans sa carrière. Il devient alors directeur de l'école de Dessin et conservateur du musée de Peintures et des Décors du théâtre, deux institutions qu'il contribue à réorganiser. Lorsqu'il est nommé à la tête de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux (1889), il n'est donc ni sans expérience artistique, ni sans expérience en matière d'administration d'une école d'art. Pourtant, la lecture des procès-verbaux des actes du conseil de surveillance et de perfectionnement donne d'Achille Zo l'image d'une figure plutôt effacée et sans grand relief ; de fait, les initiatives émanent le plus souvent du conseil municipal en la personne de l'adjoint au maire chargé de la présidence du conseil⁶⁶. Lorsqu'il y est question des initiatives prises par le directeur, on lui reproche régulièrement son absence de concertation avec le CSP, laquelle aboutit trop souvent à des décisions dont les effets sont contestés et sources de conflits. De ce point de vue, la lettre de rappel à l'ordre que lui adresse l'adjoint Édouard Bertin à la rentrée 1892 est tout à fait éloquente⁶⁷. D'autre part, son directorat est marqué par d'importants problèmes de discipline. Nous en donnerons quelques exemples. Au cours des années 1890, le CSP doit à plusieurs reprises gérer des problèmes relatifs au manque d'assiduité de certains professeurs. Jean-Albéric Dupuy, en charge de la peinture d'histoire, tous les jours de 8h30 à 11h30, enseigne aux mêmes heures à l'institution nationale des sourdes-muettes. Payé pour assurer six cours, il n'en donne que trois. Le

⁶³ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 31-10-1898.

⁶⁴ ARGUS [PSEUDONYME], « Causerie bordelaise », *La Gironde*, 6 septembre 1898, p. 1.

⁶⁵ Henri JEANPIERRE, « Achille Zo, sa vie, son œuvre », *Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, nouv. série, 116, 1967, p. 409-421.

⁶⁶ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1.

⁶⁷ Lettre du 05-11-1892, ABM, 753 R 3.

conseiller municipal Abel Jay met en cause le directeur : si Achille Zo avait saisi le conseil avant de demander l'autorisation au maire pour que le professeur cumulât ces deux fonctions, le problème aurait été évité. Le président du CSP, l'adjoint Édouard Bertin, ayant par ailleurs appris qu'un professeur avait manqué six ou sept fois son cours pendant le semestre d'hiver, il est finalement décidé que les enseignants devront désormais signer un registre de présence. Et Abel Jay d'ajouter :

C'est à Monsieur le Directeur qu'il appartient de réagir contre ce fâcheux état des choses, en tolérant cette infraction, il se produit inévitablement un relâchement de la part des élèves, c'est du reste ce qui est arrivé. Le jury de fin d'année a constaté que les résultats obtenus n'étaient pas satisfaisants. Dans les diverses classes très peu d'élèves se sont présentés aux concours⁶⁸.

Plusieurs années après, lors de la première séance à laquelle assiste Pierre Paris, le conseil revient sur le sujet, preuve que le problème n'a pas été résolu. Il est décidé qu'une circulaire rappellera aux professeurs qu'ils doivent être auprès des élèves pendant les heures de cours (!) tandis que le registre de présence sera adressé chaque mois à Henri de La Ville de Mirmont, une procédure de contrôle qui montre bien que l'action d'Achille Zo est jugée insuffisante. Le cas de Jean-Albéric Dupuy est une nouvelle fois évoqué : il devra s'arranger pour concilier son double enseignement à l'école et à l'institution des sourdes-muettes de façon à être à l'EBAB « tous les jours de la semaine de 8 heures à midi ainsi que le porte l'affiche⁶⁹ ».

Les problèmes d'indiscipline concernent aussi les élèves. En mars 1894, ceux du cours de sculpture statuaire ont détruit un moulage en plâtre du Torse du Belvédère⁷⁰. En avril 1895, deux élèves de la classe élémentaire de dessin ont apporté des œufs frais et les ont jetés sur leurs camarades. Exclue de l'école, l'un d'eux est finalement réintégré à la rentrée suivante à la demande d'Achille Zo après que son père s'est porté garant de la conduite de son fils⁷¹. Le 13 novembre, l'élève Boc, qui se voit refuser l'entrée à l'école pour s'être présenté en retard, force le passage et jette au concierge un « je rentrerai quand il me plaira ». Comble de scandale, il pénètre en classe « en gardant son chapeau sur la tête ». Il est renvoyé pour huit jours⁷². Quelques semaines plus tard, Maurice Baysse, après avoir remis en cause publiquement la décision du jury en contestant son classement au concours des places (17^e) qui permet de répartir les élèves dans les différentes divisions, est renvoyé de l'école. Il sera finalement réintégré en mars 1897⁷³. À l'été 1898, neuf élèves sont exclus suite à des problèmes

⁶⁸ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1, séance du 18-10-1892. Voir le projet de circulaire préparé par Achille Zo et soumis à Édouard Bertin le 26-11-1892, ABM, 753 R 3.

⁶⁹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1, séance du 13-07-1896. L'affiche en question est celle qui est placardée dans les rues de Bordeaux pour informer la population des enseignements dispensés et des horaires de l'école. Elle est renouvelée chaque semestre. Les archives de la ville de Bordeaux en gardent plusieurs exemplaires (ABM, 766 R 1).

⁷⁰ Lettre d'Achille Zo à l'adjoint Édouard Bertin, 08-03-1894, ABM, 753 R 3.

⁷¹ Lettre d'Achille Zo à l'adjoint Édouard Bertin, 01-04-1895 ; lettre de monsieur Cinquet à Achille Zo, 16-10-1895 ; lettre d'Achille Zo à Édouard Bertin, 22-10-1895, ABM, 753 R 3.

⁷² Lettre d'Achille Zo à l'adjoint Henri de La Ville de Mirmont, 13-11-1896, 754 R 1.

⁷³ Lettre du professeur Piganeau à Achille Zo, 30-11-1896 ; lettre d'Achille Zo à l'adjoint Henri de La Ville de Mirmont, 01-12-1896 (avec notes postérieures du 06-03-1897), 754 R 1.

d'indiscipline et d'insolence⁷⁴. Plus grave, les élèves se montrent suffisamment turbulents une fois sortis de l'école pour que la police doive intervenir au moins à six reprises entre 1896 et 1898. Dès lors, il ne s'agit plus seulement de problèmes internes. C'est la bonne réputation de l'institution qui est menacée. En février 1897, une quarantaine d'élèves se rassemblent sur la place Sainte-Croix à la sortie des cours pour crier « Conspuez le directeur » avant de prendre la fuite à l'arrivée des gendarmes⁷⁵. Un mois plus tard, suite à « une mutinerie survenue dans une des classes de l'École des Beaux Arts », des élèves ont été mis à la porte. Pour protester contre cette décision, leurs camarades se réunissent place Sainte-Croix en criant « Conspuez le Directeur – Démission ». Certains sont emmenés pour être « admonestés » (le rapport donne les noms des 18 élèves en question âgés de 13 à 19 ans)⁷⁶. Au mois de juillet, le concours annuel est marqué par des tumultes. Achille Zo informe Henri de La Ville :

Depuis cette date le désordre ne cesse de régner dans les classes élémentaires. Les Professeurs eux-mêmes étant impuissants à le réprimer, j'ai été, ce matin dans l'obligation de congédier les élèves de ces deux classes, en petit nombre du reste, depuis quelques jours. Comme il y avait tumulte à la sortie, sur ma demande, la police a dû intervenir⁷⁷.

L'adjoint craint manifestement que ces désordres ne troublent l'organisation de la fête officielle et mondaine qu'est la distribution des prix (elle doit avoir lieu, comme chaque année, dans la salle des Concerts du Grand-Théâtre). Une minute de lettre indique en effet que la mairie a demandé un renforcement de la présence policière à l'entrée de la salle réservée aux élèves⁷⁸. À la fin du mois d'octobre, on constate que les lanternes à gaz placées le long de la grille de l'école ont été vandalisées. La police intervient une nouvelle fois. L'enquête met en cause des élèves⁷⁹. Au début de l'année 1898, dans le contexte de l'affaire Dreyfus, et alors qu'en réaction au *J'accuse* d'Émile Zola les antidreyfusards manifestent bruyamment à Bordeaux, les troubles semblent gagner l'école des Beaux-Arts⁸⁰. Le directeur demande à Henri de La Ville de Mirmont que des gardiens de la paix viennent surveiller la sortie des élèves « pour éviter les désordres qui se produisent chaque soir, depuis les dernières manifestations⁸¹ ».

La liste des exemples relevés donne l'impression d'un effet d'accumulation à partir de 1896 : les incidents semblent se multiplier, témoignant des difficultés croissantes de la direction à maintenir un climat serein à l'intérieur de l'école et justifiant les propos que Pierre Paris tient à Léon Heuzey en août 1898. Précisons cependant qu'il pourrait s'agir d'un effet de sources dans la mesure où les documents conservés – de façon générale – semblent plus

⁷⁴ Lettres des 20 et 21-06-1898, lettres des 16 et 22-08-1898, ABM, 754 R 1.

⁷⁵ Rapport de police, 24-02-1897, ABM 754 R 1.

⁷⁶ Rapport du commissaire de police du 15-03-1897, ABM 754 R 1.

⁷⁷ Lettre d'Achille Zo à Henri de La Ville de Mirmont, 22-07-1897, ABM, 754 R 1.

⁷⁸ Minute de lettre de l'adjoint délégué à la division des Beaux-Arts, 31-07-1897, ABM, 754 R 1.

⁷⁹ Rapports de police adressés au commissaire central, 22-10-1897, 04-11-1897, ABM, 754 R 1.

⁸⁰ Pierre BIRNBAUM, *Le moment antisémite. Un tour de la France en 1898*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2015 [1998], p. 293-312 ; Élisabeth CAZENAVE, « L'affaire Dreyfus et l'opinion bordelaise. Essai de méthodologie », *Annales du Midi. Revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, 84, 106, 1972, p. 63-76.

⁸¹ Lettre d'Achille Zo à Henri de La Ville de Mirmont, 28-01-1898, ABM, 754 R 1.

nombreux pour les deux dernières années du directorat d'Achille Zo. D'autre part, certains de ces troubles doivent être mis en relation avec un contexte politique tendu qui donne lieu à une forte conflictualité sociale qui n'est bien sûr pas circonscrite à l'école des Beaux-Arts. Reste la question des conflits personnels, visiblement très vifs, sur laquelle nous revenons.

La mise en scène d'une réussite

Après 1898, le discours tendant à affirmer que l'école des Beaux-Arts avait besoin d'être reprise en main afin d'y rétablir un climat plus serein propice aux études artistiques semble donc trouver une confirmation dans les sources. Assez rapidement toutefois, le discours officiel qui s'impose peu à peu va au-delà de l'idée d'un simple tournant qui ne concernerait que les questions disciplinaires. Le mérite de la bonne santé de l'école, indéniable au début du XX^e siècle, est en quelque sorte annexé par Pierre Paris et Henri de La Ville de Mirmont, leur discours – qui s'affirme surtout après 1900 – tendant à associer cette régénération aux mesures prises après leur entrée au conseil de surveillance et de perfectionnement. Le 2 août 1900, dans le discours qu'il prononce lors de la cérémonie de distribution des prix, le directeur affirme ainsi que « Depuis un an, Monsieur le Maire, grâce à vous, grâce au Conseil de surveillance et de perfectionnement [...], j'ai pu faire quelques réformes qui pourront paraître heureuse⁸² ». Et Pierre Paris de souligner, avec une certaine emphase, la sérénité retrouvée de l'école :

En somme, Messieurs, qu'est notre école ? C'est une maison sage et modeste, où un groupe de bons peintres, de bons sculpteurs, de bons architectes, de bons savants donne sans bruit, sans embarras, la plus saine nourriture artistique à un essaim de jeunes gens dociles, studieux, ardents à conquérir nos lauriers annuels en attendant les lauriers plus nobles qu'ils rêvent pour leur âge d'homme. C'est, si l'on veut, une ruche, cette vieille comparaison ne vous déplaira pas, où frémit matin et soir et bourdonne la vie, sans fracas confus, sans désordre, pour l'instruction de tous, pour le progrès, pour l'art, pour Bordeaux et pour la patrie. J'en suis, si vous voulez, la reine fainéante, qui se grise à l'odeur suave du miel distillé par ses sujets, et c'est assez dire mon regret de ne pouvoir être pour mes collègues le collaborateur autorisé, pour nos élèves le patron écouté que furent d'illustres peintres, mes prédécesseurs [en référence à son statut d'universitaire]⁸³.

Dans le discours qu'il prononce à la suite de celui de Pierre Paris, Henri de La Ville est moins complaisant envers leurs prédécesseurs : « ceux de vous [les membres du CSP] qui sont nouveaux ici se sont déjà rendu compte que, dirigée d'une main ferme et expérimentée, l'École marche bien ; ceux qui la connaissent depuis quelques années déjà ont constaté ses progrès pendant l'année scolaire 1899-1900⁸⁴ ».

⁸² Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Pierre Paris. Directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1900, p. 7.

⁸³ *Ibid.*, p. 9.

⁸⁴ Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont, adjoint au maire, à la distribution des prix de l'école municipale des beaux-arts et des arts décoratifs, le 2 Août 1900 », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1900, p. 17.

Cette tendance à faire des succès de l'école des Beaux-Arts le produit des mesures prises depuis les années 1896-1898 se retrouve dans la correspondance de Pierre Paris. Il a tout intérêt à donner de lui l'image d'un universitaire entreprenant et d'un administrateur compétent auprès de ceux qui appuient ses projets, à commencer par le conservateur du musée du Louvre, Léon Heuzey, son maître et protecteur : « Mes occupations redoublent ; l'École me prend de plus en plus de temps ; c'est ma faute, puisque j'ai travaillé à la mettre sur le pied où elle est maintenant ; et si je me plains un peu, je ne regrette rien⁸⁵ ». Il en est de même face au directeur des Beaux-Arts, Henry Roujon, qui se déplace à Bordeaux en personne pour présider la cérémonie de distribution des prix le 27 juillet 1902. Pierre Paris cherche manifestement à montrer ce que sont ses aptitudes d'administrateur et son dynamisme d'universitaire à celui qu'il essaie de convaincre, depuis 1901 au moins, de la pertinence de créer à Madrid une École française d'Espagne, ce même Henry Roujon qui lui accordera, un an plus tard et avec l'appui de Léon Heuzey, une subvention de 3 000 F sur deux ans afin de poursuivre ses recherches en péninsule Ibérique :

Et quelle cause a pu nous attirer cette bonne fortune [la présence d'Henry Roujon], sinon l'effort constant que nous appliquons à nous modifier, à nous transformer, à nous développer dans une recherche obstinée du mieux ? Depuis qu'à l'ancienne École de dessin et de peinture de Bordeaux a succédé l'École municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs [1889], depuis surtout qu'aux destinées de la maison rajeunie préside le savant précis, le critique spirituel que l'heureux suffrage de ses concitoyens a révélé administrateur incomparable [Henri de La Ville, depuis 1896], chaque année, chaque trimestre, devrais-je dire, nous a vus croître et progresser. Il me siérait mal de louer en sa présence le collègue et l'ami dont j'ai sans crainte accepté l'autorité toute puissante ; mais puis-je manquer, cependant, de marquer la reconnaissance des élèves, des maîtres et du directeur à celui dont l'idée, dont l'action fécondes ont si heureusement élargi le cercle de nos études ?

Cinq ans [*sic* : six ans depuis 1896], Messieurs, c'est sans doute une longue période de la vie humaine, et, par le temps qui court, une longue période de la vie municipale ; dans tous les cas, c'est un court espace de la vie d'une École. Cependant, depuis cinq ans, que de créations importantes, que n'avait pas prévues la charte de l'École restaurée⁸⁶ !

Si les grandes étapes de l'histoire récente de l'école sont rappelées, les noms des directeurs précédents, Charles Braquehay et Achille Zo, sont passés sous silence. L'intervention d'Henri de La Ville complète cette autocélébration : « M. le directeur de l'École vous a dit avec une amicale exagération, qui prouve bien qu'un long séjour à Bordeaux l'a naturalisé gascon, ce que la direction locale des Beaux-Arts a fait pour l'École depuis six ans⁸⁷ ». Pour

⁸⁵ Cat. HEUZEY 17-10-1902.

⁸⁶ Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1902, p. 7.

⁸⁷ Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont, adjoint au maire, à la distribution des prix de l'école municipale des beaux-arts et des arts décoratifs, le 27 juillet 1902 », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1902, p. 13.

la période antérieure à la dyarchie, on préfère parler de l'œuvre « des municipalités⁸⁸ ». Si Pierre Paris s'efforce ainsi de renforcer son image sociale dans une perspective carriériste, pour Henri de La Ville de Mirmont, qui est un élu municipal, l'enjeu est aussi politique. Ce dernier se livre à un exercice similaire lors de la distribution des prix du 31 juillet 1905. Pierre Paris, malade, est absent. C'est à lui que revient le devoir de défendre l'œuvre réalisée devant le nouveau sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts qui s'est une nouvelle fois déplacé jusqu'à Bordeaux. Il s'agit cette fois d'Étienne Dujardin-Beaumetz. Henri de La Ville offre à son auditoire un résumé de l'histoire de l'école des Beaux-Arts depuis sa création, au XVII^e siècle. Le tableau qu'il brosse pour la période la plus récente, postérieure à 1870, pêche par omission : s'il souligne l'implication « des Municipalités républicaines [qui] s'occupent avec ardeur de compléter et de perfectionner l'enseignement des Beaux-Arts à Bordeaux », les noms de Charles Braquehay et d'Achille Zo, directeurs de l'EBAB pendant cette période, ne sont pas cités. En revanche, l'adjoint délégué à l'Instruction publique prend la peine de préciser : « J'aurais mauvaise grâce à rappeler les améliorations qui se sont produites, les cours nouveaux qui ont été institués à partir de 1896. Il faut pourtant que je mentionne deux réformes particulièrement utiles » (la création d'un cours pour les jeunes filles et la fondation d'annexes de l'école dans plusieurs quartiers de la ville)⁸⁹. La *damnatio memoriae* qui frappe Achille Zo, mort en mars 1901, suscite la colère de son fils, lui aussi peintre, Henri-Achille Zo (1873-1933)⁹⁰. Elle s'exprime quelques jours plus tard dans une lettre publiée dans la presse bordelaise afin « de réparer deux oublis qui [l']ont frappé dans le discours de M. l'adjoint délégué à l'instruction publique⁹¹ ». D'abord le fait que le nom de son père n'ait pas été cité. Ensuite, le fait que parmi « les succès qui dépassent Bordeaux⁹² », son propre nom n'ait pas été mentionné. L'adjoint s'est en effet borné à citer les anciens élèves de l'école ayant reçu le prix de Rome. Or, au printemps 1905, Henri-Achille Zo a obtenu le prix National, décerné par le Conseil supérieur des beaux-arts (par 28 voix contre 24 au peintre Charles Hoffbauer), pour *Un coin du marché de l'Encarnación à Séville*, présenté hors concours au Salon de la Société des artistes français⁹³ [FIG. 216]. En ajoutant dans sa lettre qu'il s'agit de « la plus haute récompense obtenue par les anciens pensionnaires de l'École de Bordeaux », le fils de l'ancien directeur oublie toutefois que le prix de Rome, la plus haute distinction académique qui récompense les meilleurs élèves de l'École nationale et spéciale des beaux-

⁸⁸ La seule exception notable semble être le discours que Pierre Paris prononce à la distribution des prix d'août 1899. Y prenant la parole pour la première fois en tant que directeur, il lui était difficile de ne pas évoquer la mémoire de ses prédécesseurs. Ils sont tous cités, ce qui permet à Pierre Paris de situer son action dans le prolongement d'une histoire vieille déjà de plus d'un siècle : « Aussi bien, la tâche à laquelle j'étais convié s'offrait-elle à moi douce et facile. Une maison où régnèrent les Lacours et les Alaux, les Gué et les Braquehay, et dont le sceptre, vaillamment maintenu dix ans, m'était transmis par un administrateur éprouvé, par un bon peintre simple et fort, de qui le talent et les succès fortifiaient l'autorité bienveillante, et qui m'offrait galamment son amitié bonne conseillère [Achille Zo] ; une maison riche de souvenirs et riche d'espérances, où le bien fait jusqu'à présent, sans repos et sans entraves, était garant du bien que l'on pouvait faire encore : voilà l'héritage que j'ai reçu avec confiance ». Dans Pierre PARIS, « Discours [1899] », art. cité, p. 5.

⁸⁹ Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours [1905] », art. cité, p. 10-11.

⁹⁰ Henri JEANPIERRE, « Henri Zo, peintre de la *Fête* (1873-1933) », art. cité. L'un des intérêts de ce travail réside dans les extraits qu'il propose de la correspondance entre Henri-Achille Zo et son père.

⁹¹ Henri A. ZO, « À propos de l'école des Beaux-Arts », *La Petite Gironde*, 08-08-1905, p. 3.

⁹² Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours [1905] », art. cité, p. 11.

⁹³ ANONYME, « Informations. Les prix du Salon », *Le Figaro*, 06-06-1905, p. 3 ; Henri JEANPIERRE, « Henri Zo, peintre de la *Fête* (1873-1933) », art. cité, p. 290.

arts à l'issue de leur formation, bien que sévèrement critiqué depuis de nombreuses années, reste éminemment prestigieux, en particulier au sein des milieux artistiques bordelais (nous y reviendrons)⁹⁴. Henri-Achille Zo s'y est d'ailleurs présenté sans succès en 1897⁹⁵. Du reste, Henri de La Ville de Mirmont, dans une lettre adressée à Camille Jullian, semble sous-entendre qu'à ses yeux seul compte le prix de Rome : « Tu auras pu voir par la lettre d'Henri Zo insérée dans la *Petite Gironde* que tout le monde ne partage pas la bonne opinion que tu veux bien avoir de mon discours de l'École des Beaux Arts. Ce jeune réparateur d'oublis tient à ce que je le cite parmi les prix de Rome et que je fasse de son père le fondateur de l'École au même titre que Lacour⁹⁶ ».

En dernière analyse, le discours qu'élaborent les deux principaux dirigeants de l'école après la nomination de Pierre Paris à sa tête est bien en partie, mais en partie seulement, le produit d'une reconstruction. S'il est certain que l'école des Beaux-Arts est en bonne santé au tournant des XIX^e et XX^e siècles, celle-ci n'est pas seulement le fait des réformes impulsées par la dyarchie La Ville-Paris. Sans doute ont-ils contribué à remettre de l'ordre dans ses affaires internes. Sans doute ont-ils développé – assez considérablement – l'institution. Il n'en reste pas moins vrai que les mesures prises s'inscrivent dans une dynamique vertueuse plus ancienne et approfondissent la voie dans laquelle d'autres personnes avaient lancé l'école des Beaux-Arts depuis la fin des années 1870. Et quoi qu'en dise Henri-Achille Zo, la principale victime de cette « oublieuse mémoire⁹⁷ » n'est pas son père mais bien plutôt le directeur Charles Braquehay. Il convient donc, pour bien comprendre l'importance de l'action La Ville-Paris, de remonter dans le temps afin de cerner les mutations récentes qui ont touché l'école dont ils héritent entre 1896 et 1898.

⁹⁴ Fondé en 1874, le prix du Salon devient le prix de Paris puis, en 1896, le prix National. Il est institué par la direction des Beaux-Arts pour contrebalancer le prix de Rome et la domination de l'Académie. Il met en place un système de récompense alternatif, entièrement contrôlé par l'administration des Beaux-Arts, et non plus par l'Institut (même si la représentation de celui-ci est prépondérante au sein du Conseil supérieur des beaux-arts), sous la forme d'une bourse de voyage à l'étranger d'un an. Sa durée est certes loin d'équivaloir aux quatre ans de séjour à la Villa Médicis, mais son esprit est bien plus libéral et moins contraignant que ne l'est le statut de pensionnaire de l'Académie de France à Rome, une caractéristique que renforce la nouvelle réglementation mise en place au début des années 1880 par les républicains (les lauréats peuvent voyager où bon leur semble, et pas seulement à Rome, et ils ne sont soumis à aucun envoi ; leur seule obligation est de passer un an hors du territoire français). Sur ce prix, voir Marie-Claude GENET-DELACROIX, *Art et État sous la III^e République. Le système des Beaux-Arts (1870-1940)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire de la France aux XIX^e et XX^e siècles » (31), 1992, p. 112-114 ; Alain BONNET, « Le Prix du Salon et les Bourses de voyage. L'intervention paradoxale de l'État dans la formation des artistes (1874-1940) », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 185-202 ; Alain BONNET, « L'atelier sur la route. L'incitation au voyage dans le cadre de la formation des artistes (fin XIX^e-début XX^e siècle) », dans Alain BONNET, Juliette LAVIE, Julie NOIROT et Paul-Louis RINUY (éd.), *Art et transmission. L'atelier du XIX^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2014, p. 19-27 ; dans le même volume, France LECHLEITER, « Le moine dans sa cellule. Ateliers d'artistes à la Villa Médicis (fin XIX^e-début XX^e siècle) », p. 29-43 ; Pierre VAISSE et James KEARNS (éd.), « *Ce Salon à quoi tout se ramène* ». *Le Salon de peinture et de sculpture, 1791-1890*, Bern, Peter Lang, coll. « French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries » (26), 2010.

⁹⁵ Il obtient toutefois une première seconde médaille pour *Le retour d'Ulysse* (Henri JEANPIERRE, « Henri Zo, peintre de la *Fête* (1873-1933) », art. cité, p. 278).

⁹⁶ Lettre du 13-08-1905, ABM, fonds Camille Jullian, 67 S 112.

⁹⁷ C'est le titre d'un recueil de Jules Supervielle.

II. — L'ÉCOLE DE PIERRE PARIS

HÉRITAGES, APPROFONDISSEMENTS ET INNOVATIONS

En matière d'enseignement, et donc de formation artistique, l'une des grandes affaires du XIX^e siècle est de devoir repenser la place et la fonction de l'artiste dans la société. Celui-ci doit-il cultiver l'art pour l'art ou au contraire chercher à avoir une utilité sociale ? Quels doivent être les rapports entre l'art et l'industrie ? Entre les beaux-arts et les arts décoratifs ? Faut-il démocratiser l'accès à l'art, quitte à recourir à des procédés de fabrication industrielle ? Ou au contraire développer un art de l'intérieur plus raffiné et, partant, réservé à une élite ? Il y a là autant de questions qui prennent une importance particulière à partir du Second Empire et qui conduisent à une remise en cause de la hiérarchie traditionnelle entre les arts⁹⁸.

Autour de 1900, alors que l'Art nouveau accorde une attention particulière aux arts décoratifs, une institution comme l'école municipale de Bordeaux ne peut ignorer de tels enjeux qui sont omniprésents dans les débats. Comment Henri de La Ville de Mirmont et Pierre Paris y répondent-ils ? À la tête d'une institution qui prend ses racines dans le modèle traditionnel hérité de l'Ancien Régime, auquel ils sont eux-mêmes sensibles en raison de leur formation classique⁹⁹, ils doivent atteindre un équilibre bien difficile à trouver entre une conception sociale de l'art et un modèle académique qui, bien que profondément renouvelé et diversifié en cette fin de XIX^e siècle, y compris sur la question de l'utilité sociale de l'artiste, n'en reste pas moins dominé par une approche savante et érudite de l'art. Or sur ces questions essentielles, les décisions qui sont prises à partir des années 1896-1898 n'introduisent aucune rupture majeure. Elles visent plutôt à faire fructifier l'héritage transmis par des prédécesseurs dont on a tendance à taire le nom. Le véritable tournant dans l'histoire de l'école, en effet, est antérieur. Il doit beaucoup à l'action d'un homme : Charles Braquehaye.

Or s'il est indispensable de porter notre regard sur les transformations qui touchent l'école des Beaux-Arts dans les années 1880-1890 pour comprendre les débats qui la traversent autour de 1900, nous sommes face à une lacune de l'historiographie : il n'existe aucune étude sur laquelle nous puissions nous appuyer. Aussi, avant d'analyser ce qu'est la gestion de l'école par Henri de La Ville de Mirmont et Pierre Paris, il convient, dans un premier temps, de présenter le cadre dans lequel elle va s'inscrire, sans grand bouleversement, au moins jusqu'à la Grande Guerre.

⁹⁸ Pour une vision d'ensemble de ces différents enjeux, voir les textes réunis (avec introductions critiques) dans l'anthologie éditée par Neil McWILLIAM, Catherine MÉNEUX et Julie RAMOS (éd.), *L'art social de la Révolution à la Grande Guerre. Anthologie de textes sources*, Paris, INHA, PUR, coll. « Les collections électroniques. Sources », 2014 ; Neil McWILLIAM, Catherine MÉNEUX et Julie RAMOS (éd.), *L'art social en France. De la Révolution à la Grande Guerre*, Rennes, PUR, INHA, coll. « Art & Société », 2014 (dans ce dernier volume, voir en particulier l'introduction des éditeurs, « L'art social de la Révolution à la Grande Guerre : esquisse d'un parcours », p. 15-41).

⁹⁹ Pierre Bourdieu décrit les productions des peintres proches de la doctrine académique comme « un art de professeur » : « L'art pompier est un art d'école, on peut dire qu'il est la quintessence historique des productions typiques de l'*homo academicus* » (Pierre BOURDIEU, *Manet, une révolution symbolique. Cours au Collège de France (1998-2000), suivis d'un manuscrit inachevé de Pierre et Marie-Claire Bourdieu*, éd. établie par Pascale CASANOVA, Patrick CHAMPAGNE, Christophe CHARLE, Franck POUPEAU et Marie-Christine RIVIÈRE, Paris, Raisons d'agir, Seuil, coll. « Points Essais » (800), 2013, p. 204).

1. — CHARLES BRAQUEHAYE, PROFESSEUR CONTESTÉ, DIRECTEUR OUBLIÉ (1877-1889)

Les origines de l'enseignement du dessin à Bordeaux

À Bordeaux, l'enseignement artistique a sa préhistoire ou, si l'on préfère, son mythe de fondation. Nombreuses sont les publications qui se plaisent à rappeler que c'est à Michel de Montaigne, alors maire de la ville, que l'on doit la création de cet enseignement dans la cité girondine¹⁰⁰. Le 22 août 1584, un contrat est signé à cet effet avec le peintre Jehan Gaultier. Toutefois, nous ne savons presque rien de cette première étape.

Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, les académies et les sociétés savantes se multiplient. À Paris, l'Académie royale de peinture et de sculpture est fondée en 1648. Une école lui est associée, racine du système d'émulation qui va perdurer jusqu'à la fin du XVIII^e siècle avant que la Révolution, l'Empire puis la Restauration ne le réorganise¹⁰¹. Bientôt, le modèle s'exporte : en 1676, le parlement enregistre les lettres patentes par lesquelles Louis XIV encourage la fondation d'académies et d'écoles similaires en province. À Bordeaux, une Académie de peinture et de sculpture se met en place en 1690. Elle est officiellement ouverte en 1691. Son activité semble cependant avoir été des plus réduites, si bien qu'une nouvelle Académie de peinture, sculpture et architecture civile et navale est fondée en 1748, avant d'être reconnue par lettres patentes en 1779. Le décret de la Convention nationale du 8 août 1793, en supprimant les académies, met un terme à cette seconde expérience.

C'est à l'artiste bordelais Pierre Lacour (1745-1814) que l'on doit la survie d'un enseignement artistique. Formé à Bordeaux puis à Paris, second prix de Rome en 1769, ce représentant du néoclassicisme se fixe dans la cité girondine à son retour d'Italie et devient l'un des peintres les plus en vue de la société bordelaise¹⁰² [FIG. 217]. Professeur à l'Académie de peinture, Pierre Lacour est l'une des victimes du décret du 8 août. Dès 1793, il fonde, sur ses deniers personnels, une école de dessin dont il est l'unique professeur mais qui permet d'as-

¹⁰⁰ Sur l'histoire de l'école des Beaux-Arts depuis ses origines jusqu'à la mise en place de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, en 1889, voir Charles BRAQUEHAYE, « L'Académie de peinture et de sculpture de Bordeaux. École académique, école gratuite de dessin et de peinture », dans *Réunion des sociétés savantes des départements à la Sorbonne, du 24 au 27 avril 1878, section des beaux-arts*, Paris, Plon et Cie, 1879, p. 131-141. Soucieux d'inscrire son action dans une tradition académique séculaire, Henri de La Ville de Mirmont, joignant sa qualité d'universitaire à celle d'élus municipal, s'est fait l'historien de l'institution à plusieurs reprises : Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Les origines de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux », *Revue internationale de l'enseignement*, 36, 2, 1898, p. 303-313 ; Id., « Discours [1905] », art. cité ; l'histoire de l'école étant par ailleurs intimement liée à celle du musée de Peinture, ancêtre du musée des Beaux-Arts, consulter également Id., *Histoire du Musée de Bordeaux. I. Les origines. Histoire du Musée pendant le Consulat, l'Empire et la Restauration (1801-1830)*, Bordeaux, Féret & Fils, 1899. Signalons également la lettre que le directeur Pierre Lacour adresse au maire de Bordeaux, le 1^{er} février 1807, et le rapport que Charles Braquehayé fait parvenir au maire le 31 janvier 1878 (ABM, 750 R 1). Chacun de ces documents présente un historique relatif aux origines de l'école.

¹⁰¹ Alain BONNET, *L'enseignement des arts au XIX^e siècle. La réforme de l'École des beaux-arts de 1863 et la fin du modèle académique*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2006, p. 31-48 ; Gérard MONNIER, *L'art et ses institutions en France. De la Révolution à nos jours*, Paris, Gallimard, coll. « Folio / Histoire » (66), 1995, 1^{re} partie.

¹⁰² Joseph LÉONARD-CHALAGNAC, « L'Académie de peinture de Bordeaux. P. Lacour. Académicien », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 19, 4, 1916, p. 193-204 ; Henri de LA VILLE DE MIRMONT, *Histoire du Musée de Bordeaux. I. Les origines. Histoire du Musée pendant le Consulat, l'Empire et la Restauration (1801-1830)*, ouvr. cité, p. 175-199.

surer une continuité dans l'enseignement artistique, en particulier dans celui du dessin¹⁰³. Le 19 juillet 1803, le préfet de la Gironde, Charles-François Delacroix, lui attribue une salle dans le nouveau lycée Impérial et lui assure un traitement versé par la ville de Bordeaux. Par cette décision, il convertit *de facto* l'école de Pierre Lacour en institution municipale. En 1807, dans une lettre que celui-ci adresse au maire de Bordeaux, on retrouve quelques-uns des principes qui resteront en vigueur pendant plus d'un siècle : la nécessité d'assurer à tous les élèves un accès gratuit à l'école ; la consécration du dessin comme technique et enseignement fondamental, préalable indispensable à tout travail artistique¹⁰⁴. L'action de Pierre Lacour est toutefois plus étendue. Il est le premier conservateur du musée de la ville, fondé par un arrêté du 1^{er} octobre 1810 dans le prolongement des initiatives prises par le ministre de l'Intérieur Jean-Antoine Chaptal, lequel, par sa politique d'envoi d'œuvres dans les départements, favorise l'institutionnalisation des collections provinciales¹⁰⁵. Selon l'esprit encyclopédique qui caractérise le XVIII^e siècle, le nouveau musée, baptisé musée de la Ville de Bordeaux, regroupe, en plus de la collection de peintures et de l'école de dessin, une bibliothèque, un observatoire, un cabinet d'antiques et un cabinet d'histoire naturelle¹⁰⁶. En 1814, à la mort du conservateur-professeur, son œuvre est poursuivie par son fils, Pierre Lacour (1778-1859) – les deux hommes portent le même nom – qui occupe les mêmes fonctions jusqu'en 1838 [FIG. 218]. On lui doit notamment la publication du premier catalogue du musée, en 1821, un catalogue qui sera actualisé par ses successeurs, Jean-Pierre Alaux (1788-1858) et Oscar Gué (1809-1877)¹⁰⁷.

Refonder l'école : le projet de Charles Braquehay

L'école de Dessin et de Peinture dont hérite la Troisième République est donc celle qui a été organisée par Pierre Lacour sous la Révolution et l'Empire. Avec l'avènement du régime républicain, elle entre dans une nouvelle période de refondation. L'un des principaux acteurs du changement est Charles Braquehay (1839-1907), une figure en vue de la sociabilité

¹⁰³ Agnès LAHALLE, « Le rôle des villes dans l'enseignement du dessin en France : les écoles de dessin au XVIII^e siècle », dans Dominique POULOT, Jean-Michel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 239-251. Le sujet est étudié en détail dans Agnès LAHALLE, *Les écoles de dessin au XVIII^e siècle. Entre arts libéraux et arts mécaniques*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2006.

¹⁰⁴ Lettre de Pierre Lacour au maire de Bordeaux, 01-02-1807, ABM, 750 R 1.

¹⁰⁵ Dominique POULOT, *Musée, nation, patrimoine (1789-1815)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1997 ; Dominique POULOT, *Une histoire des musées de France (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, La Découverte, coll. « Poche » (292), 2008 [2005], p. 56-62.

¹⁰⁶ Henri de LA VILLE DE MIRMONT, *Histoire du Musée de Bordeaux. I. Les origines*, ouvr. cité, p. 151-153.

¹⁰⁷ Pierre LACOUR et Jules DELPIT, *Catalogue des tableaux, statues, etc. du musée de Bordeaux*, Bordeaux, Imp. de Mme V. N. Duviella, 1856. Une édition enrichie paraît quelques années plus tard : Pierre LACOUR, Jules DELPIT et Oscar GUÉ, *Catalogue des tableaux, statues, etc. du musée de Bordeaux*, Bordeaux, G. Gounouilh, 1862. Les auteurs, en introduction, reviennent sur l'histoire de la constitution des collections (p. 11-40). Ces deux publications peuvent être rattachées à l'effort qui est alors exigé par l'administration centrale pour mieux organiser et développer les musées de province. À cet égard, le Second Empire est une période essentielle. Sur ce point, voir Arnaud BERTINET, *Les musées de Napoléon III. Une institution pour les arts (1849-1872)*, Paris, Mare & Martin, 2015, en particulier la troisième partie p. 351-516. Sur le premier catalogue de 1821 : Henri de LA VILLE DE MIRMONT, *Histoire du Musée de Bordeaux. I. Les origines*, ouvr. cité, p. 349-362.

savante bordelaise¹⁰⁸ [ANN. 44]. Sculpteur de formation, il étudie à l'École nationale et spéciale des beaux-arts (1863). En 1862, il reçoit le premier grand prix de sculpture à la Petite École (elle prendra le nom d'École nationale des arts décoratifs en 1877), puis celui de dessin en 1863. Ces succès lui permettent d'obtenir un certificat d'aptitude à l'enseignement des arts du dessin. De retour à Bordeaux, il se consacre essentiellement au professorat ainsi qu'à des travaux d'histoire de l'art et d'archéologie ancrés dans l'histoire locale¹⁰⁹, raison pour laquelle Pierre Paris le définira comme un « autre archéologue, un peu fourvoyé dans les beaux-arts¹¹⁰ ». En 1873, il est parmi les membres fondateurs de la Société archéologique de Bordeaux (SAB). Dès l'année suivante, il siège au bureau de la société, successivement comme secrétaire-adjoint (1874-1876), secrétaire-général (1877), vice-président (1878) puis président (1879)¹¹¹. Il est, semble-t-il, l'un des premiers à faire campagne pour une réforme de l'enseignement artistique dans la cité girondine. Lors de la séance de la SAB du 9 janvier 1874, il fait une communication au titre programmatique : *De l'archéologie appliquée aux arts industriels*. L'objectif affiché est de faire sortir les arts de leur marasme en rapprochant érudits, artistes et ouvriers afin de « répandre les notions élémentaires de l'archéologie dans les classes ouvrières ; d'y développer la connaissance des styles et des idées d'ensemble ; de venir, en un mot, en aide aux arts industriels par l'institution de cours et de musées spéciaux¹¹² ». Selon lui, en termes d'harmonie et de beauté idéale, les Grecs et les Romains ont démontré leur supériorité ; le Moyen Âge, quant à lui, a permis l'éclosion d'un « style national » (le gothique) qui naît à la fois des besoins des contemporains et du respect de la tradition gréco-romaine. Cette idée de la synthèse, plus ressentie que démontrée, mais qui sera plus tard au cœur des travaux d'Émile Mâle¹¹³, est affirmée avec force :

Vers la même époque [le XI^e siècle], on trouve déjà l'étude de la nature et même des traces de celle de l'antiquité. On reconnaît l'art grec dans l'architecture, la statuaire et l'ornementation des églises romanes d'Avallon, de Sainte-Bénigne de Dijon, Saint-Trophime d'Arles, cette grecque en Provence, comme l'appelle M. Éméric [sic] David, et il ajoute : « Si on regarde les bas-reliefs qui ornent le mur septentrional de la cathédrale de Paris, on ne doutera pas que des élèves d'artistes grecs n'en soient les auteurs »¹¹⁴.

¹⁰⁸ Stéphanie TROUVÉ, s. v. « Braquehay, Charles (30 janvier 1839, Troyes – 3 décembre 1907, Bordeaux) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

¹⁰⁹ À la fin de sa vie, ses principaux travaux font l'objet d'une réédition : Charles BRAQUEHAYE, *Documents pour servir à l'histoire des arts en Guienne*, 3 vol., Bordeaux, Féret & Fils, 1897-1898.

¹¹⁰ Pierre PARIS, « Discours [1929] », art. cité, p. 3.

¹¹¹ La composition du bureau, un résumé du contenu des séances et des articles de fond sont publiés dans le bulletin annuel édité à partir de 1874.

¹¹² Charles BRAQUEHAYE, « De l'archéologie appliquée aux arts industriels », *Société archéologique de Bordeaux*, 1, 1874, p. 7. On trouve, au XIX^e siècle, plusieurs expressions dont l'usage varie dans le temps : art industriel, arts appliqués, industries d'art, beaux-arts appliqués à l'industrie, arts décoratifs, etc. Ces expressions désignent des réalités proches mais l'usage de l'une au détriment des autres est chargé de sous-entendus. Sur ce point, voir Jean-François LUNEAU, « Art et industrie au XIX^e siècle : des arts industriels aux industries d'art », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 17-24 ; Jean-Pierre LEDUC-ADINE, « Les arts et l'industrie au XIX^e siècle », *Romantisme*, 55, 1987, p. 67-78.

¹¹³ Antoine PAILLET, « “Ce grand souffle qui, pendant des siècles...” L'appel de la Méditerranée chez Émile Mâle », dans *Émile Mâle (1862-1954). La construction de l'œuvre : Rome et l'Italie*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (345), 2005, p. 21-37.

¹¹⁴ Charles BRAQUEHAYE, « De l'archéologie appliquée aux arts industriels », art. cité, p. 12.

À cela s'ajoute le fait que de l'Antiquité à la Renaissance, du Parthénon de Phidias au Versailles de Louis XIV, les différents métiers ont toujours travaillé main dans la main, sous la direction de l'architecte, assurant ainsi « une homogénéité complète dans les œuvres : unité de conception, unité de style, unité de direction et d'exécution » qui ont été rompues au XVIII^e siècle¹¹⁵. La solution pour sortir du pastiche et favoriser une renaissance des arts passerait donc par la création d'une école d'art industriel et d'un musée d'archéologie, la mise en place de cours de dessin et de modelage et un effort de publication afin que les élèves disposent de manuels actualisés. L'objectif affiché est donc double : d'une part, rétablir l'unité de l'art, dépasser le clivage entre arts mineurs et arts majeurs, réconcilier « l'art et le métier » ; d'autre part, rapprocher érudits et artisans afin de donner une solide formation théorique à ces derniers. De telles propositions, qui doivent beaucoup à Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879), ne sont pas nouvelles. En 1856 déjà, suite à la prise de conscience du danger que représentait la concurrence anglaise révélée par l'Exposition universelle de Londres (1851), le comte Léon de Laborde (1807-1869) remettait à Napoléon III un rapport dans lequel il insistait sur la nécessaire application de l'art à une industrie qui avait « besoin d'un guide sûr et ses apprentis de patrons instruits ». Posant le principe de l'unité de l'art (« L'art n'est ni aristocratique ni populaire, il n'est ni industriel ni d'essence supérieur ; l'art est un »), il défendait la mise en œuvre d'une ambitieuse politique d'enseignement des beaux-arts sur le modèle anglais : « La nation tout entière, voyant les arts descendre ainsi dans la rue et se mêler à la vie publique, comprendra que la vie privée doit s'imprégner à son tour de leur douce influence, et l'atmosphère elle-même deviendra artiste, comme elle l'a été pendant des siècles en Grèce¹¹⁶ ».

Les propositions de Charles Braquehayne attirent l'attention de la SAB puisqu'elles sont mises à l'ordre du jour des séances des 6 février et 6 mars 1874. Toutefois, des difficultés pratiques semblent avoir conduit à l'abandon du projet. Finalement, la Société philomathique de Bordeaux, qui organise déjà des cours pour adultes et à destination d'une population modeste, essentiellement ouvrière [FIG. 219], offre à Charles Braquehayne de se charger, à partir

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 14.

¹¹⁶ Léon de LABORDE, *De l'union des arts et de l'industrie*, 2 vol., Paris, Imprimerie impériale, 1856, p. 400 (vol. 2). De ce point de vue, la création du musée Napoléon III, constitué à partir de l'achat partiel de la collection Campana, est l'une des tentatives pour soutenir les arts industriels et concurrencer le South Kensington Museum. Il doit permettre, par les séries d'objets qu'il rassemble, d'instruire les ouvriers d'art et de leur fournir des modèles susceptibles de conduire à un renouveau des arts appliqués. À la différence du Louvre, il ne s'agit pas seulement de réunir des objets pour leur intérêt esthétique. Si celui-ci est le temple de l'art, le musée Napoléon III prétend remplir une mission sociale bien plus large. Finalement, la dispersion de la collection entre les musées de Paris et de la province et l'entrée des pièces majeures au musée du Louvre signent l'échec de ce projet. Voir Stéphane LAURENT, *Les arts appliqués en France. Genèse d'un enseignement*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Format » (34), 1999, p. 51-80 ; Arnaud BERTINET, *Les musées de Napoléon III*, ouvr. cité, chap. 6 ; Ève GRAN-AYMERICH, « Le musée Napoléon III au palais de l'Industrie, miroir de la politique archéologique du Second Empire », dans *Napoléon III et l'archéologie. Une politique archéologique nationale sous le Second Empire*, Compiègne, Société historique de Compiègne, coll. « Bulletin de la Société historique de Compiègne » (37), 2001, p. 29-47. Sur la collection Campana en elle-même : Françoise GAULTIER, Laurent HAUMESSER et Anna TROFIMOVA (éd.), *Un rêve d'Italie. La collection du marquis Campana*, Paris, Lienart Éditions, Louvre Éditions, 2018.

de 1874, d'un « cours élémentaire de beaux-arts appliqués à l'industrie¹¹⁷ ». Ce premier succès n'est sans doute pas étranger au fait que, le 26 octobre 1877, la municipalité de Bordeaux décide de le charger de la direction de l'école municipale de Dessin et de Peinture¹¹⁸. Le 31 janvier 1878, il remet au maire de Bordeaux un rapport sur les réformes qu'il se propose d'introduire¹¹⁹ : de nouveaux enseignements doivent être institués (architecture, dessin linéaire, histoire de l'art, peinture industriel, introduction des arts décoratifs dans leur ensemble) et des postes de professeurs doivent être créés pour accueillir des élèves toujours plus nombreux. Le projet, en fin de compte, vise à réaliser cette unité de l'art chère au nouveau directeur en faisant travailler ensemble les élèves-artistes qui se destinent aux beaux-arts et ceux qui se tournent vers les arts appliqués à l'industrie :

Le but que je me propose d'atteindre c'est de faire acquérir à chaque élève la plus forte somme de connaissances artistiques, applicables à la profession à laquelle il se destine. – Aux Artistes tout ce qui peut faciliter leur admission à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris ; aux Décorateurs, aux Ornemanistes, le même enseignement pour base, mais aussi l'application industrielle de l'Art au point de vue du métier¹²⁰.

Pour atteindre ces objectifs, il propose notamment que les concours d'émulation, jusque-là annuels, soient plus fréquents (mensuels et trimestriels), que des cours de dessins appliqués à l'architecture soient introduits, que des cours d'histoire de l'art permettent de donner aux élèves une culture artistique de base, et que l'on crée un enseignement de peinture industrielle « suivant les besoins signalés, c. a. d. l'application de l'Art à l'industrie » (décors, porcelaines, étoffes, papiers peints, etc.). Le nouveau directeur insiste également sur la nécessité de réunir une collection de modèles (moulages en plâtre, estampage) qui « servirait par son classement à apprendre de visu aux élèves les caractères qui différencient chaque style ». Il s'agit, en somme, de transformer peu à peu l'école de Dessin et de Peinture en une école d'art plus complète qui tiendrait à la fois de l'École nationale des beaux-arts et de l'École nationale des arts décoratifs.

Vers une école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs à Bordeaux

Ces projets sont encouragés par l'administration des Beaux-Arts, informée de la situation locale grâce aux rapports émanant de l'inspection de l'Enseignement du dessin. En mars 1880, Auguste-Alexandre Hirsch (1833-1912) souligne ainsi le potentiel d'une institution qui

¹¹⁷ Camille VERGEZ, « Rapport annuel de M. C. Vergez, Directeur des classes d'adultes et d'apprentis », *Bulletin de la Société Philomathique de Bordeaux*, Année 1875, 1877, p. 77-78. La Société philomathique est l'une des sociétés savantes les plus actives de Bordeaux. Depuis 1827, elle organise également de grandes expositions qui ne cessent de prendre de l'ampleur (notamment celles de 1882 – 6 000 exposants et un million de visiteurs – et de 1895 – 7 640 exposants et un million et demi de visiteurs –). Dominique DUSSOL, *Art et bourgeoisie. La Société des amis des arts de Bordeaux (1851-1939)*, Bordeaux, Le Festin, Atelier du CERCAM, 1997, p. 23-24 ; REVUE PHILOMATHIQUE DE BORDEAUX ET DU SUD-OUEST, *Centenaire de la Société philomathique (1808-1909)*, Bordeaux, Imprimerie G. Gounouilhou, 1909.

¹¹⁸ Écoles et cours municipaux de dessin, inspection de 1884 (réalisée par Auguste-Alexandre Hirsch), fiche de renseignements de Charles Braquehay, 01-03-1884, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

¹¹⁹ ABM, 750 R 1.

¹²⁰ ABM, 750 R 1 (p. 6 du rapport). Sur le contenu des cours d'histoire de l'art dispensé par Charles Braquehay : Catherine BÉGUERIE, « L'enseignement de l'histoire de l'art à Bordeaux. Premiers cours, premiers professeurs : l'émergence d'une discipline », *Revue archéologique de Bordeaux*, 95, 2004, p. 235-237.

pourrait devenir une école des Beaux-Arts de référence pour toute la région du sud-ouest, à condition que des améliorations soient apportées, en particulier en termes de locaux, le vieil édifice de la rue Vital-Carles étant inadapté à sa fonction (manque de place, matériel insuffisant, mauvais éclairage). L'inspecteur Hirsch relève d'autre part ce qui va devenir un *leitmotiv* dans les rapports ultérieurs : « Je n'hésite pas à avancer qu'avec ce qui existe il pourrait être mieux fait. Du premier coup d'œil il est facile de reconnaître que ce n'est pas une personne douée d'une grande expérience professionnelle qui préside dans ces deux classes de dessin ». La compétence de Charles Braquehay en tant que professeur de dessin est déjà questionnée¹²¹. Pourtant, Auguste-Alexandre Hirsch précise : « L'école cependant est en progrès. Il y a de l'activité, du bon vouloir¹²² ». L'administration des Beaux-Arts apporte ainsi son soutien à la municipalité. À la fin du mois de juillet, le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts annonce au maire de Bordeaux qu'il a été décidé que la ville allait recevoir une collection de modèles de dessin d'une valeur de 600 F, et qu'une subvention avait été accordée à l'école afin de financer deux bourses de voyage pour les élèves. Il ajoute :

je saisis cette occasion d'appeler toute votre sollicitude sur une école qui pourrait aisément devenir un centre d'études pour toute une partie de la France ; l'Ad^{on} des B. A. qui éprouve le regret de n'avoir à encourager aucun grand établissement d'enseignement artistique, outre Lyon et Toulouse, suivrait avec un vif intérêt les efforts que fera la municipalité de Bordeaux pour donner à son école des Beaux-Arts le rang qui lui convient et vous la trouverez toujours disposée à seconder votre initiative, dans la mesure des ressources budgétaires¹²³.

Les changements introduits semblent avoir rapidement entraîné une forte hausse des effectifs [ANN. 45]. Avec le développement des enseignements, l'augmentation du nombre de professeurs, qui passe de deux en 1881 à huit en 1883¹²⁴, le transfert de l'école dans un local plus vaste au n° 20 de la rue Ravez, décidé en 1880¹²⁵, et la très forte augmentation du budget de l'école jusqu'en 1889 [ANN. 46], il y a là les témoignages les plus visibles des mutations

¹²¹ Le rapport d'inspection qu'Auguste-Alexandre Hirsch adressé au directeur des Beaux-Arts le 21 mai 1884 mérite d'être cité (F/21/8007) : « Enseignement du dessin. Il ne paraît pas suffisant d'avoir été admis une fois au concours dit "des places" à l'École des Beaux-Arts ou d'avoir suivi, avec plus ou moins de succès, les cours, bien élémentaires, de l'École des arts décoratifs, pour pouvoir diriger, longtemps après, un haut enseignement d'art. Le professeur de dessin d'après le modèle vivant ou l'antique [le directeur Charles Braquehay], dans une école des beaux-arts, ne peut faire un enseignement sérieux et élevé, qu'à la condition d'avoir consacré lui-même plusieurs années à l'étude des formes humaines, du modelé, des effets de lumière, afin de pouvoir, après un rapide examen du modèle, indiquer sans hésitation à l'élève les fautes commises. Il est même permis de dire que, à part quelques sculpteurs ou dessinateurs hors ligne, il faut l'œil du peintre pour enseigner le dessin d'après la nature. Rien de tout cela ne se trouve dans le bagage artistique de la personne chargée, à l'École de Bordeaux, de la direction des cours de dessin. Un seul professeur, M. Dupuis [*sic*], artiste peintre, élève de M. Gérôme, offre les garanties nécessaires, et on a si bien torturé les programmes que ce professeur se trouve avoir seulement deux ou trois élèves peintres sous sa direction, dans une salle qui pourrait facilement contenir les 11 élèves assidus au cours de dessin d'après nature, et bien d'autres encore ».

¹²² École municipale de Dessin et Peinture à Bordeaux. Rapport de l'inspecteur A. A. Hirsch, mars 1880, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

¹²³ Minute de lettre, 29-07-1880, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

¹²⁴ Extrait du registre des délibérations du conseil municipal de la ville de Bordeaux, séance du 22-03-1881 ; quatrième rapport trimestriel du directeur Charles Braquehay au maire de Bordeaux, 24-01-1883 (ABM, 750 R 1).

¹²⁵ Lettre du maire de Bordeaux au sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, 11-08-1880 (dossier inspections, 1879-19,4), AN-Pierrefitte, F/21/8007. Les plans des locaux de l'école sont conservés : ils figurent en annexe du rapport d'inspection d'Auguste-Alexandre Hirsch du 31 mars 1884, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

en cours. Elles attestent l'importance que la ville accorde aux questions d'enseignement (Louis Liard, futur directeur de l'Enseignement supérieur, est adjoint au maire chargé de l'Instruction publique entre 1878 et 1880 ; le palais des Facultés est inauguré en 1886, etc.)¹²⁶. Jusqu'en 1889, plusieurs rapports municipaux montrent que l'on travaille à la réforme des statuts de l'école. Il s'agit de « donner un caractère définitif à certains enseignements provisoires dus à l'initiative heureuse du professeur qui dirige l'établissement¹²⁷ ». On insiste systématiquement sur « la double tendance artistique et industrielle que [doit] y suivre l'enseignement¹²⁸ ». Si les beaux-arts peuvent s'appuyer sur une tradition ancienne, les arts décoratifs doivent faire l'objet d'un soin particulier. Ainsi le souligne Abel Jay, en 1883, après avoir rappelé que l'Exposition universelle de 1878 avait à nouveau mis en évidence la force de la concurrence étrangère, notamment anglaise, dans ce domaine :

De grands efforts ont déjà été faits à Paris et en province ; notre ville si attachée aux choses de l'art, si intéressée aux questions d'industrie nationale, ne peut pas désertir cette lutte pour l'existence ; nous avons des débouchés maritimes, nous avons la main-d'œuvre à meilleur marché que Paris, des ouvriers moins exigeants parce qu'ils sont moins tentés par mille séductions ; nous avons aussi des traditions et un passé glorieux, efforçons-nous de procurer à nos ouvriers, les leçons, les modèles, les inspirations qui leur sont nécessaires pour mettre en œuvre leurs précieuses qualités françaises, cherchons à former par un enseignement pratique et élevé des décorateurs habiles, capables d'invention, renonçant à l'imitation servile des anciens modèles, mais sachant retrouver et prendre dans les œuvres du passé les sources de combinaisons nouvelles ; c'est la patrie toute entière que nous servirons en poursuivant cette œuvre bordelaise¹²⁹.

Fruit de ces réflexions, un règlement visant à actualiser celui de 1844, élaboré sous le directorat de Jean-Pierre Alaux, est promulgué par un arrêté municipal du 31 décembre 1883 ; l'école prend le nom d'école municipale de Dessin, de Peinture et d'Architecture.

Enfin, cette dynamique réformatrice débouche, en 1889, sur la rédaction d'un nouveau règlement qui fait la synthèse des changements survenus depuis 1878¹³⁰. Il est adopté par le conseil municipal le 28 octobre 1889¹³¹. L'établissement prend le nom d'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs ; un conseil de perfectionnement et de surveillance est mis en place ; la liste des enseignements est fixée. Les élèves doivent avoir 12 ans pour être admis, savoir lire, écrire et compter, être français ou avoir une autorisation du maire s'ils sont étrangers. Ceux qui ont moins de 21 ans doivent fournir une autorisation de leur tuteur légal. Le principe de gratuité est maintenu mais il disparaît du règlement (la législation scolaire mise en place au début des années 1880 par les républicains rend son application implicite). Un nouveau siège lui est attribué. L'année suivante, l'école peut en

¹²⁶ Louis DESGRAVES et Georges DUPEUX (éd.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 460-480.

¹²⁷ Rapport d'Henri Barckhausen, adjoint au maire délégué à l'Instruction publique, sur l'organisation de l'école municipale de Dessin et de Peinture, 08-05-1883, ABM, 750 R 1. Voir les différents rapports et les procès-verbaux des séances du conseil municipal notamment des 22-03-1881, 08-05-1883 (rapport d'Henri Barckhausen), 05-06-1883 (rapport d'Abel Jay), 04-06-1883, 02-07-1886 (rapport d'Émile Soulé), 08-11-1889 (rapport de Charles Gruet), ABM, 750 R 1, BIB M 3 17 et BIB M 3 20.

¹²⁸ Rapport d'Émile Soulé, 02-07-1886, p. 2, ABM, BIB M 3 17.

¹²⁹ Rapport d'Abel Jay, 05-06-1883, p. 2-3, ABM, 750 R 1.

¹³⁰ Un exemplaire des deux brochures est conservé aux ABM, 754 R 1.

¹³¹ ABM, BIB M 3 20.

prendre possession (6 octobre 1890). Elle s'installe rue de Tauzia, dans l'ancienne abbaye bénédictine de Sainte-Croix transformée à cet effet par l'architecte Jean-Alphonse Ricard [FIG. 220-225]. Si l'on en croit les pièces conservées dans les deux dossiers relatifs au transfert de l'école, l'effort financier consenti par la mairie est considérable : les dépenses totales pour l'achat des terrains et les travaux d'aménagements extérieurs et intérieurs s'élèvent à plus de 437 000 F¹³². C'est l'école que connaîtra Pierre Paris. Elle ne souffrira aucune transformation majeure, à l'exception de travaux d'entretien qui toucheront en particulier les appartements du directeur en 1901-1902 puis en 1907¹³³. Il faut enfin souligner que la ville se montre particulièrement jalouse de conserver le contrôle de la nouvelle école. Dans une France républicaine une et indivisible mais constituée d'une mosaïque de petites patries (Anne-Marie Thiesse a pu parler de « gigognes patriotiques »), on perçoit déjà les tensions centre-périphérie que l'on retrouvera sous le directorat de Pierre Paris au début du XX^e siècle¹³⁴. On est fier de l'œuvre accomplie. Aussi, l'idée d'un rattachement de l'école à l'État et sa transformation en école régionale est vigoureusement rejetée¹³⁵. En témoigne, par exemple, l'intervention du conseiller municipal Jouffre lors de la séance du 8 novembre 1889 :

Bordeaux est une des plus anciennes villes qui aient conquis leurs franchises municipales. Eh bien ! de toutes nos franchises, il ne nous reste que cette malheureuse École municipale, et l'on veut nous l'enlever. La tendance de l'État est bien visible et tous les jours l'on constate de nouveaux actes de centralisation. Et vous ne craignez pas qu'un État aussi absorbant que l'État que vous connaissez, vienne s'emparer de votre École et la supprime absolument au point de vue municipal. Nous avons organisé un réseau d'Écoles considérables, et l'État a attendu que nous y ayons dépensé des sommes énormes pour s'en emparer [référence probable aux récentes constructions universitaires]. Nous n'avons qu'une chose à faire : créer des ressources nouvelles pour parer nous-mêmes à toute éventualité. Tant que nous pourrions nous défendre contre l'envahissement de l'État, et nous le pouvons aujourd'hui, il nous paraît sage de le faire¹³⁶.

Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur la liste des enseignements tels que les définit le nouveau règlement [ANN. 47.2]. Ils témoignent d'une recherche pour opérer une synthèse entre des choix pédagogiques qui relèvent d'une conception traditionnelle héritée du modèle académique (attachement au modèle vivant, travail d'après l'antique, dessin d'imitation, étude des styles depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance) et d'autres plus ancrés dans la modernité (place accordée aux arts dits mineurs, méthode géométrique pour un enseignement rationnel du dessin, conception de l'architecture non plus seulement comme un art

¹³² ABM, 6836 M 2 et 6836 M 3.

¹³³ Les pièces sont conservées dans le dossier des ABM, 6836 M 7.

¹³⁴ Anne-Marie THIESSE, « L'invention du régionalisme à la Belle Époque », *Le Mouvement social*, 160, 1992, p. 11-32 ; EAD., *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France » (17), 1997 ; Olivier GRENOUILLEAU, *Nos petites patries. Identités régionales et État central, en France, des origines à nos jours*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2019.

¹³⁵ Malgré les projets qui avaient été élaborés dans ce sens dans les années 1880. Voir le dossier « Bordeaux. École Male des Bx Arts et des Arts décoratifs. Projet de transformation en école régionale. Échecs répétés 1880-1883, 1888, 1925 », AN-Pierrefitte, F/21/8007.

¹³⁶ Procès-verbal de la séance du conseil municipal, 18-10-1889, p. 413, ABM, BIB M 3 20.

mais comme une activité nécessitant un savoir technique, etc.)¹³⁷. En fin de compte, le projet de Charles Braquehay et les débats qui animent le conseil municipal jusqu'en 1889 montrent que l'on est conscient, à Bordeaux, qu'il est devenu indispensable d'adapter l'enseignement pour faire face à de nouveaux enjeux (la concurrence étrangère en matière d'arts décoratifs, par exemple). Une copie du règlement de l'École nationale et spéciale des beaux-arts de 1878, conservée dans les archives de Bordeaux Métropole, ainsi que des échanges avec les directeurs d'autres écoles des Beaux-Arts qui détaillent le fonctionnement de leur institution, Marseille en particulier, témoignent de cette volonté de s'inspirer de ce qui se met en place ailleurs¹³⁸. La principale nouveauté réside dans la place qui est faite aux arts décoratifs, ce qui reflète une tendance nationale. Leur promotion est encouragée depuis les années 1860 par un organisme dynamique qui joue le rôle d'un véritable lobby au service des arts décoratifs de luxe. Il s'agit de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie. En 1882, elle prend le nom d'Union centrale des arts décoratifs¹³⁹. Parti de la capitale, le mouvement, qui est par ailleurs transnational¹⁴⁰, se diffuse progressivement dans le reste du pays. Un enseignement des arts décoratifs est institué à l'École nationale des beaux-arts en 1873, non sans réticences¹⁴¹. La Petite École est transformée en École nationale des arts décoratifs en 1877¹⁴². En province, plusieurs écoles nationales d'Arts décoratifs, financées et contrôlées par l'État, sont créées¹⁴³. D'autres ont un statut régional ou local, ce qui est le cas à Bordeaux, très jalouse de son autonomie municipale. Mais qu'il s'agisse de beaux-arts ou d'arts décoratifs, le programme des enseignements arrêté en 1889 montre toute l'importance que l'on accorde au dessin. Il est perçu comme le socle de la pratique artistique. Autour de 1880, cet enseignement fait débat. Il est au cœur d'une réforme élaborée par le Conseil supérieur des beaux-arts¹⁴⁴. Elle aboutit à la définition d'un programme rationnel pour l'enseignement du dessin (1878), celui-ci devenant progressivement obligatoire dans l'enseignement primaire et secondaire. Préparée par le directeur général des Beaux-Arts, le marquis de Chennevières, cette réforme est mise en œuvre par son successeur, Eugène Guillaume, et impose un enseignement fondé sur la méthode géométrique (ou positive) et non plus sur le

¹³⁷ Sur ce dernier point : Bernard LEMOINE, « Apprendre à construire : la formation technique des architectes à l'École des beaux-arts au XIX^e siècle », *Quarante-huit / Quatorze*, 2, 1990, p. 22-34.

¹³⁸ ABM, 750 R 1.

¹³⁹ Debora L. SILVERMAN, *L'Art nouveau en France. Politique, psychologie et style fin de siècle = Art nouveau in fin-de-siècle France: politics, psychology, and style*, trad. par Dennis COLLINS, Paris, Flammarion, 1994 [1989], p. 117-142 ; Rossella FROISSART PEZONE, *L'Art dans tout. Les arts décoratifs en France et l'utopie d'un Art nouveau*, Paris, CNRS Éditions, 2004, p. 19-48.

¹⁴⁰ Béatrice JOYEUX-PRUNEL, *Les avant-gardes artistiques (1848-1918). Une histoire transnationale*, vol. 1/2, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire » (249), 2015, p. 282-312.

¹⁴¹ Alain BONNET, *L'enseignement des arts au XIX^e siècle. La réforme de l'École des beaux-arts de 1863 et la fin du modèle académique*, ouvr. cité, en particulier p. 317-333 sur le devenir de cette réforme au début de la Troisième République ; Monique SEGRÉ, *L'Art comme institution, l'École des Beaux-Arts, 19^{ème}-20^{ème} siècles*, Cachan, Éditions de l'ENS-Cachan, coll. « Sciences sociales » (12), 1993, en part. p. 94-98.

¹⁴² Ulrich LEBEN, Renaud d'ENFERT, Rossella FROISSART PEZONE et Sylvie MARTIN, *Histoire de l'École nationale supérieure des arts décoratifs (1766-1941)*, Paris, ENSAD, 2004 (en part. chap. 2 et 3) ; Rossella FROISSART PEZONE, « The École Nationale des Arts Décoratifs in Paris Adapts to Meet the Twentieth Century », trad. par Richard WITTMAN, *Studies in the Decorative Arts*, 7, 1, 1999-2000, p. 2-32.

¹⁴³ Citons les cas de Bourges, Limoges et Nice, dès 1881, de Rouen en 1882 puis Roubaix (1883) et Aubusson (1884).

¹⁴⁴ Marie-Claude GENET-DELACROIX, *Art et État sous la III^e République. Le système des Beaux-Arts (1870-1940)*, ouvr. cité, p. 115-121.

dessin d'imitation¹⁴⁵. À l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, les deux méthodes coexistent. L'apprentissage est progressif, depuis la copie d'éléments simples (géométrie élémentaire) jusqu'aux réalisations les plus complexes que requièrent les beaux-arts (figure d'après l'antique et modèle vivant). On mêle ainsi un enseignement rationnel, utile à tous, à la pratique du dessin d'imitation hérité de la doctrine académique, lequel laisse plus de place à l'expression de la maîtrise technique de l'artiste. De là, également, la création d'un cours d'anatomie afin que les élèves acquièrent une bonne connaissance du corps humain pour mieux le reproduire.

Une école traversée par des conflits personnels

Les années 1880 sont donc essentielles pour l'école bordelaise des Beaux-Arts. Elles correspondent à un moment de refondation dont les principaux acteurs sont Charles Braquehay, directeur entre 1877 et 1889, et le conseil municipal de Bordeaux. L'inspection de l'Enseignement du dessin, en la personne d'Auguste-Alexandre Hirsch, et la direction générale des Beaux-Arts ont quant à eux un rôle d'orientation et de conseil puisque le statut de l'école, qui est une création municipale, ne leur permet pas d'intervenir directement dans sa gestion. Nos sources montrent toutefois que les recommandations qui viennent de l'administration centrale des Beaux-Arts sont en général entendues. Ce travail collectif a permis de faire de l'école, dès 1889, et bien avant l'entrée en scène d'Henri de La Ville de Mirmont et de Pierre Paris, « l'un des pivots officiels de la vie artistique bordelaise¹⁴⁶ ». Avant même que le règlement de 1889 n'entre en vigueur, Auguste-Alexandre Hirsch, pourtant toujours très critique et exigeant dans ses rapports d'inspection, peut ainsi souligner que l'école a acquis une place de choix. Il l'affirme publiquement le 9 août 1888 lors de la distribution des prix où il représente son ministre de tutelle :

Avec les Facultés de médecine, des sciences et des lettres, cette École constitue dans la région sud-ouest un de ces puissants foyers intellectuels que la République a installés en divers points du territoire pour éclairer et vivifier les jeunes intelligences.

L'utilité de nos grandes écoles va s'affirmant de plus en plus à mesure que sur le terrain des arts et de l'industrie la lutte devient plus ardente contre nos redoutables concurrents. Aussi, est-ce avec un soin jaloux que l'administration suit cette grande institution jusque

¹⁴⁵ L'enseignement du dessin est un autre enjeu majeur du débat sur l'enseignement artistique en France au XIX^e siècle. Si la méthode géométrique s'impose et se généralise, le débat est loin d'être clôt. De fait, en 1909, elle cède la place à la méthode intuitive. Ajoutons que les implications économiques de la réforme de 1878-1879 sont essentielles. Ainsi le rappelle Alain Bonnet : « L'ordre géométrique permettait d'accorder le dessin aux nécessités de la production industrielle en favorisant l'exactitude au détriment de l'expression individuelle et d'unir, grâce à un enseignement commun, les ouvriers reproducteurs aux artistes créateurs » (Alain BONNET, « L'introduction du dessin dans le système public d'enseignement au XIX^e siècle », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 274). Voir également Marie-Claude GENET-DELACROIX et Claude TROGER, *Du dessin aux arts plastiques. Histoire d'un enseignement*, Orléans, Centre régional de documentation pédagogique de la région Centre, 1994 ; Renaud d'ENFERT, *L'enseignement du dessin en France. Figure humaine et dessin géométrique (1750-1850)*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 2003 ; Id., « L'enseignement du dessin au XIX^e siècle : une affaire d'État ? », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 285-295.

¹⁴⁶ Dominique DUSSOL, *Art et bourgeoisie*, ouvr. cité, p. 26.

dans ses moindres développements. [...] Combien nous avons été heureux de voir se réaliser, par un vote qui honore au plus haut degré la municipalité [pour le transfert à Sainte-Croix], ce qui dans notre esprit n'apparaissait jusqu'alors qu'à l'état de rêve !... D'un coup, l'École a donc franchi sa dernière étape. Elle est aujourd'hui dans ses murs où désormais vont se trouver enfin réunis tous les cours d'une École de plein exercice¹⁴⁷.

Aussi, de 1877 à 1889, l'idée d'une réelle cohérence dans la politique relative au devenir de l'école s'impose, malgré les changements de municipalités et l'existence de conflits personnels très vifs qui vont se prolonger sous le directorat d'Achille Zo. Charles Braquehay et Jean-Albéric Dupuy, professeur de peinture d'histoire, entretiennent visiblement des relations difficiles¹⁴⁸. Au sein de la municipalité, Edmond Laroque s'affirme comme un ferme opposant au directeur :

ne pensez-vous pas que cette réorganisation pour être exempte de critiques justifiées, ne doit avoir à sa tête comme Directeur un homme d'un talent incontestable comme artiste, et dont les connaissances et l'instruction supérieure soient à la hauteur de ce nouveau poste ? [...] Croyez-vous que le Directeur actuel de notre École Municipale de dessin et de peinture soit à la hauteur pour être directeur d'une école des beaux-arts comme celle que nous allons créer à Bordeaux ? Je ne veux pas contester sa valeur comme professeur de l'histoire de l'art, et son enseignement du dessin par la parole, pas plus que ses qualités d'administrateur pape-rassier, qualités qui pourront être utilisées dans notre nouvelle école ; mais vous me permettez de vous dire que son prestige par le talent artistique acquis ne peut faire autorité sur les autres professeurs de l'école. Qu'est-il comme artiste ? – où sont ses œuvres¹⁴⁹ ?

En 1889, la « naissance » officielle de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs fournit le prétexte à un changement de direction. Dans les semaines qui suivent l'adoption du nouveau règlement, Achille Zo est nommé à la tête de l'école et assiste à la première séance du CSP qui se tient le 27 novembre 1889¹⁵⁰. Ce choix répond probablement à des enjeux politiques locaux et à des pressions qui nous échappent. D'après Henri Jeanpierre, Léon Bonnat intervint en sa faveur auprès du directeur des Beaux-Arts et du maire de Bordeaux¹⁵¹. La décision prise à l'encontre de l'ancien directeur semble néanmoins bien peu cohérente. Au regard du chemin parcouru, on ne pouvait nier le rôle positif joué depuis 1877 par Charles Braquehay dans la rénovation des études artistiques à Bordeaux. Quelques mois plus tôt, dans son discours à la distribution des prix d'août 1889, Auguste-Alexandre Hirsch, sans renoncer à porter un regard critique sur les travaux et le niveau global des élèves, remarquait que les envois de l'école à l'Exposition universelle de 1889 montraient que celle-ci avait su tenir son rang (**ANN.** 47). Dès 1883, le conseiller municipal Abel Jay rappelait que la ville devait beaucoup à Charles Braquehay pour son action désintéressée (pendant plusieurs années, le directeur ne toucha aucune indemnité spéciale pour la charge

¹⁴⁷ Coupure de presse, « Allocution prononcée par M. Hirsch à Bordeaux le 9 août 1888 », dossier « Distribution des prix », AN-Pierrefitte, F/21/8007.

¹⁴⁸ Rapport d'Émile Soulé, 02-07-1886, p. 2 (« des difficultés d'autant plus délicates qu'elles se compliquaient de questions de personnes »), ABM, BIB M 3 17 ; Les rapports d'inspection d'Auguste-Alexandre Hirsch des années 1883, 1884 et 1885 s'y attardent longuement (An-Pierrefitte, F/21/8007).

¹⁴⁹ Lettre d'Edmond Laroque à l'adjoint Émile Soulé, 20-11-1886. Voir également la lettre du 11-06-1887 (ABM, 750 R 1).

¹⁵⁰ « École municipale de Dessin et de Peinture », *La Petite Gironde*, 07-12-1889, p. 2 ; procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1.

¹⁵¹ Henri JEANPIERRE, « Achille Zo, sa vie, son œuvre », art. cité, p. 414-415.

qu'il occupait)¹⁵². Edmond Laroque lui-même admettait, bon gré mal gré, « ses qualités d'administrateur paperassier ». Mais si le bilan du directeur était loin d'être insignifiant, ses compétences artistiques en tant que professeur de dessin, en revanche, étaient contestées. Or, à la fin de l'année 1889, si Charles Braquehay est limogé et perd la direction de l'EBAB, il y conserve son poste d'enseignant qu'il occupera jusqu'en 1904. Il n'est donc guère surprenant que les polémiques relatives à la maîtrise insuffisante du dessin par les élèves n'aient pas cessé après 1889, ni que les relations unissant Achille Zo à son prédécesseur aient été des plus tumultueuses. Il existe, dans les archives bordelaises et parisiennes, un grand nombre de témoignages qui concordent sur ce point¹⁵³. La question tourne toujours autour du manque de compétences de l'enseignant et, par conséquent, de la faiblesse des résultats des élèves dont il a la charge (il assure le cours de dessin supérieur d'après l'antique et le modèle vivant). Le compte rendu de la séance du CSP du 8 janvier 1891 offre une synthèse commode des termes du débat. Le conseiller municipal Beaudin souligne ainsi que

L'ancienne administration en donnant à Monsieur Braquehay une situation au-dessus de son mérite artistique a rendu la tâche de l'administration actuelle très délicate. Il se croit d'autant plus autorisé à parler ainsi, qu'il a toujours été l'adversaire de Monsieur Braquehay, il l'a toujours combattu.

Il fallait à l'école pour la diriger un artiste d'un talent incontestable et reconnu de tous qui eut donné des preuves de savoir, en un mot un homme autorisé dont les conseils seraient respectés par les professeurs et par les élèves [...]. Faut-il aller plus loin et l'intérêt même de l'Art doit-il entraîner l'administration à des résolutions extrêmes¹⁵⁴ ?

Cela revient à poser la question du limogeage du professeur (« chercher en dehors de l'école à donner à ce professeur une compensation honorable »). Une telle décision ne sera jamais prise. Certains ne semblent pas y être favorable en raison de ce que l'école doit à Charles Braquehay. Le conseiller municipal Abel Jay le rappelle à ces collègues du CSP :

Lorsque Monsieur Braquehay a pris la direction, l'école de dessin n'était qu'une toute petite école, il a su par son intelligence, son esprit d'initiative, sa composition administrative, ses demandes réitérées, obtenir beaucoup de la Municipalité, et c'est au moment où l'école venait de remporter un grand succès [une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889] que sa situation de Directeur lui a été enlevée¹⁵⁵.

¹⁵² Rapport d'Abel Jay, 05-06-1883, p. 2 (ABM, 750 R 1) : « Dès l'année 1879, le directeur actuel de l'École commença, à peu près de sa propre initiative et sans aucune allocation spéciale, un cours d'histoire des Beaux-Arts ; en 1881, il y ajouta dans les mêmes conditions un cours d'ornement et de peinture décorative, cet enseignement fut complété par des visites faites aux musées et aux monuments de la Ville, sous la conduite du professeur, et par de fréquents concours de composition. M. Braquehay avait déjà fait aux classes d'adultes de la Société Philomathique des leçons analogues, dont vous pouvez retrouver les traces précieuses chez plusieurs habiles ouvriers de notre ville. Nous devons le féliciter d'avoir introduit cet enseignement à l'École municipale, où il a déjà donné de remarquables résultats constatés, au moins d'août dernier, par les membres du jury chargé d'examiner les travaux des élèves ».

¹⁵³ Il s'agit principalement des procès-verbaux du conseil de surveillance et de perfectionnement de l'école (registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1) ; de la correspondance échangée entre Achille Zo, Charles Braquehay et plusieurs membres de la municipalité bordelaise (ABM, 753 R 3 et 750 R 1) ; de rapports d'inspection (AN-Pierrefitte, F/21/8007).

¹⁵⁴ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1, séance du 08-01-1891.

¹⁵⁵ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1, séance du 08-01-1891.

On perçoit encore l'écho de ces conflits personnels au début du XX^e siècle dans la correspondance de Pierre Paris qui fait alors preuve de bienveillance envers son collègue¹⁵⁶. À près de trente ans de distance, dans le discours qu'il prononce en 1929 à la distribution des prix de l'école, Pierre Paris évoque encore « Braquehay, autre archéologue, un peu fourvoyé dans les beaux-arts, mal consolé d'être rentré dans le rang après une direction quelque peu orageuse¹⁵⁷ ». Consciemment ou non, lui aussi oubliait un peu vite que le directorat de Charles Braquehay avait été, en réalité, une étape essentielle dans la refondation de l'école.

2. — LE PROJET LA VILLE-PARIS POUR L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS (1898)

Résumons-nous. Lorsque Henri de La Ville de Mirmont et Pierre Paris font leur entrée au conseil de surveillance et de perfectionnement de l'école des Beaux-Arts, la situation de l'établissement est donc la suivante : l'institution a été profondément rénovée entre 1877 et 1889 ; au cours des deux décennies précédentes, l'autorité des directeurs successifs a été contestée, Achille Zo étant finalement victime du même genre de manœuvres qui lui avaient permis de remplacer Charles Braquehay en 1889 ; jusqu'en 1898, les problèmes de disciplines concernant les élèves comme les professeurs semblent se multiplier ; enfin, l'école est traversée par des tensions liées à des conflits personnels. La gestion de la dyarchie La Ville-Paris a-t-elle permis de résoudre ces problèmes ? Quelles sont les réformes que l'on doit mettre à son actif ? L'idée qui s'impose pour l'ensemble de la période, jusqu'à la veille de la Grande Guerre, n'est pas celle de la rupture mais plutôt d'un nouvel élan qui permet de développer l'héritage transmis. Il faut ici distinguer ce qui a trait à la gestion de l'école proprement dite, dans un sens réformiste et progressiste, de ce qui relève des questions plus strictement esthétiques, lesquelles, en revanche, se rattachent à un modèle bien plus conservateur.

Au regard des tensions que provoquèrent la présence successive à la tête de l'école de deux artistes-professeurs dépourvus d'une *auctoritas* et d'un leadership incontestés, on comprend que le profil de Pierre Paris séduise les responsables municipaux en 1898. Compétent et dynamique, il a le mérite d'être une personnalité extérieure à l'école et de ne pas être un artiste. Étant donné le contexte, cette anomalie apparente est en réalité un atout de poids, même si le principal intéressé s'en est excusé à plusieurs reprises sur un ton fausement naïf. La citation qui figure en exergue de ce chapitre en est un exemple. On retrouve la même idée formulée très nettement dans le premier discours que Pierre Paris prononce lors de la distribution des prix en tant que directeur, le 6 août 1899. Ce sont ses premières paroles :

L'honneur de diriger l'École des Beaux-Arts, honneur que je n'avais pas sollicité, mais que j'ai accepté avec fierté quand me l'offrit une amitié confiante [celle d'Henri de La Ville], me vaut en ce jour plus d'une bonne fortune. Pour la première fois je vois réunis tous ceux à qui va ma gratitude, ceux qui m'ont choisi, sans nul titre que l'amour de la jeunesse et l'ardente passion du beau, et celui qui m'a donné l'investiture, ceux aussi qui m'ont accueilli d'un

¹⁵⁶ Voir en particulier cat. BRAQUEHAYE 25-10-1900 et cat. Lande 29-10-1900 où il est question de la situation financière de l'ancien directeur et de ses droits à la retraite.

¹⁵⁷ Pierre PARIS, « Discours [1929] », art. cité, p. 3.

cœur généreux, vous, chers collègues, et vous, chers élèves, vous qui m'avez dès la première heure donné votre affection, et qui, sans reprocher à un pauvre archéologue la stérilité de ses mains maladroites, m'avez accepté si courtoisement pour votre chef, parce que vous devinez mon dévouement et que vous me saviez comme vous épris d'art immortel et d'éternelle beauté¹⁵⁸.

Lors de la séance extraordinaire du conseil de surveillance et de perfectionnement qui se tient le 31 octobre 1898 pour l'installation du nouveau directeur (il doit prendre officiellement ses fonctions le lendemain), Pierre Paris tient un discours identique¹⁵⁹. Son allocution, qui est en partie retranscrite dans le procès-verbal, témoigne de son habileté et montre qu'il sait faire preuve de tact [ANN. 49]. Le message qu'il adresse à ses collègues se veut à la fois ferme et rassembleur, tandis que le ton décidé que l'on perçoit tranche avec le relatif effacement qui était celui d'Achille Zo. Le fait que le directeur, et non plus l'adjoint-président du conseil, définisse d'emblée le cadre et l'esprit à partir desquels il compte conduire les affaires de l'école lui permet visiblement de gagner le respect de ses collaborateurs. Dès cette première séance, l'image d'une équipe dirigeante en parfaite symbiose s'impose. En dehors de l'annonce d'un projet ambitieux sur lequel nous reviendrons dans la dernière partie – la fondation, à Bordeaux, d'un institut d'archéologie et d'histoire de l'art –, quelles sont les idées forces de ce discours-programme ? Elles tiennent en quatre points : discipline, autonomie des professeurs, traitement équitable des différents enseignements et mise en œuvre d'une « politique éducative » progressiste.

Le nécessaire retour à une discipline stricte, « militaire » dira Henri de La Ville de Mirmont, est longuement abordé. La mesure de clémence décidée envers trois élèves qui avaient été exclus à titre définitifs à la fin de l'année 1897-1898 « en raison d'actes graves d'indiscipline », montre bien que sur point, la sévérité envers les élèves ne saurait être la seule réponse au problème. Il est indispensable d'obtenir le concours de chacun, depuis le directeur jusqu'aux professeurs en passant par les surveillants, de façon à travailler en équipe et à adopter une posture ferme et cohérente face aux élèves. Au regard de ce que l'on sait des problèmes qui se sont posés tout au long des années 1890, Pierre Paris choisit d'amadouer son équipe enseignante plutôt que de prendre des mesures autoritaires : « Monsieur Paris est certain que Messieurs les Professeurs continueront à donner l'exemple de la régularité et de la ponctualité ; il sera très heureux s'il maintient parmi ses collaborateurs la bonne harmonie qui n'a jamais cessé d'exister entre eux ». Que promet-il en échange de leur exemplarité ? Le respect de leur autonomie en matière d'enseignement et pour tout ce qui touche à la vie à l'intérieur des classes, ainsi que l'appui de la direction en cas de conflit et « contre toutes les critiques, d'où qu'elles viennent ». Un épisode récent montrait du reste qu'il ne s'agissait pas de vaines promesses. Au printemps 1897, le conseil de surveillance et de perfectionnement avait eu à trancher un différend qui opposait le professeur de sculpture statuaire, Gaston Leroux (1854-1942)¹⁶⁰, et le directeur Achille Zo. Le premier souhaitait pouvoir accueillir des élèves de la classe élémentaire de dessin dans son cours pour les initier au modelage, affirmant que cela leur permettrait aussi de progresser dans la maîtrise du dessin.

¹⁵⁸ Pierre PARIS, « Discours [1899] », art. cité, p. 5.

¹⁵⁹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2.

¹⁶⁰ C'est lui qui, en 1907, exécute un buste du père de Pierre Paris aujourd'hui conservé au château de Beyssac [FIG. 4].

Inversement, le directeur, convaincu « qu'avant de modeler il fallait savoir dessiner », souhaitait que cet enseignement fût réservé aux élèves des classes moyennes et supérieures de dessin. Lors d'une deuxième séance, le professeur fut entendu par le conseil. C'est alors qu'intervint Pierre Paris :

Tous les membres du Conseil sont je crois du même avis, et reconnaissent l'importance du dessin, mais Monsieur Leroux est capable d'enseigner le dessin à ses élèves, il est libre de diriger son cours comme il l'entend, en un mot il est maître de son atelier ; en conséquence M. Paris trouve justes les observations présentées par M. Leroux à propos de l'admission à son cours, il faut donc interpréter le règlement avec un peu plus d'élasticité.

Il eut le dernier mot, suivi par les autres membres du conseil et par le président Henri de La Ville. Achille Zo dut s'incliner¹⁶¹.

C'est encore à rassembler ses professeurs que s'emploie Pierre Paris en affirmant qu'il cherchera à « donner à tous les enseignements un nouvel élan, sans favoriser l'un au détriment de l'autre ». Autonomie ne signifie pourtant pas indépendance et c'est bien à la direction qu'il revient de fixer les cadres généraux, commun aux différentes sections, dans lesquels chaque professeur devra travailler. D'emblée est affirmée une nécessité qui va devenir un *leitmotiv* : la formation de l'artiste doit s'appuyer sur un modèle grec (dont l'intérêt réside dans le fait qu'il est à la fois marqué par des tendances idéalistes et réalistes) régénéré par « les travaux des critiques de l'art antique et les archéologues militants qui fouillent le sol de l'Italie et de la Grèce » – Pierre Paris en sait quelque chose. Ce modèle n'est donc plus celui qui a inspiré l'imaginaire néoclassique au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles¹⁶². Si les sculpteurs sont particulièrement concernés, Pierre Paris souhaite mettre tous les élèves-artistes à l'école de l'archéologie à travers l'enseignement du dessin (d'où l'importance d'une collection de moulages), une matière scolaire fondamentale dont la fonction comme instrument d'apprentissage indispensable à tout métier artistique est, sans surprise, réaffirmée. On retrouve ici une conception de l'instruction du dessin qui n'est pas nouvelle : de même que le règlement de 1889 impose aux élèves de savoir lire, écrire et compter, ils doivent aussi maîtriser cette « grammaire des arts¹⁶³ ». Partant, sa pratique quotidienne doit être cultivée par les débutants comme par les jeunes artistes plus confirmés : « Voilà les modèles [grecs] presque nouveaux pour eux [grâce aux récentes découvertes de l'archéologie] que Monsieur Paris voudrait voir de plus en plus proposés de préférence à tous les élèves de l'École, dont le dessin, dans toutes les sections, dans les cours supérieurs aussi bien qu'élémentaires, doit être la préoccupation principale¹⁶⁴ ».

Ce désir de sensibiliser les élèves-artistes à l'histoire de l'art et à l'archéologie, sans pour autant en faire des savants en herbe, s'inscrit par ailleurs dans une démarche qui vise à faire de l'école des Beaux-Arts un lieu d'éducation plus complet allant au-delà de la seule pratique artistique et qui serait largement ouvert sur la société bordelaise. Le projet d'institut d'archéologie et d'histoire de l'art en est un exemple. Mais cet objectif apparaît surtout à

¹⁶¹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1, séances du 13-04-1897 et du 11-05-1897.

¹⁶² Sophie SCHVALBERG, *Le modèle grec dans l'art français (1815-1914)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2014.

¹⁶³ Charles BLANC, *Grammaire des arts du dessin*, 3^e éd., Paris, Librairie Renouard, 1867 [1876].

¹⁶⁴ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance extraordinaire du 31-10-1898.

travers la volonté de mettre en œuvre une « politique éducative » progressiste plus ambitieuse à l'échelle de l'établissement. Les préoccupations de Pierre Paris rejoignent ici celles de l'élus radical Henri de La Ville de Mirmont, membre de la Ligue de l'enseignement, profondément attaché à l'école laïque et républicaine. Dès le CSP du 31 octobre 1898, le directeur convainc ses collègues de ne pas donner suite à une demande formulée par les professeurs. Ces derniers souhaitent que le recrutement des élèves soit plus sélectif en exigeant d'eux, à leur entrée à l'école, qu'ils aient au préalable obtenu le certificat d'études primaires :

Monsieur Paris désire que le niveau d'instruction s'élève chez les artistes, mais il ne voudrait pas que l'on tendît un filet à mailles trop fines devant la porte de l'École. Bien des artistes parmi les plus grands sont entrés dans la carrière sachant tout juste lire et écrire, et n'ont pas beaucoup développé leur savoir ; il est fâcheux de leur entendre parler une langue barbare et de lire des lettres sans orthographe ; mais combien il eût été plus fâcheux encore de les mettre, dès leur enfance hors de l'art.

Si le Conseil, comme l'espère Monsieur Paris ne prend pas de mesures radicales à l'égard des ignorants, Monsieur Paris se demande s'il n'y aurait pas lieu d'exiger que les jeunes gens suivent concurremment avec ceux de l'École des Beaux-Arts des Cours d'Instruction Primaire.

Dans tous les cas Monsieur Paris promet au Conseil qu'il fera tous ces efforts pour inspirer à tous les élèves sans distinction l'amour des livres. Loin de lui l'idée de pousser les futurs artistes vers l'érudition qui énerve et paralyse les libres instincts ; mais il sera heureux d'attirer le plus possible à la bibliothèque les élèves de toute catégorie, de les diriger dans la lecture et de leur rendre, à côté des services qu'ils sont en droit d'attendre du Directeur, tous ceux qu'est capable de leur rendre le professeur qu'il ne cesse d'être.

Ainsi, plutôt que de rendre l'admission à l'école plus élitiste, le directeur et l'adjoint au maire souhaitent au contraire que l'on saisisse l'opportunité offerte pour participer à la diffusion d'un enseignement populaire, y compris en incitant les élèves-artistes à recevoir une instruction primaire. Indirectement, le constat des carences des élèves en matière de formation élémentaire et de culture générale renvoyait à un problème qui, autour de 1900 et près de vingt ans après le vote des lois scolaires, retenait l'attention des dirigeants républicains : celui du non-respect de la législation relative à l'instruction primaire obligatoire¹⁶⁵.

En matière de discipline, le discours d'installation du nouveau directeur s'adressait avant tout aux enseignants. Il fallait, dans le même temps, que les élèves prissent conscience du changement. De ce point de vue, passée la mesure de clémence du 31 octobre 1898, il semble bien que la dyarchie La Ville-Paris ait choisi de prendre des mesures rapides destinées à faire des exemples. Jusqu'à la fin de l'année, six élèves aux résultats particulièrement mauvais, absentéistes ou turbulents sont exclus à titre définitif. Proposée par la direction, ces sanctions sont systématiquement validées par la division des Beaux-Arts¹⁶⁶. La reprise en main impulsée eut-elle le succès escompté ? Nos sources semblent indiquer que les incidents, après 1898, sont moins nombreux. Quoiqu'il en soit, l'amélioration de la situation est suffisamment sensible pour que Pierre Paris puisse revendiquer une victoire sur ce point lors de la première distribution des prix à laquelle il assiste en tant que directeur, à l'été 1899 :

¹⁶⁵ Jean-Michel CHAPOULIE, *L'École d'État conquiert la France. Deux siècles de politique scolaire*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010, p. 201-221.

¹⁶⁶ Cat. LA VILLE DE MIRMONT 29-11-1898, 30-11-1898, 10-12-1898.

Ils [les élèves] ont compris qu'une discipline ferme et régulière, sans être rigoureuse, est la condition essentielle de leur travail et de leurs progrès, et qu'on peut vivre heureux à l'école sans se passer la fantaisie de ces vilains désordres qui trop souvent sont un effet de l'art. la libre imagination de nos jeunes gens ne s'est exercée – d'aucuns diront avec un peu trop de timidité, – que sur leurs maquettes et leurs esquisses, et cela vaut au moins un bon point. J'ai plus de plaisir à louer leur bon esprit et leur travail, dont témoignent les récompenses que nous allons proclamer tout à l'heure¹⁶⁷.

Finalement, le principal problème qui semble se poser au cours des années suivantes est celui du manque d'assiduité des élèves. Les aménagements apportés dans les programmes n'ayant pas été suffisants, le CSP décide finalement, lors de sa séance du 18 mai 1904, de prendre des mesures plus coercitives : tout élève absentéiste sera exclu des concours de fin d'année¹⁶⁸. La mesure, toutefois, ne semble pas avoir porté ses fruits¹⁶⁹. Cette difficulté à assurer un effectif stable tout au long de l'année est sans doute liée au fait que de nombreux élèves-artistes travaillent et ont souvent du mal à concilier leur activité professionnelle avec leur scolarité aux Beaux-Arts.

Tel est l'esprit qui s'impose au sein de l'école lorsque Pierre Paris en prend la direction. Il doit marquer le début d'« un ordre nouveau¹⁷⁰ ». Celui-ci a ses symboles. Quelques semaines après la séance extraordinaire qui voit l'installation du nouveau directeur, ce dernier, qui a exhumé des archives un arrêté municipal du 29 janvier 1814 prévoyant d'installer à l'école un buste de Pierre Lacour père, « en témoignage durable et distingué de la reconnaissance et de l'estime de la Ville pour la mémoire de cet artiste si justement regretté », propose et obtient du conseil que le buste en question soit installé au premier étage de l'école, face à l'escalier principal¹⁷¹. Par ce geste éminemment évocateur, la nouvelle direction revendiquait l'héritage lointain du premier fondateur de l'école bordelaise. Néanmoins, on ne se contenta pas de symboles. Assez vite, les premières mesures concrètes furent prises. Il ne saurait être question de proposer ici une analyse détaillée de l'ensemble des sources que nous avons localisées. Nous chercherons plutôt à souligner l'esprit d'ensemble qui s'en dégage.

3. — UNE GESTION PROGRESSISTE ET RÉPUBLICAINE

Sur l'ensemble de la période envisagée, de 1898 à 1913, l'idée s'impose qu'une force tranquille est à l'œuvre. C'est bien l'impression que laissent la lecture des procès-verbaux du CSP et celle des discours prononcés lors des cérémonies annuelles de distribution des

¹⁶⁷ Pierre PARIS, « Discours [1899] », art. cité, p. 6.

¹⁶⁸ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2.

¹⁶⁹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 21-11-1905.

¹⁷⁰ L'expression est d'Henri de La Ville de Mirmont, procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance extraordinaire du 31-10-1898.

¹⁷¹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 06-12-1898.

prix¹⁷². Il s'agit de développer l'institution sans rompre avec la tradition héritée du directeur de Charles Braquehay. En somme, on innove en réformant plus que l'on ne bouleverse ou, pour reprendre les termes de Pierre Paris, on cherche « à faire tourner sans accident l'un des organes les plus précieux de la machine bordelaise et à l'entraîner sans secousse, mais délibérément, vers le progrès¹⁷³ ».

Le développement de l'enseignement pratique et théorique

Parmi les données statistiques que nous avons rassemblées, plusieurs indiquent que l'école des Beaux-Arts reçoit une nouvelle impulsion autour de 1900. Le directorat d'Achille Zo apparaît comme une période de stagnation relative ; il s'agit alors de faire fonctionner une institution qui sort d'une intense période de transformation à la suite de la refondation des années 1880. L'évolution du budget de l'école est un premier indice [ANN. 46]. Il augmente fortement entre 1880 et 1889 (de 16 900 F par an à 42 050 F) avant de se stabiliser à l'époque d'Achille Zo (autour de 40 000 F annuels). À partir de l'arrivée d'Henri de La Ville de Mirmont à la présidence du CSP, en 1896, il augmente à nouveau fortement et de façon régulière (à l'exception d'une légère baisse pour les années 1909-1911) jusqu'à atteindre les 67 700 F par an en 1914. L'argent étant le nerf de la guerre, il y a là un signe très net indiquant que l'époque de la dyarchie correspond à une nouvelle période de développement. L'explication est à chercher en partie dans l'évolution du nombre d'élèves qui est concomitante [ANN. 45]. La croissance des effectifs est très forte entre 1878 et 1884 (de 91 inscrits à plus de 300) puis se stabilise – avec une légère tendance à la baisse – jusqu'en 1895. À cette date, elle repart à la hausse jusqu'en 1902 pour atteindre cette année-là les 444 inscrits. Entre 1902 et 1911, la baisse des effectifs est *a priori* régulière, jusqu'à repasser en-dessous des 300 inscrits. En réalité, notre graphique est trompeur. On voit qu'à partir de 1911 la reprise de la croissance, qui est brutale, redevient forte et continue, exception faite de la période correspondant à la Grande Guerre. Or à compter de cette date, les informations fournies par les archives (essentiellement les rapports d'inspection), mentionnent les élèves qui suivent l'enseignement dispensé dans les annexes de l'école, ce qui ne semble pas être le cas pour les années antérieures. Précisément, c'est au cours de l'année 1901-1902 que sont fondées les premières annexes. Il est donc fortement probable que si l'on connaissait le nombre d'élèves concernés par cet enseignement hors-les-murs entre 1902 et 1911, nous obtiendrions, à partir de 1895, une hausse forte et continue du nombre des inscrits sur l'ensemble de la période. Ajoutons enfin que ces chiffres, quoi qu'il en soit, doivent être maniés avec prudence. Nous avons vu que l'absentéisme était un problème structurel. Aussi, l'écart pouvait être important entre les élèves inscrits et ceux qui étaient effectivement présents aux cours, même s'il

¹⁷² Pour ces deux types de sources, les fonds sont très lacunaires. Nous ne conservons pas les procès-verbaux du CSP au-delà de 1906. Quant aux brochures éditées chaque année à l'occasion de la distribution des prix, même si les fonds des archives de Bordeaux Métropole et ceux des Archives nationales de Pierrefitte sont complémentaires, nous n'avons pas retrouvé celles des années 1906 à 1913. La presse locale, en particulier *La Petite Gironde*, reproduit en principe des extraits des différents discours prononcés. Faute de mieux, ces documents sont utiles mais ils restent nettement insuffisants.

¹⁷³ Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Pierre Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1901, p. 13.

est difficile de l'évaluer. D'autre part, les inscriptions évoluaient d'un semestre à l'autre. Les effectifs n'étaient donc pas stables au fil d'une même année scolaire.

Si l'école attire de nombreux élèves-artistes, c'est parce qu'elle offre une formation complète et diversifiée. En dehors des sources que nous avons citées, les affiches grand format qui étaient placardées dans les rues de Bordeaux pour annoncer publiquement l'emploi du temps de l'école pour chaque semestre (les horaires variaient entre les semestres d'hiver et d'été, on éditait donc deux affiches par an) permettent de dresser une liste précise des différents enseignements dispensés année après année¹⁷⁴ [FIG. 226]. De 1889 à 1913, leur structure n'évolue guère [ANN. 50]. Leur liste reste stable : dessin, peinture, sculpture statuaire, arts décoratifs, anatomie, perspective, dessin linéaire, architecture, histoire de l'art. En revanche, le nombre de divisions (entendons les différentes classes organisées par groupes de niveau sans lien nécessaire avec l'âge des élèves-artistes) croît très fortement. Quelques chiffres permettent de prendre la mesure de ce phénomène. Entre 1890 et 1913, le nombre d'enseignements se maintient autour de neuf ou dix matières enseignées (la perspective et le dessin linéaire ne figurent pas systématiquement dans l'emploi du temps). En revanche, le nombre de professeurs, qu'ils soient ou non titulaires, passe de douze en 1890 à treize en 1900 et vingt-quatre en 1913. Aux mêmes dates, le nombre de divisions est respectivement de treize, vingt-trois puis quarante-cinq. L'augmentation des heures d'enseignement offertes aux élèves est donc considérable sur la période : la moyenne hebdomadaire totale est d'environ 95h en 1890, 180h à la fin de l'année 1900-1901 et atteint les 351h en 1913-1914.

Fondamentalement, il s'agit d'adapter l'enseignement artistique au public toujours plus nombreux et hétérogène que l'école accueille. Les tables qui figurent en annexe montrent que le dessin fait l'objet de toutes les attentions. De fait, dès 1899 quelques mesures fortes sont adoptées : Pierre Paris obtient que le dessin d'après l'antique, qui avait été supprimé de la division supérieure en 1892-1893 (depuis cette date, seul le dessin d'après le modèle vivant était enseigné), soit rétabli¹⁷⁵. Au printemps 1900, on autorise le directeur à mettre en place une classe préparatoire de dessin « tout à fait élémentaire, afin de pouvoir admettre à l'école les jeunes gens n'ayant aucune notion de dessin¹⁷⁶ ». Si le CSP ne perçoit pas, dans un premier temps, l'intérêt de ce nouveau cours, sa création à titre expérimental est un tel succès que la mesure est étendue l'année suivante à la section féminine de l'école¹⁷⁷. Afin de stimuler les élèves – et de lutter contre l'absentéisme – on s'efforce également de mettre en œuvre un enseignement pratique plus concret et de leur offrir des modèles renouvelés. D'où l'importance que l'on accorde à l'achat de tirages en plâtre de sculptures grecques, utilisés pour

¹⁷⁴ ABM, 755 R 1 (1878-1889) et 766 R 1 (1877-1914).

¹⁷⁵ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 09-05-1899.

¹⁷⁶ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séances du 12-12-1899 et du 28-04-1900.

¹⁷⁷ Cat. LA VILLE DE MIRMONT 01-11-1900, 03-11-1900. Dans le dossier ABM, 753 R 3, voir la lettre d'Henri de La Ville de Mirmont au maire de Bordeaux, Paul-Louis Lande, 02-11-1900.

l'enseignement et pour les concours annuels¹⁷⁸. Le rapport du jury du concours de 1899 précise ainsi, au sujet de l'épreuve de dessin de figure d'après l'antique (1^{ère} division) :

Les élèves de la classe moyenne ont eu la bonne fortune d'avoir un modèle peu banal qui n'avait jamais encore franchi les portes de l'École. Ce modèle, un éphèbe aux formes des plus gracieuses a dû son entrée aux Cours, au savant directeur M. Paris qui est à même d'en procurer d'aussi beaux que ceux que l'on est habitué à voir constamment, et de stimuler par le changement l'ardeur des élèves. La façon enthousiaste dont il a été copié prouve que le nouveau a toujours de l'attrait et que l'idée de M. Paris ne peut amener que de bons résultats¹⁷⁹.

D'autre part, au printemps 1899, le CSP évoque la possibilité de créer un jardin qui permettrait de cultiver des variétés de fleurs et de plantes (pavot, rose, églantine, girofle, narcisse, lilas, jasmin, lys, etc.) que Gustave Lauriol (1842-1916) pourrait utiliser comme modèles pour son cours d'ornements¹⁸⁰. Lors de la séance du 12 décembre 1899, le conseil décide de demander l'octroi d'un crédit spécial pour faire l'acquisition d'une reproduction en étain patiné du trésor de Boscoreale afin que les élèves puissent « avoir constamment sous les yeux les modèles d'un art où se serait [sic] un idéal de pouvoir atteindre¹⁸¹ ». Le 3 juillet 1900, c'est le cours d'anatomie, lequel ne suscite guère l'enthousiasme des élèves, qui est réorganisé sur la base proposée par le professeur lui-même. Le docteur Nicolas-Émilien Loumeau (né en 1859) propose que son cours devienne annuel, au lieu de semestriel, de façon à pouvoir constituer deux groupes de niveau (débutants et confirmés). Face à des élèves moins nombreux, il pourrait rendre son cours plus concret en permettant aux élèves de manipuler les modèles qui leur sont mis sous les yeux au lieu de se contenter d'un enseignement *ex cathedra* (c'est l'expression utilisée). Les élèves bénéficiant des connaissances rudimentaires seraient quant à eux dispensés de cette initiation et pourraient se consacrer à une analyse anatomique plus poussée qui s'appuierait notamment sur un modèle antique « qui varierait chaque année¹⁸² ». Le développement du travail en atelier va dans le même sens pour des

¹⁷⁸ Nous avons rappelé que Charles Braquehay avait accordé une attention particulière à la constitution d'une collection de moulages. Dans son rapport d'inspection d'avril 1893, Jules Dauban (1822-1908) souligne à son sujet : « Bon état. Le grand nombre de modèles, dont beaucoup datent de la création de l'École ne permet pas de les avoir tous rangés dans le dépôt où sont placés d'ailleurs tous les derniers reçus ; les autres occupent une longue galerie étroite contenant quelques têtes, beaucoup de grandes figures et des groupes, cet ensemble forme une sorte de musée qu'il est bon que les élèves aient sous les yeux, une partie importante ne pouvant pas être déplacée. Leur conservation est une question d'ordre ». Et dans celui du 24 janvier 1894 : « Bon état. Une grande galerie qui forme comme un musée contient les modèles trop nombreux pour tenir dans le dépôt. D'ailleurs, s'il est utile que dans les établissements universitaires les modèles, peu nombreux, soient soustraits aux yeux des élèves, les jeunes gens qui suivent les cours des écoles de Beaux-Arts ne peuvent jamais avoir trop de beaux exemples sous les yeux » (AN-Pierrefitte, F/21/8007).

¹⁷⁹ Concours de 1899, rapport du jury manuscrit, p. 12, ABM, 763 R 10.

¹⁸⁰ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séances des 09-05-1899 et 12-12-1899.

¹⁸¹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2. La copie en galvanoplastie est réalisée par les orfèvres parisiens Haek et Hourdequin. Cette demande sera satisfaite : Pierre PARIS, « Discours [1902] », art. cité, p. 11, qui évoque cet achat en parlant « de nos collections de modèles augmentées et rajeunies ». Le trésor de Boscoreale, découvert près de Pompéi (il fut enfoui par son propriétaire peu avant l'éruption du Vésuve), fait alors l'actualité : Antoine HÉRON DE VILLEFOSSE, « Le trésor de Boscoreale », *MMAI*, 5, 1, 1899, p. 7-132. Voir également la notice de Marie-Bénédicte ASTIER, en ligne sur <https://www.louvre.fr/oeuvre-notices/tresor-de-boscoreale>. Sur la galvanoplastie, signalons le petit catalogue, très utile, d'une exposition qui s'est tenue en 2018 au Museo Arqueológico Nacional de Madrid : María BOLAÑOS et Alberto CAMPANO, *Tesoros eléctricos. Entre la orfebrería romana y el facsímil industrial*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2017.

¹⁸² Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 03-07-1900.

enseignements comme la sculpture (modelage, travail du marbre et de la pierre à partir du printemps 1902), les arts décoratifs ou l'architecture¹⁸³.

À cet enseignement théorique et pratique s'ajoute, dans la lignée du projet présenté par Pierre Paris dans son discours-programme d'octobre 1898, la volonté de renforcer un enseignement d'histoire de l'art – qui existe depuis le directorat de Charles Braquehay – destiné à développer la culture générale des élèves. Ce projet est lié à l'âge des plus jeunes (l'accès à l'école est permis dès douze ans pour les garçons, treize ans pour les filles) et à leur origine modeste. Après Charles Braquehay et Achille Zo, c'est Pierre Paris lui-même qui se charge de cet enseignement qui semble semestriel et non annuel¹⁸⁴. En 1900-1901, il traite de l'art en Italie au XVI^e siècle. La principale nouveauté est l'introduction de *Lectures littéraires et artistiques* (une heure par semaine) destinées à attirer les élèves à la bibliothèque de l'école [FIG. 227]. Elles s'ajoutent au cours d'histoire de l'art proprement dit. Afin de motiver les élèves-artistes, cet enseignement fait lui aussi l'objet d'un concours, en général une composition en lien avec un sujet traité pendant l'année ou un résumé du cours. Comme pour les autres disciplines, cette épreuve, à laquelle n'a manifestement accès qu'un petit nombre d'élèves préalablement sélectionnés par le professeur, permet d'obtenir une récompense (un livre offert par Pierre Paris lui-même) qui est remise au(x) vainqueur(s) lors de la cérémonie de distribution des prix qui clôt l'année scolaire¹⁸⁵. On aimerait en savoir davantage sur le contenu de ce cours et son organisation matérielle. Malheureusement, les sources font défaut. Une chose est sûre, la dyarchie La Ville-Paris se préoccupa très vite de disposer, à travers la bibliothèque, d'un outil complet et actualisé¹⁸⁶. Toujours dans le but de développer la culture générale des élèves et leurs connaissances théoriques, l'école les incite également à assister aux cours publics du directeur à la faculté des lettres (et à travailler la technique du

¹⁸³ Il s'agit aussi de favoriser l'émulation entre les élèves-artistes. Ainsi, pour l'architecture : « Cet atelier ouvert en dehors des heures des cours auxquels sont tenus les élèves architectes, resterait sous la direction du professeur d'architecture qui consacrerait quelques heures par semaine à la correction des travaux d'atelier. Ce travail en commun des élèves ne pourrait que donner de bons résultats. Les anciens en effet guidant les nouveaux, seraient obligés de faire les efforts nécessaires pour se tenir à la hauteur de leur rôle d'éducateurs de leurs camarades débutants. De cet enseignement mutuel naîtrait certainement une émulation profitable à tous » (procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 06-02-1906).

¹⁸⁴ Sur ce point précis, la situation de Pierre Paris à Bordeaux n'est pas un cas unique : à Lyon, Maurice Holleaux puis Henri Lechat, professeurs à l'université, assurent aussi un cours d'archéologie et d'histoire de l'art à l'école des Beaux-Arts : Lyne THERRIEN, *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Format » (25), 1998, p. 115.

¹⁸⁵ Outre les brochures éditées à l'occasion des cérémonies de distribution des prix, voir les procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 08-02-1898.

¹⁸⁶ Le 21 décembre 1897, Henri de la Ville propose à Pierre Paris de se charger de l'examen du catalogue de la bibliothèque (Edmond VILLARD et Achille ZO, *Bibliothèque de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux. Catalogue méthodique des ouvrages*, Bordeaux, G. Gounouilh, 1891). L'objectif est d'identifier les ouvrages inutiles, en double et pouvant être échangés avec la bibliothèque municipale, ainsi que de signaler les ouvrages récents qu'il conviendrait acquérir. Pierre Paris rend son rapport au conseil le 8 mars 1898. Le catalogue est présenté comme bien organisé, les fonds ancien et moderne très riches et de grande valeur, alimentés par les dons du ministère de l'Instruction publique et par les achats faits par l'école. Le principal problème est celui de la place. La salle réservée à la bibliothèque est devenue insuffisante. Pierre Paris propose de transférer certains ouvrages à la bibliothèque municipale mais Achille Zo s'y oppose. Voir les procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897 et n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 1 et 758 R 2. Les archives de Bordeaux Métropole conservent les lettres de la direction de l'école au maire de Bordeaux informant, jusqu'en 1899, de l'arrivée des nouveaux livres ou demandant l'autorisation d'en faire l'acquisition (ABM, 767 R 1).

dessin face aux moulages du musée archéologique de l'université, complément de la collection réunie à l'école). Dès 1891, alors que Pierre Paris n'est pas encore associé à la gestion de l'école, Jean Cabrit intervient dans ce sens lors d'une séance du CSP : il « croit qu'il serait nécessaire à l'instruction des élèves sculpteurs de suivre les conférences scientifiques et artistiques de Monsieur Paris¹⁸⁷ ». En ce qui concerne l'architecture, le cours de sciences appliquées (arithmétique, algèbre, géométrie), dispensé par le professeur Rozier (une division en 1890, trois en 1913), remplit la même fonction sur le modèle de ce qui existe à l'École nationale des arts décoratifs¹⁸⁸. Il fait lui aussi l'objet d'un concours et d'un prix à la fin de l'année scolaire.

Rapprocher l'école des ouvriers bordelais : un système méritocratique

Le souci que l'on a d'améliorer l'instruction des élèves nous conduit à poser la question de la sociologie de ce groupe. Elle est difficile à apprécier. Nos sources parlent volontiers d'ouvriers. Le terme est suffisamment polysémique pour regrouper une population aux profils les plus variés. Plusieurs éléments laissent entrevoir, cependant, que la plupart des élèves-artistes devaient appartenir à des milieux modestes. L'enquête réalisée par Auguste-Alexandre Hirsch au printemps 1884 fournit des informations intéressantes. Certes, l'école de cette époque n'est ni celle de 1900 ni celle de 1913. Cependant, il est probable que la sociologie des élèves n'évolua guère au cours de cette période. Qu'elle ait été à dessein plus poussée ou qu'il s'agisse des hasards de la conservation des archives, les documents relatifs à cette inspection sont bien plus nombreux que pour n'importe quelle autre année. Or aussi bien la fiche « Renseignements généraux » que les questionnaires remplis par chaque professeur donnent des informations sur milieu social des inscrits [ANN. 51]. L'école rassemble alors 222 élèves issus du monde ouvrier (en particulier des industries d'art) contre 136 qui appartiennent à la petite bourgeoisie et à la catégorie des employés. D'autre part, même si Bordeaux, à la veille de la Grande Guerre, ne semble pas être une ville marquée par une forte ségrégation socio-spatiale (les différentes catégories sociales sont présentes dans presque tous les quartiers), l'école se situe à proximité de secteurs dans lesquels les ouvriers, les artisans et les commerçants sont particulièrement nombreux (notamment dans les quartiers Saint-Michel et des Capucins)¹⁸⁹ [FIG. 228].

L'école, cependant, ne recrute pas seulement dans son environnement immédiat. De fait, on déplore souvent son manque de centralité, ce qui éloigne l'institution du public qu'elle prétend toucher. L'inspecteur de l'Enseignement du dessin, Jules Dauban, le signale dès 1896¹⁹⁰. Une réponse ambitieuse est apportée à ce problème : rapprocher l'école de la popu-

¹⁸⁷ Sa proposition est adoptée par le conseil. Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1, séance du 08-01-1891.

¹⁸⁸ Ulrich LEBEN, Renaud d'ENFERT, Rossella FROISSART PEZONE et Sylvie MARTIN, *Histoire de l'École nationale supérieure des arts décoratifs (1766-1941)*, ouvr. cité, p. 92-99.

¹⁸⁹ Louis DESGRAVES et Georges DUPEUX (éd.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 434-438 et cartes 14-15. L'analyse des auteurs s'appuie sur les données issues du recensement de 1911.

¹⁹⁰ « Il n'y a qu'un regret, regret platonique, c'est que cette École soit si éloignée du centre de cette grande ville, évidemment cela nuit au développement qu'elle aurait certainement acquis ». Rapport du 15-02-1896, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

lation en assurant une présence plus forte de l'institution dans la ville grâce à la création de différentes annexes. Il s'agit à la fois de permettre à de jeunes enfants qui vivent loin de l'école de pouvoir suivre les cours préparatoires et élémentaires de dessin qui ont parfois lieu tard le soir ou tôt le matin, tout en réduisant les effectifs dans les classes de l'édifice de la rue de Tauzia, surchargées et offrant de mauvaises conditions d'accueil en raison du succès de ces cours pour débutants (210 élèves répartis dans trois divisions à la fin de l'année 1900-1901, ce qui signifie que chaque professeur devait surveiller et corriger les travaux de 70 personnes). Pierre Paris et Henri de La Ville de Mirmont inspectent plusieurs écoles communales susceptibles d'accueillir ces nouvelles divisions. À la suite d'un rapport du directeur, le conseil municipal est saisi de la question le 15 octobre 1901. On décide de créer les premières succursales, au nombre de trois, dès la rentrée de novembre 1901¹⁹¹ [FIG. 229]. Notre carte permet de comprendre que les choix opérés répondent à une véritable stratégie de maillage territorial. Si l'école des Beaux-Arts en elle-même permet de toucher la partie sud de la ville, l'annexe du groupe scolaire de Saint-Bruno [FIG. 230] couvre les quartiers ouest, tandis que celle des Chartrons, installée dans l'école communale des garçons, rue du Jardin-Public, dessert le nord de la ville. L'enseignement est dispensé par des professeurs qui dépendent de l'école des Beaux-Arts, les méthodes mises en œuvre sont identiques (la méthode géométrique d'Eugène Guillaume – déjà contestée – relayée par Léon Charvet et Jules-Jean Pillet¹⁹²) et les élèves prennent part aux mêmes concours de fin d'année. Quant à la troisième annexe, elle est créée rive droite, dans le quartier populaire de La Bastide (l'emprise industrielle y est très importante). Toutefois, elle ne commence à fonctionner que plus tard. À la fin de l'année 1902, Pierre Paris explique :

[Elle] a reçu l'existence officielle, mais non la vie réelle. Contre toute attente, contre toute espérance, le petit nombre d'inscriptions n'a pas permis d'ouvrir le cours ; c'est faute, sans doute, d'une publicité suffisante, car les nombreuses familles d'ouvriers industriels qui peuplent notre rive droite ne peuvent manquer de comprendre la faveur faite à leurs enfants, et d'en profiter largement ; j'ai confiance que l'avenir justifiera nos projets et récompensera les sacrifices d'une administration prévoyante¹⁹³.

Le phénomène ne cesse de prendre de l'ampleur jusqu'à la veille de la Grande Guerre. En 1913, huit annexes se sont ajoutées aux trois qui furent créées en 1901. Dès 1904, l'inspecteur Jules Dauban, tout en déplorant à nouveau la situation périphérique de l'école dans la

¹⁹¹ Rapport d'inspection de Jules Dauban, 20-03-1902 et 24-03-1902, AN-Pierrefitte, F/21/8007. Voir également l'extrait du registre des délibérations du conseil municipal de Bordeaux, 15-10-1901 (une copie est conservée dans le dossier des ABM, 753 R 3).

¹⁹² Cette « méthode Pillet » apparaît à plusieurs reprises dans les sources relatives à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux. Voir en particulier Léon CHARVET et Jules-Jean PILLET, *Enseignement primaire du dessin à l'usage des écoles primaires et des lycées et collèges*, Paris, Ch. Delagrave, 1883. De fait, l'inspecteur de l'Enseignement du dessin représente le ministre de l'Instruction publique lors de la cérémonie de distribution des prix de 1898 : Jules PILLET, « Allocution de M. Jules Pillet, professeur à l'École nationale des beaux-arts et au Conservatoire national des arts et métiers, délégué du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1898, p. 9-16. Au début du XX^e siècle, la méthode géométrique, en vigueur depuis 1878, est contestée. Voir notamment Gaston QUÉNIoux, *Le Dessin et son enseignement*, 1906, reproduit dans Neil McWILLIAM, Catherine MÉNEUX et Julie RAMOS (éd.), *L'art social de la Révolution à la Grande Guerre. Anthologie de textes sources*, ouvr. cité avec une introduction de Fabienne FRAVALO, en ligne.

¹⁹³ Pierre PARIS, « Discours [1902] », art. cité, p. 9.

ville, pouvait ainsi souligner que « la Direction en créant des cours annexes dans les différents quartiers éloignés a un peu atténué cet abandon »¹⁹⁴.

La volonté d'ouvrir l'enseignement artistique à un large pan de la population bordelaise, projet éminemment républicain, apparaît également dans l'aide qui est apportée aux élèves les plus méritants. Rappelons d'abord que le principe de la gratuité de l'accès à l'enseignement n'est pas remis en cause. L'école des Beaux-Arts est publique donc gratuite. Les contraintes financières qui pèsent sur la plupart des élèves n'en restent pas moins importantes et dictent bien souvent leurs choix. Conscients des incertitudes qu'implique la voie du « grand art », les élèves, qui sont souvent ouvriers ou apprentis, sont de plus en plus nombreux à privilégier les arts décoratifs. Le parcours de formation est plus court que celui des beaux-arts et cette section offre de meilleures garanties en termes de débouchés professionnels. En 1900, cette tendance est suffisamment marquée pour que Pierre Paris s'inquiète du trop faible nombre d'élèves inscrits dans le cours de peinture d'histoire et dans celui de sculpture statuaire¹⁹⁵. Afin de faciliter le recrutement dans ces deux sections, le conseil propose de créer quatre ou cinq bourses sur place (500 F annuels) qui s'ajouteraient à celle qui existe déjà. Les partenaires traditionnels de l'école sont sollicités pour les financer (Chambre de commerce, Société philomathique, Société des artistes girondins, Société des amis des arts, Société des amis de l'université). C'est probablement l'origine de la bourse sur place de la Chambre de commerce qui sera attribuée à partir de 1901. En effet, dans le prolongement du mouvement impulsé par le ministère de l'Instruction publique depuis le début des années 1880, l'école s'efforce de développer ce système. Destinées à aider les élèves les plus modestes et les plus méritants, elles sont toutefois peu nombreuses au regard du nombre de jeunes gens qui fréquentent l'établissement. Des bourses municipales sur place (en principe d'une valeur de 300 ou 500 F ?) permettent aux élèves qui, sans cet appui, devraient travailler, de se consacrer à leur formation artistique. Une bourse de voyage de 400 F, financée par le ministère de l'Instruction publique, est remise chaque année « à l'élève le plus méritant pour l'ensemble de ses travaux ». Au sommet de ce système se trouvent les élèves pensionnés par la ville pour une durée de trois ans afin qu'ils puissent poursuivre leur formation dans les grandes écoles parisiennes, l'École nationale des beaux-arts et l'École nationale des arts décoratifs. D'autres bourses s'ajoutent peu à peu : bourse de voyage municipale et bourse de la Chambre de commerce. C'est le jury du concours annuel qui propose (et classe) les élèves qu'il souhaite voir bénéficier de ces récompenses [ANN. 52].

La direction et le conseil se montrent aussi attentifs aux cas particuliers. L'un d'eux mérite d'être cité. D'une part parce que le principal intéressé, Albert Binquet (1879-1959), sera aussi le premier pensionnaire artiste de l'École des hautes études hispaniques au début de la Grande Guerre. Ensuite, parce que la décision prise à son sujet donne à voir le système méritocratique en action. Son cas est évoqué par Pierre Paris devant le CSP à la fin de l'année 1898 :

Monsieur Binquet de la 1^{ère} Division de la classe de Sculpture d'ornement, très habile ouvrier, m'a demandé à être dispensé du cours de dessin ; sa famille est dans une situation très

¹⁹⁴ Rapport d'inspection du 25-02-1904, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

¹⁹⁵ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 03-07-1900.

précaire. M^r Binquet est employé chez Monsieur Courbatère qui, pour lui venir en aide, lui donne en dehors de la journée des heures supplémentaires de travail. S'il venait à l'École le soir de 7 à 9 heures, il perdrait le bénéfice que lui procure ces heures supplémentaires.

Le directeur lit un extrait du procès verbal de la séance du 22 Novembre 1892 faisant connaître que le 1^{er} Avril 1892 le Conseil Municipal a décidé qu'une somme de 1200 francs pourra être répartie chaque année entre 3 ou 4 élèves de l'École Municipale des Beaux-Arts qui s'en seraient rendus dignes par leur travail et leurs aptitudes. Ces élèves seront pris plus spécialement parmi les élèves qui se destinent à l'art industriel.

Distribuées en 1893, 1894 et 1895, ces bourses sur place ont cessé de l'être après cette date. Pierre Paris propose d'en rétablir une, d'une valeur de 300 F, au profit d'Albert Binquet¹⁹⁶. La décision est entérinée par le conseil municipal le mois suivant¹⁹⁷. En dernière analyse, soulignons que ce fonctionnement, qui reproduit le système méritocratique de l'École nationale des beaux-arts fondé sur l'émulation permanente et la hiérarchie entre les élèves, répond à la conception de l'enseignement qui s'impose sous la Troisième République. Il vise, en art comme dans n'importe quel autre domaine, à faire émerger et à distinguer une élite artistique¹⁹⁸.

Le succès du cours spécial pour les jeunes filles

L'un des principaux succès que se plaisent à rappeler les dirigeants de l'école des Beaux-Arts bordelaise au début du XX^e siècle est celui de l'enseignement féminin. Là encore, il faut voir dans l'adoption de cette mesure – qui suscite des oppositions – une manifestation de l'intérêt d'Henri de La Ville de Mirmont et de Pierre Paris en faveur de l'égalité républicaine et d'un enseignement populaire. On se souviendra qu'en 1887, les deux hommes ont participé à la création et à l'organisation, à Bordeaux, de « cours libres d'enseignement supérieur pour les dames et les jeunes filles¹⁹⁹ ». Le contexte est favorable puisqu'après 1880, les lois républicaines aboutissent à la création de ce que l'on appelle l'enseignement secondaire de jeunes filles²⁰⁰. Mais cette réforme est aussi à mettre en relation avec les mutations qui touchent le champ artistique dans le contexte du moment Art nouveau. Debora L. Silverman a montré l'émergence, dans les années 1890, d'un courant – particulièrement dynamique au sein de l'Union centrale des arts décoratifs – qui s'efforce de promouvoir l'idée que la femme a une responsabilité et un rôle majeur à jouer dans la régénération des arts décora-

¹⁹⁶ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séances des 06-12-1898 et 17-01-1899.

¹⁹⁷ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 17-01-1899.

¹⁹⁸ Voir en particulier Pierre BOURDIEU, *Manet, une révolution symbolique*, ouvr. cité, p. 193-202. Au sujet de l'enseignement de Jean-Léon Gérôme, il note : « Il était enclin à traiter de la même façon tous les élèves mais, ce qui est encore une propriété de l'enseignement dit républicain, il y avait chez lui un mélange d'égalitarisme et d'aristocratie : tous égaux mais constamment rappelés à leur inégalité, d'autant plus absolument inégaux qu'ils sont traités comme égaux selon un des fondements des enseignements d'élite à la française » (p. 195).

¹⁹⁹ Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « De l'enseignement supérieur des femmes », *Revue internationale de l'enseignement*, 13, 1887, p. 246-252.

²⁰⁰ Jean-Michel CHAPOULIE, *L'École d'État conquiert la France. Deux siècles de politique scolaire*, ouvr. cité, p. 158-168.

tifs et le développement d'un « style féminin, intériorisé et organique²⁰¹ » [FIG. 231]. Ce mouvement s'incarne notamment dans le « féminisme familial » de Marie-Joséphine Pégard. Ses positions méritent d'être rappelées car elles sont finalement assez proches des idées qui seront publiquement défendues à Bordeaux par Henri de La Ville de Mirmont et Pierre Paris. Le rapport qu'elle présente au congrès national des arts décoratifs de Paris, en mai 1894, lui permet de prendre la tête du Comité des dames en charge de la section féminine de l'Union centrale, créée en 1895. Sa mission est d'encourager et d'encadrer le travail féminin dans les arts décoratifs. Il ne s'agit pas d'œuvrer en faveur de l'émancipation des femmes mais plutôt de leur permettre de mieux se former pour travailler dans et pour leur foyer, loin des risques d'une vie immorale, tout en les associant à la mission nationale de redressement des arts décoratifs français. Sur ce point, la position de Gustave Larroumet (1852-1903) est intéressante, d'autant plus qu'il est membre de l'Académie des beaux-arts et fut directeur des Beaux-Arts de 1888 à 1891 :

Le mouvement de renaissance qui se produit à cette heure dans l'Art décoratif n'aboutira que s'il trouve un aide [*sic*], sans lequel il resterait en chemin. Les efforts de l'État pour répandre des programmes logiques d'enseignement, les Expositions, l'ouverture de Musées, les Congrès, les Concours, toutes ces tentatives multipliées dans le même sens, préparent l'œuvre. Elles ne suffiront à la rendre viable que si les femmes se joignent aux hommes²⁰².

Dans son étude *La femme dans l'art* (1893), Marius Vachon (1850-1928), acteur essentiel dans les débats relatifs au renouveau des arts industriels, adopte une position proche. Dans son étude, une vaste fresque allant de l'Antiquité au XIX^e siècle dans laquelle il étudie le rôle et la place des femmes dans les arts, il rappelle que « Dans l'exécution de tous les chefs-d'œuvre de l'Art, la Femme a joué un rôle qui en fait un véritable collaborateur des maîtres et lui confère le droit de réclamer une part de leur gloire²⁰³ ». Il en tire une leçon pour son époque :

Sociallement, la femme a le même droit que l'homme à réclamer une instruction qui lui permette d'acquérir et d'exercer une profession honorable et indépendante. Et combien d'exemples pourrait-on déjà citer de cette réalisation parfaite d'un problème d'émancipation, que l'on considère, bien à tort, tantôt comme une utopie galante, tantôt comme un rêve dangereux pour la morale et pour la société ! Dans la vie intime et familiale, l'Art est une richesse. Par les mille merveilles, ingénieuses, pittoresques et délicates, qu'il inspire, par l'affinement qu'il apporte au goût et à l'élégance, le foyer reçoit cette physionomie caressante et joyeuse de toutes les œuvres, où la Femme a mis un reflet de son âme et de son cœur²⁰⁴.

Si l'on insiste autant sur la nécessité de promouvoir l'enseignement artistique féminin et, par voie de conséquence, le travail des artistes femmes et des ouvrières d'art, c'est aussi parce que les réticences et les oppositions sont fortes. On craint surtout que cela ne se fasse

²⁰¹ Debora L. SILVERMAN, *L'Art nouveau en France. Politique, psychologie et style fin de siècle*, ouvr. cité, p. 197-218 en particulier. Voir également Georges BERGER, « Appel aux femmes françaises », *Revue des arts décoratifs*, 16, 1896, p. 97-99.

²⁰² Gustave LARROUMET, « L'art décoratif et les femmes », *Revue des arts décoratifs*, 16, 1896, p. 100.

²⁰³ Marius VACHON, *La Femme dans l'art. Les protectrices des arts, les femmes artistes*, Paris, J. Rouam & Cie, 1893, p. 599.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 607-608.

au détriment des intérêts de leurs homologues masculins et ne provoque, à terme, un déclasserement social des artistes hommes.

De ce point de vue, Bordeaux prend très tôt des mesures fortes éminemment symboliques. Les dirigeants locaux prennent un soin particulier à le rappeler, de sorte qu'il y a là un élément parmi d'autres destiné à flatter l'orgueil et le patriotisme local. Naturellement, il s'exprime tout particulièrement au moment des cérémonies annuelles de distribution des prix. Une fois de plus, si l'œuvre de la dyarchie est essentielle, en particulier l'initiative de l'adjoint au maire, l'impulsion première est antérieure à leur arrivée à la tête de l'école. Sur l'initiative d'Édouard Bertin fils, le sujet est évoqué lors du conseil de surveillance et de perfectionnement du 27 novembre 1894, « une demoiselle âgée de 23 ans » ayant demandé à suivre les cours de l'école²⁰⁵. Le conseil se montre favorable et tout le monde reconnaît qu'il serait injuste d'exclure les femmes de l'enseignement artistique. Mais des réserves n'en sont pas moins formulées par le conseiller municipal Charles Gaden et par le directeur Achille Zo. Leurs arguments se situent sur le terrain de la morale : « il serait imprudent et peu convenable de mêler dans le même cours des jeunes gens et des jeunes filles, il y a aussi à envisager la question du modèle vivant homme (étude de nu) ». Aussi, ces derniers préféreraient la création d'une section spéciale, autrement dit la mise en place d'un enseignement non mixte. Toutefois, en raison de l'absence d'un grand nombre de membre du CSP, l'examen de la question est renvoyé à une séance ultérieure. Dans son discours à la distribution des prix du 10 août 1895, l'adjoint Édouard Bertin peut annoncer fièrement que « les portes de l'École des Beaux-Arts sont aujourd'hui ouvertes aux jeunes filles²⁰⁶ ». Les choses ne sont pourtant pas aussi simples. La décision a été imposée par le conseil municipal sans que le CSP ne soit consulté. Celui-ci, lors de sa séance du 29 octobre 1895, exprime son désaccord avec d'autant plus de liberté que l'adjoint délégué aux Beaux-Arts est absent²⁰⁷. Une fois de plus, c'est la mixité de l'enseignement qui est rejetée tandis qu'Abel Jay souligne que la création d'une section spéciale obligerait à de nouvelles dépenses importantes. Finalement, « le Conseil admet l'admission des jeunes filles à l'école, mais il fait des réserves sur l'application de cette mesure ». La décision prise par Achille Zo témoigne de sa frilosité. Elle est clairement discriminatoire : « L'affiche [du semestre d'hiver] ne fera pas mention de l'admission des jeunes filles à l'école, elles ne seront inscrites sur les registres de l'école qu'après s'être munies d'une autorisation de Monsieur l'adjoint au Maire délégué aux Beaux-Arts qui ne délivre son consentement qu'après enquête ». La réforme inquiète également les enseignants. Professeur de dessin pour le cours moyen, Fernand Saunier alerte Achille Zo. Il craint une forte hausse des effectifs, ce qui se ferait au détriment de l'encadrement des élèves²⁰⁸, ainsi que des problèmes de discipline liés à la présence de jeunes filles qui deviendraient un « sujet de distraction » pour leurs camarades²⁰⁹. C'est peut-être la raison pour laquelle Achille Zo décide qu'à l'inverse de ce qui se fait pour les hommes, les

²⁰⁵ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1.

²⁰⁶ Édouard BERTIN, « Discours prononcé par M. Bertin Fils, adjoint délégué aux Beaux-Arts, président », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1895, p. 9.

²⁰⁷ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1.

²⁰⁸ Les candidates ayant appris les rudiments du dessin à l'école primaire ou au lycée, elles ne rejoindront pas le cours élémentaire mais le sien.

²⁰⁹ Lettre de Fernand Saunier à Achille Zo, 06-11-1895, ABM, 753 R 3.

jeunes femmes nouvellement inscrites et n'ayant pas pu participer au concours des places ne seront pas libres de choisir le cours auquel elles assisteront jusqu'au concours suivant. Elles rejoindront automatiquement la division élémentaire. La décision, des plus maladroites, est particulièrement injuste. Le 22 janvier 1896, une lettre anonyme est adressée à la direction des Beaux-Arts pour se plaindre de cette situation [ANN. 53]. Achille Zo est directement mis en cause, l'auteur (qui n'hésite pas à utiliser un argument antisémite) allant jusqu'à suggérer que le moment était venu de le remplacer à la tête de l'école. Toutefois, l'opposition du directeur à la création d'un enseignement féminin n'est pas aussi forte que l'affirme l'auteur de la missive. C'est bien la mixité qui pose problème, pas l'enseignement en lui-même. Néanmoins, le CSP ne pouvait que s'incliner face au conseil municipal. Au printemps 1896, sur 336 élèves inscrits, 20 sont des femmes²¹⁰. À l'approche des élections municipales, aucune décision n'est prise. Le statu quo est maintenu. En revanche, à la fin de l'année scolaire, le nouveau président du CSP, Henri de La Ville de Mirmont, fait savoir qu'il a l'intention de demander la création d'un « cours spécial pour les jeunes filles ». L'idée est accueillie favorablement²¹¹.

Les choses vont alors très vite. Sur la proposition du nouvel adjoint, le conseil municipal vote la mise en place de la section féminine lors de sa séance du 20 novembre 1896. Afin de trouver les 1 200 F nécessaires à son fonctionnement, il est décidé que les quatre bourses sur place municipales (300 F chacune), qui existent depuis 1892, seront supprimées²¹². Dans sa séance du 16 février 1897, le CSP se montre satisfait des premiers résultats obtenus, même si plusieurs membres regrettent que des jeunes filles aient été autorisées à suivre certains cours avec leurs camarades hommes. Henri de La Ville rassure ses collègues en précisant qu'il ne s'agit que d'une situation transitoire. Quant à Pierre Paris, qui se montre favorable à l'idée qu'il existe un cours mixte et un cours spécial, il ne reçoit pas l'appui du conseil, preuve que l'équilibre acquis convenait à la majorité et qu'il n'était pas question de le remettre en cause²¹³. En fin de compte, les positions défendues par Henri de La Ville de Mirmont et Pierre Paris sont proches de celles que l'on met en avant au sein de l'Union centrale des arts décoratifs : la réforme allait dans le sens d'une plus grande égalité entre hommes et femmes ; elle se voulait utile en permettant à ces dernières de se former pour trouver un emploi convenable ; elle était aussi une œuvre patriotique qui laissait espérer que les futures ouvrières-artistes pourraient participer au renouveau de l'industrie bordelaise. Tel est le sens du vœu que formule Pierre Paris lors de son discours à la distribution des prix du 6 août 1899 : « bientôt, si je ne fais un vain rêve, de notre ruche travailleuse s'envolera un essaim de fées industrieuses qui réveilleront dans notre belle cité les arts engourdis de la femme²¹⁴ ». Il fallait donc avant tout faire œuvre utile :

à toutes celles à qui les études artistiques doivent être plus qu'une élégante distraction, l'École offre à titre absolument gracieux, avec toutes les ressources de ses cours accessoires, les bienfaits d'une méthode rigoureuse, où le dessin garde toute sa valeur et ses prérogatives

²¹⁰ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1, séance du 28-04-1896.

²¹¹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1, séance du 13-07-1896.

²¹² Procès-verbal de la séance du conseil municipal du 20-11-1896, p. 428, ABM, BIB M 3 27.

²¹³ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1.

²¹⁴ Pierre PARIS, « Discours [1899] », art. cité, p. 7.

fondamentales, où ne se tolère aucune des fantaisies de l'art mondain à l'usage des demoiselles désœuvrées. [...] [Ainsi, grâce à la création du cours spécial,] le dessin trouve ses applications pratiques les mieux en harmonie avec les aspirations légitimes de l'activité de la femme, et la délicatesse de ses goûts²¹⁵.

L'émancipation féminine avait donc ses limites et il revint à Henri de La Ville de Mirmont, tout progressiste qu'il fût, de le rappeler nettement à « Mesdemoiselles les élèves » :

Est-ce à dire que nous espérons trouver parmi vous une future Rosa Bonheur [née à Bordeaux en 1822], ou même que nous comptons voir dans quelques années tous les noms des élèves du cours spécial inscrits sur le catalogue de l'exposition des Amis des Arts ? L'avenir nous l'apprendra. Tout ce que peut faire l'administration, c'est de vous ouvrir l'École municipale, de vous donner les moyens d'apprendre un art utile et agréable, qui, pour les unes, charmera les heures de loisir, qui, aux autres, procurera des heures de travail professionnel. L'initiation qui fait les artistes de génie vous viendra de Pallas-Athéné, si tel est son bon plaisir.

Souvenez-vous toutefois que la déesse ne préside pas seulement aux arts, mais aussi à tous les travaux féminins. Elle apparaissait jadis en songe à la jeune Nausicaa, fille du roi Alcinous, pour la gronder [...]. Mais si l'amour excessif de l'art vous fait négliger les travaux du ménage, croyez-moi, quelque nuit la déesse Pallas-Athéné vous apparaîtra en songe, et, ayant fixé sur vous l'éclair de ses yeux étincelants, elle vous dira d'une voix sévère :

“Ô jeune Gallo-Romaine, ce n'est pas seulement en te formant à l'art d'Apelle ou de Phidias que tu te montres mon adoratrice fidèle ; j'ai d'autres rites sacrés que je veux que tu accomplisses. Je m'intéresse aux jeunes filles qui s'occupent à la maison des travaux qui les concernent”²¹⁶.

Le succès du cours spécial est immense : on passe de 20 élèves en 1896 à 170 en 1900 et 165 en 1914 [ANN. 45]. Peu à peu, les enseignements se diversifient. Ils accordent une place privilégiée aux arts décoratifs. En 1896, seul le dessin est concerné avec quatre divisions, dont une classe supérieure, confiées au professeur Paul Salzédo (1842-1909). S'y ajoute rapidement la peinture, la sculpture statuaire, la décoration puis les arts décoratifs au sens large (ANN. 50). Au cours de l'année 1901-1902, un atelier est ouvert. Il peut accueillir quinze personnes et permet aux élèves les plus douées d'approfondir l'enseignement reçu, notamment en dessin et, surtout, en peinture. S'ajoute une décision destinée à donner ses lettres de noblesse à cet enseignement : le 21 février 1905, le CSP de l'école décide qu'un certificat d'études supérieures sera désormais délivré aux jeunes filles qui auront achevé leur apprentissage avec succès. D'autre part, le développement de la section conduit très vite le CSP à envisager la création d'un poste de surveillante générale (nos sources parlent parfois de surveillante-répétitrice) pour encadrer les élèves. Camille Bourrec, ancienne élève de l'école (elle figurait parmi les premières jeunes filles accueillies à la rentrée 1895) et titulaire du certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin, est pressentie²¹⁷. Nous ne savons pas si cette décision aboutit. Le 13 août 1905, Henri de La Ville de Mirmont, dans une lettre à Camille Jullian, évoque le recrutement possible d'Eva Pradelles : Il [Pierre Paris] veut prendre Mlle Pradelles pour surveillante des cours de jeunes filles. J'hésite ; qu'en pensez-vous, Radet et

²¹⁵ Pierre PARIS, « Discours [1902] », art. cité, p. 6-7.

²¹⁶ Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont. Adjoint délégué aux Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1897, p. 19-20

²¹⁷ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 25-02-1902.

toi ? Les élèves disent depuis longtemps qu'il y a un projet de mariage et ces cancans m'ennuient²¹⁸ ». Les commérages n'étaient pas sans fondement : le mariage en question sera célébré le 25 janvier 1910, un peu précipitamment sans doute puisque leur fille, Isabelle, naîtra trois mois plus tard à Toulouse, le 17 avril 1910²¹⁹. Eva Pradelles était issue d'un milieu artistique. Fille du peintre paysagiste Hippolyte Pradelles (1824-1913) – en 1862-1863, il forma, avec Gustave Courbet et Louis-Augustin Auguin, le « groupe de Port-Berteau », près de Saintes –, elle est elle-même artiste et semble s'être fait une spécialité des motifs floraux²²⁰. Nous avons retrouvé sa trace dans plusieurs expositions bordelaises. En 1895, elle présente trois aquarelles à la XIII^e Exposition de Bordeaux organisée par la Société philomathique (*Pivoines, Magnolias et Bluets*)²²¹. Elle participe aussi aux expositions de la Société des amis des arts de Bordeaux : en 1900 avec une aquarelle, *Fleurs d'hiver* ; en 1904 avec ses *Œillets et narcisses* [FIG. 232] ; en 1905 avec ses *Fleurs printanières*²²². Toujours est-il qu'à une date que nous n'avons pas pu déterminer, Eva Pradelles obtient le poste de surveillante générale de la section féminine. En 1913, lorsque Pierre Paris s'apprête à quitter la direction de l'école, elle l'occupe encore²²³. Cette fonction lui vaut de recevoir la distinction d'officier d'Académie²²⁴.

Cependant, la croissance des effectifs pose très vite un problème de place. Là encore, l'installation de cours préparatoires dans plusieurs écoles communales permet d'apporter une réponse. Mais elle ne résout pas le défi que suppose l'accueil d'un grand nombre d'élèves au siège principal de l'école, rue de Tauzia. C'est dans ce but que Pierre Paris adresse un projet d'agrandissement au maire de Bordeaux dans lequel il évoque la possibilité d'acheter ou de louer les terrains, alors libres de toute construction, qui se trouvent immédiatement au sud de l'école, entre les rues de Tauzia et des Beaux-Arts²²⁵. Des démarches sont entreprises dans ce sens. En attendant, on songe à louer un local rue Sainte-Catherine, une idée qui ne séduit guère le CSP qui trouve que la section féminine serait trop éloignée du siège principal de l'école, ce qui pourrait poser des problèmes de discipline²²⁶. Un an plus tard, une solution a été trouvée : l'école va pouvoir louer ce que nos sources appellent dans un premier temps « l'immeuble Descas ». Il s'agit probablement d'un édifice jouxtant le château Descas et ses entrepôts (propriété du négociant en vin Jean Descas), situés tout près de

²¹⁸ ABM, fonds Camille Jullian, 67 S 112.

²¹⁹ ABM, registre des actes de mariage de Bordeaux, section 3, 2 E 388 ; AMT, registre des naissances, 1 E 650, acte n° 787, 19-04-1910. La conception hors mariage de leur fille explique sans doute le mensonge de Pierre Paris à Léon Heuzey dans une lettre de janvier 1911 : « j'ai depuis deux mois une jolie petite fille qui, je l'espère, me maintiendra jeune quelques années encore » (cat. HEUZEY 10-01-1911).

²²⁰ La peinture décorative (natures mortes, fleurs) est appréciée par le public bordelais. La peinture de fleurs est particulièrement bien représentée au Salon de la Société des amis des arts de Bordeaux. Dominique DUSSOL, *Art et bourgeoisie*, ouvr. cité, p. 216-217, a rappelé que ces œuvres sont surtout dues à « une légion de dames qui, en accédant aux cimaises du Salon, eurent l'agréable sensation de quitter l'amateurisme pour se hisser au rang d'artiste ».

²²¹ SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE, *XIII^e Exposition de Bordeaux. Catalogue officiel des arts anciens et modernes*, Paris-Bordeaux, Camis, G. Gounouilh, 1895, p. 75.

²²² SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX, *48^e exposition, 1900. Compte rendu*, Bordeaux, G. Gounouilh, 1900, p. 21 ; Id., *52^e exposition, 1904. Compte rendu*, Bordeaux, G. Gounouilh, 1904, p. 14 ; Id., *53^e exposition, 1905. Compte rendu*, Bordeaux, G. Gounouilh, 1905, p. 16.

²²³ « La distribution des prix. École municipale des Beaux-Arts », *La Petite Gironde*, 17-07-1913, p. 3.

²²⁴ « La distribution des prix. École des Beaux-Arts », *La Petite Gironde*, 17-07-1912, p. 3.

²²⁵ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 18-05-1904.

²²⁶ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 21-06-1904.

l'école des Beaux-Arts. Sans aucun doute, le bâtiment est celui qui accueille la section féminine au n° 14 de la rue Peyronnet à partir de 1905 ou de 1906²²⁷ [FIG. 229]. Mais cela ne semble encore pas suffisant. Le 21 novembre 1905, le conseil de surveillance et de perfectionnement revient sur cette question. L'effectif de la section féminine a déjà été limité à cent places. Or les inscriptions s'élevaient à 121 en juin 1904, 141 en septembre et on en prévoit entre 160 et 170 pour l'année 1905-1906. Plusieurs solutions sont envisagées, en particulier l'organisation d'examens de passage ou de concours pour « éliminer les incapacités » (Joseph Samazeuilh), ou bien la fixation de l'âge maximum des élèves à 25 ans et la limitation de leur scolarité à cinq ans (Alfred Maître). Ces propositions ne conviennent guère à Pierre Paris. Le directeur

répond que cinq années lui paraissent un peu courtes pour parcourir le cycle entier des études, d'autre part, les jeunes élèves reçues à l'école à l'âge de 13 ans, commenceront à peine à travailler sérieusement lorsque le règlement les exclura de l'École. Des élèves d'un âge plus avancé peuvent se trouver aussi dans le même cas et ne se révéler qu'après plusieurs années d'études. Nous en avons un exemple dans une de nos jeunes filles, Mlle. Merzeau, qui après avoir longtemps piétiné sur place, est devenue une de nos plus brillantes élèves²²⁸.

Le directeur, cette fois, n'obtient qu'une demi-victoire. L'âge limite d'admission est fixé à 25 ans et la durée des études à sept ans. Toutefois, on prévoit la possibilité de prolonger les études de trois ans si on le juge nécessaire, au cas par cas.

En fin de compte, ces difficultés témoignent de la réussite du cours spécial pour les jeunes filles. Très vite, il devient l'une des fiertés de l'école. Orgueil local oblige, après l'admission des premières élèves en novembre 1895 et la création de la section féminine à l'automne 1896, on se complaît à souligner que la ville de Bordeaux s'est montrée pionnière et en avance sur l'École nationale et spéciale des beaux-arts où les femmes ne sont admises qu'à partir de 1897²²⁹. Lors de la distribution des prix d'août 1897, Achille Zo, suivi de près par Henri de La Ville de Mirmont²³⁰, affirme ainsi fièrement que « Bordeaux a pu devancer Paris, en ce qui concerne l'enseignement artistique des jeunes filles²³¹ ». En 1902, Pierre Paris rappelait encore que l'école était ainsi entrée, « la première, je crois, dans une voie d'intelligente hardiesse²³² ». Lorsqu'on se lance dans une course à la primeur, la véracité de ce que l'on affirme dépend souvent du point de comparaison que l'on retient. Bordeaux est peut-être pionnière parmi les écoles des Beaux-Arts, quoique certaines semblent accueillir des

²²⁷ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 11-04-1905 ; Édouard FERET et Marcel de FONRÉMIS, *Annuaire du tout-sud-ouest illustré*, Paris-Bordeaux, L. Mulo, Feret & Fils, 1906, p. 259.

²²⁸ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 21-11-1905.

²²⁹ Prise au terme d'une longue et vive polémique, la décision est par ailleurs aussi timide qu'injuste puisque les nouvelles venues ne peuvent pas accéder aux ateliers et devront attendre 1903 pour avoir le droit de concourir au prix de Rome. Marina SAUER, *L'entrée des femmes à l'École des beaux-arts (1880-1923)*, Paris, ENSBA, coll. « Beaux-arts histoire », 1990 ; Monique SEGRÉ, *L'Art comme institution, l'École des Beaux-Arts, 19^{ème}-20^{ème} siècles*, ouvr. cité, p. 49-54.

²³⁰ Henri de LA VILLE DE MIRMONTE, « Discours [1897] », art. cité, p. 18.

²³¹ Achille ZO, « Discours prononcé par M. Achille Zo, directeur de l'École », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1897, p. 6.

²³² Pierre PARIS, « Discours [1902] », art. cité, p. 6.

élèves-femmes avant elle²³³. Mais il est évident que l'EBAB n'a pas inventé l'enseignement artistique féminin. Dans le domaine des arts appliqués, il existe depuis longtemps dans d'autres types de structures et il s'est fortement développé à partir du Second Empire ²³⁴. L'Académie Julian, fondée en 1868 par Rodolphe Julian et qui s'impose très vite comme un important centre de formation pour les artistes, accueille des femmes dès les années 1880²³⁵. Rappelons enfin qu'une École gratuite de dessin pour les jeunes personnes est fondée à Paris dès 1803 ; en 1890, elle est rattachée à l'École nationale des arts décoratifs dont elle devient la section de jeunes filles²³⁶. D'une certaine manière, ce type de comparaison flatteuse montre la renommée et la force du modèle que représente l'École nationale et spéciale des beaux-arts pour les Bordelais. La conception érudite de l'art que l'on y cultive est l'idéal vers lequel ils tentent de se rapprocher, tandis que l'organisation d'ensemble de l'école et la formation artistique qu'elle dispense reproduisent le fonctionnement qui est celui de la rue Bonaparte (concours des places, concours annuels, enseignements traditionnels et nouveaux tels que les arts décoratifs et le dessin d'ornement, pratique en atelier, etc.)²³⁷. C'est avant tout aux Beaux-Arts de Paris qu'elle cherche à faire entrer ses meilleurs élèves. Quant à l'École nationale des arts décoratifs, moins prestigieuse et faisant trop souvent office d'école préparatoire aux Beaux-Arts de Paris (d'où le nom de Petite École qui lui est souvent donné avant la réorganisation de 1877), les dirigeants de l'EBAB l'évoquent moins souvent dans leurs discours officiels. Elle semble être un modèle moins revendiqué ou moins assumé.

III. — UNE CONCEPTION ÉRUDITE DE L'ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE

Sous la direction d'un Pierre Paris qui travaille main dans la main avec son ami et collègue Henri de La Ville de Mirmont, l'école des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux connaît un développement considérable au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Celui-ci s'inscrit dans le cadre hérité de leurs prédécesseurs, en particulier celui de l'école refondée sous le directorat de Charles Braquehay. Les innovations et les approfondissements que l'on doit mettre à leur actif prolongent, plus qu'ils ne bouleversent, l'esprit qui est celui de l'institution depuis la fin des années 1870. En somme, ils font fructifier l'héritage. Aussi, c'est avec raison que plusieurs études ont signalé la bonne santé de l'école autour de 1900. Louis Desgraves et Georges Dupeux ont rappelé qu'elle bénéficie alors de l'« une des instal-

²³³ Si l'on en croit une lettre du directeur de l'école des Beaux-Arts de Marseille du 6 janvier 1888 (ABM, 750 R 1), à cette date, les jeunes filles étaient admises à cette école. Cependant, il est précisé qu'il ne s'agit que d'un cours de dessin et il est vrai que les cours offerts à Bordeaux à partir de 1898 sont plus ambitieux comme en témoignent les affiches annonçant le programme des cours (ABM, 766 R 1). Reste que le caractère pionnier de la mesure prise à Bordeaux est sans doute à relativiser.

²³⁴ Stéphane LAURENT, *L'art utile. Les écoles d'arts appliqués sous le Second Empire et la Troisième République*, ouvr. cité, p. 50-56.

²³⁵ Alain BONNET, *L'enseignement des arts au XIX^e siècle. La réforme de l'École des beaux-arts de 1863 et la fin du modèle académique*, ouvr. cité, p. 307.

²³⁶ Ulrich LEBEN, Renaud d'ENFERT, Rossella FROISSART PEZONE et Sylvie MARTIN, *Histoire de l'École nationale supérieure des arts décoratifs (1766-1941)*, ouvr. cité, p. 53-55, 68, 130-133.

²³⁷ Monique SEGRÉ, *L'Art comme institution, l'École des Beaux-Arts, 19^eme-20^eme siècles*, ouvr. cité, p. 89-120.

lations les plus magnifiques de France » et que « Son enseignement est varié et bon²³⁸ ». Pour Dominique Dussol, « Vers 1850, l'école des Beaux-Arts n'avait encore ni la réputation ni l'autorité qu'elle obtiendra vers la fin du siècle²³⁹ ». Les succès que rencontrent les anciens élèves de l'EBAB à Paris et à Rome le prouvent.

Cela ne signifie pas pour autant que l'école ait su relever les défis liés à l'émergence d'une société industrielle, aux mutations qui touchaient alors le statut de l'artiste et son utilité sociale et, plus largement, au développement de nouveaux courants esthétiques qui venaient remettre en cause les certitudes les plus établies. Disons-le d'emblée : sous le directorat de Pierre Paris, l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, républicaine, progressiste et libérale par son esprit et son fonctionnement, connaît de beaux succès artistiques au service d'une conception esthétique traditionnelle et conservatrice. Louis Desgraves et Georges Dupeux l'ont signalé : « Les traditions y sont bien défendues²⁴⁰ ». En revanche, « Quand, en 1892 [*sic* : 1890²⁴¹], Roger Marx préside la distribution des prix de l'École des Beaux-Arts, il supplie Bordeaux de travailler pour la masse et de renouveler les arts, comme le font ses amis de Nancy. Il ne sera pas écouté. Bordeaux n'attache pas son nom au style 1900²⁴² ». En plein moment Art nouveau, l'école forme bien des ouvriers d'art au service des arts décoratifs, mais les succès dont elle se revendique et qu'elle recherche la rattachent avant tout à la tradition académique – régénérée et diversifiée – des Beaux-Arts de Paris. Si cet esprit lui vaut des critiques de plus en plus vives de la part de l'administration des Beaux-Arts, nettement formulées dans les rapports qui émanent de l'inspection de l'Enseignement du dessin dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale, il semble en revanche répondre aux goûts artistiques des Bordelais.

Après avoir envisagé le fonctionnement interne de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux sous la direction de Pierre Paris, cette dernière partie cherchera donc à replacer l'histoire que nous avons ébauchée dans son contexte externe, au moment même où le champ artistique français connaît de profondes mutations.

1. — UN GOÛT ARTISTIQUE DU JUSTE MILIEU ?

Dans quel sens travaille-t-on aux Beaux-Arts de Bordeaux sous la conduite d'un Pierre Paris archéologue et historien de l'art ? Poser la question des conceptions esthétiques et des principes d'enseignement qui dominent au sein de l'école municipale exige d'adopter une approche diachronique. Les débats qui animent le monde de l'art ne sont en effet pas les mêmes dans les années 1890, qui sont celles du postimpressionnisme, du symbolisme et de l'Art nouveau, et à la veille de 1914 alors que le développement d'un Art déco naissant est brusquement interrompu par le premier conflit mondial. Entre temps ont eu lieu, à partir de

²³⁸ Louis DESGRAVES et Georges DUPEUX (éd.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 548.

²³⁹ Dominique DUSSOL, *Art et bourgeoisie*, ouvr. cité, p. 26.

²⁴⁰ Louis DESGRAVES et Georges DUPEUX (éd.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 548.

²⁴¹ « École des beaux-arts », *La Petite Gironde*, 08-08-1890, p. 3.

²⁴² Louis DESGRAVES et Georges DUPEUX (éd.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 554.

1905, les ruptures majeures introduites par l'irruption des avant-gardes. Au milieu de tant d'audaces, où se situe l'école bordelaise²⁴³ ?

Le Bordeaux artistique autour de 1895 : est-il vrai que l'on devient retardataire ?

Pour Louis Desgraves et Georges Dupeux, la Troisième République est synonyme d'« engourdissement artistique » et l'« on devient retardataire à Bordeaux²⁴⁴ ». Ils soulignent ainsi que dans une ville où domine une grande bourgeoisie de négociants, plus que d'industriels, soucieuse de mettre en scène sa réussite, il n'est pas surprenant d'y constater la grande vogue dont jouissent les scènes de genre, les paysages et le portrait. En architecture, le néo-classicisme est longtemps à la mode et, jusque tard dans le siècle, on copie volontiers le XVIII^e siècle qui renvoie à l'âge d'or de la cité girondine²⁴⁵. En somme, on serait plus soucieux de tirer profit de ce que l'art peut apporter en termes d'image sociale que d'œuvrer en faveur d'une création artistique régénérée.

Revenant sur la XIII^e Exposition de Bordeaux, « Les arts anciens et modernes », organisée en 1895 sous l'égide de la Société philomathique (Pierre Paris est membre de la sous-commission de l'art ancien du jury d'admission), le peintre et critique bordelais Maurice Larue (1861-1935) publie un essai qui offre un tableau, certes subjectif, de ce qu'est le goût bordelais à la fin du siècle. Il regrette que la capitale girondine succombe à des modes venues d'ailleurs, en particulier de Paris dans le cadre « du système actuel de servitude intellectuelle pour tout ce qui n'est pas la capitale²⁴⁶ », et qu'elle se contente « de l'inévitable cortège d'*invenus* [en italique dans le texte] qu'expédient avec empressement les marchands parisiens²⁴⁷ ». L'auteur déplore la pauvreté de la création artistique en province et appelle de ses vœux une renaissance qui doit s'appuyer sur les écoles des Beaux-Arts, à condition qu'elles soient capables de lutter contre la fuite des jeunes talents :

Nulle part, je le crois, on ne constate, autant que chez nous, cet exode souvent prématuré des jeunes artistes, dévorés, dès qu'ils savent à peu près broser une toile ou modeler un buste, de la fâcheuse ambition de conquérir cet hypnotisant Paris, telles des phalènes étourdies, fatalement entraînées par l'éclat d'un flambeau dangereux.

Peut-être, la difficulté de l'écoulement de la production artistique excuse-t-elle cette âpre recherche d'un terrain d'action plus propice. Mais, si l'on considère que le riche amateur de province prétend, de son côté, n'acheter que rarement à ses compatriotes, sous le prétexte que leurs œuvres s'élèvent difficilement au-dessus d'une honorable médiocrité, on peut conclure qu'il y aurait avantage certain, pour tout le monde, à aider au développement de quelques grandes Écoles des Beaux-Arts provinciales, tant pour faciliter cette indispensable manifestation des tempéraments artistiques, si différents selon les contrées, que pour épargner aux artistes incomplets ou à vocation douteuse, le long et douloureux calvaire que ré-

²⁴³ Sur le contexte artistique de l'époque, à côté de la bibliographie que nous indiquerons au fil de notre étude, il est utile de consulter, pour son approche généraliste, le volume de Philippe DAGEN, Françoise HAMON et Jean-Baptiste MINNAERT (éd.), *Histoire de l'art Flammarion. Époque contemporaine (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Flammarion, 2011 [1995], en particulier p. 242-343 (« L'âge des avant-gardes »).

²⁴⁴ Louis DESGRAVES et Georges DUPEUX (éd.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 548.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 521-555.

²⁴⁶ Maurice LARUE, *Les beaux-arts à Bordeaux (exposition de 1895)*, Bordeaux, Feret et Fils, 1896, p. 149.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 152-153.

serve trop souvent aux volontaires de l'Art ce quartier de Paris si justement dénommé Montmartre, ou *Mont des Martyrs* ! [en italique dans le texte]²⁴⁸.

Sans dissimuler ses critiques, Maurice Larue admet cependant l'existence d'une école bordelaise, en particulier en peinture, et reconnaît le talent d'un certain nombre d'artistes qui défendent honorablement les genres que nous avons cités plus haut (paysage, portrait, scènes de genre). Il cite notamment Louis-Augustin Auguin (1824-1903), Hippolyte Pradelles (1824-1913) – tous deux vieillissants –, Louis-Alexandre Cabié (1853-1939) ou le postimpressionniste Alfred Smith (1854-1936). Arrêtons-nous un instant sur le regard que le critique porte sur l'une des trois œuvres exposées par ce dernier, *Les quais de Bordeaux, le matin* [FIG. 233]²⁴⁹. S'il reconnaît ses qualités d'exécution, il déplore en revanche les choix qui ont présidé à la composition de l'œuvre. Là où Alfred Smith a voulu peindre la vie moderne sur les quais, Maurice Larue aurait souhaité une vue grandiose, plus idéale sans doute, rendant compte de l'activité traditionnelle du port de Bordeaux dans la lignée de celle exécutée vers 1804-1806 par Pierre Lacour père [FIG. 234] :

Comment, vous abordez un sujet qui pourrait être le symbole du colossal labeur dont nos quais sont quotidiennement le théâtre, et au lieu d'essayer de rendre l'animation fébrile des négociants et des commis, des rouleurs et des transporteurs, au lieu d'écrire, d'une écriture artiste, le halètement des bêtes de trait, la rude et brayante besogne des arrimeurs, l'affairement des trafiquants et de leurs auxiliaires, vous ne trouvez à nous raconter que l'arrêt, propice à l'étude détaillée, mais peu intéressant, en somme, de chevaux mangeant leur picotin, de débardeurs réglant leurs comptes, et pour résumer d'un mot le mouvement de notre port, vous y placez ce tramway, symbole de la lenteur, et cet employé d'octroi, dont les médisants ont fait le prototype de la fainéantise ! Vous avez été certainement mal inspiré, car votre œuvre, *louable au point de vue de l'exactitude quasi-photographique* des lieux et des personnages, manque d'intention et de signification [nous soulignons]²⁵⁰.

À l'inverse, en regardant la toile de Pierre Lacour, on peut se faire « une idée exacte de la prospérité commerciale de Bordeaux à son époque, tandis que nos petits-neveux, en regardant la toile de M. Smith, se diront vraisemblablement que, de notre temps, on ne *se la cassait pas* [en italique dans le texte], sur les quais²⁵¹ ». Si nous avons retenu cet exemple, c'est qu'il nous semble intéressant à plus d'un titre. Les remarques relatives à la composition de l'œuvre témoignent du souci très bourgeois de mettre en scène la réussite et la prospérité de la cité à travers l'activité de son port, en gardant comme référence l'âge d'or que représente la fin de l'époque moderne. Quant à l'évaluation positive tant du sujet retenu que de la maîtrise technique qu'atteste la toile d'Alfred Smith, qui se rattache à un impressionnisme assagissant²⁵², elle montre bien que les deux grandes ruptures de la seconde moitié du XIX^e siècle, le réalisme et l'impressionnisme, après avoir fait couler beaucoup d'encre, n'avaient plus rien de révolutionnaires, y compris en province. Maurice Larue se montre en revanche moins

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 156-157.

²⁴⁹ SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE, *XIII^e Exposition de Bordeaux. Catalogue officiel*, ouvr. cité, p. 67.

²⁵⁰ Maurice LARUE, *Les beaux-arts à Bordeaux (exposition de 1895)*, ouvr. cité, p. 167-168.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 169.

²⁵² Le phénomène n'est pas nouveau. Quinze ans plus tôt, au Salon de 1880 déjà, Émile Zola notait que les œuvres de Jules Bastien-Lepage (1848-1884) relevaient d'un « impressionnisme corrigé, adouci, mis à la portée de la foule » (dans Émile ZOLA, *Écrits sur l'art*, éd. par Jean-Pierre LEDUC-ADINE, Paris, Gallimard, coll. « Tel » (174), 1991, p. 429).

ouvert à la « peinture nouvelle » dès lors qu'elle prend davantage de liberté avec le dessin et l'utilisation des couleurs. En témoigne son jugement de la toile d'Alfred Sisley (1839-1899) *Les vieux remparts de Moret*, exposée dans la section du Salon parisien²⁵³, une œuvre qui interprète la nature « avec la touchante naïveté d'un petit garçon à qui l'on vient de faire cadeau d'une première boîte à couleurs ». Et le critique de conclure : « découragé par la féroce puérilité de ce gâchis multicolore, j'ai renoncé à poursuivre mes recherches sur des œuvres dont l'incohérence systématique ou inconsciente me déroutait absolument²⁵⁴ ».

Parmi les peintres du Salon bordelais qu'il estime avoir quelque valeur, il est intéressant pour notre propos de relever la présence de plusieurs professeurs de l'école des Beaux-Arts et d'un membre du conseil de surveillance et de perfectionnement (Jean Cabrit²⁵⁵). Gaston Leroux est rangé parmi les rares sculpteurs de talent qui émergent au milieu de la production bordelaise « d'une pauvreté à côté de laquelle la misère du légendaire bonhomme Job pourrait passer pour de l'opulence²⁵⁶ ». S'il apprécie les scènes de genre de Paul Salzédo [FIG. 235], « les drames sombres qui se jouent, chaque jour, dans le temple austère de Thémis » (*Le témoin, L'Auditoire, Le contrebassiste*)²⁵⁷ ou le *Portrait de mon père* de Jean-Albéric Dupuy²⁵⁸, il précise au sujet de ce dernier ne pas avoir été « toujours très enthousiaste du talent un peu académique, un peu professoral de M. Dupuy²⁵⁹ ». Quant à Paul Quinsac, professeur de dessin et de peinture d'histoire qui expose trois toiles (*Diane* [FIG. 236], *Portrait de madame G.* et *Sapho*²⁶⁰), il a droit à un portrait au vitriol :

L'art de M. Quinsac est un art mièvre et joli qui peut procurer bien des succès à notre aimable compatriote, mais lui assurera difficilement l'immortalité – M. Quinsac est le chroniqueur adroit des élégances féminines [FIG. 237], mais son féminisme est spécial et semble circonscrit à la grâce un peu maladive de cette poupée spirituelle, capiteuse et adorable qu'est la parisienne.

Le sens du *modernisme* [en italique dans le texte] est tellement aigu chez M. Quinsac, qu'il en arrive à nous montrer des figures mythologiques ayant conservé les yeux éveillés et les malicieuses frimousses des petits modèles de Montmartre²⁶¹ [FIG. 238].

En fin de compte, le goût artistique bordelais et les conceptions esthétiques dominantes chez les professeurs de l'école des Beaux-Arts que l'on perçoit, d'une façon indirecte, à travers la promenade de Maurice Larue à l'exposition de 1895 n'est pas retardataire, contrairement à ce qu'affirment Louis Desgraves et Georges Dupeux. C'est un goût du juste milieu qui ne rejette ni l'académisme régénéré de la fin du siècle (qui ne se limite d'ailleurs pas à des productions comme celles de Paul Quinsac, lesquelles ne sont du reste pas sans valeur

²⁵³ SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE, *XIII^e Exposition de Bordeaux. Catalogue officiel*, ouvr. cité, p. 47.

²⁵⁴ Maurice LARUE, *Les beaux-arts à Bordeaux (exposition de 1895)*, ouvr. cité, p. 139-140.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 164.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 183.

²⁵⁷ SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE, *XIII^e Exposition de Bordeaux. Catalogue officiel*, ouvr. cité, p. 67.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 64.

²⁵⁹ Maurice LARUE, *Les beaux-arts à Bordeaux (exposition de 1895)*, ouvr. cité, p. 162-163 (Paul Salzédo) et 165 (Jean-Albéric Dupuy).

²⁶⁰ SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE, *XIII^e Exposition de Bordeaux. Catalogue officiel*, ouvr. cité, p. 66.

²⁶¹ Maurice LARUE, *Les beaux-arts à Bordeaux (exposition de 1895)*, ouvr. cité, p. 177-178.

malgré le jugement lapidaire de Maurice Larue)²⁶², ni la « peinture nouvelle » assagie des postimpressionnistes²⁶³. Au-delà de cette ambiance artistique locale, on aimerait naturellement disposer de travaux des élèves de l'école des Beaux-Arts afin de cerner plus précisément les caractéristiques de leur production. Sur ce point, nos recherches sont restées stériles. L'administration actuelle de l'école des Beaux-Arts n'a pas donné suite à nos courriels. En outre, l'essentiel des travaux antérieurs à la Grande Guerre ont disparu dans l'incendie qui ravagea l'école, en partie occupée par des militaires, dans la nuit du 21 au 22 janvier 1919. Le rapport du commissaire spécial Teuly au préfet de la Gironde précise en effet que le feu se déclara au premier étage de l'édifice de Sainte-Croix, là où se trouvaient notamment l'atelier de peinture de Paul Quinsac et « la salle d'exposition, appelée Le Louvre, contenant les œuvres des principaux élèves et des premiers prix depuis plus d'un siècle, c'est-à-dire l'histoire même de l'école²⁶⁴ ». Faute de disposer d'une étude prosopographique sur les élèves et leurs travaux, d'autres sources, en particulier les brochures éditées à l'occasion des cérémonies annuelles de distribution des prix, permettent toutefois d'en apprendre davantage.

²⁶² Longtemps décrié et méprisé, l'« académisme » (la production de ceux que l'on appelait les peintres « pompiers », liés à l'Institut de France et à l'École nationale des beaux-arts), dont la définition et la délimitation précise pose par ailleurs problème, a fait l'objet d'une profonde relecture depuis les années 1960-1970. Parmi une littérature abondante, signalons : Harrison C. WHITE et Cynthia A. WHITE, *La carrière des peintres au XIX^e siècle. Du système académique au marché des impressionnistes = Canvases and Careers: Institutional Change in the French Painting World*, trad. par Antoine JACCOTTET, préface de Jean-Paul BOUILLON, Paris, Flammarion, coll. « Champs arts », 1991 [1965] ; Albert BOIME, *The Academy and French Painting in the Nineteenth Century*, nouv. éd. augmentée, New Haven, Yale University Press, 1986 [1971] ; Cécile RITZENTHALER, *L'École des beaux-arts du XIX^e siècle. Les pompiers*, Paris, Éditions Mayer, 1987 ; Pascal ORY, « “Comme si de rien ne fut” ou la gloire des Pompiers. Contribution à l'histoire du goût », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 39, 1992, p. 127-147 ; Pierre VAISSE, *La Troisième République et les peintres*, Paris, Flammarion, coll. « Art, histoire, société », 1995 ; Côme FABRE et Stéphane GUÉGAN (éd.), *El canto del cisne. Pinturas académicas del Salón de París. Colecciones Musée d'Orsay*, Madrid, Fundación Mapfre, Musée d'Orsay, 2015. Ajoutons que cet art académique ne saurait être qualifié d'art officiel sous la Troisième République : Marie-Claude GENET-DELACROIX, « Esthétique officielle et art national sous la Troisième République », *Le Mouvement social*, 131, 1985, p. 105-120 ; EAD., « Vies d'artistes : art académique, art officiel et art libre en France à la fin du XIX^e siècle », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 33, 1, 1986, p. 40-73 ; EAD., « Histoire et fonction de la direction des Beaux-Arts (1870-1905) », *Romantisme*, 93, 1996, p. 39-50 ; EAD., « La richesse des Beaux-Arts républicains », dans Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 1997, p. 215-232 ; Pierre BOURDIEU, *Manet, une révolution symbolique*, ouvr. cité, en part. p. 185-214, 585-611 (par ailleurs critique envers le processus de réhabilitation de la peinture académique, p. 17-20).

²⁶³ Béatrice JOYEUX-PRUNEL, *Les avant-gardes artistiques 1*, ouvr. cité, p. 95-121. Dominique Dussol a montré que la bourgeoisie bordelaise ne semble pas avoir eu un goût affirmé pour la grande peinture d'histoire et religieuse (p. 157-174). On vient l'admirer mais on ne l'achète pas malgré les efforts d'adaptation (comme la réduction de la taille des toiles, par exemple). On préfère les scènes de genre et le paysage, les peintures rurales, le portrait. Quant à l'impressionnisme, il ne semble pas non plus avoir eu les faveurs du public (p. 230-231). Sur le plan esthétique, on rejette les excès, quels qu'ils soient : « L'art du juste milieu fut à Bordeaux, durant plus d'un siècle, la seule éthique possible » (p. 226). Voir Dominique Dussol, *Art et bourgeoisie*, ouvr. cité.

²⁶⁴ Rapport du 09-02-1919, dossier « Correspondance générale, décisions prises, affaires diverses, 1882-1954 », AN-Pierrefitte, F/21/8007 ; « Important incendie à l'école des Beaux-Arts. Une aile du bâtiment détruite », *La Petite Gironde*, 23-01-1919, p. 2.

L'importance de la référence antique et de la doctrine académique

En effet, outre les différents discours prononcés (ceux du directeur, de l'adjoint-président du CSP et du président de la cérémonie qui est souvent, mais pas toujours, un représentant envoyé par la direction des Beaux-Arts), ces brochures comportent la liste des différentes épreuves, le nom des élèves récompensés, la nature des différents prix et, parfois, les sujets à traiter. Chaque élève doit réaliser un exercice précis, en loge pour les épreuves les plus prestigieuses, selon la classe et le niveau auxquels il appartient. On reproduit donc, à l'échelle locale, le système d'émulation fortement hiérarchisé, compétitif et sélectif qui est celui de l'École nationale et spéciale des beaux-arts, depuis le concours des places jusqu'au prix de Rome. À l'issue des épreuves, un jury se réunit pour évaluer la production des élèves et attribuer les différents prix. Figurant toujours à part des brochures, le rapport du jury (manuscrit ou imprimé) est en principe conservé. À la fin du mois de juillet ou au début du mois d'août, la municipalité organise une distribution solennelle des récompenses au cours d'une fête qui se déroule, au moins depuis le début des années 1890, en musique²⁶⁵ et dans le cadre prestigieux de la salle des Concerts du Grand-Théâtre de Bordeaux (actuel salon Gérard Boireau)²⁶⁶ [FIG. 239, 240]. Le rituel de ces cérémonies des plus académiques, que nous avons plusieurs fois évoquées, est immuable. Sur le plan symbolique, le lieu est particulièrement adapté à l'évènement. Depuis les travaux de restauration de l'édifice (1854-1869) menés sous la direction de Charles Burguet dans le style cossu et fastueux propre au Second Empire, une peinture de William Bouguereau (1825-1905), ancien élève de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, orne le plafond du salon. Elle représente *Apollon entouré des dieux de l'Olympe et des muses* (1865) [FIG. 241]. À l'image de l'inauguration des salons annuels de la Société des amis des arts de Bordeaux²⁶⁷, la cérémonie – suivie d'un banquet – prend les allures d'un évènement mondain des plus officiels. Sont présents le directeur de l'école et les professeurs, des élèves, mais également les autorités municipales, parfois un représentant de l'université (en 1900, il s'agit du recteur Gaston Bizos, en 1906 du doyen Georges Radet). La présidence revient le plus souvent à un représentant du ministre envoyé par la direction des Beaux-Arts. En 1902, le directeur des Beaux-Arts, Henry Roujon (1853-1914), se déplace en personne. En 1905, Bordeaux reçoit le nouveau sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, Étienne Dujardin-Beaumetz (1852-1913) [ANN. 41]. Tant le cadre, éminemment solennel, que les personnalités présentes témoignent du prestige et de la reconnaissance que l'école des Beaux-Arts a acquis au sein de la vie culturelle et artistique de la cité girondine.

²⁶⁵ On joue la *Marseillaise*, mais pas seulement. En 1912, on y plébiscite tout particulièrement l'un des rigodons du *Dardanus* de Jean-Philippe Rameau, le prélude de *Lohengrin* de Richard Wagner, *Dans les steppes de l'Asie centrale* d'Alexandre Borodine et un scherzo (« La distribution des prix. École des Beaux-Arts », *La Petite Gironde*, 17-07-1912, p. 3).

²⁶⁶ Procès-verbaux du CSP, registre n° 1, 1889-1897, ABM, 758 R 1, séance du 17-10-1890 : « Monsieur Beaudin croit être l'interprète de la majorité des membres du Conseil de perfectionnement en demandant à l'administration municipale qu'à l'avenir la distribution des prix de l'école des Beaux-Arts se fasse à la salle des Concerts du Grand-Théâtre, afin de donner à cette cérémonie toute la solennité qu'elle mérite. Il voudrait aussi qu'une musique se fasse entendre : l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, qui occupe dans l'enseignement artistique un des premiers rangs, en est bien plus digne que certaines écoles. Il demande s'il n'y aurait pas lieu d'organiser la distribution des prix des Beaux-Arts avec le concours de la Société St^e Cécile. La salle froide et plâtrée de l'Athénée a été à son avis mal choisie ».

²⁶⁷ Dominique DUSSOL, *Art et bourgeoisie*, ouvr. cité, p. 68-71.

Les différents discours prononcés jusqu'en 1913 permettent de saisir toute l'importance que les dirigeants de l'école accordent à la référence antique et, plus largement, à la doctrine académique en matière d'enseignement artistique. Le 6 août 1899, Pierre Paris assiste, pour la première fois en tant que directeur, à la distribution des prix. À ses côtés ont pris place son ami Henri de La Ville de Mirmont et William Bouguereau qui représente le ministre. L'hommage rendu au peintre, alors au sommet de sa gloire, est appuyé. Les paroles du directeur pourraient passer pour des propos de circonstance. Mais lorsqu'il évoque l'émotion que lui inspira la *Vierge consolatrice*, admirée au Salon de 1877 alors qu'il n'était qu'un aspirant normalien étudiant à Louis-le-Grand, il paraît sincère [FIG. 12, 13]. La « Madone douloureuse » de Bouguereau lui inspira alors un poème dont il n'hésite pas à lire quelques extraits²⁶⁸ [ANN. 3]. Quant à la peinture du plafond de la salle des Concerts, elle lui donne l'occasion de célébrer le modèle grec avec enthousiasme et dans une prose toujours très lyrique. Le directeur interpelle ainsi ses élèves :

Et si parfois vous vous plaignez que vos maîtres s'épuisent à célébrer devant vous la gloire de l'art antique ; si vos jeunes cœurs, attirés trop tôt par les séductions dangereuses de modernités précoces, sont tentés de railler les dithyrambes où je m'exalte au souvenir de la Grèce divine, ne me renvoyez pas à mes chères études, pédant archéologue fourvoyé parmi les artistes. Mais que ce groupe exquis des trois Charites [à gauche sur le plafond peint par Bouguereau], dont la chaste nudité fleurit en cet Olympe, évoquant Zeuxis et Praxitèle, vous inspire la grâce des chefs-d'œuvre plus de vingt fois séculaires, mais jeunes éternellement, qu'elles symbolisent. Découvrez en cette trinité radieuse le secret des leçons des génies inimitables ; voyez comment s'abreuve aux sources éternelles du goût et de la beauté l'artiste qu'anime une étincelle du feu sacré ; vous surprendrez alors l'union mystérieuse et féconde de la nature et de l'idéal. Et si, vous aussi, le dieu Musagète vous touche un jour de sa lyre d'or, c'est que, vous aussi, toujours et sans trêve, infatigablement, vous vous serez absorbés au culte des antiques marbres divins.

Sans aucun doute, il fallait, pour être un maître, « mouille[r] ses pinceaux aux sources fraîches de l'Hélicon et du Parnasse²⁶⁹ ». Il y a là une affirmation très forte, héritée d'une tradition qui puise ses racines jusque dans l'humanisme, selon laquelle le progrès de l'art ne peut se passer de l'héritage antique, en particulier grec, source inépuisable d'inspiration pour les Modernes. Comme nous l'avons souligné précédemment dans ce chapitre, il s'agit alors d'un modèle grec renouvelé, souvent même hétérodoxe par rapport à la tradition néo-classique héritée de Jacques-Louis David²⁷⁰. Ce discours témoigne, *in fine*, de la fascination qu'exerce la Grèce sur Pierre Paris et de cette *habitus athénien* que nous avons plusieurs fois rencontrée. Mais la position du directeur ne tient pas seulement de la conviction personnelle. Dans son allocution du 3 août 1901, la référence antique est à nouveau convoquée, cette fois à travers le médium qu'est le moulage. Outils essentiels, les copies assurent la présence du passé dans les salles de classe en jouant pleinement leur rôle de substitut, « immo-

²⁶⁸ Pierre PARIS, « Discours [1899] », art. cité, p. 10-11.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 9.

²⁷⁰ Sophie SCHVALBERG, *Le modèle grec dans l'art français (1815-1914)*, ouvr. cité, p. 251-339 ; Hélène JAGOT, « Les Néo-grecs, des académistes déviants ? Formation et stratégie de carrière au tournant des années 1850 », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 129-148.

biles images de plâtre où s'est condensée toute la force créatrice du génie grec²⁷¹ ». De la sorte, ces succédanés permettent aux apprentis-artistes de capter la forme du corps, ses nuances, de saisir les membres en mouvement, les muscles qui se contractent afin de mieux les représenter – et de mieux les idéaliser –, que ce soit lors du cours de dessin ou d'anatomie [FIG. 242], dans celui de peinture ou de sculpture. D'où le souci de Pierre Paris, dès 1899, de rétablir le cours de dessin d'après l'antique qui avait été supprimé à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux²⁷². Au même moment, aux Beaux-Arts de Paris, ce cours n'attire plus guère les étudiants et on parle de le supprimer pour s'en tenir au modèle vivant. Ainsi, dessiner d'après l'antique devient peu à peu le symbole par excellence du traditionalisme de l'enseignement des beaux-arts, ce qui explique que les moulages en plâtre figurent parmi les victimes symboliques de la grande contestation étudiante de mai 1968, à Paris comme à Bordeaux [FIG. 243].

Certes, on puise dans l'Antiquité des sujets et des types issus de l'imaginaire des Anciens. Mais c'est avant tout pour acquérir une maîtrise parfaite du dessin qu'il est exigé de revenir aux Grecs de l'ancien temps. En ce sens, la référence antique est un ingrédient essentiel de la doctrine académique en matière d'enseignement artistique – l'art moderne, du reste, est loin de l'avoir négligée²⁷³. C'est elle qui permet à « L'art académique [d'être] une science pleinement maîtrisée, faite de savoirs approfondis en anatomie, morphologie, et de sûreté technique qui s'exprime surtout dans le dessin²⁷⁴ ». Or s'il est un maître en la matière, c'est bien William Bouguereau et sa « science du beau dessin²⁷⁵ ». Elle lui vaut les éloges les plus sincères comme les critiques les plus cyniques, à l'image de celle d'Émile Zola qui, en 1874, raille les « saintetés au miel de Bouguereau » qui représenteraient « le triomphe de la pro-

²⁷¹ Pierre PARIS, « Discours [1901] », art. cité, p. 7.

²⁷² Monique SEGRÉ, *L'Art comme institution, l'École des Beaux-Arts, 19^{ème}-20^{ème} siècles*, ouvr. cité, p. 109 et p. 143-159.

²⁷³ Sur les liens entre antiquité, Art nouveau et Art déco, voir notamment : Alexandre FARNOUX, « La fondation de la royauté minoenne : XX^e siècle avant ou après Jésus-Christ ? », dans Robert LAFFINEUR et Wolf-Dietrich NIEMEIER (éd.), *Politeia. Society and State in the Aegean Bronze Age*, vol. 2/2, Liège, Université de Liège, University of Texas at Austin, coll. « Aegaeum » (12), 1995, p. 323-333 ; Id., « Art minoen et Art nouveau. Le miroir de Minos », dans Philippe HOFFMAN et Paul-Louis RINUY (éd.), *Antiquités imaginaires. La référence antique dans l'art occidental de la Renaissance à nos jours*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, coll. « Études de littérature ancienne » (7), 1996, p. 109-126 ; Pascale PICARD (éd.), *Rodin, la lumière de l'Antique*, Paris-Arles, Gallimard, Musée départemental Arles antique, 2013 ; Anaïs BOUCHER, Pascal DARCQUE, Zoï TSIRTSONI et Haris PROCOPIOU (éd.), *La Grèce des origines entre rêve et archéologie*, Paris, RMN, Grand-Palais, 2014, p. 153-177 (« La France à la mode égéenne ») ; Nicoletta MOMIGLIANO et Alexandre FARNOUX (éd.), *Cretomania. Modern Desires for the Minoan Past*, London-New York, Routledge, coll. « Modern Greek and Byzantine Studies » (3), 2017 ; Paul-Louis RINUY, « "Il n'y a pas d'Antiquité" : les modèles grecs et l'invention de la sculpture moderne », dans Lucile ARNOUX-FARNOUX et Polina KOSMADAKI (éd.), *Le double voyage : Paris-Athènes (1919-1939)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (12), 2018, p. 151-164 ; Richard WARREN, *Art Nouveau and the Classical Tradition*, London, Bloomsbury, coll. « Imagines - Classical Receptions in the Visual and Performing Arts », 2018.

²⁷⁴ Monique SEGRÉ, *L'Art comme institution, l'École des Beaux-Arts, 19^{ème}-20^{ème} siècles*, ouvr. cité, p. 70. Voir également Pierre VAISSE, *La Troisième République et les peintres*, ouvr. cité, p. 66-93 ; Pierre BOURDIEU, *Manet, une révolution symbolique*, ouvr. cité, p. 204-214 (au sujet de la virtuosité technique et historique des peintres académiques, et de ce qu'il appelle « l'esthétique de la lisibilité et du fini »).

²⁷⁵ Anatole de MONTAIGLON, « Le Salon de 1875 », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 2^e période, 11, 1875, p. 506.

prété en peinture²⁷⁶ » [FIG. 244-246]. C'est vers cette recherche constante de la perfection que William Bouguereau oriente les élèves de l'école de Bordeaux. Tel est le sens du conseil qu'il leur livre sous la forme d'une parabole dans le discours qu'il prononce à la distribution des prix de 1899 :

Voyant donc, à cette période de mes études, que mes progrès étaient lents ou presque nuls, que personne ne me fournissait les explications dont mon âme avait soif, j'eus, après mon arrivée à Paris, bien des semaines de découragements.

Dans cet état d'esprit, un jour que je me promenais au Musée du Louvre, je vis les moulages du fronton du Parthénon.

Comment dépeindre l'émotion que j'en éprouvais ? Un voile était tombé de mes yeux. Jamais je n'avais ressenti une joie si profonde, si intense. Qu'avais-je donc vu dans ces plâtres merveilleux ?

J'avais compris que la finesse des accents, en opposition avec de larges plans, constitue la grandeur du dessin. Cette vérité, que je n'ai cessé de vouloir rendre toute ma vie et qui me possède encore, est le secret de l'art. Elle s'applique aussi bien à la composition qu'au dessin lui-même. C'est le principe qui doit guider le jeune débutant, comme l'artiste arrivé à la plénitude du talent.

Mais il ne suffit pas de comprendre, il faut pouvoir exécuter. Il faut acquérir cette faculté, si indispensable, de pouvoir matérialiser sa pensée. [...] Dessinez donc beaucoup, toujours, sans répit, mes jeunes amis²⁷⁷.

Cette position est celle d'un homme au parcours des plus académiques. Second prix de Rome en 1848, premier grand prix en 1850, William Bouguereau est membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1876 et professeur à l'École nationale des beaux-arts depuis 1888. Lorsqu'il prend la parole à Bordeaux, il est devenu l'une des figures les plus représentatives de la doctrine académique, l'un des plus éminents détenteurs de l'autorité artistique aux côtés de Léon Bonnat (1833-1923) ou de Jean-Léon Gérôme (1824-1904)²⁷⁸. Les propos que nous avons rapportés aident à saisir l'incompréhension que manifestent William Bouguereau et bien des membres de sa génération face à une « peinture nouvelle » qui prend autant de liberté avec le dessin et la couleur. En 1899, c'est sur ce dernier conseil que William Bouguereau conclut son discours devant les élèves-artistes bordelais : « Ne vous laissez pas déconcerter par des innovations qui ne découlent pas de la vérité simple. Étudiez les vieux maîtres. Étudiez la nature. Les modes, les goûts du jour peuvent changer, mais les vrais principes de l'art sont immuables²⁷⁹ ». C'est encore ce qu'il laisse entendre à Marius Vachon lors d'un entretien que les deux hommes ont dans l'atelier de l'artiste, à Paris, en juillet 1899 : « Phidias ! Voilà le maître des maîtres, l'artiste incarnation de l'art, l'art vivant lui-même, ayant réalisé l'idéal le plus élevé, le plus pur. [...] L'Antiquité montre quelle source

²⁷⁶ Émile ZOLA, *Écrits sur l'art*, ouvr. cité, p. 271 et 277. Le nom de William Bouguereau revient souvent sous sa plume. En 1875 : « L'un d'eux, Bouguereau, porte à l'extrême les insuffisances de Cabanel. La peinture sur porcelaine paraît grossière à côté de ses toiles. Ici le style académique est bien dépassé : c'est le comble du pommadé et de l'élégance lustrée. Son tableau, *La Vierge entourée de l'Enfant Jésus et de saint Jean-Baptiste*, est en tout caractéristique de son style. Je n'y ai pas fait allusion en traitant des tableaux religieux, parce que sa place est au boudoir, non à l'église » (p. 297). Voir également p. 375, 403.

²⁷⁷ William BOUGUEREAU, « Allocution de M. Bouguereau. Délégué du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1899, p. 17-18.

²⁷⁸ Henry ROUJON, *Artistes et amis des arts*, Paris, Hachette, 1912, p. 64-69.

²⁷⁹ William BOUGUEREAU, « Allocution de M. Bouguereau [1899] », art. cité, p. 18.

inépuisable d'inspirations variées est la nature²⁸⁰ ». Parmi les artistes qu'il apprécie particulièrement, William Bouguereau cite Ingres, Delacroix, Paul Baudry ou encore Gustave Moreau. Avant d'ajouter :

Je suis donc fort éclectique, comme vous voyez, ajoutait-il en souriant ; j'admets et je respecte toutes les Écoles de peinture, qui ont pour bases de doctrine l'étude sincère de la nature, la recherche du vrai et du beau. Quant aux mystiques, aux impressionnistes, aux pointillistes, etc., je ne peux les discuter, je ne les comprends pas. Je ne vois point comme ils voient, ou comme ils prétendent voir. Il n'y a pas d'autre raison à mon opinion négative à leur propos²⁸¹.

Chez les Bordelais, cet état d'esprit est très largement partagé. En 1896, Henri de La Ville de Mirmont adresse « quelques conseils purement littéraires » aux élèves de l'école. Puisque les sujets proposés sont souvent pris dans la mythologie, et même s'il distingue restitution archéologique et œuvre d'art, il pose le principe suivant – qui lui permet de rappeler l'importance d'une solide instruction et d'une fréquentation régulière de la bibliothèque : « C'est l'âme des personnages de l'Antiquité que vous devez faire revivre sur la toile ou dans le marbre²⁸² ». En 1900, le recteur Gaston Bizos loue à son tour le génie des Grecs, « ces maîtres incomparables²⁸³ ». En 1905, dans un poème écrit et lu à l'occasion d'un concert organisé dans le cadre du congrès archéologique d'Athènes, Georges Radet est des plus explicites en célébrant, les « souffles créateurs » venus de Grèce :

Sur tout l'effort humain, plastique, architecture,
Drame, philosophie, ils ont marqué leur sceau.
C'est par eux qu'a fleuri toute notre culture.
Nous revenons ici comme à notre berceau,

Nous revenons chercher nos titres de noblesse.
Quand notre goût faiblit, le tien nous rend le ton,
et l'Art occidental retrouve sa souplesse
à contempler de loin Phidias et Platon²⁸⁴.

La défense de la référence grecque trouve un prolongement à travers celle de la doctrine académique en matière d'enseignement artistique. En 1906, le même Georges Radet, président d'honneur de la cérémonie de distribution des prix de l'école des Beaux-Arts (rappelons qu'il est membre du CSP), souligne l'impérieuse nécessité de bien connaître la tradition et les grands maîtres pour mieux assurer le progrès de l'art. Son discours est un hommage à l'œuvre de l'Académie de France à Rome qui forme le regard des jeunes artistes et leur permet de ne pas « s'énamourer de banalités médiocres » : « L'inappréciable service que la Villa Médicis rend à ses jeunes hôtes, c'est de leur offrir tout ce qui peut et doit éclairer leur

²⁸⁰ Marius VACHON, *W. Bouguereau*, Paris, A. Lahure, 1900, p. 132-133.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 139-141.

²⁸² Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours [1896] », art. cité, p. 12-13.

²⁸³ Gaston BIZOS, « Discours de M. Gaston Bizos, recteur de l'Académie de Bordeaux », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1900, p. 21.

²⁸⁴ Georges RADET, « Salut à la patrie athénienne. Stances dites aux fêtes du Congrès archéologique d'Athènes par M. Silvain, de la Comédie-Française », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 8, 6, 1905, p. 258.

intelligence, mûrir leur éducation, faire des élèves d'hier les maîtres de demain ». Georges Radet s'engage ici dans un discours de combat :

La nécessité d'avoir des écoles où se perfectionnent les artistes est une de celles dont tout le monde n'est pas convaincu. Même lorsqu'il s'agit d'une institution qui a fait ses preuves, comme l'Académie de France à Rome, vous entendez souvent pousser ce cri de guerre : « Plus de serres-chaudes factices ! Libérons l'art ! L'art ne doit connaître qu'une école : la nature, la réalité, la vie ». [...] Oui, il faut aller à elle, mais armé de toutes les forces de la critique, de la réflexion, de l'observation. Et qui nous donnera l'expérience sans laquelle il n'est pas de conquêtes durables, sinon ceux qui l'ont acquise avant nous ? Ne faisons donc pas fi des maîtres et de la tradition. Avant de s'attaquer à la nature, il faut s'outiller à l'école²⁸⁵.

Cette prise de position ferme en faveur des institutions académiques n'a rien de fortuite. C'est le discours d'un homme répondant aux attaques de ceux qui, à l'image de Maurice Le Blond et de ses enquêtes publiées dans *L'Aurore* et dans *Les Arts de la vie* en 1903 et 1904, demandent la suppression de la Villa Médicis et, sinon la liquidation, du moins une profonde réforme du système des Beaux-Arts dans son ensemble²⁸⁶.

Ainsi, l'école municipale de Bordeaux fait partie intégrante d'un système pour lequel elle assure une propédeutique. Contrairement à ce qu'espérait Maurice Larue, les écoles provinciales ne permettent guère l'affirmation de foyers artistiques locaux. Au contraire, à travers le système des élèves pensionnés, la municipalité favorise la fuite des jeunes talents²⁸⁷. Les meilleurs élèves, en effet, vivent dans l'espoir d'intégrer les Beaux-Arts de Paris en s'imposant lors du concours des places, de rejoindre l'atelier d'un grand maître et de travailler sans relâche en espérant, à l'issue de ce parcours de formation académique, remporter le prestigieux prix de Rome ouvrant sur un séjour de quatre ans à la Villa Médicis. Aussi, les Bordelais ne sont pas peu fiers de voir figurer un nombre important d'anciens élèves de l'école municipale parmi les lauréats du prix de Rome. Force est de constater que les succès de l'école, dès les années 1890, n'ont rien d'insignifiants [ANN. 52]. Gaston Larée (1867-1940) est grand prix de peinture en 1895 (*Le Christ mort, descendu au pied de la croix, est pleuré par les saintes femmes*). William Laparra (1873-1920) est premier second grand prix en 1894 (*Judith montre la tête d'Holopherne aux habitants de Béthanie*) puis premier grand prix en 1898 (*La piscine de Bethesda*). Fernand Sabatté (1874-1940) le suit de peu en 1900 (*Un Spartiate montre à ses fils un ilote ivre*) [FIG. 247]. François Roganeau (1883-1973), qui sera plus tard chargé de la restauration du plafond de la salle de spectacle du Grand-Théâtre (1917) et dirigera l'école bordelaise après Pierre Paris, Fernand Saunier et Paul Quinsac, est consacré en 1906. Il obtient le premier grand prix de peinture avec *La Famille*. Pierre Bodard (1881-1937) est grand prix de peinture en 1909 (*Cérès rendant la vie à un enfant*) [FIG. 248], Jean Dupas

²⁸⁵ « Distribution des prix à l'École municipale des Beaux-Arts », *La Gironde*, 01-08-1906, p. 3.

²⁸⁶ Maurice LE BLOND, « L'École de Rome. Conclusion de notre enquête », *L'Aurore*, 14 mai 1903, p. 1 ; Id., « Enquête sur la séparation des beaux-arts et de l'État », *Les Arts de la vie*, 2, 6, 1904, p. 200-263. Voir également Catherine MÉNEUX, « Les enquêtes artistiques : vers une nouvelle forme de critique (1894-1905) », *Liame*, 22, 2012, p. 15-34. Maurice Le Blond ne fait pas dans la demi-mesure : William Bouguereau est cité parmi les artistes qui, grâce à l'École nationale des beaux-arts et à l'Académie de France à Rome, ont obtenu « une notoriété et des commandes auxquelles leur talent particulier ne les prédestinaient en aucune façon », tandis que les architectes qui sortent de ces institutions sont « farcis de science morte, mais incapables de construire une villa ».

²⁸⁷ Dominique DUSSOL, *Art et bourgeoisie*, ouvr. cité, p. 117-118, rappelle que depuis le Second Empire, Bordeaux ne sait pas retenir ses peintres.

(1882-1964) en 1910 (*L'Amour vainqueur du dieu Pan*) et Jean-Blaise Giraud (1887-1952) en 1914 (*La Passion de la Vierge*). En 1912, Roger-Henri Expert (1882-1955), qui rejoint l'École nationale des beaux-arts en 1906 grâce à une bourse, est deuxième second grand prix d'architecture (*Casino dans une ville thermale*). L'année où s'impose Jean Dupas, Jules-René Bouffanais (1885-1915) obtient une mention honorable en peinture [FIG. 249] ; en 1914, il est deuxième second grand prix de Rome de gravure en taille-douce avec une académie d'homme gravée d'après nature [FIG. 250], tandis qu'un autre Bordelais, René Buthaud (1886-1986), remporte le premier second grand prix de gravure. Dans son discours de la distribution des prix de 1906, Henri de La Ville de Mirmont ne cache pas sa fierté : « Notre maison, productrice de prix de Rome – elle dont on peut dire, comme Cicéron disait de l'école d'Isocrate, qu'elle est semblable au cheval de Troie d'où il ne sortait que des héros – notre maison fête aujourd'hui le succès de François Roganeau, ainsi qu'elle fêtait alors celui de Fernand Sabatté²⁸⁸ ». Aussi, Dominique Dussol a raison de relever, au sujet du déclin de la Société des amis des arts de Bordeaux au début du XX^e siècle, que « l'ancienne et vénérable Société ne peut endosser à elle seule la responsabilité du conformisme bordelais. L'école des Beaux-Arts la partage également, en défendant, d'ailleurs avec succès, la tradition classique et en collectionnant les prix de Rome de peinture²⁸⁹ ».

La proximité de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux avec la doctrine académique conduit à poser la question de son rapport à la modernité artistique telle qu'elle s'affirme dans les deux premières décennies du XX^e siècle. On peut saisir ce lien, assez difficilement toutefois, à travers les prises de position de Pierre Paris.

Du conformisme à l'hostilité envers les avant-gardes

Le culte que Pierre Paris voue à l'Antiquité grecque ne le conduit ni à adopter une attitude passéiste ni à rejeter la contemporanéité. Au contraire, le spectacle d'une époque qui est associée au progrès et à la modernité exerce sur lui une certaine fascination, tandis que la nécessité de se référer constamment aux anciens Grecs n'implique jamais de les copier servilement, ce qui reviendrait à tomber dans le pastiche²⁹⁰. Il exprime une double confiance, envers son époque et envers l'art, qui repose sur l'idée que le monde contemporain vaut la peine de devenir le sujet de l'art et que les artistes vivants sont capables d'en fixer les caractéristiques essentielles dans leurs œuvres. Cette idée est formulée dès 1882 dans une lettre

²⁸⁸ « Distribution des prix à l'École municipale des Beaux-Arts », *La Gironde*, 01-08-1906, p. 3. Malade, Henri de La Ville de Mirmont est en réalité absent. Son discours est lu par Pierre Paris.

²⁸⁹ Dominique DUSSOL, *Art et bourgeoisie*, ouvr. cité, p. 236.

²⁹⁰ Sur ce point, voir – même s'ils sont nettement plus tardifs – les propos que tient Pierre Paris sur l'utilisation des motifs et des ordres antiques dans l'architecture espagnole de la fin du XIX^e siècle. Évoquant le palais de la Bourse de Madrid et l'édifice qui abrite le Ministerio de Fomento (situé en face de la gare d'Atocha, il est aujourd'hui le siège du ministère de l'Agriculture), il explique : « Le motif essentiel des façades reste toujours un portique de temple antique, et cela devient fatigant comme tous les abus ». À l'inverse, il loue le choix des architectes de la Banque d'Espagne : « Ces artistes ont enfin renoncé résolument aux façades à la grecque et à la romaine, aux portiques, aux frontons et aux attiques qui ne servent et ne riment à rien ». Dans Pierre PARIS, « Chapitre XIX. L'art en Espagne et en Portugal de la fin du XVIII^e siècle à nos jours », dans André MICHEL (éd.), *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. L'art en Europe et en Amérique au XIX^e siècle et au début du XX^e*, vol. VIII. 2, Paris, Armand Colin, 1926, p. 793-794.

adressée à l'historien Hippolyte Taine (1828-1893)²⁹¹. À la suite d'une conversation à laquelle les deux hommes se sont trouvés mêlés, le jeune normalien fait part de ses objections au professeur. L'argument défendu par ce dernier est d'abord rappelé :

La peinture, disiez-vous, comme la sculpture, bien qu'à un degré moindre, ne peut atteindre la perfection qu'en reproduisant la nature calme et sans effort. La vie de notre siècle est trop agitée, les hommes sont trop en mouvements, et leurs mouvements sont trop brusques, pour que le peintre trouve de beaux spectacles ou de beaux modèles. L'architecture, le costume, les attitudes et les visages mêmes des hommes ne sont pas vraiment artistiques ; nos mœurs, en un mot, ne sont pas favorables à l'éclosion des œuvres d'art, comme celles de la Renaissance.

Ces propos font échos aux idées exposées par Hippolyte Taine dans sa *Philosophie de l'art*. Publié en 1865, cet essai est sur le point de faire l'objet d'une réédition (1882)²⁹². Pierre Paris ne partage manifestement pas le pessimisme du professeur de l'École des Beaux-Arts au sujet de l'art de son temps :

Oserai-je vous dire, Monsieur, après réflexion, que si telle est votre théorie, si je l'ai bien comprise, je ne la partage pas ? Certes, [rat. = la noblesse dans] le calme, la noblesse dans la force ou la grâce sont les traits dominants du siècle où jusqu'ici se sont révélés les plus grands peintres ; ce sont les qualités maîtresses de Léonard, de Michel Ange et de Raphael. Je sais que la sérénité, la placidité, la noblesse donnent toute leur beauté à la Joconde ou aux portraits de Van Dyck ; que les lourdes étoffes vénitiennes, drapées en plis chatoyants ont enrichi de couleurs incomparables la palette de Véronèse. Je crains bien que l'élégant fouillis des petits meubles et des coussins, des laques, des soies et des peluches, les tentures à petits plis et les trumeaux dorés qui transforment nos salons en boudoirs, ne soient un décor fâcheux aux habits noirs plus fâcheux encore ; combien sont plus pures les lignes des hautes colonnades romaines et florentines, des balcons et des galeries vénitiennes, combien sont plus étincelants les habits de brocart et les robes de pourpre ! Mais, le décor mis à part, il me semble que les peintres du dix-neuvième siècle, ayant à rendre l'activité de notre vie ardente ne sont pas déjà si à plaindre. Les peintres de la Renaissance ont exprimé leur temps, ou pour mieux dire l'esprit de leur temps, les nôtres feront et font tous les jours comme eux, cela est fatal – vos livres, Monsieur, et vos idées de critique sont classiques à l'École Nor-

²⁹¹ Cat. TAINÉ 18-03-1882.

²⁹² Voir en particulier Hippolyte TAINÉ, *Philosophie de l'art*, 5^e éd., 2 vol., Paris, Hachette et C^{ie}, 1890 [1865], p. 121-122, vol. 1 : « chaque situation nouvelle doit produire un nouvel état d'esprit et, par suite, un groupe d'œuvres nouvelles. C'est pourquoi enfin le milieu qui aujourd'hui est en voie de formation doit produire les siennes comme les milieux qui l'ont précédé. Ce n'est point là une simple supposition fondée sur l'entraînement du désir et de l'espérance ; c'est la suite d'une règle appuyée sur l'autorité de l'expérience et sur le témoignage de l'histoire ; dès qu'une loi est établie, elle vaut pour demain comme pour hier, et les liaisons des choses accompagnent les choses dans l'avenir comme dans le passé. Il ne faut donc pas dire qu'aujourd'hui l'art est épuisé. Ce qui est vrai, c'est que certaines écoles sont mortes et ne peuvent plus renaître ; c'est que certains arts languissent, et que l'avenir où nous entrons ne leur promet pas l'aliment dont ils ont besoin ». Son propos est toutefois plus nuancé qu'il n'y paraît. S'adressant à ses élèves, il ajoute : « vous avez le droit de bien espérer de votre siècle et de vous-mêmes ; car le long examen que nous venons de faire vous a montré que, pour faire de belles œuvres, la condition unique est celle qu'indiquait déjà le grand Goethe : "Emplissez votre esprit et votre cœur, si larges qu'ils soient", des idées et des sentiments de votre siècle, et l'œuvre viendra » (p. 123-124).

male²⁹³. Mais l'esprit du XIX^e siècle est-il donc si inférieur à celui du XVI^e, et ne peut-il pas lui aussi se refléter dans des chefs d'œuvres ? Nos grands hommes, que vos spirituelles épi-grammes représentaient hier bien chétifs, nos savants, nos poètes – même lyriques – n'ont pas la beauté de leurs prédécesseurs, c'est possible ; mais peut-être en ont-ils une autre. [Rat. = Mais] Sur leurs fronts dénudés, dans leurs yeux fatigués, ne sent-on pas la pensée hâtive, inquiète, curieuse, la pensée propre à leur époque. Tel portait d'un de nos hommes d'état, de Monsieur Thiers par Bonnat, je suppose, est une grande œuvre ; elle porte sa date, c'est vrai, comme le portrait de Jules II [par Raphaël] porte la sienne ; le Pontife est grave et serein, imposant sous la pourpre romaine, le ministre français est déplaisamment vêtu, ses traits sont fatigués, [rat. = mais] il est petit et commun, mais son œil est si vif, son attitude si ferme, que je n'ose décider lequel est le plus beau, entre ces deux grands hommes.

En un mot, Monsieur, je crois que les peintres de notre temps ont devant les yeux des éléments aussi riches que les [rat. = autre] peintres d'autrefois. Je ne dis pas que le mouvement inquiet de notre vie soit plus ou moins esthétique que le calme de la vie à la Renaissance : l'un et l'autre sont égaux devant l'art. Il en est pour les beaux arts comme pour la littérature : tout dépend de l'artiste. Mais, avons nous, ou aurons nous un Raphael, un Tintoret, un Van Dyck ou un Velasquez ? Voilà la question.

Le message est affirmé avec force : le monde contemporain n'est pas inférieur aux époques passées et, puisque toute production artistique est le reflet de son temps, le XIX^e siècle doit être en mesure, lui aussi, de léguer à la postérité de grandes réalisations. La décadence de l'art que l'on ne cesse de déplorer n'a donc rien de fatal. Le discours est résolument optimiste. On aimerait en savoir davantage sur le regard que porte alors Pierre Paris sur les artistes vivants, à commencer par ces peintres de la vie moderne que sont les impressionnistes (pensons, par exemple, aux gares de Claude Monnet, aux boulevards parisiens de Gustave Caillebotte et de Camille Pissarro). Mais seul le nom du très officiel Léon Bonnat est évoqué dans cette lettre. Est-ce à eux qu'il pense en évoquant les peintres qui ont « à rendre l'activité de notre vie ardente » ?

Quoiqu'il en soit, on retrouve vingt ans plus tard, lors de la distribution des prix de 1901, les mêmes idées exposées – publiquement cette fois – en des termes proches :

Car loin, bien loin de ma pensée un exclusivisme dangereux, que vous [les élèves] pardonniez à ma sévère qualité d'archéologue, que vous seriez en droit de reprocher vivement au directeur de cette grande École. J'aime le passé d'une vive admiration, et Dieu me garde de

²⁹³ L'un des principaux apports d'Hippolyte Taine à l'histoire de l'art est d'affirmer avec force l'historicité des œuvres, « la correspondance exacte et nécessaire que l'on rencontre toujours entre une œuvre et son milieu » (*Ibid.*, p. 125, vol. 1). Les cours qu'il professe à l'École nationale des beaux-arts entre 1864 et 1869 sont publiés progressivement à partir de 1865 avant d'être réunis en volume dans sa *Philosophie de l'art* en 1881. La première partie est consacrée à la définition de ce qu'il nomme l'*esthétique*. Il s'efforce d'établir les lois devant permettre « une explication complète des beaux-arts et de l'art en général » (p. 13-15). Il postule que « L'œuvre d'art est déterminée par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes » (p. 55). Par conséquent, l'art de chaque époque est le produit de plusieurs facteurs : « une situation générale » (p. 116) détermine et développe « des *besoins* correspondants, des *aptitudes* distinctes, des *sentiments* particuliers » (p. 116-117). L'ensemble de ces facteurs permettent de définir « le *personnage régnant*, c'est-à-dire le modèle que les contemporains entourent de leur admiration et de leur sympathie » (p. 118). Voir notamment Lyne THERRIEN, *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, ouvr. cité, p. 100-112 ; Angèle KREMER-MARIETTI, « Sur l'esthétique de Taine », *Romantisme*, 32, 1981, p. 23-29 ; Nathalie RICHARD, « L'histoire comme problème de psychologie. Taine et la "psychologie du Jacobin" », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 20, 2002, p. 153-172 ; Étienne JOLLET, « L'histoire de l'art entre histoire et esthétique : le cas de Taine », dans Rolland RECHT, Philippe SÉNÉCHAL, Claire BARBILLON et François-René MARTIN (éd.), *Histoire de l'histoire de l'art en France au XIX^e siècle*, Paris, La documentation française, Collège de France, INHA, École du Louvre, 2008, p. 279-289.

jamais dire : Qui nous délivrera des Grecs et des Romains²⁹⁴ ? mais j'aime plus encore le siècle où nous vivons, parce que, s'il a des tares et des faiblesses, il a ses beautés, ses forces et ses grandeurs. Et pour moi, l'histoire n'est pas confinée à quelques siècles privilégiés ; l'histoire moderne, l'histoire contemporaine, celle de l'instant où je parle, a ses grands spectacles ; notre temps, notre jour a ses types, ses modes, ses coutumes, ses passions qui sont dignes aussi de tenter le pinceau des maîtres. Qu'un peintre d'une érudition délicate, s'étant désaltéré aux sources vives d'Hellas, nous montre en une toile exquise Phryné dévoilant le chef-d'œuvre de sa grâce devant l'Aréopage ébloui, mon cœur d'humaniste tressaille²⁹⁵. Mais que Salzédo, psychologue raffiné, dessinateur impeccable, m'introduise dans un lugubre tribunal où pleure une femme en deuil [FIG. 235], dans un triste conseil de guerre où l'un de nos petits soldats va durement expier quelque péché de jeunesse, je m'émeus et je pleure devant ces pages cruelles, vrais et précieux documents de notre vie, où passe comme un frisson des maux qui nous torturent²⁹⁶.

Le conformisme du directeur semble ici plus affirmé. Paul Salzédo – dont les sujets réalistes s'inspirent souvent de la vie judiciaire – est somme toute un peintre aux conceptions artistiques très classiques. En le définissant comme un « dessinateur impeccable », Pierre Paris indique assez clairement quels sont les courants esthétiques qu'il apprécie et ceux qu'il rejette. Deux ans plus tôt, les propos qu'il tenait à ses élèves devant William Bouguereau, notamment l'évocation « des jeunes cœurs, attirés trop tôt par les séductions dangereuses de modernités précoces²⁹⁷ », peuvent être compris comme une mise en garde prudente contre les tentations de la « peinture nouvelle ». On retrouve donc la marque de ce goût artistique du juste milieu aux tendances conservatrices que nous avons déjà rencontré chez Maurice Larue. Le discours de Pierre Paris à la distribution des prix de 1901 en est une illustration éclatante. Il s'ouvre sur une louange de « l'école bordelaise de paysage » qui inclut à la fois les peintres consacrés et les « audaces de ces jeunes hommes qui, désertant la terre natale, n'oublient pas pourtant la ville bienveillante où s'est fondé leur précoce renom, et nous forcent, chaque année, d'admirer, non sans murmure, les outrances de leur brosse trempée dans tous les vermillons et tous les outremer des rouges cités adriatiques ou des radieux golfes d'azur ». Toutefois, ces propos sont immédiatement tempérés par un avertissement :

J'ai peur que les succès si légitimes de ces artistes de choix ne faussent quelque peu nos jugements trop légers, ne nous portent à sacrifier à une forme de l'art bien séduisante, mais dangereuse aussi, un autre art qui exige peut-être que l'on joigne aux dons de nature un effort plus vigoureux encore d'imagination, de pensée et de travail, j'ai nommé d'un terme inexact, démodé, mais commode, la peinture d'histoire, dont Zo, dont Dupuy furent à Bordeaux de très distingués représentants²⁹⁸.

Et Pierre Paris de poursuivre son exposé sur l'idée que quelles que soient les qualités du peintre paysagiste, elles ne pourront jamais égaler celles de l'artiste qui se frotte à la représentation de la figure humaine. Et pour que le peintre soit capable d'« exprimer ces poèmes de lignes et de couleurs en leur précise réalité vivante », il doit auparavant acquérir une

²⁹⁴ Ce vers célèbre est dû à un ennemi de Voltaire et fut repris par le poète Joseph Berchoux (1760-1839) : Édouard FOURNIER, *L'esprit des autres*, 6^e éd., Paris, E. Dentu, 1881 [1857], p. 134-136.

²⁹⁵ Pierre Paris évoque la toile de Jean-Léon GÉRÔME, *Phryné devant l'aréopage*, 1861, huile sur toile, 80 × 128 cm, Kunsthalle de Hambourg, inv. HK-1910.

²⁹⁶ Pierre PARIS, « Discours [1901] », art. cité, p. 10-11.

²⁹⁷ Pierre PARIS, « Discours [1899] », art. cité, p. 9.

²⁹⁸ Pierre PARIS, « Discours [1901] », art. cité, p. 6.

maîtrise parfaite du dessin qu'il ne peut atteindre « qu'à force de travail tenace et persévérant », c'est-à-dire en dessinant d'après la bosse et d'après l'antique²⁹⁹.

Le réalisme et l'impressionnisme provoquent des débats virulents et passionnés. Toutefois, à la fin du XIX^e siècle, après une « révolution symbolique réussie³⁰⁰ », choisir son sujet dans une scène de la vie quotidienne ou peindre à la manière des impressionnistes n'a plus rien de révolutionnaire³⁰¹. Une fois assagis, ces avant-gardes d'hier s'imposent comme un nouvel académisme ou, du moins, comme un nouveau conformisme. En revanche, avec les révolutions qui affectent le champ de l'art au début du XX^e siècle, période marquée par « une véritable explosion avant-gardiste » qui succède à « l'accalmie de l'activité artistique créatrice » qui a caractérisé les années 1895-1905, le discours des dirigeants de l'école se radicalise et devient plus conservateur³⁰². Face à des courants qui prétendent faire table rase du passé, on adopte une attitude de repli et de défense dont témoigne la réaffirmation constante des certitudes qui sont celles d'une tradition solidement établie. Dès 1901, Pierre Paris l'exprime très nettement dans une lettre adressée à Camille de Mensignac, alors président de la Société archéologique de Bordeaux :

Au moment où des novateurs parfois très radicaux veulent brusquement rompre les traditions de notre art national, il y aurait intérêt pour notre Société à affirmer l'importance artistique des études d'archéologie, et à bien montrer que la connaissance du passé est absolument nécessaire aux artistes dignes de ce nom³⁰³.

Sur ce point, nous aimerions disposer de l'intégralité des discours prononcés après 1905 lors des distributions des prix. Les comptes rendus publiés dans la presse locale offrent toutefois des éléments intéressants. Ils sont incomplets mais utiles.

En 1906, la défense de la Villa Médicis à laquelle Georges Radet consacre son discours – nous l'avons déjà cité – ainsi que le rappel du « péril » (c'est le mot utilisé) qu'il y avait à négliger la tradition héritée des grands maîtres, doivent être mis en relation avec l'irruption du fauvisme sur la scène artistique un an plus tôt. Jusqu'à la veille de la Grande Guerre, les innovations audacieuses se multiplient : autour de 1907 s'affirme le cubisme ; 1909 est l'année du manifeste du futurisme. Ces nouveaux courants esthétiques font voler en éclat les règles de la doctrine académique en matière de formes (dessin), de composition et d'usage des couleurs. Autour de 1910, la naissance de l'abstraction franchit une étape supplémentaire en remettant en cause le principe d'imitation figurative de la nature (c'est en 1912 que Wassily Kandinsky publie *Du spirituel dans l'art*³⁰⁴). La musique et l'architecture sont aussi concernées. En 1913, le théâtre des Champs-Élysées, conçu avenue Montaigne par Auguste

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 5-12.

³⁰⁰ Pierre BOURDIEU, *Manet, une révolution symbolique*, ouvr. cité.

³⁰¹ Béatrice JOYEUX-PRUNEL, *Les avant-gardes artistiques 1*, ouvr. cité, en part. les chap. 2, 3 et 5.

³⁰² *Ibid.*, p. 316. Sur la notion d'avant-garde, voir l'introduction p. 19-45. On peut y lire cette définition *a minima* : « En peinture, l'avant-garde est considérée comme le sujet collectif d'une histoire glorieuse et linéaire : celle de groupes d'artistes ayant rué contre les institutions esthétiques, sociales, politiques de leurs pays depuis le XIX^e siècle, et celle de l'évolution des formes qui accompagnèrent ces ruptures successives » (p. 20).

³⁰³ Cat. MENSIGNAC 17-12-1901.

³⁰⁴ Wassily KANDINSKY, *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier*, trad. par Nicole DEBRAND et Bernadette DU CREST, éd. de Philippe SERS, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais » (72), 1989 [1912].

Perret et dont les bas-reliefs de la façade sont dus à Antoine Bourdelle, annonce l'Art déco. Quelques semaines après son inauguration, la nouvelle salle accueille le ballet d'Igor Stravinsky, *Le sacre du printemps*, chorégraphié par Vaslav Nijinsky pour les Ballets russes de Sergueï Diaghilev. La première a lieu le 29 mai 1913 et provoque un scandale immense³⁰⁵.

À Bordeaux, face à des avant-gardes qui rompent toutes les conventions, on réaffirme la nécessité d'ancrer sa pratique dans la tradition. Il ne s'agit pas de défendre un *style* académique qui n'existait plus depuis bien longtemps mais de poser comme indispensable le recours à la *doctrine* et aux *principes académiques* en matière d'apprentissage. En 1911, en consacrant son discours de la distribution des prix à « la Défense des Prix de Rome », lequel se situe dans le prolongement de celui prononcé par Georges Radet en 1906, Pierre Paris exprime très nettement cette idée :

« Eh bien ! dit l'excellent directeur, après avoir souri de certains détracteurs de l'École française de Rome, dussé-je même passer au rang de ganache titulaire, je soutiendrai encore et mordicus que Rome, plus que jamais, doit être votre but, jeunes artistes ; le prix de Rome, la récompense idéale de vos efforts d'étudiants. Oui, *si l'art n'est pas le domaine chaotique des fantaisies débridées et des sentiments incohérents* ; si peintres, sculpteurs, architectes n'ont pas le privilège de tout savoir sans avoir rien appris, et *si liberté n'est pas synonyme de désordre et de dérèglement* ; s'il est vrai que, comme le commun des mortels, les artistes ont besoin d'étudier et non moins besoin de choisir leurs maîtres, et si, pour apprendre, le meilleur moyen est encore d'aller à l'école ; si nous devons être bientôt fatigués, comme cela me semble nécessaire, *du vide et de l'à-peu-près tapageur* ; si nous voulons revenir à croire qu'il n'y a point de chef-d'œuvre sans idée et sans raison, et que la contemplation admirative du génie est une source de pensées, résistons aux détracteurs, aux contempteurs des prix de Rome, et vous, jeunes gens, visez-là. » [Les italiques sont miennes.]

Mais l'orateur ajoute qu'il faut laisser aux artistes une « abondante et souveraine liberté », afin qu'ils ne s'enlisent pas dans cet art « qu'on disait jadis académique, art très savant, très noble, trop noble, froid, monotone, tout de convention, artificiel, mort... »³⁰⁶

Face à des avant-gardes toujours plus radicales, le discours conformiste du juste milieu que l'on trouvait autour de 1900 se fait plus conservateur, sans pour autant être passéiste, selon un processus que l'on pourrait qualifier de sinistrisme esthétique. Deux ans plus tard, à la veille du premier conflit mondial, alors qu'il prononce son dernier discours en tant que directeur de l'école bordelaise, Pierre Paris s'affranchit de toute réserve. En cette année « explosive³⁰⁷ » pour le champ artistique, le ton combattif est sans concession envers les différents courants de l'art moderne et prend des accents nationalistes antigermaniques (les détracteurs du « kubisme » le présentent comme un produit de la culture allemande, donc de l'ennemi) :

modernisme, voilà le grand mot lâché ! Mais nous sommes de ceux, et nous l'affirmons sans émoi, qui veulent que l'esprit des jeunes gens s'imprègne très fortement, je ne dis pas exclusivement, de l'esprit des générations passées, parce que ceux-là seuls qui sont nourris de cette pure et substantielle moelle seront capables un jour, arrivés au plein épanouissement de leur force, de créer et de faire vivre l'art de leur temps. Livrer sans défense les jeunes esprits

³⁰⁵ Christophe CHARLE, *La dérégulation culturelle. Essai d'histoire des cultures en Europe au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2015, p. 513-514, 610-617.

³⁰⁶ « École municipale des Beaux-Arts. Distribution des prix », *La Petite Gironde*, 16-07-1911, p. 2.

³⁰⁷ Christophe CHARLE, *La dérégulation culturelle*, ouvr. cité, p. 514.

qui nous sont confiés, encore tout irrésolus et impressionnables à toutes les hardiesses, toutes les fantaisies, toutes les sottises, hélas ! qui roulent sur la pente du cubisme et du futurisme, cela nous paraît plus qu'une faute et pour moi, non ! je n'y consentirais jamais ! J'estime que le devoir de vrai pédagogue, puisque aussi bien ce mot, dont j'ai horreur, est à la mode, est de n'adopter comme fondamentaux que des enseignements, des méthodes, des théories qui ont fait leurs preuves...

J'ai lu ceci, mot pour mot, quelque part, encore dans un rapport officiel, que, "dans les Écoles d'art appliqué de l'Allemagne, l'impression dominante est celle d'une volonté absolue d'affranchissement ; aucune influence du passé". Si c'est à ce superbe affranchissement que l'Allemagne doit l'horrible mauvais goût et la camelote dont elle inonde le monde, l'effarante originalité des tableaux, des statues et des meubles, que prônent à grand renfort d'images ses revues (applaudissements), mes chers collègues, je vous en supplie, continuons à chanter à nos élèves ce refrain, trop mélodieux pour être monotone : "Du dessin, du dessin, et encore du dessin ! l'antique, la Renaissance, tous les grands maîtres et la Nature !" (Longs bravos.)³⁰⁸

En matière de « grand art », les conceptions esthétiques qui sont celles de Pierre Paris s'affirment ainsi comme respectueuses de la tradition et hostiles aux avant-gardes. Dans les années qui précèdent la Grande Guerre, cette approche conservatrice de la création artistique assure un succès certain aux meilleurs élèves issus de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux au sein des réseaux classiques du monde de l'art et des institutions académiques officielles (École nationale et spéciale des beaux-arts, prix de Rome, salons, musées, commandes publiques). Mais entre 1898 et 1913, l'école ne se contente pas de former des artistes désireux de se consacrer à l'art pour l'art. Elle est aussi un lieu d'où sortent des ouvriers d'art se destinant aux arts décoratifs. À ce titre, elle doit relever un autre défi : répondre aux besoins d'une société nouvelle, issue de l'industrialisation, dans un contexte mouvant qui est celui de l'art social.

2. — LE NOUVEL ENJEU D'UN ART SOCIAL : UN DÉFI NON SURMONTÉ ?

Nous l'avons souligné à plusieurs reprises : l'une des principales innovations introduites par la réorganisation de l'école municipale des Beaux-Arts de Bordeaux, entre 1878 et 1889, tient à la place nouvelle qui est faite aux arts décoratifs. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, ils deviennent le « laboratoire d'un Art nouveau » (l'expression est de Rossella Froissart-Pezzone). La perspective de voir s'unir art et industrie suscite l'espoir que les productions artistiques seront désormais à la portée des milieux populaires et que l'on pourra œuvrer au développement d'un art social. Introduit en France après avoir pris forme en Belgique, ce désir de démocratisation culturelle et artistique est un échec. Dans la lignée des idées promues par l'Union centrale des arts décoratifs, les décors intérieurs, les bibelots ou l'architecture du moment Art nouveau, résolument modernes et tournant le dos à l'historicisme et aux ordres classiques, s'affirment avant tout comme des produits raffinés, appuyés sur un savoir-faire artisanal ancien et non sur le monde de l'usine et une production de masse naissante. Sur ce point, le portrait d'Émile Gallé à sa table de travail peint par Victor Prouvé est très évoca-

³⁰⁸ « La distribution des prix. École municipale des Beaux-Arts », *La Petite Gironde*, 17-07-1913, p. 3.

teur³⁰⁹ [FIG. 251]. Dès lors, le projet d'un art populaire avait peu de chance de réussir³¹⁰. Élégants et sophistiqués, produits en petite quantité donc chers, les arts décoratifs des années 1900 s'adressent à une clientèle internationale fortunée³¹¹. Autour des années 1910, la reformulation du projet d'un art social par Roger Marx (1859-1913), critique et inspecteur général des Musées départementaux, n'y change rien. Les appels qu'il lance à partir de 1909 permettent notamment de faire accepter l'idée que l'État prenne en charge l'organisation d'une grande exposition sur les arts décoratifs. Admise dès 1912, elle est retardée par la guerre et ne se tiendra qu'en 1925. Mais de l'Art nouveau à l'Art déco des années 1920, le constat est identique : les productions artistiques les plus modernes restent élitistes et le projet d'un art social est globalement un échec³¹².

Artistes et artistes industriels

Une école qui prétend former des artisans d'art, des décorateurs, des ornementalistes et des architectes ne peut rester en dehors de ces débats. En 1909, ces catégories figurent, aux côtés des industriels, parmi celles que Roger Marx rend responsable du marasme que connaissent les arts décoratifs français en raison de leur « apathie imprévoyante [qui] s'attarde dans l'évocation stérile d'un passé aboli³¹³ ». Indirectement, cela revient à poser la question de la formation des artistes industriels et des architectes. Stéphane Laurent a mis en évidence les

³⁰⁹ Debora L. SILVERMAN, *L'Art nouveau en France. Politique, psychologie et style fin de siècle*, ouvr. cité, p. 250-251, 268.

³¹⁰ Voir notamment : Rossella FROISSART PEZONE, *L'Art dans tout*, ouvr. cité ; Rossella FROISSART PEZONE, « Les arts décoratifs au service de la nation, 1880-1918 », *Arts & Sociétés. Lettre du séminaire du Centre d'histoire de Sciences Po*, 5, 1, 2005 ; Catherine MÉNEUX, « Bruxelles-Paris. L'adaptation française du modèle social belge », dans Neil MCWILLIAM, Catherine MÉNEUX et Julie RAMOS (éd.), *L'art social en France. De la Révolution à la Grande Guerre*, Rennes, PUR, INHA, coll. « Art & Société », 2014, p. 235-243 ; Béatrice JOYEUX-PRUNEL, *Les avant-gardes artistiques 1*, ouvr. cité, p. 282-294.

³¹¹ En 1904, l'article de Gabriel MOUREY, « La faillite de l'art décoratif moderne », *Les Arts de la vie*, 1, 1904, p. 184-189, 245-249, critique cet élitisme de la production française ainsi que la conception érudite dominante : « l'art décoratif, l'art appliqué n'est point fait pour une minorité d'amateurs, de collectionneurs, il doit être mis à la portée de tous, il doit être usuel. On crée, on exécute des pièces de musée ; mais les chefs-d'œuvre d'art décoratif de l'Antiquité et du Moyen-Âge, voire du XVIII^e siècle, ont-ils été créés, exécutés, pour être des pièces de musée ? aucunement, chacun le sait : ils sont devenus, par suite de leur rareté, des pièces de musée et c'est fort bien qu'on les abrite sous des vitrines ; mais n'oublions jamais qu'ils furent, à l'époque où ils naquirent, des objets usuels, d'usage domestique, d'usage religieux, etc. Faisons de même ; laissant à l'avenir le soin de choisir dans l'héritage d'art que nous lui lèguons les choses dignes d'être conservées, offertes aux générations futures comme le témoignage artistique de notre temps » (p. 181). L'essai de Edmond POTTIER, « Les origines populaires de l'art », *Gazette des beaux-arts*, 3^e période, 38, 1907, p. 441-455 va dans le même sens et il est d'autant plus intéressant qu'il s'agit du point de vue d'un archéologue.

³¹² Catherine MÉNEUX, « L'art social au tournant du siècle », *Arts & Sociétés. Lettre du séminaire du Centre d'histoire de Sciences Po*, 12, 1, 2006, en ligne sur <http://www.sciencespo.fr/artsetsocietes/fr/archives/2504> ; EAD., s. v. « Marx, Roger (28 août 1859, Nancy – 13 décembre 1913, Paris) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html> ; EAD., « L'idée d'un art social », dans Françoise LUCBERT et Richard SHRYOCK (éd.), *Gustave Kahn. Un écrivain engagé*, Rennes, PUR, coll. « Interférences », 2013, p. 159-169 ; EAD., « Roger Marx et l'institutionnalisation d'un art social », dans Neil MCWILLIAM, Catherine MÉNEUX et Julie RAMOS (éd.), *L'art social en France. De la Révolution à la Grande Guerre*, Rennes, PUR, INHA, coll. « Art & Société », 2014, p. 323-342.

³¹³ Roger MARX, *L'art social*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle éditeur, 1913, p. 54. Le texte date en fait de 1909 (Roger MARX, « De l'art social et de la nécessité d'en assurer le progrès par une exposition », *Idées modernes*, 1, 1, 1909, p. 46-57). Un extrait, avec une présentation de Catherine Méneux, a été publié dans l'anthologie sur l'art social que nous avons déjà citée.

enjeux auxquels cet enseignement doit alors faire face. Nous en retiendrons trois. À la différence du cas britannique, jusque tard dans le XIX^e siècle, la France ne dispose pas d'un solide réseau d'écoles d'art appliqué ; les liens établis entre les centres de formation et les milieux industriels sont faibles ; enfin, en France plus qu'ailleurs, le prestige associé au système des beaux-arts concurrence le système des arts décoratifs³¹⁴. L'attraction que représente l'École nationale et spéciale des beaux-arts sur sa petite sœur bordelaise et l'attachement de celle-ci à la doctrine académique en matière d'enseignement artistique en sont des exemples parmi d'autres. Aussi, il n'est guère surprenant de trouver, dans la plupart des discours que prononcent les représentants de la direction générale des Beaux-Arts lors des cérémonies de distribution des prix, de nombreuses mises en garde, formulées avec plus ou moins d'autorité, incitant l'école à accorder une place plus importante à la figure de l'artiste industriel, de l'ouvrier d'art, plutôt qu'à celle de l'artiste désireux de se consacrer à l'art pour l'art. En 1899, William Bouguereau avertit les élèves de l'école : entreprendre une carrière d'artiste revient à s'engager sur un chemin semé d'embûches ; rares sont ceux qui parviennent à vivre de leur art. En revanche, dans un contexte marqué par l'industrialisation et une économie toujours plus mondialisée, l'art industriel offre un débouché plus sûr, prometteur même, tout en favorisant le rayonnement des productions françaises dans un monde où la concurrence internationale est toujours plus forte. En somme, s'engager dans cette voie, c'est aussi être un bon patriote³¹⁵. Les élèves avaient-ils besoin d'être convaincus ? Plus que la direction et les professeurs ? Rien n'est moins sûr. Nous avons vu qu'autour de 1900, la filière des arts décoratifs attire un grand nombre de jeunes Bordelais jusqu'à susciter l'inquiétude de Pierre Paris et du conseil de surveillance face à la baisse des effectifs dans les classes de peinture d'histoire et de sculpture.

En revanche, le renforcement des liens entre l'école et le tissu industriel local semble avoir posé problème. Il y a là une réalité difficile à saisir et qu'il serait souhaitable de pouvoir approfondir, bien plus que nous ne l'avons fait. Bordeaux n'offre pas d'exemple semblable à celui que l'on rencontre à Lyon où, depuis la fin du XVIII^e siècle, les échanges sont nombreux entre l'industrie de la soierie et les artistes de « l'école de la fleur », sans parler du cas de Nancy qui s'affirme en France comme l'un des principaux foyers de l'Art nouveau³¹⁶. Dans le contexte particulier de l'année 1899, la municipalité accepte la création d'un

³¹⁴ Stéphane LAURENT, *L'art utile. Les écoles d'arts appliqués sous le Second Empire et la Troisième République*, ouvr. cité, p. 377-484 ; Id., *Les arts appliqués en France. Genèse d'un enseignement*, ouvr. cité. Une mise au point actualisée, dans une perspective comparatiste, dans Id., « De l'ornement au design : l'expansion d'un enseignement international des arts appliqués », dans Dominique POULOT, Jean-Michel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 169-184.

³¹⁵ William BOUGUEREAU, « Allocution de M. Bouguereau [1899] », art. cité, p. 15-16.

³¹⁶ Pour le cas lyonnais : Marie-Claude CHAUDONNERET, « L'enseignement artistique à Lyon. Au service de la Fabrique ? », dans Sylvie RAMOND, Gérard BRUYÈRE et Léna WIDERKEHR (éd.), *Le temps de la peinture. Lyon, 1800-1914*, Lyon, Fage, 2007, p. 29-35 ; Jérôme ROJON, « Les soieries lyonnaises dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle : du produit artisanal de luxe au produit industriel de (demi-)luxe », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 121-132. Sur le cas nancéien : François LOYER (éd.), *L'École de Nancy, 1889-1909. Art nouveau et industrie d'art. Nancy, Galeries Poirel, 24 avril-26 juillet 1999*, Paris, Éditions de la RMN, ADAGP, 1999 ; Hervé DOUCET, « L'École de Nancy et la formation des ouvriers d'art », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 85-92.

Comité pratique des arts décoratifs destiné à préparer la participation bordelaise à l'Exposition universelle de Paris, en 1900, en faisant travailler main dans la main les élèves de la section décorative et « les chefs des grandes maisons d'art industriel³¹⁷ ». Toutefois, les sources que nous avons pu consulter ne nous permettent guère de mesurer la réalité de ce rapprochement³¹⁸. En janvier 1906, dans une lettre qu'il adresse à Edmond Pottier, Pierre Paris tente de justifier « le mauvais rang » auquel on a placé l'école de Bordeaux à l'occasion de l'Exposition des écoles départementales des Beaux-Arts et d'Art appliqué à l'industrie qui s'est tenue à Paris, du 25 novembre au 12 décembre 1905, à l'initiative du gouvernement³¹⁹ [FIG. 252]. Il explique :

M. Dujardin Beaumetz [le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts], qui a vu l'exposition des travaux de nos élèves en juillet dernier [il présidait la distribution des prix] sait bien que la mention qui nous a été attribuée n'est qu'une plaisanterie. Cette année, le 1^{er} élève reçu pour la sculpture, le 2^e reçu pour l'architecture (au dernier concours en avril) à l'École Nationale des Beaux-Arts ont quitté Bordeaux pour passer ces concours. Nous avons eu trois élèves reçus dans la section de peinture dans les 10 premiers, deux années de suite nos pensionnaires viennent d'avoir le prix Chenavard ; et ils sont classés premiers chez leurs différents maîtres. Ce n'est là qu'une petite part de nos succès, dont [rat. = je] la liste vous ennuirait [sic]. [...]

J'ajoute – et ceci n'est pas pour nous excuser de notre échec – que Bordeaux n'a ni commerce ni industrie ; que notre École n'est et ne peut être en rien une école d'art appliqué, et que le jury de l'exposition, visiblement, n'aimait pas beaucoup les écoles où se donne seul l'enseignement théorique. Il avait certainement raison – mais sur ce terrain, ce n'est pas la faute de nos professeurs ni de nos élèves si nous sommes mal placés³²⁰.

Le besoin de se justifier est évident et les propos de Pierre Paris montrent clairement qu'il considère l'école avant tout comme un centre voué à l'enseignement des beaux-arts.

L'approche différente de ce que doit être le rôle d'une école municipale d'art va-t-elle jusqu'à provoquer des tensions entre la direction de l'école et l'administration centrale des

³¹⁷ Pierre PARIS, « Discours [1899] », art. cité, p. 7.

³¹⁸ D'après Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont, adjoint au maire, à la distribution des prix de l'école municipale des beaux-arts et des arts décoratifs, le 3 Août 1901 », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1901, p. 15, l'école des Beaux-Arts de Bordeaux obtient une médaille d'or à l'Exposition universelle ; une médaille de bronze récompense l'exécution d'un meuble réalisé d'après les plans d'un élève ; le professeur Paul Salzédo est lui aussi récompensé. Sur le meuble en question, voir la lettre de Pierre Paris au maire de Bordeaux, cat. LANDE 19-07-1901. Voir également MINISTÈRE DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DES POSTES ET DES TÉLÉGRAPHES, *Exposition universelle de 1900 à Paris. Liste des récompenses*, Paris, Imprimerie nationale, 1901, p. 71, 74, 116. Ce catalogue confirme la médaille d'or reçue par l'école et la médaille de bronze de Paul Salzédo. En revanche, le meuble de Courbatère, Bardié et Flos (le nom des deux premiers est mal orthographié) semble n'avoir obtenu qu'une mention honorable.

³¹⁹ Henri VALENTINO, Paul COLIN, Paul STECK, Jules-Jean PILLET, Victor CHAMPIER et Louis LUMET, *Première Exposition des écoles départementales des Beaux-Arts et d'Art appliqué à l'industrie. Organisée du 25 novembre au 12 décembre 1905 à l'École des Beaux-Arts*, Paris, L'Art et les Artistes, 1905. Voir également les dossiers contenant quelques-unes des pièces relatives à l'organisation de cette exposition, AN-Pierrefitte, F/21/7549 et F/21/7540. À la suite de cette exposition, un rapport d'Étienne Dujardin-Beaumetz déplore le manque de liens entre les écoles, les industriels et les artisans d'art. Le problème ne se pose pas seulement à Bordeaux. Le constat fait par le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts aboutit à la création d'un Conseil supérieur de l'enseignement des arts décoratifs, fondé par un arrêté du 10 février 1906 sur le modèle du Conseil supérieur des beaux-arts. Il intègre des artistes, des artistes industriels, des hommes politiques et des critiques spécialisés dans ces questions. Il semble que son action ait été à peu près nulle. Voir Stéphane LAURENT, *Les arts appliqués en France. Genèse d'un enseignement*, ouvr. cité, p. 449-454.

³²⁰ Cat. POTTIER 06-01-1906.

Beaux-Arts ? Sur ce point, il vaut la peine de s'arrêter sur les discours prononcés lors de la distribution des prix de 1903. À côté des politesses d'usage, l'intervention du représentant du gouvernement, Paul Vitry (1872-1941), prend les accents d'une critique à peine voilée³²¹. Il relaie la position officielle du gouvernement sur ces questions. Preuve que la figure de l'artiste industriel a fini par s'imposer, l'opposition entre artiste et artisan tend à disparaître. Paul Vitry préfère parler des « différents métiers d'art » au nom de l'unité de l'art : l'artiste lui-même est aussi un ouvrier et ne saurait limiter son ambition à voir ses œuvres entrer dans un musée. Il doit chercher une application pour son art afin qu'il « se mêle à la vie, qu'il la pénètre ». En d'autres termes, l'artiste doit avoir une utilité sociale et produire un art adapté à son époque – d'où la nécessité de rompre avec l'historicisme – et accessible au plus grand nombre. En mettant en avant les réussites qui sont celles d'autres villes de province (l'évocation de Nancy semble claire), le discours de Paul Vitry, indirectement, souligne les insuffisances de l'école de Bordeaux, en particulier l'absence de synergie avec le milieu industriel local et la priorité donnée aux beaux-arts :

Historien d'art moi-même³²², j'ai été très heureux et très fier de trouver à votre tête un des maîtres [Pierre Paris] de cette science toute moderne et dont le rôle peut être si fécond et si utile dans l'enseignement artistique, à une condition toutefois que je veux vous dire en terminant : c'est que nous cherchions dans cette étude du passé des leçons, des exemples, des méthodes, non pas des modèles à imiter et comme une nourriture immédiatement assimilable.

Vous vivez dans un siècle qui est tout imprégné d'histoire et vous ne pouvez vous passer d'un certain bagage de connaissances historiques. Mais la leçon la plus efficace que l'histoire bien comprise puisse vous donner, c'est que le passé, quel qu'il soit, ne se recommence jamais impunément, en art aussi bien qu'en politique, c'est que l'humanité est dans un perpétuel devenir et que jamais on ne doit s'arrêter en chemin sous prétexte que tout est dit, que toutes les formes d'expression de la pensée humaine sont épuisées et que pour exprimer la nôtre nous n'avons d'autre ressource que d'aller puiser dans l'arsenal des formes créées par les siècles passés, dans le bric-à-brac archéologique où s'entassent le romain sur le grec, le gothique sur le roman, le Louis XVI sur le Louis XV.

On a dit beaucoup de mal d'un prétendu style moderne ; certains se sont hâtés, devant l'échec de quelques tentatives mal conçues, d'en prononcer ironiquement l'oraison funèbre. Ils ont tort. Il faut regarder avec sympathie tout effort sincère. Il faut se rendre compte aussi des efforts déjà réalisés, des créations originales que nous ont données ici et là, et notamment dans quelques centres provinciaux très actifs, des artistes éminents, conscients de la véritable tradition nationale et continuant, dans leur intimité féconde avec la nature, l'œuvre de nos grands artistes français du moyen âge.

De quelque nom qu'on l'appelle, et nous éliminerons, si vous voulez, celui d'*art nouveau* qui ne signifie rien, ou celui de *modern-style* qui est bien inutilement exotique [en italique dans le texte], ce qu'il nous faut, c'est, comme vous le disait excellemment M. le Directeur des Beaux-Arts [Henry Roujon] à cette place, l'an dernier, un style respectueux de la tradition nationale, fondé sur la raison, le bon sens et le goût ; mais, c'est surtout un style vivant qui soit l'expression pleine et entière de notre civilisation moderne, qui s'adapte à tous ses besoins et réponde à toutes ses aspirations.

³²¹ Paul VITRY, « Discours prononcé par M. Paul Vitry, délégué du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1903, p. 13-17.

³²² Voir Michèle LAFABRIE, s. v. « Vitry, Paul (11 novembre 1872, Paris – 7 avril 1941, Paris) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

Nous n'avons que faire d'un art aristocratique créé pour le plaisir raffiné de quelques dilettantes ; ceux-ci trouveront toujours bien suffisamment, soit dans le passé, soit dans le présent, de quoi satisfaire leurs goûts délicats. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un art largement démocratique, accessible à tous, d'un art social, je veux dire qui s'insinue à tous ses degrés dans la vie de notre société pour y apporter un peu de joie et de lumière. [...]

Vous serez les ouvriers de cette diffusion artistique si nécessaire de nos jours pour maintenir notre réputation vis-à-vis de l'étranger, et vous contribuerez à réaliser l'œuvre durable et complète qui sera la gloire de la France et de la République³²³.

La citation est longue, mais il valait la peine de la donner dans toute son extension. Le discours de Paul Vitry s'inscrit pleinement dans le moment particulier que nous avons présenté en ouverture de cette section. Il offre un condensé du débat qui anime les milieux politiques et artistiques sur ce que doivent être la fonction, la place et l'utilité de l'artiste dans la société moderne. Il est difficile d'y voir autre chose qu'une critique de ce qu'est l'école de Pierre Paris. Trop orientée vers les beaux-arts, trop proche de la doctrine académique en matière d'enseignement, trop frileuse en matière d'innovation esthétique (nous faisons ici référence aux ruptures de l'Art nouveau, pas à celles des avant-gardes postérieures à 1905), trop soucieuse des concours et des prix décernés par l'École nationale et spéciale des beaux-arts, pas assez mêlée à l'environnement économique local, l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux inscrit son action dans le cadre d'une conception traditionnelle de l'enseignement artistique qui témoigne d'un conformisme, à la fois social et esthétique, toujours plus affirmé et bien éloigné des préoccupations des tenants d'un art social. Les sujets qui sont proposés aux élèves lors des concours annuels le montrent [ANN. 54]. En peinture comme en sculpture, les sempiternels thèmes mythologiques et bibliques sont omniprésents³²⁴ ; du côté des arts décoratifs et de l'architecture, il y a bien une volonté de répondre à une demande sociale liée aux transformations qui affectent la société et les villes de l'âge industriel. Mais les sujets mis à l'étude invitent surtout les élèves à mettre leur créativité au service des valeurs d'une société bourgeoise avide d'art et d'un capitalisme industriel qui triomphe à la Belle Époque³²⁵.

³²³ Paul VITRY, « Discours [1903] », art. cité, p. 16-17. Consulter également Id., « Le nouveau musée des Arts décoratifs », *Art et Décoration. Revue mensuelle d'art moderne*, 18, 1905, p. 65-104.

³²⁴ Sur le maintien de ces thèmes mythologiques dans les sujets des concours, outre l'étude de Sophie Schvalberg que nous avons citée, voir Pierre VAISSE, *La Troisième République et les peintres*, ouvr. cité, p. 72-73.

³²⁵ Sur le cas bordelais : Dominique DUSSOL, *Art et bourgeoisie*, ouvr. cité ; L'évolution des arts industriels, notamment à partir du Second Empire, favorise un nouveau rapport de la société aux objets. On peut désormais imiter des produits perçus extérieurement comme prestigieux mais qui utilisent des matériaux et des processus de fabrication qui les rendent abordables pour la société bourgeoise. Dans le même temps, le maintien de références, de formes et de modèles historicistes s'explique par la volonté d'imiter des goûts qui sont ceux de l'aristocratie. Sur ces questions, voir Raymonde MOULIN, « Les bourgeois amis des arts. Les expositions des beaux-arts en province (1885-1887) », *Revue française de sociologie*, 17, 3, 1976, p. 383-422 ; Manuel CHARPY, « L'ordre des choses. Sur quelques traits de la culture matérielle bourgeoise parisienne, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 34, 2007, p. 105-128 ; Nadège SOUGY, « Du beau et de l'utile. Les qualités des fabrications industrielles (1840-1870) », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 25-37 ; Manuel CHARPY, *Le théâtre des objets. Espaces privés, culture matérielle et identité bourgeoise. Paris, 1830-1914*, thèse de doctorat en histoire, Tours, Université François-Rabelais de Tours, 2010, en part. chap. 5, p. 495-618 et chap. 7, p. 745-874. L'auteur explique qu'« À côté de l'éclectisme, produit de la délocalisation et de l'historicisme, naît une nouvelle culture des apparences, spécifiquement bourgeoise, où l'ancien, vrai ou faux, fait de morceaux authentiques ou de simples signes du passé copiés par l'industrie, devient essentiel. Par une "bibelotisation", cette façon de prélever des détails et des signes, la bourgeoisie s'approprie le prestige nouveau de l'histoire mais plus encore établit un dialogue intime avec le passé et les lointains » (2007, p. 116).

En réalité, les critiques comme celles que formule Paul Vitry en évoquant ce qui se fait ailleurs qu'à Bordeaux méritent d'être nuancées. S'il est indéniable que Nancy s'impose, autour de 1890, comme un centre de création artistique particulièrement dynamique en Europe et comme l'un des symboles de l'Art nouveau à la française, on constate que ce développement vient avant tout de l'initiative des industriels comme Émile Gallé. Comme à Bordeaux, l'école de Dessin et de Peinture nancéienne, qui devient école municipale et régionale des Beaux-Arts en 1882, successivement dirigée par Louis Leborne, Charles Sellier (1865), Théodore Devilly (1871) puis Jules Larcher entre 1887 et 1920, évolue elle aussi dans le sillage de l'École nationale des beaux-arts de Paris et prépare avant tout ses élèves au concours des places sans parvenir à répondre aux besoins locaux, de sorte que les industriels sont contraints de mettre eux-mêmes en place un enseignement professionnalisant. L'initiative vient donc du secteur privé et se développe en dehors de l'école des Beaux-Arts³²⁶. Le cas de Mulhouse est lui aussi intéressant. La ville s'est spécialisée dans l'impression sur étoffes. Le dessin est donc d'une importance capitale. L'absence d'une tradition artistique a poussé les industriels à créer, en 1829, une école de dessin dans le cadre de la Société industrielle de Mulhouse afin de former, non pas des artistes peintres, mais des dessinateurs immédiatement utiles pour les fabricants d'étoffes. Or Bernard Jacqué a montré qu'à la fin du XIX^e siècle, ce modèle mulhousien ne fonctionne plus : en privilégiant la formation technique sur la formation artistique des ouvriers, les industriels n'ont pas su se renouveler et leurs productions sont entrées dans une routine qui a été fatale à cette industrie³²⁷. Les exemples de Bordeaux, Nancy et Mulhouse montrent ainsi les difficultés que les institutions chargées de former des artistes industriels rencontrent pour parvenir à un juste équilibre entre une formation technique professionnalisante et une formation artistique³²⁸.

Les critiques de l'inspection de l'Enseignement du dessin

À la fin du directorat de Pierre Paris, les critiques concernant l'orientation des études à l'école municipale des Beaux-Arts de Bordeaux se font plus pressantes. Elles émanent essentiellement de l'inspection de l'Enseignement du dessin et des Musées. Jusqu'en 1912, les rapports sont globalement élogieux. Tous soulignent la qualité des installations et des collections, la bonne organisation de l'institution, la qualité de l'enseignement et la valeur ar-

³²⁶ Henri CLAUDE, « L'essor universitaire et les tribulations de l'enseignement artistique », dans François LOYER (éd.), *L'École de Nancy, 1889-1909. Art nouveau et industrie d'art*, Paris, Éditions de la RMN, ADAGP, 1999, p. 117-123 ; Hervé DOUCET, « L'École de Nancy et la formation des ouvriers d'art », art. cité.

³²⁷ Bernard JACQUÉ, « Créer des motifs pour l'impression à Mulhouse au XIX^e siècle : la formation et ses limites », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 133-139.

³²⁸ Les contemporains en sont parfaitement conscients. En 1904, revenant sur l'enseignement des arts décoratifs, Maurice Pillard-Verneuil regrette que l'on forme des artistes – incomplet – au lieu de former « des artisans, d'une haute culture artistique », c'est-à-dire des artistes-techniciens sachant rendre possible l'application industrielle de leurs créations en anticipant les contraintes qui s'impose à elle. Il dresse un constat d'échec en des termes crus : « C'est donc un être hybride et incomplet qui a été formé, un inutile ». Maurice PILLARD-VERNEUIL, « À propos des Expositions des Écoles d'art décoratif », *Art et Décoration. Revue mensuelle d'art moderne*, 16, 2, 1904, p. 101-108. Le constat n'était pas nouveau : Victor CHAMPIER, « L'enseignement de l'art industriel et l'administration des beaux-arts », *Revue des arts décoratifs*, 9, 1888-1889, p. 62, évoquait déjà « des jeunes gens munis d'une instruction uniquement théorique, fort habiles dessinateurs, et ouvriers tout à fait incapables ».

tistique des professeurs, le dévouement du personnel à sa mission ainsi que l'effort financier considérable fait par la ville de Bordeaux. S'ils relèvent la part importante réservée à l'enseignement des beaux-arts au détriment des arts appliqués, l'esprit de l'institution n'est pas pour autant remis en cause. Les inspecteurs semblent accepter les arguments avancés par la direction, leur rapport se faisant probablement l'écho des arguments donnés par Pierre Paris, Henri de La Ville de Mirmont ou Joseph Samazeuilh lorsque ce dernier occupe la présidence du CSP : les industries d'art sont peu développées à Bordeaux, tandis qu'un enseignement d'art appliqué est déjà solidement implanté au sein de la Société philomathique, ce qui justifie la spécialisation de l'école vers les beaux-arts³²⁹. C'est du reste le constat que dressait Marius Vachon (1850-1928), sur un ton plus critique, dans sa grande enquête publiée en 1897³³⁰.

Mais à partir de 1913, les critiques de l'administration se font plus fortes (elles se prolongent après le départ de Pierre Paris). En témoigne le rapport du nouvel inspecteur, l'artiste graveur Henri Lefort (1852-1937). Il regrette la « visée un peu étroite » de l'école et ses résultats nettement insuffisants au regard de l'argent dont elle dispose pour fonctionner :

À cette École, les études semblent presque exclusivement dirigées en vue de créer des artistes. Je crois que là est l'erreur qui fait que Bordeaux ne saurait être classée parmi les premières écoles provinciales.

Car la tendance actuelle, encouragée par l'État, la tendance poursuivie dans nos meilleures écoles, celles qui donnent les résultats les plus probants et qui même entraînent vers la meilleure voie artistique, cette tendance consiste à former théoriquement des artisans doués de savoir et de goût.

Les dites Écoles [*sic*], dont un programme d'ensemble bien coordonné régit les diverses études, s'appliquent surtout à donner aux élèves, du début à la fin, des connaissances professionnelles et techniques par l'application des saines méthodes transmises par la tradition des maîtres et qui se dégagent en même temps des recherches modernes. L'orientation des dites Écoles [*sic*] est donc en contradiction avec *la visée un peu étroite de l'École de Bordeaux*.

Celle-ci semble marquer le pas et s'endormir dans *des routines surannées*, tandis qu'elle devrait tenter, avec les autres, un généreux élan vers le progrès.

Certes, tous les cours sont régulièrement professés avec conscience et fournissent des résultats d'une moyenne suffisante.

Mais est-ce assez exiger ?

³²⁹ Voir notamment les rapports d'inspection de René Fath (24-03-1906), Georges Debrie (10-03-1908) et Eugène Chigot (1909), AN-Pierrefitte, F/21/8007 ; dans le même fonds, le rapport d'Edmond Borchard, remis à la suite de l'Exposition des écoles départementales des Beaux-Arts et d'Art appliqué à l'industrie de 1909 va dans le même sens. L'école, qui a fait un meilleur score qu'en 1905 (elle a obtenu une médaille), est décrite comme un « Grand et important établissement qui justifie surtout la première partie de son titre, par suite de circonstances particulières à la ville et à l'existence d'une florissante école professionnelle créée par la Société Philomathique ». Dominique Dussol, *Art et bourgeoisie*, ouvr. cité, p. 79-85, rappelle que la Société philomathique intègre précocement les arts décoratifs dans ses expositions. En 1896, la Société des amis des arts de Bordeaux crée pour son salon annuel une section d'arts décoratifs (une mesure qui répond à l'évolution que connaissent les salons parisiens). Mais la peinture reste souveraine et malgré l'existence d'une tradition dans la faïencerie qui remonte au XVIII^e siècle, aucun style bordelais ne s'impose autour de 1900. L'essor ne se fera guère sentir avant les années 1920.

³³⁰ Marius VACHON, *Les industries d'art. Les écoles et les musées d'art industriel en France (départements)*, Nancy, Berger-Levrault et C^{ie}, 1897, p. 166-206 pour le cas bordelais, p. 203-205 sur l'école des Beaux-Arts. Sur l'auteur, acteur essentiel du débat au début de la Troisième République, voir en particulier Michela PASSINI, s. v. « Vachon, Marius (1850, Châtelus [Loire] – 1928, Vauvillers [Haute-Saône]) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html> ; Stéphane LAURENT, « Marius Vachon, un militant pour les "industries d'art" », *Histoire de l'art*, 29-30, 1995, p. 71-78.

Ne faudrait-il pas, pour que l'École de Bordeaux [rat.] produisît les véritables effets qu'on est en droit d'attendre de son importance budgétaire, que maîtres et élèves fussent [sic] animés d'une foi plus vive, d'une passion plus ardente, d'un enthousiasme plus vibrant ?

Tout va doucement, sans énergie, ni heurts. On [rat. = produit] façonne quelques élèves bien doués et habiles qui, envoyés à Paris, se perfectionnent et réussissent parfois.

Les sacrifices onéreux que la belle ville de Bordeaux s'impose pour *le culte des Beaux Arts* sont-ils compensés par des succès aussi restreints, aussi aléatoires ?

Ne vaudrait-il pas mieux que la large moyenne des élèves ayant fréquenté l'École en sortît avec l'acquit [sic] de connaissances sévères, absolues, *utiles à tous pour le gagne-pain* et aptes à propager dans le pays *le goût des belles choses, en tous domaines*, même dans la réalisation pratique des *productions industrielles*³³¹ ? [nous soulignons]

Ce rapport, dont le ton tranche avec celui des précédents, dut susciter la colère du directeur lorsqu'il en prit connaissance. Elle est encore nettement perceptible dans le discours qu'il prononce quelques semaines plus tard à la distribution des prix. En raison de travaux au Grand-Théâtre, la cérémonie a lieu dans la grande cour du lycée Montaigne le 15 juillet. Nous avons déjà fait référence à cette allocution : c'est à cette occasion que Pierre Paris rejette vigoureusement le cubisme et le futurisme. En réalité, c'est bien le contenu du rapport d'Henri Lefort qui le conduit à réaffirmer les principes essentiels qui doivent selon lui guider l'enseignement artistique à Bordeaux. Alors que Pierre Paris a déjà annoncé qu'il allait présenter sa démission pour s'installer à Madrid et prendre la direction effective de l'École des hautes études hispaniques, ce texte constitue un discours-testament. Le rappel du succès des anciens élèves de l'EBAB à Paris lui permet de battre en brèche l'image de belle endormie qu'Henri Lefort a donnée de l'école... tout en confirmant que la critique relative à la place privilégiée faite aux beaux-arts était plus que fondée. La liste qu'il dresse des anciens élèves qui « prix de Rome ou non, [...] combattent victorieusement dans la bataille des Expositions parisiennes » en est une preuve éloquente³³². Les noms cités sont nombreux, ainsi que les lauriers qui leur sont associés. À côté, le paragraphe qu'il consacre aux artistes industriels apparaît quelque peu désincarné et nous sommes contraint de le croire sur parole lorsqu'il affirme que les élèves de la section des arts décoratifs n'ont aucun mal à s'insérer sur le marché du travail :

[Il s'agit d'une citation du discours :] Croit-on d'ailleurs que ne sortent point de nos sections décoratives de bons théoriciens prêts à devenir d'habiles praticiens ? Je voudrais pouvoir vous énumérer tous ceux, jeunes gens ou jeunes filles, qui, partis de chez nous avec le solide bagage mis dans leur sac par nos professeurs autant que par leurs patrons, se font partout la réputation d'ouvriers dont l'adresse manuelle seconde harmonieusement la pensée...

En fait, il ne s'agit pas de savoir si l'école des Beaux-Arts de Bordeaux est en bonne santé ou pas. La question ne doit pas se poser en ces termes. De façon plus profonde, ce sont deux conceptions radicalement différentes et à peu près irréconciliables de ce que doit être sa mission qui s'opposent. L'inspection de l'Enseignement du dessin ne la considère pas à la hauteur dans la mesure où elle attend qu'elle forme avant tout des artistes industriels destinés aux arts appliqués. Inversement, l'école, qui se considère avant tout comme un centre de formation aux beaux-arts, est fière des succès de ses – meilleurs – élèves.

³³¹ Rapport d'Henri Lefort, juin 1913, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

³³² « La distribution des prix. École municipale des Beaux-Arts », *La Petite Gironde*, 17-07-1913, p. 3.

Par une certaine ironie du sort, le profil d'érudit qui avait permis à Pierre Paris de s'imposer comme directeur après deux artistes contestés lui est désormais reproché, à cela près que la critique ne vient ni de l'école, ni même de Bordeaux. En interne, le directeur ne semble pas avoir été contesté. Les coups viennent de plus haut à travers l'inspection de l'Enseignement du dessin. Lors de sa visite d'avril 1914, Henri Lefort exprime clairement son opinion à ce sujet. Depuis son dernier passage, Pierre Paris a quitté ses fonctions (par une lettre du 29 septembre 1913) et c'est désormais un doyen nommé pour trois ans renouvelables – sans limite du nombre de mandats – qui est à la tête de l'école (les artistes et professeurs Fernand Saunier puis Paul Quinsac occupent successivement cette fonction jusqu'à ce que François Roganeau soit nommé directeur en 1929). Henri Lefort voit dans le départ de l'ancien directeur un événement positif susceptible de donner un nouvel élan à l'institution :

Le programme d'études est simple et bien ordonné. Il est établi en vue d'une école des Beaux-Arts comme celle de Paris. Dans mon précédent rapport, j'ai dit mon opinion à ce sujet.

L'essai nouveau de la Municipalité consiste à instituer un Doyen en place d'un directeur. Il convient de faire crédit à cette tentative. La dernière direction n'avait pas réussi à placer l'École de Bordeaux parmi les meilleures de France.

A priori, l'initiative actuelle présente un avantage, celui de [rat. = placer] mettre à la tête de l'École un professeur ayant fait ses preuves et investi de la confiance de ses collègues. Elle conjure le danger d'y voir un théoricien littéraire, ignorant de la pratique, qui peut, malgré son bon vouloir, n'avoir pas les connaissances techniques nécessaires pour diriger l'enseignement du dessin et pour orienter les études vers des réalisations d'art conformes aux aspirations de notre temps. [...]

J'ai éprouvé, cette année, une impression de beaucoup plus favorable que celle de l'an dernier. Il est vrai que cette fois, on m'a montré plus à fond tous les travaux, tandis que l'an dernier, on ne me les avait laissé voir que superficiellement.

Il me semble que cette École soit entrée dans une voie de régénération progressive. Sans doute, il y a lieu d'attendre les meilleurs effets du nouveau système de réorganisation, si l'on s'en rapporte aux prémices. Toutefois, je renouvelle ici un conseil que j'ai donné de vive voix, celui, pour l'École de Bordeaux, de se tenir en contact avec les autres grandes Écoles de France, de se renseigner sur ce qu'on y entreprend, de s'intéresser aussi aux recherches se rapportant à l'art décoratif. C'est par des échanges de vues, par des comparaisons, par la noble émulation de surpasser les bons, que l'on peut tendre aux améliorations actives et fécondes³³³.

Sans doute la démission de Pierre Paris, qui ne doit rien à cette situation et ne s'explique que par sa nomination à Madrid, survint-elle au bon moment. Un conflit avec l'inspection de l'Enseignement du dessin semblait inévitable. Confiant en sa capacité à faire évoluer la situation, Henri Lefort affichait un optimisme excessif qui témoignait surtout de sa méconnaissance des spécificités et des traditions bordelaises. D'une année à l'autre, ses rapports se répètent, preuve que la situation n'évolua pas beaucoup. L'immobilisme dû à la rupture de la Grande Guerre n'est pas la seule explication. En réalité, l'esprit qui présidait aux destinées de l'école n'était pas seulement celui de l'ancien directeur mais était largement partagé par l'élite artistique locale. Aussi, près de cinq ans après le départ de Pierre Paris, Henri Lefort écrivait encore :

³³³ Rapport d'Henri Lefort, avril 1914, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

Jusqu'à présent, pour mille raisons plus ou moins valables, les visées et les tendances de l'École de Bordeaux ne se sont pas sensiblement modifiées, en bien ou en mal. On y prétend former surtout de futurs adeptes du Grand Art, selon l'ancienne tradition et l'invariable qu'elle existe [sic] une pépinière pour l'École des Beaux-Arts de Paris. L'ambition des jeunes peintres et statuaires girondins d'aller se perfectionner dans la capitale est fort légitime ; mais – je l'ai déjà dit, naguère, – combien de dévoyés a-t-elle créés ? – Pour quelques prix de Rome, que de ratés³³⁴ !

L'inspecteur espérait toujours un changement de cap, mais sa confiance semblait quelque peu entamée : « Assurément la Commission des Professeurs n'est nullement hostile à l'idée de cours utilitaires en vue de préparer théoriquement des artisans. Mais pour la direction fondamentale des études, elle semble plutôt disposée à suivre les vieilles coutumes ancestrales ». En 1922, le rapport de Léon Ruffe confirme que la situation n'avait guère bougé. Le monde n'était toutefois plus ce qu'il était en 1900 et, à l'image de sa grande sœur parisienne, l'école des Beaux-Arts de Bordeaux apparaissait de plus en plus enfermée dans un modèle dépassé³³⁵.

En raison de sa trajectoire scientifique et académique, Pierre Paris n'était sans doute pas le plus à même de rompre le monopole de la tradition académique et d'ouvrir l'institution à la fois sur d'autres pratiques et sur d'autres formes d'art plus modernes. Certains, à l'image de Jean-Auguste Brutails (1859-1926) – un archiviste : peu ou prou, lui et Pierre Paris appartiennent au même monde –, voyait dans ce type de profil un gage de sérieux et d'efficacité :

Pour interroger utilement les grandes époques disparues, comités et sociétés d'art décoratif de nos villes universitaires trouveraient des collaborateurs compétents dans la personne des professeurs d'histoire de l'art. Ce sont souvent d'anciens membres de l'école de Rome ou de l'école d'Athènes, et cela seul garantit leur valeur personnelle ; ces hommes, qui sont en général exceptionnellement doués, ont contemplé maints et maints chefs-d'œuvre ; ils ont longuement médité sur la nature et les conditions du beau dans l'art. Renouveler les ressources d'expression de l'art décoratif, c'est essentiellement une question d'esthétique : personne plus que les professeurs d'histoire de l'art de nos Universités n'est familiarisé avec ces problèmes et qualifié pour les résoudre³³⁶.

C'est bien ce qui avait contribué à porter Pierre Paris à tête de l'école en 1898. Recourir aux experts et aux érudits n'est cependant pas du goût de tous. Là où Jean-Auguste Brutails voyait la solution, l'inspecteur de l'Enseignement du dessin Henri Lefort voyait la source du problème. Du reste, le débat n'avait rien de nouveau. Dans un texte datant de mars 1882 et tiré d'une conférence faite à la Société centrale des architectes, Julien Guadet (1834-1908), premier prix de Rome en 1864, distinguait déjà « une archéologie féconde et nécessaire », celle qui se lance à la conquête scientifique du passé en ouvrant sur « la connaissance même du patrimoine de l'art », et « une archéologie desséchante des nomenclatures et des classifications » qui fait des architectes de vulgaires copistes coupés des réalités de leur époque. Il condamnait ainsi sans appel

³³⁴ Rapport d'Henri Lefort, 1917, AN-Pierrefitte, F/21/8007. Ses différents rapports sont tous conservés dans ce fonds. Voir en particulier le « Rapport sur l'École Municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux » de mai 1916.

³³⁵ Monique SEGRÉ, *L'Art comme institution, l'École des Beaux-Arts, 19^{ème}-20^{ème} siècles*, ouvr. cité, p. 121-141.

³³⁶ Jean-Auguste BRUTAILS, « Quelques réflexions sur l'art décoratif nouveau », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 25, 1922, p. 128.

l'archéologie qui ne permettrait aujourd'hui ni à Raphaël l'*École d'Athènes*, ni à Paul Véronèse les *Noces de Cana* ; l'archéologie stérile et inconsciente du mal qu'elle fait, qui impose à des artistes faits pour être des créateurs l'humiliation d'être des copistes, qui a tué déjà les arts dans plusieurs pays, qui nous a infligé le plagiat de Paestum d'abord, le plagiat du Moyen Âge ensuite, et qui ne trouverait pas davantage un *mea culpa* quand elle nous aurait conduits tout doucement à faire nous aussi les glyptothèques ou les pynacothèques [sic] de Munich ! Car tout lui agréé, à condition d'être le passé mort, tout hormis la vie et la sincérité dans l'art.

Et Guadet de conclure : « J'en aurais trop long à dire là-dessus, mais j'ai une conviction d'artiste bien faite à cet égard et que je résume d'un mot : l'archéologie, voilà l'ennemie !³³⁷ ».

Pierre Paris, entre historicisme, Art nouveau et Art déco

Pierre Paris doit-il être rangé parmi ces archéologues ennemis de l'art vivant ? En matière d'architecture et d'art décoratif, nos conclusions ne semblent pas devoir être très différentes de ce que nous avons vu précédemment. Ses idées n'ont rien d'avant-gardistes et plusieurs éléments attestent son goût pour l'historicisme. Si l'on en croit Maurice Legendre, celui-ci s'immisçait jusque dans la décoration intérieure des résidences de Pierre Paris qui aimait à s'entourer d'objets anciens et fréquentait presque chaque semaine le célèbre marché madrilène du Rastro. Ainsi, « il avait réussi à faire de son château de Beyssac en Périgord, je ne dirai pas un musée, puisque la maison était vivante, mais une maison vivante riche en œuvres d'art comme un musée³³⁸ ». C'est encore l'impression qui se dégage du salon du château [FIG. 145]. D'après les descendants de Pierre Paris, il est toujours le reflet de ce qu'il était à l'époque du premier propriétaire, un reflet un peu pâle sans doute puisque la maison, qui n'est pas habitée toute l'année, a connu de nombreux cambriolages. Les photographies conservées des bureaux de Pierre Paris confirment également le jugement de Maurice Legendre. Sur l'une d'elle [FIG. 253], qui pourrait le représenter dans son cabinet à l'Institut français de Madrid ou à Beyssac, on l'aperçoit au milieu des livres, fumant à sa table de travail et entouré de tableaux, de photographies (on reconnaît en particulier la Dame d'Elche), de moulages (?) de bas-reliefs et d'un grand nombre de plats et de vases. La même ambiance se dégage de son bureau à la Casa de Velázquez [FIG. 254, 255]. Meubles anciens, objets d'art, tapis et bibelots en tout genre, photographies et souvenirs personnels sont omniprésents et renvoient à un espace qui est à la fois sanctuarisé, relevant de la sphère de l'intime, et ouvert sur le monde extérieur. Sur le négatif sur verre dont l'image n'est pas très nette, on distingue notamment un moulage de la Dame d'Elche ; à gauche du buste, ce qui doit être un petit vase ibérique ; à droite de l'image, un buste de Diego Velázquez ; sur le mur, à gauche, les cinq portraits alignés sont ceux des fils du directeur (on reconnaît assez distinctement les photographies de Roger et Franc Paris, morts au front, que nous avons retrouvées) ; celui qui est au-dessus semble représenter sa première épouse, Marie Eyquem, décédée en 1900 (si nous ne faisons pas erreur, il est désormais à Beyssac). L'atmosphère des lieux devait être des plus éclectiques. Sur l'illustration publiée par la revue

³³⁷ Texte reproduit dans Annie JACQUES et Emmanuel SCHWARTZ (éd.), *Les Beaux-Arts, de l'Académie aux Quat'z'arts. Anthologie historique et littéraire*, Paris, ENSBA, coll. « Beaux-arts histoire », 2001, p. 466-467.

³³⁸ Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », art. cité, p. 158, 160.

La Esfera en 1930, on reconnaît, encadrant la porte, une tenture chinoise (et non indienne comme l'indique le pied de figure) offerte par son fils, André, qui vit alors en Orient. Pierre Paris l'évoque dans une lettre à Yani (Jean Paris) : « Bonnes nouvelles d'André, hier ; la veille était arrivée la fameuse valise si impatiemment attendue ; il y a de beau crêpe de Chine pour des robes, et une magnifique bande brodée ancienne qui fera admirablement à la Casa Velázquez, et, en attendant, dans mon salon d'ici. Elle a près de 7^m de long sur 1^m de haut³³⁹ ».

Pour autant, malgré son goût pour l'ancien, Pierre Paris ne rejette pas en bloc les innovations de son époque. Trois exemples valent la peine d'être rappelés. Lorsqu'il décide de faire l'achat d'une résidence secondaire, à la fin de l'année 1904, il est significatif que son choix se porte sur un petit château périgourdin du XV^e siècle. Les travaux qu'il entreprend pour agrandir Beyssac – on aperçoit les échafaudages sur certaines photographies et cartes postales [FIG. 143] – pourraient se rattacher, avec leur tourelle et leurs créneaux, à un style troubadour complètement dépassé au début du XX^e siècle³⁴⁰. Mais il s'agit ici de restaurer et de rendre plus habitable une demeure historique sans rompre avec le cadre médiéval des lieux. Aussi, on peut y voir, plus vraisemblablement sans doute, la marque d'un goût historiciste teinté de régionalisme architectural, en plein essor au tournant des XIX^e et XX^e siècles³⁴¹.

Le second exemple, celui de l'édifice de l'Institut français de Madrid – aujourd'hui disparu³⁴² – construit entre 1912 et 1913, est plus complexe. Les lettres échangées par Pierre Paris, les recteurs Raymond Thamin et Paul Lapie, et l'un des architectes du bâtiment, Albert Galaron, montrent que Pierre Paris s'implique fortement dans le projet de construction, en particulier dans la distribution des espaces intérieurs, mais également dans la décoration de la façade principale donnant sur la rue Marqués de la Ensenada³⁴³. Les photographies permettant d'apprécier le détail de l'architecture et du décor sont peu nombreuses. Sur l'une d'elles [FIG. 256] on peut saisir l'esprit de synthèse qu'offrait la façade de cet édifice officiel français en Espagne. L'historicisme n'a pas disparu. On le retrouve à travers un néoclassicisme discret (colonnes, chapiteaux ioniens, corniches, frontons entrecoupés, consoles). Celui-ci est toutefois combiné à des éléments plus modernes. La polychromie de l'ornementation, les motifs végétaux et les formes toutes en rondeur de la décoration en mosaïque et en sgraffite, qui se concentrent surtout autour des trois grandes baies destinées à donner un éclairage maximal à la salle de conférences, ainsi que sur la frise visible au-dessus de la corniche, sur

³³⁹ Cat. PARIS (Yani) 31-01-1925.

³⁴⁰ Ces travaux sont évoqués dans cat. PARIS (Yani) 16-06-1926. Sur ce style très en vogue au milieu du XIX^e siècle, voir Elsa CAU, *Le style troubadour, l'autre romantisme*, Montreuil, Gourcuff Gradenigo, 2017.

³⁴¹ Jean-Claude VIGATO, *L'architecture régionaliste. France (1890-1950)*, Paris, Éditions Norma, 1994, en particulier la première partie ; pour un cas concret : Anne RICHARD-BAZIRE, « Après la bibliothèque [num. thématique consacré à l'architecte Jean-Louis Pascal] », *Livraisons de l'histoire de l'architecture*, 28, 2014, p. 185-208.

³⁴² L'Institut actuel est installé dans l'un des immeubles voisins qui abritait le collège de la Société française de bienfaisance, ancêtre du lycée français de Madrid.

³⁴³ Voir en particulier cat. GALERON 10-11-1912.

ce qui semble être un étage attique, se rattachent nettement à l'Art nouveau³⁴⁴. En dernière analyse, par son aspect relativement sobre, son volume, la composition ternaire de sa façade (les deux espaces latéraux et un corps central rythmé par quatre colonnes encadrant trois grandes ouvertures), le toit plat et sa balustrade (ici en fer forgé) ainsi que la clôture en pierre de taille, les escaliers d'accès et leurs balustres, l'Institut français de Madrid n'est pas sans évoquer la façade sur les jardins du Petit Trianon de Versailles, mais sans tomber dans le pastiche. Il combine néoclassicisme et Art nouveau. À ce titre, il nous semble être un bon exemple de ce que devaient être les idées de Pierre Paris en matière d'art et d'architecture au moment où il dirigeait l'école des Beaux-Arts de Bordeaux.

En ce qui concerne le dernier exemple retenu, nous serons plus bref. Il s'agit de l'esprit qui préside à la construction de la première Casa de Velázquez, un projet que Pierre Paris a naturellement suivi de très près. Il s'inscrit toutefois dans un contexte différent. Aussi, nous le développerons dans un autre chapitre. Signalons pour l'heure que l'historicisme y est encore plus marqué qu'à l'Institut français : la Casa n'est rien d'autre qu'un palais Siècle d'Or construit au milieu des années 1920, un édifice auquel est par ailleurs intégré le portail baroque en granit (fin du XVII^e-début du XVIII^e siècle) provenant du palais d'Oñate et offert par la ville de Madrid³⁴⁵ [FIG. 257]. Pour autant que l'on puisse l'apprécier sur les trop rares photographies dont on dispose, l'Art déco semblait toutefois plus présent dans les espaces intérieurs, en particulier dans la bibliothèque [FIG. 258].

3. — ÉCHEC ET POSTÉRITÉ DE DEUX PROJETS BORDELAIS

Autour de 1900, la volonté de faire de Bordeaux un important centre régional en matière d'enseignement des beaux-arts et des arts décoratifs, sur la base d'une conception érudite de l'art telle que nous l'avons étudiée précédemment, conduit les dirigeants de l'école municipale à porter deux projets ambitieux. Il s'agit, d'une part, de la création d'un institut d'archéologie et d'histoire de l'art et, d'autre part, de la fondation d'une école régionale d'architecture. Malgré les efforts déployés et les soutiens *a priori* unanimes dont ils bénéficient, aucun ne verra le jour. Il faudra bien sûr interroger les causes de cet échec. Nous accorderons

³⁴⁴ Lettre d'Albert Galeron à Pierre Paris, cat. GALERON 10-11-1912 : « Je vous adresse en même temps que cette lettre, comme papiers d'affaires, un rouleau contenant : 1° Le tracé d'ensemble à 0^m05 p. m de l'ornementation des espaces triangulaires entre les arcades de notre Institut. 2° le patron grandeur naturelle de l'une des deux bandes de mosaïque portant les inscriptions si heureuses que vous avez proposées. Ce dernier tracé est très exact ayant été calqué sur la façade même. L'espèce de broderie en sgraffiti qui accompagne la bande de mosaïque se fait en ce moment. On laisse en attente la place de la mosaïque, qui viendra s'insérer avec la plus grande justesse. La mosaïque que vous voulez bien vous charger de faire exécuter à Bordeaux serait, dans mon idée à fond d'or, ou, si le prix en était trop élevé, à fond jaune d'or. Les lettres d'un contour très simple, devraient être en rouge un peu foncé tirant sur le grenat. Cette décoration, dont l'initiative vous est due, sera, je pense d'un très bel effet. On nous annonce l'arrivée des azulejos du bois sacré de lauriers roses pour la frise inférieure pour le 20 de ce mois ». L'inscription dont il est question, insérée dans le bandeau central du décor en mosaïque, de part et d'autre de la grande fenêtre centrale, comportait les mots latins *Docere / Discere*. On lisait également, sous la corniche : « Institut français » ; enfin, au-dessus des portes d'accès réservées à chacune des deux sections : « Académie de Toulouse » (à gauche) et « Académie de Bordeaux » (à droite).

³⁴⁵ Jara MUÑOZ HERNÁNDEZ et Carlos VILLARREAL COLUNGA, « Las andanzas de la portada de Oñate tras la demolición de la casa-palacio: calle Mayor, Teatro Español, La Moncloa », *Arqueología de la arquitectura*, 17, 2020, en ligne sur <https://doi.org/10.3989/arq.arqt.2020.003>.

une attention particulière au premier cas. Dans une certaine mesure, on peut voir dans le projet d'une « faculté des beaux-arts » un ancêtre lointain de ce que sera la Casa de Velázquez. D'autre part, il faut se souvenir qu'au cours de l'hiver 1882-1883, séjournant à Rome alors qu'il était en route pour la Grèce, Pierre Paris avait vécu quelques semaines dans l'intimité des antiquisants de l'École française de Rome et des artistes de la Villa Médicis, tandis qu'à partir de 1859 et jusqu'à la réorganisation de l'EFA, en 1874, une section des Beaux-Arts exista officiellement à Athènes et permit surtout de faire travailler archéologues et architectes en étroite collaboration³⁴⁶. Si la réforme de 1874 supprima cette section, Pierre Paris, comme nous l'avons vu, eut lui aussi l'occasion de travailler avec des architectes de l'Académie de France à Rome à l'occasion de ses fouilles déliennes et élatéennes. Autrement dit, nous retrouvons dans le projet bordelais d'institut d'archéologie et d'histoire de l'art une manifestation de l'*habitus athénien* de Pierre Paris³⁴⁷.

Rappelons enfin que nous avons eu l'occasion d'amorcer l'étude de cette question dans un article coécrit avec Soline Morinière³⁴⁸. Outre le fait qu'il était utile à notre démonstration d'intégrer les conclusions de ce travail, ajoutons que depuis la parution de cet essai, un nouveau passage dans les archives bordelaises nous a permis d'exhumer d'autres documents inédits. Ils nous permettront d'apporter des précisions à ce dossier.

Le grand dessein de Pierre Paris : un institut d'archéologie et d'histoire de l'art pour Bordeaux

Le projet d'un institut bordelais d'archéologie et d'histoire de l'art peut se résumer en quelques mots. Il devait permettre de faire travailler en synergie les élèves-artistes de l'école et les étudiants-érudits de la faculté des lettres en fondant en une seule et même structure l'enseignement d'histoire de l'art et d'archéologie dispensé par Pierre Paris à l'université et l'enseignement artistique de l'école municipale. D'où le fait que ce projet soit parfois qualifié de « faculté des beaux-arts ». Au-delà de l'enseignement, la fusion devait aussi concerner les collections (objets archéologiques, moulages, photographies, bibliothèques) afin de résoudre l'épineux problème du manque d'espace dont on disposait pour les exposer, en particulier à la faculté des lettres comme nous l'avons vu dans le chapitre 4. Le projet est présenté publiquement par Pierre Paris le 2 août 1900, à l'occasion de la cérémonie de distribution des prix de l'EBAB³⁴⁹. Le texte de ce discours était en partie connu puisqu'il avait été signalé et cité par Catherine Béguerie puis par Soline Morinière³⁵⁰. Plusieurs documents que nous

³⁴⁶ Georges RADET, « La Casa Velázquez », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 32, 1, 1929, p. 10-11, établit un lien direct entre l'histoire de l'EFA et l'esprit qui préside à la conception de la Casa de Velázquez autour de 1920.

³⁴⁷ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901, p. 31, 84-86 ; Marie-Christine HELLMANN et Philippe FRAISSE, *Paris-Rome-Athènes. Le voyage en Grèce des architectes français aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, ENSBA, 1982 ; Marie-Christine HELLMANN, « Les architectes de l'École française d'Athènes », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 191-222.

³⁴⁸ Soline MORINIÈRE et Grégory REIMOND, « Sous une vaste nef, simple, svelte et légère... », art. cité.

³⁴⁹ Pierre PARIS, « Discours [1900] », art. cité, p. 9-13.

³⁵⁰ Catherine BÉGUERIE, « L'enseignement de l'histoire de l'art à Bordeaux. Premiers cours, premiers professeurs : l'émergence d'une discipline », art. cité, p. 234 ; Soline MORINIÈRE, « La collection de moulages de l'Université de Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, 105, 2014, p. 166-169.

avons retrouvés dans les archives de Bordeaux Métropole montrent que le projet était en réalité plus ancien.

Le projet d'institut est l'un des éléments qui nous a conduit à affirmer que l'arrivée de Pierre Paris à la tête de l'école, à la fin de l'été 1898, avait été soigneusement préparée. Il est en effet présenté au conseil de surveillance et de perfectionnement dès la séance extraordinaire convoquée le 31 octobre pour l'installation officielle du nouveau directeur [ANN. 49], et il est évoqué dans plusieurs lettres avant même sa nomination. Ainsi, Pierre Paris écrit à Léon Heuzey, le 5 août 1898, que son arrivée à la tête de l'école « mettrait un trait d'union entre l'Université de Bordeaux et l'École des B. Arts », un projet qui avait par ailleurs reçu l'appui du recteur Auguste Couat avant qu'il ne meure subitement le 21 juillet. Ce « nouveau lien entre la Ville et l'Université » est également évoqué dans la lettre qu'il adresse au directeur de l'Enseignement supérieur pour solliciter son appui³⁵¹. Du reste, l'idée semblait trainer dans les cartons depuis plusieurs années comme le précise Pierre Paris dans son allocution du 31 octobre 1898 devant le CSP :

Monsieur Paris sait que cette idée n'est pas nouvelle ; mais il serait heureux de la reprendre et de la voir aboutir ; les circonstances sont des plus favorables, puisque la direction des Beaux-Arts à Bordeaux est confiée à un professeur de l'Université [Henri de La Ville], puisqu'il se trouve au Conseil Municipal plusieurs artistes qui ont fait les mêmes projets ; Monsieur Paris est certain que l'appui du Conseil de perfectionnement ne lui fera pas défaut³⁵².

L'idée d'un rapprochement entre l'université et l'école des Beaux-Arts est encouragée par les autorités universitaires depuis longtemps. Ainsi, dans son rapport d'activité pour l'année 1886-1887, le doyen Alfred Espinas se montre favorable à ce que les élèves-artistes soient accueillis au musée d'archéologie de la faculté des lettres pour venir y dessiner d'après l'antique :

Dans ce commerce familial avec les chefs-d'œuvre de l'art antique, dans ces exercices techniques où les uns apprendront à déterminer avec toutes les ressources de la critique historique l'âge et l'origine d'un monument, où les autres s'efforceront de surprendre les secrets des premiers et des plus grands sculpteurs qu'aucune nation ait jamais produits, il n'est pas possible que la méthode des uns ne devienne plus exacte et l'invention des autres plus féconde et qu'il n'en résulte pour la science et pour l'art dans cette région des progrès qu'aucun enseignement théorique ne peut au même point susciter³⁵³.

Au cours de l'année universitaire 1887-1888, il semble que huit élèves de l'école des Beaux-Arts fréquentent régulièrement le musée universitaire³⁵⁴. C'est assurément très peu au regard du nombre d'inscrits à l'école municipale et il est évident que ce privilège est réservé aux meilleurs élèves de la classe supérieure de dessin. Mais cela a le mérite de montrer que la volonté de rapprochement entre les deux institutions est bien réelle. On en trouve un autre témoignage dans le rapport du doyen Paul Stapfer sur l'activité de la faculté pendant l'année 1892-1893 : il souligne que la transformation de la chaire d'antiquités grecques et

³⁵¹ Cat. HEUZEY 05-08-1898 ; cat. LIARD 18-08-1898.

³⁵² Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 31-10-1898.

³⁵³ Alfred ESPINAS, « Faculté des lettres [rapport annuel du doyen] », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1887, p. 93.

³⁵⁴ Alfred ESPINAS, « Faculté des lettres. Rapport annuel au conseil académique et au conseil général des facultés », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1888, p. 92.

latines en chaire d'archéologie et d'histoire de l'art va désormais conduire Pierre Paris à faire sortir son enseignement des limites de la Grèce et de l'Antiquité, ce qui permettra d'« attirer par la variété des matières un public plus nombreux et de mieux servir les intérêts de notre École municipale des Beaux-Arts³⁵⁵ ».

Aussi, lorsque le 31 octobre 1898 Pierre Paris annonce au CSP son intention de relancer le projet d'un rapprochement entre l'école et l'université, sa décision ne peut être que bien accueillie. La manière dont il le conçoit fait écho aux programmes architecturaux impulsés un peu partout en France par la Troisième République afin de doter l'enseignement supérieur d'installations matérielles modernes et adaptées à la nouvelle fonction que l'on attend des universités. Après celui des facultés de droit (1872-1874), des sciences et des lettres (1880-1886), de médecine et de pharmacie (1880-1888), il s'agirait en effet de bâtir *ex nihilo* un nouveau palais universitaire qui, associé à l'édifice de Sainte-Croix, serait dédié à l'art et à l'archéologie³⁵⁶. Construit sur l'un des terrains libres situés à proximité de l'école, le palais de la faculté des beaux-arts abriterait un amphithéâtre, un musée de moulages (ouvert au public), une collection photographique et une bibliothèque. Henri de La Ville de Mirmont se déclare prêt à « user de son influence auprès du Conseil Municipal », mais « il ne se dissimule pas qu'il y aura des difficultés à vaincre ». Alphonse Ricard, adjoint au maire délégué aux Travaux publics appuie lui aussi l'idée. Le procès-verbal précise à son sujet : « il n'aura pas grand effort à faire pour appuyer et tâcher de faire aboutir la demande du Directeur, qui ne fait que reproduire l'idée qu'il avait eue, il y a quinze ans, il habitait alors une partie du bâtiment de l'École, il avait fait part de son projet à Monsieur G. Labat et à d'autres artistes, mais dit-il nous n'avions pas l'influence que nous avons aujourd'hui ». L'université de Bordeaux accueille elle aussi favorablement le projet. Le doyen des lettres, Adolphe Waltz³⁵⁷ (professeur de littérature latine), et Georges Brunel (professeur de mathématiques) l'évoquent dans leur rapport annuel et soulignent qu'il y aurait là une solution au problème du manque de place pour l'exposition des collections de l'université³⁵⁸. Cela équivaut à une prise de position publique et officielle de l'université. En mars 1899, Pierre Paris peut ainsi annoncer au conseil de surveillance et de perfectionnement que l'idée a reçu l'appui des responsables universitaires³⁵⁹. En attendant de pouvoir faire avancer le dossier, quelques mesures symboliques sont prises. En février 1899, Pierre Paris obtient du doyen Paul Stapfer que des moulages de la faculté des lettres soient prêtés au professeur de l'école Fernand

³⁵⁵ Paul STAPFER, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1892-1893, p. 197.

³⁵⁶ Sur les palais universitaires bordelais : Claude LAROCHE et Dominique DUSSOL, « Un exemple provincial. Les facultés de Bordeaux », dans Philippe RIVÉ, Laurent MORELLE et Christophe THOMAS (éd.), *La Sorbonne et sa reconstruction*, Lyon, La Manufacture, coll. « L'œil et la main », 1987, p. 200-222 ; Anne RICHARD-BAZIRE, « La faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux par Jean-Louis Pascal (1876-1888 et 1902-1922) », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 13, 2007, p. 105-120 ; Claude LAROCHE, « *Pro Scientia Urbe et Patria* : l'architecture de la faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux, 1876-1888 et 1902-1922 », *In Situ. Revue des patrimoines*, 17, 2011, en ligne sur <http://journals.openedition.org/insitu/1126> (texte auparavant publié dans la *Revue archéologique de Bordeaux*, 83, 1992, p. 137-173).

³⁵⁷ Adolphe Waltz occupe les fonctions de doyen pendant la suspension de Paul Stapfer. Voir Grégory REIMOND, « Stratégies de pouvoir et milieu universitaire », art. cité.

³⁵⁸ Adolphe WALTZ, « Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1897-1898, p. 125 ; Georges BRUNEL, « Rapport sur l'état des facultés et les actes du conseil de l'université de Bordeaux pendant l'année scolaire 1897-1898 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1897-1898, p. 10.

³⁵⁹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 07-03-1899.

Saunier³⁶⁰. La démarche est doublement habile : elle permet au nouveau directeur de se rendre aimable auprès de l'un de ses enseignants tout en prenant une mesure concrète montrant l'intérêt et la nécessité d'un rapprochement entre les deux collections. L'année suivante, une proposition du directeur vise à préparer la présentation officielle du projet d'institut. Alors que le CSP discute du choix des sujets des concours en loges, l'un des sujets du concours d'architecture, « Façade d'une orangerie », est remplacé par « Un musée de moulages » sur la proposition de Pierre Paris³⁶¹. Au début de l'été 1900, le projet est en effet sur le point de prendre un nouvel élan.

Du rapport Paris à la présentation publique du projet

Le 14 juin 1900, Pierre Paris adresse une longue lettre à l'adjoint au maire de Bordeaux, Henri de la Ville de Mirmont. En réalité, il s'agit d'un véritable rapport détaillant le projet d'institut d'archéologie et d'histoire de l'art que le directeur soumet à la municipalité – en témoigne le langage formel de la lettre malgré l'intimité des liens qui unissent les deux hommes³⁶². La décision de lancer officiellement le projet d'institut est liée au calendrier électoral. À la suite des élections municipales du 20 mai, l'adjoint Henri de La Ville, jusque-là en charge de la division des Beaux-Arts, est passé à celle de l'Instruction publique tout en restant président du CSP. À ce titre, il occupe, comme le rappelle Pierre Paris, une position stratégique qui lui donne l'autorité et l'autonomie nécessaire pour tenter de faire avancer le dossier en étant « l'arbitre de l'École des Beaux-Arts et le chef de l'Instruction publique dans l'administration municipale ». Le rapport Paris est le document le plus précis dont on dispose afin de comprendre en quoi devait consister l'institut d'archéologie et d'histoire de l'art. Quatre priorités sont définies. La question de la constitution d'un musée de reproductions est au cœur du programme. L'objectif va au-delà de la simple fusion des collections universitaires et de celles de l'école. 1. D'une part, Pierre Paris souligne l'urgence qu'il y aurait à « faire de gros sacrifices pour rajeunir et réformer nos modèles ». Disposer d'un espace d'exposition plus vaste permettrait de compléter et de renouveler les moulages d'antiques en les enrichissant d'œuvres récemment découvertes par les archéologues, tout en accordant une plus grande place aux œuvres d'autres époques, en particulier celles qui illustrent la richesse des styles roman et gothique alors qu'il n'y a pour l'heure « rien qui représente la merveilleuse floraison de notre art national à aucune époque de sa glorieuse histoire ». 2. D'autre part, l'aménagement d'un local moderne offrirait aux élèves et aux étudiants un espace de travail adapté ce qui n'est le cas ni à la faculté des lettres – comme nous l'avons vu dans le chapitre 4 – (les trois salles existantes sont définies comme « des magasins et non des musées d'étude »), ni à l'école des Beaux-Arts [FIG. 259] où

³⁶⁰ Cat. STAPFER 03-02-1899.

³⁶¹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 28-04-1900. Les deux autres sujets retenus sont « Un hôtel de caisse d'épargne » et « Un hôtel de ville ». Le sujet « Un musée de moulages » ne semble finalement pas avoir été traité. Les élèves architectes ont notamment travaillé sur : un hôtel de caisse d'épargne (concours en loge) ; la porte d'entrée d'un hôtel de ville, un portique dorique grec (dessin d'architecture, concours d'ordres) ; un baptistère, une salle à manger d'été (composition esquisse d'architecture). Voir *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1900, p. 49-50, ainsi que le rapport manuscrit des membres du jury, p. 25-26, ABM, 763 R 10.

³⁶² Cat. LA VILLE DE MIRMONTE 14-06-1900 (1 et 2).

ces modèles sont très mal disposés dans une étroite galerie, le long d'un mur ; on ne peut pas tourner autour pour les étudier, ni se reculer pour les [rat. = ét] dessiner. La galerie, exposée au Nord [FIG. 224], est du reste froide et humide, et il est dangereux, l'hiver comme l'été, de s'y établir pour travailler. Il n'est pas douteux que ces conditions ne détournent souvent les élèves de faire là des études supplémentaires, en dehors des heures régulières de cours. Beaucoup demandent à aller dessiner à la Faculté des Lettres où ils sont bien mieux installés, mais sont privés des conseils de leurs professeurs. Il serait donc aussi nécessaire, à courte échéance, d'améliorer la disposition des moulages, et, pour cela, de trouver un nouveau local, en dehors des bâtiments actuels.

3. Ensuite, prolongeant les débats qui, à Paris, occupent depuis plusieurs années les membres de l'Union centrale des arts décoratifs désireux d'aménager un musée spécifique et une bibliothèque (il s'installera finalement dans l'aile Marsan du palais du Louvre en 1905), le directeur souhaite développer une section des arts décoratifs alors que la municipalité vient de faire l'acquisition d'une reproduction en galvanoplastie du trésor de Boscoreale. 4. Enfin, le directeur-professeur, dont nous avons vu que l'enseignement *ex cathedra* accordait une place privilégiée à l'archéologie de l'art grec, souhaite développer l'enseignement des beaux-arts dans leur ensemble, celui « de l'Histoire de l'art et des industries d'art », reflet direct de la conception unitaire de l'art qui s'impose dans le sillage du moment Art nouveau, et écho direct des préoccupations éducatives affichées par Henri de La Ville de Mirmont et Pierre Paris. Ce dernier explique :

L'éducation d'un artiste ne consiste pas seulement à apprendre le dessin, la peinture ou le modelage, d'une part, de l'autre à voir et à admirer platoniquement les chefs d'œuvre du passé ou du présent ; il faut y ajouter l'enseignement historique et littéraire qui vient enrichir l'esprit, exciter l'imagination, affiner le goût. Cet enseignement n'existe pas à l'École, ou n'existe qu'à l'état embryonnaire. Il ne faut pas se dissimuler que nos professeurs d'art, si experts en leur métier spécial, sont pour la plupart mal préparés à tout autre rôle qu'à celui de maîtres techniques. Ils s'entendent peu à éveiller chez leurs élèves l'amour et la pleine intelligence du beau, et ces élèves sortent de l'école sans connaître l'histoire, le sens, ni la valeur esthétique des [rat. = mod] chefs d'œuvre qu'ils ont mécaniquement copiés, sans s'être intéressés au mouvement des arts et des industries chez les peuples anciens ou modernes ; ils n'ont pas appris comment l'étude pieuse et sincère du passé national est la condition nécessaire des recherches fécondes pour le présent et l'avenir.

Pierre Paris est donc convaincu que le transfert de l'enseignement de l'histoire de l'art et de l'archéologie à Sainte-Croix ainsi que la fusion des deux collections existantes permettraient de faire émerger une faculté moderne. Elle valoriserait l'œuvre entreprise par la ville et l'État depuis les années 1880 et permettrait ainsi à Bordeaux, pionnière dans la constitution d'une collection universitaire, de retrouver la première place qu'elle a désormais perdu³⁶³.

Mais le programme de Pierre Paris ne se réduit pas à cet exposé purement théorique. La deuxième partie de son rapport est consacrée à sa mise en œuvre pratique et aborde les questions règlementaires et matérielles. Le désir de voir édifier un palais universitaire se devait d'être réaliste : la ville de Bordeaux venait de déboursier des sommes considérables pour

³⁶³ « Il y a là une situation anormale, fâcheuse et décourageante pour le professeur d'Histoire de l'art qui, ayant eu l'honneur d'organiser le premier musée de ce genre en France, se voit maintenant dans des conditions humiliantes vis-à-vis des grandes Universités, Lyon, Lille, Montpellier, ou même Aix en Provence. Or, si le Musée de la Faculté des Lettres était transféré à l'École des Beaux-Arts, et en même temps que lui l'enseignement artistique, tout changerait au grand profit de l'Université comme de l'École ».

financer la construction des facultés de droit, des lettres et des sciences ainsi que de médecine et de pharmacie ; quant à la réhabilitation de l'abbaye de Sainte-Croix en école des Beaux-Arts, elle datait d'à peine dix ans. On ne pouvait pas raisonnablement espérer qu'un projet pharaonique fût appuyé par la ville. À bien des égards, l'idée du directeur n'est pas sans évoquer les choix qui furent faits dans la première moitié du XIX^e siècle lorsque François Debret (1777-1850) et Félix Duban (1797-1872) menèrent les travaux d'agrandissement de l'École nationale et spéciale des beaux-arts. L'idée est bien de s'appuyer sur ce qui existe – l'ancienne abbaye de Sainte-Croix – et d'y ajouter un nouveau bâtiment qui serait construit dans le square Sainte-Croix, actuel square Dom Bedos, qui appartient à l'école [FIG. 260]. Le bâtiment abriterait un amphithéâtre de 150 places destiné aux cours publics (équipé pour permettre les projections), une salle de conférences, un espace de travail pour le professeur, un laboratoire de photographies et de projections. La bibliothèque et les collections y seraient également regroupées : on trouverait « des salles, ou un vaste hall [sans doute une cour vitrée] destiné à recevoir les reproductions des œuvres principales de l'art antique, du Moyen Âge, de la Renaissance et moderne », enfin des salles plus petites consacrées à la conservation et à l'exposition des photographies et des objets de vitrine. Le projet, par son esprit, rappelle fortement le palais des Études édifié par Félix Duban aux Beaux-Arts de Paris. Le projet s'accompagne d'une seconde proposition qui est exposée dans la deuxième lettre que Pierre Paris adresse le même jour à Henri de La Ville de Mirmont. On se souvient qu'en 1899, le CSP, à la suite d'une demande des professeurs, avait formulé le vœu que fût aménagé un jardin destiné à cultiver les plantes et les espèces végétales qui fourniraient des modèles aux élèves ornemanistes³⁶⁴. En juin 1900, cet espace n'existe toujours pas et la construction du palais de l'institut le menacerait puisque l'idée était précisément d'installer ce jardin dans le square Sainte-Croix. Or pour Pierre Paris, le lieu est « mal approprié à une telle destination, car il est exposé au Nord, et enfermé entre de hautes murailles que surmontent d'un côté des cheminées fumeuses d'usines » – on les aperçoit sur notre **FIGURE 228**. La solution serait donc que la municipalité fit l'acquisition du terrain vague situé en face de l'école [FIG. 261] qui disposerait de l'espace nécessaire à la réalisation de ses deux projets, tandis que les différents aménagements seraient intégrés aux travaux d'urbanisme et de voirie qui, au même moment, donnent naissance à un nouveau quartier au sud de l'école des Beaux-Arts.

Enfin, les réflexions de Pierre Paris accordent une place importante aux questions réglementaires et administratives. Elles répondent à deux objectifs principaux. D'une part, il s'agit de clarifier le statut du futur institut en respectant l'autonomie et les compétences respectives des deux partenaires impliqués : la ville et l'université³⁶⁵. Ensuite, les propositions témoignent de la volonté d'assurer la viabilité du projet sur le long terme, « toute question de personnes mise à part ». Le fait que Pierre Paris soit à la fois le titulaire de la chaire de la faculté des lettres et le directeur de l'école, ou qu'Henri de La Ville, lui aussi

³⁶⁴ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séances des 09-05-1899 et 12-12-1899.

³⁶⁵ Rappelons que les lois du 28 avril 1893 et du 11 juillet 1896, ainsi que les différents décrets et arrêtés d'application, donnaient à l'université, désormais personnalité civile, les outils juridiques dont elle avait besoin pour mettre en œuvre un tel projet. Arthur MARAIS DE BEAUCHAMP, *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur. Tome cinquième (juin 1889-mai 1898)*, éd. par Auguste GÉNÈRÈS, Paris, Delalain Frères, 1898, p. 247, 591-606, 694-730.

universitaire, soit à la tête de la division de l'Instruction publique et de la présidence du CSP, doit faciliter le transfert des deux collections et le rapprochement des enseignements artistiques et érudits. Toutefois, cette situation favorable est conjoncturelle et rien n'indique qu'elle doive nécessairement perdurer. Il faut donc envisager la possibilité qu'à l'avenir des personnes différentes aient à travailler ensemble. Le palais de l'institut serait donc cogéré par la ville de Bordeaux et par l'université. La surveillance et l'entretien quotidien des lieux et des collections relèverait de l'école (donc de la municipalité). En revanche, pour tout ce qui a trait aux enjeux pédagogiques (choix, achat et disposition des modèles), les décisions seraient prises à la fois par le professeur titulaire de la chaire d'histoire de l'art et d'archéologie et par le directeur de l'école qui pourrait se faire représenter par l'un de ses professeurs. L'institut serait ainsi un espace partagé. Les étudiants et les artistes y auraient librement accès ; l'enseignement universitaire, qu'il s'agisse des cours publics *ex cathedra* ou des conférences, serait désormais dispensé à l'institut, et plus à la faculté des lettres, et il serait également ouvert aux élèves-artistes qui auraient le statut d'auditeurs libres ; on comprend – l'idée est sous-entendue – que l'enseignement artistique resterait quant à lui dans l'ancienne abbaye de Sainte-Croix. Enfin, l'amphithéâtre et la salle de conférences pourraient être utilisés par « tout professeur de l'Université qui, ayant à traiter quelque sujet se rattachant à l'histoire de l'art, voudrait faire usage constamment ou temporairement des salles et des collections de l'Institut³⁶⁶ ». Un employé rétribué sur le budget spécial de l'institut ferait fonction de surveillant et d'appariteur. Enfin, répondant au désir de faire du musée un lieu d'éducation ouvert au plus grand nombre, Pierre Paris précise que « les salles de collections seraient ouvertes au public à des jours et à des heures fixées par arrêté municipal » – pour ne pas gêner le déroulement des cours – ces visiteurs extérieurs disposant d'une entrée réservée.

Au début de l'été 1900, le projet a donc pris forme et semble suffisamment mûr pour être rendu public. La distribution des prix de l'école, qui se tient le 2 août au Grand-Théâtre, est l'occasion parfaite. Ce n'est pas un hasard si la présidence de la cérémonie est offerte cette année-là, non pas à un représentant envoyé par la direction des Beaux-Arts, mais à Gaston Bizos, recteur de l'académie de Bordeaux et, à ce titre, président du conseil de l'université. C'est à Pierre Paris, qui se présente « comme le semeur dont la main a jeté au sillon l'humble germe des moissons d'or³⁶⁷ », qu'il revient d'expliquer en quoi consisterait l'institut d'archéologie et d'histoire de l'art qu'il entrevoit à travers « un rêve tenace³⁶⁸ » [ANN. 55]. Son discours, très littéraire et toujours quelque peu grandiloquent, ainsi que ceux d'Henri de La Ville de Mirmont et de Gaston Bizos, témoignent du large soutien dont bénéficie le projet³⁶⁹. De larges extraits sont retranscrits dans la presse locale, assurant ainsi sa publicité auprès des Bordelais³⁷⁰. Dans l'appréciation qu'il rédige pour l'avis annuel de notation de Pierre Paris pour l'année 1899-1900, le nouveau doyen de la faculté des lettres,

³⁶⁶ Pierre Paris cite en exemple le professeur d'Antiquités orientales : on se souvient que ce cours, créé à Bordeaux en 1898 (il disparaîtra en 1903), est alors dispensé par l'égyptologue George Foucart.

³⁶⁷ Pierre PARIS, « Discours [1900] », art. cité, p. 13.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 9-13.

³⁶⁹ Henri de LA VILLE DE MIRMON, « Discours [1900] », art. cité, p. 14 ; Gaston BIZOS, « Discours [1900] », art. cité, p. 19, 22-23.

³⁷⁰ Voir, par exemple : « Distribution des prix de l'école des Beaux-Arts », *La Gironde*, 04-08-1900, p. 3.

Georges Radet – qui a fait son entrée au CSP de l'école en avril, ce qui n'est manifestement pas une simple coïncidence –, précise de son côté, que « La tâche qu'il a assumée en prenant la direction de l'École des Beaux-Arts et la façon dont il s'en acquitte créent un nouveau et précieux trait d'union entre la Ville et son Université³⁷¹ ».

La mort lente d'un projet ambitieux

Au cours des années suivantes, le projet d'institut d'archéologie et d'histoire de l'art ne perd pas de sa vigueur. En 1902, Pierre Paris l'évoque à nouveau lors de son discours à la distribution des prix, alors que le directeur des Beaux-Arts, Henry Roujon, préside la cérémonie³⁷². Le discours de ce dernier ayant été improvisé, il ne fut malheureusement pas retranscrit. La brochure de l'année 1902 et les comptes rendus publiés dans la presse n'en offrent qu'un résumé succinct. Le directeur des Beaux-Arts ne semble pas avoir évoqué le projet d'institut mais ses propos relatifs à une école « en pleine prospérité, en plein succès », ainsi que l'hommage rendu au travail réalisé par Henri de La Ville, Pierre Paris et l'ensemble des professeurs laissent supposer, malgré l'aspect convenu de ce genre de discours, qu'il soutient et valide la politique de gestion de la dyarchie³⁷³. Une lettre que lui adresse Henri de La Ville de Mirmont en juin 1899 laisse par ailleurs entendre que le directeur des Beaux-Arts a pu être informé très tôt des projets concernant l'école³⁷⁴. La direction de l'Enseignement supérieur semble, elle aussi, bien disposée. Dans une lettre à Léon Heuzey du 4 avril 1904, alors que Pierre Paris évoque une possible mise en disponibilité de trois ans pour mener à bien ses projets en Espagne, il écrit : « Une question plus délicate serait celle de l'École des Beaux-Arts. M. Bayet³⁷⁵ m'a déclaré qu'il ne voulait pas que j'abandonne cette Direction, qui a fait entrer un établissement important dans le domaine universitaire ; il y a d'ailleurs des projets de création d'un Institut d'histoire de l'art qui ne réussira peut-être que si je suis là³⁷⁶ ». De fait, Charles Bayet semble vouloir appuyer le projet sous certaines conditions. Après la promulgation de la loi de séparation des Églises et de l'État, un certain nombre d'édifices religieux (archevêchés, évêchés, grands séminaires) sont devenus propriété de l'État. Bordeaux demande que l'ancien archevêché lui soit attribué afin que la ville puisse y

³⁷¹ AD-Gironde, dossier de carrière de Pierre Paris, 111 AW 213.

³⁷² Pierre PARIS, « Discours [1902] », art. cité, p. 11.

³⁷³ Henry ROUJON, « Discours de M. Roujon, délégué de M. le ministre de l'Instruction publique », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1902, p. 17-18.

³⁷⁴ Lettre d'Henri de La Ville de Mirmont au directeur des Beaux-arts, Henry Roujon, 14-06-1899, AN-Pierrefitte, F/21/8007. L'adjoint au maire invite Henry Roujon à venir présider en personne la cérémonie de distribution des prix. À la suite de la lettre, rédigée par un secrétaire, La Ville a ajouté une note manuscrite : « Je serais tout particulièrement reconnaissant à Monsieur le Directeur des Beaux Arts s'il pouvait accepter notre invitation. J'aurais à entretenir sur place Monsieur Roujon de beaucoup de questions concernant l'amélioration de nos Musées et les réformes que mon camarade Paris désire introduire à l'École municipale des Beaux Arts ». On peut supposer qu'il s'agit du projet d'institut. Une minute de lettre datée du 24 juin 1899 indique qu'Henry Roujon a répondu qu'il aurait été heureux de faire le déplacement mais qu'en raison de la préparation de l'Exposition universelle de 1900, ni lui ni personne de son service ne pourra faire le déplacement à Bordeaux. C'est William Bouguereau qui présidera finalement la cérémonie.

³⁷⁵ Historien de l'art, il succède à Louis Liard à la direction de l'Enseignement supérieur, une fonction qu'il occupe de 1902 à 1914.

³⁷⁶ Cat. HEUZEY 04-04-1904.

aménager un musée³⁷⁷. Dans une note du 26 janvier 1906 dans laquelle le directeur de l'Enseignement supérieur examine les demandes des principales villes françaises au cas par cas, il précise au sujet de Bordeaux :

À Bordeaux, certaines installations de l'Enseignement supérieur sont déplorables. Toutefois ni l'archevêché, ni le Grand Séminaire ne peuvent être directement utilisés par l'Université.

La Ville demande, paraît-il, l'attribution de l'Archevêché pour y organiser un Musée d'art et d'antiquités. *Ne pourrait-on, en retour de cette cession, lui imposer les conditions suivantes :*

1° Agrandissement de la Faculté de Droit évalué [sic] à 200 000 frs. – Actuellement la place fait défaut pour les cours, la Bibliothèque, la salle de travail ;

2° Engagement exigé d'installer une maison d'étudiants ;

3° *Transfert du Musée de moulages de l'Université à côté de l'école municipale des Beaux-Arts, dans une construction à prévoir.* Actuellement ces moulages sont entassés à l'Université dans les conditions les plus défectueuses. Ce futur Musée serait commun à l'Université et à la Ville, qui y trouverait encore son avantage [nous soulignons]³⁷⁸.

D'une année à l'autre, le projet refait surface. Lors de la distribution des prix de 1905, en raison de l'absence de Pierre Paris, malade, c'est Henri de La Ville de Mirmont qui y revient une fois de plus. Il souligne, devant le nouveau sous-secrétaire d'État aux Beaux-arts, Étienne Dujardin-Beaumetz, les liens qui ont d'ores et déjà pu être établis :

Notre Directeur, professeur d'histoire de l'art à la Faculté des Lettres, a fait de l'École une véritable Faculté municipale des Beaux-Arts, qui complète les autres Facultés de l'Université de Bordeaux. Ses élèves de la rue de Tausia fréquentent son amphithéâtre et son musée de moulages du cours Victor-Hugo. L'École est un terrain d'union pour les trois ordres d'enseignement. M. le Doyen de la Faculté des Lettres a sa place dans le Conseil de surveillance et de perfectionnement [Georges Radet], à côté des artistes et des amateurs distingués qui veulent bien prêter à la Ville leur concours dévoué³⁷⁹.

En attendant que l'institut puisse voir le jour, on s'efforce de resserrer les liens entre l'école et l'université en appliquant une méthode chère à Pierre Paris : imposer des réalisations concrètes dans l'espoir de faire prendre conscience de la pertinence d'un projet et trouver ainsi les soutiens nécessaires pour le faire aboutir. Ainsi, en 1907-1908 et en 1908-1909, une partie de l'enseignement de Pierre Paris à la faculté des lettres est délocalisé à l'école des Beaux-Arts : un cours d'histoire générale de l'art, illustré par des projections, s'y déroule³⁸⁰.

Au regard de ce contexte apparemment si favorable, comment expliquer que le projet soit au point mort, quoi qu'en dise Henri de La Ville de Mirmont en 1905 ? Les sources que nous avons pu consulter ne permettent pas d'aller au-delà de quelques hypothèses. Il conviendrait

³⁷⁷ À Toulouse par exemple, en 1908, les bâtiments de l'ancien grand séminaire diocésain, rue du Taur, sont attribués à l'université qui décide d'y installer la section droit-lettres de la bibliothèque universitaire et la collection de moulages. Celle-ci est aménagée au rez-de-chaussée et les cours s'y déroulent à partir de la rentrée 1912. Voir Jean-Loup ABBÉ, « Du collège de Périgord à l'Université de Toulouse, les bâtiments du 56, rue du Taur », dans Jean-François COUROUAT et Hélène DÉBAX (éd.), *Cent ans de recherches méridionales à Toulouse : l'Institut d'études méridionales (1914-2014)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, coll. « Méridiennes » (7), 2018, p. 51.

³⁷⁸ Ce document a été localisé par Soline Morinière : rapport de Charles Bayet, « Attribution aux Universités de bâtiments antérieurement affectés aux archevêchés, évêchés et grands séminaires », AN-Pierrefitte, F/17/14479.

³⁷⁹ Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours [1905] », art. cité, p. 12.

³⁸⁰ UNIVERSITÉ DE BORDEAUX, *Programme des enseignements. Année scolaire 1907-1908*, p. 37 ; *Année scolaire 1908-1909*, p. 38.

notamment de compulser les procès-verbaux des séances du conseil municipal de Bordeaux pour savoir si le projet y fut présenté et débattu. Si tel est le cas, comment fut-il accueilli ? La position du ministère de l'Instruction publique est une autre question à envisager. Si aucun désaccord n'est formulé publiquement, nous avons vu que la direction de l'Enseignement supérieur posait des conditions à son soutien. Quant à la direction des Beaux-Arts, Henry Roujon semble bien disposé en 1902. Mais il quitte ses fonctions en octobre 1903 et est remplacé par Henry Marcel (30 octobre 1903-25 janvier 1905) puis Étienne Dujardin-Beaumetz (sous-secrétaire d'État jusqu'au 14 janvier 1912). Or nous avons vu que l'administration des Beaux-Arts, entre 1903 et 1913, formule des critiques de plus en plus vive quant à la conception érudite de l'enseignement artistique tel qu'il existe à Bordeaux. Dans son discours à la distribution des prix de 1905, Étienne Dujardin-Beaumetz ne dit mot du projet d'institut ; en revanche, il insiste sur le fait qu'une école comme celle-ci ne saurait se contenter de former des artistes : « Si nos Écoles régionales doivent, pour quelques-uns, être la base première des études artistiques, il importe de ne pas oublier combien elles serviront les intérêts des industries locales, en donnant aux artisans qui auront suivi leurs cours la compréhension des lignes et des formes. [...] Car nos Écoles ne sont pas seulement destinées à former des artistes³⁸¹ ». Même si le projet initial de Pierre Paris, tel qu'il l'expose en 1900, comporte un volet consacré aux arts décoratifs, la création de l'institut d'archéologie et d'histoire de l'art aurait conduit à renforcer un peu plus une conception traditionnelle, érudite et académique de l'enseignement artistique peu compatible avec le désir du gouvernement de favoriser les arts appliqués à l'industrie. Plus simplement que de lui opposer un refus formel, les directeurs des Beaux-Arts successifs semblent avoir choisi d'ignorer le projet, du moins en public. Dans ce contexte, sans l'appui actif de l'administration centrale, la ville de Bordeaux devait se débrouiller seule pour faire naître l'institut. Les difficultés durent être rédhibitoires. Entre les années 1870 et 1890, la municipalité avait consacré des sommes considérables à la modernisation de ses infrastructures d'enseignement (qu'il s'agisse des écoles primaires, des lycées, des facultés ou de l'école des Beaux-Arts). Bâtir un palais des Études, aussi modeste fût-il, exigeait des dépenses que Bordeaux ne pouvait sans doute plus se permettre pour un enseignement qui devait passer, aux yeux de beaucoup, comme secondaire et déjà bien doté. D'autant plus qu'en ce début de XX^e siècle, les différents palais universitaires, pourtant récents, apparaissaient déjà comme vieillissants et insuffisants, sans que Bordeaux semblât capable de poursuivre l'effort engagé au début de la Troisième République pour entretenir, adapter et développer les infrastructures qu'elle avait créées. Du côté de l'université, si le recteur Gaston Bizos apporte son soutien en 1900, il meurt brusquement en 1904. Raymond Thamin, qui lui succède, est très proche de Pierre Paris (leur amitié remonte, une fois n'est pas coutume, aux années normaliennes). Mais outre le fait que l'université ne pouvait accepter d'assurer l'essentiel d'une dépense qui allait profiter avant tout à l'école municipale, elle ne pouvait s'engager dans un tel programme alors même qu'elle se lançait dans des projets destinés à renforcer sa projection internationale (en particulier en Espagne) et à développer ses enseignements par la création de divers instituts. Elle devait donc faire des choix.

³⁸¹ Étienne DUJARDIN-BEAUMETZ, « Discours de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1905, p. 15.

À quel moment peut-on considérer que le projet d'un institut d'archéologie et d'histoire de l'art bordelais est définitivement mort ? Les discours prononcés chaque année lors de la distribution des prix sont un bon indicateur. En 1906, Pierre Paris se charge de lire l'allocution préparée par Henri de La Ville de Mirmont, malade. Il semble que ce soit à cette occasion que le projet des deux hommes ait été une dernière fois évoqué en public, sur un ton qui est celui de l'oraison funèbre :

Le président de 1900, M. le recteur Bizos, s'intéressait à l'École, qu'il m'avait demandé de lui faire visiter, où je l'avais souvent conduit. De concert avec M. le doyen Radet, qui nous préside aujourd'hui, et avec M. le directeur Paris, il préparait les voies et moyens de réunir à l'École les collections municipales et celles de la Faculté des lettres. Une mort prématurée a seule empêché que le nom de M. le recteur Bizos, indissolublement attaché à la fondation de notre internat municipal du lycée de jeunes filles, restât également célèbre chez nous par la création de cet Institut d'archéologie et d'histoire de l'art dont M. Paris voyait déjà dans un rêve qui n'a pu être réalisé la porte monumentale ouverte aux élèves de l'École et aux étudiants de la Faculté, et ornée du double blason de Bordeaux et de l'Université³⁸².

À la faculté des lettres, on espère toujours la réalisation du projet qui revient sporadiquement dans les procès-verbaux des séances du conseil de l'université. La première fois, le 17 juin 1907, c'est à l'occasion des possibilités d'investissement de l'ancien archevêché. Il apparaît inadapté à l'installation d'une bibliothèque universitaire ou au transfert de la faculté de droit, « Aussi a-t-on songé à le convertir plutôt en Musée d'art et d'archéologie : la faculté des lettres pourrait y installer ses moulages et hospitaliser les collections de la Ville beaucoup plus considérables de sorte que l'entretien et le gardiennage incomberaient à la municipalité³⁸³ ». L'idée de fusion des deux collections est toujours présente – il est vraisemblable que la collection municipale en question soit celle de l'école des Beaux-Arts – mais on semble avoir renoncé à la construction d'un édifice dédié. Enfin, le 13 mars 1908, au moment où Pierre Paris et Georges Radet sollicitent la création d'un atelier et d'un enseignement du dessin à la faculté des lettres, le procès-verbal signale l'ajournement d'une demande qui serait satisfaite par la fondation espérée d'un « musée commun pour les Beaux-arts et la Faculté³⁸⁴ ». Nous ne trouvons plus trace du projet d'institut d'archéologie et d'histoire de l'art après cette date. Il est vrai qu'à partir de 1908-1909, les projets espagnols des universitaires Bordelais durent absorber leur énergie et leur temps. On renonça.

L'esprit qui avait présidé à la conception de cette entreprise mort-née allait toutefois connaître une postérité inattendue. D'une certaine façon, à travers la mise en place progressive d'une école française d'Espagne sous contrôle bordelais, Pierre Paris allait pouvoir œuvrer par une autre voie au « rêve tenace » auquel il avait dû renoncer. Dès 1909-1910, la première année de fonctionnement de l'École des hautes études hispaniques, un élève de l'École du Louvre, Auguste Anglès, est intégré à la promotion. En 1914, si le projet d'aménagement d'un atelier d'artiste à l'EHEH semble avoir échoué, Pierre Paris peut recevoir comme boursier un jeune artiste, Albert Binquet, qui avait été élève à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux. Ces premiers essais montrent que le directeur souhaite faire de son « École française d'Espagne » un lieu d'accueil pour les jeunes chercheurs et pour les artistes. Cela

³⁸² « Distribution des prix à l'École municipale des Beaux-Arts », *La Gironde*, 01-08-1906, p. 3.

³⁸³ Procès-verbaux du conseil de l'université, séance du 18-06-1907, AD-Gironde, 2014/122 456, p. 233-234.

³⁸⁴ Procès-verbaux du conseil de l'université, séance du 13-03-1908, AD-Gironde, 2014/122 456, s. p.

devait aboutir, entre 1916 et 1920, à la création de la Casa de Velázquez qui, aujourd'hui encore, présente cette particularité, unique parmi les cinq écoles françaises à l'étranger, de regrouper en son sein une section scientifique et une résidence d'artistes³⁸⁵.

Le projet d'une école régionale d'architecture pour Bordeaux

L'idée de créer à Bordeaux un institut d'archéologie et d'histoire de l'art n'est pas le seul projet ambitieux porté par l'école des Beaux-Arts sous le directorat de Pierre Paris. Autour de 1900, dans le prolongement des réformes impulsées depuis les années 1880, émerge en effet la volonté de fonder une école régionale d'architecture, un projet qui est par ailleurs en adéquation avec la volonté du gouvernement de décentraliser un enseignement jusque-là fortement dépendant de l'École nationale des beaux-arts. Si les Bordelais se montrent favorables à cette idée dans un premier temps, les conditions imposées, qui les auraient placés dans une situation d'étroite dépendance vis-à-vis de l'école parisienne, les conduisent à rejeter cette création. Prolongeant un constat que nous avons déjà pu faire, ce dossier illustre les tensions Paris-province et la force du patriotisme local bordelais au début du XX^e siècle, la cité girondine se montrant plus que jamais soucieuse de préserver son autonomie et ses spécificités régionales face à un modèle parisien jugé étouffant. Son cas, du reste, n'est pas unique : Toulouse offre un exemple comparable³⁸⁶.

D'après Laurence Bassières, qui a jeté les bases de cette histoire sur le temps long, c'est en 1877 que fut créé un enseignement d'architecture au sein de l'école municipale de Bordeaux³⁸⁷. Les sources que nous avons pu consulter indiquent qu'il est en réalité plus tardif. La – courte – brochure éditée à l'occasion du concours annuel de 1879 ne mentionne aucune épreuve d'architecture³⁸⁸. Dans son rapport de mars 1880, l'inspecteur Auguste-Alexandre Hirsch précise même que l'école, qui souhaite se développer, projette de créer deux nouveaux cours : l'un pour la sculpture, l'autre pour l'architecture³⁸⁹. Plusieurs documents confirment que ce dernier est institué en 1883. Jean-Louis Labbé (1847-1906), architecte diocésain depuis 1882³⁹⁰, est nommé professeur d'architecture par un arrêté municipal du 7 novembre 1883. Il dispense chaque semaine un cours théorique (une heure) et un cours pra-

³⁸⁵ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (10), 1994, p. 64-65, 86 et 97.

³⁸⁶ Jean-Henri FABRE, « Création de l'école régionale d'architecture de Toulouse : de l'art de bâtir à l'art du dessin (1903-1942) », *Les Cahiers de Framespa. Nouveaux champs de l'histoire sociale*, 28, 2018, en ligne sur <http://journals.openedition.org/framespa/4861>.

³⁸⁷ L'auteur, tout en signalant les principaux termes du débat qui oppose Bordeaux et le ministère au début du XX^e siècle, s'intéresse surtout à l'histoire de l'école régionale à partir de l'entre-deux-guerres : Laurence BASSIÈRES, « Genèse et développement de l'école régionale d'architecture de Bordeaux », *Transversale*, 2, 2017, p. 17-26 ; EAD., « Genèse et développement de l'école régionale d'architecture de Bordeaux », *Politiques de la culture. Carnet de recherches du Comité d'histoire du ministère de la Culture sur les politiques, les institutions et les pratiques culturelles*, 2017, en ligne sur <https://chmcc.hypotheses.org/3721>.

³⁸⁸ VILLE DE BORDEAUX, *École gratuite de Dessin et de Peinture. Concours de 1879*, Bordeaux, Imp. G. Gounouilhou, 1879 (un exemplaire est conservé aux AN-Pierrefitte, F/21/8007).

³⁸⁹ Rapport d'Auguste-Alexandre Hirsch, mars 1880, « Questionnaire pour MM. les inspecteurs », p. 4, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

³⁹⁰ Jean-Michel LENIAUD, s. v. « Labbé Jean-Louis », *Répertoire des architectes diocésains du XIX^e siècle*, Paris, École nationale des chartes, 2003, en ligne sur <http://elec.enc.sorbonne.fr/architectes/289>.

tique (deux heures) que suivent alors 19 élèves. S'ajoute un deuxième enseignement dispensé par Philippe-Edmond Colot (né en 1835), nommé par un arrêté municipal du 1^{er} novembre 1883, en charge des sciences appliquées à l'architecture (deux cours hebdomadaires d'une heure chacun auxquels sont inscrits 24 élèves)³⁹¹. Le 1^{er} janvier 1890, il est remplacé par Jean-Octave Rozier.

La création de la section d'architecture répond aux désirs de la municipalité et du directeur, Charles Braquehay, d'offrir un enseignement des beaux-arts aussi complet que possible. Néanmoins, ses débuts semblent modestes. En 1888, l'inspecteur Auguste-Alexandre Hirsch signale : « Ce cours est tout à fait élémentaire. Les travaux qui nous ont été présentés sont trop peu nombreux pour nous permettre une note d'appréciation³⁹² ». Comme pour les autres sections de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, la volonté de développer les enseignements est toutefois bien présente. En 1894, Jean-Louis Labbé adresse une proposition à Achille Zo dans ce sens. Elle témoigne d'une double préoccupation que partagent l'État et de nombreux architectes. D'une part, celle de mettre en place un diplôme officiel « de façon à distinguer les vrais architectes des personnes qui en prennent le titre sans en avoir la capacité » (le seul qui soit alors reconnu n'est délivré que par l'École nationale des beaux-arts). Ensuite, celle de favoriser l'émergence « de quelques écoles régionales dans des villes ayant une Faculté des Sciences, d'y donner un enseignement assez élevé pour former des architectes complets et équivalent à celui de la Seconde Classe de l'École Nationale des Beaux-Arts ». En d'autres termes, l'objectif est d'organiser et de réglementer la profession tout en décentralisant l'enseignement³⁹³. Si le professeur ne se fait aucune illusion quant à la capacité de ces centres provinciaux à égaler par leur formation celle des Beaux-Arts de Paris, il est en revanche convaincu qu'« il est possible de développer notablement le résultats des études ». Sans surprise, et dans le prolongement de ce que l'on sait de la conception de l'enseignement à Bordeaux, la solution qu'il propose vise à adapter le modèle parisien : renforcer le système d'émulation en développant les concours. Il demande ainsi à ce que les concours d'esquisses, jusque-là mensuels, deviennent hebdomadaires et qu'un concours de rendu soit organisé tous les deux mois. Facultatifs, ils donneraient lieu à des récompenses en fin d'année pour stimuler la participation des élèves³⁹⁴. Cette recherche d'une plus grande exigence explique encore qu'en 1897, Jean-Louis Labbé demande au CSP de rétablir le concours d'entrée pour sélectionner les élèves qui se destinent à l'architecture. S'il est d'accord avec le directeur « pour trouver excessives » les conditions définies par l'ancien règlement qui prévoyait des épreuves de dessin linéaire, de dessin d'imitation (tête d'après la bosse) et de mathématiques (arithmétique, géométrie, algèbre), il demande – et obtient – que soient évaluées les compétences des candidats en matière d'arithmétique, de géométrie, de

³⁹¹ Rapport d'Auguste-Alexandre Hirsch, février-mars 1884, « Renseignements à prendre auprès de MM. les professeurs », fiches concernant Jean-Louis Labbé et Philippe-Edmond Colot, AN-Pierrefittet, F/21/8007. Voir également, dans le même fonds, la minute de lettre de la direction des Beaux-Arts au préfet de la Gironde, 07-06-1884, qui précise que « La Municipalité de Bordeaux, donnant satisfaction au vœu maintes fois exprimé par mon administration, a étendu l'année dernière le programme d'études de son École de Peinture et de dessin par la création des cours d'architecture et d'histoire de l'art ».

³⁹² « Enseignement du dessin, inspection de 1888, rapport de l'inspecteur », AN-Pierrefittet, F/21/8007.

³⁹³ Denyse RODRIGUEZ TOMÉ, « L'organisation des architectes sous la III^e République », *Le Mouvement social*, 214, 2006, p. 55-76.

³⁹⁴ Lettre de Jean-Louis Labbé à Achille Zo, 04-11-1894, ABM, 753 R 3.

dessin de solides et de masques³⁹⁵. Lors de la même séance du conseil de surveillance et de perfectionnement, Alphonse Ricard propose, avec succès, que seuls les élèves ayant remporté une épreuve en sciences soient admis à concourir en loges en fin d'année : « Il cite à l'appui de sa demande l'exemple de M^r Clavery qui, ayant obtenu en 1895 le 1^{er} prix (concours en loges), et a été à ce titre subventionné par la Ville, n'a pas encore été reçu à l'école Nationale des Beaux-Arts, et cela en raison de son excessive faiblesse en mathématiques ». Ajoutons qu'à la demande du CSP, Henri de La Ville de Mirmont obtient quelques semaines plus tard du conseil municipal de Bordeaux la création d'un cours élémentaire de sciences appliquées à l'architecture³⁹⁶. Ces mesures, même si elles ne concernent qu'un enseignement fondamental, témoignent de la nouvelle conception qui s'est imposée progressivement au XIX^e siècle, à savoir que l'architecte ne peut pas seulement être un artiste mais qu'il doit aussi être un bon technicien³⁹⁷.

En 1901, l'idée d'une école régionale d'architecture refait surface. Le 21 mai, le conseil de surveillance et de perfectionnement de l'école prend connaissance d'un rapport de Jean-Louis Labbé préparé après que l'on a annoncé qu'une commission spéciale, constituée à Paris par un arrêté ministériel, était chargée d'étudier le projet de création d'un diplôme national et d'écoles régionales dans plusieurs grandes villes de France³⁹⁸. Les termes du débat n'ont pas changé. Ce sont ceux que nous avons relevé dans la lettre de Jean-Louis Labbé à Achille Zo de 1894 et qui, tout au long des années 1890, sont exposés et répétés lors des congrès d'architectes et au sein des – nombreuses – commissions constituées sans succès pour faire avancer ce dossier. Le rapport de Jean-Louis Labbé rappelle ces différentes étapes et montre qu'il est au fait de l'actualité nationale. Il détaille en particulier les propositions issues des travaux d'une commission constituée de représentants des différentes sociétés provinciales d'architectes, laquelle a adoptée, le 16 juin 1896, une résolution en six points. L'idée était de faire émerger des écoles régionales complètes dont l'organisation serait calquée sur celle de l'École nationale des beaux-arts, disposant toutes d'un règlement uniforme mais « laissant aux professeurs l'indépendance pédagogique nécessaire dans les questions d'art » (art. 4). Cette dernière précision visait sans aucun doute à préserver l'originalité des styles architecturaux régionaux et à empêcher que le style éclectique « beaux-arts » ne se répande uniformément dans toutes les grandes villes de France³⁹⁹. D'autre part, ces écoles délivreraient un certificat de sortie qui permettrait à son possesseur de rejoindre la première classe de l'école des Beaux-Arts de Paris sans avoir à subir un nouvel examen d'entrée. On

³⁹⁵ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 26-10-1897.

³⁹⁶ Extrait du registre des délibérations du conseil municipal de la Ville de Bordeaux, séance du 19-11-1897, ABM, 753 R 3.

³⁹⁷ En 1865, la création de l'École spéciale d'architecture visa précisément à favoriser un enseignement plus proche de la réalité sur le terrain et de la pratique professionnelle en offrant une alternative, en matière de formation des architectes, à la doctrine académique qui régnait à l'École nationale des beaux-arts. Voir Denyse RODRIGUEZ TOMÉ, « L'organisation des architectes sous la III^e République », art. cité, p. 59 ; Bernard LEMOINE, « Apprendre à construire : la formation technique des architectes à l'École des beaux-arts au XIX^e siècle », art. cité (il propose une analyse nuancée – en faveur des travaux académiques – de cette question). Plus largement, voir les textes réunis dans Annie JACQUES et Emmanuel SCHWARTZ (éd.), *Les Beaux-Arts, de l'Académie aux Quat'z'arts. Anthologie historique et littéraire*, ouvr. cité, p. 423-469.

³⁹⁸ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 21-05-1901.

³⁹⁹ Anne RICHARD-BAZIRE, « Après la bibliothèque [num. thématique consacré à l'architecte Jean-Louis Pascal] », art. cité.

peut considérer que les propositions soumises au CSP de l'école de Bordeaux par Jean-Louis Labbé et Alphonse Ricard, en 1897, visaient à préparer l'avenir en rapprochant la section d'architecture du modèle qui avait été dessiné par la commission de 1896. C'est dans ce contexte que le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts décide de nommer une nouvelle commission en 1901.

L'inquiétude vient du caractère jacobin de cet organe consultatif, perçu comme une « commission officielle peu ou mal renseignée » (la province n'y dispose que d'un seul représentant). À la lecture du procès-verbal de la séance du CSP et du rapport du professeur, on comprend que dans un certain nombre de villes – Rouen est clairement mentionnée⁴⁰⁰ – on souhaite, malgré la charge financière induite⁴⁰¹, la création d'une école régionale complète et autonome et non de ce qui ne serait qu'une école préparatoire pour accéder aux Beaux-Arts de Paris. Pierre Paris, qui partage les vues de son professeur, informe le CSP qu'il a écrit à Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts, pour lui adresser une réclamation concernant la composition de la commission ministérielle :

il [Pierre Paris] lit au conseil la réponse de M^r Roujon, où il est dit que la commission actuelle, une fois qu'elle aura tranché les raisons de principe ne manquera pas de faire appel aux lumières des professeurs d'architecture de province. Mais cette réponse ne peut satisfaire, puisque c'est justement la question de principe qui mérite surtout d'être étudiée avec le concours de la province intéressée.

Le conseil de surveillance et de perfectionnement se range à l'avis exprimé par Jean-Louis Labbé dans son rapport : on décide de demander qu'une délégation des écoles provinciales soit reçue par la commission. Georges Radet, qui doit se rendre à Paris, est chargé de présenter lui-même cette requête à Henry Roujon. D'autres écoles firent-elles de même ? Nous ne le savons pas mais, quoi qu'il en soit, un mois plus tard, le CSP est informé qu'à la suite de cette démarche, Jean-Louis Labbé et Pierre Paris ont été convoqués à Paris pour être auditionnés par la commission le 25 juin⁴⁰². Lors de la distribution des prix du 3 août, Henri de La Ville de Mirmont se montre confiant. Évoquant « le voyage à Paris du directeur et du professeur d'architecture », il ne doute pas que Bordeaux puisse accueillir l'une des écoles régionales d'architecture qui doivent être fondées⁴⁰³.

En attendant, on s'efforce de se préparer. Au printemps 1902, le CSP approuve un projet de réorganisation de l'enseignement d'architecture : il est désormais gradué en trois années ; de nouvelles matières sont intégrées au programme (le volume horaire hebdomadaire augmente de deux heures) ; des examens de fin d'année sont institués pour passer d'une division à l'autre ; un certificat d'études vient sanctionner la fin de la scolarité pour les meilleurs

⁴⁰⁰ Le cas rouennais est intéressant. Au départ, les débats sont aussi vifs qu'à Bordeaux. Mais finalement, le projet aboutit et l'école régionale d'Architecture de Rouen est la première à être fondée, le 2 septembre 1904. Voir ÉLISE GUILLERM, « À la genèse d'une École régionale d'architecture. Acteurs et ambitions : Rouen, 1884-1914 », *Politiques de la culture. Carnet de recherches du Comité d'histoire du ministère de la Culture sur les politiques, les institutions et les pratiques culturelles*, 2019, en ligne sur <https://chmcc.hypotheses.org/9565>.

⁴⁰¹ Il sera nécessaire de créer de nouveaux enseignements (physique, chimie, géologie, législation du bâtiment, théorie et construction – dédoublement du cours existant), de les doter du matériel nécessaire et de recruter des professeurs. Il évalue les dépenses à environ 6 000 F annuels.

⁴⁰² Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 24-06-1901.

⁴⁰³ Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours [1901] », art. cité, p. 17.

élèves. Bref, il y a là autant de mesures destinées « à ménager la transition entre l'état actuel et le nouvel état de choses que créera l'institution d'une école régionale d'architecture telle qu'on nous la fait espérer⁴⁰⁴ ». La présence d'Henry Roujon à la distribution des prix de l'école, le 27 juillet 1902, permet à Pierre Paris d'exprimer avec netteté – et non sans fierté – ce qu'espèrent les Bordelais :

Une entreprise de décentralisation dont l'honneur vous revient, Monsieur le Président [Henry Roujon], entreprise d'autant plus hardie qu'elle détruira des privilèges très défendus [ceux de l'École nationale des beaux-arts], et blessera certaines fiertés quelque peu dédaigneuses, la création prochaine d'Écoles régionales d'architecture, écoles ayant tous leurs organes, de plein exercice, comme on dit ; la représentation nécessaire de cet enseignement nouveau dans le jury chargé de conférer le diplôme ; la certitude que Bordeaux sera choisi comme l'un des nouveaux centres d'études ; toutes ces espérances devaient nous exciter à accroître dès maintenant ou mieux disposer nos ressources, à préparer l'avenir en fortifiant le présent. Une fois encore, Monsieur le Maire [en réalité l'adjoint, Henri de La Ville], vous nous avez compris et aidés ; une nouvelle disposition de nos programmes et de notre temps, l'inauguration d'études pratiques et scientifiques nouvelles, tout un règlement neuf sagement élaboré, ménageront une heureuse transition entre notre classe préparatoire d'architecture [aux Beaux-Arts de Paris] et l'École régionale que nous vous supplions, Monsieur le Directeur [des Beaux-Arts], de ne pas nous faire longtemps attendre. Puisse l'examen de nos travaux, la visite de nos ateliers, vous avoir convaincu que nous n'attendons qu'un mot de vous pour mettre au service d'une idée, d'une institution grosse d'espoir, les efforts énergiques de professeurs auxquels l'expérience et l'émulation féconde ne manqueront pas plus que le talent ; que nous sommes prêts à faire de nous-mêmes, à marcher droit et viser loin ; prêts à nous mesurer avec tous les rivaux, si hauts placés qu'ils se puissent croire. Nous sommes ambitieux, Monsieur, et voulons toute notre place au soleil ; c'est notre ardent désir que le présent que vous nous ferez soit très grand et très complet. Ne laissez pas rogner nos ailes ; ne nous laissez pas réduire, pauvres provinciaux, à une médiocrité systématique [sic]⁴⁰⁵.

Prononcé en présence du directeur des Beaux-Arts, le discours de Pierre Paris est ferme. Il montre bien que si les Bordelais ne manquent pas de motivation, ils ne sont pas pour autant prêts à tout accepter. L'année 1903 va être décisive.

Le refus bordelais : défendre les intérêts de la petite patrie ?

À la suite de ses travaux, et après avoir entendu de nombreux délégués, la commission constituée en 1901 charge Julien Guadet (1834-1908), chef d'atelier d'architecture et professeur de théorie à l'École nationale des beaux-arts, qui est également inspecteur des Bâtiments civils, de rédiger un rapport destiné à préparer la création des écoles régionales⁴⁰⁶. Il débouche sur la promulgation de deux décrets et de leurs arrêtés d'application le 23 janvier 1903⁴⁰⁷. Le premier réorganise le Conseil supérieur de l'enseignement des beaux-arts. Il est notamment chargé de l'examen des projets de programmes d'enseignement et il lui revient

⁴⁰⁴ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 07-05-1902. Voir également le rapport manuscrit de l'inspecteur Jules Dauban, 20-03-1902, 24-03-1902, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

⁴⁰⁵ Pierre PARIS, « Discours [1902] », art. cité, p. 10-11.

⁴⁰⁶ Alice THOMINE-BERRADA, s. v. « Guadet, Julien (25 décembre 1834, Paris – 17 mai 1908, Paris) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2013, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

⁴⁰⁷ *Journal officiel de la République française*, 31-01-1903, p. 570-577.

d'arrêter la liste des jurys qui organiseront chaque année les épreuves et les concours de l'École nationale des beaux-arts et des nouvelles écoles régionales d'architecture (art. 5). Quant à la compétence de désigner les professeurs qui devront être nommés dans chacune d'elles lorsqu'une place sera vacante, elle relève du ministre sur proposition du Conseil supérieur (art. 6). Le deuxième décret fonde officiellement les écoles régionales d'architecture et détaille leur organisation. C'est désormais au ministre de fixer, par un règlement, les conditions d'admission des élèves, l'organisation des études, l'ordre des concours et le mode de jugement des épreuves (art. 11). Quant à l'article 13, il charge l'École nationale des beaux-arts de l'évaluation de l'ensemble des épreuves, exercices et concours auxquels prendront part les élèves des écoles régionales.

Bordeaux fait partie des villes sélectionnées. Au début de l'année 1903, une délégation parisienne est reçue par la municipalité. Elle se compose de Julien Guadet, Frantz Blondel (président de l'Association provinciale des architectes français), Jean-Louis Pascal (l'architecte de la faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux) et Léopold Crost (chef du bureau de l'Enseignement des beaux-arts). Il s'agit de visiter les locaux de l'école des Beaux-Arts et de préparer la mise en place de l'école régionale. Le 10 mars 1903, Henri de La Ville de Mirmont rend compte de cette visite au conseil de surveillance et de perfectionnement. Le procès-verbal est bref mais témoigne du mécontentement des Bordelais : « Les conditions proposées ont été jugées inacceptables, l'administration des Beaux-Arts va établir un nouveau projet de règlement. Cette question est donc encore à l'étude ; le conseil de surveillance sera informé des décisions qui seront prises⁴⁰⁸ ». Le 12 mai, l'adjoint-président aborde à nouveau le sujet. Le refus de s'associer au projet tel qu'il a été défini est très net :

Après l'examen du décret concernant l'organisation des écoles régionales d'architecture, et surtout du rapport de M. Guadet présenté au nom de la commission d'étude, il résulte que ces écoles seront une extension en province de l'École des Beaux-Arts de Paris. Même divisions d'études, même programmes de concours jugés à Paris, pour la province comme pour la Capitale par le jury actuel de l'école des Beaux-Arts légèrement modifié. – Nomination du Directeur, des Professeurs, secrétaires etc. seraient faites par le Ministre sur la proposition d'un Conseil Supérieur, les municipalités n'auraient aucun droit.

Une personne bien renseignée m'a dit que comme nous, les municipalités de Rouen, Nancy, Toulouse avaient trouvé inacceptables les propositions de la Direction des Beaux-Arts⁴⁰⁹.

Si les Bordelais ne peuvent que se féliciter de voir émerger des écoles régionales complètes, les décrets du 23 janvier comportent un certain nombre de dispositions qui sont vécues comme l'expression d'une centralisation excessive et d'une véritable mise sous tutelle de la province de la part du ministère et de l'École nationales des beaux-arts. Le refus exprime des positions régionalistes. Au-delà des questions administratives, on craint aussi que l'uniformisation des programmes et du jugement des concours, dominés par les conceptions qui sont celles de l'École nationale des beaux-arts, ne conduise à la disparition des spécificités et des styles régionaux au profit de l'architecture « beaux-arts ». La référence explicite au rapport de Julien Guadet, publiés avec les décrets et les arrêtés du 23 janvier, en est la preuve.

⁴⁰⁸ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 10-03-1903.

⁴⁰⁹ Procès-verbaux du CSP, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance du 12-05-1903.

Le texte, en effet, présente ce phénomène d'uniformisation et, au-delà, d'unification nationale, comme inéluctable :

Rien assurément n'est plus respectable que le regret des anciennes originalités régionales, qui ont laissé dans l'histoire de l'architecture un tracé si lumineux. À cette ancienne diversité s'est désormais substituée, du nord au sud, de l'est à l'ouest, une unité contre laquelle ne prévalent ni les différences de climats, ni les différences de matériaux. Mais ce serait une grave illusion de croire que la création, sous les auspices de l'État, des écoles réparties dans quelques grandes villes pût suffire à faire disparaître un phénomène d'ordre général, de lois historiques, de mouvement social. [...] Notre histoire politique a pour conclusion l'effacement progressif de ces contrastes, notre histoire économique aboutit, et plus rapidement encore, à la même conclusion. En art, comme en tout, les originalités provinciales avaient pour condition la concentration de la vie provinciale dans des périmètres limités ; nos moyens modernes de transport, notre diffusion des idées par la presse, nos conditions actuelles de contact des citoyens entre eux, nos institutions politiques mêmes sont les prémices d'une conclusion dont le mot, en dépit des résistances ou des regrets, ne peut plus être qu'unité. De ces anciennes originalités de régions on ne peut plus parler qu'au passé⁴¹⁰.

Aussi, refuser cet état de fait est inutile, mieux vaut s'y adapter. D'où la nécessité de donner à tous les futurs architectes la même formation afin qu'un élève sortant de l'école de Marseille n'ait aucune difficulté à travailler à Lille, à Strasbourg ou à Nantes. Implicitement, Julien Guadet rejette ainsi les opposants au projet parmi les partisans d'un modèle passéiste qui se montrent incapables de s'adapter à un monde en pleine mutation. Un tel discours ne dut pas être du goût de tous.

Sans surprise, le 3 août 1903, dans son discours de la distribution des prix, Pierre Paris revient longuement sur cette actualité brûlante. La déception est grande mais les positions bordelaises ne fléchissent pas pour autant. Le refus l'a emporté et le directeur s'en explique. Il évoque tour à tour « une Commission trop exclusivement parisienne », une ville « réduite en étroite tutelle, et sous les vaines apparences d'une hardie décentralisation, un instrument perfectionné au contraire de concentration à outrance », une « création mal comprise » :

Non, Messieurs, même au prix de quelques avantages indiscutables, nous ne pouvons admettre cet accaparement de nos énergies provinciales. Notre devoir est de protester contre cette reconcentration à outrance, au moment même où notre Université, par exemple, cherche et réussit à se donner une personnalité bien vivante, une originalité bien à elle, pour le plus grand profit de la grande comme de la petite patrie⁴¹¹.

Et Pierre Paris de se lancer dans une attaque en règle contre Julien Guadet, le « maître qui parle haut et ferme », en affirmant « le regret des anciennes originalités régionales » et le « désir de les faire revivre ». Aucune image colorée ne manque à son discours, comme lorsqu'il compare la capitale à un poulpe dont les tentacules aspirent les éléments provinciaux.

Le discours de Pierre Paris offre une synthèse commode de la position des Bordelais engagés dans le projet d'une école régionale d'architecture. Il s'enferme dans un patriotisme étroit et exprime des contradictions multiples. Ainsi lorsque le directeur affirme que l'école des Beaux-Arts souhaite être libre de former elle-même ses architectes. Nous avons suffisamment insisté sur son étroite dépendance à la doctrine académique, aux prix de Rome et

⁴¹⁰ Rapport de Julien Guadet, *Journal officiel de la République française*, 31-01-1903, p. 575.

⁴¹¹ Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1903, p. 9-10.

sur son incapacité à retenir ses meilleurs artistes. Il n'en allait pas autrement des élèves-architectes. Le fonctionnement des nouvelles écoles régionales devait-il renforcer cette dépendance comme on le croyait à Bordeaux ou, au contraire, faire émerger peu à peu des centres régionaux autonomes ? Répondre à cette question exigerait une étude comparative de l'histoire des différentes écoles sur le temps long qu'il ne nous appartient pas d'entreprendre. Mais ne faut-il pas considérer qu'en refusant le statut qui lui était offert, Bordeaux se privait de la possibilité de fonder un enseignement d'architecture moderne et complet, sans pour autant résoudre la question de sa dépendance envers l'École nationale des beaux-arts⁴¹² ? La confiance qu'elle affichait envers ses propres ressources peut s'expliquer par le fait que la ville n'avait pas de concurrents proches susceptibles de la reléguer parmi les écoles insignifiantes, d'autant que l'autre grande métropole du sud-ouest, sa rivale traditionnelle, Toulouse, avait elle-aussi rejeté le statut d'école régionale. Rouen, dont on a vu qu'elle fit partie des villes qui manifestèrent leur mécontentement, changea d'avis après de vifs débats et fit le calcul inverse. En décidant d'accepter la création d'une école régionale d'architecture, elle faisait un triple pari : malgré les imperfections du système qu'avaient dessinées les décrets de janvier 1903, elle comptait bien utiliser les nouveaux outils dont elle allait disposer pour faire de l'école rouennaise un pôle régional attractif ; elle espérait ainsi pouvoir retenir davantage ses élèves et limiter le tropisme parisien ; enfin, accepter le statut d'école régionale permettait d'éviter qu'une ville voisine, Caen ou Amiens, ne l'obtînt à sa place et, à terme, ne la supplantât⁴¹³.

Le refus bordelais, du reste, n'était pas catégorique. En 1903, Pierre Paris espérait encore parvenir à un accord capable de satisfaire « les légitimes exigences de l'État en sauvegardant les droits de la Ville ». Il ne s'agissait, en somme, que d'un « retard⁴¹⁴ ». Celui-ci, toutefois, allait se révéler durable. En 1908, l'inspecteur de l'Enseignement du dessin, Georges Debrie, précisait dans son rapport : « La Ville de Bordeaux accepterait une école régionale d'Architecture, mais à la condition que la nomination des professeurs ne soit pas faite par l'État. À Bordeaux beaucoup d'excellents artistes rendraient [?] très facile la création d'une École régionale⁴¹⁵ ». Il fallut toutefois attendre le milieu des années 1920 pour que le projet refît surface et ce n'est que le 28 janvier 1928 que fut officiellement fondée l'école régionale d'Architecture de Bordeaux⁴¹⁶.

⁴¹² Sur ce point, voir le cas toulousain : Jean-Henri FABRE, « Création de l'école régionale d'architecture de Toulouse : de l'art de bâtir à l'art du dessin (1903-1942) », art. cité, § 29-34.

⁴¹³ Élise GUILLERM, « À la genèse d'une École régionale d'architecture. Acteurs et ambitions : Rouen, 1884-1914 », art. cité.

⁴¹⁴ Pierre PARIS, « Discours [1903] », art. cité, p. 9.

⁴¹⁵ Rapport de Georges Debrie, 10-03-1908, AN-Pierrefitte, F/21/8007.

⁴¹⁶ Laurence BASSIÈRES, « Genèse et développement de l'école régionale d'architecture de Bordeaux », art. cité.

CONCLUSION

Le directorat de Pierre Paris apparaît comme une étape importante dans l'histoire de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux. Après la refondation de l'institution sur de nouvelles bases à l'époque de Charles Braquehay, les quinze années pendant lesquelles Pierre Paris préside aux destinées de l'école sont synonymes d'un très fort développement des enseignements et des effectifs. Assurément, celle-ci est en bonne santé. En témoignent les résultats de ses meilleurs élèves aux concours des places des écoles parisiennes et aux différents prix de Rome. La gestion de la dyarchie La Ville-Paris se veut progressiste ; elle répond à une conception républicaine de l'enseignement. En revanche, comme la plupart des écoles des beaux-arts, celle de Bordeaux est conservatrice sur le plan artistique alors même que ce champ connaît de profonds bouleversements autour de 1900 dans le contexte du moment *art social*, de l'émergence de l'Art nouveau et, plus largement, d'une modernité artistique. Au-delà de ce que représente le directorat de Pierre Paris pour l'histoire de l'école, ce dossier fait apparaître une autre facette de la trajectoire professionnelle du savant bordelais. Il se révèle comme un administrateur compétent à la tête d'une importante institution, ce qui le conduit à maintenir des contacts étroits avec plusieurs catégories d'acteurs : les professeurs et les élèves dont il a la charge, les notabilités présentes au conseil de surveillance et de perfectionnement, la municipalité bordelaise dont dépend l'école, mais également l'université et la direction des Beaux-Arts. Alors même que Pierre Paris n'a jamais exercé de fonctions administratives à la faculté des lettres, il montre ainsi les compétences qui sont les siennes pour gérer une grande école d'art. Cette expérience n'a rien d'anodine si l'on songe à ce que sera sa carrière ultérieure ; nous pensons en particulier à l'effort qu'il déploie pour qu'émerge une École française d'Espagne et à ses fonctions à la tête de l'École des hautes études hispaniques ou de la Casa de Velázquez. Lorsque prendront formes ces différents projets, les collaborateurs et interlocuteurs de Pierre Paris à l'université (à commencer par le recteur Raymond Thamin) ou au ministère de l'Instruction publique (qu'il s'agisse de la direction de l'Enseignement supérieur ou de celle des Beaux-Arts) sauront qu'ils peuvent compter non seulement sur un savant reconnu mais aussi sur un administrateur compétent.

CONCLUSION PARTIE II

« LE PROFESSEUR QU'IL NE CESSE D'ÊTRE »

L'ÉTUDE DE LA TRAJECTOIRE DE PIERRE PARIS entre 1885, année de son retour en France après le voyage en Grèce, et les premières années du XX^e siècle enrichit de façon notable notre connaissance du parcours et de l'œuvre du savant, bien loin de l'image traditionnelle que l'histoire nous a léguée, celle de l'archéologue hispaniste et du maître d'œuvre de l'« École française d'Espagne ». Autour de 1900, Pierre Paris est avant tout un notable bordelais, un membre actif des sociabilités culturelles et artistiques de la cité girondine. Son ancrage gascon apparaît avec force et les discours qu'il prononce en tant que directeur de l'école des Beaux-Arts lui donnent l'occasion de le revendiquer plus d'une fois publiquement, en particulier face à un État central critiqué pour son jacobinisme qui met en péril l'identité régionale.

Après le moment athénien au cours duquel émerge la figure du jeune savant, archéologue et helléniste, les années bordelaises sont dominées par celle du « professeur qu'il ne cesse d'être¹ », soucieux de transmettre et de partager un savoir en construction. Il est d'ailleurs un passeur de savoirs qu'un homme qui fait la science. L'enseignement que Pierre Paris dispense à la faculté des lettres de Bordeaux reflète les transformations du monde universitaire français fin-de-siècle. Porté par de jeunes professeurs bien formés et reconnus socialement comme des membres de l'élite républicaine, l'enseignement supérieur se régénère sous l'effet d'un renouvellement des pratiques. Il est à la fois plus spécialisé, plus technique, plus concret, et il s'adresse désormais en priorité à de véritables étudiants même si l'approche traditionnelle liée au cours public ne disparaît pas. Les mutations disciplinaires sont tout aussi importantes. Pour nous en tenir au domaine qui est le nôtre, les années 1880-1890 sont celles de l'institutionnalisation des sciences de l'Antiquité. Cette période consacre l'implantation définitive et durable de nouvelles disciplines au sein de la faculté des lettres : l'archéologie, l'histoire de l'art et l'histoire ancienne. C'est à un triumvirat normalien formé par Pierre Paris, Camille Jullian et Georges Radet qu'il revient de consolider ces enseignements. À de nouvelles connaissances transmises s'ajoutent de nouvelles pratiques pédagogiques qui imposent le recours aux documents et passent par la fondation d'un séminaire et d'un musée archéologique universitaire. Mais les succès évidents de cet enseignement n'en masquent pas les limites. Elles ne sont pas dues au professeur mais plutôt à des contraintes externes. L'inadaptation d'un lieu à sa fonction – le palais des Facultés – le manque de place, des moyens financiers au départ conséquents mais ensuite limités pour assurer correctement l'entretien et le développement de la collection, des mesures court-termistes prises par à-coups pour tenter de pallier des insuffisances qui font très vite leur apparition, il

¹ Procès-verbaux du CSP de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux, registre n° 2, 1897-1906, ABM, 758 R 2, séance extraordinaire du 31-10-1898.

y a là autant de menaces qui compromettent l'utilité et l'efficacité des efforts consentis par l'État et la municipalité bordelaise dans les années 1870-1880. En outre, si l'on s'en tient à l'archéologie et à l'histoire de l'art, l'importance des nouvelles disciplines reste modeste. Les étudiants sont peu nombreux et (car ?) dans la course aux grades et aux concours, qu'il s'agisse de la licence ou de l'agrégation, le poids de ces enseignements est minime, voire nul.

À l'échelle de l'individu, l'activité que déploie Pierre Paris témoigne de ses compétences de pédagogue et d'organisateur. Surtout, son enseignement montre toute l'importance qu'il accorde à la défense et à la promotion de la culture classique, en particulier celle de l'Antiquité grecque. Même après 1892 dans le cadre d'une chaire élargie à l'art médiéval et moderne, il reste avant tout un archéologue classique et un historien de l'art antique – à moins que ce ne soit l'inverse – pour lequel l'étude du monde grec est un horizon difficile à dépasser.

Mais son activité de professeur d'université ne se limite pas à l'enseignement dispensé au sein du séminaire d'archéologie ou du haut de la chaire magistrale. Pierre Paris est aussi un savant capable de s'adresser à un public plus large que celui des seuls étudiants. Contribuer au rayonnement de sa discipline à l'extérieur de la faculté, c'est à la fois répondre à la mission sociale que le régime tertio-républicain assigne à ses professeurs tout en cherchant à satisfaire une ambition personnelle, celle de s'imposer, par ses travaux, comme un membre à part entière de la communauté scientifique. Dans les années 1880-1890, l'activité éditoriale de Pierre Paris tente ainsi de répondre à trois objectifs : contribuer à l'élaboration et au progrès du discours savant, répondre aux nouveaux besoins de l'enseignement et participer à la divulgation d'un savoir actualisé. À côté des travaux strictement scientifiques qui s'appuient sur les fouilles et les découvertes faites pendant son séjour à l'École française d'Athènes, un objet d'étude privilégié s'impose dans son œuvre : la sculpture grecque. Or, dans les trois dernières décennies du XIX^e siècle, ce champ d'étude est profondément renouvelé par la découverte de l'art grec archaïque et celle de la préhistoire du monde égéen. Dans son *Musée imaginaire*, André Malraux rappelait que les œuvres méconnues et isolées, par conséquent difficilement classables, avaient presque toujours suscité de prime abord un jugement négatif. Il incluait parmi elles les productions des sculpteurs de la Grèce archaïque, des œuvres qui « durent s'insinuer dans la sensibilité artistique qui les découvrait² ». Il revint aux archéologues de la fin du XIX^e siècle de les rendre plus familières à leurs contemporains. Sur le plan strictement scientifique, l'apport de Pierre Paris est ponctuel, sans commune mesure avec la production d'un Théophile Homolle ou d'un Maxime Collignon. En revanche, le professeur bordelais attiré par l'étude de la statuaire antique au point de souhaiter en faire son sujet de thèse de doctorat – en vain, nous l'avons vu – est un efficace propagandiste et un fervent apôtre des nouvelles découvertes faites sur le sol grec. Par ses livres destinés à un grand public et par ses articles relatifs à l'actualité archéologique publiés dans la *Revue de l'histoire des religions*, Pierre Paris contribue à la vulgarisation d'un discours neuf sur l'art grec antique et, partant, à la mise en place d'un nouveau régime perceptif qui se diffuse au-delà du cercle étroit des spécialistes. C'est sur ce plan que se situe son apport le plus notable. L'enseignement est ici une autre voie privilégiée. Certes, il est difficile d'appréhender le

² André MALRAUX, *Le musée imaginaire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais » (300), 1996 [1965], p. 93.

contenu de ses cours, mais la comparaison entre le discours de *La sculpture antique* et celui du *Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque* (celles qu'il réunit dans le « laboratoire artistique³ » qu'est le musée archéologique de la faculté des lettres sur lequel s'appuie son enseignement), suggère que ces deux ouvrages doivent en être un reflet assez fidèle. Pierre Paris participe ainsi à la diffusion d'un savoir relatif à la statuaire antique qui s'incarne dans les œuvres révélées par les fouilles. Toutes les périodes de l'art ancien sont ici concernées, mais il faut souligner le rôle particulier de cette génération d'érudits dans la définition et l'étude de l'art de l'époque archaïque. Malgré le caractère déconcertant de bon nombre de ces créations, ils savent aller au-delà de leurs préjugés, du moins suffisamment pour les regarder avec intérêt, les questionner et leur donner une place dans l'histoire de l'art antique avant de les rendre familières aux non spécialistes. Aucun de ces érudits ne peut se détacher complètement des préjugés de l'époque, de sorte que tous élaborent, de façon plus ou moins marquée, un discours éminemment subjectif qui tient à la fois de la fascination et du rejet. Il faut garder à l'esprit que ce bagage intellectuel est celui de Pierre Paris lorsque s'amorce, à partir de 1895-1896, le tournant hispaniste : c'est par le dossier de la grande sculpture en pierre des Ibères qu'il aborde l'étude de la Protohistoire de la péninsule Ibérique.

Plus largement, l'étude de la production scientifique de Pierre Paris et de l'environnement éditorial dans lequel il évolue dans les années 1880 et 1890 en dit beaucoup sur sa façon de concevoir et de pratiquer son métier d'archéologue et d'historien de l'art. Dès lors qu'il n'est plus soumis à une contrainte extérieure – ce qui n'est pas le cas pour les travaux qu'il publie en tant que membre, ou ancien membre, de l'École française d'Athènes, ni pour sa thèse de doctorat, ni même pour les articles qu'il prépare pour le *DAGR* – Pierre Paris privilégie une approche esthétisante de l'art antique. Il se comporte davantage comme un critique d'art que comme un savant mettant en œuvre une véritable démarche historique. De fait, la plupart des œuvres sont peu ou mal contextualisées, le recours aux sources littéraires relève souvent de l'exception, tandis qu'en matière de datation, Pierre Paris pèche par excès de prudence. Il y a là autant de caractéristiques d'une démarche que l'on retrouvera dans *l'Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. Il privilégie l'étude de l'œuvre pour elle-même, l'analyse iconographique au détriment de l'analyse iconologique⁴.

À partir de 1898 et jusqu'en 1913, Pierre Paris est aussi celui qui conduit les élèves-artistes bordelais, futurs créateurs de l'art de demain. Ce dernier dossier, qui met en lumière l'une des facettes les plus méconnues de l'œuvre de Pierre Paris, révèle toute la richesse et la complexité de notre objet d'étude. La figure du directeur de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux est un creuset dans lequel se fond à la fois l'image du professeur et de l'administrateur, de l'archéologue-helléniste et de l'historien de l'art, de

³ Soline MORINIÈRE, *Laboratoires artistiques. Genèse des collections de tirages en plâtre dans les universités françaises (1876-1914)*, thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Dominique JARRASSÉ, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2018.

⁴ Les notions d'iconographie et d'iconologie, que nous utilisons dans le sens que leur a donné Erwin Panofsky, sont quelque peu anachroniques dans le contexte qui est le nôtre. Rappelons toutefois que dès les années 1880-1890, des historiens de l'art comme Eugène Müntz et Aby Warburg jettent les bases d'une méthode qui, définie par Erwin Panofsky entre les années 1930 et 1950, s'est imposée comme une vulgate pour les historiens de l'art. Voir Michela PASSINI, *L'œil et l'archive. Une histoire de l'histoire de l'art*, Paris, La Découverte, coll. « Écritures de l'histoire », 2017, p. 66-76, 238-245.

l'érudit et de l'esthète, de l'homme au service de la grande comme de la petite patrie. Elle révèle également le dynamisme extraordinaire dont est capable Pierre Paris si l'on songe que les années de son directorat sont aussi celles que l'on présente souvent comme l'une des plus fructueuses de sa carrière d'archéologue hispaniste, sans oublier le fait qu'il est alors toujours en charge de l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art à l'université de Bordeaux, et ce jusqu'en 1913⁵.

Dans son exercice du pouvoir directorial, l'ambition professionnelle et l'importance des réseaux personnels jouent bien sûr leur rôle, en particulier à l'heure de s'emparer de la direction de l'école. Si Pierre Paris s'est toujours défendu d'avoir manœuvré pour évincer Achille Zo, il fut sans aucun doute très heureux – et tout à fait conscient – que son ami Henri de La Ville de Mirmont s'en chargeât pour lui. Mais l'on perçoit aussi nettement d'autres traits qui seront une constante dans la suite de sa carrière : l'ouverture à l'Autre, une exigence bienveillante, le souci de l'enseignement, de l'égalité méritocratique, et, surtout, la capacité à s'inscrire dans une démarche collective et à partager pouvoir et lauriers. À ce titre, le terme *dyarchie* que nous avons utilisé pour décrire l'équilibre institutionnel tel qu'il se met en place à l'école des Beaux-Arts à l'automne 1898, fondé sur une distribution équilibrée de l'*auctoritas* entre Pierre Paris et Henri de La Ville de Mirmont, nous semble justifié.

Au-delà de ce qu'elle nous apprend sur l'homme et sa trajectoire, l'étude de ces dossiers – son enseignement à la faculté des lettres, l'univers éditorial dans lequel il s'inscrit et l'œuvre du directeur d'une école d'art – permet de cerner un certain nombre d'enjeux qui touchent les champs universitaires et artistiques français autour de 1900 : l'histoire de l'individu et l'histoire locale font écho aux mouvements qui secouent la France dans les premières décennies de la Troisième République. Plus que jamais, l'approche microhistorique qui est celle de la biographie intellectuelle nous semble trouver ici une légitimité.

⁵ Du moins en ce qui concerne l'étude de la Protohistoire de la péninsule Ibérique. Pierre Moret l'affirme explicitement et c'est ce qui est sous-entendu dans bien des études qui accordent une place essentielle aux travaux parisiens des années 1896-1905 (Pierre MORET, « Pierre Paris (1859-1931), précurseur de l'archéologie ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 70).

PARTIE III : CONSTRUIRE

(1895-1931)

CHAPITRE 7

UN HELLÉNISTE SUR LES CHEMINS DE L'ESPAGNE (1895-1913)

Je serais sans doute plus sage de me consacrer exclusivement à mes fonctions actuelles, mais je voudrais tant faire, avec votre appui si bon et si ferme, œuvre utile tant que je me sens un peu d'activité et d'entrain. Et puis, je suis vraiment amoureux de l'Espagne ; quand j'y suis, je suis heureux malgré les ennuis, malgré l'absence de mes enfants ; quand je n'y suis pas, j'en rêve.

Pierre Paris, 1904¹

LE 22 JANVIER 1886, LÉON HEUZEY (1831-1922), conservateur du département des Antiquités orientales du musée du Louvre, prend la parole devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il doit présenter le compte rendu des travaux réalisés par les membres des Écoles françaises d'Athènes et de Rome au cours de l'année précédente. Parmi eux figure Pierre Paris. Ce rituel académique annuel n'est pas seulement une formalité administrative. L'Institut assurant alors le contrôle scientifique des travaux des membres des écoles françaises à l'étranger, le résumé de leurs mémoires devant les maîtres de la discipline (qui seront quelques années plus tard les membres de leur jury de thèse) joue le rôle d'une carte de présentation en leur permettant de jeter les bases sur lesquelles ils pourront construire leur capital de prestige scientifique et s'assurer un début de notoriété auprès de la corporation. Dans le rapport de Léon Heuzey, l'image qui s'attache à Pierre Paris est celle d'un helléniste, d'un jeune archéologue ayant acquis la maîtrise du métier sur le terrain². Quelques décennies plus tard, en 1911, le même Léon Heuzey adresse un rapport au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts afin d'appuyer une demande de subvention faite par Pierre Paris pour entreprendre un voyage d'étude en Méditerranée occidentale. Il rappelle à cette occasion que

Mr Pierre Paris, professeur d'archéologie à l'Université de Bordeaux, chargé de la direction de l'École française instituée récemment en Espagne [l'EHEH], est, en France, par ses découvertes autant que par ses publications, le représentant attitré des études sur l'Antiquité espagnole. Toutes ses explorations ont enrichi la science et aussi nos collections de documents

¹ Cat. HEUZEY 04-04-1904.

² Léon HEUZEY, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1885 », *CRAI*, 30, 1, 1886, en part. p. 100.

nouveaux, de monuments de grande valeur, parmi lesquels il suffira de rappeler le buste d'Elché et les sculptures d'Osuna³.

Cette double appréciation de la trajectoire parisienne illustre l'évolution de son capital social et culturel en l'espace d'une trentaine d'années. Elle nous rappelle une réalité que les commentateurs de la figure de Pierre Paris avaient parfois oubliée : sa biographie intellectuelle comprend deux moments distincts. En 1886, nous sommes face à un helléniste, à un archéologue de la Grèce ancienne, lequel est reconnu en 1911 comme le principal relai de l'hispanisme archéologique français en Espagne⁴. À un certain moment de sa carrière, Pierre Paris fait donc le choix d'un nouvel objet d'étude. Cette décision est progressive. Elle intervient entre 1895 et 1896 ; il a alors près de quarante ans. Elle est aussi durable. À sa mort, en 1931, il est à la tête de la Casa de Velázquez, benjamine des écoles françaises à l'étranger. Pierre Paris s'est imposé comme l'un des principaux chefs de file des hispanistes français. De part et d'autre des Pyrénées, près de cent ans après sa disparition, on continue de voir en lui l'un des pères fondateurs de ce champ d'étude et l'un des pionniers de l'archéologie ibérique. Ce tournant est presque toujours associé à un événement-frontière dans sa trajectoire : l'achat de la Dame d'Elche pour le compte du musée du Louvre.

Nous entrons ici sur un terrain qui a été davantage exploré par les historiens. Ces travaux sont d'une qualité indéniable et restent incontournables. Notre objectif n'est pas de déconstruire les discours de ceux qui nous ont précédé mais plutôt de les relire, en les mettant en perspective, à la lumière de ce que l'on connaît de la trajectoire de Pierre Paris avant le tournant espagnol. Comment et pourquoi un universitaire français, helléniste de formation, décide-t-il de se tourner vers l'étude de la Protohistoire ibérique ? Dans quelle mesure la culture et l'expérience scientifiques acquises avant 1895 orientent-elles son œuvre d'hispaniste ? Nous chercherons avant tout à jeter des ponts entre les deux moments, faussement distincts, de la trajectoire de Pierre Paris. Il est en effet tout à fait artificiel d'opposer l'helléniste directeur d'une école d'art bordelaise à l'hispaniste. Par-delà la rupture apparente, les signes de continuité sont nombreux et donnent une cohérence à l'ensemble de sa trajectoire scientifique. Georges Radet l'a bien compris en soulignant dans son histoire de l'École française d'Athènes que

L'Espagne, plus excentrique encore [que l'Italie et la Sicile, « réservées » à l'École française de Rome], échappe à l'action directe de l'École, mais non à son action indirecte. La petite colonie athénienne de Bordeaux a jeté son dévolu sur elle. Depuis cinq ans, Pierre Paris y relève les vestiges de la civilisation mycénienne, ibérique et grecque. Son voyage d'août 1897 dans la province d'Alicante a enrichi le Louvre d'un joyau incomparable, étonnement des savants, ravissement des artistes : la très belle et très originale « Dame d'Elche »⁵.

C'était là une façon d'annexer l'hispanisme archéologique naissant au champ de l'hellénisme. Le doute n'est pas permis : le projet que forme Pierre Paris dans la deuxième moitié

³ Rapport de Léon Heuzey sur une demande de mission faite par Pierre Paris, 28-01-1911, AN-Pierrefitte, F/17/17282.

⁴ Nous empruntons cette expression à Gloria MORA RODRÍGUEZ, « Pierre Paris y el hispanismo arqueológico », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA (éd.), *El yacimiento de La Alcudia (Elche, Alicante). Pasado y presente de un enclave ibérico*, Madrid, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (30), 2004, p. 27-42.

⁵ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901, p. 378.

des années 1890 est bien celui d'un athénien. Les promenades archéologiques en Espagne répondent aux voyages épigraphiques faits en Asie Mineure entre 1883 et 1885 ; la démarche qu'il met en œuvre sur le terrain, à El Amarejo, au Castellar de Meca, à Osuna, à Almedinilla, à El Salobral ou à Elche font écho aux fouilles et aux prospections de Délos et d'Élatée ; la culture ibérique est interprétée comme le produit d'une influence gréco-phénicienne ; le *Bulletin hispanique*, la revue bordelaise fondée en 1899 qui s'impose très vite comme une référence en matière d'études hispaniques, trouve son modèle dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, la Société de correspondance hispanique dans la Société de correspondance hellénique ; l'École des hautes études hispaniques, qui naît en 1909 et devient l'une des deux sections de la Casa de Velázquez en 1928, est conçue comme la petite sœur des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. La double nature scientifique et artistique de l'« École française d'Espagne » renvoie directement au projet avorté d'un institut d'archéologie et d'histoire de l'art à Bordeaux, lequel est probablement à mettre en relation avec l'existence éphémère d'une section des beaux-arts à l'École française d'Athènes entre 1859 et 1874. Quant aux réseaux normaliens et athéniens, ils sont déterminants au moment de fédérer les efforts de tous ceux qui se montrent disposés à œuvrer au développement et à l'institutionnalisation de l'hispanisme en France. Pierre Paris ne cesse donc de réinvestir le capital social et culturel qu'il a accumulé dans la première partie de sa carrière, laquelle s'est construite à partir d'une matrice qu'est « la marque athénienne⁶ ». Jusqu'à sa mort, il raisonne, travaille et agit en athénien. C'est ce que nous avons appelé l'*habitus athénien*. Autour de 1895, il lui permet de discerner les potentialités qui s'offrent à la recherche française en Espagne et il le conduit à élaborer un projet précis qui s'inscrit d'abord dans un cadre individuel, puis local (celui des universitaires Bordelais) et régional (l'association avec Toulouse), avant d'acquérir une dimension nationale plus affirmée lorsqu'émerge peu à peu une nouvelle école française à l'étranger. Au terme de ce parcours, l'*habitus* de Pierre Paris s'est transformé : s'il incarne désormais l'hispanisme français en Espagne, la marque athénienne qu'évoquait Georges Radet en 1901 n'a pas disparu pour autant. L'article qui paraît quelques mois après sa mort dans les *Mélanges Glotz* en est un témoignage parmi d'autres : dans *Deux sculptures ibériques. Problèmes ibéro-grecs* c'est toujours la question de l'« empreinte hellénique » laissée par les Grecs dans la péninsule qui retient l'attention de Pierre Paris. Dans cette courte étude qui met en relation l'ours de Porcuna et un fragment de frise architecturale découvert à Alcañiz, il revient sur « la persistance de l'art ibérique et de ses acquisitions au contact de la civilisation et de l'art de la Grèce⁷ ».

Le choix de l'Espagne n'implique donc aucun reniement, aucun renoncement. Plus qu'une conversion, il s'agit d'un tournant qui conduit Pierre Paris vers de nouveaux horizons scientifiques et culturels. Lorsqu'il décide de s'engager dans cette voie, en 1895, il fait un pari sur l'avenir. Rien ne garantissait la réussite de son projet. Le succès est acquis au prix d'efforts aussi patients que tenaces et d'une combativité sans faille malgré des difficultés nombreuses où les drames personnels ont leur place. Rappelons que treize années s'écoulaient entre le premier voyage archéologique en Espagne (1896) et la création de l'École des hautes études hispaniques (1909). Lorsqu'est inaugurée la Casa de Velázquez, à l'au-

⁶ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 422.

⁷ Pierre PARIS, « Deux sculptures ibériques. Problèmes ibéro-grecs », dans *Mélanges Gustave Glotz*, vol. 2, Paris, PUF, 1932, p. 699-705 (cit. p. 699 et 705).

tomne 1928, cela fait trente-trois ans que son premier directeur parcourt l'Espagne et y travaille.

Quelles sont les raisons qui poussent Pierre Paris à faire le choix de l'Espagne ? Quelles sont les étapes qui le conduisent à mettre en œuvre un projet de recherche personnel avant de lui donner une dimension collective nettement affirmée ? Quelle est la part du capital social et culturel acquis avant 1895 dans sa définition et sa mise en œuvre ? En quoi sert-il à la fois les intérêts de la diplomatie culturelle française en Espagne tout en répondant à l'ambition d'un homme désireux de s'imposer parmi les figures dominantes du champ universitaire français ? Nous tenterons d'apporter quelques éléments de réponse à ces questions dans ce septième chapitre.

I. — LE TOURNANT HISPANISTE (1895-1896)

Pierre Paris est souvent présenté comme l'un des pionniers de l'archéologie ibérique par une historiographie qui s'est beaucoup attachée aux figures marquantes de l'histoire de la discipline⁸. Au demeurant, cela est tout à fait juste : il est bien parmi les premiers en France à se lancer dans l'étude de la Protohistoire de la péninsule Ibérique et à ouvrir la voie à d'autres savants grâce à ses travaux scientifiques et à son œuvre institutionnelle. Présenté comme un précurseur par les historiens de l'hispanisme français, il l'est aussi pour l'historiographie espagnole dans la mesure où son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (2 vol., 1903-1904) représente le premier effort pour cataloguer l'ensemble des productions que l'on associe alors à la culture matérielle des Ibères. Recourir à ces termes – pionnier et précurseur – est toutefois dangereux car tous deux tendent à faire de l'individu étudié une figure charismatique et, partant, isolée de ses contextes et des réseaux complexes dans lesquels s'inscrit son action. Or, si l'on veut comprendre le tournant hispaniste de Pierre Paris et ses effets multiples, il est indispensable d'insister sur sa dimension collective. À la suite de Michela Passini, rappelons que « Dès qu'on s'attache à retracer les circulations d'information dont se nourrit la construction des œuvres et des méthodes, les mythologies des "pionniers", de l'unicité de leur pratique, du primat de leurs intuitions volent en éclats⁹ ». C'est encore ce que souligne Pierre Bourdieu en relevant, au sujet d'Édouard Manet, que la notion de charisme ne saurait être un principe explicatif. Évoquant Max Weber – pour le critiquer – il postule que « tout univers social se présente devant les agents sociaux – un artiste, un écrivain, un acheteur de biens, etc. – comme un univers de potentialités ob-

⁸ Voir, par exemple : M.^a Rosario LUCAS PELLICER, « Historiografía de la escultura ibérica hasta la ley de 1911 », *Revista de Estudios Ibéricos*, 1, 1994, p. 27-34 ; Pierre ROUILLARD, « Pierre Paris », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 333-340.

⁹ Michela PASSINI, *L'œil et l'archive. Une histoire de l'histoire de l'art*, Paris, La Découverte, coll. « Écritures de l'histoire », 2017, p. 8.

jectives¹⁰ ». Pour expliquer une rupture dans un champ, il faut donc aller au-delà du « mythe de la découverte charismatique¹¹ ». Quel est cet univers de potentialités objectives qui se présente à Pierre Paris autour de 1895 et qui le conduit à faire le choix de l'Espagne ?

1. — AMBITION ET OPPORTUNITÉS : LA RELATION AU CHAMP UNIVERSITAIRE

L'argument géopolitique en question

Pour expliquer la conversion de Pierre Paris à l'hispanisme archéologique, on a souvent eu recours à un argument géopolitique. Les tensions entre la Grèce et l'Empire ottoman auraient empêché l'athénien de poursuivre son travail dans l'espace hellénique (1897 est l'année de la guerre gréco-turque née de l'insurrection de la Crète)¹². Les conflits en Méditerranée orientale ont peut-être rendu plus délicat le travail des archéologues sur le terrain, notamment en Asie Mineure, mais ils ne l'ont pas empêché¹³. Au contraire, les années 1870-1914 sont une période d'âge d'or pour l'École française d'Athènes. La vitalité de son activité en témoigne. À partir de 1878, les athéniens fouillent Délos ; la Grande Fouille de

¹⁰ Pierre BOURDIEU, *Manet, une révolution symbolique. Cours au Collège de France (1998-2000), suivis d'un manuscrit inachevé de Pierre et Marie-Claire Bourdieu*, éd. établie par Pascale CASANOVA, Patrick CHAMPAGNE, Christophe CHARLE, Franck POUPEAU et Marie-Christine RIVIÈRE, Paris, Raisons d'agir, Seuil, coll. « Points Essais » (800), 2013, p. 404-406.

¹¹ *Ibid.*, p. 469.

¹² Par exemple, dans Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (10), 1994, p. 23 ; Pierre ROUILLARD, « Le Pays Valencien et les archéologues français à la fin du XIX^e siècle », *Saguntum*, 29, 1995, p. 106 ; Gloria MORA RODRÍGUEZ, « Pierre Paris y el hispanismo arqueológico », art. cité, p. 28 ; Marion LAGRANGE, « De l'art ibérique à la peinture espagnole, les vues à projection au service du paradigme de Pierre Paris », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 151.

¹³ Au sujet du regard des Français sur la Grèce de cette époque, voir Sophie BASCH, *Le mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française depuis la création de l'École française d'Athènes jusqu'à la guerre civile grecque (1846-1946)*, Paris-Athènes, Hatier, coll. « Confluences », 1995, p. 237-314 (chap. 5). En 1913, Salomon Reinach jetait un regard nuancé sur l'équilibre géopolitique en Orient et ses effets sur l'archéologie : « Les guerres malheureuses soutenues par l'Empire ottoman contre l'Italie d'abord, puis contre les États balkaniques et la Grèce, n'ont pas entraîné, que nous sachions, la destruction de monuments de l'art antique ; en revanche, par les remaniements territoriaux qui en sont ou en seront la conséquence, elles ouvrent à l'archéologie des perspectives favorables, tant en Afrique que dans les possessions européennes de la Turquie. Les nouveaux régimes vont sans doute accélérer l'exploration de la Cyrénaïque, des îles de l'Archipel, de la Macédoine et de l'Épire. Assurément, et c'est ici le lieu de le rappeler avec reconnaissance, la Turquie a fait de grands et louables efforts, depuis 1880 surtout, en vue de la conservation des antiquités éparses sur son sol et de celles que les fouilles ramenaient au jour ; l'organisation et l'enrichissement du Musée impérial de Constantinople, œuvre de Hamdi-bey, est un titre d'honneur, le seul peut-être que l'on puisse alléguer sans réserves, du règne d'ailleurs si funeste d'Abdul-Hamid. Mais la Turquie n'a jamais disposé des ressources et des hommes nécessaires pour explorer méthodiquement son territoire ; ce que les plus éclairés des Ottomans ont pu faire à cet égard constitue une œuvre de luxe et un peu artificielle, que la collaboration du sentiment national ne soutenait pas, qu'elle ne pouvait même, sans paradoxe, soutenir. Les quelques sociétés savantes éparses dans l'Empire sont exclusivement grecques et européennes ; elles n'ont pas été appelées à participer aux fouilles, à protéger les monuments ; des motifs politiques, d'ailleurs faciles à comprendre, les ont écartées des explorations. Maintenant, il est naturel que les Grecs et les Bulgares vont tenir à honneur de réparer le temps perdu, d'interdire efficacement les recherches clandestines, de recueillir et de sauver ce qui peut l'être encore de l'héritage du passé ». Dans Salomon REINACH, « Courrier de l'art antique », *Gazette des beaux-arts*, 9, 1913, p. 161-162 ; repris dans Id., *Monuments nouveaux de l'art antique*, 2 vol., Paris, Simon Kra, 1924, p. 65-66 (vol. 2).

Delphes se déroule entre 1892 et 1903, celle d'Argos entre 1902 et 1913. À partir de 1903, le mécénat du duc de Loubat permet de financer la Grande Fouille de Délos. Enfin, l'exploration de Thasos et de Philippos débutent à la veille de la Première Guerre mondiale, respectivement en 1911 et 1914. En réalité, les expansions territoriales successives de l'État grec, après 1832, offrent aux archéologues de nouveaux territoires à explorer (Thessalie, sud de l'Épire, Macédoine, Crète) et permettent aux différentes générations athéniennes de se lancer dans de nombreuses entreprises. Pierre Paris lui-même le souligne dans le bulletin qu'il consacre à l'actualité archéologique de l'année 1894 : « Il semble au contraire que jamais l'activité des archéologues n'ait été plus excitée. Toutes les nations rivalisent de travail et de dépenses ; les champs de fouilles se multiplient, et les explorations deviennent de plus en plus méthodiques et complètes ; les revues archéologiques regorgent toutes de travaux¹⁴ ».

Lorsqu'il demande à être chargé d'une première mission scientifique en Espagne, au printemps 1895, Pierre Paris a perdu le contact direct avec le terrain grec depuis dix ans : après son retour de l'EFA et son installation à Bordeaux, à l'automne 1885, son activité de chercheur est celle d'un historien de l'art et d'un archéologue de bibliothèque. Du reste, la possibilité de retourner en Grèce pour y fouiller après avoir été membre de l'EFA est réservée à un petit nombre d'élus, essentiellement les maîtres de l'archéologie lorsqu'ils prennent la direction de l'école, comme Paul Foucart, Théophile Homolle et Maurice Holleaux. Le cas de Félix Dürnbach est un contre-exemple qui mérite d'être mentionné. Membre de l'École en 1883, il avait travaillé avec Théophile Homolle. Il fait ensuite toute sa carrière à la faculté des lettres de Toulouse. À partir de 1902, il retourne à Délos et devient l'un des animateurs de la Grande Fouille¹⁵. Pierre Paris n'a pas eu une telle opportunité¹⁶.

Le détour par la sociologie : une stratégie innovatrice

On voit bien que l'argument géopolitique ne tient pas. Une partie de la réponse est à chercher ailleurs, du côté de la sociologie, dans le rapport que Pierre Paris entretient avec le champ universitaire français. Il faut ici repartir de la définition qu'a donnée Pierre Bourdieu du *champ* et de ses propriétés. Il décrit sa structure comme « un *état* [en italique dans le texte] du rapport de force entre les agents ou les institutions engagés dans la lutte », laquelle oppose « des gens prêts à jouer le jeu, dotés de l'habitus impliquant la connaissance et la reconnaissance des lois immanentes du jeu, des enjeux », mais dotés d'un capital social

¹⁴ Pierre PARIS, « Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1893-décembre 1894) », *RHR*, 31, 1895, p. 27. Voir également le témoignage d'Arthur Evans relatif à la Crète de 1896 dans Arthur L. FROTHINGHAM, « Archæological News », *AJA*, 11, 3, 1896, p. 449-450.

¹⁵ Mathieu SCAPIN, « Le musée Dürnbach. De la commande à la dispersion des moulages de la Faculté des Lettres de Toulouse », dans Jean-François COUROUAT et Hélène DÉBAX (éd.), *Cent ans de recherches méridionales à Toulouse : l'Institut d'études méridionales (1914-2014)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, coll. « Méridiennes » (7), 2018, p. 296.

¹⁶ Au printemps 1909, à son retour d'Égypte où il a participé au congrès international d'archéologie classique du Caire, Pierre Paris passe plusieurs jours en Grèce. Il séjourne trois jours à Délos où il peut découvrir l'avancée de l'exploration de l'île, vingt-cinq ans après y avoir lui-même fouillé. Voir cat. PIJOAN 17-05-1909.

et culturel inégal¹⁷. Il y a, parmi ceux qui sont engagés dans ce rapport de force, les acteurs dominants, ceux qui monopolisent le capital social et culturel requis, et les autres qui, sans en être dépourvus puisqu'ils sont à l'intérieur du champ étudié, sont moins bien dotés. Les premiers tendent à mettre en œuvre des stratégies de conservation, les seconds à adopter des stratégies de subversion. Chacun d'eux, quoi qu'il en soit, travaille à développer et à renforcer le champ auquel il appartient. Tous « contribuent à la reproduction du jeu en contribuant, plus ou moins complètement selon les champs, à produire la croyance dans la valeur des enjeux¹⁸ ». En appliquant cette définition au champ universitaire, on peut considérer que la structure de celui-ci

n'est que l'état, à un moment donné du temps, du rapport de forces entre les agents ou, plus exactement, entre les pouvoirs qu'ils détiennent à titre personnel et surtout à travers les institutions dont ils font partie ; la position occupée dans cette structure est au principe des stratégies visant à la transformer ou à la conserver en modifiant ou maintenant la force relative des différents pouvoirs ou, si l'on préfère, les équivalences établies entre les différentes espèces de capital¹⁹.

Le modèle décrit par Pierre Bourdieu est utile pour comprendre le tournant hispaniste dans lequel s'engage Pierre Paris autour de 1895²⁰. À cette date, ce dernier fait pleinement partie du champ universitaire et en maîtrise les règles du jeu. Normalien (1879-1882), agrégé des lettres (1882), athénien (1882-1885), docteur (1891) et professeur d'archéologie et d'histoire de l'art (1892), bientôt directeur de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux (1898), il a acquis un solide capital social et culturel mais il n'occupe pas pour autant une position dominante au sein du champ universitaire. D'une part, il est titulaire d'une chaire dans une ville de province éloignée du centre du pouvoir qu'est Paris. D'autre part, le domaine auquel il souhaite se consacrer, l'histoire de l'art grec ancien, de sa sculpture en particulier, est déjà bien occupé par des maîtres parfois à peine plus âgés que lui (Maxime Collignon, Maurice Holleaux, Jules Martha, Edmond Pottier, Salomon Reinach, pour ne citer que les principaux). Ces derniers lui font de l'ombre : d'abord, par leurs publications spécialisées et érudites alors que Pierre Paris investit surtout le segment éditorial de la vulgarisation scientifique (où les premiers, du reste, sont aussi présents, en particulier Maxime Collignon) ; ensuite, en occupant les postes prestigieux – encore peu nombreux pour l'archéologie qui est une jeune discipline – des principales institutions de la capitale (université, écoles spéciales, musées). Ses espoirs d'ascension sont dès lors compromis, d'autant que la concurrence est forte dans un contexte de relative surproduction d'athéniens. Après la multiplication des postes dans l'université réformée des années 1880, la fin du siècle est plutôt synonyme de réduction des perspectives, les maîtrises de conférences et les chaires récemment créées étant occupées

¹⁷ Sur ces notions : Pierre BOURDIEU, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30, 1979, p. 3-6 ; Id., « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, 1, 1980, p. 2-3

¹⁸ Pierre BOURDIEU, *Questions de sociologie*, ouvr. cité, p. 113-120 (voir également p. 196-206).

¹⁹ Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1984, p. 171.

²⁰ *Ibid.*, p. 169-205. Voir également Christophe CHARLE, *La République des universitaires (1870-1940)*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1994, p. 189-241.

par des enseignants relativement jeunes²¹. C'est donc dans le rapport entre l'ambition professionnel d'un homme et l'équilibre qui est celui du champ universitaire dans les années 1890 qu'il faut chercher l'une des principales explications du tournant hispaniste. Pierre Paris utilise le capital social et culturel qu'il a acquis – son *habitus athénien* – pour aborder un terrain neuf, celui de l'archéologie ibérique, afin de promouvoir l'étude d'une nouvelle aire géographique (l'Espagne) et d'un champ disciplinaire balbutiant (l'hispanisme, au départ réduit à sa dimension archéologique). Il adopte ce que Pierre Bourdieu définit comme une stratégie de subversion et que nous appellerons, à la suite de Christophe Charle, une *stratégie innovatrice* :

Comme les détenteurs de chaires classiques, ils [les professeurs qui adoptent cette stratégie] possèdent en général tous les indices extérieurs d'excellence universitaire mais ils y joignent une spécialisation rare, sans débouché au moment où ils l'ont acquise, à l'instar des érudits. Pourtant leur spécialité n'est pas exotique en soi, comme celle du sinologue ou de l'indianiste, elle ne l'est que par rapport à l'état antérieur du champ des disciplines. Il s'agit donc pour eux, grâce à des arguments intellectuels, sociaux, voire politiques, de convaincre le gouvernement ou la communauté universitaire (voire les deux ensemble) de la nécessité d'institutionnaliser la discipline qu'ils proposent²².

Nous verrons que c'est précisément le projet que Pierre Paris vend à la direction de l'Enseignement supérieur autour de 1900. Il est à la recherche d'une marque de distinction susceptible de lui permettre de renforcer sa position dans le champ universitaire, qui plus est en affirmant sa stature internationale. Innovante, sa stratégie l'est encore en ce sens que Pierre Paris parvient à l'imposer depuis l'université Bordelaise, c'est-à-dire depuis la province, sans être au cœur du pouvoir universitaire. Après les premiers jalons posés à Paris – en dehors de la Sorbonne – par des érudits comme Alfred Morel-Fatio (1850-1924) ou Raymond Foulché-Delbosc (1864-1929), c'est donc la politique scientifique des universités de Bordeaux et de Toulouse qui donne une nouvelle et décisive impulsion à l'hispanisme français. Elle représente l'un des grands succès de la décentralisation universitaire de la fin du XIX^e siècle²³. Évoquant le premier refus de l'État d'appuyer la fondation d'une École française d'Espagne en 1898 (en fait en 1901, nous y reviendrons), Georges Radet le relève avec fierté en 1929 après l'inauguration de la Casa de Velázquez : « Le pouvoir central s'était dérobé. [...] Bordeaux adopterait et ranimerait le projet espagnol tombé à Paris dans un sommeil cataleptique²⁴ ». En réalité, les choses ne sont pas aussi simples ; nous reviendrons sur les liens qui unissent les trois principaux réseaux officiels de l'hispanisme au début du XX^e siècle. Retenons pour l'instant que c'est parce que les intérêts personnels de Pierre Paris rejoignent

²¹ Nous avons déjà évoqué ce phénomène en introduction de notre chapitre 4. En cette fin de XIX^e siècle, les jeunes athéniens, moins chanceux que Pierre Paris ne l'a été en 1885, sont nombreux à devoir attendre – voire à renoncer pour certains – avant d'accéder à l'enseignement supérieur. Voir Catherine VALENTI, *L'École française d'Athènes*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 2006, p. 92-96.

²² Christophe CHARLE, *Les élites de la République (1880-1900)*, 2^e éd., Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », 2006 [1987], p. 251.

²³ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*, Madrid, CSIC, Casa de Velázquez, Société des hispanistes français, 1988 ; Id., *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions Hispaniques, coll. « Histoire et civilisation », 2017.

²⁴ Georges RADET, « La Casa Velázquez », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 32, 1, 1929, p. 11.

ceux de la communauté universitaire de la petite patrie bordelaise à laquelle il appartient que l'Espagne devient pour lui « un espace des possibles²⁵ ».

Le tropisme parisien (1893-1900)

Les documents sur lesquels nous pouvons appuyer notre démonstration sont peu nombreux, en particuliers les sources épistolaires, rares avant 1897²⁶. Mais elles sont suffisantes pour justifier la situation que nous venons de décrire. Entre 1892 et 1895, Pierre Paris voit aboutir la plupart des projets auxquels il se consacre depuis plusieurs années. Désormais docteur et professeur titulaire, il a organisé l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art à Bordeaux où il a fondé un musée archéologique. La situation matérielle de la faculté des lettres ne lui permet guère de pouvoir le développer. Le catalogue de la collection a été publié²⁷, ainsi que ses thèses de doctorat²⁸, tandis qu'en 1895 a paru sa monographie sur Polyclète qui sera son dernier livre avant *l'Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1903-1904)²⁹. Jeune universitaire il semble condamné à une routine qui ne peut convenir à cet homme d'action. Il doit trouver le moyen de donner une nouvelle impulsion à sa carrière. Père de cinq enfants, il est également soucieux d'améliorer la situation financière de sa famille. La voie administrative, qui est alors l'une des principales stratégies de carrière pour les enseignants littéraires du supérieur, en particulier quand ils sont issus des universités de province³⁰, ne semble pas l'avoir intéressé. Reste l'espoir d'obtenir un poste à Paris, ce qui supposerait une consécration, par ailleurs plus prestigieuse que le haut fonctionariat, bien que moins rémunératrice. Or les perspectives ne sont guère encourageantes. Quelle situation peut-il espérer s'y faire ? Maxime Collignon enseigne l'archéologie classique à la Sorbonne où il supplée Georges Perrot, directeur de l'École normale supérieure ; Salomon Reinach est conservateur-adjoint au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye et intervient à l'École du Louvre ; Edmond Pottier, conservateur-adjoint au musée du Louvre, supplée Léon Heuzey dans cette même école ; Jules Martha est maître de conférences à l'ENS et chargé de cours à la Sorbonne, etc. Pierre Paris doit donc saisir les opportunités lorsqu'elles se présentent, quelles qu'elles soient, faire jouer le réseau athénien et rechercher des protecteurs susceptibles de l'aider³¹.

À la fin de l'été 1893, il sollicite l'appui de Théophile Homolle, alors directeur de l'EFA auréolé du succès des fouilles de Delphes, pour obtenir une maîtrise de conférences à la

²⁵ L'expression est notamment mobilisée dans Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Libre Examen », 1992.

²⁶ Voir notre vol. 3, p. 10 [FIG. 6].

²⁷ Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque rédigé par un groupe d'étudiants*, Bordeaux, Imprimerie Cadoret, 1892.

²⁸ Pierre PARIS, *Élatée. La ville, le temple d'Athéna Cranaia*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (60), 1892 ; Id., *Quatenus feminae res publicas in Asia Minore, Romanis imperantibus, attigerint*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Ernest Thorin, 1891.

²⁹ Pierre PARIS, *Polyclète*, Paris, Librairie de l'art, coll. « Les artistes célèbres », 1895.

³⁰ Christophe CHARLE, *La République des universitaires (1870-1940)*, ouvr. cité, p. 236-240.

³¹ Il s'efforce donc d'entretenir ses bonnes relations. Voir par exemple cat. HOMOLLE 05-04-1892. Pierre Paris, sur un ton quelque peu flagorneur, y félicite le directeur de l'EFA pour son élection à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Sorbonne où une place se libère à la suite du départ de Paul Girard (1852-1922), nommé à l'ENS³² :

je me suis décidé à poser ma candidature, trouvant là une occasion bien rare d'arriver à Paris où tout m'attire. Je ne sais pas quels sont mes concurrents, ni quelles sont mes chances, car on est bien mal informé quand on est loin de la capitale ; il est fort possible qu'il se soit présenté un rival, ou plusieurs, contre lesquels il serait sottise à moi de lutter. Mais si mes titres vous semblaient suffisants, cher Directeur, et si vous n'avez promis votre appui à personne, je vous serais bien reconnaissant de dire un mot en ma faveur, à l'occasion, à ceux de vos confrères de l'Institut ou de vos amis [rat. = qui] de qui dépend la solution³³.

La lettre de Pierre Paris illustre les pressions multiples auxquelles donne lieu une telle opportunité, ainsi que la complexité des relations d'amitié et de concurrence, sinon de lutte, qui animent non seulement le même champ mais aussi le même réseau, celui des athéniens (en témoigne les nombreuses personnalités citées, candidats potentiels ou patrons). On assiste à un véritable jeu de chaises musicales. Le vote a lieu lors du conseil de la faculté des lettres de Paris du 4 novembre 1893. Amédée Hauvette-Besnault (1856-1908), jusque-là maître de conférences de langue et littérature grecques à la Sorbonne, succède à Paul Girard comme maître de conférences de langue et institutions grecques. L'élection à laquelle se présente Pierre Paris vise donc à trouver un successeur à Amédée Hauvette. Il y a quatre candidats : Jules Baillet (1864-1924), normalien, agrégé des lettres en 1887, professeur de rhétorique au lycée de Saint-Omer (le registre précise qu'il n'est pas encore docteur) ; Jean Maury, agrégé des lettres (1884), maître de conférences à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence ; Pierre Paris ; enfin le normalien Aimé Puech (1860-1940), agrégé des lettres (1881), maître de conférences de langue et littérature grecques à Montpellier. Le registre précise :

Après avoir entendu MM. Croiset, Decharme et Crouslé, qui, tout en rendant justice aux candidatures fort honorables de MM. Maury et Paris, n'hésitent pas à se prononcer catégoriquement en faveur de M. Puech, le Conseil, à l'unanimité de 21 voix, désigne M. Puech pour être présenté comme maître de conférences de grec au choix de M. le Ministre³⁴.

Bien que plus jeune (Pierre Paris a presque deux ans de plus que lui), la progression d'Aimé Puech dans la carrière universitaire a été plus rapide (agrégé en 1881 et docteur dès 1888). Il dispose d'un atout certain en ayant été reçu premier à l'agrégation des lettres³⁵. En outre, son profil semble convenir davantage au poste à pourvoir puisqu'il occupe déjà une maîtrise de conférences de grec à Montpellier et qu'il a auparavant enseigné le latin à la faculté des

³² Paul Girard est normalien, agrégé des lettres et membre de l'École française d'Athènes en 1875. Il occupe alors une maîtrise de conférences de langues et institutions grecques. Sur les professeurs de la Sorbonne dont il va être question, voir les entrées qui leur sont consacrées dans Christophe CHARLE, *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique (1809-1908)*, vol. 1/2, Paris, INRP, Éditions du CNRS, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (2), 1985.

³³ Cat. HOMOLLE 24-09-1893. Nous remercions Marie Stahl, responsable du service des archives de l'EFA, qui nous a permis d'accéder à cette lettre.

³⁴ Registre du conseil de la faculté des lettres, p. 180, 182, AN-Pierrefitte, AJ/16/4748.

³⁵ Signalons au passage l'un de ces curieux hasards de l'histoire : le 30 octobre 1931, c'est Aimé Puech qui sera chargé de prononcer le discours d'éloge funèbre de Pierre Paris devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres : Aimé PUECH, « Éloge funèbre de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 75, 4, 1931, p. 334-339.

lettres de Rennes³⁶. Face à un Pierre Paris archéologue, ses travaux lui permettent de se présenter légitimement comme un spécialiste de langues et littératures anciennes. Ils ont surtout porté sur la littérature chrétienne du IV^e siècle ap. J.-C. Sa thèse fut consacrée au poète Prudence (elle est dédiée à Gaston Boissier) ; il a fait paraître une étude sur le Père de l'Église Jean Chrysostome (tirée du mémoire qu'il a rendu dans le cadre d'un concours organisé en 1890 par l'Académie des sciences morales et politiques) ; enfin, il vient de publier un ouvrage de synthèse sur l'histoire de la littérature latine qui allait connaître de nombreuses rééditions³⁷. Face à un tel concurrent, l'échec était sans doute prévisible pour Pierre Paris. Soulignons également que le double renoncement auquel ce dernier est disposé témoigne à la fois du tropisme parisien et du primat de l'hellénisme dans son identité scientifique. En 1893, il est prêt à sacrifier un poste de professeur titulaire à Bordeaux pour se charger d'une maîtrise de conférences à la Sorbonne (ce qui supposerait une promotion en termes de capital symbolique et économique³⁸) et à abandonner l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art au profit de la philologie (« langue et littérature grecques »).

À l'été 1897, une nouvelle opportunité se présente. Alors qu'il est à Elche, sa femme, Marie Eyquem, informée par Étienne Dejean³⁹, lui apprend qu'un poste de bibliothécaire se libère au Sénat et qu'elle a déjà écrit pour avertir que son mari souhaitait poser sa candidature. L'enthousiasme de Pierre Paris est des plus mesurés, preuve qu'il n'est pas disposé à tout accepter et à renoncer à une carrière d'antiquisant. Mais il sollicite tout de même Camille Julian pour que celui-ci s'informe :

elle [sa femme] me dit à moi-même d'agir. Je suis fort embarrassé. D'abord je ne crois pas que ce bon tabac soit pour mon fichu nez, et puis je suis si loin et si perdu dans le fond de cette barbare et délicieuse Espagne ! J'ai pourtant pensé tout de suite à toi et à ta bonne amitié, non pour intriguer en ma faveur (tu sais, pourtant, si le cœur t'en dit) mais pour m'avoir quelques renseignements. Tu serais bien gentil de t'informer s'il y a des conditions spéciales à remplir pour que l'on puisse se porter candidat, comme il y en a à la chambre des députés, et de t'informer aussi s'il y a dans la boîte quelque héritier présomptif contre lequel il soit impossible de lutter⁴⁰.

Nous n'en savons pas plus sur cette affaire. Précisons simplement qu'il s'agissait de remplacer Auguste Lacaussade (1817-1897), mort le 31 juillet, et que sa succession donna lieu à une

³⁶ Christophe CHARLE, *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique (1809-1908)*, ouvr. cité, p. 149-150.

³⁷ Aimé PUECH, *Prudence. Étude sur la poésie latine chrétienne au IV^e siècle*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888 ; Id., *Un réformateur de la société chrétienne au IV^e siècle. St. Jean Chrysostome et les mœurs de son temps*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1891 ; Aimé PUECH et Alfred JEANROY, *Histoire de la littérature latine*, Paris, Librairie classique Paul Delaplane, 1891.

³⁸ Antoine PROST, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, Paris, Armand Colin, coll. « U "Histoire contemporaine" », 1968, p. 234, 357-359.

³⁹ Nous avons déjà rencontré la figure d'Étienne Dejean (1859-1913). En 1901, il est délégué par le ministre de l'Instruction publique pour présider la cérémonie de distribution des prix de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux. Originaire des Landes, il est normalien, membre de la promotion de 1880 voisine de celle de Pierre Paris. Agrégé d'histoire et professeur de lycée, il mène une carrière politique qui le conduit à la Chambre des députés. Entre 1893 et 1898, il est député des Landes, inscrit au groupe – conservateur – des Républicains progressistes. Entre 1896 et 1898, il est secrétaire de la Chambre. Il sera par la suite chef de cabinet du ministre Georges Leygues. En 1902, il est nommé directeur des Archives nationales, un poste qu'il occupe jusqu'en 1913. Voir ANONYME, « Étienne Dejean (1859-1913) », *BECh*, 74, 1913, p. 235.

⁴⁰ Cat. JULIAN 13-08-1897.

âpre querelle opposant hommes de lettres et archivistes⁴¹. C'est finalement un certain Sannoen qui fut nommé⁴².

En 1900, une troisième opportunité se présente. Si elle est cette fois tout à fait en conformité avec la trajectoire de Pierre Paris, ses chances d'aboutir sont nulles. Le 24 novembre, le conseil de la faculté des lettres de Paris apprend que Georges Perrot (1832-1914), directeur de l'ENS depuis 1883, renonce officiellement à la chaire d'archéologie classique de la Sorbonne. Avant même que la vacance du poste ne soit publiée, tout est joué :

ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'il [Georges Perrot] renonce à son titre de professeur, et qu'il quitte cette Sorbonne où il ne compte que des amis, mais il n'a pas voulu interdire plus longtemps à un suppléant de 17 ans, son ancien élève, devenu son confrère, et de tout temps son ami, l'espoir si légitime de devenir titulaire à son tour⁴³.

Selon une logique qui est celle de la cooptation, Maxime Collignon apparaît comme le successeur légitime de son maître. Dès lors, l'élection qui a lieu le 24 décembre 1900 n'est qu'une formalité. Pierre Paris le sait et prend les devants en se présentant d'emblée en deuxième ligne⁴⁴. À l'unanimité (treize voix), le conseil décide de proposer au choix du ministre Maxime Collignon en première position et Pierre Paris au second rang⁴⁵. Si Christophe Charle a pu parler de « cynisme tranquille » au sujet de cette succession⁴⁶, soulignons que le fait d'être retenu pour la deuxième place représente une forme de reconnaissance de la part de la Sorbonne. Cette candidature, qui témoigne une fois encore du désir de Pierre Paris de ne pas se contenter de la situation établie qui est la sienne à Bordeaux, doit être comprise comme une démarche stratégique visant à se positionner pour l'avenir en se rappelant au bon souvenir des maîtres de la discipline. Universitaires, ils sont pour la plupart académiciens. Or c'est aussi vers cette institution encore très prestigieuse que se porte l'attention de Pierre Paris. Au début de l'année 1899, il écrit à Léon Heuzey : « Je suis très satisfait et flatté des cinq voix que j'ai eues à l'Institut ; comme ma candidature était plus qu'improvisée, je tire de ce résultat un favorable augure. C'est encore à vous, cher maître, que je dois cette satisfaction et cette espérance⁴⁷ ». À quelle candidature fait-il référence ? La lettre est obscure sur ce point mais il ne peut s'agir que de l'élection des correspondants de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui s'est tenue deux semaines plus tôt⁴⁸.

⁴¹ Poète et journaliste, Auguste Lacaussade avait été secrétaire de Sainte-Beuve. Voir « Nécrologie », *Journal des débats politiques et littéraires*, 11-08-1897, p. 3. Sur la querelle liée à ce que devait être le profil de son successeur : Georges CLÉMENT, « Au jour le jour. La guerre de la succession Lacaussade », *Journal des débats politiques et littéraires*, 8 septembre 1897, p. 1.

⁴² « Sénat », *Journal des débats politiques et littéraires*, 27-10-1897, p. 4.

⁴³ Registre de la faculté des lettres, p. 20, AN-Pierrefitte, AJ/16/4749.

⁴⁴ Le registre précise : « Il est aisé de comprendre qu'en présence d'une candidature qui s'appuie sur des titres de cette valeur, M. Paris ne se présente que pour le 2^e rang ».

⁴⁵ Registre de la faculté des lettres, p. 23-24, AN-Pierrefitte, AJ/16/4749.

⁴⁶ Christophe CHARLE, *La République des universitaires (1870-1940)*, ouvr. cité, p. 193-194.

⁴⁷ Cat. HEUZEY 05-01-1899.

⁴⁸ Seul le nom des nouveaux correspondants est donné, celui de Pierre Paris n'apparaît donc pas : CRAI, 42, 6, 1898, p. 838.

La recherche d'une meilleure situation financière

À l'ambition professionnelle s'ajoute le désir d'améliorer une situation financière que Pierre Paris présente toujours comme précaire. Entre 1893 et 1897, ses revenus annuels s'élèvent à 6 000 F [ANN. 25]. Malgré la stabilité de sa situation, il estime que l'administration de l'Instruction publique ne reconnaît pas ses efforts et son investissement à leur juste valeur : bien qu'il reçoive régulièrement l'appui de sa hiérarchie, on lui refuse une promotion au mérite. Il doit se contenter d'un avancement à l'ancienneté, plus lent. Dans l'avis annuel de notation de mai 1896, le doyen précise (l'appréciation est contresignée par le recteur Auguste Couat) : « il y a lieu de demander ou plutôt de redemander pour M. Paris, une promotion de la 4^e à la 3^e classe. Un de ses principaux titres est d'avoir été le fondateur et l'organisateur du Musée d'antiques à la faculté des lettres ». Pour l'année 1897-1898, le doyen Paul Stapfer rappelle que « M. Paris mérite une promotion de classe, plusieurs fois demandée pour lui, avec l'énumération des motifs à l'appui, et les riches découvertes qu'il a faites récemment en Espagne, dont une surtout, celle du buste d'Elché acquis par le Louvre, lui a donné une grande notoriété, viennent encore d'ajouter un titre nouveau à tous ceux qu'il avait déjà⁴⁹ ». L'enjeu est à la fois symbolique et économique. La correspondance de Pierre Paris témoigne de son amertume :

Je viens d'avoir, cher Monsieur, une grosse déception que votre amitié pour moi me force à ne pas vous taire. J'espérais que le comité consultatif de l'enseignement supérieur me tiendrait compte des efforts que j'ai faits depuis deux ans en Espagne, sans négliger en rien mes devoirs professionnels, et que je serais promu au choix de la quatrième classe à la troisième. Il en a été décidé autrement ; contre mon espérance, j'ai été, paraît-il, à peine soutenu. Je ne récrimine point contre la chose jugée ; je n'ai ni ce mauvais goût, ni cette mauvaise grâce ; mais je suis fort chagriné. Depuis mon mariage, cher maître, c'est à dire depuis dix ans, j'ai été aux prises avec la mauvaise fortune, sous toutes ses formes ; les maladies, la naissance de cinq enfants, des revers de fortune dont ni moi ni les miens ne sommes responsables, les charges de famille dont je ne me fais pas une gloire, mais qui sont lourdes, font que mon maigre budget suffit à grand peine, et que je serais dans une véritable gêne sans la vaillance de Madame Paris. La promotion de classe entraînant une augmentation de 2 000 francs était pour moi un véritable bonheur. Qui sait combien d'années il me faudra maintenant l'attendre⁵⁰ ?

L'année suivante, il évoque à nouveau « une promotion de classe qu'on n'a pas trop envie, je le crois, de me donner de longtemps⁵¹ ». En 1901 encore, il remercie Léon Heuzey pour son appui qui lui a permis d'être élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 21 décembre, en remplacement d'Ernest de Sarzec⁵². Il ajoute : « Sans vous, mon bon père n'aurait certainement pas eu cette joie, et moi j'aurais encore eu cette année, sans aucune compensation, cette honte de me voir refusée ma promotion au choix⁵³ ».



⁴⁹ AN-Pierrefitte, F/17/26788.

⁵⁰ Cat. HEUZEY 27-12-1897.

⁵¹ Cat. HEUZEY 30-07-1898.

⁵² CRAI, 45, 6, 1901, p. 859.

⁵³ Cat. HEUZEY 26-12-1901.

On peut donc considérer qu'entre 1893 et 1900, Pierre Paris cherche à renforcer sa stature universitaire en donnant un nouvel élan à sa carrière. Attiré par la capitale qu'il perçoit probablement comme le lieu de tous les possibles⁵⁴, il est néanmoins conscient que ses chances d'être nommé à Paris sont minces, ce qui a pour conséquence de renforcer son ancrage bordelais. Que cette stratégie soit ou non consciente, Pierre Paris semble alors miser sur les opportunités qu'offre la décentralisation universitaire et artistique. Cela expliquerait les choix déterminants qu'il fait autour de 1895-1898 : d'une part, celui de s'engager dans la gestion de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs en entrant au conseil de surveillance et de perfectionnement (1896), avant de prendre la tête de l'institution (1898), ce qui augmente ses revenus annuels de 2 000 F ; ensuite, en élaborant un projet précis et ambitieux destiné à amorcer l'étude de l'Espagne ancienne. Formulé dès le printemps 1895, il débouche sur un premier voyage archéologique de Pierre Paris en Espagne au printemps 1896.

2. — VERS L'HISPANISME ARCHÉOLOGIQUE : LE PROJET D'UN ATHÉNIEN BORDELAIS

Si le tournant hispaniste dans lequel s'engage Pierre Paris est en partie le produit d'une tension entre son ambition professionnelle et l'état du champ universitaire français, d'autres facteurs externes interviennent dans l'élaboration de ce projet pour faciliter, sinon permettre, sa mise en œuvre. Ils sont mieux connus. Aussi, nous nous contenterons de rappeler quelques idées forces⁵⁵.

Bordeaux, 1895 : un foyer naissant de l'hispanisme français

À partir de 1877, année où la *Revue historique* commence à publier un bulletin relatif à l'historiographie espagnole et où Alfred Morel-Fatio fait paraître son édition critique du *Mágico prodigioso* de Pedro Calderón de la Barca selon la nouvelle méthode philologique – le titre l'affiche clairement – l'hispanisme s'affirme progressivement comme un nouveau champ disciplinaire⁵⁶. Le travail d'Alfred Morel-Fatio, alors secrétaire de l'École des chartes,

⁵⁴ Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, un autre Bordelais professeur de littérature, le doyen Paul Stapfer, note, sur un ton volontiers polémique, que « Paris est l'unique centre où se fassent, en France, les réputations littéraires. [...] Paris demeure la seule capitale littéraire de la France, et c'est une plaisante chose que l'inutilité de tous les efforts que l'on continue de faire, en province et à Paris même, pour lutter contre cette centralisation monstrueuse qui absorbe toutes les forces vives de la nation. La création des universités provinciales est la dernière en date de ces illusions persévérantes. On aura beau s'ingénier et s'évertuer, il n'y a pas un professeur de Lyon, de Bordeaux, de Marseille ou de Lille, pour lequel Paris ne reste et ne doive rester toujours "Le but éblouissant des suprêmes efforts" ». Dans Paul STAPFER, *Des réputations littéraires. Essais de morale et d'histoire. Deuxième série*, Paris, Librairie Fischbacher, 1901, p. 108-109 (la citation est due à Victor Hugo ; elle est tirée du poème *Le retour de l'empereur*).

⁵⁵ Voir également Gloria MORA RODRÍGUEZ, « Pierre Paris y el hispanismo arqueológico », art. cité ; EAD., « Pierre Paris en España. Arqueología y política, oportunismo y estrategias », dans Nuno FERREIRA BICHO (éd.), *História, teoria e método da arqueologia. Actas do IV Congresso de Arqueologia Peninsular (Faro, 14 a 19 de Setembro de 2004)*, Faro, Universidade do Algarve, coll. « Promontoria Monográfica » (14), 2011, p. 303-311.

⁵⁶ Alfred MOREL-FATIO, *El mágico prodigioso, comedia famosa de Don Pedro Calderón de la Barca, publiée d'après le manuscrit original de la bibliothèque du duc d'Osuna avec deux fac-simile, une introduction, des variantes et des notes*, Heilbronn-Paris-Madrid, Henninger Frères, libraires-éditeurs, 1877 ; ID., « Bulletin historique. Espagne », *RH*, 3, 1877, p. 381-410.

est celui d'un savant solitaire. Toutefois, chargé d'une maîtrise de conférences à l'École pratique des hautes études à partir de 1885, il peut former de nombreux disciples. Mais l'hispanisme, qui s'est jusque-là développé en dehors de l'université, est encore faiblement institutionnalisé et ne dispose pas d'un organe d'expression qui lui soit propre. Une nouvelle étape s'amorce en 1886 : après avoir publié sa thèse sur Francisco de Quevedo⁵⁷, Ernest Mérimée (1846-1924) est nommé sur la chaire de langue et littérature espagnoles qui est créée cette même année à la faculté des lettres de Toulouse. Bordeaux suit en 1898. La maîtrise de conférences d'études hispaniques y est confiée à Georges Cirot (1870-1946), disciple d'Alfred Morel-Fatio. En 1900, c'est au tour de Montpellier de se doter d'une maîtrise de conférences en langue et littérature espagnoles – Ernest Martinenche (1869-1941) se charge de cet enseignement. À Paris, il faut attendre 1906 pour que l'espagnol fasse son apparition dans le plan d'études. Nommé à la Sorbonne, Ernest Martinenche est remplacé à Montpellier par Henri Mérimée (1878-1926), fils d'Ernest Mérimée. C'est donc d'abord en province, dans le sud-ouest et le midi de la France, que l'hispanisme fait son entrée à l'université. Entre temps, une agrégation d'espagnol a été mise en place (1899). Ajoutons que l'année 1894 a vu apparaître une revue spécialisée, la *Revue hispanique* de Raymond Foulché-Delbosc et Henri Pe-seux-Richard, la seule de ce genre jusqu'à la naissance du *Bulletin hispanique* en 1899. À compter de cette date, les deux publications fédèrent deux réseaux concurrents qui entretiennent des relations difficiles l'un avec l'autre⁵⁸.

Comme les autres facultés du sud-ouest, Bordeaux est encouragée dans cette voie par le mouvement réformateur qui touche le milieu universitaire dans les années 1880-1890. Dans le cadre de la décentralisation universitaire, l'État incite les centres d'enseignement provinciaux à cultiver un domaine qui leur soit propre. On pense qu'ils pourront ainsi affirmer leur spécificité au sein du champ universitaire français, attirer des étudiants, y compris étrangers, et, à terme, contrebalancer le tropisme parisien. En 1890, tel est le programme que se propose de mettre en œuvre le directeur de l'Enseignement supérieur Louis Liard (en poste de 1884 à 1902), l'un des principaux inspireurs de la réforme :

En France, rien de semblable [à ce que l'on trouve en Allemagne]. On choisit sa Faculté et l'on s'y fixe à demeure, ou s'il se produit quelque mouvement, c'est un flux de la province sur Paris, jamais un reflux de Paris sur la province, jamais un échange des villes de province entre elles.

Cette immobilité a bien des causes ; d'abord nos habitudes générales qui sont peu voyageuses, puis l'uniformité de nos programmes d'examen qui impose l'uniformité des études, et partant, empêche de se créer ici ou là de ces spécialités qui seraient des attractions ; enfin, l'absence de rivalité entre les Facultés des départements et la marche convergente de leurs meilleurs maîtres sur Paris, et sur Paris seulement⁵⁹.

⁵⁷ Ernest MÉRIMÉE, *Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo (1580-1645)*, Paris, Alphonse Picard, 1886.

⁵⁸ Sur le développement d'un hispanisme pédagogique (ou d'enseignement) et universitaire, voir Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, chap. 1-3 ; Jean-Marc DELAUNAY, *Méfiance cordiale. Les relations franco-espagnoles de la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale. 1. Les relations métropolitaines*, vol. 1/3, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 627-636.

⁵⁹ Louis LIARD, *Universités et facultés*, Paris, Armand Colin, 1890, p. 199.

On sait que ce mouvement réformateur aboutit à la renaissance des universités, acquise par la loi du 10 juillet 1896⁶⁰. L'article 4 précise notamment que les différents droits acquittés par les étudiants pourront être utilisés par l'université pour créer de nouveaux enseignements et « des œuvres dans l'intérêt des étudiants ». Plus elle sera attractive et riche d'étudiants, plus ses ressources seront abondantes. En somme, comme l'explique Raymond Poincaré dans l'exposé des motifs qui accompagne le projet de loi présenté à la Chambre des députés le 18 juin 1895, il s'agit d'« introduire dans les Universités un principe d'émulation et de vie. [...] De la sorte elles rivaliseront entre elles pour attirer et retenir les étudiants ; et cette émulation tournera au bien des hautes études, de la science et du pays⁶¹ ». À Bordeaux, le projet Poincaré est accueilli très favorablement. Des personnalités comme Étienne Dejean et Georges Radet l'appuient publiquement⁶².

Pour des raisons géographiques, économiques et culturelles – en particulier l'idée d'une proximité naturelle entre les peuples latins – il est logique que Bordeaux, Toulouse et Montpellier se tournent vers l'Espagne. 1895 semble être une année cruciale. En août, dans le cadre de la XIII^e Exposition de Bordeaux organisée par la Société philomathique – nous l'avons plusieurs fois évoquée – la ville accueille le congrès international des langues romanes. Utilisé comme une tribune, il permet de donner une impulsion décisive au développement de l'hispanisme pédagogique et universitaire dans le sud-ouest⁶³ :

Dans cette région du Midi où se parlent tant de dialectes issus de la conquête romaine, notre ville, qui entretient avec l'Espagne et l'Amérique du Sud des relations continues, est toute désignée pour être le siège d'un Congrès de ce genre. À la fois scientifique et pratique, le Congrès des Langues romanes se propose de resserrer les liens intellectuels et commerciaux qui unissent les divers peuples d'origine latine⁶⁴.

Georges Radet indique que le 5 février 1895, une réunion s'est tenue à la faculté des lettres afin de préparer l'organisation du congrès. Il est probable que les projets visant à resserrer les liens entre Bordeaux et l'Espagne aient été évoqués à cette occasion. L'information mérite d'être relevée si l'on songe que le projet de mission scientifique en Espagne de Pierre Paris est adressé à Louis Liard trois mois plus tard. À l'évidence, les intérêts personnels du savant rejoignent ceux de la faculté à laquelle il appartient. Pierre Paris est d'autant plus disposé à s'unir au projet bordelais que l'avenir semble particulièrement prometteur pour les archéologues et les antiquisants qui souhaitent travailler dans la péninsule Ibérique.

⁶⁰ Arthur MARAIS DE BEAUCHAMP, *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur. Tome cinquième (juin 1889-mai 1898)*, éd. par Auguste GÉNÈRÈS, Paris, Delalain Frères, 1898, p. 591-604 (avec les différents rapports préliminaires).

⁶¹ *Ibid.*, p. 592.

⁶² Étienne DEJEAN, « L'Université de Bordeaux », *La Petite Gironde*, 5 juillet 1895, p. 1 ; Georges RADET, « Chronique. Les derniers documents acquis par le Conseil général de la Gironde et par la Municipalité de Bordeaux. — La décentralisation en France et à l'étranger », *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, p. 343-346.

⁶³ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 91.

⁶⁴ Georges RADET, « Chronique. L'invention de la monnaie. — Phidon d'Argos. Questions d'enseignement. Un congrès des langues romanes à Bordeaux », *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, p. 121.

La discrète émergence de l’hispanisme archéologique en France

En Espagne comme en France, le XIX^e siècle est un moment faste pour l’archéologie. Elle s’impose peu à peu comme une discipline autonome, se professionnalise et s’institutionnalise, d’abord sous le contrôle des institutions académiques et muséales (la Real Academia de la Historia, le Museo Arqueológico Nacional et, dans une moindre mesure, la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando) avant de pénétrer – assez tardivement – dans le monde universitaire. La première chaire d’archéologie, de numismatique et d’épigraphie est créée en 1900 à l’université Centrale de Madrid⁶⁵. Ce processus accompagne le développement des recherches sur le passé le plus lointain, protohistorique et préhistorique, lequel participe à l’élaboration d’un roman national destiné à servir le discours politique de l’État espagnol et des mouvements régionalistes⁶⁶. C’est dans ce contexte que s’inscrit l’invention de la culture ibérique à partir des années 1860. La découverte de la grande sculpture en pierre des Ibères dans le sud-est de la péninsule (en particulier au Cerro de los Santos) joue ici un rôle essentiel. Elle permet la constitution d’une importante collection qui est exposée au Museo Ar-

⁶⁵ Il n’existe aucun ouvrage de synthèse sur l’histoire de l’archéologie espagnole. Les études sont nombreuses, souvent de qualité mais dispersées et répétitives. Nous signalons ici quelques titres incontournables : en premier lieu, « Introducción », dans Margarita DÍAZ-ANDREU, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Jordi CORTADELLA I MORRAL (éd.), *Diccionario histórico de la arqueología en España (siglos XV-XX)*, Madrid, Marcial Pons, 2009, p. 23-30 ; Salvador QUERO CASTRO et Amalia PÉREZ NAVARRO (éd.), *Historiografía de la arqueología española. Las instituciones*, Madrid, Museo de San Isidro, coll. « Cursos y conferencias » (3), 2002 ; trois articles d’Alfredo Mederos offrent une synthèse détaillée pour le XIX^e siècle : Alfredo MEDEROS MARTÍN, « Análisis de una decadencia. La arqueología española del siglo XIX. I. El impulso isabelino (1830-1867) », *CuPAUAM*, 36, 2010, p. 159-216 ; ID., « Análisis de una decadencia. La arqueología española del siglo XIX. II. La crisis de la restauración (1868-1885) », *CuPAUAM*, 39, 2013, p. 197-239 ; ID., « Análisis de una decadencia. La arqueología española del siglo XIX. II (2). La crisis de la restauración (1868-1885) », *CuPAUAM*, 40, 2014, p. 149-191. Voir également Ignacio PEIRÓ MARTÍN et Gonzalo PASAMAR ALZURIA, « El nacimiento en España de la arqueología y la prehistoria (academicismo y profesionalización (1856-1936) », *Kalathos. Revista del seminario de arqueología y etnología turolense*, 9-10, 1989-1990, p. 9-30 ; ID., *La Escuela Superior de Diplomática (los archiveros en la historiografía española contemporánea)*, Madrid, Asociación Española de Archiveros, Bibliotecarios, Museólogos y Documentalistas (ANABAD), coll. « Estudios », 1996 ; Gloria MORA RODRÍGUEZ et Margarita DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997 ; Martín ALMAGRO-GORBEA et Jorge MAIER ALLENDE (éd.), *250 años de arqueología y patrimonio. Documentación sobre arqueología y patrimonio histórico de la Real Academia de la Historia. Estudio general e índices*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Catálogo del Gabinete de Antigüedades », 2003 ; Gonzalo RUIZ ZAPATERO (éd.), *El poder del pasado. 150 años de arqueología en España*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, Acción Cultural Española, Editorial Palacios y Museos, 2017.

⁶⁶ Voir en premier lieu Fernando WULFF ALONSO, *Las esencias patrias. Historiografía e historia antigua en la construcción de la identidad española (siglos XVI-XX)*, Barcelona, Crítica, 2003, ainsi que Modesto LAFUENTE, *Historia general de España desde los tiempos más remotos hasta nuestros días. Discurso preliminar*, nouv. éd. de Juan Sisinio PÉREZ GARZÓN précédée d’une étude préliminaire, Pamplona, Ugoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (1), 2002 [1850], et, plus largement, Ricardo GARCÍA CÁRCCEL (éd.), *La construcción de las Historias de España*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Ambos mundos », 2004. Pour les nationalismes catalans et basques, voir en particulier Francisco GRACIA ALONSO, *La construcción de una identidad nacional. Arqueología, patrimonio y nacionalismo en Cataluña (1850-1939)*, Barcelona, Universitat de Barcelona Edicions, coll. « Biblioteca Universitaria », 2018 ; Jonatan PÉREZ MOSTAZO, *Lustrando las raíces. Antigüedad vasca, política e identidades en el siglo XIX*, Pamplona, Ugoiti Editores, coll. « Monografías » (3), 2019.

queológico Nacional (MAN), fondé à Madrid en 1867⁶⁷. Les discussions sont d'emblée entachées par un débat relatif à l'authenticité des œuvres, plusieurs falsifications, œuvre d'un horloger d'Yecla, Vicente Juan y Amat, ayant été acquises par le MAN⁶⁸. Dans les années 1870, ces découvertes sont diffusées au-delà des frontières espagnoles, en particulier grâce aux Expositions universelles de Vienne (1873) et de Paris (1878)⁶⁹.

Au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Adrien de Longpérier (1816-1882), conservateur au musée du Louvre, et Jules Oppert (1825-1905), assyriologue professeur au Collège de France, considèrent les œuvres du Cerro de los Santos comme fausses. Elles ne seraient qu'« une grande mystification⁷⁰ ». Malgré l'autorité scientifique dont jouissent ces personnalités, la collection du MAN attire l'attention de Léon Heuzey [FIG. 262] pour qui

l'extravagance barbare, la bizarrerie inquiétante de certains types ont été cause que les rares archéologues qui se sont aventurés à en parler, en France et en Allemagne, ne l'ont fait que très brièvement, avec infiniment de précautions et de réticences. L'importance de la découverte s'est trouvée ainsi comme étouffée sous une excommunication latente, et ces monuments sont restés en dehors du grand courant de la science et de l'histoire⁷¹.

En 1888, Léon Heuzey peut examiner les originaux du MAN et conclut à l'authenticité d'une partie de la collection, rejetant dans le même temps les conclusions de ceux qui voient dans ces œuvres un produit de l'art des Wisigoths du VII^e siècle ap. J.-C. Le mémoire qu'il présente devant l'Académie des inscriptions et belles lettres le 18 avril 1890, *L'archaïsme gréco-phénicien en Espagne*, et les publications qui en sont le prolongement lui permettent d'imposer la reconnaissance d'une nouvelle culture de la Méditerranée ancienne, celle des Ibères, laquelle est parfaitement intégrée aux circuits d'échanges qui mettent en relation l'Orient et l'Occident. En témoignent les influences grecques archaïques et phénico-puniques qu'il re-

⁶⁷ Alejandro MARCOS POUS (éd.), *De gabinete a museo: tres siglos de historia*, Madrid, Dirección de Bellas Artes y Bienes Culturales, 1993 ; M.^a Rosario LUCAS PELLICER, « Historiografía de la escultura ibérica hasta la ley de 1911 », art. cité ; Ricardo OLMOS, « L'invention de la culture ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 58-65 ; Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 1. Un homenaje a la memoria*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999 ; Id., (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999 ; Id., (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 3. El litoral mediterráneo*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, Caja de Ahorros del Mediterráneo, 2000.

⁶⁸ Fernando LÓPEZ AZORÍN, « El relojero de Yecla y las falsificaciones del Cerro de los Santos », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ (éd.), *¿Hombres o dioses? Una nueva mirada a la escultura del mundo ibérico*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, Comunidad de Madrid, 2011, p. 279-296 ; dans le même volume, Gloria MORA RODRÍGUEZ, « Falsarios y el concepto de lo falso: pasado y presente. De las antiguas excavaciones al coleccionismo privado y el comercio de antigüedades », p. 261-278.

⁶⁹ Teresa CHAPA BRUNET et Julio GONZÁLEZ ALCALDE, « Las esculturas ibéricas del Cerro de los Santos en la Exposición Universal de Viena (1873) », *Lucentum*, 32, 2013, p. 115-130 ; Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Diego SUÁREZ MARTÍNEZ, « La presencia de la arqueología ibérica en las Exposiciones Universales e Internacionales de finales del siglo XIX y principios del XX », *Lucentum*, 39, 2020, p. 295-328.

⁷⁰ Léon HEUZEY, « L'archaïsme gréco-phénicien en Espagne », *CRAI*, 34, 2, 1890, p. 127.

⁷¹ *Ibid.*, p. 125.

trouve dans les sculptures du Cerro de los Santos⁷². En donnant une projection internationale à la culture ibérique, Léon Heuzey ouvre la voie à l'exploration et à l'étude d'un terrain neuf. Dans une lettre du 19 juin 1891, José Ramón Mélida (1856-1933) [FIG. 263], conservateur au MAN, y reconnaît une forme d'anoblissement pour l'archéologie ibérique qui se trouve ainsi légitimée :

La lecture de votre article⁷³ elle m'a produit une vive impression. Vous avez revendiqué l'authenticité de les statues du Cerro de los Santos ; vous avez fixé avec une précision sans réplique le lieu que dans l'Histoire général de l'Art elles avaient son droit à occuper ; et d'un autre côté vous avez rendu un grand service à l'Archéologie Espagnole. Pour cela nous vous donne nos plus sincères remerciements. Par moi, permettre de vous féliciter de tout mon cœur⁷⁴.

À partir de 1891 s'ouvre donc une nouvelle étape dans laquelle s'engagent les archéologues français : c'est celle du développement progressif, au nord des Pyrénées, de l'hispanisme archéologique⁷⁵. Ils sont encouragés par Léon Heuzey :

À tout prendre, aussi bien pour les sculptures que pour les inscriptions, il y a là un débrouillement à opérer, qui ne peut guère être conduit à bien que sur place, en face des monuments mêmes et à la lumière d'une enquête patiemment poursuivie dans le district où ils ont été recueillis. [...] Tout ce que j'ai voulu faire en soulevant le débat, c'est avertir tous ceux qui s'intéressent à l'étude des antiques rapports entre l'Orientale [sic] et l'Occident, que la collection du *Cerro de los Santos* ne contient pas uniquement des statuettes grossières et faciles à rejeter en bloc, comme les spécimens envoyés à l'Exposition de 1878 : on y trouve aussi toute une série de grandes sculptures en ronde bosse d'un travail excellent et d'une sérieuse valeur d'art⁷⁶.

Arthur Engel (1855-1935), qui dispose d'une fortune personnelle (il est le fils de l'industriel mulhousien Frédéric Engel-Dollfus), est le premier à parcourir l'Espagne dès 1886⁷⁷. En 1891, dans le sillage de Léon Heuzey avec lequel il entame une correspondance suivie⁷⁸, il est chargé d'une mission scientifique par la direction de l'Enseignement supérieur⁷⁹ [FIG. 264]. Publié l'année suivante, son rapport, dans lequel il s'efforce de « réunir le plus

⁷² LÉON HEUZEY, « Statues espagnoles de style gréco-phénicien (question d'authenticité) », *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 2, 3, 1891, p. 96-114 ; Id., « Statues espagnoles de style gréco-phénicien », *BCH*, 15, 1891, p. 608-625 ; Id., « Sculpture gréco-phénicienne en Espagne », *CRAI*, 36, 3, 1892, p. 150-151, 156-158. Voir également ses notes manuscrites, BIF, fonds Heuzey, notes, plans, photographies, direction de fouilles, dossier « Alicante », Ms 5777.

⁷³ LÉON HEUZEY, « Statues espagnoles de style gréco-phénicien (question d'authenticité) », art. cité.

⁷⁴ Lettre de José Ramón Mélida à Léon Heuzey, 19-06-1891, BIF, Ms 5773, f. 303-312.

⁷⁵ Voir en particulier Pierre ROUILLARD, « Le Pays Valencien et les archéologues français à la fin du XIX^e siècle », art. cité ; Id., « Los arqueólogos franceses y la arqueología española alrededor de 1900 », dans Salvador QUERO CASTRO et Amalia PÉREZ NAVARRO (éd.), *Historiografía de la arqueología española. Las instituciones*, Madrid, Museo de San Isidro, coll. « Cursos y conferencias » (3), 2002, p. 143-163.

⁷⁶ LÉON HEUZEY, « Statues espagnoles de style gréco-phénicien (question d'authenticité) », art. cité, p. 113.

⁷⁷ Pierre ROUILLARD, « Arthur Engel », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 317-320 ; Jérôme BLANC, *Les Engel. Une famille d'industriels et de philanthropes*, Paris, Éditions Christian, 1994 ; Id., *Frédéric Engel-Dollfus, un industriel saint-simonien*, 2^e éd., Paris, Éditions Christian, 2003.

⁷⁸ BIF, Ms 5771 et 5772. Quelques lettres datent de 1881 mais les échanges entre les deux hommes ne deviennent réguliers qu'à partir de 1891.

⁷⁹ Voir son dossier personnel, fonds des missions scientifiques et littéraires, AN-Pierrefitte, F/17/2960.

de renseignements possible sur les richesses archéologiques du pays », signale de façon très concrète l'intérêt que représentent certains sites de la péninsule Ibérique pour les antiquisants⁸⁰ [FIG. 265]. Au cours des années suivantes, Arthur Engel effectue d'autres voyages en Espagne, ce qui lui donne matière à publier de nouvelles chroniques⁸¹.

Les travaux de Léon Heuzey et d'Arthur Engel sont fondamentaux mais ils ne sont pas isolés. Avant 1891, même si l'Espagne ancienne occupe une place mineure au sein des revues spécialisées françaises, plusieurs études montrent – y compris par leur illustration – que les richesses archéologiques du pays ne se limitent ni à la grande sculpture en pierre des Ibères, ni à la région du sud-est de la péninsule. Après avoir effectué la mission scientifique que le ministère de l'Instruction publique lui a confiée, Émile Cartailhac publie *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* en 1886, une vaste synthèse dont plusieurs chapitres sont susceptibles d'intéresser les antiquisants⁸². Le matériel récolté, complété par un voyage qu'il réalise entre octobre et décembre 1888, lui permet de publier une étude novatrice sur la culture talayotique des Baléares (1892)⁸³. D'autres travaux, moins ambitieux, peuvent être mentionnés. En 1881, Gustave Lagneau (1827-1896) fait paraître un essai fondé sur les sources littéraires dans lequel il s'intéresse à « l'ethnogénie de l'Hispanie⁸⁴ ». En 1885, Gustave Schlumberger (1844-1929) publie un bandeau d'or que vient d'acheter le musée du Louvre⁸⁵ [FIG. 266]. D'après son dernier propriétaire, il proviendrait de Cáceres, en Estrémadure (il est plus vraisemblablement d'origine celtibère⁸⁶). Ce travail signale précocement la splendeur de l'orfèvrerie ibérique, tout en reconnaissant que cette pièce, alors unique, soulève des questions auxquelles l'état de la recherche ne permet guère de répondre, notamment pour fixer son inscription culturelle et chronologique. Un autre érudit, Émile Taillebois (1841-1892) montre lui aussi qu'il vaut la peine de s'intéresser à l'Espagne ancienne. Négociant à Dax et très bien introduit dans le monde des sociétés savantes, aussi bien en France qu'à l'étranger (il est correspondant de la Real Academia de la Historia), il était inspecteur pour les Landes de la Société française d'archéologie pour la conservation des monuments historiques depuis 1882⁸⁷. En 1891-1892, on lui doit une étude sur « deux objets d'art ibériens » qui paraît en deux livraisons dans le *Bulletin monumental*⁸⁸. D'une

⁸⁰ Arthur ENGEL, « Rapport sur une mission archéologique en Espagne (1891) », *Nouv. arch. miss. scient. litt.*, 3, 1892, p. 111-219.

⁸¹ En part. Arthur ENGEL, « Nouvelles et correspondances », *RA*, 3^e série, 29, 1896, p. 204-229.

⁸² Émile CARTAILHAC, *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, Paris, Ch. Reinwald Libraire, 1886, en particulier partie 3, chap. 4 et 5 sur les âges des métaux et les temps protohistoriques (le terme est utilisé) ; partie 4, chap. 3 sur l'ethnologie ancienne de l'Espagne et du Portugal.

⁸³ Émile CARTAILHAC, *Monuments primitifs des îles Baléares*, Toulouse, Librairie Édouard Privat, 1892.

⁸⁴ Gustave LAGNEAU, « Des anciens peuples de l'Hispanie (extrait) », *CRAI*, 25, 1, 1881, p. 27-44.

⁸⁵ Gustave SCHLUMBERGER, « Bandeaux d'or estampés d'époque archaïque », *Gazette archéologique. Recueil de monuments pour servir à la connaissance & à l'histoire de l'art dans l'Antiquité & le Moyen Âge*, 10, 1885, p. 4-10.

⁸⁶ Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, Paris, RMN, 1997, p. 128-129, n° 194 = AM 1852 (inv. Louvre).

⁸⁷ Voir la notice que lui ont consacré Madeleine Jogan et Nicole Lemaitre sur la base de données *Annuaire prosopographique : la France savante*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, École des chartes, mise à jour en 2012 [2007], en ligne sur <http://cths.fr/an/savant.php?id=1336>.

⁸⁸ Émile TAILLEBOIS, « Deux objets d'art ibériens [1] », *Bulletin monumental*, 6^e série, 6, 1890, p. 53-64 ; Id., « Deux objets d'art ibériens [2] », *Bulletin monumental*, 6^e série, 7, 1891, p. 80-98, republié sous la forme d'un fascicule dans Id., *Deux objets d'art ibériens* [tiré à part du *Bulletin monumental*, 1890-1891], Caen, Henri de Lesques, 1892.

part, il s'agit d'un orant en bronze découvert en 1888 à Gulina (Navarre) et que l'auteur interprète comme « un des dieux des Ibères », « un Baal ibérien⁸⁹ » [FIG. 267]. Quant à la deuxième partie de son essai, elle est consacrée au bandeau d'or de Cáceres et consiste en un commentaire de l'article de Gustave Schlumberger. Tous ces travaux ont en commun de questionner l'origine de ces objets et ils convoquent déjà des modèles venus d'Orient, qu'il s'agisse des Grecs, des Phéniciens ou même des Mycéniens. L'introduction de l'essai d'Émile Taillebois mérite d'être citée pour son discours – somme toute très lucide – visant à réhabiliter les peuples préromains et leur culture matérielle face au conquérant romain, et donc à stimuler les études protohistoriques :

En France, les antiquités Gauloises, longtemps dédaignées, sont enfin devenues à la mode – car il y a une mode pour l'archéologie comme pour la parure ou l'ameublement – et nos savants ont fini par comprendre que l'art national offrait autant d'intérêt que celui de nos vainqueurs ; plus même, car, ayant été moins étudié, il procure au chercheur l'attrait de l'inconnu. Sa découverte date d'hier, tandis que Rome, depuis des siècles, est l'objet de la curiosité et des investigations de tous ceux qui se sont occupés de science.

Aussi, les découvertes deviennent nombreuses, et tous les jours on s'aperçoit que nos aïeux, loin d'être des barbares, comme César leur en avait fait la réputation, possédaient un art qui leur était propre, et que, s'ils ont imité les types venus de Rome ou de la Grèce, ils l'ont fait en modifiant leurs modèles suivant leur génie national et d'après les traditions qu'ils avaient apportées en Gaule avec eux. [...]

Or, un peuple industrieux [les Ibères], commerçant et doué d'une certaine civilisation, qui a pris possession d'un grand pays et y a vécu pendant des siècles, ne peut pas avoir traversé l'histoire sans laisser des traces de son existence, surtout lorsque ce peuple a été en relations commerciales continuelles avec les Grecs et les Phéniciens et a été mêlé aux guerres des Romains et des Carthaginois.

Cependant, jusqu'à ce jour, les monuments Ibères sont extrêmement rares en Espagne et absolument inconnus en France. Toutes les découvertes dont nous avons connaissance se réduisent à quelques inscriptions encore indéchiffrées et à de nombreuses monnaies sur la lecture desquelles les numismates français et espagnols discutent toujours sans pouvoir se mettre d'accord.

Les armes, bijoux, objets d'art, qui ont été découverts, sont en très petit nombre et fort peu connus. Soit parce qu'ils sont réellement très rares, soit parce qu'ils sont dispersés et oubliés dans des collections particulières, et qu'ils n'ont pas été publiés, les objets appartenant à l'art Ibérien sont ignorés de ce côté des Pyrénées, et paraissent peu connus dans leur pays d'origine.

Il y aurait cependant un grand intérêt à les tirer de l'oubli, à les réunir dans les musées et à les publier avec dessins à l'appui. L'art Ibérien a besoin d'être reconnu et comparé. De cette étude pourront naître des rapprochements qui faciliteront sans doute la recherche des origines du peuple mystérieux qui est resté jusqu'à ce jour à l'état d'énigme pour les savants⁹⁰.

Si Pierre Paris cite Émile Taillebois à plusieurs reprises dans son *Essai*⁹¹, il est impossible de préciser à quel moment il a découvert ce travail, la remarque pouvant s'appliquer aux autres titres que nous avons mentionnés. Mais en 1895, lorsque prend forme son projet de mission en Espagne, il a probablement déjà lu ces publications. La lettre qu'il adresse à Louis Liard,

⁸⁹ Émile TAILLEBOIS, « Deux objets d'art ibériens [1] », art. cité, p. 59, 62.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 53-55.

⁹¹ Pierre PARIS, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, vol. 2/2, Paris, Ernest Leroux, 1904, p. 155, 157, 248 n. 1, 252, 255, 259, 262. L'article de Gustave Schlumberger est lui aussi cité à plusieurs reprises : *Ibid.*, p. 248-249, 252 n. 1, 254-255, 259-262.

sur laquelle nous allons revenir, fait directement écho aux propos d'Émile TAILLEBOIS que nous venons de citer ; n'importe quel helléniste connaît les travaux de Léon HEUZEY ; par ailleurs, la plupart des titres que nous avons signalés ont paru dans des périodiques qui bénéficient d'une très large diffusion, qu'il s'agisse des *CRAI*, du *Bulletin de correspondance hellénique*, du *Bulletin monumental*, de la *Gazette archéologique* ou des *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*. Enfin, quel chercheur s'engagerait dans un projet aussi ambitieux sans s'être préalablement soucié de l'état de l'art ?

Ainsi, au milieu des années 1890, que l'on envisage la trajectoire personnelle de Pierre PARIS dans son rapport au champ universitaire ou les contextes scientifiques et culturels régionaux, nationaux et internationaux dans lesquels elle s'inscrit, tout concourt à rendre viable le projet d'une étude approfondie de l'Espagne ancienne. Mais à la différence de son collègue ARTHUR ENGEL, Pierre PARIS ne dispose pas d'une fortune personnelle lui permettant d'entreprendre de longs et réguliers séjours au sud des Pyrénées. Il lui faut donc obtenir des appuis officiels.

Le programme de Pierre Paris (mai 1895)

Le 1^{er} mai 1895, alors que Bordeaux se prépare à accueillir pendant l'été le congrès international des langues romanes, Pierre PARIS écrit à Louis LIARD, directeur de l'Enseignement supérieur [FIG. 268]. Il demande à recevoir une aide financière pour « faire pendant les vacances prochaines un voyage archéologique en Espagne⁹² ». En d'autres termes, il demande à être officiellement chargé d'une mission scientifique en péninsule Ibérique. Il s'agit d'une véritable lettre-programme. Le professeur bordelais y expose un projet de recherche sur le long terme, ambitieux mais réfléchi, et ce plus de deux ans avant la découverte de la Dame d'Elche.

Pierre PARIS y délimite d'abord un espace à explorer, à savoir la façade méditerranéenne de la péninsule dans son ensemble, ainsi que la Nouvelle-Castille. Il souhaite y étudier les collections privées et publiques des musées espagnols pour décrire, dessiner, photographier et publier les documents inédits qu'elles renferment. Ce premier axe sera complété par un travail de prospections sur le terrain (« dans les campagnes peu explorées ») pour étudier « tout ce qui peut intéresser l'archéologie phénicienne, grecque, gréco-phénicienne et romaine ». En arrière-plan, il y a déjà l'idée qu'il faut envisager la culture matérielle dans son ensemble (les « nombreux objets d'art ou d'industrie se rapportant à l'époque antique »), une approche qui, quelques années plus tard, sera au cœur du projet éditorial de *l'Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. Il se propose donc de poursuivre l'œuvre entreprise par les missionnaires qui l'ont précédé. La mention des Baléares laisse supposer qu'il connaît les travaux d'Émile CARTAILHAC. Mais c'est sans aucun doute le dossier de la sculpture ibérique ouvert par Léon HEUZEY et ARTHUR ENGEL qui séduit avant tout le savant bordelais passionné par la sculpture grecque :

Je songe, en particulier, à étudier de très près les collections et le sol des îles Baléares, et surtout à visiter et sonder très en détail tout le terrain qui entoure et avoisine le Cerro de los

⁹² Cat. LIARD 01-05-1895.

Santos, près d'Almanza [*sic*]. Il résulte des nombreux documents signalés par M. Engel, et des recherches qu'il a faites lui-même, non aussi complètes qu'il l'aurait voulu, qu'il reste encore beaucoup à faire, tant pour la découverte des œuvres provenant de ce curieux sanctuaire, que pour l'estimation exacte de leur valeur archéologique ; il serait sans doute possible d'obtenir des résultats importants, auxquels applaudiraient ceux de nos maîtres que la question intéresse, Messieurs Heuzey et Perrot en particulier.

Les figures d'autorité que sont Léon Heuzey et Georges Perrot servent ici de garants scientifiques. À côté du rappel de ce lien maîtres-disciple, la volonté de Pierre Paris d'afficher la cohérence et la légitimité de sa démarche à travers *l'habitus athénien* est évidente :

J'estime d'autre part qu'une exploration minutieuse et sagace, telle qu'apprennent à la conduire les membres de l'École d'Athènes durant leur séjour en Grèce et en Asie Mineure, permettrait de recueillir, dans des districts peu fréquentés, en dehors des routes modernes, nombre de documents et d'objets importants [...]. Les savants Espagnols occupés de l'Espagne antique sont peu nombreux, et rarement formés aux méthodes nouvelles d'investigation et de science ; leur pays est, presque tout entier, un domaine vierge pour les archéologues.

En mettant en avant sa formation et son identité athénienne, il s'emploie à donner des gages de sérieux à son interlocuteur pour le convaincre. Nul doute que Louis Liard ait été sensible à ces arguments très positivistes qui renvoyaient à la pratique d'une archéologie méthodique.

Pierre Paris sait parfaitement qu'il s'adresse à l'un des principaux artisans de la réforme des universités. Aussi insiste-t-il sur le fait qu'il ne fait pas cavalier seul. Son projet personnel s'inscrit au contraire dans le cadre de la politique scientifique entreprise par la faculté des lettres de Bordeaux et peut la servir :

Les professeurs de notre Faculté des Lettres ne sont-ils pas tout désignés pour le défricher et le cultiver [ce domaine vierge] ? Les relations de la ville de Bordeaux avec l'Espagne sont fréquentes et cordiales ; je pourrai sans doute en profiter pour me ménager partout un accueil empressé. Peut-être même serait-il aisé, en faisant connaître les ressources de notre Université et de notre Ville, d'attirer auprès de nous quelques étudiants espagnols, et d'augmenter ainsi la vitalité et l'influence de nos travaux professionnels.

Il y a là, en germe, ce que sera la politique de l'*intercambio* au début du XX^e siècle, c'est-à-dire les échanges universitaires organisés entre Bordeaux, Toulouse et les principales universités espagnoles⁹³.

Pierre Paris sollicitant l'aide financière de l'État, il doit aussi convaincre le haut fonctionnaire qu'est Louis Liard de l'utilité pratique et politique de sa mission : elle pourrait « enrichir soit nos collections nationales, soit les collections archéologiques de notre Faculté des Lettres », d'autant que « Nulle loi non plus ne me semble régenter les fouilles, dont les possesseurs de terrains permettent volontiers et facilitent l'entreprise⁹⁴ ».

⁹³ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 177-187 ; Jean-Marc DELAUNAY, *Méfiance cordiale 1*, ouvr. cité, p. 633-648.

⁹⁴ En réalité, une législation (très permissive) existe mais elle n'est pas appliquée. Il faut attendre le vote de la loi de 1911 et la promulgation de son décret d'application, l'année suivante, pour que l'Espagne se dote d'un outil législatif contraignant pour protéger son patrimoine. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces questions.

Le projet se veut donc ambitieux. Manifestement, Pierre Paris ne le conçoit pas comme une simple parenthèse. Il y voit la première étape d'un travail à mener sur le temps long, destiné à « amorcer peut-être des fouilles intéressantes que je poursuivrais plus tard avec votre approbation, et l'appui de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres ». La lettre se conclut par ce qui est le plus important pour lui dans l'immédiat : il demande une subvention de 2 000 F pour entreprendre son voyage d'étude. Malheureusement, nous ne disposons pas de la réponse du directeur de l'Enseignement supérieur. Mais il est certain que le subside espéré ne lui est pas accordé, les crédits étant épuisés pour l'année 1895. C'est ce qu'indique une note ajoutée au crayon en haut de la première page, sans doute par Louis Liard lui-même : « Rép^{du} le 4 mai 95. Tous mes regrets [rat. = l'état des crédits] Tous les crédits sont engagés ». Pierre Paris a-t-il renouvelé sa demande à la fin de l'année 1895 ou la démarche est-elle due à la direction de l'Enseignement supérieur ? Toujours est-il que nous conservons une lettre du professeur bordelais à Louis Liard, datée de février 1896, dans laquelle il le remercie de lui avoir accordé une première subvention de 600 F. Il en profite pour le prier de lui donner « une nouvelle preuve de bonté » en lui confiant « une mission officielle qui [lui] donne d'abord la possibilité d'être accrédité auprès des autorités espagnoles ». Dans l'esprit de Pierre Paris, il s'agit aussi de préparer l'avenir : « Je pourrai avoir besoin [de cette mission officielle] pour faciliter mes recherches, et plus tard me permettre de me prévaloir de cet antécédent pour obtenir de l'Institut une subvention, si, comme je l'espère un peu, je trouve un emplacement favorable à des fouilles archéologiques⁹⁵ ».

Pierre Paris peut alors demander officiellement une autorisation d'absence pour réaliser son premier voyage archéologique en Espagne en avril-mai 1896, « époque la plus favorable », alors que l'année universitaire n'est pas achevée⁹⁶. Il s'agit d'une simple formalité : transmise à la direction de l'Enseignement supérieure par la voie hiérarchique (le doyen de la faculté des lettres et le recteur de l'académie de Bordeaux), sa demande est acceptée par Louis Liard le 13 mars 1896⁹⁷. Dans les jours qui suivent, il reçoit les lettres de recommandation officielles destinées à faciliter ses démarches et ses déplacements en Espagne⁹⁸.

3. — LA PREMIÈRE MISSION EN ESPAGNE (1896) : DE L'UNIVERS GRÉCO-ROMAIN AUX IBÈRES

L'analyse des documents consultés conduit à une première remarque. Il faut corriger une erreur que l'on retrouve dans pratiquement toutes les études qui s'intéressent à Pierre Paris : son premier voyage en Espagne – si l'on met de côté son voyage de noce en Andalousie après son mariage avec Marie Eyquem le 27 février 1888 – a lieu au printemps 1896 et non en 1895. La source de cette information erronée est à rechercher dans la publication des carnets de voyage de Pierre Paris (1979) relatifs à deux séjours effectués dans la péninsule, le

⁹⁵ Cat. LIARD 28-02-1896. Voir également la lettre du recteur de l'académie de Bordeaux au doyen de la faculté des lettres, 22-02-1896, AD-Gironde, 1603 AW 6.

⁹⁶ Cat. STAPFER 05-03-1896.

⁹⁷ Minute du directeur de l'Enseignement supérieur au recteur de l'académie de Bordeaux, 13-03-1896, AN-Pierrefitte, F/17/26788.

⁹⁸ Cat. LIARD 21 et 24-03-1896.

premier en 1895, le second en 1897 selon les éditeurs⁹⁹. Ces carnets ont longtemps été considérés comme perdus. Nous les avons retrouvés dans les archives familiales Paris-Philippe. Il y en a au total cinq ; tous n'ont pas été publiés – précisons qu'un sixième carnet, plus tardif, est conservé dans les archives de l'Institut français de Madrid [FIG. 269]. Georges Demerson a manifestement travaillé avec René Paris¹⁰⁰. Est-ce aux éditeurs ou à Pierre Paris lui-même que l'on doit les indications ajoutées au crayon, lesquelles indiquent « 1895 » là où l'archéologue bordelais s'était contenté du jour de la semaine et du mois [FIG. 270] ? Cet ajout tardif ne peut être considéré comme une indication fiable et, quoi qu'il en soit, il y a bien eu erreur sur ce point (nous verrons que ce n'est pas la seule). Aux sources administratives que nous avons déjà citées s'ajoute la correspondance entre Pierre Paris et Emil Hübner. Plusieurs lettres décrivent l'itinéraire du voyage que les éditeurs des carnets ont situé en 1895¹⁰¹. Parti d'Irún le lundi 6 avril 1896 (du reste, il n'existe pas de lundi 6 avril dans le calendrier de l'année 1895), Pierre Paris est de retour à Bordeaux le 14 juin après avoir sillonné les régions de Burgos, Madrid, Tolède et, surtout, l'Andalousie et la côte méditerranéenne depuis Huelva jusqu'à Barcelone [FIG. 271].

De l'expérience du voyage à celle du musée

En 1932, revenant sur le parcours d'un Pierre Paris récemment disparu, Alexandre-Marie Desrousseaux, président de l'Association Guillaume Budé, rappelait que « Quoique il se soit plus tard naturellement tourné vers des études un peu différentes, c'est bien l'archéologie grecque qui l'amena au pays où il passa tant d'années, l'Espagne¹⁰² ». L'affirmation est trop tranchée pour être admise sans réserve. Mais il est certain que ce premier voyage professionnel en Espagne constitue une transition dans la trajectoire de Pierre Paris. Dans un premier temps, il lui offre l'occasion de prolonger ses travaux sur l'art classique, en particulier sur la sculpture gréco-romaine. À son retour, il explique à Emil Hübner :

d'un bout à l'autre mon voyage s'est parfaitement accompli. J'ai visité Burgos, Madrid, Tolède, Cordoue, Séville, Huelva, Niebla, Cadix, Grenade, Lorca, Murcie, Elche, Alicante, Denia, Valence, Sagonte, Tarragone, et Barcelone (où je n'ai fait que toucher, réservant cette ville pour un autre voyage). Partout j'ai trouvé le plus bienveillant accueil, et partout j'ai photographié des statues et des statuettes inédites dont la publication aura, je crois, de l'intérêt. Je m'en suis tenu cette fois aux Musées, où il y a tant à faire, et aux œuvres grecques et gréco-romaines. J'ai systématiquement écarté tout ce qui est ibérique, parce que je ne me sentais pas assez préparé ; j'y reviendrai mieux outillé.

Enfin, malgré mon désir, je me suis abstenu pour cette fois de m'occuper des antiquités d'Yécla [= du Cerro de los Santos], soit à Madrid, soit à Yécla même, et aux environs [...].

⁹⁹ Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, éd. par Georges DEMERSON, Paris, E. de Boccard, coll. « Maison des Pays Ibériques (1), Publications du Centre Pierre Paris (5) », 1979 [1896-1897].

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 7-22.

¹⁰¹ Cat. HÜBNER 31-03-1896, 11-04-1896 ; 16-06-1896. Voir également Pierre PARIS, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, vol. 1/2, Paris, Ernest Leroux, 1903, p. XIV.

¹⁰² Alexandre-Marie DESROUSSEAUX, « Allocution de M. A. Desrousseaux, président de l'association », *REG*, 45, 210-211, 1932, p. LIX.

C'est du reste un trop gros morceau, que je ne pouvais avaler au cours de ce voyage préparatoire¹⁰³.

À l'expérience du voyage s'ajoute celle du musée. Tout à fait essentielle, elle permet à Pierre Paris de s'immerger dans son nouveau champ d'étude et d'acquérir une connaissance intime des œuvres qu'il découvre. Leur observation directe et attentive doit ensuite en faciliter la description¹⁰⁴. Certaines lui sont familières, d'autres le plongent dans un univers inconnu. Les musées qu'il visite remplissent ainsi pleinement la double fonction que leur a attribuée le XIX^e siècle, enseigner et initier, conduisant ainsi au renforcement d'un nouveau régime perceptif¹⁰⁵. Ainsi Pierre Paris note-t-il au sujet du MAN, le 10 avril 1896 :

Au Musée archéologique, ni [José Ramón] Mélida, ni [Juan de Dios de la Rada y] Delgado. Les conservateurs ne se gênent pas ; ils viennent quand il leur tombe un œil. Mais le personnel est très complaisant. L'organisation est superbe¹⁰⁶. On vous laisse circuler partout et prendre des notes à votre aise. C'est bien classé et bien disposé. Mais on grille dans le hall vitré. Quelques notices naïves. Mais en général tout est exposé avec soin. Une salle maus-sade : des pieds, des mains, des têtes, provenant de quelque sanctuaire. Le gardien dit : de Pompéi. Je remarque que la plupart des choses intéressantes n'ont pas d'étiquette. Tout cela est à examiner à loisir, mais j'ai déjà pris bien des notes. Il faudrait rester ici deux mois. C'est peut-être ce que je vais me décider à faire. Il faut voir un peu tout mon monde¹⁰⁷.

La photographie lui permet de documenter les lieux et les objets qu'il découvre, ainsi que les personnes rencontrées pendant son voyage. En témoigne un album inédit conservé dans les archives de la Casa de Velázquez. Si aucune date n'est mentionnée, l'année peut être restituée avec certitude : il renvoie – du moins pour l'essentiel – à la mission du printemps 1896¹⁰⁸. Il ne s'agit pas seulement d'une collection de souvenirs mais d'un outil visant à

¹⁰³ Cat. HÜBNER 16-06-1896.

¹⁰⁴ « Qui veut être sûr de bien voir et pénétrer une œuvre d'art doit s'imposer de la décrire. L'obligation de traduire par le langage les traits et les nuances du modèle stimule et double l'acuité de l'analyse ; une description bien faite est déjà presque un jugement » : Théophile HOMOLLE et Robert de LASTEYRIE, « Maxime Collignon, collaborateur et directeur des *Monuments et Mémoires*, 1849-1917 », *MMAI*, 23, 1-2, 1918, p. XIX.

¹⁰⁵ Sur ces questions : Pascal GRIENER, *Pour une histoire du regard. L'expérience du musée au XIX^e siècle*, Paris, Hazan, Louvre Éditions, coll. « La Chaire du Louvre », 2017.

¹⁰⁶ Lorsque Pierre Paris découvre le Museo Arqueológico Nacional (fondé en 1867), celui-ci vient de s'installer dans le Palacio de Bibliotecas y Museos Nacionales (1892-1895). Voir Aurora LADERO GALÁN et Jorge JIMÉNEZ RUBIO, « 150 años de obras y reformas en el Museo Arqueológico Nacional. Historia y catálogo documental », *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, 32, 2014, p. 81-102 ; dans le même volume, Virginia SALVE QUEJIDO, Begoña MUÑO MARTÍN-CORRAL et Concha PAPÍ RODES, « Espacios y objetos a través del tiempo: museografía histórica de las salas del Museo Arqueológico Nacional », p. 59-80 ; Javier RODRIGO DEL BLANCO, *La Exposición Histórico-Natural y Etnográfica de 1893*, Madrid, Museo Arqueológico Nacional, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2017.

¹⁰⁷ Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 34-35. Transcription corrigée à partir du manuscrit original, carnet n° 1, p. 24-25.

¹⁰⁸ AH-2, n° 138 bis. L'album a été constitué par Pierre Paris. On reconnaît son écriture. Les lieux correspondent à ceux visités en avril-juin 1896. Les images de sites et d'œuvres de l'époque hispano-romaine dominant. Un détail permet de fixer l'année avec certitude (la prise des photographies peut parfois être datée au jour près). Dans une lettre qu'il adresse à Emil Hübner (cat. 25-06-1896), Pierre Paris écrit : « Enfin, cher Monsieur, vous seriez bien aimable de m'envoyer l'adresse de l'extraordinaire Dodgson [Edward Spencer Dodgson], à qui je n'ai pas répondu depuis près d'un mois. Je veux lui envoyer la photographie d'une stèle de Clunia à Burgos [...]. Si vous désirez faire connaissance avec le visage de votre inépuisable correspondant, je vous enverrai volontiers le document ». Ces informations correspondent à l'une des pages de l'album [FIG. 275] : en toute logique, la photographie où apparaît E. S. Dodgson, au centre, n'est pas conservée, mais son emplacement et le pied de légende correspondant sont bien visibles.

constituer un véritable musée imaginaire. Pierre Paris est attentif aux sites qu'il visite, aux paysages dans lesquels ils s'inscrivent [FIG. 272, 273], mais également à la culture, au mode de vie des populations et aux « types » qu'il rencontre. Son regard acquiert ainsi une dimension ethnographique (l'album des fouilles d'Osuna en offre un autre exemple¹⁰⁹), comme lorsqu'il fixe l'image de la famille de Josefina Rojano à la Fonda del Universo, à Cadix, auberge où il a sans doute dormi [FIG. 274]. Avec les œuvres qu'il repère et documente [FIG. 275-278], il y a là autant de notes rassemblées sous la forme d'une mémoire illustrée qui pourront être consultées ultérieurement et alimenteront sa réflexion au moment d'écrire les promenades archéologiques en Espagne ou des articles au caractère érudit plus affirmé.

Face au Diadumène de Madrid

Les premiers voyages en Espagne ont rapidement donné lieu à plusieurs études : les stèles de Clunia, les miroirs étrusques et les taureaux en bronze de Costitx (culture talayotique) qu'il observe au MAN [FIG. 276], ou la sculpture en bronze du jeune esclave éthiopien du musée de Tarragone (connue sous le nom d'*el negret*) [FIG. 278], pour ne citer que quelques exemples, font l'objet d'une publication¹¹⁰. La sculpture gréco-romaine retient particulièrement son attention. Au musée du Prado, il peut contempler les œuvres provenant de l'ancienne collection royale¹¹¹. Dans les années 1860, Emil Hübner avait souligné la richesse et l'intérêt de cette glyptothèque. Il déplorait alors qu'elle soit aussi mal connue hors d'Espagne, une situation qu'il attribuait aux déficiences de la muséographie : les œuvres anciennes et modernes étaient mélangées selon un critère esthétique mais sans aucune cohérence du point de vue du discours historique¹¹². Mais le Prado d'Emil Hübner n'est plus celui que découvre Pierre Paris. En 1892, les œuvres ont été regroupées dans différentes salles par période. En 1908, la collection est dotée d'un catalogue complet rédigé par le conservateur du département, Eduardo Barrón. Illustré de nombreuses planches, il donne une idée de ce qu'est la muséographie de la section lorsque Pierre Paris visite le Prado pour la première

¹⁰⁹ José Ildefonso RUIZ CECILIA et Pierre MORET (éd.), *Osuna retratada. Memoria fotográfica de la misión arqueológica francesa de 1903*, Sevilla, Padilla Libros, Casa de Velázquez, 2009.

¹¹⁰ Pierre PARIS et José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « Nota sobre tres espejos de bronce del Museo Arqueológico Nacional de Madrid », *RABM*, 1, 2, 1897, p. 49-54 ; Pierre PARIS, « Les bronzes de Costig au Musée Archéologique de Madrid », *RA*, 3^e série, 30, 1897, p. 138-162 ; Id., « Stèles funéraires d'Espagne », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1897, p. 196-199 ; Id., « Le petit nègre de bronze du Musée de Tarragone », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 7, 35, 1900, p. 131-138.

¹¹¹ Sur l'histoire du musée, inauguré en 1819 : Javier PORTÚS (éd.), *Museo del Prado (1819-2019). Un lugar de memoria*, Madrid, Museo Nacional del Prado, 2018, et , plus largement, Pierre GÉAL, *La naissance des musées d'art en Espagne (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (33), 2005.

¹¹² Stephan F. SCHRÖDER, « La galería de escultura del Museo del Prado a mediados del siglo XIX. Una reconstrucción », dans José BELTRÁN FORTES, Beatrice CACCIOTTI et Beatrice PALMA VENETUCCI (éd.), *Arqueología, coleccionismo y antigüedad: España e Italia en el siglo XIX*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « Actas » (62), 2006, p. 625-649 ; Id., « La galería de escultura en el Museo del Prado y su catalogación por Emil Hübner », dans Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014, p. 363-373. Du reste, le défi du discours pédagogique se pose à l'institution muséale dans son ensemble : Pierre GÉAL, *La naissance des musées d'art en Espagne*, ouvr. cité, p. 350-368.

fois en 1896¹¹³ [FIG. 279]. Alors qu'il vient de publier son *Polyclète* (1895), il est fasciné par la découverte de l'exemplaire madrilène du Diadumène. Le 10 avril, alors qu'il se promène à proximité du musée, il voit « à travers des grilles, un pêle-mêle de statues anciennes et Renaissance. Il y a là des découvertes à faire¹¹⁴ ». Il visite le Prado le lendemain :

Les antiques. Une merveille, le Diadumène. Je ne peux pas croire que ce soit le Diadumène de Polyclète. C'est un chef-d'œuvre de délicatesse, presque de [un mot non lu]. Autant comparer le canard au cygne, que le Diadumène de [rat. = Vayson] Vaison à celui de Madrid. Celui-ci est grand, élancé, fin, d'une délicatesse extrême. C'est la statue la plus élégante que j'ai vue ; c'est du Praxitèle raffiné ; l'attitude est d'une souplesse gracieuse qui m'était inconnue. La tête, dont la planche de Furtwaengler ne donne pas l'idée, est la plus intelligente que j'ai vue à une tête d'athlète. C'est plus illuminé d'âme que la tête de l'Hermès de Praxitèle. [Rat. = Est-] Ce n'est pas du Polyclète¹¹⁵. Est-ce du Phidias ? Ces Grecs sont étranges. Jamais on ne les connaît tout entiers. Mon impression est ici aussi vive que devant la Vénus de Milo. À revoir et à publier dans la Gazette [la *Gazette des beaux-arts*]. Que ne l'ai-je connu lorsque j'ai écrit mon Polyclète¹¹⁶ !

Avant sa première visite au Prado, la connaissance que Pierre Paris a de cette œuvre est indirecte et succincte. Elle s'appuie sur les remarques d'Adolf Furtwängler (1853-1907) et sur l'unique image que ce dernier en a donnée¹¹⁷. Même si l'historien de l'art allemand relève que le Diadumène de Madrid est « wird ausser Zweifel gestellt durch die schönste und besterhaltene aller Diadumenos-Kopieen », il n'en propose pas une analyse exhaustive. C'est une lacune que Pierre Paris se propose de combler. En juin 1896, à peine rentré d'Espagne, il écrit à Emil Hübner : « Je vais maintenant me mettre au travail, et pour commencer, j'ai entrepris une petite étude sur le Diadumène de Madrid, que j'ai beaucoup admiré, et que votre éminent collègue Furtwängler, [rat. = ne l'] n'ayant pas vu l'original, ne me semble pas avoir très exactement jugé¹¹⁸ ». La remarque n'était pas très habile : au début des années 1860, Emil Hübner, qui avait eu tout le loisir d'observer la statue à Madrid, l'avait correctement publiée comme un jeune athlète nu (« Nackter jugendlicher Athlet, kolossal ») mais sans y reconnaître un Diadumène. De fait, sans être catégorique il rattacha l'œuvre à l'école de My-

¹¹³ Eduardo BARRÓN, *Museo Nacional de Pintura y Escultura. Catálogo de la escultura*, Madrid, Imprenta y fototipia de J. Lacoste, 1908.

¹¹⁴ Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 34. Correction apportée à partir du manuscrit original, carnet n° 1, p. 24.

¹¹⁵ L'incrédulité de Pierre Paris tient à l'image traditionnelle que l'on a des œuvres de Polyclète aux « lourdeurs un peu réalistes et doriennes » (Pierre PARIS, *La sculpture antique*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1889, p. 264).

¹¹⁶ Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 37-38, transcription corrigée à partir du manuscrit original, carnet n° 1, p. 33-34.

¹¹⁷ Adolf FURTWÄNGLER, *Meisterwerke der griechischen Plastik*, Leipzig-Berlin, Giesecke & Devrient, 1893, p. 438. Voir Pierre PARIS, *Polyclète*, ouvr. cité, p. 54, avec une gravure de L. Laborde, p. 53, réalisée à partir de la phototypie publiée dans l'étude de Furtwängler, fig. 68, p. 439. L'exemplaire du Prado n'est pas mentionné dans *La sculpture antique* (1889).

¹¹⁸ Cat. HÜBNER 16-06-1896.

ron et non à Polyclète¹¹⁹. Mais Pierre Paris ne semble pas encore connaître cette publication¹²⁰.

Le premier produit du tournant hispaniste qui ait une certaine ampleur scientifique est donc une étude d'histoire de l'art grec fondée sur l'expérience du musée et destinée à faire connaître au public français et international une œuvre exceptionnelle et méconnue, le Diadumène de Madrid¹²¹. De notre point de vue, ce travail mérite de figurer parmi les publications majeures de Pierre Paris¹²². Contrairement à sa première idée, elle ne paraît pas dans la *Gazette des beaux-arts* mais dans les prestigieux *Monuments et mémoires de la fondation Eugène Piot*, un périodique apte à donner une large diffusion à son travail. Par rapport à l'étude d'Adolf Furtwängler, le statut de témoin oculaire donne toute sa valeur à l'analyse de Pierre Paris : « Pour moi, me plaçant devant le marbre du Prado sans aucun souci d'érudition, voici comme je l'ai vu¹²³ ». L'essai est par ailleurs richement illustré : les cinq figures insérées dans le texte reproduisent des photographies du tirage en plâtre acquis pour le musée de la faculté des lettres de Bordeaux – qui possède déjà une copie du Diadumène de Vaison et du

¹¹⁹ Emil HÜBNER, *Die antiken Bildwerke in Madrid*, Berlin, Druck und Verlag von Georg Reimer, 1862, p. 70-71 (n° 65) : « Aber die Schönheit des Kopfes und der Arme, sowie die vortreffliche Stellung lassen ein Original ähnlich den myronischen Statuen vermuthen ».

¹²⁰ Malgré sa remarque dans cat. HÜBNER 22-02-1897, le travail de ce dernier n'est pas cité dans l'étude que Pierre Paris publie en 1897 : « j'ai sous presse une étude sur le Diadumène du Musée du Prado (celui que vous avez catalogué et que vous avez bien nommé un athlète, tandis que les Espagnols le désignent comme un Méléagre) ».

¹²¹ Pierre PARIS, « Le Diadumène de Madrid », *MMAI*, 4, 1, 1897, p. 53-76. C'est une réussite : voir, par exemple, Henri LECHAT, « Bulletin archéologique », *REG*, 11, 42, 1898, p. 201-202. Sur cette œuvre, voir également Stephan F. SCHRÖDER, *Catálogo de la escultura clásica. II. Escultura mitológica*, Madrid, Museo del Prado, 2004, p. 67-73, n° 104.

¹²² Henri LECHAT, « Bulletin archéologique », art. cité, p. 202, a été frappé par « l'impression très vive, presque enthousiaste » qui se dégage de cette étude. Pour Pierre Paris, qui n'oublie pas de signaler la restauration effectuée au XVIII^e siècle, laquelle a corrigé le mouvement original du bras droit, Polyclète « a voulu seulement charmer nos yeux au spectacle d'une nudité d'homme si pure [...] que rien ne se puisse concevoir de plus jeune ni de plus harmonieux. [...] Il faut ici, pour forcer les suffrages, une science impeccable de l'anatomie et du modelé, une justesse infaillible de coup d'œil, une sûreté parfaite de goût, avec cet on ne sait quoi d'indéfinissable qu'on peut appeler génie » (Pierre PARIS, « Le Diadumène de Madrid », art. cité, p. 156). Il insiste sur la simplicité du mouvement, son rythme élégant et son agilité, ce qui fait du Diadumène un modèle d'équilibre et d'harmonie. Pour lui, « l'artiste joint l'observation raisonnée de la nature à l'inspiration de l'idéal ». Nous ne sommes donc pas face au portrait d'un athlète victorieux mais face à son idée. « L'artiste a voulu donner un corps à son rêve de jeunesse idéale, et il a modelé un athlète dans l'épanouissement de sa chair [...] ; le jeune vainqueur est vraiment l'égal de ces héros des légendes, à demi dieux, à demi mortels » (p. 58). Pierre Paris relève cependant une contradiction entre les caractéristiques de l'œuvre du Prado, ce qu'il connaît de Polyclète et ce qu'en disent les auteurs anciens. Varron, cité par Pline l'Ancien, parle de figures « carrées et faites presque toutes sur le même patron », *quadrata tamen esse ea ait Varro et paene ad exemplum* (*Hist. Nat.* XXXIV, 56). Pierre Paris en déduit que le Diadumène madrilène ne peut pas être une copie fidèle de l'œuvre de Polyclète mais une interprétation originale, influencée par Phidias et Praxitèle (même si Pline parle également d'un Diadumène figurant « un jeune homme plein de mollesse », *Polyclitus Sicyonius, Hageladae discipulus, diadumenum fecit molliter iuuenem*, *Hist. Nat.* XXXIV, 56). Il reconnaît bien le canon du sculpteur d'Argos, mais modifié par un art plus raffiné, « rajeuni, [...] réchauffé au contact d'œuvres plus nouvelles » (p. 72). Ce faisant, il décrit un art grec capable de s'enrichir, de se renouveler en incorporant et en dépassant la tradition héritée.

¹²³ Pierre PARIS, « Le Diadumène de Madrid », art. cité, p. 54.

Diadumène Farnèse conservés au British Museum¹²⁴ – tandis que les deux planches en héliogravure sont exécutées d’après l’original [FIG. 280, 281].

Au cours des années suivantes, au moins jusqu’en 1901, les publications qui se rattachent à l’archéologie classique restent nombreuses et variées quant à la typologie des objets étudiés (sculpture gréco-romaine, figurines en bronze, orfèvrerie phénicienne, productions de l’art décoratif de l’époque romaine, etc.)¹²⁵. Il s’agit à la fois de découvertes faites sur le sol de l’Espagne et d’œuvres achetées à l’étranger, provenant des anciennes collections royales ou des collections privées qui se multiplient au XIX^e siècle, comme celle du marquis de Salamanca ou d’Antonio Vives¹²⁶. Il est difficile de percevoir une logique précise dans le choix des pièces sélectionnées. Il s’agit le plus souvent d’articles courts. Accompagnés d’une ou plusieurs planches, ils visent surtout à faire connaître aux lecteurs français des pièces méconnues, généralement dépourvues de tout contexte archéologique mais présentant un intérêt artistique et historique certain. Sans doute Pierre Paris cherchait-il ainsi à montrer la richesse et la diversité des sujets qu’offrait l’étude de la culture matérielle de l’Espagne ancienne pour les antiquisants français et, de la sorte, à susciter des vocations chez les jeunes chercheurs de l’hexagone.



La première mission de Pierre Paris en Espagne, au printemps 1896, apparaît donc comme une période transitoire. Ce voyage préparatoire, qui doit lui permettre de prendre contact avec le nouveau terrain qu’il a choisi d’explorer, lui offre dans un premier temps des sujets d’étude qui sont familiers à l’historien de l’art antique. Mais au-delà de l’art classique, l’idée de travailler sur la Protohistoire de la péninsule Ibérique est déjà bien présente. Du

¹²⁴ Pierre PARIS (éd.), *Catalogue méthodique des moulages*, ouvr. cité, p. 141-144 (n° 78-79). Voir également « Athlète à chevelure largement bouclée (Diadumène) », sur 1886. *Collections patrimoniales numérisées de Bordeaux Montaigne*, moulages de l’université, id. D.79.4.292, en ligne sur <http://1886.u-bordeaux-montaigne.fr/items/show/75081> (contrairement à ce que suggère la notice, les photographies des tirages en plâtre correspondent à deux statues différentes : le Diadumène de Vaison et celui de Madrid).

¹²⁵ Mentionnons notamment : Pierre PARIS, « Aiguière de bronze du Musée de Madrid », *BH*, 1, 4, 1899, p. 201-203 ; ID., « L’âne de Silène, ornement d’un bisellium de bronze trouvé en Espagne », *BH*, 1, 3, 1899, p. 123-126 ; ID., « Ornement de bronze trouvé à Marchena (Andalousie) », *BH*, 1, 2, 1899, p. 33-37 ; ID., « Tête d’enfant, marbre grec trouvé à Carthagène », *BH*, 1, 1, 1899, p. 7-10 ; ID., « Satyre dansant, bronze du Musée archéologique national de Madrid », *BH*, 2, 1, 1900, p. 1-6 ; ID., « Statue d’éphèbe du musée du Prado à Madrid », *RA*, 3^e série, 34, 1901, p. 316-327 ; ID., « Bijou phénicien trouvé en Espagne », dans *Mélanges Perrot. Recueil de mémoires concernant l’archéologie classique, la littérature et l’histoire anciennes*, Paris, Albert Fontemoing, 1903, p. 255-258.

¹²⁶ Sur ces collections, voir en particulier : José BELTRÁN FORTES, Beatrice CACCIOTTI et Beatrice PALMA VENETUCCI (éd.), *Arqueología, coleccionismo y antigüedad: España e Italia en el siglo XIX*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « Actas » (62), 2006 ; Martín ALMAGRO-GORBEA et Jorge MAIER ALLENDE (éd.), *Corona y arqueología en el siglo de las luces*, Madrid, Patrimonio Nacional, 2010 ; Gloria MORA RODRÍGUEZ, « Antigüedades, reproducciones y falsos en las colecciones eclécticas madrileñas de fines del siglo XIX. El Museo de José Lázaro Galdiano y otros casos », *Horti Hesperidum. Studi di storia del collezionismo e della storiografia artistica*, 2, 1, 2012, p. 291-321 ; EAD., « El coleccionismo de antigüedades en la España ilustrada », dans Martín ALMAGRO-GORBEA et Jorge MAIER ALLENDE (éd.), *De Pompeya al Nuevo Mundo. La corona española y la arqueología en el siglo XVIII*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2012, p. 71-79 ; EAD., « Arqueología y coleccionismo en la España de finales del siglo XIX y principios del XX », dans Rebeca C. RECIO MARTÍN (éd.), *Museos y Antigüedades. El coleccionismo europeo a finales del siglo XIX. Actas del Encuentro Internacional, Museo Cerralbo, 26 de septiembre de 2013*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2015, p. 8-28.

programme qu'il présente à Louis Liard, en mai 1895, aux propos qu'il tient à Emil Hübner en 1896, on voit que le projet d'écrire un ouvrage de synthèse sur un sujet neuf est déjà formulé :

Je suis ancien membre de l'École française d'Athènes ; mes goûts et mes études m'ont surtout porté vers l'histoire de l'art antique, et vous pensez bien, Monsieur, que je serais extrêmement désireux d'écrire cette histoire de l'art ibérien que vous m'indiquez. Si toutefois j'en suis capable. Mon intention était bien, même avant la lecture de votre lettre, de m'attacher à tous les monuments de la civilisation antéromaine ou indigène que je rencontrerai ou verrai¹²⁷.

À partir de son deuxième séjour en Espagne, en 1897, les voyages successifs que Pierre Paris réalise dans la péninsule Ibérique lui permettent de mettre en application le programme qu'il a défini en 1895. Les itinéraires suivis confirment que l'organisation de ces missions répond à un plan préconçu et non improvisé. Chacun d'eux privilégie l'exploration d'un espace précis de la péninsule et d'un certain nombre de sites. Pierre Paris acquiert ainsi une bonne connaissance du terrain et il peut réunir le matériel dont il a besoin pour écrire « une histoire de l'art ibérien ». Ce sera l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*.

II. — EXPLORER (1896-1911) PROSPECTIONS ET FOUILLES EN PÉNINSULE IBÉRIQUE

Le voyage du printemps 1896 enclenche une dynamique vertueuse. L'université de Bordeaux ne peut que se réjouir de voir se poursuivre une telle entreprise. Dans son rapport d'activité annuel, le doyen de la faculté des lettres signale le succès du « voyage scientifique » de Pierre Paris¹²⁸. À la fin du mois de novembre 1896, Paul Stapfer et le recteur Auguste Couat l'autorisent à s'absenter une semaine pour se rendre à Paris¹²⁹. Ce séjour doit lui permettre d'obtenir les appuis dont il a besoin pour donner une suite à son projet d'étude de l'Espagne ancienne grâce à une nouvelle mission financée pour l'année 1897.

1. — LES RESSOURCES D'UN RÉSEAU SAVANT EN DÉVELOPPEMENT

Les protecteurs officiels

L'appui que Pierre Paris trouve auprès de son université (collègues, décanat, rectorat) lui offre les facilités administratives dont il a besoin, en particulier pour pouvoir s'absenter au cours de l'année universitaire : « Tous mes collègues, qui sont enchantés de voir les liens se resserrer entre notre Université et l'Espagne, seront tout disposés à me donner du temps. De

¹²⁷ Cat. HÜBNER 31-03-1896.

¹²⁸ Paul STAPFER, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1895-1896, p. 141.

¹²⁹ Cat. STAPFER 26-11-1896.

ce côté, les choses s'arrangeront toutes seules », écrit-il à Léon Heuzey le 1^{er} février 1898. Et le mois suivant : « Ma demande de congé est partie ; mes collègues me laissent partir avec une grande amabilité¹³⁰ ». Mais cela ne résout pas le problème financier. Comme il l'avait indiqué à Louis Liard en février 1896, Pierre Paris se tourne vers l'Institut de France. Sa lettre à Paul Stapfer nous apprend qu'il doit intervenir le vendredi 4 décembre devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour y lire un mémoire « sur quelques monuments qu'il a] étudiés à Madrid lors de [son] dernier voyage¹³¹ ». Les CRAI ne gardent aucune trace de cette intervention. Sans doute est-elle reportée en raison de la tenue de deux élections académiques qui occupent l'essentiel de la séance¹³². Un mois plus tard, le 8 janvier 1897, Paul Foucart – directeur de l'EFA lorsque Pierre Paris y était pensionnaire – prend la parole devant la corporation pour lire une note de son ancien élève relative aux têtes de taureaux en bronze de Costitx qu'il a pu étudier au MAN¹³³ [FIG. 282]. Il s'agit vraisemblablement du mémoire que Pierre Paris devait lire initialement le 4 décembre et qui fait l'objet d'un développement plus approfondi (et richement illustré) dans la *Revue archéologique*¹³⁴. Pourquoi avoir choisi ces objets pour les présenter devant l'Académie et en faire le sujet de son premier travail sur l'art de l'Espagne protohistorique ?

Découvertes en 1895 et achetées par le musée de Madrid, les têtes de Costitx sont un sujet d'actualité¹³⁵. Elles présentent l'intérêt de constituer un ensemble cohérent, original et relativement isolé qui se prête bien à un article monographique. Inconnues en France, elles ont fait l'objet de courtes publications qui permettent à Pierre Paris de prendre position et d'entamer une discussion avec deux grands spécialistes de l'archéologie ibérique que sont José Ramón Mélida et Emil Hübner¹³⁶. Leur taille relativement imposante, leur matière (bronze à la cire perdue) et la qualité de leur conservation en font des pièces exceptionnelles à l'intérêt artistique majeur. Les questions qu'elles soulèvent quant à leur inscription chronologique et culturelle intéressent l'archéologue. Au regard de ce que l'on sait des conceptions de Pierre Paris en matière d'art antique, l'évaluation esthétique qu'il en propose ne nous surprendra pas. Rattachée à une période antérieure à la conquête romaine, les taureaux de Costitx sont jugés d'un style archaïque. À l'élégance de leurs cornes « en forme de branches de lyre » répond l'aspect massif de la tête à l'anatomie inexacte. D'une tête à l'autre, il perçoit toutefois un progrès qu'il interprète comme une chronologie différenciée,

¹³⁰ Cat. HEUZEY 01-02-1897, 03-03-1898.

¹³¹ Cat. STAPFER 26-11-1896.

¹³² Deux fauteuils sont à pourvoir. Sont élus Salomon Reinach et Arthur Giry (CRAI, 40, 6, 1896, p. 582-584).

¹³³ MAN inv. 18453 à 18461. Trois têtes conservées et plusieurs fragments (cornes, oreilles), bronze à la cire perdue, V^e-III^e siècles av. J.-C., sanctuaire du Predio de Son Corró, Costitx (Majorque, Baléares), associé à un établissement talayotique.

¹³⁴ Pierre PARIS, « Têtes de taureaux en bronze trouvées à Costig (île de Majorque) », CRAI, 41, 1, 1897, p. 24-26 ; ID., « Les bronzes de Costig au Musée Archéologique de Madrid », art. cité.

¹³⁵ La découverte est rapidement publiée par le directeur du musée rattaché à la Sociedad Arqueológica Luliana (fondée à Palma de Majorque en décembre 1880) : Bartolomé FERRÀ I PERELLÓ, « Hallazgos arqueológicos en Costig », *Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, 6, 183 (juin), 1895, p. 85-89.

¹³⁶ Emil HÜBNER, « Sobre los hallazgos de Costig », *Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, 6, 186 (septembre), 1895, p. 137-139 ; José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « Los bronzes de Costig », *Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, 6, 192 (mars), 1896, p. 237-240 ; ID., « Museo Arqueológico Nacional. Antigüedades de Costig », *Revista crítica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas*, 1, 5 (avril), 1896, p. 154-157. Voir également cat. HÜBNER 25-06-1896, 22-02-1897.

même si elles s'inscrivent toutes les trois dans un cadre temporel proche. Appartenant à « un art primitif », elles témoigneraient ainsi d'« un progrès, un effort pour sortir de la convention, pour arriver à une anatomie plus juste, à un modelé plus savant, ou, si l'on veut, plus poussé ». Cette série représenterait donc « les étapes d'un art en mouvement vers le mieux¹³⁷ ». Aucun fragment de corps n'ayant été exhumé, Pierre Paris rejette l'idée de l'existence de statues colossales. Il s'agirait d'ex-voto rattachés à un culte dans lequel le taureau jouerait un rôle prépondérant, conformément à l'information qu'il trouve chez Diodore de Sicile qui rapporte qu'Héraclès, après s'être emparé des bœufs de Géryon, et ayant trouvé un bon accueil auprès d'un chef ibère (τῶν ἐγχωρίων βασιλέως, « le roi des indigènes »), aurait offert à ce dernier une partie de ses vaches : « Il les accepta mais les consacra toutes à Héraclès, et depuis lors, chaque année, il lui sacrifiait le plus beau taureau de son troupeau. C'est ainsi qu'en Ibérie les vaches ont conservé leur caractère sacré et cela a continué jusqu'à nos jours¹³⁸ ». La question qui retient son attention est celle de l'origine. À quel peuple doit-on ces têtes de taureaux en bronze ? Pour José Ramón Mélida, qui convoque des modèles venus d'Égypte, du Proche-Orient, de la Grèce et de Mycènes, elles sont un produit local, non importé, et se rattachent au style gréco-phénicien défini par Léon Heuzey pour les sculptures en pierre du Cerro de los Santos qu'elles surpassent par leur qualité¹³⁹. Pierre Paris ne partage pas cette opinion qu'il discute longuement. Ces influences sont globalement rejetées mais il trouve cependant des rapprochements à faire avec d'autres objets mycéniens, différents de ceux que cite José Ramón Mélida¹⁴⁰ :

N'est-il pas tout au moins curieux de constater que cette importance religieuse et symbolique du taureau et de la vache, qui est si évidente dans la civilisation mycénienne, se retrouve à l'autre bord de la Méditerranée, témoignée par des représentations de type et de style analogues ?

Ce qui ajoute encore de la valeur à ce fait, c'est que, si passant de l'art grec mycénien à l'art grec archaïque, nous cherchons à établir quelque comparaison entre les bronzes de Costig et les images grecques d'animaux, nous ne pouvons y réussir. Ni les types des taureaux et des vaches, ni la technique, ni l'inspiration des artistes grecs du VII^e au V^e siècle, n'ont rien de commun avec les œuvres qui nous occupent. Certes, nous goûtons pleinement la grandeur décorative et la simplicité sobre de ces têtes majestueuses ; mais nous reconnaissons aussi ce qu'il y a de froid et de convenu dans ces monuments, où la nature n'est observée que d'un regard rapide, et d'où la vérité du détail et le souci du pittoresque sont exclus par maladresse ou par système. Au contraire, toutes les productions de l'archaïsme grec portent empreint un cachet original, une personnalité qui brille, et toujours la nature apparaît au

¹³⁷ Pierre PARIS, « Les bronzes de Costig au Musée Archéologique de Madrid », art. cité, p. 148.

¹³⁸ DIODORE DE SICILE IV, 18, 2-3 : ὁ δὲ λαβὼν ἀπάσας καθιέρωσεν Ἡρακλεῖ, καὶ κατὰ ἑαυτὸν ἐκ τούτων ἔθυσεν αὐτῷ τὸν καλλιστεύοντα τῶν ταύρων· τὰς δὲ βοῦς τηρουμένας συνέβη ἱερὰς διαμεῖναι κατὰ τὴν Ἰβηρίαν μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς καιρῶν. Trad. d'après Juan José Torres Esbarranch, Gredos, coll. « BCG » (328), 2004 (nous n'avons pas pu consulter la traduction des Belles Lettres).

¹³⁹ « A un estilo greco-fenicio, más fino y de mejor gusto que el de las esculturas del Cerro de los Santos, entendemos que pertenecen los bronces de Costig », José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « Los bronces de Costig », art. cité, p. 240.

¹⁴⁰ En particulier un rhyton en argent en forme de tête de taureau trouvé dans le cercle A des tombes de Mycènes : Georges PERROT et Charles CHAPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. VI. La Grèce primitive. L'art mycénien*, Paris, Hachette et Cie, 1894, p. 821, fig. 398.

travers des œuvres, même d'aspect étrange, comme le modèle où se puise la force inspiratrice¹⁴¹.

L'art grec ne lui semble donc d'aucun secours pour éclairer l'origine des œuvres de Costitx. Il ne décèle pas non plus de lien de parenté entre elles et les ex-voto du Cerro de los Santos, « produit le plus authentique du génie national livré à ses propres ressources¹⁴² ». Quant à la filiation qu'il relève avec Mycènes, une théorie promise à un bel avenir dans le système qu'il élabore au cours des années suivantes, Pierre Paris est encore très prudent à ce sujet. Sa position – elle sera différente dans l'*Essai*, nous y reviendront – est ferme : les indices sont trop minces pour conclure que la culture mycénienne se soit étendue jusqu'aux Baléares ou que ces deux extrémités de la Méditerranée aient été en contact l'une avec l'autre¹⁴³. Aussi, à la suite d'Emil Hübner, il y voit le produit d'une culture indigène, celle des talayots qu'il rapproche, en s'appuyant sur les travaux de Georges Perrot et d'Émile Cartailhac, de la culture des nouragues de Sardaigne¹⁴⁴.

En somme, la décision de Pierre Paris de présenter de telles œuvres à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et d'en offrir une étude au lectorat érudit de la très officielle *Revue archéologique* est habile. Elle lui permet d'attirer l'attention de la corporation sur l'archéologie espagnole en lui prouvant l'intérêt qu'il y aurait à en poursuivre l'exploration. Pierre Paris y montre en effet que le sud-est de la péninsule n'est pas la seule région riche en vestiges et que ceux-ci ne se limitent pas à la grande sculpture en pierre étudiée par Léon Heuzey. En outre, l'ensemble de ces œuvres suggèrent qu'à l'époque protohistorique, des liens anciens, mais encore mal connus, unissaient l'Orient et l'Occident. À l'évidence, ces marges de la Méditerranée ancienne méritaient d'être sérieusement étudiées. Pierre Paris ne manque pas de le souligner. Introduisant son objet d'étude, il précise : « Nous ne sachons pas que cette découverte ait été appréciée ni même connue hors d'Espagne comme elle le mérite, tant est profonde l'indifférence des archéologues pour les richesses antiques de nos voisins¹⁴⁵ ». Le message est encore plus évident lorsqu'il se demande si le sanctuaire de Majorque doit être rattaché à la culture matérielle des Ibères : il est pour l'heure impossible de l'affirmer puisque l'art ibérique est à peu près inconnu, alors même que les musées regorgent d'œuvres, « documents ignorés des archéologues ou méprisés » et « qui attendent d'être décrits et groupés avec le soin qu'ils méritent », sans oublier les fouilles qui ne peuvent manquer de réserver d'heureuses surprises. Aussi, c'est « Seulement lorsqu'un travail de découverte et de classement sera méthodiquement entrepris, [que l']on sera en droit de se prononcer sur l'origine ibérique de tel ou tel monument¹⁴⁶ ».

Ce vide, Pierre Paris se proposait de le combler. Le message est entendu puisque l'Académie des inscriptions et belles-lettres décide de lui attribuer 1 500 F pris sur les arrérages

¹⁴¹ Pierre PARIS, « Les bronzes de Costig au Musée Archéologique de Madrid », art. cité, p. 158-159.

¹⁴² *Ibid.*, p. 160.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 159.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 160-162. Voir Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. IV. Judée, Sardaigne, Syrie, Cappadoce*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1887, p. 22-55 ; Émile CARTAILHAC, *Monuments primitifs des îles Baléares*, ouvr. cité, p. 23-33.

¹⁴⁵ Pierre PARIS, « Les bronzes de Costig au Musée Archéologique de Madrid », art. cité, p. 139.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 159. Emil Hübner suggérait lui aussi la nécessité d'entreprendre une telle enquête (Emil HÜBNER, « Sobre los hallazgos de Costig », art. cité, p. 138-139).

de la fondation Eugène Piot pour financer une nouvelle mission au cours de l'année 1897 afin qu'il puisse « recueillir les matériaux d'une histoire de l'art et de la civilisation dans l'antique Ibérie ». Nous ignorons la date à laquelle est prise cette décision. Mais elle intervient nécessairement avant son premier séjour de l'année en Espagne, donc avant l'été 1897. Au mois de novembre, après le coup de maître de l'achat de la Dame d'Elche, une nouvelle subvention de 1 500 F lui est accordée par l'Académie¹⁴⁷. Quelques mois plus tard, en mars 1898, c'est au tour de Louis Liard de lui octroyer 2 000 F au titre d'une nouvelle mission scientifique¹⁴⁸. Aussi bien l'Institut de France, à travers l'Académie des inscriptions et belles-lettres, que la direction de l'Enseignement supérieur apparaissent ainsi comme des protecteurs officiels. Par les appuis financiers, scientifiques et diplomatiques qu'ils apportent à Pierre Paris, ils créent les conditions nécessaires à la mise en œuvre de son projet.

Un « effet Dame d'Elche »

Dans cette recherche d'appuis officiels, l'achat de la Dame d'Elche¹⁴⁹, qui se situe au début de la deuxième mission de Pierre Paris en Espagne, a probablement joué un rôle essentiel. Les faits sont connus dans leurs grandes lignes¹⁵⁰, même si le contexte précis de la découverte fait toujours débat¹⁵¹. Le 4 août 1897, le buste est mis au jour par des ouvriers agricoles qui travaillent à La Alcudia d'Elche, sur un terrain appartenant au docteur Manuel Campello y Antón (1833-1904). Ce dernier est marié à Asunción Ibarra Santamaría, fille de l'érudit d'Elche Aureliano Ibarra y Manzoni (1834-1890) et nièce de Pedro Ibarra y Ruiz (1858-1934), diplômé de l'Escuela Superior de Diplomática de Madrid. Dans les jours qui suivent la découverte, ce dernier diffuse la nouvelle auprès de ses correspondants et donne

¹⁴⁷ Antoine HÉRON DE VILLEFOSSE, « Discours d'ouverture du président », *CRAI*, 41, 6, 1897, p. 573 ; « Jugement des concours », *CRAI*, 41, 6, 1897, p. 583. L'attribution de deux subventions distinctes est certaine : Maxime COLLIGNON, « Rapport sur les travaux exécutés ou encouragés à l'aide de la fondation Piot, pendant l'année 1897 », *CRAI*, 42, 1, 1898, p. 105.

¹⁴⁸ Cat. LIARD 11-03-1898.

¹⁴⁹ MAN inv. 1971/10/1.

¹⁵⁰ Trinidad TORTOSA ROCAMORA, « Algunos apuntes sobre los personajes y los textos en la historia de la Dama de Elche », *Revista de Estudios Ibéricos*, 2, 1996, p. 213-230 ; Concha PAPÍ RODES, « La venta de la Dama de Elche. Desmontando algunas justificaciones », *Recerques del Museu d'Alcoi*, 14, 2005, p. 157-168 ; EAD., *Aureliano Ibarra y La Alcudia. Una mirada a la arqueología del siglo XIX*, Alicante, Universidad de Alicante, coll. « Serie Arqueología », 2008, en particulier le chap. 6.

¹⁵¹ Il n'est pas utile pour notre propos immédiat de revenir sur ce point. Le débat concerne le contexte archéologique dans lequel le buste est mis au jour, le moment, le lieu précis et les acteurs de la découverte. Après le retour de la Dame d'Elche en Espagne (1941), un nouveau récit s'est imposé à partir des années 1940 à la suite des travaux d'Alejandro Ramos Folqués. Élaboré dans un contexte idéologique particulier, celui du national-catholicisme, il a remplacé la version transmise par Pedro Ibarra et Pierre Paris. De récents travaux ont montré, de façon très convaincante, que ce récit officiel hérité de l'époque franquiste doit être récusé. Voir notamment Marlène ALBERT LLORCA et Pierre ROUILLARD, *La Dame d'Elche, un destin singulier. Essai sur les réceptions d'une statue ibérique*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Essais de la Casa de Velázquez » (14), 2020, p. 22-27, 113-147 ; Ana M.^a RONDA FEMENIA, « Revisión de los testimonios y documentos sobre el lugar del hallazgo de la Dama de Elche. La "fita" de Pedro Ibarra y la recreación de Ramos Folqués », *AEA*, 91, 2018, p. 279-303 ; Carmen ARANEGUI GASCÓ, *La Dama de Elche. Dónde, cuándo y por qué*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Estudios/Antigua », 2018.

une première interprétation de l'œuvre dans laquelle il voit une représentation d'Apollon¹⁵². Parmi les personnes qu'il informe figure Pierre Paris – qu'il connaît depuis son passage à Elche, en mai 1896 – auquel il écrit le 9 août, joignant à sa lettre une photographie du buste¹⁵³. Cette image n'est pas conservée mais nous savons que Pedro Ibarra fit de même avec Emil Hübner (9 août) et la Real Academia de la Historia (10 août)¹⁵⁴ [FIG. 283]. Pierre Paris, qui a quitté Bordeaux le 7 août pour se rendre en Espagne, ne recevra cette lettre qu'à son retour. Mais comme le montrent les informations qu'il donne à Emil Hübner dès le 1^{er} août, il avait prévu de se rendre directement à Elche, via Madrid, afin de pouvoir assister à la fête annuelle du *Misteri*, une représentation théâtrale qui met en scène l'Assomption de la Vierge et qui, depuis le XVI^e siècle, est célébrée les 14 et 15 août dans la basilique Santa María¹⁵⁵. Au mois de mai, il s'est engagé auprès du journal *L'Illustration* pour en donner le compte rendu¹⁵⁶. Il ne reçoit donc pas non plus avant son départ la missive dans laquelle Emil Hübner lui recommande d'examiner le buste avec soin, les premières impressions de Pedro Ibarra méritant manifestement d'être vérifiées. Le 10 août, Pierre Paris répond depuis Madrid à une lettre antérieure du savant allemand, visiblement pour le remercier des renseignements et des informations qu'il lui a fournis pour faciliter son deuxième voyage¹⁵⁷. Le lendemain, 11 août, il arrive à Elche où l'accueille Pedro Ibarra qui s'empresse de lui annoncer la découverte exceptionnelle qui a été faite une semaine plus tôt. Le jour-même, il est le premier archéologue de métier à pouvoir examiner attentivement la sculpture. La chance sourit donc à Pierre Paris comme il le reconnaît volontiers dans l'une des lettres qu'il adresse à Edmond Pottier : « Je n'ai absolument aucun mérite à avoir trouvé la statue. C'est ma bonne étoile qui m'a guidé à Elche¹⁵⁸ ».

La chronologie, on le voit, est serrée. Plusieurs lettres se croisent sans parvenir à temps à leur destinataire. Ces intenses et rapides échanges épistolaires provoquent un malentendu. Emil Hübner croit pouvoir affirmer – il se trompe, en toute bonne foi – que c'est sur ses conseils que Pierre Paris s'est rendu à Elche pour étudier le buste. Nous avons vu qu'en réalité il n'en est rien. Lorsqu'il rend cette information publique, Pierre Paris, lui aussi en toute bonne foi et ne souhaitant visiblement pas que son succès puisse être présenté comme dû à une autre personne, s'empresse de clarifier la chronologie de son voyage. Le 12 février 1898, alors que son étude scientifique de l'œuvre est sous presse (il la destine aux *Monuments et*

¹⁵² Pedro IBARRA Y RUIZ, « Hallazgo en Ilici », *La Correspondencia Alicantina*, 8 août 1897, p. 1-2. Voir également ID., « Comunicaciones », *Revista de la Asociación Artístico-Arqueológica Barcelonesa*, 2, 5 (octobre-décembre), 1897, p. 392-397 ; ID., « Sobre el arte español », *El País. Diario republicano-socialista-revolucionario*, 8 novembre 1897, p. 2.

¹⁵³ Cat. IBARRA Y RUIZ 09-08-1897.

¹⁵⁴ Emil HÜBNER, « Die Büste von Ilici », *JDAI*, 13, 1898, p. 114 et fig. 1-3 ; Trinidad TORTOSA ROCAMORA, « Algunos apuntes sobre los personajes y los textos en la historia de la Dama de Elche », art. cité, p. 223 et fig. 5-6.

¹⁵⁵ Cat. HÜBNER 01-08-1897.

¹⁵⁶ Pierre PARIS, « Les fêtes de l'Assomption à Elche (Espagne). Représentation d'un opéra-liturgique dans l'Église cathédrale », *L'Illustration*, 18 septembre 1897, p. 227-228. Une note critique sur ce récit dans « Noticias diarias », *El Nuevo Alicantino*, 23-09-1897, p. 2, col. 4.

¹⁵⁷ Cat. HÜBNER 10-08-1897.

¹⁵⁸ Cat. POTTIER 27-08-1897.

mémoires de la fondation Eugène Piot dont Paul Jamot est le secrétaire de publication¹⁵⁹), il écrit à Léon Heuzey : « Je pense, cher maître, que Jamot vous a montré la note que j'ai ajoutée à mon article pour répondre aux affirmations d'Hübner, contenues dans une carte à M^r de Villefosse. Je ne crois pas qu'Hübner soit de mauvaise foi, mais je ne puis vraiment lui laisser dire qu'il m'a envoyé à Elche ; cela est absolument inexact¹⁶⁰ ». Emil Hübner semble avoir accepté la version de son jeune confrère exposée dans la note en question¹⁶¹. Il prend toutefois la peine de donner sa version des faits à l'occasion de la publication de sa propre interprétation de l'œuvre¹⁶².

Quoi qu'il en soit, Pierre Paris, en étant sur place, est dans une position privilégiée. La courte expérience qui est la sienne en matière d'art ibérique et ses compétences plus affirmées relatives à l'art grec lui permettent de percevoir immédiatement l'intérêt artistique et archéologique du buste d'Elche. Le jour même de son arrivée, il écrit à Edmond Pottier (conservateur adjoint du département des Antiquités orientales et de la Céramique antique du musée du Louvre), proche collaborateur de Léon Heuzey, pour l'informer. Il se propose de jouer les intermédiaires pour que le musée parisien en fasse l'acquisition :

Il y a deux heures que je suis ici, et tout heureux d'y arriver. Je viens de voir un buste superbe que l'on a trouvé il y a sept jours, et dont je vous envoie la photographie qu'on vient de me donner. Je suis sûr que Monsieur Heuzey et vous l'admireriez comme moi. C'est l'art du Cerro de los Santos, mais avec une vraie beauté grecque. La photographie ne donne pas l'admirable expression du visage, qui n'a pas une éraflure. C'est de la pierre avec de la couleur rouge aux lèvres, au bandeau du front, aux vêtements.

Je crois que je pourrais l'acheter pour le Louvre, sans beaucoup de difficulté. Pour ma part j'estime que ce serait une rare bonne fortune de l'y faire entrer. Mais il faudrait se hâter : le propriétaire va envoyer des photographies partout, à Madrid, à Berlin, à Londres ; je suis ici, et peux être bon premier. J'estime que dix mille francs ce serait très peu payé. C'est certainement la plus belle œuvre indigène trouvée en Espagne ; il n'y a rien de tel dans aucun musée.

[...] Excusez moi, mon cher camarade, de cette note rapide ; mais je veux l'expédier par le courrier de ce soir. Ne croyez pas d'ailleurs que je m'emballe ; mais l'occasion est rare, et il

¹⁵⁹ Claire MAINGON, s. v. « Jamot, Paul (22 décembre 1863, Paris - 13 décembre 1939, Villerville) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2020, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

¹⁶⁰ Cat. HEUZEY 12-02-1898.

¹⁶¹ Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », *MMAI*, 4, 2, 1897, p. 139, n. 1.

¹⁶² « Zufällig kam um dieselbe Zeit Herr Pierre Paris, der bekannte Archäolog [sic], nach Elche. Er ist seit einigen Jahren, von mir dazu angeregt, damit beschäftigt, die iberische Kunst zu erforschen; sein Wohnsitz Bordeaux bietet dazu die bequemste Gelegenheit. Sogleich von der Wichtigkeit des Fundes überzeugt, setzte er sich mit Hrn. Leon Heuzey in Paris in Verbindung, dem Direktor der Abtheilung der orientalischen Bildwerke und der antiken Vasen des Louvre ». Et il précise en note : « Er hatte mir mitgetheilt, dafs er am 9. August in Madrid sein wollte. Dorthin gab ich ihm Nachricht und bat ihn, den Kopf in Elche zu betrachten, da Herr Ibarra nicht ganz zutreffend über ihn geurtheilt hatte; – er hatte ihn in einem Artikel der lokalen Presse einen Apollokopf genannt. Auch Herr Ibarra hatte ihm inzwischen nach Bordeaux darüber geschrieben. Herr Paris legt Gewicht darauf festzustellen, dass ihn diese Briefe beide nicht erreicht haben, so dass er ohne von dem Fund zu wissen am 11. August nach Elche kam. ». Dans EMIL HÜBNER, « Die Büste von Ilici », art. cité, p. 115, § 1 et n. 1. Voir également PIERRE MORET, « Hübner, la Dame d'Elche et la sculpture ibérique », dans MICHAEL BLECH, JORGE MAIER ALLENDE et THOMAS G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014, p. 399-407.

faut essayer de la saisir. Pour l'authenticité, il ne peut y avoir le moindre doute. Hauteur du buste 53 centimètres¹⁶³.

Quelques jours plus tard, il se montre tout aussi passionné en annonçant la nouvelle à Camille Jullian :

Elche est une merveille ; les fêtes de demain et après demain s'annoncent comme fort curieuse, et je ne regrette pas d'être venu. J'ai d'ailleurs mis déjà la main sur un buste trouvé il y a huit jours et qui est tout simplement un chef d'œuvre de l'art gréco-ibérique. Je n'ai encore rien vu de tel. J'ai écrit de suite à Pottier pour essayer de le faire acheter par le Louvre¹⁶⁴.

Une semaine plus tard, Edmond Pottier informe Pierre Paris qu'il peut conclure l'affaire¹⁶⁵. Lui et Léon Heuzey ont trouvé le moyen d'avancer la somme nécessaire avant que le Louvre ne puisse officiellement faire entrer le buste dans ses collections. Le 30 septembre 1896, le banquier Noël Bardac avait remis à Léon Heuzey la somme de 10 000 F pour « l'acquisition d'objets antiques se rapportant au Département que vous dirigez au Musée du Louvre et que je vous serai reconnaissant de bien vouloir lui offrir en mon nom¹⁶⁶ ». Le 18 août 1897, Pierre Paris et le docteur Campello signent un contrat – il est rédigé de la main de Pierre Paris – qui fixe le prix de la sculpture à 4 000 F [FIG. 284]. Léon Heuzey se charge de faire parvenir la somme à Pierre Paris : 3 600 F sont pris sur le reliquat du don Bardac, 420 F sont avancés par le conservateur lui-même comme le montre une note de sa main [FIG. 285]. Le docteur Campello peut ainsi toucher l'argent dès le 30 août, date qui est portée sur le reçu qu'il signe à Pierre Paris [FIG. 286]. Un état des frais engagé par ce dernier et rédigé de sa main permet de préciser la chronologie et les étapes du voyage vers la France [FIG. 287]. Le 31 août, Pierre Paris et la Dame d'Elche embarquent à Alicante en direction de Sète où ils arrivent le 5 septembre. Le buste est alors expédié à Paris par le chemin de fer tandis que Pierre Paris rejoint sa famille en Gironde avant de repartir pour l'Espagne le 1^{er} octobre. Le 25 novembre, le comité consultatif des Musées nationaux donne son accord pour que la sculpture entre au Louvre. L'arrêté du ministre de l'Instruction publique autorisant le musée « à accepter un buste de femme, en pierre peinte, trouvé à Elché, près d'Alicante (Espagne), offert en don par M. Noël Bardac », est signé par Alfred Rambaud le 21 décembre. Quelques jours plus tard, vers le 26 décembre 1897, la Dame d'Elche est présentée aux visiteurs du musée du Louvre dans l'une des salles de la Colonnade¹⁶⁷. Ainsi, la chance qu'a Pierre Paris d'arriver à Elche quelques jours après la découverte du buste, sa sagacité et la finesse de son jugement, la réactivité d'Edmond Pottier et de Léon Heuzey qui ont su lui faire confiance, ajoutées à l'absence d'une réglementation contraignante en Espagne en matière d'exportation des antiquités, permettent au musée du Louvre d'entrer en possession, et ce jusqu'en

¹⁶³ Cat. POTTIER 11-08-1897.

¹⁶⁴ Cat. JULLIAN 13-08-1897.

¹⁶⁵ Cat. POTTIER 18-08-1897 ; cat. HEUZEY 29-08-1897.

¹⁶⁶ L'ensemble des pièces relatives à l'entrée de la Dame d'Elche au musée du Louvre que nous citons dans ce paragraphe est conservé aux AN-Pierrefitte, archives des musées nationaux, département des Antiquités orientales du musée du Louvre (série B), dons et legs acceptés, 1860-1941, 20144777/10.

¹⁶⁷ Pierre LALO, « Le buste antique d'Elche », *Journal des débats politiques et littéraires*, 26 décembre 1897, p. 1.

1940, de ce qui est aujourd'hui encore le symbole par excellence de l'art des Ibères¹⁶⁸. La vente, rappelons-le, est conclue en toute légalité, aucune loi n'interdisant alors à un particulier de disposer librement des objets découverts sur un terrain lui appartenant.

En acquérant cette pièce majeure de l'art ibérique pour le compte du musée du Louvre, Pierre Paris apporte un argument décisif pour convaincre ses protecteurs de l'intérêt de son projet espagnol. Il s'agit assurément d'un événement-frontière qui survient au moment opportun dans sa carrière. S'il n'a rien à voir avec le tournant hispaniste qui lui est antérieur, « le rapt de Carmen¹⁶⁹ » attire brusquement l'attention de la communauté savante sur l'Espagne et sur le nouvel objet d'étude de Pierre Paris. L'archéologue et historien de l'art bordelais affirme ainsi sa stature scientifique en donnant à son nom une projection nationale et internationale qu'elle n'avait pas avant 1897¹⁷⁰. L'achat de cette pièce majeure renforce donc son capital de notoriété intellectuelle¹⁷¹. Les correspondances, les discours officiels, les textes de divulgation ou les publications érudites regorgent d'exemples qui attestent la réalité d'un *effet Dame d'Elche* : l'achat du buste est un moment fondateur pour l'hispanisme français et donne une impulsion décisive à la carrière de son inventeur. Henri de La Ville de Mirmont y fait plusieurs fois référence, non sans emphase, dans ses discours à la distribution des prix de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux¹⁷². En 1902, Georges Radet, revenant sur l'élection de Pierre Paris comme correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, célèbre les nouveaux lauriers acquis par « l'audacieux ravisseur, non de la Belle Hélène, mais de la Dame d'Elche [...] ». Cette haute distinction était bien due au vaillant explorateur qui dote le

¹⁶⁸ Dès 1897, la Dame d'Elche, revêtue d'une forme de sacralité, donne lieu à de multiples discours et représentations identitaires, parfois contradictoires, et qui coexistent les uns avec les autres. Sur la diversité des réceptions auxquelles l'œuvre donna lieu, voir Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Ricardo OLMOS (éd.), *La Dama de Elche. Lecturas desde la diversidad*, Madrid, Pórtico, AGEFASA, coll. « Lynx. La arqueología de la mirada » (2), 1997 ; Alicia RODERO RIAZA (éd.), *Cien años de una dama*, Madrid, Ministerio de Educación y Cultura, 1997 ; Arturo RUIZ et Pierre ROUILLARD, « La Dama de Elche: un lugar en la memoria », dans Salvador ROVIRA LLORENS (éd.), *La Dama de Elche*, Madrid, Ministerio de Cultura, 2006, p. 21-48 ; Sonia GUTIÉRREZ LLORET, « Memorias de una Dama. La Dama de Elche como "lugar de Memoria" », dans Francisco José MORENO MARTÍN (éd.), *El franquismo y la apropiación del pasado. El uso de la historia, de la arqueología y de la historia del arte para la legitimación de la dictadura*, Madrid, Editorial Pablo Iglesias, 2017, p. 67-88 ; Marlène ALBERT LLORCA et Pierre ROUILLARD, *La Dame d'Elche, un destin singulier*, ouvr. cité. Précisons qu'en 1940, dans le contexte bien particulier de la défaite française face à l'Allemagne, un projet d'échange d'œuvres d'art entre la France et l'Espagne est élaboré. L'accord est signé à Paris le 21 décembre 1940. La Dame d'Elche, fait partie des objets qui doivent être rendus à l'Espagne. En février 1941, elle rejoint les collections du musée du Prado où elle sera exposée jusqu'en 1971. Elle est alors déplacée au Museo Arqueológico Nacional où elle est toujours exposée. Sur ce point, voir Cédric GRUAT et Lucía MARTÍNEZ, *L'échange. Les dessous d'une négociation artistique entre la France et l'Espagne (1940-1941)*, Paris, A. Colin, 2011 et, plus largement, Arturo COLORADO CASTELLARY, *Arte, revancha y propaganda. La instrumentalización franquista del patrimonio durante la Segunda Guerra Mundial*, Madrid, Cátedra, 2018, en particulier la deuxième partie.

¹⁶⁹ L'expression est de Pierre Paris, cat. HEUZEY 27-12-1897.

¹⁷⁰ Quelques exemples de cette projection internationale en Allemagne et en Espagne : Alexander CONZE, « Archäologische Funde im Jahre 1897 », *AA*, 13, 2, 1898, p. 110-112 ; José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « Busto ante-romano descubierto en Elche », *BRAH*, 1897, p. 427-435 ; Id., « Busto ante-romano descubierto en Elche », *RABM*, 1, 10, 1897, p. 440-445.

¹⁷¹ Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, ouvr. cité, p. 61.

¹⁷² Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont. Adjoint délégué aux Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1899, p. 25-26 ; Id., « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont, adjoint au maire, à la distribution des prix de l'école municipale des beaux-arts et des arts décoratifs, le 2 Août 1900 », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1900, p. 15.

Louvre d'une de ses gloires les plus originales¹⁷³ ». En 1931, peu après la mort de Pierre Paris, il évoque encore « l'heureux conquistador de la Dame d'Elche¹⁷⁴ ». Le principal intéressé est lui-même parfaitement conscient de la portée symbolique de l'évènement de l'été 1897. Ainsi dans une lettre à Léon Heuzey : « Ce m'est une joie de vous entretenir de tout ce qui a trait au buste d'Elche, dont l'entrée au Louvre fait époque dans ma simple vie d'archéologue, et que vous même avez de si légitime raison d'aimer¹⁷⁵ ». Lors d'une conférence prononcée en 1912 et dont le texte est publié l'année suivante, Pierre Paris affirme : « Cependant la découverte de la dame d'Elché, en 1897, révélait aux archéologues aussi bien qu'au grand public l'art des vieux Ibères [...]. Cette révélation sensationnelle, à laquelle un de ses professeurs avait attaché son nom, devait avoir pour l'extension hispanique de notre Université bordelaise une influence décisive¹⁷⁶ ». De fait, dans son rapport d'activité annuel sur les travaux de la faculté des lettres de l'année 1897-1898, Adolphe Waltz ne manque pas de souligner le succès remporté par Pierre Paris : « son expérience et son flair artistique lui ont permis de mettre le musée du Louvre en possession de ce merveilleux buste de femme en style gréco-oriental, trouvé à Elché et que les collections du monde entier nous envient ». Le doyen souligne également que ses voyages, tout comme ceux de Georges Cirot, maître de conférences d'études hispaniques, ont déjà permis de nouer avec les savants espagnols « des relations cordiales, qui seront profitables, de toutes les manières, à ces études hispaniques dont l'Université de Bordeaux à l'ambition légitime de devenir le centre et le foyer¹⁷⁷ ». Chacun développe ainsi son réseau savant, annonçant de futures collaborations fructueuses¹⁷⁸.

¹⁷³ Georges RADET, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1901-1902, p. 118.

¹⁷⁴ Georges RADET, « Chronique des Études anciennes. Pierre Paris », *REA*, 33, 4, 1931, p. 410.

¹⁷⁵ Cat. HEUZEY 03-01-1898.

¹⁷⁶ Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », *Revue internationale de l'enseignement*, 65, 1913, p. 6. Le court poème par lequel Pierre Paris achève sa *Promenade archéologique à Elche* est tout aussi révélateur : « Palmeria, rêve d'Éden en une âpre terre de feu, cité blanche qu'égayent au sommet des tours et des dômes les bleus *azulejos* criblé [sic] d'étincelles d'or, patrie de la Dame de l'Alcudia, temple de Notre-Dame de l'Assomption, Elche, glorieuse et poétique Elche, ville d'élection, douce à mes yeux enchantés, chère à mon cœur reconnaissant... » (Pierre PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne. 1. Altamira, le Cerro de los Santos, Elche, Carmona, Osuna, Numance, Tarragone*, Paris, Ernest Leroux, 1910, p. 101-102).

¹⁷⁷ Adolphe WALTZ, « Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1897-1898, p. 124-125.

¹⁷⁸ Voir, par exemple, Georges RADET, « [CR] J. R. Mérida, *Viaje á Grecia y Turquía*. Madrid, 1899 ; 1 vol. in-8° de 61 pages, avec 14 gravures », *BH*, 1, 4, 1899, p. 208, où il est question de la participation de José Ramón Mérida au voyage d'étude en Grèce organisé par la *Revue générale des sciences* dans le cadre du cinquante-naire de l'EFA ; Radet, Mérida et Théophile Homolle y discutèrent de l'intérêt qu'il y aurait à créer une section étrangère au sein de l'École et à ce que les savants espagnols pussent y être accueillis. Voir Gloria MORA RODRÍGUEZ, « La misión de José Ramón Mérida en Grecia y la arqueología española a fines del siglo XIX », dans Jorge GARCÍA SÁNCHEZ, Irene MAÑAS ROMERO et Fabiola SALCEDO GARCÉS (éd.), *Navigare necesse est. Estudios en homenaje a José María Luzón Nogué*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2015, p. 333-341.

L'exposition publique du buste au musée du Louvre, à la fin du mois de décembre 1897, trouve un écho certain dans la presse nationale¹⁷⁹. Cette couverture médiatique, exceptionnelle pour une œuvre de la culture ibérique dont les Français ignorent alors à peu près tout, met en évidence le rôle joué par Pierre Paris¹⁸⁰. Ce dernier est attentif à la manière dont les journaux racontent « l'installation de la Belle Espagnole » au Louvre¹⁸¹. Face à l'intérêt qu'elle suscite auprès de l'opinion publique et conscient de l'opportunité qui lui est offerte, il adopte, en accord avec Léon Heuzey, une stratégie éditoriale intelligente qui lui permet de participer à la construction de l'évènement. Le 24 septembre 1897, la présentation officielle du buste devant l'Académie par le conservateur du Louvre garantit à Pierre Paris la primeur de la publication scientifique de l'œuvre dans les *Monuments et mémoires*¹⁸². En relayant l'information, la presse nationale la diffuse bien au-delà du cercle des archéologues et des historiens de l'art antique¹⁸³. Pierre Paris et Léon Heuzey eux-mêmes s'efforcent de créer l'évènement auprès d'un large public¹⁸⁴. Le cas de *La Revue de l'art ancien et moderne* mérite que l'on s'y arrête. Le 8 octobre 1897, Jules Comte, son directeur, prend contact avec Léon Heuzey :

Mon cher maître,

J'avais lu dans les journaux le résumé de la communication que vous avez faite à l'Institut, à propos d'une figure trouvée en Espagne par M. Pierre Pâris [sic], et on me confirme qu'il s'agit d'une œuvre de haut intérêt.

Et tout de suite la pensée m'est venue d'en avoir la primeur pour la *Revue*.

¹⁷⁹ Naturellement, le traitement que la presse espagnole réserve à l'évènement est différent. Certains célèbrent l'importance de la découverte et s'en réjouissent, d'autres saisissent l'opportunité qui est offerte pour déplorer « l'exil » de la Dame en France et l'absence d'une législation protectrice du patrimoine national. Évoquant la bibliographie de son étude de la sculpture, Pierre Paris explique à Léon Heuzey (cat. 12-01-1898) : « j'ai laissé de côté aussi les articles de journaux espagnols ; ils sont tous rédigés dans un esprit hostile, et je ne crois pas devoir attirer sur eux l'attention ». Voir en part. Carlos Luis de CUENCA, « Elche (Alicante). Descubrimiento de una escultura », *La Ilustración Española y Americana*, 30 août 1897, p. 126-127 ; Alfredo OPISSO, « Cosas del día », *La Ilustración Ibérica*, 16 octobre 1897, p. 659-660 ; Felix de MONTEMAR, « Arte español [lettre adressée à Juan Facundo Riaño] », *El Heraldo de Madrid*, 27 octobre 1897, p. 1 ; Pedro IBARRA Y RUIZ, « Sobre el arte español », art. cité. Sur cette question, consulter Fernando GARCÍA RODRÍGUEZ et M.^a Victoria GÓMEZ ALFEO, « La Dama de Elche en la prensa española a lo largo de medio siglo », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Ricardo OLMOS (éd.), *La Dama de Elche. Lecturas desde la diversidad*, Madrid, Pórtico, AGEPASA, coll. « Lynx. La arqueología de la mirada » (2), 1997, p. 222-237.

¹⁸⁰ Voir en part. Pierre LALO, « Le buste antique d'Elche », art. cité ; Paule VIGNERON, « Carnet artistique. Le buste d'Elché », *La Fronde*, 30 décembre 1897, p. 2-3 ; Arsène ALEXANDRE, « La vie artistique. La tête du Louvre », *Le Figaro*, 3 janvier 1898, p. 5 ; ID., « Une inconnue », *Figaro illustré*, 16^e année, 2^e série, février 1898, p. 1 (avec une excellente photographie qui occupe presque toute la première page) ; ANONYME, « Le buste antique d'Elche », *L'Aurore*, 26-12-1897, p. 1 ; ID., « Au musée du Louvre », *Le Temps*, 27-12-1897, p. 3 ; ID., « Au musée du Louvre », *Le XIX^e siècle*, 28-12-1897, p. 1 (la liste ne prétend pas à l'exhaustivité).

¹⁸¹ Cat. HEUZEY 03-01-1898. Voir aussi cat. HEUZEY 12-01-1898, 25-02-1898.

¹⁸² Cat. HEUZEY 23-09-1897, 24 ou 25-09-1897. Voir également Léon HEUZEY, « Mission de M. Pierre Paris en Espagne », *CRAI*, 41, 5, 1897, p. 504-509.

¹⁸³ « À l'Institut. Académie des inscriptions et belles-lettres. Séance du 24 septembre », *Journal des débats politiques et littéraires*, 26-09-1897, p. 2 ; « Académie des inscriptions et belles-lettres. Sculpture gréco-phénicienne de l'Espagne », *Le Temps*, 26-09-1897, p. 3 ; « À l'Institut. Académie des inscriptions et belles-lettres. Séance du 1^{er} octobre », *Journal des débats politiques et littéraires*, 03-10-1897, p. 2.

¹⁸⁴ Pierre PARIS, « Statue antique d'Elche (Espagne) », *L'Illustration*, 02-10-1897, p. 276 ; Léon HEUZEY, « Le buste d'Elché », *Revue encyclopédique. Recueil documentaire universel et illustré*, 7, 174, 1897, p. 1087-1088.

Mais j'ignore l'adresse de M. Pâris [sic], et puis je me dis que nos anciennes relations – qui datent de l'époque où il fit le volume de la sculpture grecque dans la Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts¹⁸⁵ – seraient peut-être auprès de lui un titre bien lointain.

Je me risque donc à vous demander d'être mon interprète auprès de lui : le succès, dans ces conditions, me paraît certain¹⁸⁶.

Jules Comte ne se trompait pas¹⁸⁷. Ainsi, trois publications de Pierre Paris permettent de faire rapidement connaître l'œuvre illicitane. Ces textes peuvent sembler répétitifs. En réalité, ils touchent différents types de lecteurs. L'étude publiée dans les *Monuments et mémoires* intéresse avant tout les spécialistes qui ne tardent pas à y répondre¹⁸⁸. Les deux autres, qui paraissent dans des revues à la diffusion locale (Bordeaux) ou nationale, s'adressent avant tout à un grand public lettré¹⁸⁹. Cette stratégie de communication est un succès. La lettre que Pierre Paris adresse à madame Johnston, membre d'une grande famille de négociants bordelais, en fournit un exemple¹⁹⁰.

En dernière analyse, il faut mentionner le récit haut en couleurs que Pierre Paris nous a laissé de sa première rencontre avec la Dame d'Elche et de son enlèvement. Il s'agit de l'une de ses *Promenades archéologiques en Espagne* : « Chez le docteur Campellos [sic], dans la lumière adoucie d'une salle basse, la Dame d'Elche m'apparut [...]. Le chef-d'œuvre se révélait, à moi le premier, certain, éblouissant : il fallait le conquérir. Mon plan se faisant, tandis que j'admirais en silence¹⁹¹ ». Plus tardif, ce texte ne vise plus à faire connaître « la découverte » mais à la mettre en scène afin d'en fixer le souvenir pour la postérité. Il permet de souligner que si la Dame d'Elche et les publications auxquelles elle donne lieu contribuent à l'affirmation de l'identité scientifique de Pierre Paris comme hispaniste, ce dernier participe puissamment à faire de la Dame une icône revêtue d'une forme de sacralité, ouvrant ainsi la voie aux multiples usages politiques, sociaux et identitaires dont elle n'a cessé d'être l'objet depuis sa découverte¹⁹². Le regard de Pierre Paris n'est pas seulement celui d'un savant face à son objet d'étude. Les textes sont nombreux pour témoigner de la fascination qu'exerce sur lui l'œuvre qu'il contemple. Le titre de « Dame », que Pierre Paris semble être le premier à lui avoir décerné¹⁹³, est sans doute courant à cette époque parmi les préhistoriens, les ar-

¹⁸⁵ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, ouvr. cité.

¹⁸⁶ BIF, correspondance et papiers de Léon Heuzey, Ms 5770.

¹⁸⁷ Cat. HEUZEY 03-01-1898.

¹⁸⁸ Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », art. cité. Sur les réactions que suscite ce mémoire, outre les articles de José Ramón Mélida et Emil Hübner que nous avons déjà cités, voir notamment Paul JAMOT, « Le buste d'Elche », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 3^e période, 19, 1898, p. 239-250 ; Théodore REINACH, « La tête d'Elche au musée du Louvre », *REG*, 11, 41, 1898, p. 39-60 ; Camille JULLIAN, « Notes ibériques. II. La thalassocratie phocéenne. À propos du buste d'Elche », *BH*, 5, 2, 1903, p. 101-111.

¹⁸⁹ Pierre PARIS, « Le buste d'Elche au musée du Louvre », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 3, 1898, p. 193-202 ; ID., « La Dame d'Elche au Musée du Louvre », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 1899, p. 289-300.

¹⁹⁰ Cat. JOHNSTON 12-03-1898.

¹⁹¹ Pierre PARIS, *Promenades 1*, ouvr. cité, p. 79-87, auparavant publié dans « Promenades archéologiques en Espagne. II. Elche », *BH*, 9, 4, 1907, p. 320-325 (pour la citation, respectivement p. 81 et 320-321).

¹⁹² L'étude de ces multiples réceptions est au cœur de l'essai de Marlène ALBERT LLORCA et Pierre ROUILLARD, *La Dame d'Elche, un destin singulier*, ouvr. cité.

¹⁹³ Cat. POTTIER 29-08-1897 ; cat. HEUZEY 31-08-1897. Il faut rester prudent sur ce point. Il peut s'agir d'un effet de source puisque nous ne disposons que des lettres écrites par Pierre Paris. Edmond Pottier ou Léon Heuzey pourraient tout à fait avoir utilisé l'expression « Dame d'Elche » avant Pierre Paris.

chéologues et les historiens de l'art antique – et il sera abondamment diffusé parmi les spécialistes de la culture ibérique¹⁹⁴. Il n'en porte pas moins la marque d'une forme d'humanisation de la sculpture illicitanne que l'on retrouve dans ses écrits et dans sa correspondance. Alors qu'elle s'apprête à faire son entrée au Louvre, il la compare à une jeune fille sur le point de faire « ses débuts dans le monde¹⁹⁵ ». Quant à lui, il travaille alors, selon ses propres termes, à faire en sorte que « l'état civil de la Señora [soit] en règle¹⁹⁶ ». À la fin de l'année 1899, alors qu'il doit se rendre à Paris, il écrit à Léon Heuzey, tel un nouveau Pygmalion : « il me tarde aussi de revoir notre dame mystérieuse, dont il m'est bien permis d'être un peu amoureux¹⁹⁷ ». Sur ce point, le poème que Ricardo Olmos a consacré à sa Dame, *Tu silencio es mi riqueza*, est un autre exemple non moins évocateur¹⁹⁸.

Protecteurs, guides, collaborateurs et proxènes : l'intermédiation de Pierre Paris

Ainsi donc, l'effet Dame d'Elche favorise et accélère la réorientation des travaux de Pierre Paris vers l'hispanisme archéologique. Il lui donne un argument décisif pour convaincre ses protecteurs, la direction de l'Enseignement supérieur et l'Institut de France, de l'intérêt qu'il y aurait à développer ce champ disciplinaire en France. Plus largement, la découverte du buste, les études qui en résultent et son installation au Louvre propulsent Pierre Paris sur le devant de la scène scientifique alors qu'il est un nouveau venu sur le terrain des études ibériques. Les différents acteurs que nous avons rencontrés directement ou indirectement mêlés à cet événement-frontière témoignent aussi des mutations qui affectent le réseau savant dans lequel s'inscrit Pierre Paris dans les dernières années du XIX^e siècle. Sa capacité à diversifier et à enrichir son capital relationnel à partir de 1896 est un autre facteur important pour expliquer le rapide succès du tournant hispaniste. Hiérarchisé, ce réseau personnel est traversé de liens complexes qui se fondent tantôt sur des rapports de réciprocité, tantôt sur des échanges inégaux. On peut ainsi identifier plusieurs catégories d'acteurs qui ne sont pas toujours en contact les uns avec les autres, qui parfois entrent en relation grâce à l'intervention de Pierre Paris et qui, généralement, appartiennent à des milieux, des environnements et des pays différents. Léon Heuzey le souligne dans le rapport de 1911 que nous avons cité en introduction de ce chapitre en expliquant que Pierre Paris était devenu, en France, « le représentant attitré des études sur l'Antiquité espagnole ». Au fil des années, cette intermédiation se renforce et lui assure une position de pouvoir évidente, en particulier après la création de l'École des hautes études hispaniques (1909).

Pour les premières années du tournant hispaniste, nos sources, en particulier les correspondances, permettent d'identifier quatre types d'interlocuteurs. Le premier groupe, dont nous avons déjà parlé, est celui des *protecteurs*. Occupant une position de pouvoir stable – et souvent durable – au sein des milieux universitaires et scientifiques ou de la haute adminis-

¹⁹⁴ Carmen ARANEGUI GASCÓ, *La Dama de Elche. Dónde, cuándo y por qué*, ouvr. cité, p. 108-112.

¹⁹⁵ Cat. POTTIER 09-10-1897.

¹⁹⁶ Cat. HEUZEY 09-10-1897.

¹⁹⁷ Cat. HEUZEY 22-11-1899. Voir les lettres du 31-08-1897 [1] et [2], 06-01-1919 et 14-06-1920.

¹⁹⁸ Publié dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Ricardo OLMOS (éd.), *La Dama de Elche. Lecturas desde la diversidad*, ouvr. cité, p. 319-320.

tration, souvent liés aux réseaux normalien et athénien, ils sont à même d'apporter à Pierre Paris les appuis officiels dont il a besoin, notamment pour financer ses missions archéologiques. Nous pensons à Louis Liard, à Charles Bayet, son successeur à la direction de l'Enseignement supérieur (1902-1914), à Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts entre 1891 et 1903, mais aussi à Georges Radet, doyen de la faculté des lettres de Bordeaux de 1899 à 1919, ou encore à Raymond Thamin, recteur de l'académie de Bordeaux de 1904 à 1922¹⁹⁹. Du côté des parrains scientifiques, le nom du « cher maître » Léon Heuzey s'impose. C'est à lui que Pierre Paris dédie son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. Les liens intellectuels et affectifs qui unissent les deux hommes sont ceux qu'a mis en évidence Françoise Waquet dans son étude des relations entre maîtres et disciples²⁰⁰. Le regard de Pierre Paris fait écho à l'hommage qu'Edmond Pottier rendit à Léon Heuzey après sa mort : « Quand on avait causé avec lui et pénétré dans son intimité, on se sentait réconforté et comme poussé par une main amicale et sûre²⁰¹ ». Les échanges épistolaires fournissent ainsi de nombreux exemples de la « très profonde gratitude » et de l'« affection vraiment filiale » que Pierre Paris ressent à l'égard de Léon Heuzey²⁰² : « je penserai là [à Osuna] mille et mille fois, comme je le fais déjà, au maître si bon et si dévoué qui m'aura fait ces loisirs, et qui m'aura procuré une fois de plus la joie si vive de la recherche active, et, je l'espère aussi, de la découverte²⁰³ ». En 1917, il lui écrit encore : « je n'oublie pas celui dont la bonté paternelle et l'estime m'ont depuis près de vingt ans encouragé et soutenu, et à qui j'ai voué un véritable culte. [...] C'est à vous que je dois d'avoir fait tout au moins une bonne carrière hispanique²⁰⁴ ». Toutefois, il semble que les deux hommes n'aient entamé une relation épistolaire suivie qu'au moment de l'achat de la Dame d'Elche. Ce n'est qu'à cette date que Léon Heuzey devient le principal protecteur de Pierre Paris. De fait, dans un premier temps, c'est au « cher camarade » athénien Edmond Pottier qu'il s'adresse pour informer le Louvre en lui demandant d'être son interprète auprès de Léon Heuzey (ce qui explique que quatre lettres de Pierre Paris à Edmond Pottier soient conservées dans la correspondance de Léon Heuzey)²⁰⁵. Le ton de cette missive indique clairement que les deux hommes sont déjà en contact, peut-être grâce à l'entreprise du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* dont Pierre Paris est un collaborateur régulier à partir de 1887. Or, depuis 1884, Edmond Pottier est chargé d'assister Edmond Saglio dans la direction du proje. Ils ont d'ailleurs cosigné l'article *Endromis*²⁰⁶. D'autre part, nous avons rappelé qu'en janvier 1897, c'est Paul

¹⁹⁹ Voir en particulier Jean-François CONDETTE, « Entre le local et le central. La fonction rectorale et ses mutations de 1808 à 1940 », dans Didier FOUCAULT (éd.), *Les recteurs et le rectorat de l'académie de Toulouse (1808-2008)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, coll. « Méridiennes », 2010, p. 15-43.

²⁰⁰ Françoise WAQUET, *Les enfants de Socrate. Filiation intellectuelle et transmission du savoir (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 2008.

²⁰¹ Edmond POTTIER, « Léon Heuzey, conservateur au musée du Louvre. Souvenirs d'un collaborateur », *RA*, 5^e série, 15, 1922, p. 331.

²⁰² La citation dans cat. HEUZEY 01-01-1902.

²⁰³ Cat. HEUZEY 21-03-1903. Voir également cat. HEUZEY 03-04-1903 et 18-05-1904 où cette relation maître-disciple apparaît avec force. Il est du reste curieux que Pierre Paris, à la mort de Léon Heuzey, en 1922, n'ait pas rendu un hommage public à son maître. À notre connaissance, il ne publia aucun éloge du disparu.

²⁰⁴ Cat. HEUZEY 26-12-1917.

²⁰⁵ Cat. POTTIER 11-08-1897 ; cat. JULIAN 13-08-1897.

²⁰⁶ Pierre PARIS et Edmond POTTIER, s. v. « Endromis », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 615-616.

Foucart qui se charge de lire une note de Pierre Paris relative aux taureaux de Costitx. En juillet 1899, des extraits de son mémoire sur la céramique ibérique sont lus par Georges Perrot. Dans les jours qui suivent, l'Académie décide de lui accorder une nouvelle subvention de 1 500 F sur un rapport rédigé par Maxime Collignon²⁰⁷. Au-delà de Léon Heuzey, c'est bien le réseau des antiquisants athéniens membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui fournit à Pierre Paris ses principaux garants scientifiques :

Votre bonne lettre m'a un peu réconforté ; votre bienveillance affectueuse, l'intérêt que vous témoignez à moi et à mes études sont bien faits pour m'encourager et me soutenir. J'oublie les tristesses de ma vie intime [en référence à la maladie de son épouse], que compensent d'ailleurs tant de joies familiales, en songeant aux intéressantes recherches que je vais poursuivre, fort de votre appui, de celui de vos confrères de l'Académie, et je l'espère aussi, du ministère²⁰⁸.

Cependant, ces personnalités scientifiques de premier plan ignorent tout de la réalité espagnole, y compris Léon Heuzey malgré le séjour qu'il fit à Madrid, en 1888, pour étudier les sculptures du Cerro de los Santos. Or Pierre Paris a sans doute retenu de son expérience d'explorateur en Grèce et en Asie Mineure l'importance d'avoir sur place de bons informateurs et de bons *guides*. Pour ces derniers – la deuxième catégorie que nous retiendrons –, deux personnes orientent Pierre Paris dans son exploration de la péninsule, par des conseils parfois très concrets, et l'introduisent auprès de la communauté scientifique espagnole et des milieux érudits locaux. Le premier est Arthur Engel, lequel nous ramène une fois de plus au réseau athénien (Engel – qui est aussi farnésien [1878] – est membre libre de la 32^e promotion, Paris est membre de la 33^e). Ont-ils maintenu des contacts par la suite ? À quel moment leurs échanges deviennent-ils réguliers ? Nos sources ne permettent pas de le dire. Une lettre – illustrée par deux beaux dessins – que Pedro Ibarra adresse à Arthur Engel le 20 mai 1894 pour lui relater la découverte des deux sphinges d'Agost est conservée dans les papiers personnels de Pierre Paris²⁰⁹ [FIG. 288]. Mais ce document peut lui avoir été transmis bien après 1894. En revanche, une lettre de Pierre Paris à Emil Hübner du 31 mars 1896 confirme qu'à cette date les deux hommes sont en contact : « Je vais écrire à Engel, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques mois à Athènes, et je serai heureux si je puis me trouver avec lui en Espagne ». La suite de la correspondance confirme que la rencontre a bien eu lieu²¹⁰. Si Arthur Engel est d'abord un guide pour Pierre Paris, il devient par la suite l'un de ses *collaborateurs*, au même titre que George E. Bonsor ou Henri Breuil, par exemple. En effet, il semble n'avoir existé aucun esprit de compétition entre les deux hommes. Le 25 décembre 1897, Arthur Engel écrit à Léon Heuzey : « Je suis bien aise que M. Paris ait entrepris une étude détaillée de ces curieuses sculptures de style gréco-phénicien, comme vous

²⁰⁷ Voir respectivement les CRAI, 41, 1, 1897, p. 24 ; 43, 4, 1899, p. 436 ; 43, 6, 1899, p. 696.

²⁰⁸ Cat. HEUZEY 03-01-1898.

²⁰⁹ AH-CVZ, AH-2, n° 0196. Les deux œuvres sont acquises par le musée du Louvre. L'une d'elles fait partie des objets rendus à l'Espagne dans le cadre de l'échange de 1940-1941 : Louvre inv. AM 868 (Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, ouvr. cité, n° 139) et MAN inv. 38445.

²¹⁰ Cat. HÜBNER 31-03-1896 ; 16-06-1896.

les avez appelées. J'ai dû l'y encourager vivement, car, par discrétion, il voulait me laisser le Cerro. Qu'il y aille donc avec mes notes, et il trouvera encore beaucoup à glaner²¹¹ ».

Mais le principal guide de Pierre Paris en Espagne est sans aucun doute le savant allemand Emil Hübner qui est alors l'un des maîtres incontestés de l'épigraphie et de l'archéologie de la péninsule Ibérique²¹². Il entre en contact avec lui au printemps 1896, visiblement sur les conseils de Camille Jullian, afin de préparer sa première mission archéologique²¹³. Leur relation épistolaire suivie se prolonge jusqu'en 1901, année de la mort d'Emil Hübner. Informations relatives à la géographie historique de la péninsule, conseils pratiques, carnet d'adresse, lettres de présentation, etc., les exemples abondent dans leurs échanges pour montrer tout ce que Pierre Paris doit à son guide berlinois : « Je me suis présenté ce matin de votre part chez M^r Mérida, dont vous ne m'aviez pas exagéré la complaisance. Il s'est mis entièrement à ma disposition. J'userai de lui. Votre nom, monsieur le Professeur, est un vrai : Sésame ouvre-toi. J'en userai, mais ne craignez pas que j'en abuse²¹⁴ ». Emil Hübner, qui est alors à la fin de carrière, ne peut voir en Pierre Paris un concurrent, tandis que les défis auxquels ce dernier est confronté doivent lui rappeler l'expérience qui fut la sienne lorsqu'il parcourut l'Espagne, dans les années 1860, pour élaborer le deuxième volume du *CIL* relatif à l'Hispanie. Pierre Paris se montre par ailleurs complaisant en lui proposant à plusieurs reprises de recopier des inscriptions ou de prendre des estampages qu'il lui communique. La rivalité franco-allemande n'est cependant jamais complètement dépassée. Malgré les apparences²¹⁵, si le savant berlinois est un guide pour Pierre Paris, il ne devient jamais un maître. Les liens qui les unissent ne seront jamais scellés par cette confiance absolue que l'on retrouve dans la relation Paris-Heuzey. Soulignons enfin que Pierre Paris a recours au capital de prestige scientifique et de notoriété intellectuelle d'Emil Hübner afin de donner une plus grande visibilité aux entreprises des hispanistes bordelais, en particulier au moment de fonder le *Bulletin hispanique* et la Société de correspondance hispanique :

²¹¹ BIF, correspondance et papiers de Léon Heuzey, Ms 5771. Dans le même fonds, voir également la lettre du 09-04-1898 ainsi que cat. HÜBNER 11-04-1896, 16-06-1896.

²¹² Outre la rédaction du deuxième volume du *CIL* relatif à l'Hispanie (1869) et son supplément (1892), on lui doit notamment l'une des premières synthèses sur l'archéologie ibérique : Emil HÜBNER, *La arqueología de España*, Barcelona, Tipo-litografía de los sucesores de Ramírez y C^{ia}, 1888. Voir Armin U. STYLOW et Helena GIMENO PASCUAL, « Emil Hübner », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 333-340 ; Susana GONZÁLEZ REYERO, « Entre el coleccionismo y la arqueología moderna. La aportación de Emil Hübner a la definición de las antiguas culturas de la península ibérica », dans Karin HELLWIG (éd.), *España y Alemania. Intercambio cultural en el siglo XIX*, Madrid, Iberoamericana, coll. « Ars Iberica et americana » (12), 2007, p. 245-267 ; Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014 ; Juan Manuel ABASCAL PALAZÓN, s. v. « Ernst Willibald Emil Hübner », *DBe*, 2018, en ligne sur <http://dbe.rah.es/biografias/18292/ernst-willibald-emil-hubner>.

²¹³ Cat. HÜBNER 26-03-1896.

²¹⁴ Cat. HÜBNER 11-04-1896.

²¹⁵ Quelques exemples en dehors l'habituel « cher maître » : « vous êtes le maître honoré des études sur l'antiquité espagnole » (03-04-1897) ; « Cher maître, que devez-vous penser de moi, et de mon trop long silence ? Même pour le 1^{er} Janvier vous n'avez pas reçu *die besten Glück Wünsche* de celui qui vous doit tant, et dont vous avez dirigé avec tant de bienveillance les premiers pas dans la *carrière ibérique* ! » (11-01-1900).

Cher maître, je vous envoie, avec mes respectueux compliments, le 1^{er} numéro du *Bulletin hispanique*. Avant d'être sûr de réussir dans la fondation de la « Société de correspondance hispanique » et dans la mise sur pied d'une revue, je n'ai pas voulu vous demander de nous faire l'honneur d'être des nôtres, et de nous donner votre précieuse collaboration avec l'appui de votre grande autorité. Maintenant, vous pouvez signer si l'œuvre est digne que vous l'encouragiez. Alors nous inscrirons votre nom en lettres d'or dans la liste de nos amis et correspondants²¹⁶.

Emil Hübner signe cette année-là deux articles dans la nouvelle revue bordelaise²¹⁷. À la réception de la première contribution, Pierre Paris ne cache pas sa satisfaction : « Cher Maître, votre adhésion si encourageante est pour mes amis et moi bien précieuse. [...] Voilà un article qui fera plus pour notre succès que toute notre propagande²¹⁸ ». De la même manière, il le sollicite pour tenter de pénétrer le marché allemand en obtenant que les universités germaniques souscrivent un abonnement au *Bulletin*²¹⁹.

À ces protecteurs, guides et collaborateurs s'ajoute une dernière catégorie d'interlocuteurs non moins importante, celle des *informateurs locaux*. Ils sont un relai sur le terrain, semblables à ceux que les athéniens sont habitués à fréquenter en Grèce et en Asie Mineure et que Georges Radet, qui n'est jamais avare de bons mots, nomme les « proxènes athéniens²²⁰ ». Pedro Ibarra à Elche, Pascual Serrano à Bonete, le docteur Simón y Nieto à Palencia ou encore Edward Spencer Dodgson figurent parmi les noms qui reviennent le plus souvent sous la plume de Pierre Paris. Les liens qui les unissent à l'archéologue de métier sont rarement fondés sur un pied d'égalité. L'amitié dont il est souvent question et la sollicitude dont on les gratifie parfois cachent mal un rapport hiérarchique empreint de paternalisme condescendant. La correspondance Paris-Heuzey, dans laquelle il est souvent question de Pascual Serrano, en témoigne, de même que le portrait haut en couleurs que nous a laissé Pierre Paris du maître d'école de Bonete²²¹.

Ainsi donc, l'effet Dame d'Elche joint aux ressources que lui offre un réseau savant en plein développement à partir de 1896 sont parmi les principaux facteurs qui permettent à Pierre Paris d'entreprendre un important travail de terrain sur le long terme dans l'espace qu'il a désormais choisi d'explorer.

²¹⁶ Cat. HÜBNER s. d. [juin ? 1899]. En 1899, Emil Hübner n'apparaît pas parmi les membres-correspondants étrangers. L'appel de Pierre Paris a cependant été entendu puisque le nom du savant berlinois figure dans la liste publiée dans le deuxième tome du *Bulletin hispanique* (1900).

²¹⁷ Emil HÜBNER, « Epistula scripta in latere nondum cocto et nuper inventa in Hispania cum commentario Aemilii Hübner », *BH*, 1, 3, 1899, p. 131-134 ; Id., « Nouvelle inscription métrique, du VIII^e siècle, trouvée à Oviedo », *BH*, 1, 4, 1899, p. 204-207.

²¹⁸ Cat. HÜBNER 02-07-1899.

²¹⁹ Cat. HÜBNER 11-01-1900, 25-02-1900.

²²⁰ Georges RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, ouvr. cité, p. 269.

²²¹ Pierre PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne. 2. Antéquera, Alpéra et Méca, Emporion, Sagonte, Merida, Bolonia, le Palais de Liria à Madrid*, Paris, Ernest Leroux, 1921, p. 47-48. Voir également cat. BREUIL 03-03-1911.

2. — LE TEMPS DES MISSIONS SCIENTIFIQUES (1896-1911)

Renouer avec l'expérience du voyage

Pierre Paris est un amoureux des voyages et des paysages grandioses. Son parcours dans l'espace grec, entre 1882 et 1885, nous l'a montré. Nombreux sont les textes qui témoignent de son goût pour les excursions qui le jettent sur les chemins de l'Espagne. Il ne le perdit jamais, et ce jusqu'à un âge avancé²²².

Les conditions dans lesquels se déroulent ces missions ont beau être difficiles et rustiques, la curiosité et l'espoir de la belle découverte l'emportent : « L'accès des villes de la côte que je vais voir maintenant est horriblement difficile [dans le sud-est]. Je vais sans doute mourir de faim et de soif. Mais cette difficulté même m'encourage. C'est si inexploré !²²³ ». Le récit dans lequel le voyageur se met en scène donne lieu à des anecdotes qui ne manquent pas de pittoresque. Le 6 septembre 1899, il écrit de Bonete à Léon Heuzey :

La chaleur vraiment torride parfois, ne m'incommoder pas ; je viens de passer quatre jours [rat. = à la fa] et quatre nuits à la façon des Troglodytes, dans une grotte où j'étais fort bien, quoique réduit à peler des pommes de terre et à rôtir des poulets étiques. Cela m'a rajeuni sans me fatiguer. J'en supporterais bien d'autres, pour être sûr de mériter vos encouragements et vos éloges, et faire un peu d'honneur à mes enfants, le seul bien que je puisse espérer leur laisser un jour²²⁴.

Au moment d'organiser son départ pour Osuna, il écrit au conservateur du Louvre : « vous savez que je voyage en troisième – même en Espagne – et que je mange des olives et bois de l'eau, comme les Andalous²²⁵ ». Certes, dans le projet de budget qu'il soumet à son maître quelques semaines plus tard, il semble avoir renoncé à la troisième classe au profit d'un billet en première ou en deuxième²²⁶. Il n'en reste pas moins vrai que Pierre Paris sait se contenter de peu. Lorsque l'hébergement est particulièrement spartiate, les « chinchas » sont un autre fléau. En août 1903, il évoque ainsi « le supplice des punaises que j'ai enduré stoïquement²²⁷ ». Son quotidien n'a rien de commun avec celui d'Arthur Engel qui, bien que se plaignant copieusement de l'inconfort qu'offre l'Espagne à ses visiteurs, prend toujours le soin de descendre dans les meilleurs hôtels et pensions des villes dans lesquelles il séjourne²²⁸. À côté des souvenirs de Maurice Legendre que nous avons cités, d'autres sources confirment que Pierre Paris est un voyageur raisonnable. Léon Heuzey en fait d'ailleurs un argument pour appuyer sa demande de subvention en Méditerranée occidentale (1911) : « L'indemnité demandée pour ce voyage, qui exigera des transbordements multiples, est de

²²² Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », *BH*, 35, 2, 1933, p. 158-159. Voir également cat. BRUN 12-07-1903 ; cat. BREUIL 20-05-1914 ; cat. CIROT 23-03-1926.

²²³ Cat. HEUZEY 17-06-1898.

²²⁴ Cat. HEUZEY 06-09-1899.

²²⁵ Cat. HEUZEY 25-02-1903.

²²⁶ Cat. HEUZEY 07-03-1903.

²²⁷ Cat. HEUZEY 14-08-1903. Voir également les lettres du 10-05-1904, 30-05-1904 ; cat. HÜBNER 10-08-1898.

²²⁸ Le 30 mars 1903, il écrit à Léon Heuzey (BIF, Ms 5772) : « J'ai dû le loger [Pierre Paris] à l'Hôtel Imperial, ainsi nommé, je suppose, de ce qu'on y est impérialement mal. On n'y dort pas, on y mange tout juste ; par contre, on y égorge les cochons en plein patio : c'est une horreur ! – Quand il reviendra, fin avril, je lui passerai mon petit appartement, où il sera bien mieux, avec son fils ».

2 000 francs. Ceux qui savent la simplicité primitive avec laquelle voyage M. Pierre Paris ne doutent pas qu'un autre explorateur aurait besoin pour la même route d'une allocation beaucoup plus forte²²⁹ ».

Finalement, les correspondances nous apprennent que le plus dur est souvent de laisser en France les êtres chers que l'on ne reverra pas avant plusieurs mois, une séparation que rend plus difficile encore la longue maladie et la mort de Marie Eyquem au cours des années 1897-1900²³⁰. On comprend ainsi la joie de Pierre Paris lorsque l'un de ses enfants peut l'accompagner en voyage. Au début de l'été 1903, Yani est à ses côtés à Osuna où son « petit compagnon » peut s'initier à l'archéologie²³¹. Le 11 décembre 1903, il écrit à Léon Heuzey : « Je joins aux photographies des bas reliefs une photo destinée à vos chers petits enfants. Ils y verront, au milieu de la fouille, mon petit épistate Yani. Ce séjour en Espagne l'a transformé, et j'espère avoir éveillé en lui un peu de flamme artistique²³² ». Plus tard, à Baelo Claudia, son épouse, Eva Pradelles, et leur fille, Isabelle, seront aussi à ses côtés²³³.

En dehors de ces deux aspects – confort sommaire et éloignement familial –, l'expérience du voyage donne lieu à de multiples anecdotes qui font ressortir quelques thèmes privilégiés. Dans un pays au relief assez élevé et compartimenté, la difficulté et la lenteur des communications est un premier sujet récurrent²³⁴. En 1904, il faut cinq jours à Pierre Paris pour gagner Almedinilla, en Andalousie²³⁵ ; en 1914, le trajet entre Béjar (non loin de la région de Las Batuecas-Sierra de Francia) et Séville est encore un périple : « 26 heures de chemin de fer, et quels wagons ! », écrit-il au secrétaire général du rectorat de Bordeaux. Avant d'ajouter : « Cela me rajeunit, et supporte bien [*sic*] ces durs voyages²³⁶ ». En 1919, son train est bloqué par la neige dans les environs d'Ávila : « C'était superbe, mais 10 heures ½ de retard !²³⁷ ». D'autre part, en raison de l'isolement des sites explorés par l'archéologue, pour prospecter sur le terrain ou accéder au chantier de fouille, tous les moyens de transport sont bons : la marche, le vélo²³⁸, le chemin de fer (qui n'est pas toujours sans danger²³⁹), la « tartane (appelée aussi galère)²⁴⁰ », qui est à l'hispaniste ce que l'araba est aux athéniens

²²⁹ Léon Heuzey, « Rapport sur une demande de mission faite par M. Pierre Paris », 28-01-1911, AN-Pierrefitte, F/17/17282.

²³⁰ Voir, par exemple, cat. HEUZEY 19-04-1898, 02-05-1903 ; cat. HÜBNER 18-08-1900 ; cat. RENAULT 20-09-1908.

²³¹ Cat. HEUZEY 19-05-1903, 29-06-1903, 13-07-1903

²³² Cat. HEUZEY 11-12-1903. Pierre Paris ne croyait peut-être pas si bien dire. Son fils fera une carrière de sculpteur sous le nom de Pryas, anagramme de Yani Paris.

²³³ Voir les témoignages photographiques réunis dans José Ildelfonso RUIZ CECILIA et Pierre MORET (éd.), *Osuna retratada. Memoria fotográfica de la misión arqueológica francesa de 1903*, ouvr. cité ; Juan BLÁNQUEZ PÉREZ, Laurent CALLEGARIN, Lourdes ROLDÁN GOMEZ, Ángel MUÑOZ VICENTE et Gabriela POLAK (éd.), *Baelo. 100 años de arqueología, 100 imágenes para la memoria*, Madrid, Junta de Andalucía, Casa de Velázquez, Universidad Autónoma de Madrid, 2017.

²³⁴ Cat. HÜBNER 10-08-1898 ; cat. HEUZEY 04-02-1903 (Bonete), 21-03-1903 (Osuna).

²³⁵ Cat. HEUZEY 30-05-1904.

²³⁶ Cat. DUBROCA 20-05-1914.

²³⁷ Cat. THUILLIER 17-02-1919.

²³⁸ Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 25.

²³⁹ En témoigne le récit du déraillement de son train alors qu'il rentre de son deuxième séjour de l'année 1897 en Espagne, cat. Heuzey 23-11-1897.

²⁴⁰ Cat. HEUZEY 14-08-1903.

[FIG. 289], sans oublier « l'âne qui vous secoue à son pas monotone²⁴¹ ». Ainsi en 1898, lorsqu'il parcourt, « monté sur un burro, toute la côte depuis Algeciras jusqu'à Adra²⁴² ». En 1926, George E. Bonsor précise à Pierre Paris dans l'une de ses lettres : « Pour vous, comme pour moi, il faudra un âne toujours prêt pour monter la côte de Setefilla et sur le terrain même il faudra planter deux tentes où nous réfugier de la pluie et du soleil²⁴³ ». Les deux hommes ont alors respectivement soixante-et-onze et soixante-sept ans. La Casa de Velázquez conserve la photographie d'un homme juché sur un âne, dans un paysage aride, et dont le pied de figure, qui n'est pas de la main de Pierre Paris, indique « Pierre Paris (Osuna ?). (1903 ?) » [FIG. 290]. Il est tentant d'y voir « Probablement Pierre Paris en "promenade archéologique"²⁴⁴ ». La prudence de Laurent Callegarin nous semble justifiée. L'identification est assurément incertaine. Avouons pour notre part que nous ne reconnaissons pas Pierre Paris sur cette photographie. Laurent Callegarin remarque que « l'archéologue, juché en amazone sur un âne bâti, traverse un pont de pierre et de brique, au milieu d'un paysage aride et rocailleux, parsemé de palmiers nains, de cistes et autres chardons, caractéristiques de la végétation andalouse », mais qu'il ne s'agit pas de la région de Bolonia. L'environnement est-il celui d'Osuna comme le suggère la légende ? Cette photographie pourrait tout aussi bien avoir été prise en 1904 à Almedinilla, sur l'un des « rudes sentiers » qui permettent d'accéder au Cerro de la Cruz²⁴⁵, à Fuente Tójar²⁴⁶... ou ailleurs.

Comme pour les Athéniens qui voyagent en Orient, le risque sanitaire est une réalité qu'il faut prendre en compte. En octobre 1898, Pierre Paris doit interrompre son voyage en raison d'« une mauvaise fièvre » qui se déclare à Murcie²⁴⁷. À l'automne 1903, il envisage de faire quelques prospections à El Salobral. Sur les conseils de son informateur, Pascual Serrano, il annonce à Léon Heuzey sa décision de reporter cette fouille :

Il [Pascual Serrano] m'a écrit il y a trois jours que des médecins d'Albacete l'avaient chargé de me dire qu'il était très imprudent de remuer des terres au Salobral à ce moment, que nous y contracterions certainement de mauvaises fièvres, et que les seuls mois où on pouvait songer à le faire, étaient décembre et janvier. Vous comprenez que dans ces conditions je n'hésite pas à remettre mes projets, d'autant qu'un peu débilité par mes dix mois de fortes chaleurs [à Osuna], je serais une proie facile aux microbes. Le Salobral, le nom l'indique, est au milieu de marais saumâtres, et dès que l'on fait un trou, on voit affleurer l'eau trouble et mauvaise²⁴⁸.

²⁴¹ Pierre PARIS, *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 46 (Meca).

²⁴² Cat. HÜBNER 19-10-1898.

²⁴³ Cat. BONSOR 28-05-1926.

²⁴⁴ Dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ, Laurent CALLEGARIN, Lourdes ROLDÁN GOMEZ, Ángel MUÑOZ VICENTE et Gabriela POLAK (éd.), *Baelo. 100 años de arqueología, 100 imágenes para la memoria*, ouvr. cité, p. 74-75. Le titre et la description qui accompagnent cette image sont de Laurent Callegarin.

²⁴⁵ Pierre PARIS et Arthur ENGEL, « Fouilles et recherches à Almedinilla (province de Cordoue) », *RA*, 4^e série, 8, 1906, p. 54-55, fig. 1.

²⁴⁶ Cat. HEUZEY 29-06-1904 : « Je vais demain à Fuente Tójar, qui est à deux heures de mulet d'ici, pour examiner le terrain, et peut-être j'y transporterai ensuite mon camp ».

²⁴⁷ Cat. HÜBNER 19-10-1898.

²⁴⁸ Cat. HEUZEY 14-10-1903.

Pierre Paris en fait du reste la triste expérience en 1905 à Elche. Au cours de l'été, alors qu'il fouille aux côtés d'Eugène Albertini, il tombe gravement malade et doit rentrer précipitamment en France. Il semble avoir été victime d'une fièvre typhoïde :

J'ai été en effet gravement malade à Elche, et si je ne m'étais pas décidé à revenir d'une traite à Bordeaux, malgré cette maladie, une fièvre muqueuse très forte, que le docteur n'avait pas reconnu, on aurait pu creuser un trou pour moi à côté de celui d'où est sortie la dame d'Elche. Heureusement je suis maintenant absolument guéri, et il ne me reste qu'une assez grande faiblesse²⁴⁹.

C'est probablement le même épisode que rapporte André Paris dans ses mémoires²⁵⁰.

Un dernier thème revient régulièrement dans les écrits de Pierre Paris : celui des conditions climatiques parfois extrêmes de la péninsule Ibérique, en particulier les fortes chaleurs du printemps et de l'été qui caractérisent les régions dans lesquelles il se rend le plus fréquemment (le Levant, l'Andalousie, plus tard le Bas-Aragon). D'Osuna, il écrit à Théodore Amtmann, son confrère de la Société archéologique de Bordeaux : « Ici, cher Monsieur et ami, j'ai cuit consciencieusement pendant deux mois ; maintenant je mijote, sans souffrir²⁵¹ ». S'il est le calvaire de l'archéologue et de ses ouvriers, « l'implacable feu de l'été » andalou peut aussi inspirer l'auteur de promenades archéologiques :

Dans ma rustique hutte de genêts, où la chaleur semblait s'amasser et croître dans l'ombre pâle, harcelé de microscopiques moucheron au chatouillement plus énervant que des piqûres, ou bien parmi les hommes qui peinaient, en pleine fournaise du chantier, torturé par l'implacable soleil, que de fois j'eus une nostalgie de source fine glissant au long d'une herbe drue, et le désir d'un coin de pré vert où le repos serait si doux aux heures de la sieste, à l'orée fraîche d'un taillis ! Surtout aux jours moroses où la terre reste stérile, sourde aux appels du fer qui la sonde, la chaleur accable et abat : le malheureux archéologue traîne nonchalamment son oisiveté lente d'un ouvrier à l'autre, étanchant la sueur de son front sans pensée. Au bord des fosses ouvertes s'entassent paresseusement les pierrailles informes sous l'humus inutile ; un désenchantement triste énerve peu à peu la recherche curieuse. Plus lentement les tranchées se creusent sous l'effort engourdi ; d'une voix à chaque heure plus lasse le maître s'affaire à stimuler les hommes découragés ; tout zèle peu à peu mollit et s'endort, avec toute allégresse, sous l'implacable feu de l'été²⁵².

Plusieurs images des albums d'Osuna édités par José Ildefonso Ruiz Cecilia et Pierre Moret illustrent ces propos²⁵³.

²⁴⁹ Cat. POTTIER 07-09-1905 ; voir également cat. HEUZEY 06-10-1905.

²⁵⁰ *Mémoires*, chap. 4 : « Plus tard, étant malade dans le sud de l'Espagne, le médecin du lieu [le docteur José María López Campello] diagnostiqua une crise de paludisme. Heureusement que nos oncle et tante Zéva-co, qui habitaient l'Algérie, avaient fait un détour par l'Espagne pour voir notre père avant de venir passer leurs vacances en France, avec nous. Ils comprirent que la maladie était grave et lui conseillèrent de rentrer au plus vite à Bordeaux. Notre gouvernante, allant à la messe à 6 heures comme chaque matin, se trouva en face d'une sorte de spectre, cadavre ambulante et trébuchant. Elle reconnut notre père. Il était atteint de fièvre typhoïde. C'est miracle qu'il ait pu guérir, avec, en plus, les fatigues d'un long voyage en plein été et sans confort ».

²⁵¹ Cat. AMTMANN 29-09-1903.

²⁵² Pierre PARIS, *Promenades 1*, ouvr. cité, p. 180-181.

²⁵³ José Ildefonso RUIZ CECILIA et Pierre MORET (éd.), *Osuna retratada. Memoria fotográfica de la misión arqueológica francesa de 1903*, ouvr. cité : nos 1-02, 2-36, 2-37.

L'Espagne comme Orient de l'Europe

Aux conditions climatiques très différenciées qu'offre l'Espagne répondent les contrastes parfois violents des paysages de la péninsule. Ils suscitent chez Pierre Paris la même fascination que celle que lui inspira jadis la contemplation du mont Parnasse et de la plaine du Céphise depuis le sanctuaire d'Athéna Krania. Ses écrits regorgent de descriptions colorées qui portent la marque de la littérature romantique. C'est particulièrement vrai dans les *Promenades archéologiques* où la présentation des sites visités s'ouvre généralement sur une évocation poétique du paysage environnant. À Osuna, la ville, sur laquelle « s'abat [...] une lourde torpeur d'ennui », ne le séduit guère. Mais parvenu dans la partie la plus élevée de l'ancienne cité, son regard change :

Mais sur la campagne, à l'infini, comme sur un immense Sahara resplendissant en une gloire d'éclatante lumière, s'étend le regard ébloui. C'est une mer d'or qui poudroie sous un azur incorruptible, mer silencieuse où seulement palpitent à la surface l'air surchauffé qui vibre et monte, mer calme, mer déserte, mer uniformément enflammée, qu'à peine, jusqu'au lointain rivage des collines verdoyant au bord de l'horizon, quelques vergers d'oliviers gris froncent et moirent d'irisation métalliques²⁵⁴.

El Castellar de Meca frappe lui aussi « l'imagination du visiteur qui sait y venir chercher un magnifique spectacle de nature » avec « la splendeur incomparable du site [...] et la majesté des horizons infinis²⁵⁵ ». À Elche, Numance, Tarragone ou Antequera, dans la région de Las Hurdes ou dans les Asturies, l'environnement est bien différent mais tout aussi marquant. Gaston Bonnier, dans son récit des fêtes organisées à l'occasion du tricentenaire de l'université d'Oviedo (1908), des célébrations auxquelles participe Pierre Paris, note ainsi qu'« En voyant dans les Asturies les forêts de chênes ou de châtaigniers, les prés verdoyants où paissent les vaches, [...] un Parisien ne reconnaîtrait pas là l'Espagne de Gustave Doré²⁵⁶ ». Car comme n'importe quel voyageur étranger, Pierre Paris ne franchit pas les Pyrénées sans a priori.

Après un XVIII^e siècle marqué par le regard peu favorable que les philosophes des Lumières portaient sur l'Espagne, jugée intolérante et obscurantiste, le XIX^e siècle est synonyme de redécouverte. À partir des années 1820, le voyage en Espagne et le récit de cette expérience sont à la mode²⁵⁷. La littérature et les beaux-arts, en particulier la peinture orientaliste, contribuent eux aussi à forger chez les Français une certaine vision de l'Espagne²⁵⁸. À Bordeaux, les peintres Achille et Henri-Achille Zo sont tous deux des représentants de cette tendance, le premier avec des scènes de genre qui s'inspirent souvent de l'Andalousie, le se-

²⁵⁴ Pierre PARIS, *Promenades 1*, ouvr. cité, p. 145-147.

²⁵⁵ Pierre PARIS, *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 43-44.

²⁵⁶ Gaston BONNIER, « Les fêtes d'Oviedo et le mouvement intellectuel en Espagne », *La Revue hebdomadaire*, 11, 45, 1908, p. 50.

²⁵⁷ Jean-Marc DELAUNAY, *Méfiance cordiale 1*, ouvr. cité, p. 421-477 ; Manuel BRUÑA CUEVAS, M.^a de Gracia CABALLOS BEJANO, Inmaculada ILLANES ORTEGA, Carmen RAMÍREZ GÓMEZ et Anna RAVENTÓS BARANGÉ (éd.), *La cultura del otro: español en Francia, francés en España = La culture de l'autre: Espagnol en France, Français en Espagne*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2006 ; Bartolomé BENNASSAR et Lucile BENNASSAR (éd.), *Le voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1998.

²⁵⁸ Christine PELTRE, *Les orientalistes*, nouv. éd. augmentée, Paris, Éditions Hazan, 2018 [1997], p. 261-266.

cond avec des œuvres qui témoignent de sa fascination pour la corrida²⁵⁹ [FIG. 213-216]. En homme de lettre qu'il est, Pierre Paris est imprégné de cette culture littéraire et artistique, conscient par ailleurs que cette Espagne pittoresque, en entrant dans l'âge industriel, est en train de disparaître :

Oui, peut-être, elle a vécu, l'Espagne picaresque et romantique ; la cape est rare et la mantille banale : le Roi des Gitanes, à l'Alhambra de Grenade, n'est plus qu'un modèle pour Kodaks d'amateurs, sous sa défroque d'opéra-comique ; les cigarières de Séville sont de pauvres ouvrières point belles, un peu débraillées tout au plus. Les ombres poétiques des sultanes et des odalisques, au pas des touristes penchés sur Baedeker, ont fui les alhambras et les alcazars restaurés, déshonorés. Mais la nature inviolée garde sa beauté triomphante. Le soleil immuable répand sur les monts, neigeux ou verdoyants, sur les hauts plateaux solitaires, sur les coteaux dorés de pampres, sur les vastes plaines aux blés féconds sa radieuse poésie²⁶⁰.

Mais Pierre Paris est aussi un homme de science dont l'imaginaire préconstruit se nourrit d'autres types de textes. Il puise ses informations dans les récits de voyage des archéologues qui l'ont précédé et dans leurs travaux de géographie historique. Emil Hübner, là encore, est un guide :

Suivant votre bon conseil, je m'arrêterai assez longtemps à Carthagène, où je relirai sur place votre article de l'Encyclopédie Pauly-Wissowa, car vous avez bien voulu me l'envoyer²⁶¹. [...] Merci mille fois pour vos charmants *Souvenirs d'Espagne*²⁶². Quelle vérité d'impressions, et quelle jeunesse de souvenirs ! Cette agréable lecture m'a remis en appétit, et je repars avec joie pour ce beau pays, sans avoir, hélas ! l'espoir qu'il me doive jamais autant qu'à vous²⁶³.

Enfin, Pierre Paris bénéficie aussi du développement des guides de voyage de poche mis à la mode par l'allemand Karl Baedeker (1801-1859). Même s'il se montre critique envers le volume relatif à la péninsule Ibérique, il y trouve les informations pratiques dont il a besoin et qui facilitent ses voyages²⁶⁴.

²⁵⁹ Voir les propos que tient Pierre Paris lors de la distribution des prix de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux au sujet de l'école des paysagistes bordelais et le commentaire qu'il fait de l'œuvre d'Achille Zo, *La cathédrale de Séville* (s. d., Bayonne, musée Bonnat-Helleu, inv. CM 370) : Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Pierre Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1901, p. 6, 8-9. Il évoque tour à tour l'architecture hispano-mauresque de la Giralda, les « petit peuple exquis de pittoresques andalous ». « C'est l'Andalousie tout entière évoquée en quelques figures choisies avec goût, autant que peintes avec art, l'Andalousie qui n'est plus, avec ses types amusants et ses coutumes, toute l'ancienne Espagne picaresque, que Zo parcourut et chérit à l'époque déjà lointaine où ne sévissaient pas tout autour de la terre les hideuses modes de l'Angleterre, où grouillait par les rues et les carrefours tout un monde exquis et poétique de manolas mutines, d'hidalgos pouilleux et de Gil Blas faméliques, de César de Bazan héroïques et dégueuillés ».

²⁶⁰ Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », art. cité, p. 17.

²⁶¹ Le savant berlinois lui communique ce texte avant sa publication : Emil HÜBNER, s. v. « Carthago Nova », *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, III 2, 1899, p. 1620-1626.

²⁶² Emil HÜBNER, « Reisebilder aus Spanien », *Deutsche Rundschau*, 95, 1898, p. 407-428.

²⁶³ Cat. HÜBNER 03-06-1898.

²⁶⁴ Cat. HÜBNER 12-12-1897 : « J'ai reçu, cher maître, votre analyse critique du *Baedeker* relatif à l'Espagne. Comme vous le jugez bien, et qu'il eut été différent s'il avait eu la chance d'être, en partie au moins rédigé par vous ! Il y a des erreurs incroyables, et des lacunes prodigieuses ; sans parler des Baléares (où je ne suis pas allé – mais j'ai vu Llabés à Madrid) dont il n'est pas question, j'ai constaté avec stupeur que le merveilleux musée de Vich est oublié ! ». Voir Emil HÜBNER, « Baedeker's Spanien und Portugal », *Deutsche Rundschau*, 100, 1899, p. 318-319.

La vision que Pierre Paris a de l'Espagne de son temps et de celle des époques plus lointaines se nourrit donc en partie d'une « connaissance géographique et historique imaginaire » qui conditionne son regard, ou du moins l'oriente, selon le processus qu'a étudié Edward Saïd²⁶⁵. Une autre dimension s'ajoute à cet arrière-plan culturel. Elle est liée à sa trajectoire d'archéologue. Pour l'ancien pensionnaire de l'EFA qu'est Pierre Paris, la découverte de l'Espagne méditerranéenne réveille les souvenirs des années athéniennes. La comparaison revient plusieurs fois sous sa plume. Ainsi au sujet d'Osuna : « à l'étranger de France, à celui même que préparait pourtant à sa mission le dur labeur des fouilles et des voyages dans l'ardent pays de Grèce ou de Turquie d'Asie, ce fut parfois une vraie souffrance de subir les longues journées caniculaires sur le *garrotal* embrasé²⁶⁶ ». En août 1897, alors qu'il attend à Alicante de pouvoir embarquer sur un bateau en partance pour Sète avec la Dame d'Elche, il écrit à Edmond Pottier : « C'est, je crois, l'endroit le plus chaud de l'Espagne. Moi qui suis assez dure à cuire, je transpire comme un alcarazas : les bains de mer même ne rafraîchissent pas, car l'eau est tiède. Il faut bien souffrir un peu pour l'amour de l'art. Mais je n'avais pas si chaud à Délos, ni, en juillet, à Élatée²⁶⁷ ». Quelle que soit la justesse du propos et du souvenir, il importe surtout de relever l'analogie Espagne / Grèce-Asie Mineure. Ces remarques isolées s'inscrivent en effet dans un processus plus large qui est celui de l'orientalisation de la péninsule Ibérique. Pierre Paris y est d'autant plus sensible que plusieurs textes publiés dans les années 1890 montrent que la Grèce lui manque, et avec elle l'expérience du voyage et du terrain²⁶⁸. Il est en somme comme Georges Perrot qui, jeune professeur agrégé des lettres, vivait « avec le regret de la Grèce absente et le désir toujours présent de la revoir²⁶⁹ ». Il ne paraît pas douteux que le projet espagnol de Pierre Paris se nourrisse du souvenir et de la nostalgie de l'Orient méditerranéen : « celui dont les yeux furent un jour éblouis aux splendeurs de l'Orient et de la Grèce, ravi d'un éclatant mirage, retrouve au long des flots étincelants de la Méditerranée occidentale comme sous le couvert ajouré des oliviers bétiques, nids d'étourdissantes cigales, la pure et chaude lumière qui vibre en son souvenir enchanté²⁷⁰ ». C'est face aux paysages du bien nommé Levant espagnol que l'association Espagne-Orient s'exprime le mieux. Dans son carnet du voyage de 1897, il évoque déjà « l'Orient d'Europe qui trouvera son épanouissement à Elche²⁷¹ ». Avec sa palmeraie – la plus vaste d'Europe – l'ancienne Illici devient « cette orientale oasis de palmiers et de

²⁶⁵ Edward W. SAÏD, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais » (710), 2005 [1978], chap. 2, en part. p. 111-112.

²⁶⁶ Pierre PARIS, *Promenades 1*, ouvr. cité, p. 180.

²⁶⁷ Cat. POTTIER 29-08-1897.

²⁶⁸ Pierre PARIS, « Les ruines du Parthénon », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 58, 1894, p. 177-188 ; ID., « Souvenirs d'Athènes », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 59, 1894, p. 265-279 ; ID., « Souvenirs d'Élatée », *La Revue hebdomadaire*, 2^e série, 6, 23, 8 mai 1897, p. 213-234.

²⁶⁹ Gaston MASPERO, « Notice sur la vie et les travaux de M. Georges Perrot », *CRAI*, 59, 6, 1915, p. 460.

²⁷⁰ Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », art. cité, p. 17.

²⁷¹ Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 89 (AP-Paris-Philippe, carnet n° 5, p. 7).

grenadiers qui verdit à quelques lieues de la poudreuse Alicante, et que l'on a si poétiquement appelée la Jérusalem espagnole²⁷² ».

Chez Pierre Paris comme chez les autres voyageurs étrangers, l'orientalisation des paysages méditerranéens de la péninsule Ibérique, par ailleurs perçue comme un trait d'union entre l'Europe et l'Afrique, trouve un prolongement dans une certaine vision essentialiste de la psychologie du peuple espagnol auquel on tend à attribuer quelques-unes des caractéristiques des peuples orientaux. L'analogie se fait avec d'autant plus de facilité que le Désastre de 1898 face aux États-Unis (lequel entraîne la perte de Cuba, de Porto Rico et des Philippines) fait apparaître l'Espagne (et la fait se percevoir elle-même) comme une nation de second rang et décadente. Comme l'Empire ottoman, le royaume espagnol serait donc un autre « homme malade » de l'Europe²⁷³. Les correspondances et les récits de voyage (carnets personnels, promenades archéologiques) en fournissent de nombreux exemples : pays arriéré, barbarie de certaines pratiques (comme la corrida), saleté, nonchalance prenant parfois les accents de la paresse, etc.²⁷⁴. Nous verrons, dans le chapitre 10, quelles sont les conséquences que l'on peut tirer de cette vision essentialiste et orientalisante de l'Espagne fin-de-siècle en matière d'écriture de l'histoire chez Pierre Paris.

En fin de compte, le regard de Pierre Paris est des plus ambivalents. L'Espagne est synonyme d'altérité absolue mais, dans le même temps, on ne cesse d'invoquer une essence latine partagée qui destinerait les deux nations, l'Espagne et la France, à se rapprocher. Au début du XX^e siècle, le courant réformateur régénérationniste suscite l'espoir d'une renaissance que les vertus essentielles de l'Espagnol, qui prendraient leur source dans le passé le plus lointain, ne pouvaient manquer de ramener²⁷⁵. L'ambiguïté est d'autant plus forte que Pierre Paris, sans jamais se départir complètement de sa vision altière de l'Espagne – à la veille de la Grande Guerre, les *Promenades archéologiques à Mérida* en témoignent²⁷⁶ – fait preuve d'une réelle capacité à partir à la rencontre de l'Autre et à le comprendre. C'est peut-être l'une des principales différences qui l'opposent à Arthur Engel et l'un des points communs qui le rapprochent de George E. Bonsor. La citation qui figure en exergue de ce chapitre en est une illustration, tout comme le commentaire sur lequel s'achève une lettre que Pierre Paris adresse au marquis de Cerralbo en 1911 : « En attendant le très grand plaisir de vous voir dans votre admirable patrie que j'aime tant, je vous prie de vouloir bien agréer,

²⁷² Pierre PARIS, *Essai 1*, ouvr. cité, p. 280 et fig. 302-304 ; ID., *Promenades 1*, ouvr. cité, p. 75-77 et pl. XIX-XX. Voir également Marthe MALLIÉ, « Promenades à Alicante et à Elche », *Le tour du monde. Nouveau journal des voyages*, 64, 1892, p. 193-224, en part. p. 209. Pierre Paris semble connaître ce texte même s'il n'a jamais rencontré son auteur (cat. Heuzey 26-09-1897 [2]).

²⁷³ Sarga MOUSSA, « La métaphore de "l'homme malade" dans les récits de voyage en Orient », *Romantisme*, 131, 2006, p. 19-28. Pour une contextualisation du cas espagnol, voir José ÁLVAREZ JUNCO, *Mater dolorosa. La idea de España en el siglo XIX*, 5^e éd., Madrid, Taurus, 2005 [2001] ; Antonio MORALES MOYA, Juan Pablo FUSI AIZPURUA et Andrés de BLAS GUERRERO (éd.), *Historia de la nación y del nacionalismo español*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, coll. « Serie Ensayo », 2013.

²⁷⁴ Quelques exemples : cat. HEUZEY 28-11-1902, 04-07-1904, 12-07-1904 ; Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 26, 33-35, 39-42, etc.

²⁷⁵ Pierre IMBART DE LA TOUR, « Une entente intellectuelle avec l'Espagne », *BH*, 1, 3, 1899, p. 105-122 ; Alfred FOUILLÉE, « Le peuple espagnol », *Revue des deux mondes*, 155, 3, 1899, p. 482-510 ; Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », art. cité, p. 12-13 ; ID., « Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas », *BH*, 18, 2, 1916, p. 114-131.

²⁷⁶ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques. Mérida », *BH*, 16, 3, 1914, p. 269-306.

Monsieur le Marquis et illustre ami, mes très respectueux hommages²⁷⁷ ». Plus tard, il évoquera encore l'Espagne qui « conquiert tous ceux qui savent la visiter et la voir²⁷⁸ ». Il faut ici mentionner le testament de Pierre Paris, daté d'octobre 1930 [ANN. 56]. En prévoyant d'être enterré en Espagne s'il venait à y mourir (acceptant une cérémonie religieuse tandis que ses obsèques devaient être purement civiles si son décès survenait en France), il donnait un ultime témoignage de son attachement profond à ce qui était devenu sa seconde patrie. Aujourd'hui encore, il repose dans le cimetière madrilène de La Almudena [FIG. 291]. Le fait est qu'au fil des années, son regard sur l'Espagne et les Espagnols évolue. Gregorio Marañón, qui l'a bien connu à la fin de sa vie, n'hésita pas à le présenter comme « un amigo de España²⁷⁹ ». Il faut donc se garder de voir dans les jugements à l'emporte-pièce qui ponctuent le journal de voyage de 1896-1897 le reflet immuable de l'image que Pierre Paris a de son pays d'accueil. Ce sont là les réactions d'un homme qui découvre un pays qu'il ne connaît pas encore²⁸⁰. Peu à peu, les séjours réguliers qu'il réalise en péninsule Ibérique lui rendent l'Espagne plus familière, celle de son temps comme celle des époques les plus reculées.

Aux sources de l'Essai (1896-1901)

L'activité que déploie Pierre Paris sur le terrain jusque dans les premières années du XX^e siècle est suffisamment connue pour nous dispenser de viser l'exhaustivité en reprenant l'ensemble des sources que nous avons localisées, qu'elles soient ou non inédites. Notre présentation se veut donc synthétique : nous renverrons aux études disponibles qui nous semblent à chaque fois les plus complètes en nous contentant d'insister sur ce qui nous semble devoir être complété, précisé ou corrigé. La documentation que nous avons réunie a notamment permis de cartographier la plupart des missions, de préciser leur chronologie et, parfois, leur itinéraire²⁸¹. En dehors des informations que nous donne Pierre Paris dans ses publications, sa correspondance avec Léon Heuzey et Emil Hübner, ainsi que ses carnets de notes, sont des documents privilégiés.

L'année 1896 inaugure une période de travail intense sur le terrain. Pierre Rouillard et Pierre Moret ont souligné que ce moment particulièrement fécond culmine avec la publica-

²⁷⁷ Cat. CERRALBO 04-04-1911.

²⁷⁸ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1916-1917 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1916-1917, p. 160. Voir également cat. ZEVACO 22-09-1908 sur l'accueil reçu à Oviedo pour les fêtes universitaires.

²⁷⁹ Gregorio MARAÑÓN, « Un amigo de España », dans *Raíz y decoro de España*, 2^e éd., Madrid, Espasa-Calpe, coll. « Austral » (1111), 1958 [1933], p. 123-131. Voir également Jules TOUTAIN, « [CR] Pierre Paris. — Promenades archéologiques en Espagne. — Paris, Leroux, 1910 », *RHR*, 65, 1912, p. 368.

²⁸⁰ Georges Demerson le relevait déjà dans le prologue de son édition de Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 11-12.

²⁸¹ Le lecteur en retrouvera le détail dans la chronobiographie qui figure dans notre volume 2.

tion de l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, en 1903-1904²⁸². Cette chronologie mérite d'être affinée. La dynamique qu'enclenche la mission de 1896 se prolonge, à travers quatre phases successives d'inégale intensité, jusqu'en 1911. Le premier de ces moments se limite à la mission de 1896 et correspond à une prise de contact avec le terrain. Il consiste en un voyage préparatoire [FIG. 271]. Nous l'avons montré en soulignant que celui-ci a lieu entre avril et juin 1896, non en 1895 comme on le lit souvent. Rappelons par ailleurs que la correspondance avec Emil Hübner permet de compléter l'itinéraire de la fin du voyage. Si celui-ci, du moins son récit, s'achève à Murcie d'après le journal de Pierre Paris édité par Georges Demerson en 1979²⁸³, nous savons qu'il ne regagne pas directement Bordeaux mais pousse jusqu'à Barcelone via Elche – où il fait la connaissance de Pedro Ibarra –, Alicante, Denia, Valence, Sagonte et Tarragone²⁸⁴.

Après cette transition, Pierre Paris met en application le programme qu'il a soumis à Louis Liard en mai 1895. Jusqu'en 1901, il se rend chaque année dans la péninsule, sauf en 1900. Plus que de fouilles, il s'agit de prospections sur quelques sites choisis et d'une exploration des collections publiques et privées. L'objectif est de récolter la documentation nécessaire à l'écriture d'une histoire de l'art et de la culture matérielle des Ibères. Comme le rappelle Pierre Paris dans une note manuscrite conservée dans l'un de ses dossiers de carrière²⁸⁵ [ANN. 57], le programme de la mission de l'année 1897 est bouleversé par les événements de l'été [FIG. 292]. Comme il l'avait prévu, il se rend directement à Elche, via Madrid, pour assister aux fêtes du *Misteri*²⁸⁶. Après l'exploration du sud-est péninsulaire, il pensait se diriger vers les Baléares, la région de Valence, la Catalogne, l'Aragon avant de regagner Bordeaux en passant par Madrid, Ávila, Plasencia et Burgos. La découverte de la Dame d'Elche l'oblige à changer ses projets. Le temps que lui laissent les négociations pour l'achat du buste lui permet effectivement de visiter les principaux sites archéologiques des provinces d'Alicante, Murcie et Albacete. Mais dès le 31 août, il regagne la France : embarqué à Alicante, il rejoint Sète par bateau, faisant escale à Valence et à Barcelone. Le 5 septembre, le buste est expédié à Paris par le chemin de fer. Pierre Paris rejoint alors directement sa famille qui est en vacances à Monségur (Gironde) où il se trouve le 10 septembre²⁸⁷. Les informations dont nous disposons sur son emploi du temps pour les mois de septembre et d'octobre 1897 sont quelque peu confuses. La reconstitution que nous proposons se fonde

²⁸² Pierre ROUILLARD, « Los arqueólogos franceses y la arqueología española alrededor de 1900 », art. cité, p. 150 ; Pierre MORET, « Pierre Paris (1859-1931), précurseur de l'archéologie ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 70. Voir également Pierre ROUILLARD, « Le Pays Valencien et les archéologues français à la fin du XIX^e siècle », art. cité.

²⁸³ Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 82, carte p. 110-111 ; AP-Paris-Philippe, carnet n° 3, p. 8.

²⁸⁴ Cat. HÜBNER 16-06-1896.

²⁸⁵ AD-Gironde, 1603 AW 6. Le document n'est ni daté ni signé, mais l'écriture est assurément celle de Pierre Paris.

²⁸⁶ Voir en particulier cat. HÜBNER 01-08-1897.

²⁸⁷ Cat. PARIS (Léon) 01-09-1897 ; cat. HEUZEY 10-09-1897.

essentiellement sur sa correspondance²⁸⁸. Entre le 10 et le 29 septembre, Pierre Paris est à Monségur. Pour le dédommager des frais de transport induits par l'achat du buste, Léon Heuzey lui octroie une subvention supplémentaire, ce qui explique les lignes de comptes relatives au voyage de retour Narbonne-Valence dans l'état des frais que lui fait parvenir Pierre Paris, lequel songe déjà à repartir pour l'Espagne [FIG. 287]. En revanche, le voyage aller-retour Sète-Monségur-Bordeaux-Narbonne étant fait à titre personnel, Pierre Paris ne l'inclut pas dans ses dépenses²⁸⁹. Le mercredi 29 septembre, il rentre à Bordeaux avec sa famille. La rentrée universitaire n'ayant lieu qu'au début du mois de novembre, il peut alors repartir pour l'Espagne le vendredi 1^{er} octobre afin de compléter sa mission en reprenant une partie de l'itinéraire prévu au début de l'été [FIG. 293]. Dans un premier temps, il pense gagner directement Valence²⁹⁰. En réalité, il en profite pour explorer la Catalogne. Après Ampurias, Gérone et Figueras, il est à Barcelone le 9 octobre où il reste plusieurs jours. Le 21 octobre, il retrouve Madrid où il peut étudier à loisir les sculptures du Cerro de los Santos conservées au MAN afin de préparer la publication scientifique de la Dame d'Elche²⁹¹. Une incertitude subsiste quant à son itinéraire pour rejoindre la capitale espagnole : s'il écrit à Léon Heuzey vouloir se rendre dans le Pays Valencien, d'après la note que nous avons transcrite dans notre ANNEXE 57, Saragosse figure sur la liste des villes visitées. Vraisemblablement, il a renoncé à descendre jusqu'à Valence pour gagner Madrid depuis Tarragone via l'Aragon. Il est probable que parmi les notes du carnet n° 5 qui ne furent pas publiées en 1979, et peut-être aussi parmi celles du carnet n° 4, certaines renvoient à ce travail dans les collections catalanes, aragonaises et madrilènes en vue de préparer l'étude qui allait paraître dans les *Monuments et mémoires* de la fondation Eugène Piot [ANN. 58].

Une fois encore, il faut donc compléter la carte publiée par Georges Demerson dans l'édition du journal de voyage de Pierre Paris : ce dernier réalise deux séjours en Espagne en 1897, l'un en août, le second en octobre. Une autre erreur nous semble devoir être corrigée. La transcription des notes relatives à Rosas, Figueras, Castellón de Ampurias, Ampurias et Gérone pose problème car les indications du journal édité ne correspondent pas avec les autres sources. En 1979, les éditeurs y ont vu les étapes de la fin du voyage de l'été 1897. Si Pierre Paris est à Sète le 5 septembre pour « livrer » le buste d'Elche et en Gironde cinq jours plus tard, comment peut-il explorer le nord de la Catalogne entre les 4 et 9 septembre²⁹² ? Dans son carnet, Pierre Paris a noté – il s'agit bien de son écriture – « Septembre 1897 », « Parti dimanche soir 4 », puis « Lundi 5 », « Mardi 6 », etc. jusqu'au vendredi 9 [FIG. 294]. Or ces dates n'existent pas pour les mois de septembre (lundi 6, etc.) et d'octobre (lundi 4, etc.) 1897. Elles pourraient correspondre au calendrier de septembre 1898. Mais, d'une part, on comprendrait mal l'erreur sur l'année et, d'autre part, le contenu de ces

²⁸⁸ Pour restituer ou vérifier certaines dates, comme lorsqu'il écrit à Léon Heuzey le 26 septembre « J'accompagnerai mercredi ma famille à Bordeaux, et vendredi je me dirigerai vers Valence », nous avons eu recours à une méthode quelque peu empirique mais efficace : utiliser la presse quotidienne, en l'occurrence *Le Figaro*, en ligne sur Gallica. On peut ainsi restituer dimanche 26 septembre, mercredi 29, vendredi 1^{er} octobre, etc.

²⁸⁹ Cat. HEUZEY 10-09-1897.

²⁹⁰ Cat. HEUZEY 26-09-1897 [1].

²⁹¹ Cat. HEUZEY 09-10-1897, 21-10-1897 ; cat. MÉLIDA 28-10-1897 ; cat. HÜBNER 12-12-1897.

²⁹² Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 104-109 = carnet n° 5, p. 36-44, Beyssac, AP-Paris-Philippe.

notes fait directement écho à celui de la lettre qu'il adresse à Léon Heuzey le 9 octobre 1897 depuis Barcelone. Nous ne voyons qu'une explication possible : ces notes correspondent en réalité au début du deuxième voyage de l'année 1897. Cela expliquerait qu'elles ne figurent pas à la suite de celles du séjour d'août, qui s'interrompent aux deux tiers de la page avec le récit relatif à Alicante (Valence est simplement mentionnée : son bateau y fait escale) [FIG. 295]. Quant aux informations des pages suivantes, il est probable que Pierre Paris se soit trompé de jour en notant « Parti dimanche 4 [octobre] » au lieu de dimanche 3, l'erreur s'étant ensuite reportée sur les jours suivants jusqu'au vendredi 9 (en réalité 8), date à laquelle son récit s'interrompt. Pierre Paris est alors occupé à prendre des notes sur les objets qu'il localise dans les musées ; ce sont probablement celles qui apparaissent à l'envers du carnet n° 5 et au début du n° 4 (où l'on trouve également une description de cinq pages de la Dame d'Elche, apparemment rédigée face à l'œuvre en août 1897) [ANN. 58]. Reste l'indication « Septembre 1897 ». Il doit s'agir d'un ajout postérieur, son erreur (septembre au lieu d'octobre) pouvant s'expliquer par les multiples changements qui surviennent dans le programme de Pierre Paris au cours de cette période, d'autant que le bateau qui le conduit à Sète fait bien escale à Barcelone (mais sans lui laisser le temps de faire les visites en question qui s'étalent sur plusieurs jours). Les erreurs que nous avons relevées dans l'édition du journal de voyage (1979), assez nombreuses, s'expliquent aisément. Outre le fait que l'écriture des carnets est difficile à déchiffrer, l'organisation des notes est des plus anarchiques. Pierre Paris n'y donne presque jamais une date précise, certains se lisent dans les deux sens, une partie étant consacrée au relevé de ses impressions de voyage, l'autre à des notes archéologiques. En réalité, seules les informations fournies par les correspondances Liard, Heuzey et Hübner pouvaient permettre de compléter et de corriger celles des carnets. Aussi, il nous a paru utile de chercher à mettre un peu d'ordre dans ce corpus, en partie inédit, en proposant une synthèse de la structure de chacun d'eux [ANN. 58 — FIG. 269].

Quoi qu'il en soit, les événements de l'été 1897 incitent Pierre Paris à privilégier l'exploration de la région du sud-est ibérique où il compte « prendre racine²⁹³ ». De fait, au cours des années suivantes, ses missions privilégient les régions méditerranéennes et andalouses de la péninsule, c'est-à-dire celles-là mêmes qui furent le plus tôt et le plus intensément en contact avec les autres cultures de la Méditerranée ancienne, que le partenaire fût phénicien, grec, punique ou romain. Car ce sont bien les liens entre la péninsule et l'Orient méditerranéen qui retiennent en priorité son attention : Pierre Paris, qui raisonne en athénien et en homme de son temps, c'est-à-dire à partir d'un schéma hellénocentré et diffusionniste, recherche d'abord les traces d'une présence orientale dans la péninsule – et donc de son influence – pour comprendre la naissance de la culture ibérique. Ainsi, lors de la mission de l'année 1898 – la troisième – il concentre son attention sur la région du sud-est et sur la côte de Carthagène à Algésiras. Pierre Paris les explore au cours de trois voyages successifs : en mars-avril (la maladie de sa femme le contraint à rentrer précipitamment à Bordeaux²⁹⁴), en juin-juillet (il est sans doute rappelé par l'affaire de sa nomination à la tête de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux) et en septembre-octobre [FIG. 296 — ANN. 58.5]. Quand il ne trouve pas ce qu'il cherche, il ne cache pas sa déception. Ainsi au sujet de son exploration de

²⁹³ Cat. HEUZEY 25-02-1898 ; voir également cat. HEUZEY 26-09-1897 [2].

²⁹⁴ Cat. HEUZEY 19-04-1898.

la côte entre Alicante et Adra : « presque rien, nul souvenir des Grecs ni des Phéniciens, que j'allais surtout chercher. Vos grands Romains semblent avoir partout effacé les traces de leurs devanciers. Cependant, à Villaricos en particulier, il y a beaucoup de choses intéressantes, grecques et phéniciennes, que j'ai pu étudier à loisir²⁹⁵ ». Mais à l'évidence, le sud-est, ses sites majestueux, sa grande sculpture en pierre et la céramique qu'il y découvre le séduisent davantage : « Je n'ai pas dépassé Adra ; je verrai cet automne à continuer cette exploration, mais j'avoue que je me sens plus tenté par les provinces d'Albacete, Murcie et Alicante, où tout ce que j'ai vu est beaucoup plus original²⁹⁶ ».

De fait, c'est vers cette région que le porte une quatrième mission au cours de deux séjours qui ont lieu en avril puis en août-septembre 1899 [FIG. 297]. Les noms d'Elche, Yecla, Bonete, El Cerro de los Santos, Montealegre del Castillo, El Amarejo, El Castellar de Meca, Balazote, El Llano de la Consolación, etc. lui sont désormais familiers. Autant de sites qui, avec le matériel qu'ils livrent à Pierre Paris, sont les véritables protagonistes de l'*Essai*, en particulier dans les chapitres relatifs à la sculpture et à la céramique. Car après le temps de l'exploration vient celui de la classification du matériel recueilli et de son interprétation. Nous reviendrons sur ces questions dans le chapitre 10. Soulignons pour l'heure que cet ouvrage majeur qu'est l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, « un des plus importants qui aient paru récemment et [qui] mérite toute l'attention des historiens de l'art », selon Edmond Pottier²⁹⁷, voit le jour dans des circonstances difficiles. D'abord en raison du caractère inédit du projet : il s'agit, pour la première fois, de donner une vision d'ensemble de la culture matérielle de la Protohistoire ibérique en formant « comme un inventaire, un *Corpus* provisoire des antiquités ibériques²⁹⁸ ». Or l'exercice est difficile comme le reconnaît Pierre Paris dans l'avant-propos de son livre :

Je ne me suis pas dissimulé combien la tâche est malaisée de construire de toutes pièces un édifice absolument nouveau. Le terrain est vierge ; les matériaux sont inconnus, disséminés. Les rassembler est un travail long et pénible ; les amener à pied d'œuvre, les grouper, les tailler, les appareiller demande une patiente attention ; les dresser harmonieusement exige un soin, une habileté dont je ne me flatte pas.

Aussi n'est-ce vraiment qu'un *Essai* que j'ai osé écrire²⁹⁹.

Le vocabulaire, emprunté à l'architecture, est éloquent : Pierre Paris vit cet exercice comme un chantier pharaonique. Les missions de 1896, 1897, 1898 et 1899 lui ont permis de rassembler ces matériaux disséminés. Au début de l'année 1900, il est en plein travail : « Voici qu'enfin ces dernières [ses recherches sur l'Espagne] me semblent avoir produit quelques résultats intéressants, et ces résultats prennent corps dans un livre que je suis en train

²⁹⁵ Cat. HÜBNER 10-08-1898.

²⁹⁶ Cat. HEUZEY 05-07-1898.

²⁹⁷ Edmond POTTIER, « [CR] L'art antique en Espagne. Pierre Paris, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Bordeaux. *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. 2 vol. in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1903-1904 », *JSt*, nouv. série, 3^e année, fasc. 11 (novembre), 1905, p. 577. Voir également José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, *Iberia arqueológica ante-romana. Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública del Ilmo. señor D. José Ramón Mélida el día 8 de diciembre de 1906*, Madrid, Est. Tip. de la Viuda e hijos de Tello, 1906, p. 11-12.

²⁹⁸ Pierre PARIS, *Essai 1*, ouvr. cité, p. VII.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. VI.

d'écrire, mais que je ne veux pas écrire trop vite, afin qu'il soit bien documenté³⁰⁰ ». L'écriture de l'*Essai* explique sans doute que Pierre Paris ne se rende pas en Espagne en 1900. Mais ce n'est pas la seule raison. Cet homme qui ne manque jamais une occasion de montrer son attachement à sa famille traverse alors une période difficile et douloureuse qui est marquée par la longue maladie de son épouse, Marie Eyquem. Si la santé de cette dernière chancelle depuis plusieurs années, son état s'aggrave à la suite d'une nouvelle rechute au printemps 1900³⁰¹. C'est le début d'une longue agonie. Sa mort, le 26 août 1900, le laisse seul avec la responsabilité de cinq ans enfants dont le dernier, Franc, n'a que trois ans³⁰². Nombreuses sont les sources qui laissent entrevoir l'abattement de Pierre Paris :

Il faut que chacun ait pour moi la plus grande indulgence. Je suis vraiment détaché du monde. Depuis cinq mois madame Paris est clouée moribonde sur son lit, et je passe mes jours et mes nuits à le disputer à son mal. Hélas ! de jour en jour je vois diminuer mon espérance, et l'avenir le plus sombre s'ouvre devant moi, qui resterai seul avec cinq fils en bas âge. Aussi ai-je renoncé jusqu'à nouvel ordre à tout travail, à toute étude, et mon ouvrage commencé est arrêté misérablement. À peine si j'ai trouvé quelques minutes pour donner un bout d'article à ce Bulletin Hispanique, qui est ma création, et auquel l'intérêt que vous lui portez donne pour moi un nouveau prix. J'espère, cher maître, que vous passez un bon été, en famille, et que votre verte vieillesse est à l'abri des grands chagrins comme le mien. Permettez-moi de vous saluer respectueusement³⁰³.

Au sortir de cette période difficile, Pierre Paris se remet peu à peu au travail. En avril 1901, un nouveau voyage à Madrid lui permet de compléter ses recherches au MAN et à la Biblioteca Nacional comme l'indique la demande d'autorisation d'absence qu'il adresse au doyen Georges Radet³⁰⁴. Il faut manifestement rattacher une partie des notes du carnet n° 4 à ce séjour [ANN. 58]. À l'automne 1901, le projet né en 1895 d'écrire une histoire de l'art et de la culture matérielle des Ibères touche à son terme, non sans difficultés : « Pour moi, je travaille ferme à mon bouquin qui avance ; mais que c'est donc difficile de donner un corps à des idées, ou à ce que l'on croit être tel ! J'ai voulu profiter de mes vacances pour pousser l'ouvrage ; mais cela m'a un peu fatigué³⁰⁵ ». À la fin du mois d'octobre, l'objectif est atteint. Il écrit à Léon Heuzey : « Cher maître, j'ai terminé il y a quinze jours mon Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive, et je l'ai porté à Barcelone, où je le présente au prix Mar-

³⁰⁰ Cat. HÜBNER 11-01-1900.

³⁰¹ Cat. CHAUDRON 05-04-1900.

³⁰² André Paris se trompe en indiquant que sa mère décède le 30 juillet (*Mémoires*, chap. 4). L'acte de décès est conservé aux ABM, registre des actes de décès de Bordeaux, section 3, 26-08-1900, 3 E 339.

³⁰³ Cat. HÜBNER 18-08-1900. Voir également cat. IMBART DE LA TOUR 09-04-1900 ; cat. Radet 28-08-1900 [1] et [2] ; cat. HEUZEY 06-11-1901 (« le temps passe sans atténuer ma douleur, dont le travail ni même le charme de mes pauvres enfants ne parvient pas à me distraire »). Les fiches annuelles de renseignements confidentiels du doyen et du recteur de l'université de Bordeaux évoquent, elles-aussi, la situation personnelle difficile du professeur (AN-Pierrefitte, F/17/26788) : « M. Paris est actif, tenace dans ses entreprises, laborieux. D'une humeur un peu sombre, qu'expliquent de lourdes charges et de grandes inquiétudes de famille, M. Paris mène de front un enseignement sérieux, la direction de l'École des Beaux-Arts, des voyages scientifiques, des travaux personnels » (Gaston Bizos, 05-05-1900) ; « M. Paris est un homme attristé par de grands malheurs domestiques, mais courageux et ferme. C'est un professeur érudit et solide, à qui manquent la grâce et le sourire » (Gaston Bizos, 20-04-1901) ; « M. Paris est un homme sévère et morose, qui a subi de grands malheurs domestiques et qui a de lourdes charges de famille, mais droit et loyal, courageux et actif. Son enseignement a beaucoup de vigueur et de solidité » (Gaston Bizos, 25-04-1902).

³⁰⁴ Cat. RADET 13-03-1901.

³⁰⁵ Cat. BONSOR 12-10-1901.

torell. C'est assez vous dire que j'ai passé de laborieuses vacances³⁰⁶ ». Quelques mois après son élection comme correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (20 décembre 1901), l'obtention de cette récompense, qui lui est décernée le 23 avril 1902, renforce un peu plus son prestige scientifique, en France comme en Espagne. Elle est assortie de la coquette somme de 20 000 pesetas, un bénéfice économique non négligeable³⁰⁷. D'après Jean-Marc Delaunay, cette rentrée d'argent lui permet de faire l'acquisition du château de Beyssac³⁰⁸. Dès lors, l'objectif est de faire de ce manuscrit un livre. Pierre Paris se remet tout de suite au travail pour actualiser certains passages³⁰⁹. À la fin de l'année 1902, il apprend que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a attribué une subvention à son éditeur, Ernest Leroux, sous la forme d'une souscription de 3 200 F pour son ouvrage³¹⁰. Finalement, le livre paraît en deux volumes entre la fin de l'année 1903 et le milieu de l'année 1904³¹¹.

Nouveaux horizons, nouveaux partenaires : Osuna, Almedinilla et Elche (1903-1905)

La publication de l'*Essai* représente l'épilogue d'un cycle initié en 1895 et qui s'achève à la fin de l'année 1901 lorsque Pierre Paris met un point final à la rédaction de son manuscrit. Le temps des explorations solitaires concentrées dans le sud-est ibérique prend alors fin. Au début de l'année 1903 s'ouvre une troisième étape. C'est celle des fouilles plus approfondies qui lui permettent de vérifier et de compléter, plus que de corriger, les idées exposées dans l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. C'est aussi le temps des projets en association qui conduisent Pierre Paris vers de nouveaux horizons : en Andalousie, il travaille avec Arthur Engel à Osuna (1903) et à Almedinilla (1904) ; à Elche (1905), le jeune farnésien Eugène Albertini est à ses côtés [FIG. 298].

Le dossier des fouilles d'Osuna (l'ancienne Urso, dans la province de Séville) est bien connu. De nombreux travaux y ont été consacrés parmi lesquels nous mentionnerons tout particulièrement la réédition du mémoire publié en 1906 dans les *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*. Accompagnée d'une traduction espagnole et d'une copieuse

³⁰⁶ Cat. HEUZEY 06-11-1901. Voir aussi Pierre PARIS, *Essai 1*, ouvr. cité, p. XIII.

³⁰⁷ Voir également cat. BONSOR 02-06-1902 ; cat. HEUZEY 14-01-1902. La création de ce prix remonte à 1878, lorsque Francesc Martorell Peña (1822-1878) lègue à la ville de Barcelone la somme de 125 000 pesetas dont les intérêts doivent permettre de financer un prix quinquennal de 20 000 pesetas destiné à récompenser la meilleure œuvre d'archéologie, qu'elle soit rédigée par un Espagnol ou un étranger. Celle-ci peut être remise sous la forme d'un manuscrit ou d'une œuvre déjà publiée. Le jury, nommé par la ville de Barcelone, se compose de cinq personnes. Le prix est remis le jour de la Saint Georges (23 avril), patron de la Catalogne. Pierre Paris prend part au quatrième concours. Nommés le 30 octobre 1901, les membres du jury sont Josep Vallet, Silvio Thos i Codina, Francesc de Bofarull i Sans, Pelegrí Casades y Gramatxes et Bonaventura Bassegoda. Pierre Paris reçoit le prix de 20 000 pesetas tandis qu'un accessit de 5 000 pesetas est accordé à Josep Gudiol i Cunill pour son étude sur l'archéologie catalane (Joseph GUDIOL I CUNILL, *Nocions de arqueologia sagrada catalana*, Vich, Impr. de la Viuda de R. Anglada, 1902). Pierre Paris en fera le compte rendu (Pierre PARIS, « [CR] Joseph Gudiol y Cunill, *Nocions de arqueologia sagrada catalana*. Vich, 1902 ; 1 vol. in-8° de 647 pages », *BH*, 5, 2, 1903, p. 191-192). La plupart de nos informations proviennent d'un document mécanographié (s. d., s. c.) que nous a transmis l'Arxiu Municipal de Barcelona par courriel du 25-04-2018.

³⁰⁸ Jean-Marc DELAUNAY, *Méfiance cordiale 1*, ouvr. cité, p. 683, n. 1.

³⁰⁹ Cat. HEUZEY 04-07-1902, 14-01-1903 ; cat. BONSOR 23-09-1903.

³¹⁰ Cat. HEUZEY 28-11-1902 ; Ernest BABELON, « Rapport sur les travaux exécutés ou encouragés à l'aide des arrérages de la Fondation Piot lu dans la séance du 23 janvier 1903 », *CRAI*, 47, 1, 1903, p. 51.

³¹¹ Cat. HEUZEY 11-12-1903, 04-07-1904 [2].

introduction historiographique, c'est un point de départ obligé³¹². Les trois éditeurs se sont notamment plongés dans la correspondance entre Arthur Engel et Léon Heuzey³¹³. Les échanges entre le conservateur du Louvre et Pierre Paris permettent de préciser quelques points. Rappelons brièvement les faits. En mai 1902, Arthur Engel apprend l'existence d'une petite collection de sculptures ibériques réunie par l'*aficionado* Fernando Gómez Guisado. Les œuvres ont été trouvées par ce dernier sur le *garrotal* (un champ planté d'oliviers) appartenant à José Postigo Pérez. En août, elles sont acquises, devant notaire, par le musée du Louvre. À la fin de l'année, de nouvelles découvertes poussent Arthur Engel à entreprendre des fouilles méthodiques : un contrat d'association est conclu pour explorer le *garrotal* de José Postigo tandis qu'Arthur Engel fait l'acquisition du terrain adjacent [FIG. 299]. Les fouilles débutent en février 1903 et s'achèvent le 26 octobre de la même année³¹⁴. Le 19 décembre, les dernières caisses contenant le matériel exhumé à Osuna arrivent au Louvre. Que vient faire Pierre Paris dans cette histoire ? Arthur Engel, malgré l'activité qu'il déploie sur le terrain, est un homme à la santé délicate, souffrant d'insomnies et qui supporte mal la chaleur andalouse et les conditions de vie sur un chantier de fouille. Il sait quelles sont ses limites et ne s'en cache pas dans ses échanges avec Léon Heuzey et Pierre Paris. Ce dernier est conscient qu'il existe entre eux une forme de complémentarité³¹⁵ : « Quel dommage que sa belle et féconde activité soit ainsi entravée ! Un homme qui aurait ses loisirs, sa fortune, et sa tête, avec mon corps dur à cuire ferait merveille dans cette chère Espagne³¹⁶ ». Aussi, l'idée d'un travail en équipe ne tarde pas à s'imposer. Arthur Engel évoque cette possibilité à plusieurs reprises dans ses échanges avec Léon Heuzey qui joue les intermédiaires³¹⁷. C'est à sa demande que Pierre Paris accepte de se joindre à Arthur Engel : « J'ai reçu ce matin votre lettre qui est pour moi d'une si grande importance et d'un si haut intérêt. Je n'ai pas une minute d'hésitation. C'est avec grand plaisir que j'irai aider et au besoin suppléer Engel à Osuna ». Comme nous l'avons souligné pour les premières missions, il n'y a donc aucune concurrence entre les deux hommes : « Il m'importe peu de n'être que la doublure de mon

³¹² Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna (excavaciones de 1903) = Une forteresse ibérique à Osuna (fouilles de 1903)*, éd. facsimilée et trad. esp. précédées d'une étude préliminaire de Pierre ROUILLARD, Juan Antonio PACHÓN ROMERO et Mauricio PASTOR MUÑOZ, Granada, Universidad de Granada, coll. « Archivum » (73), 1999 [1906]. Il faut également se reporter au catalogue de la collection du musée du Louvre, Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, ouvr. cité, p. 26-76, et à José Ildefonso RUIZ CECILIA et Pierre MORET (éd.), *Osuna retratada. Memoria fotográfica de la misión arqueológica francesa de 1903*, ouvr. cité. Plus largement : Jesús SALAS ÁLVAREZ, *Imagen historiográfica de la antigua Vrsó (Osuna, Sevilla)*, Sevilla, Diputación Provincial de Sevilla, 2002 ; Mauricio PASTOR MUÑOZ et Juan Antonio PACHÓN ROMERO, « Manuel Rodríguez de Berlanga y la arqueología en la Osuna del siglo XIX », dans Víctor GALLERO GALVÁN, Juan Antonio MARTÍN RUIZ et Alejandro PÉREZ-MALUMBRES LANDA (éd.), *Manuel Rodríguez de Berlanga (1825-1909). Liber amicorum*, Málaga, Real Academia de Bellas Artes de San Telmo, Ayuntamiento de Alhaurín El Grande, 2008, p. 57-78.

³¹³ Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, p. XXXIV. Cette correspondance est conservée à la BIF, Ms 5771 et 5772.

³¹⁴ Cat. HEUZEY 26-10-1903.

³¹⁵ Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, p. XXXVII-XXXVIII.

³¹⁶ Cat. HEUZEY 11-11-1902.

³¹⁷ Lettre du 17-02-1903 : « J'ai confiance en Fernando [Gómez Guisado], mais il a besoin d'être guidé, et je ne pourrai faire à Osuna que de petits séjours intermittents, d'octobre à mai seulement. Le reste du temps je serai obligé de m'abstenir, à cause de la chaleur. Si donc vous pouviez envoyer Pierre Paris, ou un membre de l'École de Rome, j'en serais bien aise. La chose en vaut la peine » ; lettre du 18-02-1903 : « Permettez, cher Monsieur, que j'insiste sur la nécessité d'envoyer du renfort [...]. N'hésitez donc pas, et envoyez-moi un auxiliaire, si c'est possible, car la chaleur va me forcer à rentrer bientôt en France » (BIF, Ms 5772).

excellent camarade, qui s'est toujours montré si généreux pour moi ; je suis sûr que nous nous entendrons très bien, et j'estime que je n'ai pas le droit de rester sourd à votre appel et au sien³¹⁸ ». Pierre Paris s'empresse de prendre les dispositions nécessaires pour pouvoir s'absenter de la direction de l'école des Beaux-Arts et de son poste de professeur à l'université. Le 28 mars, le ministère lui accorde un congé de trois mois « sur sa demande et pour raison de santé » (!) – le jeune athénien Georges Seure (1873-1944) est chargé de le suppléer – tandis que l'aide de Léon Heuzey lui permet d'obtenir du directeur des Beaux-Arts, Henry Roujon, une subvention de 3 000 F sur deux ans [ANN. 59]³¹⁹.

Si la proposition Engel-Heuzey est pour Pierre Paris « d'une si grande importance », c'est parce qu'elle survient au moment opportun. Alors que le cycle ouvert en 1895 s'achève, le projet Osuna lui permet de poursuivre ses travaux en Espagne en lui fixant un nouvel objectif :

Somme toute, je crois qu'Engel et moi n'avons perdu ni notre temps ni notre peine, et que les fouilles d'Osuna nous feront quelque honneur. Comment pourrais-je oublier, cher maître, que c'est grâce à vous que j'ai pu être associé à cette entreprise tout à fait selon mes goûts, et aussi, je crois, selon mes aptitudes ? Quant à Engel, je lui ai dit aussi ma gratitude, et je suis sûr qu'il ne doute pas de la sincérité de mon sentiment³²⁰.

En outre, les réalisations qui découlent de cette mission augmentent un peu plus le capital scientifique et la visibilité des travaux de Pierre Paris. D'une part, parce que les pièces découvertes permettent l'inauguration d'une salle ibérique au musée du Louvre à l'été 1904³²¹ et, d'autre part, car le produit des fouilles, qui n'ont rien d'insignifiant, font une fois de plus l'actualité à l'Académie des inscriptions et belles-lettres avant d'être publiées. Or il faut insister sur un point qui est, croyons-nous, à peu près ignoré des historiens des fouilles d'Osuna : qu'il s'agisse du mémoire que Léon Heuzey présente à l'Académie le 13 mai 1904³²² ou de la publication scientifique qui paraît dans les *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires* (1906), Arthur Engel ne participe pas à leur écriture. Il abandonne volontairement cette tâche au seul Pierre Paris, même si ce dernier a toujours insisté pour que leurs deux noms fussent associés et que celui de son partenaire, qui avait ouvert le

³¹⁸ Cat. HEUZEY 25-02-1903. Ce qui n'empêche pas Pierre Paris de regretter à plusieurs reprises qu'Arthur Engel ne soit pas suffisamment présent sur le chantier pour le surveiller et encadrer le travail des ouvriers : cat. Heuzey 08-05-1903 (« Cela [la situation qu'il trouve à son arrivée] nous prouve, cher maître, que les fouilles sont un peu à l'abandon, et qu'il faut y établir quelque surveillance avec un peu d'autorité. Je m'y emploierai de mon mieux dès qu'Engel m'aura remis ses pouvoirs »), 19-05-1903, 14-10-1903, 11-12-1903. Pierre Paris n'est pas le seul à déplorer l'inconstance de son partenaire. Dans une lettre qu'il adresse à Émile Cartailhac le 21 décembre 1895, Salomon Reinach écrit : « Je dois voir ce soir Arthur Engel, qui est un ancien Camarade d'Athènes ; malheureusement, il est toujours souffrant et ne fait pas grand-chose » (AMT, 92Z-667/17 ; il y a une erreur dans le catalogue, la lettre apparaissant comme datée du 9 mars 1905).

³¹⁹ Arrêté du 28-03-1903, AN-Pierrefitte, F/17/26788 ; cat. HEUZEY 07, 08 et 16-03-1903, 01-04-1903.

³²⁰ Cat. HEUZEY 24-10-1903.

³²¹ « L'art ibérique au Louvre », *Le Petit journal*, 28-08-1904, p. 3 ; « Au musée du Louvre. La nouvelle salle des antiquités ibériques », *Le Temps*, 08-09-1904, p. 3 ; cat. Heuzey 06-01-1903, 11-12-1903, 02-05-1904 ; Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, ouvr. cité, p. 14-15 ; Hélène LE MEAUX, « Les bronzes ibériques du musée du Louvre. Constitution d'une collection et réflexions muséographiques », dans Lourdes PRADOS TORREIRA, Carmen RUEDA GALÁN et Arturo RUIZ RODRÍGUEZ (éd.), *Bronces ibéricos. Una historia por contar. Libro homenaje al Prof. Gérard Nicolini*, Madrid-Jaén, UAM Ediciones, Universidad de Jaén, 2018, p. 103-117.

³²² Léon HEUZEY, « Fouilles d'Osuna en Espagne. Mémoire de MM. A. Engel et P. Paris », *CRAI*, 48, 3, 1904, p. 309-318.

chantier, figurât avant le sien³²³. Cette remarque nous conduit à corriger une erreur qui, dans la perspective d'une « archéologie bibliographique³²⁴ », doit être prise en compte. Le 4 avril 1904, Pierre Paris adresse le mémoire qu'il vient d'achever à Léon Heuzey. Ce dernier, qui ne connaît pas le site d'Osuna, lui demande de « tracer en quelques traits de plume un petit plan, tout approximatif, des fouilles et de la région environnante, en relation avec la ville moderne, avec le théâtre romain et les points principaux, uniquement pour m'orienter moi-même³²⁵ ». Ils n'ont donc pas vocation à être publiés. Pierre Paris s'exécute :

Je vous envoie deux croquis dont, je l'espère, vous pourrez tirer bon parti, malgré la rapidité et la maladresse de l'exécution. L'un vous montrera la place des fouilles à l'Est d'Osuna ; l'autre la forteresse à plus grande échelle. J'ai préféré vous envoyer ces documents tout de suite, bien que peu présentables, afin que vous ayez le temps avant vendredi [jour des séances de l'AIBL] de me demander les renseignements complémentaires dont vous pourriez avoir besoin³²⁶.

Ces documents ont été conservés dans les archives de Léon Heuzey mais figurent dans un autre dossier que celui de sa correspondance³²⁷ [FIG. 300, 301]. Pour les réaliser, Pierre Paris s'est probablement appuyé sur les plans définitifs (ou les premières ébauches) dressés par Manuel Romero et qui illustreront le mémoire des fouilles. La parenté entre les différents documents est évidente³²⁸. En 1999, Antonio Pachón Romero, Mauricio Pastor Muñoz et Pierre Rouillard les ont publiés en les attribuant à Arthur Engel³²⁹. La correspondance de Pierre Paris permet de rectifier cette erreur (son écriture, très différente de celle de celle de son camarade, est par ailleurs nettement reconnaissable). Ces croquis offrent l'intérêt de donner des informations qui n'apparaissent pas sur les planches publiées, en particulier au sujet de l'endroit où furent trouvées les sculptures. Certains y ont vu la possibilité de préciser le contexte archéologique des pièces³³⁰. Il est certain qu'ils offrent un complément d'information lequel, confronté au texte publié en 1906, est utile. Gardons cependant en mémoire que l'auteur n'est pas Arthur Engel mais Pierre Paris, que ce dernier n'est pas présent à Osuna lors de toutes les découvertes, et que ces plans, outre leur caractère approximatif, sont exécutés depuis Bordeaux plusieurs mois après la fin des fouilles.

Le nouvel élan donné par les fouilles d'Osuna trouve un prolongement direct dans celles qui ont lieu en 1904 à Almedinilla (dans la province de Cordoue)³³¹ [FIG. 298]. Exploré à la

³²³ Cat. HEUZEY 21-03-1903, 24-10-1903, 11-12-1903, 23-10-1905 ; cat. SAINT-ARROMAN, lettres du 22-03-1905 au 16-03-1907.

³²⁴ Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, p. XVIII.

³²⁵ Cat. HEUZEY 25-04-1904.

³²⁶ Cat. HEUZEY 27-04-1904.

³²⁷ Notes, plans, photographies, direction de fouilles, dossier « Espagne, Chaldée, Perse », BIF, Ms 5777.

³²⁸ Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, pl. I-II.

³²⁹ *Ibid.*, p. XL-XLI (fig. 1-2).

³³⁰ Teresa CHAPA BRUNET, « La escultura en piedra de la antigua Osuna: algunas reflexiones sobre los relieves "ibéricos" », *Cuadernos de los Amigos de los Museos de Osuna*, 14, 2012, p. 38-39.

³³¹ Fernando QUESADA SANZ, Javier MORALEJO ORDAX et Eduardo KAVANAGH DE PRADO, « Una historia en sí misma: las investigaciones en el Cerro de la Cruz », dans Fernando QUESADA SANZ et Ignacio MUÑIZ JAÉN (éd.), *Un drama en tres actos. Dos milenios de ocupación humana en el Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba)*, Almedinilla, Ayuntamiento de Almedinilla, coll. « Oikos. Cuadernos Monográficos del Ecomuseo del Río Caicena » (2), 2010, p. 31-47 ; Pierre PARIS et Arthur ENGEL, « Fouilles et recherches à Almedinilla (province de Cordoue) », art. cité ; Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, ouvr. cité, p. 76-86.

fin des années 1860 par Luis Maraver y Alfaro (1815-1886)³³², le site est connu pour les armes qu'il a révélées (notamment des falcatas). L'intérêt d'Arthur Engel remonte au moins au printemps 1902. En témoigne une lettre de l'un de ses contacts, Antonio Aguilar, qu'il a transmise à Léon Heuzey. Son correspondant lui annonce les bonnes dispositions du propriétaire du terrain, « un excelente amigo mío, persona de las más acaudaladas de esta localidad [...]. Las mayores facilidades y atenciones nos esperan de su parte: no hemos podido comenzar este asunto bajo mejores auspicios. Debiera animarse el Sr. Bonsor para ser de la partida³³³ ». Les fouilles d'Osuna encouragent Arthur Engel à poursuivre ce nouveau projet :

N'oubliez pas non plus que je suis d'accord avec Aguilar pour fouiller en commun la nécropole d'Almedinilla, d'où sont sortis, il y a une trentaine d'années, ces curieux sabres de fer [des falcatas] dont la poignée ressemble absolument à celle qui est figuré sur la frise des Deux guerriers, d'Osuna [MAN inv. 38424], et quantité de poteries conservées au musée de Cordoue³³⁴.

L'un des intérêts des deux sites andalous est en effet d'enrichir le dossier de l'armement qui était utilisé dans la péninsule Ibérique au moment de la conquête romaine, qu'il s'agisse de représentations de guerriers à travers la sculpture (Osuna) ou du matériel métallique livré par les deux sites (falcatas, *soliferrea*, pointes de flèches, balles de fronde en plomb – auxquels s'ajoutent les nombreux boulets en pierre trouvés à Osuna)³³⁵, un sujet que Pierre Paris avait abordé dans son *Essai* mais de façon succincte³³⁶. En mai 1903, ayant laissé Pierre Paris diriger les fouilles d'Osuna, Arthur Engel se rend dans la région et en revient avec plusieurs autorisations de fouilles (Almedinilla, Fuente-Tójar, Cabra)³³⁷. Dès lors, l'histoire se répète : ouverture du chantier par Arthur Engel, manque d'assiduité de ce dernier, recours à Pierre Paris, intervention de Léon Heuzey pour lui obtenir une aide financière et une autorisation d'absence, fouille de Pierre Paris qui se charge seul de préparer l'article qui paraît en 1906 dans la *Revue archéologique*³³⁸. Ainsi Arthur Engel peut-il écrire à son partenaire : « Ce rôle d'éclaireur et de metteur en [rat. = scène] train est le seul qui me convienne pour le moment³³⁹ ». Pierre Paris sait à quoi s'en tenir : « je crois qu'il va falloir sérieusement son-

³³² Luis MARAVER Y ALFARO, « Descubrimientos arqueológicos en Almedinilla », *Revista de Bellas Artes e Histórico-arqueológica*, año II, 52, 1867, p. 9-10 ; ID., « Expedición arqueológica en Almedinilla », *Revista de Bellas Artes e Histórico-arqueológica*, año III, 71-72, 1868, p. 307-310, 323-328.

³³³ Lettre du 23-04-1902, fonds Heuzey, BIF, Ms 5772.

³³⁴ Lettre d'Arthur Engel à Léon Heuzey, 18-02-1903, BIF, Ms 5772.

³³⁵ Desiderio VAQUERIZO GIL, « Armas de hierro procedentes de la necrópolis ibérica de Los Collados (Almedinilla, Córdoba) », *Saguntum*, 22, 1989, p. 225-266 ; Fernando QUESADA SANZ, « Notas sobre el armamento ibérico de Almedinilla », *Anales de Arqueología Cordobesa*, 3, 1992, p. 113-135 ; Fernando QUESADA SANZ, Ignacio MUÑOZ JAÉN et Inmaculada LÓPEZ FLORES, « La guerre et ses traces : destruction et massacre dans le village ibérique du Cerro de la Cruz (Cordoue) et leur contexte historique au II^e s. a. C. », dans François CADIOU et Milagros NAVARRO CABALLERO (éd.), *La guerre et ses traces. Conflits et sociétés en Hispanie à l'époque de la conquête romaine (III^e-I^{er} s. a. C.)*, Bordeaux, Ausonius, coll. « Mémoires » (37), 2014, p. 231-271.

³³⁶ Pierre PARIS, *Essai* 2, ouvr. cité, p. 273-284.

³³⁷ Lettre d'Arthur Engel à Léon Heuzey, 11-05-1903, BIF, Ms 5772.

³³⁸ Il serait redondant d'entrer dans le détail. Nous renvoyons le lecteur à la correspondance entre Arthur Engel et Léon Heuzey – qu'il serait assurément utile d'éditer – (BIF, Ms 5772) et à notre édition de la correspondance de Pierre Paris : cat. HEUZEY, lettres de la fin de l'année 1903 et de l'année 1904 ; cat. ENGEL 26-04-1904. ; cat. BAYET 04-05-1904 ; cat. RADET 06-05-1904 ; cat. REINACH (Salomon) 17-12-1905, 29-03-1906, 25-05-1906.

³³⁹ Cité dans cat. HEUZEY 31-03-1904.

ger à envoyer là bas quelqu'un qui puisse suppléer Engel ; de moins en moins il veut tenir en place ; une fois qu'il a organisé quelque chose, qu'il a mis un travail en train, il faut qu'il s'occupe d'une nouvelle affaire³⁴⁰ ».

Toutefois, en ce qui concerne la campagne de l'année suivante, celle d'Elche, c'est à Pierre Paris que semble revenir le rôle de « metteur en train ». Après l'achat du buste, celui-ci manifeste à plusieurs reprises son désir d'entreprendre des recherches sur le site où il a été découvert, à La Alcudia, d'autant que d'autres découvertes ont lieu, comme celle du guerrier à la falcata le 13 juin 1898, en présence de Pierre Paris³⁴¹ [ANN. 58.5]. Mais à la suite de l'émoi provoqué par la vente de la Dame au Louvre, le docteur Campello refuse de donner son autorisation. À l'été 1903, Pierre Paris est informé par Pascual Serrano que le propriétaire serait disposé à laisser fouiller un espagnol. Il songe alors, sans trop y croire, à passer par l'intermédiaire de Pascual Serrano qui travaillerait sous le contrôle indirect – et grâce à un financement – des Français. C'est un échec³⁴². C'est finalement la mort du docteur Campello, le 6 juin 1904, qui relance le projet, même si le règlement de sa succession le retarde de quelques mois³⁴³. Au début de l'année 1905, Pierre Paris est déjà en train de négocier les termes du contrat de fouille avec les héritiers³⁴⁴. Les négociations sont difficiles, notamment en ce qui concerne le sort du matériel archéologique qui viendrait à être exhumé. Sa première proposition, un partage en deux lots égaux entre les Français et le propriétaire, est rejetée. Pierre Paris se rend finalement à Madrid où il parvient à un accord avec le docteur José María López Campello, héritier de La Alcudia, le 15 mai 1905 : un tiers des trouvailles sera attribué à la mission française par tirage au sort ; elle disposera d'un droit de préemption sur le reste ainsi que des droits exclusifs de reproduction des œuvres et de première publication des résultats pendant trois ans³⁴⁵. Toutefois, l'emplacement sur lequel les fouilles doivent avoir lieu n'est pas celui où la Dame d'Elche a été découverte, cette partie de La Alcudia étant revenue à la veuve de Manuel Campello³⁴⁶. Malgré tout, la fouille qui s'ouvre à Elche au début du mois de juillet 1905³⁴⁷ marque une étape importante. D'abord, parce que les découvertes faites par Pierre Paris et Eugène Albertini (avant que le premier, gravement malade, ne soit contraint de rentrer en France) vont alimenter le débat scientifique relatif à l'origine et aux caractéristiques de la céramique ibérique, un dossier ouvert dans l'*Essai* et qui va se prolonger pendant plusieurs années³⁴⁸ – nous y reviendrons dans le dernier chapitre. Ensuite, parce que l'organisation même du travail sur le terrain témoigne

³⁴⁰ Cat. HEUZEY 28-04-1904.

³⁴¹ MAN inv. 38441. Voir cat. HEUZEY 24 ou 25-09-1897, 26-09-1897 [2], 17-06-1898.

³⁴² Cat. HEUZEY 14-08-1903, 21-09-1903.

³⁴³ Cat. HEUZEY 16-06-1904, 12-07-1904.

³⁴⁴ Cat. HEUZEY 21-02-1905.

³⁴⁵ Cat. HEUZEY 17-03-1905, 13-05-1905, 15-05-1905 ; cat. POTTIER 31-05-1905.

³⁴⁶ Cat. HEUZEY 23-10-1905.

³⁴⁷ Cat. POTTIER 24-06-1905.

³⁴⁸ Pierre PARIS, *Essai* 2, ouvr. cité, p. 1-152 ; Eugène ALBERTINI, « Rapport sommaire sur les fouilles d'Elche (Espagne) », CRAI, 49, 6, 1905, p. 611-620 ; Id., « Fouilles d'Elche », BH, 8, 4, 1906, p. 333-362 ; Id., « Fouilles d'Elche (suite) », BH, 9, 1, 1907, p. 1-17 ; Id., « Fouilles d'Elche (suite et fin) », BH, 9, 2, 1907, p. 109-130 ; Rafael RAMOS FERNÁNDEZ, « Pierre Paris, Albertini y las primeras excavaciones en La Alcudia de Elche », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. El litoral mediterráneo*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, Caja de Ahorros del Mediterráneo, 2000, p. 133-140.

d'une approche nouvelle. La dimension collective et internationale, une caractéristique que l'on retrouvera lors de la fouille de Baelo Claudia à partir de 1917, est plus affirmée. Collective d'abord, car trois personnes sont directement associées sur le terrain. Pierre Paris obtient que le jeune farnésien Eugène Albertini lui soit confié pour qu'il s'initie à l'hispanisme archéologique à ses côtés³⁴⁹. Arthur Engel, même s'il ne participe finalement pas aux fouilles pour des raisons de santé, est lui aussi de la partie. La lettre qu'il adresse à Archer Milton Huntington à la fin de l'été 1905 est particulièrement intéressante :

Veuillez m'excuser si je suis resté aussi longtemps sans vous écrire : j'ai beaucoup souffert d'insomnies, cet été, et j'attendais la fin des fouilles d'Elche, pour vous en rendre compte.

Depuis longtemps nous projetions, M. Pierre Paris et moi, des fouilles sur le terrain où a été trouvée la « Dame d'Elche », aujourd'hui au Louvre. Après bien des négociations, nous arrivions à nos fins, et la permission nous était accordée ; mais, atteint d'une otite (mal d'oreille), j'étais aussitôt obligé de rentrer à Paris. De son côté, M. Pierre Paris, tombé malade d'une fièvre muqueuse, repartait, au bout de quelques jours, pour Bordeaux, où il est en train de se soigner. Un de ses amis, M. Albertini, membre de l'École de Rome, prit sa suite.

Les fouilles, sans produire ce que nous attendions, n'ont pas, néanmoins, manqué d'intérêt. Une tête en pierre du pays, des fragments de vases peints fort curieux (ibériques), et une mosaïque byzantine avec inscriptions, telles ont été nos trouvailles. – On a travaillé 40 jours, avec 25 ouvriers, et les frais ont été de 2 000 pesetas, prélevés sur le fonds Huntington. Les comptes sont entre mes mains, et seront remis à la Société des fouilles archéologiques [fondée en 1904 et présidée par Ernest Babelon]. –

Voilà, cher Monsieur, ce que j'avais à vous dire. Les résultats de cette campagne n'ont pas été aussi brillants que nous l'espérions, sans doute, mais, vous le savez comme moi, les fouilles sont une loterie, et il faut savoir se contenter de ce qui sort... Une autre fois, nous serons plus heureux³⁵⁰ !

À côté des informations relatives au travail sur le terrain, cette lettre montre aussi que la fouille de 1905 jette les bases d'une collaboration internationale en Espagne. Comme pour Baelo Claudia en 1917, une partie du financement est assurée par le mécène américain grâce à l'intervention d'Arthur Engel³⁵¹. Ce dernier a reçu 5 000 F et peut en disposer librement³⁵².

³⁴⁹ Cat. HEUZEY 28-03-1905, 02-04-1905 ; cat. BAYET 31-03-1905.

³⁵⁰ Lettre d'Arthur Engel à Archer M. Huntington, 26-08-1905, New York, B-HSA, s. c. Voir également la lettre du 25-04-1905. Ce fonds a été localisé par Jorge Maier Allende il y a plusieurs années. À sa demande, nous nous sommes chargé de sa transcription à partir des photocopies des lettres qu'il nous a communiquées. Nous espérons pouvoir éditer ce corpus avec Jorge Maier.

³⁵¹ Le milliardaire Archer Milton Huntington (1870-1955) est un mécène états-unien, l'un des plus grands collectionneurs d'art et de littérature hispaniques du XX^e siècle. En 1904, il fonde, à New York, la Hispanic Society of America dont l'édifice est inauguré en 1908. Sur son œuvre et les collections de la Société : Patricia FERNÁNDEZ LORENZO, *Archer M. Huntington. El fundador de la Hispanic Society of America en España*, Madrid, Marcial Pons, Fundación Alfonso Martín Escudero, coll. « Memorias y biografías », 2018 ; Manuel BENDALA GALÁN, Constancio del ÁLAMO et Sebastián CELESTINO (éd.), *El tesoro arqueológico de la Hispanic Society of America. Museo Arqueológico Regional, Alcalá de Henares, Madrid, diciembre 2008-abril 2009*, Madrid, Museo Arqueológico Regional, 2008 ; Mitchell A. CODDING, Patrick LENAGHAN et M.^a Dolores JIMÉNEZ-BLANCO (éd.), *Tesoros de la Hispanic Society of America. Visiones del mundo hispánico*, Madrid-New York, Museo Nacional del Prado, Hispanic Society of America, 2017.

³⁵² Cat. HEUZEY 31-03-1904. Voir également la réponse d'Archer M. Huntington à Arthur Engel, 09-09-1905 (New York, B-HSA, s. c.) : « I have just received your letter of the 26th of August and am much interested in what you tell me of the work of yourself and Mr. Pierre Paris, and also of Mr. Albertini, at the place where the "dame d'Elche" was discovered. At least you have found typical and interesting objects, and it is not to be expected that one should make such a discovery as the bust of Elche soon again. I am glad that the funds are doing good work, as I knew they must in your hands. I hope that your own work is progressing to your satisfaction ».

C'est la raison pour laquelle le mémoire des fouilles, rédigé par Eugène Albertini, est dédié à Archer M. Huntington³⁵³. Une autre lettre nous apprend que la somme n'a pas été entièrement dépensée :

En résumé, vous m'avez remis 5 000 fr. = 6924,50 pesetas : les fouilles d'Elche n'en ont coûté que 2 000 environ, ces Messieurs n'ayant voulu prélever ni leurs frais de voyage, ni ceux de séjour. Restent donc Pes. 4 908,70 que je pense appliquer, en tout ou en partie, aux fouilles que nous projetons de faire dans la Sierra Morena, Mr. Sandars et moi³⁵⁴.

Le message se veut rassurant pour Archer M. Huntington : son argent finance des travaux scientifiques et rien d'autre. Si Pierre Paris peut prendre une telle décision, c'est parce qu'il dispose d'une autre source de financement. Ne pouvant compter sur une subvention du service des Missions scientifiques et littéraires auquel il s'est adressé dans un premier temps³⁵⁵, il s'est tourné vers l'Académie des inscriptions et belles-lettres où il dispose du soutien de Léon Heuzey et d'Edmond Pottier. Ce dernier obtient pour son ancien camarade athénien la somme de 1 500 F pris sur les arrérages de la fondation Piot³⁵⁶.

Le Grand Tour archéologique de Pierre Paris en Méditerranée occidentale (1911)

Avec la fouille d'Elche, un nouveau cycle s'achève. Comme à son retour de Grèce, en 1885, Pierre Paris semble perdre le contact direct avec le terrain archéologique. Face à l'absence d'un nouveau projet, aux contraintes financières et administratives, on sent poindre la nostalgie. Dès la fin de l'année 1905, il évoque, dans une lettre à Léon Heuzey, « l'Espagne, où je n'ai plus beaucoup d'espoir de retourner³⁵⁷ ». Le goût du terrain et des voyages et pourtant toujours présent : « Ah ! cher maître, que ne suis-je libre, libre de mon temps, de mes actes, et que n'ai-je la bourse bien garnie ! Je me sentirais encore capable de quelques campagnes, malgré la cinquantaine qui approche³⁵⁸ ». Les années 1906 et 1907 semble être synonyme d'accalmie. De fait, l'activité de Pierre Paris est bien moins documentée. Ses publications se nourrissent essentiellement des missions et des fouilles précédentes, des objets découverts dans les collections espagnoles. Ce n'est sans doute pas un hasard si les premières *Promenades archéologiques en Espagne*, consacrées au Cerro de los Santos et à Elche, paraissent en 1907³⁵⁹, ou si le projet, déjà ancien, d'un *Lexique des antiquités grecques*, finit par aboutir en 1909³⁶⁰. Il dispose de plus de temps libre. Certes, à partir de 1908, les projets espagnols reprennent. Mais ils visent d'abord à institutionnaliser l'hispanisme bordelais au sud des Pyrénées et ne permettent pas à Pierre Paris de se lancer dans de nouvelles fouilles.

³⁵³ Eugène ALBERTINI, « Fouilles d'Elche », art. cité, p. 333.

³⁵⁴ Lettre d'Arthur Engel à Archer M. Huntington, 22-09-1906, New York, B-HSA, s. c.

³⁵⁵ Cat. HEUZEY 02-04-1905.

³⁵⁶ Cat. POTTIER 05-04-1905, 10-04-1905 ; cat. BAYET 10-04-1905 ; CRAI, 49, 6, 1905, p. 644 et 653.

³⁵⁷ Cat. POTTIER 28-10-1905.

³⁵⁸ Cat. POTTIER 30-05-1907.

³⁵⁹ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques en Espagne. I. Le Cerro de los Santos », *BH*, 9, 3, 1907, p. 221-237 ; ID., « Promenades archéologiques en Espagne. II. Elche », art. cité.

³⁶⁰ Pierre PARIS et Gabriel ROQUES, *Lexique des antiquités grecques*, Paris, Albert Fontemoing, 1909.

Ce n'est qu'avec le projet d'exploration de Baelo Claudia, qui prend forme entre 1914 et 1917, qu'il retrouvera le contact avec le terrain.

Avant la rupture de la Grande Guerre, en dehors de quelques séjours et de visites ponctuelles comme celle qu'il réalise à Numance en compagnie d'Adolf Schulten³⁶¹ – nous y reviendrons –, le Grand Tour archéologique de Pierre Paris en Méditerranée occidentale, au printemps 1911, constitue une sorte d'épilogue [FIG. 302]. Il s'agit d'un voyage d'étude, non de fouilles. Le 14 janvier, Pierre Paris adresse sa demande de mission au directeur de l'Enseignement supérieur, Charles Bayet, accompagnée d'un avis très favorable du recteur Raymond Thamin³⁶². À la demande du directeur, Léon Heuzey est chargé de préparer un rapport qu'il devra exposer devant la commission des Voyages et Missions scientifiques pour l'aider à prendre une décision. Le 23 février, un arrêté ministériel accorde la mission à Pierre Paris assortie d'une indemnité de 2 000 F. Du 10 avril au 15 juin, elle le conduit successivement en Espagne, en Algérie, en Tunisie, à Malte, en Sicile, en Sardaigne et dans le nord de l'Italie. À notre connaissance, cette expédition n'a jamais été signalée, sans doute parce qu'elle n'a donné lieu à aucune publication d'importance en dehors d'un rapport inédit adressé à la direction de l'Enseignement supérieur qui la finance. Ajouté au projet que Pierre Paris adresse à Charles Bayet le 14 janvier, ce document permet d'en savoir davantage³⁶³ [ANN. 60]. Cette mission doit lui permettre de réunir les informations dont il a besoin pour l'écriture d'une histoire de l'Espagne ancienne, « histoire qui doit faire partie du Handbuch der Klassischen Stätten del [sic] Mittelmeerländer, publié à Leipzig sous la direction de M. le Professeur Friedrich von Duhn³⁶⁴. Cette histoire doit être publiée à la fois en allemand et en français ». Dans le rapport que Léon Heuzey présente à la commission, à côté des succès passés et de la compétence de Pierre Paris en matière d'hispanisme archéologique, qui sont rappelés, l'intérêt de ce projet éditorial est fortement mis en avant. Encore une fois, il renvoie à la problématique des relations scientifiques France-Allemagne faites à la fois de collaboration, de concurrence et d'émulation :

M. P. Paris nous avertit que son Histoire de la Péninsule ibérique doit paraître à la fois en français et en allemand. En effet, elle se rattache à un ensemble de publications intitulé Manuel des anciens États du Bassin de la Méditerranée, édité à Leipzig sous la direction du Professeur Friedrich von Duhn. Je pense que l'on estimera, comme moi, qu'il est très honorable pour la science française que l'Allemagne, même après les travaux de Hübner et les récentes fouilles de [rat. = Sagonte] Numance reconnaisse la nécessité de recourir à un savant français pour une pareille étude sur l'antiquité ibérique, surtout avec l'engagement de nous donner de son travail une édition française.

Ce projet ambitieux, dont nous n'avons par ailleurs trouvé aucune trace, ne verra pas le jour. Sans doute figure-t-il parmi les victimes de la Première Guerre mondiale, nous y re-

³⁶¹ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques en Espagne. V. Numance », *BH*, 11, 3, 1909, p. 229-258 ; Id., *Promenades 1*, ouvr. cité, p. 201.

³⁶² Cat. BAYET 14-01-1911. En dehors des documents qui se rattachent à la correspondance de Pierre Paris que nous avons transcrite, les autres pièces que nous utilisons sont conservées aux AN-Pierrefitte, services des Missions scientifiques et littéraires, F/17/17282.

³⁶³ Cat. BAYET 14-01-1911.

³⁶⁴ Hubert SZEMETHY, « Friedrich von Duhn », dans Peter KUHLMANN et Helmuth SCHNEIDER (éd.), *Geschichte der Altertumswissenschaften. Biographisches Lexikon*, Stuttgart-Weimar, J. B. Metzler, coll. « Der Neue Pauly Supplemente » (6), 2012, p. 335-336.

viendrons. Quoi qu'il en soit, cette mission doit être vue comme un épilogue des travaux que mène Pierre Paris depuis 1896. En effet, il ne s'agit pas de préparer l'avenir en ouvrant un nouveau chantier mais de recueillir les informations nécessaires pour poursuivre un débat qu'il a lui-même contribué à faire naître par ses publications, en particulier avec l'*Essai* de 1903-1904. À ce titre, le rapport qu'il adresse à Charles Bayet en décembre 1911 constitue un excellent état des lieux des questions qui le préoccupent et des positions qu'il défend dans le cadre de la polémique relative aux origines de la culture ibérique, aux influences respectives des cultures phénicienne, grecque et carthaginoise qui interviennent – ou ne jouent aucun rôle – dans sa formation, ainsi qu'au sujet connexe des origines et des caractéristiques de la céramique ibérique.

3. — LES OBJETS VOYAGEURS : PRATIQUE TRANSNATIONALE ET LIBÉRALISME ARCHÉOLOGIQUE

Le contexte dans lequel s'inscrivent les missions scientifiques de Pierre Paris et les logiques qui les sous-tendent nous ont amené à signaler à plusieurs reprises le rôle qu'il joue, aux côtés d'autres érudits comme Arthur Engel, dans la constitution d'une collection d'antiquités ibériques au musée du Louvre. En effet, dans le cadre d'une pratique de plus en plus internationalisée, les objets, comme les hommes, voyagent³⁶⁵. Marqué par l'empreinte du libéralisme (tant d'un point de vue politique qu'économique), le monde fin-de-siècle est de plus en plus uni par le développement des échanges et des flux de toute sorte, des nouveaux moyens de communication et de transport, l'apparition de nouveaux acteurs aux stratégies différenciées, etc., ce qui a conduit certains chercheurs à voir dans les années 1860-1914 l'ère d'une première mondialisation, laquelle, bien loin de ne concerner que le champ économique, aurait aussi pris la forme d'une « mondialisation culturelle » fondée sur une tension permanente entre nationalisme et cosmopolitisme³⁶⁶. L'archéologie et l'histoire de l'art, avec leur dimension transnationale toujours plus affirmée, ne restent pas en marge de ce processus³⁶⁷. Les correspondances savantes montrent à quel point les hommes, les objets, leurs images (grâce au développement de la photographie), les idées et les théories, les connaissances, les livres et les revues (y compris sous la forme des tirés à part) circulent, traversent les frontières – souvent très rapidement –, dialoguent et participent à la formation d'un imaginaire collectif et d'un discours savant partagé. L'archéologie fin-de-siècle, en somme,

³⁶⁵ Bien que retravaillée et complétée sur certains points, l'essentiel de cette partie a fait l'objet d'une publication en espagnole : Grégory REIMOND, « Del liberalismo arqueológico a la nacionalización de la arqueología. Unas notas a partir del caso español en una perspectiva transnacional », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Gloria MORA RODRÍGUEZ (éd.), *Las Comisiones de Monumentos y las Sociedades Arqueológicas como instrumentos para la construcción del pasado europeo*, Sevilla, Editorial Universidad de Sevilla, coll. « SPAL monografías y arqueología » (36), 2021, p. 119-151.

³⁶⁶ Suzanne BERGER, *Notre première mondialisation. Leçons d'un échec oublié*, trad. par Richard ROBERT, Paris, Seuil, coll. « La république des idées », 2003 ; sur la mondialisation culturelle, voir la mise au point de Blaise WILFERT-PORTAL, « Une nouvelle géopolitique intellectuelle. Entre nationalisme et cosmopolitisme », dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éd.), *La vie intellectuelle en France. 1. Des lendemains de la Révolution à 1914*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (550), 2016, p. 719-761.

³⁶⁷ Margarita DÍAZ-ANDREU, *A World History of Nineteenth-Century Archaeology: Nationalism, Colonialism, and the Past*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Oxford Studies in the History of Archaeology », 2007 ; Michela PASSINI, *L'œil et l'archive*, ouvr. cité.

est à la fois nationaliste et transnationaliste. L'Espagne ne fait pas exception, malgré la littérature suscitée par la crise de 1898 qui tend à la réduire à une nation de seconde zone, isolée et arriérée. Les agents de la connexion croissante du royaume ibérique à une pratique internationalisée dans le cadre des sciences de l'Antiquité sont principalement Allemands, Américains, Belges, Espagnols ou Français. Pierre Paris fait partie de ces passeurs. À bien des égards, sa position est celle que Blaise Wilfert-Portal a identifié chez les animateurs des grandes revues françaises d'alors qui adoptent une posture de compromis entre nationalisme et cosmopolitisme :

Une version modérée du « nationalisme » intellectuel réserve en effet la possibilité d'un rapport fécond à l'étranger dans une géopolitique impériale où la France, puisqu'elle était en avance et a inspiré le monde, doit bien sûr rester à sa tête. Elles [les grandes revues] se proposent d'intégrer les innovations des marges et de leurs « barbares » pour les faire accéder à « l'universel » que la France est censée incarner depuis les Lumières³⁶⁸.

Dans le contexte d'une pratique archéologique transnationale, ouverte et fluide, quel est le vocabulaire le plus approprié pour caractériser les relations qui s'établissent entre de multiples acteurs ? L'action de Pierre Paris en Espagne et son rapport au patrimoine archéologique espagnol offrent des éléments de réflexion intéressants.

Au-delà de l'impérialisme archéologique

De même que les historiens de l'économie, influencés par le marxisme, ont longtemps abordé la mondialisation sous l'angle de l'impérialisme³⁶⁹, on a souvent présenté la politique archéologique des grandes nations comme une manifestation de leur puissance, expression d'un impérialisme archéologique ou d'une colonisation scientifique, tout en reconnaissant, pour le cas espagnol, le rôle essentiel des archéologues étrangers dans la reconnaissance et la définition d'une culture ibérique³⁷⁰. Dans un article devenu classique, M.^a Rosario Lucas Pellicer le soulignait implicitement en définissant Pierre Paris comme « el Napoleón de la

³⁶⁸ Blaise WILFERT-PORTAL, « Une nouvelle géopolitique intellectuelle. Entre nationalisme et cosmopolitisme », art. cité, p. 755-756.

³⁶⁹ Suzanne BERGER, *Notre première mondialisation. Leçons d'un échec oublié*, ouvr. cité, p. 27-31.

³⁷⁰ La bibliographie est ici considérable. Outre l'article fondateur de Bruce G. TRIGGER, « Alternative Archaeologies: Nationalist, Colonialist, Imperialist », *Man*, 19, 3, 1984, p. 355-370, voir en priorité Philip L. KOHL et Clare P. FAWCETT (éd.), *Nationalism, Politics, and the Practice of Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 ; la critique stimulante de Marc-Antoine KAESER, « Nationalisme et archéologie : quelle histoire ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2, 2000, p. 155-163 ; Jean-Marc DELAUNAY, « La recherche archéologique, une manifestation de puissance ? L'archéologie et les archéologues au cœur des relations internationales contemporaines. L'École française d'Athènes, un haut lieu du nationalisme français ? », dans Roland ÉTIENNE (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XX^e*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Champs helléniques modernes et contemporains » (2), 2000, p. 125-153. Sur le cas espagnol, voir en particulier : Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 109-114 ; Margarita DÍAZ-ANDREU, *Historia de la arqueología. Estudios*, Madrid, Ediciones Clásicas, 2002, p. 103-117 ; Gloria MORA RODRÍGUEZ, « Pierre Paris y el hispanismo arqueológico », art. cité ; Fernando WULFF ALONSO, « Franquismo e Historia Antigua: algunas notas europeas con P. Paris y A. Schulten », dans José M.^a CANDAU MORÓN, Francisco Javier GONZÁLEZ PONCE et Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (éd.), *Historia y mito: el pasado legendario como fuente de autoridad*, Málaga, Centro de Ediciones de la Diputación de Málaga (CEDMA), 2004, p. 464-468.

arqueología española y un gran hispanista³⁷¹ ». La comparaison n'a rien d'anodine si l'on songe à ce que fut l'action française en Égypte, en Italie, en Espagne ou dans les territoires germaniques : un synonyme de pillage³⁷². Outre le contrôle exercé sur l'élaboration du discours interprétatif du passé, plus évident dans le domaine de l'art rupestre que dans celui de la culture ibérique, le pillage des ressources archéologiques du pays pour alimenter les collections des musées étrangers serait l'une des faces les plus visibles de ce rapport de domination. Margarita Díaz-Andreu a tenté de définir un vocabulaire plus précis en ayant recours aux concepts d'*unformal imperialism* et de *national imperialism*³⁷³. S'ils ont assurément leur utilité, on court néanmoins le risque, en appliquant au cas espagnol une notion aussi connotée que celle de l'*impérialisme*, d'aboutir à un discours quelque peu réducteur, sans parvenir à percevoir la complexité des relations qui unissent les différents acteurs sur le terrain. État souverain et nation de grande culture intégrée aux réseaux européens de l'antiquarisme³⁷⁴, l'Espagne a connu, au cours d'un long XIX^e siècle, le même processus d'institutionnalisation et de professionnalisation de la recherche historique et archéologique que ses voisins européens, même si ce fut avec un certain retard par rapport à des pays comme l'Allemagne et la France. Encore faut-il nuancer cette idée : malgré un discours quelque peu catastrophiste de la part des historiens, la mise en place d'une législation destinée à réguler les fouilles et à protéger des biens considérés comme appartenant au patrimoine national, est plus précoce en Espagne (1911) qu'en France (1941)³⁷⁵.

Le concept d'impérialisme est sans doute un outil utile pour réfléchir aux relations asymétriques qui s'établissent entre les différents acteurs impliqués mais il ne permet pas d'atteindre le fond du problème, même lorsque nous sommes face à un discours comme celui-ci :

Quel dommage que nous [Pierre Paris et Arthur Engel] ne puissions pas associer définitivement, pour exploiter ce merveilleux domaine espagnol, nos qualités et aussi nos défauts ! Quel dommage que vous seul, cher maître, compreniez que nous faisons là-bas une guerre d'escarmouche, quand une bonne bataille nous assurerait la possession absolue du territoire ! C'est encore le système des petits paquets... À quand l'organisation de la victoire, avec une bonne armée³⁷⁶ ?

³⁷¹ M.^a Rosario LUCAS PELLICER, « Historiografía de la escultura ibérica hasta la ley de 1911 », art. cité, p. 34.

³⁷² Bénédicte SAVOY, *Patrimoine annexé. Les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, 2 vol., Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2003 ; voir également EAD., *Objets du désir, désir d'objets*, Paris, Fayard, coll. « Leçons inaugurales du Collège de France » (270), 2017.

³⁷³ Margarita DÍAZ-ANDREU, *A world history of nineteenth-century archaeology*, ouvr. cité, p. 99-101, 201-205 ; EAD., « Archaeology and Imperialism: From Nineteenth-Century New Imperialism to Twentieth-Century Decolonization », dans Bonnie EFFROS et Guolong LAI (éd.), *Unmasking Ideology in Imperial and Colonial Archaeology: Vocabulary, Symbols, and Legacy*, Los Angeles, Cotsen Institute of Archaeology Press, University of California, coll. « Ideas, Debates, and Perspectives » (8), 2018, p. 3-28.

³⁷⁴ Gloria MORA RODRÍGUEZ, *Historias de mármol. La Arqueología clásica española en el siglo XVIII*, Madrid, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (18), 1998.

³⁷⁵ Nous avons tenté de le montrer dans Grégory REIMOND, « Preserver "le génie de chaque siècle". Estado y patrimonio nacional en Francia y en España en el siglo XIX », dans Concha PAPÍ RODES, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *El patrimonio arqueológico en España en el siglo XIX : el impacto de las desamortizaciones*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2012, p. 322-349.

³⁷⁶ Cat. HEUZEY 11-12-1903. Rappelons la citation d'une autre lettre de Pierre Paris à Léon Heuzey, répétée à l'envi depuis qu'Ève Gran-Aymerich l'a signalée : « C'est le moment ou jamais de conquérir l'Espagne » (03-01-1898). Pierre Paris vient de montrer qu'il existe de nombreuses opportunités dans la péninsule et que les découvertes récentes, en particulier celles d'Arthur Engel qu'il vient de rapporter, pourraient servir d'argument pour convaincre Louis Liard de lui accorder une nouvelle mission scientifique.

L'image militaire est frappante mais il y a dans ce genre d'affirmation, par ailleurs assez rares dans les écrits de Pierre Paris, une grande part de rhétorique. Elle atteste peut-être l'existence d'une mentalité impérialiste mais témoigne surtout, en fin de compte, de la faiblesse des moyens dont dispose l'hispanistes français pour assurer la réussite du projet conçu en 1895. L'existence d'institutions comme la Real Academia de la Historia, la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando, le Museo Arqueológico Nacional, les Comisiones de Monumentos ou encore l'Escuela Superior de Diplomática, malgré leurs faiblesses, leurs dysfonctionnements et leur manque de moyens, ne permet pas la mise en œuvre d'une politique impérialiste, d'autant que la plupart d'entre elles sont solidement implantées au niveau local grâce à un réseau étoffé de correspondants. Vers 1900, l'archéologie espagnole n'est donc pas sans défense face aux ambitions d'une poignée d'érudits étrangers. D'autre part, les relations asymétriques que l'on observe ne correspondent que très imparfaitement à l'opposition étrangers/dominants *versus* nationaux/dominés. La trajectoire et la pratique scientifique de José Ramón Mélida le rendent assurément plus proche d'un Pierre Paris que d'un Pascual Serrano ou d'un Manuel Campello. Il nous paraît donc difficile de considérer que l'archéologie espagnole ait pu être soumise au contrôle direct et autoritaire d'une puissance étrangère : il faut renoncer à un concept comme celui de *colonialisme scientifique*. Quant à parler d'*impérialisme informel*, *national* ou *archéologique*, maintenir un tel usage implique d'accepter l'idée qu'il aurait existé, de la part des archéologues étrangers travaillant dans la péninsule, une volonté consciente d'établir, de consolider et d'étendre une domination hégémonique sur l'archéologie espagnole.

Les échanges transnationaux de l'archéologie fin-de-siècle reposent en fait sur un ensemble de relations interpersonnelles beaucoup plus complexes qui tiennent avant tout au fait qu'elles s'inscrivent dans un univers culturel de moins en moins régulé³⁷⁷. Jusqu'en 1912, les archéologues français travaillent en Espagne dans un cadre que nous appellerons le *libéralisme archéologique*. Par la suite, avec l'entrée en vigueur du règlement d'application de la loi de 1911 sur les fouilles et les antiquités, ils doivent s'adapter au nouveau contexte d'une *archéologie nationalisée* (nous verrons plus loin comment Pierre Paris sut relever ce défi). Autour de 1900, leur activité ne répond pas à une logique territoriale dont l'objectif serait de diviser le pays en zones d'influence et d'y établir un contrôle hégémonique (sur le modèle de la division du monde dans le contexte de la colonisation). Elle obéit plutôt à une logique libérale visant à s'imposer sur un marché archéologique prometteur en l'absence quasi totale de réglementation contraignante [FIG. 303].

Les stratégies pour s'implanter sur un nouveau marché

Nous avons montré que la curiosité scientifique, l'attraction pour les horizons lointains et l'ambition personnelle se combinent de façon intime pour expliquer le tournant hispaniste que prend la carrière de Pierre Paris. Or, pour obtenir des missions officielles subventionnées, ce dernier doit convaincre l'administration de l'utilité scientifique, mais aussi politique, de son projet. Lorsqu'il sollicite Louis Liard, en 1895, il précise ainsi que, parmi les conséquences heureuses que pourrait avoir sa mission pour la France, figure la perspective

³⁷⁷ Christophe CHARLE, *La dérégulation culturelle. Essai d'histoire des cultures en Europe au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2015.

d'« enrichir soit nos collections nationales, soit les collections archéologiques de notre Faculté des Lettres³⁷⁸ ». Ce n'est pas un hasard si ce type d'argument, parfois formulé en mobilisant le vocabulaire militaire de la conquête, apparaît systématiquement dans les échanges où Pierre Paris s'adresse à l'un de ses protecteurs : outre la manifestation d'un *nationalisme intellectuel modéré*, il s'agit aussi de s'adapter à son interlocuteur en insistant sur ce qui est susceptible de le convaincre³⁷⁹. Pour nous en tenir au projet qu'il adresse à Louis Liard, plus qu'une mentalité impérialiste, cette lettre témoigne d'une logique qui est celle du libéralisme archéologique : l'archéologue bordelais met en œuvre une stratégie afin de garantir le succès d'un projet personnel ; celui-ci doit lui permettre de consolider sa position dans le champ universitaire français en développant une activité scientifique à l'étranger ; il se propose ainsi d'explorer un territoire dont il espère tirer d'importants profits en s'appuyant en particulier sur l'absence d'une réglementation contraignante et sur la marge de manœuvre laissée par la concurrence, c'est-à-dire par une communauté scientifique espagnole encore faiblement institutionnalisée et par des archéologues de métier étrangers qui sont finalement peu nombreux dans la péninsule.

L'achat d'objets pour enrichir les collections nationales françaises fait partie de cette stratégie. Le 15 avril 1903, Pierre Paris écrit d'Osuna à Léon Heuzey : « Je crois, cher maître, que si l'on continue à trouver des sculptures, vous continuerez à trouver de l'argent³⁸⁰ ». À partir de 1897 et au moins jusqu'en 1905, Pierre Paris apparaît ainsi comme un pourvoyeur d'antiquités ibériques pour le musée du Louvre³⁸¹. Sa correspondance avec Léon Heuzey – comme celle d'Arthur Engel – permet de suivre les achats qu'il réalise au cours de ses différents voyages. Tous font partie d'une chaîne qui fait d'eux des intermédiaires. La procédure suivie est presque toujours la même. À la suite d'une prospection ou d'une fouille, après avoir visité la collection d'un particulier ou avoir reçu la nouvelle d'une découverte grâce à l'un de ses informateurs, Pierre Paris avertit Léon Heuzey par une lettre qui est parfois accompagnée d'une ou plusieurs photographies (ou de dessins) et dans laquelle il précise, lorsqu'il le peut, les caractéristiques de l'objet et ce qu'il connaît de son contexte archéologique. Il en est ainsi, par exemple, pour la Dame d'Elche, pour les deux sphinx d'El Salobral³⁸² (1902) ou pour le cavalier ibérique en bronze³⁸³ (1903) provenant lui aussi d'El Salobral [FIG. 304, 305]. Le conservateur décide alors s'il convient d'acheter la pièce et avance l'argent nécessaire. Ce n'est toutefois pas suffisant pour que celle-ci entre dans les collections du musée. Léon Heuzey doit encore adresser une proposition d'achat au comité consultatif des Musées nationaux ; ce dernier émet à son tour un avis qui doit être ratifié par

³⁷⁸ Cat. LIARD 01-05-1895.

³⁷⁹ Christian JACOB, « Le miroir des correspondances », dans Corinne BONNET et Véronique KRINGS (éd.), *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2008, p. 7-17.

³⁸⁰ Cat. HEUZEY 15-04-1903.

³⁸¹ Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, ouvr. cité, p. 9-16.

³⁸² Cat. HEUZEY 02-10-1902. Acquis par la France grâce à Pascual Serrano et Pierre Paris, l'un d'eux fut rendu à l'Espagne lors de l'échange de 1940-1941. Voir *Ibid.*, n° 138 = AM 1131 pour l'exemplaire du Louvre ; MAN inv. 38443 pour celui de Madrid.

³⁸³ Cat. HEUZEY 08-02-1903. *Ibid.*, n° 191 = Louvre inv. AM 1306.

le conseil de la Réunion des musées nationaux avant que la direction des Beaux-Arts ne confirme la décision d'achat³⁸⁴.

Enrichir les collections nationales est à la fois un acte patriotique et une stratégie consciente pour promouvoir le nouveau champ d'étude qu'est l'hispanisme archéologique. Le Louvre étant l'un des principaux musées du monde, il est aussi l'une des institutions muséales les mieux à même de rendre visible et de faire connaître l'art ibérique auprès d'un large public. Le récit de l'achat du buste d'Elche que Pierre Paris offre à ses lecteurs dans ses *Promenades archéologiques* en témoigne, un texte qui, d'autre part, ne met pas en scène une conquête mais une négociation commerciale difficile entre un vendeur et un acheteur :

Délibérément, je m'ouvre à Perico de mes projets ; j'en étais sûr, il les accueille fraîchement. Eh quoi ! priver Elche, priver l'Espagne d'un pareil joyau ! Si on l'en croyait, on conserverait Apollon dans une niche dorée, comme Nuestra Señora de l'Asunción dans la cathédrale, pour l'honorer d'un culte solennel³⁸⁵. Mais laisser prendre au dieu la longue et périlleuse route de l'exil ! Lui qui recueille jusqu'aux plus humbles tessons de l'Alcudia, avec une ferveur dévote, ni pour argent ni pour or en monceau ne céderait le trésor unique au monde.

Pourtant, en ami complaisant, D. Pedro m'accompagne chez le docteur. L'accueil, dès l'ouverture, est décourageant. Le docteur Campellos [*sic*] se récrie : jamais, je dois l'entendre, jamais il ne vendra rien à un Musée, et cela pour des raisons personnelles ; d'ailleurs sa femme aime le buste, elle veut le garder. D'ailleurs encore, que dirait Elche, que dirait l'Espagne ? C'est question de patriotisme... Je discute. Pour la gloire d'Elche, pour la gloire de l'Espagne, pour celle du docteur Campellos [*sic*], le buste au Louvre, quelle fortune inespérée ! Le buste dans le premier Musée du monde, dans le plus illustre, dans celui que visitent le plus grand nombre d'étrangers, où il entre plus d'Espagnols, peut-être, bon an mal an, qu'au Musée archéologique de Madrid, où bientôt, aux jours de l'Exposition Universelle, défilera vraiment l'univers ! Le docteur et sa femme s'intéressent... J'insiste. Sans doute, c'est du patriotisme de réserver le buste à Elche ou à Madrid ; mais c'est un patriotisme étroit. Il y en a un plus large, mieux entendu, plus noble, celui qui sait étendre le nom d'une ville, d'un pays au-delà des frontières, qui veut faire rayonner jusque dans la capitale moderne des arts le génie trop oublié des plus lointains aïeux. De ce patriotisme, le docteur Campellos [*sic*], admiré de ses concitoyens pour son talent, aimé pour ses bienfaits, donnera le louable exemple³⁸⁶.

Nous retrouvons ici, chez Pierre Paris, la marque du *nationalisme intellectuel modéré* que nous évoquions plus haut. En participant à la constitution d'une collection archéologique réunissant des œuvres arrachées – légalement – de leur lieu d'origine à l'étranger, les archéologues de terrain contribuent à élever le musée du Louvre au rang de « trophée symbolique de l'empire³⁸⁷ ». Dans le même temps, la politique d'acquisition d'objets jusque-là absents des vitrines des grands musées et l'organisation d'un discours expositif novateur favorisent la curiosité envers les nouvelles cultures révélées par l'archéologie, ce qui permet au

³⁸⁴ Agnès CALLU, *La Réunion des musées nationaux (1870-1940). Genèse et fonctionnement*, Paris, École des chartes, coll. « Mémoires et documents de l'École des chartes » (42), 1994, p. 157-166 ; Geneviève BRESC-BAUTIER, Guillaume FONKENELL et Françoise MARDRUS (éd.), *Histoire du Louvre. II. De la Restauration à nos jours*, Paris, Louvre Éditions, Fayard, 2016, p. 320-324, 353-355.

³⁸⁵ En référence à la première interprétation du buste par Pedro Ibarra qui vit dans la Dame d'Elche une représentation d'Apollon.

³⁸⁶ Pierre PARIS, *Promenades 1*, ouvr. cité, p. 83-85.

³⁸⁷ Pascal GRIENER, *Pour une histoire du regard. L'expérience du musée au XIX^e siècle*, ouvr. cité, p. 89.

musée de remplir une triple fonction de conservation, d'enseignement et d'initiation³⁸⁸. Pour la culture ibérique que les nombreux cas avérés de falsification ont jusque-là rendue suspecte, l'entrée au Louvre représente une consécration. Au début du XX^e siècle, en dehors des institutions muséales espagnoles, le musée parisien est le seul à donner un tel protagonisme à la culture matérielle des Ibères³⁸⁹. Il participe donc pleinement à sa légitimation et à sa reconnaissance par la communauté scientifique internationale. Le choix de Léon Heuzey est d'autant plus courageux qu'autour de 1900, de nombreuses voix s'élèvent en France pour critiquer la politique d'achat du Louvre, en particulier dans le contexte du scandale que provoque l'achat de la tiare de Saïtaphernès (1896) qui se révéla être un faux³⁹⁰. Du côté des archéologues de métier comme Pierre Paris, il y a là un outil efficace pour faire connaître ses travaux. D'où sa préoccupation pour réunir une collection cohérente qui permette de comparer les objets exposés à travers un discours muséographique rationnel :

Je viens vous remercier de votre très aimable lettre du 21, et surtout vous remercier de la décision que vous avez prise de faire venir en bloc le troisième lot des découvertes d'Osuna. Je ne reviens pas, puisque ce point est réglé, sur l'importance qu'il y a pour nous à ne pas faire de choix parmi les objets trouvés ; j'espère bien, cher maître, que vous saurez aussi convaincre le comité du Louvre que la valeur de ces trouvailles serait singulièrement amoindrie si l'on ne pouvait pas les réunir toutes dans le même local, et si l'on devait se résoudre à les disperser³⁹¹.

Cela passe aussi par une sélection judicieuse des objets lorsqu'ils ne peuvent pas tous être exposés. L'intérêt archéologique doit l'emporter sur le critère esthétique : dans la même lettre, Pierre Paris poursuit : « Sans doute la préoccupation du beau est louable, mais le beau a ses dangers – voir la tiare [de Saïtaphernès] ».

La loi du marché : émulation, négociation, discrétion

Dans ce contexte, il n'est guère surprenant que les rumeurs relatives à la préparation d'un projet de loi sur les fouilles et les antiquités suscitent l'inquiétude des archéologues étrangers, d'autant que ces derniers, impuissants, ne peuvent songer à entreprendre une quelconque action de lobbying. Comment l'auraient-ils pu ? Cette crainte revient à de nombreuses reprises dans les correspondances que nous avons pu consulter, chez Arthur Engel,

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 85-93.

³⁸⁹ Sur ce point, en dehors des références que nous avons déjà données, voir : Andrés CARRETERO PÉREZ et Concha PAPÍ RODES, *Número extraordinario. 150 años de museos arqueológicos en España*, Madrid, Museo Arqueológico Nacional, coll. « Boletín del Museo Arqueológico Nacional » (35), 2017 ; Andrés CARRETERO PÉREZ, Concha PAPÍ RODES et Gonzalo RUIZ ZAPATERO (éd.), *Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Arqueología / IV Jornadas de Historia SEHA-MAN. Arqueología de los museos: 150 años de la creación del Museo Arqueológico Nacional*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, Museo Arqueológico Nacional, Sociedad Española de Historia de la Arqueología, 2018.

³⁹⁰ Alain PASQUIER, « La tiare de Saïtaphernès, histoire d'un achat malheureux », dans Chantal GEORGEL (éd.), *La Jeunesse des musées. Les musées en France au XIX^e siècle*, Paris, Musée d'Orsay, RMN, 1994, p. 300-313 ; Hervé DUCHÊNE, « “Nous n'étions pourtant pas si bêtes de croire à la tiare !”. Edmond Pottier, Salomon Reinach : deux amis dans l'épreuve », *JS*, fasc. 1 (janvier-juin), 2005, p. 165-211 ; Dominique MULLIEZ, « Les Reinach et l'École française d'Athènes, suivi d'un appendice sur la tiare de Saïtaphernès », *CRAI*, 151, 2, 2007, p. 1069-1089 ; voir également Maxime COLLIGNON, « Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saïtaphernès », *MMAI*, 6, 1, 1899, p. 5-60.

³⁹¹ Cat. HEUZEY 29-06-1903.

George E. Bonsor ou Archer M. Huntington. Quant à Pierre Paris, alors qu'il fouille à Almedinilla, il écrit à Léon Heuzey :

Ce n'est pas le moment, cependant, de faire de la réclame, et d'attirer l'attention sur l'Espagne, ni en général sur nos recherches à l'étranger. Si l'Espagne, si arriérée, se met à faire des lois, n'est-il pas à craindre que d'autres pays, même d'Asie, ne s'énervent à leur tour ? Il ne restera bientôt plus que le Portugal, et encore, pour combien de temps³⁹² ?

Toutefois, les facilités données par l'absence d'une réglementation sont à double tranchant. S'il est facile de traiter avec un Pascual Serrano pour que celui-ci vende au Louvre des pièces de sa collection ou des objets isolés recueillis lors de ses prospections, entreprendre une fouille à plus grande échelle oblige à négocier, parfois âprement, avec les propriétaires fonciers. À Osuna, les relations tumultueuses des Français avec José Postigo Pérez, qui finit par leur interdire l'accès à son *garrotal*, ce qui les contraint à concentrer leurs efforts sur le terrain acheté par Arthur Engel, en est un exemple³⁹³. Les difficultés que rencontre Pierre Paris pour fouiller à Elche en sont un autre : « je suis en Espagne, comme vous le savez, en train de négocier avec le propriétaire des terrains d'Elche. À force de palabres, je crois que je vais enfin signer le traité à de bonnes conditions³⁹⁴ ». Il faut aussi veiller à ménager les collègues espagnols les plus en vue. Pour atteindre cet objectif, tous les moyens sont bons :

À Madrid, j'ai pu me convaincre que jusqu'à présent on n'était pas informé des fouilles d'Osuna. Engel a écrit, je crois, au Père Fita³⁹⁵, mais celui-là n'en a pas encore parlé à Mélida. Cependant, cher maître, je crois qu'il serait bon d'amadouer un peu les académiciens de Madrid, et en particulier Mélida, qui en tant qu'archéologue, a de l'influence. Je sais qu'il désire beaucoup avoir, pour le Musée de Reproductions artistiques dont il est Directeur, un moulage de l'Aurige de Delphes, mais il n'a pas d'argent pour l'acheter. Ne pensez-vous pas que M. de Villefosse consentirait à lui faire ce cadeau ? Le moment serait bien choisi, et cela ne coûterait pas beaucoup à l'État³⁹⁶.

Au milieu de cette compétition, les archéologues étrangers savent tirer parti d'une législation permissive et de la pesanteur bureaucratique de certaines institutions comme le MAN ou la RAH, en particulier cette dernière qui joue un rôle essentiel dans la protection du pa-

³⁹² Cat. HEUZEY 04-07-1902 [2].

³⁹³ Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, p. 358-359. Il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur : « Heureusement que le terrain acheté par Engel me paraît devoir être encore plus fécond que celui du dit Postigo, et là il sera absolument maître » (cat. HEUZEY 21-03-1903).

³⁹⁴ Cat. POTTIER 13-05-1905.

³⁹⁵ Fidel Fita (1835-1918) est membre de la RAH depuis 1878 ; il en prendra la direction entre 1912 et 1918. Voir Juan Manuel ABASCAL PALAZÓN, *Fidel Fita (1835-1918). Su legado documental en la Real Academia de la Historia*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1999.

³⁹⁶ Cat. HEUZEY 08-05-1903. Sur cette question, voir Agnès GARCIA-VENTURA, « Tres relieves de Khorsabad, Nimrud y Nínive o de donaciones y desideratas: una aproximación a las relaciones entre el Louvre y el Museo de Reproducciones Artísticas de Madrid (1896-1900) », *Complutum*, 31, 2, 2020, p. 361-378 ; sur l'histoire du musée, voir en premier lieu Alberto CAMPANO LORENZO, « Del Museo Nacional de Reproducciones Artísticas a la sección de reproducciones del Museo Nacional de Escultura. Trayectoria de una idea y de una colección », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA (éd.), *Patrimonio arqueológico español en Roma. « Le Mostre Internazionali di Archeologia » de 1911 y 1937 como instrumentos de memoria histórica*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, coll. « Bibliotheca Archaeologica » (61), 2019, p. 479-504.

trimoine espagnol depuis la promulgation du décret royal (*real cédula*) de 1803³⁹⁷. C'est la leçon que l'on peut tirer de l'achat de la Dame d'Elche : Pedro Ibarra informe la RAH de sa découverte le 10 août ; la réponse des académiciens ne lui parvient que le 4 octobre pour l'informer que la question allait être étudiée par la Comisión de Antigüedades ; à cette date, le buste était déjà au Louvre depuis près d'un mois³⁹⁸. C'est aussi ce que soulignait Arthur Engel en 1895 dans une lettre à Léon Heuzey relative au deux sphinges d'Agost : « Le musée de Madrid mérite bien qu'on lui souffle ces pièces : voilà plus d'un an qu'il a eu connaissance de la trouvaille, et il n'a rien fait !³⁹⁹ ». Mais, comme dans toute compétition, le succès n'est pas toujours au rendez-vous. Lorsque sont découvertes les tables de bronze d'Osuna (sur lesquelles fut gravée la *Lex Ursonensis*), vers 1870-1875, les musées de Berlin et de Paris échouent à les faire entrer dans leur collection ; elles rejoignent le MAN⁴⁰⁰. De la même manière, en 1905, Pierre Paris doit renoncer à l'achat du vase des guerriers d'Archena. D'après Josep Pijoan, il ne put réunir l'argent nécessaire et incita l'Institut d'Estudis Catalans à en faire l'acquisition. C'est finalement le Centro de Estudios Históricos qui acheta la pièce. Ses échanges avec Edmond Pottier laissent entrevoir les hésitations, et finalement le renoncement, du conservateur du Louvre. Il redoutait peut-être d'acquérir un faux, les vases ibériques entiers étant alors des pièces exceptionnelles – d'où l'intérêt de Pierre Paris et le ton pressant de ses lettres – alors que le musée était empêtré dans l'affaire de la tiare de Saïta-phernès⁴⁰¹.

Dans ce contexte, on s'efforce d'agir en toute discrétion. Le 30 juillet 1898, Pierre Paris assure à Léon Heuzey que « pour ma part, je n'ai parlé absolument à personne des acquisitions récentes ; vous m'aviez dit qu'il fallait ne rien dire trop tôt de ces affaires, et j'ai suivi votre conseil très sage. Il est du reste essentiel pour moi qu'en Espagne on ne sache pas trop que je récolte de ci de là⁴⁰² ». Il en est de même pour Arthur Engel. Le 14 avril 1898, il informe Archer M. Huntington qu'une statue de guerrier provenant d'Almendralejo est en vente : « Como ya dicho, me parece una ganga, aunque falte la cabeza. Por este motivo, y

³⁹⁷ Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Gloria MORA RODRÍGUEZ, « La actuación de la Real Academia de la Historia sobre el patrimonio arqueológico: ruinas y antigüedades », *AEA*, 69, 173-174, 1996, p. 191-217 ; Jorge MAIER ALLENDE, « El Centenario de la Real Cédula de 1803: la Real Academia de la Historia y el inicio de la legislación sobre el patrimonio arqueológico y monumental en España », *BRAH*, 200, 3, 2003, p. 437-473. Sur les aspects législatifs plus récents, voir Ana YÁÑEZ VEGA et Ana Carmen LAVÍN BERDONCES, « La legislación española en materia de arqueología hasta 1912: análisis y evolución en su contexto », *Patrimonio cultural y derecho*, 3, 1999, p. 123-145 ; José Fernando GABARDÓN DE LA BANDA, « La regulación del patrimonio arqueológico como dominio público a raíz de la promulgación de la ley de 1911: un antecedente de la Ley 16/1985 », *Anuario Jurídico y Económico Escurialense*, 47, 2014, p. 263-284.

³⁹⁸ Trinidad TORTOSA ROCAMORA, « Algunos apuntes sobre los personajes y los textos en la historia de la Dama de Elche », art. cité, p. 221-223.

³⁹⁹ Lettre du 24-05-1895, BIF, Ms 5771.

⁴⁰⁰ MAN inv. 16736, 16736bis, 18628 à 18630. Voir Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, p. 372-373.

⁴⁰¹ MAN inv. 1918/69/1. Cat. POTTIER 31-05-1905, 24-06-1905 ; cat. ENGEL 17-05-1905 ; Josep PIJOAN, « El vas ibèrich d'Archena », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 4 (années 1911-1912), 1913, p. 685. Voir Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Juan Antonio SANTOS VELASCO, « Orígenes y formación de la colección de vasos pintados de Elche-Archena en el Museo Arqueológico Nacional », *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, 15, 1-2, 1997, p. 49-57 ; Trinidad TORTOSA ROCAMORA, « Tras las huellas de dos recipientes ibéricos: el vaso de los guerreros de Archena y el vaso Cazorro », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 167-171.

⁴⁰² Cat. HEUZEY 30-07-1898.

por no excitar la susceptibilidad y envidia de los españoles (ya incomodados por la pérdida del Busto de Elche), no la quiso comprar el Louvre. Pero las condiciones de V. son bien diferentes⁴⁰³ ». L'enjeu est tout aussi important pour ceux qui se consacrent au collectionnisme, qu'ils soient espagnols ou étrangers : comme l'exigent les mécanismes et les lois du marché, une demande croissante d'objets archéologiques ne peut que provoquer une forte augmentation des prix, d'autant plus lorsque l'acheteur est un riche mécène américain. C'est la raison pour laquelle Arthur Engel recommande à Archer M. Huntington de passer par un intermédiaire :

« il n'y a pas de temps à perdre, à cause de la loi sur l'exportation des antiquités, qui menace. Le moment est propice, car tout le monde veut vendre. Mais on vous ferait payer, à vous, des prix fabuleux, tandis qu'un marchand, tout en faisant ses affaires, peut vous réserver ce dont vous avez besoin (peut-être $\frac{1}{4}$, ou moins, de l'ensemble) aux prix ordinaires »⁴⁰⁴.

Il revient sur le sujet quelques semaines plus tard : « Seul un marchand peut, en effet, mener à bien cette vaste affaire, car votre présence ferait hausser les prix de telle façon qu'il n'y aurait plus moyen de traiter⁴⁰⁵ ». L'intérêt que suscitent les antiquités de l'Espagne, qu'elles soient ibériques ou hispano-romaines, n'en provoque pas moins une évolution du marché. Arthur Engel s'en plaint : « Il devient toujours plus difficile d'acheter, à moins de payer les objets dix ou vingt fois leur valeur, ce qui, alors même qu'on est en état de le faire, est toujours d'un exemple détestable. – Quant à moi, je n'ai plus d'espoir que dans les fouilles⁴⁰⁶ ».

En Espagne, les acteurs locaux cherchent aussi à se préserver de toute publicité et à se mettre à l'abri des critiques. Soucieux de tirer un profit sonnant et trébuchant des découvertes, ils ne souhaitent pas apparaître publiquement comme des opportunistes prêts à privilégier leur intérêt économique au détriment de la protection du patrimoine national. Le 18 novembre 1902, Arthur Engel transmet à Léon Heuzey les exigences d'Antonio Aguilar pour conclure la vente des sculptures d'Estepa : « La réserve la plus absolue sera gardée, non seulement pour m'éviter [à Antonio Aguilar] des désagréments, mais encore pour ne pas donner lieu à ce que l'État fasse usage du droit de préemption que lui garantit le Code Civil. Toute intervention publique ou officielle doit donc être rejetée⁴⁰⁷ ». Sur ce point, les échanges entre Pierre Paris et le docteur Manuel Campello qui font suite à la découverte du guerrier à la falcata d'Elche sont riches d'enseignements. Le désir de Pierre Paris d'acheter la pièce est lié à la relation étroite de ce fragment avec la Dame d'Elche (style, contexte archéologique). La réponse du docteur témoigne à la fois de sa cupidité et de son désir de sauver les apparences auprès de ses compatriotes :

Cuando el Museo del Louvre adquirió el busto [la Dame d'Elche] quedaron muy disgustados mis amigos los del Museo de Madrid sin razón alguna puesto que les vendí por bajo precio

⁴⁰³ B-HSA, s. c.

⁴⁰⁴ Lettre du 19-07-1904, B-HSA, s. c.

⁴⁰⁵ Lettre du 18-08-1904, B-HSA, s. c.

⁴⁰⁶ Lettre à Archer M. Huntington du 20-02-1905, B-HSA, s. c.

⁴⁰⁷ BIF, Ms 5772.

una preciosa colección de Antigüedades y aún no he podido cobrar y van transcurridos nueve años⁴⁰⁸.

D^{na} José Ramón Mélida me escribió manifestándome el deseo de que si algún otro objeto se encontrara contaría con él antes que con otro. Yo se lo prometí y no debo faltar á mi palabra y hoy escribo al Sr Mélida diciéndole que hay quien desea adquirir el fragmento de estatua del guerrero del que le mando fotografías y dimensiones y que por el precio de mil francos lo cedería el Museo nacional antes que á otro comprador por el mismo precio.

Como tengo la seguridad de que el Museo no dará en el acto dicha cantidad puede V. decirle al Sr Heuzey que se atreva a llegar á los mil francos por cuyo precio estoy dispuesto á ceder el fragmento de estatua del guerrero; si este precio le pareciera algo elevado que tenga en consideración que el Louvre adquirió el Busto por un precio módico según dicen personas inteligentes. Para esto hay que esperar la contestación del Sr Mélida que no tardará más de doce días o 15.

Yo le avisaré a V. entonces y si la contestación es negativa como supongo podría V. ya disponer del guerrero por el precio dicho y si el Sr Heuzey no estuviese conforme con este precio guardaríamos el fragmento [*sic*] para cuando V. nos haga otra de sus agradables visitas á ver si en compañía de otros objetos que se encuentren podemos hacer algún nuevo trato⁴⁰⁹.

Dix jours plus tard, une seconde lettre du docteur avertit Pierre Paris que le guerrier à la falcata est à la disposition du Louvre⁴¹⁰. Aussi, plus qu'une manifestation de l'impérialisme français, la vente d'objets archéologiques et artistiques espagnols à l'étranger est avant tout la conséquence d'un intérêt partagé entre archéologues et notables locaux comme l'a souligné récemment Sonia Gutiérrez Lloret⁴¹¹ : chacun y trouve son compte.

Le jeu des réseaux savants : une lutte d'influence entre collaboration méfiante et intéressée

Dans le cadre d'une pratique scientifique transnationale, libérale, ouverte et fluide, la nécessité d'agir pour défendre les intérêts du réseau que chacun a peu à peu tissé s'ajoute à l'émulation qu'implique la possibilité d'entreprendre librement des fouilles. Les luttes d'influence qui en découlent s'inscrivent dans le cadre d'une collaboration tantôt intéressée, tantôt méfiante, et qui ne recouvre que partiellement l'opposition entre acteurs étrangers et nationaux. En réalité, le critère de la nationalité est secondaire : on peut refuser un partenariat avec des compatriotes et accepter une collaboration – toujours prudente – avec des partenaires étrangers tant que cela sert les intérêts du réseau auquel on appartient. Lorsque Pierre Paris apprend que la Société des fouilles archéologiques d'Ernest Babelon commence à s'intéresser à l'Espagne, il ne cache pas son inquiétude. Il perçoit ses compatriotes comme des novices qui connaissent mal la réalité espagnole et pourraient menacer sa position d'intermédiaire entre les champs universitaires français et espagnol :

Moi aussi, cher maître, j'ai peur que l'amitié d'Engel pour M. Babelon ne le livre un peu trop à la Société de fouilles. Si ces messieurs font trop de bruit à propos de l'Espagne, ils vont tout

⁴⁰⁸ Concha PAPÍ RODES, « La venta de la Dama de Elche. Desmontando algunas justificaciones », *Recerques del Museu d'Alcoi*, 14, 2005, p. 157-168.

⁴⁰⁹ Cat. CAMPELLO 03-12-1899.

⁴¹⁰ Cat. CAMPELLO 13-12-1899.

⁴¹¹ Sonia GUTIÉRREZ LLORET, « Memorias de una Dama. La Dama de Elche como "lugar de Memoria" », art. cité, p. 82-83.

gâter. Je vais écrire à Engel, qui connaît mieux que personne le danger, et sait personnellement s'en garer, pour qu'il essaie de modérer ces précieux amis d'un peu de réclame⁴¹².

La relation que Pierre Paris maintient avec la science allemande jusqu'en 1914 offre, quant à elle, un bel exemple de collaboration prudente. Nous avons souligné les liens ambigus qui l'unissent à Emil Hübner. Lorsqu'il s'agit d'objets pouvant être convoités à la fois par le Louvre et par Berlin, Pierre Paris préfère dissimuler ses projets. Il n'aborde avec lui le sujet de l'achat de la Dame d'Elche qu'à la fin de l'année 1897⁴¹³. En 1898, dans le récit qu'il lui fait de son voyage en Espagne, Pierre Paris ne dit rien de son passage à Palencia, où il s'est rendu pour conclure l'achat d'un cavalier en bronze, une œuvre que Pierre Paris accepte, à tort, comme ibérique. Il est intéressant de confronter ses échanges avec Léon Heuzey et Emil Hübner. S'il donne le détail des étapes de son séjour au premier, il omet volontairement de raconter les premiers jours de son voyage au second⁴¹⁴. De la même manière, les projets de George E. Bonsor et Archer M. Huntington le rendent dans un premier temps méfiant. « Je compte sur Cuba⁴¹⁵ pour nous débarrasser de ce yankee », écrit-il à Léon Heuzey⁴¹⁶. Ses craintes se dissipent lorsqu'il constate que le milliardaire américain peut être un appui plus qu'un concurrent :

À Bordeaux, vous passez donc sans vous arrêter. Je remplace votre visite par une lettre à Pierre Paris, qui a pour objet de le rassurer sur vos intentions, et de préparer l'entente cordiale. – Après tout, mon ami Paris ne voit pas vos projets d'un si mauvais œil, puisqu'il parle de demander un congé pour travailler avec vous, et propose, à défaut, de vous envoyer un membre de l'École française d'Athènes. Vous verrez que tout s'arrangera pour le mieux, et que cette alliance franco-américaine aura d'excellents résultats. À Bordeaux, aux portes de l'Espagne, vous aurez, si vous voulez, toute une pléiade de jeunes savants prêts à mettre la Péninsule en coupe réglée, au profit de votre Musée-Bibliothèque, et à publier avec toute l'érudition désirable le résultat de vos fouilles. Ce sera merveilleux⁴¹⁷ !

Pierre Paris manifeste la même prudence face à George E. Bonsor avant que celui-ci ne se convertisse en un ami et un proche collaborateur, en particulier lors de la fouille de Baelo Claudia : « Je le crois [Arthur Engel] en effet un peu imprudent de trop se livrer à Bonsor, de même qu'il se livrait trop à Huntington le milliardaire, cependant Bonsor, que je connais (sa mère était française) et que j'ai reçu chez moi, me paraît un très galant homme⁴¹⁸ ».

Face aux réseaux savants espagnols, Pierre Paris adopte une attitude qui est celle d'une collaboration intéressée et sélective. Là encore, le critère de la nationalité est secondaire. La frontière passe avant tout entre ceux avec lesquels on pense partager la même déontologie et le même bagage intellectuel, ceux de l'archéologie méthodique, et les savants qui inscrivent encore leur pratique dans le vieux modèle de l'antiquarisme. D'où les observations

⁴¹² Cat. HEUZEY 27-04-1904.

⁴¹³ Cat. HÜBNER 12-12-1897.

⁴¹⁴ Cat. HEUZEY 24-03-1898 ; cat. HÜBNER 16-05-1898, 03-06-1898, 10-08-1898.

⁴¹⁵ En référence à la guerre hispano-américaine de 1898.

⁴¹⁶ Cat. HEUZEY 25-02-1898.

⁴¹⁷ Lettre d'Arthur Engel à Archer M. Huntington, 17-01-1902, B-HSA, s. c.

⁴¹⁸ Cat. HEUZEY 07-03-1903. Voir également cat. HEUZEY 04-04-1904 : « Quant à Bonsor, on peut bien être tranquille ; c'est la loyauté même, et d'ailleurs il ne tiendra qu'à nous de nous mêler assez à ses fouilles pour qu'elles puissent être considérées comme absolument nôtres. Si j'étais en Espagne cet été, j'irais souvent le visiter ».

que note Pierre Paris dans son journal de voyage au sujet du monde académique et universitaire espagnol, qu'il s'agisse de Juan de Dios de la Rada y Delgado, de José Ramón Mélida, de Juan Catalina García López pour lequel Pierre Paris précise : « son métier est l'archéologie en général ; je ne puis le sortir de là⁴¹⁹ », ou du directeur du musée de Tarragone qui est aimable mais « du reste absolument ignorant en fait d'antiquités ibériques, grecques ou romaines⁴²⁰ ». La correspondance d'Arthur Engel offre des exemples semblables. Dans ses échanges avec Léon Heuzey, il évoque « les bourdes numismatiques à faire frémir » d'Aureliano Fernández-Guerra ; dans une autre lettre, il explique que « C'est le R. P. [Révérend Père] Fita, par parenthèse, qui est le chef de file des archéologues à l'Academia de la Historia. Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé⁴²¹ ». Ses propos sont encore plus acerbes dans une lettre à Archer M. Huntington où il revient sur le contenu d'un article paru dans *La Iberia*. Il évoque avec mépris

toute la bande des prétendus archéologues sévillans, dont je commence à avoir « plein le dos », comme on dit. *La Iberia* l'avoue avec une naïveté charmante, « nosotros somos pobres degenerados ». Eh, oui, vous l'êtes, des degenerados, et plus que vous ne pensez ! Aussi, tâchez donc d'imiter ceux qui ne le sont pas ! – Il y a pourtant quelques exceptions. Le señor Mélida, pour lequel voici une carte, en est une. C'est lui qui a fondé la *Revista de Archivos y Museos*. Le P. Fita et Codera sont de vrais savants. Ne manquez pas de les voir, s. v. p., ainsi que Vivès, et dites-moi comment ils vous auront reçu. Leur influence peut être décisive sur vos projets⁴²².

Aussi, les liens qui se tissent entre Espagnols et Français sont de deux natures différentes. Ils sont paternalistes, sélectifs et asymétriques avec les partenaires que l'on juge insuffisamment qualifiés et qui, par conséquent, sont souvent considérés comme de simples auxiliaires et des informateurs (nous avons donné l'exemple du maître d'école de Bonete, Pascual Serano). Avec les pairs, en revanche, une collaboration intéressée se développe sur la base d'une relation de réciprocité fondée sur le don et le contre-don, chaque partie contribuant à la consolidation de la position académique et de la stature internationale de son partenaire. Les liens qui unissent Pierre Paris à José Ramón Mélida en sont un excellent exemple⁴²³.

III. — « ÊTRE BON SEMEUR » BÂTIR UNE ÉCOLE FRANÇAISE D'ESPAGNE (1898-1913)

L'étude de la trajectoire de Pierre Paris et de l'action qu'il déploie au tournant des XIX^e et XX^e siècles met en évidence son rôle de passeur. En Espagne, aux côtés d'autres savants, qu'ils soient nationaux ou étrangers, il s'impose comme l'un des principaux spécialistes en matière d'archéologie ibérique et participe activement à la définition et à la meilleure com-

⁴¹⁹ Pierre PARIS, *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, ouvr. cité, p. 34-35, 37, 42-43.

⁴²⁰ Cat. HEUZEY 07-08-1903.

⁴²¹ Lettres du 02-02-1902 et du 17-04-1903, BIF, Ms 5772.

⁴²² Lettre d'Arthur Engel à Archer M. Huntington, 17-01-1902, B-HSA, s. c.

⁴²³ Voir la lettre cat. MÉLIDA 10-12-1897, trop longue pour être citée.

préhension de la Protohistoire espagnole. En France, sa position d'universitaire, ses publications et les liens qu'il tisse avec les milieux académiques contribuent indéniablement à la reconnaissance et à l'affirmation d'un nouveau champ d'étude, celui de l'hispanisme archéologique. En se saisissant d'un objet qui avait été signalé dès les années 1880 par ceux qu'il reconnaît comme des maîtres, Léon Heuzey et, dans une moindre mesure, Émile Cartailhac, il se pose en héritier dont la tâche est de poursuivre, d'approfondir et de transmettre. À ce titre, il est un passeur culturel. Si l'on quitte le cadre national français, d'autres maillons de cette chaîne peuvent être cités, à commencer par le guide allemand, Emil Hübner. Dans *La arqueología de España* (1888), celui-ci avait signalé que l'étranger désireux d'étudier le passé de l'Espagne ne pouvait faire l'économie de l'expérience du terrain et devait nécessairement être un passeur de frontières :

Para redactar cualquier monografía arqueológica que verse sobre determinado asunto nacional, se necesita una residencia, algo prolongada, en el país.

El estudio de los monumentos, sobre todo si son arquitectónicos, de los que hay que levantar planos y sacar dibujos, no se puede efectuar en el extranjero. La familiaridad con los pormenores locales de cada uno de los que se conservan de la antigüedad, no se puede adquirir sinó á fuerza de largas y repetidas tareas favorecidas por el *Genius loci*⁴²⁴.

Si Pierre Paris n'a pas besoin d'être convaincu sur ce point, l'expérience qu'il acquiert à partir de 1896 lui rappelle vite les limites de l'action individuelle et les difficultés qu'implique un travail mené depuis la France (séjours réguliers mais discontinus, contraintes financières et administratives). Entre 1903 et 1905, une dimension plus collective de l'hispanisme archéologique s'affirme à travers la collaboration entre Pierre Paris, Arthur Engel, Archer M. Huntington et Eugène Albertini, l'appel au jeune farnésien témoignant par ailleurs de son intérêt pour former de jeunes recrues capables d'assurer l'avenir.

Pour un homme attaché à l'enseignement et au partage du savoir comme l'est Pierre Paris, et dont l'action à la tête de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux révèle de réelles aptitudes d'administrateur, la solution pour rendre possible le travail des hispanistes français sur le long terme s'impose d'elle-même : le France doit fonder une École d'Espagne sur le modèle de celles qui existent à Athènes (1846), à Rome (1873-1875), au Caire (fondée en 1880, elle prend le nom d'Institut français d'archéologie orientale en 1898) et dans l'Indochine française, d'abord à Saigon puis à Hanoï (en 1900, cette mission, créée en 1898, devient l'École française d'Extrême-Orient). Passés les échecs initiaux, les efforts de Pierre Paris – qui s'inscrivent systématiquement dans un cadre collectif – donnent leurs premiers fruits et font de lui un homme-institution, « l'homme, le fondateur » dépeint par Maurice Legendre⁴²⁵. Grâce aux travaux d'Antonio Niño et de Jean-Marc Delaunay, le sujet est suffisamment connu pour nous dispenser d'y revenir en détail. Les sources auxquelles nous avons eu accès fournissent toutefois des précisions relatives à ce dossier. L'accent sera mis sur ces apports originaux.

La période définie par le cadre chronologique que nous avons fixé présente une forte cohérence. Nous reviendrons sur le choix de l'année 1898 comme point de départ. Quant à l'année 1913, elle représente, qui plus est à la veille de la rupture de la Grande Guerre, un

⁴²⁴ Emil HÜBNER, *La arqueología de España*, ouvr. cité, p. V-VI.

⁴²⁵ Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », art. cité.

aboutissement. Jusque-là délégué à la direction de l'École des hautes études hispaniques (EHEH), Pierre Paris est alors nommé directeur-résident ce qui lui permet de s'installer à Madrid avec sa famille. 1913 est aussi l'année où est officiellement inauguré l'édifice de l'Institut français de Madrid (IFM) auquel est rattachée l'EHEH. Pierre Paris en est le co-directeur aux côtés du Toulousain Ernest Mérimée. Rappelons d'autre part que si l'œuvre institutionnelle a une temporalité qui lui est propre, il ne faut pas perdre de vue que cette tranche de vie parisienne est concomitante avec son directorat à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, ses fonctions de professeur à l'université et son exploration archéologique de la péninsule Ibérique. C'est encore une fois l'occasion d'insister sur la ténacité et l'extraordinaire énergie qu'il est capable de déployer malgré les obstacles. À l'occasion de l'inauguration de l'IFM, Maxime Collignon, représentant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, souligne ainsi que « M. Paris a été l'homme d'avant-garde, l'homme d'action qui a eu foi dans l'avenir, l'a préparé et fait partager autour de lui des espérances devenues les réalités de l'heure présente⁴²⁶ ». En 1931, peu après la mort de Pierre Paris, Georges Radet y voit encore un aspect essentiel de sa personnalité :

Robuste, vaillant, infatigable, toujours de bonne humeur, il ressuscitait pour moi, aux champs de l'archéologie militante, le d'Artagnan des *Trois mousquetaires*. Et, en effet, il y avait en lui des hérédités gasconnes qui expliquent sa foi en son étoile, le don superbe de se débrouiller contre vents et marées, la marche joyeuse au succès avec le plus optimiste dédain des entraves et des contingences⁴²⁷.

Celles-ci sont pourtant nombreuses. Pour les surmonter, Pierre Paris applique une méthode qui lui est familière : imposer des réalisations concrètes pour convaincre les responsables politiques, ainsi que ses parrains scientifiques, de la viabilité et de la pertinence de ses projets et obtenir ainsi les appuis officiels nécessaires à leur développement. Il ne procèdera pas autrement lorsqu'il s'agira de faire aboutir le dossier de la Casa de Velázquez : « On a donc compris qu'il fallait semer pour récolter. Je ferai de mon mieux pour être bon semeur⁴²⁸ », écrivit-il à Pierre Imbart de la Tour.

1. — DES LIEUX DE SAVOIR POUR L'HISPANISME FRANÇAIS

L'action que déploie Pierre Paris en faveur de l'institutionnalisation de l'hispanisme français répond à trois motivations principales qui se mêlent étroitement. 1. Il s'agit d'abord de faciliter les recherches que les universitaires français souhaitent entreprendre en Espagne en leur offrant les appuis matériels, logistiques, financiers et relationnels indispensables à la réalisation de leurs projets. C'est la condition nécessaire pour former de jeunes hispanistes et assurer ainsi la poursuite et le renouvellement des travaux initiés depuis la fin du XIX^e

⁴²⁶ Maxime COLLIGNON, « Discours de M. Maxime Collignon, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres », dans UNIVERSITÉS DE BORDEAUX ET DE TOULOUSE (éd.), *Inauguration de l'Institut français d'Espagne. 26 mars 1913*, Toulouse, Impr. Douladone, Privat, 1913, p. 24.

⁴²⁷ Georges RADET, « Chronique des Études anciennes. Pierre Paris », art. cité, p. 410. Les avis annuels de notation rédigés par le doyen de la faculté des lettres et le recteur de l'académie de Bordeaux fournissent d'autres exemples du même ordre (AN-Pierrefitte, F/17/26788 et AD-Gironde, 111 AW 213).

⁴²⁸ Cat. IMBART DE LA TOUR 23-12-1918.

siècle par la première génération des hispanistes français. Pierre Paris travaille ici pour lui et pour la communauté savante à laquelle il appartient. Ce n'est faire preuve ni de naïveté, ni d'un manque d'esprit critique que de reconnaître la réalité d'un projet scientifique authentique, sinon désintéressé, lequel est compatible avec l'expression d'une ambition professionnelle. 2. Une deuxième dimension doit être prise en compte. Pour ce patriote que nous avons rattaché au *nationalisme intellectuel modéré*, il s'agit aussi de participer au rayonnement de la culture française en Espagne, à la préservation de son influence dans le royaume ibérique par une action culturelle extérieure qui va peu à peu donner naissance à une véritable diplomatie culturelle, fondamentalement dans le but de favoriser la coopération entre deux nations à l'identité proche, unies par leur appartenance à la latinité⁴²⁹. Le principal instrument choisi (du moins jusqu'à la Première Guerre mondiale) consiste en la mise en œuvre d'une politique culturelle fondée sur les échanges culturels : développement d'un hispanisme érudit et pédagogique, échanges universitaires (cours et conférences), fondation d'un institut, organisation d'échanges artistiques, intellectuels et scientifiques, etc.⁴³⁰. Dès 1899, Pierre Imbart de la Tour appelle ainsi à la création d'une « entente intellectuelle » entre deux nations-sœurs appartenant au « génie latin ». Il propose un plan d'action détaillé qui paraît dans le *Bulletin hispanique*⁴³¹. 3. Patriotique, l'entreprise l'est aussi dans la mesure où elle sert les intérêts de la « petite patrie » bordelaise. Nous l'avons rappelé au début de ce chapitre. Qu'il s'agisse de défendre l'autonomie de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs ou de créer une École française d'Espagne, la conscience de servir Bordeaux face au monstre parisien est forte. « Pour ne pas plier devant l'arrogance culturelle de Paris, il arriva parfois à la province de s'inventer⁴³² » : le succès remporté par Bordeaux et Toulouse à travers la mise en place d'institutions durables en péninsule Ibérique en est un exemple. L'Institut français de Madrid n'est certes pas une création complètement novatrice (Grenoble avait ouvert la voie), mais la solution retenue pour son organisation, son caractère bicéphale mêlant recherche scientifique (section bordelaise) et enseignement universitaire (section toulousaine) présente une originalité certaine. Le patriotisme local est un sentiment largement partagé. En 1909, le recteur Raymond Thamin, dans une lettre qu'il adresse au maire de Bordeaux pour solliciter une aide financière de la ville pour l'EHEH, exprime bien ce double attachement :

L'Université de Bordeaux s'est vu créer par les circonstances un devoir devant lequel elle ne s'est pas dérobée : celui de fonder à Madrid une école de hautes études hispaniques, analogue, pour l'Espagne, à ce que sont ailleurs les Écoles françaises de Rome, d'Athènes ou du Caire. Nous estimons que cette fondation fera le plus grand honneur à notre Université et à notre Ville, en même temps qu'elle rendra un service inappréciable à la science et même à la politique de notre pays⁴³³.

⁴²⁹ Nous suivons ici la définition donnée par François Chaubet : « Par “action culturelle extérieure”, nous entendons l'ensemble des initiatives publiques (la diplomatie culturelle au sens strict) et privées » : François CHAUBET, « L'Alliance française ou la diplomatie de la langue (1883-1914) », *RH*, 632, 2004, p. 764, n. 3.

⁴³⁰ François CHAUBET et Laurent MARTIN, *Histoire des relations culturelles dans le monde contemporain*, Paris, Armand Colin, coll. « U “Histoire” », 2011, chap. 4 ; François ROCHE (éd.), *La culture dans les relations internationales*, Rome, École française de Rome, coll. « MEFRIM » (114), 2002.

⁴³¹ Pierre IMBART DE LA TOUR, « Une entente intellectuelle avec l'Espagne », art. cité.

⁴³² Christophe PROCHASSON, *Paris 1900. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Calmann-Lévy, 1999, p. 88.

⁴³³ Lettre du 26-07-1909, ABM, 1054 R 4.

L'« amphictionie universitaire » et la fondation de l'École des hautes études hispaniques

Les étapes, les acteurs et les tensions qui jalonnent la mise en place de l'École française d'Espagne (bien que n'ayant aucun fondement juridique, l'expression est souvent utilisée par les contemporains) sont connus⁴³⁴. Dès 1899, la création du *Bulletin hispanique* offre un nouvel espace « pour établir entre la France et l'Espagne des communications intellectuelles plus rapides et plus commodes⁴³⁵ ». La nouvelle revue, rattachée à la Société de correspondance hispanique qui émerge entre 1896 et 1898 à l'initiative de Pierre Paris⁴³⁶, est conçue comme l'organe d'expression privilégié des universitaires du midi de la France, titulaires des premières chaires hispaniques. Il ne leur est naturellement pas réservé et doit avant tout « servir d'intermédiaire entre les deux pays » afin de renforcer « des liens de fraternité intellectuelle⁴³⁷ ». L'apparition d'un nouvel organe d'expression mis à la disposition d'une communauté savante encore réduite n'est pas du goût de Raymond Foulché-Delbosc, directeur-fondateur de la *Revue hispanique* (1894). Comme l'a montré Antonio Niño, la rivalité entre les deux réseaux que fédère chacun de ces lieux du savoir hispanique ne tarde pas à s'exprimer et prend parfois des chemins fort peu honorables comme le montre l'affaire du *fuero de Piedrafitá* [ANN. 61]. Le *Bulletin* rassemble ainsi les membres d'un hispanisme officiel qui s'affirme d'emblée comme transnational, celui des universitaires soucieux de développer les études érudites sans pour autant négliger la mission sociale que la République leur a confiée (enseignement et divulgation) ; autour de la *Revue hispanique* se groupent des chercheurs indépendants, sans ancrage universitaire et décidés à se consacrer à l'érudition pure (c'est l'opposition entre un hispanisme « laïc » et un hispanisme « monastique » étudiée par Antonio Niño).

La volonté d'aller plus loin, en créant une institution française en Espagne qui serait un point d'appui pour les hispanistes français, émerge au même moment. Nous reviendrons sur ce point qui soulève plusieurs questions. Retenons pour l'heure que si les démarches entreprises par Pierre Paris auprès du ministère de l'Instruction publique pour lancer le projet échouent dans un premier temps, l'idée d'une École française d'Espagne suit son cours et aboutit « par un chemin inattendu⁴³⁸ ». L'initiative ne vient pas de l'État mais de l'université de Bordeaux. Le contexte est des plus favorables. En décidant de fonder un Institut français à Florence, le 9 novembre 1907, le conseil de l'université de Grenoble indiquait la voie à suivre (il est inauguré le 27 avril 1908). Son fondateur, Julien Luchaire (1876-1962), en fit

⁴³⁴ La synthèse qui suit s'appuie sur Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 167-207 ; Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 23-110 ; Jean-Marc DELAUNAY, *Méfiance cordiale 1*, ouvr. cité, p. 631-644. Voir également Bruno DELAYE et Serge FOHR (éd.), *L'Institut français de Madrid : 100 ans de culture et d'enseignement (1910-2010)*, Madrid, Institut français de Madrid, 2010.

⁴³⁵ Ernest MÉRIMÉE, « Le *Bulletin hispanique* », *BH*, 1, 1, 1899, p. 1.

⁴³⁶ Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », art. cité, p. 5-6.

⁴³⁷ Ernest MÉRIMÉE, « Le *Bulletin hispanique* », art. cité, p. 4. Voir également Georges RADET, « La quatrième série des Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux. I. Revue des études anciennes. II. Revue des lettres françaises et étrangères », *REA*, 1, 1, 1899, p. 4.

⁴³⁸ Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », art. cité, p. 8.

d'emblée un modèle à exporter⁴³⁹. La décentralisation universitaire donne alors aux centres d'enseignement supérieur français la possibilité de travailler à leur projection à l'étranger tout en attirant des étudiants d'autres pays sur leurs bancs. Les années 1890-1914 sont en effet marquée par une internationalisation de plus en plus marquée du monde universitaire, alors que la liberté de circulation est presque complète, ce qui tend à reconstituer « une république des lettres des temps modernes⁴⁴⁰ ». Avant 1914, Bordeaux accueille des étudiants allemands, britanniques, belges, autrichiens, bulgares, italiens, suisses, etc., mais aucun Espagnol. Ce n'est que dans l'entre-deux-guerres que leur présence s'accroît sensiblement⁴⁴¹. Il y a donc de la place pour « une entreprise d'extension en Espagne et en Portugal⁴⁴² ». Mais dans un premier temps, elle concerne davantage les professeurs que les étudiants : à partir de 1908, des échanges universitaires (cours et conférences) se mettent en place entre Bordeaux et les principales villes espagnoles et portugaises (Oviedo, Saragosse, Madrid, Valladolid, Salamanque, Séville, Valence, Coïmbre, Lisbonne⁴⁴³). C'est ce que Georges Radet a joliment appelé une « espèce d'amphictyonie universitaire⁴⁴⁴ » et qui est désormais connu sous le nom d'*intercambio* (échange). Pensé par Pierre Paris, celui-ci doit permettre « de poursuivre officiellement, d'une façon plus complète et plus systématique, l'initiative qu'avaient prise, à titre individuel et privé, plusieurs des professeurs de la Faculté des Lettres⁴⁴⁵ ».

Le succès de l'*intercambio* permet à Bordeaux d'obtenir rapidement le soutien de l'État et, par voie de conséquence, de l'ambassade française en Espagne : le projet devient une pièce supplémentaire de la diplomatie culturelle de la France dans la péninsule. Le procès-verbal

⁴³⁹ Julien LUCHAIRE, « L'Institut français de Florence (1908-1910) », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* 71^e année, nouv. série, 75, 6, 1911, p. 287-311 ; Id., « L'expansion intellectuelle de la France et les instituts français à l'étranger », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* 79^e année, nouv. série, 91, 5, 1919, p. 528-547 ; Isabelle RENARD, « À l'origine des instituts culturels français à l'étranger. L'Institut français de Florence au début du XX^e siècle », *MEFRIM*, 114, 1, 2002, p. 89-101 ; EAD., *L'Institut français de Florence (1900-1920). Un épisode des relations franco-italiennes au début du XX^e siècle*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (291), 2001.

⁴⁴⁰ Victor KARADY, « La république des lettres des temps modernes. L'internationalisation des marchés universitaires occidentaux avant la Grande Guerre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 121-122, 1998, p. 92-103 ; Id., « La migration internationale d'étudiants en Europe, 1890-1940 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, 2002, p. 47-60 ; Nicolas MANITAKIS, « Les migrations estudiantines en Europe, 1890-1930 », dans René LEBOUTTE (éd.), *Migrations et migrants dans une perspective historique. Permanences et innovations*, Bruxelles, Presses interuniversitaires européennes, Peter Lang, 2000, p. 243-270.

⁴⁴¹ Elsa CLAVEL, *La faculté des lettres de Bordeaux 1886-1968 : un siècle d'essor universitaire en province*, thèse de doctorat en histoire moderne et contemporaine, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2016, vol. 1, p. 290-303, vol. 2, ann. 81.

⁴⁴² Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », art. cité, p. 9.

⁴⁴³ Ajoutons Barcelone : le 8 décembre 1908, Pierre Paris donne une conférence (accompagnée de projections) au Palau de Belles Arts sur le thème de « La céramique mycénienne et ses imitations ibériques ». Il est présenté au public par Josep Puig i Cadafalch : ANONYME, « Mr. Pierre Paris a Belles Arts. La segona "Conferencia d'Art" », *La Veu de Catalunya*, 09-12-1908, p. 3 ; ANONYME, « Barcelona.—Conferencia popular », *La Hormiga de Oro. Ilustración Católica*, 12-12-1908, p. 791 (d'après *La Veu de Catalunya*, la photographie publiée dans ces deux articles correspond à une autre conférence que celle de Pierre Paris).

⁴⁴⁴ Georges RADET, « Rapport à M. le Recteur de l'Université de Bordeaux sur une mission universitaire en Espagne », *BH*, 10, 3, 1908, p. 324.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 322. Les procès-verbaux du conseil de l'université de Bordeaux permettent d'en suivre les étapes principales (AD-Gironde, 2014/122 456-457). Le projet est évoqué pour la première fois lors de la séance du 28 janvier 1908.

de la séance du 27 novembre 1908 du conseil de l'université de Bordeaux précise : « M. Liard⁴⁴⁶ tout en approuvant ce projet d'entente universitaire l'a trouvé trop précaire et propose d'aider à fonder une espèce d'École française permanente en Espagne ; Bordeaux entreprendra les pourparlers et M. Liard marchera derrière apportant les fonds qu'il sait manquer à Bordeaux⁴⁴⁷ ». Le 6 mai 1909, le conseil de l'université de Bordeaux peut annoncer au ministre de l'Instruction publique la fondation d'une École des hautes études hispaniques. Le 23 juillet, Pierre Paris est officiellement nommé « délégué » à sa direction. Elle est la matérialisation de cette École française d'Espagne qu'il appelait de ses vœux. S'adressant au ministre de l'Instruction publique, Raymond Thamin précise que

Notre École, si elle a son point d'attache à Bordeaux, si elle est Bordelaise au point de vue légal, par son état civil et par son budget, sera à Madrid une École simplement française. L'Université de Bordeaux se tiendra pour satisfaite si, désignée par les circonstances, elle a pu accomplir une œuvre utile à tous, en même temps que de haute portée scientifique et nationale⁴⁴⁸.

L'Institut français de Madrid : une solution à la rivalité entre Bordeaux et Toulouse ?

L'initiative bordelaise suscite immédiatement l'inquiétude, pour ne pas dire l'hostilité, des Toulousains. Ernest Mérimée, titulaire de la chaire de langue et littérature espagnoles depuis 1886, y voit une menace pour ses propres projets d'extension universitaire en Espagne. En 1908, il est à l'origine de la création de l'Union des étudiants français en Espagne (UEFE, qui devient par la suite l'Union des étudiants français et espagnols). Elle permet l'organisation de cours d'été qui se tiennent à Burgos et à Madrid. Gratuits, ouverts à un large public (boursiers, étudiants et professeurs des trois ordres de l'enseignement), ils permettent aux participants d'approfondir leur connaissance pratique de la langue et de la culture espagnole (littérature, arts, civilisation⁴⁴⁹)⁴⁵⁰. Dès 1909 se pose donc la question de la coexistence de ces deux institutions françaises en Espagne. Lors de la séance du 4 mai, le conseil de l'université de Bordeaux apprend que la publication d'un article annonçant la création prochaine de l'EHEH a suscité des protestations officielles de la part de Toulouse⁴⁵¹. Raymond Thamin décide d'y répondre fermement :

Il [le conseil de l'université de Bordeaux] est bien déterminé d'ailleurs à ne pas pousser plus loin une conversation à coups de délibérations où des susceptibilités collectives trouveraient un aliment. Mais il tient à assurer le Conseil de l'Université voisine qu'il n'est jamais entré dans ses intentions de faire concurrence à l'Union des étudiants français en Espagne, œuvre qu'il juge excellente et que lui-même d'ailleurs subventionne. Il a seulement pensé qu'il y a

⁴⁴⁶ Après avoir occupé les fonctions de directeur de l'Enseignement supérieur (1884-1902), Louis Liard est alors vice-recteur de l'académie de Paris (1902-1917).

⁴⁴⁷ AD-Gironde, 2014/122 456-457, vol. 1, 1901-1910, p. 317.

⁴⁴⁸ Raymond THAMIN, « École de Hautes Études Hispaniques à Madrid. Rapport présenté à M. le Ministre de l'Instruction publique par M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux », *BH*, 11, 3, 1909, p. 330.

⁴⁴⁹ Marie-Angèle OROBON, « La civilisation dans les études hispaniques (1900-1969) : la construction d'un champ », *Iberic@l. Revue d'études ibériques et ibéro-américaines*, 15, 2019, p. 121-131.

⁴⁵⁰ Ernest MÉRIMÉE, « Union des étudiants français en Espagne », *Revue internationale de l'enseignement*, 56, 1908, p. 23-25.

⁴⁵¹ « Une intéressante initiative. On va créer une École française à Madrid », *Le Matin*, 29-03-1909, p. 2.

place en Espagne, comme M. le Recteur de Toulouse veut bien en convenir, pour l'action et l'influence de plusieurs Universités françaises, et il a revendiqué l'honneur de diriger sur l'Espagne, de subventionner et de loger à Madrid les auteurs de recherches originales et de thèses, que d'autres pays auraient jusqu'ici sollicités de préférence. En choisissant un terrain d'action très différent de celui où s'était manifesté jusqu'ici l'action de l'Université de Toulouse, l'Université de Bordeaux a montré qu'elle tenait, tout en marquant sa place dans l'œuvre de l'extension universitaire française en Espagne, à éviter même l'apparence d'une rivalité qu'en pays étranger surtout il trouverait lui-même des plus regrettables⁴⁵².

Les relations personnelles difficiles – pour ne pas dire exécrables – qu'entretenaient Pierre Paris et Ernest Mérimée sont à l'évidence une menace pour la réussite de la politique d'extension universitaire en Espagne⁴⁵³. Elle est sauvée par la dimension collective du projet qui contraint deux fortes personnalités à apprendre à travailler ensemble ou, du moins, à cohabiter. Le rôle de médiation et d'arbitre des recteurs de Bordeaux et de Toulouse est ici essentiel et le sera jusqu'à la disparition d'Ernest Mérimée en 1924. Le texte que nous venons de citer indique quelle est la solution retenue : transformer la rivalité en association féconde. Lors de cette même séance, un projet de convention entre les œuvres bordelaise et toulousaine est présenté au conseil de l'université de Bordeaux. Il est définitivement adopté lors de la séance du 23 juillet 1909 : l'UEFE et l'EHEH, tout en gardant leur autonomie, formeront les deux sections de l'Institut français de Madrid que Toulouse et Bordeaux se proposent de fonder en Espagne. Les tâches sont désormais partagées. L'Union s'occupera des questions relatives à l'enseignement (hispanisme pédagogique), l'École de la recherche scientifique pure (hispanisme érudit). Prenant la parole devant l'Académie des sciences morales et politiques le 9 avril 1910, Raymond Thamin insiste sur cette double identité du futur Institut en rappelant par ailleurs les liens qui sont en train d'être tissés avec le collège de la Société française de bienfaisance de Madrid (qui deviendra le lycée français à la rentrée 1919) :

Cette œuvre consistera à annexer au collège français, qui se trouve justement en voie de reconstruction, une école de hautes études hispaniques comparable, toute proportion gardée, aux écoles de Rome et d'Athènes. À Athènes on vient d'ouvrir une école primaire à côté de l'illustre école française⁴⁵⁴. C'est l'opération inverse que nous tentons. Mais, à Madrid comme à Athènes, prendront désormais place côte à côte l'enseignement élémentaire et la plus haute recherche scientifique⁴⁵⁵.

Grâce à son expérience du terrain, à la place qu'il s'est faite au sein de l'hispanisme archéologique et, peut-être plus encore, à son entregent et à son intermédiation entre réseaux français et espagnols, Pierre Paris s'est tout de suite imposé comme le directeur naturel de l'EHEH. Sa capacité à créer du lien et à mettre en relation les individualités afin d'introduire les jeunes recrues de l'École au sein des milieux académiques espagnols ont manifestement été déterminants. Lors de la séance du conseil de l'université de Bordeaux du 12 mars 1909,

⁴⁵² AD-Gironde, 2014/122 456-457, vol. 1, 1901-1910, p. 388.

⁴⁵³ Cat. CARTAILHAC 08-06-1910.

⁴⁵⁴ Il s'agit de l'école Giffard. Voir Georges MILLIEX, « L'Institut français d'Athènes, fils spirituel de l'École française », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 69-82, et, plus largement, Loukia EFTHYMIΟΥ, *La formation des francisants en Grèce (1836-1982)*, Paris, Éditions Publibook, coll. « Sciences humaines et sociales. Histoire », 2015, en part. la première partie.

⁴⁵⁵ Raymond THAMIN, « L'École française de Madrid, fondation de l'université de Bordeaux », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 70^e année, nouv. série, 73, 1, 1910, p. 640.

alors que la question de la nomination d'un directeur ne se pose pas encore, Raymond Thamin insiste sur cette compétence essentielle que devra avoir l'homme qui sera placé à la tête de la nouvelle institution, sans pour autant considérer comme acquis que cette personnalité sera Pierre Paris. Il s'agit avant tout de sauver les apparences et de désamorcer toute critique relative à l'attribution d'une fonction qui apparaît d'emblée comme un poste de pouvoir :

Au sujet du choix du directeur, M. Monnier⁴⁵⁶ désirerait qu'un roulement fût établi entre les diverses compétences. M. le Recteur lui fait remarquer que le roulement ne permettrait pas au directeur de se créer des relations et d'acquérir l'influence nécessaire. La question importe peu d'ailleurs pour le moment. Le directeur serait vraisemblablement désigné sur la présentation du Conseil de l'Université et pour un temps déterminé, dit M. Radet. Par conséquent, le Conseil aurait toute liberté pour son choix. La question est réservée⁴⁵⁷.

La nomination de Pierre Paris, le 23 juillet, ne semble pas avoir suscité la moindre opposition. Du reste, la fonction apparaît dans un premier temps comme une mission ingrate : son titulaire n'est que « délégué à la direction » ; il allait devoir faire des séjours ponctuels en péninsule Ibérique sans disposer pour autant d'une décharge d'enseignement et sans bénéficier d'une rétribution supplémentaire en dehors des frais de déplacement. Pierre Paris est tout à fait conscient des limites de la situation qu'il acquiert en 1909. Outre le mariage forcé avec Toulouse, une « maudite association⁴⁵⁸ » qu'il n'a de cesse de déplorer, il sait que son statut de simple délégué à la direction de l'École ne lui permet pas de jouer pleinement son rôle d'animateur de la recherche française en Espagne. Dans une lettre à Léon Heuzey, il évoque ainsi une « direction bien incomplète et boiteuse, bien difficile aussi, parce que je ne quitte pas Bordeaux. Mais cela vaut mieux que rien, et c'est peut-être un acheminement vers une direction réelle, active comme je la rêve, et comme elle est nécessaire pour le succès⁴⁵⁹ ». Il aborde à nouveau le sujet quelques mois plus tard, regrettant « Ce rôle de directeur in partibus » : « Je fais de mon mieux, mais je suis attaché au pied de ma chaire, et je puis à peine me mouvoir⁴⁶⁰ ». Raymond Thamin doit calmer les impatiences de son professeur :

Notre école n'aura de directeur à demeure que quand notre budget le permettra. Mais elle aura, je dirai presque qu'elle a déjà, un directeur qui, par sa connaissance de l'Espagne et des Espagnols, est pour nos chercheurs un guide et un interlocuteur indispensable. Au début de chaque campagne, il séjournera à Madrid, présentera les nouveaux venus, inspirera des sujets de travaux à ceux qui n'en auraient pas de préconçus, ne cessera enfin de correspondre avec chacun. Ce directeur sans nomination et sans traitement est M. Paris, professeur d'histoire de l'art à l'université de Bordeaux, correspondant d'une académie voisine⁴⁶¹, qui a enri-

⁴⁵⁶ Henri Monnier (1851-1920), professeur de droit romain. Il enseigne à Bordeaux depuis 1885. Il est doyen de la faculté de droit entre 1903 et 1919 : Marc MALHERBE, *La faculté de droit de Bordeaux (1870-1970)*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1996, p. 386-388.

⁴⁵⁷ AD-Gironde, 2014/122 456-457, vol. 1, 1901-1910, p. 371.

⁴⁵⁸ Cat. THAMIN 07-02-1914.

⁴⁵⁹ Cat. HEUZEY 14-06-1910.

⁴⁶⁰ Cat. HEUZEY 10-01-1911.

⁴⁶¹ Pierre Paris est élu correspondant de la RAH le 11 décembre 1908 (cat. GARCÍA LÓPEZ 22-12-1908).

chi le Louvre de la dame d'Elche. Il pourrait être un professeur d'une autre université. L'université de Bordeaux prendra les compétences et les dévouements où elle les trouvera⁴⁶².

Dans un premier temps, Pierre Paris sera donc « l'âme, présente ou absente, mais toujours agissante de la maison⁴⁶³ ». Encore faut-il que maison il y ait. À Madrid, un appartement est d'abord loué place de la Villa en attendant que l'Institut dispose d'un lieu plus adapté. Alors que l'on bâti le nouvel édifice destiné à abriter le collège de la Société française de bienfaisance, au n° 12 de la rue Marqués de la Ensenada, on songe d'abord à le surélever d'un étage pour y loger l'Institut⁴⁶⁴. Finalement, l'appui de l'ambassade de France permet de se lancer dans un projet plus ambitieux en le dotant de son propre siège qui sera contigu à celui du collège, au n° 10 de la rue [FIG. 256, 306-309]. Les deux projets ont les mêmes architectes : Albert Galeron (et non André comme on le lit parfois⁴⁶⁵) et Daniel Zavala⁴⁶⁶.

Au cours des années 1911 et 1912, le projet de construction de l'édifice de la rue Marqués de la Ensenada est un dossier dans lequel Pierre Paris s'investit beaucoup. Sa correspondance avec l'architecte Albert Galeron, avec le président de la Société française de bienfaisance, Raoul Delvaille, avec le directeur du collège français, Gabriel Ventenac, et avec les recteurs de Bordeaux et de Toulouse, Raymond Thamin et Paul Lapie, en témoigne. À l'inverse, Ernest Mérimée ne semble jouer aucun rôle actif. Le recteur Lapie (1869-1927), nommé le 3 juin 1911, est un acteur important⁴⁶⁷. Jusque-là professeur de philosophie à la faculté des lettres de Bordeaux (depuis 1903), il connaît bien l'équipe de cette université. Ce passif le contraint toutefois à faire preuve de prudence et de tact comme le relève Raymond Thamin :

Je te sais beaucoup de gré de cet accord si complet avec Lapie. Mais je ne nous vois pas encore au bout, malgré le vif désir que j'ai de passer à l'exécution. [...] Mais les plus grandes difficultés que j'ai trouvées sont celles que rencontrera Lapie avec son Conseil. Mérimée veut être logé, et veut employer en rétributions à son personnel l'augmentation des subventions de l'État. Et si Lapie prend position contre lui, bien que ce soit dans l'intérêt même de l'œuvre de Toulouse, il dira que c'est parce qu'il vient de Bordeaux⁴⁶⁸.

Étant données les tensions qui existent entre les deux directeurs de l'Institut, la médiation de Paul Lapie est essentielle. Ses échanges avec Pierre Paris montrent qu'il est à la fois soucieux de défendre les intérêts toulousains comme sa nouvelle fonction l'exige, tout en étant disposé à travailler main dans la main avec les Bordelais. Loin de laisser toute latitude aux architectes, Pierre Paris et Paul Lapie participent activement à l'élaboration des plans de l'Institut (Raymond Thamin s'en remet à eux et se contente de valider ou de rejeter leurs

⁴⁶² Raymond THAMIN, « L'École française de Madrid, fondation de l'université de Bordeaux », art. cité, p. 643

⁴⁶³ Raymond THAMIN, « EHEH à Madrid. Rapport présenté à M. le Ministre de l'Instruction publique par M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux », art. cité, p. 331.

⁴⁶⁴ La première pierre est posée en octobre 1905. Achevé en mars 1910, l'édifice est inauguré en octobre de la même année. Il abritera successivement le collège français de la Société française de bienfaisance (1910-1919) et le lycée français (1919-1969). Depuis 1970, il est le siège de l'Institut français.

⁴⁶⁵ Voir notamment son dossier de Légion d'honneur, AN-Fontainebleau, 19800035/246/32746.

⁴⁶⁶ Sur les caractéristiques architecturales de l'édifice, voir *supra*, chap. 6, § III.2.

⁴⁶⁷ Cat. LAPIE 06-08-1911. Voir Jean-François CONDETTE, *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940. Tome II. Dictionnaire biographique*, Lyon, INRP, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (12), 2006, p. 242-244.

⁴⁶⁸ Cat. THAMIN 08-09-1911. Voir aussi cat. LAPIE 30-08-1911.

propositions⁴⁶⁹). Pierre Paris a probablement retenu de son expérience d'organisateur du musée de la faculté des lettres de Bordeaux toutes les difficultés – et les frustrations – que peut entraîner l'inadaptation d'un lieu à la fonction qu'il doit remplir. D'autre part, l'expérience acquise par le directeur de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, où existe une section d'architecture, a sans doute compté comme le laisse entendre les propos d'Albert Galeron qui reconnaît la compétence du co-directeur en la matière : « Vos plans sont, je le répète, parfaitement clairs et indiqués avec une parfaite connaissance des nécessités de notre profession, les mettre au net n'offrira aucune difficulté⁴⁷⁰ ». En somme, il s'agit de s'assurer que le nouvel édifice sera adapté aux nombreuses fonctions qui sont les siennes malgré un espace habitable relativement réduit (salles de cours et de conférences, bibliothèque, logements des directeurs, chambres pour les pensionnaires de l'EHEH, bureaux et cabinets de travail, etc.). Chaque co-directeur doit faire des concessions afin d'arriver au meilleur compromis. Signalant la nécessité d'augmenter le budget initial, Albert Galeron ajoute : « Il faudrait trouver 40 000 pesetas à ajouter aux fonds alloués jusqu'ici. Ce serait bien dommage qu'on n'y arrive pas, car le projet se trouve grandement amélioré par les efforts de tous, et en particulier par les nouvelles propositions de Bordeaux⁴⁷¹ ». Reste que les discussions laissent entrevoir en permanence l'inimitié entre Ernest Mérimée et Pierre Paris. Elle trouve une transcription dans l'espace à travers la volonté de séparer nettement les deux sections, même si cela implique une perte de place. C'est dans le but de la réduire que Pierre Paris, à la demande de Paul Lapie, accepte de revoir sa copie en abandonnant l'idée d'une division verticale au profit d'une séparation horizontale (par étages) :

Je suis confus de la peine que vous avez prise pour me donner satisfaction, et je vous en remercie bien vivement. Je crois que, les uns et les autres, nous nous trouverions plus au large, si un projet comme celui que vous venez d'élaborer était définitivement adopté. Et M. Delvaille ferait quelques économies, non seulement sur les escaliers, mais – excusez ce détail – sur les fosses d'aisance ! [...] Toulouse en bas, Bordeaux en haut. Cette séparation horizontale serait aussi radicale que la verticale, et elle n'aurait pas l'air de manifester une hostilité, un « je ne veux pas vous connaître » qui seraient des plus fâcheux⁴⁷².

Finalement, après des mois d'échanges et de retouches successives, Albert Galeron peut écrire à Pierre Paris, le 4 mars 1912 : « Nous n'avons plus rien à modifier aux plans, et la première partie de mon rôle est terminée ». La première pierre est posée le 10 mars 1912 par Raoul Delvaille, président de la Société française de bienfaisance. Dès lors, les travaux sont rondement menés. À la fin du mois de juillet, le gros œuvre est presque achevé⁴⁷³ [FIG. 310].

L'Institut français est inauguré l'année suivante, le 26 mars 1913. La cérémonie et les manifestations culturelles qui lui sont liées (en particulier une excursion à Tolède) sont un événement majeur qui réunit des personnalités des milieux intellectuels, politiques et diploma-

⁴⁶⁹ Voir, par exemple, cat. THAMIN 17-08-1911, 26-08-1911.

⁴⁷⁰ Cat. GALERON 25-07-1911. Voir également cat. DELVAILLE 27-07-1911 : « Vos plans, sont exprimés avec une clarté et une compétence architecturale auxquelles je me plais à rendre hommage, ce qui facilitera singulièrement à notre architecte la tâche de les mettre au point ».

⁴⁷¹ Cat. GALERON 08-08-1911.

⁴⁷² Cat. LAPIE 30-08-1911.

⁴⁷³ Cat. GALERON 04-03-1912, 29-03-1912, 13-07-1912, 29-07-1912.

tiques des deux nations⁴⁷⁴. Pierre Paris, fiévreux, ne peut y assister [FIG. 311]. Quelques mois plus tard, le 9 octobre, la visite du président de la République Raymond Poincaré, à l'occasion de son voyage officiel en Espagne, clôt le lancement du nouvel Institut⁴⁷⁵. C'est l'occasion d'affirmer un peu plus son rôle dans la diplomatie culturelle de la France en Espagne. Dans le discours qu'il prononce devant Raymond Poincaré, Raymond Thamin ne manque pas de le souligner :

Ainsi, une Université française en miniature renaît ici à chaque printemps, et vient apporter à nos amis d'Espagne le meilleur de notre littérature et de notre science, pour maintenir le contact de nos deux cultures, pour cultiver et féconder notre amitié intellectuelle et pour continuer cette tradition française qui est d'enseigner la France et de la faire aimer par l'entremise et le rayonnement de ses idées⁴⁷⁶.

C'est encore le principal objectif qu'assigne Pierre Paris à l'Institut en ouverture d'un article tardif dans lequel il revient sur l'histoire de l'institution qu'il dirige :

Discere, Docere, telle est la devise inscrite au front de l'Institut français de Madrid. Apprendre l'Espagne, enseigner la France, pour que les deux nations, se comprenant mieux, resserrent les liens d'une amitié de jour en jour plus féconde, telle est la mission que se sont donnée les Universités fondatrices de Bordeaux et de Toulouse, fraternellement unies dans un patriotique effort d'expansion intellectuelle⁴⁷⁷.

2. — ORIGINES ET PATERNITÉ DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ESPAGNE

La prise de conscience de la nécessité de favoriser un rapprochement intellectuel franco-espagnol et d'institutionnaliser l'hispanisme français est précoce. Le rôle de la deuxième génération des hispanistes, de ceux qui furent, plus que leurs devanciers, des passeurs de frontières, est ici essentiel. Il est vain de vouloir réduire ce mouvement à l'action d'un homme. L'œuvre, d'emblée, est collective. Les contemporains, et parmi eux Pierre Paris, le soulignent en permanence. Les origines de l'École française d'Espagne soulèvent toutefois des questions spécifiques. Pierre Paris est revenu à plusieurs reprises sur l'enfance d'une idée promise à un bel avenir. Or sa version des faits pose un problème connu des historiens. Nos sources offrent de nouvelles informations.

En 1913, puis à nouveau en 1928, Pierre Paris a rattaché la naissance d'une mission permanente française en Espagne à un rapport qu'il aurait remis en 1898 au ministre de l'Ins-

⁴⁷⁴ UNIVERSITÉS DE BORDEAUX ET DE TOULOUSE, *Inauguration de l'Institut français d'Espagne. 26 mars 1913*, Toulouse, Impr. Douladone, Privat, 1913 ; Ernest MÉRIMÉE et Pierre PARIS, *Institut français d'Espagne. Fondation des universités de Bordeaux et de Toulouse*, Madrid, P. Orrier, 1916 ; Gabriel BOUSSAGNOL, « L'inauguration de l'Institut français d'Espagne », *Bulletin de la Société d'études des professeurs de langues méridionales*, 28, 1913, p. 23-29 ; Maxime COLLIGNON, « L'inauguration de l'Institut français de Madrid », *JIS*, nouv. série, 11^e année, fasc. 5 (mai), 1913, p. 221-223 ; Paul LAPIE et Maxime COLLIGNON, « Inauguration de l'Institut français d'Espagne », *Revue internationale de l'enseignement*, 66, 1913, p. 8-21 ; Antonio LÓPEZ MUÑOZ, Théodore STEEG et Raymond THAMIN, « Inauguration de l'Institut français d'Espagne », *Revue internationale de l'enseignement*, 66, 1913, p. 110-120.

⁴⁷⁵ « Visite de M. le président Poincaré à l'Institut français de Madrid », *BH*, 15, 4, 1913, p. 461-465.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 462.

⁴⁷⁷ Pierre PARIS, « Nos grandes écoles. XVII. L'Institut français en Espagne », *La Revue des deux mondes*, 7^e période, 47, 2, 15 septembre 1928, p. 406.

truction publique et des Beaux-Arts « sur l'intérêt qu'il y aurait à établir en Espagne une mission scientifique permanente, et sur la possibilité d'une telle institution ». Dans chacun de ces textes, il retranscrivit un extrait de ce rapport et en présenta l'esprit général, montrant ainsi que dès 1898 existait l'idée précise qui allait prendre forme à travers l'École des hautes études hispaniques. S'il fut écouté « avec bienveillance » par Louis Liard et Henry Roujon, le projet ne fut pas mis à l'étude et « l'on se contenta, comme par le passé, d'attribuer, non sans générosité d'ailleurs, des missions individuelles, sans aucun souci de concentrer les efforts des rares hispanisants de France⁴⁷⁸ ». Or ce rapport n'a jamais été retrouvé et il n'est pas non plus évoqué dans les procès-verbaux du conseil de l'université de Bordeaux. Jean-Marc Delaunay en vint même à poser la question de son existence réelle⁴⁷⁹. Précisons tout de suite que nous n'avons pas été plus chanceux. Nos recherches pour localiser ce rapport sont restées vaines. En revanche, l'étude des correspondances savantes nous permet d'affirmer qu'il a bien existé et qu'il fut remis au directeur des Beaux-Arts, Henry Roujon, non pas en 1898 mais en juillet 1901.

L'échec du projet Paris-Roujon d'une mission permanente en Espagne (1901-1902)

Dans une lettre de novembre 1901, Pierre Paris, qui vient d'annoncer à Léon Heuzey l'achèvement de son *Essai*, consulte le conservateur du Louvre sur la pertinence qu'il y aurait à entreprendre un voyage à Paris. Il souhaite s'entretenir avec Henry Roujon d'un projet « de mission en Espagne » qu'il a soumis au directeur des Beaux-Arts quelques mois plus tôt et qui est resté sans réponse :

Maintenant, je n'ai plus qu'une idée, savoir si oui ou non les projets de mission en Espagne, dont nous nous étions entretenus en Juillet avec M. Roujon, ont quelque chance d'aboutir. M. Roujon n'a pas répondu [rat. = à l] au Mémoire ni à la lettre que je lui avais adressés sur sa demande ; c'était d'ailleurs au moment des vacances, et il avait certainement autre chose à faire. Mais l'heure est venue, il me semble, de reparler de cette affaire, et de prendre une décision. Je me dispose donc à aller à Paris la semaine prochaine. Mais avant de me mettre en route, j'ai tenu à vous écrire pour vous demander conseil. Vous savez quelle confiance absolue j'ai en votre précieuse affection, en votre sagesse et en votre expérience. Peut-être avez vous eu, depuis juillet, quelque occasion de vous entretenir de ce projet avec M. Roujon ou avec M. Liard, et êtes vous à même de me dire si mon voyage est opportun. J'ai foi, vous ne l'ignorez pas, cher maître, dans le succès de la mission que l'on a songé à me confier, et je désire vivement que l'idée aboutisse promptement, tant que je suis encore jeune et actif. Mais vous connaissez aussi les tristes raisons qui feront que je me consolerais si je n'ai eu qu'un faux espoir⁴⁸⁰.

Les propos sont sibyllins mais on imagine mal que ce projet de « Mission en Espagne », manifestement d'une certaine envergure, ne concerne que l'organisation d'un voyage scientifique pour faire de nouvelles fouilles dans la péninsule. La confirmation qu'il s'agit bien

⁴⁷⁸ Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », art. cité, p. 6-8 ; ID., « Nos grandes écoles. XVII. L'Institut français en Espagne », art. cité, p. 408-409. Le texte de 1913 est issu d'une conférence donnée le 30 novembre 1912 lors du Congrès régional de l'Alliance française à Bordeaux.

⁴⁷⁹ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 31-32.

⁴⁸⁰ Cat. HEUZEY 06-11-1901.

d'un projet de création d'une mission *permanente*, autrement dit de jeter les bases d'une École française d'Espagne, est donnée par une lettre d'Arthur Engel à Léon Heuzey du début de l'année 1902. Elle nous apprend aussi son échec définitif : « Le projet Roujon a été abandonné, paraît-il, et avec raison, car il était prématuré. Mais ne pourrait-on pas consacrer à des missions isolées les sommes qu'on destinait à la fondation de cette École ? –⁴⁸¹ ». Il est regrettable que l'on ne dispose pas des lettres adressées par Léon Heuzey à Pierre Paris. Des informations substantielles devaient se trouver dans sa réponse à la lettre du 6 novembre 1901. Une deuxième missive du professeur bordelais laisse entrevoir l'une des raisons de l'échec de ce projet :

Votre lettre de ce matin ne m'a déçu qu'à moitié. Je redoutais en effet que M. Liard ne fût pas très favorable à un projet dont il aurait pu et peut être dû prendre l'initiative, et dont un autre était le promoteur ; je savais aussi que M. Roujon se laisse parfois emporter un peu vite. Cependant j'ai quelque chagrin à penser ce que ma carrière eût pu devenir et je regrette de ne pas être mis à même de bien servir l'université et la science, afin de laisser au moins le souvenir de quelque chose de bien à mes fils. C'est eux sans doute qui auront le moins à se plaindre que la chose n'ait pas mieux tourné, et je me console en songeant que je ne me séparerai pas d'eux, ni de mon excellent père, que l'âge commence à fatiguer⁴⁸².

Cette affaire était la seule qui m'attirât à Paris ; comme je n'ai nulle intention de donner follement de la tête contre un mur, je n'irai pas, et vous voudrez bien m'excuser, cher maître, de ne pas me rendre dimanche à votre aimable invitation. J'aurais dû, sans doute, au mois de juillet, battre le fer tant qu'il était chaud ; mais j'ai toujours peur d'être import[rat. = an]tun. La seule chose que je regrette, avec cette occasion de vous dire une fois plus mon affection, c'est de ne pas pouvoir expliquer à M. Liard qui a toujours été bienveillant pour moi, que c'est M. Roujon lui-même qui le premier m'avait parlé de ce projet, et que je ne suis pas coupable, comme il pourrait le penser, d'avoir essayé de faire quelque chose sans lui et à côté de lui⁴⁸³.

Cette lettre oriente vers une explication différente de celle qu'a prudemment proposée Jean-Marc Delaunay sans pour autant l'invalider (conjoncture internationale incertaine, problème lié au financement d'une telle école)⁴⁸⁴. Les propos de Pierre Paris laissent entendre que Louis Liard a pris ombrage du projet Paris-Roujon. Il est vrai, comme l'a signalé Jean-Marc Delaunay, que la direction de l'Enseignement supérieur était sans aucun doute plus compétente en la matière. En s'adressant à la direction des Beaux-Arts, Pierre Paris commet une erreur tactique qui nuit, voire condamne son projet. Remarquons d'ailleurs qu'à compter de cette date, il ne reçoit plus l'aide financière de Louis Liard pour financer ses voyages en Espagne [ANN. 59]. Nous avons vu qu'en mars 1903, c'est précisément Henry Roujon qui lui accorde 3 000 F sur deux ans. En mai 1904, lorsque la direction de l'Enseignement supérieur lui accorde 1 000 F, Louis Liard n'est plus à sa tête : devenu vice-recteur de l'académie de Paris, il a été remplacé par Charles Bayet le 26 septembre 1902⁴⁸⁵. Pierre Paris tente de justifier la maladresse qui froisse la susceptibilité d'un Louis Liard jaloux de ses préroga-

⁴⁸¹ Lettre d'Arthur Engel à Léon Heuzey, 09-02-1902, BIF, Ms 5772.

⁴⁸² Cette remarque laisse entendre que la création d'une école à Madrid aurait contraint Pierre Paris à s'y installer, l'éloignant ainsi de sa famille. Une brève allusion à Madrid dans une lettre que son père lui adresse à l'été 1901 indique que cette question avait manifestement été discutée en famille. Voir cat. PARIS (Léon) 23-08-1901.

⁴⁸³ Cat. HEUZEY 15-11-1901.

⁴⁸⁴ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 32.

⁴⁸⁵ Jean-François CONDETTE, *Les recteurs d'académie en France II. Dictionnaire*, ouvr. cité, p. 61-63, 256-258.

tives : c'est Henry Roujon lui-même qui aurait lancé l'idée. Il faut ici rappeler que depuis 1898, Pierre Paris, en tant que directeur de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux, est en relation étroite avec la direction des Beaux-Arts, ce qui n'était pas le cas auparavant. Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'à la fin du mois de juin 1901, il se rend à Paris, sur l'invitation d'Henry Roujon et en compagnie du professeur de l'école Louis Labbé, pour y défendre les intérêts bordelais au sujet du projet de création d'une école régionale d'Architecture. L'idée de fonder une École française d'Espagne est probablement abordée à cette occasion et c'est cette conversation qui motive la rédaction du mémoire et de la lettre que Pierre Paris dit avoir adressés à Henry Roujon en juillet. Cela expliquerait aussi que les procès-verbaux du conseil de l'université de Bordeaux n'en garde pas la trace : Pierre Paris n'agit pas dans le cadre de ses fonctions de professeur à la faculté des lettres mais en tant que directeur de l'école des Beaux-Arts.

Pierre Paris est donc bien l'auteur d'un rapport proposant la création d'une École française d'Espagne adressé au directeur des Beaux-Arts en juillet 1901, lequel sera enterré entre la fin de l'année 1901 et le début de l'année 1902. À l'évidence, ce projet et celui que Pierre Paris date à plusieurs reprises de 1898 sont les mêmes. Il paraît invraisemblable qu'il en soit autrement. Sommes-nous une fois de plus en présence d'une simple erreur de datation ? Pierre Paris se trompe-t-il – rappelons que la première mention publique de ce rapport date de 1912-1913 – en associant de bonne foi sa rédaction à des échanges qui purent avoir lieu entre Bordelais en 1898 alors que l'on mettait sur pieds la Société de correspondance hispanique ? C'est possible mais l'explication semble un peu courte. En 1899, Pierre Imbart de la Tour, dans un article que nous avons déjà cité, défendait l'idée d'une nécessaire « entente intellectuelle » entre la France et l'Espagne. Parmi les voies qu'il convenait de suivre, le professeur bordelais d'histoire médiévale insistait sur le fait que les hispanistes devaient être des passeurs de frontières : « Pour connaître un peuple, il ne suffit pas d'apprendre son histoire, il faut encore vivre de sa vie, le voir agir, penser, se mouvoir, dans son cadre, dans le milieu que la nature lui a fait. L'observation journalière est le meilleur des documents⁴⁸⁶ ». L'une des premières nécessités pour que cette « fraternité intellectuelle » devînt réalité passait donc par la création d'une mission permanente : « allons à l'Espagne et n'attendons pas qu'elle vienne à nous ». Et Pierre Imbart de la Tour de rappeler qu'Ernest Mérimée avait déjà appelé de ses vœux « la création à Madrid d'un Institut, analogue à nos Écoles de Rome et d'Athènes, destiné à former de jeunes savants français à la connaissance de la civilisation espagnole⁴⁸⁷ ». À cette date, en effet, l'hispaniste toulousain s'est exprimé publiquement à ce sujet dans un article de la *Revue internationale de l'enseignement* de 1898 :

Et puisque j'en suis à formuler des vœux, je voudrais exprimer ici une pensée qui s'est souvent présentée à mon esprit en songeant à nos boursiers d'Espagne. Il n'y aurait plus, semble-t-il, que peu à faire pour instituer à Madrid une petite école d'hispanisants français, qui comblerait une lacune dont nous n'avons que trop souffert. Nos boursiers, qui commencent à y être connus, nos étudiants qui s'y rendent à leurs frais, quelques jeunes érudits en mission en forment comme le premier noyau ou l'amorce ; les futurs candidats à l'agrégation y passeraient quelque temps avec grand profit. Il suffirait, semble-t-il, de peu de chose, de quelques bourses encore, pour que nous possédions à Madrid une sorte de séminaire, dont

⁴⁸⁶ Pierre IMBART DE LA TOUR, « Une entente intellectuelle avec l'Espagne », art. cité, p. 106.

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 121.

l'activité, dirigée avec soin, pourrait se mouvoir à l'aise dans un large domaine, et entretiendrait là-bas notre bon renom scientifique. Si nous le pouvons, ne laissons pas à d'autres le soin d'occuper les domaines inexplorés que les lettres ou l'histoire d'Espagne réservent encore aux chercheurs⁴⁸⁸.

Le projet d'Ernest Mérimée n'est pas celui de Pierre Paris. Même si les opportunités offertes aux chercheurs français sont évoquées, il met surtout en avant la dimension pédagogique que devrait revêtir la « petite école d'hispanisants français ». Plus de dix ans avant la naissance de l'Institut français, on voit donc se dessiner nettement les deux approches sur lesquelles il sera fondé : un hispanisme érudit (ou scientifique) et un hispanisme pédagogique. Il n'en reste pas moins vrai que dès 1898, quelqu'un avait proposé publiquement la fondation d'une école française à Madrid. Il ne s'agissait ni de Pierre Paris, ni d'un Bordelais, mais du Toulousain Ernest Mérimée. Aussi, il n'est pas impossible que dans le contexte des années 1909-1913, marquées par la rivalité entre les deux co-directeurs de l'Institut, Pierre Paris ait consciemment « falsifié » la date du rapport de 1901 pour montrer que Bordeaux n'avait pas été moins précurseur que Toulouse dans le dossier relatif à la création d'une École française d'Espagne, lequel avait sans doute déjà fait l'objet de discussions au sein d'une équipe bordelaise soucieuse de renforcer sa présence dans la péninsule Ibérique depuis 1895. C'est ce que suggère un document conservé par les descendants de Pierre Paris. Intitulé *Céramique espagnole à décor géométrique et mycénien*, ce texte manuscrit peut être daté de 1899 : il s'agit manifestement du mémoire que Pierre Paris adresse à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et qui est présenté à la corporation par Georges Perrot lors de la séance du 12 juillet 1899⁴⁸⁹. Après avoir montré l'intérêt que présente l'étude de la Protohistoire ibérique et la complexité des questions que soulèvent les rapports entre l'Ibérie et l'Orient méditerranéen, Pierre Paris explique :

Il faudrait, pour porter un peu de lumière dans ces ombres, la collaboration active et persistante des archéologues et des historiens [rat. = de] d'Espagne et de leurs confrères de France ; il y a place, dans l'œuvre à créer, pour un géographe, un numismate, un architecte, un épigraphiste, pour des recherches d'exploration et de cabinet. Ce serait mon vœu le plus cher que l'Université de Bordeaux, par un effort vigoureux de décentralisation, prît dans ce domaine nouveau une place de choix, et c'est à quoi tend mon initiative, si généreusement encouragée par l'Académie et la Direction de l'Enseignement Supérieur. Ce serait aussi pour moi la récompense précieuse d'explorations toujours intéressantes, mais quelquefois pénibles aussi, de pouvoir soulever un peu le voile dont s'enveloppe cette antiquité mystérieuse⁴⁹⁰.

Retour à Osuna, Almedinilla et Elche : des fouilles pour préparer l'avenir

À l'automne 1902, la nouvelle configuration offerte par l'arrivée de Charles Bayet à la tête de la direction de l'Enseignement supérieur a pu redonner de l'espoir à Pierre Paris. Une lettre à Léon Heuzey du printemps 1903 montre qu'il n'a pas renoncé et qu'il est par ailleurs

⁴⁸⁸ Ernest MÉRIMÉE, « L'espagnol à l'université de Toulouse », *Revue internationale de l'enseignement*, 36, 1898, p. 494-495.

⁴⁸⁹ Georges PERROT, « Mémoire de M. Pierre Paris sur la céramique espagnole à décor géométrique et mycénien », *CRAI*, 43, 4, 1899, p. 436-437.

⁴⁹⁰ Beyssac, AP-Paris-Philippe, s. c., s. d. [1899], f° 2-3.

conscient qu'un tel projet ne trouvera d'issue heureuse que dans le cadre de la diplomatie culturelle⁴⁹¹ :

Je parlerai certainement à M. Cambon⁴⁹² quand je passerai à Madrid, mais vous avez raison de ne vouloir le mêler officiellement aux affaires d'Osuna que si cela devient nécessaire. Jusqu'à présent, on peut très bien se passer de la diplomatie en ce qui regarde ces fouilles.

Ce serait peut-être autre chose si l'on voulait constituer la mission permanente en Espagne, mais, hélas ! nous n'en sommes pas là, et il y aura de la concurrence ! Tout à l'heure, M. Omont, dans un discours à la séance de clôture du Congrès des Sociétés Savantes, lançait ou soutenait l'idée d'une École française de Londres, pour étudier les archives d'Angleterre et autres pays⁴⁹³ !

Avant même la mise en place de l'*intercambio* et dans le prolongement direct des événements des années 1901-1902, Pierre Paris s'efforce de préparer le terrain. Dans la spécialité qui est la sienne, celle de l'hispanisme archéologique, l'abandon de la démarche personnelle au profit d'une stratégie fondée sur l'association et la collaboration lui permet de montrer en haut lieu tout l'intérêt qu'il y aurait à assurer la présence permanente d'une mission française dans la péninsule, en particulier en formant de nouvelles recrues pour renforcer les rangs d'un hispanisme encore dans l'enfance. Les démarches entreprises pour disposer d'un jeune archéologue font partie de cette stratégie. L'idée semble venir d'Arthur Engel. Dès mars 1903, dans une lettre à Léon Heuzey, ce dernier revient sur la richesse archéologique de l'Andalousie, « la terre promise des antiquaires » : « Quel dommage que l'École de Rome ne se décide pas à comprendre l'Espagne dans son domaine ! –⁴⁹⁴ ». Il revient sur le sujet un mois plus tard, de façon bien plus précise :

Le petit service privé d'antiquités que j'ai organisé ici (et que je suis en mesure de copier dans n'importe quelle ville d'Espagne), deviendra peut-être un jour officiel, en se développant sur toute l'Espagne. Il suffirait, comme je l'écrivais l'autre jour à Pierre Paris, d'envoyer régulièrement un membre de Rome est un d'Athènes pour exploiter les cerros ou despoblados que j'aurai conquis. – Messieurs Homolle et Duchesne résisteront peut-être. Mais ne suffirait-il pas d'un vote de l'Académie ? Ne suffirait-il pas d'ajouter une seule phrase au règlement : « l'Espagne est comprise dans la sphère d'action des écoles de Rome et d'Athènes ? ». – Et du coup vous auriez, sans frais, sans bruit, une mission permanente publiant ses découvertes dans la Bibliothèque des écoles de R. et d'Athènes, et renouvelant les éléments des musées, comme vous le souhaitez, avec des monuments tirés directement du sol, sans porter ombrage à personne dans cette Espagne si susceptible, si peu amie de l'étranger.

Plus tard, si vous voulez rendre cette mission indépendante, vous le pourrez, mais à la condition, ne l'oubliez pas, d'y associer, au moins pour la forme, des Espagnols ! Ce serait une grave erreur que de les laisser de côté : il faudra mettre en vedette des noms comme García, Gómez, ou Rodríguez. – Vous voyez ce que j'ai fait et qui m'a réussi : j'ai commencé par m'associer un Gómez (Fernando), qui me sert de parapet ; ce qui ne m'empêche pas d'être le seul maître de l'entreprise et d'en tirer les profits qui m'intéressent. Si mon œuvre se développe, avec le temps, Gómez peut devenir l'Academia de la Historia, et moi, être rem-

⁴⁹¹ Cat. HEUZEY 15-04-1903.

⁴⁹² Jules CAMBON (1845-1935) est ambassadeur de France en Espagne de 1902 à 1907.

⁴⁹³ Henry OMONT, *Discours prononcé à la séance générale du Congrès le samedi 18 avril 1903*, Paris, Imprimerie nationale, 1903, p. 12.

⁴⁹⁴ Lettre d'Arthur Engel à Léon Heuzey, 20-03-1903, BIF, Ms 5772.

placé par le Ministère de l'Instruction publique. Il me semble, avec l'expérience que j'ai du pays et des gens, que ce serait là la marche à suivre. Vous jugerez. – Il y a peut-être des difficultés qui m'échappent ; c'est même probable, car ce pauvre Monsieur Geffroy⁴⁹⁵, à qui j'écrivais il y a dix ans déjà, après un exposé de la question : « À quand l'École française d'Espagne ? » n'a jamais voulu se prononcer⁴⁹⁶.

Cette lettre en dit beaucoup sur l'état d'esprit d'Arthur Engel et sur son rapport à l'Espagne. Elle apparaît quelque peu déconnectée des réalités du monde universitaire français de son temps et fait fi des enjeux qui opposent des réseaux aux objectifs et aux intérêts différents (à commencer par ceux de Bordeaux et de Toulouse). Il n'en reste pas moins vrai que la stratégie très pragmatique qu'il propose convainc suffisamment Pierre Paris pour qu'il décide de s'y associer. En mars 1904, ce dernier, que l'expérience des fouilles d'Osuna avec Arthur Engel a plus que jamais rendu sensible à cette question, propose à Léon Heuzey de confier l'éducation du jeune Charles Dubois (1877-1965) à George E. Bonsor. Normalien, agrégé des lettres en 1901 (7^e place), membre de l'École française de Rome (1901-1904), il est le fils de Théodore Dubois (1837-1924), directeur du Conservatoire de Paris, membre de l'Académie des Beaux-Arts (1894). Pierre Paris ajoute : « Ce serait là un premier élément pour notre fameuse mission⁴⁹⁷ ». Le projet d'ouvrir un nouveau chantier de fouille à Almedinilla, l'inconstance d'Arthur Engel et les contraintes administratives auxquelles il est lui-même soumis renforcent la détermination de Pierre Paris :

Ce brave ami [Arthur Engel], hélas ! règle les choses comme si j'étais aussi libre que lui. Je ne vois pas comment je pourrais aller le remplacer en mai à Almedinilla. Tant que l'on ne mettra pas carrément en congé pendant deux ou trois ans, je serai pour tout le monde plutôt un obstacle qu'une aide, et c'est une raison de plus pour que l'on forme, et vite, un archéologue actif absolument consacré à l'Espagne. Je ne veux pas, cher maître, être constamment cause que vous emploieriez un temps bien trop précieux à faire des démarches à mon sujet. L'occasion va peut-être être bonne de poser carrément la question à M. Bayet et Maral [?]. Mais l'essentiel est qu'on marche, avec un autre, sinon avec moi, et que l'on ne laisse pas Engel tout planter là quand tout sera bien amorcé. C'est ce qui serait arrivé fatalement à Osuna l'année dernière, quand la chaleur est arrivée, sans votre intervention décisive⁴⁹⁸.

Mais cette première solution fait long feu : « Envoyer le fils de M. Dubois ? Je suis un peu refroidi à son égard. Radet, qui le connaît, me dit qu'il est très peu dégourdi, et qu'il n'aurait pas confiance en lui. Il serait alors, peut-être, imprudent, de le lancer ainsi tout seul pour commencer⁴⁹⁹ ».

Il n'en va pas de même l'année suivante avec le projet des fouilles d'Elche. En mars 1905, il est évoqué à l'occasion d'un dîner qui réunit Raymond Thamin et Maxime Collignon chez Charles Bayet. Maurice Holleaux ne peut envoyer un athénien à Pierre Paris, lui-même n'ayant pas suffisamment de pensionnaires. Le directeur de l'Enseignement supérieur, qui refuse d'intervenir en personne, suggère que Pierre Paris sollicite Louis Duchesne, directeur

⁴⁹⁵ Auguste Geffroy (1820-1895), directeur de l'École française de Rome entre 1875 et 1882 puis à nouveau de 1888 à 1895.

⁴⁹⁶ Lettre d'Arthur Engel à Léon Heuzey, 17-04-1903, BIF, Ms 5772. Voir également la lettre du 21-04-1903.

⁴⁹⁷ Cat. HEUZEY 31-03-1904. Voir également la lettre du 04-04-1904.

⁴⁹⁸ Cat. HEUZEY 31-03-1904.

⁴⁹⁹ Cat. HEUZEY 02-05-1904.

de l'EFR⁵⁰⁰. La lettre qu'il lui adresse est habile en ce sens qu'il ne dit mot de ses projets de mission permanente en Espagne ; au contraire, il lui laisse entendre qu'il y aurait là une opportunité pour que l'EFR étende un peu plus son domaine d'action en « annexant » l'Espagne⁵⁰¹. Louis Duchesne accepte de lui confier Eugène Albertini, normalien (1899), agrégé des lettres en 1903 (1^{er} rang) et membre de l'EFR entre 1903 et 1906⁵⁰². Pierre Paris se montre satisfait et y voit un bon présage pour l'avenir :

Je suis doublement content de cette décision qui d'abord permet d'espérer la création assez proche de cette fameuse Mission hispanique, dont je rêve, qui ensuite me donne la possibilité de ne pas abandonner l'Espagne et de ne pas abandonner non plus ma Faculté des Lettres, mon École des Beaux-Arts, ni surtout mes pauvres orphelins. Je pourrai faire, par la suite, de nombreuses absences assez courtes, et tout ira le mieux du monde⁵⁰³.

Un message identique est adressé au directeur de l'Enseignement supérieur pour le remercier de son arbitrage discret. La lettre est d'autant plus intéressante que Pierre Paris exprime clairement le souhait que la future école, si elle doit voir le jour, puisse être une œuvre bordelaise et, surtout, qu'elle ne limite pas son activité à l'hispanisme archéologique :

J'ose même espérer que la mission de M. Albertini en Espagne ne fera qu'inaugurer une série, et que peu à peu nous arriverons à constituer une mission permanente, peut-être rattachée à l'Université de Bordeaux, qui trouvera au delà des Pyrénées ample matière à d'importants travaux archéologiques, historiques, artistiques et littéraires⁵⁰⁴.

Outre le fait qu'en raison de la maladie de Pierre Paris l'essentiel de la fouille d'Elche a reposé sur le jeune farnésien, cet enjeu explique aussi que Pierre Paris se montre soucieux de l'introduire dans le monde scientifique et de faire connaître le produit de ses travaux. Il lui laisse ainsi le soin de communiquer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres les résultats de cette campagne et de les publier : « je pense qu'il faut en laisser la peine et l'honneur à mon jeune et vaillant compagnon. Il l'a vingt fois mérité⁵⁰⁵ ».



⁵⁰⁰ Cat. HEUZEY 28-03-1905. Brigitte WACHÉ, *Monseigneur Louis Duchesne (1843-1922). Historien de l'Église, directeur de l'École française de Rome*, Rome, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (167), 1992.

⁵⁰¹ Cat. DUCHESNE 14-03-1905 : « j'ose espérer que vous voudrez bien ne pas rejeter a priori le projet d'associer l'École de Rome à des travaux entrepris par un ancien camarade athénien. Sans doute jugerez-vous que l'Espagne est un assez beau domaine archéologique, historique et artistique pour que vous cherchiez à l'annexer, en partie tout au moins, à votre domaine italien et africain ». Quelques années auparavant, le directeur de l'EFR Auguste Geffroy semble avoir eu l'ambition d'étendre les activités de son École à l'ensemble de la Méditerranée occidentale. Voir le témoignage de Romain Rolland dans Sarah REY, *Écrire l'histoire ancienne à l'École française de Rome (1873-1940)*, Rome, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (462), 2012, p. 221, n. 237.

⁵⁰² Cat. DUCHESNE 28-03-1905. Sa thèse complémentaire portera d'ailleurs sur l'Espagne : Eugène ALBERTINI, *Les divisions administratives de l'Espagne romaine*, Paris, E. de Boccard, 1923. Sur sa trajectoire, voir en premier lieu Pierre ROUILLARD, « Eugène Albertini », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 321-324.

⁵⁰³ Cat. HEUZEY 28-03-1905. Voir également cat. RADET 27-03-1905.

⁵⁰⁴ Cat. BAYET 31-03-1905. Voir aussi la lettre du 03-04-1905.

⁵⁰⁵ Cat. HEUZEY 06-10-1905. Voir également la lettre du 23-10-1905. Voir également les lettres d'Eugène Albertini à Edmond Pottier, 24-10-1905 et 31-10-1905, ML-DAO, Ms 305 (06) 1-110.

En résumé, retenons que le projet de fonder une École française d'Espagne s'affirme au cours des années 1898-1909 dans les deux centres naissants de l'hispanisme français que sont Bordeaux et Toulouse. La question de la paternité de l'École est un faux problème dans la mesure où les deux approches sont différentes. En proposant dès 1898 de créer « une petite école d'hispanisants français », Ernest Mérimée souhaite privilégier l'enseignement de la langue et de la civilisation espagnole, ce qui débouche, entre 1906 et 1908, sur l'organisation de cours et de conférences à Burgos et à Madrid dans le cadre de l'Union des étudiants français en Espagne. Celle-ci est conçue comme une sorte de séminaire français dans la péninsule propre à stimuler les échanges intellectuels entre les deux pays. On peut y voir l'adaptation d'un modèle pédagogique fondé sur l'émulation et les échanges professeurs-conférenciers / élèves-auditeurs qui est celui de l'École normale supérieure (Ernest Mérimée est normalien de la promotion 1867). Le projet bordelais est autre. Porté plus particulièrement par deux hommes, Pierre Paris et Georges Radet, qui sont antiquisants et tous deux anciens membres de l'École française d'Athènes, leur programme accorde une place essentielle à la recherche érudite. Les mots par lesquels ils désignent leur projet portent la marque de leur *habitus athénien* : « l'École française d'Espagne » revendique sa filiation avec les modèles que sont l'EFA et l'EFR. Les réalisations qu'ils mettent en œuvre pour convaincre les responsables politiques aussi : missions archéologiques de Pierre Paris dès 1896, création du *Bulletin hispanique* et d'une Société de correspondance hispanique en 1898-1899, projet d'une mission permanente en 1901 (devait-elle être exclusivement archéologique ?), développement de fouilles en association afin de faire travailler ensemble des archéologues confirmés et de jeunes chercheurs, mise en place de l'*intercambio* en 1908. À partir de 1905, peut-être plus tôt, Pierre Paris semble prendre conscience qu'un tel projet n'a de chance d'aboutir que s'il ne se cantonne pas au champ spécifique de l'hispanisme archéologique ; il doit au contraire participer à l'institutionnalisation d'un hispanisme érudit plus englobant par ses objets (archéologie, histoire, art, philologie) et par les périodes qu'il se propose d'étudier. C'est ainsi qu'émerge peu à peu l'École des hautes études hispaniques, fondée en 1909. Le choix d'un nom qui évoque celui de l'École pratique des hautes études, créée en 1868 pour impulser un mouvement de rénovation de la recherche et de l'érudition française, et celui de l'École des hautes études sociales, officiellement inaugurée en novembre 1900⁵⁰⁶, montre bien la volonté d'affirmer la modernité et l'ouverture de la nouvelle école face aux modèles initiaux romains et athéniens, tout en affichant sa spécificité (hispanisme érudit) face à la section toulousaine (hispanisme pédagogique) ainsi que l'ambition de s'imposer comme l'« École française d'Espagne » et non comme un simple institut de l'université de Bordeaux créé dans le cadre de la décentralisation universitaire. Enfin, si l'existence de deux projets parallèles suscite dans un premier temps l'inquiétude et l'hostilité, en particulier chez les Toulousains dans la mesure où l'UEFE précède l'EHEH, elles sont surtout alimentées par la rivalité personnelle qui oppose Pierre Paris à Ernest Mérimée. L'action médiatrice des deux recteurs et la dimension collective de deux entreprises qui sont fondamentalement complémentaires, permet rapidement de transformer la rivalité en association fructueuse. C'est ainsi que naît l'Institut français de Madrid [FIG. 312] :

⁵⁰⁶ Voir cat. THAMIN 06-11-1911 (n. 1).

Et dans ces Universités [Bordeaux et Toulouse], deux hommes ont incarné les volontés collectives. À Toulouse, c'est l'élégant et pur Castillan qu'est M. Mérimée, dont la connaissance de la langue et de la littérature espagnoles est réputée non seulement en France, mais en Espagne même. À Bordeaux, c'est Paris, cet amant passionné de l'Espagne, cet hidalgo de la science hispanique (je puis d'autant mieux l'appeler de ce nom que son enthousiasme, qui ne connaît pas les obstacles, m'a souvent réduit au rôle de Sancho Pança), Paris l'infatigable, qui, par une cruauté du sort, n'est pas ici, fatigué qu'il est, presque pour la première fois de sa vie⁵⁰⁷ !

À partir de 1909, les deux co-directeurs doivent relever de nouveaux défis : montrer que la nouvelle institution vit et œuvrer à son développement.

3. — LA RECHERCHE D'UNE DIRECTION EFFICACE (1909-1913)

Jean-Marc Delaunay et Antonio Niño ont étudié minutieusement l'histoire des débuts de l'Institut dans le cadre des relations internationales franco-espagnoles du début du XX^e siècle, mettant ainsi en évidence un certain nombre d'enjeux auxquels doivent faire face Pierre Paris et Ernest Mérimée dans les années qui précèdent la Grande Guerre : tensions diplomatiques entre les deux pays, notamment au sujet de la question marocaine, construction de l'édifice de l'Institut, accueil des premiers pensionnaires, organisation des premiers travaux, difficultés liées à l'insuffisance des ressources financières et à la perte au change (elles deviennent particulièrement préoccupantes avec l'effondrement du franc et la forte inflation liés au conflit mondial), le tout sous fond de rivalité chronique, parfois mesquine, entre les deux co-directeurs. Nous ne reviendrons pas sur ces questions⁵⁰⁸.

En revanche, au-delà des enjeux qu'impliquent la naissance et la mise en route d'un nouvel institut de recherche – une question sur laquelle nous reviendrons dans un autre chapitre –, nous nous arrêterons sur ce que Pierre Paris considère comme un défi majeur dans les premières années de son directorat : la clarification de son statut de directeur et son désir d'être détaché à Madrid afin de pouvoir exercer efficacement ses fonctions. En effet, entre 1909 et 1913, son travail pour développer l'œuvre fondée par l'université de Bordeaux est rendu plus compliqué en raison de la direction à distance qui lui est imposée, sans oublier la rivalité chronique qui l'oppose à son confrère Ernest Mérimée.

C'est dans ce contexte que s'inscrit la candidature de Pierre Paris à la direction de l'École française d'Athènes en 1912. Comment interpréter une telle décision ? Alors qu'il sillonne l'Espagne depuis 1896 et qu'il a consacré près de quinze ans à faire émerger une École française d'Espagne, faut-il y voir le choix d'un hispaniste repentí désireux de revenir vers ses premières amours d'helléniste et tenté par une fonction assurément plus prestigieuse ? Jean-

⁵⁰⁷ Toast de Raymond Thamin, dans UNIVERSITÉS DE BORDEAUX ET DE TOULOUSE, *Inauguration de l'Institut français d'Espagne. 26 mars 1913*, ouvr. cité, p. 38-39. Rappelons que Pierre Paris, malade, ne peut assister à l'inauguration.

⁵⁰⁸ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 61-88 ; Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 195-207. Dans notre volume 3 sur la correspondance de Pierre Paris, voir notamment les échanges avec René Dubroca, secrétaire général du rectorat de Bordeaux, et le recteur Raymond Thamin.

Marc Delaunay a mentionné cet « espoir déçu⁵⁰⁹ ». En fut-il vraiment un ? Ne fut-il que cela ?

Prendre la direction de l'École française d'Athènes (1912-1913) ?

Au cours de l'hiver 1911-1912, Maurice Holleaux, ancien camarade de promotion de Pierre Paris à Athènes, démissionne de la direction de l'EFA⁵¹⁰. Pierre Paris décide de poser sa candidature. Le 11 février 1912, il confie ses intentions à Camille Jullian. Précisant qu'il a reçu les encouragements de Maurice Holleaux, il demande à son ami, qui réside à Paris et est membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de lui apporter son soutien et de le tenir informé des discussions officielles. Son espoir de retrouver la Grèce semble sincère : « Quoi qu'il arrive d'ailleurs, je me consolerais, car j'aurai mon Espagne comme pis aller. Mais quand je songe à Athènes, ce sont tous les précieux souvenirs de trois années heureuses qui me remontent au cerveau⁵¹¹ ». Il précise toutefois qu'il ne se présentera que « si Homolle ne retourne pas à Athènes ». Pierre Paris est donc manifestement au courant des enjeux de la petite révolution de palais qui est en train de se jouer. Théophile Homolle est en effet dans une situation délicate. Prédécesseur de Maurice Holleaux à Athènes (1890-1903), critiqué pour la lenteur avec laquelle il conduit la publication des fouilles de Delphes, le scandale provoqué par le vol de la Joconde (21 août 1911), alors qu'il est directeur des Musées nationaux, entraîne son limogeage. Ainsi, d'après Gustave Fougères, « Homolle accepta comme une compensation de succéder à son propre successeur⁵¹² ». Si Pierre Paris s'imaginait à la tête de la maison du Lycabette, son rêve fut de courte durée. Trois jours après avoir écrit à Camille Jullian, il s'adresse à nouveau à lui : Gabriel Leroux l'a informé que Théophile Homolle allait reprendre la direction de l'EFA. La nouvelle est-elle fondée⁵¹³ ? En l'absence d'une confirmation officielle, il espère toujours. Il semble avoir reçu – non sans un certain embarras – l'appui de son ancien directeur athénien, Paul Foucart, lequel lui a signalé des candidats potentiels⁵¹⁴. Les lettres que nous venons de citer nous apprennent qu'il s'est aussi adressé à Léon Heuzey (leurs échanges ne sont pas conservés) et à Théophile Homolle lui-même pour lui demander quelles étaient ses intentions. Ce dernier ne lui a pas répondu. Il sollicite également Salomon Reinach⁵¹⁵.

Le 23 février, l'Académie des inscriptions et belles-lettres est officiellement informée de la démission de Maurice Holleaux ; elle doit proposer « une liste de présentation aux fonctions de directeur de l'École française d'Athènes » au ministre de l'Instruction publique. Lors de la séance du 1^{er} mars, la commission des Écoles d'Athènes et de Rome adresse sa proposition à l'Académie. Théophile Homolle est présenté en première ligne, « en deuxième ligne *ex ae-*

⁵⁰⁹ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 72.

⁵¹⁰ Mario ROQUES, « Notice sur la vie et les travaux de M. Maurice Holleaux, membre de l'Académie », *CRAI*, 87, 1, 1943, p. 49-50.

⁵¹¹ Cat. JULLIAN 11-02-1912.

⁵¹² Gustave FOUGÈRES, « Théophile Homolle, collaborateur et directeur des *Monuments et mémoires* (1848-1925) », *MMAI*, 28, 1, 1925, p. XXVII-XXVIII.

⁵¹³ Cat. JULLIAN 15-02-1912.

⁵¹⁴ Cat. JULLIAN 18-02-1912.

⁵¹⁵ Cat. REINACH (Salomon) 18-02-1912.

quo, MM. Paris et Radet ». Le vote confirme le choix de la commission : pour la première ligne, Théophile Homolle obtient 30 voix contre 2 à Georges Radet et un bulletin blanc ; pour la deuxième ligne, Pierre Paris s'impose avec 17 voix contre 14 à Georges Radet et un bulletin blanc⁵¹⁶. Avant même que les présentations officielles ne soient faites et qu'ait lieu le vote du 1^{er} mars, Pierre Paris sait qu'il n'a aucune chance. Dès le 23 février, il écrit à Alfred Morel-Fatio :

M. Homolle accepte de retourner à Athènes. Voilà donc mes velléités helléniques abandonnées, et, je vous l'assure, sans grand regret. Je reste tout à l'Espagne, bien qu'un peu découragé de voir que nous sommes si peu aidés, qu'on nous marchande les plus modestes subventions, et que nous ne pouvons offrir à nos missionnaires que des traitements de misère. J'avais pensé que, moi disparaissant, tout se réglerait plus facilement, et que la direction de l'enseignement supérieur se montrerait plus bienveillante ; c'était un peu, comme vous le dites, la victoire de Mérimée, mais victoire sur moi, et ne touchant pas l'œuvre elle-même. Je suis très flatté que vous croyiez le contraire, cher Monsieur, et je vous promets que je vais continuer à défendre l'École française d'Espagne et son Directeur⁵¹⁷.

L'helléniste que Pierre Paris ne cesse d'être a sans doute caressé l'espoir d'occuper la fonction prestigieuse qu'est la direction de l'EFA. Les propos qu'il tient à Alfred Morel-Fatio laissent cependant entrevoir une autre motivation : la lassitude que provoque la « direction in partibus » de l'EHEH depuis 1909, laquelle ne lui permet pas de remplir pleinement son rôle, le manque de moyens financiers pour la faire fonctionner, en particulier pour donner aux jeunes hispanistes un statut égal à celui des farnésiens et des athéniens, sans oublier le conflit avec Ernest Mérimée⁵¹⁸.

Malgré ses premières intentions, s'est-il officiellement présenté tout en sachant que Théophile Homolle était candidat ? Ou l'initiative est-elle venue de l'Académie informée de ses intentions ? Nous ne le savons pas. Mais l'issue de cette affaire ne se résume pas à un « espoir déçu ». Sur ce point, les propos qu'il tient à Émile Cartailhac quelques jours après l'élection sont intéressants. Pierre Paris a beau minimiser sa présentation en seconde ligne, il reconnaît pourtant qu'il y a dans cette décision la marque d'une reconnaissance officielle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour son œuvre au service de l'hispanisme et de la France⁵¹⁹. Si Émile Cartailhac semble considérer que Pierre Paris s'est positionné pour une future élection à la direction de l'EFA, on peut aussi considérer que les échanges de l'hiver 1912 lui permettent de prendre rang pour une future élection en tant que membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En outre, il est intéressant de remarquer que le nom de Georges Radet lui a été associé. Au-delà du seul cas de Pierre Paris, ce choix peut être vu comme une reconnaissance officielle du rôle joué par les deux hommes, et à travers eux par une université de province, dans la politique d'entente intellectuelle avec l'Espagne. La présentation en seconde ligne est donc une victoire en elle-même et Pierre Paris, malgré une déception mal dissimulée, en est conscient.

⁵¹⁶ A-AIBL, compte rendu des séances (ms.), E 104, procès-verbal p. 395-396, 399.

⁵¹⁷ Cat. MOREL-FATIO 23-02-1912.

⁵¹⁸ Comme l'a relevé Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 72.

⁵¹⁹ Cat. CARTAILHAC 05-03-1912.

La candidature de Pierre Paris à la direction de l'École française d'Athènes trouve son épilogue l'année suivante. En avril 1913, Maxime Collignon, qui a assisté à l'inauguration de l'Institut français de Madrid en tant que représentant de l'Académie un mois plus tôt, écrit à Pierre Paris pour l'informer qu'à la suite du retour de Théophile Homolle en France, nommé administrateur de la Bibliothèque nationale, la direction de l'EFA est à nouveau vacante :

D'après ce que vous m'avez dit à Madrid, vous songez maintenant à diriger sur place votre École des Hautes Études hispaniques, et y résider, ce qui me paraît très souhaitable pour l'École qui est votre œuvre et qui a devant elle un bel avenir. Je ne crois donc pas que vous tourniez les yeux vers Athènes, et, connaissant vos intentions, plusieurs des Athéniens de l'Académie ont pensé à Fougères.

Nous aurons cependant à proposer un autre nom. Le vôtre l'a déjà été l'an dernier, et vous savez que la Commission a ainsi voulu vous donner un témoignage de sympathie. Cagnat a dû vous demander s'il vous serait agréable qu'il en fût de même cette année. Je vous serais très obligé de me le dire aussi d'un mot avant vendredi, puisque nous devons ce jour là faire les propositions.

Il me paraît très probable que Fougères sera présenté en première ligne, et je crois que le choix sera ratifié en haut lieu⁵²⁰.

À cette date en effet, l'information a déjà filtré dans la presse et la nomination de Gustave Fougères (1863-1927) est donnée pour acquise avant même que l'Académie n'ait fait les présentations⁵²¹. La lecture de cette lettre dut laisser un goût amer à Pierre Paris. Il apparaît décidément comme un éternel second dès lors qu'il s'agit de prétendre à un poste stratégique (souvenons-nous de ses candidatures malheureuses à la Sorbonne en 1893 et 1900). Sa réponse fut manifestement négative puisque lors de la séance du 25 avril, Gustave Fougères est proposé au choix du ministre comme nouveau directeur de l'EFA tandis que le toulousain Félix Dürrbach est présenté en deuxième ligne⁵²². Outre le caractère peu amène de la proposition de Maxime Collignon malgré les compliments que comporte sa lettre, la situation de Pierre Paris au printemps 1913 est différente de celle de l'année précédente comme le rappelle le directeur de l'Enseignement supérieur : « Je dois voir prochainement M. Thamin. J'espère qu'il apportera la combinaison qui vous permettra de résider en Espagne. Et je comprends que vous renonciez à d'autres projets pour vous consacrer à l'œuvre si bien commencée⁵²³ ». Alors que l'Institut français (où l'on a prévu un appartement pour le directeur de l'EHEH) vient d'être inauguré, Pierre Paris est sur le point d'atteindre l'objectif qu'il poursuit depuis 1909 : quitter Bordeaux pour s'installer à Madrid en tant que directeur-résident de l'École française d'Espagne. Quel sens aurait l'acceptation d'une proposition en seconde ligne pour la direction athénienne sinon celui d'envoyer un message contradictoire à ceux qui pouvaient contribuer à son installation en Espagne ?

⁵²⁰ Cat. COLLIGNON 19-04-1913.

⁵²¹ A. A.-P. [ANONYME], « À l'École d'Athènes », *Journal des débats politiques et littéraires*, 11-04-1913, p. 2.

⁵²² CRAI, 57, 2, 1913, p. 139.

⁵²³ Cat. BAYET 22-04-1913.

Le directeur-résident de l'EHEH et la question Albertini

En ce printemps 1913, il est évident pour tout le monde que la direction effective de l'EHEH doit lui revenir et lui-même n'en doute pas : « Il est à peu près certain que je m'installerais définitivement à Madrid en octobre ou novembre. Et vous pouvez bien penser qu'un de nos premiers voyages sera vers ce délicieux pays [l'Andalousie], où nous serons si heureux, ma femme et moi, de visiter d'excellents amis sous un ciel admirable », écrit-il à George E. Bonsor⁵²⁴. C'est aussi la position de Raymond Thamin. Le 26 mai 1913, il informe officiellement le doyen Georges Radet : une augmentation de la subvention accordée par la direction de l'Enseignement supérieur à l'École va permettre de créer le poste de directeur et « il est de toute vraisemblance que M. Paris sera appelé ». Aussi, même si « cette nomination exige des formalités préalables », le doyen est prié de se préoccuper d'ores et déjà de lui trouver un suppléant à la faculté des lettres⁵²⁵. La combinaison financière que propose Raymond Thamin au conseil de l'université de Bordeaux dès le 13 juin confirme que l'on prépare la nomination de Pierre Paris. Depuis 1909, celui-ci ne touche aucun traitement particulier pour la délégation à la direction de l'École. Il percevait 8 000 F de l'État en tant que professeur d'archéologie et d'histoire de l'art et 4 000 F de la ville de Bordeaux pour la direction de l'école municipale des Beaux-Arts [ANN. 25]. Or sa nomination à Madrid va le contraindre à abandonner son directorat artistique⁵²⁶. Aussi, en proposant de fixer le traitement du futur directeur de l'École des hautes études hispaniques à 12 000 F, Raymond Thamin permet en réalité à Pierre Paris de maintenir son salaire au même niveau⁵²⁷. C'est l'un des aspects de la « combinaison » qu'évoquait Charles Bayet dans sa lettre du 22 avril⁵²⁸. Le 17 juin, Pierre Paris peut officiellement faire acte de candidature⁵²⁹.

D'après Jean-Marc Delaunay, un arrêté du 26 juin [*sic* : du 23] nomme Pierre Paris directeur de l'EHEH pour trois ans. Eugène Albertini estimant que les règles administratives n'avaient pas été respectées, puisqu'il n'y avait pas eu de vote à partir des candidatures déclarées, il aurait contraint le conseil de l'université à organiser un scrutin en bonne et due forme et se serait porté candidat⁵³⁰. Cet épisode entrerait en ligne de compte pour expliquer la rupture Paris-Albertini quelques mois plus tard. En réalité, la procédure administrative a été respectée. En effet, l'arrêté du 23 juin ne nomme pas Pierre Paris directeur mais se contente de ratifier la décision du conseil de l'université « portant création d'un emploi de

⁵²⁴ Cat. BONSOR 06-05-1913.

⁵²⁵ Lettre du recteur de l'académie de Bordeaux au doyen de la faculté des lettres, 26-05-1913, AD-Gironde, dossier personnel de Pierre Paris, 1603 AW 6. Voir aussi le procès-verbal de la séance du conseil de l'université de Bordeaux, 06-05-1913, AD-Gironde, 2014/122 457, vol. 1910-1920, p. 163.

⁵²⁶ Contrairement à ce qu'écrit Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 119, il ne semble pas y avoir « refus de la municipalité bordelaise de le maintenir à la tête de l'École municipale des beaux-arts ». Comment Pierre Paris aurait-il pu continuer à exercer cette fonction tout en s'installant en Espagne ?

⁵²⁷ Procès-verbal de la séance du conseil de l'université de Bordeaux, 13-06-1913, AD-Gironde, 2014/122 457.

⁵²⁸ Voir également Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 81-82 sur l'accord trouvé entre l'université de Bordeaux et la direction de l'Enseignement supérieur pour financer la création du poste de directeur de l'EHEH et la suppléance de Pierre Paris.

⁵²⁹ Cat. THAMIN 17-06-1913.

⁵³⁰ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 82.

directeur » sans attribuer la fonction à qui que ce soit. Le conseil de l'université en est informé lors de la séance du 11 juillet. Le procès-verbal précise :

Prochaine séance du Conseil de l'Université. Après pointage des noms des membres du conseil qui pourront se trouver à Bordeaux pour tenir une séance dans laquelle devront être faites les présentations en vue de la désignation du directeur de cette École, le conseil décide qu'il se réunira le vendredi 25 juillet, à 2 heures⁵³¹.

La procédure suivie est donc tout à fait transparente. L'élection a lieu comme prévu le 25 juillet. Trois candidats se sont déclarés : Pierre Paris, Eugène Albertini et Jules Laborde, agrégé d'espagnol (1^{er} rang), professeur au collège Rollin. À l'unanimité des onze voix, Pierre Paris est désigné directeur et Eugène Albertini est proposé en deuxième ligne, lui aussi à l'unanimité⁵³². Cet épisode ne nous semble pas attester l'existence de tensions entre les deux hommes. Eugène Albertini, aussi ambitieux soit-il, ne pouvait ignorer qu'il n'avait aucune chance de revenir à Madrid comme directeur de l'EHEH. En revanche, lui aussi sait, pour reprendre les termes de Pierre Paris, « ce que valent les présentations en seconde ligne⁵³³ ». Normalien, agrégé, farnésien, collaborateur de Pierre Paris depuis 1905, ancien membre de l'EHEH, son parcours est brillant mais il n'a alors aucune position stable au sein de la recherche et de l'enseignement supérieur. Dans le jeu subtil des cooptations universitaires, la décision de l'université de Bordeaux, plutôt que de représenter « un échec cuisant⁵³⁴ », lui permet de préparer l'avenir.

Dès lors, comment expliquer la rupture qui survient entre lui et Pierre Paris à la fin du mois de décembre 1913 ? Jean-Marc Delaunay a évoqué « une augmentation de salaire qu'on lui mesura chichement (500 F) ». Nous n'avons pas retrouvé cette information mais, quoi qu'il en soit, il ne peut s'agir que d'un prétexte. Eugène Albertini remplit alors une double mission à l'Institut :

M. Albertini, nommé secrétaire et professeur de la Section toulousaine de l'Institut [l'UEFE], nous était aussi attaché, car l'Université de Bordeaux avait contribué à lui constituer un traitement suffisant pour qu'il pût, à la fois, assumer son service toulousain et poursuivre la rédaction de notre *Corpus* des sculptures antiques de l'Espagne. Des circonstances tout à fait indépendantes de notre direction ont amené, dès la fin de décembre, le départ volontaire de M. Albertini et son renoncement absolu à toute étude hispanique. Nous avons déploré cette décision, et parce que M. Albertini devait fournir une belle carrière d'hispanisant et parce que sa désertion risque de rendre stériles le travail considérable et les dépenses faites pendant plusieurs années en vue de notre grand recueil archéologique⁵³⁵.

⁵³¹ Procès-verbal de la séance du 11-07-1913, AD-Gironde, 2014/122 457, p. 175.

⁵³² Procès-verbal de la séance du 25-07-1913, AD-Gironde, 2014/122 457, p. 183-184.

⁵³³ Cat. CARTAILHAC 05-03-1912.

⁵³⁴ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 84.

⁵³⁵ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1913-1914 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1913-1914, p. 136-137. Voir également cat. REINACH (Salomon) 10-04-1914 ; cat. RUBIÓ I LLUCH 08-01-1914, 12-04-1914 ; cat. THAMIN 29-04-1914.

Si les explications avancées par Jean-Marc Delaunay ne nous semblent pas tout à fait convaincantes, comme lui nous en sommes réduit à de pures hypothèses⁵³⁶. À l'évidence, Eugène Albertini n'espère pas faire une carrière dans l'enseignement secondaire (il a été professeur aux lycées de Nantes et de Vesoul entre 1906 et 1909). Lui a-t-on laissé espérer qu'il pourrait occuper la suppléance de Pierre Paris à Bordeaux à la rentrée 1913, laquelle sera finalement confiée à l'athénien Gabriel Leroux ? Peut-être est-ce là ce à quoi Raymond Lantier fait référence, en 1941, dans la nécrologie qu'il lui consacre : « Les promesses qui lui avaient alors été faites n'ayant pas été tenues, il reprit sa liberté, et ce fut grand dommage pour l'École⁵³⁷ ». D'autre part, en ce début d'année universitaire 1913-1914, âgé de trente-trois ans, Eugène Albertini n'est toujours pas docteur et assume deux lourdes missions à l'Institut français de Madrid. A-t-il eu le sentiment que cette situation ne pouvait que retarder son accès à l'enseignement supérieur, qui plus est sans constituer un réel tremplin ? Cet argument nous paraît d'autant plus recevable qu'à son retour en France, en janvier 1914, il demande un congé pour achever ses thèses⁵³⁸. Leur rédaction est retardée par la Première Guerre mondiale ; il les soutient finalement en 1923. Entre temps, il a quitté l'enseignement secondaire en 1919 pour occuper les fonctions de professeur de langue et littérature latines à Fribourg, avant d'être chargé d'un cours des antiquités de l'Afrique à Alger en 1920. L'obtention du doctorat lui permet d'être nommé professeur titulaire à Alger en 1924. La même année il est nommé directeur du musée des Antiquités de la ville. En 1932, il sera finalement élu au Collège de France sur la chaire d'histoire de la civilisation romaine. Si l'on accepte l'explication que nous proposons, reconnaissons qu'en rompant avec l'Institut français de Madrid et en sacrifiant l'œuvre collective à son intérêt personnel, Eugène Albertini ne fit pas un mauvais calcul. C'est l'individualisme égoïste de la décision que Pierre Paris ne lui pardonne pas. Il parle ainsi de « désertion », de « retraite fâcheuse⁵³⁹ » : « Albertini a quitté l'Institut après des affaires où je n'étais pour rien, mais dont je suis victime, car il m'en veut, sans doute de lui avoir fait trop de bien⁵⁴⁰ ».

CONCLUSION

L'année 1895 marque un tournant majeur dans la trajectoire de Pierre Paris. En sollicitant une mission scientifique en Espagne auprès de Louis Liard, il fait le choix d'un objet d'étude qui est à la fois nouveau tout en s'inscrivant dans le prolongement des travaux de l'hellé-

⁵³⁶ Signalons le point de vue de Albert GRENIER, « Notice sur la vie et les travaux de M. Eugène Albertini, membre de l'Académie », *CRAI*, 89, 1, 1945, p. 107-108 : « À la fin de 1912 il avait quitté l'Institut français de Madrid dont il venait d'être nommé secrétaire. Il lui incombait des charges nouvelles assez lourdes et auxquelles ne correspondait pas la situation qui lui était faite. Il trouva que l'on abusait et se fâcha. En principe, il avait peut-être raison ; en fait, il eut tort ; un peu de patience aurait sans doute résolu les difficultés ».

⁵³⁷ Raymond LANTIER, « Eugène Albertini (1880-1941) », *RA*, 6^e série, 17, 1941, p. 231-232.

⁵³⁸ Christophe CHARLE et Eva TELKÈS, *Les professeurs du Collège de France. Dictionnaire biographique (1901-1939)*, Paris, INRP, Éditions du CNRS, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (3), 1988, p. 25.

⁵³⁹ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1913-1914 », art. cité, p. 137, 147.

⁵⁴⁰ Cat. REINACH (Salomon) 10-04-1914.

niste. Cette décision modifie aussi sa pratique de chercheur. Elle permet à Pierre Paris de renouer avec l'expérience du voyage et de l'exploration archéologique sur le terrain, qu'il s'agisse de prospections, de fouilles ou d'études menées dans les collections publiques et privées d'Espagne. Dès le départ, ce projet comporte un versant solitaire et collectif à la fois. Ses recherches personnelles lui permettent d'accumuler les informations dont il a besoin pour écrire une histoire de l'art et de la culture matérielle de la Protohistoire ibérique ; mais ses projets rejoignent aussi la politique scientifique de l'université de Bordeaux, soucieuse de renforcer ses liens avec l'Espagne dans le cadre de la décentralisation universitaire. Pierre Paris, comme tous ceux qui sont engagés avec lui à Bordeaux dans le projet espagnol, semble prendre rapidement conscience des limites de la démarche individuelle et de la nécessité de mettre en place des institutions susceptibles de pérenniser le champ naissant de l'hispanisme. Fort de son expérience à la tête de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, bien intégré aux réseaux savants espagnols, il est assurément bien placé pour faire avancer un tel dossier. S'il s'en préoccupe dès 1901, peut-être avant, la frilosité de l'État, dans un premier temps, ne permet pas de faire aboutir le projet d'une École française d'Espagne. Il faut attendre 1909 pour que soit créée l'EHEH grâce à la ténacité des Bordelais. L'initiative vient donc avant tout de la province. Elle trouve un complément dans les activités menées par l'université de Toulouse, davantage orientées vers un hispanisme pédagogique.

1913 est une année de transition. Avec l'inauguration de l'édifice de l'Institut français et l'installation du directeur à Madrid, la « période héroïque » s'achève⁵⁴¹. Pierre Paris peut se montrer confiant :

Nous pourrions désormais nous consacrer plus absolument à des tâches mieux préparées, mieux coordonnées et mieux suivies, et nous espérons que l'École de Hautes Études hispaniques prendra une place de plus en plus considérable dans notre Université, en même temps qu'elle s'assurera mieux l'affection et l'estime de nos hôtes et de nos amis d'Espagne⁵⁴².

Un chapitre important de sa vie se referme. Les décisions qu'il doit prendre entre l'été et l'automne 1913 en témoignent : le 15 juillet, il prononce son dernier discours en tant que directeur lors de la cérémonie de distribution des prix de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux qu'il dirige depuis quinze ans. Le 29 septembre, il donne sa démission et est remplacé par Fernand Saunier qui reçoit le titre de doyen. Il quitte également la Société archéologique de Bordeaux dont il est membre depuis 1900. Enfin, vingt-huit ans après son arrivée dans la cité girondine, il abandonne son enseignement à la faculté des lettres (tout en restant titulaire de sa chaire). Sa famille est également concernée : si sa femme, Eva Pradelles, et leur fille Isabelle, âgée de trois ans, le suivent rue Marqués de la Ensenada, le plus jeune de ses fils, Franc (seize ans), est envoyé en pension à Paris pour achever ses études secondaires. Marchant dans les pas de son père, il rejoint le collège Sainte-Barbe⁵⁴³.

⁵⁴¹ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1912-1913 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1912-1913, p. 150.

⁵⁴² *Ibid.*, p. 158.

⁵⁴³ Cat. PIERROTET 04-08-1913, 14-09-1913, 16-09-1913 ; cat. NUTLY 10-08-1913. Voir également AP, D50Z/83, archives de Sainte-Barbe, dossier des élèves, dossier Franc Paris.

L'équilibre atteint en ce mois de novembre 1913 allait toutefois être de courte durée. Quelques mois plus tard, la grande déflagration de l'été 1914 met à l'épreuve l'édifice laborieusement élevé par Pierre Paris.

CHAPITRE 8

LE « CLERC GUERROYANT » PIERRE PARIS DANS LA GRANDE GUERRE

La France, cher maître, demande de bien grands sacrifices au plus humble de ses fils ; mais je l'aime tant que je me raidis pour tout supporter sans me plaindre plus que ne le font mes pauvres enfants, et j'essaie d'être digne d'eux en gardant une âme stoïque, et en luttant ici de mon mieux par la plume et par la parole.

Pierre Paris, 1915¹

BORDEAUX, SAMEDI 1^{er} AOÛT 1914, EN DÉBUT D'APRÈS-MIDI. Il est 14h. Paul Courteault (1867-1950), professeur d'histoire de Bordeaux et du sud-ouest de la France – le successeur de Camille Jullian – arrive au palais des Facultés. Pour quelques heures encore, l'édifice bâti par Charles Durand près de trente ans plus tôt reste l'un des temples du savoir bordelais. Dès le lendemain, il sera réquisitionné par l'armée avant que celle-ci ne cède la place aux ministres qui arriveront au début du mois de septembre dans la capitale girondine, lorsque le gouvernement décidera d'évacuer Paris menacée par les troupes allemandes. La journée du 1^{er} août, au cours de laquelle le président de la République, Raymond Poincaré, signe le décret ordonnant la mobilisation générale, est manifestement radieuse : « Sur le perron, incendié par le soleil... », se souvient Paul Courteault. Sur les marches qui donnent accès à la salle des Pas-perdus depuis le cours Victor Hugo, il rencontre un groupe d'étudiants candidats à l'agrégation. Admissibles, ils sont convoqués à la Sorbonne le lundi 3. Ils savent qu'ils ne passeront pas l'oral, « nous serons ailleurs », lui dit l'un d'eux. Paul Courteault poursuit : « Au secrétariat, je trouvai le Directeur de notre École des Hautes Études hispaniques, notre collègue Paris. Il ne me parla pas de ses fils, mais je sentis combien il était fier d'en offrir cinq à la patrie² ».

Pour qui s'intéresse à la figure de Pierre Paris au cours des quatre longues années de guerre civile européenne, le témoignage de Paul Courteault a le mérite de rappeler qu'il ne saurait être question de dissocier l'étude de l'homme de science de celle de l'homme privé. En cet été 1914, Pierre Paris n'est pas seulement un universitaire bordelais qui vit entre la France et l'Espagne. C'est aussi un fervent patriote et un père de famille qui s'apprête à voir partir ses cinq fils au front.

¹ Cat. HEUZEY 15-05-1915.

² Paul COURTEAULT, « L'Université de Bordeaux et la guerre », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 21, 2-3, 1918, p. 50-51.

Pour la communauté savante, en particulier celle des antiquisants, des archéologues et des historiens de l'art qui retiendra plus particulièrement notre attention, la rupture est immédiate. L'embrasement de l'Europe met brutalement fin à la libre circulation des hommes et des idées qui était une réalité d'avant-guerre. Pour les universitaires, la guerre suppose une rupture dans le quotidien des cours. Les bâtiments sont réquisitionnés, que ce soit pour abriter les malades, pour loger des services de l'armée ou de l'État comme dans le cas du palais des Facultés de Bordeaux. Les enseignants en âge d'être mobilisés partent pour le front tout comme certains étudiants, d'où un phénomène de classes creuses dans les effectifs universitaires [ANN. 19, 20]. À Bordeaux, leur nombre diminue fortement mais pas autant qu'on pourrait s'y attendre. L'explication, si l'on en croit les rapports annuels de l'université, tient à l'afflux d'étudiants étrangers, européens et extra-européens, et à une très forte féminisation des effectifs. Pour les enseignants qui restent à leur poste, le discours et les thèmes traités sont imprégnés de l'actualité militaire tandis que nombreux sont ceux qui se lancent dans une intense activité de propagande³. Les musées sont eux aussi affectés par le manque de personnel, par la nécessité de mettre les œuvres en lieu sûr en cas de bombardement ou d'invasion, par les problèmes de conservation que pose l'absence de chauffage, par l'engagement dans la propagande, etc., à l'image du Louvre [FIG. 313] ou du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye⁴. Certes, la situation est un peu différente pour les hispanistes qui travaillent en Espagne autour de Pierre Paris et d'Ernest Mérimée dans la mesure où le royaume ibérique n'entre pas dans le conflit. Nous verrons toutefois que la péninsule fut un terrain de choix pour l'expression de la propagande, aussi bien alliophilique que germanophile.

Dès lors, dire que la Première Guerre mondiale marque un tournant dans la trajectoire professionnelle, scientifique et personnelle de Pierre Paris tient de l'évidence. Comment pourrait-il en être autrement ? Reste à savoir comment il se manifeste et quelles en sont les conséquences. Dans un premier temps, ce chapitre nous conduira à interroger ce que fut la contribution de Pierre Paris à la *culture de guerre*, définie par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker comme « le champ de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains : de toutes les représentations qu'ils se sont données de l'immense épreuve, pendant celle-ci d'abord, après celle-ci ensuite⁵ ». Nous tenterons ainsi une approche

³ Annick FENET, « Les civilisations anciennes à l'épreuve de la Grande Guerre : l'offensive de la "science française" », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patri-moines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 103-131 ; dans le même volume, Marie TCHERNIA-BLANCHARD, « L'enseignement de l'histoire de l'art comme enjeu patriotique ? Le fonctionnement de l'École du Louvre pendant la Grande Guerre », p. 151-164.

⁴ Edmond POTTIER, *Le musée du Louvre pendant la guerre 1914-1918*, Paris, Imprimerie Lahure, 1919 ; Catherine GRANGER, « La protection des collections des musées nationaux durant la Première Guerre mondiale », dans Philippe NIVET (éd.), *Guerre et patrimoine artistique à l'époque contemporaine*, Amiens, Encrage Édition, coll. « Hier » (43), 2013, p. 247-260 ; Claire MAINGON, *Le musée invisible. Le Louvre et la Grande Guerre (1914-1921)*, Paris, Musée du Louvre Éditions, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016 ; Laurent OLIVIER et Joëlle BRIÈRE, « Le Musée des antiquités nationales pendant la Grande Guerre », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 59-82.

⁵ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, « Violence et consentement : la "culture de guerre" du premier conflit mondial », dans Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 1997, p. 252.

à la lumière d'une anthropologie historique qui serre au plus près le comportement d'hommes pris dans des situations extrêmes. C'est ce que désormais, il convient d'entendre par "culture de guerre", cet "ensemble de représentations, d'attitudes, de pratiques, de productions littéraires et artistiques qui a servi de cadre à l'investissement des populations européennes dans le conflit"⁶.

Après avoir envisagé les causes et les chemins de l'engagement qui conduisent Pierre Paris à revêtir l'habit des « clercs guerroyants⁷ », nous tenterons de mettre en évidence les conséquences du conflit dans sa pratique scientifique : de quelle manière la Grande Guerre imprime-t-elle sa marque sur sa trajectoire professionnelle, sur ses projets en cours et sur son activité de chercheur. À la faveur du conflit et jusque dans l'immédiat après-guerre émerge une personnalité dont la stature nationale et internationale est plus affirmée qu'elle ne l'était en 1914, une évolution que sanctionnera, en 1920, son élection comme membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

I. — PIERRE PARIS DANS L'UNION SACRÉE DES ÉRUDITS

Pierre Paris appartient à une génération pour laquelle la question franco-allemande est l'objet de débats permanents entrecoupés par trois conflits majeurs. Encore enfants en 1870, ses membres grandissent dans une France marquée par la défaite de Sedan, le siège de Paris, l'invasion et l'humiliation de se voir arracher l'Alsace-Moselle. Installée à Sarreguemines lorsqu'éclate la guerre franco-prussienne, la famille de Pierre Paris en subit directement les conséquences. En 1914, ces hommes sont trop âgés pour combattre (à l'exception des engagés volontaires). En 1939, cette génération – dont certains membres ont déjà disparu – voit encore le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, l'Occupation, le régime de Vichy et, pour certains, la Libération. Elle constitue bien, comme l'a relevé Christian Amalvi, la *génération de l'entre-trois-guerres*⁸.

Si ces hommes ne prennent pas les armes entre 1914 et 1918, cela ne signifie pas qu'ils restent inactifs. C'est sur un autre front qu'ils s'engagent, celui de l'arrière. Le rôle joué par les antiquisants, les archéologues ou les historiens de l'art n'a rien de négligeable. Leur action est collective. Au-delà des individus, c'est toute une communauté savante qui entre en guerre dès le mois d'août 1914.

⁶ Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « L'aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle », 1996, p. 6, qui citent Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *L'enfant de l'ennemi (1914-1918)*, Paris, Aubier, 1995, p. 10.

⁷ Julien BENDA, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges », 1975 [1927], p. 171. Pour la définition que l'auteur donne à ce terme de *clerc*, voir p. 166-167. Il dénonce en particulier l'asservissement des historiens aux passions politiques et les accuse de « manquer à leur ministère spirituel » (p. 189-191).

⁸ Christian AMALVI, « L'Entre-Trois-Guerres », dans Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Génération historiennes (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 77-89.

1. — LA GRANDE GUERRE DES ANTIQUISANTS, ARCHÉOLOGUES ET HISTORIENS DE L'ART

En avril 1901 se réunissait à Paris, pour la première fois depuis sa création, l'Association internationale des académies, l'un des symboles de la collaboration scientifique internationale. À cette occasion, le comte de Franqueville, président de l'Institut de France, soulignait qu'il y avait là un exemple de « la belle internationalité⁹ » de la science : « Comme la vestale, entretenez ce feu sacré avec un soin jaloux, guidez l'Humanité dans sa marche douloureuse à travers le temps, apprenez-lui à remplacer les luttes de la guerre par celles du travail, la haine du prochain par la compassion et par l'amour¹⁰ ». Certes, le propos pêche par un excès d'optimisme qui frise l'angélisme. Tout au long du XIX^e siècle, la communauté scientifique internationale est traversée par des tensions et des rivalités, elle est tiraillée par un « dual phenomenon of nationalism and cosmopolitanism¹¹ ». Nombreux sont les savants qui adoptent une attitude ambiguë échappant à tout manichéisme face à leurs confrères issus d'autres nations. La trajectoire de Pierre Paris, celle de Georges Radet, de Salomon Reinach, de Camille Jullian, de Théophile Homolle, etc., et leur rapport à la science allemande sont là pour rappeler, à la suite de Louis Pasteur, que « Si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit en avoir une, et c'est à elle qu'il doit reporter l'influence que ses travaux peuvent avoir dans le monde¹² ». Il n'en reste pas moins vrai que le dialogue scientifique international – matérialisé par la progressive émergence d'une communauté historique affirmant son professionnalisme par opposition à la pratique des érudits amateurs et s'efforçant de réfléchir à la méthode qui est la sienne¹³ – fut une réalité avant la Grande Guerre. Le conflit fut une épreuve majeure pour tous ceux qui s'étaient efforcés de le cultiver¹⁴.

⁹ L'expression est de Theodor Mommsen qui l'emploie dans une lettre qu'il adresse à Napoléon III le 14 juin 1866. Voir Ève GRAN-AYMERICH, « L'archéologie européenne à Rome, de 1829 à 1875 : la "belle internationalité" de la science franco-allemande », *Revue germanique internationale*, 16, 2012, p. 13, n. 1.

¹⁰ Cité par Jürgen von UNGERN-STERNBERG, *Les chers ennemis. Deutsche und französische Altertumswissenschaftler in Rivalität und Zusammenarbeit*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, coll. « Collegium Beatus Rhenanus » (7), 2017, p. 268 (chap. « Les conséquences de la guerre sur la communauté scientifique en Europe »).

¹¹ Karl Dietrich ERDMANN, *Toward a Global Community of Historians. The International Historical Congresses and the International Committee of Historical Sciences (1898-2000)* = *Die Ökumene der Historiker. Geschichte der Internationalen Historikerkongresse und des Comité International des Sciences Historiques*, éd. par Jürgen KOCKA et Wolfgang J. MOMMSEN, trad. par Alan NOTHNAGLE, New York-Oxford, Berghahn Books, 2005 [1987], p. 1-2. Voir également Gangolf HÜBINGER, Barbara PICHT et Ewa DABROWSKA, « Cultures historiques et politique scientifique. Les congrès internationaux des historiens avant la Première Guerre mondiale », *Revue germanique internationale*, 12, 2010, p. 175-191.

¹² Discours prononcé en 1888 lors de l'inauguration de l'Institut Pasteur. Cité dans Yves GINGRAS, « Les formes spécifiques de l'internationalité du champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 141-142, 2002, p. 31.

¹³ Charles H. Haskins, participant états-unien au congrès du Comité international des sciences historiques de Berlin (1908), relevait ainsi que dix ans après sa création, une telle institution avait « brought the transformation of the amateurish gathering of ten years ago into a well-organized scientific body to conclusion ». Cité dans Karl Dietrich ERDMANN, *Toward a Global Community of Historians*, ouvr. cité, p. 54.

¹⁴ Ève GRAN-AYMERICH, « "La belle internationalité" des sciences de l'Antiquité à l'épreuve de la Grande Guerre », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 21-33. Pour un cas concret, voir dans le même volume Corinne BONNET, « "Une diversion à l'obsession anxieuse du présent et de l'avenir". Franz Cumont et l'expérience du terrain à l'épreuve de la Grande Guerre », p. 185-198.

La rupture est immédiate. Dès le 8 août 1914, Henri Bergson, alors président de l'Académie des sciences morales et politiques, donne le ton. Les propos du philosophe vont bientôt devenir la rengaine d'une propagande présentant la guerre comme une lutte de la civilisation contre la barbarie et faisant de la communauté savante un groupe particulièrement qualifié, en raison de son savoir spécifique, pour prendre part à un combat présenté comme « conforme au "sens de l'évolution" » et comme étant « le résultat de la "stricte observation des faits"¹⁵ ». On renoue ainsi avec l'image de l'intellectuel dreyfusard qui tirait sa légitimité de sa méthode et de ses habitudes professionnelles¹⁶ :

La lutte engagée contre l'Allemagne est la lutte même de la civilisation contre la barbarie. Tout le monde le sent, mais notre Académie a peut-être une autorité particulière pour le dire. Vouée, en grande partie, à l'étude des questions psychologiques, morales et sociales, elle accomplit un simple devoir scientifique en signalant dans la brutalité et dans le cynisme de l'Allemagne, dans son mépris de toute justice et de toute vérité, une régression à l'état sauvage.

Nous savons, nous avons appris, par la philosophie et par l'histoire, quelle force les peuples puisent dans la conscience de leur droit. C'est pourquoi nous sommes sans crainte. Avec une inébranlable confiance nous irons jusqu'au bout de la lutte¹⁷.

Cette prise de position précoce d'Henri Bergson a conduit Jürgen von Ungern-Sternberg à souligner qu'« il n'était nullement nécessaire que des événements liés à la guerre se produisent concrètement pour que soient aussitôt mobilisés, et qui plus est en faisant référence à la démarche scientifique, des stéréotypes antiallemands¹⁸ ». L'auteur songeait en particulier aux événements qui seraient bientôt qualifiés d'*atrocités allemandes*¹⁹. Mais dans cette guerre des esprits naissante, le premier coup de feu que venait de tirer Henri Bergson n'était pas gratuit ; le début de son discours rappelait que son intervention publique était une réponse à l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes, quelques jours plus tôt (4 août), au mépris des traités internationaux qui garantissaient sa neutralité. Sans surprise, « la Bel-

¹⁵ Julien BENDA, *La trahison des clercs*, ouvr. cité, p. 155.

¹⁶ Rémy RIOUX, « "Saint-Monod-la-critique" et l'"obsédante affaire Dreyfus" », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 11, 1993, p. 33-38. Nous rappellerons à ce sujet les propos de Émile DURKHEIM, « L'individualisme et les intellectuels », *Revue bleue*, 10, 1898, p. 7-13 : « Si donc, dans ces temps derniers, un certain nombre d'artistes, mais surtout de savants, ont cru devoir refuser leur assentiment à un jugement dont la légalité leur paraissait suspecte, ce n'est pas que, en leur qualité de chimistes ou de philologues, de philosophes ou d'historiens, ils s'attribuent je ne sais quels privilèges spéciaux et comme un droit éminent de contrôle sur la chose jugée. Mais c'est que, étant hommes, ils entendent exercer tout leur droit d'hommes et retenir par-devers eux une affaire qui révèle de la seule raison. Il est vrai qu'ils se sont montrés plus jaloux de ce droit que le reste de la société ; mais c'est simplement que, par suite de leurs habitudes professionnelles, il leur tient plus à cœur. Accoutumés par la pratique de la méthode scientifique à réserver leur jugement tant qu'ils ne se sentent pas éclairés, il est naturel qu'ils cèdent moins facilement aux entraînements de la foule et au prestige de l'autorité ».

¹⁷ Henri BERGSON, « Bulletin des séances d'août 1914. Séance du 8. Discours de M. Bergson, président », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 82, 2, 1914, p. 325.

¹⁸ Jürgen von UNGERN-STERNBERG, *Les chers ennemis*, ouvr. cité, p. 269.

¹⁹ John HORNE et Alan KRAMER, 1914. *Les atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, trad. par Hervé-Marie BENOÎT, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2011 [2001].

gique violée, pillée et massacrée » figurera au programme des conférences et des lectures de propagande organisées à Madrid par l'Institut français²⁰.

Les événements des semaines qui suivent l'invasion de la Belgique permettent d'alimenter la propagande naissante des Alliés. Il y a d'abord l'incendie de Louvain, le 25 août²¹. La destruction de la bibliothèque universitaire et de ses trésors, considérés comme un patrimoine commun des Européens, suscite d'emblée de vives réactions, à l'image de celle de Romain Rolland dans sa *Lettre ouverte à Gerhart Hauptmann*. Il qualifie Louvain de « ville sainte » et pose cette question à son confrère allemand : « Êtes-vous les petits-fils de Goethe, ou ceux d'Attila ?²² ». C'est ensuite l'incendie de la cathédrale de Reims, le 19 septembre 1914, à la suite d'un bombardement de la ville qui met le feu à l'échafaudage en bois destiné à restaurer l'une des tours de l'édifice²³. La « Passion » de Notre-Dame de Reims est un outil redoutable au service d'un discours qui repose sur l'analogie entre un peuple allemand destructeur de trésors artistiques appartenant à l'humanité tout entière et les barbares qui prirent d'assaut l'Empire romain au V^e siècle. Comparés aux Huns ou aux Vandales, les Allemands se voient ravalés au rang de simples sauvages [FIG. 314, 315]. La propagande de l'Entente porte ainsi un coup très rude au discours sur la *Kulturnation* hérité de Schiller qui faisait de la supériorité de la culture germanique le fondement de la grandeur allemande. Côté français, il est donc essentiel d'insister sur le caractère prémédité des destructions pour renforcer l'image de l'ennemi-barbare. Ancienne cathédrale du sacre, symbole d'un art gothique que l'on s'efforçait depuis plusieurs décennies de présenter comme l'art national par excellence, Reims est constamment mobilisée par la propagande française. Les tentatives allemandes de lui opposer les actions entreprises en faveur de la protection du patrimoine n'y peuvent rien. De ce point de vue, la contre-attaque de la propagande allemande à travers

²⁰ Cette conférence est faite par l'abbé Alphonse-Marie Lugan. Voir Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1914-1915 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1914-1915, p. 126. Pierre Paris organise également une lecture autour d'un article publié sur le même sujet (cat. DUBROCA 08-02-1915) : Pierre NOTHOMB, « La Belgique martyre », *Revue des deux mondes*, 25, 1, 1915, p. 118-155.

²¹ Mark DEREZ, « The Flames of Louvain: The War Experience of an Academic Community », dans Hugh CECIL et Peter LIDDLE (éd.), *Facing Armageddon. The First World War Experienced*, Barnsley, Pen & Sword Select, 2003 [1996], p. 617-629 ; Laurence VAN YPERSELE, « Patrimoine et propagande. Le cas de la destruction de Louvain en août 1914 », dans Philippe NIVET (éd.), *Guerre et patrimoine artistique à l'époque contemporaine*, Amiens, Encrage Édition, coll. « Hier » (43), 2013, p. 111-126.

²² Romain ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, éd. par Christophe PROCHASSON et Bernard DUCHATELET, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot "Littérature" » (906), 2013 [1915], p. 49. Voir également Claire BASQUIN, « Défendre l'art, un message pacifique ? Romain Rolland et la destruction du patrimoine artistique en 1914 », dans Philippe NIVET (éd.), *Guerre et patrimoine artistique à l'époque contemporaine*, Amiens, Encrage Édition, coll. « Hier » (43), 2013, p. 127-147.

²³ Thomas W. GAEHTGENS, *La cathédrale incendiée. Reims, septembre 1914*, trad. par Danièle COHN, Paris, Galilée, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 2018 ; Yann HARLAUT, « L'incendie de la cathédrale de Reims, 19 septembre 1914. Fait imagé... Fait imaginé... », dans David LIOT et Delphine QUÉREUX-SBAÏ (éd.), *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims de 1825 à 1975*, Paris, Somogy, 2001, p. 71-79 ; Isabelle FLOUR, « Les historiens de l'art français et le vandalisme allemand : la cathédrale de Reims au cœur de la propagande de guerre », dans Christian AMALVI (éd.), *Images militantes, images de propagande. 132^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques*, Arles, 2007, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques (édition électronique) », 2010, p. 125-143. Sur les débats relatifs à sa reconstruction ou à la préservation des ruines, voir également Yann HARLAUT, « La restauration de la cathédrale de Reims : enjeux et ingérences », dans Philippe POIRRIER et Loïc VADELORGE (éd.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la Culture, Fondation Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 253-268.

la mise en œuvre du *Kunstschutz* est un échec²⁴. Revenons encore une fois à Romain Rolland. En septembre 1914, déplorant les souffrances de la France à la suite de « l'attentat contre son Parthénon », il écrit :

Une œuvre comme Reims est beaucoup plus qu'une vie : elle est un peuple, elle est ses siècles qui frémissent comme une symphonie dans cet orgue de pierre ; elle est ses souvenirs de joie, de gloire et de douleur, ses méditations, ses ironies, ses rêves ; elle est l'arbre de la race, dont les racines plongent au plus profond de sa terre et qui, d'un élan sublime, tend ses bras vers le ciel [...].

Qui tue cette œuvre assassine plus qu'un homme, il assassine l'âme la plus pure d'une race²⁵.

Les historiens de l'art, comme Émile Mâle (1862-1954), André Michel (1853-1925) et bien d'autres, s'emparent très vite de ce sujet : déshumaniser et diaboliser l'ennemi, fournir les preuves de ses crimes de guerre contre le patrimoine national français et belge ou faire l'inventaire des destructions sont les principales tâches qu'ils s'efforcent de remplir²⁶. De la sorte, les historiens de l'art sortent du cercle étroit des spécialistes pour se faire entendre d'un public beaucoup plus large. Michela Passini y voit un acte fondateur pour une discipline encore très jeune : pour la première fois, ils apparaissent comme « une corporation intellectuelle prenant la parole dans l'espace public » au nom de son statut d'expert, de sorte que la Grande Guerre jouerait pour les historiens de l'art un rôle analogue à l'affaire Dreyfus pour la corporation historique²⁷.

Du côté des antiquisants et des archéologues, la rupture est tout aussi nette. Elle apparaît à travers les comportements individuels mais aussi dans ceux de la communauté savante agissant comme un collectif. Dans le premier cas, la rupture de la longue amitié qui unissait Maurice Holleaux et Georg Karo (1872-1963), qui se connurent lorsqu'ils étaient respectivement directeurs de l'École française d'Athènes et de l'Institut archéologique allemand d'Athènes, est un exemple particulièrement représentatif. Leur correspondance de l'automne 1914 est marquée par un respect mutuel, mais les incompatibilités de points de vue n'en sont pas moins réelles, en particulier au sujet des événements de Reims qui sont au cœur de leurs échanges épistolaires :

²⁴ Christina KOTT, « Histoire de l'art et propagande pendant la Première Guerre mondiale. L'exemple des historiens d'art allemands en France et en Belgique », *Revue germanique internationale*, 13, 2000, p. 201-221 ; EAD., « Samaritains de l'art ou apôtres de la guerre ? Retour sur Paul Clemen et son réseau », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 35-52 ; Thomas W. GAEHTGENS, *La cathédrale incendiée. Reims, septembre 1914*, ouvr. cité, p. 167-195 ; Christina KOTT, s. v. « Clemen, Paul Martin (1866-1947) », *Dictionnaire des historiens d'art allemands*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 42-51.

²⁵ Romain ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, ouvr. cité, p. 52-53.

²⁶ Parmi de multiples publications, nous renvoyons notamment à SOUS-SECRÉTARIAT D'ÉTAT AUX BEAUX-ARTS, *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé*, Paris, Hachette, 1915 ; Émile MÂLE, « La cathédrale de Reims », *La Revue de Paris*, 21, 5, 1914, p. 294-311 ; repris dans *L'Art allemand et l'Art français du Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1917. Voir également Michela PASSINI, *La fabrique de l'art national. Le nationalisme et les origines de l'histoire de l'art en France et en Allemagne (1870-1933)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Passages / Passagen » (43), 2012 (en part. le chapitre 7) et Raphaëlle MARAVAL, « Le patriotisme dans l'œuvre d'Émile Mâle (1862-1954) », *Histoire, économie & société*, 36, 1, 2017, p. 106-124.

²⁷ Michela PASSINI, *La fabrique de l'art national*, ouvr. cité, p. 209-210.

L'équité généreuse, écrit Georg Karo le 7 octobre, la mesure et l'ardent désir de vérité que j'ai toujours tant admiré chez vous, ne vous feront point défaut, j'en suis convaincu, même à cette heure trouble et envenimée. [...] Mais je tiens à vous affirmer, bien hautement, que je n'ai jamais aimé mon pays d'un amour aussi fier ni aussi passionné qu'à cette heure où nous luttons pour notre existence nationale, contre l'Europe presque entière²⁸.

Le 28 octobre, Maurice Holleaux lui répond :

Du passé, je ne saurais rien renier, je me rappelle volontiers, non sans mélancolie, nos sept années de bonne confraternité et de mutuelle confiance ; et je souhaite qu'hommes privés nous demeurions l'un pour l'autre ce que nous avons été si longtemps. Mais chacun de nous deux éprouve, en ce moment, que l'homme privé est d'abord citoyen de son pays ; et que sa patrie le réclame tout entier. C'est ce que, dans votre lettre, vous manifestez avec force, et c'est ce que je ressens de toute l'ardeur de mon âme. En moi gronde une indignation réfléchie, que je sais justifiée ; vous vous refusez à la comprendre et vous en niez la légitimité. Je sais que je ne vous convaincrs pas, et les faits ne permettent pas que vous me convainchiez. Et c'est pourquoi j'ai lieu de craindre qu'un abîme ne nous sépare, que nous n'avons creusé ni l'un ni l'autre, mais que l'estime personnelle, que nous avons l'un de l'autre, ne saurait combler²⁹.

À une autre échelle, la publication du manifeste *Der Aufruf "An die Kulturwelt"* [FIG. 316], le 3 octobre 1914, suscite des réactions immédiates dans lesquelles l'individu s'efface au profit d'un *intellectuel collectif*³⁰. Ce texte, également connu sous le nom de Manifeste des 93, dans lequel l'élite intellectuelle et artistique du Reich rejette les accusations portées à l'encontre de l'armée allemande et apporte son soutien au gouvernement de Berlin, est signé par quatre-vingt-treize personnalités affirmant leur appartenance au *Kulturvolk*³¹. Une traduction intégrale et une liste sommaire des principaux signataires paraît dans *Le Temps* le 13 octobre 1914³², puis la liste complète des noms quelques jours plus tard³³. Repris et dénoncé dans un grand nombre de journaux et de revues plus ou moins spécialisées, il est l'objet d'une édition commentée signée par l'historien et critique d'art Louis Dimier (1865-1943), agrégé de philosophie et docteur ès lettres³⁴. Si les signataires agissent comme un *intellectuel collectif*, l'acharnement que les commentateurs français du texte mettent à publier la liste complète des noms résonne comme autant de chefs d'accusation individuels [FIG. 317]. Il y a désormais ceux qui ont apporté leur soutien à un texte que Louis Dimier présente comme la matérialisation de « l'instinct allemand, travaillant aux ordres de la conquête allemande,

²⁸ Cité dans Jürgen von UNGERN-STERNBERG, *Les chers ennemis*, ouvr. cité, p. 204-205 (chap. « Vom Ende einer Freundschaft. Maurice Holleaux und Georg Karo im Herbst 1914 »).

²⁹ *Ibid.*, p. 206-207.

³⁰ Sur la notion d'*intellectuel collectif*, voir Anne RASMUSSEN, « La "science française" dans la guerre des manifestes, 1914-1918 », *Mots. Les langages du politique*, 76, 2004, p. 9-23.

³¹ Christoph CORNELISSEN, « The Attack on Belgium and the Defence of "German Freedom": German Historians and their Involvement in a War of Culture since August 1914 », dans Elli LEMONIDOU (éd.), *Cent ans après : la mémoire de la Première Guerre mondiale*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (13), 2018, p. 77-94.

³² « L'appel des Allemands aux "nations civilisées" », *Le Temps*, 13-10-1914, p. 2.

³³ « Les "intellectuels" allemands », *Le Temps*, 16-10-1914, p. 2.

³⁴ Louis DIMIER, *L'appel des intellectuels allemands. Textes officiels et traduction avec préface et commentaire*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1914. Sur l'auteur, voir Michela PASSINI et Henri ZERNER, s. v. « Dimier, Louis (11 février 1865, Paris – 21 novembre 1943, Saint-Paul-sur-Isère) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2008, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

sous l'enseigne des savants allemands³⁵ », et les autres. Certains, en effet, ne le signèrent pas, comme Hermann Diels ou Wolfgang Helbig. Ainsi, lorsque le président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres rend hommage à ce dernier, mort à Rome le 6 octobre 1915, il juge utile de préciser que « Ce grand savant, qui fut en temps de paix un ami sincère de la France, ne fit point, lorsque la guerre fut déclarée, figurer son nom au bas d'un manifeste qui révolte la conscience humaine³⁶ ». À l'inverse, parmi les « 93 » figurent un certain nombre d'antiquisants, d'archéologues et d'historiens de l'art réputés : Wilhelm von Bode, directeur général des musées royaux de Berlin, Wilhelm Dörpfeld, qui fut directeur de l'Institut archéologique allemand d'Athènes entre 1887 et 1912, Friedrich von Duhn, professeur d'archéologie à Heidelberg, Karl Robert, professeur d'archéologie à Halle, Theodor Wiegand, directeur du département des Antiquités des musées de Berlin, Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, professeur de philologie à Berlin, Eduard Meyer, professeur d'histoire ancienne à Berlin, etc. La publication du *Der Aufruf "An die Kulturwelt"* provoque une réaction rapide de l'Institut de France. Agissant à son tour comme un *intellectuel collectif*, l'Académie des inscriptions et belles-lettres sort de la réserve qui avait été la sienne depuis le début de la guerre et prend officiellement position lors de la séance du 23 octobre 1914 à travers un communiqué qui oppose le droit de la Belgique et de la France aux crimes allemands, la science authentique à la falsification, le vrai au faux³⁷ :

Mais aujourd'hui l'appel qui vient d'être adressé à l'opinion publique, en vue de l'égarer, par un certain nombre de savants allemands, ne lui [l'Académie] permet plus de garder le silence.

Elle a été douloureusement surprise de voir que des hommes illustres, quelques-uns même de ceux qu'elle avait associés à ses travaux et à qui elle avait cru pouvoir confier ainsi une part de son honneur, n'ont pas craint, pour excuser ces crimes, de nier les faits les plus certains ; et cela, sans enquête personnelle, au mépris de tous les témoignages et de l'évidence même, sur la foi et peut-être sur l'ordre d'un gouvernement qui a fait profession de n'attacher aucune valeur à la parole donnée³⁸.

Dans ces circonstances, la collaboration scientifique franco-allemande n'est plus envisageable. René Cagnat et Maurice Holleaux suspendent leur participation à l'élaboration du *Corpus Inscriptionum Latinarum* et au *Corpus Inscriptionum Graecarum*. Lors de la séance du 25 juin 1915, le secrétaire perpétuel annonce que par un décret du 28 mai, le président de la République a rapporté le décret du 19 novembre 1910 qui confirmait l'élection d'Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff comme associé étranger de l'Académie. Sa place est donc « légalement vacante³⁹ ». À de nombreuses reprises, l'Académie donne publiquement des preuves de l'Union sacrée des érudits qu'avait inauguré Henri Bergson le 8 août 1914⁴⁰. La publica-

³⁵ Louis DIMIER, *L'appel des intellectuels allemands*, ouvr. cité, p. 12.

³⁶ Édouard CHAVANNES, « Éloge funèbre de M. Wolfgang Helbig, associé étranger de l'Académie », *CRAI*, 59, 5, 1915, p. 367.

³⁷ Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN (éd.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, coll. « L'espace de l'histoire », 2004.

³⁸ « Séance du 23 octobre. Déclaration de l'Académie en réponse à l'"Appel aux nations civilisées" », *CRAI*, 58, 6, 1914, p. 578.

³⁹ *CRAI*, 59, 3, 1915, p. 236-237.

⁴⁰ Ève GRAN-AYMERICH, « "La belle internationalité" des sciences de l'Antiquité à l'épreuve de la Grande Guerre », art. cité, p. 26-30.

tion du volume *Les Allemands et la science*, en 1916, en est une⁴¹ ; il contient en particulier les contributions de Camille Jullian (« L'érudition allemande ») et de Salomon Reinach (« La science caporalisée »)⁴². La guerre s'immisce jusque dans l'éloge funèbre que Gaston Maspero rend à Georges Perrot, mort « opportunément » le 30 juin 1914, juste à temps pour ne pas être témoin des événements de la guerre : « En l'enlevant soudain, quelques jours à peine avant les hostilités déclarées, la mort s'est montrée aussi clémente que la vie avait été généreuse⁴³ ».

Qu'en est-il de Pierre Paris ? En 1914, il n'est certes pas un archéologue ou un historien de l'art de premier plan et il n'est que membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Toutefois, le tournant pris par sa carrière depuis 1896 lui a peu à peu donné une plus grande envergure scientifique : figure de premier plan des sociabilités bordelaises, il s'est imposé comme l'un des spécialistes de la Protohistoire ibérique et, dans une certaine mesure, a imposé ce nouveau champ d'études à une communauté savante qui ne voyait guère de salut en dehors de l'archéologie classique. Figurant en première ligne des universitaires engagés dans l'entreprise espagnole, l'*intercambio* et les premières créations institutionnelles renforcent sa projection internationale et, par une action en retour, nationale : les années passant, son nom apparaît de plus en plus souvent dans la presse parisienne. Directeur d'une École des hautes études hispaniques qui peut légitimement se présenter comme une École française d'Espagne, co-directeur, avec Ernest Mérimée, de l'Institut français, il vit alors entre Bordeaux, Beyssac et Madrid. Lorsque la France prend conscience de l'enjeu que représente une Espagne qui a fait le choix de la neutralité, elle trouve en Pierre Paris et Ernest Mérimée des relais sur lesquels s'appuyer.

Sur le plan scientifique, le directeur de l'EHEH, sans cacher les revers de l'année 1913-1914, se montre plutôt confiant. Dans son rapport annuel, daté du 23 décembre 1914, il rappelle que

Sans ce deuil [la mort d'un ancien membre, Auguste Anglès, au printemps 1914], sans le coup de foudre du 2 août, l'année 1913-1914, qu'avait avec tant d'éclat inaugurée la visite de M. le Président de la République, qu'avait seulement attristée la retraite fâcheuse de M. Albertini, aurait compté parmi les très bonnes. Elle s'est, de janvier en juillet, déroulée paisiblement, dans le travail, la cordialité, la confiance et l'espérance. Cette espérance n'est pas ébranlée par le malheur de la patrie. L'École a trop d'amis et son rôle est trop noble pour que rien désormais puisse l'abattre⁴⁴.

Toutefois, des événements récents sonnaient comme un sinistre avertissement en lui rappelant qu'en cette terrible période, rien ni personne ne devait être épargné, ni dans la communauté familiale, ni dans celle des archéologues européens. Au début du mois de décembre 1914, alors qu'il assiste à une session de la Real Academia de la Historia (dont il est corres-

⁴¹ Gabriel PETIT et Maurice LEUDET (éd.), *Les Allemands et la science*, Paris, Félix Alcan, 1916.

⁴² Jürgen von UNGERN-STERNBERG, « Camille Jullian et l'Allemagne au fil des temps », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 133-149 ; Hervé DUCHÊNE, « Salomon Reinach et la Grande Guerre », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 37-58.

⁴³ Gaston MASPERO, « Notice sur la vie et les travaux de M. Georges Perrot », *CRAI*, 59, 6, 1915, p. 484-485.

⁴⁴ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1913-1914 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1913-1914, p. 147.

pendant depuis 1908) pour présenter sa *Promenade archéologique à Mérida*, le marquis de Cerralbo prend la parole pour annoncer publiquement la mort au front de Joseph Déchelette, quelques semaines plus tôt, et rappelle à cette occasion que plusieurs fils de Pierre Paris luttent sur le front, l'un d'eux ayant été blessé (Roger)⁴⁵.

Au moment où il s'engage dans la culture de guerre, Pierre Paris peut-il être considéré comme un intellectuel ? Les chapitres précédents ont révélé l'image d'un savant sortant volontiers de sa tour d'ivoire, engagé dans le débat public. Reconnu comme un spécialiste d'archéologie et d'histoire de l'art antique, personnalité visible du monde de l'enseignement supérieur, de la recherche et de la culture, son nom apparaît à de nombreuses reprises dans ce média essentiel de la Troisième République qu'est la presse, cité par des journalistes qui rendent compte de la vie culturelle et scientifique de la capitale girondine. Ses discours publics en tant que directeur de l'école municipale des Beaux-Arts, les nombreuses conférences qu'il donne sur l'actualité archéologique (grecque essentiellement, même s'il saisit les opportunités qui se présentent pour faire connaître l'œuvre de l'université de Bordeaux – et la sienne – en Espagne), son appartenance à plusieurs sociétés savantes comme la Société archéologique de Bordeaux qu'il préside en 1903, sa participation active à l'*intercambio*, son engagement discret, mais réel, au moment de l'affaire Stapfer, etc., il y a là autant d'occasions pour Pierre Paris d'intervenir sur des sujets qui intéressent un public large, bourgeois et cultivé. À ce titre, il est une référence, une voix reconnue et appréciée. Est-ce suffisant pour en faire un intellectuel ? Il est plus légitime de le considérer comme un notable bordelais ayant obtenu outre-Pyrénées une solide reconnaissance sociale. La guerre, de ce point de vue, marque un tournant. L'action de Pierre Paris pendant le conflit le fait entrer de plein pied dans le champ intellectuel, son engagement reposant sur la valorisation d'un capital symbolique spécifique et sur la dépendance à l'égard de la demande politique : il est un *intellectuel organique* tel que l'a défini Antonio Gramsci, et non un *intellectuel critique*, ce qu'avait déjà suggéré son engagement au moment de l'affaire Stapfer⁴⁶. Abdi quant tout esprit critique, il se range résolument du côté de ceux que Gisèle Sapiro appelle « les gardiens de l'ordre moralisateurs⁴⁷ ».

Mais que l'on envisage le cas de Pierre Paris ou plus largement celui de la communauté à laquelle il appartient, l'engagement de ces hommes dans la culture de guerre ne surgit pas brusquement au lendemain de la déclaration de guerre. Christophe Prochasson et Anne Rasmussen ont rappelé que le temps de l'individu n'est pas celui de l'histoire culturelle. Il est nécessaire d'inscrire ce type d'étude dans le temps de la moyenne durée ; une telle mise en perspective conduit à relativiser la rupture de 1914. Avant le déclenchement de la guerre, autour des années 1910 pour les auteurs, la figure de l'intellectuel dreyfusard change de forme pour se convertir en « un gardien fervent des valeurs de la civilisation toujours menacée par les acides de la décadence ou de la barbarie⁴⁸ », de sorte que la *brutalisation de la vie intellectuelle* ne naît pas de la guerre mais la précède (en témoigne, par exemple, l'affaire

⁴⁵ *La Correspondencia de España*, 09-12-1914, p. 7.

⁴⁶ Grégory REIMOND, « Stratégies de pouvoir et milieu universitaire dans le contexte de l'affaire Dreyfus. Le cas bordelais (1898-1899) », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 36, 2018, p. 135-153.

⁴⁷ Gisèle SAPIRO, « Modèles d'intervention politique des intellectuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 176-177, 1-2, 2009, p. 8-31.

⁴⁸ Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie*, ouvr. cité, p. 9.

Ruyssen qui secoue Bordeaux en 1913⁴⁹). Elle prépare le terrain à un engagement total des intellectuels pendant le conflit, une attitude qui emprunte *grosso modo* trois voies : l'engagement au service de la propagande, la résistance incarnée par les dissidents pacifistes (Romain Rolland en est la figure de proue du côté français), le témoignage⁵⁰. Cette mutation de la figure de l'intellectuel dreyfusard explique que pour ceux qui font le choix de mettre leur capital symbolique et culturel au service du pouvoir politique – les plus nombreux, ceux que Julien Benda classera parmi les clercs qui ont trahi la cause qu'ils servaient⁵¹ – la Grande Guerre permet une réconciliation. Autour de 1900, l'Affaire et ses dommages collatéraux, comme l'affaire Stapfer, avaient mis face à face deux camps qui s'opposèrent violemment. La mobilisation dans la culture de guerre permet de dépasser cet antagonisme : Georges Cirot, Émile Durkheim, Camille Jullian, Pierre Paris, Georges Radet, Salomon Reinach, Raymond Thamin⁵² etc., qu'ils aient été dreyfusards ou antidreyfusards, ils luttent désormais du même côté et mobilisent les mêmes armes pour défendre la civilisation contre la *Kultur*. Un témoignage de Camille Jullian est ici des plus éclairants. Le 4 février 1918, lors d'une conférence donnée à l'Athénée de Bordeaux, il revient sur les circonstances dans lesquelles fut créée la Ligue française, au printemps 1914⁵³. Il raconte :

En mai 1914, avant cette déclaration de guerre dont nous pressentions les approches, nous étions réunis au nombre d'une vingtaine, à Paris, dans une petite salle de la rue de Grammont, triste et sombre. Nous nous groupions autour d'Ernest Lavisse, à la vieillesse ardente, et du général Pau, qui, le bras mutilé depuis l'autre guerre, était le symbole de la France, mu-

⁴⁹ Rémi FABRE, « Un exemple de pacifisme juridique. Théodore Ruyssen et le mouvement “La paix par le droit” (1884-1950) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 39, 1993, p. 38-54.

⁵⁰ Christophe PROCHASSON, « Los intelectuales franceses y la Gran Guerra. Las nuevas formas del compromiso », *Ayer*, 91, 3, 2013, p. 33-62.

⁵¹ Julien BENDA, *La trahison des clercs*, ouvr. cité, p. 260 : « Telle est depuis un demi-siècle l'attitude de ces hommes dont la fonction était de contrarier le réalisme des peuples et qui, de tout leur pouvoir et en pleine décision, ont travaillé à l'exciter ; attitude que j'ose appeler pour cette raison *la trahison des clercs* ».

⁵² Raymond Thamin n'est pas à Bordeaux au moment de l'affaire Stapfer. Il ne devient recteur qu'en 1904. D'après Jean-François CONDETTE, *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940. Tome II. Dictionnaire biographique*, Lyon, INRP, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (12), 2006, p. 252-253, il est à classer parmi les dreyfusards.

⁵³ La Ligue française est cofondée par Ernest Lavisse (1842-1922), le général Paul Pau (1848-1932) et Louis-Émile Bertin (1840-1924). Son assemblée générale constitutive se tient le 30 mars 1914 à Paris. Les textes programmatiques qui paraissent dans le premier numéro de leur journal (*La Ligue française*, 01-07-1914) permettent de cerner son positionnement. La ligue affiche sa volonté de dépasser les clivages politiques et religieux, de lutter contre les maux qui affaiblissent le pays (la dépopulation, l'alcoolisme). Si elle affirme avec force son patriotisme, elle rejette en revanche le nationalisme revanchard et agressif qu'incarne en France la Ligue des patriotes alors présidée par Maurice Barrès : le discours belliqueux de la Ligue pan-germanique (Alldeutscher Verband) est explicitement condamné (« nous ne serons pas de haineux provocateurs », p. 1, col. 1). Tout en précisant qu'elle « n'excitera pas à la haine et au mépris de l'étranger », son objectif sera de faire « comprendre partout et à tous que la France est toujours là, forte et vaillante, consciente de ces droits, et pacifique aussi, mais à condition que personne n'entreprenne rien contre son honneur ». Consciente qu'« un conflit entre les puissances européennes est à tout le moins possible », elle prône, avant l'heure, l'union sacrée : « Elle veut persuader à la nation française qu'une France unie dans la foi patriotique n'a rien à redouter de qui que ce soit ». Cette action de lobbying passe aussi par la défense des intérêts nationaux à l'étranger où « elle aidera les Sociétés, les écoles et les personnes qui, dans toutes les parties du monde, aiment l'humaine civilisation de la France et enseignent notre langue » (p. 2, col. 1, déclaration d'Ernest Lavisse). La Ligue française attire dès le départ un grand nombre de personnalités de premier plan comme Paul Adam, Daniel Berthelot, Xavier Charmes, Alfred Croiset, Maurice Croiset, Charles Diehl, Marcel Dieulafoy, Camille Jullian, Henry Lemonnier, Louis Lépine, Edmond Perrier, Joseph Reinach, Paul Vidal de la Blache, Charles-Marie Widor, etc.

tilée de l'Alsace-Lorraine : et on peut dire que déjà, non encore fondée, la Ligue Française vivait déjà en l'âme du général. L'un de nos maîtres se mit à lire un projet de déclaration : il était assis devant une table, le jour était mauvais, il eut peine à déchiffrer l'écriture. Oh ! ceci est bien insignifiant ; mais en cette heure que nous jugions solennelle, la scène qui va suivre prit l'allure d'un drame. Ce lecteur était un des hommes qui, plus de douze ans auparavant, avait joué dans la célèbre affaire un rôle de premier ordre, comme partisan et artisan de la révision. Près de la fenêtre, en plein jour, était, debout, un de ses principaux adversaires dans cette même affaire. Ce dernier, alors, se tournant vers le vieux lutteur assis à sa table, lui dit : « Vous n'y voyez pas : prenez ma place, Monsieur ». Son interlocuteur dressa la tête à cette voix qu'il reconnut, resta quelques secondes surpris et immobile, puis il se leva, se dirigea vers la fenêtre pour se placer près de celui dont il avait été un des plus implacables adversaire. Mais, avant de recommencer sa lecture, il lui arriva ceci, il arriva ceci que sa main se tendit vers celle de l'ennemi, qui, elle aussi, s'était abaissée : et tous deux se serrèrent les mains, et ils se regardèrent les yeux dans les yeux, oubliant tout de la bataille fratricide, ne voyant que la France et la voyant dans leurs yeux qui s'étaient rencontrés. La Ligue Française était fondée dans un geste d'oubli du passé et d'accord pour l'avenir⁵⁴.

C'est bien cet oubli du passé et cet accord pour l'avenir qui permettent à ces hommes, dès le mois d'août 1914, de faire bloc dans le cadre d'une Union sacrée des érudits.

2. — PATRIOTISME ET DRAMES PERSONNELS : LES MOTEURS DE L'ENGAGEMENT

La correspondance de Pierre Paris permet de suivre l'état d'esprit qui est le sien lorsque l'Europe bascule dans la guerre au mois d'août 1914. Présent à Bordeaux le samedi 1^{er} août si l'on en croit Paul Courteault⁵⁵, il passe le reste du mois dans son château de Beyssac. Le 20 août, il écrit au secrétaire général du rectorat de l'académie de Bordeaux, René Dubroca. Comme souvent dans leur correspondance, il y est question de la gestion matérielle de l'École des hautes études hispaniques, du règlement des factures, des travaux exécutés pour installer une nouvelle chaudière, bref, d'une lutte avec la paperasse. La guerre fait brusquement irruption dans les deux derniers paragraphes :

J'ai eu enfin des nouvelles – vieilles de 10 jours –, de mon fils aîné [Roger], qui se bat à la frontière belge ; rien de mon médecin [André] ; mes trois autres attendent d'un jour à l'autre leur feuille de route ; mon dernier [Franc], ayant 17 ans et 2 mois, et étant un solide gaillard, a pu s'engager pour la durée de la guerre.

Je vous prie, cher Monsieur, de vouloir bien, en présentant mes hommages à Monsieur le Recteur, lui rappeler que je suis très énervé sur mon rocher [le château de Beyssac], et que je lui dirai mille fois mil gracias s'il peut me trouver une occupation utile et remuante⁵⁶.

Ces quelques lignes témoignent de sentiments multiples. On sent la fierté – évoquée par Paul Courteault – de voir ses fils partir au front et faire leur devoir. À cette date, Pierre Paris est le père de six enfants issus de deux mariages [FIG. 318]. Sa fille Isabelle, née en avril 1910 de son mariage avec Eva Pradelles, est encore très jeune [FIG. 319]. De son union avec Marie Eyquem sont nés cinq garçons [FIG. 320-324] : Roger (né en 1889), Jean, que tout le

⁵⁴ Camille JULLIAN, « L'avenir est aux patries », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 21, 1, 1918, p. 1-2.

⁵⁵ Paul COURTEAULT, « L'Université de Bordeaux et la guerre », art. cité, p. 51.

⁵⁶ Cat. DUBROCA 20-08-1914.

monde appelle Yani (1891), André (1892), René (1894) et Franc (1897). Roger et René sont envoyés au 175^e régiment d'infanterie et appartiennent à la même section. André est affecté comme médecin auxiliaire au 4^e régiment d'infanterie coloniale à Toulon. À l'été 1914, Franc, le benjamin, est interne au collège Sainte-Barbe où son père, ancien Barbiste, a obtenu qu'il fût admis lorsqu'il dut quitter Bordeaux pour Madrid à la suite de sa nomination comme directeur-résident de l'École des hautes études hispaniques. Il décide de s'engager comme volontaire et rejoint, comme l'un de ses frères, le 4^e régiment d'infanterie coloniale. Quant à Yani, il est réformé pour faiblesse de constitution en février 1915⁵⁷. Quatre de ses cinq fils sont donc au front. La lettre qu'il adresse à René Dubroca révèle également l'anxiété du père pour l'avenir de ses enfants et le besoin d'action pour celui qui n'est ni en âge ni en condition de se battre. Il souhaite se rendre utile. « Je reconnais à ta lettre [lui écrit Raymond Thamin] ton ardeur et ta jeunesse », avant d'ajouter : « Quant au travail utile que je peux te donner, ce ne sera qu'à la rentrée des classes. Si la guerre n'est pas finie, il faudra tout de même faire des classes à Bordeaux ». Le recteur évoque en particulier la nécessité de remplacer les professeurs de lycée mobilisés pour assurer l'enseignement. D'autres universitaires se sont engagés : Auguste Brutails a monté une équipe chargée de la censure des télégrammes écrits en langues étrangères, Henri Lorin travaille auprès de la Croix-Rouge, Georges Cirot comme dactylographe pour l'état-major, etc.⁵⁸. Lorsqu'il faut se résoudre à renoncer à une guerre courte, l'absence de nouvelles rend la séparation plus douloureuse : « Ce qu'il y a de plus pénible c'est l'éloignement et la lenteur des postes ; j'ai maintenant 4 fils au feu, et je ne vis plus⁵⁹ ». Tout le monde est concerné, chacun a un fils, un neveu, un frère ou un cousin sur le front, de sorte que le malheur qui touche un ami ou un collègue est ressenti personnellement. Les correspondances en témoignent. L'expéditeur de la missive qui s'associe à l'angoisse ou à la douleur ressentie par un proche a parfois vécu la même expérience ou sait qu'il lui faudra tôt ou tard affronter la terrible épreuve. À la fin du mois d'août, Arthur Engel écrit à Pierre Paris depuis Genève où il s'est installé : « Quand nous verrons-nous ? Je crains bien de ne pas pouvoir aller en Espagne cet hiver... Quel malheur affreux que cette guerre, et quelles conséquences elle aura ! – Vous avez peut-être des fils à l'armée ? Puisse-t-il ne rien leur arriver de fâcheux ! – Six de mes neveux sont partis⁶⁰ ».

Avec les premiers combats arrivent les premières nouvelles douloureuses. Roger Paris est blessé à la cuisse à l'automne 1914. Après une courte convalescence, il repart au front⁶¹. Le 28 novembre 1914, Jean, le fils d'Henri et de Sophie de La Ville de Mirmont (1886-1914), meurt au combat⁶². Les liens qui unissent les deux familles sont étroits, leurs fils sont des amis d'enfance ; en témoigne un buste en terre cuite réalisé par Yani Paris, toujours visible dans une niche de l'escalier du château de Beyssac [FIG. 325]. Les lettres écrites par Jean de La Ville à ses parents sont publiées dès 1917 avec une préface d'André Le Breton, professeur

⁵⁷ Cat. PIERROTET 14-09-1914 ; *Mémoires*, chap. 8-9. Concernant Jean (Yani) Paris, son dossier de matricule indique qu'il est réformé en 1912 pour « bronchite spécifique ». Reconnu apte au service en 1914, il est incorporé comme soldat de deuxième classe entre le 3 décembre 1914 et le 27 février 1915. Il est alors une nouvelle fois réformé par la commission spéciale de Libourne pour « bronchite chronique spécifique ». ABM, registre matricule, n° 3501-4000, 1 R 1457 (1911), matricule n° 3797.

⁵⁸ Cat. THAMIN 07-08-1914.

⁵⁹ Cat. THAMIN 25-11-1914.

⁶⁰ Cat. ENGEL 28-08-1914.

⁶¹ *Mémoires*, chap. 10.

⁶² Paul COURTEAULT, « L'Université de Bordeaux et la guerre », art. cité, p. 137.

de littérature française à la faculté des lettres de Bordeaux. Elles montrent son espoir de voir son ami le rejoindre au front. Ainsi le 13 novembre dans une lettre à sa mère : « As-tu dit à Roger Paris le numéro de ma compagnie ? Il faudrait absolument qu'il vînt avec moi. Je serais très heureux d'avoir un compagnon comme lui. Un ami avec qui causer de temps en temps est ce qui me manque le plus ici ». Et à nouveau le 17 novembre : « Je n'ai pas encore vu arriver Roger Paris. Il viendra, sans doute, avec les bleus que nous attendons pour demain ». Quatre jours avant sa mort, le 24 novembre, il écrit encore à sa mère : « Les bleus viennent d'arriver du dépôt. Roger Paris ne fait point partie de ce départ, – je l'attends avec impatience⁶³ ».

En ces premiers mois de combats, et exception faite des drames qui touchent les proches, ce n'est toutefois pas la guerre qui vient endeuiller le foyer de Pierre Paris. Le 25 octobre 1914, son père, Léon Paris, meurt à Bordeaux à l'âge respectable de 86 ans⁶⁴. Le répit que lui laisse le conflit est cependant de courte durée. Le 24 décembre, Roger et René partent ensemble à l'assaut des lignes ennemies, à Beaulne-et-Chivy (Aisne), sur le Chemin des Dames⁶⁵. Alors que René est blessé à la cuisse, son frère cherche à lui venir en aide et reçoit une balle dans la tête. C'est l'un de leur ami, Henri Waltz – le fils d'un collègue de Pierre Paris, Pierre Waltz, avec lequel il avait exploré le sud-est espagnol en 1899 – qui pourra récupérer le corps de Roger Paris à la nuit tombée. Quelques jours plus tard, le 4 janvier 1915, c'est au tour du benjamin des fils Paris, Franc, de tomber près de Massiges, dans la Marne. Dans un article intitulé « Fils d'universitaires », la presse locale relate la mort de ces « héros obscurs », fils de l'ancien directeur de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux [FIG. 326, 327]. André Paris, en convalescence à Bordeaux suite à une fièvre typhoïde, se souvient :

Mon père était à Madrid où, avec son activité habituelle, il avait créé et développé dans toute l'Espagne des écoles françaises en vue d'un vaste mouvement de propagande. Il reçut le fatal télégramme qui ne spécifiait pas lequel de ses fils était mort. Il revint précipitamment à Bordeaux, mais, avant son arrivée, j'avais reçu un second télégramme. Le 4 janvier, notre petit Franc, que je croyais encore à Toulon vu son jeune âge, avait lui aussi été tué sur le front de Massiges où il était venu, pensant me trouver. Je reçus notre père rue Ausone⁶⁶.

Je lui dis que c'était Roger qui avait été tué et René blessé grièvement, et puis j'ajoutai la mort de Franc, qu'il ignorait être au front. Mon pauvre papa murmura : « Ils me les tueront tous ». Je le pris sur mes genoux comme un enfant et ses sanglots se mêlaient aux miens⁶⁷.

Pierre Paris traverse alors la plus dure épreuve de sa vie. 1915 sera pour lui « cette année maudite⁶⁸ », « cette année terrible⁶⁹ ». La douleur que provoque la perte de deux enfants n'entame en rien son patriotisme. Les nombreuses lettres de condoléances que lui adressent ses amis et ses collègues, religieusement conservées dans une enveloppe, témoignent d'un

⁶³ Jean de LA VILLE DE MIRMONT, *Lettres de guerre*, Bordeaux, Imprimeries Gounouilhoul, 1917, p. 110, 112-113, 121.

⁶⁴ Un exemplaire du faire-part de décès est conservé dans l'un des dossiers de carrière de Pierre Paris, AD-Gironde, 1603 AW 6.

⁶⁵ Cat. PARIS (René) 18-07-1922.

⁶⁶ Après son départ pour Madrid, en 1913, Pierre Paris y loue un petit appartement.

⁶⁷ *Mémoires*, chap. 10.

⁶⁸ Cat. MOREL-FATIO 23-06-1915.

⁶⁹ Cat. BREUIL 05-09-1915.

même dévouement à la patrie : si l'on prend le temps de pleurer ses morts, on ne questionne pas le bien-fondé de cette terrible saignée qui fauche la jeunesse du pays. Quand le cercle familial immédiat est à l'abri (ceux qui sont sans enfant ou qui n'ont que des filles), on se sent coupable de ne pas être exposé comme ses camarades. La lettre que Georges Radet adresse à son ami après la mort de Roger en témoigne. Elle confirme aussi implicitement qu'à cette date, le 31 décembre 1914, Pierre Paris est déjà engagé dans les opérations de propagande, ce que soulignait explicitement André Paris dans l'extrait de ses mémoires que nous avons cité :

Mon pauvre vieil ami,

Quelle triste, quelle terrible fin d'année pour ceux qui t'aiment ! Hier matin, j'ai reçu ta lettre. Bien qu'elle laissât percer de trop naturelles angoisses, malgré tout je m'étais réchauffé à la flamme d'action qui ne te quitte jamais et *je te voyais, sur ton champ de bataille, préparer toi aussi la victoire* [c'est nous qui soulignons]. À midi, Marthe est rentrée de l'hôpital et son premier mot a été pour m'apprendre l'horrible catastrophe⁷⁰. Je n'ai voulu t'adresser ni télégramme ni lettre, craignant que tu ne fusses pas prévenu encore. Mais aujourd'hui que je ne risque pas d'être celui qui annonce un malheur sur lequel il n'est qu'incomplètement renseigné, je viens m'épancher avec toi. Quel accent prennent certaines phrases de ta lettre ! Comme avec des nouvelles datant de sept ou huit jours, tu avais raison de te demander « [rat.] ce qu'il était advenu de ces braves enfants » ! Les atrocités de cette guerre, imparfaitement réalisées pour moi tant qu'elles ne moissonnaient pas de vies dans notre fraternel entourage, prennent maintenant toute leur signification, depuis qu'elles font le vide au foyer des amis. Après Jean de la Ville, ton excellent Roger ! Fauché à l'heure même où il venait de fonder une famille, où il avait le plus droit à sa part de bonheur et d'espérance⁷¹ ! Je revois cette jo[urn]ée de juillet où je suis allé avec toi à la mairie déclarer sa naissance⁷². Je revois cette autre journée de juillet où nous le félicitons de son union pleine de joie avec la femme de son rêve. Depuis, ce fut le mélancolique pèlerinage à la Chartreuse, bien émouvant pour nous tous, mais normal, puisque ton vieux père s'en allait chargé de jours, après une existence bien remplie. Cette fois, la nuit qui tombe si brusquement sur cette belle sève de jeunesse, en ruinant toutes les nuances des affections humaines, est autrement douloureuse. Malgré tout, mon pauvre vieux frère, garde le sentiment qui s'exhalait de ta lettre : reste fier de tes fils. Si affreuse, si prématurée que soit une telle mort, il n'est personne qui ne doive l'envier. Qui peut, en fin de carrière, être sûr qu'il a pleinement accompli sa tâche ? Ce doute n'existe pas pour ton Roger. Aucun de ceux qui auront donné leur sang pour la France n'aura manqué sa vie. Oh ! cela n'empêche pas les larmes. Mais que peut-il rester de nous, sinon un noble souvenir de nous ?

Et maintenant, j'ai hâte de savoir comment René va de sa blessure, de cette blessure qui fut la dernière émotion du pauvre Roger. Tous ici sommes avec toi de tout notre cœur. Mes filles continuent leur éducation de chagrin. Adieu, mon vieux frère. Je t'embrasse en pleurant⁷³.

Au fil des lettres de condoléances, les mêmes idées se répètent : ce sont des morts glorieux, leur combat est légitime et leur sacrifice permet de faire un pas de plus vers la victoire finale. Dans une lettre saturée de souvenirs familiaux puisés dans l'enfance de leurs fils, Henri

⁷⁰ Marthe est la fille de Georges Radet. Son épouse, Suzanne, est décédée en septembre 1913 (*Le Figaro*, 17-09-1913, p. 3 ; 26-12-1921, p. 2).

⁷¹ Le 10 juillet 1914, un mois avant d'être mobilisé, Roger Paris a épousé Madeleine (Magda) Blarez à Bordeaux.

⁷² Comme l'atteste le registre des actes de naissances de Bordeaux, section 1, n° 1015 du 15-07-1889, ABM, 1 E 346.

⁷³ Cat. RADET 31-12-1914.

de La Ville de Mirmont, pour qui « en Roger Jean meurt une seconde fois » estime qu'ils sont désormais « Unis dans la même mort glorieuse pour la patrie ; tombés tous les deux dans la lutte de la civilisation contre la barbarie. *Gallia barbariae saevo collisa duello*⁷⁴ ». Ces deuils suscitent une véritable haine de l'ennemi et l'idée de vengeance n'est jamais bien loin⁷⁵. Ainsi dans une lettre de Maxime Collignon : « Puissent au moins ces deuils dont vous avez une si large part, et qui déciment notre jeunesse, être chèrement payés par l'ennemi implacable qui nous les inflige. Je vous connais assez pour être sûr que dans votre douleur vous êtes soutenu par la foi patriotique la plus ardente⁷⁶ ». Le fils de Paul Girard, Albert, qui fut l'élève de Pierre Paris à l'École des hautes études hispaniques entre 1910 et 1912, est tout aussi dur dans ses propos qui évoquent directement le processus de brutalisation et d'ensauvagement de la société qui est à l'œuvre :

leur mort servira à la victoire ; c'est grâce à leur sacrifice que nous reprendrons nos deux provinces, et que nous aurons le droit de lever la tête en Europe. Ils seront donc vengés.

Par exemple il y a une chose qu'il faudra conserver avec le souvenir de nos morts, comme un talisman national, c'est la haine du teuton et le mépris pour cette race. Je sortirai de cette guerre avec un sentiment si profond de cela, que je ne pourrai plus voir un Allemand en France sans le lui faire sentir. Ces gens-là se sont déshonorés et j'estime tout permis contre eux⁷⁷.

Edmond Pottier, en des termes moins agressifs, formule des idées similaires. Sa position reflète assez bien ce que sera celle de Pierre Paris jusqu'à la fin de la guerre :

Tous ceux qui ont pour vous de l'affection en ressentent une affliction profonde, mais plus encore ceux qui sont pères et qui ont leur fils à la guerre. Cette guerre terrible dévore l'un après l'autre tous nos jeunes hommes, tous nos enfants. Et cependant nous savons que c'est là un devoir sacré, auquel nul ne peut se soustraire. Je connais votre courage, votre ardent patriotisme. Ils vous aideront à supporter cette cruelle épreuve. [...] Vous devez être fier d'eux, fier de ceux qui vous restent comme de ceux qui ne sont plus. Ils ont donné, avec vous, un exemple admirable ; et c'est pourquoi nous sommes bien sûr que la France vaincra⁷⁸.

L'idée d'un affreux sacrifice mais d'une mort héroïque au service de la patrie se retrouve au fil des lettres, en des termes qui laissent transparaître l'amitié et la profonde affection qui unissent Pierre Paris à René Doumic, Camille Jullian ou André Le Breton, pour ne citer que quelques exemples⁷⁹. Nombreux sont aussi ceux qui soulignent la force de caractère de

⁷⁴ Cat. LA VILLE DE MIRMONT 30-12-1914. En référence à Horace, *Épître à Lollius* I, 2 : *Fabula, qua Paridis propter narratur amorem / Graecia barbariae lento collisa duello, / Stultorum regum, et populorum continet aestus* ; « Le récit où nous voyons la Grèce et la Barbarie s'entrechoquer dans une guerre sans fin à cause des amours de Pâris a pour matière la déraison des rois et des peuples ballotés par les passions » (trad. F. VILLENEUVE, CUF, 1961).

⁷⁵ Julien BENDA, *La trahison des clercs*, ouvr. cité, p. 138 : « Aujourd'hui, il suffit de jeter les yeux chaque matin sur quelque feuille publique pour constater que les haines politiques ne chôment plus un seul jour. Tout au plus certaines se taisent-elles un moment au profit d'une d'entre elles qui réclame subitement toutes les forces du sujet ; c'est l'heure des "unions sacrées", lesquelles ne sonnent point du tout le règne d'un amour, mais d'une haine générale qui momentanément en domine de partielles ».

⁷⁶ Cat. COLLIGNON 16-01-1915.

⁷⁷ Cat. GIRARD (Albert) 15-01-1915.

⁷⁸ Cat. POTTIER 15-01-1915.

⁷⁹ Cat. DOUMIC 13-01-1915 ; cat. LE BRETON 07-02-1915 ; cat. JULLIAN 05-01-1915, 24-02-[1915].

Pierre Paris dans cette épreuve, à l'image de Léon Heuzey ou de Camille Jullian : « La mort a frappé bien durement à tes côtés, mon cher ami. Mais tu es le vaillant, tu as le sentiment du devoir, tu as le sens de la noble vie. Et l'on t'admire et t'envie en te plaignant⁸⁰ ». Il trouve ainsi le courage de s'enquérir du sort de ses anciens élèves, Jean Babelon et Albert Girard, et même d'intervenir – sans que l'on sache exactement comment – pour venir en aide au premier, prisonnier en Allemagne⁸¹. Reflet de la réconciliation que nous évoquions plus haut entre dreyfusards et antidreyfusards, Émile Durkheim écrit à son ancien collègue bordelais et compagnon de promotion à l'ENS :

Je suis navré de la nouvelle que tu m'annonces et je m'associe de tout cœur à ta douleur. Hélas ! tu n'es pas le premier de nos camarades à qui j'envoie dans les mêmes affreuses circonstances des paroles d'affectueuse sympathie. Hier, c'était Puech ; un peu avant, c'était Rébelliau⁸². Et, comme il faut toujours qu'un peu d'égoïsme se mêle à nos sentiments, quand un vieil ami est frappé, on sent plus clairement qu'on a la même épée de Damoclès au dessus de sa tête⁸³.

Mon cher ami, nous avons vécu côte à côte la bonne moitié de notre existence. Ai-je besoin de dire combien je suis de cœur avec toi dans cette triste épreuve⁸⁴.

Un document permet de mieux saisir les sentiments qui animent Pierre Paris dans les semaines qui suivent la mort de ses deux fils. Il s'agit d'une lettre qu'il adresse à Henri Breuil et dans laquelle il répond au message de réconfort que lui a envoyé le préhistorien. Son statut de prêtre explique le contenu du texte qui ressemble fort à une confession écrite. Dans notre corpus, il s'agit sans nul doute de l'une des lettres dans lesquelles Pierre Paris se livre le plus en évoquant des sujets qui relèvent de l'intime, qu'il s'agisse de la foi ou de la douleur du père⁸⁵ :

Mon cher abbé et ami,

Je suis bien touché des très affectueuses marques de sympathies que m'apporte votre lettre. Tous les témoignages de pitié que je reçois d'hommes dont l'estime et l'amitié me sont chères me sont d'un grand réconfort dans mon affreux malheur. Le vôtre, mon cher abbé, pour venir d'un homme que son saint ministère a dû si souvent mettre en face des pires douleurs et des pires désespoirs, m'est particulièrement précieux, et je vous en remercie du fond du cœur.

Les consolations que vous m'apportez ne sont pas, hélas ! d'une bien grande efficacité au moment où tout mon être se révolte contre d'odieuses réalités. Je n'ose, en ce qui concerne une réunion future et éternelle, me livrer ni à l'espoir ni au doute, ni à la négation brutale, et quelle que doive être l'éternité pour mes pauvres petits héros, je ne puis maintenant que

⁸⁰ Cat. JULLIAN 24-02-[1915]. Voir aussi cat. HEUZEY 25-01-1915.

⁸¹ Cat. BABELON 22-03-1915 ; cat. GIRARD (Paul) 14-01-1915 ; cat. GIRARD (Albert), 15-01-1915. Voir également Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1914-1915 », art. cité, p. 128-129.

⁸² Aimé Puech (1860-1940), membre de la promotion de 1878 de l'ENS ; Alfred Rébelliau (1858-1934) appartient quant à lui à celle de 1877.

⁸³ De fait, son fils, André Durkheim, meurt au combat en décembre 1915. D'abord déclaré disparu, sa mort ne sera confirmée qu'en avril 1916. Sur le parcours et l'action d'Émile Durkheim dans la Grande Guerre, voir Steven LUKES, *Émile Durkheim. Su vida y su obra. Estudio histórico-crítico*, trad. par Alberto CARDÍN GARAY et Isabel MARTÍNEZ, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, Siglo XXI de España Editores, 1984 [1973], chap. 27 ; Marcel FOURNIER, *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris, Fayard, 2007, chap. 25-26.

⁸⁴ Cat. DURKHEIM 06-01-1915.

⁸⁵ Cat. BREUIL 01-02-1915.

pleurer en criant avec Lucrèce : *Quare mors immatura vagatur*⁸⁶ ? Et si c'est Dieu qui frappe ainsi des innocents pour des coupables, de chers et délicieux enfants qui auraient passé leur vie en faisant le bien, un vieux père qui croit n'avoir jamais fait le mal, et tant de jeunes hommes comme les miens, et tant de pères comme moi, j'avoue hélas ! que ma raison est trop faible pour comprendre les siennes, pour admettre que ces maux atroces soient pour notre bien. Je n'aurais pas moins été réuni à mes fils dans une autre vie, à supposer qu'il y en ait une, si Dieu m'avait permis de les garder près de moi, tout contre mon cœur, et de jouir de leur bonheur pendant le cours d'une vie normale.

Mais, cher ami, ces quelques mots vous sembleront peut-être bien ridicules, et vous ne seriez pas embarrassé sans doute pour les réfuter ; il y a longtemps que votre religion a répondu à de tels arguments, et, à défaut d'arguments, vous avez la révélation, et la foi, que je n'ai pas, et que les événements actuels ne semblent pas faits pour me donner.

D'ailleurs, je suis trop accablé et déprimé pour que mes idées aient la moindre valeur, et si je vous écris ainsi, mon cher ami, c'est pour vous prouver combien je suis sensible à l'émotion que vous avez ressentie en apprenant mes deuils, et aux sentiments que vous m'exprimez. Vous qui avez quelquefois vu les réunions de famille de mon cher Beyssac, et compris ma fierté paternelle, quand j'étais entouré de tous mes fils, mieux que personne vous jugez la profondeur de précipice où je suis tombé [rat. = ?]. Quand aurai-je la force de m'en tirer ? J'essaie de m'occuper par une active propagande, bien nécessaire ici où les barbares sont si puissants et arrogants. Notre ami le Marquis, chef du parti le plus stupidement hostile, ne dit mot, et est toujours aimable. Mais on me dit qu'il n'en pense pas moins... contre nous⁸⁷.

Recevez, mon cher abbé, toutes mes amitiés, et veuillez les transmettre aussi au Docteur Lalanne⁸⁸.

Derrière l'agnosticisme confessé et la douleur assumée, on sent poindre un sentiment de révolte et d'injustice. En ce début d'année 1915, loin d'abattre Pierre Paris, il se meut en un puissant moteur d'engagement. Combattre sur son propre front, travailler depuis le champ intellectuel à la victoire de la France et, en fin de compte, se montrer à la hauteur de ses fils, tels sont les objectifs que se fixe Pierre Paris comme il l'exprime lui-même dans plusieurs lettres. En mai 1915, alors qu'il vient d'annoncer à Léon Heuzey que son troisième fils, André, envoyé aux Dardanelles dans la presqu'île de Gallipoli, a reçu cinq balles et a miraculeusement survécu, Pierre Paris écrit : « La France, cher maître, demande de bien grands sacrifices au plus humble de ses fils ; mais je l'aime tant que je me raidis pour tout supporter sans me plaindre plus que ne le font mes pauvres enfants, et j'essaie d'être digne d'eux en gardant une âme stoïque, et en luttant ici de mon mieux par la plume et par la parole⁸⁹ ». La même idée est répétée à son ami Pierre Imbart de la Tour quelques mois plus tard :

⁸⁶ LUCRÈCE, *De rerum natura* V, 221 : « Pourquoi rôde la mort prématurée ? ».

⁸⁷ L'archéologue et homme politique Enrique de Aguilera y Gamboa, marquis de Cerralbo, l'un des chefs du parti carliste, connu pour ses positions germanophiles pendant la Grande Guerre. Nous y reviendrons.

⁸⁸ Jean-Gaston Lalanne (1862-1924), psychiatre bordelais et fouilleur du site de Laussel (Dordogne). Il dirige ce que l'on appelle alors un « établissement d'aliénés », le Castel d'Andorte, situé au Bouscat, près de Bordeaux. À l'été 1914, l'abbé Breuil n'est pas mobilisé (en 1900, il a été versé dans le service auxiliaire de la classe 1897). L'avancée des troupes allemandes vers Paris l'incite à se réfugier dans le sud. Dès septembre 1914 et durant six mois, Breuil séjourne ainsi dans la clinique du docteur Lalanne, où il peut continuer à travailler, un choix qui suscite rapidement des critiques de la part de certains de ses collaborateurs comme Louis Capitan ou Marcellin Boule. Voir Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2014, p. 231-233.

⁸⁹ Cat. HEUZEY 15-05-1915. Voir également la lettre du 28-12-1915 : « J'ai repris ici [à Madrid] ma vie de travail et de propagande, essayant de me rendre utile pour être digne de toute cette admirable jeunesse qui se sacrifie pour la France ».

Comment arriverai-je jamais, mon cher ami, à être digne de mes fils ? Cela est impossible ; mais tout ce que j'ai de force encore et d'activité, je veux l'employer partout où l'on aura besoin de moi, même pour les plus humbles besognes. Aussi, à plus forte raison, suis-je tout disposé à aider de mon mieux tes entreprises patriotiques et celles de tes amis⁹⁰.

Œuvrer au service de la propagande française en Espagne apparaît donc à Pierre Paris comme un devoir impérieux⁹¹. C'est bien ainsi que l'entend son collègue Henri Lorin, chargé du rapport annuel de l'université. Il y salue l'engagement de Pierre Paris depuis son poste madrilène, « insoucieux de lui-même, soldat à son front de bataille, comme ses fils qui sont tombés pour le pays⁹² ». Ou encore Georges Radet pour lequel Pierre Paris « a puisé dans la mort même de deux de ses fils tombés au champ d'honneur une nouvelle impulsion pour lutter, sur un terrain particulièrement défavorable, contre la propagande germanique⁹³ ». La voie était ouverte pour un engagement total de Pierre Paris dans la culture de guerre.

3. — LA CONDAMNATION DU PACIFISME ET DE LA NEUTRALITÉ

Dans ce contexte d'Union sacrée des érudits et même si « la mort frappe à toutes les portes⁹⁴ », personne ne songe à questionner le bien-fondé de la lutte et le fait que le droit soit du côté de l'Entente. Certains réflexes de l'époque de l'affaire Dreyfus refont surface mais les lignes de clivage se sont déplacées. À un camp antidreyfusard bien décidé à défendre la raison d'État et l'intérêt supérieur de la patrie et de l'armée, et à un camp dreyfusard mettant en avant la lutte pour le droit et les valeurs universelles de justice, d'égalité et de liberté individuelle, succède une fracture qui passe entre les partisans d'une guerre faite au nom du droit, de la civilisation et des valeurs démocratiques (malgré la présence, au sein de l'Entente, de la puissance autocratique russe) et ceux qui osent faire entendre un autre discours à l'image de Romain Rolland. Autrement dit, il y a ceux qui se définissent comme de bons patriotes et les pacifistes.

Autour de Pierre Paris, l'engagement en faveur des premiers ne fait pas l'ombre d'un doute. On suit avec espoir et intérêt les opérations militaires et l'on se convainc que les sacrifices, douloureux mais nécessaires, conduiront à la victoire d'une cause juste. En février 1915, alors que débute la bataille de Gallipoli qui oppose les troupes britanniques et françaises à l'Empire ottoman pour le contrôle du détroit des Dardanelles, Georges Radet écrit à Pierre Paris :

⁹⁰ Cat. IMBART DE LA TOUR 24-09-1915.

⁹¹ À l'image de son collègue à l'université de Bordeaux Pierre Duhem (1861-1916), titulaire de la chaire de physique théorique, il aurait pu écrire : « On m'assigne mon poste de combat, j'accours ; le poste est sans danger, il sera donc sans gloire ; je n'y puis verser mon sang, mais j'y verserai tout ce que mon cœur contient de dévouement. Je viens devant vous prendre mon humble part à la défense nationale » (Pierre DUHEM, *La science allemande*, Paris, A. Hermann & Fils, 1915, p. 4).

⁹² Henri LORIN, « Rapport fait à M. le ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des inventions intéressant la défense nationale au nom du conseil de l'université de Bordeaux », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1914-1915, p. 15.

⁹³ Georges RADET, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1914-1915, p. 104-105.

⁹⁴ Cat. HEUZEY 15-05-1915.

Les événements d'Orient sont passionnants. Je ne sais si l'on franchira vite et facilement les Dardanelles. Tout dépend de la façon dont les Boches auront germanisé le laisser-aller turc. Mais j'ai bon espoir [rat. = qu'en] que la flotte anglo-française arrivera devant Constantinople. Ce jour là sera un grand jour, qu'on célébrerait avec joie, si l'on ne songeait à tous ceux qui manquent, à tous les foyers vides, à toutes les larmes et à toutes les douleurs des pauvres vieux amis si durement éprouvés.

Je me félicite du moins que Yani te soit rendu⁹⁵. Tu as payé assez cruellement ton tribut à la patrie pour qu'on ne te détruise pas ce qui te reste.

Et Georges Radet ajoute :

Ruyssen nous vaut une notoriété fâcheuse. On nous jette volontiers ce collègue à la tête et l'on a une déplorable tendance à supposer que tout professeur de Faculté est atteint de monomanie germanophile. La feuille où il écrit, en Suisse, est mise à l'index par l'autorité militaire, connue plus ou moins à la solde de l'Allemagne. Seulement, dans son élan de vigilance, le gouvernement devrait bien débarquer du même coup Jules Guesde et Sembat, qui puisent la même farine dans le même sac⁹⁶.

Le jugement ne laisse pas de place à la nuance. Il y a d'un côté les bons patriotes, ceux qui font leur devoir, et les pacifistes qui sont perçus comme des traîtres à la solde de l'Allemagne. La guerre prolonge l'affaire Ruyssen qui a secoué Bordeaux en 1913. Théodore Ruyssen (1868-1967) enseigne l'histoire de la philosophie à la faculté des lettres depuis 1907. Si Georges Radet n'hésite pas à le qualifier de germanophile, c'est en raison de son engagement bien connu – et antérieur à la Grande Guerre – dans les rangs du pacifisme. Élève au lycée Henri-IV, normalien de la promotion 1889, il obtient l'agrégation de philosophie avant de faire un séjour en Allemagne. Dès 1897, et jusqu'en 1948, il préside le mouvement *La paix par le droit*. Invité à donner plusieurs conférences en Alsace en janvier-février 1913, Théodore Ruyssen prend position en faveur de la paix, de la coopération internationale, du droit à l'autodétermination pour la population alsacienne, tout en demandant un statut d'autonomie pour la province perdue. De tels propos suscitent l'indignation des milieux nationalistes. À Bordeaux, des manifestants l'accusent d'être un agent à la solde de l'Allemagne et ses cours à la faculté sont perturbés⁹⁷. À l'été 1914, *La paix par le droit* s'engage fermement en déclarant la « Guerre à la guerre » – selon le slogan figurant sur une affiche publiée le 28 juillet 1914 – et en appelant au respect des traités internationaux qui tentaient de garantir une résolution pacifique des conflits (comme la seconde convention de La Haye de 1907). Pourtant, les prises de position de Théodore Ruyssen au cours de la guerre sont marquées par le patriotisme et la défense d'une guerre du droit. Tout en cherchant à analyser les causes de l'échec d'un mouvement international pacifiste avant 1914, il est convaincu que la victoire de l'Entente et de ses valeurs permettra la mise en œuvre d'une paix juste, d'où son engagement d'après-guerre au service de la Société des nations⁹⁸.

Les partisans de la neutralité n'ont pas davantage la sympathie de Georges Radet. Quelques semaines plus tard, dans une autre lettre à Pierre Paris, il prend pour cible le pro-

⁹⁵ Il vient d'être réformé. Voir *supra*.

⁹⁶ Cat. RADET 05-02-1915.

⁹⁷ Rémi FABRE, « Un exemple de pacifisme juridique. Théodore Ruyssen et le mouvement "La paix par le droit" (1884-1950) », art. cité, p. 43-44.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 44-46 ; Yaël DAGAN, « "Justifier philosophiquement notre cause". La *Revue de métaphysique et de morale*, 1914-1918 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 23, 2005, p. 49-74, en part. p. 60-63.

fesseur états-unien invité à l'université de Bordeaux tout en saluant le travail mené par André Le Breton qui fait, dans les premiers mois de l'année 1915, un long voyage aux États-Unis pour y donner une série de conférences (soixante-quatre) dont les enjeux sont à la fois scientifiques et diplomatiques⁹⁹ :

Le conférencier annuel du pays Yankee s'est amené ces temps-ci. Il a fallu le bonimenter, genre de palabre qui ne m'agréa guère. C'était un neutraliste de la plus belle eau. Il n'a vu dans son passage en France qu'une occasion de balade purement touristique. Le jeune Coulet, avec ses envois de fond de tiroir, n'a pas la main heureuse. N'était Le Breton, qui est admirablement reçu là-bas et en faveur de qui nous ne devons pas marchander la gratitude, il faudrait montrer les dents.

On a raison de vouloir rallier les neutres. Mais je crois que la méthode suivie n'est pas toujours la meilleure. Vis-à-vis des Italiens, des Roumains, des Grecs et des Bulgares, dont les journaux nous présentent à satiété les palinodies, mieux vaudrait une impassibilité distante et dédaigneuse¹⁰⁰.

Il revient sur le sujet une semaine plus tard :

Nous avons eu, dans la personne du conférencier américain de cette année, Hall, un bel échantillon de médiocrité intellectuelle et morale. Ce parfait neutraliste s'est comporté chez nous comme si la France en était encore à une année d'Exposition. La France n'a été pour lui qu'un lieu de foire dont on visite les curiosités¹⁰¹.

Finalement, pour Pierre Paris et son entourage, toute prise de position qui n'aboutit pas à un engagement total dans le conflit est condamnée, de sorte que leur « littérature est pleine de [leur] mépris pour celui qui s'enferme avec l'art ou la science et se désintéresse des passions de la cité¹⁰² ». Dans la guerre que ces hommes perçoivent comme une lutte pour le droit et la civilisation, pour la survie de la patrie et de ses valeurs, le pacifisme et la neutralité n'ont pas leur place. Tous sont marqués par de terribles drames personnels qui agissent comme un puissant moteur d'engagement et oblitèrent leur capacité à maintenir en éveil un esprit critique nécessaire pour se demander si derrière leur perception manichéenne des événements ne se cacherait pas une réalité plus complexe de la guerre et de ses causes, et si l'ennemi, que l'on connaissait pourtant bien, était réellement cet Autre barbare et sanguinaire. Ils renoncent ainsi à faire usage de

cette parole [...] qui fait entendre que, des hauteurs d'où elle parle, les passions les plus opposées sont également fondées, également nécessaires à la cité terrestre et invite par là tout lecteur un peu capable de se dépasser lui-même à détendre, du moins pour un instant, la rigueur de la sienne¹⁰³.

⁹⁹ Sur ce séjour, voir Henri LORIN, « Rapport fait à M. le ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des inventions intéressant la défense nationale au nom du conseil de l'université de Bordeaux », art. cité, p. 14-15, ainsi que Georges RADET, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1913-1914, p. 102-104, 115. Plus largement, voir Yves-Henri NOUAILHAT, *France et États-Unis. Août 1914-avril 1917*, Paris, Publications de la Sorbonne, Institut d'histoire des relations internationales contemporaines, coll. « Série internationale » (10), 1979, en part. p. 172-174.

¹⁰⁰ Cat. RADET 29-03-1915.

¹⁰¹ Cat. RADET 07-04-1915.

¹⁰² Julien BENDA, *La trahison des clercs*, ouvr. cité, p. 168.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 190-191.

Au contraire, ce qui est en jeu dans le conflit qui déchire l'Europe exige un esprit de sacrifice et un engagement total qui n'admettent aucune demi-mesure. L'histoire, de ce point de vue, signalait le chemin qu'il convenait de suivre. Les mots que Pierre Paris utilisait, quelques années auparavant, pour décrire la résistance des Celtibères numantins face aux troupes romaines de Scipion Émilien, avant leur capitulation en 133 av. J.-C., prennent ainsi un accent singulier¹⁰⁴. Si « l'héroïque Numance¹⁰⁵ » a conservé une place privilégiée dans la mémoire nationale espagnole, c'est en raison de l'attitude de ses habitants face à l'envahisseur étranger. Et l'auteur de souligner « l'indomptable amour de la liberté, l'obstination sublime d'obscurs guérilleros¹⁰⁶ » qui préférèrent le sacrifice à la soumission : « il y a plus de deux mille ans, s'écrivit une page d'histoire sublime. Sur la basse colline huit mille hommes luttèrent contre soixante mille, et moururent d'épuisement et de faim pour la liberté¹⁰⁷ », si bien que Scipion « ne triomphera que d'un nom¹⁰⁸ ». En présence d'une telle geste, Pierre Paris comprend le désir des Espagnols de contrôler la fouille d'un site qui représente un si puissant symbole. À partir de 1905, l'Allemand Adolf Schulten, face « aux légitimes désirs de ses amis et émules d'Espagne » de se consacrer à « l'œuvre patriotique¹⁰⁹ », doit se contenter de fouiller les camps romains tandis qu'une commission espagnole est chargée de l'exploration de la cité celtibère. « Sur la colline de Numance la science parle aussi, mais elle parle bien bas ; le cœur frémit d'un indicible émoi parmi ces ruines misérables où s'inscrivirent à jamais en lettres de feu et de sang les mots saints : Patrie et Liberté !¹¹⁰ ».

II. — « PAR LA PLUME ET PAR LA PAROLE » COMBATTRE SUR LE FRONT ESPAGNOL

Pour ces patriotes va-t-en-guerre qui ne peuvent pas combattre sur le front, la voie à suivre est tracée. Le Comité d'études et documents sur la guerre, qui rassemble la fine fleur

¹⁰⁴ Dès l'époque moderne, le siège de Numance fut érigé en un véritable mythe national. Sur cette question, voir en premier lieu Alfredo JIMENO MARTÍNEZ et José Ignacio de la TORRE ECHÁVARRI, *Numancia. Símbolo e historia*, Madrid, Akal, coll. « Arqueología », 2005, et, plus largement : José Ignacio de la TORRE ECHÁVARRI, « Numancia: usos y abusos de la tradición historiográfica », *Complutum*, 9, 1998, p. 193-211 (pour une approche plus synthétique) ; Alfredo JIMENO MARTÍNEZ, « Numancia: pasado vivido, pasado sentido », *TP*, 57, 2, 2000, p. 175-193 ; Manuel ÁLVAREZ MARTÍ-AGUILAR, « Modelos historiográficos e imágenes de la Antigüedad: *El Cerco de Numancia* de Miguel de Cervantes y la historiografía sobre la España antigua en el siglo XVI », *Hispania Antiqua*, 21, 1997, p. 545-570 ; Francisco VIVAR, « El ideal *pro patria mori* en *La Numancia* de Cervantes », *Cervantes. Bulletin of the Cervantes Society of America*, 20, 2, 2000, p. 7-30 ; Jordi CORTADELLA I MORRAL, « La *Numancia* de Cervantes: paradojas de la heroica resistencia ante Roma en la España imperial », dans Chul PARK (éd.), *Actas del XI Coloquio Internacional de la Asociación de Cervantistas*, Seúl, 17-20 de noviembre de 2004, Seúl, Universidad Hankuk de Estudios Extranjeros, 2005, p. 557-570.

¹⁰⁵ Pierre PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne. 1. Altamira, le Cerro de los Santos, Elche, Carmona, Osuna, Numance, Tarragone*, Paris, Ernest Leroux, 1910, p. 201.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 202.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 207.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 214.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 210.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 239.

de l'élite intellectuelle républicaine, indique le chemin à suivre¹¹¹. Dès l'automne 1914, son secrétaire, Émile Durkheim, signale que l'un des objectifs du comité doit être l'organisation de conférences en direction des pays neutres pour lutter contre la propagande allemande, une idée qui reçoit l'appui de la présidence de la République et du ministère des Affaires étrangères¹¹². Conduits en Espagne par Pierre Paris et Ernest Méric, encouragés depuis la France par Alfred Morel-Fatio, les hispanistes français installés dans un pays neutre où existe une importante et dynamique communauté allemande vont bientôt travailler dans cette direction.

L'engagement des hispanistes français au service de la propagande alliée en Espagne pendant la Grande Guerre est assez bien connu¹¹³. Il serait trop ambitieux de chercher à étudier de manière exhaustive ce que fut l'action de Pierre Paris au service de cette cause. D'autre part, si nos recherches ont permis d'exhumer certains documents inédits relatifs à cette question (en particulier des lettres qui sont pour la plupart transcrites dans notre volume 3), ceux-ci complètent les conclusions d'Antonio Niño Rodríguez et de Jean-Marc Delaunay sans les bouleverser. Par conséquent, nous ne retiendrons que les faits les plus importants, d'une part ceux qu'il nous a paru indispensable de rappeler afin de donner une vision d'ensemble de ce que signifia la Grande Guerre pour Pierre Paris, d'autre part ceux qui seront utiles à la compréhension d'une question qui mérite une attention particulière : l'analyse des conséquences de son engagement sur son œuvre d'hispaniste et sa pratique scientifique.

1. — NEUTRALITÉ ESPAGNOLE ET PROPAGANDE : UNE MOBILISATION TARDIVE

Dès le début des hostilités, l'Espagne, conformément à ce qu'est sa position internationale depuis la fin des guerres napoléoniennes, choisit de ne pas prendre part à un conflit dans lequel elle estime n'avoir aucun intérêt immédiat ; d'autre part, engagée dans une difficile aventure coloniale sur le terrain marocain, ses ressources ne lui permettent guère de soutenir un effort de guerre de grande ampleur¹¹⁴. Le 30 juillet, le gouvernement du conser-

¹¹¹ Il est officiellement composé d'Ernest Lavisse (président), Charles Andler, Joseph Bédier, Henri Bergson, Émile Boutroux, Ernest Denis, Émile Durkheim (secrétaire), Jacques Hadamard, Gustave Lanson, Charles Seignobos et André Weiss. Lucien Herr participa également aux travaux du comité même si son nom n'apparaît jamais officiellement.

¹¹² Éric THIERS, « Droit et culture de guerre (1914-1918). Le Comité d'études et documents sur la guerre », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 23, 2005, p. 27.

¹¹³ Voir en particulier Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (10), 1994, p. 88-153 ; Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*, Madrid, CSIC, Casa de Velázquez, Société des hispanistes français, 1988, p. 201-341 et append. I, p. 421-427, qui recense les titres français publiés entre 1914 et 1918 relatifs à l'attitude de l'Espagne devant la Première Guerre mondiale.

¹¹⁴ Jean-Marc DELAUNAY, « L'Espagne devant la guerre mondiale, 1914-1919. Une neutralité profitable ? », *Relations internationales*, 160, 2014, p. 53-69 ; voir également Jean NICOT et Pierre WAKSMAN, « Les relations franco-espagnoles et la politique extérieure d'Alphonse XIII en 1917 », dans *Actes du 94^e Congrès national des sociétés savantes, Pau, 1969. Section d'histoire moderne et contemporaine I. Les relations franco-hispaniques*, Paris, Bibliothèque nationale, 1971, p. 463-484.

vateur Eduardo Dato ordonne « la más estricta neutralidad á los súbditos españoles¹¹⁵ », laquelle est réaffirmée avec force au début du mois d'août dans la *Gaceta de Madrid* (ancêtre du *Boletín Oficial del Estado*) alors que l'Europe bascule dans la guerre¹¹⁶. Jusqu'en 1918, le royaume évolue ainsi entre une neutralité stricte ou active, « bienveillante ou rigide¹¹⁷ ».

Mais neutralité ne signifie pas indifférence. Au-delà de l'affrontement qu'elle provoque entre les membres des communautés française et allemande installés dans la péninsule, la position officielle du gouvernement espagnol n'évite pas que le pays se divise rapidement entre partisans de l'une ou l'autre des forces en présence. Pour les Espagnols, la Grande Guerre ne se résume pas à une succession d'affrontements intellectuels par publications interposées. Les enjeux sont aussi politiques et sociaux. Les mouvements que provoque le conflit ébranlent fortement le régime de la Restauration et révèlent la crise du système monarchique. L'Espagne de la neutralité est donc aussi une Espagne profondément divisée¹¹⁸. Les prises de position des milieux intellectuels et politiques se font en pensant à l'après-guerre en fonction du projet de chacun sur ce que devrait être l'avenir du pays. Il est traditionnellement admis que les milieux libéraux furent plutôt partisans de l'Entente tandis que les conservateurs, le clergé, l'armée et l'aristocratie auraient plus volontiers apporté leur soutien aux Empires centraux. En réalité, une telle opposition est sans doute pratique mais masque une réalité complexe : aucun des deux camps ne fut homogène.

Les milieux intellectuels catalans s'engagent précocement dans la guerre des esprits. Dans l'ensemble, ils le font en faveur de l'Entente ; c'est particulièrement le cas des secteurs républicains qui espèrent tirer profit, à l'issue du conflit, d'une victoire alliée qui ouvrirait la voie à une reconstruction de l'Europe fondée sur le principe des nationalités. Nous verrons toutefois qu'une figure aussi importante que celle de l'archéologue Pere Bosch Gimpera (1891-1874) se distingue très tôt par ses sentiments pro-allemands. Si les positions de l'historien Rafael Altamira (1866-1951) sont proches de celles des Alliés, elles ne l'empêchent pas de prendre parti en faveur du pacifisme, convaincu qu'une victoire de l'Entente créerait les conditions nécessaires à l'établissement d'un nouvel ordre international capable d'assurer la paix future¹¹⁹. D'autres voix se font entendre en faveur du pacifisme. En Catalogne, le Comité d'Amics de la Unitat Moral d'Europa, emmené par Eugenio d'Ors, signe, le 27 novembre 1914, un manifeste dans lequel il considère que « la terrible guerra que hoy desgarra el cuerpo de nuestra Europa constituye, por definición, una guerra civil¹²⁰ ». De telles positions

¹¹⁵ *Gaceta de Madrid*, 30-07-1914, p. 238.

¹¹⁶ *Gaceta de Madrid*, 07-08-1914, p. 306.

¹¹⁷ Jean-Marc DELAUNAY, « L'Espagne devant la guerre mondiale », art. cité, p. 69.

¹¹⁸ Maximiliano FUENTES CODERA, *España en la Primera Guerra Mundial. Una movilización cultural*, Madrid, Akal, coll. « Universitaria » (351), 2014 ; Id., « Germanófilos y neutralistas: proyectos tradicionalistas y regeneracionistas para España (1914-1918) », *Ayer. Revista de historia contemporánea*, 91, 3, 2013, p. 63-92 ; Santos JULIÁ, « La nueva generación: de neutrales a antigermanófilos pasando por aliadófilos », *Ayer. Revista de historia contemporánea*, 91, 3, 2013, p. 121-144.

¹¹⁹ Rafael ALTAMIRA, *La guerra actual y la opinión pública española*, éd. par Yolanda Gamarra, Pamplona, Analecta, 2014 [1915] ; Carlos FORCADELL ÁLVAREZ, « La dimensión pacifista de Rafael Altamira », dans Armando ALBEROLA-ROMÁ (éd.), *Estudios sobre Rafael Altamira*, Alicante, Diputación Provincial de Alicante, Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert, 1987, p. 51-72.

¹²⁰ « Un documento. La unidad de Europa », *La Vanguardia*, 01-12-1914, p. 7. Le 9 janvier 1915, Romain Rolland en donne une traduction dans *Le Journal de Genève*. Voir Maximiliano FUENTES CODERA, *España en la Primera Guerra Mundial*, ouvr. cité, p. 72-80.

sont mal perçues par les hispanistes français ; nous avons vu ce que pensent Pierre Paris et Georges Radet du pacifisme et de la neutralité. Il en est de même pour Alfred Morel-Fatio qui voit dans le manifeste catalan un texte prêchant « un humanitarisme assez nuageux et amphigourique » :

N'en déplaise à ces humanitaires européens, dont je ne conteste pas les sentiments généreux, nous reparlerons de cela plus tard, quand les kulturistes, qui, aujourd'hui, massacrent nos mères, nos femmes et nos enfants, brûlent nos villes et souillent notre sol, auront été refoulés chez eux par nos vaillants soldats¹²¹.

Il n'en reste pas moins vrai que parmi les intellectuels libéraux, nombreux sont ceux qui apportent ouvertement leur soutien à l'Entente. En témoigne, par exemple, le manifeste publié dans la revue *España* en juillet 1915¹²². Il sera reproduit, avec la liste des signataires, dans le *Bulletin hispanique*¹²³. Les conservateurs et les traditionalistes qui rejettent les valeurs qu'incarnent la France et la Grande-Bretagne (en particulier l'anticléricalisme de la première), figurent globalement parmi les soutiens de la Triple Alliance. Mais des conservateurs comme Álvaro Alcalá-Galiano y Osma (1886-1936) ou le carliste Francisco Martín Melgar (1849-1926) ont pu apporter leur soutien à l'Entente. Quant au philosophe José Ortega y Gasset (1883-1955), il peut admirer sincèrement la supériorité de la science allemande tout en souhaitant la victoire des valeurs démocratiques et libérales qu'incarnent la France de la Troisième République et la monarchie constitutionnelle britannique.

Dans ce contexte, l'Allemagne semble avoir très tôt pris conscience – dès l'été 1914 – de l'enjeu que représente le terrain espagnol pour sa propagande (mise en place d'un service interministériel basé à Francfort et relayé par un service de presse installé à Barcelone afin de coordonner l'action en direction de l'Espagne et de l'Amérique latine, publication de brochures, subventions à des journaux espagnols comme *La Tribuna*). Les Alliés, en revanche, s'engagent dans la bataille tardivement et timidement¹²⁴. Pour l'année 1914, la France dépense 300 000 F pour sa propagande dans la péninsule, six fois moins que l'Allemagne¹²⁵. Ses efforts se dirigent prioritairement vers des milieux intellectuels qui, dans leur grande majorité, sont déjà acquis à la cause des Alliés¹²⁶. La remarque est particulièrement valable pour les personnalités qui par leur éducation ou leur parcours professionnel sont proches de la culture française, à l'image de l'archéologue José Ramón Mélida. Au début du mois de novembre 1914, il adresse une lettre de soutien à son collègue Pierre Paris :

¹²¹ Alfred MOREL-FATIO, « L'attitude de l'Espagne dans la guerre actuelle », *Le correspondant*, 258, 1915, p. 292.

¹²² « Manifiesto de adhesión á las naciones aliadas », *España*, 24, 09-07-1915, p. 6.

¹²³ *BH*, 17, 3, 1915, p. 227-228.

¹²⁴ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 91-92 ; Id., « L'Espagne devant la guerre mondiale », art. cité, p. 58-59 ; Id., « L'action diplomatique des pays belligérants en direction de l'opinion publique espagnole durant la Première Guerre mondiale », dans *Opinion publique et politique extérieure en Europe. II. 1915-1940. Actes du Colloque de Rome (16-20 février 1981)*, Rome, École française de Rome, coll. « Publications de l'École française de Rome » (54-2), 1984, p. 229-234.

¹²⁵ Paul AUBERT, « La propagande étrangère en Espagne dans le premier tiers du XX^e siècle », *MCV*, 31, 3, 1995, p. 120.

¹²⁶ Maximiliano FUENTES CODERA, *España en la Primera Guerra Mundial*, ouvr. cité, p. 130-131.

Mon cher ami, en voyage il y a plusieurs jours, n'eu avec de temps pour vous exprimer ma sympathie pour la France à l'occasion de ce terrible guerre. J'espère a le triomphe de votre noble pais. Aver vous peut-être votres fils à la guerre ? Je vous désire de bon succès de ce côté aussit. Nous somes toute en dueil pour la chatédrale de Reims barvarement détruit¹²⁷.

Les propos de l'archéologue Hermilio Alcalde del Río sont un autre exemple : « Que siga adelante el valor y serenidad de las armas francesas demostrado, hasta la completa victoria sobre ese pueblo soberbio y egoísta a quien combate¹²⁸ ».

Jean-Marc Delaunay a souligné le caractère tardif et improvisé des premières actions menées au service de la propagande¹²⁹. Alors que l'ambassadeur de France à Madrid, Léon Geoffray, estime inutile de lui consacrer des sommes importantes, les directeurs de l'Institut français prennent l'initiative de créer un Comité international de propagande. Ernest Mérimée en est le président, Pierre Paris le vice-président. Ce dernier précisera, dans une lettre à Alfred Morel-Fatio :

Je vous assure, cher Monsieur, que j'ai fait de mon mieux, tout cet hiver et ce printemps, pour faire de bonne propagande ; je l'ai fait sans bruit, car je ne veux pas que l'on me soupçonne de faire de la réclame sur mon nom ; j'ai même laissé la présidence du Comité à M. Mérimée, plus âgé et plus connu que moi, et qui n'est du reste resté qu'un mois ici¹³⁰.

En effet, alors qu'Ernest Mérimée ne réside que quelques semaines en Espagne chaque année, Pierre Paris y vit à demeure de novembre à juin. Cette présence sur le terrain fait sans aucun doute du directeur de l'École des hautes études hispaniques la cheville ouvrière du comité. À partir de décembre, celui-ci édite un *Boletín de información para España y América del Sur* et une série de brochures intitulées *Documentos e informes* [FIG. 328, 329] qui rappellent les travaux du Comité d'études et documents sur la guerre que préside Ernest Lavisse. Du point de vue des rédacteurs (Ernest Mérimée et Pierre Paris), il s'agit d'informer le lecteur hispanophone, de lui dire la vérité sur la guerre et de dénoncer les mensonges de l'ennemi en lui offrant des textes – parfois illustrés – au caractère documentaire, authentique et objectif¹³¹. La lettre que Georges Radet adresse à Pierre Paris après la mort de son fils aîné – nous l'avons déjà citée – témoigne de ce début d'engagement¹³². À la différence des services de l'ambassade, Pierre Paris et Ernest Mérimée sont convaincus qu'une attitude plus énergique est nécessaire. Dans le rapport annuel sur le fonctionnement de l'EHEH pour l'année 1913-1914, daté du 23 décembre 1914, le directeur signale déjà que l'Espagne est « un pays trop séduit, hélas ! par l'affreuse culture allemande¹³³ ».

Au début de l'année 1915, une série d'articles publiés dans la presse française attire l'attention sur le dynamisme de la propagande allemande en Espagne. Dans l'un des papiers qu'il consacre à cette question dans *L'Écho de Paris*, Maurice Barrès écrit :

¹²⁷ Cat. MÉLIDA 13-11-1914.

¹²⁸ Cat. ALCALDE DEL RÍO 20-04-1915.

¹²⁹ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 92-94.

¹³⁰ Cat. MOREL-FATIO 28-05-1915.

¹³¹ Georges CIROT, « Chronique », *BH*, 17, 1, 1915, p. 68.

¹³² Cat. RADET 31-12-1914 : « je m'étais réchauffé à la flamme d'action qui ne te quitte jamais et je te voyais, sur ton champ de bataille, préparer toi aussi la victoire ».

¹³³ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1913-1914 », art. cité, p. 148.

Je suis frappé par une des lettres que m'ont valu mes articles sur l'Espagne. [...] Nos ennemis ont ouvert des ateliers de mensonges à côté des ateliers de Krupp. Ils y ont installés [*sic*] leurs professeurs. Ils y ont fabriqué une extraordinaire artillerie idéologique, si j'ose dire, et des arguments de tous calibres. L'Université allemande s'est mise à arroser les pays neutres avec une prodigalité colossale. [...] Il faudrait mettre un peu de flamme, beaucoup de flamme dans cette propagande pour la France et pour la civilisation. Employons-nous à réchauffer ce coin de la bataille. Il a son importance¹³⁴.

Dans un autre article, Maurice Barrès insiste sur la communion qui doit exister de chaque côté des Pyrénées : « Il s'agit de bien autre chose encore que d'intérêts matériels dans cette lutte formidable ! Le sang de la France est versé pour que survive une certaine âme dont participe l'Espagne¹³⁵ ». Dans cette guerre qui prend la forme d'une lutte de la latinité contre la germanité, la France et l'Espagne sont des nations-sœurs ; il est impensable que cette dernière refuse « de voir l'ampleur de la lutte et ses conséquences », d'autant que les marques de soutien de personnalités de premier plan sont nombreuses à lui parvenir¹³⁶. Les hispanistes français sont conscients de l'enjeu et de l'insuffisance des mesures prises par les autorités françaises. Ernest Mérimée, dans une lettre qu'il adresse à Maurice Barrès et dont ce dernier publie plusieurs extraits, s'exprime dans ce sens : « Comment l'éminent professeur pense-t-il qu'on y peut remédier ? Il souhaite que "notre inconcevable indolence, notre mutisme obstiné", faisant place à quelque activité, se décident à répondre à "l'inlassable propagande allemande"¹³⁷ ». Si tout le monde semble d'accord quant au diagnostic et à la nécessité d'agir, la méthode à suivre, en revanche, divise. Quelle attitude faut-il adopter en Espagne ? Quel discours convient-il d'adresser à sa population ? Faut-il chercher à séduire les secteurs catholiques et conservateurs, les plus germanophiles car opposés aux valeurs d'une République démocratique, libérale et anticléricale qu'ils craignent de voir se diffuser dans la péninsule, ou doit-on au contraire tenter de se rapprocher des secteurs les plus progressistes¹³⁸ ? Alfred Morel-Fatio, dans un article du *Correspondant* qui paraît dans le fascicule du 25 janvier 1915, s'emploie à identifier les « foyers de germanophilie » en Espagne¹³⁹. Face à des Bordelais très combattifs, il choisit plutôt la voie d'un militantisme prudent :

Gardons-nous d'imiter nos ennemis. Publiions les témoignages authentiques de leurs atrocités dont nous avons les mains pleines, mais abstenons-nous de toute récrimination et de tout jugement tendancieux. Laissons parler les faits qui ont bien plus d'éloquence que les paroles et remettons-nous-en à l'excellence de notre cause qui n'a pas besoin d'être proclamée à grand fracas¹⁴⁰.

¹³⁴ Maurice BARRÈS, « Réchauffons notre propagande », *L'Écho de Paris*, 11-02-1915, p. 1.

¹³⁵ Maurice BARRÈS, « Comment faire notre propagande en Espagne », *L'Écho de Paris*, 02-02-1915, p. 1.

¹³⁶ Voir notamment Maurice BARRÈS, « Les voix françaises de l'Espagne », *L'Écho de Paris*, 09-02-1915, p. 1.

¹³⁷ Maurice BARRÈS, « Comment faire notre propagande en Espagne », art. cité.

¹³⁸ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 261-308 ; Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 95-96.

¹³⁹ Alfred MOREL-FATIO, « L'attitude de l'Espagne dans la guerre actuelle », art. cité, p. 281.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 291. Voir en particulier Ignacio PEIRÓ MARTÍN, « La Gran Guerra de los historiadores: la encuesta francesa de Alfred Morel-Fatio sobre la neutralidad, la beligerancia y el pacifismo de los intelectuales españoles », dans Yolanda GAMARRA CHOPO et Carlos R. FERNÁNDEZ LIESA (éd.), *Los orígenes del derecho internacional contemporáneo. Estudios conmemorativos del Centenario de la Primera Guerra Mundial*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, Diputación de Zaragoza, coll. « Actas » (3440), 2015, p. 71-125 ; CORPUS BARGA (= Andrés GARCÍA DE LA BARGA Y GÓMEZ DE LA SERNA), « Visita al hispanista Morel-Fatio, profesor del Colegio de Francia », *España*, 02-03-1916, p. 11-12.

Le *Bulletin hispanique* témoigne lui aussi de cet engagement tardif¹⁴¹. La première mention de la guerre, dans le dernier fascicule de 1914, est discrète. On la doit à Georges Cirot¹⁴². Il attire l'attention de ses lecteurs sur la nécessité « de suivre au jour le jour, depuis le début de l'odieuse guerre que nous a suscitée la *fides germanica*, l'attitude de la presse espagnole » et en profite pour remercier ceux qui ont manifesté leur soutien à la cause de l'Entente. La courte mention sur laquelle se clôt sa chronique annonce l'engagement de la revue dans la guerre au nom de la défense du droit et de la vérité, une action qu'il place sur le terrain de la science : pour le professeur bordelais, il ne s'agit pas de faire de la propagande mais de l'histoire contemporaine !

Le *Bulletin hispanique* ne s'est pas interdit l'histoire contemporaine. Si les circonstances s'y prêtent, il montrera quelque jour comment à la prétendue campagne de diffamation dont l'Allemagne se prétend victime, s'oppose réellement une campagne depuis longtemps commencée, et plus que jamais alimentée, pour dresser contre nous un pays ami, un peuple chevaleresque qui n'a pas un seul ennemi en France.

De fait, les circonstances s'y prêtent dès le premier fascicule de l'année 1915. C'est un travail d'Alfred Morel-Fatio qui inaugure la série des publications que la revue bordelaise consacre au conflit. Il s'agit d'une édition espagnole commentée, produite à partir d'une traduction allemande, du manifeste *Der Aufruf "An die Kulturwelt"*, le « célèbre factum kulturiste¹⁴³ ». L'auteur y raille la mauvaise maîtrise de la langue de Cervantès, « ce jargon de cow-boy argentin ». La fin du texte mérite d'être citée :

El militarismo ha sido creado para su protección (la protection de la Kulture [sic]). La version française dit de même : *C'est pour la protéger que ce militarisme est né dans notre pays*. L'allemand précise : *Zu ihrem Schutze ist her **aus ihr** hervorgegangen* [en gras et en italique dans le texte original]. Pour se protéger, la Kulture a donc enfanté le militarisme. Or, si nous lui devons ce joli produit, les Alliés n'ont pas d'obligation plus impérieuse que d'anéantir la Kulture, mère du monstre. Cette fois au moins le Manifeste est explicite¹⁴⁴.

Alfred Morel-Fatio signale ainsi la mission que doivent remplir les hispanistes français en Espagne : défendre la civilisation contre la *Kultur*¹⁴⁵.

La prise de conscience de l'enjeu que représente l'Espagne, les alertes lancées par les hispanistes et par Maurice Barrès, auxquelles s'ajoute, pour Pierre Paris, le puissant moteur d'engagement qu'est la mort de ses deux fils au front, sont autant d'éléments qui marquent une rupture au début de l'année 1915. Dès la fin du mois de janvier, le directeur de l'École des hautes études hispaniques écrit à René Dubroca : « J'essaie de me remettre au travail

¹⁴¹ Ignacio PEIRÓ MARTÍN, « La Gran Guerra de los historiadores », art. cité, p. 83, n. 40, souligne que si le *Bulletin hispanique* devient un organe de diffusion de la propagande française, la *Revue hispanique* de Raymond Foulché-Delbosc ne publie que des travaux de pure érudition.

¹⁴² Georges CIROT, « Chronique », *BH*, 16, 4, 1914, p. 496.

¹⁴³ Alfred MOREL-FATIO, « La version espagnole du manifeste des Quatre-vingt-treize », *BH*, 17, 1, 1915, p. 54-58 (la citation est p. 54).

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 57-58.

¹⁴⁵ Sur le potentiel et les usages symboliques de la lettre K en Espagne de la fin du XIX^e au début du XXI^e siècle, voir l'intéressante réflexion de Juan Francisco FUENTES, « Usos ideológicos de la letra "K" en la España contemporánea: sobre el cambiante significado de un símbolo », *Ariadna histórica. Lenguajes, conceptos, metáforas*, 6, 2017, p. 9-27.

avec calme, et de m'occuper activement de notre propagande ; mais hélas ! j'ai l'esprit encore bien confus, et je n'ai pas, comme on dit, le cœur à l'ouvrage¹⁴⁶ ». L'action de l'Institut français prend alors une plus grande ampleur dont la presse française se fait l'écho¹⁴⁷. Paul Courteault a résumé d'un trait ce que fut son activité en Espagne : constitution d'un Comité international de propagande, organisation de conférences, de lectures et de causeries – une idée qui fut suggérée à Pierre Paris par son collègue Jean-Auguste Brutails¹⁴⁸ –, diffusion de films de guerre, organisation de concerts au profit des blessés de guerre, traduction et distribution de brochures tirées à plus de 50 000 exemplaires en février 1915¹⁴⁹ :

rien n'a été négligé pour lutter contre l'influence ennemie, toujours puissante au-delà des Pyrénées. La bataille que M. Paris et les membres de l'École livrent là-bas est particulièrement dure ; mais des résultats sont acquis et nous pouvons compter sur la ténacité des champions de la Vérité et du Droit pour démasquer le mensonge et dénoncer la barbarie germaniques¹⁵⁰.

Le travail dut être intense dans les mois qui suivirent. Rapidement, la fatigue se fait sentir. Alors que Pierre Paris doit encore faire des conférences les 24 et 27 mars, il annonce au secrétaire général du rectorat de l'académie de Bordeaux qu'il fera un voyage privé avec sa femme à la fin du mois pour s'isoler un peu. « Je suis très fatigué par le travail intense de la propagande », écrit-il¹⁵¹. Mais déjà, les nouveaux projets fleurissent. Jusque-là, l'effort s'est porté sur la capitale espagnole. Il faut désormais porter la guerre culturelle sur l'ensemble du territoire espagnol : « Nos séances de l'Institut ont un grand succès, et on me demande de les continuer après Pâques ; mais je m'occupe de les transporter en province. La lutte devient ardente et je m'y suis jeter [*sic*] tout entier. Je tâche d'oublier un peu, hélas ! et d'être digne de mes fils... ». Toutefois, ce voyage semble compromis par l'état de santé fragile d'Eva Pradelles. « Je ne puis la quitter. J'ai peur que mes projets ne tombent dans l'eau¹⁵² ».

Les relations avec Ernest Mérimée sont un autre sujet de préoccupation auquel la guerre n'a pas mis fin. Le co-directeur de l'Institut, alors à Toulouse, est heureux de voir que l'action de propagande prend une plus grande ampleur à Madrid grâce aux conférences et aux lectures organisées par Pierre Paris. Après les félicitations viennent les reproches :

J'en ai reçu le programme en même temps que votre lettre. Si j'avais pu le recevoir à temps je vous aurais présenté une observation et peut-être demandé une modification, de façon à ce que ces conférences et celles qui doivent se faire après Pâques évitassent de traiter des sujets analogues. C'est ainsi que j'avais demandé à M. Mâle de nous donner un cours sur les cathédrales du Nord et particulièrement sur celle de Reims. M^r Mâle m'écrit au dernier moment qu'il ne pourra être des nôtres, mais son remplaçant, si je réussis à en trouver, pourrait trai-

¹⁴⁶ Cat. DUBROCA 27-01-1915.

¹⁴⁷ Voir, par exemple, INSTITUT FRANÇAIS DE MADRID, « Espagne. L'orientation de l'opinion », *Le Temps*, 09-02-1915, p. 2 ; « En Espagne. La réplique française à la propagande allemande », *Journal des débats politiques et littéraires*, 06-04-1915, p. 3. Ce dernier article est signé « A. M. ». Il pourrait s'agir d'Albert Mousset. Voir également Raymond LANTIER, « La propagande française en Espagne », *La Revue de Paris*, 3, 1916, p. 661-672.

¹⁴⁸ Cat. DUBROCA 13-02-1915.

¹⁴⁹ Cat. DUBROCA 13-02-1915.

¹⁵⁰ Paul COURTEAULT, « L'Université de Bordeaux et la guerre », art. cité, p. 62.

¹⁵¹ Cat. DUBROCA 19-03-1915.

¹⁵² Cat. DUBROCA 30-03-1915.

ter le même sujet. Je me propose moi-même de faire un cours sur quelques emprunts de la littér. franç. à l'espagnole, et ce sujet a beaucoup d'analogie avec celui que M^r Gaschet a du traiter hier soir. Il vaudra mieux à l'avenir, je crois, prendre à temps nos mesures pour éviter ces rencontres, qui peuvent être gênantes¹⁵³.

La lettre d'Ernest Mérimée souligne ainsi que la communication entre les deux têtes de l'institution restait difficile et que le manque de coordination entre Bordeaux et Toulouse était réel.

2. — HENRI BREUIL EN RENFORT : UNE ÉTROITE COLLABORATION (1915-1916)

Au même moment, l'organisation d'une tournée de propagande en dehors de Madrid ne se fait pas sans difficultés. Pierre Paris doit renoncer à utiliser les services d'Albert Mousset (1883-1975), jeune membre de l'École des hautes études hispaniques¹⁵⁴. Il décide alors, avec l'accord de l'ambassade de France, de faire appel à Henri Breuil¹⁵⁵. Il s'agirait de donner une vingtaine de conférences dans le nord-ouest du pays :

pour cette œuvre délicate il faut 1° quelqu'un de débrouillard 2° qui sache bien l'espagnol ; 3° qui ait de l'ardeur et de la flamme ; 4° qui connaisse les espagnols et leur esprit. [...] Je sais bien que cela dérangerait peut-être vos projets, ou une partie de vos projets scientifiques. Mais je sais aussi que pour le moment la science doit passer au second plan et personne mieux que vous ne ferait réussir cette propagande par la parole et par l'image¹⁵⁶.

La proposition retient tout de suite l'attention du préhistorien qui note dans ses *Dates et itinéraires* « Reçois demande par lettre de Pierre Paris de m'occuper de conférences propagande en Espagne du Nord » (25 mars). En acceptant la proposition, Henri Breuil scelle le début d'une étroite collaboration. Le 8 avril, il arrive à Madrid où ses premières visites sont pour son ami Hugo Obermaier et pour le directeur de l'EHEH. Le lendemain, il se réunit avec ce dernier et l'ambassadeur Léon Geoffray¹⁵⁷. Entre temps, Pierre Paris se montre enchanté de l'arrivée d'un renfort aussi précieux. « C'est entendu [lui écrit-il avant son arri-

¹⁵³ Cat. MÉRIMÉE 07-03-1915.

¹⁵⁴ Chartiste et membre de l'EPHE, il est ensuite membre de la 4^e (1912) et de la 6^e (1914) promotion de l'EHEH. En Espagne, pendant le conflit mondial, il occupe les fonctions d'attaché temporaire auprès de l'ambassade de France avant de devenir chef des services de la propagande interalliée en Espagne puis, en 1919, directeur de l'agence télégraphique d'État à Belgrade. Il fait par la suite une carrière de journaliste et d'écrivain, s'imposant comme l'un des plus fins connaisseurs en matière de politique étrangère. Dans une lettre à Maurice Barrès, Pierre Paris le présente comme « un de mes jeunes collaborateurs qui, pour notre propagande, s'occupe beaucoup de la presse » (cat. BARRÈS 17-11-1915). Voir Maurice DÉGROS, « Albert Mousset (1883-1975) », *BECh*, 133, 2, 1975, p. 438-441. Parmi ses publications, citons : Albert MOUSSET, « La propagande allemande en Espagne », *La Revue de Paris*, 5, 1915, p. 657-672 ; ID., *La France vue de l'étranger, ou le déclin de la diplomatie et le mythe de la propagande*, Paris, L'Île-de-France, 1926. Dans ce livre, Albert Mousset porte un regard critique sur l'utilité, très relative selon lui, de maintenir des institutions scientifiques comme l'Institut français de Madrid afin de défendre l'intérêt de la France à l'étranger. Voir Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 205-207.

¹⁵⁵ Sur cette période de la vie d'Henri Breuil, voir Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité ; ID., « La préhistoire et l'abbé Breuil à l'épreuve de la Première Guerre mondiale », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 169-185.

¹⁵⁶ Cat. BREUIL 22-03-1915.

¹⁵⁷ *Dates & itinéraires* I, p. 74.

vée], vous voici missionnaire laïque¹⁵⁸ ». Tandis qu'Henri Breuil se dirigera vers le nord, Raymond Lantier, jeune membre archéologue de l'EHEH, parcourra la Castille et l'Estrémadure. Pierre Paris ajoute : « vous êtes l'homme de la situation, non seulement parce que vous êtes prêtre, mais parce que c'est vous. [...] Les recommandations que vous apporterez du Cardinal Amette et de mon camarade Monseigneur Baudrillart seront précieuses. Ah ! si vous pouviez en avoir une du Cardinal Mercier !¹⁵⁹ ». Le choix d'une personnalité scientifique de premier plan comme l'abbé Breuil est en effet stratégique : en se rendant dans le nord de l'Espagne, il va devoir prendre la parole dans des régions où le carlisme est solidement implanté.

Plus largement, le désir de Pierre Paris de voir de grandes figures de la hiérarchie ecclésiastique appuyer la propagande française en Espagne montre qu'il est conscient de l'atout que représente leur implication dans l'effort de guerre auprès d'une population qu'inquiète la politique anticléricale de la Troisième République¹⁶⁰. Dans son esprit – et il y a peut-être là un autre motif de désaccord avec Ernest Mérimée pour lequel il ne saurait être question de transiger avec les valeurs républicaines pour tenter de séduire des secteurs qui resteront hostiles à l'Entente¹⁶¹ – il fallait donc dépasser le débat qui avait opposé, au début de l'année 1915, ceux qui pensaient que la France devait donner l'image d'une nation unie autour des valeurs de la République libérale et laïque (*radicale*, écrivit Maurice Barrès) et les tenants d'« une vision multiforme de la pensée française » (l'expression est de Jean-Marc Delaunay) qui pensaient que l'approche des milieux catholiques avait aussi sa place dans le combat d'union sacrée¹⁶². Pour le directeur de l'École des hautes études hispaniques elle pouvait

¹⁵⁸ Cat. BREUIL 02-04-1915.

¹⁵⁹ Le cardinal Désiré-Joseph Mercier (1851-1926), primat de Belgique, est l'une des figures qui incarnent la résistance à l'occupation de la Belgique par les Allemands durant la Grande Guerre. Léon-Adolphe Amette (1850-1920) est archevêque de Paris. Alfred Baudrillart (1859-1942) est quant à lui recteur de l'Institut catholique de Paris, connu pour ses positions très bellicistes. Normalien membre de la promotion de 1878, il côtoie Pierre Paris rue d'Ulm. En avril 1916, il est à l'initiative de la création du Comité catholique de propagande française à l'étranger ; il se rendra à deux reprises en Espagne, en avril-mai 1916 puis à l'automne 1917 (septembre-octobre). Voir Yves MARCHASSON, « Monseigneur Baudrillart et la propagande catholique française à l'étranger pendant la Première Guerre mondiale. L'exemple de l'Espagne », dans Charles KANNENGISSER et Yves MARCHASSON (éd.), *Humanisme et foi chrétienne. Mélanges scientifiques du centenaire de l'Institut catholique de Paris*, Paris, Éditions Beauchesne, 1976, p. 71-90 ; Id., « Monseigneur Baudrillart et la Première Guerre mondiale d'après ses carnets personnels », dans *Le livre du centenaire (1875-1975)*, Paris, Éditions Beauchesne, 1975, p. 93-131 ; Santiago CASAS RABASA, « El Comité Católico de Propaganda Francesa en España durante la Gran Guerra. Una puesta al día », *Hispania Sacra*, 65, extra 1, 2013, p. 335-367.

¹⁶⁰ Jean-Marc DELAUNAY, « La Grande Guerre ou la clé du retour », *MCV*, 19, 1983, p. 347-368 ; Paul AUBERT, « La propagande étrangère en Espagne dans le premier tiers du XX^e siècle », art. cité, p. 126-127. Les religieux expulsés de France par le régime républicain, et qui avaient trouvé refuge en Espagne, sont nombreux à se présenter sous les drapeaux suite à la mobilisation, à la fois par patriotisme et dans l'espoir d'obtenir, à plus long terme, un adoucissement des mesures anticléricales.

¹⁶¹ Ernest MÉRIMÉE, « Encore quelques mots sur l'attitude de l'Espagne », *BH*, 17, 4, 1915, p. 284-285, 290.

¹⁶² Maurice Barrès, dans l'un des articles que nous avons déjà cité (« Comment faire notre propagande en Espagne »), prenait ses distances avec Ernest Mérimée après avoir reproduit un long extrait (en parti censuré) d'une lettre qu'il lui avait adressée : « Évidemment, nous avons affaire avec M. Mérimée à un radical. C'est bien son droit, et je ne lui fais là-dessus aucune querelle, d'autant que dans l'espèce, lui, moi, et tous les gens raisonnables, nous sommes d'accord pour nous ébahir et nous indigner devant des catholiques invoquant leur religion afin de donner leurs sympathies à l'Allemagne. [...] Je me sépare tout à fait de M. Mérimée sur la méthode à employer pour gagner et éclairer nos voisins. Si je le comprends, il voudrait étaler devant eux les idées radicales, et leur dire : "Pas d'équivoque. Sommes-nous d'accord ? Embrassons-nous. Autrement, allez au diable ! allez à l'Allemagne !" ». Comme il y va, l'éminent professeur ! ». Voir également Maurice BARRÈS, *Chronique de la Grande Guerre (2 décembre 1917-23 avril 1918)*, 6^e éd., vol. 11, Paris, Librairie Plon, 1937, p. 284-285.

même être un atout. Cela pose, indirectement, la question de la sensibilité politique de Pierre Paris. Ce dernier s'est toujours montré très discret sur ce sujet. Il est difficile d'aller au-delà des conclusions d'Antonio Niño qui l'a défini comme un républicain laïc d'orientation libérale¹⁶³. Doté d'une personnalité peu dogmatique, il fait preuve de pragmatisme et sait s'adapter à toute sorte de circonstances et d'interlocuteurs lorsque la situation l'exige¹⁶⁴. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas, pour le directeur de l'EHEH, d'adopter un double discours quant aux valeurs et à la morale qui doivent être défendues. Son engagement le situe clairement du côté du « secteur progressiste¹⁶⁵ », sans qu'il néglige pour autant de s'adresser aux secteurs conservateurs et catholiques afin d'atténuer l'image d'une France anticléricale. En envoyant au front une personnalité comme l'abbé Breuil, il cherche aussi à rassurer les autorités locales afin de faciliter la mise en œuvre de la propagande française dans un pays sourcilieux en matière de respect de sa neutralité. Les obstacles sont réels. Le 20 avril, Pierre Paris avertit Henri Breuil qu'une lettre de l'abbé Lugan lui apprend qu'à Saint-Sébastien le gouverneur civil lui a interdit de donner une conférence qui devait avoir lieu au cercle français : « Ce Gobernador est le plus enragé des germanophiles ; va-t-il enrayer votre propagande dans toute la province ?¹⁶⁶ ». À ces préoccupations, et tandis que Pierre Paris reste

¹⁶³ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 298. L'idée nous semble plutôt juste. Il peut avoir été proche du radicalisme dans ses jeunes années et évoluer peu à peu vers des positions de centre-droit, une trajectoire somme toute des plus classiques. Que l'on interroge ses publications ou sa correspondance, les informations permettant de le situer sur l'échiquier politique sont rares. Il n'est en rien cléricale. La lettre qu'il adresse à Henri Breuil au moment de la mort de ses fils – nous l'avons citée – est claire sur ce point (cat. BREUIL 01-02-1915). Même si la famille Paris est pratiquante, il se montre ouvert en matière de religion. En 1913, lorsque Pierre Paris inscrit son fils Franc au collège Sainte-Barbe, le dossier d'inscription précise que le jeune homme est « catholique pratiquant » (AP, fonds Sainte-Barbe, D50Z/83). En 1899, il sollicite l'aide du savant allemand pour recruter une jeune fille allemande, en remplacement d'une certaine mademoiselle Jumpertz, qui aiderait sa femme dans l'éducation de leurs enfants. Parmi les arguments destinés à convaincre une éventuelle candidate, il précise : « Chose à noter encore, nous appartenons à la religion catholique, mais si notre nouvelle hôtesse – comme M^{lle} Jumpertz – appartenait à la religion réformée, elle n'aurait pas à s'apercevoir de la différence de culte ; il y a du reste à Bordeaux une église protestante desservie par un ministre allemand, qui officie en langue allemande » (cat. HÜBNER 27-03-1899). Sur le plan politique, il est, à n'en pas douter, républicain. En 1898, il félicite Léon Heuzey dont l'un des fils, Louis (1863-1901), a remporté les élections législatives dans la Mayenne en parvenant à s'imposer face au député sortant, le royaliste Georges Gamard. Jusqu'à sa mort prématurée, en 1901, il siège à la Chambre parmi les Républicains progressistes : « je voulais vous féliciter de l'heureux événement que m'annonçait votre dernier billet. J'avais bien vu l'élection de la Mayenne, mais je ne savais pas que le nouveau député vous fût uni par des liens aussi étroits. Veuillez croire, cher maître, que je m'associe à votre joie autant que vos amis les plus dévoués, et que je souhaite sincèrement que cette législature apporte à monsieur votre fils toutes les satisfactions patriotiques sans oublier les personnelles, qu'il est en droit d'attendre » (cat. HEUZEY 26-05-1898). Mais tous ces indices sont bien minces, d'autant que Pierre Paris a entretenu des relations étroites avec des personnes aussi différentes en matière de sensibilités politiques et religieuses que ses amis Henri de La Ville de Mirmont, républicain radical, le catholique libéral Pierre Imbart de la Tour ou l'abbé Breuil.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 298-299.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 291-302.

¹⁶⁶ Cat. BREUIL 20-04-1915. Voir également cat. MOREL-FATIO 28-05-1915. Plusieurs textes publiés par l'abbé Lugan ([1869-1931] ordonné prêtre en 1901, il est missionnaire diocésain rattaché au diocèse d'Albi) permettent de cerner ce que dut être le contenu de ses conférences. Voir en particulier Alphonse-Marie LUGAN, *A los germanófilos católicos de España y otros países*, Madrid, P. Orrier Editor, 1915, où l'auteur s'emploie à montrer que les Espagnols germanophiles travaillent en réalité contre les intérêts de leur pays, aussi bien en matière de politique intérieure qu'extérieure ou commerciale, et que l'Espagne, nation latine comme la France, n'aura rien à gagner au triomphe de l'Empire allemand. Voir également Alphonse-Marie LUGAN, *Méditations sur la guerre*, Paris, Bloud & Gay, 1915, qui s'adresse cette fois au lecteur catholique français (l'ouvrage rassemble les textes de conférences lues dans des églises parisiennes).

seul à la tête des œuvres de propagande à Madrid après le départ d'Ernest Mérimée pour la France, s'ajoutent celle du père de famille : « Je suis maintenant très inquiet au sujet de mon fils [André] qui est aux Dardanelles, et dont je n'ai pas de nouvelles depuis près d'un mois, hélas !¹⁶⁷ ».

Les *Dates et itinéraires* d'Henri Breuil permettent de le suivre dans sa tournée de propagande [FIG. 330, 331]¹⁶⁸. Il mène cette activité sans renoncer à ses recherches personnelles et profite de son séjour pour explorer plusieurs sites archéologiques, en particulier autour de Minateda, près de Hellín, dans la province d'Albacete¹⁶⁹. Le 17 mai, une première intervention à l'Institut français traite de l'art rupestre en Espagne. Quelques jours plus tard, il aborde la question de *L'idolâtrie de la force en Allemagne et ses conséquences* en présence de l'ambassadeur Geoffray. Ayant reçu de l'argent de Pierre Paris, il peut débiter son voyage dans le nord du pays. L'art pariétal est abordé à l'Ateneo de León puis à l'université d'Oviedo où il est reçu par Jesús Arias de Velasco, vice-recteur de l'université, l'un des acteurs de l'*intercambio* avec Bordeaux. Comme le craignait Pierre Paris, les obstacles sont réels. Le 27 mai, une conférence au contenu politique est donnée « sans autorisation du gouverneur qui l'eût interdite. Grand succès ». À Gijón, le 4 juin, l'une de ses interventions est interdite. « Décidément je vous ai engagé dans une campagne difficile », lui écrit Pierre Paris. Il lui apprend que Raymond Lantier n'est pas plus chanceux en Estrémadure : ses conférences ont été interdites à Don Benito et à Mérida. Le directeur de l'École ne renonce pas pour autant et incite ses troupes à s'adapter. L'action de lobbying faite en marge des interventions publiques ne doit pas être négligée : « la propagande se fait par les conversations, les brochures, la présence même des voyageurs ». Il en va de même pour la dénonciation des entraves imposées par les autorités espagnoles : « Et ne vous laissez pas de dire que les gouverneurs civils font de l'arbitraire, car la loi est formelle, et ils n'ont pas le droit d'interdire une conférence ou une réunion publique ». Tous les moyens doivent être utilisés, y compris lorsque le contenu d'une conférence n'est *a priori* pas politique :

À défaut de la conférence en règles, organisez beaucoup de palabres, et tachez par quelque malice cousue de fil blanc d'introduire un peu de propagande dans vos conférences d'archéologie ; ce ne doit pas être difficile, à propos de la vie des contemporains du renne et du bison de parler des modernes sauvages¹⁷⁰.

En ces temps de propagande effrénée, de telles analogies ne sont pas exceptionnelles. Il s'agit d'adapter son discours aux ressources et aux *exempla* fournis par sa spécialité, sans oublier de marteler que la lutte se fait au nom de la vérité et se situe sur le terrain de la science. Pour l'helléniste Victor Bérard, la guerre actuelle est « une rencontre d'idées politiques et morales » comme le furent les guerres médiques ; à la lutte des Grecs contre les Perses pour la survie de leur modèle politique et social (« la Grèce artiste et politique », celle de la cité, face à « l'Asie théocratique » et despotique) répond ainsi la lutte de la civilisation

¹⁶⁷ Cat. DUBROCA 10-05-1915. De fait, il est blessé le 24 mai dans les combats qui font rage dans la presqu'île de Gallipoli.

¹⁶⁸ *Dates & itinéraires* I, p. 74-75. Voir également le récit qu'il en fait dans son *Autobiographie*, p. 401-405.

¹⁶⁹ [Abbé] Henri BREUIL, « Les peintures rupestres de la péninsule ibérique. 11. Les roches peintes de Minateda (Albacete) », *L'Anthropologie*, 30, 1920, p. 1-50.

¹⁷⁰ Cat. BREUIL 26-05-1915.

contre la *kultur*. L'Allemand est le barbare moderne : « Entre Européens et Germains d'aujourd'hui, c'est la même rencontre qu'entre Hellènes et Asiatiques du V^e siècle avant notre ère¹⁷¹ ». Quant à Marcellin Boule, directeur de l'Institut de paléontologie humaine de Paris, dès 1914 il ravalait les Allemands non pas au rang de barbares mais à celui de sauvages en voyant dans le Manifeste des 93 le symbole d'« une sorte de monstrueux anachronisme dans l'évolution morale de l'Humanité¹⁷² » :

L'évolution allemande présente donc deux aspects : un aspect progressif, d'ordre purement matériel, un aspect régressif, d'ordre spirituel et moral. Ce dernier correspond à un retour, à une chute vers la sauvagerie des origines. La collectivité, qui nous en donne le triste spectacle, doit être mise au ban de tous les peuples vraiment civilisés. Elle ne mérite pas de conserver le beau nom d'*Homo sapiens* ; elle s'est ramenée elle-même au rang des *Homo ferus* primitifs¹⁷³.

Dans cet exercice de déshumanisation de l'ennemi, Henri Breuil était prié de ne pas se montrer moins créatif¹⁷⁴.

À l'issue de cette première campagne, Henri Breuil et Raymond Lantier peuvent retrouver une activité strictement scientifique. Le 10 juin, ils arrivent ensemble à Béjar d'où ils partent pour un séjour d'exploration des sites archéologiques de Las Batuecas (Sierra de Francia, La Alberca), une région qu'ils connaissent déjà tous les deux¹⁷⁵. Henri Breuil l'a parcourue plusieurs fois, notamment en avril 1910 avec Juan Cabré¹⁷⁶ et il s'y rendra à nouveau en mai 1918 avec Gaston Etchegoyen, jeune membre de l'École des hautes études hispaniques¹⁷⁷ [FIG. 332-334]. Quant à Raymond Lantier, il l'a découverte en mai 1914 en compagnie de Pierre Paris, un voyage qu'ils ont réalisé en suivant les indications données par le préhistorien¹⁷⁸. De son côté, le directeur de l'EHEH se montre impatient de rentrer en France et de pouvoir se reposer à Beyssac en famille. Les opérations de propagande sont

¹⁷¹ Victor BÉRARD, « L'éternelle Allemagne, d'après le livre de M. le prince de Bülow. 1. L'empire et les nations », *Revue des deux mondes*, 25, 1915, p. 610-611. Sur ce point, voir en particulier Michel ESPAGNE, « Victor Bérard et la science allemande », dans Sophie BASCH (éd.), *Portraits de Victor Bérard. Actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (6), 2015, p. 79-93.

¹⁷² Marcellin BOULE, « La guerre », *L'Anthropologie*, 25, 1914, p. 576.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 578.

¹⁷⁴ Sur cette définition de l'ennemi en termes ethniques et anthropologiques, voir Annette BECKER, « Racisme, barbarie, civilisation : les enjeux de la Grande Guerre », *Cahiers de la Méditerranée*, 61, 2000, p. 159-169 et, pour une approche plus globale, Michael JEISMANN, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918 = Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792-1918*, trad. par Dominique LASSAIGNE, Paris, CNRS Éditions, 1997 [1992], en part. la troisième partie.

¹⁷⁵ *Dates & itinéraires I*, p. 76-77. Sur ce voyage, voir également Raymond LANTIER, « Avec l'abbé Breuil sur les routes d'Espagne », dans Eduardo RIPOLL PERELLÓ (éd.), *Miscelánea en homenaje al abate Henri Breuil (1877-1961)*, vol. 2/2, Barcelona, Diputación Provincial de Barcelona, Instituto de Prehistoria y Arqueología, 1965, p. 1-4.

¹⁷⁶ *Dates & itinéraires I*, p. 36-37. Voir également [Abbé] Henri BREUIL, « Les peintures rupestres de la péninsule ibérique. IX. La vallée peinte des Batuecas (Salamanca) », *L'Anthropologie*, 29, 1918-1919, p. 1-27 ; cat. BREUIL 16-12-1909 ; plus largement, Eduardo RIPOLL PERELLÓ, « Las pinturas rupestres de las Batuecas. Cartas de Don Juan Cabré al Abate H. Breuil », *Revista de Estudios Extremeños*, 53, 2, 1997, p. 399-410.

¹⁷⁷ *Dates & itinéraires I*, p. 102. Henri Breuil a lui aussi laissé ses souvenirs sur ces deux séjours dans Las Batuecas en compagnie de Raymond Lantier et de Gaston Etchegoyen (dont il brosse un portrait touchant et sensible) : *Autobiographie*, p. 257-261.

¹⁷⁸ Cat. BREUIL 17-04-1914 ; 20-05-1914.

alors stoppées et il sait qu'elles ne pourront reprendre que lorsqu'il sera de retour sur place, à compter du mois d'octobre 1915. Abandonner ainsi le terrain n'était sans doute guère stratégique, d'autant que l'activité de propagande d'Henri Breuil est alors attaquée dans la presse espagnole¹⁷⁹. Du moins peut-il se ressourcer au contact de ses proches, loin de l'activité madrilène et des tracasseries avec Ernest Mérimée ; au mois d'août, Henri Breuil passe plusieurs jours à Beyssac où il explore les grottes ornées de la région avec son hôte et ses fils¹⁸⁰.

Cette longue pause estivale n'interrompt pas la collaboration d'Henri Breuil avec l'Institut français de Madrid. Lorsqu'il apprend les projets de son ami, Pierre Paris est manifestement enchanté à l'idée de pouvoir à nouveau compter sur lui :

Quant à vous, mon cher abbé, j'espère d'après votre lettre que vous n'êtes plus qu'un auxiliaire provisoire, et que vous pourrez en temps voulu refranchir les Pyrénées¹⁸¹. M. Mérimée a eu une excellente idée de songer à vous, et je ne doute pas qu'il n'obtienne aisément qu'on vous mette à sa disposition. L'Ambassade ne fera aucune difficulté pour y aider, si M. Mérimée le lui demande, comme c'est probable, et alors vous pouvez être sûr que je pousserai à la roue. Mais jusqu'à nouvel ordre je ne puis rien, car vous n'ignorez pas que mon cher collègue est assez jaloux de son autorité, et m'en voudrait si je me mêlais de ses affaires¹⁸².

En effet, au début de l'année 1916, une intervention d'Ernest Mérimée auprès de Lucien Poincaré, directeur de l'Enseignement supérieur¹⁸³, permet à Henri Breuil de se rendre en Espagne du 14 février au 15 juin 1916 afin de poursuivre ses activités de propagande outre-Pyrénées. Soutenu par Pierre Paris, il obtiendra par la suite une prolongation de son séjour jusqu'au 14 novembre 1916¹⁸⁴. Dans ces conditions, l'année débute sur un air de déjà-vu. Les relations Paris-Mérimée restent exécrables, notamment lorsqu'il s'agit d'argent et de régler les dépenses communes pour les frais de fonctionnement de l'Institut. En février 1916, alors qu'il vient de recevoir cinq-cents pesetas de l'ambassade, Pierre Paris avertit René Dubroca et Raymond Thamin :

Je n'ai du reste pas du tout l'intention d'en parler à M. Mérimée. Du fait de la guerre nous avons beaucoup plus de frais que Toulouse, et M. Mérimée, vous le savez, s'est refusé à nous indemniser des dépenses que nous faisons pour héberger ses professeurs. D'autre part c'est à moi, pour ma propagande (dont Toulouse ne se mêle pas) que l'Ambassadeur m'octroie cette indemnité, et je n'ai pas à en rendre compte à mon collègue¹⁸⁵.

À Madrid, l'union sacrée s'arrête donc aux portes de l'Institut français. On ne recule devant aucune mesquinerie. Même l'installation du téléphone est une source de tension ! La dé-

¹⁷⁹ Un article rédigé par un carliste et attaquant le préhistorien à la suite de la conférence donnée le 26 mai 1915 à l'Institut français de Madrid a été publié. Nous reviendrons sur cet épisode.

¹⁸⁰ Cat. BREUIL 13-07-1915, 05-09-1915.

¹⁸¹ En application de la loi Dalbiez, Henri Breuil passe devant une commission spéciale de réforme le 23 septembre 1915. Il est incorporé à la 20^e section de secrétaires, à l'École militaire, dans l'un des services des archives du ministère de la Guerre. Voir Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 236.

¹⁸² Cat. BREUIL 04-01-1916.

¹⁸³ Voir l'entrée qui lui est réservée dans Jean-François CONDETTE, *Les recteurs d'académie en France II. Dictionnaire*, ouvr. cité, p. 320-321.

¹⁸⁴ Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 237 ; *Dates & itinéraires I*, p. 80 ; *Autobiographie*, chap. XXIV, p. 397.

¹⁸⁵ Cat. DUBROCA 11-02-1916.

pense, informe Pierre Paris, serait de trois-cents pesetas, à répartir entre Bordeaux et Toulouse : « Avant de vous en parler, j'ai écrit à M. Mérimée. Celui-ci m'a répondu, naturellement, qu'il avait eu le premier mon idée, et qu'il allait justement me faire cette proposition¹⁸⁶ ». En revanche, les conférences de propagande de l'Institut français se poursuivent et Pierre Paris est manifestement content du résultat :

Demain commence une série de 8 conférences en espagnol qui sont déjà très demandées. Les orateurs sont très connus ; la dernière sera faite par le meilleur orateur d'Espagne D. Melquíades Álvarez, le jeune chef du parti réformiste. Je pense qu'on les réunira en volume. Bref, je me trémousse, et suis assez content de l'effet¹⁸⁷.

Une fois encore, mais pour des raisons différentes de celles l'année précédentes, la présence de l'abbé Breuil en Espagne se révèle stratégique. À la fin du mois de juin, tandis que Pierre Paris s'apprête, comme chaque année, à regagner Beyssac pour l'été, l'ambassadeur Léon Geoffray demande au préhistorien de remplacer le directeur de l'École des hautes études hispaniques à la tête de la propagande¹⁸⁸. Il s'agit manifestement d'éviter que la situation de l'été 1915 ne se reproduise en faisant en sorte que les Français continuent d'occuper le terrain en l'absence de Pierre Paris, ce qui explique que ce dernier soit intervenu pour qu'Henri Breuil obtienne des autorités françaises le droit de prolonger son séjour dans la péninsule¹⁸⁹. En somme, il s'agit d'assurer l'interim et la continuité des actions en cours en occupant les « fonctions de factotum de la propagande », selon l'expression de Pierre Paris¹⁹⁰. Ce dernier lui donne des instructions précises¹⁹¹. Sont évoqués la distribution des brochures de propagande, le classement des archives, la constitution de dossiers de presse relatifs à l'Espagne, la correspondance de l'Institut avec les sous-comités de propagande en province, ou encore de la projection de films de guerre¹⁹². Henri Breuil s'exécute consciencieusement. La lettre qu'il reçoit le 12 juillet porte des marques de crayons rouge (croix, soulignement, accolades) qui mettent en évidence les demandes formulées. Pierre Paris se montre particulièrement soucieux de voir aboutir rapidement deux projets éditoriaux : l'impression de la « brochure Melgar » et du « livre des conférences » qui doit réunir les textes lus en début d'année à l'Institut français. Dans le premier cas, il doit s'agir de la brochure du carliste Francisco Martín Melgar (1849-1926), ancien secrétaire du prétendant légitimiste au trône d'Espagne, Carlos de Borbón (mort en 1909)¹⁹³. Portant le *nihil obstat* de monseigneur Baudrillart et l'*imprimatur* du cardinal Amette, le livre est précédé d'un avant-propos signé

¹⁸⁶ Cat. DUBROCA 13-03-1916.

¹⁸⁷ Cat. DUBROCA 11-02-1916.

¹⁸⁸ Henri Breuil rencontre Léon Geoffray le 28 juin : « Arrivée à Madrid, où l'ambassadeur me prie de remplacer M. Paris à la Propagande jusqu'en Novembre » (*Dates & itinéraires* I, p. 80).

¹⁸⁹ Cat. BREUIL 10-06-1916.

¹⁹⁰ Cat. BREUIL 12-07-1916.

¹⁹¹ Cat. BREUIL 12-07-1916 et 31-08-1916.

¹⁹² La projection de films n'est pas une nouveauté. Elle remonte au moins à l'automne 1915 : « J'ai repris Samedi nos conférences de propagande. Je vais y joindre des séances hebdomadaires de cinéma (Films de guerre). J'ai déjà donné, à titre d'expérience, 3 représentations qui ont eu beaucoup de succès » (cat. DUBROCA 29-11-1915). Les Français, du reste, ne faisaient que suivre l'exemple allemand (Jens ALBES, « La propaganda cinematográfica de los alemanes en España durante la Primera Guerra Mundial », *MCV*, 31, 3, 1995, p. 77-101).

¹⁹³ Francisco MARTÍN MELGAR, *Amende honorable*, Paris, Bloud & Gay, 1916.

par Alfred Morel-Fatio qui le présente comme « le cri de la conscience d'un honnête homme, indigné de la campagne de haines et de calomnies conduite contre notre pays¹⁹⁴ ». « Quel est cet honnête homme qui s'élève pour nous rendre justice du milieu de ce Carlisme espagnol, si violemment hostile à la cause des Alliés ? », se demandera Maurice Barrès¹⁹⁵. En raison du message que cette publication envoie aux forces traditionalistes et à l'opinion catholique d'Espagne, il s'agit d'un coup de maître pour la propagande française. Quant au deuxième projet évoqué par Pierre Paris, il s'agit de la publication du volume des *Conferencias en pro de Francia*¹⁹⁶. Accompagné d'une préface de Pierre Paris, il rassemble les textes lus par huit intellectuels espagnols francophiles à l'Institut français au début de l'année : Augusto Barcía (*El pangermanismo*), José Eugenio Ribera (*La aritmética y la historia en contra de la hegemonía alemana*), Luis Araquistáin (*Dos ideales políticos*), Gustavo Pittaluga (*Dominio espiritual y dominio político después de la guerra*), Pío Zabala (*Estratos de la opinión española en orden a la guerra*), Camilo Barcia Trelles (*El prusianismo y la guerra europea*), Andrés Ovejero (*El discurso de las armas y de las letras*) et José Jasseau (*¡Germanofilia! Un diálogo en la barbería*). Dans sa lettre du 12 juillet, il insiste pour que chacun rende son papier rapidement : « Je vous serais obligé de harceler ces braves gens jusqu'à ce que vous en soyez venu à bout ». Or Andrés Ovejero tarde à s'exécuter. Le 31 août, Pierre Paris insiste : « Sous peine de perdre tout le fruit de notre travail, il faut que le volume paraisse en octobre ; sans cela il ne serait plus d'actualité ». Il est par ailleurs décidé d'ajouter un appendice rassemblant le texte de deux conférences faites au Teatro Principal d'Alicante le 9 juillet : celle de Francisco Figueras Pacheco (*La guerra y Alemania*) et celle d'Isidoro Serrano Izquierdo (sans titre). Si la prose de ces deux derniers auteurs ne suscite aucun excès d'enthousiasme chez Pierre Paris, il juge utile que le texte d'Isidoro Serrano paraisse. Ancien sous-vicaire dans l'armée espagnole (*teniente vicario castrense*), il s'emploie à démontrer « que Francia no es atea, ni antirreligiosa¹⁹⁷ ». Encore une fois, on cherche ainsi à s'adresser à la frange de la population espagnole la plus hostile à l'Entente :

Ces topos ont eu certainement de l'importance, mais ils n'apportent en somme rien de nouveau, surtout celui de D. Francisco Figueras Pacheco. Celui du curé serait plus important, à cause de la qualité même de l'auteur. Demandez, je vous prie, à Ballesteros ce que coûterait en plus l'impression de ces deux manuscrits en appendice, à la suite de notre volume des conférences de l'Institut. Ce serait peut-être la solution élégante pour satisfaire tout le monde. Et en somme on peut bien dire que ces conférences rentrent dans le même cycle de propagande. On mettrait une petite note de 3 lignes pour expliquer la chose¹⁹⁸.

La petite note fera en réalité neuf lignes mais la solution proposée par Pierre Paris sera bien retenue pour la publication finale des *Conferencias en pro de Francia*.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 5.

¹⁹⁵ Maurice BARRÈS, *L'âme française et la guerre. Le suffrage des morts*, Paris, Émile-Paul Éditeurs, 1919, p. 128-138 (la citation est p. 128).

¹⁹⁶ INSTITUTO FRANCÉS DE ESPAÑA (éd.), *Conferencias en pro de Francia*, Madrid, P. Orrier Editor, 1916.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 293.

¹⁹⁸ Cat. BREUIL 31-08-1916.

3. — LE TOURNANT DE L'ANNÉE 1916 : DÉFENDRE L'INFLUENCE DE LA FRANCE EN ESPAGNE

Les actions dont il a été question témoignent de la prise de position offensive de Pierre Paris. Sa posture est celle d'un homme qui conçoit son engagement comme le pendant de la lutte que les soldats mènent sur le front, contraint de quitter le terrain de la science pour répondre aux agressions de l'ennemi qui est le seul coupable. Par le vocabulaire qu'il mobilise, le prologue qui figure en introduction des *Conferencias en pro de Francia* en témoigne :

La guerra, bajo muy diversas formas, se ha extendido hasta los neutrales, a pesar nuestro y a pesar suyo; nos ha obligado a salir de nuestra torre de marfil. [...] Nuestro derecho de legítima defensa y el amor a la patria lejana nos ha convertido en soldados. También nosotros hemos querido luchar, ya que se nos atacaba, con nuestras armas, la palabra y la pluma, por la santa causa del Derecho, de la Justicia y de la Verdad¹⁹⁹.

C'est encore le cas dans l'article *L'Espagne et la guerre. Kultur et civilisation* que Pierre Paris fait paraître dans le fascicule de janvier-mars 1916 du *Bulletin hispanique*. Visant à comparer « les effets de la Kultur et ceux de la civilisation », il souhaite « faire connaître des documents » destinés à « Ceux qui plus tard feront l'histoire de la guerre, en Espagne²⁰⁰ ». Il est construit sur un mode binaire très caractéristique qui permet d'identifier les deux forces en présence. Il y a d'un côté « le vrai sang espagnol », celui qui soutient l'Entente et dessine les contours de « l'Espagne que nous aimons » qui est aussi « l'Espagne qui nous aime²⁰¹ ». De l'autre, le camp des « germanophiles militants » qui regroupe, pour l'essentiel, les secteurs les plus conservateurs du pays : le clergé, les « jaimistes » (les carlistes partisans de Jaime de Borbón), l'armée, la noblesse, une partie de la presse et « quelques intellectuels égarés²⁰² ». La première partie de l'article (dix-sept pages) présente ainsi des messages reçus par le Comité international de propagande de la part de germanophiles espagnols (traduits en français mais accompagnés de la version originale en note de bas de page), tandis que la deuxième partie (cinq pages) livre des exemples de témoignages de soutien en faveur de la France et de la Grande-Bretagne. Il s'agit surtout de dénoncer « Les injures et les ordures » produites par « la racaille barbarisée par nos adversaires²⁰³ ». L'idée d'écrire cet article

¹⁹⁹ Pierre PARIS, « Al lector », dans Pierre PARIS, Ernest MÉRIMÉE et [INSTITUTO FRANCÉS DE ESPAÑA] (éd.), *Conferencias en pro de Francia*, Madrid, P. Orrier Editor, 1916, p. 3-4.

²⁰⁰ Pierre PARIS, « L'Espagne et la Guerre. Kultur et Civilisation », *BH*, 18, 1, 1916, p. 47, 28.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 47.

²⁰² *Ibid.*, p. 26-27.

²⁰³ Cat. UNAMUNO 06-04-1916. La violence des termes employés montre que certaines attaques sont durement ressenties par celui qui a vu deux de ses fils mourir au front, notamment lorsqu'on accuse les directeurs du Comité international de propagande d'être des embusqués. *Ibid.*, p. 30 : « Comment, d'autre part, un homme ose-t-il ainsi insulter des inconnus sans savoir si leur âge ne les tient pas malgré eux loin des combats, si le plus pur de leur sang n'a pas abondamment arrosé le sol sacré de la patrie, si la parole et la plume loyale, peut-être trempée dans les larmes, ne sont pas des armes très nobles pour ceux qui ont crié la rage au cœur et la mort dans l'âme à leurs jeunes fils, comme le vieux D. Diègue [CORNEILLE, *Le Cid*, I, 5] : "Mais mon âge a trompé ma généreuse envie, / Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir, / Je le remets au tien pour venger et punir... / Meurs ou tue..." ? ». Aussi, il n'est pas étonnant que Pierre Paris intervienne pour prendre la défense de Maurice Barrès lorsqu'un journal espagnol accuse son fils d'être un embusqué : cat. BARRÈS 14-11-1915 et 17-11-1915. Le sujet est pour lui des plus sensibles. Alors que son fils René, démobilisé suite à sa blessure, s'installe auprès de lui à Madrid pour travailler au service de la propagande de l'Institut, Pierre Paris écrit à René Dubroca : « le brave enfant, quoique très heureux d'être près de moi, regrette son aviation ; il est pourtant utilement occupé ici, et je ne pense pas que personne s'avise de le traiter d'embusqué » (cat. DUBROCA 11-02-1916).

semble remonter à l'année précédente et peut-être Pierre Paris a-t-il été encouragé par Alfred Morel-Fatio. Dans une lettre à ce dernier, il explique :

Les Espagnols, que j'aimais tant, baissent singulièrement dans mon estime ; je les croyais plus caballeros, moins indifférents ou faibles, et moins fanatiques. Les curés seuls sont francs, quoique stupide, et nous font à visage découvert une guerre au couteau. J'aurai, après la guerre, si cela en vaut la peine, un savoureux article à écrire avec les lettres d'injures que je reçois en réponse à l'envoi de nos *Documentos e Informes*²⁰⁴.

Cependant, face au tableau complexe que présente la situation intérieure espagnole, Pierre Paris ne s'enferme pas dans un simple discours de combat. D'autant peut-être de la réelle efficacité des actions menées – ce que lui écrit Raymond Thamin dès le printemps 1915²⁰⁵ et que confirmera un rapport de Marcel Bataillon de juillet 1916²⁰⁶ – il se lance en parallèle dans une opération de séduction visant à renforcer un peu plus les liens de son réseau avec les secteurs libéraux espagnols. Un article sur la Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas (JAE), publié dans le fascicule d'avril-juin 1916 du *Bulletin hispanique*, est de ce point de vue tout à fait révélateur²⁰⁷. Pourquoi, en plein conflit, consacrer un long papier à cette jeune institution espagnole née en 1907 ? Répondre à cette question exige de revenir sur sa genèse et sur le contexte de sa fondation.

²⁰⁴ Cat. MOREL-FATIO 28-05-1915.

²⁰⁵ Cat. THAMIN 08-04-1915 : « Je pense moi-même que ta propagande est réussie. Mais j'ai l'impression (c'est celle que ton artiste, à son retour, m'a transmise aussi) qu'à Madrid tu prêches surtout les Français et les convertis. Il faut aller chercher les autres Espagnols dans leurs repaires ». L'artiste en question est sans doute le sculpteur Albert Binquet, ancien élève de l'école municipale des beaux-arts et des arts décoratifs de Bordeaux, premier membre artiste de l'EHEH. Son retour précoce à Bordeaux, au printemps 1915, pourrait être lié à l'évolution de sa situation militaire. Versé dans le service auxiliaire en décembre 1914, il est convoqué au 144^e régiment d'infanterie, à Bordeaux, le 10 juin 1915. Voir cat. BINQUET 07-11-1914.

²⁰⁶ « Il est difficile de dire si les résultats ont répondu aux efforts du Comité [international de propagande], ni dans quelle mesure » (Pierre PARIS, « L'Espagne et la Guerre. Kultur et Civilisation », art. cité, p. 27). Le rapport que Marcel Bataillon, membre de l'EHEH en 1915-1916, adresse à Pierre Paris en juillet 1916 a pu conforter cette impression. Il relève les difficultés à créer des sous-comités dans les provinces espagnoles et souligne l'efficacité très relative de la distribution des *Documentos e Informes* : « D'une manière générale, on estime que cette propagande, utile au début pour présenter à l'opinion espagnole les documents relatifs aux origines de la guerre, aux violations du droit international commises par nos ennemis, est devenue à peu près sans objet maintenant que ces documents ont été largement répandus, et commentés par la presse espagnole. Les éléments de l'opinion qui nous sont encore contraires ou bien son inaccessibles ou bien ferment volontairement l'oreille à toute argumentation d'ordre moral ou juridique. Admirateurs de la force, ils ne céderont qu'à la force : en somme, ce sont les événements militaires qui doivent faire propagande pour nous ». Cité dans Claude BATAILLON, *Marcel Bataillon, hispanisme et engagement. Lettres, carnets, textes retrouvés (1914-1967)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Hespérides-Espagne », 2009, p. 43 (sa transcription complète p. 36-45). Selon lui, si les brochures peuvent encore être efficaces, c'est en concentrant leur message sur la force des Alliés plus que sur les questions de droit et de moral. En somme, il est inutile de s'adresser à des germanophiles qui de toute manière ne changeront pas de position. Pierre Paris semble avoir fait grand cas de ce rapport comme le montre l'une des lettres qu'il adresse à Henri Breuil tandis que ce dernier le remplace à la tête de la propagande : « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'augmenter le [rat. = nombre] chiffre [rat. = des] du tirage à cause des sous comités. En effet, ces s. comités distribueront certainement les folletos à nombre de personnes à qui l'on faisait jusqu'ici directement le service. Il faut donc que vous sachiez des s. comités la région exactement délimitée dans laquelle ils opèrent, et s'entendre avec Ballesteros pour que l'on supprime les envois directs dans les districts. Tenez-vous bien en rapport avec ces sous comités. Du reste, je vous envoie la copie du rapport Bataillon qui vous sera utile, et que je vous prie d'archiver précieusement, car j'y tiens » (cat. BREUIL 31-08-1916).

²⁰⁷ Pierre PARIS, « Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas », *BH*, 18, 2, 1916, p. 114-131.

Depuis plusieurs décennies, et avec plus de force à la suite du Désastre de 1898 qui fut pour le pays ce que Sedan fut pour la France²⁰⁸, certains intellectuels régénérationnistes (*regeneracionistas*) qui s'interrogeaient sur les causes de la décadence de l'Espagne en tant que nation étaient tentés de chercher des réponses à leur désir de réformer le pays, de le moderniser, de l'ouvrir sur le monde et de l'européaniser dans une Allemagne qui pouvait représenter le modèle qu'il convenait de suivre, et ce même si l'Espagne et la France étaient traditionnellement proches sur le plan culturel. Dans les premières années du XX^e siècle, le modèle français n'est donc plus celui qu'il faut nécessairement imiter²⁰⁹. Dans le contexte de la Grande Guerre, cette rivalité prend les accents d'une véritable lutte d'influence. Les hispanistes français installés (Pierre Paris) ou séjournant régulièrement (Ernest Mérimée) en Espagne sont conscients de cette situation, d'autant qu'elle est particulièrement visible sur le terrain scientifique. En 1914, le monde de la recherche et, dans une moindre mesure, de l'enseignement supérieur espagnol n'est plus ce qu'il était lors des premières missions archéologiques de Pierre Paris à la fin du XIX^e siècle. Le choc provoqué par les événements de 1898 a permis aux secteurs libéraux proches de l'Institución Libre de Enseñanza d'engager une ambitieuse politique réformatrice dans un contexte que l'on qualifiera volontiers, en paraphrasant Claude Digeon, de *crise états-unienne de la pensée espagnole*. Réagissant à la défaite face à la puissance nord-américaine, Santiago Ramón y Cajal (1852-1934), futur prix Nobel de médecine (1906), écrivait ainsi dans *El Liberal* le 26 octobre 1898 :

La media ciencia es, sin disputa, una de las causas más poderosas de nuestra ruina. A la hora de manejar los cañones no les han faltado a nuestros artilleros conocimientos matemáticos, sino la práctica de dar en el blanco. [...] Hay que crear ciencia original, en todos los órdenes del pensamiento. [...] Hemos caído ante los Estados Unidos por ignorantes y por débiles, que, hasta negábamos su ciencia y su fuerza. Es preciso, pues, regenerarse por el trabajo y el estudio²¹⁰.

En 1900, la création du Ministerio de Instrucción Pública y Bellas Artes est un premier pas [FIG. 335]. Le désir de modernisation et d'ouverture culmine en 1907 avec la fondation de la

²⁰⁸ L'expression renvoie à la défaite de l'Espagne face aux États-Unis en 1898. Elle entraîne la perte de Cuba, de Porto Rico et des Philippines. La bibliographie sur ce sujet est considérable. Nous nous limitons à renvoyer à Octavio RUIZ-MANJÓN et Alicia LANGA LAORGA (éd.), *Los significados del 98. La sociedad española en la génesis del siglo XX*, Madrid, Biblioteca Nueva, Universidad Complutense de Madrid, coll. « Historia Biblioteca Nueva », 1999, ainsi qu'à Jean-Claude RABATÉ, « Francia 1870-España 1898. Desde la Débacle hasta el Desastre », dans Manuel BRUÑA CUEVAS, M.^a de Gracia CABALLOS BEJANO, Inmaculada ILLANES ORTEGA, Carmen RAMÍREZ GÓMEZ et Anna RAVENTÓS BARANGÉ (éd.), *La cultura del otro: español en Francia, francés en España = La culture de l'autre: Espagnol en France, Français en Espagne*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2006, p. 636-649.

²⁰⁹ Voir Manuel ESPADAS BURGOS, « Alemania y España: de la época bismarckiana a la Gran Guerra », dans Walther L. BERNECKER (éd.), *España y Alemania en la Edad Contemporánea*, Frankfurt am Main, Vervuert Verlag, coll. « Editionen der Iberoamericana Reihe III. Monographien und Aufsätze » (41), 1992, p. 63-87 ; Sandra REBOK (éd.), *Traspassar fronteras. Un siglo de intercambio científico entre España y Alemania = Über Grenzen hinaus. Ein Jahrhundert deutsch-spanische Wissenschaftsbeziehungen*, Madrid-Berlin, CSIC, Deutscher Akademischer Austausch Dienst, 2010 ; Émile TEMIME, « Les relations socio-culturelles franco-espagnoles dans la première moitié du XX^e siècle », dans *Españoles y franceses en la primera mitad del siglo XX*, Madrid, CSIC, 1986, p. 121-128.

²¹⁰ Cité dans José Manuel SÁNCHEZ RON, « Arcaísmo y modernización en la España de 1898 », dans Octavio RUIZ-MANJÓN et Alicia LANGA LAORGA (éd.), *Los significados del 98. La sociedad española en la génesis del siglo XX*, Madrid, Biblioteca Nueva, Universidad Complutense de Madrid, coll. « Historia Biblioteca Nueva », 1999, p. 729.

Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas (JAE)²¹¹. Chargé de promouvoir la science en Espagne, cet ancêtre du Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CSIC) dépend du ministère de l'Instruction publique tout en bénéficiant d'une grande autonomie placée entre les mains de personnalités telles que Santiago Ramón y Cajal (qui préside la JAE de 1907 à 1934) et José Castillejo Duarte (son secrétaire)²¹². En ce qui concerne les humanités, c'est dans ce cadre, et avec le soutien d'hommes politiques libéraux comme le comte de Romanones, Amalio Gimeno ou Santiago Alba Bonifaz, que l'histoire et l'archéologie s'institutionnalisent et se professionnalisent²¹³. Fondé en 1910 sous les auspices de la JAE, le Centro de Estudios Históricos (CEH) est dirigé par Ramón Menéndez Pidal qui contrôle la section de philologie ; Elías Tormo y Monzo est à la tête de la section d'histoire de l'art, Manuel Gómez Moreno de celle d'archéologie²¹⁴. Le CEH intervient aussi dans la gestion de l'Escuela Española de Historia y Arqueología en Roma (1910)²¹⁵. À travers la personne de Josep Pijoan, cette dernière est étroitement associée à l'Institut d'Estudis Catalans (IEC) qui, au même moment, mène une active politique culturelle et scientifique à l'échelle régionale (il dispose notamment d'un Servei d'Investigacions Arqueològiques)²¹⁶. Quant à la préhistoire, on la cultive au sein de la Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas (CIPP), fondée en 1912 et placée sous la direction du marquis de Cerralbo

²¹¹ Alfredo BARATAS DÍAZ, « La ciencia española ante la crisis del 98: semillas, frutos y agostamiento », *Cuadernos de Historia Contemporánea*, 20, 1998, p. 151-163.

²¹² Sur l'histoire de l'institution, voir notamment José Manuel SÁNCHEZ RON (éd.), *1907-1987. La Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas 80 años después. Simposio Internacional, Madrid, 15-17 de diciembre de 1987*, 2 vol., Madrid, CSIC, coll. « Estudios sobre la ciencia » (5), 1988 ; Miguel Ángel PUIG-SAMPER MULERO (éd.), *Tiempos de investigación. JAE-CSIC, cien años de ciencia en España*, Madrid, CSIC, 2007 ; Francisco Javier LAPORTA SAN MIGUEL, Virgilio ZAPATERO GÓMEZ, Alfonso RUIZ MIGUEL et Javier SOLANA MADARIAGA, « Los orígenes culturales de la Junta para Ampliación de Estudios », *Arbor. Ciencia, pensamiento y cultura*, 493, 1987, p. 17-88 ; ID., « Los orígenes culturales de la Junta para Ampliación de Estudios », *Arbor. Ciencia, pensamiento y cultura*, 499-500, 1987, p. 9-138. Pour une approche plus synthétique (et très factuelle) : Rosario E. FERNÁNDEZ TERÁN et Francisco A. GONZÁLEZ REDONDO, « La Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas en el Centenario de su creación », *Revista Complutense de Educación*, 18, 1, 2007, p. 9-34.

²¹³ Grégory REIMOND, « Des cercles académiques aux réseaux savants de la première moitié du XX^e siècle. Stratégie, apport et devenir des réseaux d'archéologues en Espagne (1900-1936) », dans Corinne BONNET, Véronique KRINGS et Catherine VALENTI (éd.), *Connaître l'Antiquité. Individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010, p. 238-244.

²¹⁴ José M.^a LÓPEZ SÁNCHEZ, *Heterodoxos españoles. El Centro de Estudios Históricos (1910-1936)*, Madrid, Marcial Pons, 2006 ; Leoncio LÓPEZ-OCÓN CABRERA, « El cultivo de las Ciencias Humanas en el Centro de Estudios Históricos de la JAE », *Revista Complutense de Educación*, 18, 1, 2007, p. 59-76.

²¹⁵ Manuel ESPADAS BURGOS, *La Escuela Española de Historia y Arqueología en Roma. Un Guadiana junto al Tiber*, Madrid, Amigos de la Residencia de Estudiantes, CSIC, Universidad de Castilla-la-Mancha, 2000 ; Ricardo OLMOS, Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Juan Pedro BELLÓN RUIZ (éd.), *Repensar la Escuela del CSIC en Roma. Cien años de memoria*, Madrid, CSIC, 2010. L'une des premières missions de l'École fut d'organiser la participation espagnole à la grande exposition internationale d'archéologie de Rome de 1911 : Trinidad TORTOSA ROCAMORA (éd.), *Patrimonio arqueológico español en Roma. « Le Mostre Internazionale di Archeologia » de 1911 y 1937 como instrumentos de memoria histórica*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, coll. « Bibliotheca Archaeologica » (61), 2019.

²¹⁶ Francisco GRACIA ALONSO et Jordi CORTADELLA I MORRAL, « La institucionalización de la arqueología en Cataluña: el Servei d'Investigacions Arqueològiques de l'Institut d'Estudis Catalans », dans María BELÉN DEAMOS et José BELTRÁN FORTES (éd.), *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « SPAL Monografías » (10), 2007, p. 257-321 ; Francisco GRACIA ALONSO, « Archaeology and Nationalism: The Development of Archaeology in Catalonia in the Early Twentieth Century », *Complutum*, 24, 2, 2013, p. 131-144. Voir également Grégory REIMOND, « Des cercles académiques aux réseaux savants de la première moitié du XX^e siècle », art. cité, p. 244-247.

(directeur) et d'Eduardo Hernández Pacheco (chef des travaux)²¹⁷. Tout en promouvant la création de centres spécialisés destinés à la recherche scientifique, la JAE envoie un grand nombre de boursiers à l'étranger pour qu'ils y approfondissent leur formation. Nombreux sont ceux qui choisissent de se rendre en Allemagne. La remarque est particulièrement valable pour les archéologues qui débutent leurs études dans les années 1910-1920 et s'imposent comme les maîtres de la discipline (Pere Bosch Gimpera, Antonio García y Bellido, Martín Almagro Basch, Telesforo de Aranzadi, Encarnación Cabré Herreros et son père, Juan Cabré Aguiló, Alberto del Castillo, Lluís Pericot, Teresa Andrés Zamora, etc.)²¹⁸. Cette attractivité des universités allemandes, ajoutée au respect qu'imposent des figures comme Emil Hübner et Adolf Schulten, témoigne de l'influence du modèle allemand sur l'archéologie péninsulaire²¹⁹.

Pierre Paris ne pouvait ignorer cet état de fait. Dès lors, l'article qu'il publie en 1916 sur la JAE, qui est *a priori* bien éloigné des enjeux de la guerre, doit être vu comme un outil au service de la propagande française avec un double objectif : défendre l'image de la France en Espagne (le *Bulletin hispanique* y est naturellement diffusé) ; promouvoir l'image de l'Espagne en France en y faisant connaître l'œuvre d'une institution majeure et en présentant le royaume ibérique non plus comme un territoire à conquérir mais comme une nation-sœur dans laquelle il convient désormais de chercher des partenaires. Pierre Paris saisit ainsi une occasion de redorer l'image de la France en Espagne. En janvier 1915 déjà, Maurice Barrès, citant Miguel de Unamuno, rappelait la force du sentiment germanophile : « On croit et l'on dit couramment ici que la France et l'Angleterre nous dédaignent ». Rappelant l'œuvre de l'Institut français qui envoie chaque année « des pèlerins » en recherche de « l'Espagne éternelle qu'ils viennent observer et aimer, par monts et par vaux », Maurice Barrès insistait sur les liens étroits qui devaient unir les deux nations latines²²⁰. En 1916, Pierre Paris travaille dans le même sens : « Les ennemis que nous avons en Espagne, – ils sont nombreux, moins qu'on ne le croit, sans doute, au bruit qu'ils font, mais plus certainement que nous n'aimerions à le constater, – nous font surtout un grief de déprécier et de dédaigner systématiquement leur patrie²²¹ ». Soucieux de prouver qu'il n'en est rien, il rappelle la politique menée conjointement par les universités de Bordeaux et de Toulouse depuis la fin du XIX^e siècle afin de montrer la réalité « d'une collaboration très amicale, sur le pied d'une égalité parfaite, avec les savants espagnols dont le nombre s'augmente tous les jours en même

²¹⁷ Marco de la RASILLA VIVES et David SANTAMARÍA ÁLVAREZ, « La institucionalización de la arqueología prehistórica en España durante el primer tercio del siglo XX », *Revista de historiografía*, 5, 2006, p. 112-133.

²¹⁸ Margarita DÍAZ-ANDREU, « Arqueólogos españoles en Alemania en el primer tercio del siglo XX. Los becarios de la Junta de Ampliación de Estudios: Bosch Gimpera », *MM*, 36, 1995, p. 79-89 ; EAD., « Arqueólogos españoles en Alemania en el primer tercio del siglo XX. Los becarios de la Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas », *MM*, 37, 1996, p. 205-224.

²¹⁹ José M.^a ÁLVAREZ MARTÍNEZ, « La influencia alemana en los inicios de la arqueología e historia antigua españolas », dans Jaime de SALAS et Dietrich BRIESEMEISTER (éd.), *Las influencias de las culturas académicas alemana y española desde 1898 hasta 1936*, Frankfurt-Madrid, Vervuert, Iberoamericana, coll. « Bibliotheca Ibero-Americana » (73), 2000, p. 10-35 ; Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER, « Apuntes sobre Emil Hübner y los arqueólogos españoles », dans Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014, p. 187-218.

²²⁰ Maurice BARRÈS, « Les affinités franco-espagnoles », *L'Écho de Paris*, 08-01-1915, p. 1

²²¹ Pierre PARIS, « Junta para Ampliación de Estudios », art. cité, p. 114.

temps que s'affirme leur compétence ». *Collaboration* devient ainsi le maître-mot que Pierre Paris va désormais régulièrement mettre en avant, le fondement du « pacte d'alliance intellectuelle » qui garantit l'union franco-espagnole²²². La présentation de l'« œuvre admirable » de la JAE, son fonctionnement, ses objectifs et ses premières réalisations permet ainsi au directeur de l'École des hautes études hispaniques de présenter les Espagnols comme de véritables partenaires scientifiques. La JAE est comparée aux institutions françaises les plus prestigieuses en matière de recherche et d'enseignement, ce qui est une façon, indirectement, de conserver à la France son rôle de modèle :

Telle qu'elle est actuellement, la *Junta para ampliación de estudios* est, croyons-nous, une institution sans similaire ; elle embrasse beaucoup, presque tout, enseignement, éducation, recherches dans tous les ordres de sciences, relations multiformes avec l'étranger ; son œuvre est sociale et patriotique, espagnole et humaine ; elle tient de nos Universités, de notre École normale supérieure, de notre École de Hautes Études, de notre Collège de France, de notre service des missions, et elle se meut dans ce vaste domaine avec autant d'aisance que de souplesse²²³.

La politique des bourses octroyées pour séjours à l'étranger retient son attention. Il ne peut ignorer l'attraction que représente la science allemande dans la péninsule même s'il s'efforce d'adopter un ton distancié : en 1912 et 1913,

il fut fait 123 voyages en France et en Belgique, 117 en Allemagne [...]. Il est intéressant de voir que l'attraction exercée par la France et par l'Allemagne est à peu près égale ; en France les boursiers vont s'adonner aux études les plus diverses de littérature, histoire, sociologie, droit, économie politique, sciences physiques et naturelles, art et décoration, art industriel ; en Allemagne ils vont étudier surtout le droit, ô ironie ! et l'histoire du droit, la sociologie et les sciences physiologiques et médicales²²⁴.

D'un bout à l'autre, l'article est chargé de sous-entendus. Dès les premières pages, les milieux conservateurs traditionnellement hostiles à la JAE – ce sont aussi les plus germanophiles – sont mis de côté, considérés comme passésistes en raison de leurs positions réactionnaires et obscurantistes : « on sait du reste que les conservateurs, par essence mal disposés au progrès, et que les ultra-catholiques, par intérêt, sont hostiles à toute réforme qui de près ou de loin risquerait de diminuer l'influence encore prépondérante du clergé²²⁵ ». L'opération de séduction est menée en direction des milieux libéraux, les maîtres d'œuvre de la JAE et les plus francophiles des Espagnols. Ce sont eux qui incarnent la modernité et l'Espagne du futur. Face à l'Allemagne et à sa « science caporalisée²²⁶ », il existe au contraire une communauté d'intérêts et d'idéaux unissant les deux pays dans une même pratique libérale de la science :

Rien ne montre mieux que l'histoire de la *Junta* ce que peut la collaboration de quelques bons citoyens et de l'État, et aussi quelle est la force créatrice des idées libérales. C'est parce

²²² *Ibid.*, p. 115.

²²³ *Ibid.*, p. 129.

²²⁴ *Ibid.*, p. 130.

²²⁵ *Ibid.*, p. 115.

²²⁶ Salomon REINACH, « La science caporalisée », dans Gabriel PETIT et Maurice LEUDET (éd.), *Les Allemands et la science*, Paris, Félix Alcan, 1916, p. 335-344.

que les directeurs de la *Junta* ont uni au plus pur patriotisme, au plus juste sentiment de ce qui manquait à l'Espagne pour utiliser ses forces vives la plus active initiative, et la plus fière indépendance d'esprit et de conduite, qu'ils ont si bien mérité de leur noble pays, et, sans rien exagérer, de la science universelle. Qu'ils persévèrent, ce dont on ne saurait douter, que les idées libérales triomphent en Espagne, et la *Junta* fera de plus en plus grandes choses²²⁷ !

Alors qu'à Madrid le libéral Álvaro de Figueroa y Torres, comte de Romanones, avait succédé au conservateur Eduardo Dato comme président du Conseil des ministres (9 décembre 1915-19 avril 1917), Pierre Paris soulignait ainsi que le meilleur de l'Espagne alphonsine, « la verdadera España, la que cuenta, la España joven, que viaja, que estudia, que reflexiona y que piensa²²⁸ », se situait résolument du côté de la civilisation et ne devait rien à la *Kultur* allemande.

III. — PRÉPARER L'AVENIR : DE LA NÉCESSITÉ DE S'ADAPTER À UN NOUVEAU CONTEXTE SCIENTIFIQUE

Le discours en direction des Espagnols qui est celui de Pierre Paris à partir de 1916, fait à la fois d'offensive et de séduction, témoigne de sa connaissance des mutations qui sont à l'œuvre dans la péninsule. Parmi les grandes figures de l'hispanisme français, y compris Ernest Mérimée, il est celui qui passe le plus de temps en Espagne. Depuis 1913, il y réside plus de la moitié de l'année, de novembre à juin. Sa présence sur le terrain lui permet de percevoir les mouvements qui travaillent la société espagnole et affectent ses institutions. L'article qu'il publie sur la JAE au printemps 1916 montre qu'il discerne la menace qui pèse depuis plusieurs années sur l'influence intellectuelle et culturelle de la France dans le royaume ibérique. Les enjeux, pour Pierre Paris, dépassent donc le cadre du conflit et de la propagande. Pour celui qui se consacre à l'hispanisme depuis vingt ans, il s'agit de tirer les conclusions qui s'imposent afin de préserver l'œuvre réalisée, de la développer et de rester en mesure de travailler en Espagne dans un contexte marqué par une reconfiguration du paysage scientifique et des réseaux savants, en particulier pour l'archéologie. C'est à cette tâche qu'il consacre ses efforts en déployant une activité et une énergie plus que jamais débordantes. Il s'agit, en somme, de préparer l'avenir. Les choix qu'il opère relèvent de trois logiques, différentes mais complémentaires, qui prennent leurs racines dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale. Il faut donc renoncer à l'idée d'une rupture brutale provoquée par un conflit qui agit plutôt comme le révélateur de mutations déjà à l'œuvre avant 1914 et qui s'accélèrent jusqu'en 1918. C'est à leur étude que nous consacrerons cette dernière partie. Les relations entretenues par Pierre Paris avec la science allemande retiendront d'abord notre attention. Nous envisagerons ensuite les efforts qu'il met en œuvre pour continuer à travailler en Espagne et, corollaire indispensable, ceux qu'il déploie pour aller dans le sens d'un partenariat franco-espagnol plus affirmé.

²²⁷ Pierre PARIS, « Junta para Ampliación de Estudios », art. cité, p. 131.

²²⁸ Pierre PARIS, « Al lector », art. cité, p. 5.

1. — FACE À LA SCIENCE ALLEMANDE : DE LA COLLABORATION MÉFIANTE À LA RUPTURE

Avant-guerre, les rapports qui unissent les sciences allemande et française sont marqués par l'ambiguïté. Faits d'admiration et de méfiance, de collaboration et de rivalité, toujours marqués par la volonté de dépasser l'Autre sans jamais le laisser gagner du terrain, les liens qui s'établissent de part et d'autre du Rhin mettent en contact des « chers ennemis²²⁹ ». La trajectoire de Pierre Paris jusqu'en 1914 en est une bonne illustration : songeons à l'action menée pour adapter le modèle universitaire germanique à la faculté des lettres de Bordeaux ou aux liens qui l'unissent à Emil Hübner lorsque Pierre Paris découvre l'hispanisme archéologique.

En France, contre « l'Allemand Hauser »

Dans les années qui précèdent la Grande Guerre, la correspondance de Pierre Paris offre des témoignages intéressants. Il fait partie de ceux qui condamnent fermement les activités de l'archéologue zurichois Otto Hauser (1874-1932) dans la région des Eyzies où se trouve le château de Beyssac. L'archéologue suisse y fouille de nombreux sites préhistoriques et établit un comptoir de vente des objets et des restes humains exhumés. À partir de 1907, ses agissements, perçus comme un véritable pillage du patrimoine français, provoquent une violente polémique qui dépasse bientôt les frontières de la Dordogne et donnent naissance à ce que l'historiographie connaît sous le nom d'affaire Hauser²³⁰. Dans un contexte marqué par des tensions grandissantes entre la France et l'Allemagne (bien que Suisse, l'origine zurichoise d'Otto Hauser suffit à en faire un Allemand), elle donne libre cours à l'expression de l'hostilité que l'on ressent envers les voisins d'outre-Rhin tout en révélant les rivalités personnelles et les tensions qui traversent la communauté des préhistoriens français, notamment sur la question de savoir s'il convient de préserver la liberté des fouilles ou si l'État doit au contraire intervenir pour réguler la pratique sur le terrain. Dans cette affaire, le rôle de Pierre Paris est celui d'un lanceur d'alerte parmi d'autres. Il nous importe surtout de souligner le regard qu'il porte sur le voisin allemand. En août 1909, il informe Salomon Reinach de « la réclame d'un triste marchand qui ravage notre belle vallée de la Vézère²³¹ ». Au cours

²²⁹ Jürgen von UNGERN-STERNBERG, *Les chers ennemis*, ouvr. cité.

²³⁰ Cette affaire est bien connue. Voir en particulier : Randall WHITE, *L'affaire de l'abri du poisson : patrie et préhistoire*, Périgueux, Fanlac, 2007 ; ID., « The Historic and Legal Context of Foreign Acquisitions of Paleolithic Artifacts from the Périgord: 1900 to 1941 », dans Lawrence G. STRAUS (éd.), *The Role of American Archaeologists in the Study of the European Upper Paleolithic*, Oxford, Archaeopress, coll. « BAR International series » (1048), 2002, p. 71-83 ; une excellente mise au point dans Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 186-199 ; Heino NEUMAYER, « Les relations du musée de préhistoire et protohistoire de Berlin avec les archéologues français avant et après la Première Guerre mondiale », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 152-157. Voir également les souvenirs d'Henri Breuil, *Autobiographie*, chap. V, p. 224-227.

²³¹ Cat. REINACH (Salomon) 15-08-1919. Pierre Paris a sans doute fait parvenir à Salomon Reinach un exemplaire d'une carte publicitaire éditée par Otto Hauser pour faire la promotion de ses activités dans la région des Eyzies. L'une d'elles est reproduite dans Jean-Jacques CLEYET-MERLE, « Otto Hauser », dans *Lartet, Breuil, Peyrony et les autres... Une histoire de la préhistoire en Aquitaine*, Les Eyzies, Ministère de la Culture, Société des amis du musée et de la recherche archéologique, coll. « Paléo. Hors série », 1990, p. 73 (fig. 38).

de l'été 1910, il alerte plusieurs de ses correspondants. Il évoque l'affaire en ces termes dans une lettre à Émile Cartailhac :

Le brave Peyrony m'a mis au courant de ses tribulations, et des craintes nouvelles que donne cet écumeur d'Hauser, soutenu par les marks fantastiques qu'il a recueillis en jouant du cadavre, ou pour mieux dire du squelette, soutenu aussi, de manière si fâcheuse, par qui vous savez²³². Mais hélas ! que puis-je faire, moi, puisque les chefs incontestés de la préhistoire échouent jusqu'ici dans leur juste lutte ? Que faire ?²³³.

Quelques semaines plus tard, la question de la vente de l'abri de Laussel est au cœur d'une lettre que Pierre Paris adresse à Salomon Reinach :

l'allemand Hauser dit à qui veut l'entendre qu'il achètera, fût-ce au prix de 200 000 francs, ce domaine qui en vaut 20 000. Or il est très aisé de comprendre que s'il veut faire cette énorme dépense, ce n'est pas seulement pour avoir le gisement préhistorique presque épuisé qu'a fouillé M. Lalanne, c'est pour avoir les sculptures, et les arracher, ce qui est facile, à leur rocher. Où iront-elles ? à Berlin²³⁴.

Si de telles pratiques sont habituelles chez les préhistoriens français, Pierre Paris les juge intolérables dès lors qu'elles sont mises en œuvre par un archéologue étranger, qui plus est de culture germanique, et même si depuis 1897 lui-même n'a jamais manqué une occasion d'acheter des objets en Espagne afin de permettre au musée du Louvre d'enrichir sa collection ibérique.

En Espagne, une collaboration intéressée

Sur le terrain espagnol, la collaboration le dispute à la méfiance. Sa volonté de ne pas laisser l'archéologie allemande gagner en influence est palpable. À partir de 1903, Alexander Conze (1831-1914)²³⁵, alors secrétaire général du Deutsches Archäologisches Institut (DAI), demande à Pierre Paris de prendre en charge la rédaction d'une chronique sur l'actualité archéologique dans la péninsule Ibérique pour l'*Archäologischer Anzeiger*, publié comme supplément du *Jahrbuch des Archäologischen Instituts*²³⁶. Comment et à quelle date les deux hommes sont-ils entrés en contact ? Nous ne le savons pas, mais il faut sans doute y voir un autre *effet Dame d'Elche* : avant que ne paraisse l'étude d'Emil Hübner en langue alle-

²³² Pierre Paris fait probablement allusion à Adrien de Mortillet : il considère qu'Otto Hauser est un bouc-émissaire et s'oppose, dans cette affaire, à Denis Peyrony et à Henri Breuil. Voir Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 189-191.

²³³ Cat. CARTAILHAC 17-06-1910.

²³⁴ Cat. REINACH (Salomon) 06-09-1910.

²³⁵ Voir la notice qui lui est consacrée dans Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 722-723.

²³⁶ Ils sont tous publiés en français : Pierre PARIS, « Archäologische Funde im Jahre 1902. Funde in Spanien. Découvertes en Andalousie », *AA*, 18, 2, 1903, p. 106-108 ; Id., « Archäologische Funde im Jahre 1903. Funde in Spanien », *AA*, 19, 2, 1904, p. 139-142 ; Id., « Archäologische Funde im Jahre 1905. Spanien », *AA*, 21, 2, 1906, p. 168-181 ; Id., « Archäologische Funde im Jahre 1907. Spanien und Portugal. 1906-1908 », *AA*, 23, 2, 1908, p. 240-263 ; Id., « Archäologische Funde im Jahre 1909. L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1908-Mai 1910 », *AA*, 25, 2, 1910, p. 280-341 ; Id., « Archäologische Funde im Jahre 1911. L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1910-Mai 1912 », *AA*, 27, 3, 1912, p. 403-468 ; Id., « Archäologische Funde im Jahre 1913. Spanien und Portugal (Mai 1912-Mai 1914) », *AA*, 29, 3, 1914, p. 316-389.

mande²³⁷, Alexander Conze fait connaître la mise au jour et l'achat du buste par le musée du Louvre dans sa chronique annuelle sur l'actualité archéologique²³⁸. Bien que le secrétaire général du DAI n'y consacre qu'un court paragraphe, il semble considérer la découverte comme un véritable évènement. En des termes que n'aurait pas rejetés Pierre Paris, il présente le buste comme « ein an sich als Kunstwerk ausgezeichnetes Stück, das den weit nach Westen reichenden Einfluß [*sic*] griechischer Kunst der Frühzeit vor Augen bringt », des propos qu'il illustre en reproduisant une belle photographie de l'œuvre. La publication du buste par Pierre Paris²³⁹ a pu le convaincre que ce dernier était bien placé pour tenir le lecteur allemand informé des avancées de l'archéologie dans la péninsule Ibérique, notamment après la disparition d'Emil Hübner (février 1901) qui a probablement joué le rôle d'intermédiaire dans la mise en relation des deux savants. Pour Pierre Paris, il s'agit assurément d'une marque de reconnaissance importante, d'autant que le DAI disposait déjà de nombreux correspondants locaux qu'il aurait pu solliciter²⁴⁰. Il se montre soucieux de ne pas perdre cette position stratégique. En mars 1904, il presse Léon Heuzey de présenter officiellement le mémoire d'Osuna devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres afin de pouvoir intégrer les découvertes faites en Andalousie dans le compte rendu qu'il prépare pour l'*Archäologischer Anzeiger*²⁴¹ :

Conze m'a demandé, comme tous les ans, une note sur les découvertes récentes en Espagne, pour le Jahrbuch. Je l'ai prié d'attendre un peu, parce que je pourrais sans doute parler alors de découvertes importantes, et il m'a donné jusqu'à la fin d'avril, dernier délai.

Je ne tiens point à ce que le Jahrbuch imprime quelques lignes de moi ; mais cependant j'estime qu'il y a intérêt à ce que l'Institut allemand conserve l'habitude de s'adresser à moi en ce qui concerne l'Espagne, pour n'avoir pas la tentation de confier la besogne à un allemand, lequel ne manquerait pas d'aller fourrer son nez au delà des Pyrénées. C'est déjà bien assez qu'Hirschfeld ait accepté de remplacer Hübner auprès de l'Académie de l'Histoire de Madrid²⁴².

De fait, au fil des années, la contribution de Pierre Paris à l'*Archäologischer Anzeiger* ne cesse de prendre de l'ampleur [ANN. 62] : que l'on envisage le nombre de pages de chaque article ou celui des figures reproduites, leur croissance est exponentielle. Autre signe de reconnaissance, il obtient peu à peu un statut officiel au sein du DAI. En décembre 1905, il apparaît dans la liste des membres correspondants pour Bordeaux (*korrespondierende Mitglieder*), aux

²³⁷ Emil HÜBNER, « Die Büste von Ilici », *JDAI*, 13, 1898, p. 114-134.

²³⁸ Alexander CONZE, « Archäologische Funde im Jahre 1897 », *AA*, 13, 2, 1898, p. 112.

²³⁹ Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », *MMAI*, 4, 2, 1897, p. 137-168.

²⁴⁰ Pierre Paris n'apparaît pas sur la liste des membres du DAI publiée dans le *Jahrbuch* en 1900 (« Mitglieder des Instituts », *JDAI*, 15, p. 5-12). Parmi les membres correspondants pour la France, Camille Jullian représente les Bordelais. Pour la péninsule Ibérique, les membres correspondants sont : Adolfo Coelho, José Leite de Vasconcelos, José Joaquim da Silva Pereira Caldas, Francisco Martins Sarmento (Portugal) ; Fidel Fita, José Ramón Mélida, le marquis de Monsalud, Juan Facundo Riaño, Eduardo Saavedra, Antonio Elías de Molins, Francisco de Asís Vera, Pedro Ibarra y Ruiz, Manuel Gómez Moreno, Gabriel Llabrés, Jorge Loring, Mariano Pardo de Figueroa, Federico Baraibar (Espagne).

²⁴¹ Cette présentation sera faite lors de la séance du 13 mai 1904. Voir Léon HEUZEY, « Fouilles d'Osuna en Espagne. Mémoire de MM. A. Engel et P. Paris », *CRAI*, 48, 3, 1904, p. 309-318.

²⁴² Cat. HEUZEY 31-03-1904. Otto Hirschfeld (1843-1922), successeur de Theodor Mommsen, il est titulaire de la chaire d'histoire romaine et d'épigraphie à la Friedrich-Wilhelms-Universität de Berlin (1885). Voir la notice qui lui est consacrée dans Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 873-874

côtés de Camille Julian²⁴³ ; à la veille de la guerre, en septembre 1914, il figure parmi les membres ordinaires (*ordentliche Mitglieder*) en tant que directeur de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux²⁴⁴.

Cette collaboration ne survit pas à la Grande Guerre. La contribution de Pierre Paris à l'*Archäologischer Anzeiger* prend fin brutalement avec l'article qu'il publie en 1914. Signe d'un ressentiment profond envers l'Allemagne, il semble même avoir volontairement renoncé à sa charge de membre ordinaire du DAI : si des personnalités comme Ernest Babelon, René Cagnat, Maxime Collignon, Franz Cumont, Alfred-Louis Delattre, Felix Dürrbach, Paul Foucart, Bernard Haussoullier, Léon Heuzey, Henri Lechat, Maurice Holleaux, Théophile Homolle et bien d'autres figurent toujours parmi les membres ordinaires sur la liste officielle de novembre 1915, le nom de Pierre Paris n'apparaît plus²⁴⁵. On se souvient par ailleurs que lorsqu'il sollicita une mission scientifique en Méditerranée auprès du directeur de l'Enseignement supérieur au début de l'année 1911, l'une des justifications apportées à la nécessité de ce Grand Tour archéologique était de recueillir les matériaux nécessaires à la rédaction d'une *Histoire de la péninsule Ibérique depuis les origines jusqu'au christianisme*, un volume qui devait s'inscrire dans le cadre d'une collection dirigée par l'historien de l'art Friedrich von Duhn (1851-1930), « Handbuch der klassischen Stätten in den Mittelmeerländern », et être publié à la fois en français et en allemand à Leipzig²⁴⁶. Que le projet (dont nous n'avons par ailleurs trouvé nulle trace) fût alors bien avancé ou simplement à l'état d'ébauche – il aurait alors servi de simple prétexte à Pierre Paris pour obtenir le financement de sa mission –, il ne vit jamais le jour. Il est sans doute une autre victime de la guerre, d'autant que son promoteur, Friedrich von Duhn, figure parmi les signataires du Manifeste des 93 d'octobre 1914²⁴⁷.

Disqualifier l'ennemi : Pierre Paris, Adolf Schulten et Pere Bosch Gimpera

Ainsi, pour Pierre Paris comme pour d'autres, la guerre rend impossible le maintien d'un partenariat scientifique avec l'Allemagne. Il est jugé impossible car non-patriotique, tandis que les relations entre les deux communautés passent de la collaboration méfiante à l'hostilité ouverte. Le rejet de tout ce qui est allemand s'exprime jusque dans les détails les plus insignifiants du quotidien. En novembre 1914, l'Institut français lutte contre des problèmes de chauffage. Pierre Paris écrit à René Dubroca :

²⁴³ « Verzeichnis der Mitglieder des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts. Dezember 1905 », *JDAI*, 20, 1905, p 11, 15.

²⁴⁴ « Verzeichnis der Mitglieder des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts. 1. September 1914 », *JDAI*, 29, 1914, p VI-XIX.

²⁴⁵ « Verzeichnis der Mitglieder des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts. 1. Novemr [sic] 1915 », *JDAI*, 30, 1915, p VI-XIX.

²⁴⁶ Cat. BAYET 14-01-1911.

²⁴⁷ Jürgen von UNGERN-STERNBERG et Wolfgang von UNGERN-STERNBERG, *Der Aufruf « An die Kulturwelt! ». Das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg*, 2^e éd., Frankfurt am Main, Peter Lang, coll. « Menschen und Strukturen. Historisch-sozialwissenschaftliche Studien » (21), 2013 [1996], p. 211. Sur Friedrich von Duhn, voir la notice que lui a consacrée Hubert SZEMETHY, « Friedrich von Duhn », dans Peter KUHLMANN et Helmuth SCHNEIDER (éd.), *Geschichte der Altertumswissenschaften. Biographisches Lexikon*, Stuttgart-Weimar, J. B. Metzler, coll. « Der Neue Pauly Supplemente » (6), 2012, p. 335-336.

J'espère que nous allons cesser de geler, car les ouvriers se sont enfin mis au travail ce matin pour remonter la chaudière [...]. Le Collège [de la Société française de bienfaisance] est encore moins avancé que nous. Sa chaudière, une sale chaudière allemande, comme la nôtre, a éclaté, et ne vaut plus que comme vieille ferraille²⁴⁸.

L'étude du texte *Barbarie española y cultura alemana* (daté du 22 mai 1915), dans lequel le reniement le dispute à la mauvaise foi, est riche d'enseignements²⁴⁹. Sous-titré *Opiniones del doctor alemán Adolfo Schulten, huésped de España*, il est publié dans la série *Documentos e informes* que publie le Comité international de propagande et, à ce titre, il est signé par Ernest Mérimée et Pierre Paris ; toutefois, ce dernier en est sans doute l'auteur principal, voire même l'unique. Le titre indique ce qu'est le contenu de la brochure. Elle s'intéresse à l'action en Espagne de l'archéologue allemand Adolf Schulten (1870-1960), professeur d'histoire ancienne à l'université d'Erlangen depuis 1907 (il était auparavant à Göttingen), et au regard qu'il porte sur les Espagnols. Il est alors connu pour avoir fouillé, à partir de 1905, les camps romains de Scipion Émilien installés autour de Numance (près de Soria, en Castille y León), tandis qu'une Comisión Ejecutiva espagnole se constituait en 1906 pour explorer les ruines de la cité celtibère autour d'Eduardo Saavedra (qui avait déjà conduit des fouilles sur le site à plusieurs reprises entre 1853 et 1867) et de José Ramón Mélida²⁵⁰. Comme le veut l'esprit des *Documentos et Informes*, les auteurs prétendent offrir au lecteur espagnol un *document objectif* de sorte que les commentaires directs des deux directeurs de l'Institut français se limitent à un paragraphe de présentation et un autre de conclusion. Le texte se compose d'extraits du livre de Santiago Gómez Santacruz (1869-1949), abbé de la collégiale de San Pedro, à Soria, publié quelques mois avant le début de la guerre et écrit sous la forme d'un réquisitoire contre Adolf Schulten²⁵¹. Quelques semaines avant la parution de la brochure, Pierre Paris écrivait à l'abbé Breuil : « J'ai pu me procurer le livre contre Schulten "El solar numantino". C'est très curieux et nous allons en tirer quelque chose²⁵² ». Pour les hispanistes français, il y avait là une occasion à saisir, à savoir dénoncer les agissements d'un Allemand contre les Espagnols par la bouche d'un prêtre de Soria : « Con su autorización expresa y sin reservas extractamos algunos párrafos de este folleto tan edificante²⁵³ ».

L'accusation repose sur trois arguments. 1. En se présentant comme l'inventeur de Numance, l'archéologue allemand s'approprie l'identification du site, un mérite qui revient en

²⁴⁸ Cat. DUBROCA 24-11-1914.

²⁴⁹ Ernest MÉRIMÉE et Pierre PARIS, *Barbarie española y cultura alemana. Opiniones del doctor alemán Adolfo Schulten, huésped de España*, Madrid, P. Orrier, coll. « Documentos e informes del Comité internacional de propaganda », 1915. Près d'un an après sa publication, son contenu est encore évoqué par Alfred Morel-Fatio lors de l'entretien qu'il accorde à CORPUS BARGA, « Visita al hispanista Morel-Fatio, profesor del Colegio de Francia », art. cité, p. 12. Dans l'immédiate après-guerre, l'EHEH cherche à réactiver cette polémique auprès du public français : Maurice LEGENDRE, « Lettre d'Espagne. Le retour de Schulten », *Journal des débats politiques et littéraires*, 24-12-1919, p. 1-2.

²⁵⁰ M.^a Paz GÓMEZ GONZALO, *Adolf Schulten en Numancia, historia de una controversia*, Soria, Ediciones de la Excma. Diputación de Soria, coll. « Temas sorianos » (67), 2017 ; Enrique BAQUEDANO et Marian ARLEGUI SÁNCHEZ (éd.), *Schulten y el descubrimiento de Numantia*, Madrid, Museo Arqueológico Regional, 2017 ; Adolf SCHULTEN, *Historia de Numancia*, nouv. éd. de Fernando WULFF ALONSO précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Uargoito Editores, coll. « Grandes Obras » (13), 2004 [1945].

²⁵¹ Santiago GÓMEZ SANTACRUZ, *El solar numantino. Refutación de las conclusiones históricas y arqueológicas defendidas por Adolfo Schulten*, Madrid, Imp. de la Rev. de Arch., Bibl. y Museos, 1914. Sur ce point, voir M.^a Paz GÓMEZ GONZALO, *Adolf Schulten en Numancia, historia de una controversia*, ouvr. cité, chap. 6.

²⁵² Cat. BREUIL 20-04-1915.

²⁵³ Ernest MÉRIMÉE et Pierre PARIS, *Barbarie española y cultura alemana*, ouvr. cité, p. 2.

réalité à Eduardo Saavedra²⁵⁴. Sur ce point, Pierre Paris n'a pas toujours été aussi tatillon. Quelques années auparavant, la visite de la cité celtibère qu'il fit en compagnie d'Adolf Schulten lui donna matière à l'écriture d'une promenade archéologique²⁵⁵. Elle lui permit de rendre hommage à celui qui fut son hôte : « Avec une complaisance qui n'a d'égale que sa science, Adolf Schulten nous a promené sur les fortifications des camps, à travers leurs rues et leurs places, dans les casernes et les magasins²⁵⁶ ». Tout en reconnaissant qu'il revenait à Eduardo Saavedra « l'honneur d'avoir le premier, en 1853, retrouvé des ruines certaines sur le Cerro de la Muela » et d'avoir prouvé « l'identification de Garray avec Numance », il admettait qu'aucun vestige antérieur à l'époque romaine n'avait encore été mis au jour, un mérite qui revenait à son confrère allemand : « Schulten, lui seul, est bien vraiment l'inventeur de Numance », écrivait-il alors²⁵⁷. D'autre part, sans doute encouragé par Georges Radet ou Pierre Paris, Adolf Schulten publie quatre longs articles sur les fouilles numantines dans le *Bulletin hispanique* entre 1908 et 1913²⁵⁸. On peut lire dans l'un d'eux :

Dès que les tranchées arrivèrent au-dessous du niveau de la ville romaine et devinrent plus profondes, on heurta une couche rouge de décombres provenant de briques en argile brûlées, et, dans ces décombres gisaient des morceaux de ces vases ibériques peints que précisément Pierre Paris venait de faire connaître. Il n'y avait point de doute : au-dessous de la ville ro-

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 2-4.

²⁵⁵ Dans ses Pierre PARIS, *Promenades 1*, ouvr. cité, p. 201, Pierre Paris affirme que cette visite se déroula lors d'un mois de « mai radieux ». Le 13 août 1907, Georges Radet (cat.) lui écrit depuis Ciboure : « Quel tort tu as de ne pas faire l'excursion ! – Numance ! Le temps s'est mis au beau. Cela nous rajeunirait tous deux de nous retrouver côte à côte sur les routes. Et enfin cela pourrait donner un nouveau chapitre à tes promenades archéologiques en Espagne ». À cette date, Pierre Paris ne semble donc pas connaître le site. D'autre part, avant de paraître dans le volume de 1910, sa promenade fut publiée sous la forme d'un article dans le fascicule de juillet-septembre 1909 du *Bulletin hispanique* (Pierre PARIS, « Promenades archéologiques en Espagne. V. Numance », *BH*, 11, 3, 1909, p. 229-258). Il faut donc supposer que Pierre Paris se rendit à Numance en mai 1908 ; le délai entre sa visite et la publication dans le *BH* nous paraît bien court pour que celle-ci ait pu se dérouler en mai 1909, d'autant que rien n'atteste la présence de Pierre Paris en Espagne au printemps de cette année-là. En avril, il s'est rendu en Égypte avec Georges Radet pour participer au congrès international d'archéologie classique du Caire et n'est rentré à Bordeaux, après un passage en Grèce, que le 16 mai. Ainsi, la visite de Georges Radet aurait eu lieu alors que se déroulait la troisième campagne de fouille d'Adolf Schulten (19 juillet-12 octobre 1907), celle de Pierre Paris lors de la quatrième campagne qui débuta le 13 avril 1908 : Enrique BAQUEDANO et Marian ARLEGUI SÁNCHEZ (éd.), *Schulten y el descubrimiento de Numantia*, ouvr. cité, p. 94-95. Cette supposition semble trouver une confirmation dans les propos de Pierre PARIS, « Fouilles et découvertes archéologiques en Espagne et en Portugal (1906-1908) », *BH*, 10, 4, 1908, p. 340 (fasc. d'octobre-décembre) : « qu'il me soit permis seulement de dire avec quel intérêt passionné j'ai visité M. Schulten sur le théâtre de ses exploits et parcouru sous sa conduite les camps et circonvallation du Numantin. La campagne de 1908, je puis le dire sans être indiscret, égale en résultats précieux, si elle ne les surpasse, les campagnes antérieures » ; voir également cat. PIJOAN 09-06-1908 : « Je sais par Mr. Schultze que vous étiez allé a Numantia ». Enfin, ajoutons qu'à l'occasion de sa visite à Numance, Georges Radet a probablement invité Adolf Schulten à rendre compte de ses travaux dans la revue bordelaise. Dans sa première publication dans le *Bulletin hispanique* (fascicule d'avril-juin 1908), l'archéologue allemand affirme avoir été « invité à donner une relation » de la deuxième campagne de fouilles qui se déroula en 1906.

²⁵⁶ Pierre PARIS, *Promenades 1*, ouvr. cité, p. 219.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 208-209.

²⁵⁸ Adolf SCHULTEN, « Les camps de Scipion à Numance. Premier rapport (fouilles de 1906) », *BH*, 10, 2, 1908, p. 128-156 ; *Id.*, « Les camps de Scipion à Numance. Deuxième rapport (fouilles de 1907) », *BH*, 11, 1, 1909, p. 1-24 ; *Id.*, « Les camps de Scipion à Numance. Troisième rapport (1908) », *BH*, 12, 3, 1910, p. 245-264 ; *Id.*, « Mes fouilles à Numance et autour de Numance », trad. par Dr. FLORANCE, *BH*, 15, 4, 1913, p. 365-383.

maine était ensevelie une ville ibérique plus ancienne, détruite par le feu : *Numance était trouvée* [en italique dans le texte original]²⁵⁹.

2. La deuxième accusation consiste à présenter Adolf Schulten comme un vulgaire spolia-teur qui, malgré ses promesses, n'a pas hésité à envoyer en Allemagne plusieurs caisses contenant des objets découverts lors des fouilles (rappelons que celles-ci se déroulent avant le vote de la loi de 1911)²⁶⁰. L'extrait se termine sur une question rhétorique qui, (re)publiée par celui qui organisa l'achat et le transport de la Dame d'Elche et d'une grande partie des objets exhumés par lui et Arthur Engel à Osuna et Almedinilla vers le musée du Louvre, ne manque pas de piquant : « Después de esto, ¿hay quien le pueda disputar el título de “**explo-tador de Numancia**” [en gras dans le texte original] a Adolfo Schulten? ».

3. Enfin, la troisième partie de la brochure, la plus longue, s'efforce de raviver la polém-ique née à la suite de la parution de deux articles d'Adolf Schulten²⁶¹. Le premier, *Die Aus-grabungen in und um Numantia (1905-1912)*²⁶², fit l'objet d'une traduction espagnole et d'une version française publiée par... le *Bulletin hispanique*. En ces temps de guerre, les apôtres de la propagande n'étaient décidément pas à une contradiction près²⁶³. Le deuxième, autour duquel tourne l'essentiel de la polémique, fut publié en allemand avant d'être traduit en es-pagnol et se présente comme une étude anthropologique (il s'intitule *Paysans de Castille. Une contribution à la compréhension de l'Espagne contemporaine*)²⁶⁴. Fondé sur une approche raciale, raciste et essentialiste, le tableau de la région de Soria que dresse Adolf Schulten est désolant : des habitants obtus (il parle de « raza terca²⁶⁵ »), une population arriérée vivant dans l'extrême pauvreté et dans des conditions qui les rapprochent de leurs ancêtres celti-bères, des pratiques sauvages qui les rejettent dans un état proche de l'animalité (« Una vez vi que una mujer amamantaba á un perro cuya madre había muerto²⁶⁶ »), le tout inscrit dans un environnement marqué par la rudesse des conditions naturelles. Une formule résume à elle seule l'esprit de cet article. Évoquant le climat et le paysage de la région, Adolf Schulten conclut : « En realidad, España, geográficamente, pertenece á África²⁶⁷ ». Même si aucun des textes de Pierre Paris n'est porteur d'un message aussi dure et aussi cru sur l'Espagne de son temps, il est remarquable qu'il n'hésite pas à mobiliser cet argument contre Adolf Schulten alors que lui-même fait partie de ceux qui contribuent, au même moment, à diffuser en

²⁵⁹ Adolf SCHULTEN, « Mes fouilles à Numance et autour de Numance », art. cité, p. 369-370.

²⁶⁰ Ernest MÉRIMÉE et Pierre PARIS, *Barbarie española y cultura alemana*, ouvr. cité, p. 5-7.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 7-16.

²⁶² Il paraît dans la revue *Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, 7, 4, 1913.

²⁶³ Adolf SCHULTEN, « Mes fouilles à Numance et autour de Numance », art. cité ; Id., *Mis excavaciones en Numancia (1905-1912)*, trad. par Hugo GRUNWALD, Barcelona, Casa editorial Estudio, 1914.

²⁶⁴ Adolf SCHULTEN, « Kastilische Bauern. Ein Beitrag zum Verständnis des heutigen Spaniens », *Deutsche Rundschau*, 156, 1913, p. 443-460 ; Id., « Campesinos de Castilla: contribución al estudio de la España de nuestros días », *La Lectura. Revista de Ciencias y de Artes*, 13, 153, 1913, p. 216-232.

²⁶⁵ Adolf SCHULTEN, « Campesinos de Castilla: contribución al estudio de la España de nuestros días », art. cité, p. 230.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 225.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 217.

France l'image d'une Espagne exotique, orientalisée et arriérée²⁶⁸. Il ne s'agit plus ici de mauvaise foi ni de reniement mais plutôt d'un manque de regard réflexif sur sa propre pratique. Rédigé par les co-directeurs de l'Institut français, le dernier paragraphe, dont les conclusions sont par ailleurs sans surprise, l'atteste :

Es lugar común entre los germanófilos españoles el sentar que nunca dejaron los franceses de desdeñar y poner en solfa a España, y celebran a porfía la *caballerosidad* alemana. Pues bien, celebraríamos de veras el que se nos citara en una obra de cualquier francés que largo tiempo viviera en este país y que, por consiguiente, lo conociera bien, y al que hubieran brindado los españoles con su proverbial hospitalidad, una sola página que pudiera parangonarse con las del profesor Schulten, las cuales están compendiadas en tres palabras: INGRATITUD, ORGULLO, CALUMNIA, o más bien en una sola: KULTUR [en petites capitales dans le texte original]²⁶⁹.

« Jamais on ne vit tant d'œuvres, parmi celles qui devraient être des miroirs de l'intelligence désintéressée, être des œuvres politiques²⁷⁰ ». Ce propos de Julien Benda peut s'appliquer à la brochure éditée par Ernest Mérimée et Pierre Paris. S'il y est question d'archéologie et de fouilles, nous sommes en réalité bien loin du discours scientifique.

La polémique trouve un prolongement dans l'intervention d'un jeune archéologue catalan en pleine ascension, Pere Bosch Gimpera (1891-1974)²⁷¹. Formé en Allemagne comme boursier de la JAE²⁷², il publie en 1916 un compte rendu du livre de Santiago Gómez Santacruz qui se veut, pour reprendre les termes de M.^a Paz Gómez Gonzalo, une réfutation de la réfutation²⁷³. Si Adolf Schulten préfère ignorer les attaques de l'abbé Gómez et refuse de s'abaisser à lui répondre, il est heureux d'apprendre que le jeune archéologue a décidé de s'en charger. C'est ce que nous apprend une lettre datée du 5 août 1915²⁷⁴ :

Es freut mich, daß Sie meine Meinung teilen, dass die Schmähungen des Abad mir nicht schaden wohl aber dem guten Ruf Spaniens und daß Sie ihm ihre Meinung sagen wollen. Ich erwidere ihm kein Wort, denn –wie Schiller sagt: „Gegen Dummheit kämpfen Götter selbst vergebens“ Prachtvoll ist, dass er die Lager um Numantia zu „Vorstädten (barrios) von Numantia“ macht und Polybios (Appian) einen Lügner schreibt, weil er berichtet, die letzten Numantiaer hätten sich ergeben. Das ist echt Keltiberisch. Mit solchen Dickschädeln könnte man Mauern einrennen²⁷⁵!

²⁶⁸ Fernando WULFF ALONSO, « Franquismo e Historia Antigua: algunas notas europeas con P. Paris y A. Schulten », dans José M.^a CANDAU MORÓN, Francisco Javier GONZÁLEZ PONCE et Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (éd.), *Historia y mito: el pasado legendario como fuente de autoridad*, Málaga, Centro de Ediciones de la Diputación de Málaga (CEDMA), 2004, p. 447-496.

²⁶⁹ Ernest MÉRIMÉE et Pierre PARIS, *Barbarie española y cultura alemana*, ouvr. cité, p. 16.

²⁷⁰ Julien BENDA, *La trahison des clercs*, ouvr. cité, p. 185.

²⁷¹ Sur Bosch, voir en priorité : Pere BOSCH GIMPERA, *Etnologia de la Península Ibérica*, nouv. éd. de Jordi CORTADELLA I MORRAL précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Urogoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (10), 2003 [1932] ; Francisco GRACIA ALONSO, *Pere Bosch Gimpera. Universidad, política, exilio*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Historia », 2011.

²⁷² Margarita DÍAZ-ANDREU, « Arqueólogos españoles en Alemania en el primer tercio del siglo XX. Los becarios de la Junta de Ampliación de Estudios: Bosch Gimpera », art. cité ; Francisco GRACIA ALONSO, *Pere Bosch Gimpera. Universidad, política, exilio*, ouvr. cité, p. 51-90.

²⁷³ M.^a Paz GÓMEZ GONZALO, *Adolf Schulten en Numancia, historia de una controversia*, ouvr. cité, p. 247-250.

²⁷⁴ RE-Madrid, fonds Pere Bosch Gimpera, PBG/1/55.

²⁷⁵ À notre demande, Corinne Bonnet a sollicité Bernhard Schneider qui a accepté de se charger de la transcription de cette lettre. Nous l'en remercions chaleureusement.

Ce document nous apprend que Pere Bosch Gimpera connaissait l'existence de la brochure publiée par l'Institut français ; c'est lui qui informe Adolf Schulten des attaques dont il est l'objet de la part de ses collègues français. Cette nouvelle provoque chez le savant allemand une réaction qui tient davantage de l'incrédulité que de la colère. Face au changement d'attitude de Pierre Paris à son égard, sa déception est grande et il est manifestement blessé :

–Aber Sie schreiben, Pierre Paris habe diese Dummheiten übersetzt Sie [rat. = Nur] gegen mich gehetzt. Nein, das kann nicht sein. P. Paris mag noch so sehr Franzose sein und mich als Deutschen hassen, aber dass er meine Wissenschaft angreift –nein, das kann nicht sein. Er hat mich stets als Freund behandelt, mich in Bordeaux gastlich empfangen, mich in Numantia besucht, mir das Kapitel „Numantia“ eines hübschen Buches, „Promenades archéo“ gewidmet. [Rat. = Nein, P. Paris kann] Und nun sollte er sich jenem Ziel anschließen! –nein, das kann nicht sein! –Dass die Franzosen sonst gegen Deutschland hetzen, kann ich verstehen, aber auch, dass Spanien sich nicht von den feurigen Werbungen der schönen Gallia düpierten lässt. Bei uns denkt man aber Frankreich sehr ruhig, hofft, dass man „quand même“ [un mot non lu] einmal zu besserem, nachbarlichem Verhältnis kommen wird. Dass der Kaiser mit französischen Verwandten spricht werden Sie vielleicht gelesen haben (v. Sven Hedin, Ein Volk in Waffen). Man soll auch gegen den Gegner ritterlich sein.

Dans ce contexte, l'article que publie Pere Bosch Gimpera dans la revue qui avait accueilli la traduction espagnole de l'article d'Adolf Schulten lui permet de prendre la défense de son confrère allemand. Il y déplore que des « cuestiones personales ofusquen a personas respetabilísimas » et présente les travaux d'Adolf Schulten comme « la contribución más importante que en los últimos años se ha aportado al conocimiento de la España antigua²⁷⁶ ». Dès les premiers paragraphes, il affiche sa volonté de clarifier la question, de dépassionner le débat et de rétablir une vérité scientifique. Pere Bosch Gimpera ne mentionne pas l'instrumentalisation du texte de Santiago Gómez par la propagande de l'Institut français. Mais le rappel de la déontologie de la profession historienne vise probablement Ernest Mérimée et Pierre Paris :

Nosotros quisiéramos que *El Solar Numantino* se analizase por todo el mundo sin dejarse llevar de la pasión, y se procurase comprobar sus afirmaciones con todo cuidado. Así, seguramente, se deshacería el concepto que de su sola lectura puede haberse formado y que va contra la seriedad científica y la caballerosidad de un sabio meritísimo²⁷⁷.

Pere Bosch Gimpera rappelle ainsi que Santiago Gómez dénonce un texte qui n'est pas la publication scientifique des fouilles – elle est en cours – mais un simple travail de divulgation. D'autre part, Adolf Schulten ne manque pas une occasion de rendre hommage à son prédécesseur, Eduardo Saavedra, tandis que ses découvertes justifient qu'il se présente comme le découvreur de la Numance celtibère :

no es ningún pecado que se llame descubridor de Numancia (claro está que de la Numancia ibérica, no de la Numancia romana, de la que lo es el señor Saavedra).

²⁷⁶ Pere BOSCH GIMPERA, « [CR] El Solar Numantino. Refutación de las conclusiones históricas y arqueológicas defendidas por Adolf Schulten, profesor de la Universidad de Erlangen, como resultado de las excavaciones que practicó en Numancia y sus inmediaciones, por Santiago Gómez Santacruz. Un tomo de 212 págs., de 19,5 por 12,5 centímetros. Madrid, Imp. de la “Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos”, 1914 », *La Lectura. Revista de Ciencias y de Artes*, 16, 181, 1916, p. 72.

²⁷⁷ *Ibid.*

El concepto de descubrir es siempre una cosa relativa; siempre hay algunos que conocían antes la cosa descubierta; pero si los que la ignoraban era casi todos, para esta casi totalidad el descubrimiento es un hecho²⁷⁸.

Quant à l'accusation de spoliation, Pere Bosch Gimpera la rejette en rappelant que les pièces ont été réparties, après avoir été étudiées en Allemagne, entre Soria et le Museo Arqueológico Nacional, et que celles qui n'ont pas été rendues, outre le fait qu'elles sont tout à fait secondaires, ont été conservées dans le respect du droit puisque la loi sur les fouilles et les antiquités ne date que de 1911 et fut promulguée bien après la fin des travaux d'Adolf Schulten à Numance²⁷⁹.

Cet épisode témoigne des sympathies germanophiles de celui qui est en train de s'imposer comme l'une des principales figures de l'école catalane d'archéologie. Ainsi Adolf Schulten pouvait-il écrire à Pere Bosch Gimpera, le 11 septembre 1914 :

Si V. cree que la ciencia alemana y Alemania (que lucha por su existencia) merecen ser conservadas, ayude V. a mi país escribiendo en la prensa española la verdad sobre la guerra basándose en los periódicos que le serán enviados. Con esto daría V. un gran servicio a mi país y a la cultura²⁸⁰.

De fait, à partir de 1915, Pere Bosch Gimpera multiplie les prises de position publiques en faveur de l'Allemagne, qu'il s'agisse d'apposer sa signature au bas de manifestes germanophiles, de la rédaction d'articles en faveur de la supériorité de la culture germanique ou de sa présence parmi les membres de la communauté allemande de Madrid pour célébrer l'anniversaire du kaiser²⁸¹. Son cas illustre les propos que l'historien Rafael Ballester (1872-1931) adresse le 7 janvier 1915 à Alfred Morel-Fatio :

Los centros intelectuales están divididos. Primeramente, los intelectuales, ni individual ni colectivamente son una fuerza. Lo único que puede decirse en términos generales es que los individuos que se han formado en Alemania (que son los menos, singularmente por el mayor alejamiento de Alemania y la dificultad del idioma) son germanófilos, y los que han estudiado en Inglaterra ó ha formado su espíritu con la ciencia ó la literatura francesa ó belga son francófilos ó anglófilos²⁸².

À la veille de la guerre, une lettre de Manuel Cazorro y Ruiz (avec lequel Pierre Paris a été en contact et qui a toujours manifesté un profond respect pour l'œuvre de l'archéologue bordelais²⁸³) montrait déjà la très forte impression laissée par les premiers travaux du jeune catalan menés selon la méthode allemande :

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 76.

²⁷⁹ Pere Bosch Gimpera reprend en partie les arguments que lui a adressés Adolf Schulten dans une lettre en date du 15 avril 1915. « He leído, lui écrit l'archéologue allemand, el libro del abad. No sé [rat. = que] si es más grande la estupidez o la villanía de este hombre » (RE-Madrid, fonds Pere Bosch Gimpera, PBG/1/55).

²⁸⁰ Archives de la RE-Madrid, fonds Pere Bosch Gimpera, PBG/1/55.

²⁸¹ FRANCISCO GRACIA ALONSO, « Les préhistoriens espagnols face à la Grande Guerre », dans ANNICK FENET, MICHELA PASSINI et SARA NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 91-99 ; FRANCISCO GRACIA ALONSO, *Pere Bosch Gimpera. Universidad, política, exilio*, ouvr. cité, p. 82-90.

²⁸² Cité dans IGNACIO PEIRÓ MARTÍN, « La Gran Guerra de los historiadores », art. cité, p. 101.

²⁸³ Cat. CAZURRO 30-01-1911, 20-11-1911.

mucho he agradecido su atento envío de la interesante memoria que ha publicado acerca de la cuestión de la cerámica ibérica en la que con tanta autoridad se ocupa de su distribución geográfica y estilos²⁸⁴. La he resumido [lecture incertaine], a pesar de la dificultad que para mí ofrece el alemán con gran interés, y espero que no será la última que Vd escribirá con gran competencia acerca de esta cuestión, hasta llegar a hacer una monografía fundamental de la misma.

Vd, con tan buena preparación, y aprovechando los materiales y Maestros tan apreciables de la sabia Alemania, podrá Vd llegar a ser el arqueólogo de más base y conocimiento de España, donde por desgracia hasta hoy puede decirse, aun reconociendo el gran mérito de muchos que todos lo son de afición²⁸⁵.

Éditer les auteurs anciens : deux exemples de projets entre science et lutte d'influence

Aux actions entreprises pour tenter de discréditer l'ennemi auprès des Espagnols s'ajoutent des mesures plus concrètes destinées à renforcer la présence scientifique de la France dans la péninsule. Parmi elles figurent deux projets sur lesquels nous reviendrons plus longuement : l'ouverture du chantier de fouilles de Baelo Claudia et la construction de la Casa de Velázquez. Pour l'heure, nous souhaiterions nous arrêter sur le soutien qu'apporte Pierre Paris à une ambitieuse entreprise qui est en partie conçue comme un outil destiné à contrer l'influence et le prestige de la science allemande en France et à l'étranger : le lancement de l'association Guillaume Budé et du projet éditorial de la « Collection des universités de France » (CUF).

Fondée en 1917, l'association a pour but de promouvoir la publication d'éditions critiques des grands textes de l'Antiquité sous la forme de volumes bilingues (en grec ou en latin accompagnés d'une traduction française)²⁸⁶. On souhaite ainsi offrir un outil de travail et de diffusion de la culture classique produit par l'érudition française et qui serait une alternative aux grandes collections allemande (la « Bibliotheca Teubneriana » née en 1849) et britannique (la « Loeb Classical Library » fondée en 1911). Né en pleine guerre mondiale, le projet répond d'emblée à un double objectif, scientifique et nationaliste, qui est clairement revendiqué par ses promoteurs. Ainsi le latiniste Alfred Ernout peut-il écrire que

la guerre, en nous faisant ouvrir les yeux sur la grandeur et l'imminence du danger, a suscité en même temps des volontés décidées à le combattre hardiment. Dès l'année 1915, des professeurs de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement supérieur s'inquiétaient de savoir s'il ne serait pas enfin possible, autant qu'il semblait nécessaire, d'établir une collection de textes grecs et latins qui fût bien nôtre, et digne de notre grande tradition philologique²⁸⁷.

²⁸⁴ Ce mémoire, qui constitue la thèse doctorale de Pere Bosch, paraît d'abord en allemand et sera publié en espagnol l'année suivante. Il s'agit d'une étape importante dans le débat relatif à la chronologie de la céramique ibérique, nous y reviendrons : Pere BOSCH GIMPERA, « Zur Frage der iberischen Keramik », *Memnon. Zeitschrift für die Kunst- und Kulturgeschichte des alten Orients*, 7, 3, 1913, p. 166-181 ; ID., *El problema de la cerámica ibérica*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (7), 1915.

²⁸⁵ Lettre à Pere Bosch Gimpera, 25-05-1914, RE-Madrid, fonds Pere Bosch Gimpera, PBG/1/17.

²⁸⁶ « Statuts de l'association Guillaume Budé », *BAGB*, 1, 1923, p. 5-14, art. 1.

²⁸⁷ Alfred ERNOUT, « La société Guillaume Budé », *JS*, nouv. série, 16^e année, fasc. 3 (mai-juin), 1918, p. 155.

De cette volonté naissent la « Collection des universités de France » et la maison d'édition Les Belles Lettres (1919)²⁸⁸.

À la fin de l'hiver et au début du printemps 1917, Paul Girard (1852-1922), alors professeur de langue et littérature grecques à la Sorbonne et membre fondateur de l'association, s'efforce de rassembler les bonnes volontés et d'obtenir les soutiens humains et financiers dont elle a besoin pour fonctionner. L'université de Bordeaux fait partie des institutions sollicitées. Dans sa séance du 27 février 1917, le conseil de l'université répond favorablement à la demande de Paul Girard en adhérent à la société en formation à hauteur de 200 F²⁸⁹. L'helléniste s'adresse aussi à Pierre Paris en tant que représentant des intérêts scientifiques français dans la péninsule Ibérique. Nous ne connaissons pas le contenu de sa lettre mais la réponse du directeur de l'EHEH suggère que Paul Girard se préoccupait de faire connaître le projet naissant en Espagne afin de préparer la diffusion des futurs Budé. Pierre Paris se montre enthousiaste et joint à sa réponse une contribution financière pour adhérer à l'association. Il ajoute :

Cette adhésion même vous prouve que l'idée de la Société en formation me paraît excellente. Tout ce qu'on pourra faire pour nous délivrer de la culture allemande ne saurait être qu'excellent, surtout si l'on arrive, par contrecoup, à enrayer les progrès si rapides de l'influence intellectuelle allemande dans les autres pays. Je ne doute pas que des éditions françaises, où notre érudition montrera sa supériorité de clarté, de finesse et de goût, de sobriété aussi, rendront de très grands services aussi bien hors de France qu'en France²⁹⁰.

Pierre Paris voit donc dans ce projet éditorial une arme efficace pour lutter contre l'influence de la science allemande. Il est convaincu qu'il trouvera ses lecteurs au sud des Pyrénées dans la mesure où aucune ressource de ce type n'est disponible en langue espagnole. Aussi, après avoir souligné les insuffisances des études classiques dans ce pays, il explique à Paul Girard

qu'une jeunesse d'élite travaille à sortir de ce marasme ; elle se compose de professeurs et d'étudiants qui ont eu des bourses à l'étranger, et qui gravitent autour de l'Ateneo literario de Madrid²⁹¹ et de l'importante Junta para Ampliación de Estudios. Presque tous ces ardents ouvriers d'une renaissance espagnole sont nos amis, et nous le prouvent. Il est donc certain qu'ils seront heureux de profiter des éditions françaises qu'ils pourront propager en toute confiance. Et vous aurez certainement un jour une bonne clientèle espagnole, tout au moins pour les livres latins, car je doute que le grec ait jamais beaucoup d'adeptes, ni qu'il tienne une grande place dans les programmes.

²⁸⁸ Les premiers volumes paraissent dès 1920. Il s'agit du tome 1 des œuvres complètes de Platon (édité et traduit par Maurice Croiset), des livres I et II du *De Natura* de Lucrèce (édités par Alfred Ernout) et du tome 1 du théâtre d'Eschyle (édité par Paul Mazon).

²⁸⁹ AD-Gironde, procès-verbaux du conseil de l'université, 2014/122 456-457, vol. 2 (1910-1920), p. 283.

²⁹⁰ Cat. GIRARD (Paul) 30-03-1917. Cette lettre nous a été transmise par Matías Ferrera. Ce dernier, que nous avons connu à la Casa de Velázquez, travaillait alors sur les archives de l'association Guillaume Budé dans le cadre des célébrations de son centenaire. Nous le remercions chaleureusement pour nous avoir facilité l'accès à ce document et y avoir joint d'utiles informations.

²⁹¹ Sur cette institution, voir FRANCISCO VILLACORTA BAÑOS, « El Ateneo de Madrid (1896-1907). La Escuela de Estudios Superiores y la extensión universitaria », *Hispania. Revista española de historia*, 39, 141, 1979, p. 101-158 ; Id., « Los ateneos liberales: política, cultura y sociabilidad intelectual », *Hispania*, 63, 214, 2003, p. 415-441.

Paul Girard a manifestement posé la question de l'utilité d'une traduction espagnole. Pierre Paris se montre dubitatif et promet d'interroger ses amis ; mais puisque le public lettré maîtrise très bien le français, une telle entreprise ne lui paraît pas utile (« tout le monde comprendra de plus en plus le français en Espagne. Il est déjà remarquable que presque tous les étudiants, même s'ils ne savent pas parler et écrire notre langue, sont capables de la lire »). Quoiqu'il en soit, il se met au service de Paul Girard et s'engage à promouvoir les entreprises de l'association en Espagne tout en recommandant à son confrère de se mettre en contact avec Pierre Imbart de la Tour, cheville ouvrière du Comité de rapprochement franco-espagnol. Lors de l'assemblée générale du 8 juillet 1917, Pierre Paris est élu parmi les quarante-cinq membres du conseil d'administration de l'association (il figurait sur une liste pré-établie de soixante noms, sur laquelle chaque électeur rayait quinze noms, liste établie par Paul Girard sous l'étroite surveillance de Maurice Croiset)²⁹². Il occupera cette fonction jusqu'à sa mort²⁹³.

Quelle fut exactement l'action de Pierre Paris en faveur de la diffusion des travaux de l'association en Espagne ? Nous ne le savons pas²⁹⁴. Les Budé semblent s'être imposés rapidement comme des œuvres de référence et des liens se sont établis avec les principaux centres scientifiques de l'Espagne si l'on en croit des sources tardives²⁹⁵. Pour autant, Pierre Paris avait-il raison de se montrer aussi confiant quant à la suprématie du français et à l'inutilité de s'adresser plus spécifiquement au lecteur espagnol ? N'y a-t-il pas, dans la réponse qu'il adresse à Paul Girard, une occasion manquée de mise en œuvre d'un projet de collaboration franco-espagnol ? Plusieurs entreprises postérieures montrent qu'il y avait de la place en Espagne pour une telle initiative. Offrir une version espagnole des Budé aurait toutefois supposé un travail de grande ampleur et de longue haleine ; sans doute Pierre Paris était-il alors occupé sur bien d'autres terrains pour y songer. Quoiqu'il en soit, dans un contexte marqué par le souci d'élaborer une *historia patria*, des projets parallèles ne tardent pas à voir le jour. Au sein des milieux intellectuels nationalistes de la Mancomunitat de Catalogne, le mécénat de Francesc Cambó permet la création de la Fundació Bernat Metge, avec Joan Estelrich comme secrétaire²⁹⁶. S'inspirant de l'exemple de la CUF, elle est à l'origine de la « Col·lecció dels Clàssics Grecs i Llatins », publiée à partir de 1922, laquelle propose des édi-

²⁹² Information transmise par Matías Ferrera (courriel du 16-10-2018).

²⁹³ D'après l'art. 5 des statuts de l'association, les membres du conseil d'administration sont élus pour trois ans (renouvelable annuellement par tiers). À partir de 1923, le *Bulletin de l'association Guillaume Budé* permet fournir des informations précises : Pierre Paris est réélu membre du conseil d'administration lors des assemblées générales des 24 juin 1923, 27 juin 1926 et 30 juin 1929.

²⁹⁴ Signalons toutefois la publication par la Société d'édition Les Belles Lettres de la traduction d'un livre de l'historien mexicain Carlos Pereyra, *La obra de España en América*, due à deux membres de l'EHEH : Carlos PEREYRA, *L'œuvre de l'Espagne en Amérique*, trad. par Jean BAELEN et Robert RICARD, Paris, Les Belles Lettres, 1925. Cette étude avait fait l'objet d'un compte rendu de l'un des traducteurs qui souhaitait alors « que M. P. soit lu en France » : Robert RICARD, « [CR] Carlos Pereyra. *La obra de España en América*, Madrid, s. d., 292 pages », *BH*, 24, 2, 1922, p. 179-181. Voir également Maurice LEGENDRE, « L'œuvre de l'Espagne en Amérique », *Journal des débats politiques et littéraires*, 15-04-1925, p. 2.

²⁹⁵ Plusieurs notes parues dans le *Bulletin* de l'association montrent que les échanges étaient fructueux. En insistant sur la rupture qu'ont provoquée la guerre civile et l'isolement international de l'Espagne à l'époque du premier franquisme, elles permettent d'entrevoir, bien que de façon indirecte, les liens établis dans les années 1920 et 1930. Voir notamment Jean MALYE, « L'Association Guillaume Budé en Espagne », *BAGB*, 6, 1948, p. 31 ; « L'Association Guillaume Budé et l'Espagne », *BAGB*, 7, 1949, p. 53-55.

²⁹⁶ Eliseu TRENC, « Joan Estelrich y el hispanismo francés », *Iberic@l. Revue d'études ibériques et ibéro-américaines*, 15, 2019, p. 41-48.

tions critiques bilingues avec traduction en catalan. Plus de quatre-vingts volumes seront publiés jusqu'en 1936 (la collection en compte aujourd'hui plus de quatre-cents)²⁹⁷. Dans l'entre-deux-guerres, l'école madrilène de philologie réunie autour de Ramón Menéndez Pidal et du Centro de Estudios Históricos souhaite entreprendre un travail identique en castillan. En 1933, la fondation de la section de philologie classique du CEH et de la revue *Emerita* devait s'accompagner de l'édition d'une collection bilingue avec traduction en espagnol. Il faudra toutefois attendre 1951 pour que naisse la « Colección hispánica de autores griegos y latinos » fondée par le latiniste Mariano Bassols de Climent. Désormais intégrée au Consejo Superior de Investigaciones Científicas, elle est connue sous le nom « *Alma Mater*. Colección de autores griegos y latinos » (cent-dix volumes parus en 2013)²⁹⁸.

Au-delà de ces projets – auxquels s'ajoutent ceux qui se contentent de diffuser des traductions sans proposer de version bilingue –, la nécessité de disposer d'outils permettant d'accéder aux textes de l'Antiquité apparaît à travers une autre entreprise ambitieuse, celle des *Fontes Hispaniae Antiquae*. Son objectif n'est pas celui que se fixent l'association Guillaume Budé ou la Fundació Bernat Metge. Il s'agit ici de rassembler de façon exhaustive l'ensemble des passages qui, dans les sources classiques, fournissent des informations relatives à la péninsule Ibérique dans l'Antiquité. Donnés en version originale et commentés, ils ne sont en revanche pas traduits. Après un premier volume consacré aux *Ora Maritima* d'Avienus qui paraît en 1922, sept autres fascicules suivent jusqu'en 1987²⁹⁹. Porté par l'université de Barcelone, le projet est piloté par Pere Bosch Gimpera et Adolf Schulten, lequel collaborera à tous les volumes à l'exception du septième (le dernier paru). À l'évidence, si Pierre Paris avait maintenu des relations étroites avec l'Institut d'Estudis Catalans avant-guerre (en témoignent ses échanges épistolaires avec Josep Pijoan, Manuel Cazurro y Ruiz,

²⁹⁷ Ramiro GONZÁLEZ DELGADO, « La Bernat Metge y la traducción de clásicos grecolatinos al gallego, vasco y asturiano », *Hermēneus. Revista de Traducción e Interpretación*, 11, 2009, p. 1-11 ; ID., « Repercusión de la colección Bernat Metge en la traducción de clásicos grecolatinos a otras lenguas peninsulares », dans Jesús de la VILLA POLO, José Francisco GONZÁLEZ CASTRO et Gregorio HINOJO DE ANDRÉS (éd.), *Perfiles de Grecia y Roma (Actas del XII Congreso Español de Estudios Clásicos, Valencia, 22 al 26 de octubre de 2007)*, vol. 3/3, Madrid, Sociedad Española de Estudios Clásicos, 2011, p. 351-361.

²⁹⁸ « L'Association Guillaume Budé et l'Espagne », *BAGB*, 7, 1949, p. 53-55 ; M.^a José BARRIOS-CASTRO, « Los orígenes de la revista *Emerita* y el Centro de Estudios Históricos », dans Jesús de la VILLA POLO, José Francisco GONZÁLEZ CASTRO et Gregorio HINOJO DE ANDRÉS (éd.), *Perfiles de Grecia y Roma (Actas del XII Congreso Español de Estudios Clásicos, Valencia, 22 al 26 de octubre de 2007)*, vol. 3/3, Madrid, Sociedad Española de Estudios Clásicos, 2011, p. 351-361 ; Pedro BÁDENAS DE LA PEÑA, « La colección hispánica de autores griegos y latinos », *Arbor. Ciencia, pensamiento y cultura*, 473, 1985, p. 113-122. Plus largement, voir Daniel RIAÑO RUFILANCHAS, « Ediciones de textos », dans Francisco R. ADRADOS, José Antonio BERENGUER, Eugenio R. LUJÁN et Juan RODRÍGUEZ SOMOLINOS (éd.), *Veinte años de filología griega (1984-2004)*, Madrid, CSIC, coll. « Manuales y Anejos de *Emerita* » (49), 2008, p. 134-137.

²⁹⁹ Le deuxième fascicule regroupe les témoignages allant de 500 av. J.-C. jusqu'à Jules César (1925) ; suivent trois fascicules sur les guerres de 257 à 154 av. J.-C. (n° 3, 1935), de 154 à 72 av. J.-C. (n° 4, 1937), de 72 à 19 av. J.-C. (n° 5, 1940) ; le sixième, publié en 1952, est consacré au livre relatif à l'Ibérie dans la *Géographie* de Strabon ; suivent les sources depuis César jusqu'au V^e siècle ap. J.-C. (n° 8, 1959). Quant au septième fascicule, il ne paraît qu'en 1987 et rassemble les passages de Pomponius Mela, Pline l'Ancien et Ptolémée traitant de l'Hispanie ancienne. Voir Manuel ÁLVAREZ MARTÍ-AGUILAR, s. v. « *Fontes Hispaniae Antiquae* », *Diccionario histórico de la arqueología en España (siglos XV-XX)*, Madrid, Marcial Pons, 2009, p. 280. Au milieu des années 1990, une équipe de chercheurs espagnols lance le projet des *Testimonia Antiqua Hispaniae*, conçu comme une actualisation des *Fontes Hispaniae Antiquae*. Voir Pedro Manuel LÓPEZ BARJA DE QUIROGA, « *Testimonia Antiqua Hispaniae* », *Studia historica. Historia antigua*, 13-14, 1995-1996, p. 165-180 ; Pierre MORET, « [CR] Julio Mangas y María del Mar Myro (eds.), *Medio físico y recursos naturales de la Península Ibérica en la Antigüedad* », *MCV*, 35, 1, Casa de Velázquez, 2005, p. 287-289.

Josep Puig i Cadafalch ou Antoni Rubió i Lluch), l'ascension du jeune Pere Bosch Gimpera venait faire contrepoids aux liens établis entre Barcelone et l'École des hautes études hispaniques en rapprochant l'école catalane d'archéologie de la science allemande et en mettant en échec la tentative du co-directeur de l'Institut français pour discréditer la science allemande auprès de ses confrères catalans. Échec relatif cependant : si Pere Bosch Gimpera est – et demeure après la guerre – un fervent admirateur de la culture germanique, son ami et principal disciple, Lluís Pericot, ne cache pas ses sympathies en faveur de l'Entente³⁰⁰. Le 27 juin 1921, Pere Bosch Gimpera écrivait à ce dernier :

Resulta pintoresc que la nació que ha perdut la guerra es la que té una vida científica més intensa. Naturalment que no es pot comparar amb lo que era abans de la guerra pero ja voldriem nosaltres assemblarnos-hi. La gent per aquí empolla que es un gust i malgrat els pocs calés i les dificultats de l'encariment de la vida, la desproporció de les pujes dels sous dels Prof. etc. la gent segueix fent coses i fins es funden nous instituts d'investigació.

Jo em torno més germanòfil que avans, doncs lo únic que molestava que era el más o menos militarisme ja no hi es³⁰¹.

Le succès des *Fontes Hispaniae Antiquae* peut donc être lu comme un échec de Pierre Paris dans sa tentative de marginaliser la science allemande en Espagne. Le lancement de ce projet le renvoyait aux insuffisances de sa propre méthode. Helléniste de formation étudiant la Protohistoire ibérique depuis près de vingt ans, il avait toujours privilégié l'étude de la culture matérielle sans jamais mener un travail de fond sur les sources littéraires (en témoigne son *Essai*, nous y reviendrons). Ce travail sur les sources que le savant français n'avait pas su ou pas voulu entreprendre allait naître de la collaboration entre le catalan Pere Bosch Gimpera et l'allemand Adolf Schulten.

Une impossible démobilisation culturelle ?

Qu'en est-il de l'après-guerre ? La diffusion du manifeste *Der Aufruf "An die Kulturwelt"*, qui porta un coup très rude au prestige international de la science allemande, et l'engagement de nombreux savants dans la guerre des esprits rendirent impossible un retour rapide à la normalité. De fait, tant du côté des sciences dures que des humanités, les vainqueurs obtinrent la mise au ban de la science allemande. Jusqu'à la fin des années 1920, parfois même au-delà, elle fut exclue des principaux congrès et institutions internationaux, la France se montrant particulièrement active dans ce processus de marginalisation, avant que la politique menée par Aristide Briand et Gustav Stresemann (accords de Locarno, signés en 1925) ne permît un timide rapprochement franco-allemand. Ainsi, l'Allemagne ne fut pas invitée à participer au congrès international des sciences historiques de Bruxelles (1923) ; dès la fin de la guerre, l'École d'anthropologie de Paris fut à l'origine de la fondation de l'Institut international d'anthropologie dont les anciens pays membres de la Triplice furent

³⁰⁰ FRANCISCO GRACIA ALONSO, « Les préhistoriens espagnols face à la Grande Guerre », art. cité, p. 99.

³⁰¹ FRANCISCO GRACIA ALONSO, JOSEP M. FULLOLA I PERICOT et FRANCESC VILANOVA I VILA-ABADAL (éd.), *58 anys i 7 dies. Correspondència de Pere Bosch Gimpera a Lluís Pericot (1919-1974)*, Barcelona, Universitat de Barcelona, 2002, p. 125-126 (lettre n° 22).

exclus ; quant à l'Union académique internationale, fondée en 1919 à l'initiative de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'Allemagne ne put y adhérer qu'en 1935³⁰².

Ce contexte nous conduit à poser la question du rapport de Pierre Paris à l'Allemagne après 1918. Les blessures personnelles et quatre ans d'engagement au service de la culture de guerre ont laissé des traces, témoignant, à l'échelle d'un individu d'ordinaire bienveillant et fort modéré dans ses prises de position, du phénomène de brutalisation qui travaille des sociétés dévastées par le conflit. L'attitude qu'il adopte à plusieurs reprises envers son collègue préhistorien Hugo Obermaier (1877-1946) l'atteste. Né en Bavière, ayant fait ses études à Vienne où il fut *Privatdozent*, ordonné prêtre en 1900, il se rapproche d'Henri Breuil et de Marcellin Boule ce qui lui permet d'obtenir le soutien du prince Albert I^{er} de Monaco pour entreprendre des fouilles en Cantabrie à partir de 1909. En 1911, il obtient la chaire de géologie appliquée à la préhistoire dans le nouvel Institut de paléontologie humaine (IPH) de Paris. Entre 1910 et 1914, il mène cinq campagnes de fouilles sur le site paléolithique d'El Castillo. La guerre le place dans une situation difficile : il est contraint de rester en Espagne où l'a surpris le conflit ; en France, ses biens sont placés sous séquestre ; le 8 janvier 1915, le conseil d'administration de l'IPH prononce son exclusion et le prive de son traitement³⁰³. Même si Pierre Paris n'a jamais eu à travailler avec Hugo Obermaier et malgré les très bonnes relations que ce dernier entretient avec Henri Breuil, le directeur de l'École des hautes études hispaniques ne fait preuve d'aucune empathie envers un collègue placé dans une situation difficile et dont la seule faute est d'être né en Bavière. Le 6 février 1916, il écrit à Henri Breuil : « J'ai rencontré Obermaier qui a été plus que courtois ; j'ai été poli aussi, bien que cette amphibie me dégoûte ; mais je ne me suis pas gêné pour parler des Allemands comme ils le méritent. Il n'a pas sourcillé³⁰⁴ ». Le sujet revient dans la conversation entre les deux hommes quelques mois plus tard. Alors qu'il rend compte à Henri Breuil d'un entretien qu'il a eu avec Marcellin Boule, directeur de l'IPH, Pierre Paris ajoute : « Il m'a laissé aussi entendre qu'on n'était pas trop content de votre ami O...er [Obermaier], et qu'il ren-

³⁰² Agnes BLÄNSDORF, « Une collaboration scientifique “dans un esprit vraiment œcuménique et international” : les congrès internationaux d'historiens et le Comité International des Sciences Historiques dans l'Entre-deux-guerres », *Revue germanique internationale*, 12, 2010, p. 209-228 ; Karl Dietrich ERDMANN, *Toward a Global Community of Historians*, ouvr. cité, chap. 7-9 ; Arnaud HUREL, « La préhistoire et l'abbé Breuil à l'épreuve de la Première Guerre mondiale », art. cité, p. 176-182. Voir également Roswitha REINBOTHE, « L'exclusion des scientifiques allemands et de la langue allemande des congrès scientifiques internationaux après la Première Guerre mondiale », *Revue germanique internationale*, 12, 2010, p. 193-208.

³⁰³ José M.^a LANZAROTE GUIRAL, « Pris entre deux feux. L'abbé Hugo Obermaier, professeur de l'Institut de paléontologie humaine, et la Grande Guerre », *Annales monégasques. Revue d'histoire de Monaco*, 38, 2014, p. 121-137. Les interventions d'Henri Breuil en faveur de son ami, souvent maladroites, ne pourront rien pour lui (Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 245-249). Hugo Obermaier trouve refuge en Espagne où il restera jusqu'à la guerre civile. Protégé par le duc d'Albe dont il sera le chapelain, il y trouvera une situation stable en 1922 lorsqu'une chaire d'histoire primitive de l'homme sera créée pour lui à l'université Centrale de Madrid. Voir, plus largement, José M.^a LANZAROTE GUIRAL, « La stratigraphie d'une vie consacrée à la préhistoire. Hugo Obermaier, sa chaire et les fouilles du Castillo », dans Henry de LUMLEY et Arnaud HUREL (éd.), *Cent ans de préhistoire. L'Institut de paléontologie humaine*, Paris, CNRS Éditions, 2011, p. 65-82 ; Hugo OBERMAIER, *El hombre prehistórico y los orígenes de la humanidad*, nouv. éd. de Carlos CAÑETE et Francisco PELAYO précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Urgoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (22), 2014 [1932] ; Alfonso MOURE ROMANILLO (éd.), « *El hombre fósil* » 80 años después. *Homenaje a Hugo Obermaier*, Santander, Servicio de publicaciones de la Universidad de Cantabria, 1996. Pour une approche plus synthétique, voir l'entrée qui lui est réservée dans Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 1025-1027.

³⁰⁴ Cat. BREUIL 06-02-1916.

dait presque impossible ce qu'on aurait voulu faire en sa faveur. Mais je n'ai pas insisté, cela ne me regardant pas et m'intéressant fort peu. Et cela dit, je reviens à nos affaires ». Le temps n'atténue en rien l'animosité irrationnelle de Pierre Paris envers son confrère. Au printemps 1921, il écrit à l'abbé Breuil :

Hier j'ai visité l'exposition préhistorique de la Bibl.[iothèque] nationale³⁰⁵ où, heureusement, vous tenez une telle place par vos relevés et vos dessins que j'ai été consolé de voir trôner et parader dans les salles ce sale boche d'Obermaier et sa large face rougeaude de jésuite. Il ne m'a pas salué, et il a bien fait³⁰⁶.

Le comportement de Pierre Paris envers Hugo Obermaier n'implique toutefois pas une mise à l'index de ses travaux. En 1916 paraît *El hombre fósil*³⁰⁷. À l'automne 1918, le directeur de l'École écrit à Raymond Lantier : « J'ai bien reçu à Beyssac votre C. R. de l'homme fossile, et je vous en ai remercié par un mot que vous n'avez sans doute pas reçu³⁰⁸ ». Ce compte rendu, très positif, paraîtra quelques semaines plus tard dans le *Bulletin hispanique*³⁰⁹.

La correspondance entre Pierre Paris et Raymond Lantier témoigne elle aussi d'un ressentiment envers l'Allemagne qui prend parfois des accents haineux. En 1919, le directeur de l'École doit renoncer à voir revenir son ancien pensionnaire en Espagne. Bien que démobilisé, Raymond Lantier a été affecté au service de Récupération des objets d'art et mobiliers de Wiesbaden, une administration créée en 1919 afin de restituer les œuvres d'art et les objets mobiliers pillés pendant la Grande Guerre³¹⁰ : « En même temps vous faites de bonne besogne en Bochie ; puissiez-vous réussir à rapatrier tout ce que ces forbans ont volé ; mais ce ne doit pas être commode³¹¹ ». Il profite de la présence de Raymond Lantier à Wiesbaden pour exhumer une vieille affaire :

En attendant, je vous signale ce fait très intéressant : avant la guerre le docteur Lalanne, de Bordeaux, faisait faire des fouilles préhistoriques à Laussel (C^{ne} [commune] de Marquay, Dordogne) tout près de chez moi [Beyssac]. Un de ses ouvriers (condamné de ce fait à 6 mois de prison) a vendu aux boches, pour le musée de Berlin, un bas-relief très important qu'il venait de trouver. Le musée de Berlin averti du vol n'a rien voulu savoir. Il y a donc recel patent. Il faudrait faire rendre cette sculpture. Breuil est très au courant de l'affaire ; il a

³⁰⁵ Il s'agit de l'exposition d'art préhistorique organisée à la Biblioteca Nacional de España (Madrid) en mai-juin 1921 par la Sociedad Española de Amigos del Arte. Sur cet événement, voir Marco de la RASILLA VIVES et David SANTAMARÍA ÁLVAREZ, « La Exposición de Arte Prehistórico Español de 1921: el cometido del arte rupestre en la institucionalización de la arqueología prehistórica en España », dans *Sulcum sevit: estudios en homenaje a Eloy Benito Ruano*, Oviedo, Universidad de Oviedo, Facultad de Geografía e Historia, 2004, p. 3-47.

³⁰⁶ Cat. BREUIL 17-06-1921.

³⁰⁷ Hugo OBERMAIER, *El hombre fósil*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (9), 1916.

³⁰⁸ Cat. LANTIER 18-11-1918.

³⁰⁹ Raymond LANTIER, « [CR] Hugo Obermaier. *El hombre fósil*. Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Memoria N° 9. 1 vol. in-4° de 397 pages, XIX planches et 122 figures. Madrid, Museo de Ciencias naturales, 1916 », *BH*, 21, 1, 1919, p. 75-78.

³¹⁰ Michèle CONCHON, « La récupération des œuvres d'art et objets mobiliers pillés durant la Grande Guerre : les ressources des Archives nationales », *In Situ. Revue des patrimoines*, 23, 2014, en ligne sur <https://journals.openedition.org/insitu/10907>.

³¹¹ Cat. LANTIER 24-11-1919.

même remis, je crois, une note à M. Léon³¹². Vous devriez lui écrire (110 Rue Demours, à Paris) pour qu'il vous documente avec précision³¹³.

La présence de son ancien élève en terre ennemie le conduit à le mettre en garde. En juillet 1920, répondant aux félicitations que lui a adressées Raymond Lantier pour son élection à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et alors qu'il espère encore le retrouver à Madrid à l'automne, le directeur de l'EHEH en profite pour lui adresser quelques recommandations : « Tous vos travaux sont très intéressants, mon cher ami, mais je vous le répète, n'entreprenez pas trop de choses à la fois – et ne vous laissez pas trop conquérir par la méthode allemande³¹⁴ ».

Le rapport de l'année 1925-1926 sur le fonctionnement de l'École des hautes études hispaniques mérite d'être cité. Il y relaie une information transmise par le Chartiste Robert Avezou (1899-1993), membre de la 16^e promotion de l'École qui a travaillé à Barcelone dans l'*Archivo de la Corona de Aragón* :

Notre pensionnaire, dans une lettre jointe à ce mémoire [celui de Robert Avezou], me fait part de certains projets allemands que je n'aurais garde de ne pas signaler ici, car je me demande si la science française, et notre École en particulier, n'ont pas le devoir d'en atténuer le danger, si on leur en donne les moyens. « Je crois utile de vous signaler, dit-il, que d'après ce que j'ai entendu dire l'été dernier à Barcelone, le professeur Heinrich Finke³¹⁵, de Fribourg-en-Brisgau, qui a déjà tant publié d'après les Archives de la Couronne d'Aragon, doit prendre la direction, cet automne, d'une sorte d'Institut de recherches allemand, qui sera composé de quelques-uns de ses élèves résidant à cet effet à Barcelone, et qui auront pour mission de travailler continuellement à l'Archivo, afin de publier la masse de documents la plus considérable que l'on pourra. Je suppose que ce travail sera conduit, comme il est de mode en Allemagne, sans beaucoup de méthode, mais on peut être sûr que le mot d'ordre sera : copier sans trêve et publier de même, pour ne rien laisser aux autres ».

Vous jugerez, Monsieur le Recteur, s'il n'y aurait pas lieu d'étudier la création d'une section permanente de notre École à Barcelone, mission qui compterait deux ou trois chartistes occupés essentiellement à copier et publier les documents qui intéresseraient plus particulièrement la France. Seul l'état du change peut s'opposer à un tel projet ; il est vrai que cette opposition est bien redoutable³¹⁶.

À la fin de l'année 1926, Pierre Paris n'a donc toujours pas déposé les armes, faisant preuve d'un aveuglement qui serait incompréhensible si l'on ne tenait pas compte de ce que fut son

³¹² Paul Léon (1874-1962), directeur des Beaux-arts à partir de 1919 puis directeur général de l'Administration des beaux-arts (1928-1933). Voir l'entrée qui lui est consacrée dans Christophe CHARLE et Eva TELKÈS, *Les professeurs du Collège de France. Dictionnaire biographique (1901-1939)*, Paris, INRP, Éditions du CNRS, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (3), 1988.

³¹³ Cat. LANTIER 08-08-1919 (voir aussi la lettre du 08-12-1919 dans laquelle Pierre Paris transmet une réclamation venant de l'épouse du maire des Eyzieux). L'ouvrier en question est Raymond Peyrille. Quant à l'acheteur de la sculpture, il s'agit de l'archéologue allemand Carl Schuchhardt. L'affaire n'est toutefois pas aussi simple que le prétend Pierre Paris. Voir Heino NEUMAYER, « Les relations du musée de préhistoire et protohistoire de Berlin avec les archéologues français avant et après la Première Guerre mondiale », art. cité, p. 156-157. Signalons une erreur de l'auteur : la sculpture achetée par Berlin n'est pas la célèbre Vénus de Laussel (découverte en décembre 1911, elle est actuellement conservée au musée d'Aquitaine, à Bordeaux), mais une autre Vénus, découverte en février 1912, connue sous le nom de Vénus de Berlin.

³¹⁴ Cat. LANTIER 20-07-1920.

³¹⁵ L'historien Heinrich Finke (1855-1938), médiéviste, spécialiste d'histoire religieuse. Il fut professeur d'histoire médiévale et moderne à Münster (1891-1898) puis à Fribourg (1898-1928).

³¹⁶ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1925-1926 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1925-1926, p. 188-189.

engagement depuis 1914 et de son nationalisme intransigeant. Car enfin l'on comprend mal en quoi la présence d'une mission française à Barcelone pour dépouiller les archives de la Couronne d'Aragon serait plus légitime que celle de leurs confrères allemands. Quoi qu'il en soit, Pierre Paris obtient satisfaction puisqu'après Robert Avezou, Jeanne Vielliard (1894-1979), qui sera membre de l'EHEH pendant quatre ans (elle fait partie de la première promotion vélasqueziennne), est détachée à Barcelone pour y étudier ces fonds³¹⁷. Pierre Paris a obtenu des ministères de l'Instruction publique et des Affaires étrangères un financement permettant d'assurer plusieurs années de travail à Jeanne Vielliard dans la cité comtale, preuve que les arguments anti-allemands brandis par le directeur n'étaient pas restés sans effet. Dans son rapport de 1929, Pierre Paris pouvait ainsi écrire que sa jeune recrue tenait « fermement à elle seule le drapeau de l'érudition française en face de l'équipe permanente allemande ayant à sa tête le notable historien Fincke [*sic*]³¹⁸ ». Par la suite, et jusqu'en 1936, c'est à Gabrielle Vilar-Berrogain (1904-1976) que sera confiée la mission française dans les archives de la Couronne d'Aragon³¹⁹.



Ainsi donc, il y eut bien rupture entre Pierre Paris et la science allemande, et elle fut aussi brutale que durable. Le prolongement de cet état de guerre bien au-delà de 1918 montrait que pour lui comme pour beaucoup d'autres, la démobilisation culturelle fut un défi jamais surmonté³²⁰.

2. — CONTINUER À TRAVAILLER, UNE AUTRE FORME DE PROPAGANDE

Les actions entreprises par Pierre Paris pour obtenir la marginalisation des savants allemands travaillant dans la péninsule et pour disqualifier la science germanique aux yeux des Espagnols ont leur corollaire. Les hispanistes français doivent occuper le terrain et montrer qu'ils sont capables de poursuivre leurs travaux et même d'ouvrir de nouveaux chantiers afin d'apparaître comme des partenaires crédibles et dynamiques malgré les événements. De ce point de vue, continuer à travailler, c'est encore faire de la propagande. Que l'on envisage les activités scientifiques de l'archéologue ou celles, administratives, du directeur de l'École des hautes études hispaniques, aucune de ces deux facettes n'est négligée par le savant bordelais.

³¹⁷ Jean GLÉNISSON, « Jeanne Vielliard (1894-1979) », *BECh*, 140, 2, 1982, p. 364.

³¹⁸ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1928-1929 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1928-1929, p. 233-234.

³¹⁹ Mireille RAMBAUD, « Gabrielle Vilar-Berrogain (1904-1976) », *BECh*, 135, 2, 1977, p. 431.

³²⁰ Sur ce concept, voir Anne RASMUSSEN, « Réparer, réconcilier, oublier : enjeux et mythes de la démobilisation scientifique (1918-1925) », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, 3, 2007 (avec des références bibliographiques complémentaires), en ligne sur <https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2007-3-page-8.htm>, ainsi que Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie*, ouvr. cité, p. 249-279, chap. 7, « Leur après-guerre ».

Recruter

Maintenir une activité scientifique est un objectif essentiel mais difficile à relever tandis que la jeunesse française est appelée au front. Partout l'on fait face aux mêmes enjeux. Franz Cumont, dans sa préface aux *Études syriennes*, souligne ainsi, sur un ton où se lisent des sentiments humanistes mêlés d'angoisse face à un futur incertain, que continuer à travailler relève presque d'un réflexe de survie :

Dans la grande crise qui ébranle le monde, partout des hommes d'étude, que leur âge ou leur infirmité retenaient loin des batailles, semblent avoir éprouvé le souci de ne pas laisser interrompre la continuité de la production scientifique, comme si redoutant l'atteinte profonde que le sacrifice des jeunes générations devait porter au savoir humain, ils cherchaient, dans la faible mesure de leurs forces, à la rendre moins désastreuse³²¹.

Plus prosaïque, Pierre Paris y voit surtout l'occasion d'adresser un message à l'hôte espagnol et à l'ennemi allemand. En décembre 1914, dans son rapport annuel sur le fonctionnement de l'École pour l'année 1913-1914, il signale que

Pour le moment, les membres de l'École de Hautes Études hispaniques font leur devoir. Ceux qui ont la jeunesse, la santé et la force combattent en bons soldats ; ceux qui ne peuvent avoir ce périlleux honneur travaillent, enseignent, loin de la guerre, loin de la patrie malheureuse, loin des frères, des parents, des camarades dont le sang coule, loin du foyer, coudoient les ennemis arrogants dans un pays qu'on voudrait plus ouvertement ami, tâchant de porter haut, à défaut du drapeau de la force au service du droit, celui de l'intelligence et de la science pacifique ; à ce devoir aussi, il faut des cœurs ardents et courageux. Nos grandes Écoles, au nombre desquelles la nôtre a maintenant le droit de se ranger, ne manqueront jamais à cette tâche³²².

Ce texte témoigne d'une autre forme d'engagement : dans le contexte de la guerre, parvenir à faire fonctionner l'Institut français et l'EHEH est en soi un acte patriotique et un message adressé à l'ennemi que l'on côtoie outre-Pyrénées, la France montrant ainsi sa capacité à faire fonctionner ses œuvres à l'étranger malgré le conflit. Au début de l'année 1915, Pierre Paris intervient auprès du recteur Thamin pour qu'une indemnité exceptionnelle de 500 F soit accordée à Albert Mousset et lui permette de rester à Madrid. Après un premier séjour à l'École en 1912-1913, celui-ci y est revenu au début de l'année 1914-1915 après avoir été réformé. À côté de ses recherches dans les archives de la Real Academia de la Historia, il se charge d'un cours auprès de la section toulousaine et participe aux opérations de propagande³²³. Dans sa demande, Pierre Paris précise : « J'ajoute qu'il y a grand intérêt à ce que l'Institut ne se dépeuple pas dans les circonstances actuelles, et montre à Madrid la plus grande vitalité possible³²⁴ ». Il est encore plus explicite dans l'appel au secours qu'il lance, depuis Bordeaux, à Alfred Morel-Fatio au début de l'été 1915 :

³²¹ Cité dans Jean-Michel BRUFFAERTS, « Un égyptologue en guerre : Jean Capart (1914-1918) », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 129. La citation originale dans Franz CUMONT, *Études syriennes*, Paris, Auguste Picard, 1917, p. X.

³²² Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1913-1914 », art. cité, p. 148.

³²³ Cat. BARRÈS 17-11-1915.

³²⁴ Cat. THAMIN 19-02-1915.

J'en suis donc réduit à vous écrire pour vous demander de nous aider encore dans le recrutement de notre École d'Espagne pour 1915-1916. Cela est très difficile ; plusieurs bons candidats m'ont échappé, étant mobilisés, et l'on ne peut faire appel qu'à des jeunes gens réformés ; la pénurie des professeurs de l'enseignement secondaire fait qu'il ne peut être question de professeurs en congé, et même il est à craindre que tel ou tel jeune homme qui serait libre ne consente pas à s'éloigner de France en ce moment ; je sais par expérience combien la vie est pénible à l'étranger. Cependant, cher Monsieur, il est nécessaire que je ne sois pas seul l'hiver prochain à Madrid, que l'École vive, et donne [rat.] l'impression que la France n'est pas épuisée au point de laisser péricliter des œuvres comme la nôtre³²⁵.

Même si les effectifs de l'École des hautes études hispaniques sont réduits depuis sa création, il y a bien un phénomène de classes creuses lié à la guerre [ANN. 63] : on ne compte que deux membres en 1915-1916, un seul en 1916-1917, à nouveau deux en 1917-1918 puis trois en 1918-1919. Ainsi, dans son rapport annuel daté du 28 novembre 1915, Pierre Paris peut souligner que si la guerre a ralenti le travail de l'École, elle ne l'a pas anéanti³²⁶. Raymond Thamin devait souligner quant à lui que

la France prouva que, ramassée qu'elle était sur elle-même pour une lutte effroyable, elle avait encore assez d'hommes, assez d'argent, assez de liberté d'esprit aussi pour entreprendre des fouilles archéologiques en Grèce ou en Espagne, pour envoyer des maîtres enseigner dans ses jeunes instituts de Florence, de Madrid et de Pétrograd³²⁷.

Recruter de jeunes membres est une chose, encore faut-il les guider sur un terrain qui est nouveau pour la plupart d'entre eux. Là encore, Pierre Paris, absorbé par les tâches administratives et de propagande reçoit une aide précieuse de la part d'Henri Breuil. Nous avons vu qu'en juin 1915, Raymond Lantier l'accompagne à travers Las Batuecas. À l'automne 1916, les deux hommes sont encore ensemble sur le terrain à Minateda avant qu'Henri Breuil ne retrouve René Vallois à Alpera³²⁸. Ainsi, le préhistorien participe à l'éducation scientifique des jeunes membres de l'École en les associant à ses propres explorations.

Publier : entre science et propagande

Maintenir une activité de publication est un autre symbole fort. C'est l'un des témoignages directs de la préservation d'une vie scientifique. Le *Bulletin hispanique* parvient à traverser les années de guerre en maintenant le rythme habituel de ses parutions (quatre fascicules par an). La guerre oblige toutefois les responsables de la revue à faire des choix éditoriaux dont témoigne la structure des différents numéros : la part réservée à l'actualité militaire et à la propagande est loin d'être anecdotique. Les données que nous avons rassemblées [ANN. 64] sont à manier avec prudence et n'ont qu'une valeur indicative. De nombreuses contributions sont difficiles à classer : par exemple, l'article de Pierre Paris sur la JAE a été comptabilisé parmi les travaux relevant de l'actualité scientifique ; mais nous avons souligné ses implications en termes de propagande. Celui d'André Barthe sur les rapports commerciaux entre la France et l'Espagne dans le contexte de la guerre a été considéré

³²⁵ Cat. MOREL-FATIO 23-06-1915.

³²⁶ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1914-1915 », art. cité, p. 117.

³²⁷ Raymond THAMIN, *L'Université et la guerre*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1916, p. 142.

³²⁸ *Dates & itinéraires* I, p. 80-90.

comme un article de fond³²⁹ ; sans être un texte de propagande au sens strict du terme, il n'en est pas moins lié à une actualité brûlante et s'éloigne sensiblement de la ligne éditoriale habituelle de la revue. Nos graphiques permettent toutefois de souligner quelques tendances fortes qui s'imposent à partir du troisième fascicule (juillet-septembre) de l'année 1914 : le nombre des contributions est irrégulier mais il tend à baisser ; les fascicules sont plus courts ; on parvient à conserver une place conséquente aux articles de fond en publiant des travaux plus longs (le troisième numéro de 1915 n'en comprend qu'un seul, signé Alfred Morel-Fatio³³⁰) ; on accueille volontiers des textes de propagande, au moins jusqu'au printemps 1918 ; on accorde enfin une place non négligeable à des contributions qui permettent d'évoquer l'actualité scientifique, sans oublier qu'il s'agit souvent d'une propagande qui ne dit pas son nom. D'autre part, alors que les rapports annuels sur l'activité de l'École des hautes études hispaniques sont traditionnellement publiés dans les *Comptes rendus des travaux des facultés* édités par l'université de Bordeaux, Pierre Paris écrit à René Dubroca : « Vous serez bien aimable de ne pas oublier de m'envoyer des tirés à part de mon rapport, quand il sera imprimé. Ne serait-il pas bon de l'imprimer cette année dans le Bulletin hispanique ? Prière de demander son avis à M. le Recteur, et, s'il y a lieu, de vous entendre avec M. Radet³³¹ ». Le souci de donner une plus large diffusion à ce rapport répond à trois objectifs : 1. montrer que l'activité de l'École se maintient malgré la guerre ; 2. donner un aperçu des activités de propagande menées par les hispanistes en Espagne ; 3. alimenter la revue et la faire vivre en cette période difficile. Ainsi, lorsque Raymond Lantier et Henri Breuil, au retour de leur voyage d'étude dans la région de Las Batuecas, s'arrêtent à Solosancho (Ávila) pour explorer le castro vettons d'Ulaca et projettent d'en publier les résultats, Pierre Paris formule le souhait que leur choix se porte sur la revue bordelaise :

J'ai reçu de bonnes nouvelles de Lantier, enchanté de son voyage avec vous. Il me dit que vous allez publier en collaboration quelque chose sur Solosanchos [*sic*], et que vous le destinez à la Revue archéologique. J'aimerais autant le Bulletin hispanique qui, il ne faut pas l'oublier, est l'organe officiel de notre École. Mais après tout, à votre guise. S. Reinach doit un peu manquer de copie, et il s'est toujours montré très bienveillant pour nos travaux auxquels il fait le meilleur accueil³³².

Finalement, l'article, publié tardivement, sera accueilli par la *Revue archéologique*³³³. Pierre Paris lui-même, du reste, ne s'interdit pas d'envoyer des manuscrits à d'autres revues que le *Bulletin hispanique* lorsqu'il juge que cela est pertinent (n'oublions pas que la revue bordelaise a un caractère généraliste). Et en cette période de guerre, c'est aussi une question de solidarité. Sa correspondance avec Salomon Reinach en fournit un exemple :

³²⁹ André BARTHE, « Le "convenio" franco-espagnol », *BH*, 20, 1, 1918, p. 51-54.

³³⁰ Alfred MOREL-FATIO, « Un érudit espagnol au XVIII^e siècle. D. Gregorio Mayans y Siscar », *BH*, 17, 3, 1915, p. 157-226.

³³¹ Cat. DUBROCA 15-01-1916. Voir Pierre PARIS, « Universités et enseignement. Rapport sur le fonctionnement de l'École des hautes études hispaniques pendant l'année 1914-1915 », *BH*, 18, 3, 1916, p. 214-222.

³³² Cat. BREUIL 13-07-1915.

³³³ Raymond LANTIER et [Abbé] Henri BREUIL, « Villages pré-romains de la péninsule ibérique », *RA*, 5^e série, 32, 1930, p. 209-216.

pour essayer de chasser mes tristes idées [il y a bientôt un an que ses fils sont morts], et tout en travaillant de mon mieux à nos œuvres de propagande, je me suis remis à écrire des *Promenades archéologiques* en Espagne, les premières ayant paru plaire. Je viens de terminer une promenade à Ampurias, l'ancienne colonie grecque d'Emporion. Bien que le ton ne soit pas le ton ordinaire de la Revue archéologique, et que mon travail soit plutôt fait pour la vulgarisation, je viens vous demander si vous l'accepteriez, avec de nombreuses et belles images, pour la Revue archéologique. Les fouilles sont toutes récentes et inconnues hors d'Espagne, et peut-être, si la revue est un peu en peine de copie, à cause de la guerre, ne serez-vous pas fâché d'accueillir ma prose³³⁴.

Salomon Reinach accepte. Cette promenade sera publiée en deux livraisons avant d'être intégrée au deuxième volume des *Promenades archéologiques en Espagne* (1921)³³⁵.

Pendant les années de guerre, Pierre Paris, en effet, ne limite pas sa production écrite aux textes de propagande [ANN. 65]. Ceux-ci occupent une place importante au cours des années 1915-1916 mais ne représentent qu'un peu plus de 12 % de l'ensemble sur la période 1914-1918. Notre graphique est toutefois trompeur. Nous n'avons comptabilisé que les textes ayant paru dans un cadre éditorial normalement réservé à la recherche scientifique ou à son actualité. Les textes du *Boletín de información para España y América del Sur* (et les *Documentos e informes* qui en sont extraits), rédigés et signés par Ernest Mérimée et Pierre Paris, n'ont pas pu être comptabilisés³³⁶. En dehors des traductions réalisées pour la collection « El Arte en España »³³⁷ et des rapports annuels relatifs au fonctionnement de l'École des hautes études hispaniques (19 %), près de 68 % des textes publiés ont un caractère archéologique. Mais la remarque faite pour le *Bulletin hispanique* est aussi valable dans le cas de Pierre Paris : certains textes traitant de l'actualité archéologique (ou scientifique et universitaire au sens large) livrent également un message de propagande. La note qu'il fait paraître dans le premier fascicule de l'année 1916 de la *Revue des études anciennes* en est un exemple³³⁸. Il informe les lecteurs d'une découverte faite aux Dardanelles au début de l'été 1915, quand des membres du corps expéditionnaire de l'armée d'Orient identifient l'emplacement de la nécropole de la cité grecque d'Éléonte [FIG. 336]. Dans la lettre qu'il lui adresse, accompagnée d'une photographie prise par « M. le commandant Chaudeigne [*sic* = Chandeigne³³⁹] », l'informateur anonyme de Pierre Paris explique :

³³⁴ Cat. REINACH (Salomon) 15-12-1915.

³³⁵ Pierre PARIS, « Emporion », *RA*, 5^e série, 4, 1916, p. 329-357 ; « Emporion (suite) », *RA*, 5^e série, 5, 1917, p. 108-123 = Pierre PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne. 2. Antéquera, Alpéra et Méca, Emporion, Sagonte, Merida, Bolonia, le Palais de Liria à Madrid*, Paris, Ernest Leroux, 1921, p. 75-123. Sur ce point, voir Hervé DUCHÊNE, « Échanges épistolaires au temps de la Grande Guerre : archéologues et historiens de l'art en correspondance avec Salomon Reinach », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 165-184.

³³⁶ L'accès à ces textes est aujourd'hui difficile et seuls quelques fascicules sont disponibles en ligne. Le catalogue du Sudoc indique l'existence d'une cinquantaine de numéros parus entre décembre 1914 et 1917.

³³⁷ La liste des différents fascicules auxquels Pierre Paris a collaboré en tant que traducteur figure dans le répertoire bibliographique que nous avons dressé. Les publications ne sont jamais datées, on sait seulement qu'elles ont dû paraître entre 1911 et 1928, peut-être au-delà.

³³⁸ Pierre PARIS, « L'archéologie dans les tranchées : tombeaux d'Éléonte sur l'Hellespont (Planche I) », *REA*, 18, 1, 1916, p. 65-65.

³³⁹ Pierre Paris a dû mal transcrire le nom : il s'agit probablement de Jean-Albert Chandeigne (1873-1953), alors chef de bataillon au 56^e régiment d'infanterie coloniale. Voir son dossier Légion d'honneur, AN-Fontainebleau, 19800035/9/1043.

À cent mètres du poste où je suis, des obus ont déterré des sarcophages³⁴⁰. Le champ de fouilles a été encerclé de fils de fer barbelés et un sergent-moine de Jérusalem avec des corvées fait des fouilles. Outre les sarcophages on voit de grandes jarres en terre cuite dont quelques-unes sont presque intactes³⁴¹.

Les objets exhumés (en particulier des vases et des figurines en terre cuite) sont ramenés au Louvre et présentés à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par Edmond Pottier lors de la séance du 6 août 1915 [FIG. 337]. Rapprochés du mobilier funéraire exhumé par lui-même et Salomon Reinach à Myrina, ces objets lui permettent de dater la nécropole entre le III^e et le I^{er} siècle av. J.-C. Si Pierre Paris se limite à produire une note purement informative, la volonté de donner une large diffusion à une telle actualité archéologique n'est pas sans arrière-pensées. Le titre en témoigne : *L'archéologie dans les tranchées*. Edmond Pottier (Pierre Paris renvoie le lecteur à sa communication) sera quant à lui plus direct :

malgré les dangers courus et les difficultés d'un terrain sans cesse battu par les obus ennemis, nos vaillants pionniers ne renoncent pas à leur exploration. [...] Nous devons être doucement reconnaissants à tous ces courageux Français d'avoir su réserver une place à l'archéologie dans cette expédition militaire et d'avoir fait servir la guerre elle-même aux œuvres pacifiques de la science³⁴².

Ce dossier a récemment fait l'objet d'une étude dans laquelle l'auteur souligne le caractère éminemment symbolique de cette fouille menée « sous la mitraille³⁴³ ». Ses résultats scientifiques, qui ont donné lieu à plusieurs publications, n'ont pas d'intérêt direct pour notre propos³⁴⁴. Nous nous contenterons d'apporter une précision relative à l'informateur de Pierre Paris. La lettre publiée est signée « Dr A. P..., Aide-major de 2^e classe au 56^e colonial ». L'anonyme en question est vraisemblablement son fils, le docteur André Paris. Blessé à Gallipoli en mai 1915, il est évacué vers la Tunisie pour quelques semaines avant d'obtenir un congé de deux mois en France. À la fin de l'été, il repart pour les Dardanelles où il est affecté au 56^e régiment d'infanterie coloniale (il évoque, dans ses mémoires, la figure de Jean-Albert Chandeigne)³⁴⁵. S'il n'a pas pu assister aux fouilles, il ne serait guère surprenant qu'il ait jugé intéressant de donner cette information à son père dans l'une de ses lettres.

Qu'en est-il des publications à caractère strictement scientifique ? Depuis la fin du XIX^e siècle, Pierre Paris a orienté ses efforts dans quatre directions : 1. informer le public français

³⁴⁰ Évoquant la découverte devant l'AIBL, Edmond Pottier donne une version un peu différente en évoquant « des fantassins qui creusaient un boyau de tranchée » (Edmond POTTIER, « Note sur les fouilles de tombeaux grecs faites aux Dardanelles par le corps expéditionnaire d'Orient », *CRAI*, 59, 4, 1915, p. 283). Provenant d'une source directe (ce qui n'est pas le cas de l'informateur de Pierre Paris), c'est cette version qu'il faut privilégier.

³⁴¹ Pierre PARIS, « L'archéologie dans les tranchées », art. cité. La lettre dont il reproduit un passage est datée du 17 septembre 1915.

³⁴² Edmond POTTIER, « Note sur les fouilles de tombeaux grecs faites aux Dardanelles », art. cité, p. 285.

³⁴³ Matthieu-René HUBERT, « Fouiller sous la mitraille. Archéologie et archéologues aux Dardanelles », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 203-215.

³⁴⁴ Voir notamment Fernand COURBY, Joseph CHAMONARD et Édouard DHORME, « Corps expéditionnaire d'Orient. Fouilles archéologiques sur l'emplacement de la nécropole d'Éléonte de Thrace », *BCH*, 39, 1915, p. 135-240, ainsi que le compte-rendu de Georges RADET, « Corps expéditionnaire d'Orient. Fouilles archéologiques sur l'emplacement de la nécropole d'Éléonte en Thrace (juillet-décembre 1915). Extrait du Bulletin de Correspondance hellénique, t. XXXIX, 1915 », *REA*, 18, 4, 1916, p. 293-294.

³⁴⁵ *Mémoires*, chap. 11.

de l'actualité archéologique en Espagne, faire connaître les fouilles et les travaux menés dans le royaume ibérique ; 2. attirer l'attention sur l'existence d'objets ou de catégories d'objets méconnus conservés dans les collections publiques et privées. Dans les deux cas, il s'agit de montrer à la communauté savante et aux jeunes chercheurs – hispanistes en puissance – le potentiel qu'offre l'Espagne en matière de recherche archéologique. 3. Toujours soucieux d'œuvrer à la divulgation de la science, les *Promenades archéologiques* ont permis de toucher un public cultivé plus large. 4. Enfin, ces années sont aussi marquées par les débats relatifs à la sculpture ibérique et au problème de la céramique ibérique.

Qu'elle réponde ou non à la mise en œuvre d'un programme conscient, cette activité éditoriale se poursuit au cours des premières années de la Grande Guerre. Les découvertes de Numance et d'Ampurias lui offrent de nouvelles pistes pour affiner sa classification des vases peints³⁴⁶. Après la publication du catalogue de Gabriel Leroux sur les vases grecs du Museo Arqueológico Nacional (MAN) de Madrid³⁴⁷, signaler l'existence d'une figurine en terre cuite³⁴⁸ [FIG. 338], parmi toutes celles qui « ne dépareraient pas les vitrines des plus grands musées ou des collections particulières les plus fermées », lui permet de rappeler aux amoureux de la Grèce qu'ils peuvent aussi tirer profit d'un séjour en Espagne et que pour un jeune membre de l'École des hautes études hispaniques, un utile projet de recherche consisterait à faire l'inventaire méthodique de cette collection³⁴⁹. Quant aux travaux qui visent à présenter les résultats des grandes fouilles qui sont menées dans la péninsule – y compris la série des *Promenades* – ils répondent à plusieurs objectifs. Le choix des sites permet de couvrir différentes périodes et d'offrir au lecteur une sorte de synthèse sous la forme d'études de cas : Antequera (Préhistoire), Numance (Protohistoire ibérique), Emporion (colonisation grecque), Augusta Emerita et Baelo Claudia (Hispanie romaine)³⁵⁰. Ces travaux font aussi connaître l'activité des principaux réseaux d'archéologues qui œuvrent dans la

³⁴⁶ Pierre PARIS, « La céramique de Numance », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 36, 1914, p. 5-16, 119-130 ; Id., « La poterie peinte ibérique d'Emporion (Ampurias) », *RA*, 5^e série, 6, 1917, p. 75-94. Lorsque Pierre Paris soumet ce travail à Salomon Reinach, il lui écrit (cat. REINACH 22-06-1916) : « Vous avez si bien accueilli ma Promenade archéologique à Ampurias que je n'hésite pas à vous envoyer pour la Revue archéologique une petite étude sur la céramique ibérique de cette ville. L'illustration en est très réduite. J'ai pensé que ce travail plus scientifique viendrait bien pour contrebalancer ce que la promenade a d'un peu superficiel. Si vous ne croyiez pas devoir insérer cet article, je vous serais obligé de vouloir bien me le renvoyer à Bordeaux (à la Faculté des Lettres), car je le mettrais alors dans le Bulletin hispanique. Mais j'espère que vous lui serez indulgent ».

³⁴⁷ Gabriel LEROUX, *Vases grecs et italo-grecs du musée Archéologique de Madrid*, Bordeaux-Paris, Feret et Fils, Fontemoing, Picard & Fils, coll. « Bibliothèque des Universités du Midi » (16), 1912.

³⁴⁸ MAN inv. 3167.

³⁴⁹ Pierre PARIS, « Statuette en terre cuite du Musée archéologique national de Madrid », *REA*, 18, 1, 1916, p. 27-30 (la citation est p. 28).

³⁵⁰ Sur la préhistoire : Pierre PARIS, « Promenades archéologiques en Espagne. Antequera », *RA*, 5^e série, 8, 1918, p. 239-271 ; sur la protohistoire ibérique : Id., « Antiquités pré-romaines de Mérida », *CRAI*, 58, 2, 1914, p. 127-131 ; Id., « [CR] J. R. Mérida, *Excavaciones de Numancia : Memoria presentada al Ministerio de Instrucción pública y Bellas Artes por la Comisión Ejecutiva*. Madrid, José Blass, 1912 ; 1 vol. in-4^o de 51 pages, avec 30 gravures, LXV planches hors texte et 4 cartes », *BH*, 16, 2, 1914, p. 254-255 ; Id., « La céramique de Numance », art. cité ; Id., « La poterie peinte ibérique d'Emporion (Ampurias) », art. cité ; sur la colonisation grecque : Id., « Emporion », art. cité ; Id., « Emporion (suite) », art. cité ; sur la période hispano-romaine : Id., « Promenades archéologiques. Mérida », *BH*, 16, 3, 1914, p. 269-306 ; Id., « Restes du culte de Mithra en Espagne. Le Mithraeum de Mérida », *RA*, 4^e série, 24, 1914, p. 1-31 ; Id., « Promenade archéologique à Bolonia (province de Cadix) », *BH*, 19, 4, 1917, p. 221-242. Il convient d'ajouter le bilan d'ensemble qu'il dresse pour le *Jahrbuch des Archäologischen Instituts* de Berlin : Id., « Archäologische Funde im Jahre 1913. Spanien und Portugal (Mai 1912-Mai 1914) », art. cité.

péninsule ; ils sont toujours l'occasion de rendre hommage au travail de chacun – sans renoncer pour autant à formuler des critiques ou à émettre des doutes quant à leurs conclusions – ce qui est une façon de cultiver des relations amicales et utiles avec ces collaborateurs : l'école allemande avant 1914 (Adolf Schulten travaille à Numance), l'école madrilène (José Ramón Mélida à Numance et Mérida, le marquis de Cerralbo dans l'Alto Jalón), l'école catalane d'archéologie qui se structure peu à peu autour de l'Institut d'Estudis Catalans (Ampurias, Bas-Aragon)³⁵¹.

Arrêtons-nous sur le cas d'Augusta Emerita. En décembre 1913, Pierre Paris – qui vient d'être nommé directeur-résident de l'EHEH – visite les fouilles de Mérida (Estrémadure), conduites depuis 1910 par José Ramón Mélida et Maximiliano Macías, en particulier celles qui visent à dégager le théâtre romain [FIG. 339, 340]³⁵². Il accompagne la jeune recrue de l'École, Raymond Lantier (il doit travailler à ce qui deviendra le premier volume de la collection de la « Bibliothèque de l'École des hautes études hispaniques »), afin de l'introduire auprès de ses collègues espagnols³⁵³ [FIG. 341]. Plusieurs travaux naissent de ce voyage, pour Raymond Lantier³⁵⁴ comme pour Pierre Paris. Dans le cas du directeur de l'École, ils comptent parmi les dernières publications archéologiques avant la longue pause de l'année 1915 pendant laquelle la propagande occupe tout son temps et toute son énergie. Que l'on s'adresse aux spécialistes – pour les inciter à rechercher les traces d'un peuplement ibérique antérieur à la fondation d'Augusta Emerita ou pour leur offrir un bilan de ce que l'on sait du culte de Mithra dans la cité romaine – ou à un public plus large à travers la formule éprouvée des *Promenades archéologiques*, il s'agit avant tout de faire connaître les récentes décou-

³⁵¹ Ce travail relatif à la diffusion de l'actualité archéologique sera prolongé pendant et après la guerre. Voir en part. Raymond LANTIER, « Chronique ibéro-romaine (1914-1915) », *BH*, 18, 3, 1916, p. 175-193 ; Id., « Les grands champs de fouilles de l'Espagne antique (1900-1916) d'après des publications récentes (premier article) », *JS*, nouv. série, 14^e année, fasc. 3 (mars), 1916, p. 120-128 ; Id., « Les grands champs de fouilles de l'Espagne antique (1900-1916) d'après des publications récentes (deuxième et dernier article) », *JS*, nouv. série, 14^e année, fasc. 4 (avril), 1916, p. 154-164, premiers d'une longue série d'articles qui se poursuivront jusqu'en 1928.

³⁵² Carlos Jesús MORÁN SÁNCHEZ, *Memoria arqueológica y social de dos escenarios romanos. El teatro y el anfiteatro de Mérida (1910-1936)*, Mérida, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (84), 2018 ; José CABALLERO RODRÍGUEZ, *Maximiliano Macías y su tiempo (1867-1934). Historia íntima de las grandes excavaciones en Mérida*, Mérida, Artes Gráficas Rejas, 2008 ; José M.^a ÁLVAREZ MARTÍNEZ et Pedro MATEOS CRUZ, *Mérida, 2000 años de historia, 100 años de arqueología. Cien años de excavaciones arqueológicas en Mérida (1910-2010)*, Mérida, Consorcio de la Ciudad Monumental, Histórico-Artística y Arqueológica de Mérida, 2010 ; José CABALLERO RODRÍGUEZ et José M.^a ÁLVAREZ MARTÍNEZ, *Epistolario de las grandes excavaciones en Mérida. Correspondencia privada entre Maximiliano Macías y José Ramón Mélida (1908-1934)*, Mérida, Consorcio Ciudad Monumental de Mérida, Museo Nacional de Arte Romano, 2011. Pour une approche plus synthétique : Daniel CASADO RIGALT, « La aportación de José Ramón Mélida a la arqueología emeritense (1910-1930) », *Anas*, 17, 2004, p. 179-220 ; Gloria MORA RODRÍGUEZ, « Historia de la investigación », dans Xavier DUPRÉ RAVENTÓS (éd.), *Las capitales provinciales de Hispania. 2. Mérida. Colonia Augusta Emerita*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2004, p. 15-26 ; José M.^a ÁLVAREZ MARTÍNEZ, « Cien años de arqueología en Mérida (1910-2010) », *Revista de Estudios Extremeños*, 65, 2, 2010, p. 627-676.

³⁵³ Cat. THAMIN 06-02-14. Voir Raymond LANTIER, *Inventaire des monuments sculptés pré-chrétiens de la péninsule ibérique. Première partie : Lusitanie, Conventus Emeritensis*, Bordeaux-Paris, Feret et Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (1), 1918.

³⁵⁴ Raymond LANTIER, « Le théâtre romain de Mérida », *CRAI*, 59, 2, 1915, p. 164-174 ; « Réservoirs et aqueducs antiques à Mérida », *BH*, 17, 2, 1915, p. 69-84.

vertes produites par les fouilles espagnoles³⁵⁵. La *Promenade* à laquelle ce voyage a donné lieu paraît en juillet-août 1914³⁵⁶. On y retrouve les ingrédients habituels qu'associe Pierre Paris lorsqu'il s'agit de présenter un site emblématique du patrimoine antique de l'Espagne : rappel des mythes de fondation, informations relevant de l'histoire des fouilles dans le temps long (et de leur manipulation au service de la construction d'identités culturelles modernes), description des ruines et des principales pièces du mobilier archéologique, le tout agrémenté de remarques sur l'Espagne de son temps, lesquelles contribuent à renforcer l'image d'un pays exotique et arriéré, du moins en ce qui concerne les espaces situés à l'écart des grands centres urbains comme dans le cas de Mérida : « Que les temps sont changés et quelle décadence ! », s'exclame-t-il³⁵⁷. La construction récente de nouvelles arènes destinées aux corridas lui suggère quelques remarques peu flatteuses teintées d'un essentialisme qui unit dans un même continuum les jeux romains et le goût des Espagnols pour les *toros* :

Peut-être est-ce par un obscur atavisme que Mérida se laisse aller maintenant à construire la Plaza de Toros trop vaste, certes, pour son peuple réduit, mais où les hôtes appelés des villes et des villages voisins pourront satisfaire leur passion nationale. Hélas ! pour élever cette énorme bâtisse informe qui déshonore la colline romaine, l'argent n'a point manqué ; mais le cirque restera silencieux et désert, enseveli dans le linceul des blés verts ou des chaumes d'or, et pendant la suite des siècles les mules indolentes promèneront en tournant la frêle charrue, héritage immuable des aïeux, au-dessus de l'arène où les quadriges ont bondi dans la clameur populaire³⁵⁸...

Tout cela ne l'empêche nullement de célébrer les actions entreprises par les Espagnols pour maintenir vivant « le souvenir orgueilleux de son passé romain », ni de se réjouir, lorsqu'il évoque des projets d'aménagements hydrauliques, de la « renaissante richesse d'un pays qu'on aime » : « Le signal est proche ; l'Espagne, active de nouveau et consciente de ses richesses, va utiliser le lac de Proserpine³⁵⁹ ». Enfin, l'hellénocentrisme de Pierre Paris se tient toujours en embuscade, prêt à ressurgir. Les œuvres découvertes que l'on rattache au culte de Mithra présentent un intérêt archéologique, puisqu'ils éclairent la question de la diffusion des religions orientales dans la péninsule Ibérique, mais elles n'ont qu'une faible valeur artistique. Les pièces qui proviennent de la décoration du mur de scène du théâtre ne sont pas mieux traitées [FIG. 342-344]. La sculpture de l'époque romaine révélée par les fouilles

³⁵⁵ Pierre PARIS, « Antiquités pré-romaines de Mérida », art. cité ; Id., « Restes du culte de Mithra en Espagne. Le Mithraeum de Mérida », art. cité ; Id., « Promenades archéologiques. Mérida », art. cité (repris dans *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 171-224). Concernant la diffusion des religions orientales dans la péninsule Ibérique, il ne s'agit pas d'un sujet neuf pour le directeur de l'EHEH : Id., « Un sanctuaire de Mithra à Mérida (Espagne) », *CRAI*, 48, 6, 1904, p. 573-575.

³⁵⁶ Avant de publier cette nouvelle *Promenade*, Pierre Paris a donné un premier aperçu du résultat des fouilles dans l'une des chroniques rédigées pour l'*Archäologischer Anzeiger* (et publiée une seconde fois dans le *Bulletin hispanique*). Le regard qu'il porte sur les vestiges de Mérida est sensiblement différent dans ces deux textes : entre celui de 1912 et celui de 1914, la visite qu'il fit sur place lui permit de voir le produit des fouilles, ce qui suffit à expliquer l'évolution de son jugement. Voir Pierre PARIS, « Archäologische Funde im Jahre 1911. L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1910-Mai 1912 », art. cité, p. 456-460 ; Id., « L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1910-1912 (suite et fin) », *BH*, 15, 2, 1913, p. 142-145.

³⁵⁷ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques. Mérida », art. cité, p. 273 = *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 177.

³⁵⁸ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques. Mérida », art. cité, p. 302 = *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 216.

³⁵⁹ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques. Mérida », art. cité, p. 302, 284, 282 = *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 216, 190, 187.

est jugée « provinciale et médiocre ; le plus souvent elle est franchement mauvaise », qu'il s'agisse de la statue de Proserpine³⁶⁰, de celle de Pluton³⁶¹ « dont M. Mélida fait, à notre avis, trop de cas », ou même de celle de Cérès³⁶² (Pierre Paris y voit plutôt une représentation de Junon). Cette dernière

certes l'emporte de beaucoup sur toutes les autres statues, au point d'avoir pu évoquer, dans l'enthousiasme de la découverte, l'admirable Déméter de Cnide³⁶³. [...] Mais aplatie et maigre, disproportionnée un peu, maladroitement drapée dans ses robes et ses voiles à plis cassés et secs, l'air insignifiant et veule, elle reste l'effort louable, mais malheureux, d'un banal art d'apparat³⁶⁴.

C'est du reste le seul point sur lequel il s'oppose à son confrère espagnol. Partout ailleurs, Pierre Paris rend un hommage appuyé à José Ramón Mélida à qui l'article est dédié. En revanche, Maximiliano Macías n'est pas cité dans la version de 1914. Son nom apparaît dans celle de 1921, au détour d'un paragraphe traitant de l'amphithéâtre (les fouilles ayant avancées depuis 1914, le paragraphe dut être retravaillé)³⁶⁵. Maximiliano Macías fut-il froissé de cet oubli ou jugea-t-il sévèrement certains passages de cette nouvelle *Promenade* ? Il l'évoque dans une lettre à José Ramón Mélida (non conservée) ; dans sa réponse datée du 21 août 1914, ce dernier lui répond par un commentaire sibyllin : « No conozco el artículo de P. Paris sobre Mérida; pero me lo figuro pues él es toujours le même³⁶⁶ ». Ce commentaire isolé est difficile à interpréter. Il faut sans doute le prendre au pied de la lettre : dans le pire comme le meilleur, cette nouvelle *Promenade archéologique* se situe dans la continuité des travaux antérieurs de Pierre Paris. Nous y retrouvons un certain nombre de préjugés relatifs à l'Espagne de son temps et aux vestiges matériels d'époque romaine (préjugés qui étaient déjà solidement ancrés dans sa pensée lorsqu'il était membre de l'École française d'Athènes), ainsi qu'un regard qui évolue entre l'admiration sincère et le mépris. Cela n'empêche pas José Ramón Mélida d'entretenir des relations cordiales avec Pierre Paris comme en témoigne la lettre qu'il lui adresse quelques mois plus tard, en novembre 1914. Elle va au-delà de la simple démarche polie pour le remercier de l'envoi d'un exemplaire de la *Promenade à Mérida* qui lui est dédiée³⁶⁷. En revanche, Carlos Jesús Morán Sánchez a bien montré que José Ramón Mélida n'apprécie guère le fait que des archéologues français rôdent autour d'Augusta Emerita. Si les publications du directeur de l'EHEH se limitent à la diffusion de

³⁶⁰ MNAR inv. CE00642.

³⁶¹ MNAR inv. CE00641.

³⁶² MNAR inv. CE00562.

³⁶³ José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « Las excavaciones de Mérida », *BRAH*, 58, 4, 1911, p. 298-299. Dans une lettre qu'il adresse à Maximiliano Macías le 26 février 1911, José Ramón Mélida laisse éclater son enthousiasme : « Guardo la fotografía que Vd. me envió como un tesoro, en el que me recreo mientras me consume la impaciencia de ir a ésa, lo que será muy pronto. Esa escultura es una joya y su hallazgo nos va a immortalizar ». Cité dans José CABALLERO RODRÍGUEZ et José M.^a ÁLVAREZ MARTÍNEZ, *Epistolario de las grandes excavaciones en Mérida*, ouvr. cité, p. 59, lettre n° 62.

³⁶⁴ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques. Mérida », art. cité, p. 292, 299 = *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 198-199, 207-208.

³⁶⁵ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques. Mérida », art. cité, p. 300 = *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 209.

³⁶⁶ José CABALLERO RODRÍGUEZ et José M.^a ÁLVAREZ MARTÍNEZ, *Epistolario de las grandes excavaciones en Mérida*, ouvr. cité, p. 80, lettre n° 94. Nous remercions Carlos Jesús Morán qui nous a signalé l'existence de ce document et nous en a facilité l'accès.

³⁶⁷ Cat. MÉLIDA 13-11-1914.

l'actualité archéologique et à la divulgation du résultat des fouilles auprès d'un large public, les recherches de Raymond Lantier ont quant à elles un caractère scientifique et sont perçue comme une véritable intrusion³⁶⁸.

L'article de 1914 témoigne d'une évolution sensible dans l'approche de Pierre Paris. Si la sculpture emeritense ne trouve pas grâce à ses yeux, il est manifestement captivé par la beauté de la ville romaine que révèlent peu à peu les fouilles espagnoles, qu'il s'agisse de ses espaces publics, de ses vestiges monumentaux ou de la prouesse de l'ingénierie romaine (l'aqueduc, les réservoirs d'eau artificiels aménagés grâce aux barrages de Proserpine ou de Cornalvo, etc.). Nulle trace ici d'une marque de mépris semblable à celle qu'il affichait devant l'Olympiéion d'Athènes, le théâtre d'Hérode Atticus, ou en comparant les maisons pompéiennes à celles de la Délos de l'époque hellénistique. Aux yeux de Pierre Paris, Augusta Emerita est colossale et majestueuse :

Ce qui ne ment pas, ce sont les ruines antiques. Nulle part, en Espagne, elles n'ont la même auguste majesté ; nulle part comme ici elles n'étonnent le passant, nulle part elles n'émeuvent et troublent autant l'archéologue. Ce fut une grande capitale, où s'étala la force et la richesse de Rome, où se cristallisa en monuments grandioses son rêve de domination universelle et éternelle³⁶⁹.

Très caractéristique de la prose de Pierre Paris, il faut relire sa description de l'aqueduc des Miracles (Los Milagros) qui n'est plus « ô dérision, que l'hôtellerie pittoresque des cigognes estivales qui échafaudent aux cimes leurs nids branlants de branchages » [FIG. 345] :

Mais tout l'art, tout le génie de Rome survit en la ruine hautaine, et le pèlerin de Mérida ne peut détacher ses yeux du monument qui se dresse orgueilleux sous ses plaies vives, s'étend et s'allonge en travers du vallon qu'il emplit de sa masse et de son ombre ajourée, patiné jusque dans les lignes rouges de ses briques par les gris hivers brumeux et les soleils incandescents de l'été. Ces restes d'une œuvre utilitaire d'ingénieurs artistes se découpent sur le vaste ciel comme les arches mutilées d'un colossal arc de triomphe. Colossal, tel est le mot qui revient sans cesse sous la plume, comme une épithète homérique³⁷⁰.

L'intérêt et le regard de Pierre Paris pour le passé d'époque romaine évolue dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale et ce qu'il observe à Mérida n'y est pas étranger³⁷¹. Les ruines d'Emporion et d'Augusta Emerita, désormais « méthodiquement explorées et fouillées, étudiées et décrites, conservées avec un soin auquel on rend hommage », méritent de figurer parmi les « lieux saints de l'Espagne antique » aux côtés de celles de Nu-

³⁶⁸ Carlos Jesús MORÁN SÁNCHEZ, *Memoria arqueológica y social de dos escenarios romanos*, ouvr. cité, p. 111-114, en particulier n. 119 où il cite l'extrait d'une lettre de José Ramón Mérida à Maximiliano Macías du 21 août 1916 : « Siento saber que merodea nuestras antigüedades otro pajarraco francés ». Le « pajarraco francés » en question est René Vallois. Lettre publiée dans José CABALLERO RODRÍGUEZ et José M.^a ÁLVAREZ MARTÍNEZ, *Epistolario de las grandes excavaciones en Mérida*, ouvr. cité, p. 124, lettre n° 162.

³⁶⁹ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques. Mérida », art. cité, p. 273-274 = *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 178.

³⁷⁰ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques. Mérida », art. cité, p. 279 = *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 184-185.

³⁷¹ Après sa visite à Mérida, en août 1916, où il peut étudier le théâtre et son architecture, René Vallois lui-même souligne la grande impression que lui a inspirée cette visite : « j'ai eu la joie de trouver à Mérida une fouille qui m'a rappelé, autant par la méthode avec laquelle les travaux sont conduits que par l'importance des monuments exhumés, les plus beaux chantiers archéologiques de l'Orient hellénique ». Dans René VALLOIS, « Observations sur le théâtre romain de Mérida », *REA*, 21, 3, 1919, p. 193, n. 1.

mance et du Cerro de los Santos³⁷². Il y a là un puissant stimulant pour Pierre Paris. Au moment où l'École des hautes études hispaniques prend son envol, tandis qu'il songe à développer davantage l'œuvre réalisée dont l'hispanisme archéologique, s'il n'en est pas la seule composante, est l'un des principaux moteurs, nul doute que le directeur de la jeune institution ambitionne de donner à son École un chantier de fouille sur lequel elle pourra imprimer sa marque. Ce n'est donc pas un hasard si Pierre Paris s'intéresse au même moment à un site peu connu, prometteur et sur lequel aucune fouille de grande ampleur n'a été entreprise jusqu'alors : Baelo Claudia.

Fouiller : Baelo Claudia comme symbole

Jusqu'en 1914, les travaux de Pierre Paris en Espagne se sont cantonnés, pour l'essentiel, à l'étude des Ibères et de leur culture matérielle. Choisir Baelo Claudia comme site archéologique auquel l'École des hautes études hispaniques serait identifiée marque donc un triple tournant qui en fait un symbole fort. 1. Ce choix marque une inflexion dans la trajectoire de Pierre Paris : il s'ouvre à de nouveaux horizons historiographiques en décidant de quitter le domaine qui était jusque-là le sien, celui de la Protohistoire ibérique, pour s'aventurer sur celui de l'Hispanie romaine. 2. D'autre part, la façon dont il conçoit l'organisation de cette fouille, en réunissant une équipe internationale, témoigne d'une nouvelle pratique scientifique sur le terrain qui prolonge, en l'approfondissant, l'expérience d'Elche en 1905. 3. Enfin, l'ouverture du chantier et ses premiers succès sont indissociables du contexte de la guerre. L'acharnement du directeur de l'EHEH pour que les fouilles débutent malgré le conflit fait partie de sa stratégie pour occuper le terrain et envoyer un message fort aux Espagnols et aux ennemis de l'Entente : si l'Allemagne n'a pas de mission permanente dans la péninsule et n'a aucun chantier de fouille attiré, la France, la première, obtient une concession et se montre capable de mettre en œuvre un ambitieux programme de recherche en plein conflit mondial : l'humiliation d'Olympie ne se répètera pas en Espagne³⁷³.

La genèse du projet pariséen, que l'on peut situer entre 1914 et 1917, s'inscrit donc pleinement dans son action pour continuer à travailler malgré la guerre. Toutefois, la recherche d'un site approprié débute avant le déclenchement des hostilités : le projet de fouiller Baelo Claudia naît *dans* la guerre mais non *de* la guerre. Dans l'esprit de Pierre Paris, ce chantier doit être celui de l'École des hautes études hispaniques et non une fouille personnelle. Il conçoit son rôle comme celui d'un organisateur, d'un chef d'orchestre, tandis que le travail sur le terrain serait confié aux jeunes membres. *Habitus athénien*, là encore : Pierre Paris reproduit en Espagne le système qu'il a lui-même connu lorsqu'il était membre de l'École

³⁷² Pierre PARIS, « Emporion », art. cité, p. 331.

³⁷³ Il faut ici rappeler les propos que tenait le député français Louis Marin en 1913 pour appuyer le vote d'une subvention en faveur de l'EHEH : « Il était temps que des savants venus de France prissent en Espagne une place que d'autres étrangers usurpaient. La cité romaine de Numance, enfouie sous la poussière vient d'être déblayée, étudiée par une équipe d'archéologies allemands [Adolf Schulten]. Il convient de donner à ceux de chez nous les moyens de lutter à armes égales. La concurrence scientifique devient à la surface du globe presque aussi âpre que la concurrence économique. Il importe soutenir [*sic*] moralement et pécuniairement les représentants, les ouvriers de l'érudition française ». Cité par Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 204.

française d'Athènes sous la direction de Paul Foucart³⁷⁴. En devenant le chantier-école de l'EHEH, Baelo Claudia sera sa Délos d'Espagne. Or un tel projet exige une présence stable et régulière en péninsule Ibérique pour contrôler l'activité sur le terrain et encadrer les jeunes recrues ; les conditions climatiques qui sont celles de l'Espagne interdisent qu'une telle fouille soit menée en juillet-août. Autrement dit, piloter un programme comme celui-ci depuis Bordeaux était impossible. Il n'est donc pas surprenant que le choix d'un site intervienne dans les mois qui suivent la nomination de Pierre Paris comme directeur-résident à Madrid, désormais déchargé de ses obligations d'enseignement à la faculté des lettres de Bordeaux.

Mais pourquoi Bolonia, la Baelo Claudia de l'époque impériale (Tarifa, province de Cadix)³⁷⁵ ? Plusieurs facteurs se combinent pour orienter Pierre Paris vers ce site. Les ruines sont connues depuis l'époque moderne et, à la suite des travaux de l'Anglais John Conduitt (1688-1737), elles sont déjà identifiées à l'ancienne Baelo Claudia même si la preuve matérielle incontestable – épigraphique – fait encore défaut³⁷⁶. À partir de 1907, plusieurs travaux en font un sujet d'actualité. Ceux de Jules Furgus (1859-1909) et d'Enrique Romero de Torres (1872-1956) laissent entrevoir le potentiel et l'intérêt du site. Tout en soulignant la difficulté de l'accès à Bolonia, dont le site est isolé, ils décrivent l'étendue du périmètre de l'ancienne cité – qui devait donc être importante –, les ruines qui affleurent, un soi-disant temple de Baal sur la plage (qui en réalité n'existe pas), des chapiteaux et des fûts de colonnes, un théâtre (alors identifié comme un amphithéâtre), des vestiges de la muraille, d'un aqueduc, un espace dédié à la salaison du poisson, deux nécropoles, etc.³⁷⁷. Dès 1907, Fidel Fita signale les travaux de Jules Furgus par une note publiée dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* :

El P. Furgús hace ver su importancia, reseñando varios monumentos de arte arquitectónico y escultórico que allí descubrió y que describe. [...] El sitio es poco frecuentado; y por esto las exploraciones arqueológicas que allí se hagan serán incómodas y costosísimas si han de practicarse técnicamente³⁷⁸.

³⁷⁴ Pierre PARIS et George BONSOR, « Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadix) », *BH*, 20, 2, 1918, p. 77 : « L'œuvre, qui s'annonçait comme d'assez longue haleine, devait être naturellement confiée, sous la surveillance du directeur, aux membres archéologues de l'École ».

³⁷⁵ L'article de Claude DOMERGUE, « À cinquante ans d'intervalle : Bélo 1916, Bélo 1966 », dans Carlos SÁNCHEZ DE LAS HERAS (éd.), *Actas de las I Jornadas internacionales de Baelo Claudia: balance y perspectiva (1966-2004)*, Sevilla, Junta de Andalucía, Consejería de Cultura, 2006, p. 10-14, est celui qui nous a semblé le plus stimulant sur cette question. Dans les paragraphes qui suivent, nous avons mobilisé des sources en partie inédites qui confirment ses intuitions ou nuancent et précisent certaines de ses affirmations.

³⁷⁶ John CONDUITT, « A Discourse tending to shew the Situation of the ancient Carteia, and some other Roman Towns near it », *Philosophical Transactions*, 30, 359, 1719, p. 921-922. Voir l'étude de Enrique GONZÁLEZ CRAVIOTO, « Tarifa. Cinco siglos de historiografía », *Al Qantir*, 12, 2012, p. 6-26.

³⁷⁷ Jules FURGUS, « Les ruines de Bélon, province de Cadix (Espagne) », *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, 21, 1907, p. 149-160 ; ID., « Antigüedades romanas en la costa gaditana », *Razón y Fé*, 21, 2, 1908, p. 205-217 ; Enrique ROMERO DE TORRES, « Las ruinas de Carija y Bolonia », *BRAH*, 54, 5, 1909, p. 422-426. Sur les recherches de Jules Furgus, voir Iván GARCÍA JIMÉNEZ et Ángel MUÑOZ VICENTE, « Jules Furgus en Baelo Claudia. Pionero y precursor de la arqueología en el Campo de Gibraltar », *Cuadernos de Historia y Patrimonio Cultural del Bajo Segura*, 2, 2009, p. 37-46.

³⁷⁸ Fidel FITA COLOMÉ, « Noticias », *BRAH*, 51, 2-3, 1907, p. 145.

L'année suivante, Fidel Fita fait connaître trois inscriptions trouvées par Jules Furgus dans l'une des nécropoles de Bolonia³⁷⁹. L'attention de Pierre Paris, toujours très attentif à l'actualité archéologique en Espagne et correspondant de la RAH depuis 1908, a dû être attirée par des informations qui laissaient entendre qu'une fouille prometteuse pouvait être entreprises à Bolonia. Il reconnaîtra lui-même cette dette : « quelques-unes de ses observations et appréciations [celles de Jules Furgus] sont incomplètes ou erronées, ce qui n'enlève du reste rien à l'importance historique de son mémoire. Rendons à ce savant la justice de nous avoir attirés sur ses traces³⁸⁰ ».

Pierre Paris peut aussi avoir été informé, ou simplement encouragé, par certains de ses collègues. Henri Breuil connaît cette région du sud de l'Andalousie depuis 1912 : Algésiras, Gibraltar et Jérez de la Frontera sont mentionnées dans ses *Dates et itinéraires*³⁸¹. Plus intéressant pour notre propos, lors d'un séjour réalisé au printemps 1914, il mentionne à plusieurs reprises le village de Facinas dont il explore les alentours les 9 et 10 mars, avant d'y revenir les 15 et 16 mars : à cette occasion, il passe à Bolonia et campe dans la Sierra de la Plata qui domine la *ensenada*. Même si les ruines romaines ne sont pas mentionnées explicitement par le préhistorien, comment aurait-il pu ignorer leur existence³⁸² ? En a-t-il parlé à Pierre Paris ? Si tel est le cas, peut-être est-ce là ce qui décide le directeur de l'École à se rendre sur les lieux [FIG. 346]. En mai 1914 – deux mois après le passage de l'abbé Breuil à Bolonia –, il se rend avec Raymond Lantier dans Las Batuecas (Sierra de Francia, La Alberca) – en suivant les conseils du préhistorien³⁸³ – avant d'y laisser sa jeune recrue et de poursuivre son voyage en Andalousie avec René Vallois. Leur destination est Baelo Claudia où Pierre Paris veut explorer les ruines et vérifier les informations transmises par Jules Furgus³⁸⁴. Arrivé à Séville, il écrit à Henri Breuil pour le remercier des indications qu'il lui a données et qui lui ont permis de faire un magnifique séjour dans Las Batuecas avec Raymond Lantier. Il ajoute : « J'ai dû malheureusement laisser mon compagnon continuer seul l'exploration de la Peña de Francia, car j'avais rendez-vous ici avec un autre de mes jeunes gens ». Et plus loin :

Il ne me reste maintenant qu'à vous souhaiter la continuation de vos succès en Espagne, puisque vous y êtes maintenant, peut être tout près de moi. Nous [lui et René Vallois] passerons sans doute dans trois ou 4 jours près de la Laguna de Janda, mais sans avoir le temps de voir les animaux³⁸⁵.

Située à une vingtaine de kilomètres de Bolonia, l'ancienne lagune, occupée depuis l'époque préhistorique (elle est aujourd'hui asséchée), abrite un ensemble de vestiges qui ont attiré

³⁷⁹ Fidel FITA COLOMÉ, « Inscripciones romanas y visigóticas de Tarifa, Ronda y Morón de la Frontera », *BRAH*, 53, 4, 1908, p. 344-345.

³⁸⁰ Pierre PARIS, George BONSOR, Alfred LAUMONIER, Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Fouilles de Belo (Bolonia, Province de Cadix), 1917-1921. 2. La Nécropole*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (6 bis), 1926, p. 11.

³⁸¹ *Dates & itinéraires I*, p. 48-49 (mars-avril 1912) ; Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 222-223 ; *Autobiographie*, p. 342-365.

³⁸² *Dates & itinéraires I*, p. 68-69 (9-16 mars 1914).

³⁸³ Cat. BREUIL 17-04-1914.

³⁸⁴ Pierre PARIS et George BONSOR, « Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadix) », art. cité, p. 82.

³⁸⁵ Cat. BREUIL 20-05-1914.

l'attention d'Henri Breuil³⁸⁶. Cette remarque prouve que les deux hommes ont déjà discuté de l'intérêt archéologique de la région où les sites préhistoriques abondent ; de fait, un projet de fouilles associant Henri Breuil et l'École près de la lagune de la Janda échouera quelques années plus tard – nous y reviendrons. Ont-ils pour autant évoqué ensemble le dossier Bolonia ? Rien n'est moins sûr. Il serait curieux, si tel était le cas, que Pierre Paris ne le mentionne pas explicitement dans sa lettre. Dès lors, il est d'autant moins probable que ce soit le préhistorien qui ait signalé l'existence de Baelo Claudia à Pierre Paris. Lui écrivant pour le remercier d'avoir été son guide dans Las Batuecas, Pierre Paris n'aurait pas manqué de lui parler de Bolonia. Enfin, s'il précise, dans plusieurs publications, s'y être rendu en compagnie de René Vallois après avoir pris connaissance des travaux de Jules Fergus, à aucun moment il n'indique avoir fait le voyage sur le conseil d'Henri Breuil³⁸⁷.

Jorge Maier Allende a suggéré quant à lui – tout en reconnaissant que c'était là une intuition qui ne reposait sur aucune preuve documentaire – que George E. Bonsor, fin connaisseur de l'archéologie andalouse, est sans doute celui qui oriente Pierre Paris vers Baelo Claudia³⁸⁸. Là encore, si tel est le cas, il est surprenant que Pierre Paris n'y ait jamais fait allusion, d'autant que les deux hommes vont collaborer étroitement à la réussite de ce projet. En outre, au printemps 1914, alors qu'il prépare son voyage, il lui écrit : « Peut-être aurai-je dans quelques jours le plaisir de vous féliciter de vive voix, car je prépare un voyage en Andalousie qui me fera sans doute passer par Séville. Je serais bien heureux de vous serrer la main³⁸⁹ ». Si c'est George E. Bonsor qui signale l'existence de Baelo Claudia à Pierre Paris et lui recommande de s'y intéresser, pourquoi ce dernier ne mentionne-t-il pas le but d'un séjour dont il ne lui a donné aucun détail comme le suggère la formule utilisée (*un voyage*) ? Aussi, dans l'état actuel de notre documentation, aucun de ces deux interlocuteurs ne semble avoir joué un rôle déterminant dans le choix de Baelo Claudia comme site de fouilles de l'École des hautes études hispaniques. Mais si l'on estime nécessaire de trouver quelqu'un qui ait jeté Pierre Paris sur les chemins du Campo de Gibraltar, Henri Breuil nous semble un meilleur candidat.

Résumons notre pensée. Installé en Espagne depuis l'automne 1913, encouragé par le succès de la fouille d'Augusta Emerita qu'il a visitée (décembre 1913), Pierre Paris recherche un site qui pourrait devenir le chantier-école de la section bordelaise de l'Institut français pour y former les membres-archéologues. Il s'agit d'adapter en Espagne le système athénien qu'il connaît bien. Informé du potentiel que représentent les ruines de Bolonia par les publications parues entre 1907 et 1909, encouragé dans l'idée que la région possède un réel intérêt archéologique par Henri Breuil qui lui a parlé des vestiges préhistoriques de la lagune de la Janda – et qui a sans doute vu les ruines de Bolonia, même rapidement (mars 1914) –,

³⁸⁶ [Abbé] Henri BREUIL et Willoughby VERNER, « Découverte de deux centres dolméniques sur les bords de la Laguna de la Janda (Cadix) », *BH*, 19, 3, 1917, p. 157-188.

³⁸⁷ Pierre PARIS et George BONSOR, « Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadix) », art. cité, p. 82.

³⁸⁸ Jorge MAIER ALLENDE, « Jorge Bonsor, Baelo Claudia y el *Fretum Gaditanum* (1917-1921) », dans José BELTRÁN FORTES, Iván GARCÍA JIMÉNEZ, Jorge MAIER ALLENDE, Ángel MUÑOZ VICENTE, Fernando PRADOS MARTÍNEZ, Joaquín RODRÍGUEZ MATEOS et Francisco TRUJILLO DOMÉNECH (éd.), *Jorge Bonsor y la recuperación de Baelo Claudia (1917-1921)*, Sevilla, Junta de Andalucía, Consejería de Cultura, 2009, p. 24.

³⁸⁹ Cat. BONSOR 05-05-1914.

Pierre Paris décide de les explorer au printemps 1914 en compagnie de René Vallois, tout juste sorti de l'École française d'Athènes où il a fait ses armes entre 1908 et 1913.

Car le seul but de ce voyage en Andalousie est bien le Campo de Gibraltar. Les deux hommes doivent d'abord se rejoindre à Algésiras³⁹⁰. Ils se retrouvent finalement le 20 mai à Séville où Pierre Paris a peut-être introduit René Vallois auprès de George E. Bonsor (si cette rencontre eut lieu, il n'est pas douteux que les trois hommes aient alors discuté du projet Baelo). Le directeur de l'École souhaite manifestement parcourir la côte du *Fretum Gaditanum*. Le 20 mai, il écrit à René Dubroca :

J'ai laissé M. Lantier se débrouiller dans la pittoresque Sierra de Francia, pr^{ce} [province] de Salamanque, et j'ai rejoint ici M. Vallois (de Béjar à Séville, 26 heures de chemin de fer, et quels wagons !) Nous partons demain pour Cadix, d'où nous rejoindrons Algeciras par la côte. Cela me rajeunit, et supporte [*sic*] bien ces durs voyages. [...] Pour moi, je serai de retour à Madrid le 31 ou le 1^{er} juin³⁹¹.

Cette courte campagne d'exploration ne se déroule donc pas en juin comme a pu l'écrire Pierre Paris mais à la fin du mois de mai 1914 (deux indications confirment sa présence à Madrid les 30 mai et 1^{er} juin³⁹²). René Vallois reste sur place. N'ayant pas encore touché le montant du deuxième semestre de la bourse que lui a octroyée la Sorbonne, l'argent lui manque et Pierre Paris doit intervenir auprès de René Dubroca pour que les 500 F qu'il reste à lui verser comme partie de son indemnité de voyage lui soient payés rapidement, des instructions ayant été données au concierge de l'Institut, Jean-Baptiste Soutiras, pour que René Vallois puisse toucher cet argent à Algésiras³⁹³. Le 29 mai, Pierre Paris est déjà reparti pour Madrid et le pauvre René Vallois attend toujours ses *pesetas*, sans perdre espoir : « Je suis allé hier dans l'unique banque du pays ; [rat. = le che] l'ordre de paiement y est bien arrivé. J'attendrai donc ici le chèque. S'il ne tarde pas trop, je ne me plaindrai pas ». Son budget limité le contraint à renoncer à traverser le détroit pour se rendre à Tanger. Sa lettre à Pierre Paris laisse deviner le contenu de sa mission : explorer les sites antiques de la région (il cite Carteia), découvrir ses collections archéologiques, établir des contacts avec le milieu érudit local pour tenter de trouver de bons informateurs. Les résultats, au regard de cette lettre, ne sont guère encourageants et l'enthousiasme du brillant Athénien semble mesuré : « Je suis revenu sur ma première impression plutôt défavorable. Hier j'ai vu un très beau coucher de soleil sur la baie ; aujourd'hui l'air est très clair et la température légère. J'irai en excursion à Gibraltar et à San Roque – Carteia³⁹⁴ ». Quoi qu'il en soit, l'inspection du site de Baelo Claudia a convaincu Pierre Paris de la pertinence d'y entreprendre des fouilles :

Ces descriptions [en particulier celles de Jules Furgus] nous décidèrent à aller à notre tour visiter Bolonia, pour nous rendre compte de l'opportunité et de la facilité de fouilles méthodiques en des lieux si séduisants. Il s'agissait, il est vrai, d'une ville romaine, bien que le nom des Phéniciens soit venu sous la plume de quelques-uns de ceux que nous venons de citer, et

³⁹⁰ Cat. THAMIN 10-05-1914.

³⁹¹ Cat. DUBROCA 20-05-1914.

³⁹² Cat. REINACH (Salomon) 30-05-1914, carte postale envoyée depuis Madrid ; un témoignage d'Henri Breuil, *Dates & itinéraires* I, p. 71, en date du 1^{er} juin : « Madrid. Déjeune chez Cerralbo, dîne chez P. Paris. Visite ambassadeur Joffray [*sic*] ».

³⁹³ Cat. DUBROCA 20-05-1914.

³⁹⁴ Cat. VALLOIS 29-05-1914.

ces villes risquent, en Espagne, d'être moins intéressantes que les villes phéniciennes ou grecques, et surtout que les villes purement ibériques. Mais il se trouve que les numismates ont tous signalés de très curieuses monnaies, du reste assez rares, au nom de *Bailo* ou *Baelo* et portant aussi d'autres inscriptions en caractères inconnus et jusqu'ici illisibles ; ils ont d'ordinaire appelé ces monnaies *bastulo-phéniciennes*, sans que cette appellation soit clairement justifiée. Cela, joint à la mention faite par Bermúdez d'inscriptions illisibles³⁹⁵, nous donnait à penser que sous les ruines romaines, ou non loin des ruines romaines, devaient se trouver celles d'une cité indigène qu'il serait important de connaître ou d'étudier. [...] Nous en revînmes avec la conviction qu'il y avait beaucoup à faire³⁹⁶.

Il ne faut pas accorder une grande importance à l'idée selon laquelle la fouille d'une cité romaine d'Hispanie aurait un moindre intérêt. Le propos est destiné à justifier le fait que Pierre Paris sorte de sa spécialité, d'où l'accent mis sur l'espoir de découvrir sous les vestiges romains, ou aux alentours de Baelo, les vestiges d'un peuplement protohistorique. Au contraire, les impressions laissées par la redécouverte d'Augusta Emerita et le résultat des fouilles de José Ramón Mélida (insistons sur ce fait : le voyage à Mérida eut lieu six mois avant la visite de Pierre Paris à Bolonia) ajoutées au constat que Baelo Claudia offrait manifestement des vestiges tout aussi monumentaux, ont sans doute été un puissant moteur. Il y avait là un exemple à suivre. Les travaux publiés entre 1907 et 1909 rappelaient que la fouille de la cité hispano-romaine pouvait ouvrir sur des études riches et diverses : espaces et aménagements publics, sacrés, funéraires, domestiques, sans oublier les lieux de l'activité économique propres à une cité ouverte sur la mer (salaison et production de *garum*). Pierre Paris dut y être sensible, lui qui, en 1883, fouilla à Délos et contribua à élargir l'intérêt porté à l'île sacrée d'Apollon en exhumant la première maison délienne. Plus encore, Baelo Claudia se situait sur l'une des plus anciennes interfaces de la péninsule avec l'Orient méditerranéen. On était donc en droit d'espérer la découverte de traces de contacts avec les populations grecques et phénico-puniques et celles d'un peuplement plus ancien sous les ruines romaines ou dans la Sierra qui dominait la *ensenada* de Bolonia. Enfin, en disposant d'un site de l'époque classique, plus monumental que n'importe quel site protohistorique, Pierre Paris espérait attirer plus facilement de jeunes archéologues français qui, dans la plupart des cas, avaient fait leurs premières armes en Grèce ou en Italie. En 1916, évoquant une possible collaboration entre Henri Breuil et René Vallois pour un projet de fouille, il écrivait au premier : « Je lui ai offert, ou plutôt indiqué El Tormo, mais il a l'ibérique en médiocre estime, et dit qu'il lui faut de la pierre taillée et bien taillée. Débrouillez-vous avec lui³⁹⁷ ». Au-delà du goût personnel des membres, il fallait tenir compte de la place de la Protohistoire ibérique dans l'équilibre institutionnel français : pour faire carrière, il était indispensable d'avoir le profil d'un archéologue classique ; être un protohistorien hispaniste ne pouvait être qu'une spécialité complémentaire. Dès lors, comment recruter et garder des chercheurs prometteurs si leur expérience en Espagne ne devait leur être d'aucun secours pour obtenir un poste dans l'enseignement supérieur à leur retour en France (le cas d'Eugène Albertini, étudié dans le chapitre précédent, nous semble exemplaire sur ce point) ? Le directeur de l'EHEH est conscient de cet enjeu. Ainsi écrit-il dans son rapport de 1920-1921 qu'« Il de-

³⁹⁵ Juan Agustín CEÁN-BERMÚDEZ, *Sumario de las antigüedades romanas que hay en España, en especial las pertenecientes a las Bellas Artes*, Madrid, Imprenta de D. Miguel de Burgos, 1832, p. 231-233.

³⁹⁶ Pierre PARIS et George BONSOR, « Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadix) », art. cité, p. 82.

³⁹⁷ Cat. BREUIL 18-05-1916.

vient assez difficile de recruter des archéologues ; les Écoles d'Athènes et de Rome attirent plus que la nôtre, ce qui s'explique, bien que l'Espagne soit un champ d'exploration très peu cultivé encore et qui réserve bien des surprises heureuses³⁹⁸ ». En 1914, il est probable que Pierre Paris mise sur Baelo Claudia pour rendre l'École des hautes études hispaniques plus attractive auprès des jeunes archéologues et antiquisants français.

En somme, pour le directeur de l'École, l'intérêt de Bolonia tient au fait que les vestiges de la cité hispano-romaine constituent – du moins potentiellement – comme un condensé de ce que sont Augusta Emerita, Numance et Emporion. Pierre Paris eut du flair et fit preuve de clairvoyance. Baelo Claudia allait se révéler comme un choix judicieux.

À la fin du printemps 1914, nul doute que ces perspectives séduisent l'ancien Athénien qu'est Pierre Paris, lequel ne s'est jamais lancé dans une fouille d'une telle ampleur en Espagne. La conscience qu'il y a là une opportunité à saisir explique qu'il entreprenne rapidement les démarches administratives nécessaires pour obtenir des autorités espagnoles le droit de fouiller. Dès son retour à Madrid, il adresse une demande officielle au président de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades datée du 31 mai 1914³⁹⁹. Le 10 juin, celle-ci émet un avis favorable. Finalement, un ordre royal du 2 octobre 1914 autorise Pierre Paris, au nom de l'École des hautes études hispaniques, à entreprendre des fouilles à Baelo Claudia⁴⁰⁰. Mais l'installation du conflit dans la durée le contraint à renoncer à l'ouverture du chantier au printemps 1915. Il faut en effet relever deux défis de taille : trouver les moyens humains et financiers nécessaires. Lors de sa séance publique annuelle du 19 novembre 1915, l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui accorde une subvention de 2 000 F, prise sur les arrérages de la fondation Piot⁴⁰¹. Pierre Paris songe alors à Henri Breuil pour le seconder. Au début de l'année 1916, il se réjouit de savoir qu'il sera bientôt de retour en Espagne : « j'aurai alors toute liberté pour vous réclamer comme collaborateur à Bolonia » lui écrit-il⁴⁰². De fait, le 7 mars, Pierre Paris le rejoint à Algésiras. Jusqu'au 10, ils explorent ensemble la région du Campo de Gibraltar [FIG. 347], visitent les ruines romaines de Bolonia et campent dans la Sierra de la Plata, près de la grotte de Ranchiles, située au-dessus de Bolonia et de la Punta Camarinal (il nous semble probable qu'une première visite à la Silla del Papa ait été faite à ce moment-là, nous allons y revenir)⁴⁰³. L'objectif de ce court séjour est de préparer la première campagne de fouille de Baelo Claudia qui doit s'ouvrir en avril 1916. Mais le contexte contraint une nouvelle fois le directeur de l'École à renoncer à ses projets archéologiques : « Si votre campagne d'été est difficile à organiser, la mienne, hélas ! ne l'est pas moins. Pas mal de bâtons sont jetés dans les roues de mes fouilles », écrit-il à son ami⁴⁰⁴. Son agenda est en effet chargé. En plus de son rôle à la tête de la propagande, il y a d'abord la mission organisée par l'Institut de France en Espagne au mois de mai – mission de propa-

³⁹⁸ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1920-1921 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1920-1921, p. 146.

³⁹⁹ Cat. GIMENO Y CABAÑAS 31-05-1914.

⁴⁰⁰ Le dossier relatif à cette demande est conservé à l'AGA, carton 31/1036 (liasse 10145/8 (bis)). L'ordre royal est publié dans *Gaceta de Madrid*, 08-10-1914, p. 72.

⁴⁰¹ CRAI, 59, 6, 1915, p. 425.

⁴⁰² Cat. BREUIL 04-01-1916.

⁴⁰³ *Dates & itinéraires I*, p. 80-81.

⁴⁰⁴ Cat. BREUIL 04-04-1916.

gande intellectuelle, mais qui va surtout permettre de lancer le projet de la Casa de Velázquez. Il faut l'organiser (c'est le travail de Pierre Paris et de Pierre Imbart de la Tour) et veiller à son bon déroulement, de sorte que le co-directeur de l'Institut français sera « forcé à suivre ces illustres voyageurs⁴⁰⁵ ». De plus, « Il va y avoir [poursuit Pierre Paris] une importante exposition à Barcelone, et je serai peut-être obligé d'y transporter mes pénates⁴⁰⁶ ». Enfin, Pierre Paris pensait pouvoir compter sur l'aide de Manuel Pérez Búa (né en 1887 à Tarifa) pour lancer les fouilles. Depuis 1913, ce jeune membre du Cuerpo Facultativo de Archiveros, Bibliotecarios y Arqueólogos est directeur du musée archéologique de Cadix. Quand sont-ils entrés en contact ? Nous ne le savons pas ; peut-être est-ce l'un des résultats du voyage exploratoire de mai 1914. Toujours est-il que Manuel Pérez Búa prépare alors un concours qui ne lui permet pas de collaborer avec Pierre Paris (de fait, il obtient sa mutation à la bibliothèque de la faculté de droit de l'université de Madrid). Et Pierre Paris de conclure : « Peut-être le plus sage sera-t-il pour moi de renvoyer les fouilles à l'automne. Mais je n'ai encore rien décidé ». Il lui faut pourtant prendre une décision, ne serait-ce que pour informer l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui lui a octroyé une subvention de 2 000 F. Quelques semaines plus tard, il écrit au secrétaire perpétuel, Gaston Maspero :

⁴⁰⁵ Au sujet de cet événement majeur, voir Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 113-141 et Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 313-341.

⁴⁰⁶ Voir cat. THAMIN 01-04-1916 (1) et (2) ; cat. DUBROCA 15-04-1916. Il s'agit de l'exposition de la Science française qui s'ouvre à Barcelone le 23 mai 1916 et se prolonge jusqu'à la fin du mois de mai. Elle consiste en une série de conférences et en l'envoi d'une bibliothèque de près de trois mille volumes qui se veulent représentatifs de la littérature et de la science françaises. La même exposition avait été montée aux États-Unis, en 1915, lors de l'Exposition universelle de San Francisco. À cette occasion, deux volumes coordonnés par Lucien Poincaré, alors directeur de l'Enseignement supérieur, furent édités : AA. VV., *La science française. Exposition universelle et internationale de San Francisco*, 2 vol., Paris, Librairie Larousse, 1915. Ils semblent aussi avoir été diffusés à Barcelone : Raymond THAMIN, *L'Université et la guerre*, ouvr. cité, p. 143-145 ; Jaume MASSÓ I TORRENTS et Francesc MARTORELL I TRABAL, « Memòria presentada per la Secció Històrico-Arqueològica de l'Institut d'Estudis Catalans als excel·lentíssims senyors president de la Diputació i alcalde de Barcelona, donant compte dels treballs fets durant l'any 1916 », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 6 (années 1915-1920), 1923, p. XIII. Du côté de l'Institut français de Madrid, une brochure est éditée à cette occasion pour présenter l'histoire, l'esprit et l'œuvre de l'institution : Ernest MÉRIMÉE et Pierre PARIS, *Institut français d'Espagne. Fondation des universités de Bordeaux et de Toulouse*, Madrid, P. Orrier, 1916. Sur le contexte dans lequel est organisée cette exposition, sur ses enjeux politiques et ses complications diplomatiques (organisée avec les milieux nationalistes catalans, elle mécontente fortement le gouvernement central de Madrid et le roi Alphonse XIII), voir Eliseu TRENC et Edmond RAILLARD, « Les relations franco-espagnoles pendant la guerre. La question catalane vue à travers les activités culturelles françaises à Barcelone », dans *Españoles y franceses en la primera mitad del siglo XX*, Madrid, CSIC, 1986, p. 129-150 ; Eliseu TRENC, « La propaganda francesa a Barcelona durant la Primera Guerra Mundial », *Locus Amœnus*, 13, 2015, p. 187-196. Ajoutons que cet événement ne doit pas être confondu avec l'exposition d'Art français qui se tient l'année suivante dans la capitale catalane. Initialement prévue pour la fin de l'année 1916, elle est finalement inaugurée le 23 avril 1917 dans le Palau de les Belles Arts de Barcelone : en raison de la guerre, les salons d'art annuels qui se tiennent traditionnellement à Paris ne peuvent avoir lieu. La France, toujours avec l'appui des milieux nationalistes catalans, obtient que Barcelone accueille ses artistes. Seront représentés le Salon des artistes français, le Salon de la Société nationale des beaux-arts et le Salon d'automne. Sur cet intéressant événement artistique et politique, outre les deux études que nous venons de mentionner, voir Isabel VALVERDE, « Entre hospitalidad y propaganda. La Exposició d'Art Francès en la Barcelona de la Primera Guerra Mundial », *Acta/Artis. Estudis d'Art Modern*, 4-5, 2016-2017, p. 189-203 ; une version en catalan, un peu plus développée : EAD., « Quan Barcelona era París: l'Exposició d'Art Francès de 1917 i la ideologia de la reciprocitat », *Catalonia. Les conférences du SEC*, 14, 2014 ; Claire MAINGON, *L'âge critique des salons : 1914-1925. L'école française, la tradition et l'art moderne*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, coll. « Salons et expositions d'artistes », 2014, p. 63-68.

J'avais pris toutes mes dispositions pour entreprendre les travaux tout de suite après Pâques, et j'étais même allé sur le terrain, en mars, pour tout régler.

Mais je suis obligé de renoncer pour le moment à ce projet, car la propagande française est devenue plus active que jamais, et la confiance de nos compatriotes de Madrid m'impose à cet effet un travail continu dont je ne puis me décharger sur personne. Je ne puis d'autre part songer à aller à Bolonia, pays un peu dangereux, à cause des fièvres et des moustiques, dès que la forte chaleur aura commencé.

Aussi me suis-je résolu à remettre l'entreprise au mois d'octobre, si je le puis, et au plus tard au printemps prochain.

Vous serez, j'en suis sûr, assez bienveillants pour me faire crédit, car je n'agis en tout cela que dans l'intérêt de la cause que je contribue de mon mieux à défendre, et aussi des recherches scientifiques auxquelles l'Académie s'est généreusement intéressée⁴⁰⁷.

Or l'année suivante, la situation n'est pas plus encourageante. La sixième promotion de l'École ne se compose que d'un seul membre, Maurice Bardou, spécialiste de littérature moderne⁴⁰⁸. Pierre Paris ne dispose donc d'aucun archéologue. Il refuse pourtant de reporter davantage l'ouverture du chantier. Même s'il considère que c'est aux jeunes membres de fouiller et non au directeur, il décide d'entreprendre lui-même la première campagne⁴⁰⁹. Il lui faut toutefois un collaborateur. Henri Breuil n'est alors plus disponible. À la demande de Pierre Paris, George E. Bonsor, excellent connaisseur de l'archéologie andalouse, particulièrement compétent en matière d'archéologie funéraire et dessinateur hors pair accepte de s'associer au projet⁴¹⁰. En mai 1917, après trois ans d'attente, la première campagne de fouille de l'EHEH à Baelo Claudia peut enfin s'ouvrir. Trois autres suivront jusqu'en 1921⁴¹¹.

⁴⁰⁷ Cat. MASPERO 28-04-1916. L'Académie est officiellement informée par le président, Maurice Croiset, lors de la séance du 5 mai 1916 (CRAI, 60, 3, 1916, p. 221).

⁴⁰⁸ Sa thèse principale sur la réception de Don Quichotte en France lui vaudra le prix Bordin de l'Académie française en 1932 : Maurice BARDON, *Don Quichotte en France au XVII^e et au XVIII^e siècles (1605-1815)*, 2 vol., Paris, Champion, coll. « Bibliothèque de la Revue de littérature comparée », 1931.

⁴⁰⁹ Pierre PARIS et George BONSOR, « Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadix) », art. cité, p. 77.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 77-78 ; Pierre PARIS, George E. BONSOR, Alfred LAUMONIER, Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Fouilles de Belo (Bolonia, Province de Cadix), 1917-1921. 1. La ville et ses dépendances*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (6), 1923, p. 7-8. Sur George E. Bonsor, voir Jorge MAIER ALLENDE, *Jorge Bonsor (1855-1930). Un Académico Correspondiente de la Real Academia de la Historia y la Arqueología Española*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Publicaciones del Gabinete de Antigüedades » (3), 1999.

⁴¹¹ Nous ne reviendrons pas sur le produit des campagnes de fouille de l'époque de Pierre Paris. Sur ce point, voir Sylvie DARDAINÉ, Loïc MÉNANTEAU, Jean-René VANNEY et Caridad ZAZO CARDEÑA, *Belo II. Historique des fouilles. Belo et son environnement (définition de Gibraltar). Étude physique d'un site antique*, Paris, Casa de Velázquez, Diffusion de Boccard, coll. « Série archéologie » (4), 1983, p. 7-37 ; José BELTRÁN FORTES, Iván GARCÍA JIMÉNEZ, Jorge MAIER ALLENDE, Ángel MUÑOZ VICENTE, Fernando PRADOS MARTÍNEZ, Joaquín RODRÍGUEZ MATEOS et Francisco TRUJILLO DOMÉNECH (éd.), *Jorge Bonsor y la recuperación de Baelo Claudia (1917-1921)*, Sevilla, Junta de Andalucía, Consejería de Cultura, 2009 ; José BELTRÁN FORTES, « La ciudad romana de Baelo Claudia en el contexto de la arqueología de Andalucía occidental durante los inicios del siglo XX », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ, Lourdes ROLDÁN GÓMEZ, Darío BERNAL CASASOLA et Ángel MUÑOZ VICENTE (éd.), *Baelo Claudia y la familia Otero. Una relación centenaria*, Madrid, Ediciones UAM, Editorial UCA, 2015, p. 53-71 ; dans le même volume, Ángel MUÑOZ VICENTE, « Historia de las investigaciones en la ciudad hispanorromana de Baelo Claudia », p. 31-51 ; Tamara PEÑA CASTILLO et Iván GARCÍA JIMÉNEZ, « Historia de las investigaciones sobre el mundo funerario en Baelo Claudia. De Furgús a nuestros días », dans Fernando PRADOS MARTÍNEZ et Helena JIMÉNEZ VIALÁS (éd.), *La muerte en Baelo Claudia. Necrópolis y ritual en el confín del Imperio romano*, Universidad de Cádiz, Universitat d'Alacant, Cádiz, 2015, p. 55-62 ; Juan BLÁNQUEZ PÉREZ, Laurent CALLEGARIN, Lourdes ROLDÁN GÓMEZ, Ángel MUÑOZ VICENTE et Gabriela POLAK (éd.), *Baelo. 100 años de arqueología, 100 imágenes para la memoria*, Madrid, Junta de Andalucía, Casa de Velázquez, Universidad Autónoma de Madrid, 2017 ; Laurent CALLEGARIN, « Historique des fouilles scientifiques à Baelo (1917-2017) », MCV, nouv. série, 47, 1, 2017, p. 13-18.

À côté d'un enjeu scientifique, certains ont évoqué, avec beaucoup de prudence, la possible existence d'un enjeu géopolitique lié à l'intérêt stratégique de la région du détroit. Alors que depuis le début de l'année 1917 le Reich s'est lancé dans une guerre sous-marine à outrance, l'ouverture du chantier de fouille aurait permis de mener des opérations de surveillance de l'activité allemande⁴¹². Mythe ou réalité ? Deux documents font écho à cette question. On se souvient qu'en décembre 1916, Henri Breuil est nommé secrétaire du lieutenant de vaisseau Robert de Roucy, attaché naval à l'ambassade de France à Madrid, et qu'il mène, dans le cadre de cette fonction qu'il occupe jusqu'en octobre 1917, des opérations de contre-espionnage en Espagne⁴¹³. Le 18 mai 1917, Pierre Paris lui écrit depuis Bolonia :

René [son fils] m'a écrit que vous partiez pour Cadix lorsqu'il partait pour Gibraltar. C'est sans doute au sujet des boches de Z. J'ai appris avant hier que ces gens qui soi disant "disaient la messe et faisaient de la culture" dans un lieu admirablement approprié aux signaux de la T.S.F. et autres avaient décampé – bon gré ou mal gré, je n'en sais rien⁴¹⁴.

L'information a manifestement intéressée Henri Breuil qui a ajouté une accolade au crayon rouge en marge de ce paragraphe. Marcel Bataillon, membre de la septième promotion de l'École (1915-1916), a lui aussi laissé un témoignage intéressant. Un an auparavant, alors qu'il séjourne au château de Mairena del Alcor, chez George E. Bonsor, il note dans son carnet de voyage, en date du 27 février 1916 :

Don Jorge est depuis une trentaine d'années en Andalousie. En excellente situation pour surveiller les agissements des boches. Il a eu connaissance de conciliabules avec des émissaires marocains, tenus dans la vega, à égale distance de Malaga et de Cadix. Affaire d'essence pour sous-marins. Les fusils dans les blocs de ciment armé, à Malaga. Le pauvre douanier qui surprit la chose fut révoqué pour avoir manqué de discrétion. Don Otto (Engelhardt), consul et directeur de la compagnie des tramways, est l'âme de la propagande boche en Andalousie : il couche au *Correo de Andalucía* (où tous les soirs ont lieu de mystérieux conciliabules de boches et de curés)⁴¹⁵.

Est-ce suffisant pour faire de nos deux compères des archéologues-espions basés sur leur chantier de Baelo Claudia ? Notre lecture est moins romanesque : plus simplement, ces documents nous les montrent attentifs aux agissements de la communauté allemande installée dans la région. Quoi de plus normal au regard de l'actualité et de ce qu'est l'engagement de Pierre Paris dans la propagande ? Il est d'ailleurs significatif qu'il s'adresse à Henri Breuil : il se contente de répercuter une information qu'il sait pouvoir intéresser son ami préhistorien en raison des fonctions qui sont alors les siennes⁴¹⁶. Du reste, la présence de Français dans la région semble elle aussi avoir éveillé la suspicion des Allemands si l'on en croit le directeur de l'École des hautes études hispaniques. Dans le premier volume consacré aux fouilles de

⁴¹² Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 134 ; Jorge MAIER ALLENDE, « Jorge Bonsor, Baelo Claudia y el *Fretum Gaditanum* (1917-1921) », art. cité, p. 24-26 ; Ángel MUÑOZ VICENTE, « Historia de las investigaciones en la ciudad hispanorromana de Baelo Claudia », art. cité, p. 39.

⁴¹³ Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 241-245.

⁴¹⁴ Cat. BREUIL 18-05-1917.

⁴¹⁵ Cité dans Claude BATAILLON, *Marcel Bataillon, hispanisme et engagement*, ouvr. cité, p. 24.

⁴¹⁶ Henri Breuil a laissé ses souvenirs sur cette période de sa vie (*Autobiographie*, chap. XXVII, p. 441-467). À aucun moment il n'évoque une collaboration avec Pierre Paris.

Baelo, alors qu'il évoque le passage à Bolonia de nombreuses personnalités scientifiques et politiques venues visiter le chantier de fouilles, il affirme que

Ces visitent suffirent largement à nous consoler de celles qu'osèrent nous faire, par deux fois, des espions allemands installés non loin de nous, sur des promontoires propices aux signaux diurnes et nocturnes que guettaient les sous-marins embusqués dans le détroit⁴¹⁷.

Il y a bien un enjeu politique dans l'ouverture du chantier de Bolonia, mais il se situe ailleurs. Il vise à montrer que l'École fait son devoir et que malgré la guerre, son activité – et, au-delà, celle du pays tout entier – ne fléchit pas. Le rapport annuel de l'année 1916-1917 est ici tout à fait explicite :

La guerre se prolonge, imposant à l'École ses patriotiques devoirs. Nous ne croyons pas qu'elle y ait en rien failli. Elle ne se lasse pas, et par *elle* nous entendons tous ceux qui, de près ou de loin, lui ont appartenu ou lui appartiennent, de combattre un bon combat par la plume, la parole et l'exemple. Ce qu'elle s'efforce surtout, c'est d'avoir chaque jour une plus haute et plus large idée de sa tâche, et d'y travailler chaque jour avec plus d'ardeur et de courage⁴¹⁸.

Après avoir évoqué les premiers succès de la fouille de Bolonia et annoncé la création prochaine d'une Villa Velázquez, désormais officielle, il conclut :

Ainsi, malgré la guerre, grâce à sa vitalité propre, grâce à ses protecteurs, l'École grandit et prospère ; elle se prépare, non dans le silence et le recueillement, mais dans le mouvement et l'action qui vivifient, aux devoirs moraux et scientifiques que lui imposera, à elle aussi, la paix après la victoire⁴¹⁹.

Préparer l'après-guerre est en effet une préoccupation constante de Pierre Paris. Il est tout à fait significatif que le directeur insiste, à la fin du même rapport, sur ce qui est pour lui l'objectif principal de l'École : travailler au « plus intime rapprochement intellectuel et moral de la France et de l'Espagne » et faire en sorte qu'elle devienne « l'instrument le plus utile de pénétration franco-espagnole, sans que rien dans ses pensées ni dans ses actes puisse, même en apparence, froisser les susceptibilités légitimes de ses hôtes⁴²⁰ ». Le discours est éminemment politique et témoigne de la volonté de Pierre Paris de renoncer à toute action pouvant être perçue comme une ingérence de la France en Espagne. Il y a là une prise en compte du nouveau rapport de force qui s'est imposé peu à peu sur le terrain scientifique : si l'on veut préserver et développer ce qui a été acquis depuis vingt ans, il convient d'adopter une nouvelle pratique scientifique allant dans le sens d'une collaboration franco-espagnole plus étroite. L'organisation de la fouille de Baelo Claudia sera l'une des voies, mais non la seule, pour mettre en œuvre cette nouvelle stratégie.

⁴¹⁷ Pierre PARIS, George E. BONSOR, Alfred LAUMONIER, Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Belo I*, ouvr. cité, p. 13. Pierre Paris fait encore référence à cette actualité brûlante dans sa *Promenade archéologique à Bolonia*, dans laquelle il évoque « ce détroit, le plus illustre du monde, où la légende et l'histoire, l'histoire de jadis et l'histoire d'aujourd'hui, hélas ! entremêlent leurs souvenirs de poésie éclatante et de drames sombres ». Dans Pierre PARIS, « Promenade archéologique à Bolonia (province de Cadix) », art. cité, p. 242 = *Promenades 2*, ouvr. cité, p. 250.

⁴¹⁸ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1916-1917 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1916-1917, p. 168-169.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 171.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 169.

Avant d'aborder cette question, arrêtons-nous sur un dernier point. Nous savons désormais que l'origine de Baelo Claudia se trouve dans l'agglomération aménagée sur les hauteurs de la Sierra de la Plata qui domine l'anse de Bolonia, sur le site de la Silla del Papa, occupé à partir du X^e siècle av. J.-C. jusqu'à son abandon au début du règne d'Auguste au profit de Baelo⁴²¹. Pierre Paris ne se trompait pas en supposant qu'il devait exister un site pré-romain « sous les ruines romaines, ou non loin des ruines romaines⁴²² ». Sans doute est-ce Henri Breuil qui lui fait découvrir la Silla, probablement dès 1916 [FIG. 347]. Nous avons vu que ce dernier explore la région pendant plusieurs jours en mars 1914 et campe dans la Sierra de la Plata. A-t-il visité La Silla ? Le site n'est pas mentionné explicitement mais plusieurs des toponymes qu'il mentionne dans son journal laissent entendre qu'il a pu se rendre sur l'ancien oppidum. Il note en date du 15 mars : « De Facinas à Bolonia. Les grandes iris. Campons à la Cueva de Ranchiles, près de la petite grotte à peinture ; une autre plus haut, sur la mesa, derrière la Laja de Helechoso⁴²³ ». Or, nous avons signalé que deux ans plus tard, en mars 1916, Henri Breuil et Pierre Paris visitent ensemble les mêmes sites. La Silla del Papa en fait-elle partie ? Aucune réponse ferme n'est permise mais, une fois encore, les informations données par Henri Breuil dans ses *Dates et itinéraires* indiquent qu'ils étaient à proximité. En date des 7 et 8 mars 1916, il note : « 7. Algésiras. Arrivée de Pierre Paris. 8. Partons ensemble pour Bolonia. Visite des ruines romaines. Trouvons la Piedra de la Escalera, près la Casa de Ranchiles où nous couchons sur la paille. Le teniente des carabiniers demande nos papiers et est très cordial après les avoir vus ». Il mentionne également la Laja de la Zarga (qu'il semble noter « Laja de la Zara »), El Alamillo, Puntal del Alamillo. Le 9 mars, ils partent de Bolonia et traversent la Sierra de la Plata avant de redescendre dans la plaine vers la lagune de la Janda et Tapatanilla en passant par la Laja de la Zarga, El Acebuchal,

⁴²¹ Sur l'historique et le produit des fouilles en cours sous la direction de Pierre Moret, voir : Pierre MORET, Ángel MUÑOZ VICENTE, Iván GARCÍA JIMÉNEZ, Laurent CALLEGARIN, Olivier MICHEL, Jean-Marc FABRE, Fernando PRADOS, Christian RICO et Gwladys BERNARD, « La Silla del Papa (Tarifa, Cadix). Aux origines de Baelo Claudia », *MCV*, nouv. série, 38, 1, 2008, p. 353-367 ; Pierre MORET, Jean-Marc FABRE, Iván GARCÍA JIMÉNEZ, Fernando PRADOS MARTÍNEZ et Antoine CONSTANS, « La Silla del Papa (Tarifa, Cádiz) : bilan de trois années de recherches », *Pallas. Revue d'études antiques*, 82, 2010, p. 441-463 ; Pierre MORET, Iván GARCÍA JIMÉNEZ, Fernando PRADOS MARTÍNEZ et Jean-Marc FABRE, « El oppidum bástulo-púnico de la Silla del Papa (Tarifa, Cádiz). Primeros resultados del proyecto arqueológico internacional », *Mainake*, 32, 1, 2010, p. 205-228 ; Fernando PRADOS MARTÍNEZ, Ángel MUÑOZ VICENTE, Iván GARCÍA JIMÉNEZ et Pierre MORET, « Bajar al mar y... ¿hacerse romano? De la Silla del Papa a Baelo Claudia », dans Bartolomé MORA SERRANO et Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (éd.), *La etapa neopúnica en Hispania y el Mediterráneo centro occidental: identidades compartidas*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « Historia y Geografía » (246), 2012, p. 301-329 ; Sonia GUTIÉRREZ LLORET, Bastien LEFEBVRE et Pierre MORET, « La iglesia altomedieval de la Silla del Papa (Tarifa, Cádiz) », *MCV*, nouv. série, 47, 1, 2017, p. 201-214 ; Pierre MORET, Fernando PRADOS MARTÍNEZ, Jean-Marc FABRE, Elena FERNÁNDEZ RODRÍGUEZ, Francisco José GARCÍA FERNÁNDEZ, Florian GONZÁLEZ et Helena JIMÉNEZ VIALÁS, « La Silla del Papa: hábitat y necrópolis. Campañas 2014-2016 », *MCV*, nouv. série, 47, 1, 2017, p. 49-71 ; Pierre MORET, Fernando PRADOS MARTÍNEZ, Iván GARCÍA JIMÉNEZ et Ángel MUÑOZ VICENTE, « El oppidum de Baelo/Silla del Papa y el estrecho de Gibraltar en tiempos de Sertorio », dans Feliciano SALA SELLÉS et Jesús MORATALLA JÁVEGA (éd.), *Las guerras civiles romanas en Hispania. Una revisión histórica desde la Contestania*, Alicante, Universidad de Alicante, Museo Arqueológico de Alicante, 2014, p. 141-153.

⁴²² Pierre PARIS et George BONSOR, « Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadix) », art. cité, p. 82.

⁴²³ *Dates & itinéraires* I, p. 68-69.

Tahivilla (que Breuil note « Taïvilla »)⁴²⁴. Quoi qu'il soit, le site est connu de Pierre Paris en 1917 puisqu'il l'évoque dans la *Promenade archéologique à Bolonia* qui paraît dans le fascicule d'octobre-décembre du *Bulletin hispanique* : « la Silla del Papa aux vestiges préhistoriques⁴²⁵ ». Henri Breuil est plus précis au sujet d'une visite effectuée au printemps 1918. Du 12 au 14 avril, il séjourne à Bolonia lors de la deuxième campagne de fouille. Il note dans ses *Dates et itinéraires* : « Bolonia. Ruines romaines en voie d'exploration. De Bolonia à Facinas ; visite du monument à gdes pierres (romain)⁴²⁶ de la Silla del Papa (Sierra de la Plata), avec Cayetano de Merjelina [*sic*] et Alfred Laumonier⁴²⁷ ». Trois photographies du site prises à cette occasion sont conservées dans un album d'Henri Breuil⁴²⁸. L'une d'elles porte la légende « Ruines près de Facinas (Cadix) » et l'homme qui apparaît dessus est identifié comme étant Henri Breuil ; cette image figure dans le premier volume consacré aux fouilles de Baelo Claudia⁴²⁹. Pour les deux autres photographies, le pied de figure indique explicitement qu'il s'agit de La Silla del Papa [FIG. 348, 349]. Signalons enfin une mention tardive d'Henri Breuil dans la publication qu'il consacre, avec Miles C. Burkitt, aux peintures rupestres de l'extrême sud de la péninsule ibérique (*arte sureño*) :

Two kilometres north of this spot [la grotte du Sumidero, près de Ranchiles], near the summit of the Sierra de la Plata, may be seen several tombs cut out of the rock and some traces of an ancient Ibero-Roman station; also the famous 'Silla del Papa', and the imposing remains of a great monument in unhewn stone, which according to the investigations of Monsieur Pierre Paris, Director of the Institut Français de Madrid, dates only from Roman times⁴³⁰.

À aucun moment Pierre Paris n'établit un lien explicite entre la Bailo préromaine et les vestiges de la Silla del Papa. Adolf Schulten semble être le premier à avoir posé cette identification sur la base d'un fragment des *Histoires* de Salluste (nous reviendrons ailleurs sur le rapport de Pierre Paris aux sources littéraires) relatif à un épisode de la guerre sertorienne de 80 av. J.-C., lorsque Sertorius, après avoir franchi le détroit de Gibraltar et avoir débarqué à Baelo, est accueilli par un groupe de Lusitaniens installés sur le *mons Belleia*⁴³¹. Pierre Paris

⁴²⁴ *Dates & itinéraires* I, p. 80-81. Voir aussi cat. BREUIL 16-03-1916 : « Mon fils a révélé vos photos. Il y en a d'excellentes, et je suis enchanté de mon appareil. Mais juste j'ai raté votre cueva de Ranchile [*sic*]. Je la referai plus tard. Allons ! séchez-vous, partez pour la sierra, donnez-moi de vos nouvelles, et recevez les meilleurs souvenirs de tous vos amis de l'Institut ».

⁴²⁵ Pierre PARIS, « Promenade archéologique à Bolonia (province de Cadix) », art. cité, p. 221 ; Pierre PARIS, George E. BONSOR, Alfred LAUMONIER, Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Belo I*, ouvr. cité, p. 55-56.

⁴²⁶ Il s'agit sans doute de l'église d'époque wisigothique de La Silla del Papa. Voir Sonia GUTIÉRREZ LLORET, Bastien LEFEBVRE et Pierre MORET, « La iglesia altomedieval de la Silla del Papa (Tarifa, Cádiz) », art. cité.

⁴²⁷ *Dates & itinéraires* I, p. 101.

⁴²⁸ MAN-SGL, fonds Breuil-Fawcus, carton 2, album n° 1, p. 36 (portant l'indication « 1918 »).

⁴²⁹ Pierre PARIS, George E. BONSOR, Alfred LAUMONIER, Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Belo I*, ouvr. cité, pl. XXX, A (une deuxième image du site pl. XXIX, A).

⁴³⁰ [Abbé] Henri BREUIL et Miles C. BURKITT, *Rock Paintings of Southern Andalusia. A description of a Neolithic and Copper Age Art Group*, Oxford, Clarendon Press, 1929, p. 59.

⁴³¹ Adolf SCHULTEN, *Las guerras de 154-72 a. de J. C.*, Barcelona, Librería Bosch, coll. « Fontes Hispaniae Antiquae » (4), 1937, p. 170. SALLUSTE I, 105 : « Après la traversée, les accueille tous le mont Belleia auparavant occupé par les Lusitaniens » = *Transgressos omnis recipit mons Belleia praeceptis a Lusitanis*. Sur ce point, voir Pierre MORET, Fernando PRADOS MARTÍNEZ, Iván GARCÍA JIMÉNEZ et Ángel MUÑOZ VICENTE, « El oppidum de Bailo/Silla del Papa y el estrecho de Gibraltar en tiempos de Sertorio », art. cité, p. 143-145.

se contente en revanche de ce qu'il observe *in situ*. Prudemment, il distingue en effet les traces d'une occupation ancienne par « quelque peuplade à l'abri de toutes les incursions et de toutes les attaques » et à laquelle il rattache « la ruine d'une construction en grosses pierres assez bien taillées, de plans incertains et d'identification difficile, mais qui ne semble pas romaine » (il fait probablement référence aux vestiges de l'église wisigothique) ; en revanche, Pierre Paris voit dans les constructions présentes au sommet du site les restes d'un fortin plus récent destiné à surveiller la côte et précise que « Rien de la muraille ne s'oppose à ce qu'on la dise romaine⁴³² ». Sa compréhension du site est donc confuse. A-t-il envisagé d'entreprendre des fouilles à cet endroit pour y voir plus clair ? Nous ne disposons d'aucune information solide pour l'affirmer. Une remarque glissée dans une lettre adressée à l'un de ses fils, Yani Paris, mérite cependant d'être mentionnée. Après lui avoir annoncé qu'il comptait se mettre en route pour Bolonia afin d'organiser la deuxième campagne de fouille, Pierre Paris se montre satisfait de l'appui financier obtenu auprès de l'Institut de France et d'Archer Milton Huntington. Il va lui permettre de travailler plusieurs mois. Il précise alors : « Je compte même essayer de faire quelque chose à un autre endroit que m'a désigné Breuil, toujours embarqué par ici, du reste charmant et très intéressant aussi⁴³³ ». Cet « autre endroit » pourrait-il être la Silla del Papa ?

3. — UNE GÉOPOLITIQUE PARISIENNE DE L'ARCHÉOLOGIE

L'EHEH dans le cadre d'une archéologie nationalisée

La volonté de travailler au développement d'un partenariat plus affirmé avec la communauté scientifique espagnole est antérieure à l'année 1914. Une fois encore, la guerre révèle un processus déjà à l'œuvre plus qu'elle ne marque une réelle rupture. La politique de l'*intercambio* entreprise par l'université de Bordeaux à partir de 1908 en est une manifestation et c'est aussi dans cet esprit qu'elle fonde l'École des hautes études hispaniques en 1909. Dans une communication faite au congrès régional de l'Alliance française, à Bordeaux, le 30 novembre 1912 – un texte d'autant plus intéressant qu'il s'adresse d'abord au public français – Pierre Paris explique que « si nous allons vers l'Espagne, ce n'est pas en conquérants présomptueux et ridicules, mais en collaborateurs amis⁴³⁴ ». Et il ne cesse de rappeler la proximité culturelle entre les deux nations latines :

L'Espagne nous attire par son histoire, ses lettres et ses arts, par son génie qu'il nous plaît d'étudier, de glorifier pour les leçons de grandeur, de noblesse et de beauté qu'il nous offre et pour l'affinité que nous lui trouvons avec le nôtre. C'est une vieille dette de reconnaissance que la patrie du grand Corneille veut payer à la patrie du grand Cid⁴³⁵.

⁴³² Pierre PARIS, George E. BONSOR, Alfred LAUMONIER, Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Belo I*, ouvr. cité, p. 56, pl. XXIX-A.

⁴³³ Cat. PARIS (Jean [Yani]) 15-01-1918.

⁴³⁴ Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », *Revue internationale de l'enseignement*, 65, 1913, p. 12.

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 12-13. Republié dans Ernest MÉRIMÉE et Pierre PARIS, *Institut français d'Espagne. Fondation des universités de Bordeaux et de Toulouse*, ouvr. cité, p. 22.

Cette approche est partagée par tous ceux qui s'engagent dans la voie de la diplomatie culturelle. Dès 1911, Julien Luchaire, le principal artisan de la création du premier institut français à l'étranger – celui de Florence, rattaché à l'université de Grenoble –, donne le ton en rappelant la façon dont il conçoit les relations France-Italie dans le cadre de la nouvelle institution :

Il semble aussi qu'on ait compris en France (c'était un point capital) qu'il ne s'agit pas d'organiser une propagande égoïste et impérieuse, en faveur de la culture française (c'est le meilleur moyen, de la faire prendre en suspicion), mais de préparer, avec certaines nations, traitées d'égale à égale, une entente plus étroite, plus précise, sur le terrain intellectuel⁴³⁶.

À la veille de la Première Guerre mondiale, l'article que Pierre Paris publie dans l'*Archäologischer Anzeiger* offre l'exemple d'un discours de séduction adressé aux partenaires espagnols et étrangers (surtout allemands) qui travaillent dans la péninsule, alors que le contexte international est marqué par de très fortes rivalités (en particulier dans les années 1905-1911) entre la France, l'Allemagne et l'Espagne au sujet de la mise sous tutelle du Maroc. L'entrée en matière est des plus curieuses pour une publication relative à l'actualité archéologique ibérique et témoigne d'une connaissance aigüe des tensions multiples qui sont à l'œuvre. Le ton est paternaliste. C'est aussi celui d'un archéologue-diplomate :

C'est une grande joie pour tous les amis de l'Espagne de voir avec quelle ardeur la noble nation travaille à son relèvement, à son progrès [après la crise de 1898]. Il ne nous appartient pas de juger sa conduite interne ou extérieure, son effort politique et social ; étant son hôte et son obligé, si nous avons une opinion sur ses ambitions ou ses rêves de grandeur, d'extension ou d'influence [au Maroc], nous nous garderions de la laisser paraître. Mais c'est notre devoir, dans ces chroniques consacrées à l'histoire de son passé, de proclamer bien haut le zèle chaque jour plus grand que ses savants appliquent aux recherches d'archéologie et d'art, l'information et la compétence chaque jour plus sûres qu'ils y apportent, avec l'esprit de suite de jour en jour plus fidèle⁴³⁷.

Conscient des rivalités de pouvoir qui existent entre les savants et entre les différentes « écoles », Pierre Paris cherche manifestement à jouer entre les oppositions, ou du moins à ménager les susceptibilités en manœuvrant habilement entre les lieux et les réseaux de l'archéologie, de façon à être perçu comme un partenaire respectueux des intérêts de chacun et, partant, accepté par tous. Il se livre à un véritable exercice d'équilibriste :

Un illustre corps savant donne l'exemple et le ton, l'Académie de l'Histoire, présidée avec tant d'éclat par le vénérable et toujours jeune Père Fita, où rivalisent les Cerralbo, les Mélida, les Vives, dont tous les plus notables érudits et aficionados des Provinces sont les correspon-

⁴³⁶ Julien LUCHAIRE, « L'Institut français de Florence (1908-1910) », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 71^e année, nouv. série, 75, 6, 1911, p. 308. Sur le cas italien, voir notamment Isabelle RENARD, *L'Institut français de Florence (1900-1920). Un épisode des relations franco-italiennes au début du XX^e siècle*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (291), 2001 ; pour une approche plus synthétique, EAD., « À l'origine des instituts culturels français à l'étranger. L'Institut français de Florence au début du XX^e siècle », *MEFRIM*, 114, 1, 2002, p. 89-101 ; Amotz GILADI, « L'idéologie panlatine et les méandres des rapports franco-italiens : le cas de la *Revue des Nations Latines* (1916-1919) », *La Revue des revues*, 49, 2013, p. 44-56.

⁴³⁷ Pierre PARIS, « Archäologische Funde im Jahre 1913. Spanien und Portugal (Mai 1912-Mai 1914) », art. cité, p. 316.

dants actifs⁴³⁸ ; la jeune et vaillante Junta de Ampliación de Estudios où, sous la conduite des vétérans que nous venons de nommer, s'avance d'un pas rapide la cohorte des jeunes, multiplie les recherches et les publications. La province ne laisse pas tout l'honneur à la Capitale⁴³⁹ ; Barcelone rivalise avec Madrid ; l'Institut d'Études catalanes, le Musée municipal ont à leur tête ou à leur service des hommes d'action et de science comme MM. Rubio, Puig y Cadafalch, Carruzo [sic], Pijoan, et disposent de riches budgets⁴⁴⁰. Partout les aficionados deviennent plus nombreux et plus instruits et se tiennent en communication plus intime avec les centres ; les grandes fouilles, Numance, Ampurias, Mérida, excitent plus de curiosité, plus d'émulation, et par toute l'Espagne c'est une vie archéologique nouvelle. Comme il convient dans ce pays d'hospitalité et d'amitié très libérales, les étrangers sont admis avec une extrême bienveillance à des collaborations fécondes. Elle le sait très pertinemment, l'École de Hautes Études hispaniques, dont les Membres, comme le Directeur, reçoivent partout un accueil fraternel ; il le sait, l'abbé Breuil à qui d'illustres amitiés facilitent la tâche, et Adolf Schulten aussi, qui pourtant, moins heureux que Scipion, investit Numance, mais ne la prit pas tout entière⁴⁴¹.

On le voit, de la gardienne de la tradition qu'est la Real Academia de la Historia à la moderne Junta para Ampliación de Estudios, de l'école madrilène à l'école de Barcelone incarnée par l'Institut d'Estudis Catalans, en passant par les préhistoriens et hispanistes français (Henri Breuil et l'EHEH) ou les archéologues allemands (Adolf Schulten), personne n'est oublié. Cette géopolitique parisienne s'inscrit dans le cadre d'un jeu de relations transnationales complexes qui ne fonctionnent pas à sens unique. Les savants étrangers trouvent dans la péninsule des perspectives de carrière, des travaux à mener qui sont pour eux une source de prestige international et leur permettent d'obtenir la reconnaissance de leurs pairs dans leur pays d'origine. Ils apportent avec eux le prestige des sciences allemande et française et l'expérience d'une archéologie universitaire, professionnelle et méthodique qui s'est développée plus tôt en Allemagne et en France qu'en Espagne. Du côté des partenaires espagnols, l'accueil favorable qui est réservé aux savants étrangers et l'attractivité du royaume ibérique leur permettent de sortir de l'isolement – du moins de ce qu'ils ressentent comme tel –, de se confronter aux travaux et aux méthodes de leurs confrères, de mettre en avant le processus d'internationalisation et d'eupéanisation de la science espagnole, une ouverture qui, comme le rappelle le philosophe José Ortega y Gasset (1883-1955) lors d'une conférence prononcée à Bilbao le 12 mars 1910, est l'un des symboles de la modernité et l'une des voies privilégiées empruntée par les tenants de l'esprit réformiste connu sous le nom de *regeneracionismo*⁴⁴².

⁴³⁸ Nous avons déjà rencontré les figures du marquis de Cerralbo et de José Ramón Mélida. Le père jésuite Fidel Fita i Colomé (1835-1918) est historien et épigraphiste, *anticuario perpetuo* de la Real Academia de la Historia en 1909, directeur à partir de 1912. Quant à Antonio Vives (1859-1925), il est à la fois un grand collectionneur et un numismate reconnu.

⁴³⁹ Comme Bordeaux et Toulouse, par leur dynamisme outre-Pyrénées, ne laissent pas tout l'honneur à la capitale française.

⁴⁴⁰ Antoni Rubió i Lluch (1856-1937), Josep Puig i Cadafalch (1867-1956), Manuel Cazorro y Ruiz (1865-1935) et Josep Pijoan (1879-1963).

⁴⁴¹ Pierre Paris fait ici référence au fait que l'archéologue allemand doit renoncer à fouiller la cité celtibère (dont l'exploration est confiée à une commission espagnole) pour se contenter d'explorer les vestiges des camps romains de Scipion.

⁴⁴² Dans cette conférence, « La pedagogía social como programa político », le philosophe conclut son intervention sur ces mots : « Regeneración es el deseo ; europeización es el medio de satisfacerlo. Verdaderamente se vio claro desde un principio que España era el problema y Europa la solución ». Voir José ORTEGA Y GASSET, *Obras completas, tomo I (1902-1916)*, 7^e éd., Madrid, Revista de Occidente, 1966 [1946], p. 521.

Sur le terrain, la situation est parfois plus complexe. Dans les années qui précèdent la guerre, si le vote d'une loi sur les fouilles fut longtemps redouté par des savants comme Pierre Paris, Arthur Engel ou George E. Bonsor, la promulgation de la *Ley de excavaciones y antigüedades* (1911) et la publication de son règlement d'application (1912) ont en réalité des effets positifs⁴⁴³. Désormais, tant en matière de concession des autorisations de fouilles que de propriété et d'exportation des objets découverts, des règles sont fixées. Bien loin d'empêcher les archéologues étrangers de travailler en Espagne comme on l'avait craint, ce nouvel équilibre permet de clarifier leur place en Espagne en leur imposant un cadre réglementaire. Dès lors qu'ils poursuivent leurs travaux en acceptant les nouvelles règles du jeu, il n'est plus possible de les présenter comme des pilleurs et des spoliateurs. En revanche, les tensions liées au contrôle de tel ou tel site et à la publication du résultat des fouilles n'ont pas disparu. Elles n'opposent bien sûr pas seulement étrangers et Espagnols. Mais dès qu'il est question des Allemands ou des Français, le débat prend des accents patriotiques évidents. La situation n'est donc pas aussi simple que le laisse entendre le discours d'un Pierre Paris ayant revêtu ses habits de diplomate. Nous avons rappelé qu'en 1913-1914, José Ramón Mélida, tout en entretenant de bonnes relations avec Pierre Paris, n'est pas favorable à ce que l'École des hautes études hispaniques s'intéresse de trop près aux vestiges de Mérida. La correspondance entre Juan Cabré Aguiló (1882-1947) et Henri Breuil publiée par Eduardo Ripoll fournit un autre exemple intéressant, même s'il est difficile de le contextualiser⁴⁴⁴. Dans une lettre du 13 mars 1910, dans laquelle il est surtout question de l'art préhistorique de la région de Las Batuecas, Juan Cabré écrit :

⁴⁴³ Ana YÁÑEZ VEGA, « Estudio sobre la ley de excavaciones y antigüedades de 1911 y el reglamento para su aplicación de 1912 », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Margarita DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997, p. 423-429 ; Ana YÁÑEZ VEGA et Ana Carmen LAVÍN BERDONCES, « La legislación española en materia de arqueología hasta 1912: análisis y evolución en su contexto », *Patrimonio cultural y derecho*, 3, 1999, p. 123-145 ; José Fernando GABARDÓN DE LA BANDA, « La regulación del patrimonio arqueológico como dominio público a raíz de la promulgación de la ley de 1911: un antecedente de la Ley 16/1985 », *Anuario Jurídico y Económico Escurialense*, 47, 2014, p. 263-284. La loi du 7 juillet 1911 est publiée dans la *Gaceta de Madrid*, 08-07-1911, p. 95-96. Pour le règlement d'application du 1^{er} mars 1912, voir *Gaceta de Madrid*, 05-03-1912, p. 671-673. Plus largement, Grégory REIMOND, « Preserver “le génie de chaque siècle”. Estado y patrimonio nacional en Francia y en España en el siglo XIX », dans Concha PAPÍ RODES, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *El patrimonio arqueológico en España en el siglo XIX : el impacto de las desamortizaciones*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2012, p. 322-349.

⁴⁴⁴ Eduardo RIPPOLL PERELLÓ, « Las pinturas rupestres de las Batuecas. Cartas de Don Juan Cabré al Abate H. Breuil », art. cité. Nous remercions Gabriela Polak pour avoir attiré notre attention sur cet article. Sur l'archéologue Juan Cabré Aguiló : Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Belén RODRÍGUEZ NUERE (éd.), *El arqueólogo Juan Cabré (1882-1947). La fotografía como técnica documental*, Madrid, Servicio de Publicaciones de la Universidad Autónoma de Madrid, 2004 ; Susana GONZÁLEZ REYERO, *Juan Cabré Aguiló y la construcción de la cultura ibérica en la primera mitad del siglo XX*, Murcia, Comunidad Autónoma de la Región de Murcia, Consejería de Educación y Cultura, Dirección General de Cultura, coll. « Monografías del Museo de Arte Ibérico de El Cigarralejo » (4), 2007 ; Gabriela POLAK, *Los legados documentales en la historiografía arqueológica española: el CeDAP de la UAM y el ejemplo de Juan Cabré Aguiló (1882-1947)*, thèse de doctorat en archéologie, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, Facultad de Filosofía y Letras, Departamento de Prehistoria y Arqueología, 2018 ; EAD., « Juan Cabré y sus trabajos arqueológicos con el marqués de Cerralbo. El legado documental de la familia Cabré en la Universidad Autónoma de Madrid », dans Mariano AYARZAGÜENA SANZ, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Jesús SALAS ÁLVAREZ (éd.), *150 años de historia de la arqueología: teoría y método de una disciplina*, Madrid, Sociedad Española de Historia de la Arqueología, coll. « Memorias de la Sociedad Española de Historia de la Arqueología » (3), 2017, p. 655-676

Respecto del asunto de P. Paris le advierto que no he tenido ningún resentimiento, únicamente quería manifestarle que también en España tenemos quien puede hacer algún estudio sobre el asunto y siendo esto fuera de nuestro compromiso no era mi intención dar la primacía a nadie sino publicarlo por mi cuenta en España y luego si quieren publicarlo en Francia, ya sea P. Paris, ya sea Albertini, muy bien pero primero en España como así V. lo verá en nuestro Boletín de la Academia. No por eso no quiero ser atento y estar en buenas relaciones con ellos, haré todo lo que pueda para serles útil y pueden siempre contar con mi humilde apoyo⁴⁴⁵.

Il est difficile de savoir en quoi consiste « el asunto de P. Paris ». L'article dont il est question renvoie sans aucun doute au travail sur les gravures rupestres du sanctuaire aragonais de Peñalba de Villastar (Teruel) que Juan Cabré est sur le point de faire paraître dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (fascicule d'avril 1910)⁴⁴⁶. Le témoignage du directeur de l'École fournit une première piste⁴⁴⁷. La plus intéressante est toutefois donnée par Eugène Albertini dans le rapport qu'il adresse à Pierre Paris sur sa mission à Peñalba, rapport publié dans le *Bulletin hispanique*⁴⁴⁸. Les gravures rupestres ont été trouvées par Juan Cabré. Le 12 novembre 1909, le marquis de Cerralbo rend compte de cette découverte devant la Real Academia de la Historia⁴⁴⁹. Des renseignements, des calques et des photographies transmises par Henri Breuil à Pierre Paris le convainquent d'envoyer Eugène Albertini sur place pour étudier les gravures. Celui-ci raconte :

Mon premier devoir était de me mettre en relation avec M. Cabré, le seul archéologue qui connût les gravures de Peñalba [...]. Mais ses occupations, au moment où la mission me fut confiée, l'avaient appelé hors de la province de Teruel, et c'est à Madrid que je pus le voir et m'entretenir avec lui de sa découverte. Quel que fût mon désir de visiter Peñalba en sa compagnie, je dus renoncer à le réaliser, et M. Cabré n'était pas à Teruel quand j'y allai, au mois de septembre dernier [1910]⁴⁵⁰.

Eugène Albertini sait par ailleurs qu'il ne lui sera pas possible de voir toutes les gravures. Afin de protéger les plus précieuses des curieux et des pilleurs, certaines ont été sciées et détachées de la roche pour être mises en lieu sûr. D'autre part, lors de leur entretien, Juan Cabré, manifestement peu confiant, a gardé pour lui certaines informations. Le 25 septembre 1910, il écrit à Henri Breuil :

⁴⁴⁵ Eduardo RIPOLL PERELLÓ, « Las pinturas rupestres de las Batuecas. Cartas de Don Juan Cabré al Abate H. Breuil », art. cité, p. 405-406 (lettre n° 2).

⁴⁴⁶ Juan CABRÉ AGUILÓ, « La montaña escrita de Peñalba », *BRAH*, 56, 4, 1910, p. 241-280.

⁴⁴⁷ Pierre PARIS, « Archäologische Funde im Jahre 1911. L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1910-Mai 1912 », art. cité, p. 410-411 : « Je ne signale qu'en passant l'étrange enchevêtrement de dessins, de signes, d'inscriptions que M. Cabré a relevés sur les rochers de Peñalba, dans la province de Teruel, et que j'annonçais par allusion il y a deux ans. M. Cabré a publié cet ensemble dans le Boletín [*sic*] de l'Académie de l'Histoire avec beaucoup de soin, mais aussi en faisant une trop large part à l'hypothèse, et M. Albertini, membre de l'École française d'Espagne, l'a étudié à son tour, et le rapport qu'il m'a adressé sur sa mission est d'une telle prudence, et cette prudence paraît si légitime, que je me contente de signaler ici la station où, c'est tout ce que l'on peut dire de certain, parmi beaucoup de traces de civilisations mal définies, plus ou moins anciennes, se distinguent avec précision de curieux graffiti romains ».

⁴⁴⁸ Eugène ALBERTINI, « Rapport à M. le Directeur de l'École française d'Espagne sur une mission à Peñalba (Teruel) », *BH*, 14, 2, 1912, p. 197-202.

⁴⁴⁹ Fidel FITA COLOMÉ, « Noticias », *BRAH*, 55, 6, 1909, p. 544.

⁴⁵⁰ Eugène ALBERTINI, « Rapport à M. le Directeur de l'École française d'Espagne sur une mission à Peñalba (Teruel) », art. cité, p. 197.

Ya me ha visitado el Sr. Albertini que ha quedado entusiasmado de mis descubrimientos; me he guardado mucho de decirle la procedencia de muchas cosas y advertirle supuesto que me lo preguntó: que como V. tenía mis relaciones para la publicación de dichas materias y la palabra que a V. había dado de darle la primacía para conocerlas, visitarlas y publicarlas.

Me pidió permiso para acompañarnos cuando V. venga; le contesté que ya le avisaría.

Puedo enseñar a Cartailhac cuando venga a verme las pinturas y permitirle que haga una relación en sus lecciones⁴⁵¹?

Que retenir de ces deux lettres adressées par Juan Cabré à Henri Breuil ? Il a vraisemblablement refusé de collaborer plus étroitement avec Eugène Albertini, jeune membre de l'EHEH entre 1909 et 1912, et de publier sa découverte avec lui dans le *Bulletin hispanique*. Ce dernier ne cherche pas à s'approprier une découverte faite par un autre⁴⁵². Faut-il voir dans ces documents, à la suite d'Eduardo Ripoll, l'expression d'une « rivalidad existente entre Cabré y algunos investigadores franceses en el estudio de la cultura ibérica⁴⁵³ » ? Certes, ces lettres témoignent de son patriotisme scientifique. Mais la raison profonde de l'attitude de Juan Cabré se situe ailleurs. Le fait qu'Eugène Albertini soit français est secondaire : en tant que jeune chercheur, il est un rival potentiel. Pour son confrère espagnol en recherche de reconnaissance et occupé à se construire une stature scientifique, il s'agit avant tout de préserver sa complète autonomie d'action sans partager avec qui que ce soit le mérite de la découverte, à l'exception de ceux qui, en raison de leur prestige, sont susceptibles de participer à sa reconnaissance comme un professionnel de l'archéologie. De là le respect qu'il manifeste envers Henri Breuil et Émile Cartailhac, pourtant français. De fait, Juan Cabré collabore au même moment avec Henri Breuil pour l'étude des peintures rupestres de Las Batuecas où il s'est rendu sur les conseils du préhistorien français, lui-même informé de leur existence grâce à un article de Vicente Paredes y Guillén qui lui a été signalé, ainsi qu'à Émile Cartailhac, par Pierre Paris lui-même⁴⁵⁴. D'autre part, un an après l'écriture de ces lettres, Juan Cabré cosigne avec Henri Breuil un travail sur les motifs de la céramique peinte d'Aragon qui est publié dans le troisième fascicule de la revue bordelaise⁴⁵⁵. Ce que donnent à voir ces lettres tient donc avant tout de la mise en œuvre, de la part de Juan Cabré, d'une stratégie de carrière inscrite dans le cadre d'une pratique transnationale de l'archéologie préhistorique.

⁴⁵¹ Eduardo RIPOLL PERELLÓ, « Las pinturas rupestres de las Batuecas. Cartas de Don Juan Cabré al Abate H. Breuil », art. cité, p. 407 (lettre n° 5).

⁴⁵² Il précise, à la fin de son rapport : « M. Cabré m'a fort obligeamment guidé dans ces stations qu'il connaît très bien [...]. Il ne serait pas étonnant que les plus étranges parmi les figures gravées à Peñalba fussent éclaircies un jour par les documents que M. Cabré continuera à recueillir autour de Calaceite » : Eugène ALBERTINI, « Rapport à M. le Directeur de l'École française d'Espagne sur une mission à Peñalba (Teruel) », art. cité, p. 202.

⁴⁵³ Eduardo RIPOLL PERELLÓ, « Las pinturas rupestres de las Batuecas. Cartas de Don Juan Cabré al Abate H. Breuil », art. cité, p. 406, n. 18.

⁴⁵⁴ VICENTE PAREDES Y GUILLÉN, « De la Sociedad Excursionista Extremeña y algo de Prehistoria de Extremadura », *Revista de Extremadura*, 11, 9, 1909, p. 418-427. Voir cat. BREUIL 16-12-1919 ; cat. CARTAILHAC 04-11-1909 ; *Autobiographie*, p. 253-254. L'étude correspondante sera publiée à la fin de la guerre par Henri Breuil, sans Juan Cabré avec lequel il s'était entre-temps brouillé : [Abbé] Henri BREUIL, « Les peintures rupestres de la péninsule ibérique. IX. La vallée peinte des Batuecas (Salamanca) », art. cité.

⁴⁵⁵ [Abbé] Henri BREUIL et Juan CABRÉ AGUILÓ, « Sur l'origine de quelques motifs ornementaux de la céramique peinte d'Aragon », *BH*, 13, 3, 1911, p. 253-269.

Préserver « le pacte de silence réciproque ». Le réseau pariséen à l'épreuve de la guerre

L'équilibre atteint en Espagne entre 1911 et 1914, alors que l'on passe du *libéralisme archéologique* à une *archéologie nationalisée*, est mis à l'épreuve par l'expérience de la guerre. Plus que jamais, Pierre Paris doit faire usage de ses talents de diplomate afin de défendre les intérêts de l'École des hautes études hispaniques. Celle-ci se trouve mêlée à des conflits de personnes rendus plus aigus par l'engagement de chacun dans la propagande en faveur de l'un des deux camps en présence. Les facteurs qui interviennent dans le développement des tensions qui touchent le réseau pariséen sont donc à la fois scientifiques et extrascientifiques. Outre Pierre Paris, Henri Breuil, Juan Cabré Aguiló et son protecteur, Enrique de Aguilera y Gamboa, XVII^e marquis de Cerralbo (1845-1922), sont les principaux acteurs de cette histoire [FIG. 350]⁴⁵⁶. À la veille de la guerre, ce dernier est devenu une figure incontournable de l'archéologie espagnole. Ses fouilles dans le Haut-Jalón, où sa famille est propriétaire d'un domaine à Santa María de Huerta⁴⁵⁷ (qui est, avec l'hôtel particulier que le marquis s'est fait construire dans le quartier madrilène d'Argüelles, le symbole de son pouvoir économique et social), ont révélé des sites allant du paléolithique à l'époque romaine (principalement Torralba et Arcobriga) ; les cinq volumes manuscrits – non publiés – de ses *Páginas de la Historia Patria por mis excavaciones arqueológicas* lui ont valu de recevoir le prix Martorell en 1911 [FIG. 351, 352]⁴⁵⁸. Le marquis de Cerralbo contrôle aussi des institutions stratégiques en matière de recherche archéologique⁴⁵⁹. Il dirige la Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas (CIPP), rattachée à la JAE ; après avoir participé à la rédaction de la loi sur les fouilles de 1911 (comme sénateur), il devient vice-président de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades (JSEA), l'institution chargée de faire appliquer cette loi, en particulier d'accorder ou de refuser les demandes de fouilles qui lui sont

⁴⁵⁶ Sur le marquis de Cerralbo, voir, parmi une abondante bibliographie : Magdalena BARRIL VICENTE, « Enrique de Aguilera y Gamboa, XVII marqués de Cerralbo », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 187-196 ; MUSEO CERRALBO, *El Marqués de Cerralbo*, Madrid, Ministerio de Cultura, 2007 ; Carmen JIMÉNEZ SANZ, s. v. « Enrique de Aguilera y Gamboa », DBE, 2018, en ligne sur <https://dbe.rah.es/biografias/5373/enrique-de-aguilera-y-gamboa>.

⁴⁵⁷ Gabriela POLAK, « El palacio de Santa María de Huerta (Soria) y el Legado Documental de la familia Cabré en la Universidad Autónoma de Madrid (UAM) », CuPAUAM, 39, 2013, p. 271-291.

⁴⁵⁸ [Enrique de AGUILERA Y GAMBOA] Marquis de CERRALBO, *El Alto Jalón. Descubrimientos arqueológicos. Discurso por el Excmo. Sr. Don Enrique de Aguilera y Gamboa, Marqués de Cerralbo, leído en la Junta pública del 26 de diciembre de 1909*, Madrid, Establecimiento tipográfico de Fortanet, 1909 ; ID., *Arcóbriga (Monreal de Ariza, Zaragoza)*, éd. par Miguel BELTRÁN LLORIS, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 1987. Sur l'œuvre du marquis et sa pratique archéologique sur le terrain, voir Rebeca C. RECIO MARTÍN et Cecilia CASAS DESANTES, *Miradas. Páginas de la Historia. Una obra inédita*, Madrid, Museo Cerralbo, Subdirección General de Museos Estatales, 2012 ; Rebeca C. RECIO MARTÍN, « La práctica arqueológica en las excavaciones del marqués de Cerralbo: los fondos documentales y bibliográficos del Museo Cerralbo », dans Mariano AYARZAGÜENA SANZ, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Jesús SALAS ÁLVAREZ (éd.), *150 años de historia de la arqueología: teoría y método de una disciplina*, Madrid, Sociedad Española de Historia de la Arqueología, coll. « Memorias de la Sociedad Española de Historia de la Arqueología » (3), 2017, p. 503-520. L'année où le marquis remporte le prix Martorell, Émile Cartailhac est membre du jury. Voir cat. CARTAILHAC 31-03-1912.

⁴⁵⁹ Magdalena BARRIL VICENTE et M.^a Luisa CERDEÑO, « El Marqués de Cerralbo: un aficionado que se institucionaliza », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Margarita DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997, p. 515-527.

adressées⁴⁶⁰. Si la présidence de cet organisme est confiée à un ancien ministre de l'Instruction publique et académicien, le marquis est en réalité l'homme fort de la JSEA.

Pierre Paris a toujours maintenu des relations très cordiales avec le marquis de Cerralbo qui a séjourné aux Eyzies et peut-être même à Beyssac comme nous l'avons vu. En avril 1911, le marquis le reçoit à Santa María de Huerta pour lui montrer le résultat de ses fouilles ainsi qu'il l'explique à Émile Cartailhac :

Mr. Breuil est parti pour Bordeaux, Bayonne et Santander, et il sera à Madrid pour le 22 et aussi Mr. Pierre Paris et je crois nous irons [*sic*] à Sta María de Huerta le 25 pour rester là 3 jours et faire voir à Mr. Pierre Paris mes découvertes d'Arcobriga ; l'Assemblée ibérique avec la pierre de sacrifices humaines⁴⁶¹ ; quelques nécropoles [*sic*] et Torralba⁴⁶².

Ce séjour a lieu du 27 au 29 avril 1911. Alors qu'il réalise une mission scientifique en Méditerranée occidentale, Pierre Paris passe trois jours à Santa María de Huerta en compagnie du marquis de Cerralbo et de sa belle-fille, Amelia del Valle y Serrano, marquise de Villa-Huerta⁴⁶³, d'Henri Breuil, d'Hubert Schmidt, de Paul Wernert, d'Eugène Albertini et d'Hermilio Alcalde del Río [FIG. 353-355]⁴⁶⁴. En mai, alors qu'il poursuit sa mission en Méditerranée, Pierre Paris écrit depuis Tunis au marquis pour le remercier de son hospitalité ; il en profite pour lui adresser une longue note sur les consignes qu'il a recueillies auprès d'Alfred Merlin (1876-1965), directeur du service des Antiquités de Tunisie, au sujet de l'enlèvement et du remontage des mosaïques, une technique qui pourrait être mise en œuvre à Arcobriga⁴⁶⁵. Dans le même temps, Pierre Paris contribue à la diffusion internationale des travaux du

⁴⁶⁰ Sur le rôle du marquis dans l'élaboration de cette législation, voir Marco de la RASILLA VIVES et David SANTAMARÍA ÁLVAREZ, « La institucionalización de la arqueología prehistórica en España durante el primer tercio del siglo XX », art. cité, p. 118-122.

⁴⁶¹ La « piedra » ou « pila de sacrificios » est une pierre en partie évidée dans sa partie supérieure et présentant une série de canaux creusés dans le même bloc. L'édifice (avec plusieurs salles) associé à cette pierre est interprété par le marquis de Cerralbo comme un espace politico-religieux, un temple ou le siège d'une Assemblée ibérique. Selon lui, cette pierre aurait été utilisée pour réaliser des sacrifices humains lors des fêtes annuelles de purification que les Celtibères célébraient au solstice d'été. Parmi les illustrations de sa publication, celle de la page 155 représente la pierre sur laquelle un homme a pris place pour figurer la position de la victime. Voir [Enrique de AGUILERA Y GAMBOA] Marquis de CERRALBO, *El Alto Jalón*, ouvr. cité, p. 139-148, 155. Pierre Paris n'est guère disposé à accepter les conclusions du marquis. Dans l'un de ses comptes rendus relatifs à l'actualité archéologique en Espagne, il se permet ainsi « de lui conseiller un peu de prudence » dans ses interprétations. Voir Pierre PARIS, « Archäologische Funde im Jahre 1909. L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1908-Mai 1910 », art. cité, p. 311 ; Id., « L'archéologie en Espagne et en Portugal (mai 1908-mai 1910) », *BH*, 13, 1, 1911, p. 28, ainsi que cat. CARTAILHAC 08-06-1910 ; cat. BREUIL 14-05-1910.

⁴⁶² Lettre du marquis de Cerralbo à Émile Cartailhac, 03-04-1911, AMT, 92Z-155/5. Voir aussi cat. CERRALBO 28-03-1911, 04-04-1911.

⁴⁶³ La marquise est née du premier mariage d'Inocencia Serrano Cerver (1816-1896), l'épouse du marquis de Cerralbo, avec un homme politique espagnol, Antonio del Valle y Angelín. Henri Breuil a laissé un portrait peu flatteur de ces deux femmes : « L'histoire de ce mariage me fut contée sommairement par Cabré : le marquis de Cerralbo courtisait la fille et tomba gravement malade à Sa. Maria de Huerta ; la mère le soigna tant et si bien que ce fut elle qui se fit épouser. Celle-ci était si laide de visage que jamais ni portrait ni photo (sauf voilée) n'en furent faits [l'information est fautive]. Du reste sa fille n'était pas plus jolie. À la mort de sa mère, elle resta avec son ex-fiancé et beau-père ; elle tenait la maison et y parlait haut ; elle n'avait aucun esprit ni culture, et je n'ai jamais compris comment un homme beau, distingué et cultivé comme le Marquis avait pu charger sa vie de deux laiderons » (*Autobiographie*, p. 297).

⁴⁶⁴ Outre les photographies qui sont conservées, Henri Breuil donne les noms des invités : *Dates & itinéraires* I, p. 43.

⁴⁶⁵ Cat. CERRALBO 23-05-1911.

marquis de Cerralbo à travers les chroniques relatives à l'actualité archéologique en Espagne qu'il publie dans l'*Archäologischer Anzeiger* et le *Bulletin hispanique* [FIG. 356-358]⁴⁶⁶. Les excursions (Marcellin Boule, Émile Cartailhac et Joseph Déchelette⁴⁶⁷ seront eux aussi reçus à Santa María de Huerta), les publications et les correspondances témoignent donc d'une rapide circulation des savoirs et des échanges transnationaux qui animent la communauté scientifique d'avant-guerre. Ils illustrent d'autre part les liens étroits et fluides établis entre de multiples réseaux savants : celui qui gravite autour du marquis de Cerralbo et de Juan Cabré, celui de l'École des hautes études hispaniques (Pierre Paris et Eugène Albertini), celui de l'Institut de paléontologie humaine de Paris (Henri Breuil, Marcellin Boule) et, plus largement, celui des préhistoriens français (Émile Cartailhac, Joseph Déchelette).

À l'été 1914, la guerre brise cette dynamique. C'est le constat que dresse l'historien Franz Cumont depuis son poste d'observation bruxellois : « Le fragile réseau de sympathies que des services réciproques avaient tissé à travers le monde a été brusquement déchiré⁴⁶⁸ ». En raison de la neutralité, la situation est nécessairement différente en Espagne. De fait, l'action de Pierre Paris vise précisément à éviter qu'une telle déchirure ne se produise. S'il est vrai que de nombreux intellectuels et scientifiques espagnols ont apporté leur soutien au camp des Alliés, le marquis de Cerralbo prend quant à lui fait et cause pour les Empires centraux. En raison de la position de pouvoir qu'il occupe au sein des institutions scientifiques espagnoles, Pierre Paris ne peut se permettre de rompre avec celui qui contrôle la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades. Dès l'hiver 1914-1915, le directeur de l'École des hautes études hispaniques se trouve donc face à une équation difficile à résoudre : œuvrer ouvertement en faveur de la propagande pro-Alliés tout en parvenant à préserver des relations cordiales avec le réseau Cerralbo. Si l'habileté et le tact dont sait faire preuve Pierre Paris sont un atout indéniable – ils lui permettent d'évoluer avec une certaine aisance dans des milieux sociaux et politiques très différents –, il doit aussi compter avec des contraintes qui lui sont imposées par les circonstances et par certains de ses collaborateurs, à commencer par Henri Breuil dont nous avons souligné le rôle stratégique auprès du directeur de l'École au cours des années 1915 et 1916.

Les choix idéologiques du marquis de Cerralbo pendant la guerre sont liés à son engagement politique. Enrique de Aguilera y Gamboa n'est pas seulement un archéologue actif, il est aussi la figure de proue du parti carliste. Traversé par de fortes tensions internes, ce

⁴⁶⁶ Pierre PARIS, « Archäologische Funde im Jahre 1909. L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1908-Mai 1910 », art. cité, p. 296-311 ; Id., « Archäologische Funde im Jahre 1911. L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1910-Mai 1912 », art. cité, p. 410 ; Id., « Archäologische Funde im Jahre 1913. Spanien und Portugal (Mai 1912-Mai 1914) », art. cité, p. 317-318, republié en partie dans « L'archéologie en Espagne et en Portugal (mai 1908-mai 1910) », art. cité, p. 16-28 ; Id., « L'archéologie en Espagne et en Portugal », *BH*, 15, 1, 1913, p. 7-8. Voir également Joseph DÉCHELETTE, « Les fouilles du marquis de Cerralbo », *CRAI*, 56, 6, 1912, p. 433-443. Le 23 octobre 1912, le marquis présente lui-même ses travaux devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres : [Enrique de AGUILERA Y GAMBOA] Marquis de CERRALBO, « Fouilles en Celtibérie (Espagne) », *CRAI*, 56, 7, 1912, p. 525-530.

⁴⁶⁷ Sur Joseph Déchelette et l'Espagne, voir Gonzalo RUIZ ZAPATERO, « La construcción de la Protohistoria española (1861-1932) y la obra de Joseph Déchelette », dans Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (éd.), *La construction d'une archéologie européenne (1865-1914). Colloque en hommage à Joseph Déchelette*, Drémil-Lafage, Éditions Mergoïl, coll. « Archives & histoire de l'archéologie » (1), 2019, p. 191-218.

⁴⁶⁸ Cité dans Corinne BONNET, « Le tissu scientifique à l'épreuve de la Grande Guerre : le cas des réseaux de correspondance de Franz Cumont », dans Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (éd.), *La construction d'une archéologie européenne (1865-1914). Colloque en hommage à Joseph Déchelette*, Drémil-Lafage, Éditions Mergoïl, coll. « Archives & histoire de l'archéologie » (1), 2019, p. 311.

mouvement politique est apparu dans les années 1830. Traditionaliste, catholique, patriote et légitimiste, il revendique le trône pour la branche aînée des Bourbons d'Espagne incarnée par don Carlos de Borbón Austria-Este (1848-1909) puis par son fils, don Jaime de Borbón y Borbón-Parma (1870-1931). Le marquis de Cerralbo milite dans les rangs du carlisme depuis 1869. Il entre en contact avec don Carlos grâce au secrétaire de ce dernier, Francisco Martín Melgar (1849-1926). Engagé activement en politique (il est sénateur à partir de 1885), le marquis de Cerralbo est nommé délégué officiel de don Carlos en Espagne en 1890. Il est donc le chef du parti carliste et a pour mission de le réorganiser, de le développer et de le moderniser, devenant ainsi une figure emblématique du *carlismo nuevo*. En 1888, il fait partie de ceux qui impulsent la création du journal *El Correo Español*, l'organe officiel du parti. À la fin de l'année 1899, des désaccords et les tensions internes le poussent à démissionner. Il revient toutefois à la politique après la mort de don Carlos, en 1909. En 1912, le nouveau prétendant, don Jaime, lui confie la présidence de la Junta Superior Central Tradicionalista. Une fois encore, le marquis de Cerralbo est à la tête du parti carliste. En 1919, les dissensions à l'intérieur du parti le poussent à abandonner la politique : la ligne germanophile adoptée par le marquis et Juan Vázquez de Mella pendant la guerre est publiquement condamnée par un don Jaime qui se déclare ouvertement – et tardivement – alliadophile [FIG. 359]⁴⁶⁹.

Dès 1915, l'action en faveur de la propagande entreprise par l'Institut français de Madrid provoque des heurts avec le parti carliste et son chef. Henri Breuil se souvient :

Il [le marquis] était le plus germanophile des Espagnols, rêvait de devenir correspondant de l'Académie de Berlin et d'entrer à cheval dans Paris, à côté du kaiser. Les journaux carlistes étaient furieusement "boches", malgré les efforts de Mella, autre grand carliste, pour les freiner et les avertir que Don Carlos [*sic* : il s'agit en fait de don Jaime] n'était pas germanophile⁴⁷⁰.

Les conférences de propagande organisées par Pierre Paris et Henri Breuil sont bientôt la cible de la presse carliste :

Le premier acte de mes nouvelles fonctions avait été ma conférence sur l'Idolâtrie de la Force en Allemagne. Je l'avais rédigée en français, et P. Paris la donna à traduire à un jeune homme assez misérable qui s'empressa d'en apporter, moyennant finance, sans doute, un exemplaire au Marquis de Cerralbo, c'est-à-dire aux Allemands. Dès le lendemain, le journal du Marquis m'attaqua violemment et m'accusa de manquer à mes devoirs d'hospitalité à l'égard de l'Espagne. L'article était signé d'un familier du Marquis, el conde de Doña Marina. Ce fut, cette fois, la rupture absolue entre Cerralbo et moi, et nous ne nous sommes plus jamais écrit⁴⁷¹.

Ces lignes sont rédigées bien des années après les faits, d'où un certain nombre d'approximations. En juin 1915, à la suite de la conférence donnée par l'abbé Breuil à Madrid le 19

⁴⁶⁹ Consuelo SANZ-PASTOR Y FERNÁNDEZ DE PIEROLA, « El marqués de Cerralbo, político carlista », *RABM*, 76, 1, 1973, p. 231-270 ; Jordi CANAL, « La revitalización política del carlismo a finales del siglo XIX: los viajes de propaganda del Marqués de Cerralbo », *Studia Zamorensia*, 3, 1996, p. 243-272 ; Agustín FERNÁNDEZ ESCUDERO, *El marqués de Cerralbo. Una vida entre el carlismo y la arqueología*, Madrid, Ediciones de La Ergástula, 2015.

⁴⁷⁰ *Autobiographie*, p. 400.

⁴⁷¹ *Autobiographie*, p. 405.

mai⁴⁷², José Pascual de Liñán y Eguizábal, comte de Doña Marina (1858-1934), dénonce les actions de l'Institut français en faveur des Alliés en les présentant comme contraires à la neutralité du pays. Son article, qui paraît d'abord dans *El Regional* de Calatayud avant d'être à nouveau publié par *El Correo Español* – ce qui lui donne une plus grande audience –, implique directement Henri Breuil :

Existe en Madrid, con el título de Instituto francés, un colegio que, á lo que parece, se ha convertido en foco de la oposición á nuestra neutralidad en el conflicto europeo. [...] El abate Breuil es un señor sacerdote muy simpático, muy fuerte, muy laborioso, muy espeleólogo y muy francés... [...] Pasa el señor abate grandes temporadas en España, donde ha sabido granjearse muchos y poderosos amigos y valedores, á quienes, podemos asegurarlo, no ha de ser grata la campaña á que, por lo visto, se dedica ahora [la référence au marquis de Cerralbo est évidente], y de que da testimonio la tal conferencia sobre *La idolatría de la fuerza en Alemania y sus consecuencias*, en la que, faltando á las reglas de la sindéresis, y abusando de la hospitalidad, se trata de ofender á la noble y generosa nación alemana personificándola en Nietzsche, que es lo mismo que si á nosotros se nos ocurriese personificar á Francia en la mueca de Voltaire, en las impiedades de Renan ó en las groserías de Zola. [...] La fuerza... ¡La fuerza!... He aquí una de esas voces, semejante á la de Libertad, de que se abusa tanto. Cuando la fuerza, la coacción, está, como en Alemania, al servicio del Derecho, es el brazo omnipotente de Dios nuestro Señor, ejecutor de sus justicias⁴⁷³.

Henri Breuil répond directement au comte en lui envoyant un exemplaire du texte de sa conférence accompagné d'un mot : « À Mr. le Comte de Doña-Marina, pour qu'il s'informe avec plus d'exactitude, et de ma propre conférence et de la pensée des assassines [*sic*] dont il se fait le complice, ainsi que son parti. Vive la Belgique martyre !⁴⁷⁴ ». Cet épisode n'a rien d'anecdotique. Il est à l'origine de la rupture entre Henri Breuil et le marquis de Cerralbo comme en témoigne une lettre conservée dans les archives du Museo Cerralbo. En filigrane, elle laisse entrevoir le rôle de médiateur qui est celui de Pierre Paris, sans doute soucieux d'éviter un éclat. Il nous a paru utile d'en donner une transcription complète :

Monsieur le Marquis,

M. Paris m'a informé de divers détails de votre récente conversation à mon sujet, ainsi que de vos plaintes relatives à mon attitude expectante à votre égard.

Il m'a également dit la manière dont vous lui avez rapporté l'incident de l'article du comte de Doña-Maria [*sic*]. Si vous lui avez bien dit, comme il l'a compris, que l'envoi, avec épigramme, de ma brochure à ce monsieur, avait motivé les termes dont il s'est servi à mon égard, votre mémoire a exactement renversé l'ordre des successions.

Lorsque l'article du "Correo" a paru, j'avais seulement déposé, par courtoisie, et malgré l'opposition de nos idées, un exemplaire de ma conférence en hommage à votre domicile. Je n'en attendais aucun accusé de réception, ni aucun incident. Je n'avais fait que mon devoir tant à l'égard de mon pays qu'au vôtre, et de même que je ne jugeais pas vos actes politiques, publics et communs, je n'avais pas à être jugé, surtout publiquement, dans ma conduite, par vous ou les vôtres.

⁴⁷² *Dates & itinéraires* I, p. 75.

⁴⁷³ José Pascual de LIÑÁN Y EGUIZÁBAL comte de DOÑA-MARINA, « No hay derecho. La Virgen del Pilar dice que no quiere ser francesa... », *El Correo español*, 26-06-1915, p. 1.

⁴⁷⁴ L'information est rapportée dans un second article du comte : José Pascual de LIÑÁN Y EGUIZÁBAL comte de DOÑA-MARINA, « Contra una injusticia. La Virgen del Pilar dice: que no quiere ser francesa », *El Correo español*, 05-07-1915, p. 2.

C'est ce qu'a fait le C^{te} de Doña Marina, dans un texte où il se donne, sans vous nommer, comme votre interprète, me déclare que j'ai manqué à mes devoirs à votre égard en faisant des conférences sur l'Allemagne, et à mes obligations d'hospitalité à l'égard de l'Espagne. Il me traite aussi de blasphémateur, etc. –

Préférant ma liberté d'action et de conscience à quoi que ce soit de la part de hauts protecteurs ayant la prétention de juger mes actes patriotiques, et me libérant de la réserve que j'avais jusque-là gardé à l'égard de votre parti qui rompait le premier publiquement le "pacte de silence réciproque"... j'ai adressé alors et alors seulement (de nombreux témoins (MM. Lantier, Mousset, Sicart) peuvent en témoigner) à M. de Doña Marina une brochure avec la dédicace suivante, expression de mon indignation : "... afin qu'il puisse s'informer plus exactement des idées qui sont exposées dans ma conférence [car il la défigurait avec une indigne mauvaise foi] et qui ont court chez les assassins, dont vous et votre parti vous êtes faits les complices". J'ai adressé cela chez vous, le lendemain du jour où le Correo a publié l'article. Le surlendemain, je partais pour la France. L'article du Correo étant reproduit d'un autre journal de Calatayud, il s'est écoulé au moins 10 jours entre la publication de M. Doña Marina et ma réponse privée à celui-ci. J'avais exprimé, avant de connaître cet article, à M. Cabré, lequel m'en avait dit quelque chose de vague, mon intention d'aller vous saluer avant mon départ. Je connaissais cependant votre interview de Germania, actuellement entre les mains de l'Institut de France⁴⁷⁵. Je consentais donc à poursuivre des relations scientifiques avec le chef d'un parti ennemi de mon pays bien que d'une nation neutre.

Le blâme émis – apparemment de votre part – sur ma conduite patriotique a rendu tout rapport direct impossible, – du moins tant que dureront les circonstances de guerre –, sauf au cas où vous m'auriez fait connaître

1° que vous n'avez pas chargé M. de Doña-Marina de publier sur facture.

2° que vous blâmez sa publication, en tant que celle-ci a jugé ma conduite (manque à mes relations et à l'hospitalité de l'Espagne) – je ne parle pas des idées elles-mêmes, qui sont libres.

3° que vous reconnaissez qu'au moment où l'article a paru je n'avais pas mérité ces reproches de caractère personnel, et qu'à aucun moment, je ne dois à des personnes étrangères, le moindre compte de ce que je puis faire, soit spontanément soit par ordre dans un but favorable à mon pays, du moment que je ne m'immisce pas dans les questions intérieures du vôtre, chose que je n'ai fait qu'une fois, par cette dédicace, et comme représailles.

Si vous voulez bien me faire savoir cela, qui n'engage en rien vos opinions politiques, je considérerai l'incident comme solutionné et serai heureux d'aller vous saluer et parler de questions archéologiques, à condition toutefois que je ne rencontre pas chez vous, lorsque j'irai, le germanolâtre transi M. de Doña Marina, qui n'existe plus pour moi que comme un ennemi forcené de mon pays.

Il est inutile de vous dire que le différent scientifique actuel n'a joué aucun rôle dans ma détermination de ne pas franchir votre seuil jusqu'à éclaircissement du litige. Agir autrement serait descendre du rôle qui est le mien, et consentir à descendre à celui de "client" ayant à

⁴⁷⁵ Il s'agit vraisemblablement de la revue *Germania. Revista de confraternidad hispano-alemana*. Publiée à Barcelone entre les mois de mars 1915 et novembre 1918, elle est l'une des principales feuilles germanophiles en Espagne pendant la guerre. Nous n'avons pas retrouvé le texte de l'entretien dont il est question. Salomon Reinach y fait lui aussi référence dans le compte rendu qu'il publie sur le livre de Juan Cabré (avec un prologue du marquis de Cerralbo), *El arte rupestre en España* : « Le marquis de Cerralbo a parlé avec émotion de notre cher ami Déchelette, qu'il a qualifié de héros ; celui qui a écrit ces lignes, correspondant de l'Institut de France, est-il le même *hidalgo* dont on trouve la photographie en tête de la Revue *Germania* (3 avril 1915), avec cette légende : *Elocuentes manifestaciones para "Germania"* » *del Excmo Sr. Marqués de Cerralbo ?* » (Salomon REINACH et Edmond POTTIER, « Bibliographie », *RA*, 5^e série, 2, 1915, p. 383). En précisant que ce texte est « actuellement entre les mains de l'Institut de France », Henri Breuil adresse une menace à peine voilée au marquis de Cerralbo : son engagement en faveur de l'Allemagne risque de lui coûter son statut de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il semble que ce ne fut pas le cas : voir Paul MONCEAUX, « Éloge funèbre de M. le marquis de Cerralbo, correspondant étranger de l'Académie », *CRAI*, 66, 4, 1922, p. 318-319.

accepter des ordres ou des appréciations sur ce qu'il a à faire dans les circonstances où son pays est engagé, et [rat. = celui] cela, d'un ennemi de la France.

Veuillez, je vous prie, croire à l'expression de mes meilleurs souvenirs⁴⁷⁶.

La lettre est signée « H. Breuil. 10. Marqués de Ensenada ». Le ton du préhistorien est offensif et intransigeant, d'autant qu'au même moment des tensions l'opposent sur le terrain scientifique au marquis de Cerralbo et à Juan Cabré. Cet épisode provoque ainsi plus qu'un simple refroidissement des relations entre le réseau Cerralbo et celui de l'École des hautes études hispaniques. Pierre Paris, dans l'intimité des correspondances, ne cache pas son sentiment profond. Ainsi à l'occasion de la nouvelle année 1916 :

Je n'ai du reste rien de nouveau à vous dire, mon cher ami ; vous avez vu certainement le navet du bon Cabré⁴⁷⁷. Il est heureux que je ne sois pas compétent, car alors, qu'y verrais-je ? grand Dieu ! Je n'ai pas revu cette année notre illustre marquis ; il m'a envoyé sa carte, je lui ai écrit un mot. Mais je m'en tiens, jusqu'à nouvel ordre, à ce genre de politesses : c'est suffisant, n'est-ce pas⁴⁷⁸ ?

Le séjour d'avril 1911 à Santa María de Huerta était désormais bien loin. Quelques jours avant d'entreprendre ce voyage, Pierre Paris écrivait au marquis : « Je rapporterai de cette excursion, assurément, la matière d'une bien intéressante Promenade archéologique pour la seconde série que j'ai l'intention d'écrire⁴⁷⁹ ». Or la deuxième livraison des *Promenades archéologiques en Espagne* (1921) ne consacre aucun chapitre à l'œuvre du marquis de Cerralbo. Peut-être Pierre Paris a-t-il voulu marquer discrètement la condamnation de son engagement germanophile durant la guerre⁴⁸⁰, préférant intégrer à ce nouveau volume une étude relative à la collection du palais de Liria, propriété du duc d'Albe, alliophilique et ferme soutien des Français engagés dans le projet de construction de la Casa de Velázquez, « le plus courtois, comme il est le plus cultivé des très grands seigneurs⁴⁸¹ ». Il faudra attendre le volume – posthume – consacré aux Museo Arqueológico Nacional (conçu comme une troisième livraison des *Promenades*) pour que Pierre Paris publie un chapitre relatif à la collection léguée au musée par le marquis de Cerralbo après sa mort (1922) et dans lequel il rappellera l'œuvre « de ce grand seigneur archéologue⁴⁸² ».

Si Henri Breuil n'hésite pas à poser ses conditions pour accepter de maintenir des liens scientifiques avec le marquis de Cerralbo et fait montre d'une fermeté arrogante, Pierre Paris ne peut quant à lui entrer en conflit ouvert avec ce dernier. Son intérêt est au contraire

⁴⁷⁶ AMC, s. d. [juillet 1915], s. c.

⁴⁷⁷ Juan CABRÉ AGUILÓ, *El arte rupestre en España (regiones septentrional y oriental)*, Madrid, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (1), 1915.

⁴⁷⁸ Cat. BREUIL 04-01-1916.

⁴⁷⁹ Cat. CERRALBO 28-03-1911.

⁴⁸⁰ Rappelons que le chapitre qu'il consacre aux travaux d'Adolf Schulten à Numance fut publié en 1910 dans la première livraison.

⁴⁸¹ Pierre PARIS, *Promenades* 2, ouvr. cité, p. 255.

⁴⁸² Pierre PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée Archéologique National de Madrid*, Paris, Les Éditions d'art et d'histoire, 1936, p. 31. Sur cette collection, voir Gabriel BARTOLOMÉ BELLÓN, « La Sala Cerralbo del Museo Arqueológico Nacional. El sueño irrealizable de Enrique de Aguilera y Gamboa », dans Andrés CARRETERO PÉREZ, Concha PAPÍ RODES et Gonzalo RUIZ ZAPATERO (éd.), *Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Arqueología / IV Jornadas de Historia SEHA-MAN. Arqueología de los museos: 150 años de la creación del Museo Arqueológico Nacional*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2018, p. 997-1016.

de préserver autant que faire se peut le « pacte de silence réciproque » évoqué par Henri Breuil. Le 13 juillet 1915, alors qu'il est en vacances à Beyssac, il écrit à ce dernier : « Vous ne m'avez pas envoyé l'article du Correo, ni votre réponse. Si vous pouvez le faire, je vous en serai obligé, et je vous retournerai les documents⁴⁸³ ». De quelle réponse s'agit-il ? Peut-être du mot envoyé au comte de Doña-Marina, à moins qu'il ne s'agisse de la lettre adressée au marquis de Cerralbo. Pierre Paris est manifestement soucieux de connaître les détails de la polémique. Connaissant le tempérament de son ami préhistorien, sans doute veut-il savoir exactement ce qu'il en est de façon à agir pour limiter les conséquences de cet affrontement. Il souhaite, quoi qu'il en soit, ménager les susceptibilités. Ainsi, même si à l'occasion des vœux de la nouvelle année 1916 Pierre Paris affirme à Henri Breuil qu'il s'est contenté d'envoyer au marquis « un mot » et qu'il s'en est tenu « à ce genre de politesses », la lettre qu'il lui adresse se veut un signe d'apaisement et va au-delà de la simple courtoisie :

Il y a plusieurs jours que j'aurais voulu aller vous présenter mes vœux, ainsi qu'à Madame la Marquise de Villa Huerta, et je suis confus que vos aimables cartes m'aient devancé. Mais la santé de Madame Paris, fort souffrante depuis quelque temps, me confine au logis, et ces semaines sont pour moi si cruelles, puisqu'il y a un an que mes deux fils sont morts, que je n'ai le courage de porter nulle part mon deuil.

Vous ne doutez pas pourtant, Monsieur et illustre ami, qu'en dépit de la guerre et des froissements qu'elle entraîne, je ne reste très fidèle à la respectueuse affection et à la reconnaissance que je vous ai vouée⁴⁸⁴.

Or quelques semaines plus tard, le turbulent Henri Breuil suscite de nouvelles inquiétudes chez le directeur de l'École des hautes études hispaniques.

Depuis 1912, les relations entre Henri Breuil et Juan Cabré sont difficiles, le premier reprochant au second d'avoir manqué de loyauté à son égard en s'appropriant certaines de ses découvertes, le tout sur un fond de tensions opposant l'Institut de paléontologie humaine de Paris et la Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas (CIPP) pour contrôler les fouilles relatives à l'art rupestre en Espagne après le vote de la loi de 1911. Nous ne reviendrons pas sur les détails d'un conflit pour lequel Susana González Reyero et Arnaud Hurel ont proposé de commodités synthèses⁴⁸⁵. Il nous importe surtout de souligner le rôle joué par Pierre Paris – et les raisons de son intervention –, un aspect qui n'a jusque-là jamais été mis en évidence. Au début du mois de février 1916, le directeur de l'École des hautes études hispaniques prend connaissance d'un projet de compte rendu du livre de Juan Cabré, *El arte rupestre en España* (précédé d'un prologue du marquis de Cerralbo), qu'Henri Breuil souhaite publier dans la revue éditée par la Real Sociedad Española de Historia Natural, une société savante dont Eduardo Hernández-Pacheco (1872-1965), le chef des travaux

⁴⁸³ Cat. BREUIL 13-07-1915.

⁴⁸⁴ Cat. CERRALBO 02-01-1916.

⁴⁸⁵ Susana GONZÁLEZ REYERO, *Juan Cabré Aguiló y la construcción de la cultura ibérica*, ouvr. cité, p. 112-116 ; Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 238-241.

techniques et des publications de la CIPP, est le vice-président⁴⁸⁶. Les raisons de l'inquiétude de Pierre Paris sont très claires :

M. Pacheco m'a envoyé hier votre critique du livre de Cabré, en me priant de faire traduire le manuscrit que lui avait remis Lantier, car vous désirez qu'il soit publié en espagnol. Naturellement mon premier soin a été de vous lire, et je n'ai pas besoin de vous dire que cette lecture m'a vivement intéressé et amusé. Cependant, mon cher abbé, je viens vous demander de vouloir bien atténuer certaines vivacités à l'endroit du marquis ou du non moins innocent (?) Cabré. La raison est qu'en ce moment nous devons nous préoccuper d'éviter de froisser toutes les susceptibilités, et vous savez combien les espagnols sont chatouilleux. Ils ont toutes les oreilles dressées – même les plus longues – et même au point de vue scientifique, dans l'intérêt de nos relations scientifiques, de nos travaux et de nos recherches, nous devons prendre garde de les [rat. = froisser] blesser, et hésiter [rat. = même avant de tenir] avant de leur donner même les leçons les plus méritées.

Je crois qu'il y a moyen de dire les mêmes choses sur un ton un peu moins combatif, et si vous le voulez bien, nous allons [rat. = passer] prendre quelques exemples⁴⁸⁷.

Suivent quatre pages manuscrites dans lesquelles Pierre Paris reprend point par point les passages qui lui semblent les plus durs à l'encontre du marquis de Cerralbo et de Juan Cabré, en proposant à chaque fois une formule moins agressive. Au sujet de ce dernier, le directeur de l'École, qui sait très bien où sont ses intérêts, ajoute : « En ce qui concerne Cabré, il va sans dire que l'on a moins besoin de mettre des mitaines ; cependant je crois que vous devriez atténuer quelques vivacités, d'ailleurs très bien justifiées ». Les suggestions sont faites avec prudence et Pierre Paris veut manifestement éviter de réveiller la susceptibilité d'Henri Breuil. Il ne lui demande pas de modifier l'esprit de son compte rendu mais souhaite limiter les propos les plus polémiques et les atteintes personnelles afin que le débat porte davantage sur le contenu scientifique du livre de Juan Cabré. S'excusant de demander ainsi à son ami de revoir sa copie, il insiste à nouveau sur le sens de sa démarche :

Excusez-moi, mon cher ami, de vous écrire au sujet de ces choses qui ne me regardent pas. Vous avez eu sans doute vos raisons pour écrire ces phrases que je vous demande indiscrètement de modifier un peu ; mais j'ai pensé que vous ne m'en voudriez pas d'attirer votre attention sur quelques résultats fâcheux qu'une action un peu vive peut avoir maintenant ; ce n'est certainement pas vous qui en souffririez, et vous êtes bien au dessus de cela ; mais nous, qui vivons ici, et dont la situation n'est déjà pas bien commode, il est naturel que nous songions à bien des choses, et je ne doute pas que vous ne soyez disposé à tenir compte de ces quelques observations.

J'insiste d'ailleurs sur ce point que je vous écris proprio motu et que Pacheco n'a fait aucune objection à la publication intégrale.

Henri Breuil accepte d'atténuer la force de ses attaques contre Juan Cabré et le marquis de Cerralbo. Deux comptes rendus seront publiés, l'un en Espagne, le second en France⁴⁸⁸. Le

⁴⁸⁶ Depuis 1910, Eduardo Hernández-Pacheco occupe également la chaire de géologie de l'Univesidad Central et il dirige le département de géologie du Museo de Ciencias Naturales. Voir Josefina GÓMEZ MENDOZA, s. v. « Eduardo Hernández-Pacheco y Estevan », *DBe*, 2018, en ligne sur <https://dbe.rah.es/biografias/11797/eduardo-hernandez-pacheco-y-estevan>.

⁴⁸⁷ Cat. BREUIL 06-02-1916.

⁴⁸⁸ Cat. BREUIL 16-02-1916 ; [Abbé] Henri BREUIL, « Algunas observaciones acerca de la obra de D. Juan Cabré, titulada: *El Arte Rupestre en España* », *Boletín de la Real Sociedad Española de Historia Natural*, 16, 1916, p. 253-269 ; « [CR] Juan Cabré Aguiló. El arte rupestre en España (región septentrional y oriental) avec prologue du marquis de Cerralbo », *L'Anthropologie*, 27, 1916, p. 588-597.

tableau que nous avons élaboré, et qui permet de mettre en regard ces deux textes avec les corrections suggérées par Pierre Paris, confirme qu'Henri Breuil a bien tenu compte de ses recommandations, en particulier en ce qui concerne l'article publié en espagnol [ANN. 66]. En fin de compte, le ton belliqueux d'Henri Breuil et les attaques personnelles qui ponctuent ces deux travaux nuisent à l'efficacité et à la portée de son message comme le soulignera Eduardo Hernández-Pacheco⁴⁸⁹. Cette erreur, Raymond Lantier, qui se montre tout aussi critique envers le livre de Juan Cabré, ne la fera pas. Sa recension se situe strictement sur le terrain scientifique et se veut aussi nuancée que possible⁴⁹⁰.

Un collaborateur encombrant : Henri Breuil, l'EHEH et l'archéologie préhistorique

À la différence de Pierre Paris, Henri Breuil ne perçoit pas que l'équilibre entre savants espagnols et étrangers a changé et que ce contexte nouveau exige d'être pris en compte⁴⁹¹. L'intervention de Pierre Paris dans l'affaire du compte rendu a sans doute permis de limiter son impact négatif mais il n'est pas pour autant passé inaperçu. Membre de la Junta para Ampliación de Estudios dont il sera le président à la mort de Santiago Ramón y Cajal, Ignacio Bolívar y Urrutia (1850-1944) écrit à Ernest Mérimée le 11 juin 1916 :

Il semblerait que contrarié dans ses aspirations d'être l'arbitre dans les destins de la préhistoire espagnole M. Breuil soit en lutte pour se débarrasser de ses collègues et continuer à exercer la suprématie dans le champ de cette science de tant d'avenir en Espagne⁴⁹².

La correspondance d'Eduardo Hernández-Pacheco montre que l'agacement que suscite Henri Breuil n'est pas nouveau. Annonçant la création de la CIPP à l'un de ses correspondants belges, le préhistorien Aimé Rutot (1847-1933), le chef des travaux ajoute : « por esta razón M. Breuil no podrá por más tiempo considerarse el monopolizador de este género de estudios en España ». Dans une lettre au comte de la Vega del Sella (1870-1941) – collaborateur de la CIPP – datée du 1^{er} novembre 1913, il est encore plus explicite en parlant des savants français comme « nuestros conquistadores y civilizadores científicos⁴⁹³ ». Entre 1912 et 1916, Henri Breuil se met ainsi à dos les principales figures de l'archéologie préhistorique en Espagne.

⁴⁸⁹ Eduardo HERNÁNDEZ-PACHECO, *Prehistoria del solar hispano. Orígenes del arte pictórico*, Madrid, Real Academia de Ciencias Exactas, Físicas y Naturales de Madrid, coll. « Memorias de la Real Academia de Ciencias Exactas, Físicas y Naturales de Madrid » (20), 1959, p. 727-728.

⁴⁹⁰ En témoigne son appréciation d'ensemble : « Malgré de nombreuses imperfections qui dénotent une maîtrise insuffisante du sujet, ce livre n'en reste pas moins une intéressante et utile tentative de grouper à l'usage du grand public, et même des spécialistes, l'état actuel de nos connaissances sur la peinture préhistorique dans la péninsule » : Raymond LANTIER, « Chronique ibéro-romaine (1914-1915) », art. cité, p. 177.

⁴⁹¹ Sur ce contexte, appliqué plus particulièrement à l'archéologie préhistorique, voir José M.^a LANZAROTE GUIRAL, « Dangerous Intruder or Beneficial Influence? The Role of the *Institut de Paléontologie Humaine* in the Development of Prehistoric Archaeology in Spain (1900-1936) », *Complutum*, 24, 2, 2013, p. 33-42 ; Margarita DÍAZ-ANDREU, *Historia de la arqueología. Estudios*, Madrid, Ediciones Clásicas, 2002, chap. 5, en part. p. 108-113.

⁴⁹² Cité dans Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 240.

⁴⁹³ Ces deux lettres sont citées dans M.^a del Carmen MÁRQUEZ URÍA, « El conde de la Vega del Sella (1870-1941) y la Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas », dans José Manuel SÁNCHEZ RON (éd.), *1907-1987. La Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas 80 años después. Simposio Internacional, Madrid, 15-17 de diciembre de 1987*, vol. 2/2, Madrid, CSIC, coll. « Estudios sobre la ciencia » (5), 1988, p. 487.

Ces tensions placent Pierre Paris dans une situation délicate. Nous l'avons souligné, le directeur de l'École des hautes études hispaniques a toujours montré un intérêt certain pour l'art préhistorique auquel il a consacré plusieurs publications destinées au grand public et, depuis la création de l'EHEH, il souhaite recevoir un pensionnaire préhistorien et faire une place à cette spécialité. De là son intérêt pour les projets d'Henri Breuil autour de la lagune de la Janda, non loin de Baelo Claudia, une région explorée par ce dernier et Willoughby Verner en 1914⁴⁹⁴. Le 8 mai 1916, Pierre Paris adresse au marquis de Cerralbo, vice-président de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades [ANN. 67], une demande officielle pour fouiller plusieurs stations préhistoriques autour du village de Casas-Viejas [FIG. 360] ; il souhaite mener de front cette exploration et celle de Baelo à l'automne 1916⁴⁹⁵. Avant même que la JSEA ne traite officiellement sa demande, le marquis informe Pierre Paris que cette autorisation ne pourra lui être délivrée, Juan Cabré et Eduardo Hernández-Pacheco ayant déjà projeté de faire des fouilles dans cette zone. Pierre Paris accuse réception de cette information et répond au marquis sur un ton qui laisse transparaître son amertume :

je vous remercie vivement de vous être si vite occupé de ma demande de fouilles. Vous ne doutez pas, j'en suis sûr, que j'ignorais que mes amis Pacheco et Cabré eussent jeté leur dévolu sur toute cette région, *et même sur des monuments qu'ils ne connaissaient pas encore* [c'est nous qui soulignons]. Si je m'étais douté que je risquais de fouler un domaine gardé et de marcher sur leurs brisées, soyez assuré que je n'aurai pas adressé cette demande à la Junta, que je prie de m'excuser en invoquant mon ignorance.

Je sais trop d'ailleurs, Monsieur et illustre ami, quelle a été et quelle est toujours votre bienveillance à mon égard et à l'égard de mes jeunes collaborateurs pour vous témoigner autre chose que ma respectueuse et fidèle reconnaissance⁴⁹⁶.

Les archives de la JSEA permettent d'en savoir un peu plus sur ce projet. L'avis émis le 14 juillet nous apprend que Pierre Paris (le nom d'Henri Breuil comme personnalité associée n'apparaît pas), dans une lettre accompagnée de deux plans et d'une photographie – non conservés –, se propose de fouiller un groupe de dix dolmens « y otros monumentos » sur le site du Llano de la Jata (El Aciscar, Facinas), ainsi qu'onze autres dolmens situés sur la commune de Casas-Viejas (le document parle de « la Vega del Celemín en el llano vecino del Tajo de las Figuras »). Le rapport précise que cette région a déjà fait l'objet d'une exploration par Juan Cabré et Eduardo Hernández-Pacheco en 1913, que ces derniers ont adressé à la JSEA une nouvelle demande « con anterioridad a la instancia del Sr Paris » et que le 16 juin un ordre royal les a autorisé à entreprendre des fouilles. Conformément à ce que le marquis de Cerralbo avait écrit à Pierre Paris, la Junta propose donc de rejeter sa demande, une décision ratifiée par les services du ministère de l'Instruction publique le 28 juillet 1916⁴⁹⁷.

⁴⁹⁴ [Abbé] Henri BREUIL et Willoughby VERNER, « Découverte de deux centres dolméniques sur les bords de la Laguna de la Janda (Cadix) », art. cité.

⁴⁹⁵ Cat. CERRALBO 08-05-1916.

⁴⁹⁶ Cat. CERRALBO 18-05-1916.

⁴⁹⁷ AGA, carton 31/1035 (liasse 10143, dossier 40).

Pierre Paris semble considérer, sans être catégorique, que les raisons invoquées par le marquis de Cerralbo sont un simple prétexte et que la rivalité entre Henri Breuil et les préhistoriens espagnols est la cause véritable du refus qu'on lui a opposé⁴⁹⁸ :

En revenant de mon beau voyage académique⁴⁹⁹ – dont le succès a été aussi grand que le charme, – je trouve une lettre de notre illustre marquis, m'informant avec regret que la Junta n'a pu m'accorder l'autorisation de fouilles demandée, parce que toute la région préhistorique en question a été concédée à Pacheco et à Cabré.

Qu'y a-t-il là dessous, je n'en sais rien. C'est peut-être la première conséquence de vos démêlés scientifiques avec qui vous savez. Ce ne sera pas sans doute la dernière. Je regrette surtout cette réponse pour ce que je crains de voir par derrière, et aussi parce que Vallois se faisait une joie de travailler avec vous dans ce beau pays. [...]

[En PS :] Surtout, je vous en prie, ne faites pas de raffut à propos de cette petite affaire, qui n'en vaut pas la peine, et à propos de laquelle votre nom n'a pas paru. Contentez-vous, si vous le jugez bon, de publier promptement vos notes et vos croquis sur les dolmens et les habitations⁵⁰⁰.

Quelques semaines plus tard, ses doutes ne se sont pas atténués : « Pour l'affaire des fouilles, nous en reparlerons. Je suis sûr que c'est à cause de vos histoires qu'on nous les a refusées. C'est très fâcheux, mais qu'y faire ? Nous sommes tenus à une grande prudence⁵⁰¹ ». Pierre Paris a-t-il raison de se montrer aussi suspicieux ? Nous en sommes réduits à de simples conjectures. Il est vrai que Juan Cabré et Eduardo Hernández-Pacheco ont travaillé dans cette région en 1913. Mais leurs recherches se sont concentrées exclusivement sur l'étude de l'art rupestre (grottes ornées du Peñón del Tajo de las Figuras, les grottes del Arco, Cimeras, de los Ladrones, Ahumada, de la Laja de los Hierros) et ils ne font pas mention des mégalithes présents aux alentours qui semblent avoir été découverts par Henri Breuil et Willoughby Verner⁵⁰². Les archives de la JSEA conservent la demande d'autorisation de fouilles rédigée par Eduardo Hernández-Pacheco et datée du 5 mai 1916, soit trois jours avant que Pierre Paris n'adresse sa propre demande au marquis de Cerralbo. La CIPP et l'EHEH convoient les mêmes sites puisqu'il explique vouloir

⁴⁹⁸ Cat. BREUIL 18-05-1916.

⁴⁹⁹ Il s'agit de la mission des académiciens français en Espagne qui se déroule au mois de mai 1916.

⁵⁰⁰ [Abbé] Henri BREUIL et Willoughby VERNER, « Découverte de deux centres dolméniques sur les bords de la Laguna de la Janda (Cadix) », art. cité.

⁵⁰¹ Cat. BREUIL 10-06-1916.

⁵⁰² Eduardo HERNÁNDEZ-PACHECO et Juan CABRÉ AGUILÓ, « La depresión del Barbate y sus estaciones prehistóricas », *Boletín de la Real Sociedad Española de Historia Natural*, 13, 1913, p. 349-359 ; Juan CABRÉ AGUILÓ et Eduardo HERNÁNDEZ-PACHECO, *Avance al estudio de las pinturas prehistóricas del extremo sur de España (Laguna de la Janda)*, Madrid, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (3), 1914. Dans leur article de 1913, les auteurs ajoutent : « España es el país en donde existen las más importantes estaciones del arte primitivo, á la que viene á sumarse la que tenemos en estudio, pudiendo congratularnos que, gracias á la fundación de la “Comisión de investigaciones paleontológicas y prehistóricas” y á la protección que dispensa á estos estudios la “Junta para ampliación de estudios é investigaciones científicas”, podamos los españoles colaborar con intensidad en el estudio de las razas primitivas y de los orígenes del pueblo español, estudio hasta ahora hecho en nuestra patria casi únicamente por Comisiones extranjeras [la référence à l'IPH est évidente] » (p. 359). Il faut ajouter un travail relatif à la géologie de la région de la lagune de la Janda : Eduardo HERNÁNDEZ-PACHECO et Juan DANTÍN, *Las tierras negras del extremo sur de España y sus yacimientos paleolíticos. Las tierras negras de Marruecos*, Madrid, JAE, coll. « Trabajos del Museo Nacional de Ciencias Naturales » (13), 1915.

excavar los dólmenes, túmulos y restos de otras edificaciones prehistóricas en las inmediaciones de la Laguna de la Janda, principalmente en la dehesa del Aciscar, frente a la Garganta de Santa Victoria y en las cercanías del arroyo Celemín y Tajo de las Figuras aldea de Casa-Viejas término de Medina-Sidonia (Cádiz)⁵⁰³.

La JSEA émet un avis favorable dès le 18 mai et l'ordre royal autorisant les fouilles est signé le 15 juin. Eduardo Hernández-Pacheco précise en outre que le matériel archéologique découvert rejoindra les collections du Museo Nacional de Ciencias Naturales. La proximité des dates auxquelles sont adressées les deux demandes d'autorisation de fouilles est curieuse. Il peut s'agir d'une simple coïncidence, d'autant que dans une lettre adressée au marquis de Cerralbo non datée (mais dont on peut situer l'écriture en 1915), Juan Cabré évoque une possible nouvelle campagne vers le Peñón del Tajo de las Figuras pour étudier l'art rupestre de cette région – mais non ses nécropoles mégalithiques⁵⁰⁴. Une autre possibilité – qui n'est du reste pas incompatible avec ce que l'on vient d'écrire – serait que la requête de Pierre Paris ait conduit le marquis de Cerralbo à conseiller à Eduardo Hernández-Pacheco d'adresser à la Junta une demande antidiatée, de façon à ce qu'elle soit préférée à celle de l'archéologue français. Il ne s'agit bien sûr que d'une hypothèse mais elle nous semble crédible : en raison des tensions qui opposent les réseaux Cerralbo-Paris, suite au conflit ouvert avec Henri Breuil en 1915, dans un contexte marqué depuis plusieurs années par les rivalités entre la CIPP et l'IPH, les interlocuteurs espagnols de Pierre Paris étaient sans doute peu disposés à voir l'École des hautes études hispaniques faire son entrée sur le terrain de l'archéologie préhistorique péninsulaire. Un autre élément renforce, selon nous, cette seconde interprétation : la CIPP n'a jamais entrepris les fouilles en question. Après l'étude publiée par Henri Breuil et Willoughby Verner en 1917, seul Cayetano de Mergelina reprendra et

⁵⁰³ AGA, carton 31/1035 (liasse 10143, dossier 44).

⁵⁰⁴ AMC, s. d. [1915], s. c. Comme nous le verrons, le contenu permet de rétablir l'année. Outre l'évocation d'une nouvelle étude projetée vers le Peñón del Tajo de las Figuras, cette lettre montre que l'importance que Juan Cabré accorde à ce site est liée à son désaccord avec Henri Breuil quant à la datation des peintures rupestres, paléolithiques pour le premier, néolithiques pour le second (voir [Abbé] Henri BREUIL, « [CR] E. Hernández-Pacheco, Juan Cabré et le Comte de la Vega del Sella. Les peintures préhistoriques de Peña-Tu. Contribution à l'étude des peintures préhistoriques de l'extrême-sud de l'Espagne, 2 br. 8°, Madrid, 1914 », *L'Anthropologie*, 25, 5-6, 1914, p. 546-547) : « las figuraciones de mujeres desnudas en el extranjero, quizá obedezcan á un culto fálico paleolítico. Por eso tal vez las mujeres representadas están embarazadas y por ello á la vez se han hallado muchos órganos sexuales, de hombre y mujer grabados y pintados (Gorge de Enfer, Combarelles, Roche de Planchart [*sic*, Blanchard], cueva del Tesoro (Laguna de la Janda), etc., etc. Tengan presente que se cree que el arte del Oriente de España, en donde se ven mujeres vestidas, se le tiene como producto de otro pueblo paleolítico distinto del del Norte de España y de Francia. Como sabe el Señor Breuil no opina como nosotros acerca de la edad de las pinturas de la Cueva del Tajo de las Figuras y para él son neolíticas. Se le ha replicado en la *Anthropologie* (se publicará en Octubre próximo) [Eduardo HERNÁNDEZ-PACHECO, « Réponse à la note de M. Breuil sur deux mémoires de la Commission espagnole de recherches paléontologiques et historiques et réponse de M. Breuil », *L'Anthropologie*, 26, 4-5, 1915, p. 476-480] diciéndole que aunque nosotros en nuestra publicación pretendimos ver ciertas afinidades con Brassempouy y Laussel *demoramos emitir juicios finales hasta después de regresar de otro viaje a la Janda que haremos para estudiar nuevas localidades de arte afín* [c'est nous qui soulignons]. Como consecuencia á todo lo expuesto anteriormente mi sincera opinión es que el fondo de su tesis se debe modificar. Por razones políticas no debemos molestar al sentimiento de los extranjeros, máxime cuando el en [*sic*] arte no hay fronteras y pueda ser bien que el día de mañana en nuestras excavaciones que haremos pertenecientes al pueblo que habitó Francia se hallen obras por las cuales nos devuelvan la pelota ». L'auteur a évidemment lu le compte rendu d'Henri Breuil paru dans le fascicule de *L'Anthropologie* de septembre-décembre 1914. Quant à la réponse d'Eduardo Hernández-Pacheco, datée du 15 juin 1915, elle paraît dans le fascicule de juillet-octobre 1915. La lettre de Juan Cabré peut donc être datée entre janvier et juin 1915. Ajoutons que le texte d'Eduardo Hernández-Pacheco illustre, une fois encore, les fortes tensions personnelles qui opposent l'abbé Breuil aux préhistoriens de la CIPP.

prolongera leurs recherches après avoir exploré une première fois les sites en compagnie d'Henri Breuil lui-même, alors qu'il participait à la fouille de Baelo Claudia⁵⁰⁵. Il faudra ensuite attendre les années 1990 pour que les préhistoriens s'intéressent à nouveau à ces vestiges⁵⁰⁶.

Que les inquiétudes de Pierre Paris soient ou non fondées, l'important est de noter qu'il semble alors considérer Henri Breuil comme un collaborateur encombrant dont le tempérament belliqueux risque de nuire aux intérêts de l'École des hautes études hispaniques. À la mi-juillet, à peine rentré d'un séjour à Paris où il a travaillé à faire avancer le dossier de la Casa de Velázquez, Pierre Paris lui écrit depuis Bordeaux :

j'ai passé une bonne heure avec M. Boule, et nous avons parlé de vous, naturellement. Les oreilles ont dû vous tinter. Il m'a semblé comprendre que votre collègue aussi bien que le Prince⁵⁰⁷ commencent à en avoir assez de l'Espagne ; ils semblent estimer – comme vous du reste – que votre tâche touche là bas près de sa fin, et qu'on pourra maintenant laisser nos bons hidalgos marcher tout seuls⁵⁰⁸.

Pierre Paris souhaite-t-il voir son ami s'éloigner de Madrid ? La nouvelle affectation militaire d'Henri Breuil va lui rendre la tâche plus facile, mais il n'est pas à exclure que le directeur de l'EHEH ait entrepris des manœuvres dans ce sens dès l'été, comme l'atteste l'altercation qui oppose les deux hommes à la fin de l'année 1916, laquelle a bien failli conduire à une rupture définitive.

Le 14 novembre 1916, Henri Breuil quitte Madrid et regagne la France. Le 1^{er} décembre, il est nommé secrétaire du lieutenant de vaisseau Robert de Roucy, attaché naval à l'ambassade de France à Madrid⁵⁰⁹. L'étroite collaboration avec Pierre Paris et l'Institut français de Madrid prend fin. Or elle s'achève sur une violente dispute entre les deux hommes. À quel moment et où se déroule-t-elle ? S'exprime-t-elle par lettres ou lors d'une entrevue ? Nos sources – deux lettres : un brouillon d'Henri Breuil, difficile à déchiffrer, et la réponse de Pierre Paris – ne permettent pas de répondre avec précision. Il faut probablement la situer dans la première moitié du mois de décembre 1916. Deux remarques, l'une d'Henri Breuil (le « furieux incident, dont je ne nie pas que l'importance soit bien grande ») et l'autre de Pierre Paris (il évoque « la scène tout à fait inattendue et incompréhensible qui est mon seul grief contre vous ; il est vrai qu'il est de taille »), laissent penser que les accusations du pré-

⁵⁰⁵ Cayetano de MERGELINA Y LUNA, « Los focos dolménicos de la Laguna de la Janda », *Actas y Memorias de la Sociedad Española de Antropología, Etnografía y Prehistoria*, 3, 1924, p. 97-126.

⁵⁰⁶ Voir en premier lieu María LAZARICH GONZÁLEZ, Antonio RAMOS, Esther BRICEÑO, María José CRUZ et Julio SAÑUDO, « Las necrópolis megalíticas del entorno de la Laguna de La Janda (Cádiz) », dans Javier JIMÉNEZ AVILA, Macarena BUSTAMANTE-ÁLVAREZ et Miriam GARCÍA CABEZAS (éd.), *VI Encuentro de Arqueología del Suroeste Peninsular*, Villafranca de los Barros, Ayuntamiento de Villafranca de los Barros, 2013, p. 207-230, ainsi que Manuel MONTAÑEZ CABALLERO et M.^a Eugenia GARCÍA PANTOJA, « El conjunto dolménico de la Laguna de la Janda. Entre una refrescante revisión historiográfica y ochenta años de sequía investigadora », *Almoraima*, 21, 1999, p. 39-45 ; Vincent JENKINS, « Los focos dolménicos de la Laguna de la Janda revisados », *Almoraima*, 42, 2011, p. 9-20.

⁵⁰⁷ Marcellin Boule est à la tête de l'Institut de paléontologie humaine de Paris fondé en 1910 par le prince Albert I^{er} de Monaco. Henri Breuil y est professeur.

⁵⁰⁸ Cat. BREUIL 12-07-1916.

⁵⁰⁹ *Dates & itinéraires I*, p. 90 ; Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil*, ouvr. cité, p. 241-245. Il occupera ce poste jusqu'en octobre 1917 ; son rappel à Paris marque la fin de son activité en Espagne pendant la guerre.

historien ne s'exprimèrent pas seulement par lettre mais verbalement⁵¹⁰. Il semble bien que ce soit Henri Breuil qui ait pris l'initiative de renouer le dialogue, ce que souligne Pierre Paris dans sa réponse du 17 décembre (il le remercie « d'avoir fait une démarche qui a pu coûter à votre amour propre »). Que lui reproche Henri Breuil ? D'avoir trahi « une amitié déjà ancienne » en cherchant à lui nuire auprès de plusieurs collègues, en particulier lors du voyage des académiciens français en Espagne, en mai 1916, et pendant le séjour des académiciens espagnols en France, en octobre de la même année :

Les faits qui m'avaient froissé étaient complexes, d'une précision difficile à établir. C'était 1° que Paris m'avait chargé, ou tt au moins mal défendu auprès de Bolívar⁵¹¹, disant, comme il résulte [mot illisible : directement ?] de celui-ci, qu'il avait dû réfréner maintes fois mes impatiences. 2° Qu'il avait parlé contre moi à E. Perrier en mai 1916, ce qui s'était su à Paris ds les milieux du Museum, d'où le fait m'était revenu. 3° id auprès de Boule, lors de la visite des acad. Espagnols⁵¹². Dans ces 3 circonstances, Paris a travaillé contre moi : s'en est-il rendu compte ? admettons que non⁵¹³.

Pierre Paris nie avoir jamais eu une telle conduite :

je tiens cependant à bien vous dire nettement que nous ne sommes pas tout à fait d'accord. D'après votre lettre je devrais, moi aussi, vous faire des excuses et reconnaître des torts. Or, j'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne puis réussir à me rappeler un seul fait, ni une seule parole, ni un seul geste qui, en France ou en Espagne, ait eu quelque chose de blessant, à plus forte raison d'offensant pour vous. Je croyais au contraire que [rat.] je m'étais toujours efforcé de vous témoigner mon affection, car je sentais qu'elle répondait à la vôtre.

Je ne puis donc, mon cher abbé, m'excuser de fautes imaginaires. Je suis sûr que vous n'hésitez pas à reconnaître que vous seul avez été coupable, et il me suffira, pour que je le comprenne, que vous veniez me serrer la main comme vous aviez la bonne habitude de le faire, et causer librement, comme si rien ne s'était passé, avec celui qui n'a pas cessé d'être et se dire votre ami.

« J'ai fait la démarche demandée », ajoutera Henri Breuil à la suite de la lettre de Pierre Paris. La crise fut ainsi surmontée. Le directeur de l'École des hautes études hispaniques était-il aussi innocent qu'il le prétendait ? Son amitié pour Henri Breuil est sincère et il est peu probable qu'il ait délibérément cherché à lui nuire. Certaines des notes du préhistorien sont toutefois intéressantes : « Paris m'avait chargé, ou tt au moins mal défendu », « il avait dû réfréner maintes fois mes impatiences ». Il est fort possible que Pierre Paris se soit exprimé, dans l'intimité de conversations personnelles, sur l'embarras que lui causaient les coups d'éclat d'Henri Breuil en Espagne, alors qu'il œuvrait au même moment à la préservation des intérêts de l'École des hautes études hispaniques en tentant de développer une collaboration plus étroite avec les partenaires espagnols.

⁵¹⁰ Cat. BREUIL 16-12-1916 et 17-12-1916.

⁵¹¹ Ignacio Bolívar (1850-1944) est membre de la Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas (il la présidera de 1934 à 1939) ; il est directeur du Museo Nacional de Ciencias Naturales.

⁵¹² Edmond Perrier (1844-1921) dirige le Muséum national d'histoire naturelle de 1900 à 1919. En mai 1916, il fait partie de la délégation des cinq académiciens envoyés en Espagne par l'Institut de France (il est membre de l'Académie des sciences). Marcellin Boule est quant à lui directeur de l'Institut de paléontologie humaine de Paris duquel dépend l'abbé Breuil.

⁵¹³ Cat. BREUIL 17-12-1916. Il s'agit de notes ajoutées par le préhistorien à la suite de la lettre de Pierre Paris.

Vers un hispanisme transnational : où il sera à nouveau question de Baelo Claudia

Le processus de nationalisation de l'archéologie à l'œuvre en Espagne depuis le début du siècle (entrée de la discipline dans l'enseignement universitaire, mise en place d'un arsenal législatif contraignant, fondation d'instituts de recherche et de revues spécialisées, développement des fouilles systématiques, internationalisation)⁵¹⁴, qui s'inscrit lui-même dans le contexte plus large du *regeneracionismo* et de ce que l'on a appelé la *Edad de Plata* de la culture espagnole⁵¹⁵, avant la rupture brutale de la guerre civile et de la dictature franquiste⁵¹⁶, contraint les savants qui gravitent autour de l'Institut français de Madrid à inscrire leur travaux et, au-delà, leur discours, dans le cadre d'une collaboration internationale toujours plus étroite entre Français et Espagnols. De ce point de vue, le réseau parisien fait preuve d'une remarquable capacité d'adaptation.

En 1903, c'est à Pierre Paris qu'Arthur Engel fait appel pour le seconder à Osuna. En 1905, au moment d'entreprendre des fouilles à Elche, Pierre Paris se tourne vers l'École française de Rome pour qu'un jeune membre, Eugène Albertini, soit mis à sa disposition. Aucun archéologue espagnol n'est associé à des travaux qui sont par ailleurs publiés en France. La fondation de l'École des hautes études hispaniques donne lieu à une première inflexion. Prolongeant le travail qu'il a lui-même entrepris pour la Protohistoire ibérique avec son *Essai*, Pierre Paris impulse la constitution de corpus relatifs à l'art antique dans la péninsule. Alors qu'il travaille à cet *Inventaire des monuments sculptés préchrétiens de la péninsule Ibérique*, Eugène Albertini publie un premier état de ses recherches dans la revue de l'Institut d'Estudis Catalans en 1913 (sa rupture avec le directeur de l'École mettra un terme à cette entreprise avant qu'elle ne soit reprise par Raymond Lantier)⁵¹⁷. De son côté, Gabriel Leroux s'attache à l'étude de la très riche collection de vases grecs du Museo Arqueológico Nacional, un travail dont la publication (1912) lui permet de s'acquitter « de la dette de reconnaissance [qu'il a] contractée vis-à-vis de l'Espagne, en usant si largement de son hospitalité », en particulier envers le conservateur de la première section du MAN, Francisco de Paula Álvarez-Ossorio y Farfán de los Godos (1868-1953), qui fut pour lui « un collaborateur quotidien⁵¹⁸ ». En plein conflit mondial, et alors que les relations de l'EHEH avec le réseau du marquis de Cerralbo sont difficiles, un nouveau projet voit le jour autour de Raymond

⁵¹⁴ Pour une vision d'ensemble, voir Gonzalo RUIZ ZAPATERO (éd.), *El poder del pasado. 150 años de arqueología en España*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, Acción Cultural Española, Editorial Palacios y Museos, 2017, p. 53-69.

⁵¹⁵ José Carlos MAINER, *La Edad de Plata (1902-1939). Ensayo de interpretación de un proceso cultural*, 7^e éd., Madrid, Cátedra, coll. « Crítica y estudios literarios », 2016 [1975].

⁵¹⁶ Gonzalo PASAMAR ALZURIA, *Historiografía e ideología en la postguerra española: la ruptura de la tradición liberal*, Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 1991. Sur le cas concret de l'archéologie, voir Francisco GRACIA ALONSO, *La arqueología durante el primer franquismo (1939-1956)*, Barcelona, Edicions Bellaterra, 2009 ; Grégory REIMOND, « L'archéologie espagnole entre amateurisme et professionnalisme. Quelques notes sur le projet phalangiste de Julio Martínez Santa-Olalla », *Kentron. Revue pluridisciplinaire du monde antique*, 25, 2009, p. 91-124.

⁵¹⁷ Eugène ALBERTINI, « Sculptures antiques du Conventus Tarraconensis », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 4 (années 1911-1912), 1913, p. 323-474. Voir également Raymond LANTIER, *Inventaire des monuments sculptés pré-chrétiens*, ouvr. cité.

⁵¹⁸ Gabriel LEROUX, *Vases grecs et italo-grecs du musée Archéologique de Madrid*, ouvr. cité, p. VII-VIII.

Lantier et de Juan Cabré Aguiló : l'étude du matériel archéologique provenant du sanctuaire de Castellar de Santisteban (Jaén).

Le site est connu depuis longtemps et, comme le sanctuaire voisin du Collado de los Jardines, il a fourni un très grand nombre de petits ex-voto en bronze. Très convoités par les collectionneurs, ces objets font l'objet d'un commerce lucratif qui attire l'attention de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades. Si un projet de fouille est mis en échec par l'hostilité des autorités et des propriétaires fonciers locaux, un grand nombre de pièces rejoignent les collections publiques et privées ; parmi elles figure celle de Juan Cabré⁵¹⁹. C'est ce matériel qui fait l'objet d'une étude minutieuse de la part de Raymond Lantier. À la fin de l'année 1915, le directeur de l'École des hautes études hispaniques peut ainsi se réjouir :

le Directeur est heureux de signaler cette coopération intime d'un des membres de l'École et d'un savant espagnol, et l'alliance effective de l'École avec une des institutions scientifiques de l'Espagne les plus justement renommées, la plus moderne, celle qui montre depuis sa création le plus d'activité, et celle dont les travaux se recommandent par la plus saine érudition et la plus sûre méthode. Une telle alliance est une application significative de notre programme, et nous avons tout lieu d'espérer que sans tarder nous pourrions nous engager plus avant dans cette heureuse voie⁵²⁰.

La collaboration est aussi institutionnelle puisque le financement de la publication est assuré par la JAE qui l'accueille dans la collection des « Memorias de la CIPP ». Richement illustré, le mémoire paraît en espagnol, accompagné d'un long résumé en français, en 1917⁵²¹. Dans son rapport sur le fonctionnement de l'École pour l'année 1916-1917, Pierre Paris peut ainsi saluer l'aboutissement d'« une œuvre de collaboration » : « Le livre est tel qu'on ne saurait dire s'il est plus à eux ou plus à nous ; mettons que c'est un bien indivis, et ce n'est pas nous qui chercherons jamais à sortir de cette heureuse indivision⁵²² ». Le prologue, signé par le directeur de l'École, est intéressant à plus d'un titre. S'il ne se prive pas de rappeler le symbole fort que représente un tel projet éditorial – certains passages fleurent bon la propagande –, il insiste aussi sur son intérêt scientifique, sur les complémentarités d'approche et de méthodes, les enseignements mutuels, les fertilisations croisées que permet une collaboration comme celle-ci :

Como conviene a un trabajo de este género, cada uno a aportado a la obra lo que había derecho a pedirle: El Sr. Cabré, la mayor parte de los propios monumentos, cuya posesión pudo tan felizmente asegurarse, muchos datos importantes acerca del estado de los sitios y circunstancias del descubrimiento, y lo que no vale menos, su talento de dibujante y de fotógrafo. Se ha presentado como lo que es, ante todo, y por manera eminente, un valiente investigador de campo. En cuanto a M. Lantier, ha sido el arqueólogo de gabinete, formado en los sanos métodos franceses de la erudición y de la crítica por maestros, entre los cuales basta citar MM. Cagnat y Pottier. Versado en la interpretación de las antigüedades de los países

⁵¹⁹ Sur le contexte, voir Juan Pedro BELLÓN RUIZ, « Los santuarios ibéricos de Jaén: exvotos y coleccionismo, legalidad y prestigio », dans Lourdes PRADOS TORREIRA, Carmen RUEDA GALÁN et Arturo RUIZ RODRÍGUEZ (éd.), *Bronces ibéricos. Una historia por contar. Libro homenaje al Prof. Gérard Nicolini*, Madrid-Jaén, UAM Ediciones, Universidad de Jaén, 2018, p. 63-102.

⁵²⁰ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1914-1915 », art. cité, p. 122.

⁵²¹ Raymond LANTIER et Juan CABRÉ AGUILÓ, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (15), 1917.

⁵²² Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1916-1917 », art. cité, p. 167.

clásicos, tanto como de la Iberia, el joven miembro de nuestra Escuela era el designado para llevar la pluma⁵²³.

Sur le fond comme sur la forme, ce mémoire serait en somme une affaire de rencontres : entre l'archéologie de terrain et l'archéologie de cabinet, entre la science française et la science espagnole, entre l'univers gréco-romain et l'univers ibérique, entre la toreutique et la grande sculpture de pierre, etc.

Les échanges que l'on encourage ne se limitent pas au terrain de l'hispanisme archéologique. En 1928-1929, l'historien Claudio Sánchez-Albornoz (1893-1984), professeur à l'université Centrale, facilite l'accès aux archives de Madrid, de Galice, des Asturies et de León à Gabrielle Vilar-Berrogain. En compagnie de son camarade vélasquezien Jean Lombard, elle peut aussi prendre part au voyage d'étude que Claudio Sánchez-Albornoz organise dans le nord-ouest du pays dans le cadre de son séminaire, ce qui donne l'occasion à Pierre Paris de formuler le vœu que les jeunes Espagnols puissent à leur tour être associés aux travaux de l'École des chartes⁵²⁴.

Ils ne se limitent pas non plus au terrain scientifique. À partir de 1915, Pierre Paris s'intéresse de près aux questions touchant l'enseignement. Il est à l'origine de la création de l'Office de l'enseignement du français en Espagne, dont il prendra la direction, et sera l'un des principaux acteurs de la transformation du collège de la Société française de bienfaisance en lycée d'État, le lycée français de Madrid ouvrant officiellement ses portes à la rentrée 1919⁵²⁵. Au même moment, un décret royal du 10 mai 1918 fonde, dans le cadre de la JAE, l'Instituto-Escuela, témoin de l'intérêt que ses dirigeants, fortement marqués par l'idéologie de l'Institución Libre de Enseñanza, portent aux questions d'enseignement et d'éducation. L'Instituto-Escuela se fixe deux objectifs principaux : impulser un mouvement de refonte du système éducatif en mettant en pratique des méthodes pédagogiques parmi les plus avant-gardistes de l'époque et répondre au besoin de formation des professeurs⁵²⁶. S'il n'est pas rare de voir les pensionnaires de l'EHEH assurer une mission d'enseignement dans le cadre de l'Institut français (auprès de la section toulousaine), une expérience inédite est tentée en 1918-1919. Cette année-là, Maurice Coindreau (1892-1990) figure parmi les membres de l'École. Formé à Bordeaux, licencié, il prépare un diplôme d'études supérieures en vue de présenter l'agrégation (il sera reçu premier à l'agrégation d'espagnol en 1921). Outre les recherches qu'il mène sur l'œuvre de Lope de Vega, il dispense chaque semaine quelques heures de cours de français au sein de l'Instituto-Escuela. À en croire Pierre Paris, ce premier essai est un succès qui permet aussi de mettre en avant les méthodes d'enseignement à la française⁵²⁷. Il est difficile de mesurer la pertinence d'une telle affirmation et de saisir la

⁵²³ Pierre PARIS, « Prólogo », dans Raymond LANTIER et Juan CABRÉ AGUILÓ, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (15), 1917, p. 6.

⁵²⁴ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1928-1929 », art. cité, p. 235-236.

⁵²⁵ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 130-133, 155.

⁵²⁶ Elías RAMÍREZ AISA, « La formación inicial del profesorado en el Instituto-Escuela: 1918-1936 », *Espacio, tiempo y forma, serie V, historia contemporánea*, 7, 1994, p. 563-584 ; Antonio MORENO GONZÁLEZ, « Ensayos docentes de la Junta de Pensiones », dans Miguel Ángel PUIG-SAMPER MULERO (éd.), *Tiempos de investigación. JAE-CSIC, cien años de ciencia en España*, Madrid, CSIC, 2007, p. 228-241.

⁵²⁷ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1918-1919 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1918-1919, p. 136-137.

réalité qui se cache derrière ce propos chauvin. Au regard du caractère novateur de la pédagogie mise en œuvre par l'Instituto-Escuela, s'il y eut découverte d'une nouvelle méthode, ce fut sans doute pour le jeune philologue formé en France...

Ajoutés au développement de l'École des hautes études hispaniques, bientôt intégrée à la Casa de Velázquez, ces premiers succès renforcent chez Pierre Paris l'idée qu'il serait souhaitable que l'Espagne dispose en France d'une institution analogue, apte à accueillir de jeunes pensionnaires et à les introduire auprès de la communauté scientifique, « car alors ils connaîtraient et par suite aimeraient notre patrie comme nous aimons la leur⁵²⁸ ». Ce projet, esquissé en même temps que celui de la Casa de Velázquez, prend forme dans les années 1920 et aboutit, en 1935, à l'inauguration du Collège d'Espagne édifié au cœur de la Cité internationale universitaire de Paris⁵²⁹. Le « rapprochement intellectuel » tant désiré par les hispanistes français est donc une réalité de plus en plus concrète. Du côté des Espagnols, ces mouvements transnationaux sont acceptés et encouragés dans la mesure où ils s'insèrent dans la dynamique d'internationalisation de la science espagnole – et plus largement de sa culture – encouragée par la JAE. Mais n'oublions pas que la France n'est pas le seul pays vers lequel se tourne le royaume ibérique : l'Allemagne n'est pas oubliée⁵³⁰.

C'est toutefois sur le terrain de l'hispanisme archéologique, avec le dossier Baelo Claudia, que la volonté de renforcer le partenariat franco-espagnol et d'aller dans le sens d'une pratique internationale de la science apparaît avec le plus de force. Rappelons qu'en 1916, Pierre Paris a dû renoncer à s'associer avec le directeur du musée archéologique de Cadix, Manuel Pérez Búa. Les archives de la Residencia de Estudiantes montrent que dès 1917, il s'adresse à la Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas afin qu'un jeune Espagnol soit associé à la première campagne de fouilles de Baelo qui va débiter avec le concours de George E. Bonsor. Le médiéviste Mario González Pons, élève de Manuel Gómez-Moreno et collaborateur du Centro de Estudios Históricos, est sollicité⁵³¹. Après réflexion, celui-ci décline une proposition qu'il juge trop éloignée de ses intérêts scientifiques. Dans une lettre non datée adressée au secrétaire de la JAE, José Castillejo Duarte, il explique :

Después de meditar bien acerca de lo que Vd. me dijo y del resultado de mis entrevistas con los Sres. Gómez-Moreno y Asín⁵³², he decidido continuar el camino que antes me había trazado, dejando á un lado lo de las excavaciones, ya que no van por ahí ni mis aspiraciones ni menos mis aficiones. [...] Así, pues, continuaré con mis estudios medievales, que tan aban-

⁵²⁸ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1926-1927 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1926-1927, p. 188-189.

⁵²⁹ Sur l'histoire de ce projet et sa réussite en demi-teinte, voir Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, « Bâtir des châteaux... en France ou la naissance du Collège d'Espagne à Paris », *Siècles*, 20, 2004, p. 63-80.

⁵³⁰ Sandra REBOK (éd.), *Traspassar fronteras*, ouvr. cité.

⁵³¹ José M.^a LÓPEZ SÁNCHEZ, *Heterodoxos españoles. El Centro de Estudios Históricos (1910-1936)*, ouvr. cité, p. 85 ; sur ses liens ultérieurs avec la Residencia de Estudiantes, voir Aurora MIGUEL ALONSO, « La biblioteca de la Residencia de Estudiantes hasta su incorporación en la universidad de Madrid, 1910-1943 », *Cuadernos del Instituto Antonio de Nebrija*, 14, 2011, p. 53-74.

⁵³² Manuel Gómez-Moreno (1870-1970) est alors titulaire de la chaire d'archéologie arabe de l'université Centrale de Madrid et il est à la tête de la section d'archéologie du Centro de Estudios Históricos de la JAE, dirigé par Ramón Menéndez Pidal. Quant à Miguel Asín Palacios (1871-1944), il est titulaire de la chaire de langue arabe de l'université Centrale de Madrid (il dirigera plus tard l'Escuela de Estudios Árabes).

donados han estado aquí en España y crea Vd. que no me faltan fuerzas ni voluntad para dedicarme de lleno á ellos⁵³³.

Mario González Pons semble par ailleurs avoir proposé sans succès à l'un de ses amis, lui aussi élève de Manuel Gómez-Moreno, de le remplacer. À la fin du mois de mai, la campagne de fouilles étant déjà bien avancée (elle se déroule entre le 18 mai et le 2 juin 1917), José Castillejo informe Pierre Paris qu'il est préférable de reporter cette collaboration à l'année suivante. La lettre est intéressante car elle montre que cette association doit être encouragée dans la mesure où elle répond aux intérêts des deux partis. Le directeur de l'École y trouvera un auxiliaire et la JAE une occasion de former un jeune savant auprès d'archéologues aguerris. Méditant sans doute le refus du médiéviste Mario González Pons, le secrétaire de la JAE insiste pour que l'on choisisse avec soin celui qui rejoindra l'équipe de Pierre Paris. En effet, puisqu'il s'agit

de una colaboración que permitiera al mismo tiempo a alguno de nuestros jóvenes aprender al lado de Vd. y formarse en la técnica de esas investigaciones, es imposible echar mano de cualquiera indistintamente, y la solución del Sr. Bonsor, que por otra parte sería perfecta, no puede satisfacer la aspiración primordial de la Junta, que es la formación de personal. [...]

Como entre tanto el tiempo avanza y yo calculo que esta primera campaña de Vd. no podrá prolongarse mucho, quiero avisarle para que no se sorprenda si nuestros deseos resultan esta vez ineficaces.

Yo me prometo que para la próxima campaña de excavaciones que Vd. haga, si tiene la bondad de avisarnos con tiempo, podremos proponer y enviar una persona y asistir a Vd. con fondos, como se acordó por la Junta el año anterior⁵³⁴.

La participation de la JAE doit donc comporter un volet financier et l'on projette de répéter l'expérience du mémoire de Raymond Lantier et de Juan Cabré puisqu'une publication des fouilles en Espagne semble avoir été envisagée⁵³⁵. À l'exception du projet éditorial, ce programme est mis en application à compter de la deuxième campagne (1918).

Celle-ci voit s'affirmer le caractère international du chantier de fouilles de Baelo Claudia. Le 15 janvier, Pierre Paris peut se montrer confiant :

Ce qui m'occupe maintenant le plus, c'est ma prochaine campagne de fouilles à Bolonia. J'ai appris avec grande satisfaction que l'Académie des Inscriptions venait de m'allouer une nouvelle somme de 4 000 francs, et hier M. Huntington, le milliardaire américain que vous connaissez sans doute de nom, et avec qui je suis entré en relations grâce à Arthur Engel m'a fait cadeau de 6 000 francs⁵³⁶. Avec cela, dès le printemps, je vais pouvoir faire de bonne besogne⁵³⁷.

⁵³³ RE-Madrid, expediente de excavación en las ruinas de Bolonia (Cádiz), JAE/154/32.

⁵³⁴ Cat. CASTILLEJO DUARTE 30-05-1917.

⁵³⁵ José Castillejo ajoute dans sa lettre : « Y desde luego la Junta se honraría con poder hacer la publicación de los trabajos y resultados que Vd. obtenga ».

⁵³⁶ Le 9 octobre 1918, Arthur Engel écrit à Archer M. Huntington : « J'ai appris que vous aviez envoyé 6 000 fr. à l'Institut de Madrid. Avec les 4 000 fr que vous m'aviez laissés en 1898, et que je lui ai rétrocédés depuis, avec votre permission, Pierre Paris saura faire de la bonne besogne, n'en doutez pas ! – Tous mes compliments : c'est de l'argent bien employé ! – ». New York, archives de la bibliothèque de la Hispanic Society of America, s. c.

⁵³⁷ Cat. HEUZEY 15-01-1918, voir aussi cat. PARIS (Yani) 15-01-1918.

En outre, conformément à l'accord passé avec José Castillejo, le directeur de l'École des hautes études hispaniques peut compter sur une subvention de la JAE. Quant au collaborateur espagnol promis, la Junta envoie le jeune Cayetano de Mergelina y Luna (1890-1962) « dont l'aide [écrira Pierre Paris] nous est aussitôt devenue précieuse⁵³⁸ ». Licencié en histoire (1915), il est l'élève de Manuel Gómez-Moreno et collabore à la section d'archéologie du Centro de Estudios Históricos. Il prépare alors un doctorat sur l'*Arquitectura megalítica en la península ibérica* (il le soutiendra en 1920), d'où son intérêt, que nous avons déjà signalé, pour les sépultures de la lagune de la Janda. Par la suite, Cayetano de Mergelina obtient la chaire d'archéologie, de numismatique et d'épigraphie de l'université de Valladolid (1925) où il fonde un séminaire d'art et d'archéologie auquel est associée une revue, le *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*. Entre 1937 et 1939, il occupe le poste de directeur du Museo Arqueológico Nacional. Recteur de l'université de Valladolid (1939-1951), il obtient finalement la chaire d'histoire de l'art de l'université de Murcie (1952) où il finit sa carrière⁵³⁹. Sa participation à la fouille de Baelo Claudia représente donc une étape importante dans son éducation scientifique : il se forme au contact de Pierre Paris et de George Bonsor en compagnie d'Alfred Laumonier (1896-1988). Normalien, ce dernier est membre de la 9^e promotion de l'EHEH (1917-1918). Agrégé des lettres en 1920 (1^{ère} place), il est par la suite membre de l'École française d'Athènes (67^e promotion, 1920) puis enseigne l'histoire de l'art et l'archéologie à la faculté des lettres de Toulouse (1931-1975). Plusieurs lettres de Cayetano de Mergelina à la JAE laissent entrevoir des relations très fluides entre les divers acteurs. Le séjour dans le Campo de Gibraltar est aussi l'occasion d'explorer la région, des excursions qui sont parfois réalisées en compagnie de l'abbé Breuil. « Con referencia a mi estancia en esta [écrit Cayetano de Mergelina à Antonio Fernández le 12 avril], puedo asegurarle mi satisfacción, tanto por lo que concierne a mis estudios como por ser objeto de muchas atenciones por parte de estos señores⁵⁴⁰ ». L'expérience se prolonge l'année suivante, lors de la troisième campagne de fouilles (avril-juin 1919) pour laquelle Pierre Paris a reçu une nouvelle subvention de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (4 000 F)⁵⁴¹. Cayetano de Mergelina travaille cette fois avec Robert Ricard (1900-1984) qui a remplacé Alfred Laumonier. Normalien, agrégé des lettres en 1920 (4^e place), celui-ci consacre le reste de sa carrière à l'hispanisme mais abandonne rapidement l'archéologie⁵⁴².

Baelo Claudia offre ainsi de façon saisissante l'un des premiers résultats de la mise en œuvre d'une nouvelle géopolitique parisienne de l'archéologie fondée sur une stratégie dont les maîtres mots sont partenariat et collaboration.

⁵³⁸ Pierre PARIS, George E. BONSOR, Alfred LAUMONIER, Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Belo I*, ouvr. cité, p. 8-9.

⁵³⁹ Voir l'entrée qui lui est consacrée dans Ignacio PEIRÓ MARTÍN et Gonzalo PASAMAR ALZURIA, *Diccionario Akal de historiadores españoles contemporáneos*, Madrid, Ediciones Akal, 2002, p. 409-410, ainsi que Martín ALMAGRO-GORBEA, s. v. « Cayetano Mergelina Luna », *DBe*, 2018, en ligne sur <https://dbe.rah.es/biografias/12667/cayetano-mergelina-luna>.

⁵⁴⁰ Lettres de Cayetano de Mergelina à José Castillejo (27-05-1918, 07-06-1918) et Antonio Fernández (12-04-1918, 07-06-1918, 08-06-1918), RE-Madrid, expediente de excavación en las ruinas de Bolonia (Cádiz), JAE/154/32.

⁵⁴¹ CRAI, 62, 6, 1918, p. 415.

⁵⁴² François CHEVALIER, « Nécrologie. Robert Ricard », *MCV*, 21, 1, 1985, p. 5-8.

CONCLUSION VICTOIRES ET DEUILS

La mobilisation de Pierre Paris dans la Grande Guerre donne lieu à un engagement total. Après 1918, si la démobilisation culturelle du « clerc guerroyant » est difficile, c'est aussi parce que la fin de la guerre représente une rupture moins radicale qu'on ne pourrait le penser. Les paroles qu'il prononce le 15 novembre 1918 à l'ambassade de France à Madrid en témoignent [ANN. 68]. Il s'agit bien, comme l'indique la couverture de la brochure éditée à cette occasion, d'une allocution « en l'honneur de la victoire » et non d'un discours *de la victoire*. Certes, la perspective de la reconquête de l'Alsace-Moselle, voire de l'occupation d'une Allemagne brisée, est discrètement évoquée à travers l'image du drapeau : « demain nous fléchirons le genou devant toi, quand tu onduleras radieux aux forts de Metz, à la flèche de Strasbourg, et que ton ombre s'étendra géante, du haut des tours de Cologne, sur les barbares terrassés ! ». Pourtant, les propos du co-directeur de l'Institut français n'ont rien de triomphalistes. On y retrouve des idées qui sont devenues un topos sous sa plume : la guerre fut menée au nom d'une cause juste, le droit était du côté de l'Entente, l'École des hautes études hispaniques fit son devoir sur le terrain de la science comme sur celui de la propagande. Le patriotisme, l'abnégation et l'idée d'un sacrifice nécessaire « pour bien servir la France pacifique, éducatrice, civilisatrice, libératrice, victorieuse » sont omniprésents dans ce texte où Pierre Paris n'hésite pas à citer Paul Déroulède :

C'est un ciel de gloire où Dieu les ravit !
Qu'importent les morts, la Patrie est grande,
Qu'importent les morts, si la France vit⁵⁴³ !

Malgré cette référence éminemment nationaliste, point de triomphalisme, donc. Ce texte saturé par l'émotion⁵⁴⁴ se veut d'abord un hommage en souvenir des morts. Il rappelle en permanence que si la victoire est acquise, elle n'en est pas moins douloureuse :

Cher drapeau, déchiqueté, brûlé par la bataille, un crêpe, en ces jours de joie siérait mal à ta hampe de fête ; mais pourtant, hélas ! sur ta soie tricolore la tache rouge a grandi démesurément : c'est l'éclaboussement du sang de nos fils, tombés pour ta défense et pour ta gloire, qui donne à ta pourpre, dans les feux de l'apothéose, ces reflets douloureux qui réveillent nos larmes.

⁵⁴³ Paul DÉROULÈDE, *Chants patriotiques*, Paris, Ch. Delagrave, 1882, p. 89-90. Ces trois vers sont extraits du poème *Libres !* dont voici les deux dernières strophes : « Et gloire à ceux-là que rien n'épouvante ! / Qui tombés morts, sont morts réjouis, / Leur perte qu'on pleure est un deuil qu'on chante, / O grands cœurs, ils sont l'âme d'un pays. / Gloire à tous ceux-là que rien n'épouvante ? / Qu'importent les morts ! la Liberté vit. / Un peuple est sauvé, la Patrie est grande ; / Ne mesurons pas la perte à l'offrande, / C'est un ciel de gloire où Dieu les ravit. / Qu'importent les morts ! la Liberté vit ! »

⁵⁴⁴ Pierre Paris écrit à son ami Pierre Imbart de la Tour : « laisse moi te remercier de tout ce que tu me dis de trop aimable au sujet de mon allocution de l'ambassade. C'est malgré tout si faible en comparaison de ce que j'avais dans le cœur et aurais voulu savoir dire, que je suis presque honteux des compliments » (cat. IMBART DE LA TOUR 23-12-1918).

Il s'agit en somme d'un discours de deuil. La même résilience douloureuse s'exprime dans une lettre que Pierre Paris adresse trois jours plus tard à son ancien pensionnaire, Raymond Lantier :

Je suis arrivé seulement il y a 4 jours du Maroc, où j'étais allé faire passer le bachot, et les fêtes de la Victoire, auxquelles je n'ai pu me soustraire, bien que mon cœur ne fût pas plein d'une joie sans mélange, m'ont accaparé dès mon arrivée, et j'ai trouvé bien du travail en retard. [...] Mon cher ami, cette guerre qui finit si glorieusement, et j'allais presque dire si vite, ne vous a pas trop éprouvé, et vous a donné le bonheur⁵⁴⁵. Votre cœur peut donc s'épanouir, et vos poumons s'emplir largement du souffle de la victoire. Pour ceux qui ont souffert comme moi, il faut un peu de courage à être gai. Je m'efforce à me réjouir, et n'y parviens pas toujours autant qu'il le faudrait ; je ne crois pas pourtant que je suis un mauvais français, indigne de mes fils, de mes élèves et de mes amis. Maintenant je songe surtout à notre école, à ses publications, à ses fouilles, et j'espère que ça va marcher. Vous ne tarderez sans doute pas à être libéré, et je compte bien que l'année prochaine vous viendrez reprendre votre place. Il y aura encore de beaux jours à Bolonia ou ailleurs⁵⁴⁶.

Cette attitude fut commune à bien des contemporains et le 11 novembre ne provoqua pas les célébrations que l'on aurait pu attendre : « la victoire, enjeu ultime du conflit, fut ensevelie sous le deuil⁵⁴⁷ ». De la même manière, les historiens et historiens de l'art ont souvent souligné que celle-ci n'avait donné lieu à aucun grand projet de monument ou de groupe sculptural visant à célébrer le triomphe de la France et des Alliés ; lorsque ces projets existèrent, ils n'aboutirent pas. Rien, en dehors des monuments destinés à célébrer le culte des morts, la plupart édifiés avant 1922, lesquels firent entrer la France dans le temps du recueillement⁵⁴⁸.

Antoine Prost a souligné la polysémie et la diversité typologique de ces monuments commémoratifs. Deux exemples sont intéressants pour notre propos. À Madrid, une plaque est inaugurée en l'honneur des élèves de l'École des hautes études hispaniques morts au front : Gabriel Leroux, Paul Laffargue et René Costes. La cérémonie a lieu le 11 avril 1921 ; si l'on en croit la brochure qui fut éditée à cette occasion, elle est organisée par l'École, non par l'Institut français dans son ensemble. Présidée par le chargé d'affaires de l'ambassade, M. de Vienne, elle réunit un grand nombre de personnalités officielles et des membres de la communauté française de Madrid. Œuvre du sculpteur Pryas, fils de Pierre Paris (Yani), fondu en bronze grâce à une subvention de l'ambassadeur de France, le comte de Saint-Aulaire, et du directeur général des Beaux-Arts, Paul Léon, le monument inauguré [FIG. 361] est un bas-relief représentant la Victoire agenouillée « qui pleure sur sa gloire douloureuse⁵⁴⁹ », tenant entre ses mains ce qui ressemble fort à un linceul où apparaît le nom des morts. Une

⁵⁴⁵ Allusion, sans doute, au mariage récent de Raymond Lantier ; en outre, celui-ci a été versé dans le service auxiliaire en 1914. Il a donc échappé à l'expérience du front : Robert TURCAN, « Notice sur la vie et les travaux de Raymond Lantier, membre de l'Académie », CRAI, 138, 3, 1994, p. 658.

⁵⁴⁶ Cat. LANTIER 18-11-1918.

⁵⁴⁷ Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie*, ouvr. cité, p. 250.

⁵⁴⁸ Antoine PROST, « Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ? », dans Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 1/3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 [1984], p. 199-223 ; Gérard MONNIER, *L'art et ses institutions en France. De la Révolution à nos jours*, Paris, Gallimard, coll. « Folio / Histoire » (66), 1995, p. 255-256.

⁵⁴⁹ Pierre PARIS, « Allocution de M. Pierre Paris, directeur de l'École de hautes études hispaniques, membre de l'Institut », dans ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES (éd.), *Inauguration du monument consacré aux Membres de l'École tombés au champ d'honneur*, s. l., Université de Bordeaux, 1921, p. 9. Un exemplaire de cette brochure est conservé dans les A-IFM, s. c.

inscription précise : *Sunt lacrimae victoriarum*⁵⁵⁰. Représentant de l'université de Bordeaux en l'absence du recteur, le doyen Joseph Dresch rend hommage à l'artiste :

C'est une main pieuse qui a gravé le superbe monument que l'École des Hautes Études Hispaniques a fait élever à nos morts dans cette salle. Celui qui l'a conçu, qui l'a exécuté, le fils de notre Directeur, M. Paris, ne pouvait certes oublier ses frères tombés alors qu'il honorait la mémoire des maîtres dont les noms sont inscrits ici. Les deux sentiments se sont unis en lui pour l'inspirer. Et quand nous considérons à notre tour cette œuvre, si profondément expressive, de cruels souvenirs nous reviennent à tous ; nous répétons avec émotion : *Sunt lacrimae victoriarum*⁵⁵¹.

Le propos tient de la prière : à mi-chemin entre le culte civique et le culte patriotique, nous sommes ici face à une manifestation funéraire. Et Joseph Dresch de conclure : « Tous, plus ou moins, nous les avons ressenties, ces afflications profondes. Le deuil est commun ; la blessure faite à notre cœur se rouvre chaque fois que nous assistons à une cérémonie telle que celle-ci⁵⁵² ».

Un deuxième monument, lui aussi réalisé par Pryas, mérite notre attention. Érigé aux Eyzies, la commune de Dordogne où se trouve le château de Beyssac, il est inauguré au cours de l'hiver 1922-1923 [FIG. 362]. Son message est très différent de celui de la plaque de l'Institut français de Madrid et constitue une synthèse saisissante de ce que fut l'action de la famille Paris pendant la guerre. Sa symbolique est tout à fait originale et mêle des références multiples qui appartiennent à la grande histoire, à l'histoire locale et à l'histoire familiale. Placé sous une plaque qui donne le nom des cinquante-deux enfants de la commune morts pour la France, ce bas-relief figure un homme des temps anciens, préhistorique, vigoureux, à moitié nu et dont une partie du corps est drapée dans une étoffe. D'une main il soumet un bison, de l'autre, il transperce le corps d'un aigle qu'il foule aux pieds. Une inscription indique : « À tous ceux qui sont morts pour la civilisation ». Il s'agit ici d'un homme anonyme, pas nécessairement d'un poilu, allégorie de tous ceux qui luttèrent au front comme à l'arrière, et dont la détermination eut raison de la force sauvage et animale de l'ennemi. Le bison renvoie au passé du village, concrètement aux peintures magdaléniennes découvertes dans la grotte de Font-de-Gaume et explorée par Pierre Paris, Henri Breuil, Pryas et André Paris au cours de l'été 1915. Comme le souligne une étude consacrée à ce monument aux morts peu commun, le message renvoie donc à un peuple qui, en puisant sa force dans son passé, a pu terrasser ses ennemis (l'aigle évoque directement l'Allemagne)⁵⁵³. Quelles sont les sources d'inspiration de Yani Paris lorsqu'il réalise cette œuvre ? Il songe manifestement

⁵⁵⁰ D'après une note de René Paris qui accompagne la brochure qu'il a léguée à l'Institut français de Madrid, cette plaque aurait été transportée à la Casa de Velázquez en 1928 et placée dans la bibliothèque. Après l'incendie de 1936, le bas-relief fut retrouvé dans une cave avec le buste de son père par Mariano Benlliure. En juillet 1939, René Paris put emporter le buste qu'il rendit à la Casa de Velázquez après son installation provisoire rue Serrano. C'est le buste que l'on peut voir aujourd'hui encore dans l'un des couloirs du patio. En revanche, le bas-relief semble avoir disparu. À cette date (septembre 1964), il en existait encore un moulage en plâtre au château de Beyssac.

⁵⁵¹ Joseph DRESCH, « Discours de M. J. Dresch, doyen de la faculté des lettres de l'université de Bordeaux », dans ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES (éd.), *Inauguration du monument consacré aux Membres de l'École tombés au champ d'honneur*, s. l., Université de Bordeaux, 1921, p. 24.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 21.

⁵⁵³ Brigitte DELLUC, Gilles DELLUC et Roger ROUSSET, « Un monument aux morts "préhistorique" aux Eyzies-de-Tayac », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 129, 2002, p. 287-300.

à ses frères morts ou blessés au front, à son père luttant en Espagne contre la *Kultur*, au passé local de Beyssac, devenu un refuge pour sa famille, à une culture familiale orientée vers l'art et l'archéologie. Quoi qu'il en soit, le culte patriotique et le ton nationaliste sont ici bien plus affirmés.

La Grande Guerre et les années 1920 sont bien synonymes de résilience pour Pierre Paris. Les quatre longues années de conflit constituent une « tranche de vie » essentielle dans sa trajectoire, un moment qui est à la fois destructeur et créateur mais dont l'effet de rupture doit être nuancé. Parmi les processus à l'œuvre que nous nous sommes efforcés de mettre en évidence, nombreux sont ceux qui prennent leurs racines dans les années d'avant-guerre, le conflit agissant comme un simple révélateur et comme un accélérateur. Pour le père de famille, la perte de deux fils au front reste une blessure impossible à effacer. Pour le patriote, la guerre, perçue comme une lutte pour la survie de la nation et de ses valeurs universelles, l'oblige à faire son devoir et à combattre avec les armes qui sont les siennes, faisant ainsi émerger l'image d'un intellectuel organique. Pour Pierre Paris, l'action de propagande au service de la France allait de soi et ne nécessitait pas d'autre justification que celle de l'amour de la patrie. Il n'y avait pas lieu de se lancer dans un quelconque examen de conscience. Il ne douta pas d'avoir fait son devoir. Sur le plan scientifique, la rupture avec la science allemande est aussi évidente que durable et s'exprime par de multiples canaux (brochures, articles, correspondances, etc.). Elle a toutefois son pendant : l'établissement de liens plus étroits avec les collègues espagnols et la prise en compte des nouvelles règles du jeu scientifique dans le cadre d'une *archéologie nationalisée*. Archéologue-diplomate, principal relai des hispanistes français sur le sol espagnol, Pierre Paris fait ici preuve d'une remarquable capacité d'adaptation et les succès de son réseau sont évidents : en témoignent le maintien de l'activité de l'École des hautes études hispaniques, la continuité assurée dans la publication du *Bulletin hispanique*, le rapprochement de l'École des hautes études hispaniques avec la Junta para Ampliación de Estudios, la mise en place, malgré la guerre, d'une mission internationale pour fouiller Baelo Claudia, le maintien des liens – non sans mal – avec le réseau du marquis de Cerralbo, sans parler des dossiers fondamentaux, sur lesquels nous aurons à revenir, que sont le lancement du projet de la Casa de Velázquez ou celui de l'Office de l'enseignement du français en Espagne. Au final, ce sont peut-être les liens avec l'école catalane d'archéologie (essentiellement avec son jeune chef, Pere Bosch Gimpera) qui ont le plus à souffrir de l'engagement de chacun dans deux camps antagonistes.

En dernière analyse, l'action scientifique et extrascientifique de Pierre Paris au cours du conflit semble lui avoir donné une plus grande visibilité ; elle lui a permis d'affirmer sa stature internationale d'homme de science travaillant entre la France et l'Espagne. Autour de 1918, il est identifié comme une personnalité établie. En témoigne une interview que sollicite le journal barcelonais *La Publicidad* en décembre 1918 alors que, de passage dans la cité comtale, Pierre Paris réalise une tournée d'inspection des écoles françaises dans la région et dans le pays valencien. Arthur Engel, qui envoie une coupure de l'article [FIG. 363] à Archer M. Huntington s'en amuse :

J'ai rencontré Pierre Paris à Barcelone, où il a été inspecter les écoles françaises. Il est toujours aussi enthousiaste de Bolonia, et de sa Villa Velázquez. Mais, il était si pressé que je n'ai pu le voir que cinq minutes. Voici un interview coupé dans "la Publicidad", un des rares

journaux alliadophiles de Barcelone. Notre ami est en train de devenir un personnage ! Al-lons, tant mieux !⁵⁵⁴ –

Le directeur de l'École des hautes études hispaniques y est décrit comme un « illustre hombre de ciencia », « un hombre de aspecto adocenado [...]». No nos intimida como temíamos; sus gestos, su expresión fisionómica, su conversación, son humanísimos, amenos, expresivos y comunicativos⁵⁵⁵ ». Le journaliste le présente comme un pionnier, celui qui, à la suite de Léon Heuzey (qui est cité), « se lanzó a la comprobación de la supuesta civilización autóctona de los iberos prehelénicos y la realizó con éxito creciente durante veinte años ». Sont rappelés son statut d'universitaire bordelais, de spécialiste de l'« arqueología ibérica », de co-directeur de l'Institut français de Madrid, sans oublier le projet d'une Villa Velázquez présentée comme un futur équivalent en Espagne de la Villa Médicis. La discussion s'engage autour des fouilles de Baelo Claudia : elles sont chères, mais l'École dispose heureusement de l'aide de la JAE, ce qui donne à Pierre Paris l'occasion de rendre hommage à cette institution et à son personnel, par ailleurs mis sur un plan d'égalité avec l'Institut d'Estudis Catalans qui reçoit son lot de compliments. À la question « ¿Qué le parece a usted del señor Bosch? », les propos de Pierre Paris se font plus mesurés : c'est un homme « aplicadísimo y muy “dévoué” » (sans qu'il précise à qui va cette dévotion : à la science espagnole ? catalane ? allemande ?), dont les travaux sont très intéressants mais trop catégoriques dans leurs conclusions. Et Pierre Paris d'ajouter : « ello es propio de la fogosidad juvenil ». Après quelques questions sur ses projets éditoriaux (le second volume des *Promenades*), sur sa perception de l'art préhistorique, antique et moderne, c'est sur la guerre que s'achève l'entretien :

— La guerra...

— ¡Ah la guerra! Mis cinco hijos se alistaron; uno de ellos, de diez y siete años. Este y otro no volverán ya. Otros dos han sido heridos gravemente...

M. Pierre Paris no sonríe ya; una nube pasa por sus ojos brillantes; su cabeza se inclina hacia el suelo y su locuacidad rápida y viva se extingue. No hay más que hablar. No hay palabras ni para terminar nuestro diálogo.

Vers 1918 ou 1919, c'est sans doute ce même regard, mélange de tristesse et de résignation, que fixa l'objectif des photographes Emmanuel Sougez et René Fontaine [FIG. 364].

⁵⁵⁴ Lettre du 26-12-1918 envoyée depuis Séville, New York, bibliothèque de la Hispanic Society of America, s. c.

⁵⁵⁵ J. S. [ANONYME], « Nuestras entrevistas. Pierre Paris », *La Publicidad*, 14-12-1918, p. 3.

CHAPITRE 9

« ARTIBUS ET LITTERIS SACRUM » LE CONSULAT INTELLECTUEL (1909-1931)

On n'ignore pas en haut lieu qu'il y a au cœur de l'Espagne un morceau de France qui va bien.

Pierre Paris, 1927¹

LE 8 JUILLET 1916, Pierre Paris prend la parole à l'Institut de France devant les membres de l'Académie des beaux-arts. Il présente officiellement à la compagnie un programme visant à créer en Espagne « une section artistique [qui] serait à Madrid le pendant de l'Académie de France à Rome ». Le projet a été baptisé Villa Velázquez. En réalité, il ne s'agit que de l'un des volets, le plus spectaculaire, d'un plan destiné à développer l'Institut français de Madrid. Dans les jours qui suivent, la presse relaie la nouvelle en soulignant que les académiciens ont accueilli très favorablement le projet². Inlassable bâtisseur ! Alors qu'un équilibre a été atteint en 1913 avec sa nomination comme directeur-résident de l'EHEH, Pierre Paris, loin de se contenter de son rôle d'animateur de la section bordelaise, s'engage, à près de soixante ans, dans un ambitieux projet qui exigera un travail de longue haleine. Douze années seront nécessaires pour qu'il en recueille les fruits. Le 20 novembre 1928, l'inauguration de l'aile principale de la Casa de Velázquez, dont les activités ont commencé malgré l'inachèvement du chantier, marque un tournant dans l'histoire de l'hispanisme français. Pour le premier directeur de la nouvelle-née des « Maisons de France » à l'étranger, c'est la consécration d'une carrière. Académicien depuis 1920, Pierre Paris est alors à la tête de presque toutes les œuvres culturelles et scientifiques françaises en péninsule Ibérique.

À partir de 1909, l'action de Pierre Paris revêt en effet de multiples formes. Elle est à la fois scientifique, éducative, diplomatique et patriotique. Dans les années 1920 surtout, il exerce un véritable « consulat intellectuel », expression utilisée par le journal *Le Temps* en

¹ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1926-1927 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1926-1927, p. 189.

² « À l'Institut. Académie des beaux-arts. Séance du 8 juillet », *Journal des débats politiques et littéraires*, 10-07-1916, p. 3. Voir également *Le Temps*, 10-07-1916, p. 2 ; *Le Figaro*, 09-07-1916, p. 3 ; *Le Rappel*, 10-07-1916, p. 2 ; *Le Petit Parisien*, 09-07-1916, p. 2 ; *Le XIX^e siècle*, 10-07-1916, p. 2.

1908 au sujet de l'Institut français de Florence dirigé par Julien Luchaire³. Science, culture et diplomatie : ces trois dimensions sont étroitement liées les unes aux autres et les contemporains l'ont plus d'une fois relevé. En 1927, dans un article bien informé, le journaliste Émile Condroyer définit l'Institut français de Madrid comme « une manière d'ambassade intellectuelle aux destinées de quoi préside un homme au nom symbolique, M. Paris⁴ ». De fait, celui-ci apparaît à plusieurs reprises comme un ambassadeur au petit pied, comme en ce mois de mai 1919 lorsqu'il est chargé de recevoir à Saragosse le ministre français de l'Instruction publique et des Beaux-Arts « au lieu et place de l'Ambassadeur⁵ ». Les liens étroits qui unissent le dirigeant de l'EHEH et les milieux diplomatiques apparaissent encore dans une lettre que Gabriel Alapetite (1854-1932), ambassadeur de France à Madrid entre 1918 et 1920, adresse à Maurice Legendre après la mort de Pierre Paris. Il évoque le souvenir de celui « qui servait avec tant de dévouement et d'autorité en Espagne la cause de la France en même temps que celle de l'archéologie. Il avait été tout à fait au premier rang de mes conseillers et de mes collaborateurs⁶ ». Jean-Marc Delaunay a pu ainsi souligner que Pierre Paris s'est peu à peu imposé comme un véritable attaché culturel de la République en Espagne, sans toutefois en avoir le titre puisque la fonction n'est officiellement créée qu'en 1939 (Maurice Legendre en sera le premier titulaire)⁷.

Nous n'avons pas cherché à refaire l'histoire de la Casa de Velázquez, ni même celle de l'hispanisme français dans les années 1920, toutes deux bien connues grâce aux travaux d'Antonio Niño et de Jean-Marc Delaunay⁸. Mais dans un travail consacré à la trajectoire de Pierre Paris, il était inenvisageable de ne pas revenir sur ce qui est l'un de ses principaux legs : rompant avec l'approche chronologique, nous avons souhaité mettre en évidence quelques idées-force susceptibles de mettre en relief la très grande cohérence du projet pariséen sur le temps long, ainsi que son rôle dans une aventure qui est fondamentalement collective. C'est donc à la figure de l'homme-institution tendant à prendre le pas sur l'érudit que sera consacré ce chapitre. En quoi consiste le réseau culturel patiemment tissé par Pierre Paris en Espagne ? En quoi lui permet-il de s'imposer comme un *homo academicus* accompli ? Plus largement, il s'agira de réfléchir à la nature de l'hispanisme cultivé à l'École des hautes études hispaniques et à l'esprit qui préside non seulement à l'organisation mais aussi au fonctionnement quotidien de l'École à l'époque de son premier directeur, d'abord

³ « En marge », *Le Temps*, 16-01-1908, p. 1 ; Julien LUCHAIRE, « L'Institut français de Florence (1908-1910) », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* 71^e année, nouv. série, 75, 6, 1911, p. 308 ; Isabelle RENARD, *L'Institut français de Florence (1900-1920). Un épisode des relations franco-italiennes au début du XX^e siècle*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (291), 2001 ; EAD., « À l'origine des instituts culturels français à l'étranger. L'Institut français de Florence au début du XX^e siècle », *MEFRIM*, 114, 1, 2002, p. 89-101.

⁴ Émile CONDROYER, « L'Institut français à Madrid », *Le Journal*, 12-03-1927, p. 1-2.

⁵ Cat. THUILLIER 16-05-1919.

⁶ Lettre de Gabriel Alapetite à Maurice Legendre, 26-10-[1931], Beyssac, AP-Paris-Philippe, s. c.

⁷ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (10), 1994, p. 201.

⁸ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*, Madrid, CSIC, Casa de Velázquez, Société des hispanistes français, 1988, p. 309-409 ; Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 113-295.

dans le cadre de l'Institut français de Madrid (1909-1928) puis dans celui de la Casa de Velázquez (1928-1931).

I. — LE « KAIROS » DU PRINTEMPS 1916 SCIENCE, ÉDUCATION ET DIPLOMATIE CULTURELLE

Madrid, année universitaire 2020-2021. Cent ans après la pause de la première pierre de la Casa de Velázquez, le visiteur attentif au cadre qui l'accueille peut remarquer que l'école française célèbre ses grands hommes. Deux figures sont particulièrement mises à l'honneur : Pierre Paris et Charles-Marie Widor (1844-1937). Chacun dispose d'une salle à son nom, tandis que deux médaillons gravés à leur effigie encadrent l'immense porte qui donne accès à la bibliothèque [FIG. 365]. Un absent mériterait toutefois de figurer auprès du premier directeur des lieux et du secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Il s'agit de Pierre Imbart de la Tour (1860-1925), professeur d'histoire médiévale à Bordeaux et membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Tous trois sont les pères fondateurs de la Casa de Velázquez. En se rejoignant, leurs initiatives enclenchent la dynamique qui était nécessaire pour que ce projet devînt réalité.

1. — RASSEMBLER ARTISTES ET CHERCHEURS, UNE IDÉE ANCIENNE

En 1916, lorsqu'émerge l'idée de fonder une « Villa Velázquez », il ne s'agit pas de créer l'École française d'Espagne. En tant qu'institution de recherche où l'on cultive un hispanisme érudit, celle-ci existe depuis 1909 à travers l'École des hautes études hispaniques et dispose d'un siège flambant neuf, inauguré trois ans plus tôt : l'Institut français de la rue Marqués de la Ensenada où l'École cohabite avec la section toulousaine dirigée par Ernest Mérimée. Dès lors, pourquoi formule-t-on si tôt le vœu de bâtir, qui plus est à grands frais, une nouvelle « Maison de France » à Madrid, à la fois palais et lieu consacré à la recherche et à la création artistique ? Comment expliquer qu'un tel projet trouve rapidement les puissants appuis dont il a besoin pour devenir réalité ?

Pierre Paris est celui qui donne l'impulsion initiale. L'idée de créer un lieu devant permettre la symbiose entre érudits et artistes, recherche savante et création artistique, est ancienne. La conviction, plus ressentie que démontrée, qu'une telle association produirait des échanges fructueux entre ceux « qui dessinent, peignent et modèlent d'après les vrais chefs-d'œuvre classiques » et ceux « qui admirent, qui étudient et qui méditent » remonte au moins à l'année 1898, lorsqu'à peine nommé directeur de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de la capitale girondine, Pierre Paris présente à son conseil d'administration le projet d'Institut d'archéologie et d'histoire de l'art bordelais destiné à rassembler

tous ceux « qu’attirent l’amour du beau et la soif de s’instruire⁹ ». Peut-être inspirée de l’expérience tentée à l’EFA au milieu du XIX^e siècle et de celle que connut Pierre Paris lors de son séjour à Rome, alors qu’il se rendait à Athènes, et qui lui permit de se mêler aux artistes de la Villa Médicis et aux jeunes chercheurs du palais Farnèse, cette idée mûrit dans l’esprit d’un homme qui est à la fois historien de l’art, archéologue et directeur d’une école d’art. Le projet bordelais, nous l’avons vu dans le chapitre 6, ne vit jamais le jour. Devenu directeur de l’EHEH, Pierre Paris le réactualise.

Dès 1909, la première promotion des membres de l’École comprend un jeune compositeur et critique musical français, Henri Collet (1885-1951). Fin connaisseur de la musique espagnole (il est particulièrement influencé par Isaac Albéniz et Manuel de Falla), il profite de son séjour à Madrid pour donner des conférences-concerts à l’Ateneo qui remportent un franc succès. Mais de l’aveu même du directeur, « ce ne furent là que des intermèdes ». Henri Collet est à la fois un artiste et un érudit. Reçu deuxième à l’agrégation d’espagnol en 1909 (il fut l’élève de Georges Cirot à Bordeaux), il a entamé des recherches en musicologie lors de la préparation de son diplôme d’études supérieures. Ce n’est pas à proprement parler en tant que compositeur qu’il est recruté comme membre de l’EHEH mais afin de poursuivre ses travaux sur la musicologie médiévale et du XVI^e siècle. Pierre Paris, dans son rapport annuel, souligne en particulier la collaboration qui s’établit entre le jeune membre de l’École et le père Luis Villalba Muñoz (1873-1921), maître de chapelle du monastère de l’Escorial, pour étudier le manuscrit des *Cantigas de Santa María* d’Alphonse X¹⁰. Ces recherches au long cours permettent à Henri Collet d’alimenter ses thèses de doctorat soutenues en mars 1913 à la Sorbonne : sa thèse principale, *Le mysticisme musical espagnol au XVI^e siècle*, dédiée à « Monsieur Pierre Paris, Directeur de l’École française d’Espagne. Hommage d’affectueuse reconnaissance », et sa thèse complémentaire, entièrement rédigée en espagnol, *Un tratado de canto de órgano (siglo XVI). Manuscrito en la Biblioteca nacional de París. Edición y comentarios*¹¹. Henri Collet est ainsi le premier membre de l’EHEH à jeter un pont entre la création artistique, ici la musique, et la recherche scientifique.

En novembre 1914, une nouvelle expérience permet d’aller plus loin. Encouragé par Pierre Paris, le sculpteur et décorateur Albert Binquet, qui fut élève de l’école municipale des Beaux-Arts de Bordeaux lorsque Pierre Paris la dirigeait, sollicite et obtient de l’académie de Bordeaux une indemnité de voyage en tant que membre libre de l’EHEH. Alors que Barcelone est en pleine fièvre moderniste, il se propose d’y étudier la sculpture ornementale¹². Pour le directeur, il s’agit de créer un précédent. Son rapport annuel, daté du 28 no-

⁹ Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Pierre Paris. Directeur de l’école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1900, p. 11 ; voir également ID., « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l’École pendant l’année 1919-1920 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1919-1920, p. 141-142 ; ID., « Une fondation française en Espagne. La Casa de Velázquez à Madrid », *La Revue de l’art ancien et moderne*, 41, 232, 1922, p. 11-12.

¹⁰ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques (École française d’Espagne) », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1909-1910, p. 134-135 ; ID., « Rapport sur les travaux de l’École française d’Espagne, 1^{ère} année, 1909-1910 », *BH*, 12, 4, 1910, p. 430-431 ; Henri COLLET et Luis VILLALBA MUÑOZ, « Contribution à l’étude des “Cantigas” d’Alphonse le Savant », *BH*, 13, 3, 1911, p. 270-290.

¹¹ Henri COLLET, *Le mysticisme musical espagnol au XVI^e siècle*, Paris, Félix Alcan, 1913 ; ID., *Un tratado de canto de órgano (siglo XVI). Manuscrito en la Biblioteca nacional de París. Edición y comentarios*, Madrid, Ruiz Hermanos, 1913.

¹² Cat. BINQUET 07-11-1914 ; cat. THAMIN 08-11-1914.

vembre 1915, confirme qu'il songe déjà à enrichir l'École d'une section artistique : c'est « une première étape dans un domaine que nous désirons beaucoup annexer à l'École. M. Binquet aura été notre premier pensionnaire artiste ». Et Pierre Paris d'ajouter :

Disons, en passant, que les principaux architectes de Barcelone, auprès de qui nous avons introduit M. Binquet, MM. Domenech, Martorell, Puig y Cadalch [*sic*], le prodigieux Gaudi, dont la démence artistique est traversée d'éclairs de génie, sans parler de Santiago Rusiñol, le grand peintre, poète et collectionneur, ami passionné de la France et de son art, lui ont fait un accueil plus que bienveillant, la preuve est établie que si quelque jour, un jour prochain, espérons-le, notre École s'augmente d'une petite Académie de France, nos grands prix de Madrid trouveront, dans toute l'Espagne, de chaudes amitiés¹³.

Ajoutons qu'avant même le recrutement d'Albert Binquet, au début de l'année 1914, à l'occasion de travaux qui doivent avoir lieu à l'Institut pour l'installation d'une chaudière, Pierre Paris soumet au rectorat de Bordeaux des plans et un devis (estimé entre 2 500 et 3 000 F) relatifs à l'installation « d'un petit atelier d'artiste à construire sur la terrasse¹⁴ ». La guerre empêche sa réalisation¹⁵. Quoi qu'il en soit, si l'idée de doter l'EHEH d'une section artistique existe déjà, nous sommes encore loin de l'ambitieux projet d'une Villa Velázquez.

2. — SOUS LES AUSPICES DE L'INSTITUT DE FRANCE

La Grande Guerre, par les défis qu'elle pose aux Français d'Espagne engagés dans la lutte contre l'ennemi allemand sur le front de la propagande, donne une nouvelle ampleur au projet de Pierre Paris et lui permet, en l'inscrivant dans le cadre de la diplomatie culturelle de la République, d'obtenir l'appui des autorités. Le rôle de Pierre Imbart de la Tour est essentiel. Comme l'atteste leur correspondance, lui et Pierre Paris sont des amis proches. Ils se connaissent au moins depuis l'École normale supérieure où Pierre Imbart de la Tour entre en 1880, un an après Pierre Paris [FIG. 366]. Agrégé d'histoire en 1883 (2^e rang), il est nommé maître de conférences à la faculté des lettres de Besançon (1884), puis à Bordeaux (1885) où il enseigne l'histoire médiévale. Devenu professeur titulaire en 1893, il bénéficie d'une mise en congé à partir de 1900, ce qui lui permet de se consacrer à ses travaux d'érudition, avant de faire admettre ses droits à la retraite en septembre 1910. Dans son avis annuel de notation pour l'année 1908-1909, le doyen Georges Radet relève à son sujet : « Beaucoup de talent, comme orateur et comme écrivain. Mais appartient plus à l'Institut qu'à la Faculté¹⁶ ». De fait, dès 1909, Pierre Imbart de la Tour est élu membre de l'Académie des sciences morales et politique (section V, histoire générale et philosophique), une corporation qu'il présidera en 1921. En 1914, lorsque l'Europe s'enfonce dans le conflit, il s'engage rapidement dans l'effort de guerre. Son action se déploie principalement dans deux directions :

¹³ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1914-1915 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1914-1915, p. 123-124 ; ID., « Universités et enseignement. Rapport sur le fonctionnement de l'École des hautes études hispaniques pendant l'année 1914-1915 », *BH*, 18, 3, 1916, p. 218.

¹⁴ Cat. DUBROCA 11-02-1914.

¹⁵ Pierre PARIS, « Une fondation française en Espagne. La Casa de Velázquez à Madrid », art. cité, p. 3.

¹⁶ Voir son dossier de carrière, AN-Pierrefitte, F/17/22136/B.

œuvrer en faveur de la reconstruction de la bibliothèque de Louvain, dès novembre 1914, et promouvoir la lutte contre l'influence allemande en péninsule Ibérique¹⁷. Une lettre de Pierre Paris suggère que les projets en direction de l'Espagne sont dans l'air dès la fin du mois de septembre 1915. Pierre Imbart de la Tour semble avoir manifesté le désir de discuter de vive voix avec lui. Dans sa réponse, Pierre Paris précise qu'il pourra recevoir son ami à Beyssac ou lui rendre visite à l'occasion d'un séjour qu'il doit faire dans la capitale. Il ajoute : « tout ce que j'ai de force encore et d'activité, je veux l'employer partout où l'on aura besoin de moi, même pour les plus humbles besognes. Aussi, à plus forte raison, suis-je tout disposé à aider de mon mieux tes entreprises patriotiques et celles de tes amis¹⁸ ». De quoi s'agit-il exactement ? Les lacunes de la correspondance entre les deux hommes ne permettent aucune affirmation catégorique. Mais vraisemblablement, il s'agit déjà de la mission qui conduit cinq membres de l'Institut de France en Espagne au printemps 1916. Pierre Imbart de la Tour en est l'un des principaux organisateurs à partir de novembre 1915¹⁹. Les deux amis en ont probablement discuté lors de cet entretien qui dut avoir lieu en octobre. En février 1916, Imbart se rend à Madrid pour préparer le voyage des académiciens français avec le directeur de l'EHEH et l'ambassadeur de France. Se forme ainsi un axe Paris-Madrid : « Te voici, mon cher ami, devenu par la force des choses le grand représentant des français d'Espagne auprès de l'Institut ; cela te donnera parfois un peu de peine, mais je suis sûr que tu ne t'en plaindras pas²⁰ ».

Le 27 avril, les académiciens se mettent en route. La mission se compose d'Edmond Perrier (zoologiste, directeur du Muséum national d'histoire naturelle et membre de l'Académie des sciences), d'Étienne Lamy (secrétaire perpétuel de l'Académie française), de Charles-Marie Widor (compositeur et organiste, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts), d'Henri Bergson (membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1901, élu à l'Académie française en 1914), et de Pierre Imbart de La Tour [FIG. 367-369]. Un jeune hispaniste les accompagne comme secrétaire. Il s'agit de Maurice Legendre, normalien de la promotion 1900, agrégé d'histoire (1903, 10^e rang). Cette mission de propagande qui ne dit pas son nom – il faut respecter la neutralité espagnole – est suffisamment connue pour nous dispenser d'y revenir en détail²¹. Ce qu'il nous importe de souligner, c'est le *kairos*, le temps du moment opportun, que représente ce mois de mai 1916. Le mercredi 3, après Edmond Perrier et Henri Bergson les jours précédents, Charles-Marie Widor donne une conférence à l'Ateneo de Madrid sur l'histoire de la musique en France et en Espagne. Il termine son intervention par la formulation d'un vœu, celui de voir émerger une Académie de France à Madrid qui serait le complément de la Villa Médicis :

« Vous avez un pays véritable foyer d'art, des monuments sans pareils, des chefs-d'œuvre de la peinture, un des plus beaux musées du monde. Chez vous, Bonnat, Henri Regnault, Caro-

¹⁷ Leticia PETRIE, Georges-Henri SOUTOU et Sophie GAGNARD (éd.), *Centenaire 14-18. L'Institut de France et la Grande Guerre*, Paris, Institut de France, 2014, en ligne sur <http://14-18.institut-de-france.fr/index.php>.

¹⁸ Cat. IMBART DE LA TOUR 24-09-1915.

¹⁹ Pierre IMBART DE LA TOUR, « Notre mission en Espagne », *BH*, 18, 3, 1916, p. 155.

²⁰ Cat. IMBART DE LA TOUR 02-03-1916.

²¹ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 313-329 ; Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 113-125.

lus Duran et combien d'autres ont senti battre leur cœur et s'affirmer leur vocation. Comment se fait-il que nos pensionnaires de la Villa Médicis, leur temps fini à Rome, rentrent directement à Paris sans aller contempler, étudier Velasquez ? »

On applaudit et Bergson voulut bien m'adresser un gentil signe de la main. « C'est l'occasion qui fait les chefs-d'œuvre », a dit Goethe. Si l'occasion n'avait certainement pas fait le chef-d'œuvre attendu, le hasard d'une péroration venait d'édifier un château en Espagne²².

À la suite de Jean-Marc Delaunay²³, comment douter que l'idée brusquement lâchée – c'est l'expression qu'emploie Charles-Marie Widor – lui ait été suggérée par Pierre Paris qui, quelques mois plus tôt, avait formulé le même souhait dans son rapport annuel sur le fonctionnement de l'EHEH ? L'appui de l'Académie des beaux-arts est donc acquis. Dans un premier temps, la presse espagnole ne semble pas avoir relevé le commentaire de Charles-Marie Widor²⁴. En revanche, le journal *El Liberal* du 8 mai rapporte l'anecdote suivante qui se serait déroulée à la fin de l'excursion des académiciens français à Tolède, ville qui les aurait fortement frappés par sa richesse artistique :

A tal punto les causó impresión, que dijeron : « Nuestros artistas iban hasta hoy á Italia pensionados durante tres años. Hemos de lograr que disfruten un año de esa pensión entre Madrid y Toledo. Ningún artista debe dejar de conocer el Museo del Prado y Toledo ». Widor, ante todos los que le acompañaban, prometió encargarse de llevar esta moción á la Academia francesa de Bellas Artes²⁵.

Quelques jours après la conférence de l'Ateneo s'ajoute le patronage royal. Informé de l'appel lancé par Charles-Marie Widor, Alphonse XIII apporte son soutien au projet d'une Académie de France à Madrid. Le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts a consigné les propos que lui tient le souverain le 8 mai, lors de l'audience qu'il accorde aux académiciens :

On m'a fait part des conclusions de votre conférence à l'Ateneo. Si vos artistes, vos intellectuels viennent chez nous, les autres nations les imiteront. Nous habitons un cul-de-sac de l'Europe ; quelques-uns même nous prennent pour de petits nègres... Je vais chercher un terrain, à vous de trouver les fonds et de bâtir... En attendant, je voudrais vous voir organiser, ici, une exposition de vos meilleurs peintres contemporains²⁶.

Cette exposition de peinture française contemporaine est inaugurée deux ans plus tard par le couple royal, le 12 mai 1918, au Palacio de Exposiciones du Retiro (le palais Velázquez, du nom de l'architecte Ricardo Velázquez Bosco) [FIG. 370-371]. Elle donne à Alphonse XIII l'occasion de réaffirmer publiquement son appui au projet d'une Académie de France à Madrid afin que « cada vez sean más estrechos los lazos de amistad y compañerismo entre los

²² Charles-Marie WIDOR, « La Casa Velasquez », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 1^{ère} année, 2, 1925, p. 4.

²³ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 117.

²⁴ Les comptes rendus les plus détaillés que nous avons pu consulter ne l'évoque pas : « En el Ateneo. Conferencia de M. Widor », *La Época*, 04-05-1916, p. 3 ; Adolfo SALAZAR, « Los académicos franceses. En el Ateneo. Conferencia de M. Widor », *El Liberal*, 04-05-1916, p. 3.

²⁵ « Los académicos franceses. Excursión á Toledo », *El Liberal*, 08-05-1916, p. 2 ; Pierre PARIS, « La Casa Velázquez », *Sud-Ouest Économique*, 182, 1929, p. 3.

²⁶ Charles-Marie WIDOR, « La Casa Velasquez », 1925, p. 5.

artistas de ambas Naciones hermanas²⁷ ». L'année suivante, en mai 1919, c'est au tour de la France d'accueillir une exposition d'artistes espagnols modernes au Petit Palais et d'organiser une série de conférences dans le cadre de la Semaine espagnole²⁸.

3. — DIPLOMATIE CULTURELLE ET ACTION INTELLECTUELLE

Revenons au printemps 1916. Dans les semaines qui suivent le retour des académiciens en France, la presse rend compte du succès de leur mission. Les trois protagonistes semblent décidés à tirer profit de la dynamique vertueuse enclenchée à la suite du voyage académique. Le 1^{er} juillet, Pierre Imbart de la Tour en rend compte à ses collègues de l'Académie des sciences morales et politiques. Une partie de son allocution est publiée dans la presse avant d'être diffusée dans son intégralité par le biais des revues spécialisées²⁹. Elle permet de préparer le terrain à la présentation officielle du projet d'une Villa Velázquez que fait Pierre Paris à l'Académie des beaux-arts quelques jours plus tard. Les idées exposées par Pierre Imbart de la Tour dépassent très largement le simple désir de créer une section artistique à l'Institut français. L'essentiel des arguments que l'on retrouvera dans d'autres sources est déjà formulé. Dans le prolongement de l'article qu'il avait publié dans le *Bulletin hispanique* en 1899³⁰, Pierre Imbart de la Tour rappelle au lecteur français que l'Espagne est une nation moderne qui doit avoir sa place dans l'Europe de l'après-guerre. À travers la nation-sœur, il s'agit aussi de renforcer les liens avec l'*hispanisme* dans son ensemble (c'est le mot qu'il emploie), c'est-à-dire l'Amérique hispanophone, que ce soit dans les domaines politiques, intellectuels ou économiques. En historien, Pierre Imbart de la Tour appuie son argumentation sur l'enseignement qu'il pense pouvoir tirer des faits historiques : « Nous n'avons pas ici à dire quel intérêt politique nous conseille une bonne entente avec nos voisins. L'histoire nous montre, depuis quatre siècles, dans ce duel permanent qui met aux prises la France et le germanisme, de quel prix est l'amitié de l'Espagne pour l'un ou l'autre des rivaux ». L'allusion est implicite mais claire : l'histoire montre que l'alliance de la monarchie hispanique et des États germaniques a toujours représenté une menace pour la France (à l'époque de Charles Quint ou en 1870 lorsque la candidature d'un prince Hohenzollern au trône d'Espagne fut l'une des causes immédiates de la guerre franco-prussienne). En pleine guerre mondiale, mieux valait obtenir l'appui, ou du moins la neutralité bienveillante, d'une Espagne en pleine renaissance régénérationniste. Pour Pierre Imbart de la Tour, engagé dans les rangs du catholicisme libéral³¹, le rapprochement franco-espagnol doit chercher à rétablir

²⁷ « Los Reyes en la Exposición francesa », *La Época*, 13-05-1918, p. 1.

²⁸ Georges CIROT, « La "Semaine espagnole" à Paris », *BH*, 21, 3, 1919, p. 245-246 ; Jacques DUCHER, « La "Semaine espagnole" de Paris (5-12 mai 1919) », dans *Actes du 94^e Congrès national des sociétés savantes, Pau, 1969. Section d'histoire moderne et contemporaine I. Les relations franco-hispaniques*, Paris, Bibliothèque nationale, 1971, p. 485-505 ; Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 365-383.

²⁹ Pierre IMBART DE LA TOUR, « Notre mission en Espagne », 1916 ; Id., « Notre mission en Espagne », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* 76^e année, nouv. série, 86, 11, 1916, p. 369-391 ; Id., « Pour les relations de la France & de l'Espagne », *Journal des débats politiques et littéraires*, 4 juillet 1916, p. 1.

³⁰ Pierre IMBART DE LA TOUR, « Une entente intellectuelle avec l'Espagne », *BH*, 1, 3, 1899, p. 105-122.

³¹ Pierre IMBART DE LA TOUR, *L'opinion catholique et la guerre. Suivi d'une lettre de Don Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque*, Paris, Bloud & Gay, coll. « Pages actuelles » (26), 1915.

les relations privilégiées tissées depuis l'époque médiévale entre deux nations-sœurs, unies par la latinité et traditionnellement proches, mais qui ont progressivement été brisées (il parle de « rupture intellectuelle ») depuis le milieu du XVIII^e siècle sous l'action des Lumières (« le philosophisme » à l'origine de la légende noire d'une Espagne obscurantiste et coupée de la modernité)³², des guerres de la Révolution et de l'Empire, de la vision que les Espagnols ont de la France républicaine, réduite à son anticléricalisme : « on peut dire qu'au XIX^e siècle l'Espagne et la France vivent côte à côte, sans se haïr, il est vrai, du moins sans se comprendre³³ ». À mesure que l'Espagne s'éloignait du partenaire français, elle se rapprochait du modèle qu'offrait la culture germanique. Et Imbart d'ajouter : « Heureusement, ce n'était qu'un vernis superficiel. Et peut-être cette influence du germanisme n'a-t-elle été due, pour une bonne part, qu'à notre abstention³⁴ ». La mission des académiciens consiste donc à réactiver l'entente intellectuelle franco-espagnole dans le respect de ce qu'enseigne la tradition historique en allant à la rencontre du voisin du sud³⁵. De là le rôle essentiel de l'Institut français de Madrid qui est à la fois un foyer d'études et un relai de l'influence française. Outre le dynamisme de l'hispanisme érudit en péninsule Ibérique, Pierre Imbart de la Tour souligne le développement qu'y a pris l'enseignement du français, qu'il soit dispensé au sein d'écoles laïques ou confessionnelles. Comme chez Charles-Marie Widor, la perception de la mission de mai 1916 comme *kairos* est nette : « ce ne sera pas sans doute un des moindres services de notre mission que d'avoir attiré sur elle [« cette œuvre de compréhension, de pénétration réciproque »] l'attention de l'Institut [de France], des pouvoirs publics, de l'opinion ». D'où le programme que Pierre Imbart de la Tour esquisse à la fin de son intervention (c'est la partie que reproduit le *Journal des débats politiques et littéraires* quelques jours plus tard)³⁶ : il faut ouvrir plus d'écoles françaises en Espagne et les soutenir (en les subventionnant), se tenir informé de ce que publient les savants de la péninsule, augmenter la place de la langue et de la littérature espagnoles dans les programmes d'enseignement français, favoriser les échanges de professeurs et d'étudiants entre les deux nations. Et Pierre Imbart de la Tour de préciser : « Organisons surtout notre Institut français en augmentant le nombre de ses membres. Historiens et artistes, peintres, sculpteurs, architectes ont autant à prendre dans les archives, les églises, les musées de l'Espagne, qu'à Rome ou à Athènes ». En somme, il convenait de suivre, en le creusant davantage, le sillon ouvert depuis plusieurs années par les universités de Bordeaux et de Toulouse.

³² Sur ce point, les travaux de certains pensionnaires de l'EHEH ont des implications évidentes avec le présent. Ainsi avec Gaspard Delpy (1888-1952), membre de la 14^e promotion (1922-1923). Les deux thèses qu'il prépare sur Benito Jerónimo Feijoo en vue d'obtenir le doctorat lui permettent de réfléchir aux liens intellectuels qui unissent la France et l'Espagne au XVIII^e siècle et de questionner l'idée d'une « rupture intellectuelle ». Voir Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1922-1923 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1922-1923, p. 179-181 ; Gaspard DELPY, *Feijoo et l'esprit européen. Essai sur les idées-maîtresses dans le « Théâtre critique » et les « Lettres érudites » (1725-1760)*, Paris, Hachette, 1936 ; Id., *Bibliographie des sources françaises de Feijoo*, Paris, Hachette, 1936.

³³ Pierre IMBART DE LA TOUR, « Notre mission en Espagne », 1916, p. 164-165.

³⁴ *Ibid.*, p. 170.

³⁵ *Ibid.*, p. 168.

³⁶ *Ibid.*, p. 174-174 ; Pierre IMBART DE LA TOUR, « Pour les relations de la France & de l'Espagne », art. cité.

Un autre document permet de compléter notre propos. Non daté et non signé, il est intitulé *Note sur la création d'une Maison de France à Madrid (Casa Velasquez)*³⁷. Son contenu permet de le dater de 1922 ou, plus vraisemblablement, de 1923. Il s'agit d'un rapport visant à obtenir le concours de l'État afin de poursuivre la construction de la Casa de Velázquez. Ces démarches aboutissent au vote de la loi du 14 janvier 1924 qui débloque 3,5 millions de francs à cet effet. Pierre Imbart de la Tour est-il l'auteur de ce texte ? Cela est probable dans la mesure où les arguments mobilisés, comme leur formulation, renvoient directement à l'allocution de 1916 que nous venons d'étudier. À côté des idées habituellement avancées (institut destiné à former une élite intellectuelle, rapprochement franco-espagnol, lutte contre la culture germanique dans la péninsule), le rapport fait la part belle aux arguments géopolitiques. Le fait qu'il soit destiné au gouvernement français à travers la direction générale des Beaux-Arts du ministère de l'Instruction publique n'y est pas étranger. La Casa de Velázquez est présentée comme le couronnement d'une œuvre accomplie depuis l'extrême fin du XIX^e siècle et conçue comme un outil privilégié au service du *soft power* français grâce à ce que Julien Luchaire a appelé l'« action intellectuelle³⁸ ». Se rapprocher de l'Espagne, c'est disposer d'une fenêtre ouverte sur l'Amérique latine et le vaste monde de l'« hispanisme » – entendons, une fois encore, hispanité (*hispanidad*) – (f° 1). Cela permet aussi de renforcer la présence de la France en Méditerranée occidentale où la République a des intérêts coloniaux majeurs (qui s'opposent à ceux de l'Espagne au Maroc) : « Les pensionnaires de la Casa Velasquez pourront parcourir l'Espagne, rejoindre notre Algérie et notre Maroc et coopérer à l'œuvre intellectuelle du protectorat. C'est bien à cette pensée qu'a obéi le Maréchal Lyautey en tenant à associer le Gouvernement chérifien à la fondation nouvelle³⁹ » (f° 8). Enfin, cette pièce de la diplomatie culturelle française doit contribuer à isoler l'ennemi d'hier. Il est prévu que la Casa de Velázquez puisse accueillir les ressortissants des anciens alliés, en particulier de Belgique et d'Amérique (f° 5). En mettant une telle politique en œuvre, la France se propose donc de « faire entrer sa sœur latine dans un système de l'Occident ». On ferait émerger un axe allant de Bruxelles à Madrid et passant par Paris, une sorte de Triple Entente intellectuelle formant un bloc, « une masse compacte de soixante-cinq millions d'hommes, à laquelle répondrait une agglomération parallèle, presque égale à l'Est, seul moyen d'assurer l'équilibre et la paix de l'Europe » (f° 8). Et le rapport de conclure :

Libre de ses mouvements, la France pourrait disposer de toutes ses forces sur le Rhin, assurer la liberté de la Méditerranée, ses communications intégrales avec l'Afrique et, en contact étroit avec l'Espagne, sans léser ses intérêts ou froisser son amour propre, être en relations étroites avec l'hispanisme tout entier [f° 9].

³⁷ BIF, fonds Imbart de la Tour, ms 4139, 17 f°, s. d. [1922-1923].

³⁸ Julien LUCHAIRE, « L'expansion intellectuelle de la France et les instituts français à l'étranger », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*⁷⁹e année, nouv. série, 91, 5, 1919, p. 542 : « dans l'intérêt même de l'influence politique française, il convient que l'on prenne la voie de l'action intellectuelle, – action désintéressée et qui ne cause pas de soupçons, – pour tout ce qu'il est possible de faire passer par elle ». Il fallait aussi, selon l'auteur, travailler à « une organisation des relations intellectuelles internationales » (p. 538). Sur ce point, il y avait de la place pour un projet de liaison entre les différents instituts français à l'étranger : cat. PATOUILLET 09-02-1915.

³⁹ Le maréchal Lyautey, résident général au Maroc, a accordé une subvention de 25 000 F à la Casa de Velázquez et s'est engagé à lui assurer chaque année 10 000 F destinés à participer aux frais de fonctionnement et au financement de bourses (Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 148).

Ainsi, comme l'avait souligné Pierre Paris dans la lettre du 2 mars 1916 que nous avons citée, Pierre Imbart de la Tour s'impose comme l'un des principaux relais de la défense des intérêts des Français d'Espagne. De la mobilisation des académiciens de l'Institut de France naît un groupe d'influence et de pression, véritable lobby qui va jouer un rôle essentiel dans les années suivantes, le Comité de rapprochement franco-espagnol, auquel répond, en Espagne, le Comité de Aproximación Hispano-Francés placé sous la direction du duc d'Albe. Côté français, l'association « qui a pour but de développer les relations intellectuelles, artistiques et économiques de la France et de l'Espagne » adopte ses statuts lors d'une assemblée plénière qui se réunit le 11 juillet 1917. Le Comité de rapprochement franco-espagnol, dont la direction est confiée à Pierre Imbart de la Tour – le peintre Léon Bonnat reçoit la présidence d'honneur – se compose de trois sections : celle des beaux-arts (sous la présidence de Charles-Marie Widor), celle des relations économiques (présidée par l'ancien ministre des Affaires étrangères, Gabriel Hanotaux) et enfin la section des relations littéraires et scientifiques. Pour cette dernière, Étienne Lamy exerce la présidence ; Henri Bergson et Edmond Perrier sont élus vice-présidents. Parmi les membres fondateurs figurent Maurice Barrès, l'homme politique et ancien président du Conseil des ministres Louis Barthou, René Cagnat, Alfred Croiset, René Doumic, Théophile Homolle, les hispanistes Ernest Martinenche, Ernest Mérimée et Alfred Morel-Fatio, sans oublier Pierre Paris⁴⁰ [FIG. 372].



Alors que Pierre Paris souhaite développer l'Institut français, celui-ci devient l'un des principaux relais de l'action culturelle de la République en Espagne, dynamisée par la nécessité d'animer la propagande en faveur de l'Entente. En rattachant le projet de section artistique, enrichi de nouvelles composantes, à la diplomatie culturelle française dans le contexte particulier de la Première Guerre mondiale, Pierre Paris trouve les appuis officiels dont il a besoin pour le mettre en œuvre. De ce point de vue, si les missions que les Écoles françaises de Madrid et d'Athènes s'efforcent de remplir dans le cadre de la culture de guerre sont semblables, la situation à laquelle chacune doit faire face est très différente. Dans le contexte particulier qui est celui de la Grèce, où l'opposition entre alliadophiles et germanophiles jette le pays au bord de la guerre civile, l'EFA lutte pour sa survie. La crise de décembre 1916 menace son existence-même. Le directeur, Gustave Fougères, décide de fermer l'École et de faire évacuer ses membres vers la France⁴¹. En Espagne, à l'inverse, le développement de l'Institut français et de son réseau se nourrit du conflit. La Casa de Velázquez naît de la guerre. Dans le discours que Pierre Paris prononce le jour de son inauguration, en novembre 1928, il évoque ainsi « les drapeaux unis des deux pays qui l'ont fondée en pleine tourmente, alors que l'olivier de Minerve semblait étouffé par le laurier sanglant de Bellone, à la veille

⁴⁰ « Comité de rapprochement franco-espagnol. Statuts », brochure imprimée, AD-Gironde, dossier « EHEH. 1911-1928 », 1449 AW 43.

⁴¹ Gustave FOUGÈRES, « L'École d'Athènes », *Revue des deux mondes*, 41, 1927, p. 563-567 ; Miranda STAVRINO, « Gustave Fougères, l'École française d'Athènes et la propagande en Grèce durant les années 1917-1918 », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 83-99 ; Catherine VALENTI, « L'École française d'Athènes pendant la Grande Guerre : une institution universitaire au service de l'Entente », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 204, 4, 2001, p. 5-14 ; EAD., *L'École française d'Athènes*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 2006, p. 100-104.

de l'épopée sublime de Verdun⁴² ». La remarque n'est pas seulement dictée par le recul. Sa correspondance et ses rapports montrent qu'il est très vite conscient de l'importance prise par l'Institut français de Madrid en raison du conflit et des avantages qu'il peut en tirer :

l'École se rappellera avec fierté les années de guerre où, toute jeune et toute modeste encore, elle aurait pu sombrer. Ce sont pour elle les temps héroïques, d'où elle sortira mûrie par les événements, plus forte, plus active, ayant mieux conscience de ses devoirs et de son rôle, et prête à faire briller dans ses œuvres scientifiques la belle ardeur qu'a excitée en elle son œuvre patriotique⁴³.

II. — L'HOMME-INSTITUTION

LA MISE EN PLACE DU SYSTÈME PARISIEN (1916-1928)

Une semaine après l'intervention de Pierre Imbart de la Tour devant l'Académie des sciences morales et politiques, Pierre Paris prend la parole devant l'Académie des beaux-arts. Le 8 juillet 1916, il présente officiellement son projet de Villa Velázquez qui reçoit le soutien de la corporation⁴⁴. Dans la lettre qu'il adresse deux jours plus tard à Alfred Morel-Fatio pour lui exposer le bilan des récents événements, il peut afficher une confiance prudente :

Le voyage des Académiciens français, qui a eu un grand succès, vous le savez certainement, n'aura peut-être pas eu une grande influence sur l'état d'esprit de nos voisins, mais il peut avoir les meilleurs effets pour notre institut. [...] Après de longues conversations, il a été entendu que l'on profiterait des bonnes dispositions manifestées déjà par le ministère des Affaires étrangères, et que l'on essaierait d'aller de l'avant⁴⁵.

Une lettre de Maurice Legendre à Miguel de Unamuno du 18 juillet le confirme : « Pierre Paris a trouvé un appui, auprès de l'Académie des beaux-arts, pour son projet d'une Villa Velázquez, qui serait, en Espagne, ce que notre Villa Médicis est en Italie. Ce n'est d'ailleurs qu'une partie d'un programme très bien compris, qui sera suivi avec ténacité et qui doit aboutir à une belle réalisation de notre fraternité spirituelle⁴⁶ ». En quoi consiste-t-il ? On ne conserve pas de traces directes de l'allocution de Pierre Paris. En revanche, ce dernier rédige à cette occasion un rapport mécanographié – certaines idées y sont formulées de la même façon que dans la lettre à Alfred Morel-Fatio que nous venons de citer – dont une copie est conservée dans les archives de Pierre Imbart de la Tour : *Projet de développement de l'Institut*

⁴² Pierre PARIS, « Inauguration de la Casa Velázquez », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 4^e année, 8, 1928, p. 93.

⁴³ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1917-1918 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1917-1918, p. 167. Voir également Id., « La Casa Velázquez », art. cité, p. 2-3 ; cat. THAMIN 01-04-1916 [2].

⁴⁴ « À l'Institut. Académie des beaux-arts. Séance du 8 juillet », *Journal des débats politiques et littéraires*, 10-07-1916, p. 3.

⁴⁵ Cat. MOREL-FATIO 10-07-1916.

⁴⁶ Cité dans Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 118.

*français d'Espagne*⁴⁷. Le caractère fondateur de ce texte exigeait une transcription complète [ANN. 69]. Très bien compris, le programme l'est assurément, si bien que l'on peut considérer qu'entre 1916 et 1928, il est presque entièrement réalisé. Appuyée sur des sources complémentaires, son étude filée nous permettra de rappeler comment se met progressivement en place le système parisien, ce que Jean-Marc Delaunay a appelé l'« empire culturel » de Pierre Paris⁴⁸.

1. — LE DIRECTEUR DE L'OFFICE DE L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS EN ESPAGNE (1917)

À côté de propositions visant à renforcer l'image de l'EHEH comme lieu de sociabilité de référence du paysage culturel madrilène, aspect sur lequel nous reviendrons plus loin, le projet de 1916 accorde une attention particulière à la question de l'enseignement français en Espagne, jugée essentielle à l'heure de travailler au développement de la culture et de l'influence française⁴⁹. Pierre Paris prolonge ici les réflexions de Pierre Imbart de la Tour. Sortant du discours théorique, il aborde le sujet de façon très concrète, fort de l'expérience et de la connaissance du terrain acquises à la suite d'une enquête réalisée quelques mois plus tôt, à la demande de l'ambassadeur de France, et qui a fait l'objet d'un premier rapport remis à l'ambassadeur en décembre 1915. L'idée est de confier une nouvelle mission à l'Institut français de Madrid en plaçant sous son contrôle l'ensemble des écoles françaises d'Espagne, qu'elles soient laïques ou confessionnelles⁵⁰. Il serait habilité à organiser des inspections régulières qui permettraient de contrôler les pratiques et le fonctionnement des écoles. Il s'agirait de les accompagner et de les conseiller, de veiller au recrutement du corps enseignant pour garantir sa qualité, de surveiller l'utilisation des subventions que les écoles recevaient de l'État ou de particuliers. Il aurait également la charge d'organiser les examens jusqu'au baccalauréat. Cet « inspecteur général des Écoles d'Espagne » dépendrait de l'ambassadeur et pourrait être l'un des directeurs de l'Institut. Si Pierre Paris peut écrire qu'avec un tel projet « nous n'empiétons sur le domaine de personne » – il songe, naturellement, à Ernest Mérimée –, c'est parce qu'il vise à réguler le fonctionnement des enseignements primaire et secondaire, lesquels n'entrent pas dans les activités de l'hispanisme pédagogique universitaire de la section toulousaine. Du reste, l'idée d'une gestion plus directe du réseau scolaire français en Espagne est antérieure à la guerre. Dès 1910, le recteur Raymond Thamin affirmait devant l'Académie des sciences morales et politiques que le collège de la Société française de bienfaisance de Madrid était destiné à devenir « un collège d'enseignement secondaire de plein exercice » ; « nous nous y emploierons », ajoutait-il⁵¹. L'année suivante,

⁴⁷ Désormais abrégé sous la forme *Projet 1916*. BIF, Ms 4139, dossier « Expansion en Espagne ».

⁴⁸ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 118.

⁴⁹ *Projet 1916*, f° 6-11.

⁵⁰ Voir cat. IMBART DE LA TOUR 13-03-1918, 21-08-1918 sur le collège Calderón tenu par la sœur Garnier.

⁵¹ Raymond THAMIN, « L'École française de Madrid, fondation de l'université de Bordeaux », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 70^e année, nouv. série, 73, 1, 1910, p. 640.

le conseil d'administration de la Société demandait que le collège fût rattaché à l'académie de Bordeaux et que le recteur se chargeât de la nomination des professeurs⁵².

C'est dans ce contexte que naît l'Office de l'enseignement du français en Espagne, rattaché à l'ambassade de France à Madrid et placé sous la direction de Pierre Paris, flanqué de Maurice Legendre comme secrétaire (1917)⁵³. Outre les tournées d'inspection et la production de plusieurs rapports visant à donner une information précise relative à la situation des écoles françaises, l'Office se charge d'organiser les examens, ce qui ne se fait pas sans heurt avec les académies de Bordeaux et de Toulouse⁵⁴, et s'efforce de multiplier les centres d'enseignement. Dès le printemps 1917, avec l'appui du Comité de rapprochement franco-espagnol (avant même que ce dernier n'adopte officiellement ses statuts), Pierre Paris travaille notamment à transformer le collège de la Société française de bienfaisance de Madrid en véritable lycée d'État. Celui-ci ouvre ses portes à la rentrée 1919-1920⁵⁵ [FIG. 306, 373-376]. Cette réorganisation, qui se fait au détriment de l'Alliance française, s'accompagne aussi d'une augmentation des subventions accordées par le bureau des Écoles et le service des Œuvres françaises à l'étranger : 33 650 F en 1914, 70 725 F en 1917, 179 530 F en 1919, 1 205 000 F en 1921, 747 500 F en 1927, 875 500 F en 1931⁵⁶ (chiffres impressionnants même s'il faut tenir compte de la crise monétaire des années de guerre et d'après-guerre).

2. — LE DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTITUT FRANÇAIS EN ESPAGNE (1926)

Sans être au cœur du projet de 1916, l'organisation administrative de l'Institut français est brièvement évoquée⁵⁷. L'attachement à son caractère universitaire est réaffirmé. Si le soutien financier de l'État est jugé indispensable, la gestion de ce produit réussi de la décentralisation universitaire doit rester du ressort de Bordeaux et de Toulouse tout en étant placé, comme les autres écoles françaises à l'étranger, sous le patronage et le contrôle scientifique de l'Institut de France, du moins en ce qui concerne l'EHEH, afin de permettre à la jeune école d'accéder à une forme d'anoblissement académique⁵⁸.

⁵² Cat. VENTENAC 03-07-1911.

⁵³ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1917-1918 », art. cité, p. 165-166.

⁵⁴ Cat. THAMIN 12-08-1921 ; cat. IMBART DE LA TOUR 03-04-1922.

⁵⁵ Les copies des rapports et de diverses notes préparés par Pierre Paris sont conservées dans le fonds Imbart de la Tour, BIF, Ms 4139 et dans le dossier « EHEH. 1911-1928 », AD-Gironde, 1449 AW 43. Voir également les dossier « Lycée français de Madrid » et « Madrid. Rapprochement franco-esp. Visites d'instituteurs. Junta para Ampliación de Estudios. Madrid » dans le carton « Établissements français établis en Espagne et au Portugal entre 1900 et 1930 », AD-Gironde, 111 AW 642 ; sous le même intitulé, le carton 111 AW 643 (où se trouvent en particulier un certain nombre de pièces relatives à l'activité de l'Office de l'enseignement du français en Espagne entre 1919 et 1921) ; le dossier « Lycée français de Madrid : correspondance entre le rectorat et le proviseur du lycée français, rapports (1928-1932) », AN-Pierrefitte, AJ/16/6968. Un album photographique relatif au lycée français de Madrid, daté de 1934-1935, est conservé dans les A-IFM, s. c. Un autre (album de cartes postales reliées), intitulé « Lycée français de Madrid. Marqués de la Ensenada 12 », sans date mais plus ancien, se trouve dans les AP-Paris-Philippe, Beyssac, s. c.

⁵⁶ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 443 ; François CHAUBET, *La politique culturelle française et la diplomatie de la langue. L'Alliance française (1883-1940)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Inter-National », 2006, p. 149-151.

⁵⁷ *Projet 1916*, f° 1.

⁵⁸ *Projet 1916*, f° 5-6.

La question du « dualisme » de l'institution est discrètement soulevée et l'on sent bien que Pierre Paris est favorable à l'idée d'une fusion autour d'une direction unique. Un autre document le confirme. Conservé lui aussi dans les archives de Pierre Imbart de la Tour, intitulé *Note relative à l'unification de l'Institut français d'Espagne*, il n'est ni daté ni signé⁵⁹ [ANN. 70]. Nul doute que son auteur soit Pierre Paris. Le tableau qu'il dresse est sans concession et d'une franchise déconcertante. Il reconnaît que l'Institut repose sur deux sections et « deux directeurs [qui] s'ignorent officiellement », une « mésintelligence » qui rend impossible « l'unité d'efforts et d'action en vue de répandre les idées et l'influence françaises en Espagne ». La conclusion est sans appel : « on n'a dans l'état actuel que deux machines incomplètes, affaiblies, et risquant de se nuire l'une à l'autre ». Si l'auteur de la note est bien Pierre Paris, il se garde de revendiquer la direction unique à son profit, proposant la mise en place d'une commission mixte de professeurs issus des universités de Bordeaux et de Toulouse, à laquelle l'université de Montpellier pourrait être associée, et placée sous la présidence tournante des recteurs. Plus que l'ambition d'un homme, c'est la cohabitation difficile et l'impossibilité d'un travail d'équipe avec Ernest Mérimée qui expliquent la position de Pierre Paris. En 1916, il sait qu'une telle fusion ne pourrait se faire à son seul profit.

La mort d'Ernest Mérimée, le 14 janvier 1924, suivie de peu par celle de son fils qui lui a succédé à la tête de la section toulousaine (Henri Mérimée disparaît prématurément le 24 octobre 1926), laissent la voie libre à Pierre Paris. Dès le mois de décembre 1926, l'accord des deux recteurs, François Dumas à Bordeaux et Joseph Dresch à Toulouse – dont la fille, Suzanne, épouse André Paris quelques mois plus tard⁶⁰ –, lui permet d'être nommé à la tête de la section toulousaine. « La charge [écrit-il à François Dumas] me paraît bien un peu lourde, jointe à plusieurs autres, pour mes vieilles épaules⁶¹ ». Pierre Paris obtient cependant que Paul Guinard soit nommé directeur-adjoint de la section toulousaine – Maurice Legendre occupe le poste de secrétaire général de l'EHEH depuis novembre 1925⁶² – [FIG. 377, 378]. Unification ne signifie toutefois pas fusion. Dans les semaines qui suivent, Pierre Paris sollicite l'autorisation de prendre le titre de directeur général de l'Institut français en Espagne. Qu'il s'agisse d'une simple coquetterie, d'une forme de revanche posthume sur Ernest Mérimée ou, comme il l'affirme, de la volonté de clarifier sa position vis-à-vis de ses interlocuteurs espagnols, la réponse des recteurs est positive mais très nette : ce titre, symbolique, est attaché à la personne de Pierre Paris et ne remet en rien l'autonomie des deux sections. Il fallait, selon les termes de Joseph Dresch, « réserver l'avenir, si vous devez un jour abandonner cette Direction que nous sommes heureux de vous avoir confiée⁶³ ». Le réalisme du recteur de Toulouse était quelque peu brutal : il fallait songer à la succession d'un Pierre Paris qui ne serait pas éternel et qui était âgé de soixante-huit ans.

La direction unique ne suppose, du reste, aucune rupture majeure. La continuité l'emporte. Le directeur général s'efforce toutefois de rapprocher les deux structures existantes en

⁵⁹ BIF, Ms 4139.

⁶⁰ Le mariage est célébré le 4 mars 1927. Voir cat. ENGEL 16-03-1927.

⁶¹ Cat. DUMAS 10-12-1926.

⁶² Procès-verbal de la séance du conseil de l'université de Bordeaux, 10-11-1925, AD-Gironde, 2014/122 458.

⁶³ Cat. DRESCH 31-12-1926 ; cat. DUMAS 28-12-1926, 03-01-1927, 07-01-1927 ; procès-verbal de la séance du conseil de l'université de Bordeaux, 18-01-1927, AD-Gironde, 2014/122 458.

invitant les membres de l'EHEH à donner des conférences à l'Institut, à la fois pour renouveler les thèmes abordés tout en leur offrant la possibilité de s'entraîner à leur métier de professeur et d'améliorer leur situation matérielle par un apport financier complémentaire⁶⁴ [FIG. 379].

3. — LE DIRECTEUR DE LA CASA DE VELÁZQUEZ (1928)

Reste le projet de création d'une section artistique baptisée Villa Velázquez, référence directe à l'Académie de France à Rome, la Villa Médicis⁶⁵. Tout en rappelant que des tentatives avaient été faites dans ce sens avant la guerre, Pierre Paris s'emploie, dans son rapport de juillet 1916, à montrer la richesse artistique et patrimoniale de l'Espagne, suffisante pour justifier que les artistes français portent leurs regards vers la péninsule Ibérique sans circonscrire leurs voyages d'études à l'Italie. La Villa Velázquez pourrait accueillir, de façon systématique ou au cas par cas, les anciens pensionnaires de la Villa Médicis mais également le titulaire du prix National, des boursiers envoyés par les municipalités disposant d'une école d'art et organisant chaque année un Salon sur le modèle des grands Salons parisiens, ou plus simplement des artistes libres « qui auraient le désir de s'initier à l'Espagne ou de travailler en Espagne ». En outre, abandonnant la traditionnelle opposition entre arts majeurs et arts mineurs, le directeur souhaite que la section artistique soit ouverte aux arts décoratifs, ce qui n'est pas le cas à Rome. Albert Binquet, en 1914, avait doublement ouvert la voie. Le recrutement se veut ainsi très large. En filigrane, apparaît l'expérience acquise par Pierre Paris à la tête de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux.

Le projet, par son esprit libéral, est habile. Il place la future résidence artistique sous le patronage prestigieux de l'Académie des beaux-arts, l'inscrivant ainsi dans un système académique que Pierre Paris a toujours défendu, nous l'avons vu dans le chapitre 6. Mais dans le même temps, s'agissant d'une création nouvelle au cœur d'un pays dont la production artistique a longtemps été ignorée et est toujours peu connue en France, Pierre Paris n'a pas à lutter contre les pesanteurs d'une tradition séculaire, lesquelles, depuis le milieu du XIX^e siècle, ont rendu difficile, sinon impossible, la réforme du fonctionnement du prix de Rome et de la Villa Médicis. Le programme tracé est donc également en mesure de satisfaire la direction des Beaux-Arts qui entretient depuis plusieurs décennies des relations difficiles avec l'Académie et l'École nationale des beaux-arts. Rappelons qu'en 1874, l'État a institué un prix National destiné à concurrencer le prix de Rome, une arme complétée, en 1881, par la mise en place de bourses de voyages accordées par le Conseil supérieur des beaux-arts à huit artistes (peintres, sculpteurs, graveurs et architectes). Aux règles contraignantes et autoritaires imposées aux pensionnaires de la Villa Médicis répond l'esprit démocratique et libéral des bourses de l'État. Leurs bénéficiaires n'ont qu'une seule obligation : séjourner un an à l'étranger sans se limiter à l'Italie. Alain Bonnet a rappelé que si les candidats ne

⁶⁴ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1926-1927 », art. cité, p. 181-183. Voir également le témoignage de Pierre Vilar dans Rosa CONGOST, *El joven Pierre Vilar, 1924-1939. Las lecciones de historia*, trad. par FERRAN ESQUILACHE MARTÍ, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2018, p. 257.

⁶⁵ *Projet 1916*, f° 11-18.

manquent pas, nombreux sont les bénéficiaires réticents à quitter Paris⁶⁶. Les raisons de cette frilosité sont multiples. L'importance de la capitale française comme centre artistique et culturel duquel on ne souhaite pas s'éloigner en est une, mais également le faible montant des bourses ou les difficultés matérielles que suppose un séjour prolongé à l'étranger. La création d'une Villa Velázquez à Madrid offrirait ainsi un point d'appui aux artistes français désireux de séjourner en péninsule Ibérique⁶⁷.

Du côté de l'Académie des beaux-arts, l'appui immédiat apporté au projet de Pierre Paris doit être compris comme l'une des stratégies mises en œuvre afin de défendre l'utilité d'une institution séculaire attaquée de toutes parts depuis la réforme de 1863, en particulier dans les années qui précèdent la Grande Guerre alors que l'existence-même de l'Académie et de l'institution romaine est questionnée comme nous l'avons vu dans le chapitre 6⁶⁸. De ce point de vue, Charles-Marie Widor, en tant que secrétaire perpétuel, joue un rôle fondamental⁶⁹. La tentative de rénovation de l'Académie passait par son internationalisation. Après Rome, le quai Conti manifestait son désir de s'implanter à Madrid, Londres et bientôt New York :

Avant 1914, l'Académie n'avait guère qu'un devoir à l'étranger : la gestion de la villa Médicis, la nomination de ses directeurs, la désignation au concours de ses pensionnaires, les rapports sur leurs envois, la surveillance générale de cette magnifique création d'où sont sortis tant de gloires françaises.

Nos charges sont devenues plus lourdes aujourd'hui⁷⁰.

La défense des intérêts de la corporation passe aussi par une meilleure communication sur ce que sont ses activités et son rôle au service de la création artistique, en particulier à travers les prix qu'elle décerne. À partir de 1925, l'Académie publie un *Bulletin* – elle était la seule section de l'Institut à ne pas le faire – destiné à accueillir les comptes rendus de ses séances et de ses travaux, les éloges des membres disparus ainsi que des articles de fonds. Dans l'avis au lecteur sur lequel s'ouvre le premier fascicule, Charles-Marie Widor justifie cette innovation :

⁶⁶ Alain BONNET, « Le Prix du Salon et les Bourses de voyage. L'intervention paradoxale de l'État dans la formation des artistes (1874-1940) », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 185-202 ; Id., « L'atelier sur la route. L'incitation au voyage dans le cadre de la formation des artistes (fin XIX^e-début XX^e siècle) », dans Alain BONNET, Juliette LAVIE, Julie NOIROT et Paul-Louis RINUY (éd.), *Art et transmission. L'atelier du XIX^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2014, p. 19-27.

⁶⁷ Pierre PARIS, « Une fondation française en Espagne. La Casa de Velázquez à Madrid », art. cité, p. 6-8 : « cette liberté que l'on réclame pour eux [les artistes] et qu'ils peuvent trouver idéalement dans les bourses de voyage, nous entendons bien la leur laisser tout entière, mais nous la voulons rendre plus féconde, plus utile et aussi plus agréable » (p. 7).

⁶⁸ Monique SEGRÉ, *L'Art comme institution, l'École des Beaux-Arts, 19^{ème}-20^{ème} siècles*, Cachan, Éditions de l'ENS-Cachan, coll. « Sciences sociales » (12), 1993, p. 121-141 ; Alain BONNET, *L'enseignement des arts au XIX^e siècle. La réforme de l'École des beaux-arts de 1863 et la fin du modèle académique*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2006.

⁶⁹ John R. NEAR, *Widor. A life beyond the Toccata*, Rochester, University of Rochester Press, coll. « Eastman Studies in Music » (83), 2011, p. 379-387 ; Anne-Isabelle de PARCEVAUX, *Charles-Marie Widor*, Paris, Bleu nuit éditeur, coll. « Horizons » (47), 2015, p. 123-139.

⁷⁰ Charles-Marie WIDOR, « La Casa Velasquez », *Revue internationale de l'enseignement*, 83, 1929, p. 11.

L'Académie des Beaux-Arts a bien des choses à faire mieux connaître à ceux-là même qui sembleraient ne rien devoir ignorer d'elle. [...]

Par les tâches statutaires qu'elle assume, tant à l'École des Beaux-Arts que dans les Maisons de France établies à l'Étranger, notre Compagnie joue un rôle important dans la vie de ces ruches laborieuses. En conséquence, on s'efforcera d'indiquer l'essentiel de cette activité académique dont on ignore généralement l'ampleur et l'utilité⁷¹.

Consacrant, dans ce même fascicule, un article à l'histoire et à la fonction de l'Académie depuis ses origines jusqu'aux évolutions les plus récentes – en omettant soigneusement de faire référence aux polémiques –, Charles-Marie Widor conclut son exposé sur un propos qui résonne comme un défi lancé aux détracteurs de la corporation :

Par l'établissement de ces fondations à l'étranger, l'Académie rayonne au loin : elle rejoint ses Associés titulaires et ses Correspondants : elle est amenée à nouer avec eux des rapports de plus en plus étroits... On ne savait peut-être pas qu'elle travaillait ; ce Bulletin l'apprendra⁷².

Du côté des Espagnols, enfin, l'appui du gouvernement et la faveur royale s'expliquent par le désir d'ouverture sur l'Europe inhérent à l'esprit régénérationniste. Les propos que tient Alphonse XIII devant les académiciens, lors de l'audience du 8 mai 1916, l'attestent. En offrant un terrain à la France, il s'agit de faciliter la réalisation d'un projet destiné à renforcer la coopération intellectuelle entre les deux nations-sœurs, à susciter une émulation propre à encourager d'autres nations à imiter la France, à favoriser une meilleure connaissance de la culture espagnole et de ses apports à la culture universelle, tout en appuyant la fondation d'un institut scientifique et artistique qui pourrait accueillir des Espagnols. Le préambule du décret royal du 22 octobre 1918, premier d'une longue série de textes législatifs destinés à céder un terrain à la France, témoigne de cette tension permanente entre nationalisme et cosmopolitisme :

Ha impulsado al Instituto Francés la convicción, comprobada en sus largos estudios hispanófilos, de que nuestra Historia en todas sus épocas, por la grandeza política, literaria y artística, está á la altura de cualquiera de las naciones que más han influido en el desarrollo del progreso mundial, no yendo en zaga nuestros monumentos en importancia é interés á los que enaltecen esas dos grandes civilizaciones simbolizadas por Grecia é Italia. [...]

⁷¹ Charles-Marie WIDOR, « Au lecteur », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 1^{ère} année, 1, 1925, p. 3-4.

⁷² Charles-Marie WIDOR, « Origine et fonctions de l'Académie des beaux-arts », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 1^{ère} année, 1, 1925, p. 14. Au sujet de la multiplication des « Villas », les critiques, du reste, ne viennent pas nécessairement des ennemis de l'Académie. Certains redoutent que ces créations ne se fassent au détriment du prix de Rome qui serait ainsi menacé ; ils craignent que le goût français et l'originalité de l'art national ne se corrompent au contact de modèles importés de l'étranger. Voir, par exemple, Henry LAPAUZE, « Les erreurs de l'Académie des beaux-arts », *La Renaissance : politique, littéraire, économique*, 7^e année, 16, 02-08-1919, p. 16 ; Id., « Les erreurs de l'Académie des beaux-arts se redresseront (deuxième article) », *La Renaissance : politique, littéraire, économique*, 7^e année, 20, 27-09-1919, p. 5-7. À l'inverse, Pierre Paris s'emploie à montrer que la découverte de l'art espagnol, le plus ancien comme le plus contemporain (Modernismo), pourrait stimuler le renouvellement et « le développement de notre art national » (*Projet 1916*, f° 15-16). Dans une lettre à son fils, il écrit : « À Paris cette presse n'est pas toujours bonne pour le projet, mais c'est parce qu'elle est mal informée, et que les critiques à deux sous la ligne trouvent de la copie facile en tombant sur l'Institut. Cela n'a pas d'importance ». Voir cat. PARIS (Jean [Yani]) 15-01-1918.

Se brinda á los artistas españoles á formar parte de tan culta institución con las condiciones que se fijarán en su día al reglamentarse⁷³.

Revenons un instant sur le nom donné à la future institution. Le terme de *Villa*, qui est utilisé par les Français jusque tard dans les années 1920, fait directement référence à la Villa Médicis. Pierre Paris privilégie le terme *Casa* au moins à partir de 1920⁷⁴. Dans le décret royal du 22 octobre 1918 que nous venons de citer apparaît déjà le nom « Casa de Velázquez » : « El objeto de la Escuela de Bellas Artes que el Instituto Francés propone y que, dando una prueba de nobilísimo respeto y acatamiento á la figura más grande de nuestra pintura, desea que se denomine “Casa de Velázquez”, es levantar un edificio en Madrid ». Si l’on en croit Pierre Paris, c’est déjà le nom qu’utilise le sculpteur Mariano Benlliure (1862-1947), futur directeur général des Beaux-Arts, dans une lettre qu’il lui adresse le 22 novembre 1916⁷⁵. Ce sont donc les Espagnols qui imposent le terme *Casa*. Jean-Marc Delaunay a rappelé que le mot *Villa*, en espagnol, a deux acceptions qui ne permettent guère de comprendre le sens du nom Villa Velázquez⁷⁶. Le dictionnaire de la Real Academia de la Lengua donne deux sens principaux : 1. maison de plaisance isolée à la campagne ; 2. commune (ville ou village) qui se distingue par les privilèges qu’elle a reçus. Le mot ne permet donc pas de traduire le sens français de riche maison urbaine ou semi-urbaine, souvent agrémentée d’un jardin (qui pourrait être rendu en espagnol par le terme *palacete*). Quant à la figure honorée, le peintre Diego Velázquez (1599-1660), le décret royal signale lui-même qu’il s’agit de la plus grande figure de l’histoire de la peinture espagnole. Nul doute que les académiciens français aient eu tout le loisir d’admirer ses toiles au Museo Nacional del Prado où une visite fut organisée en mai 1916⁷⁷. Un article publié dans la revue illustrée *La Esfera* le 26 août 1916 suggère que le choix du peintre de Philippe IV peut avoir été fait en raison d’une autre dimension symbolique. Le texte est signé par le journaliste José Francés (1883-1964) qui souligne que « No es la primera vez que estos dos nombres de Velázquez y de La Villa Médicis aparecen unidos »⁷⁸. Le critique d’art fait référence aux deux séjours que fit le peintre espagnol à l’Académie de France à Rome. Au cours de l’un d’eux, il peignit deux vues de ses jardins, sans doute vers 1630 [FIG. 380, 381]. Ces toiles, « dos notas tan impregnadas de realismo y de poesía al mismo tiempo⁷⁹ », sont des œuvres majeures de l’histoire de la peinture occidentale, en particulier pour la conception originale du paysage dont elles témoignent, souvent perçue comme une sorte d’impressionnisme avant l’heure. La figure de Diego Velázquez revêt ainsi un triple symbole : il est un représentant éminent de la peinture espagnole et son nom évoque immédiatement l’une des périodes les plus glorieuses de l’his-

⁷³ Décret royal du 22-10-1918, *Gaceta de Madrid*, 27-10-1918, p. 298.

⁷⁴ Cat. WIDOR 15-02-1920 ; cat. IMBART DE LA TOUR 13-03-1920.

⁷⁵ Pierre PARIS, « Une fondation française en Espagne. La Casa de Velázquez à Madrid », art. cité, p. 5.

⁷⁶ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 124.

⁷⁷ La préface de Léon Bonnat à la vie de l’artiste que publie Aureliano de Beruete à l’extrême fin du XIX^e siècle illustre la célébrité de Velázquez et le modèle du maître qu’il incarne au sein du milieu artistique français : Aureliano de BERUETE Y MORET, *Velázquez*, préface de Léon BONNAT, Paris, Librairie Renouard, Henri Laurens éditeur, 1898, p. III-XI.

⁷⁸ José FRANCÉS Y SÁNCHEZ-HEREDERO, « De Norte a Sur. La Villa Velázquez. El banquete macabro y divertido », *La Esfera. Ilustración Mundial*, 26-08-1916, p. 26.

⁷⁹ *Ibid.*

toire du royaume ibérique, celle du Siècle d'Or ; par ses deux séjours en Italie, il renvoie à la figure du peintre nomade qui est, pour un temps du moins, un passeur de frontières ; enfin, les deux toiles que nous avons citées établissent un lien symbolique direct entre la future Académie de France à Madrid et le modèle de la Villa Médicis. Ce dernier aspect ne semble pas avoir retenu l'attention de Pierre Paris⁸⁰. Il insiste davantage sur la figure du maître qui, par son parcours et son œuvre, offre aux jeunes artistes un modèle de conduite, un exemple à imiter. Il voit en lui un artiste capable de porter son regard au-delà des frontières de son Espagne natale, nourrissant son œuvre de cette altérité sans pour autant succomber devant des modèles étrangers : « Il serait sans doute aisé, si c'était ici la place, de retrouver dans l'œuvre de Vélasquez ces influences diverses et combinées ; retenons seulement qu'elles l'ont aidé à devenir plus grand sans rien lui dérober de sa puissance originale et de sa personnalité⁸¹ ». C'était là, précisément, le genre d'expérience que la Casa de Velázquez se proposait d'offrir à ses futurs pensionnaires artistes. Il fallait pour cela qu'elle devînt réalité.

La question du terrain est déterminante. Il est inenvisageable de faire aboutir le projet sans entreprendre la construction d'un nouvel édifice, dernière idée sur laquelle Pierre Paris achève son rapport de juillet 1916⁸² : la petite cité de la culture française qui a émergé rue Marqués de la Ensenada (collège, EHEH, UEFE) suffit à peine à ses besoins et telle qu'elle est située, installée sur un îlot entre la Plaza de la Villa de París, la rue Génova, le Paseo de Recoletos (face à la Biblioteca Nacional et au Museo Arqueológico Nacional) et la rue Bárbara de Braganza, tout agrandissement est impossible. Suggérée par le recteur Raymond Thamin, la proposition de Pierre Paris est celle qui sera retenue : les locaux de l'Institut français seront entièrement cédés à la section toulousaine tandis que l'EHEH et la nouvelle section artistique s'installeront dans un nouveau bâtiment. « Ce serait proprement la Villa Velázquez ». L'idée de l'installer dans ce qui deviendra le quartier de La Moncloa et de la Ciudad Universitaria, espace alors non urbanisé – de ce point de vue, le terme français « Villa » fait sens –, est déjà dans l'air :

On devrait choisir l'emplacement dans un quartier un peu excentrique presque à la campagne, et pour cela acheter à meilleur compte qu'en pleine ville un terrain ayant vue sur les beaux horizons lumineux de la sierra de Guadarrama. Ce terrain serait assez vaste pour qu'on y plantât un beau jardin propice aux études de plein air, et qu'on y disséminât les ateliers dans la verdure, autour d'un bâtiment central, élégant et simple, où [rat.] seraient placés les appartements, les salons et la bibliothèque.

C'est là sans doute un idéal difficile et coûteux à atteindre ; mais l'expérience de l'Institut français, dont les fondateurs ont le regret de n'avoir pas osé comprendre et prévoir assez hautes les destinées futures, cette expérience est là pour nous engager à viser loin, pour éviter un jour des plaintes tardives et inutiles.

On visa loin, en effet. Fruits d'efforts multiples destinés à répondre à des intérêts qui ne l'étaient pas moins mais se rejoignaient autour du projet voulu par Pierre Paris, la Casa de

⁸⁰ Voir Pierre PARIS, *La Peinture espagnole depuis les origines jusqu'au début du XIX^e siècle*, Paris-Bruxelles, Les Éditions G. van Oest, coll. « Bibliothèque d'histoire de l'art », 1928, p. 34, où il se contente de mentionner ces deux toiles.

⁸¹ Pierre PARIS, « À l'école de Vélasquez », *La Revue des deux mondes*, 7^e période, 22, 4, 15-08-1924, p. 874, 888-889.

⁸² *Projet 1916*, f^o 17-18.

Velázquez, à la fois résidence d'artistes et lieu consacré à l'hispanisme érudit, émerge peu à peu entre 1916 et 1928. À la fin de l'année 1917, le choix du terrain est arrêté. Pierre Paris écrit à son fils Yani :

Je viens de passer une semaine très active avec Imbart de la Tour et Widor, qui étaient mes hôtes, et qui d'ailleurs ont eu autant d'attentions pour moi que j'en ai eu pour eux. Je crois bien que l'affaire de la Villa Velázquez est dans le sac. Après qqes difficultés, nous avons fini, je l'espère, par obtenir gain de cause au sujet du terrain que j'avais choisi. Mercredi dernier nous sommes allés le voir avec le ministre de l'Instruction publique, Benlliure, qui est maintenant directeur général des Beaux Arts, le duc d'Albe, Blay etc. Il faisait un soleil radieux qui illuminait toute la campagne et jusqu'à la sierra de Guadarrama ; ces messieurs ont été enthousiasmés, et nous avons pour ainsi dire pris possession de ce superbe champ, qui a environ cinq hectares de superficie⁸³.

Mais le chemin devait être long avant que Pierre Paris ne pût prendre possession du palais que la France avait décidé de bâtir à La Moncloa⁸⁴.

Deux prix de Rome sont successivement chargés du chantier. Le premier projet est dû à Léon Chiffot (1868-1925), assisté de l'Espagnol Daniel Zavala – qui avait participé à la construction du collège et de l'Institut français. À sa mort, Camille Lefèvre (1876-1946) lui succède. Au moment où l'Art nouveau cède le pas à l'Art Déco, Léon Chiffot conçoit un véritable palais Siècle d'Or pour abriter la Casa de Velázquez. En 1922, alors qu'il présente officiellement le projet dans *L'Illustration* [FIG. 382], Charles-Marie Widor explique :

M. Chiffot s'est heureusement inspiré, comme il convenait, des plus beaux monuments de l'art madrilène du dix-septième siècle, contemporains de Velasquez, parmi lesquels sont au premier rang, par exemple, le *Ministerio de Estado* (Affaires étrangères), l'*Ayuntamiento* (hôtel de ville), la Panatoria de la plaza Mayor [*sic* = la Casa de la Panadería], sans parler des grands *palacios* aux portes monumentales dont il reste encore, dans la capitale, de superbes exemplaires. D'ailleurs, nous aimons à rappeler que la municipalité de Madrid, vivement intéressée par notre création, et joignant sa générosité à celle du gouvernement de Sa Majesté, nous a fait don de la magnifique porte sculptée de l'ancien palais d'Oñate [*sic*], aujourd'hui démolie⁸⁵. Cette porte, transportée à la Moncloa, deviendra l'ornement du nouvel édifice⁸⁶ [FIG. 383].

⁸³ Cat. PARIS (Jean [Yani]) 24-12-1917.

⁸⁴ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 137-224. Voir également, aux AN-Pierrefitte, les deux cartons F/21/5866 et F/21/5867 (plans, photographies, rapports, correspondance, etc.).

⁸⁵ Les négociations visant à obtenir que la ville de Madrid cède la porte d'Oñate à la Casa de Velázquez sont plusieurs fois évoquées par Pierre Paris dans ses lettres à Pierre Imbart de la Tour. Le futur directeur y tenait : « La Porte d'Oñate déterminait de la façon la plus heureuse le style de l'édifice à construire. Datant de 1685, et par conséquent presque contemporaine de Velázquez, elle est sans doute le plus pur et le plus bel exemplaire de ce style qui, à la fin du XVII^e siècle, tempéra à l'espagnole par des ornements vigoureux la froide sévérité du style pseudo-classique d'Herrera, sans tomber dans les extravagances du style auquel Churriguera, quelques années plus tard, donna son nom » (Pierre PARIS, « La Casa Velázquez », art. cité, p. 4). La porte semble en réalité plus tardive (vers 1692) ; longtemps attribuée à Pedro de Ribera, elle aurait en réalité été projetée par José Benito de Churriguera. Voir Jara MUÑOZ HERNÁNDEZ et Carlos VILLARREAL COLUNGA, « Las andanzas de la portada de Oñate tras la demolición de la casa-palacio: calle Mayor, Teatro Español, La Moncloa », *Arqueología de la arquitectura*, 17, 2020, en ligne sur <https://doi.org/10.3989/arq.arqt.2020.003>.

⁸⁶ Charles-Marie WIDOR, « La villa Velasquez à Madrid », *L'Illustration*, 25-02-1922, p. 179-180. Au sujet de cette publication, Arthur Engel (cat. 08-03-1922) écrit à son ami : « J'ai vu dans l'*Illustration* la vue de la future villa Velázquez ; cela me semble tout à fait réussi. Puisse Huntington souscrire et vous faciliter ainsi l'achèvement de votre belle entreprise ».

Les plans, les coupes transversales et les élévations élaborés par Camille Lefèvre pour le premier projet d'achèvement des travaux (ils sont datés de mars-mai 1929) donnent un bon aperçu de l'ambition qui a présidé à la conception de la Casa⁸⁷ [FIG. 384-387] : au sous-sol, lingerie, buanderie, chaufferie, salles de bain des pensionnaires, salle d'escrime, caves et magasins ; au rez-de-chaussée, autour d'un patio central, appartement du directeur (aile sud-ouest), grand salon pour les réceptions et les expositions (il devait fermer la façade sur les jardins, solution qui sera abandonnée au début des années 1930 pour des raisons financières) vestibule, loge, secrétariat, appartement du concierge, chambres d'hôte, salon et salle à manger des pensionnaires, cuisine, chambres de domestiques ; à l'entresol, appartement du directeur et du sous-directeur, chambres des pensionnaires ; au premier étage, des chambres, des ateliers et des chambres-ateliers, le bureau du directeur et la bibliothèque, le tout organisé autour d'une galerie donnant sur le patio, comme l'entresol. L'organisation d'ensemble prévoit donc, *grosso modo*, de réserver l'aile principale à la bibliothèque, l'aile sur les jardins, qui ne sera pas réalisée, au grand salon, l'aile sud-ouest au directeur et au sous-directeur, l'aile nord-est aux pensionnaires. Des ateliers d'artistes devaient par ailleurs être disséminés dans les jardins [FIG. 388]. Jusqu'en 1928, les défis à relever pour assurer la mise en œuvre du projet sont toutefois nombreux. La question de la délimitation du terrain n'est définitivement réglée qu'en 1925⁸⁸. Les promoteurs du projet doivent également faire face aux problèmes financiers. À la recherche des fonds nécessaires à l'exécution des travaux s'ajoutent les difficultés liées à la forte inflation et à la perte au change ; l'appui du Comité de rapprochement franco-espagnol et de l'Institut de France est ici essentiel. Si le coût de la construction est au départ évalué autour de 5 millions de francs, les dépassements sont incessants. Plusieurs lois du parlement français seront nécessaires pour achever les travaux. Après le vote de la loi du 12 décembre 1929, les dépenses engagées pour la construction de la Casa de Velázquez atteignent la somme de 20 490 000 F alors que seule l'aile principale a été construite⁸⁹.

Il faut donc la ténacité de ses promoteurs, Pierre Paris, Charles-Marie Widor et Pierre Imbart de la Tour (il meurt le 17 décembre 1925, quelques mois après Léon Chiffrot) pour que s'élève peu à peu la Casa de Velázquez⁹⁰. Le vote de la loi du 17 avril 1920 qui permet à l'Institut de France de disposer du terrain de La Moncloa ouvre la voie à l'ouverture du chantier. Le 22 mai 1920 a lieu, dans le cadre de la Semaine française et en présence de la famille royale et des représentants des milieux intellectuels, politiques et diplomatiques des deux pays, la cérémonie de pose de la première pierre [FIG. 389-391]. Il faut toutefois attendre le début de l'année 1922 pour que les travaux débutent réellement [FIG. 392-395]. Six ans plus tard, le 20 novembre 1928, l'achèvement de l'aile principale de l'édifice donne lieu à

⁸⁷ AN-Pierrefitte, F/21/5866.

⁸⁸ Cat. PRIMO DE RIVERO 01-04-1925 ; outre le décret royal du 22 octobre 1918 que nous avons cité, voir : décret royal du 07-02-1919, *Gaceta de Madrid*, 13-02-1919, p. 546 (projet de loi) ; décret royal du 27-03-1919, *Gaceta de Madrid*, 28-03-1919, p. 1162 ; décret royal du 22-05-1919, *Gaceta de Madrid*, 23-05-1919, p. 639-640 ; décret royal du 22-05-1919, *Gaceta de Madrid*, 24-05-1919, p. 646-647 (rectification) ; décret royal du 05-03-1920, *Gaceta de Madrid*, 10-03-1920, p. 900-901 (projet de loi) ; loi du 17-04-1920, *Gaceta de Madrid*, 18-04-1920, p. 194 ; décret royal du 11-04-1925, *Gaceta de Madrid*, 12-04-1925, p. 243-244 (régulant la question de la délimitation du terrain en augmentant sa superficie).

⁸⁹ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 252.

⁹⁰ Pour les images de la première Casa de Velázquez, antérieure à la guerre civile, outre les illustrations en grande partie inédites que nous avons réunies en annexe, voir CASA DE VELÁZQUEZ, *Memoria gráfica (1928-2003). 75 aniversario*, Madrid, Casa de Velázquez, 2006.

une première inauguration, toujours en présence de la famille royale et de personnalités triées sur le volet. Même si le chantier est inachevé, la Casa de Velázquez peut commencer à fonctionner : la première promotion d'artistes rejoint ainsi la 20^e promotion de l'EHEH. Les premiers vélasqueziens peuvent désormais donner vie à la bibliothèque, centre névralgique de la nouvelle institution [FIG. 396]. Gravée au-dessus de la porte d'entrée monumentale, une inscription latine leur rappelle ce qu'est l'esprit et la raison d'être de la Maison dans laquelle ils viennent de pénétrer : *Artibus et litteris sacrum sub praesidio pictorum principis Didaci Velázquez. MCMXXVIII*⁹¹.

Quelques mois plus tôt, par une lettre du 27 avril 1928, Pierre Paris a été officiellement informé par le recteur de Bordeaux, François Dumas, que le conseil d'administration de la Casa, lors de sa séance du 1^{er} mars, avait officiellement entériné sa nomination à la tête de la nouvelle institution. Maurice Legendre, quant à lui, accédait au poste de secrétaire général⁹².

4. — LA CONSÉCRATION ACADÉMIQUE

Pour Pierre Paris, les fêtes organisées à la fin du mois de novembre 1928 valent un sacre⁹³ [FIG. 397, 398]. Il écrit à Jérôme Carcopino : « L'inauguration de la Casa Velázquez a été splendide ; le succès (de tout ordre) a dépassé mon espérance. Maintenant, au travail⁹⁴ ». Le premier directeur exerce alors un véritable consulat intellectuel en Espagne où il est reconnu comme une personnalité majeure des sociabilités savantes madrilènes. Dans son discours, Georges Leygues, ancien président du Conseil et ministre de la Marine, membre de la délégation française, signale ainsi qu'« Un hommage particulier est dû à ce maître⁹⁵ ». L'intérêt que suscitent dans la presse espagnole le nom et les multiples activités que fédère Pierre Paris en témoigne, tout comme la couverture médiatique dont bénéficient les fêtes de novembre 1928. Il en est de même en France où son nom, toutefois, tend à apparaître au second plan derrière celui de Charles-Marie Widor qui utilise régulièrement la presse pour donner une large publicité au projet de la Casa de Velázquez. Le traitement inégal que réservent les journalistes à ces deux figures illustre, en fin de compte, ce que fut leur rôle respectif dans la fondation de la nouvelle Maison de France à l'étranger : chacun d'eux fut le relai de l'autre. Depuis leur poste respectif, il se chargèrent de porter et de défendre le projet, l'un à Madrid, l'autre à Paris. Sur ce point, rappelons que la disparition prématurée de Pierre Imbart de la Tour, en 1925, fit oublier le rôle essentiel qu'il joua dans cette histoire. Il fut le troisième maillon de la chaîne sans lequel rien n'eut été possible. Le principal intéressé

⁹¹ « Consacré aux arts et aux lettres sous la protection du prince des peintres Diego Velázquez. 1928 ». Visible sur plusieurs photographies mais rarement lisible, le texte de cette inscription est donné par un article du journal *ABC*, accompagné d'une photographie, publié à l'occasion de la première inauguration : Luis de GALINSOGA, « La Casa de Velázquez, vivero de hispanistas », *ABC*, 16-11-1928, p. 1, 3-6.

⁹² Cat. DUMAS 27-04-1928; Archives de l'Académie des beaux-arts, dossier Widor, F 11.

⁹³ Pierre PARIS, « Inauguration de la Casa Velázquez », art. cité ; Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 227-236. C'est aussi l'impression que les fêtes laissèrent à certains jeunes membres. Voir les copies des lettres adressées par Jeanne Viellard à ses parents entre le 17-11-1928 et le 04-12-1928 ; elles furent transmises par sa sœur à Jean-Marc Delaunay en octobre 1983, Madrid, AH-CVZ, s. c.

⁹⁴ Cat. CARCOPINO 26-11-1928.

⁹⁵ Pierre PARIS, « Inauguration de la Casa Velázquez », art. cité, p. 97.

a du reste parfaitement conscience de l'inscription de son action dans un cadre collectif. Une lettre qu'il adresse à Léon Heuzey au début de l'année 1918 témoigne de la façon dont il conçoit son rôle :

Je vous remercie aussi de la coupure de journal que vous avez bien voulu m'envoyer. Je savais que M. Widor avait parlé de la Villa Velázquez, et je suis sûr, connaissant bien son amitié pour moi, qu'il n'a pas négligé de dire la part qui me revient dans cette belle œuvre qui sort peu à peu des limbes. Mais les journalistes entendent souvent mal. Cela n'a pas d'importance. Peu importe d'où vienne l'idée et quels soient les ouvriers de la première heure, pourvu que la maison se bâtisse⁹⁶. De moins en moins j'ai le désir de travailler pour moi, de plus en plus le désir de travailler pour ma chère patrie. Il y a longtemps que j'ai rêvé de la Villa Velázquez, et bien avant la guerre j'en avais parlé ; j'allais aboutir – modestement – lorsque la guerre a éclaté. Quand vos confrères sont venus en 1916, il est certain qu'il n'y avait rien de fait, et s'ils ne s'en étaient pas mêlés, qui sait quand on aurait fait quelque chose ? Il a fallu certainement leur autorité, bien plus grande que la mienne, pour entrer dans la voie des réalisations ; je les ai aidés de mon mieux, grâce à mes amitiés espagnoles et à la connaissance de ce pays, et j'ai eu la satisfaction de voir que mes idées et mes projets avaient l'adhésion de tous. Ce n'est pas moi, ni surtout moi tu [sic] seul, qui aurai fait la Villa, mais elle sera faite selon mes idées. Il est bien entendu en principe que les terrains seront donnés à l'Institut de France, et que l'Institut de France aura le haut patronage de l'Institution nouvelle – qui sera bien plus libre et largement ouverte que la Villa Médicis – que l'on y réunira la section artistique à la section historique et archéologique (c'est notre École de Hautes Études hispaniques) et si je vis, il m'est permis d'espérer que j'aurai la direction de l'ensemble au moins pendant quelques années. C'est tout ce que je demande⁹⁷.

La correspondance de Pierre Paris montre cependant qu'il espère un peu plus du succès de l'ambitieux projet de la Casa de Velázquez. Lorsque celui-ci prend forme, entre 1916 et 1920, il ne convoite pas seulement la direction de la future institution. À cette date, il lui manque encore un titre susceptible d'asseoir un peu plus son capital de prestige scientifique et de notoriété intellectuelle : celui d'académicien qui reste le couronnement d'une vie au service de la science. Après tout, l'Académie n'a-t-elle pas songé à lui, quelques années plus tôt, pour diriger l'EFA ? N'a-t-elle pas été l'un de ses plus fermes soutiens dans l'aventure ibérique depuis 1897 ? Ne l'a-t-elle pas nommé correspondant en 1901 ? En décembre 1917, heureux d'annoncer à Léon Heuzey « qu'elle prend corps, cette chère Villa, et n'est presque plus un château en Espagne », Pierre Paris ajoute : « Peut-être, lorsqu'elle sera née, trouvera-t-on que je suis digne de m'asseoir auprès de vous à l'Institut ; ce serait un beau jour non seulement pour moi, mais pour les vaillants fils qui me restent⁹⁸ ». Entre la fin de l'année 1917 et tout au long de 1918, l'idée d'une candidature de Pierre Paris à un fauteuil de membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres – le seul auquel il puisse prétendre puisqu'il ne réside pas à Paris – fait son chemin. L'engagement au service de la culture de guerre en Espagne, son action à la tête de l'EHEH, l'inauguration du chantier de fouille de Baelo Claudia et les premiers résultats du projet de développement de l'École dans le cadre de la diplomatie culturelle renforcent la stature de Pierre Paris comme intellectuel

⁹⁶ Référence probable à Charles DAUZATS, « À l'Institut. Académie des beaux-arts. Un don royal », *Le Figaro*, 30-12-1917, p. 3.

⁹⁷ Cat. HEUZEY 15-01-1918.

⁹⁸ Cat. HEUZEY 26-12-1917.

organique. Assez confusément, il sait que ces nouveaux titres peuvent être aussi déterminants, si ce n'est plus, que l'œuvre strictement scientifique réalisée depuis le début des années 1880. La suite de la lettre à Léon Heuzey du 15 janvier 1918 que nous avons citée l'atteste. On pourrait contester à l'archéologue et à l'historien de l'art, fût-il l'un des pionniers de l'archéologie ibérique, le droit d'entrer à l'Institut ; on y acceptera peut-être davantage le (futur) directeur d'un centre qui avait l'ambition de se hisser à la hauteur des Écoles françaises de Rome et d'Athènes :

Si l'on estime alors, cher et vénéré maître, que je mérite la récompense que je commence à ambitionner, et qu'il y a même quelque intérêt à ce que le Directeur de la Villa Velázquez soit membre de l'Institut, ce sera pour moi un couronnement de mes efforts et de ma carrière dont je serai heureux. Mais cela est au fond bien secondaire, et je comprends parfaitement que malgré tout mes titres seront minces. Aussi je m'en remets absolument à vous, à MM. Homolle et Pottier, et ne ferai et dirai rien que sur vos conseils⁹⁹.

Le réseau athénien joue en effet un rôle fondamental pour assurer le succès d'une élection qui a ses codes et ses règles non écrites¹⁰⁰, même si de telles solidarités claniques peuvent susciter des oppositions¹⁰¹. À la fin de l'année 1918, poussé par Edmond Pottier, Théophile Homolle, Léon Heuzey et par son ami Pierre Imbart de la Tour, Pierre Paris semble décidé à tenter sa chance¹⁰².

Au début de l'année 1919, une opportunité se présente : l'Académie des inscriptions et belles-lettres doit élire le successeur de l'abbé Henri Thédénat (1844-1916). Il sait néanmoins qu'une première candidature a peu de chance d'aboutir. Il s'agit « de prendre rang », si possible en s'assurant de l'appui de « patrons » puissants¹⁰³. À côté d'un Léon Heuzey vieillissant, il les trouve chez Edmond Pottier et Théophile Homolle qui se chargent de faire valoir ses titres, selon l'expression consacrée¹⁰⁴ ; de son côté, un voyage à Paris s'impose « pour faire les visites d'usage¹⁰⁵ ». Mi-janvier, Pierre Paris adresse une lettre à Léon Heuzey qui est tout entière consacrée à la future élection¹⁰⁶. À sa demande, il lui communique « la liste de ceux de vos confrères à qui m'unissent la camaraderie ou l'amitié, et ceux avec qui j'ai eu l'occasion de faire connaissance ». Il s'agit de les sonder... et de compter les voix potentielles. Sans surprise, les antiquisants, en particulier les athéniens, figurent en bonne place, sans oublier Alfred Morel-Fatio dont Pierre Paris pense recevoir l'appui en raison de leur commune identité d'« hispanisant ». Si Pierre Paris considère son ancrage provincial comme

⁹⁹ Cat. HEUZEY 15-01-1918.

¹⁰⁰ Voir l'exemple de Salomon Reinach et d'Edmond Pottier dans Hervé DUCHÊNE, « “Nous n'étions pourtant pas si bêtes de croire à la tiare !”. Edmond Pottier, Salomon Reinach : deux amis dans l'épreuve », *JIS*, fasc. 1 (janvier-juin), 2005, p. 170.

¹⁰¹ Salomon Reinach, dans une lettre qu'il adresse à Émile Cartailhac, évoque les critiques envers les athéniens accusés de former une « maffia » et une « coterie » (lettre s. d. [d'après le contenu, postérieure à 1917], ALB, FBC.697.47).

¹⁰² Cat. IMBART DE LA TOUR 28-11-1918, 23-12-1918 ; cat. HEUZEY 23-12-1918.

¹⁰³ Cat. HEUZEY 23-12-1918.

¹⁰⁴ A-AIBL, dossiers d'académiciens « Pierre Paris », s. c. Les notes manuscrites qu'il renferme montrent que Théophile Homolle est le principal patron de Pierre Paris. C'est lui qui défend à trois reprises sa candidature : ms., 8 f^o, s. d. [07-02-1919] ; ms., 5 f^o, « Vendredi 7 nov. 1919 » ; ms., 6 f^o, s. d. [11-06-1920]. Une page de notes complémentaires, non datée [07-02-1919 ?], est due à Edmond Pottier.

¹⁰⁵ Cat. HEUZEY 06-01-1919 ; cat. IMBART DE LA TOUR 16-01-1919.

¹⁰⁶ Cat. HEUZEY 12-01-1919.

un handicap, l'un de ses patrons, Théophile Homolle, s'efforce au contraire d'en faire un atout. C'est ce que suggèrent les notes qu'il rédige dans le contexte de cette première candidature :

Permettez moi d'ajouter une dernière considération : M. Paris a fait toute sa carrière à Bordeaux, il n'a jamais quitté ni demandé [?] à quitter la province. Si, comme le législateur semble se l'être proposé, comme beaucoup d'entre nous le pensent, les places de membres libres doivent être pour [rat.] la meilleure part réservées aux savants de la province, la candidature de M. Paris a les droits les plus sérieux à notre attention et à nos suffrages¹⁰⁷.

L'élection a lieu le 7 février 1919 [ANN. 71.1]. Il y a trente-neuf votants¹⁰⁸. Le numismate Adrien Blanchet (1866-1957), attaché au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France et directeur de la *Revue numismatique*, s'impose face à Pierre Paris¹⁰⁹. Cette première tentative s'annonce toutefois encourageante. L'élection a été serrée et Pierre Paris peut manifestement compter sur des appuis solides.

Une nouvelle opportunité se présente dès la fin de l'année avec l'élection du 14 novembre 1919 qui doit trouver un successeur à Émile Picot (1844-1918). Pierre Paris ne semble pas avoir pu préparer sa nouvelle candidature avec autant de soin qu'il l'aurait souhaité, tandis qu'elle le place à nouveau – et donc de façon plus directe – face à son collègue et ami bordelais Jean-Auguste Brutails¹¹⁰. Au ton de la lettre qu'il écrit à Pierre Imbart de la Tour au moment même où se déroule le vote, on le devine en proie à des sentiments mêlés, à la fois résigné et fébrile : « Bien cher ami, tandis que je t'écis, mon sort se décide à l'Institut ; je n'ai pas grand espoir, malheureusement, mais je saurai endosser sans trop de chagrin ma seconde veste. En ce moment les vêtements gratuits ont leur prix¹¹¹ ». Retenu par les négociations relatives au futur rattachement de l'EHEH à la Casa de Velázquez, il n'a pas pu se rendre à Paris pour faire les visites d'usage. Le sujet était trop important pour passer au second plan, d'autant que le projet de fusion suscite de fortes réticences chez les Bordelais qui redoutent de voir l'œuvre universitaire « absorbée ou annihilée » à travers « une alliance entre une humble université et une section de l'Institut », une union qui serait nécessairement « fatale à l'œuvre créée par l'Université de Bordeaux ». Et Pierre Paris de critiquer, non sans une pointe d'agacement, « l'amour-propre un peu enfantin de quelques uns de nos collègues ». Alors qu'il espère renforcer sa stature nationale et internationale d'homme de science, le temps des luttes au service de la petite patrie bordelaise contre l'« accaparement de nos énergies provinciales¹¹² », apparaît désormais bien loin. La fin de la lettre le ramène au sujet de l'élection : « Il est 3 heures $\frac{1}{4}$, mon cher ami ; mon sort se décide ; je voudrais pouvoir signer : Ton confrère, mais l'ours est trop vivant encore pour que je me fasse un habit de sa peau, et je me dis seulement ton vieil et très fidèle ami ». Pierre Paris avait raison

¹⁰⁷ Théophile Homolle, notes ms., 8 f^o, s. d. [07-02-1919], A-AIBL, dossiers d'académiciens Pierre Paris, s. c., f^o 8.

¹⁰⁸ CRAI, 63, 1, 1919, p. 43-44.

¹⁰⁹ Jean BABELON, « Nécrologie. Adrien Blanchet (1866-1957) », *Revue numismatique*, 6^e série, 1, 1958, p. 5-10 ; Georges TESSIER, « Notice sur la vie et les travaux de M. Adrien Blanchet, membre de l'Académie », CRAI, 110, 4, 1966, p. 512-525.

¹¹⁰ Cat. MOREL-FATIO 28-10-1919 ; cat. REINACH (Salomon) 27-10-1919 ; cat. JULIAN 02-11-1919.

¹¹¹ Cat. IMBART DE LA TOUR 14-11-1919.

¹¹² Pierre PARIS, « Discours prononcé par M. Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1903, p. 9-10.

de se montrer prudent. Jean-Auguste Brutails l'emporte très largement dès le second tour¹¹³ [ANN. 71.2].

Ce nouvel échec semble avoir quelque peu découragé Pierre Paris. Plus que le résultat de l'élection en lui-même – malgré la dispersion des voix, il est tout de même arrivé deuxième –, il redoute que l'Académie se refuse à élire deux Bordelais de façon consécutive¹¹⁴. Toutefois, lorsqu'une troisième opportunité se présente quelques mois plus tard, après la disparition de Marcel Dieulafoy (1844-1920), les perspectives sont plus encourageantes. Plusieurs membres de la corporation qui avaient jusqu'à présent apporté leur suffrage à un autre candidat, comme Salomon Reinach et Camille Jullian, se déclarent en sa faveur. Surtout, l'élection, qui doit avoir lieu au début du mois de juin, s'inscrit dans le prolongement direct de la Semaine française et de la cérémonie de la pose de la première pierre de la Casa de Velázquez (22 mai). Comme le montre une lettre qu'il adresse à Salomon Reinach, Pierre Paris est conscient du fait que ce nouveau succès sera sans doute déterminant. Il apparaît plus que jamais comme un intellectuel organique :

Je ne me fais pas d'illusion sur la valeur de mes travaux, et je n'oublie pas la critique justifiée que vous avez faite de mon *Essai*¹¹⁵ ; cependant ce livre a eu quelqu'influence, et pour cela on peut lui pardonner ; je crois bien que c'est à lui que l'on doit en grande partie l'attention que l'on porte maintenant, en Espagne comme hors d'Espagne, aux antiquités propres de la Péninsule, et c'est un peu grâce à lui qu'a été créée notre École de Hauts Études hispaniques et que va se construire la Villa Velázquez. Je crois aussi avoir fait quelque chose en faveur de notre influence scientifique en général, et de la diffusion de notre langue et de nos idées. Et c'est cette pensée qui m'enhardit à ma présenter malgré deux échecs¹¹⁶.

Le 11 juin, l'élection rassemble quarante votants¹¹⁷. Le candidat doit recueillir vingt-et-une voix pour être élu [ANN. 71.3]. Si Pierre Paris l'emporte, le vote fut serré. Il ne put bénéficier de l'appui de Léon Heuzey. Malade, ce dernier ne prit pas part au vote. Théophile Homolle précisa cependant à ses confrères que la figure tutélaire des hellénistes de l'Académie apportait son soutien à « celui dont il a été en toutes circonstances le patron scientifique¹¹⁸ ».

En ce début d'été 1920, Pierre Paris a franchi un pas supplémentaire dans le *cursus honorum* : alors que la première pierre de la Casa de Velázquez vient d'être posée, il fait son entrée à l'Institut comme membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Éminemment symbolique, ce nouveau titre couronne provisoirement sa carrière des honneurs avant que de nouvelles fonctions, comme nous l'avons vu, ne renforcent un peu plus le consulat intellectuel de Pierre Paris. Cette ascension s'accompagne d'une série de distinctions honorifiques reçues des États français et espagnol : chevalier (1903) puis officier (1919) de la Légion d'honneur, Comendador Ordinario de la Orden Civil de Alfonso XII (1910),

¹¹³ CRAI, 63, 6, 1919, p. 436-437.

¹¹⁴ Cat. HEUZEY 31-12-1919 ; cat. IMBART DE LA TOUR 05-12-1919, 02-04-1920.

¹¹⁵ Salomon REINACH, « [CR] P. Paris. Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive. Paris, Leroux, 1903. 2 vol. gr. in-8, de 359 et 327 p., avec nombreuses planches et figures dans le texte », RA, 4^e série, 5, 1905, p. 156-160.

¹¹⁶ Cat. REINACH (Salomon) 13-04-1920, 25-04-1920 ; cat. HEUZEY 12-05-1920.

¹¹⁷ CRAI, 64, 3, 1920, p. 188.

¹¹⁸ Théophile Homolle, notes ms., 6 f^o, s. d. [11-06-1920], A-AIBL, dossiers d'académiciens Pierre Paris, s. c., f^o 5-6. Voir également cat. HEUZEY 14-06-1920.

Comendador de la Orden de Isabel la Católica (1919) [ANN. 72]. Avec l'habit vert, elles signalent symboliquement le pouvoir et le prestige scientifiques acquis [FIG. 399]. Rappelons néanmoins que le statut des membres libres reste à part : ne résidant pas à Paris, ils n'ont pas la possibilité de prendre part régulièrement aux travaux de l'Académie et, surtout, ils ne peuvent pas participer aux élections académiques sauf pour élire un autre membre libre¹¹⁹. Ajoutons que la nouvelle de l'élection ne passe pas inaperçue au sud des Pyrénées où un journaliste de *La Época*, plutôt bien informé et sans doute proche du réseau français, précise que l'Institut de France « ha procedido con gran acierto en la elección de este sabio hispanista y los españoles debemos también felicitarlos, por ser M. Paris un amigo cariñoso de nuestra tierra, que conoce como pocos, hasta en sus rincones más escondidos de que no tienen noticia muchos españoles¹²⁰ ». Si les Espagnols peuvent se réjouir de voir la place de l'hispanisme se renforcer dans le système académique français à travers l'élection de Pierre Paris, son patron, dans les notes qu'il a rédigées pour appuyer ses candidatures successives, s'est efforcé de montrer toute la richesse de son parcours depuis les années athéniennes. Théophile Homolle s'est acquitté de cette tâche à trois reprises. Aucun des aspects de la trajectoire de Pierre Paris n'a été laissé de côté. En février 1919, il concluait sa plaidoirie sur ces mots :

[Rat. = Telles] Tels sont les [rat. = faces] titres scientifiques de M. Paris, telles sont les faces multiples de l'œuvre complexe, utile et généreuse accomplie par lui. Il a bien servi la science et la France, il a honoré l'Académie qui l'avait [rat.] attaché à elle à titre de correspondant. En sollicitant celui [rat. = d'associé] de membre libre, le plus élevé dont elle dispose en faveur des non résidents, il demande moins la récompense et la consécration des services rendus, que la force, l'autorité, le moyen d'en rendre de nouveaux et de plus grands grâce au prestige dont jouit à l'étranger l'Institut de France¹²¹.



Au cours des années 1909-1928, si Pierre Paris reste un homme de science, il s'impose avant tout, et nous reprenons ici les termes de Théophile Homolle, comme « un homme d'action [rat.] et un excitateur d'énergie » capable de fédérer « la force collective des groupements¹²² ». Par son action acharnée, il s'emploie à concevoir¹²³ et à bâtir des structures originales et pérennes destinées à assurer la continuité et le développement de l'œuvre entreprise par les universités de Bordeaux et de Toulouse depuis la fin du XIX^e siècle. À ce titre, il est un homme-institution dont le nom est désormais étroitement attaché au réseau

¹¹⁹ Cat. BREUIL 02-07-1920 ; cat. CARCOPINO 26-11-1928, 01-12-1929.

¹²⁰ ANONYME, « Un amigo de España. M. Pierre Paris », *La Época*, 28-07-1920, p. 2. L'article est sous-titré « Un amigo de España », titre que reprendra plus tard Gregorio Marañón. En serait-il l'auteur ? Voir Gregorio MARAÑÓN, « Un amigo de España », dans *Raíz y decoro de España*, 2^e éd., Madrid, Espasa-Calpe, coll. « Austral » (1111), 1958 [1933], p. 123-131.

¹²¹ Théophile Homolle, notes ms., 8 f^o, s. d. [07-02-1919], A-AIBL, dossiers d'académiciens Pierre Paris, s. c., f^o 8.

¹²² Théophile Homolle, notes ms., 7 f^o, 07-11-1919, A-AIBL, dossiers d'académiciens Pierre Paris, s. c., f^o 7.

¹²³ Théophile Homolle insiste sur ce point : sans nier l'importance du rôle qu'ont pris l'Académie des beaux-arts et Charles-Marie Widor dans le succès du projet de la « Villa Velázquez », il rappelle que celle-ci « est l'œuvre personnelle de M. Paris préparée de longue date » (notes ms., 6 f^o, s. d. [11-06-1920], A-AIBL, dossiers d'académiciens Pierre Paris, s. c., f^o 5).

culturel français en Espagne qu'il a contribué à tisser et qu'il contrôle entièrement à partir de 1926. Outre le capital de pouvoir scientifique et de notoriété intellectuelle que lui donne son intermédiation entre les réseaux savants franco-espagnols et son rôle d'animateur de l'hispanisme, son entrée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1920, renforce considérablement son capital de prestige scientifique. Dans le champ qui est le sien, celui des activités de l'esprit, Pierre Paris agit comme un chef d'orchestre, comme un animateur de l'hispanisme et un protecteur de la communauté savante française installée en péninsule Ibérique. Pleinement engagé dans la vie publique au nom du savoir spécial qu'il a peu à peu acquis, il travaille au service de l'intérêt général d'une communauté de plus en plus étendue. De ce point de vue, Pierre Paris s'impose comme un chef d'école exerçant un consulat intellectuel. Le 20 novembre 1928, l'inauguration de la Casa de Velázquez représente la consécration de cette figure patriarcale de l'hispanisme français [FIG. 400]. Pour la postérité, son image a été fixée dans le bronze par le sculpteur Mariano Benlliure en 1932. Un exemplaire de ce buste est toujours visible aux pieds de l'escalier conduisant à la direction des études et à la bibliothèque de la Casa de Velázquez [FIG. 401]¹²⁴.

III. — À L'ÉCOLE DE PIERRE PARIS (1909-1931) UNE INSTITUTION À L'ESPRIT LIBÉRAL

À la fin de l'année 1928, si l'arrivée de la première promotion vélasquezienne marque une étape symbolique et inaugure la cohabitation entre les chercheurs de l'EHEH et les artistes de l'Académie de France à Madrid, elle ne suppose aucune rupture majeure ni en termes de politique de recrutement, ni dans la définition du champ disciplinaire de l'hispanisme français. La Casa de Velázquez hérite d'un fonctionnement qui lui est antérieur et remonte à 1909. Après avoir étudié les étapes qui conduisent à la fondation et au développement de l'École française d'Espagne, arrêtons-nous sur son fonctionnement : comment les responsables de l'École s'efforcent-ils de donner vie à la nouvelle institution ? Quels défis doivent-ils relever ? Quelle est la nature de l'hispanisme que l'on y cultive ? Nous avons souligné à plusieurs reprises l'importance de l'habitus athénien dans la trajectoire de Pierre Paris. S'il est évident que les Écoles de Rome et d'Athènes fournissent un modèle susceptible d'être transposé à Madrid, modèle qui est revendiqué à de nombreuses reprises, y compris lors de l'inauguration de la Casa que l'on présente comme la fusion en une seule structure de la Villa Médicis et du palais Farnèse, des différences importantes apparaissent dès lors qu'il s'agit

¹²⁴ Jean Marcadé en a laissé une description : « plus que les chamarrures académiques, plus que les décorations françaises et étrangères où les croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique et d'Alphonse XII voisinent avec les insignes d'officier de la Légion d'honneur, le regard volontaire de ce lutteur à qui la vie n'a pas ménagé les épreuves m'a toujours arrêté. Perspicacité et ténacité, concentration et esprit d'entreprise, puissance de travail et persévérance dans l'action : tout un caractère s'exprime dans ce regard. La rude moustache a quelque chose de militaire, et les proportions robustes de la tête disent la saine vigueur d'une souche provinciale ». Dans Jean MARCADÉ, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », dans *Célébration du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de Georges Radet (10 et 11 mars 1961)*, Bordeaux, Faculté des lettres et sciences humaines, 1963, p. 15.

de faire fonctionner la nouvelle École : celle-ci affirme très vite sa singularité et ne saurait être considérée comme une simple copie des écoles-sœurs.

1. — DE LA NÉCESSITÉ D'UN HISPANISME ENGLOBANT

À la différence des Écoles françaises d'Athènes et de Rome qui dès leur création peuvent s'appuyer sur l'existence d'une tradition séculaire dans les études sur l'Antiquité – lesquelles sont d'autre part le fondement de l'éducation et de la culture des élites – l'École des hautes études hispaniques doit montrer qu'elle fonctionne tout en travaillant au développement d'un nouveau champ d'études. Ce défi conduit ses promoteurs, en particulier Raymond Thamin et Pierre Paris, à mettre en œuvre une double stratégie : faire connaître la nouvelle institution en France comme à l'étranger et la doter d'un fonctionnement souple et ouvert.

Dans un premier temps, l'objectif est d'attirer l'attention sur la nouvelle École. Pour ce faire, Pierre Paris mobilise les ressources de son réseau. La lettre qu'il adresse à Camille Jullian le 30 novembre 1909 est riche d'enseignements. Grâce à l'intermédiaire de René Cagnat, Georges Perrot, Théophile Homolle, Léon Heuzey ou Ernest Babelon (dont le fils, Jean, est membre de la première promotion de l'EHEH), Pierre Paris recherche la protection de l'Académie pour qu'elle accepte de « patronner en quelque sorte notre École naissante comme celles d'Athènes et de Rome ». Sur le conseil de René Cagnat, il se lance dans une opération de communication qui motive la démarche qu'il entreprend auprès de son ami Camille Jullian. Il s'agirait de présenter le travail de l'un des pensionnaires et « de profiter de l'occasion pour dire ce que nous voulons faire – tu le sais aussi bien que nous, puisque nous en avons parlé souvent – et ce que nous avons déjà fait ». Et Pierre Paris d'ajouter : « J'ai donc demandé à Albertini de m'envoyer quelque chose¹²⁵ ». L'ancien collaborateur du directeur à Elche est en effet membre de la première promotion. Il travaille à la constitution d'un corpus des sculptures antiques du *conventus tarraconensis*. Or, une découverte importante vient d'être faite à Ampurias où l'on a mis au jour, sur le territoire de la Néapolis, la célèbre statue en marbre d'Asclépios (1909)¹²⁶. Le prétexte est trouvé. Eugène Albertini adresse une lettre accompagnée de deux photographies à l'Académie. Finalement, ce n'est pas Camille Jullian mais René Cagnat qui se charge de la lire. Il en profite pour signaler l'importance de l'œuvre scientifique entreprise en Espagne par l'EHEH (séance du 3 décembre 1909)¹²⁷. Le petit travail qu'Eugène Albertini signe aux côtés de Camille Jullian quelques mois plus tard doit aussi être vu comme une opération de parrainage académique¹²⁸.

¹²⁵ Cat. JULLIAN 30-11-1909.

¹²⁶ Marbre, II^e siècle av. J-C., 2,20 m avec la base, Museu d'Empúries.

¹²⁷ René CAGNAT et Eugène ALBERTINI, « Lettre de M. Albertini sur les fouilles d'Ampurias (Espagne) », *CRAI*, 53, 12, 1909, p. 939-943.

¹²⁸ Camille JULLIAN et Eugène ALBERTINI, « Stèles espagnoles », *REA*, 12, 3, 1910, p. 291-294. Précisons que Camille Jullian, titulaire de la chaire des antiquités nationales au Collège de France depuis 1905, est élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres lors de la séance du 11 décembre 1908 en remplacement de Gaston Boissier (*CRAI*, 52, 10, 1908, p. 786-787).

Le rôle d'animateur de la recherche qui est celui du directeur conduit Pierre Paris à entreprendre des démarches semblables auprès de la communauté savante espagnole. Nous retiendrons deux exemples. En janvier 1914, une conférence qu'il donne à l'Ateneo de Madrid lui permet de revenir sur l'œuvre des universités françaises en Espagne¹²⁹. D'autre part, l'exemple d'Eugène Albertini est là encore intéressant. Puisqu'il se propose de travailler sur la sculpture d'un espace défini, le territoire de l'ancien *conventus tarraconensis*, Pierre Paris lui donne rendez-vous à Barcelone. L'objectif est avant tout de l'introduire auprès des érudits locaux, en particulier ceux de l'Institut d'Estudis Catalans (IEC) qui animent la recherche archéologique de la région. À cet effet, il sollicite l'historien de l'art Josep Pijoan, membre de la Junta de Museos et secrétaire de l'IEC dont il est l'un des membres fondateurs : « Je suis sûr que votre concours et celui de vos amis lui sera acquis, dès que vous le connaîtrez, et que nous aurons parlé de ses projets de travail, et de l'esprit qu'il y apportera¹³⁰ ». Pierre Paris mobilise ainsi son capital relationnel non seulement pour aider son élève mais aussi pour se rapprocher du réseau savant catalan et promouvoir un travail en collaboration. De fait, après avoir relayé l'information relative à la création de l'EHEH et aux recherches entreprises par Eugène Albertini, la revue de l'IEC, l'*Anuari*, accueille une longue étude de ce dernier¹³¹.

Toutefois, même si l'archéologie et l'histoire de l'art antique figurent, depuis la fin du XIX^e siècle, parmi les principaux piliers sur lesquels s'est construit l'hispanisme français érudit, celui que l'on cultive à l'École des hautes études hispaniques ne se réduit pas à la seule dimension archéologique. Comment le pourrait-il ? Le vivier limité des jeunes antiquisants, plus attirés par la Grèce et l'Italie que par l'Espagne, souvent plus séduits par l'archéologie classique que protohistorique, ne permettrait pas d'assurer un recrutement stable des membres¹³². De fait, à la rentrée universitaire de novembre 1909, la première promotion comprend, outre Eugène Albertini (antiquisant et ancien farnésien), Jean Babelon (historien et numismate formé à l'École des chartes) et Henri Collet (critique musical, compositeur et musicologue, agrégé d'espagnol). Aussi, et c'est là une différence majeure avec l'EFA et l'EFR, l'École française d'Espagne affiche dès ses origines une ouverture disciplinaire et chronologique très large.

Dans la communication qu'il fait devant l'Académie des sciences morales et politique le 9 avril 1910, Raymond Thamin insiste sur le caractère englobant de l'hispanisme que l'EHEH se propose de cultiver. En le rattachant au domaine de « la plus haute recherche scientifique », le recteur de Bordeaux fait des « études hispaniques » une spécialité désormais ouverte à un groupe restreint d'érudits. Élitiste, elle n'en sera pas moins libéralement ouverte à toutes les disciplines : « je ne voudrais pas vous laisser dans cette pensée que notre école sera seulement une école d'archéologie ; je voudrais encore moins y laisser nos amis d'Espagne. Elle doit être cela, elle doit être autre chose ». L'ambition est bien totali-

¹²⁹ « M. Pierre Paris en el Ateneo », *La Época*, 23-01-1914, p. 1. Voir également le compte rendu que publie le *Journal des débats politiques et littéraires*, 04-02-1914, p. 2 (col. 6).

¹³⁰ Cat. PIJOAN 05-10-1909.

¹³¹ « L'Escola Francesa d'Estudis Hispànichs », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 3 (années 1909-1910), 1911, p. 713-714 ; Eugène ALBERTINI, « Sculptures antiques du Conventus Tarraconensis », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 4 (années 1911-1912), 1913, p. 323-474.

¹³² Voir les propos que Pierre Paris tient à Henri Breuil au sujet de René Vallois : cat. BREUIL 18-05-1916.

sante : préhistoire, archéologie, histoire, art, philologie, musique, études économiques, architecture, « folklore », etc. sont tour à tour évoqués¹³³. Ainsi, « par ce recrutement plus varié, notre école différera de ses grandes aînées de Rome et d'Athènes auxquelles nous avons l'orgueil de la comparer¹³⁴ ». En 1922, Pierre Paris se montre même intéressé par l'idée de pouvoir accueillir l'égyptologue Charles Kuentz (1895-1978), futur directeur de l'IFAO, afin qu'il élabore le catalogue de la collection égyptienne du MAN de Madrid¹³⁵. Il est un projet auquel le directeur tient beaucoup mais qu'il ne parviendra jamais à concrétiser : accueillir un préhistorien à Madrid. Il ne s'agit pas seulement de répondre à la nécessité du recrutement des membres. Sans être préhistorien lui-même, Pierre Paris s'intéresse de près aux découvertes qui bouleversent la connaissance que l'on a des époques les plus reculées de l'humanité. En 1903, alors qu'il occupe la présidence annuelle de la Société archéologique de Bordeaux, celle-ci accueille Louis Capitan, professeur d'anthropologie préhistorique à Paris, comme conférencier¹³⁶. Le 15 avril 1908, Pierre Paris participe aux travaux de la commission scientifique qui se réunit en Dordogne pour constater, au Rut et à Laussel, la superposition du solutréen sur l'aurignacien dans le cadre de la « bataille de l'aurignacien ». Il est en compagnie d'Henri Breuil, d'Émile Cartailhac, de Marcellin Boule, de Paul Raymond, du marquis de Fayolle, de Maurice Féaux, de Denis Peyrony, de Franck Delage ou encore d'Anthony Delugin, etc.¹³⁷ [FIG. 402]. En 1908-1909, c'est lui qui fait le lien entre l'université de Bordeaux et Émile Cartailhac afin que ce dernier puisse y faire une dizaine de conférences sur la préhistoire¹³⁸. Au cours de cette même année universitaire, il mobilise des notions de préhistoire dans son cours public à la faculté des lettres qui verse sur *L'art en Gaule depuis l'époque préhistorique jusqu'au christianisme*. Le professeur précise à Henri Breuil : « Je suis de la plus grande ignorance en préhistoire, mais je m'intéresse aux travaux des maîtres, et j'essaie de les faire connaître »¹³⁹. Quelques mois avant sa mort, le 19 juillet 1931, il prend part au banquet qui est organisé à La Gorge d'Enfer pour l'inauguration de la grande salle du troisième étage du musée de la Préhistoire des Eyzies et de la statue représentant « l'homme de Cro-Magnon », œuvre du sculpteur Paul Dardé¹⁴⁰. Il est vrai qu'il est un notable local puisque le château de Beyssac, résidence d'été de Pierre Paris, ne se trouve qu'à quelques kilomètres. Les festivités se déroulent sous la présidence de Paul Léon, directeur général des Beaux-Arts [FIG. 403]. Ajoutons que Pierre Paris consacre plusieurs textes à la préhistoire. Il s'agit d'études de divulgation scientifique. Sans surprise, son intérêt le porte

¹³³ Raymond THAMIN, « L'École française de Madrid, fondation de l'université de Bordeaux », art. cité, p. 640-643.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 642.

¹³⁵ Cat. THAMIN 04-11-1922, 06-11-1922, 18-11-1922.

¹³⁶ Cat. CAPITAN s. d. [08-05-1903], s. d. [12-06-1903].

¹³⁷ Cat. CARTAILHAC 11-04-1908 ; Arnaud HUREL, *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2014, p. 183.

¹³⁸ Cat. CARTAILHAC, voir la transcription des lettres correspondant à ces deux années ; procès-verbal de la séance du 26-01-1909 du conseil de l'université de Bordeaux, AD-Gironde, 2014/122 456, vol. 1901-1910, p. 330.

¹³⁹ Cat. BREUIL 19-02-1909.

¹⁴⁰ Jean-Jacques CLEYET-MERLE et Marie-Hélène MARINO-THIAULT, « Les fouilles de l'État et le dépôt-musée des Eyzies », dans *Lartet, Breuil, Peyrony et les autres... Une histoire de la préhistoire en Aquitaine*, Les Eyzies, Ministère de la Culture, Société des amis du musée et de la recherche archéologique, coll. « Paléo. Hors série », 1990, p. 67-70.

en particulier, mais non exclusivement, vers l'art paléolithique¹⁴¹. Aussi, il n'est pas surprenant qu'il se montre particulièrement désireux de faire entrer la préhistoire à l'École des hautes études hispaniques. Des années qui précèdent la Grande Guerre jusque dans les années 1920, il sollicite ses collègues à de nombreuses reprises mais sans succès : « J'aimerais beaucoup à avoir un jeune préhistorien qui se lancerait en Espagne ou en Portugal, et que nos amis Breuil, Cartailhac, Cerralbo nous aideraient à pousser », écrit-il à Salomon Reinach¹⁴². Quelques années plus tard, c'est Henri Breuil qui est appelé en renfort : « J'aimerais à avoir un ardent préhistorien qui travaillerait sous votre haute direction. Cherchez, cher ami, et vous trouverez ! Je vous en serai bien reconnaissant¹⁴³ ». Il n'est du reste pas certain que ce dernier se soit activement employé à donner satisfaction à Pierre Paris en orientant de jeunes chercheurs susceptibles de devenir des concurrents vers l'étude d'un territoire qu'il a toujours eu tendance à considérer comme sa chasse gardée.

Outre la volonté précoce de faire une place aux artistes, nous l'avons souligné, ajoutons simplement que l'ouverture disciplinaire de l'institution est telle que ses premiers dirigeants n'excluent pas la possibilité d'accueillir des pensionnaires issus de disciplines comme la géographie¹⁴⁴, l'architecture¹⁴⁵, l'ethnologie et l'anthropologie¹⁴⁶, mais également la médecine, le droit, la géologie ou les sciences dures¹⁴⁷. Sur ce point, le statut de membre libre, plus souple et moins contraignant – notamment sur le plan financier – semble avoir favorisé plusieurs expérimentations [ANN. 73] : avant la fondation officielle de la Casa, c'est sous ce statut que sont accueillis les artistes Albert Binquet (1914-1915), Alfred Loth (1919-1920) et Paul Tillac (1920-1921) ; en 1911-1912, Gaston Parturier, ancien interne des hôpitaux de Paris et médecin à Vichy, est accueilli pendant deux mois pour mener des recherches en neurologie sous la direction de Santiago Ramón y Cajal, président de la JAE et prix Nobel de Médecine (1906) ; en 1929-1930, son collaborateur, le médecin Georges Hutet, obtient lui aussi le statut de membre libre pour travailler sur « l'insuffisance hépatique par l'épreuve de l'insuline », guidé par Gregorio Marañón ; citons encore les exemples de l'étudiant en droit André Mounier (1914-1915) ou de l'anthropologue polonais Eugeniusz Frankowski – par ailleurs premier pensionnaire étranger – (1919-1920). Certes, tous les vœux des dirigeants de l'École ne furent pas réalisés. Toutefois, un tableau des disciplines représentées dans chacune des promotions entre 1909 et 1931 confirme la très grande ouverture de l'École [ANN. 74.1, 74.2]. Qu'il s'agisse d'études littéraires, philologiques ou historiques, les moder-

¹⁴¹ Pierre PARIS, « Promenades archéologiques en Espagne. VI. La grotte préhistorique d'Altamira », *BH*, 11, 4, 1909, p. 345-369 ; ID., *Promenades archéologiques en Espagne. 1. Altamira, le Cerro de los Santos, Elche, Carmona, Osuna, Numance, Tarragone*, Paris, Ernest Leroux, 1910, p. 3-42 (Altamira) ; ID., *Promenades archéologiques en Espagne. 2. Antéquera, Alpéra et Méca, Emporion, Sagonte, Merida, Bolonia, le Palais de Liria à Madrid*, Paris, Ernest Leroux, 1921, p. 3-39 (Antequera) ; ID., *La peinture espagnole*, ouvr. cité, p. 5-7.

¹⁴² Cat. REINACH (Salomon) 10-07-1913. Voir également cat. BREUIL 12-07-1916 ; CARTAILHAC 28-10-1910.

¹⁴³ Cat. BREUIL 06-09-1920. Voir également la lettre du 17-06-1921 et la lettre de Maurice Legendre, secrétaire de l'Office de l'enseignement français, à M. Thuillier, secrétaire de l'académie de Bordeaux, 07-10-1921, AD-Gironde, 1449 AW 43.

¹⁴⁴ Cat. SORRE 14-05-1914 ; cat. THAMIN 03-05-1914, 10-05-1914.

¹⁴⁵ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1928-1929 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1928-1929, p. 237.

¹⁴⁶ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1919-1920 », art. cité, p. 142-144.

¹⁴⁷ Cat. LEITE DE VASCONCELOS 02-07-1909 ; Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1929-1930 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1929-1930, p. 199.

nistes, les médiévistes et les antiquisants sont les plus nombreux ; viennent ensuite les géographes¹⁴⁸ et les historiens de l'art, dont le poids n'est pas négligeable, et enfin, les artistes, les contemporanéistes, les anthropologues et ethnologues, les juristes, les médecins, les musicologues et les philosophes. Remarquons que même si le projet de créer une École française d'Espagne s'est avant tout appuyé sur l'hispanisme archéologique, celui-ci, dès la première époque de l'histoire de l'École, n'a jamais occupé une position dominante. Si les archéologues sont assez nombreux jusqu'en 1914, les modernistes et les médiévistes s'imposent rapidement comme des pièces essentielles au fonctionnement de la nouvelle institution.

L'hispanisme englobant de Raymond Thamin et de Pierre Paris n'a donc rien de dogmatique : être hispanisant, c'est avant tout être de « ceux que l'Espagne attire¹⁴⁹ », un professionnel passeur de frontières décidant de travailler en Espagne et au contact des Espagnols, que cette collaboration soit un choix de carrière ou plus ponctuel (mieux vaut néanmoins éviter l'« hispanisant d'occasion¹⁵⁰ »). D'où la souplesse offerte par les différents types de statut plus ou moins institutionnalisés que l'on rencontre dès le départ à l'EHEH : les membres présents pour une ou plusieurs années, les membres libres, les hôtes de passage que l'on accueille lorsque la place le permet, les anciens qui reviennent, « ramenés en Espagne par leurs études ou leurs souvenirs enthousiastes¹⁵¹ ». Pour le directeur de l'École, l'important est que les pensionnaires fassent en Espagne des séjours suffisamment longs pour y développer leur capital relationnel, pour s'imprégner de l'atmosphère du pays et des méthodes de travail de l'École¹⁵², tout en s'impliquant dans ses projets éditoriaux, que ce soit à travers le *Bulletin hispanique* – il fait office de revue officielle¹⁵³ – ou la collection de la « Bibliothèque de l'École des hautes études hispaniques » qui naît en novembre 1913 sur le modèle de la BEFAR¹⁵⁴.

Enfin, ouverte aux disciplines et à des professionnels aux statuts les plus divers, l'École l'est aussi aux femmes. Il faut ici se souvenir de l'action de Pierre Paris et d'Henri de la Ville de Mirmont à Bordeaux en faveur d'un enseignement féminin universitaire et artistique. Grâce à « une constitution très libérale¹⁵⁵ », une première pensionnaire, Jeanne Dasté, est accueillie en 1921. Elle bénéficie toutefois d'un traitement à part puisqu'il est décidé que les jeunes femmes ne pourront pas séjourner à l'Institut pour éviter une cohabitation avec leurs jeunes camarades qui pourrait choquer et paraître immorale. C'est la raison pour laquelle

¹⁴⁸ Numa BROU, « Les géographes français en Espagne (1920-1950) », *Annales de géographie*, 106, 596, 1997, p. 355-372.

¹⁴⁹ Cat. SORRE 14-05-1914.

¹⁵⁰ Cat. THAMIN 06-06-1922.

¹⁵¹ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1925-1926 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1925-1926, p. 196.

¹⁵² Cat. THAMIN 03-05-1914, 10-05-1914.

¹⁵³ Voir, par exemple, cat. BREUIL 03-05-1910 et, surtout, 13-07-1915. Il faut attendre 1965 pour que la Casa de Velázquez se dote de sa propre revue, les *Mélanges*. Voir Henri TERRASSE, « Avant-propos », *MCV*, 1, 1965, p. 5-7.

¹⁵⁴ Procès-verbal de la séance du 14-11-1913 du conseil de l'université de Bordeaux, AD-Gironde, 2014/122 457, vol. 1910-1920, p. 191. Cette collection prend la suite de la « Bibliothèque des universités du midi ».

¹⁵⁵ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1921-1922 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1921-1922, p. 174.

Raymond Thamin et Pierre Paris sollicitent et obtiennent pour Jeanne Dasté une indemnité supplémentaire spécifique afin de l'aider à se loger, à se chauffer et à se nourrir par ses propres moyens. La question se pose à nouveau en 1927 pour Jeanne Viellard, membre de la première promotion de la Casa de Velázquez recommandée par Émile Mâle (elle vient de passer trois ans à l'EFR). Dans une lettre au recteur de Bordeaux, François Dumas, Pierre Paris précise : « Si cette nomination est faite, il y aura lieu d'avertir Mlle Viellard [*sic*] qu'elle ne pourra ni se loger, ni prendre ses repas à l'École, mais qu'elle jouira pour le reste de tous les avantages des membres ordinaires¹⁵⁶ ».

L'hispanisme de l'école de Pierre Paris est donc résolument englobant, une conception dont a hérité la Casa de Velázquez jusqu'à aujourd'hui. Signalons en passant que Pierre Paris, comme tous ses contemporains, n'utilise jamais le terme d'*hispaniste* (il s'impose dans les années 1930¹⁵⁷) mais parle plutôt d'*hispanisant* et, dans une moindre mesure, d'*hispanophile*¹⁵⁸. Le débat relatif à la définition problématique de ces termes, ainsi qu'à leur statut au sein des sciences humaines et sociales, doit tenir compte de cet héritage¹⁵⁹. Faut-il considérer l'hispanisme comme une discipline ou comme un domaine d'application ? Les définitions données par le *Dictionnaire de l'Académie française* et celui de la Real Academia Española pèchent par leurs acceptions étroites des mots qui mettent l'accent sur les aspects linguistiques et philologiques¹⁶⁰. Armin Krishnan, dans un document de travail (*working paper*) publié par l'université de Southampton, a proposé six critères pour définir ce qu'est une discipline¹⁶¹. 1. Elle repose sur un objet de recherche particulier, lequel peut être partagé avec une autre discipline. 2. Elle s'appuie sur un ensemble de savoirs spécialisés accumulés (« a body of accumulated specialist knowledge ») qui lui est propre. 3. Ce savoir est organisé au-

¹⁵⁶ Cat. DUMAS 09-06-1927.

¹⁵⁷ Pierre CIVIL, « Réflexions sur l'hispanisme à l'occasion du centenaire de la Casa de Velázquez », *MCV*, nouv. série, 50, 1, 2020, p. 15, n. 5.

¹⁵⁸ *Hispanisant* : cat. DUMAS 08-11-1928 ; cat. HEUZEY 12-01-1919 ; cat. HÜBNER 22-02-1897, 11-01-1900 ; cat. LANTIER (Raymond) 08-08-1919, 29-05-1931 ; cat. MOREL-FATIO 25-06-1911, 10-07-1916, 06-09-1920 ; cat. THAMIN 03-07-1914, 04-12-1917, 08-02-1919, 06-06-1922. *Hispanophile* : cat. GIRARD (Paul) 30-03-1917 ; cat. HEUZEY 30-05-1907 ; cat. MOREL-FATIO 25-06-1911 ; cat. PIJOAN 08-10-1908, 22-03-1909. On trouve même une occurrence du terme, pour le moins original, d'*hispanissophile* dans cat. HÜBNER 20-11-1900.

¹⁵⁹ Parmi une abondante littérature, signalons : Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia*, ouvr. cité, p. 3-10 ; Antonio MORALES MOYA, « Los orígenes del hispanismo », dans Antonio MORALES MOYA, Juan Pablo FUSI AIZPURUA et Andrés de BLAS GUERRERO (éd.), *Historia de la nación y del nacionalismo español*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, coll. « Serie Ensayo », 2013, p. 1132-1171 ; Renée Clémentine LUCIEN et Marie-Angèle OROBON, « Introduction [au dossier monographique "Hispanistes et hispanismes : un institut dans les soubresauts du siècle"] », *Iberic@l. Revue d'études ibériques et ibéro-américaines*, 15, 2019, p. 3-13 ; Darío R. VARELA FERNÁNDEZ, *Les réseaux hispanistes français au début du XX^e siècle : coopérations savantes et relations culturelles, France-Espagne-Amériques (1890-1930)*, thèse de doctorat en histoire contemporaine sous la direction de Nathalie RICHARD et Irina PODGORNÝ, Le Mans, Le Mans Université, 2019, p. 280-299 ; Pierre CIVIL, « Réflexions sur l'hispanisme à l'occasion du centenaire de la Casa de Velázquez », art. cité.

¹⁶⁰ Hispanisme : « Tournure propre à la langue espagnole. Spécialt. Une telle tournure employée dans une autre langue » ; hispaniste : « Spécialiste de la langue, de la littérature et de la civilisation espagnoles » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e éd., en ligne sur <https://academie.atilf.fr/9/>). Hispanismo : « 1. Giro o modo de hablar propio y privativo de la lengua española. 2. Vocablo o giro de la lengua española empleado en otra. 3. Empleo de vocablos o giros españoles en distinto idioma. 4. Dedicación al estudio de las lenguas, literaturas o cultura hispánicas » ; hispanista : « Especialista en la lengua y la cultura hispánicas » (*Diccionario de la lengua española*, en ligne sur <https://dle.rae.es/>).

¹⁶¹ Armin KRISHNAN, *What are Academic Disciplines? Some Observations on the Disciplinarity vs. Interdisciplinarity Debate*, Southampton, National Centre for Research Methods, coll. « NCRM Working Paper Series », 2009, p. 9-10.

tour de théories et de concepts. 4. Cela implique, par conséquent, qu'une discipline a recours à une terminologie et un langage technique adaptés à son objet de recherche et qui lui sont propres. 5. S'ajoutent des méthodes de recherche spécifiques. 6. Enfin, l'existence d'une discipline dépend de sa réalité institutionnelle (« some institutional manifestation ») – matières enseignées, départements universitaires, chaires, associations professionnelles –, laquelle lui permet de se reproduire d'une génération à l'autre. Or la notion d'hispanisme, comme celle d'hellénisme, ne répond que très imparfaitement à cette liste de critères. Malgré un point commun (mais est-ce vraiment un objet ?) qui est le partage d'un intérêt pour un espace géolinguistique donné (en encore : faut-il inclure le Portugal et les autres pays lusophones ?), hier comme aujourd'hui, au regard de la multiplicité des disciplines (et donc des objets de recherche, des savoirs, des langages techniques et des méthodes) qui cohabitent paisiblement, plus qu'elles ne travaillent ensemble, au sein de l'EHEH(I)¹⁶², il nous semble difficile de voir dans l'hispanisme une discipline. Comme pour l'hellénisme, nous sommes plutôt en présence de « deux champs disciplinaires qui circonscrivent, chacun à sa façon, leur domaine d'étude, et qui, selon l'objet qu'ils étudient, peuvent avoir recours, autant que de besoin, à d'autres disciplines¹⁶³ ». En 1924-1925, alors que Pierre Paris fouille le site protohistorique d'Alcañiz, Robert Avezou explore les fonds de l'Archivo de la Corona de Aragón pour travailler sur les relations entre la France et l'Espagne sous le règne des derniers Capétiens ; Robert Ricard avance sa thèse sur l'évangélisation du Mexique au XVI^e siècle ; Georges Gaillard étudie la sculpture romane en Espagne et les liens artistiques entre la France et l'Espagne à l'époque médiévale ; Jean Sarrailh, quant à lui, prépare son doctorat sur l'écrivain et homme politique Francisco Martínez de la Rosa (1787-1862). Partagent-ils le même objet de recherche ? Partagent-ils les mêmes connaissances spécialisées accumulées ? Partagent-ils un même bagage théorique et conceptuel ? Un même langage technique et les mêmes méthodes de travail ? Il nous paraît difficile de répondre par l'affirmative. Alors que la recherche scientifique se construit dans un cadre national, l'unité de leurs démarches tient à leur statut d'étrangers partageant le même intérêt pour un espace géolinguistique qui se situe au-delà des frontières nationales (la notion d'hispanité permettant d'annexer le vaste domaine de l'Amérique latine et l'unité géographique de la péninsule Ibérique celui du Portugal et de ses anciennes colonies). Être hispaniste, c'est avant tout s'intéresser aux réali-

¹⁶² L'ajout du « I », pour « ibériques », dans le nom de la section scientifique de la Casa est récent. Il y a manifestement dans ce choix un désir d'afficher clairement que la recherche relative au Portugal, espace lusophone et non hispanique, entre lui aussi dans les activités de la Casa. Nous n'avons trouvé aucune information précise à ce sujet. D'après Anne-Sophie Cliquennois, secrétaire de la direction, la mention « représentant de l'EHEHI » apparaît pour la première fois sur une liste du conseil scientifique de février 2005 (courriel du 05-04-2021). Les rapports d'activités de la Casa ne sont pas d'un grand secours. Celui de l'année 2002-2003 parle encore de l'EHEH. Au cours des années suivantes, l'expression « section scientifique » est privilégiée. En revanche, dans le rapport 2006-2007, le directeur Jean-Pierre Étienne parle d'« École des hautes études hispaniques et ibériques » (p. 8). Le contrat quadriennal de développement (2008-2011) annexé au rapport de l'année 2007-2008 précise que la Casa a « pour mission de développer les activités créatrices et les recherches relatives aux arts, aux langues, aux littératures et aux civilisations de l'Espagne et du monde ibérique [...] ». Sa section scientifique, dont l'appellation reconnue par ses statuts est « l'École des hautes études hispaniques et ibériques [...] » a une vocation affirmée de recherche sur la péninsule ibérique, mais aussi sur l'Ouest du Maghreb et en Amérique latine. L'étendue de son champ d'investigation représente une grande richesse pour l'institution mais aussi un risque de dispersion » (p. 189).

¹⁶³ Dominique MAINGUENEAU, « Analyse du discours et champ disciplinaire », *Questions de communication*, 18, 2010, p. 193.

tés passées et présentes de cet espace, « à la vie et aux formes changeantes de la civilisation et de l'histoire¹⁶⁴ ». Aussi, hier comme aujourd'hui, l'hispanisme français peut être défini comme un champ disciplinaire qui fédère une communauté savante dont les membres travaillent sur les mondes hispaniques et ibériques à partir des questionnements et des outils que leur offre leur propre discipline, une communauté qui trouve aujourd'hui ses points d'appui dans l'existence d'une réalité institutionnelle complexe (départements d'études hispaniques, équipes de recherche, revues spécialisées, Société des hispanistes français [1963], etc.) et qui dispose depuis le début du XX^e siècle de deux maisons communes : l'École des hautes études hispaniques (1909), intégrée depuis 1928 à la Casa de Velázquez, et l'Institut d'études hispaniques qui émerge peu à peu à la Sorbonne autour d'Ernest Martinenche entre 1912 et 1917¹⁶⁵.

2. — S'INSCRIRE DANS DE MULTIPLES RÉSEAUX : LES EXEMPLES CATALAN ET PORTUGAIS

La fonction de relai et d'appui de la recherche française en Espagne qui est celle de l'École des hautes études hispaniques implique que ses dirigeants soient en mesure de mettre les pensionnaires en contact avec des interlocuteurs capables de les guider et susceptibles de devenir de véritables collaborateurs. Fort de sa connaissance d'un pays qu'il parcourt depuis 1896 et des amitiés nouées grâce à l'*intercambio*, Pierre Paris travaille à faire de son École un lieu inscrit dans une position d'intermédiation entre plusieurs réseaux sans se limiter aux milieux officiels madrilènes, une exigence d'autant plus forte que l'Espagne est un État sinon polycentrique du moins marqué par un très fort dynamisme des mouvements culturels régionaux, une situation particulièrement visible dans la rivalité entre les deux métropoles que sont Madrid et Barcelone. Dans un premier temps, et dans le domaine qui est le sien, celui de l'hispanisme archéologique, les efforts de Pierre Paris s'orientent dans deux directions : il cherche à se rapprocher de l'école catalane d'archéologie naissante et des milieux savants portugais.

Du côté catalan, l'initiative semble venir de l'Institut d'Estudis Catalans (IEC), récemment créé (1907), lequel cherche à s'affirmer comme une institution de référence au niveau régional, national et international¹⁶⁶. Dès la fin de l'année 1907, Josep Pijoan prend contact avec

¹⁶⁴ Cité dans Pierre CIVIL, « Réflexions sur l'hispanisme à l'occasion du centenaire de la Casa de Velázquez », art. cité, p. 18. La définition est de Paul Guinard (1957), directeur intérimaire de la Casa de Velázquez : « On doit entendre la notion d'hispanisme en un sens qui ne soit pas strictement philologique ou littéraire, sinon beaucoup plus large, associé à la vie et aux formes changeantes de la civilisation et de l'histoire ».

¹⁶⁵ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions Hispaniques, coll. « Histoire et civilisation », 2017 ; Renée Clémentine LUCIEN et Marie-Angèle OROBON (éd.), *Hispanistes et hispanismes : un institut dans les soubresauts du siècle* [dossier monographique], Paris, Institut d'études hispaniques, Sorbonne Université, coll. « Iberic@l. Revue d'études ibériques et ibéro-américaines » (15), 2019.

¹⁶⁶ Francisco GRACIA ALONSO et Jordi CORTADELLA I MORRAL, « La institucionalización de la arqueología en Cataluña: el Servei d'Investigacions Arqueològiques de l'Institut d'Estudis Catalans », dans María BELÉN DEAMOS et José BELTRÁN FORTES (éd.), *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « SPAL Monografías » (10), 2007, p. 257-321 ; Francisco GRACIA ALONSO, *La construcción de una identidad nacional. Arqueología, patrimonio y nacionalismo en Cataluña (1850-1939)*, Barcelona, Universitat de Barcelona Edicions, coll. « Biblioteca Universitaria », 2018, p. 275-315.

Pierre Paris par l'intermédiaire de Jean-Auguste Brutails¹⁶⁷. Au cours des années suivantes, le rapprochement entre Bordeaux et Barcelone se matérialise par des projets éditoriaux, des conférences que donne Pierre Paris dans la cité comtale et des échanges de publications¹⁶⁸. La collaboration amorcée à travers le projet d'un corpus des sculptures antiques du *conventus tarraconensis* que Pierre Paris confie à Eugène Albertini, avant leur rupture brutale à la fin de l'année 1913, s'inscrit dans cette dynamique vertueuse¹⁶⁹. Elle semble fléchir, sans s'interrompre complètement, vers 1914. Plusieurs explications peuvent être avancées. Le départ de Josep Pijoan pour Rome (où il travaille à donner vie à l'Escuela Española de Historia y Arqueología en Roma) puis pour les Amériques en est une¹⁷⁰. Depuis 1907, il était l'un des principaux interlocuteurs de Pierre Paris. À partir de 1915, le poids pris par Pere Bosch Gimpera au sein de l'école catalane d'archéologie en est une autre. Formé en Allemagne, plus germanophile que francophile, nous avons vu qu'il adopte, dans le contexte de la Première Guerre mondiale, des positions anti-françaises très marquées. Il faut aussi prendre en compte le tournant isolationniste que connaît l'IEC sous la conduite de Josep Puig i Cadafalch¹⁷¹. Pour l'Institut français qui ne peut se permettre de se brouiller avec le gouvernement central espagnol, l'affirmation du nationalisme catalan rend ainsi plus délicate la recherche d'une collaboration active.

S'agissant d'un autre pays, le cas du Portugal est nécessairement différent. Dans son étude de la Protohistoire ibérique, même si Pierre Paris ne lui accorde qu'une place secondaire, il n'a pas complètement négligé cet espace, que ce soit pour écrire son *Essai* ou au moment de rendre compte de l'actualité archéologique en péninsule Ibérique. Aussi, le désir de permettre aux pensionnaires de l'EHEH d'y travailler s'affirme très tôt. Dès l'été 1909, Pierre Paris signale au conseil de l'université de Bordeaux qu'il y aurait intérêt à « visiter Lisbonne et à faire entrer le Portugal dans la sphère d'action de notre École¹⁷² ». À cet effet, il a recours aux contacts qu'il a établis depuis 1898 avec le chef de file de l'archéologie portugaise, José Leite de Vasconcelos (1858-1941). En juillet 1909, Pierre Paris lui écrit pour présenter l'École qui vient d'être fondée à Madrid et affirme son intention de ne pas laisser le Portugal en dehors du mouvement d'entente intellectuelle. Il s'emploie à le convaincre pour obtenir son appui. D'une part, en insistant sur l'ouverture disciplinaire de l'œuvre bordelaise. Ensuite, en s'efforçant de flatter l'orgueil national de son interlocuteur : « Il ne faut pas

¹⁶⁷ Cat. BRUTAILS 17-12-1907 ; cat. PIJOAN 11-12-1907 au 31-12-1907.

¹⁶⁸ Voir, dans le volume 3, notre transcription de la correspondance de Pierre Paris avec Josep Pijoan, secrétaire de l'IEC, et Antoni Rubió i Lluch, son président, ainsi que cat. REINACH (Salomon) 10-04-1914, 16-06-1914 ; cat. THAMIN 01-04-1916.

¹⁶⁹ Cat. RUBIÓ I LLUCH 08-01-1914.

¹⁷⁰ Trinidad TORTOSA ROCAMORA, « José Pijoán (Barcelona, 1881-Lausanne, 1963) », dans Ricardo OLMOS, Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Juan Pedro BELLÓN RUIZ (éd.), *Repensar la Escuela del CSIC en Roma. Cien años de memoria*, Madrid, CSIC, 2010, p. 229-253 ; EAD., « José Pijoán y Soteras en Roma: la Escuela Española en Roma –R.D. de 1910–, la *Mostra Internazionale di Archeologia* –1911–, el *III Congreso Archeologico Internazionale* –1912– », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA (éd.), *Patrimonio arqueológico español en Roma. « Le Mostre Internazionali di Archeologia » de 1911 y 1937 como instrumentos de memoria histórica*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, coll. « Bibliotheca Archaeologica » (61), 2019, p. 305-343.

¹⁷¹ Francisco GRACIA ALONSO, « Les préhistoriens espagnols face à la Grande Guerre », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 87.

¹⁷² Procès-verbal de la séance du 23-07-1909, AD-Gironde, 2014/122 456, vol. 1901-1910, p. 417.

que notre École soit simplement l'École de Madrid, ou même l'École d'Espagne. Mes collègues et moi tenons absolument à ce que le Portugal soit associé à l'Espagne, et pour ma part je proposerai le titre officiel d'École française d'Espagne et du Portugal ». Enfin, il le rassure quant aux objectifs de la future section portugaise qui serait entièrement consacrée aux « recherches scientifiques absolument désintéressées [...] ; il ne s'agit pas d'accaparement, mais de bon travail en commun, et d'aide mutuelle¹⁷³ ». Si José Leite de Vasconcelos semble intéressé par le développement que son confrère français souhaite donner à l'École tout juste née, la suite de leurs échanges laisse deviner une certaine inquiétude face à une proposition qui émane de celui qui a orchestré l'achat de la Dame d'Elche et a participé à la constitution d'une collection d'antiquités ibériques au Louvre :

L'École ne sera donc pas purement archéologique, mais l'archéologie l'intéressera certainement, et elle ne s'interdira pas les fouilles, si elle peut obtenir l'autorisation d'en faire. Mais ce n'est pas une entreprise commerciale ni d'exportation, il faut bien qu'on le sache. Il n'est pas du tout question d'acquérir des objets. Cela est absolument en dehors de notre programme¹⁷⁴.

Le projet d'une mission portugaise semble suffisamment viable pour que Pierre Paris le présente publiquement lors de la conférence qu'il donne à Bordeaux, au congrès régional de l'Alliance française, le 30 novembre 1912. Il évoque ainsi « L'École des Hautes-Études portugaises, que nous créerons en un jour prochain, [et qui] sera la sœur et l'émule, et non la dépendante de l'École des Hautes-Études hispaniques¹⁷⁵ ». En juillet 1916, profitant de la dynamique vertueuse créée par la mission des académiciens français en Espagne, Pierre Paris tente de relancer le projet en l'incluant dans son rapport sur le développement à donner à l'Institut français. Étendu au Portugal, son réseau « déferait certainement toute concurrence, quand s'ouvrirait l'Institut allemand en projet¹⁷⁶ ». Le 10 juillet 1917, lors de la séance du conseil de l'université de Bordeaux, Raymond Thamin saisit le prétexte d'une lettre reçue par le président de la Société amicale franco-portugaise de Porto pour rappeler

qu'il avait, autrefois, avec M. René Taillandier, étudié la fondation à Lisbonne d'une mission scientifique analogue à l'École de Hautes Études hispaniques fondée à Madrid, qui aurait exploré, d'accord avec les savants portugais, le pays au point de vue archéologique et épi-

¹⁷³ Cat. LEITE DE VASCONCELOS 02-07-1909.

¹⁷⁴ Cat. LEITE DE VASCONCELOS 12-07-1909. Il revient sur ce sujet dans la lettre du 29-07-1909.

¹⁷⁵ Pierre PARIS, « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », *Revue internationale de l'enseignement*, 65, 1913, p. 11. Voir également Georges CIROT, « L'Université de Bordeaux et le Portugal », *BH*, 12, 3, 1910, p. 339-341.

¹⁷⁶ *Projet 1916*, f° 4. Le projet de créer un institut allemand est annoncé officiellement en novembre 1915 par *El Correo Español*, quotidien carliste pro-allemand. Toutefois, la section madrilène du Deutsches Archäologisches Institut ne verra le jour qu'en 1943. Helmut Schlunk en sera le premier directeur. Voir Vicente GAY et Manuel AVELLO, « Alemania y España. Hablando con Gay. Impresiones de su viaje a Alemania », *El Correo español*, 16-11-1915, p. 1 (« Así como hay un Instituto hispano-francés, habrá otro hispano-alemán ») ; Michael BLECH, « Las aportaciones de los arqueólogos alemanes a la arqueología española », dans Salvador QUERO CASTRO et Amalia PÉREZ NAVARRO (éd.), *Historiografía de la arqueología española. Las instituciones*, Madrid, Museo de San Isidro, coll. « Cursos y conferencias » (3), 2002, p. 113-117 ; Thilo ULBERT, « El Instituto Arqueológico Alemán y la arqueología en la península ibérica », dans María BELÉN DEAMOS et José BELTRÁN FORTES (éd.), *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « SPAL monografías » (10), 2007, p. 323-342.

graphique, qui aurait étudié les musées et les bibliothèques. Ce projet, qui n'avait pu aboutir alors, pourrait être repris¹⁷⁷.

Georges Radet est chargé d'écrire à Georges Le Gentil (1875-1953) pour se renseigner. Futur introducteur des études de langue et littérature portugaises à la Sorbonne (1919), ce dernier, alors lieutenant dans l'armée, effectue une mission au Portugal (1916-1919) ; il est chargé d'y recruter des ouvriers pour remplacer les hommes qui sont au front (1916-1919)¹⁷⁸. Une fois de plus, le projet fait long feu.

En juillet 1923, à la suite d'un voyage à Lisbonne au cours duquel il a pu s'entretenir avec le ministre de France en poste, Charles-Eudes Bonin (1865-1929), et divers savants portugais comme Luís Keil (1881-1947), José de Figueiredo (1871-1937) et Virgílio Correia (1888-1944), Pierre Paris tente une nouvelle fois de relancer l'idée formulée plus de dix ans auparavant. Le 12 juillet 1923, il expose le projet de création d'une École des hautes études portugaises dans une longue lettre qu'il adresse au recteur de l'académie de Bordeaux, François Dumas, lequel a succédé à Raymond Thamin quelques mois plus tôt (octobre 1922) :

Les entretiens que j'ai eus avec plusieurs savants de marque, comme MM. Louis Keil, Virgílio Correia, de Figueiredo, m'ont convaincu que cette mission serait très bien vue, et que notre pensionnaire trouverait auprès de tous et partout de grandes facilités de travail.

Ces points acquis, j'ai fait une enquête sommaire auprès des savants et des professeurs français qui se sont occupés déjà du Portugal avec le plus d'autorité afin de savoir si, à leur avis, le domaine à explorer était aussi fécond que je le pensais. Unanimement il m'a été répondu qu'il n'y avait sur ce point aucun doute, que tout était à faire en ce qui concerne l'histoire de l'art et les rapports de la littérature portugaise avec l'espagnole et la française, beaucoup en ce qui concerne les rapports historiques de la France et du Portugal¹⁷⁹.

Et Pierre Paris de citer des extraits des lettres que lui ont adressées dans ce sens Émile Mâle, Alfred Morel-Fatio et Georges Le Gentil (désormais chargé de cours à la Sorbonne). Adoptant une méthode qui lui est familière et qui a fait ses preuves, il propose de prendre une mesure concrète – et économique – afin de préparer le terrain en envoyant sur place un boursier subventionné par le ministère de l'Instruction publique et qui serait logé à la légation de France grâce à l'appui matériel promis par Charles-Eudes Bonin. Il s'agirait ainsi de jeter les bases de la nouvelles École et de « préparer l'avenir et prendre rang avant les Allemands qui ne tarderont pas à essayer de nous voler notre idée ». Quelques jours plus tard, François Dumas, qui a obtenu du conseil de l'université de Bordeaux que le projet fût mis à l'étude¹⁸⁰, transmet le projet de Pierre Paris au Service de l'expansion universitaire de la direction de l'Enseignement supérieur¹⁸¹. En parallèle, il écrit à Charles-Eudes Bonin pour le remercier de son appui et sollicite son intervention pour qu'une aide financière soit accor-

¹⁷⁷ Procès-verbal de la séance du conseil de l'université de Bordeaux, 10-07-1917, AD-Gironde, 2014/122 457.

¹⁷⁸ Marcel BATAILLON, « Georges Le Gentil (1875-1953) », *BH*, 56, 1-2, 1954, p. 6 ; Christophe CHARLE, *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique (1909-1939)*, vol. 2/2, Paris, INRP, Éditions du CNRS, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (2), 1986, p. 132-133.

¹⁷⁹ Cat. DUMAS 12-07-1923.

¹⁸⁰ Procès-verbal de la séance du conseil de l'université de Bordeaux, 17-07-1923, registre des années 1920-1927, AD-Gironde, 2014/122 458, p. 185.

¹⁸¹ Minute de la lettre du 21-07-1923, AD-Gironde, 1449 W 43.

dée par le ministère des Affaires étrangères¹⁸². Dès le 24 juillet, le directeur de l'Enseignement supérieur, Alfred Coville¹⁸³, adresse une réponse cinglante aux Bordelais :

Je fais toutes réserves sur ce projet. Il me paraît fâcheux de promettre plus que l'on ne peut tenir. Il est inopportun de décorer du titre d'École de Hautes Études le simple séjour d'un candidat au doctorat. Il convient de nous garder avec soin de démonstrations aussi disproportionnées avec l'effort qui peut être fait ; de tels procédés risquent fort de compromettre les sympathies que nous avons en Portugal et de faire sourire nos amis à nos dépens.

Mais surtout, je tiens à vous mettre en garde contre ces initiatives isolées et personnelles. Vous connaissez la situation délicate qui existe à Madrid entre les représentants de l'Université de Bordeaux et ceux de l'Université de Toulouse. J'estime quant à moi que tout effort nouveau dans la péninsule hispanique doit être concerté. L'Institut de Madrid envoie des conférenciers en Portugal ; M. Bataillon, agrégé d'histoire représente très heureusement l'influence française à Lisbonne¹⁸⁴. Il est donc nécessaire que pour toute organisation nouvelle vous vous mettiez en rapport avec votre collègue de Toulouse, et que rien ne soit tenté, si ce n'est en complète harmonie. Ce n'est qu'à cette condition que je pourrai donner mon approbation et mon appui à tout projet nouveau¹⁸⁵.

En réalité, Alfred Coville confond deux démarches qui sont différentes en assimilant le projet de développement de la recherche scientifique française au Portugal à celui de l'enseignement universitaire porté par la section toulousaine. Dans l'esprit de Pierre Paris, la nouvelle École est destinée à jeter les bases d'un Institut français du Portugal bicéphale comme son frère madrilène. Au-delà du nom grandiloquent proposé pour une institution dont l'existence aurait reposé sur la présence à Lisbonne d'un seul et unique boursier, d'autres éléments peuvent expliquer qu'Alfred Coville considère le projet disproportionné avec « l'effort qui peut être fait » : la France engage alors des dépenses considérables pour la construction de la Casa de Velázquez tandis que les coûts de fonctionnement des deux sections de l'Institut français de Madrid ne cessent de s'accroître en raison de la dépréciation du franc qui oblige chaque année le ministère à verser, en plus des bourses et des traitements, une indemnité de perte au change. Mais le conflit Paris-Mérimée, manifestement connu en haut lieu, reste le principal motif du refus opposé par la direction de l'Enseignement supérieur : les deux sections doivent apprendre à travailler ensemble. Or, si le projet d'école portugaise ne semble pas avoir été à l'origine d'un nouveau conflit entre les deux co-directeurs, un quiproquo pour le moins malvenu vient confirmer l'absence complète de communication entre les deux têtes de l'Institut français de Madrid. En réponse à la lettre que lui a adressée François Dumas, Charles-Eudes Bonin s'adresse par erreur à Joseph Dresch... recteur de Toulouse. Ce dernier écrit à son homologue bordelais le 1^{er} septembre 1923 :

Je vous envoie une lettre ci-jointe qui a dû se tromper d'adresse. J'imagine que c'est à vous que la lettre de M^r. Bonin doit aller, car jamais je n'ai entendu parler de la question dont elle traite [...]. En fait, il me semble que cette question ne relève nullement de l'Académie de Tou-

¹⁸² Minute de la lettre du 24-07-1923, AD-Gironde, 1449 W 43.

¹⁸³ Jean-François CONDETTE, *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940. Tome II. Dictionnaire biographique*, Lyon, INRP, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (12), 2006, p. 126.

¹⁸⁴ Alfred Coville fait référence aux professeurs envoyés à Lisbonne par l'Union des étudiants français et espagnols. Outre Marcel Bataillon, Robert Ricard et Léon Bourdon furent concernés.

¹⁸⁵ Lettre d'Alfred Coville à François Dumas, 24-07-1923, AD-Gironde, 1449 W 43.

louse, M^r Paris et l'École des H^{tes} Études hispaniques étant directement rattachés à Bordeaux. Vous me direz si je ne me suis pas trompé en vous communiquant cette lettre. Dans le cas où vous seriez aussi peu au courant que moi de cette question, vous me le diriez ; nous verrions alors ce que nous devons faire d'un commun accord¹⁸⁶.

Du reste, si le nom d'École des hautes études portugaises suscite les sarcasmes d'Alfred Coville, il inquiète le ministre de France à Lisbonne qui se sent entraîné dans une aventure prématurée. Dans la réponse qu'il adresse par erreur à Joseph Dresch et que ce dernier transmet à François Dumas, Charles-Eudes Bonin précise que

la création à Lisbonne d'un établissement semblable à ce dernier [l'EHEH], comportant une allocation spéciale, n'avait pas été envisagée jusqu'ici entre nous. Elle flatterait certainement les Portugais et rendrait des services à notre cause ; mais, en raison des dépenses entraînées par elle et des économies que commande actuellement notre budget, il serait peut-être préférable de commencer sous la forme restreinte dont nous avons parlé avec M. Paris, quitte à lui donner un plus grand développement à mesure que les circonstances le permettraient¹⁸⁷.

L'affaire était décidément mal engagée. En réalité, Pierre Paris n'envisage pas le projet autrement que sous sa « forme restreinte ». Mais en prenant seul l'initiative, sans associer la section toulousaine d'Ernest Mérimée, et en le baptisant d'un nom officiel ronflant, il donne à ses interlocuteurs le sentiment d'avoir élaboré un plan prématuré et trop ambitieux. Informé par François Dumas de la réponse du directeur de l'Enseignement supérieur¹⁸⁸, Pierre Paris ne désarme pas et répond de façon convaincante aux critiques d'Alfred Coville, « persuadé que M. le Ministre, mieux informé, modifiera son opinion » : le nom proposé n'a d'autre objectif que de flatter l'orgueil national des Portugais en leur montrant que la France ne considère pas leur nation comme une simple province de l'Espagne ; l'entreprise serait à la fois scientifique et diplomatique, destinée à servir l'influence française au Portugal ; les meilleurs connaisseurs de la réalité portugaise s'accordent sur l'utilité du projet, qu'il s'agisse des savants (Alfred Morel-Fatio, Georges Le Gentil) ou des diplomates (Charles-Eudes Bonin et Pierre Girard qui a été reçu à Beyssac). Quant aux relations Bordeaux-Toulouse, Pierre Paris rappelle que lorsqu'Ernest et Henri Mérimée ont pris l'initiative d'envoyer des professeurs comme lecteurs à l'université de Lisbonne, la section bordelaise n'a pas été consultée et que, d'autre part, le rôle respectif des deux branches de l'Institut français de Madrid est suffisamment délimité pour que la proposition de Pierre Paris ne soit pas considérée comme une action hostile de l'EHEH envers l'UEFE : « de Toulouse relèvent toutes les initiatives relatives à l'enseignement supérieur dans la Péninsule, de Bordeaux toutes les initiatives relatives à la recherche scientifique, et chacun restant dans sa sphère, il n'y a pas à craindre le moindre conflit ». Il conclut :

Je tiens d'ailleurs à vous déclarer que je ne cherche dans cette entreprise aucune mesquine [rat. = considération] satisfaction personnelle. Les diverses missions dont je suis honoré suffisent à m'occuper, et je ne cherche pas la vaine gloriole d'un nouveau titre de directeur. Tout simplement je suis persuadé que la création que je propose vient à son heure, qu'elle complète heureusement l'œuvre de notre Université dans la Péninsule et qu'elle est destinée à lui faire honneur, [rat. = et] enfin qu'elle doit être très utile à l'influence française en Portugal,

¹⁸⁶ Lettre de Joseph Dresch à François Dumas, 01-09-1923, AD-Gironde, 1449 W 43.

¹⁸⁷ Lettre de Charles-Eudes Bonin, 27-07-1923, AD-Gironde, 1449 W 43.

¹⁸⁸ Cat. DUMAS 27-07-1923.

au moment où nous avons à nous y défendre contre tant de compétitions dangereuses. Je n'ai d'ailleurs jamais songé à aller sur les brisées de personne, et M. le Recteur de Toulouse reconnaîtra, si on le consulte, qu'en vous proposant la fondation d'une École de Hautes Études Portugaises je ne songe pas à envahir le domaine, aussi bien défini que le nôtre, de l'Université-Sœur¹⁸⁹.

Aussi Pierre Paris demande-t-il à François Dumas d'insister auprès de la direction de l'Enseignement supérieur. La démarche n'a probablement pas été faite. Du moins, aucune lettre ou copie de lettre n'est conservée.

Citant la correspondance entre Marcel Bataillon, Georges Le Gentil et Pierre Paris (nous n'avons pas pu la consulter), Darío Varela Fernández voit dans cet épisode une manifestation des tensions et des « luttes internes entre professeurs méridionaux (Paris) et septentrionaux (Le Gentil) autour de l'idée de la possible création d'un centre d'études portugaises et brésiliennes à Lisbonne » : la « bataille perdue [de Pierre Paris] représente la montée en puissance de Paris dans le domaine des études hispaniques » au détriment des universités du midi¹⁹⁰. Sans nier que la volonté existe de faire émerger un nouveau pôle de l'hispanisme français autour du réseau d'Ernest Martinenche et de l'Institut d'études hispaniques de la Sorbonne¹⁹¹, il semblerait plutôt que Pierre Paris ait recherché et obtenu le soutien de Georges Le Gentil. Même si nos sources sont trop minces pour que l'on se permette d'être catégorique, il nous semble plus pertinent de considérer ces différents réseaux comme fondamentalement complémentaires. Dans les années 1920, Pierre Paris n'est plus seulement un universitaire Bordelais mais un homme à la stature nationale et internationale affirmée qui se préoccupe avant tout de faire vivre l'École des hautes études hispaniques. À ce titre, il ne peut être que favorable au développement d'un pôle parisien de l'hispanisme qui serait un nouveau vivier capable de fournir des candidats à l'École de Madrid – rappelons que la difficulté du recrutement est un enjeu important – et pourrait offrir des perspectives de carrière aux anciens membres¹⁹². Lorsque Pierre Paris écrit à Marcel Bataillon que « [son] rapport au sujet de la question d'un centre de Hautes Études à Lisbonne a été mal accueilli¹⁹³ », il songe à la direction de l'Enseignement supérieur, non à la Sorbonne. Et si des tensions sont en partie responsables de l'échec du projet, ce sont celles qui opposent en interne les sections bordelaises et toulousaines. La suite de cette histoire, quelque peu confuse, montre par ailleurs que la « bataille perdue » en 1923 ne conduisit pas Pierre Paris à renoncer.

La réactivation du projet, vers 1926-1927, est à mettre en relation avec la mort d'Ernest Mérimée (1924) et celle d'Henri Mérimée (1926). Leur disparition permet à Pierre Paris, nous l'avons vu, de prendre la direction unique de l'Institut français d'Espagne. Dès lors, la rivalité Bordeaux-Toulouse n'a plus lieu d'être et le directeur général a les coudées franches. Le projet de Pierre Paris est toutefois différent car plus englobant : il ne s'agit plus de créer une École des hautes études portugaises mais de renforcer la présence intellectuelle de la France

¹⁸⁹ Cat. DUMAS 29-07-1923.

¹⁹⁰ Darío R. VARELA FERNÁNDEZ, *Les réseaux hispanistes français au début du XX^e siècle*, ouvr. cité, p. 143-144.

¹⁹¹ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, ouvr. cité.

¹⁹² Sur l'idée d'une collaboration plus que d'une rivalité entre l'EHEH et la Sorbonne, voir cat. COVILLE 08-12-1917.

¹⁹³ Lettre du 02-11-1923, citée dans Darío R. VARELA FERNÁNDEZ, *Les réseaux hispanistes français au début du XX^e siècle*, ouvr. cité, p. 143.

en l'institutionnalisant à travers la fondation d'un nouvel Institut français qui ne se limiterait pas à la recherche scientifique. Au cours de l'année 1926-1927, Henri Philibert, normailien (1922), agrégé de grammaire (1925) et membre de l'EHEH (il souhaite se spécialiser dans l'étude des langues romanes), accepte d'occuper le poste de professeur de français à l'université de Lisbonne laissé vacant depuis le départ de Marcel Bataillon. Dans son rapport annuel, Pierre Paris explique qu'« il a très intelligemment rattaché le lien un instant rompu entre l'Université française et la portugaise », de sorte que « les créateurs de l'Institut français en Portugal, qui va s'ouvrir, ne sont pas sans lui devoir quelque chose¹⁹⁴ ». Il semble bien, en effet, que ce dernier voie le jour à la fin de l'année 1927. Le 19 octobre, Pierre Paris écrit au secrétaire de l'académie de Bordeaux : « Je suis débordé de travail avec mes multiples directions, auxquelles se joint jusqu'à nouvel ordre celle de l'Institut de Portugal, que j'ai réussi à créer, mais pour lequel je ne trouve encore personne¹⁹⁵ ». Lâchés au détour d'une phrase, les propos sont quelque peu sibyllins mais semblent indiquer que Pierre Paris souhaite que cette fonction soit confiée à une autre personne. De fait, en ce début d'année universitaire 1927-1928, Léon Bourdon, membre de deuxième année de l'EHEH (il poursuit des recherches entamées à l'École française de Rome sur l'expansion de l'ordre de Cluny en dehors de France) accepte d'être détaché au Portugal pour enseigner la géographie à l'université de Coimbra. Dans son rapport annuel, Pierre Paris explique :

Il l'a fait avec empressement sur notre conseil, et il y a si bien réussi, il a si bien défendu nos intérêts, que lorsque j'ai cru devoir renoncer à la direction de l'Institut que je venais de fonder sous les auspices de l'Université de Toulouse, M. le recteur Dresch n'a pas hésité à nommer M. Bourdon à titre provisoire d'abord, puis à titre définitif. Il m'est agréable de constater que notre École a joué le rôle principal dans la création et l'organisation de ce nouvel et intéressant instrument de l'expansion intellectuelle française à l'étranger¹⁹⁶.

Comme l'a rappelé Albert-Alain Bourdon dans une étude que notre travail permet de compléter, les débuts de l'Institut sont modestes : jusqu'en 1936, date à laquelle il dispose de son propre siège, il est abrité à la légation de France ; son budget est des plus réduits et l'Institut repose entièrement sur Léon Bourdon qui parvient tout de même à fonder le *Bulletin des études portugaises* dont le premier numéro paraît dès 1931¹⁹⁷. Ainsi, par des voies détournées, le projet né en 1909 et repoussé par Alfred Coville en 1923 se réalise en partie en 1927. En partie seulement car il n'est plus uniquement question de recherche scientifique. Pierre Paris a néanmoins obtenu l'essentiel de ce qu'il souhaitait alors : que la France dispose à Lisbonne d'un point d'appui au service de l'influence de sa culture.

¹⁹⁴ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1926-1927 », art. cité, p. 186.

¹⁹⁵ Cat. THUILLIER 19-10-1927.

¹⁹⁶ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1927-1928 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1927-1928, p. 185-186.

¹⁹⁷ Albert-Alain BOURDON, « Aux origines de l'Institut français au Portugal. Les relations culturelles entre la France et le Portugal au début du XX^e siècle », dans Jacqueline PENJON et Pierre RIVAS (éd.), *Lisbonne. Atelier du lusitanisme français*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. « Monde lusophone », 2005, p. 43-53.

3. — UN DÉFI : COMMENT CAPTER LES JEUNES TALENTS ?

L'hispanisme englobant tel que le définissent les responsables de l'École des hautes études hispaniques à partir de 1909 répond sans aucun doute à l'idéal démocratique de l'école républicaine que nous avons rencontré aussi bien chez Pierre Paris que chez Raymond Thamin. L'École se veut accessible à tous types de talents. Il n'en reste pas moins vrai que la conception ouverte du nouveau champ disciplinaire répond aussi à une nécessité : celle de trouver chaque année de nouveaux pensionnaires et, partant, de faire vivre l'École. Or, malgré un esprit tout à fait libéral, ses dirigeants sont en permanence confrontés au défi d'attirer en Espagne de jeunes recrues compétentes et désireuses de se consacrer sur le temps long aux études hispaniques. En novembre 1909, alors que la première promotion de l'EHEH arrive à Madrid, Pierre Paris peut écrire à George E. Bonsor : « je m'occupe assez activement de notre École française d'Espagne, qui a pris vie, et que je voudrais rendre florissante. Ce n'est pas très aisé, parce que l'argent est rare¹⁹⁸ ». Si le manque d'argent est un problème, c'est avant tout en raison de l'insuffisance des bourses dont disposent les pensionnaires.

Que ce soit dans sa correspondance ou dans les rapports annuels sur le fonctionnement de l'École, Pierre Paris dénonce à de nombreuses reprises ce qu'il considère comme une injustice et l'une des causes principales des difficultés que rencontre l'EHEH pour recruter de jeunes hispanistes. Selon l'origine du financement (l'argent vient principalement de l'université de Paris, de la direction de l'Enseignement supérieur et de l'université de Bordeaux), les différences de traitement peuvent être très importantes entre les membres. Le problème est d'autant plus aigu que le directeur souhaite que les pensionnaires puissent voyager à travers le pays pour le découvrir et l'étudier. Surtout, il ne cesse de répéter que pour s'imposer face aux Écoles françaises d'Athènes et de Rome, l'EHEH doit offrir à ses membres un statut et des conditions financières identiques¹⁹⁹. En 1909-1910, avec une bourse annuelle de 4 000 F reçue de l'université de Paris, Eugène Albertini est un privilégié. Jean Babelon et Henri Collet, tous deux boursiers du ministère de l'Instruction publique, ne reçoivent chacun que 2 000 F²⁰⁰. À titre de comparaison, le traitement annuel de Fernand Courby, lorsqu'il fut membre de l'EFA entre 1905 et 1909, s'élevait à 4 000 F. Il en est de même pour René Vallois entre 1908 et 1913. Au-delà de la question purement financière, le dossier de carrière de ce dernier précise que les services accomplis durant les cinq années passées en Grèce ont été pris en compte dans le calcul de sa retraite. En revanche, ce n'est pas le cas pour les missions qu'il remplit à l'Institut français de Madrid entre 1914 et 1918. Sa fiche d'état de services précise pour ces années : « Services pour lesquels la retenue pour pension civile n'a pas été versée mais pour lesquels une demande de validation pour la retraite a été faite le 29 juin 1953²⁰¹ ». Dès lors, il n'est pas surprenant de retrouver cette question au sein du pro-

¹⁹⁸ Cat. BONSOR 09-11-1909.

¹⁹⁹ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1911-1912 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1911-1912, p. 126-127. Voir également ID., « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1913-1914 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1913-1914, p. 148.

²⁰⁰ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 519 (ann. 2).

²⁰¹ AN-Pierrefitte, dossiers de carrière de Fernand Courby, F/17/26727, et de René Vallois, F/17/27338.

gramme élaboré par Pierre Paris en juillet 1916 dans le cadre de son *Projet de développement de l'Institut français d'Espagne*²⁰² [ANN. 69]. Il insiste sur la nécessité pour l'EHEH d'être « mieux outillée » pour remplir sa mission, ce qui rend indispensable un effort financier de l'État afin d'augmenter le nombre des pensionnaires, de leur assurer une meilleure rémunération et d'augmenter le budget destiné aux missions, aux fouilles, à la dotation de la bibliothèque et aux publications. La clarification du statut des membres est jugée indispensable afin que de bons candidats ne renoncent pas à se présenter. Pour les agrégés, il s'agirait de leur accorder le statut de fonctionnaires détachés afin que les années passées à l'École n'entraînent aucun préjudice pour leur avancement dans la carrière et au moment de faire valoir leur droit à la retraite. La question, nous l'avons vu dans le chapitre 4, s'était posée au début du siècle pour les membres de l'École française d'Athènes et avait fait l'objet d'un rapport du directeur, Maurice Holleaux²⁰³. En somme, Pierre Paris demande que les pensionnaires de l'EHEH bénéficient d'un traitement et d'un statut égal à celui des farnésiens et des athéniens afin d'assurer un recrutement stable des membres (leur nombre serait fixé à six). Cette revendication ne sera pas satisfaite. À la fin de l'année 1922, Pierre Paris souligne ainsi : « Cela nous semble tout à fait injuste pour des raisons si claires qu'il est inutile de les énumérer, et de nature à détourner de nous des jeunes maîtres destinés à fournir de belles carrières d'hispanisants²⁰⁴ ». La crise monétaire des années 1920 rend la question encore plus délicate et contraint le directeur à solliciter en permanence des indemnités supplémentaires pour compenser la perte au change, tout en essayant d'assurer un traitement égal aux différents membres de l'École²⁰⁵. À la fin de l'année 1929, dans son rapport annuel, Pierre Paris peut annoncer qu'il a obtenu le soutien du conseil d'administration de la Casa de Velázquez, lequel « a reconnu la justice d'une telle revendication en ce qui concerne indistinctement tous les pensionnaires de cette maison » (entendons les membres scientifiques, qu'ils soient ou non agrégés, ainsi que les membres artistes) : « s'ils [les vélasqueziens] sont bien les véritables frères en esprit de leurs camarades de Rome et d'Athènes, je demande qu'ils soient assimilés à ces camarades en ce qui concerne leur situation universitaire quand il y a lieu, et leur situation matérielle très notoirement trop modeste, pour ne pas dire insuffisante²⁰⁶ ». Sur ce point, la fondation de la Casa n'apporte aucune solution immédiate. Souvent débattues, objets de multiples projets de décrets, son organisation administrative et financière ainsi que la clarification du statut des membres et du personnel ne seront réglées qu'avec les décrets de 1961 et 1962²⁰⁷.

Le problème n'est toutefois ni seulement d'ordre financier, ni seulement liée au fait que l'institution soit une jeune école encore peu connue. La difficulté à susciter des carrières d'hispanistes est à mettre en relation avec la faible institutionnalisation du champ disciplinaire. Dans les années 1910 et 1920, en dehors des rares chaires de langue, littérature et

²⁰² *Projet 1916*, f° 1-3.

²⁰³ AN-Pierrefitte, EFA, rapport de Maurice Holleaux au MIPBA, s. d. [1905], F/17/13597.

²⁰⁴ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1921-1922 », art. cité, p. 180.

²⁰⁵ Parmi de nombreux exemples, voir Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1925-1926 », art. cité, p. 185-187 ; cat. DUMAS 10-04-1923, 11-07-1923, 12-12-1923 ; cat. THUILLIER 10-04-1923, 17-04-1923, 01-02-1926.

²⁰⁶ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1928-1929 », art. cité, p. 237-238.

²⁰⁷ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 460-464.

études hispaniques occupées par de jeunes maîtres, les débouchés qu'offre l'EHEH sont encore limités. À lui seul, le statut d'ancien membre ne permet guère de faire carrière dans l'enseignement supérieur. Sur ce point, une étude prosopographique des membres scientifiques et artistes devrait être menée. Il ne pouvait être question d'entreprendre une telle enquête dans le cadre de notre thèse de doctorat. Nous avons toutefois rassemblé quelques données qui permettent d'en jeter les bases [ANN. 73, 74] : quelle est la formation des membres avant leur entrée à l'École ? À quels travaux se consacrent-ils et ont-ils nourri leur(s) thèse(s) de doctorat ? Quelle a été leur carrière ultérieure ? Quels sont ceux qui peuvent être considérés comme des hispanistes ? Sur les cinquante-six individus que nous avons comptabilisés (tout statut confondu), il n'y en a guère que dix (soit environ 18 %) qui aient consacré leur vie professionnelle aux études hispaniques et ibériques (nous incluons le Portugal et le Brésil) : Henri Collet, Marcel Bataillon, Maurice Legendre, Robert Ricard, Gaspar Delpy, Georges Gaillard, Jean Sarrailh, Léon Bourdon, Pierre Monbeig et Pierre Vilar. Par ailleurs, tous sont dotés d'un capital culturel, social et symbolique qui ne se réduit pas à celui que leur lègue l'EHEH : tous sont agrégés et tous (à l'exception d'Henri Collet et de Pierre Monbeig) sont normaliens, ce qui en fait d'emblée des membres de l'élite intellectuelle²⁰⁸. Leur séjour en Espagne a probablement eu un impact majeur dans l'orientation ultérieures de leurs recherches ; en revanche, au regard de ce que l'on sait du fonctionnement du champ universitaire français, c'est leur double identité de normaliens agrégés qui est déterminante au moment d'entrer dans l'enseignement supérieur. De fait, au-delà de nos dix hispanistes, la plupart des membres ont déjà un solide parcours de formation au moment de partir pour l'Espagne [ANN. 74.3-4] : entre 1909 et 1931, 50 % des cinquante-six membres sont agrégés, 39 % sont normaliens, 43 % ont fait d'autres études supérieures, dont 16 % à l'université de Bordeaux. L'École des chartes est bien représentée (près de 18 %), reflet de l'attrait que suscitent les richesses archivistiques de l'Espagne pour les titulaires d'un diplôme d'archiviste-paléographe. Les farnésiens et les athéniens sont bien moins présents, mais les liens sont d'emblée plus forts avec Rome qu'avec Athènes, reflet d'un intérêt partagé pour l'étude de l'époque romaine et, plus largement, celle de l'espace méditerranéen occidental et nord-africain.

Les compétences de Pierre Paris ne permettent pas de couvrir l'ensemble du champ disciplinaire qui est celui de l'École. D'autre part, détaché à Madrid depuis 1913, il n'enseigne plus et n'est donc pas en mesure de repérer des candidats potentiels parmi ses étudiants. Aussi, son capital relationnel et son intermédiation entre les réseaux français et espagnols sont un atout précieux. Si ses contacts à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et au musée du Louvre restent des interlocuteurs privilégiés au moment de recruter de jeunes archéologues et antiquisants, ou pour leur obtenir des subventions spéciales²⁰⁹, il a nécessairement recours à d'autres chasseurs de têtes comme Alfred Morel-Fatio, souvent sollicité, Émile Mâle, directeur de l'EFR à partir de 1923, Maurice Prou, professeur à l'École des

²⁰⁸ Certains ne passeront l'agrégation qu'après leur séjour en Espagne (la remarque est valable pour tous les membres). Sauf dans le cas de Maurice Coindreau, cela semble être une anomalie due à la Première Guerre mondiale (Marcel Bataillon, Alfred Laumonier).

²⁰⁹ Voir par exemple cat. HEUZEY 14-06-1910 ; cat. THAMIN 03-07-1914.

chartes qu'il dirige entre 1916 et 1930, ou encore Georges Cirot [ANN. 73]²¹⁰. Puisqu'il n'existe aucun concours pour entrer à l'EHEH, le recrutement repose avant tout sur le principe – très banal – de la recommandation²¹¹. Si le jeune Pierre Vilar déplore l'importance que prennent les relations personnelles pour obtenir une place à Madrid, ce système est assumé par les dirigeants de l'École²¹². Dans son rapport de l'année 1922-1923, Pierre Paris, qui affirme n'avoir à adresser que des éloges aux membres pour leurs travaux, explique :

Cela tient d'abord, très naturellement, au soin que nous mettons à choisir nos jeunes hispanisants, et au mode très libéral de recrutement que nous avons adopté. Nous ne proposons au Conseil de notre Université ou à M. le Ministre de l'Instruction publique, selon les cas, que des candidats qui se recommandent de maîtres en qui nous devons avoir une absolue confiance, ou ceux qui se sont déjà fait connaître par des publications intéressantes. Voilà les titres que nous n'hésitons pas à préférer quelquefois à des diplômes dont cependant nous nous gardons bien de faire fi²¹³.

L'impression que laisse la lecture des lettres que nous avons rassemblées – dont il ne faut pas perdre de vue qu'elles ne représentent que des lambeaux de la correspondance de Pierre Paris – est celle d'une politique de recrutement ouverte mais sans réelle vision globale sur le long terme : dans une large mesure, on procède par à-coups et de façon pragmatique en prenant les pensionnaires que l'on trouve et que quelques correspondants privilégiés orientent vers l'Espagne. C'est la stabilité de ces contacts interpersonnels, et non une politique scientifique réfléchie, qui explique l'émergence, dans les années 1910-1920, de quelques axes de recherche privilégiés que sont les études historiques, littéraires et philologiques relatives aux époques modernes et médiévales et, dans une moindre mesure, l'hispanisme archéologique.

S'agissant de la spécialité du directeur, il vaut la peine de s'arrêter sur le cas des archéologues et des antiquisants. À bien des égards, on peut considérer que Pierre Paris transpose en Espagne la démarche à laquelle il a lui-même été soumis lors de son parcours de formation athénien : apprentissage de la méthode typologique, initiation aux fouilles, nécessité d'explorer l'espace étudié en le sillonnant en tous sens et initiation au travail de publication scientifique des résultats obtenus. Il s'agit aussi de travailler à la constitution d'outils que l'EHEH a l'ambition d'offrir à la communauté savante internationale dans un esprit hérité de l'archéologie méthodique telle qu'elle se développe à partir des années 1870. Conçu comme l'équivalent pour l'Espagne du « Recueil Espérandieu », le projet d'un *Inventaire des monuments sculptés pré-chrétiens de la péninsule Ibérique* initié par Eugène Albertini²¹⁴ (*conventus tarraconensis*), poursuivi par Raymond Lantier²¹⁵ (*conventus emeritensis*), Charles

²¹⁰ Quelques exemples, non exhaustifs : cat. MOREL-FATIO 25-06-1911, 23-02-1912, 14-06-1914, 02-07-1914, 23-06-1915 ; brouillon de lettre de Raymond Thamin du 26-07-1913 portant une annotation indiquant qu'Émile Cartailhac appuie la candidature de M. Bégouen, AD-Gironde, 1449 W 43 ; cat. REINACH (Salomon) 10-07-1913 ; cat. BREUIL 12-07-1916.

²¹¹ Françoise WAQUET, *Les enfants de Socrate. Filiation intellectuelle et transmission du savoir (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 2008, p. 37-38.

²¹² Rosa CONGOST, *El joven Pierre Vilar*, ouvr. cité, p. 255-261.

²¹³ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1922-1923 », art. cité, p. 175.

²¹⁴ Eugène ALBERTINI, « Sculptures antiques du Conventus Tarraconensis », art. cité.

²¹⁵ Raymond LANTIER, *Inventaire des monuments sculptés pré-chrétiens de la péninsule ibérique. Première partie : Lusitanie, Conventus Emeritensis*, Bordeaux-Paris, Feret et Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (1), 1918.

Dugas et René Vallois (Bétique), mais jamais achevé et entaché par la rupture entre Pierre Paris et Eugène Albertini²¹⁶, s'inscrit dans ce cadre. Il en est de même pour la confection des catalogues raisonnés de plusieurs collections espagnoles que Pierre Paris confie à ses pensionnaires :

On sait combien ces catalogues sont difficiles et délicats à mettre sur pied, mais aussi combien ils sont utiles à la formation des jeunes archéologues. Ils donnent l'occasion d'étudier et de comparer une quantité d'objets divers, et de s'initier par leur manipulation intime aux problèmes les plus variés de la technique et du style, sans parler des questions d'interprétation, de date, et aussi d'authenticité²¹⁷.

Les propos du directeur font directement écho à ceux que tenait Albert Dumont dans son cours d'archéologie de 1874²¹⁸. Gabriel Leroux et ainsi chargé de préparer le catalogue des *Vases grecs et italo-grecs du musée Archéologique de Madrid* puis celui de la sculpture classique du musée du Prado ; sa mort au front l'empêche de mener ce deuxième travail à son terme. C'est Robert Ricard, un temps intéressé par l'archéologie avant qu'il ne se tourne vers l'époque moderne, qui se charge de publier les *Marbres antiques du Musée du Prado à Madrid* ; suivent le *Catalogue de terres cuites du musée Archéologique de Madrid* d'Alfred Laumonier et le *Catalogue des figurines et objets de bronze du musée Archéologique de Madrid. 1. Bronzes grecs et romains* de Raymond Thouvenot²¹⁹. L'étude que fait paraître Raymond Lantier en collaboration avec Juan Cabré sur *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban* s'inscrit aussi dans cette série : elle s'appuie sur l'analyse d'un matériel archéologique connu, dispersé dans plusieurs collections, et elle consiste avant tout à organiser et classer les nombreux ex-voto de bronze livrés par le sanctuaire ibérique andalou²²⁰. L'archéologie de terrain et les voyages archéologiques, compléments indispensables à la formation des pensionnaires, se sont pas négligés. Après l'expérience pionnière tentée à Elche avec Eugène Albertini (1905), le projet d'inventaire de la sculpture antique de l'Espagne et du Portugal conduit les pensionnaires à sillonner une partie de l'Espagne, que ce soit la région de Tarragone, l'Estrémadure ou l'Andalousie. À partir de 1917, les autorisations de fouilles que Pierre Paris obtient au nom de l'École permettent de former les membres archéologues sur le terrain : Robert Ricard et Alfred Laumonier explorent Baelo Claudia aux côtés de Cayetano de Mergelina, Raymond Thouvenot fouille à Setefilla en compagnie de George E. Bonsor puis en Aragon à Alcañiz, tout comme Adrien Bruhl au début des années 1930.

²¹⁶ Voir la remarque d'Albert Grenier dans le compte rendu qu'il consacre au catalogue d'Eugène Albertini : Albert GRENIER, « [CR] Eugène Albertini, *Sculptures antiques du Conventus Tarraconensis* (extrait de l'*Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, MCMXI-XII). Barcelone, 1 vol. in-4° de 154 p., avec 302 fig. dans le texte », *REA*, 23, 1, 1921, p. 74-75.

²¹⁷ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1925-1926 », art. cité, p. 192.

²¹⁸ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », *RA*, nouv. série, 27, 1874, p. 59-60. Voir *supra*, chap. 1, § IV. 3.

²¹⁹ Gabriel LEROUX, *Vases grecs et italo-grecs du musée Archéologique de Madrid*, Bordeaux-Paris, Feret et Fils, Fontemoing, Picard & Fils, coll. « Bibliothèque des Universités du Midi » (16), 1912 ; Alfred LAUMONIER, *Catalogue de terres cuites du musée Archéologique de Madrid*, Bordeaux, Féret & Fils, coll. « BEHEH » (2), 1921 ; Robert RICARD, *Marbres antiques du Musée du Prado à Madrid*, Bordeaux-Paris, Feret & Fils Éditeurs, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (7), 1923 ; Raymond THOUVENOT, *Catalogue des figurines et objets de bronze du musée Archéologique de Madrid. 1. Bronzes grecs et romains*, Bordeaux-Paris, Feret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (12, 1), 1927.

²²⁰ Raymond LANTIER et Juan CABRÉ AGUILÓ, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (15), 1917.

En termes de recrutement, retenons que le cas des huit archéologues de notre échantillon n'est pas différent de celui de leurs camarades. À l'exception de Raymond Lantier dont le parcours de formation est atypique²²¹, tous sont normaliens, agrégés et membre de l'École de Rome ou d'Athènes avant de faire le voyage en Espagne. Alfred Laumonier, membre de la 9^e promotion (1917-1918) est un cas particulier. Si l'on en croit Pierre Paris, il est réformé en raison de sa santé fragile et vient à l'EHEH pour se former à l'archéologie (il a auparavant suivi les cours de Maxime Collignon) et préparer le concours d'entrée à l'École française d'Athènes où il entre l'année suivante, en 1920 (67^e promotion). Il ne se destine donc pas particulièrement à l'archéologie ibérique. De fait, ses travaux espagnols traitent d'archéologie classique. Il prépare le catalogue des figurines de terre cuite du Museo Arqueológico Nacional de Madrid²²² et découvre ensuite l'archéologie de terrain aux côtés de Pierre Paris, de George E. Bonsor et du jeune Cayetano de Mergelina en prenant part au chantier de Baelo Claudia où il fouille notamment la maison du Cadran solaire²²³. Pierre Paris peut ainsi écrire dans son rapport annuel que « M. Laumonier arrivera à l'École d'Athènes dans des conditions particulièrement heureuses pour son avenir²²⁴ ». Pour le jeune homme, l'année espagnole est bien synonyme de propédeutique. Une lettre qu'il adresse à Paul Perdrizet en janvier 1923, dans laquelle il est question de son catalogue des figurines de terre cuite, témoigne à la fois d'un regard critique sur son propre travail (les comptes rendus, du reste, sont plutôt élogieux²²⁵) et de son intérêt pour l'hellénisme et non pour l'hispanisme, même archéologique :

J'avais été trop rapidement préparé à l'étude des terres cuites, insuffisamment documenté à l'École de Madrid, et trop absorbé ensuite par mes derniers concours pour corriger les erreurs ou compléter les lacunes de ce travail hâtif. Votre commentaire si minutieux de mes figurines d'Égypte m'a donc été très précieux, et me le sera encore, ainsi que votre beau livre

²²¹ Robert TURCAN, « Notice sur la vie et les travaux de Raymond Lantier, membre de l'Académie », *CRAI*, 138, 3, 1994, p. 657-658 ; Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 919. Raymond Lantier se forme à l'université de Caen et ne gagne Paris qu'après la licence et le diplôme d'études supérieures. À l'École du Louvre et à l'École pratique des hautes études, il suit les cours de Salomon Reinach, d'Antoine Héron de Villefosse et d'Henri Hubert. Dès 1911 il est attaché au Musée des antiquités nationales de Saint-Germain où il fera toute sa carrière.

²²² Alfred LAUMONIER, *Catalogue de terres cuites du musée Archéologique de Madrid*, ouvr. cité.

²²³ Alfred LAUMONIER, « Fouilles de Bolonia (mars-juin 1918). La maison du Cadran solaire », *BH*, 21, 4, 1919, p. 253-275 ; Pierre PARIS, George E. BONSOR, Alfred LAUMONIER, Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Fouilles de Belo (Bolonia, Province de Cadix), 1917-1921. 1. La ville et ses dépendances*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (6), 1923 ; ID., *Fouilles de Belo (Bolonia, Province de Cadix), 1917-1921. 2. La Nécropole*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (6 bis), 1926.

²²⁴ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1917-1918 », art. cité, p. 161-163.

²²⁵ Charles DUGAS, « *Catalogue de terres cuites du musée archéologique de Madrid*, par Alfred Laumonier (Bibliothèque de l'École de Hautes Études hispaniques, fasc. II, 1921), 253 pages, 134 planches. Prix : 25 francs », *REG*, 34, 159, 1921, p. 461-462 ; Henri LECHAT, « Alfred Laumonier, *Catalogue de terres cuites du musée archéologique de Madrid* [Bibliothèque de l'École de hautes études hispaniques, fascicule II], Bordeaux, Feret, 1921, XVI-254 pages in-8°, avec 135 planches hors texte », *REA*, 24, 2, 1922, p. 179-180 (il présente l'intérêt d'offrir un regard extérieur à l'EHEH) ; René VALLOIS, « Alfred Laumonier, *Catalogue de terres cuites du musée archéologique de Madrid* (Bibliothèque de l'École de hautes études hispaniques, fascicule II). Bordeaux, Feret ; Paris, de Boccard et Alphonse Picard ; 1921, in-8°, XVI-253 pages et 134 planches. Prix : 25 francs », *BH*, 24, 4, 1922, p. 378-381.

sur les *Terres cuites Fouquet*²²⁶. Car j'ai entrepris un travail, bien plus intéressant que celui de Madrid, sur les terres cuites de Délos²²⁷.

Le cas d'Alfred Laumonier n'est pas isolé. Aucun des huit antiquisants ne peut être considéré comme hispaniste et seuls d'eux d'entre eux consacrent l'une de leurs thèses à l'Hispanie avant de se tourner vers d'autres travaux, en particulier sur l'Afrique romaine : Eugène Albertini avec sa thèse complémentaire sur *Les divisions administratives de l'Espagne romaine* et Raymond Thouvenot dont la thèse principale est un *Essai sur la province romaine de Bétique* (mais elle est publiée dans la « BEFAR »)²²⁸. Un séjour à l'École des hautes études hispaniques ne peut suffire à assurer une carrière dans l'enseignement supérieur à un jeune antiquisant : le passage par l'une des deux Écoles françaises de Rome ou d'Athènes, après l'ENS et l'agrégation, reste un prérequis. Le voyage d'Espagne représente une expérience supplémentaire susceptible de renforcer un profil d'universitaire potentiel mais il n'est pas une condition suffisante pour initier une carrière dans l'enseignement supérieur.

4. — L'INSTITUT FRANÇAIS ET LA CASA DE VELÁZQUEZ : DES LIEUX DE SOCIABILITÉ

Que ce soit dans le cadre de l'Institut français de Madrid ou dans celui de la Casa de Velázquez, l'École des hautes études hispaniques est avant tout la maison commune d'une communauté savante ouverte sur le monde extérieur. Espace de travail, de rencontre et de loisirs sages, les institutions françaises animées par Pierre Paris, Ernest et Henri Mérimée sont très vite devenues des lieux importants des sociabilités intellectuelles madrilènes [FIG. 404, 405]. L'écho que rencontrent les activités qu'ils organisent dans la presse espagnole en témoigne. En mai 1916, alors qu'elle rend compte de la conférence faite par Henri Bergson à l'Ateneo de Madrid, la comtesse Emilia Pardo Bazán (1851-1921), romancière reconnue comme l'une des figures de proue du naturalisme espagnol, voit dans l'Institut français un symbole du rapprochement franco-espagnol fondé sur « el establecimiento del intercambio de cultura ». Elle ajoute : « Los que queremos a Francia, frecuentamos el Instituto, asistimos a sus lecciones y conferencias, no lo hemos perdido de vista²²⁹ ». En 1924, l'écrivain et journaliste Luis Araujo-Costa Blanco (1885-1956) le décrit comme « Uno de los sitios más agradables que existen en Madrid para instruirse y refinarse el espíritu con deleite » tout au long de la « saison française » (c'est ainsi qu'il nomme la période qui s'étend d'octobre à mai et au cours de laquelle l'Institut organise des conférences publiques et gratuites)²³⁰. Du côté de l'École des hautes études hispaniques, les souvenirs des anciens membres recueillis par Jean-Marc Delaunay lorsqu'il préparait son histoire de l'institution insistent sur cette dimension : l'École est un espace de rencontre. Robert Avezou, par

²²⁶ Paul PERDRIZET, *Les terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, 2 vol., Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1921.

²²⁷ Lettre d'Alfred Laumonier à Paul Perdrizet, 12-01-1923, archives Perdrizet, université de Lorraine, PP 498.

²²⁸ Eugène ALBERTINI, *Les divisions administratives de l'Espagne romaine*, Paris, E. de Boccard, 1923 ; Raymond THOUVENOT, *Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (149), 1940.

²²⁹ Emilia PARDO BAZÁN, « La vida contemporánea », *La Ilustración Artística* année XXXV, núm. 1795, 22-05-1916, p. 330.

²³⁰ Luis ARAUJO-COSTA BLANCO, « Las conferencias del Instituto Francés », *La Época*, 24 avril 1924, p. 1.

exemple, rappelle les contacts scientifiques établis avec des historiens (Antonio Ballesteros Beretta, Antoni Rubio i Lluçh), des écrivains (Américo Castro), des journalistes (Luis Araujo-Costa), sans oublier ses voyages aux quatre coins de l'Espagne, seul ou accompagnés de ses collègues, de Maurice Legendre ou de Pierre Paris²³¹. La bibliothèque est une pièce maîtresse – comme elle le sera, et comme elle l'est encore, pour la Casa de Velázquez. La bibliothèque personnelle de Pierre Paris semble en être le noyau fondateur : « C'est ici que j'ai maintenant toute ma bibliothèque, l'ayant donnée par avance à celle de notre jeune école qui sans cela serait encore embryonnaire », écrit-il à Léon Heuzey en janvier 1916²³². Les achats, les échanges de revues, les dons en tout genre – en particulier ceux d'Arthur Engel²³³ – permettent de l'enrichir progressivement²³⁴, suffisamment pour que le manque de place se fasse sentir dès l'après-guerre²³⁵. Lieu d'accueil et de travail pour la communauté française, la bibliothèque l'est aussi pour les Espagnols. En témoigne une lettre de Pere Bosch Gimpera à Lluís Pericot du 2 novembre 1918 :

Sr. P. Paris que els hi introduirà en la Biblioteca del Institut Francés aon hi han molts llibres i tirades a part de Prehistòria, com la *Portugalia*, *O Archeologo Portugues*, etc. a més de bastantes coses modernes d'Archeologia i Història clàssica. A part d'això a la Biblioteca s'hi treballa amb molta comoditat²³⁶.

Dans le *Projet de développement de l'Institut français d'Espagne* qu'il élabore en juillet 1916, Pierre Paris se montre soucieux de renforcer l'image de l'institution comme école française à l'étranger et d'en faire un point de repère dans le paysage culturel madrilène²³⁷. La volonté d'y associer davantage les Espagnols et de développer les échanges entre les intellectuels des deux pays est forte. Même si elles sont modestes, les mesures qu'il propose s'inscrivent dans le prolongement de la nouvelle géopolitique parisienne de l'archéologie (étudiée dans le chapitre 8) qui repose sur une collaboration franco-espagnole plus affirmée. Le directeur souhaite ainsi proposer des activités culturelles adaptées aux habitudes locales en organisant des *tertulias* et des *veladas*, « des sortes de séances mi-intimes, mi-académiques » (f° 4-5). L'idée de Pierre Paris n'est pas aussi neuve qu'il le laisse entendre. En réa-

²³¹ Lettre et questionnaire de Robert Avezou à Jean-Marc Delaunay, 05-12-1984, fonds Delaunay, s. c., AH-CVZ.

²³² Cat. HEUZEY 15-01-1916.

²³³ « J'ai donné ma belle bibliothèque numismatique à l'École française de Rome, et mes livres sur l'Espagne à la Casa Velázquez, à laquelle j'ai réservé une place dans mon testament (j'ai 77 ½ ans), en souvenir de Pierre Paris qui l'a fondée, et qui fut mon ami, de même que ce pauvre Bonsor. [...] De votre Hispanic Society je n'ai plus rien reçu depuis une quinzaine d'années, et tout ce que j'en avais a été remis, avec le reste, à la Casa Velázquez ». Lettre d'Arthur Engel à Archer M. Huntington, 25 juin 1933, New York, B-HSA, s. c. Voir également Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1921-1922 », art. cité, p. 181.

²³⁴ Voir notamment cat. LEITE DE VASCONCELOS 16-03-1912, ainsi que la lettre de la DES à Raymond Thamin du 07-11-1917 l'informant que l'Institut de France offre 3 000 F pour garnir la bibliothèque (AD-Gironde, 1449 W 43).

²³⁵ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1912-1913 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1912-1913, p. 148-149 ; Id., « Rapport EHEH 1921-1922 », art. cité, p. 179.

²³⁶ Cité dans FRANCISCO GRACIA ALONSO, JOSEP M. FULLOLA I PERICOT et FRANCESC VILANOVA I VILA-ABADAL (éd.), *58 anys i 7 dies. Correspondència de Pere Bosch Gimpera a Lluís Pericot (1919-1974)*, Barcelona, Universitat de Barcelona, 2002, p. 96-97.

²³⁷ *Projet 1916*, f° 4-5.

lité, la section toulousaine, par les cours et les conférences publiques qu'elle organise et où se mêlent un auditoire varié et des intervenants des deux pays, travaille déjà dans ce sens. Il y a sans doute une arrière-pensée dans la proposition de Pierre Paris. En raison de la nature de ses activités, la section toulousaine est par définition plus ouverte sur l'extérieur que ne l'est l'EHEH exclusivement consacrée à la recherche érudite. À ce titre, l'Union des étudiants français et espagnols (et donc Ernest Mérimée) bénéficie d'une plus grande visibilité sociale. Proposer que l'EHEH puisse, elle aussi, organiser des manifestations culturelles à destination d'un large public, c'est chercher à la faire sortir de l'ombre que lui fait la section toulousaine. De fait, lorsque Pierre Paris demande, en décembre 1926, à prendre le titre de directeur général de l'Institut français en Espagne, il explique que « peu à peu, depuis quelques années, Institut Français en est arrivé à ne s'appliquer qu'à la section toulousaine, et nombre de personnes croient maintenant que cette section existe seule²³⁸ ». Quoi qu'il en soit, la proposition est mise en application (peut-être seulement après la mort d'Ernest Mérimée). Nous ne retiendrons que quelques exemples. En avril 1924, Pierre Paris prend l'initiative d'une *velada* organisée en hommage à son homologue toulousain mort quelques mois plus tôt²³⁹. Le mois suivant, il donne lui-même une conférence sur *Los palacios cretenses* ; illustrée par des projections, elle permet de divulguer les découvertes faites par Arthur J. Evans en Crète auprès d'un public de non spécialistes²⁴⁰. Au printemps 1928, une autre *velada* s'inscrit dans le cadre des célébrations du centenaire de la mort de Goya²⁴¹.

L'une des propositions les plus originales du projet que Pierre Paris élabore en juillet 1916 consisterait à organiser, sous la conduite des membres de l'Institut français, de véritables voyages d'étude pour touristes éclairés afin « que chaque année des caravanes d'étudiants, de professeurs et d'artistes fussent organisées, qui parcourraient lentement, à petites journées, telle ou telle région de l'Espagne, sous la direction d'un guide bien informé » (f° 5). Pierre Paris imagine un système fondé sur la réciprocité afin que des Espagnols puissent être accueillis en France selon le même principe. En raison de la guerre, des limites budgétaires et de la crise du change, ces voyages d'étude ne semblent pas avoir été institutionnalisés. Mais des expériences isolées ont manifestement été tentées. Au cours de l'année 1919-1920, Maurice Legendre, en se rendant sur son terrain d'étude de Las Hurdes, prend ainsi la tête d'une petite expédition composée d'étudiants français ; ensemble, ils explorent la région de Las Batuecas, Las Hurdes et la Sierra de Francia, ainsi que Salamanque et Oviédo²⁴². Cette excursion a pu devenir un rituel de l'institution : en décembre 1930, Pierre Vilar, Gabrielle Berrogain, Adrien Bruhl, Pierre Monbeig et sa femme Juliette l'entreprennent à leur tour ; à Salamanque, ils sont présentés à Miguel de Unamuno²⁴³. Plus largement, ce projet doit être rattaché à une exigence maintes fois répétées par le directeur : les jeunes hispa-

²³⁸ Cat. DUMAS 28-12-1926.

²³⁹ Luis ARAUJO-COSTA BLANCO, « Las conferencias del Instituto Francés », art. cité ; cat. DUMAS 26-04-1924.

²⁴⁰ « Lecturas y conferencias. "Los palacios cretenses" », ABC, 07-05-1924, p. 12.

²⁴¹ Pierre PARIS, « Le centenaire de Goya à l'Institut français de Madrid. Le crâne et le bonnet de Goya », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 4^e année, 7, 1928, p. 60-66 ; cat. THUILLIER 16-04-1928 ; *El Liberal*, 17-04-1928, p. 2.

²⁴² Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1919-1920 », art. cité, p. 140 ; Id., « La Casa Velázquez », art. cité, p. 7.

²⁴³ Rosa CONGOST, *El joven Pierre Vilar*, ouvr. cité, p. 266-269.

nistes ne sauraient passer leur temps enfermés entre les murs de l'Institut, des bibliothèques ou des archives :

C'est du reste, à notre sens, une partie très importante, sinon la plus importante, de la mission des membre de l'École, que de parcourir en détail, le plus souvent et le plus longtemps possible, les provinces de la Péninsule pour en admirer et souvent en découvrir les beautés innombrables, le charme ou la rudesse des paysages, l'antique opulence monumentale des ville et des bourgs, et tous les accidents de la vie noble, bourgeoise ou populaire de la nation au cœur généreux et pleine de gloire. Et nous voudrions qu'en retour, chaque année, quelques jeunes Espagnols d'élite parcourent la France comme les nôtres parcourent l'Espagne, et la visitent par le menu, car alors ils connaîtraient et par suite aimeraient notre patrie comme nous aimons la leur²⁴⁴.

Cette idée, qui n'est pas sans évoquer les voyages organisés dans l'Orient méditerranéen par la *Revue générale des sciences*, doit être mise en relation avec le développement d'une véritable politique en faveur du tourisme dans l'Espagne de la Restauration. Elle est impulsée par un organisme dépendant de l'État, la *Comisaría Regia del Turismo y Cultura Artística*. Placé sous la direction de Benigno de la Vega-Inclán y Flaquer (1858-1942), deuxième marquis de la Vega-Inclán, le commissariat fonctionne entre 1911 et 1928. Il édite de petites monographies consacrées à des villes, des monuments ou des artistes espagnols, la collection « *El Arte en España* ». Conçues comme de véritables guides culturels destinés à faire connaître les grands maîtres et les hauts lieux du patrimoine national, elles sont toutes rédigées par des spécialistes reconnus et présentent l'originalité d'offrir, en complément d'une illustration riche et soignée, trois versions d'un même texte en espagnol, en français et en anglais. Pierre Paris se charge de la traduction française de vingt-huit volumes²⁴⁵.

Mais si elle est ouverte sur le monde extérieur, l'École des hautes études hispaniques est avant tout un lieu de vie pour la petite communauté savante qui se groupe chaque année autour de Pierre Paris. Deux ans après son inauguration, voici la première impression de Marcel Bataillon lorsqu'il découvre l'édifice de la rue Marqués de la Ensenada, le 23 décembre 1915 :

L'Institut français est tout près, à côté d'un théâtre cinéma. Tout ce quartier est neuf.

Institut français. Distribution commode. Beaucoup de place. Chambres d'élèves. Salle à manger. Bibliothèque assez riche de collections, dont M. Paris a fourni une bonne part. Se prolonge par une galerie qui est l'étage supérieur d'une salle de conférences [FIG. 306]. Le cinéma est en position pour le soir. Chauffage central. Mais il fait froid dans les chambres dallées. De plus, la construction semble légère.

Chambres bien installées. Mobilier en bois verni. Grande table-bureau avec fauteuil en bois. Armoire à glace. Petite armoire. Lavabos.

P. Paris est très gentil, léger accent méridional. Porte vaillamment les épreuves de la guerre. [...]

²⁴⁴ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1926-1927 », art. cité, p. 187-188.

²⁴⁵ Cat. HIJOS DE J. THOMAS 23-02-1915 ; M.^a Luisa MENÉNDEZ ROBLES, *El marqués de la Vega Inclán y los orígenes del turismo en España*, Madrid, Ministerio de Industria, Turismo y Comercio, 2006 ; Ana MORENO GARRIDO, *Historia del turismo en España en el siglo XX*, Madrid, Editorial Síntesis, 2007 ; Rafael VALLEJO POUSADA et Carlos LARRINAGA (éd.), *Los orígenes del turismo moderno en España. El nacimiento de un país turístico (1900-1939)*, Madrid, Sílex Ediciones, 2018 ; Margarita DÍAZ-ANDREU, *A History of Archaeological Tourism. Pursuing Leisure and Knowledge from the Eighteenth Century to World War II*, Cham, Springer, coll. « SpringerBriefs in Archaeology. Archaeological Heritage Management », 2019. Pour la liste des titres traduits par Pierre Paris, voir notre bibliographie en fin de volume, § I. 3.

Le régime de la maison. Liberté entière. Il y a l'archicube Valois [*sic*], ancien athénien, et un Sorbonnard : Lantier²⁴⁶.

Les témoignages concordent sur ces deux points : le règlement de l'École est des plus souples et les pensionnaires brossent le portrait d'un directeur accessible et bienveillant. Au regard de la multiplicité des disciplines représentées et du solide parcours de formation des membres lorsqu'ils arrivent à Madrid, généralement recommandés par un tiers, Pierre Paris ne peut construire avec ses jeunes élèves qu'une relation maître / disciple incomplète. Il reconnaît lui-même que le rôle de « patron » revient toujours à un autre. Le témoignage qu'il nous livre à l'occasion de la mort d'Alfred Morel-Fatio le montre :

Il avait pour notre maison, dès le premier jour, une affection agissante qui nous fut toujours précieuse. La plupart des anciens membres de l'École étaient ses élèves ou ses disciples, nous avaient été signalés et désignés par lui, on sait avec quel bonheur de jugement. Il les suivait sans cesse en Espagne par la pensée, leur indiquait libéralement des travaux à entreprendre, les guidait, les conseillait avec un intérêt inlassable²⁴⁷ ; aussi tous lui avaient-ils voué une reconnaissance dont j'ai eu maintes fois le témoignage et de laquelle je prends ma large part²⁴⁸.

Autre signe révélateur, Pierre Paris ne semble pas avoir été beaucoup sollicité pour faire partie d'un jury de thèse. L'information mériterait toutefois d'être vérifiée, en particulier pour les membres de l'EHEH. À l'exception de Maurice Legendre qui soutient sa thèse à la faculté des lettres de Bordeaux le 26 novembre 1927 et dont le jury est présidé par Pierre Paris, nous n'avons pas été en mesure de vérifier leurs dossiers de soutenance²⁴⁹. Quoi qu'il en soit, l'image du parrain, du guide, du protecteur de la communauté scientifique française en Espagne semble s'imposer davantage que celle du maître, ce qui valide un peu plus l'idée d'un consulat intellectuel²⁵⁰. Pierre Paris n'est pas à classer parmi les « grands monarques universitaires » ; il est un relai à l'étranger, un animateur de groupe qui s'efforce de faire de son École une maison accueillante et cherche à établir avec les pensionnaires une relation fondée sur des liens paternels et des sentiments qui appartiennent à la « constellation affective » étudiée par Françoise Waquet²⁵¹. Sur ce point, les dédicaces des deux volumes des *Promenades archéologiques en Espagne* établissent un lien symbolique fort : le premier (1910) est dédié « À mes fils Roger, Yani, André, René, Franc » ; le second (1921) « À mes jeunes

²⁴⁶ Cité dans Claude BATAILLON, *Marcel Bataillon, hispanisme et engagement. Lettres, carnets, textes retrouvés (1914-1967)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Hespérides-Espagne », 2009, p. 11-12.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 6-7.

²⁴⁸ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1923-1924 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1923-1924, p. 169.

²⁴⁹ Thèses, soutenances, dossiers 1902-1927, AD-Gironde, 1978/097 115. Voir Maurice LEGENDRE, *Las Jurdes. Étude de géographie humaine*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, H. Champion, coll. « Bibliothèque de l'École des hautes études hispaniques » (13), 1927 ; Josefina GÓMEZ MENDOZA, « Maurice Legendre (1878-1955), militant catholique de l'hispanisme et premier géographe de *Las Hurdes, terre sans pain* », dans Pascal CLERC et Marie-Claire ROBIC (éd.), *Des géographes hors-les-murs ? Itinéraires dans un Monde en mouvement (1900-1940)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire des Sciences Humaines », 2015, p. 183-222.

²⁵⁰ Rappelons que l'une des principales fonctions d'un consul est d'assister et de protéger ses ressortissants. Voir cat. THAMIN 06-02-1914 : cette lettre offre un témoignage intéressant de la façon dont Pierre Paris conçoit son rôle de directeur.

²⁵¹ Françoise WAQUET, *Les enfants de Socrate*, ouvr. cité, p. 93, 131. L'auteur rappelle que les métaphores familiales sont fréquemment utilisées dans ce type de relation (p. 77-81).

amis les membres de l'École de hautes études hispaniques ». La Grande Guerre, qui frappe si durement Pierre Paris sur le plan personnel, est un moment propice à l'expression de ce type de sentiments. « Je suis très sensible à l'affection toute paternelle que te témoigne M. Paris », écrit Eugène Bataillon à son fils²⁵². Au père de Raymond Lantier qui vient d'être mobilisé, Pierre Paris affirme : « Je le connais bien maintenant [...]. Dites lui que son Directeur, ou plutôt son ami et son vieux camarade, lui souhaite la santé, la bonne humeur, la chance, et aussi un peu, beaucoup de gloire ; qu'il le suit par la pensée comme il suit ses propres fils, et qu'il l'embrasse bien affectueusement²⁵³ ». La réputation de Pierre Paris, qui se situe aux antipodes de celle de son maître athénien Georges Foucart²⁵⁴, dépasse bientôt les murs de l'École. Au début de l'année 1921, le directeur de l'ENS, Gustave Lanson, le sollicite pour qu'il accueille Marcel Carayon, normalien de la promotion 1918. Alors qu'il prépare l'agrégation d'espagnol, celui-ci doit se rendre à Madrid, visiblement pour des raisons de santé. Pierre Paris accepte mais précise que le recteur doit auparavant donner son accord. Gustave Lanson se tourne donc vers Raymond Thamin :

Monsieur Carayon, si sa santé ne le trahit pas, doit être une excellente recrue pour les études hispaniques, et je serais plus tranquille moi-même sur son compte, si je le savais complètement encadré dans un milieu aussi favorable à son travail, où il serait suivi de près et constamment par l'affectueuse sollicitude de Monsieur Pierre Paris²⁵⁵.

Le directeur se montre par ailleurs à l'écoute de ses élèves sans chercher à leur imposer une voie qui ne serait pas la leur, y compris lorsqu'il s'agit d'archéologie. Le cas de Robert Ricard est exemplaire. En 1918-1919, alors qu'il est élève de l'ENS, il est envoyé à Madrid pour préparer le concours de l'École française d'Athènes. Pierre Paris lui confie la réalisation du catalogue de la sculpture antique du musée du Prado²⁵⁶ et l'associe aux fouilles de Baelo Claudia. Finalement, Robert Ricard renonce :

Les vieilles pierres mutilées, les antiques débris obscurs sortant du sol, même dans un site admirable tel que celui de Bolonia, ne l'ont pas séduit, et il a senti se fondre ce qu'il croyait sa vocation d'archéologue explorateur. Ce résultat lui-même n'est pas à dédaigner, d'avoir détourné un jeune homme d'une carrière qui ne lui convenait pas²⁵⁷.

Robert Ricard retrouve l'EHEH quatre ans plus tard. Se tournant vers l'époque moderne, il s'est engagé dans la préparation d'une thèse sur l'évangélisation de la Nouvelle-Espagne au XVI^e siècle²⁵⁸.

²⁵² Claude BATAILLON, *Marcel Bataillon, hispanisme et engagement*, ouvr. cité, p. 47 (17-05-1916).

²⁵³ Cat. LANTIER (Georges) 13-08-1914.

²⁵⁴ Voir en part. cat. MONCEAUX 24-04-1884 ; cat. HOLLEAUX 17-12-1888 ; cat. NOLHAC 08-03-1883.

²⁵⁵ Lettre du 06-01-1921, AD-Gironde, 1449 AW 43.

²⁵⁶ Robert RICARD, *Marbres antiques du Musée du Prado à Madrid*, ouvr. cité.

²⁵⁷ Pierre PARIS, « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1918-1919 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1918-1919, p. 138.

²⁵⁸ Cat. THAMIN 15-10-1922 ; Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1922-1923 », art. cité, p. 182-183 ; Robert RICARD, *La « conquête spirituelle » du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, Paris, Institut d'ethnologie, coll. « Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie » (20), 1933.

Nombreuses, les marques d'affection unissant le directeur et ses pensionnaires sont publiquement et fièrement revendiquées²⁵⁹. En favorisant un tel climat au sein de l'institution qu'il dirige et au-delà de ce qui est probablement un trait caractéristique de sa personnalité, Pierre Paris cherche à *faire des camarades* aussi unis que le sont les membres des promotions normaliennes et athéniennes. Or, au regard de la jeunesse de l'École et du champ disciplinaire de l'hispanisme, ainsi que de la diversité des parcours de vie et des spécialités représentées, favoriser l'émergence d'une identité vélasquezienne fondée sur des solidarités semblables à celles qui unissent normaliens, athéniens et farnésiens, c'est-à-dire sur un sentiment d'appartenance groupal allant au-delà de la rencontre individuelle fortuite, n'a rien d'évident. De fait, il est significatif qu'au terme de plus d'un siècle d'existence aucun terme ne se soit imposé pour désigner la communauté des anciens membres de la Casa de Velázquez. Il n'en reste pas moins vrai que ses premiers dirigeants s'efforcent de susciter un tel sentiment. Les comptes rendus annuels sur le fonctionnement de l'École en témoignent. Pour ne pas être accusé de travestir la réalité, le directeur cite volontiers les rapports que lui adressent les pensionnaires. Parmi ceux de la quinzième promotion (1923-1924), Robert Ricard affirme que « Nul ne peut passer par l'École des Hautes Études hispanique sans avoir, dans la suite, la nostalgie des années madrilènes » ; quant à Jean Baelen, il évoque « cette atmosphère de camaraderie, de sympathie intellectuelle qui fait des membres de l'École des Hautes Études hispaniques des amis de toute la vie²⁶⁰ ». Émanant de jeunes gens à peine sortis de l'École, de tels propos peuvent paraître prématurés. Ils ont le mérite de montrer toute la force de l'expérience du séjour madrilène. Secrétaire général de l'École et bras-droit du directeur, Maurice Legendre joue ici un rôle clé. Dans le texte que nous venons de citer, Jean Baelen évoque ainsi « nos assises biquotidiennes autour de la table présidée par celui qui est pour nous un maître, bien qu'il ne veuille jamais paraître qu'un camarade ». Plusieurs années auparavant, Pierre Paris reconnaissait lui aussi sa « très heureuse influence morale²⁶¹ ». Au milieu des années 1960 – avec un recul que n'ont pas les autres textes que nous avons cités –, la disparition de Jean Sarrailh donne à Marcel Bataillon l'occasion de revenir sur « l'incomparable bain d'Espagne » que représentèrent les années passées rue Marqués de la Ensenada aux côtés d'Ernest Mérimée et de Pierre Paris. Le texte mérite d'être cité pour sa force évocatrice :

Ernest Mérimée, qui dirigeait l'Institut français de Madrid, l'appela [Jean Sarrailh] à enseigner dans cette maison, dont il allait devenir secrétaire en même temps que professeur. Le maître toulousain conseilla à son collaborateur de songer à l'agrégation d'espagnol. Sarrailh se fit inscrire à la Faculté des Lettres de Toulouse, y fut reçu licencié d'espagnol en juin 1917 et devint agrégé sans encombre en 1919. Don Ernesto le retint à Madrid après son agrégation. Il lui témoignait une estime qui était payée de retour en admiration affectueuse. Il avait été l'introducteur naturel de Sarrailh parmi les intellectuels « aliadófilos », comme on disait alors, au premier rang desquels se détachaient les hommes de la Institución Libre de Enseñanza, de la Junta para Ampliación de Estudios, du Centro de Estudios Históricos de la Calle Almagro 26 (Hotel) [...].

²⁵⁹ Par exemple dans Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1922-1923 », art. cité, p. 184.

²⁶⁰ Cités dans Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1923-1924 », art. cité, p. 161.

²⁶¹ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1920-1921 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1920-1921, p. 144.

Une autre circonstance favorable à l'élargissement de ses horizons d'hispanistes fut la cohabitation, au 10 de la Calle Marqués de la Ensenada, avec les pensionnaires de l'École des hautes études hispaniques dirigée par Pierre Paris. Celui-ci devait y accueillir Sarrailh en 1924-1925 pour lui permettre d'avancer le travail de ses thèses avant de regagner la France. Le secrétaire de l'Institut occupait, à l'étage de la terrasse, un petit appartement où les pensionnaires de l'étage inférieur se sentaient vite chez eux. Cette demeure simple et gaie était un salon où l'on cause, sans nulle des gênes des salons. Il y avait un piano, sur lequel Sarrailh, musicien depuis ses jeunes années (son grand-père avait été l'ami de Duparc retiré à Monein), aimait déchiffrer de la musique espagnole, fût-ce la rengaine du moment. Marie-Amélie Sarrailh, plus au fait que nous tous de la littérature française contemporaine, savait en parler avec cette sincérité sans fard qu'elle portait dans tous les rapports humains. Nous commentions spectacles et concerts. Nous étions attentifs aux débats de l'Ateneo. Nous échangeons nos pensées, nos trouvailles d'hispanisants. J'évoque ici les années 1920-1922, telles que je les ai vécues en contact journalier avec « les Sarrailh », les amicales querelles et les causeries fructueuses que nous avions avec Maurice Legendre, secrétaire de l'École, avec notre aîné Jean Baruzi et avec notre cadet Marcel Carayon (tous deux furent membres libres de l'École en 1920-1921), avec Marcel N. Schweitzer, le peintre Loth, un des artistes représentant parmi nous la Casa de Velázquez encore en espérance. Le Lycée français – la maison mitoyenne – avait alors une brillante équipe de professeurs [...] ²⁶².

Après 1928, l'installation de l'École des hautes études hispaniques à la Casa de Velázquez, lieu « favorable aux études comme aux distractions nécessaires ²⁶³ », ne trouble pas cet esprit de camaraderie. Artistes et chercheurs se côtoient dans le cadre d'activités qui sont à la fois intellectuelles et touristiques (notamment dans le cadre des excursions communes) mais aussi mondaines. Ces dernières permettent aux pensionnaires de travailler au développement de leur capital relationnel. Dans le dernier rapport que rédige Pierre Paris un an avant sa mort, il signale ainsi

les invitations fréquentes que nos jeunes gens font, en parfait accord, aux notabilités de tout ordre qui s'intéressent à eux, et les déjeuners de la Casa, sous la présidence du très aimé secrétaire général, M. Legendre, ne sont pas moins recherchés que les thés et les sauteries dans la grande galerie, transformée en brillante salle de réception... et de bridge ²⁶⁴.

Les témoignages que nous ont laissé Pierre Vilar et Armand Bérard dénotent et laissent deviner une autre réalité de l'institution. À son arrivée à la Casa de Velázquez, en décembre 1930, le premier se montre très critique envers ses camarades de promotion – l'une d'elles, Gabrielle Berrogain, deviendra pourtant sa femme – l'École et ses dirigeants. L'édifice de la Moncloa lui paraît mal géré, bien trop luxueux, entraînant des dépenses inutiles, trop tourné vers des mondanités qui ne devraient pas avoir leur place dans un centre dédié à la recherche scientifique alors même que l'institution ne lui permet pas d'établir les relations scientifiques qui lui seraient utiles et nécessaires. Il critique également le népotisme de Pierre Paris : souvent absent, le directeur voyage en prenant sa fille Isabelle comme secrétaire ; celle-ci occupe aussi les fonctions de bibliothécaire sans en avoir les compétences ; Pierre Vilar lui reproche également de se comporter avec les membres comme une maîtresse de maison recevant ses invités ; quant à Eva Pradelles, en l'absence de son mari elle agit

²⁶² Marcel BATAILLON, « Jean Sarrailh (1891-1964) », *BH*, 65, 3, 1963, p. 465-466.

²⁶³ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1928-1929 », art. cité, p. 225.

²⁶⁴ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1929-1930 », art. cité, p. 191-192.

comme si elle était la directrice des lieux. Cette vie de château lui est manifestement insupportable. Maurice Legendre n'est pas oublié : cet amoureux des parties de chasse est décrit comme une personne agréable, timide et solitaire, aux idées réactionnaires, incapable de rendre le moindre service pratique²⁶⁵. Quant au témoignage d'Armand Bérard, fils de l'helléniste Victor Bérard et membre de la 21^e promotion de l'EHEH (1929-1930), s'il reconnaît en Pierre Paris un homme « bienveillant et de rapports aisés » mais à l'envergure scientifique médiocre, le portrait qu'il brosse de Maurice Legendre, « le vrai maître de la Casa » et « un des caractères les plus autoritaires que j'ai rencontrés », sont sans concession. Le moment des repas [FIG. 406] n'évoque manifestement pas les mêmes souvenirs que chez Jean Baelen :

Il [Maurice Legendre] insistait pour présider les déjeuners de la Casa. On y arrivait avant lui et les échanges de vues allaient leur train. Paraissait-il, les conversations s'éteignaient. Questionnait-il pour les ranimer, les réponses restaient sans développement. Le repas se poursuivait en silence, puis chacun retournait à ses occupations²⁶⁶.

Sa perception du rôle clé de Maurice Legendre tout comme le regard qu'il porte sur l'œuvre de Pierre Paris montrent que la carrière de ce dernier, vieillissant et à la santé fragile²⁶⁷, est désormais derrière lui. Il suggère confusément que l'œuvre institutionnelle s'est faite au détriment de l'œuvre scientifique, une question sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre suivant : « Ses recherches archéologiques ne l'avaient guère mis en vedette. Elles avaient, du reste, éveillé peu d'intérêt. Aussi bien ne s'étaient-elles pas multipliées ». Au sujet de la Casa de Velázquez, en signalant que « Pierre Paris y coulait des jours heureux », Armand Bérard balaie d'un trait les trente années d'efforts acharnés qui furent nécessaires pour que le projet d'une École française d'Espagne pût voir le jour.

L'esprit de l'institution a-t-il changé après l'installation de l'École à la Moncloa ? En partie peut-être, en raison d'un caractère officiel et palatial plus affirmé qu'il ne l'était lorsque l'École était abritée dans les murs de l'édifice de la rue Marqués de la Ensenada. La dimension patriarcale de la figure de Pierre Paris apparaît également avec plus de force. En dernière analyse, ces deux témoignages s'inscrivent dans un contexte particulier. Ils nous plongent dans l'atmosphère de la Casa de Velázquez autour de 1930 alors que Pierre Paris est sur le point de passer la main. De ce point de vue, les premières années de la nouvelle-née des Maisons de France à l'étranger sont aussi celles de la fin d'un règne.

CONCLUSION

À partir de 1909, Pierre Paris s'affirme comme un homme-institution dont la biographie intellectuelle se confond avec l'histoire des œuvres françaises en Espagne qu'il a contribué

²⁶⁵ Rosa CONGOST, *El joven Pierre Vilar*, ouvr. cité, p. 261-271.

²⁶⁶ Armand BÉRARD, *Un ambassadeur se souvient. 1. Au temps du danger allemand*, 5 vol., Paris, Plon, 1976, p. 67-71 ; cité dans Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, ouvr. cité, p. 248-250.

²⁶⁷ Cat. MÉLIDA Y ALINARI 06-10-1929 ; cat. PARIS (Yani [Jean]) 30-01-1929.

à créer et qu'il dirige. Peu à peu, il s'impose comme une figure dominante de l'hispanisme jusqu'à exercer un véritable consulat intellectuel dans les années 1920. Son action s'inscrit étroitement dans le cadre d'une diplomatie culturelle qui permet aux Bordelais de trouver les appuis officiels dont ils ont besoin, en France comme en Espagne, afin de faire aboutir les dossiers qu'ils portent, qu'il s'agisse des Instituts français de Madrid et de Lisbonne, de l'Office de l'enseignement du français en Espagne ou de la Casa de Velázquez. Avec Pierre Paris, des hommes comme Raymond Thamin, Pierre Imbart de la Tour ou Charles-Marie Widor comprennent très vite le profit qu'ils peuvent tirer du contexte de la Première Guerre mondiale. La menace d'une avancée de la culture allemande qui se ferait au détriment de l'influence française agit comme un puissant moteur ; il y a là un argument constamment brandi, sans qu'il soit toujours facile de déceler s'il relève d'une crainte réellement ressentie par ces hommes qui sont tous des patriotes ou d'un simple prétexte opportuniste.

À partir de 1909, Pierre Paris consacre une grande part de son temps à développer et à faire vivre les institutions qu'il dirige, à commencer par l'EHEH. Malgré son esprit libéral et le caractère englobant de l'hispanisme que l'on y cultive, le problème du recrutement des membres est un enjeu permanent dans le contexte d'un champ disciplinaire jeune et encore faiblement implanté dans le monde universitaire français. En arrière-plan, on comprend également que ce phénomène est lié au manque d'attractivité de l'Espagne, trop souvent perçue comme une aire culturelle de seconde zone.

Assurément, les vingt dernières années de la carrière de Pierre Paris lui permettent de s'imposer progressivement comme un savant dont la stature nationale et internationale s'est affirmée grâce à son rôle de bâtisseur. Face à un tel agenda officiel, qu'en est-il de son œuvre strictement scientifique d'archéologue et d'historien de l'art ?

CHAPITRE 10

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DE L'ART : L'HISPANISTE À SA TABLE DE TRAVAIL

Or on sait que si, très rarement, les céramistes, comme l'auteur du fameux vase aux *Chasseurs de sangliers* trouvé à Archena, ou celui du fragment de la *Chasse aux cerfs* d'Ampurias, ont voulu copier des hommes et des animaux au naturel, ils le firent sous l'inspiration des artistes grecs archaïques. Mais à Numance, comme à Azaila, comme à Elché, leur triomphe est la stylisation à outrance en même temps que le schématisme. Les être les plus fantastiques, les plus chimériques, les plus incohérents, se multiplient par les audaces de leur pinceau et il est curieux de retrouver, à tant de siècles d'intervalle, les mêmes outrances de fantaisie folle chez le barbare artisan arévaque et le peintre génial aragonais Goya.

Pierre Paris, 1928¹

LE 12 NOVEMBRE 1931, quelques semaines après la mort de Pierre Paris, Maurice Legendre lui rend hommage dans le *Journal des débats politiques et littéraires*. Entré dans le cercle intime du directeur de l'École des hautes études hispaniques en 1916-1917, il s'est rapidement imposé comme son bras-droit. Le texte doit être pris pour ce qu'il est : un éloge du maître dont la mort, brutale malgré des signes avant-coureurs, a fait entrer « la colonie française et l'élite de l'Espagne » dans une période de « grand deuil² ». Il est bien ici question de piété filiale. Mais en prenant l'initiative de célébrer l'œuvre du disparu, Maurice Legendre revendique aussi son statut de dauphin, de successeur désigné, un titre que l'on ne tarde pas à lui contester avant de le lui ravir, du moins provisoirement³. Au moment de dresser l'inventaire après décès de l'œuvre scientifique de Pierre Paris, le secrétaire général de la Casa de Velázquez écrit :

Normalien, puis élève de l'École d'Athènes, il [Pierre Paris] semble ne s'être donné la plus brillante culture classique et n'avoir éprouvé l'éblouissement du miracle grec que pour rendre un hommage plus éclatant et plus qualifié au génie ibérique. Il a employé le meilleur

¹ Pierre PARIS, *La Peinture espagnole depuis les origines jusqu'au début du XIX^e siècle*, Paris-Bruxelles, Les Éditions G. van Oest, coll. « Bibliothèque d'histoire de l'art », 1928, p. 6.

² Maurice LEGENDRE, « Lettre d'Espagne. Un Français : Pierre Paris », *Journal des débats politiques et littéraires*, 143^e année, 12-11-1931, p. 5.

³ Jean-Marc DELAUNAY, *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (10), 1994, p. 263-270. Le 22 décembre 1931, le recteur de Bordeaux, François Dumas, est nommé directeur de la Casa de Velázquez. Maurice Legendre obtient le poste de directeur-adjoint. Il dirigera l'institution entre 1940 et 1955.

de son activité scientifique à montrer que l'originalité et la perfection de ce génie, beaucoup plus anciennes qu'on ne le croyait autrefois, conservent pourtant leur vitalité intacte. Depuis le temps où jeune encore il se classait parmi les maîtres de l'archéologie en révélant au monde scientifique la Dame d'Elche, jusqu'aux années récentes où son activité non ralentie faisait connaître hors de l'Espagne toute la richesse de Goya et toutes les réserves de renouvellement dont témoigne l'histoire de la peinture espagnole, il n'a pas cessé de proclamer la gloire longtemps méconnue de l'Espagne.

Le jugement de Maurice Legendre, entré tardivement dans l'entourage de Pierre Paris, est quelque peu biaisé. La trajectoire de ce dernier y est réduite au moment hispaniste, l'auteur passant sous silence les autres tranches de vie qui furent pourtant des étapes essentielles de sa carrière. Ce texte a néanmoins le mérite de nous rappeler – car nous avons eu tendance à l'oublier – que dans le champ disciplinaire de l'hispanisme, Pierre Paris ne s'est pas uniquement consacré aux études archéologiques. Archéologue de l'art antique ayant participé à la définition de la Protohistoire ibérique, initiateur de la fouille de la cité hispano-romaine de Baelo Claudia, il est aussi un historien de la peinture, de la sculpture et de l'architecture de l'Espagne des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, des études que nous regrouperons, par facilité, sous l'expression d'*art de l'Espagne moderne*. De la Dame d'Elche à Goya – et même au-delà –, ses travaux s'inscrivent dans une longue durée fondée sur une approche qui est déterministe et essentialiste. La citation qui figure en exergue de ce chapitre en fournit un exemple. Comme pour l'œuvre de l'helléniste, l'action déployée revêt deux aspects inséparables : il s'agit de combiner en permanence recherche érudite et divulgation scientifique (en témoignent les *Promenades archéologiques en Espagne*). En dernière analyse s'impose le souci constant de faire connaître l'Espagne et sa culture en France. Carmen Aranegui l'a fort joliment souligné en écrivant qu'après les voyageurs et les érudits du XIX^e siècle, il ne s'agit plus, chez Pierre Paris, d'« afrancesar España » mais d'« hispanizar Francia⁴ ». L'enjeu, nous l'avons rappelé dans le chapitre précédent, est aussi d'attirer les jeunes chercheurs et artistes français au sud des Pyrénées.

Si nous avons pu donner une vision globale des travaux de l'helléniste, plus faciles à circonscrire, il ne saurait être question de chercher à couvrir l'ensemble de l'œuvre scientifique de l'hispaniste, placée sous le signe de la diversité. Aussi, pour tenter de saisir l'approche et la méthode de Pierre Paris, la manière dont il écrit l'histoire, il nous a paru pertinent de procéder à partir d'une étude de cas. Celle-ci devait être suffisamment significative pour commencer à cerner l'apport de Pierre Paris à la construction du discours savant dans le champ de l'hispanisme archéologique – son domaine de prédilection –, faire le lien avec les travaux antérieurs au tournant hispaniste, interroger l'évolution de sa pensée sur une trentaine d'années et permettre une montée en généralité. Appuyé sur l'étude relative à la céramique ibérique que nous avons récemment publiée⁵, le dossier de la grande sculpture en pierre de l'Espagne préromaine nous a paru le plus approprié. Pour ceux que nous avons dû laisser de

⁴ Carmen ARANEGUI GASCÓ, *Los iberos ayer y hoy. Arqueologías y culturas*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Estudios », 2012, p. 36.

⁵ Grégory REIMOND, « En busca del tiempo y el espacio perdidos de la cerámica ibérica: una reflexión en torno al *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1904-1918) », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Antonio M. POVEDA NAVARRO (éd.), *Vasa picta ibérica. Talleres de cerámica del sureste hispano (s. II a.C.-I d.C.). Homenaje a Ricardo Olmos*, Mérida, Instituto de Arqueología, coll. « MYTRA. Monografías y Trabajos de Arqueología » (8), 2021, p. 79-115.

côté, nous renvoyons à la bibliographie disponible et nous suggérons quelques pistes pour de futures études.

Une autre question retiendra notre attention. Dans l'article qu'il publie en novembre 1931, Maurice Legendre opère, non sans une certaine lucidité, une distinction qu'il reprendra deux ans plus tard dans un essai plus développé⁶ : la force agissante de Pierre Paris s'est exercée dans deux directions ; il y a d'un côté l'homme de science et, de l'autre, le fondateur d'institutions « faites pour des siècles ». Maurice Legendre oppose ainsi, en filigrane dans le texte de 1931 et de façon plus nette dans celui de 1933, l'œuvre de « l'homme d'étude » à celle de « l'homme d'action » en relevant que « le fondateur, chez Pierre Paris, domine l'érudit ». L'homme qu'il côtoie au quotidien tient surtout du chef d'école, de l'animateur de l'hispanisme français en Espagne : « Il courait au plus pressé ; il travaillait pour la communauté ». À plus d'un siècle de distance, le commentaire n'a rien perdu de sa pertinence. Lorsque les deux hommes se rencontrent, l'époque des explorations et des travaux personnels a pris fin. Pour Maurice Legendre, le Pierre Paris de *l'Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1903-1904) appartient déjà à l'histoire : « cette œuvre passera en partie, non seulement comme passe toute œuvre d'érudition, mais comme passe le travail d'un défricheur désintéressé, qui prépare aux autres, en se sacrifiant, un travail plus commode ». Ainsi, à une œuvre scientifique éphémère et périssable répond celle de l'homme d'action que Maurice Legendre qualifie d'audacieuse, de féconde et « d'inaccessible à la morsure du temps⁷ ». La Casa de Velázquez, qu'il a l'ambition de diriger après Pierre Paris, en est naturellement le couronnement.

Ces remarques soulèvent une question : comment s'articulent, chez Pierre Paris, l'œuvre institutionnelle et les travaux scientifiques ? La première, étudiée dans le chapitre précédent, ne se réaliserait-elle pas au détriment de la seconde ? La question, sans aucun doute, n'aurait eu aucun sens pour le principal intéressé. Pour un homme qui se souciait davantage d'ouvrir des sentiers qu'il reviendrait à d'autres d'explorer plutôt que de se convertir en maître absolu d'un champ disciplinaire qu'il avait contribué à créer, il s'agissait des deux faces d'une même médaille. Il en va autrement dans la perspective qui est celle de l'histoire de l'archéologie et, plus largement, des études de réception. Ce dernier chapitre permettra donc d'interroger la part qui revient aux travaux scientifiques au sein d'un agenda où la diplomatie culturelle occupe une place prépondérante, avec une question en toile de fond : faut-il considérer l'œuvre scientifique de Pierre Paris comme inaboutie ?

⁶ Maurice LEGENDRE, « Lettre d'Espagne. Un Français : Pierre Paris », art. cité ; Id., « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », *BH*, 35, 2, 1933, p. 155-167.

⁷ Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », art. cité, p. 157-158.

I. — « À LA LUEUR DE L'ARCHÉOLOGIE » LES CONDITIONS DE L'ENQUÊTE ET LA MÉTHODE DE PIERRE PARIS

Les trois chapitres précédents nous ont permis de mettre en évidence les conditions du tournant hispaniste (1895-1897) et l'étendue de ses répercussions dans la trajectoire de Pierre Paris. Rappelons simplement que le projet qu'il adresse à Louis Liard au printemps 1895 est avant tout celui d'un athénien. Sur le plan purement scientifique, en se tournant vers l'espace ibérique, Pierre Paris part d'abord sur les traces des Grecs et, plus largement, sur celles des cultures de la Méditerranée orientale qui lui sont les plus familières. Il se propose en effet d'étudier « tout ce qui peut intéresser l'archéologie phénicienne, grecque, gréco phénicienne et romaine⁸ ». Il faut, une fois encore, convoquer l'habitus athénien : s'il semble très tôt avoir envisagé une étude ambitieuse et exhaustive devant conduire à l'écriture d'une « histoire de l'art ibérien⁹ », il est évident que celle-ci ne pourra être produite qu'à travers un prisme grec, même si Pierre Paris sait tempérer son hellénomanie¹⁰ par la prise en compte de l'élément phénicien. En effet, les premiers travaux de Léon Heuzey et d'Arthur Engel lui ont montré que les productions de cette culture matérielle « primitive » (entendons préromaine, donc protohistorique) ne peuvent être comprises que si elles sont replacées dans le cadre d'une Méditerranée partagée, car traversée par de multiples échanges.

1. — UN CORPUS POUR LES ANTIQUITÉS IBÉRIQUES

Si Pierre Paris se propose d'emblée d'étudier les « nombreux objets d'art ou d'industrie », autrement dit la culture matérielle dans son ensemble, l'historien de la sculpture grecque est d'abord attiré par les œuvres plastiques qu'il a découvertes dans les travaux de ceux qui l'ont précédé, en particulier celles « provenant de ce curieux sanctuaire¹¹ » qu'est le Cerro de los Santos. Fondateur, le dossier de la sculpture ibérique l'est à double titre¹². C'est par lui que le Pierre Paris de *La sculpture antique* (1889) entre dans l'étude de l'hispanisme archéologique ; plus largement, c'est lui qui révèle à la communauté savante internationale l'existence d'une nouvelle culture de la Méditerranée antique. Or, sur ce point, les œuvres en pierre exhumées au sanctuaire du Cerro de los Santos (ex-voto féminins et masculins, à commencer par la Grande Dame offrante, associés à un temple de l'époque républicaine,

⁸ Cat. LIARD 01-05-1895.

⁹ Cat. HÜBNER 31-03-1896.

¹⁰ Les termes hellénomanie (*hellenomania*) et hellénomane (*hellenomaniac*) sont empruntés à Martin BERNAL, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique. 1. L'invention de la Grèce antique (1785-1985)*, trad. par Maryvonne MENGET et Nicole GENAILLE, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1996 [1987].

¹¹ Cat. LIARD 01-05-1895.

¹² Sur ce dossier, voir notamment Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD, « Sculpture préromaine de la péninsule Ibérique », *Documents d'archéologie méridionale*, 25, 2002, p. 269-283 ; Lorenzo ABAD CASAL et Jorge A. SOLER DÍAZ (éd.), *Actas del congreso de arte ibérico en la España mediterránea (Alicante, 24-27 de octubre de 2005)*, Alicante, Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert, 2007.

c'est-à-dire lorsque la culture ibérique est sur le point de se diluer dans le monde romain) jouent un rôle de premier plan avant que les découvertes ne se multiplient dans les années 1890 et au début du XX^e siècle (sculptures du Llano de la Consolación, Bicha de Balazote, sphinges d'Agost, griffon de Redován, sphinges d'El Salobral, lion de Bocairiente, Dame d'Elche, reliefs d'Osuna, etc.)¹³.

Situé entre Montealegre del Castillo et Yecla, dans la province d'Albacete, le Cerro de los Santos est connu depuis longtemps. L'apparition fréquente de têtes sculptées que l'on ne savait pas interpréter donna son nom au site : la « Colline des Saints ». Celui-ci est entièrement défriché dès les années 1830¹⁴. Dans les décennies qui suivent, les découvertes se multiplient et attirent bientôt l'attention des érudits locaux puis nationaux. Les premières fouilles ont lieu en 1870-1871 : d'abord celles de Vicente Juan y Amat – bientôt compromis dans une affaire de falsification qui va jeter le doute sur l'authenticité des œuvres exhumées¹⁵ – ; puis celles des membres de la congrégation des Piaristes (Escolapios) de Yecla autour du père Carlos Lasalde ; enfin celles de l'envoyé du Museo Arqueológico Nacional, Paulino Savirón¹⁶. Les travaux de ce dernier, d'abord publiés dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* avant de paraître sous la forme d'une monographie, ainsi que ceux de Juan de Dios de la Rada y Delgado (1827-1901) qui en fait le sujet de son discours de réception à la Real Academia de la Historia¹⁷, permettent de faire connaître des œuvres qui rejoignent bientôt les collections du MAN, malheureusement accompagnées de faux et de sculptures authentiques mais retouchées par Vicente Juan y Amat. Ce sont ces mêmes œuvres qui, présentées lors des Expositions universelles de Vienne (1873) et de Paris (1878), permettent de lancer le débat autour de la sculpture des Ibères hors d'Espagne comme nous l'avons vu

¹³ Augusto FERNÁNDEZ DE AVILÉS, « Las primeras investigaciones en el Cerro de los Santos (1860-1870) », *BSAA*, 15, 1948-1949, p. 57-70 ; Mónica RUIZ BREMÓN, *Los exvotos del santuario ibérico del Cerro de los Santos*, Albacete, Instituto de Estudios Albacetenses, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Confederación Española de Centros de Estudios Locales, coll. « Serie 1. Ensayos Históricos y Científicos » (40), 1989 ; M.^a Rosario LUCAS PELLICER, « Historiografía de la escultura ibérica hasta la ley de 1911 », *Revista de Estudios Ibéricos*, 1, 1994, p. 15-42 ; M.^a Luisa SÁNCHEZ GÓMEZ, « El Cerro de los Santos en el siglo XIX: las excavaciones de Savirón (1871) y las adquisiciones del Museo Arqueológico Nacional (1871-1885) », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 93-102 ; EAD., *El santuario de El Cerro de los Santos (Montealegre del Castillo, Albacete). Nuevas aportaciones arqueológicas*, Albacete, Instituto de Estudios Albacetenses « Don Juan Manuel », Diputación de Albacete, coll. « Serie 1 – Estudios » (136), 2002 ; Elisabeth TRUSZKOWSKI, « La sculpture votive du III^e au II^e siècle dans la péninsule ibérique : le cas du grand sanctuaire du Cerro de los Santos (Albacete) », *Pallas. Revue d'études antiques*, 70, 2006, p. 395-414.

¹⁴ Paulino SAVIRÓN Y ESTEBAN, *Noticia de varias excavaciones del Cerro de los Santos en el término de Montealegre, villa de la Provincia de Albacete*, Madrid, Imprenta y Estereotipia de Aribau y C^{ia}, 1875, p. 9-16.

¹⁵ Fernando LÓPEZ AZORÍN, « El relojero de Yecla y las falsificaciones del Cerro de los Santos », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ (éd.), *¿Hombres o dioses? Una nueva mirada a la escultura del mundo ibérico*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, Comunidad de Madrid, 2011, p. 279-296.

¹⁶ Carlos LASALDE, Manuel GÓMEZ PEÑA et Tomás SÁEZ, *Memoria sobre las notables excavaciones hechas en el Cerro de los Santos publicada por los Padres Escolapios de Yecla*, Madrid, Imprenta J. Limia y G. Urosa, 1871 ; Paulino SAVIRÓN Y ESTEBAN, *Noticia de varias excavaciones del Cerro de los Santos en el término de Montealegre, villa de la Provincia de Albacete*, ouv. cit.

¹⁷ Juan de Dios de la RADA Y DELGADO et Aureliano FERNÁNDEZ GUERRA Y ORBE, *Discursos leídos ante la Academia de la Historia en la recepción pública del señor D. Juan de Dios de la Rada y Delgado*, Madrid, Imprenta de T. Fortanet, 1875 ; sur ce savant : Martín ALMAGRO-GORBEA, s. v. « Juan de Dios de la Rada y Delgado », *DBE*, 2018, en ligne sur <https://dbe.rah.es/biografias/10710/juan-de-dios-de-la-rada-y-delgado>. Il est alors conservateur au MAN (il le dirigea entre 1891 et 1900) et professeur d'archéologie, d'épigraphie et de numismatique à l'Escuela Superior de Diplomática (1856-1900).

dans le chapitre 7¹⁸. Ces pièces sont au cœur des travaux de Léon Heuzey, de José Ramón Mélida, d'Arthur Engel et de Pierre Paris. Entré plus tard dans l'étude d'un art qui déroutait tout en évoquant des références familières, ce dernier peut toutefois s'appuyer sur un corpus enrichi et sur une pièce exceptionnelle, alors unique mais non isolée, la Dame d'Elche. L'un des mérites de l'*Essai* est précisément de mettre en relation l'ensemble de ces œuvres.

Il faut toutefois garder à l'esprit ce qui caractérise le corpus de la sculpture ibérique sur lequel travaille Pierre Paris autour de 1900, dans le contexte de ce que Lorenzo Abad a appelé « el segundo descubrimiento del arte ibérico¹⁹ ». Contrairement à certains ensembles documentaires relativement clos, à commencer par les textes littéraires, le nombre de pièces dont disposent aujourd'hui les archéologues n'a plus rien de commun avec la documentation d'un Pierre Paris. Depuis les années 1960, les découvertes ont été abondantes et souvent spectaculaires (Parque Infantil de Tráfico d'Elche, Pozo Moro, Porcuna, Baza, Cabezo Luce-ro, Los Villares, etc.). Les œuvres connues au tournant des XIX^e et XX^e siècles sont au contraire peu nombreuses, dispersées, peu connues même si des études ponctuelles existent en France comme en Espagne. Toutefois, l'intérêt que suscite la culture ibérique conduit rapidement à la multiplication des fouilles. Elles apportent chacune leur lot de découvertes. Cet enrichissement régulier de la documentation rend toute conclusion fragile. Par exemple, le produit des fouilles d'Osuna, entreprises par Arthur Engel et Pierre Paris en 1903²⁰, ne peut être intégré au premier volume de l'*Essai* dans lequel est abordé le dossier de la sculpture :

Je me suis décidé [écrit Pierre Paris à Léon Heuzey] à ne pas parler dans mon livre des bas-reliefs d'Osuna. Les fouilles sont encore trop peu avancées, et ménagent, j'y compte bien, trop de surprises. D'ailleurs, jusqu'ici, il me semble qu'elles ne détruisent aucune des théories que j'expose dans cet ouvrage, au contraire. En publiant quelques unes des sculptures, d'une part je déflorerais le sujet, d'autre part je serais forcément incomplet. Vous m'approuverez certainement de m'abstenir²¹.

Si les découvertes qui suivent la parution de l'*Essai* ne bouleversent pas les premières interprétations formulées sur la sculpture des Ibères, il en ira autrement pour le second dossier

¹⁸ Teresa CHAPA BRUNET et Julio GONZÁLEZ ALCALDE, « Las esculturas ibéricas del Cerro de los Santos en la Exposición Universal de Viena (1873) », *Lucentum*, 32, 2013, p. 115-130 ; Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Diego SUÁREZ MARTÍNEZ, « La presencia de la arqueología ibérica en las Exposiciones Universales e Internacionales de finales del siglo XIX y principios del XX », *Lucentum*, 39, 2020, p. 295-328.

¹⁹ Lorenzo ABAD CASAL, « El “descubrimiento” del arte ibérico », dans Lorenzo ABAD CASAL et Jorge A. SOLER DÍAZ (éd.), *Actas del congreso de arte ibérico en la España mediterránea (Alicante, 24-27 de octubre de 2005)*, Alicante, Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert, 2007, p. 16. Du reste, nous verrons que la plupart de nos remarques peuvent être étendues à l'ensemble des dossiers ouverts par l'archéologue bordelais.

²⁰ Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, Paris, RMN, 1997, p. 26-76 ; Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna (excavaciones de 1903) = Une forteresse ibérique à Osuna (fouilles de 1903)*, éd. facsimilée et trad. esp. précédées d'une étude préliminaire de Pierre ROUILLARD, Juan Antonio PACHÓN ROMERO et Mauricio PASTOR MUÑOZ, Granada, Universidad de Granada, coll. « Archivum » (73), 1999 [1906] ; José BELTRÁN FORTES et Jesús SALAS ÁLVAREZ, « Los relieves de Osuna », dans Francisca CHAVES TRISTÁN (éd.), *Urso a la búsqueda de su pasado*, Osuna, Fundación de cultura García Blanco, 2002, p. 235-272 ; Teresa CHAPA BRUNET, « La escultura en piedra de la antigua Osuna: algunas reflexiones sobre los relieves “ibéricos” », *Cuadernos de los Amigos de los Museos de Osuna*, 14, 2012, p. 35-42 ; Ramón CORZO SÁNCHEZ, « Los relieves de Osuna y la génesis de la estatuaria ibérica », *Cuadernos de los Amigos de los Museos de Osuna*, 15, 2013, p. 48-55.

²¹ Cat. HEUZEY 01-04-1903.

d'envergure auquel se consacre Pierre Paris, celui de la céramique. L'impossibilité de délimiter un corpus stable et nettement défini est sans aucun doute une difficulté de taille.

À cette considération purement quantitative s'ajoute le fait que l'on ne dispose d'aucun contexte archéologique précis pour la plupart des pièces connues au début du XX^e siècle (Pierre Paris, nous l'avons vu, les découvre et les étudie dans les musées et les collections privées)²². Lorsque les informations sont plus sûres et que les sculptures – généralement fragmentaires – peuvent être mises en relations avec d'autres objets, qu'il s'agisse ou non de céramique, les données sont rarement contemporaines les unes des autres. Il faut ici rappeler un phénomène propre à la sculpture des Ibères : leur destruction dès l'époque antique, qu'elle fût accidentelle ou volontaire – les archéologues la date alors généralement entre la deuxième moitié du V^e et le début du IV^e siècle av. J.-C. Plusieurs facteurs explicatifs ont été avancés : rupture de l'équilibre social, mesures somptuaires, invasion étrangère, perte de sens conduisant à l'abandon d'un monument, tremblement de terre, etc.²³. Aussi, bien des pièces ne sont-elles jamais retrouvées en position primaire. Certaines ont pu être remployées, acquérant ainsi une nouvelle fonction, ou enfouies pour être protégées, ce qui rend toute interprétation et toute tentative de datation plus difficiles. C'est le cas des bas-reliefs d'Osuna (Urso). Parure de monuments funéraires détruits, les blocs furent réutilisés pour la construction de la muraille de la forteresse²⁴. C'est aussi le cas de la Dame d'Elche : pourquoi et à quel moment a-t-elle été enterrée dans le sol d'Ilici ? A-t-elle été conçue comme un buste ou fut-elle retaillée ? Si tel est le cas, s'agissait-il au départ d'une figure en pied, comme la Grande Dame offrante du Cerro de los Santos, ou assise, trônante, comme la

²² Cat. CERRALBO 08-04-1910 : « quelle différence entre les études sur le terrain vierge, et les fouilles que l'on a faites soi-même, et sur celles qui s'appliquent à des objets depuis longtemps sortis du sol et plus ou moins connus ! Je vous envie d'avoir conquis et travaillé un si beau domaine. Le Haut Jalón est à vous, à vous seul, et vous pouvez en être fier ».

²³ Teresa CHAPA BRUNET, « La destrucción de la escultura funeraria ibérica », *TP*, 50, 1993, p. 185-195 ; Julián TALAVERA COSTA, « Las destrucciones de la estatuaria ibérica en el Levante peninsular », *Lucentum*, 17-18, 1998-1999, p. 117-130 ; Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD, « Sculpture préromaine de la péninsule Ibérique », art. cité, p. 275.

²⁴ Pierre Paris et Arthur Engel ont vu dans cette muraille une construction élevée dans l'urgence. Par ailleurs, un grand nombre de balles de frondes épigraphes ont été retrouvées et portent l'inscription CN MAG d'un côté et IMP de l'autre : *Cn(aeus) Mag(ni filius) / imp(erator)*. La muraille aurait donc été construite vers 46-45 av. J.-C. dans le contexte des guerres qui opposent césariens et pompéiens dans le sud de l'Espagne, avant la défaite des fils de Pompée à Munda. Cette interprétation traditionnelle a été contestée : s'il est indéniable que les deux camps opposés lors des guerres civiles de la fin de la République se sont affrontés à Urso, certains ont suggéré que la muraille pourrait être antérieure, ce qui aurait des conséquences quant à la datation des bas-reliefs remployés dans sa construction. Des fouilles d'urgence de la fin du XX^e siècle ont par ailleurs montré l'existence d'un site préromain installé sur une autre colline, au sud-est de celle qui fut fouillée en 1903. Voir Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, p. 380, 390-392 ; Ramón CORZO SÁNCHEZ, *Osuna de Pompeyo a César: excavaciones en la muralla republicana*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « Anales de la Universidad Hispalense. Serie Filosofía y letras » (37), 1977 ; Id., « Arqueología de Osuna », *Archivo Hispalense*, 62, 189, 1979, p. 117-138 ; Pierre MORET, *Les fortifications ibériques. De la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (56), 1996, p. 38, 544-545 (n° 395) ; David HOURCADE, « Les murailles des villes romaines de l'Hispanie républicaine et augustéenne : enceintes ou fortifications du territoire urbain ? », dans Ángel MORILLO CERDÁN, François CADIOU et David HOURCADE (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto (espacios urbanos y rurales, municipales y provinciales). Coloquio celebrado en la Casa de Velázquez (19 y 20 de marzo de 2001)*, León, Universidad de León, Casa de Velázquez, 2003, p. 295-324 ; José Ildefonso RUIZ CECILIA et Juan Antonio PACHÓN ROMERO, « La muralla Engel/Paris y la necrópolis protohistórica de Osuna », *Florentia iliberritana. Revista de estudios de antigüedad clásica*, 16, 2005, p. 383-423.

Dame de Baza²⁵ ? Appartenait-elle à un contexte votif ou funéraire ? Quelles furent ses fonctions successives ? Les hypothèses ne manquent pas mais aucune réponse ferme n'est permise ; en revanche, il est désormais assuré qu'elle eut à un certain moment une fonction funéraire, des traces de cendres ayant été retrouvées dans la cavité de son dos²⁶.

La dispersion des sources est un autre défi. De fait, le principal objectif de Pierre Paris en publiant les deux volumes de son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*²⁷ est précisément de les réunir afin de produire « un inventaire, un *Corpus* provisoire des antiquités ibériques » [I, VI-VII]. *Provisoire*, écrit-il. C'est dire à quel point il est conscient de produire un premier outil plus qu'une œuvre faite pour durer. D'où le nom d'*Essai* :

Le titre de ce livre en indique, je l'espère, très clairement les intentions et les prétentions. Les unes et les autres sont fort modestes. [...] Si ce livre n'a d'autre succès que d'exciter et d'encourager les études de confrères espagnols ou français plus heureux que moi dans leurs recherches, plus habiles dans l'interprétation et la mise en œuvre des documents, j'estimerai encore que je n'ai pas eu tort de l'écrire [I, V, XIII].

Le résultat est une étude en deux volumes dont chaque chapitre correspond à un sous-corpus [ANN. 75] : architecture, sculpture (vol. 1), céramique, figurines de bronze, bijoux et armes, monnaies (vol. 2), soit au total 665 pages au milieu desquelles il est malaisé de naviguer en raison de l'absence d'un index et d'une division interne des chapitres, ce que ne manquent pas de relever Théodore Reinach – d'une façon plutôt abrupte – et Edmond Pottier²⁸. Ajoutons que deux dossiers sont nettement privilégiés : la sculpture (289 pages) et la céramique (152 pages) qui représentent à elles seules 66 % de l'ensemble.

Si l'interprétation doit beaucoup à Léon Heuzey dont Pierre Paris se veut le disciple (l'*Essai* lui est dédié), on retrouve dans la démarche qu'il met en œuvre la marque de l'enseignement d'autres maîtres. Albert Dumont en est un. Bien que mort prématurément en 1884, il est l'un des principaux rénovateurs de la science archéologique française de la fin du XIX^e

²⁵ Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Carlos COMAS-MATA, « La Dama sentada. Una propuesta virtual de la Dama de Elche », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 233-240.

²⁶ Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Ricardo OLMOS (éd.), *La Dama de Elche. Lecturas desde la diversidad*, Madrid, Pórtico, AGEPAS, coll. « Lynx. La arqueología de la mirada » (2), 1997 ; Pilar LEÓN, « La Dame d'Elche », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 66-69 ; M.^a Pilar LUXÁN, José Luis PRADA, Fernando DORREGO et Juan Fernando DORREGO, « Human bone ashes found in the Dama de Elche (V-IV century B.C.) reveal its use as an ancient cinerary urn », *Journal of Cultural Heritage*, 30, 2011, p. 310-316 ; Carmen ARANEGUI GASCÓ, *La Dama de Elche. Dónde, cuándo y por qué*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Estudios/Antigua », 2018 ; Marlène ALBERT LLORCA et Pierre ROUILLARD, *La Dame d'Elche, un destin singulier. Essai sur les réceptions d'une statue ibérique*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Essais de la Casa de Velázquez » (14), 2020, p. 27-39.

²⁷ Pierre PARIS, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, 2 vol. Paris, Ernest Leroux, 1903-1904. Nous serons souvent amené à renvoyer à ces deux volumes. Afin de ne pas multiplier les notes de bas de page, les références seront données directement dans le texte sous la forme [I. pagination] ou [II. pagination]. Pour les figures, celles notées en minuscules sont de Pierre Paris tandis que les petites capitales en gras renvoient aux nôtres.

²⁸ Théodore REINACH, « [CR] Pierre Paris. Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive. Paris, Leroux, 1903-4, 2 vol. grand in-8°, XV-357 et 327 p. illustrés », *REG*, 18, 81, 1905, p. 401, n. 1 ; Edmond POTTIER, « [CR] L'art antique en Espagne. Pierre Paris, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Bordeaux. *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. 2 vol. in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1903-1904 », *JIS*, nouv. série, 3^e année, fasc. 11 (novembre), 1905, p. 586.

siècle. En 1874, dans la conférence inaugurale qu'il prononça devant les membres de ce qui deviendrait bientôt l'École française de Rome, Albert Dumont rappelait à son auditoire qu'en matière de recherche scientifique, tous les travaux, même les plus modestes, ont leur importance : « Il en est de l'archéologie comme des autres sciences : nous ne pouvons pas tous y porter cette force d'esprit qui assure des résultats éclatants ; nous pouvons tous y faire des travaux utiles ». Aussi, le labeur de la « foule d'ouvriers » disciplinés n'a-t-il pas moins d'importance que celui des grands maîtres. À leur manière et selon leurs capacités, tous, en fin de compte, participent « à l'œuvre commune » et au progrès de la science. Et Albert Dumont d'ajouter : « Toute intelligence quelque peu cultivée comprend la méthode ; il lui est donc possible de faire des observations précises, de réunir des faits exacts. Ces faits sont les pierres sans lesquelles nul ne saurait songer à bâtir l'édifice²⁹ ». Pour cela, l'essentiel réside dans une compétence, celle de l'autopsie :

Vous devez l'année prochaine faire des voyages d'exploration ; il est nécessaire que vous ne passiez pas auprès de découvertes importantes sans en comprendre l'intérêt ; que vous sachiez tout ce qu'il faut chercher et comment il le faut chercher ; que vous appreniez à regarder et à bien voir³⁰.

Albert Dumont rappelait ainsi aux archéologues en herbe qui l'écoutaient que la discipline à laquelle ils se formaient ne pouvait se passer de l'observation *in situ*, qu'elle devait reposer sur une sûre érudition mais que celle-ci n'était pas une fin en soi : l'archéologie méthodique étant conçue comme une science historique, la réunion de ces matériaux, c'est-à-dire la constitution de vastes corpus de sources (« les pierres »), devait permettre, dans un second temps, de parvenir à la synthèse historique (« bâtir l'édifice »). L'enseignement de Numa Denis Fustel de Coulanges – rappelons qu'il dirige l'ENS lorsque Pierre Paris y est élève – allait dans le même sens :

L'histoire n'est pas une science facile ; l'objet qu'elle étudie est infiniment complexe ; une société humaine est un corps dont on ne peut saisir l'harmonie et l'unité qu'à la condition d'avoir examiné successivement et de très près chacun des organes qui le composent et qui en font la vie. Une longue et scrupuleuse observation du détail est donc la seule voie qui puisse conduire à quelque vue d'ensemble. Pour un jour de synthèse il faut des années d'analyse³¹.

Cette exigence traverse toute la génération du moment méthodique. Pierre Paris l'a mise en œuvre lorsqu'il était membre de l'EFA. Quinze ans plus tard, elle est le fondement sur lequel repose l'*Essai*. En 1903, le moment de la synthèse n'est pas encore venu. Les différents chapitres sont autant de pierres sur lesquelles Pierre Paris construit un édifice provisoire. La conclusion a néanmoins le mérite de dresser le bilan de ce qu'il considère alors comme ac-

²⁹ Albert DUMONT, « Cours d'archéologie », *RA*, nouv. série, 27, 1874, p. 63-64.

³⁰ *Ibid.*, p. 57.

³¹ Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, 2^e éd., 6 vol., Paris, Librairie Hachette et Cie, 1901-1914 [1875-1889], p. XIII (vol. 1).

quis. Edmond Pottier y voit « comme en raccourci le tableau de la civilisation ibérique depuis les origines jusqu'à la conquête romaine³² ».

2. — *IBERIA GRAECA* : LE REGARD D'UN HELLÉNISTE FACE À LA PLASTIQUE DES IBÈRES

L'indispensable autopsie dont parlait Albert Dumont dans sa conférence de 1874 donne tout leur sens aux voyages et aux explorations sur le terrain auxquels Pierre Paris fut, toute sa vie durant, tant attaché : « J'ai voulu voir de mes yeux ces monuments que les historiens espagnols eux-mêmes ne me semblaient pas apprécier comme ils le méritaient », écrit-il dans l'avant-propos de l'*Essai* [I. V, ou encore 4].

Voir, mais avec quels yeux ? Si les découvertes de la deuxième moitié du XX^e siècle, nombreuses et mieux documentées, ont ouvert la voie à une lecture archéologique des images de la culture ibérique, une telle démarche n'est guère possible à l'époque de Pierre Paris. Comme tous les savants de son temps, celui-ci n'a bien souvent d'autre choix que de privilégier une analyse formelle, artistique et stylistique. Une telle approche débouche sur une pluralité de lectures et d'interprétations souvent contradictoires, en particulier en matière de chronologie³³. Dans un article paru en 1895, l'historien Victor Bérard, adoptant un ton volontiers polémique, y voit une faille méthodologique irréductible propre à faire perdre à l'archéologie son statut de science positive et à la cantonner dans un rôle de science auxiliaire de l'histoire :

les témoignages dont peut disposer l'archéologie sont difficiles, et souvent impossibles, à localiser dans le temps et, le plus souvent du moins, dans l'espace. Puis la mise en œuvre de ces témoignages laisse au sentiment individuel et à l'imagination une part beaucoup trop grande pour qu'une évidence indiscutable en surgisse. Le style d'un monument ne fournit la preuve rigoureuse ni de son origine ni surtout de sa date, et le monument lui-même ne peut le plus souvent nous rien dire de son histoire³⁴.

Or, chez Pierre Paris, ce *sentiment individuel* et cette *imagination* sont imprégnés de culture classique. Nous nous sommes employé à le montrer : son regard est celui d'un helléniste fin connaisseur de la sculpture antique qui a été à la fois témoin et acteur de la découverte de l'archaïsme grec. La culture scientifique qui est la sienne, ajoutée à une démarche qui est avant tout *une archéologie de l'art antique*, expliquent que les ex-voto du Cerro de los Santos, entrevus grâce aux travaux de Léon Heuzey et d'Arthur Engel qui les avaient déjà replacés dans un contexte méditerranéen, retiennent son attention. Ces œuvres, écrit-il en ouverture de l'*Essai*, « avaient vivement excité ma curiosité ». Assurément, bien que dotées « d'une si étrange originalité » – « la première vue est déconcertante » avoue-t-il à Emil Hübner³⁵ –, elles ne pouvaient manquer d'évoquer des références familières découvertes à l'autre extré-

³² Edmond POTTIER, « [CR] L'art antique en Espagne. Pierre Paris, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Bordeaux. *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. 2 vol. in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1903-1904 », art. cité, p. 586.

³³ Lourdes ROLDÁN GOMEZ, « La estatuaría ibérica: ¿una lectura artística o una lectura arqueológica? », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ (éd.), *¿Hombres o dioses? Una nueva mirada a la escultura del mundo ibérico*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, Comunidad de Madrid, 2011, p. 61-88.

³⁴ Victor BÉRARD, « La Méditerranée phénicienne », *Annales de géographie*, 4, 16, 1895, p. 276.

³⁵ Cat. HÜBNER 11-04-1896.

mité du bassin méditerranéen, bientôt lues en termes d'*influences*³⁶. Rappelons ce qu'écrivit Pierre Paris à Edmond Pottier quelques heures après avoir vu pour la première fois le buste d'Elche : « C'est l'art du Cerro de los Santos, mais avec une vraie beauté grecque³⁷ ». La sculpture des Ibères devait donc avoir suivi le même chemin que celle des Hellènes, justifiant que l'on adopte pour son étude la même grille de lecture :

je me suis persuadé que des œuvres d'une si étrange originalité [celles du Cerro de los Santos] ne pouvaient pas être les seules de leur espèce ; qu'on devait, en cherchant bien, trouver en d'autres lieux encore d'autres œuvres apparentées avec elles, et qu'il devait être possible d'écrire l'histoire de l'art ibérique, dont il était plus que probable qu'elles constituaient seulement un important chapitre [I. V].

La démarche de Pierre Paris s'inscrit donc d'emblée sous le triple sceau de l'évolutionnisme, du diffusionnisme et de l'hellénocentrisme, le processus d'orientalisation de la péninsule Ibérique que nous avons étudié dans le chapitre 7 prenant ici tout son sens³⁸ :

L'art grec est passé avec une remarquable rapidité de l'archaïsme à la perfection classique ; le temps est court d'Anténor à Myron et à Phidias. L'art ibérique a marché du même pas et ne s'est pas dérobé aux nouveaux enseignements qu'il pouvait recevoir de ces maîtres incomparables [I. 301].

Si les discours visant à construire l'image d'une *Iberia Graeca* ont fait l'objet d'une profonde relecture depuis les années 1980³⁹, la connaissance intime de l'art de l'Orient méditerranéen qu'avaient les premiers savants à s'être intéressés à l'art ibérique fut longtemps considérée comme essentielle. Pour Edmond Pottier, c'est précisément ce qui permit à Léon Heuzey de franchir le pas décisif qui allait conduire à la reconnaissance de cette culture :

³⁶ Pilar LEÓN, *La sculpture des Ibères*, trad. par Antonio GONZALES, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire ancienne et anthropologie », 1998 ; Pierre ROUILLARD, « Sur les rives de la Méditerranée, l'art ibérique », dans Lorenzo ABAD CASAL et Jorge A. SOLER DÍAZ (éd.), *Actas del congreso de arte ibérico en la España mediterránea (Alicante, 24-27 de octubre de 2005)*, Alicante, Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert, 2007, p. 317-318 ; une prise de position en faveur d'une analyse interne de la sculpture ibérique et d'un renoncement à tenter de la mettre en relation avec l'art grec dans Walter TRILLMICH, « Early Iberian Sculpture and "Phocaean Colonization" », dans Jean-Paul DESCŒUDRES (éd.), *Greek Colonists and Native Populations. Proceedings of the First Australian Congress of Classical Archaeology*, Canberra, Oxford, Humanities Research Centre, Clarendon Press, 1990, p. 607-611 ; Francis CROISSANT, « Note sur le style des sculptures de Porcuna », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ (éd.), *Los Iberos, Principes de Occidente. Las estructuras de poder en la sociedad Ibérica. Actas del congreso internacional (Barcelona, 12, 13 y 14 de marzo de 1998)*, Barcelona, Fundació La Caixa, coll. « Saguntum Extra » (1), 1998, p. 283-286.

³⁷ Cat. POTTIER 11-08-1897.

³⁸ Martin BERNAL, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique. 1. L'invention de la Grèce antique (1785-1985)*, ouvr. cité ; Edward W. SAID, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais » (710), 2005 [1978] ; Ricardo OLMOS et Trinidad TORTOSA ROCAMORA, « El orientalismo a través de los viajes y la escultura ibérica en el tránsito del siglo XIX al XX », dans Beatrice PALMA VENETUCCI (éd.), *Il collezionismo di antichità classiche e orientali nelle formazioni dei musei europei*, Roma, Universitalia, 2012, p. 245-277 ; Francisco GARCÍA JURADO, *Teoría de la tradición clásica. Conceptos, historia y métodos*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, coll. « Ediciones Especiales » (83), 2016, p. 233-246.

³⁹ Ricardo OLMOS, « Iconografía griega, iconografía ibérica: una aproximación metodológica », *REA*, 89, 3-4, 1987, p. 283-296 ; ID., « Los conceptos de arcaísmo en el mundo ibérico: ¿una cuestión cronológica o ideológica? », *Tempus*, 3, 1993, p. 89-110 ; ID., « Lecturas modernas y usos ibéricos del arcaísmo mediterráneo », dans Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD (éd.), *Formes archaïques et arts ibériques*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (59), 1996, p. 17-31 ; dans le même volume, Francis CROISSANT et Pierre ROUILLARD, « Le problème de l'art "gréco-ibère" : état de la question », p. 55-66.

Après son voyage en Espagne [1888], je l'ai vu tout animé d'un vif désir de réhabiliter les sculptures ibériques qui, apportées à l'Exposition Universelle de 1878, y avaient produit un fâcheux effet sur des juges justement réputés comme Adrien de Longpérier. Il est vrai que des faux absurdes se mêlaient à ce lot d'antiquités et qu'on n'avait guère les moyens à Paris de distinguer l'ivraie du bon grain. L'inspection attentive de la collection réunie au Musée de Madrid avait permis à Heuzey de faire cette discrimination et je me rendis compte à quel point sa connaissance simultanée des monuments orientaux et de l'art grec l'avait servi en cette occurrence. Toute sa démonstration était fondée d'une part sur la présence de motifs asiatiques dont un faussaire ne pouvait pas avoir la moindre idée, d'autre part sur la structure des draperies dont il avait pénétré toutes les finesses et qu'une main moderne n'imitait pas sans de constantes bévues. Quelques années plus tard, les fouilles de MM. Engel et Paris au Cerro de los Santos, à Elche, à Ossuna [*sic*], vérifiaient le pronostic émis par le savant archéologue, comme le début d'une éclipse démontre la justesse d'un calcul astronomique. Un nouveau chapitre s'ouvrait dans l'histoire de l'art antique ; il fut écrit en détail par Pierre Paris dans son *Essai sur l'Espagne primitive*⁴⁰.

Dès lors, on comprend la nature des questions que les archéologues et les historiens de l'art, mis en présence d'un nouvel objet d'étude, posent à ce corpus : à quel peuple doit-on attribuer cet art ? Quelles sont ses principaux caractères artistiques et stylistiques ? Surtout, qu'en est-il de son inscription chronologique et de ses filiations culturelles ?

Une autre préoccupation anime Pierre Paris, celle d'« apporter [son] témoignage à une action nécessaire en réhabilitation » dans la mesure où « les Ibères, jusqu'à présent, sont comme s'ils n'existaient pas ». Les termes choisis trahissent une approche qui relève davantage de l'histoire de l'art que de l'archéologie :

On n'a pas fait à ces soi-disant barbares, qu'on se représente vaguement sans doute vivant la vie sauvage de l'âge de la pierre dans les huttes de leurs plaines arides, dans les grottes de leurs sierras inaccessibles, l'honneur de supposer seulement qu'ils pussent avoir des sens émus au spectacle de la forme, une imagination créatrice, un sentiment même rudimentaire et confus de la beauté [I. VI].

Il revenait donc à un helléniste de retrouver la place exacte occupée par les Ibères dans l'histoire, en particulier dans celle des arts. C'est ce que relève Salomon Reinach au détour d'une phrase qui laisse transparaître une fierté qui est à la fois patriotique et liée à l'appartenance groupale : « C'est une nouvelle province conquise à l'histoire de la céramique ; il est bon que cette conquête soit l'œuvre d'un Français et d'un Athénien⁴¹ ».

3. — LA PÉNINSULE IBÉRIQUE AVANT ROME : UN ENSEMBLE UNITAIRE ET HOMOGÈNE ?

Réhabiliter les Ibères dans le cadre d'une étude relative à la Protohistoire de la péninsule Ibérique, c'est sous-entendre que « l'art et l'industrie » de ce vaste territoire peuvent être associés à un même groupe humain. Autrement dit, c'est accepter l'idée que les Ibères en tant qu'ethnie – ou comme race selon la terminologie de l'époque – formaient un ensemble

⁴⁰ Edmond POTTIER, « Léon Heuzey, conservateur au musée du Louvre. Souvenirs d'un collaborateur », *RA*, 5^e série, 15, 1922, p. 328.

⁴¹ Salomon REINACH, « [CR] P. Paris. Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive. Paris, Leroux, 1903. 2 vol. gr. in-8, de 359 et 327 p., avec nombreuses planches et figures dans le texte », *RA*, 4^e série, 5, 1905, p. 159.

unitaire dont la culture matérielle s'était étendue à l'ensemble de la péninsule (selon l'approche historico-culturelle que théorise Gustaf Kossinna [1858-1931] : un peuple = un territoire = une culture matérielle). Mais que faire des informations ethnographiques contenues dans les sources anciennes qui nous ont transmis une liste mouvante et incertaine de noms de peuples désunis ? Alors que les États-nations s'efforçaient d'inventer un roman national chargé de retrouver dans le plus lointain passé les preuves d'une unité primordiale et des plus anciennes manifestations d'un sentiment national, une telle question n'était pas anodine. De l'Espagne canoviste à la Catalogne du Noucentisme, le rôle historique attribué aux Ibères fut bien sûr différent⁴².

La science du XX^e siècle a été marquée par le souci des archéologues de faire coïncider les cultures matérielles révélées par les fouilles et les ethniques transmis par les sources gréco-latines⁴³. Bien des travaux ont souligné les limites de cette approche. Interrogeant les notions d'identité et d'ethnie, ils ont montré que cette lecture est historiquement construite. Héritée d'une science imprégnée de nationalisme et d'une mentalité coloniale impliquant une hiérarchisation des races (théories primordialistes ou essentialistes), elle tend à associer

⁴² Fernando WULFF ALONSO, *Las esencias patrias. Historiografía e historia antigua en la construcción de la identidad española (siglos XVI-XX)*, Barcelona, Crítica, 2003 ; Pere BOSCH GIMPERA, *Etnología de la Península Ibérica*, nouv. éd. de Jordi CORTADELLA I MORRAL précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Urogoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (10), 2003 [1932], p. CV-CXXIV ; Arturo RUIZ RODRÍGUEZ, Alberto SÁNCHEZ et Juan Pedro BELLÓN RUIZ, *Los archivos de la arqueología ibérica: una arqueología para dos Españas*, Jaén, Universidad de Jaén, 2006, p. 35-65.

⁴³ La bibliographie est surabondante. Voir, pour l'approche théorique, Jean-Marc LUCE, « Introduction [dossier thématique : Identités ethniques dans le monde Grec Antique. Actes du Colloque international de Toulouse] », *Pallas. Revue d'études antiques*, 73, 2007, p. 9-23 ; Christel MÜLLER et Irad MALKIN, « Vingt ans d'ethnicité : bilan historiographique et application du concept aux études anciennes », dans Laurent CAPDETREY et Julien ZURBACH (éd.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux, Ausonius Éditions, De Boccard, coll. « Scripta Antiqua » (46), 2012, p. 25-37 ; Christel MÜLLER, « Introduction. La fin de l'ethnicité ? », *DHA*, Suppl. 10 [dossier thématique : Identité ethnique et culture matérielle dans le monde grec], 2014, p. 15-33. Sur la péninsule ibérique : Eduardo FERRER ALBELDA, « Los púnicos y la historiografía grecolatina », *SPAL. Revista de Prehistoria y Arqueología*, 5, 1996, p. 115-131 ; Domingo PLÁCIDO, « Les Ibères dans les textes anciens », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 51-57 ; Gonzalo CRUZ ANDREOTTI, « Iberia e iberos en las fuentes histórico-geográficas griegas: una propuesta de análisis », *Mainake*, 24, 2002, p. 153-180 ; Gonzalo CRUZ ANDREOTTI et Bartolomé MORA SERRANO (éd.), *Identidades étnicas – Identidades políticas en el mundo prerromano hispano*, Málaga, Servicio de Publicaciones e Intercambio Científico de la Universidad de Málaga, 2004 ; en part. Pierre MORET, « *Ethnos* ou ethnie ? Avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères », p. 31-62 ; Gonzalo CRUZ ANDREOTTI, « Una contribución a la etnógenesis ibérica desde la literatura antigua: a propósito de la geografía de Iberia y los iberos », dans José M.^a CANDAU MORÓN, Francisco Javier GONZÁLEZ PONCE et Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (éd.), *Historia y mito: el pasado legendario como fuente de autoridad*, Málaga, Centro de Ediciones de la Diputación de Málaga (CEDMA), 2004, p. 241-276 ; Gonzalo CRUZ ANDREOTTI, Patrick LE ROUX et Pierre MORET (éd.), *La invención de una geografía de la península Ibérica. I. La época republicana*, Madrid, Centro de Ediciones de la Diputación de Málaga, Casa de Velázquez, 2006 ; Pierre MORET, *Des noms à la carte. Figures antiques de l'Ibérie et de la Gaule*, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá, Editorial Universidad de Sevilla, coll. « Monografías de Gahia » (2), 2017 (synthèse des travaux de l'auteur sur la géographie et la cartographie antique). Bien que moins central pour notre propos, nous renvoyons également à Philippe BOISSINOT, « Sur la plage emmêlés : Celtes, Ligures, Grecs et Ibères dans la confrontation des textes et de l'archéologie », *MCV*, nouv. série, 35, 2, 2005, p. 13-43. Enfin, deux exemples concrets sous la forme d'études de cas : Aurelio PADILLA MONGE, « Algunas notas sobre la figura de Argantonio y sus elementos míticos », *AEA*, 87, 2014, p. 7-20, autour de la figure d'Arganthonios ; François DES BOSCS, Yann DEJUGNAT et Arthur HAUSHALTER (éd.), *Le détroit de Gibraltar (Antiquité - Moyen Âge). I. Représentations, perceptions, imaginaires*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (174), 2019, sur l'espace du détroit de Gibraltar.

trop rapidement culture matérielle, peuple, territoire et degré de civilisation. D'autre part, ces travaux ont rappelé que les données ethnographiques des textes littéraires ne peuvent être utilisées comme s'il s'agissait de sources primaires. Se référant à un lointain Extrême-Occident, elles mêlent informations véridiques et légendaires, représentations rationnelles et fantasmées. Dans tous les cas, elles tendent à simplifier la réalité et proposent une lecture ethnographique de la péninsule élaborée à partir des valeurs et du système de pensée gréco-romains répondant à leurs propres nécessités de compréhension du monde.

Pierre Paris n'a pas complètement éludé ces problèmes. Il les évoque dans l'avant-propos de l'*Essai*. Se plaçant du côté du lecteur, il formule en ces termes une critique que l'on pourrait lui adresser :

Ce nom d'Ibères, le seul à peu près qui figure dans le livre, il y semble appliqué à un même peuple, ayant une forte unité de race, de mœurs, de coutumes, de religion, d'art et d'industrie ; mais cela ne correspond vraiment à aucune réalité d'ethnographie ni de géographie historique. Il n'est que rarement fait de distinction [dans l'*Essai*] entre les peuplades si nombreuses pourtant et si diverse semble-t-il, qui, venues des pays les plus dispersés, s'établirent aux quatre points cardinaux de la péninsule. A-t-on le droit de confondre dans une même étude les œuvres trouvées chez les Lusitaniens et celles de la région tartessienne ? Le même chapitre peut-il légitimement grouper des sculptures découvertes aux bords du fleuve Tader [le Segura] ou du fleuve Betis [le Guadalquivir], celles de l'Extremadure et celles des *Citanias* du Minho, ou celles du cours de l'Èbre ? [I. VII]

Quelle réponse donne-t-il à cette question rhétorique ? Comment justifie-t-il son choix ? L'interprétation unitaire qu'il propose de la Protohistoire ibérique ne répond pas à une lecture politique. L'*Essai* étant le premier effort de synthèse visant à réunir l'ensemble des matériaux connus pour comprendre l'histoire de la péninsule avant la conquête romaine, le choix d'attribuer à un peuple ibère l'ensemble des vestiges matériels recueillis est avant tout lié à l'état de la recherche et ne répond à aucun dogmatisme. C'est une première étape nécessaire, mais provisoire, pour mettre de l'ordre dans un corpus varié et dispersé afin d'accéder à un premier niveau de compréhension. Les classifications plus fines viendront plus tard :

Jusqu'à plus ample informé, j'estime qu'il n'y a eu dans l'Espagne primitive qu'un art et qu'une industrie, que j'appelle ibériques, parce que ce mot est le plus compréhensif et le plus commode. Le jour viendra-t-il où, comme la Grèce artistique, l'Ibérie se séparera en provinces, où l'art ibérique se divisera en écoles, comme l'art grec ? Du moins, l'instant n'est pas venu encore d'entreprendre ce départ ; je n'hésiterai pas à le tenter, si un jour je juge le moment propice, et je souhaite qu'il ne faille pas attendre trop longtemps [I. VIII].

Du reste, la conception unitaire de Pierre Paris a quelque chose d'artificiel et le principal intéressé en est conscient. S'il constate « une unité certaine, indéniable » entre les œuvres produites sur l'ensemble de la péninsule, c'est avant tout parce qu'elles ont été soumises au même processus historique, passant de l'état barbare, d'« une grossièreté native », à une « routine sans progrès », avant que « l'influence des importations orientales et grecques » ne leur permette d'accéder à un degré plus élevé de civilisation : « Et cette influence a pénétré partout, plus ou moins vite sans doute, mais produisant les mêmes effets » [I. VIII]. Mais ce constat à peine posé, il reconnaît aussitôt une première distinction en opposant les régions du littoral méditerranéen, où la marque des contacts extérieurs est plus visible, aux

régions intérieures et atlantiques qui, du centre au nord-ouest, sont restées « dans un état stationnaire de rudesse barbare » [I. VIII, ou encore 162].

L'approche unitaire et essentialiste de Pierre Paris doit sans doute beaucoup à Hippolyte Taine pour qui « l'histoire au fond est un *problème de psychologie*⁴⁴ ». Lyne Therrien a souligné l'importance de son enseignement pour de nombreux historiens appartenant à la génération de Pierre Paris⁴⁵. Il vaut la peine, avant d'entrer dans l'*Essai*, de se souvenir de la théorie des *trois forces primordiales* – la race, le milieu, le moment – que pose Hippolyte Taine⁴⁶. Elle vise à comprendre l'origine et le développement de toute civilisation et à définir les lois qui régissent « les grandes révolutions et les formes générales de l'imagination humaine, mais encore les différences des écoles nationales, les variations incessantes des divers styles, et jusqu'aux caractères originaux de l'œuvre de chaque grand homme⁴⁷ ». Au sujet de la race, il explique :

Ce qu'on appelle *la race*, ce sont ces dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière, et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et dans la structure du corps. Elles varient selon les peuples. Il y a naturellement des variétés d'hommes, comme des variétés de taureaux et de chevaux, les unes braves et intelligentes, les autres timides et bornées, les unes capables de conceptions et de créations supérieures, les autres réduites aux idées et aux inventions rudimentaires, quelques-unes appropriées plus particulièrement à certaines œuvres et approvisionnées plus richement de certains instincts⁴⁸.

Comment ne pas songer aux aptitudes et aux caractères différents que Pierre Paris, et bien d'autres avec lui, attache aux Ibères, aux Grecs et aux Phéniciens ? Les premiers sont faits pour être éduqués, les seconds pour créer et féconder, les derniers pour transmettre – des « courtiers » dira Pierre Paris [I. 318]. « L'an dernier, au commencement du cours, [écrit Hippolyte Taine dans sa *Philosophie de l'art*] je vous ai exposé la loi générale selon laquelle se produisent en tout temps les œuvres d'art, la correspondance exacte et nécessaire que l'on rencontre toujours entre une œuvre et son milieu⁴⁹ ». Cette idée est au fondement même des travaux de ceux qui, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, révèlent, reconnaissent et explorent toute la diversité et la richesse des différentes écoles artistiques de la Méditerranée antique. Tel est le projet de l'*Essai* : étudier l'art et l'industrie qu'une *race*, celle des Ibères, a produit dans le *milieu* qui l'enveloppe, celui d'un Extrême-Occident situé

⁴⁴ Hippolyte TAINÉ, *Histoire de la littérature anglaise*, 2^e éd., 5 vol., Paris, Hachette et C^{ie}, 1866 [1864], p. XLV (vol. 1).

⁴⁵ Lyne THERRIEN, *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Format » (25), 1998, p. 106-107 ; cat. TAINÉ 18-03-1882; et, plus largement : Angèle KREMER-MARIETTI, « Sur l'esthétique de Taine », *Romantisme*, 32, 1981, p. 23-29 ; Nathalie RICHARD, « L'histoire comme problème de psychologie. Taine et la "psychologie du Jacobin" », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 20, 2002, p. 153-172 ; Étienne JOLLET, « L'histoire de l'art entre histoire et esthétique : le cas de Taine », dans Rolland RECHT, Philippe SÉNÉCHAL, Claire BARBILLON et François-René MARTIN (éd.), *Histoire de l'histoire de l'art en France au XIX^e siècle*, Paris, La documentation française, Collège de France, INHA, École du Louvre, 2008, p. 279-289.

⁴⁶ Hippolyte TAINÉ, *Histoire de la littérature anglaise*, ouvr. cité, p. XXIII-XXXI.

⁴⁷ Hippolyte TAINÉ, *Philosophie de l'art*, 5^e éd., 2 vol., Paris, Hachette et C^{ie}, 1890 [1865], p. 119-120 (vol. 1). Pour une application de ces théories à l'histoire de l'art antique, voir Hippolyte TAINÉ, *Philosophie de l'art en Grèce*, Paris, Germer Baillière, 1869.

⁴⁸ Hippolyte TAINÉ, *Histoire de la littérature anglaise*, ouvr. cité, p. XXIII-XXIV (vol. 1).

⁴⁹ Hippolyte TAINÉ, *Philosophie de l'art*, ouvr. cité, p. 125.

aux confins du monde connu des Anciens, et saisir leur devenir historique en fonction du *moment*, c'est-à-dire de « la vitesse acquise⁵⁰ ». Au sein de ce tableau, la géographie – n'oublions pas que Pierre Paris a été l'élève de Paul Vidal de la Blache – est appelée à jouer un rôle important chez un homme qui, nous l'avons constaté à de multiples reprises, est un voyageur infatigable profondément marqué par les paysages qu'il découvre :

L'Espagne, au cours de toute son histoire [écrivait-il en 1928], se montre comme un pays excessif ; ce mot se doit prendre dans le meilleur comme dans le pire des sens. À l'instar de leur sol, qui se tourmente en de sauvages sierras exagérées ou s'apaise en plaines trop monotone-ment vastes, et de leur climat, qui brûle ou glace, intempérant, les Espagnols de tous les temps se sont plu aux outrances ; surtout en art, et spécialement en peinture⁵¹.

4. — LE RAPPORT AUX TEXTES : UNE HISTOIRE DÉSINCARNÉE ET HORS DU TEMPS ?

La difficulté à proposer une lecture plus fine de l'organisation de l'espace péninsulaire au cours de la Protohistoire tient aussi au fait que Pierre Paris privilégie les sources archéologiques au détriment des sources littéraires. Le rapport qu'il établit entre elles le conduit à renoncer à l'écriture d'une « histoire politique et sociale des Ibères » [I. X] : les textes sont trop peu nombreux et ne sont pas suffisamment fiables. De fait, comme nous l'a signalé Pierre Moret, il est remarquable que les auteurs anciens soient aussi peu présents dans l'*Essai*. Il n'y a *a priori* aucun parti pris de méthode de la part de Pierre Paris. Il reconnaît que « la connaissance des événements politiques aussi bien que la connaissance de la civilisation est pour l'archéologue un secours puissant, dont il ne saurait se priver ». Les textes et les « monuments » s'éclairent mutuellement. Alors pourquoi en faire si peu de cas ? « Mon silence [explique-t-il] est l'effet d'une prudence systématique » [I. X]. Elle est liée à la spécificité du corpus relatif à la péninsule Ibérique. Tout en portant évidemment la marque de l'époque à laquelle elles sont formulées, ses observations ne sont ni sans fondement ni dépourvues d'une certaine actualité. Le principal problème tient au fait que les Ibères sont pour nous un peuple muet. Leur littérature, riche si l'on en croit Strabon⁵², ne nous est pas parvenue. Quant aux inscriptions paléohispaniques, il s'agit de textes « que de rares érudits peuvent lire, ou pour mieux dire épeler, mais que personne ne sait comprendre » ; il faut en

⁵⁰ Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, ouvr. cité, p. XXIX-XXX. Cette *vitesse acquise* est ainsi définie : « Quand le caractère national [la race] et les circonstances environnantes [le milieu] opèrent, ils n'opèrent point sur une table rase, mais une table où des empreintes sont déjà marquées. Selon qu'on prend la table à un *moment* ou à un autre, l'empreinte est différente ; et cela suffit pour que l'effet total soit différent ».

⁵¹ Pierre Paris, *La peinture espagnole*, ouvr. cité, p. 5.

⁵² STRABON III, 1, 6 : « Les Turdétans sont réputés les plus savants des Ibères. Ils connaissent l'écriture et possèdent encore, témoins de leur antique passé, des chroniques historiques, des poèmes et des lois en vers qu'il disent vieux de 6000 ans. Les autres peuples d'Ibérie se servent également de l'écriture, mais ils n'en ont pas unifié les signes ; en effet, leur langue même n'est pas unifiée et chaque peuple a la sienne propre » (trad. François LASSERRE, CUF, 1966) ; Σοφώτατοι δ' ἐξετάζονται τῶν Ἰβήρων οὗτοι, καὶ γραμματικῇ χρώνται, καὶ τῆς παλαιᾶς μνήμης ἔχουσι συγγράμματα καὶ ποιήματα καὶ νόμους ἐμμέτρους ἐξακισχίλιων ἐτῶν, ὥς φασιν· καὶ οἱ ἄλλοι δ' Ἰβήρες χρώνται γραμματικῇ, οὐ μὲν <δ'> ἰδέα, οὐδὲ γὰρ γλώττῃ <μι,ᾱ ἀλλί <δ'ῖα.

effet attendre 1922 pour que Manuel Gómez-Moreno déchiffre l'écriture ibérique⁵³. Nous sommes donc tributaires des sources gréco-latines :

Seule la littérature classique, celle des Grecs et des Romains, nous donne de rares et obscurs renseignements sur l'Espagne, je veux parler de l'Espagne avant la conquête romaine, et ces renseignements, pour la plupart, sont surtout géographiques. Les autres ont trait plus à la légende qu'à l'histoire ; ils nous apprennent plutôt quelle place l'Ibérie tenait dans l'imagination poétique et dans les traditions maritimes des Orientaux navigateurs, qu'ils ne nous renseignent sur des réalités [I. X-XI].

Ce sont là des propos lucides auxquels répondent, à plus d'un siècle de distance, ceux de Pierre Moret⁵⁴. On trouve, chez Pierre Paris, l'idée selon laquelle la plupart des informations transmises par les Anciens ne remontent pas au-delà de l'époque où la péninsule devint un lieu d'affrontement entre Rome et Carthage. Tardives, elles ne permettraient pas de comprendre ce qu'était l'organisation politique et sociale de l'Ibérie au cours de la Protohistoire. C'est sans doute la raison qui le pousse à accorder une attention particulière au témoignage d'Hérodote d'Héraclée qu'il paraphrase : « ne dit-il pas formellement, dans un passage qu'a conservé Étienne de Byzance, que les Ibères sont un même peuple [τὸ δὲ Ἰβηρικὸν γένος] sous des noms différents, une même race [γένος] divisée en plusieurs tribus [φύλα] ? » [I. VII]. Pour Pierre Paris, ce texte présente l'avantage d'être l'un des plus anciens qui nous soit parvenu puisqu'on le doit à un mythographe de la première moitié du IV^e siècle av. J.-C.⁵⁵. Son argument est toutefois biaisé : il ne cite que la première partie du fragment, celle qui lui permet de justifier la lecture qu'il propose. Or, si le texte dit que les Ibères sont une ethnie regroupant plusieurs tribus, la suite du passage ne permet pas d'affirmer que ce peuple occupait l'ensemble de la péninsule ; au contraire, Hérodote laisse entendre que les Ibères étaient installés dans la région du détroit de Gibraltar et le long du littoral méditerranéen et languedocien⁵⁶. Quoi qu'il en soit, sa perception des textes le conduit à privilégier les sources matérielles :

⁵³ Manuel GÓMEZ-MORENO, « De epigrafía ibérica. El plomo de Alcoy », *Revista española de filología*, 9, 1922, p. 341-366 ; ID., « Sobre los iberos y su lengua », dans *Homenaje a Menéndez Pidal*, vol. 3, Madrid, Imprenta de los sucesores de Hernando, 1925, p. 475-499 ; Javier de Hoz, « L'écriture ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 190-203.

⁵⁴ Pierre MORET, « *Ethnos* ou ethnie ? Avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères », art. cité, p. 43 : « L'ethnographie qui s'ébauche ainsi, entravée par les procédés littéraires de l'itinéraire géographique, se résume en fin de compte à une collection de vignettes flottantes, sans ancrage réel dans l'espace occidental, et bien sûr sans contenu culturel ou politique. Les peuples qu'elle nous fait apercevoir ne sont pas toujours des inventions, mais ils ne sont pratiquement d'aucune utilité pour l'historien du monde indigène ».

⁵⁵ Richard GOULET (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. III. D'Eccélos à Juvénal*, Paris, CNRS Éditions, 2000, p. 671-675.

⁵⁶ *F Gr Hist* 31, fr. 2a, p. 215-216 ; Robert L. FOWLER, *Early Greek Mythography. I. Texts*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 234 (Pierre Paris renvoie à l'édition publiée à Paris chez Firmin Didot, 1858, vol. 2, p. 34) : Τὸ δὲ Ἰβηρικὸν γένος τοῦτο, ὅπερ φημι οἰκεῖν τὰ παράλια τοῦ διάπλου, διώριστα ὀνόμασιν ἐν γένος ἐὼν κατὰ φύλα. Πρῶτον μὲν οἱ ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις οἰκοῦντες τὰ πρὸς δυσμέων Κύνητες ὀνομάζονται, ἀπ' ἐκείνων δὲ ἤδη πρὸς βορέαν ἰόντι Γλήτες, μετὰ δὲ Ταρτήσιοι, μετὰ δὲ Ἐλβυσίνιοι, μετὰ δὲ Μαστινηοί, μετὰ δὲ Κελκιανοί, ἔπειτα δὲ ἤδη ὁ Ῥοδανός ; « Cette nation ibérique qui habite, dis-je, les côtes du Détroit, est divisée en plusieurs tribus qui portent des noms différents, bien qu'il s'agisse d'une seule nation. Tout d'abord, ceux qui habitent à l'extrémité de la terre vers le couchant sont appelés les *Kunêtes* (à partir d'eux, en allant vers le nord, on trouve aussi les *Glêtes*), puis viennent les *Tartêsioi*, puis les *Elbusinioi*, puis les *Mastinoi*, puis les *Kelkianoï*, et ensuite [lacune] et enfin le Rhône » (trad. Pierre MORET 2017, p. 39).

Ce n'est donc qu'à la lueur de l'archéologie que l'on pourra tenter de pénétrer un peu avant dans l'intimité de ces peuples obscurs, et leur histoire ne pourra se constituer que lorsque l'archéologie aura pris conscience d'elle-même, lorsqu'elle sera sortie des bégaiements et des tâtonnements de son enfance [I. XIII].

Pierre Paris renverse ici la règle traditionnellement admise : ce n'est plus l'histoire qui permet de comprendre et de situer dans le temps les vestiges matériels exhumés mais l'archéologie ibérique qui permettra de contrôler la véracité des textes antiques. De là l'idée d'une archéologie susceptible de ressusciter le passé que l'on rencontre dans plusieurs de ses travaux : à Carmona, les fouilles conduites par George E. Bonsor et Juan Fernández López font renaître « tous les défunts familiers de la nécropole » romaine, des « morts [qui] revivent d'une vie désormais immortelle, celle que donnent la science et l'histoire ». À Numance, grâce à Adolf Schulten, c'est la cité tout entière qui sort « du linceul de terre et de cendre qui l'a cachée durant tant de siècles⁵⁷ ».

On ne peut cependant s'empêcher de voir dans cette profession de foi la tentative de justifier auprès du lecteur l'absence d'un réel travail d'inventaire des témoignages littéraires relatifs à l'Ibérie, un travail qui sera entrepris après la Grande Guerre par Adolf Schulten et Pere Bosch Gimpera dans le cadre des *Fontes Hispaniae Antiquae*⁵⁸. Par exemple, bien que Pierre Paris oppose une Ibérie de l'intérieur barbare à une Ibérie méditerranéenne plus policée, car ouverte aux influences extérieures, Polybe, qui était susceptible de lui fournir des éléments pour corroborer cette lecture ethnographique plus nuancée, n'est pas une seule fois cité, ni dans le premier, ni dans le deuxième volume de l'*Essai*⁵⁹. La même remarque peut être faite concernant Tite-Live⁶⁰. On s'explique mal la négligence de Pierre Paris envers les textes gréco-latins. Une étude attentive des sources littéraires et leur confrontation avec la documentation matérielle aurait requis de l'énergie et du temps : les conditions dans lesquelles il écrit l'*Essai* (la longue maladie de son épouse et sa mort prématurée) et la volonté de publier rapidement le produit de ses recherches ibériques pour s'imposer dans un nou-

⁵⁷ Pierre PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne. 1. Altamira, le Cerro de los Santos, Elche, Carmona, Osuna, Numance, Tarragone*, Paris, Ernest Leroux, 1910, p. 140-141, 209.

⁵⁸ Voir *supra*, chap. 8, § III. 1.

⁵⁹ Pierre MORET, « Sobre la polisemia de los nombres íber e Iberia en Polibio », dans Juan SANTOS YANGUAS et Elena TORREGARAY PAGOLA (éd.), *Polibio y la Península Ibérica*, Vitoria-Gasteiz, Universidad del País Vasco, coll. « Revisiones de Historia Antigua » (4), 2003, p. 279-306 ; ID., *Des noms à la carte. Figures antiques de l'Ibérie et de la Gaule*, ouvr. cité, p. 183-203. Voir en part. POLYBE III, 37, 10-11 : « Le reste de l'Europe qui, à partir des montagnes susdites [les Pyrénées] confine au couchant et aux Stèles d'Héraclès, est entouré par Notre mer et par la mer Extérieure ; la partie qui s'étend le long de Notre mer jusqu'aux Stèles d'Héraclès s'appelle Ibérie ; celle qui s'étend le long de la mer Extérieure, dite Grande mer, ne porte pas de dénomination commune, parce qu'elle n'a été explorée que récemment ; l'ensemble est habité par des peuples barbares très nombreux, sur lesquels, plus tard, nous ferons un exposé détaillé » (trad. Éric FOU-LON, CUF, 2004) ; Τὸ δὲ λοιπὸν μέρος τῆς Εὐρώπης ἀπὸ τῶν προειρημένων ὁρῶν τὸ συνάπτον πρὸς τε τὰς δύοσις καὶ πρὸς Ἡρακλείους στήλας περιέχεται μὲν ὑπὸ τε τῆς καθ' ἡμᾶς καὶ τῆς ἔξω θαλάττης, καλεῖται δὲ τὸ μὲν παρὰ τὴν καθ' ἡμᾶς παρῆκον ἕως Ἡρακλείων στήλων Ἰβηρία, τὸ δὲ παρὰ τὴν ἔξω καὶ μεγάλην προσαγορευομένην κοινὴν μὲν ὀνομασίαν οὐκ ἔχει διὰ τὸ προσφάτως κατωπεῦσθαι, κατοικεῖται δὲ πᾶν ὑπὸ βαρβάρων ἔθνων καὶ πολυανθρώπων, ὑπὲρ ὧν ἡμεῖς μετὰ ταῦτα τὸν κατὰ μέρος λόγον ἀποδώσομεν.

⁶⁰ TITE-LIVE XXI, 60, 4, au sujet de l'attitude de Cn. Cornélius Scipion qui a débarqué en Espagne avec une armée au début de la Deuxième Guerre punique (218 av. J.-C.) et a entrepris de renouveler des alliances ou d'en conclure de nouvelles : « De là, sa réputation de clémence se révéla efficace non seulement chez les peuples de la côte, mais à l'intérieur, et, dans les montagnes, auprès des nations déjà plus farouches » (trad. Paul JAL, CUF, 1988) ; *Inde conciliata clementiae fama non ad maritimos modo populos sed in mediterraneis quoque ac montanis ad ferociore iam gentes ualuit*.

veau champ d'études pourraient expliquer que Pierre Paris n'ait pas souhaité ouvrir un aussi vaste chantier. Si Salomon Reinach se contente de relever son choix sur un ton neutre, Edmond Pottier voit dans « le silence sur tout ce qui concerne l'histoire politique et sociale des Ibères » l'une des principales failles de l'*Essai* : « L'histoire de l'art, sans l'histoire elle-même, me paraît très incomplète, et c'est le grand reproche que je ferais à beaucoup d'archéologues : séparer soigneusement la société et l'art, c'est montrer un bel habit et personne dedans⁶¹ ».

La mise à l'écart des sources littéraires ne conduit pas simplement Pierre Paris à produire une histoire désincarnée de l'art des Ibères. Celle-ci est également hors du temps ou, plus exactement, suspendue dans un temps incertain, d'autant plus indéterminé que la plupart des documents de son corpus sont dépourvus d'un contexte archéologique précis. En s'abstenant de dresser un tableau de l'histoire de la péninsule Ibérique antérieure à son incorporation dans le monde romain, telle que les textes gréco-latins nous la donne à voir, Pierre Paris ne renonce pas simplement à l'étude de leur histoire politique, sociale et militaire ou à celle des relations nouées entre les Ibères et leurs partenaires méditerranéens, que ce soit dans le contexte de la colonisation phénicienne et grecque ou dans celui des affrontements entre Carthaginois et Romains au cours de la Deuxième Guerre punique. Il se prive aussi de toute une série d'informations qui auraient pu lui fournir des cadres chronologiques, certes flottants et parfois douteux, mais susceptibles de l'aider à organiser les matériaux rassemblés dans l'*Essai*. Ce problème avec la chronologie n'est du reste pas une nouveauté : nous l'avons plusieurs fois rencontré dans les travaux de l'helléniste, que ce soit dans les fouilles conduites à Élatée ou dans les études relatives à la sculpture grecque. Mais dans le dossier relatif à la Protohistoire ibérique, il prend une ampleur particulière qui place le lecteur dans une incertitude permanente dès lors qu'il tente de saisir les indications implicites et souvent confuses données par Pierre Paris. Le cadre chronologique qu'il définit est en effet des plus larges. En amont, il débute avec « la naissance des premières cités, au sens élevé du mot » – entendons celui que lui donne Numa Denis Fustel de Coulanges d'association de plusieurs tribus⁶² – ; en aval, il se referme avec la conquête romaine. Il couvre donc l'ensemble de la Protohistoire (le terme est utilisé), ce que Pierre Paris appelle « la période ibérique » [I. 2] :

À quel moment commence cette étude ? À l'heure incertaine où les habitants de la Péninsule deviennent capables de tailler la pierre en forme d'animaux ou d'hommes, de décorer l'argile, de fondre le bronze en simulacre de divinités ou en figurines votives, de forger des poignards et des épées de fer, de marteler des bijoux d'argent et d'or et d'y graver des dessins plus ou moins géométriques. D'autres diront avec plus de précision dans quel siècle exactement ces arts rudimentaires ont pris naissance, et quand à la préhistoire a succédé la protohistoire. Pour moi, actuellement, je crois bon de m'abstenir. [...] Établir une chronologie rigoureuse des monuments figurés de l'Ibérie me paraît nécessaire ; mais il faut laisser mûrir le fruit avant de le cueillir [I. VIII-IX].

⁶¹ Edmond POTTIER, « [CR] L'art antique en Espagne. Pierre Paris, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Bordeaux. *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. 2 vol. in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1903-1904 », art. cité, p. 586.

⁶² Numa Denis FUSTEL DE COULANGES, *La cité antique*, préface de François HARTOG, introduction de Bruno KARSENTI, Paris, Flammarion, coll. « Champs classiques », 1984 [1864], p. 184.

Faut-il voir dans ces propos un renoncement à l'histoire ? Pas tout à fait dans la mesure où Pierre Paris s'efforce d'« échelonner dans la durée des temps les diverses œuvres » qu'il étudie [I. VIII]. Il se limite donc à proposer une chronologie relative fondée avant tout sur une analyse stylistique des pièces de son corpus : « Si j'ai réussi, lorsqu'il y avait lieu, à reconstituer les différentes étapes de changement et de progrès de l'architecture, de la sculpture, de la céramique des Ibères, je croirai avoir rempli le plus important de la tâche que je me suis tracée, même si je ne propose aucune date en chiffres » [I. IX].

II. — ENTRE LES « DEUX BORDS DU GRAND LAC MÉDITERRANÉEN » UN ESPACE DE TOUS LES POSSIBLES

En fin de compte, si la question chronologique suscite rapidement de vives discussions, nous y reviendrons, le caractère unitaire ou pluriel des mondes ibériques dans l'Antiquité ne fait pas vraiment l'objet d'un débat en ce début de XX^e siècle. En revanche, la question des influences reçues et des origines de l'art en Ibérie est au cœur de tous les travaux. Aux côtés des Ibères, les Mycéniens, les Phéniciens, les Grecs et les Puniques sont les principaux acteurs d'une histoire qui s'écrit *ex oriente lux*⁶³. Le défi que se propose de relever Pierre Paris consiste donc à donner une vision d'ensemble et une première définition synthétique d'une nouvelle culture de l'Antiquité tout en l'inscrivant dans un contexte méditerranéen. La digression qui va suivre semblera nous entraîner bien loin de notre sujet. En réalité, les débats dont il va être question constituent la toile de fond et l'univers mental dans lequel les premières interprétations de Pierre Paris prennent forme, qu'il s'agisse de la filiation mycénienne qu'il établit pour la sculpture et la céramique ibériques ou de l'usage qu'il fait du qualificatif « gréco-phénicien » pour caractériser la sculpture des Ibères.

1. — LA REDÉCOUVERTE DE LA PRÉHISTOIRE DE L'ORIENT MÉDITERRANÉEN

Les recherches de Pierre Paris se déroulent en effet dans un contexte scientifique mouvant qui révèle peu à peu toute la richesse et la complexité des mondes méditerranéens an-

⁶³ Il faudra attendre la deuxième moitié du XX^e siècle pour que d'autres modèles soient convoqués (les Étrusques en particulier), avant que ne s'impose la thèse d'une nécessaire lecture interne de l'art ibérique. Voir en particulier Enrique A. LLOBREGAT CONESA, « La escultura ibérica en piedra en el País Valenciano. Bases para un estudio crítico contemporáneo del arte ibérico », *Archivo de Arte Valenciano*, 37, 1966, p. 145-160 ; ID., « Iberia y Etruria: notas para una revisión de las relaciones », *Lucentum*, 1, 1982, p. 71-91 ; ID., « La sculpture du Levant ibérique et ses modèles iconographiques », *REA*, 89, 3, 1987, p. 359-364 ; Ricardo OLMOS, « Iconografía griega, iconografía ibérica: una aproximación metodológica », art. cité ; ID., « Los conceptos de arcaísmo en el mundo ibérico: ¿una cuestión cronológica o ideológica? », art. cité ; ID., « Algunos problemas historiográficos de la cerámica e iconografía ibéricas: de los pioneros a 1950 », *Revista de Estudios Ibéricos*, 1, 1994, p. 311-333 ; Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD (éd.), *Formes archaïques et arts ibériques*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (59), 1996 ; ID., « Sculpture préromaine de la péninsule Ibérique », art. cité, p. 275-276 ; José M.^a BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, « Historiografía de la Dama de Elche. Sus prototipos de fuera de Hispania », *Lucentum*, 23-24, 2004-2005, p. 61-88 ; Trinidad TORTOSA ROCAMORA, *Los estilos y grupos pictóricos de la cerámica ibérica figurada en la Contestania*, Mérida, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (38), 2006.

tiques, en même temps qu'il donne au passé une épaisseur temporelle que l'on n'aurait jamais soupçonnée à peine quelques décennies plus tôt⁶⁴. Ces avancées reposent d'abord sur les nouvelles données obtenues grâce aux fouilles archéologiques, sur une relecture des sources écrites auxquelles elles sont confrontées, mais on les doit aussi aux intuitions et à l'imagination créatrice d'une poignée de savants.

Ce contexte scientifique élargi est suffisamment connu pour nous dispenser d'un long développement. Rappelons simplement que les années 1870-1900 sont celles de la redécouverte des civilisations préhelléniques, de l'art égéen et orientalisant, de l'archaïsme, en particulier de cette civilisation mycénienne dans laquelle, à la suite des travaux d'Heinrich Schliemann (1822-1890), on pense avoir retrouvé, dans un premier temps du moins, les traces de la réalité matérielle du monde décrit par Homère :

entre les données de cette espèce que renferment l'Iliade et l'Odyssée d'une part, et de l'autre les résultats des dernières fouilles, il y a pleine concordance. Le passé qui projette son reflet sur les tableaux de l'épopée se caractérise par des traits que nous retrouvons dans ce monde préhomérique, qui, réveillé par la voix de Schliemann, s'est levé de la tombe où il dormait⁶⁵.

Le produit des fouilles d'Heinrich Schliemann à Hissarlik (1870), Mycènes (1874), Orchomène (1880) ou Tirynthe (1884) est rapidement connu en France, que ce soit à travers les comptes rendus qu'en font les académiciens des Inscriptions et Belles-Lettres ou grâce aux traductions⁶⁶. En revanche, il faut attendre les années 1890 pour être en mesure de situer les Mycéniens dans le temps. Fondés sur la méthode du *cross dating*, les travaux de William M. Flinders Petrie (1853-1942) permettent de donner à l'histoire grecque des « bases égyptiennes » en retrouvant de la céramique mycénienne dans des contextes égyptiens parfaitement datés. Les Mycéniens trouvent alors leur place à l'époque de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie (Nouvel Empire), soit entre le XV^e et le XII^e siècles avant notre ère⁶⁷. Mais, comme le relève l'égyptologue anglais, « The civilization of Mykenae was no sudden apparition; it must have had centuries of preparation; and we now turn to what came before it », trouvant « some reasons for looking to a rise of European civilization before 2000 B.C.⁶⁸ ». En 1896,

⁶⁴ William A. McDONALD et Carol G. THOMAS, *Progress into the Past. The Rediscovery of Mycenaean Civilization*, 2^e éd., Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, 1990 [1967] ; Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 267-367 ; Pierre DEMARGNE, *Naissance de l'art grec*, Paris, Gallimard, coll. « L'Univers des formes », 2007 [1974], p. 31-59.

⁶⁵ Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. VI. La Grèce primitive. L'art mycénien*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1894, p. 986 ; voir également Wolfgang HELBIG, *L'épopée homérique expliquée par les monuments*, trad. par Florian TRAWINSKI, avec une introduction de Maxime COLLIGNON, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1894 [1884].

⁶⁶ Heinrich SCHLIEMANN, *Atlas des antiquités troyennes*, Paris, Maisonneuve et C^{ie}, 1874 ; ID., *Mycènes. Récit des recherches et découvertes faites à Mycènes et à Tirynthe*, trad. par Jules GIRARDIN, Paris, Hachette, 1879 ; ID., *Tirynthe. Le palais préhistorique des rois de Tirynthe*, Paris, C. Reinwald, 1885 ; ID., *Ilios. Ville et pays des Troyens. Résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade de 1871 à 1882*, trad. par Mme É. EGGER, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1885 [1880].

⁶⁷ William Matthew FLINDERS PETRIE, « The Egyptian Bases of Greek History », *JHS*, 11, 1890, p. 271-277 ; Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. VI. La Grèce primitive. L'art mycénien*, ouvr. cité, p. 1004-1006 ; Christos TSOUNTAS et James Irving MANATT, *The Mycenaean Age. A Study of the Monuments and Culture of Pre-Homeric Greece*, with an introduction by Dr. DÖRPFELD, London, MacMillan and Co., 1897, p. 317-320.

⁶⁸ William Matthew FLINDERS PETRIE, « The Egyptian Bases of Greek History », art. cité, p. 275, 277.

dans son *Catalogue des vases antiques de terre cuite*, Edmond Pottier se fait l'écho des récents acquis d'une science en plein développement et qui ne cesse de repousser les limites de la naissance de l'histoire : « Il y a trente ans, on n'avait aucune idée de la Grèce avant l'an 1000. Il y a quinze ans, on avait déjà conquis cinq ou six siècles sur le passé. Aujourd'hui nous reportons de dix à quinze siècles en arrière les bornes du domaine qu'il nous est permis d'explorer⁶⁹ ». En 1900, l'ouverture de la fouille de Cnossos par Arthur J. Evans ouvre la voie à la découverte de la civilisation crétoise, faisant ainsi reculer un peu plus les origines de la préhistoire hellénique jusqu'au début du III^e millénaire avant notre ère. En 1902, Salomon Reinach conclut un article sur *La Crète avant l'histoire* en ces termes :

les fouilles de M. Evans sont, dans l'histoire de l'archéologie, un événement capital ; elles nous révèlent une civilisation encore plus riche et plus avancée que celle dont les découvertes de Schliemann nous avaient instruits ; elle [sic] portent le coup de grâce à toutes les théories qui attribuent aux Phéniciens une part prépondérante dans les très vieilles civilisations de l'Archipel ; mais peut-on dire qu'elles résolvent définitivement le problème des origines mycéniennes ? J'ai déjà dit que je demande la permission d'en douter⁷⁰.

2. — LA QUESTION PHÉNICIENNE

La remarque de Salomon Reinach laisse entrevoir l'intensité des débats relatifs à la part qui revient à l'Orient et à l'Occident dans la naissance des premières civilisations de l'Europe, ou dans ce que l'on considère alors comme tel. Les prises de position, aux accents polémiques, se cristallisent autour de deux enjeux : quel rôle faut-il attribuer aux Phéniciens dans l'émergence de la culture mycénienne ? À partir de quel moment ont-ils commencé à sillonner la Méditerranée jusqu'à parvenir en Extrême-Occident⁷¹ ? Un bref excursus relatif à une question de vocabulaire s'impose. On désigne habituellement comme Phéniciens les habitants des royaumes de la région syro-palestinienne dont la civilisation s'étend des années 1200 av. J.-C. (invasion des Peuples de la Mer) jusqu'à la conquête de ces territoires par Alexandre le Grand en 332 av. J.-C. Ils sont donc postérieurs aux Mycéniens. Or, autour de 1900, le terme *Phénicien* n'a pas encore pris le sens restreint qui est désormais le sien ; il est encore couramment employé pour désigner les populations du Levant proche-oriental de l'Âge du Bronze appartenant à un ensemble ethnique plus large, celui des Cananéens. En 1885, Georges Perrot peut écrire que

⁶⁹ Edmond POTTIER, *Catalogue des vases antiques de terre cuite. Première partie. Les origines*, Paris, Librairies-Imprimeries Réunies, 1896, p. 40.

⁷⁰ Salomon REINACH, « La Crète avant l'histoire et les fouilles de M. A. Evans à Cnosse », *L'Anthropologie*, 13, 1, 1902, p. 39.

⁷¹ Un aperçu de l'histoire des études phénico-puniques dans Michel GRAS, Pierre ROUILLARD et Javier TEIXIDOR, *L'univers phénicien*, Paris, Les Éditions Arthaud, 1989, p. 11-24 ; voir également Martin BERNAL, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique. 1. L'invention de la Grèce antique (1785-1985)*, ouvr. cité, p. 409-478 ; Josephine CRAWLEY QUINN, *À la recherche des Phéniciens*, trad. par Philippe PIGNARRE, préface de Corinne BONNET, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Hors collection Sciences Humaines », 2019 [2018]. L'évolution des débats relatifs au cas chypriote est particulièrement intéressants en raison de la position de l'île au carrefour entre les mondes égéen, anatolien, syrien et égyptien : Lucie BONATO, « Chypre, Cyprus, Zypern, Cipro, Cyprien, Κύπρος... Les voyageurs européens à Chypre au XIX^e siècle », *Cahiers du Centre d'études chypriotes*, 42, 2012, p. 25-86 ; Anna CANNAVO, « Chypre dans les études historiques des XIX^e et XX^e siècles. Découverte de l'antique, construction du passé », *Cahiers du Centre d'études chypriotes*, 42, 2012, p. 423-457.

Selon toute vraisemblance, c'est vers le vingtième siècle avant notre ère, plutôt avant qu'après, que parurent en Syrie les Phéniciens ; avec les Grecs, nous appellerons ainsi les tribus qui se fixèrent sur la côte, au pied du Liban, tandis que d'autres peuples, leurs parents plus ou moins proches, occupaient l'intérieur des terres, ainsi que le sud et le nord de cette région. [...] C'est à l'époque de la XVIII^e dynastie, vers 1600 ou 1700 ans avant notre ère, que les documents égyptiens font pour la première fois mention des cités phéniciennes⁷².

Au demeurant, cet usage extensif du terme n'a pas complètement disparu. Il tient au fait que la culture phénicienne prend sa source dans le III^e millénaire et qu'il n'y a en réalité aucune rupture brutale entre l'Âge du Bronze (l'époque des Cananéens) et l'Âge du Fer en Phénicie⁷³. Rappelons d'autre part qu'à l'époque du Bronze Final (1550-1200 av. J.-C.), les cités d'Ougarit, Byblos, Tyr ou Sidon sont intégrées aux circuits commerciaux méditerranéens et maintiennent des contacts avec l'Égypte, le monde mycénien, Chypre, la Mésopotamie et l'Extrême-Occident⁷⁴.

Autour de 1900, Salomon Reinach est l'un des pourfendeurs des Phéniciens, appelant à « la réaction contre le "mirage oriental" » et à « la revendication des droits de l'Europe contre les prétentions de l'Asie dans l'œuvre obscure des premières civilisations »⁷⁵. Julius Beloch (1854-1929) considère quant à lui que les sources sont trop imprécises pour conclure que les Phéniciens parcouraient déjà la mer Égée aux alentours du XV^e siècle avant notre ère. Que l'on envisage les produits de leur art trouvés sur le sol grec ou leurs voyages commerciaux réguliers en Méditerranée, on ne peut, selon lui, remonter au-delà du VII^e siècle av. J.-C. Pour l'historien allemand, il est donc clair que l'expansion du monde phénicien est nettement postérieure aux Mycéniens⁷⁶. En 1897, Christos Tsountas et James Irving Manatt réduisent la part de l'Orient à la portion congrue⁷⁷. Leur monde mycénien est avant tout européen et grec (« a distinct and homogeneous civilization ; « its substantially indigenous and Hellenic character », p. 10-11), tandis que sous leur plume la guerre que donne à voir l'*Iliade* prend les allures d'un véritable choc des civilisations (p. 356-360)⁷⁸.

⁷² Georges PERROT et Charles CHAPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. III. Phénicie, Cypré*, Paris, Hachette, 1885, p. 12-13, 16.

⁷³ Corinne Bonnet, dans une étude récente sur la religion des Phéniciens, précise que son enquête, tout en privilégiant les sources du I^{er} millénaire, n'a pas négligé « les précieuses données des époques antérieures où existait une civilisation que l'on aurait bien du mal à ne pas appeler "phénicienne" » : Corinne BONNET et Herbert NIEHR, *La religion des Phéniciens et des Araméens. Dans le contexte de l'Ancien Testament*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le monde de la Bible » (66), 2014, p. 23.

⁷⁴ Véronique KRINGS (éd.), *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*, Leiden, New York, Köln, E. J. Brill, coll. « Handbuch der Orientalistik. Erste Abteilung, Nahe und der Mittlere Osten » (20), 1995, p. 1-4, 252-260, 553-550 ; M.^a Eugenia AUBET, *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, 3^e éd., Barcelona, Bellaterra, coll. « Bellaterra Arqueología », 2009 [1987], p. 17-49.

⁷⁵ Salomon REINACH, « Le mirage oriental », *L'Anthropologie*, 4, 1893, p. 541 ; voir également p. 578.

⁷⁶ Julius BELOCH, « Die Phoeniker am aegaeischen Meer », *Rheinisches Museum für Philologie*, 49, 1894, p. 111-132. Voir Corinne BONNET, « Julius Beloch et la question phénicienne », *Incidenza dell'antico. Dialoghi di storia greca*, 16, 2018, p. 169-189.

⁷⁷ Christos TSOUNTAS et James Irving MANATT, *The Mycenaean Age. A Study of the Monuments and Culture of Pre-Homeric Greece*, ouvr. cité. À propos de l'influence de l'Orient, les auteurs précisent : « by the term we mean chiefly Egypt and the countries of the Semitic world, Syria, Babylonia and their neighbors » (p. 230).

⁷⁸ Tous ces travaux s'inscrivent dans le moment historiographique que Martin BERNAL, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique. 1. L'invention de la Grèce antique (1785-1985)*, ouvr. cité, p. 443-478 a caractérisé comme « La solution finale du problème phénicien (1885-1945) ».

Pour autant, il n'y a pas de consensus autour de ces questions. En 1894, la position d'Edmond Pottier se veut plus nuancée : « Les théories archéologiques [écrit-il] ressemblent aux plateaux d'une balance qui, sans cesse oscillant d'un côté et de l'autre, ne permettent pas au fléau de s'arrêter au point central⁷⁹ ». Acceptant l'existence d'une navigation phénicienne en Méditerranée dès le XVI^e siècle avant notre ère, il se demande : « De quoi étaient capables les orfèvres phéniciens entre le XV^e et le XII^e siècles, au temps de la grande floraison mycénienne ? C'est ce que nous ne savons pas aujourd'hui, et ce qu'on saura peut-être un jour » (p. 131). Il se range du côté des « phénicomanes⁸⁰ » modérés puisqu'il ne renonce pas à l'idée d'une supériorité des ancêtres des Grecs :

En résumé, j'ai l'impression, en face des trouvailles mycéniennes, d'un ensemble qui n'est nullement homogène, d'une civilisation composée de deux éléments bien distincts : d'un côté, une barbarie intelligente et laborieuse, s'essayant avec gaucherie à imiter de très beaux modèles [le monde « grec », mycénien proprement dit] ; de l'autre, un art exotique, raffiné, parfaitement outillé et maître de ses procédés [celui du monde oriental, donc des produits importés]. Et si la comparaison est tout à l'avantage de ce dernier, en ce qui concerne l'exécution, il n'en est pas moins vrai que par son ambition généreuse, par l'ardeur de bien faire, l'œuvre barbare dépasse de toute la portée de son effort l'œuvre exotique ; car elle voit plus grand, elle vise plus haut, elle fait de la grande décoration, de la vraie sculpture et de la vraie peinture ; elle réalise déjà le grand art, tandis que l'autre reste enfermée dans un domaine industriel qui ne sera jamais que secondaire [p. 128].

Georges Perrot se rattache aussi à cette voie moyenne mais il est encore plus prudent :

Ce génie [des Grecs] a sans doute été aidé, dans ses premiers efforts [à l'époque mycénienne], par des modèles que lui envoyaient l'Égypte et la Phénicie ; mais, si ces suggestions ont facilité ses progrès, c'est bien de son propre fonds qu'il a tiré un art qui, malgré l'apparente étrangeté de ses formes et le caractère un peu barbare du luxe qu'il déploie, peut être considéré comme le premier chapitre ou plutôt comme la préface de l'art grec classique⁸¹.

Au même moment, Wolfgang Helbig (1839-1915) voit dans les Phéniciens les propagateurs des « premiers germes de la civilisation des côtes de Chanaan jusqu'aux Colonnes d'Hercule ». Reste le hiatus chronologique :

Demandons-nous maintenant si l'art figuré « mycénien » peut être rattaché au phénicien, tel que nous le connaissons dès le VII^e siècle. C'est une question bien difficile à traiter, car il existe entre les deux arts une lacune d'au moins trois siècles. Cependant, on remarque entre eux certains points de contact qui permettent de les attribuer tous les deux au développement artistique du même peuple et de reconnaître dans l'art « mycénien » une phase plus ancienne, dans l'art phénicien une phase plus récente de ce même développement. [...] Comme l'art « mycénien » remonte au II^e millénaire av. J.-C., il représenterait, d'après ma théorie, l'art phénicien de l'époque où Sidon prédominait parmi les villes situées sur les côtes de Chanaan⁸².

⁷⁹ Edmond POTTIER, « L'orfèvrerie mycénienne (à propos d'un vase du Dipylon) », *REG*, 7, 26, 1894, p. 127.

⁸⁰ L'expression est de Salomon REINACH, « Le mirage oriental », art. cité, p. 711.

⁸¹ Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. VI. La Grèce primitive. L'art mycénien*, ouvr. cité, p. 1009.

⁸² Wolfgang HELBIG, « Sur la question mycénienne », *Mémoires de l'Institut national de France*, 35, 2, 1896, p. 328, 336, 373.

Ainsi, avec Wolfgang Helbig, les Mycéniens sont, d'une certaine façon, phénicisés. À l'évidence, le fléau de la balance avait encore bien du mal à trouver un point d'équilibre.

Il est impossible d'évoquer la question phénicienne autour de 1900 sans faire référence à l'œuvre de Victor Bérard (1864-1931). Sans complètement se départir de l'idée d'une supériorité intrinsèque des Grecs, il est assurément l'un des savants les plus phénicomanes. Ses conclusions reposent sur une méthode originale qui allie la toponymie et la topologie⁸³. En 1894, la publication de sa thèse sur l'origine des cultes en Arcadie lui permet de dénoncer le « fanatisme grec » et « la superstition de la Grèce ». Il défend ainsi l'idée selon laquelle la religion grecque aurait puisé dans un fond phénicien et que « la civilisation matérielle [serait] venue de Phénicie et d'Égypte⁸⁴ ». Très vite, Victor Bérard développe cette ligne en dessinant les contours d'une « thalassocratie phénicienne » en Méditerranée, antérieure à toutes les autres⁸⁵. « Avant la Méditerranée hellénique [écrit-il], il y a eu une Méditerranée phénicienne, et les Grecs n'ont fait que remplacer les marins de Tyr et de Sidon ». Ses conclusions sont les suivantes : les Phéniciens furent très tôt présents sur l'ensemble du bassin méditerranéen ; cette présence, avant tout motivée par des objectifs commerciaux, n'avait rien de temporaire mais reposait au contraire sur « une foule de stations permanentes » ; enfin, leur influence ne se limita pas aux côtes mais pénétra à l'intérieur des terres puisque les navigations phéniciennes trouvèrent un complément dans « les caravanes terrestres qui les prolongeaient⁸⁶ ». Les recherches ultérieures qu'entreprend Victor Bérard autour des textes homériques découlent de ces premiers travaux. *Les Phéniciens et l'Odyssée* paraissent en deux volumes en 1902 et 1903. Deux idées-forces sous-tendent cette étude. Elles sont développées, à la fin du volume 2, dans le « Livre douzième. La composition de l'Odyssée » qui fait office de synthèse⁸⁷ : 1. fins connaisseurs d'un espace méditerranéen qu'ils parcouraient depuis l'Âge du Bronze, les Phéniciens seraient les auteurs de périple ou d'instructions nautiques dans lesquels Homère aurait puisé. Victor Bérard s'appuyait ici sur Strabon⁸⁸. 2. Par conséquent, l'Odyssée renfermerait des informations géographiques ; une

⁸³ Sophie BASCH (éd.), *Portraits de Victor Bérard. Actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (6), 2015 ; en part. Corinne BONNET, « Homère "auditeur et disciple des sciences phéniciennes". Victor Bérard et la Méditerranée en partage », p. 61-78.

⁸⁴ Victor BÉRARD, *De l'origine des cultes arcadiens. Essai de méthode en mythologie grecque*, Paris, Thorin & Fils, coll. « BEFAR » (67), 1894, p. 7, 14, 27.

⁸⁵ Victor BÉRARD, « La Méditerranée phénicienne », art. cité ; Id., « La Méditerranée phénicienne », *Annales de géographie*, 4, 17, 1895, p. 414-431 ; Id., « La Méditerranée phénicienne (Suite et fin) », *Annales de géographie*, 5, 21, 1896, p. 257-276.

⁸⁶ Victor BÉRARD, « La Méditerranée phénicienne (Suite et fin) », art. cité, p. 275-276.

⁸⁷ Victor BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, 2 vol., Paris, Armand Colin, 1902-1903, p. 543-608 (vol. 2).

⁸⁸ STRABON III, 2, 13-14 : « Le poète, donc, ayant eu connaissance de toutes les expéditions guerrières qui avaient atteint les dernières terres de l'Ibérie, apprit aussi la richesse de celle-ci et leurs autres vertus – les Phéniciens en apportaient la révélation – et conçut l'idée d'y placer par fiction le séjour des âmes pieuses et ces Champs Élysées où Protée prédit qu'un jour s'établira Ménélas [...]. D'autre part, je le répète, ceux qui révélèrent l'existence de ces contrées, ce sont les Phéniciens. Ils s'emparèrent de la meilleure partie de l'Ibérie et de la Libye avant l'époque d'Homère et demeurèrent les maîtres de ces pays jusqu'à ce que les Romains ruinent leur hégémonie » (trad. François LASSERRE, CUF, 1966) ; Ὁ τοίνυν ποιητὴς τὰς τοσαύτας στρατείας ἐπὶ τὰ ἔσχατα τῆς Ἰβηρίας ἱστορικῶς, πυνθανόμενος δὲ καὶ πλοῦτον καὶ τὰς ἄλλας ἀρετὰς (οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο), ἐνταῦθα τὸν τῶν εὐσεβῶν ἔπλασε χώρον καὶ τὸ Ἥλυσιον πεδῖον, οὗ φησιν ὁ Πρωτεύς ἀποικῆσιν τὸν Μενέλαον. [...] Τοὺς δὲ Φοίνικας λέγω μηνυτάς· καὶ τῆς Ἰβηρίας καὶ τῆς Λιβύης τὴν ἀρίστην οὗτοι κατέσχον πρὸ τῆς ἡλικίας τῆς Ὀμήρου καὶ διετέλεσαν κύριοι τῶν τόπων ὄντες, μέχρι οὗ Ῥωμαῖοι κατέλυσαν αὐτῶν τὴν ἡγεμονίαν.

enquête minutieuse devrait permettre d'identifier précisément les espaces et les lieux du poème, rendant possible leur localisation dans la Méditerranée de notre temps. Par exemple, Victor Bérard situe Ogygie, l'île de Calypso, sur un îlot du détroit de Gibraltar, l'île Perejil⁸⁹. Datant l'écriture du poème vers le milieu du IX^e siècle av. J.-C., il y voit le reflet d'une culture matérielle qui prendrait sa source aux alentours du XII^e siècle et atteindrait son plein développement aux XI^e et X^e siècles, rejoignant ici les conclusions de Christos Tsountas et James Irving Manatt⁹⁰.

Signalons enfin qu'en 1897, l'égyptologue Gaston Maspero (1846-1916), dans le deuxième volume de son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, présente, lui aussi, les Phéniciens sous les traits d'intrépides marins partis très tôt à la conquête de l'Orient puis de l'Occident méditerranéen. À la suite d'Eduard Meyer (1855-1930), dont la *Geschichte des Altertums* est en cours de publication⁹¹, Gaston Maspero prend le soin de distinguer « les voyages d'exploration et d'essais », qui pourraient remonter au XV^e siècle avant notre ère, d'une colonisation plus tardive qui ne débiterait qu'aux alentours de 1200 av. J.-C. Dans le contexte troublé de cette époque qui serait marquée par le recul de leur présence en mer Égée, les Phéniciens, désireux de trouver de nouveaux débouchés pour écouler leurs marchandises, auraient profité de la décadence égyptienne pour se lancer dans des expéditions maritimes qui les auraient entraînés jusqu'en péninsule Ibérique :

Je ne crois pas être trop hardi en supposant que les enfants perdus et peut-être les escadres régulières de Tyr et de Sidon s'étaient déjà élancés dans l'Océan, et que les cités du Liban avaient noué des relations avec les caciques demi-barbares de la Bétique, aux débuts du XII^e siècle avant notre ère, vers le temps où la puissance thébaine achevait de s'évanouir entre les mains inertes des pontifes d'Amon et des Pharaons Tanites⁹².

Ainsi, le tableau dressé par Gaston Maspero était compatible avec les textes gréco-latins qui situent la fondation de Gadir (Cadix), colonie tyrienne, autour de 1100 av. J.-C.⁹³.

3. — LES TRAVAUX PARISIÉENS ET L'ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE AUTOUR DE 1900

Au moment de publier son *Essai* – en 1903 et 1904 mais rappelons qu'il est en réalité achevé à l'automne 1901 –, Pierre Paris est informé de cette actualité de la recherche. Comme pour Léon Heuzey ou José Ramón Mélida, cette culture scientifique – qui n'a bien sûr pas la même épaisseur d'un savant à l'autre – est peut-être ce qui le sépare le plus net-

⁸⁹ Victor BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, ouvr. cité, p. 263-302 (vol. 1).

⁹⁰ Christos TSOUNTAS et James Irving MANATT, *The Mycenaean Age. A Study of the Monuments and Culture of Pre-Homeric Greece*, ouvr. cité, p. 323-325, 347-366 ; Victor BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, ouvr. cité, p. 590, 600-601 (vol. 2).

⁹¹ Eduard MEYER, *Geschichte des Altertums*, 5 vol., Stuttgart, J. G. Cotta, 1884-1902 : en part. p. 221-222, 689-690 (vol. 2, 1893).

⁹² Gaston MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 3 vol., Paris, Hachette, 1895-1899, p. 582-588 (vol. 2). La citation est p. 588.

⁹³ Précisons que l'archéologie ne confirme pas cette chronologie. Elle situe plutôt la fondation de Gadir au tournant des IX^e et VIII^e siècles av. J.-C. : M.^a Eugenia AUBET, *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, ouvr. cité, p. 211-228 ; Ana M.^a NIVEAU DE VILLEDARY Y MARIÑAS, « La fundación arcaica de Gadir. La construcción historiográfica de una ciudad ¿real o inventada? », *AEA*, 92, 2019, p. 7-41.

tement des nombreux érudits amateurs qu'il rencontre en Espagne et dont l'horizon géographique et intellectuel repose sur un ancrage local beaucoup plus fort. En témoignent, par exemple, les comptes rendus qu'il publie des sixième et septième volumes de l'*Histoire de l'art dans l'Antiquité* que font paraître Georges Perrot et Charles Chipiez en 1894 et 1898⁹⁴. Bien que plus tardifs, deux autres éléments de la biographie de Pierre Paris attestent son intérêt pour l'actualité de l'archéologie méditerranéenne. En mars 1907, il donne une conférence à l'Athénée de Bordeaux intitulée *Chez le roi Minos. Découvertes à Cnossos, en Crète* (elle semble avoir rencontré un franc succès)⁹⁵. En janvier 1912, une autre conférence organisée par la Société philomathique de Bordeaux est consacrée au *Trésor de Mahdia. Fouilles sous-marines*⁹⁶. Surtout, la plupart des auteurs et des travaux que nous avons rencontrés dans cette section sont cités par Pierre Paris dans son *Essai*, en particulier Salomon Reinach, Victor Bérard, Gaston Maspero, Arthur Evans, Heinrich Schliemann ou Georges Perrot et Charles Chipiez. Un passage est particulièrement intéressant. Dans le chapitre relatif à l'architecture, Pierre Paris rapproche, à la suite d'Émile Cartailhac et de José Leite de Vasconcelos⁹⁷, les murailles « en appareil cyclopéen d'Espagne » (Gérone, Tarragone, Sagonte, Málaga, etc.) de celles de Mycènes ou de Tirynthe, tandis que les sépultures mégalithiques de São Martinho (Sintra), Alcalar (Portimão), Gandul (Alcalá de Guadaira) ou Los Millares (Almería) sont comparées aux tombes à tholos de Mycènes et d'Orchomène :

Plutôt que d'y insister, j'aime mieux préciser la portée de ces constatations, et bien prier le lecteur de remarquer que je n'entends pas entrer dans la grave discussion toujours ouverte entre les savants qui sont dupes, dit-on, du mirage oriental, et ceux qui se défendent de céder à cette illusion⁹⁸. Les premiers pourront dire que les navigateurs venus de l'Est, au cours de ces longs et pittoresques voyages que M. Bérard a si bien refaits et nous fait si agréablement refaire à sa suite⁹⁹, ont tout naturellement importé dans la lointaine presque-île de l'Ouest l'architecture funéraire de leur pays¹⁰⁰ ; peut-être seulement substitueront-ils le mot Phéniciens au mot Mycéniens, ou préféreront-ils songer à ces peuples de la mer, aux Crétois, maintenant à la mode, en rappelant que l'alphabet dit celtibérien a des rapports avec l'alphabet de ces gens ; les seconds, au contraire, pourront tirer en faveur de leur thèse un argument des similitudes notées, et soutenir que les cryptes d'Espagne sont les prototypes des

⁹⁴ Pierre PARIS, « [CR] Georges Perrot et Charles Chipiez. — Histoire de l'art dans l'antiquité. Tomes VI. *La Grèce primitive. L'Art mycénien* », *RHR*, 30, 1894, p. 85-93 ; Id., « [CR] G. Perrot et C. Chipiez. — Histoire de l'Art dans l'Antiquité. T. VII, *La Grèce de l'Épopée. — La Grèce archaïque* (Le Temple). — Paris, Hachette », *RHR*, 41, 1900, p. 80-87.

⁹⁵ « Comptes rendus des séances de la Société archéologique de Bordeaux (1^{er} semestre 1907) », *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, 39, 1907, p. 12-13.

⁹⁶ ANONYME, « Le trésor de Mahdia », *La Petite Gironde*, 29-01-1912, p. 1. En 1907, l'épave d'un navire de commerce grec du I^{er} siècle av. J.-C. est retrouvée avec toute sa cargaison au large des côtes tunisiennes, près de Mahdia. Les fouilles sous-marines sont conduites par Alfred Merlin, directeur du service des Antiquités de Tunisie. Il leur consacre un grand nombre d'articles qui paraissent pour la plupart dans les *CRAI* entre 1907 et 1913. Le navire renfermait essentiellement des objets d'art et des éléments architecturaux qui rejoignent les collections du musée du Bardo. Pierre Paris les découvre lors de son passage en Tunisie, dans le cadre de la mission en Méditerranée occidentale qu'il effectue au printemps 1911.

⁹⁷ Émile CARTAILHAC, *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, Paris, Ch. Reinwald Libraire, 1886, p. 293 ; José LEITE DE VASCONCELLOS, « Sepulturas prehistoricas de caracter mycenense », *O Arqueólogo Português*, 7, 1902, p. 129-134.

⁹⁸ Il renvoie à Salomon REINACH, « Le mirage oriental », art. cité.

⁹⁹ Il cite en note *Les Phéniciens et l'Odyssée*, seulement le volume 1 (1902) puisque le deuxième ne paraît qu'en 1903.

¹⁰⁰ Il cite Victor BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, ouvr. cité.

tombes d'Argolide ou de Béotie ; que ces dernières sont le chef-d'œuvre oriental d'un art venu d'Occident. Pour moi, il me suffit pour le moment d'avoir établi qu'il y avait une très ancienne architecture mycénienne dans cette Espagne primitive, déjà très peuplée de villes, et par ce mot, j'entends surtout désigner un style d'art, un état d'industrie et de civilisation [I. 38-40].

Ce passage a le mérite de montrer à quel point l'actualité scientifique nourrit la réflexion de Pierre Paris. Dès lors, nous ne pouvons souscrire pleinement aux propos de Pierre Rouillard lorsqu'il écrit :

Ainsi, Pierre Paris ne saisit pas en 1903 la succession Mycénien/Phénicien pourtant bien établie par plusieurs savants dans la décennie antérieure : Helbig, plus précisément l'Helbig repent (1896) ou encore Tsountas et Manatt dans *The Mycenaean Age*, publié à Londres en 1897. Pierre Paris vit en fait sur sa formation acquise à l'École Française d'Athènes dont il fut membre de 1882 à 1885 ; pour lui les Mycéniens ont appris des Phéniciens et vice versa, ce qui conduit Salomon Reinach à écrire perfidement que « la sûreté de l'information générale, en matières archéologiques, n'est pas le caractère le plus frappant de l'ouvrage de Monsieur Paris »¹⁰¹.

S'il est vrai que Pierre Paris ne semble pas connaître l'étude de Christos Tsountas et James Irving Manatt¹⁰² – du moins il ne la cite pas –, nous avons vu que les travaux des années 1890 et des premières années du XX^e siècle n'ont pas réglé la question de la succession Mycéniens / Phéniciens. En réalité, Pierre Paris est de ceux qui font un usage extensif du terme *Phénicien*, ce qu'a du reste relevé Pierre Rouillard¹⁰³. Il en est de même pour Wolfgang Helbig qui, en 1896, n'a rien du savant « repent ». Dans le mémoire *Sur la question mycénienne* que nous avons cité, il se range du côté des phénicomanes en déplorant que les travaux les plus récents aient réduit la place des Phéniciens à si peu de chose, une « antipathie [écrit-il] que l'on serait presque tenté de mettre en rapport avec le mouvement antisémitique de nos jours », et qui a eu pour corollaire « la tendance de considérer la civilisation de Mycènes comme un produit purement hellénique » (c'est la vision que défendent Tsountas et Manatt)¹⁰⁴. Au contraire, nous avons vu que Wolfgang Helbig phénicise les Mycéniens. L'adjectif est presque toujours noté entre guillemets et il n'hésite pas à écrire : « je prévois le temps où cette dénomination [art « mycénien »] sera définitivement remplacée par celle d'art phénicien » (p. 308). Mieux encore, au sujet de l'expansion mycénienne dont on retrouve des traces jusqu'en Italie, en Sicile et en Sardaigne, il suggère une piste de recherche dont va s'emparer Pierre Paris, à cela près que les Mycéniens ne sont pas pour lui des Phéniciens mais les ancêtres de Grecs :

Le même fait sera constaté quelque jour pour la partie méridionale de la presqu'île ibérique. La statistique monumentale de l'Espagne, en ce qui concerne les temps antérieurs à la domination romaine, est tout ce qu'il y a de plus incomplet. Il suffit de rappeler que l'élément

¹⁰¹ Pierre ROUILLARD, « Dis-moi qui tu es : "Espagnole", "Salammbô" ou "Carmen" », dans Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD (éd.), *Formes archaïques et arts ibériques*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (59), 1996, p. 38.

¹⁰² Voir en particulier Christos TSOUNTAS et James Irving MANATT, *The Mycenaean Age. A Study of the Monuments and Culture of Pre-Homeric Greece*, ouvr. cité, p. 217, 230, 316-325.

¹⁰³ Pierre ROUILLARD, « Dis-moi qui tu es : "Espagnole", "Salammbô" ou "Carmen" », art. cité, p. 37 ; par exemple : II. 304-305.

¹⁰⁴ Wolfgang HELBIG, « Sur la question mycénienne », art. cité, p. 291-292.

phénicien n'y est représenté que par quelques tombes découvertes près de Gadès. En fait d'objets "mycéniens" on n'y a trouvé jusqu'à présent qu'une boîte en terre cuite, de style relativement récent, qui provient, semble-t-il, des environs de Saragosse. Cet exemplaire, d'après mon opinion, n'est que le premier indice de nombreux objets analogues, cachés dans le sol de l'Espagne [p. 356].

Quant à la critique de Salomon Reinach¹⁰⁵, elle est à mettre en relation avec ses prises de position très fermes au sujet des influences Orient / Occident, non avec la question chronologique. Lorsqu'il écrit : « il [Pierre Paris] serait bien bon de nous dire ce que les Mycéniens ont pu apprendre des Phéniciens¹⁰⁶ », c'est parce qu'il est de ceux qui refusent d'accorder une part essentielle à l'influence de l'Orient dans la naissance et le développement de la civilisation mycénienne. Dans le prolongement du *mirage oriental*, Salomon Reinach affirmait en 1894 vouloir « reprendre l'offensive pour revendiquer la priorité du génie grec » et concluait : « En un mot, dans l'état actuel de nos connaissances, il ne peut plus être question de civilisation phénicienne à Mycènes, mais seulement de civilisation mycénienne en Phénicie¹⁰⁷ ». Ces propos, il les maintient en 1896 dans un article qui est un commentaire de la conférence donnée par Arthur Evans à Liverpool à l'occasion du congrès annuel de la British Association for the Advancement of Science¹⁰⁸.

En résumé, en présence d'une science plus conquérante que jamais, susceptible de convertir une idée *a priori* inconcevable en une nouvelle découverte scientifique, les théories les plus hardies – comme la filiation mycénienne de la céramique ibérique – paraissent envisageables. Autour de 1900, les débats scientifiques s'appuient sur quelques idées fortes : le monde mycénien, mieux connu, s'est développé entre les XV^e et XII^e siècles avant notre ère ; on commence à deviner l'existence d'une civilisation crétoise bien plus ancienne ; personne ne songe à nier les liens entre Orient et Occident, même si tous les savants ne sont pas prêts à reconnaître une forme de mixité culturelle, tandis que l'idée d'une supériorité intrinsèque des « Grecs » domine ; certains suggèrent que les « Phéniciens » se sont lancés à la découverte de la Méditerranée depuis le XV^e siècle, plus sûrement à partir du XII^e siècle av. J.-C., au moment où disparaissent les Mycéniens. Arthur Evans, dans la conférence dont il vient d'être question, résume assez bien cet univers mental :

Let us then fully acknowledge the indebtedness of early Ægean culture to the older civilisations of the East. But this indebtedness must not be allowed to obscure the fact that what was borrowed was also assimilated. On the easternmost coast of the Mediterranean, as in Egypt, it is not in a pauper's guise that the Mycenaean element makes its appearance. It is rather the invasion of a conquering and superior culture. It has already outstripped its instructors. [...] The influence of the Mycenaeans on the later Phoenicians is abundantly illustrated in their eclectic art. The Cretan evidence tends to show that even the origins of their

¹⁰⁵ Voir la réponse que lui adresse Pierre Paris : cat. REINACH (Salomon) 05-04-1905.

¹⁰⁶ Salomon REINACH, « [CR] P. Paris. Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive. Paris, Leroux, 1903. 2 vol. gr. in-8, de 359 et 327 p., avec nombreuses planches et figures dans le texte », art. cité, p. 158 ; voir aussi p. 159, n. 1.

¹⁰⁷ Alexandre BERTRAND et Salomon REINACH, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, Paris, Ernest Leroux, 1894, p. 226 (ann. G). L'essai dont est extraite la citation est intitulé *Le bouclier d'Achille et les situles celto-illyriennes* ; il est signé par Salomon Reinach.

¹⁰⁸ Salomon REINACH, « La question d'Orient en anthropologie. Discours d'ouverture prononcé par M. A. J. Evans au congrès de l'Association britannique à Liverpool (septembre 1896) », *L'Anthropologie*, 7, 1896, p. 692.

alphabet receive illustration from the earlier Ægean pictography. It is not the Mycenaeans who are Phoenicians¹⁰⁹. It is the Phoenicians who, in many respects, acted as the depositaries of decadent Mycenaean art¹¹⁰.

Puisque la présence des Grecs dans la péninsule Ibérique depuis l'époque archaïque ne faisait pas l'ombre d'un doute et que de récentes découvertes archéologiques avaient rappelé que l'élément phénicien ne devait pas être négligé, il y avait de tous côtés une invitation à partir à la recherche de « cette même influence générale qui s'est fait sentir aux deux bords du grand lac méditerranéen » [I. 40]. Du reste, plusieurs remarques disséminées dans l'*Essai* et dans la correspondance de Pierre Paris cachent mal l'ambition qui est alors la sienne : s'imposer, aux yeux de la postérité, comme le Schliemann de l'Extrême-Occident¹¹¹. Assurément, la Méditerranée ancienne devait apparaître à ses yeux comme un espace de tous les possibles.

III. — LA RECHERCHE DES ORIGINES DE LA SCULPTURE IBÉRIQUE LE MODÈLE DIFFUSIONNISTE

En 1996, dans un article consacré aux lectures modernes et aux usages ibériques du terme *archaïsme*, Ricardo Olmos se demandait

¿Por qué se tardaría tanto en situar correctamente al arte ibérico en el espacio y en el tiempo propios, en su *tempo* adecuado, en su ritmo interno? ¿Por qué casi hasta hoy ha seguido abierto durante todo el siglo XX el debate del arcaísmo prácticamente desde unos mismos modelos mediterráneos? ¿Por qué se ha querido hacer bailar a los iberos al paso de los griegos o de los orientales¹¹²?

Ricardo Olmos apportait d'emblée plusieurs éléments de réponse (p. 17-19). Autour de 1900 – et au-delà – savants et érudits ne disposent pas des outils herméneutiques nécessaires. Le concept même d'*ibérique* est encore une catégorie à peu près vide de sens. Il n'existe aucun mot adéquat pour parler de ce que l'on étudie, aucun paradigme approprié à l'intérieur duquel situer les découvertes. Autrement dit, en matière de culture ibérique, tout est à inventer. La génération des pionniers est donc partie de ce qu'elle connaissait en allant chercher ses modèles interprétatifs dans le monde méditerranéen, plus précisément du côté de l'orientalisme et de l'hellénisme. Après avoir dessiné les contours essentiels de cet arrière-plan scientifique, il nous faut désormais essayer de comprendre en quoi il oriente la lecture de Pierre Paris. L'enjeu dépasse le cadre de l'individu. L'archéologue bordelais étant l'un des

¹⁰⁹ En référence à Wolfgang HELBIG, « Sur la question mycénienne », art. cité.

¹¹⁰ Arthur J. EVANS, « The Eastern Question in Anthropology », dans *Report of the 66th Meeting of the British Association for the Advancement of Science held at Liverpool in September 1896*, London, John Murray, 1896, p. 918-919.

¹¹¹ I. 92 ; II. 243, 309 ; cat. POTTIER 27-08-1897. L'image est assez commune mais Pierre Paris l'emprunte peut-être à Emil HÜBNER, *La arqueología de España*, Barcelona, Tipo-litografía de los sucesores de Ramírez y Cia, 1888, p. 212 : voir cat. HÜBNER 26-03-1896.

¹¹² Ricardo OLMOS, « Lecturas modernas y usos ibéricos del arcaismo mediterráneo », art. cité, p. 19.

acteurs de « l'invention de la culture ibérique¹¹³ », il contribue à fixer une approche qui va dominer le monde de la recherche durant une bonne partie du XX^e siècle. S'il est impossible, dans le cadre d'une biographie intellectuelle, de proposer une étude exhaustive de la façon dont il comprend ce qu'il appelle lui-même « la période ibérique », le dossier de la sculpture, qui figure assurément parmi les plus importants, nous permettra d'en cerner les principaux enjeux.

1. — UNE DÉSESPÉRANTE « GROSSIÈRETÉ BARBARE » ORIGINELLE

L'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* représente, avec toutes les limites que nous avons signalées précédemment, le premier effort pour proposer un tableau d'ensemble de la Protohistoire péninsulaire et organiser les matériaux rassemblés en dessinant les contours des moments successifs par lesquels est passé l'art ibérique. Or, aussi bien la structure de l'édifice que l'argumentation d'ensemble sont souvent bien difficiles à saisir – nous avons vu que Théodore Reinach et Edmond Pottier l'avaient eux-mêmes relevé. L'absence de division interne des chapitres et l'incapacité de Pierre Paris à proposer des cadres ou, du moins, des repères chronologiques précis sont assurément un obstacle majeur au moment d'entrer dans l'*Essai*. Aussi, en même temps qu'une étude de la lecture qu'il propose de la sculpture ibérique, nous essaierons de restituer les étapes du raisonnement.

Deux remarques préalables s'imposent. Chez Pierre Paris, l'adjectif *ibérique* relève d'une acception qui est avant tout géographique. Héritée des sources gréco-latines de l'époque républicaine et impériale (l'Ibérie comme synonyme d'Hispanie), elle lui permet d'aborder son objet d'étude comme un tout. On ne sera donc pas surpris de trouver dans l'*Essai* un grand nombre d'objets que les antiquisants ne rattachent plus au monde des Ibères, quelles que soient par ailleurs les difficultés que pose la définition de ce que l'on entend par *culture ibérique*¹¹⁴. D'autre part, au regard de l'univers mental et des conditions dans lesquelles se déroule son enquête, Pierre Paris ne saisit pas toujours la synchronie des œuvres qu'il étudie. Au contraire, puisque l'archéologue doit être, « comme il convient, un artiste en même temps qu'un érudit » [I. 55], l'approche évolutionniste, formelle et stylistique le conduit à considérer une œuvre fruste comme nécessairement plus ancienne et remontant à la lointaine période des origines de l'art, un biais que nous avons déjà relevé en étudiant les travaux de l'helléniste.

Le sort qu'il réserve à la plastique des peuples celtes ou celtisés de l'Occident et du nord-ouest péninsulaire en est une bonne illustration [FIG. 407]. Le regard qu'il porte sur les *verracos* – les verrats, mais Pierre Paris parle plutôt de *becerros*, les veaux –, sculptures zoomorphes taillées dans le granit attribuées aux Vettons (peuple d'éleveurs et de guerriers de la *meseta* occidentale de l'Âge du Fer) et dans lesquelles on reconnaît généralement des re-

¹¹³ Ricardo OLMOS, « L'invention de la culture ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 58-65.

¹¹⁴ Fernando QUESADA SANZ, « Los iberos y la cultura ibérica », dans Sebastián CELESTINO PÉREZ (éd.), *La Protohistoria en la península ibérica*, Madrid, Ediciones Akal, coll. « Fundamentos. Serie Historia de España » (178), 2017, p. 441-646.

présentations de taureaux ou de porcs, en est un bon exemple [I. 56-64 — **FIG. 408**]¹¹⁵. À la suite d'Emil Hübner, Pierre Paris leur attribue plutôt une fonction funéraire¹¹⁶. Si certains *verracos* portent des inscriptions latines, il se refuse à voir dans cet art « rudimentaire » et « naïvement barbare » des sculptures de l'époque romaine. L'essentialisme de sa pensée est palpable : ces « monstres de pierre » ne peuvent se rattacher qu'à un art ibérique « sous sa forme la moins adultérée » [I. 56], entendons la plus authentique, primordiale, c'est-à-dire celle d'une époque où leur goût pour « le bizarre », « le monstrueux » et « l'exagération » [I. 90-91] n'a pas encore été corrigé par les *stimuli* orientaux. Pierre Paris envisage deux possibilités mais elles mènent à la même conclusion : soit les sculptures, dont le sens avait été perdu, ont été réutilisées à l'époque romaine avec ajout d'une inscription pour marquer l'emplacement d'un monument funéraire (c'est l'une des hypothèses encore admises¹¹⁷), soit elles sont le produit d'un art routinier qui s'est maintenu intact pendant des siècles dans les régions les plus isolées de la péninsule. Dans tous les cas, elles sont « à n'en pas douter, des œuvres ibériques, dont la barbarie révèle l'origine extrêmement lointaine » [I. 62]. La sculpture découverte à Durango (Pays basque) et connue sous le nom d'Idole de Miqueldi (ou Mikkeldi) est rattachée au même ensemble, même si Pierre Paris y voit plusieurs caractéristiques distinctives qui justifient qu'on lui réserve une place à part¹¹⁸ [**FIG. 409**]. Seule l'évaluation qu'il fait de son inscription temporelle nous intéresse ici : « j'estime [écrit-il] qu'on devra la prendre surtout pour exemple lorsqu'on voudra montrer l'état de barbarie où se trouvait la sculpture ibérique à ses origines¹¹⁹ ». Il met en œuvre un raisonnement analogue au moment d'étudier les *citánias* de la culture des *castros* dans le chapitre sur l'architecture [I. 22-24], ou les statues de guerriers lusitaniens¹²⁰ [I. 64-73 — **FIG. 410**]. Il est impossible de saisir les implications chronologiques exactes des propos de Pierre Paris. Mais, dans son esprit, toutes ces productions renvoient à une période qui est probablement bien antérieure au second Âge du Fer auquel elles appartiennent. Par exemple, concernant le guerrier de Viana (São Paio de Meixeda), si Emil Hübner propose de le dater du I^{er} siècle ap. J.-C. en raison des caractéristiques épigraphiques de son inscriptions¹²¹, Pierre Paris a bien du mal à y voir

¹¹⁵ Sur le bestiaire des Vettons : Jesús ÁLVAREZ-SANCHÍS, *Los vettones*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Bibliotheca Archaeologica Hispana » (1), 2003 ; ID., « El descubrimiento de los vettones. Las Cogotas y la cultura de los verracos », *Zona Arqueológica*, 12, 2008, p. 15-42 ; Gonzalo RUIZ ZAPATERO et Jesús ÁLVAREZ-SANCHÍS, « Los verracos y los vettones », *Zona Arqueológica*, 12, 2008, p. 215-231.

¹¹⁶ Emil HÜBNER, *La arqueología de España*, ouvr. cité, p. 253-254.

¹¹⁷ Gonzalo RUIZ ZAPATERO et Jesús ÁLVAREZ-SANCHÍS, « Los verracos y los vettones », art. cité, p. 224-225.

¹¹⁸ Du reste, l'authenticité de cette œuvre isolée (nous sommes bien loin, à Durango, du territoire des Vettons) a été remise en cause : Guadalupe LÓPEZ MONTEAGUDO, *Esculturas zoomorfas celtas de la península ibérica*, Madrid, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (10), 1989, p. 8.

¹¹⁹ Pierre PARIS, « L'Idole de Miqueldi, à Durango », *BH*, 4, 1, 1902, p. 11. Voir également cat. BERNAOLA 11-10-1900.

¹²⁰ Pierre PARIS, « Statues lusitaniennes de style primitif », *O Arqueólogo Português*, 8, 1903, p. 1-8 ; Thomas G. SCHATTNER, « Novas aproximações às estátuas de guerreiros lusitano-galaicos », *O Arqueólogo Português*, 22, 2004, p. 9-66 ; ID., « Hübner, las estatuas de guerreros galaicos y la cultura castreña del Noroeste hispánico », dans Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014, p. 381-397. Voir également cat. Leite de Vasconcelos 12-03-1902, 02-12-1902.

¹²¹ Thomas G. SCHATTNER, « Hübner, las estatuas de guerreros galaicos y la cultura castreña del Noroeste hispánico », art. cité, p. 389-391 ; *CIL* II, 2462.

autre chose qu'un témoignage « de la sculpture ibérique dans le Nord-Ouest de l'Espagne à l'une de ses premières étapes » [I. 70-72, fig. 51]. « Horribles ébauches » produites par « ceux que nous osons à peine nommer les premiers sculpteurs espagnols » [I. 55], l'ensemble de ces œuvres s'inscrit dans un horizon lointain qui est, pense-t-il, celui de la naissance de l'art ibérique.

Un deuxième moment s'ouvre dès lors que l'arrivée des populations de l'Orient méditerranéen permet aux Ibères de découvrir et d'assimiler de nouveaux modèles qui vont leur permettre de sortir de leur barbarie native, à commencer par l'« influence bienfaisante » de l'art grec dont ils vont « recevoir » ce qui leur faisait défaut : « l'observation plus précise de la nature » et « le goût, qui règle l'imagination, qui pousse à la recherche du vrai, qui inspire le dessin d'une exécution de plus en plus souple et délicate » [I. 55, 90-91] (notons que l'on ne s'étonnerait guère d'entendre de tels propos dans la bouche du directeur de l'école des Beaux-Arts un jour de distribution des prix !). Deux fragments provenant de Redován, près d'Orihuela, et achetés par Pierre Paris pour le compte du musée du Louvre, symbolisent à ses yeux l'entrée dans une sorte de pré-archaïsme ibérique [FIG. 411, 412]. Il s'agit d'une tête de taureau et d'un fragment de tête humaine (ce dernier sera rendu à l'Espagne en 1941). Ils nous montrent des Ibères « préparés à recevoir des étrangers ce qui leur manque » [I. 87-91, fig. 71-73]¹²².

Aussi, arrivé à ce point de la démonstration, Pierre Paris suspend-il son étude de la sculpture ibérique à proprement parler et s'emploie-t-il, dans les pages qui suivent, à retrouver les traces de la présence des Orientaux sur le sol ibérique, c'est-à-dire à identifier des œuvres importées ou fabriquées localement par des artistes phéniciens, grecs ou puniques installés dans la péninsule. Il s'agit de déterminer les modèles que les Ibères ont pu avoir sous les yeux [I. 91-117].

2. — UN PHÉNICOMANE MALGRÉ LUI : ACTION EN RETOUR ET FILIATION MYCÉNIENNE

Ces étrangers, ce sont d'abord les Phéniciens qui ont précédé les Grecs¹²³. La fondation de Gadir, que les sources littéraires situent vers 1100 av. J.-C., semble constituer un *terminus post quem*. Bien qu'il déplore le faible nombre d'objets trouvés dans la péninsule, Pierre Paris peut s'appuyer sur les progrès récents de l'archéologie, en particulier à partir de la dé-

¹²² Antonio GARCÍA Y BELLIDO, *La Dama de Elche y el conjunto de piezas arqueológicas reintegradas en España en 1941*, Madrid, CSIC, Instituto Diego Velázquez, 1943, p. 143, pl. XXXIX (n° 23) ; Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, ouvr. cité, p. 93-95 (n° 140). La tête de taureau est datée par Pierre Rouillard entre la fin du VI^e et la première moitié du V^e siècle av. J.-C. Quant à la tête qui, « pese a su rudeza, parece trasunto de modelos arcaicos griegos », Antonio García y Bellido propose de placer son exécution vers 500 av. J.-C. en admettant qu'elle pourrait être beaucoup plus récente.

¹²³ Sur l'histoire des études phénico-puniques en Espagne, voir en particulier Eduardo FERRER ALBELDA, *La España cartaginesa. Claves historiográficas para la historia de España*, Sevilla, Editorial Universidad de Sevilla, coll. « Historia y Geografía » (19), 2016 [1996], p. 83-105 ; Alfredo MEDEROS MARTÍN, « Fenicios evanescentes. Nacimiento, muerte y redescubrimiento de los fenicios en la Península Ibérica. I (1780-1935) », *Saguntum. Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia*, 33, 2001, p. 37-48 ; Juan Antonio MARTÍN RUIZ et Alejandro PÉREZ-MALUMBRES LANDA, « Manuel Rodríguez de Berlanga y la arqueología fenicia », dans Víctor GALLERO GALVÁN, Juan Antonio MARTÍN RUIZ et Alejandro PÉREZ-MALUMBRES LANDA (éd.), *Manuel Rodríguez de Berlanga (1825-1909). Liber amicorum*, Málaga, Real Academia de Bellas Artes de San Telmo, Ayuntamiento de Alhaurín El Grande, 2008, p. 79-99.

couverte du sarcophage anthropoïde masculin de Cadix, en 1887, et grâce aux travaux de Manuel Rodríguez de Berlanga (1825-1909), George E. Bonsor ou encore d'Henri (1857-1933) et Louis Siret (1860-1934)¹²⁴. Même si ce dernier n'a pas encore publié le résultat de ses fouilles sur la nécropole de Villaricos, Pierre Paris peut examiner sa collection au cours de l'une de ses missions¹²⁵.

Les pages consacrées aux traces matérielles de la colonisation phénicienne et grecque permettent de situer Pierre Paris au sein du débat relatif au rôle de ces différents acteurs dans la diffusion de modèles artistiques venus de la Méditerranée orientale : il rejoint les rangs des phénicomanes modérés. En effet, s'il admet l'antériorité de la présence phénicienne et reconnaît dans les trouvailles de George E. Bonsor et de Louis Siret « des objets de fabrication et d'importation vraiment orientale, phéniciens et puniques », qui « sont presque tous d'un style oriental très pur » [I. 95-96], on perçoit déjà ce qui est, aux yeux de Pierre Paris, le principal mérite des navigateurs proche-orientaux : avoir transmis aux Ibères des modèles et des références grecs. Il vaut la peine de s'arrêter sur l'interprétation qu'il propose de deux objets en particulier. Le premier concerne le sarcophage masculin de Cadix qui se rattache à un type que l'on qualifie, à la suite d'Ernest Renan, d'anthropoïde¹²⁶ [FIG. 413]. La lecture de Pierre Paris n'a rien d'originale puisqu'il suit les idées exposées par Georges Perrot, Manuel Rodríguez de Berlanga et Emil Hübner¹²⁷. Comparé aux sarcophages de Sidon conservés au Louvre, celui de Cadix daterait du V^e siècle av. J.-C. et serait tributaire de l'art oriental (égyptien et assyrien) mais également de l'art grec de la période archaïque, en particulier en ce qui concerne l'exécution de la tête. En revanche, si Manuel Rodríguez de Berlanga y voit le produit d'un atelier phénicien ou grec installé près de Cadix

¹²⁴ Henri SIRET et Louis SIRET, *Les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne*, avec la collaboration de Victor JACQUES, préface de Pierre-Joseph VAN BENEDEN, 2 vol., Anvers-Louvain, Imprimerie de Charles Peeters, 1887 ; Manuel RODRÍGUEZ DE BERLANGA, *El nuevo bronce de Itálica*, Málaga, Ambrosio Rubio, 1891 ; George E. BONSOR, « Les colonies agricoles pré-romaines de la vallée du Bétis », *RA*, 3^e série, 35, 1899, p. 126-159, 232-325, 376-391 ; Emil HÜBNER, « Objetos del comercio fenicio encontrados en Andalucía », *RABM*, 4, 6, 1900, p. 338-351 ; Manuel RODRÍGUEZ DE BERLANGA, « La más antigua necrópolis de Gades y los primitivos civilizadores de la Hispania », *RABM*, 5, 11, 1901, p. 779-795 ; Id., « Nuevos descubrimientos arqueológicos hechos en Cádiz del 1891 al 1892 », *RABM*, 5, 6, 1901, p. 390-401 ; Id., « Nuevos descubrimientos arqueológicos hechos en Cádiz del 1891 al 1892 », *RABM*, 5, 2-3, 1901, p. 139-144 ; Id., « Nuevos descubrimientos arqueológicos hechos en Cádiz del 1891 al 1892 », *RABM*, 5, 4, 1901, p. 207-217 ; Id., « Nuevos descubrimientos arqueológicos hechos en Cádiz del 1891 al 1892 », *RABM*, 5, 5, 1901, p. 311-319 ; Id., « La más antigua necrópolis de Gades y los primitivos civilizadores de la Hispania », *RABM*, 6, 1, 1902, p. 6-29.

¹²⁵ Cat. HEUZEY 05-07-1898.

¹²⁶ Museo de Cádiz, inv. CE 00001. Voir Martín ALMAGRO-GORBEA, M.^a Ester LÓPEZ ROSENDO, Alfredo MEDEROS MARTÍN et Mariano TORRES ORTIZ, « Los sarcófagos antropoides de la necrópolis de Cádiz », *Mainake*, 32, 2010, p. 357-394 ; Ernest RENAN, *Mission de Phénicie*, 2 vol., Paris, Imprimerie Impériale, 1864, p. 411-412, qui forme l'expression *sarcophage anthropoïde* en s'inspirant d'HÉRODOTE II, 86. Alors qu'il évoque les rites liés à l'embaumement, l'historien grec mentionne l'« étui en bois de figure humaine » (ξύλινον τύπον ἀνθρωποειδέα) dans lequel les Égyptiens placent le mort (trad. Philippe-Ernest LEGRAND, CUF, 1944). Sur la mission d'Ernest Renan, voir en part. Corinne BONNET, « Ernest Renan et les paradoxes de la Mission de Phénicie », dans Henry Laurens (éd.), *Ernest Renan. La science, la religion, la République*, Paris, Collège de France, 2012, p. 101-119.

¹²⁷ Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. III. Phénicie, Chypre*, ouvr. cité, p. 181-183 ; Manuel RODRÍGUEZ DE BERLANGA, *El nuevo bronce de Itálica*, ouvr. cité, p. 300-308.

– en raison des caractéristiques du marbre qu’il reconnaît comme local¹²⁸ –, Pierre Paris, sans être catégorique, suggère qu’il s’agirait plutôt d’une pièce importée de Phénicie. Surtout, pour la première fois dans l’*Essai*, il mentionne le modèle élaboré par Léon Heuzey – nous l’avons déjà rencontré¹²⁹ – qui va lui fournir l’un de ses principaux cadres interprétatifs pour la suite de son étude : « Le monument de Cadix est donc le produit d’un art qui a subi l’*action en retour* de l’art grec, suivant l’heureuse expression, devenue classique, de M. Heuzey, et pour la question qui nous occupe, il faut plutôt le classer [le sarcophage de Cadix] parmi les œuvres grecques » [I. 95].

La lecture que Pierre Paris propose d’un autre objet phénicien mérite notre attention [FIG. 414]. Elle donne à voir le raisonnement qui jette les bases du second pilier sur lequel va reposer l’essentiel de l’édifice qu’il construit afin d’élucider le mystère des origines de l’art ibérique : la filiation mycénienne. Repris dans l’*Essai*, le texte a d’abord été publié dans les *Mélanges Perrot*¹³⁰. Il s’agit d’un médaillon en or « dont le mérite artistique aussi bien que scientifique est exceptionnel » [I. 98]. Pièce d’orfèvrerie dont les deux faces portent un décor gravé, son étude dans le chapitre consacré à la sculpture s’explique par le fait qu’elle est une preuve de la présence coloniale phénicienne et, surtout, en raison de l’iconographie du revers qui est censée éclairer les origines de la grande sculpture en pierre dans la péninsule Ibérique. Daté du VII^e siècle av. J.-C., le pendentif appartient alors à la collection privée d’Antonio Vives y Escudero (1859-1927) avant de venir enrichir les fonds du MAN où il se trouve encore (pour une raison qui nous échappe, Gérard Nicolini, dans son étude sur l’orfèvrerie ibérique, *Techniques des ors antiques*, a considéré le « médaillon de Málaga » comme perdu)¹³¹. Sur l’avvers apparaît un thème égyptisant que Pierre Paris rapproche de plusieurs patères phénico-chypriotes publiées par Georges Perrot¹³². Il s’agit d’un pharaon triomphant de ses ennemis, l’une « de ces scènes courantes que les ciseleurs orfèvres de la Phénicie empruntaient pour leur imagerie industrielle aux monuments de l’Égypte » [I. 99]. Sur le revers, « on voit se dresser sur une palmette orientale, où ils appuient leurs pattes de derrière, deux jolis ibex affrontés, de style héraldique » [I. 98]. Si la représentation de deux chèvres encadrant un élément végétal ou l’arbre sacré s’inscrit dans une longue tradition iconogra-

¹²⁸ Manuel RODRÍGUEZ DE BERLANGA, *El nuevo bronce de Itálica*, ouvr. cité, p. 295 : « de piedra gaderitana ». La question fait toujours débat : Martín ALMAGRO-GORBEA, M.^a Ester LÓPEZ ROSENDO, Alfredo MEDEROS MARTÍN et Mariano TORRES ORTIZ, « Los sarcófagos antropoides de la necrópolis de Cádiz », art. cité, p. 359.

¹²⁹ Voir *supra*, chap. 5, § III. 3.

¹³⁰ Pierre PARIS, « Bijou phénicien trouvé en Espagne », dans *Mélanges Perrot. Recueil de mémoires concernant l’archéologie classique, la littérature et l’histoire anciennes*, Paris, Albert Fontemoing, 1903, p. 255-258.

¹³¹ MAN inv. 1923/60/1017. Voir Antonio VIVES Y ESCUDERO, *Estudio de arqueología cartaginesa. La necrópolis de Ibiza*, Madrid, JAE, 1917, p. 18, pl. VIII-1 ; José M.^a BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, *Tartessos y los orígenes de la colonización fenicia en Occidente*, Salamanca, Universidad de Salamanca, coll. « Acta Salmanticensia. Serie Filosofía y Letras » (58), 1968, p. 144-146, pl. 54a-b ; Gérard NICOLINI, *Techniques des ors antiques. La bijouterie ibérique du VII^e au IV^e siècle*, 2 vol., Paris, Picard, 1990, p. 404, n. 115 (vol. 1) ; Juan Antonio MARTÍN RUIZ et Sergio FERNÁNDEZ RECHE, « La orfebrería procedente de las necrópolis fenicias del Malaca », *SPAL. Revista de Prehistoria y Arqueología*, 16, 2007, p. 191-192. L’origine malaguène a été contestée par Manuel RODRÍGUEZ DE BERLANGA, « Tres objetos malacitanos de época incierta », *Bulletin hispanique*, 5, 3, 1903, p. 228-230.

¹³² Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l’art dans l’Antiquité. III. Phénicie, Chypre*, ouvr. cité, p. 97 (fig. 36), 771 (fig. 546).

phique proche-orientale¹³³, Pierre Paris songe d'abord à Mycènes. Il puise dans le vaste répertoire que lui fournissent Georges Perrot et Charles Chipiez [FIG. 415]. La scène du médaillon phénicien de Málaga est ainsi rapprochée de celles que donnent à voir les pierres gravées retrouvées à Mycènes et qui représentent chèvres, lions, griffons ou chevaux dans une attitude analogue, sans oublier le fait que « le motif héraldique [du médaillon] est celui même de la Porte des Lions » [I. 99]. Le pendentif serait en somme le produit d'une hybridation : si l'avvers égyptisant se rattache à une tradition orientale, le revers serait de style mycénien. Pierre Paris considère toutefois l'objet comme phénicien et pense même pouvoir lui donner une origine punique en rapprochant sa technique de fabrication de celle d'un médaillon trouvé par Alfred-Louis Delattre (1850-1932) dans la nécropole de Carthage¹³⁴. Gardons à l'esprit le tableau que nous avons dressé dans la deuxième partie de ce chapitre : puisque la fin du monde mycénien est située au XII^e siècle avant notre ère et que la fondation de Gadir, colonie de la cité de Tyr, est datée vers 1100 av. J.-C., on comprend la logique qui est derrière la lecture mycénico-phénicienne de Pierre Paris. En fin de compte, elle se situe dans le prolongement des propos que tenait Arthur Evans en 1896 lors du congrès de la British Association for the Advancement of Science : les Phéniciens ont été « the depositaries of decadent Mycenaean art¹³⁵ ». L'origine punique qu'il suggère est en revanche plus problématique. La principale cité des Phéniciens d'Occident ayant été fondée en 814 av. J.-C., plus de trois siècles séparent les Carthaginois des derniers Mycéniens, mais Pierre Paris ne semble guère s'en soucier. Dans son esprit, les deux hypothèses relèvent sans doute de la même explication :

il est dans l'habitude des artistes phéniciens de prendre leur bien où le trouvent [...] ; s'ils interprétaient souvent leurs modèles, se livrant à des mélanges et des hybridations qu'on a pu expliquer sans les excuser, ils copiaient aussi souvent sans vergogne. Pourquoi les Mycéniens, qui apprirent certainement beaucoup à leur contact, ne les auraient-ils pas instruits à leur tour ? Pourquoi, après avoir emprunté, n'auraient-ils pas rendu ? Ce serait ici un nouveau phénomène d'action en retour, comme ceux qu'a si bien mis en lumière M. Heuzey. Mais, dans le cas actuel, il semble que le Phénicien se soit seulement donné la peine d'estamper quelque superbe intaille ou chaton de métal gravé, et c'est ce qui explique la franchise du style et la délicatesse du travail, toutes qualités auxquelles les monuments jusqu'ici connus nous avaient peu habitués [I. 101].

À aucun moment il ne semble envisager que les modèles « mycéniens » qu'il convoque soient eux-mêmes le produit d'une importation orientale. De ce point de vue, les quelques pages de l'*Essai* dont il vient d'être question trahissent les *a priori* du chercheur. Pour Pierre Paris, le débat Orient *versus* Occident se pose nécessairement en des termes différents de ceux des archéologues des mondes grecs et proche-orientaux : bien que les antiquités et les sites phénico-puniques connus soient alors peu nombreux¹³⁶, l'évidence archéologique ne lui

¹³³ Hélène LE MEAUX, *L'iconographie orientalisante de la péninsule Ibérique. Questions de styles et d'échanges (VIII^e-VI^e siècles av. J.-C.)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (47), 2010, p. 40-43.

¹³⁴ [RP] Alfred-Louis DELATTRE, « La nécropole punique de Douïmès (à Carthage). Fouilles de 1895 et 1896 », *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, 6^e série, 6, 1897, p. 281, fig. 14 = Louvre inv. AO3029.

¹³⁵ Arthur J. EVANS, « The Eastern Question in Anthropology », art. cité, p. 919.

¹³⁶ Voir l'utile tableau synoptique des sites phéniciens andalous fouillés entre le XVII^e siècle et 2002 dressé par Juan Antonio MARTÍN RUIZ, *Los fenicios en Andalucía*, Sevilla, Juanta de Andalucía, 2004, p. 14, fig. 1.

permet pas de nier l'importance de l'élément phénicien dans la Protohistoire péninsulaire. Il ne renonce pas pour autant à l'idée de retrouver dans l'art de l'Ibérie, à côté des influences orientales, la trace d'une éducation grecque prééminente. La théorie de l'*action en retour* et la filiation mycénienne en sont les instruments. En fin de compte, plus qu'un modéré, Pierre Paris est un phénicomane malgré lui.

3. — UNE PRÉSENCE GRECQUE DIFFICILE À SAISIR

À cela s'ajoute le fait que les traces d'une présence grecque dans la péninsule sont, somme toute, assez ténues¹³⁷. En ce qui concerne le dossier de la sculpture, Pierre Paris ne peut relever que « des restes bien modestes de l'importation grecque en Ibérie » [I. 117]. Ils tiennent en un tout petit nombre de figurines en bronze archaïques dont les pièces les plus remarquables sont le centaure de Los Royos (Murcie) et le satyre du Llano de la Consolación¹³⁸ [I. 103-117 — **FIG. 416, 417**]. Cent ans plus tard, le corpus ne s'est d'ailleurs guère enrichi¹³⁹. Aussi, ce sont surtout les fragments céramiques qui lui permettent de retrouver la trace d'une présence grecque en Ibérie. Pour Pierre Paris comme pour nous, celle-ci semble se concentrer plus particulièrement dans deux régions : l'Empordà et le sud-est de la péninsule. Elle est bien visible à Ampurias¹⁴⁰. Pour le reste, les preuves d'une installation grecque permanente restent en partie insaisissables. Si les recherches de la fin du XX^e siècle ont montré toute la complexité du phénomène colonial en révélant l'existence d'*emporion* prenant la forme de lieux d'échanges où interviennent de multiples acteurs, comme à La Picola, petit établissement portuaire associé à la cité d'Elche¹⁴¹, Pierre Paris hérite quant à lui d'une tradition érudite qui, sur la base des sources littéraires, a dressé une liste de cités grecques disséminées sur la côte méditerranéenne de la péninsule Ibérique. À ce titre, il recherche

¹³⁷ Voir en part. Pierre ROUILLARD, Rosa PLANA MALLART et Pierre MORET, « Les Ibères à la rencontre des Grecs », dans Réjane ROURE (éd.), *Contacts et acculturations en Méditerranée Occidentale. Hommages à Michel Bats. Actes du colloque d'Hyères, 15-18 septembre 2011*, Arles, Errance, coll. « Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine » (15), 2015, p. 199-218 ; Pierre ROUILLARD, *Les Grecs et la péninsule ibérique du VIII^e au IV^e siècle avant Jésus-Christ*, Paris, E. de Boccard, coll. « Publications du Centre Pierre Paris » (21), 1991 ; Xavier AQUILUÉ ABADÍAS, Paloma CABRERA BONET et Martín ALMAGRO-GORBEA, *Iberia Graeca: el legado arqueológico griego de la península Ibérica*, Sant Martí d'Empúries, Iberia Graeca, 2012 ; Adolfo J. DOMÍNGUEZ MONEDERO, « Los primeros griegos en la península ibérica (s. IX-VI a.C.): mitos, probabilidades, certezas », dans M.^a Paz de Hoz et Gloria MORA RODRÍGUEZ (éd.), *El Oriente griego en la península ibérica. Epigrafía e historia*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2013, p. 11-42 ; Adolfo J. DOMÍNGUEZ MONEDERO, *Los griegos en la Península Ibérica*, 2^e éd., Madrid, Arco Libros, coll. « Cuadernos de Historia » (18), 2014.

¹³⁸ Le satyre du Llano de la Consolación est acheté par Pierre Paris à Pascual Serrano en 1898, pour la somme de 1 100 F, et rejoint les collections du Louvre : cat. HEUZEY 24-03-1898, 03-04-1898, 17-05-1898, 30-07-1898, 02-08-1898 ; Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, ouvr. cité, p. 186, n° 296.

¹³⁹ Francis CROISSANT et Pierre ROUILLARD, « Le problème de l'art "gréco-ibère" : état de la question », art. cité.

¹⁴⁰ Pierre PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne. 2. Antéquera, Alpéra et Méca, Emporion, Sagonte, Merida, Bolonia, le Palais de Liria à Madrid*, Paris, Ernest Leroux, 1921, p. 78. Sur Emporion, voir en part. Rosa PLANA-MALLART, « La présence grecque et ses effets dans le Nord-Est de la péninsule Ibérique (VII^e-début du IV^e siècle av. n. è.) », *Pallas. Revue d'études antiques*, 89, 2012, p. 157-178.

¹⁴¹ Alain BADIE, Éric GAILLEDROT, Pierre MORET, Pierre ROUILLARD, M.^a José SÁNCHEZ et Pierre SILLIÈRES, *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante, Espagne)*, Paris-Madrid, Éditions Recherches sur les civilisations, Casa de Velázquez, 2000 ; Pierre ROUILLARD, Rosa PLANA MALLART et Pierre MORET, « Les Ibères à la rencontre des Grecs », art. cité.

d'abord de véritables *apoikiai* dont il ne trouve nulle trace, un vide dont il rend responsables les Romains qui auraient « effacé les traces de leurs devanciers »¹⁴², que ce soit à Sagonte, à l'*Hēmeroskopeion* (Denia), la plus importante des trois petites villes de fondation massaliote (τρία πολίχνια Μασσαλιωτῶν) dont parle Strabon (les deux autres, dont le nom est donné par Artémidore, sont Akra Leukè et Alônīs), ou encore à Abdera¹⁴³.

De là l'importance qu'il accorde, dans le premier chapitre de l'*Essai*, aux fragments architecturaux provenant du Llano de la Consolación et du Cerro de los Santos [I. 40-54 — **FIG. 418**]. Certes, le grès tendre dont ils sont faits atteste la fabrication locale de cette sculpture décorative. Il n'empêche, les fragments de corniche sont « des copies de modèles grecs » [I. 41] tandis que l'un des chapiteaux du Cerro est « directement inspiré par la vue des chapiteaux ioniques grecs » [I. 43], sans que Pierre Paris s'interroge réellement sur les possibilités ou les modalités d'un tel transfert. Si Juan de Dios de la Rada y Delgado a vu dans le chapiteau n° 3 [**FIG. 418**] une influence hybride grecque et égyptienne, pour Pierre Paris, le style est seulement grec¹⁴⁴. S'appuyant sur ses propres observations et sur les plans dressés par Paulino Savirón au début des années 1870¹⁴⁵, il rattache les différents éléments architecturaux à un temple datant des V^e-IV^e siècles av. J.-C., construit sur le modèle grec du temple *in antis* avec pronaos et naos, et qui aurait abritait les ex-voto en pierre du sanctuaire¹⁴⁶ [I. 45-46 — **FIG. 419, 420**]. En fin de compte, Pierre Paris trouve ici un faisceau d'indices impliquant que les Grecs étaient présents dans le sud-est ibérique pour éduquer leurs partenaires ibères :

ce chapiteau [**FIG. 416.4A**] dérive du chapiteau ionique, mais il est le produit d'une imitation très libre ; il ne copie pas, il interprète, et cette interprétation reste profondément originale, car nous retrouvons ici encore, dans un nouvel exemple typique, l'affection des Ibères pour l'ornementation un peu surchargée qui donne l'impression, sinon même l'illusion de la richesse. La simplicité des œuvres grecques les a sans doute émus, et ils se sont autant que personne laissé séduire au charme des formes pures dont aucun ornement excessif n'altère les contours harmonieux. Mais cette nudité sans artifice leur a paru quelque peu chétive et pauvre ; d'instinct ils l'ont parée et comme étoffée [I. 50-51].

Ce style hybride, dans la définition duquel on retrouve, une fois de plus et paradoxalement, la marque de l'essentialisme, Pierre Paris propose de l'appeler « ibéro-grec » ou « ibéro-ionique ».

¹⁴² Cat. HÜBNER 10-08-1899.

¹⁴³ STRABON III, 4, 6 ; Gabriela MARTÍN, « La supuesta colonia griega de Hemeroskopeion, estudio arqueológico de la zona Denia-Jávea », *Saguntum. Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia*, 3, 1968, p. 7-63 ; Pierre ROUILLARD, *Les Grecs et la péninsule ibérique du VIII^e au IV^e siècle avant Jésus-Christ*, ouvr. cité, p. 281-306 ; Francisco Javier FERNÁNDEZ NIETO, « Hemeroskopeion=Thynnoskopeion. El final de un problema histórico mal enfocado », *Mainake*, 24, 2002, 2002, p. 231-255.

¹⁴⁴ Juan de Dios de la RADA Y DELGADO et Aureliano FERNÁNDEZ GUERRA Y ORBE, *Discursos leídos ante la Academia de la Historia en la recepción pública del señor D. Juan de Dios de la Rada y Delgado*, ouvr. cité, p. 20-21, fig. 3.

¹⁴⁵ Paulino SAVIRÓN Y ESTEBAN, *Noticia de varias excavaciones del Cerro de los Santos en el término de Montealegre, villa de la Provincia de Albacete*, ouvr. cité, pl. I-II.

¹⁴⁶ Sur la base d'un rapprochement avec les deux temples du sanctuaire de La Encarnación (Caravaca de la Cruz, Murcie), celui du Cerro est désormais considéré comme le produit d'une monumentalisation tardive du sanctuaire qui daterait de l'époque républicaine. Voir M.^a Luisa SÁNCHEZ GÓMEZ, *El santuario de El Cerro de los Santos (Montealegre del Castillo, Albacete). Nuevas aportaciones arqueológicas*, ouvr. cité, p. 80-84 (avec bibliographie antérieure).

4. — UN MOMENT ORIENTALISANT QUI NE DIT PAS SON NOM : QUELS INTERMÉDIAIRES ?

Arrivé à cette étape de la démonstration, Pierre Paris reprend son travail de classification et de définition des différents moments de la sculpture ibérique à proprement parler. On se souvient qu'il a vu dans les deux fragments de Redován étudiés précédemment les signes annonciateurs d'une nouvelle période, celle d'un archaïsme ibérique [I. 90-91]. Une première étape – ou l'une de ses manifestations – correspond, chez Pierre Paris, à un moment orientalisant même si le terme n'est pas employé. Désormais quelles que soient les influences qu'il relève, toutes les œuvres étudiées sont considérées comme le produit d'un art local, exécuté par des artistes ibères, mais sur lequel deux modèles se font sentir : celui de la Grèce archaïque et « l'inspiration orientale » qu'il étudie longuement [I. 117-162]. Plus qu'au monde phénicien, l'expression renvoie à la Mésopotamie et à l'art chaldéo-assyrien. La démarche est toujours la même : Pierre Paris a recours au comparatisme, à l'analogie purement formelle entre les vestiges ibériques et ceux de l'Orient. Pour ce faire, il puise dans le répertoire d'images que lui fournissent les études d'histoire de l'art antique¹⁴⁷. Le taureau androcéphale connu sous le nom de Bicha de Balazote¹⁴⁸, les deux sphinges d'Agost, celles d'El Salobral, le lion de Bocairante, la tête de griffon de Redován ou les têtes de taureaux en bronze de Costitx sont ainsi rattachés au bestiaire de l'antique Chaldée et de l'Assyrie [FIG. 421] : le sculpteur est indigène, écrit-il au sujet de la Bicha, « mais le prototype vient de l'Orient » [I. 120]. Et, au sujet des sphinges : « on peut affirmer que si ces sphinx ont leurs prototypes dans un art étranger à l'Espagne, ils restent, malgré toute inspiration et toute imitation, très singulièrement originaux ; on ne peut les confondre ni avec une œuvre assyrienne, ni avec une œuvre phénicienne, ni avec une œuvre grecque » [I. 129].

Le diffusionnisme de Léon Heuzey : les Phéniciens et les Grecs de l'époque archaïque

L'idée, du reste, n'est pas nouvelle. En 1896, alors que la Bicha de Balazote venait de rejoindre la salle Ibérique du Museo Arqueológico Nacional, José Ramón Mélida signalait déjà que « El estilo participa grandemente del hieratismo oriental, siendo evidente la influencia asiria, no sólo en la concepción general de la imagen, sino en el acanalado y disposición regular de los mechones de la barba y el cabello¹⁴⁹ ». En 1899, dans un travail consacré au *Taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés*, Léon Heuzey reprend et approfondit cette idée. Rarement cité dans les études de réception de l'Antiquité et d'histoire de l'archéologie, cet essai, qui paraît dans les *Monuments et mémoires de la fondation Eugène Piot*, offre pourtant un tableau synthétique et actualisé de la manière dont Léon Heuzey conçoit les origines de l'art en Ibérie autour de 1900. La Bicha de Balazote est directement rapprochée des taureaux androcéphales de l'Assyrie, dont les exemples les plus aboutis sont donnés par les taureaux de Sargon II à Khorsabad (VIII^e siècle av. J.-C.), mais qui prennent eux-mêmes leur source

¹⁴⁷ En part. Georges PERROT et Charles CHAPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité. II. Chaldée et Assyrie*, Paris, Hachette, 1884, p. 555-585.

¹⁴⁸ Le dictionnaire de la RAE précise que le terme populaire *bicha*, dérivé du latin *bestia*, désigne une figure fantastique.

¹⁴⁹ José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « La "Bicha" de Balazote », *Boletín de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1, 8, 1896, p. 141-142.

dans un art chaldéen – entendons sumérien – bien plus ancien. La sculpture ibérique est ainsi rapprochée d'une statuette mésopotamienne en stéatite de la fin du III^e millénaire avant notre ère récemment entrée dans les collections du Louvre [FIG. 422]. La Bicha de Balazote en serait un lointain dérivé¹⁵⁰. Pour le conservateur du département des Antiquités orientales comme pour Pierre Paris, le caractère ibérique de la Bicha est par ailleurs évident. Chez Léon Heuzey, elle prend place dans un moment qui est celui de l'archaïsme :

la figure est restée tout asiatique, même dans les variantes qu'elle présente. L'exécution sans doute a singulièrement baissé ; sans indiquer une époque très ancienne, elle est pauvre, maladroite, entachée de barbarie locale ; elle donne l'impression de la bizarrerie, plutôt que de la majesté et de la force. L'intervention du travail grec ne l'a pas ravivée comme dans les plus belles œuvres de la même école, le buste d'Elché, par exemple ; mais la faiblesse du style n'en laisse que mieux paraître la lointaine reproduction d'un modèle asiatique¹⁵¹.

Se pose, dès lors, la question des intermédiaires. Pour Léon Heuzey, qui saisit le prétexte pour dresser un tableau très net des liens tissés entre l'Ibérie et les autres cultures de la Méditerranée antique, il s'agit des Phéniciens¹⁵². Sa démonstration peut être résumée de la façon suivante. Avec la fondation de Gadir qu'il situe à la fin du XII^e siècle avant notre ère, les Phéniciens sont les premiers venus et ils installent peu à peu leurs comptoirs le long de la côte ibérique jusqu'aux environs d'Elche. Ils entretiennent probablement avec les indigènes des rapports commerciaux semblables à ceux que laissent entrevoir les poèmes homériques avec les Grecs. À partir de la fin du IX^e siècle, leur présence est renforcée dès lors que la fondation de Carthage offre à leur cabotage un solide point d'appui en Occident. Les Phéniciens sont donc les premiers à transmettre aux Ibères des formes et des sujets venus d'Orient. À partir de la fin du VII^e siècle, ils introduisent des modèles helléniques par suite du processus d'*action en retour* de l'archaïsme grec sur l'art phénicien. Au même moment, et jusqu'à la fin du VI^e siècle, la présence grecque reste en revanche accidentelle et intermittente. Il voit dans le désir d'Arganthonios de resserrer les liens entre Tartessos et Phocée un objectif politique, celui de faire contrepoids à la domination phénicienne¹⁵³. Quant à la bataille d'Alalia et ses conséquences, vers 540 av. J.-C., elle nous montre des Grecs ayant bien des difficultés à s'implanter durablement en Occident (essentiellement à Massalia et Emporion). Or les modèles que les Phocéens transmettent sont eux-mêmes fortement redevables de l'art de la Phénicie, de l'Égypte et de la Mésopotamie. Ils se surajoutent à un fond oriental déjà solidement installé en Ibérie, ce qui explique la prédominance de cet élément dans le style local que Léon Heuzey a défini comme *gréco-oriental* : « De là l'originalité de cette

¹⁵⁰ LÉON HEUZEY, « Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés », *MMAI*, 6, 2, 1899, p. 119-120.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 121.

¹⁵² *Ibid.*, p. 127-132.

¹⁵³ HÉRODOTE I, 163 : « Les Phocéens gagnèrent à un tel point l'amitié de ce prince, que d'abord il les invita à quitter l'Ionie pour venir s'établir dans son pays où ils voudraient, et qu'ensuite, comme ils ne s'y laissaient pas décider, instruit par eux des progrès du Mède, il leur donna de l'argent pour entourer leur ville d'une muraille. Et il en donna largement ; car le développement de la muraille mesure un bon nombre de stades, et elle est tout entière en blocs de pierre gros et bien ajustés » (trad. Philippe-Ernest LEGRAND, CUF, 1946) ; Τουτῷ δὴ τῷ ἀνδρὶ προσφιλέες οἱ Φωκαῖες οὕτω δὴ τι ἐγένοντο, ὥς τὰ μὲν πρῶτα σφῆας ἐκλιπόντας Ἰωνίην ἐκέλευε τῆς ἑωυτοῦ χώρας οἰκῆσαι ὅκου βούλονται, μετὰ δὲ, ἐς τοῦτό γε οὐκ ἔπειθε τοὺς Φωκαῖας, ὁ δὲ πυθόμενος τὸν Μῆδον παρ' αὐτῶν ὥς αὔξειτο, ἐδίδου σφι χρήματα τεῖχος περιβαλέσθαι τὴν πόλιν. Ἐδίδου δὲ ἀφειδέως· καὶ γὰρ καὶ ἡ περίοδος τοῦ τεύχεος οὐκ ὀλίγοι στάδιοι εἰσὶ, τοῦτο δὲ πᾶν λίθων μεγάλων καὶ εὖ συναρμοσμένων. Τὸ μὲν δὴ τεῖχος τοῖσι Φωκαεῦσι τρόπῳ τοιῷδε ἐξεποιήθη.

école, de là aussi ses inégalités et ses défaillances, selon qu'elle subissait plus ou moins directement l'action des ateliers grecs¹⁵⁴ ». À partir du VI^e siècle, le tableau est donc celui d'une Ibérie méditerranéenne récemment hellénisée au nord-est et depuis longtemps phéniciisée en Andalousie et sur le littoral du sud-est, deux aires d'influence qui entrent en contact dans la région d'Elche. La Dame d'Elche est l'un des produits de cette rencontre. Et Léon Heuzey de conclure avec un passage important sur lequel il nous faudra revenir :

Je n'ignore pas que la place accordée ici à l'influence phénicienne contrarie les idées de quelques savants parmi ceux qui ont fait leur étude spéciale des antiquités classiques [il cite Théodore Reinach et Emil Hübner] [...]. Il a été de mode pendant un certain temps, dans les études archéologiques, d'attribuer presque sans partage aux Phéniciens la transmission de la civilisation orientale. On a bien voulu me ranger parmi ceux qui ont porté un coup assez décisif à cette exagération. Ce n'est pas une raison pour me demander de jeter les Phéniciens à la mer et de supprimer leur action dans le monde antique, surtout quand il ne s'agit plus de la Grèce, mais d'un pays comme l'Espagne qui, de temps immémorial, avait à son flanc un entrepôt phénicien de l'importance de Gadès¹⁵⁵.

Le diffusionnisme de Pierre Paris : un troisième acteur, les Mycéniens

Pierre Paris connaît et cite l'étude de son maître. Mais ses conclusions sont sensiblement différentes. À la différence de Léon Heuzey, il fait abstraction des informations fournies par les sources écrites et se contente d'établir des analogies de styles ; d'autre part, son corpus ne se limite pas à l'étude du type du taureau androcéphale mais regroupe des figures de sphinge, de lion et de griffon. Or, tout en acceptant la filiation avec l'art chaldéo-assyrien, il trouve des parallèles dans « l'art mycénien, qui est plus près des origines orientales » [I. 124] (taureaux, êtres fantastiques et hybrides), et dans l'art grec archaïque plus récent (en particulier pour les sphinges d'Agost). Il en déduit que les Mycéniens ont été, les premiers, les introducteurs des modèles orientaux – il ne donne aucun repère chronologique : faut-il comprendre que ces transferts se situeraient en pleine époque mycénienne ou peu avant la fin du XII^e siècle ? –, suivis par les Phéniciens puis par les Grecs de la période archaïque. Sur ce point, la comparaison des travaux qu'il consacre aux taureaux de Costitx [FIG. 282, 421] témoigne de l'évolution de sa pensée et de l'enracinement progressif de l'idée d'une filiation mycénienne. Dans l'article qu'il publie en 1897 dans la *Revue archéologique* – nous l'avons étudié ailleurs¹⁵⁶ –, elle n'est que prudemment suggérée¹⁵⁷. En revanche, si l'*Essai* reprend l'essentiel de ce texte, certains passages ont été modifiés ou ajoutés pour affirmer l'hypothèse mycénienne avec beaucoup plus de force. En voici un exemple :

[Version de 1897, p. 158-159 :]

Ce qui ajoute encore de la valeur à ce fait, c'est que, si passant de l'art grec mycénien à l'art grec archaïque, nous cherchons à établir quelque comparaison entre les bronzes de Costig et

¹⁵⁴ Léon HEUZEY, « Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés », art. cité, p. 130.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 130, 132.

¹⁵⁶ Voir *supra*, chap. 7, § II. 1.

¹⁵⁷ Pierre PARIS, « Les bronzes de Costig au Musée Archéologique de Madrid », *RA*, 3^e série, 30, 1897, p. 159-162.

les images grecques d'animaux, nous ne pouvons y réussir. Ni les types des taureaux et des vaches, ni la technique, ni l'inspiration des artistes grecs du VII^e au V^e siècle, n'ont rien de commun avec les œuvres qui nous occupent. Certes, nous goûtons pleinement la grandeur décorative et la simplicité sobre de ces têtes majestueuses ; mais nous reconnaissons aussi ce qu'il y a de froid et de convenu dans ces monuments, où la nature n'est observée que d'un regard rapide, et d'où la vérité du détail et le souci du pittoresque sont exclus par maladresse ou par système. Au contraire, toutes les productions de l'archaïsme grec portent empreint un cachet original, une personnalité qui brille, et toujours la nature apparaît au travers des œuvres, même d'aspect étrange, comme le modèle où se puise la force inspiratrice.

Ainsi donc, nous écartons toute idée d'influence orientale, toute idée d'influence purement grecque ; nous avons noté seulement des rapports assez précis avec les monuments de la civilisation mycénienne. Mais nous ne voudrions pas qu'on exagérât notre pensée. Bien que la civilisation mycénienne paraisse faire la tache d'huile et s'étendre chaque jour plus loin autour de l'Argolide, il faudrait d'autres arguments que ceux que fournissent les bronzes de Costig pour qu'on fût en droit d'admettre l'hypothèse que cette civilisation a pu quelque jour prendre pied dans les Baléares, ou tout au moins prendre contact avec la civilisation contemporaine de ces îles.

[Version de 1903, I 158-159 :]

Si d'autre part, passant de l'art grec mycénien à l'art grec archaïque, on cherche à établir quelque comparaison entre les bronzes de Costig et les images grecques d'animaux, on ne peut y réussir. Ni les types des taureaux et des vaches, ni la technique, ni l'inspiration des artistes grecs du VII^e au V^e siècle, n'ont rien de commun avec les œuvres qui nous occupent. Certes, je goûte pleinement la grandeur décorative et la simplicité sobre de ces têtes majestueuses ; mais je reconnais aussi ce qu'il y a de froid et de convenu dans ces monuments où la nature n'est observée que d'un regard rapide et d'où la vérité du détail et le souci du pittoresque sont exclus par maladresse ou par système. Au contraire, dans toutes les productions de l'archaïsme grec toujours la nature apparaît au travers des œuvres, même d'aspect étrange, comme le modèle où se puise la force inspiratrice.

Ainsi, c'est à la civilisation mycénienne que nous ramènent les ex-voto de Majorque, plutôt qu'à la civilisation grecque proprement dite. L'Espagne doit sans doute aux Mycéniens l'importance religieuse et symbolique du taureau et de la vache, et à l'art de ces Mycéniens la forme et le style qu'elle a donnés à ces symboles. Mais la civilisation mycénienne avait elle-même reçu de l'Orient ce qu'elle envoyait à son tour à l'Occident. Ce sont les Mycéniens, qui, cette fois encore, ont servi d'intermédiaires entre les deux rives extrêmes de la Méditerranée.

À s'en tenir au chapitre relatif à la sculpture, et puisque Pierre Paris admet lui-même que la civilisation mycénienne a entretenu des rapports étroits avec l'Orient, faire des Mycéniens, à côté voire antérieurement aux Phéniciens¹⁵⁸, les acteurs d'un transfert culturel de l'Orient vers la péninsule Ibérique peut sembler complètement arbitraire. Sa théorie ne peut se comprendre qu'en tenant compte des « autres arguments » qui lui faisaient défaut en 1897 et qu'il pense avoir réunis dans l'*Essai*. Dans le premier chapitre, celui qui traite de l'architecture, il a défendu l'idée que la péninsule Ibérique et le monde mycénien avaient vraisemblablement été en contact l'un avec l'autre puisque l'on retrouvait des constructions cy-

¹⁵⁸ Souvenons-nous que Pierre Paris fait partie de ceux qui utilise le terme *Phéniciens* dans son acception élargie : « Mais les Phéniciens ne sont pas les seuls, et peut-être même ne sont-ils pas les premiers débarqués [nous soulignons] ; un autre peuple leur fait concurrence, qu'on ne s'attendait pas à voir apparaître en ces parages lointains, dont l'art et l'industrie viennent porter dans les ateliers indigènes un air vivifiant, une lumière réchauffante, je veux parler des Mycéniens » [II. 304-305].

clopéennes et des tombes à tholos aux deux extrémités du bassin méditerranéen. Mais c'est surtout l'étude de la céramique ibérique, exposée dans le volume 2 de l'*Essai*, qui lui permet de justifier une telle idée [II. 1-152]. Aussi, un rapide détour par ce dossier s'impose-t-il.

Pierre Paris et la céramique ibéro-mycénienne

Nous avons récemment consacré une étude approfondie à cette question ce qui nous dispense d'y revenir en détail¹⁵⁹. Nous y insistons sur la démarche de Pierre Paris et sur la logique qui sous-tend son analyse, tout en montrant que le modèle qu'il propose en 1903-1904 a très vite donné lieu à une véritable controverse. Ces débats collectifs fructueux, qui ont lieu entre 1904 et 1918, impliquent un grand nombre de savants qui peuvent en être les acteurs principaux ou n'intervenir qu'en qualité d'arbitre et de modérateur des discussions¹⁶⁰. Ces échanges permettent à un Pierre Paris peu dogmatique d'amender, de préciser et d'affiner ses idées. Le produit de cet effort collectif pour assigner à la céramique ibérique la place qui lui revient, à la fois dans le temps et dans l'espace, est finalement recueilli par le jeune Pere Bosch Gimpera qui, entre 1913 et 1915, propose une première classification organisée autour de quatre styles locaux allant du V^e au I^{er} siècle av. J.-C. En 1918, ces idées, exposées avec netteté dans *El problema de la cerámica ibérica* (1915), sont acceptées par la figure d'autorité en matière de céramologie qu'est Edmond Pottier, ce qui permet de clore la première étape de l'histoire des études relatives à la céramique ibérique¹⁶¹.

En 1903-1904, la démarche qui permet à Pierre Paris de conclure à des échanges entre Mycéniens et « Ibères », suffisamment étroits pour donner lieu à des transferts culturels Est-Ouest, est identique à celle que nous avons rencontrée pour la sculpture : elle est fondée sur l'analogie de style entre les vestiges céramiques éminemment fragmentaires et décontextualisés qu'il exhume lors de ses prospections en Espagne et les images que lui fournissent toute une série de corpus publiés par les savants allemands et français [FIG. 423-430]¹⁶². Outre le fait que l'argument d'autorité a joué un rôle non négligeable dans la formulation de cette théorie, la démarche de Pierre Paris se situe dans le prolongement des travaux d'Albert Dumont et de son école. Ce dernier est à l'origine d'une nouvelle approche dans l'étude des

¹⁵⁹ Grégory REIMOND, « En busca del tiempo y el espacio perdidos de la cerámica ibérica: una reflexión en torno al *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1904-1918) », art. cité.

¹⁶⁰ Citons en particulier : Pierre Paris, Manuel Rodríguez de Berlanga, Louis Siret, Joseph Déchelette, Manuel Cazorro, Josep Pijoan, Pere Bosch Gimpera, Edmond Pottier, Adolf Furtwängler ou encore Salomon Reinach.

¹⁶¹ Pere BOSCH GIMPERA, « Zur Frage der iberischen Keramik », *Memnon. Zeitschrift für die Kunst- und Kulturgeschichte des alten Orients*, 7, 3, 1913, p. 166-181 ; ID., *El problema de la cerámica ibérica*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (7), 1915 ; Edmond POTTIER, « Le problème de la céramique ibérique », *JIS*, nouv. série, 16^e année, fasc. 6 (novembre-décembre), 1918, p. 281-294.

¹⁶² En part. Heinrich SCHLIEMANN, *Mykenae. Bericht über meine Forschungen und Entdeckungen in Mykenae und Tiryns*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1878 ; Georges PERROT et Charles CHIZEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, 10 vol., Paris, Hachette et Cie, 1882-1914 ; Heinrich SCHLIEMANN, *Tirynthe. Le palais préhistorique des rois de Tirynthe*, ouvr. cité ; Adolf FURTWÄNGLER et Georg LOESCHKE, *Mykenische Vasen: vorhellenische Thongefässe aus dem Gebiete des Mittelmeeres*, 2 vol., Berlin, A. Asher & Co., 1886 ; Johannes BÉHLAU, « Frühattische Vasen », *JDAI*, 2, 1887, p. 33-66 ; ID., « Böotische Vasen », *JDAI*, 3, 1888, p. 325-364 ; Samuel KARL ANDER WIDE, « Aphidna in Nordattika », *AM*, 21, 1896, p. 385-410 ; Edmond POTTIER, *Vases antiques du Louvre*, Paris, Hachette, 1897 ; Ludwig PALLAT, « Ein Vasenfund aus Aegina », *AM*, 22, 1897, p. 265-333 ; Wilhelm DÖRPFELD, *Troja und Ilion*, Athens, Beck & Barth, 1902.

productions céramiques, qu'il s'agisse de terres cuites ou de vases peints. Désormais, l'attention des savants ne se porte plus seulement sur la décoration mais interroge l'objet dans toute sa complexité (processus de fabrication, forme, décoration, origine, mise en série et établissement de typologies, reconnaissance de son utilité comme fossile-directeur, etc.). Dans l'esprit d'Albert Dumont et de ses disciples, une telle approche rend possible l'étude des relations commerciales qui ont uni les différentes civilisations de la Méditerranée antique¹⁶³ [II. 1-2]. Cette idée est résumée avec netteté par Edmond Pottier dans son *Catalogue des vases antiques de terre cuite* du musée du Louvre (1896), un ouvrage que cite Pierre Paris [II. 3] :

Je ne veux pas terminer sans dire un mot du résultat le plus merveilleux que la connaissance de l'antiquité doive à l'étude des poteries. Je dis merveilleux, parce que le contraste est plus complet encore entre la condition très humble des objets et l'importance des faits révélés par eux. Il ne s'agit plus, en effet, de vases ornés de sujets peints, de figures plus ou moins habilement dessinées : il s'agit de simples tessons que bien des gens verraient sans déplaisir jeter au coin de la borne. Ce sont des fragments recueillis à Mycènes, à Tirynthe, à Rhodes, en Crète, des vases garnis de cercles, de lacis, de zigzags, parfois de formes végétales bizarres qu'on dirait empruntées à la flore maritime plutôt qu'à la flore terrestre (Salle A). On n'y voit point encore apparaître d'animaux ni de silhouettes humaines ; c'est de la poterie presque sauvage. C'est pourtant avec ces modestes dessins qu'on résout actuellement les problèmes les plus obscurs de l'histoire grecque primitive ; c'est grâce à eux qu'on peut établir les rapports des peuplades grecques entre elles, retrouver la chronologie des cités disparues dans une période antérieure à tout document littéraire, antérieure même à l'usage de l'écriture dans le bassin méditerranéen. Ce décor linéaire et végétal, dit *mycénien*, constitue, en effet, un style à part dans l'ensemble des céramiques connues. Partout où il se trouve, on peut affirmer qu'une même civilisation a régné. S'il est dû à des fabriques locales, disséminées sur l'étendue de la Grèce, des Cyclades et de la côte d'Asie, il faut croire que ces fabriques avaient des relations entre elles ou qu'elles travaillaient d'après des modèles communs, puisqu'elles produisent des dessins identiques¹⁶⁴.

Le travail de Pierre Paris s'inscrit dans cette perspective. On peut le résumer ainsi : comme pour la sculpture, il privilégie une analyse stylistique des fragments ; il perçoit des parallèles entre la décoration des vases mycéniens et ibériques¹⁶⁵ ; par voie de conséquence, il en déduit que des relations commerciales ont très tôt uni les deux extrémités du bassin méditerranéen, une idée défendue par d'autres savants comme nous l'avons vu dans la deuxième partie de ce chapitre. D'où le propos que l'on peut lire au début du deuxième volume de l'*Essai* et qui est une sorte de transposition du texte d'Edmond Pottier que nous venons de citer : « Comme les colonies phocéennes ne se sont établies sur les côtes d'Espagne qu'au VII^e siècle, c'est six ou sept cents ans que l'étude des antiquités ibériques permet de faire gagner à l'influence de la Grèce sur les peuples de la Péninsule » [II. 3 ; voir aussi 127].

¹⁶³ Albert DUMONT, *Peintures céramiques de la Grèce propre. Recherches sur les noms d'artistes lus sur les vases de la Grèce*, Paris, Imprimerie nationale, 1874 ; Albert DUMONT et Jules CHAPLAIN, *Les céramiques de la Grèce propre*, éd. par Edmond POTTIER, 2 vol., Paris, Firmin-Didot et Cie, 1888-1890 ; Ève GRAN-AYMERICH, *Les chercheurs de passé*, ouvr. cité, p. 227-232 ; Olivier RAYET et Maxime COLLIGNON, *Histoire de la céramique grecque*, Paris, Georges Decaux, Libraire-Éditeur, 1888.

¹⁶⁴ Edmond POTTIER, *Catalogue des vases antiques de terre cuite. Première partie. Les origines*, ouvr. cité, p. 37-38.

¹⁶⁵ Cat. HEUZEY 03-04-1898, au sujet des tessons d'El Amarejo : « Il me semble que cela fleure le phénicien, peut-être le mycénien à plein nez ».

Ajoutons que Pierre Paris est parfaitement conscient du problème chronologique que pose son modèle. Au cours des prospections qu'il mène dans le sud-est péninsulaire, il trouve les fragments « ibéro-mycéniens » presque toujours associés à de la céramique sigillée. À El Amarejo, elle se retrouve, « dans la même couche de terre », aux côtés de deux fragments de vases grecs du IV^e siècle av. J.-C. À Elche, Pedro Ibarra a trouvé un *as* romain dans un vase orné d'un décor géométrique : « Mais ce qu'il y a de déconcertant [conclut-il], c'est que les débris [de vases grecs] recueillis par moi n'appartiennent pas même à l'âge archaïque [...]. Dès lors, je n'ose plus faire de conjecture sur l'âge des vases de l'Amarejo, et par suite sur l'âge de la céramique espagnole à influences helléniques en général » [II. 133-134]. Il n'est pas inutile de rappeler que lorsque Pierre Paris parle de chronologie mycénienne, ce ne sont pas les fragments de vases eux-mêmes qu'il fait remonter au II^e millénaire avant notre ère mais l'origine du style, lequel se serait maintenu à travers les siècles. Mycéniens et Ibères auraient très tôt noué des relations commerciales, ce qui aurait permis à ces derniers de passer par un processus d'acculturation en recevant des modèles décoratifs qu'ils se seraient appropriés sans se contenter de les copier, donnant ainsi naissance à une céramique indigène originale qu'il propose d'appeler *ibéro-mycénienne*. Mais, incapables par la suite d'assimiler les nouveaux *stimuli* reçus des Phéniciens et des Grecs, ils se seraient contentés de reproduire à l'envi les vieux modèles hérités des Mycéniens. On retrouve, dans ce que nous avons proposé d'appeler la *théorie de la rémanence mycénienne*, les préjugés et l'approche essentialiste qui caractérisent la démarche de Pierre Paris :

Les choses étant ainsi, je me crois en droit d'affirmer que l'histoire de la céramique des Ibères n'a qu'un chapitre, un chapitre long et intéressant, à coup sûr, mais unique. Pendant de longs siècles, jusqu'à la conquête romaine, après même cette conquête, ils sont restés fidèles au style qu'ils avaient emprunté à leurs premiers fournisseurs orientaux et qu'ils avaient du reste marqué de leur empreinte personnelle. [...] Le style céramique d'Ibérie s'est figé, et c'est là surtout que l'on peut parler de la longue survivance du style mycénien et du style géométrique. [...] Les produits de leurs ateliers, qu'ils datent en réalité du V^e siècle ou de l'époque romaine, sont toujours pour la critique antérieurs à ces dates [II. 136, 137, 141].



Ce rapide détour par le dossier de la céramique *ibéro-mycénienne* aide à mieux comprendre la lecture que Pierre Paris fait de la sculpture des Ibères. Puisqu'il pense avoir retrouvé dans l'iconographie des vases peints la preuve des liens qui auraient unis le monde mycénien et la péninsule Ibérique dès l'Âge du Bronze, il en cherche aussi la trace dans les autres matériaux qu'il rassemble¹⁶⁶. En somme, Pierre Paris ne rejette ni l'influence phéni-

¹⁶⁶ La découverte de céramiques mycénienes au Llanete de los Moros (Montoro, Córdoba), en 1985, a donné une nouvelle actualité à la question des liens entre l'Orient et la péninsule Ibérique à la fin de l'Âge du Bronze (deux fragments datés des XIV^e-XIII^e siècles av. J.-C.). Si d'autres découvertes sont venues s'ajouter depuis, la question, qui ne se pose naturellement pas dans les mêmes termes qu'à l'époque de Pierre Paris, continue à faire débat. Nous nous contentons de renvoyer à Katie DEMAKOPOULOU et José L. MELENA (éd.), *El mundo micénico : cinco siglos de la primera civilización Europea, 1600-1100 a. C.* Museo Arqueológico Nacional, Madrid, enero-febrero de 1992, Madrid, Ministerio de Cultura, Dirección General de Bellas Artes y Archivos, 1991, p. 110-114 et cat. n° 314 ; Alfredo MEDEROS MARTÍN, « The Mycenaean Contacts with the Iberian Peninsula during the Late Bronze Age (1625-1150 BC) », dans Michael FOTIADIS, Robert LAFFINEUR, Yannis LOLOS et Andreas VLACHOPOULOS (éd.), *The Aegean seen from the West. Proceedings of the 16th International Aegean Conference*, Leuven, Liège, Peeters, coll. « Aegaeum » (41), 2017, p. 25-39.

cienne, ni celle de l'art grec archaïque. Il ajoute simplement un intermédiaire plus ancien – ou contemporain – des Phéniciens à savoir les Mycéniens, « ancêtres » des Grecs :

Au terme de ces analyses j'arrive à cette conclusion, que le début en faisait prévoir : l'art indigène de l'Ibérie, abandonné longtemps à lui-même dans les provinces reculées du Nord-Ouest et du Centre, et comme paralysé par un vice de nature, est resté dans un état stationnaire de rudesse barbare et ne s'est que par intervalles un peu vivifié sous l'influence lointaine de l'art mycénien. Au contraire dans les pays que baigne la Méditerranée, où se sont établis les Phéniciens et les Grecs, la double influence du commerce et de l'esprit oriental et hellénique a apporté aux idées et aux productions locales un élément fécondant. Mais, lorsqu'il s'agit des monuments très primitifs, il faut avoir soin de distinguer entre l'influence grecque proprement dite et l'influence mycénienne : dans presque tous les cas, il faut admettre que les modèles orientaux ne se sont pas imposés directement, mais par l'intermédiaire des Grecs [I. 162].

Ajoutons qu'en matière de sculpture, Pierre Paris n'a pas complètement négligé la question des modalités de ces transferts culturels, soit, dans le langage qui est le sien, « comment les élèves ont pu s'initier aux styles d'art et d'industrie étrangers ». L'analyse du médaillon phénicien de Málaga [FIG. 414] lui permet d'avancer une réponse : « Ce sont des menus objets du genre de ce bijou, aisément voyageurs, qui, passant de mains en mains, forment la vue et éveillent les idées ; ils sont, par excellence, les véhicules des influences lointaines » [I. 102]. De la même manière, les sculptures représentant des êtres fantastiques ou des hybrides, en particulier les griffons, sont directement rapprochés des figures gravées sur les plaques et les peignes en ivoire exhumés par Georges Bonsor dans les nécropoles de Bencarrón et de Cruz del Negro¹⁶⁷ [I. 124 – FIG. 431].

IV. – LA SCULPTURE DU SUD-EST PÉNINSULAIRE DE L'ARCHAÏSME IBÉRIQUE AU CLASSICISME AVORTÉ

Les œuvres rassemblées jusque-là dans l'*Essai* ont permis à Pierre Paris de définir les principales caractéristiques des périodes les plus anciennes de l'art ibérique – du moins de ce qu'il considère comme tel –, depuis les origines jusqu'aux alentours du VI^e siècle av. J.-C. Pour les siècles postérieurs, l'interprétation et la périodisation qu'il propose se fondent sur un corpus bien plus riche mais géographiquement circonscrit [I. 162-343]. En raison de la quantité et de la qualité des sculptures que fournit le sud-est péninsulaire, en particulier la

¹⁶⁷ George E. BONSOR, « Les colonies agricoles pré-romaines de la vallée du Bétis », art. cité, p. 241-245, 280-285 ; M.^a Eugenia AUBET, « Los marfiles fenicios del Bajo Guadalquivir. I. Cruz del Negro », *BSAA*, 44, 1978, p. 15-88 ; EAD., « Los marfiles fenicios del Bajo Guadalquivir. II. Acebuchal y Alcantarilla », *BSAA*, 46, 1980, p. 33-92 ; EAD., « Marfiles fenicios del Bajo Guadalquivir (y III). Bencarrón, Santa Lucía y Setefilla », *Pyrenae*, 17-18, 1981-1982, p. 231-280 ; Hélène LE MEAUX, « Les ivoires "orientalisants" de la péninsule Ibérique : réflexions stylistiques », *MCV*, 36, 2, 2006, p. 187-210. Arthur Engel et Pierre Paris trouveront un peigne en ivoire orientalisant dans l'une des sépultures d'Osuna en 1903 (Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, p. 479-484).

région que l'on a pris l'habitude de nommer la Contestanie¹⁶⁸ [FIG. 407], on ne s'étonnera pas que les productions de cette région occupent une place de choix au sein de l'*Essai*. Quelques sites sont privilégiés : le Cerro de los Santos, le Llano de la Consolación, Elche et, dans une moindre mesure, Marchena et Estepa (Andalousie). Les efforts de Pierre Paris s'orientent dans trois directions : 1. distinguer, parmi les œuvres du Cerro, les pièces authentiques des falsifications dues à Vicente Juan y Amat¹⁶⁹ ; 2. classer ce corpus en groupant les sculptures en séries « suivant leurs affinités de type et de style » [I. 173] ; 3. enfin, tenter de les organiser chronologiquement. Cette partie lui permet aussi de répondre aux critiques qu'a suscitées l'étude scientifique de la Dame d'Elche parue en 1897 dans les *Monuments et mémoires de la fondation Eugène Piot*¹⁷⁰.

1. — IBÈRES, GRECS ET PHÉNICIENS : UNE QUESTION DE DOSAGE

Pour l'archéologue bordelais, les travaux de Léon Heuzey sont plus que jamais un point de repère¹⁷¹. Tous deux admettent l'existence d'une école ibérique profondément originale, produit d'un mélange entre des éléments helléniques et orientaux réinterprétés par les Ibères. Pour Léon Heuzey, les ex-voto du Cerro de los Santos permettent de « marquer les étapes successives d'un art local¹⁷² », « un art essentiellement ibérique », dira Pierre Paris, dont les œuvres ne peuvent être confondues avec celles qu'ont produites les autres régions du monde antique : « Sur ce fond de données et d'originalités ibériques sont venues broder les influences étrangères » [I. 264-265, 267]. Sur ce point, il nous semble que les nuances que soulignait Pierre Rouillard en 1996 n'ont pas lieu d'être¹⁷³. Cependant, si les convergences sont nombreuses, les conclusions de Pierre Paris, une fois de plus, ne rejoignent pas complètement celles de son maître. Où se situe la différence ? Dans le « dosage » de ces influences – le mot est de Léon Heuzey¹⁷⁴ – et dans la datation des œuvres. Cela tient en partie au fait que Pierre Paris travaille sur un corpus bien plus large. Surtout, il s'engage dans l'étude de l'art ibérique à partir de l'analyse d'une œuvre exceptionnelle, la Dame d'Elche [FIG. 432],

¹⁶⁸ Enrique A. LLOBREGAT CONESA, *Contestania ibérica*, Alicante, Instituto de Estudios Alicantinos, 1972. Une approche critique de cette appellation dans Pierre MORET, *Des noms à la carte. Figures antiques de l'Ibérie et de la Gaule*, ouvr. cité, p. 141-144.

¹⁶⁹ Un travail repris par José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, *Las esculturas del Cerro de los Santos. Cuestión de autenticidad*, Madrid, Tip. de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1906 [1903].

¹⁷⁰ Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », *MMAI*, 4, 2, 1897, p. 137-168.

¹⁷¹ Précisons qu'en 1915, dans *Les origines orientales de l'art. Recueil de mémoires archéologiques et de monuments figurés*, Léon Heuzey a rassemblé les travaux relatifs à la sculpture ibérique qu'il jugeait essentiels : « Statues espagnoles de style gréco-phénicien (question d'authenticité) », *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 2, 3, 1891, p. 96-114 ; ID., « Mission de M. Pierre Paris en Espagne », *CRAI*, 41, 5, 1897, p. 504-509 ; ID., « Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés », art. cité ; ID., « Autre taureau chaldéen androcéphale, statuette à incrustations », *MMAI*, 7, 1, 1900, p. 7-12. Voir ID., *Les origines orientales de l'art. Recueil de mémoires archéologiques et de monuments figurés*, Paris, Ernest Leroux, 1891-1915, p. 273-330.

¹⁷² Léon HEUZEY, « Statues espagnoles de style gréco-phénicien (question d'authenticité) », art. cité, p. 97 ; voir également ID., « Mission de M. Pierre Paris en Espagne », art. cité, p. 507.

¹⁷³ Pierre ROUILLARD, « Dis-moi qui tu es : "Espagnole", "Salammbô" ou "Carmen" », art. cité, p. 36, 40-41.

¹⁷⁴ Léon HEUZEY, « Statues espagnoles de style gréco-phénicien (question d'authenticité) », art. cité, p. 108.

ce qui le conduit à modifier les conclusions jusque-là admises¹⁷⁵, une œuvre à laquelle Léon Heuzey, étrangement, ne consacra aucun travail spécifique en dehors de deux rapides communications¹⁷⁶. À la fin de l'année 1897, alors qu'il travaille à la rédaction de son mémoire sur la Dame, Pierre Paris écrit au conservateur du musée du Louvre : « J'arrive, grâce aux documents que j'ai étudiés à Madrid [les sculptures du Cerro de los Santos], à des conclusions qui sans doute ne vous plairont pas toutes également, car elles ne concordent pas absolument avec vos théories, que j'avais jusqu'à présent admises¹⁷⁷ ». En effet, une lecture attentive des textes montre des différences d'interprétation importantes. Nous avons vu que pour Léon Heuzey, la présence grecque en Ibérie ne peut être que tardive – pas avant la fin du VI^e siècle – et limitée à la région littorale allant du nord-est (Emporion, Rhodè) jusqu'aux environs d'Elche ; au-delà domine l'élément phénico-punique. Par conséquent, il ne peut admettre une « action ancienne et isolée de l'art grec, s'exerçant directement sur les populations ibériques », laquelle ne permettrait pas, d'ailleurs, d'expliquer la prépondérance de l'élément oriental. Cette influence est nécessairement indirecte (selon la théorie de l'*action en retour* de l'archaïsme grec sur l'Orient). Elle s'exerce par l'intermédiaire des Phéniciens pour les périodes les plus anciennes, puis par celle des Punique pour les périodes les plus récentes, c'est-à-dire à partir du moment où les Barcides prennent pied dans la péninsule, la fondation de Carthagène par Asdrubal, en 227 av. J.-C., fournissant un point de repère commode. C'est ce qui conduit Léon Heuzey à dater les sculptures du Cerro de los Santos de la deuxième moitié du III^e siècle av. J.-C., voire même des débuts de la conquête romaine¹⁷⁸.

À l'inverse, Pierre Paris, qui part de l'étude de la Dame d'Elche, voit en elle la marque d'une influence grecque si marquée qu'elle ne peut être que directe : « on ne peut se résoudre à chercher des intermédiaires », écrit-il en 1897, tout en acceptant l'idée d'être face à une œuvre exécutée par la main d'un Ibère :

il me plaît de supposer qu'un artiste d'Hélèce [Elche], entraîné vers la Grèce par la renommée de ses grands sculpteurs, a reçu les leçons et l'impulsion féconde d'un des maîtres du V^e siècle, et que, de retour dans sa patrie, il a mis à créer ce type idéalisé d'une beauté indigène, toutes les ressources de son génie naturel, et celles du goût et de la science technique qu'il

¹⁷⁵ Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », art. cité, p. 163.

¹⁷⁶ Léon HEUZEY, « Le buste d'Elché », *Revue encyclopédique. Recueil documentaire universel et illustré*, 7, 174, 1897, p. 1087-1088 ; ID., « Mission de M. Pierre Paris en Espagne », art. cité. Voir cat. HEUZEY 03-01-1898 : « Mais vous même, cher maître, où et quand parlerez-vous de Carmen ? Elle ne peut être bien étudiée et bien lancée que par vous ». Le silence de Léon Heuzey peut tenir au fait que Pierre Paris a proposé une étude et une description exhaustive du buste. Ce travail n'était plus à faire. Il se contente ainsi d'intégrer cette découverte dans son analyse des origines de l'art en péninsule ibérique. Il s'agit de l'étude que nous avons citée : *Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés* (1899). D'autre part, l'étude de l'art ibérique est, somme toute, un objet d'étude très secondaire pour le conservateur du musée du Louvre.

¹⁷⁷ Cat. HEUZEY 23-11-1897. Voir également cat. HÜBNER 31-03-1896 : « La question du Cerro de los Santos m'a toujours attiré, et comme je n'étais pas plus que vous satisfait par la théorie de M. Heuzey, comme il me semblait qu'Arthur Engel avait laissé encore pas mal à faire, j'étais décidé à visiter le Cerro ; je n'y manquerai pas ».

¹⁷⁸ Léon HEUZEY, « Statues espagnoles de style gréco-phénicien (question d'authenticité) », art. cité, p. 110-112.

avait acquis à l'étranger. Nulle autre hypothèse, à mon gré, n'explique mieux le caractère si originalement espagnol du buste d'Elché¹⁷⁹.

Cette empreinte de la Grèce est celle de l'archaïsme finissant et du style sévère, c'est-à-dire du début du V^e siècle av. J.-C., une vision qui prolonge la première impression de Pierre Paris. En août 1897, il notait dans son carnet de voyage :

Figure : très archaïque, front large et plat, yeux étroits en amandes, paupière supérieure indiquée par un double pli [...]. Expression un peu dure et hauteur ascétique. Majesté et effort vers un type idéal. Cou large et fort. Bel art sévère. Mélange des richesses orientales (Cypre) [sic] et de ce qu'il y a de beau dans l'archaïsme des îles¹⁸⁰ [FIG. 433].

S'appuyant sur les sources littéraires et matérielles, Pierre Paris songe, pour expliquer cette influence, à une présence grecque active dans les environs de la cité ibérique d'Elche et de son port probable, Santa Pola, le Port Illicitain (Ἰλλικιτάτος λιμήν) mentionné par Ptolémée dans sa *Géographie*¹⁸¹. Il va jusqu'à suggérer timidement qu'Hélîkè pourrait être l'une des deux villes massaliotes que mentionne Strabon sans les citer¹⁸². Tenant compte du temps de latence nécessaire pour que l'influence hellénique atteigne les rivages de la péninsule Ibérique, il propose de dater le buste d'Elche du milieu du V^e siècle, tout en admettant qu'il soit possible de descendre jusqu'au IV^e siècle¹⁸³. D'autre part, puisqu'il perçoit nettement des liens entre le buste d'Elche et les œuvres du Cerro de los Santos¹⁸⁴, il applique le modèle évolutionniste qui est le sien en prenant le buste comme point de repère : la beauté de la Dame et la qualité de sa réalisation sont supérieures tandis que les ex-voto du Cerro sont plus frustes. Ils sont donc plus anciens, y compris la Grande Dame offrante [FIG. 434] :

¹⁷⁹ Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », art. cité, p. 166.

¹⁸⁰ AP-Paris-Philippe, carnet n° 4, p. III-VII (ANN. 59).

¹⁸¹ PTOLÉMÉE II, 6, 14 (*Klaudios Ptolemaios. Handbuch der Geographie. Griechisch-Deutsch*, éd. Alfred Stückelberger et Gerd Grasshoff, Basel, Schwabe Verlag, 2006).

¹⁸² Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », art. cité, p. 164-165. Il rappelle ainsi que plusieurs petits bronzes grecs archaïques ont été retrouvés dans la région de Murcie et d'Alicante. Il renvoie d'autre part à STRABON III, 4, 6 qui mentionne les τρία πολίχνια Μασσαλιωτῶν (l'*Hēmeroskopeion* [Denia] ; le nom des deux autres, Akra Leukè et Alōnis, est donné par Artémidore) situées entre Carthagène et le Júcar (Σούκρωνος, le Sucro), ainsi qu'à DIODORE DE SICILE XXV, fr. 11, 3 (éd. Paul GOUKOWSKY, CUF, 2006), lequel explique qu'Amilcar, après avoir soumis un grand nombre de villes en Ibérie (τὴν Ἰβηρίαν πόλεις), fonda une très grande ville (πόλιν μεγίστην), Akra Leukè, où il envoya une partie de son armée prendre ses quartiers d'hiver pendant que lui-même restait campé près de la ville d'Hélîkè qu'il assiégeait (Ἀμίλκας δὲ ἐλίκῃ τῇ πόλει παρακαθήμενος καὶ πολιορκῶν). À la suite d'Emil Hübner (*CIL* II, p. 479), Pierre Paris admet l'association Hélîkè-Ilice-Ilici-Elche. Sur l'identification de Santa Pola comme port de la cité d'Elche : Alain BADIE, Éric GAILLEDAT, Pierre MORET, Pierre ROUILLARD, M.^a José SÁNCHEZ et Pierre SILLIÈRES, *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante, Espagne)*, ouvr. cité, en part. la contribution de Pierre MORET, p. 239-254.

¹⁸³ Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », art. cité, p. 159.

¹⁸⁴ De fait, dans un premier temps, Pierre Paris semble privilégier l'idée que le buste d'Elche « était primitivement au Cerro, et peut-être le chef d'œuvre du Cerro » (cat. HEUZEY 21-10-1897). « Ce n'est pas à Elche, je le crains, qu'il faut chercher l'atelier ou l'art du Cerro a trouvé sa forme et son expression la plus parfaite », écrit-il à Edmond Pottier le 07-09-1905. Tous les vestiges découverts à Ilici datent en effet de l'époque romaine (« Où était la ville ibérique ? Quelque part dans les montagnes proches. On la retrouvera un jour » [cat. POTTIER 06-01-1905]). Aussi, Pierre Paris est convaincu que le buste a été exécuté ailleurs dans la région et n'a été transporté à Elche que tardivement. De même que les Romains se plaisaient à orner leurs demeures d'œuvres grecques, il imagine que le buste a pu être « collectionné par un riche romain ou un riche indigène » (cat. POTTIER 06-01-1905 ; voir également cat. HÜBNER 16-05-1898).

Il semble certain que la grande statue de Madrid est d'un art plus ancien que celle d'Elché ; l'archaïsme y affecte une raideur et une monotonie, par exemple dans les étoffes, et une maladresse, par exemple dans la forme des yeux, le modelé des joues, l'anatomie des mains, qui nous reportent loin en arrière dans le V^e siècle. [...] J'espère établir un jour que parmi la masse inédite des fragments du Cerro, plus d'un peut remonter plus haut encore¹⁸⁵.

Pierre Paris bouleverse ainsi la chronologie fixée par Léon Heuzey pour les statues du Cerro de los Santos. Il précise sa pensée dans l'*Essai* en les datant entre la deuxième moitié du VI^e et la première moitié du V^e siècle av. J.-C.¹⁸⁶ [I. 316]. Entre filiation sincèrement revendiquée et mise à distance, le lien scientifique qui unit Pierre Paris à Léon Heuzey est donc plus complexe qu'il n'y paraît.

Le rôle majeur que Pierre Paris donne à la Grèce dans sa première interprétation de la Dame d'Elche, en 1897, suggère un hellénocentrisme solidement ancré. Il l'est, à n'en pas douter. Emil Hübner lui reproche de ne pas avoir suffisamment pris en compte l'élément ibérique¹⁸⁷. C'est aussi ce que lui suggère le jeune helléniste Louis Couve (1866-1900)¹⁸⁸ :

L'influence de l'archaïsme grec est à l'origine de l'école du Cerro ; puis cette école s'est peu à peu et lentement développée, sur place, avec ses caractères propres. Et ainsi l'admirable perfection du buste d'Elché, si original, « si originalement espagnol », peut être due simplement aux progrès logiques du style, réalisés peu à peu dans un atelier très actif et très vivant, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir quelqu'un des maîtres attiques du V^e siècle.

Je vous signale ce moyen de grandir les artistes du Cerro. À mon sens, la profonde originalité du buste d'Elché est le fait dominant ; et je ne peux vraiment pas trouver que la physionomie de la dame d'Elche soit une physionomie grecque (je ne parle, bien entendu, que des traits du visage). Mais, évidemment, pour se faire une [rat. = idée] opinion décisive sur ce point, il faut attendre l'étude que vous nous promettez, où vous classerez chronologiquement les statues ou fragments du Cerro¹⁸⁹.

Toutefois, le fait que Pierre Paris propose une étude de cas centrée sur une pièce comme la Dame d'Elche accentue un hellénocentrisme qui est en réalité plus nuancé qu'il n'y paraît. La lettre qu'il adresse à Emil Hübner en octobre 1898 après avoir pris connaissance de son

¹⁸⁵ Pierre PARIS, « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », art. cité, p. 166-167.

¹⁸⁶ Nous avons vu qu'il date le temple des V^e-IV^e siècles av. J.-C. Pierre Paris manifeste rapidement le désir d'« achever » la fouille du Cerro de los Santos (cat. HEUZEY 24 ou 25-09-1897, 26-09-1897, 21-10-1897, 06-03-1898, 24-03-1898). En avril 1898, il obtient l'autorisation du propriétaire et y travaille quelques jours. Mais les découvertes, qu'il juge sans intérêt, le conduisent à renoncer : « je m'étais convaincu qu'il n'y a plus rien absolument à trouver là » (cat. HEUZEY 13-04-1898 ; voir aussi 01-11-1900 : « Je crois que le Cerro est absolument épuisé »). Pierre Paris ne peut donc s'appuyer sur aucun contexte archéologique précis. Les fouilles réalisées dans la deuxième moitié du XX^e siècle par Augusto Fernández de Avilés (1962-1963) et Teresa Chapa (1977-1981) ont apportées des informations plus précises, en particulier grâce à l'étude de la céramique. L'activité du sanctuaire a pu être datée entre le IV^e et le I^{er} siècle av. J.-C. Voir M.^a Luisa SÁNCHEZ GÓMEZ, *El santuario de El Cerro de los Santos (Montealegre del Castillo, Albacete). Nuevas aportaciones arqueológicas*, ouvr. cité, p. 255-265.

¹⁸⁷ Emil HÜBNER, « Die Büste von Ilici », *JDAI*, 13, 1898, p. 114-134 ; Pierre MORET, « Hübner, la Dame d'Elche et la sculpture ibérique », dans Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014, p. 399-407.

¹⁸⁸ Ancien athénien (41^e promotion, 1890), il est alors maître de conférences de langue et littérature grecques à l'université de Nancy. Il est le découvreur de la copie du Diadumène de Polyclète trouvée à Délos à l'été 1894. Sa mort prématurée met un terme à ce qui s'annonçait comme une brillante carrière.

¹⁸⁹ Cat. COUVE 08-03-1898.

article sur le buste paru dans le *Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts* en témoigne :

si je ne me trompe, vous voulez marquer plus nettement que je ne l'ai fait et que ne l'a fait M. Heuzey le caractère ibérique de l'œuvre, et vous repoussez au second rang l'influence grecque, vous supprimez l'influence orientale. Ces questions d'influences sont très délicates ; tout, d'ordinaire, consiste dans des nuances fugitives. J'espère plus tard, grâce aux recherches que j'ai poursuivies en Espagne sous vos auspices, vous convaincre qu'il faut donner un rôle assez important aux Phéniciens, et que ceux-ci ont mis les côtes orientales d'Espagne au courant de ce qui se passait du côté asiatique de la Méditerranée¹⁹⁰.

De fait, la version de l'*Essai* atteste une prise en compte plus nette des éléments indigènes et orientaux qui sont affirmés avec force [I. 295-300]. Bien sûr, Pierre Paris ne renonce pas à l'inspiration de l'archaïsme grec et du style sévère. Il n'empêche, « c'est un sculpteur indigène à l'esprit libre, malgré les leçons qu'il avait sans aucun doute reçues » qui a façonné la Dame et « L'Espagne a le droit de revendiquer pour elle ce qu'il y a de plus savoureux, de plus fort et de plus hardi dans le chef-d'œuvre ». Si celui-ci est « avant tout une œuvre ibéro-grecque », la marque de l'Orient n'en est pas moins évidente. Avec Léon Heuzey et contre Théodore Reinach, Pierre Paris conclut : comme les sculptures du Cerro de los Santos, celle d'Elche est un « buste espagnol de style gréco-oriental » et si l'on admet que les Phéniciens ont été les intermédiaires privilégiés, on parlera de « buste espagnol de style gréco-phénicien » [I. 299-300].

2. — LA DAME D'ELCHE : LE DÉBAT AUTOUR DE L'« ÉTAT CIVIL DE LA SEÑORA »

Au-delà de son impact sur la carrière de Pierre Paris (ce que nous avons appelé l'*effet Dame d'Elche*), il est indéniable que la découverte du buste illicain contribue à relancer l'intérêt pour la culture ibérique, en particulier en France. Les recherches visant à établir « l'état civil de la Señora¹⁹¹ » donnent lieu à des discussions que les correspondances permettent en partie de saisir avant que les points de vue de chacun ne s'expriment publiquement à travers un grand nombre de publications qui se succèdent rapidement et se répondent les unes les autres. En octobre 1897, la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* publie une note de José Ramón Mélida¹⁹². Son interprétation, proche de celle de Léon Heuzey et de Pierre Paris sur certains points, se fonde sur les photographies et les informations que ses correspondants lui ont fait parvenir puisqu'il n'a pas vu le buste. La datation qu'il propose est très différente de celle vers laquelle s'orientent la plupart de ses collègues et ne sera guère retenue. Il voit dans la Dame et dans les œuvres du Cerro de los Santos le produit d'un art « gréco-punique », c'est-à-dire datant de la domination barcide. La Dame, « obra del buen período del estilo », serait un reflet plus fidèle, et donc plus proche dans le temps, des modèles originaux grecs et orientaux. José Ramón Mélida propose de la dater de la fin du III^e

¹⁹⁰ Cat. HÜBNER 19-10-1898.

¹⁹¹ Cat. HEUZEY 09-10-1897.

¹⁹² Le texte sera repris dans le *Boletín de la Real Aademia de la Historia* : José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « Busto ante-romano descubierto en Elche », *RABM*, 1, 10, 1897, p. 440-445 ; Id., « Busto ante-romano descubierto en Elche », *BRAH*, 1897, p. 427-435.

siècle av. J.-C. Quant aux ex-voto du sanctuaire du Cerro de los Santos, « obras de imitación, y por lo mismo, de un arcaísmo más convencional », ils ne seraient en quelque sorte que des formes dégénérées du même style, donc plus récentes. On voit à quel point l'absence de contexte archéologique donne lieu à des interprétations contradictoires¹⁹³.

Au printemps 1898, avec la publication que Théodore Reinach consacre à la Dame d'Elche dans la *Revue des études grecques*, le débat revêt un aspect polémique plus marqué. La lettre qu'il adresse à Pierre Paris en mars 1898 pour le remercier de lui avoir fait parvenir un tiré à part de son travail « sur la tête d'Elché », et dans laquelle il lui annonce la parution prochaine d'« une étude surtout historique », ne laisse aucune place au doute quant à l'opinion que Théodore Reinach s'est faite : c'est celle d'un savant atteint d'hellénomanie aigue dont les positions prolongent celles que son frère avait exposé dans *Le mirage oriental*¹⁹⁴. Si le ton de la lettre est plutôt amical – avec quelques accents paternalistes – les critiques formulées à l'encontre de Léon Heuzey et de Pierre Paris dans l'article de la *REG* sont sans ménagement. Le texte se veut une démonstration rigoureuse dont le ton ferme et les affirmations tranchées contrastent avec la prudence de Pierre Paris. En réalité, Théodore Reinach adresse une véritable leçon de méthode à son collègue bordelais : laissant à Henri Lechat le soin de faire « le commentaire artistique et archéologique du buste d'Elche¹⁹⁵ », il souhaite « fournir quelques renseignements historiques qui pourront contribuer à en fixer le classement¹⁹⁶ ». Cela revenait à dire qu'il fallait d'abord situer la pièce dans son contexte avant de l'étudier, connaître l'identité de la ville d'Elche et de sa région avant de chercher celle de l'œuvre, et, pour cela, il était indispensable de partir des sources littéraires. Théodore Reinach reproche à Pierre Paris de mal les maîtriser : « Était-elle [Elche] une ville ibérique, et, comme à l'époque romaine, le chef-lieu de la peuplade des *Contestani*, qui s'étendait entre Carthagène et le Jucar ? Il faut répondre négativement sur ces deux points ; cette réponse nous est dictée par un texte d'une importance capitale, qu'on est étonné de n'avoir pas encore vu figurer dans la discussion » (p. 42). Ce texte, ce sont les *Ora Maritima* d'Aviénus, un poème du IV^e siècle ap. J.-C. consistant en une description des côtes atlantiques et méditerranéennes de la péninsule Ibérique jusqu'à Marseille. À la suite de Karl Müllenhoff, Théodore Reinach considère qu'Aviénus a puisé dans un périple de la fin de l'époque archaïque. Ainsi, « grâce à l'étrange fantaisie archéologique d'un rat de bibliothèque du temps de Théodose » (p. 43), on serait en mesure d'accéder à des informations permettant de mieux cerner l'environnement qui était celui de la ville d'Elche au V^e siècle av. J.-C. Cinq vers retiennent plus particulièrement son attention :

[...] C'est là que jadis se trouvait
la frontière des Tartessiens ; c'est là que fut la cité d'Herna.
Le peuple des Gymnètes s'était établi en ces lieux ;

¹⁹³ José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « Busto ante-romano descubierto en Elche », 1897, p. 445. Antonio García y Bellido se montrera lui aussi partisan d'une chronologie basse de l'art ibérique : Joan MALUQUER DE MOTES, Antonio GARCÍA Y BELLIDO, Blas TARACENA et Julio CARO BAROJA, *Historia de España Menéndez Pidal*, t. I, vol. 3, *España primitiva. La historia prerromana*, 7^e éd., Madrid, Espasa-Calpe, 1997 [1954], p. 570, 589-593.

¹⁹⁴ Cat. REINACH (Théodore) 06-03-1898.

¹⁹⁵ Voir Henri LECHAT, « Bulletin archéologique », *REG*, 12, 46, 1899, p. 211-219.

¹⁹⁶ Théodore REINACH, « La tête d'Elche au musée du Louvre », *REG*, 11, 41, 1898, p. 40.

maintenant, abandonné et depuis longtemps sans riverains,
le fleuve Alebus s'écoule en ne murmurant que pour lui-même¹⁹⁷.

Résumons la pensée de Théodore Reinach. À la fin de l'époque archaïque, la région qui s'étend du fleuve Segura au Júcar est occupée par la tribu des Gymnètes. Au nord, elle est dominée par les farouches Ibères, au sud, par les Tartessiens philhellènes. Pour se protéger, ces derniers fondent la cité d'Herna sur les bords du fleuve Alebus (« évidemment une ville forte des Tartessiens, non des sauvages "hommes nus"¹⁹⁸ »), respectivement associés à Elche et au fleuve Vinalopó. Au siècle suivant, les Ibères, sans doute sous la poussée des Celtes, s'installent jusqu'au cœur de l'État tartessien qui disparaît. Il n'y avait donc ni Ibères ni colons grecs à Herna-Ilici au début du V^e siècle. En revanche, la présence grecque sur le littoral méditerranéen est assurée depuis l'époque archaïque. Théodore Reinach se montre partisan d'une colonisation étendue depuis l'Empordà jusqu'aux côtes andalouses (Abdera, Mainake) : informés depuis longtemps de la richesse minière de la péninsule¹⁹⁹, encouragés par le succès du voyage de Kolaïos de Samos²⁰⁰, les Phocéens fondent plusieurs colonies parmi lesquelles figurent les τρία πολίχνια Μασσαλιωτῶν de Strabon. S'appuyant sur une affirmation d'Artémidore transmise par Stéphane de Byzance où la cité (πόλις) de l'*Hêméroskopeion* est définie comme une colonie des Phocéens (Φωκαέων ἄποικος)²⁰¹, Théodore Reinach fait des trois petites villes des colonies ioniennes qui ne seraient passées sous le contrôle de Massalia qu'après la ruine de la métropole, « absolument comme les colonies phéniciennes, après la décadence de Tyr, tombèrent sous le protectorat de Carthage²⁰² » (prise de la ville par Cyrus en 546 et victoire achéménide qui permet aux Perses de mater la révolte de l'Ionie en 494 av. J.-C.).

Ces éléments de contexte orientent la lecture que Théodore Reinach fait de la Dame d'Elche : « Je suis d'autant plus heureux de pouvoir vous dire que les conclusions [de son article sous presse] en sont presque entièrement conformes aux vôtres », écrit-il à Pierre Paris²⁰³. Elles se rejoignent en effet sur un certain nombre de points comme la datation du buste – avec quelques nuances, nous allons y revenir – ou la reconnaissance de l'importance qu'il convient d'accorder à l'élément grec. Toutefois, un désaccord de fond apparaît sur la place que chacun accorde aux influences proche-orientales dans l'art ibérique. Chez Théodore Reinach, la part réservée aux Phéniciens est réduite à la portion congrue. Il ne conçoit pas que l'on puisse attribuer une quelconque influence artistique à un peuple de marchands dépourvu d'esprit créatif et qui s'est toujours contenté d'emprunter son langage artistique à d'autres cultures. Le verdict est lapidaire : « je me refuse, jusqu'à preuve du contraire, à ad-

¹⁹⁷ AVIÉNU, *Les rivages maritimes*, v. 462-466, trad. Jean-Baptiste GUILLAUMIN et Gwladys BERNARD, CUF, 2021 ; *Hic terminus quondam stetit / Tartesiorum ; hic Herna ciuitas fuit. / Gymnetes istos gens locos insederant ; / nunc destitutus et diu incolis carens / sibi sonorus Alebus amnis effluit*. Nous remercions Gwladys Bernard de nous avoir facilité l'accès au texte avant sa parution.

¹⁹⁸ Théodore REINACH, « La tête d'Elche au musée du Louvre », art. cité, p. 47.

¹⁹⁹ Voir Théodore REINACH, « L'Espagne chez Homère », *Revue celtique*, 15, 1894, p. 209-215, article dans lequel il s'efforce de montrer que l'on peut trouver dans le texte homérique une trace de la connaissance, même vague, que les Grecs avaient de l'Espagne dès cette époque reculée.

²⁰⁰ HÉRODOTE IV, 152.

²⁰¹ ÉTIENNE DE BYZANCE, *Éthniques*, s. v. Ἡμεροσκοπεῖον (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, 43, 2 = *Stephani Byzantii Ethnica*, 2 : Δ-I, éd. Margarethe BILLERBECK et Christian ZUBLER, Berlin, De Gruyter, 2011).

²⁰² Théodore REINACH, « La tête d'Elche au musée du Louvre », art. cité, p. 52.

²⁰³ Cat. REINACH (Théodore) 06-03-1898.

mettre que l'art tout d'emprunt de ces marchands de pacotille ait jamais pu féconder même des populations barbares : les mulets sont toujours stériles²⁰⁴ ». Sa lettre à Pierre Paris annonçait déjà cette conclusion :

Vous admettez avec M. Heuzey un élément oriental (lisez phénicien) dans le buste d'Elche et dans les sculptures du Cerro. Je le crois entièrement imaginaire. [...] Les Phéniciens n'ont, je crois, jamais mis le pied à Elche ni au Cerro, et s'ils y étaient venus ils n'auraient pas pu y apporter d'art, puisqu'ils n'en avaient pas. Quand nous débarrassera-t-on de cette sémitomanie rétrospective²⁰⁵ !

Certes, « le type *ethnique* » de la Dame est espagnol, de même que certains détails du costume et de la parure, tandis que son triple collier est « phénicien peut-être » ; mais Théodore Reinach ne voit là que des « détails de toilette²⁰⁶ ». Par son style et par l'esprit qui a guidé la main de l'artiste, le buste d'Elche est purement grec. Reprenant le fil de l'étude de géographie historique sur laquelle il a ouvert son essai, Théodore Reinach assène cet argument péremptoire : « L'artiste est donc grec, ionien, phocéén » (p. 56) ; originaire de l'une des colonies les plus proches, sans doute l'*Hêmeroskopeion*, il aurait été mandé par l'une des riches familles tartessiennes philhellènes d'Herna. Ainsi, plus que le chef d'œuvre de l'art ibérique, la Dame d'Elche est pour lui « un nouvel exemple de la souplesse multiforme du génie grec, de son aptitude merveilleuse à se plier aux exigences, aux habitudes des clientèles les plus variées » ; elle est « non pas, comme on l'a dit, une Salammbô, mais une Carmen qu'aurait pu connaître Thémistocle » (p. 59-60)²⁰⁷. Théodore Reinach rejette donc le rattachement de la Dame d'Elche au *style gréco-phénicien de l'Espagne* défini par Léon Heuzey. De fait, c'est un autre reproche qu'il adresse à Pierre Paris : ne pas avoir su s'émanciper des théories formulées par son maître et de sa phénicomanie : « Ne vous laissez pas intimider par les timides [lui écrit-il]. Je sais que l'attribution à un grec du buste d'Elche soulève des orages. Mais l'avenir est à la vérité. Et il est piquant de voir cette œuvre grecque d'Espagne égarée à côté des archers de Suse qui sont aussi des œuvres ioniennes de Perse²⁰⁸ ».

²⁰⁴ Théodore REINACH, « La tête d'Elche au musée du Louvre », art. cité, p. 60.

²⁰⁵ Cat. REINACH (Théodore) 06-03-1898.

²⁰⁶ Théodore REINACH, « La tête d'Elche au musée du Louvre », art. cité, p. 56-59.

²⁰⁷ Il fait probablement référence à Paul JAMOT, « Le buste d'Elche », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 3^e période, 19, 1898, p. 242-243 : « Cette impression mystérieuse, faite à la fois de réalité vivante et de fantastique, qu'il est difficile de ne pas ressentir devant le buste d'Elche, certains visiteurs du Louvre, sans se piquer d'archéologie, l'ont traduite par un nom : Salammbô. Il se trouve que ce nom, prononcé d'instinct, pourrait presque être répété sérieusement par les archéologues ». Paul Jamot rappelle d'autre part les propos de Léon HEUZEY, « Sculpture gréco-phénicienne en Espagne », *CRAI*, 36, 3, 1892, p. 157 au sujet des statues du Cerro de los Santos : « Nulle autre [sculpture] ne peut nous donner une idée plus approchante de ce que pouvait être le vrai costume carthaginois, vers l'époque dont un roman célèbre a tenté la résurrection ».

²⁰⁸ Cat. REINACH (Théodore) 06-03-1898 ; voir également Théodore REINACH, « La tête d'Elche au musée du Louvre », art. cité, p. 59 (« M. Heuzey – pourquoi ne pas le nommer ? – retenu par cette discrétion raffinée, qui est à la fois un des charmes et une des entraves de son beau talent, s'est arrêté à mi-route et n'a pas osé dépasser la formule : "l'influence, l'action en retour de l'art hellénique sur l'art phénicien" »). Quant à la mention des archers de Suse, elle fait référence à l'exposition du buste dans les salles du département des Antiquités orientales du musée du Louvre, d'abord dans la salle de Sarzec, ensuite dans une vitrine au centre de la salle XVI : Maggie RUTTEN, *Guide des Antiquités orientales*, Paris, Musées nationaux, Palais du Louvre, 1934, p. 33, 119-124 ; Christiane AULANIER, *Le pavillon de l'Horloge et le département des Antiquités orientales*, Paris, Éditions des Musées nationaux, 1964, p. 137 ; Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, ouvr. cité, p. 15.

Les prises de position tranchées de Théodore Reinach conduisent rapidement ses opposants à lui répondre. Léon Heuzey le fait dès 1899 dans le travail que nous avons étudié plus haut sur le type du taureau androcéphale²⁰⁹. Pierre Paris lui emboîte le pas dans l'*Essai* [I. 283-294]. Il reproche en particulier à Théodore Reinach de sur-interpréter les textes. Bien loin de se réduire, l'écart entre leurs lectures respectives se creuse puisque Pierre Paris accorde une place plus importante aux éléments indigènes et orientaux. L'année-même où il publie le premier volume de l'*Essai*, Camille Jullian intervient à son tour dans le débat pour tenter de préciser un peu plus le contexte historique dans lequel le buste a pu voir le jour. Auteur d'un travail sur *La thalassocratie phocéenne. À propos du buste d'Elche* qui paraît dans le *Bulletin hispanique* en 1903, il ne propose aucune analyse de la sculpture mais s'interroge sur la manière dont « l'influence grecque a pu s'exercer directement dans le pays où cette dame a reçu le jour²¹⁰ ». Dépourvu de tout accent polémique, l'article se veut une démonstration appuyée sur une étude serrée des sources littéraires. Pour Camille Jullian, l'œuvre s'inscrit dans une période marquée par la redéfinition des rapports de force entre grandes puissances en Méditerranée occidentale, laquelle est une conséquence directe de l'évolution de la situation géopolitique proche-orientale : la chute de Tyr, prise par les Babyloniens en 572 av. J.-C., ce qui coupe la cité phénicienne de ses colonies occidentales, conduit Carthage à tenter de s'imposer comme la nouvelle puissance régionale ; peu après, la prise de Phocée par les Achéménides (546) provoque une émigration massive des Phocéens qui trouvent refuge en Occident. Le conflit entre Carthaginois et Phocéens est alors inévitable. En péninsule Ibérique, cette lutte se résout en faveur des premiers. Vers 540, les conséquences de la bataille d'Alalia laissent le champ libre à des Puniques peut-être alliés aux Ibères²¹¹. Les Phocéens ayant perdu l'essentiel de leur flotte malgré leur victoire, ils sont contraints de renoncer à leurs ambitions et de se replier sur Massalia, tandis que leurs comptoirs en péninsule Ibérique sont détruits : « Carthage devint ou redevint souveraine dans les eaux espagnoles » (p. 109). Ainsi, la belle formule souvent citée sur laquelle Camille Jullian clôt son article (la Dame d'Elche pourrait être due « à un métèque phocéen demeuré en terre barbare, enfant perdu de l'Ionie vaincue », p. 111) doit être replacée dans son contexte au risque de conduire à un contresens²¹² : en se prononçant en faveur d'une présence phénico-punique dominante, l'étude de Camille Jullian sert davantage la lecture Heuzey-Paris que celle de Théodore Reinach même si elle ne permet pas de trancher en faveur d'une lecture

²⁰⁹ Léon HEUZEY, « Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés », art. cité, p. 130-132 ; voir *supra*, p. 825-827. Il utilise en particulier un passage d'Aviénus signalé par Théodore Reinach pour justifier l'idée d'une influence phénicienne dominante depuis la région du détroit de Gibraltar jusqu'aux environs d'Elche : « C'est là que s'écoule le fleuve Théodore [le Segura] – ne t'étonne pas / d'entendre, dans un lieu si sauvage et barbare, / son nom dans la langue de la Grèce. / Autrefois, des Phéniciens habitaient / ces lieux ; *Theodorus illic — nec stupori sit tibi / quod in feroci barbaroque sat loco / cognomen huius Graeciae accipis sono — / prorepat amnis. Ista Phoenices prius / loca incolebant* (Aviénus, *Les rivages maritimes*, v. 456-460, trad. Jean-Baptiste GUILLAUMIN et Gwladys BERNARD, CUF, 2021).

²¹⁰ Camille JULLIAN, « Notes ibériques. II. La thalassocratie phocéenne. À propos du buste d'Elche », *BH*, 5, 2, 1903, p. 221 (le texte paraît également dans la *Revue des études anciennes* : *Id.*, « La thalassocratie phocéenne. À propos du buste d'Elche », *REA*, 5, 4, 1903, p. 317-327).

²¹¹ Camille Jullian rappelle qu'en 480, lors de la bataille d'Himère qui oppose les Carthaginois aux troupes grecques commandées par Gélon de Syracuse, des mercenaires ibères combattent aux côtés d'Amilcar (Hérodote VII, 165).

²¹² Comme dans Pierre ROUILLARD, « Sur les rives de la Méditerranée, l'art ibérique », art. cité, p. 318.

grecque ou gréco-phénicienne du buste. D'où la conclusion prudente du dernier paragraphe qu'il vaut la peine de citer dans son intégralité :

La chute de la thalassocratie phocéenne, correspondant aux incursions des Ibères [aux côtés des menées carthaginoises], a donc été pour l'Espagne orientale une ère de très grands désastres, à la fois matériels et moraux. De l'alliance entre les Grecs de Phocée et les royautés accueillantes de Tartessus aurait pu naître une culture nouvelle et originale. Le triomphe de Carthage et les progrès des Ibères ont amené, pour un temps et sur ce point, un recul de la civilisation. Les choses ne changeront qu'après la bataille d'Himère (480). – *Si la tête d'Elche est une œuvre hellénique d'entre 500 et 450* [nous soulignons : l'expression de la condition est essentielle], elle ne peut être due qu'à un métèque phocéén demeuré en terre barbare, enfant perdu de l'Ionie vaincue. Mais, je le répète, je ne veux point prendre parti dans les discussions que le buste a soulevées [p. 111].

Ainsi, comme l'a rappelé Pierre Rouillard, sans perdre de vue les nuances exprimées par chacun des intervenants, Léon Heuzey et Pierre Paris incarnent une première tendance dans l'interprétation de l'art ibérique qui se dessine autour de 1900 tandis que Théodore Reinach s'affirme comme l'un des représentants d'un second courant à l'hellénocentrisme intransigeant²¹³. Il convient toutefois de garder à l'esprit, d'une part, que ces positions s'expriment avant tout au sujet de la Dame d'Elche plus qu'elles ne concernent l'art ibérique dans son ensemble et, d'autre part, que la lecture de Pierre Paris, tout en cherchant à s'inscrire dans le prolongement de celle de son maître et protecteur, n'implique pas un renoncement à l'idée d'une supériorité de l'hellénisme. Pour Théodore Reinach, le buste témoigne d'une forme de perfection qui ne peut être due qu'à un artiste grec ; pour Pierre Paris, au contraire, les défauts et les erreurs qu'il relève l'empêchent d'y reconnaître le travail d'un Grec. Autrement dit, nous sommes face à deux lectures hellénocentrées mais qui empruntent des chemins différents. Ainsi, pour Pierre Paris,

Non seulement le type ethnique n'est pas grec, mais le style, avant d'être grec, est espagnol. Ce visage irrégulier, aux traits mal dessinés, sans beauté même, quand on les étudie chacun à part, – voyez le nez par exemple, – ce galbe large des joues vues de face, cette largeur pesante du cou, cette hauteur des épaules carrées, comme tout cela est loin de la suprême élégance raffinée des œuvres grecques de l'archaïsme avancé ! [...] Et cependant je ne sais quel rayon de génie éclaire, embellit, ennoblit cette tête merveilleuse, mais ce n'est pas exclusivement le génie grec [I. 298-299].

En fin de compte, l'étude des discours produits autour de 1900 sur la Dame d'Elche conduit à questionner la pertinence même de l'idée d'un courant phénicomane dont le nom, rappelons-le, est proposé par Salomon Reinach dans le cadre d'un article polémique visant à défendre la primauté des mondes grecs dans l'émergence de la civilisation en Europe²¹⁴. Le néologisme ainsi forgé est d'abord destiné à désigner les tenants de la ligne historiographique qu'il rejette en forçant le trait. Car, à y regarder de près, le fait d'accorder une place plus ou moins importante à l'élément phénico-punique ne conduit jamais les érudits à renoncer à la conviction profonde d'une supériorité de la culture grecque. Nous l'avons relevé

²¹³ Pierre ROUILLARD, « Dis-moi qui tu es : "Espagnole", "Salammbô" ou "Carmen" », art. cité, p. 40.

²¹⁴ Salomon REINACH, « Le mirage oriental », art. cité, p. 711.

dans plusieurs textes étudiés dans ce chapitre ; Corinne Bonnet avait déjà fait ce constat au sujet de l'œuvre de Victor Bérard²¹⁵.

Ajoutons que sur la question chronologique, Pierre Paris est plus proche des conclusions de Théodore Reinach que de celles de Léon Heuzey. On se souvient que ce dernier avait proposé de dater les ex-voto du Cerro de los Santos du III^e siècle av. J.-C. Dès 1897, Pierre Paris considère que certains d'entre eux, à commencer par la Grande Dame offrante, sont nécessairement antérieurs à la Dame d'Elche. Il propose de situer leur exécution entre 550 et 450 av. J.-C. Quant au buste, s'il privilégie une datation autour de 450, il admet que l'on pourrait descendre jusqu'à la fin du V^e voire au début du IV^e siècle av. J.-C. Théodore Reinach arrive à des conclusions proches puisqu'il rattache les œuvres du Cerro de los Santos à la période archaïque, vers le milieu du VI^e siècle, et le buste d'Elche au style sévère du premier tiers du V^e siècle en proposant comme limites extrêmes une datation entre 500 et 450 av. J.-C.²¹⁶. Néanmoins, ce dernier reproche à Pierre Paris d'être incapable d'arrêter une date plus précise en ce qui concerne la Dame. Il le classe ainsi parmi « les archéologues prudents, ennemis des dates tranchées », « les archéologues du gris-rouge », en référence à une remarque du maître Jacques hésitant de l'*Avare* de Molière (acte V, scène 2)²¹⁷. En réalité, Pierre Paris fait ici une concession à Léon Heuzey en se rapprochant autant qu'il croit pouvoir le faire de la datation basse proposée par son maître pour les œuvres du Cerro de los Santos. Une lettre de mai 1898 le confirme. Elle montre par ailleurs que le débat est parasité par des facteurs extrascientifiques qui tiennent aux inimités personnelles et à la brûlante actualité du moment :

Th. Reinach m'a envoyé son article sur la dame d'Elche. Je ne puis, n'ayant ici aucun livre, juger sa théorie géographique ; mais il me semble que [rat. = la] l'identification Elche-Herna n'est pas faite. Elche, pour moi, ne peut pas être une ville extrêmement ancienne. Toutes les villes ibériques, ou, si l'on veut, ante-romaines de cette région ont des acropoles très fortes ; or Elche (l'Alcudia) est absolument en plaine ; il me semble difficile qu'elle ait joué le rôle que lui assigne Reinach. Mais après tout, cette question est secondaire ; je trouve plus intéressante – et bien moins solide la théorie de Reinach sur le style du buste. Affirmer sans

²¹⁵ Corinne BONNET, « Homère “auditeur et disciple des sciences phéniciennes”. Victor Bérard et la Méditerranée en partage », art. cité, p. 68-69.

²¹⁶ Théodore REINACH, « La tête d'Elche au musée du Louvre », art. cité, p. 49-50.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 49. Alors qu'Harpagon cherche à savoir qui lui a dérobé une caisse contenant son argent, maître Jacques accuse Valère, pour se venger de lui, en prétendant l'avoir vu roder avec une cassette. Harpagon et le commissaire lui demandent alors de la décrire : « MAÎTRE JACQUES. — C'est une grande cassette. / HARPAGON. — Celle qu'on m'a volée est petite. / MAÎTRE JACQUES. — Eh oui, elle est petite, si on le veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient. / LE COMMISSAIRE. — Et de quelle couleur est-elle ? / MAÎTRE JACQUES. — De quelle couleur ? / LE COMMISSAIRE. — Oui. / MAÎTRE JACQUES. — Elle est de couleur... Là d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire ? / HARPAGON. — Euh ? / MAÎTRE JACQUES. — N'est-elle pas rouge ? / HARPAGON. — Non, grise. / MAÎTRE JACQUES. — Eh, oui, gris-rouge ; c'est ce que je voulais dire.

preuves me semble, depuis quelque temps, un parti pris sémite un peu fâcheux²¹⁸. Vous savez, cher maître, que sur la date du buste, je vous ai fait quelques concessions, un peu à contre cœur ; mais cependant je préfère être classé avec vous parmi les prudents gris-rouges, que parmi les intransigeants infatués de leur infaillibilité. Reinach aura beau faire, il ne pourra me convaincre que l'œuvre soit exclusivement grecque. Il me tarde de savoir ce que vous pensez de cette fanfare²¹⁹.

De fait, dans l'*Essai* de 1903, si Pierre Paris affirme avec force l'existence d'un *style gréco-phénicien de l'Espagne* contre Théodore Reinach, il renonce à une chronologie basse pour la Dame d'Elche et propose « l'année 440 comme l'année approximative où fut exécuté le chef-d'œuvre de la sculpture ibérique » [I. 316].

3. — L'ÉLAN CRÉATIF BRISÉ DE LA SCULPTURE IBÉRIQUE

Dans l'histoire de l'art des Ibères que Pierre Paris tente de reconstituer, la sculpture du sud-est péninsulaire occupe une place à part. Elle est celle qui évoque avec le plus de netteté une plastique grecque qu'il connaît bien. Face à elle, il retrouve des références et des citations qui, en le ramenant vers un terrain plus familier, lui permettent de produire un discours interprétatif plus sûr et plus précis. À l'intérieur de cet ensemble, le buste ilicitain est une œuvre singulière. La raison ne tient pas seulement à son caractère exceptionnel, à son état de conservation ou à sa qualité d'œuvre d'art et même de chef-d'œuvre. Seule sculpture à trouver une inscription temporelle précise (vers 440 av. J.-C.), elle est au centre de l'édifice puisque c'est à partir de son étude que Pierre Paris organise le reste de son corpus et propose les différentes séquences qui composent selon lui l'histoire de l'art ibérique. À la manière d'un fossile directeur, la Dame d'Elche est l'un des principaux points de repère autour duquel l'historien-archéologue fonde la chronologie relative qu'il propose. Certes, il accepte la définition d'un style gréco-phénicien de l'Espagne telle que l'a proposée Léon Heuzey [I 264, 267]. La part qu'il réserve à la Grèce est toutefois prépondérante. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire les pages de synthèse qui suivent systématiquement le travail de classification et de description des œuvres et dans lesquelles Pierre Paris tente d'extraire les principales caractéristiques de l'art d'une période donnée. Le long catalogue des sculptures du Cerro de los Santos et du Llano de la Consolación [I. 162-264] lui permet ainsi d'identifier un moment archaïque de l'art ibérique qu'il situe entre le milieu des VI^e et V^e siècles av. J.-C. [I. 264-279]. On retrouve, derrière la lecture qu'il propose, l'auteur de *La sculpture antique* (1889) et du *Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque* (1892) qu'il a publié avec les étudiants inscrits à son séminaire d'archéologie à Bordeaux. La part des

²¹⁸ La référence à l'affaire Dreyfus est claire. Le *J'accuse !* de Zola a été publié le 13 janvier ; les frères Reinach, Joseph, Salomon et Théodore sont tous les trois très engagés dans la défense d'Alfred Dreyfus. Voir Pierre BIRNBAUM, *Les fous de la République. Histoire politique des Juifs d'État, de Gambetta à Vichy*, Paris, Fayard, 1992, p. 13-28 ; Sophie BASCH, Michel ESPAGNE et Jean LECLANT (éd.), *Les frères Reinach*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, De Boccard, 2008. À l'inverse, plusieurs indices semblent indiquer que Pierre Paris est plutôt à ranger du côté des antidreyfusards : Grégory REIMOND, « Stratégies de pouvoir et milieu universitaire dans le contexte de l'affaire Dreyfus. Le cas bordelais (1898-1899) », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 36, 2018, p. 135-153. On trouve une autre remarque trahissant les préjugés anti-sémites de Pierre Paris dans cat. DUBROCA 20-08-1914.

²¹⁹ Cat. HEUZEY 26-05-1898.

Ibères tient à l'impression d'ensemble qui se dégage des sculptures, à certaines conventions adoptées par les artistes indigènes (représentation du globe de l'œil, déformation des oreilles), à l'exagération du costume et à l'extraordinaire richesse des parures qui fait écho aux propos d'Artémidore²²⁰ que Pierre Paris, du haut de sa vision essentialiste, rattache aux pratiques de son temps : « ce goût ibère est resté le goût espagnol » (il songe en particulier à la mantille et à la *peineta*) [I. 266]. José Ramón Mélida, du reste, lui emboîte le pas en recherchant dans ces atours complexes des parallèles – « los recuerdos etnográficos » – non plus seulement espagnols mais méditerranéens, en particulier nord-africains, même s'il puise aussi dans les pièces du « trésor de Priam » découvert à Hissarlik par Heinrich Schliemann²²¹ [FIG. 435]. À l'Orient reviennent la représentation de certains gestes rituels, comme pour les figures féminines offrantes, portant un petit vase à libation, certains éléments de la parure et du costume, certaines conventions dans la représentation des mèches de cheveux, etc. À vrai dire, il n'est guère évident de distinguer les nuances que Pierre Paris établit entre ce qui relève des influences orientales et ce qu'il pense devoir attribuer à l'élément ibérique, tandis que certains rapprochements laissent songeur, comme lorsqu'il compare une tête du musée de Murcie avec « la tête à turban » trouvée par Ernest de Sarzec à Tello en Mésopotamie²²² [I. 271 – FIG. 436]. Au contraire, l'influence de l'art grec archaïque lui apparaît plus nettement [I. 273-279], qu'il s'agisse du drapé, de la représentation des plis, du hiératisme des figures ou encore des marqueurs que sont les yeux en amende ou une manière de sourire éginétique. Le caractère « sévère » de certaines œuvres est parfois évident, ce qui conduit Pierre Paris à reconnaître des étapes successives dans l'archaïsme ibérique : « dans une certaine mesure les statuaires du Cerro ont suivi les évolutions du goût de ceux qu'on doit appeler leurs maîtres » (I 273). Quelles que soient les réminiscences de l'art de l'Orient que Pierre Paris reconnaît dans son corpus, c'est donc avant tout l'art grec qui lui permet de fixer le rythme de l'art ibérique qui a évolué dans son sillage :

²²⁰ Cité par STRABON III, 4, 17 : « On peut aussi considérer comme typiquement barbares certaines coiffures féminines décrites par Artémidore, qui rapporte qu'en quelques endroits les femmes portent autour du cou des cercles de fer surmontés de pièces en bec-de-corbin formant une courbe au-dessus de la tête et descendant assez loin en avant du front. Sur ces arceaux, elles attachent à volonté un voile qui, déployé, abrite leur visage d'une ombrelle jugée décorative. Ailleurs, elles se coiffent d'une sorte de tambourin renversé, dont le bord circulaire enserre la tête à la hauteur du lobe de l'oreille et se referme sur la nuque, tandis que le reste va s'évasant légèrement vers le haut. D'autres s'épilent le devant de la tête jusqu'à le faire paraître plus lisse et brillant que le front. D'autres encore ajustent sur leur tête une petite tige d'environ un pied de haut autour de laquelle elles entrelacent leurs cheveux, pour les recouvrir ensuite d'un voile noir » (trad. François LASSERRE, CUF, 1966) ; Τῆς δὲ βαρβαρικῆς ιδέας καὶ τὸν τῶν γυναικῶν ἐνίων κόσμον θεῖη τις ἄν, ὃν εἶρηκεν Ἀρτεμίδωρος· ὅπου μὲν γὰρ περιτραχήλια σιδηρᾶ φορεῖν αὐτάς φησιν, ἔχοντα κόρακας καμπτομένους ὑπὲρ κορυφῆς, καὶ προπίπτοντας πρὸ τοῦ μετώπου πολὺ, κατὰ τούτων δὲ τῶν κοράκων, ὅτε βούλονται, κατασπᾶν τὸ κάλυμμα, ὥστε ἐμπετασθὲν σκιάδιον τῷ προσώπῳ παρέχειν, καὶ νομίζειν κόσμον· ὅπου δὲ τυμπάνιον περικεῖσθαι πρὸς μὲν τῷ ἰνίῳ περιφερὲς, καὶ σφίγγον τὴν κεφαλὴν μέχρι τῶν παρωτίδων, εἰς ὕψος δὲ καὶ πλάτος ἐξυπτιασμένον κατ' ὀλίγον· ἄλλας δὲ τὰ προκόμια ψιλοῦν ἐπὶ τοσοῦτον, ὥστ' ἀποστίλβειν τοῦ μετώπου μᾶλλον· τὰς δ' ὅσον ποδιαῖον τὸ ὕψος ἐπιθεμένης στυλίσκον περιπλέκειν αὐτῷ τὴν χαίτην, εἴτα καλύπτρα μελαίνῃ περιστέλλειν.

²²¹ José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, *Las esculturas del Cerro de los Santos. Cuestión de autenticidad*, ouvr. cité, p. 41-42. Voir également Matilde FERNÁNDEZ MONTES, « Una imagen mediterránea », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Ricardo OLMOS (éd.), *La Dama de Elche. Lecturas desde la diversidad*, Madrid, Pórtico, AGEPASA, coll. « Lynx. La arqueología de la mirada » (2), 1997, p. 187-202.

²²² Ernest de SARZEC, *Découvertes en Chaldée*, 2 vol., Paris, Ernest Thorin, 1884-1912, p. 141-143, pl. 12.1. Louvre inv. AO 3293. La tête est alors isolée. Gaston Cros retrouvera le corps. Datée vers 2120 av. J.-C., la statuette représente Gudea, souverain de la cité-État de Lagash.

D'où il résulte en outre que l'évolution du goût et des progrès en Grèce a provoqué une évolution parallèle en Espagne, que tour à tour les artistes, en Occident, ont modifié leur manière, comme leurs maîtres la modifiaient en Orient, et sont passés à leur suite du doux au grave, du plaisant au sévère. Successivement on retrouve dans les œuvres du Cerro les mêmes étapes d'un premier archaïsme à un archaïsme avancé et à l'archaïsme expirant [I. 279].

C'est à ce dernier moment qu'appartiendrait la Grande Dame offrante tandis que la Dame d'Elche, vers 440 av. J.-C., annoncerait l'entrée dans un classicisme ibérique.

Cette nouvelle étape serait perceptible à travers quelques caractéristiques semblables à celles qu'a connues la sculpture grecque²²³ : un réalisme plus marqué, un pas supplémentaire vers une forme d'idéalisation sans oublier l'apprentissage du mouvement et l'abandon du hiératisme propre à l'archaïsme : « l'art grec classique inspire aux sculpteurs ibériques un sentiment tout nouveau de la beauté du visage, et leur fournit les moyens perfectionnés de la traduire, il est naturel qu'il les encourage à donner aussi au corps plus de vie et de liberté » [I. 303-304]. C'est à cet ensemble que Pierre Paris rattache, par exemple, le fragment du guerrier à la falcata découvert à Elche²²⁴ [FIG. 437]. Malgré tout, le classicisme ibérique reste en grande partie insaisissable. Et pour cause : l'art ibérique évolue en réalité selon son propre rythme et il n'est guère possible de retrouver « un authentique dynamisme du point de vue créatif qui permettrait de saisir une évolution artistique²²⁵ ». Naturellement, Pierre Paris envisage les choses différemment. L'absence d'un réel art ibérique classique dans la deuxième moitié du V^e et au IV^e siècle av. J.-C. est lue comme une incapacité des artistes indigènes à incorporer les nouveaux modèles plus complexes qu'ils reçoivent désormais exclusivement de la Grèce (Pierre Paris parle alors plus volontiers d'un style ibéro-grec), de sorte que les sculpteurs ibères se seraient contentés d'appliquer les vieilles leçons apprises, produisant un art routinier et archaïsant entré en décadence avant même d'avoir pu atteindre son apogée :

Mais leur talent semble s'être noué ; leur imagination s'est figée ; leur main s'est immobilisée dans la reproduction incessante des mêmes formes et des mêmes sujets ; leurs yeux comme leur esprit sont devenus insensibles à la lumière qui venait pourtant d'où elle n'avait cessé de leur venir, de la Grèce toujours rayonnante. Il y eut, dans la pleine maturité de ce corps robuste que vivifiaient des afflux de force étrangère, comme un arrêt brusque de sang nourricier ; ils sont morts au progrès, par conséquent à l'art [I. 309].

Comment Pierre Paris explique-t-il que l'élan créatif des artistes ibères se soit ainsi brisé ? La réponse est donnée dans le volume 2 de l'*Essai* et témoigne, une fois encore, d'une pensée hellénocentrée et essentialiste. À partir du III^e siècle avant notre ère, en devenant un enjeu entre les deux grandes puissances occidentales que sont Carthage et Rome, « les Ibères durent oublier leurs meilleurs maîtres, leurs bienfaiteurs artistiques », c'est-à-dire les Grecs

²²³ Voir *supra*, chap. 5, § III, 2-5.

²²⁴ MAN inv. 38441. Pierre Paris est en compagnie de Pedro Ibarra lorsque la sculpture est découverte au printemps 1898. Achetée par le Louvre, elle a été rendue à l'Espagne en 1941. Voir cat. HEUZEY 17-06-1898 ; cat. HÜBNER 10-08-1899 ; cat. CAMPELLO Y ANTÓN 03-12-1899, 13-12-1899 ; Antonio GARCÍA Y BELLIDO, *La Dama de Elche y el conjunto de piezas arqueológicas reintegradas en España en 1941*, ouvr. cité, cat. n° 2.

²²⁵ Pilar LEÓN, *La sculpture des Ibères*, ouvr. cité, p. 33 ; Pierre ROUILLARD, « Sur les rives de la Méditerranée, l'art ibérique », art. cité, p. 320-321 ; Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD, « Sculpture préromaine de la péninsule Ibérique », art. cité, p. 276.

et les Phéniciens – ceux de l'Orient – dans la mesure où ces derniers agissaient comme des transmetteurs de modèles helléniques : « si l'arrivée des Grecs les a créés, ne serait-ce point aussi le départ des Grecs qui les tua ? [...] Livrés à leurs propres forces, à leurs propres ressources, à leur modeste génie, ils travaillèrent sans ardeur, sans courage, sans goût, sans succès » [II. 310]. Dans ce contexte, après la victoire de Rome à l'issue des Guerres puniques, l'apport de l'art romain représenterait « Comme un effort pour sortir de l'ornière » [I. 309-310]. Un exemple en serait fourni par les bas-reliefs d'Estepa (Séville), des pièces sans contexte archéologique mais dont on suppose qu'elles faisaient partie d'un monument funéraire de la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C. [FIG. 438] : une scène de sacrifice (peut-être un suovétaurile) et l'image de deux légionnaires (peut-être des gladiateurs). Effort vain, cependant : dans la droite ligne de ce que Pierre Paris écrivait en 1889 dans *La sculpture antique*²²⁶, la version ibérique d'un art gréco-romain perçu comme un art grec appauvri ne pouvait permettre d'espérer des réalisations susceptibles de compenser l'absence d'un véritable classicisme ibérique. On retrouve donc dans l'*Essai* les préjugés de l'historien de l'art bordelais relatifs à l'art de l'époque romaine [I. 317, 343].

V. — PAR-DELÀ L'ESSAI ET LA SCULPTURE IBÉRIQUE QUELQUES NOTES SUR L'ŒUVRE DE L'HISPANISTE

Nous l'avons signalé plus haut, les idées exposées par Pierre Paris au sujet de la céramique ibérique, en particulier la théorie de la rémanence mycénienne, donnent rapidement lieu à un débat nourri qui se prolonge jusque dans l'immédiat après-guerre²²⁷. Il n'en est pas de même pour le dossier relatif à la sculpture. Si l'idée d'une filiation mycénienne est présente, elle est ici bien moins marquée. En fin de compte, le tableau brossé par Pierre Paris était suffisamment consensuel pour être accepté dans ses grandes lignes. La discussion, circonscrite aux années 1897-1903, se concentra essentiellement autour de la Dame d'Elche et de la part qu'il convenait d'accorder à l'Orient dans l'émergence de l'art ibérique. Même si les décennies suivantes apportent leur lot de découvertes, aucune n'est suffisamment spectaculaire pour conduire les historiens et les archéologues à entreprendre une révision en profondeur du corpus relatif à la sculpture ibérique. Qu'en est-il du regard de Pierre Paris lui-même ? Étonnement – si l'on songe au fait que l'étude de la sculpture antique fut son domaine de prédilection et que c'est par l'étude de celle des Ibères qu'il amorça le tournant hispaniste –, il ne revient qu'incidemment sur ce sujet dans la suite de sa carrière, qui plus est sans être véritablement acteur de la rénovation de la recherche. Il se contente d'accepter les corrections apportées par d'autres. Il ne saurait être question d'entreprendre ici une étude détaillée de la postérité des idées de Pierre Paris. En guise d'épilogue, nous souhaitons toutefois insister sur quelques idées dont la portée dépasse le cadre du seul dossier de la

²²⁶ Pierre PARIS, *La sculpture antique*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1889, p. 330-350 : « Il y a bien une sculpture à Rome, mais pas à vrai dire de sculpture romaine » (p. 330).

²²⁷ Grégory REIMOND, « En busca del tiempo y el espacio perdidos de la cerámica ibérica: una reflexión en torno al *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1904-1918) », art. cité, p. 104-110.

sculpture. Elles concernent en réalité l'ensemble de ses travaux relatifs à l'étude de la Proto-histoire ibérique et, au-delà, l'ensemble de son œuvre scientifique.

1. — UN REGARD INFLÉCHI SUR LA SCULPTURE IBÉRIQUE ?

L'année même où paraît le premier volume de l'*Essai*, la fouille d'Osuna, conduite par Arthur Engel et Pierre Paris, révèle un matériel archéologique assez considérable au sein duquel la grande sculpture en pierre occupe une place importante²²⁸. Toutefois, les découvertes ne bouleversent pas la lecture de Pierre Paris²²⁹. Lorsqu'il découvre le site, en mars 1903, il est conscient d'être en présence de matériaux qui ont été remployés – les bas-reliefs sont particulièrement nombreux –, qui appartiennent à plusieurs monuments et à des styles, donc des dates, différents. Mais les vestiges de l'époque républicaine dominent²³⁰. Aussi, la fouille d'Osuna permet d'abord d'enrichir le corpus de la sculpture ibérique pour sa période la plus tardive, lorsqu'elle est sur le point de se diluer dans le monde romain, un moment qui était jusque-là moins documenté²³¹. Les blocs architecturaux sculptés sont rapprochés du style ibéro-grec identifié par Pierre Paris au Llano de la Consolación et à Elche²³². Quant à la sculpture animalière, en particulier les taureaux, elle est mise en parallèle avec la Bicha de Balazote, rattachée à des modèles venus d'Assyrie et, par conséquent, rejetée dans une époque ancienne :

Bref, les détails comme l'ensemble de cette figure massive [FIG. 439] sont d'une facture et d'un style tout à fait barbares²³³ ; que nous sommes loin de l'art à la fois sincère et savant, de l'ampleur et de l'effet décoratif des superbes têtes de taureaux en bronze de Costig ! Mais il faut pardonner ses fautes au sculpteur primitif en récompense de ce que nous apprend son œuvre naïve sur les origines de son art. On ne saurait trop se féliciter de pouvoir placer à

²²⁸ Pierre ROUILLARD, *Antiquités de l'Espagne*, ouvr. cité, p. 26-76 ; Pierre ROUILLARD, Juan Antonio PACHÓN ROMERO et Mauricio PASTOR MUÑOZ, « Estudio preliminar », dans Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna (excavaciones de 1903) = Une forteresse ibérique à Osuna (fouilles de 1903)*, éd. facsimilée et trad. esp., Granada, Universidad de Granada, coll. « Archivum » (73), 1999, p. IX-CXXI ; José BELTRÁN FORTES et Jesús SALAS ÁLVAREZ, « Los relieves de Osuna », art. cité ; Jesús SALAS ÁLVAREZ, *Imagen historiográfica de la antigua Vrso (Osuna, Sevilla)*, Sevilla, Diputación Provincial de Sevilla, 2002 ; José Ildefonso RUIZ CECILIA et Pierre MORET (éd.), *Osuna retratada. Memoria fotográfica de la misión arqueológica francesa de 1903*, Sevilla, Padilla Libros, Casa de Velázquez, 2009 ; Teresa CHAPA BRUNET, « La escultura en piedra de la antigua Osuna: algunas reflexiones sobre los relieves "ibéricos" », art. cité ; Ramón CORZO SÁNCHEZ, « Los relieves de Osuna y la génesis de la estatuaria ibérica », art. cité.

²²⁹ Cat. HEUZEY 01-04-1903.

²³⁰ Cat. HEUZEY 21-03-1903.

²³¹ Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, p. 402-439.

²³² *Ibid.*, p. 391-402.

²³³ Il s'agit du taureau qui, acheté par le Louvre, sera rendu à l'Espagne en 1941, MAN inv. 38416. On le date de la fin du Ve siècle av. J.-C. Antonio GARCÍA Y BELLIDO, *La Dama de Elche y el conjunto de piezas arqueológicas reintegradas en España en 1941*, ouvr. cité, p. 115-116, n° 12, pl. XXVIII-XXIX le décrit ainsi : « Toda la figura está bárbaramente ejecutada, con una anatomía que sólo de lejos recuerda la real ». Il ne propose aucune date précise mais le rapproche du bloc avec protomé de bélier (n° 11, p. 113-114, pl. XXVI-XXVII), suggérant qu'ils aient pu appartenir au même monument. Au sujet de ce dernier, il écrit : « Toda la labra de esta figura es bárbara y esquemática [...]. Su fecha es incierta, pero, probablemente, cae ya en época romana ».

côté de la Vicha de Balazote ce taureau qui en confirme et en précise les précieux enseignements²³⁴.

Après la publication des fouilles d'Osuna, en 1906, seules deux études de Pierre Paris, toutes les deux posthumes, permettent d'approcher les idées qui sont les siennes à la fin de sa carrière au sujet de la sculpture ibérique. La première est un court article, *Deux sculptures ibériques. Problèmes ibéro-grecs*, qui paraît quelques mois après sa mort dans les *Mélanges Glotz* (1932)²³⁵. Pierre Paris a été sollicité par Jérôme Carcopino et a rendu son papier en juin 1931²³⁶. La première œuvre étudiée [FIG. 440.2] est un fragment de frise qui décorait un sarcophage découvert en 1924 lors des fouilles de l'École des hautes études hispaniques et de Vicente Bardaviú à Alcañiz el Viejo (Teruel)²³⁷. Sur les trois « métopes » sont représentés une fleur, un lion et une sphinge. Nous n'avons pas pu localiser cette pièce. Donnée à la Casa de Velázquez par les héritiers de Vicente Bardaviú, elle a probablement été détruite ou dérobée à la suite de la destruction presque complète de la Casa au cours de la guerre civile. Quant à la deuxième sculpture, il s'agit de l'ours de Porcuna qui est toujours visible au Museo Arqueológico Nacional de Madrid²³⁸ [FIG. 440.1]. L'animal est représenté assis, la patte avant gauche posée sur une tête humaine qui repose sur un pilier à la manière des piliers hermaïques. La lecture de Pierre Paris se situe dans la lignée de l'*Essai* : l'approche est purement stylistique ; elle fait appel à des modèles orientaux transmis *via* la Grèce et réinterprétés par les artistes ibères. Reflet de l'inflexion de la recherche, les Grecs sont ici les protagonistes. De façon symptomatique, il n'est plus question de style gréco-phénicien de l'Espagne mais de style ibéro-grec, un qualificatif déjà présent dans l'*Essai* (surtout employé pour la sculpture architecturale) et qui faisait une discrète mais révélatrice concurrence à l'expression forgée par Léon Heuzey. Plus que jamais, la sculpture ibérique est lue à travers le filtre grec : « l'ours de Porcuna restera, avec le bas-relief d'Alcañiz, un des plus nets témoignages de la persistance de l'art ibérique et de ses acquisitions au contact de la civilisation et de l'art de la Grèce²³⁹ ».

Le deuxième texte est plus intéressant. Il s'agit d'un livre paru en 1936, *Le musée Archéologique national de Madrid*, conçu comme le troisième volet des *Promenades archéologiques en Espagne*. Ouvrage de divulgation, donc, mais dont le ton, ainsi que le format et l'illustration, bien plus luxueux, sont très différents des deux premiers volumes. Publié avec le concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le travail d'édition fut réalisé par

²³⁴ Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna*, ouvr. cité, p. 400.

²³⁵ Pierre PARIS, « Deux sculptures ibériques. Problèmes ibéro-grecs », dans *Mélanges Gustave Glotz*, vol. 2, Paris, PUF, 1932, p. 699-705.

²³⁶ Cat. CARCOPINO s. d. et 12-06-1931.

²³⁷ Vicente BARDAVIÚ PONZ et Raymond THOUVENOT, *Fouilles dans la région d'Alcañiz (province de Teruel). I. Alcañiz el Viejo. II. El Palaó. III. Cabezo del Moro*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (11, 2), 1930, p. 31-32.

²³⁸ MAN inv. 33195.

²³⁹ Pierre PARIS, « Deux sculptures ibériques. Problèmes ibéro-grecs », art. cité, p. 705.

René Paris et Maurice Legendre à partir du manuscrit de Pierre Paris, achevé à l'été 1931²⁴⁰. Le livre ne prétend pas à l'exhaustivité : seuls quelques aspects de la Préhistoire, de l'Âge du Bronze ou de la culture ibérique sont traités tandis que Pierre Paris accorde une attention particulière aux bronzes, aux terres cuites et aux vases grecs et italo-grecs du MAN. Les comptes rendus témoignent d'un accueil pour le moins mitigé. La piété des anciens élèves et des amis envers la mémoire du maître disparu est souvent palpable, mais presque tous soulignent l'anachronisme d'une publication qui, achevée en 1931 et publiée avec près de six ans de retard, est d'emblée dépassée, certains signalant d'ailleurs que, même si elle avait paru à temps, le manque d'actualisation scientifique se serait fait sentir²⁴¹. La survivance de l'empreinte athénienne chez celui qui était alors directeur de la Casa de Velázquez est plus d'une fois relevée, en particulier par Raymond Thouvenot :

Mais les chapitres où P. Paris a mis tout son cœur sont ceux où il décrit les figurines de terre cuite et les vases grecs et italo-grecs. L'ancien Athénien s'émeut à mesure qu'il les fait défiler devant nous dans toute leur richesse et leur diversité. Peut-être même par une partialité bien excusable a-t-il fait la part un peu trop belle à l'art grec archaïque dans la formation de l'art ibérique primitif²⁴².

C'est à Raymond Lantier que l'on doit la recension la plus dure, en particulier au sujet du caractère dépassé, déjà en 1931, de l'information archéologique. Aussi, « Trop souvent, le lecteur ne trouve dans ce gros livre que de brillantes descriptions, et les œuvres y sont étu-

²⁴⁰ Pierre PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée Archéologique National de Madrid*, Paris, Les Éditions d'art et d'histoire, 1936, p. 9-10. Dans la note préliminaire qu'il rédige, Maurice Legendre précise : « On sait bien que, quand un manuscrit est "prêt", il reste toujours quelques détails à vérifier. Ces vérifications ont porté presque uniquement sur l'illustration, sur l'adaptation de l'illustration au texte. M. René Paris a assumé la partie la plus ingrate de ce travail ». Les descendants de Pierre Paris conservent, dans leurs archives familiales, des documents intéressants au sujet de cette publication. Il s'agit en particulier du manuscrit des planches (ce qui confirme, d'une certaine manière, les propos de Maurice Legendre) et des lettres échangées par Yani (Jean) Paris – René ne fut donc pas le seul à intervenir, ce fut une affaire de famille – entre février 1935 et décembre 1936 avec Maurice Legendre ainsi que les éditeurs, Gérard Van Oest et, après la mort de ce dernier, Henri Marchal. On y apprend notamment que le manuscrit, achevé à l'été 1931, a été remis à l'éditeur par Yani Paris lui-même au nom de son père. Après la mort de Pierre Paris, l'éditeur, ne sachant à quelle adresse le renvoyer, l'a conservé. Yani Paris semble être à l'origine du projet visant à faire aboutir la publication (lettre de G. Van Oest à Y. Paris, 08-02-1935). Maurice Legendre a été sollicité pour relire les épreuves (lettre de G. Van Oest à Y. Paris, 25-07-1935). La famille participe aux frais d'édition à hauteur de 12 000 F (lettre d'H. Marchal à Y. Paris, 27-11-1936) tandis que l'Académie des inscriptions octroie 4 000 F pris sur le legs Piot (lettres de R. Cagnat à Y. Paris, 18-01-1936, 21-03-1936). Beyssac, AP-Paris-Philippe, s. c.

²⁴¹ Fernand BRAUDEL, « [CR] Espagne. — Pierre Paris. *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée archéologique de Madrid* (Paris, Éditions d'art et d'histoire, 1936, in-4°, 161 p., 64 pl. hors texte) », *RH*, 179, 1937, p. 425-426 ; Georges DUTHUIT, « [CR] Le Musée Archéologique National de Madrid. By Pierre Paris. 162 pp. LXIV pl. Paris (Les Éditions d'Art et d'Histoire). Frs. 75 », *The Burlington Magazine for Connoisseurs*, 71, 412, 1937, p. 52-53 ; Charles PICARD, « [CR] Paris (Pierre). *Le Musée archéologique national de Madrid*. Paris, Les éditions d'art et d'histoire, 1936. 1 vol. 22,5 x 29, 162 p., 64 pl. », *REG*, 50, 236-237, 1937, p. 387-388 ; R. L. [Raymond LANTIER], « [CR] Pierre Paris. *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée archéologique national de Madrid*. Paris, Les éditions d'art et d'histoire, 1936 ; gr. in-4° de 159 p. avec LXIV pl. », *RA*, 6^e série, 9, 1937, p. 294-295 ; Georges RADET, « [CR] Pierre Paris, *Le Musée archéologique national de Madrid*. Paris, Les éditions d'art et d'histoire, 1936 ; 1 vol. in-4°, 159 p., avec LXIV planches hors texte », *REA*, 39, 2, 1937, p. 147-148 ; Raymond THOUVENOT, « [CR] P. Paris. *Le Musée archéologique national de Madrid*. Un vol. in-4°. Paris, Les Éditions d'Art et d'Histoire, 1936 », *JS*, fasc. 3 (mai-juin), 1938, p. 133.

²⁴² Raymond THOUVENOT, « [CR] P. Paris. *Le Musée archéologique national de Madrid*. Un vol. in-4°. Paris, Les Éditions d'Art et d'Histoire, 1936 », art. cité, p. 133.

diées avec cette préoccupation trop dominante de rattacher les productions ibériques aux arts et industries de la Grèce²⁴³ ».

Il n'est pas question de proposer une étude d'ensemble du livre posthume de Pierre Paris. Deux chapitres retiendront notre attention, le troisième sur *Les animaux primitifs de granit*, et celui sur *Les animaux et monstres tartessiens*. L'inflexion du regard de Pierre Paris tient en deux points qui sont en partie liés : le renoncement aux chronologies très reculées et à la filiation mycénienne. Pour le reste, le regard, la démarche, les jugements de valeur et, en effet, les références bibliographiques données, témoignent d'une pensée quelque peu figée qui n'est pas parvenue à se renouveler. Le chapitre relatif aux *verracos* de la culture vettone en est un exemple éclatant²⁴⁴. Il en est de même pour les lions, ours et loups de Baena, de Boairente ou de Porcuna, une « bande bigarrée de fauves » produite à une « époque où l'observation [de la nature par l'artiste] reste incomplète et enfantine²⁴⁵ », ainsi que pour les sphinges et autres taureaux androcéphales. Fondamentalement, l'interprétation ne change pas. Ainsi au sujet de la figure du sphinx : « L'Égypte l'a donné à la Phénicie, qui l'a donné à la Crète et à Mycènes, de qui en a hérité la Grèce archaïque. C'est au cours de ces avatars qu'il a pris ces ailes parfois droites et pointues, plus souvent recourbées, et aussi son élégante attitude de fin lévrier assis. C'est la Grèce archaïque qui l'a à son tour donné aux Tartessiens²⁴⁶ ». Quant à la Bicha de Balazote, toujours rattachée à une origine chaldéenne : « La Crète et Mycènes l'ont adopté pour en décorer de nombreux monuments ou objets ; les Phéniciens l'ont colporté dans tout le bassin méditerranéen, et c'est eux sans doute qui l'ont introduit au pays de Tartessos²⁴⁷ ».

2. — PIERRE PARIS, SPECTATEUR DES AVANCÉES DE LA RECHERCHE

En fin de compte, l'impression que laisse la lecture de ces textes est celle d'un Pierre Paris qui, après avoir été l'un des principaux initiateurs de la recherche active sur la Protohistoire de la péninsule Ibérique, en est devenu un spectateur lointain. Ses travaux restent un point de départ utile mais l'impulsion est désormais due à d'autres. À plusieurs reprises, l'archéologue catalan Pere Bosch Gimpera rend hommage au travail de Pierre Paris en signalant qu'on lui doit d'avoir jeté les bases d'une étude systématique et globale de la civilisation ibérique, et de l'avoir fait sur des bases fragiles et incertaines qui rendaient l'objectif qu'il

²⁴³ R. L. [Raymond LANTIER], « [CR] Pierre Paris. *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée archéologique national de Madrid*. Paris, Les éditions d'art et d'histoire, 1936 ; gr. in-4° de 159 p. avec LXIV pl. », art. cité, p. 295.

²⁴⁴ Pierre PARIS, *Promenades 3. Le MAN*, ouvr. cité, p. 49-50 : « Certains ont naturellement conclu que les monstres furent des sculptures funéraires exécutées à l'époque romaine. Mais d'autres, et je fus de leur avis, en présence de ces horribles figures de rudesse préhistorique, ont reculé comme devant un sacrilège artistique, et affirmé que les *cerdos*, *toros* ou autres sont de très antiques œuvres indigènes inoccupées qu'on utilisa à l'époque romaine pour décorer, disons pour signaler des tombeaux. Je ne pense plus tout à fait ainsi ».

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 58.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 65.

²⁴⁷ *Ibid.*.

s'était fixé d'autant plus difficile à atteindre²⁴⁸. C'est sur cette idée que s'ouvre, par exemple, l'article qu'il publie en 1919 sur *Las bichas y verracos ibéricos* :

Entonces [en 1903], el mencionado profesor francés no pudo hacer otra cosa que agrupar todo lo que parecía obra de los iberos, y con ingeniosas hipótesis tratar de encontrar una solución a la multitud de problemas que a cada paso surgían referentes a los orígenes del arte ibérico, a las influencias que sobre el mismo actuaron, al principio y desarrollo de los distintos tipos escultóricos en piedra o bronce, o de motivos ornamentales de la cerámica. Hoy todavía aquella obra es una de las primeras fuentes que debe consultar todo investigador de los problemas ibéricos.

Pero el deseo que formulaba P. Paris se ha cumplido; él esperaba de ulteriores hallazgos la solución de muchos problemas y la diferente situación de muchos puntos de vista, y así ha sido²⁴⁹.

Depuis 1903, les apports de la recherche avaient permis de préciser et de corriger le tableau dressé par Pierre Paris dans l'*Essai*. Or, après les dernières publications qu'il consacre à la céramique ibérique, dans les années de la Grande Guerre²⁵⁰, ce dernier ne participe plus à ces avancées. On les doit surtout à Pere Bosch Gimpera et à Adolf Schulten, plus tard à Antonio García y Bellido.

Nous insisterons sur quatre points particuliers. 1. D'abord, la question de la méthode. En 1928, revenant sur les relations entre les arts grecs et ibériques dans l'architecture, la plastique et la peinture sur vase, l'archéologue catalan rejette l'approche fondée sur les analogies de styles et de formes alors que l'on ne dispose presque jamais d'un contexte archéologique précis pour les pièces étudiées. La polémique sur la céramique « pseudo-mycénienne », l'origine mycénienne des murailles cyclopéennes toujours visibles en de nombreux points de la péninsule ou encore le rejet de la sculpture vettone vers les lointaines origines de l'art ibérique avaient montré l'impasse dans laquelle avait conduit la méthode de Pierre Paris et les erreurs qu'elle avait produites²⁵¹. Pour Pere Bosch Gimpera, au contraire, la condition du progrès scientifique repose sur deux méthodes complémentaires : l'organisation de fouilles rigoureuses et la confrontation des données obtenues avec les sources littéraires :

la investigació arqueològica feta independentment de l'estudi dels textos històrics ha vingut a parar a resultats que coincideixen, en llurs línies generals, amb els que s'obtenen de l'estudi

²⁴⁸ Voir notamment Pere BOSCH GIMPERA, *El problema de la cerámica ibérica*, ouvr. cité ; Id., « Las bichas y verracos ibéricos », *Hojas selectas. Revista para todos*, año 18, 205, 1919, p. 8-16 ; Id., « L'état actuel de la investigación de la cultura ibérica », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 6 (années 1915-1920), 1923, p. 671-694 ; Id., « Relaciones entre el arte ibérico y el griego », *APL*, 1, 1928, p. 163-177 ; Id., « El estado actual de la investigación de la cultura ibérica », *BRAH*, 94, 1929, p. 27-132.

²⁴⁹ Pere BOSCH GIMPERA, « Las bichas y verracos ibéricos », art. cité, p. 8.

²⁵⁰ Pierre PARIS, « Note sur la céramique ibérique. Réponse à l'article de M. Louis Siret "À propos de poteries pseudo-ibériques" », *L'Anthropologie*, 18, 1907, p. 626-632 ; Id., « Quelques vases ibériques inédits (musée municipal de Barcelone et musée du Louvre) », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 1 (année 1907), 1908, p. 76-88 ; Id., « Vases ibériques du musée de Saragosse », *MMAI*, 17, 1, 1909, p. 59-74 ; Id., « Vase ibérique trouvé à Carthage (Musée Saint-Louis) », *CRAI*, 57, 1, 1913, p. 10-15 ; Id., « La céramique de Numance », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 36, 1914, p. 5-16, 119-130 ; Id., « La poterie peinte ibérique d'Emporion (Ampurias) », *RA*, 5^e série, 6, 1917, p. 75-94.

²⁵¹ Pere BOSCH GIMPERA, « Relaciones entre el arte ibérico y el griego », art. cité, p. 1-2.

de les fonts literàries, ço que fa més segurs encara els punts de coincidència d'ambdós mètodes, punts que cal considerar com a cosa fermament adquirida²⁵².

2. Cette méthode, suivie par Adolf Schulten pour ses recherches à Numance et pour son travail de fond sur les sources littéraires, avait jeté les bases d'une ethnologie de la péninsule Ibérique dans l'Antiquité. Dix ans après la parution de l'*Essai*, avec l'article *Hispania* publié dans la *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, l'historien et archéologue allemand propose un tableau complexe de la géographie de l'Ibérie ancienne, de son peuplement et des cultures qui s'y sont développées²⁵³. Il n'est désormais plus possible d'aborder la Protohistoire ibérique comme un tout unitaire. Ses idées sont rapidement diffusées en Espagne puisque dès 1920, le texte paraît à Barcelone sous la forme d'une monographie – traduite en castillan par Miguel Artigas Ferrando et Pere Bosch Gimpera – et accompagnée d'un appendice de ce dernier, *La arqueología prerromana hispánica*, vaste synthèse, mais ramassée, allant du Paléolithique à la conquête romaine, illustration de la complémentarité des méthodes philologiques et archéologiques²⁵⁴. Deux ans plus tard paraît le premier volume des *Fontes Hispaniae Antiquae* consacré aux *Ora Maritima* d'Aviénus²⁵⁵. Finalement, l'ensemble de ces efforts permet à Pere Bosch Gimpera de faire paraître, en 1932, une œuvre décisive (publiée en catalan) : l'*Etnologia de la Península Ibérica*²⁵⁶. Il y a là autant de travaux – la liste n'est bien sûr pas exhaustive – qui, malgré les marques de déférence envers l'un des initiateurs des études sur l'archéologie ibérique, remettaient en cause les fondements mêmes de la méthode de Pierre Paris.

3. Pour le reste, les principales corrections apportées aux conclusions de Pierre Paris dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale permettent surtout de donner un cadre chronologique rigoureux à la culture ibérique, surtout en ce qui concerne la question de ses origines. Elles conduisent à renoncer définitivement aux « antiques hipòtesis » du « temps heroic de l'arqueologia ibèrica » dans lequel se trouvent rejetées les théories de Pierre Paris : « no ens permet desplaçar la qüestió en un temps massa distant del segle V, puix que de les restes ibèriques trobades cap pot considerar-se anterior a aquesta data²⁵⁷ ». Sur ce point, les travaux de Joseph Déchelette (1862-1914) furent essentiels²⁵⁸. En replaçant les cultures de l'Âge du Fer péninsulaire dans un contexte européen plus large à partir des travaux dont il disposait (ceux de Pierre Paris, du marquis de Cerralbo dans le Alto Jalón, de

²⁵² Pere BOSCH GIMPERA, « L'estat actual de la investigació de la cultura ibèrica », art. cité, p. 671.

²⁵³ Adolf SCHULTEN, s. v. « Hispania », *RE*, VIII, 2, 1913, p. 1965-2046.

²⁵⁴ Adolf SCHULTEN, *Hispania (geografía, etnología, historia)* [trad. esp. de l'article paru dans la *RE*, VIII, 2], trad. par Pere BOSCH GIMPERA et Miguel ARTIGAS FERRANDO, con un apéndice sobre la arqueología prerromana hispánica de Pere BOSCH GIMPERA, Barcelona, Tipografía La Académica, 1920 [1913].

²⁵⁵ Adolf SCHULTEN, *Avieno. Ora Maritima (Periplo massaliota del siglo VI a. de J. C.) junto con los demás testimonios anteriores al año 500 a. de J. C.*, Barcelona-Berlin, Librería universitaria de A. Bosch, Weidmannsche Buchhandlung, coll. « Fontes Hispaniae Antiquae » (1), 1922.

²⁵⁶ Pere BOSCH GIMPERA, *Etnologia de la Península Ibérica*, ouvr. cité.

²⁵⁷ Pere BOSCH GIMPERA, « L'estat actual de la investigació de la cultura ibèrica », art. cité, p. 691 ; ID., « El estado actual de la investigación de la cultura ibérica », art. cité, p. 117-118.

²⁵⁸ Gonzalo RUIZ ZAPATERO, « La construcción de la Protohistoria española (1861-1932) y la obra de Joseph Déchelette », dans Sandra PÉRE-NOGUÈS (éd.), *La construction d'une archéologie européenne (1865-1914). Colloque en hommage à Joseph Déchelette*, Drémil-Lafage, Éditions Mergoïl, coll. « Archives & histoire de l'archéologie » (1), 2019, p. 191-218.

José Ramón Mélida et d'Adolf Schulten à Numance, etc.), il fut, dès avant la Grande Guerre, l'un des premiers à préciser la chronologie de la Protohistoire péninsulaire tout en distinguant une aire ibérique à proprement parler, largement et anciennement ouverte aux influences méditerranéennes, d'une zone occupée par des tribus celtes ou celtisées, ouvrant ainsi la voie à une lecture plus fine des données recueillies grâce aux fouilles²⁵⁹. Par exemple, si Pierre Paris avait pu rejeter la plastique vettonne dans le temps lointain des origines de l'art ibérique, on acceptait désormais l'idée d'une synchronie des frustes *verracos* avec d'autres œuvres plus complexes et à l'apparence artistique plus aboutie. En fin de compte, comme devait le rappeler Pere Bosch Gimpera, vers 1914, tout cela donnait « un marco en el que for fuerza han de encerrarse las hipótesis²⁶⁰ ».

4. En revanche, la lecture hellénocentrée est plus que jamais d'actualité et tend même à se renforcer. Tout en admettant que l'étude de l'évolution de l'art ibérique doit faire une part plus grande « al normal desarrollo indígena puro²⁶¹ », Pere Bosch Gimpera rattache ses origines à la Grèce archaïque et situe sa naissance dans le sud et le sud-est péninsulaire, espace très tôt mis en contact avec le monde hellénique²⁶² :

En todo ello tenemos el resultado de la influencia de la Grecia arcaica. [...] Si los griegos vienen a España y hacen sentir su influencia sobre la cultura indígena hacia los siglos VII-VI, y son precisamente los griegos de la costa asiática, los jonios de Focea, esto es, griegos pertenecientes a las tierras helénicas más en contacto con el Oriente y en cuyo arte las influencias orientales están más arraigadas, hemos de esperar que la cultura ibérica nos ofrezca tipos que recuerden el arte arcaico griego de la última época.

Esto trae consigo que no es indispensable acudir al mismo Oriente, o sea a los países de la Mesopotamia, ni a los colonizadores fenicios o cartagineses, para explicarse la presencia de motivos del arte ibérico que puedan tener cierto parecido con las producciones del Oriente²⁶³.

Les Phéniciens sont ici les grands perdants. Pierre Paris avait vu en eux un intermédiaire parmi d'autres tandis que Louis Siret en faisait le principal acteur de l'introduction de la civilisation dans la péninsule dès la fin du néolithique²⁶⁴. Tout en reconnaissant, comme Pierre Paris, que la présence phénicienne est bien établie dans le sud et le sud-est péninsulaire alors que celle des Grecs est presque insaisissable, Pere Bosch Gimpera n'en accorde pas

²⁵⁹ Joseph DÉCHELETTE, « Essai sur la chronologie préhistorique de la péninsule ibérique », *RA*, 4^e série, 13, 1909, p. 15-38 ; Id., « Essai sur la chronologie préhistorique de la péninsule ibérique », *RA*, 4^e série, 12, 1908, p. 219-265, 390-415 ; Id., *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. II. Archéologie celtique ou protohistorique. Troisième partie. Second âge du fer ou époque de La Tène*, Paris, Auguste Picard Éditeur, 1914, en part. p. 1494-1503.

²⁶⁰ Pere BOSCH GIMPERA, « Las bichas y verracos ibéricos », art. cité, p. 10.

²⁶¹ Pere BOSCH GIMPERA, « Relaciones entre el arte ibérico y el griego », art. cité, p. 168.

²⁶² Pere BOSCH GIMPERA, « L'estat actual de la investigació de la cultura ibèrica », art. cité, p. 691-694 ; Id., « El estado actual de la investigación de la cultura ibérica », art. cité, p. 118-132.

²⁶³ Pere BOSCH GIMPERA, « Las bichas y verracos ibéricos », art. cité, p. 13-14.

²⁶⁴ Louis SIRET, « Orientaux et Occidentaux en Espagne aux temps préhistoriques (1) », *Revue des questions scientifiques*, 3^e série, 10, 1906, p. 529-582 ; Id., « Orientaux et Occidentaux en Espagne aux temps préhistoriques (2) », *Revue des questions scientifiques*, 3^e série, 11, 1907, p. 219-247 ; Id., « Essai sur la chronologie protohistorique de l'Espagne », *RA*, 4^e série, 10, 1907, p. 373-394 ; Id., *Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques. 1. De la fin du quaternaire à la fin du bronze*, préface d'Émile CARTAILHAC, Paris, Paul Geuthner, 1913, p. 22, 28, 48-49.

moins un rôle de premier plan à la colonisation phocéenne en suivant un raisonnement proche de celui de Théodore Reinach et de Michel Clerc²⁶⁵ :

Ningú discuteix l'existència de les colònies fenicio-cartagines. La de gregues, però, és quelcom encara fosc. [...] Tot indueix a creure, per altra banda, que tals colònies del S. i SE. dependen en llur principi directament de Focea i no de Marsella, com Empúries, que representa un moviment colonitzador diferent.

Creiem que el camí a seguir no és la comparació amb lo fenici o cartaginès, sinó amb lo grec. La civilització cartaginesa, en general, particularment la d'Espanya, és pobríssima i no pogué donar més que elements isolats a l'art ibèric. [...] Els elements orientals en l'art del SE. no necessiten haver passat per Cartago o per les colònies fenícies, sinó que poden explicar-se millor per una intervenció grega, que pogué també aportar aquells elements orientals, puix que en el seu art arcaic encara hi quedaven d'una època en què el segell orientalitzant era la seva nota dominant²⁶⁶.

Une lecture hellénocentrée, donc, que Rhys Carpenter, dans son exposé de l'état des connaissances relatives à la colonisation grecque en péninsule Ibérique, *The Greeks in Spain*, ne devait pas remettre en cause²⁶⁷.

3. — UNE ŒUVRE SCIENTIFIQUE ENTRE INQUIÉTUDES RENOUVELÉES ET TRAVAIL INABOUTI

L'impossible synthèse

Le dossier de la sculpture ibérique, qui semble attester un éloignement progressif de Pierre Paris du terrain de la recherche active si l'on s'en tient aux travaux publiés, en particulier après la Première Guerre mondiale, invite à poser la question du bilan globale de son œuvre scientifique. Commençons par rappeler une évidence : l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, sans être une œuvre de jeunesse, n'en est pas moins publiée précocement. Cinq années seulement séparent la fin de sa rédaction du tournant hispaniste (1896-1901). Œuvre prématurée, peut-être, qui aurait gagné à être davantage travaillée et mieux organisée, sans doute, mais qui, pourtant, a rempli la mission pour laquelle elle avait été pensée : permettre à son auteur de s'imposer rapidement comme une référence sur le terrain de l'hispanisme archéologique et ouvrir des perspectives afin « d'exciter et d'encourager les études de confrères espagnols ou français » [I. XIII]. Une stratégie payante mais qui avait un prix : le succès même de l'objectif que s'était fixé Pierre Paris impliquait la rapide obsolescence de son œuvre, programmée et même souhaitée. En 1917, dans le prologue à l'étude publiée par Raymond Lantier, avec la collaboration de Juan Cabré Aguiló, sur les ex-voto en bronze du sanctuaire de Castellar de Santisteban (Jaén), il reconnaissait que

Esta [monografía] presenta tantos hechos, nuevos o poco conocidos, plantea tantos puntos de interrogación, que torna ilegible e inútil casi todo el capítulo que yo escribí hace doce

²⁶⁵ Théodore REINACH, « La tête d'Elche au musée du Louvre », art. cité ; Michel CLERC, « Les premières explorations phocéennes dans la Méditerranée occidentale », *REA*, 7, 4, 1905, p. 329-356.

²⁶⁶ Pere BOSCH GIMPERA, « L'estat actual de la investigació de la cultura ibèrica », art. cité, p. 691-692.

²⁶⁷ Rhys CARPENTER, *The Greeks in Spain*, London, Longman, coll. « Brun Mawr Notes and Monographs » (6), 1925.

años acerca de los pequeños bronce ibéricos en mi *Essai sur l'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive* [II. 153-240]. El libro presente lo hace extrañamente viejo y lo pone en desuso, lo digo para rubor mío, pero sin lamentarlo, hasta, al contrario, con agrado, porque nada de lo que señala una etapa y un progreso en el conocimiento del arte de la España antigua puede ser indiferente a quien se ha esforzado, como yo, en señalarle un lugar legítimo y un buen lugar en la historia de la civilización antigua²⁶⁸.

À la fin de sa vie, Pierre Paris élargit le constat à l'ensemble de l'œuvre :

depuis plus de trente ans un mouvement si favorable s'est déclanché [sic] en faveur des antiquités ibériques, une attention si nouvelle s'y est attachée, que le matériel archéologique s'est abondamment enrichi et que chacune des questions soulevées par les seuls monuments connus en 1896 peut et doit être reprise avec des chances multipliées d'intéressante solution²⁶⁹.

Or, il ne parvint jamais à actualiser l'*Essai* qu'il avait publié en 1903-1904. Il n'y eut pas d'œuvre de la maturité. À bien des égards, les propos de François Hartog relatifs à *La cité antique* de Numa Denis Fustel de Coulanges peuvent être appliqués à la grande œuvre de Pierre Paris : elle fut à la fois, un coup d'essai, un coup de maître et un coup d'arrêt²⁷⁰.

Il y eut pourtant des projets mais Pierre Paris ne parvint pas à les mener à leur terme. Le premier d'entre eux a déjà été évoqué à plusieurs reprises²⁷¹. En 1911, lorsqu'il adresse une demande de mission officielle en Méditerranée occidentale au ministère de l'Instruction publique, il affirme au directeur de l'Enseignement supérieur que ce voyage doit lui permettre de recueillir les informations qui lui manquent pour l'écriture d'un manuel qui doit être publié en allemand et en français, sous la direction de l'historien Friedrich von Duhn, dans le cadre d'une collection intitulée « Handbuch der klassischen Stätten in den Mittelmeerländern²⁷² ». L'échec de cette entreprise, nous l'avons dit, est probablement dû à la rupture de la Grande Guerre. Nous n'avons trouvé aucune information relative à ce projet. Toutefois, le titre indiqué par Pierre Paris, *Histoire de la péninsule Ibérique depuis les origines jusqu'au christianisme*, permet d'entrevoir l'ambition d'un ouvrage manifestement conçu comme une vaste synthèse incluant, sinon la Préhistoire, du moins la Protohistoire ibérique et l'histoire de l'Hispanie romaine. Il reviendrait à d'autres de la produire : José Ramón Mélida avec son *Arqueología española* (1929) ou encore Pere Bosch Gimpera avec l'*Etnologia de la Península Ibérica* (1932) dont il a déjà été question²⁷³.

Au sortir de la Grande Guerre, un deuxième projet ambitieux a vu le jour. En 1919, dans l'une des notes que Théophile Homolle rédige pour parrainer la candidature de Pierre Paris comme membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il précise qu'« Une Histoire de la céramique antique de l'Espagne, qui pose le problème des rapports de la pé-

²⁶⁸ Dans Raymond LANTIER et Juan CABRÉ AGUILÓ, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (15), 1917, p. 13.

²⁶⁹ Pierre PARIS, « Deux sculptures ibériques. Problèmes ibéro-grecs », art. cité, p. 699.

²⁷⁰ François HARTOG, *Le XIX^e siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (288), 2001 [1988], p. 26.

²⁷¹ Voir *supra*, chap. 7, § II. 2 et chap. 8, § III. 1.

²⁷² Cat. BAYET 14-01-1911.

²⁷³ José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, *Arqueología española*, nouv. éd. de Margarita DÍAZ-ANDREU précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Urogoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (15), 2005 [1929] ; Pere BOSCH GIMPERA, *Etnologia de la Península Ibérica*, ouvr. cité.

ninsule avec les civilisations orientale, mycénienne et [rat.] hellénique, est achevée et aurait paru, sans les difficultés résultant de la guerre²⁷⁴ ». À la fin de l'année, Pierre Paris écrit encore à Léon Heuzey qu'il « accumule des matériaux pour l'Histoire de la céramique ibérique²⁷⁵ ». Peut-être est-elle à mettre en relation avec l'émergence, au même moment, du projet de *Corpus Vasorum Antiquorum* initié par Edmond Pottier dans le cadre de l'Union académique internationale entre 1919 et 1922²⁷⁶. Dans la préface au premier fascicule consacré au musée du Louvre (1922), ce dernier revient sur l'esprit et le plan de l'ouvrage. Pour plusieurs régions, dont l'Espagne et le Portugal, il précise que « beaucoup de céramiques, nouvellement découvertes, n'ont pas fait l'objet d'études assez complètes pour que les détails de leur technique soient établis avec sûreté ». Afin d'unifier et d'affiner les classements de détail, la commission en charge de la publication « a demandé qu'on fit appel à des spécialistes chargés de rédiger une courte notice sur chaque catégorie encore mal définie ; on fournirait ainsi aux éditeurs un plan de classement, sinon définitif, du moins scientifiquement raisonné ». Concernant la céramique ibérique, cette tâche est confiée à Pierre Paris²⁷⁷. En revanche, c'est José Ramón Mélida qui se chargera de la rédaction des deux premiers fascicules sur les collections du Museo Arqueológico Nacional²⁷⁸.

Quoi qu'il en soit, cette histoire de la céramique antique ne verra jamais le jour. La guerre est-elle la seule responsable comme le sous-entend Théophile Homolle ? Rien n'est moins sûr. Le manuscrit avait beau être prêt, les travaux de Pere Bosch Gimpera et d'Adolf Schulten, ajoutés aux fouilles conduites dans la région du Bas-Aragon entre 1914 et 1923, objet d'une rivalité entre Juan Cabré (appuyé par les institutions madrilènes) et Pere Bosch Gimpera (au nom de l'Institut d'Estudis Catalans), apportaient de nouvelles données. L'écriture d'une histoire de la céramique ibérique exigeait la prise en compte des résultats de ces recherches. Or, les fouilles aragonaises ne firent pas l'objet d'une publication d'ensemble²⁷⁹. En mai 1920, Pierre Paris s'en plaint dans une lettre à Léon Heuzey :

²⁷⁴ Théophile Homolle, note ms., 8 f^o, s. d. [janv.-fév. 1919], A-AIBL, dossiers d'académiciens « Pierre Paris », s. c. Citation f^o 5.

²⁷⁵ Cat. HEUZEY 31-12-1919.

²⁷⁶ Donna KURTZ, « A corpus of ancient vases. Hommage à Edmond Pottier », *RA*, nouv. série, fasc. 2, 2004, p. 259-286.

²⁷⁷ CVA Louvre 1, p. IV-V ; Pierre PARIS, *Classification des céramiques antiques : céramiques de l'Espagne et du Portugal*, Paris, Union Académique Internationale, 1923.

²⁷⁸ Les autres fascicules ne paraîtront qu'après la Seconde Guerre mondiale. Précisons que dans le contexte d'une Espagne franquiste diplomatiquement isolée et profondément nationaliste, un projet parallèle voit le jour, celui d'un *Corpus Vasorum Hispanorum*. Voir Ricardo OLMOS, « Una utopía de posguerra: el *Corpus Vasorum Hispanorum* », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 155-166 ; Ricardo OLMOS, « El *Corpus Vasorum Antiquorum*, setenta años después: pasado, presente y futuro del gran proyecto internacional de la cerámica antigua », *AEA*, 62, 1989, p. 292-303.

²⁷⁹ Enrique José VALLESPÍ PÉREZ, « Reconocimiento arqueológico del Bajo Aragón en el siglo XIX y primer tercio del XX: evocación de sus protagonistas », *SPAL. Revista de Prehistoria y Arqueología*, 10, 2001, p. 57-73 ; Jordi ROVIRA I PORT, « Hace cien años. Bosch Gimpera y el Institut d'Estudis Catalans en el Bajo Aragón », dans José Antonio BENAVENTE SERRANO (éd.), *Pioneros de la arqueología Ibérica en el Bajo Aragón. Catálogo de exposición itinerante de fotografía antigua de julio 2005 a marzo 2006*, Alcañiz, Tramax Bajo Aragón, coll. « Iberos en el Bajo Aragón », 2005, p. 27-35 ; Francisco GRACIA ALONSO et Josep M.^a FULLOLA I PERICOT, « Pere Bosch Gimpera y Juan Cabré. La pugna por el control de las excavaciones en San Antonio de Calaceite y el Bajo Aragón (1914-1916) y su influencia en la creación del Servei d'Investigacions Arqueològiques del Institut d'Estudis Catalans », *Pyrenae*, 39, 1, 2008, p. 129-174.

J'ai vu, lors de mon récent passage à Barcelone des choses bien intéressantes²⁸⁰. Des fouilles faites à Majorque, en Catalogne et en Aragon, ont donné particulièrement une énorme quantité de céramique néolithique très originale, et plus encore de grandes urnes ibériques peintes dont beaucoup sont admirables. On les trouve dans des villages ibériques très bien conservés, dont plusieurs ont été bien fouillés. Toute cela est encore inédit, malheureusement, et pour longtemps, et cela me gêne bien pour le livre que j'ai commencé à écrire sur l'Histoire de la céramique antique de l'Espagne. Je vais être obligé de m'interrompre. – Hélas ! rien n'a paru qui ressemble de près ni de loin à la Dame d'Elche ; il faudra pour qu'elle ait une sœur ou un frère que l'on ait la chance de tomber sur un riche sanctuaire²⁸¹.

L'exemple des fouilles de Juan Cabré et de l'Institut d'Estudis Catalans, ainsi que le désir d'accéder directement à de nouvelles données archéologiques susceptibles de lui fournir les éléments dont il a besoin pour l'écriture de son histoire de la céramique ibérique pourraient expliquer, en 1924, la décision de Pierre Paris de se tourner vers l'exploration du Bas-Aragon, un territoire manifestement prometteur.

Les fouilles de l'EHEH dans les années 1920 : de nouveaux horizons

En effet, si la production scientifique écrite de Pierre Paris se réduit assez considérablement après la Grande Guerre et s'il ne parvient pas à écrire une vaste synthèse, œuvre de la maturité susceptible de présenter le résultat d'une vingtaine d'années d'études consacrées à l'archéologie ibérique, le travail sur le terrain reste soutenu. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 8, celui-ci se déroule désormais dans un cadre différent de celui des années 1900 : Pierre Paris s'efforce de donner aux projets de l'École des hautes études hispaniques une dimension internationale plus affirmée, tandis que les chantiers acquièrent une forte dimension pédagogique puisqu'ils doivent permettre de former de jeunes archéologues. Toutefois, face à la difficulté rencontrée pour attirer ces derniers en Espagne, Pierre Paris doit parfois se résoudre à fouiller lui-même, toujours accompagné d'un collègue bon connaisseur de la région. De fait, les contacts interpersonnels sont essentiels, qu'il s'agisse du travail de repérage, du choix des sites ou de la fouille en elle-même (George E. Bonsor en Andalousie et Vicente Bardavió Ponz [1865-1929], prêtre et professeur d'archéologie sacrée au séminaire de Saragosse²⁸², en Aragon).

Rappelons qu'entre 1896 et 1899, les voyages archéologiques et les prospections que Pierre Paris fait en vue de recueillir les matériaux nécessaires à l'écriture de l'*Essai* privilégient le sud-est péninsulaire. Les fouilles d'Osuna (1903) et d'Almedinilla (1904) marquent le début d'un intérêt accru pour l'Andalousie qui se maintient jusqu'à la fin des années 1920. Avec les quatre campagnes de fouille de Baelo Claudia (1917-1921), il s'agit de fouiller une

²⁸⁰ En tant que directeur de l'Office de l'enseignement français en Espagne, Pierre Paris a participé au congrès de l'Alliance française qui s'est ouvert à Barcelone le 25 avril 1920.

²⁸¹ Cat. HEUZEY 12-05-1920.

²⁸² José Antonio BENAVENTE SERRANO, « Los investigadores locales y los inicios de la arqueología ibérica en el Bajo Aragón », dans José Antonio BENAVENTE SERRANO (éd.), *Pioneros de la arqueología Ibérica en el Bajo Aragón. Catálogo de exposición itinerante de fotografía antigua de julio 2005 a marzo 2006*, Alcañiz, Tramax Bajo Aragón, coll. « Iberos en el Bajo Aragón », 2005, p. 47-57.

cité monumentale de l'époque hispano-romaine²⁸³. En décembre 1922, Pierre Paris adresse une demande à la JSEA pour entreprendre des fouilles sur le site romain de Munigua (Villanueva del Río y Minas, Séville) et au Cerro de Casinas (Arcos de la Frontera, Cadix). L'autorisation lui est accordée au début de l'année 1923²⁸⁴. Cependant, l'EHEH ne disposant alors d'aucun archéologue et George E. Bonsor travaillant au Coto de Doñana, le projet doit être abandonné²⁸⁵. Quelques années plus tard, le recrutement de Raymond Thouvenot permet à l'École de ne pas « laisser périmer l'autorisation²⁸⁶ » et d'entreprendre la fouille de la nécropole « ibérique » – fin de l'Âge du Bronze et période orientalisante – de la Mesa de Setefilla (Lora del Río, Séville). Elle a lieu en 1926-1927, en partenariat avec George E. Bonsor qui connaît le site depuis 1889 et y a déjà travaillé²⁸⁷. L'intérêt pour cette région ne faiblit pas puisqu'en 1928, Pierre Paris souhaite fouiller à Carteia (San Roque, Cadix). Il semble que les exigences du propriétaire du terrain aient conduit le directeur de l'École à renoncer²⁸⁸.

L'année 1924 marque assurément un tournant dans la politique archéologique de l'EHEH. À compter de cette date et jusqu'en 1931, elle porte son regard vers un nouveau territoire, le Bas-Aragon, en entreprenant de fouiller une série de sites, isolés et parfois difficiles d'accès²⁸⁹, autour de la ville moderne d'Alcañiz dans la province de Teruel [FIG. 441-444]. Nous venons d'évoquer les raisons personnelles qui peuvent avoir conduit Pierre Paris à s'intéresser à cette région au moment même où Pere Bosch Gimpera, au nom de l'Institut d'Estudis Catalans et de son Servei d'Investigacions Arqueològiques, est contraint d'y réduire son activité archéologique (l'instauration de la dictature de Miguel Primo de Rivera porte un coup très dur à des institutions perçues comme un instrument culturel au service du nationalisme catalan²⁹⁰).

²⁸³ Pierre PARIS, George E. BONSOR, Alfred LAUMONIER, Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Fouilles de Belo (Bolonia, Province de Cadix), 1917-1921. 1. La ville et ses dépendances*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (6), 1923 ; Id., *Fouilles de Belo (Bolonia, Province de Cadix), 1917-1921. 2. La Nécropole*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (6 bis), 1926.

²⁸⁴ AGA, carton 31/1035, liasse 10144, dossier 14. La demande est adressée le 9 décembre 1922. La JSEA rend un avis favorable le 19 janvier 1923. Elle est validée par la direction générale des Beaux-Arts le 12 février. Le 9 mars 1923, Pelayo Quintero Atauri accuse réception de l'information au nom de la Comisión de Monumentos Históricos de Cadix.

²⁸⁵ Jorge MAIER ALLENDE, *Jorge Bonsor (1855-1930). Un Académico Correspondiente de la Real Academia de la Historia y la Arqueología Española*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Publicaciones del Gabinete de Antigüedades » (3), 1999, p. 273.

²⁸⁶ Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1925-1926 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1925-1926, p. 192-193.

²⁸⁷ George E. BONSOR et Raymond THOUVENOT, *Nécropole ibérique de Setefilla, Lora del Río (Sevilla). Fouilles de 1926-1927*, Bordeaux-Paris, Féret, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (14), 1928 ; Jorge MAIER ALLENDE, *Jorge Bonsor (1855-1930)*, ouvr. cité, p. 273-279. De fait, la demande d'autorisation de fouille est adressée à la JSEA par George E. Bonsor, non par Pierre Paris. Le problème du recrutement d'un jeune archéologue a retardé l'ouverture du chantier puisque la demande a été obtenue dès le mois d'avril 1925 (AGA, carton 31/1035, liasse 10144, dossier 48).

²⁸⁸ Jorge MAIER ALLENDE, *Epistolario de Jorge Bonsor (1886-1930)*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Publicaciones del Gabinete de Antigüedades » (6), 1999, p. 131 : lettre n° 261 de Raymond Thouvenot à George E. Bonsor, 06-01-1928.

²⁸⁹ Voir cat. LANTIER (Raymond) 24-04-1930 au sujet d'El Cascaraju.

²⁹⁰ Francisco GRACIA ALONSO et Josep M.^a FULLOLA I PERICOT, « Pere Bosch Gimpera y Juan Cabré. La pugna por el control de las excavaciones en San Antonio de Calaceite y el Bajo Aragón (1914-1916) y su influencia en la creación del Servei d'Investigacions Arqueològiques del Institut d'Estudis Catalans », art. cité, p. 164-165 ; Francisco GRACIA ALONSO, *Pere Bosch Gimpera. Universidad, política, exilio*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Historia », 2011, p. 140-141.

Les fouilles aragonaises de l'EHEH ont été étudiées par Pierre Moret²⁹¹. En dehors du lien possible avec le projet d'écriture d'une histoire de la céramique ibérique que nous avons mentionné plus haut, nos recherches n'ont guère permis d'enrichir notre connaissance de ce dossier. Au sujet de la relation personnelle entre Pierre Paris et Vicente Bardaviú, essentielle pour expliquer le choix des sites à explorer, nous ne savons toujours pas comment les deux hommes se sont connus. Ils sont tous deux correspondants de la Real Academia de la Historia. Ont-ils été mis en relation par une connaissance commune appartenant au même réseau ? Le seul fait assuré est qu'ils se sont rencontrés lors d'un passage de Pierre Paris à Saragosse, où Vicente Bardaviú a la charge d'une paroisse, ce qui lui a permis de découvrir la collection d'antiquités que le prêtre-archéologue avait rassemblée²⁹². La méthode mise en œuvre par Pere Bosch Gimpera a-t-elle servi de modèle à Pierre Paris ? Il semble évident que les travaux de l'EHEH se situent dans le sillage de – et par rapport à – ceux de l'école catalane d'archéologie²⁹³. Nous rejoignons aussi Pierre Moret quant à l'ampleur du projet et à son caractère réfléchi (les sites sont choisis en raison de leur complémentarité ; ils sont perçus comme appartenant à des phases chronologiques différentes²⁹⁴). Leur sélection est due à Vicente Bardaviú²⁹⁵. Les archives de la JSEA, auxquelles nous avons eu accès, montrent que les demandes n'ont pas été faites au compte-goutte, selon les opportunités du moment, mais à l'occasion d'une démarche unique. Dans une lettre adressée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en date du 29 mai 1924 – elle finance une partie des fouilles –, Pierre Paris lui-même signalait que l'EHEH venait d'obtenir « l'autorisation d'explorer quinze sites nettement déterminés²⁹⁶ ». Il existe donc bien, dès le départ, une vision d'ensemble et à long terme. Accompagnée d'un croquis et de quatre photographies – non conservés –, la demande est adressée à la JSEA par Pierre Paris et Vicente Bardaviú le 1^{er} février 1924. Les « estaciones ibéricas » concernées sont les suivantes : le Cabezo del Cuer-

²⁹¹ Pierre MORET, « La Casa de Velázquez, Pierre Paris y la arqueología aragonesa », dans José Antonio BENAVENTE SERRANO (éd.), *Pioneros de la arqueología Ibérica en el Bajo Aragón. Catálogo de exposición itinerante de fotografía antigua de julio 2005 a marzo 2006*, Alcañiz, Tramax Bajo Aragón, coll. « Serie de divulgación » (1), 2005, p. 37-45 ; ID., « Las investigaciones de Pierre Paris y de l'École des hautes études hispaniques en la provincia de Teruel », dans Beatriz EZQUERRA LEBRÓN et Ana Isabel HERCE SAN MIGUEL (éd.), *Fragmentos de historia. 100 años de arqueología en Teruel*, Teruel, Museo de Teruel, Diputación de Teruel, 2007, p. 42-49.

²⁹² Pierre PARIS, « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1923-1924 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1923-1924, p. 165-166 : « Ayant eu l'heureuse fortune de le connaître et de voir la riche collection d'antiquités qu'il a recueillie dans son presbytère, je n'ai eu nulle peine à m'entendre avec lui pour le plus grand bien de l'École et aussi de l'histoire aragonaise ».

²⁹³ Par exemple : Vicente BARDAVIÚ PONZ et Pierre PARIS, « Fouilles au Cabezo del Cuervo à Alcañiz (Teruel) », *RA*, 5^e série, 21, 1925, p. 215-216, 231-237 ; ID., *Fouilles dans la région d'Alcañiz (Province de Teruel). I. Le Cabezo del Cuervo. II. Le Taratrato*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (11, 1), 1926, p. 10, 12, 29-36.

²⁹⁴ Pierre PARIS, « Rapport EHEH 1923-1924 », art. cité, p. 166 : « L'École a, si elle le veut, du pain sur la planche ; il lui sera permis d'étudier les diverses civilisations qui se sont succédé ou coudoyées pendant plusieurs millénaires sur un territoire très original ».

²⁹⁵ Pierre PARIS et Vicente BARDAVIÚ PONZ, *Fouilles dans la région d'Alcañiz (Province de Teruel). I. Le Cabezo del Cuervo. II. Le Taratrato*, ouvr. cité, p. 3 : « L'École tient à manifester sa très particulière reconnaissance à don Vicente Bardaviu Ponz, qui, avec une très exceptionnelle générosité, a consenti à partager ses droits d'inventeur avec elle. Une collaboration, devenue dès le premier jour très affectueuse et très intime, entre le savant prêtre et le directeur de l'École, s'est affirmée par la demande faite en commun d'autorisation de fouilles aux sites les plus importants découverts par le premier ».

²⁹⁶ Pierre PARIS, « Fouilles dans la région de Alcañiz (Espagne) », *CRAI*, 68, 3, 1924, p. 187.

vo, La Encarnación, Alcañiz el Viejo, El Palao, les alentours de l'ermitage de San Miguel, La Masada de Ram, El Trartrato, le Mas de la Figuera, La Masada de D. Miguel Pallás, le Corral de Lamana, Abadia, le Cabezo del Moro, La Caraza, le Cabezo Sellado, El Cascarujo et sa nécropole, Castifulled (?). Le même jour, une seconde demande est adressée pour fouiller un autre site sur le lieu-dit Cabezo de Catalobos, à Albalate del Arzobispo. La Junta rend un avis favorable dès le 1^{er} mars. Le produit des fouilles sera déposé au Museo de Bellas Artes de Saragosse tandis qu'un partage des objets « en double » est prévu en conformité avec le règlement d'application de la loi de 1911²⁹⁷. Une première campagne s'ouvre au Cabezo del Cuervo dès le mois de mai 1924. Pierre Paris est présent en personne sur le terrain aux côtés de Vicente Bardavíu (les deux hommes ont alors respectivement soixante-cinq et cinquante-neuf ans)²⁹⁸. Raymond Thouvenot relaie ensuite son directeur. En 1930, Raymond Lantier est sollicité pour se charger de l'exploration d'El Cascarujo dont se chargera finalement Adrien Bruhl (1902-1973) en 1931²⁹⁹. Au total, six sites sont fouillés et publiés entre 1924 et 1931 : El Cabezo del Cuervo (1924), El Taratrato (1924-1925), El Cabezo del Moro (1927), Alcañiz el Viejo (1927-1928), El Palao (1927-1928) et El Cascarujo (1931)³⁰⁰.

Vers 1930, tout indique que Pierre Paris souhaite poursuivre l'exploration du Bas-Aragon. D'après la lettre à Raymond Lantier du 24 avril 1930 que nous avons citée, il projette alors d'entreprendre de nouvelles fouilles, non loin de San Antonio de Calaceite, à Torre Cremada et à La Miraveta dans la vallée du Matarraña. Pris par le temps, il décide finalement de reporter à l'année suivante les démarches administratives à entreprendre auprès de la JSEA. Le site de Torre Cremada fut découvert par Pere Bosch Gimpera en septembre 1916. En 1923, lors de la dernière campagne financée par l'Institut d'Estudis Catalans dans la région, son jeune disciple, Josep de Calassanç Serra i Ràfols (1900-1971) y fait quelques fouilles. Les résultats ne furent pas publiés. Visiblement, l'équipe barcelonaise espérait être en mesure de poursuivre un jour ces fouilles : « Pensàvem seguir treballant [sic] els anys següents allà i en algun altre lloc, però no fou possible perquè la dictadura de Primo de Rivera, amb els canvis polítics a les corporacions barcelonines i la supressió de la subvenció a l'Institut d'Estudis Catalans, ho van fer impossible³⁰¹ ». Dans ces conditions, il n'est guère surprenant que la demande d'information adressée par Pierre Paris à Pere Bosch Gimpera et Josep Serra i Rà-

²⁹⁷ AGA, carton 31/1035, liasse 10144, dossiers 27-28.

²⁹⁸ Cat. REINACH (Salomon) 06-10-1924, 17-10-1924.

²⁹⁹ Cat. LANTIER (Raymond) 24-04-1930 ; cat. VERNE 26-02-1930.

³⁰⁰ Pierre PARIS, « Fouilles dans la région de Alcañiz (Espagne) », art. cité ; ID., « Nouvelles des fouilles à Alcañiz (Espagne) », CRAI, 68, 5, 1924, p. 322-324 ; Pierre PARIS et Vicente BARDAVÍU PONZ, *Excavaciones en el Cabezo del Cuervo, término de Alcañiz (Teruel)*, Madrid, Tipografía de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, coll. « Memorias de la JSEA » (66), 1924 ; ID., « Fouilles au Cabezo del Cuervo à Alcañiz (Teruel) », art. cité ; Pierre PARIS, « Fouilles à Taratrato, près d'Alcañiz (Espagne) », CRAI, 69, 3, 1925, p. 157-160 ; Pierre PARIS et Vicente BARDAVÍU PONZ, *Fouilles dans la région d'Alcañiz (Province de Teruel). I. Le Cabezo del Cuervo. II. Le Taratrato*, ouvr. cité ; Vicente BARDAVÍU PONZ et Raymond THOUVENOT, *Fouilles dans la région d'Alcañiz (province de Teruel). I. Alcañiz el Viejo. II. El Palaó. III. Cabezo del Moro*, ouvr. cité ; Adrien BRUHL, *Excavaciones en el Cabezo de Cascarujo, término de Alcañiz (Teruel). Memoria de los trabajos realizados en dichas excavaciones de las que era concesionario don Pedro Paris redactada por don Adrián Bruhl*, Madrid, Tipografía de Archivos, coll. « Memorias de la JSEA » (121), 1932.

³⁰¹ Cité dans Pierre MORET, José Antonio BENAVENTE SERRANO et Alexis GORGUES, *Iberos del Matarraña. Investigaciones arqueológicas en Valdehormo, Calaceite, Cretas y La Fresneda (Teruel)*, Alcañiz, Taller de Arqueología de Alcañiz, Casa de Velázquez, coll. « Ál-Qanniš » (11), 2006, p. 82-84. Le propos est de Pere Bosch Gimpera (1969).

folle soit restée sans réponse³⁰² : le réseau barcelonais n'avait aucune envie de voir l'EHEH, institution française et madrilène dirigée par un homme que Bosch tenait en piètre estime³⁰³, s'emparer d'un site sur lequel il avait commencé à travailler.

Enfin, les archives de la JSEA montrent qu'au début de l'été 1931, Pierre Paris sollicite et obtient l'autorisation de fouiller le Cabezo de Santa Bárbara qui domine le village de Castel de Cabra « en el cuál he encontrado importantes vestigios de un antiguo pueblo ibérico, murallas de piedras grandes, ruinas de casas, numerosos fragmentos de vasos decorados³⁰⁴ ». Naturellement protégé par sa situation au sommet d'un promontoire rocheux, le site est en revanche plus accessible du côté est, donc plus vulnérable, ce qui a conduit à l'aménagement d'un fossé et d'une muraille cyclopéenne. La demande est accompagnée de trois photographies (Pierre Paris est vraisemblablement l'homme qui apparaît sur deux d'entre elles) et d'un croquis de la main du directeur de la Casa de Velázquez [FIG. 445-448]. La JSEA, le 27 juin, et la direction générale des Beaux-Arts, le 29 juillet, donnent une nouvelle fois leur accord (l'arrêté du ministère de l'Instruction publique paraît le 14 août³⁰⁵). Cette fouille ne sera pas entreprise³⁰⁶. Deux mois plus tard, la mort de Pierre Paris met brutalement fin aux activités archéologiques de la Casa de Velázquez. Sans doute explique-t-elle aussi le faible écho donné en France aux fouilles d'Adrien Bruhl à El Cascarujo : seul le mémoire envoyé à la JSEA sera publié, conformément aux obligations imposées par la réglementation espagnole³⁰⁷. Conséquence du faible enracinement de l'hispanisme archéologique en France malgré les efforts déployés par Pierre Paris depuis le début du XX^e siècle, il faudra attendre 1966 pour que l'archéologie retrouve une place au sein de l'École française d'Espagne avec la reprise des fouilles de Baelo Claudia³⁰⁸.

³⁰² Cat. LANTIER (Raymond) 24-04-1930 : « Je ne reçois pas de réponse de Bosch Gimpera, non plus que de Serra, à qui j'ai écrit sur vos indications ».

³⁰³ Voir, par exemple, la lettre de Pere Bosch Gimpera à Francesc Martorell i Trabal, 02-10-1914 (même si elle est bien plus ancienne et que le contexte de la guerre dans lequel elle s'inscrit est évidemment particulier) : « En Cabré conta que en P. Paris diu que els llibres de ciencia alemanys son inintel·ligibles perquè estan plens de fullaraca i perquè no hi ha mètode. Haurà tío... ja et figures de quina mena es l'animal óvido que substitueixen els puntets ». Citée dans FRANCISCO GRACIA ALONSO et JOSEP M.^a FULLOLA I PERICOT, « Pere Bosch Gimpera y Juan Cabré. La pugna por el control de las excavaciones en San Antonio de Calaceite y el Bajo Aragón (1914-1916) y su influencia en la creación del Servei d'Investigacions Arqueològiques del Institut d'Estudis Catalans », art. cité, p. 138.

³⁰⁴ Cat. GIMENO Y CABAÑAS s. d. [antérieure au 27-06-1931] ; AGA, carton 31/1036, liasse 10145, dossiers 16-27.

³⁰⁵ *Gaceta de Madrid*, 14-08-1931, p. 1227.

³⁰⁶ Des prospections y seront faites à la fin des années 1950 : Pierre MORET, *Les fortifications ibériques*, ouvr. cité, p. 426, n° 128.

³⁰⁷ Adrien BRUHL, *Excavaciones en el Cabezo de Cascarujo*, ouvr. cité.

³⁰⁸ Sylvie DARDAINÉ, Loïc MÉNANTEAU, Jean-René VANNEY et Caridad ZAZO CARDEÑA, *Belo II. Historique des fouilles. Belo et son environnement (défroid de Gibraltar). Étude physique d'un site antique*, Paris, Casa de Velázquez, Diffusion de Boccard, coll. « Série archéologie » (4), 1983, p. 26-32 ; Pierre MORET et Patrice CRESSIER, « La Casa de Velázquez y la arqueología: algunos apuntes históricos », dans María BELÉN DEAMOS et José BELTRÁN FORTES (éd.), *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « SPAL monografías » (10), 2007, p. 351 ; Laurent CALLEGARIN, « Historique des fouilles scientifiques à Baelo (1917-2017) », MCV, nouv. série, 47, 1, 2017, p. 14-17.

Temps et pouvoir universitaire

En somme, lorsque l'on jette un regard sur les travaux de l'archéologue dans la dernière partie de sa carrière, une distinction s'impose. Le nombre des articles scientifiques, à l'évidence, se réduit considérablement tandis que Pierre Paris doit renoncer aux projets visant à écrire des synthèses plus ambitieuses. En revanche, les fouilles occupent jusqu'au bout une place importante dans son activité. Toutefois, la nature de ce travail sur le terrain évolue. Si Pierre Paris est parfois contraint de fouiller lui-même, ses préoccupations sont avant tout celles d'un organisateur soucieux de faire vivre l'École qu'il dirige en maintenant une activité archéologique soutenue dans un contexte marqué par une rivalité, ou du moins une concurrence accrue, entre plusieurs réseaux, afin que la France conserve la place qu'elle a peu à peu acquise depuis la fin du XIX^e siècle au sein de l'hispanisme archéologique. Il est remarquable que la productivité strictement scientifique de Pierre Paris baisse à partir des années 1914-1917. La direction de l'EHEH, l'engagement dans la propagande et la diplomatie culturelle, le projet de construction de la Casa de Velázquez et le rôle plus important qui est le sien au sein de l'Institut français après la disparition d'Ernest et d'Henri Mérimée ne lui laissent plus le temps dont il a besoin pour maintenir une activité de recherche importante.

Ce phénomène a été étudié par Pierre Bourdieu dans le « traité des passions académiques »³⁰⁹ qu'est son *Homo academicus* : « le pouvoir proprement universitaire ne peut être accumulé et entretenu qu'au prix d'une dépense constante, et importante, de temps », de sorte que le développement de celui-ci ne peut se faire qu'au détriment de la production d'un capital proprement scientifique³¹⁰. Comme nous l'avons vu en introduction de ce chapitre, c'est exactement le constat que dressait Maurice Legendre après la disparition du directeur de la Casa de Velázquez (« le fondateur, chez Pierre Paris, domine l'érudit³¹¹ »). Les correspondances offrent quelques exemples des conséquences que suppose cette « oblation de temps³¹² » en faveur des tâches administratives et des rites qu'impliquent la construction d'un pouvoir universitaire et académique. Ainsi dans une lettre à Pierre Imbart de la Tour : « Je t'admire, cher ami, au milieu de toutes tes multiples occupations et préoccupations, de trouver le temps d'écrire des livres et de beaux livres. Moi, qui suis bien moins pris, je trouve à peine le temps de brocher un mauvais article par ci par là³¹³ ». En 1928, une lettre au secrétaire de l'académie de Bordeaux en donne un autre exemple :

Je viens de faire une rapide randonnée à Alcañiz pour mettre en train une nouvelle campagne de fouilles – (Temps ignoble, sauf un jour) avec retour par Saragosse – Et maintenant j'organise pour mercredi la grande séance goyesque dont je vous envoie le programme ; il

³⁰⁹ Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1984, p. 16.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 128-132.

³¹¹ Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », art. cité, p. 157.

³¹² Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, ouvr. cité, p. 129.

³¹³ Cat. IMBART DE LA TOUR 02-04-1920.

faut que je prépare une conférence sur Goya à Bordeaux³¹⁴ – Je ne sais où donner de ma vieille tête, mais tout va bien³¹⁵.

Alcañiz et Goya, archéologie et histoire de la peinture espagnole, travail sur le terrain et de bibliothèque, direction de l'École française d'Espagne et conférence : ces quelques lignes offrent en fin de compte une bonne image de ce que furent les activités de Pierre Paris dans les années 1920.

L'histoire de l'art de l'Espagne moderne : une opération de communication ?

Goya, en effet, car l'art de l'Espagne moderne depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XIX^e siècle, en particulier la peinture, est devenu un objet d'étude pour Pierre Paris³¹⁶. Certes, ce n'est pas la première fois qu'il s'aventure en dehors du terrain de l'art antique puisque des questions d'art moderne figuraient au programme de l'enseignement qu'il dispensait à la faculté des lettres de Bordeaux entre 1892 et 1913, même si nous avons vu que l'art antique y occupait une place prépondérante. En revanche, il faut attendre le début des années 1920 pour qu'il fasse l'objet de recherches personnelles donnant lieu à des publications (dix entre 1921 et 1928). Ce constat suggère toute une série de questions : pourquoi cette incursion tardive vers l'art de l'Espagne moderne ? Dans quel moment historiographique s'inscrit-elle ? À quels types de travaux donne-t-elle lieu ? Quel est leur impact ? En quoi consiste la lecture que Pierre Paris propose de l'art espagnol sur le temps long ? Peut-on établir un lien avec sa vision de l'art ibérique dans l'Antiquité ? Ce dossier mériterait une étude approfondie³¹⁷. Nous en avons rassemblé quelques éléments mais la matière dont nous disposons est encore insuffisante et exige un travail plus approfondi, aussi bien sur les sources que sur la bibliographie disponible. Aussi, nous avons renoncé à l'entreprendre dans le cadre de cette thèse, la réservant pour une publication ultérieure. Nous nous limiterons pour l'heure à des remarques d'ordre général destinées à apporter quelques éléments de réponse à la première question que nous avons formulée : pourquoi cette incursion ?

Les travaux de Pierre Paris s'adressent d'abord au lecteur français. Ils s'inscrivent dans le prolongement du mouvement de redécouverte de la peinture espagnole initié dans la première moitié du XIX^e siècle à la suite des campagnes napoléoniennes. La part plus importante de toiles espagnoles vendues lors des ventes aux enchères parisiennes entre 1817 et

³¹⁴ Sur les manifestations organisées à l'Institut français de Madrid et à Bordeaux dans le cadre du centenaire de la mort de Goya, voir Pierre PARIS, « Le centenaire de Goya à l'Institut français de Madrid. Le crâne et le bonnet de Goya », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 4^e année, 7, 1928, p. 60-66 et, plus largement, *El Liberal*, 17-04-1928, p. 1-2, Jacques FAUQUE et Ramón VILLANUEVA ETCHVERRÍA, *Goya y Burdeos (1824-1828)*, Zaragoza, Ediciones Oroel, 1982 ; Francis RIBEMONT et Françoise GARCIA (éd.), *Goya. Homages. Les années bordelaises (1824-1828). Présence de Goya aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Musée des beaux-arts de Bordeaux, 1998.

³¹⁵ Cat. THUILLIER 16-04-1928.

³¹⁶ Nous avons expliqué en introduction ce que nous regroupons, par facilité, sous l'expression *art de l'Espagne moderne* : les études relatives à la peinture, la sculpture et l'architecture de l'Espagne, principalement des XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, autrement dit tout ce qui ne relève pas, dans les travaux de Pierre Paris, d'une histoire de l'art antique.

³¹⁷ Pour une première approche, voir Marion LAGRANGE, « De l'art ibérique à la peinture espagnole, les vues à projection au service du paradigme de Pierre Paris », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 149-165.

1857³¹⁸, la collection constituée par le maréchal Soult, l'exposition des grands maîtres du Siècle d'Or dans la Galerie espagnole du musée du Louvre, constituée sur l'ordre de Louis-Philippe et ouverte de 1838 à 1848³¹⁹, ou encore la publication du *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier (1843)³²⁰ figurent parmi les principaux jalons de l'histoire de cette redécouverte, sans oublier un certain nombre de vie d'artistes publiées en France. Elles témoignent en particulier d'un intérêt croissant pour l'œuvre de Goya³²¹. D'autre part, autour de 1920 l'histoire de l'art est encore une jeune discipline universitaire dont l'institutionnalisation ne remonte qu'à une trentaine d'années et qui a besoin de produire des instruments destinés à contribuer à son enracinement³²². Enfin, de nombreuses études ont rappelé que le nationalisme culturel avait été l'une des conditions de l'émergence d'une histoire de l'art professionnelle en France³²³. Ces trois éléments de contexte doivent être pris en compte pour comprendre ce qui conduit Pierre Paris à écrire sur l'art de l'Espagne moderne à la fin de sa carrière. L'avant-dernier point nous ramène vers la sociologie. Pierre Bourdieu intègre au temps qu'un professeur consacre au renforcement de son pouvoir universitaire le « tra-

³¹⁸ Harrison C. WHITE et Cynthia A. WHITE, *La carrière des peintres au XIX^e siècle. Du système académique au marché des impressionnistes = Canvases and Careers: Institutional Change in the French Painting World*, trad. par Antoine JACCOTTET, préface de Jean-Paul BOUILLON, Paris, Flammarion, coll. « Champs arts », 1991 [1965], p. 95 (tab. 1).

³¹⁹ José CABANIS, *Le Musée espagnol de Louis-Philippe. Goya*, Paris, Gallimard, 1985 ; Jeannine BATICLE et Cristina MARINAS, *La Galerie espagnole de Louis-Philippe au Louvre (1838-1848)*, Paris, RMN, coll. « Notes et documents des Musées de France » (4), 1981.

³²⁰ Jean-François REVEL, « Théophile Gautier et le goût pour l'Espagne en France au XIX^e siècle », dans Théophile GAUTIER, *Voyage en Espagne*, Paris, Éditions Julliard, coll. « Littérature » (7), 1964, p. 9-24.

³²¹ Laurent MATHERON, *Goya*, Bordeaux-Paris, Gounouilhou, Schulz et Thuillier, 1858 ; Charles YRIARTE, *Goya. Sa biographie. Les fresques, les toiles, les tapisseries, les eaux-fortes et le catalogue de l'œuvre avec cinquante planches inédites*, Paris, Henri Plon, 1867 ; Paul LEFORT, *Francisco Goya. Étude biographique et critique suivie de l'essai d'un catalogue raisonné de son œuvre*, Paris, Librairie Renouard, 1877 ; Paul LAFOND, « Les dernières années de Goya en France », *Gazette des beaux-arts*, 3^e période, 37, 1907, p. 114-131, 241-257 ; Id., *Nouveaux caprices de Goya. Suite de trente-huit dessins inédits*, Paris, Société de propagation des livres d'art, 1907 ; Id., *Goya. Cinquante planches d'après ses œuvres les plus célèbres*, Paris, Goupil & C^{ie}, 1910 ; Id., *Goya*, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, coll. « Les artistes de tous les temps. Série C. — Les temps modernes », s. d. [1902]. Sur cette question, voir en particulier Enrique LAFUENTE FERRARI, « Goya en el arte francés del siglo XIX », dans *Antecedentes, coincidencias e influencias del arte de Goya* [catálogo ilustrado de la exposición celebrada en 1932], Madrid, Sociedad Española de Amigos del Arte, 1947, p. 241-249 ; Agnès GUÉ, *Goya dans l'historiographie française, 1842-1900*, mémoire du Diplôme de deuxième cycle de l'École du Louvre sous la direction de Cristina MARINAS, Paris, École du Louvre, 2014 ; EAD., « Goya dans l'historiographie française du XIX^e siècle : images et textes », *Les Cahiers de l'École du Louvre*, 7, 2015, en ligne sur <https://journals.openedition.org/cel/287> ; Françoise GARCIA, « La postérité de Goya au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle », dans Francis RIBEMONT et Françoise GARCIA (éd.), *Goya. Hommages. Les années bordelaises (1824-1828). Présence de Goya aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Musée des beaux-arts de Bordeaux, 1998, p. 135-170.

³²² Lyne THERRIEN, *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, ouvr. cité, p. 277-407 ; Michela PASSINI, *L'œil et l'archive. Une histoire de l'histoire de l'art*, Paris, La Découverte, coll. « Écritures de l'histoire », 2017, p. 13-107.

³²³ Voir en premier lieu Michela PASSINI, *La fabrique de l'art national. Le nationalisme et les origines de l'histoire de l'art en France et en Allemagne (1870-1933)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Passages / Passagen » (43), 2012, ainsi que Rolland RECHT, Philippe SÉNÉCHAL, Claire BARBILLON et François-René MARTIN (éd.), *Histoire de l'histoire de l'art en France au XIX^e siècle*, Paris, Collège de France, INHA, École du Louvre, La documentation française, 2008 ; Raphaëlle MARAVAL, « Le patriotisme dans l'œuvre d'Émile Mâle (1862-1954) », *Histoire, économie & société*, 36, 1, 2017, p. 106-124 ; Marie TCHERNIA-BLANCHARD, « L'enseignement de l'histoire de l'art comme enjeu patriotique ? Le fonctionnement de l'École du Louvre pendant la Grande Guerre », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 151-164.

vail “personnel” consacré pour une grande part à la production d’instruments intellectuels³²⁴ ». Il pensait en particulier aux cours, manuels, dictionnaires et autres encyclopédies. Nous y ajouterons les conférences publiques ouvertes à large auditoire. Dans le cas de Pierre Paris, cette question n’a rien d’accessoire. Alors qu’émerge le projet de fonder la Casa de Velázquez, les activités de Pierre Paris en lien avec l’histoire de l’art de l’Espagne moderne visent à promouvoir un domaine d’études encore peu connu en France.

L’activité de Pierre Paris s’oriente dans cinq directions. 1. À partir de 1911, il collabore au projet éditorial de la *Comisaría Regia del Turismo y de la Cultura Artística* dirigée par le marquis de la Vega-Inclán, « *El Arte en España* », particulièrement active entre 1911 et 1920. Il en a déjà été question³²⁵. Cette collection éditée de petits guides destinés à promouvoir le patrimoine artistique et archéologique espagnol auprès du grand public et à capter l’intérêt des touristes étrangers. Les textes, écrits par des spécialistes et soigneusement illustrés, sont courts et offrent systématiquement une version en castillan, en anglais et en français. Pour cette dernière, le travail de traduction est assuré par l’historien de l’art Émile Bertaux (1869-1917)³²⁶ et par Pierre Paris (vingt-huit volumes pour ce dernier)³²⁷.

2. Dans les années 1920, le même désir de vulgarisation le conduit à publier plusieurs études sur la peinture espagnole à travers l’histoire, sur Goya – qui semble l’intéresser et l’émouvoir, en particulier le Goya des *Désastres de la guerre* dont l’œuvre entre en résonance avec la terrible épreuve de la Grande Guerre –, mais aussi sur El Greco, Velázquez, Zurbarán ou Murillo³²⁸.

³²⁴ Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, ouvr. cité, p. 131.

³²⁵ Voir *supra*, chap. 9, § IV.

³²⁶ Vittoria PAPA MALATESTA, s. v. « Bertaux, Émile (23 mai 1869, Fontenay-sous-Bois – 8 janvier 1917, Paris) », *Dict. crit. des hist. de l’art de la Rév. à la IGM*, 2020, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>. Normalien (1888), agrégé de lettres (1891), il membre de l’École française de Rome. À partir de 1902, il enseigne l’histoire de l’art à l’université de Lyon ; en 1909, il est nommé directeur d’étude de la section d’histoire de l’art à l’Institut français de Florence. En 1913, il remplace Émile Mâle à la Sorbonne. Émile Bertaux est aussi le premier conservateur du musée Jacquemart-André (1912). En 1913, il prend la direction de la *Gazette des beaux-arts*.

³²⁷ Ana MORENO GARRIDO, *Historia del turismo en España en el siglo XX*, Madrid, Editorial Síntesis, 2007, p. 74-80 ; EAD., « La política turística (1905-1931) », dans Rafael VALLEJO POUSADA et Carlos LARRINAGA (éd.), *Los orígenes del turismo moderno en España. El nacimiento de un país turístico (1900-1939)*, Madrid, Sílex Ediciones, 2018, p. 315-344.

³²⁸ Pierre PARIS, « Pour mieux connaître Goya », *La Revue des deux mondes*, 7^e période, 17, 3, 1^{er} octobre 1923, p. 635-658 ; ID., « Pour mieux connaître Goya II », *La Revue des deux mondes*, 7^e période, 17, 4, 15 octobre 1923, p. 891-892 ; ID., « À l’école de Vélasquez », *La Revue des deux mondes*, 7^e période, 22, 4, 15 août 1924, p. 873-889 ; ID., « Au cœur de l’Espagne mystique. Le Gréco, Zurbarán, Murillo », *Revue de Paris*, 3, 1927, p. 871-886 ; ID., *Goya*, Paris, Librairie Plon, les petits-fils de Plon et Nourrit, imprimeurs-éditeurs, coll. « Les maîtres de l’art », 1928 ; ID., *La peinture espagnole*, ouvr. cité. Sur sa lecture de l’œuvre de Goya à partir de l’expérience du présent, voir par exemple « Pour mieux connaître Goya II », p. 891-892. Au sujet des eaux fortes des *Désastres de la guerre* : « Ces feuilles terribles remuent en nos cœurs les spectacles, les souvenirs, les pensées les plus cruelles. C’est la guerre, évoquée avec toutes ses horreurs ; avec ses grandeurs quelquefois, quand elle exalte l’amour sacré de la patrie ; mais surtout avec ses barbaries, ses lâchetés, ses crimes ». Quant au *Tres de mayo* : « C’est plus qu’un épisode, c’est la guerre atroce, et c’est aussi l’Espagne qui saigne et meurt, invincible pourtant. Dites, devant le misérable qui surtout nous émeut, si jamais l’enthousiasme pour la liberté, pour la patrie chanta sur la face d’un héros avec un plus puissant lyrisme ? Échevelé, débraillé, jeté sur ses genoux, mais comme redressé sur le tertre fatal comme sur un socle ou sur une croix, les bras en Christ, hurlant sa haine dans une insulte suprême à l’étranger homicide, le révolté tend sa poitrine aux dix fusils braqués à deux pas sur lui. [...] Lui, l’arrière-neveu des Numantins ou des Sagontins immortels, provocant, injurieux, transfiguré, semble être seul la cible des fusillades qui sont courbés sur leurs armes meurtrières comme par une inexorable fatalité. Rien ne manque à l’œuvre inspirée qui nous secoue d’un frisson épique ».

3. La volonté de montrer l'œuvre des grands maîtres espagnols pour les faire connaître au public français apparaît encore à travers l'organisation d'expositions. Outre les manifestations organisées à l'occasion du centenaire de la mort de Goya à Madrid et à Bordeaux (1928) dont il a été question plus haut, nous avons vu qu'en 1918 et 1919, dans le cadre de la politique de rapprochement entre la France et l'Espagne, deux expositions d'art moderne sont organisées. La première, sur l'art français, se tient à Madrid sous le patronage de l'Institut de France. L'année suivante, c'est à la France d'accueillir une manifestation culturelle parallèle dans le cadre de la Semaine espagnole³²⁹. L'exposition est organisée au Petit-Palais (avril-mai 1919) par le Comité de rapprochement sous le patronage de la Ville de Paris. Le comité d'organisation rassemble notamment Léon Bonnat, Pierre Imbart de la Tour et Charles-Marie Widor³³⁰. Dans les semaines qui suivent, une partie de l'exposition parisienne se transporte sur les rives de la Garonne. Le 29 juin 1919, elle est inaugurée au musée des Beaux-Arts de Bordeaux – où le peintre a passé les dernières années de sa vie – sous le titre *Goya et art espagnol moderne* [FIG. 449]. Organisée au profit des œuvres municipales de guerre, elle se tient jusqu'au 16 juillet. Dix-sept toiles et quatre cartons pour tapisserie de Goya sont exposés aux côtés de 89 peintres (notamment : Aureliano de Beruete, Gonzalo Bilbao Martínez, Ricard Canals, Ramón Casas, Cecilio Pla, Santiago Rusiñol, Joaquín Sorolla, Pere Ysern ou encore Ignacio Zuloaga) et vingt-quatre sculpteurs (dont Mariano Benlliure, Miguel Blay ou Ignacio Pinazo Martínez)³³¹. Pierre Paris ne figure pas parmi les acteurs principaux qui sont aux commandes ; d'autre part, les fouilles de Bolonia ne lui permettent pas de prendre part à l'inauguration des expositions parisienne et bordelaise. Néanmoins, sa correspondance laisse entrevoir une participation discrète au travail d'organisation comme relai du Comité de rapprochement en Espagne³³².

4. Il faut encore mentionner, dans le même ordre d'idée, les conférences que donne Pierre Paris au musée du Louvre dans le cadre des cours et conférences publics d'histoire générale de l'art³³³. Elles s'appuient sur des projections lumineuses et même des films. Organisées au pavillon de Flore à l'initiative de l'Office national d'enseignement par les musées, elles portent sur les chefs-d'œuvre de la peinture espagnole au musée du Prado (2 et 9 mars

³²⁹ Georges CIROT, « La "Semaine espagnole" à Paris », *BH*, 21, 3, 1919, p. 245-246 ; Jacques DUCHER, « La "Semaine espagnole" de Paris (5-12 mai 1919) », dans *Actes du 94^e Congrès national des sociétés savantes, Pau, 1969. Section d'histoire moderne et contemporaine I. Les relations franco-hispaniques*, Paris, Bibliothèque nationale, 1971, p. 485-505 ; Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*, Madrid, CSIC, Casa de Velázquez, Société des hispanistes français, 1988, p. 365-383.

³³⁰ VILLE DE PARIS, *Exposition de peinture espagnole moderne sous le haut patronage de la municipalité parisienne. Catalogue officiel*, Paris, Ville de Paris, palais des Beaux-Arts, 1919. Consulter également Concha HERRERO CARRETERO, « La historiografía francesa y la colección real de tapices de España », *e-Spania. Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, 23, 2016, en ligne sur <https://journals.openedition.org/e-spania/25324>, et Denise BONNAFFOUX, « Paris vu par les peintres espagnols au tournant des XIX^e-XX^e siècles », *Cahiers d'études romanes*, 6, 2001, p. 39-61 qui rappelle que si bien des Français se rendent alors en Espagne, les artistes espagnols sont nombreux à franchir les Pyrénées et à fréquenter Paris.

³³¹ VILLE DE BORDEAUX, *Exposition de peinture Goya et art espagnol moderne sous le haut patronage de la municipalité. Catalogue officiel*, Bordeaux, Musée de l'hôtel de ville, 1919 ; Jacques FAUQUE et Ramón VILLANUEVA ETCHERRÍA, *Goya y Burdeos (1824-1828)*, ouvr. cité, p. 237-238.

³³² Cat. IMBART DE LA TOUR 04-12-1917, 05-02-1918, 21-02-1918, 13-03-1918, 19-11-1918, 16-01-1919, 17-01-1919, 18-03-1919 ; cat. PARIS (Yani [Jean]) 24-12-1917 ; cat. THUILLIER 17-02-1919.

³³³ Cat. PARIS (Yani [Jean]) 31-01-1925.

1923), sur El Greco (19 février 1924), Le Lorrain (22 février 1924), Goya (26 février 1924), Murillo (3 mars 1925), Velázquez (10 mars 1925), Grenade, ville d'art (28 février 1928), Ribera (3 mars 1928) et le musée de Séville (6 mars 1928)³³⁴. Plusieurs personnes sont susceptibles d'avoir fait le lien entre Pierre Paris et le musée. Edmond Pottier, qui le connaît bien, se montre très favorable au fait que le Louvre soit autant un lieu d'enseignement que de conservation³³⁵. Toutefois, nous pensons davantage à Jean d'Estournelles de Constant (1859-1949), directeur des Musées nationaux et de l'École du Louvre entre 1919 et 1926. Le lecteur se souviendra peut-être qu'en 1920, ce dernier a épousé Magdeleine Blarez, veuve de Roger Paris, et que les deux familles ont maintenu des contacts étroits (le couple est reçu à Beyssac en août 1931) [FIG. 148, 450]³³⁶. Or, avant le grand projet de modernisation du Louvre élaboré par Henri Verne en 1926³³⁷, Jean d'Estournelles de Constant est à l'origine d'une série de mesures destinées à renforcer la fonction sociale et éducative du musée. D'une part, à la faveur du déménagement d'une partie des collections hors de Paris pour les protéger pendant la Grande Guerre, les conservateurs mettent à profit la réouverture du Louvre pour réorganiser l'exposition des collections. Jean Guiffrey et Paul Jamot jouent ici un rôle essentiel afin de rendre la muséographie plus didactique³³⁸. Surtout, en 1920 sont mis en place, à l'École du Louvre, un cours destiné au grand public et un cours du soir pour les travailleurs, tandis que des conférences-promenades sont organisées au musée. Une salle de conférence est aménagée au pavillon de Flore à cet effet³³⁹. Ces initiatives surviennent alors que la France s'engage dans un profond débat sur l'institution muséale et sa place dans la société³⁴⁰.

³³⁴ *Le Figaro*, 08-03-1923, p. 6 ; 19-02-1924, p. 4 ; 22-02-1924, p. 4 ; 26-02-1924, p. 3 ; 01-03-1925, p. 5 ; 02-03-1925, p. 4 ; 09-03-1925, p. 4 ; *Journal des débats politiques et littéraires*, 27-02-1928, p. 5 ; 03-03-1928, p. 4 ; 05-03-1928, p. 4.

³³⁵ Edmond POTTIER, « La question des Ciceroni et des visites dans les Musées », *RA*, 5^e série, 6, 1917, p. 274-277.

³³⁶ Cat. IMBART DE LA TOUR 12-12-1923 ; voir également *supra*, chap. 4, § I. 4.

³³⁷ Agnès CALLU, « D'un Louvre moderne : le projet d'Henri Verne », dans Agnès CALLU (éd.), *Autopsie du musée. Études de cas (1880-2010)*, préface de Roland Recht, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 45-54.

³³⁸ Claire MAINGON, *Le musée invisible. Le Louvre et la Grande Guerre (1914-1921)*, Paris, Musée du Louvre Éditions, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016, p. 188-206 ; Eva KNELS, « Vers un musée moderne ? Le réaménagement du musée du Louvre après la Première Guerre mondiale », dans Philippe NIVET (éd.), *Guerre et patrimoine artistique à l'époque contemporaine*, Amiens, Encrage Édition, coll. « Hier » (43), 2013, p. 261-277.

³³⁹ Geneviève BRESCH-BAUTIER, Guillaume FONKENELL et Françoise MARDRUS (éd.), *Histoire du Louvre. II. De la Restauration à nos jours*, Paris, Louvre Éditions, Fayard, 2016, p. 385-386 ; *La Chronique des arts et de la curiosité*, 16, 15-10-1921, p. 122 ; *Le Temps*, 02-10-1921, p. 3 (« En provoquant la création de cet enseignement populaire, le directeur des musées nationaux, M. Jean d'Estournelles de Constant, a voulu compléter, en faveur d'un public d'artisans et d'employés, les conférences instituées déjà sur son initiative »). Il expose notamment ses idées dans un article publié dans *Le Temps*, 25-07-1924, p. 4. Précisons toutefois que sa gestion a suscité des critiques. D'une part, parce que dans le même temps il met fin à la traditionnelle gratuité du musée en instaurant un droit d'entrée (fixé à 1 F puis 2 F en 1925) et un droit d'inscription de 3 F par conférence. À la fin de son directorat, Jean d'Estournelles est par ailleurs épinglé pour une affaire d'enrichissement personnel. Il doit rembourser près de 40 000 F et l'agent-comptable des Musées nationaux un peu plus de 20 000 F (il s'agirait d'une gestion frauduleuse des bénéfices tirés des conférences-promenades). Sur ce point voir Agnès CALLU, *La Réunion des musées nationaux (1870-1940). Genèse et fonctionnement*, Paris, École des chartes, coll. « Mémoires et documents de l'École des chartes » (42), 1994, p. 278, 281, 326, 376-380.

³⁴⁰ Michela PASSINI, « Le métier de conservateur : la construction transnationale d'une nouvelle figure professionnelle dans l'entre-deux-guerres », *Revue germanique internationale*, 21, 2015, p. 149-167.

5. À côté de ces actions en faveur du grand public, le dernier ensemble de travaux a un caractère érudit plus marqué. Il s'agit de la contribution de Pierre Paris à l'écriture de l'ambitieuse *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, coordonnée par André Michel, conservateur au musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre et titulaire de la chaire d'histoire de l'art français du Collège de France à partir de 1919-1920³⁴¹. Dix-sept volumes paraissent entre 1905 et 1929. Pour la jeune discipline universitaire qu'est l'histoire de l'art, cette vaste entreprise marque une étape essentielle. Dans la préface qu'il publie au seuil du premier volume, André Michel explique que cette vaste synthèse se propose

de dégager, des milliers de monographies et de « contributions » entassées sur les rayons des bibliothèques, les résultats positifs et les vues générales qu'il semble permis désormais de considérer comme assurés. Il nous a paru qu'au début du vingtième siècle une tentative de ce genre était devenue non seulement désirable mais possible³⁴².

Pierre Paris se charge de la rédaction des chapitres qui traitent de l'art espagnol et portugais depuis le XVII^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle (peinture, sculpture et architecture)³⁴³. En fait, il succède à Émile Bertaux – le second traducteur français des fascicules de la collection « El arte en España ». Collaborateur du projet depuis ses débuts, ce dernier est mort au front en 1917³⁴⁴. Sa première contribution semble prête au printemps 1918³⁴⁵. Nous ne savons pas exactement dans quelles circonstances Pierre Paris a été sollicité mais tout porte à croire que son incorporation au projet est due à André Michel lui-même. Les deux hommes se connaissent-ils de longue date ? Nous l'ignorons. En revanche, André Michel, qui fait partie des historiens de l'art qui s'engagent pleinement au service de la culture de guerre³⁴⁶, participe au cycle des conférences de propagande organisées par l'Institut français de Madrid en 1915 (*L'art français au Moyen Âge*)³⁴⁷. Il est possible que ce soit à cette occasion que Pierre

³⁴¹ Geneviève BRESCH-BAUTIER, s. v. « Michel, André (7 novembre 1853, Montpellier – 12 octobre 1925, Paris) », *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html> ; Lyne THERRIEN, *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, ouvr. cité, p. 148-152.

³⁴² André MICHEL, « Préface », dans André MICHEL (éd.), *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. Des débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane*, vol. I. 1, Paris, Armand Colin, 1905, p. II.

³⁴³ Pierre PARIS, « Chapitre VIII. L'art en Espagne au XVII^e siècle », dans André MICHEL (éd.), *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. L'art en Europe au XVII^e siècle*, vol. VI. 1, Paris, Armand Colin, 1921, p. 401-492 ; Id., « Chapitre XV. L'art en Espagne et en Portugal au XVIII^e siècle », dans André MICHEL (éd.), *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. L'art en Europe au XVIII^e siècle*, vol. VII. 2, Paris, Armand Colin, 1924, p. 733-771 ; Id., « Chapitre XIX. L'art en Espagne et en Portugal de la fin du XVIII^e siècle à nos jours », dans André MICHEL (éd.), *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. L'art en Europe et en Amérique au XIX^e siècle et au début du XX^e*, vol. VIII. 2, Paris, Armand Colin, 1926, p. 789-849.

³⁴⁴ Pierre PARIS, « Chapitre VIII. L'art en Espagne au XVII^e siècle », art. cité, p. 401, n. 1.

³⁴⁵ Cat. PARIS (Yani [Jean]) 15-01-1918 ; cat. HEUZEY 31-12-1919.

³⁴⁶ Voir, par exemple, André MICHEL, « Ce qu'ils ont détruit », *Gazette des beaux-arts*, 4^e période, 12, 1914-1916, p. 177-212. Par ailleurs, André Michel est à la tête d'un projet éditorial, *Les trésors d'art de la France meurtrie*, qui devait comporter dix volumes. Trois seulement seront publiés après la guerre : Michèle PASSINI, *La fabrique de l'art national*, ouvr. cité, p. 218-219. Ses cours à l'École du Louvre sont aussi marqués par son engagement : Marie TCHERNIA-BLANCHARD, « L'enseignement de l'histoire de l'art comme enjeu patriotique ? Le fonctionnement de l'École du Louvre pendant la Grande Guerre », art. cité, p. 161.

³⁴⁷ Cat. MÉRIMÉE 18-03-1915 ; Luis ARAUJO-COSTA BLANCO, « Muerto ilustre. M. André Michel », *La Época*, 16-10-1925, p. 1.

Paris ait été invité à collaborer à l'*Histoire de l'art*. Son travail semble avoir fait l'objet d'une réception contrastée. Si, au sujet du chapitre sur *L'art en Espagne au XVII^e siècle*, Henri de Curzon a pu écrire que Pierre Paris avait ramassé la plume d'Émile Bertaux – c'est son expression – pour produire « un chapitre important et savoureux³⁴⁸ », les successives contributions du directeur de l'École française d'Espagne, y compris ses autres écrits sur la peinture espagnole, font l'objet d'une très dure recension de l'historien de l'art Enrique Lafuente Ferrari (1898-1985). Il reconnaît en lui un « hombre respetable, leal amigo de España, investigador y excavador de antigüedades primitivas y romanas. Estos títulos han de ser reconocidos por todos en su justo valor ». Il n'empêche, sa *Peinture espagnole depuis les origines jusqu'au début du XIX^e siècle* est un livre « detestable ». Quant aux chapitres de l'*Histoire de l'art* :

El señor Paris salió en mal hora de su especialidad para colaborar en la Historia de André Michel, en los capítulos sobre nuestro arte del siglo XVII en adelante, que la desdichada muerte de Bertaux dejó en blanco. Aquella forzosa colaboración, una de las partes más flojas de la obra toda, bien lejana de la maestría con que Bertaux trató, hasta donde llegó su vida, los temas españoles. No debió animar a M. Paris a tratar asuntos que no fuesen los de su disciplina propia³⁴⁹.

Assurément, il vaudrait la peine d'entreprendre une relecture globale de l'œuvre de Pierre Paris relative à l'art de l'Espagne moderne.

CONCLUSION

L'œuvre scientifique du Pierre Paris hispaniste ne se laisse pas facilement circonscrire. Il faut distinguer deux moments principaux dont la charnière se situe, à grands traits, entre 1913 et 1917. La première période est consacrée exclusivement à l'étude de l'archéologie et de l'art de la péninsule Ibérique dans l'Antiquité. Produit de ses missions scientifiques en Espagne, de ses prospections sur le terrain, essentiellement dans le sud-est péninsulaire, et de l'étude des collections publiques et privées, l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1903-1904) est le premier ouvrage à tenter de cataloguer l'ensemble des matériaux alors connus relatifs à la Protohistoire, à les décrire et à en proposer une interprétation. Pour la communauté savante internationale, il est désormais acquis qu'une culture matérielle originale, que l'on désigne sous le nom d'*ibérique*, s'est développée dans l'Extrême-Occident de la Méditerranée antique. La lecture de Pierre Paris, qui repose sur les travaux initiés par Léon Heuzey, José Ramón Mélida ou encore Arthur Engel, est conditionnée par les paradigmes qui sont ceux de la communauté scientifique à laquelle il appartient. Son approche est évolutionniste, diffusionniste, hellénocentrée, marquée par une mentalité coloniale et essentialiste – étroitement liée à l'anthropologie physique – qui envisage les rela-

³⁴⁸ Henri de CURZON, « [CR] Histoire de l'art (sous la direction de M. André Michel). Tome VI : L'art en Europe au XVII^e siècle. Première partie. — Paris, A. Colin, gr. in-8° de 508 p. et 350 reprod. Prix : 50 francs », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 56^e année, nouv. série, 89, 1922, p. 19.

³⁴⁹ Enrique LAFUENTE FERRARI, « [CR] Tres libros de arte », *La Gaceta Literaria*, 1^{er} mai 1929, p. 5.

tions interculturelles sur un mode binaire : les peuples sont dotés d'un génie qui les destine à être supérieurs ou inférieurs, civilisés ou barbares, éducateurs ou apprentis. Puisque les vestiges matériels témoignent à l'évidence de l'intégration précoce de la péninsule dans une *koinè* méditerranéenne, l'un des objectifs que poursuit Pierre Paris est de retrouver la place des Ibères au sein d'un espace parcouru par de multiples échanges. Des productions barbares qu'il identifie dans l'ouest et le nord-ouest de la péninsule jusqu'aux œuvres plus abouties des régions littorales de l'est et du sud-est, il reconstruit l'histoire de l'art ibérique *ex oriente lux* : les Ibères n'ont pu sortir de leur barbarie native que grâce à l'éducation qu'ils ont reçu des Grecs et des Phéniciens, étant entendu que le principal mérite de ces derniers est d'avoir participé à la transmission de modèles helléniques. De ce point de vue, l'*Essai* s'inscrit pleinement dans le débat relatif à la part qui revient à l'Orient et à l'Occident dans l'apparition de la civilisation en Europe. C'est à son extrême perméabilité aux influences venues de l'Orient grec que l'art ibérique doit son salut. Il évolue selon le même rythme que celui-ci en tenant compte du délai qu'impose tout transfert culturel : après l'enfance barbare, un phénomène orientalisant qui ne dit pas son nom ouvre la voie à une période archaïque qui, en expirant, donne le chef-d'œuvre annonciateur d'un classicisme ibérique qui ne sera jamais atteint. L'art ibérique reste ainsi un art périphérique dont les artistes ne parviendront jamais à égaler la perfection de leurs maîtres : en s'installant durablement dans la péninsule, les Carthaginois et les Romains privent les Ibères du souffle créateur venu de la Grèce de sorte qu'à un classicisme balbutiant et bientôt avorté succède une période archaïsante. La construction historiographique de Pierre Paris prend donc appui sur un habitus athénien, par ailleurs amplement partagé. Malgré ses carences méthodologiques, l'*Essai* s'impose immédiatement comme une référence. Outre le fait qu'il représente un outil incontournable, son principal mérite est surtout d'ouvrir un espace de discussion scientifique international et de susciter de nouvelles recherches. L'*Essai* n'est pas une synthèse, ni un manuel ; il est un outil d'analyse.

De fait, l'heure de la synthèse ne viendra pas. À partir des années 1913-1917 (nomination comme directeur-résident de l'EHEH et ouverture du chantier de Baelo Claudia retardée par la Grande Guerre), le consulat intellectuel qu'exerce Pierre Paris l'éloigne de la recherche active. Absorbé par le renforcement d'un pouvoir scientifique qui doit lui permettre de consolider le champ disciplinaire de l'hispanisme qu'il a contribué à créer, ses activités se concentrent sur les tâches administratives qu'impliquent l'animation des institutions qu'il dirige. Sur le plan scientifique, il privilégie l'organisation de chantiers de fouilles en Andalousie et dans le Bas-Aragon dans un cadre résolument collectif, tandis que les travaux qu'il consacre à l'histoire de l'art de l'Espagne moderne visent avant tout à promouvoir un nouvel objet d'étude en le faisant connaître en France. Le résultat de cet effort est encore difficile à évaluer mais les critiques formulées par Enrique Lafuente témoignent d'une évolution profonde au sein du monde de la recherche : sortir de sa spécialité et s'aventurer sur un terrain peu familier est devenu un pari risqué. La figure de l'érudit aux multiples facettes et volontiers touche-à-tout, à la fois homme de science et homme de lettres, à laquelle se rattache encore Pierre Paris, est sur le point de céder le pas à celle du spécialiste.

CONCLUSION PARTIE III

L'HOMME-INSTITUTION

LE 1^{er} MAI 1895, lorsque Pierre Paris écrit au directeur de l'Enseignement supérieur, Louis Liard, pour solliciter l'obtention d'une mission officielle en Espagne, il ne se doute probablement pas que cette décision marque le début d'une inflexion importante et durable de sa carrière scientifique. L'Espagne va lui offrir l'opportunité de relancer sa carrière en lui donnant un nouveau souffle. Si Pierre Paris n'est pas parvenu à s'imposer comme un maître sur le terrain des études grecques, l'archéologie ibérique va faire de lui une figure de référence dans un nouveau champ d'études qu'il contribue à créer.

Plusieurs facteurs rendent ce tournant possible. En sollicitant la direction de l'Enseignement supérieur et en inscrivant son projet personnel dans le cadre de la politique scientifique de l'université de Bordeaux, stimulée par les récentes lois de décentralisation, Pierre Paris saisit les opportunités que lui offre le système auquel il appartient sans renoncer à faire usage de la marge de manœuvre que celui-ci lui laisse. C'est « le caractère interstitiel de la liberté individuelle » dont parle Giovanni Levi¹. La chance lui sourit : en permettant au musée du Louvre de faire l'achat du buste d'Elche, en août 1897, alors qu'il n'est encore qu'un nouveau venu sur le terrain de l'archéologie ibérique, l'*effet Dame d'Elche* donne à ses travaux et à son nouveau champ d'étude une très forte visibilité qui incite le ministère de l'Instruction publique, le musée du Louvre et l'Académie des inscriptions et belles-lettres à lui apporter le soutien dont il a besoin, en particulier pour financer ses missions en Espagne.

Le succès du tournant hispaniste repose donc sur les opportunités que Pierre Paris saisit, sur la chance qui lui sourit. Mais il tient aussi au travail acharné d'un homme qui doit faire face à de multiples obligations et affronter des drames familiaux : les années 1896-1901 sont celles de l'exploration de la péninsule Ibérique, laquelle conduit à l'écriture de *l'Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, publié en 1903-1904, mais elles sont aussi marquées par la mort de sa première épouse, Marie Eyquem, qui le laisse seul avec cinq enfants encore jeunes. Il doit aussi faire face aux autres tâches qui sont les siennes en tant que professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à la faculté des lettres et comme directeur de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux.

Ambitieux, Pierre Paris sait aussi travailler dans un cadre collectif et se mettre au service de la communauté savante à laquelle il appartient. Si les premières recherches de l'hispaniste sont plutôt solitaires, leur caractère collaboratif s'affirme rapidement, en particulier avec Arthur Engel et Eugène Albertini, plus tard avec George E. Bonsor ou Vicente Bardaviu. Les contraintes administratives qui pèsent sur Pierre Paris, en rendant plus difficile l'organisation des voyages d'étude en péninsule Ibérique, contribuent à lui faire prendre

¹ Giovanni LEVI, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 44, 6, 1989, p. 1333-1334.

conscience de la nécessité d'institutionnaliser le champ de l'hispanisme français. Il s'agit d'assurer sa pérennité en formant la jeune génération afin qu'elle assure la reproduction du champ disciplinaire, tout en œuvrant à la défense de l'influence française. L'idée de créer une École française d'Espagne comme il en existe déjà à Athènes, Rome, au Caire ou à Hanoï, émerge autour de 1900. Il s'agit de donner un point d'appui aux chercheurs qui auraient besoin de séjourner dans la péninsule. Le projet a donc une dimension scientifique, éducative, patriotique et politique. Toutefois, en juillet 1901, une première tentative échoue. Il faut attendre 1909 pour que naisse l'École des hautes études hispaniques, un institut de recherche qui est fils de l'université de Bordeaux, bientôt associé à la section toulousaine de l'Union des étudiants français et espagnols et réuni avec elle au sein de l'Institut français de Madrid. La nomination de Pierre Paris au poste de directeur-résident de l'École, en 1913, lui permet de s'installer en Espagne. Il y a là une autre rupture majeure pour lui et sa famille. Pierre Paris cesse d'enseigner et doit abandonner les fonctions qui sont les siennes à Bordeaux.

Dès lors s'impose la figure de l'homme-institution. La personne de Pierre Paris et son histoire de vie se confondent avec celle des institutions qu'il dirige. Après presque deux décennies consacrées à l'archéologie et à l'art ibériques, il continue à faire de la recherche jusqu'à sa mort mais les publications érudites se font plus rares. Pierre Paris est absorbé par ses responsabilités administratives et le projet de construction de la Casa de Velázquez ; il travaille surtout à faire vivre les institutions qu'il dirige, sans oublier le rôle majeur qu'il joue au service de la propagande française en Espagne dans le cadre de la culture de guerre. De fait, la Grande Guerre est à la fois destructrice et créatrice : sa famille et le cercle des amis ne sont pas épargnés par la grande saignée qui décime l'Europe mais, dans le même temps, la lutte contre l'ennemi allemand en Espagne permet à une poignée d'universitaires bordelais, secondés par de puissants protecteurs, d'imposer l'idée de bâtir une école qui serait à la fois un centre de recherche scientifique et un lieu dédié à la création artistique. Après la pose de la première pierre, en mai 1920, un véritable palais sort peu à peu de terre dans le quartier madrilène de La Moncloa, bientôt intégré au projet de cité universitaire voulue par le roi Alphonse XIII. En 1928, le corps de façade est inauguré en grande pompe. Après l'achèvement des travaux (construction des deux ailes), une deuxième inauguration célèbre l'aboutissement du projet de Pierre Paris au printemps 1935². Mort en octobre 1931, celui-ci ne peut assister à la consécration de son œuvre... ni à sa destruction un an et demi plus tard lorsque la Ciudad Universitaria se retrouve au cœur des affrontements opposant républicains et insurgés lors de la bataille de Madrid.

Construire est bien le maître-mot des années 1895-1931. Bâtitteur, Pierre Paris l'est à double titre. Par son œuvre scientifique, en particulier ses travaux sur la sculpture et la céramique ibériques, il prend part à l'édification d'un discours sur la Protohistoire de la péninsule, contribue à sa projection internationale, et contribue à en fixer les cadres avant de devenir, dans les années 1920, spectateur des avancées de la recherche. À cette date, l'animation et la gestion des institutions qu'il dirige occupent l'essentiel de son temps, ce qui lui permet de s'imposer progressivement comme l'un des patriarches de l'hispanisme français

² François DUMAS, « L'achèvement des travaux de la Casa Velasquez », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 11^e année, 21, 1935, p. 3-11.

exerçant un véritable consulat intellectuel de part et d'autre des Pyrénées. Mais le renforcement du pouvoir académique de Pierre Paris se fait au détriment de l'œuvre scientifique qui passe désormais au second plan.

En dernière analyse, retenons l'image d'un homme tenace et animé par une ambition créatrice et généreuse. C'est ainsi que son collègue Théophile Homolle le décrit aux académiciens qui doivent se prononcer sur la candidature de Pierre Paris à un fauteuil de membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :

Quelques traits le caractérisent : l'esprit d'initiative, le goût de l'action, avec le dévouement désintéressé au bien public et à la jeunesse, l'art patient et souple de la direction, la volonté et le talent d'aboutir qui lui ont assuré le succès soit dans [rat. : les] ses recherches archéologiques soit dans [rat. : les] ses rapports avec les hommes en France et à l'étranger ; [rat. = avec cela] ajoutez-y une modestie sincère, qui uniquement préoccupée des résultats utiles, sans arrière pensée personnelle, évite le bruit et évite toujours de n'avoir pas assez fait³.

³ Théophile HOMOLLE, note ms., 6 f^o, s. d. [11-06-1920], A-AIBL, dossiers d'académiciens « Pierre Paris », s. c. Cit. f^o 1.

CONCLUSION ET PERSPECTIVES

PIERRE PARIS, OU LES RACINES GRECQUES DE L'HISPANISME FRANÇAIS

Mis queridos amigos René Paris y hermanos: inmensa pena me ha producido el contenido de su carta la que con toda el alma les agradezco. Efectivamente, grande, muy de verdad, era la amistad que me unía a su buen Padre (q. e. p. d.), le profesaba como todos los que tuvieron la suerte de tratarle mucho afecto y gran admiración; su claro talento, su amor al trabajo, su caballerosidad le hacían acreedor a este respeto, gratitud y admiración cariñosa; su constante labor cultural en pro de los dos pueblos hermanos Francia y España, fue labor de las que más enaltecen al hombre y a la patria a la que consagró su vida, prueba más que elocuente, esa famosa institución, Casa Velázquez, que llora y llorará siempre la muerte del verdadero Padre.

Mariano Benlliure, 1931¹

Le 20 octobre 1931, Pierre Paris s'éteint dans son appartement de la Casa de Velázquez à Madrid. Maurice Legendre a relaté par le menu les dernières semaines du premier directeur de l'École française d'Espagne². Les lettres de condoléances conservées dans les archives familiales (Mariano Benlliure, Ramón Menéndez Pidal, le comte de Romanones, Joseph Dresch, Gabriel Alapetite)³, les dépêches annonçant sa mort échangées entre l'ambassadeur de France en Espagne, le recteur de l'université de Bordeaux et le ministère de l'Instruction publique⁴, tout comme les nécrologies et les articles de presse qui relaient l'information – visiblement plus nombreux en Espagne qu'en France –⁵ témoignent de la place éminente que Pierre Paris a acquise au sein de l'hispanisme français. La liste des personnalités qui assistent à ses funérailles, organisées le lendemain de sa mort à Madrid – rappelons qu'il est enterré au cimetière de Nuestra Señora de La Almudena – l'atteste. Outre l'ambassadeur de France Jean Herbette, Maurice Legendre, Paul Guinard et de nombreux membres de la communauté française de Madrid, Marcelino Domingo Sanjuán, ministre de l'Instruction publique, assiste en personne à la levée du corps ; Claudio Sánchez Albornoz représente l'Universidad Central de Madrid ; sont aussi présents le directeur de l'Institut français de Barcelone, le maire de Burgos et plusieurs ambassadeurs de nations

¹ Lettre de Mariano Benlliure aux fils de Pierre Paris, 28-10-1931, Beyssac, AP-Paris-Philippe, s.c.

² Maurice LEGENDRE, « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », *BH*, 35, 2, 1933, p. 164-167.

³ Beyssac, AP-Paris-Philippe, s. c.

⁴ AD-Gironde, dossier de carrière de Pierre Paris, 111 AW 213.

⁵ Côté espagnol : *ABC*, 21-10-1931, p. 30 et 22-10-1931, p. 3 ; *Ahora*, 22-10-1931, p. 4, 12 et 07-11-1931, p. 20 ; *Crisol. Diario de la República*, 21-10-1931, p. 17 ; *El Imparcial*, 20-10-1931, p. 2 ; *La Nación*, 20-10-1931, p. 16 et 22-10-1931, p. 10 ; Gregorio MARAÑÓN, « Pierre Paris, gran amigo de España. "Un corazón tendido como un puente, entre dos países" », *El Sol*, 19-12-1931, p. 1. Côté français : Louis GILLET, « L'homme de la Dame d'Elché », *Le Figaro*, 30-10-1931, p. 5 ; Maurice LEGENDRE, « Lettre d'Espagne. Un Français : Pierre Paris », *Journal des débats politiques et littéraires*, 143^e année, 12-11-1931, p. 5.

étrangères⁶. Quant au ministre d'État Alejandro Lerroux, il adresse des condoléances officielles à l'ambassadeur de France au nom du gouvernement espagnol⁷.

Reflet de la double identité qui est celle de Pierre Paris, sa mort touche aussi la communauté des hellénistes français dont plusieurs membres éminents disparaissent à quelques mois d'intervalle. Georges Radet, qui appartient à la même génération, le relève dans une chronique de la *Revue des études anciennes* qu'il consacre à son ami disparu :

On dirait la ronde funèbre de Missolonghi : d'une allure précipitée, l'élite des hellénistes français tombe au gouffre. Après Félix Dürbach et Paul Masqueray (*Revue*, p. 203 et 316), Pierre Paris. À peine celui-ci disparaît-il que Michel Clerc et Victor Bérard s'en vont à leur tour. [...] Du seuil de la Grèce classique, saluons, avec une émotion fraternelle, celui qui, le 20 octobre 1931, s'est brusquement éteint au foyer même de sa riche activité créatrice. Dans ce quartier de Madrid où plane la gloire du plus grand peintre espagnol, dressons en pensée l'image d'une stèle qui semble faite pour honorer le combattant mort en beauté à l'apogée de sa tâche : rien ne traduira mieux le souvenir de Pierre Paris que la sœur de son Athéna Cranaïa, cette Athéna de l'Acropole, noblement inclinée sur sa lance au repos [FIG. 117]⁸.

Maurice Holleaux (1932), Salomon Reinach (1932) et Edmond Pottier (1934) rejoignent bientôt cette ronde funèbre.



Il n'est pas facile de saisir en quelques mots ce que fut la longue carrière scientifique de Pierre Paris. Trois moments semblent pouvoir être distingués. Après une enfance nomade qui se déroule en province au gré des mutations de son père, fonctionnaire au ministère de l'Instruction publique, les années 1873-1885 sont celles de la formation. En décidant d'envoyer leur fils à Paris pour qu'il y achève ses études secondaires, Aline et Léon Paris mettent en œuvre une véritable stratégie d'ascension sociale. Tout en impliquant un sacrifice financier important pour le foyer familial, celle-ci est rendue possible grâce au système de bourse au mérite offert par le collège Sainte-Barbe. Dès 1873, l'objectif est de faire de Pierre Paris un normalien, c'est-à-dire de le convertir en un membre de la future élite intellectuelle de la République. Il est atteint en 1879 lorsque le jeune homme fait son entrée à l'École de la rue d'Ulm. Après l'agrégation des lettres, le choix de faire le voyage de Grèce dote Pierre Paris d'un profil de spécialiste dont l'identité repose sur ses titres de normalien, d'agrégé et d'athénien. Son parcours lui a permis d'acquérir une solide formation classique, de se former à l'archéologie méthodique et à l'archéologie de l'art antique, tout en l'inscrivant dans de puissants réseaux savants et intellectuels. Après avoir fouillé à Délos, en Phocide et avoir parcouru l'Asie Mineure en tout sens, le retour d'Athènes marque l'entrée dans une deuxième tranche de vie lorsque Pierre Paris est chargé d'un cours complémentaire à la faculté des lettres de Bordeaux. Dès lors, il ne s'agit plus d'apprendre mais de transmettre.

Entre 1885 et 1931, sa carrière se déroule dans le cadre de l'université de la capitale girondine. Son ancrage local se renforce à mesure que Pierre Paris franchit les étapes qui le

⁶ Copie de la lettre de Jean Herbette, ambassadeur de France, à Aristide Briand, ministre des Affaires étrangères, 21-10-1931, AD-Gironde, 111 AW 213 ; *La Nación*, 22-10-1931, p. 10.

⁷ Copie (traduction) de la lettre, 21-10-1931, AD-Gironde, 111 AW 213.

⁸ Georges RADET, « Chronique des Études anciennes. Pierre Paris », *REA*, 33, 4, 1931, p. 409.

conduisent au statut de professeur titulaire d'archéologie et d'histoire de l'art, en 1892. L'action qu'il déploie dans le cadre de sa chaire offre un bel exemple de transfert culturel : alors que l'université française est progressivement réorganisée par les réformes voulues par des Républicains traumatisés par le choc de la défaite de la France face à l'Allemagne en 1870-1871, l'organisation des études archéologiques (cours publics, séminaire, création d'un musée universitaire conçu comme un véritable laboratoire destiné à mettre en œuvre un enseignement pratique) à laquelle président les doyens de la faculté des lettres, les recteurs de l'académie et Pierre Paris témoigne de la volonté d'adapter le modèle allemand, pour mieux le dépasser, sans renoncer complètement à une tradition rhétorique et littéraire solidement ancrée en France. Jusqu'à la fin des années 1890, Pierre Paris s'impose avant tout comme un professeur soucieux de transmettre un savoir actualisé. Lorsque s'ajoute à ses fonctions universitaires la direction de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux, en 1898, le souci de la transmission du savoir reste au cœur de l'activité de Pierre Paris mais l'expérience est différente. Il s'agit à la fois d'enseigner et de créer les conditions favorables à la formation des futurs artistes bordelais. La politique mise en œuvre par Pierre Paris et Henri de La Ville de Mirmont, adjoint au maire présidant le conseil de surveillance et de perfectionnement de l'école, repose sur une approche libérale, progressiste et républicaine de l'enseignement mais sur une conception conservatrice de ce que doit être l'art, proche du système académique. Les succès sont inégaux mais le professeur fait preuve d'une réelle compétence d'administrateur. Il y a là autant d'expériences que Pierre Paris saura réinvestir quelques années plus tard en Espagne. Sur le plan scientifique, après les travaux athéniens qui portent le sceau de la diversité et qui s'inscrivent dans le cadre des apports collectifs qui sont ceux de chaque promotion, Pierre Paris apparaît comme un chercheur de second rang. Son intérêt le porte plutôt vers l'étude de la sculpture grecque, un champ dans lequel il ne parvient pas vraiment à s'imposer. Sa contribution à ce dossier n'a rien d'anodine mais reste cantonnée, pour l'essentiel, au segment de la divulgation scientifique.

À partir des années 1895-1896, le tournant hispaniste marque une rupture majeure. En faisant le choix d'explorer une aire culturelle relativement neuve, Pierre Paris donne un nouveau souffle à sa carrière, ce qui va lui permettre d'affermir peu à peu sa stature scientifique en lui donnant une image de spécialiste de l'archéologie ibérique évoluant dans un cadre transnational. Jusqu'à sa mort, il est un passeur de frontières qu'elles soient disciplinaires ou géographiques : il est à la fois archéologue et historien de l'art, helléniste et hispaniste, professeur et administrateur ; il est un savant dont les travaux vont de l'Antiquité aux Époques modernes et contemporaines, des publications scientifiques aux écrits de divulgation au caractère littéraire plus affirmé ; chez Pierre Paris, l'homme de cabinet est inséparable de l'homme de terrain ; capable d'aller à la rencontre de l'Autre, et d'entrer en sympathie avec un pays et une culture qui sont synonymes d'altérité, il est aussi animé en permanence par un patriotisme intransigeant, lequel évolue, à partir de la Grande Guerre, vers un nationalisme plus affirmé. Sur le plan scientifique, la période qui va de l'année 1896 à la Première Guerre mondiale est marquée par des travaux qui participent à la définition de la Protohistoire ibérique et permettent de la faire connaître hors des frontières de l'Espagne. Après-guerre, ils sont en revanche bien moins nombreux. Accaparé par les tâches administratives, Pierre Paris devient spectateur de la recherche et ne participe plus vraiment à ses

avancées. La construction et le renforcement de son pouvoir universitaire et académique se font au détriment de son pouvoir scientifique : le consul intellectuel de la République domine le chercheur. En dernière analyse, deux œuvres s'imposent comme l'héritage majeur que Pierre Paris transmet à la postérité. La première est faite de papier, c'est *l'Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, premier effort tendant à réunir les matériaux devant conduire à l'écriture d'une histoire de la Protohistoire de la péninsule Ibérique ; la seconde est de pierre, il s'agit de la Casa de Velázquez, dernière née des Écoles françaises à l'étranger.

La richesse de la trajectoire de Pierre Paris nous a conduit à ouvrir bien des dossiers. Les choix que nous avons dû opérer nous ont conduit à réserver un traitement inégal à chacun d'eux. Partant, notre recherche doctorale suggère des perspectives pouvant donner lieu à des projets de recherche ultérieurs. Les pistes que nous proposons ne prétendent pas à l'exhaustivité, ne serait-ce qu'en raison de notre manque de recul. Nous n'en signalerons que quelques-unes.

Pour nous en tenir à Pierre Paris, nous n'avons abordé que succinctement son œuvre d'historien de l'art de l'Espagne moderne. Une étude de ses écrits relatifs aux grands maîtres du Siècle d'Or, à Goya ou à l'architecture et à la sculpture de l'Espagne des XVII^e-XIX^e siècles devrait être entreprise : comment approche-t-il ces œuvres ? Quels liens peut-on établir avec le discours qu'il produit sur l'art de l'Ibérie ancienne ? Quelle est l'audience de ces travaux et leur postérité ? Quant aux travaux de l'athénien, nous leur avons accordé une place importante ; ils sont désormais mieux connus. En revanche, les voyages épigraphiques en Grèce et en Asie Mineure, en particulier les travaux auxquels ils donnent lieu, mériteraient une attention particulière. Notre incompetence en la matière ne nous a pas permis d'approfondir cette question. Une étude d'ensemble, non circonscrite à l'action d'un homme mais envisagée dans un cadre collectif et sur le temps long, nous paraît souhaitable en raison de l'importance que revêt cette activité pour tout athénien et pour le renouvellement de nos connaissances sur l'Antiquité à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle.

D'autres pistes dépassent le cadre de la biographie intellectuelle. Mises en œuvre conjointement, l'approche de la prosopographie et celle de l'étude des réceptions de l'Antiquité pourraient donner lieu à un projet plus ambitieux et pouvant déboucher, dans un second temps, sur une analyse plus englobante. Nous savons finalement peu de choses au sujet des antiquisants membres de l'École des hautes études hispaniques : quelle est leur formation antérieure ? À quels travaux se consacrent-ils ? Quel est l'impact du séjour espagnol dans leur carrière ultérieure ? Quels enseignements peut-on tirer de ces différents parcours quant à la structuration progressive du champ disciplinaire de l'hispanisme ? Circonscrite dans un premier temps aux antiquisants et aux archéologues de l'École, l'enquête pourrait être étendue à l'ensemble des Velasqueziens, membres scientifiques comme artistes. Il y aurait là un projet au long cours, sans aucun doute, et devant être mené dans un cadre collectif pour avoir quelque chance d'aboutir.

Dans un tout autre ordre d'idées, l'action que déploie Pierre Paris à Bordeaux, que ce soit au sein de la faculté des lettres ou de l'école des Beaux-Arts, invite à rouvrir le dossier des politiques culturelles municipales menées au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e

siècle⁹. Nous en avons donné un aperçu circonscrit à notre objet d'étude mais il est loin de recouvrir toute la réalité du cas bordelais. Du reste, il serait souhaitable de voir les études de cas se multiplier pour permettre de saisir, à l'échelle nationale, les points communs, les spécificités, les succès et les limites des politiques culturelles locales.

Enfin, la fondation de la Casa de Velázquez nous est apparue comme un projet porté avant tout par l'équipe bordelaise et presque imposé par la province aux responsables politiques nationaux. Ce constat pose la question de l'existence d'une politique scientifique consciente et réfléchie de la France à l'étranger à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Une étude sur le temps long et fondée sur la comparaison de l'histoire des cinq grandes écoles françaises à l'étranger (EFA, EFR, Institut français d'archéologie orientale, École française d'Extrême-Orient, Casa de Velázquez) permettrait sans doute d'apporter des éléments de réponse. Une telle enquête mériterait aussi d'être menée sur le temps long, depuis le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui comme l'y invitent les récentes mutations qui ont touché certaines de ces institutions (nous pensons, par exemple, à l'intégration de la Casa de Velázquez au Madrid Institute for Advanced Studies). Elles invitent à penser cette histoire en termes de ruptures et de continuités tout en jouant sur plusieurs échelles : aux tensions entre petite patrie, État-nation et cosmopolitisme caractéristiques de la France des années 1900 répondent celles que l'on perçoit désormais entre les échelles nationale, européenne et mondiale.



Au seuil de notre thèse, nous écrivions vouloir poser la question des racines grecques de l'hispanisme français. Alors que nous touchons au terme, que l'on envisage l'œuvre scientifique ou institutionnelle de Pierre Paris, nous pensons avoir montré tout ce que son action en Espagne doit à l'expérience athénienne. De la lecture *ex oriente lux* de la culture matérielle des Ibères jusqu'au modèle que représentent les Écoles françaises d'Athènes et de Rome pour l'École des hautes études hispaniques, la résurgence constante de l'*habitus athénien* nous semble évidente. Dresser un tel constat ne suppose pas de céder à un déterminisme facile. Il n'y a naturellement rien de mécanique dans ce processus. Tout au long de la longue carrière de Pierre Paris, cet *habitus* s'enrichit d'expériences nouvelles et se transforme (la direction d'une école d'art, par exemple, qui doit elle-même beaucoup à une conception de l'art qui réserve une place de choix à la référence antique). L'EHEH et la Casa de Velázquez ne sont pas une copie des autres Écoles, ne serait-ce qu'en raison de la double identité scientifique et artistique de la Casa ou de l'ouverture qui caractérise l'hispanisme français institutionnel dès 1909. Il n'empêche, l'expérience de la Grèce n'est jamais loin. Dans le domaine de la recherche relative à l'archéologie ibérique, Pierre Paris contribue à fixer une tradition fortement hellénocentrée. Remise en cause dans la seconde moitié du XX^e siècle au profit d'une approche visant à tenir davantage compte des dynamiques internes des mondes ibériques anciens, cette lecture héritée n'a pas disparu mais s'est trans-

⁹ Philippe POIRRIER, « L'histoire des politiques culturelles des villes », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 53, 1997, p. 129-146.

formée et n'est plus en situation de monopole. Revenant sur la question de la dépendance et de la filiation orientale de l'art des Ibères, Pierre Rouillard écrivait ainsi en 2007 :

Débat dépassé diront beaucoup, notamment ceux qui n'envisagent les créations plastiques ou peintes que comme support d'une réflexion sur l'organisation des habitats et de la société elle-même ; débat présent dans les analyses sur l'identité de l'art ibérique, quand on ne se contente pas de vitupérer de manière sommaire le maudit « diffusionnisme », mais quand on réfléchit en terme de transfert de modèle, d'intégration, d'assimilation, de références, de citation et plus globalement de processus d'élaboration d'un style¹⁰.

Pour toutes ces raisons, arrivé au terme de l'analyse, les propos de Charles Lévêque que nous citons en clôture de la conclusion de la première partie de notre thèse prennent une autre dimension : « Dans certaines écoles, a-t-on dit, les vocations arrivent toutes faites ; à l'École d'Athènes, elles se font¹¹ ». Cent ans après Pierre Paris, il en est de même, peut-être, à la Casa de Velázquez.

¹⁰ Pierre ROUILLARD, « Sur les rives de la Méditerranée, l'art ibérique », dans Lorenzo ABAD CASAL et Jorge A. SOLER DÍAZ (éd.), *Actas del congreso de arte ibérico en la España mediterránea (Alicante, 24-27 de octubre de 2005)*, Alicante, Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert, 2007, p. 318.

¹¹ Charles LÉVÊQUE, « La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes. Histoire et souvenirs », *Revue des deux mondes*, 146, 1898, p. 96.

APPENDICES

APPENDICE 1. SOURCES ARCHIVISTIQUES

ACADEMIA BELGICA (ROME)

- Fonds Franz Cumont, lettre de Pierre Paris, CP7302

ARCHIVE GIORGIOS ZACHOS (ATHÈNES)

- Lettre relative à la fouille d'Élatée (Phocide), s. c.

ARCHIVES DE BORDEAUX MÉTROPOLE

- Congrès des sociétés savantes, 1903, 1207 R 2
- École de dessin et de peinture, affiches 1878-1889, 755 R 1
- École municipale des Beaux-Arts, 750 R 1
- École municipale des Beaux-Arts, affiches 1877-1914, 766 R 1
- École municipale des Beaux-Arts, bibliothèque, correspondance, 767 R 1
- École municipale des Beaux-Arts, carte postale, IV F 1
- École municipale des Beaux-Arts, concours, distribution des prix, bourses de voyage, 763 R 4
- École municipale des Beaux-Arts, concours, distribution des prix, 1898-1905, 1918, 763 R 10
- École municipale des Beaux-Arts, correspondance. 1890-1904, 753 R 3
- École municipale des Beaux-Arts, cours spécial pour les jeunes filles et correspondance, 754 R 1
- École municipale des Beaux-Arts, déjeuner offert par la ville à l'occasion de la distribution des prix, 15 juillet 1907, 763 R 11
- École municipale des Beaux-Arts, PV des réunions du conseil de surveillance et de perfectionnement, 1889-1897, 758 R 1
- École municipale des Beaux-Arts, PV des réunions du conseil de surveillance et de perfectionnement, 1897-1906, 758 R 2
- École municipale des Beaux-Arts, transfert dans le bâtiment de l'ancien hospice de vieillards place Sainte-Croix, 1887-1897, 6836 M 2
- École municipale des Beaux-Arts, transfert et travaux, 1888-1890, 6836 M 3
- École municipale des Beaux-Arts, travaux de réparations, 1901-1907, 6836 M 7
- Faculté des lettres de Bordeaux, historique de l'enseignement supérieur à Bordeaux, 1030 R 4
- Faculté des lettres et des sciences de Bordeaux, inauguration 1886, 1051 R 1
- Faculté des lettres et des sciences, plans, 6889 M 5
- Faculté des lettres et des sciences, transfert des facultés, 1875-1893, 6889 M 8
- Faculté des lettres, création de l'EHEH, 1054 R 4
- Faculté des sciences et lettres. Transformation d'une cour en musée d'archéologie, 6889 M 20
- Fonds Camille Jullian, correspondance, 67 S
- Musée des moulages de la faculté des lettres de Bordeaux, 13 D 134, 13 D 168
- Musée Lapidaire / des Antiques, 1415 R 8
- Musée Préhistorique et musée Lapidaire, 1416 R 1

[APPENDICE 1 : SOURCES ARCHIVISTIQUES]

- Plan de Bordeaux, 1911, XL-A/374
- Portraits, Silhouette universitaire, 7 Fi 30
- Procès verbaux des séances du conseil municipal, BIB M 3 17 à BIB M 3 27
- Société archéologique de Bordeaux, 163 S 1
- Société archéologique de Bordeaux, correspondance 1900-1913, 163 S 38 à 163 S 51
- Société archéologique de Bordeaux, tiré à part de Vatican et Ziégélé, Br 366

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE L'AVEYRON (RODEZ)

- État civil, acte de naissance de Pierre Paris, 4E212-38 RODEZ NA 1859/1859

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA GIRONDE (BORDEAUX)

- Rectorat, congrès des sociétés savantes de 1903, 1449 W 22
- Rectorat, dossier de personnel, Georges Radet, 111 AW 226
- Rectorat, dossier de personnel, Paul Stapfer, 111 AW 246
- Rectorat, dossier de personnel, Pierre Paris, 111 AW 213
- Rectorat, EHEH, 1911-1928, 1449 AW 43
- Rectorat, établissements français établis en Espagne et au Portugal entre 1900 et 1930, 111 AW 642
- Rectorat, établissements français établis en Espagne et au Portugal entre 1900 et 1930, 111 AW 642 et 111 AW 643
- Rectorat, faculté des lettres, correspondance diverse, comptabilité, 1978/097 3
- Rectorat, faculté des lettres, enseignement-programmes, 1978/097 60
- Rectorat, faculté des lettres, matériel et comptabilité, 1896-1919, 1449 W 50
- Rectorat, faculté des lettres, personnel, Georges Radet, 1603 AW 7
- Rectorat, faculté des lettres, personnel, Paul Stapfer, 1603 AW 8
- Rectorat, faculté des lettres, personnel, Pierre Paris, 1603 AW 6
- Rectorat, faculté des lettres, portraits de doyens et professeurs des facultés des sciences et des lettres, 1978/097 120
- Rectorat, faculté des lettres, thèses, soutenances 1902-1927, 1978/097 115
- Rectorat, université de Bordeaux, procès-verbaux des délibérations du conseil général des facultés, 1886-1934, 2014/122 454 à 2014/122 459

ARCHIVES MUNICIPALES DE TOULOUSE

- État civil, acte de naissance d'Isabelle Paris, 1E650, acte n° 787
- Fonds Cartailhac, correspondance

ARCHIVES NATIONALES DE FRANCE (SITE DE FONTAINEBLEAU)

Dossiers Légion d'honneur :

- Pierre Paris, 19800035/260/34653
- Georges Radet, 19800035/237/31461

ARCHIVES NATIONALES DE FRANCE (SITE DE PARIS)

Dossiers Légion d'honneur :

- Léon Heuzey, LH/1299/31
- Henri de La Ville de Mirmont, LH/1508/9
- Léon Paris, L2053018
- Achille Zo, LH/2769/54

ARCHIVES NATIONALES DE FRANCE (SITE DE PIERREFITTE-SUR-SEINE)

- Académie de Paris, archives des facultés de droit, de pharmacie, théologie, lettres et sciences, 1803-1959 ; services rectoraux, 1821-1961 (1803-1961), AJ/16/4749
- Académie de Paris, certificats d'aptitude au grade de licence-es-lettres, juill. 1879 – août 1882, AJ/16/4776
- Académie de Paris, ENS, concours d'admission, 1871-1880, AJ/16/375
- Académie de Paris, lycée français de Madrid, AJ/16/6968
- Académie de Paris, registres des actes et déclarations de la Faculté des lettres de Paris 1864-1899, AJ/16/4746 à 4748
- Académie de Paris, registres des actes publics pour la licence et le doctorat, 14 janv. 1865 – 22 déc. 1899, AJ/16/4765 et 4766
- Académie de Paris, registres des procès-verbaux des doctorats, 10 juin 1891 – 28 mars 1912, AJ/16/4761
- Archives de Maxime Collignon, thématique d'enseignement et de recherche, céramique grecque, 20130334/61
- Archives des musées nationaux, département des Antiquités orientales du musée du Louvre (série B), 20144777/5 ; 20144777/10
- Archives des musées nationaux, dons et legs acceptés, 20140044/32
- Archives des musées nationaux, dossiers individuels des personnels administratifs et scientifiques des musées nationaux, Léon Heuzey, dossier n° 180, 20150497/121
- Archives des musées nationaux, le Louvre pendant la Première Guerre mondiale, 20150044/30 et 31
- Beaux-Arts, Casa Vélasquez, F/21/5867
- Beaux-Arts, Casa Vélasquez, premier projet d'achèvement. Plans, devis descriptifs et estimatifs (1929-1930), F/21/5866
- Beaux-Arts, enseignement artistique, écoles municipales et régionales d'art (1879-1961), F/21/8007
- Beaux-Arts, enseignement du dessin, F/21/7540
- Beaux-Arts, enseignement, manufactures et mobilier national (XIXe-XXe siècles), F/21/7222
- Beaux-Arts, inspection du dessin, exposition des écoles de province 1905, F/21/7549
- Documents isolés et papiers d'érudits, dossier 9, autographes provenant des familles Jonhston, Raoul-Duval, Bracovan et Widor, AB/XIX/3301
- EFR, archives des directeurs, 20170185/20 à 24
- ENS-Ulm, concours d'entrée, 1880-1895, 61AJ/169
- ENS-Ulm, dossiers des élèves, 61AJ/216
- ENS-Ulm, liste des agrégés (1865-1890), 61AJ/49
- ENS-Ulm, rapports quotidiens 1879-1885, 61AJ/53 et 54
- Instruction publique, attribution de biens ecclésiastiques (1907-1910) ; emprunts, subventions, dépenses ; projets de grands travaux, cahier de charges ; enquête sur les cités universitaire (1868-1945), F/17/14479
- Instruction publique, dossiers des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dossiers Henry Roujon, F/17/21938, Paul Stapfer, F/17/21990, Pierre Imbart de la Tour, F/17/22136/B, Georges Radet, F/17/23052 et F/17/24409, Gabriel Leroux, F/17/23166, René Vallois, F/17/23172 et F/17/27338, Fernand Courby, F/17/25672 et F/17/26727, Henri de La Ville de Mirmont, F/17/25829, Pierre Paris, F/17/26788
- Instruction publique, EFA, concours d'admission, F/17/4107
- Instruction publique, EFA, concours, nominations, prolongations (1901-1933). Affaires du personnel (1919-1930). Affaires diverses (1898-1930), F/17/13597

- Instruction publique, EFA, dépenses, F/17/4123
- Instruction publique, EFA, directions Burnouf (1867-1875), Dumont (1876-1878), Foucart (1879), Homolle, F/17/4109
- Instruction publique, EFA, F/17/4105
- Instruction publique, EFA, nomination des directeurs 1890-1912, F/17/13596
- Instruction publique, EFA, rapports du directeur (1900-1931), musées, fouilles, missions (1885-1925), F/17/13598
- Instruction publique, EFA, travaux des membres, F/17/4111
- Instruction publique, inspection générale de l'Enseignement supérieur (1831-1912), rapports d'inspection, F/17/13072
- Instruction publique, Pierre Paris, correspondant du ministère à Bordeaux, F/17/2876/1
- Instruction publique, service des missions scientifiques et littéraires, dossier Arthur Engel, F/17/2960
- Instruction publique, service des missions scientifiques et littéraires, dossier Pierre Paris, F/17/17282

ARCHIVES DE PARIS

- Collège Sainte-Barbe, bulletin de l'association, D50Z 108
- Collège Sainte-Barbe, distribution des prix, D50Z/131
- Collège Sainte-Barbe, dossiers d'élèves, 1860-1925, D50Z/83
- Collège Sainte-Barbe, photographies de professeurs, plans, prospectus, D50Z 130
- État civil (mariage de Magdelaine Blarez avec Jean d'Estournelles de Constant)
- Lycée Louis-le-Grand, baccalauréat, D3T3/402
- Lycée Louis-le-Grand, concours des grandes écoles, 1869-1889, D3T3 403
- Lycée Louis-le-Grand, distribution des prix. 1869-1878, D3T3/46
- Lycée Louis-le-Grand, distribution des prix. 1878-1880, D3T3/47
- Lycée Louis-le-Grand, registre de composition, 1873-1875, D3T3 311
- Lycée Louis-le-Grand, registre de composition, 1875-1880, D3T3 312

ARCHIVES PRIVÉES NAVARRA-CONTE (BORDEAUX)

- Arbre généalogique de la famille Paris
- Archives photographiques, s. c.
- Correspondance, s. c.
- Coupure de presse, s. c.
- Document tapuscrit relatif à l'origine de la famille Paris

ARCHIVES PRIVÉES PARIS-PHILIPPE (BEYSSAC)

- Allocution de P. Paris en l'honneur de la victoire, novembre 1918, s. c.
- Archives photographiques, s. c.
- Carnets de voyage manuscrits (cinq), s. c.
- Correspondance, s. c.
- Coupures de presse, s. c.
- Discours de la Saint-Charlemagne, lycée Louis-le-Grand, 30 janvier 1879, s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *Céramique espagnole à décor géométrique et mycénien*, 1899, s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *Essais de poésie lyrique dans Catulle* (ENS), s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *l'Apologie d'Apulée* (ENS), s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *La princesse de Clèves* (ENS), s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *Paris et Ménélas dans Homère* (ENS), s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *Valeur historique de Chastellain et Commynes* (ENS), s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, s. c.

- Manuscrits de P. Paris, *Hérodote* (choix de textes), s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *La sculpture antique* (1889), s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *Le musée Archéologique nationale de Madrid*, 1936, planches, s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *Les animaux dans l'art antique* (notes de cours ?), s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *Myron*, s. c.
- Manuscrits de P. Paris, notes de cours relatives aux « institutions » grecques, s. c.
- Manuscrits de P. Paris, projet de thèse sur la sculpture grecque, s. c.
- Manuscrits de P. Paris, *Osuna*, s. c.
- *Mémoires* d'André Paris (document tapuscrit)
- Monument aux morts des Eyzies, dossier relatif à la sculpture exécutée par Pryas, s. c.
- Tapuscrit de P. Paris, *Statuette en terre cuite du MAN*, s. c.
- Testament de P. Paris, 30 octobre 1930, s. c.
- Tirés à part, s. c.

ARCHIVO GENERAL DE LA ADMINISTRACIÓN (ALCALÁ DE HENARES)

- Archives de la JSEA (Ministerio de Instrucción Pública y Bellas Artes, sección del fomento de las Bellas Artes), dossiers 31/1035 et 31/1036
- Dossier relatif à la construction de la Casa de Velázquez (1922-1925), FC-PRESID_-GOB_PRIMO_DE_RIVERA,213,Exp.6
- Fonds de l'Estudio Fotográfico Alfonso (archives photographiques relatives à la Casa de Velázquez), dossiers 308, 344, 345, 513, 608, 667, F-00187-04-034, 35

ARCHIVO GENERAL DE ANDALUCÍA (SÉVILLE)

- Fonds Georges E. Bonsor, correspondance

ARXIU MUNICIPAL DE BARCELONA

- Document tapuscrit relatif à l'historique du prix Martorell, s. c.

BIBLIOTECA DO MUSEU NACIONAL DE ARQUEOLOGIA (LISBOA)

- Correspondance de José Leite de Vasconcelos, 1898-1913, 2561

BIBLIOTHÈQUE MÉJANES (AIX-EN-PROVENCE)

Correspondance de Salomon Reinach :

- M. Collignon, boîte 34
- A. Engel, boîte 55
- L. Heuzey, boîte 79
- P. Paris, boîte 118
- G. Perrot, boîte 122
- E. Pottier, boîte 126
- G. Radet, boîte 129

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE VERSAILLES

- Fonds Morel-Fatio, bibliothèque, Ms 98-101 et Ms 147-149 (1)
- Fonds Morel-Fatio, autographes, Ms 271-272

CASA MUSEO UNAMUNO (SALAMANQUE)

- Correspondance entre Pierre Paris et Miguel de Unamuno, CMU,36,169

CASA DE VELÁZQUEZ (MADRID)

[Fonds en cours de classification]

- Archives photographiques (albums de Pierre Paris)
- Correspondance de Pierre Paris
- Fonds Delaunay (témoignages recueillis auprès des anciens membres)
- Tapuscrit de l'article *Deux sculptures ibériques. Problèmes ibéro-grecs* (1932)

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

- Correspondance des directeurs (non classée), 1 ADM
- Recrutement des membres, 1874-1969, 4 ADM 5
- Carnets de comptes (non classés), 6 ADM
- Délos, correspondance, Délos 1 - 1906 (1)
- Délos, notes manuscrites sur les fouilles de T. Homolle, Délos 1-1 (2)
- Délos, dessins de S. Reinach, Délos 1-1 (3)
- Délos, croquis et relevés d'H. Convert, Délos 1-2
- Délos, carnet de S. Reinach, Délos 2-C 10
- Délos, carnet de fouille de P. Paris, Délos 2-C DEL 11
- Delphes, journal de la Grande Fouille, DELPHES 2-C DPH 23
- Estampages (voyages épigraphiques), EST 06308 à EST 06377
- Fonds C. Picard, notes et correspondances de G. Fougères et C. Picard, FCP 2 (1-7)
- Fonds C. Picard, sculptures de Délos, signatures d'artistes déliens, FCP 15 (1)
- Fonds C. Picard, album photographique, 1886, FCP 22 (1-4)
- Fonds C. Picard, albums photographiques : Asie Mineure, Athènes, Le Pirée, Carie – Doublet, Deschamps, Laumonier –, Délos et Mykonos, FCP 26 5
- Fonds C. Picard, carte de l'Asie Mineure, Radet-Fougères 1886, FCP 26 8
- Fonds C. Picard, morts de l'EFA, 1914-1918, FCP 32 5
- Fonds P. Amandry, Delphes, Délos, correspondance reçue par T. Homolle, FPA 15 (1)
- Fonds P. Amandry, Delphes, lettres adressées à T. Homolle par les membres de l'EFA, FPA 15 (2)
- Papiers de Gabriel Leroux, FPArch. 8-3
- Fonds T. Homolle, correspondance, FTH 1 (2, 3) à FTH 1 (2, 7)
- Fonds T. Homolle, félicitations après l'obtention de la Légion d'honneur (1886) et son élection à l'Académie (1892), FTH 1 (1, 2)

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE (PARIS)

Bibliothèque des Lettres et sciences humaines et sociales :

- Prêts à la bibliothèque, registre des élèves, AB/28-AB/30
- Fonds photographiques, Série PHO D. Promotions

HISPANIC SOCIETY OF AMERICA (NEW YORK)

- Correspondance entre Arthur Engel et Archer Milton Huntington, 1898-1935, s. c.

INSTITUT D'ESTUDIS CATALANS (BARCELONE)

- Correspondance, 1907-1924, G1-300 D7, G1-100 D1, G2 D7, G2 D1, G1 200, D7, F13 D7
- Livres des actes de l'IEC (procès-verbaux des séances), G2 D1

INSTITUT FRANÇAIS DE MADRID

- Archives photographiques (Pierre Paris, lycée français de Madrid, construction de l'Institut français), s. c. Brochure préparée à l'occasion de l'inauguration de l'Institut (1913), s. c.
- Brochure sur l'Institut préparée à l'occasion de l'exposition de la Science française à Barcelone (1916), s. c.

- Carnet de notes de Pierre Paris, s. c.
- Correspondance de Pierre Paris, 1911-1928, s. c.
- Coupure de presse, s. c.
- Documents relatifs à l'inauguration du bas-relief en l'honneur des membres de l'EHEH morts pour la France (1921), s. c.
- Notes et lettre de René Paris

INSTITUT DE FRANCE (PARIS)

Archives de l'Académie des beaux-arts

- Casa de Velázquez, boîte n° 13
- Dossier Charles-Marie Widor, F11

Archives de l'Académie des inscriptions et belles-lettres

- Commission d'Athènes et de Rome, 1872-1899, 14 G2
- Commission d'Athènes et de Rome, 1900-1914, 14 G3
- Comptes rendus des séances, E 104 et E 107
- Dossier d'académicien, dossier Pierre Paris, s. c.

Bibliothèque de l'Institut de France :

- Fonds Babelon, correspondance avec Arthur Engel, Ms 8526 (4)
- Fonds Carcopino, correspondance, Ms 7161. F. 355-357
- Fonds Heuzey, correspondance : Arthur Engel, José Ramón Mélida, ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Museo Arqueológico Nacional de Madrid, Pedro Ibarra y Ruiz, Théophile Homolle, Ms 5773
- Fonds Heuzey, correspondance : Jules Comte, Maxime Collignon, Ms 5770
- Fonds Heuzey, correspondance : Léon Paris, Paul Foucart, Théophile Homolle, Ms 7212
- Fonds Heuzey, correspondance : Pierre Paris, Edmond Pottier, Georges Radet, Henry Roujon, Salomon Reinach, Théodore Reinach, Ms 5774
- Fonds Heuzey, notes sur les fouilles d'Osuna et la mission Arthur Engel, Ms 7204
- Fonds Heuzey, notes, plans, photographies, direction de fouilles (Alicante, Osuna), Ms 5777
- Fonds Homolle, cahier de croquis pour la thèse sur les représentations archaïques d'Artémis, Ms 3875
- Fonds Homolle, correspondance avec Bernard Haussoullier et Félix Durrbach sur les inscriptions de Délos. Notes et brochures, Ms 3868
- Fonds Imbart de la Tour, correspondance, Charles-Marie Widor, Ms 4168
- Fonds Imbart de la Tour, correspondance, Georges Radet, Ms 4164
- Fonds Imbart de la Tour, correspondance, Léon Chiffot, Ms 4150
- Fonds Imbart de la Tour, correspondance, Maurice Holleaux, Ms 4156
- Fonds Imbart de la Tour, correspondance, Pierre Paris, Ms 4153
- Fonds Imbart de la Tour, correspondance, René Doumic, Ms 4152
- Fonds Imbart de la Tour, expansion en Espagne, Ms 4139
- Fonds Lantier, correspondance avec ses parents, Ms 7972
- Fonds Lantier, formation, guerre, distinctions, dossier administratif et médical, voyages en Espagne, albums photographiques, Ms 7971
- Fonds Lantier, inspection générale des musées de province – Zeiss, Arnold. Correspondants non identifiés, Ms 8023
- Fonds Lantier, service de la restitution artistique de Wiesbaden, Ms 7976-1
- Fonds Lantier, Tabula imperii romani, participation de Raymond Lantier 1929-1958, Ms 8003

[APPENDICE 1 : SOURCES ARCHIVISTIQUES]

- Fonds Maspero, correspondance, Ms 4034
- Fonds Widor, correspondance, Ms 4124

INSTITUT NATIONAL D'HISTOIRE DE L'ART (PARIS)

- Fonds Maxime Collignon, archives n° 057, dossier VI.01.01.06, lettre de Pierre Paris

MAISON D'ÉDITION LES BELLES LETTRES (PARIS)

- Fonds Paul Girard, correspondance avec Pierre Paris

MÉDIATHÈQUE DE BAYONNE

- Correspondance d'Achille Zo, Ms 463, Ms 464

MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE (SAINT-GERMAIN-EN-LAYE)

- Archives Paul Monceaux, correspondance, s. c.
- Fonds Breuil-Fawcus, carton 2, itinéraires, listes des distinctions et des décorations, albums photographiques, s. c.
- Fonds Breuil-Fawcus, carton 8bis, Autobiographie, s. c.
- Fonds Breuil-Fawcus, carton 9, Spain, s. c.
- Fonds Reinach, fonds correspondance ancienne, s. c.
- Fonds Lantier, correspondance, dossier Yvonne Chevalier-Lantier, s. c.

MUSÉE DU LOUVRE (PARIS)

Fonds Edmond Pottier :

- Correspondance, Ms 305 (06) 1-282
- Cours à l'École du Louvre, Ms 305 2-2 et 2-3

MUSEO ARCHEOLOGICO NAZIONALE DI NAPOLI

- Correspondance entre Pierre Paris et Giulio De Petra, 1886-1894, XIV_B6_51 ; XIV_B9_14

MUSEO ARQUEOLÓGICO NACIONAL (MADRID)

- Correspondance de José Ramón Mélida, 1940/27/FF
- Notes de Louis Siret relatives à *l'Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, 1944/45/FD00544 ; 1944/45/FD01377

MUSEO CERRALBO (MADRID)

Correspondance du marquis de Cerralbo :

- Dossier Juan Cabré, s. c.
- Dossier Cartailhac, s. c.
- Dossier Henri Breuil, s. c.
- Dossier Eduardo Hernández-Pacheco, s. c.
- Dossier Pierre Paris, s. c.

MUSEO NACIONAL DE ESCULTURA (VALLADOLID)

- Archives du Museo de Reproducciones Artísticas, boîte 041 à 049

MUSEO NACIONAL DEL PRADO (MADRID)

- Deux documents (une lettres et un formulaire) relatifs à l'accès aux collections du musée pour Pierre Paris, Lucien Romier et Raymond Lantier, dossier 269, liasse 198, n° 4-16 ; dossier 37, liasse 14.01, n° 1-12

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE (PARIS)

Fonds Henri Breuil, II. correspondance reçue et envoyée :

- Dossier Raymond Lantier, Br 35
- Dossier André Paris, Br 39
- Dossier Pierre Paris, Br 39
- Dossier René Vallois, Br 42

ÖSTERREICHISCHE NATIONALBIBLIOTHEK (VIENNE)

- Sammlung von Handschriften und alten Drucken, archives Otto Benndorf, correspondance

RESIDENCIA DE ESTUDIANTES (MADRID)

- Correspondance de Pere Bosch Gimpera : dossiers relatifs à José Castillejo, Manuel Cazorro, M.^a Dolores Gimpera, José Ramón Mélida, Adolf Schulten
- Dossier relatif aux fouilles de Baelo Claudia

STAATSBIBLIOTHEK ZU BERLIN

Correspondance d'E. Hübner :

- Dossier A. Engel
- Dossier P. Paris, boîte 13

UNIVERSITÉ BORDEAUX-MONTAIGNE

- Annuaire de l'université de Bordeaux, 1888-1942
- Comptes rendus des travaux des facultés, 1871-1939

UNIVERSITÉ DE LORRAINE

- Archives Perdrizet, lettre d'Alfred Laumonier à Alfred Perdrizet

APPENDICE 2. BIBLIOGRAPHIE

SOUCIEUX DE FOURNIR un instrument de travail simple d'utilisation, nous avons renoncé à multiplier les entrées thématiques, les parties et les sous-parties. Une bibliographie à la structure trop complexe conduit fatalement le lecteur à errer sans jamais savoir où trouver la référence qu'il cherche. Nous aurions pu distinguer les sources et les études se rapportant à la Grèce ancienne, à la Protohistoire de la péninsule Ibérique, à l'histoire culturelle des XIX^e et XX^e siècles, à l'histoire de l'art, etc. Dans la mesure où nous ne proposons pas une bibliographie commentée, quelle aurait été l'utilité d'une telle distinction ? D'autres part, trop de titres auraient pu entrer dans plusieurs catégories. Nous avons donc fait le choix de la simplicité en ne distinguant que quatre groupes.

La première section rassemble la liste des publications de Pierre Paris que nous avons localisées. Nous avons voulu ce répertoire bibliographique aussi complet que possible. Il comporte 313 entrées. Les œuvres posthumes, rééditées ou réimprimées (§ 1.2.) ainsi que les traductions signées par Pierre Paris (§ 1.3.) ont été distinguées des travaux publiés de son vivant (§ 1.1.). Les textes regroupés dans la dernière sous-partie, traduits en français par Pierre Paris, appartiennent à la collection « El Arte en España ». Chaque livraison se compose de trois versions d'un même texte (espagnol, français, anglais). La date de publication n'est jamais indiquée, mais nous savons que la *Comisaría Regia del Turismo y Cultura Artística* qui éditait ces livres de divulgation fonctionna entre 1911 et 1928, sous la direction de Benigno de la Vega-Inclán y Flaquer (1858-1942), deuxième marquis de la Vega-Inclán.

Vient ensuite la liste des notices biographiques relatives à Pierre Paris. Elles sont peu nombreuses puisque nous n'avons retenu que les études à proprement parler biographiques qui offrent une vision d'ensemble de son parcours, ainsi que des textes de souvenirs. Les travaux qui abordent un moment particulier de sa trajectoire ou un aspect concret de son œuvre, souvent dans un contexte plus large, ont été écartés et figurent dans la quatrième section.

La troisième section rassemble les sources imprimées auxquelles nous avons eu recours. Il n'a pas toujours été facile de distinguer les titres qui relevaient de cette catégorie de ceux qui devaient être considérés comme des études (quatrième section). 1945 a été retenue comme année charnière. Il y a nécessairement une part d'arbitraire dans ce genre de choix. Cependant, celui-ci n'est pas complètement gratuit et ne relève pas non plus seulement du symbole. Outre la rupture mentale que suppose la fin de la Seconde Guerre mondiale, la première moitié des années 1940 voit disparaître les derniers compagnons de route de Pierre Paris (Georges Radet meurt en 1941, Georges Cirot en 1946). C'est le moment où la *génération historienne de l'Entre-Trois-Guerres*, telle que l'a définie Christian Amalvi (2019), quitte la scène. Il y avait là une date-frontière pratique et pertinente. Toutefois, certains textes publiés après 1945 ont été inclus dans la section des sources dans la mesure où l'on ne pouvait pas les considérer autrement : c'est le cas, par exemple, des souvenirs de Romain Rolland

relatifs à ses années normaliennes et farnésiennes, publiés dans les années 1950, des éditions de correspondances ou de corpus de sources (y compris photographiques), des œuvres rééditées ou réimprimées pour lesquelles nous avons systématiquement indiqué entre crochets la date de publication originale, ou encore pour les éloges académiques se rapportant à des contemporains de Pierre Paris et offrant des souvenirs sur la période que nous étudions.

I. — L'ŒUVRE DE PIERRE PARIS : RÉPERTOIRE BIBLIOGRAPHIQUE

1. — TRAVAUX PUBLIÉS PAR PIERRE PARIS

1883

1. « Fouilles à Élatée », *BCH*, 7, 1883, p. 518.
2. « Inscriptions de Sebaste », *BCH*, 7, 1883, p. 448-457.

1884

3. « [CR] Étude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires, par E. Pottier. — Trentième fascicule de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. — Paris, Thorin, 1883 », *BCH*, 8, 1884, p. 223-224.
4. « Fouilles de Délos. Maisons du second siècle av. J.-C. », *BCH*, 8, 1884, p. 473-496.
5. « Inscriptions de Lydie », *BCH*, 8, 1884, p. 376-390.
6. « Inscriptions d'Eumenia », *BCH*, 8, 1884, p. 233-254.

1885

7. avec Georges RADET, « Deux nouveaux gouverneurs de provinces », *BCH*, 9, 1885, p. 433-436.
8. « Fouilles d'Élatée (nouveau fragment de l'édit de Dioclétien) », *BCH*, 9, 1885, p. 222-239.
9. « Inscription choragique de Délos », *BCH*, 9, 1885, p. 146-157.
10. avec Maurice HOLLEAUX, « Inscriptions de Carie », *BCH*, 9, 1885, p. 68-84, 324-348.

1886

11. avec Georges RADET, « Inscriptions d'Attaleia, de Pergé, d'Aspendus », *BCH*, 10, 1886, p. 148-161.
12. avec Georges RADET, « Inscriptions de Pisidie, de Lycaonie et d'Isaurie », *BCH*, 10, 1886, p. 500-514.
13. « Inscriptions d'Élatée », *BCH*, 10, 1886, p. 356-385.
14. avec Maurice HOLLEAUX, « Inscriptions d'Énoanda », *BCH*, 10, 1886, p. 216-235.

1887

15. « Fouilles à Élatée. Le temple d'Athéna Cranaia », *BCH*, 11, 1887, p. 39-63.
16. « Fouilles au temple d'Athéna Cranaia. Les ex-voto », *BCH*, 11, 1887, p. 405-444.
17. « Fouilles d'Élatée. Inscriptions du temple d'Athéna Cranaia », *BCH*, 11, 1887, p. 318-346.
18. avec Georges RADET, « Inscriptions de Pisidie, de Lycaonie et d'Isaurie », *BCH*, 11, 1887, p. 63-70.

1888

19. « Fouilles au temple d'Athéna Cranaia. Catalogue des ex-voto », *BCH*, 12, 1888, p. 37-63.
20. « Les découvertes en Grèce (Bulletin de 1887-1888). I. Travaux de l'École française d'Athènes », *RHR*, 18, 1888, p. 157-169.
21. « Les découvertes en Grèce (Bulletin de 1887-1888). II. Les écoles étrangères », *RHR*, 18, 1888, p. 335-352.

1889

22. « Bulletin archéologique de la religion grecque (août 1888-novembre 1889) », *RHR*, 20, 1889, p. 279-296.
23. « [CR] J. Overbeck. — Griechische Kunstmythologie. Dritter Band, fünftes Buch: Apollon (Erste Lieferung, Bogen I. 20), mit fünf Lichtdrucktafeln (Münzen) und Figur 1-19 im Text. — Atlas (gross imperial-Folio, in Mappe) mit Tafel XIX-XXVI. — Leipzig, W. Engelmann, 1887 », *RHR*, 19, 1889, p. 224-227.
24. avec Georges RADET, « Inscriptions de Syllion en Pamphylie », *BCH*, 13, 1889, p. 486-497.
25. avec Georges RADET, « Inscriptions hypothécaires d'Amorgos », *BCH*, 13, 1889, p. 342-345.
26. *La sculpture antique*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1889.
27. « Statue archaïque de Délos », *BCH*, 13, 1889, p. 217-225.

1890

28. avec Georges RADET, « Inscription relative à Ptolémée fils de Thraséas », *BCH*, 14, 1890, p. 587-589.
29. *Manual of Ancient Sculpture*, trad. par Jane E. HARRISON, London, H. Grevel and Co., 1890.

1891

30. « Bulletin archéologique de la religion grecque (novembre 1889-octobre 1890) », *RHR*, 23, 1891, p. 50-63.

31. « [CR] E. Pottier.— Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité (1 vol. in-16, Paris, Hachette, *Bibliothèque des merveilles*, 1890) », *RHR*, 23, 1891, p. 235-242.
32. avec Georges RADET, « Inscriptions d'Amorgos », *BCH*, 15, 1891, p. 571-608.
33. *Quatenus feminae res publicas in Asia Minore, Romanis imperantibus, attigerint*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Ernest Thorin, 1891.

1892

34. « Bulletin archéologique de la religion grecque (novembre 1890-novembre 1891) », *RHR*, 25, 1892, p. 49-60.
35. « Bulletin archéologique de la religion grecque (novembre 1891-novembre 1892) », *RHR*, 26, 1892, p. 265-278.
36. (éd.), *Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque rédigé par un groupe d'étudiants*, Bordeaux, Imprimerie Cadoret, 1892.
37. « [CR] Giovanni Oberziner. — Alcibiade e la mutilazione delle Erme. — Contributo alla storia della democrazia Ateniesia. — Genova, Donath, 1891 », *RHR*, 25, 1892, p. 362-363.
38. « [CR] W. Immerwahr. — Die Kulte und Mythen Arkadiens — I. Die arkadischen Kulte. — Leipzig, Teubner, 1891 », *RHR*, 25, 1892, p. 361-362.
39. s. v. « Daphnephoria », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 24-26.
40. s. v. « Demetria », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 63.
41. s. v. « Dendrophoria », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 100-102.
42. s. v. « Diana », *DAGR*, 2, 1, 1892 [1888], p. 130-157.
43. *Élatée. La ville, le temple d'Athéna Cranaia*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (60), 1892.
44. s. v. « Embas », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 593-595.
45. s. v. « Encarpa », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 613-614.
46. avec Edmond POTTIER, s. v. « Endromis », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 615-616.
47. s. v. « Entasis », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 619.
48. s. v. « Epistylum », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 725-726.
49. s. v. « Exedra », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 880-883.

1893

50. « Bulletin archéologique de la religion grecque (novembre 1892-décembre 1893) », *RHR*, 28, 1893, p. 302-324.
51. « [CR] Les artistes célèbres : *Les Moreau*, par Adrien Moureau. Paris, *Librairie de l'Art*, G. Pierson et C^{ie}, éditeurs, 8, boulevard des Capucines », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 55, 1893, p. 95-98.
52. « [CR] Les métèques athéniens, par Michel Clerc, ancien membre de l'École française d'Athènes, maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix. — 1 vol. Paris, Thorin, 1893 », *RHR*, 28, 1893, p. 374-378.

53. « L'architecture religieuse en Égypte », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 55, 1893, p. 65-74, 261-271.

1894

54. « Au Musée de Naples », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 59, 1894, p. 591-605.
55. « [CR] André Baudrillart. — Les divinités de la Victoire en Grèce et en Italie, d'après les textes et les monuments figurés (Paris, Thorin, 1894, *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 68) », *RHR*, 30, 1894, p. 222-224.
56. « [CR] Georges Perrot et Charles Chipiez. — Histoire de l'art dans l'antiquité. Tomes VI. *La Grèce primitive. L'Art mycénien* », *RHR*, 30, 1894, p. 85-93.
57. « Inscriptions de Phocide et de Locride », *BCH*, 18, 1894, p. 53-63.
58. « Les ruines du Parthénon », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 58, 1894, p. 177-188.
59. « Souvenirs d'Athènes », *L'art. Revue bi-mensuelle illustrée*, 59, 1894, p. 265-279.

1895

60. « Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1893-décembre 1894) », *RHR*, 31, 1895, p. 1-28.
61. « [CR] G. Fougères, *La vie publique et privée des Grecs et des Romains* (album de 885 gravures, avec sommaires et légendes explicatives). Paris, Hachette et Cie, 1894, 1 vol. grand in-4° », *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, p. 257-259.
62. *Polyclète*, Paris, Librairie de l'art, coll. « Les artistes célèbres », 1895.

1896

63. « Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1894-décembre 1895) », *RHR*, 33, 1896, p. 54-83.
64. s. v. « Ferculum », *DAGR*, 2, 2, 1896, p. 1040-1041.
65. s. v. « Feretrum », *DAGR*, 2, 2, 1896, p. 1042.
66. s. v. « Ferula », *DAGR*, 2, 2, 1896, p. 1094-1095.
67. s. v. « Fimbriae », *DAGR*, 2, 2, 1896, p. 1136-1140.
68. s. v. « Fiscella », *DAGR*, 2, 2, 1896, p. 1141-1142.
69. avec René CAGNAT, s. v. « Gynaeceum », *DAGR*, 2, 2, 1896 [1894], p. 1706-1713.
70. avec Emil HÜBNER, « Inscriptions latines d'Espagne », *Revue des Universités du Midi*, 2, 1896, p. 393-398.
71. « La campana romana del Museo arqueológico de Tarragona », *RABM*, 1, 5-6, 1896, p. 66-68.
72. « La vache de Myron », *Gazette des beaux-arts*, 15, 1896, p. 486-494.

1897

73. « Antiquités relevées en Espagne », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1897, p. 376-389.
74. « Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1895-décembre 1896) », *RHR*, 35, 1897, p. 61-87.
75. « Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre) », *MMAI*, 4, 2, 1897, p. 137-168.
76. « Le Diadumène de Madrid », *MMAI*, 4, 1, 1897, p. 53-76.
77. « Les bronzes de Costig au Musée Archéologique de Madrid », *RA*, 3^e série, 30, 1897, p. 138-162.
78. avec José Ramón MÉLIDA Y ALINARI, « Nota sobre tres espejos de bronce del Museo Arqueológico Nacional de Madrid », *RABM*, 1, 2, 1897, p. 49-54.
79. « Stèles funéraires d'Espagne », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1897, p. 196-199.
80. « Têtes de taureaux en bronze trouvées à Costig (île de Majorque) », *CRAI*, 41, 1, 1897, p. 24-26.
81. « Souvenirs d'Élatée », *La Revue hebdomadaire*, 2^e série, 6, 23, 8 mai 1897, p. 213-234.
82. « Les fêtes de l'Assomption à Elche (Espagne). Représentation d'un opéra-liturgique dans l'Église cathédrale », *L'Illustration*, 18 septembre 1897, p. 227-228.
83. « Statue antique d'Elche (Espagne) », *L'Illustration*, 2 octobre 1897, p. 276.

1898

84. « Bronzes espagnols de style gréco-asiatique », *RA*, 3^e série, 32, 1898, p. 203-212.
85. « [CR] George Foucart, *Histoire de l'ordre lotiforme, étude d'archéologie égyptienne*, Paris, Leroux, 1897 ; 1 vol. grand in-8° de 291 pages », *Revue des Universités du Midi*, 4, 1898, p. 145-149.
86. « Le buste d'Elche au musée du Louvre », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 3, 1898, p. 193-202.

1899

87. « Aiguière de bronze du Musée de Madrid », *BH*, 1, 4, 1899, p. 201-203.
88. « Discours prononcé par M. Pierre Paris. Directeur de l'École », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1899, p. 5-12.
89. « La Dame d'Elche au Musée du Louvre », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 1899, p. 289-300.
90. « L'âne de Silène, ornement d'un bisellium de bronze trouvé en Espagne », *BH*, 1, 3, 1899, p. 123-126.
91. avec Henri de LA VILLE DE MIRMONT, « Le musée des moulages de Bordeaux », *Revue internationale de l'enseignement*, 38, 1899, p. 513-515.
92. « Ornement de bronze trouvé à Marchena (Andalousie) », *BH*, 1, 2, 1899, p. 33-37.

93. « Réception de M. José Ramón Mélida à l'Académie de San Fernando », *BH*, 1, 2, 1899, p. 39-40.
94. « Tête d'enfant, marbre grec trouvé à Carthagène », *BH*, 1, 1, 1899, p. 7-10.

1900

95. « [CR] G. Perrot et C. Chipiez. — Histoire de l'Art dans l'Antiquité. T. VII, *La Grèce de l'Épopée. — La Grèce archaïque* (Le Temple). — Paris, Hachette », *RHR*, 41, 1900, p. 80-87.
96. avec Lluís TRAMOYERES I BLASCO, « Découvertes archéologiques à Valence », *BH*, 2, 1, 1900, p. 10-13.
97. « Discours prononcé par M. Pierre Paris. Directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1900, p. 5-13.
98. s. v. « Hecate », *DAGR*, 3, 1, 1900, p. 45-52.
99. s. v. « Helena », *DAGR*, 3, 1, 1900, p. 56-58.
100. s. v. « Hermae, hermulae », *DAGR*, 3, 1, 1900, p. 130-134.
101. « Le petit nègre de bronze du Musée de Tarragone », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 7, 35, 1900, p. 131-138.
102. « Petit taureau ibérique, en bronze, du Musée provincial de Barcelone », *BH*, 2, 3, 1900, p. 161-165.
103. avec Georges CIROT, « Petite chronique », *BH*, 2, 3, 1900, p. 231-231.
104. « Satyre dansant, bronze du Musée archéologique national de Madrid », *BH*, 2, 1, 1900, p. 1-6.

1901

105. « Discours prononcé par M. Pierre Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1901, p. 5-13.
106. avec Camille JULIAN ; Ernest MÉRIMÉE ; Georges CIROT et Alfred MOREL-FATIO, « Petite chronique », *BH*, 3, 3, 1901, p. 315-320.
107. « Sculptures du Cerro de los Santos », *BH*, 3, 2, 1901, p. 113-134.
108. « Statue d'éphèbe du musée du Prado à Madrid », *RA*, 3^e série, 34, 1901, p. 316-327.

1902

109. avec Pelayo QUINTERO Y DE ATAURI, « Antiquités de Cabeza del Griego », *BH*, 4, 3, 1902, p. 185-197.
110. avec Pelayo QUINTERO Y DE ATAURI, « Antiquités de Cabeza del Griego (Planche IV) », *REA*, 4, 4, 1902, p. 245-257.
111. « Discours prononcé par M. Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1902, p. 6-12.
112. « L'idole de Miqueldi, à Durango », *BH*, 4, 1, 1902, p. 5-11.

113. « L'idole de Miqueldi, à Durango (Planche I) », *REA*, 4, 1, 1902, p. 55-61.

1903

114. « Archäologische Funde im Jahre 1902. Funde in Spanien. Découvertes en Andalousie », *AA*, 18, 2, 1903, p. 106-108.
115. « Bijou phénicien trouvé en Espagne », dans *Mélanges Perrot. Recueil de mémoires concernant l'archéologie classique, la littérature et l'histoire anciennes*, Paris, Albert Fontemoing, 1903, p. 255-258.
116. « Bronze antique trouvé en Espagne et représentant un cavalier ibérique », *Société archéologique de Bordeaux*, 24, 1903, p. 73.
117. « [CR] A. de Ridder, *Catalogue des vases peints de la Bibliothèque Nationale*, Première partie: *Vases primitifs et vases à figures noires*. Paris, Leroux, 1901 ; 1 vol. grand in-4° de 249 pages et 11 planches », *REA*, 5, 1, 1903, p. 94-96.
118. « [CR] Joseph Gudiol y Cunill, *Nocions de arqueologia sagrada catalana*. Vich, 1902 ; 1 vol. in-8° de 647 pages », *BH*, 5, 2, 1903, p. 191-192.
119. « [CR] Joseph Gudiol y Cunill, *Nocions de arqueologia sagrada catalana*. Vich, 1902 ; 1 vol. in-8° de 647 pages », *REA*, 5, 1, 1903, p. 99-100.
120. « [CR] Maxime Collignon et Louis Couve, *Catalogue des vases peints du Musée National d'Athènes*. Paris, Fontemoing, 1902 ; 1 vol. in-8° de 670 pages », *REA*, 5, 1, 1903, p. 93-94.
121. « Discours prononcé par M. Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1903, p. 8-12.
122. *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, vol. 1/2, Paris, Ernest Leroux, 1903.
123. « Isis, terre-cuite du Musée Balaguer, à Villanueva y Geltru », *BH*, 5, 1, 1903, p. 1-4.
124. « Isis, terre-cuite du Musée Balaguer, à Villanueva y Geltru (Planche I) », *REA*, 5, 1, 1903, p. 15-18.
125. « Ivoire sculpté de la collection Fourché », *Société archéologique de Bordeaux*, 24, 1903, p. 25-26.
126. « Statues lusitaniennes de style primitif », *O Arqueólogo Português*, 8, 1903, p. 1-8.
127. « Statuette de bronze trouvée a Bornos », *BH*, 5, 4, 1903, p. 325.
128. « Statuette de bronze trouvée à Bornos », *REA*, 5, 4, 1903, p. 388.
129. « Villanueva y Geltrú et l'Institut Balaguer », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 6, 4, 1903, p. 175-186.

1904

130. « Allocution de M. Paris, directeur de l'école », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1904, p. 10-11.
131. « Archäologische Funde im Jahre 1903. Funde in Spanien », *AA*, 19, 2, 1904, p. 139-142.
132. *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, vol. 2/2, Paris, Ernest Leroux, 1904.
133. « Petit cavalier ibérique », *BH*, 6, 1, 1904, p. 1-2.
134. « Un sanctuaire de Mithra à Merida (Espagne) », *CRAI*, 48, 6, 1904, p. 573-575.

135. « Une inscription latine trouvée à Cortegana (Espagne) », *CRAI*, 48, 2, 1904, p. 177.

1905

136. « [CR] A. de Ridder, *Catalogue des vases peints de la Bibliothèque nationale* (Troisième et quatrième parties). Paris, Leroux, 1904 ; 1 vol. grand in-4° de 455 pages et XXII planches », *REA*, 7, 1, 1905, p. 94-95.
137. « [CR] Maxime Collignon et Louis Couve, *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*. Paris, Fontemoing, 1904 ; 1 album in-4° de 22 pages et LII planches », *REA*, 7, 1, 1905, p. 92-94.
138. « Ornement de miroir en bronze au Musée archéologique de Madrid », *BH*, 7, 4, 1905, p. 325-329.
139. « Sanctuaire rustique dans la Sierra d'Alcatraz (province de Murcie) », *CRAI*, 49, 1, 1905, p. 21-23.

1906

140. « Antiquités ibériques du Salobral (Albacete). Planches I et II », *BH*, 8, 3, 1906, p. 221-224.
141. « Archäologische Funde im Jahre 1905. Spanien », *AA*, 21, 2, 1906, p. 168-181.
142. « [CR] J. Leite de Vasconcellos, *Religiões da Lusitania, na parte que principalmente se refere a Portugal*, t. II. Lisboa, Imprensa nacional, 1905 ; 1 vol. in-8° de XVIII-372 pages, avec 82 figures dans le texte et une planche hors texte », *BH*, 8, 2, 1906, p. 199-202.
143. « [CR] José Ramón Mélida, *Las esculturas del Cerro de los Santos. Cuestión de Autenticidad*. (Tiré à part de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.) Madrid, 1906 », *BH*, 8, 3, 1906, p. 304-307.
144. avec Arthur ENGEL, « Fouilles et recherches à Almedinilla (province de Cordoue) », *RA*, 4^e série, 8, 1906, p. 49-92.
145. « Le Trésor de Jávea (Espagne) », *RA*, 4^e série, 8, 1906, p. 424-435.
146. « Trois armes de parade au Musée archéologique de Badajoz », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 20, 116, 1906, p. 379-389.
147. avec Arthur ENGEL, « Une forteresse ibérique à Osuna (fouilles de 1903) », *Nouv. arch. miss. scient. litt.*, 13, 4, 1906, p. 357-491.
148. « Comunicaciones. À Monsieur Pelegrín Casades y Gramatxes, Directeur de la Revista de la Asociación Artístico-Arqueológica Barcelonesa », *Revista de la Asociación Artístico-Arqueológica Barcelonesa*, 5, 1906-1908, p. 314-320.

1907

149. « [CR] J. Fortes (de Porto). La spirale préhistorique et autres signes gravés sur pierre. Étude sur les relations antéhistoriques de l'Ibérie avec l'Irlande (extrait de la Revue préhistorique, 1906, n° 10) », *BH*, 9, 2, 1907, p. 210.
150. « [CR] W. Deonna, *Les statues de terre cuite en Grèce*. Paris, Fontemoing, 1906 ; 1 vol. in-8° de 78 pages, avec figure », *REA*, 9, 1, 1907, p. 99.

151. « Note sur la céramique ibérique. Réponse à l'article de M. Louis Siret "À propos de poteries pseudo-ibériques" », *L'Anthropologie*, 18, 1907, p. 626-632.
152. s. v. « Periscelis », *DAGR*, 4, 1, 1907, p. 396-397.
153. s. v. « Petasus », *DAGR*, 4, 1, 1907, p. 421-422.
154. s. v. « Pileus ou pileum », *DAGR*, 4, 1, 1907, p. 479-481.
155. « Promenades archéologiques en Espagne. I. Le Cerro de los Santos », *BH*, 9, 3, 1907, p. 221-237.
156. « Promenades archéologiques en Espagne. II. Elche », *BH*, 9, 4, 1907, p. 317-334.

1908

157. « Archäologische Funde im Jahre 1907. Spanien und Portugal. 1906-1908 », *AA*, 23, 2, 1908, p. 240-263.
158. « [CR] Juan Roman y Calvet. Los nombres é importancia arqueológica de las Islas Pythiusas. Grand in-4°, 342 p. et 176 pl. Barcelone, l'Avenç, 1906 », *RA*, 4^e série, 12, 1908, p. 318-320.
159. « [CR] W. Deonna, *Les statues de terre cuite dans l'Antiquité, Sicile, Grande-Grèce, Étrurie et Rome*. Paris, Fontemoing, 1908 ; 1 vol. in-4° de 250 pages, avec 23 figures dans le texte », *REA*, 10, 4, 1908, p. 372-376.
160. « Fouilles et découvertes archéologiques en Espagne et en Portugal (1906-1908) », *BH*, 10, 4, 1908, p. 333-352.
161. « Les céramiques populaires d'Espagne », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 24, 136, 1908, p. 69-77.
162. « Promenades archéologiques en Espagne. III. Osuna », *BH*, 10, 1, 1908, p. 1-16.
163. « Promenades archéologiques en Espagne. III. Osuna », *BH*, 10, 2, 1908, p. 109-127.
164. « Promenades archéologiques en Espagne. IV. Carmona et les villes des Alcores », *BH*, 10, 3, 1908, p. 221-242.
165. « Quelques vases ibériques inédits (musée municipal de Barcelone et musée du Louvre) », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 1 (année 1907), 1908, p. 76-88.

1909

166. avec E. B. [Edmond BOUVY?], « Chronique », *BH*, 11, 2, 1909, p. 227-228.
167. avec François SAUVAIRE-JOURDAN et Georges RADET, « Les missions universitaires de Bordeaux en Espagne. Les premières conférences à Oviedo et à Saragosse », *BH*, 11, 1, 1909, p. 105-117.
168. avec Gabriel ROQUES, *Lexique des antiquités grecques*, Paris, Albert Fontemoing, 1909.
169. « Promenades archéologiques en Espagne. V. Numance », *BH*, 11, 3, 1909, p. 229-258.
170. « Promenades archéologiques en Espagne. VI. La grotte préhistorique d'Altamira », *BH*, 11, 4, 1909, p. 345-369.
171. « Vases ibériques du musée de Saragosse », *MMAI*, 17, 1, 1909, p. 59-74.

172. « École de hautes études hispaniques (École française d'Espagne) », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1909-1910, p. 134-140.

1910

173. « Antigua necrópolis y fortaleza de Osuna », *BRAH*, 56, 1910, p. 201-219.
174. « Archäologische Funde im Jahre 1909. L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1908-Mai 1910 », *AA*, 25, 2, 1910, p. 280-341.
175. « Chronique. II. Rome et Occident. Recherches critiques sur Vitruve et son œuvre », *REA*, 12, 2, 1910, p. 213-215.
176. « Déméter, terre cuite grecque d'Emporium (Planche IV) », *REA*, 12, 2, 1910, p. 152-153.
177. avec Georges RADET et Paul COURTEAULT, « Les fouilles de Saint-Seurin », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 13, 1910, p. 121-140.
178. *Promenades archéologiques en Espagne. 1. Altamira, le Cerro de los Santos, Elche, Carmona, Osuna, Numance, Tarragone*, Paris, Ernest Leroux, 1910.
179. « Promenades archéologiques en Espagne. VII. Tarragone », *BH*, 12, 2, 1910, p. 109-134.
180. avec Georges RADET et Paul COURTEAULT, *Rapport général sur les fouilles de Saint-Seurin*, Bordeaux, Imprimerie G. Gounouilh, 1910.
181. « Rapport sur les travaux de l'École française d'Espagne, 1^{ère} année, 1909-1910 », *BH*, 12, 4, 1910, p. 430-434.
182. « École française d'Espagne. Rapport sur les travaux et le fonctionnement de l'École française d'Espagne pendant l'année 1910-1911 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1910-1911, p. 117-131.

1911

183. « L'archéologie en Espagne et en Portugal (mai 1908-mai 1910) », *BH*, 13, 1, 1911, p. 1-30.
184. « L'archéologie en Espagne et en Portugal (suite). Mai 1908-Mai 1910 », *BH*, 13, 2, 1911, p. 109-132.
185. « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1911-1912 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1911-1912, p. 120-129.

1912

186. « Archäologische Funde im Jahre 1911. L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1910-Mai 1912 », *AA*, 27, 3, 1912, p. 403-468.
187. « L'école française d'Espagne en 1910-1911 », *Revue internationale de l'enseignement*, 63, 1912, p. 229-238.
188. « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1912-1913 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1912-1913, p. 147-158.

1913

189. « [CR] Luis Nicolau de Olwer. El theatro de Menandro, noticias historico-literarias, texto original y version directa de los nuevos fragmentos. Barcelona, L'Avenç, 1911. In-4°, 332 p. », *REG*, 26, 116, 1913, p. 94-96.
190. « L'archéologie en Espagne et en Portugal », *BH*, 15, 1, 1913, p. 1-17.
191. « L'archéologie en Espagne et en Portugal. Mai 1910-1912 (suite et fin) », *BH*, 15, 2, 1913, p. 117-153.
192. « L'École des Hautes Études Hispaniques. Fondation de l'Université de Bordeaux », *Revue internationale de l'enseignement*, 65, 1913, p. 5-17.
193. « Vase ibérique trouvé à Carthage (Musée Saint-Louis) », *CRAI*, 57, 1, 1913, p. 10-15.
194. « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1913-1914 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1913-1914, p. 136-148.

1914

195. « Antiquités pré-romaines de Mérida », *CRAI*, 58, 2, 1914, p. 127-131.
196. « Archäologische Funde im Jahre 1913. Spanien und Portugal (Mai 1912-Mai 1914) », *AA*, 29, 3, 1914, p. 316-389.
197. « [CR] J. R. Mélida, *Excavaciones de Numancia : Memoria presentada al Ministerio de Instrucción pública y Bellas Artes por la Comisión Ejecutiva*. Madrid, José Blass, 1912 ; 1 vol. in-4° de 51 pages, avec 30 gravures, LXV planches hors texte et 4 cartes », *BH*, 16, 2, 1914, p. 254-255.
198. « [CR] J. R. Mélida, *Excavaciones de Numancia : Memoria presentada al Ministerio de Instrucción pública y Bellas Artes por la Comisión Ejecutiva*. Madrid, José Blass, 1912 ; 1 vol. in-4° de 51 pages, avec 30 gravures, LXV planches hors texte et 4 cartes », *REA*, 16, 1, 1914, p. 127-127.
199. « La céramique de Numance », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 36, 1914, p. 5-16, 119-130.
200. « Promenades archéologiques. Mérida », *BH*, 16, 3, 1914, p. 269-306.
201. « Restes du culte de Mithra en Espagne. Le Mithraeum de Mérida », *RA*, 4^e série, 24, 1914, p. 1-31.
202. « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1914-1915 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1914-1915, p. 117-130.

1915

203. avec Ernest MÉRIMÉE, *Barbarie española y cultura alemana. Opiniones del doctor alemán Adolfo Schulten, huésped de España*, Madrid, P. Orrier, coll. « Documentos e informes del Comité internacional de propaganda », 1915.
204. « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1915-1916 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1915-1916, p. 135-142.

1916

205. « Al lector », dans Pierre PARIS et Ernest MÉRIMÉE [= Instituto francés de España] (éd.), *Conferencias en pro de Francia*, Madrid, P. Orrier Editor, 1916, p. 3-5.
206. avec Ernest MÉRIMÉE [= Instituto francés de España] (éd.), *Conferencias en pro de Francia*, Madrid, P. Orrier Editor, 1916 (contributeurs : Augusto BARCÍA ; José Eugenio RIBERA ; Luis ARAQUISTÁIN ; Gustavo PITTALUGA ; Pío ZABALA ; Camilo BARCIA TRELLES ; Andrés OVEJERO ; José JASSEAU ; Francisco FIGUERAS PACHECO et Isidoro SERRANO IZQUIERDO).
207. « Emporion », *RA*, 5^e série, 4, 1916, p. 329-357.
208. avec Ernest MÉRIMÉE, *Institut français d'Espagne. Fondation des universités de Bordeaux et de Toulouse*, Madrid, P. Orrier, 1916.
209. « Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas », *BH*, 18, 2, 1916, p. 114-131.
210. « L'archéologie dans les tranchées : tombeaux d'Éléonte sur l'Hellespont (Planche I) », *REA*, 18, 1, 1916, p. 65-65.
211. « L'Espagne et la Guerre. Kultur et Civilisation », *BH*, 18, 1, 1916, p. 26-47.
212. « Statuette en terre cuite du Musée archéologique national de Madrid », *REA*, 18, 1, 1916, p. 27-30.
213. « Universités et enseignement. Rapport sur le fonctionnement de l'École des hautes études hispaniques pendant l'année 1914-1915 », *BH*, 18, 3, 1916, p. 214-222.
214. « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1916-1917 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1916-1917, p. 159-171.

1917

215. « Emporion (suite) », *RA*, 5^e série, 5, 1917, p. 108-123.
216. « Fouilles à Bolonia (Espagne), découverte d'un établissement destiné à la salaison du poisson », *CRAI*, 61, 3, 1917, p. 143-144.
217. « La poterie peinte ibérique d'Emporion (Ampurias) », *RA*, 5^e série, 6, 1917, p. 75-94.
218. « Prólogo », dans Raymond Lantier et Juan Cabré Aguiló, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (15), 1917, p. 5-13.
219. « Promenade archéologique à Bolonia (province de Cadix) », *BH*, 19, 4, 1917, p. 221-242.
220. « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1917-1918 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1917-1918, p. 157-167.

1918

221. avec George BONSOR, « Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadix) », *BH*, 20, 2, 1918, p. 77-127.
222. « Fouilles à Bolonia (province de Cadix) en mai-juin 1917 », *CRAI*, 62, 1, 1918, p. 34-40.

223. « Les fouilles de Bolonia », *CRAI*, 62, 3, 1918, p. 222.
224. « Fouilles de Bolonia (1918) », *CRAI*, 62, 5, 1918, p. 347-356.
225. « Les fouilles de Bolonia, découverte de deux danseurs de bronze », *CRAI*, 62, 2, 1918, p. 165-166.
226. « Les fouilles de Bolonia, découverte d'une riche maison à péristyle », *CRAI*, 62, 2, 1918, p. 184-186.
227. « Promenades archéologiques en Espagne. Antequera », *RA*, 5^e série, 8, 1918, p. 239-271.
228. « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1918-1919 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1918-1919, p. 133-144.

1919

229. « Fouilles de Bolonia (province de Cadix), avril-juin 1919 (troisième campagne) », *CRAI*, 63, 6, 1919, p. 450-462.
230. « Nouvelles des fouilles à Bolonia (Espagne) », *CRAI*, 63, 2, 1919, p. 160-161.
231. « Nouvelles des fouilles à Bolonia (Espagne) », *CRAI*, 63, 3, 1919, p. 234-237.
232. « École de hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1919-1920 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1919-1920, p. 137-146.

1920

233. « [CR] D. Ignacio Calvo y D. Juan Cabré. — Excavaciones en la Cueva y Collado de Los Jardines (Santa Elena- Jaen). Memorias de los Trabajos realizados en los años 1916, 1917, 1918. Publicación de la Junta Superior de Excavaciones », *BH*, 22, 3, 1920, p. 207-217.
234. *La escultura antigua*, trad. par le Vicomte de PALAZUELOS [Jerónimo LÓPEZ DE AYALA], Madrid, La España Editorial, coll. « Biblioteca de Bellas Artes », 1920 [1889].
235. « Le rocher de Perescrita, près de Cenicientos (province de Madrid) », *CRAI*, 64, 2, 1920, p. 103-107.
236. « Promenades archéologiques en Espagne. Sagonte », *RA*, 5^e série, 12, 1920, p. 50-81.
237. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1920-1921 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1920-1921, p. 137-149.

1921

238. « Allocution de M. Pierre Paris, directeur de l'École de hautes études hispaniques, membre de l'Institut », dans École des hautes études hispaniques (éd.), *Inauguration du monument consacré aux Membres de l'École tombés au champ d'honneur*, s. l., Université de Bordeaux, 1921, p. 7-11.
239. « Bas-relief ibérique au Musée provincial de Cordoue », *BH*, 23, 3, 1921, p. 173-179.
240. « Chapitre VIII. L'art en Espagne au XVII^e siècle », dans André MICHEL (éd.), *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. L'art en Europe au XVII^e siècle*, vol. 6-1, Paris, Armand Colin, 1921, p. 401-492.

241. « [CR] Stèle funéraire discoïdes de l'Espagne. Eugeniusz Frankowski, *Estelas Discoídeas de la Península Ibérica*. Madrid, 1920 », *JSt*, nouv. série, 19^e année, fasc. 3 (mai-juin), 1921, p. 97-110.
242. « Le faux sarcophage égyptien de Tarragone », *RA*, 5^e série, 14, 1921, p. 146-157.
243. *Promenades archéologiques en Espagne. 2. Antéquera, Alpéra et Méca, Emporion, Sagonte, Merida, Bolonia, le Palais de Liria à Madrid*, Paris, Ernest Leroux, 1921.
244. « Quatrième campagne de fouilles à Bolonia (Espagne) », *CRAI*, 65, 2, 1921, p. 179-182.
245. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1921-1922 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1921-1922, p. 169-181.

 1922

246. « Une fondation française en Espagne. La Casa de Velázquez à Madrid », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 41, 232, 1922, p. 3-12.
247. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1922-1923 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1922-1923, p. 175-186.

 1923

248. « Au musée archéologique de Grenade », *RA*, 5^e série, 17, 1923, p. 322-328.
249. *Classification des céramiques antiques : céramiques de l'Espagne et du Portugal*, Paris, Union Académique Internationale, 1923.
250. avec George E. BONSOR ; Alfred LAUMONIER ; Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Fouilles de Belo (Bolonia, Province de Cadix), 1917-1921. 1. La ville et ses dépendances*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (6), 1923.
251. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1923-1924 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1923-1924, p. 159-170.
252. « Pour mieux connaître Goya », *La Revue des deux mondes*, 7^e période, 17, 3, 1^{er} octobre 1923, p. 635-658.
253. « Pour mieux connaître Goya II », *La Revue des deux mondes*, 7^e période, 17, 4, 15 octobre 1923, p. 884-901.

 1924

254. « Chapitre XV. L'art en Espagne et en Portugal au XVIII^e siècle », dans André MICHEL (éd.), *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. L'art en Europe au XVIII^e siècle*, vol. 7-2, Paris, Armand Colin, 1924, p. 733-771.
255. avec Vicente BARDAVÍU PONZ, *Excavaciones en el Cabezo del Cuervo, término de Alcañiz (Teruel)*, Madrid, Tipografía de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, coll. « Memorias de la JSEA » (66), 1924.
256. « Fouilles dans la région de Alcañiz (Espagne) », *CRAI*, 68, 3, 1924, p. 186-188.
257. « La mythologie de Calderón : Apolo y Clímene. El hijo del Sol, Faeton », dans *Homenaje a Menéndez Pidal*, vol. 1, Madrid, Hernando, 1924, p. 558-570.
258. « Nouvelles des fouilles à Alcañiz (Espagne) », *CRAI*, 68, 5, 1924, p. 322-324.

259. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1924-1925 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1924-1925, p. 181-189.
260. « À l'école de Vélasquez », *La Revue des deux mondes*, 7^e période, 22, 4, 15 août 1924, p. 873-889.

1925

261. « Fouilles à Taratrato, près d'Alcañiz (Espagne) », *CRAI*, 69, 3, 1925, p. 157-160.
262. avec Vicente BARDAVÍU PONZ, « Fouilles au Cabezo del Cuervo à Alcañiz (Teruel) », *RA*, 5^e série, 21, 1925, p. 213-237.
263. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1925-1926 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1925-1926, p. 185-197.

1926

264. « Chapitre XIX. L'art en Espagne et en Portugal de la fin du XVIII^e siècle à nos jours », dans André MICHEL (éd.), *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. L'art en Europe et en Amérique au XIX^e siècle et au début du XX^e*, vol. 8-2, Paris, Armand Colin, 1926, p. 789-849.
265. avec Vicente BARDAVÍU PONZ, *Fouilles dans la région d'Alcañiz (Province de Teruel). I. Le Cabezo del Cuervo. II. Le Taratrato*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (11, 1), 1926.
266. avec George BONSOR ; Alfred LAUMONIER ; Robert RICARD et Cayetano de MERGELINA Y LUNA, *Fouilles de Belo (Bolonia, Province de Cadix), 1917-1921. 2. La Nécropole*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (6 bis), 1926.
267. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1926-1927 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1926-1927, p. 181-189.

1927

268. « Au cœur de l'Espagne mystique. Le Gréco, Zurbarán, Murillo », *Revue de Paris*, 3, 1927, p. 871-886.
269. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1927-1928 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1927-1928, p. 181-190.

1928

270. Goya, Paris, Librairie Plon, les petits-fils de Plon et Nourrit, imprimeurs-éditeurs, coll. « Les maîtres de l'art », 1928.
271. « Inauguration de la Casa Velázquez », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 8, 1928, p. 87-106.
272. *La Peinture espagnole depuis les origines jusqu'au début du XIX^e siècle*, Paris-Bruxelles, Les Éditions G. van Oest, coll. « Bibliothèque d'histoire de l'art », 1928.
273. « Le centenaire de Goya à l'Institut français de Madrid. Le crâne et le bonnet de Goya », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 7, 1928, p. 60-66.

274. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1928-1929 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1928-1929, p. 225-238.
275. « Nos grandes écoles. XVII. L'Institut français en Espagne », *La Revue des deux mondes*, 7^e période, 47, 2, 15 septembre 1928, p. 406-419.

 1929

276. « Compte rendu du Congrès d'histoire de l'Espagne (Barcelone, 19-26 novembre 1929) », *CRAI*, 73, 4, 1929, p. 317.
277. « Discours de M. Pierre Paris, membre de l'Institut, directeur de l'Institut français de Madrid », dans Ville de Bordeaux (éd.), *Concours de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs et de l'école régionale d'Architecture. Année scolaire 1928-1929. Palmarès*, Bordeaux, Imprimerie Delmas, 1929, p. 3-7.
278. « École des hautes études hispaniques. Rapport sur le fonctionnement de l'École pendant l'année 1929-1930 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1929-1930, p. 191-202.

 1930

279. avec Jeanne VIELLIARD et Georges CIROT, « Chronique », *BH*, 32, 1, 1930, p. 87-96.
280. « Max Svabinski. Peintre et graveur, élu correspondant le 22 février 1930 », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 11, 6, 1930, p. 65-67.

2. — PUBLICATIONS POSTHUMES, RÉÉDITIONS ET RÉIMPRESSIONS

281. « Deux sculptures ibériques. Problèmes ibéro-grecs », dans *Mélanges Gustave Glotz*, vol. 2, Paris, PUF, 1932, p. 699-705.
282. *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée Archéologique National de Madrid*, Paris, Les Éditions d'art et d'histoire, 1936.
283. *L'Espagne de 1895 et 1897. Journal de voyage*, éd. par Georges DEMERSON, Paris, E. de Boccard, coll. « Maison des Pays Ibériques (1), Publications du Centre Pierre Paris (5) », 1979 [1896-1897].
284. avec Arthur ENGEL, *Una fortaleza ibérica en Osuna (excavaciones de 1903) = Une forteresse ibérique à Osuna (fouilles de 1903)*, éd. facsimilé et trad. esp. précédées d'une étude préliminaire de Pierre ROUILLARD, Juan Antonio PACHÓN ROMERO et Mauricio PASTOR MUÑOZ, Granada, Universidad de Granada, coll. « Archivum » (73), 1999 [1906].
285. *La escultura antigua*, Valladolid, Editorial Maxtor, 2001 [1889].

3. — TRADUCTIONS RÉALISÉES PAR PIERRE PARIS

286. ARBOLEYA MARTÍNEZ, Maximiliano, *Cámara santa de la catedral de Oviedo*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (33), s. d. [1911-1928].

287. ARCO, Luis del, *Monasterio de Santes Creus*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (32), s. d. [1911-1928].
288. BASSEGODA I AMIGÓ, Buenaventura, *La catedral de Barcelona*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (28), s. d. [1911-1928].
289. CABELLO Y LAPIEDRA, Luis M.^a, *Ciudad Rodrigo*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (13), s. d. [1911-1928].
290. CARRIAZO Y ARROQUIA, Juan de Mata, *Alcázar de Sevilla*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (29), s. d. [1911-1928].
291. DOMÉNECH, Rafael, *Goya en el Museo del Prado (pinturas)*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (14), s. d. [1911-1928].
292. DOMÉNECH, Rafael, *La casa del Greco*, trad. par Pierre PARIS, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (3), s. d. [1911-1928].
293. DOMÉNECH, Rafael, *Goya en el Museo del Prado. Los tapices*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (36), 1943.
294. DOMENECH Y MONTANER, Luis, *Poblet*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (12), s. d. [1911-1928].
295. DOTOR Y MUNICIO, Ángel, *La catedral de Segovia*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (34), s. d. [1911-1928].
296. DOTOR Y MUNICIO, Ángel, *La catedral de Sevilla I*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (30), s. d. [1911-1928].
297. DOTOR Y MUNICIO, Ángel, *La catedral de Sevilla. Museo*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (31), s. d. [1911-1928].
298. FLORIT, José M.^a, *Aranjuez*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (11), s. d. [1911-1928].
299. GASCÓN DE GOTOR, Anselmo, *Zaragoza I*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (23), s. d. [1911-1928].
300. GASCÓN DE GOTOR, Anselmo, *Zaragoza II*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (24), s. d. [1911-1928].
301. GESTOSO Y PÉREZ, José, *Museo de Pinturas de Sevilla*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (19), s. d. [1911-1928].
302. GESTOSO Y PÉREZ, José, *Sevilla*, trad. par Pierre PARIS, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (7), s. d. [1911-1928].
303. GÓMEZ-MORENO, Manuel, *Alhambra*, trad. par Pierre PARIS, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (5), s. d. [1911-1928].
304. GÓMEZ-MORENO, Manuel, *Valladolid*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (18), s. d. [1911-1928].
305. LAMPÉREZ Y ROMEA, Vicente, *La catedral de Burgos*, trad. par Pierre PARIS, Barcelona, J. Thomas B., coll. « El arte en España » (1), s. d. [1911-1928].

306. LAS NAVAS, [Juan Gualberto LÓPEZ-VALDEMORO DE QUESADA] Comte de, *Real Palacio de Madrid*, trad. par Pierre PARIS, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (4), s. d. [1911-1928].
307. MÉLIDA Y ALINARI, José Ramón, *Escorial II*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (22), s. d. [1911-1928].
308. POLO BENITO, José, *La catedral de Toledo*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (25), s. d. [1911-1928].
309. POLO BENITO, José, *La catedral de Toledo. Museo*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (26), s. d. [1911-1928].
310. QUINTERO Y DE ATAURI, Pelayo, *Museo de Bellas Artes de Cádiz*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (27), s. d. [1911-1928].
311. TORBADO Y FLOREZ, Juan, *La catedral de León*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (15), s. d. [1911-1928].
312. TORMO Y MONZO, Elías, *Ribera en el Museo del Prado*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (21), s. d. [1911-1928].
313. VIELVA, Matías, *Palencia*, trad. par Pierre PARIS et Royall TYLER, Barcelona, Hijos de J. Thomas, coll. « El arte en España » (16), s. d. [1911-1928].

II. — NOTICES BIOGRAPHIQUES ET SOUVENIRS SUR PIERRE PARIS

AUBRUN, Charles-Vincent, « Pierre Paris », *Bulletin de la Société d'études des professeurs de langues méridionales*, 72, 1931, p. 42-44.

AUDOLLENT, Auguste, « Notice sur la vie et les travaux de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 84, 2, 1940, p. 184-202.

GILLET, Louis, « L'homme de la Dame d'Elché », *Le Figaro*, 30 octobre 1931, p. 5.

GRAN-AYMERICH, Ève, s. v. « Paris, Pierre (1859-1931) », *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 1039-1042.

GRAN-AYMERICH, Ève et GRAN-AYMERICH, Jean, s. v. « Paris, Pierre », *DBe*, 2018, en ligne sur <http://dbe.rah.es>.

LEGENDRE, Maurice, « Lettre d'Espagne. Un Français : Pierre Paris », *Journal des débats politiques et littéraires*, 143^e année, 12 novembre 1931, p. 5.

— « Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur », *BH*, 35, 2, 1933, p. 155-167.

MARAÑÓN, Gregorio, « Pierre Paris, gran amigo de España. "Un corazón tendido como un puente, entre dos países" », *El Sol*, 19 décembre 1931, p. 1.

— « Un amigo de España », dans *Raíz y decoro de España*, 2^e éd., Madrid, Espasa-Calpe, coll. « Austral » (1111), 1958 [1933], p. 123-131 = « IX. Un amigo de España », dans *Obras completas. Tomo IX. Ensayos*, Madrid, Espasa-Calpe, 1973 [1933].

MARCADÉ, Jean, « La vie et l'œuvre de Pierre Paris », dans *Célébration du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de Georges Radet (10 et 11 mars 1961)*, Bordeaux, Faculté des lettres et sciences humaines, 1963, p. 14-30.

MORET, Pierre, « Pierre Paris (1859-1931), précurseur de l'archéologie ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 70-71.

PARIS, André, *Mémoires*, tapuscrit inédit de 203 pages, fonds Paris-Philippe, s. c., Beyssac, 1975.

PUECH, Aimé, « Éloge funèbre de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 75, 4, 1931, p. 334-339.

RADET, Georges, « Chronique des Études anciennes. Pierre Paris », *REA*, 33, 4, 1931, p. 409-410.

— « Pierre Paris », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 35, 1, 1932, p. 92.

REINACH, Salomon, « Pierre Paris », *RA*, 5^e série, 34, 1931, p. 318-319.

ROUILLARD, Pierre, « Pierre Paris », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 333-340.

— s. v. « Paris, Pierre », dans Margarita DÍAZ-ANDREU, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Jordi CORTADELLA I MORRAL (éd.), *Diccionario histórico de la arqueología en España*, Madrid, Marcial Pons, 2009, p. 510-512.

— s. v. « Paris, Pierre », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, Paris, INHA, s. d., en ligne : <https://www.inha.fr/fr/resources/publications.html>.

III. — SOURCES IMPRIMÉES

A. D. [ANONYME], « Henri Deglane. Architecte (1855-1931) », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 7^e année, 13, 1931, p. 44-47.

A. G. [Auguste GEFFROY], « Nécrologie », *Mélanges de l'École française de Rome*, 14, 1894, p. 637-639.

AA. VV., *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Paris, Typographie Chamerot et Renouard, 1895.

— *Mélanges Henri Weil. Recueil de mémoires concernant l'histoire et la littérature grecques*, Paris, A. Fontemoing, 1898.

— « La défense de l'orthographe [pétition] », *Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 5^e série, 3, 7, 18 février 1905, p. 203-204.

— « La défense de l'orthographe. Quatrième liste [pétition] », *Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 5^e série, 3, 10, 11 mars 1905, p. 203-204.

- *La science française. Exposition universelle et internationale de San Francisco*, 2 vol., Paris, Librairie Larousse, 1915.
- ADELINE, Jules, *Lexique des termes d'art*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1884.
- ADELINE, Jules et MÉLIDA Y ALINARI, José Ramón, *Vocabulario de términos de arte*, escrito en francés por J. ADELINE [1884]. Traducido, aumentado con más de 600 voces y anotado, Madrid, La Ilustración Española y Americana, 1887.
- ALBERTINI, Eugène, « Rapport sommaire sur les fouilles d'Elche (Espagne) », *CRAI*, 49, 6, 1905, p. 611-620.
- « Fouilles d'Elche », *BH*, 8, 4, 1906, p. 333-362.
- « Fouilles d'Elche (suite) », *BH*, 9, 1, 1907, p. 1-17.
- « Fouilles d'Elche (suite et fin) », *BH*, 9, 2, 1907, p. 109-130.
- « Rapport à M. le Directeur de l'École française d'Espagne sur une mission à Peñalba (Terral) », *BH*, 14, 2, 1912, p. 197-202.
- « Sculptures antiques du Conventus Tarraconensis », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 4 (années 1911-1912), 1913, p. 323-474.
- *Les divisions administratives de l'Espagne romaine*, Paris, E. de Boccard, 1923.
- ALEXANDRE, Arsène, « La vie artistique. La tête du Louvre », *Le Figaro*, 3 janvier 1898, p. 5.
- « Une inconnue », *Figaro illustré*, 16^e année, 2^e série, février 1898, p. 1.
- ALTAMIRA, Rafael, *La guerra actual y la opinión pública española*, éd. par Yolanda GAMARRA, Pamplona, Analecta, 2014 [1915].
- AMAURY-DUVAL, *Souvenirs (1829-1830)*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885.
- ANONYME, « [CR] La Sculpture antique, par Pierre Paris, de la Faculté des Lettres de Bordeaux. — Paris, maison Quantin, 1889. Petit in-4° de 352 pages et 178 gravures ; cartonnage spécial. 4 fr. 50 c. », *Journal des débats politiques et littéraires*, 26 février 1889, p. 3.
- « [CR] Élatée, la ville, le temple d'Athéna Cranaia, par Pierre Paris. — Paris, Thorin, 1892 », *RA*, 3^e série, 20, 1892, p. 138-139.
- « Mr. Pierre Paris a Belles Arts. La segona "Conferencia d'Art" », *La Veu de Catalunya*, 9 décembre 1908, p. 3.
- « Barcelona.—Conferencia popular », *La Hormiga de Oro. Ilustración Católica*, 12 décembre 1908, p. 791.
- « [CR] Lexique des Antiquités Grecques. Par Pierre Paris, avec la collaboration de G. Roques. Pp. 477. Nombreux dessins inédits. Paris : Albert Fontemoing, 1909 », *JHS*, 30, 1910, p. 382.
- « Étienne Dejean (1859-1913) », *BECh*, 74, 1913, p. 235.
- « Un amigo de España. M. Pierre Paris », *La Época*, 28 juillet 1920, p. 2.
- « Paul Foucart (1836-1926) », *BCH*, 50, 1926, p. 261-262.

— « Maurice Holleaux (1861-1932) », *BCH*, 57, 1933, p. 1-5.

ARAUJO-COSTA BLANCO, Luis, « Las conferencias del Instituto Francés », *La Época*, 24 avril 1924, p. 1.

— « Muerto ilustre. M. André Michel », *La Época*, 16 octobre 1925, p. 1.

ARDAILLON, Édouard et CONVERT, Henri, *Carte archéologique de l'île de Délos (1893-1894)*, Paris, Albert Fontemoing, coll. « BEFAR » (appendice 1), 1902.

ARGUS [PSEUDONYME], « Causerie bordelaise », *La Gironde*, 6 septembre 1898, p. 1.

AUBERT, Marcel, « Éloge funèbre de M. Georges Radet, académicien libre », *CRAI*, 85, 4, 1941, p. 257-262.

AUBRY, Raoul, « Choses d'aujourd'hui. Devrons-nous apprendre une nouvelle orthographe ? », *Le Temps*, 14 février 1905, p. 2.

BABELON, Ernest, « [CR] 71. Roscher (W. H.). Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie. Leipzig, Teubner, 8°. Livr. I à VIII, de A à *Euphrosine* », *Gazette archéologique. Recueil de monuments pour servir à la connaissance & à l'histoire de l'art dans l'Antiquité & le Moyen Âge*, 11, 1886, p. 109-110.

— *Manuel d'archéologie orientale. Chaldée, Assyrie, Perse, Syrie, Judée, Phénicie, Carthage*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1888.

— « Rapport sur les travaux exécutés ou encouragés à l'aide des arrérages de la Fondation Piot lu dans la séance du 23 janvier 1903 », *CRAI*, 47, 1, 1903, p. 48-52.

— « Éloge funèbre de M. Gaston Boissier, membre de l'Académie », *CRAI*, 52, 5, 1908, p. 330-335.

BABELON, Jean, « Nécrologie. Adrien Blanchet (1866-1957) », *Revue numismatique*, 6^e série, 1, 1958, p. 5-10.

BARDAVÍU PONZ, Vicente et THOUVENOT, Raymond, *Fouilles dans la région d'Alcañiz (province de Teruel). I. Alcañiz el Viejo. II. El Palaó. III. Cabezo del Moro*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (11, 2), 1930.

BARDIÉ, Armand, « Paul Fourché », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, 42 (année 1925), 1926, p. 1-2.

BARDON, Maurice, *Don Quichotte en France au XVII^e et au XVIII^e siècles (1605-1815)*, 2 vol., Paris, Champion, coll. « Bibliothèque de la Revue de littérature comparée », 1931.

BARRÈS, Maurice, *Le roman de l'énergie nationale. 1. Les déracinés*, Paris, Eugène Fasquelle, 1897.

— « Les affinités franco-espagnoles », *L'Écho de Paris*, 8 janvier 1915, p. 1.

— « Comment faire notre propagande en Espagne », *L'Écho de Paris*, 2 février 1915, p. 1.

— « Les voix françaises de l'Espagne », *L'Écho de Paris*, 9 février 1915, p. 1.

— « Réchauffons notre propagande », *L'Écho de Paris*, 11 février 1915, p. 1.

— *L'âme française et la guerre. Le suffrage des morts*, Paris, Émile-Paul Éditeurs, 1919.

— *Chronique de la Grande Guerre (2 décembre 1917-23 avril 1918)*, 6^e éd., vol. 11, Paris, Librairie Plon, 1937.

- *Le voyage de Sparte*, Paris, François Bourin Éditeur, coll. « Le voyage littéraire », 2011 [1906].
- BARRÓN, Eduardo, *Museo Nacional de Pintura y Escultura. Catálogo de la escultura*, Madrid, Imprenta y fototipia de J. Lacoste, 1908.
- BARTHE, André, « Le “convenio” franco-espagnol », *BH*, 20, 1, 1918, p. 51-54.
- BATAILLON, Claude, *Marcel Bataillon, hispanisme et engagement. Lettres, carnets, textes retrouvés (1914-1967)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Hespérides-Espagne », 2009.
- BATAILLON, Marcel, « Georges Le Gentil (1875-1953) », *BH*, 56, 1-2, 1954, p. 5-13.
- « Jean Sarrailh (1891-1964) », *BH*, 65, 3, 1963, p. 465-471.
- BAYET, Charles, *L'Art byzantin*, Paris, Ancienne maison Quantin, Librairies-imprimeries réunies, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1883.
- *Précis d'histoire de l'art*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1886.
- BELOCH, Julius, « Die Phoeniker am aegaeischen Meer », *Rheinisches Museum für Philologie*, 49, 1894, p. 111-132.
- BENDA, Julien, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges », 1975 [1927].
- BENNASSAR, Bartolomé et BENNASSAR, Lucile (éd.), *Le voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1998.
- BENOIST, Antoine, « La réforme de l'enseignement supérieur. À propos du discours de M. Stapfer », *Revue internationale de l'enseignement*, 7, 1884, p. 282-292.
- BÉRARD, Armand, *Un ambassadeur se souvient. 1. Au temps du danger allemand*, 5 vol., Paris, Plon, 1976.
- BÉRARD, Victor, *De l'origine des cultes arcadiens. Essai de méthode en mythologie grecque*, Paris, Thorin & Fils, coll. « BEFAR » (67), 1894.
- « La Méditerranée phénicienne », *Annales de géographie*, 4, 16, 1895, p. 271-286.
- « La Méditerranée phénicienne », *Annales de géographie*, 4, 17, 1895, p. 414-431.
- « La Méditerranée phénicienne (Suite et fin) », *Annales de géographie*, 5, 21, 1896, p. 257-276.
- *Les Phéniciens et l'Odyssée*, 2 vol., Paris, Armand Colin, 1902-1903.
- « L'éternelle Allemagne, d'après le livre de M. le prince de Bülow. 1. L'empire et les nations », *Revue des deux mondes*, 25, 1915, p. 596-623.
- BERCHET, Jean-Claude (éd.), *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985.
- BERGER, Georges, « Appel aux femmes françaises », *Revue des arts décoratifs*, 16, 1896, p. 97-99.

- BERGSON, Henri, « Bulletin des séances d'août 1914. Séance du 8. Discours de M. Bergson, président », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 82, 2, 1914, p. 325.
- BERTIN, Édouard, « Discours prononcé par M. Bertin Fils, adjoint délégué aux Beaux-Arts, président », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1895, p. 5-11.
- BERTRAND, Alexandre et REINACH, Salomon, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, Paris, Ernest Leroux, 1894.
- BERUETE Y MORET, Aureliano de, *Velázquez*, préface de Léon Bonnat, Paris, Librairie Renouard, Henri Laurens éditeur, 1898.
- BEULÉ, Ernest, *Histoire de l'art grec avant Périclès*, Paris, Didier et Cie, 1868.
- BILCO, Joseph et FOUCART, Paul, « Inscription archaïque de Phocide », *BCH*, 8, 1884, p. 216-218.
- BIZOS, Gaston, « Discours de M. Gaston Bizon, recteur de l'Académie de Bordeaux », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1900, p. 19-21.
- BLANC, Charles, *Grammaire des arts du dessin*, 3^e éd., Paris, Librairie Renouard, 1867 [1876].
- BLANCARD, Louis, « Note sur la monnaie romaine au III^e siècle ap. J.-C. », *CRAI*, 34, 3, 1890, p. 248-262.
- BLOCH, Marc, *L'histoire, la guerre, la résistance*, éd. par Annette BECKER et Étienne BLOCH, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Quarto », 2006.
- BLÜMNER, Hugo, *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*, 4 vol., Leipzig, B. G. Teubner, 1875-1886.
- BOECKH, August, *Encyclopédie et méthodologie des sciences philologiques. Première partie principale*, édité, traduit et présenté par Marie-Dominique RICHARD, Sankt Augustin, Academia, coll. « Academia Philosophical Studies » (47), 2013 [1877].
- BÖEHLAU, Johannes, « Frühattische Vasen », *JDAI*, 2, 1887, p. 33-66.
- « Böotische vasen », *JDAI*, 3, 1888, p. 325-364.
- BOISSIER, Gaston, « Les réformes de l'enseignement. L'enseignement supérieur », *Revue des deux mondes*, 75, 1868, p. 863-884.
- *Promenades archéologiques. Rome et Pompéi*, Paris, Hachette, 1880.
- BONNIER, Gaston, « Les fêtes d'Oviedo et le mouvement intellectuel en Espagne », *La Revue hebdomadaire*, 11, 45, 1908, p. 50-58.
- BONSOR, George E., « Les colonies agricoles pré-romaines de la vallée du Bétis », *RA*, 3^e série, 35, 1899, p. 126-159, 232-325, 376-391.
- BONSOR, George E. et THOUVENOT, Raymond, *Nécropole ibérique de Setefilla, Lora del Río (Sevilla). Fouilles de 1926-1927*, Bordeaux-Paris, Férét, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (14), 1928.
- BOSCH GIMPERA, Pere, « Zur Frage der iberischen Keramik », *Memnon. Zeitschrift für die Kunst- und Kulturgeschichte des alten Orients*, 7, 3, 1913, p. 166-181.
- *El problema de la cerámica ibérica*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (7), 1915.

- « [CR] El Solar Numantino. Refutación de las conclusiones históricas y arqueológicas defendidas por Adolf Schulten, profesor de la Universidad de Erlangen, como resultado de las excavaciones que practicó en Numancia y sus inmediaciones, por Santiago Gómez Santacruz. Un tomo de 212 págs., de 19,5 por 12,5 centímetros. Madrid, Imp. de la “Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos”, 1914 », *La Lectura. Revista de Ciencias y de Artes*, 16, 181, 1916, p. 72-78.
- « Las bichas y verracos ibéricos », *Hojas selectas. Revista para todos*, año 18, 205, 1919, p. 8-16.
- « L'estat actual de la investigació de la cultura ibèrica », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 6 (années 1915-1920), 1923, p. 671-694.
- « Relaciones entre el arte ibérico y el griego », *APL*, 1, 1928, p. 163-177.
- « El estado actual de la investigación de la cultura ibérica », *BRAH*, 94, 1929, p. 27-132.
- *Etnologia de la Península Ibèrica*, nouv. éd. de Jordi CORTADELLA I MORRAL précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Uargoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (10), 2003 [1932].
- BOUCHÉ-LECLERCQ, Auguste ; MONOD, Gabriel et REINACH, Théodore, « Obsèques de M. Henri Weil », *REG*, 22, 100, 1909, p. 373-382.
- BOUGUEREAU, William, « Allocution de M. Bouguereau. Délégué du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1899, p. 13-18.
- BOULE, Marcellin, « La guerre », *L'Anthropologie*, 25, 1914, p. 575-580.
- BOURGUET, Émile, « Inscriptions de Delphes. Les versements de l'amende des Phocidiens », *BCH*, 21, 1897, p. 321-344.
- *L'administration financière du sanctuaire pythique au IV^e siècle avant J.-C.*, Paris, Albert Fontemoing, coll. « BEFAR » (95), 1905.
- *Les comptes du IV^e siècle*, Paris, E. de Boccard, coll. « FD » (3. Épigraphie, fasc. 5), 1932.
- BOUSSAGNOL, Gabriel, « L'inauguration de l'Institut français d'Espagne », *Bulletin de la Société d'études des professeurs de langues méridionales*, 28, 1913, p. 23-29.
- BRAQUEHAYE, Charles, « De l'archéologie appliquée aux arts industriels », *Société archéologique de Bordeaux*, 1, 1874, p. 7-23.
- « L'Académie de peinture et de sculpture de Bordeaux. École académique, école gratuite de dessin et de peinture », dans *Réunion des sociétés savantes des départements à la Sorbonne, du 24 au 27 avril 1878, section des beaux-arts*, Paris, Plon et C^{ie}, 1879, p. 131-141.
- *Documents pour servir à l'histoire des arts en Guienne*, 3 vol., Bordeaux, Féret & Fils, 1897-1898.
- BRAUDEL, Fernand, « [CR] Espagne. — Pierre Paris. *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée archéologique de Madrid* (Paris, Éditions d'art et d'histoire, 1936, in-4°, 161 p., 64 pl. hors texte) », *RH*, 179, 1937, p. 425-426.
- BRÉAL, Michel, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, Paris, Hachette, 1872.
- BREUIL, [Abbé] Henri, « [CR] E. Hernández-Pacheco, Juan Cabré et le Comte de la Vega del Sella. Les peintures préhistoriques de Peña-Tu. Contribution à l'étude des peintures préhistoriques de l'extrême-sud de l'Espagne, 2 br. 8°, Madrid, 1914 », *L'Anthropologie*, 25, 5-6, 1914, p. 544-548.

- « Algunas observaciones acerca de la obra de D. Juan Cabré, titulada: *El Arte Rupestre en España* », *Boletín de la Real Sociedad Española de Historia Natural*, 16, 1916, p. 253-269.
 - « [CR] Juan Cabré Aguiló. El arte rupestre en España (región septentrional y oriental) avec prologue du marquis de Cerralbo », *L'Anthropologie*, 27, 1916, p. 588-597.
 - « Les peintures rupestres de la péninsule ibérique. IX. La vallée peinte des Batuecas (Salamanca) », *L'Anthropologie*, 29, 1918-1919, p. 1-27.
 - « Les peintures rupestres de la péninsule ibérique. 11. Les roches peintes de Minateda (Albacete) », *L'Anthropologie*, 30, 1920, p. 1-50.
- BREUIL, [Abbé] Henri et BURKITT, Miles C., *Rock Paintings of Southern Andalusia. A description of a Neolithic and Copper Age Art Group*, Oxford, Clarendon Press, 1929.
- BREUIL, [Abbé] Henri et CABRÉ AGUILÓ, Juan, « Sur l'origine de quelques motifs ornementaux de la céramique peinte d'Aragon », *BH*, 13, 3, 1911, p. 253-269.
- BREUIL, [Abbé] Henri et VERNER, Willoughby, « Découverte de deux centres dolméniques sur les bords de la Laguna de la Janda (Cadix) », *BH*, 19, 3, 1917, p. 157-188.
- BRUHL, Adrien, *Excavaciones en el Cabezo de Cascarujó, término de Alcañiz (Teruel). Memoria de los trabajos realizados en dichas excavaciones de las que era concesionario don Pedro Paris redactada por don Adrián Bruhl*, Madrid, Tipografía de Archivos, coll. « Memorias de la JSEA » (121), 1932.
- BRUN, [Abbé] Guillaume, « La Société archéologique de Bordeaux au Congrès des Sociétés savantes tenu à Bordeaux (avril 1903) », *Société archéologique de Bordeaux*, 24, 1903, p. 26-47.
- BRUNEL, Georges, « Rapport sur l'état des facultés et les actes du conseil de l'université de Bordeaux pendant l'année scolaire 1897-1898 », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1897-1898, p. 1-11.
- BRUNN, Heinrich von, *Geschichte der griechischen Künstler*, 2^e éd., vol. 1/2, Stuttgart, Ebner & Seubert, 1889 [1857].
- BRUNOT, Ferdinand, *La réforme de l'orthographe. Lettre ouverte à M. le ministre de l'Instruction publique*, Paris, Librairie Armand Colin, 1905.
- BRUTAILS, Jean-Auguste, « Quelques réflexions sur l'art décoratif nouveau », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 25, 1922, p. 123-129.
- BULARD, Marcel, *Peintures murales et mosaïques de Délos*, Paris, Ernest Leroux, coll. « Monuments et mémoires de la fondation Eugène Piot » (14), 1908.
- « ΑΚΡΟΞΕΙΡΙΣΜΟΣ. À propos d'une peinture murale de la maison des Dauphins, à Délos », *REA*, 26, 3, 1924, p. 193-215.
- CABALLERO RODRÍGUEZ, José et ÁLVAREZ MARTÍNEZ, José M.^a, *Epistolario de las grandes excavaciones en Mérida. Correspondencia privada entre Maximiliano Macías y José Ramón Mélida (1908-1934)*, Mérida, Consorcio Ciudad Monumental de Mérida, Museo Nacional de Arte Romano, 2011.
- CABRÉ AGUILÓ, Juan, « La montaña escrita de Peñalba », *BRAH*, 56, 4, 1910, p. 241-280.
- *El arte rupestre en España (regiones septentrional y oriental)*, Madrid, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (1), 1915.

- CABRÉ AGUILÓ, Juan et HERNÁNDEZ-PACHECO, Eduardo, *Avance al estudio de las pinturas prehistóricas del extremo sur de España (Laguna de la Janda)*, Madrid, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (3), 1914.
- CAGNAT, René, « [CR] Ed. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, in-4°, Paris, Hachette, 1873-1917 », *JIS*, nouv. série, 16^e année, fasc. 1 (janvier-février), 1918, p. 45-47.
- CAGNAT, René et ALBERTINI, Eugène, « Lettre de M. Albertini sur les fouilles d'Ampurias (Espagne) », *CRAI*, 53, 12, 1909, p. 939-943.
- CAGNAT, René et GOYAU, Georges, *Lexique des antiquités romaines*, Paris, Thorin & Fils, 1895.
- CARPENTER, Rhys, *The Greeks in Spain*, London, Longman, coll. « Brun Mawr Notes and Monographs » (6), 1925.
- CARTAILHAC, Émile, *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, Paris, Ch. Reinwald Libraire, 1886.
- *Monuments primitifs des îles Baléares*, Toulouse, Librairie Édouard Privat, 1892.
- CASA DE VELÁZQUEZ, *Memoria gráfica (1928-2003). 75 aniversario*, Madrid, Casa de Velázquez, 2006.
- CEÁN-BERMÚDEZ, Juan Agustín, *Sumario de las antigüedades romanas que hay en España, en especial las pertenecientes á las Bellas Artes*, Madrid, Imprenta de D. Miguel de Burgos, 1832.
- CERRALBO, [Enrique de AGUILERA Y GAMBOA] Marquis de, « Fouilles en Celtibérie (Espagne) », *CRAI*, 56, 7, 1912, p. 525-530.
- *Arcóbriga (Monreal de Ariza, Zaragoza)*, éd. par Miguel BELTRÁN LLORIS, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 1987.
- *El Alto Jalón. Descubrimientos arqueológicos. Discurso por el Excmo. Sr. Don Enrique de Aguilera y Gamboa, Marqués de Cerralbo, leído en la Junta pública del 26 de diciembre de 1909*, Madrid, Establecimiento tipográfico de Fortanet, 1909.
- CHABOT, Jean-Baptiste, « Discours à l'occasion des funérailles de M. Paul Foucart, membre de l'Académie », *CRAI*, 70, 4, 1926, p. 361-363.
- CHAMONARD, Joseph, « Théâtre de Délos », *BCH*, 20, 1896, p. 256-318.
- *Le quartier du théâtre. Étude sur l'habitation délienne à l'époque hellénistique*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (8, 3 fasc.), 1922-1924.
- CHAMPIER, Victor, « La Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts à l'Institut », *Revue des arts décoratifs*, 4, 1883-1884, p. 213-215.
- « L'enseignement de l'art industriel et l'administration des beaux-arts », *Revue des arts décoratifs*, 9, 1888-1889, p. 61-63.
- « Notre nouveau programme », *Revue des arts décoratifs*, 12, 1891-1892, p. 1-4.
- CHAPOUTHIER, Fernand, *Le sanctuaire des Dieux de Samothrace*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (16), 1935.
- CHARVET, Léon et PILLET, Jules-Jean, *Enseignement primaire du dessin à l'usage des écoles primaires et des lycées et collèges*, Paris, Ch. Delagrave, 1883.
- CHAVANNES, Édouard, « Éloge funèbre de M. Wolfgang Helbig, associé étranger de l'Académie », *CRAI*, 59, 5, 1915, p. 366-367.

CHEVALIER, François, « Nécrologie. Robert Ricard », *MCV*, 21, 1, 1985, p. 5-8.

CHEVALIER, Ulysse, « Un monument de l'érudition française : le Dictionnaire des antiquités de Daremberg et Saglio », *Revue internationale de l'enseignement*, 66, 2, 1913, p. 350-356.

CIROT, Georges, « L'Université de Bordeaux et le Portugal », *BH*, 12, 3, 1910, p. 339-341.

— « Chronique », *BH*, 16, 4, 1914, p. 494-496.

— « Chronique », *BH*, 17, 1, 1915, p. 67-68.

— « La "Semaine espagnole" à Paris », *BH*, 21, 3, 1919, p. 245-246.

— « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1926-1927, p. 143-179.

— « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1928-1929, p. 197-223.

— « Pierre Paris et la Casa Velasquez », *BH*, 41, 4, 1939, p. 368-370.

CLÉMENT, Georges, « Au jour le jour. La guerre de la succession Lacaussade », *Journal des débats politiques et littéraires*, 8 septembre 1897, p. 1.

CLERC, Michel, *De Rebus Thyatirenorum Commentatio Epigraphica*, Paris, A. Picard, 1893.

— « Les premières explorations phocéennes dans la Méditerranée occidentale », *REA*, 7, 4, 1905, p. 329-356.

COLLET, Henri, *Le mysticisme musical espagnol au XVI^e siècle*, Paris, Félix Alcan, 1913.

— *Un tratado de canto de órgano (siglo XVI). Manuscrito en la Biblioteca nacional de París. Edición y comentarios*, Madrid, Ruiz Hermanos, 1913.

COLLET, Henri et VILLALBA MUÑOZ, Luis, « Contribution à l'étude des "Cantigas" d'Alphonse le Savant », *BH*, 13, 3, 1911, p. 270-290.

COLLIGNON, Maxime, *Cours d'antiquités grecques et latines. De l'Archéologie grecque. Leçon d'ouverture du 15 janvier 1877*, Bordeaux, Faculté des lettres de Bordeaux, G. Gounouilhou, 1877.

— *Catalogue des vases peints du musée de la Société archéologique d'Athènes*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (3), 1878.

— « L'enseignement de l'archéologie classique et les collections de moulages dans les universités allemandes », *Revue internationale de l'enseignement*, 3, 1882, p. 256-270.

— « Cours d'archéologie. Leçon d'ouverture (12 janvier 1884) », *Revue internationale de l'enseignement*, 7, 1884, p. 241-261.

— « Faculté des lettres de Paris. Cours d'archéologie. Leçon d'ouverture. Caractères généraux de l'archaïsme grec », *RA*, 3^e série, 5, 1885, p. 271-292.

— *Phidias*, Paris, Librairie de l'art, J. Rouam éditeur, coll. « Les artistes célèbres », 1886.

— « Les fouilles de l'Acropole d'Athènes », *Revue des deux mondes*, 60^e année, 3^e période, 97, 15 février 1890, p. 835-863.

— *Histoire de la sculpture grecque*, 2 vol., Paris, Firmin Didot, 1892-1897.

— *Notes d'un voyage en Asie Mineure*, Paris, Firmin Didot, 1897.

- « Rapport sur les travaux exécutés ou encouragés à l'aide de la fondation Piot, pendant l'année 1897 », *CRAI*, 42, 1, 1898, p. 104-109.
- « Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saïtapharnès », *MMAI*, 6, 1, 1899, p. 5-60.
- *Scopas et Praxitèle. La sculpture grecque au IV^e siècle jusqu'au temps d'Alexandre*, Paris, Librairie Plon, Plon-Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, coll. « Les maîtres de l'art », 1907.
- « Discours de M. Maxime Collignon, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres », dans UNIVERSITÉS DE BORDEAUX ET DE TOULOUSE (éd.), *Inauguration de l'Institut français d'Espagne. 26 mars 1913*, Toulouse, Impr. Douladone, Privat, 1913, p. 23-27.
- « La statuette d'Auxerre (Musée du Louvre) », *MMAI*, 20, 1, 1913, p. 5-38.
- « L'inauguration de l'Institut français de Madrid », *JS*, nouv. série, 11^e année, fasc. 5 (mai), 1913, p. 221-223.
- *Lysippe. Étude critique*, Paris, Librairie Renouard, Henri Laurens éditeur, coll. « Les grands artistes. Leur vie — Leur œuvre », s. d. [1904].
- *Manuel d'archéologie grecque*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1881].
- *Mythologie figurée de la Grèce*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1883].
- COLLIGNON, Maxime et COUVE, Louis, *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, coll. « BEFAR » (85), 1902.
- CONDROYER, Émile, « L'Institut français à Madrid », *Le Journal*, 12 mars 1927, p. 1-2.
- CONDUITT, John, « A Discourse tending to shew the Situation of the ancient Carteia, and some other Roman Towns near it », *Philosophical Transactions*, 30, 359, 1719, p. 903-922.
- CONZE, Alexander, « Archäologische Funde im Jahre 1897 », *AA*, 13, 2, 1898, p. 110-112.
- CORPUS BARGA, « Visita al hispanista Morel-Fatio, profesor del Colegio de Francia », *España*, 2 mars 1916, p. 11-12.
- COUAT, Auguste, « Faculté des lettres [rapport du doyen au recteur] », dans UNIVERSITÉ DE FRANCE et ACADÉMIE DE BORDEAUX (éd.), *Rentrée solennelle des facultés de théologie, de droit, de médecine et de pharmacie, des sciences et des lettres*, Bordeaux, V^e Cadoret, 1881, p. 79-105.
- « Rapport de MM. les doyens des facultés de Bordeaux sur les travaux et les exercices pendant l'année scolaire 1882-1883. Faculté des lettres », dans UNIVERSITÉ DE FRANCE et ACADÉMIE DE BORDEAUX (éd.), *Rentrée solennelle des facultés de théologie, de droit, de médecine et de pharmacie, des sciences et des lettres*, Bordeaux, V^e Cadoret, 1883, p. 70-83.
- COURBY, Fernand ; CHAMONARD, Joseph et DHORME, Édouard, « Corps expéditionnaire d'Orient. Fouilles archéologiques sur l'emplacement de la nécropole d'Éléonte de Thrace », *BCH*, 39, 1915, p. 135-240.
- COURTEAULT, Paul, « Inscription chrétienne du cimetière primitif de Saint-Seurin à Bordeaux », *REA*, 12, 1, 1910, p. 67-72.
- « Fiole en fuseau ayant contenu un vin antique trouvée à Bordeaux », *REA*, 13, 3, 1911, p. 331-336.

- « Liste des membres, des protecteurs, des directeurs et présidents, des secrétaires perpétuels et secrétaires généraux de l'Académie de 1712 à 1912 », *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 4^e série, 1, 1913, p. 327-357.
- « L'Université de Bordeaux et la guerre », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 21, 2-3, 1918, p. 49-64, 122-138.
- « Camille Jullian à Bordeaux », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 37, 2, 1934, p. 49-60.
- COUSIN, Georges, « Inscriptions d'Énoanda », *BCH*, 16, 1892, p. 1-70.
- COUSIN, Victor, *Rapport sur l'état de l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne, et particulièrement en Prusse*, Paris, Imprimerie royale, 1832.
- COUVE, Louis, « [CR] Bibliographie », *BCH*, 17, 1893, p. 219-224.
- « Fouilles à Délos (juillet-septembre 1894) », *BCH*, 19, 1895, p. 460-516.
- « Diadumène, statue de marbre trouvée à Délos », *MMAI*, 3, 2, 1896, p. 137-154.
- CROISET, Alfred et CROISET, Maurice, *Histoire de la littérature grecque. II. Lyrisme, premiers prosateurs, Hérodote*, Paris, Ernest Thorin, 1890.
- CUENCA, Carlos Luis de, « Elche (Alicante). Descubrimiento de una escultura », *La Ilustración Española y Americana*, 30 août 1897, p. 126-127.
- CUMONT, Franz, *Études syriennes*, Paris, Auguste Picard, 1917.
- CURTIUS, Ernst ; ADLER, Friedrich et HIRSCHFELD, Gustav, *Die Ausgrabungen zu Olympia*, 5 vol., Berlin, Ernst Wasmuth, 1876-1881.
- CURZON, Henri de, « [CR] Histoire de l'art (sous la direction de M. André Michel). Tome VI : L'art en Europe au XVII^e siècle. Première partie. — Paris, A. Colin, gr. in-8° de 508 p. et 350 reprod. Prix : 50 francs », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 56^e année, nouv. série, 89, 1922, p. 18-19.
- DAREMBERG, Charles et SAGLIO, Edmond (éd.), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 10 vol., Paris, Hachette, 1873-1919.
- D'AURIAC, Eugène, *Étude historique sur la Saint-Charlemagne. Lecture faite en séance publique à la Société des études historiques le 23 avril 1882*, Amiens, Typographie Delattre-Lenöel, 1882.
- DAUZATS, Charles, « À l'Institut. Académie des beaux-arts. Un don royal », *Le Figaro*, 30 décembre 1917, p. 3.
- DÉCHELETTE, Joseph, « Essai sur la chronologie préhistorique de la péninsule ibérique », *RA*, 4^e série, 12, 1908, p. 219-265, 390-415.
- « Essai sur la chronologie préhistorique de la péninsule ibérique », *RA*, 4^e série, 13, 1909, p. 15-38.
- « Les fouilles du marquis de Cerralbo », *CRAI*, 56, 6, 1912, p. 433-443.
- *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. II. Archéologie celtique ou protohistorique. Troisième partie. Second âge du fer ou époque de La Tène*, Paris, Auguste Picard Éditeur, 1914.
- DÉGROS, Maurice, « Albert Mousset (1883-1975) », *BECh*, 133, 2, 1975, p. 438-441.

- DEJEAN, Étienne, « L'Université de Bordeaux », *La Petite Gironde*, 5 juillet 1895, p. 1.
- « Discours de M. Dejean, délégué de M. le ministre de l'Instruction publique », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1901, p. 18-21.
- DELABORDE, [Vicomte] Henri-François, *La gravure. Précis élémentaire de ses origines, de ses procédés et de son histoire*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1886].
- DELATTRE, [RP] Alfred-Louis, « La nécropole punique de Douïmès (à Carthage). Fouilles de 1895 et 1896 », *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, 6^e série, 6, 1897, p. 255-395.
- DELPY, Gaspard, *Bibliographie des sources françaises de Feijoo*, Paris, Hachette, 1936.
- *Feijoo et l'esprit européen. Essai sur les idées-maîtresses dans le « Théâtre critique » et les « Lettres érudites » (1725-1760)*, Paris, Hachette, 1936.
- « Ernest Martinenche », *BH*, 45, 2, 1943, p. 164-174.
- DEONNA, Waldemar, *Dédale ou la statue de la Grèce archaïque. 1. Origine et évolution de la statue archaïque. Problèmes techniques et esthétiques*, vol. 1/2, Paris, E. de Boccard, coll. « École française d'Athènes. Travaux et mémoires » (2), 1930.
- DÉROULÈDE, Paul, *Chants patriotiques*, Paris, Ch. Delagrave, 1882.
- DESCHAMPS, Gaston, *La Grèce d'aujourd'hui*, Paris, Armand Colin et C^{ie}, 1894.
- *Sur les routes d'Asie Mineure*, Paris, Armand Colin, 1894.
- DESJARDINS, Ernest, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1882 », *CRAI*, 26, 4, 1882, p. 407-440.
- DESROUSSEAUX, Alexandre-Marie, « Allocution de M. A. Desrousseaux, président de l'association », *REG*, 45, 210-211, 1932, p. LVII-LXV.
- DÍAZ LÓPEZ, Gonzalo, « Don José Ramón Mélida y el Museo de Reproducciones Artísticas », *Anuario del Cuerpo Facultativo de Archiveros, Bibliotecarios y Arqueólogos*, 3, 1935, p. 87-96.
- DIEHL, Charles, « La pierre de Cana », *BCH*, 9, 1885, p. 28-42.
- *Excursions archéologiques en Grèce*, Paris, Armand Colin et C^{ie}, 1890.
- DIMIER, Louis, *L'appel des intellectuels allemands. Textes officiels et traduction avec préface et commentaire*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1914.
- DINSMOOR, William Bell, *Observations on the Hephaisteion*, Princeton, The American School of Classical Studies at Athens, coll. « Hesperia Supplements » (5), 1941.
- DODWELL, Edward, *A Classical and Topographical Tour Through Greece during the Years 1801, 1805 and 1806*, vol. 2/2, London, Rodwell and Martin, 1819.
- *Views in Greece, from Drawings*, London, Rodwell and Martin, 1821.
- *Views and Descriptions of Cyclopian or Pelasgic Remains in Greece and Italy*, London, Richter, 1834.
- DOÑA-MARINA, José Pascual de Liñán y Eguizábal comte de, « No hay derecho. La Virgen del Pilar dice que no quiere ser francesa... », *El Correo español*, 26 juin 1915, p. 1.
- « Contra una injusticia. La Virgen del Pilar dice: que no quiere ser francesa », *El Correo español*, 5 juillet 1915, p. 2.

DÖRPFELD, Wilhelm, *Troja und Ilion*, Athens, Beck & Barth, 1902.

DÖRPFELD, Wilhelm ; GRAEBER, Friedrich ; BORRMANN, Richard et SIEBOLD, Karl, *Über die Verwendung von Terrakotten am Geison und Dache griechischer Bauwerke*, Berlin, G. Reimer, coll. « Programm zum Winckelmannsfeste der Archäologischen Gesellschaft zu Berlin » (41), 1881.

DRESCH, Joseph, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1919-1920, p. 111-135.

— « Discours de M. J. Dresch, doyen de la faculté des lettres de l'université de Bordeaux », dans ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES (éd.), *Inauguration du monument consacré aux Membres de l'École tombés au champ d'honneur*, s. l., Université de Bordeaux, 1921, p. 19-24. A-IFM.

DROYSEN, Johann Gustav, *Histoire de l'hellénisme*, trad. par Auguste BOUCHÉ-LECLERCQ, éd. intégrale, préface, note sur la traduction, bibliographie dues à Pascal PAYEN, 2 vol., Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2005 [1833-1843].

DU BUS, Charles, *Tables générales des cinquante premières années de la Gazette des beaux-arts (1859-1908). Tome 1^{er}, table des articles*, Paris, s. é. [Gazette des beaux-arts], 1911.

DUBIEF, Louis, *Sainte-Barbe. Origine, organisation, méthodes d'enseignement*, Paris, V. Goupy, 1877.

UCHER, Jacques, « La "Semaine espagnole" de Paris (5-12 mai 1919) », dans *Actes du 94^e Congrès national des sociétés savantes, Pau, 1969. Section d'histoire moderne et contemporaine I. Les relations franco-hispaniques*, Paris, Bibliothèque nationale, 1971, p. 485-505.

DUGAS, Charles, « *Catalogue de terres cuites du musée archéologique de Madrid*, par Alfred Laumonier (Bibliothèque de l'École de Hautes Études hispaniques, fasc. II, 1921), 253 pages, 134 planches. Prix : 25 francs », *REG*, 34, 159, 1921, p. 461-462.

DUHEM, Pierre, *La science allemande*, Paris, A. Hermann & Fils, 1915.

DUJARDIN-BEAUMETZ, Étienne, « Discours de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1905, p. 14-16.

DUMAS, François, « L'achèvement des travaux de la Casa Velasquez », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 11^e année, 21, 1935, p. 3-11.

DUMONT, Albert, « Cours d'archéologie », *RA*, nouv. série, 27, 1874, p. 57-64.

— *Peintures céramiques de la Grèce propre. Recherches sur les noms d'artistes lus sur les vases de la Grèce*, Paris, Imprimerie nationale, 1874.

— « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1883, lu dans la séance du 10 août 1883 », *CRAI*, 27, 3, 1883, p. 346-375.

— « Notes sur l'enseignement supérieur en France », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 1884, p. 193-234.

DUMONT, Albert et CHAPLAIN, Jules, *Les céramiques de la Grèce propre*, éd. par Edmond POTTIER, 2 vol., Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1888-1890.

DUPONT-FERRIER, Gustave, *La vie quotidienne d'un collège parisien pendant plus de trois cent cinquante ans. Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand (1563-1920)*, vol. 2/2, Paris, E. de Boccard, 1922.

- DUPUY, Paul, « L'École normale (1810-1883) », *Revue internationale de l'enseignement*, 6, 1883, p. 887-918, 937-955, 1057-1075.
- DURKHEIM, Émile, « La philosophie dans les universités allemandes », *Revue internationale de l'enseignement*, 13, 1887, p. 313-338, 423-440.
- « L'individualisme et les intellectuels », *Revue bleue*, 10, 1898, p. 7-13.
- DÜRRBACH, Felix, *Choix d'inscriptions de Délos avec traduction et commentaire*, Paris, Ernest Leroux, 1921.
- DURUY, Victor, *Histoire des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine. 2. Depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antalcidas*, vol. 2/3, Paris, Hachette, 1888.
- *Histoire des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine. 3. Depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine*, vol. 3/3, Paris, Hachette, 1889.
- DUTHUIT, Georges, « [CR] Le Musée Archéologique National de Madrid. By Pierre Paris. 162 pp. LXIV pl. Paris (Les Éditions d'Art et d'Histoire). Frs. 75 », *The Burlington Magazine for Connoisseurs*, 71, 412, 1937, p. 52-53.
- ENGEL, Arthur, « Rapport sur une mission archéologique en Espagne (1891) », *Nouv. arch. miss. scient. litt.*, 3, 1892, p. 111-219.
- « Nouvelles et correspondances », *RA*, 3^e série, 29, 1896, p. 204-229.
- ERNOUT, Alfred, « La société Guillaume Budé », *JSt*, nouv. série, 16^e année, fasc. 3 (mai-juin), 1918, p. 154-157.
- ESPINAS, Alfred, « Faculté des lettres [rapport annuel du doyen] », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1887, p. 86-103.
- « Faculté des lettres. Rapport annuel au conseil académique et au conseil général des facultés », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1888, p. 83-100.
- « Faculté des lettres [rapport annuel du doyen] », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1889, p. 133-160.
- EVANS, Arthur J., « The Eastern Question in Anthropology », dans *Report of the 66th Meeting of the British Association for the Advancement of Science held at Liverpool in September 1896*, London, John Murray, 1896, p. 906-922.
- FAGUET, Émile, *Simplification simple de l'orthographe*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905.
- FALLIÈRES, Armand ; PERROT, Georges et GEFFROY, Auguste, « Albert Dumont. Discours prononcés à ses obsèques », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 1884, p. 235-246.
- FEBVRE, Lucien, *Un destin. Martin Luther*, Paris, Rieder, coll. « Christianisme », 1927.
- FERET, Édouard et FONRÉMIS, Marcel de, *Annuaire du tout-sud-ouest illustré*, Paris-Bordeaux, L. Mulo, Feret & Fils, 1904.
- *Annuaire du tout-sud-ouest illustré*, Paris-Bordeaux, L. Mulo, Feret & Fils, 1906.
- FERNÁNDEZ DE AVILÉS, Augusto, « Las primeras investigaciones en el Cerro de los Santos (1860-1870) », *BSAA*, 15, 1949-1948, p. 57-70.

- FERRÀ I PERELLÓ, Bartolomé, « Hallazgos arqueológicos en Costig », *Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, 6, 183 (juin), 1895, p. 85-89.
- FILOCALO [PSEUDONYME], « [CR] Paris (Pierre). Polyclète (Collection des Artistes célèbres). Librairie de l'art, s. d. (1895). Grand in-8°, 96 p. », *REG*, 8, 32, 1895, p. 477-478.
- FITA COLOMÉ, Fidel, « Noticias », *BRAH*, 51, 2-3, 1907, p. 145.
- « Inscripciones romanas y visigóticas de Tarifa, Ronda y Morón de la Frontera », *BRAH*, 53, 4, 1908, p. 344-353.
- « Noticias », *BRAH*, 55, 6, 1909, p. 543-545.
- FLINDERS PETRIE, William Matthew, « The Egyptian Bases of Greek History », *JHS*, 11, 1890, p. 271-277.
- FOUCART, George, *De libertorum conditione apud Athenienses*, Paris, Klincksieck, 1896.
- *Histoire de l'ordre lotiforme. Étude d'archéologie égyptienne*, Paris, Ernest Leroux, 1897.
- FOUGÈRES, Gustave, *De Lyciorum Communi*, Paris, A. Fontemoing, 1898.
- « Théophile Homolle, collaborateur et directeur des *Monuments et mémoires* (1848-1925) », *MMAI*, 28, 1, 1925, p. V-XXX.
- « L'École d'Athènes », *Revue des deux mondes*, 41, 1927, p. 343-574.
- FOUILLÉE, Alfred, « Le peuple espagnol », *Revue des deux mondes*, 155, 3, 1899, p. 482-510.
- FOURCHÉ, Paul, « Un musée d'art ancien à Bordeaux. Rapport présenté à la Société Archéologique », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, 37, 1917, p. 17-26.
- FOURNIER, Édouard, *L'esprit des autres*, 6^e éd., Paris, E. Dentu, 1881 [1857].
- FRANC, Ludovic, « Aux urnes ! », *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 6 mai 1900, p. 1.
- FRANCÉS Y SÁNCHEZ-HEREDERO, José, « De Norte a Sur. La Villa Velázquez. El banquete macabro y divertido », *La Esfera. Ilustración Mundial*, 26 août 1916, p. 26.
- FRAZER, James George, *Pausanias's Description of Greece*, vol. 5/6, London, MacMillan and Co., 1898.
- FRÉDÉRICQ, Paul, « L'enseignement supérieur de l'histoire à Paris. Notes et impressions de voyage », *Revue internationale de l'enseignement*, 6, 1883, p. 742-798.
- FROTHINGHAM, Arthur L., « Archæological News », *AJA*, 1, 2-3, 1885, p. 220-252.
- « Summaries of Periodicals », *AJA*, 2, 3, 1886, p. 353-380.
- « Archæological News », *AJA*, 11, 3, 1896, p. 373-523.
- FROTHINGHAM, Arthur L. et MARSH, A. R., « Archæological News », *AJA*, 1, 4, 1885, p. 420-462.
- FURGUS, Jules, « Les ruines de Bélon, province de Cadix (Espagne) », *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, 21, 1907, p. 149-160.
- « Antigüedades romanas en la costa gaditana », *Razón y Fé*, 21, 2, 1908, p. 205-217.
- FURTWÄNGLER, Adolf, *Meisterwerke der griechischen Plastik*, Leipzig-Berlin, Giesecke & Devrient, 1893.
- FURTWÄNGLER, Adolf et LOESCHCKE, Georg, *Mykenische Vasen: vorhellenische Thongefässe aus dem Gebiete des Mittelmeeres*, 2 vol., Berlin, A. Asher & Co., 1886.

- FUSTEL DE COULANGES, Numa Denis, « De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans », *Revue des deux mondes*, 101, 1872, p. 241-251.
- « De l'enseignement supérieur en Allemagne d'après des rapports récents », *Revue des deux mondes*, 34, 1879, p. 813-833.
- « De l'analyse des textes historiques », *Revue des questions historiques*, 41, 1887, p. 5-35, 540-553.
- *Questions historiques, revues et complétées d'après les notes de l'auteur*, éd. par Camille JULIAN, Paris, Hachette, 1893.
- *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, 2^e éd., 6 vol., Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1901-1914 [1875-1889].
- *La cité antique*, préface de François HARTOG, introduction de Bruno Karsenti, Paris, Flammarion, coll. « Champs classiques », 1984 [1864].
- G. R. [Georges RADET ?], « À la Faculté des Lettres », *La Petite Gironde*, 12 décembre 1894, p. 1.
- GALINSOGA, Luis de, « La Casa de Velázquez, vivero de hispanistas », *ABC*, 16 novembre 1928, p. 1, 3-6.
- GARCÍA Y BELLIDO, Antonio, *La Dama de Elche y el conjunto de piezas arqueológicas reintegradas en España en 1941*, Madrid, CSIC, Instituto Diego Velázquez, 1943.
- GARDNER, Ernest A., « Archaeology in Greece, 1888-89 », *JHS*, 10, 1889, p. 254-280.
- « The Greek House », *JHS*, 21, 1901, p. 293-305.
- GAUTIER, Armand, « La reconstruction des universités françaises et les réformes dans l'enseignement supérieur, en particulier dans les facultés de médecine », *Revue générale des sciences pures et appliquées*, 1, 12, 1890, p. 353-365.
- GAY, Vicente et AVELLO, Manuel, « Alemania y España. Hablando con Gay. Impresiones de su viaje a Alemania », *El Correo español*, 16 novembre 1915, p. 1.
- GEFFROY, Auguste, « L'École française de Rome. Ses origines, son objet, ses premiers travaux », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 6, 1876, p. 601-650.
- GERHARD, Eduard, *Griechische Mythologie*, vol. 1/2, Berlin, Georg Reimer, 1854.
- GIRARD, Jules Augustin, « Discours d'ouverture du Président, séance publique annuelle », *CRAI*, 26, 4, 1882, p. 301-317.
- GIRARD, Paul, « Sur quelques nécropoles de la Grèce du Nord », *BCH*, 3, 1879, p. 211-221.
- « Statue de style archaïque trouvée dans l'île de Samos (pl. XIII et XIV) », *BCH*, 4, 1880, p. 483-493.
- GLÉNISSON, Jean, « Jeanne Vielliard (1894-1979) », *BECh*, 140, 2, 1982, p. 362-371.
- GLOTZ, Gustave, « Philippe et la surprise d'Élatée », *BCH*, 33, 1909, p. 526-546.
- GÓMEZ SANTACRUZ, Santiago, *El solar numantino. Refutación de las conclusiones históricas y arqueológicas defendidas por Adolf Schulten*, Madrid, Imp. de la Rev. de Arch., Bibl. y Museos, 1914.

GÓMEZ-MORENO, Manuel, « De epigrafía ibérica. El plomo de Alcoy », *Revista española de filología*, 9, 1922, p. 341-366.

— « Sobre los íberos y su lengua », dans *Homenaje a Menéndez Pidal*, vol. 3, Madrid, Imprenta de los sucesores de Hernando, 1925, p. 475-499.

GONSE, Louis, « Bibliographie. Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 2^e période, 27, 1883, p. 176-182.

— *L'art japonais*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1886.

GRACIA ALONSO, Francisco ; FULLOLA I PERICOT, Josep M. et VILANOVA I VILA-ABADAL, Francesc (éd.), *58 anys i 7 dies. Correspondència de Pere Bosch Gimpera a Lluís Pericot (1919-1974)*, Barcelona, Universitat de Barcelona, 2002.

GRENIER, Albert, « [CR] Eugène Albertini, *Sculptures antiques du Conventus Tarraconensis* (extrait de l'*Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, MCMXI-XII). Barcelone, 1 vol. in-4° de 154 p., avec 302 fig. dans le texte », *REA*, 23, 1, 1921, p. 74-76.

— « Notice sur la vie et les travaux de M. Eugène Albertini, membre de l'Académie », *CRAI*, 89, 1, 1945, p. 86-135.

GUDIOL I CUNILL, Joseph, *Nocions de arqueologia sagrada catalana*, Vich, Impr. de la Viuda de R. Anglada, 1902.

GUHL, Ernst Karl et KONER, Wilhelm David, *Das Leben der Griechen und Römer nach antiken Bildwerken dargestellt*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1862.

GUIRAUD, Paul, *Fustel de Coulanges*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1896.

— « Fustel de Coulanges », dans Georges PERROT (éd.), *Le centenaire de l'École normale (1795-1895)*, rééd. par Jacques VERGER, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1994 [1895], p. 324-334.

GURLITT, Wilhelm, *Über Pausanias. Untersuchungen*, Graz, Leuschner & Lubensky, 1890.

HAMMOND, Nicholas G. L., « Diodorus' Narrative of the Sacred War and the Chronological Problems of 357-352 B. C. », *JHS*, 57, 1, 1937, p. 44-78.

HAUSSOULLIER, Bernard, « Paul Foucart (1836-1926). La chaire d'épigraphie et d'antiquités grecques au Collège de France », *JS*, fasc. 7 (juillet), 1926, p. 318-324.

HAUVETTE-BESNAULT, Amédée, « Fouilles de Délos. Temple des dieux étrangers », *BCH*, 6, 1882, p. 295-352, 470-503, pl. XI.

— « Fouilles de Délos. Inscriptions choragiques », *BCH*, 7, 1883, p. 103-125.

— *Hérodote : historien des guerres médiques*, Paris, Hachette, 1894.

— « [CR] Euripide. *Alceste*, mis en vers français par Léon Paris. Bordeaux et Paris, Libraires associés, 13 rue de Buci, 1896 », *REG*, 10, 37, 1897, p. 111.

— *Hérodote. Morceaux choisis*, Paris, Armand Colin et C^{ie}, coll. « Collection de Classiques grecs », s. d. [1892].

HEAD, Barclay V., *A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum. Central Greece (Locris, Phocis, Boeotia and Euboea)*, London, Longmans & Co., 1884.

— *Historia Numorum. A Manual of Greek Numismatics*, Oxford, Clarendon Press, 1887.

HELBIG, Wolfgang, *L'épopée homérique expliquée par les monuments*, trad. par Florian TRAWINSKI, avec une introduction de Maxime COLLIGNON, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1894 [1884].

— « Sur la question mycénienne », *Mémoires de l'Institut national de France*, 35, 2, 1896, p. 291-373.

HERNÁNDEZ-PACHECO, Eduardo, « Réponse à la note de M. Breuil sur deux mémoires de la Commission espagnole de recherches paléontologiques et historiques et réponse de M. Breuil », *L'Anthropologie*, 26, 4-5, 1915, p. 476-480.

— *Prehistoria del solar hispano. Orígenes del arte pictórico*, Madrid, Real Academia de Ciencias Exactas, Físicas y Naturales de Madrid, coll. « Memorias de la Real Academia de Ciencias Exactas, Físicas y Naturales de Madrid » (20), 1959.

HERNÁNDEZ-PACHECO, Eduardo et CABRÉ AGUILÓ, Juan, « La depresión del Barbate y sus estaciones prehistóricas », *Boletín de la Real Sociedad Española de Historia Natural*, 13, 1913, p. 349-359.

HERNÁNDEZ-PACHECO, Eduardo et DANTÍN, Juan, *Las tierras negras del extremo sur de España y sus yacimientos paleolíticos. Las tierras negras de Marruecos*, Madrid, JAE, coll. « Trabajos del Museo Nacional de Ciencias Naturales » (13), 1915.

HÉRON DE VILLEFOSSE, Antoine, « Discours d'ouverture du président », *CRAI*, 41, 6, 1897, p. 557-579.

— « Le trésor de Boscoreale », *MMAI*, 5, 1, 1899, p. 7-132.

HEUZÉY, Léon, « Recherches sur les figures de femmes voilées dans l'art grec 1 », *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 2, 1873, p. 5-22.

— « Recherches sur le type de la Déméter voilée dans l'art grec », *CRAI*, 18, 1, 1874, p. 19-28.

— « Recherches sur les figures de femmes voilées dans l'art grec 2 », *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 3, 1874, p. 1-28.

— « Nouvelles recherches sur les terres cuites grecques », *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 5, 1876, p. 1-24.

— *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre*, Paris, Charles de Mourgues Frères, Imprimeurs des Musées nationaux, 1882.

— *Les figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, Paris, Morel et C^{ie}, 1883.

— « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1885 », *CRAI*, 30, 1, 1886, p. 97-119.

— « L'archaïsme gréco-phénicien en Espagne », *CRAI*, 34, 2, 1890, p. 125-128.

— « Statues espagnoles de style gréco-phénicien », *BCH*, 15, 1891, p. 608-625.

— « Statues espagnoles de style gréco-phénicien (question d'authenticité) », *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 2, 3, 1891, p. 96-114.

— *Les origines orientales de l'art. Recueil de mémoires archéologiques et de monuments figurés*, Paris, Ernest Leroux, 1891-1915.

— « Notice sur les travaux de M. Dumont », dans *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie réunis par Th. Homolle*, Paris, Ernest Thorin, 1892, p. III-XXXV.

- « Sculpture gréco-phénicienne en Espagne », *CRAI*, 36, 3, 1892, p. 150-151, 156-158.
- « Le buste d'Elché », *Revue encyclopédique. Recueil documentaire universel et illustré*, 7, 174, 1897, p. 1087-1088.
- « Mission de M. Pierre Paris en Espagne », *CRAI*, 41, 5, 1897, p. 504-509.
- « Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés », *MMAI*, 6, 2, 1899, p. 115-132.
- « Autre taureau chaldéen androcéphale, statuette à incrustations », *MMAI*, 7, 1, 1900, p. 7-12.
- « Fouilles d'Osuna en Espagne. Mémoire de MM. A. Engel et P. Paris », *CRAI*, 48, 3, 1904, p. 309-318.
- *Catalogue des figurines antiques de terre cuite. Figurines orientales et figurines des îles asiatiques*, Paris, Musées nationaux, Palais du Louvre, 1923.
- HIMLY, Auguste, *Livret de la faculté des lettres de l'université de Paris (1809-1899)*, 3^e éd., Paris, Typographie de MM. Delalain Frères, 1900.
- HOGARTH, David George, « [CR] *Élatée*. La ville et le temple d'Athéna Cranaia ; par Pierre Paris. (E. Thorin. Paris, 1892.) », *The Classical Review*, 6, 6, 1892, p. 278-279.
- HOLLEAUX, Maurice, « Rapport sur les travaux exécutés dans l'île de Délos par l'École française d'Athènes pendant l'année 1904 », *CRAI*, 48, 6, 1904, p. 726-748.
- « Nouvelles remarques sur l'édit d'Ériza », *BCH*, 54, 1930, p. 245-262.
- HOMOLLE, Théophile, « Les fouilles de Délos », *Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 7, 1878, p. 25-63.
- « Inscriptions archaïques de Délos (pl. I) », *BCH*, 3, 1879, p. 1-19.
- « Statues trouvées à Délos (pl. II, III) », *BCH*, 3, 1879, p. 99-110.
- « Sur quelques monuments figurés trouvés à Délos (pl. VI, VII) », *BCH*, 3, 1879, p. 393-399.
- « Fouilles exécutées à Délos », *RA*, nouv. série, 40, 1880, p. 85-95.
- « Sur quelques monuments figurés trouvés à Délos », *BCH*, 4, 1880, p. 29-43.
- « Notes sur trois têtes de marbre trouvées à Délos », *BCH*, 5, 1881, p. 507-511.
- « Statue de Caius Ofellius : sur une œuvre signée des artistes Dionysios et Polyclès », *BCH*, 5, 1881, p. 390-396.
- « Comptes des hiéropes du temple d'Apollon Délien », *BCH*, 6, 1882, p. 1-167.
- « Les Romains à Délos », *BCH*, 8, 1884, p. 75-158.
- *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Adolphe Labitte, 1885.
- *Les archives de l'intendance sacrée à Délos (315-166 av. J.-C.)*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (49), 1887.
- « Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos », *Arch. miss. scient. litt.*, 13, 1887, p. 389-435.

- « Les travaux de l'École française d'Athènes dans l'île de Délos (30 juin 1889) », dans *Conférences de l'Exposition universelle de 1889*, vol. 1/2, Paris, Imprimerie nationale, 1890, p. 73-115.
- « L'École française d'Athènes », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 1, 1897, p. 1-18.
- « Le cinquantenaire de l'École française d'Athènes », *BCH*, 22, 1898, p. 1-108.
- HOMOLLE, Théophile et LASTEYRIE, Robert de, « Maxime Collignon, collaborateur et directeur des "Monuments et Mémoires", 1849-1917 », *MMAI*, 23, 1-2, 1918, p. IV-XXV.
- HÜBNER, Emil, *Die antiken Bildwerke in Madrid*, Berlin, Druck und Verlag von Georg Reimer, 1862.
- *La arqueología de España*, Barcelona, Tipo-litografía de los sucesores de Ramírez y Cia, 1888.
- « Sobre los hallazgos de Costig », *Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, 6, 186 (septembre), 1895, p. 137-139.
- « Die Büste von Ilici », *JDAI*, 13, 1898, p. 114-134.
- « Reisebilder aus Spanien », *Deutsche Rundschau*, 95, 1898, p. 407-428.
- « Baedeker's Spanien und Portugal », *Deutsche Rundschau*, 100, 1899, p. 318-319.
- s. v. « Carthago Nova », *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, III 2, 1899, p. 1620-1626.
- « Epistula scripta in latere nondum cocto et nuper inventa in Hispania cum commentario Aemilii Hübner », *BH*, 1, 3, 1899, p. 131-134.
- « Nouvelle inscription métrique, du VIII^e siècle, trouvée à Oviedo », *BH*, 1, 4, 1899, p. 204-207.
- « Objetos del comercio fenicio encontrados en Andalucía », *RABM*, 4, 6, 1900, p. 338-351.
- IBARRA Y RUIZ, Pedro, « Comunicaciones », *Revista de la Asociación Artístico-Arqueológica Barcelonesa*, 2, 5 (octobre-décembre), 1897, p. 392-397.
- « Hallazgo en Ilici », *La Correspondencia Alicantina*, 8 août 1897, p. 1-2.
- « Sobre el arte español », *El País. Diario republicano-socialista-revolucionario*, 8 novembre 1897, p. 2.
- IMBART DE LA TOUR, Pierre, « Une entente intellectuelle avec l'Espagne », *BH*, 1, 3, 1899, p. 105-122.
- *L'opinion catholique et la guerre. Suivi d'une lettre de Don Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque*, Paris, Bloud & Gay, coll. « Pages actuelles » (26), 1915.
- « Notre mission en Espagne », *BH*, 18, 3, 1916, p. 155-174.
- « Notre mission en Espagne », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* 76^e année, nouv. série, 86, 11, 1916, p. 369-391.
- « Pour les relations de la France & de l'Espagne », *Journal des débats politiques et littéraires*, 4 juillet 1916, p. 1.
- IMHOOF-BLUMER, Friedrich et GARDNER, Percy, « Numismatic Commentary on Pausanias III », *JHS*, 8, 1887, p. 6-63.

INSTITUT FRANÇAIS DE MADRID, « Espagne. L'orientation de l'opinion », *Le Temps*, 9 février 1915, p. 2.

INSTITUTO FRANCÉS DE ESPAÑA (éd.), *Conferencias en pro de Francia*, Madrid, P. Orrier Editor, 1916.

J. S. [ANONYME], « Nuestras intervius. Pierre Paris », *La Publicidad*, 14 décembre 1918, p. 3.

JACQUES, Annie et SCHWARTZ, Emmanuel (éd.), *Les Beaux-Arts, de l'Académie aux Quat'z'arts. Anthologie historique et littéraire*, Paris, ENSBA, coll. « Beaux-arts histoire », 2001.

JAMOT, Paul, « Le buste d'Elche », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 3^e période, 19, 1898, p. 239-250.

— *En Grèce avec Charalambos Eugénidis*, Paris, H. Fleury, 1914.

JARDÉ, Auguste, « Fouilles de Délos, exécutées aux frais de M. le Duc de Loubat (1904) », *BCH*, 29, 1905, p. 5-54.

— « Fouilles dans le quartier marchand (1904) », *BCH*, 30, 1906, p. 632-664.

JOUBIN, André, *De sarcophagis Clazomeniis*, Paris, Hachette, 1901.

JULLIAN, Camille, « Notes sur les séminaires historiques et philologiques des universités allemandes », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 1884, p. 289-310 et 403-424.

— « La thalassocratie phocéenne. À propos du buste d'Elche », *REA*, 5, 4, 1903, p. 317-327.

— « Notes ibériques. II. La thalassocratie phocéenne. À propos du buste d'Elche », *BH*, 5, 2, 1903, p. 101-111.

— « L'avenir est aux patries », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 21, 1, 1918, p. 1-19.

JULLIAN, Camille et ALBERTINI, Eugène, « Stèles espagnoles », *REA*, 12, 3, 1910, p. 291-294.

K. THÉOXÉNOU (= Georges DOUBLET), « Les fouilles récentes de l'Acropole d'Athènes », *Gazette archéologique. Revue des Musées nationaux*, 13, 1888, p. 28-48, 82-88, 89-102.

KALINKA, Ernst et HEBERDEY, Rudolf, « Die philosophische Inschrift von Oinoanda », *BCH*, 21, 1897, p. 345-443.

KANDINSKY, Wassily, *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier*, trad. par Nicole DEBRAND et Bernadette DU CREST, éd. de Philippe SERS, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais » (72), 1989 [1912].

KAVVADIAS, Panagiotis, « Ἀνασκαφαὶ ἐν τῇ Ἀκροπόλει (πίν. 5 καὶ 6 καὶ ἕτερος παρένθετος) », *Εφημερίς αρχαιολογική*, 1886, p. 73-82.

LA VILLE DE MIRMONT, Henri de, « De l'enseignement supérieur des femmes », *Revue internationale de l'enseignement*, 13, 1887, p. 246-252.

— *De Ausonii Mosella*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Hachette et socios, 1892.

— *Apollonios de Rhodes et Virgile. La mythologie et les dieux dans les Argonautiques et dans l'Énéide*, thèse présentée à la faculté des lettres de Paris, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1894.

- « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont. Adjoint délégué aux Beaux-Arts. Président », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1896, p. 8-13.
 - « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont. Adjoint délégué aux Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1897, p. 14-20.
 - « Les origines de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux », *Revue internationale de l'enseignement*, 36, 2, 1898, p. 303-313.
 - « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont. Adjoint délégué aux Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1899, p. 19-28.
 - *Histoire du Musée de Bordeaux. I. Les origines. Histoire du Musée pendant le Consulat, l'Empire et la Restauration (1801-1830)*, Bordeaux, Féret & Fils, 1899.
 - « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont, adjoint au maire, à la distribution des prix de l'école municipale des beaux-arts et des arts décoratifs, le 2 Août 1900 », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1900, p. 14-18.
 - « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont, adjoint au maire, à la distribution des prix de l'école municipale des beaux-arts et des arts décoratifs, le 3 Août 1901 », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1901, p. 14-17.
 - « Discours prononcé par M. de La Ville de Mirmont, adjoint au maire, à la distribution des prix de l'école municipale des beaux-arts et des arts décoratifs, le 27 Juillet 1902 », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1902, p. 13-16.
 - « Adjoint démissionnaire », *La Petite Gironde*, 9 juillet 1903, p. 2.
 - « Nouvelles du jour », *Le Temps*, 9 juillet 1903, p. 3.
 - « Discours de M. Henri de La Ville de Mirmont, adjoint au maire », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1905, p. 6-13.
- LA VILLE DE MIRMONT, Jean de, *Lettres de guerre*, Bordeaux, Imprimeries Gounouilhou, 1917.
- LABORDE, Léon de, *De l'union des arts et de l'industrie*, 2 vol., Paris, Imprimerie impériale, 1856.
- LACOUR, Pierre et DELPIT, Jules, *Catalogue des tableaux, statues, etc. du musée de Bordeaux*, Bordeaux, Imp. de Mme V. N. Duviella, 1856.
- LACOUR, Pierre ; DELPIT, Jules et GUÉ, Oscar, *Catalogue des tableaux, statues, etc. du musée de Bordeaux*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1862.
- LAFAYE, Georges, « L'achèvement d'une œuvre française », *RA*, 5^e série, 5, 1917, p. 271-281.
- LAFOND, Paul, « Les dernières années de Goya en France », *Gazette des beaux-arts*, 3^e période, 37, 1907, p. 114-131, 241-257.
- *Nouveaux caprices de Goya. Suite de trente-huit dessins inédits*, Paris, Société de propagation des livres d'art, 1907.
 - *Goya. Cinquante planches d'après ses œuvres les plus célèbres*, Paris, Goupil & C^{ie}, 1910.
 - *Goya*, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, coll. « Les artistes de tous les temps. Série C. — Les temps modernes », s. d. [1902].
- LAFUENTE FERRARI, Enrique, « [CR] Tres libros de arte », *La Gaceta Literaria*, 1^{er} mai 1929, p. 5.

LAFUENTE, Modesto, *Historia general de España desde los tiempos más remotos hasta nuestros días. Discurso preliminar*, nouv. éd. de Juan Sisinio PÉREZ GARZÓN précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Ugoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (1), 2002 [1850].

LAGNEAU, Gustave, « Des anciens peuples de l'Hispanie (extrait) », *CRAI*, 25, 1, 1881, p. 27-44.

LALO, Pierre, « Le buste antique d'Elche », *Journal des débats politiques et littéraires*, 26 décembre 1897, p. 1.

LALOUX, Victor, *L'architecture grecque*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1888.

LAMARRE, Clovis, *Histoire de Sainte-Barbe, avec aperçu sur l'enseignement secondaire en France de 1860 à 1900*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1900.

LANGLOIS, Charles-Victor et SEIGNOBOS, Charles, *Introduction aux études historiques*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1898.

LANSON, Gustave, *L'École normale supérieure*, Paris, Hachette, 1926.

— « L'École normale supérieure », *Revue des deux mondes*, 31, 1926, p. 512-541.

LANTIER, Raymond, « Le théâtre romain de Mérida », *CRAI*, 59, 2, 1915, p. 164-174.

— « Réservoirs et aqueducs antiques à Mérida », *BH*, 17, 2, 1915, p. 69-84.

— « Chronique ibéro-romaine (1914-1915) », *BH*, 18, 3, 1916, p. 175-193.

— « La propagande française en Espagne », *La Revue de Paris*, 3, 1916, p. 661-672.

— « Les grands champs de fouilles de l'Espagne antique (1900-1916) d'après des publications récentes (deuxième et dernier article) », *JS*, nouv. série, 14^e année, fasc. 4 (avril), 1916, p. 154-164.

— « Les grands champs de fouilles de l'Espagne antique (1900-1916) d'après des publications récentes (premier article) », *JS*, nouv. série, 14^e année, fasc. 3 (mars), 1916, p. 120-128.

— *Inventaire des monuments sculptés pré-chrétiens de la péninsule ibérique. Première partie : Lusitanie, Conventus Emeritensis*, Bordeaux-Paris, Feret et Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (1), 1918.

— « [CR] Hugo Obermaier. *El hombre fósil*. Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Memoria N° 9. 1 vol. in-4° de 397 pages, XIX planches et 122 figures. Madrid, Museo de Ciencias naturales, 1916 », *BH*, 21, 1, 1919, p. 75-78.

— « Eugène Albertini (1880-1941) », *RA*, 6^e série, 17, 1941, p. 230-236.

— « Avec l'abbé Breuil sur les routes d'Espagne », dans Eduardo RIPOLL PERELLÓ (éd.), *Miscelánea en homenaje al abate Henri Breuil (1877-1961)*, vol. 2/2, Barcelona, Diputación Provincial de Barcelona, Instituto de Prehistoria y Arqueología, 1965, p. 1-4.

LANTIER, Raymond et BREUIL, [Abbé] Henri, « Villages pré-romains de la péninsule ibérique », *RA*, 5^e série, 32, 1930, p. 209-216.

LANTIER, Raymond et CABRÉ AGUILÓ, Juan, *El santuario ibérico de Castellar de Santisteban*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (15), 1917.

- LAPAUZE, Henry, « Les erreurs de l'Académie des beaux-arts », *La Renaissance : politique, littéraire, économique*, 7^e année, 16, 2 août 1919, p. 16.
- « Les erreurs de l'Académie des beaux-arts se redresseront (deuxième article) », *La Renaissance : politique, littéraire, économique*, 7^e année, 20, 27 septembre 1919, p. 5-7.
- LAPIE, Paul et COLLIGNON, Maxime, « Inauguration de l'Institut français d'Espagne », *Revue internationale de l'enseignement*, 66, 1913, p. 8-21.
- LARROUMET, Gustave, « L'art décoratif et les femmes », *Revue des arts décoratifs*, 16, 1896, p. 100-105.
- LARUE, Maurice, *Les beaux-arts à Bordeaux (exposition de 1895)*, Bordeaux, Feret et Fils, 1896.
- LASALDE, Carlos ; GÓMEZ PEÑA, Manuel et SÁEZ, Tomás, *Memoria sobre las notables excavaciones hechas en el Cerro de los Santos publicada por los Padres Escolapios de Yecla*, Madrid, Imprenta J. Limia y G. Urosa, 1871.
- LASTEYRIE, Robert de et COLLIGNON, Maxime, « Georges Perrot », *MMAI*, 22, 1, 1916, p. V-XVII.
- LAUMONIER, Alfred, « Fouilles de Bolonia (mars-juin 1918). La maison du Cadran solaire », *BH*, 21, 4, 1919, p. 253-275.
- *Catalogue de terres cuites du musée Archéologique de Madrid*, Bordeaux, Féret & Fils, coll. « BEHEH » (2), 1921.
- LE BLOND, Maurice, « L'École de Rome. Conclusion de notre enquête », *L'Aurore*, 14 mai 1903, p. 1.
- « Enquête sur la séparation des beaux-arts et de l'État », *Les Arts de la vie*, 2, 6, 1904, p. 200-263.
- LEBÈGUE, Albert, « Fouilles à Délos », *CRAI*, 17, 2, 1873, p. 250-256.
- *Recherches sur Délos*, Paris, Ernest Thorin, 1876.
- LECHAT, Henri, « Les fouilles de l'Acropole », *BCH*, 12, 1888, p. 238-245, 332-336, 430-440.
- « Observations sur les statues archaïques de type féminin du Musée de l'Acropole », *BCH*, 14, 1890, p. 301-362, 552-586.
- « Statues archaïques d'Athènes », *BCH*, 14, 1890, p. 121-154.
- « Bulletin archéologique », *REG*, 11, 42, 1898, p. 159-231.
- « Bulletin archéologique », *REG*, 12, 46, 1899, p. 176-236.
- « Alfred Laumonier, *Catalogue de terres cuites du musée archéologique de Madrid* [Bibliothèque de l'École de hautes études hispaniques, fascicule II], Bordeaux, Feret, 1921, XVI-254 pages in-8°, avec 135 planches hors texte », *REA*, 24, 2, 1922, p. 179-180.
- *Phidias et la sculpture grecque au V^e siècle*, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, ancienne maison J. Rouam, coll. « Les maîtres de l'art », s. d. [1906].
- LEFORT, Paul, *Francisco Goya. Étude biographique et critique suivie de l'essai d'un catalogue raisonné de son œuvre*, Paris, Librairie Renouard, 1877.
- LEFRANC, Abel, « Notes sur l'enseignement de l'histoire dans les universités de Leipzig et de Berlin », *Revue internationale de l'enseignement*, 15, 1888, p. 239-262.

- LEGENDRE, Maurice, « Lettre d'Espagne. Le retour de Schulten », *Journal des débats politiques et littéraires*, 24 décembre 1919, p. 1-2.
- « L'œuvre de l'Espagne en Amérique », *Journal des débats politiques et littéraires*, 15 avril 1925, p. 2.
- *Las Jurdas. Étude de géographie humaine*, Bordeaux-Paris, Féret & Fils, E. de Boccard, H. Champion, coll. « Bibliothèque de l'École des hautes études hispaniques » (13), 1927.
- LEITE DE VASCONCELLOS, José, « Sepulturas prehistoricas de caracter mycenense », *O Arqueólogo Português*, 7, 1902, p. 129-134.
- LEMONNIER, Henry, *Notice sur la vie et les travaux de M. Jules Comte, lue dans la séance du 24 janvier 1914*, Paris, Académie des beaux-arts, Firmin Didot, 1914.
- LENORMANT, François, *Monnaies et médailles*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1883].
- LÉONARD-CHALAGNAC, Joseph, « L'Académie de peinture de Bordeaux. P. Lacour. Académicien », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 19, 4, 1916, p. 193-204.
- LÉPAULLE, Émile, *L'édit de maximum et la situation monétaire de l'Empire sous Dioclétien*, Paris-Lyon, Rollin et Fenardent, Brun, 1886.
- LEROUX, Gabriel, *Vases grecs et italo-grecs du musée Archéologique de Madrid*, Bordeaux-Paris, Feret et Fils, Fontemoing, Picard & Fils, coll. « Bibliothèque des Universités du Midi » (16), 1912.
- *Les origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains*, Paris, Fontemoing et Cie, coll. « BEFAR » (108), 1913.
- LEVASSEUR, Émile, « La valeur de l'unité monétaire de l'édit du maximum de Dioclétien », *CRAI*, 44, 3, 1900, p. 295-303.
- LÉVÊQUE, Charles, « La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes. Histoire et souvenirs », *Revue des deux mondes*, 146, 1898, p. 85-119.
- LIARD, Louis, *Universités et facultés*, Paris, Armand Colin, 1890.
- LODS, Adolphe, « Éloge funèbre de M. Charles Diehl, membre de l'Académie », *CRAI*, 88, 4, 1944, p. 424-429.
- LOEWY, Emanuel, *Inschriften Griechischer Bildhauer*, Leipzig, B. G. Teubner, 1885.
- LOLLING, Habbo G., « Symmachievertrag der Phoker und Böoter », *AM*, 3, 1878, p. 19-27.
- LÓPEZ MUÑOZ, Antonio ; STEEG, Théodore et THAMIN, Raymond, « Inauguration de l'Institut français d'Espagne », *Revue internationale de l'enseignement*, 66, 1913, p. 110-120.
- LORIN, Henri, « Rapport fait à M. le ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des inventions intéressant la défense nationale au nom du conseil de l'université de Bordeaux », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1914-1915, p. 1-16.
- LUCHAIRE, Julien, « L'Institut français de Florence (1908-1910) », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*^{71^e} année, nouv. série, 75, 6, 1911, p. 287-311.
- « L'expansion intellectuelle de la France et les instituts français à l'étranger », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*^{79^e} année, nouv. série, 91, 5, 1919, p. 528-547.

- LUDLOW, Thomas W., « News Department », *AJA*, 1, 1, 1885, p. 71-103.
- LUGAN, Alphonse-Marie, *A los germanófilos católicos de España y otros países*, Madrid, P. Orrier Editor, 1915.
- *Méditations sur la guerre*, Paris, Bloud & Gay, 1915.
- MACMILLAN, George A., « A Short History of the British School at Athens (1886-1911) », *The Annual of the British School at Athens*, 17, 1910-1911, p. IX-XXXVIII.
- MADELIN, Louis, « L'École française de Rome », *Revue hebdomadaire*, 18, 11, 13 mars 1909, p. 183-214.
- MAIER ALLENDE, Jorge, *Epistolario de Jorge Bonsor (1886-1930)*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Publicaciones del Gabinete de Antigüedades » (6), 1999.
- MÂLE, Émile, « La cathédrale de Reims », *La Revue de Paris*, 21, 5, 1914, p. 294-311.
- *L'Art allemand et l'Art français du Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1917.
- MALLIÉ, Marthe, « Promenades à Alicante et à Elche », *Le tour du monde. Nouveau journal des voyages*, 64, 1892, p. 193-224.
- MARAIS DE BEAUCHAMP, Arthur, *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur. Tome deuxième (1848-1874)*, Paris, Delalain Frères, 1882.
- *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur. Tome troisième (1875-1883)*, Paris, Delalain Frères, 1884.
- *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur. Tome cinquième (juin 1889-mai 1898)*, éd. par Auguste Générès, Paris, Delalain Frères, 1898.
- MARAVÉ Y ALFARO, Luis, « Descubrimientos arqueológicos en Almedinilla », *Revista de Bellas Artes e Histórico-arqueológica*, año II, 52, 1867, p. 9-10.
- « Expedición arqueológica en Almedinilla », *Revista de Bellas Artes e Histórico-arqueológica*, año III, 71-72, 1868, p. 307-310, 323-328.
- MARSY, Arthur de, « [CR] Les artistes célèbres. Donatello, par Eugène Müntz. Paris, librairie de l'Art, Rouam, 29, cité d'Antin, 1 vol. gr. in-8°, 120 p. et 48 grav. Prix : 5 fr. », *Bulletin monumental*, 51, 1885, p. 446-450.
- « [CR] Les artistes célèbres. — Paris, librairie de l'Art, 29, cité d'Antin, in-4° », *Bulletin monumental*, 53, 1887, p. 581-584.
- MARTHA, Jules, *Catalogue des figurines en terre cuite du musée de la Société archéologique d'Athènes*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (16), 1880.
- *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », s. d. [1884].
- MARX, Roger, « De l'art social et de la nécessité d'en assurer le progrès par une exposition », *Idées modernes*, 1, 1, 1909, p. 46-57.
- *L'art social*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle éditeur, 1913.
- MASPERO, Gaston, *L'archéologie égyptienne*, Paris, Maison Quantin, compagnie générale d'impression et d'édition, coll. « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », 1887.
- *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 3 vol., Paris, Hachette, 1895-1899.
- « Notice sur la vie et les travaux de M. Georges Perrot », *CRAI*, 59, 6, 1915, p. 452-485.

MASQUERAY, Paul, *Bibliographie pratique de la littérature grecque des origines à la fin de la période romaine*, Paris, C. Klincksieck, 1914.

— « Rapport fait à M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts au nom du conseil de l'université de Bordeaux », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1916-1917, p. 1-19.

MASQUERAY, Paul et RADET, Georges, « Gabriel Leroux (1879-1915) », *REA*, 17, 4, 1915, p. 294-298.

MASSÓ I TORRENTS, Jaume et MARTORELL I TRABAL, Francesc, « Memòria presentada per la Secció Històrico-Arqueològica de l'Institut d'Estudis Catalans als excel·lentíssims senyors president de la Diputació i alcalde de Barcelona, donant compte dels treballs fets durant l'any 1916 », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 6 (années 1915-1920), 1923, p. XIII-XVII.

MATHERON, Laurent, *Goya*, Bordeaux-Paris, Gounouilhou, Schulz et Thuillier, 1858.

MAZON, Paul, « Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Foucart, membre de l'Académie », *CRAI*, 88, 1, 1944, p. 22-52.

McWILLIAM, Neil ; MÉNEUX, Catherine et RAMOS, Julie (éd.), *L'art social de la Révolution à la Grande Guerre. Anthologie de textes sources*, Paris, INHA, PUR, coll. « Les collections électroniques. Sources », 2014, en ligne sur <https://journals.openedition.org/inha/4825>.

MEIER, Moritz Hermann Eduard et SCHÖMANN, Georg Friedrich, *Der Attische Process*, 2 vol., Berlin, S. Calvary & Co., 1883-1887.

MELGAR, Francisco Martín, *Amende honorable*, Paris, Bloud & Gay, 1916.

MÉLIDA Y ALINARI, José Ramón, *Arqueología española*, nouv. éd. de Margarita DÍAZ-ANDREU précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Uargoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (15), 2005 [1929].

— « La "Bicha" de Balazote », *Boletín de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1, 8, 1896, p. 140-142.

— « Los bronce de Costig », *Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, 6, 192 (mars), 1896, p. 237-240.

— « Museo Arqueológico Nacional. Antigüedades de Costig », *Revista crítica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas*, 1, 5 (avril), 1896, p. 154-157.

— « Busto ante-romano descubierto en Elche », *BRAH*, 1897, p. 427-435.

— « Busto ante-romano descubierto en Elche », *RABM*, 1, 10, 1897, p. 440-445.

— « Viaje a Grecia y Turquía », *RABM*, 2, 1898, p. 241-257, 340-356, 392-409, 503-514.

— *Viaje a Grecia y Turquía. Memoria que presenta al Ministerio de Fomento Don José Ramón Mélida*, Madrid, Imp. del Colegio Nacional de Sordomudos y de Ciegos, 1899.

— *Iberia arqueológica ante-romana. Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública del Ilmo. señor D. José Ramón Mélida el día 8 de diciembre de 1906*, Madrid, Est. Tip. de la Viuda e hijos de Tello, 1906.

— *Las esculturas del Cerro de los Santos. Cuestión de autenticidad*, Madrid, Tip. de la Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 1906 [1903].

— « Las excavaciones de Mérida », *BRAH*, 58, 4, 1911, p. 297-301.

MERGELINA Y LUNA, Cayetano de, « Los focos dolménicos de la Laguna de la Janda », *Actas y Memorias de la Sociedad Española de Antropología, Etnografía y Prehistoria*, 3, 1924, p. 97-126.

MÉRIMÉE, Ernest, *Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo (1580-1645)*, Paris, Alphonse Picard, 1886.

— « L'espagnol à l'université de Toulouse », *Revue internationale de l'enseignement*, 36, 1898, p. 488-498.

— « Le *Bulletin hispanique* », *BH*, 1, 1, 1899, p. 1-6.

— « Union des étudiants français en Espagne », *Revue internationale de l'enseignement*, 56, 1908, p. 23-25.

— « Encore quelques mots sur l'attitude de l'Espagne », *BH*, 17, 4, 1915, p. 280-290.

MEYER, Eduard, *Geschichte des Altertums*, 5 vol., Stuttgart, J. G. Cotta, 1884-1902.

MEYER, Paul, *Pour la simplification de notre orthographe. Mémoire suivi du rapport sur les travaux de la commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe française*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1905.

MICHEL, André, « Préface », dans André MICHEL (éd.), *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. Des débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane*, vol. I. 1, Paris, Armand Colin, 1905, p. I-IV.

— « Ce qu'ils ont détruit », *Gazette des beaux-arts*, 4^e période, 12, 1914-1916, p. 177-212.

MICHON, Étienne, « Éloge funèbre de M. Maurice Holleaux, membre de l'Académie », *CRAI*, 76, 3, 1932, p. 329-337.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS ET DIRECTION DES BEAUX-ARTS, *Explication des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivants, exposés au palais des Champs-Élysées le 1^{er} mai 1877*, Paris, Imprimerie nationale, 1877.

MINISTÈRE DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DES POSTES ET DES TÉLÉGRAPHES, *Exposition universelle de 1900 à Paris. Liste des récompenses*, Paris, Imprimerie nationale, 1901.

MOMMSEN, Theodor, « Das Diocletianische Edict über die Waarenpreise », *Hermes. Zeitschrift für Klassische Philologie*, 25, 1, 1890, p. 17-35.

MONCEAUX, Paul, *De communi Asiae provinciae*, Paris, Ernest Thorin, 1885.

— *Les proxénies grecques*, Paris, Ernest Thorin, 1886.

— s. v. « Domus », *DAGR*, 2, 1, 1892, p. 337-362.

— « Éloge funèbre de M. le marquis de Cerralbo, correspondant étranger de l'Académie », *CRAI*, 66, 4, 1922, p. 318-319.

MONOD, Gabriel, « Introduction. Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle », *RH*, 1, 1876, p. 5-38.

— « Les aventures de Sichaire. Commentaire des chapitres XLVII du livre VII et XIX du livre IX de l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours », *RH*, 31, 1886, p. 259-290.

— « La pédagogie historique à l'École normale supérieure en 1888 », *Revue internationale de l'enseignement*, 54, 1907, p. 199-207.

MONTAIGLON, Anatole de, « Le Salon de 1875 », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 2^e période, 11, 1875, p. 489-521.

MONTARGIS, Frédéric, « Bilco », *Le Rappel*, 10 octobre 1882, p. 1.

MONTEMAR, Felix de, « Arte español [lettre adressée à Juan Facundo Riaño] », *El Herald de Madrid*, 27 octobre 1897, p. 1.

MOREL-FATIO, Alfred, « Bulletin historique. Espagne », *RH*, 3, 1877, p. 381-410.

— *El mágico prodigioso, comedia famosa de Don Pedro Calderón de la Barca, publiée d'après le manuscrit original de la bibliothèque du duc d'Osuna avec deux fac-simile, une introduction, des variantes et des notes*, Heilbronn-Paris-Madrid, Henninger Frères, libraires-éditeurs, 1877.

— « La version espagnole du manifeste des Quatre-vingt-treize », *BH*, 17, 1, 1915, p. 54-58.

— « L'attitude de l'Espagne dans la guerre actuelle », *Le correspondant*, 258, 1915, p. 279-292.

— « Un érudit espagnol au XVIII^e siècle. D. Gregorio Mayans y Siscar », *BH*, 17, 3, 1915, p. 157-226.

MORETTI, Jean-Charles, *1873-1913. Délos : images d'une ville antique révélée par la fouille*, Athènes, École française d'Athènes, 2018.

MORTET, Victor, « Note sur la nouvelle installation de la Bibliothèque universitaire de Bordeaux, section des sciences et des lettres », *Revue internationale de l'enseignement*, 13, 1887, p. 573-581.

MOUREY, Gabriel, « La faillite de l'art décoratif moderne », *Les Arts de la vie*, 1, 1904, p. 184-189, 245-249.

MOUSSET, Albert, « La propagande allemande en Espagne », *La Revue de Paris*, 5, 1915, p. 657-672.

— *La France vue de l'étranger, ou le déclin de la diplomatie et le mythe de la propagande*, Paris, L'Île-de-France, 1926.

MÜLLER, Karl Otfried, *Nouveau manuel complet d'archéologie*, trad. par Pol NICARD, 3 vol., Paris, Librairie encyclopédique du Roret, 1841-1842.

MÜLLER, Karl Otfried et WIESELER, Friedrich, *Denkmäler der alten Kunst*, vol. 2, 2, Göttingen, Dieterich, 1881.

MÜNZER, Friedrich, « Künstlerinschriften aus Athen », *AM*, 20, 1895, p. 216-221.

MUSSET, Alfred de, *Poésies complètes*, éd. de Maurice Allem, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (12), 1957.

NOTHOMB, Pierre, « La Belgique martyre », *Revue des deux mondes*, 25, 1, 1915, p. 118-155.

OBERMAIER, Hugo, *El hombre fósil*, Madrid, JAE, Museo Nacional de Ciencias Naturales, coll. « Memorias de la CIPP » (9), 1916.

— *El hombre prehistórico y los orígenes de la humanidad*, nouv. éd. de Carlos CAÑETE et Francisco PELAYO précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Urgoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (22), 2014 [1932].

OMONT, Henry, *Discours prononcé à la séance générale du Congrès le samedi 18 avril 1903*, Paris, Imprimerie nationale, 1903.

OPISSO, Alfredo, « Cosas del día », *La Ilustración Ibérica*, 16 octobre 1897, p. 659-660.

ORTEGA Y GASSET, José, *Obras completas, tomo I (1902-1916)*, 7^e éd., Madrid, Revista de Occidente, 1966 [1946].

OUVRÉ, Henri, « Discours de M. le Recteur », dans UNIVERSITÉ DE FRANCE et ACADÉMIE DE BORDEAUX (éd.), *Inauguration des facultés des sciences et des lettres de Bordeaux (17 janvier 1886) et comptes rendus des travaux des facultés de droit, de médecine et de pharmacie, des sciences et des lettres*, Bordeaux, V^e Cadoret, 1886, p. 16-23.

— *Un mois en Phrygie*, Paris, Plon, 1896.

OVERBECK, Johannes, *Atlas der griechischen Kunstmythologie*, 5 vol., Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1872-1887.

— *Geschichte der griechischen Plastik*, 3^e éd., vol. 2/2, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche, 1882 [1858].

— *Griechische Kunstmythologie. Apollon*, vol. 3, 5, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1887.

PALLAT, Ludwig, « Ein Vasenfund aus Aegina », *AM*, 22, 1897, p. 265-333.

PARDO BAZÁN, Emilia, « La vida contemporánea », *La Ilustración Artística* année XXXV, núm. 1795, 22 mai 1916, p. 330.

PAREDES Y GUILLÉN, Vicente, « De la Sociedad Excursionista Extremeña y algo de Prehistoria de Extremadura », *Revista de Extremadura*, 11, 9, 1909, p. 418-427.

PARIS, Léon, « Ariane et Thésée. Traduit de Catulle (épisode des noces de Thétis et de Pélée) », *Annales de la faculté des lettres de Bordeaux*, 11, 1889, p. 324-331.

— *Alceste. Drame d'Euripide mis en vers français*, Paris-Bordeaux, Libraires associés, Féret et Fils, 1896.

— *Les Perses. Drame d'Eschyle interprété en vers français*, Paris, Libraires associés, 1897.

— *Le médecin de son honneur. Drame en trois actes, en vers, inspiré de Calderón*, Paris-Bordeaux, Calmann Lévy, Féret & Fils, 1901.

— *Abd-El-Kader. Drame en vers, douze tableaux dont un prologue et un épilogue*, Paris, Calmann Lévy, 1902.

— « Analyse raisonnée de la République de Platon », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 6, 6-7, 1903, p. 262-273, 297-323.

— « Le dénouement de L'Alcalde de Zalameá. Comedia de Calderón. Interprétation en vers français », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 6, 10, 1903, p. 433-454.

— *L'Alcade de Zalameá. Comédia de Caldéron en trois journées. Interprétation libre en vers français*, Bordeaux-Paris, Feret et Fils, L. Mulo, 1904.

— *Stella*, Bordeaux, Chazelle, 1909.

— *Yvan le terrible. Drame en cinq actes, en vers. Inspiré du Prince Sérébriany, roman du comte Alexis Tolstoï*, Bordeaux, Feret et Fils, 1912.

PERDRIZET, Paul, *Les terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, 2 vol., Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1921.

PEREYRA, Carlos, *L'œuvre de l'Espagne en Amérique*, trad. par Jean BAELEN et Robert RICARD, Paris, Les Belles Lettres, 1925.

PERROT, Georges, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, Paris, Michel Lévy Frères, 1864.

— *De Galatia provincia Romana*, Paris, Ernest Thorin, 1867.

- « Th. Homolle, *De antiquissimis Dianae simulacris Deliacis*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par Th. Homolle ; in-8°, 104 pages et 11 planches en photogravure ; Thorin, 1885 », *JS*, fasc. 2-4 (février-avril), 1887, p. 104-113, 125-135, 229-240.
 - « Mémoire de M. Pierre Paris sur la céramique espagnole à décor géométrique et mycénien », *CRAI*, 43, 4, 1899, p. 436-437.
 - « Notice sur la vie et les travaux de William-Henry Waddington », *CRAI*, 53, 11, 1909, p. 876-938.
 - « Notice sur la vie et les travaux de Henri Weil », *CRAI*, 54, 8, 1910, p. 708-762.
 - « De l'art égyptien et de l'art assyrien qu'il est nécessaire d'étudier pour se préparer à l'étude de l'art grec et de ses origines. Leçon d'ouverture du cours d'archéologie professé à la faculté des lettres de Paris, en 1877-1878 », dans Philippe BRUNEAU (éd.), *Études d'archéologie grecque*, Paris, Picard, coll. « Les classiques français de l'histoire de l'art », 1992, p. 47-53.
 - (éd.), *Le centenaire de l'École normale (1795-1895)*, rééd. par Jacques VERGER, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1994 [1895], en ligne sur <https://books.openedition.org/editionsulm/1640>.
 - *Praxitèle. Étude critique*, Paris, Librairie Renouard, Henri Laurens éditeur, coll. « Les grands artistes. Leur vie — Leur œuvre », s. d. [1905].
- PERROT, Georges et CHIPIEZ, Charles, *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, 10 vol. Paris, Hachette et Cie, 1882-1914.
- PETIT DE JULLEVILLE, Louis, *Cours d'histoire. Leçon d'ouverture. Considérations sur la chute de l'indépendance politique en Grèce*, Nancy, Crépín-Leblond, 1872.
- *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*, Paris, Ernest Thorin, 1875.
 - *Histoire grecque*, Paris, Lemerre, 1875.
- PETIT, Gabriel et LEUDET, Maurice (éd.), *Les Allemands et la science*, Paris, Félix Alcan, 1916.
- PICARD, Charles, « Fouilles de Délos (1910). Observations sur la société des Posédoniastes de Bérytos et sur son histoire », *BCH*, 44, 1920, p. 263-311.
- *L'établissement des Posédoniastes de Bérytos*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (6), 1921.
 - « [CR] Paris (Pierre). *Le Musée archéologique national de Madrid*. Paris, Les éditions d'art et d'histoire, 1936. 1 vol. 22,5 x 29, 162 p., 64 pl. », *REG*, 50, 236-237, 1937, p. 387-388.
 - « Éloge funèbre de Sir William Ramsay, correspondant étranger de l'Académie », *CRAI*, 83, 3, 1939, p. 231-236.
- PIJOAN, Josep, « El vas ibèrich d'Archena », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 4 (années 1911-1912), 1913, p. 685-686.
- PILLARD-VERNEUIL, Maurice, « À propos des Expositions des Écoles d'art décoratif », *Art et Décoration. Revue mensuelle d'art moderne*, 16, 2, 1904, p. 101-108.
- PILLET, Jules, « Allocution de M. Jules Pillet, professeur à l'École nationale des beaux-arts et au Conservatoire national des arts et métiers, délégué du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1898, p. 9-16.
- PLASSART, André, *Les sanctuaires et les cultes du mont Cynthe*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (11), 1928.

POTTIER, Edmond, *Quam ob causam Graeci in sepulcris figlina sigilla deposuerint*, Thesim Facultati Litterarum Parisiensi [thèse complémentaire], Paris, Ernest Thorin, 1883.

- *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité*, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque des merveilles », 1890.
- « L'orfèvrerie mycénienne (à propos d'un vase du Dipylon) », *REG*, 7, 26, 1894, p. 117-132.
- *Catalogue des vases antiques de terre cuite. Première partie. Les origines*, Paris, Librairies-Imprimeries Réunies, 1896.
- *Vases antiques du Louvre*, Paris, Hachette, 1897.
- « [CR] L'art antique en Espagne. Pierre Paris, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Bordeaux. *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. 2 vol. in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1903-1904 », *JS*, nouv. série, 3^e année, fasc. 11 (novembre), 1905, p. 577-587.
- « Les origines populaires de l'art », *Gazette des beaux-arts*, 3^e période, 38, 1907, p. 441-455.
- « Note sur les fouilles de tombeaux grecs faites aux Dardanelles par le corps expéditionnaire d'Orient », *CRAI*, 59, 4, 1915, p. 282-285.
- « La question des Ciceroni et des visites dans les Musées », *RA*, 5^e série, 6, 1917, p. 274-277.
- « Le problème de la céramique ibérique », *JS*, nouv. série, 16^e année, fasc. 6 (novembre-décembre), 1918, p. 281-294.
- *Le musée du Louvre pendant la guerre 1914-1918*, Paris, Imprimerie Lahure, 1919.
- « Léon Heuzey, conservateur au musée du Louvre. Souvenirs d'un collaborateur », *RA*, 5^e série, 15, 1922, p. 324-331.
- *Douris et les peintres de vases grecs. Étude critique*, Paris, Librairie Renouard, Henri Laurens éditeur, coll. « Les grands artistes. Leur vie — Leur œuvre », s. d. [1905].
- « Notice sur M. Edmond Saglio », *DAGR*, 5, 1, s. d. [1919], p. 3-8.

POTTIER, Edmond et REINACH, Salomon, *Terres cuites et autres antiquités trouvées dans la nécropole de Myrina (fouilles de l'École française d'Athènes)*. *Catalogue raisonné*, Paris, Imprimeries réunies C. Motteroz, musée du Louvre, 1886.

- *La nécropole de Myrina. Recherches archéologiques exécutées au nom et aux frais de l'École française d'Athènes*, 2 vol., Paris, Ernest Thorin, 1887.

PROKESCH VON OSTEN, Anton, « Nichtbekannte Europäisch-Griechische Münzen », *Philologische und historische Abhandlungen der Königlich-Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Aus dem Jahre 1845, 1847, p. 71-97.

PUECH, Aimé, *Prudence. Étude sur la poésie latine chrétienne au IV^e siècle*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1888.

- *Un réformateur de la société chrétienne au IV^e siècle. St. Jean Chrysostome et les mœurs de son temps*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1891.
- « Éloge funèbre de M. Pierre Paris, membre de l'Académie », *CRAI*, 75, 4, 1931, p. 334-339.

PUECH, Aimé et JEANROY, Alfred, *Histoire de la littérature latine*, Paris, Librairie classique Paul Delaplane, 1891.

QUICHERAT, Jules, *Histoire de Sainte-Barbe : collège, communauté, institution*, 3 vol., Paris, Hachette, 1860-1864.

R. G. [ANONYME], « [CR] Les artistes de tous les temps. — Paris, librairie de l'Art ancien et moderne (ancienne maison Rouam), 1900-1901, in 4° », *La Revue de l'art ancien et moderne*, 10, 1901, p. 359-360.

R. L. [Raymond LANTIER], « [CR] Pierre Paris. *Promenades archéologiques en Espagne. Le Musée archéologique national de Madrid*. Paris, Les éditions d'art et d'histoire, 1936 ; gr. in-4° de 159 p. avec LXIV pl. », *RA*, 6^e série, 9, 1937, p. 294-295.

RADA Y DELGADO, Juan de Dios de la et FERNÁNDEZ GUERRA Y ORBE, Aureliano, *Discursos leídos ante la Academia de la Historia en la recepción pública del señor D. Juan de Dios de la Rada y Delgado*, Madrid, Imprenta de T. Fortanet, 1875.

RADET, Georges, « Lettres de l'empereur Hadrien à la ville de Stratonicee-Hadrianopolis », *BCH*, 11, 1887, p. 108-128.

— « Notes de géographie ancienne », *BCH*, 15, 1891, p. 373-380.

— *De Coloniis a Macedonibus in Asiam Cis Taurum Deductis*, Paris, Ernest Thorin, 1892.

— *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades (687-546)*, Paris, Ernest Thorin, coll. « BEFAR » (63), 1893.

— « Chronique. Les derniers documents acquis par le Conseil général de la Gironde et par la Municipalité de Bordeaux. — La décentralisation en France et à l'étranger », *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, p. 343-346.

— « Chronique. L'invention de la monnaie. — Phidon d'Argos. Questions d'enseignement. Un congrès des langues romanes à Bordeaux », *Revue des Universités du Midi*, 1, 1895, p. 116-121.

— « En Phrygie. Rapport sur une mission scientifique en Asie Mineure (août-septembre 1893) », *Nouv. arch. miss. scient. litt.*, 6, 1895, p. 425-596.

— « Le cinquantenaire de l'École française d'Athènes. Autrefois et aujourd'hui », *Revue générale des sciences pures et appliquées*, 9, 1898, p. 207-228.

— « Les débuts de l'École française d'Athènes. Correspondance d'Emmanuel Roux », *Revue des Universités du Midi*, 4, 1898, p. 95-135, 296-331.

— « [CR] J. R. Mélida, *Viaje á Grecia y Turquía*. Madrid, 1899 ; 1 vol. in-8° de 61 pages, avec 14 gravures », *BH*, 1, 4, 1899, p. 208.

— « La quatrième série des Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux. I. Revue des études anciennes. II. Revue des lettres françaises et étrangères », *REA*, 1, 1, 1899, p. 1-6.

— « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1899-1900, p. 121-141.

— *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901.

— « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1901-1902, p. 114-134.

- « Salut à la patrie athénienne. Stances dites aux fêtes du Congrès archéologique d'Athènes par M. Silvain, de la Comédie-Française », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 8, 6, 1905, p. 257-261.
- « Rapport à M. le Recteur de l'Université de Bordeaux sur une mission universitaire en Espagne », *BH*, 10, 3, 1908, p. 321-326.
- « Chronique », *REA*, 11, 4, 1909, p. 387-388.
- « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1913-1914, p. 108-135.
- « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1914-1915, p. 97-116.
- « Corps expéditionnaire d'Orient. Fouilles archéologiques sur l'emplacement de la nécropole d'Éléonte en Thrace (juillet-décembre 1915). Extrait du Bulletin de Correspondance hellénique, t. XXXIX, 1915 », *REA*, 18, 4, 1916, p. 293-294.
- « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1916-1917, p. 127-157.
- « Chronique des études anciennes. Henri de La Ville de Mirmont », *REA*, 25, 4, 1923, p. 401-404.
- « La Casa Velázquez », *Revue philomathique de Bordeaux et du sud-ouest*, 32, 1, 1929, p. 9-22.
- « Chronique des Études anciennes. Pierre Paris », *REA*, 33, 4, 1931, p. 409-410.
- « [CR] Pierre Paris, *Le Musée archéologique national de Madrid*. Paris, Les éditions d'art et d'histoire, 1936 ; 1 vol. in-4°, 159 p., avec LXIV planches hors texte », *REA*, 39, 2, 1937, p. 147-148.
- RAMBAUD, Mireille, « Gabrielle Vilar-Berrogain (1904-1976) », *BECh*, 135, 2, 1977, p. 431-432.
- RAMSAY, William M., *The Historical Geography of Asia Minor*, London, John Murray, coll. « Royal Geographical Society. Supplementary Papers » (4), 1890.
- RAYET, Olivier (éd.), *Monuments de l'art antique*, vol. 1/2, Paris, A. Quantin, 1880.
- *Études d'archéologie et d'art*, éd. par Salomon Reinach, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, coll. « Bibliothèque archéologique », 1888.
- RAYET, Olivier et COLLIGNON, Maxime, *Histoire de la céramique grecque*, Paris, Georges De-caux, Libraire-Éditeur, 1888.
- REINACH, Salomon, *Manuel de philologie classique, d'après le Triennium Philologicum de W. Freund et les derniers travaux de l'érudition*, Paris, Hachette, 1880.
- « Chroniques d'Orient. Fouilles et découvertes », *RA*, 3^e série, 2, 1883, p. 192-197.
- « Fouilles de Délos », *BCH*, 7, 1883, p. 462-476.
- « Fouilles de Délos. L'Inopus et le sanctuaire des Cabires », *BCH*, 7, 1883, p. 329-373.
- *Traité d'épigraphie grecque*, Paris, Ernest Leroux, 1885.
- *Conseils aux voyageurs archéologues en Grèce et dans l'Orient hellénique*, Paris, Ernest Le-roux, coll. « Petite bibliothèque d'art et d'archéologie », 1886.

- « Courrier de l'art antique », *Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité*, 2^e période, 36, 1886, p. 413-431.
 - « Chronique d'Orient », *RA*, 3^e série, 12, 1888, p. 215-226.
 - « Chronique d'Orient », *RA*, 3^e série, 11, 1888, p. 61-97.
 - « Les fouilles de Délos en 1880 », dans *Esquisses archéologiques*, Paris, Ernest Leroux, 1888, p. 143-163.
 - « [CR] 19. — Faculté des Lettres de Bordeaux. Musée archéologique. Catalogue méthodique des moulages des œuvres de sculpture grecque, rédigé par un groupe d'étudiants, sous la direction de P. Paris. Premier fascicule. Bordeaux, imprimerie Cadoret. In-8 de 112 p. », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 29, 2, 1890, p. 28-29.
 - « Chronique d'Orient », *RA*, 3^e série, 19, 1892, p. 65-155, 395-435.
 - « Le mirage oriental », *L'Anthropologie*, 4, 1893, p. 539-578, 699-732.
 - « La question d'Orient en anthropologie. Discours d'ouverture prononcé par M. A. J. Evans au congrès de l'Association britannique à Liverpool (septembre 1896) », *L'Anthropologie*, 7, 1896, p. 686-693.
 - « La Crète avant l'histoire et les fouilles de M. A. Evans à Cnosse », *L'Anthropologie*, 13, 1, 1902, p. 1-39.
 - « [CR] P. Paris. Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive. Paris, Leroux, 1903. 2 vol. gr. in-8, de 359 et 327 p., avec nombreuses planches et figures dans le texte », *RA*, 4^e série, 5, 1905, p. 156-160.
 - « Nouvelles archéologiques et correspondance. Edmond Saglio », *RA*, 4^e série, 18, 1911, p. 456-458.
 - « Courrier de l'art antique », *Gazette des beaux-arts*, 9, 1913, p. 161-172.
 - « La science caporalisée », dans Gabriel PETIT et Maurice LEUDET (éd.), *Les Allemands et la science*, Paris, Félix Alcan, 1916, p. 335-344.
 - *Monuments nouveaux de l'art antique*, 2 vol., Paris, Simon Kra, 1924.
 - « Nouvelles archéologiques et correspondance. Paul Foucart », *RA*, 5^e série, 24, 1926, p. 67-73.
- REINACH, Salomon et BABELON, Ernest, « Sculptures antiques trouvées à Carthage (musée de Saint-Louis) », *Gazette archéologique. Recueil de monuments pour servir à la connaissance & à l'histoire de l'art dans l'Antiquité & le Moyen Âge*, 10, 1885, p. 129-142.
- REINACH, Salomon et POTTIER, Edmond, « Fouilles dans la nécropole de Myrina. Inscriptions sur les figurines de terre-cuite », *BCH*, 10, 1886, p. 475-485.
- « Bibliographie », *RA*, 5^e série, 2, 1915, p. 383-390.
- REINACH, Théodore, « Chronique », *REG*, 1, 3, 1888, p. 347-360.
- « Chronique. Archéologie (fouilles et découvertes) », *REG*, 1, 4, 1888, p. 464-468.
 - « L'Espagne chez Homère », *Revue celtique*, 15, 1894, p. 209-215.
 - « La tête d'Elche au musée du Louvre », *REG*, 11, 41, 1898, p. 39-60.
 - « [CR] Pierre Paris. Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive. Paris, Leroux, 1903-4, 2 vol. grand in-8°, XV-357 et 327 p. illustrés », *REG*, 18, 81, 1905, p. 400-401.

RENAN, Ernest, *Mission de Phénicie*, 2 vol., Paris, Imprimerie Impériale, 1864.

— *La réforme intellectuelle et morale*, Paris, Michel Lévy Frères, 1871.

— « Souvenirs d'enfance », *Revue des deux mondes*, 18, 1876, p. 481-507.

— *L'avenir de la science. Pensées de 1848*, Paris, Calmann Lévy, 1890.

REVUE PHILOMATHIQUE DE BORDEAUX ET DU SUD-OUEST, *Centenaire de la Société philomathique (1808-1909)*, Bordeaux, Imprimerie G. Gounouilhou, 1909.

RICARD, Robert, « [CR] Carlos Pereyra. *La obra de España en América*, Madrid, s. d., 292 pages », *BH*, 24, 2, 1922, p. 179-181.

— *Marbres antiques du Musée du Prado à Madrid*, Bordeaux-Paris, Feret & Fils Éditeurs, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (7), 1923.

— *La « conquête spirituelle » du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendicants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, Paris, Institut d'ethnologie, coll. « Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie » (20), 1933.

RICH, Anthony, *The Illustrated Companion to the Latin Dictionary and Greek Lexicon*, London, Longman, Brown, Green and Longmans, 1849.

— *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques accompagné de 2000 gravures d'après l'antique*, trad. par Adolphe CHÉRUÉL, Paris, Librairie de Firmin Didot frères, fils et Cie, 1861 [1849].

ROBERT, Carl, « Der Bildhauer Polykles und seine Sippe », *Hermes. Zeitschrift für Klassische Philologie*, 19, 2, 1884, p. 300-315.

RODRÍGUEZ DE BERLANGA, Manuel, *El nuevo bronce de Itálica*, Málaga, Ambrosio Rubio, 1891.

— « La más antigua necrópolis de Gades y los primitivos civilizadores de la Hispania », *RABM*, 5, 11, 1901, p. 779-795.

— « Nuevos descubrimientos arqueológicos hechos en Cádiz del 1891 al 1892 », *RABM*, 5, 6, 1901, p. 390-401.

— « Nuevos descubrimientos arqueológicos hechos en Cádiz del 1891 al 1892 », *RABM*, 5, 2-3, 1901, p. 139-144.

— « Nuevos descubrimientos arqueológicos hechos en Cádiz del 1891 al 1892 », *RABM*, 5, 4, 1901, p. 207-217.

— « Nuevos descubrimientos arqueológicos hechos en Cádiz del 1891 al 1892 », *RABM*, 5, 5, 1901, p. 311-319.

— « La más antigua necrópolis de Gades y los primitivos civilizadores de la Hispania », *RABM*, 6, 1, 1902, p. 6-29.

— « Tres objetos malacitanos de época incierta », *Bulletin hispanique*, 5, 3, 1903, p. 213-230.

ROLLAND, Romain, *Le cloître de la rue d'Ulm. Journal de Romain Rolland à l'École normale (1886-1889)*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers Romain Rolland » (4), 1952.

— *Printemps romain. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1889-1890)*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers Romain Rolland » (6), 1954.

— *Retour au palais Farnèse. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1890-1891)*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers Romain Rolland » (8), 1956.

- *Au-dessus de la mêlée*, éd. par Christophe PROCHASSON et Bernard DUCHATELET, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot "Littérature" » (906), 2013 [1915].
- ROMERO DE TORRES, Enrique, « Las ruinas de Carija y Bolonia », *BRAH*, 54, 5, 1909, p. 419-426.
- ROQUES, Mario, « Notice sur la vie et les travaux de M. Maurice Holleaux, membre de l'Académie », *CRAI*, 87, 1, 1943, p. 14-73.
- ROSCHER, Wilhelm Heinrich (éd.), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, 9 vol., Leipzig, B. G. Teubner, 1884-1937.
- ROSS, Ludwig, *Reisen auf den griechischen Inseln des ägäischen Meeres*, vol. 1/4, Stuttgart-Tübingen, J. G. Cotta, 1840.
- ROUJON, Henry, « Discours de M. Roujon, délégué de M. le ministre de l'Instruction publique », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1902, p. 17-18.
- *Artistes et amis des arts*, Paris, Hachette, 1912.
- ROUSSEL, Pierre, *Délos, colonie athénienne*, Paris, Fontemoing et Cie, coll. « BEFAR » (111), 1916.
- RUIZ CECILIA, José Ildefonso et MORET, Pierre (éd.), *Osuna retratada. Memoria fotográfica de la misión arqueológica francesa de 1903*, Sevilla, Padilla Libros, Casa de Velázquez, 2009.
- RUTTEN, Maggie, *Guide des Antiquités orientales*, Paris, Musées nationaux, Palais du Louvre, 1934.
- S. R. [Salomon REINACH], « [CR] P. Paris et G. Roques. *Lexique des antiquités grecques*. Paris, Fontemoing, 1909. Gr. in-8, II-481 p., avec nombreuses gravures », *RA*, 4^e série, 17, 1911, p. 180.
- SAGLIO, Edmond, « Avertissement du premier fascicule », *DAGR*, 1, 1, 1877 [1873], p. V-VII.
- SALAZAR, Adolfo, « Los académicos franceses. En el Ateneo. Conferencia de M. Widor », *El Liberal*, 4 mai 1916, p. 3.
- SALOMON, Henri et BLOCH, Marc, « Christian Pfister (1857-1933). Sa vie, ses œuvres », *RH*, 172, 1933, p. 548-570.
- SARZEC, Ernest de, *Découvertes en Chaldée*, 2 vol., Paris, Ernest Thorin, 1884-1912.
- SAVIRÓN Y ESTEBAN, Paulino, *Noticia de varias excavaciones del Cerro de los Santos en el término de Montealegre, villa de la Provincia de Albacete*, Madrid, Imprenta y Estereotipia de Aribau y Cia, 1875.
- SAYCE, Archibald Henry, *The Ancient Empires of the East. Herodotos I.-III. with Notes, Introductions and Appendices*, London, MacMillan and Co., 1883.
- SCHLIEMANN, Heinrich, *Atlas des antiquités troyennes*, Paris, Maisonneuve et Cie, 1874.
- *Mykenae. Bericht über meine Forschungen und Ertdeckungen in Mykenae und Tiryns*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1878.
- *Mycènes. Récit des recherches et découvertes faites à Mycènes et à Tirynthe*, trad. par Jules GIRARDIN, Paris, Hachette, 1879.

- *Ilios. Ville et pays des Troyens. Résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade de 1871 à 1882*, trad. par Mme É. EGGER, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1885 [1880].
- *Tirynthe. Le palais préhistorique des rois de Tirynthe*, Paris, C. Reinwald, 1885.
- SCHLUMBERGER, Gustave, « Bandeaux d'or estampés d'époque archaïque », *Gazette archéologique. Recueil de monuments pour servir à la connaissance & à l'histoire de l'art dans l'Antiquité & le Moyen Âge*, 10, 1885, p. 4-10.
- SCHMIDT, Johannes, « Ein neues Bruchstück des *edictum Diocletiani de pretiis* », *AM*, 5, 2, 1880, p. 70-82.
- SCHÖMANN, Georg Friedrich, *Griechische Alterthümer*, 2 vol., Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1855-1859.
- *Antiquités grecques*, trad. par Charles GALUSKI, 2 vol., Paris, Alphonse Picard, 1884-1885.
- SCHREIBER, Theodor, s. v. « Artemis », *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, 1, 1884-1886, p. 558-608.
- SCHULTEN, Adolf, « Les camps de Scipion à Numance. Premier rapport (fouilles de 1906) », *BH*, 10, 2, 1908, p. 128-156.
- « Les camps de Scipion à Numance. Deuxième rapport (fouilles de 1907) », *BH*, 11, 1, 1909, p. 1-24.
- « Les camps de Scipion à Numance. Troisième rapport (1908) », *BH*, 12, 3, 1910, p. 245-264.
- « Campesinos de Castilla: contribución al estudio de la España de nuestros días », *La Lectura. Revista de Ciencias y de Artes*, 13, 153, 1913, p. 216-232.
- s. v. « Hispania », *RE*, VIII, 2, 1913, p. 1965-2046.
- « Kastilische Bauern. Ein Beitrag zum Verständnis des heutigen Spaniens », *Deutsche Rundschau*, 156, 1913, p. 443-460.
- « Mes fouilles à Numance et autour de Numance », trad. par Dr. FLORANCE, *BH*, 15, 4, 1913, p. 365-383.
- *Mis excavaciones en Numancia (1905-1912)*, trad. par Hugo GRUNWALD, Barcelona, Casa editorial Estudio, 1914.
- *Hispania (geografía, etnología, historia)* [trad. esp. de l'article paru dans la *RE*, VIII, 2], trad. par Pere BOSCH GIMPERA et Miguel ARTIGAS FERRANDO, con un apéndice sobre la arqueología prerromana hispánica de Pere BOSCH GIMPERA, Barcelona, Tipografía La Académica, 1920 [1913].
- *Avieno. Ora Maritima (Periplo massaliota del siglo VI a. de J. C.) junto con los demás testimonios anteriores al año 500 a. de J. C.*, Barcelona-Berlin, Librería universitaria de A. Bosch, Weidmannsche Buchhandlung, coll. « Fontes Hispaniae Antiquae » (1), 1922.
- *Las guerras de 154-72 a. de J. C.*, Barcelona, Librería Bosch, coll. « Fontes Hispaniae Antiquae » (4), 1937.
- *Historia de Numancia*, nouv. éd. de Fernando WULFF ALONSO précédée d'une étude préliminaire, Pamplona, Urgoiti Editores, coll. « Grandes Obras » (13), 2004 [1945].

SCHWEITZER, Bernhard, « Xenokrates von Athen. Beiträge zur Geschichte der antiken Kunstforschung und Kunstanschauung », *Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft. Geisteswissenschaftliche Klasse*, 9, 1, 1932, p. 1-52.

SEECK, Otto, « Die Münzpolitik Diocletians und seiner Nachfolger », *Zeitschrift für Numismatik*, 17, 1890, p. 36-89, 113-166.

SEIGNOBOS, Charles, *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, Félix Alcan, 1901.

— « L'enseignement de l'histoire comme instrument d'éducation politique », dans *Conférences du Musée pédagogique. L'enseignement de l'histoire*, Paris, Imprimerie nationale, 1907, p. 1-24.

— *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, préface d'Antoine PROST, Lyon, ENS Éditions, coll. « Bibliothèque idéale des sciences sociales », 2014 [1901], en ligne sur <http://books.openedition.org/enseditions/487>.

SELLERS STRONG, Eugénie, *The Elder Pliny's Chapters on the History of art*, London-New York, MacMillan and Co., 1896.

SESTON, William, « La vie et l'œuvre de Georges Radet », dans *Célébration du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de Georges Radet (10 et 11 mars 1961)*, Bordeaux, Faculté des lettres et sciences humaines, 1963, p. 31-38.

SIMIAND, François, « Méthode historique et science sociale. Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de synthèse historique*, 6, 1, 1903, p. 1-22.

— « Méthode historique et science sociale », *Annales ESC*, 15, 1, 1960 [1903], p. 83-119.

SIRET, Henri et SIRET, Louis, *Les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne*, avec la collaboration de Victor Jacques, préface de Pierre-Joseph Van Beneden, 2 vol., Anvers-Louvain, Imprimerie de Charles Peeters, 1887.

SIRET, Louis, « Orientaux et Occidentaux en Espagne aux temps préhistoriques (1) », *Revue des questions scientifiques*, 3^e série, 10, 1906, p. 529-582.

— « Essai sur la chronologie protohistorique de l'Espagne », *RA*, 4^e série, 10, 1907, p. 373-394.

— « Orientaux et Occidentaux en Espagne aux temps préhistoriques (2) », *Revue des questions scientifiques*, 3^e série, 11, 1907, p. 219-247.

— *Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques. 1. De la fin du quaternaire à la fin du bronze*, préface d'Émile CARTAILHAC, Paris, Paul Geuthner, 1913.

SMITH, A. H., « [CR] *Manual of Ancient Sculpture*. By Pierre Paris. Edited and augmented by Jane E. Harrison. London, H. Grevel and Co., 1890. 8vo. pp. XVI., 369 ; 187 illustrations. 10s. 6d. », *The Classical Review*, 4, 1-2, 1890, p. 67-68.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX, *48^e exposition, 1900. Compte rendu*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1900.

— *52^e exposition, 1904. Compte rendu*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1904.

— *53^e exposition, 1905. Compte rendu*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1905.

SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE, *XIII^e Exposition de Bordeaux. Catalogue officiel des arts anciens et modernes*, Paris-Bordeaux, Camis, G. Gounouilhou, 1895.

SOUS-SECRÉTARIAT D'ÉTAT AUX BEAUX-ARTS, *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé*, Paris, Hachette, 1915.

STAPFER, Paul, « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1891-1892, p. 158-185.

— « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1892-1893, p. 196-225.

— « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1894-1895, p. 164-192.

— « Faculté des lettres. Rapport présenté au conseil académique », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1895-1896, p. 138-162.

— *Des réputations littéraires. Essais de morale et d'histoire. Deuxième série*, Paris, Librairie Fischbacher, 1901.

TAILLEBOIS, Émile, « Deux objets d'art ibériens [1] », *Bulletin monumental*, 6^e série, 6, 1890, p. 53-64.

— « Deux objets d'art ibériens [2] », *Bulletin monumental*, 6^e série, 7, 1891, p. 80-98.

— *Deux objets d'art ibériens* [tiré à part du *Bulletin monumental*, 1890-1891], Caen, Henri de Lesques, 1892.

TAINÉ, Hippolyte, *Histoire de la littérature anglaise*, 2^e éd., 5 vol., Paris, Hachette et C^{ie}, 1866 [1864].

— *Philosophie de l'art en Grèce*, Paris, Germer Baillière, 1869.

— *Philosophie de l'art*, 5^e éd., 2 vol., Paris, Hachette et C^{ie}, 1890 [1865].

TÉRY, Gustave, « Le Normalien », dans *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Paris, Typographie Chamerot et Renouard, 1895, p. 1-6.

TESSIER, Georges, « Notice sur la vie et les travaux de M. Adrien Blanchet, membre de l'Académie », *CRAI*, 110, 4, 1966, p. 512-525.

THAMIN, Raymond, « École de Hautes Études Hispaniques à Madrid. Rapport présenté à M. le Ministre de l'Instruction publique par M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux », *BH*, 11, 3, 1909, p. 328-332.

— « L'École française de Madrid, fondation de l'université de Bordeaux », *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 70^e année, nouv. série, 73, 1, 1910, p. 638-646.

— *L'Université et la guerre*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1916.

THOUVENOT, Raymond, *Catalogue des figurines et objets de bronze du musée Archéologique de Madrid. 1. Bronzes grecs et romains*, Bordeaux-Paris, Feret & Fils, E. de Boccard, coll. « BEHEH » (12, 1), 1927.

— « [CR] P. Paris. *Le Musée archéologique national de Madrid*. Un vol. in-4°. Paris, Les Éditions d'Art et d'Histoire, 1936 », *JS*, fasc. 3 (mai-juin), 1938, p. 133.

— *Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (149), 1940.

TOURNIER, Édouard et DESROUSSEAUX, Alexandre-Marie, *Hérodote. Morceaux choisis*, 12^e éd., Paris, Hachette et C^{ie}, 1917 [1874].

- TOUTAIN, Jules, « [CR] Pierre Paris. — *Lexique des antiquités grecques*. — Paris, A. Fontemoing, 1909 », *Revue internationale de l'enseignement*, 59, 1910, p. 84-85.
- « [CR] Pierre Paris. — Promenades archéologiques en Espagne. — Paris, Leroux, 1910 », *RHR*, 65, 1912, p. 367-371.
- TRUTAT, Eugène, *La photographie appliquée à l'archéologie. Reproduction des monuments, œuvres d'art, mobilier, inscriptions, manuscrits*, Paris, Gauthier-Villars, 1879.
- TSOUNTAS, Christos et MANATT, James Irving, *The Mycenaean Age. A Study of the Monuments and Culture of Pre-Homeric Greece*, with an introduction by Dr. DÖRPFELD, London, MacMillan and Co., 1897.
- UNIVERSITÉS DE BORDEAUX ET DE TOULOUSE, *Inauguration de l'Institut français d'Espagne. 26 mars 1913*, Toulouse, Impr. Douladone, Privat, 1913.
- VACHON, Marius, *La Femme dans l'art. Les protectrices des arts, les femmes artistes*, Paris, J. Rouam & Cie, 1893.
- *Les industries d'art. Les écoles et les musées d'art industriel en France (départements)*, Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1897.
- *W. Bouguereau*, Paris, A. Lahure, 1900.
- VALENTINO, Henri ; COLIN, Paul ; STECK, Paul ; PILLET, Jules-Jean ; CHAMPIER, Victor et LUMET, Louis, *Première Exposition des écoles départementales des Beaux-Arts et d'Art appliqué à l'industrie. Organisée du 25 novembre au 12 décembre 1905 à l'École des Beaux-Arts*, Paris, L'Art et les Artistes, 1905.
- VALLOIS, René, « Observations sur le théâtre romain de Mérida », *REA*, 21, 3, 1919, p. 193-209.
- « Alfred Laumonier, *Catalogue de terres cuites du musée archéologique de Madrid* (Bibliothèque de l'École de hautes études hispaniques, fascicule II). Bordeaux, Feret ; Paris, de Boccard et Alphonse Picard ; 1921, in-8°, XVI-253 pages et 134 planches. Prix : 25 francs », *BH*, 24, 4, 1922, p. 378-381.
- « Topographie délienne. II. Les édifices du groupe Nord », *BCH*, 53, 1929, p. 185-315.
- VERGEZ, Camille, « Rapport annuel de M. C. Vergez, Directeur des classes d'adultes et d'apprentis », *Bulletin de la Société Philomathique de Bordeaux*, Année 1875, 1877, p. 75-85.
- VERNES, Maurice, « Introduction », *RHR*, 1, 1880, p. 1-17.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul, « L'École normale », *Revue internationale de l'enseignement*, 8, 12, 1884, p. 517-534.
- VIGNERON, Paule, « Carnet artistique. Le buste d'Elché », *La Fronde*, 30 décembre 1897, p. 2-3.
- VILLARD, Edmond et ZO, Achille, *Bibliothèque de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux. Catalogue méthodique des ouvrages*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1891.
- VILLE DE BORDEAUX, *École gratuite de Dessin et de Peinture. Concours de 1879*, Bordeaux, Imp. G. Gounouilhou, 1879. AN-Pierrefitte, Inspections. Concession de modèles et d'ouvrages. Bourses d'études. 1879-1904.
- *Exposition de peinture Goya et art espagnol moderne sous le haut patronage de la municipalité. Catalogue officiel*, Bordeaux, Musée de l'hôtel de ville, 1919.

VILLE DE PARIS, *Centenaire de la naissance de Michelet. Compte rendu officiel des fêtes*, Paris, Imprimerie nationale, 1899.

— *Exposition de peinture espagnole moderne sous le haut patronage de la municipalité parisienne. Catalogue officiel*, Paris, Ville de Paris, palais des Beaux-Arts, 1919.

VITRY, Paul, « Discours prononcé par M. Paul Vitry, délégué du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1903, p. 13-17.

— « Le nouveau musée des Arts décoratifs », *Art et Décoration. Revue mensuelle d'art moderne*, 18, 1905, p. 65-104.

VIVES Y ESCUDERO, Antonio, *Estudio de arqueología cartaginesa. La necrópoli de Ibiza*, Madrid, JAE, 1917.

WADDINGTON, William H., *Édit de Dioclétien, établissant le maximum dans l'empire romain*, Paris, Firmin Didot, 1864.

WAHL, René, « Extrait du règlement général de l'École normale supérieure », dans *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Paris, Typographie Chamerot et Renouard, 1895, p. 7-12.

WALTZ, Adolphe, « Rapport présenté au conseil de l'université », *Compt. rend. trav. fac. Bord.*, 1897-1898, p. 119-137.

WEIL, Henri, « Rapport de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles pendant l'année 1886 », *CRAI*, 30, 4, 1886, p. 595-616.

WELCKER, Friedrich Gottlieb, *Griechische Götterlehre*, vol. 2/2, Göttingen, Dieterich, 1860.

WIDE, Samuel Karl Ander, « Aphidna in Nordattika », *AM*, 21, 1896, p. 385-410.

WIDOR, Charles-Marie, « La villa Velasquez à Madrid », *L'Illustration*, 25 février 1922, p. 179-180.

— « Au lecteur », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 1^{ère} année, 1, 1925, p. 3-4.

— « La Casa Velasquez », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 1^{ère} année, 2, 1925, p. 3-10.

— « Origine et fonctions de l'Académie des beaux-arts », *Bulletin de l'Académie des beaux-arts*, 1^{ère} année, 1, 1925, p. 5-14.

— « La Casa Velasquez », *Revue internationale de l'enseignement*, 83, 1929, p. 10-19.

WINCKELMANN, Johann Joachim, *Histoire de l'art dans l'Antiquité = Geschichte der Kunst des Alterthums*, trad. par Dominique TASSEL, éd. de Daniela GALLO, Paris, Le Livre de Poche, 2005.

— *De la description*, éd. par Élisabeth DÉCULTOT (introduction, traduction et notes), Paris, Éditions Macula, coll. « La littérature artistique », 2006.

WINTER, Franz, *Die Typen der figürlichen Terrakotten*, 2 vol., Berlin-Stuttgart, W. Spemann, coll. « Die antiken Terracotten » (3), 1903.

YORKE, Vincent W., « Excavations at Abae and Hyampolis in Phocis », *JHS*, 16, 1896, p. 291-312. JSTOR.

YRIARTE, Charles, *Goya. Sa biographie. Les fresques, les toiles, les tapisseries, les eaux-fortes et le catalogue de l'œuvre avec cinquante planches inédites*, Paris, Henri Plon, 1867.

ZO, Achille, « Discours prononcé par M. Achille Zo, directeur de l'École », *Éc. Bx-Arts Bord. Conc.*, 1897, p. 5-8.

ZO, Henri A., « À propos de l'école des Beaux-Arts », *La Petite Gironde*, 8 août 1905, p. 3.

ZOLA, Émile, *Écrits sur l'art*, éd. par Jean-Pierre LEDUC-ADINE, Paris, Gallimard, coll. « Tel » (174), 1991.

Θ. [ANONYME], « [CR] Pierre Paris. Élatée, la ville, le temple d'Athéna Cranaia. Paris, Thorin, 1892. In-8°, XI-318 p. et 15 planches hors texte (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome) », *REG*, 5, 20, 1892, p. 469-470.

IV. — ÉTUDES CITÉES

ABAD CASAL, Lorenzo, « El “descubrimiento” del arte ibérico », dans Lorenzo ABAD CASAL et Jorge A. SOLER DÍAZ (éd.), *Actas del congreso de arte ibérico en la España mediterránea (Alicante, 24-27 de octubre de 2005)*, Alicante, Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert, 2007, p. 13-19.

ABAD CASAL, Lorenzo et SOLER DÍAZ, Jorge A. (éd.), *Actas del congreso de arte ibérico en la España mediterránea (Alicante, 24-27 de octubre de 2005)*, Alicante, Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert, 2007.

ABASCAL PALAZÓN, Juan Manuel, *Fidel Fita (1835-1918). Su legado documental en la Real Academia de la Historia*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1999.

— s. v. « Ernst Willibald Emil Hübner », *DBe*, 2018, en ligne sur <http://dbe.rah.es/biografias/18292/ernst-willibald-emil-hubner>.

ABBÉ, Jean-Loup, « Du collège de Périgord à l'Université de Toulouse, les bâtiments du 56, rue du Taur », dans Jean-François COUROUAT et Hélène DÉBAX (éd.), *Cent ans de recherches méridionales à Toulouse : l'Institut d'études méridionales (1914-2014)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, coll. « Méridiennes » (7), 2018, p. 41-56.

ÅHLFELDT, Johan (éd.), *Digital Atlas of the Roman Empire*, Lund, Department of Archaeology and Ancient History, Lund University, 2015-2017, en ligne sur <https://dh.gu.se/dare/>.

AÏT SALAH, Souad, « Figurines masculines en contextes votif et funéraire de la Thessalie à la Thrace : marqueurs identitaires et témoins des rituels d'intégration et de socialisation ? », *Les carnets de l'ACoSt. Association for Coroplastic Studies*, 16, 2017, en ligne sur <http://journals.openedition.org/acost/1026>.

ALBERT LLORCA, Marlène et ROUILLARD, Pierre, *La Dame d'Elche, un destin singulier. Essai sur les réceptions d'une statue ibérique*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Essais de la Casa de Velázquez » (14), 2020.

ALBERTINI, Pierre, « Le *Cursus studiorum* des professeurs de lettres au XIX^e siècle », *Histoire de l'éducation*, 45, 1990, p. 43-69.

— « La réforme de 1903 : un assassinat manqué ? », dans Jean-François SIRINELLI (éd.), *École normale supérieure. Le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994, p. 31-72.

— *L'école en France. Du XIX^e siècle à nos jours, de la maternelle à l'université*, 4^e éd., Paris, Hachette Supérieur, coll. « Carré histoire » (9), 2014 [1992].

ALBES, Jens, « La propaganda cinematográfica de los alemanes en España durante la Primera Guerra Mundial », *MCV*, 31, 3, 1995, p. 77-101.

ALMAGRO-GORBEA, Martín, s. v. « Cayetano Mergelina Luna », *DBe*, 2018, en ligne sur <http://dbe.rah.es/biografias/12667/cayetano-mergelina-luna>.

— s. v. « Juan de Dios de la Rada y Delgado », *DBe*, 2018, en ligne sur <http://dbe.rah.es/biografias/10710/juan-de-dios-de-la-rada-y-delgado>.

ALMAGRO-GORBEA, Martín ; LÓPEZ ROSENDO, M.^a Ester ; MEDEROS MARTÍN, Alfredo et TORRES ORTIZ, Mariano, « Los sarcófagos antropoides de la necrópolis de Cádiz », *Mainake*, 32, 2010, p. 357-394.

ALMAGRO-GORBEA, Martín et MAIER ALLENDE, Jorge (éd.), *250 años de arqueología y patrimonio. Documentación sobre arqueología y patrimonio histórico de la Real Academia de la Historia. Estudio general e índices*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Catálogo del Gabinete de Antigüedades », 2003.

— *Corona y arqueología en el siglo de las luces*, Madrid, Patrimonio Nacional, 2010.

ALTIT-MORVILLEZ, Marianne, *Émile Espérandieu (1857-1939). Un archéologue entre institution militaire et monde académique*, préface d'Alain SCHNAPP, Drémil-Lafage, Éditions Mergoil, coll. « Archives & histoire de l'archéologie » (4), 2021.

ÁLVAREZ JUNCO, José, *Mater dolorosa. La idea de España en el siglo XIX*, 5^e éd., Madrid, Taurus, 2005 [2001].

— *Dioses útiles. Naciones y nacionalismos*, Madrid, Galaxia Gutenberg, 2016.

ÁLVAREZ MARTÍ-AGUILAR, Manuel, « Modelos historiográficos e imágenes de la Antigüedad: *El Cerco de Numancia* de Miguel de Cervantes y la historiografía sobre la España antigua en el siglo XVI », *Hispania Antiqua*, 21, 1997, p. 545-570.

— s. v. « Fontes Hispaniae Antiquae », dans Margarita DÍAZ-ANDREU, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Jordi CORTADELLA I MORRAL (éd.), *Diccionario histórico de la arqueología en España (siglos XV-XX)*, Madrid, Marcial Pons, 2009, p. 280.

ÁLVAREZ MARTÍNEZ, José M.^a, « La influencia alemana en los inicios de la arqueología e historia antigua españolas », dans Jaime de SALAS et Dietrich BRIESEMEISTER (éd.), *Las influencias de las culturas académicas alemana y española desde 1898 hasta 1936*, Frankfurt-Madrid, Vervuert, Iberoamericana, coll. « Bibliotheca Ibero-Americana » (73), 2000, p. 10-35.

ÁLVAREZ MARTÍNEZ, José M.^a, « Cien años de arqueología en Mérida (1910-2010) », *Revista de Estudios Extremeños*, 65, 2, 2010, p. 627-676.

ÁLVAREZ MARTÍNEZ, José M.^a et MATEOS CRUZ, Pedro, *Mérida, 2000 años de historia, 100 años de arqueología. Cien años de excavaciones arqueológicas en Mérida (1910-2010)*, Mérida, Consorcio de la Ciudad Monumental, Histórico-Artística y Arqueológica de Mérida, 2010.

ÁLVAREZ-SANCHÍS, Jesús, *Los vettones*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Bibliotheca Archaeologica Hispana » (1), 2003.

— « El descubrimiento de los vettones. Las Cogotas y la cultura de los verracos », *Zona Arqueológica*, 12, 2008, p. 15-42.

AMALVI, Christian, « L'Entre-Trois-Guerres », dans Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Généralisations historiennes (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 77-89.

AMANDRY, Pierre, « Notes de topographie et d'architecture delphiques. IX. L'opisthodomé du temple d'Apollon », *BCH*, 117, 1, 1993, p. 263-283.

ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* = *Imagined Communities*, trad. par Pierre-Emmanuel DAUZAT, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales » (126), 2006 [1983].

ANDURAND, Anthony, *Le mythe grec allemand. Histoire d'une affinité élective*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2013.

ANDURAND, Anthony ; CAZENAVE, Julien et DELMAS, Sébastien, « Appréhender le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* par sa table d'auteurs. Les données statistiques comme outil d'analyse », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 219-223.

AQUILUÉ ABADÍAS, Xavier ; CABRERA BONET, Paloma et ALMAGRO-GORBEA, Martín, *Iberia Graeca: el legado arqueológico griego de la península Ibérica*, Sant Martí d'Empúries, Iberia Graeca, 2012.

— *Los iberos ayer y hoy. Arqueologías y culturas*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Estudios », 2012.

— *La Dama de Elche. Dónde, cuándo y por qué*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Estudios/Antigua », 2018.

ARCE, Javier et OLMOS, Ricardo (éd.), *Historiografía de la arqueología y de la historia antigua en España (siglos XVIII-XX)* [Actas del I congreso internacional, Madrid, 13-16 de diciembre de 1988], Madrid, Ministerio de Cultura, Dirección General de Bellas Artes y Archivos, 1991.

ASSELINEAU, Audrenn et DUPLOUY, Alain, « La collection d'antiquités grecques de l'institut d'art et d'archéologie de Paris : histoire d'un enseignement », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 133-145.

AUBERT, Paul, « La propagande étrangère en Espagne dans le premier tiers du XX^e siècle », *MCV*, 31, 3, 1995, p. 103-176.

AUBET, M.^a Eugenia, « Los marfiles fenicios del Bajo Guadalquivir. I. Cruz del Negro », *BSAA*, 44, 1978, p. 15-88.

— « Los marfiles fenicios del Bajo Guadalquivir. II. Acebuchal y Alcantarilla », *BSAA*, 46, 1980, p. 33-92.

— « Marfiles fenicios del Bajo Guadalquivir (y III). Bencarrón, Santa Lucía y Setefilla », *Pyrenae*, 17-18, 1981-1982, p. 231-280.

— *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, 3^e éd., Barcelona, Bellaterra, coll. « Bellaterra Arqueología », 2009 [1987].

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *L'enfant de l'ennemi (1914-1918)*, Paris, Aubier, 1995.

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, « Violence et consentement : la “culture de guerre” du premier conflit mondial », dans Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 1997, p. 251-271.

AULANIER, Christiane, *Le pavillon de l'Horloge et le département des Antiquités orientales*, Paris, Éditions des Musées nationaux, 1964.

AURIGNY, Hélène, « Une notion encombrante dans l'histoire de la sculpture grecque : le “dédalisme” », *RA*, nouv. série, fasc. 1, 2012, p. 3-39.

- AVANZA, Martina et LAFERTÉ, Gilles, « Dépasser la “construction des identités” ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 61, 4, 2005, p. 134-152.
- AVEZOU, Laurent, « La biographie. Mise au point méthodologique et historiographique », *Hypothèses*, 4, 1, 2001, p. 13-24.
- « La génération établie », dans Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Génération historiennes (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 91-103.
- AZOULAY, Vincent, « Le rêve d’Onomarchos : les statues et les Phocidiens à Delphes », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, nouv. série, 8, 2010, p. 223-254.
- *Les Tyrannicides d’Athènes. Vie et mort de deux statues*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L’Univers historique », 2014.
- BÁDENAS DE LA PEÑA, Pedro, « La colección hispánica de autores griegos y latinos », *Arbor. Ciencia, pensamiento y cultura*, 473, 1985, p. 113-122.
- BADIE, Alain ; GAILLED RAT, Éric ; MORET, Pierre ; ROUILLARD, Pierre ; SÁNCHEZ, M.^a José et SILLIÈRES, Pierre, *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante, Espagne)*, Paris-Madrid, Éditions Recherches sur les civilisations, Casa de Velázquez, 2000.
- BALD ROMANO, Irene ; SENFF, Reinhard ; VOUTIRAS, Emmanuel et HERMARY, Antoine, « La sculpture grecque : découvertes archéologiques, avancées scientifiques, orientations méthodologiques », *Perspective. Actualité en histoire de l’art*, 1, 2009, p. 10-22.
- BAQUEDANO, Enrique et ARLEGUI SÁNCHEZ, Marian (éd.), *Schulten y el descubrimiento de Numantia*, Madrid, Museo Arqueológico Regional, 2017.
- BARATAS DÍAZ, Alfredo, « La ciencia española ante la crisis del 98: semillas, frutos y agostamiento », *Cuadernos de Historia Contemporánea*, 20, 1998, p. 151-163.
- BARRIL VICENTE, Magdalena, « Enrique de Aguilera y Gamboa, XVII marqués de Cerralbo », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 187-196.
- BARRIL VICENTE, Magdalena et CERDEÑO, M.^a Luisa, « El Marqués de Cerralbo: un aficionado que se institucionaliza », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Margarita DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997, p. 515-527.
- BARRIOS-CASTRO, M.^a José, « Los orígenes de la revista *Emerita* y el Centro de Estudios Históricos », dans Jesús de la VILLA POLO, José Francisco GONZÁLEZ CASTRO et Gregorio HINOJO DE ANDRÉS (éd.), *Perfiles de Grecia y Roma* [Actas del XII Congreso Español de Estudios Clásicos, Valencia, 22 al 26 de octubre de 2007], vol. 3/3, Madrid, Sociedad Española de Estudios Clásicos, 2011, p. 351-361.
- BARTOLOMÉ BELLÓN, Gabriel, « La Sala Cerralbo del Museo Arqueológico Nacional. El sueño irrealizable de Enrique de Aguilera y Gamboa », dans Andrés CARRETERO PÉREZ, Concha PAPÍ RODES et Gonzalo RUIZ ZAPATERO (éd.), *Arqueología de los museos: 150 años de la creación del Museo Arqueológico Nacional* [Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Arqueología / IV Jornadas de Historia SEHA-MAN], Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2018, p. 997-1016.

BASCH, Sophie, *Le mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française depuis la création de l'École française d'Athènes jusqu'à la guerre civile grecque (1846-1946)*, Paris-Athènes, Hatier, coll. « Confluences », 1995.

- « Le voyage de Grèce des Français après les découvertes de Schliemann », dans Edoardo TIBONI (éd.), *Verso l'Ellade. Dalla Città morta a Maia*, Pescara, Edizars, 1995, p. 196-208.
- « *En Grèce avec Charalambos Eugénidis* de Paul Jamot : un anti-guide de voyage », dans Gilles CHABAUD, Évelyne COHEN, Natacha COQUERY et Jérôme PENEZ (éd.), *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin, 2000, p. 599-605.
- (éd.), *Portraits de Victor Bérard* [Actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013)], Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (6), 2015.

BASCH, Sophie ; ESPAGNE, Michel et LECLANT, Jean (éd.), *Les frères Reinach*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, De Boccard, 2008.

BASQUIN, Claire, « Défendre l'art, un message pacifique ? Romain Rolland et la destruction du patrimoine artistique en 1914 », dans Philippe NIVET (éd.), *Guerre et patrimoine artistique à l'époque contemporaine*, Amiens, Encrage Édition, coll. « Hier » (43), 2013, p. 127-147.

BASSIÈRES, Laurence, « Genèse et développement de l'école régionale d'architecture de Bordeaux », *Transversale*, 2, 2017, p. 17-26.

- « Genèse et développement de l'école régionale d'architecture de Bordeaux », *Politiques de la culture. Carnet de recherches du Comité d'histoire du ministère de la Culture sur les politiques, les institutions et les pratiques culturelles*, 2017, en ligne sur <https://chmcc.hypotheses.org/3721>.

BASTIN, Gilles, « Notes sur l'usage des réseaux dans les sciences sociales », dans Corinne BONNET, Véronique KRINGS et Catherine VALENTI (éd.), *Connaitre l'Antiquité. Individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010, p. 13-27.

BATICLE, Jeannine et MARINAS, Cristina, *La Galerie espagnole de Louis-Philippe au Louvre (1838-1848)*, Paris, RMN, coll. « Notes et documents des Musées de France » (4), 1981.

BECKER, Annette, « Racisme, barbarie, civilisation : les enjeux de la Grande Guerre », *Cahiers de la Méditerranée*, 61, 2000, p. 159-169.

BÉGUERIE, Catherine, « L'enseignement de l'histoire de l'art à Bordeaux. Premiers cours, premiers professeurs : l'émergence d'une discipline », *Revue archéologique de Bordeaux*, 95, 2004, p. 225-238.

BÉGUET, Bruno (éd.), *La science pour tous. Sur la vulgarisation scientifique en France de 1850 à 1914*, Paris, Bibliothèque du Conservatoire national des arts et métiers, 1990.

BELHOSTE, Bruno, « L'enseignement secondaire français et les sciences au début du XX^e siècle. La réforme de 1902 des plans d'études et des programmes », *Revue d'histoire des sciences*, 43, 4, 1990, p. 371-400.

BELLÓN RUIZ, Juan Pedro, « Los santuarios ibéricos de Jaén: exvotos y coleccionismo, legalidad y prestigio », dans Lourdes PRADOS TORREIRA, Carmen RUEDA GALÁN et Arturo RUIZ RODRÍGUEZ (éd.), *Bronces ibéricos. Una historia por contar. Libro homenaje al Prof. Gérard Nicolini*, Madrid-Jaén, UAM Ediciones, Universidad de Jaén, 2018, p. 63-102.

BELTRÁN FORTES, José, « Historia de la arqueología en España. Precedentes y líneas actuales de investigación », *Revista de historiografía*, 1, 2004, p. 38-59.

- « La ciudad romana de Baelo Claudia en el contexto de la arqueología de Andalucía occidental durante los inicios del siglo XX », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ, Lourdes ROLDÁN GÓMEZ, Darío BERNAL CASASOLA et Ángel MUÑOZ VICENTE (éd.), *Baelo Claudia y la familia Otero. Una relación centenaria*, Madrid, Ediciones UAM, Editorial UCA, 2015, p. 53-71.
- BELTRÁN FORTES, José ; CACCIOTTI, Beatrice et PALMA VENETUCCI, Beatrice (éd.), *Arqueología, coleccionismo y antigüedad: España e Italia en el siglo XIX*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « Actas » (62), 2006.
- BELTRÁN FORTES, José ; GARCÍA JIMÉNEZ, Iván ; MAIER ALLENDE, Jorge ; MUÑOZ VICENTE, Ángel ; PRADOS MARTÍNEZ, Fernando ; RODRÍGUEZ MATEOS, Joaquín et TRUJILLO DOMÉNECH, Francisco (éd.), *Jorge Bonsor y la recuperación de Baelo Claudia (1917-1921)*, Sevilla, Junta de Andalucía, Consejería de Cultura, 2009.
- BELTRÁN FORTES, José et SALAS ÁLVAREZ, Jesús, « Los relieves de Osuna », dans Francisca CHAVES TRISTÁN (éd.), *Urso a la búsqueda de su pasado*, Osuna, Fundación de cultura García Blanco, 2002, p. 235-272.
- BENAVENTE SERRANO, José Antonio, « Los investigadores locales y los inicios de la arqueología ibérica en el Bajo Aragón », dans José Antonio BENAVENTE SERRANO (éd.), *Pioneros de la arqueología Ibérica en el Bajo Aragón. Catálogo de exposición itinerante de fotografía antigua de julio 2005 a marzo 2006*, Alcañiz, Tramax Bajo Aragón, coll. « Iberos en el Bajo Aragón », 2005, p. 47-57.
- BENDALA GALÁN, Manuel ; ÁLAMO, Constancio del et CELESTINO, Sebastián (éd.), *El tesoro arqueológico de la Hispanic Society of America. Museo Arqueológico Regional, Alcalá de Henares, Madrid, diciembre 2008-abril 2009*, Madrid, Museo Arqueológico Regional, 2008.
- BENSAUDE-VINCENT, Bernadette et RASMUSSEN, Anne (éd.), *La science populaire dans la presse et l'édition (XIX^e et XX^e siècles)*, Paris, CNRS Éditions, 1997.
- BERGER, Suzanne, *Notre première mondialisation. Leçons d'un échec oublié*, trad. par Richard ROBERT, Paris, Seuil, coll. « La république des idées », 2003.
- BERNAL, Martin, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique. 1. L'invention de la Grèce antique (1785-1985)*, trad. par Maryvonne MENGET et Nicole GENAILLE, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1996 [1987].
- BERT, Jean-François, *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Marseille, OpenEdition Press, coll. « Encyclopédie numérique » (4), 2014, en ligne sur <http://books.openedition.org/oep/438>.
- BERTINET, Arnaud, *Les musées de Napoléon III. Une institution pour les arts (1849-1872)*, Paris, Mare & Martin, 2015.
- BERTRAND, Michel, « Un siècle d'hispanisme (1920-2020) », *MCV*, nouv. série, 50, 1, 2020, p. 7-12.
- BILLOT, Marie-Françoise et BADIE, Alain, « Le décor des toits de Grèce du II^e s. av. au I^{er} s. ap. J.-C. Traditions, innovations, importations (Deuxième partie) », dans Jean-Yves MARC, Jean-Charles MORETTI et Didier VIVIERS (éd.), *Constructions publiques et programmes éditoriaux en Grèce entre le II^e et le I^{er} siècle ap. J.-C.*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (39), 2001, p. 61-134.
- BIRNBAUM, Pierre, *Les fous de la République. Histoire politique des Juifs d'État, de Gambetta à Vichy*, Paris, Fayard, 1992.

- *Le moment antisémite. Un tour de la France en 1898*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2015 [1998].
- BLANC, Jan, « Winckelmann et l'invention de la Grèce », *Cahiers Mondes anciens. Histoire et anthropologie des mondes anciens*, 11, 2018, en ligne sur <https://journals.openedition.org/mondesanciens/2089>.
- BLANC, Jérôme, *Les Engel. Une famille d'industriels et de philanthropes*, Paris, Éditions Christian, 1994.
- *Frédéric Engel-Dollfus, un industriel saint-simonien*, 2^e éd., Paris, Éditions Christian, 2003.
- BLÁNQUEZ PÉREZ, Juan ; CALLEGARIN, Laurent ; ROLDÁN GOMEZ, Lourdes ; MUÑOZ VICENTE, Ángel et POLAK, Gabriela (éd.), *Baelo. 100 años de arqueología, 100 imágenes para la memoria*, Madrid, Junta de Andalucía, Casa de Velázquez, Universidad Autónoma de Madrid, 2017.
- BLÁNQUEZ PÉREZ, Juan et COMAS-MATA, Carlos, « La Dama sentada. Una propuesta virtual de la Dama de Elche », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 233-240.
- BLÁNQUEZ PÉREZ, Juan et RODRÍGUEZ NUERE, Belén (éd.), *El arqueólogo Juan Cabré (1882-1947). La fotografía como técnica documental*, Madrid, Servicio de Publicaciones de la Universidad Autónoma de Madrid, 2004.
- BLÁNQUEZ PÉREZ, Juan et ROLDÁN GÓMEZ, Lourdes (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 1. Un homenaje a la memoria*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999.
- *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999.
- (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 3. El litoral mediterráneo*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, Caja de Ahorros del Mediterráneo, 2000.
- BLÄNSDORF, Agnes, « Une collaboration scientifique “dans un esprit vraiment œcuménique et international” : les congrès internationaux d'historiens et le Comité International des Sciences Historiques dans l'Entre-deux-guerres », *Revue germanique internationale*, 12, 2010, p. 209-228.
- BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, José M.^a, *Tartessos y los orígenes de la colonización fenicia en Occidente*, Salamanca, Universidad de Salamanca, coll. « Acta Salmanticensia. Serie Filosofía y Letras » (58), 1968.
- « Historiografía de la Dama de Elche. Sus prototipos de fuera de Hispania », *Lucentum*, 23-24, 2004-2005, p. 61-88.
- BLECH, Michael, « Las aportaciones de los arqueólogos alemanes a la arqueología española », dans Salvador QUERO CASTRO et Amalia PÉREZ NAVARRO (éd.), *Historiografía de la arqueología española. Las instituciones*, Madrid, Museo de San Isidro, coll. « Cursos y conferencias » (3), 2002, p. 83-117.
- BLECH, Michael ; MAIER ALLENDE, Jorge et SCHATTNER, Thomas G. (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014.

- BOCARD, Hélène, « La photographie dans les musées de moulages européens : une étude comparative », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 95-107.
- BOGAERT, Raymond, *Banques et banquiers dans les cités grecques*, Leyde, A. W. Sijthoff, 1968.
- BOIME, Albert, *The Academy and French Painting in the Nineteenth Century*, nouv. éd. augmentée, New Haven, Yale University Press, 1986 [1971].
- BOISSINOT, Philippe, « Sur la plage emmêlés : Celtes, Ligures, Grecs et Ibères dans la confrontation des textes et de l'archéologie », *MCV*, nouv. série, 35, 2, 2005, p. 13-43.
- BOLAÑOS, María et CAMPANO, Alberto, *Tesoros eléctricos. Entre la orfebrería romana y el facsímil industrial*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2017.
- BONANNO, Daniela et BONNET, Corinne, « “Ah ! qui dira les torts de l'Égypte...” Lorsque Paul Perdrizet louait les mérites de l'hellénisme à Franz Cumont », *Pallas. Revue d'études antiques*, 90, 2012, p. 91-100.
- BONATO, Lucie, « Chypre, Cyprus, Zypern, Cipro, Cypern, Κύπρος... Les voyageurs européens à Chypre au XIX^e siècle », *Cahiers du Centre d'études chypriotes*, 42, 2012, p. 25-86.
- BONIN, Hubert, « La splendeur des Samazeuilh, banquiers de Bordeaux (1810-1913) », *RH*, 288, fasc. 2 (n° 584), 1993, p. 349-389.
- BONNAFFOUX, Denise, « Paris vu par les peintres espagnols au tournant des XIX^e-XX^e siècles », *Cahiers d'études romanes*, 6, 2001, p. 39-61.
- BONNET, Alain, *L'enseignement des arts au XIX^e siècle. La réforme de l'École des beaux-arts de 1863 et la fin du modèle académique*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2006.
- « Le Prix du Salon et les Bourses de voyage. L'intervention paradoxale de l'État dans la formation des artistes (1874-1940) », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 185-202.
 - « L'introduction du dessin dans le système public d'enseignement au XIX^e siècle », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 263-284.
 - « L'atelier sur la route. L'incitation au voyage dans le cadre de la formation des artistes (fin XIX^e-début XX^e siècle) », dans Alain BONNET, Juliette LAVIE, Julie NOIROT et Paul-Louis RINUY (éd.), *Art et transmission. L'atelier du XIX^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2014, p. 19-27.
- BONNET, Corinne, *La correspondance scientifique de Franz Cumont conservée à l'Academia Belgica de Rome*, Bruxelles-Rome, Institut Historique Belge de Rome, coll. « Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes » (35), 1997.
- *Le « grand atelier de la science ». Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft. Héritages et émancipations*, 2 vol., Bruxelles-Rome, Institut Historique Belge de Rome, coll. « Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes » (41), 2005.
 - « Un réseau européen : la correspondance de Franz Cumont », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 1072-1094.

- « Ernest Renan et les paradoxes de la Mission de Phénicie », dans Henry LAURENS (éd.), *Ernest Renan. La science, la religion, la République*, Paris, Collège de France, 2012, p. 101-119.
- « Homère “auditeur et disciple des sciences phéniciennes”. Victor Bérard et la Méditerranée en partage », dans Sophie BASCH (éd.), *Portraits de Victor Bérard* [Actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013)], Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (6), 2015, p. 61-78.
- « “Une diversion à l'obsession anxieuse du présent et de l'avenir”. Franz Cumont et l'expérience du terrain à l'épreuve de la Grande Guerre », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 185-198.
- « Julius Beloch et la question phénicienne », *Incidenza dell'antico. Dialoghi di storia greca*, 16, 2018, p. 169-189.
- « Le tissu scientifique à l'épreuve de la Grande Guerre : le cas des réseaux de correspondance de Franz Cumont », dans Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (éd.), *La construction d'une archéologie européenne (1865-1914). Colloque en hommage à Joseph Déchelette*, Drémil-Lafage, Éditions Mergoïl, coll. « Archives & histoire de l'archéologie » (1), 2019, p. 303-329.
- BONNET, Corinne et KRINGS, Véronique (éd.), *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2008.
- BONNET, Corinne ; KRINGS, Véronique et VALENTI, Catherine (éd.), *Connaître l'Antiquité. Individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010.
- BONNET, Corinne et NIEHR, Herbert, *La religion des Phéniciens et des Araméens. Dans le contexte de l'Ancien Testament*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le monde de la Bible » (66), 2014.
- BOTS, Hans et WAQUET, Françoise, *La République des Lettres*, Paris, Éditions Belin, De Boeck, coll. « Europe & Histoire », 1997.
- BOUCHER, Anaïs ; DARCQUE, Pascal ; TSIRTSONI, Zoï et PROCOPIOU, Haris (éd.), *La Grèce des origines entre rêve et archéologie*, Paris, RMN, Grand-Palais, 2014.
- BOURDÉ, Guy et MARTIN, Hervé, *Les écoles historiques*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1983.
- BOURDIEU, Pierre, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30, 1979, p. 3-6.
- « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, 1, 1980, p. 2-3.
- *Homo academicus*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1984.
- « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62, 1, 1986, p. 69-72.
- *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Libre Examen », 1992.
- *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994.
- *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2002 [1984].
- *Manet, une révolution symbolique. Cours au Collège de France (1998-2000), suivis d'un manuscrit inachevé de Pierre et Marie-Claire Bourdieu*, éd. établie par Pascale CASANOVA, Pa-

- trick CHAMPAGNE, Christophe CHARLE, Franck POUPEAU et Marie-Christine RIVIÈRE, Paris, Raisons d’agir, Seuil, coll. « Points Essais » (800), 2013.
- BOURDIEU, Pierre et PASSERON, Jean-Claude, *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1964.
- *La reproduction. Éléments d’une théorie du système d’enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.
- BOURDIN, Stéphane, « Emmanuel Fernique, premier archéologue de l’École française de Rome, de Préneste au pays des Marse », dans Michel GRAS et Olivier PONCET (éd.), *Construire l’institution. L’École française de Rome, 1873-1895*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l’École française de Rome » (486), 2015, en ligne sur <https://books.openedition.org/efr/2628>.
- BOURDON, Albert-Alain, « Aux origines de l’Institut français au Portugal. Les relations culturelles entre la France et le Portugal au début du XX^e siècle », dans Jacqueline PENJON et Pierre RIVAS (éd.), *Lisbonne. Atelier du lusitanisme français*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. « Monde lusophone », 2005, p. 43-53.
- BOUSQUET, Jean, *Études sur les comptes de Delphes*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (267), 1988.
- *Les comptes du quatrième et du troisième siècle*, Paris, E. de Boccard, coll. « Corpus des inscriptions de Delphes » (2), 1989.
- BOUVIER, Béatrice, « Pour une histoire de l’architecture des librairies. Le Quartier latin de 1793 à 1914 », *Livraisons d’histoire de l’architecture*, 2, 2001, p. 9-25.
- BRASSOUS, Laurent et LEMAÎTRE, Séverine, « Dossier. La ville antique de Baelo, cent ans après Pierre Paris », *MCV*, nouv. série, 47, 1, 2017, p. 7-230.
- BRESC-BAUTIER, Geneviève, s. v. « Michel, André (7 novembre 1853, Montpellier – 12 octobre 1925, Paris) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l’art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.
- BRESC-BAUTIER, Geneviève ; FONKENELL, Guillaume et MARDRUS, Françoise (éd.), *Histoire du Louvre. II. De la Restauration à nos jours*, Paris, Louvre Éditions, Fayard, 2016.
- BREUILLOT, Martine, « Paul Decharme : un helléniste bourguignon dans la Grèce du XIX^e siècle », dans Hervé DUCHÊNE (éd.), *Voyageurs et Antiquité classique*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2003, p. 167-178.
- *Continuité et polyvalence : un atout pour l’hellénisme*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Études orientales, slaves et néo-helléniques », 2010, en ligne sur <http://books.openedition.org/pus/5444>.
- BROC, Numa, « Les géographes français en Espagne (1920-1950) », *Annales de géographie*, 106, 596, 1997, p. 355-372.
- BRUBAKER, Rogers, « Au-delà de l’identité », trad. par Frédéric JUNQUA, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 2001, p. 66-85.
- BRUFFAERTS, Jean-Michel, « Un égyptologue en guerre : Jean Capart (1914-1918) », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 115-142.

BRUÑA CUEVAS, Manuel ; CABALLOS BEJANO, M.^a de Gracia ; ILLANES ORTEGA, Inmaculada ; RAMÍREZ GÓMEZ, Carmen et RAVENTÓS BARANGÉ, Anna (éd.), *La cultura del otro: español en Francia, francés en España = La culture de l'autre: Espagnol en France, Français en Espagne*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2006.

BRUNEAU, Philippe, *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (217), 1970.

— *Les mosaïques*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (29), 1972.

— « L'archéologie grecque en Sorbonne de 1876 à 1914 », dans *Études d'archéologie grecque*, Paris, Picard, coll. « Les classiques français de l'histoire de l'art », 1992, p. 7-43.

— « Qu'il n'est d'art qu'abstrait ou du réalisme dans la statuaire grecque », *Topoi*, 5, 1, 1995, p. 33-61.

BRUNEAU, Philippe et DUCAT, Jean, *Guide de Délos*, 4^e éd., Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « Sites et monuments » (1), 2005.

CABALLERO RODRÍGUEZ, José, *Maximiliano Macías y su tiempo (1867-1934). Historia íntima de las grandes excavaciones en Mérida*, Mérida, Artes Gráficas Rejas, 2008.

CABANIS, José, *Le Musée espagnol de Louis-Philippe. Goya*, Paris, Gallimard, 1985.

CABEZAS, Hervé, « Les représentations imagées de l'Archéologie », *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale*, 3, 1984-1985, p. 163-194.

CALLEGARIN, Laurent, « Historique des fouilles scientifiques à Baelo (1917-2017) », *MCV*, nouv. série, 47, 1, 2017, p. 13-18.

CALLU, Agnès, *La Réunion des musée nationaux (1870-1940). Genèse et fonctionnement*, Paris, École des chartes, coll. « Mémoires et documents de l'École des chartes » (42), 1994.

— « D'un Louvre moderne : le projet d'Henri Verne », dans Agnès CALLU (éd.), *Autopsie du musée. Études de cas (1880-2010)*, préface de Roland Recht, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 45-54.

CAMPANO LORENZO, Alberto, « Del Museo Nacional de Reproducciones Artísticas a la sección de reproducciones del Museo Nacional de Escultura. Trayectoria de una idea y de una colección », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA (éd.), *Patrimonio arqueológico español en Roma. « Le Mostre Internazionali di Archeologia » de 1911 y 1937 como instrumentos de memoria histórica*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, coll. « Bibliotheca Archaeologica » (61), 2019, p. 479-504.

CANAL, Jordi, « La revitalización política del carlismo a finales del siglo XIX: los viajes de propaganda del Marqués de Cerralbo », *Studia Zamorensia*, 3, 1996, p. 243-272.

CANNAVO, Anna, « Chypre dans les études historiques des XIX^e et XX^e siècles. Découverte de l'antique, construction du passé », *Cahiers du Centre d'études chypriotes*, 42, 2012, p. 423-457.

CAPLAT, Guy ; HAVELANGE, Isabelle ; HUGUET, Françoise et LEBEDEFF, Bernadette, *Les inspecteurs généraux de l'Instruction publique. Dictionnaire biographique (1802-1914)*, Paris, INRP, Éditions du CNRS, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (11), 1986.

CAPLAT, Guy et LEBEDEFF, Bernadette, *L'inspection générale de l'enseignement supérieur au XIX^e siècle*, Paris, INRP, 2002.

- CARBONELL, Charles-Olivier, « L'histoire dite "positiviste" en France », *Romantisme*, 21, 1978, p. 173-185.
- « La réception de l'historiographie allemande en France (1866-1885) : le mythe du modèle importé », dans Michel ESPAGNE et Michael WERNER (éd.), *Transferts. Les relations inter-culturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e et XIX^e siècle)*, Paris, Éditions Recherches sur les civilisations, 1988, p. 327-344.
- CARRETERO PÉREZ, Andrés et PAPÍ RODES, Concha, *Número extraordinario. 150 años de museos arqueológicos en España*, Madrid, Museo Arqueológico Nacional, coll. « Boletín del Museo Arqueológico Nacional » (35), 2017.
- CARRETERO PÉREZ, Andrés ; PAPÍ RODES, Concha et RUIZ ZAPATERO, Gonzalo (éd.), *Arqueología de los museos: 150 años de la creación del Museo Arqueológico Nacional* [Actas del V Congreso Internacional de Historia de la Arqueología / IV Jornadas de Historia SEHAMAN], Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, Museo Arqueológico Nacional, Sociedad Española de Historia de la Arqueología, 2018.
- CASADO RIGALT, Daniel, « La aportación de José Ramón Mélida a la arqueología emeritense (1910-1930) », *Anas*, 17, 2004, p. 179-220.
- *José Ramón Mélida (1956-1933) y la arqueología española*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2006.
- CASAS RABASA, Santiago, « El Comité Católico de Propaganda Francesa en España durante la Gran Guerra. Una puesta al día », *Hispania Sacra*, 65, extra 1, 2013, p. 335-367.
- CATACH, Nina, « La bataille de l'orthographe aux alentours de 1900 », dans Géraud ANTOINE et Robert MARTIN (éd.), *Histoire de la langue française (1880-1914)*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Linguistique », 1999, p. 237-251.
- CAU, Elsa, *Le style troubadour, l'autre romantisme*, Montreuil, Gourcuff Gradenigo, 2017.
- CAZENAVE, Élisabeth, « L'affaire Dreyfus et l'opinion bordelaise. Essai de méthodologie », *Annales du Midi. Revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, 84, 106, 1972, p. 63-76.
- CHAMOUX, François, « La génisse d'Herculanum », *MMAI*, 72, 1991, p. 9-32.
- CHAMPION, Jacques, « Le concours général et son rôle dans la formation des élites universitaires au XIX^e siècle », *Revue française de pédagogie*, 31, 1975, p. 71-82.
- CHANKOWSKI, Véronique, « Nouvelles recherches sur les comptes des hiéropes de Délos : des archives de l'intendance sacrée au "grand livre" de comptabilité », *CRAI*, 157, 2, 2013, p. 917-953.
- CHAPA BRUNET, Teresa, « La destrucción de la escultura funeraria ibérica », *TP*, 50, 1993, p. 185-195.
- « La escultura en piedra de la antigua Osuna: algunas reflexiones sobre los relieves "ibéricos" », *Cuadernos de los Amigos de los Museos de Osuna*, 14, 2012, p. 35-42.
- CHAPA BRUNET, Teresa et GONZÁLEZ ALCALDE, Julio, « Las esculturas ibéricas del Cerro de los Santos en la Exposición Universal de Viena (1873) », *Lucentum*, 32, 2013, p. 115-130.
- CHAPOULIE, Jean-Michel, *L'École d'État conquiert la France. Deux siècles de politique scolaire*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010.

CHARBONNEAUX, Jean ; MARTIN, Roland et VILLARD, François, *Grèce archaïque, 620-480 av. J.-C.*, Paris, Gallimard, coll. « L'Univers des formes », 2008 [1984].

CHARLE, Christophe, « Le champ universitaire parisien à la fin du 19^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47-48, 1983, p. 77-89.

— *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique (1809-1939)*, 2 vol., Paris, INRP, Éditions du CNRS, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (2), 1985-1986.

— « L'élite universitaire française et le système universitaire allemand (1880-1900) », dans Michel ESPAGNE et Michael WERNER (éd.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e et XIX^e siècle)*, Paris, Éditions Recherches sur les civilisations, 1988, p. 345-358.

— *La République des universitaires (1870-1940)*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1994.

— *Les élites de la République (1880-1900)*, 2^e éd., Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », 2006 [1987].

— *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (148), 2015 [1991].

— *La dérégulation culturelle. Essai d'histoire des cultures en Europe au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2015.

CHARLE, Christophe et JEANPIERRE, Laurent (éd.), *La vie intellectuelle en France. 1. Des lendemains de la Révolution à 1914*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (550), 2016.

CHARLE, Christophe et TELKÈS, Eva, *Les professeurs du Collège de France. Dictionnaire biographique (1901-1939)*, Paris, INRP, Éditions du CNRS, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (3), 1988.

CHARPY, Manuel, « L'ordre des choses. Sur quelques traits de la culture matérielle bourgeoise parisienne, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 34, 2007, p. 105-128.

— *Le théâtre des objets. Espaces privés, culture matérielle et identité bourgeoise. Paris, 1830-1914*, thèse de doctorat en histoire, Tours, Université François-Rabelais de Tours, 2010.

CHAUBET, François, « L'Alliance française ou la diplomatie de la langue (1883-1914) », *RH*, 632, 2004, p. 763-785.

— *La politique culturelle française et la diplomatie de la langue. L'Alliance française (1883-1940)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Inter-National », 2006.

CHAUBET, François et MARTIN, Laurent, *Histoire des relations culturelles dans le monde contemporain*, Paris, Armand Colin, coll. « U "Histoire" », 2011.

CHAUDONNET, Marie-Claude, « L'enseignement artistique à Lyon. Au service de la Fabrique ? », dans Sylvie RAMOND, Gérard BRUYÈRE et Léna WIDERKEHR (éd.), *Le temps de la peinture. Lyon, 1800-1914*, Lyon, Fage, 2007, p. 29-35.

CHERFOUH, Fatiha, « L'impossible projet d'une revue de la Belle Époque », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 29, 2011, p. 59-82.

CHERVEL, André, « L'école républicaine et la réforme de l'orthographe (1879-1891) », *Mots. Les langages du politique*, 28, 1991, p. 35-55.

- *Histoire de l'agrégation. Contribution à l'histoire de la culture scolaire*, Paris, Éditions Kimé, coll. « Le sens de l'histoire », 1993.
- « Le baccalauréat et les débuts de la dissertation littéraire (1874-1881) », *Histoire de l'éducation*, 94, 2002, p. 103-139.
- CHEVALLIER, Laurence, « Transposer en termes architecturaux la nouvelle conception pédagogique des universités : l'exemple bordelais », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 43-53.
- CHRYSSANTHAKI-NAGLE, Katerina, « Les protomés et les protomés-bustes féminines de Macédoine et de Thrace revisitées : l'exemple des protomés-bustes de la maison A de Tragilos », *RA*, nouv. série, fasc. 1, 2006, p. 3-31.
- CHUVIN, Pierre, « Les Reinach et l'Empire ottoman », *CRAI*, 151, 2, 2007, p. 1091-1103.
- CIVIL, Pierre, « Réflexions sur l'hispanisme à l'occasion du centenaire de la Casa de Velázquez », *MCV*, nouv. série, 50, 1, 2020, p. 13-32.
- CLASTRES, Patrick, « L'internat public au XIX^e siècle », dans Pierre CASPARD, Jean-Noël LUC et Philippe SAVOIE (éd.), *Lycées, lycéens, lycéennes. Deux siècles d'histoire*, Paris, INRP, coll. « Bibliothèque de l'histoire de l'éducation » (28), 2005, p. 397-413.
- CLAUDE, Henri, « L'essor universitaire et les tribulations de l'enseignement artistique », dans François LOYER (éd.), *L'École de Nancy, 1889-1909. Art nouveau et industrie d'art*, Paris, Éditions de la RMN, ADAGP, 1999, p. 117-123.
- CLAVEL, Elsa, *La faculté des lettres de Bordeaux 1886-1968 : un siècle d'essor universitaire en province*, thèse de doctorat en histoire moderne et contemporaine, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2016.
- CLEYET-MERLE, Jean-Jacques, « Otto Hauser », dans *Lartet, Breuil, Peyrony et les autres... Une histoire de la préhistoire en Aquitaine*, Les Eyzies, Ministère de la Culture, Société des amis du musée et de la recherche archéologique, coll. « Paléo. Hors série », 1990, p. 72-75.
- CLEYET-MERLE, Jean-Jacques et MARINO-THIAULT, Marie-Hélène, « Les fouilles de l'État et le dépôt-musée des Eyzies », dans *Lartet, Breuil, Peyrony et les autres... Une histoire de la préhistoire en Aquitaine*, Les Eyzies, Ministère de la Culture, Société des amis du musée et de la recherche archéologique, coll. « Paléo. Hors série », 1990, p. 67-70.
- CODDING, Mitchell A. ; LENAGHAN, Patrick et JIMÉNEZ-BLANCO, M.^a Dolores (éd.), *Tesoros de la Hispanic Society of America. Visiones del mundo hispánico*, Madrid-New York, Museo Nacional del Prado, Hispanic Society of America, 2017.
- COLORADO CASTELLARY, Arturo, *Arte, revancha y propaganda. La instrumentalización franquista del patrimonio durante la Segunda Guerra Mundial*, Madrid, Cátedra, 2018.
- COMPÈRE, Marie-Madeleine et CHERVEL, André, « Les humanités dans l'histoire de l'enseignement français », *Histoire de l'éducation*, 74, 1997, p. 5-38.
- CONCHON, Michèle, « La récupération des œuvres d'art et objets mobiliers pillés durant la Grande Guerre : les ressources des Archives nationales », *In Situ. Revue des patrimoines*, 23, 2014, en ligne sur <http://journals.openedition.org/insitu/10907>.
- CONDETTE, Jean-François, *Les lettrés de la République. Les enseignants de la faculté des lettres de Douai puis Lille sous la Troisième République (1870-1940)*. Dictionnaire biographique, Ville-

neuve d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle Lille 3, coll. « Histoire et littérature du Septentrion (IRHIS) » (37), 2006, en ligne sur <https://books.openedition.org/irhis/78>.

— *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940. Tome II. Dictionnaire biographique*, Lyon, INRP, coll. « Histoire biographique de l'enseignement » (12), 2006.

— « Entre le local et le central. La fonction rectorale et ses mutations de 1808 à 1940 », dans Didier FOUCAULT (éd.), *Les recteurs et le rectorat de l'académie de Toulouse (1808-2008)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, coll. « Méridiennes », 2010, p. 15-43.

— « Entre mesure de l'activité scientifique par les pairs et contrôle institutionnel. L'évaluation des enseignants-chercheurs des facultés des lettres sous la III^e République (1870-1940) », *Spirale. Revue de recherches en éducation*, 49, 2012, p. 83-105.

CONGOST, Rosa, *El joven Pierre Vilar, 1924-1939. Las lecciones de historia*, trad. par Ferran EsQUILACHE MARTÍ, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2018.

CORNELISSEN, Christoph, « The Attack on Belgium and the Defence of "German Freedom": German Historians and their Involvement in a War of Culture since August 1914 », dans Elli LEMONIDOU (éd.), *Cent ans après : la mémoire de la Première Guerre mondiale*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (13), 2018, p. 77-94.

CORTADELLA I MORRAL, Jordi, « La Numancia de Cervantes: paradojas de la heroica resistencia ante Roma en la España imperial », dans Chul PARK (éd.), *Actas del XI Coloquio Internacional de la Asociación de Cervantistas, Seúl, 17-20 de noviembre de 2004*, Seúl, Universidad Hankuk de Estudios Extranjeros, 2005, p. 557-570.

CORZO SÁNCHEZ, Ramón, *Osuna de Pompeyo a César: excavaciones en la muralla republicana*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « Anales de la Universidad Hispalense. Serie Filosofía y letras » (37), 1977.

— « Arqueología de Osuna », *Archivo Hispalense*, 62, 189, 1979, p. 117-138.

— « Los relieves de Osuna y la génesis de la estatuaria ibérica », *Cuadernos de los Amigos de los Museos de Osuna*, 15, 2013, p. 48-55.

COUËLLE, Colombe, « Désirs d'Antique ou comment rêver le passé gréco-romain dans la peinture européenne de la seconde moitié du XIX^e siècle », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 11, 2010, p. 21-54.

COYE, Noël, *La Préhistoire en parole et en acte : méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Collection "Histoire des sciences humaines" », 1997.

CRAWLEY QUINN, Josephine, *À la recherche des Phéniciens*, trad. par Philippe PIGNARRE, préface de Corinne BONNET, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Hors collection Sciences Humaines », 2019 [2018].

CROISSANT, Francis, *Les Protomés féminines archaïques. Recherches sur les représentations du visage dans la plastique grecque de 550 à 480 av. J.-C.*, Athènes-Paris, École française d'Athènes, De Boccard, coll. « BEFAR » (250), 1983.

— « La sculpture grecque est-elle un art abstrait ? », *Topoi*, 4, 1, 1994, p. 95-107.

— « Note sur le style des sculptures de Porcuna », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ (éd.), *Los iberos, príncipes de Occidente. Las estructuras de poder en la sociedad Ibérica* [Actas del congreso internacional (Barcelona, 12, 13 y 14 de marzo de 1998)], Barcelona, Fundació La Caixa, coll. « Saguntum Extra » (1), 1998, p. 283-286.

- « La fouille de Delphes et l'histoire de la sculpture grecque », dans Anne JACQUEMIN (éd.), *Delphes, cent ans après la Grande fouille. Essai de bilan*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (36), 2000, p. 333-347.
- « Les premières korés cycladiques », dans Yannis KOURAYOS et Francis PROST (éd.), *La sculpture des Cyclades à l'époque archaïque. Histoire des ateliers, rayonnement des styles*, Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (48), 2008, p. 311-331.

CROISSANT, Francis et ROUILLARD, Pierre, « Le problème de l'art "gréco-ibère" : état de la question », dans Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD (éd.), *Formes archaïques et arts ibériques*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (59), 1996, p. 55-66.

CRUZ ANDREOTTI, Gonzalo, « Iberia e iberos en las fuentes histórico-geográficas griegas: una propuesta de análisis », *Mainake*, 24, 2002, p. 153-180.

- « Una contribución a la etnogénesis ibérica desde la literatura antigua: a propósito de la geografía de Iberia y los iberos », dans José M.^a CANDAU MORÓN, Francisco Javier GONZÁLEZ PONCE et Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (éd.), *Historia y mito: el pasado legendario como fuente de autoridad*, Málaga, Centro de Ediciones de la Diputación de Málaga (CEDMA), 2004, p. 241-276.

CRUZ ANDREOTTI, Gonzalo ; LE ROUX, Patrick et MORET, Pierre (éd.), *La invención de una geografía de la península Ibérica. I. La época republicana*, Madrid, Centro de Ediciones de la Diputación de Málaga, Casa de Velázquez, 2006.

- *La invención de una geografía de la península Ibérica. II. La época imperial*, Madrid, Centro de Ediciones de la Diputación de Málaga, Casa de Velázquez, 2007.

CRUZ ANDREOTTI, Gonzalo et MORA SERRANO, Bartolomé (éd.), *Identidades étnicas – Identidades políticas en el mundo prerromano hispano*, Málaga, Servicio de Publicaciones e Intercambio Científico de la Universidad de Málaga, 2004.

DAGAN, Yaël, « "Justifier philosophiquement notre cause". La *Revue de métaphysique et de morale*, 1914-1918 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 23, 2005, p. 49-74.

DAGEN, Philippe ; HAMON, Françoise et MINNAERT, Jean-Baptiste (éd.), *Histoire de l'art Flammarion. Époque contemporaine (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Flammarion, 2011 [1995].

DARQUE, Pascal, « Paul Courbin et la méthode Wheeler », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 315-323.

DARDAINE, Sylvie ; MÉNANTEAU, Loïc ; VANNEY, Jean-René et ZAZO CARDEÑA, Caridad, *Belo II. Historique des fouilles. Belo et son environnement (détroit de Gibraltar). Étude physique d'un site antique*, Paris, Casa de Velázquez, Diffusion de Boccard, coll. « Série archéologie » (4), 1983.

DAUPHIN, Cécile, « Les correspondances comme objet historique », *Sociétés & Représentations* [n° spécial « Histoire et archives de soi »], 13, 2002, p. 43-50.

DÉCULTOT, Élisabeth, « La section d'allemand de l'École normale supérieure depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale », dans Michel ESPAGNE (éd.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, coll. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek » (6), 1995, p. 39-66.

- « Les lectures françaises de Winckelmann. Enquête sur une généalogie croisée de l'histoire de l'art », *Revue germanique internationale*, 13, 2000, p. 49-65.

— « Salomon Reinach et l'archéologie classique allemande (1880-1920) », dans Sophie BASCH, Michel ESPAGNE et Jean LECLANT (éd.), *Les frères Reinach*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, De Boccard, 2008, p. 177-203.

DEGER-JALKOTZY, Sigrid, « Elateia (Phokis) und die frühe Geschichte der Griechen: ein österreichisch-griechisches Grabungsprojekt », *Anzeiger der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien*, 127, 1990, p. 77-86.

DEGER-JALKOTZY, Sigrid et DAKORONIA, Phanouria, « Elateia, die antike Phokis und das Ausklingen der mykenischen Kultur in Mittelgriechenland », *Archäologie Österreichs*, 3, 1, 1992, p. 67-71.

DELACROIX, Christian ; DOSSE, François et GARCIA, Patrick, *Les courants historiques en France (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Gallimard, 2007.

DELAUNAY, Jean-Marc, « La Grande Guerre ou la clé du retour », *MCV*, 19, 1983, p. 347-368.

— « L'action diplomatique des pays belligérants en direction de l'opinion publique espagnole durant la Première Guerre mondiale », dans *Opinion publique et politique extérieure en Europe. II. 1915-1940* [Actes du Colloque de Rome (16-20 février 1981)], Rome, École française de Rome, coll. « Publications de l'École française de Rome » (54-2), 1984, p. 229-234.

— *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (10), 1994.

— « La recherche archéologique, une manifestation de puissance ? L'archéologie et les archéologues au cœur des relations internationales contemporaines. L'École française d'Athènes, un haut lieu du nationalisme français ? », dans Roland ÉTIENNE (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Champs helléniques modernes et contemporains » (2), 2000, p. 125-153.

— *Méfiance cordiale. Les relations franco-espagnoles de la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale. 1. Les relations métropolitaines*, vol. 1/3, Paris, L'Harmattan, 2010.

— « L'Espagne devant la guerre mondiale, 1914-1919. Une neutralité profitable ? », *Relations internationales*, 160, 2014, p. 53-69.

DELAYE, Bruno et FOHR, Serge (éd.), *L'Institut français de Madrid : 100 ans de culture et d'enseignement (1910-2010)*, Madrid, Institut français de Madrid, 2010.

DELLUC, Brigitte ; DELLUC, Gilles et ROUSSET, Roger, « Un monument aux morts "préhistorique" aux Eyzies-de-Tayac », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 129, 2002, p. 287-300.

DELTENRE, François-Dominique, « La datation du début de la troisième guerre sacrée. Retour sur l'interprétation des comptes de Delphes », *BCH*, 134, 1, 2010, p. 97-116.

DEMAKOPOULOU, Katie et MELENA, José L. (éd.), *El mundo micénico : cinco siglos de la primera civilización Europea, 1600-1100 a. C.* Museo Arqueológico Nacional, Madrid, enero-febrero de 1992, Madrid, Ministerio de Cultura, Dirección General de Bellas Artes y Archivos, 1991.

DEMARGNE, Pierre, *Naissance de l'art grec*, Paris, Gallimard, coll. « L'Univers des formes », 2007 [1974].

DENIAUX, Élisabeth, « *Civitate donati*: Naples, Héraclée, Côme », *Ktèma*, 6, 1981, p. 133-141.

DEREZ, Mark, « The Flames of Louvain: The War Experience of an Academic Community », dans Hugh CECIL et Peter LIDDLE (éd.), *Facing Armageddon. The First World War Experienced*, Barnsley, Pen & Sword Select, 2003 [1996], p. 617-629.

DERTLIS, Georges B., « Terre, paysans et pouvoir économique (Grèce, XVIII^e-XX^e siècle) », *Annales ESC*, 47, 2, 1992, p. 273-291.

DES BOSCS, Françoise ; DEJUGNAT, Yann et HAUSHALTER, Arthur (éd.), *Le détroit de Gibraltar (Antiquité - Moyen Âge). I. Représentations, perceptions, imaginaires*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (174), 2019.

DESGRAVES, Louis et DUPEUX, Georges (éd.), *Bordeaux au XIX^e siècle*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, coll. « Histoire de Bordeaux » (6), 1969.

DESPINIS, Giorgos I., « Studien zur hellenistischen Plastik I. Zwei Künstlerfamilien aus Athen », *AM*, 110, 1995, p. 321-372.

DEVOS, Thierry, « Identité sociale et émotions intergroupes », *Les Cahiers internationaux de psychologie sociale*, 67-68, 3, 2005, p. 85-100.

DÍAZ-ANDREU, Margarita, « Arqueólogos españoles en Alemania en el primer tercio del siglo XX. Los becarios de la Junta de Ampliación de Estudios: Bosch Gimpera », *MM*, 36, 1995, p. 79-89.

— « Arqueólogos españoles en Alemania en el primer tercio del siglo XX. Los becarios de la Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas », *MM*, 37, 1996, p. 205-224.

— « Nación e internacionalización. La arqueología en España en las tres primeras décadas del siglo XX », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Margarita DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997, p. 403-416.

— *Historia de la arqueología. Estudios*, Madrid, Ediciones Clásicas, 2002.

— *A World History of Nineteenth-Century Archaeology: Nationalism, Colonialism, and the Past*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Oxford Studies in the History of Archaeology », 2007.

— « Internationalism in the Invisible College. Political Ideologies and Friendships in Archaeology », *Journal of Social Archaeology*, 7, 1, 2007, p. 29-48.

— « Revisiting the "Invisible College". José Ramón Mélida in Early Twentieth-Century Spain », dans Nathan SCHLANGER et Jarl NORDBLADH (éd.), *Archives, Ancestors, Practices. Archaeology in the Light of its History*, New York, Berghahn Books, 2008, p. 121-129.

— « Archaeology and Imperialism: From Nineteenth-Century New Imperialism to Twentieth-Century Decolonization », dans Bonnie EFFROS et Guolong LAI (éd.), *Unmasking Ideology in Imperial and Colonial Archaeology: Vocabulary, Symbols, and Legacy*, Los Angeles, Cotsen Institute of Archaeology Press, University of California, coll. « Ideas, Debates, and Perspectives » (8), 2018, p. 3-28.

— *A History of Archaeological Tourism. Pursuing Leisure and Knowledge from the Eighteenth Century to World War II*, Cham, Springer, coll. « SpringerBriefs in Archaeology. Archaeological Heritage Management », 2019.

DÍAZ-ANDREU, Margarita et MORA RODRÍGUEZ, Gloria, « La historiografía española sobre arqueología: panorama actual de la investigación », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Marga-

rita DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997, p. 9-18.

DÍAZ-ANDREU, Margarita ; MORA RODRÍGUEZ, Gloria et CORTADELLA I MORRAL, Jordi (éd.), *Diccionario histórico de la arqueología en España (siglos XV-XX)*, Madrid, Marcial Pons, 2009.

DIGEON, Claude, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, 2^e éd., Paris, PUF, 1992 [1959].

DOMERGUE, Claude, « À cinquante ans d'intervalle : Bélo 1916, Bélo 1966 », dans Carlos SÁNCHEZ DE LAS HERAS (éd.), *Actas de las I Jornadas internacionales de Baelo Claudia: balance y perspectiva (1966-2004)*, Sevilla, Junta de Andalucía, Consejería de Cultura, 2006, p. 9-35.

DOMÍNGUEZ MONEDERO, Adolfo J., « Los primeros griegos en la península ibérica (s. IX-VI a.C.): mitos, probabilidades, certezas », dans M.^a Paz de Hoz et Gloria MORA RODRÍGUEZ (éd.), *El Oriente griego en la península ibérica. Epigrafía e historia*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2013, p. 11-42.

— *Los griegos en la Península Ibérica*, 2^e éd., Madrid, Arco Libros, coll. « Cuadernos de Historia » (18), 2014.

DONDIN-PAYRE, Monique, « Quelques réflexions sur l'analyse historiographique et épistémologique du DAGR », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 169-172.

DONOHUE, Alice A., *Xoana and the Origins of Greek Sculpture*, Atlanta, Scholars Press, coll. « American Classical Studies » (15), 1988.

— *Greek Sculpture and the Problem of Description*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

DOSSE, François, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005.

— « Biographie, prosopographie », dans Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (éd.), *Historiographies I. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, coll. « Folio / Histoire » (179), 2010, p. 79-85.

DOUCET, Hervé, « L'École de Nancy et la formation des ouvriers d'art », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 85-92.

DUCAT, Jean, *Les Kouroi du Ptoion. Le sanctuaire d'Apollon Ptoieus à l'époque archaïque*, Paris, Éditions E. de Boccard, coll. « BEFAR » (219), 1971.

DUCHÊNE, Hervé, « Un athénien : Salomon Reinach », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 273-284.

— « Aventure archéologique et amitié épistolaire : Edmond Pottier, Salomon Reinach et les fouilles de Myrina », *JS*, fasc. 2 (juin-décembre), 2002, p. 379-440.

— « L'École française d'Athènes et les voyages d'exploration : le témoignage de la correspondance de Salomon Reinach », dans Hervé DUCHÊNE (éd.), *Voyageurs et Antiquité classique*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2003, p. 179-195.

— « “Nous n'étions pourtant pas si bêtes de croire à la tiare !”. Edmond Pottier, Salomon Reinach : deux amis dans l'épreuve », *JS*, fasc. 1 (janvier-juin), 2005, p. 165-211.

— « De Délos à Carthage ou comment Salomon Reinach devint Africain », *JS*, fasc. 2 (juin-décembre), 2006, p. 307-345.

- « Salomon Reinach et la Grande Guerre », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 37-58.
- « Échanges épistolaires au temps de la Grande Guerre : archéologues et historiens de l'art en correspondance avec Salomon Reinach », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 165-184.
- DUCHER, Jacques, « La "Semaine espagnole" de Paris (5-12 mai 1919) », dans *Actes du 94^e Congrès national des sociétés savantes, Pau, 1969. Section d'histoire moderne et contemporaine I. Les relations franco-hispaniques*, Paris, Bibliothèque nationale, 1971, p. 485-505.
- DUCLERT, Vincent et RASMUSSEN, Anne, « Les revues scientifiques et la dynamique de la recherche », dans Jacqueline PLUET-DESPATIN, Michel LEYMARIE et Jean-Yves MOLLIÉ (éd.), *La Belle Époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), coll. « In Octavo », 2002, p. 237-254.
- DUFAL, Blaise, « Le fantasme de la perfection originelle. La Grèce Antique comme matrice du modèle civilisationnel », *Cahiers Mondes anciens. Histoire et anthropologie des mondes anciens*, 11, 2018, en ligne sur <http://journals.openedition.org/mondesanciens/2075>.
- DUPLÁ ANSUÁTEGUI, Antonio, « El franquismo y el mundo antiguo. Una revisión historiográfica », dans Carlos FORCADELL ÁLVAREZ et Ignacio PEIRÓ MARTÍN (éd.), *Lecturas de la Historia. Nueve reflexiones sobre historia de la historiografía*, Zaragoza, CSIC, Institución « Fernando el Católico », 2001, p. 167-190.
- DURVYE, Cécile et MULLER, François-Frédéric, « De l'hellénisme romantique à l'archéologie de terrain : Léon Terrier à Délos en 1864 », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 10, 2009, p. 219-233.
- DUSSOL, Dominique, *Art et bourgeoisie. La Société des amis des arts de Bordeaux (1851-1939)*, Bordeaux, Le Festin, Atelier du CERCAM, 1997.
- EBERHARDT, Gisela, « Methodological Reflections on the History of Excavation Techniques », dans Nathan SCHLANGER et Jarl NORDBLADH (éd.), *Archives, Ancestors, Practices: Archaeology in the Light of its History*, New York, Berghahn Books, 2008, p. 89-96.
- « Dig that! How Methodology Emerged in German Barrow Excavations », dans Ola Wolfhechel JENSEN (éd.), *Histories of Archaeological Practices. Reflections on Methods, Strategies and Social Organisation in Past Fieldwork*, Stockholm, The National Historical Museum, coll. « Studies » (20), 2012, p. 151-173.
- EFTHYMIU, Loukia, *La formation des franciscains en Grèce (1836-1982)*, Paris, Éditions Publibook, coll. « Sciences humaines et sociales. Histoire », 2015.
- ELLINGER, Pierre, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (27), 1993.
- ENFERT, Renaud d', *L'enseignement du dessin en France. Figure humaine et dessin géométrique (1750-1850)*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 2003.
- « L'enseignement du dessin au XIX^e siècle : une affaire d'État ? », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 285-295.

ERDMANN, Karl Dietrich, *Toward a Global Community of Historians. The International Historical Congresses and the International Committee of Historical Sciences (1898-2000)* = *Die Ökumene der Historiker. Geschichte der Internationalen Historikerkongresse und des Comité International des Sciences Historiques*, éd. par Jürgen KOCKA et Wolfgang J. MOMMSEN, trad. par Alan NOTHNAGLE, New York-Oxford, Berghahn Books, 2005 [1987].

ESPADAS BURGOS, Manuel, « Alemania y España: de la época bismarckiana a la Gran Guerra », dans Walther L. BERNECKER (éd.), *España y Alemania en la Edad Contemporánea*, Frankfurt am Main, Vervuert Verlag, coll. « Editionen der Iberoamericana Reihe III. Monographien und Aufsätze » (41), 1992, p. 63-87.

— *La Escuela Española de Historia y Arqueología en Roma. Un Guadiana junto al Tíber*, Madrid, Amigos de la Residencia de Estudiantes, CSIC, Universidad de Castilla-la-Mancha, 2000.

ESPAGNE, Michel, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 17, 1, 1994, p. 112-121.

— *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, coll. « Perspectives germaniques », 1999.

— « Au-delà du comparatisme. La méthode des transferts culturels », dans Chryssanthi AV-LAMI, Jaime ALVAR et Mirella ROMERO RECIO (éd.), *Historiographie de l'Antiquité et transferts culturels. Les histoires anciennes dans l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles*, Amsterdam-New York, Brill, coll. « Internationale Forschungen zur Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft » (145), 2010, p. 201-221.

— « La notion de transfert culturel », *Revue sciences/lettres*, 1, 2013, en ligne sur <http://journals.openedition.org/rsl/219>.

— « Victor Bérard et la science allemande », dans Sophie BASCH (éd.), *Portraits de Victor Bérard* [Actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013)], Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (6), 2015, p. 79-93.

ESPAGNE, Michel et SAVOY, Bénédicte (éd.), *Dictionnaire des historiens d'art allemands*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael, « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) », *Annales ESC*, 42, 4, 1987, p. 969-992.

ÉTIENNE, Alexandre et O'MEARA, Dominic J. (éd.), *La philosophie épicurienne sur pierre. Les fragments de Diogène d'Énoanda*, Fribourg, Paris, Éditions universitaires de Fribourg, Éditions du Cerf, coll. « Vestigia » (20), 1996.

ÉTIENNE, Roland (éd.), *Numéro spécial cent-cinquantième (1846-1996)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH » (120, 1), 1996.

FABRE, Côme et GUÉGAN, Stéphane (éd.), *El canto del cisne. Pinturas académicas del Salón de París. Colecciones Musée d'Orsay*, Madrid, Fundación Mapfre, Musée d'Orsay, 2015.

FABRE, Jean-Henri, « Création de l'école régionale d'architecture de Toulouse : de l'art de bâtir à l'art du dessin (1903-1942) », *Les Cahiers de Framespa. Nouveaux champs de l'histoire sociale*, 28, 2018, en ligne sur <http://journals.openedition.org/framespa/4861>.

FABRE, Rémi, « Un exemple de pacifisme juridique. Théodore Ruysen et le mouvement "La paix par le droit" (1884-1950) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 39, 1993, p. 38-54.

FARNOUX, Alexandre, « La fondation de la royauté minoenne : XX^e siècle avant ou après Jésus-Christ ? », dans Robert LAFFINEUR et Wolf-Dietrich NIEMEIER (éd.), *Politeia. Society and State in the Aegean Bronze Age*, vol. 2/2, Liège, Université de Liège, University of Texas at Austin, coll. « Aegaeum » (12), 1995, p. 323-333.

— « Art minoen et Art nouveau. Le miroir de Minos », dans Philippe HOFFMAN et Paul-Louis RINUY (éd.), *Antiquités imaginaires. La référence antique dans l'art occidental de la Renaissance à nos jours*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, coll. « Études de littérature ancienne » (7), 1996, p. 109-126.

— « Ruines, vestiges et patrimoine », dans Sophie BASCH (éd.), *La métamorphose des ruines. L'influence des découvertes archéologiques sur les arts et les lettres (1870-1914)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Champs helléniques modernes et contemporains » (4), 2004, p. 5-22.

— « Éditorial », *BCHmc*, 1, 2019, en ligne sur <http://journals.openedition.org/bchmc/277>.

FAUQUE, Jacques et VILLANUEVA ETCHEVERRÍA, Ramón, *Goya y Burdeos (1824-1828)*, Zaragoza, Ediciones Oroel, 1982.

FENET, Annick, « Les civilisations anciennes à l'épreuve de la Grande Guerre : l'offensive de la "science française" », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 103-131.

FENET, Annick ; PASSINI, Michela et NARDI-COMBESCURE, Sara (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018.

FERNÁNDEZ DE AVILÉS, Augusto, « Las primeras investigaciones en el Cerro de los Santos (1860-1870) », *BSAA*, 15, issued: /1949 1948, p. 57-70.

FERNÁNDEZ ESCUDERO, Agustín, *El marqués de Cerralbo. Una vida entre el carlismo y la arqueología*, Madrid, Ediciones de La Ergástula, 2015.

FERNÁNDEZ LORENZO, Patricia, *Archer M. Huntington. El fundador de la Hispanic Society of America en España*, Madrid, Marcial Pons, Fundación Alfonso Martín Escudero, coll. « Memorias y biografías », 2018.

FERNÁNDEZ MONTES, Matilde, « Una imagen mediterránea », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Ricardo OLMOS (éd.), *La Dama de Elche. Lecturas desde la diversidad*, Madrid, Pórtico, AGEFASA, coll. « Lynx. La arqueología de la mirada » (2), 1997, p. 187-202.

FERNÁNDEZ NIETO, Francisco Javier, « *Hemeroskopeion=Thynnoskopeion*. El final de un problema histórico mal enfocado », *Mainake*, 24, 2002, 2002, p. 231-255.

FERNÁNDEZ TERÁN, Rosario E. et GONZÁLEZ REDONDO, Francisco A., « La Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas en el Centenario de su creación », *Revista Complutense de Educación*, 18, 1, 2007, p. 9-34.

FERRER ALBELDA, Eduardo, « Los púnicos y la historiografía grecolatina », *SPAL. Revista de Prehistoria y Arqueología*, 5, 1996, p. 115-131.

— *La España cartaginesa. Claves historiográficas para la historia de España*, Sevilla, Editorial Universidad de Sevilla, coll. « Historia y Geografía » (19), 2016 [1996].

FITTSCHEN, Klaus, « L'École française d'Athènes et l'Institut archéologique allemand », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 487-496.

- FLOUR, Isabelle, « Les historiens de l'art français et le vandalisme allemand : la cathédrale de Reims au cœur de la propagande de guerre », dans Christian AMALVI (éd.), *Images militantes, images de propagande. 132^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Arles, 2007*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques (édition électronique) », 2010, p. 125-143.
- FORCADELL ÁLVAREZ, Carlos, « La dimensión pacifista de Rafael Altamira », dans Armando ALBEROLA-ROMÁ (éd.), *Estudios sobre Rafael Altamira*, Alicante, Diputación Provincial de Alicante, Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert, 1987, p. 51-72.
- FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel » (354), 1969.
- FOURNIER, Marcel, *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris, Fayard, 2007.
- FOWLER, Robert L., *Early Greek Mythography. I. Texts*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
- FRANÇOIS, Étienne, « Traditions germanisantes chez les historiens », dans Michel ESPAGNE (éd.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, coll. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek » (6), 1995, p. 11-21.
- FRENCH, Edward et VANDERPOOL, Eugene, « The Phokikon », *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 32, 1963, p. 213-225.
- FRÖHLICH, Pierre, « L'inventaire du monde des cités grecques. Une somme, une méthode et une conception de l'histoire », *RH*, 655, 3, 2010, p. 637-677.
- FROISSART PEZONE, Rossella, « The École Nationale des Arts Décoratifs in Paris Adapts to Meet the Twentieth Century », trad. par Richard WITTMAN, *Studies in the Decorative Arts*, 7, 1, 1999-2000, p. 2-32.
- *L'Art dans tout. Les arts décoratifs en France et l'utopie d'un Art nouveau*, Paris, CNRS Éditions, 2004.
- « Les arts décoratifs au service de la nation, 1880-1918 », *Arts & Sociétés. Lettre du séminaire du Centre d'histoire de Sciences Po*, 5, 1, 2005, en ligne sur <http://www.sciencespo.fr/artsetsocietes/fr/archives/2865>.
- FRONTISI-DUCROUX, Françoise et LISSARAGUE, François, « La vache et le discobole », *Ítaca. Quaderns Catalans de Cultura Clàssica*, 21, 2005, p. 19-29.
- FUENTES CODERA, Maximiliano, « Germanófilos y neutralistas: proyectos tradicionalistas y regeneracionistas para España (1914-1918) », *Ayer. Revista de historia contemporánea*, 91, 3, 2013, p. 63-92.
- *España en la Primera Guerra Mundial. Una movilización cultural*, Madrid, Akal, coll. « Universitaria » (351), 2014.
- FUENTES, Juan Francisco, « Usos ideológicos de la letra "K" en la España contemporánea: sobre el cambiante significado de un símbolo », *Ariadna histórica. Lenguajes, conceptos, metáforas*, 6, 2017, p. 9-27.
- FURET, François, « L'Ancien Régime et la Révolution », dans Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2/3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 [1986], p. 2301-2325.
- GABARDÓN DE LA BANDA, José Fernando, « La regulación del patrimonio arqueológico como dominio público a raíz de la promulgación de la ley de 1911: un antecedente de la Ley 16/1985 », *Anuario Jurídico y Económico Escurialense*, 47, 2014, p. 263-284.

GADY, Eric, « Les égyptologues français au XIX^e siècle : quelques savants très influents », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 32, 2006, p. 41-62.

GAEHTGENS, Thomas W., *La cathédrale incendiée. Reims, septembre 1914*, trad. par Danièle COHN, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 2018.

GARCÍA CÁRCEL, Ricardo (éd.), *La construcción de las Historias de España*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Ambos mundos », 2004.

GARCIA, Françoise, « La postérité de Goya au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle », dans Francis RIBEMONT et Françoise GARCIA (éd.), *Goya. Hommages. Les années bordelaises (1824-1828). Présence de Goya aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Musée des beaux-arts de Bordeaux, 1998, p. 135-170.

GARCÍA JIMÉNEZ, Iván et MUÑOZ VICENTE, Ángel, « Jules Furgus en Baelo Claudia. Pionero y precursor de la arqueología en el Campo de Gibraltar », *Cuadernos de Historia y Patrimonio Cultural del Bajo Segura*, 2, 2009, p. 37-46.

GARCÍA JURADO, Francisco, *Teoría de la tradición clásica. Conceptos, historia y métodos*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, coll. « Ediciones Especiales » (83), 2016.

GARCÍA RODRÍGUEZ, Fernando et GÓMEZ ALFEO, M.^a Victoria, « La Dama de Elche en la prensa española a lo largo de medio siglo », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Ricardo OLMOS (éd.), *La Dama de Elche. Lecturas desde la diversidad*, Madrid, Pórtico, AGEPAS, coll. « Lynx. La arqueología de la mirada » (2), 1997, p. 222-237.

GARCIA-VENTURA, Agnès, « Tres relieves de Khorsabad, Nimrud y Nínive o de donaciones y desideratas: una aproximación a las relaciones entre el Louvre y el Museo de Reproducciones Artísticas de Madrid (1896-1900) », *Complutum*, 31, 2, 2020, p. 361-378.

GAULTIER, Françoise ; HAUMESSER, Laurent et TROFIMOVA, Anna (éd.), *Un rêve d'Italie. La collection du marquis Campana*, Paris, Lienart Éditions, Louvre Éditions, 2018.

GÉAL, Pierre, *La naissance des musées d'art en Espagne (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (33), 2005.

GENET-DELACROIX, Marie-Claude, « Esthétique officielle et art national sous la Troisième République », *Le Mouvement social*, 131, 1985, p. 105-120.

— « Vies d'artistes : art académique, art officiel et art libre en France à la fin du XIX^e siècle », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 33, 1, 1986, p. 40-73.

— *Art et État sous la III^e République. Le système des Beaux-Arts (1870-1940)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire de la France aux XIX^e et XX^e siècles » (31), 1992.

— « Histoire et fonction de la direction des Beaux-Arts (1870-1905) », *Romantisme*, 93, 1996, p. 39-50.

— « La richesse des Beaux-Arts républicains », dans Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 1997, p. 215-232.

GENET-DELACROIX, Marie-Claude et TROGER, Claude, *Du dessin aux arts plastiques. Histoire d'un enseignement*, Orléans, Centre régional de documentation pédagogique de la région Centre, 1994.

GEORGEL, Chantal (éd.), *La Jeunesse des musées. Les musées en France au XIX^e siècle*, Paris, Musée d'Orsay, RMN, 1994.

- GILADI, Amotz, « L'idéologie panlatine et les méandres des rapports franco-italiens : le cas de la *Revue des Nations Latines* (1916-1919) », *La Revue des revues*, 49, 2013, p. 44-56.
- GILL, David W. J., *Sifting the Soil of Greece. The Early Years of the British School at Athens (1886-1919)*, London, Institute of Classical Studies, School of Advanced Study, University of London, coll. « Bulletin of the Institute of Classical Studies. Supplement » (111), 2011.
- GINGRAS, Yves, « Les formes spécifiques de l'internationalité du champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 141-142, 2002, p. 31-45.
- GINOUVÈS, René (éd.), *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine. 2. Éléments constructifs : supports, couvertures, aménagements intérieurs*, Paris-Rome, École française d'Athènes, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (84), 1992.
- GLOC-DECHEZLEPRÊTRE, Marie, « L'imprimeur-éditeur Quantin et l'architecte Édouard Corroyer (1835-1904) », dans Béatrice BOUVIER et Jean-Michel LENIAUD (éd.), *Le livre d'architecture, XVe-XXe siècle. Édition, représentations et bibliothèques*, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, coll. « Études et rencontres » (11), 2002, p. 75-88.
- GÓMEZ GONZALO, M.^a Paz, *Adolf Schulten en Numancia, historia de una controversia*, Soria, Ediciones de la Excma. Diputación de Soria, coll. « Temas sorianos » (67), 2017.
- GÓMEZ MENDOZA, Josefina, « Maurice Legendre (1878-1955), militant catholique de l'hispanisme et premier géographe de *Las Hurdes, terre sans pain* », dans Pascal CLERC et Marie-Claire ROBIC (éd.), *Des géographes hors-les-murs ? Itinéraires dans un Monde en mouvement (1900-1940)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire des Sciences Humaines », 2015, p. 183-222.
- s. v. « Eduardo Hernández-Pacheco y Estevan », *DBe*, 2018, en ligne sur <http://dbe.rah.es/biografias/11797/eduardo-hernandez-pacheco-y-estevan>.
- GONZÁLEZ DELGADO, Ramiro, « La Bernat Metge y la traducción de clásicos grecolatinos al gallego, vasco y asturiano », *Hermēneus. Revista de Traducción e Interpretación*, 11, 2009, p. 1-11.
- « Repercusión de la colección Bernat Metge en la traducción de clásicos grecolatinos a otras lenguas peninsulares », dans Jesús de la VILLA POLO, José Francisco GONZÁLEZ CASTRO et Gregorio HINOJO DE ANDRÉS (éd.), *Perfiles de Grecia y Roma* [Actas del XII Congreso Español de Estudios Clásicos, Valencia, 22 al 26 de octubre de 2007], vol. 3/3, Madrid, Sociedad Española de Estudios Clásicos, 2011, p. 351-361.
- GONZÁLEZ REYERO, Susana, « Entre el coleccionismo y la arqueología moderna. La aportación de Emil Hübner a la definición de las antiguas culturas de la península ibérica », dans Karin HELLWIG (éd.), *España y Alemania. Intercambio cultural en el siglo XIX*, Madrid, Iberoamericana, coll. « Ars Iberica et americana » (12), 2007, p. 245-267.
- *Juan Cabré Aguiló y la construcción de la cultura ibérica en la primera mitad del siglo XX*, Murcia, Comunidad Autónoma de la Región de Murcia, Consejería de Educación y Cultura, Dirección General de Cultura, coll. « Monografías del Museo de Arte Ibérico de El Cigarralejo » (4), 2007.
- GORRIE, Charmaine, « The Restoration of the Porticus Octaviae and Severan Imperial Policy », *G&R*, 54, 1, 2007, p. 1-17.
- GOULET, Richard (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. III. D'Eccélos à Juvénal*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

GOUREVITCH, Danielle, s. v. « Daremberg, Charles (14 mars 1817, Dijon–24 octobre 1872, Le-Mesnil-le-Roy [Yvelines]) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2009, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

GOZALBES CRAVIOTO, Enrique, « Tarifa. Cinco siglos de historiografía », *Al Qantir*, 12, 2012, p. 6-26.

GRACIA ALONSO, Francisco, *La arqueología durante el primer franquismo (1939-1956)*, Barcelona, Edicions Bellaterra, 2009.

— *Pere Bosch Gimpera. Universidad, política, exilio*, Madrid, Marcial Pons, coll. « Historia », 2011.

— « Archaeology and Nationalism: The Development of Archaeology in Catalonia in the Early Twentieth Century », *Complutum*, 24, 2, 2013, p. 131-144.

— *La construcción de una identidad nacional. Arqueología, patrimonio y nacionalismo en Cataluña (1850-1939)*, Barcelona, Universitat de Barcelona Edicions, coll. « Biblioteca Universitaria », 2018.

— « Les préhistoriens espagnols face à la Grande Guerre », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 81-100.

GRACIA ALONSO, Francisco et CORTADELLA I MORRAL, Jordi, « La institucionalización de la arqueología en Cataluña: el Servei d'Investigacions Arqueològiques de l'Institut d'Estudis Catalans », dans María BELÉN DEAMOS et José BELTRÁN FORTES (éd.), *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « SPAL Monografías » (10), 2007, p. 257-321.

GRACIA ALONSO, Francisco et FULLOLA I PERICOT, Josep M.^a, « Pere Bosch Gimpera y Juan Cabré. La pugna por el control de las excavaciones en San Antonio de Calaceite y el Bajo Aragón (1914-1916) y su influencia en la creación del Servei d'Investigacions Arqueològiques del Institut d'Estudis Catalans », *Pyrenae*, 39, 1, 2008, p. 129-174.

GRAN-AYMERICH, Ève, « L'archéologie française en Grèce : politique archéologique et politique méditerranéenne (1798-1945) », dans Roland ÉTIENNE (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Champs helléniques modernes et contemporains » (2), 2000, p. 63-78.

— *Dictionnaire biographique d'archéologie (1798-1945)*, Paris, CNRS Éditions, 2001.

— « Le musée Napoléon III au palais de l'Industrie, miroir de la politique archéologique du Second Empire », dans *Napoléon III et l'archéologie. Une politique archéologique nationale sous le Second Empire*, Compiègne, Société historique de Compiègne, coll. « Bulletin de la Société historique de Compiègne » (37), 2001, p. 29-47.

— *Les chercheurs de passé (1798-1945). Aux sources de l'archéologie* [rassemble *Naissance de l'archéologie moderne* (1998) et le *Dictionnaire biographique d'archéologie* (2001)], Paris, CNRS Éditions, 2007.

— « Karl Otfried Müller et la France », *Revue germanique internationale*, 14, 2011, p. 113-124.

— « L'archéologie européenne à Rome, de 1829 à 1875 : la “belle internationalité” de la science franco-allemande », *Revue germanique internationale*, 16, 2012, p. 13-28.

- « “La belle internationalité” des sciences de l’Antiquité à l’épreuve de la Grande Guerre », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESURE (éd.), *Hommes et patri-moines en guerre. L’heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 21-33.
- GRAN-AYMERICH, Jean et GRAN-AYMERICH, Ève, « La création des Écoles françaises d’Athènes, Rome et Madrid », *Communications*, 54, 1, 1992, p. 175-187.
- GRANGER, Catherine, « La protection des collections des musées nationaux durant la Première Guerre mondiale », dans Philippe NIVET (éd.), *Guerre et patrimoine artistique à l’époque contemporaine*, Amiens, Encrage Édition, coll. « Hier » (43), 2013, p. 247-260.
- GRAS, Michel (éd.), « À l’école de toute l’Italie ». *Pour une histoire de l’École française de Rome*, Rome, École française de Rome, coll. « Collection de l’École française de Rome » (431), 2010.
- « L’École française de Rome dans le Palais Farnèse (1875-2010) », *MEFRIM*, 122, 2, 2010, p. 371-383.
- GRAS, Michel et PONCET, Olivier (éd.), *Construire l’institution. L’École française de Rome, 1873-1895*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l’École française de Rome » (486), 2015, en ligne sur <https://books.openedition.org/efr/2616>.
- GRAS, Michel ; ROUILLARD, Pierre et TEIXIDOR, Javier, *L’univers phénicien*, Paris, Les Éditions Arthaud, 1989.
- GRENOUILLEAU, Olivier, *Nos petites patries. Identités régionales et État central, en France, des origines à nos jours*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2019.
- GRIENER, Pascal, *Pour une histoire du regard. L’expérience du musée au XIX^e siècle*, Paris, Hazan, Louvre Éditions, coll. « La Chaire du Louvre », 2017.
- GRUAT, Cédric et MARTÍNEZ, Lucía, *L’échange. Les dessous d’une négociation artistique entre la France et l’Espagne (1940-1941)*, Paris, A. Colin, 2011.
- GUÉ, Agnès, *Goya dans l’historiographie française, 1842-1900*, mémoire du Diplôme de deuxième cycle de l’École du Louvre sous la direction de Cristina Marinas, Paris, École du Louvre, 2014.
- « Goya dans l’historiographie française du XIX^e siècle : images et textes », *Les Cahiers de l’École du Louvre*, 7, 2015, en ligne sur <http://journals.openedition.org/cel/287>.
- GUILLERM, Élise, « À la genèse d’une École régionale d’architecture. Acteurs et ambitions : Rouen, 1884-1914 », *Politiques de la culture. Carnet de recherches du Comité d’histoire du ministère de la Culture sur les politiques, les institutions et les pratiques culturelles*, 2019, en ligne sur <https://chmcc.hypotheses.org/9565>.
- GUTIÉRREZ LLORET, Sonia, « Memorias de una Dama. La Dama de Elche como “lugar de Memoria” », dans Francisco José MORENO MARTÍN (éd.), *El franquismo y la apropiación del pasado. El uso de la historia, de la arqueología y de la historia del arte para la legitimación de la dictadura*, Madrid, Editorial Pablo Iglesias, 2017, p. 67-88.
- GUTIÉRREZ LLORET, Sonia ; LEFEBVRE, Bastien et MORET, Pierre, « La iglesia altomedieval de la Silla del Papa (Tarifa, Cádiz) », *MCV*, nouv. série, 47, 1, 2017, p. 201-214.
- HAMILAKIS, Yannis, *The Nation and its Ruins: Antiquity, Archaeology, and National Imagination in Greece*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Classical Presences », 2007.
- HANSEN, Mogens Herman et NIELSEN, Thomas Heine (éd.), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

HARLAUT, Yann, « L'incendie de la cathédrale de Reims, 19 septembre 1914. Fait imagé... Fait imaginé... », dans David LIOT et Delphine QUÉREUX-SBAÏ (éd.), *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims de 1825 à 1975*, Paris, Somogy, 2001, p. 71-79.

— « La restauration de la cathédrale de Reims : enjeux et ingérences », dans Philippe POIRIER et Loïc VADELORGE (éd.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la Culture, Fondation Maison des sciences de l'homme, 2003, p. 253-268.

HARTOG, François, *Le XIX^e siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (288), 2001 [1988].

— *Partir pour la Grèce*, Paris, Flammarion, 2015.

HASENOHR, Claire, « Italiens et Phéniciens à Délos : organisation et relations de deux groupes d'étrangers résidents (II^e-I^{er} siècles av. J.-C.) », dans Rita COMPATANGELO-SOUSSIGNAN et Christian-Georges SCHWENTZEL (éd.), *Étrangers dans la cité romaine. « Habiter une autre patrie » : des incolae de la République aux peuples fédérés du Bas-Empire*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2007, p. 77-90. <https://books.openedition.org/pur/6728>.

— « Les Italiens à Délos : entre romanité et hellénisme », *Pallas. Revue d'études antiques*, 73, 2007, p. 221-232.

HELLMANN, Marie-Christine, « Les architectes de l'École française d'Athènes », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 191-222.

— *L'architecture grecque. 3. Habitat, urbanisme et fortifications*, Paris, Picard, coll. « Les manuels d'art et d'archéologie antiques », 2010.

HELLMANN, Marie-Christine et FRAISSE, Philippe, *Paris-Rome-Athènes. Le voyage en Grèce des architectes français aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, ENSBA, 1982.

HELLMANN, Marie-Christine et LAROCHE, Didier (éd.), *Delphes, aux sources d'Apollon. Un siècle d'archéologie française en Grèce*, Athènes, École française d'Athènes, CNRS, 1992.

HERMARY, Antoine, « The "Priest with dove" did not belong to the Paphian Goddess », *Cahiers du Centre d'études chypriotes*, 44, 1, 2014, p. 379-384.

HERMARY, Antoine et MERTENS, Joan R., *The Cesnola Collection of Cypriot Art. Stone Sculpture*, New York, The Metropolitan Museum of Art, 2014.

HERPIN, Jacqueline, « Les milieux dirigeants à Bordeaux sous la III^e République », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, nouv. série, 15, 3, 1966, p. 145-165.

HERRERO CARRETERO, Concha, « La historiografía francesa y la colección real de tapices de España », *e-Spania. Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, 23, 2016, en ligne sur <http://journals.openedition.org/e-spania/25324>.

HERY, Évelyne, « 1902 : retour sur la réforme de l'enseignement secondaire », *Le Débat*, 187, 5, 2015, p. 169-177.

HOËT-VAN CAUWENBERGHE, Christine, « Empire romain et hellénisme : bilan historiographique », *DHA*, suppl. 5, 2011, p. 141-178.

HOLTZMANN, Bernard, *La sculpture grecque. Une introduction*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Références Art antique », 2010.

HOLTZMANN, Bernard et PASQUIER, Alain, *Histoire de l'art antique. L'art grec*, Paris, RMN, Grand-Palais, coll. « Petits manuels de l'École du Louvre », 2011 [1998].

HOOVER, Oliver D., *Handbook of Coins of Northern and Central Greece*, Lancaster-London, Classical Numismatic Group, coll. « The Handbook of Greek Coinage Series » (4), 2014.

HORNE, John et KRAMER, Alan, 1914. *Les atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, trad. par Hervé-Marie BENOÎT, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2011 [2001].

HOUDART, Sophie, « Un monde à soi ou les espaces privés de la pensée », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 363-370.

HOURCADE, David, « Les murailles des villes romaines de l'Hispanie républicaine et augustéenne : enceintes ou fortifications du territoire urbain ? », dans Ángel MORILLO CERDÁN, François CADIOU et David HOURCADE (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto (espacios urbanos y rurales, municipales y provinciales)* [Coloquio celebrado en la Casa de Velázquez (19 y 20 de marzo de 2001)], León, Universidad de León, Casa de Velázquez, 2003, p. 295-324.

HOZ, Javier de, « L'écriture ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 190-203.

HUBERT, Matthieu-René, « Fouiller sous la mitraille. Archéologie et archéologues aux Dardanelles », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 203-215.

HÜBINGER, Gangolf ; PICT, Barbara et DABROWSKA, Ewa, « Cultures historiques et politique scientifique. Les congrès internationaux des historiens avant la Première Guerre mondiale », *Revue germanique internationale*, 12, 2010, p. 175-191.

HUMMEL, Pascale, « Henri Weil entre France et Allemagne », dans Michel ESPAGNE (éd.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, coll. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek » (6), 1995, p. 241-264.

HUREL, Arnaud, *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Bilis », 2014.

— « La préhistoire et l'abbé Breuil à l'épreuve de la Première Guerre mondiale », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 169-185.

HUYSECOM-HAXHI, Stéphanie, *Les figurines en terre cuite de l'Artémision de Thasos. Artisanat et piété populaire à l'époque de l'archaïsme mûr et récent*, 2 vol., Athènes, École française d'Athènes, coll. « Études thasiennes » (21), 2009.

HUYSECOM-HAXHI, Stéphanie et MULLER, Arthur, « Déesses et/ou mortelles dans la plastique de terre cuite. Réponses actuelles à une question ancienne », *Pallas. Revue d'études antiques*, 75, 2007, p. 231-247.

— « Figurines en contexte, de l'identification à la fonction : vers une archéologie de la religion », dans Stéphanie HUYSECOM-HAXHI et Arthur MULLER (éd.), *Figurines grecques en contexte. Présence muette dans le sanctuaire, la tombe et la maison*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Archaïologia », 2015, p. 421-438.

— (éd.), *Figurines grecques en contexte. Présence muette dans le sanctuaire, la tombe et la maison*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Archaïologia », 2015.

- ISMARD, Paulin, *L'évènement Socrate*, Paris, Flammarion, coll. « Au fil de l'histoire », 2013.
- JACOB, Christian, « Le cercle et la lignée », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 125-133.
- (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007.
- « Le miroir des correspondances », dans Corinne BONNET et Véronique KRINGS (éd.), *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2008, p. 7-17.
- (éd.), *Lieux de savoir 2. Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011.
- *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, coll. « Encyclopédie numérique » (2), 2014, en ligne sur <https://books.openedition.org/oep/423>.
- JACQUÉ, Bernard, « Créer des motifs pour l'impression à Mulhouse au XIX^e siècle : la formation et ses limites », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 133-139.
- JACQUEMIN, Anne (éd.), *Delphes, cent ans après la Grande fouille. Essai de bilan*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (36), 2000.
- JAGOT, Hélène, « Les Néo-grecs, des académistes déviants ? Formation et stratégie de carrière au tournant des années 1850 », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 129-148.
- JEAMMET, Violaine (éd.), *Tanagra, mythe et archéologie*, Paris, Éditions de la RMN, 2003.
- (éd.), *Tanagras : de l'objet de collection à l'objet archéologique*, Paris, Éditions A. et J. Picard, 2007.
- « Figurines de terre cuite et questions de muséographie », *Les carnets de l'ACoSt. Association for Coroplastic Studies*, 16, 2017, en ligne sur <https://acost.revues.org/999>.
- JEANPIERRE, Henri, « Achille Zo, sa vie, son œuvre », *Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, nouv. série, 116, 1967, p. 409-421.
- « Henri Zo, peintre de la Fête (1873-1933) », *Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, nouv. série, 126, 1972, p. 269-296.
- JEISMANN, Michael, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918 = Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792-1918*, trad. par Dominique LASSAIGNE, Paris, CNRS Éditions, 1997 [1992].
- JENKINS, Vincent, « Los focos dolménicos de la Laguna de la Janda revisados », *Almoraima*, 42, 2011, p. 9-20.
- JESTIN, Mathieu, « Les identités consulaires dans la Salonique ottomane (1781-1912) », *Monde(s). Histoire, espaces, relations*, 4, 2, 2013, p. 189-209.
- JIMÉNEZ SANZ, Carmen, s. v. « Enrique de Aguilera y Gamboa », *DBe*, 2018, en ligne sur <http://dbe.rah.es/biografias/5373/enrique-de-aguilera-y-gamboa>.
- JIMENO MARTÍNEZ, Alfredo, « Numancia: pasado vivido, pasado sentido », *TP*, 57, 2, 2000, p. 175-193.

JIMENO MARTÍNEZ, Alfredo et TORRE ECHÁVARRI, José Ignacio de la, *Numancia. Símbolo e historia*, Madrid, Akal, coll. « Arqueología », 2005.

JOCKEY, Philippe, *L'archéologie*, Paris, Belin, coll. « Collection sujets », 1999.

— s. v. « Collignon, Maxime (9 novembre 1849, Verdun – 15 octobre 1917, Paris) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

JOLLET, Étienne, « L'histoire de l'art entre histoire et esthétique : le cas de Taine », dans Roland RECHT, Philippe SÉNÉCHAL, Claire BARBILLON et François-René MARTIN (éd.), *Histoire de l'histoire de l'art en France au XIX^e siècle*, Paris, La documentation française, Collège de France, INHA, École du Louvre, 2008, p. 279-289.

JOYEUX-PRUNEL, Béatrice, *Les avant-gardes artistiques (1848-1918). Une histoire transnationale*, vol. 1/2, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire » (249), 2015.

JUDET DE LA COMBE, Pierre, « Classical Philology and the Making of Modernity in Germany », dans Gábor KLANICZAY, Michael WERNER et Ottó GECSE (éd.), *Multiple Antiquities - Multiple Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*, Frankfurt-New York, Campus, 2011, p. 65-88.

JULIÁ, Santos, « La nueva generación: de neutrales a antigermanófilos pasando por aliadófilos », *Ayer. Revista de historia contemporánea*, 91, 3, 2013, p. 121-144.

KAESER, Marc-Antoine, « Nationalisme et archéologie : quelle histoire ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2, 2000, p. 155-163.

— « La science vécue. Les potentialités de la biographie en histoire des sciences », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 8, 1, 2003, p. 139-160.

— *L'univers du préhistorien. Science, foi et politique dans l'œuvre et la vie d'Édouard Desor (1811-1882)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire des sciences humaines », 2005.

— « Biography as Microhistory. The Relevance of Private Archives for Writing the History of Archaeology », dans Nathan SCHLANGER et Jarl NORDBLADH (éd.), *Archives, Ancestors, Practices: Archaeology in the Light of its History*, New York, Berghahn Books, 2008, p. 9-20.

— « Biography, Science Studies and the Historiography of Archaeological Research: Managing Personal Archives », *Complutum*, 24, 2, 2013, p. 101-108.

KARADY, Victor, « Normaliens et autres enseignants à la Belle Époque. Note sur l'origine sociale et la réussite dans une profession intellectuelle », *Revue française de sociologie*, 13, 1, 1972, p. 35-58.

— « Normaliens et autres enseignants à la Belle Époque. Note sur l'origine sociale et la réussite dans une profession intellectuelle », *Revue française de sociologie*, 13, 1, 1972, p. 35-58.

— « L'expansion universitaire et l'évolution des inégalités devant la carrière d'enseignant au début de la III^e République », *Revue française de sociologie*, 14, 4, 1973, p. 443-470.

— « Les professeurs de la République. Le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du 19^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47, 1983, p. 90-112.

— « La république des lettres des temps modernes. L'internationalisation des marchés universitaires occidentaux avant la Grande Guerre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 121-122, 1998, p. 92-103.

- « La migration internationale d'étudiants en Europe, 1890-1940 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, 2002, p. 47-60.
- KARAGEORGHIS, Vassos, *Ancient Art from Cyprus. The Cesnola Collection in The Metropolitan Museum of Art*, New York, The Metropolitan Museum of Art, Harry N. Abrams, 2000.
- KNELS, Eva, « Vers un musée moderne ? Le réaménagement du musée du Louvre après la Première Guerre mondiale », dans Philippe NIVET (éd.), *Guerre et patrimoine artistique à l'époque contemporaine*, Amiens, Encrage Édition, coll. « Hier » (43), 2013, p. 261-277.
- KOHL, Philip L. et FAWCETT, Clare P. (éd.), *Nationalism, Politics, and the Practice of Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- KOTT, Christina, « Histoire de l'art et propagande pendant la Première Guerre mondiale. L'exemple des historiens d'art allemands en France et en Belgique », *Revue germanique internationale*, 13, 2000, p. 201-221.
- s. v. « Clemen, Paul Martin (1866-1947) », dans Michel ESPAGNE et Bénédicte SAVOY (éd.), *Dictionnaire des historiens d'art allemands*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 42-51.
- « Samaritains de l'art ou apôtres de la guerre ? Retour sur Paul Clemen et son réseau », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESCURE (éd.), *Hommes et patri-moines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 35-52.
- KREMER-MARIETTI, Angèle, « Sur l'esthétique de Taine », *Romantisme*, 32, 1981, p. 23-29.
- KRINGS, Véronique (éd.), *La civilisation phénicienne et punique. Manuel de recherche*, Leiden, New York, Köln, E. J. Brill, coll. « Handbuch der Orientalistik. Erste Abteilung, Nahe und der Mittlere Osten » (20), 1995.
- KRISHNAN, Armin, *What are Academic Disciplines? Some Observations on the Disciplinarity vs. Interdisciplinarity Debate*, Southampton, National Centre for Research Methods, coll. « NCRM Working Paper Series », 2009, en ligne sur <http://eprints.ncrm.ac.uk/783/>.
- KROP, Jérôme, *La méritocratie républicaine. Élitisme et scolarisation de masse sous la III^e République*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2014.
- KURTZ, Donna, « A corpus of ancient vases. Hommage à Edmond Pottier », *RA*, nouv. série, fasc. 2, 2004, p. 259-286.
- LA COSTE-MESSELIÈRE, Pierre de, « Listes amphictioniques du IV^e siècle », *BCH*, 73, 1949, p. 201-247.
- « Rapport sur les travaux de l'École française d'Athènes en 1949-1950 ; lu dans la séance du 16 juin 1950 », *CRAI*, 94, 2, 1950, p. 217-230.
- LACOUÉ-LABARTHE, Marie-France, « Regards sur la Société archéologique de Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, 96, 2005, p. 219-256.
- LACROIX, Léon, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques. La statuaire archaïque et classique*, Liège, Faculté de philosophie et lettres, coll. « Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège » (116), 1949, en ligne sur <http://books.openedition.org/pulg/1378>.
- LADERO GALÁN, Aurora et JIMÉNEZ RUBIO, Jorge, « 150 años de obras y reformas en el Museo Arqueológico Nacional. Historia y catálogo documental », *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, 32, 2014, p. 81-102.

LAFABRIE, Michèle, s. v. « Vitry, Paul (11 novembre 1872, Paris – 7 avril 1941, Paris) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

LAFUENTE FERRARI, Enrique, « Goya en el arte francés del siglo XIX », dans *Antecedentes, coincidencias e influencias del arte de Goya* [catálogo ilustrado de la exposición celebrada en 1932], Madrid, Sociedad Española de Amigos del Arte, 1947, p. 241-249.

LAGRANGE, Marion, « Le musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux », dans *Patrimoine artistique de l'université de Bordeaux*, Bordeaux, Université de Bordeaux-Montaigne, 2012, en ligne sur <http://patrimoine-artistique.u-bordeaux-montaigne.fr/musee-archeologique.php>.

— « De l'art ibérique à la peinture espagnole, les vues à projection au service du paradigme de Pierre Paris », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 149-165.

LAGRANGE, Marion et MIANE, Florent, « Le Musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux (1886). L'institutionnalisation des collections pédagogiques et scientifiques », *In Situ. Revue des patrimoines*, 17, 2011, en ligne sur <http://insitu.revues.org/920>.

LAHALLE, Agnès, *Les écoles de dessin au XVIII^e siècle. Entre arts libéraux et arts mécaniques*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2006, en ligne sur <http://books.openedition.org/pur/6981>.

— « Le rôle des villes dans l'enseignement du dessin en France : les écoles de dessin au XVIII^e siècle », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 239-251.

LAMARQUE, Mireille et QUEYROUX, Fabienne, « Les archives des savants antiquisants à l'Institut de France », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 1, 2005, p. 268-272.

LANZAROTE GUIRAL, José M.^a, « La stratigraphie d'une vie consacrée à la préhistoire. Hugo Obermaier, sa chaire et les fouilles du Castillo », dans Henry de LUMLEY et Arnaud HUREL (éd.), *Cent ans de préhistoire. L'Institut de paléontologie humaine*, Paris, CNRS Éditions, 2011, p. 65-82.

— « Dangerous Intruder or Beneficial Influence? The Role of the *Institut de Paléontologie Humaine* in the Development of Prehistoric Archaeology in Spain (1900-1936) », *Complutum*, 24, 2, 2013, p. 33-42.

— « Pris entre deux feux. L'abbé Hugo Obermaier, professeur de l'Institut de paléontologie humaine, et la Grande Guerre », *Annales monégasques. Revue d'histoire de Monaco*, 38, 2014, p. 121-137.

LAPORTA SAN MIGUEL, Francisco Javier ; ZAPATERO GÓMEZ, Virgilio ; RUIZ MIGUEL, Alfonso et SOLANA MADARIAGA, Javier, « Los orígenes culturales de la Junta para Ampliación de Estudios », *Arbor. Ciencia, pensamiento y cultura*, 493, 1987, p. 17-88.

— « Los orígenes culturales de la Junta para Ampliación de Estudios », *Arbor. Ciencia, pensamiento y cultura*, 499-500, 1987, p. 9-138.

LARDET, Pierre, « Les savoirs et leur espace-temps : épaisseur et fluidité », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 1011-1018.

LAROCHE, Claude, « *Pro Scientia Urbe et Patria*: l'architecture de la faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux, 1876-1888 et 1902-1922 », *In Situ. Revue des patrimoines*, 17, 2011, en ligne sur <http://journals.openedition.org/insitu/1126>.

LAROCHE, Claude et DUSSOL, Dominique, « Un exemple provincial. Les facultés de Bordeaux », dans Philippe RIVÉ, Laurent MORELLE et Christophe THOMAS (éd.), *La Sorbonne et sa reconstruction*, Lyon, La Manufacture, coll. « L'œil et la main », 1987, p. 200-222.

LARSEN, Jakob Aall Ottesen, *Greek Federal States. Their Institutions and History*, Oxford, Clarendon Press, 1968.

LAURENT, Stéphane, « Marius Vachon, un militant pour les "industries d'art" », *Histoire de l'art*, 29-30, 1995, p. 71-78.

— *L'art utile. Les écoles d'arts appliqués sous le Second Empire et la Troisième République*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 1998.

— *Les arts appliqués en France. Genèse d'un enseignement*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Format » (34), 1999.

— « De l'ornement au design : l'expansion d'un enseignement international des arts appliqués », dans Dominique POULOT, Jean-Miguel PIRE et Alain BONNET (éd.), *L'éducation artistique en France. Du modèle académique et scolaire aux pratiques actuelles (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2010, p. 169-184.

LAZARICH GONZÁLEZ, María ; RAMOS, Antonio ; BRICEÑO, Esther ; CRUZ, María José et SAÑUDO, Julio, « Las necrópolis megalíticas del entorno de la Laguna de La Janda (Cádiz) », dans Javier JIMÉNEZ AVILA, Macarena BUSTAMANTE-ÁLVAREZ et Miriam GARCÍA CABEZAS (éd.), *VI Encuentro de Arqueología del Suroeste Peninsular*, Villafranca de los Barros, Ayuntamiento de Villafranca de los Barros, 2013, p. 207-230.

LE BÉGUEC, Gilles, « Les deux scissions du groupe progressiste (1905-1911) », *Revue du Nord*, 370, fasc. 2, 2007, p. 361-375.

LE GOFF, Jacques, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1996.

LE MEAUX, Hélène, « Les ivoires "orientalisants" de la péninsule Ibérique : réflexions stylistiques », *MCV*, 36, 2, 2006, p. 187-210.

— Hélène, *L'iconographie orientalisante de la péninsule Ibérique. Questions de styles et d'échanges (VIII^e-VI^e siècles av. J.-C.)*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « BCV » (47), 2010.

— « Les bronzes ibériques du musée du Louvre. Constitution d'une collection et réflexions muséographiques », dans Lourdes PRADOS TORREIRA, Carmen RUEDA GALÁN et Arturo RUIZ RODRÍGUEZ (éd.), *Bronces ibéricos. Una historia por contar. Libro homenaje al Prof. Gérard Nicolini*, Madrid-Jaén, UAM Ediciones, Universidad de Jaén, 2018, p. 103-117.

LE ROY, Christian, « Un siècle d'épigraphie française en Asie Mineure », dans *Un siècle d'épigraphie classique : aspects de l'œuvre des savants français dans les pays du bassin méditerranéens de 1888 à nos jours* [Actes du colloque international du centenaire de L'Année épigraphique], Paris, PUF, 1990, p. 231-238.

— « L'École française d'Athènes et l'Asie Mineure », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 373-387.

LEBARBÉ, Annabelle, « Le collège Sainte-Barbe de Paris : des frères Labrousse à Ernest Lheureux », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 13, 2007, p. 137-148.

LEBEN, Ulrich ; ENFERT, Renaud d' ; FROISSART PEZONE, Rossella et MARTIN, Sylvie, *Histoire de l'École nationale supérieure des arts décoratifs (1766-1941)*, Paris, ENSAD, 2004.

LECHLEITER, France, « Le moine dans sa cellule. Ateliers d'artistes à la Villa Médicis (fin XIX^e-début XX^e siècle) », dans Alain BONNET, Juliette LAVIE, Julie NOIROT et Paul-Louis RINUY (éd.), *Art et transmission. L'atelier du XIX^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2014, p. 29-43.

LECLANT, Jean, « Une tradition : l'épigraphie à l'Académie des inscriptions et belles-lettres », *CRAI*, 132, 4, 1988, p. 714-732.

— « L'École française d'Athènes et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : des relations fructueuses au profit des études grecques », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 51-68.

— « L'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'archéologie et les archéologues grecs », dans Roland ÉTIENNE (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Champs helléniques modernes et contemporains » (2), 2000, p. 453-457.

LEDUC-ADINE, Jean-Pierre, « Les arts et l'industrie au XIX^e siècle », *Romantisme*, 55, 1987, p. 67-78.

LEFÈVRE, François, *L'amphictionie pyléo-delphique : histoire et institutions*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (298), 1998.

— « Le livre XVI de Diodore de Sicile : observations sur la composition et le traitement des grands personnages », *REG*, 115, 2, 2002, p. 518-537.

— « Quoi de neuf sur l'amphictionie ? », *Pallas. Revue d'études antiques*, 87, 2011, p. 117-131.

LEIWO, Martti, « Philostratus of Ascalon, his bank, his connexions and Naples in c. 130-90 B. C. », *Athenaeum*, 67, 1989, p. 575-584.

LEMERCIER, Claire, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52, 2, 2005, p. 88-112.

LEMOINE, Bernard, « Apprendre à construire : la formation technique des architectes à l'École des beaux-arts au XIX^e siècle », *Quarante-huit / Quatorze*, 2, 1990, p. 22-34.

LENIAUD, Jean-Michel, s. v. « Labbé Jean-Louis », *Répertoire des architectes diocésains du XIX^e siècle*, Paris, École nationale des chartes, 2003, en ligne sur <http://elec.enc.sorbonne.fr/architectes/289>.

LEÓN, Pilar, « La Dame d'Elche », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 66-69.

— *La sculpture des Ibères*, trad. par Antonio GONZALES, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire ancienne et anthropologie », 1998.

LEVEAU, Philippe, « La question du territoire et les sciences de l'Antiquité : la géographie historique, son évolution de la topographie à l'analyse de l'espace », *REA*, 86, 1, 1984, p. 85-115.

LEVI, Giovanni, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 44, 6, 1989, p. 1325-1336.

LICATA, Laurent, « La théorie de l'identité sociale et la théorie de l'auto-catégorisation : le Soi, le groupe et le changement social », *Revue électronique de psychologie sociale*, 1, 2007, p. 19-33.

LIPÍŃSKI, Edward (éd.), *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout, Brepols, 1992.

— *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Leuven, Uitgeverij Peeters, coll. « Orientalia Lovaniensia analecta » (64), 1995.

LLOBREGAT CONESA, Enrique A., « La escultura ibérica en piedra en el País Valenciano. Bases para un estudio crítico contemporáneo del arte ibérico », *Archivo de Arte Valenciano*, 37, 1966, p. 145-160.

— *Contestania ibérica*, Alicante, Instituto de Estudios Alicantinos, 1972.

— « Iberia y Etruria: notas para una revisión de las relaciones », *Lucentum*, 1, 1982, p. 71-91.

— « La sculpture du Levant ibérique et ses modèles iconographiques », *REA*, 89, 3, 1987, p. 359-364.

LONDEY, Peter, « The Outbreak of the 4th Sacred War », *Chiron. Mitteilungen der Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts*, 20, 1990, p. 239-260.

LONDEY, Peter, « Philip II and the Delphic Amphiktyony », dans Peter J. CONNOR (éd.), *Ancient Macedonia : an Australian Symposium. Papers of the Second International Congress of Macedonian Studies*, Sydney, Meditarch, coll. « Mediterranean Archaeology » (7), 1995.

LÓPEZ AZORÍN, Fernando, « El relojero de Yecla y las falsificaciones del Cerro de los Santos », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ (éd.), *¿Hombres o dioses? Una nueva mirada a la escultura del mundo ibérico*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, Comunidad de Madrid, 2011, p. 279-296.

LÓPEZ BARJA DE QUIROGA, Pedro Manuel, « Testimonia Antiqua Hispaniae », *Studia historica. Historia antigua*, 13-14, 1995-1996, p. 165-180.

LÓPEZ MONTEAGUDO, Guadalupe, *Esculturas zoomorfas celtas de la península ibérica*, Madrid, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (10), 1989.

LÓPEZ SÁNCHEZ, José M.^a, *Heterodoxos españoles. El Centro de Estudios Históricos (1910-1936)*, Madrid, Marcial Pons, 2006.

LÓPEZ-OCÓN CABRERA, Leoncio, « El cultivo de las Ciencias Humanas en el Centro de Estudios Históricos de la JAE », *Revista Complutense de Educación*, 18, 1, 2007, p. 59-76.

LORIGA, Sabina, « La biographie comme problème », dans Jacques REVEL (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Editions du Seuil-Gallimard, 1996, p. 209-231.

LORRE, Christine, « Les moulages en plâtre dans un musée d'archéologie. Le cas du musée des Antiquités nationales des origines jusqu'au début du XX^e siècle », dans Georges BARTHE (éd.), *Le plâtre : l'art et la matière*, Paris, Éditions Créaphis, 2001, p. 148-153.

LOYER, François (éd.), *L'École de Nancy, 1889-1909. Art nouveau et industrie d'art. Nancy, Galeries Poirel, 24 avril-26 juillet 1999*, Paris, Éditions de la RMN, ADAGP, 1999.

— *L'architecture de la Grèce au XIX^e siècle (1821-1912)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (10), 2017.

LUCAS PELLICER, M.^a Rosario, « Historiografía de la escultura ibérica hasta la ley de 1911 », *Revista de Estudios Ibéricos*, 1, 1994, p. 15-42.

LUCE, Jean-Marc, « Introduction [dossier thématique : Identités ethniques dans le monde Grec Antique. Actes du Colloque international de Toulouse] », *Pallas. Revue d'études antiques*, 73, 2007, p. 9-23.

LUCIEN, Renée Clémentine et OROBON, Marie-Angèle (éd.), *Hispanistes et hispanismes : un institut dans les soubresauts du siècle* [dossier monographique], Paris, Institut d'études hispaniques, Sorbonne Université, coll. « Iberic@l. Revue d'études ibériques et ibéro-américaines » (15), 2019, en ligne sur <http://iberical.paris-sorbonne.fr/>.

LUKES, Steven, *Émile Durkheim. Su vida y su obra. Estudio histórico-crítico*, trad. par Alberto CARDÍN GARAY et Isabel MARTÍNEZ, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, Siglo XXI de España Editores, 1984 [1973].

LUNEAU, Jean-François, « Art et industrie au XIX^e siècle : des arts industriels aux industries d'art », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 17-24.

LUXÁN, M.^a Pilar ; PRADA, José Luis ; DORREGO, Fernando et DORREGO, Juan Fernando, « Human bone ashes found in the Dama de Elche (V-IV century B.C.) reveal its use as an ancient cinerary urn », *Journal of Cultural Heritage*, 30, 2011, p. 310-316.

MAIER ALLENDE, Jorge, « En torno a la génesis de la arqueología protohistórica en España: correspondencia entre Pierre Paris y Jorge Bonsor », *MCV*, 32, 1, 1996, p. 1-34.

— *Jorge Bonsor (1855-1930). Un Académico Correspondiente de la Real Academia de la Historia y la Arqueología Española*, Madrid, Real Academia de la Historia, coll. « Publicaciones del Gabinete de Antigüedades » (3), 1999.

— « II Centenario de la Real Cédula de 1803: la Real Academia de la Historia y el inicio de la legislación sobre el patrimonio arqueológico y monumental en España », *BRAH*, 200, 3, 2003, p. 437-473.

— « Jorge Bonsor, Baelo Claudia y el *Fretum Gaditanum* (1917-1921) », dans José BELTRÁN FORTES, Iván GARCÍA JIMÉNEZ, Jorge MAIER ALLENDE, Ángel MUÑOZ VICENTE, Fernando PRADOS MARTÍNEZ, Joaquín RODRÍGUEZ MATEOS et Francisco TRUJILLO DOMÉNECH (éd.), *Jorge Bonsor y la recuperación de Baelo Claudia (1917-1921)*, Sevilla, Junta de Andalucía, Consejería de Cultura, 2009, p. 21-37.

MAIER ALLENDE, Jorge ; BENDALA, Manuel ; ÁLAMO, Constancio del ; CELESTINO, Sebastián et PRADOS, Lourdes, « Archer M. Huntington, The Hispanic Society of America y la arqueología española », dans Nuno FERREIRA BICHO (éd.), *História, teoria e método da arqueologia. Actas do IV Congresso de Arqueologia Peninsular (Faro, 14 a 19 de Setembro de 2004)*, Faro, Universidade do Algarve, coll. « Promontoria Monográfica » (14), 2011, p. 271-280.

MAIER ALLENDE, Jorge et SCHATTNER, Thomas G., « Apuntes sobre Emil Hübner y los arqueólogos españoles », dans Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014, p. 187-218.

MAINER, José Carlos, *La Edad de Plata (1902-1939). Ensayo de interpretación de un proceso cultural*, 7^e éd., Madrid, Cátedra, coll. « Crítica y estudios literarios », 2016 [1975].

MAINGON, Claire, *L'âge critique des salons : 1914-1925. L'école française, la tradition et l'art moderne*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, coll. « Salons et expositions d'artistes », 2014.

— *Le musée invisible. Le Louvre et la Grande Guerre (1914-1921)*, Paris, Musée du Louvre Éditions, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016.

— s. v. « Jamot, Paul (22 décembre 1863, Paris - 13 décembre 1939, Villerville) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2020, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

MAINGUENEAU, Dominique, « Analyse du discours et champ disciplinaire », *Questions de communication*, 18, 2010, p. 185-196.

MALHERBE, Marc, *La faculté de droit de Bordeaux (1870-1970)*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1996.

MALRAUX, André, *Le musée imaginaire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais » (300), 1996 [1965].

MALUQUER DE MOTES, Joan ; GARCÍA Y BELLIDO, Antonio ; TARACENA, Blas et CARO BAROJA, Julio, *Historia de España Menéndez Pidal*, t. I, vol. 3, *España primitiva. La historia prerromana*, 7^e éd., Madrid, Espasa-Calpe, 1997 [1954].

MALYE, Jean, « L'Association Guillaume Budé en Espagne », *BAGB*, 6, 1948, p. 31.

MANITAKIS, Nicolas, « Les migrations estudiantines en Europe, 1890-1930 », dans René LEBOUTTE (éd.), *Migrations et migrants dans une perspective historique. Permanences et innovations*, Bruxelles, Presses interuniversitaires européennes, Peter Lang, 2000, p. 243-270.

MARAVAL, Raphaëlle, « Le patriotisme dans l'œuvre d'Émile Mâle (1862-1954) », *Histoire, économie & société*, 36, 1, 2017, p. 106-124.

MARC, Jean-Yves, « Le *Kunstarchäologisches Institut* de Strasbourg : un modèle pour l'université française ? », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 15-39.

MARCADÉ, Jean, « Notes sur trois sculptures archaïques récemment reconstituées », *BCH*, 74, 1950, p. 181-217.

— *Recueil des signatures de sculpteurs grecs. Deuxième livraison*, vol. 2/2, Paris, École française d'Athènes, E. de Boccard, 1957.

— « Delphes retrouvé », *CRAI*, 136, 4, 1992, p. 801-809.

— (éd.), *Sculptures déliennes*, Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « Sites et monuments » (17), 1996.

— « À propos des sculptures archaïques de l'ἄγος θεῶν de Délos », dans Yannis KOURAYOS et Francis PROST (éd.), *La sculpture des Cyclades à l'époque archaïque. Histoire des ateliers, rayonnement des styles*, Paris-Athènes, De Boccard, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (48), 2008, p. 263-281.

MARCHAND, Suzanne L., *Down from Olympus. Archaeology and Philhellenism in Germany (1750-1970)*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

— *German Orientalism in the Age of Empire. Religion, Race, and Scholarship*, Cambridge, Cambridge University Press, German Historical Institute, 2009.

MARCHASSON, Yves, « Monseigneur Baudrillart et la Première Guerre mondiale d'après ses carnets personnels », dans *Le livre du centenaire (1875-1975)*, Paris, Éditions Beauchesne, 1975, p. 93-131.

— « Monseigneur Baudrillart et la propagande catholique française à l'étranger pendant la Première Guerre mondiale. L'exemple de l'Espagne », dans Charles KANNENGIESSER et Yves MARCHASSON (éd.), *Humanisme et foi chrétienne. Mélanges scientifiques du centenaire de l'Institut catholique de Paris*, Paris, Éditions Beauchesne, 1976, p. 71-90.

MARCOS POUS, Alejandro (éd.), *De gabinete a museo: tres siglos de historia*, Madrid, Dirección de Bellas Artes y Bienes Culturales, 1993.

MÁRQUEZ URÍA, M.^a del Carmen, « El conde de la Vega del Sella (1870-1941) y la Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas », dans José Manuel SÁNCHEZ RON (éd.), *1907-1987. La Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas 80 años después. Simposio Internacional, Madrid, 15-17 de diciembre de 1987*, vol. 2/2, Madrid, CSIC, coll. « Estudios sobre la ciencia » (5), 1988, p. 485-500.

MARROU, Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954.

MARTIN, Annabelle, s. v. « Comte, Jules (17 octobre 1846, Paris – 14 décembre 1912, Paris) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2008, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

MARTÍN, Gabriela, « La supuesta colonia griega de Hemeroskopeion, estudio arqueológico de la zona Denia-Jávea », *Saguntum. Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia*, 3, 1968, p. 7-63.

MARTIN, Jean-Paul, *La Ligue de l'enseignement. Une histoire politique (1866-2016)*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2016, en ligne sur <http://books.openedition.org/pur/46771>.

MARTÍN RUIZ, Juan Antonio, *Los fenicios en Andalucía*, Sevilla, Juanta de Andalucía, 2004.

MARTÍN RUIZ, Juan Antonio et FERNÁNDEZ RECHE, Sergio, « La orfebrería procedente de las necrópolis fenicias del Malaca », *SPAL. Revista de Prehistoria y Arqueología*, 16, 2007, p. 187-194.

MARTÍN RUIZ, Juan Antonio et PÉREZ-MALUMBRES LANDA, Alejandro, « Manuel Rodríguez de Berlanga y la arqueología fenicia », dans Víctor GALLERO GALVÁN, Juan Antonio MARTÍN RUIZ et Alejandro PÉREZ-MALUMBRES LANDA (éd.), *Manuel Rodríguez de Berlanga (1825-1909). Liber amicorum*, Málaga, Real Academia de Bellas Artes de San Telmo, Ayuntamiento de Alhaurín El Grande, 2008, p. 79-99.

MARTINEZ, Jean-Luc, « Le Louvre de Rodin. Les salles des antiques au Louvre de 1860 à 1910 », dans Pascale PICARD (éd.), *Rodin, la lumière de l'Antique*, Paris-Arles, Gallimard, Musée départemental Arles antique, 2013, p. 98-109.

— « Exposer des moulages d'antiques : à propos de la gypsothèque du musée du Louvre à Versailles », *In Situ. Revue des patrimoines*, 28, 2016, en ligne sur <https://insitu.revues.org/12537>.

MASSON, Olivier, « Kypriaka. IX. Recherches sur les antiquités de Golgoi », *BCH*, 95, 1, 1971, p. 305-334.

MASSON, Olivier et HERMARY, Antoine, « À propos du "Prêtre à la colombe" de New York », *Cahiers du Centre d'études chypriotes*, 20, 2, 1993, p. 25-34.

- MATALAS, Paraskevas, « Historiens et voyageurs : itinéraires modernes aux sites de l'histoire ancienne », dans Chryssanthi AVLAMI, Jaime ALVAR et Mirella ROMERO RECIO (éd.), *Historiographie de l'Antiquité et transferts culturels. Les histoires anciennes dans l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles*, Amsterdam-New York, Brill, coll. « Internationale Forschungen zur Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft » (145), 2010, p. 105-132.
- MAYEUR, Françoise, « L'évolution des corps universitaires (1877-1968) », dans Christophe CHARLE et Régine FERRÉ (éd.), *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Éditions du CNRS, 1985, p. 11-28.
- *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France. III. De la Révolution à l'école républicaine (1789-1930)*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2004.
- MAYEUR, Jean-Marie, « Albert Dumont et les transformations de l'enseignement supérieur au début de la Troisième République », *BCH*, 100, 1, 1976, p. 7-10.
- MCDONALD, William A. et THOMAS, Carol G., *Progress into the Past. The Rediscovery of Mycenaean Civilization*, 2^e éd., Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, 1990 [1967].
- MCINERNEY, Jeremy, « The Phokikon and the Hero Archegetes », *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 66, 2, 1997, p. 193-207.
- *The Folds of Parnassos. Land and Ethnicity in Ancient Phokis*, Austin, University of Texas Press, 1999.
- « Delphi and Phokis: a Network Theory Approach », *Pallas. Revue d'études antiques*, 87, 2011, p. 95-106.
- MCWILLIAM, Neil ; MÉNEUX, Catherine et RAMOS, Julie (éd.), *L'art social en France. De la Révolution à la Grande Guerre*, Rennes, PUR, INHA, coll. « Art & Société », 2014.
- MEDEROS MARTÍN, Alfredo, « La primera propuesta de la secuencia prehistórica del Sureste ibérico. Luis Siret y Cels », *Tabona. Revista de prehistoria y de arqueología*, 9, 1996, p. 379-398.
- « Fenicios evanescentes. Nacimiento, muerte y redescubrimiento de los fenicios en la Península Ibérica. I (1780-1935) », *Saguntum. Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia*, 33, 2001, p. 37-48.
- « Análisis de una decadencia. La arqueología española del siglo XIX. I. El impulso isabelino (1830-1867) », *CuPAUAM*, 36, 2010, p. 159-216.
- « Análisis de una decadencia. La arqueología española del siglo XIX. II. La crisis de la restauración (1868-1885) », *CuPAUAM*, 39, 2013, p. 197-239.
- « Análisis de una decadencia. La arqueología española del siglo XIX. II (2). La crisis de la restauración (1868-1885) », *CuPAUAM*, 40, 2014, p. 149-191.
- « The Mycenaean Contacts with the Iberian Peninsula during the Late Bronze Age (1625-1150 BC) », dans Michael FOTIADIS, Robert LAFFINEUR, Yannis LOLOS et Andreas VLACHOPOULOS (éd.), *The Aegean seen from the West. Proceedings of the 16th International Aegean Conference*, Leuven, Liège, Peeters, coll. « Aegaeum » (41), 2017, p. 25-39.
- MENÉNDEZ ROBLES, M.^a Luisa, *El marqués de la Vega Inclán y los orígenes del turismo en España*, Madrid, Ministerio de Industria, Turismo y Comercio, 2006.
- MÉNEUX, Catherine, « L'art social au tournant du siècle », *Arts & Sociétés. Lettre du séminaire du Centre d'histoire de Sciences Po*, 12, 1, 2006, en ligne sur <http://www.sciencespo.fr/artsetsocietes/fr/archives/2504>.

- s. v. « Marx, Roger (28 août 1859, Nancy – 13 décembre 1913, Paris) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.
- « Les enquêtes artistiques : vers une nouvelle forme de critique (1894-1905) », *Liame*, 22, 2012, p. 15-34.
- « L'idée d'un art social », dans Françoise LUCBERT et Richard SHRYOCK (éd.), *Gustave Kahn. Un écrivain engagé*, Rennes, PUR, coll. « Interférences », 2013, p. 159-169.
- « Bruxelles-Paris. L'adaptation française du modèle social belge », dans Neil McWILLIAM, Catherine MÉNEUX et Julie RAMOS (éd.), *L'art social en France. De la Révolution à la Grande Guerre*, Rennes, PUR, INHA, coll. « Art & Société », 2014, p. 235-243.
- « Roger Marx et l'institutionnalisation d'un art social », dans Neil McWILLIAM, Catherine MÉNEUX et Julie RAMOS (éd.), *L'art social en France. De la Révolution à la Grande Guerre*, Rennes, PUR, INHA, coll. « Art & Société », 2014, p. 323-342.
- MERRITT, Benjamin D., « Perikles, the Athenian Mint, and the Hephaisteion », *PAPhS*, 119, 4, 1975, p. 267-274.
- MIANE, Florent, « Une collection spécifique ? Le fonds photographique d'histoire de l'art de la faculté des lettres de Bordeaux », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 109-122.
- MIGUEL ALONSO, Aurora, « La biblioteca de la Residencia de Estudiantes hasta su incorporación en la universidad de Madrid, 1910-1943 », *Cuadernos del Instituto Antonio de Nebrija*, 14, 2011, p. 53-74.
- MILLIEX, Georges, « L'Institut français d'Athènes, fils spirituel de l'École française », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 69-82.
- MILO, Daniel, « Les classiques scolaires », dans Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2/3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 [1986], p. 2085-2130.
- MOLLIER, Jean-Yves, « La revue dans le système éditorial », dans Jacqueline PLUET-DESPATIN, Michel LEYMARIE et Jean-Yves MOLLIER (éd.), *La Belle Époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), coll. « In Octavo », 2002, p. 43-55.
- MOMIGLIANO, Arnaldo, « La Cité antique de Fustel de Coulanges », dans *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1983, p. 402-423.
- « L'histoire ancienne et l'antiquaire », dans *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1983, p. 244-293.
- MOMIGLIANO, Nicoletta et FARNOUX, Alexandre (éd.), *Cretomania. Modern Desires for the Minoan Past*, London-New York, Routledge, coll. « Modern Greek and Byzantine Studies » (3), 2017.
- MONNIER, Gérard, *L'art et ses institutions en France. De la Révolution à nos jours*, Paris, Gallimard, coll. « Folio / Histoire » (66), 1995.
- MONTAÑEZ CABALLERO, Manuel et GARCÍA PANTOJA, M.^a Eugenia, « El conjunto dolménico de la Laguna de la Janda. Entre una refrescante revisión historiográfica y ochenta años de sequía investigadora », *Almoraima*, 21, 1999, p. 39-45.

MORA RODRÍGUEZ, Gloria, *Historias de mármol. La Arqueología clásica española en el siglo XVIII*, Madrid, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (18), 1998.

- « La investigación en historiografía de la arqueología: últimas tendencias », *Archaiia. Revista de la Sociedad Española de Historia de la Arqueología*, 3-5, 2003-2005, p. 13-17.
- « Historia de la investigación », dans Xavier DUPRÉ RAVENTÓS (éd.), *Las capitales provinciales de Hispania. 2. Mérida. Colonia Augusta Emerita*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2004, p. 15-26.
- « Pierre Paris y el hispanismo arqueológico », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA (éd.), *El yacimiento de La Alcudia (Elche, Alicante). Pasado y presente de un enclave ibérico*, Madrid, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (30), 2004, p. 27-42.
- « Falsarios y el concepto de lo falso: pasado y presente. De las antiguas excavaciones al coleccionismo privado y el comercio de antigüedades », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ (éd.), *¿Hombres o dioses? Una nueva mirada a la escultura del mundo ibérico*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, Comunidad de Madrid, 2011, p. 261-278.
- « Pierre Paris en España. Arqueología y política, oportunismo y estrategias », dans Nuno FERREIRA BICHO (éd.), *História, teoria e método da arqueologia. Actas do IV Congresso de Arqueologia Peninsular (Faro, 14 a 19 de Setembro de 2004)*, Faro, Universidade do Algarve, coll. « Promontoria Monográfica » (14), 2011, p. 303-311.
- « Antigüedades, reproducciones y falsos en las colecciones eclécticas madrileñas de fines del siglo XIX. El Museo de José Lázaro Galdiano y otros casos », *Horti Hesperidum. Studi di storia del collezionismo e della storiografia artistica*, 2, 1, 2012, p. 291-321.
- « El coleccionismo de antigüedades en la España ilustrada », dans Martín ALMAGRO-GORBEA et Jorge MAIER ALLENDE (éd.), *De Pompeya al Nuevo Mundo. La corona española y la arqueología en el siglo XVIII*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2012, p. 71-79.
- « Arqueología y coleccionismo en la España de finales del siglo XIX y principios del XX », dans Rebeca C. RECIO MARTÍN (éd.), *Museos y Antigüedades. El coleccionismo europeo a finales del siglo XIX. Actas del Encuentro Internacional, Museo Cerralbo, 26 de septiembre de 2013*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2015, p. 8-28.
- « La misión de José Ramón Mélida en Grecia y la arqueología española a fines del siglo XIX », dans Jorge GARCÍA SÁNCHEZ, Irene MAÑAS ROMERO et Fabiola SALCEDO GARCÉS (éd.), *Navigare necesse est. Estudios en homenaje a José María Luzón Nogué*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2015, p. 333-341.

MORA RODRÍGUEZ, Gloria et AYARZAGÜENA SANZ, Mariano (éd.), *Pioneros de la arqueología en España del siglo XVI a 1912*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004.

MORA RODRÍGUEZ, Gloria et DÍAZ-ANDREU, Margarita (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997.

MORALES MOYA, Antonio, « Los orígenes del hispanismo », dans Antonio MORALES MOYA, Juan Pablo FUSI AIZPURUA et Andrés de BLAS GUERRERO (éd.), *Historia de la nación y del nacionalismo español*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, coll. « Serie Ensayo », 2013, p. 1132-1171.

MORALES MOYA, Antonio ; FUSI AIZPURUA, Juan Pablo et BLAS GUERRERO, Andrés de (éd.), *Historia de la nación y del nacionalismo español*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, coll. « Serie Ensayo », 2013.

MORÁN SÁNCHEZ, Carlos Jesús, *Memoria arqueológica y social de dos escenarios romanos. El teatro y el anfiteatro de Mérida (1910-1936)*, Mérida, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (84), 2018.

MORENO GARRIDO, Ana, *Historia del turismo en España en el siglo XX*, Madrid, Editorial Síntesis, 2007.

— « La política turística (1905-1931) », dans Rafael VALLEJO POUSADA et Carlos LARRINAGA (éd.), *Los orígenes del turismo moderno en España. El nacimiento de un país turístico (1900-1939)*, Madrid, Sílex Ediciones, 2018, p. 315-344.

MORENO GONZÁLEZ, Antonio, « Ensayos docentes de la Junta de Pensiones », dans Miguel Ángel PUIG-SAMPER MULERO (éd.), *Tiempos de investigación. JAE-CSIC, cien años de ciencia en España*, Madrid, CSIC, 2007, p. 228-241.

MORET, Pierre, *Les fortifications ibériques. De la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (56), 1996.

— « Pierre Paris (1859-1931), précurseur de l'archéologie ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 70-71.

— « Sobre la polisemia de los nombres íber e Iberia en Polibio », dans Juan SANTOS YANIGUAS et Elena TORREGARAY PAGOLA (éd.), *Polibio y la Península Ibérica*, Vitoria-Gasteiz, Universidad del País Vasco, coll. « Revisiones de Historia Antigua » (4), 2003, p. 279-306.

— « *Ethnos* ou *ethnie* ? Avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères », dans Gonzalo CRUZ ANDREOTTI et Bartolomé MORA SERRANO (éd.), *Identidades étnicas – Identidades políticas en el mundo prerromano hispano*, Málaga, Servicio de Publicaciones e Intercambio Científico de la Universidad de Málaga, 2004, p. 31-62.

— « [CR] Julio Mangas y María del Mar Myro (eds.), *Medio físico y recursos naturales de la Península Ibérica en la Antigüedad* », *MCV*, 35, 1, Casa de Velázquez, 2005, p. 287-289.

— « La Casa de Velázquez, Pierre Paris y la arqueología aragonesa », dans José Antonio BENAVENTE SERRANO (éd.), *Pioneros de la arqueología Ibérica en el Bajo Aragón. Catálogo de exposición itinerante de fotografía antigua de julio 2005 a marzo 2006*, Alcañiz, Tramax Bajo Aragón, coll. « Serie de divulgación » (1), 2005, p. 37-45.

— « Las investigaciones de Pierre Paris y de l'École des hautes études hispaniques en la provincia de Teruel », dans Beatriz EZQUERRA LEBRÓN et Ana Isabel HERCE SAN MIGUEL (éd.), *Fragmentos de historia. 100 años de arqueología en Teruel*, Teruel, Museo de Teruel, Diputación de Teruel, 2007, p. 42-49.

— « Hübner, la Dame d'Elche et la sculpture ibérique », dans Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014, p. 399-407.

— *Des noms à la carte. Figures antiques de l'Ibérie et de la Gaule*, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá, Editorial Universidad de Sevilla, coll. « Monografías de Gahia » (2), 2017.

MORET, Pierre ; BENAVENTE SERRANO, José Antonio et GORGUES, Alexis, *Iberos del Matarraña. Investigaciones arqueológicas en Valdel tormo, Calaceite, Cretas y La Fresneda (Teruel)*, Alcañiz, Taller de Arqueología de Alcañiz, Casa de Velázquez, coll. « Āl-Qanniš » (11), 2006.

MORET, Pierre et CRESSIER, Patrice, « La Casa de Velázquez y los estudios ibéricos », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 1. Un homenaje a la memoria*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 43-48.

— « La Casa de Velázquez y la arqueología: algunos apuntes históricos », dans María BELÉN DEAMOS et José BELTRÁN FORTES (éd.), *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « SPAL monografías » (10), 2007, p. 343-360.

MORET, Pierre ; FABRE, Jean-Marc ; GARCÍA JIMÉNEZ, Iván ; PRADOS MARTÍNEZ, Fernando et CONSTANS, Antoine, « La Silla del Papa (Tarifa, Cádiz) : bilan de trois années de recherches », *Pallas. Revue d'études antiques*, 82, 2010, p. 441-463.

MORET, Pierre ; GARCÍA JIMÉNEZ, Iván ; PRADOS MARTÍNEZ, Fernando et FABRE, Jean-Marc, « El *oppidum* bástulo-púnico de la Silla del Papa (Tarifa, Cádiz). Primeros resultados del proyecto arqueológico internacional », *Mainake*, 32, 1, 2010, p. 205-228.

MORET, Pierre ; MUÑOZ VICENTE, Ángel ; GARCÍA JIMÉNEZ, Iván ; CALLEGARIN, Laurent ; MICHEL, Olivier ; FABRE, Jean-Marc ; PRADOS, Fernando ; RICO, Christian et BERNARD, Gwladys, « La Silla del Papa (Tarifa, Cadix). Aux origines de Baelo Claudia », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, nouv. série, 38, 1, 2008, p. 353-367.

MORET, Pierre ; PRADOS MARTÍNEZ, Fernando ; FABRE, Jean-Marc ; FERNÁNDEZ RODRÍGUEZ, Elena ; GARCÍA FERNÁNDEZ, Francisco José ; GONZALEZ, Florian et JIMÉNEZ VIALÁS, Helena, « La Silla del Papa: hábitat y necrópolis. Campañas 2014-2016 », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, nouv. série, 47, 1, 2017, p. 49-71.

MORET, Pierre ; PRADOS MARTÍNEZ, Fernando ; GARCÍA JIMÉNEZ, Iván et MUÑOZ VICENTE, Ángel, « El *oppidum* de Bailo/Silla del Papa y el estrecho de Gibraltar en tiempos de Sertorio », dans Feliciano SALA SELLES et Jesús MORATALLA JÁVEGA (éd.), *Las guerras civiles romanas en Hispania. Una revisión histórica desde la Contestania*, Alicante, Universidad de Alicante, Museo Arqueológico de Alicante, 2014, p. 141-153.

MORGAN, Gwyn, « The Portico of Metellus: A Reconsideration », *Hermes. Zeitschrift für Klassische Philologie*, 99, 4, 1971, p. 480-505.

MORINIÈRE, Soline, « La collection de moulages de la faculté des lettres de Bordeaux », dans *Patrimoine artistique de l'Université de Bordeaux*, Bordeaux, Université de Bordeaux-Montaigne, 2012, en ligne sur <http://patrimoine-artistique.u-bordeaux-montaigne.fr/collection-moulages.php>.

— « Les gypsothèques universitaires, diffusion d'une Antiquité modèle », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 18, 2013, p. 71-84.

— « La collection de moulages de l'Université de Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, 105, 2014, p. 151-172.

— « La gypsothèque de l'Université de Strasbourg : quand les statues parlent d'elles-mêmes », *Archimède. Archéologie et histoire ancienne*, 2, 2015, p. 78-93.

- « La collection de moulages de l'Université de Bordeaux, première gypsothèque universitaire française ? », *In Situ. Revue des patrimoines*, 28, 2016, en ligne sur <https://insitu.revues.org/12552>.
- « Le processus de création des collections de moulages universitaires en France : un phénomène national », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 81-94.
- *Laboratoires artistiques. Genèse des collections de tirages en plâtre dans les universités françaises (1876-1914)*, thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Dominique Jarrassé, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, 2018.
- MORINIÈRE, Soline et REIMOND, Grégory, « “Sous une vaste nef, simple, svelte et légère...” Pierre Paris et le projet d'un musée commun à l'École des beaux-arts et à l'université de Bordeaux », *In Situ. Revue des patrimoines*, 43, 2021, en ligne sur <http://journals.openedition.org/insitu/29022>.
- MOTTE, Olivier, *Camille Jullian. Les années de formation*, Rome, École française de Rome, Palais Farnèse, coll. « Collection de l'École française de Rome » (124), 1990.
- MOULIN, Raymonde, « Les bourgeois amis des arts. Les expositions des beaux-arts en province (1885-1887) », *Revue française de sociologie*, 17, 3, 1976, p. 383-422.
- MOURE ROMANILLO, Alfonso (éd.), « *El hombre fósil* » 80 años después. Homenaje a Hugo Obermaier, Santander, Servicio de publicaciones de la Universidad de Cantabria, 1996.
- MOUSSA, Sarga, « La métaphore de “l'homme malade” dans les récits de voyage en Orient », *Romantisme*, 131, 2006, p. 19-28.
- MULLER, Arthur, *Les terres cuites votives du Thesmophorion : de l'atelier au sanctuaire*, 2 vol., Athènes-Paris, École française d'Athènes, De Boccard, coll. « Études thasiennes » (17), 1996.
- « Description et analyse des productions moulées. Proposition de lexique multilingue, suggestions de méthode », dans Arthur MULLER (éd.), *Le moulage en terre cuite dans l'Antiquité. Création et production dérivée, fabrication et diffusion*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « UL3 », 1997, p. 437-463.
- (éd.), *Le moulage en terre cuite dans l'Antiquité. Création et production dérivée, fabrication et diffusion*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « UL3 », 1997.
- « Le tout ou la partie. Encore les protomés : dédicataires ou dédicantes ? », dans Clarisse PRÊTRE (éd.), *Le donateur, l'offrande et la déesse. Systèmes votifs des sanctuaires de déesses dans le monde grec*, Liège, Presses universitaires de Liège, coll. « Kernos. Supplément » (23), 2009, p. 81-95.
- « Coroplastic studies: what's new? », *Archaeological Reports*, 64, 2018, p. 153-169.
- MULLER, Arthur et HUYSECOM-HAXHI, Stéphanie (éd.), *Figurines de terre cuite en Méditerranée grecque et romaine. 1. Production, diffusion, étude*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (54), 2016.
- MULLER, Arthur ; LAFLI, Ergün et HUYSECOM-HAXHI, Stéphanie (éd.), *Figurines de terre cuite en Méditerranée grecque et romaine. 2. Iconographie et contextes*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Archaiologia », 2015.
- MÜLLER, Christel, « Introduction. La fin de l'ethnicité ? », *Dialogues d'histoire ancienne*, Suppl. 10 [dossier thématique : Identité ethnique et culture matérielle dans le monde grec], 2014, p. 15-33.

- « Les Romains et la Grèce égéenne du I^{er} s. av. J.-C. au I^{er} s. apr. J.-C. : un monde en transition ? », *Pallas. Revue d'études antiques*, 96, 2014, p. 193-216.
 - « “Les Athéniens, les Romains et les autres Grecs” : groupes et phénomènes de recomposition sociale dans la “colonie” athénienne de Délos après 167 av. J.-C. », dans Athanasios D. RIZAKIS, Francesco CAMIA et Sophia ZOUMBAKI (éd.), *Social Dynamics under Roman Rule. Mobility and Status Change in the Provinces of Achaia and Macedonia*, Athens, National Hellenic Research Foundation, coll. « MEAETHMATA » (74), 2017, p. 87-117.
 - « Histoire antique », dans Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Généralisations historiques (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 499-526.
- MÜLLER, Christel et MALKIN, Irad, « Vingt ans d'ethnité : bilan historiographique et application du concept aux études anciennes », dans Laurent CAPDETREY et Julien ZURBACH (éd.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux, Ausonius Éditions, De Boccard, coll. « Scripta Antiqua » (46), 2012, p. 25-37.
- MULLER-DUFEU, Marion, *La sculpture grecque. Sources littéraires et épigraphiques*, Paris, ENSBA, coll. « Beaux-arts histoire », 2002.
- MULLIEZ, Dominique, « Les Reinach et l'École française d'Athènes, suivi d'un appendice sur la tiare de Saïtaphernès », *CRAI*, 151, 2, 2007, p. 1069-1089.
- MUÑOZ HERNÁNDEZ, Jara et VILLARREAL COLUNGA, Carlos, « Las andanzas de la portada de Oñate tras la demolición de la casa-palacio: calle Mayor, Teatro Español, La Moncloa », *Arqueología de la arquitectura*, 17, 2020, en ligne sur <https://doi.org/10.3989/arq.arqt.2020.003>.
- MUÑOZ VICENTE, Ángel, « Historia de las investigaciones en la ciudad hispanorromana de Baelo Claudia », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ, Lourdes ROLDÁN GÓMEZ, Darío BERNAL CASASOLA et Ángel MUÑOZ VICENTE (éd.), *Baelo Claudia y la familia Otero. Una relación centenaria*, Madrid, Ediciones UAM, Editorial UCA, 2015, p. 31-51.
- MURRAY, Tim, « Socio-Political Values and Archaeological Research: A Rejoinder to Tangri », *Australian Archaeology*, 29, 1989, p. 53-60.
- « Epilogue: why the history of archaeology matters », *Antiquity*, 76, 2002, p. 234-238.
- MUSEO CERRALBO, *El Marqués de Cerralbo*, Madrid, Ministerio de Cultura, 2007.
- NEAR, John R., *Widor. A life beyond the Toccata*, Rochester, University of Rochester Press, coll. « Eastman Studies in Music » (83), 2011.
- NEUMAYER, Heino, « Les relations du musée de préhistoire et protohistoire de Berlin avec les archéologues français avant et après la Première Guerre mondiale », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 143-166.
- NICOLINI, Gérard, *Techniques des ors antiques. La bijouterie ibérique du VII^e au IV^e siècle*, 2 vol., Paris, Picard, 1990.
- NICOT, Jean et WAKSMAN, Pierre, « Les relations franco-espagnoles et la politique extérieure d'Alphonse XIII en 1917 », dans *Actes du 94^e Congrès national des sociétés savantes, Pau, 1969. Section d'histoire moderne et contemporaine I. Les relations franco-hispaniques*, Paris, Bibliothèque nationale, 1971, p. 463-484.
- NIÑO RODRÍGUEZ, Antonio, « La historia de la historiografía, una disciplina en construcción », *Hispania. Revista española de historia*, 46, 163, 1986, p. 395-417.

- *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*, Madrid, CSIC, Casa de Velázquez, Société des hispanistes français, 1988.
 - « Bâtir des châteaux... en France ou la naissance du Collège d'Espagne à Paris », *Siècles*, 20, 2004, p. 63-80.
 - *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions Hispaniques, coll. « Histoire et civilisation », 2017.
- NIVEAU DE VILLEDARY Y MARIÑAS, Ana M.^a, « La fundación arcaica de *Gadir*. La construcción historiográfica de una ciudad ¿real o inventada? », *AEA*, 92, 2019, p. 7-41.
- NIVET, Philippe et LEWUILLON, Serge (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017.
- NOGUÈS, Boris, « Élèves ou auditeurs ? Le public des facultés de lettres et de sciences au XIX^e siècle (1808-1878) », *Histoire de l'éducation*, 120, 2008, p. 77-97.
- NOUAILHAT, Yves-Henri, *France et États-Unis. Août 1914-avril 1917*, Paris, Publications de la Sorbonne, Institut d'histoire des relations internationales contemporaines, coll. « Série internationale » (10), 1979.
- NOUVEL, Édouard, *Le Collège de Sainte-Barbe. La vie d'un collège parisien de Charles VIII à nos jours*, Paris, Collège Sainte-Barbe, Association des anciens élèves, 1948.
- NOWAKOWSKI, Paweł, « 'And there, unworthy as I was, I wrote the names of my parents': The family identity of supplicants in pilgrims' graffiti and dedicatory inscriptions from the Late Roman and Byzantine East », dans Maria NOWAK, Adam ŁAJTAR et Jakub URBANIK (éd.), *Tell me who you are: Labelling Status in the Graeco-Roman World*, Truskaw, Sub Lupa Academic Publishing, coll. « U schyłku starożytności, Studia źródłoznawcze » (16), 2017, p. 229-254.
- OLIVIER, Laurent, *Le pays des Celtes. Mémoires de la Gaule*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2018.
- OLIVIER, Laurent et BRIÈRE, Joëlle, « Le Musée des antiquités nationales pendant la Grande Guerre », dans Philippe NIVET et Serge LEWUILLON (éd.), *La Grande Guerre des archéologues*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2017, p. 59-82.
- OLMOS, Ricardo, « Iconografía griega, iconografía ibérica: una aproximación metodológica », *REA*, 89, 3-4, 1987, p. 283-296.
- « El *Corpus Vasorum Antiquorum*, setenta años después: pasado, presente y futuro del gran proyecto internacional de la cerámica antigua », *AEA*, 62, 1989, p. 292-303.
 - « Los conceptos de arcaísmo en el mundo ibérico: ¿una cuestión cronológica o ideológica? », *Tempus*, 3, 1993, p. 89-110.
 - « Algunos problemas historiográficos de la cerámica e iconografía ibéricas: de los pioneros a 1950 », *Revista de Estudios Ibéricos*, 1, 1994, p. 311-333.
 - « Lecturas modernas y usos ibéricos del arcaísmo mediterráneo », dans Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD (éd.), *Formes archaïques et arts ibériques*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (59), 1996, p. 17-31.
 - « La reflexión historiográfica en España: ¿una moda o un requerimiento científico? », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Margarita DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997, p. 19-29.

- « L'invention de la culture ibérique », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 58-65.
- « Una utopía de posguerra: el *Corpus Vasorum Hispanorum* », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 155-166.
- OLMOS, Ricardo et ROUILLARD, Pierre (éd.), *Formes archaïques et arts ibériques*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (59), 1996.
- « Sculpture préromaine de la péninsule Ibérique », *Documents d'archéologie méridionale*, 25, 2002, p. 269-283.
- OLMOS, Ricardo et TORTOSA ROCAMORA, Trinidad, « El orientalismo a través de los viajes y la escultura ibérica en el tránsito del siglo XIX al XX », dans Beatrice PALMA VENETUCCI (éd.), *Il collezionismo di antichità classiche e orientali nelle formazione dei musei europei*, Roma, Universitalia, 2012, p. 245-277.
- OLMOS, Ricardo ; TORTOSA ROCAMORA, Trinidad et BELLÓN RUIZ, Juan Pedro (éd.), *Repensar la Escuela del CSIC en Roma. Cien años de memoria*, Madrid, CSIC, 2010.
- OROBON, Marie-Angèle, « La civilisation dans les études hispaniques (1900-1969) : la construction d'un champ », *Iberic@l. Revue d'études ibériques et ibéro-américaines*, 15, 2019, p. 121-131.
- ORY, Pascal, « “Comme si de rien ne fut” ou la gloire des Pompiers. Contribution à l'histoire du goût », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 39, 1992, p. 127-147.
- OULHEN, Jacques, « Phokis », dans Mogens Herman HANSEN et Thomas Heine NIELSEN (éd.), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 399-430.
- PADILLA MONGE, Aurelio, « Algunas notas sobre la figura de Argantonio y sus elementos míticos », *AEA*, 87, 2014, p. 7-20.
- PAILLER, Jean-Marie, « Le monde de Bacchus », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 231-236.
- PAILLET, Antoine, « “Ce grand souffle qui, pendant des siècles...” L'appel de la Méditerranée chez Émile Mâle », dans Émile Mâle (1862-1954). *La construction de l'œuvre : Rome et l'Italie*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (345), 2005, p. 21-37.
- PAPA MALATESTA, Vittoria, s. v. « Bertaux, Émile (23 mai 1869, Fontenay-sous-Bois – 8 janvier 1917, Paris) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2020, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.
- PAPÍ RODES, Concha, « La venta de la Dama de Elche. Desmontando algunas justificaciones », *Recerques del Museu d'Alcoi*, 14, 2005, p. 157-168.
- *Aureliano Ibarra y La Alcudía. Una mirada a la arqueología del siglo XIX*, Alicante, Universidad de Alicante, coll. « Serie Arqueología », 2008.

- PARCEVAUX, Anne-Isabelle de, *Charles-Marie Widor*, Paris, Bleu nuit éditeur, coll. « Horizons » (47), 2015.
- PASAMAR ALZURIA, Gonzalo, *Historiografía e ideología en la postguerra española: la ruptura de la tradición liberal*, Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 1991.
- PASQUIER, Alain, « La tiare de Saïtaphernès, histoire d'un achat malheureux », dans Chantal GEORGEL (éd.), *La jeunesse des musées. Les musées en France au XIX^e siècle*, Paris, Musée d'Orsay, RMN, 1994, p. 300-313.
- « Pourquoi les *korai* de l'Acropole d'Athènes sourient-elles ? », *CRAI*, 153, 4, 2009, p. 1585-1608.
- PASSERON, Jean-Claude, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 31, 1, 1990, p. 3-22.
- PASSINI, Michela, s. v. « Vachon, Marius (1850, Châtelus [Loire] – 1928, Vauvillers [Haute-Saône]) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.
- *La fabrique de l'art national. Le nationalisme et les origines de l'histoire de l'art en France et en Allemagne (1870-1933)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Passages / Passagen » (43), 2012.
- « Le métier de conservateur : la construction transnationale d'une nouvelle figure professionnelle dans l'entre-deux-guerres », *Revue germanique internationale*, 21, 2015, p. 149-167.
- *L'œil et l'archive. Une histoire de l'histoire de l'art*, Paris, La Découverte, coll. « Écritures de l'histoire », 2017.
- PASSINI, Michela et ZERNER, Henri, s. v. « Dimier, Louis (11 février 1865, Paris – 21 novembre 1943, Saint-Paul-sur-Isère) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2008, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.
- PASTOR MUÑOZ, Mauricio et PACHÓN ROMERO, Juan Antonio, « Manuel Rodríguez de Berlanga y la arqueología en la Osuna del siglo XIX », dans Víctor GALLERO GALVÁN, Juan Antonio MARTÍN RUIZ et Alejandro PÉREZ-MALUMBRES LANDA (éd.), *Manuel Rodríguez de Berlanga (1825-1909). Liber amicorum*, Málaga, Real Academia de Bellas Artes de San Telmo, Ayuntamiento de Alhaurín El Grande, 2008, p. 57-78.
- PAYEN, Pascal, « L'Antiquité après l'Antiquité : parcours et détours d'un projet éditorial », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 1, 2005, p. 5-13.
- « Réception des historiens anciens et fabrique de l'histoire », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 2, 2005, p. 221-230.
- « Conquête et influences culturelles. Écrire l'histoire de l'époque hellénistique au XIX^e siècle (Allemagne, Angleterre, France) », *DHA*, 34, 1, 2008, p. 105-131.
- « Éditorial. L'Antiquité et ses réceptions : un nouvel objet d'histoire », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 10, 2009, p. 9-23.
- PEIRÓ MARTÍN, Ignacio, « La Gran Guerra de los historiadores: la encuesta francesa de Alfred Morel-Fatio sobre la neutralidad, la beligerancia y el pacifismo de los intelectuales españoles », dans Yolanda GAMARRA CHOPO et Carlos R. FERNÁNDEZ LIESA (éd.), *Los orígenes del derecho internacional contemporáneo. Estudios conmemorativos del Centenario de la Prime-*

ra Guerra Mundial, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, Diputación de Zaragoza, coll. « Actas » (3440), 2015, p. 71-125.

PEIRÓ MARTÍN, Ignacio et PASAMAR ALZURIA, Gonzalo, « El nacimiento en España de la arqueología y la prehistoria (academicismo y profesionalización (1856-1936) », *Kalathos. Revista del seminario de arqueología y etnología turolense*, 9-10, 1989-1990, p. 9-30.

— « La “vía española” hacia la profesionalización historiográfica », *Studium. Geografía. Historia. Arte. Filosofía*, 3, 1991, p. 135-162.

— *La Escuela Superior de Diplomática (los archiveros en la historiografía española contemporánea)*, Madrid, Asociación Española de Archiveros, Bibliotecarios, Museólogos y Documentalistas (ANABAD), coll. « Estudios », 1996.

— *Diccionario Akal de historiadores españoles contemporáneos*, Madrid, Ediciones Akal, 2002.

PELTRE, Christine, *Le voyage de Grèce. Un atelier en Méditerranée*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2011.

— *Les orientalistes*, nouv. éd. augmentée, Paris, Éditions Hazan, 2018 [1997].

PEÑA CASTILLO, Tamara et GARCÍA JIMÉNEZ, Iván, « Historia de las investigaciones sobre el mundo funerario en Baelo Claudia. De Furgús a nuestros días », dans Fernando PRADOS MARTÍNEZ et Helena JIMÉNEZ VIALÁS (éd.), *La muerte en Baelo Claudia. Necrópolis y ritual en el confín del Imperio romano*, Universidad de Cádiz, Universitat d'Alacant, Cádiz, 2015, p. 55-62.

PENTAZOS, Evangelos et PICARD, Olivier (éd.), *La redécouverte de Delphes*, Athènes, École française d'Athènes, Ἑφορεία Αρχαιοτήτων Δελφών, 1992.

PÉREZ MOSTAZO, Jonatan, *Lustrando las raíces. Antigüedad vasca, política e identidades en el siglo XIX*, Pamplona, Ugoiti Editores, coll. « Monografías » (3), 2019.

PETRIE, Leticia ; SOUTOU, Georges-Henri et GAGNARD, Sophie (éd.), *Centenaire 14-18. L'Institut de France et la Grande Guerre*, Paris, Institut de France, 2014, en ligne sur <http://14-18.institut-de-france.fr/index.php>.

PHILIPPA-TOUCHAIS, Anna, « Le personnel grec de l'École française d'Athènes », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 223-251.

PICARD, Charles, « Du nouveau sur le critique d'art et sculpteur Xénocrates (d'Athènes) », *RA*, 6^e série, 50, 1957, p. 81-82.

PICARD, Emmanuelle, *La profession introuvable ? Les universitaires français de l'Université impériale aux universités contemporaines*, mémoire inédit de HDR (garant : Christophe CHARLE), Paris, Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne, 2020, en ligne sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-02498327>.

PICARD, Olivier (éd.), *Guide de Delphes. Le musée*, Paris, E. de Boccard, coll. « Sites et monuments » (6), 1991.

PICARD, Pascale (éd.), *Rodin, la lumière de l'Antique*, Paris-Arles, Gallimard, Musée départemental Arles antique, 2013.

PIKETTY, Guillaume, « La biographie comme genre historique ? Étude de cas », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 63, 1, 1999, p. 119-126.

PLÁCIDO, Domingo, « Les Ibères dans les textes anciens », dans Carmen ARANEGUI GASCÓ, Jean-Pierre MOHEN, Pierre ROUILLARD et Christiane ÉLUÈRE (éd.), *Les Ibères* [catalogue de

l'exposition, Paris, Barcelone, Bonn, 15 octobre 1997 – 23 août 1998], Paris, AFAA, Ministerio de Educación y Cultura, Fundación La Caixa, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 1997, p. 51-57.

PLANA-MALLART, Rosa, « La présence grecque et ses effets dans le Nord-Est de la péninsule Ibérique (VII^e-début du IV^e siècle av. n. è.) », *Pallas. Revue d'études antiques*, 89, 2012, p. 157-178.

PLASSART, André, « Un siècle de fouilles à Délos », dans *Études déliennes*, Athènes-Paris, École française d'Athènes, éditions E. de Boccard, coll. « BCH Suppl. » (1), 1973, p. 5-16.

PLUET-DESPATIN, Jacqueline, « Les revues et la professionnalisation des sciences humaines », dans Jacqueline PLUET-DESPATIN, Michel LEYMARIE et Jean-Yves MOLLIER (éd.), *La Belle Époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), coll. « In Octavo », 2002, p. 305-322.

PLUET-DESPATIN, Jacqueline ; LEYMARIE, Michel et MOLLIER, Jean-Yves (éd.), *La Belle Époque des revues (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), coll. « In Octavo », 2002.

POIRRIER, Philippe, « L'histoire des politiques culturelles des villes », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 53, 1997, p. 129-146.

POLAK, Gabriela, « El palacio de Santa María de Huerta (Soria) y el Legado Documental de la familia Cabré en la Universidad Autónoma de Madrid (UAM) », *CuPAUAM*, 39, 2013, p. 271-291.

— « Juan Cabré y sus trabajos arqueológicos con el marqués de Cerralbo. El legado documental de la familia Cabré en la Universidad Autónoma de Madrid », dans Mariano AYARZAGÜENA SANZ, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Jesús SALAS ÁLVAREZ (éd.), *150 años de historia de la arqueología: teoría y método de una disciplina*, Madrid, Sociedad Española de Historia de la Arqueología, coll. « Memorias de la Sociedad Española de Historia de la Arqueología » (3), 2017, p. 655-676.

— *Los legados documentales en la historiografía arqueológica española: el CeDAP de la UAM y el ejemplo de Juan Cabré Aguiló (1882-1947)*, thèse de doctorat en archéologie, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, Facultad de Filosofía y Letras, Departamento de Prehistoria y Arqueología, 2018.

POMMIER, Édouard, « Winckelmann : l'art entre la norme et l'histoire », *Revue germanique internationale*, 2, 1994, p. 11-28.

— *Winckelmann, inventeur de l'histoire de l'art*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2003.

PONCET, Olivier, « D'un directeur l'autre. La correspondance de Louis Duchesne avec Auguste Geffroy (1876-1895) », dans Michel GRAS et Olivier PONCET (éd.), *Construire l'institution. L'École française de Rome, 1873-1895*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (486), 2015, en ligne sur <https://books.openedition.org/efr/2636>.

PORTÚS, Javier (éd.), *Museo del Prado (1819-2019). Un lugar de memoria*, Madrid, Museo Nacional del Prado, 2018.

POTIN, Yann et SIRINELLI, Jean-François (éd.), *Générations historiennes (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019.

POULOT, Dominique, *Musée, nation, patrimoine (1789-1815)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1997.

— *Une histoire des musées de France (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, La Découverte, coll. « Poche » (292), 2008 [2005].

PRADOS MARTÍNEZ, Fernando ; MUÑOZ VICENTE, Ángel ; GARCÍA JIMÉNEZ, Iván et MORET, Pierre, « Bajar al mar y... ¿hacerse romano? De la Silla del Papa a *Baelo Claudia* », dans Bartolomé MORA SERRANO et Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (éd.), *La etapa neopúnica en Hispania y el Mediterráneo centro occidental: identidades compartidas*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « Historia y Geografía » (246), 2012, p. 301-329.

PROCHASSON, Christophe, *Les années électriques (1880-1910)*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Textes à l'appui. L'aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle », 1991.

— *Paris 1900. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Calmann-Lévy, 1999.

— « Los intelectuales franceses y la Gran Guerra. Las nuevas formas del compromiso », *Ayer*, 91, 3, 2013, p. 33-62.

PROCHASSON, Christophe et RASMUSSEN, Anne, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « L'aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle », 1996.

— (éd.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, coll. « L'espace de l'histoire », 2004.

PROST, Antoine, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, Paris, Armand Colin, coll. « U "Histoire contemporaine" », 1968.

— « Charles Seignobos revisité », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 43, 1, 1994, p. 100-118.

— « Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ? », dans Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 1/3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 [1984], p. 199-223.

— « De l'enquête à la réforme. L'enseignement secondaire des garçons de 1898 à 1902 », *Histoire de l'éducation*, 119, 2008, p. 29-81.

— *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 2014 [1996].

PROVOST, Samuel, « L'institut d'archéologie classique de la faculté des lettres de Nancy (1887-1945) », dans Daniela GALLO et Samuel PROVOST (éd.), *Nancy-Paris (1871-1939). Des bibliothèques au service de l'enseignement universitaire de l'histoire de l'art et de l'archéologie*, Paris, Éditions des Cendres, 2018, p. 15-47.

PUIG-SAMPER MULERO, Miguel Ángel (éd.), *Tiempos de investigación. JAE-CSIC, cien años de ciencia en España*, Madrid, CSIC, 2007.

QUERO CASTRO, Salvador et PÉREZ NAVARRO, Amalia (éd.), *Historiografía de la arqueología española. Las instituciones*, Madrid, Museo de San Isidro, coll. « Cursos y conferencias » (3), 2002.

QUESADA SANZ, Fernando, « Notas sobre el armamento ibérico de Almedinilla », *Anales de Arqueología Cordobesa*, 3, 1992, p. 113-135.

— « Los íberos y la cultura ibérica », dans Sebastián CELESTINO PÉREZ (éd.), *La Protohistoria en la península ibérica*, Madrid, Ediciones Akal, coll. « Fundamentos. Serie Historia de España » (178), 2017, p. 441-646.

- QUESADA SANZ, Fernando ; MORALEJO ORDAX, Javier et KAVANAGH DE PRADO, Eduardo, « Una historia en sí misma: las investigaciones en el Cerro de la Cruz », dans Fernando QUESADA SANZ et Ignacio MUÑIZ JAÉN (éd.), *Un drama en tres actos. Dos milenios de ocupación humana en el Cerro de la Cruz (Almedinilla, Córdoba)*, Almedinilla, Ayuntamiento de Almedinilla, coll. « Oikos. Cuadernos Monográficos del Ecomuseo del Río Caicena » (2), 2010, p. 31-47.
- QUESADA SANZ, Fernando ; MUÑIZ JAÉN, Ignacio et LÓPEZ FLORES, Inmaculada, « La guerre et ses traces : destruction et massacre dans le village ibérique du Cerro de la Cruz (Cordoue) et leur contexte historique au II^e s. a. C. », dans François CADIOU et Milagros NAVARRO CABALLERO (éd.), *La guerre et ses traces. Conflits et sociétés en Hispanie à l'époque de la conquête romaine (III^e-I^{er} s. a. C.)*, Bordeaux, Ausonius, coll. « Mémoires » (37), 2014, p. 231-271.
- QUEYREL, François, « C. Ofellius Ferus », *BCH*, 115, 1, 1991, p. 389-464.
- RABATÉ, Jean-Claude, « Francia 1870-España 1898. Desde la *Débâcle* hasta el *Desastre* », dans Manuel BRUÑA CUEVAS, M.^a de Gracia CABALLOS BEJANO, Inmaculada ILLANES ORTEGA, Carmen RAMÍREZ GÓMEZ et Anna RAVENTÓS BARANGÉ (éd.), *La cultura del otro: español en Francia, francés en España = La culture de l'autre: Espagnol en France, Français en Espagne*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2006, p. 636-649.
- RAMÍREZ AISA, Elías, « La formación inicial del profesorado en el Instituto-Escuela: 1918-1936 », *Espacio, tiempo y forma, serie V, historia contemporánea*, 7, 1994, p. 563-584.
- RAMOS FERNÁNDEZ, Rafael, « Pierre Paris, Albertini y las primeras excavaciones en La Alcudia de Elche », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. El litoral mediterráneo*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, Caja de Ahorros del Mediterráneo, 2000, p. 133-140.
- RASILLA VIVES, Marco de la et SANTAMARÍA ÁLVAREZ, David, « La Exposición de Arte Prehistórico Español de 1921: el cometido del arte rupestre en la institucionalización de la arqueología prehistórica en España », dans *Sulcum sevit: estudios en homenaje a Eloy Benito Ruano*, Oviedo, Universidad de Oviedo, Facultad de Geografía e Historia, 2004, p. 3-47.
- « La institucionalización de la arqueología prehistórica en España durante el primer tercio del siglo XX », *Revista de historiografía*, 5, 2006, p. 112-133.
- RASMUSSEN, Anne, « La “science française” dans la guerre des manifestes, 1914-1918 », *Mots. Les langages du politique*, 76, 2004, p. 9-23.
- « Réparer, réconcilier, oublier : enjeux et mythes de la démobilisation scientifique (1918-1925) », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, 3, 2007, en ligne sur <https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2007-3-page-8.htm>.
- REBÉRIOUX, Madeleine, « Au tournant des expos : 1889 », *Le Mouvement social*, 149, 1989, p. 3-13.
- REBOK, Sandra (éd.), *Traspassar fronteras. Un siglo de intercambio científico entre España y Alemania = Über Grenzen hinaus. Ein Jahrhundert deutsch-spanische Wissenschaftsbeziehungen*, Madrid-Berlin, CSIC, Deutscher Akademischer Austausch Dienst, 2010.
- RECHT, Rolland ; SÉNÉCHAL, Philippe ; BARBILLON, Claire et MARTIN, François-René (éd.), *Histoire de l'histoire de l'art en France au XIX^e siècle*, Paris, Collège de France, INHA, École du Louvre, La documentation française, 2008.
- RECIO MARTÍN, Rebeca C., « La práctica arqueológica en las excavaciones del marqués de Cerralbo: los fondos documentales y bibliográficos del Museo Cerralbo », dans Mariano

AYARZAGÜENA SANZ, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Jesús SALAS ÁLVAREZ (éd.), *150 años de historia de la arqueología: teoría y método de una disciplina*, Madrid, Sociedad Española de Historia de la Arqueología, coll. « Memorias de la Sociedad Española de Historia de la Arqueología » (3), 2017, p. 503-520.

RECIO MARTÍN, Rebeca C. et CASAS DESANTES, Cecilia, *Miradas. Páginas de la Historia. Una obra inédita*, Madrid, Museo Cerralbo, Subdirección General de Museos Estatales, 2012.

REIMOND, Grégory, *Antiquité et franquisme : usurpation et reconstruction du passé antique dans l'Espagne franquiste : 1936-1955*, mémoire de première année de master, sous la dir. de Pierre CORDIER, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, 2006.

- *L'archéologie espagnole dans ses institutions (1907-1955). Histoire d'une discipline entre Tradition, Réaction et Modernité*, mémoire de deuxième année de master, sous la dir. de Corinne BONNET, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, 2007.
- « Promenades historiographiques en Espagne. Chronique des journées d'étude du Musée archéologique national (31 mai-1er juin 2007) », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 7, 2008, p. 213-221.
- « L'archéologie espagnole entre amateurisme et professionnalisme. Quelques notes sur le projet phalangiste de Julio Martínez Santa-Olalla », *Kentron. Revue pluridisciplinaire du monde antique*, 25, 2009, p. 91-124.
- « L'*Hispania aeterna* de Ramón Menéndez Pidal. Histoire et Antiquité dans la pensée pidaliennne », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 9, 2009, p. 147-172.
- « Des cercles académiques aux réseaux savants de la première moitié du XX^e siècle. Stratégie, apport et devenir des réseaux d'archéologues en Espagne (1900-1936) », dans Corinne BONNET, Véronique KRINGS et Catherine VALENTI (éd.), *Connaître l'Antiquité. Individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2010, p. 231-262.
- « Preserver "le génie de chaque siècle". Estado y patrimonio nacional en Francia y en España en el siglo XIX », dans Concha PAPÍ RODES, Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *El patrimonio arqueológico en España en el siglo XIX : el impacto de las desamortizaciones*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2012, p. 322-349.
- « Pierre Paris, un parcours athénien (1882-1885). Des premiers travaux au noviciat délien : la découverte des études archéologiques », *Hormos. Ricerche di Storia Antica*, 5, 2013, p. 69-94.
- « "Et la Grèce le scella de son empreinte". Pierre Paris, des lettres à l'archéologie, du normalien à l'athénien », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 22, 2015, p. 167-192.
- « Pierre Paris, un parcours athénien (1882-1885). Le dossier phocidien : les fouilles du sanctuaire d'Athéna Cranaia », *Pallas. Revue d'études antiques*, 100, 2016, p. 217-247.
- « Arcaísmo y clasicismo en el pensamiento de Pierre Paris: los escultores griegos a la conquista del movimiento », dans Antonio DUPLÁ ANSUÁTEGUI, Eleonora DELL'ELICINE et Jonatan PÉREZ MOSTAZO (éd.), *Antigüedad clásica y naciones modernas en el Viejo y el Nuevo Mundo*, Madrid, Ediciones Polifemo, 2018, p. 155-182.
- « Ce jour de mars où Pierre Paris partit pour la Grèce. Quelques notes sur ses "Souvenirs d'Athènes" (1894) », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 28, 2018, p. 315-323.

- « Stratégies de pouvoir et milieu universitaire dans le contexte de l'affaire Dreyfus. Le cas bordelais (1898-1899) », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 36, 2018, p. 135-153.
 - « L'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux et la référence antique : la formation des artistes entre beaux-arts et arts appliqués (1878-1906) », *Veleia*, 36, 2019, p. 37-56.
 - « Del liberalismo arqueológico a la nacionalización de la arqueología. Unas notas a partir del caso español en una perspectiva transnacional », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Gloria MORA RODRÍGUEZ (éd.), *Las Comisiones de Monumentos y las Sociedades Arqueológicas como instrumentos para la construcción del pasado europeo*, Sevilla, Editorial Universidad de Sevilla, coll. « SPAL monografías y arqueología » (36), 2021, p. 119-151.
 - « En busca del tiempo y el espacio perdidos de la cerámica ibérica: una reflexión en torno al *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1904-1918) », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Antonio M. POVEDA NAVARRO (éd.), *Vasa picta ibérica. Talleres de cerámica del sureste hispano (s. II a.C.-I d.C.). Homenaje a Ricardo Olmos*, Mérida, Instituto de Arqueología, coll. « MYTRA. Monografías y Trabajos de Arqueología » (8), 2021, p. 79-115.
 - « Un helléniste face à la sculpture des Ibères. Quelques réflexions sur les premiers travaux de Pierre Paris (1859-1931) en péninsule Ibérique », dans Stéphanie ADROIT, Alexandre BERTAUD, Thomas LE DREFF, Cécile MOULIN et Thibaud POIGT (éd.), *IV^e Rencontres doctorales de l'École européenne de Protohistoire de Bibracte*, sous presse.
- REINBOTHE, Roswitha, « L'exclusion des scientifiques allemands et de la langue allemande des congrès scientifiques internationaux après la Première Guerre mondiale », *Revue germanique internationale*, 12, 2010, p. 193-208.
- RENARD, Isabelle, *L'Institut français de Florence (1900-1920). Un épisode des relations franco-italiennes au début du XX^e siècle*, Roma, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (291), 2001.
- « À l'origine des instituts culturels français à l'étranger. L'Institut français de Florence au début du XX^e siècle », *MEFRIM*, 114, 1, 2002, p. 89-101.
- RENAUT, Alain, « Une philosophie française de l'université allemande. Le cas de Louis Liard », *Romantisme*, 88, 1995, p. 85-100.
- RENIÉ, Pierre-Lin, « De l'imprimerie photographique à la photographie imprimée. Vers une diffusion internationale des images (1850-1880) », *Études photographiques*, 20, 2007, p. 18-33.
- REVEL, Jacques, « Histoire et sciences sociales. Lectures d'un débat français autour de 1900 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 25, 2007, p. 101-126.
- REVEL, Jean-François, « Théophile Gautier et le goût pour l'Espagne en France au XIX^e siècle », dans Théophile GAUTIER, *Voyage en Espagne*, Paris, Éditions Julliard, coll. « Littérature » (7), 1964, p. 9-24.
- REY, Sarah, *Écrire l'histoire ancienne à l'École française de Rome (1873-1940)*, Rome, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (462), 2012.
- RIAÑO RUFILANCHAS, Daniel, « Ediciones de textos », dans Francisco R. ADRADOS, José Antonio BERENGUER, Eugenio R. LUJÁN et Juan RODRÍGUEZ SOMOLINOS (éd.), *Veinte años de filología griega (1984-2004)*, Madrid, CSIC, coll. « Manuales y Anejos de Emerita » (49), 2008, p. 133-174.

- RIBEMONT, Francis et GARCIA, Françoise (éd.), *Goya. Hommages. Les années bordelaises (1824-1828). Présence de Goya aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Musée des beaux-arts de Bordeaux, 1998.
- RICHARD, Nathalie, « L'histoire comme problème de psychologie. Taine et la "psychologie du Jacobin" », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 20, 2002, p. 153-172.
- « Devenir historien sous le Second Empire », dans Yann POTIN et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Génération historienne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 45-60.
- RICHARD-BAZIRE, Anne, « La faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux par Jean-Louis Pascal (1876-1888 et 1902-1922) », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, 13, 2007, p. 105-120.
- « Après la bibliothèque » [num. thématique consacré à l'architecte Jean-Louis Pascal], *Livraisons de l'histoire de l'architecture*, 28, 2014, p. 185-208.
- RICHARDSON JR., Lawrence, « The Evolution of the Porticus Octaviae », *AJA*, 80, 1, 1976, p. 57-64.
- RICHTER, Gisela Marie Augusta, *Korai. Archaic Greek Maidens. A Study of the Development of the Kore Type in Greek Sculpture*, London, Phaidon Press, 1968.
- RINUY, Paul-Louis, « "Il n'y a pas d'Antiquité" : les modèles grecs et l'invention de la sculpture moderne », dans Lucile ARNOUX-FARNOUX et Polina KOSMADAKI (éd.), *Le double voyage : Paris-Athènes (1919-1939)*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques » (12), 2018, p. 151-164.
- RIOUX, Rémy, « "Saint-Monod-la-critique" et l'"obsédante affaire Dreyfus" », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 11, 1993, p. 33-38.
- RIOUX, Rémy et VIALLANEIX, Paul, « Belle époque : Clio normalienne », dans Jean-François SIRINELLI (éd.), *École normale supérieure. Le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994, p. 293-320.
- RIPOLL PERELLÓ, Eduardo, « Las pinturas rupestres de las Batuecas. Cartas de Don Juan Cabré al Abate H. Breuil », *Revista de Estudios Extremeños*, 53, 2, 1997, p. 399-410.
- RITZENTHALER, Cécile, *L'École des beaux-arts du XIX^e siècle. Les pompiers*, Paris, Éditions Mayer, 1987.
- ROCHE, François (éd.), *La culture dans les relations internationales*, Rome, École française de Rome, coll. « MEFIM » (114), 2002.
- RODERO RIAZA, Alicia (éd.), *Cien años de una dama*, Madrid, Ministerio de Educación y Cultura, 1997.
- RODRIGO DEL BLANCO, Javier, *La Exposición Histórico-Natural y Etnográfica de 1893*, Madrid, Museo Arqueológico Nacional, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2017.
- RODRIGUEZ TOMÉ, Denyse, « L'organisation des architectes sous la III^e République », *Le Mouvement social*, 214, 2006, p. 55-76.
- ROJON, Jérôme, « Les soieries lyonnaises dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle : du produit artisanal de luxe au produit industriel de (demi-)luxe », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 121-132.
- ROLDÁN GOMEZ, Lourdes, « La estatuaría ibérica: ¿una lectura artística o una lectura arqueológica? », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ (éd.), *¿Hombres o dioses? Una nueva mirada a la*

escultura del mundo ibérico, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, Comunidad de Madrid, 2011, p. 61-88.

ROLLEY, Claude, *La sculpture grecque. 1. Des origines au milieu du V^e siècle*, Paris, Picard, coll. « Les manuels d'art et d'archéologie antiques », 1994.

RONDA FEMENIA, Ana M.^a, « Revisión de los testimonios y documentos sobre el lugar del hallazgo de la Dama de Elche. La "fita" de Pedro Ibarra y la recreación de Ramos Folqués », *AEA*, 91, 2018, p. 279-303.

ROUET, Philippe, s. v. « Pottier, Edmond (13 août 1855, Sarrebruck [Prusse rhénane] – 4 juillet 1934, Paris) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2008, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

ROUGEMONT, Georges, « Géographie historique des Cyclades. L'homme et le milieu dans l'archipel », *JS*, fasc. 3-4 (juillet-décembre), 1990, p. 199-220.

— « L'œuvre des épigraphistes français en Grèce depuis cent ans », dans *Un siècle d'épigraphie classique : aspects de l'œuvre des savants français dans les pays du bassin méditerranéens de 1888 à nos jours* [Actes du colloque international du centenaire de L'Année épigraphique], Paris, PUF, 1990, p. 223-230.

ROUGIER-BLANC, Sylvie, « L'architecture domestique grecque dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* : autour des articles *domus*, *thalamus* et *gynaeceum* », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 225-229.

ROUILLARD, Pierre, *Les Grecs et la péninsule ibérique du VIII^e au IV^e siècle avant Jésus-Christ*, Paris, E. de Boccard, coll. « Publications du Centre Pierre Paris » (21), 1991.

— « Le Pays Valencien et les archéologues français à la fin du XIX^e siècle », *Saguntum*, 29, 1995, p. 105-112.

— « Dis-moi qui tu es : "Espagnole", "Salammbô" ou "Carmen" », dans Ricardo OLMOS et Pierre ROUILLARD (éd.), *Formes archaïques et arts ibériques*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Collection de la Casa de Velázquez » (59), 1996, p. 33-42.

— *Antiquités de l'Espagne*, Paris, RMN, 1997.

— « A. Engel, P. Paris y los primeros pasos en los Estudios Ibéricos », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 1. Un homenaje a la memoria*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 25-32.

— « Bordeaux et l'art ibérique autour de 1900 », dans *Actes du V^e congrès national d'archéologie et d'histoire de l'art*, Paris, INHA, coll. « Les Collections électroniques. Actes de colloques », 1999, en ligne sur <http://inha.revues.org/2128>.

— « El arte y la arqueología de España y Francia en torno a 1900 », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. El litoral mediterráneo*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, Caja de Ahorros del Mediterráneo, 2000, p. 141-150.

— « Los arqueólogos franceses y la arqueología española alrededor de 1900 », dans Salvador QUERO CASTRO et Amalia PÉREZ NAVARRO (éd.), *Historiografía de la arqueología española. Las instituciones*, Madrid, Museo de San Isidro, coll. « Cursos y conferencias » (3), 2002, p. 143-163.

- « Arthur Engel », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 317-320.
 - « Eugène Albertini », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 321-324.
 - « Sur les rives de la Méditerranée, l'art ibérique », dans Lorenzo ABAD CASAL et Jorge A. SOLER DÍAZ (éd.), *Actas del congreso de arte ibérico en la España mediterránea (Alicante, 24-27 de octubre de 2005)*, Alicante, Instituto Alicantino de Cultura Juan Gil-Albert, 2007, p. 317-328.
 - « La culture ibérique entre Espagne et France autour de 1900 », dans Lourdes PRADOS TORREIRA, Carmen RUEDA GALÁN et Arturo RUIZ RODRÍGUEZ (éd.), *Bronces ibéricos. Una historia por contar. Libro homenaje al Prof. Gérard Nicolini*, Madrid-Jaén, UAM Ediciones, Universidad de Jaén, 2018, p. 49-62.
- ROUILLARD, Pierre ; PACHÓN ROMERO, Juan Antonio et PASTOR MUÑOZ, Mauricio, « Estudio preliminar », dans Arthur ENGEL et Pierre PARIS, *Una fortaleza ibérica en Osuna (excavaciones de 1903) = Une forteresse ibérique à Osuna (fouilles de 1903)*, éd. facsimilée et trad. esp., Granada, Universidad de Granada, coll. « Archivum » (73), 1999, p. IX-CXXI.
- ROUILLARD, Pierre ; PLANA MALLART, Rosa et MORET, Pierre, « Les Ibères à la rencontre des Grecs », dans Réjane ROURE (éd.), *Contacts et acculturations en Méditerranée Occidentale. Hommages à Michel Bats. Actes du colloque d'Hyères, 15-18 septembre 2011*, Arles, Errance, coll. « Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine » (15), 2015, p. 199-218.
- ROUSSET, Denis, « Centre urbain, frontière et espace rural dans les cités de Grèce centrale », dans Michèle BRUNET (éd.), *Territoires des cités grecques*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « BCH Suppl. » (34), 1999, p. 35-77.
- *Le territoire de Delphes et la terre d'Apollon*, Paris, E. de Boccard, coll. « BEFAR » (310), 2002.
 - « Terres sacrées, terres publiques et terres privées à Delphes », *CRAI*, 146, 1, 2002, p. 215-241.
 - « Comptes rendus bibliographiques. Typaldou-Fakiris Catherine, Villes fortifiées de Phocide », *RA*, nouv. série, fasc. 1, 2005, p. 101-103.
 - s. v. « Phocide », *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, PUF, 2005, p. 1723.
 - « Les inscriptions antiques de Phocide et de Doride », *CRAI*, 156, 4, 2012, p. 1659-1689.
 - « Une coupe attique à figures rouges et un pentamètre érotique à Élatée de Phocide », *REG*, 125, 1, 2012, p. 19-35.
- ROUX, Georges, *L'amphictionie, Delphes et le temple d'Apollon au IV^e siècle*, Lyon-Paris, Maison de l'Orient, De Boccard, 1979.
- ROVIRA I PORT, Jordi, « Hace cien años. Bosch Gimpera y el Institut d'Estudis Catalans en el Bajo Aragón », dans José Antonio BENAVENTE SERRANO (éd.), *Pioneros de la arqueología Ibérica en el Bajo Aragón. Catálogo de exposición itinerante de fotografía antigua de julio 2005 a marzo 2006*, Alcañiz, Tramax Bajo Aragón, coll. « Iberos en el Bajo Aragón », 2005, p. 27-35.

RUIZ, Arturo et ROUILLARD, Pierre, « La Dama de Elche: un lugar en la memoria », dans Salvador ROVIRA LLORENS (éd.), *La Dama de Elche*, Madrid, Ministerio de Cultura, 2006, p. 21-48.

RUIZ BREMÓN, Mónica, *Los exvotos del santuario ibérico del Cerro de los Santos*, Albacete, Instituto de Estudios Albacetenses, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Confederación Española de Centros de Estudios Locales, coll. « Serie 1. Ensayos Históricos y Científicos » (40), 1989.

RUIZ CECILIA, José Ildefonso et PACHÓN ROMERO, Juan Antonio, « La muralla Engel/Paris y la necrópolis protohistórica de Osuna », *Florentia iliberritana. Revista de estudios de antigüedad clásica*, 16, 2005, p. 383-423.

RUIZ RODRÍGUEZ, Arturo ; SÁNCHEZ, Alberto et BELLÓN RUIZ, Juan Pedro, *Los archivos de la arqueología ibérica: una arqueología para dos Españas*, Jaén, Universidad de Jaén, 2006.

RUIZ ZAPATERO, Gonzalo, « Los estudios historiográficos en la arqueología española », dans Lourdes ROLDÁN GÓMEZ et Juan BLÁNQUEZ PÉREZ (éd.), *Carteia III. Memorial*, Madrid, Junta de Andalucía, Universidad Autónoma de Madrid, CEPISA, 2011, p. 51-70.

— (éd.), *El poder del pasado. 150 años de arqueología en España*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, Acción Cultural Española, Editorial Palacios y Museos, 2017.

— « La construcción de la Protohistoria española (1861-1932) y la obra de Joseph Déchelette », dans Sandra PÉRÉ-NOGUÈS (éd.), *La construction d'une archéologie européenne (1865-1914). Colloque en hommage à Joseph Déchelette*, Drémil-Lafage, Éditions Mergoil, coll. « Archives & histoire de l'archéologie » (1), 2019, p. 191-218.

RUIZ ZAPATERO, Gonzalo et ÁLVAREZ-SANCHÍS, Jesús, « Los verracos y los vettones », *Zona Arqueológica*, 12, 2008, p. 215-231.

RUIZ-MANJÓN, Octavio et LANGA LAORGA, Alicia (éd.), *Los significados del 98. La sociedad española en la génesis del siglo XX*, Madrid, Biblioteca Nueva, Universidad Complutense de Madrid, coll. « Historia Biblioteca Nueva », 1999.

SAID, Edward W., *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais » (710), 2005 [1978].

SALAS ÁLVAREZ, Jesús, *Imagen historiográfica de la antigua Vrso (Osuna, Sevilla)*, Sevilla, Diputación Provincial de Sevilla, 2002.

SALVE QUEJIDO, Virginia ; MURO MARTÍN-CORRAL, Begoña et PAPÍ RODES, Concha, « Espacios y objetos a través del tiempo: museografía histórica de las salas del Museo Arqueológico Nacional », *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, 32, 2014, p. 59-80.

SÁNCHEZ GÓMEZ, M.^a Luisa, « El Cerro de los Santos en el siglo XIX: las excavaciones de Savirón (1871) y las adquisiciones del Museo Arqueológico Nacional (1871-1885) », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 93-102.

— *El santuario de El Cerro de los Santos (Montealegre del Castillo, Albacete). Nuevas aportaciones arqueológicas*, Albacete, Instituto de Estudios Albacetenses « Don Juan Manuel », Diputación de Albacete, coll. « Serie 1 – Estudios » (136), 2002.

SÁNCHEZ, Pierre, *L'amphictionie des Pyles et de Delphes : recherches sur son rôle historique des origines au II^e siècle de notre ère*, Stuttgart, Franz Steiner, 2001.

SÁNCHEZ RON, José Manuel (éd.), 1907-1987. *La Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas 80 años después. Simposio Internacional, Madrid, 15-17 de diciembre de 1987*, 2 vol., Madrid, CSIC, coll. « Estudios sobre la ciencia » (5), 1988.

— « Arcaísmo y modernización en la España de 1898 », dans Octavio RUIZ-MANJÓN et Alicia LANGA LAORGA (éd.), *Los significados del 98. La sociedad española en la génesis del siglo XX*, Madrid, Biblioteca Nueva, Universidad Complutense de Madrid, coll. « Historia Biblioteca Nueva », 1999, p. 727-733.

SANZ-PASTOR Y FERNÁNDEZ DE PIEROLA, Consuelo, « El marqués de Cerralbo, político carlista », *RABM*, 76, 1, 1973, p. 231-270.

SAPIRO, Gisèle, « Modèles d'intervention politique des intellectuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 176-177, 1-2, 2009, p. 8-31.

SAUER, Marina, *L'entrée des femmes à l'École des beaux-arts (1880-1923)*, Paris, ENSBA, coll. « Beaux-arts histoire », 1990.

SAVOY, Bénédicte, *Patrimoine annexé. Les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, 2 vol., Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2003.

— *Objets du désir, désir d'objets*, Paris, Fayard, coll. « Leçons inaugurales du Collège de France » (270), 2017.

SCAPIN, Mathieu, « Le musée Dürrbach. De la commande à la dispersion des moulages de la Faculté des Lettres de Toulouse », dans Jean-François COUROUAT et Hélène DÉBAX (éd.), *Cent ans de recherches méridionales à Toulouse : l'Institut d'études méridionales (1914-2014)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, coll. « Méridiennes » (7), 2018, p. 295-303.

SCHATTNER, Thomas G., « Novas aproximações às estátuas de guerreiros lusitano-galaicos », *O Arqueólogo Português*, 22, 2004, p. 9-66.

— « Hübner, las estatuas de guerreros galaicos y la cultura castreña del Noroeste hispánico », dans Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014, p. 381-397.

SCHNAPP, Alain, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Références Art » (546), 1998 [1993].

— « Le terrain, l'antiquaire et l'archéologue », dans Christian JACOB (éd.), *Lieux de savoir 2. Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 223-245.

SCHRÖDER, Stephan F., *Catálogo de la escultura clásica. II. Escultura mitológica*, Madrid, Museo del Prado, 2004.

— « La galería de escultura del Museo del Prado a mediados del siglo XIX. Una reconstrucción », dans José BELTRÁN FORTES, Beatrice CACCIOTTI et Beatrice PALMA VENETUCCI (éd.), *Arqueología, coleccionismo y antigüedad: España e Italia en el siglo XIX*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « Actas » (62), 2006, p. 625-649.

— « La galería de escultura en el Museo del Prado y su catalogación por Emil Hübner », dans Michael BLECH, Jorge MAIER ALLENDE et Thomas G. SCHATTNER (éd.), *Emil Hübner und die Altertumswissenschaften in Hispanien = Emil Hübner y las ciencias de la antigüedad clásica en Hispania*, Darmstadt, Philipp von Zabern, coll. « Geschichte der Madrider Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts » (4), 2014, p. 363-373.

SCHVALBERG, Sophie, *Le modèle grec dans l'art français (1815-1914)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2014.

SEGRÉ, Monique, *L'Art comme institution, l'École des Beaux-Arts, 19^{ème}-20^{ème} siècles*, Cachan, Éditions de l'ENS-Cachan, coll. « Sciences sociales » (12), 1993.

SÉNÉCHAL, Philippe et BARBILLON, Claire (éd.), *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, Paris, INHA, s. d., en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

SENSENEY, John R., « Adrift toward Empire. The Lost Porticus Octavia in Rome and the Origins of the Imperial Fora », *JSAH*, 70, 4, 2011, p. 421-441.

SILVERMAN, Debora L., *L'Art nouveau en France. Politique, psychologie et style fin de siècle = Art nouveau in fin-de-siècle France: politics, psychology, and style*, trad. par Dennis COLLINS, Paris, Flammarion, 1994 [1989].

SIRINELLI, Jean-François, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988.

— (éd.), *École normale supérieure. Le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994.

— « La khâgne », dans Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2/3, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997 [1986], p. 2157-2188.

SMITH, Martin Ferguson, « Diogenes of Oinoanda and l'École française d'Athènes », *BCH*, 101, 1, 1977, p. 353-381.

— « The Philosophical Inscription at Oinoanda in Lycia : the Austrian Contribution », dans J. BORCHHARDT et G. DOBESCH (éd.), *Akten des II Internationalen Lykien-Symposions. Wien, 6-12 mai 1990*, vol. 2, Wien, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, coll. « Ergänzungsbände zu den Tituli Asiae Minoris » (18), 1993, p. 221-228.

— *The Philosophical Inscription of Diogenes of Oinoanda*, Wien, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, coll. « Ergänzungsbände zu den Tituli Asiae Minoris » (20), 1996.

SNODGRASS, Anthony M., « La prospection archéologique en Grèce et dans le monde méditerranéen », *Annales ESC*, 37, 5, 1982, p. 800-812.

SORIA, Judith et SPIESER, Jean-Michel, s. v. « Diehl, Charles (4 juillet 1859, Strasbourg – 1^{er} novembre 1944, Paris) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2014, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.

SOTROPA, Adriana, « La faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux et ses sculptures allégoriques : les péripéties d'une commande », dans Marion LAGRANGE (éd.), *Université & histoire de l'art. Objets de mémoire (1870-1970)*, Rennes, PUR, coll. « Art & Société », 2017, p. 55-63.

SOUBIRAN, Jean, « Un centenaire : les vers latins de Jean Jaurès au Concours Général de 1878 », *Pallas. Revue d'études antiques*, 25, 3, 1978, p. 81-96.

SOUGY, Nadège, « Du beau et de l'utile. Les qualités des fabrications industrielles (1840-1870) », dans Pierre LAMARD et Nicolas STOSKOPF (éd.), *Art & Industrie (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions Picard, coll. « Histoire industrielle et société », 2013, p. 25-37.

SPAWFORTH, Tony, *Los templos griegos = The Complete Greek Temples*, trad. par David GOVANTES, Madrid, Akal, 2007 [2006].

- STAVRINOU, Miranda, « Gustave Fougères, l'École française d'Athènes et la propagande en Grèce durant les années 1917-1918 », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 83-99.
- STEWART, Andrew, « Classical Sculpture from the Athenian Agora, Part 1. The Pediments and Akroteria of the Hephaisteion », *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 87, 4, 2018, p. 681-741.
- STURM, Jaqueline P., « The Afterlife of the Hephaisteion. The *Interpretatio Christiana* of an Ancient Athenian Monument », *Hesperia. The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 85, 4, 2016, p. 795-825.
- STYLOW, Armin U. et GIMENO PASCUAL, Helena, « Emil Hübner », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Mariano AYARZAGÜENA SANZ (éd.), *Pioneros de la arqueología en España (del siglo XVI a 1912)*, Alcalá de Henares, Museo Arqueológico Regional, coll. « Zona arqueológica » (3), 2004, p. 333-340.
- SZEMETHY, Hubert, « Friedrich von Duhn », dans Peter KUHLMANN et Helmuth SCHNEIDER (éd.), *Geschichte der Altertumswissenschaften. Biographisches Lexikon*, Stuttgart-Weimar, J. B. Metzler, coll. « Der Neue Pauly Supplemente » (6), 2012, p. 335-336.
- TALAVERA COSTA, Julián, « Las destrucciones de la estatuaria ibérica en el Levante peninsular », *Lucentum*, 17-18, 1998-1999, p. 117-130.
- TALBERT, Richard J. A., *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, 2 vol., Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2000.
- TCHERNIA-BLANCHARD, Marie, « L'enseignement de l'histoire de l'art comme enjeu patriotique ? Le fonctionnement de l'École du Louvre pendant la Grande Guerre », dans Annick FÉNET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 151-164.
- TEMIME, Émile, « Les relations socio-culturelles franco-espagnoles dans la première moitié du XX^e siècle », dans *Españoles y franceses en la primera mitad del siglo XX*, Madrid, CSIC, 1986, p. 121-128.
- TERRASSE, Henri, « Avant-propos », *MCV*, 1, 1965, p. 5-7.
- THERRIEN, Lyne, *L'histoire de l'art en France. Genèse d'une discipline universitaire*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Format » (25), 1998.
- THIERCÉ, Agnès, « Révoltes de lycéens, révoltes d'adolescents au XIX^e siècle », *Histoire de l'éducation*, 89, 2001, p. 95-120.
- THIERS, Éric, « Droit et culture de guerre (1914-1918). Le Comité d'études et documents sur la guerre », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 23, 2005, p. 23-48.
- THIESSE, Anne-Marie, « L'invention du régionalisme à la Belle Époque », *Le Mouvement social*, 160, 1992, p. 11-32.
- *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France » (17), 1997, en ligne sur <http://books.openedition.org/editionsmsh/2475>.
- *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2001 [1999].

- THOMINE-BERRADA, Alice, s. v. « Guadet, Julien (25 décembre 1834, Paris – 17 mai 1908, Paris) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2013, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.
- THOMPSON, Homer A. et WYCHERLEY, Richard E., *The Agora of Athens. The History, Shape and Uses of an Ancient City Center*, Princeton, The American School of Classical Studies at Athens, coll. « The Athenian Agora » (14), 1972.
- TORRE ECHÁVARRI, José Ignacio de la, « Numancia: usos y abusos de la tradición historiográfica », *Complutum*, 9, 1998, p. 193-211.
- TORTOSA ROCAMORA, Trinidad, « Algunos apuntes sobre los personajes y los textos en la historia de la Dama de Elche », *Revista de Estudios Ibéricos*, 2, 1996, p. 213-230.
- « Tras las huellas de dos recipientes ibéricos: el vaso de los guerreros de Archena y el vaso Cazorro », dans Juan BLÁNQUEZ PÉREZ et Lourdes ROLDÁN GÓMEZ (éd.), *La cultura ibérica a través de la fotografía de principios de siglo. 2. Las colecciones madrileñas*, Madrid, Patrimonio Nacional, 1999, p. 167-171.
 - *Los estilos y grupos pictóricos de la cerámica ibérica figurada en la Contestania*, Mérida, CSIC, coll. « Anejos de Archivo Español de Arqueología » (38), 2006.
 - « José Pijoán (Barcelona, 1881-Lausanne, 1963) », dans Ricardo OLMOS, Trinidad TORTOSA ROCAMORA et Juan Pedro BELLÓN RUIZ (éd.), *Repensar la Escuela del CSIC en Roma. Cien años de memoria*, Madrid, CSIC, 2010, p. 229-253.
 - « José Pijoán y Soteras en Roma: la Escuela Española en Roma –R.D. de 1910–, la *Mostra Internazionale di Archeologia* –1911–, el *III Congresso Archeologico Internazionale* –1912– », dans Trinidad TORTOSA ROCAMORA (éd.), *Patrimonio arqueológico español en Roma. « Le Mostre Internazionali di Archeologia » de 1911 y 1937 como instrumentos de memoria histórica*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, coll. « Bibliotheca Archaeologica » (61), 2019, p. 305-343.
 - (éd.), *Patrimonio arqueológico español en Roma. « Le Mostre Internazionali di Archeologia » de 1911 y 1937 como instrumentos de memoria histórica*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, coll. « Bibliotheca Archaeologica » (61), 2019.
- TORTOSA ROCAMORA, Trinidad et MORA RODRÍGUEZ, Gloria, « La actuación de la Real Academia de la Historia sobre el patrimonio arqueológico: ruinas y antigüedades », *AEA*, 69, 173-174, 1996, p. 191-217.
- TORTOSA ROCAMORA, Trinidad et OLMOS, Ricardo (éd.), *La Dama de Elche. Lecturas desde la diversidad*, Madrid, Pórtico, AGEPA, coll. « Lynx. La arqueología de la mirada » (2), 1997.
- TORTOSA ROCAMORA, Trinidad et SANTOS VELASCO, Juan Antonio, « Orígenes y formación de la colección de vasos pintados de Elche-Archena en el Museo Arqueológico Nacional », *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, 15, 1-2, 1997, p. 49-57.
- TORTOSA ROCAMORA, Trinidad et SUÁREZ MARTÍNEZ, Diego, « La presencia de la arqueología ibérica en las Exposiciones Universales e Internacionales de finales del siglo XIX y principios del XX », *Lucentum*, 39, 2020, p. 295-328.
- TRAUTMANN-WALLER, Céline, « La philologie au-delà de la Grèce. Exemplarité grecque et totalité de l'humanité chez Wilhelm von Humboldt, August Boeckh et Heymann Steinthal », dans Michel ESPAGNE et Sandrine MAUFROY (éd.), *L'hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, Paris-Athènes, Éditions Demopolis, École française d'Athènes, coll. « Quaero », 2016, p. 47-70.

- TRÉHEUX, Jacques, *Inscriptions de Délos. Index. 1. Les étrangers, à l'exclusion des Athéniens de la clérouchie et des Romains*, Paris, E. de Boccard, 1992.
- TRENC, Eliseu, « La propaganda francesa a Barcelona durant la Primera Guerra Mundial », *Locus Amœnus*, 13, 2015, p. 187-196.
- « Joan Estelrich y el hispanismo francés », *Iberic@l. Revue d'études ibériques et ibéro-américaines*, 15, 2019, p. 41-48.
- TRENC, Eliseu et RAILLARD, Edmond, « Les relations franco-espagnoles pendant la guerre. La question catalane vue à travers les activités culturelles françaises à Barcelone », dans *Españoles y franceses en la primera mitad del siglo XX*, Madrid, CSIC, 1986, p. 129-150.
- TRIGGER, Bruce G., « Alternative Archaeologies: Nationalist, Colonialist, Imperialist », *Man*, 19, 3, 1984, p. 355-370.
- TRILLMICH, Walter, « Early Iberian Sculpture and "Phocæan Colonization" », dans Jean-Paul DESCŒUDRES (éd.), *Greek Colonists and Native Populations. Proceedings of the First Australian Congress of Classical Archaeology*, Canberra, Oxford, Humanities Research Centre, Clarendon Press, 1990, p. 607-611.
- TROUVÉ, Stéphanie, s. v. « Braquehay, Charles (30 janvier 1839, Troyes – 3 décembre 1907, Bordeaux) », dans Philippe SÉNÉCHAL et Claire BARBILLON (éd.), *Dict. crit. des hist. de l'art de la Rév. à la IGM*, 2010, en ligne sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications.html>.
- TRUSZKOWSKI, Elisabeth, « La sculpture votive du III^e au II^e siècle dans la péninsule ibérique : le cas du grand sanctuaire du Cerro de los Santos (Albacete) », *Pallas. Revue d'études antiques*, 70, 2006, p. 395-414.
- TSANGARI, Dimitra I., *The Alpha Bank Numismatic Collection. From Thessaly to Euboea*, Athens, Academy of Athens, coll. « Sylloge Nummorum Graecorum » (6), 2011.
- TSIGAKOU, Fani-Maria, *La Grèce retrouvée. Artistes et voyageurs des années romantiques*, Paris, Seghers, 1984.
- TUDESQ, André-Jean, « La loi de 1905 et la séparation des Églises et de l'État dans la presse quotidienne de bordeaux », dans Pierre SINGARAVÉLOU (éd.), *Laïcité : enjeux et pratiques*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Montaigne-Humanités », 2007, p. 15-28.
- TYPALDOU-FAKIRIS, Catherine, *Villes fortifiées de Phocide et la III^e guerre sacrée (356-346 av. J.-C.)*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2004.
- TZIAFÁLIS, Athanásios et SANTIN, Eleonora, « Épigrammes signées de Thessalie », *Topoi. Orient-Occident*, 18, 2013, p. 251-282.
- UHLNBROCK, Jaimee P., « Research Perspectives in Greek Coroplastic Studies: The Demeter Paradigm and the Goddess Bias », *Les carnets de l'ACoSt. Association for Coroplastic Studies*, 14, 2016, en ligne sur <http://journals.openedition.org/acost/866>.
- ULBERT, Thilo, « El Instituto Arqueológico Alemán y la arqueología en la península ibérica », dans María BELÉN DEAMOS et José BELTRÁN FORTES (éd.), *Las instituciones en el origen y desarrollo de la arqueología en España*, Sevilla, Universidad de Sevilla, coll. « SPAL monografías » (10), 2007, p. 323-342.
- UNGERN-STERBERG, Jürgen von, *Les chers ennemis. Deutsche und französische Altertumswissenschaftler in Rivalität und Zusammenarbeit*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, coll. « Collegium Beatus Rhenanus » (7), 2017.

- « Camille Jullian et l'Allemagne au fil des temps », dans Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESURE (éd.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2018, p. 133-149.
- UNGERN-STERNBERG, Jürgen von et UNGERN-STERNBERG, Wolfgang von, *Der Aufruf « An die Kulturwelt! ». Das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg*, 2^e éd., Frankfurt am Main, Peter Lang, coll. « Menschen und Strukturen. Historisch-sozialwissenschaftliche Studien » (21), 2013 [1996].
- VAISSE, Pierre, *La Troisième République et les peintres*, Paris, Flammarion, coll. « Art, histoire, société », 1995.
- VAISSE, Pierre et KEARNS, James (éd.), « Ce Salon à quoi tout se ramène ». *Le Salon de peinture et de sculpture, 1791-1890*, Bern, Peter Lang, coll. « French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries » (26), 2010.
- VALENTI, Catherine, « Les membres de l'École française d'Athènes : étude d'une élite universitaire (1846-1992) », *BCH*, 120, 1, 1996, p. 157-172.
- « L'École française d'Athènes pendant la Grande Guerre : une institution universitaire au service de l'Entente », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 204, 4, 2001, p. 5-14.
- « Le voyage en Grèce des membres de l'École française d'Athènes », *Balkanologie. Revue d'études pluridisciplinaires*, 6, 1-2, 2002, p. 155-166.
- « “Daremberg et Saglio” ou “Saglio et Pottier” ? La difficile gestation d'un dictionnaire savant », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, 4, 2006, p. 159-167.
- *L'École française d'Athènes*, Paris, Belin, coll. « Histoire de l'éducation », 2006.
- VALETTE-CAGNAC, Emmanuelle, « Naples ou la Grèce en Italie », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, nouv. série, 3, 2005, p. 215-252.
- VALLEJO POUSADA, Rafael et LARRINAGA, Carlos (éd.), *Los orígenes del turismo moderno en España. El nacimiento de un país turístico (1900-1939)*, Madrid, Sílex Ediciones, 2018.
- VALLESPÍ PÉREZ, Enrique José, « Reconocimiento arqueológico del Bajo Aragón en el siglo XIX y primer tercio del XX: evocación de sus protagonistas », *SPAL. Revista de Prehistoria y Arqueología*, 10, 2001, p. 57-73.
- VALVERDE, Isabel, « Quan Barcelona era París: l'Exposició d'Art Francès de 1917 i la ideologia de la reciprocitat », *Catalonia. Les conférences du SEC*, 14, 2014, en ligne sur <http://crimic-sorbonne.fr/publication-crimic/catalonia-14/>.
- « Entre hospitalidad y propaganda. La Exposició d'Art Francès en la Barcelona de la Primera Guerra Mundial », *Acta/Artis. Estudis d'Art Modern*, 4-5, 2016-2017, p. 189-203.
- VAN YPERSELE, Laurence, « Patrimoine et propagande. Le cas de la destruction de Louvain en août 1914 », dans Philippe NIVET (éd.), *Guerre et patrimoine artistique à l'époque contemporaine*, Amiens, Encrage Édition, coll. « Hier » (43), 2013, p. 111-126.
- VAQUERIZO GIL, Desiderio, « Armas de hierro procedentes de la necrópolis ibérica de Los Collados (Almedinilla, Córdoba) », *Saguntum*, 22, 1989, p. 225-266.
- VARELA FERNÁNDEZ, Darío R., *Les réseaux hispanistes français au début du XX^e siècle : coopérations savantes et relations culturelles, France-Espagne-Amériques (1890-1930)*, thèse de doctorat en histoire contemporaine sous la direction de Nathalie Richard et Irina Podgorny, Le Mans, Le Mans Université, 2019.

- VATICAN, Agnès et ZIÉGLÉ, Anne, *Archéologie à Bordeaux. Regards sur la Société archéologique de Bordeaux (1873-2005)*, plaquette de l'exposition, Le Bouscat, Musée d'Aquitaine, Archives municipales de Bordeaux, 2005.
- VERGER, Jacques (éd.), *Histoire des universités en France*, Toulouse, Privat, 1986.
- VERNANT, Jean-Pierre, *Entre mythe et politique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 1996.
- VERNEUIL, Yves, *Les agrégés. Histoire d'une exception française*, Paris, Belin, coll. « Alpha », 2017 [2005].
- VEYNE, Paul, « L'hellénisation de Rome et la problématique des acculturations », *Diogène*, 106, 1979, p. 3-29.
- « L'identité grecque devant Rome et l'empereur », *REG*, 112, 2, 1999, p. 510-567.
- *L'empire gréco-romain*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Des travaux », 2005.
- VIGATO, Jean-Claude, *L'architecture régionaliste. France (1890-1950)*, Paris, Éditions Norma, 1994.
- VILLACORTA BAÑOS, Francisco, « El Ateneo de Madrid (1896-1907). La Escuela de Estudios Superiores y la extensión universitaria », *Hispania. Revista española de historia*, 39, 141, 1979, p. 101-158.
- « Los ateneos liberales: política, cultura y sociabilidad intelectual », *Hispania*, 63, 214, 2003, p. 415-441.
- VILLARD, François ; DOUMAS, Christos ; KERSAUZON, Kate de ; PASQUIER, Alain et STEINHAUER, Georges (éd.), *Mer Égée, Grèce des îles*, Paris, Éditions de la RMN, 1979.
- VIVAR, Francisco, « El ideal *pro patria mori* en *La Numancia* de Cervantes », *Cervantes. Bulletin of the Cervantes Society of America*, 20, 2, 2000, p. 7-30.
- VRATSKIDOU, Eleonora, « Inventer une archéologie "pratique". Karl Otfried Müller aux mains des Grecs modernes », dans Michel ESPAGNE et Sandrine MAUFROY (éd.), *L'hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, Paris-Athènes, Éditions Demopolis, École française d'Athènes, coll. « Quaero », 2016, p. 195-221.
- WACHÉ, Brigitte, *Monseigneur Louis Duchesne (1843-1922). Historien de l'Église, directeur de l'École française de Rome*, Rome, École française de Rome, coll. « Collection de l'École française de Rome » (167), 1992.
- WACQUANT, Loïc, « Brève généalogie et anatomie de l'*habitus* », trad. par Léa DROUET, *Revue de l'Institut de sociologie*, 86, 2016, p. 9-18.
- WAQUET, Françoise, « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », *BECh*, 147, 1989, p. 473-502.
- *Les enfants de Socrate. Filiation intellectuelle et transmission du savoir (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 2008.
- WARREN, Richard, *Art Nouveau and the Classical Tradition*, London, Bloomsbury, coll. « Images - Classical Receptions in the Visual and Performing Arts », 2018.
- WEISZ, George, *The Emergence of Modern Universities in France, 1863-1914*, Princeton, Princeton University Press, 1983.

WERNER, Michael, « La nation revisitée en 1870-1871. Visions et redéfinitions de la nation en France pendant le conflit franco-allemand », *Revue germanique internationale*, 4, 1995, p. 181-200.

- « L'École normale : un séminaire à l'allemande ? », dans Michel ESPAGNE (éd.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, coll. « Deutsch-Französische Kulturbibliothek » (6), 1995, p. 77-88.
- « Le moment philologique des sciences historiques allemandes », dans Jean BOUTIER, Jean Claude PASSERON et Jacques REVEL (éd.), *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, EHESS, coll. « Enquête » (5), 2006, p. 171-191.
- « Philology in Germany: Textual or Cultural Scholarship? », dans Gábor KLANICZAY, Michael WERNER et Ottó GECSE (éd.), *Multiple Antiquities - Multiple Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*, Frankfurt-New York, Campus, 2011, p. 89-110.

WERNER, Michael et ZIMMERMANN, Bénédicte, « Vergleich, Transfer, Verflechtung. Der Ansatz der *Histoire croisée* und die Herausforderung des Transnationalen », *Geschichte und Gesellschaft*, 28, 2002, p. 607-636.

- « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales HSS*, 58, 1, 2003, p. 7-36.
- « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Le Genre humain*, 42, 2004, p. 15-49.
- « Beyond Comparison: *Histoire Croisée* and the Challenge of Reflexivity », *History and Theory*, 45, 2006, p. 30-50.

WHEELER, Mortimer, *Archaeology from the Earth*, Oxford, Clarendon Press, 1954.

WHITE, Harrison C. et WHITE, Cynthia A., *La carrière des peintres au XIX^e siècle. Du système académique au marché des impressionnistes = Canvases and Careers: Institutional Change in the French Painting World*, trad. par Antoine JACCOTTET, préface de Jean-Paul BOUILLON, Paris, Flammarion, coll. « Champs arts », 1991 [1965].

WHITE, Randall, « The Historic and Legal Context of Foreign Acquisitions of Paleolithic Artifacts from the Périgord: 1900 to 1941 », dans Lawrence G. STRAUS (éd.), *The Role of American Archaeologists in the Study of the European Upper Paleolithic*, Oxford, Archaeopress, coll. « BAR International series » (1048), 2002, p. 71-83.

- *L'affaire de l'abri du poisson : patrie et préhistoire*, Périgueux, Fanlac, 2007.

WILFERT-PORTAL, Blaise, « Une nouvelle géopolitique intellectuelle. Entre nationalisme et cosmopolitisme », dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éd.), *La vie intellectuelle en France. 1. Des lendemains de la Révolution à 1914*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire » (550), 2016, p. 719-761.

WILL, Ernest, *Le Dôdékaèdre*, Paris, E. de Boccard, coll. « EAD » (22), 1955.

WILLEMSSEN, Franz, *Die Löwenkopf-Wasserspeier vom dach des Zeustempels*, Berlin, Walter de Gruyter, coll. « Olympische Forschungen » (4), 1959.

WILLIAMS, Roderick T., *The Silver Coinage of the Phokians*, London, Royal Numismatic Society, coll. « Special Publication » (7), 1972.

WOODWARD, Robert, *An Architectural Investigation into the Relationship between Doric Temple Architecture and Identity in the Archaic and Classical Periods*, PhD thesis, University of Sheffield, 2013.

WULFF ALONSO, Fernando, *Las esencias patrias. Historiografía e historia antigua en la construcción de la identidad española (siglos XVI-XX)*, Barcelona, Crítica, 2003.

— « Franquismo e Historia Antigua: algunas notas europeas con P. Paris y A. Schulten », dans José M.^a CANDAU MORÓN, Francisco Javier GONZÁLEZ PONCE et Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (éd.), *Historia y mito: el pasado legendario como fuente de autoridad*, Málaga, Centro de Ediciones de la Diputación de Málaga (CEDMA), 2004, p. 447-496.

YÁÑEZ VEGA, Ana, « Estudio sobre la ley de excavaciones y antigüedades de 1911 y el reglamento para su aplicación de 1912 », dans Gloria MORA RODRÍGUEZ et Margarita DÍAZ-ANDREU (éd.), *La cristalización del pasado: génesis y desarrollo del marco institucional de la arqueología en España*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 1997, p. 423-429.

YÁÑEZ VEGA, Ana et LAVÍN BERDONCES, Ana Carmen, « La legislación española en materia de arqueología hasta 1912: análisis y evolución en su contexto », *Patrimonio cultural y derecho*, 3, 1999, p. 123-145.

ZACHOS, Georgios A., « Mnaseas and Mnason. Two Elateians of the Third Sacred War », *C&M*, 54, 2003, p. 113-126.

— « Από τον Φώκο στον Έλατο = De Phokos à Élatos », dans Nina KYPARISSI-APOSTOLIKA et Mani PARAKONSTANTINOU (éd.), *The Periphery of the Mycenaean World. 2nd International Interdisciplinary Colloquium, 26-30 September, Lamia 1999*, Athens, Ministry of Culture, 14th Ephorate of Prehistoric and Classical Antiquities, 2003, p. 289-308.

— « Η χώρα της αρχαίας Ελάτειας = La chôra de l'ancienne Élatée », *Αρχαιογνωσία*, 12, 2003-2004, p. 197-220.

— « The Interference of the City in the Elateian Manumissions », *Actes du Groupe de recherches sur l'esclavage depuis l'Antiquité*, 29, 2007, p. 115-124.

— *Ελάτεια. Ελληνιστική και ρωμαϊκή περίοδος = Élatée hellénistique et romaine*, Βόλος, Αρχαιολογικό Ινστιτούτο Θεσσαλικών Σπουδών, coll. « Μελέτες » (3), 2013.

— « “Ο λίθος από την Κανά της Γαλιλαίας”. Ιστορική περιπέτεια και πολιτική εκμετάλλευση ενός ευρήματος = “The stone from Cana of Galilee”. A historical adventure and the political exploitation of an archaeological find », *Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας = Deltion of the Christian Archaeological Society*, 4^e période, 41, 2020, p. 341-362.

ZACHOS, Georgios A. et DIMAKI, Sonia P., « Ελάτεια (Φωκίς). Ιερό Αθηνάς Κραναίας. Ο αρχείο του Κοινού των Φωκέων = Élatée (Phocide). Le sanctuaire d'Athéna Kraniaia. Les archives de la confédération phocidienne », dans *Αρχαιολογικό έργο Θεσσαλίας και Στερεάς Ελλάδας. Πρακτικά επιστημονικής συνάντησης. 1. Βόλος 27.2-2.3 2003*, vol. 2/2, Βόλος, Εργαστήριο Αρχαιολογίας Πανεπιστημίου Θεσσαλίας, Υπουργείο Πολιτισμού, 2006, p. 869-887.

ZAGDOUN, Mary-Anne, *La sculpture archaïsante dans l'art hellénistique et dans l'art romain du Haut-Empire*, 2 vol., Athènes-Paris, École française d'Athènes, De Boccard, coll. « BEFAR » (269), 1989.

ZARMAKOUPI, Mantha, « Les maisons des négociants italiens à Délos : structuration de l'espace domestique dans une société en mouvement », *Cahiers Mondes anciens. Histoire et anthropologie des mondes anciens*, 7, 2015, en ligne sur <http://journals.openedition.org/mondes-anciens/1588>.

- « La mobilité sociale à Délos : quelques remarques à partir de la culture matérielle et des documents épigraphiques », dans Athanasios D. RIZAKIS, Francesco CAMIA et Sophia ZOUMBAKI (éd.), *Social Dynamics under Roman Rule. Mobility and Status Change in the Provinces of Achaia and Macedonia*, Athens, National Hellenic Research Foundation, coll. « ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ » (74), 2017, p. 134-157.

ZUCCALA, Alesia, « Modeling the Invisible College », *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 57, 2, 2006, p. 152-168.

